yvan mornard

Journal
1957-2017

TABLE

Préface	3
LA SECTE	5
1941	
1955	
1956	
1957	53
1958	71
1959	399
1960	511
1961	559
LA CULTURE	581
1962	583
1963	665
1964	871
1965	1003
1966	1187
Variables	1517
CONTRE CULTURE	1569
1967	1571
1968	1689
1969	1745
1970	1849
L'ARGENT	1915
1971	1917
1972	1985
Ménagère mâle	2019
1973	2083
1974	2125
1975	2137
1976	2157
1977	2167
1978	2181
1979	2211
1980	2235
1981	2245
1982	2251
1983	2261
1984	2265
1985	2273
1986	2279
1987	2287
1988	2303
1989	2327
1990	2347
1991	2369
LA RETRAITE	2393
1992	2395
1993	2407
Du lieu naissance	2431
1994	2437
De la croyance	2447
1995	2455
De l'inégalité	2483
1996	2497
De l'école	2557
1997	2577
1998	2661
Des normes	2709
1999	2727
2000	2749
2001	2827
2002	2883
2003	2929
2004	2989
2005	3031
2006	3067
LA VIEILLESSE	3085
2007	3087
2008	3143
2009	3245
2010	3343
2011	3441
2012	3503
2013	3549
2014	3551
2015	3563
2016	3565
2017	3567
L'INDEX	3569

Yvan Mornard Éditeur.

Dépôt légal: 2017
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
ISBN 978-2-9814852-2-9

Préface.

Ceux dont on parle dans un JOURNAL n'existent plus aujourd'hui.
S'ils vivent encore, ils ne sont tout simplement plus les mêmes:
à peine quelques ressemblances, quelques souvenirs,
une façon inchangée de marcher.
Le passé est mort.
Il ne faut jamais penser pouvoir le faire revivre.

Ceux dont on parle dans un JOURNAL ne nous liront généralement pas.
Et s'ils le faisaient, ils ne s'y reconnaîtraient qu'à peine.
Les images que l'on transmet d'eux ne sont pas les leurs.
C'est pour soi-même,
pour-soi seul,
que l'on tient une feuille de bord.
Il n'y a vraiment que soi qui puisse revoir le chemin
à partir de cette façon particulière de raconter.
J'ai toujours travaillé dans la spontanéité du compte-rendu.
Je n'ai pas voulu embellir les choses,
mais toujours les décrire comme je les sentais.
J'ai écrit d'instinct.

Dans un JOURNAL intime, il n'y a qu'un maître de cérémonie.
Tous les autres personnages viennent en second.
Vous étiez là, et je vous y ai conservés,
momifiés, dans une espèce d'éternité qui est la mienne.
Vos autres chemins m'étaient indifférents.
Nous nous sommes bien amusés, parfois.
Nous étions encore pleins de promesses.
Il ne faut pas regretter.
Nous ne faisons toujours qu'un *bout de chemin* avec quelqu'un.
Vous avez été, chacun à votre époque et à votre manière,
une étape de ma vie.

Lorsque nous nous rappelons notre vie,
nous avons la fâcheuse habitude de faire le tri dans notre mémoire,
et le souvenir a le défaut d'édulcorer ce qu'il veut bien se rappeler.
Si je n'avais, dans le passé, écrit ces mots à la hâte,
j'aurais oublié ce passé,
et en premier lieu ce qui ne m'y plaît pas.
J'aurais oublié à quel point j'ai été obtus.
Je viens d'une famille intellectuellement faible, intégriste,
d'une famille «bien de chez nous».
Je n'ai pas réussi à me corriger de ce défaut.
Mais j'ai dû survivre avec ce défaut.
C'est de cette façon d'apprendre à vivre
autrement
dont j'ai voulu témoigner.

J'ai traîné ce JOURNAL de collège en collège, de maison en maison.
Comme un poids.
Une vieille malle de plus en plus lourde à porter.
Que je dépose, finalement, aujourd'hui.

La Secte

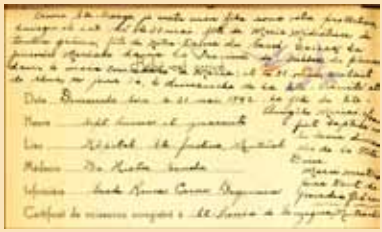
1941-1961

Lumina Caron-Fournier
dite grand-maman Mena,
avec sa fille aînée Germaine,
ursuline cloîtrée,
et ma mère
à l'entrée du cimetière
des Ursulines de Gaspé.

Je suis né le 31 mai 1942, à Montréal.

Mon père venait de Belgique.
Ma mère venait de Gaspésie.
Nous étions des immigrants à Montréal.

De 1942 à 1948, ma mère écrivit quelques notes
dans un agenda pour enfant qu'elle avait reçu en cadeau à ma naissance:
LES ÉTAPES
de Joseph Henri Fournier Yvan Mornard
3420 rue Hogan
Montréal.



En exergue, elle avait noté:
«Bonne Ste-Vierge,
je mets mon fils sous votre protection,
puisqu'il est né le 31 mai:
fête de Marie Médiatrice de toutes grâces;
fête de Notre-Dame du Sacré-Cœur;
la journée Mariale dans la Province de Québec;
de plus, dans le mois consacré à Marie:
et le 31 mai, c'était de plus, ce jour-là, le dimanche
de la Ste-Trinité et la fête de Ste-Angèle Merisi:
Yvan fut baptisé en le beau dimanche de la Fête Dieu.
Merci mon Dieu pour tant de grandes grâces».

Alexis Caron, grand-père de ma grand-mère,
fonda le village de Grande-Vallée en 1842,
village où naquit ma mère le 16 août 1915,
et où elle se maria le 18 août 1941.
Son père était un petit entrepreneur (bois, pêche, location de chambres
aux voyageurs) qui, à la fin de ses jours, s'annonçait *hôtelier*.
Marié à Lumina Caron, il avait eu 9 enfants, dont 6 morts à la naissance.

Mon grand-père paternel, Henri Mornard, citadin possédant une petite fabrique de robinetterie à Tongeren en Belgique, se proclamait athée.
De son premier mariage, il eut 2 filles et un cadet, mon père.
Il avait épousé, en secondes noces, sa servante, Alice Van Den Berg dont il eut un fils idiot, Henri.
Mon père dut se convertir à la pratique religieuse catholique pour pouvoir épouser ma mère.

Après leur mariage en Gaspésie en 1941,
mes parents s'installèrent dans l'est de Montréal, au 3420 Hogan,
à quelques rues du 4260 De Lorimier #2, où le grand-père paternel,
Henri Mornard, fuyant la guerre en Europe, logea de 1940 à 1944.
C'est là que ma mère me porta, à quelques rues du Parc LaFontaine.

Dans LES ÉTAPES ma mère nota:

31 Mai 1942.
Bébé est arrivé en suçant son pouce.
Dimanche soir.
Sept heures et quarante.
Hôpital Ste-Justine, Montréal.
Certificat de naissance enregistré à St-Louis de Gonzague, Montréal.
Couleur des cheveux: roux.
Couleur des yeux: ardoise.

7 Juin 1942.
Au Baptême, Yvan a pleuré jusqu'à ce qu'on lui mette le sel sur la langue; son petit papa dit qu'il acceptera généreusement les contraintes de la vie.

16 Juin 1942.
Cousine Gertrude vient avec René et Mons. Roland me chercher à l'hôpital, c'est là la première sortie d'Yvan.

3 Juillet 1942.
Mon «Mamour chéri» a dû rejoindre l'armée belge.
Avec Yvan, je pars pour aller chez Roma à onze heures.
À 8½ heures du soir grand-papa, Mornard charmé de connaître Yvan s'écrie: «oh! Manneke».

27 Juillet 1942.
Mamour croit partir pour la dernière fois à 6h. moins vingt du matin:
Yvan dort, son papa le bénit et Yvan sourit,
René se dit heureux de ce sourire.

31 Juillet 1942.
Visite de grand-maman Fournier et de tantine Catherine.

2 Août 1942.
Dimanche soir à 5 heures René part du 3420 Hogan pour la dernière fois, il doit se rendre au camp de Joliette.

7 Août 1942.
René part à 10½ heures a.m. de la gare Bonaventure pour Halifax.

17 Août 1942.
Chemin de fer Montréal-Mont-Joli.

18 Août 1942.
Automobile Mont-Joli, Grande-Vallée.
Anniversaire de notre mariage.
Yvan et moi arrivons à Grande-Vallée.

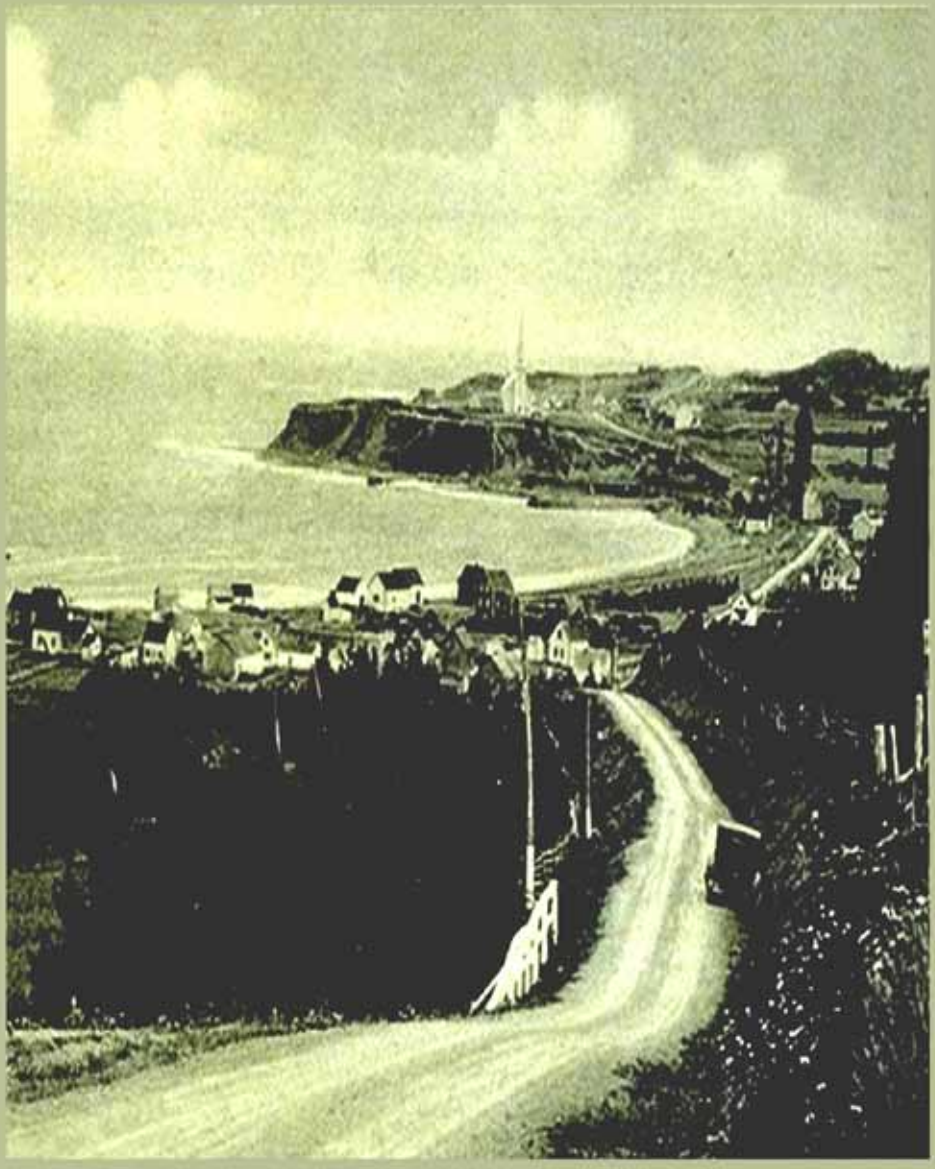
19 Août 1942.
René arrive en Angleterre.

21 Septembre 1942.
Première visite à Gaspé.

22 Septembre 1942.
Première visite chez les Ursulines.

9 Novembre 1942.
Yvan a dit maman la 1re fois.
Difficulté de prononciation, les M exemple:
Major = Bajor
Maison = Baison.

GRANDE-VALLÉE



Noël 1942.
À Grande-Vallée, chez Grand-papa Fournier.
M. Arthur Richard a gardé Yvan, durant la Minuit, paraît qu'il fut sage.
Comme cadeaux, de grd-papa Angus, 20 Vges de flannellette,
de grand-maman Mena, une barboteuse vert pâle,
de grand-papa Mornard, 1 habit en laine blanche,
de Grand-maman Mornard, 1 joli bonnet et bas Angora,
de tantine Sr Ste-Monique, 1 superbe costume d'hiver bleu pâle,
de tantine Catherine, 1 paire bottines blanches,
de Marraine, 3 jolis bavoirs,
de ma Maman, 1 bel ourson tout blanc.
Merci Bon Jésus.
Et de mon petit papa, j'ai reçu un gentil câblogramme
qui me dit comment il m'aime.
«Je vais prier» Petit papa chéri,
fait que l'an prochain, tu sois avec nous pour Noël.
Car je m'ennuie de toi et ma maman pleure en cachette... je vois cela, moi,
qui l'aime ma Maman comme je t'aime petit papa adoré.
Joyeux Noël papa.
ton fils Yvan.

1943

31 mai 1943.
Premier anniversaire.
“Je suis descendu à Gaspé avec ma petite maman.
Chaleureux accueil chez l’oncle Marco
ainsi que chez les Dames Ursulines.
Tantine Catherine m’a fait un beau gâteau.
Petit papa-soldat m’a adressé par câble ses souhaits
ainsi que Grand-papa Angus et Monique Dupont-Hébert.
J’ai reçu de beaux cadeaux de maman et de marraine.
Comme c’est beau avoir un An.
Si mon papa chéri était ici, comme nous serions heureux!”

Durant l’été 1943, le grand-père Henri Mornard fit une visite
à Grande-Vallée.

Septembre 1943.
Centenaire de Grande-Vallée.
Un journal de Montréal rapporta:
«*Des fêtes ont marqué dimanche dernier
le centenaire de l’arrivée du premier colon à Grande-Vallée.
À cette occasion...une fillette, descendante des premiers colons,
a déposé une couronne de fleurs, hommage aux pionniers de 1842.*»
La fillette, c’était moi.

Juillet 1943.
Yvan et "Papa Auguste"
et Grand. papa Mornard

1944

31 mai 1944.
DEUXIÈME ANNIVERSAIRE.
TAILLE 35 pouces.
COMMENTAIRES
«Suis retourné à Gaspé pour fêter mon 2e Anniversaire.
De tantines Germaine & Catherine, deux beaux gâteaux,
de papa des belles fleurs, de maman des beaux jouets».
En 1944, des soldats canadiens,
surveillant les sous-marins allemands à l'entrée du fleuve Saint-Laurent,
mangeaient à la table de la maison Fournier.

1945

31 mai 1945.
TROISIÈME ANNIVERSAIRE
«En visite encore chez les Dames Ursulines.
La guerre est terminée, on attend papa.»

«Petit papa arrive à Montréal le 9 septembre 1945.
Je refais sa connaissance le 15 septembre chez Maman Mena,
je lui saute au cou en lui offrant une grosse rose.
Comme nous sommes heureux!»

«Le 15 octobre nous arrivons à notre nouveau chez-nous 8838 Foucher.»

1946

4 Avril 1946.
“Paraît que je fais la rougeole.
Je suis rouge de la tête au pied.
Ah! que je suis laid.»

31 mai 1946.
QUATRIÈME ANNIVERSAIRE
TAILLE 41 livres.
COMMENTAIRES
«Avec papa & maman je déguste mon gâteau de fête.
Ah! que c’est vieux... avoir quatre ans.»

«Deux mois de vacances passées à Grande-Vallée avec mes grands-parents Fournier.»

18 octobre 1946.
“Depuis ce matin, j’ai un petit frère, Olier, quel bonheur pour moi!»

2 novembre 1946.
“Mon premier deuil...
«papa Angus» vient de mourir.»

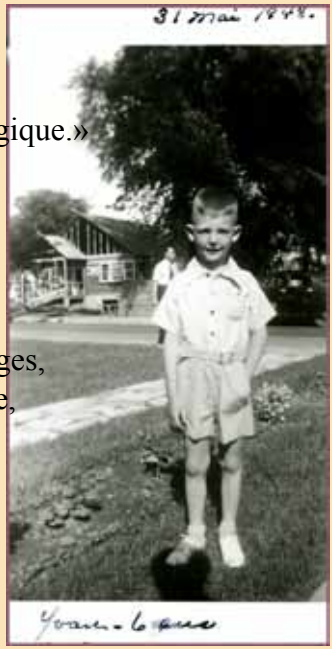
1947

«316 Green, St-Lambert.
Nous sommes entrés dans notre maison
le samedi 9 août 1947.»
C'est là que naissait mon frère Sylvain.

1948

En 1948, ma mère écrivit pour la dernière fois
dans LES ÉTAPES.

31 mai 1948.
“Yvan 6 ans.
Préparatifs de voyage à Gaspé pour deux mois
(juillet-août)
car papa & maman partent en avion pour la Belgique.»



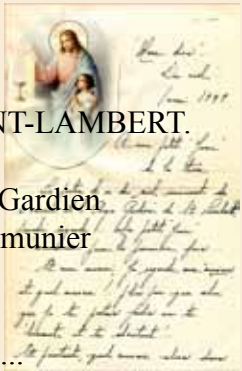
«Juillet 1948 à Gaspé chez Marco»

7 Septembre 1948.
Début de la première année scolaire
chez les religieuses de l’académie des Saint-Anges,
les Soeurs des Saints Noms de Jésus & de Marie,
à Saint-Lambert.

1949

Première communion.
Fin de la première année scolaire.
Autre séjour à Gaspé.
Septembre, début de la seconde année
chez les mêmes religieuses du couvent d'en face.

Pour ma première communion, ma mère écrivit une lettre
qu'elle me présenta... comme venant de grand-papa Angus, du ciel.



1 mai 1949.
DE LA PART DE GRAND PAPA ANGUS
À L'HEUREUX "PETIT COMMUNIANT" DE SAINT-LAMBERT.
À mon petit Yvan de la terre.
Les portes d'or du ciel viennent de s'ouvrir et l'Ange Gardien
de St-Lambert, penché, regarde... mon petit Yvan communier
pour la première fois...
Et moi aussi, je regarde avec amour et quel amour!...
Plus pur que celui que je te portais jadis en te berçant!...
Et pourtant, quel amour alors dans mon coeur de grand-papa!...
Demande à grand-maman Mena , à maman Paulette,
à tantine Germaine qui, elle aussi me dit "présente" à cette fête,
plus du ciel que de la terre...
Et comme souvenir... je t'offre le brassard de tes premières rencontres
avec Jésus... Écoute bien, mon petit, c'est... de la soie blanche
dans laquelle je partis pour le ciel...
De la soie blanche comme ton âme, oui mon petit, cette soie du ciel
est le symbole de l'âme que je veux pour toi, une âme blanche,
une âme pure, transparente comme l'eau des sources de Grande-Vallée...
ma Grande-Vallée...
Garde ton coeur pur. Donne-toi à Jésus avec tout l'amour de tes six ans...
Je ne serai pas loin à ce festin d'amour offert par les anges
et servi par la plus douce Reine des mamans...
Pendant ce banquet céleste parle à Jésus de papa, de maman,
de grand-maman Mena, de grand-papa Mornard, de mon oncle Marco,
de ma tante Catherine, de ma tante Gertrude, de Sylvain le bébé idéal,
d'Olier-Angus... l'amour de tout le monde, et de ma tante Ursuline
qui me prie de lui obtenir du doux Jésus la vraie sainteté...
celle qui se perd en Jésus...
Comme elle serait riche alors me dit-elle!... et combien heureuse!...
Je te baise au front en te bénissant.
Et je t'aime comme l'on aime en Paradis. Papa Angus.

1950

Juin.
Fin de la seconde année.
Déménagement dans une nouvelle maison, plus grande,
au 332 Maple, Saint-Lambert.
Septembre, début de la troisième année
chez les religieuses du même couvent.
«15 octobre 1950 pèlerinage au Cap-de-la-Madeleine.»

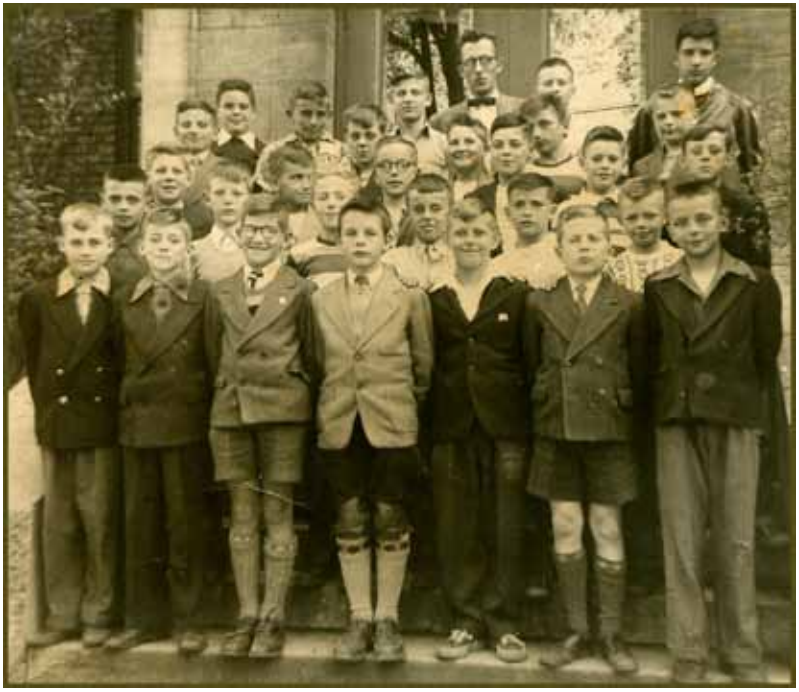
Le 332 Maple,
Saint-Lambert.

1951

Juin,
fin de la 3e année.

Septembre, début de la 4e année,
cette fois chez «les frères» des écoles chrétiennes,
classe exclusive de petits gars,
à l'Académie Saint-Michel de Saint-Lambert, rue Lorne.

C'est là que je rencontrai :
Roger Letellier,
Michel Jetté,
Luc Angers.
C'était aussi l'époque de Renée Darche
qui fut ma première amie fille.



(*Lettre reçue de mon père, en séjour seul en Floride, sans doute pour affaires*).

Ce vendredi 5 octobre (1951)... jour de poissons et de “cocos”.
Cher gamin,
Je te remercie beaucoup pour ta belle lettre.. elle te fait honneur..
et me fait plaisir.
Tu me dis de me reposer..tu sais bien que sur ma tombe tu pourras inscrire
“Ici papa repose..il ne fit jamais autre chose..!!”
Quant à penser à moi..à moi seulement.. cela, vois-tu, est impossible..
être mari..être papa.. c’est d’abord vivre pour un ou plusieurs autres..
c’est cela qui fait la beauté et la grandeur d’une telle vocation..
penser à moi..oui, mais dans la mesure seulement
où cela me permettra mieux d’être à vous.
La Floride est surtout le pays des “petits vieux”.. des gens pensionnés...
il y a bien, ici et là, une jeunesse qui marche généralement.. les pieds nus..
il y a les nègres.. .qui vivent dans des quartiers pauvres.. crasseux..
il y a, je pense..surtout ce manque de courage au travail..
qui est caractéristique de tous les pays du nord - du monde entier..
tant de choses sont sales sans raison..on voit un effort de redressement,
ici et là,..mais le laisser-aller..est là..toujours à la surface.
J’ai regardé pour acheter un cadeau pour la fête de Olier..
il y a un jeu de “mécano” avec moteur électrique..qui lui plairait peut-être..
penses-tu qu’il aimerait cela?
Ta mère évidemment veut du “crocodile mort” sous forme de sac à main et
souliers..j’ai vu des couteaux de “cannibales”!!..pardon je veux dire
de “scout” pour toi..mais tu sais que j’aimerais autre chose que cela..
Je termine ici en te disant
“Travaille bien..ne fais pas comme moi!!”
Affectueusement,
Ton “poupa.”

1952

Juin, fin de la 4e.
Septembre, début de la 5e.

C'était aussi l'époque des «déclamations» naïves
lors de la fête des Mères.
1.
Je l'attendais, ce jour charmant, que me ramène enfin ta fête.
Mais, pour te dire un compliment.
La joie me trouble trop la tête.
2.
Ainsi, pardonne-moi, maman, de ne t'offrir, comme interprète
de mon filial sentiment, qu'un petit bouquet de fleurettes.
3.
Ah! c'est peu de chose, et pourtant, combien de fois, seul en cachette
ai-je guetté, depuis longtemps, l'éclosion des collerettes!
4.
Penché sur elles, doucement je murmurais: soyez coquettes,
et parfumez bien vos toilettes, car nous allons fêter maman.

1953

Juin, fin de la 5e.
Septembre, début de la 6e.

«Mon cher filleul,
Sache bien que la montée est dure,
mais que les horizons sont magnifiques
quand on les voit des sommets.»
Parrain Rolland Fournier.

«Papa & maman à Nice le 20 septembre 1953.»

1954

Juin, fin de la 6e.
Septembre, début de la 7e.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
PROVINCE DE QUÉBEC

Certificat d'Études Primaires Élémentaires

Nous, soussignés, certifions que

a subi avec

l'examen officiel du

Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique

En foi de quoi, nous lui avons décerné le présent certificat numéro

JUIN 1954

1955

Fin de la 7e.
En septembre, je partis pour aller comme pensionnaire,
étudier (le «cours classique») dans un collège pour petits gars
tenu par des prêtres séculiers,
le Séminaire de Saint-Jean.
Il était de bon ton de vouloir devenir prêtre pour y être admis.

23 septembre 1955

(*Lettre reçue de grand-maman Mena de Gaspé*).

Cher petit fils.
Bonjour Yvan comment va tu.
J'espère que c'est va bien et que tu es déjà habituer à la vie du Séminaire
profite en bien mon petit garçon heureux ceux qui peuvent il allez
et ont ne sais pas ce que bon Dieu te réserve.
Aujourd'hui nous attendons chez Mr. Roland qui sont en promenade
à Grande Vallée ta mère m'écris qui ont été te voir
seulement Germaine que tu n'as pas vu elle sera plus grosse à Noël
elle te reconnaîtra pas malgré que c'est le même portrait. Ah! Ah!
J'ai demandé à ta mère de la faire posé sans cérémonie
pour la voir à 6 mois.
de ce temps ton oncle Marc-Aurèle fait la pêche et la chasse
des journées il prend rien il est toujours content pareil et il va bien
il nous a emportez bien des petits poissons et tante Catherine
a eu un jardin extra cette année de même le frigidaire est toujours plain.
Je termine en te souhaitant une bonne santé que le bon Dieu te bénisse.
Je demande à la Ste-Vierge de te protéger.
Je t'embrasse comme une grande
Maman M.M.

17 octobre 1955

(*Lettre reçue de maman de Saint-Lambert*).

Mon Grand chéri.
Comment vas-tu ce soir? qu'as-tu fait après notre départ hier?
Vraiment ce fut un bel après-midi!
être ensemble pour la Bénédiction de l'aile Marie, reine des étudiants,
restera un souvenir spécial pour les neuf ans d'Olier.
À propos, je te remercie au nom d'Olier, pour avoir pensé à sa fête;
tu m'as fait plaisir à moi aussi, car j'ai constaté une fois de plus
que ton coeur reste affectueux envers tes frères.
Cet après-midi je suis allée voir le médecin, et il a trouvé
qu'il y avait amélioration et il m'a dit que je pouvais prendre «la besogne»
avec prudence tout de même; cette nouvelle m'a réjouie,
je te remercie d'avoir bien prié.
Continuons à prier ensemble pour que la santé revienne totalement.
Tous, nous prions pour toi et nous espérons que tu réussiras.
Nous avons hâte de te voir arriver (j'espère que les peintres seront partis
car ce soir on ne sait pas où s'asseoir, c'est une vraie confusion).
Demain, nous commençons nos 40 heures.
Ton père a hâte que tu vois Germaine, je l'embrasse pour toi
et je t'embrasse tendrement.
Ta mère qui t'aime de tout son coeur
et qui te met sous la Protection de la Ste-Vierge.
Tous ici t'envoient un bonjour.
Maman.

23 octobre 1955

(*Lettre reçue de grand-maman Mena*).

Bien cher petit fils.
En ce dimanche des missions Je me transporte au Séminaire de St-Jean
dont J'ai été à l'extérieur l'été dernier Je me dis il doit y avoir
des futures missionnaires permis tous ces Jeunes étudiants.
espérons qui en aura si Dieu le veut.
Cher Yvan comment va ta santé a tu répris un peu de pésanteur
maintenant que tu est grand il faut que tu épésire
car autrement ta petite soeur sera plus grosse que toi.
Je ne doute pas que tu a hâte de la voir moi aussi
J'aimerais la voir pour la gâter un peu
J'ai recu ta foto ces très bien Je t'en remercie a tu recu de la tire
J'avais pas bien reusie Je te l'ai envoyer pareille
pas de nouveau a Gaspé le mois Octobre a été très beau.
Je recois la visite d'un petit neveux un séminarisse à sa deuxième année
petit Caron de Madeleine il ne sennuit pas du tout c'est sera pareille
pour toi l'an prochain tu es bien chanceux de pouvoir étudier
et les années se passent
ont s'enapersoit pas et quand ont est vieux encore plus vite Ah! Ah!
ton Oncle Marc-Aurèle continue sa chasse a été à l'orignal
a pas été chanceux
il a tuer 11 perdris ta tante fait de la confiture
bonne chance bonne santé de ta grand maman M.

3 novembre 1955

(*Lettre reçue de mon ami Roger Letellier de St-Lambert*).

Cher ami,
J'espère que dans ta réponse, tu m'écriras comment tu te classes
et comment tu aimes à recommencer les études après des vacances.
Je me demande si tu savais que Michel s'est distingué le 3ièe de sa classe.
Pour ma part je suis chanceux; mercredi le 2,
l'avocat où travaille la Française, est mort.
Sa femme m'a donné
un de ses jeux qui est un magnifique jeu de «Football électrique».
J'en suis ravi.
Au choeur de chant l'autre soir, j'ai gagné un prix de présence qui était
un petit livre contenant 48 grands musiciens, leur portrait et leurs oeuvres.
Un autre coup de ma chance.
Espérons qu'il y en aura d'autres encore.
Pour terminer cette lettre je te laisse le bonjour
avec le désir et la hâte de te revoir.
Sincèrement Roger.

6 novembre 1955

(*Lettre reçue de maman*).

Bien cher Yvan.
Merci pour ton affectueuse belle lettre reçue cette semaine.
Pour les parents, tu sais, savoir que leur enfant apprécie
ce qu'on fait pour eux, c'est du bonheur, tu sais.
Comment vont tes études? difficiles à certains moments?
Sois courageux et demande au St-Esprit de t'éclairer.
Nous offrons tous les soirs, la 4e dizaine de notre chapelet
spécialement pour toi et toujours je te recommande à la Ste-Vierge.
Dimanche prochain, nous irons te porter toutes tes choses
je ne sais encore quand nous irons, soit l'après-midi ou le soir.

Ton père se porte bien. Germaine s'embellit de jour en jour.
Olier et Sylvain font leur part ...de train.
Gertrude est allée prier à l'église, elle profite des dimanches
où nous n'allons pas à St-Jean, pour aller prier plus longtemps.
Le ménage avance, si les plombiers pouvaient venir cette semaine
installer la laveuse de vaisselle, on pourrait ensuite finir complètement.
Es-tu entrée dans la fanfare? quel instrument as-tu?
j'ai hâte de t'entendre!!!
Prie bien pour nous tous, je me recommande toujours à tes prières
car tu peux, sans doute, obtenir bien des grâces de la Ste-Vierge,
puisqu'elle t'a fait naître en ce beau jour du 31 mai.
Bonne semaine Yvan chéri reçois toute notre tendresse
et l'amour de ta maman. Baisers des «Mornard».

17 novembre 1955

(*Lettre reçue de Roger Letellier*).
Cher Yvan.
J'ai reçu ta lettre lundi le 14.
J'étais heureux de savoir que tu consentais à correspondre.
Sache que je ne t'en veux pas au retard de ta lettre
et je sais que l'étude te prend tout.
Je trouve le temps long et en t'attendant pour me divertir
je n'ai que la musique et la ... classe quel passe-temps tout de même.
Vendredi soir j'ai été voir à l'école un film qui avait pour titre
«Les costauds de sa majesté» avec Laurel et Hardi, c'était très drôle.
Tu te souviens sans doute du «gros» Fournier parti au Mont-St-Louis.
Classe trop difficile pour lui, il dût revenir ici.
Nous sommes donc 12 élèves en 8e.
Laroche a mis son générateur après sa voiturette.
Ça marche quand il descend une côte seulement.
Legault à la gymnastique jeudi s'est déplacé 3 nerfs au poignet.
Il a le bras pansé. Il va assez souvent chez le médecin.
Sur ce je te quitte. Écris-moi, j'attends ta réponse.
L'autre inséparable à longue distance.

20 novembre 1955

(*Lettre envoyée à Roger Letellier*).

Cher Roger. Comment vas-tu.
Moi pour ma part je me porte bien.
J'ai très hâte à Noël pour pouvoir aller te voir.
Tu sais peut-être que papa a acheté un dactylo,
c'était le cadeau que je voulais demandé pour Noël.
On pourra l'user ensemble.

23 novembre 1955

(*Lettre envoyée à grand-maman Mena*).

Chère Grand-maman. Comment allez-vous.
Je vous remercie pour la tire et pour la lettre que vous m'avez envoyée avant la Toussaint.
Excusez-moi de ne pas avoir répondu plus tôt car j'ai été dérangé par le congé et aussi par mes études.
Aujourd'hui je vous écris en récréation pour me garder du temps pour l'étude.
Ce matin quand nous nous sommes levés ce fut un grand changement que d'apercevoir la terre couverte de neige.
Après le déjeuner plusieurs garçon se firent sur la neige une sorte de glissoire horizontale.
Mes parents viennent maintenant qu'à tous les deux semaines.
À tous les dimanches nous avons du Ballon-panier.
Dimanche dernier c'est une équipe de St-Lambert qui est venu jouer contre ceux du Séminaire.
St-Lambert a perdu au conte 64 à 54.
Pour terminer cette lettre je vous demande de m'écrire souvent car ca me désennuie.
Dite un grand bonjour à ma tante Catherine ainsi que l'oncle Marco.
Je vous embrasse bien fort. Votre petit fils.

28 novembre 1955

(*Lettre reçue de grand-maman Mena*).

Cher petit fils
J'ai reçu ta lettre contante que tout va bien il en est ainsi de nous tous:
ne te fatigue pas à me répondre moi quand je voudrez t'écrire
Je le ferez mais pas dans cette année ici car bientôt sera les cartes de Noël.
C'est tu une chose ton Oncle Marc-Aurèle veut aller passé le Jour de l'an
chez vous c'est ton père qui m'a dit cela l'été dernier
et comme le programme des Bertrands (Jean nous a inviter)
alors nous irons toute la famille
nous enpréterons des enfants le chat Ah! Ah! non ce n'est pas certain.
Si oui nous aimerions la vent veille du jour de l'an.
Comme j'ai à présent 71 ans Je dois pas en passé beaucoup de Jour de l'an aprésent.
J'en remercie le bon Dieu car beaucoup ne seront pas là.
Marc-Aurèle et Catherine te salut et moi je t'embrasse bien fort
Maman M.

9 décembre 1955

(*Lettre au dactylo reçue de maman*).

Mon cher Grand. Comment vas-tu?
Dans quinze jours tu seras avec nous.
J'espère que la température sera belle
et que ton père pourra aller te chercher.
Olier a hâte de te montrer le résultat de son bulletin,
car il est bien arrivé dans ses concours.
Mais la dictée n'est pas encore passée. Il pourra redescendre.
Excuse mes débuts, comme secrétaire je ne gagnerais pas cher.
On va pratiquer tous les deux, pour voir lequel va se classer premier
à l'Université.
J'ai donné ton billet à Roger,
il a eu l'air content de savoir que tu arrivais le 23.
Je pense bien qu'il va venir souvent durant les vacances.
Germaine reste assise seule par terre,
et elle rit des gestes que lui font ses frères.
J'ai hâte de voir sa réaction lorsqu'on lui montrera l'arbre de Noël.
Je reprends ma lettre, dimanche soir. As-tu reçu ton linge?
Je l'ai envoyé par M. Camerlain.
Maintenant tu dois en avoir suffisamment jusqu'au 23.
Je n'ai pas de nouvelle spéciale à te dire.
Travaille bien! Fais toujours ton possible.
Prie la Ste-Vierge, et prie aussi pour nous, qui prions pour toi.
Donc bonne semaine! Baisers de nous tous.
ta mère qui a toujours hâte de voir arriver son Grand.
Paulette.
Je relis ma lettre et j'en ris de voir les erreurs, il faut un début partout
n'est-ce pas!
Es-tu mieux de ton rhume? as-tu patiné? Vas-tu emporter tes patins?
nous avons une petite patinoire, à côté de chez M. Leroyer,
ils ont fait cela hier: tu pourras patiner si tu le désires avec Roger.
Baisers de ta maman.

11 décembre 1955

(*Lettre reçue de Roger Letellier*).

Cher Yvan.
Ta mère m'a remis ton billet.
Je comprends que tu es en examen et que tu n'as pas le temps de m'écrire.
Je n'attends pas de réponse.
J'ai reçu une lettre de Michel me disant qu'il est arrivé 4e avec 87%.
Je lui ai répondu en le félicitant.
Je te souhaite bonne chance dans tes examens
et tâche d'avoir un beau bulletin pour décembre.
Je suis arrivé 1er pour décembre- novembre et le frère m'a dit
que ce serait beaucoup plus dur ce mois-ci car 4 ont promis d'arriver 1er.
Robert Caron est atteint d'une pneumonie
et l'on ne l'attend pas avant les fêtes.
Roger Dupuy parti à l'internat Classique de Longueuil est revenu ici.
L'on ne sait trop pourquoi.
Trop faible?
Manque de volonté?...
Pour terminer cette lettre je te souhaite le plus beau rang possible.
J'espère te revoir à Noël aussi en train que la dernière fois.
C'est maintenant au temps de passer vite.
Bonjour. Sincèrement Roger.

1956

11 janvier 1956

(*Lettre reçue de Roger Letellier*).

St-Lambert.
Cher Yvan.
Comment ça va?
Un peu dur le retour à la classe après de si belles vacances hein?
C'est de même pour moi.
Lundi soir à la 7 et 8ième hres je pensais où tu étais, ce que tu faisais, qui tu retrouvais.
Le plus ennuyeux, c'est de se retrouver sans amis véritables en classe mardi matin en 8ième.
Le lendemain de notre arrivée, examen de dictée française, très difficile d'ailleurs.
Je me demande si tu as obtenu la descente de classe pour apprendre plus facilement le cours que tu suis.
En arithmétique, je me trouve vraiment rouillé en vue de l'examen très proche.
Explique-moi comment tu réussis en classe car j'aimerais bien connaître tes succès.
Je n'ai pas encore écrit à Michel mais sitôt la tienne terminée c'est à lui que je correspondrai.
Sans plus tarder je te quitte.
Écris-moi j'attends ta lettre.
Sincèrement Roger.

20 janvier 1956

(*Lettre reçue de Roger Letellier*).

St-Lambert.
Cher Yvan.
Comment ça va? J'ai reçu ta lettre le 12 et je t'en ai envoyé une le 11.
Je crois que nos lettres se sont rencontrées.
Je n'ai pas encore reçu de lettre de Michel.
J'attends toujours de ses nouvelles.
Tu pourras dire à ton gars de Verchères qui possède un radio de cristal
qu'il est question d'ériger un poste de radio à St-Jean.
L'autre jour, j'ai été chez Laroche.
Il m'a fait un petit fer à souder de la cire pour remplacer le plomb.
J'ai un nouveau radio de cristal, je ne crois pas qu'il marchera
car au premier essai il ne voulait pas fonctionner.
La classe me sépare maintenant de toi.
Écris-moi encore. Ton ami Roger.

23 janvier 1956

(*Lettre reçue de maman*).

Mon grand garçon chéri. Comment vas-tu? qu'as-tu fait hier
pour passer l'après-midi? moi, j'aurais bien été prête pour aller te voir.
Il faisait si beau et surtout j'ai hâte de savoir comment vont tes études
dans ton changement de classe, mais ton père était bien fatigué,
il s'est couché tout l'après-midi pour se reposer.
Nous avons reçu ta lettre, j'espère que tu te replaces et que le bulletin
de Pâques sera aussi beau que tous les bulletins que tu m'apportais
de ton école primaire, j'étais toujours si heureuse quand tu me disais:
un beau bulletin et c'est moi qui sers à la messe de minuit
ou aux autres grandes fêtes, pour une maman c'est un si beau cadeau,
un beau résultat d'étude, de bonne conduite
et savoir que son grand garçon a un grand coeur pour ses parents.

Nous avons reçu le «film des Rois» comme il est bien.
Je t'assure que tu es bien, avec ton écusson qui brille
et ta soeur dans tes bras, c'est parfait.
Tous ceux qui l'ont vu le trouvent beau et Germaine est belle rare.
Je me recommande encore à tes prières, toi qui es si près du Bon Jésus,
et de sa Ste-Vierge, demande lui ma guérison, si elle le veut bien.
J'ai toujours mal au côté, je me demande comment cela va finir.
Je prie «ma tante Germaine» en votre nom de me donner la santé
si le Bon Dieu le veut.
Olier a passé toute la semaine dans la maison, il toussait comme toi
cela a coûté $19.00 de docteur et de remèdes
- il est retourné à l'école pour la 1re fois ce matin avec son dîner.
J'espère que Sylvain et Germaine ne feront pas cette mauvaise grippe
à leur tour.
Maman Mena fait toujours des bonnes pâtisseries
et elle t'envoie un beau bec.
Je t'envoie une image de Mère Marie-Rose, prie-la pour lui demander
de me guérir, tu en avais tellement confiance quand tu étais petit.
Espérons que la température sera belle dimanche pour aller t'embrasser.
Bonne semaine mon grand!
Reçois la tendresse affectueuse de ton père et de ta mère
qui t'aiment tendrement.
Sois toujours bon garçon.
Ta maman Paulette.
P.S.
La garde-malade de la Gaspésie qui était en visite chez «papa Angus»
et qui t'avait fait marcher pour la première fois,
est mariée et reste à St-Lambert.
Elle vient de me téléphoner et voudrait te revoir.
J'ai ri en lui disant:«tu ne le reconnaîtrais pas car il est plus grand que toi».

24 janvier 1956

(*Lettre reçue de Roger Letellier*).

Cher Yvan.
Comment ça va?
Je n'ai pas souvent de tes nouvelles.
J'espère que tu récoltes toujours de bons résultats.
Quant au roman, où en es-tu?
Pour ma part, ça va bien.
Nous avons changé de professeur
(au grand contentement de la majorité des élèves).
M. Gélinas est parti à Lachute.
Le nouveau, M. Fournier, est très jeune, il explique bien ses cours
mais il est froid.
M. Gash fait le français, et ça alors, c'est pitoyable.
C'est un grand retard.
On n'a presque plus de devoirs.
J'enverrai la photo par ta mère.
L'autre jour, j'ai été chez toi.
Elle a dit que tu avais parlé de littérature?
pour moi? Qu'est-ce?
J'ai reçu mon disque et je t'assure que ça joue très bien.
Ta mère m'a parlé de «party» et moi j'ai compris «portée».
J'ai aussitôt pensé à mes poissons et j'ai répondu:
«Je les laisse manger».
Considère: party et les laisse manger.
Ça fait un drôle de sujet.
Je voulais acheter la symphonie héroïque de Beethoven
mais mes parents m'ont dit d'attendre à l'été quand je travaillerai.
À l'été, c'est vraiment loin, je ne puis attendre.
Si tu savais le désir que j'ai en ce moment
d'entendre cette 3e symphonie.
Quant aux journaux, la 1re semaine j'ai eu des articles mais la 2e,
il n'y avait rien.

Je suis toujours seul.
Jamais personne ne vient avec moi.
Tu sais je n'ai vraiment pas de chance.
Je voulais aller patiner avec un gars de St-Josaphat.
Une grosse bordée de neige m'en empêche (il faut y aller en bicycle).
Puis la fonte et maintenant c'est la glace sur les routes.
C'est de décider mes parents.
La fois que j'ai essayé de son bord, c'était impossible.
J'essaye avec un autre, mais il doit aller au salon mortuaire.
J'ai dû essayer au moins 10 fois sans avoir réussi une seule fois.
On dirait que tout et tous se mettent d'accord pour me laisser seul.
Je m'ennuie terriblement.
C'est insupportable.
Affreuse solitude que je dois traîner partout.
Évidemment, il y aurait toujours Luc Angers, mais...
Quant à écrire, je n'en ai aucun goût.
Aucun sujet ne m'intéresse.
À bien y penser, nos parents ont été bien bons
de nous avoir laissé nous visiter si fréquemment ces deux semaines.
Au dactylo, je prends un peu de vitesse.
J'ai fini le clavier et je suis dans les exercices.
Par une permission spéciale, j'ai 2 hres au lieu d'une par semaine.
J'écoute le «Starlight Concert» régulièrement.
La musique, c'est mon seul désennui.
Ma mère dit que je deviens fou à force d'en écouter.
Elle dit que ce n'est pas normal.
Je t'en prie écris-moi, ne me laisse pas seul.
Sur ce, je te quitte, je t'ai retenu assez longtemps.
J'attends une réponse.
Ton ami Roger.

31 janvier 1956

(*Lettre reçue de maman*).
Bien cher Yvan. Comment vas-tu aujourd'hui?
Je t'ai trouvé bien dimanche, j'espère que la santé va se maintenir bonne
et que les bulletins vont être merveilleux.
Nous sommes arrivés ici à 4h½ dimanche, c'était glissant.
Olier est mieux de son rhume et avec Sylvain ils partent ensemble
pour l'école.
Germaine a 4 dents, quel bébé plaisant,
comme vous étiez tous d'ailleurs lorsque vous étiez petits!
en grandissant vous perdez vos grosses joues.
Aujourd'hui c'est une triste journée pour moi puisqu'il me faut entrer
à l' hôpital de la Miséricorde pour être opérée.
Après avoir subi nombre de traitements sans résultat,
les médecins me conseillent l'opération.
Je t'assure que j'ai le coeur gros et je viens faire appel à tes prières
pour que la Ste-Vierge me protège. Demande au nom des petits
qui eux ne comprennent pas ce qu'est le sacrifice de l'opération.
L'Hôpital vient de téléphoner et ils n'ont pas de chambre privée, ils n'ont
qu'un lit dans une chambre de trois: un autre sacrifice qu'il faut accepter.
Dans une chambre seule, on a le téléphone;
mais dans une chambre de trois pas de téléphone.
Donc tu téléphoneras samedi soir ici pour avoir des nouvelles
car je ne sais pas du tout quel jour je serai opérée.
Ce sera peut-être samedi. Prie fort mon grand chéri pour que la Ste-Vierge
me protège et me donne la santé (si le Bon Dieu le veut)
pour élever mes chers quatre enfants que j'aime tant.
Je m'aperçois que ton père est nerveux de me voir partir pour l'hôpital;
il essaie de m'encourager mais je sens que lui aussi a sa part de sacrifices.
Une chance que Maman Mena est ici avec Gertrude.
Prions ensemble «Ma tante Germaine» de me redonner la santé.
Écris-moi quand tu auras le temps, adresse ici, ton père me l'emportera.
Je t'embrasse de tout mon coeur de mère qui aime tant son grand chéri.
Baisers de ta Maman.

4 février 1956

(*Lettre reçue de Roger Letellier*).

Cher Yvan.
Il y a deux jours j'ai reçu ta lettre.
Tous mes loisirs se sont passés dernièrement au Mécano.
Je viens justement de terminer une camionnette qui,
avec la quantité de fil nécessaire avance, recule, avec trois vitesses chacun.
Sitôt que le moteur tourne, une lumière s'allume et par le moyen
d'un cylindre électro-aimant accompagné de monsieur son piston
fait monter la vanne arrière. C'est très intéressant.
Il y a une semaine, j'ai vu à l'école «Les chevaliers de la table ronde»
en Cinémascope s'il vous plaît.
C'est la première fois que je voyais ce genre de cinéma.
Comme je suis arrivé premier ce mois-ci, le directeur m'a remis
une belle plume réservoir. Elle écrit très bien. Sur ce, je te quitte.
Maintenant que tu es descendu, je te souhaite de nouveau bonne chance
dans tes examens. Ton ami qui te dit au revoir. Roger.

7 février 1956

(*Lettre reçue de Maman Mena*).

Cher petit fils. Un mot pour te donner des nouvelles de ta mère
C'est va bien c'est pas pire du tout elle va bien pour le temps
elle marche tranquillement (pas sur la grande) tu comprends
Je suis allée la voir hier soir avec ton père
ne prend pas d'inquiétude tout va bien
dimanche dernier c'est moi qui a donner la valise
Gertrude était partie à la messe elle avait un petit paquet a menthe dedans
et Je le savais pas tu laura dimanche prochain
Je t'écris et la petite Germaine assise près de moi dans sa chaise
si tu la voyais tu la trouverais de ton goût
J'espère que sa va bien Je t'embrasse de coeur Grand Maman M.

19 mars 1956

(*Lettre reçue de maman*).

Mon Grand chéri.
D'abord, permets-moi de te féliciter de tout mon coeur
pour être si bien arrivé! Vraiment j'en fus très heureuse, cela m'a rappelé
tes bulletins de l'école primaire; c'est plus encourageant ainsi.
Comment vas-tu? as-tu la grippe? ici nous l'avons tous: fais attention
de prendre froid à la tête, car c'est une mauvaise grippe
qui semble se localiser fortement à la tête, surtout aux oreilles.
Sylvain et Germaine leurs oreilles ont coulé, je te dis que ça pleurait!
Sylvain est même sourd: le Docteur dit que cela va prendre
à peu près 8 jours.
On rit encore on lui demande quelque chose, il n'entend rien
et il nous répond autre chose.
Pourvu que cela ne durera pas.
Mercredi prochain le 21 sera la fête de Sylvain je lui dis qu'on va manger
son gâteau dimanche des Rameaux: tandis qu'on va t'attendre
pour manger le 1er gâteau de ton unique soeur, sa fête tombe mardi saint,
mais on va attendre au Dimanche de Pâques pour que tu sois avec nous.
Espérons que la grippe sera finie et qu'on va pouvoir ressusciter.
Dis un ave pour que je puisse aller à l'église durant la Semaine Sainte
je ne suis pas sortie depuis le 30 janvier, l'hiver ne fut pas bien gai.
Quand sortez-vous? mercredi matin ou midi?
je suis toujours heureuse quand je sais que tu viens en congé.
Notre voisin d'en face, M. Bertrand a mis sa maison en vente;
il est envoyé à Chicago par sa compagnie: il doit partir avec sa famille
au début d'avril; sa maison semble tenter notre cousin Ned.
Bonjour mon enfant! n'oublie pas «le carême qui s'achève
et les pénitences obligatoires» afin que Pâques soit plus beau.
Ton père a paru fier de ton bulletin il t'en félicite.
En son nom et au mien je te dis:
Bonne Semaine.
Bonne Santé et je t'embrasse de tout mon coeur de maman.

11 avril 1956

(*Rédaction scolaire*).

Une visite à l'érablière.
Durant le court voyage de Montréal à Oka,
j'essaie de me rappeler les vieilles pages de l'histoire de ma Patrie.
Dans celles-ci, je découvre plusieurs charmes
qui ne m'étaient jusqu'alors jamais apparus si délectant.
Le principal est l'eau sucrée appelée aujourd'hui sirop d'érable.
Très longtemps avant que les blancs ne prennent possession des terres
que nous habitons, les Indiens se désaltéraient de ce liquide.
Avec la venue de nos ancêtres, certains procédés furent révolutionnés.
Une de ces améliorations indique qu'il faut faire bouillir l'eau sucrée
pour la réduire en sucre.
Le sirop ainsi formé se dirige aux quatre coins du monde
où il rehausse les richesses de notre pays.
Mais voilà déjà qu'au bout de la route se découpe sur l'horizon
le but de mon voyage.
L'entrée de l'érablière, formée d'une paire d'érables entre lesquels
se balance le mot bienvenu, donne un aspect typiquement canadien.
Son petit chemin à demi noyé conduit à un stationnement
où s'entassent déjà plusieurs automobiles.
Après avoir stationné mon auto, je mets pied à terre et me dirige lentement
vers la cabane pour saluer le propriétaire.
Faisant ce court trajet, je flaire une frêle odeur qui naît avec le printemps.
Avec elle se mêle celle de l'eau d'érable mijotant doucement.
Mon odorat satisfait, l'ouïe demande aussi sa part.
Là-haut, sur les hautes branches des érables, se balancent au gré du vent
plusieurs passereaux qui chantent, dirait-on, un concerto en ma faveur.
Mais voilà le propriétaire qui entre en scène.
Il est vêtu d'un pantalon d'un gris sale, soutenu par de grosses bretelles
qui sont elles-mêmes par-dessus une chemise carreautée jaune et rouge,
semblable à celle des bûcherons.

En rentrant, je constate que le toit sous lequel je viens prendre gîte,
habite déjà une vingtaine de personnes.
Toutes les classes sont représentées.
Du laborieux salarié au noble patron, tous sont heureux.
C'est bien le lieu où les paroles de saint Jean entrent en pratique:
«Diligamus nos invicem».
Le bonjour dit, je m'inscris à la liste des bénévoles
qui font la levée des chaudières.
Tout d'abord, le patron va chercher la vieille jument brune qui,
depuis longtemps, fait le même trajet deux fois le jour.
Il l'atèle maintenant à un gros tonneau mal dégrossi.
Chaque érable qu'on rencontre est esclave d'une chaudière argentée
qui est soutenue à lui par une gouttière enfoncée dans son flanc
et qui sert à laisser passer le précieux liquide.
Le tour fait, nous revenons à la cabane à sucre.
Suivant d'assez loin les travailleurs,
je peux donner court à mes contemplations.
Sur le sol s'étale une mince couche de neige
qui laisse entrevoir quelques feuilles mortes.
À certaines places, une ou deux fleurs.
Parmi tous les érables qui s'offrent à mon regard
se mélangent quelques pins, quelques ormes et peut-être bien
d'autres sortes que je ne distingue pas dans ce ramassis.
La cabane déjà est proche
et semble m'inviter à recevoir mon précieux salaire.
Pour passer une journée printanière dans le plus grand des agréments,
aller, sort de la ville, dans une érablière goûter au sirop
et à la beauté de la nature nouvellement éclose.

16 avril 1956

(*Rédaction scolaire*).

Un miracle chez les fleurs.

LA ROSE.
(Ton vantard).
Je porte le titre de Reine universelle.
J'ai pour défense une tige recouverte d'épines.
Ma fleur se compose de centaines de pétales
entre lesquelles les abeilles viennent chercher mon sucre.
Ma popularité s'étend dans tout l'univers,
partout on s'arrête pour me contempler et délecter mon parfum.

LE LILAS.
Je suis le prince galant de Mai.
Mon uniforme incrusté de perles blanches ou mauves n'a pas d'égal.
Ma cour se compose de plusieurs branches abritées dans l'arbre
mon château.
C'est lui qui me protège de la pluie par ses feuilles,
et d'une main dérobeuse par son altitude.

LA TULIPE.
Ma taille est d'une forme moyenne, mignonne malgré ma grande tige.
En Hollande, mon pays d'origine, c'est moi qui suis la reine des fleurs.
Aucun parterre ne contient, au moins, un membre de ma famille.
Sans trop me vanter, je suis très jolie.

LE GLAÏEUL.
Le cavalier le plus héroïque de la famille des iridacées, c'est moi.
Mes feuilles redressées et pointues sont comme l'épée du Général
qui charge la bataille.
Ma fleur, semblable à une trompette, hurle quelques fois
quand une abeille vient la mettre en marche.

LE PISSENLIT.
(Ton découragé).
Rien qu'à entendre prononcer mon nom, tout le monde rit.
Je n'ai ni gloire, ni beauté, je suis, peut-être, fabriquée
du reste de ceux qui ont fait valoir leur harangue avant moi.
Ma pauvre fleur jaune n'égalera jamais celle du rosier,
et mes feuilles toutes déchirées, celle de la tulipe.
Mais je me console en pensant que je n'endure pas
le tourment de la boutonnière ou du beau vase de table.

23 avril 1956

(*Lettre reçue de maman*).
Bien cher Yvan. Comment vas-tu aujourd'hui?
Mme Lapointe m'a téléphoné aussitôt qu'elle fut revenue de St-Jean;
je suis toujours contente de savoir que tu te portes bien...
et notre voisine t'a complimenté... elle dit que tu fus très gentil pour eux,
j'espère que tu continueras de l'être. Ils ont trouvé le Séminaire épatant.
Maman Mena & l'oncle Marco sont partis mardi matin,
j'ai hâte d'avoir le compte-rendu de leur voyage.
Cousin Ned a acheté la maison de M. Bertrand, ils pensent déménager
le 2 mai. Nous sommes allés lui faire une première visite dès que lui
& sa femme ont eu la clef, samedi midi. Ils ont ri de nous voir arriver
ainsi que Marie-Ange d'Oka qui était arrivée par surprise pour dîner.
Tu n'auras pas loin à aller pour faire causette avec la belle Denise.
S'il fait beau nous irons probablement dimanche... d'ici là prépare-nous
des belles notes et prie toujours pour que la Ste-Vierge nous garde tous
sous sa protection.
N'oublie jamais ta visite du soir à la chapelle, tu es privilégié
d'avoir le Bon Jésus si près de toi... prie-le pour nous... et nous,
nous offrons tous les soirs, pour Yvan, notre 4e dizaine de notre chapelet.
Papa te salue et Germaine te fait une belle caresse.
Tes frères veulent encore venir te voir dimanche, mais un à la fois
est la permission du Chef. Je t'embrasse tendrement de tout mon coeur.
Ta maman.

27 mai 1956

(*Lettre reçue de maman*).

Bien cher Yvan.
Un mot en vitesse pour t'annoncer que nous comptons aller te voir
jeudi le 31 mai.
Tiens-toi pas loin jeudi après-midi si tu veux embrasser ta vieille mère
le jour de tes 14 ans.
D'ici là, crois que nous prions pour toi pour que les examens soient bons.
Nous ne pouvons aller te voir cet après-midi,
car Gertrude va voir Clarisse chez les Soeurs cet après-midi.
Si tu veux nous retourner ton linge aujourd'hui nous te le rapporterons
jeudi.
Je t'embrasse et t'assure de tout mon grand amour
de Maman.

28 mai 1956

(*Lettre reçue de Maman Mena*).

Bien cher Yvan.
À l'occasion de ta fête qui sera bientôt.
Je te souhaite une bonne santé pour continuer tes études
que la Sainte Vierge te protège toujours en ce beau jour de la fête Dieu.
Je t'envoie 2 piastres $2.00 pour t'acheter des bonbons
ici au Séminaire de Gaspé sur 7 finissants 3 ont pris le ruban blanc.
J'enverrai à ta mère L'Écho Gaspésien pour que tu puisse lire
le récit de chacun.
Baisers.
Affectueusement
de G. Maman M.

31 mai 1956

(*Carte de souhaits reçue de maman au nom de la famille*).

à notre Yvan chéri, toute notre tendresse
Papa-maman.
«c'est un petit chat pour «ta collection d'animaux»
Olier
Sylvain.
Germaine t'envoie «sa main» pour te souhaiter Bonnes et Joyeuses Fêtes!

(*Lettre reçue de Roger Letellier*).

Mon pauvre Yvan.
Comment ça va?
Je suppose que tu es dans une revue à en perdre la tête,
c'est comme moi d'ailleurs.
Je t'écris pour te souhaiter une bonne fête au collège
mais je crains qu'il y aura retard.
Au titre, j'ai marqué mon «pauvre» Yvan,
c'est pour savoir comment va ton radio, si tu as reçu ton écouteur.
Avoue que tu ne m'en as pas donné de nouvelles.
Ici, nous avons maintenant 10 radios et un qui ne marche pas.
Comme c'est ma fête la semaine prochaine,
j'ose espérer avoir quelque chose dans ce domaine.
Si j'obtiens 90% en juin au certificat, le frère m'a promis un vieux $10 et,
étant premier toute l'année, j'ai droit à un prix spécial à la distribution.
Sylvain m'a dit que j'ai passé à la T.V.
Il y a eu une cérémonie. J'ai reçu du maire une médaille du centenaire,
j'ai été filmé et ta famille m'a vu à l'actualité. Je ne le savais pas.
Sur ce je te quitte, bonne fête, j'attends une lettre parce qu'il paraît que
Simon (Brossard) prend presque tous les postes.
Bonne chance dans tes examens.
Ton inséparable... séparé, Roger.

1957 15 ans

15 janvier 1957

(*Lettre reçue de maman*).

Mon grand enfant chéri.
J'ai reçu ta lettre la semaine dernière, ainsi la réadaptation fut un peu dure
le premier jour: mais cela ne dure que quelques heures,
il faut offrir généreusement ces sacrifices et envisager déjà un peu
la prochaine vacance.
Ce fut encourageant après ton départ...
pour une maman, c'est un serrement de coeur à chaque fois, de voir partir
pour quelque temps son grand garçon, car même si tu grandis vite, tu sais,
pour moi, Yvan, tu restes le premier bébé que j'ai tenu dans mes bras
de jeune maman; il me semble que tu es encore le petit ange blond
que le ciel m'envoyait par un beau coucher de soleil du 31 mai.
Je te vois sourire, car toi tu es un homme qui est ennuyé à chaque fois
que ta mère te dit:«fais attention de prendre le rhume etc... etc...»
que veux-tu dans mon coeur tu restes le bébé adoré et quand tu pars,
mon coeur se brise un peu devant la séparation.
Soyons plus réalistes maintenant et parlons du présent.
La vie normale a repris son cours, les petits sont retournés à l'école
avec «leur lunch» car le mercure se maintient au 20 sous zéro.
S'il fait plus chaud dimanche je veux aller à St-Jean.
Pourquoi as-tu envoyé ta valise vide? j'attendais ton linge.
N'avais-tu pas changé?
Germaine parle souvent de toi.
Maman Mena a trouvé la maison tranquille après ton départ...
avec tes disques, ta télévision et ta radio... tu faisais de la vie
dans la maison. Ton père trouve la température froide ces jours-ci.
Ainsi les notes se tenaient.
Ce doit être ambitieux d'étudier en sachant que la compétition est si forte.
Bonjour!

À Dimanche si Dieu le veut.
Reçois notre affection et nos prières.
En retour prie la Ste-Vierge pour nous tous.
Continues-tu d'aller prier le soir à la chapelle.
Que la Ste-Vierge te garde.
Je t'embrasse et je t'aime tendrement.
Maman.

20 février 1957

(*Lettre reçue de Roger Letellier*).

Cher Yvan.
Comment ça va?
Je vois que tu te laisses désirer, on ne te voit pas souvent.
Les congés sont plutôt rares.
J'ai appris que tu es arrivé le 1er.
C'est très bien.
Il m'en arrive une bonne.
L'autre jour, avec mon vieux «stock»
j'ai décidé de me construire un petit amplificateur (1 lampe de plus).
J'ai suivi tous les principes d'amplification
et résultat: pas plus fort qu'avant, même chose.
Mon principal problème, ce temps-ci, est de faire partir mon fameux radio à haut-parleur.
Je me suis fait jouer en achetant 1 morceau, je l'ai remplacé, etc...
et bien d'autres mais ça ne marche pas.
Un seul bruit de cloche se fait entendre.
Je t'envoie le portrait que mon père avait pris.
Je m'excuse de ne pas avoir été te rendre visite
les derniers jours de vacances, avec mes 8 dents d'ôtées,
ce n'était pas facile de sortir
et le lundi soir, 1er soir, on était surchargé de devoirs.
Décourageant.
Je te quitte. Roger.

La chapelle du Séminaire de Saint-Jean.

24 février 1957

(*Rédaction scolaire*).

La boutique du chapelier.
Sur le vieux comptoir qui ornait la boutique, on ne pouvait percevoir d'un bout à l'autre que des formes variées de chapeaux modèles pour hommes: bérets bleu marin avec leur petite queue centrale, chapeaux hauts de forme pour cérémonies, feutres mous pour villageois.
Au centre une colonne tapissée de miroirs,
multipliant le nombre d'étalages et de coiffures.
À gauche de l'entrée, sur le comptoir, ou plutôt sur une grande table obstruée à l'avant, siégeait un vieil ouvrier, usé par l'âge, qui,
lorgnon sur le nez cousait de haut en bas et de bas en haut
avec une régularité pendulaire.
À droite, sur des étalages encerclant une porte basse, fermée par un rideau, reposait tout le matériel, épars là et classé là.
Ici, utilisé pour la confection des couvre-chefs; et par la fente du rideau, ressortaient un vieux poêle à bois, une chaise berçante, une petite table.
Tout était nécessaire, vieux; rien n'était moderne ou luxueux.

21 mars 1957

(*Lettre reçue de maman*).

Bien cher Yvan.
J'ai reçu ce matin le beau bulletin; je viens te porter nos félicitations
et te redire la joie que tu nous as faite à ton père et à moi.
Depuis lundi que je l'attendais; aussi tu peux croire à mon bonheur
en lisant que tu étais premier avec 91%.
Remercions le ciel tout en te remerciant aussi pour l'ardeur que tu as mise à tes études, cela nous encourage et nous fait une joie profonde au coeur.
Je vais continuer à prier Pie X et Mgr Forget pour qu'ils te protègent
et t'éclairent tout le long de ton cours.

Aujourd'hui est la fête de notre «Boule bien-aimé»,
il fut heureux de tous ses cadeaux.
Cette semaine nous sommes en retraite, nous voyageons à l'église
une après l'autre. Ce sont les Rédemptoristes qui prêchent.
Marco et Catherine sont partis hier en avion pour New York, et samedi
midi ils s'envoleront vers Miami... la vie est agréable n'est-ce pas!
Encore une fois je tiens à te féliciter et à te redire que ton père et moi
sommes heureux de la joie que tu viens de nous causer...
(pour cela on t'enverra encore voir les TEN COMMANDEMENTS)
cela n'a certainement pas nui à tes études.
Je t'embrasse de tout mon coeur de mère, qui aime tant son aîné chéri.
Baisers de Germaine et toute la tendresse de ta maman.

12 mai 1957

(*Lettre reçue de maman*).

Mon grand enfant chéri.
Merci de tout coeur, pour ta bonne lettre reçue hier.
J'espère que tes prières d'aujourd'hui seront ferventes
et que la Ste-Vierge guérira ta «vieille mère».
Ta lettre m'a causé une grande joie et je t'avoue qu'il m'est pénible
de ne pas te voir aujourd'hui, en ce jour de la fête des mères.
Ne pouvoir t'embrasser m'est un sacrifice; si ton père n'avait pas dû partir
à midi pour St-Paul Minnesota, j'avais l'intention d'aller à St-Jean, mais
je dois garder, car René part sur l'avion d'une heure et Gertrude va voir
Clarisse, alors le devoir avant tout, mais ce qui compte le plus
c'est que je sache que tu penses à ta mère, d'une manière spéciale
aujourd'hui et que tu pries pour elle.
Merci mon enfant.
Ton père sera absent jusqu'à mercredi soir; Dieu sait quel sera le résultat
de ce voyage.
Je serais si heureuse pour lui, si le dénouement était favorable,
car même s'il ne le dit pas, je sais que voir réaliser ce rêve
serait pour lui une grande joie et le couronnement de ses efforts.

Samedi le 18, ce sera fête au collège militaire de St-Jean.
Gertrude & Olier doivent y aller avec M. Roland & Marie-Ange,
tiens-toi propre au cas où ils iraient te saluer sur la fin de l'après-midi.
Je t'embrasse de tout mon coeur et me recommande à tes prières,
car les maux de reins se précisent davantage... comment finira tout cela?
prie la Ste-Vierge pour qu'elle me protège
et demande à ma tante Germaine d'être l'auxiliatrice entre le Ciel & moi,
pour que je puisse élever mes enfants chéris si Dieu le veut.
Je t'embrasse de tout mon coeur de mère et j'y mets tout l'amour
que j'ai pour mon «premier-né» ta maman.

21 mai 1957

(*Lettre reçue de maman*).

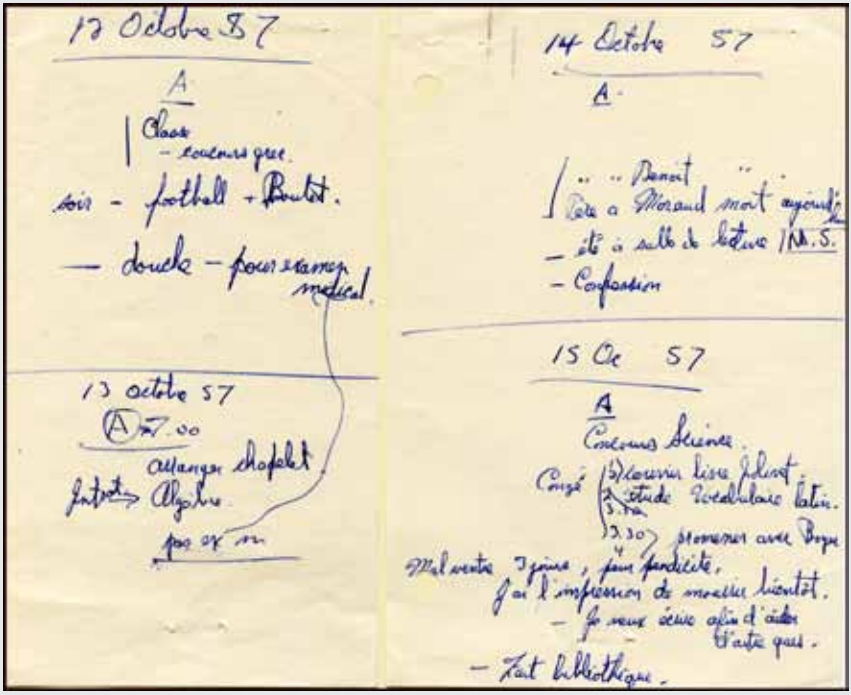
Bien cher Yvan.
Comment vas-tu? j'ai pensé que tu aimerais savoir le rapport du médecin,
concernant ta vieille mère.
J'ai eu mon rapport seulement à 4h. cet après-midi. J'avais la frousse...
Dr Legault dit qu'il a trouvé le microbe
et qu'il espère le guérir avec des remèdes...
Même si c'est encore... à l'état d'espoir... cela me fut une détente
d'entendre cette nouvelle. Car je craignais tant l'opération.
Prie bien, si tu le veux, redouble de ferveur pour que le remède
soit merveilleux et qu'il me remette sur pieds.
Prions ensemble le 24, le 29 St Pie X et le 31 mai.
As-tu passé des examens?
Le 23, les petits passent leur concours de catéchisme,
ils étudient fort de ce temps.
Ton père a encore reçu une lettre au sujet de «sa patente»...
on voit qu'ils sont intéressés, je serais si contente pour ton père.
Il est neuf heures & demi... Vite au lit.
Je prie beaucoup pour que le St-Esprit t'éclaire en tes concours.
Je t'embrasse avec tout mon coeur de mère qui t'aime tant.
Affectueusement à toi Maman.

31 mai 1957

(*Lettre reçue de Maman Mena*).

Bien cher petit fils.
Je t'envois $5.00 piastres
avec mes souhaits pour ton anniversaire de naissance (15 ans)
avec la relique de Ste-Thérèse qui m'a été envoyer par cadeau
il me semble que pour toi elle tédera Notre Saint Évesque avait une grande
dévotion à cette petite Sainte et pour ces vocations comme tu as apris
sa mort la semaine dernière son ségrétaire a dit (ces derniers moments)
il avait dit sa chapelait il venait de fini les litanies de la Ste Vierge
quand l'accident est arrivez
la Ste Vierge l'aura bien reçu
tout le monde en son bien peiné il était si bon
j'espère que ta santé est bonne et J'espère que tout va bien allez
dans ton examen Je t'embrasse tendrement grande Maman M.

Début du Journal.



12 Octobre 57

A

Classe
– concours géo.

soir – football – Boutet.

– douche – pour examen médical.

13 octobre 57

A 7.00

allanger chapelet

fait → Algèbre.

pas ex m

14 Octobre 57

A.

.. .. Benoit

Père a Moreau mort aujourd'hui

– été à salle de lecture / N.S.

– Confession

15 Oc 57

A

Concours Science.

Congé 1) Ouvrir livre Jolicœur.
2) étude vocabulaire latin.
3.00
3.30 promener avec Boyer

Mal entre 3 jeune, peu fondciété.

J'ai l'impression de monter bientôt.

– Je veux écrire afin d'aider l'autre gars.

– Fait bibliothèque.

6 octobre 1957

Dimanche. Messe.
Grec = dur.
1h. pm. J.E.C.
Centre des oeuvres
Longueuil
passé par St-Lambert
Père Larose.
Rencontrer *bum*
Prier pour lui.
Retour - 6h.

7 octobre 1957

Lundi.
Pas gym grippe asiatique.
Messe.
Petite chicane J.E.C.
Babillard classe.Confession.
Voir Jolivet.

8 octobre 1957

Lever 6h.20
Pas gym grippe asiatique.
Messe.
Classe + lu Menaud.
Congé.
1h. Babillard classe + Sédillot
1h30-3h10 étude - Histoire.
3h10-4h10 couvrir livre Jolivet avec mica mou.
était avec Boyer.
7h.00 Babillard classe seul.
musique Péron.

9 octobre 1957

Examen. Géo. Histoire.
Récitation Anglais.
+ parler Gauthier.
Emprunté 30c Brossard.
7h.00
J.E.C. Bédard.

10 octobre 1957

Classe.
Me sent un peu fiévreux.
Vie monotone, amère
comme Thérèse pour son amie.
congé.
1h. Babillard Classe.
1h30-3h00
Étude.
3h00-4h00
Club athlétique.
Beaucoup aimé.
4h30 Chapelle.
5h00-6h00
Études.
7h00 Babillard.

11 octobre 1957

Classe
examen de religion
Fini «Introduction à Smallogène».
Vie plus rose
calme et douce.
Club athlétique, me sent raqué.

12 octobre 1957

Classe
- concours grec.
soir
- football + Boutet.
- douche pour examen médical.

13 octobre 1957

7h.00
Arranger chapelet.
Intra - Algèbre.
Pas examen médical.

14 octobre 1957

Père à Moreau mort aujourd'hui.
Été à salle de lecture.
Confession.

15 octobre 1957

Concours Science.
Congé.
1h-2h.
Couvrir livre Jolivet.
2h-3h30
Étude Vocabulaire latin.
3h30-4h
Promené avec Boyer.
Mal ventre 3 jours, peur appendicite.
J'ai l'impression de mourir bientôt.
Je veux écrire afin d'aider d'autres gars.
Fait bibliothèque.

Lettres à la Vierge Marie.

17 octobre 1957

(*Lettre adressée à la Vierge Marie,*
écrite le soir au dortoir, avant la fermeture des lumières).

Chère Marie.
Aujourd'hui on a eu un conventum.
Tout a changé.
Plus de banquets, plus de discours.
Seulement un souper meilleur à 5h. et une partie de Ballon Panier le soir.
Ce fut un jour très ordinaire en piété.
Les chants à la messe m'ont plu et ému.
Mais que j'ai été impatient avec Dufort et d'autres...
Bédard m'a beaucoup parlé, ce soir, c'est un bon gars, dit.
Je prierai pour lui: pour l'aider.
Je suis orgueilleux, j'aime fixer dans les yeux, surtout les supérieurs.
Tu peux voir ce que c'est avec mes confrères.
Par bout, c'est très dur.
Je succombe souvent.
Aide-moi, j'en ai besoin.
J'ai hâte de te voir.

18 octobre 1957

(*Lettre à la Vierge Marie*).

Par moment, pratiquer la charité, c'est mon martyre.
Je dois me serrer les poings pour continuer à sourire.
Je suis fatigué.
Autant corporellement que spirituellement.
L'un entraîne l'autre.
En classe, un gars a triché. D'autres se sont plaints.
Parce que je suis vice-président, on m'a demandé de le dire au titulaire.
Quel supplice, surtout quand je regardais le pauvre gars qui trichait,
peut-être, pour la 1re fois.

Tricher, ici, c'est très grave. Les autorités le veulent ainsi.
J'ai le goût de m'instruire.
Mais tu sais, le peu que je peux apprendre.
Ça me décourage un peu.
Même si je t'aime, tu sais que c'est un peu dur de t'écrire.
C'est dur, mais parce que je t'aime.

19 octobre 1957

(*Lettre à la Vierge Marie*).

La journée fut très dure.
Le diable ne m'a pas lâché.
Je fus léger; paroles, actions.
Ça va mal, mal. On a eu un film. Il ne m'aide pas.
Le diable me tente.
Est-ce que je vaincrai?
Marie, pense à moi... c'est ma seule chance.

21 octobre 1957

(*Lettre à la Vierge Marie*)

Hier je ne t'ai pas écrit. Le Diable m'a eu.
La religion ne me disait plus rien sinon qu'elle était misère et lamentation.
Le goût de l'étude baissa. Celui de la littérature gradua.
Toi, je t'oubliais.
Aujourd'hui, il me semble que je comprends un peu la peine que tu as eue.
Je vais tout faire pour te plaire.
Si j'ai tardé à aller à la confesse,
c'est parce que Dieu ne me semblait pas indispensable.
Il faut se tenir occupé, sinon le diable nous occupe;
et alors Dieu s'évanouit dans une foule de passions.
Quand on travaille, on souffre, et la souffrance nous rapproche de Dieu
comme le luxe nous en éloigne.

22 octobre 1957

(*Lettre à la Vierge Marie).*

Mamie Chérie.
La journée suivant l'échec, c'est comme la relève d'une armée;
l'armée du Christ.
Ma passion de la littérature ne démord pas.
J'ai fini *Michel Strogoff* de Jules Verne
et je commence ses *20 mille lieux sous les mers*.
Je veux étudier, cette année, Daudet, Verne, Bazin et quelques autres.
Fais moi penser, à t'offrir mes lectures.
À ne pas les faire passer avant ma religion.
Bonsoir.

23 octobre 1957

(*Lettre adressée à la Vierge Marie).*

Chère mamie.
La journée fut assez mouvementée; organisations, etc...
J'ai vendu une collection de roches qui m'a été envoyée gratuitement.
Le gars m'offrait $1.50.
Je lui ai cédé pour $1.75
Si tu n'aimes pas ce genre de profit, fais-moi le dire.
Ce soir, il pleut.
Et les rayons de lumière jouant dans l'eau m'ont fait espérer le ciel.

24 octobre 1957

(*Lettre adressée à la Vierge Marie).*

Le goût de l'aventure me fait rêver.
J'ai feuilleté un *Pays et Nations* et je me voyais là-bas analysant le pays,
l'admirant, etc...

M 31

BULLETIN MENSUEL

LATIN-GREC
MÉTHODE

Séminaire de Saint-Jean
INSTITUTION

Faculté des Arts
Université de Montréal

Sept.-Oct. 19 57
MOIS ANNÉE

M Yvan Mornard

Religion 32	(2) 90 %			
Français 34	(4) 80 %			
Latin 34	(4) 78 %		Application	Conduite
Grec 34g	(4) 94 %	*Excellente*		x
Anglais 33	(3) 88 %	*Très bonne*	x	
Histoire 31	(1) 98 %	*Bonne*		
Géographie 31	(1) 92 %	*Médiocre*		
Mathématiques 33g	(3) 76 %			
Sciences naturelles 31	(1) 75 %			
Total du mois	(23) 84 %	Rang: 1 e sur 35 élèves		

N.B. — Pour calculer ce total, on multiplie la note de chaque matière par le coefficient indiqué entre parenthèses.

Ls-Philippe Letourneau, ptre.
Préfet des études

La prêtrise me parait plus dure, quand je pense aux voyages.
Missionnaire je ne pourrai presque pas voyager.
Mon coeur est lourd mais il sourit, un peu tristement.
C'est toi qu'il aime. Bonne nuit, au ciel.

25 octobre 1957

(*Lettre adressée à la Vierge Marie).*

Je ne sais quoi te dire.
Je n'ai plus le goût d'étudier en ce qui se rapporte à la classe.
Nos examens qui sont finis en sont la cause.
J'ai le goût de lire, de voyager.
La gloire m'enivre.
J'en ai pas mal ici, ça me rend ambitieux.
Aide-moi à être humble, humble et doux.
Apprends-moi à aimer Dieu en mon prochain.

5 décembre 1957

(*Lettre adressée à la Vierge Marie).*

Je suis paresseux, je l'avoue. Je n'ai pas écrit depuis si longtemps.
J'ai pu plaire à Dieu par secousses et surtout lui déplaire
car il m'est arrivé de passer 2 semaines loin de Lui, en le haïssant.
Je me disais qu'Il n'existe pas... Mais, un livre m'a guéri!
LES HOMMES SONT FOUS, de Pierre l'Ermite.
Je voudrais être un homme comme ce Gérard, héros du livre.
Je rêve d'avoir une femme comme Chantale, simple,
sans toutes ces parures dont les femmes cachent leur naturel.
Pourquoi le cacher. Dieu a créé la femme et il vit que c'était bien.
Il ne l'a pas chargé de bijoux, couvert de poudre ni baigné de parfums.
Ma «Chantale» à moi, je la veux pieuse, très pieuse, simple, et bonne
et fidèle. Je prie pour elle. Peut-être n'y aura-t-il jamais «d'elle».
À Dieu va. Mais je t'aime et je t'embrasse bien fort...

12 décembre 1957

(*Dernière lettre adressée à la Vierge Marie*).

On a mis dans mon bureau, un portrait de femme, très beau je l'avoue;
il était décolleté un peu.
Je sais qu'il devait y avoir de la malice.
Je redoute le coupable, je crois savoir qui.
J'ai pensé à porter dans son bureau, de la même manière que lui,
une image de Marie, mais je n'avais pas de preuve.
Je me suis contenté de prier pour lui.
Le dos de ce beau portrait m'a servi de brouillon.
«Tout doit servir au bien».
J'ai loué Dieu d'avoir créé la femme, et je l'ai loué de ce portrait.
L'abbé Belleval est exposé au collège.
Il y avait longtemps qu'il était malade.
J'ai envié son sort, car il est sûrement au ciel.
Je prie pour lui.

1958 16 ans

26 janvier 1958

(*Lettre de maman*).

St-Lambert.
Bien cher Yvan. Je t'envoie une photo prise par Roger Letellier; n'est-ce pas qu'elle est bien réussie!
je vais lui demander de m'en procurer une... car j'aimerais avoir toujours sous la main une récente photo de mon grand chéri.
Comment vas-tu? et les concours que promettent-ils?
Nous avons eu de l'émoi la semaine dernière, car notre voisin, monsieur Peacock (père) est mort subitement dans l'autobus; je te raconterai cela.
Aucune nouvelle de Belgique; rien de nouveau.
Bonne semaine, prie toujours bien la Ste-Vierge, surtout cette année qui sera l'année mariale.
Ton père te salue et moi je t'embrasse tendrement. Maman.

(*Autre lettre de maman*).

Mon grand chéri.
Juste un mot pour te dire que j'aimerais beaucoup à ce que tu viennes souper ce soir, - offrons ensemble ce sacrifice à la Ste-Vierge de Lourdes pour qu'elle nous protège d'une manière spéciale durant cette année.
Prie la bien le 11 février et qui sait si elle allait permettre qu'en 1958, tu puisses visiter... j'allais dire Lourdes... mais quelle grâce ou plutôt quel miracle pour un enfant de 16 ans... disons Beauraing ou Banneux... ces deux places sont en Belgique et si la Ste-Vierge te faisait ce «miracle cette année»!!!
Bonne semaine! Je t'embrasse et je prierai pour toi spécialement mardi, en retour, prie pour nous pour que la santé tienne.
Baisers affectueux de maman.

13 février 1958

J'étais allé à l'oratoire Saint-Joseph.
L'après-midi était froid mais délicieux.
Une légère foule envahissait le sanctuaire.
Je rentrai.
À l'intérieur les gens passaient devant la crèche, fort jolie je l'avoue.
Plus de silence, plus de respect.
On visitait.
Parfois un sourire au Maître, tantôt une génuflexion.
Je fus déçu.
Je m'attendais à trouver un sanctuaire silencieux, recueilli.
J'avais rêvé de voir des foules agenouillées, émues.
Mais non, je visitais une exposition.
Et même dans l'oratoire, j'ai trouvé un espèce de musée de cire.
Du sujet religieux, je l'avoue.
Je visitai l'église, ses colonnades, ses dômes, ses statues.
Les gens partout parlaient.
Je me suis cru un moment à la cour des rois de France.
Même là on honorait beaucoup plus le roi.
Ici on paie une génuflexion, un ave, un pater, et voyez...
une course aux objets d'art.
Je sortis furieux.
La nuit chargeait le jour.
Je voulus monter sur un belvédère.
«Une barrière», je la saute, je monte.
Des lumières m'éclairent de côté.
Je vois à droite une ombre nomade passant en avant,
marchant à mes côtés, suivant derrière selon que la lumière était derrière,
vis-à-vis ou devant moi.
«On dirait un ange».
Plus je montais vers la solitude, plus l'ombre devenait vivante.
L'ange s'imaginait peut-être que je montais aux cieux.
«Non, je ne fais que venir contempler».
La ville s'étendait sous moi, nerveuse et clignotante.

Je me retournai.
L'oratoire, trempé de lumière...
Les empereurs romains n'avaient pas plus beau.
Je décidai d'aller à la chapelle du frère André.
Je marche, je monte, me voilà.
J'ouvre la petite porte, j'entre.
Une odeur d'encens m'enivre.
Ça sent la cire brûlée.
Une seule âme, une vieille, elle marmotte ses ave comme un doux sifflotement, on dirait qu'elle sifflote un cantique en l'honneur de Marie.

18 février 1958

À ce temps déjà tard de l'année, il y avait peu de neige jusqu'au moment où, pendant 3 dimanches successifs, tempête sur tempête.
Le vent ne se contentait pas de mordre les joues, il en suçait le sang.
Nos paupières devenaient dures à fermer.
On aurait cru qu'elles se figeaient, qu'elles gelaient.
Ce qu'on aimait, nous les élèves, c'est de faire le tour du préau:
on en revenait gelé.
La tempête s'élève toujours:
3 jours de poudreries.
J'ai encore le courage d'étudier: orgueil de toucher les premiers rangs.
L'étude envolée, je viens courir dans la tempête;
nos deux âmes se comprennent: les deux parlent ouragans.
Sur son passage, dans son élan, le souffle soulève la poudre fine,
arrache la motte plus lourde.
La tempête monte les buttes en glissant, tournaille un instant
autour des cimes... soudain se jette dans le vide.
Une musique de plus en plus sourde, riche.
Sur la glace: des filets dansent ici, courent là, ondulent partout.
Semblables à des âmes exaltées, ils valsent sur la glace, agonisent
sous mes souvenirs.
«J'aimerais donc lui écrire cette furie, la vivre avec elle».
Une sensation d'oppression nous fait haleter.

Une crainte sournoise s'infiltre; comme le vent pousse dans le dos,
on s'adosse à son haleine glacée et mordante.
Il frappe les mollets: rien ne plie; il tape dans le dos: rien ne lâche,
mais tout tremble.
Les pantalons frétillent.
Au loin, parfois, je distingue une silhouette: quelque rare brave,
chevalier des hivers, futur conquérant des pôles au nom de Dieu.
Méditer en tempête, souffrir pour découvrir.

(*Lettre de maman*).

Mon cher «Grand».
As-tu été désappointé dimanche de ne pas nous voir?
mais en regardant dehors, tu as certes compris...
pour dire comme ton père:«quel sale temps!»
Je fus déçue aussi de ne pas y aller, car je savais que tu devais attendre
pour ton linge...
Tout de même j'ose croire que tu pourras tenir jusqu'à mardi prochain:
espérons que les routes seront libres pour aller vous chercher.
C'est à 8 h. du matin la sortie, le 25? n'est-ce pas!
Comment va la santé? et les études qu'annoncent-elles pour Pâques?
Mon oncle Marco est retourné jeudi; il aurait aimé te voir,
mais le temps lui manquait.
Sa décision est prise, il n'ira pas en Europe cette année.
Il serait allé si ton père l'eut accompagné.
Le carême demain! redoubleras-tu de ferveur dans tes prières:
sois généreux envers la Ste-Vierge... surtout cette année!
Je t'embrasse de tout mon coeur et t'assure de la joie que tous,
nous aurons, à te revoir parmi nous, la semaine prochaine.
Affectueux baisers de maman.

19 février 1958

Ils ont envoyé des billets à Sédillot et à Martin,
disant qu'un père les demande à sa chambre.

Ils ont saupoudré la chaise du Père Mailloux avec des brosses à tableaux.
Il s'est presque assis dedans.
Ils lui ont caché les brosses et les craies.
Il est venu pour écrire... rien! Imaginez-vous.

On a gratté (la patinoire) l'autre soir.
Après, avant d'aller se coucher, on a vidé les cases (de la cafétéria)
de leurs petits gâteaux.
D'ailleurs très délicieux à manger au dortoir.

J'ai organisé la classe pour le Festival.
Résultat: extinction de voix très prononcée.

Sédillot a salé un peu mon dessert.
Brossard, le voyant, l'a salé à l'extrême.
Brossard part.
Asselin sale son dessert.
J'arrive, goûte au mien, ouais!
J'interroge: «Brossard le coupable?»
Je prends son dessert, j'avale une grosse cuillère, pris au piège.
Je le remets, Brossard arrive, y goûte.
Fâché il sale celui d'Asselin sous ses yeux.

12 mars 1958

(*Lettre de Roger Letellier*).
Cher Yvan. Comment ça va? Que se passe-t-il de nouveau?
Es-tu en examens? Ici, il n'y a pas grand-chose de nouveau.
J'ai parlé à mon oncle pour travailler à l'imprimerie cet été.
Il m'a dit que la chose n'est pas impossible.
Si je pouvais y aller, tu verrais monter la discothèque.
J'ai envie d'acheter plusieurs disques «Remington».
J'ai donné à ta mère la liste des enregistrements pour le concerto Branbourgeois #6 de Bach.
Il paraît que c'est difficile de mettre la main dessus.
Tu sais, la petite collection de Victor Hugo, je crois que je me déciderai, un bon jour, à l'acheter au complet. Dans la préface de «La légende des siècles», on dit qu'avec les «Contemplations», c'est son chef-d'oeuvre.
Je suis arrivé 1er avec 93%!
Je ne me décide pas à lire le prix de l'inspecteur.
Il venait justement de dire:
«C'est drôle, il y en a, de nos jours, qui se moquent de ceux qui étudient», en me remettant le prix:LE FILLEUL DU ROI GROLO,
tu comprends que les gars avaient beau jeu pour rire de moi.
«Étudie, mon Letellier, tu vois que ça paye».
Je trouve ce livre totalement insensé pour une 10e année.
Je l'ai sur le coeur. Ma soeur l'a lu.
Monsieur Gash m'a prêté, depuis ton départ, la 3e symphonie de Beethoven, ses deux sonates: Waldstein et Les adieux, et son concerto en D Majeur pour violon.
Ce soir, pour combler ma solitude, j'ai été, en bicycle dans St-Josaphat où habitent les plus réservés de la classe, mais je n'ai vu personne.
Aussi je m'ennuie. C'est ce qui me décide à te parler.
C'est comme si j'étais destiné à être toujours seul.
Je construirai probablement un poste émetteur à une centaine de pieds.
As-tu trouvé mes livres? les ont-ils à la bibliothèque?
Sur ce, je te quitte, écris-moi, j'ai hâte de te revoir.
Ton ami qui a le loisir de penser à toi. Roger.

18 mars 1958

L'homme est une bête qu'il faut dompter par les qualités et,
si nous sommes catholiques, en le domptant nous l'amènerons à nos idées.

Meunier.
Le matin fini, s'assoit, ne lit pas, le menton appuyé sur la main gauche,
le coude droit accoté sur le genou droit, la main droite pendante.
C'était un gars toujours bien habillé.
Il était de la grandeur de Martel mais beaucoup plus beau.
Sa chevelure était épaisse avec une grosse vague pour toupet.
Dans les fêtes, on l'aurait cru chez lui: il mangeait, criait, chantait,
racontait et discourait.
Martel en était venu à lui obéir.

Choquette: «J'ai un mal de tête».
Un élève a dû rire derrière.
Il reprend, enragé: «Qu'est-ce qu'il y a de drôle dans ce que j'ai dit?»
Bédard:«Je ne trouve pas ça drôle.»
Des pouffades de rire.
Drôle de bonhomme qui se fâche,
mais qui redevient plutôt doux peu après.
Nez plutôt long, moustache noire.
Colas répète: «Il est bête.»

Fredette: une citrouille qui trouve tout drôle.
Avec, au bout du nez, une goutte de chair fondue qui s'est figée là
au lieu de tomber.

Il égalisait avec une pelle de fer la terre boueuse,
inégalisée par les camions.
Il pliait le genou droit, gauche, à chaque coup de pelle.
Ses souliers se traînaient sur la terre râpeuse.
La pelle gémissait à chaque coup.

Le gémissement des avions.
Les sirènes éclataient à l'école militaire d'à côté.
Avions à réaction.
Avions à hélices.
Des touffes de verdure dans les champs brunis du printemps.

Goyette.
L'abbé Mailloux l'appelle.
Il ne répond pas. Trop dans la lune.

23 mars 1958

(*Lettre reçue de maman*).

Mon «grand chéri».
Le bulletin est arrivé, je m'étais imaginé que ce serait pire...
en l'occurrence, vu ta maladie, ce n'est pas si mal... tout de même
j'ose **souhaiter** mieux pour la fin de l'année... ne fut-ce que pour flatter un
peu **l'orgueil** de ta vieille mère et de ton grand-père... car nous avons reçu
d'autres nouvelles d'eux cette semaine... ils t'attendent le 1ier juillet
avec ton père...
Je crois que ton père fera le voyage d'aller avec toi,
moi je voudrais que vous reveniez ensemble au 1er d'août.
Je reviens à ton bulletin, réellement j'ai été contente et je t'en félicite,
si tu peux ne pas être malade d'ici à la fin de l'année tu vas te rattraper
vite.
As-tu appris hier que Michel Todd le metteur en scène de
(80 JOURS AUTOUR DU MONDE) le millionnaire... a trouvé la mort
hier dans son avion personnel... cela m'a fait réfléchir! à quoi donc servent
les honneurs & la gloire de la terre?... et l'argent?... en deux minutes
l'avion s'écrasait en feu.
Je te garderai le journal de demain car la télévision vient de l'annoncer...
on dit de lui que son film que tu as vu en anglais et en français l'a rendu
célèbre... mais tout cela nous fait tout de même réfléchir à la brièveté
de la terre... même si on en fait le tour en 80 jours, hum!

Ton père compte aller te voir dimanche prochain... moi je n'ai pas aimé le voyage de retour dimanche dernier... nous sommes revenus à 6 h. nous avons été en tout 4 heures en auto
pour simplement 1 heure de parloir.
Prie bien, ne nous oublie pas,
reçois la grande affection qu'a pour toi ta mère.
P.S.
Il y a 3 ans (dimanche de la Passion) à cette heure-là, tu pelletais pour que je puisse aller chercher Germaine, elle aura 3 ans le 27: je t'enverrai de son gâteau dimanche.

1 avril 1958

Immédiatement après la fermeture des lumières, une barre de fer d'un pied de long alla rebondir dans l'allée centrale du dortoir.
Ce n'était pas la première fois.
L'abbé Perron ouvrit les lumières.
Sans un mot, il avança jusqu'à la barre de fer.
Il leva la tête et demanda:«qui a lancé ça?»
... personne ne répondit.
Il continua:«ça n'a pas d'allure».
Lentement il remonta sur sa promenade.
Il s'appuya sur le garde-fou et dit:«Non ça n'a pas d'allure»
un grand silence régna
«Tant que ce n'était que des choses inoffensives, reprit-il, ça passait, mais lancer des barres de fer, non. Celui... venir... pas puni.
Sinon s'il est pris, c'en est fini de ses études!
Je m'excuse d'avoir pris du temps sur votre sommeil».
Et d'un coup de main il ferma toutes les lumières.
Le lendemain, on en parlait en récréation.
Perron en avait averti les pères.
Les gars répandaient ça dans les autres dortoirs.

2 avril 1958

Dortoir.
L'abbé Perron se renfonçait dans un recoin,
adossé au mur et à un côté des cases.
De ce lieu, il surveillait le dortoir, ses yeux se promenaient
comme la lampe d'un phare.
Chaque pensionnaire s'affairait sans un mot.
Un se brossait les dents de bas en haut, de haut en bas; un autre promenait
sa brosse dans sa bouche comme on brasse un tisonnier dans un foyer.
Peu à peu, les valises retombaient avec un bruit fêlé et sourd.
Une valise qui se ferme avec un petit bruit, une autre.
Martel commence à cirer ses souliers pas finis à temps.
Le silence venait.
Après la fermeture des lumières, divers bruits éclataient: gémissements
de ressorts, ruades dans les sommiers, brusques tournoiements,
bruit de papier froissé (cellophane) dû au sortir des chapelets.
Figé sur mon oreiller, j'écoutais grésiller le calorifère derrière moi.
Le bruit retombait comme une bourrasque de vent.
Le bruit venait par bourrasques et s'éloignait comme elles.
La respiration de mes voisins s'alourdissait.
Sur la colonne centrale, les barreaux des fenêtres de la salle des «grands»
qui était encore illuminée à cette heure, s'imprimaient.
Je ne savais pas d'où provenait cette lueur.
Était-ce la salle d'étude des grands ou leur salle de jeux qui s'éteignait
progressivement comme la flamme d'un feu de camp.
Le plafond du dortoir ressemblait à une immense roue de charrette,
immobile, avec huit rayons qui convergeaient vers le moyeu,
vers la colonne centrale qui servait d'essieu.
Vingt minutes après, je fus agacé par un ronflement rauque et creux
pareil à une scie qui achève de couper une planche de bois franc.
Ce ronflement, j'essayais en vain de le situer.
Qui ronflait de la sorte?
Tremblay, O'Maera, Bellefleur peut-être?
Ce ronflement comme si on me raclait le dos.

Dans mon rêve ce grattage désagréable s'évanouissait.
Je devais l'entendre mais je ne l'écoutais pas.
Au retour à la réalité, je me faisais ronger les os par ce son rauque comme quelqu'un qui renifle.
Ça s'adoucissait un moment pour reprendre deux fois plus fort.
Et il fallait dormir.
D'autres respirations s'élevaient.
L'autre cessa brusquement.
Je n'entendais que de paisibles respirations douces comme un baiser.
Parfois un train passait dans la ville, sortait du petit bois.
Le roulement, le bruit sourd de ses roues emplissait un moment l'air et ce sourd langage égayait la monotonie habituelle.
Tout à coup, ça s'arrêtait brusquement.
Le bruit des calorifères reprenait le dessus.
J'entendais la douce respiration de Lamarre et la respiration forcée, par la bouche, de Martel.

13 avril 1958

À la petite école, j'aimais raconter des histoires de ma propre invention.

Le professeur insiste.
Donc on l'aura pour l'examen.

15 avril 1958

(*Lettre de Roger Letellier*).

Cher Yvan,
Comment ça va?
Je suppose que tu reprends la routine.
Ici, il ne se passe pas grand-chose de nouveau.
Il y a eu une pièce de théâtre donnée gratuitement (encouragement sollicité): «La marraine de Charlie», suivie d'un goûter.
C'est une comédie-bouffe.

Aussi, on a bien ri.
Les acteurs étaient des jeunes de St-Lambert.
Ils y avaient 4 invités de la télévision.
C'était vraiment bien.
J'ai fait mon poste émetteur.
C'est le même plan que celui de Louis que tu as vu.
Sa portée est faible, mais pour un transistor, on ne peut trop demander.
Je te trace le plan pour te montrer sa simplicité.
Si je me mets trop près du radio, il rend un bruit puissant.
Aussi mon père m'a dit d'aller expérimenter dans la cave.
Pour ne pas dépenser, j'ai mis des morceaux de fortune.
Décidément, c'est ma veine en électronique, tout marche:
émetteur amplificateur à 3 tubes.
Substitution box, signal générateur...
C'est très encourageant, tu sais.
(Si tu as quelque chose à passer, c'est le temps).
Si tu veux de la musique romantique, essaye-toi à Chopin.
Je ne sais pas si je t'en ai déjà parlé, mais il est connu comme romantique.
As-tu écouté «Tannhaüser» de Wagner?
Je l'ai encore entendu et je t'assure que c'est très beau, c'est profond.
Me voilà qui aime Wagner.
Quand il arrivera, tu m'enverras Oedipe par tes parents
comme à l'ordinaire.
Avant de me les envoyer, si tu veux, tu peux les lire, il n'y a pas de gêne.
J'aime autant que tu les lises, car, après, on peut en discuter.
Sur ce je te quitte, tu m'écriras.
Ton ami qui s'ennuie un peu.

20 avril 1958

Père Grégoire, trop bonasse: charité sans règlement.
Chabot, se fâche à rien, rouge, bégaie plus fait semblant de se fâcher,
pour se faire regarder des gars, faire rire, faire parler de lui en récréation.
- Votre livre est sale.
- Ça ça ça ne vous regarde pas. C'est mon livre.
- Ça suffit monsieur Chabot, je suis fatigué de vous entendre.
- Moi moi moi aussi je je je suis fatigué d'être ni ni niaisé.
- Vous irez à l'étude dimanche.
- Pour pour pourquoi ça ne vous vous vous regarde pas si si si mon livre est sasasale.
- Pour l'édification des autres, je dois vous envoyer à l'étude pour vous punir de votre manque de politesse.
- Penpenpensez-vous que que vous êtes plus plus poli que moi, vous: vous vous m'insultez dededevant toute lalala classe: vous didites que mon lilivre est sale.

21 avril 1958

À force de penser, de lire sur des sujets vicieux,
j'en suis venu à accepter le vice même dans mes paroles.
Mais pas encore quand on me demande un conseil sérieux.
Avant je parlais toujours bien,
je me refusais à raconter des histoires salopes.
Aujourd'hui, je dois me retenir pour ne pas en raconter à la journée.

L'homme préfère la boue visible à la perle encore invisible.
L'homme préfère la terre au ciel, l'homme se préfère à Dieu.
Parce que l'homme est cupide et Dieu demande.
Parce qu'il oublie que si Dieu demande, il donne encore plus,
le bonheur à l'infini.

La couronne d'épines a été plus utile au monde
que toutes les couronnes des rois.
(Grimm).

Lui qui est mort sur la croix,
Lui qui est mort sur le calvaire,
Lui qui meurt chaque matin à la messe,
Il est mort pour ressusciter.
Il est ressuscité pour me montrer qu'il faut mourir
si l'on veut ressusciter avec Lui.
Lui à qui je refuse le sacrifice d'*une* cigarette.
Lui qui vient pour m'affranchir et que je chasse.
L'Esclave peut maudire qui veut l'affranchir,
L'homme peut maudire Dieu, celui qui veut l'affranchir.
Ingratitude!
L'homme préfère aimer sur la terre, aimer en égoïste
pour donner un peu,
pour recevoir beaucoup,
pour satisfaire ses émotions, ses passions.
Dieu demande beaucoup mais donne encore plus.
Et l'homme le chasse parce qu'il demande.
L'homme oublie qu'il donne parce qu'il demande,
parce qu'il demande beaucoup, pour donner encore plus,
pour donner le bonheur infini.

22 avril 1958

À la chapelle: la chorale pratique les chants pour les jours saints.
Les voix, les choeurs s'entremêlaient.
Je fredonnais.
Je sortis de la chapelle: les airs religieux ne suivaient plus.

Le silence est fait de mille bruits.
Le silence n'est pas une solitude.
Le bruit, ça c'est la solitude du fou où l'on ne rencontre que des solitudes.

23 avril 1958

Vendredi saint: les 7 paroles du Christ.
Soir.
La chapelle trempait dans une obscurité inhabituelle.
Seule, la grande croix jouissait de toute la lumière blanche d'un spot.
La forme de bois inerte sur la croix de bois, le jeu des ombres
la rendait pareille à un cadavre impressionnant
parce qu'il exalte une odeur de vie disparue et un goût de mort.
Les élèves figés écoutaient leurs confrères chanter, prier le Seigneur.
Camerlain, avec douceur et dans ce calme saisissant,
chantait, priait le Seigneur.
Mes passions se ruaient à la porte de mon âme, le calme refleurissait:
Dieu, de son reposoir, me regardait.
Même si mon orgueil se durcissait,
Lui, il connaissait bien l'état de mon âme: ma pauvre âme abandonnée,
errante, solitaire d'avoir perdu son Protecteur.
Toute la chorale reprenait en choeur ce «Crucificiletur».

24 avril 1958

Samedi saint.
La consigne était: au dortoir ou à l'étude.
Je montai à l'étude.
Une vingtaine de gars s'asseyaient déjà.
Je sortis un livre de mon bureau.
J'ai lu, un petit bout de temps.
Le haut-parleur m'a interrompu.
Ce fut d'abord une musique ancienne, un air de clavecin.
Des psaumes le remplacèrent.
Lentement, une voix lointaine nous traînait dans une méditation
prépascale.
La nuit dehors.
Cette atmosphère religieuse m'attristait.
Un tendre souvenir m'attristait...

Ma petite Denise, c'est à toi que je pensais.
Je t'imaginais, au couvent, quatre mois auparavant, à Noël.
La peur de te sentir glisser, comme de l'eau entre mes doigts, m'inquiétait, m'obsédait, m'exaspérait.
J'aimais passer la semaine sainte au Séminaire.
L'atmosphère était plus pieuse, plus agréable.
Je me demandais si, dans l'autre salle, la même musique rendait si belle la vie.
Une subite nostalgie prématurée berçait mon coeur.
Je commençais déjà à regretter un changement qui dans 5 ans sera un départ.

25 avril 1958

L'abbé Perron, après soirée J.E.C. m'a dit:
- Tu es jacasseux, ah! tu es vaseux.

Il faisait allusion à la veille.
Je parlai. Il répéta:
- Tu es vaseux.

Je répliquai:
- Je vous rendrai ça.
- J'ai hâte de voir ça, dit-il.

Il me donna un coup d'épaule de tout son corps massif (son signe pour montrer qu'il ne nous en veut pas), et je souris malgré moi.

L'abbé Jolivet.
Il me parla de Saint Augustin.
Me demanda:
- es-tu heureux?

Durant les dernières vacances de Noël, un jour je ramassai mes derniers souvenirs de Denise Caron: une photo et son négatif.
Et j'ajoutai un «SHE» (revue sexuellement osée), et je mis le feu dedans.
Puisqu'il vantait beaucoup dehors, j'ai dû faire un petit feu dans une poubelle dans le garage. C'est une histoire de minute.
Mon père arrêta son auto devant la porte et entra dans la maison.
Par un hasard il vint faire un tour dans le garage: ça sentait le feu: il avait peur du feu.
Il s'énerva un peu, regarda la cendre au fond de la poubelle (mon livre SHE n'était pas brûlé en entier - l'a-t-il remarqué?).
Mon père n'aimait pas ça, il retourna à la cuisine, le front plissé, la bouche dure.
Maman l'interrogea:
- Qu'a-t-il fait?
- Tout simplement brûlé du papier, dit-il.

Elle continua d'une voix indignée et soulevée:
- Je lui ai demandé de sortir les vidanges. Il est rendu paresseux au point de les brûler au lieu de les sortir!

Voilà comment j'ai perdu ta lettre, ton portrait.
Mes parents ne comprenaient pas, ils étaient surpris de ma conduite.
Ça m'avait fait pourtant assez mal de brûler mes derniers souvenirs.
Pour mon SHE, c'était une bonne décision.

26 avril 1958

J'écrivais le soir au dortoir.

Ce soir nous nous sommes promenés: Fred, André, Sédillot, Colas et moi.
Nous en sommes venus à proposer une excursion en bicycle chez Louis-Pierre Sédillot.
Nous serions descendus le samedi et remontés le dimanche.
Aller au seul restaurant, épater.
J'avouais que je serais un avocat célèbre, que j'aurais de l'argent, que j'écrirais pour me faire un nom.
Ensuite je me convertirai (dit en riant).

En lisant Augustin,
je pressentais que demain je serais un des grands hommes.

Mon père était ambitieux et orgueilleux et ses prières (parfois)
m'émouvaient, il ne demandait presque pas, il remerciait.
Je l'admirais, parfois je l'aimais beaucoup, mais il était porté à la critique,
ça me fâchait.
Il avait essayé d'écrire un roman, lâché, inventé plan de robinet.
Il me distribuait de l'argent.
Ma mère, pieuse et ambitieuse, voulait toujours me voir
à la tête de la classe.

Je lisais Augustin avec esprit critique.
Bien que nier Dieu un bout de temps, je crois aujourd'hui sans pratiquer.

27 avril 1958

La soirée de la J.E.C.

Dans l'après-midi, Meunier, Martel, Bussières ont été joués à St-Viateur.

À l'étude, j'ai préparé mon discours.
On s'était réunis à 10h.30 pour exposer le plan de la soirée
qui fut modifié à 6h.30 du soir.
Je commençai la soirée par un discours qui devait durer 5 minutes
et qui en dura 10.
La séance suivit.
Les gars ont ri de la femme.
Martel a pris...
À la fin, Meunier fit crier Bédard.
Tremblay cria pour lui.

À quoi bon se marier si ce n'est pas pour s'aider à vivre.
Je me répétai:
«À quoi bon se marier si le mariage ordonne de travailler pour nourrir une personne de plus (bouche souvent pas assez reconnaissante).
À quoi bon avoir des enfants, les élever, les nourrir,
essayer de leur ramasser un héritage si ces enfants doivent disparaître comme nous, s'il n'y a pas de ciel».
Une seule solution se présentait: jouir.
Travailler sans trop se fatiguer, travailler pour s'amasser de l'argent, et avec cet argent acheter ce qui semble pouvoir le plus agrémenter notre courte vie.
L'amoureux des "clubs" écoule sa fortune au "club",
celui qui adore les belles maisons s'achète des maisons,
le botaniste s'achète des montagnes,
les sportifs pratiquent chasse, pêche, golf, etc...
À quoi bon accumuler pour donner à de la poussière née de la poussière.
Pourquoi ne pas jouir, profiter de nos biens, d'en profiter au maximum, si après la mort il n'y a rien.
Après la mort, s'il n'y a pas de ciel et d'enfer, qui est supérieur:
le débauché ou le sage?

La mort est une délivrance: il faut la gagner.

Je suis à l'étude, assis à mon bureau.
Ma fenêtre est ouverte.
Je regarde dehors.
Une odeur de gazoline brûlée monte jusqu'à moi pour m'enlever le goût d'étudier et pour me donner celui de paresser, de m'ennuyer.
Par la fenêtre ouverte, j'entends et je vois les autos qui arrivent.
Je vois les parents sortir, entrer.
J'ai remarqué les parents de Sédillot.
Le vent m'apportait des odeurs de gazoline qui avivaient ma mélancolie.
J'entends les portières d'autos s'ouvrir et se refermer avec bruit.
Les gens rient.
Ah! Denise que j'aurais voulu te revoir, te parler, me confier à toi.

Mais tu es loin.
Tu m'as peut-être oublié.
Pour ne pas exaspérer mes amis,
je m'efforce de ne plus revenir sur mon chagrin d'amour,
de ne plus parler de mes ambitions littéraires, de mes troubles.
Personne ne veut partager mon chagrin.
Il me faut souffrir seul.
J'aurais aimé avoir quelqu'un qui m'aime.
Je rêve toujours d'avoir une jeune fille sérieuse, douce, simple,
une jeune fille qui m'aimerait à la folie, qui comprendrait mes passions
au point de m'aider à en sortir.
Le coeur gros, je me promène près du cimetière.
Au lieu de Denise ou de la fille de mes rêves, j'ai rencontré Asselin.
Nous nous sommes promenés, parlé banalités.
Je n'ai pour moi que la déception et l'espoir de ne plus être déçu.

(*Lettre de maman*).

Mon Grand chéri.
Comment vas-tu?
et les résultats de concours annoncent quoi? as-tu idée?
Nous avons reçu une lettre de Tongres; on semble vous attendre là-bas
et on a eu aussi une lettre de l'oncle Clément de Liège: ils t'attendent
mais eux, attendent un tout petit neveu alors ils disent qu'ils vont
te préparer des gâteries... pour moi ils vont te recevoir avec des suçons
- tu vas les surprendre par ta grandeur.
Demain, grand-papa Mornard aura 76 ans, prie pour lui...
car le temps passe... et mon Dieu la grâce saura-t-elle attendre?
Bonne semaine!
Baisers de maman.

28 avril 1958

Brossard, pour s'approcher de notre groupe, nous a offert des bonbons.
Asselin, Colas, Sédillot, Fredette, Bédard et moi.

J'ai un de ces goûts de m'évader du collège, de fuir vers la Floride,
vers la liberté.
Pour me calmer, je me serre les dents et les poings.

La biographie de saint Augustin.
Ce livre, je l'aime. Au fond, même beaucoup.
Mais je ne veux pas l'aimer.
Il me trouble au point de m'enrager.
Je le lis en classe, en récréation.
L'appel de la doctrine catholique, celle de ma famille, celle que j'ai reniée,
me tracasse tellement que j'ai envie de pleurer (de rage peut-être).
Comme Augustin, moi aussi, la chair était mon problème, avec l'orgueil.
Je me répète: la religion c'est bon pour permettre aux enfants
et aux femmes de rêver.
Mais, malgré moi, je crois à l'existence de Dieu.

Mes résultats scolaires sont médiocres.
Durant les classes de grec, assez souvent Boyer et moi, nous faisons
les fous, sans jamais être attrapés par le professeur, l'abbé Denis Mailloux.

L'abbé Jean-Louis Yelle: un tout petit homme, trapu, à la voix creuse,
au teint brun sous des cheveux noirs, avec de grandes lunettes foncées.
Durant la classe, il a toujours l'index au menton.
Souvent il élève son livre si haut que nous ne lui voyons plus la face.
Toujours il se garde de rire.
Un jour, Marcil dormait sur son bureau.
- Monsieur Marcil, auriez-vous le front de dormir!
La classe éclate de rire.
Moi, je l'ai vu rire ce jour-là.

L'abbé Jude Péloquin.
En classe, le collet de sa «chienne»
(*genre de robe blanche que les abbés portaient pour ne pas salir leur soutane noire avec la craie*) est toujours relevé.
Court, il gesticule beaucoup, fait des phrases mal amanchées parfois.
Il fait un peu de ventre malgré sa petitesse, sa maigreur.
Son long nez lui vaut le surnom de «pingouin».
Mais pour moi, avec ses oreilles étirées et son air hypocrite,
il a plutôt l'allure d'un renard.
Souvent, il interpelle un élève dans la lune pour lui demander
quelle sorte de gomme il mâche.
Brossard, son «besteux»: un jour qu'il lisait pendant la classe,
il lui demanda avec douceur de fermer son livre.
Un autre jour, Marcil, son «détesté», fut pris à lire lui aussi:
il se fit enlever son livre et s'accrocha une retenue.
L'après-midi, Asselin et moi, nous étions allés derrière le cimetière
(défendu).
Beau.
Avions eu une semaine de mauvais temps.
Dans le large fossé, nous cherchions des nids dans les buissons.
Pas trouvé.
- Si le père nous voit, si fâché, qu'il me mette à la porte!

Je ne sais quelle envie de m'en aller dans les bois me prenait.

Souvent, je disais à mes amis de continuer à se promener.
Je voulais me promener seul.
Assez bien obéi.

Raymond Gauthier.
Il m'avait déjà proposé des excursions.
Une fois, j'étais allé chez lui pour aller à la pêche.
À ma rage, il me dit:
- Je dois aller faire couper les cheveux de mes frères, ça ne me tente pas.
Depuis lors, je m'évadais de ses propositions.

Fredette dit:
- Un tel joue dans tel film.
- Non, dis-je, dans tel film.
Lui:
- De toute façon, ça n'a pas de différence, c'est un film.
Nous l'appelions: la vache et le boeuf (de la crèche de Noël).

J'ai vu une petite fille rentrer à la chapelle, les mains jointes
comme elle devait revenir de la sainte table.
L'enfant, si on l'éduquait bien, deviendrait quelqu'un.
Habillée en communiante: pour montrer à son frère.

J'aimais étudier seul, diriger mes études, mais ce qu'on me disait d'étudier (classe) me répugnait, j'étudiais sur le bout des lèvres pour ne pas trop baisser en classe, par orgueil.

Apporté cyclope à étude, ramassé avec d'autres (syntaxe)
dans un fossé près de la ferme.

Colas.
C'était un gars comme moi, maigre, grand,
avec lunettes à monture noire et blanche, peigné en «Hollywood»,
cheveux bruns, cicatrices à l'oeil droit, frontal, temporal.
Il avait mangé du charbon dans sa jeunesse.
La première fois qu'il avait joué au base-ball, à courir la balle
sous une galerie, il s'était écorché le haut de la tête avec un clou.
À 4 ans, il s'était coupé en voulant se raser.
En éléments, son frère noyé.
Il aimait bien parler un peu de femmes, sa mère ne se faisait pas de scrupules de lire les journaux jaunes et de lui raconter l'histoire en disant:
- Ah! Seigneur est-ce possible être si corrompu!
Pas riches, maison en papier brique.
Son père avait fourré avant mariage: 8 mois.
- Ah! il faut le comprendre.

Brossard devenait de plus en plus méprisé par notre groupe.
Je lui ai demandé de me passer son code civil: 5 minutes.
Il me répondit à la manière d'une duchesse qui renvoie un laquais:
- Je verrai.

Je ne dis pas un mot.
En classe, il l'avait apporté, me toisa, fouilla dans son pupitre
et me le donna.
Asselin disait:
- Il me fend! Je ne veux plus le voir.

Je répliquai:
- Il va pleurer un peu (sensible) si on le repousse, mais ça va le calmer, le ramener comme du monde. Vaut mieux pleurer deux soirs au dortoir qu'une vie parce qu'on est détestable.

Je dis:
- Ne le méprise pas, c'est un bon gars. Il redeviendra bon.

Il se promenait seul, l'air découragé.
Il n'aimait pas la solitude d'ordinaire.
Il devait méditer.

Quand j'arrivais à table, si la table était pleine (8),
je m'asseyais à une autre table.
Alors c'était le premier rendu, toute la table déménageait, il en restait un,
le moins aimé, le moins pressé surtout: je lui sortais une bonne farce
pour qu'il ne m'en veuille pas, et bientôt d'autres gars de la table
le rejoignaient.
Au début, Louis-Pierre Sédillot s'arrangeait pour rester avec le délaissé,
par charité ou par indépendance?

À quoi bon gravir avec peines et misères les marches qui mènent
à une situation enviable si à peine rendu, on doit y mourir.
Vaut mieux rester en bas et jouir plus de la vie
et mourir sur le palier de sa naissance.
Si Dieu existe, alors avec lui il faut s'élever le plus haut possible,
comme une fleur pour être cueilli plus haut, pour qu'il se penche moins,
pour qu'il nous aime plus à cause de cette délicatesse.

La dernière réunion de JEC: sept gars, surtout Méthode.
Là, j'ai compris le sens de la JEC.
Bédard pas expliquer.
Mais ces paroles...
Les personnages du français... l'aveugle... c'était un idéal
mais je ne pouvais y atteindre à cause de mes passions.
Par une fenêtre un peu ouverte entrait un air mélancolique,
un fond à ses paroles.
Le vent boursouflait légèrement le rideau, sans bruit, si calmement
que ça allait bien avec la musique, les paroles.
Et il répéta cette phrase:
- Rien de facile pour arriver au difficile.
J'ai compris le sens de la JEC, j'ai vu le bien causé par une réunion.
Meunier cria après la prière:
- Marin de choc!
J'en avais eu l'idée, mais...

En sortant, Colas dit:
- Yé ti plat ce Jean-Réné!

Les marches militaires me plaisaient.

J'avais donné ma démission à Bussières, il n'avait pas bronché,
comme s'il s'y attendait (ça m'a impressionné, insulté).
Trois jours plus tard, le père lut les noms du conseil:
je restais vice-président malgré ma démission.
Après la classe, j'allai voir Huet et lui dit ma décision de démissionner.
Il parut déçu. Il me demanda une raison, au moins.
Je lui dis: «Lui au pouvoir, nous pas travailler». (Babillard vide).
Il répliqua:
- Vous dites cela avec aigreur.
J'avouai que oui.
Une semaine après: babillard plein.
- Vous démissionnez toujours?
- Oui.

- Vous voyez, ils sont capables. Regardez le babillard. C'est de la manière que vous avez dit ça; de vous, ça m'a surpris.

Il me demanda une raison.

- J'en ai puisque je l'ai fait. Dans cinq ans, vous comprendrez.
- Vous m'intriguez.

Je dis en soulevant les épaules avec une mou:

- Ça importe si peu!

Instinctivement, j'étais resté réservé, plutôt froid.
Je me réjouis, j'étais fier de moi.

Au retour des vacances, un de mes compagnons revint au séminaire avec la phalange de l'index gauche en moins.
Les gars lui demandèrent tous la cause de cet accident.
Voilà l'histoire:
«J'étais à me baigner,
(je plongeais dans une espèce de cric au bord de la mer),
quand, tout à coup, une grosse vague roula sur moi.
Je m'agrippai à une roche qui tenait mal.
La vague me cogna contre la paroi.
Je voulus m'agripper davantage et la roche déboula.
Je ne sentis presque pas son passage sur mon index gauche.
Trop content d'avoir échappé à la vague, je me laissai choir dans l'eau.
Cinq minutes s'étaient écoulées lorsque je sentis une violente brûlure à la main gauche.
Je sortis la main de l'eau.
Alors le spectacle le plus horrible, le plus saisissant se présenta:
ma phalange gauche manquait.

Être influent au collège, je méprisais cet espoir.
J'étais plus ambitieux.
Seulement au collège! voyons.
Je m'habituais à voir surtout Meunier emporter les couronnes,
je ne l'enviais déjà presque plus.
La renommée, la puissance de la religion, ça ne m'émouvaient pas;
la nature, cette preuve, ne me dit rien de Dieu parce que je l'en empêche.

Une seule chose me touchait mortellement: la charité.
Les gens comme Saint Vincent de Paul, les filles de la Charité,
tous ceux qui aidaient les pauvres captaient mon attention.
Une simple photo, un film, un acte de charité me laissaient songeur
et désemparé.
J'aurais voulu suivre, aider, mais non, le diable m'avait enchaîné
et je voulais m'en sortir seul.

Ma première raison pour ne pas me convertir: la littérature.
J'écrivais en classe, à l'étude, au dortoir, et même après la fermeture
des lumières.
Il aurait fallu presque tout abandonner ou retarder
pour quelque chose dont le profit ne se palpait pas.
Lorsque la littérature lâcha presque prise, la chair sut me reprendre

Je me souviens des matins de mes 6-7 ans, à mon retour de la messe,
après bonne confession, communion, je me sentais heureux,
le matin sentait bon, frais.
C'est là que pour la première fois, je commençai vraiment à parler à Dieu
comme on parle à quelqu'un qu'on aime.

29 avril 1958

Coucher de soleil à 7h.30, méthode A, séance.
Le ciel gris; bruine; il vente par coups; dans l'horizon, un coin déchiré
d'où s'émoussait une lumière rose tendre; les nuages cachaient le soleil.
J'entendais musique dehors, fenêtres ouvertes.
La lumière se ramassa en une bande qui baissait;
les nuages devenaient sombres.
Le soleil translucide baissait en s'affaiblissant dans l'épaisseur des nuages.
C'était le plus beau coucher de soleil jamais vu.
La nature voulait me dire: «Dieu existe!»
Mais je me répétais: «Admire et tais-toi!»
Les preuves de l'existence de Dieu étaient si fortes
que je ne pouvais les nier, mais je me bouchais les oreilles.

Pitre:
se promenait seul; souvent semblait nous mépriser; tantôt voulait rire avec nous; avait voulu s'enfuir du collège; gilet rouge sous son veston; lunette cornée (comme mienne); gras, trapu; voix grave, chante bien; critiquait un peu tout; baissait en classe, n'étudiait pas, avait cafard.

Noiseux:
il était le neveu de l'abbé Garand.
Il lui disait «tu» devant nous autres.
Ses mouvements étaient brusques.
Quand il tournait un coin, s'il avait un livre il se préparait à en donner un coup, s'il n'en avait pas, il se serrait les poings pour mieux foncer.
Il avait donné un coup de poing à André Asselin
parce qu'il était dans ses jambes.
André avait pleuré.

Martel passait ses temps libres au dortoir à se peigner
et à se mettre de la lotion; démarche et voix rustre; beauté ordinaire.

Brossard commençait à être agaçant.
Il semblait nous mépriser, nous regarder de haut, il m'agaçait.
Un soir, je me fâchai et m'approchai de lui.
J'étais entouré de Colas, Sédillot, Bédard, Fredette.
Je commençai à lui parler dur.
Il répliquait.
Je lui administrai une taloche (petite).
Je me serrais les poings.
J'avais décidé de me débarrasser de tous ceux qui m'achalaient,
de ne plus les regarder, et je commençais.
À cela, Brossard répliqua à demi enragé et trop apeuré pour me toucher:
- Ne sois pas surpris si tu ne trouves plus tes affaires.
Je continuai:
- Toujours des manières de lâche.
Deux jours passent.
Il commence à essayer de me reparler, je ne veux pas.

Je ne le regarde même pas, et encore moins de sourires.
Deux jours, il s'efforce à revenir.
Il prend tous les moyens, il redevient sensible, il fréquente des gars
à qui il ne parlait jamais et avec eux il essaie de se rapprocher.
Un soir, il vint nous trouver, il voulait faire une phrase, me faire rire.
Et dans ces jeux de mots, il eut le malheur, sans le vouloir,
de dire «jus de carottes».
Ce mot «carotte», je ne l'aimais pas.
Je voyais toujours une attaque à ma chevelure.
Il bredouilla, s'aperçut de son erreur, regarda de tous côtés, dit remplacer
«carotte» par «navet».

Mon idéal de ce temps: être un saint.

Ambitieux: je me préparais des phrases dans la tête
pour répondre par des phrases étonnantes.
Je rêvais de faire parler de moi durant ma vie et après,
d'être riche et sensuel à mes heures.
Mais quand j'entendais un homme, une femme surtout parler, louer
le catholicisme, la JEC, j'aurais pleuré, mon coeur s'emplissait de larmes
que j'empêchais de sortir par les yeux.
Je cherchais à trouver des signes dans la biographie d'hommes illustres
pour trouver un signe par lequel je leur ressemblais.

Je faisais seul ce qu'on peut faire avec une femme.

Je méprisais mes confrères qui n'étaient pas de ma bande.

À lire la vie de Saint Augustin (jusqu'à sa deuxième conversion),
je voulais l'imiter.
Son modèle satisfaisait mes passions, je parle bien, j'aime étudier
(je délaisse grec et mathématique), j'adore le français.
Je veux laisser mon nom après ma mort, mon exemple: j'écris,
avoir une concubine satisferait mes passions, je suis poète,
sûrement d'une sagesse précoce.

Tout en Saint Augustin me plaisait jusqu'à sa deuxième conversion.
Monique et maman: deux pareilles.
Mon père et Patricius: je crois passionnés, mais papa plus riche
et plus fidèle, mais très froid.

30 avril 1958

L'abbé Péloquin.
Une semaine de temps, très «peppé», très sympathique,
parle et rit avec gars, avale les «cracs».
Semaine suivante, ne sait plus rire, dur,
me disait bonjour en s'inclinant la tête sans sourire.
Moi non plus je ne lui souris plus.
Je l'admirais à cause de son sourire, mais s'il devient dur,
je suis porté à le détester: il chicane, je veux être mon maître,
il me regarde de haut, j'aime être bien salué.
Voilà le genre que je n'aime pas.

Boudreau essuie le tableau.
Gars partent à rire.
Le père se retourne et dit:
- Pour une fois que je lui donne une chance de gagner des points!

Tous les paysages vus par la fenêtre, c'est le plus beau film, calme,
paisible, religieux, voir le fermier dans son jardin
qui prépare ses semences.

Fredette.
L'abbé Péloquin l'envoie au tableau faire un angle de 90^0.
Il le fait à vue d'oeil. Pélo avait dit: «avec compas».
Il efface et avec compas (bout de craie) il trace une ligne droite.
Fredette a 12% en math.
Les gars ont ri de lui, bien ri.
Pélo, découragé, dit:
- Merci, merci...

Fredette, avec son sourire nono, va s'asseoir.
Quand Pélo lui demande s'il comprend, il dit toujours «oui», par gêne.
Gars pas charitable, lui donnent complexe d'infériorité.

Sédillot me reprochait doucement parfois de ne pas étudier,
comme quelqu'un qui m'aime.

Après le souper, j'ai été m'entraîner à la piste: les catégories sont fixées:
je suis dans le groupe C: moitié gars de syntaxe, moitié méthodiste.
Colas est avec moi.
Parmi les bons coureurs, il y a Brion, Guay, Hébert et moi.
Notre catégorie devait pratiquer la course.
J'ai 15 ans, je mesure 5'8 et pèse 125 livres.
Après une demi-heure de course: pratique de départ, course lente,
course plus vite, repos, les gars étaient fatigués, ils ont cessé.
Première course de la saison.

Colas, Sicard et moi avons été rejoindre, pour nous promener, Sédillot
et André Asselin qui nous regardaient près de la piste (dans la cour).
Durant la marche, j'ai annoncé mon désir de fuite vers la Floride.
Boutin était là: toujours avec méthode.
Colas me dit en riant:
- Ça y est! Denise... peine d'amour...
Je le regardai demi-dur, demi-souriant:
- Qu'est-ce que tu as dit?
Il s'éloigna en riant, vite; je défendais de me parler de Denise.
Puis il revint aussitôt.
Fredette riait, André avait l'air surpris.
Mais Sédillot, lui, ne riait pas, il me regardait fixement,
je lui avais fait de la peine en lui disant que j'allais partir.
Il savait que je le regretterais.
Il ne put dire un mot.
Colas dit:
- Où irais-tu?
- Aux USA.

Sédillot avait changé d'air; il souriait presque, soudain il me demanda:
- Mais où?
- Je ne suis pas pour te le dire, car si je pars, tu courras le rapporter au directeur.
- Tu es intelligent...

La conversation continua; je dis que si un professeur
me sortait de la classe, je lui demanderais une clé du dortoir,
et qu'avec mon dictionnaire et mon roman, je m'enfuirais
et que je m'en irais aux USA.
Ils me répliquèrent:
- Lâche donc ce roman, c'est lui qui te brouille les idées.

Sédillot me dit:
- Va voir ton directeur de conscience.

C'était lui le plus sérieux, le plus touché par ma nouvelle,
les autres prenaient ça un peu plus en riant.
À la cloche, Sédillot me dit en entrant:
- Je prierai pour toi.

Colas me dit en montant à la bibliothèque:
- C'est pas bon ces idées-là, Yvan.

La première mauvaise revue que j'ai achetée,
c'est par un acte de volonté que je l'ai achetée.
Je l'ai achetée avec une autre revue (bonne)
et j'avais mis la revue (SHE) plus petite en dessous.
J'achetai, le coeur me battait fort.
Je retournai quelques fois à ce kiosque, ailleurs je n'osais pas encore.

À mon réveil, au dortoir, un flot de lumière, je pouvais presque lire.
J'entendais les respirations; pendant qu'un respire, l'autre expire.
Martel bouge beaucoup dans son lit.
Lamarre ronfle.

1 mai 1958

J'ai dit à Sédillot que je voulais fuir; je lui ai donné la vraie raison:
la religion.
Même pris, je me débattrai.
Si je suis pris, je me sauverai.
J'écrirai à mes parents, à Sédillot.
Reviendrai après tour des États-Unis, du Mexique
et de l'Amérique centrale.
À quoi bon faire ce que l'on n'aime pas si Dieu n'existe pas.

Je demandai à Louis-Pierre Sédillot ce que lui avait fait
mon annonce d'hier soir. (Il était devenu triste).
Il me dit:
- Ça m'aurait fait de la peine; je n'aurais plus eu d'ami.
Je lui ai dit ma non croyance en Dieu, je lui ai expliqué ma souffrance
qui me portait à fuir ailleurs.
Il m'a dit:
- Si l'on prie pour donner de la peine, à quoi sert?
Alors je ne sais pas pourquoi, mais je me soulevai à cette idée, et je lui dis
que ce malheur c'était pour son bien: pour sa conversion.
Nous avons marché longtemps en silence, longtemps...
Ce fut mon meilleur ami.

Chaque parole dans notre vie, c'est une âme qui se perd ou se sauve.
Dieu m'obsède tellement que je me convertirai peut-être.
Je commence à comprendre ce que c'est que l'esclavage du péché,
l'esclavage de tout temps.
À étudier la religion,
je prenais comme miennes certaines paroles de l'évangile.
Un calme infini coulait sur mon âme (plus passions, ni folie de voyage).

À 1h.30 nous sommes rentrés pour aller à l'étude.
Lui avoir confié mon poids, ça m'a soulagé, je n'avais plus goût trop trop
de fuir.

J'ai étudié la religion; là aussi ça m'a soulagé.
J'ai écrit pour avoir des renseignements touristiques sur les USA.
À 3h.30 nous sommes sortis.
Fredette, Asselin, vinrent nous trouver.
Le soir: entraîné course.
Les instants où nous étions seuls Sédillot et moi,
nous étions un peu mal à l'aise.
Je me promis de ne plus parler de mes troubles (pas 1ère fois).

Obsession.
Depuis quelques jours, c'est affreux mais je ne suis plus réaliste.
Je rêve de partir pour les USA. Je monte mon voyage en rêve.
J'ai fait demander les horaires et prix des trains
pour la frontière américaine.
Là, je passerai en cachette. Puis le pouce jusqu'en Floride.
Je veux tout casser, tout jeter, tout fuir.
Je suis froid avec professeurs et beaucoup d'élèves.
Je ne vois que la fuite.
Mes parents; je me dis «Ils auront de la peine, mais ma théorie avant».
Il m'aurait fallu une fille, une épouse, comme la Marie devant Jésus.
Une fille qui me regarde, m'écoute, me comprend, m'aime.
C'est mon rêve.

Défaut. J'aimais être regardé, pleuré; j'aimais attirer l'attention.
J'aurais fui aux USA si j'avais été sûr que j'aurais été à New York
ou Niagara Falls sans me faire attraper ou sans revenir.
Mais partir et revenir 2 heures après, non!
J'aurais regardé si Sédillot me regardait, me surveillait.
J'aimais avoir des regards posés sur moi,
des yeux qui essaient de me comprendre, de déchiffrer mon mystère.
Avant de démissionner, pendant le mois d'avril, j'ai volé environ 2 dollars
ici et là dans mes organisations: je n'avais pas à rendre compte
de mon ouvrage.
Au début, je dus combattre cette peur, ce malaise à voler, mais bientôt,
c'est devenu facile; c'était une petite habitude.

Dortoir.
Après la fermeture des lumières, la majorité se prépare à dormir, s'étend, se couvre.
Quelques-uns soulèvent leurs oreillers, s'assoient sur le haut des fesses, les genoux en l'air.
Lamarre, dans cette pose, disait sa dizaine de chapelet.

2 mai 1958

Depuis 2 jours, Sédillot venait me rejoindre partout, m'attendait;
nos regards se confondaient quand on se regardait, il me comprenait,
moi j'avais trouvé un bon confident, seul à savoir moi plus pratiquer.
Je lui avais dit cet après-midi:

- Colas c'est un bon diable; Fredette un pas bien fin, ce n'est pas un gars fiable: il ne sait que rire de tout; mon annonce de voyage m'a montré mes véritables amis. Et pour dire vrai, tu es le seul à t'être vraiment attristé; tu es mon meilleur ami, c'est pour ça que je me confie à toi.

Il n'était plus orgueilleux avec moi.
Il ne me cachait plus de m'avoir ... tel ou tel temps,
pour montrer son indépendance, qu'il ne m'estimait pas plus que ça.
Non, aujourd'hui, il me disait tout bonnement qu'il m'avait regardé faire ça ou ça 3 ou 4 fois dans la même journée.
Oui, il m'observait beaucoup. Ça me faisait plaisir.

Son caractère: un peu efféminé.
Parfois, j'aurais pris sa tête entre mes deux mains et je lui aurais dit:

- Je t'aime...

Il avait des manières un peu fragiles, une voie flûtée pour son âge,
mais un coeur d'enfant, un bon coeur.
Il imitait parfois pour rire une petite fille, me prenait par le bras,
appuyait sa tête sur mon épaule: je me débattais (en groupe).
Depuis qu'il connaissait mon état d'âme, ma douleur excessive,
il interprétait chacun de mes mouvements: colère, admiration, douceur.

3 mai 1958

Qu'elle m'était douce cette amitié! Moi je le regardais sans le lui dire.
Lui il me regardait mais le laissait voir un peu plus.
Je sentais ce regard compatissant posé sur moi.
Chacun de mes gestes pouvait être analysé;
ça fait plaisir de savoir que quelqu'un s'intéresse à nous.

Depuis 3 jours, je lui ai révélé mon secret.
Quelqu'un craint que je parte, s'intéresse à ce que je remonte ma note en classe:
- Là, tu as écouté environ ½ classe; plus tard ce sera ¾, ensuite toute.
Je me félicitais d'avoir suivi en classe, d'avoir moins rêvé.

Je rêvais d'une toute petite femme au visage candide de telle jeune actrice qui demain, malheureusement, sera peut-être une des maîtresses du monde. Il me faisait penser à Denise.
Comme elle, il s'asseyait quelquefois pendant la messe:
il n'avait pas une grosse santé.
Comme elle, il subissait l'influence d'un plus grand (Denise m'avait souvent parlé de son amie, plus grande, mondaine un peu).

4 mai 1958

Je ne veux plus rester à moisir entre les murs du Séminaire.
S'il n'y a rien après la mort pourquoi s'enfermer, gâcher sa vie par des études ennuyeuses: allons plutôt vers ces climats doux, chantons comme les oiseaux, émigrons comme eux et vivons...
À quoi bon se courber sur des devoirs, des calculs.
À quoi bon s'user à se faire un nom, à gagner de l'argent puisque ce but atteint il nous faut mourir.
Le temps de jouir nous manque; c'est l'héritier qui jouit sans souvent même se soucier du travail causé par les efforts de ses parents.
Mener une vie de bohémien, travailler assez pour manger à sa faim et avoir les cieux des pays chauds pour abris.

5 mai 1958

Avant j'ai espéré ma conversion.
Je croyais, j'admirais la religion catholique sans la pratiquer.
Aujourd'hui, je commence à la combattre.
Nous discutons.
Il répond à mes questions d'une voix peureuse, d'un ton de quelqu'un qui a une idée mais qui a peur d'en blesser un autre: il connaît mon caractère.
À toutes mes questions il a répondu:
- Lourdes et ses miracles.

Je n'ai pu nier ces miracles: des savants les avouent (incroyants).
Dans la journée je me suis dit:
- À quoi bon combattre l'Église, chercher ses erreurs si cela peut troubler ma vie?

Mais contre ma théorie, quelque chose me pousse à chercher la vérité; et j'aime ça; j'aime découvrir des idées, et en forger.

Dans les biographies ou les faits de la vie de certains grands hommes, je cherchais à trouver des traits semblables à moi.
Plus je lis Saint Augustin, plus je trouve de ressemblances avec moi.
Je me dis parfois:
- Après ma vie de débauche, je m'appliquerai à devenir un saint.

Mais aujourd'hui, je ne veux pas, je ne veux pas aujourd'hui.

Je me crois un des concurrents des génies du monde, je lis des vies de philosophes et je me dis:
- Ce sera assez facile de les atteindre et de les dépasser.

Je veux m'instruire sur le domaine des littératures et des religions.
Les autres matières m'agacent.

Dortoir, soir.
Bruits chapelets, bruits des *springs*; bruits de mon voisin qui remonte sa montre; toussages; revirements; dérhumements; pas du surveillant qui se promène; bruits de couvertures; le calorifère.

La rangée de fenêtres dans le fond ressemblait à des carreaux blancs accrochés là dans la noirceur.
Les veilleuses envoyaient rayons livides.

Le dernier jour de la semaine de JEC, nous avons parlé des personnages qui ont aidé l'humanité.
Eh bien! j'avais envie de pleurer.
Eux avaient réussi; moi j'enviais leur vie; mais à quoi bon servir de la poussière.

Je ne voulais plus aimer tout mon prochain; je n'aimais que mes amis...

6 mai 1958

Ma crise s'est apaisée: mais je n'ai plus beaucoup le goût du travail.

Depuis l'incident de la fuite, bien des choses ont changé dans ma vie.
Sédillot a agi comme mon meilleur ami.
Je retranche de plus en plus les autres de ma présence: Colas devient fatigant avec son volage (enlevage) de toutes sortes de choses.
Fredette est très commère, André tend à devenir de plus en plus bête.
Le chef, moi, est bouleversé, il ne pourra pas les aider.
Avant c'était une ruée pour se mettre à ma table.
Aujourd'hui, je la remplis à peine.
Les gars se dispersent 2 par 2, 3 par 3 un peu partout.
Il n'y a pas de haine entre nous, on se salue, mais ce matin quand j'ai remarqué cette baisse dans l'amitié, j'ai eu de la peine, je l'ai dit à Sédillot.
Fredette et André commençaient à se promener avec Jean-Yves Sédillot, et l'auraient rendu aussi bébé et commère qu'eux si ces conversations n'avaient pas cessée.
Sédillot n'osait pas les avertir.
Je l'ai fait.
Ils ont voulu commérer, j'ai dit carrément que je ne voulais plus les voir auprès de moi.

Je partis en disant à Sédillot d'un air détaché:
- Tu peux rester avec eux si ça te plaît.

Il me suivit et me dit d'une voix douce:
- Non, j'aime mieux être avec toi.

André, je l'entendis réprimander Fredette qui ne savait que chialer (pas d'opinions).
Avant, je ne pouvais pas me promener seul avec Sédillot, les gars venaient nous trouver.
Nous étions presque toujours 5-6 à nous promener ensemble.
Mais aujourd'hui, je me promène presque toujours seul avec Louis-Pierre.
Tout a changé.
J'ai perdu bien des présences, mais j'ai trouvé un véritable ami qui veut mon bien, qui prie son Dieu pour moi, qui aime à m'écouter, et s'intéresse à moi.
Il m'aime.

Colas se promène avec Héroux, mange avec lui.
Pour les repas, Louis-Pierre et moi allons ici et là, d'autres viennent encore à moi.
Nous ne mangeons pas seuls.
Brossard se promène seul.
Gauthier s'accorde avec Bédard.
Fredette avec André.
Dufort est tantôt avec Brossard, tantôt seul, tantôt avec d'autres.
Jean Boyer mange avec nous.
Sicard va avec moi ou avec Saint-Onge.
La vie a changé: je suis aussi heureux: je connais Louis-Pierre.
Mais mon relâchement causera peut-être des pertes d'âmes.
Dans notre groupe, on parlait franc.
J'ai dit à Louis-Pierre que je veux être indépendant.
J'ai ajouté:
- Ne fais pas comme moi, tu pourrais le regretter. Tu subis un peu mon influence. Moi j'aime la solitude, mais toi?

Pitre descendit en trombe, son habit dans une main, ses effets de toilettes dans l'autre, et bouscula Larue qui se changeait.
Larue tituba, l'air surpris et insulté, tournoya légèrement sur lui-même et tomba sur le lit en balançant comme un jouet d'enfant.

Jean-Yves Sédillot a dit à André et Rhéal que j'étais trop philosophe, que je ne m'occupais pas des gars d'Éléments.
Il m'a dit à moi qu'il ne se voulait pas un gars coléreux mais qui revient vite au bon sentiment; qu'il ne m'en voulait pas; comme si ça me peinait.
Je lui conseillai brièvement de se faire des amis.
Je lui dis que pour être indépendant,
il doit d'abord diriger le nombre d'organisations que j'ai dirigé.
Ensuite, après avoir été à la tête partout, après avoir une unité partout, après avoir eu de nombreux amis, là il peut se faire indépendant.
On connaît ta valeur, tu as fait tes preuves.
Alors s'il aime la solitude, il pourra faire comme je fais.
Mais avant qu'il fasse ses preuves.
Avant d'être indépendant il faut montrer qu'on peut diriger les autres et encore plus se diriger.

Je ne suis plus charitable: je suis plus instruit au point de vue «idée» pour discuter que tous les autres gars de la classe.
Mais je n'ai plus la charité.
Voilà la cause de la décadence de notre si beau groupe, que j'ai d'abord voulu sanctifier, que j'ai voulu mener à la littérature, à la belle lecture, et aujourd'hui que je m'empresse de fuir parce qu'il exige trop ma conversion (son silence exige), une charité nouvelle.

Les gens boivent-ils tous de l'eau du fleuve? non.
Quelques-uns boivent à des sources, d'autres à des puits.
Ils boivent toujours de l'eau: puits, sources, fleuves, il n'y a que de l'eau, ce n'est que de l'eau. Que les âmes aillent boire à un Christ, à un Marx, c'est toujours des idées qu'ils trouvent. Mais il y a de l'eau sale et de l'eau propre. C'est à l'eau pure qu'il faut boire, à la plus pure, même si d'autres paraissent pures.

À l'étude, les fenêtres sont ouvertes, ça sent l'herbe, la tombée du jour.

L'homme est et sera un éternel copieur: il imite ce que la nature a déjà trouvé et pratiqué. Et il loue son génie.
À l'école, on punit le copiage surtout s'il a rapporté des points.
Si Dieu existe, il punira surtout les hommes qui ont tiré louange et se sont enorgueillis de leurs découvertes.

Les hommes ne boivent pas tous au même fleuve.
Les hommes ne croient pas tous à la même idée.

7 mai 1958

Je ne veux pas servir les autres pour en tirer profit.
Vaut mieux travailler pour nous seuls: ça paye autant,
les troubles sont moins grands.

Si je suis porté à accepter les théories catholiques,
c'est à cause de ma mère catholique, de mon éducation catholique,
des agissements catholiques de mon enfance.

Le crayon quand il tombe, la mine casse.
Quand l'homme tombe, sa foi risque de casser.
Plus la mine sera longue, plus le bout qui cassera sera long.
Il est plus dangereux à un saint de pécher qu'à un débauché:
c'est plus décourageant, il était très avancé, il doit tout recommencer.

Ce que je veux dans un ami, c'est de la compréhension.
Sédillot, comme Gauthier avait été, était un ami à qui je me confiais beaucoup.
Mais la moindre marque de baisse d'amitié, le moindre geste un peu dur, indépendant, me touchaient, me donnaient de grandes déceptions.
Ça je ne le dis pas, ça ne parait pas.
J'aurais voulu un ami qui aurait pu me comprendre,
un ami qui se serait donné à moi en entier.

Ma seule chance, c'était de me trouver un ami dans l'autre clan,
une femme.
Mais j'étais trop jeune, pas assez grand pour sauter la clôture,
pour partir avec elle, vivre d'après ma théorie, vivre heureux comme ça
avec une personne dont le caractère répondait parfaitement à mes rêves.

Je n'ai qu'une idée en tête: l'amour c'est de l'annonce,
les films c'est de l'annonce pour une idée, pour une actrice; la musique
c'est de l'annonce pour les auteurs, la littérature pour idées et auteurs;
les biographies pour l'imitation du personnage.
La terre se sépare en deux annonces:
une annonce pour le ciel, l'autre pour l'enfer.
Répond-on à toutes les annonces? Non.
Eh bien faisons de même pour ces 2 catégories d'annonces.
Choisissons le ciel ou l'enfer.

J'ai dit à Louis-Pierre que ça me peinait de me voir quitté de mes amis.
Il m'écoute lui.
Je lui ai dit que lui aussi me faisait de la peine, que j'espérais une femme,
que je pourrais être très déçu.

Loranger m'a enlevé quelques descriptions de gars.
Il a dit à Dubuc, ce que j'avais écrit. Je lui ai dit de me remettre mon bien.

J'ai dit à Louis-Pierre que le jour où je reviendrais à Dieu
serait pour devenir un saint.
Je lui ai dit:
- Quand Dieu veut un gars et que ce gars ne veut pas, il le tasse au pied du mur.

Jolivet m'avait dit:
- N'attends pas que Dieu t'envoie beaucoup de malheurs pour venir te chercher. Ceux qu'il aime, il les tasse.

C'est comme le père de famille qui bat son enfant pour le corriger,
l'enfant est libre de recommencer, mais après plusieurs fessées,
il comprend que c'est pour son bien et il agit.

Je lui ai dit que je pressentais que pour me tasser, Il m'enlèverait d'abord mes amis.
En étant moins charitable, par le fait même je les éloignais.
Que j'aimais la solitude, mais que j'aime aussi être entouré.

Vu ma baisse de charité, ils ne trouvaient plus en moi ce quelqu'un
qui leur donnait de très bons conseils, qui jouait un jeu avec eux,
qui les faisait rire, qui cherchait à les comprendre, qui cherchait leur bien.
En lui parlant, j'ai compris que le chef doit être un grand coeur,
que la foule cherche quelqu'un qui la comprendrait.
C'est pour ça qu'elle louange d'autres hommes:
elle espère être comprise et guérie par eux.
Jolivet avait comme semé en moi un remords.
À attaquer ma sensibilité, il m'avait ramené au bercail.
Je n'y étais plus chez moi. Oh! changer de milieu! Tout recommencer!
Mais rebâtir où j'avais détruit...
Je me disais: «Il faudra sourire à X; et converser avec celui-là;
protester contre les histoires de celui-ci...»
Recommencer me paraissait impossible.
J'avais de la misère à prier.
Une paresse spirituelle avait poussé dans mon âme.
Jolivet:
- Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera peut-être dans 5 ou 10 ans...

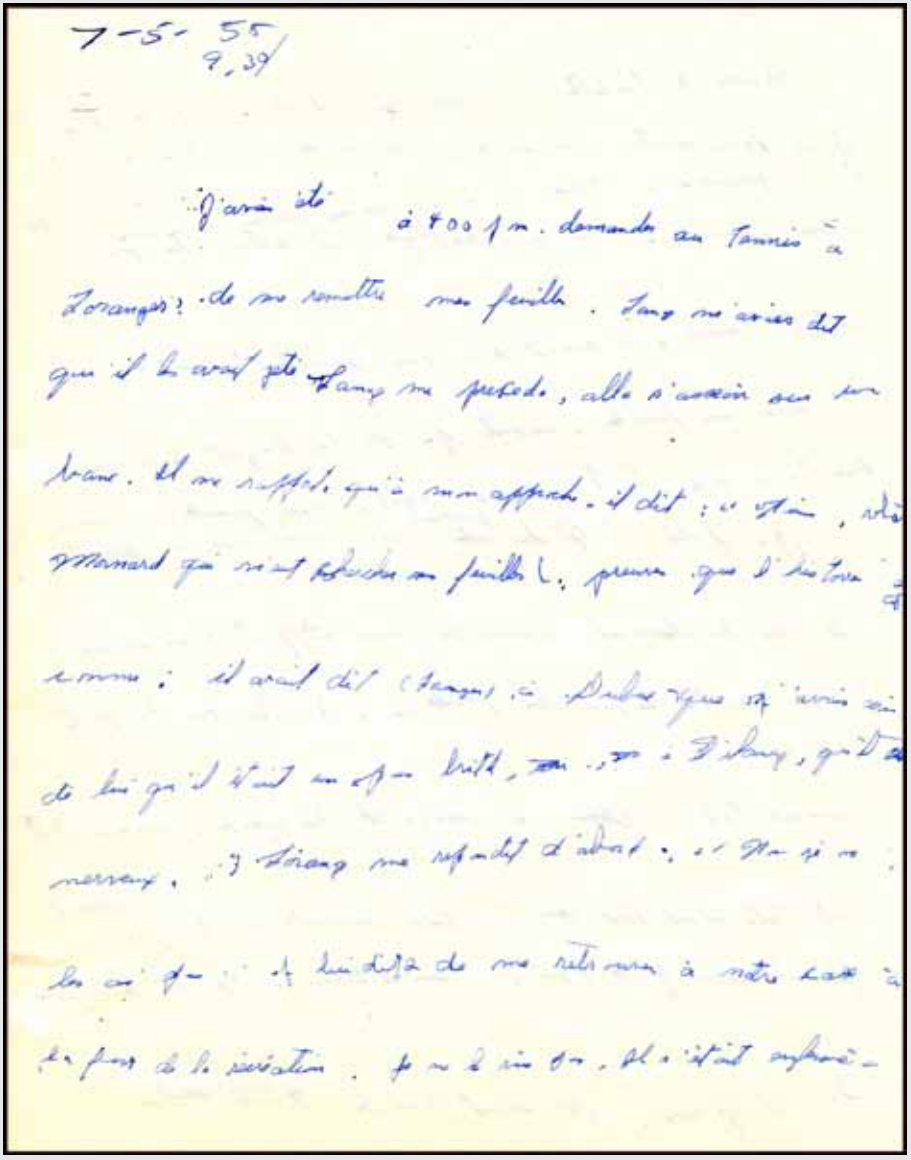
Je suis bien triste aujourd'hui. Ma crise m'a repris.
J'ai de la misère à faire mes devoirs, je ne pense qu'à mes troubles.
De temps en temps je suis forcé de me prendre la tête entre les mains
et de serrer. On dirait que ça soulage. Mon orgueil est en larmes.

Pour la première fois, on a mangé seuls Louis-Pierre et moi.
Guy Sicard est venu nous rejoindre au milieu du repas.
Avant, jamais on pouvait rester seul, partout, il y avait toujours
quelques gars autour de nous.
Louis-Pierre c'est un gars avec le caractère de Denise.
De lui, je ne sais presque rien, de moi, il sait presque tout.

Il ne répète à personne.
Ça doit être un signe d'amitié que d'écouter les troubles des autres
et de ne pas se fatiguer à les entendre.
Je lui ai dit que lui aussi me faisait mal
quand il faisait un peu l'indépendant (comme Denise).
En lui, je ne voyais que Denise.
Denise m'avait fait souffrir.
Lui aussi.
Au début je l'épiais, comme on épie ceux qu'on aime.
J'ai bien de la misère à me contrôler.
Je ne veux pas subir son joug
(il ne doute pas que je lui suis si attaché, je joue parfois l'indépendant).
Mais il continue à être mon ami.

J'avais été à 4h. au tennis demander à Loranger
de me remettre mes feuilles (Portraits de collège).
Il m'avait dit qu'il les avait jetées.
Loranger me précéda, alla s'asseoir sur un banc.
Il me rapporta qu'à mon approche, il dit:
- Tiens, voilà Mornard qui vient chercher ses feuilles...
Preuve que l'histoire est connue: il avait dit à Dubuc
que j'avais écrit de lui qu'il était un pas *bright*, qu'il était nerveux.
Loranger me répondit d'abord:
- Non je ne les ai pas.
Je lui dis de me retrouver à notre case à la fin de la récréation.
Je ne le vis pas.
Il s'était enfermé dans les toilettes, mais il dut sortir,
je l'attendais sans montrer ma colère.
Il me dit:
- Ce soir, à 6h.30, je t'expliquerai.

J'écrivais la nuit, sans lumière, au dortoir.



7-5-55
9,30

J'avais été à 4 00 p.m. demander au Tannio à Lorangeo de me remettre mes feuilles. Lang me avait dit que il les avait gardé. Lang me précède, elle s'assoit sur son lit. Il me rappelle qu'à mon approche. Il dit : « Ah, voilà Mornard qui m'est présenté ses feuilles ». Pourquoi que l'on lui a donné : il avait dit (Langer) à Dubois que si j'avais été de lui qu'il était un sale brute, ... Lang, qu'il est nerveux. Lang me répondit d'abord : « Non si on les a ». Il lui dit de me retourner à notre lit à la fin de la récréation. Je ne le vis pas. Il s'était enfermé-

dans la toilette, mais il de sortir. Je l'attendais dans mon lit. Il me dit : « Viens à 6.30 je t'expliquerai. Je suis à 6.30 mais ensemble. Il m'a expliqué : il avait du fric

- allait dessiner, il venait de se faire dépouiller, on a pas il trouve mes poches, il a pas le droit de faire ça, elles de Dmy » il exprimait à mon petit. Comme ça pas plus. Il dit elles vous voir on de spirituel,

Je dis lui demande comme ça un reçu de son grand.

Il raconte le fait des feuilles. L'autre lui dit qu'il avait tout. Après il voulait de lui expliquer, mais Petit et Pelo il est tout fini. Pelo demande ce qu'il dit il dit avait pas de argent. « Viens et lutte » Parmi le tout de 1 heures. Il voulait raconter je tu sait.

À 6h30, nous nous sommes promenés ensemble.
Il m'a expliqué: il sortait du père Albert Drouin, il venait de se faire disputer, enragé il trouva mes feuilles, insulté par «pas bright de Dubuc et histoires salles de Loranger», il jeta mes feuilles. Comme ça par folie.
Il dut aller voir son directeur spirituel.
Le directeur lui demanda comme ça un rapport de sa journée.
Il raconta le fait des feuilles: l'autre lui dit qu'il avait tort.
Après il essaya de les reprendre, mais Pratt et Péloquin étaient tout près.
Péloquin lui demanda ce qu'il cherchait.
Il dit qu'il avait perdu de l'argent.
C'était une de ses crises de folie.

À 4h. j'avais dit à Louis-Pierre de me faire penser à aller à la séance, de me le rappeler pour me forcer à y aller.
On jouait, on se lançait avec Sicard.
Sédillot me dit souvent:
- Yvan, ta séance...

Mais il essayait d'être très délicat.
Ce que je lui avais dit l'après-midi.
Il ne voulait pas me faire souffrir. C'est mon ami.

À l'étude (8H.), j'ai été voir le père Labelle pour le ciné-club.
Il m'a dit qu'il avait dû changer un peu d'idée.
Le directeur lui avait dit que j'avais beaucoup d'organisations et qu'il ne fallait pas me brûler.
Je lui ai dit que je voulais tout lâcher et apprendre le piano.
Il m'a dit d'écrire plutôt.
Je me découragerais peut-être moins vite, je ne négligerais pas d'autre chose.
- C'est une preuve que Dieu existe que tous ces prêtres qui auraient pu gagner beaucoup d'argent et qui font rire d'eux en instruisant.

PORTRAITS DE COLLÈGE

Nature
Fortin
Pinçonneau
Électronique
Blouin
Tremblay
Ordres religieux
Gauthier
Avion
Bédard
Commère
Fredette
Rien
St-Onge
Nourriture
Sicard
Sport
Colas
Larose
Héroux
Restaurant, hits parade
Martel
Meunier
Dubuc
Thibodeau
Caillé, sa gueule bois
Beauté
Lavoie
Musique
Brossard
Paresseux
Fabien
Européen
Hurlet

Asselin, André.

Quand il se fâche, il prend les bleus, frappe à pleins bras, avec ses pieds, fonce avec sa tête, crie, rage, etc...
Je l'influence beaucoup, je le prends parfois à m'épier comme je prends parfois Caillé à épier Meunier.

Bédard, Pierre.

Ne parle que d'avions et de sa famille.
Surnommé: l'aviateur.
À voir passer un avion on l'imite, nomme l'avion, nomme les parties, etc... et l'on rit.

Boyer, Jean.

Il a un pied plus petit que l'autre (fait opérer jeune, écrasé).
Il a un talon plus haut que l'autre, porte de grosses bottines d'armée.
Mais quand joue, il met espadrilles sans talon, alors il boîte, il court sans style comme un bolide (du à sa forte taille) et ça fait pitié de le voir boiter.
S'il est grand, fort, bâti, il n'a aucun maintien, les épaules lui retombent.

Brossard, Simon.

Gros, 5'6``, mimique extraordinaire;
quand parle se balance sur ses talons;
pendant classe qu'il aime, grouillant, actif, nerveux,
autres, éfouéré, écrapoutis;
yeux vifs, gros; sans rancune; orgueilleux, voleur de case, mou,
mais sensible.
Bédard mis porte.
Il a pleuré, je l'ai surpris, yeux rouges, il a avoué timidement,
voulant changer sujet;

couché sur son bureau (après examens) + en classe,
renfoncé dans sa chaise au point de ne lui voir que la tête.
Quand il parle de musique, il nous abaisse tous,
rit de nous si vouloir apprendre.
Il est supérieur dans tout, il a un radio,
il n'y a que chez eux où l'on mange bien, sa mère a des recettes
supérieures; tout ce qui est de chez lui est supérieur.

Bussière, Yvan.

Verchères; remplacé Louis-Pierre président;
parle en habitant avec des «Eh, euh!», allonge ses syllabes.
Mauvais organisateur, se fout de la classe;
marche toujours la tête haute, le corps très droit.
Il est petit mais bien bâti.
Quand les gars parlaient avant la prière, au lieu d'avertir doucement
criait: «O.K. bande de nanas».
Mais capitaine sports (base-ball) et influence les petits.
Ils doivent se montrer gentils pour lui s'ils veulent jouer.
1*er* classe.
Dit comme nous. Il ne lit presque pas.
Marche vite, tête haute, l'air présomptueux, la poitrine bombée,
une figure claire et jeune.
À la chapelle, il hurle ses prières d'une voix aiguë et qu'il rend dure,
il faut toujours que sa voix dépasse celle des autres.

Colas, Robert.

Je l'ai connu Syntaxe.
Misère à l'endurer, puis O.K., famille pauvre, pas honte de le dire,
la moindre chose à lui donnée il dit à tous content;
d'après calcul né avant le temps;
raconte faits lentement, sans vie, tout à coup s'arrête pour regarder
quelque chose, puis continue, en hésitant; 64%;

grand, maigre, hollywood châtain, lunette noire,
jamais droit, épaule de biais, une relevée, l'autre basse,
toujours sur une patte, toujours bras croisés,
toujours d'un côté ou autre, accoté sur une hanche; épaule très large, paraît moins maigre;
sportif à la folie sans être bon;
dévore livre, commente sans rien connaître.
Découragé, lit.
Cherche toujours à sauter étude, mettre ordre dans bureau.

Fortin, Réjean.

Des yeux qu'il roule au point de cacher l'iris, de nous les faire paraître blanc, bariolé de fils rouges.
C'est lui qui, secrétaire J.E.C., toutes les fois dire «va caisse», il grogne, boude, me dit «tu pourrais y aller», mais vu que je ris de le voir,
il met argent dans sa poche et y va.

Gauthier, Raymond.

Il grouille les paupières comme lorsque veux arrêter larmes; marche yeux baissés; rit comme quelqu'un qui va s'étouffer, la main devant la bouche;
le visage comme quelqu'un réprimandé et qui est surpris et soucieux,
la bouche fermée; cheveux noirs, très souples;
il dit toujours que les points ne l'intéressent pas; mais il dit enragé:
«j'ai perdu mon prix en religion, parce que je ne suis pas arrivé 1*er* en religion»;
étudie dortoir en se réveillant plus bonne heure que les autres (printemps, clarté), aux toilettes, au Babillard, dans les rangs, et il lit à l'étude;
il étudie le nez à 5 pouces de son livre, la main devant bouche,
comme attendant un dénouement tragique;
marche avec son mouchoir dans la main droite, et s'éponge le nez
de temps à autre et quand veut donner air pas timide,
il jongle avec son mouchoir en boule;

il marche menant beaucoup de bruit en traînant sa semelle;
il a le dos voûté; les paumes cachées par de trop longues manches;
ses livres traînent au pied de son bureau;
il ne parle que d'examens; et d'ordres religieux;
il s'indigne si on lui pousse une farce,
il nous méprise d'un air hautain et niaiseux et se tait le nez dans son bol
à soupe; il est toujours à répéter:
«Comme ça passe vite, me semble que c'était hier».
Il a une mauvaise diction, s'exprime mal; adore les cérémonies religieuses;
se pâme pour les bons en çi ou ça, ne craint pas de les flatter en leur disant
pensant se faire aimer, naïf, est toujours en train de s'épater, de dire:
«Ah! lui il est bon, celui-là..., c'est pas croyable...».
Il n'aime pas les groupes, se tient avec un à la fois et semble en être tanné
quand l'autre le quitte écoeuré de son air de professeur;
il adore poser des questions sur religion (ordres, fondations)
auxquelles lui seul peut répondre,
il encourage d'un air compatissant mais insupportable tant il se place
plus haut; il vante ceux qui rient de lui, ne le sachant pas;
ses amis il jalouse leurs qualités;
on rit de lui: «Viens nous faire une Version latine».
C'est le premier de la classe de l'autre Méthode.
Il dit de Bédard:
«Il faut que je l'aide le pauvre petit gars, il fait pitié...., il manque
d'encouragement».
Bédard dit de lui:
«Le pauvre petit gars», et ils se prennent en pitié sans le savoir.
Déteste et fait gueule de bois à tous ceux qui ne partagent pas
la moindre de ses idées. Voilà pourquoi il admire
ceux qui ne s'en occupent pas: il les croit de son avis.
Toujours seul.
Rêve d'ordres religieux, de bien et est un caractère invivable.
Dis toujours qu'il a raté tel examen, mais toujours très bonne note.
Il se tanne vite d'un gars, on s'en tanne très vite, nous.
Il rit nerveusement en se tordant, en faisant des gestes de timides.
Quand refuser une chose, il te regarde d'un air méprisant et indigné.

André Asselin

Jean Boyer

Simon Brossard

Yvan Bussières

Robert Colas

Réal Fredette

Raymond Gauthier

André Goyette

André Loranger

Goyette, André.

Souvent si quelqu'un, même ami, lui parle, il ne répond pas, ne sourit pas, semble mépriser.
Goyette:
qui riait bien fort des autres,
qui n'aimait pas faire rire de lui,
qui avait les mains en poche,
qui contait des histoires sales,
qui parlait lentement et d'une voix étirée
comme pour mieux se faire admirer.
Un front trop bombé, très peu de cheveux peignés en Hollywood,
le front luisant, des dents blanches, un sourire laissant voir des gencives,
sa bouche sa seule beauté.
Un garçon de 5'8``, bien proportionné mais laid.
Lit sur un ton calme mais déclamatif.
Toujours droit sur sa chaise mais bien accoté.
Toujours son bureau croche, puis très bien parfois,
mais seulement quand ça lui plaît.
Les deux avant-bras bien couchés sur son cartable.
Les jambes en V.

Huet, Père André.

Il parle en avant, (discours + annonces) d'une voix faible.
Les premières rangées comprennent (études)
plus loin on croirait à un marmottage qui m'use les nerfs, me les met à vif:
je veux saisir sans pouvoir.
Il mange ses mots et parle trop vite.
Quelle diction pour un directeur.
Appelé «Snif-snif» il le sait: dit à Loranger:
«Pas si bête le vieux snif».

Larose, Gilles.

Un gars petit, trapu, avec une moustache de duvet épais noir
qu'il ne rase pas. C'est un fermier, un colon même.
Quand il demande quelque chose, si on lui refuse,
alors, il semble devenir terrible et répète notre nom durement
«Yvan... Yvan...»
Il marche le corps très droit, la tête très basse, vite, c'est un bélier.
Demain ce sera un père «Oligny».
Très chaleureux quand satisfait, pas insulté, sympathique, rit de nos farces,
donne légers coups de tête sur l'épaule ou coups de poing
comme un animal dompté.

Lavoie, Roger.

Bien bâti; hollywood noir foncé; lunette noire; 5'8``;
pas débrouillard; ne pensant qu'à bien paraître;
timide; mauvais en classe; riant de farces plates;
pas la parole facile;
parti il y a une semaine pour avoir fumé (feu balle au mur),
soupçonné lancer barre de fer dortoir.

Loranger, André.

Aimant la littérature; s'amuse à faire des vers;
allant au-devant des pères pour «bester», taquinant pères; énervé;
derrière l'oreille droite recouvert d'une galle, rugosité éternelle;
cheveux noirs sales; lunettes noires et eau.
M'a jeté mes feuilles de littérature après avoir lu description, insulté.
Répété ce que j'ai écrit aux décrits.
Fait parler un peu de langues.
Il se traite de fou, dès qu'il est pas fin par bout et en rit.
Devient sérieux et triste, puis écervelé à la moindre occasion.
Bureau en désordre, averti mettre ordre case (obéissant).

Loranger-Péloquin.
P. «Hé! tu avais inscrit 4 tout à l'heure. Te voilà rendu à 1».
Loranger parut très mal à l'aise. Il bredouilla:
«C'est... C'est que... «
Le professeur l'interrompit:
«Oui! Je devrais examiner ça».
Avec ce vague sourire il poursuivit:
«Passe-moi ta feuille».
Avec un air d'enfant pris à voler des biscuits,
notre compagnon tendit son devoir au bourreau.
Le maître repassait tous les problèmes.
«Celui-là 0, bien, 1 pour celui-là. Dis donc c'est bien payé!»
Les gars riaient timidement.
L'occasion d'éclater ne se fit pas attendre.

Martel, Yvon.

Grandeur Meunier (5'6``) son ami;
parlant toujours voix forte, entend partout; faisant toujours le nono;
face toujours rouge, souriante, comique;
passe beaucoup de temps à se peigner (miroir), frotter boutons;
marche très vite, comme un bolide; les bras vont très vite, balancent sans
plier les coudes, sans plier les jambes, raides comme des barres de fer.
Le lit toujours sans dessus dessous, les serviettes jetées au pied du lit;
une fois trop pressé, jeta regard furtif et enfouit sa chemise blanche
entre le mur et la tête de son lit; ses souliers et ses bas étaient jetés
presque sous mon lit; sportif excellent, sans style mais féroce;
bon en classe, ne sachant que sa matière de classe;
discussions, pas assez instruit.
Aime les restaurants, chansons populaires, les admire, les commente,
les chante un peu (timide);
joue alto dans fanfare et souffle comme un démon;
se confesse tous soirs, marmotte des prières (ne sait pas prier),
se fermant les yeux, droit assis, et se faisant aller la bouche fort.

Avant confesser: acte confession et contrition comme moi d'ailleurs.
Se lave tout visage + cou avec du savon mais si lentement, en se tapotant qu'il s'endort.
Quand il arrive en retard à la chapelle au lieu comme les autres
de prendre sa place (en passant devant les autres)
il fait tasser toute la rangée pour se placer au bord.
Gros timide, sans manière vas!
Moi dire:
«Y pourrait pas passer celui-là».
Gauthier:
«Rude, brusque, sans manière, c'est un fils d'habitant. Il rougit à rien,
le sang lui monte à la tête seulement à être questionné en classe».
C'était un garçon sans ordre.
Quand il voulait quelque chose que nous avions dans les mains,
il nous l'enlevait sans même le demander et il allait le montrer à sa bande.
En s'éloignant il nous criait: «Ce ne sera pas long».

L'influence de Meunier sur lui avait changé ce pauvre garçon en fou
du jazz. Pendant la gymnastique une chanson populaire l'égayait
mais un beau morceau bien travaillé l'ennuyait.
Il avait été élu «François 58» au collège: sa bande l'avait applaudi
à tous les 2 mots dans son discours.

Le soir (au dortoir), j'entendais son respir bruyant pareil à un cheval
qui force.
Nous n'avions pas le droit d'enlever notre camisole
ou du moins les pères surveillants n'aimaient pas ces manières.
Il l'enlevait toujours: il avait chaud.

Un éboulement soudain; un verre qui s'écrase avec une brosse à dents;
un support qui, accroché à la tête du lit, résonne sur les tuyaux de fer.
Un robinet ouvert brusquement et qui sille en envoyant l'eau.

Meunier travaillait sans bruit, les manches relevées jusqu'aux coudes,
avec méthode.

Gilles Bellerose

Jean-Pierre Caillé

Jean-Marie Gingras

Yvon Martel

Paul Meunier

Moi

Pilon

Guy Sicard

Meunier, Paul.

C'est un gars beau, trapu, épaules larges, demain il sera ventru, court, large d'épaules; cheveux épais, reluisants, beaux, châtain-bruns; rougeurs parfois figure, sous yeux;
bon sport;
75%; doubler Éléments;
ami avec pas mal Versification, les plus «toffs»;
président classe; comique et sérieux;
aime les poses «presley»; chants populaires; dépense boîte à musique à la folie; connaît bien les restaurants; chemises de soie; pieux bien ordinaire; toujours bien habillé; lunettes fumées dehors; presbyte; veste-chandail rouge-bleu.
On lui a déjà demandé de jouer «courait le printemps»
il passait, est venu tout de suite, il fut accueilli à grands cris,
il ne s'énerve pas, un sourire vague, jouant le timide.
Pratt par fenêtre défend, nous partir en grognant, lui sans se préoccuper continue sa route, chemise de soie avec manche toujours relevée un peu.
Chante souvent chanson énervante, vite, tandis que moi, lent, triste, parfois vite (rare). Best de Pélo.
Quand il n'y a pas de pères à l'étude (pas arrivés) il commence la prière avec cette assurance d'être appuyé par une forte bande.
J'envie sa gloire.

Moi.

Je marche comme Pratt, en lisant, regarde d'un oeil sévère et hautain,
derrière moi certains doivent dire: «l'orgueilleux»,
devant moi on respecte ma langue.
Tous, pour moi, ne sont que des choses à décrire.
Mais j'ai un coeur seul connu de mes amis et ils ne peuvent plus se séparer de moi.
J'ai mon groupe, j'y suis maître, et heureux.
J'aime être triste, à pleurer en lisant, en voyant films, à rêver, à méditer.

Monet, Père Jean-Louis.

Me donne un coup de poing amical en passant. Je l'aime, lui.

Péloquin, Père Jude.

Propose des fêtes, aide à organiser, entraîne au hockey, chante souvent, appelé «Grand nez» ou «Pingouin» vu son nez.
J'ai toujours cru que ces fêtes étaient pour s'attirer la bienveillance des élèves, mais je crois m'être trompé.
Avant le souper parfois il joue au ping-pong avec le 1er qui s'offre.
Il apprend à jouer. Parfois la balle va rebondir au plafond.
Il joue à la grande. La manque souvent.
Réussi pour dire que ça passe.
S'il prépare, il prépare très peu ses présentations de missionnaires.
Quelques-unes de ses phrases ne tiennent pas debout.
Au père japonais le dernier à venir, je trouve qu'il a trop insisté sur la victoire des Américains sur les Japonais.
Ça devait toucher le Japonais.
Il se fait ami (best) des chefs de bandes espérant s'allier la bande avec le chef. Meunier son best.
Est-ce pour sa popularité ou pour pouvoir aider plus en s'approchant des gars.

Perron.

Gros et grand, très jeune déjà très gros, aimant la littérature, la musique, le théâtre (dirige, entraîne gars).
Jeunesse ne jouait jamais, des fois quand veut jouer, il ne peut rien contre sa maladresse.
S'occupe du camp «Gens jeunes».
A vendu au lieu de les jeter des restes de boîte de «KraKer-Jack» à 0.01 au lieu de 10.

Père Réal Chagnon

Père Maurice Girard

Père André Huet

Père Gérard Jolivet

Père Paul Labelle

Père Jean-Louis Monette

Père Jude Péloquin

Père Guy Pratt

Père Jean-Louis Yelle

Pratt, Père Guy.

Marche droit, la bouche dédaigneuse, yeux durs, sourcils rétractés;
quand lit bréviaire (marche), le tient à 2 mains
comme un monstre tenant une petite chose, les bras le long du corps,
les avant-bras soulevés comme un chapiteau.
Je l'imite quand je lis en marchant.

Sicard, Guy.

Ne pense qu'à manger.
Quand on l'agace trop, il patiente puis avec son visage d'enfant
qui veut faire le dur sans le pouvoir, il balance une volée de coups
de poing sur les épaules et dans le ventre.
Rit comme un fou pour rien, pas farces écrites (comprend pas), un rien,
une mimique, rit à tomber assis par terre (cela lui arrive),
à perdre toute sa force (devient inoffensif).

Thibodeau, Jean-Pierre.

Peigné en canard, toujours le peigne en main,
marche ordinairement mal, mais s'efforce à la délicatesse, les mains
très écartées du corps, les coudes comme un mannequin, l'index pointé,
le pouce sur le majeur, le majeur plié jusqu'à l'auriculaire.
Il marche presque sur la pointe des pieds tant il s'efforce d'être délicat.
Comme un enfant s'étant sali les mains et ne voulant pas salir
son bel habit et orgueilleux de porter son bel habit.
Mais le naturel revient, quand il rit: un long éclat de rire fort
qui n'en finit plus, il rit pour toutes sottises.
Il porte une veste de cuir bleu comme un «bum».
Il ne parle que d'intrigue d'amour, de bordel, de bicycle à gaz,
de sa bande: il fréquente des gars de 3-4 ans plus vieux que lui.
Des pareils à lui. Un jour contre toi, le lendemain avec toi:
pas d'opinion stable, pas grande personnalité.

Il frise sur dessus tête (châtain), cheveux temporaux bien peignés
par en arrière; doit porter de puissantes lunettes
mais ne porte pas à cause enlever beauté.
Avant de se laver Thibodeau s'appuie sur le petit mur qui sépare en 2
le dortoir, comme la spina d'un cirque, et se fixe dans le miroir longtemps
et joue avec ses boutons.
Il parle beaucoup, essaie de se rendre populaire et ça paraît.
Qui cherche la popularité ne la trouve pas.
Il s'agit de ne pas chercher parfois pour trouver.
Il a un visage de félin, les yeux creux et luisant,
et pour empirer cette apparence il se peigne en canard sur les côtés,
ce qui affile encore sa tête.
Ce n'est pas comme Chicoine, on a un peu peur de parler avec,
il nous traîne sur des terrains «glissants» rien qu'à le voir on est porté
à refuser de le suivre.
Mais Chicoine, visage doux, parle de ça comme d'une chose naturelle
et on tombe dans le panneau.
Thibodeau parle comme on parle d'un meurtre, pas fort, air bandit,
cachottier et on a un peu peur, je ne me sens pas chez moi intérieurement
avec lui, j'aime en venir à ce sujet un peu mais seulement
comme Chicoine.
Thibodeau se tait toujours quand Père arrive, craint tous les pères,
je le trouve lâche et d'autant plus malin qu'il fait ses coups par en arrière.
Marche les pattes écartillées, par jalousie rit de tout le monde
sauf des «bums». Quand on lui dit peigne trop, il m'a répondu:
«Toi avec ton parfum».
Comme si je me parfumais et il se met à parler, à craquer, à rire fort,
fait assemblant de s'en aller, revient, essaie de se moquer.
Je ne lui réponds même pas, je parle aux autres,
le compte comme un chien jappeur.
- «Comme ça, tu ne reviens pas l'an prochain».
- «Hé bien, non, je reviens, tu voulais te débarrasser»
d'un air moqueur et enragé.
Répondre: - «On s'en fout, tu ne changeras pas de salle».
- «Juste les femmes sont dans l'autre salle».

Louis Pierre Sédillot

8 mai 1958

Sédillot.
Mon véritable ami: un tout petit gars, fragile
avec des manières un peu efféminées.
C'était son charme.
Je lui avais confié ma peine.
C'était lui ma confession.
Il savait m'écouter, me comprendre...
Oh! parfois il me taquinait bien à son sujet (Denise).
Mais de si légères pointes qu'au lieu de faire mal, et m'enrager,
elle me chatouillait, me tirait un sourire.
C'était le président de la classe: on l'avait élu pour rire,
mais il restait tout de même président.
Depuis l'élection, les élèves n'avaient pas raison de se plaindre.
Son genre travaillant, laborieux lui rendait presque remords
un simple détail.
Mais c'était moi qui dirigeais la classe:
j'étais vice-président.
Ma grandeur me faisait respecter.
Ma verve admirée.

Parfois, je croyais l'importuner en lui parlant de ma cousine:
alors il me répondait de sa voix amie et tendre:
«oui... tu peux m'en parler de ta Denise...»
Je ne savais plus quoi lui dire.
Nous marchions tous les deux dans le silence.
Je sentais poser sur moi ce regard fluide.
La tête basse, je regardais mes pieds.

9 mai 1958

Je suis ce que je suis.
J'aime me faire regarder, admirer; j'aime qu'on vienne à moi,
je m'obstine à ne pas aller aux autres.
Je me moque des gens: je me promène comme un philosophe,
je joue assez rarement,
je ne veux que dire de belles phrases prêtes à transposer
dans les livres d'histoire.
Je suis jaloux de ceux qui approchent ceux que j'aime.
Quand Louis-Pierre parle à d'autres je me sens délaissé
(comme s'il ne devait que me voir).
J'aime tenir tête à ceux qui s'intéressent à moi,
j'aime faire souffrir ceux qui m'aiment et leur jouer la comédie.
C'est mon orgueil qui aime faire souffrir,
c'est mon orgueil qui me retient loin du confessionnal,
c'est mon orgueil qui me fait souffrir.
Je m'irrite assez vite: je ne frappe point, mais mon regard de fer
et ma langue s'amusent à torturer le criminel.
Mais malgré ça, je suis doué d'une bonté
que mon orgueil a peine à maîtriser.
C'est par volonté que j'en suis venu à tenir une rancoeur têtue.
C'est par orgueil que j'ai réussi à retirer de mes lèvres le sourire,
à me tailler un visage intransigeant, méprisant.
C'est par orgueil que j'ai combattu le reste de ma timidité.
Si je lève la tête haute sur la rue, si je parle à qui que ce soit sans gêne,
c'est par orgueil.
La fin n'est pas complètement mauvaise - dégêné n'est pas péché -
mais le moyen c'est l'orgueil - lui il est mauvais.
Autant je suis orgueilleux, autant je suis sensible:
les vers me tirent des larmes, les romans de la compassion,
peut-être suis-je tout près de la charité.
Je suis comme la nature. Je suis instable.
Quand il fait soleil, moi je me sens fort, je m'enorgueillis,
j'oublie de sourire.

Mais s'il pleut, je suis triste,
je me demande toute la journée pourquoi je vis.
J'aime épier, contempler les gens, surtout les pauvres, les délaissés.
Quand je vais à Montréal, dans cette foule, je rassasie ma faim de voir
des gens et de me demander «Où vont-ils? que font-ils?»
Les gens qui soulèvent en mon coeur le souvenir de ma famille, d'un ami,
sont encore plus plaisants.
J'ai lu beaucoup, j'ai dévoré, avant de m'appliquer à la littérature,
j'ai assisté à plusieurs films, de là provient mon goût de rêver, d'imaginer
la vie des gens: moins je les connais, plus ils me semblent doux.
Parce que je les imagine un peu comme je veux.
Je peux imaginer n'importe quoi sans être déçu.
Si je suis sensuel, chez Dupuis, quand j'ai rencontré une femme
mal arrangée, d'une allure débauchée (l'était-elle vraiment?)
j'ai retenu mes pleurs.
J'ai hâte d'être à l'âge où l'on peut parcourir le monde
pour relever les «tombés».
Je partage un peu leur souffrance.

La petite ville où tout le monde se connaît protège les âmes
plus que les grandes villes où chaque homme est un inconnu:
car avant de mal faire l'homme doit réfléchir beaucoup plus:
on le connaît, que dira-t-on?
Je n'ai jamais voulu acheter «mauvaises revues» Chez Chartran:
il me connaissait.

À quoi sert la grâce?
L'homme ne peut rien devant la grâce.
Si Dieu envoie grâce,
l'homme n'est plus libre d'agir que pour faire le bien.
S'il succombe, c'est que Dieu ne lui a pas donné la grâce.
Je regarde dehors, le ciel nuageux, gros nuages, je regarde avec dédain,
et je maudis Dieu.

Ma théorie: aimer vivre; quand fatigué du monde se retirer pour penser.

Ce midi nous avons dîné seuls Louis-Pierre et moi.
Le reste de la table était libre.
Ça me rappelle le temps d'Éléments où Raymond Gauthier était le seul à agrémenter mes repas.
Aujourd'hui c'est différent: je me suis habitué à être entouré et me voici seul.
En Éléments, je n'avais connu la gloire du collège: j'étais heureux seul.
Aujourd'hui j'ai beau me répéter que la louange d'un compagnon ne doit pas nous attirer, c'est plus fort que moi et j'ai le goût de reformer ma bande.
J'aime être heureux avec Louis-Pierre plus qu'avec Gauthier:
Louis-Pierre me comprend, connaît mon état d'âme, mes ambitions.
Il m'aime.
Je le sens.

Nous avons eu une conférence du Père Montpetit, d'Ottawa.
Il nous a parlé de la culture physique.
À la fin de la soirée, comme Sicard lui avait donné deux coups de poing sur l'épaule, il se montra impatienté.
Je voulus tirer un peu l'oreille de Sicard.
Alors il me dit:
- Ah fiche moi la paix!
On se levait pour aller au dortoir, je fis comme si cela ne m'avait rien fait.
Mais je rageais.
Je me répétais «Ah, c'est ça. Eh bien tu verras».
Je me proposais de quitter ce véritable ami, d'être froid envers lui, de refuser de marcher avec lui.
Pourtant je n'avais pas raison de l'écarter pour si peu:
mais je suis si sensible et en plus orgueilleux.
Il se réjouit peut-être de cette riposte brutale; il sait qu'un rien m'attriste, je lui ai dit: lui-même sait que parfois il m'attriste.

Plusieurs fois je me suis décidé à n'avoir aucun ami.
À vivre solitaire, paisible, amoureux de la nature.
Je voulais quelqu'un qui m'aima
au point de ne me faire aucune petite brutalité.
Se trouve-t-il de telles gens sur terre?
En moi n'est pas mort ce désir de changer de vie
et de m'appliquer à devenir un saint.
Quand quelque chose me dit mon retour à la religion, alors la vie me paraît plus agréable malgré mes passions, mon orgueil et mon ambition.
Sans cet espoir, le ciel gris, mon âme marche à tâtons, cherche, craint, se désespère, veut tout abandonner.
Oh! la nature, je veux la savoir ma meilleure amie,
ma confidente silencieuse, ma consolatrice.

10 mai 1958

Au babillard, avec Sédillot, j'avais affiché une série de chapeaux féminins à la mode.
Le lendemain matin à notre arrivée en classe, la feuille avait disparu.
Le titulaire, en venant écrire notre devoir du soir au tableau,
devait l'avoir enlevée.

11 mai 1958

Maman est venue.
Je ne l'attendais pas.
Ce fut une belle surprise!
Comme je ne pouvais pas aller à la maison, c'est la fête des Mères,
je lui manquais beaucoup.
Aussi est-elle venue.
Mais quand elle me quitta, à la porte du collège, elle m'embrassa et, comme d'habitude, descendit lentement les marches, à demi tournée, avec le désir de remonter m'embrasser.
Peut-être même de me voir quitter le pensionnat
pour la suivre à la maison.

MAMAN!
M Mon premier pas fut ma première chute!
A À la mer déchaînée, je lançai une barque.
M Mon âme fragile à la première vague se fêla.
A Ah! que de rage! que de fureur pour ne pas pleurer!
N Non!
Mon corps en toi palpitait à peine que déjà je t'aimais.
Assoupis dans ton sein dans le plus doux berceau
Maman! crois-moi, de ma vie ce temps fut le plus beau
À ton coeur voisin, je savourais de l'amour toute la paix.
Non! un ange me chassa comme du Paradis.
Et je fus condamné à vivre peu à peu les jours qui de toi m'éloignaient.

Au réfectoire. Je déteste l'abbé Pratt.
À le voir se promener à petits pas orgueilleux, la tête haute,
le torse bombé, je lui aurais crié:
- Imbécile! à 15 ans tu ne possédais pas le tiers de ma sagesse.
  Mais quand j'aurai ton âge, tu devras baisser la tête devant moi.

Dans les rangs, je déteste me mettre en rang, Louis-Pierre me précédait de deux gars.
Il s'arrêta pour regarder à une fenêtre, les laissa passer:
il voulait sans doute me parler.
Toute la journée je lui avais été volontairement indifférent.
Je répondais brièvement, froidement à ses questions.
Je le fuyais.
Je le surpris plusieurs fois à m'épier.
Mon attitude le déconcertait.
Aussi s'efforçait-il de m'être agréable.

La journée fut mélancolique. J'ai promené mon air *philosophe*.
Je passe mes études à écrire.
J'ai beaucoup d'étude. Mais non la volonté de les accomplir.
Dieu veut-il m'éprouver par des insuccès scolaires?
Comme ça va là, il n'aura pas de misère!

Quand, le soir, je me promène seul,
aux regards curieux qui épient ma marche solitaire je crierais, en larmes:
- Bourreaux, laissez-moi vivre!
J'admets: la vraie, la seule religion, c'est la religion catholique.
Car j'ai peur de devenir hérétique, de pousser trop loin mon incursion.
J'ai beau discuter religion avec Louis-Pierre, ma paresse, mon orgueil
me retiennent impuissant.
La religion, c'est le drame de ma vie.

Un rien suffit à émouvoir les braves gens.

Je suis coincé entre deux mondes fermés.
Entre deux portes closes.
Tel le maringouin blessé, je pique vers le sol mortel.
Ah! si le vent me portait, me portait jusqu'au-dessus des nuages
pour guérir ma plaie au soleil! Pour y brûler mes frissons.

Depuis quelques jours j'ai une drôle de sensation:
je trouve la femme inférieure.
Je n'aime pourtant pas la ridiculiser malgré mon sensualisme.
Je me dis si je me marie, je jouirai du corps de ma femme
à condition de ne pas la faire souffrir.
Je veux aimer et être aimé.
La sensibilité de la femme l'abaisse à mes yeux, sa force me fait sourire,
son corps me charme,
pour moi, depuis un jour, c'est ça une femme.
Si elle est orgueilleuse, je trouve cela très laid, je la méprise.
Si elle est lutteuse, elle me dégoûte.
Si elle est laide, elle me laisse indifférent.
Si elle est bonne malgré sa laideur, je l'aimerais.
Si elle est insensible, je la déteste.
Femme, souviens-toi dans ta prétention,
que tu n'as été longtemps qu'une esclave.
Voilà par quoi les antiques t'apprennent la nécessité de ton humilité.
Que cela même te rappelle à l'humilité.

Cet après-midi au parloir, maman m'a annoncé
la rentrée de Gilbert Caron, frère de Denise, l'année suivante.
J'ai eu le goût de tout reprendre mes organisations
afin de paraître grand aux yeux de sa soeur.
Pour qu'il le dise chez eux et surtout pour que Denise le sache
et puisse m'admirer.
C'est une femme qui me donne de l'ambition, mais d'autres femmes,
par leur corps, me l'enlèvent.
La femme est puissante: elle tire ou elle pousse.

Louis-Pierre loin de moi, la vie me paraît affreuse, grise et monotone.
C'est mon seul ami (véritable) et je veux le laisser.
Je crois que ce sera impossible.
Je le cherche dans la foule, je l'espère à son insu, je subis son influence
malgré moi.
Je me suis confié à lui, c'est comme si je lui avais donné
une partie de mon âme.
Je ne veux pas perdre même une parcelle de mon âme.
J'essaie de me contrôler, de ne plus le regarder, c'est très dur.
Aujourd'hui la vie m'a paru triste: j'avais besoin de me confier, de parler,
mais je ne voulais pas.

Après le souper, j'ai été me promener aux frontières de la cour.
Le ciel était d'un gris dilué, métallique.
L'air sentait bon l'herbe mouillée.
Alors moi l'orgueilleux, le sensuel, la nature me montra sa vraie
personnalité: Dieu n'apparaît plus aux hommes avec son corps de chair.
Il a choisi un corps plus vaste, la nature.
Des frissons me gelaient les bras, les épaules, les omoplates.
Pareil à des mains, le froid glissait jusqu'à mes coudes,
me reprenait aux épaules soudain au moindre mouvement
comme s'il eut craint ma fuite, me caressait le dos.
Non! ne dites pas un frisson!
Non ce sont des mains avec des doigts amoureux.
J'aime la nature, mais sans l'adorer.

Eh bien! ce soir j'ai goûté une caresse, une caresse inconnue de la nature, une effusion d'âme à âme.
Dieu m'appelait.
J'étais triste, désespéré même.
Il n'a pas attendu mon premier pas, il a couru à moi,
m'a pris dans ses bras: mais je me suis obstiné à ne pas l'embrasser.

Derrière le cimetière, j'écoutais les étourneaux, les mouettes, les pinsons.
Les intervalles silencieux intercalés dans leur mélodie n'ennuyaient pas comme ceux des orchestres.
Je m'efforçais d'oublier la musique fictive du haut-parleur.
J'étais entre deux mondes: je jetais des coups d'oeil
pour voir arriver Louis-Pierre, mais je désirais et craignais sa venue.
Je ne voulais pas entendre la musique, les voix.
Je désirais me voir face à face avec la nature, mais je craignais
la réalisation: il me semble que je me suis mis à courir comme un fou
par peur: car j'aurais été seul devant Dieu et je ne voulais pas de lui.
Je désirais connaître la femme de mes rêves, la caresser, l'aimer
mais je craignais ma déception: j'aurais eu peur de la voir.

Les haut-parleurs se taisaient.
Seul le chant des oiseaux, pur et mélodieux, m'appelait.
J'aurais voulu courir dans ce monde de perfection.
Une musique un peu énervante, joyeuse, ressuscitait les haut-parleurs.
J'aurais voulu courir les clubs, vivre dans la gloire, la richesse, la luxure.
Je n'entendais presque plus les oiseaux: la musique était plus forte,
me paraissait plus vivante.
Mais elle baissait tout à coup, et les oiseaux chantaient encore.
Depuis quatre mois, mon âme restait indécise entre deux choses:
le monde et Dieu.
Je désirais et je craignais.

J'ai beau vouloir, ma passion est devenue une habitude.
Mes «actions complètes» (masturbations avec éjaculation) m'enchaînent
au point de m'aveugler, de me faire crier.

Je ne peux plus rien faire sans que ma passion me le dicte.
Je suis esclave.
Je me rappelle de m'être déjà fait sortir de là, il y a deux ans,
pendant mes années de sainteté.
Seule une puissance surnaturelle peut me sauver
et c'est la puissance de Dieu, la grâce.

12 mai 1958

Près du cimetière.
On est loin.
J'ai essayé de me promener seul avec Louis-Pierre Sédillot, sans Sicard.
J'ai réussi.
Nous parlions banalement.
Nous nous sommes tus un bout de temps.
J'en profitai pour lui poser une question qui me chatouillait.
- Je veux te poser la même question que celui que tu adores: qui dit-on que je suis?

Il hésita, rougit, émettait de petits sons, des eh, des hum d'hésitation.
Je lui demandai:
- Et toi que penses-tu de moi?

Il finit par me dire je ne sais pas, qu'il n'y avait jamais pensé.
Je lui dis qu'il n'avait pas la phrase nécessaire
mais qu'il savait sans pouvoir s'exprimer.
- Ton état d'âme envers moi est dur à exprimer parce qu'il est bon.

Je lui ai dit ce que j'avais voulu faire: le quitter.
Pour la première fois, il me confia son état d'âme:
en Éléments il voulait faire un saint; il vivait presque comme un saint.
En Syntaxe et Méthode, il avait laissé cette ferveur.
Il essayait et espérait un retour.
Et ma mauvaise vie l'avait reparti.
Il avait dit dans l'avant-midi que depuis 2 jours il avait le goût d'étudier.
Explication: le goût de prier lui était revenu, le goût de devenir un saint.
Je lui recontai l'histoire de Denise Caron.
Et que je l'avais aidée à aller à Dieu.

(J'en veux à Dieu de prendre mes amis, mais c'est moi qui lui envoie).
J'ai eu le goût de revenir à la religion, de partir avec lui,
d'aller deux saints amis, la main dans la main.
Je lui dis que maman et mon directeur Huet m'avaient conseillé
de quitter Denise Caron.
Mais c'est pendant les dernières grandes vacances
que j'ai essayé un peu de quitter la religion.
Mais sitôt que Denise faisait mal, je lui reprochais, comme un saint.
À ma question, il répliqua qu'il priait pour moi.
À la messe, communion, classe, partout.
Il voulait lire vie de Ste-Monique.
Je lui dis que je connaissais ce que c'est de prier pour quelqu'un
qu'on voit: on l'observe pour voir en lui un changement.
Timide, il m'avoua m'épier. Je connaissais les réactions d'un saint.
Sa prière me rappelait à lui souvent.
L'amitié, c'est penser à l'ami le plus souvent.
L'amitié se mesure à l'obstination de l'ami dans notre imagination.
Je lui ai dit ce qui m'avait fait l'abandonner hier.
Ceux qu'on prend pour modèles, s'ils manquent, nous déçoivent,
nous scandalisent.
Pitre l'année dernière j'admirais sa bonté.
Cette année il est devenu orgueilleux, nonchalant:
ça déçoit mon admiration de l'année passée.
C'est pour ça que le monde aime avoir des milliers d'amis, danser, boire,
ils ne se confient pas les uns aux autres.
Ça leur évite une espèce de malaise.
Mais ils ne savent pas ce qu'ils perdent.
Après, il y avait comme un léger malaise entre nous, surtout de mon côté,
un malaise qui poussé par orgueil pouvait devenir séparation.
C'était comme la femme et l'homme qui après le premier soir
de leur mariage sont un peu gênés par leur action antérieure,
malgré le grand plaisir. (Pour nous le soulagement).
En classe j'aurais aimé pouvoir continuer la conversation,
lui expliquer plus en détail mon drame.
La parole est faite pour unir les hommes.

Je lui ai dit:
- Je sais ce que c'est de prier pour un autre qu'on peut voir:
  on prie tout en observant le gars, on est déçu de ses mauvaises actions,
  un rien qui peut insinuer sa non-conversion nous déçoit, on prie,
  on demande à Dieu d'aller plus vite.
Je lui ai dit:
- Pour toi aussi c'est pareil, tu pries et tu m'observes...
Gêné, timide, il dut avouer.
(N'est-ce pas ça l'amour, s'intéresser aux actes, à la vie d'un autre:
la prière est le meilleur ciment de l'amitié).
Je me souviens la misère eue en ces années de sainteté
d'avoir peiné sur le fait de subir les taquineries et coups des autres.
Si l'on me cachait mon livre, j'étais prêt à m'enrager.
Si l'on ôtait mon mica, je m'en faisais.
Pourquoi. Ils me le rendront.
Aujourd'hui, je suis devant ça.
Quand je suis fatigué, je lui ordonne posément mais dur de me le redonner.
D'autres fois, ça me fait rien.
Mais le mérite du catholicisme, c'est qu'il demande de sourire toujours,
même et surtout quand ça nous fait du mal.
C'est pour cela que c'est dur.

Je cherchais un être capable de penser à moi aussi sinon plus souvent
que moi je pense à lui.
Mon rêve s'est réalisé. J'ai Louis-Pierre Sédillot.
Je ne suis pas plus heureux, car pour découvrir son amitié
j'ai dû lâcher toutes les autres.
Tout ça depuis le jour où j'ai décidé de fuir aux USA.
Quand on aime quelqu'un on endure pour lui plaire, on se prive,
on souffre, mais toujours dans l'espoir qu'un jour
l'aimé s'aperçoive de cette souffrance et nous aime davantage.
Pour Dieu, l'homme doit agir de même il souffre, mais Dieu l'apprend
et lui donnera son amour, son ciel.

8h.15
Je ne peux plus étudier. Je suis dégoûté.
À 6h.30 jusqu'à 7h. je me suis promené avec Louis-Pierre.
J'en suis venu à cette question:
- Aimes-tu les conversations comme celle d'il y a une heure?
Il répondit de sa voix confiante et franche:
- Oui, c'est celles que je préfère.
Je lui demandai s'il était fatigué, il me répondit:
- Ce matin oui, mais ce soir moins.
Je continuai:
- Pourtant tu ne pratiques pas tes théories, la charité. Ce soir à table.
Si l'on te taquine tu dis: «Ah bon!» d'un ton étiré et agacé.
Tu sais j'ai dit à ton frère de ne pas être indépendant, de se faire des amis.
Toi aussi fais-toi en. Aimes-tu la solitude, savoir qu'on rit de toi
quand tu te promènes seul? (Il ne répond pas). Les gars en viennent
toujours à jouer des coups à ceux qu'ils détestent ou méprisent. Non! fais
pas comme moi. Moi ça ne me fait rien. Je suis plus fort. J'ai de la langue.

Le père Brien (Yvon) nous demande d'un air dédaigneux si nous voulions
faire des sentiers sur cette partie du gazon en face du cimetière.
Je lui répliquai carrément et dur:
- Faites-vous en pas, on s'en ira avant.
C'était souvent mon attitude envers les prêtres. Je les détestais par bout.
Peu après nous sommes allés nous promener plus loin.
Il me dit:
- On ne peut pas devenir un saint sans aide.
C'était vrai mais je lui répondis:
- Même si je ne t'aide pas comme tu voudrais, tu peux. Ce sera plus dur,
ce sera une plus belle prière pour m'attirer à Dieu, pour assommer
mon orgueil. Je ne parlerai plus de mes doutes, je douterai encore mais
sans t'en parler. Tu ne m'aides pas beaucoup à résoudre mes questions,
je ne fais que t'embêter: peut-être un jour ça te nuirait. Quand tu auras
des conseils à me demander, des suggestions pour surpasser tel ou tel
obstacle vient me voir. Tu trouveras quelqu'un qui ne te trompera pas.
J'ai déjà été un saint.

Il me répondit:
- J'ai confiance en toi.
Je lui avouai que j'avais rêvé de trouver un saint au collège
pour parler avec lui de Dieu, du ciel et que je croyais en avoir trouvé un.
Il me dit que lui aussi en Éléments il avait rêvé comme ça.
Je suis entré pour la séance.
Il est allé jouer au ballon-volant.
Je l'avais touché: ses yeux étaient rouges.

DURANT LA SOIRÉE.
Mais, je m'aperçus dans la soirée que ce contact me serait fatal.
Louis-Pierre, en l'aidant, je reniais mes principes et je revenais à Dieu.
Je décidai donc de le fuir sans qu'il s'en aperçoive.
De lui parler, lui sourire.
Ne pas lui dire que je voulais le quitter.
Ne plus me promener seul avec lui, ni manger.
J'irai jouer, étudier ma scéance.
J'essayerai de me tenir plus en groupe: chose encore facile:
personne ne connaît mes intentions, mes sentiments, à part Louis-Pierre.
Je lirai avant les repas ou me tiendrai en groupe.
J'éviterai son regard interrogateur.
Si je ne veux pas tomber, cela doit être observé.

PROGRAMME.
- froid avec Louis-Pierre.
- toujours avoir un sourire mélancolique, vague. (sourire à tous).
- parler d'une voix modulée et douce.
- ne pas tendre au catholicisme.
- faire plusieurs amis, pas de préféré.
- aimer la solitude.
- écrire.
- étudier histoire (Église. Universelle).
- étudier classe.

DEVOIR.

Le jardinier inconstant (mon père).
Sept heures.
Le bureaucrate se lève.
C'est samedi.
Sa femme avait été avertie de lui préparer le déjeuner pour cette heure-là.
Il déjeune à la course, enfile ses vieux pantalons, et sort.
Sa bêche et son râteau sont accrochés dans le garage.
Pour se donner l'air jardinier,
il se flanque une vieille calotte de peinture sur la tête.
Il se regarde et sourit.
Sous un soleil engourdi, il commence sa journée.
Deux boites de fleurs attendent une terre bêchée.
Les pelouses doivent être tondues.
Notre homme s'ajoute de l'ouvrage:
- Faudra bien sarcler. Oh, regarde-moi donc les haies!
Ses lèvres se contractent, ses sourcils s'abaissent, le voilà à l'ouvrage.
Déjà 11 heures!
La bêche déchiquette les joues de la terre avec une vitesse affolante.
Le gazon est coupé et raclé.
L'ouvrier ne se permet même pas un coup d'oeil.
Il dîne sur le bout de sa chaise.
L'après-midi achève.
Les Saint-Joseph restent à planter.
À chaque plantation, il se lève, recule de deux pas,
puis replonge dans la boite à fleurs.
Ouf! il a fini.

Son garçon devra rentrer les outils.
Le père est déjà au lit, le pauvre.

13 mai 1958

À mon levé, le ciel était couvert mais clair.
À 8h.15 les jeux de golf étaient surpeuplés.
J'allai faire un tour.
Je ne suis pas gêné avec la foule.
L'orgueil me dégêne.
Je me fous des autres.
Le petit Bourin (pas mon cousin) jouait.
C'est le nono d'Éléments, la chemise toujours sortie, les verres
de ses lunettes presque collés à ses paupières tant elles sont proches,
des dents comme une clôture après un ouragan.
Quand il marche, on croit qu'il va tomber tant il plie les genoux.
Ses épaules sont renfoncées.
Quand on lui parle, il se cante à droite la main droite sur la hanche,
il prend un air sérieux malgré sa voix pâteuse.
Ses cheveux sont rétifs, en un mot il n'est pas fin.
Il jouait, nous faisait tous rire tant il était nono.
Il riait lui aussi, il frappait la balle les jambes écartillées,
tenant le bâton d'une seule main (droite) et sans mesurer, ni regarder,
frappait de toutes ses forces.
Un carré de gazon levait à chaque tentative.
Il réussissait à faire ses trous en le triple des coups de son adversaire.

Louis-Pierre était là et comme d'habitude commença à me parler en ami.
Mais je lui répondais froidement sans même le regarder.
Pendant qu'il observait le jeu, je m'enfuis trouver Gingras
qui était avec des amis, je les connaissais, pour rire m'offre une cigarette,
j'en prends une, nous rions des golfeux.
Par malheur il tomba une averse faible.

10h30.
Pourvu que je puisse aller en ville pour me faire tailler un habit!
J'avais une idée qui germait au fond de ma tête: m'acheter
une petite revue, format de poche pour l'emporter au collège
pour rassasier mes appétits charnels.
Mais la pluie cessa vite.
J'eus mon congé malgré que ce n'était pas notre jour.
C'était mardi.
Nous, nous sortions le jeudi avec très fortes raisons seulement.
Le père Péloquin m'embarqua jusque sur la rue Richelieu.
J'attendis fin après-midi pour acheter mon habit.
Je me cherchai un magasin pour mes journaux.
Après avoir fait deux fois la grande rue sans entrer nulle part,
je vis un magasin rue St-Jacques.
C'était un magasin où l'on vend que des magazines
et aussi tenant fonction de restaurant.
J'entrai.
Une femme laide, grosse, d'aspect sévère travaillait dans le fond.
Un vieil homme regardait les livres.
Je fouillai et trouvai ce que je voulais: j'achetai sans aucune crainte.
J'avais d'abord craint, comme c'était partout pareil, de me trouver en face
d'une jeune fille, jolie, et qui m'aurait regardé dans les yeux.
Je ne sais pourquoi mais j'aurais eu peur de lui manquer de respect.
Je serais devenu nerveux et mal à l'aise.
Quand je sais qu'on me connaît, comme à tel endroit (St-Lambert),
je n'y vais pas.
Je sortis pour me chercher un endroit pour contempler mon achat.
L'endroit magnifique se présenta, sous un pont.
Personne ne me voyait.
Je scrutai mon livre et après avoir commis mon action complète, las,
je mis mon livre en poche et partis.
J'avais craint d'être surpris.
C'est monstrueux mon agissement.
Je commençais à le constater.
Tous ces germes de vie qui s'évaporaient.

Je me promenai et me dirigeai vers le collège militaire
avec l'intention de saluer mon cousin.
Dans un parc: personne sauf deux vagabonds.
L'un présentait une grosse bouteille à l'autre
et alors que l'autre buvait , il lui tapait sur l'épaule.
Je croyais l'entendre dire:
- Bois, ça te fera du bien.
Dans le village militaire (peu de maisons), je vis une femme
qui travaillait son parterre, jolie et jeune.
Je me demande si les deux «trims» étaient mariés.
Partout où je vais, quand je rencontre un inconnu,
je me demande ce qu'il fait, ce qu'il est, j'imagine sa vie.
S'il est joyeux, souriant, riche, je l'oublis vite, je le regarde à peine.
Mais un «trim», un pauvre, un balayeur, une vieille femme, une belle
jeune fille, tous ces gens qui paraissent malheureux ou qui me charment,
je leur donne un rôle dans mon rêve, je les aime,
je voudrais qu'ils soient heureux.
Je n'ai pas été voir Jacques Fournier, j'ai recommis ma faute dans un lieu
tranquille et, dégoûté, las, fatigué, j'ai jeté mon livre en gardant seulement
un portrait: un visage: cette fille grassette me rappelait vaguement Denise,
des lèvres magnifiques, des beaux cheveux, des traits doux.
Ce dont je rêvais, c'est une femme jolie, comme celle-là, intelligente
et sainte en plus (femme de mes rêves) qui viendrait m'offrir sa beauté
pour me plaire, rouge, gênée mais sincère.
Pas l'oeil moqueur, ni la femme qui fait courir pour jouer avec elle
comme un chien avec une chienne.
Pour la femme de mes rêves, j'aurais renoncé à son offrande
pour lui montrer que c'est son âme que je préfère.
Mais je me décourageais à la pensée de ma passion
et que pour la nourrir je devrais renoncer à ce rêve, et partis.
C'était un endroit tranquille, oiseaux chantaient, ça sentait bon.
Ma faute m'aveuglait, mais ensuite me bouleversait.
Sur le chemin de sortie (village militaire) j'aperçus une école protestante.
C'était la récréation.
Les petites filles dansaient à la corde.

Elles paraissaient si souples.
Les unes criaient, d'autres s'amassaient en groupes pour danser,
une autre dansait toute seule dans son coin.
J'aurais traversé leur demander troublé, inquiet, une ride au front:
- Que serez-vous demain?

Je trouvai un habit à mon goût.
Je retournai au collège.
C'est alors que je me suis réjoui d'avoir un toit, de la nourriture,
un ami parfait: Louis-Pierre Sédillot.
Pour mon bien, le collège diminuait mes jouissances, mes fautes.
J'étais heureux de revenir.
Je m'arrêtai pourtant à la gare pour y cueillir un horaire.
Je n'avais pourtant pas le goût d'aller aux USA.
J'avais fumé, (pas de restaurant), pas chanceux, rencontré 3 pères de suite,
caché cigarette.
Le quatrième, père Brien, ne cache pas, je m'étais raisonné.
Il m'a dit en passant:
- C'est comme ça qu'on te prend!
En revenant, passant sous des arbres d'un vert jaune
et près de ces parterres qui me rappelaient St-Lambert avec leurs parfums,
leur tranquillité, leurs maisons jolies, propres et riches.
J'aurais aimé retourner à Dieu mais je me ressaisis et continuai ma route...

Au collège, l'odeur de la bâtisse, les cris, la foule, les pères,
tout m'enleva ma joie.
Je ne comprenais plus le privilège d'être protégé par le règlement,
et non plus d'être aimé par un ami parfait, sincère.
Je restai le même avec Sédillot.
Sauf je ne pus me retenir à 4h.15 (arrivée 4h)
je lui dis 2 ou 3 mots amicaux.
J'étais moins froid.
Je suivais et je suivrai le règlement du 12.

14 mai 1958

C'était toujours la même chose avec Louis-Pierre.
Je me promenais avec lui, parlais tendrement.
En classe je me reprochais les paroles dites, j'avais peur d'être trahi.
Je me répétais: «Je vais me taire et être froid avec lui».
C'était toujours le même cycle sans aucun terme:
j'étais pris dans une roue.
Pourtant il était le meilleur ami qu'on puisse rencontrer,
mais il ne répondait pas assez à mon rêve.

De plus en plus je place mes rêves dans la femme,
même si je lève beaucoup d'opposition.
J'attends (je suis forcé) et j'espère.

Je changeais si vite parce qu'à le mener à la sainteté je m'y menais aussi.
Je reniai mon orgueil, mes théories (jouir en égoïste).
Je revenais pensant passer à travers mais le goût de me convertir
et de marcher à deux (saints) vers le Seigneur me reprenait.
Alors je le quittais.
C'est la raison la plus forte et la plus véritable.

Comme les amoureux abandonnent presque leurs amis à leur mariage,
de même l'homme oubliera les autres hommes à son mariage avec Dieu.
L'homme a déjà eu l'expérience d'abandonner ses amis.
Qu'il se prépare avec sa femme à rencontrer Dieu, tous les deux.

Pendant la messe je lisais de bons livres parlant de l'amour le plus pur
et j'aurais voulu voir mon épouse assise sur mes genoux,
comme un enfant qu'on instruit, et lisant avec moi ces lignes merveilleuses
et voulant en suivre la leçon comme moi.
J'aurais aimé avoir une sainte, la protéger, l'aimer, la gâter, la respecter.
Mais j'avais peur de moi, je craignais la faiblesse de ma volonté.
Aujourd'hui las des plaisirs qui me dégoûtent, je veux arriver à tout ça,
j'ai un peu confiance en moi.

Mais demain, guidé par mes passions, sensualité, orgueil, égoïsme,
je lui manquerai peut-être de respect, mon orgueil lui ferait payer cher
une moindre erreur: je lui serais froid comme à Louis-Pierre,
je ne la gâterais pas; j'aurais de la peine
mais mon orgueil supporterait cela au lieu de se soumettre.
Je l'aurais moins protégée, je sais que je lui aurais envoyé de malicieuses
«craques» parfois, je l'aurais peut-être aimée comme l'amoureux
qui a perdu sa «blonde», seule une sainte peut supporter mon caractère:
je veux de la perfection; à la perfection je réponds par l'amour etc...
je suis doux, très bon même.
Mais la moindre imperfection me fâche: car j'ai aimé Dieu, le plus parfait
des êtres, (il ne m'a pas déçu), et l'ayant quitté je veux trouver
sinon aussi parfait, le plus parfait qu'on trouve sur terre.
Je suis jaloux et égoïste: Louis-Pierre, j'épie parfois ses mouvements,
s'il semble s'intéresser à un autre, je ne lui dis pas,
mais je suis prêt à ne plus le voir:
(j'ai tort, il pratique sa charité en conversant avec tout le monde).
Je rêve de quelqu'un qui ne cesse de penser à moi.

Sédillot suit mes conseils: je lui ai dit de ne pas faire comme moi,
de se faire des amis.
Il se promène comme dans ma théorie de saint. Il sourit, parle à tous.
Ses yeux depuis ce jour brillent davantage, il me semble son visage
beauté surnaturelle.
Je ne souffre pas comme avant de le voir parler aux autres:
c'est moi qui l'ai conseillé: en m'obéissant il me prouve son amour,
sa confiance.
Je lui ai conseillé de prier pour sa femme au cas, s'il ne devenait pas
prêtre: il a dit:
- Tu me l'as déjà dit, depuis ce temps je le fais.
Ce temps devait être l'année passée.
Je reste toujours son meilleur ami.
Il m'a dit qu'en Éléments, ses journées étaient celles d'un saint,
mais en Syntaxe jusqu'à ce dernier jour il avait été beaucoup moins pieux,
moins joyeux.

Aujourd'hui tout a changé, ça va mieux, ses yeux brillent. Un saint.
Ordinairement, ce que j'écris, sauf les traits trop personnels,
je répète tout ça à Louis-Pierre sans lui dire que je l'ai écrit.
Je me désespère en pensant à une femme.
Je veux l'amour le plus beau, le plus parfait, mais mon âme
n'est pas pure, ne comprend pas l'âme innocente, et cela me rend triste.
Pourquoi après conversation avec Louis-Pierre, je suis triste
et je veux le quitter pour aller jouir ailleurs.
Je ne comprends pas mon âme.
Et pour la comprendre, il faudrait toute la connaître.
Or Louis-Pierre ne me connaît que partiellement.
Jolivet en sait plus, mais je ne vais (il m'appelle) le voir
qu'une fois le mois.
Mon âme est une nuit si noire qu'en s'étendant dans d'autres âmes
pour se faire comprendre, elle ne réussit qu'à s'agrandir.

Aujourd'hui j'ai eu l'idée de révéler à Louis-Pierre
ce qu'est un saint d'après mon expérience:
1.
En classe, il suit, il suit, si on lui pose une question (ami) il ne répond pas
fortement, tout bas, le sourire tendu et discret sur les lèvres; si on le punit,
si c'est ou non sa faute, il hausse la tête et prie.
2.
En récréation: il va de groupe en groupe, sourit à tous,
si influent réprime mauvaises farces.
Il peut avoir un ami préféré, mais doit être l'ami de tous et se tenir
en groupe pour déverser sa sainteté non seulement dans son ami,
mais dans une foule qui le mérite autant.
3.
Chapelle, il prie pieusement, livre de messe à la main, va communier,
après la tête dans les mains, les yeux fermés il adore et remercie son Dieu.
Confesse une fois la semaine.

4.
Partout, il prie sans le laisser voir.
En silence dans un corridor, n'importe où, offrir sa vie, chaque pas à Dieu, sa journée, lui dire qu'on l'aime et l'adore.
Après une grande dévotion à sa sainte Mère. Ne parler qu'à elle.
Elle est la seule capable de tout devant le seigneur.

J'ai étudié la moitié de l'étude.
Mais mon imagination, je revoyais ces femmes d'hier (Picture).
Autant mon âme était calme ce matin, autant ma passion se débat ce soir.
J'ai cessé d'étudier pour écrire: je n'avais rien d'autre à faire
et faire de mauvais rêves sans actions, ni regards, ça n'a plus de saveur.
Arrivé au dortoir, pendant ma douche, j'ai dit au diable
(depuis longtemps ça m'avait déjà tenté, mais peur, orgueil):
- Je te donne mon âme à condition que tu me donnes la force de continuer de jouir, que tu me donnes la gloire, la richesse, des femmes. Propose-moi ce que tu veux me donner, ce soir, dans un rêve. Si tu refuses, ne m'écoutes pas, fais attention, Dieu me prendra et tu perdras des milliers d'âmes
avec moi, je te les volerai pour Dieu.

Je ne l'ai pas suivi ce règlement du 12.
J'ai été très intime avec Louis-Pierre.
Plus les récréations, les discussions me paraissent douces,
plus en classe l'arrêt me semble amer.
Il est à côté de moi en classe (à gauche, fenêtre à ma droite)
personne derrière, Paradis devant.

J'ai 15 ans. J'aurai 16 le 31 du mois.
Je mesure 5'8, pèse 125 livres et ma taille est 30 pouces.

15 mai 1958

Boyer a changé de place avec Sédillot et Sédillot avec Boyer.
Je suis content, lui aussi.
La première classe je dus me retenir pour ne pas faire le fou:
un faux rire paraissait sur nos lèvres.
(Ma théorie: les clowns sont des gens qui sont payés pour faire rire
les autres. Si je fais rire les autres je deviens le clown de la classe
et «clown» ne répond pas à mon ambition).
Pourquoi je fuis Louis-Pierre.
1. Il n'a pas mes idées.
2. Il ne répond pas au complet à ce que je veux en fait d'amour.
Je veux tout, tout de suite. Je dédaigne ces amitiés vagues.
3. Je ne peux discuter avec lui, j'en sais beaucoup plus que lui.

Pourquoi a-t-on de la peine lorsqu'un ami nous quitte sans brusquerie:
parce qu'à l'ami on a donné une partie de son âme.
S'il ne l'a pas rejeté, il l'emporte avec lui.
(Avec brusquerie, il semble rejeter notre âme, casser la tige).

Mon goût malgré sainteté de goûter le monde et j'ai écouté cette voix
et j'ai compris mon erreur.

J'aime observer les amoureux.
Je les envie.
Mais j'ai peur d'être amoureux.
Déçu.
Je veux plaire femme, faire rire, rendre heureuse, sortir, chasse, pêche.

Raymond Gauthier dit pas étudier.
Étudie comme un fou, partout, le matin dans les rangs.

Nous sommes oiseaux en cage.

Paix à espérer que je retourne à Dieu mais mon but: argent, femme, gloire.

Ma folie de la belle littérature, ma hâte de savoir.

Ce qui m'attire chez Louis-Pierre: sa bonté.
Les autres, farces vulgaires.

Je rêve d'avoir rente pour pouvoir écrire plus.

Mon goût de chercher vérité comme Saint-Ignace, hors de Église.

Meunier pour se faire aimer, patient. Est-ce bon?

Effets des classes religion + lecture sur mon âme: goût de reprendre.
Louis-Pierre, union secrète, il espère que je changerai.

Papa critique, fait rien.
J'ai peur faire pareil.
Papa regarde souvent chez le voisin.

On préfère ceux qui ont nos idées.

Je me suis fié à trouver une sainte Monique dans ma vie,
mais me suis-je trompé?
J'ai ma mère, Denise, ma grand-mère, Louis-Pierre: mais dans ceux-là
qui se nomme Sainte Monique.

Au collège, la JEC marche mal parce que les dirigeants
ne s'intéressent pas assez aux autres gars.
Dans l'Église, c'est pareil: je déteste ces curés
qui ne pensent qu'à leur auto et restent enfermés dans leur presbytère,
ne veulent pas voir les gens!
Ah! les chiens. Ils portent la majeure partie des déconversions sur leur dos.
Je les maudis.
Comme ceux qui font gagner leur université, leur pays dans les sports
sont applaudis et admirés, ainsi en sera-t-il au ciel
pour ceux qui auront fait gagner le ciel à beaucoup de gens.

L'orgueil soulève l'orgueil. L'amour soulève l'amour.

Je dis toujours j'abandonne Louis-Pierre mais quand il passe près de moi,
j'ai mon coeur qui s'affole.
Nous n'avons pas eu de conversation religieuse,
Louis-Pierre et moi aujourd'hui.
Jusqu'ici ma vie n'a été que ça:
vouloir ce que je n'ai pas, rejeter ce que je possède.
Et j'en possède des bonnes choses utiles à la vie: les parents,
assez d'argent, ami(s)...
Mais je rêve d'avoir une femme, pas pour calmer ma sensualité,
mais pour l'aimer, la chérir.
Tant d'amour se trouve emprisonné dans mon coeur.

J'ai remarqué Louis-Pierre aujourd'hui.
Il s'est rendu compte de ma froideur, de mon indifférence.
Je suis pourtant resté très froid.
Je suis très cruel, oui très cruel.
Plus on m'aime plus je suis cruel.
Est-ce parce qu'on l'a été envers moi.
Denise m'a fait souffrir: je l'aimais à la folie.
Dieu m'a aimé à la folie, je l'ai fait souffrir, je l'ai bafoué.
Louis-Pierre m'aime beaucoup, oui je le sais, je le torture.
Parfois je me demande si je ne prends pas plaisir à ce jeu:
si je ne veux pas le faire souffrir pour éprouver son amitié envers moi.
Je suis donc cruel.
Je le constate avec horreur.
J'ai espoir que demain, on lira ce que j'écris
afin qu'on ne fasse pas ce que je fais.

Je veux une épouse, un coeur pour me comprendre.
J'en veux une pour donner mon amour.
Je ne veux la donner (et j'en ai beaucoup)
qu'à quelqu'un qui ait pour moi l'amour que j'espère.

Je voudrais la voir m'offrir sa beauté, je lui remettrais son offrande sans y toucher.
Ça m'inspirerait un respect pour son corps.
Aujourd'hui ceux que je n'aime pas, ne connais pas, je ne vois que leur corps.
Ça mélange mon idée de la femme.

Je me rappelle celle qui a essayé de me vendre un habit.
Elle était gentille (vieille, âgée, assez grosse) sympathique,
elle m'aidait à parler anglais.
Mais l'habit était trop cher, je ne l'ai pas pris.
Elle regardait devant elle (dehors, vers la porte ouverte) l'air dur.
Le monde n'aime que ceux qui leur apportent de l'argent.
Ça m'avait déçu.
C'était donc vrai: l'homme veut qu'on lui achète son sourire.

16 mai 1958

1h.
Mon seul ami, c'est le rêve.
Il répond à mes espérances.
Je demande trop pour la terre.
Louis-Pierre continue à espérer (pour les autres) mon retour.
Je lui ai dit:
- Quand froid avec toi, attends et espère.
Je ne veux plus de lui: il ne répond pas à mes désirs.
L'humain cherche à aller à celui qui l'aime.
Moi j'aime seulement si l'on m'aime à la folie, plus qu'à la folie.
On a de la misère à se séparer définitivement de quelqu'un qu'on a aimé, qui nous a aimés.
On se demande toujours si vraiment il ne nous aime plus,
parce que s'il nous aime on aimerait retourner à lui.

Le mystère des sentiments.
Pourquoi aime-t-on celui-là et sommes-nous portés à détester celui-là.

Si pendant que vous priez, on sourit en vous voyant,
ne regardez pas d'un air dur,
mais faites un sourire triste et bon à l'incroyant.

Je sais que les biens, les dons, les renseignements unissent les gens.
Voilà pourquoi je m'efforce à n'avoir besoin de rien emprunter.
Je cherche ailleurs ce que j'ai dans les mains.
Déjà la vie me semble brève.
J'ai le goût de jouir à l'excès: la vie est trop courte.
Voilà le pourquoi de mes excès.

Je l'aime Louis-Pierre.
J'ai peut-être le meilleur ami de toute l'école: plus on a, plus on veut
(notre aspiration à l'infini).
Je possède une partie de cet amour sacrificatoire.
Quand ceux que j'aime sont loin de moi, je les aime plus,
je les imagine mieux qu'ils sont.
À leur approche, presque toujours ils déçoivent mes rêves.
Je suis content quand je sens que quelqu'un suit mes conseils,
subit mon influence.

6h.30
C'est aussi tentant de se faire éclairer dans la nuit
qu'ombrager dans le jour ensoleillé.

Dons de la Poésie. Je n'ai plus la charité. J'ai la poésie.
Je ne juge personne, je les regarde faire, si une gifle je la note en souriant,
si beau geste, je note en admirant.
Je dis à ceux qui ne savent que critiquer les autres:
«Ah! qu'il fasse quoi que ce soit, pourvu qu'ils soient heureux».
Je suis original.
Avant les repas, je me promène retiré au fond de la salle un livre en main,
un crayon, parfois j'épie, je me cherche des idées, je rêve,
je médite mes lectures. Quand on m'en veut, on dit:
- C'est malheureux, on n'est pas aussi philosophe que toi.

Je n'ai pas de misère à sourire parce que je ne leur souris pas,
mais je ris d'eux tout bonnement comme ça tant ça m'amuse.
Je ne m'en fais pas.
Ce qui fait la bonté des saints.
Qui revient de voir sa «blonde», est la plupart du temps joyeux.
Le chrétien revenant de prier Dieu sourit à tous ceux que Dieu aime
(parlant à Dieu).
Plus il prie, plus il est avec Dieu, plus il lui est facile de sourire
(non pas de rire des autres comme je le fais).

Le silence.
J'ai, l'été dernier, dit à Denise Caron:
- Je ne veux plus marcher avec l'Église, je veux faire du bien
  tout de même, mais pas avec l'Église.
Je commençais à chanceler.
(En vacances, une fois tombé dans mon péché, je ne voulais plus
aller me confesser à un autre qu'à Huet et Huet était bien, bien loin.
Je commençais à m'endurcir).
Denise se taisait, le regard triste, elle aurait pu s'opposer
(ce que j'espérais), j'aurais pu me défendre, combattre et peut-être vaincre
ses arguments.
Mais ce silence me troublait, me faisait réfléchir.
Louis-Pierre quand je lui ai dit, expliqué mes idées, s'est tu aussi,
l'air triste: j'espérais une opposition pour le mater, pour me justifier,
car je me sentais en tort.
Il se taisait.
Ça me troublait ce silence, que contenait-il? une prière?
Était-il un trou par où s'écoule l'amitié?
C'était pareil avec Denise.
Ces deux chrétiens, faibles mais illuminés de foi, m'ont fait pleurer
par leur silence.
Leur parole, mâtée, n'aurait fait que m'enorgueillir
et peut-être les troubler.
J'épiais Louis-Pierre mais ne voulais jamais qu'il le sache.
Il m'épiait lui aussi (je l'ai surpris) comme ça pour me connaître mieux.

On s’aimait.
Mais l’orgueil nous séparait.
J’avais des «chums».
Mais des amis?
J’avais besoin d’être entouré et apprécié, admiré, je veux être influent,
mais maintenant j’ai l’impression d’avoir perdu
presque toute mon influence.
Pour moi, pas influent, être délaissé, c’est être seul.
Avant nous nous promenions toujours en bande.
Aujourd’hui je dois chercher, demander quelqu’un pour ne pas être seul.

Huet, directeur général, a appris que j’écrivais.
J’étais à table, il m’attendait où j’étais presque obligé de passer
pour ne pas détourner toute la table.
Je m’étais aperçu de son attente, il m’a dit:
- J’ai appris que tu écrivais.
Je dis:
- Qui vous a dit ça?
Il dit:
- Ça n’a pas d’importance.
Je le coupai et dit:
- Qui vous a dit ça?
demi-souriant et dédaigneux.
Il répondit:
- En tous cas, ne t’use pas là-dessus. Tu dois te rendre à la fin de l’année.
Je partis un sourire aux lèvres.
Il m’avertissait depuis Syntaxe.
Il me connaissait.
Je pense à tout lâcher pour le piano l’année prochaine.

Je reste seul.
J’admire la nature.
Je pense et je rêve.
Je cherche à m’affranchir de mon goût d’influencer.
Je veux aimer ma position.

Si quelqu'un m'aime je veux être sa raison de vivre, en bas de ça,
je le considère non comme ami intime, mais comme «chum».
Je veux que sur moi soient centrés ses regards, ses rêves, ses pas, ses dons, ses mains, etc...
Si moi qui ne donne rien en retour est si exigeant qu'est donc Dieu.?
Mais je suis drôlement fait.
Je veux m'éloigner du Christ mais me dire que je l'ai perdu pour toujours
ou m'apercevoir que je le fais ou si je ne pense pas à un retour à la sainteté,
je me décourage, je n'ai plus de raison de vivre.

9h.20
Je souffre.
J'ai plus que des milliers de gens.
Je suis un riche mécontent.
J'aime Louis-Pierre mais une chose me le fait fuir.
J'avais semé des grains de respect humain, à la file, l'un derrière l'autre.
Ces grains ont poussé, me voici en face d'une haie de fûts,
d'une chaîne d'orgueil.
Des voix adorables m'appellent derrière, je veux y aller,
je pleure sans bruit dans mon âme.
Je n'ai que mes dix doigts pour abattre ce rempart.
Louis-Pierre croit que je le méprise parce que je ne réponds pas.
Pourquoi répondre, je sais que c'est impossible d'abattre ces arbres.
Lui il n'a pas vu ce mur, il ne s'est aventuré,
timide et réagissant qu'un peu avant dans les buissons.
La forêt est bien loin, bien loin vers le couchant.
Qui me délivrera.
Qui me tendra la lime pour sortir de ma prison.
Moi je ne peux rien, je ne vois rien.
Il faut que d'autres âmes comme moi demandent au Christ de me chercher.

(*Lettre de maman*).
St-Lambert.
Bien cher Yvan.
Je t'envoie ta valise par Ned: peux-tu me retourner ton linge sale,
si non, par lui, par une occasion dimanche (M. Magee peut-être)
car comme je serai seule à la besogne, je préférais avoir ton linge
chaque semaine afin de pouvoir fournir.
Gertrude partira ce soir, le cas de sa mère est sérieux,
prions pour qu'elle puisse attendre le retour de Marie-Ange.
Nous avons aussitôt retourné le chèque pour ton habit: as-tu reçu l'habit?
Je t'envoie un dollar, voudrais-tu SVP demander à un prêtre
pour me dire une messe en l'honneur de la Ste-Vierge
pour le repos de l'âme de Sr Ste-Monique, le 24 mai, anniversaire
de la mort de ma tante Germaine, si impossible le 24, demande le 31.
Merci et baisers.
Je prie pour toi pour que le ciel t'éclaire dans tes examens.
Ta maman.

17 mai 1958

9h.40
Louis-Pierre m'a agacé avec Gilbert Caron.
Il me disait qu'il allait dire frère de Denise.
Je me suis fâché.
Je suis fâché.
J'attendais ça pour briser avec lui.
C'est peut-être qu'une crise de sa part.
Mais c'est une crise que je déteste.
Je ne lui parlerai plus, ni à son frère, je ne les agacerai même pas
pour me venger.
Ce sera pire pour lui, il ne connaîtra pas mes sentiments.
(C'est la pire souffrance).

Gilbert est venu.
Il était très content de me trouver.
Il portait un habit bleu-noir.
Je le trouvais beau, assez gras, les belles joues, pommettes saillantes bien arrondies, cheveux châtains.
Mais j'ai préféré sa bouche, petite, délicate pour un garçon.
Oh! qu'il ressemblait à Denise.
Voilà pourquoi je le promenais partout, parlait à tous mes «chums»: je voulais le choyer, tout lui montrer, comme si c'était Denise.
C'était le même sang à qui je m'étais confié, que j'avais aimé, c'était son frère.
Tous mes souvenirs me revenaient: lui avait confiance en moi, je m'en aperçus.
En lui je revoyais Denise.
Je lui montrai tous les jeux.
Il était un peu gêné avec les autres, il aimait mieux être seul avec moi.
Il trouvait la nourriture bonne, était gêné pour se changer au dortoir, je lui dis: sous robe de chambre.

Si drôle avec Louis-Pierre c'est qu'il avait vu mon âme à nu.
Et quand on sait que quelqu'un nous a vu nus, c'est gênant s'il ne parle pas, et ne fait pas assemblant de rien.
J'aime encore Denise: je m'en suis bien aperçu.
Mais pourquoi? pourquoi?...
On n'aime pas se faire voir nu.
Quand j'épiais Denise, je me cachais parce que je ne voulais pas lui montrer que je l'aimais, que je m'intéressais à elle.
Je m'imaginais les parloirs avec M. et Mme Caron.
Jocelyne, Gilbert, tous ceux qui aiment Denise.
Mais elle je ne crois pas la voir au parloir.
Mais j'espère trop.

10h.30
2 natures se bousculent en moi: j'aime et je rêve d'amour pur et parfait, je pratique la vie d'un débauché mais avec amertume.

Gilbert est venu passer son examen.
Les parents de Denise ont un léger froid pour moi.
Monsieur se réchauffe, elle est polie, mais pas beaucoup plus.

Nous sommes allés en pèlerinage à Notre-Dame-de-Lourdes St-Jean.
Louis-Pierre chercha à se mettre à côté de moi.
Malgré moi je dus répondre à ses questions,
je fus même très drôle pour lui, pour 2 avant, pour les 2 arrière.
Arrivé là-bas, petite église de 10 pieds avec un clocher aplati dessus.
Intérieur: les murs de sorte de bardeaux roses, plafond beige,
avec des poutres brunes en saillie.
Le sanctuaire cachait la pauvreté de ses murs
derrière des draperies de soie bleue.
Les statues y étaient placées comme dans la chambre d'une bonne vieille femme, un peu partout, ou avait tablette, place honorée pauvres fleurs, lampions = mélange pauvre: l'orgue électrique nous cassait les oreilles.
Méthode, nous étions tout au fond: l'église ressemblait
à une de ces bâtisses de missionnaires sur annales, basse, allongée, étirée, mur de chaux, aplatie, pauvre.
Il faisait chaud, la sueur coulait sur tous les fronts.
Je ne voyais du sanctuaire que le haut des tentures bleues, je voyais dos Paradis, Lavoie; tous 2 agenouillés sur prie-dieu très haut, rembourré; rongé: ah c'était pauvre.
Je remarquai un homme aux tempes blanches le haut gris,
agenouillé dans la foule, il épiait les prêtres, il semblait les admirer.
Au début de la messe on avait ouvert les fenêtres
(1ère fois depuis l'automne, dur à ouvrir).
Au début 2 petites pauvres étaient entrées dans la foule,
je les trouvais jolies, j'aurais pleuré tant elles m'émouvaient.
En revenant, voir les gens passer, cette femme qui surveillait
son déménagement, celle qui marchait petit dans bras en l'embrassant.
Je rêvais.
Je les aimais: je pouvais les aider, peut-être les protéger.
Tous très chaud, très fatigués rendu au collège.

À la communion, presque tous y sont allés, moi resté à ma place,
détaillé avec mépris les prêtres qui me jetait un coup d'oeil.
J'avais le goût de rire de tous ces fous.
Au début quand dans mon bout on s'est levé, (libre)
j'ai commencé à rougir, mais rechevauchant mon courage,
je me suis mis à observer église, gens, etc...

18 mai 1958

La biographie de saint Augustin me bouleverse, me trouble.
C'est de cette lecture qu'est née ma recherche de la vérité.
Je ne le dis qu'à moi.
Orgueil peut-être.

Lire la Bible ou des livres pieux, ça me trouble.
J'admire les gens à la vie droite.
J'aime et je rêve de suivre les enseignements,
les conseils donnés par les bons livres à morale.
Mais je me sens impuissant, je sais ne pas les suivre (conseils)
ça me peine.
J'aimerais et je rêve de les suivre mais chacun de mes pas
brise un de ces rêves et ça me fait mal.
Le seul remède c'est Dieu et je ne veux pas lui retourner.
Avec Bible, etc...
J'avais un but que je combattais «devenir un saint».
J'écrivais pour faire un roman oui,
mais aussi pour monter ma biographie de saint.
Sans cet espoir je me laisse aller.
Seule la charité m'aurait fait rendre l'amour à mes amis,
à ma femme plus tard, et la charité c'est Dieu.

2h.45.
La journée était très belle ce matin.
Le soleil, les oiseaux, les parfums.
Autour du cimetière, au fond de la cour, il y a une espèce de promenade en gazon, pas large: pas le droit d'y aller.
Mais quelques-uns y vont.
On n'est pas très sévère.
Derrière des buissons dans un large fossé.
Plein d'oiseaux, de chants, de parfums.
C'est là que je me promènerai maintenant qu'il y a plus la noirceur pour me recueillir.
À 1h. p.m. Louis-Pierre s'est promené avec moi.
J'étais indifférent.
Mais sa bonté, sa douceur m'amena à lui parler sérieusement.
Je lui demandai si je le faisais souffrir.
- Oui parfois, hier base-ball, ta conduite en général (indifférent).
Il m'a dit:
- Je ne sais pas si je fais assez pour être un saint, je prie beaucoup pour toi, j'aime que tu me parles comme ça.
Je lui ai dit que je me reprocherai de lui avoir encore parlé sérieusement parce que je me l'étais défendu, ça m'était mortel.
Je me suis ressaisi, j'abandonnerai Louis-Pierre.
À aucun homme (à part prêtre) je me suis tant dévoilé.
C'est peut-être pour ça que je veux le fuir, il m'agace, je pense que chacun de mes mouvements peut être interprété de cette façon ou de telle autre.
Je ne suis plus riche de mes secrets.
J'avais cette envie de lui passer la main dans les cheveux,
de le prendre par les épaules de lui dire:«je t'aime».
J'aimais Denise et je l'aimais.

J'ai rencontré Gingras comme ça,
nous nous sommes promenés toute la soirée.
Nous avons eu beaucoup de plaisir.
Louis-Pierre s'est promené avec Chicoine
après avoir été un petit moment seul.

Le pire c'est de se séparer sans explication,
sans s'être battu comme je faisais à Louis-Pierre.
Après une conversation très intime, j'ai été à l'étude.
Une heure après, j'étais redevenu froid et indifférent.
Il en souffrait, je crois m'en être aperçu
et il me l'a soufflé à une de mes questions.
Je me mets à penser que je ne suis pas seul à souffrir.
D'autres souffrent plus que moi, ils n'ont pas de Louis-Pierre, d'argent,
de voyage en Europe
(qui ne m'épate pas plus que ça: ennui de Denise.
Je veux une compagne.
Rien ne me satisfera, je serai content, mais pas heureux).
L'homme se convertit, se sent troublé dans un lieu resté solitaire:
il se sent tout petit, sans protection.
Dans les foules, il se croit puissant de l'aide de ses voisins,
même de ses ennemis.

4h.30
Je suis le beau fruit mûr, savoureux.
On me croit très droit, je suis un exemple parfois cité:
qui croquera trouvera un ver logé en maître dans mon coeur.
Les gens ne me croquent pas, Dieu me croquera.
Je le décevrai beaucoup.
Je me fiche des gens.
Je regarde la foule comme au passage on regarde un champ de foin.
Une pensée vit en moi quand je contemple la foule:
accusé qui t'a permis de juger.
J'ai aimé le Juge, je connais sa justice: je ne m'arrête plus à juger.
Je suis accusé.
Mon ange gardien sera mon avocat.
Dieu mon juge.
Je rêve dans la foule, comme on rêve avec le foin dans les champs.

9h.30
Une de mes raisons d'écrire, d'agir, c'est Denise, je veux
qu'elle lise mon roman, je veux qu'elle sache mes sentiments à son égard.
Et savoir son frère Gilbert au collège,
j'avais le goût de ne pas lâcher mes organisations.
J'espérais qu'il me vanterait chez lui, que Denise en aurait un écho.
Je voulais qu'elle entende parler de moi.
Tout ce que je fais, c'est toujours dans l'espoir de me faire regarder,
surtout admirer, aimer.
Je sais que Louis-Pierre m'épie.
Le soir au dortoir qui est en gradin, il est en face de moi.
La mode: réciter la prière soulevé dans son lit, presque assis.
Je n'ai pas mes lunettes, je ne vois pas ses yeux.
Mais je suis presque sûr qu'il épie mes lèvres, mes gestes, je fais exprès
pour ne pas faire mes signes de croix, pour marmotter à peine mes prières.
Je sais que ça le chagrine, je suis cruel.
Mais je me suis ressaisi.

Gilbert, comme tout le monde, au parloir, parlera de lui,
rarement et vaguement des autres.
Ce qui se passe au collège reste entre les murs du collège.
Denise ne saura donc rien de moi.

Seuls, les gens peuvent adorer, ou détester les chefs, les dirigeants.

Le premier amour du monde.
Mgr Sheen dit que les amoureux sont déçus après le mariage,
qu'il faut qu'ils combattent pour surpasser.
Je l'avais déjà lu mais là je le crois.
Je souffre déjà de savoir que je serai déçu et que je décevrai.
Je veux le parfait, je suis l'imparfait.
Je voudrais comme épouse
une femme à la soumission d'une de ces esclaves de l'ancien régime.

J'ai rencontré Gingras.
Il est toujours aussi emballé, fou, poète un peu,
amoureux de photographie, j'ai le goût d'imiter ses farces
et de me monter un album de photographies.
Un papier dépassait de mon gilet, il me l'ôta: c'étaient des notes,
des «aide-mémoire» pour écrire.
Il ne comprenait pas grand-chose.
Je faisais semblant de ne pas trop vouloir lui enlever
pour qu'il me le redonne.
Il lut fort: «Ligne de conduite: jouir puis convertir».
C'était ma règle.
Je lui mentis:
- Je lis la vie de saint Augustin: c'est le résumé de sa vie.
Nous avons fait de tout dans la soirée: marche, regarder base-ball,
assister à l'ouverture du golf, javelot.
Il fume 4 cigarettes en 30 minutes.
Le ciel était sombre, c'était comme une couche de gravelles
où se perdaient quelques éclats de marbre rose.
Ce matin ensoleillé, vaporeux, collant;
midi, bruine un peu, nuageux;
soir averses.
Nous nous réfugiâmes au préau.
L'averse était si forte qu'elle semblait éclairer le préau
d'une lueur argentée.
Le vent poussait la pluie jusqu'au mur sous la promenade avec colonne.
Les gars réfugiés là, la pluie s'envolant, arrosant,
se ruèrent dans le portique et près de la porte.
Sitôt finie, ruade pour avoir un coin de mur pour s'appuyer.
La pluie tombait presque en grêle, le temps était encore colleux,
l'eau semblait rebondir avant de retomber.
Ça faisait comme des vagues, des minces couches de glace au printemps
sur la neige autour des petits arbres, des foins.
Les glaces se mélangeaient, s'élevaient, glissaient, retombaient
poussées si vite par le vent que ça passait comme un éclair.

Les bois étaient devenus rougeauds avant d'éclater de vert.
Les buissons n'étaient plus rouges.
Les bourgeons ont éclaté.
En peu de temps, les feuilles ont sorti, ont grossi.
Maintenant les buissons de loin ressemblent à des touffes d'ouate verte, de mousse touffue.
Les vieilles branches noirâtres se sont cachées embellies de verdure, de parfums.
Ainsi en est-il pour l'âme.
Une fois les bourgeons éclatés, le péché effacé, affranchi, les vertus se développent vite, cachent le mal, s'ils savent accepter l'aide de la pluie, du soleil, de la terre (Dieu pour âme).
Le pécheur est aussi beau sa carcasse recouverte que les jeunes saints.
Mais moins ont péché plus les feuilles se développent vite.
Qui ne pêche pas, devient vert plus vite.
Il faut profiter du printemps pour se délivrer, car l'été vient et les bourgeons éclateront très rarement.
Le temps a passé. On a dit non!
Il ne faut pas trop attendre. Je connais le danger: pourtant j'attends.
À quoi bon décrire ses passions, des caractères, si ce n'est pour en tirer le bon, se perfectionner.

19 mai 1958

Classe de religion.

Si Dieu ne montre pas un peu du ciel sur la terre,
c'est qu'il ne veut pas qu'on l'aime que par intérêt.
Il veut qu'on lui fasse confiance, qu'on l'aime,
qu'on souffre pour lui-même, non pas seulement pour le ciel.
Comme des époux ils se réjouissent dans leurs biens, mais ne doivent pas s'aimer à cause des biens matériels donnés par l'un à l'autre.
Si je retourne à Dieu, j'ai tellement souffert de l'amour léger, indifférent, pas assez passionné des hommes, je m'efforcerai de toutes mes forces à ne jamais le décevoir.

La terre est pleine d'annonces, c'est un poteau indicateur
avec des tas de flèches: il faut choisir la bonne voie.

Jean-Pierre Viau m'a raconté:
il avait été travaillé aux champs à 2 milles de chez lui.
Orage se lève.
Le matin avait paru beau.
Il pense d'abord à se cacher, mais court finalement vers chez lui.
En chemin, le tonnerre tomba soudain sur les fils d'une clôture.
Il eut mal aux yeux pas mal longtemps.
- Je te le dis que je courais, j'avais les mains bleues de peur et de froid,
  agrippées dans ma poche à mon chapelet.
Conclusion: quand l'homme se trouve devant un obstacle,
une force supérieure à la sienne, il avoue l'existence de Dieu et le prie.
Exemple: avant séance, avant examen de fin d'année parfois,
je suis porté malgré moi à demander l'aide de Marie et de Dieu.

Les horizons semblent se rétrécir à mon oeil.
Le ciel, je n'aurais qu'à lever le bras tant il est bas.
Je me crois dans un petit boudoir avec tapis vert, bien épais,
meubles d'écorce.
Il me semble que je n'aurais qu'à vouloir pour asservir la terre.
Je me sens une petite graine d'amour,
dans un milieu (la nature) qui m'aime aussi.

Quand j'entends cette parole de Pascal (p. 224):
«j'ai versé telles gouttes de sang pour toi», je crois mais je ne peux aimer
parce qu'il n'a pas fait cela que pour moi, qu'il n'aime pas que moi.
Il aime trop de gens, je me sens seul.
Je voudrais un Dieu qui pourrait se séparer pour aimer
tel ou tel en particulier comme si l'on était que 2 (sans l'humanité).

D'habitude Jolivet m'appelait à sa chambre qu'à tous les 2 mois.
Là il m'a appelé à 2 semaines.
Je n'aime pas ça.
Il m'a prêté un livre: saint Augustin.
Je l'ai sali, j'ai changé le couvert éclaboussé (Sicard) sauce dessus.
Je dis toujours quand on m'enlève mon livre:
- Ne le déchire pas, mon directeur de conscience est malin.
Cela parce qu'une fois il se montra dur.
Depuis il a compris que ce procédé = 0.
J'y suis allé à 7h.
J'ai attendu jusqu'à 7h.03, je me disais «si à 7h.10 il n'est pas, je pars».
Il marcha ordinaire dans le corridor, mais il arriva tout essoufflé,
devait avoir couru dans l'escalier.
Tout en était resté au même: je n'avais pas changé.
Il me parut, pour la première fois ému
même je crois qu'il dut forcer pour retenir ses larmes:
- Vous êtes l'un de ceux pour qui je prie le plus.
Il ne discutait pas, ne cherchait pas à discuter sur l'existence de Dieu,
moi non plus.
J'arrivai à la chapelle en retard, on chantait le Veni creator,
je pris ma place, mon voisin (Viau) m'indiqua la place et je chantai.
J'eus la sensation de reprendre ma place dans cette religion:
toute la grosse place que j'y tenais.
Je me sentais utile en chantant.
Je priai malgré moi 10 secondes avec foi, puis me ressaisis.
Jolivet m'a dit:
- Quand on ne veut pas de Dieu, ensuite il peut se faire chercher.
Une chose me surprenait: jamais il n'a ri ni ne m'a dédaigné
sachant que j'étais débauché.
Il m'a dit:
- Pour Dieu la pitié est plus que l'amour. La pitié de Dieu est supérieure
à l'amour de l'homme.
Je détestais être pris en pitié par hommes.
Mais si la pitié de Dieu est plus grande que l'amour, alors...

L'autre jour, j'ai demandé à Louis-Pierre
pourquoi il n'allait pas avec d'autres qui le rendraient plus heureux.
Je ne lui donne rien, même je le fais souffrir.
J'ajoutai:
- Si tu veux t'en aller, c'est le temps, je me suis habitué à me dire
que tu n'étais plus mon ami.
Il répondit:
- Non, je ne veux pas m'en aller.
Il jouait avec un pissenlit, de sa voix timide.
Il m'aimait.
Mon besoin de me confier, sa prière, nous unissaient.

Ma promenade autour du cimetière est large de 15 pieds, il y a gazon
coupé court jauni par pissenlits: j'aime ce contraste jaune et vert.
Arbres: cèdres de 4 pieds, bouleaux de 7, 2 érables, 2 mélèzes
de ma hauteur.
Je me promène entre ces plants.
Je baise la nature.

Description de mon âme.
C'est une vaste salle, et c'est un simple appartement, c'est un monde
et c'est un grain de sable.
C'est un soleil ou une glacière.
Aujourd'hui, il y a de la poussière sur les meubles (vertus), le prie-dieu
est brisé, je ne vois pas de blanc (foi), il n'y a que du gris. Rien ne bouge.
Le vaste fauteuil légué par mes ancêtres, fauteuil de cuir noir, capitonné,
est vide de religion, de croyance.
Il est encore chaud: on vient de partir.
Il est encore écrasé dans le dossier, le siège, on vient de se lever.
Dehors c'est le jour, mais le rideau est baissé.
Il fait très noir, c'est la nuit ici.
Pas de rayon, pas de feu; rien que ce noir glacial.
La porte est entr'ouverte, on vient de sortir, il fait gris
dans l'entrebâillement de la porte, ça éclaircit la nuit,
je n'ai qu'à ouvrir la porte et appeler, mais je n'ai pas la force.

Un enfant me fait peur.
J'entends encore des pas dans l'escalier, je loge très haut moi.
Tout dort chez moi.
La poussière se promène, il n'y a pas de lumière, on ne la voit pas:
mais on la sent. Tout est mélancolique chez moi.
Mais soudain dans ce sommeil général, un bruit! des courses,
des coups de pieds, des cris, des brisements de vase qui se brisent.
Un enfant est maître chez moi.
C'est un enfant têtu, avec des yeux, des pensées, des mains, impur,
c'est un enfant têtu.
C'est un enfant qui n'aime pas le jour, il a baissé les volets,
c'est un bambin mal élevé: il brise tout, indiscipliné: il ne pense que mal
et hurle après le maître de la maison.
Mais cet enfant se calme parfois quand il lui semble entendre pleurer,
souffrir. Il a peur de la souffrance, car elle peut le tuer.
La paix revient, le silence.
Mais l'enfant se relève, l'enfant colère, l'enfant crie.
Et cet enfant, c'est l'orgueil!
Il y a dans un tiroir un livre qui dort, c'est l'idéal, mon amour idéal,
mes rêves y sont écrits sur ces feuilles, mais qu'écrits.
Mais l'enfant qui vit chez moi a remplacé le Seigneur, a serré mon livre
que je rêve de reprendre et me tire vers un amour sensuel, me fait agir
ainsi. Mais je n'aime pas l'amour charnel des mauvaises revues,
j'aime l'amour sacrificatoire, l'amour parfait,
mais de mon action et de mon rêve, qui l'emportera.
Je pèche, mais je ne ris pas des seins d'une femme, je suis triste après
ma faute car j'ai, en mon péché, bafoué mon rêve que j'aime à la folie.
Il me semble que ces femmes sont sacrifiées comme autrefois au Dieu,
aujourd'hui à la fureur des passions.
Je voudrais les sauver, les aimer, les rendre bonnes, les faire aimer.
Dieu et la pureté. Je voudrais les sauver, mais que puis-je faire,
pour aider il faut d'abord être capable.
Je suis un pécheur. Saint dans temps mauvais.
La nuit fait ressortir la lumière.
Le péché fait ressortir la vertu.

20 mai 1958

Quand je suis entouré d'amis, chef de plusieurs organisations,
je recherche et veux la solitude.
Quand j'ai la solitude, je veux de la vie.
Je ne touche pas encore au juste milieu.
Je veux toujours ce que je n'ai pas: je donne tout pour l'avoir.
Quand je l'ai, je n'en veux plus, je voudrais avoir ce que j'ai donné pour.
Je me regarde dans la glace, je me demande si une femme
me trouvera assez beau pour m'épouser.
Mais voir des gens laids, mariés, me console.
Je me trouve maigre, sec, trop grand.

Nous sommes allés dans les bois cet après-midi.
Je n'ai pas étudié mon latin (examen jeudi).
Tout à coup près de moi s'éleva une bécasse.
Je fis un saut.
Son long bec affilé, pareil à un crayon, me surprit.
Je ne savais pas ce que c'était.
Je criai vite au père Bédard.
Il nous dit de courir après.
Gauthier, Fortin, moi, partirent à la course, passés sous une clôture
de broche assez vite, coururent un bout, elle était trop loin,
nous sommes revenus.
Bédard dit:
- Je pensais que c'était une chouette, aveugle le jour. Je l'ai vue de loin,
  mal vue.

Gauthier me disait en parlant de l'herbe à puce:
- Rien qu'à la voir, je l'attrape.
Il en avait à toutes les années.

Fortin monta dans un arbre pourri à l'intérieur mais droit debout
(il balançait un peu) ayant aperçu un trou d'étourneaux ordinaires.
Il trouva 7 petits.

J'enlevai mon gilet, et avec Duranceau, Fortin les lançant,
nous les attrapions au vol, comme des pompiers.
Ils tombaient tout croche.
Un seul tomba par terre, il semblait étourdi mais se remit vite.
Nous demandons:
- Eh le père, on peut-y les apporter au local?
Il refusa, avec un sourire sur le coin des lèvres.
Les laisser là, c'était les condamner peut-être à mourir de froid.
Lamarre, barbare, en envoya un sur un arbre, il mourut tout de suite.
Duranceau en écrasa un de ses pieds; ça ressemblait à une banane
qu'on écrase d'un bout.
Gauthier me dit:
- Je ne serais pas capable d'en tuer.
Je pensais comme lui, qu'allait dire la maman étourneau en entrant,
en trouvant le nid vide, les cadavres éparpillés sur le sol, la tête tranchée,
l'abdomen crevé, les tripes sorties, la tête fracassée, les branches rouges
de sang.
(Le père a proposé de les tuer à la hache; ce qu'on fit).
Pourquoi avait-elle travaillé; seulement pour les voir morts.
Non ce n'était pas son but en pondant ses oeufs: elle voulait les voir voler,
souffrir même pour leur prouver son amour, les voir s'envoler
mais les trouver morts, non...
C'est cruel ce qu'on a fait.
J'en avais un dans la main, je voulais l'emporter pour le décrire:
le père dit:
- Regarde-le, décris-le.
Je tuai le mien à la hache le dernier:
extérieurement, j'étais aussi insensible que les autres, mais au fond,
je pensais: «Pauvre oiseau, ton nid est vide, ta maman pleurera:
le malheur est entré dans ton arbre».
Je comprenais ce couple aujourd'hui devant des enfants morts, seul, triste,
sans but sinon de mourir.
J'ai cru comprendre ce que c'était que de perdre ses enfants.
Dieu, que doit-il ressentir quand il perd ses enfants.

Je ramassais des fleurs pour mon herbier.
Trille violette, populage des marais me frappèrent par leur touffe éclatante de jaune, violette jaune et violette (fleur poétique, de roman; je rêvais).
Arrivé au collège, je les nettoyai, les mis entre des feutres, des cartons, des journaux, pour les faire sécher: pour mon herbier.

Je me préparais déjà dans ma tête le plan de ma maison plus tard; retirée, près de l'eau, en campagne, avec du bois, fleurs sauvages,
cultivées en quantité.
Parterre propre, avec beaucoup arbres, arbustes,
fleurs qui prennent le soleil, lieux humides pour d'autres qui vivent là.
Quoi un jardin botanique.

9h.30
Moi je ne pratique plus ma religion.
L'amour de Dieu a presque disparu de mon coeur.
Je vis pour goûter, pleurer, rire, aimer.
Ce matin, revenant de communier, Viau me dit:
- Je ne suis pas chanceux aujourd'hui. En montant les 3 marches
  pour communier je me suis cogné la tête sur le chapiteau,
  et j'ai accroché la patère en faisant le signe de croix.
Est-ce ça la piété, la communion?
N'y a-t-il pas plus de respect?

Ostiguy est un gars de Philosophie.
Il travaille à se tuer pour les organisations; mais il n'est dans le conseil d'aucunes. Il a les aptitudes.
Labelle dit:
- Arrête, refuse l'ouvrage, ils vont te tuer.
Voilà ce qui me dégoûte.
Les chefs souvent travaillent peu, je l'ai constaté.
Ils ont leurs ouvriers: Ostiguy par exemple.
Mais ils ont la gloire d'un président.
C'est injuste.
C'est donner complexe d'infériorité: servitude.

Si tu es affligé, va consoler un autre. Tu te consoleras en consolant.
Tu t'apercevras que tu n'es pas seul à souffrir.

Ma solitude préférée: inconnu au milieu d'une foule.

L'effet du mauvais exemple des pères.
Le père Lamonde, comme l'étude se vidait, a crié à un groupe de gars lents qui marmottaient:
- Eh! là-bas, les commères, dépêchez-vous.
Parler comme ça à des adolescents ce n'est que les irriter, pourquoi ne pas les avertir doucement que s'ils ne se pressent pas, il devra sévir.
Aussi de se taire, par amour pour Dieu.
Ce serait imprégner l'amour de Dieu par l'exemple.
Que voulez-vous, quand un prêtre, extérieurement, ne laisse pas percer son amour de Dieu par sa charité, déjà beaucoup d'influence religieuse disparaît.
Et le prêtre, orgueilleux, dur, qui ne sourit pas, pas bon, nous les gars on le déteste (Pratt, Bédard, Auger), le ridiculise.
La jeunesse c'est l'âge de l'école, où l'on observe, se fait un idéal, tout nous frappe, bien ou mal.
Le mauvais prêtre (sans charité, pas doux) nous fait rejeter l'idéal de la prêtrise.
Rien ne l'attire, tout le repousse.
L'adolescent se cherche des modèles à imiter:
souvent il prend que ceux qu'il voit ou fréquente.
S'il trouve le prêtre orgueilleux, qu'intéressé à son auto, indifférent à lui, à ses jeux, froid, il le retranchera de sa liste et imitera un acteur, un homme du monde, les simples gars qu'il côtoie au collège.
L'orgueil tue la charité;
sans charité un prêtre ne mérite que d'être ridiculisé.
L'orgueil et les plaisirs sont les buts de tout le monde.
L'orgueil sans les plaisirs du monde, qu'avec un peu de charité, fait de son homme qu'un médiocre.
Il n'est ni pour le monde, ni réellement pour Dieu.
Le milieu n'est pas un idéal: l'idéal est un sommet.

Père de famille.
Le vrai père de famille s'occupe de son fils, c'est son ami.
Il s'intéresse, dirige ses jeux. Alors il peut vraiment l'influencer.
Mais si le père est plutôt indifférent à son enfant, et s'il est orgueilleux,
l'enfant n'aime pas ça.
De cela, à 14-15 ans déjà, voudra tenir tête au père intérieurement,
ne l'aimera pas réellement par amour.
Ce sera pour lui un être froid.
Mon père et moi, c'est le 2e cas.
Je me rappelle une seule fois, clairement, où il joua avec nous.
Maman était entrée voir une religieuse au couvent.
Il joua à la «tag» avec nous 3, sur le parterre d'une église,
le parking d'asphalte d'une église en construction tout près de l'ancienne
pour la remplacer.
Si père ne donne pas son expérience à son fils, sa vie est en partie nulle.
L'enfant doit tout réexpérimenter, c'est commencer sans héritage, à zéro,
que commencer sans conseils du père.
L'adolescent se doit à sa survie.
Il doit vivre la véritable amitié, l'amour en plénitude.
C'est la condition essentielle à son épanouissement, à sa maturité.
Il doit combattre les erreurs de la vieille génération,
en prolonger les vérités.
L'arrivée d'une nouvelle génération, c'est l'invasion des barbares;
la révolution ridicule, désorganisée.
L'adolescent démolit les vieux cadres! démolit les antiquités!
démolit le mal! Mais, hélas trop souvent, ce travail l'épuise:
il n'a plus la force de bâtir plus grand, parfois même aussi grand.
Tout est à refaire.
Pourtant il avait droit à la révolte.
Devant des exemples d'amitié, d'amour égocentrique, sensuel...
(ce qui est se dévorer l'un l'autre), il avait droit à la révolte.
Mais la révolte aveugle.
Et comme ses prédécesseurs il culbute dans le noir.
Plus tard il constatera: il est impossible de détruire le passé
puisque nous pouvons à peine redresser son influence sur le présent.

Je ne veux pas tirer ma morale de l'histoire, je veux constater moi-même.

Je veux devenir silencieux, non communicatif.
C'est dur, je suis né communicatif.
Écrire m'aide à me taire.

21 mai 1958

La femme de mes rêves.
Je la veux en plus sérieuse, aimant la littérature, aimant et sachant discuter, habile dans les affaires, qui soit capable de prendre des décisions rapides.
Mais, si trop sérieuse, le foyer serait trop triste.
Je la veux très gaie, aimant rire, mais ne sachant pas que rire.
Elle doit savoir s'émouvoir de mes chagrins, égayer ma fatigue,
relever mon courage, sérieuse.
Qu'elle sache, en plus de s'affliger de mes maux, me proposer un remède gentiment, avec amour, je voudrais qu'elle connaisse mon âme à fond
et je voudrais connaître la sienne à fond.
Que mes passions soient comprises
et apaisées par l'offrande de son corps pur.
Je la veux rêveuse mais active à ses heures,
je veux que mes goûts soient les siens.

Après la pratique de séance à 8h.
Nous sommes arrivés avant les autres au dortoir.
Avons décidé de passer tous par la chambre du surveillant (absent)
qui communique aussi avec le dortoir.
- À notre bande, il ne dira rien.
Entrer dans la chambre d'un père est défendu sévèrement.
Je les y pousse. Nous étions à nous changer quand le père arriva.
Il débarra la porte et nous dit sévèrement:
- Par où êtes-vous rentrés?
Laissa pas le temps de répondre et continua:
- La prochaine fois, vous attendrez qu'on débarre la porte.
2-3 se dirigeaient déjà vers les douches.

Meunier dit au père:
- Nous avons demandé la clef aux pères dans la salle et nous ont dit de passer par votre chambre.
Il nous sauvait de la colère du père.
Il mentait.
Est-ce par peur? ou pour nous simplement?
C'est un de ses trucs pour se rendre populaire.
Il travaille du côté des gars et est en très bonne relation avec les pères.

Ce midi, j'ai eu permission spéciale pour aller changer les journaux de mon herbier.
J'étais seul au local et presque sûr de ne pas être dérangé, sauf peut-être par le père Bédard.
En changeant mes journaux, je feuilletais furtivement, fébrilement (peur arrivée Bédard) pour trouver portraits de femmes demies-nues.
Le coin du cinéma et d'autres m'en fournirent à mon goût.
Tout en place, je sortis et allai toilettes admirer et goûter (péché) mes portraits (action complète).
Je voulus les jeter mais me suis retenu.
Je les découpe et je les traîne en poche.
La pécheresse au visage doux, bon, me trouble, m'émeut, j'aime son âme, je veux son bien.
Celle aux yeux taquins, à la tête et la bouche de fausse, je la déteste.
Mais les 2 m'attirent par leur corps et je n'y fis pas de différence.

Lamarre.
Un gars se lève pour aller à sa case le soir avant qu'il dorme.
Il se soulève sur son oreiller et grogne:
- Maudit bel habitant...
(terme pour irriter les fils de cultivateurs).

J'ai la sensation de devenir un grand homme.
À lire des biographies, je me convaincs d'être un futur immortel.
Si c'est une vie de saint tardif, par la faute de sa jeunesse, je me crois excusé et j'espère changer demain.

J'ai un remords d'avoir quitté ma sainteté pour cette joie amère (orgueil, luxure).
Mais cet espoir me fait travailler: je veux me monter un album des principaux portraits en couleur de ma vie.
Je vais retracer des portraits de jeunesse.
Je parle pour que chaque phrase soit un proverbe, immortel.

J'écris pour ébaucher ma biographie en même temps que composer un roman.
Parfois, il m'arrive d'être éveillé la nuit par mon subconscient qui poursuit dans mon sommeil le travail amorcé durant le jour.
L'inspiration ne me vient qu'avec les sensations violentes.
Ma paresse m'empêche presque de travailler à froid.

Il faut se refuser à vivre pour l'opinion de son entourage.
Car l'opinion de ceux qui nous jugent, souvent est trop subjective pour être bonne, le sujet étant trop égoïste pour être impartial.
Ils nous jugent à travers leurs passions, leurs désirs.
Je me moque des jaloux: ils disent nous détester mais les accusations qu'ils portent ne sont que pour mieux cacher leurs torts.
La jalousie dénote une infériorité.

Je rêve de me voir applaudi, salué, honoré.
Je cherche parfois à être populaire pour qu'on dise que j'étais puissant.
Je veux (sans pouvoir) abandonner mes passions, pour le temps du collège, pour avoir un corps plus dur, pour bâtir ma charpente.
Je cherche un peu l'original pour que l'histoire me nomme.

J'ai vaincu la maladie de diriger les élèves ou les gens seulement pour la gloire d'aujourd'hui, car la gloire me demandera des sacrifices, mais mon nom au dictionnaire, ma biographie, l'histoire me hante.
Mais j'ai peur.
C'est de mon père que vient cette peur.
Comme moi il a rêvé, étudié, peiné et assurément péché.
Élevé sans religion, il se convertit à son mariage.

Il a écrit avant de se marier et a lâché sans éditer, jeté tout à son mariage.
Il a cru devenir un grand homme.
Il aimait les belles étoffes.
Il est orgueilleux.
J'ai peur de faire comme lui, de revirer en petit bourgeois bien payé,
ayant belle maison, chalet, bonne femme, enfants, chef d'usine,
mais je veux plus, je veux dominer par ma tête le monde.
Son mariage l'a peut-être trop satisfait.
Il avait ce qu'il cherchait.
Moi, quand j'aime et que je ne sais pas si réellement on m'aime,
ou si l'aimée est loin de moi, je suis triste et fertile (écrits).
Quand je sais que l'aimée me déteste, je viens à la détester.
Quand près de moi, mon amour satisfait, je suis presque stérile.
Le manque de confident à mon goût exigeant me fait écrire.

Louis-Pierre, je commence à m'en détacher,
ça ne me fait presque plus rien de le quitter.
Je ne suis plus porté à l'épier.
Depuis quelques jours, on était trop unis.
Il est porté à être bébé parfois.
Ça m'a fatigué, et sans rien lui dire, je me glisse loin de lui.
L'amour meurt et c'est dur de le ressusciter.
Pareil avec mon amour de Dieu.
La tentation est un feu brûlant qui aveugle, qui cache les étoiles.

Dans l'étude, je me sens enfermé comme dans une boite à gâteau.

22 mai 1958

Deux surveillants mélangent leurs voix en donnant bénédiction dortoir.

J'aime être observé, admiré, aimé par tout le monde.
Mais ce qui m'est nécessaire
c'est d'être observé par quelqu'un que j'aime et qui m'aime.
À la maison c'était Denise.

Ici c'est Louis-Pierre.
Me savoir observé, pour moi, c'est un vivifiant.
Louis-Pierre n'est pas toujours très beau.
Quand il se laisse aller à parler et à faire le bébé, quand il agrandit trop ses yeux jusqu'à tout rider son front, quand il ne redresse pas ses épaules, il est laid. Sans cela, il est beau, d'une beauté fragile, angélique.
C'est malheureux mais je perds cet amour unique de l'âme,
je regarde davantage la beauté du corps.
Ceux que j'aime je les chéris follement, je fais tout pour eux pendant 3 jours, puis le reste de la semaine je redeviens froid, dur, et parfois cruel; sans pitié. Je dramatise tout.
La moindre erreur, pour moi, de la part de l'aimé, est un crime
à mon amour.
Mon orgueil se ressaisit et je veux m'éloigner.
Je regrette d'avoir été doux et bon envers l'aimée,
je regrette d'avoir parlé en confidence.
Quand à mon indifférence l'aimé répond par l'indifférence,
je suis très peiné: car je m'aperçois de la baisse d'amour.
J'ai peur que l'orgueil me fasse perdre beaucoup.
S'il cherche à m'approcher, je reste froid mes 3 jours
puis par besoin ou peur de le perdre, je reviens à lui.
Avant, j'aimais toujours.
L'amour peut-il faner dans un coeur?
J'ai besoin d'une épouse capable de supporter mes crises,
capable de se conduire toute seule pendant mon indifférence
et me remettant les guides durant les jours de fol amour.

Denise n'a pas subi ces crises de 3 jours.
Je ne la possédais pas. C'était elle l'indifférente.
J'avais déjà trop peur de la perdre.
Mon âme n'avait pas encore ses brusques humeurs.
Si je ne suis pas observé par l'aimé (quelqu'un), ma vie n'a plus de raison, je perds mon ambition, je tourne en rond, je me morfonds.
J'ai besoin d'être regardé par un coeur amoureux.
(Dieu répondra-t-il, seul, parfaitement à mon espérance).

Les passions (luxure) vous font faire les crimes les plus horribles.

Aimez Dieu avec passion, parlez de lui, ne pensez qu'à lui,
ne vivez que pour Lui, alors vous direz: «je commence à aimer Dieu».

23 mai 1958

Martel, il marmotte fort sifflotement en se couchant après lumières.

J'aime mieux l'être quand il est loin de moi,
ma souffrance me le fait voir sans défaut.
Je lui ajoute ce qui manque et retranche le trop.
Je le fais correspondre à mes rêves,
je le place dans mes rêves tel que je le veux.
C'est pourquoi, à son approche je suis déçu: je l'avais pensé trop beau.
(Dieu seul ne pouvait pas me décevoir).
Quand il est proche, je souffre de l'avoir à mes cotés
sans lui dire tout ce que mon âme contient.
Quand il est loin, je souffre qu'il ne soit pas à mes côtés.
Louis-Pierre: je lui ai dit:
- Ne fais pas comme moi, mélange-toi, fais-toi des amis,
  cherche à t'en faire et non à délaisser ceux que tu as.
Suit-il mon conseil ou est-ce par lassitude qu'il ne vient plus me rejoindre
quand je suis seul.
Je souffre.
Chaque pas, la moindre voix fluette tisonne mon mal,
car je crois le voir s'approcher, mais ce n'est pas lui.
Je le cherche dans la cour, je le trouve jouant avec les autres.
Moi je n'ai que 15 minutes, je dois rentrer pour séance.
Il ne vient pas. Avant il venait.
Ce qui me fait le plus souffrir c'est que je ne sais pas à quoi m'en tenir.
Pour manger, il s'arrange pour laisser les autres le dépasser
pour être certain d'être près de moi.

Et en récréation, il m'abandonnerait!
Je me dis:
«C'est fini, je casse avec lui. Vive la solitude».
Je veux un être qui m'aime, qui soit toujours près de moi.
Avec lui je souffre comme le mari patient et silencieux
qui voit sa femme aller avec ses amis et rire avec eux.
Pourtant je sais l'influencer: se tenir droit, balancer pieds, et il obéit.
Je veux quelqu'un qui se moule à mes rêves.
Je veux l'amour sans tache: il est rare sur terre.
La moindre tache me semble aussi hideuse que la première communiante
qui a une grosse tache d'encre noire sur sa robe blanche.
Je n'oublie presque pas les fautes.
Ça affaiblit l'amour et pour le renforcer, oh! ce qu'il faut travailler.
Quand je suis dans une pente, j'y glisse jusqu'à toucher l'excès.
Je rêve à cet être de mes rêves, je lui parle comme si elle était près de moi.
Je l'embrasse, lui montre les beaux paysages, lui dit ma peine,
je l'imagine supportant mes crises.
Mais c'est dur de se réveiller après un beau rêve.
Je suis jaloux de ceux à qui Louis-Pierre s'intéresse.
Je veux être le moyeu de ses idées.
Je rêve de mots tendres:
«Je suis heureux, parce que tu es là. Tu es ma raison de vivre, je t'aime».
Dans la bouche de ma muse, ça va. Mais Louis-Pierre ne dit jamais ça.
C'est en vain que j'espère. Dans son rôle, il ne doit pas dire ça.
Mais c'est ça que j'aime.
Aussi c'est fou comme j'ai hâte de prendre femme.
Non pour les plaisirs de la chair, mais pour les confidences, parler,
admirer nature.

Après un succès de séance, je me propose de créer une pièce, et je rêve.
J'ambitionne depuis peu la vie d'acteur.
Vie glorieuse, un peu louche, mais alors Dieu réapparaît à mon âme
et j'ai peur.
Pourquoi suis-je si solitaire, ou simplement jouisseur.
J'ai des remords.

Le solitaire qui déteste le monde et ne l'a pas en pitié, ne veut pas son bien, solitaire égoïste comme moi, parce que pas assez honoré refuse d'aider les gens..., serait le meilleur philosophe si Dieu n'existait pas.
L'homme est égoïste s'il ne pense pas à aider le monde dans sa solitude par écrit, prières, dans le monde, par organisation, exemple.
L'homme qui, comme moi, refuse d'aider le monde sous prétexte de ne pas profiter de la vie, qui méprise la gloire éphémère du monde si dure à gagner, sous prétexte de ne pas s'abaisser ou faire rire la foule (un tas d'imbéciles), a, comme moi, retranché Dieu de sa vie:
plus on est chrétien, plus on doit démontrer qu'on est chrétien.

Si je me retire loin des gens, c'est que je rêve à une gloire impossible à être bien rendue par eux.

Ceux qui me détestaient, c'était les criards, les énervés: je les plaçais.
Je me répétais : « continue, demain tu seras un génie», pour m'encourager.

Les apparitions en public (discours, séances) ne m'énervaient pas:
je me disais: ils ne sont pas plus fins que moi, pourquoi avoir peur.

Pourquoi ne suis-je pas capable d'aimer les humains à la folie?
Je veux tout transmettre mes sentiments et qu'ils soient acceptés avec amour.
Or Dieu seul peut me comprendre quand je regarde un paysage:
les mots sont impuissants, seule la pensée saisit et sent.
Dieu comprend ce langage.
Dieu a creusé un trou d'amour très profond dans mon âme.
Je l'ai chassé de chez moi.
J'essaie de remplir ce trou avec de l'amour terrestre, humain, et chaque fois j'espère réussir mais c'est avec chagrin que je constate mon échec.
Je souffre d'être orgueilleux et sensuel: combattre seul serait folie.
Qui donc m'aidera?
J'aime à savoir que quelqu'un souffre parce que je ne l'aime pas assez et qu'il pense à moi.
Je suis cruel. Qui m'apprivoisera.

24 mai 1958

Louis-Pierre m'a dit pour répondre à ma question
«Suis-tu mes conseils en te tenant avec les autres».
Il me répondit oui comme ci, comme ça.
Il en vint à dire que ma gueule de bois à tous les 3 jours le fatiguait.
Il avait beaucoup plus de misère à prier pour moi.
C'était plus fort que lui. Alors je lui dis:
- Si je te fatigue dis-moi-le. Ce sera fini entre nous 2 et je souffrirai moins qu'en étant dans l'incertitude.

Il ne répondit rien.
Je voyais bien que peu pouvait tout casser.
Il m'aimait de cet amour chagriné qui se voit repoussé.
Il partira un jour, je le prédis.
Ce que je préférerais aujourd'hui, comme j'ai espéré de Denise, c'est de le voir disparaître de mon chemin pour ne plus devoir le rencontrer, supporter son regard, pour que mon secret aille avec lui s'enfouir dans un coin reculé du monde.

Au collège, les autorités savent l'existence de voleurs sans avoir de nom.
On pille les cases, les friandises, on a même volé une fois 5 dollars et une autre 8 dollars.
Pour la séance, le préfet en nous demandant d'enlever nos vestons pendant la pièce, a ajouté de vider nos poches car les pickpockets pourraient en profiter.

Je veux diriger tous les gars, ou aucun.
Je suis jaloux des autres chefs, je les déteste.
Quand j'en ai la chance je les mate.
Si j'ai fonction à donner,
je les donne de préférence à ceux qui m'entourent.
Vu que je ne dirige pas tous les gars, je me retire, je les déteste:
je suis bon chef, je sais organiser, on me l'a dit.
J'ai essayé de faire le drôle pour prendre tous les gars,
mais c'est servir de clown et je n'aime pas cela.

Je commence à comprendre la solitude.
Je rêvais de la posséder mais aujourd'hui je la goûte.
C'est dur de ne pas avoir de confident, d'ami toujours près de nous.
Si j'ai essayé d'être drôle 2 jours, c'est un peu par intérêt,
j'ai besoin d'être applaudi très fort à la séance.
Hier soir à la pratique de séance «C'était l'histoire...» de Jacques Tournier,
moi Duchesse, le théâtre était installé.
C'est vraiment bien réussi comme pièce, c'est très drôle:
les gars vont l'aimer.
Nous avons vidé bien des cases, volé un sac de pommes en entier,
un sac d'oranges, un sac de biscuits, des raisins.
On prend l'habitude de voler si l'on tue les premiers remords
et je les ai tués en volant parfois de l'argent à la maison
(dans la sacoche de maman) quand je n'en avais plus.

Des jours: très doux, souriant à tous, pardonnant, bon, calme.
Après: tempête, orgueilleux, soucieux, dédaigneux, dur, emporté,
tout mélangé dans mes idées.

Demain, dimanche, s'il fait beau, les parents viendront ici en pique-nique
pour éliminatoires, concours athlétique.
Je cours pour la classe, j'aurais pu gagner dans ma section
mais été dans le bois.
Mes parents doivent venir.
On se prépare.
Les pères ont fait peinturer, rouge jaune et blanc (couleurs du collège)
le flambeau des jeux.
On répare la petite clôture, 6`` de haut, la garde qui encercle le gazon
du centre autour duquel se déroule la piste qui fait 1 mille pour 8½ tours.
Elle commençait à pourrir, on la peinture blanche.
La piste est clairée du gazon qui commençait à l'envahir, et égalisée.
Elle est très belle.
15 tuyaux de fer du côté de la ville à l'extérieur de la piste,
à l'opposé des tennis, attendent les manches à drapeaux
pour les tenir toute la journée.

Au début les concurrents paraderont.
Les conseils de classe en tête.
Vu qu'on ne m'a pas remplacé au conseil,
je tiendrai la place de vice-président.
J'ai le goût d'être populaire, entouré; demain il y aura des étrangers,
des filles.
Je cherche à ce qu'on entoure tous les participants, gagnants ou non,
après chaque jeu.
Comme ça je crierai le «hip hip hip» je serai populaire, on me regardera.
En l'attendant on scie, on peinture, on place des fils pour haut-parleurs,
les élémentaires ôtent gazon, les classes pratiquent pyramides.
Tous bougent comme dans une ruche.
Fafard, Désourdy, Pratt = dirigeants.
J'aimerais être à la place de l'annonceur.

À la récréation de 3h.30
Ils ont appelé pour parader.
Se placer devant salle des petits.
Fanfare.
Brossard yeux rivés sur son papier, joues gonflées, front plissé,
attentif à l'excès.
Bédard avec son gros tambour, tout rouge, frappait dur.
Ça m'a augmenté le goût de la gloire, de diriger, de commander.

J'ai, avant, été seul dans le champ lancer javelot.
Alors j'ai découvert le vrai plaisir: je serrai de toutes mes forces
mon javelot, les bras écartés sans atteindre les extrémités.
Ensuite je courrais le javelot prêt à lancer me croyant au temps romain.
Je respirai l'air chaud de l'herbe et des fleurs (pissenlits).
J'oubliais Louis-Pierre, mes chagrins, pour ne penser qu'à gambader
comme le poulain libéré subitement.

Pour Louis-Pierre, je me disais:
« c'est ça les catholiques, même pas capables d'en supporter
plus que moi». Je les méprisais.

4h.30
Ils ont aussi allumé le feu olympique comme si c'était demain.
Ils ont paradé, la Fanfare dirigée par Girard se promenait,
le groupe de gymnastes d'Élément dirigé par Désourdy
essayait de marcher au même pas et d'accorder leurs bras.
Les concurrents longèrent la piste à la file indienne.
Les non participants les regardaient, étendus sur le bord de la piste
et applaudissaient ironiquement.

10h.45
Après m'être habillé en femme, avoir bien ri avec les autres
en me mettant des boules, je suis descendu et rejoignit les Méthodes,
on riait, me disait que j'étais bien faite, on sifflotait,
on riait ensemble de mon rôle,
j'imitais dans les coulisses (les pères éloignés), des danseuses
en relevant ma jupe, je faisais la chienne.

La pièce fut bien réussie, je suais à grosses gouttes sous mon masque,
je ne voyais rien.
Après la séance, changé, les autres retournés,
Meunier me prit avec Louis-Pierre, et amena au réfectoire (tout proche).
Comme j'allais ouvrir les lumières, il m'arrêta.
Je le suivis sur la pointe des pieds.
Il dit:
- Mangez, il reste du lait, des biscuits et des poires.
Lui, il but du lait.
Louis-Pierre dit qu'il n'avait pas faim (après avoir saisi un demiard).
Il partit tout de suite.
Était-ce par peur ou par sacrifice.
Tout en mangeant, malgré moi, cette idée me chatouillait.
Nous sommes retournés dans la salle.
Je parlais, contais aux gars notre expédition.
Malgré moi, je louais presque Meunier.
Je me retenais, arrangeais les phrases pour éviter de prononcer son nom,
et augmenter sa popularité.

HOMMAGE

Mais j'ai dû me retenir car j'ai eu le goût de l'admirer.
Était-ce un autre «truc» pour se faire aimer, populaire.
Les gars l'entouraient.
Dans la salle, les gars riaient, murmuraient, étaient tendus
selon la qualité de la pièce ou du chant.
Les gars devisaient (les meilleurs étant pour leur classe)
vantaient l'habileté des chanteurs, acteurs.
Au dortoir, le goût de partir un comité du théâtre, d'amplifier le théâtre,
me saisit.
J'apprendrai le piano, puis l'accordéon, puis peut-être la guitare, la danse;
ainsi à mon arrivée dans le monde, j'aurai de quoi me faire observer,
mes talents feront le reste...

C'est un peu à regret que je vois cette pièce finir...

25 mai 1958

Il a plu, le pique-nique fut contremandé,
mais dans la salle, démonstration club athlétisme, ils furent applaudis.
Je me promenais avec une cigarette sans même me préoccuper des Pères
qui me viraient des yeux.
J'avais le goût de leur crier qu'ils sont de mauvais catholiques,
qu'ils sont cause de ma démission (faux: luxure).

En vendant des programmes au parloir,
je rencontrai une famille aux beaux corps...
La femme chercha de l'argent sonnant
(voulait pas changer $1 pour $0.05), et après avoir collecté la somme,
me dit d'un air précieuse:
- Tu nous excuseras!
Et la fille, jolie, qui nous sortait des «Oh! maman»...
Je les aurais giflées, la mère et la fille.

Mangé au restaurant, ma mère m'avait acheté un autre veston, un parka.

Je rage, je me récite des discours pour hurler aux prêtres
qu'ils ne nous édifient pas toujours.
Je les acte, je m'emporte en me les récitant.

Les hommes font leur malheur car Dieu ne connaît pas le malheur.

Je chante, j'écris, je ris pour moi, puisque je n'ai plus Dieu.

Il me semble que pour être heureux, il faudrait le départ de Louis-Pierre.
Il est petit, fragile, j'ai le goût de le protéger, je me confie trop à lui
(pourtant il est fiable), mais il n'a pas besoin de protection,
n'a pas toutes les qualités que je demande et je ne peux m'en séparer
tant qu'il vivra près de moi.
Il doit partir, comme Dieu.
Je regretterai, mais je serai plus heureux dans mes rêves.

Ne voulant pas me confier à Jolivet (confession), il fallait qu'un jour
je me confie un peu à Louis-Pierre, et ce peu je ne l'aime pas,
parce que tous mes mouvements sont analysés et jugés d'après mes dires.
Je veux ma liberté.
Qui me la rendra, sinon Dieu.

Comme le chien, par son flair, doute la présence du lièvre,
par mon âme, je pressens ma gloire.

Si l'homme peut se faire avec différentes femmes, c'est une preuve
que l'épouse est tout simplement une amie un peu plus intime.
Je veux l'infini amour: Dieu.

Gauthier m'a dit le soir alors que je photographiais:
- Après-midi, je pensais à toi, si tu avais vu le souper, un vrai souper
  canadien, en famille, tu aurais fait une belle page de roman.

(*Lettre de grand-mère Mena*).
Gaspé.
Je viens te souhaiter bonne fête et bien du sucre pour la fin de l'année.
Si inclus $5.00 piastres et sainte Bernadette en souvenir de tes 16 ans.
Je te souhaite un bon voyage en juillet.
De ta grand-maman qui ne t'oublie pas.
Maman Mena.

(*Lettre de Roger Letellier*).
St-Lambert.
Cher Yvan.
Fièrement et sans blâmer ma paresse (ni roman), je te réponds aussitôt.
J'ai reçu ta lettre, samedi le 24, mais j'ai couché chez mon oncle
et je l'ai lue le 25.
As-tu parlé d'un pique-nique le 25? Tu te prépares à temps, vieux.
Comme il n'a pas fait très beau j'ose espérer que ce sera remis
à dimanche prochain.
Là, tu aurais plus de chances de me voir descendre de l'auto.
Le 20 au soir, 21, 22, j'ai été en retraite fermée à la villa St-Jean
(de la Lande)à St-Jean.
J'ai dit fermée, donc pas d'espoir vers le séminaire.
On pouvait fumer partout sauf pendant les instructions.
On avait un bon prédicateur, humain et touchant.
On a eu un prêtre venu de l'extérieur pour prêcher de la vocation.
Je suis convaincu d'avoir vu ce prêtre au séminaire.
Grand noir, assez maigre, très jeune.
Le site était très beau et la nourriture délicieuse
(la maison est reconnue pour cela).
Il y avait le groupe de St-Lambert et un groupe de Napierville.
J'ai de grosses chances d'aller étudier à Montréal l'an prochain.
Sur disque, j'ai eu le concerto "Empereur" de Beethoven, sa symphonie
"Pastorale", des airs de Carmen (très mal chantés) et Die Fliderman.

M. Gasch m'a prêté la symphonie "Oxford 92" de Haydn, Mozartiana de Tchaïkovsky, la symphonie de Frank, la 3e de St-Saëns (avec orgue), des airs d'opéra de Mozart, le 24e concerto, la symphonie «Concertante» et «Eine Hleine Natchmusik» de Mozart.
À la villa, j'ai acheté un livre: «Le tempérament», que tu as peut-être lu.
D'après ce livre, nous sommes des nerveux (toi et moi).
Il m'a coûté la rondelette somme de $0.15 (je suis ruiné).
Il paraît que ton roman prend forme...?...?
Si tes parents craignent de me déranger en m'appelant,
dis-leur que le dimanche après-midi, je n'ai rien à faire, je m'ennuie
et qu'il me ferait plaisir de te voir.
Enfin, je te souhaite bonne fête, pour le 31, si l'on ne se voit pas le 1er juin.
«Que le Dieu que tu adores, comble tes désirs,
S'il le faisait, ce serait mon plus grand plaisir»,
scène V...
Sur ce, je te quitte, je t'ai assez longtemps dérangé. Ton ami.

26 mai 1958

J'ai le goût de fumer, je me sens prisonnier.
Je veux m'en aller.
Mais impossible.
J'essaie de me calmer mais que c'est dur.

Je sens ma tête comme une chambre remplie de papiers mélangés.
J'aime l'ordre, je veux classer.
Je souffre.
Je suis orgueilleux.
Je suis fatigué, je m'endors.
Ma souffrance est celle des amoureux qu'on a séparés.

Anne Frank, en lisant son livre, en voyant son portrait,
je souffre de la voir souffrir.
Je l'aime parce qu'elle croit en Dieu et m'aide à l'aimer.

27 mai 1958

À 10h.30, les gars de séance et moi avons été nettoyer le local du théâtre.
Je me pris un programme parmi ceux qui restaient
et c'est avec une joie orgueilleuse que j'y ai lu mon nom.
Ma perruque était encore humide tant j'avais eu chaud.
Ma robe avait un bout de déchiré.
Le préfet me dit:
- Ils la répareront là-bas.
Au dortoir, avant souper, j'ai félicité en passant O'Meara
de ses sauts à la perche (très bon).
Il ne me sourit même pas tant il semblait s'en foutre,
il me jeta un oeil dédaigneux et surpris.
Je me jurai de ne plus féliciter.
Je marche contre ma nature épanouie, féliciteuse,
pas assez rancuneuse quand je suis de bonne humeur.
Au souper Huet vint me féliciter.
Louis-Pierre, toute la journée, mena une vie de saint.
Souriant, patient, etc.
Ça a ajouté à mon bonheur.
Je leur sortais, répétais ces phrases avec mon visage et l'accent d'hier.
Ils riaient, quelques-uns aux larmes, à grands éclats de rire.
Pratt voyant le tout dégénérer en tiraillage
au début vint s'asseoir dans les estrades.
Il faisait crier.
C'était à peine si je répondais, je le ridiculisais.
Je ne l'avais pas applaudi à son arrivée,
il aurait pu assez facilement s'en apercevoir.
Pipe en forme de fusée, bois travaillé, bas blancs, pas chapeau,
lunettes de soleil.
Je le déteste ce gros tas de broue.
Au début de l'après-midi, les gars tous réunis, attentifs au haut-parleur
(Camerlain, ses craques...).
Personne n'allait dans la salle.

Vers la fin, va-et-vient continuel, tiraillage effrayant, on n'entendait plus l'annonceur, chants classes, cris, pyramides, compétitions.
Après-midi. Ce fut la fête des Jeux.
À 1h.30 nous nous sommes réunis (concurrents) pour la marche, procession.
J'avais mis mes pantalons noirs, un gilet blanc et à cause du petit vent un gilet de laine rouge vin.
Pour faire le comic j'avais mis un béret
et je laissais pendre une grosse mèche de cheveux jusqu'aux oreilles.
Le mérite de ma séance me revient.
On me salue, me sourit quand je passe (presque tout le monde).
On me répète: «Mon lorgnon».
C'est le bout qui les a fait le plus rire.
On m'appelle: «Madame La Duchesse».
On rit de mon béret. Je fais le drôle.
Je me sens heureux car j'ai le goût de rire et je ris.
Toute l'après-midi je suis resté dans les estrades à faire rire les gars.
Je prenais des poses comiques avec mon béret.
On me photographiait.
J'ai couru pour la classe et je me suis arrangé pour partir le dernier en disant que Boudreau (président jeux classe) m'avait dit de partir dernier. Faux.
En partant le dernier, si je gagnais, on m'applaudirait, m'entourerait.
Je courus de toute mes forces et repris le temps perdu;
arrivé 3e avec 3 secondes de plus que le 1er.
Au souper, on me disait:
- Hé! Mornard, je ne savais pas que tu courrais si vite que ça. C'est toi qui as remonté ta classe. Pourquoi n'as-tu pas gagné aux éliminatoires de section.

En prenant la dernière course, la plus importante, je me faisais remarquer et puisque les exhibitions se terminaient après, on se rappellera beaucoup plus du dernier concours que du 1er.
J'entendais dans les groupes dire:
- Mornard, lui, il court vite.

De plus en plus j'en venais à me fouter des gars et de leur gloire.
J'aurais aimé me savoir observé, admiré, montré du doigt au parloir,
mais on parle rarement de nos amis à nos parents.

Louis-Pierre et moi, nous nous sommes photographiés
et il paraissait très content de pouvoir me photographier.

Gaumond, un gars de Philo II, a battu le record de javelot avec 146'.
Mais Boudreau, Méthode A, par un coup formidable, le battit avec 151'.
Tout le monde resta quelques secondes figé avant de crier.
La bande à Meunier et d'autres se ruèrent sur lui,
s'enfargeant dans la broche de la clôture.
Ils le portèrent sur leurs épaules jusqu'à l'estrade
(jeunes assis, grands sur gazon en face), le félicitaient, etc...
Lui ne le croyait pas.
- Ils se sont trompés, disait-il, 130' d'habitude.
C'était ça que je rêvais, cette gloire soudaine et subite.
Mais un nuage sombre assombrit mon visage, je ne riais plus, je songeais,
j'enviais sa chance.
Mais cela passa et tout se replaça.

Bellefleur est fort sur les farces, les allusions sales.
Je riais de ce qu'il sortait, et lui en sortais pour lui plaire.
J'y réussis à merveille, me le rendre plus sympathique.

Après souper, j'ai été me promener seul derrière le cimetière.
Les gars étaient tous réunis autour du tennis des philosophes
pour voir jouer.
J'entendais des vagues d'applaudissements,
puis rien que les oiseaux qui s'appelaient.
Je chantais, mais quand je m'arrêtai,
je me sentis affreusement loin des autres.
Je ne voyais que le ciel avec sa lune de glace.
Il y avait des lignes de nuages très pâles et disparates pareils
à ces mousses desséchées laissées par la mer en Gaspésie à la marée basse.

Les cloches sonnaient l'angélus.
Fortin et Pinsonneault, je les entendais passer assez loin et dire:
- Regarde le pinson dans l'arbre.
Ils marchaient à reculons pour ne rien perdre de ce spectacle.
Alors un avion décolla et son moteur brisa tout ce charme
comme une mort tue une fête.
Rassasié de tranquillité, parce que je pouvais écrire, j'allai vers le tennis,
un foin en gueule.

Un jour: courageux, studieux. Lendemain: paresseux, fatigué, las.

Je trouve la classe affreuse. C'est endormant.
Je rêve d'être simple comme ces braves fermiers de Gaspésie.

28 mai 1958

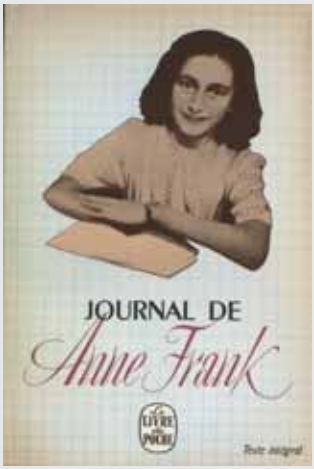
Je n'aime pas le genre des personnages de Flaubert dans Madame Bovary.
Trop mauvais.
Je rêve non de divorcer, de vivre en débauché, mais en saint
sans encore agir et je veux roman qui me fait rêver
à ces actions très bonnes.

La fin de l'année approche, je n'ai pas le goût de me mettre à l'étude
à fond. Je lis et j'écris.
Je veux goûter, sentir, pleurer, être triste, m'imaginer dans un malheur.

J'ai reçu $5.00 de grand-maman Mena pour ma fête le 31, par lettre,
j'ai couru acheter DIEU PARLERA CE SOIR .

Parfois quand on me parle d'un livre ordinaire je dis:
«j'aimerais en écrire un comme ça».
Mais je me reproche d'avoir dit ça, je dois faire mieux que tous les autres:
«Je serai un génie».
DIEU PARLERA CE SOIR et ANNE FRANK m'aideront
pour faire mon roman d'après mon journal.

Avec Louis-Pierre Sédillot.



Je félicite discrètement Louis-Pierre de sa conduite exemplaire.
Je lui demanderai:
- Moi, est-ce que je te fais encore souffrir depuis quelques jours?
- Non.
- Est-ce que ça t'aide dans ta conduite?
- Oui, je te vois léger, joyeux, au lieu de grave et pesant.
Tu parais ne plus avoir de soucis.
J'avais envie de lui dire que j'en avais malgré tout, mais Asselin et Brossard s'en vinrent me montrer une petite fleur sauvage.

Quand je m'étais énervé, dis phrases de trop, mal à propos devant quelqu'un, alors, orgueilleusement, je m'en voulais après et me promettais de toujours rester calme.

Mon rôle de femme dans séance, mes impressions,
je joue les rôles de mes rêves.
Les petits savent mon nom, et les grands aussi.
Moi je connaissais presque juste ma classe.

Boyer Jean n'ayant pas voulu me croire que telle plante rouge, luisante, dentelée d'un bord, était de l'herbe à puce.
Deux jours après, il avait la face toute rose.
J'ai ri comme un fou en entrant en classe.

Je sentais que le temps de me convertir était presque venu.
Je n'aurais pas de misère à repartir.
Tous les gars étaient mes chums.
J'avais le goût du travail, j'étais las de mes passions, j'avais le goût d'imiter la vie des gens de mes romans, de suivre les idées de mes rêves.
Je rêvais de me convertir.
Mais...

Péloquin donne «stéréophonique» classe Méthode B.
Louis-Pierre depuis quelque temps est gai, il chante, rit à tous, parle, fait des farces.

Ah! cette religion.
Péloquin ne me souriait pas comme avant, il m'en voulait intérieurement.
- Il y aura peut-être de la musique populaire, essayez de ne pas trop faire les ...
Alors il baissa le volume pour un bout de chanson d'amour.
Pour plaire aux gars. Proposé fête pour plaire aux gars.
Il donne pour se rendre populaire.

Une mouche se posa sur mon bureau, me fit sortir de mon épatement.
La mouche reste encore la mouche même si la musique a évolué.

L'âme a toujours les mêmes maux.
C'est une forme de remords, un rien me donne ce vertige,
je me sens appelé à travailler pour les âmes, à la sainteté.

Dieu est un voleur.
Il m'enlève l'amour.
Tout ce que j'aime avec la religion se rapporte à lui.
L'ami l'aime, me supporte parfois, m'écoute, joue avec moi
pour lui plaire.
Comme si j'étais seulement le terrain pour se pratiquer.
Je veux être aimé pour moi-même.

Père Provost, ses claques, fin mai.
Louis-Pierre:
- Pour pas user ses semelles sur l'asphalte.
Quelques-uns:
- Il est peut-être malade.

Mes paupières me tombent tant je suis fatigué, mon souffle est lourd,
mes joues brûlantes.
Pourtant j'ai lancé du javelot seul 40 minutes de temps.

Boudreau est un gars frisé, simple et agréable.
Il fait parfois mes commissions en ville.

À lire des biographies de grands hommes,
je me prenais futur grand homme et je ramassais, achetais des portraits
pour ma biographie, faisait le brouillon de mes lettres.
À lire livres religieux, je voulais devenir un saint pour aider les pauvres.

Je chasse l'idée du Christ, mais comme une mouche tenace, l'idée du ciel
vient toujours tomber dans ma soupe quand je me crois près de la boire.
Je pense à me marier, à vivre comme tout le monde,
mais Dieu paraît devant moi, plus je le chasse, plus il revient.
Je veux complètement m'affranchir de lui. Agir à ma guise.
Il me laisse aller, mais il me laisse suivre par le remords, son ambassadeur
et un ambassadeur c'est presque pas envoyable.
Il est très dur de chasser l'image de l'être qu'on a aimé,
surtout si cet être nous aime encore. Le remords nous prend.
Ta naissance te retient où tu es né. Si tu quittes, le chagrin te prend.

J'essayais de prendre de longues respirations pour mieux savourer l'air.
Au souvenir par odeur de mets délicieux,
ma langue jouait délicatement dans sa salive.
Mes narines respirent religieusement comme un long baiser.
Pour éviter mauvaise odeur je respirais avec ma bouche.
Je veux goûter, jouir de toutes les secondes de ma vie.
Ce soir, en me voyant sortir une boite de biscuit au chocolat
et la cacher sous mon lit, Martel me fit une de ces faces en voulant dire:
«Eh! bien! tu vas manger!»
Je pouffais de rire.
On ne m'entendit pas à cause du bruit des valises, robinet
et à cause grandeur dortoir.
Quand on monte, fait un coup, il nous semble que dans toute une foule
il n'existe que nous et le surveillant et l'on prend peur.
Une erreur devant mes confrères, je m'en fous pas mal,
car je suis à l'école, et nos erreurs nous préparent pour demain.
Je me répète: «attendez demain».
Je les méprise malgré le don poétique: car je me crois un génie en herbe.

(*Lettre de maman*).
St-Lambert.
Mon bien cher «grand».
Même si nous avons «fêté» tes 16 ans dimanche dernier,
je ne puis m'empêcher de venir te resouhaiter Bonne Fête!le 31 mai.
Je voudrais tant être près de toi ce jour-là!
Crois qu'avec Olier et Sylvain nous irons communier pour toi,
samedi matin, afin de te remettre sous la protection
de Notre-Dame du Sacré-Coeur et de Marie Médiatrice de toutes grâces,
comme je l'avais fait à ta naissance.
Vraiment tu avais choisi ton jour pour arriver,
en plus le dimanche de la Ste-Trinité... qu'est-ce que la Providence
te demandera en retour ou plutôt que veut-elle de mon Yvan?
Bonne Fête enfant bien-aimé.
Ma pensée et mon coeur seront avec toi, samedi.
Sois heureux! ta maman. Baisers de nous tous.
Bonne Fête de Papa, maman, Olier, Sylvain et Germaine.

29 mai 1958

Je ne sais pas, il me semble être arrivé à un point où tout s'éclaircit,
où toutes nos questions se réveillent avec la réponse,
où l'on se sent monter, progresser, grandir, naître à la vie...

Je me prends à détester les riches, les mondains.
Mais j'aime et adore ceux qui protègent les pauvres.
Parfois, je me prends à rêver d'être pauvre, vagabond, mais écrivain,
philosophe et bon pour les pauvres, amoureux.
Je voudrais quitter ce collège, m'enfuir
et mener une vie d'écrivain pauvre.
Il est dur d'obtenir quelque chose de moi si ça me déplaît.
À la force, je réponds par l'orgueil.
À la douceur, je méprise. Il faut que je me décide moi-même.

À la pensée de voir des gens malheureux, méprisés, seuls, je m'enrageais, les larmes aux yeux, je voulais courir comme un fou, crier au monde son injustice.
J'aurais tout cassé tant ça m'enrageait, j'avais le coeur en sang.
Je ne veux plus voir personne. Je devenais fou.
Je voulais agir pour que ça paraisse.
Me convertir, à quoi bon.
Je ne pourrais pas aller aider les pauvres, faire des discours, etc..
Mais la prière...

Il me prend des crises (2 heures) sensuelles, tout s'en va,
l'étude je la déteste, je ne peux écrire, mes rêves de beauté s'effacent devant la flamme de mes passions indomptées.
Après: goût d'étudier, plaisir à étudier.

De plus en plus, je m'apercevais de l'amour de ma mère.
Elle m'achetait, me donnait bien des choses, me disait toujours qu'elle m'en achèterait beaucoup plus si elle en avait plus.

L'enfant qui hier ne voulait pas sortir le dictionnaire,
aujourd'hui se pâmait de littérature.

La maison du pendu à Gaspé.

Denise revenue de Drumondville, devant banque avec sa mère, fière.
De l'autobus, je l'ai contemplé sachant ne pas être vu.

Je me sens comme aveugle, je forme des projets sans pouvoir les édifier,
je me trace une ligne sans pouvoir ou savoir si je pourrai la suivre.
L'homme est un aveugle. Qui sera mon guide, ma lumière.
J'ai le goût de ne plus être au collège, d'être ailleurs.
J'aimerais aimer et être aimé d'une femme, de mon épouse.
Mais je n'en ai pas et je suis toujours ici.
La classe me pèse, rien que d'entendre la voix des professeurs m'enrage.
Je crains l'entrée du préfet: il donne les notes.

Je veux faire rouler ma vie sur tous les chemins,
je veux passer par toutes les vocations et dire laquelle est la plus belle.
Je veux aller partout pour pouvoir écrire, parler sur tout.
Souvent il m'arrive de me dire:
«Ah! qu'il me fiche le camp ce monde avec son orgueil».
Je déteste l'orgueil, le snobisme, donc je déteste ma manière d'agir.
Mais j'aime ma pensée, mes rêves.

Cigarette: bonjour père Edmond de la main.
À la fin de l'année passée, Gauthier et moi, nous avons fumé en cachette,
en flambeau sous la paume.
Un père passa. Soudain Gauthier se mordit la langue:«Un père!»
Le père Edmond passait à une vingtaine de pieds.
Je le salue de la main, la faute renversée dans la main.
Ouf!... Il répondit mais ne s'arrêta pas.

Le monde est comique.
Un jour, il s'embarrasse de perruques.
Le lendemain, il prise.
Aujourd'hui, c'est la cigarette.
Quelle évolution!

J'écris partout, à l'étude, en classe, je prends des notes, en récréation,
au dortoir à la noirceur. C'est devenu une folie!

Au collège, le goût de revoir ma mère m'assaille parfois.
Alors je m'imagine à l'embrasser, à la protéger,
avec de l'amour et de la confiance réciproque.

Depuis un temps avec Louis-Pierre, j'échange que quelques mots rares,
et c'est tout, et je me sens plus heureux avec mes livres et mes rêves.
En sortant dehors, Louis-Pierre m'a dit en me montrant Huet et Pratt:
- Snif-snif et Ouaf-ouaf en conférence.
En passant devant eux, Huet arrêta Louis-Pierre,
je continuai sans me retourner.

Derrière le cimetière ça sentait l'herbe, le bien-être, je me rappelais ces soirées avec Denise, dans l'odeur de l'herbe, de la nuit qui vient.
Il ne vente pas, les oiseaux chantent, j'ai mis un foin en bouche.
Je pensai que Louis-Pierre devrait partir, son père était malade du coeur, je lui écrirai (j'aimerais qu'il m'écrive le premier),
je commençais déjà à avoir peine.
Je resterais seul, solitaire.
À la chapelle, il n'était pas là.
Pélo commença la prière.
Pratt devait partir le reconduire chez lui.
Huet devait lui annoncer la nouvelle, l'aider à se préparer.
Soudain il arriva, s'agenouilla à son banc, les mains jointes.
Ma peur s'envola en laissant tout de même un peu de chagrin, mon rêve tombait.
Ah! après ces rêves, quels supplices!
J'ai eu peur quand Huet lui a dit de me lâcher.
Je voyais déjà ceux que j'avais contre moi,
mais je me suis ressaisis et en me criant en dedans:
«Continue, soulève les gens contre toi, continue, plus ce sera impressionnant dans l'histoire quand tu changeras (conversion)».

En montant à «Stéréophonique», il y avait une légère file de gars demandant permission.
Après «Stéréophonique», Meunier s'est mis à applaudir pour remercier.
Tous applaudirent.
Lui et Pélo vont bien.

9h.30
Le bonheur et le malheur sont frères car ils sortent de la même main.
Je pense à vivre avec assurance chômage, passer mes journées solitaires dans quelques mansardes, écrire sans penser même à la gloire et à l'argent, éditer des chefs-d'oeuvre qui ne seraient que ma vie mot à mot.
Il me semble que je serais heureux avec une femme pauvre, habituée à la misère, simple, bonne et surtout ayant une confiance aveugle en moi.
Vivre qu'avec le strict nécessaire, ne pas songer à s'enrichir.

Ah! si les pauvres savaient vivre.
Évidemment il lui faut le nécessaire sinon il ne sera jamais heureux, surtout s'il forme un couple, peut-être avec enfant.

Élément.
Mon désir d'apporter livre «Un missionnaire» à la maison pour que maman puisse espérer me voir prêtre et pour faire l'adulte en lisant livre sérieux.
Voulais faire l'adulte, essayais de me mettre important, aimais avoir beaucoup de papier sur moi pour me dire affairé, grande personne.

Si on me prenait en dehors des règlements, je tiendrais tête.
Exemple: à manger lieu défendu, «J'ai faim».
Pour impolitesse envers prêtre, répondre:
«ceux qui ne pratiquent pas ce qu'ils prêchent».

Souvent je me promène derrière cimetière, (me fait avertir: pas le droit).
Ça m'apaise, m'adoucit, me calme.
Souvent, je vais, seul, face à face avec la ville.
Cinq, dix minutes suffisent à me rendre ma joie d'être seul.
Les surveillants avaient remarqué mon exactitude à être là presque tous les soirs.
Une bonne fois, l'un d'eux se décida à me demander la cause de «cela».
Il approchait derrière moi; je voyais son ombre fuyante grossir;
je ne détournai pas les yeux.
Il aborda par:«Que fais-tu?»
Je le connaissais bien; je lui répondis «je regarde et je pense».
«À quoi penses-tu?»
«Je me demande à quoi sert la vie de tous ces gens.
Leurs peines et leurs joies m'attristent et me font rire».
Je sentais ses yeux étonnés plaqués sur moi.
Je fixais toujours la ville.
Il lâcha un «ou..» qui se changea en «ou..in»
au fur et à mesure qu'il s'éloignait.

30 mai 1958

Pélo en est venu à me parler de mon roman.
Je lui ai dit que je massacrais prêtre.
Il m'a dit que prêtre donne sa vie.
Je lui ai demandé d'en reparler.

Quand je mets la main sur l'épaule de Louis-Pierre
comme pour m'appuyer et lui communiquer ma misère (il sait Pélo) il me fait un sourire avec une légère moue voulant dire: «je t'en prie calme-toi».

Il m'a demandé si je le massacrais: hésite: «oui».
Ça doit l'insulter se faire barber par un plus jeune.
Dis massacrer Pratt, Préfet et pourquoi.

En classe s'il chicanait un gars semblait mal à l'aise et se faisait plus doux.
Je devais lui faire de la peine.
Ils sont si sensibles les véritables amoureux de Dieu.

Jolivet déjà dit dernière fois:
- Lâche donc ça. Tu perds ton temps. Tes idées sont à l'envers.
  Confesse-toi, ça replacera tout.

J'ai l'esprit pris par la photographie, mon roman, ça m'éloigne de l'étude, je délaisse l'étude, je déteste l'étude.

Noiseux: donne coup poing à Asselin cet hiver parce qu'il était devant lui; sauvage; nerveux; toujours disant «Ouais...» bouche plissée; assez sportif; orgueilleux envers moi (froid).

Promenade derrière cimetière.
C'est une allée en hémicycle; avec une haie à hauteur de genoux
du côté du cimetière, et une lisière de cèdres jeunes,
distancés de 5 pieds les uns des autres;
entre ces 2 rangs, on marche à deux sans trop s'accrocher.

C'est une promenade double car derrière les cèdres il y a encore
de l'espace mais on s'accroche entre les branches d'érables.
Derrière les érables, un fossé large, rempli de bosquets,
quelques rangées de jeunes ormes.
Les contours sont si doux que je voudrais les embrasser.
La pelouse est touffue, rasée courte souvent.
Les arbres paraissent assez tassés.
Cimetière est sillonné d'allées de terre, de poussière de roche.
La grande croix de bois noir, sans statue est tout près.
Le collège me paraît plus loin, les voix plus sourdes, je suis plus seul.

31 mai 1958

En regardant tombeaux (cimetière), je me demandais:
«est-ce possible tout ce travail, vie, amour, pour cela».
J'essaie de me dire mort après mort.
Je restais en contemplation devant ces tombes.

Dufort se leva, alla se plaindre devant la classe au professeur Choquette
pour monter ses notes. Ça compte pas.

Maman me réveille toujours à 8h.30; coucher quand je veux.
Fin vacances Syntaxe dit:
- L'année prochaine tu suivras un règlement. Tu te laisses aller. Tu ne fais plus rien en vacances.

(Je rêvais en écoutant radio).
À la lecture de la vie d'un saint je me jure aujourd'hui
de ne pas être aussi fou qu'eux.

À ma fête, Loranger dit à Bussières de marquer tableau «Bonne Fête».
Content.
On m'aimait encore mais moins qu'avant.

Dis à Louis-Pierre que catholicisme enlevait l'amour pour l'ami,
pensait qu'à plaire à Dieu et non à moi.

- Tu as beau dire ça, tu crois pareil.
Il n'y a plus cette gêne entre nous.
Bédard arriva, ça m'arrangeait.

Pélo m'a parlé ce matin, m'a demandé si aimer hier, répondu poliment.
C'est tout.

Je commence à regarder Louis-Pierre comme un pas fin.
Bien qu'il est très bon, gai, aimable, je lui répète en passant:
- Des histoires de ma grand-mère.

Je voulais rendre ma femme heureuse,
mais m'imaginais être dans un petit coin à nous.
En savoir d'autres sans toits casserait tout.
Je sens Dieu m'appelle, je ne réponds pas.

Caillé: drôle de gars.
Ne sourit pas, l'air sévère: parfois semblait ne pas vouloir me saluer,
tantôt semblait m'admirer, clin d'oeil, sourire.

Je suis fou du cinéma. Je l'étudie un peu.

Demande permission à Pratt, dit oui sans hésiter.
J'étais seul dans ce champ. Sentir odeur fraisiers, herbes, les pissenlits.
Je me bombais la poitrine, m'imaginais guerrier romain.
Ça me faisait penser à mon arrivée en vacances devant St-Lambert.
Je m'enivrais: ici j'avais l'espace, le paysage mais non la liberté,
à la maison j'aurais la liberté mais avec une cour,
pas de champs à porter de main.
Le ciel commençait à me faire rappeler les joues de Denise à Noël.
J'essayais de trouver un nid d'oiseaux.

Distribution de trophées, bonds $1 service du livre, gagnant sport,
pourquoi rien donner dirigeants Babillard, LMF, JEC?
Oh! ils sont supposés adorer Dieu, ces bonnes âmes!

Très peu applaudi Pratt.

Tous ces paysages calmes m'émerveillent.
Ces paysages du ciel me transportent et je crois être avec ma muse dans ces paysages.
Et si j'avais mes rêves, le remords me dirait qu'il y en a qui ne l'ont pas et je me sentirais coupable: je crois devoir prêtrise.

1 juin 1958

Le froid revient avec Louis-Pierre.
J'aime quelqu'un qui a une règle de conduite et la pousse à fond.
Lui, un bout de temps très bon, ensuite moins attentif.
Je n'aime pas ça.

Rien qu'à voir au parloir les couples, je souffre de ne pas avoir la mienne.
Quand je voyais la femme débarquer de l'auto avec ou sans enfant et sans attendre son mari rentrer au parloir,
il me semblait qu'ils ne s'aimaient pas assez.
Je voudrais un amour complet, souffrant en mon absence.

Plus je lisais «Le toit», je montrais le poing à St-Jean où tant de gens dormaient dans leur petit confort sans se soucier des autres.
L'indifférence des bourgeois me sautait au cou.
Je piaffe comme un jeune poulain avant la course.
Les examens me dégoûtent.
Je me sens horriblement seul et je ne suis pas seul.

Je n'ai jamais compris pourquoi pas lire mauvais livres.
Aujourd'hui: lire donner idée faire pareil.

Je sais que j'aime Louis-Pierre.

Avec Sicard et Louis-Pierre: désir femme.
Meilleurs disciples: je les influence.

Je fais taire mes remords, je me marierai, serai heureux,
ferai sortir ma femme; nous jouirons de la vie.

Une fois commencé à étudier: OK. Hâte de finir classe, je la déteste.

But: écrire mais toujours en cherchant la vérité, en analysant les hérésies
et leur réponse, les idées nouvelles et les admettre ou les combattre.

9h.30
Hier au javelot, j'entendais les cloches (angélus 7h.) et leurs notes
abaissaient la voix des haut-parleurs, l'abattant par leur douceur.
J'aurais tout donné pour faire taire cette musique (disque).
Mais quand se taisait: les cloches, les oiseaux, le vent, alors seulement
la musique est belle: il n'y a pas mieux.
Les cloches concordent avec les bruits sérieux de la nature.
Non la musique.

Louis-Pierre et Denise: pareils.
Si j'aime Louis-Pierre, c'est qu'il me rappelle vaguement Denise.
Il ressemble à Denise: pas grosse santé; une mère qu'ils chérissent,
qui dirige pas mal le mari; un père sensible, gros,
mais voulant se faire dur, un peu important. Bébé pour l'âge.

Je désire être pauvre.
Je n'étudie plus (lis et écris), je pense à fuir, à vivre en pauvre,
à écrire ma vie de pauvre pour montrer la pauvreté.
Mais remords, prêtrise et sainteté pas être réalisés.
J'aimerais épouse comme livre LE TOIT de Cesare Zavattini.
Finir mon cours universitaire, puis prendre une pauvre chambre
quartier pauvre, travailler métier de pauvre, et me chercher une épouse.
Une qui accepte de partager ma pauvreté.
Puis au mariage l'amener belle maison (comme elle aurait rêvé),
lui donner des belles robes, savoir qu'elle appréciera, quelle joie!
La savoir heureuse à la folie!
Mais il faut tuer mes remords.

Savoir qu'il y a des pauvres m'enrage.
Je déteste ces mondains, ces bourgeois bien assis,
je leur casserais la gueule.
À papa disant:
«Qu'ils économisent donc au lieu d'acheter auto, tv, d'avoir des enfants»,
je lui aurais répondu:
«Ne parlez donc pas. On ne sait pas la pauvreté»
Je suis à la veille de tout quitter pour vivre en pauvre.
Je veux une compagne et ma liberté.

J'étais avec Louis-Pierre, un moment très drôle, un autre très triste.
Je lui ai dit aimer les tout l'un tout l'autre.
Conseiller sourire.
Quand il est loin, je le veux près de moi; près de moi, je le veux loin.

2 juin 1958

Qui sera ma seconde mère?
Qui ressuscitera mon âme?
Jolivet, Pélo, ma mère, grand-maman, Louis-Pierre, etc...
formeront-ils une mère à leur groupe ou j'aurai une mère d'une seule âme,
une seule âme pour mère comme saint Augustin.

Suis-je pour Louis-Pierre ce que Huet est pour moi.
Quand j'agis mal, je le déteste, c'est un reproche.
Quand je fais bien, je le remercie intérieurement de ses conseils.

Un javelot m'a frôlé le nez, je n'ai pas eu peur, mais je me suis retenu
pour ne pas remercier mon ange gardien.

Pratt serre cou d'un Élémentaire et rit de le voir grimacer,
se rassasie de sa force.

Je n'avais plus ce malaise après avoir eu confidence avec Louis-Pierre.
On s'habitue à tout.

J’essaie de regarder tout le monde comme des choses
sans plus de sentiment, simplement comme des choses à décrire.
Ça me fait rire, je ne m’en occupe pas, ce sont des choses.

Le surveillant à l’étude lisait bréviaire.
Auger marche par coups comme un vieux bazou.
Son bréviaire main droite, bras gauche sous l’aisselle droite.
La bouche en mou pincée. Il a une brosse.

Pratt porte des bas blancs le dimanche
et l’on dirait que sa soutane et ses pantalons sont relevés par exprès.
Il pose son pied sur la rampe ce qui met ses bas plus en évidence.

J’essaie de prendre mon coeur, de le ramasser et de n’aimer
que mon roman.
Je veux que tous autour de moi ne soient que des choses.
Mais je pense à celle qui sera mon épouse.
Je lui garderai mon amour, nous mettrons notre amour en commun
et nous boirons dans le même verre avec des pailles.
L’imaginer souffrante me fait souffrir.

Auger timide mais veut être dur.
Place bureau sur la tribune et regardant dur partout sans rien voir
si bien que le bureau dégringola en bas de la tribune.
Les têtes sortirent de leurs devoirs. L’étude éclata de rire.

À force de me répéter: «Dieu n’existe pas», je constatais ravi et apeuré
que je commençais à y croire.

Ce que j’écris sur mes défauts, ça me les fait remarquer,
j’essaie de les corriger pour rendre ma femme heureuse.

Voyais presque rien après avoir fixé soleil.
Je voyais presque une seule chose à la fois, le reste s’embrouillait
dans une espèce de vibration qui frémissait et tournait.

J'ai mal de tête violent, embrouillé encore.
Ça prend quelques secondes avant de pouvoir adapter mon oeil pour voir.
Si je devenais aveugle ce serait monstrueux, tous mes rêves disparaîtraient,
comment écrire, décrire, jouir.
Dieu veut-il tant ma conversion?
De plus en plus je voyais moins distinctement, avec plus de misère,
mal de tête.
Tout de suite je m'imaginai un miracle pour ma conversion.
À regarder Yelle, je ne voyais pas du tout Louis-Pierre.
Avant je le voyais.
Je me sentais étourdi, impression que mes temporaux allaient craquer.
Je me fermai les yeux un bon moment et en les ouvrant
ça semblait se passer.
Le mal de tête me resta.

En lisant les mauvais livres: goût de faire pareil.
Ici est le danger: je l'ai compris assez tard.

«Notre J.E.C....», plutôt «Votre J.E.C....», d'un air dédaigneux.

Quand je trouve une erreur, mauvaise conduite dans l'Église,
je ris et intérieurement je me moque de leur conduite si peu édifiante
pour leur théorie.
Les choses médiocres, à demi-faites, me font toujours rire.

L'orgueil est un mur, l'orgueil est un bandeau.

Je m'efforçais à garder tout pour moi (idées, sentiments), à parler
de choses banales avec les autres, les écouter mais rien dire de moi.
Seulement à mon épouse pouvoir parler.

Je commence à croire que Louis-Pierre m'estime
comme j'estimais Gauthier l'année dernière.
Il se montre un peu plus indifférent, paraît moins sensible.

9h.30
Dans le champ pour javelot et disque, je voyais cette ville
où de jour en jour la verdure gagnait de la place dans l'oeil.
Ces boules vertes, touffues, douces à l'oeil, cachant la laideur
de cette ville, ses défauts: ses blocs à appartement, les escaliers
des maisons à deux étages, les antennes de TV, les fonds de cour,
les tuyaux le long du mur, les clôtures trop aiguisées pour l'oeil,
les autos laides dans leur vieillesse, les parterres sans gazon,
en terre piétinée par les enfants, les balcons, la hauteur de ce mur dur et
choquant, la saillie des cheminées, les cordes à linge,
les garages de bois les pans peinturés avec des couleurs choquantes
(jaune clair, rouge), fatigantes.
Le petit village suisse m'enchantait
par sa situation près du bois du séminaire, avec son calme.
Vivre dans un coin ombragé, dans une jolie maison, avec un coeur d'or,
mon rêve!
Je lançais du javelot et l'herbe sans tache, jaune, moyennement haute,
ondulant, me charmait par sa douceur, ce teint velouté et rondelet.

Je ne sais pas ce qui me prenait, j'aurais sauté dans le foin, je me serais
roulé comme un bébé, j'aurais embrassé l'herbe passionnément.
Je me mettais à l'ombre d'un orme et je voyais le soleil encore vif
se noyer dans sa frondaison, et ses reflets étaient si éblouissants que
derrière les arbres la nature me paraissait un mirage, un grand front rose
où les pissenlits en graines donnaient l'illusion avec leur blancheur
d'un sol après la 1re neige, l'automne.
Le ciel aussi était à la mode avec des boucles d'ouate, des gazes crémeuses
déroulées en plusieurs étages, et de manière différente, coquette.
La nature me semblait séparée en 2:
là où je vivais, là où je regardais en rêvant.
Et à un acre du large fossé qui me sépare du reste de la cour,
ne voyant pas le fond, je croyais en cet abîme franchissable sans ailes
et il y avait ici aussi 2 mondes: là où je peinais, souffrais;
ici où je me sentais libre, joyeux.

Louis-Pierre suit mes conseils mais évite délicatement
de se promener avec moi: peur de se faire(...?)
Tout à coup je rageais,
je promettais de ne plus chercher la présence de Louis-Pierre.
C'est moi qui le fuirais et non lui qui me fuira.
Je serai banal avec lui, ce sera facile, je l'ai ancré dans la tête,
j'ai assez de pratique.
Ce sera mon ami, mais un ami comme j'espérais en avoir il y a 2 ans,
pour rire, quelques fois sérieux, c'est tout.

Je maudissais les riches, les bourgeois, égoïstes, mous
comme de la gélatine dans leur fauteuil, satisfaits d'eux-mêmes,
de leur argent, amour, enfants et ne pensant pas que cette satisfaction
est un devoir d'aider les autres puisqu'ils le peuvent.
C'est la Vérité qui rebouillait en moi.

Je lançais le javelot à toutes mes forces, il allait s'enterrer jusqu'à la fin
de son pic, puis ma crise passée, je le lançais souplement, lentement,
paisiblement, comme heureux d'avoir régler un problème dans mon âme,
un devoir dans ma conscience.
Je rêve d'amour, de mots tendres, de gestes de confiance, d'amour.
J'ai l'impression de former mon corps pour que ma femme le trouve beau
et soit satisfaite et m'aime. Je travaillerai.
Je rage contre la bourgeoisie parce qu'elle m'attire
et mes remords la combattent.

Louis-Pierre suit mes conseils.
Je lui ai dit:
- Je suis une école orgueilleuse, mais je suis une bonne école.
Une religieuse a suivi mes cours.
Pélo était plus délicat avec les gars, faisait plus attention.
Je lui avais montré que la moindre négligence est grave
puisqu'elle me scandalisait.
J'étais heureux de les voir suivre mes conseils.
J'ai l'impression d'être quelque chose, de travailler, d'agir, d'être utile.

3 juin 1958

Seule ma mère pense à moi comme je rêve d'une autre.

Dieu me laisse faire, je ne veux pas de Lui.
Mais je cours vers un guet-apens, alors Il se montrera,
je serai libre de le repousser, je le pourrai, mais ma pauvre cervelle
comprendra qu'il vaut mieux retourner à Dieu au lieu de crever
dans ce coin de la terre. Ex: St-Augustin.

J'ai peur qu'on arrête de prier pour moi.
Je suis porté à demander souvent à Louis-Pierre s'il pense encore à moi
dans ses prières. Non, il ne faut pas!
J'aime la propreté, les papiers classés, les bureaux impeccables,
les habits propres, riches, à la mode.

Les examens ne me font pas peur, je m'en fiche.
Vive les champs, vive la littérature, vive mes passions.
Jouissons...

J'espère parfois faire un saint de Louis-Pierre et que Denise et maman
et tante Germaine en soient.
Je veux avoir été tout (soldats, débauchés, etc...) avant de me convertir.
Je pourrai donner des preuves à mes sermons, mes écrits...

Ma mère avait l'habitude de me répéter:
- Ce que tu fais aux autres, ça te sera rendu.

Moi et Gauthier, ça a marché parce que j'étais doux et bon pour lui
(patient).

À la chapelle je m'efforce de ne pas prier, de ne pas m'abaisser
jusqu'à dire des choses que je ne crois pas.
Je suis appuyé, encouragé dans cette voie par l'exemple d'autres élèves
qui pratiquent fatigués ou dans la lune.

Je veux que ma conduite exprime que je ne pratique plus
afin de ne pas surprendre, scandaliser les autres par mes actions mauvaises
pour un chrétien.

Je suis cruel. Je m'amuse à pointer Louis-Pierre.
Je veux tuer notre amitié.
Je me surprends de son endurance. Il m'aime, ça se voit.
Je veux tuer une belle amitié parce que lui, il n'est pas une femme.

Je me rappelle le visage douloureux et dur de ma mère alors que jeune,
je me battais avec mes frères.
Elle me prenait par les bras, essayait de me bousculer et quoiqu'à l'âge
de la renverser par ma jeune force, je restais là, terrifié,
par cet amour en sang.

Je m'aperçois que Gauthier cherche à s'allier avec Louis-Pierre.
Il ne me salue plus: parce que Louis-Pierre me préfère à lui.
Il veut la bonté de Louis-Pierre.
J'ai peur, et je suis heureux de voir la préférence de Louis-Pierre.

Nous ne prenons jamais de rang,
sauf file indienne le long du mur pour dîner.

Ceux qui ne me saluent pas, je leur promets la pareille.

À écrire je cherche le bonheur et quand j'avoue qu'on le trouve qu'en
Dieu, une douce paix envahit mon âme: je crois travailler à l'éternité.

Je me souviens de mon découragement en Éléments A.
Je commençais à étudier, mais l'idée de mes mauvaises notes, le non goût
de l'étude dû à cela, les conversations de Gingras, Lévesque, Monas
qui disaient leurs bonnes notes, me faisaient abandonner l'étude.
Il n'y avait pas de règlement de lecture en ce temps.
Mon seul refuge c'était Dieu et j'étais souvent à la chapelle.
On reprend confiance auprès de Celui qu'on aime.

Durant les vacances d'été, je me rappelle d'avoir fouillé, le soir
dans la cave, dans une grosse malle.
J'ai lu les réponses de papa aux lettres de maman.
Je trouvai que les lettres de papa avaient de légères ratures:
je ne ferai pas de même.
Souvent je rêve d'un amour semblable à celui de mes parents.
Plusieurs phrases résonnent dans mes rêves comme un clairon sacré.

La vie des grands hommes, leurs oeuvres ne m'émerveillent pas,
je les admire, tout en les détestant, tout en jalousant leur succès.
Mais les saints malgré mes efforts, réussissent toujours à m'émouvoir:
ils ont passé par des sentiers âpres comme les miens,
ils me montrent la sortie de mes malheurs.
Les grands hommes ne sauraient que m'aider à m'enliser
dans mes remords.

Ce matin fait gymnastique dehors.
Soleil magnifique, odeur encore un peu trop froide pour goûter.
La ville semblait se cacher dans ses vapeurs brillantes, blanches,
éblouissantes.
Gars étalés en désordre au soleil.
Mouvement qu'on veut et comme on veut.
Ça ressemblait dans ce désordre à un groupe qui se battait,
des bras en l'air, des troncs penchés, des pieds levés aux épaules,
des bras joints au-dessus de la tête, des corps en petit bonhomme,
des bras décrivant des cercles rapides et pourtant rien ne se frappait.
En dedans,
avoir musique presque toujours, suivre instructeur, rangée,
souvent pas grand vie, endormi.

Été passé: à l'usine je sortais me promener le midi avec Major,
je prenais ½h., lui 1h., ne punchait pas.
Lui yeux toujours sur femmes, yeux croches.

S'arrêtait devant voitures pour lire mauvais journaux,
je continuais lentement, il venait me rejoindre en me contant la farce
et riait vulgairement, fort.
Orgueil, respect humain, crainte d'être vu par ouvriers usine,
peur «Qu'en dira-t-on».
Dit:
- As-tu peur?
- Moi je sais me contrôler.

Je veux regarder Louis-Pierre comme une chose, indifférence.
Je le fais.
Lui me sourit.
Très beau, souriant.
Je ne réponds pas mais souris, il doit éprouver cette satisfaction
d'avoir fait le 1er pas que j'éprouvais l'an dernier en souriant
à mes ennemis et je me dépêchais de l'offrir à Dieu.
Ce qui m'a perdu, je ne priais pas assez, presque seulement quand goût,
pour sentir.
J'essaie d'éviter complètement Louis-Pierre (repas, récréation)
sans laisser paraître, (indifférence).

Pourquoi me ficher de lui: je lui ai trop dis (orgueil).
Il aime Dieu et fait trop pour Lui, je veux un ami à moi, rien qu'à moi,
ne vivant que pour moi.

9h30.
Louis-Pierre a les omoplates (épaules quand il se laisse aller) rentrées
comme les ailes d'un oiseau qui essaie de se dégager de nos mains;
il aime beau vêtement, propre; aime à travailler longtemps à sa peignure,
fut agacé dû à l'exagération de son coq;
quand il sourit, franchement il est très beau avec ses yeux reluisants,
son pif, ses oreilles pointues, son visage fin.
Il est maigre; petit, il marche les mains dans poches arrière formant ainsi
2 anses avec ses bras; marche affairée, parfois lente, porter à sautiller
comme une petite fille.

J'aime lui donner conseil sur la sainteté: il les suit.
C'est encourageant.
Parfois il s'impatiente, et nous regarde avec grimaces: «Hein...»,
et se détourne la tête, porte son attention ailleurs.
À l'orgueil, il répond par l'orgueil.

J'ai souvent rêvé de posséder une femme du Moyen-Âge, avec leur grosse robe, l'humilité, la bonté, le calme qu'on leur donne, leur sensibilité, délicatesse, fragilité.
Est-ce que l'amour de l'homme et de la femme porté en Dieu
et béni par lui est plus puissant qu'un autre sans Dieu.
J'ai un dédain d'être aimé par ma femme, d'être choyé,
écouté tout simplement parce qu'elle veut plaire à Dieu.
- Ça te revient pareil.
Je ne veux pas l'acte, mais l'intention, l'amour pour moi, à cause de moi.
Mais où s'aime-t-on si fort en dehors de l'union avec Dieu?
Je veux que ma femme en ayant enfants
ce ne soit pas pour me donner moins d'amour parce qu'elle en doit
à ses enfants mais pour unir davantage.
Qu'elle fasse dire au bébé «papa» en premier, qu'elle se montre
plus affectueuse en ayant un petit, meilleure et non plus indépendante.

4 juin 1958

Je délaisse le travail d'organisation collégial parce que notre nom meurt avec notre départ. Dans le monde, on écrit des livres sur notre vie, mais qu'est-ce que des livres?...

En lisant, trouve que je n'agis pas; mon désir de bâtir.
Goût de mener, de donner des lignes de conduite, de réformer...

Je sens en moi ce goût de devenir doux, bon, sans tâches, de prier,
de me convertir, mais je me ferme les yeux.
Je me rappelle en Syntaxe quand pour faire charité j'essayais d'être seul pour donner 1 dollar aux pauvres.

Je n'entendais pas les oiseaux chanter, je n'écoutais que Denise,
je ne voyais que Denise.

Père Lamonde, dur en discipline; récréation, simple, sympathique.

Pour éviter Louis-Pierre je joue.
Il n'aime se promener que lorsque je me promène.
Alors il joue aussi.
Je n'ai pas peur des examens, je m'en fous, j'étudie beaucoup,
et j'écris beaucoup.
Étude: odeur du repas qu'on prépare me rappelle vacances d'été
avant souper en attendant papa.
Je m'interromps souvent étudier pour écrire.

Salle d'étude très éclairée.
Les heures passent vite durant les examens.
Après examen, le temps est long avant le ramassage des copies.
On rêve.
Au ramassage, les bureaux se lèvent les uns après les autres
à mesure que Bussières ramasse, pour serrer leurs effets,
pour expirer fortement leur satisfaction.

Je rêve à cet amour; j'ai déjà vécu en rêve toute ma préparation
au mariage (rencontre, demande, conversation), ma vie de ménage
(lit, enfant, fidélité, amour) et j'ai prévu la mort de ma femme
(sur lit de mort, morte, exposition, service), popularisée par journaux
(serai connu comme écrivain).
Et je me convertis toujours après cette mort.
Mes yeux rêveurs voient très bien ce visage,
ce corps qui sera celui de ma femme.
Mais demandez-moi jamais de le décrire hors de mon rêve.
Je suis surpris de ne pas pouvoir en parler.
C'est comme un amoncellement de nuages qu'en fixant on trouve
une forme quelconque (chacun trouve une forme différente)
sans pouvoir dire précisément ce que c'est.

Je ne suis plus en Syntaxe, ni au début Méthode avec Louis-Pierre.
Je m'aperçois que ma vie est fade sans lui,
je ne suis satisfait qu'en sa présence même si je suis en groupe.
On ne veut pas montrer qu'on s'observe: on s'aime.
C'est doux et cruel l'amour.
Je préfère me promener seul avec Louis-Pierre. Lui aussi.
Quand autre vient je ne dis pas un mot mais n'aime pas ça,
ça casse ma joie.

Fortin m'a fait clin d'oeil.
Me parlait avant d'être Président athlétisme.
Avant pas orgueilleux. Bon diable.
Un peu orgueilleux aujourd'hui.

Je rêve de discussions pour reprocher conduite aux prêtres.
Je les déteste, je leur trouve des défauts, manque de charité, etc.

9h.30
Je suis triste. Louis-Pierre cherche à m'éviter
pour pas se promener le soir seul avec moi.
Je ne me promène plus guère derrière le cimetière seul.
Depuis quelques jours, je lance du javelot.
Je vais faire un petit tour, mais je cherche aussitôt des gars:
la solitude me pèse de ce temps.
J'essaie de ne pas toujours chercher à savoir où est,
ce que fait Louis-Pierre en récréation.
Je me sens terriblement seul. Mon coeur se noie dans la tristesse.
Je joue au tennis avec Sicard, j'aime jouer quand il n'y a pas de «next».
Je veux me faire des muscles pour enchanter ma femme.
Sicard s'arrange comme Louis-Pierre pour laisser passer les gars
devant lui pour être certain de manger avec moi.
Pourtant je ne l'aime pas comme Louis-Pierre.
Sicard, pendant un bout de temps, me fatiguait,
aujourd'hui je le trouve intéressant.
Je fais exprès parfois pour ne pas manger avec Louis-Pierre.

J'ai été local J.E.C. ce soir (lire St-Augustin).

Pourquoi suis-je si égoïste envers Louis-Pierre.
«On travaille pour la classe, on ne nous a pas remerciés».
Un jour Louis-Pierre cassera.
Je serai seul, seul.
J'ai 2 sorties, Dieu et une femme.
La 2e est impossible aujourd'hui, et cette femme la rendrais-je heureuse avec mon égoïsme.
Quand j'étais saint, j'étais généreux, charitable.
Aujourd'hui égoïste, répondra-t-elle à l'exigence de mes rêves, surtout saura-t-elle me guérir de mes passions (sensualité, orgueil, gloire, égoïste).
Et je rejette Dieu, je n'en veux pas.

Ce soir à J.E.C. par fenêtre ouverte, entendais clameurs,
indécises et variées, hautes puis basses, des enfants jouaient dehors.

J'ai parlé à Fabien de mon roman.
Pose bien question.
Dit lui pas force d'entreprendre cela.
À la fin dit:
- es-tu sûr de ne pas perdre ton temps?

Il sait bien des choses pour Versification (littérature, histoire, religion), pas tant que moi.

Père Provost me taquinait, je souriais:
- Je vais vous attaquer dans mon roman.

M'a conseillé de l'intituler en riant: «Ne lisez pas ce livre».
Malgré ses airs drôles, ride bord des yeux quand rit,
quand faire bonne farce ou taquinerie il la rit d'un rire élevé et clair, chantant, et vous saisit le bras comme à un ami.
Il a toujours voix élevée et fait des phrases solennelles en riant:
c'est son genre.
Raconte solennellement des histoires, grands mots.
C'est presque toujours lui qui parle quand promène, nez pointu assez long.

Il est souvent seul, les gars se moquent
(béret, claque, coupe-vent en juin, malade).
Il est souvent seul, pas entouré.
J'ai pitié de lui, je ris de lui comme les autres.
Il me raconta fait grand séminaire, ses futures vacances,
c'était comme un ami pas plus,
s'il avait parlé de Dieu en bien, il m'aurait épaté.
Provost sourit toujours quand il me rencontre, dit:
- Bonjour monsieur Mornard.
voix grésillante.

Il m'arrive de penser à Renée Darche, j'aimerais continuer nos relations
(jouir de son corps, je voudrais).

Je chante; j'aime chanter chanson populaire.
Je ne sais pas tous les mots, ni tout l'air.
Je forge des mots et rassemble des airs.
Je regarde T.V. que pour film et pour show.

Femme: qui serait pour moi ce que les autres n'ont pas été.
J'ai hâte vacances pour pouvoir écrire, lire, classer mon roman, corriger.

Toujours écrits en poche.

Gertrude chicane puis on l'entend marmonner prières.

5h.30
Ce matin dortoir.
Tout dort.
Respiration régulière.
Mes yeux à peine frottés, alourdis.
Mes paupières retombées, j'ai rêvé à Denise.

5 juin 1958

Jolivet:
- Il y a longtemps que ça se prépare cette crise de foi.
Que dirais-tu si tout le monde pratiquait ta théorie.

J'ai déjà dit à Louis-Pierre que mes cris, ma joie apparente
n'étaient souvent que pour camoufler une peine trop grande.

En écrivant, ma vocation m'est apparue.

Mon père quand il prie, remercie.

9h.30
La femme donne son corps, il faut suer pour la nourrir.
Parfois elle est portée à nous détester.
Dieu donne beaucoup, reçoit très peu, nous aime toujours à l'infini.

L'étude a l'air d'un train. Il y a un calorifère sous chaque fenêtre.

La fenêtre au-dessus du lit de mon voisin est ouverte,
une odeur d'été tombe sur nous.
J'ai le goût d'écrire, ma journée a été très mouvementée.

Je rêvais, me trouvais chanceux.
Je vais aller en Europe, je suis bon en classe, j'ai de bons parents,
je suis bien, j'ai une aspiration forte vers l'infini, j'ai touché à la sainteté,
à la débauche, à la queue de la classe.
J'ai connu l'ennui, l'abandon, à travers tout j'ai passé pour aboutir
à une situation magnifique mais qui ne m'emballe pas,
plus on a, plus on veut. J'ai de la parenté riche.
Une tante presque sainte, une grand-mère très pieuse et une mère.
Un père converti, un grand-père, infidèle et orgueilleux.
J'ai l'alphabet chez moi.
Les leçons sont sous mes yeux.

Après la communion, Boudreau se mit à prier la tête dans les mains.
Si tous les gars faisaient comme ça, si je faisais comme ça,
on revirerait le collège.
En passant à la cafétéria, la femme, aux toasts, cheveux blancs,
jolie pour son âge, souriante sans montrer dents, petite, grassette,
lui fit un clin d'oeil, habitude.

La bande reforme, je suis moins taciturne.

(Mes voisins ferment le châssis, vente trop).

Fredette, André, Sicard, Louis-Pierre, moi.
Louis-Pierre m'ôta mon orange sans que je m'en aperçoive,
s'astina avec moi que c'était sienne, et la mangea pour me dire mienne.
J'ai été joué au tennis. Pas dit un mot.

Après la messe, les matins ensoleillés, les lumières du sanctuaire fermées,
le sanctuaire s'assombrit et une grande, éblouissante lueur forme une croix
dans les verrières, c'est beau. Syntaxe me rendait plus dévot.

Au dîner, Louis-Pierre essaya de me rendre un coup de pied
qu'André lui avait donné alors que je le frappais dans le dos:
«Vieux chum».
Je n'ai pas aimé ça, rien dit.
Il me pointa malicieusement, je me sentais pris et il semblait se réjouir
de son succès. Je lui dis «Médiocre. Médiocre.», sourire dédaigneux.
Je lui avais dit que je détestais les médiocres, peu avant.
Il ne rit plus et parut touché au coeur.
Et fit une petite mou comme disait «il ne me comprend pas».
Je continuai à parler avec Sicard.
Louis-Pierre et Boyer Jean m'avaient enlevé mon dessert, mais remis.
Sicard veut me défendre, je ne me confie pas à lui, ne me comprenait pas.
Gueule de bois à Louis-Pierre.
Après dortoir libre, j'allai me promener derrière le cimetière,
j'étais très triste, mais je marchais droit, ne le laissais pas paraître.

Je forgeais des mots et comme 2 étourneaux s'envolèrent, je leur chante
«Soyez heureux vous au moins».
Le soleil se tamisait dans une mince couche nuageuse.
Il ventait fort, le vent affolait ma cravate, boursouflait ma chemise,
me jouait dans les cheveux.
C'était comme une caresse affectueuse et douce.
Dans ma chanson, ma tristesse me glissa à la prière.
Je chantai un instant 2 ou 3 mots à la Vierge, à Dieu:
«Jamais avec vous je n'ai été trompé, malheureux, pas consolé».
Je souffrais mais je vous savais près de moi.
Je jetai des coups d'oeil furtifs pour découvrir Louis-Pierre dans la cour.
Ça ne devait pas paraître que je le cherchais.
Je descendis à J.E.C. pour travailler St-Augustin.
On se réunissait pour jouer courante.
Lui était là.
On voulait que je joue.
Viau me leva une jambe, fit semblant de me déchausser,
Larose prenait son air féroce, je souriais tristement et continuai,
Louis-Pierre m'avait jeté un regard, un de ces regards furtifs,
plus forts que nous, inquiets, regard qu'on retient mais qui l'emporte.

J'étudiai fort à l'étude.
À 2h.10 j'avais hâte d'aller chez Jolivet.
J'étais triste, je m'efforçais de ne pas regarder Louis-Pierre
assis assez loin devant moi.
Ma tristesse se changeait peu à peu en rage.
J'aurais voulu commander une armée sous son nez,
comme pour lui prouver que je suis plus que lui,
et que je peux m'en passer.
Je bûchais mon grec.
Arriver 1er en tout!
Ah! la belle supériorité!

3h. j'allai chez Jolivet.
Il me reçut avec sourire:
- Je vous ai fait demander tôt, mais je veux vous voir avant vacances.
Il avait approfondi mes questions de la semaine précédente.
Une chose me frappa:
«Prouve-moi que Dieu n'existe pas»,
«Que dirais-tu si tout le monde pratiquait ta théorie».
Je lui dis:
- Je suis orgueilleux.
- Pas tant que ça: il en a des pires.
Il me donna mon organe de vie.
J'avais envie de pleurer, mais orgueilleux.
Demanda:
- Dites 3 «je vous salue Marie» et contrition avant de vous coucher vacances.
- Non. Si pas convertir. Contrition c'est m'humilier.
Il était un peu triste.
Je sortis de là, larmes, ému, je m'arrêtai près d'une fenêtre dans le couloir des autels pour contempler la cour et tous ces gars qui jouaient.
J'aurais aimé convertir, ressaisir.
Avec Jolivet, un moment goût affreux de me confesser, mais ressaisi, peu à peu.
J'étudiai peu étude 5h.

6h.
Louis-Pierre essaie comme à 4h. de me parler, d'être ami avec moi, si suis seul, vient me rejoindre.
Je suis froid, je serai froid.
Je ne me confierai plus qu'à mon roman.

À 6h. le père Ambroise était dans la salle avec Pratt et Pélo.,
les gars les entouraient (beaucoup), pas vu, je lisais, la classe passait.
Tout à coup Brossard me dit:
- As-tu vu?
Je regardai.
D'abord je ne vis que la barbe.
«C'est le père Vignault» en moi-même, venait souvent.
Je sursautai à mon erreur.
Le Père Ambroise à 6 pieds de moi!
J'aurais aimé le saluer.
On a de la chance au collège.
Mais on s'habitue même à la meilleure voiture.
On n'apprécie plus.

6h.45
Javelot.
Mais seul je m'arrêtai devant le couchant.
Le ciel était d'un bleu dilué, vaporeux.
Du rose s'étendait par filets sur le bleu comme peinture mal brassée.
Au-dessus du camp militaire, un amoncellement d'éclats roses
ressemblait à un oeillet fané abandonné par terre.
Des rayons de soleil clair ressortaient de cette merveille.
Peu à peu le ciel s'assombrit,
comme le dernier trou par où serait aspiré tout le jour.
Cette fleur fanée qui se desséchait était ma journée à moi,
qui ne repassera plus jamais, une journée éternellement morte.
Je ne voulais pas abandonner cette vue.
Un nuage éclata d'abord doucement puis raide.

Pourquoi Louis-Pierre et moi sommes-nous portés à nous observer
l'un l'autre.
C'est un signe d'amour, on s'intéresse à l'autre.
Même chose avec Denise.
C'est plus fort que moi, mais je vaincrai.

6 juin 1958

L'an passé, lorsque scrupules, ne savais pas que faire pour plaire à Dieu,
ça ou cela, j'aurais dû m'asseoir pour méditer,
chercher la meilleure solution.

Qu'est-ce qu'un ami?
C'est une aubépine dans montagne, on s'accroche à elle pour monter.
Si l'aubépine nous pique ou n'est pas fortement enracinée,
elle peut nous faire débouler.
Alors une aubépine qui n'aide pas à monter est une nuisance.
Si l'épouse n'est pas ce que doit être, l'aubépine pour son mari,
elle se change en une longue muraille qui bouche le bon chemin.

Il faut avoir des «chums»
pour se sentir à l'aise d'entreprendre telle ou telle chose.
Mais un ami intime seulement si notre but commun
est «le ciel par le travail», autrement l'ami qui pardonne beaucoup
n'est qu'une raison de se laisser aller.

Depuis quelque temps, j'ai l'impression d'avancer, j'étudie,
j'écris beaucoup, j'essaie de comprendre tout, de ne jamais me contenter
d'à peu près. Je pose question sur question.

J'ai le goût de reformer la bande (assez facile),
devenir un étranger à Louis-Pierre qui malgré moi sera dans la bande.
Je ne veux pas l'opprimer, qu'il soit heureux mais sans moi.

Louis-Pierre essaie de revenir, se tient avec le groupe,
essaie d'attirer mon attention, parle: pas déjeuner avec lui.
C'est fini. Point.
J'ai le goût de vivre seul toute ma vie, et écrire, philosophe.
Mon désir de me montrer indépendant de Louis-Pierre
me faisait rire avec tous les gars, jouer,
comme le candidat la veille de l'élection.

Les époux doivent aimer leurs parents, ça ne diminue pas leur amour.
Ainsi ils doivent aimer Dieu.
S'aimer et aimer communément d'autres choses, c'est s'aimer davantage:
car c'est savoir qu'on continue à vous aimer malgré les autres amours.
Ainsi pour enfants: ils s'aiment d'avantage parce qu'ils savent
qu'ils pourraient ne plus s'aimer et aimer que le petit.
C'est une preuve de la force de leur amour.

Gauthier tient un peu à avoir Louis-Pierre comme ami.
Mais Louis-Pierre pas assez patient parfois.
Gauthier cherche ma compagnie; j'aime parler d'Histoire avec lui.
Mais à voir Gauthier parler à Louis-Pierre, j'aurais crié:
«Prends le, fui avec ma part, il est à toi, vas-t-en, vas-t-en.»

Un vrai ami c'est beaucoup se confier à quelqu'un,
c'est la plus grande preuve d'amitié.
Car l'âme, ce vase des confidences, est sacrée,
qui y pénètre est un ami, un aimé.

J'ai une de ces envies de reprendre avec Louis-Pierre.
Mais, non, j'ai dit.
Mais je l'aime.
Je ne peux pas.
Lui, ça l'aide, mais moi je crois en perdre.
Essayer de le guider par conseil vers Dieu,
ça le fatigue de m'avoir toujours sous ses pas.
Quand erreurs je lui reproche insensiblement juste assez pour être compris.
Et bien ça c'est fini.

Perron fier, satisfait de ses anciens élèves qui prennent tête de leur classe.
Félicite, encourage.
Commente mes discours: vaseux.

Je passe de groupe en groupe, fais rire les gars,
Louis-Pierre cherche à m'approcher, je m'éloigne.

Je me sens entouré, mais au fond je suis triste.
J'ai peur de perdre Louis-Pierre, qu'il se lasse d'essayer de reprendre avec moi.
Mais Dieu joue le même rôle que Louis-Pierre sur le plan spirituel et j'ai rarement peur de le perdre.
En lâchant Dieu, tous mes devoirs me semblent ôter,
par le fait même ma liberté: quand on ne conduit plus, on se fait conduire.

L'homme doit se tourner vers l'instruction, littérature, philosophie surtout, science mécanique.
La machine le remplacera à l'usine.
Le progrès moderne nous fait porter tous même habit.
On s'attachera moins à l'habit, ce qui était folie.
On regardera plus science peut-être.
Uniformité trop poussée: fade.

Je viens de constater tout surpris que je ne suis plus le même.
Je n'ai plus l'humilité, je ne veux plus croire, je suis sensuel, égoïste.

Pratt et ses voyages - j'en ferai plus que lui,
Pratt et ses écrits - j'écrirai plus que lui.

La liberté est dans le travail. Je cherche où est la vraie liberté de l'homme.
Pourquoi veut-on être libre. Pourquoi est-il porté à faire le mal.

La guerre peut-elle être bonne, est-elle nécessaire.

J'ai cru voir Louis-Pierre attendre un autre comme il faisait pour moi en ralentissant dans les escaliers, je continuai, j'étais triste...
Il continue toujours à essayer d'être poli, bon pour moi.

Pendant le chapelet à l'étude (jeudi, mardi) la grosse majorité est dans la lune, une partie regarde la ville par fenêtres, quelques-uns seulement prient.
Nous sommes debout à nos bureaux.

La salle ne fait que murmurer quand on a passé les FRANÇOIS,
comme un bébé qui fait des sons de contentement en prenant sa suce.
Plus de cris, on ne se croirait pas dans la salle des petits tant c'est calme.
Tout le monde est arrêté un FRANÇOIS à la main, comme des ouvriers
qui se sont arrêtés au milieu de la rue saisis par un article.

Louis-Pierre cherche à me plaire, me parle, je réponds brièvement,
froidement, je parle avec autres.
Je me dis qu'il m'épie, j'aime ça, je me refuse à l'épier.
S'il se dit la même chose, dans peu de temps on sera étrangers.
C'est peut-être comme ça que disparaît l'amour.

Ce matin alors que je lisais seul, il vint me parler, répondu bref, froid
et nos yeux se confondirent un long moment: il me regardait en rougissant,
il faisait pitié.
Tout ça parce qu'un jour, j'ai dit: «J'abandonne la religion».

En récréation, je passe de groupe en groupe comme un maître de maison
parmi ses invités.
Je fais rire les gars.
On m'entoure mais au fond je suis loin de rire.

J'ai souri à Thibodeau, il ne m'a pas répondu en me voyant.
Rien ne m'enrage plus, je lui rendrai ça, le salaud.

Dans les escaliers, après la classe, j'ai cru voir Louis-Pierre ralentir
pour attendre un autre.
Son sourire n'était plus pour moi.
Je détournai la tête.
Un tourbillon de tristesse.
Mon impuissance m'enrageait.

Denise, pourquoi as-tu grignoté mes espoirs d'aimer...
Si, aujourd'hui, pour Louis-Pierre, je suis parfois dur, dis-moi,
est-ce un peu ta faute?

L'allée derrière le cimetière m'appelle en fraude,
pour me montrer sa beauté, sa solitude pleine d'oiseaux.
Je recherche la solitude, la paix dans mon allée accompagnant le cimetière,
dans les champs avec mon javelot.

Devenir comme Brien de Philo II, orateur primé, acteur émérite,
pipe à la bouche, calme, méditatif, sensible, heureux de nous rencontrer!
Ou ce Langlois, breveté au piano, expositeur de peinture dans nos galeries,
préparant un recueil de poèmes!
Être calme, mélancolique, insouciant, sympathique mais indépendant.
Sans amitié, Louis-Pierre chassé de mon coeur, je me retrouve, à jouer,
à travailler, plus sérieux, plus ambitieux.

Guénette et Charron me frappent par leur sérénité calme, posée:
dirigent des organisations.

Pratt.
Je marche comme lui, lis comme lui, me promets d'être plus que lui
et je le déteste.
Je déteste mon orgueil en la sienne.

Je ne voudrais pas avoir le sourire de Pélo.
Je veux être franc jusqu'au bout.

Racicot m'empêche de toucher l'excès du Classique, par son excès.
Il est contre tout sport.
Avant je l'admirais mais ses erreurs, si bébé, me l'ont fait mépriser un peu.
C'est un gros gâté, toujours mèches cheveux visage.
J'imite Brien, Langlois, Pratt, un peu.
Charron et Guénette par bout; je ne veux pas ressembler à Pélo, Racicot,
Bédard.

J’aime la solitude, je ne joue pas trop.
Huet l’an passé et Éléments me disait:
- Joue un peu plus, ne fais pas le petit vieux avant le temps.
Si pris Huet en Éléments, son confessionnal était le plus proche,
ne le connaissais pas.
Huet a dit à mes parents:
- C’est de la bonne pâte.

Le frère de Louis-Pierre est en Syntaxe cette année.
Je le regarde parfois.
Je l’aime un peu.

Syntaxe spéciale, il y a 2 jumeaux, Pigeon,
et depuis 2 ans je ne sais lequel est Marcel et l’autre Michel.
Ils sont bien élevés, marchent les pieds en dedans,
se balancent d’un côté et de l’autre, en fils de fermier qu’ils sont.
Ils ont mémoire mais pas d’esprit et pas débrouillards.

7 juin 1958

5h.10
Ce midi André, Colas, Louis-Pierre et moi, nous nous promenions.
Louis-Pierre dit:
- Moi je n'ai jamais eu si envie de partir que ces jours-ci.
Je lui posai la main sur l'épaule et la serrai doucement.
Nous n'avons pas parlé.
Colas racontait toujours sa longue et ennuyeuse histoire.
Comme en chemin, André et Colas couraient,
Louis-Pierre hésitait à m'attendre.
Les tournois de golf étaient commencés.
Je lui dis:
- Je vais me promener derrière le cimetière.
Je me retenais pour ne pas lui demander:
- «Viens-tu?»
Oh, Orgueil! Il pensa que je voulais être seul, et déçu, il se dirigea songeur vers les golfeurs.
J'étais déçu de ne pas l'avoir près de moi.
À la récréation suivante, 2h.30, il alla jouer avec André et Boyer.
Je me ressaisis:
«Il n'est pas venu me trouver. C'est fini».
Lui loin de moi, je bûche, mon ambition grandit,
je veux devenir populaire, puissant dans le monde.
Je rêve de devenir un grand écrivain, de rencontrer quelqu'un
qui me lance à la radio, T.V., acteur.
Je travaille plus fort.
En l'aimant, l'épiant, voulant toujours qu'il soit à mes côtés,
ma liberté y perdait et je veux être libre.
L'amour me gâte.
Je deviens un peu mou, je critique tout devant l'autre
sans essayer de remédier (comme papa), je suis ambitieux mais moins,
je deviens parfois un peu bête, je suis trop satisfait.
Quand on voit 3 ou 4 gars (Philo.) qui se promènent seuls, se croisent,
sans se saluer, on rit et je ris aussi.

J’essaie de rester la bouche fermée pendant la récitation des prières.
J’y suis encouragé par mes compagnons parfois qui ne prient pas (lune), ou Goyette (il communie lui).
Orgueilleux.
Influence: Goyette est le complice de mon mal.

Gingras comme moi était très entouré, comique, il s’est mis à rêver et maintenant il est souvent seul.
J’aime voir son visage rond avec une calotte blonde et ses yeux fixes, rêveurs.
Gingras et moi, entourés, puis rêver, mais lui n’aime pas le classique, littérature un peu.
C’est la photographie.
Il rêve de gloire.
J’ai vu Louis-Pierre qui riait avec d’autres, je fus peiné mais je me ressaisis:« Je n’en veux plus, vas et sois heureux».
Il cherche encore à m’approcher, je suis entouré presque comme avant, je fais le drôle, ris.

Je vois Louis-Pierre agacé, il sourit mais je devine sa peine.
Je le protégeais avant.
Je crois que je l’embrasserais.

À ma bande Méthode, j’essaie de m’allier la bande des «top» de Syntaxe: Boutet, Chicoine (Président), Desmarais (Président),...

Je me donne à l’autre presque aveuglément.
Alors que n’aime plus, je deviens plus orgueilleux, plus ambitieux, plus militaire, je me refuse de gémir sur amour perdu, j’essaie de tuer ma sensibilité, je suis l’ambition insatisfaite, je m’efforce de ne plus épier celui que j’aime (Louis-Pierre) et j’y réussis bien, je joue, j’ai regroupé ma bande par mon zèle ambitieux.
Je veux devenir populaire, influent au collège et dans le monde entier, afin que Louis-Pierre et Denise souffrent encore plus de m’avoir perdu, afin qu’ils pensent à moi plus souvent nourris par la publicité.

Quand j'aime quelqu'un, je l'idéalise, je le gratifie de toutes qualités qui me charment.
Mais à son approche, je m'aperçois de mon erreur: ma déception se traduit par l'indifférence, la dureté, l'égoïsme; je deviens cruel par le fait de ne rien expliquer de ma conduite à l'autre.

Je joue beaucoup plus: ça m'aide à oublier.
Je vends mes dernières VIE ÉTUDIANTE.
Je me sens joyeux de retravailler, d'être entouré d'acheteurs, d'amis.
Je fais rire les gars:
«Achetez VIE ÉTUDIANTE. Je l'ai payé 0.25, je vous le vends 0.10.
Achetez à un bon vieux Juif de la rue St-Laurent Montréal».
Les gars riaient, je rie aussi, les gars oublient ma crise.
En plus cette fois-ci, je fais un profit de $1.00 en trichant un peu, ça me console.
La bande se reforme: André, Brossard (le plus indiscipliné), Louis-Pierre, Sicard, Fredette, Colas et moi.

Quand on disait «le monde ne pense qu'au plaisir, qu'à jouir», je me figurais un plaisir malsain souvent mais sans soucis.
Eh bien! non je m'aperçois qu'avec le plaisir, le succès diminue.
Je voudrais avoir les 2.
C'est très dur, si, par cas, c'est possible.
Je suis déçu.
Le monde ne m'offre même pas un cadeau convenable.

N'y aura-t-il que Dieu pour me satisfaire, moi, si sensible, si ambitieux, si orgueilleux, moi qui est pour le «tout ou rien».

Le préfet nous a donné des recommandations pour ce soir, (distribution des prix), j'ai peur d'avoir baissé.
Il ajouta qu'il avait reçu pour $1,100 de prix, un don de gens qui nous estiment. Ça m'a ému.
On se sacrifie un peu pour nous, c'est pour ça qu'on nous remarque, admire, aime, dans le monde.

Et ces bourses!
Ceux qui me donneront des prix, c'est à un très grand homme
qu'ils les donneront.
Je leur rendrai leur confiance: ils peuvent avoir confiance.

Parfois pendant la récitation des chapelets,
le «je crois en Dieu» enfarge le réciteur.
(Le sait-il assez? Est-ce la gêne?).
Peu importe, le chrétien devrait prier moins vite, plus pieusement,
savoir ses prières à fond et être humble au point de ne pas être gêné.

Loranger parle d'une voix très modulée et très vite.

9h.30
Voilà, fini la distribution des prix. Je suis arrivé 7e.
Mes parents se sont montrés contents,
quoique maman aurait mieux aimé me voir monter le 1er sur le théâtre.
Oh, chère littérature! c'est toi qui encaisse toutes mes baisses.
En partant maman m'a dit:
- On est satisfait de toi, on est satisfait de toi.
Ah cette maman elle sait surmonter les petites déceptions,
elle préfère souffrir à me voir troublé.
Ce soir en écrivant je mords à ventre affamé dans du...

Brillon a discouru pour sa classe. Il parle bien celui-là!
Je préférerais demain être non ce Landry, premier en toutes les matières,
mais Brillon avec son discours remarquable et bref.
J'aimerais être ce Langlois avec son prix spécial en français.
C'est tout. Les autres, je m'en n'occupe pas.
Chacun se trouve un exemple, un modèle.
Monseigneur Coderre a répondu à ce discours,
je retiens peu et beaucoup de choses:
la gloire d'un homme est d'être où Dieu le veut;
si vous devez être prêtre, si vous êtes appelé à la prêtrise,
votre gloire est là, allez à la prêtrise.

Il appuya sur l'union de classe, de confrères entre eux,
avec les professeurs.
Il appuya sur la situation critique du clergé ici: il manque de prêtre.
Et lui qui parlait faible d'ordinaire, renforcit sa voix pour crier de laisser,
de permettre d'encourager la croissance de la vocation sacerdotale
par le sacrifice.

Roger Letellier est venu.
On murmurait comme toute l'assistance.

La fin d'année approche, vive les vacances.
Tout a été bâclé en 1h.30.
C'est beaucoup mieux que les autres années.
Le monde évolue.
Tous les élèves allaient reconduire leurs parents à l'auto
et respirer un avant-goût des soirs d'été.
Le trafic était varié.
Les pères se trouvaient salués, les parents se frôlaient sans se soucier,
se tassaient pour laisser une voiture s'échapper.
Tout n'était que phares d'autos, voix, cris, rires, klaxons,
le collège croyait enfin à la liberté.
La semaine prochaine fuira devant nous comme un chien
qui nous dirige au terrier.

8 juin 1958

9h.20am.
Il pleut à gouttes paresseuses.
J'ai été à la baissière, mon imperméable détaché, les mains sous le paletot.
Le vent cherchait à me dépeigner, j'aime la nature en colère,
j'aime la nature pleine de vent.
Je me sens puissant lorsque le vent me bouscule sans me faire tomber.
Les haut-parleurs crachaient de la valse: j'adore cette danse.
Louis-Pierre s'est approché avec Gauthier, ils ont dérangé ma solitude.
La pluie se fit plus grande, ils coururent au préau.

Mais Louis-Pierre hésitait à courir, tourné vers moi il me demandait:
- Viens-tu?
J'ai répondu:
- Vas-y.
Et j'ai traversé lentement le terrain de balle molle jusqu'à l'entrée.
Je n'aime pas Gauthier.
Il veut de Louis-Pierre pour ami parce que Louis-Pierre est bon, doux.
Mais Louis-Pierre me préfère.

Meunier était avec la bande de syntaxe.
Prendrait-il ma théorie?

Hier papa m'a montré mon passeport.

Perron salue ses anciens élèves malgré une baisse en classe
mais il est moins sympathique.

J'ai déjà demandé au père Brault de m'avoir un livre
(plantes, Marie Victorin).
Le père Bédard m'avait dit qu'il m'en donnerait un.
Brault dit:
- J'essayerai trouver un pour te le vendre.
Il m'évite, je déteste cette façon d'agir.
S'il fuit c'est qu'il se sent coupable ou me trouve achalant.
Dans les 2 cas il manque à son devoir de prêtre.

Depuis quelques jours, la mode est à la claque dans le dos.
On se rencontre: «Salut vieux chum».
L'autre hurle sa douleur en nous rendant la pareille.
Je crois être le fondateur de cette folie.
Un autre temps ce fut:«Veux-tu jouer au bedeau? »
Et avant même d'attendre la réponse, l'interrogateur tirait de toutes ses forces sur la cravate comme les anciens bedeaux pour tirer leurs cloches.
La pire épidémie fut d'effleurer à grande vitesse le derrière d'un copain avec le bout des doigts.

On se laisse la main molle, et le coup pince fabuleusement.
J'en sais quelque chose.
Les autorités ont dû sévir pour l'arrêter.
Et parfois ça reprend un peu.

Beaucoup savent que j'écris.
Hier le père Girard m'a dit:
- Comment pensez-vous arriver?
- Oh j'ai baissé.
- C'est ça avec votre idée, vous êtes rêveur depuis un temps.

Il avait entendu parler de mon roman, mais par qui?
Je ressentis un plaisir fou à ces mots: «vous êtes rêveur».
Donc ça paraissait, on m'observait.

À Letellier je ne parle que de littérature, lui de musique et d'électronique.

Ici souvent je dis:
«Ah je vais le massacrer dans mon roman»
ou
«Pour mon roman, c'est exquis».
Maman dit: «Lâche donc ça».
Papa:
«Essaie, tu t'apercevras que les Mornard c'est bon à rien».
Non, je serai ce que les autres n'ont pas su être.

À lire, relire, et rerelire des belles pages, j'approfondis chaque phrase,
je la vis, je la sens, je la critique, je rêve, je suis heureux calme
et comme reposé.

Je m'indigne parfois de telle ou telle chose (agissements de personne)
mais je suis comme le torrent sans barrage: mon eau, ma mousse
ne produit rien, elle ne fait que couler.
5h.15
J'ai eu 80% hier.
Louis-Pierre 70%.

Nous venons de terminer la procession de la Fête Dieu.
La température a enfermé la procession.
Ah, quelle pitié!
Dans les corridors toutes les têtes étaient attentives aux fenêtres.
Les gars se jouaient des tours, font un crochet brusque
tout près des cendriers pour voir le suivant s'enfarger.
Cantiques et Ave s'enchaînaient, mais les attentions se reposaient ailleurs.
Où aucune fenêtre, se suspendaient aux murs les cadres des conventums:
cadres jaunies avec des portraits fades, ou plus superbes, plus riches
où nous fixaient des tas d'inconnus.
C'était une fête pour eux, le seul jour où nous leur prêtions attention.
Je me demandais:
«Que fait celui-ci? et celui-là avec des lunettes qui me ressemble?»
Le reposoir au fond de la salle, salle des grands, ressemblait
à un de ces décors pour les belles séances.
«Je crois en un seul Dieu, mais non, pas à l'Eucharistie».
De retour à la chapelle, les externes depuis le nouveau régime
s'assoient sur des chaises du réfectoire montées là pour la messe.
4 chaises se tassent entre chaque pilier; le premier assis a le nez
sur la colonne et ne voit rien, il s'étire pour voir comme pour la cachette:
on part à rire.
Édifiante piété, n'est-ce pas!
Mais une chose est et sera toujours douce, ce sont ces voix enrichies
par la sonorité des couloirs, ces voix paisibles, mâles, ces voix de pères,
ces voix d'étudiants criardes d'énergie.
Au départ de la grande salle, passant devant une porte ouverte donnant
sur les escaliers, un écho, une résonnance infinie courrait dans les marches
pour aller s'assommer à la plus haute paroi.
Le pensionnat est beau, si tu apprends à le connaître.

9h.30
On aurait pu se mettre à la table, il restait 2 places avec Gauthier.
Je passai pour aller seul, il me suivit.
Je lui demandai:
- Où as-tu abandonné ton Gauthier?
- Pourquoi dis-tu cela.
- Pour savoir.
- Non je ne suis pas prêt à l'abandonner,
dit-il tristement comme s'il l'aimait.
- Oui, c'est ça, tu auras un ami. C'est mieux que moi.
Je lui dis que je détestais Gauthier.
Il dit:
- Oui, c'est un drôle de gars
Je lui dis pourquoi je lui parlais:
Si hier quand les gars te lançaient un oeuf dans ton chocolat, si tu t'étais fâché, si tu ne l'avais pas mis en souriant dans le coin, alors ce serait fini.
Mais te voir opprimé, j'ai eu de la pitié, une pitié pleine d'amour.
Je leur aurais relancé l'oeuf,
Oh oui...

Peu à peu montait en moi cette rage, cette aversion des gars.
Leurs taquineries, toujours les mêmes, me fatiguaient.
Le désir d'aimer voulait revivre en moi.
J'aurais désiré m'enfuir du collège, voguer vers des pays inconnus.
Le cafard m'assaillait, mes notes baissaient, mes amis diminuaient.
Un dégoût indécis voulait faire pleurer le grand gars que j'étais.
L'orgueil était la seule arme qui me restait.
Tous mes actes devaient prouver ma supériorité sur mes confrères!
Je préparais mon voyage en Europe à lire des vies de grands hommes,
à déchiffrer des cartes, à dévorer tout ce qui parlait d'Europe.

9 juin 1958

Pitre en Syntaxe, beau, sympathique, attentif aux bonnes manières, pieux.
Aujourd'hui solitaire, voulant faire le dur, détesté de plusieurs,
devient niaiseux, il rit montrant toutes ses gencives,
les lunettes entrées dans les grosses joues qui se soulèvent.
À l'étude, écrasé dans sa chaise.
Je l'admirais en syntaxe. Il priait toujours.

Pour être heureux au pensionnat:
avoir ami intime, avoir un groupe de «chums», étudier, lire,
se trouver quelques pères pour vous protéger.

Quand Louis-Pierre fait le bébé je suis porté à le faire,
c'est pour cela que je le quitte.

Je ne peux pas me décider à étudier. Une fois parti ça marche.
Je commence à étudier puis un mot me rappelle quelque chose
et sans le vouloir je pars dans la lune.

On entend les néons pendant les examens, peur de tousser.

On doit faire une prière en particulier en arrivant à l'étude,
j'ai l'envie de ne plus la faire. Je me sens humilié par ça.

Ma jeunesse est bourrée de chances,
demain sera-ce du pain noir sur la table?

Louis-Pierre et moi nous jouissons de notre amour.
Pourtant nous ne sommes rarement et peu longtemps seuls.

Auger fait de très grand pas, en lisant bréviaire,
on croirait qu'il descend escalier.

Gauthier lâche Louis-Pierre.

9h.30
Il y a les gars qui passent des livres dans leur ceinture pendant
les examens: c'est défendu de transporter ses livres avant la fin.
Il y a ceux qui profitent de la fermeture des lumières au dortoir
pour se dire deux mots.
Il y a ceux qui rêvent, ceux qui souffrent, ceux qui aiment.
Il y a la souffrance, la joie, l'amitié, les remords, les tracas, les rêveurs,
les énervés, les orgueilleux, les sportifs, les studieux.
C'est ça un pensionnat, c'est ça le monde, c'est ça la vie.

L'an passé, j'écrivais pour le babillard des articles surtout pour la religion,
charité... une pour «Gestapo» et j'étais fier de mes articles,
je me croyais assez important.

Bazin dit: «Malheur au jeune qui rêve».
Je prévois ma solitude, triste, si j'écris encore, mais je veux goûter,
savourer, m'étourdir à tourner dans un rêve.
Je ne me fie pas à l'expérience des autres, je veux tout éprouver, sentir,
jouir, souffrir.
J'ai dit à Louis-Pierre hier:
- Rêver c'est penser, se tracer un itinéraire sur une carte.
Ensuite on prend la route, le travail, la peine, en rêvant encore au but.
Mais qui ne fait que rêver, ne fait que tracer et rester à la même place.
La jeunesse passée dans le rêve, la lecture,
si le goût de l'action s'en empare, c'est un grand homme qui apparaît.

Parfois l'envie d'abandonner mon roman me saute à l'esprit.
Il faut continuer.
Vivat! Vivat!

On s'est promené ce soir, Louis-Pierre, Sicard, André et moi.
Je ne peux plus être seul avec Louis-Pierre, la bande renaît, ressuscite.
Louis-Pierre se mit à chanter:
«Toi tu es mon soleil, toi tu es ma joie, tout tu es tout pour moi»,
en me regardant.

En lui mettant la main sur l'épaule, je lui dis:
- Si tu disais vrai...
- Tout ce que je dis est vrai.
En me regardant.
Je lui serrai l'épaule en souriant.
Nous sommes heureux, trop même, demain nous serons trop malheureux.
Je perds mon aspiration à l'infini.
Je me raisonne à ne pas rêver d'amour pour Louis-Pierre
quand pas avec lui.
Je me dis toujours: «Je vais me promener seul»,
et quand Louis-Pierre vient, j'apprécie, je suis plus heureux
parce que je n'ai pas rêvé plus haut que la réalité.
Au lieu d'être déçu de tous ses petits accrocs pour charité,
je me réjouis parce qu'il manque un peu de charité envers les autres.
Il n'en manque pas pour moi ou très rarement de ce temps-ci.
Je puis donc me dire: «Il m'aime».
L'amour m'a-t-il coupé mon désir d'infini, de perfection.
J'ai peur que oui.
Je m'aperçois que quand j'aime je suis porté à être un peu brutal
mais amoureux pour l'aimé.
J'aime lui serrer le cou, le bras, tordre son bras sans mal, serrer la main,
mais je m'aperçois par Louis-Pierre que vaut mieux la douceur
que mon amour passionné.
Même si c'est par amour, un coup fait toujours mal.
Denise, une fois tapé derrière, j'étais jeune, elle fâchée dit :
- Yvan tu peux t'en aller.
Quand je suis heureux, j'aime sortir, donner, faire plaisir à l'aimé
et aux autres.
Mais quand malheureux, je ne fais que souffrir et suis désintéressé
des autres.
Je ne suis que souffrance et désintéressement.

Martel commet action complète de même manière que moi
par frottages sur son matelas le soir au dortoir.
Il se confesse tous jours, mais ne se corrige pas.
«Oh l'esprit de pénitence se perd dans les «hits» et les restaurants».
Quand je reviendrai, moi, ce sera un retour, non une courte salutation
en passant.
Je veux me corriger de ma passion.
Je suis fatigué, mon intelligence a peine à travailler,
je suis moins résistant aux jeux.
Je veux être pas fatigué pour pouvoir me montrer capable de veiller tard
en Europe, de fumer, de boire sans bailler.

Ça me prend beaucoup de temps à commencer à étudier.
Je suis tanné, pas le seul.
Des fois je ne réussis pas à partir.
Parti ça travaille.

Fredette dort très peu la nuit, réveille de bonne heure
et a peur à la noirceur.
Quel cauchemar!

Corrige mes passions pour être digne de ma femme, pas tuberculose,
ne veut pas que la fatigue me porte à mon seul remède: la confession.

L'an passé quand avoir forte tentation je priais mais parfois
je déroulais mon chapelet de mon bras et alors je péchais.
Le lendemain souvent je me levais en priant et en me rappelant ma faute,
je m'arrêtais de prier, je me sentais seul, et parfois la semaine passait avant
mon retour.
Je ne priais plus et par orgueil de ces sensations m'entêtais dans mon mal.
À mon retour je redevenais le saint en herbe.
Cette année toute tentation est comme une proposition que j'accepte.

10 juin 1958

En entrant à la chapelle ça sentait le parfum des fleurs de l'autel.
Ça aide à prier, ça porte à prier, à aimer le parfum, l'orgue aussi.

Au dortoir, les robinets sillent par exprès, et de chaque côté de la spina,
les gars devant un lavabo, se lavent, se peignent.
Quelques-uns passent leur temps à se peigner,
ils doivent courir ensuite pour s'habiller.

Je rêve d'écrire une symphonie.
Le chant des oiseaux, les vents, m'inspirent.

Je rêve que ma femme un peu gênée m'offrira sa beauté, et je rêve surtout
de la lui rendre sans la profaner pour lui prouver mon amour.
Je m'imagine qu'elle m'embrasse et me serre les mains,
qu'elle se blottit sur moi et je vis tellement ça que j'imite la manière
comment j'aimerais qu'elle le fasse.

Bénard, je crois devenir un gars comme lui, grand pas trop sec.
Mais il n'est pas sage, il s'enrage à rien... je serai sage moi.
Serait-il plus patient s'il se savait observé?

L'amour de mon père envers maman, j'y reviens.
Il a du coeur, il sait faire pleurer, aussi faire rire.
Dans les lettres à maman, en fouillant en cachette (Syntaxe été)
j'ai lu de lui :«J'ai trouvé le plus grand bonheur».
Et j'espère trouver ce bonheur.
Je crois que je serai comme lui.

Renée Darche ne me sert que dans mes mauvais rêves
pour alimenter mes passions.

Je déteste Ned Caron, père de Denise, l'ami de papa.
J'aimerais revoir Denise. Je me souviens de lui avoir dit: «Vas-t-en» quand prendre écureuil pour Gilbert, (elle dérangeait).
Son père l'a appelée.
Elle me dit plus tard:« Je fus très insultée. Je t'en voulais».
Je me souviens de ce cousin anglais, j'essayais de parler anglais, et après son départ, on riait de lui Denise et moi.
Assez brutal. Je l'aurais punché.

Ce cousin rencontré à Oka. Sa mère m'appela: «Mon beau petit garçon».
Francine, Yvane et moi nous nous cachions pour rire d'elle.
Nous avions craint son arrivée.

Dans les PICTURES, je détestais ces hommes qui avaient l'air bandits, ivrognes, débauchés et pourtant j'envie leur plaisir.

Mon plaisir n'est jamais complet.
Même les temps les plus heureux, il y a au fond de moi un vide, et ce vide c'est que je sais que ce bonheur a une fin.
Mon besoin d'infini.
Mais malheureusement peut-être je cherche à me satisfaire de ça, à me dire:«Tout pour jouir».
J'écris parce que j'aime ça, ça comble mon besoin d'action évoqué par mes rêves.
Je veux calmer mes passions pour pouvoir continuer ma vie d'écrivain et réaliser mes rêves d'amour.

Suis-je pareil à Brouillette?

Gingras, sa classe doit un peu dire: «L'original».
Mais est-ce que ça paraît ailleurs? Non!
Ce qui est pour une classe reste souvent pour une classe.
Je ne sais que quelques présidents, les autres je ne sais pas qui.
Les séances nous rendent populaires à tous, mais la présidence de classe beaucoup moins.

Il rentre du bon air à l'étude, l'air des vacances, de la «liberté».

Suis-je libre avec mes passions, non je ne peux dire j'arrête,
je ne suis pas capable, trop las.
État de grâce, oui, je peux travailler, prier ou paresser, pécher.
Je comprends l'Évangile maintenant pour la liberté, l'esclavage du péché.
Il faut que j'expérimente pour croire.
Denise a hâte de revoir son amie et m'en parle.
Je la déteste un peu,
il me semble qu'elle diminuera l'amitié de Denise pour moi.
Louis-Pierre me fait penser à Denise.
Il espère me voir chez lui cet été, veut que je reste longtemps
(parents veulent) 17 miles en bicycle.
On verra.

J'ai peur d'avoir perdu mon aspiration à l'infini, et je suis surpris.

Goût lâcher roman parce que découragé de ne pouvoir corriger.

La toilette me servait pour contempler mauvais portraits
ou faute d'eux pour pécher pareil.
D'autres fument.

Martel quand ne marche pas vite, marche lentement en se balançant,
l'air badaud, les mains réunies devant pénis.

4h.50
Le directeur Huet est venu parler. Pour la 1re fois j'ai aimé son discours.
Il parla fort, passionné, ému:
- Ce que j'ai voulu faire de vous cette année, c'est former votre volonté,
développer votre caractère, faire de vous des hommes. 47 sont partis:
des vies manquées ou presque.
Partout la cause a été un manque de volonté.
Le «test» en élément a prouvé votre capacité pour ce cours.

Si je vous ai fait de la peine, si j'ai blessé votre personnalité,
pardonnez-moi, vous savez qu'avec 500 élèves
il faut douter bien du monde avant de trouver le coupable.
Je vous remercie tous de m'avoir aidé dans ma tâche que j'appréhendais
tant... Les examens sont des «tests», les vacances aussi.
Travaillez si vous le pouvez, ça vous apprendra
que vous êtes des privilégiés. Vous n'êtes pas comme ces jeunes gens qui
entrent les derniers et sortent les premiers des usines lors d'un «slack»,
vous n'avez pas souci de votre nourriture, vous ne savez pas comme eux
ce que c'est que gagner une piastre.
Un jour Monseigneur se promenait, son pare-brise heurta quelque chose,
c'était un grand oiseau qui volait trop bas.
Vous êtes cet oiseau,
vous devez voler haut, sinon vous serez frappé à mort comme les autres.
Volez, volez haut.
Ne voyez pas qu'une petite fille, mais plusieurs, ça vous déniaisera,
c'est beau une fille, c'est profitable
(les gars étaient portés à rire, pouffaient de rire).
Le Blason du Séminaire: un grand aigle = l'idéal,
3 petits aigles (nous autres) essayant de l'atteindre,
et une espèce de mirage: les vacances...»
Pour la première fois son discours m'émouvait.
La majorité des gars n'appréciait pas plus son discours: ils sont si bêtes,
si cruches.
Il tournait de belles phrases, parlait sans son traditionnel
«J'ai lu dans un auteur».
Il parlait, m'épatait; je le fixais et une main en l'air, l'index au ciel,
me rappelait un général haranguant ses troupes.
Pas d'éloquence, pas de maintien, pas d'autorité,
pas de beauté comme Garand, mais simplement une humilité profonde
qui fait qu'on croit aux paroles.
J'admire plus Huet que Garand.

Il y en a qui poussent trop vite pour leur âge, leur classe, et on les voit aller les manches au milieu de l'avant-bras d'où sortent des mains et des bras maigres et longs.

Sicard à la longue me fatigue.
Il est presque toujours avec moi.
Je suis rarement seul avec Louis-Pierre et avec Sicard parler sérieux, c'est parler tout seul, il écoute sans pouvoir ajouter sa connaissance.

Ce matin Louis-Pierre était avec moi, son frère Jean-Yves arriva, je partis à la course pour le faire fâcher, pour faire semblant qu'il me fatiguait, que je le trouvais pas fin.
Il s'enragea ce Jean-Yves.
Je fais exprès.
Louis-Pierre le regarda, en souriant, avec bonté et me sourit aussi.
Il devait suivre mon conseil: sourire, être d'abord charitable avec son frère, c'est ça qui m'a nui en partie l'an passé.
Nos frères nous ont connus autoritaires, et non bons envers eux, changer c'était s'humilier beaucoup plus, surtout s'ils sont plus jeunes (ils ne devinent pas).
Mais lui a trouvé la manière:
- « Sourire avec bonté, non débuter par de grands discours. En souriant la confiance revient, et on peut conseiller ses frères».
Louis-Pierre et moi nous sommes heureux: nous nous aimons.
Notre amour a été bien éprouvé par nos sautes d'humeur.
À me rester fidèle, il m'a prouvé son amour et j'ai besoin de preuve.
Lui a confiance en moi comme ça à cause de mes conseils, comme ça parce qu'il m'aime.
Lui m'a dit:
- Ça tombait mal pendant les examens, ta crise.
Lui la peine l'empêche, nuit dans ses études, moi c'est la joie.
La peine cette fertilité.
J'ai appris à parler sérieusement, avec des bouts drôles, de tous petits bouts tristes, mais toujours dans un certain sérieux avec Louis-Pierre.
Avant je n'avais que l'excès.

Il n'a plus peur de me montrer son affection,
il m'attend, me regarde sans m'épier, n'a plus d'orgueil pour moi.
Il répond plus à mes rêves et moi j'essaie de me réjouir,
de toutes les marques d'amitié au lieu de les comparer à de plus belles.

Le vent prend dans l'arbre sans feuille,
mais très peu dans l'homme sans qualité.
Plus il y a de feuilles, plus il y a de qualités, de vertus,
plus le vent parait violent, plus l'épreuve parait dure.

Le père Provost m'a dit comme je passais avec d'autres gars:
- J'essaie de vous comprendre.
Je lui répondis:
- Moi aussi j'essaie de vous comprendre,
et je partis.
En revenant je repassai devant lui, les mains dans les poches en sifflant.
- Rêve si tu veux, dit-il méprisant, mais sois réaliste pour les règlements,
  ôte tes mains dans tes poches et arrête de siffler,
  que je ne te reprenne plus à siffler.
Je lui répondis:
- Faites-vous en pas le père je suis très réaliste,
  surtout dans mes descriptions,
en étirant, et pesant et modulant les derniers mots.
Je lui avais dit cela en continuant sans me retourner.
Il doit m'avoir compris.
Je ris en moi-même de ce petit accroc à cette noble grandeur.

Un tas de gars savent que j'écris.
On me demande souvent si ça avance.
Quelques beaux nonos me demandent:
«Es-tu à la veille de faire éditer»,
«Tu me donneras un exemplaire».
Pélo a peut-être dit à Lamonde ce que j'ai écrit sur lui.
Commère.

Lamonde m'observe un peu trop pendant l'étude
et je suis toujours aussi sage.
Huet, Perron, Labelle, Girard, Mailhoux, Pélo, Provost, Jolivet,
je suis sûr, savent que j'écris.
D'autres doivent savoir.

Décrire une passion; une faute qui se prépare à l'étude,
je rêve un peu en disant «non», au dortoir ne récite que très peu prière,
impression d'avoir un peu... et hop! fini...

Je regarde Morin.
Il a des manières qui me ressemblent, un physique aussi.
Je remarque si telle ou telle manière de bouger, de se placer, lui va bien,
si oui je continue à le faire, sinon je délaisse.
Il ne m'influence pas, peut-être ses ressemblances les a-t-il calquées
sur moi (mains derrière le dos, etc.).

Boutet a du coeur sous son écaille dure. Ce vieil ami de petite école.

Chicoine est le type de gars fort, bien bâti, beau, à teint doux,
type amoureux tendre et bon, mais ne fait que parler de femmes,
danseuses, ses allusions mais pas si cynique que Thibodeau,
avec lui ça n'a pas l'air mal tant il joue avec ça.
Pour se faire aimer c'est un peu comme Meunier, il se laisse faire,
partage bonbons avec amis. Sa théorie, je la déteste.
Elle serait bonne si c'était avec charité, mais non c'est son goût de gloire
petite et folle.
Avoir joué au lieu de m'enfermer l'an passé,
j'aurais été encore plus aimé.
Je l'avais sa théorie mais non pour gloire mais pour Dieu, par charité.

J'étais à J.E.C.
Par la porte fermée, j'entends de la chanson populaire dans la grande salle.
J'entrouvre la porte et une voix grave comme Félix Leclerc chantait
sur disque et une femme répondait et c'était doux et assez entraînant.

Je ne sais pas mais c'est comme s'ils m'apparurent,
je vis la voix grave et riche protéger ce son doux, suave.

Oh! ces haut-parleurs de collège, ils rendent la musique plus douce
qu'à la maison, c'est plus saisissant, plus beau.
L'an prochain je serai dans cette aile, j'ai hâte,
c'est la 1re fois que j'ai hâte.
On écoutera ces chansonnettes et non toujours ces mêmes classiques
(même si j'aime le classique) perdus dans les hurlements des gars,
ce sera murmure et chanson.
Quand maman vient elle ne comprend jamais ce qu'on dit au haut-parleur.
C'est vrai la voix est embrouillée.
Gilbert Caron a compris du premier coup.

Martel essaie d'imiter Meunier.
Il parle plus et par phrases détachées: même il se rend bête
en ne sachant plus quand parler et reste avec son air bedeau.
Un bedeau muet, c'est 2 fois pire.

Louis-Pierre m'encourage dans mes espoirs.
Il écoute attentivement pour mon roman, ma symphonie, et essaie de me
donner certains petits conseils, me pose des questions, m'écoute surtout.
Quel appui!
Il me rappelle Denise et je m'imagine la jeunesse de Denise à l'école
en le voyant agir.
Je fais avec lui ce que j'aurais fait avec Denise.
Doux, bon, par temps.
Dur, sévère, le regard dur un peu après.
(J'aime influencer).

Écrit au local, la ville le soir: 7h.15.
Une clameur d'enfants et des coups de marteau de temps à autre
venaient attendrir mes oreilles.
Les grenouilles dans les lots vacants en face du collège
enchantaient la nuit de leur bruit clair.

Un homme se dirigea vers le collège et je remarquai son visage embrouillé levé vers moi.
Je fis un petit signe de tête auquel il dut répondre.
Les pères se promenaient devant le parloir sur l'élévation.
Je les voyais.
Peut-être m'avaient-ils remarqué.
Des mots d'eux me parvenaient, je pouvais distinguer quel père parlait (Vijean).
Des clameurs d'enfants au jeu, une voix de fillette qui hurle contre les petits garçons.
Un garçon vint prendre son bicycle sous ma fenêtre.
Vu ma tête à l'intérieur, je ne pouvais l'apercevoir.
Mais je l'entendais et je devinais tous ses gestes.
Je le vis sortir tout à coup de son mystère et partir et disparaître à un tournant à droite.
Les lumières de la ville rayonnaient comme des soleils qui se lèvent.
Un père passa sans me voir, le bruit de ses pas s'apaisa dans son éloignement.
Deux yeux rouges apparurent: une auto s'arrêtait devant une porte.
Les vitres d'une usine allumée ressemblaient à une barre verte dans la nuit.
Le père récitait son chapelet et les grains de verre de son chapelet s'entrechoquaient pour me dire de prier.
Un camion passa vite dans la ville et je l'entendis gronder.
Le thème des grenouilles ne mourrait pas, comme dans une symphonie.
Deux taxis s'en venaient au collège, ils montèrent la côte, déchargèrent et repartirent.
Le père repassa.
Je croyais voir le directeur (Huet).
Je me sentais heureux, une douceur à le savoir tout près.
Il disparut à droite, pour ne plus revenir.
Le ciel tout à l'heure d'un bleu encore clair et uni perdait sa couleur.
Un klaxon d'auto m'arracha à mes cieux.
Les lumières dans la nuit plus profonde devenaient plus claires, plus utiles: elles combattaient la nuit immense.
Plus la nuit s'élevait comme une brume, plus le tableau devenait riche.

Le moindre bruit résonnait comme en haute fidélité.
La moindre lumière était une richesse.
Une auto qui tournait à gauche envoya ses rayons en tournant
comme un phare.
Deux gars arrivèrent, l'un poursuivant:
"Hé! Tu te dépêcheras ce soir pour aller chez ma tante..."
Ils entrèrent avec leur conversation.

Une araignée se promenait dans ses cordages à droite de la fenêtre.

Un bruit comme un roulement de tonnerre,
comme une dégringolade de boites pleines de blocs.
Un train passait.
Tout s'arrêta lentement, le bruit s'adoucissait.
Puis un coup brusque.
Le train stoppa, le choc des wagons brusquement, un bruit sec.

Je me souviens d'un arbre coupé.
Le soir, je me collais à sa souche jusqu'à m'enivrer de son haleine.
Ce n'était pas comme l'hiver, mes respirations étaient longues
et nombreuses: on ne se fatigue pas d'embrasser l'été.
La sirène sonnait: il fallait rentrer.
Je quittais mon amour avec peine pour aller suer et souffrir
dans une salle d'étude étouffante, dans un silence malpropre.

11 juin 1958

Je cherche à me fouter des autres.
À me débarrasser de mes devoirs envers eux.

Au sortir de l'étude d'ordinaire on ne parle pas ou l'on ne fait
que murmurer jusqu'à la fin du corridor.
Mais aujourd'hui, c'est loin d'être un murmure, en passant devant le préfet
(à la porte) et Chagnon (au bout) c'est silence un moment
puis ça reprend peu à peu.

On marche en longeant les murs, plus ou moins bien, on siffle, on chante, on parle ordinaire, se donne des coups de poing pour s'arrêter devant le père Chagnon.
On dirait qu'ils nous laissent faire.
Les gars s'énervent, quelques-uns préparent des coups pour le dernier soir.

O'Meara a récité le chapelet à l'étude
(on récite au complet tous les soirs durant examen).
Il le récite très bien, lentement.
Oh! s'il ne parlait pas tant de femmes.
Je me suis tu au milieu du chapelet pour ne pas même prononcer prière mais les entendre tout à coup partir à réciter et me taire, je me sens seul, hors de ce monde, de cette vie, je me sens comme la cible des surveillants qui ne pensent même pas à surveiller et j'ai recommencé à marmonner.

Père Drouin au début souriant, sympathique, bébé même un peu, les gars lui ont monté sur le dos et le voilà, dur paraissant orgueilleux, silencieux.
Il me fait penser à Louis-Pierre un peu par sa grosseur pour son âge.
Il est beau, raffole du bleu, toujours très bien peigné.
Je ne l'aime pas beaucoup vu son caractère, il sourit peu après avoir fait une farce comme s'il racontait comme une machine.

Louis-Pierre m'a dit que je ressemblais du front et du menton à père Provost.

À voir des moins bons en classe ne pas étudier à l'entour de moi, ça me porte à les imiter.

Je suis égoïste, je veux tout le rendement d'amour de quelqu'un.
Mais Louis-Pierre se plaît aussi avec les autres et parfois leur fait même marque d'amitié (tirer la manche, coup sur nez).
Moi il me faut l'infini amour.
Dieu seul peut aimer plusieurs à l'infini, l'homme ne peut aimer qu'un s'il veut lui donner son plus grand rendement d'amour.

Louis-Pierre me déçoit un peu surtout quand il court, m'abandonne
avec quelques autres pour aller jouer au missisipi ou couraille,
ou part de table sans demander si quelque chose à faire récréation.
Devrais-je le lâcher? ô supplice!

Les gars se fâchent à rien, ils sont épuisés.
À l'étude si un fait trop bruit, un autre se retourne et lui crie: «ferme là!»
J'écris et de plus en plus,
tout ce que je fais c'est pour rendre les autres heureux.
Ici, j'avoue n'être pas charitable, mais de toutes mes fautes je dis le mal.
Je me fais ma femme en rêve et ça me rend heureux.
Tout le travail sur la terre doit aider à rendre heureux.
Je me dis que d'autres ont rêvé et se sont mariés et que mes écrits
les aideront peut-être en disant à la femme ce que l'homme veut
et à la femme la peine causée par l'indifférence.
Je veux être lu des adolescents afin que filles et gars aient toujours en tête
l'idéal que je leur propose pour être heureux.
C'est mon expérience ce roman, c'est ma vie.
Il m'a coûté des larmes, des soucis, du temps, de la solitude... et peut-être
me convertira-t-il!
Je suis heureux en écrivant cette lettre: je me sens utile et aimé
de mes futurs lecteurs.

2h.10
Saint François Xavier, Ignace de Loyola ont 2 choses en eux.
Ils ont agi un bout de temps contre leur idéal.
Ne pouvant pas se défaire de la luxure, orgueil, ils ne pouvaient pas
atteindre leur idéal si noble (si elle est comme la mienne).
Ils commençaient à moins aimer leurs passions.
Mais déçus des jouissances car ils en attendaient encore plus,
ils se sont encore jetés plus dans leur Idéal.
Mais un jour ils étaient libres, ils ont reconnu
(par exemples ou leur expérience) que d'autres hommes ont atteint
leur idéal en Dieu seulement là.
Et alors ils se sont convertis. C'est de la liberté.

Un seul moyen d'atteindre leur idéal, conversion,
avaient à choisir entre oui et non.
Qui possède un fort désir d'infini, est au seuil de l'Église romaine.

En vacances, l'été passé, le désir d'infini m'a pris.
J'aurais voulu Denise pour femme, être aimé d'elle, avoir une auto,
une belle maison, voyager.
Mais non.
Alors mon rêve devenait un fardeau.
Un rêve est une création, une création a une fin, mais avant sa fin, elle vit.
Et le rêveur porte ses lourdes créations et s'il ne les atteint pas aussitôt,
il est malheureux.
Il m'était impossible de réaliser mes rêves...

À étudier de la religion, à lire vie saints etc... tout ce qui parle de Dieu,
je suis porté à comparer ma vie présente à ma vie de Syntaxe,
à la vie des saints.
Je me demande: «Vaut-il mieux revenir».

Tous ceux qui nient la liberté humaine et essaient de le prouver sottement
ne sont que des enfants paresseux qui se cherchent une raison
pour ne pas faire leur devoir.

Pourquoi les gens les plus honnêtes, bons, droits,
se plient-ils devant une ostie.
S'ils mentaient, ils ne pourraient pas être charitables par la suite.
J'ai toujours peur de penser faux
c'est ce qui me fait revenir à l'existence de Dieu.
Pourquoi ai-je arrêté si vite de croire au Père Noël.
Tout simplement parce que c'était vraiment faux.
Pourtant j'avais d'abord été éduqué à y croire.
Mais j'ai un tas de misères et ne suis pas capable de ne pas croire en Dieu.
Parce qu'il existe et que j'en ai des preuves.

Larose a été parler avec Huet.
Il m'a dit:
- C'est pas gênant avec lui, il te parle comme un ami.

En Éléments Girard me disait: «Vous» et «Monsieur».
Aujourd'hui quand me rencontre dit: «tu et Mornard».
Père Labelle quand il me rencontre au lieu dire bonjour, dit : «Monsieur Mornard» et en continuant de son côté je l'entends répéter en decrescendo: «Monsieur Mornard... comme dans renard...»

À la fin d'un examen, c'est grouillant, coups de règle, crayon tombe, volet claque en rebondissant, papier froissé.
Des gars se couchent sur leur bureau parfois 4 de file
et le père vient leur tirer l'oreille.

Content lorsque les gars rient avec Louis-Pierre.
Je suis content, parce que je sais posséder une chose
que les autres voudraient peut-être avoir.

Ma femme devra être pour moi, celle qui m'aime et aime ce que j'aime, celle qui m'encourage et être prête à tout souffrir pour moi.
Elle doit être ma confidente.

Duranceau arrive dans les groupes avec son air niaiseux et bébé,
sa voix efféminée et du nez, veut se faire écouter.
Il tombe sur les nerfs, on ne s'en occupe même pas.
Ça me montre ce que c'est que de ne pas se mêler de ses affaires.
Les défauts des autres nous sont une richesse.

Bédard est directeur de conscience de Loranger et aussi son «best».
Ça paraît. Bédard lui accorde tout.

Je m'achèterai plusieurs mauvais livres au début vacances.

Quand un Élémentaire vient étude faire commission, son air nono (toujours le même) nous le fait regarder avec mépris.

À l'étude les pères se rencontrent et se parlent en bougeant peu la bouche, bas, en se cachant.

3h.30
Les gars ont chaud, c'est humide, il faut étudier, on est collé mal à l'aise, presque plus la force de jouer, les gars ont misère à étudier.
Ils s'écrasent sur leur chaise, nonchalants
et partent trop souvent dans la lune.
C'est pas aussi drôle qu'on le pense que d'être étudiant.
Je suis las et «gazé».

Je dois répondre à toutes les questions que je me pose.
La question posée mais impossible à répondre, j'attends en y repensant, et de tous les faits journaliers un fait me frappe, voilà la réponse!

Mon désir d'infini a repris,
je recommence encore un peu à me fatiguer de Louis-Pierre.
Je ne peux me satisfaire de peu même en voulant.

Brunet se promène la tête projetée au maximum en arrière, la poitrine ressortie, marche presque sur la pointe des pieds tant il veut se faire léger.

J'ai de la misère à travailler à cause de mes passions, si je suis en forme, c'est la tentation, c'est le désir, si je suis las de corps et d'esprit,
je n'ai plus la volonté de travailler.
Suis-je si libre? (je ne peux pas faire ce que je veux).
La liberté a des conditions.

Au professeur d'être plus doux, plus intime avec ses élèves.
Ce qui planté dans la jeunesse est dur à arracher à l'âge avancé.

3h.45
Dieu m'a donné une belle âme, ne me l'enlèvera pas
mais c'est moi qui l'aurai rejeté si je me perds.
S'il n'y avait pas de théologie et philosophie je ne penserais plus à Dieu,
je vivrais loin du Séminaire en débauché.
Il faut croire à celui qui a fait des miracles
mais qui dit qu'il n'a pas menti un peu.
Je suis déçu de la réalité: car dans mes rêves j'ai été:
- empereur
- héros de guerre
- écrivain riche
- acteur glorieux
- pauvre et écrivain
- débauché pervers
- ministre de province
- prédicateur et théologien
- missionnaire
- moine
- avocat émérite
- explorateur moderne
- je me suis déjà marié plusieurs fois avec mes muses
- mes femmes sont mortes en me faisant pleurer
- j'ai eu des enfants
- j'ai embrassé Denise, elle m'aimait...
Voilà un peu pourquoi je veux infini, pour toucher à mes rêves.

Vacances Éléments et Syntaxe: rêve en écoutant musique devenir riche et puissant et héros devant Denise.

5h.25
Il a tonné 35 minutes. C'est fini.
Il semblait qu'un tas de grosses roches tombait sur le séminaire.
Maintenant il pleut à travers de faibles teintes du soleil,
c'est doux et reposant après tant de platitudes.
L'air se rafraîchit. Je commence à étudier.

Brossard et André, l'autre jour, température comme aujourd'hui,
pendant les orages, continuaient à jouer golf (leur tournoi).

Un gars dit d'un restaurant près usine:
- Il en vend (mauvaises revues).

J'étais ravi, c'était un coin plutôt sombre et pour les ouvriers.
Mais quelle déception lorsque je m'aperçus (congé Pâques)
qu'on nettoyait, réparait, améliorait et surtout éclaircissait.
Quelle peur, manque d'habitude!

9h.30
À la fin de l'étude de 5h. à voir les grands (externes) s'en aller, riant,
jasant, fumant, j'ai une envie soudaine, une hâte folle d'être en vacances.
À montrer portrait de filles dans un livre à des gars
ils font les fous en disant:
- Ma vocation...

faisant semblant de fuir.

Après souper j'ai été me promener ou effleurer le cimetière
car Louis-Pierre vint aussitôt me trouver.
Ça sentait bon dans cette verdure, encore temps de l'averse,
il faisait temps clair mais sans soleil.
On jouait tournois de golf tout près.
J'étais content d'être enfin seul avec Louis-Pierre.
Je cherche le temps favorable pour lui dire de n'être pas trop bébé.
Mais Larose, puis Sicard sont venus.
Louis-Pierre quand on est en bande et que je porte attention
beaucoup aux autres, est moins loquace, il ne parle pas, ou moins.
Quand nous ne sommes que 3 et quand je lui donne préférence,
il est si joyeux qu'il devient un peu bébé.
Louis-Pierre m'a dit en montrant un arbre:
- C'est un orme dont les feuilles ne sont qu'à la tête et encore par touffes compactes comme dans les peintures modernes.

Il a dit:
- Regardez cet arbre, à la tête ses branches se sont très écartées,
  se sont séparées, on en vient toujours à choisir parmi nos amis.

Je le regardai, nos yeux se comprirent, je lui posai la main derrière le cou en signe d'amitié, c'est rare qu'il me dit qu'il m'aime, ses yeux le disaient.
J'ajoutai à tous:
- Oui, la nature est le reflet de notre vie, on retrouve tous nos gestes
  dans la nature.

Sicard agace et n'aime pas beaucoup Louis-Pierre.
Louis-Pierre essaie d'être aimable par charité.
Nous avons été voler rhubarbe chez le fermier près du champ de baseball (c'est à la mode).
Après le bonhomme est sorti et guetta assis sur le perron.
Louis-Pierre dit qu'il n'en voulait pas.
Sicard en marchant dit:
- petite fille, tu as peur de manger ça, tu trouves ça trop sûr...

Louis-Pierre baissait la tête, marchait en silence, semblait dire:
«il ne comprend pas».
Mais moi j'ai compris. J'étais content de son sacrifice.
Je lui avais dit que je l'aimais pour sa bonté,
les autres pour leurs niaiseries, farces plates.
Il baissait la tête, je lui posai la main derrière le cou et pressai délicatement pour l'encourager, il comprit et leva la tête pour me sourire.
Il est chanceux lui, il a de l'encouragement.
Oui, mais il est si faible, ce n'est pas encore un saint,
mais en l'encourageant, ça l'aidera, je l'aime je veux son bien.
J'ai raconté avoir trop mangé rhubarbe trouvée dans un champ avec Renée Darche et avoir eu une indigestion, plus manger longtemps après.
Aussi trop manger "peanuts", indigestion, mais mieux après,
l'air pur, l'odeur de l'été, la fraîcheur subite après ce renvoi.

Quand je bois avec mains au lavabo, des gouttes dégoûtant au nez,
les mains trempes, le menton dégoûtant.

Sévigny trouve oiseau mort:
- On cherchait coup à faire: mettre bureau d'un gars?
- Au dortoir met le au pied et sous les couvertes d'un gars.
  En se couchant, il mettra le pied dessus, ira chercher avec ses mains, criera.

Aura-t-il le courage, le culot de le faire.
Sicard est bien bébé, il rit à rien, il est très bébé, mais très fidèle.
Je lui ai dit en me fatiguant de ses folies:
- Après un quart d'heure, ça suffit.

Avec Louis-Pierre, j'apprends à me maintenir,
j'ai toujours ce goût d'enlacer, de coller,
mais lui c'est un homme et non une femme
donc je dois me retenir.
Ça me pratique pour plus tard.
Je serai plus homme et moins expéditif.
On s'aime, on s'entend, on rit, se pardonne, s'aide, se confie...
Mes mauvais rêves se canalisent plutôt vers mon épouse de demain
et j'y mets de l'amour, de l'offrande, de la bonté, du respect
au lieu d'aller partout comme avant...
À force de rêver à une femme, je fais comme si j'en avais une.
Mais je rêve aussi de pouvoir m'acheter mauvais livres, de passer nuit
avec prostituées, mais le souvenir de Denise coupe mes rêves, je l'aime,
je la respecte, je ne pourrais pas faire avec elle ce que je fais avec d'autres.

Je voudrais me débarrasser de mes passions, elles me nuisent
dans mon travail scolaire, littéraire, je suis fatigué, j'ai moins d'ambition,
je suis moins libre, je suis fatigué.

Je suis porté à vouloir embrasser Louis-Pierre mais c'est un homme,
je dois me retenir, ça me pratique à me maintenir quand j'aime.

Je suis las de mon péché, le soir quand l'air de la nuit entre, j'aimerais
la respirer, la savourer en paix mais je suis trop las, il faut dormir.
Je ne suis plus libre.

12 juin 1958

Quand quelqu'un me prend en pitié je le déteste, car prendre en pitié suppose qu'on est plus fort que l'autre et non, non et non,
personne ne peut me prendre en pitié sinon Dieu.
Seulement à lire le mot pitié, je rage.
J'ai lu dans Mgr. Sheen que la femme est une tentatrice du bien ou du mal.
Je déteste aujourd'hui la sainte tentatrice du bien
car elle combat ce que je veux, car je ne veux pas de Dieu.
Je me soumets à celle du mal, parce que je le veux, j'aime ça.
Pour se débarrasser de cette emprise de la femme qui blesse mon orgueil
car la femme est moins forte que l'homme, il n'est qu'un moyen, Dieu.
En Dieu la tentatrice du mal s'anéantit, celle du bien, on l'aime
parce qu'elle est de nos idées et au lieu de nous faire mener par elle,
souvent c'est l'homme qui la conduit.
La tentatrice du bien m'émeut, me trouble, je la prends en pitié pourtant,
elle me charme, je l'aime. Exemple: Denise.

Michel Asselin disait, on se promenait récréation, Larose, Colas, Sicard, Louis-Pierre, André, moi:
- Le père Lamonde, je l'ai bien connu, avant de venir ici était bon, doux, tout le monde l'aimait. Maintenant il a changé, il ne me sourit même pas quand il passe à l'étude, et pourtant il m'a connu. C'est la discipline qui les change, c'est la discipline qui les fait devenir des brutes.

Le père Pratt aussi, paraît qu'il était bien sympathique,
ici la discipline en a fait une brute à nos yeux.

Chicoine cheveux châtains et frisants un peu.

Lamoureux disait en montant l'escalier pour aller Étude:
- Je ne reviens plus l'an prochain.
Je me retournai:
- Où vas-tu aller.
- Faire ma douzième puis au collège militaire.

À toutes les fois qu'il en parle un peu comme ça, je l'imagine plus tard.
Je le voyais déjà avec les galons de général et c'est avec joie
que j'écris ces lignes pensant écrire sur un futur général que j'ai connu.
J'ai la sensation de vivre près d'un futur grand homme.
Les gars ressentent-ils la même émotion près de moi, écrivain.

Dans la 1re toilette de la salle des petits en Éléments A
j'ai commencé à me mesurer et continuer Syntaxe B
et aujourd'hui parfois je souris en revoyant ces lignes.
Que j'ai grandi depuis Élément, 1 bon pied!

Au début des vacances Syntaxe, dit à Denise après avoir vu «short»:
- Tu ne sais pas tout le scandale que tu fais.
- Oui, mais dans la cour chez nous.
- Il y a des maisons à 2 étages d'où l'on peut te voir.

J'entendis dire par Joceline ensuite que Denise lui avait dit ça
pour son portage de «short».
Joceline s'en fout.
Mais je n'ai jamais revu Denise en short...
Le soir sur la galerie, je lui jouais dans les cheveux
avec sa queue de cheval.
Elle avait son «baby doll», ou sa robe jaune, ou rose du même style,
elle disait:
- Il faut que j'use tout ça.

Moi je la trouvais bien jolie dans ces robes si simples qui la rajeunissaient.
Je rêve à Denise dans mes rêves purs,
mais, non, je ne voudrais ou je crains de la rencontrer à nouveau.

Quand acheter revue,
l'un ne me regarde même pas les lunettes sur bout nez,
un autre, air distingué, avait l'air de le vendre contre sa conscience et dire:
«Pauvre gars»,
le boss gardait sourire et sympathique comme s'il me vendait
un paquet de cigarettes, je l'ai aimé, il n'était pas gênant.

Gros Larose, critique tout et tous, donne conseil sans les suivre,
gros curieux et critiqueux, fou de l'étude mais que de sa matière de classe
pour points.

Quand j'ai l'idée, pensée de me convertir, de faire du bien,
je me reprends furieux, de m'être laissé aller à ces stupidités.
J'aimerais pouvoir suivre une de ces maîtresses du monde
pour décrire sa vie, voir si elle aussi malgré son argent, ses amis,
son entourage est heureuse.

J'aimerais aller aux Indes, au Maroc, en Chine, en Palestine, à Rome
afin de pouvoir étudier et comparer les religions pour trouver la meilleure.

Une bonne brise du matin entre et vient jusqu'à moi par la fenêtre.

«Ça étudie pas». Fredette, Asselin.

Je crois voir en fixant la ville fraîche sous le soleil du matin,
le visage d'une des mauvaises femmes, mais c'est son visage doux,
qui paraît même un peu bon.
Si elle m'a ému en ressemblant à la beauté de mes rêves par l'apparence,
comment doit-elle émouvoir Dieu.
Oh! si c'était une sainte, elle aurait tout celle-là!

Quand quelqu'un m'aime mon orgueil parfois me porte à le faire souffrir.
Il me pardonnera plus: il m'aime.
C'est égoïste, c'est cruel.
Dieu m'aime, je le repousse. Quand il me déteste, c'est réciproque.
Ça: quand je me sens en pleine forme, pas fatigué, donc plus orgueilleux.

Dans mes rêves, je touche à ces femmes perdues.

Je cherche quelqu'un qui m'aime et qui pense à moi sans arrêt,
qui fait tout pour moi.
À cet être seul, je donnerai le tout de mon amour.

Quand je parle des catholiques, je dis: «eux autres».

Après mes tentations, le dégoût, le désespoir me prenaient, la terre n'avait plus de saveur, je trouvais les paroles de Dieu beaucoup plus consolantes. Moi qui ai pensé trouver tant de plaisir dans le monde, quelle déception! J'ai l'impression que ma vie va être analysée de fond en comble.

Ne jamais dire: «faites ça», mais «j'ai fait ça»
et donner le résultat et mes sentiments.

La caractéristique d'une âme puissante, c'est de pousser à fond,
du bon ou du mauvais côté.

Je reconnais les Pères
qu'à entendre leur voix, ou qu'à les voir marcher de loin.

3h.30 pm.
Je me suis promené seul avec Louis-Pierre.
«Il y a longtemps qu'on ne s'est promenés seuls».
«Oui j'ai remarqué la bande se refait».
«Oh! je m'en fiche. Quand je serai tanné je la renverrai».
J'en vins à lui dire: «Ne sois pas si bébé, sois doux. Si tu es énervé
tu ne te réconcilieras pas avec tes ennemis, mais si doux, beau sourire,
calme, si tu leur parles, ils ne pourront faire autrement que t'aimer.
Ils finiront même par t'aimer».
Aussi «Mortifie-toi plus que ça, sinon ça te perdra comme ça m'a perdu.
Tu deviendras plus mou. Ça a l'air de te décevoir, ça te révolte un peu
à te dire ça surtout dans un temps où tu pensais être à ton plus beau».
- Oui.

C'était pareil quand Huet ne semblait pas me comprendre,
semblait dire que je ne faisais pas assez.

- Si tu n'es pas plus fou de Dieu que Beethoven était fou de sa musique,
  tu ne mérites pas d'être saint.

Quand on commence à dire qu'on fait assez pour Dieu
c'est alors que notre amour diminue.

- Pour les vacances, j'irai peut-être te voir en bycicle, ça dépendra.
- Avec les gars?
- Non, avec Roger. Ça a l'air de te désappointer un peu.
- Oui... un peu...
- Dis-toi que j'essaie de me détacher de tout le monde, j'ai trop souffert en aimant.

(promené en silence).

- Mais tu sais je t'aime bien quand même.
- Oui, je sais.
- Continus à être bon, suis mes conseils, ça t'aidera.

Martin disait qu'il restait 48 heures avant le départ.
Les gars ont recompté: 42.

À l'Étude quand c'est notre tour de dire le chapelet,
une espèce de tract nous prend.
On a hâte d'avoir fini.

Parfois, il m'arrive de penser que tous les défauts que je constate
chez les autres pour les éviter me soient appliqués.
Je me sens méprisé, petit, faible, perdu au milieu de tant de drames.
C'est seulement par un gros effort de volonté que je reprends mes sens.

J'adore essayer de trouver des choses que les autres n'ont pas trouvées
ou que je pense qu'ils n'ont pas trouvées.

Larigaudie me frappe beaucoup avec son attitude envers les femmes,
ça m'édifie.

Et quand je vois ces gens qui méprisent ou blâment ou plaignent d'un air
mondain ou s'exclament «Oh!» devant les lecteurs de mauvaises revues,
ou ces mères chrétiennes riant un peu de telle danseuse
«Ouais! elle prend la vie en rose»
ou d'un saint converti, je les giflerais ces inutilités, ces «Oh!» de la nature.

La mère de Ménard, Saint Rémi, lui défendait de voir «show» T.V.
ou programme où femme était trop décolletée, faisait bien,
ça c'est de l'action catholique.
Les maudits «Oh»!
Ah s'il n'y avait pas de vendeurs de saloperies que ça m'aiderait.
Je serais moins pire que je suis.

Jolivet:
- Récite 3 ave et contrition avant de te coucher. Ça me consolerait si tu venais à mourir de savoir que tu les récitais.

Je ne rêve que de trouver une organisation louche qui encouragerait,
nourrirait mes passions sensuelles.

J'admire la continence (chasteté) chez les prêtres.
Il faut être homme pour se retenir.

Les gars s'énervent.
À toutes les études ils commencent à pousser leur chaise
avec le plus de bruit possible au moins 3 minutes avant la cloche.
Les pères surveillent fâchés.

Père Bédard me ressemble un peu.
Extérieurement il veut faire le dur, l'orgueilleux et il réussit.
Moi, c'est par coup. En autres temps je suis très souriant.
Je réussis après assez d'efforts à penser à ne pas sourire
à ceux que je déteste.
Eux parfois (O'Meara, Noiseux) s'oublient,
alors à leurs mots je réponds aimablement.
À la bonté je donne la bonté.
Mais Bédard est au fond sensible et seul à seul à sa chambre
parfois il me fait penser à moi sur certains points,
et c'est avec horreur que je le constate.
Moi si je reste orgueilleux, sauf avec un élu à qui je me confie,
je n'entrerai sûrement pas prêtre. Je resterai comme je suis.

L'été passé (Syntaxe) en arrivant comme on avait descendu ma valise
près de mon lit dans la cave, maman commençait à regarder
dans ma valise, Sylvain commençait aussi à renifler.
Papa dit:
- Ne fouillez pas dans sa valise.
Ça me faisait rien qu'ils fouillent.
Mais j'ai compris cette marque d'attention.
Je fus flatté.
Peut-être lui, il n'aimait pas ça quand il était pensionnaire
voir fouiller dans sa valise.

Quand j'ai redonné ma démission à Huet, à la fin je dis:
«Vous comprendrez dans 5 ans» avec l'espoir d'éditer mon roman
qui expliquerait tout et aussi j'aime paraître intrigant.
- Vous m'intriguez Monsieur Mornard, oui, vous m'intriguez.

J'aime savoir qu'on m'épie, essaie de me comprendre,
me regarde, m'admire.
C'est de la vanité.
Je sais que Dieu s'intéresse à me sauver, ça m'amuse, me flatte
savoir qu'il s'inquiète, s'intéresse à moi.
Je suis ce carré de gazon qui ne pousse pas, qu'on a trop piloté,
le jardinier me regarde, se réjouit à toutes mes nouvelles pousses
comme il s'attriste de mon infécondité.
Il voudrait que je sois vert comme le reste de la pelouse,
il redouble d'efforts.
Peut-être bientôt, las d'espérer de l'herbe, je serai terre à rosiers.
Qui sait!
Le jour de ma conversion, l'Église comptera un saint de plus.

À l'Étude à 1h.30 le mardi et le jeudi, quand les gars ne font pas les fous
à cette période de l'année (pas surveillant jusqu'à 2h.), tout devient calme,
ordinairement une musique très douce vient d'une classe tout près
donnant sur le puits de lumière (gars avec permission vont écouter disques
qu'ils achètent ou empruntent).

Par les fenêtres béantes, un père passe le nez dans son bréviaire,
ses pas craquent sur la poussière de roche.
Et je reste là à écouter la paix, à jouer du regard autour de ces bungalows,
à rêver à demain.
Hier pendant la pluie
tout le champ qui va jusqu'aux premières maisons était embrouillé.
Dans ce fait banal, je me suis demandé si le Séminaire
était la place la moins embrouillée au monde.
Une auto démarre, l'odeur de la gazoline entre par les fenêtres
avec une brise parfumée.
Alors j'ai un sursaut de coeur, ce vent, cette senteur
me rapportent aux matins à St-Donat quand papa réchauffait son
Chevrolet.
Je deviens triste au point de me sentir perdu, abandonné.

Je n'aime pas mentir ou avouer croire à ce que je ne crois pas,
(ou ne veux pas croire) même pour plaire.
J'aime dire ce que je pense, et je le dirai toujours
malgré les bosses que ça m'attire.

Gauthier en Syntaxe m'avait reproché:
- Ne sois pas si franc avec les gars, on ne dit pas tout ce qu'on pense,
  tu y vas trop raide.

Pour avoir dit à Thétraut gars de Méthode en ce temps, qui portait et porte
toujours de grosses lunettes fumées (ça y va mal): «Ça ne te va pas bien»,
en riant.
Parfois de ce temps j'y joins un air sarcastique
et ça rend mes observations très cuisantes.

Le père Chagnon parle de Dieu au début de ses classes d'Histoire mais,
ce n'est pas sa faute peut-être, mais il devrait mettre plus d'âme
et non pas tout simplement dire que Dieu domine l'Histoire,
qu'il y joigne ce ton d'extase qui rend si mystérieuse la voix d'un prêtre.

J'ai contracté l'habitude de saluer les ouvriers d'ici, balayeurs etc..
Maintenant quand je passe, ils sont les 1ers à me saluer,
ils paraissent contents de me rencontrer.
L'un d'eux me frappe.
C'est un grand maigre, plié en deux, avec des manières timides.
Il a l'air bon.
Si je n'ai pas quitté le collège pour aller aux USA
c'est peut-être un peu à cause de lui.
Rien qu'à le voir, j'ai peur de lui ressembler.
Je suis un grand sec.
Il a un visage digne, moi aussi.
J'ai peur de devoir servir dans un collège.
J'en serais fort humilié.
Il ne paraît pas bien fort, comme moi, il l'est sûrement comme moi mais
cette apparence le fait plaindre, il n'a pas l'air chez lui avec cette carcasse.
Je l'ai vu porter une échelle avec un autre, très gros celui-là.
Lui avait l'air épuisé, trouvé ça forçant, l'autre beaucoup moins.
Il marche, le derrière rentré, les épaules droites
mais l'abdomen renfoncé en arrière comme une chenille verte qui marche.

Huet, en Syntaxe, dit:
- Moi ce qui m'a sauvé c'est l'action catholique. Ne pas passer son temps
à penser à ne pas faire le mal, mais ne penser qu'à sauver des âmes
ce qui est agir, avancer, travailler dans le bien. Ma soeur avait une amie
et une fois je me suis promené avec elle, a dit ensuite à ma soeur:
«c'est le seul qui n'a pas essayé de me tâter».

Hier soir on parlait de Martin en philo:
« Il n'a jamais été bien fort dans son cours, fut champion dans les sports,
il a coupé avec sa blonde, et s'est mis au travail. Il a eu 80% à la fin».
Je me demande «Est-ce que jouer lui a donné une aussi forte volonté?»
J'ai peur de ne pas avoir sa force.
À quoi sert d'étudier sans jamais jouer si à la fin de notre cours,
on se fait dépasser par quelqu'un qui a remporté tous les honneurs
aux sports ou presque.

Le mieux c'est de faire les 2, jouer et étudier.
Pour avoir juste-milieu dans les choses il faut l'aide de Dieu.
Moi je n'aime pas beaucoup jouer parce que je ne suis pas très bon
mais mon expérience m'a prouvé dans la douleur
que les récréations sont faites pour jouer.

- Sicard tu commences à me fatiguer avec tes histoires!
Il s'est écarté pas mal, sans être trop fâché. Tant mieux!

Même si je suis très fâché, une seule chose reste toujours,
c'est se tenir droit, j'essaie d'être le plus droit possible,
la poitrine ressortie.
C'est Pratt qui m'a influencé cette idée.

Simon ce matin jouait de l'orgue.
Viau me dit:
- Regarde Simon s'il joue bien,
d'un air admirateur.
Des curieux tournaient la tête. On les juge sévèrement.
On est toujours jugé quand on sort de son devoir,
quand on fait contraire des autres et quand on fait son devoir on est jalousé
et calomnié ah! terre, tu me déçois!
L'orgueilleux est détesté, dans son dos on le critique,
devant lui on s'abaisse à moins d'être une forte tête,
car on a peur de lui le croyant sans pitié.

9h.30
Le plafond du dortoir de Méthode,
comme une roue qui devait tourner le soir pendant notre sommeil.
Je m'apporte un verre d'eau près de mon lit.
Parfois je bois une petite gorgée.
Bédard comme Gauthier a les manches trop longues
on voit que les doigts qui dépassent.
Mais Bédard dans sa gêne forte, essaie de le cacher
ce qui la rend plus visible.

Colas ne parle que de son curé, il l'aime, sert ses messes, fait le bedeau,
il passe sûrement des vacances meilleures pour son âme que moi.
Brossard est drôle et attirant mais il croit cette année pouvoir mener
partout où il va.
Il vient détestable par son importunité, il est délaissé.

Il fait pas mal clair au dortoir, on distingue les cases vert foncé
sur les murs gris blanc bleu et les portes plus foncées.

La bande se refait.
On recommence à me retraiter comme avant en chef.
On se promenait Louis-Pierre, André, Michel, Colas et moi,
parlé actrice et club.
Michel au début semblait vouloir changer de sujet.
Mais il se joignit à nos farces Colas et moi.
Louis-Pierre ne disait rien, riait seulement quand elle était inoffensive.
André riait toutes sans parler.
Michel aurait-il péché par ma faute, ça m'a peiné.

Louis-Pierre avait beau sourire, Colas devait lui faire mal,
mais Louis-Pierre restait bon et souriait.
Je lui passais la main au bas du cou dans le dos, pour l'encourager,
ça paraissait que je voulais lui faire mal comme les autres
mais lui me souriait.

Ils veulent tous recevoir des cartes postales.

Ce soir Bissonnette a voulu sortir avant son tour.
Auger renvoyé sa place devant tous gars, il marchait lentement,
les gars le détestent, il est bébé, énervé,
quand il parle calme et orgueilleux, champion de tout.
Dire qu'un bout de temps j'ai cru lui ressembler!

Fredette quand il lit, il déclame en hurlant comme élève 1re année.

Auger le dictateur.
Il a une brosse.
À ses «best» il sourit même en discipline et se retourne en marchant
en souriant pour les observer, ensuite regarde autres face dictateur.
Les gars le détestent.
Auger est synonyme de fou:«Es-tu parent avec Auger?»
Il traversait l'étude vite et lourdement ce soir
quand tout à coup il se vira d'une pièce.
Le silence se fit, on entendit encore... le plancher...
L'étude pouffa de rire, je fis exprès pour rire fort,
il alla dans cette direction, s'arrêta à Green et revint.
L'étude ne riait plus, mais tous le regardaient sauf ceux qu'il regardait.

Je me suis réveillé à 4h. cette nuit.
Meunier dort sur le dos les bras sous la tête,
j'entendais des gars se tourner et se retourner dans leur lit.
Ah! ces ressorts!
À la toilette flanquée à la cabine d'un des surveillants,
le père Perron ronflait par coups et très fort.
Je l'entendais à travers le mur.
Revenu à ma place, je croyais encore l'entendre.

13 juin 1958

Je parle ordinairement comme tout le monde avec tout le monde.
Mais j'essaie d'avoir cette assurance d'acteur, de conférencier
et cette supériorité d'un père.
Accent plus dur et plus grave.

Il est une seule chose qui réussit à me faire oublier mes passions,
c'est la littérature.
À ce grand amour je sacrifie un peu mes sens.
D'abord c'est dur, mais en peu de temps je suis parti dans la littérature.

Bouchon salière sur poivrière.

Bercer par musique mélancolique, dure, des haut-parleurs.

Père Pélo se montre indifférent, ne me sourit plus, je fais de même.
Je cherche Denise dans tous les gars.
Louis-Pierre me regarde, essaie de m'approcher, je reste orgueilleux.
Qu'aie-je donc à lui demeurer froid?

Décrire un personnage en faisant dialoguer 2-3 personnages sur lui.

Larose, gros bébé, bouche pâteuse, fait déjà du ventre.

Je pense où acheter SHE, de préférence PICTURE,
je m'en fais un souci qui m'empêche d'étudier.
Pourvu qu'il n'y ait pas trop de monde au magasin...
Pourvu que je trouve ce que je veux.

On craque des doigts, on est nerveux, on voudrait que ce soit fini
et notre impuissance nous rend nerveux.

Mes passions me coupent de l'idéal.
Je pense moins à écrire, à goûter lecture, musique,
qu'à jouir sensuellement.
Je suis rendu au point de ne pouvoir me passer de mon Action Complète
même aux jours d'épuisement.

La pensée des vacances et de ses jouissances me fait oublier Louis-Pierre.
J'ai besoin d'amis seulement au collège.

Description faite par les paroles des autres:
«Il marche les pieds en dedans, il est bossu. Ah! qu'il est laid».
Portrait Duclos par Gingras.

Me retrouver simple manoeuvre, moi démiurge écrivain.
J'écrirai le livre le plus gros au monde, le mieux écrit.
Décrire les autres par leurs paroles et mes réponses me décrira.

Mailloux seul à études, les gars, sitôt passé, parlent, jacassent, ça dort,
rares ceux qui étudient vraiment, tous devant livre.
Père Lamonde surveillant quand je regarde, vire tête.
Auger fixe.

Loranger pour annoncer ça à son père: jeter dehors.

Syntaxe.
J'efface mauvais dessins et bêtises dans toilette gars.

Souvent pour ne plus tant aimer Louis-Pierre je me répète:
«Je ne connais pas ce gars».
Je suis porté à l'embrasser.

Depuis quelques jours, j'ai un goût fou d'aider le monde.
Écrire pour l'aider à mieux vivre et à être heureux.
Il me semble que je me convertirais
si j'avais l'âge et la possibilité de faire de grandes choses tout de suite.
Je voudrais prêcher, revirer le monde, convertir la Russie,
être un saint si j'avais 25 ans.
Mais à 15 ans, on ne peut presque rien, à part prier.
J'ai des élans de grâce que je vaincs.
Je reviendrai plus tard.
Je me souviens et à mes souvenirs réels j'ajoute des choses
qui auraient pu arriver et ce que ça aurait fait dans ma vie.
Les lectures m'enflamment soit à conquérir une nation,
soit à convertir le monde.

Noël 57.
Denise embrasse vite comme fille gênée.
J'ai peur tout à coup de devenir un ivrogne.
Pensais à ceux qui pourraient le devenir, mais pas à moi.
Une fois bière en cachette cave chambre froide.

Hâte folle aux vacances pour pouvoir (A.C.) jouir.

Avec bande à Chaput je suis porté à me sentir inférieur.
Externes.

Chapelet.
Parfois une exception garde son livre de lecture ouvert sur son bureau.
D'autres se balancent, jouent avec chapelet, le font s'enrouler
autour de leur index.
D'autres s'appuient sur le bureau derrière,
le surveillant parfois en se promenant les décolle.

Je veux avoir un corps musclé, solide, droit pour que ma femme m'admire.

Dans rôle (séance) je me sentais mal, jambes nues
et ma brassière trop petite serrait fort balles de tennis.

Les gars sont fatigués, ils rient à rien.
Les élèves à l'étude sont comme voyageurs d'un train,
ils observent paysages, parfois se penchent pour regarder une gare
et se réjouissent fort de l'arrivée de cette fin du terme.

J'ai toujours peur de ne pas être sincère quand j'écris.

9h.30
Je me suis promené avec Sicard au préau.
L'an prochain, ce sera à nous le préau: on ira quand on voudra pour fumer.
Quand il orage comme aujourd'hui,
le préau devient clair du aux reflets d'argent des fils de pluie.
Thibodeau se promène avec Brunet, son inséparable jaseur.
À trop s'approcher d'eux, ça sentait le cuir de leur coupe-vent.
Au moins si c'étaient de belles vestes!
Mais non, Thibodeau porte un cuir qui a l'air peinturé en bleu,
Brunet entre ses mains dans des ouvertures d'un ballon de football rouge:
c'est des poches ça.
Vu ma démarche les mains en poche, Thibodeau se moque de moi
et exagère ma pose en nous croisant.

Par un effort de volonté, je le regarde comme on regarde une chose, avec indifférence.
Je ne lui répondis même pas.
Je me formais un visage indifférent, sans rides, sans sourire, je parlais avec Sicard.
Il se tanna de sa folie.
Brunet n'osait pas me taquiner, il riait niaiseux et lâche de la grosse farce de Thibodeau.
Il a dit un seul mot: «Ça pas l'air fin», en regardant ma démarche.
Mais Thibodeau marchait les pattes écartillées comme un bébé avec un tas dans sa couche.
Brunet les mains dans ses poches semblait faire du ventre et avec sa peau rude qui ressemble à quelqu'un qui a de l'exéma.

Je commence à me fouter pas mal de Louis-Pierre.
À force de me le répéter.

Le père Perron au dortoir a dit:
- Vos surveillants de dortoir vous souhaitent bon résultat; bonnes vacances, sans accident. Ne vous énervez pas. Ne vous levez pas à 3h. du matin pour partir; c'est un temps de nervosité, mais contrôlez-vous. Il y en a qui commencent à aller aux toilettes dès 2h. du matin tant ils sont nerveux. Calmez-vous.

Le père Perron s'est arrêté en lisant son bréviaire au dortoir, pour me laisser passer, c'est gentil.
J'ai pris la peine de lui dire «merci» délicatement.
La force ne me gouverne pas.

Drouin me regarde toujours gueule de bois.
Je le déteste et s'il reste dans mon chemin, un jour je lui pilerai sur les pieds.

Le préau.

On a descendu une partie de nos livres de l'étude.
Les gars marmottaient entre eux.
Un échappait-il un livre dans les escaliers? voilà la circulation bloquée!
On riait, les gars marchaient par coups tant ils étaient chargés.

J'ai hâte à demain, je pourrai écrire et jouir de mes passions.

Quand je bois une gorgée au dortoir et me baisse pour poser mon verre par terre, l'eau me revient gorge, c'est drôle, c'est nouveau.

Dehors quand ils prennent un disque, on l'a 2 semaines temps.
C'est du classique.
Et ces airs bercent nos conversations et enchantent nos silences,
les dégênent.

14 juin 1958

À l'étude avant la prière les gars parlent fort.
Surveillants ne peuvent rien.

Yelle est venu étude en passant, passa, recula, demanda:
- Quand partez-vous pour votre voyage?
- Le 8 juillet.

Mon habit je le déteste aujourd'hui après l'avoir tant aimé.

«Ah! les vacances, le bonheur».
Eh bien! non, je suis triste, écrasé par les leçons de mon coeur.
Car il oublie de plus en plus Dieu.
J'ai aimé sans être satisfait; Denise est partie;
Louis-Pierre, c'est un homme.
J'ai chassé l'Amour avec mes passions,
j'ai cru pouvoir me rassasier de terrestre.
«Hélas, si jeune, si las!»
C'est ça mon portrait.

Pourquoi les 2 âmes aimées s'unissent-elles en Dieu?
Pourquoi suis-je resté seul dans mes passions, fouetté par l'orgueil,
avec un regret écrasant sur mon dos.
J'ai dit: «Je vais conquérir mon amour».

Parfois maman me paraît un peu sévère envers papa,
lui supporte ses jérémiades; moi jamais.
Le monde a tout fait pour me dégoûter.
Vu mon rejet de Dieu, le mariage ne m'apparaît pas un plaisir.
Les enfants ne sont pas un éternel plaisir.
Savoir ma femme comme maman, je divorcerais.
«Tu as rêvé d'une mère amie; tu n'as trouvé qu'indifférence à ton rêve».
Elle commence déjà à chicaner: mon habit est sale, je ne fais pas attention
à mon linge, on n'est pas millionnaire.
- Je te ferai un plan de vacances, tu iras à la messe sur semaine.
- Pour la religion, cela me regarde entièrement,
répondis-je dur.
Papa ne dit rien, il prend même ma part.
Ah! je déteste maman.
Elle a bien des troubles, oui je sais.
Elle veut notre bien.
Qu'elle prenne donc la douceur au lieu de pleurer.
La force ne peut rien sur moi.
J'ai dit: «On sera ti ben à la maison».
Je dis: «Vive le collège» car je suis dégoûté: moi qui ai rêvé
à une mère douce et bonne.

Sur la rue je me sens chez moi: rencontres, saluts.
Ce soir Roger m'a versé un grand verre de vin.
Je marchais droit mais j'ai eu un peu l'obligation de me tenir
pour descendre les marches.
Rien n'a paru.

«Ah! Dieu tu ne m'as jamais déçu».

15 juin 1958

Je souffre de ne pas posséder la femme de mes rêves.
Se promener avec Roger est intéressant, nous sommes salués
par nos connaissances et je me crois un de ces jeunes riches de Pompéi,
un de ces gentilshommes du Moyen Âge.
Je n'aime que les chansonnettes calmes et tristes, d'amour, ça m'attriste,
Denise se confond en mon espoir (ma femme).
Après mes fautes, je suis triste et las.
Je me dis: «Si elle était là, la femme de mes rêves».
Mais j'aurais trop honte, je n'en serais pas digne.

Ce soir j'ai rencontré Boutet dans l'auto Père Major, embarqué,
conduire fou.
«Ah avoir une auto».

16 juin 1958

Je déteste la femme, je ne veux plus d'amitié.

Je me couche très tard.

20 juin 1958

Maman peut bien ne pas aimer le Nord: elle ne pense qu'au ménage
du chalet.
M. Gaudet lui disait:
- Vous n'avez qu'à tout laisser là.
- Je ne suis pas capable, je ne me sens pas chez nous.

Mais le ménage la fatigue, elle perd patience: il y a seulement elle
qui travaille, papa ne pense qu'à manger, Yvan perd son temps à écrire.

Je me fous de ses crises; dehors la fraîcheur m'apaise.
Comment papa fait-il pour endurer ces effets de fatigue?

Je m'imagine marié; la moindre querelle briserait tout.
Je continuerais à fournir ma femme mais avec froideur,
retiré et indifférent à ses peines.
Quant à maman, elle morcelle ma résolution «ne plus lui parler»
par sa bonté soudaine après ses chicanages.
Papa ne dit plus rien quand je sors fâché, peut-être se retrouve-t-il en moi.

Monter dans le Nord avec des petits n'est pas toujours un agrément.
Dans l'auto, Olier et Sylvain se chicanaient sur la banquette arrière:
au début bousculade amicale,
et comme ces bousculades se font plus dures, c'est la chicane.
Maman ne pense qu'à saluer aux églises, qu'à réciter des chapelets.
Il est rare que papa chante, mais sur la route des Laurentides son paradis,
toutes ses vieilles chansonnettes lui reviennent.
Maman répétait:
- Ils vont dire: «Il n'a pas encore changé d'auto».

Je me tais, moi.
Rêver d'amour, lire...

Nous étions partis vers les Laurentides, toute la famille,
mon père, ma mère, deux frères, la petite soeur de trois ans et la servante,
grand-mère et moi.
Nous étions tous enfoncés, pêle-mêle, dans un monticule de couvertures
et de sacs.
Ma mère invoqua Saint Christophe.
Toute la famille répondit: «Protègez- nous».
Sortis de Saint-Lambert, nous devions traverser Montréal.
Quel supplice pour papa: il déteste la ville avec le trafic
et les embouteillages.
Une tranquillité heureuse remplace bientôt le brouhaha.
Les routes du Nord, ce jeudi, restaient désertes.
Maman, très pieuse, au milieu du parcours,
commençait à réciter son chapelet.
Nous répondions.

Le chalet,
Saint-Donat,
Laurentides.

Papa n'accélérait pas: il avait horreur de la vitesse
et par ces routes désertes, il n'a pas dépassé le 45.
Oh! si j'avais été à sa place...
Maman Mena s'inquiétait des bagages.
Elle questionnait souvent mes frères Olier et Sylvain:
«La valise de l'auto est-elle bien fermée?»
Mes deux frères se tordaient comme des couleuvres pour se retourner;
ils se perçaient un trou dans l'amoncellement de vieilleries destinées
au chalet et tout ça pour répondre:
«Oui, maman Mena».

À un tournant le lac Archambault apparut, un rayon de soleil transperça
les nuages, applaudi par toute l'auto.

LE CHALET

Dans le flanc de la montagne, devancé d'une rangée d'érables,
sur une terrasse à demi couverte d'herbes fauchées,
avec trois, quatre plants d'Iris bleus, là, se trouve «Le Perchoir».
Ce chalet jaune au pignon rouge, appuyé sur des piliers sortis de terre,
a vu pas mal de gens.
Les premiers propriétaires, une certaine famille Forêt
le louait de temps à autre.
Papa l'acheta, non pour la beauté de ses murs,
mais parce que maman aimait la vue: oui, c'est un panorama rare.
Près d'un petit chemin de terre qui pique jusqu'au lac, tout près.
Près d'une mine de sable où se charge parfois un camion.

Je me promène dans le bois, atteins un faible ruisseau,
écoute son murmure et le chant paisible des oiseaux.
J'arrache les trilles et les violettes pour en déguster toute l'odeur.
Ah! Si j'avais une amie!
La terre ne connaît pas l'infini et ce bonheur au grand air, entouré
d'oiseaux, de fleurs, de fraîcheur s'affaisse devant les maringouins.
Impossible de lire ou d'écrire dehors.

Au chalet, j'ai trouvé le coin rêvé pour écrire.
La galerie est vitrée, dans un coin je me suis installé sur un petit bureau.
J'aime pouvoir lever les yeux sur un vaste paysage entre deux phrases,
suivre les véhicules qui débouchent sur un fragment de route
au bas de la côte.
Le goût de la musique classique, de la lecture, d'écrire augmente en moi,
dans la solitude des Laurentides.

21 juin 1958

À la maison cette année, je suis plus entouré:
Roger, l'ami soumis à mes désirs, Roland gros bonhomme comique.
Parfois Jetté.
L'autre soir avec Roger, j'ai rendu visite aux Asselin.
Oui, ils étaient très contents de ma visite.
André ne voulait plus me laisser partir, c'était sincère.
J'aime avoir des amis dévoués, attachés et j'en ai.

Maman en voulant trop s'occuper de moi,
m'agace en voulant m'ordonner mes actions.
Si je m'enferme pour écrire, elle me dit de sortir;
si je sors, elle voudrait m'avoir à la maison.

Gingras dit toujours: «son» père, «sa» mère.

Olier dit qu'il est le plus fou, l'imbécile.
Sylvain est toujours le plus fin, le plus pieux, etc...

22 juin 1958

Vers 5h. j'ai été au bois.
La saison est tardive: les violettes fleurissent encore.
Peu à peu ma main se remplissait de fleurs.
Mon coeur travaillait de joie à l'idée de l'offrir à la dame de mes rêves.
J'ai erré triste en compagnie de ma solitude, mon bouquet entre les doigts.

Je dénotai une petite talle de bleuets:
«J'en transplanterai dans la côte devant le camp».
Ah! si je possédais une maisonnette avec de grandes fenêtres,
un grand terrain tranché par une baissière, un ruisseau bordé
de populages des marais, de violettes bleues, jaunes, blanches...
Ah! ma vie est si vide, si vide.
En ville, heureux, indépendant, admiré, entouré,
j'ai rarement ressenti ce manque d'amour en moi.
Mais le chagrin, le calme, la solitude embellissent mon rêve d'amour:
je m'élève au-dessus de mes instincts pour mieux imaginer
la confidente de mon fardeau.
La perte de Denise, personne pour la remplacer, le vide, la non-réalisation
de tous mes beaux rêves, me causent une mélancolie qui devient atroce
à la vue, à la lecture, ou à la seule pensée de la séparation forcée
ou voulue de 2 coeurs qui ne peuvent ou qui n'osent plus se rapprocher
et qui souffrent.
Ah! je te connais bien «ô peine d'amour».

Le lac possède le paysage:
il fait miroiter de partout sa teinte rafraîchissante:
on le voit du solarium, de la cuisine, entre les piliers du chalet.

Seule la solitude nous initie à la mort.

C'est en comparant 2 choses qu'on découvre la meilleure.

L'essentiel se fortifie dans le silence.

Pour savourer la vie, rien de mieux que la connaissance de la mort.

Ici, j'écris, je lis, je rêve.
Je ne parle que pour l'extrême nécessité.
Aux rares conseils, je ne rouspète pas mais m'en fous.
À me voir rêveur, écrivant, fermé, maman essaie d'être tendre envers moi,
prend ma part.

Se retirer, se taire, c'est forger des protecteurs curieux, nous admirant.
Elle s'attendrit.
Mon mystère l'attire: ce n'est qu'une femme.
Ah, ces femmes avec leur pitié!
J'ai trouvé la solution: me taire!!!
Je déteste la pitié trompeuse des femmes.
Ça leur cause une sorte de peine, surtout si elles m'aiment,
et pour se libérer de leur chagrin,
elles ont besoin et demandent un de mes sourires.
Mon indifférence la chagrine.
Moi seul peux la libérer de sa brûlure.
Neuf heures du soir.
Le ciel respire lourdement ses constellations.
Mes peines se perdent dans le parfum des forêts encore suintantes de jour.
Le silence me pénètre.
Pour me reposer la tête, je suis sorti
(enfants couchés, maman lire, papa étendu divan).
Dehors, la fraîcheur m'égaie.
Retiré, silencieux, je me sens chez moi, supérieur, travaillant,
heureux malgré tout.
Les montagnes semblent se rapprocher en noircissant,
tout semble si près de moi, ô nature, je t'aime.
C'est l'heure où l'on ne sait pas trop si c'est la montagne... ou si c'est...
Une paix de soir de collège.
Ce soir, je me sens comme au collège: le génie silencieux.
J'ai commencé à imiter un oiseau, deux me répondirent.
Nous parlions dans le calme, dans le jour qui meurt.

23 juin 1958

9 heures.
Je pars, seul.
Le soleil arrose les roses, les pensées, l'herbe.
Deux légers flocons blancs traînent dans le ciel.
Je marche vite.

Une route poussiéreuse passe près du bois.
Je m'enfonce dans le bois.
Les branches craquent par terre.
Je respire le silence.
Tantôt un bouleau frissonne, tantôt une source clapote sur des cailloux dans les feuilles.
«Oh! un écureuil!»
Je m'improvise un siège.
De la mousse au pied d'un jeune hêtre.
Je me suis apporté un livre.
Je l'ouvre...
Voyons page 62... là!»
De temps en temps, j'entends le «flouc, floc» mélodieux d'un ruisseau.
À mes pieds, des violettes ont fini de fleurir.
Voyons, voyons page 62...
«près du puits et, là, debout, il l'attend... sitôt ma plaie s'ouvre et se met à saigner en un vaste néant».
- Drrrrrr. Drrrrr.Drr.
Ma foi! un écureuil roux.
- Hé! qu'as-tu dans les mains?
- Tu dis?.. Ah! tu es gêné.
Voyons cesse de tourner et de chavirer ce champignon, mange-le.
Il l'approche de ses lèvres, me regarde...
«Oui, oui, à ma santé...»
Il mord la plante brune, la suce, la dévore.
«Bon, page 62...»
«debout près du banc l'attend son père. Il se prépare à sortir. Il a l'air terriblement contrarié.
- Approche. Tu iras à...»
TOC! TOC! TOC!
Là, tout près, un ravissant pivert.
Ses plumes sont si jolies.
«- Tu iras à...»
Bonté divine!
Le livre glisse doucement sur le sol.

Je dois achever ce livre! Il a un titre profond:
“LE BOIS EST UN LIVRE.”
Seul le poète sait vraiment y lire. Chaque vie y est une ponctuation.
Chaque arbre, un mot.

Au passage d’un bateau chargé de guides,
je sortis mon papier et ma plume pour me donner un air d’écrivain.
Quelques-unes me saluèrent de la main, je répondis.
Une jeune fille chantait. Oh! cette voix si douce!...

24 juin 1958

Au retour du Nord, je lisais dans l’auto, levais la tête pour rêver.
Parfois une de ces mondaines en «short»: je ne regardais pas son visage.
Tantôt une jeune fille très simple me jetait aux rêves:
son visage me réjouissait et non ses jambes.

Je regrette les longs silences des Laurentides, mon petit bureau pour écrire.
Assis sur la galerie de derrière, le goût de lire, d’écrire
a germé de ma nonchalance.
Que c’est dur de penser dans le tapage des villes.
J’erre le jour sur mon bicycle dans les rues de St-Lambert.
Je reluque les jambes nues et les seins mous des femmes.
Ma passion me promène partout dans la ville;
mes chairs palpitent à la recherche de jolies sensuelles.
Mon âme cependant maudit leur démarche.

Pour moi ces êtres ne sont que des putains,
femmes exposées pour vous tenter, et satisfaire vos yeux.
Jamais une de ces chiennes n’entrera dans mon coeur!
Elles ne représentent pour moi qu’un plaisir passager,
un battement bestial entre deux rêveries.
J’ai vu ainsi des tas de cuisses et de poitrines sans visages.
Tellement que le regard d’une fille pure
se grave parmi mes aventures mémorables.

27 juin 1958

Maman m'a dit avant de dîner:
- Tu iras à la confesse vendredi du mois.
- On verra.
- Il n'y a pas d'on verra, tu iras, j'y verrai.
- Sur ce point là tu ne pourras rien.

Maman avec la peur d'une déception:
- Comment y a-t-il de temps que tu n'as pas été te confesser?

Je ne répondis rien, les yeux fixés ailleurs.
Tout à coup, elle crut comprendre:
- Pratiques-tu encore?

Je me taisais obstinément.
Comme elle me reposa la même question:
- Non, et ça me regarde.

Alors, pris d'une douleur furieuse, elle me poussa
dans une chaise berçante, les mains crispées, l'oeil fou, essoufflée,
criant comme une poule qui s'aperçoit avoir couvé un canard.
Elle me gifla, voulait me mettre à genoux, me rassoyait, questionnait,
pleurait devant ma dureté décidée.
Sa rage tomba avec elle sur une chaise, elle pleurait, se ressaisissait
pour dire: «non, non, c'est impossible. Mais qu'est-ce que t'as pensé.»
Elle m'avait arraché mes lunettes pour me gifler.
Assis sur le bord de la chaise, comme quelqu'un sur le point de partir,
je tapotais des doigts en répliquant dur, cruel.
Elle dit en pleurant:
- Fais pas comme ton grand-père, il maudit, critique les prêtres,

on le déteste, il n'est pas heureux malgré tout son argent. Imite ton père,
qui m'avait écrit vers Noël, qu'il ne croyait pas encore
mais qu'il avait été s'agenouiller devant la crèche en disant:
«Je ne crois pas encore, mais si vous existez donnez-moi la foi».

Ô orgueil, si tu n'avais pas dirigé mon âme, j'aurais aussi pleuré
avec elle, lui promettant de me convertir, d'aller demander conseil
aux Jésuites comme elle disait.

Vers 2h. de l'après-midi, elle vint me rejoindre dans la cave
et essaya de me raisonner.
Elle pleurait comme un enfant qui a perdu un joujou,
s'arrêtait un court moment pour parler, et repartait en répétant:
«Tu pouvais pas nous faire plus de peine».
Toutes les fois que j'ouvris la bouche, ce n'était que pour être cynique
et cruel.
Par pitié, je décidai de me taire.
- Deux grosses larmes ont coulé sur les joues de ton père à cette nouvelle.
Je lui dis:
- Papa se convertissait avec l'espoir de trouver une amie; moi, je suis seul,
  je resterai toujours seul.
Après cette affreuse conversation, j'attendis un peu et sortis.
À la gare, longtemps, j'ai écrit, ému, troublé, entre les rails, les wagons,
les piles de planches qui s'élevaient haut comme des buildings,
évitant les quelques ouvriers, écoutant leurs cris, le bruit des planches
qui tombaient, fumant cigarette sur cigarette.
«Tu m'as gâté mon voyage, à ton père aussi»,
«Tu vas me faire mourir, j'ai l'impression»,
«Tu as bien baissé dans mon estime; je te pensais plus intelligent
que les autres, on se prive pour toi, mais si c'est pour ça!»
Je me forçai à penser à fuir. Je me sentais un peu mieux.
Je rencontrai 2 anglais, l'allure «bums», qui étaient venus
prendre les «ménés», leur offris cigarettes et fis un bout de chemin
avec eux parlant de leur pêche au filet.
C'était drôle, après m'en être séparé, je n'étais presque plus troublé;
on m'avait tiré de mon trou.
Mais c'est avec dégoût que je retournai à la maison:
entendre renifler maman, savoir que papa a peur, cherche à vous éviter,
toujours appréhender que maman éclate en sanglots devant tout le monde,
se sentir non seulement seul, mais la cause d'une déception,
de larmes qu'on vous reproche.
Ah! je suis à la veille de les quitter.
Demain, je serai dans le Nord avec papa.
D'après les dires de maman, il me parlera de tout ça.

(*Lettre de Louis-Pierre Sédillot*).
Ami intime.
J'ai attendu ton bicycle comme tu attends le facteur.
J'ai fini «Le Toit», très bien.
Je commence «Dieu parlera ce soir».
J'aime beaucoup ce livre.
On peut se comparer.
J'ai la même sincérité que lui.
Qu'est-ce que j'ai?
À certains moments je dramatise tout.
J'ai je ne sais quoi.
Depuis que les circonstances nous ont séparés, je me sens seul.
Rien pour combler ce vide.
Heureux, tu es, d'avoir eu Denise, d'avoir Roger.
Est-ce que je continue à devenir un saint?
Je vais à la messe pendant la semaine.
Je fais plus de sacrifices qu'avant, tu dirais «Pas assez», tu aurais raison.
Souvent je m'oublie.
Personne pour m'encourager, personne pour m'aider, personne qui,
à la vue, fait penser.
Le dernier c'est très important.
Cette pensée m'aide beaucoup; mais elle ne vient pas
comme la personne qui est toujours là.
La pensée a-t-elle la moitié du temps?
La nature, les beaux paysages, les arbres, le ruisseau, les oiseaux
(première année que je remarque le grand nombre),
les livres me font penser à toi, en somme tes goûts.
Que veux-tu? les circonstances.
Ta place est très grande dans mes prières et mes sacrifices.
Si tu veux venir me voir avant ton départ, téléphone-moi,
nous irons peut-être en voyage.
J'espère que l'autre côté des mers comblera tes désirs.
Bon voyage.
Il y a réponse à tout.

27/6/58

Ami intime.

J'ai attendu ton bicycle comme tu attends le facteur.

J'ai fini "Le Toit", très bien. Je commence "Dieu parlera ce soir". J'aime beaucoup ce livre. On peut se comparer. J'ai la même sincérité que lui (10 oct. - pg 62).

Qui est-
je dramatise
Depuis
ont séparé, je
combler ce vide.
Denise, dan
j'écris).
C'est-ce
ne saint? Je
pendant la se
sacrifice qu'a
tu aurais pa

Personne pour m'encourager, personne pour m'aider personne qui à la vue, fait penser. Le dernier c'est très important. Cette pensée m'aide beaucoup, mais elle ne vient pas comme la personne qui est toujours là (presque 24 heures). La pensée a-t-elle la même du temps? La nature, les beaux paysages, les arbres, le ruisseau, les oiseaux (première année que je remarque le grand nombre), le livre m'font penser à Toi, ils connaissent ta goûte. Quel rôle tu les circonstances.

Ta place est très grande dans mes prières et mes sacrifices.

Si tu veux venir me voir avant ton départ, téléphone moi, nous irons peut-être de voyage.

J'espère que l'autre coté des mers combler ton désir.

Bon Voyage

Il y a réponse à tout.

Louis Pierre

Lettre
de Louis-Pierre Sédillot.

28 juin 1958

Qu'il est doux de s'asseoir, à l'ombre, dans le parterre,
assoupi par la forte odeur des pivoines.
Épier les passants sur le trottoir, parfois... oh!oh! la jolie fille!,
entrevoir de puissantes voitures au travers des rosiers en fleur.
C'est le plus beau jour de mes vacances.
J'ai repris la plume qui depuis une semaine agonisait sur un bureau,
j'ai sorti de ma cave, je suis venu boire au soleil de l'été
et parfumer mes rêves.
Les voitures, les passantes, jambes nues, font sourire mes passions.
Je ne les admire pas:
je souris de voir une folle parader demi-nue devant moi.
Seul, l'image de la jeune fille vêtue avec décence
s'ancre dans mon imagination: elle me charme.
Aussi belle que les autres, elle conserve sa beauté pour son mari bien-aimé
au lieu de semer ici et là mille passions.

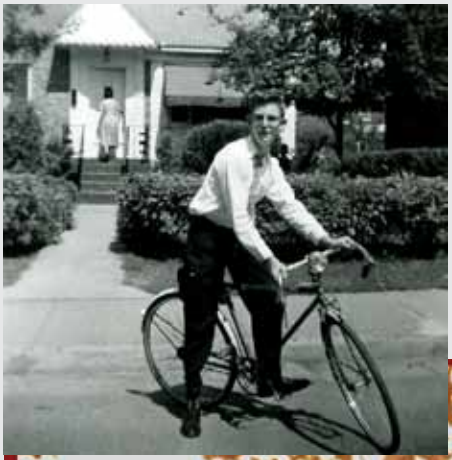
Avec papa, j'ai monté à Saint-Donat.
Je doutais papa.
Oui, il me questionna sur ma conversation de la veille avec maman.
- Elle doit tout vous avoir raconté.
Il commença une démonstration en long et en large des effets de l'orgueil.
- Regarde ton grand-père Mornard, regarde ce qu'a fait de lui l'orgueil.
Je savais très peu sur mon grand-père, mes parents mentaient
pour cacher sa conduite scandaleuse.
- Mes soeurs ne sont pas ce qu'elles sont à cause d'un accident
d'automobile. Une seule y est morte. Une autre est folle, non
de cet accident, mais à cause de privations: à seize ans, mon père la jetait
presque à la porte, elle devait travailler à l'usine de son père pour avoir
un peu à manger. La dernière s'enfuit avec un peintre sans l'épouser:
elle crève de faim et son père joue au seigneur à Tongres. Mon père a vécu
longtemps avec ma belle-mère sans l'épouser. J'ai été élevé là dedans
et tu oses t'imaginer être dans des circonstances insurmontables
que toi seul vis. Je te conseille d'aller te confesser.

Avec émotion, je l'avais suivi chez les siens,
mais l'heure de se ressaisir arrivait.
«Non, ce sera encore cette vie d'esclave. Pas le droit de regarder
les femmes, toujours la mortification».

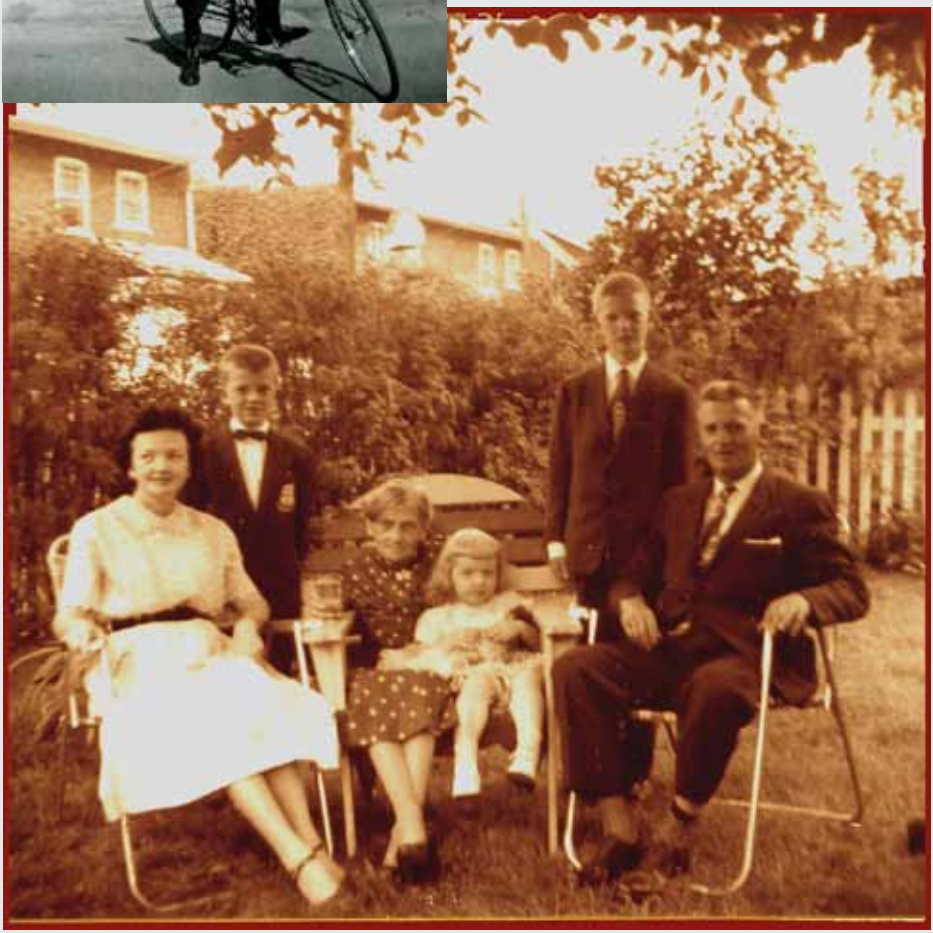
J'ai toujours cru être une malheureuse exception,
toujours en proie à ma sensualité poussée.
Papa devait avoir deviné.
- J'ai fait comme toi, nous avons un sexe exigeant.

29 juin 1958

Hier soir, avec un ami de Roger, je suis allé à la tombola.
Rolland est vraiment comique.
Sans ce Rolland, la soirée aurait été moins agréable, du moins pour moi:
car Roger ne raffole pas de ce genre de sortie.
Nous avons gaspillé ici et là, à la roue, au tir, au restaurant.
J'ai payé une fois pour les trois.
Nous avons bu une liqueur, fumé, mais le plus agréable
fut les tours de Bingo.
Comme toujours nous n'avons rien gagné.
À notre dernier coup, une jeune fille est venue s'asseoir devant moi.
Si jolie avec ce visage amusée, timide, simple!
S'il n'avait pas été si tard, si Roger ne s'était pas levé pour partir,
je lui aurais payé ses cartes.
Mais le temps passait, Roger se leva...
Vêtue d'une veste crème, à la mode, très propre, d'un pantalon noir
et d'une chemise d'été blanche, un étui de cigarettes en or,
cheveux brillantinés frais, j'avais l'air d'un parfait américain.
J'ai salué plusieurs connaissances, filles et garçons.
C'est agréable d'être salué, admiré par ses concitoyens.



Saint-Lambert.



Maman, Sylvain, Maman Mena, Germaine, Olier, l'oncle Marco.

30 juin 1958

Papa n'a pas une forte santé. Hier, chez le docteur, papa parut très déçu de voir son poids descendu à 114 lb.
Il est fatigué, nerveux, le docteur lui défend la caféine, le tabac, l'alcool; il survit grâce aux piqûres et aux médicaments.
J'ai constaté toute sa timidité... c'est un timide
qui essaie de cacher son défaut. Il est un peu mal à l'aise en groupe.
C'est peut-être pour ça qu'il ne me chicane plus, me laisse faire.
Maman m'a réprimandé vu la baisse de mes notes en classe,
et de ma conduite trop libre; elle exige une confession et communion toutes les semaines: j'ai répondu carrément «non», et je suis sorti.
Je me propose de ne plus lui parler, de la traiter en étrangère, mais elle a vite fait de changer de sujet et de ton: peu à peu son ton maternel me fait oublier mes intentions, mais une autre chose la fâche
et c'est à recommencer.

Je suis si différent de papa. Lui, il a été élevé dans la crainte de son père.
Maman lui disait:
«Rien qu'à la vue d'un autre qui s'abaisse, je rage, le traite d'imbécile...
Ah! je ne m'abaisserais pas moi».

Ces visages de jeunes filles qui nous font rêver, les chansonnettes qui nous laissent l'espoir, des films qui soulèvent toutes nos énergies, oh! vacances.

Mon plaisir est dans la rue, libre, seul, à rêver d'avenir
avec telle ou telle auto, et, cette maison!
Malgré moi, j'ai peur, je crains de ne pouvoir atteindre mes rêves:
je veux tout de suite une auto,
mon orgueil serait si flatté à mon arrivée à la tombola.
Roger et moi nous proposons toujours un voyage au Brésil et... en bazou.
L'autre jour, il m'a coupé:
«Tu lâcheras sûrement avant moi, quelque chose se prépare chez vous...»
Il se tue là; j'eus beau questionner, supposer, rien ne s'ajouta.
Par qui a-t-il appris cette chose qui m'est inconnue; ça me chicote.

10 juillet 1958

Passeport canadien,
estampillé Canada, Belgique.
(10 juillet - 3 août).

Journal d'avion.

gens debout comme dans autobus pour avoir place

5h.
moteurs partis,
ils donnent de l'air
moteurs partis un à un avec bouffée fumée
attendu qu'un autre avion passe
haut-parleur «Bienvenus» (anglais français) annoncée par pilote
stuart donne démonstration pour parachute
attacher ceinture au bas ventre
assis près aile

5h. 25
piste apparue à un tournant
puis vite l'avion s'élève, collé siège,
vitres tremblant, pieds aussi,
un coup de coeur,
en un moment autos petites, arbres petits,
monte toujours
baisse un peu
croirait tomber
puis donne coup
remonte
voir rues comme rubans,
des toits dans des arbres
soleil reluit tout à coup
voir nuages vite au-dessus, de côté

terre s’efface
oreilles crevées
dos sièges vibrent
vole dans nuage, l’indécis, vaporeux, gazeux
montagnes mettent du réel à ce paysage de nuages

5h.40
hôtesse doit mettre son oreille près bouche pour entendre
avec sourire
l’une jolie grande
l’autre petite
à regarder aile
dirait pas avancer
une cigarette
mal tête vibration
couloir 8 lampes
garçonnet blond 10 ans
paysage plat, pareil

6h.
l’avion saute,
cante légèrement, monte
souper
satisfaction
me sent bien
pieds étendus
cabaret brun
repas froid rosbif, jambon couvert mince tranche fromage,
poulet sur tranche de pain
sel, poivre, lait, sucre en sachets
hôtesse passe
café thé
père:«On verra pas la nuit»
il pleut quelques gouttes qui s’allongent comme un fil au vent le long vitre
pour se briser en mille grains

vieille femme écrit lettre
homme gros debout pour se dégourdir
quand coup de vent pareil sur une plage Gaspésie

6h.40
m'habitue au bruit, lit
quelle chance d'aller Europe!

7h. 10
l'avion monte vite
pluie, brouillard épais
fait chaud
un peu mal tête
gros a l'air fatigué
grande «pas debout»
elle fronce sourcils
il fait gros yeux
elle ne lui sourit pas

7h. 25
lumières éteintes
je siffle, chante,
je ne m'entends presque pas
ferme yeux, mais quel bruit pour dormir
hôtesse très polie avec petit
parle à sa mère
fait rire petit
se sait regarder
fait «petits becs» en passant

7h.35
essaie de dormir
étend siège
au bruit devine si l'avion monte

7h.55
mon voisin arrière se lève
tire mon siège
me dérange
on a une petite lumière individuelle qui tombe sur nous
plusieurs restent allumées
les Italiens s'aiment-ils?
la femme n'a pas l'air à lui sourire trop
tout à coup le moteur eut comme des ratés
les moteurs semblaient en feu
les gens se tournaient tous vers les fenêtres,
se regardaient
l'hôtesse pas impressionnée
je fermai ma lumière
quel spectacle!

9h.15
un réverbère s'allume
éclaire moteurs
partie des ailes

12h.
gens fument
moi aussi
comment dormir?
passe mon temps à regarder aile
vibre par moments
lumières rouges, bleues

12h. 45
gros debout

1h. 10
le soleil parut tout à coup brillant
faisant des toiles d'araignées dans la vitre

j’ai faim
le soleil nous aveugle à regarder dehors
nuages ressemblent à terre labourée

2h. 10
la mer
moteur diminue
penche droite
puis gauche
puis on tombe un bout

2h. 25
tourne en rond
attends instruction pour descendre
fatiguant
faible haut-le-cœur quand on tombe

2h. 30
arrive dans nuages
voit plus rien
ceinture
il pleut
nuages passent hublot
comme rafales de neige
poudrerie
ceinture
no smoking
il fait très noir

3h. 10
commence voir terre
Irlande
terrains limités par arbres
hélices ralentissent
lumières pistes allumées

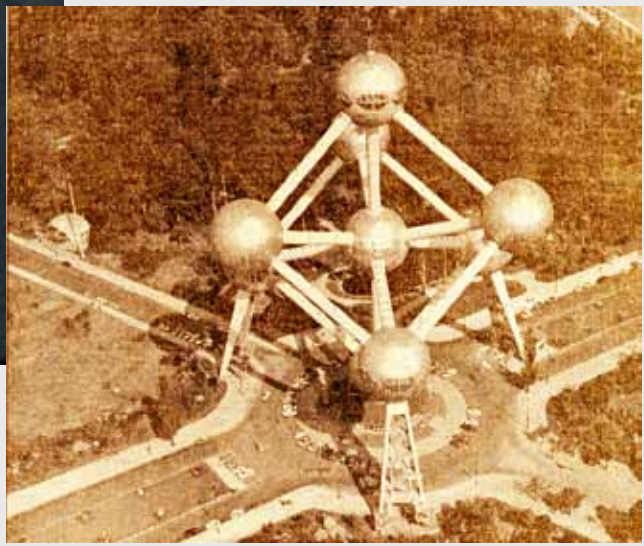
pleut pas
SHANNON
hôtesse habit vert
gros tapis dans aéroport
bu café acheté cigarettes
aider vieille allemande
parle anglais

9h.
horaire *Dutch*.
rembarque avion comme une habitude déjà
21,000 pieds

10h.
sourit voisin italien gros impatient
mais Italienne ne comprend pas face dure
nuages ressemblent
à de la glace cassée
sur rivière au printemps
vu 2 avions faire ligne
il y en a des plus hauts

10h. 15
vois terre ici et là
je cherche autos sur ces routes de campagnes
tout le long terrains clôturés, des fermes

11h.
Bruxelles
l'Atomium m'a paru une toute petite chose
beau temps
toit d'un édifice en or
soleil
au centre aéroport
petit carré où l'on cultive des patates.



—2—

DESCRIPTION
SIGNALEMENT

Profession / Profession: ETUDIANT

Place and date of birth / Lieu et date de naissance: MONTREAL, QUEBEC, CANADA
31 MAI 1942

Residence / Résidence: CANADA

Height / Taille: 5 PDS. 8 PCSe

Colour of eyes / Couleur des yeux: BLEUS

Colour of hair / Couleur des cheveux: ROUX

Visible peculiarities / Signes particuliers: NUCUN

CHILDREN — ENFANTS

Name / Nom	Date of birth / Date de naissance	Sex / Sexe

—4—

PHOTOGRAPH OF BEARER
PHOTOGRAPHIE DU TITULAIRE

MON VOYAGE EN EUROPE

Je ne désire pas résumer ici tout mon voyage,
mais plutôt jeter ici et là certaines de mes observations.
Je vais commencer par vous dire un mot de ce que l'on pense
des buveurs de lait, un mot sur les cigarettes, les «jew-box», la danse et ...
la moralité européenne.

Nous étions à table depuis deux bonnes heures.
En Europe, c'est une mode que de ne plus se lever,
une fois installé à table.
Et comme le repas s'achevait, on me demanda ce que je désirais boire.
Bon séminariste que j'étais, je demandai un verre de lait.
Mon grand-père sursauta.
Il me dévisagea à peu près comme l'on ferait pour un Martien
et, se tournant vers mon père, il s'écria:
«Nom de Dieu! il tête encore le gamin!»

Celui qui fume pour la première fois des cigarettes européennes
passe par toutes les couleurs.
Les cigarettes hollandaises et irlandaises sont très amères
et dégagent une fumée épouvantable.
Par contre les cigarettes belges, les BOULES NATIONALES
plus spécialement, sont terriblement fortes.
Beaucoup plus fortes que les GITANES ou les GAULOISES,
cigarettes françaises.
Comparée à la BOULE NATIONALE une EXPORT semble aussi douce
qu'une MATINÉE comparée à une EXPORT.

L'Europe connaît à peine les chanteurs américains: les chansonnettes
américaines étant chantées en anglais, les européens n'y comprennent rien.
Leur genre préféré est: les chansonnettes françaises, suisses, flamandes.
Il y a aussi un tout petit peu de chansonnettes canadiennes.

Le «plain» et le «rock and roll» ne se dansent pas tout à fait comme ici.

La moralité européenne est un peu ridicule.
D'un côté, il est interdit aux femmes de porter des «shorts».
Par contre, les cabanes à revues (cabanes vertes, installées ici et là dans la ville, de la même manière qu'à Montréal), les cinémas, les «grills», regorgent de... de choses pas belles du tout.
Quant aux *bums* européens, ils ne portent pas de «vestes de cuir» mais plutôt des chemises foncées, fripées, toutes sales et des coupe-vent.
À tous les soirs, dans le «bas quartier» de Bruxelles, nous pouvons apercevoir des jeunes ouvriers débarqués de leurs motocyclettes, ou tout simplement de leur vélo, commencer à se battre avec les étudiants frivoles des universités, les Villon modernes.
Bien entendu les uns comme les autres sont saouls.
(Là-bas, au lieu de dire «être saoul» on dira «être rond»).
Évidemment cette moralité ne s'applique qu'à la partie noire de l'Europe.
Mais il y a aussi là-bas beaucoup de braves gens.
Cette classe est la seule qui soit vraiment digne de l'Europe.
Et parmi ces braves gens, ce qui m'a le plus charmé, c'est la simplicité des jeunes filles.
Elles sont très jolies (sauf les Belges qui sont un peu trop grosses), s'habillent simplement, ne se maquillent pas, ne gaspillent pas comme la majorité de nos petites Canadiennes.

Un autre jour je décidai de me rendre en Hollande, à Maastrich plus précisément. C'était tout près.
Je réussis à dénicher un vieux bicycle tout rouillé qui grinçait.
Évidemment, je roulais du côté droit de la route.
Plusieurs autos, en me dépassant, klaxonnaient et les chauffeurs me faisaient un signe de la main en me criant un quelque chose en flamand. (Pour moi le flamand, je n'y comprends rien).
Bientôt je me rendis compte de mon erreur.
Je remarquai une travée spécialement destinée aux bicyclettes, et cette travée était à gauche.
À mon retour, mon grand-père fut tout vexé du fait que je m'étais servi d'une bicyclette, et pour me punir m'obligea dorénavant à profiter de son auto et de son chauffeur comme bon me plaira.

C’est avec regret que je n’ai pas pu parler de la Suisse,
le plus beau pays en fait de villégiature, le plus riche d’Europe.
Pour terminer, je vous laisse ce petit conseil:
voyager sans se faire des amis ici et là, ce n’est pas tout à fait voyager.

AUTRES NOTES.
Que dire du propriétaire qui sillonnerait son magnifique parterre
de clôtures?
Pourquoi l’homme l’imite-t-il?
Ce serait si agréable de marcher à travers les beautés de chaque nationalité
sans devoir sauter tant de clôtures.

GARE DE LIÈGE.
Attendant train pour Tongres.
Assis, fume, près femme avec bébé.
Je regarde son bébé. Elle souriait. Son mari aussi me souriait.
Ils sont embarqués même train, mais nous le chauffeur nous attendait.
J’aurais aimé les embarquer.
À cette même gare, des Italiens, des hommes (vulgaires) riaient, criaient,
les femmes assises, une espèce de moue dégoûtée, les yeux calmes.
Non! non! je ne peux être heureux sans eux...
je n’ai pas le droit.

En Suisse.

TANTE AUGUSTA CHEZ LES ALIÉNÉS.

Alexas, S., Père et Yvan sont dans un parloir d'asile: une pièce vaste,
fermée, une table pour huit au milieu, des cadres sombres au mur,
des peintures évangéliques, de hautes fenêtres, au-dessus de la table
une lampe suspendue pareille à celle au-dessus d'une table de billard.
Dehors il pleut, on entend le tonnerre, la pluie sur les vitres,
les éclairs illuminent toute la pièce.
C'est un orage puissant mais très court.
Tous les regards sont fixés sur une porte.
Sur la table, une boîte de chocolat emballée.
La porte, la poignée tourne,
les personnages se jettent un coup d'oeil anxieux, se lèvent.
Parait une femme de 40 ans, un peu courbée, avec un tablier très propre,
suivie d'une religieuse, une religieuse la tenant par le bras.
- Tu ne dis pas bonjour Augusta?
Père s'approche,
- «bonjour Augusta» et l'embrasse.
Alexa:
- Es-tu contente Augusta?
et l'embrasse de 3 baisers.

S. et Yvan: «bonjour» de la tête.
Augusta, tête basse, quand on l'embrasse soulève les yeux
sans expression, comme soumise.

Augusta est assise. Les autres debout.
Père à soeur:
- Elle a perdu l'habitude d'être bossue.
Soeur:
- Oui. Cette manie est partie toute seule, disparue d'elle-même.
La soeur:
- Bon. Je vous laisse seuls. Les vêpres m'attendent.

Elle sort. La porte se ferme.

Augusta en 1934

Alexa
et son conjoint de fait Tony.

Henry Mornard junior.

Les autres s'assoient.
Père à Augusta montrant Yvan:
- Regarde Augusta...
Augusta tête penchée, mains posées l'une dans l'autre sur la table,
attitude d'abandon, les épaules molles, assise sur le bout de la chaise.
- Regarde Augusta...
(elle ne comprend pas, ne bouge pas)
il lui soulève délicatement la tête et pointe Yvan du doigt...
- regarde, c'est mon fils... tu ne trouves pas qu'il me ressemble...
Augusta rebaisse la tête et en hochant la tête très lente,
hoche la tête comme pour dire non.

Alexas ouvre sa vieille et grosse bourse.
- J'ai des photos pour toi Augusta.
Elle étale les 3 photos sur la table.
La physionomie d'Augusta ne change pas... mais tout à coup, ses yeux
se plissent, son front fait signe que non comme badrée repousse les photos.
Père:
- Tiens Augusta j'ai un cadeau pour toi.
Il déballe la boîte, le papier froissé attire les yeux de la malheureuse.
Père ouvre la boîte et lui offre les chocolats.
Elle ne sourit pas.
Elle soulève la main pour en prendre un.
À la vue de sa réaction, père l'agace, soulève la boîte, la rabat vite,
la main suit la boîte, elle sourit timide, la bouche fermée, mal à l'aise,
jette un petit coup d'oeil à Père qui lui en laisse prendre un.
Alexas:
- Si on avait d'autres photos...
Yvan (un peu emballé):
- Pourquoi ne pas en avoir apporté?
Alexas:
- Je n'en ai pas d'autres.
Yvan:
- Comment voulez-vous qu'elle guérisse: vous ne faites rien.

Père, calme, chagriné par cette réaction de son fils:
- Nous avons tout essayé. Au début de sa maladie, elle logeait avec moi à Liège. J'ai passé des heures à lui parler, à lui montrer des photos, je cherchais des chansons de notre jeunesse mais rien, rien ne l'améliorait. Nous l'avons rentrée ici, nous venions souvent.
Jamais le moindre résultat.
Elle empirait de jour en jour.

Yvan:
- Pourquoi est-elle devenue folle?

Alexas parlant bas, très vite, haineuse:
- Ah! je vois, tu ne connais pas ton grand-père. J'avais ton âge.
Depuis 2 ans déjà, je n'avais plus le droit de rentrer à la maison paternelle.
Mon père m'avait chassé pour avoir refusé de boire toute une bouteille de vin.

Père:
- Parlons d'autres choses Alexa, veux-tu?

- Non! il saura... regardons-nous bien tous les trois.
Nous avons passé une enfance, nous avons grandi dans la misère.
Toutes nos journées se passaient entre les 4 murs de notre cour.
Personne ne s'occupait de nous.
Après les repas, on nous rejetait dans notre cour.
Les 2 chiens policiers sautaient sur nous pour jouer.
Ils nous renversaient, nous léchaient le visage avec leur grosse langue rude.
Personne ne nous relevait. Personne ne nous serrait sur son coeur.
Personne ne chassait les chiens.
Jamais je n'ai entendu
«Ne pleure pas, appuie-toi sur ma poitrine, je vais te protéger».
Parfois la servante nous glissait un jus d'orange.
Elle était la seule à avoir pitié de nous.

Toi tu étais mieux, tu étais pensionnaire.
- Personne ne venait, je n'avais jamais de parloir!
Aux vacances, je traînais ma lourde valise jusqu'à la maison.
La servante me recevait: c'est vrai, c'est la seule qui nous gâtait un peu.
Papa revenait de l'usine, il entr'ouvrait la porte de la cuisine:
- Tiens, vous êtes là gamin. Je ne vous attendais pas.
Il redisparaissait. Il mangeait dans la salle à manger.
Nous devions manger avec les domestiques dans la cuisine,
tu te souviens...
- Oui, oui...
Je ne le revoyais que le jour du départ. Sa porte claquait.
De nouveau je devais traîner ma valise trop lourde qui traînait
sur le trottoir. Puis c'était le train. Le pensionnat. C'est un père cruel.

Alexas:
- C'est pas un père! À l'âge de 16 ans, il voulait nous faire boire
comme lui. Il nous ordonnait... il nous voulait débauchées... je lui criai:
« mauvais père!»
Il m'a battu jusqu'à la porte.

Ma soeur et moi, il nous sépara comme on sépare deux cailloux.
Augusta était douce, obéissante.
Elle continua son travail à l'usine, moins considérée qu'une ouvrière,
mangeant dans son coin seule.
Ton grand-père passait à côté d'elle: il ne la regardait même pas.
C'était une pauvre fille.
Comprends-tu maintenant?
Ce n'est pas notre faute.

Un coup de tonnerre terrible.
L'orage dans la fenêtre.

14 août 1958

J'ai été à la 1re de Tartuffe, à la Comédie Canadienne.
À la fin de la pièce,
voir les acteurs si applaudis, les actrices recevant des fleurs, entendre des «bravos» mêlés aux applaudissements, les Cadillac avec chauffeurs attendant à la porte, je sentais une rage orgueilleuse monter en moi,
je leur aurais cassé la figure, j'aurais crié.
Quand donc aurais-je moi aussi ma part de gloire?
Le théâtre, surtout comique, glorifie plus fort et plus vite souvent
que la philosophie.
Par contre la philosophie dure davantage.
Le mieux me semble savoir se servir de chacun.
Je croyais mépriser la gloire.
Je constate ne vivre que pour elle.
Mes amis (Letellier, Jetté) me trouvèrent moins drôle, je rageais,
figure impassible et dure.
(Quand je pense à tous les misérables, ai-je le droit d'accomplir
mes rêves?)
J'aime la gloire de Fernand Ledoux.
Il me faut l'atteindre.
Il faut! Il faut! Il faut!
Je m'efforce à parler bas, à une voix grave, calme, simple...
Comme lui.
Sur la rue Sainte-Catherine, la foule affluait encore à cette heure.
Les spectateurs se fondaient dans cette masse bruyante.
Les rues étaient jaunes, blanches, rouges d'enseignes lumineuses.
Les tramways roulaient sur leurs rails vers leurs clients,
les taxis se faufilaient.

16 août 1958

Denise passe ses vacances chez ses parents.
Je l'ai entrevue.
Elle a engraissé. Mais je la trouve encore jolie.
Je veux extérioriser que je m'en fous: je sors, j'invite des amis chez moi dans l'espoir qu'elle me voit entouré.

Tout change: elle a trop engraissé, le champ où l'on jouait au badminton sert pour une maison, les arbres où l'on s'appuyait ont été coupés,
on a changé les couleurs de la maison de ses parents.
Mais à part le souvenir, les robes de ces beaux jours qu'elle porte encore aujourd'hui.

18 août 1958

Hier, papa m'a reconduit chez Louis-Pierre.
J'ai soupé là, il voulait me garder à coucher.
Mais comme je lui avais parlé de Denise, je lui ai dit:
- j'aimerais bien lui parler. Je ne connais pas la longueur de ses vacances.

Et bien ce matin, j'ai vu les Caron s'en aller à notre camp.
Papa leur avait prêté le chalet.
Denise a tellement engraissé que je la surnomme «ma patate».
Pourquoi donc l'ai-je connue un jour?
J'aimerais être plus vieux, important, devoir aller filmer dans le Nord pour la TV ou aller pour affaires.
Elle devrait me regarder: je dirigerais des opérations entouré d'inférieurs.
Je ne lui parlerais peut-être pas du tout,
mais avec l'espoir qu'elle m'admire, je repartirais heureux.

Il y a 8 mois je la voyais et depuis ce temps combien d'années
se sont écoulées pour moi?
Les amours de la terre s'enfouissent sous la vie.
Ma Denise est partie.

Denise Caron

Mot de Denise Caron
à l'endos d'une image pieuse.

Le balcon où nous passions
nos soirées.

Ned Caron, père de Denise.

Près de sa maison, nous jouions dans le champ.
Des machines sont venues, chaque coup de pelle est un souvenir perdu.
La barrière où je m'assoyais, voltigée!
Des arbres furent coupés.
Seules, trois choses restent, un saule, un trottoir, la galerie.
Le reste m'est interdit.
Chez elle je ne suis plus rentré.
Amour! Amour! Amour!
Pourquoi l'ai-je rencontré, puisqu'il faut l'oublier!

(*Mot non daté de Denise Caron, à l'endos d'une image pieuse*).
«Ma prière ne vaut rien, sans ta prière».
Ta «Petite Soeur».

(*Fragments du roman perdu*
lors du vol de mes manuscrits le 27 avril 1964).

DENISE.

1.
Ah! Ah! Cette Denise!
Il y a 4 ans, je la voyais pour la première fois.
C'était ma cousine.

2.
Juillet.
Les Laurentides restaient ébouriffées et trempées en cette fin d'avant-midi.
Un jeune garçon de 12 ans atteignait la route en bas d'une côte.
Il attendit pour traverser: un Dodge gris s'en venait, sans se presser, comme quelqu'un qui cherche un camp.
Arrivée à moi, l'auto s'arrêta.
Une femme aux traits nobles et doux, à cheveux gris, baissa la vitre pour demander:
«Do you know where the Mornard lives?»

Je m'empressai de répondre:
«Je suis un Mornard, nous restons là-haut, le camp jaune et rouge».

«Je vous le disais, s'exclama le conducteur, un de ces gros papas sévères, c'est son père en maquette.»
Avec son français hésitant, la mère présenta ses deux filles et son garçon assis sur la banquette arrière.
Mes yeux s'étaient attardés sur la plus vieille, la plus jolie,
mais la grosse voix reprit sur un ton de commandement:
"Va chercher tes parents".
Et sans attendre, j'étais parti à la course.

Depuis une semaine, il n'y avait dans mes rêves que ces jeunes filles, mes cousines, qui devaient louer un camp des Gaudette près de la plage.
Toute la famille descendit en auto par notre petite route creusée
dans les arbres.
Les Caron parlaient avec le propriétaire.
Mes yeux n'étaient que pour la plus vieille.
C'est pourquoi à peine débarquée, debout à côté d'elle, je m'exclamai:
"Ah que tu es petite!"
Elle trouvait mon exclamation très drôle, et riait de bon coeur en disant:
"J'ai 18 ans."

Tous les jours, ses parents traversaient la rue, montaient à notre camp.
St-Donat, les Laurentides, c'est beau!
Elle embrassait mes frères.
Moi, je refusais.
Elle était petite, portait des pantalons corsaires rose et blanc,
sa blouse violette sans manche.
Les gens auraient hésité à lui donner six ans de plus que moi!

3.
Elle venait chaque jour.
Ses yeux brillaient de plaisir d'écouter mes récits enjoués.
Elle riait et je me désâmais à lui expliquer la manière de prendre
un écureuil, ou comment on s'y prend pour jouer à tel ou tel jeu.
Ses 18 ans embaumaient mon coeur.
Elle n'aimait pas cueillir les framboises sauvages.
Alors, dans l'air et le vent des montagnes, elle venait tout près de moi,
et nous nous regardions en silence.

4.
Tôt un matin, je courus chez elle.
Je frappai à la porte grillagée de la galerie.
Mme Caron me débarra la porte:
- "Fait pas chaud le matin", dit-elle avec son accent anglais.
Au fond, par l'entrebâillement d'une porte, j'entrevis Denise
à nouer la ceinture de sa robe de chambre.
- "Bonjour", bâilla-t-elle.

Avec un sourire endormi, elle recula s'asseoir sur le bord de son lit.
Intimidé par le lit défait, la chambre sombre où n'entrait
que des cheveux de soleil, je la rejoignis à petits pas
aiguillonné par la hâte de pouvoir
lui raconter la prise d'un écureuil ce matin-là.
Elle s'intéressait à tous mes plaisirs.
«J'ai pris un suisse.»
«Comment as-tu fait?»
«Je l'ai vu s'approcher en zigzag, aplati, nerveux, comme une roche
qui rebondit sur l'eau. Il fit le tour de la cage, essayait de trouver une façon
d'entrer, essayait avec ses dents de sortir les noix par le grillage.
Imagine-toi ma nervosité quand il aperçut la porte. Il hésitait.
Aussitôt entré, je tirai la corde, la porte claqua, l'animal fou de peur roulait
dans la cage, faisait revoler les noix, cherchait une issue introuvable.»
«Tu dois être content, mais à quelle heure t'es-tu levé?»
«À 6 heures.»

«Tu es matinal.»
Et, à ma satisfaction, ses yeux pétillaient dans ce visage encore mou de sommeil.
Passionnée par mon récit, elle oublia de tenir le col de sa robe de chambre qui s'entrouvrait pour me laisser entrevoir, un tout petit moment, la forme indécise de ses seins.
Sa mère entra, ouvrit les volets.
Elle lui jeta un oeil si sévère que j'eus peur d'être coupable.
Le soleil entra comme un torrent qui a brisé son barrage;
c'était un terrible front où s'enlaçaient clarté et ténèbres,
parenté et amour...
Denise rougit, referma son col.

5.
Je me souviens encore d'un après-midi.
Mes jeunes frères demandaient: «Laisse-nous t'embrasser».
Moi, je ne voulais pas.
«Petit orgueilleux!», me souffla-t-elle amusée.

Mais les vacances achevaient.
Le Séminaire envahissait l'horizon:
mon cours classique allait commencer.

6.
Je me souviens encore d'un après-midi de pluie à St-Lambert.
Elle m'avait appelé par téléphone.
Je m'étais vite rendu.
Elle voulait me montrer ses timbres: longtemps en boîtes,
sortis pour donner raison de me recevoir: car j'allais rarement chez elle.
Dans mon empressement, j'oubliai que j'avais mes pantoufles:
une chance: entre un soulier et cette sorte de pantoufle, la différence est minime. Quand je m'aperçus de mon erreur, je restai l'air bête.
Elle fit l'indifférente.
Avait-elle remarqué mon erreur?
Elle me montra ses portraits.

Je l'avais trouvé jolie.
Plus tard je me suis demandé si elle voulait m'offrir ou simplement me montrer ces photos?

7.
Je me souviens encore qu'à mon arrivée, ce dernier été, le 1er soir, j'ai couru me chercher un directeur de conscience à Longueuil.
Mais en partant j'ai entrevu Denise.
Elle était en «short» jaune.
Gilbert m'avait dit qu'il voulait me voir.
Réponse: occupé.
Le lendemain, elle vit que je lui reprochai sa tenue.
Elle me dit qu'il fallait les user, qu'elle restait dans la cour.
Je lui montrai les maisons d'où on pouvait l'apercevoir dans la cour.
Quel scandale pour un adolescent!
Pour l'usure: je sortis un catalogue spécial aux vêtements féminins, je le connaissais bien pour l'avoir admiré, regarder les femmes plus ou moins vêtues. Je le connaissais bien.
Je lui montrai une de ces jupes qu'on place par-dessus les shorts.
Je lui dis:
«Tu uses bien tes sous-vêtements.
Pourtant tu ne te promènes pas en sous-vêtements dans la rue».
Le visage échauffé par la gêne, elle me répondit:«on verra».
C'était son orgueil qui lui faisait dire cela.
Depuis ce jour, elle ne porta plus de shorts.
Même Jocelyne (sa soeur) me rapporta en riant qu'elle lui avait expliqué le mal fait à un garçon par le short.
Qu'elle lui avait conseillé de ne plus en porter.
(Jocelyne continue à en porter).

8.
Et puis ce fut le collège, le début de mon “classique”.

Un jour, avant de sortir, elle se retourna:
- Viens à la messe demain, dit-elle avec douceur.
Je baissai les yeux, fit la moue.
- Viens, ressaya-t-elle.
- Peut-être... peut-être..., dis-je songeur.
- À demain, dit-elle en se sauvant.
Ses pas résonnèrent un moment dehors.
La rue se tue.
Eh bien! J’y suis allé à cette messe!
Office de semaine, silencieux, plein de soleil, vieilles femmes noires
à marmonner, quelques vieux prosternés, l’armée si forte!
Au bas de l’autel, le prêtre et un servant.
À demi cachée par un revers de la nef, Denise!
Loin derrière, je m’agenouillai.
À voir Denise, j’avais comme une envie de me confesser, prier... prier...
de reprendre la bonne conduite du collège.
La messe continuait.
Un élan secret poussait mon âme déjà malade, vers le crucifix.
Elle communia.
Moi je ne pouvais pas.
Elle sortit un peu avant moi; je la trouvai à m’attendre.
Quel beau matin!
Tous les matins, je me mettais à la fenêtre.
Elle sortait vers 9h. pour son travail à la banque.
Ses robes modestes me paraissaient si jolies.
J’aurais aimé avoir une voiture pour la reconduire les jours de pluie.

La radio accompagnait mes rêves toute la journée.
Ah! J’ai été empereur, Denise m’aimait.
J’ai imaginé sa mort, j’ai souffert.
Que c’est souffrant de voir mourir ses amours, même en rêve!

20 août 1958

Je n’aurai plus de conversation profonde avec qui que ce soit.

22 août 1958

Ma force est un plaisir!
J’en abuse.
C’est un martyr!
Pourquoi toujours acheter ces feuillets malsains?
Après ma faute, je sors de mon taillis, mélancolique.
Malgré tout Dieu choie encore mes pas: il y a de la mousse.
Mon dégoût du mal, embellit le beau.
J’ai de la nuit plein le nez.
Des fenêtres illuminées, des frondaisons sombres, des étoiles, la lune!
J’ai jeté mes revues.
J’entends mes pas sur le pavé.
La jeunesse de Saint Augustin et la mienne.
Lassitude! Lassitude! J’ai peur.
«Mon Dieu, j’ai besoin de toi. Toi seul, tu peux...»
La terre gronde de tous ses trains, de tous ses bateaux, bruits sourds, conjuration contre le silence!
Avoir une amie, main dans la main, avec la même pensée: le beau.
Denise peut-être? Oh non, elle a fait son temps.

Une sirène, les pompiers!
Être millionnaire je rebâtirais la maison de ces pauvres gens.

«Seigneur! je suis orgueilleux!»
Je souris... Oui! je me confesserai.
Paresse, mélancolie, impureté, vous tuerez mes classes!
Dieu me sauvera.
Je serai un homme comme les autres hommes.
Ma femme m’aidera; nous nous aiderons.
Je serai le poète de mon créateur.

J'ai hâte d'entrer au collège!
Mais au coin d'une rue, des filles en short!
Tout est à l'eau...
Je suis un excessif.
Mal, cigarette, tout va à l'excès.

La musique classique!
Main dans la main je monte avec elle dans l'espace.
Oh! Des étoiles. Je veux les atteindre.

L'homme utile, vit.
L'autre veut mourir.

1 septembre 1958

(Après avoir été pris à voler de l'argent pour m'acheter des cigarettes dans le porte-monnaie de maman).

Assis sur une roche, au bord du canal St-Laurent,
je prépare mon économie de l'année.
J'en veux à ma mère de m'avoir défendu le cinéma,
à papa de m'avoir enlevé mon argent.
Il criait:
- Nom de Dieu, rend l'argent à ta mère.
Sa rage me faisait presque rire.
Je ne veux plus de leurs sous.
J'essayerai d'en gagner avec mon radio.

7 septembre 1958

Sans croyance, impossible d'être heureux!

J'ai visité la cathédrale St-Jacques.
Ah! cette femme simple surchargée de paquets, agenouillée,
cet homme avec sa boîte à lunch!

Là tout retentit le pas ferme d'un cardinal, d'un Christ.
Dehors, en face, un parc!
Sur les bancs des robineux, yeux bouffis, habits trop usés,
tête dans les mains, c'est ça ne pas être un vrai chrétien!
Les femmes dans la rue, décolletées jusqu'aux reins, les jambes à l'air,
les cils bleus, est-ce de quoi attirer un homme de devoir.
En Suisse j'ai vu des adolescents supplier leur mère pour dîner avec elle.
Seuls à leur table d'hôtel, ils s'ennuyaient sans affection.
Elle se donnait une raison:
pourquoi me sacrifier s'il n'a plus rien après la mort; jouissons!
Est-ce humain?
À quoi bon en faire des hommes puisque ça aboutit à rien?
Mais la mère inquiète, attentive, qui effleure l'église
pour brûler un lampion, ce père humilié parfois à l'usine, qui parle de Dieu
et du devoir à ses enfants,
tous ces philosophes inconnus, voilà nos vrais catholiques.

Rentrer au pensionnat, devoir oublier les amourettes, est-ce ça le bonheur.
Se promener le soir, tête basse, se conter des histoires, fumer.
J'aime les professeurs qui nous expliquent l'utilité de leur matière
et qui nous traitent en homme, nous parlent seul à seul, nous demandent
de nous discipliner nous-mêmes, expliquant que c'est pour notre bien
s'ils nous reprennent.

8 septembre 1958

«Aie les gars! regardez le nouveau; on va l'inviter à se promener
avec nous autres».
Toutes les têtes s'étaient détournées vers ce grand gars,
gras comme un cure-dent qui se promenait seul avec une feuille bleue,
l'horaire des classes.
Je l'appelai:
«Hé! Tu viens marcher avec nous».
Il s'approcha sans parler avec de petits coups d'oeil pour chacun.

La marche reprit, aussi vite, aussi gaie.
Il nous écoutait.
«Où allais-tu avant?» lui demandais-je.
«À Montréal».
«Pensionnaire? »
«Non. Externe.»
«Ah! Je suppose que ton père était tanné de te voir courailler les filles».

Toute la bande éclata de rire.
Lui aussi.
Ainsi se passa la soirée; à marcher de long en large, tantôt vite, tantôt lent, sous les étoiles encore entourées de bleu.

Un troisième jour de rentrée, les classes ne sont pas encore embarquées pour de bon.
On discute de la nouvelle matière, des nouveaux surveillants, les «tout fra du Séminaire» comme on dit.
Voilà donc que notre Pilon parlait beaucoup sur les programmes de Versification.
«Ah! Oui, disait-il, j'aime bien Cicéron. Ses phrases sont bien tournées et - il se mit à rire - c'est assez facile à traduire».
«Vous avez traduit Cicéron l'an passé?» s'exclama Gauthier tout épaté.
«Oui. Et en littérature on s'est même rendu jusqu'à la Renaissance».
«Mais c'est tout le programme de cette année!» ajoutais-je.
«Là-bas c'est celui de Méthode».
Il allongea le bec, montrant sa dentition de cheval.

Dès le second soir il avait pris les guides du groupe.
À chaque récréation, les gars se bousculaient autour de lui.
En cafétéria, c'était la course pour manger à la même table que lui.
Au travers des rires et de l'attention générale,
deux grands bras se tordaient toujours au-dessus des têtes.
Les gars marchaient en rond, les uns reculaient, les autres poussaient.
Ce n'était plus la ligne droite d'avant.
C'était Monsieur Pilon qui racontait ses histoires sales!

Je restais toujours dans la bande, mais je sentais mon influence diminuer.
«Pilon... Pilon... et Pilon».
Je commençais à lui en vouloir de m'avoir enlevé si vite ma bande.
Je songeais déjà à une vengeance, à un moyen de le diminuer,
lorsque je tombai sur un chapitre de la Bible: «.....»

Louis-Pierre et Sicard l'évitaient.
Quand il commençait ses récits, j'étais peut-être le seul à remarquer
leur départ.
Ils s'en allaient marcher plus loin, les deux.

Pilon fut convoqué chez le directeur, un soir.
Le Dic lui dit d'être moins bruyant, plus homme.
Le Dic ne se doutant pas du genre d'histoires,
lui conseilla d'en garder car sinon les gars le lâcheraient
lorsqu'il n'en aurait plus.
«Mais choisis bien tes histoires» lui dit-il, l'oeil perçant et de travers.
«Oh! Oui. Je ne choisis que les bonnes».

Il s'allia vite à Gauthier.
Gauthier l'applaudissait, riait le plus fort,
l'encourageait en soutenant le «pep».
Toutes les récréations, ils s'en allaient à l'écart des gars.
À ce qu'on m'a dit, ils discutaient les problèmes ascétiques,
avec un peu de littérature.
Mais cela ne dura que quelques jours.
Ses histoires devenaient moins drôles.
Il gesticulait de plus en plus mais ayant de moins en moins à dire.

Je me promenais avec d'autres en attendant la fin de son règne.
Peu à peu, ils revinrent tous disant:
«Y commence à être plat Pilon. Toujours des farces plates».

9 septembre 1958

1.
Je resterai pauvre.
À pied (pas d'auto).
Le surplus d'argent aux pauvres.
Tout pour plaire à mes frères, les hommes.

2.
L'homme vit parce qu'il ne connaît pas l'avenir.
L'art me stabilise.

Être orgueilleux: se faire détester.
Goyette est assez bon en sports, il passe, ne salue pas.
C'est un orgueilleux.
Villeneuve est un vrai sportif.
Il oublie sa valeur pour sourire à tous.
Je le salue avec plaisir.
À lire que les noms des vrais chrétiens fervents, j'ai de la rage et des larmes.
Ils me dépassent: je devrais être leur exemple.

3.
Ils adoraient un homme en bikini.

4.
La télévision unit les hommes.
Un million voit la même chose.

5.
Impossible de bien étudier avec une rancune sur le coeur.
Un coeur rancunier est incapable de bien étudier.
Je ne tiens pas à faire des miracles.

Pilon vicieux.
Louis-Pierre le fuit.
Gauthier rit comme un fou.

Il y a toujours des insignifiances pour ne pas me confesser.

Dir. Drouin quitte J.E.C.

6.
Lettre Jetté.
Pas de rangs. File dans le corridor.
Finale des Yankees et Milwakis.
Avant les repas, les gars écoutent le haut-parleur (Michel Normandin) décrire la partie: tout à coup, c'était un tonnerre d'applaudissements.

10 septembre 1958

L'ÉTUDE.

4h.45 à 5h.
Un grand fracas quand on tire les chaises,
on s'assied, des bureaux s'ouvrent en grinçant, d'autres restent fermés,
des yeux fixent tout et rien.
Ils se décident enfin à lever le couvercle de leur bureau.
Jusqu'à 5h., des bureaux sont encore ouverts.
Les 5 premières minutes grouillent de murmures confus: empruntage
de papiers, de livres; c'est défendu, voilà la raison des chuchotements.
Après on entend des livres feuilletés, des chaises qui retombent
sur leurs 4 pattes, des crayons qui roulent, des pieds qui se placent,
des feuilles qu'on sépare, des papiers froissés,
des bureaux qui se rerouvrent et referment avec un léger choc.
La porte de l'Étude qui se referme.
Le bruit diminue pour reprendre par instant.

NOTRE ÉTUDE: Méthodes et Syntaxes.

L'Étude c'est un vaste wagon de passagers avec des fenêtres
de chaque côté, collées 2 par 2.
À chaque extrémité, il y a une porte double pour communiquer
avec le reste de la bâtisse.
Des portes avec un petit losange de vitre.
De chaque côté de la porte une bibliothèque s'accote sur la moitié du mur.
Une horloge à poids avec le calendrier fourni par la Banque de Montréal
avec ses cartons noirs avec des dates blanches,
un tableau vaste comme un carré de sable,
tout ça fait une accumulation qui sent le collège, le dur,
rien n'est placé avec goût féminin.
Au-dessus de la porte de devant, la tête du Sacré-Coeur
(posée sur une petite tablette) se perd dans l'éclat des néons.
Ce n'est pas un travail mort, on tourne des pages, on fait référence,
on se dépêche, quelques-uns frappent par terre, rouges,
font semblant de sacrer.
9 rangées avec 9 bureaux s'étirent de la porte d'en avant à celle de derrière
utilisée pour entrée et sortie.
Les surveillants se promènent parfois, s'assoient à leur bureau
pour corriger des copies ou pour lire le bréviaire.
Le surveillant en chef se situe au fond de l'étude.
Le rebord d'une toute petite fenêtre lui sert pour mettre les livres
enlevés aux élèves en temps où la lecture est prohibée.
L'autre (car ils sont 2 les tyrans!) est sur une tribune au centre de l'Étude.
Un peu plus vers le fond, du même côté, 2 portes se côtoient.
Pourquoi ces portes, il n'y a pas d'escalier, elles sont condamnées.
Au-dessus, et entre les deux,
un crucifix de bois clair supporte un Jésus de plâtre jauni.
En face, sur l'autre pan de mur, un autre tableau.

Le plancher est en néolite gris sale.
Par endroit une longue fêlure le sillonne de travers: bouchée avec goudron.

Le plafond est crème et 3 colonnes de néons s'usent à nous éclairer.
L'Étude semble déjà avoir été séparée en deux,
une ligne blanche sépare le plancher en deux.
Sous chaque fenêtre, il y a un calorifère rentré dans le mur.
La porte arrière s'atteint par un couloir court, à plafond bas, l'air massif.
Sa double porte ouverte, parfois on entend le bruit régulier
de l'imprimerie, comme un train en marche.
Nous avons de gros pupitres, acajou, bruns; marqués de coups de plumes.
Une chaise même couleur avec des planches de 4 pouces qui réunissent
les pattes ensemble avec le siège, ça donne pareil à assis
sur un bloc de bois.
Le dossier est une planche de bois un peu arquée.

Par la fenêtre gauche on voit la ville, un mélange qui ressemble
à boîte de jouets variés vidée dans le salon sur un tapis vert.
On voit une étendue de champs avant de rentrer brusquement dans la ville.
En approchant des fenêtres, on voit le parking du parloir
et les parents le dimanche qui sortent des voitures.
Par les fenêtres droites, on voit les verrières de la chapelle.
Plus bas, fenêtres d'un corridor où il y a des autels
où j'ai déjà servi la messe.
On voit une promenade intérieure avec du gazon au centre
et des fleurs et des arbustes.

12 septembre 1958

Consécration, une seule clochette fait baisser toutes les têtes.
Les prêtres viennent donner la communion dans estrades: Dieu se dérange,
lui! comme devant un grand danger. Quelle foi!
Gens s'agenouillent d'un bloc au milieu de la foule pour communier.
Choral, petite fille: «c'est beau».
Toutes les paroisses, chars allégoriques, spots sur autel, sur estrade,
centre stadium.
Le catholicisme; évêque en Cadillac.
Il fait un peu froid.

En l'honneur de union diocèse.
La messe est finie, lumière fermée, cierges allumés comme une immense annonce, où avec imagination peuvent se former des lettres
du nom de Marie.
On hurle les cantiques, même moi-même. C'est trop fort.
Mais après, les élèves se faufilent (pas de surveillants) dans les restaurants pour liqueurs, gâteaux, chips.
Porte qui s'ouvre fait retourner, de peur Pères. Défendu.
On repart à la course emportant liqueurs, gâteaux,
ou avale vite au restaurant.
Le lendemain on se vante de notre randonnée restaurant.
Les gars se laissent aller (messe, restaurant).
Les filles les énervent, on les détaille, on veut tous parler fort,
sortir notre talent (etc...) pour se faire admirer d'elles.

22 septembre 1958

Grande satisfaction.
Dubuc m'a montré la 1re page de son journal.
Il me l'a montré à moi.
Il écrit un peu, il ne rira jamais de moi.

Les gars sont contents de me montrer à jouer à certains jeux.
Je leur suis sympathique.

- *s't'asteur qu'ça commence.*

Il faut être philanthrope mais sans rechercher la gloire.

23 septembre 1958

Un bourgeois s'était privé pour une petite cour.
Il clôtura chaque fleur, chaque arbre. Ah! le pauvre...
Sa promenade s'arrête à mille barrières.
C'est ça croire être maître qu'après avoir fait des folies sans être arrêté.

Être comédien!
Être reçu par toutes les villes, comblé, honoré, admiré, entouré.
Écrire des théâtres.
Mon savoir touchait les gens.
La gloire, la richesse me seraient une récompense.
Vlemink: je regrette ton départ cette année.
Plus de diction!

Les souvenirs joyeux sont comme la joie: ils ne pensent qu'à partir.

Esclave de la popularité:
travailler pour avoir une bande pour paraître aux yeux de tous.

Louis-Pierre me fatigue avec manières de fillette.
L'Europe nous a séparés pour de bon.

Goyette: marche pédante, très lente.

(*Lettre de Michel Jetté*).
Bien cher Yvan.
Eh bien oui!
Tout est rentré dans l'ordre et une nouvelle année scolaire a débuté.
J'espère qu'elle a bien commencé pour toi
et qu'elle n'a pas été trop dure jusqu'ici.
Quant à moi tout va bien!
Nous avons eu une belle retraite par un prédicateur qui nous a «assommés».
Quand elle fut terminée nous étions tous des «damnés».
Il y en a plusieurs qui ont trouvé le prédicateur un peu endormant
mais je l'ai bien aimé.
Je ne m'ennuie pas trop de la fameuse cigarette.
Ma mère m'a téléphoné et m'a dit que Roger viendrait peut-être,
je l'espère... Luc Angers «s'arrange» très bien avec tout le monde.
Il y en a plusieurs qui rient de lui mais ça n'a pas l'air de le déranger.
Je n'ai plus rien à dire pour le moment...

26 septembre 1958

À la communion, je me souviens de mes communions sacrilèges.
Pourquoi?... Pourquoi?...
La communion est le plus grand plaisir de l'âme.
Je ne fais qu'un avec Dieu.
La communion: un mariage!
Plus l'âme se donne, humble, douce, plus le plaisir est grand.
Je me suis converti pour me délivrer de ma luxure,
de ma plume qui me conduit à l'échec.
Aimez l'Immortel; ensuite l'amour terrestre, cette simple amitié.

28 septembre 1958

Soeurs jouent badminton derrière leur couvent.
Les gars aux fenêtres les regardent, rient.
Un gars:
- Elles sont sympathiques
- Tu parles. Elles me plaisent.

10 octobre 1958

Professeur de chant, le nouveau: Arthur Lapierre.
Les gars applaudissent à son entrée.
À tous ses 2 mots on applaudit; des cris, des sifflements.
Il menace d'aller chercher le préfet.
On rit tout bas, il se retourne, ça repart: on parle, éclats de rire..
Il se fâche, on rit, il crie, on hurle.
C'est comme ça à tous les cours.
Un murmure court durant la classe:
- Ti-Tur est enragé.
Toutes les 5 minutes, il recommençait à nous dire que ça pouvait être plate mais cette repasse était nécessaire.
Il nous fait battre la mesure.
Les gars commencent lentement.

De plus en plus fort, de plus en plus vite de sorte qu'une mesure à 4 temps entre en une à 2 temps au désespoir du professeur.
Il répétait souvent:
- Je veux vous faire profiter de mon expérience.

Applaudissements, rires...
Ah! le pauvre professeur, il faisait des moues, gesticulait,
essayait de se faire entendre...
Mais le préfet entra.
Ce fut le massacre.
5 gars furent punis, copiage jusqu'à nouvel ordre.
Pour exemple.

12 octobre 1958

Maman rougissait, sanglotait, me suppliait,
comme une petite fille en larmes.
Une heure après, elle me disait retenant ses larmes:
- Je te donne une semaine pour changer. Sinon j'irai avec toi chez le curé et je lui dirai tout. Ça m'humiliera, mais c'est mon devoir.

14 octobre 1958

Le plus grand mal de la guerre, ce ne sont pas les cadavres,
mais plutôt la perte de la foi.

-piche-moi la balle

Je ne dois plus écrire pour la gloire
mais pour le beau du style, de l'idée, et du sentiment.

15 octobre 1958

Noiseux poursuit Fredette pour lui donner des coups de poing sur la tête.

Réal Fredette, surnommé «le gros».
Il marchait par petits pas, les jambes serrées,
les bras immobiles le long du corps.
Les manches de son veston noir la première année lui cachaient les doigts;
après trois ans, usées, luisantes comme des peaux de phoques,
lui découvraient des avant-bras de loin pareils à d'interminables mains.
Ses pantalons paraissaient mieux: les ourlets avaient servi
pour les allonger.
Mais ses chemises aux cols râpés, imboutonnables et sa cravate rouge
salie d'un peu tous les repas, lui valaient le mépris des élèves,
les réprimandes des professeurs.

Les soirs de bruine, le collège s'illuminait de fenêtres d'or,
et l'asphalte reluisait sous les réverbères.
Parfois un des surveillants - toujours le même - faisait tourner
des chansons populaires.
De ces chansons d'amour, des voix de femmes qui poussent aux rêves,
ces banales rengaines soudain sublimes.
Mais d'habitude, une musique militaire nous obligeait
à une nostalgie de soldat.

(*Lettre de Michel Jetté*).
Bien cher Yvan.
Ça fait du bien de savoir que tu n'es pas encore mort.
J'ai reçu ta missive ce midi et comme je n'avais rien à faire ce soir, je t'écris.
Je crois que notre pauvre Angers est un peu ...(timbré).
Il ne remet jamais ses devoirs, il rit pour rien, il se met à pleurer en pleine étude, à son âge!
Roger est venu il y a 2 semaines, mais je n'ai pu lui parler à mon goût (à cause d'Angers le terrible et de maman).

16 octobre 1958

Le prochain bulletin sera faible (70-75%).
Mais à Noël, j'aurai 80%.
À la Toussaint je finirai ma pièce.
J'écrirai que mon journal au collège.
D'ici Noël, une réforme terrible.
Je fumerai moins.
Mes passions seront attachées le plus possible: je me mortifierai s'il le faut.
J'agis par amour pour ma femme demain et pour mon ambition littéraire et cinématographique.

17 octobre 1958

Fredette était méprisé.
Il se taisait, n'osait jamais.
Ne proposait jamais son opinion; fuyait toujours.
Tout à coup, Fredette a avancé un pas, Fredette a parlé, Fredette a ri: il s'est découvert un ami: Pilon.

M 41

BULLETIN MENSUEL

LATIN-GREC
VERSIFICATION "A"

Séminaire de Saint-Jean
(INSTITUTION)

Faculté des Arts
Université de Montréal

Sept.-Oct. (MOIS) 19 58 (ANNÉE)

M MORNARD Yvan

			Application	Conduite
Religion 42	(2)	82 %		
Français 44	(4)	77 %		
Latin 44	(4)	74 %		
Grec 44g	(4)	47 %	*Excellente*	
Anglais 43	(3)	78 %	*Très bonne* X	X
Histoire 41	(1)	82 %	*Bonne*	
Géographie 41	(1)	%	*Médiocre*	
Mathématiques 43g	(3)	74 %		
Physique et chimie 41g	(2)	86.5%		
Total du mois	(23)	72 %	Rang: 23 e sur 37 élèves	

N.B. — Pour calculer ce total, on multiplie la note de chaque matière par le coefficient indiqué entre parenthèses.

Yvan s'est beaucoup négligé depuis le début de l'année.

Le Philippe Letourneau ptre
Préfet des études

18 octobre 1958

Le père Labelle m'a fait venir à sa chambre.
- Tu vas mal. Il y a une déposition grave contre toi chez le préfet.
Tu parles trop à l'étude et en classe.
Tu as une longue pente à remonter: ce sera dur.
Il parla encore et termina:
- je vais prier pour toi.

19 octobre 1958

Hier soir Tremblay m'a offert de me passer une de ses 2 paires de lunettes si elle me faisait.
Malheureusement, aucune n'a su remplacer ma paire brisée.
C'est gentil de sa part.

Une seule seconde de solitude donne à la joie toutes les chances
de gonfler des bulbes de rire dans ma gorge.
Je me sens transporté.
Je suis une plaie vive; la tempête me laboure,
la brise me prête la douce sensation de frémir.

Jolivet m'a parlé avec simplicité, joyeux.
Nous avons commencé l'étude du baptême.
C'est intéressant.
Je lui pose beaucoup de questions.
Mes questions le coupent sans cesse.
Les limbes!
Si ce lieu existe, vive la garde malade qui baptise l'enfant.

(*Lettre de maman*).
Mon cher Grand.
Je t'envoie un morceau de gâteau de fête d'Olier...
«le gros» a reçu un train Lionel en cadeau; il en était tellement heureux
que sa joie a suffi à nous remercier.
Comment vas-tu? et quelle surprise nous réserves-tu au Bulletin?
je prie beaucoup pour toi.
À quand la sortie?
Dimanche dernier je t'avais mis le petit moteur de Floride,
j'espère que tu l'as trouvé.
Envoie ton linge aujourd'hui et dimanche prochain aussi,
afin que j'en aie moins à ton congé.
Je t'embrasse de tout mon coeur de maman.

23 octobre 1958

Conventum.
Congé tout l'après-midi jusqu'au lendemain.
Boyer (Jacques) et moi: j'ai bouleversé la classe pendant 4 heures:
babillard, tableau, armoire, etc.

J'ai eu une autre leçon de piano: je m'entends bien avec la maîtresse.

Après la chapelle, je sortis. Quelques gars fumaient à la porte.
J'allai à l'autre bout, m'appuyer sur le long mur, à la noirceur,
tout près de la pluie.
J'aime fumer sous la pluie.

24 octobre 1958

Un jour j'avais entendu dire d'une connaissance:
«18 ans! Et elle est allée en Europe».
Je rêvais d'y aller avant elle pour faire parler de moi, pour être envié.
J'y suis allé. Je n'ai même plus pensé à cet incident.

Je me pose souvent cette question: «Qui suis-je?»
Un simple élève à un Séminaire, sans gloire, ni fortune.
Ça coupe mes rêves.

En Europe le mari d'Alexa s'arrêtait pour contempler un vieux poteau
le soir, sous la pluie. Je l'imite.

Un gars a volé $10 la nuit au dortoir.

26 octobre 1958

(*Lettre de maman*).
Bien cher Yvan.
Quand auras-tu la permission de sortir?
Reviendras-tu de bonne heure avec Gilbert?
C'est pénible d'être obligé de poser pareille question... passons...
nous-en reparlerons.
Dans tes études... prends donc pour devise «Plus haut! toujours plus haut!»
et si tu étudiais comme autrefois, je suis positive
que tu reprendrais la place de «tête» qui t'appartient.
Prie Jésus Christ-Roi de régner sur ton coeur, sur tes études...
et fais ta part, mets ta volonté et tu deviendras quelqu'un.
On n'est pas couronné sans avoir subi le bon combat!
Se laisser aller à tout ce qui abaisse est facile... mais lutter
pour devenir un être Grand, Supérieur & Digne... demande de l'effort,
mais la récompense du devoir accompli rend heureux et rend au Centuple,
crois-moi, et cette force de lutter,
tu la trouveras dans la prière. Je t'embrasse. Maman.

28 octobre 1958

Quelques autos débouchent en vitesse, débarquent leurs externes
puis repartent plus vite encore.
On dirait qui ont peur de rester avec nous autres.

«Les Trappistes ne s'assoient pas avant que le visiteur ne se soit assis»,
dit Gauthier.
C'est beau!

29 octobre 1958

À quand la paix? Dans cent ans?
Dans le ventre de ma mère, elle me secouait.

«*Il y a quelque chose d'incomparablement plus efficace*
contre les passions que la philosophie:
c'est de monter à cheval ou de fendre du bois».
(Théodore Jouffroy)

30 octobre 1958

Je veux être une ombre mais l'ombre d'un génie.

La nature suit des lois pour pourrir.
Et l'homme se permet d'écarter les siennes pour vivre.

Depuis trois jours, je suis de plus en plus en extase.
La musique et les lettres.
Des bulbes de plaisir viennent crever dans ma gorge.
Silence.
Paix.

Délire.
J'aime me promener avec les arbres, la nature.
Ils ne parlent jamais.
Ils m'en apprennent beaucoup.
Leur silence est un maître.

«Jean XXIII».
Un nouveau pape!
Je me méfie toujours des nouveaux.
Mais demain, j'aurai confiance.

La porte de la chambre du surveillant s'ouvre sur le dortoir.
Un carré rouge reste sur le mur quand elle s'ouvre.

31 octobre 1958

Peu à peu tout se rassemble, les phrases, les paragraphes, les chapitres.
C'est si facile corriger les autres!
Mais apprécier mes écrits, c'est un martyr tant je suis embrouillé
dans mes imaginations, inspirations, par mes rêveries.
Le mieux, je laisse fermenter l'écrit pendant quelques mois.
Puis, comme un étranger, je relis mes idées, mais cette fois sans
cache-oreille, sans tuque, sans mitaine, sans canadienne et sans butterlots.

Le moteur d'une auto promène sa carcasse.

L'étude de l'Histoire m'enflamme,
je me trouve trop petit et trop lent à grandir.

La sainteté, c'est le génie.

1 novembre 1958

Les arbres sont hauts; le ciel est par-dessus...

Laissez-moi pleurer:
je n'ai plus de courage, je suis l'épave, le billot dans la mer infinie.
Je ne peux ni couler, ni amerrir, qui viendra me chercher?

Errer entre les rails, fumer, rêver, quelle chance!
Ma vie est une caravane. Toujours entre deux mers. Ma soif est éternelle...

5 novembre 1958

Je commets le mal. Une voix rit en moi.
Mais ce n'est pas la mienne je le sens, je le sais.
À partir d'aujourd'hui mes folies sont arrêtées jusqu'à Noël.
Je fumerai très peu.
Quant au «Roman», chez nous s'y oppose durant les classes. J'obéirai.

Bellerose fut tout surpris lorsque je lui confiai avoir trouvé
bien des renseignements sur sa vie intérieure dans sa prière.
Il me ressemble beaucoup, je crois.

J'ai dû pleurer 3 ans pour la noyer, ma Denise!

J'attribue ma gourmandise des visites chez les Letellier, non à la seule
compagnie de Roger mais aussi, je l'avoue, à celle de sa soeur, Madeleine.
3 ans de larmes pour noyer Denise et me voilà déjà à recommencer.
Tournons-nous un peu.
Soir après soir, mes rêves ont passé de Denise à Monique...
Aujourd'hui, le trône à peine abandonné,
voilà déjà Madeleine qui s'y assoit! Non! Il faut arrêter.
J'ai déjà trop souffert. Pauvre négligent que je suis!

Chez Louis-Pierre on ne fume pas dans la grange.

8 novembre 1958

Un grand homme doit être simple.
Plus il est humble plus il est grand.
Le charme des grands hommes, c'est la simplicité.
S'il vous plaît, effacer, raturer, brûler les phrases telles:
«Moi et Napoléon»,
«Je ne suis pas le meilleur chef d'orchestre, je suis le seul bon».
Ces horreurs sont capables d'aplatir 20 génies!

Un seul idéal est assez puissant pour maîtriser un passionné: Dieu.

Je m'aperçois bien qu'à la chapelle mes voisins prient de moins en moins.
Est-ce mon influence? Ou leur paresse seule?

Un grand homme dans sa solitude intérieure, accepte la solidarité
et ses effets.

Papa répète toujours:
«Ton grand-père nous a sortis de la misère noire, il nous a donné l'argent.
Moi, avec ta mère, j'ai tenté de christianiser notre mentalité.
Maintenant, c'est à toi mon fils. Nous attendons tes pas».

Mes parents ne sont pas fiers de ma tendance vers les lettres:
«Tu n'écris pas 2 mots sans fautes, me répète maman,
et tu oses rêver d'écrire!»

Le père Labelle s'occupe beaucoup de moi.
Il s'intéresse à mes mains, me donne des livres...
Il encourage mes doigts. Je lui obéis à la lettre.

J'étudie beaucoup. Le système «crayonner au dortoir» est ressuscité.
Pauvre Lazare!
Aimer pour goûter l'amour, non pour plaire à Dieu, c'est une catastrophe.
Je pense en chrétien, je sape mes passions.

(*Lettre de Roger Letellier*).
Cher Yvan. Comment ça va?
On reprend la routine?
Délaisses-tu un peu le roman au profit de l'étude?
Enfin, on a eu le premier classement, j'arrive 1er avec 90%,
j'espère avoir des résultats semblables toute l'année.
On nous a annoncé qu'on distribuait 17 billets pour 532 élèves
pour aller à un concert au Plateau.
Résultat: 2 gars y sont allés (moi compris).
Le dernier morceau était «Pierre et le loup» de Serge Prokokieff.
Ça sent le moderne n'est-ce pas.
Je dois dire que c'était très bien, les thèmes sont jolis, charmants,
riches en instruments, mais pas émouvants comme du Beethoven.
Il y a longtemps que je voulais entendre ce morceau.
Écris-moi, je te laisse.
Ton ami.

9 novembre 1958

(*Lettre de maman*).
Bien cher Yvan.
Comment vas-tu?
et les notes sont-elles encourageantes? j'espère que tu auras
un bon bulletin à Noël... pour nous, c'est le plus beau cadeau
que tu puisses nous offrir.
Je prie beaucoup la Ste-Vierge de t'aider et naturellement
je compte sur ta générosité pour faire ta part.
Toute la famille est si heureuse quand les notes des enfants sont bonnes...
cela demande évidemment des sacrifices tant du côté des parents
qui doivent y mettre des sommes d'argent considérables...
et les enfants eux doivent accepter & subir la vie du pensionnat,
mais déjà plusieurs années sont passées pour toi... alors tu dois continuer
courageusement et dignement.
Olier lui commence à parler de septembre 1959,
j'aurai bien de la peine de le voir partir lui aussi.

Je me souviendrai toujours quand je suis allée te reconduire, je t'ai quitté, vu t'éloigner au bout du corridor et mon coeur a éclaté,
car toujours j'aurais voulu te garder «petit»...
mais je voulais faire de toi un homme à la volonté digne et chrétienne, alors pour cela il fallait la formation d'homme
que seule peut donner le cours classique.
J'ai déjà hâte à Noël pour que tous ensemble nous soyons réunis.
Marie-Ange t'invite à aller passer un ou deux jours à Oka
durant les fêtes... si le bulletin est bon ton père sera toujours le grand généreux que tu connais et tu pourras te payer une course à Oka.
Yvane veut t'entendre parler d'Europe.
Nous avons reçu une lettre de chez M. Mornard...
grand-papa se dit prêt à travailler pour exporter au Canada...
Miracle!!! ton père s'en réjouit...
Si cela peut se faire ton père serait si content.
Bonne semaine. Je ne sais pas quand j'irai...
Gertrude n'est pas encore revenue.
Je t'embrasse de tout mon coeur. Maman.

10 novembre 1958

C'est dur pas fumer!
J'ai relu et relu la réponse du Foyer de Charité.
Ils m'attendent et toute la famille prie pour moi.

La femme: un beau joujou «à ploter».
Voilà la très haute philosophie de la jeunesse atomique.
Si j'agis encore comme eux
au moins je combats pour agir d'une autre manière.
Pour m'endormir, je rêvasse à «ma femme».
Comment voulez-vous être salaud lorsque cette jeune fille, simple, douce, parfaite, vous regarde dans les yeux.

Avant hier, je me suis réveillé sur un «oui! oui! oui!» en crescendo qui, je crois, répondait à une question de maman sur la confession.

C'est l'automne.
Ça sent la feuille qui tombe.
Depuis 2 jours, Pilon est ridiculisé.
Moi aussi je l'ai agacé.
Mais cet après-midi, je lui ai parlé:
- Écoute Pilon, as-tu le goût de rester ici? Si oui, change mon vieux, change! Les gars sont en train de te mettre à l'écart. Tu regretteras.
Tu es capable. Tu me ressembles, tu es un nerveux, un passionné.
Depuis mon Élément que je travaille: aujourd'hui j'ai une bonne bande.
À ton arrivée tu as mal joué, tu as voulu aller trop vite.
Tu racontais des histoires, tu tutoyais le directeur. Je me taisais.
Je voyais les gars alentour. J'ai attendu: le moment est venu; tu avais été trop vite; tu les as fatigués. Ils ne sont pas revenus. J'avais prévu.
J'ai patienté. Je te dis ça pour te montrer la réaction d'un chef lorsque tu l'attaques. Ma première idée: te démolir et je ne suis pas dépourvu. Mais j'ai réfléchi. Attention, les chefs ne sont pas tous rêveurs et patients.

Pilon:
- Au début quand je t'ai vu: un rouge! Ce doit être un sportif. Mais j'ai été déçu. Mon sportif ne jouait jamais. Une fois tu m'as dit: tu me fatigues Pilon. Je me suis tu. Mais j'aurais pleuré.
Pour paraître homme, il ne fallait pas. Ça n'a pas paru.

11 novembre 1958

Ça se passait de la même façon 15 jours de suite, dans les Laurentides.
Tous les matins à 6 heures j'étais dehors, éparpillais des noix pour les écureuils.
Puis, caché derrière un arbre, l'attente commençait. Ah! les écureuils.
Ils venaient tout grignoter, tout manger, mais presque toujours ils s'en retournaient incognito: j'avais encore trop rêvé.
Lorsque la cheminée commençait à s'allonger grise entre les traits éblouissants et glacials du soleil, alors je m'en allais, s'en étaient fait des écureuils!

À travers les fenêtres, j'observais une ombre,
papa encore en robe de chambre, les cheveux à la porc-épic.
Il passait avec des journaux, ramassait des bûches dans le panier à bois,
bâillait, se tapotait sur la bouche.

Hier et aujourd'hui, j'ai délaissé mon idéal: devenir un grand homme.
Je me sentais drôle, je n'avais plus le goût.
Mais ce soir tout reprend.
Je me suis retrempé dans la biographie de Victor Hugo,
et celle de Charles de Foucauld. Ah! pauvres nous!
Simples moteurs en marche sans savoir trop pourquoi ni comment,
sans le courage d'arrêter, avec l'ambition de tourner toujours plus vite,
sans savoir trop pourquoi et comment.

Les gars changent à vieillir!
Les durs d'hier, aujourd'hui ne sont plus abordables.
Les «bons garçons» s'endurcissent.
On ne sait plus sourire, se sacrifier.
Vous avez toujours tort. Vous êtes l'imbécile.
Ah! Que de détails à bannir, piétiner dans ma conduite.

Je poursuis mon enquête sur Pilon; plusieurs m'ont promis d'écrire
ce qu'il leur a dit, ou simplement ce qu'ils ont remarqué
sur son comportement.
D'après la dernière rumeur Pilon est un cleptomane.
J'avais confiance en lui. Tout à coup «bang»... tout se déclenche.
C'est un voleur.
Ce fut ainsi pour mes parents à la découverte que je ne pratiquais plus.
Mais eux furent plus bouleversés. Ça j'en suis convaincu.
«Je ne suis pas maître de mes actes» m'avait avoué Pilon
à notre conversation hier au midi.

Duclos rit de tous, critique tout le monde.
C'est sans doute pour ça qu'il n'a pas le temps de se corriger,
de s'améliorer.

Au concert, au théâtre, partout où ça sent ce que je sens,
chaque applaudissement offre une marche à la gloire.
La voilà bientôt sur mon palier.
Elle surgit devant moi, me trouble, m'inquiète, j'ai peur.

La cigarette est une agréable méthode de s'empoisonner
et de transformer l'argent en fumée.

Je suis la crainte qui rêve de gloire.
Je suis l'imbécile qui se croit génie.

Si Dieu ne nous avait pas aimés, nous ne nous aimerions pas.
L'amour terrestre en mariage, vu du ciel, doit ressembler à ces amours
de jeunesse qui nous ont fait pleurer, qui nous font sourire,
mais que nous n'oublions pas parce qu'ils nous ont formés à la vie.
Le mariage équivaut à deux pour un seul but, le but éternel: Dieu.
Mais avec cette différence sur les amours prématurés
que le mariage est permis à la majorité pour atteindre le But.
Je veux que ma femme aime Dieu parce que c'est lui qui m'a créé
et l'a créée.

Comment la grâce de Dieu combat-elle mes passions?
C'est assez simple.
Sans Dieu, je n'ai pas de but éternel, ce but dont j'ai tellement besoin.
Je me laisse aller comme une chaloupe sans gouvernail.
Mais Dieu, c'est un but éternel.
Et un but c'est un gouvernail!

Je dois anéantir jusqu'au moindre de mes poussières de paresse:
c'est la base de ma réussite!
Je suis certain, ma vie sera assez longue.

Un ouvrier travaille dans la salle.
Il travaille sur une planche appuyée sur un chevalet.
Ce midi, pendant son départ avant le dîner,
Chabot et Duclos, ont bougé la planche, l'ont appuyée sur un seul tréteau.
Peu à peu les gars les remarquant
et s'approchèrent jusqu'à former un cercle.
Pratt n'a rien vu. Quelle chance!

14 novembre 1958

Le directeur ne s'était pas levé. Il écrivait.
D'une main nerveuse, les yeux toujours à sa plume, il ordonna à Brossard de s'asseoir. Pendant cinq minutes, seule la plume grinça.
Soudain, il laissa tomber sa plume, et se projeta au fond du fauteuil:
- Eh! bien, monsieur Brossard!
Simon le dévisageait, sautillait du bureau au visage de l'interlocuteur,
se remettait à fixer la plume sans la voir.
Enfin il se décida:
- Je me suis fait voler $4.
Pilon fixait les yeux du directeur. Le prêtre avait les coudes sur son bureau.
- C'est vrai ça?
Pilon s'indigna:
- Bien sûr. C'est vrai monsieur. Si je le connaissais...
- Soupçonnes-tu quelqu'un...
- Bien... murmura-t-il songeur les yeux au plafond, à vrai dire non.

À peine Pilon s'était-il éloigné, Fredette frappé par la dernière phrase de Pilon, jugea bon de l'amplifier, de la souffler pour la faire éclater plus fort:
- Il m'a dit que sa famille était pauvre. Mais ses tantes sont très riches.

Je n'entendais rien, rien sinon: «Pilon est un voleur»,
«Pilon est un voleur».
- Pilon, c'est un hypocrite!
- Si je vois Pilon, je lui casse la gueule! disent les gars.
Pilon: cleptomane.

15 novembre 1958

Mon père a toujours méprisé jusqu'à un certain point le luxe et les autos.

Ma mère me disait:
«Nous prions pour grand-papa Mornard. Mais c'est peut-être toi
qui le convertiras».

Pilon emprunte des cigarettes et ne rend pas;
force les moins forts à lui donner.

16 novembre 1958

En Europe: Serge lui aussi avait écrit au début de son classique.
Mais les filles l'ont détourné: c'est un homme, un courailleux de taverne,
de foule et de fêtes.
«Moi, disait-il, mon grand plaisir c'est, à mon arrivée dans un groupe,
se savoir accepté, agréable, c'est une poignée main
même un peu indifférente, une tape amicale dans le dos.
C'est avoir beaucoup de camarades».

Bellerose me racontait son séjour en Gaspésie:
«Nous étions entrés dans une maison très pauvre, sans porte, pour boire.
Ah! la générosité de ces gens.
Pour eux, passer un verre d'eau à un voyageur, c'est sacré.
Ça veut vous plaire. Ça vous offre tout».
«Un jour je remarquai un pauvre diable, chemise carreautée
avec de grosses bretelles, une valise à demi défoncée à la main droite,
qui passait à travers Percé, la jambe boiteuse.
C'est plus fort que moi, je lui ai parlé.
C'était un Anglais.
Il avait marché quelque cent miles.
Personne ne s'arrêtait pour l'embarquer: il paraissait trop mal.
Alors je réussis à arrêter une auto: le chauffeur allait à Matapédia
et accepta un passager.

Ah! le pauvre gueux.
Il était presque à genoux devant moi, les yeux mouillés et me cria:
«God bless you», «God bless you».
Si tu l'avais vu embarquer dans l'auto: il était gauche,
ne savait pas où mettre sa valise.»

17 novembre 1958

J'ai une raison.
Elle me conseille de limer mes passions jusqu'à les faire disparaître.
Sinon, demain, elles auront trop poussé: je serai découragé,
je n'oserai même plus les regarder.
Elles me cacheront tout le ciel, tout l'espoir.
J'en mourrai!

Un visage dur, hautain, suffit à déraciner un sourire.
Et c'est si long à pousser un sourire!

Les notes s'améliorent.
J'étudie.
Hier soir, je suis tombé le nez dans la boue.
Je me suis confessé ce soir.
Par raison.
L'amour, fille de ma raison, une fois grande ne peut plus raccourcir.

Jolivet me disait il y a 2 jours:
«J'enseigne la même classe depuis 11 ans. Je ne double jamais.
C'est chaque fois la même matière. J'ai beau dormir et me lever, redormir et me relever, je relis la même page imprimée 365 fois dans mon volume d'un an. J'en ai lu 11 de suite. Me vois-tu sans l'aide de Dieu?

À tous les soirs, je constate du progrès, aussi des erreurs.
Mais chaque soir est un pas de plus vers le ciel.
Je suis très heureux.

Chaque rêve d'amour m'apporte soit une tentation,
soit une mélancolie profonde et du découragement.
Rêver, c'est se décevoir.
Prier c'est espérer.

La sirène mugit. Les gars rentrent.
Quelques-uns fument d'un trait leur reste de cigarette.

Je n'ai pas le goût de pratiquer.
Mais sans Dieu, je suis impuissant, et, pour réaliser mes immenses projets j'ai besoin d'être puissant.

«Toi si tu deviens écrivain, disait Gauthier, tu ne seras jamais un pauvre: chez vous sont riches».

18 novembre 1958

Elle naquit l'orgueilleuse conscience.
Je me vois vieillir de jour en jour et de plus en plus je méprise,
je méprise le moi laissé derrière.

Durant les 3 derniers jours, j'ai tu par mortification un grain de colère.
Aujourd'hui il a déboulé sur des malheureux, aussi lourd
que les Montagnes Rocheuses.

Sicard a l'idée de jouer au moralisateur,
il me donne l'impression d'essayer de me convertir.
J'en ai parlé à Louis-Pierre.
Ça ne marche plus du tout entre moi et Louis-Pierre.
Lui me considère toujours, mais seulement dans le groupe.
Moi, je lui parle très rarement.

Je rêve pour demain d'une vie d'aventure, d'écrivain, de voyageur.
Se soucier de l'argent, c'est miner son génie.

Le vent hurle au coin du mur, dans les chênes, autour des poteaux;
les calottes roulent sur l'asphalte; les cigarettes rebondissent.
Il vente. Dans le noir, sur un mur, je rêve.

L'an passé je confiais à papa:
«Vous êtes chanceux de trouver une femme dans votre maison.
Ah! moi si j'en avais une: ça calmerait mes passions».

Monique en Europe: «Tu dis VOUS à ton père!»

Durant ma syntaxe, papa critiquait tout: le gouvernement, les écrivains, les savants.
Son invention (robinet) ne pouvait être fabriquée à cause de son patron (Cohen) qui demandait trop de bénéfice.

Olier, durant ses premières années d'école, travaillait sans réussir.
Tout à coup il éclata. Il arriva 5e avec 80% je crois.
Il ne le croyait pas. «Une erreur!» répétait-il.
À mon exemple, il écrit son journal (12 ans!).

Je fus ému de la physionomie de Mme Caron
lorsque Gilbert couché à l'infirmerie avec la grippe,
elle disait avec amour: « Je vais rester longtemps. Ça va le désennuyer.»
M. Caron s'amuse à contrarier sa soeur Roma qui est pauvre.
Il s'amuse à l'abaisser; à lui refuser, à la commander, pleure, pas contente, «tu t'en iras avec un autre», elle lui demandait gentiment s'il voulait partir pour qu'elle arrive à temps à l'hôpital.

19 novembre 1958

Je veux labourer le monde. Labourer pour semer. Semer pour produire.

J'étais à l'étude. «Le Petit Prince» m'absorbait. Soudain la cloche sonna, vibra. Je sens mon diaphragme frémir comme une feuille
qui se sent tomber dans l'automne.

Nos douches, c’est pareil à la vie.
Nous pouvons la fermer à notre plaisir.
Mais nous ne pouvons pas l’ajuster.
L’eau passe du glacé au bouillant, du bouillant au glacé:
seulement une seconde de température à notre goût!
Une seule.

Douche de collège
Froide comme de la neige
Froide comme un bain
Le matin
Dehors
Dans le Nord.
Dortoir de collège
Pieds puants
Surveillants
Courants d’air
Coups de vent
L’hiver.
Lit de collège
Lit de fer
Matelas dur
Et ce cachot
Est une usine.
Ces monstres s’en allaient
Laids.
Vent d’hiver
Comme bruit de mer
Dans le châssis
De mon logis.

Le dic me disait aujourd’hui:
«Je ne reconnais plus le M. Mornard des premières années.
Les surveillants se plaignent de votre indifférence et de votre froideur».

Labelle se fâche, puis, miné de remords, il s'excuse.

Nous avons un restaurant.
Mille friandises comme dans les vrais, sauf pas de liqueurs.
Il y a toujours 2 longues queues crochues et bosselées
qui défilent pour dépenser.

Je me rappelle à Liège ce train, à la gare, le jeune couple avec un bébé,
et la femme qui souriait, le bébé qui roupillait.
À Tongres, nous sommes tous descendus.
Ils s'en allèrent à pied. J'aurais aimé les suivre.
Le chauffeur nous attendait.
J'avais aussi remarqué à Liège, un groupe d'Italiennes.
Les hommes debout, gesticulaient, sortaient des farces vulgaires,
taquinaient les femmes qui, assises, passaient ou du mépris
ou de la résignation sur leur vie. Ces femmes aux yeux cernés.
À l'aéroport du Bruxelles, je me rappelle cette jeune maman
avec une autre femme.
La tête au-dessus de son épaule, son bébé riait à tout le monde,
c'était si drôle de le voir essayer de nous jaser. Les gens riaient.
C'est si oubliée la simplicité: c'est drôle comme du vieux français.

Deux élémentaires se chamaillaient. J'étais loin et j'ai ri.
Pourtant, ces disputes me troublaient bien gros en Élément.
Pourquoi pleurer: c'est si drôle!

Nous jouions au soccer.
Au milieu d'une mêlée, Chabot et Brunet se sont mis à se battre.
Je ne sais pas pourquoi. Eux non plus d'ailleurs.
Les gens les entouraient, personne ne les séparait.
Alors le père Pélo courut les séparer; ils passeront 1 semaine à faire
la «chandelle» dans la salle.

Je m'en irai. Je marcherai sur la route.
De plus en plus je me rapprocherai de la mort.

20 novembre 1958

La lune et le soleil se sont battus dans leur lit.
Les oreillers furent éventrés.
Des milliers de duvets blancs se bercèrent jusqu'ici.
L'hiver a dû signer un bien gros contrat pour arriver si tôt.

Devant la souffrance, devant l'amour repoussé, méprisé:
un besoin de réparer.

À mes leçons de piano, si je me trompe de note, je rougis si fort au point de ne plus distinguer, être capable de continuer à suivre dans mon cahier.
Je ne comprends pas. C'est à corriger.
Je n'avais jamais eu l'habitude de rougir devant une femme.
Et ce serait devant une simple maîtresse de piano!

Parler à Fredette 5 minutes, il change 20 fois de poses.
Jamais il ne vous fixera, il regarde partout sauf vous.
Il a un nez qui lui tombe devant la bouche.

Les moins pieux, ce sont les plus paresseux.
C'est la conclusion d'une observation.

Ah! pauvre père Monette. Il veut nous traiter comme des hommes.
Il travaille pour se réconcilier avec moi.
Je ne lui parle plus depuis l'histoire du radio.
Ah! il faut saisir ce manque de tact, ce manque d'éloquence, ce surplus de bonté, ce respect des autres pour comprendre la pitié qui me pousse à lui sourire, à oublier. Il est trop bon. Toute la classe rit de lui.
Il évite de se fâcher, s'humilie.
Je le crois même capable de s'humilier pour ne pas se mettre en colère.
Blouin c'est celui qui critique les prêtres.
Blouin c'est celui qui sait tout.
Blouin c'est mon exemple à éviter.
Blouin c'est l'orgueil.

Pratt est de plus en plus détesté.
Il ne sourit jamais, s'enrage à rien.
Si je suis capable, un jour, je lui rendrai certaines bosses.

Les discours du dic. constituent une série d'extraits de quantité d'auteurs, lus d'une voix par coups, d'une voix forcée: c'est un vieux moteur 1900 notre bon directeur!
Qui dirige. Pratt ou Huet?
Huet est directeur.
À voir l'abbé Huet, debout devant le bureau de Pratt, les mains derrière le dos, la tête basse et Pratt allongé dans un grand fauteuil, oui: qui est directeur?
Cette méthode me rappelle l'an passé: Louis-Pierre était président, je le commandais.
Ah! quelle folie!

Bellerose me fatigue avec ses airs d'auteur au-clair-de-lune.
J'aime la simplicité.
Je lui parle de moins en moins.
Seule la solitude me ravit!

Bellefleur de Philo I a terminé une pièce pour les jeunes auteurs.
Encore un autre écrivain!

Gérald Bellefleur est un petit peu égoïste et brusque.
S'il n'a pas ce qu'il désire, il se fâche.
S'il vous enlève une chance du bec, il sourit niaiseux.

Les bandes de la patinoire sont déjà debout.
Gèlera-t-il? Qui arrosera le premier?
Je me promenais seul ce soir.
Oui! c'était joli.
Les réverbères se reflétaient sur le gris des bandes.
Le vent siffle autour des poteaux.

Despelleteau est plutôt petit. C'est un sportif, mais il est simple.
Je ne le connais pas bien.
J'ai remarqué ses coudes rapiécés, son blaser usé
au point de ternir sa couleur (blaser noir), de devenir gris.
C'est drôle, je passerais des heures à fixer un coude rapiécé.

Tout à coup le soleil entra d'un bloc dans la classe.
Les rideaux blancs décalquaient les carrés jaunes;
les pages de mon livre reluisaient, ma plume brillait.
À la longue mes yeux s'embrouillèrent.

Abaisser un être mal constitué, c'est le tuer.

21 novembre 1958

Les surveillants ne m'ont pas encore surpris à écrire après la bénédiction,
après la fermeture des lumières dans la noirceur du dortoir.

«Une sorte de vie excessive gonflait
La mamelle du monde au mystérieux lait».
2 vers pour me faire rêver, un mot pour me dire d'aimer, de respecter,
d'admirer la femme.

J'écrirai l'épopée de l'Église.
Un jour le pape aura une telle influence, une guerre n'éclatera pas
sans sa permission, chaque chrétien l'empêchera ou si leur chef le désire,
chacune de leur balle fracassera le crâne d'un premier ministre.

En Europe Tilly me répondait à cette question:
- Que ressent une femme à l'égard de son mari?
- Je l'aime, disait-elle. Une fois c'est lui qui se soumet à mes désirs,
une autre fois, c'est moi. Je l'aime. Nous aurons des enfants,
ils grandiront, ils partiront. Je devrai rester seule avec mon mari.
Voilà pourquoi je l'aime. J'ai besoin de lui pour vivre.

J'étais assis sur la terrasse d'un restaurant, près d'un hôtel, à Nancy.
La porte de l'hôtel laissa sortir une femme, vêtue d'une de ces robes
à la mode, une espèce de large peignoir vert émeraude.
Elle fumait à l'aide d'un long porte-cigarette,
sa chevelure devait descendre de la tour de Babel.
Elle passa devant nous, hautaine, pressée.
Ah! je l'aurais enfargé.

Nous devons toujours regarder une femme dans les yeux.

Jeune, j'avais volé une petite chaîne, bien vulgaire, bien courte.
Je me souviendrai toujours ces nuits de larmes:
je me croyais en état de faute grave.
Je craignais la nuit. Ah! quel marché n'ai-je pas signé avec Dieu.

La gloire, le succès, l'amour, c'est le résultat du génie, de la vie,
de la bonté.

Rêver, c'est lécher le glaçage sans avaler le gâteau.

C'est bête vivre pour mourir.
Vivons plutôt pour survivre.

22 novembre 1958

Femme sans laideur
Robe noire
Collier de fausses perles sur le cou blanc
Femme sans amour sous le fardeau lourd des ans
S'est repliée sur son piano
S'est liée à ses morceaux
Pour oublier
Son dos qui rondissait
Ses cheveux qui blanchissaient
Pour personne.

Thibodeau veut faire un chanteur.

Bellerose rit quand je ne ris pas.

Prof:
- «Qui va répondre à la question?»
Élève:
- «Pas moi».

Pilon disait qu'on le nommait «le subtilisateur».
Pilon gesticulait comme un moulin à vent dans la tempête.

Bibliothèque.
Les gars recherchent les romans d'amour.

Les gars, 500 gars, à l'entrée à la fin de la récréation: bétail vers l'abattoir.

23 novembre 1958

Dans mon «Pilon» varier mes tournures de style.
Écrire la grammaire sur les genoux.

Je ne crains personne. Ni la vie, ni la mort. Je serai mon seul assassin.

La terre devrait parler une langue commune.

Mme Maicra:«Ta mère est la vie de nos réunions».

Fredette se tait toujours devant les idées.
Son silence lui en fait dire beaucoup.

Louis-Pierre veut être simple, mais devient bébé.
Tombe sur les nerfs.

Dufort pas rancunier, s'engueule, oublie deux minutes après.

Laferrière: épaule droite déformée montant jusqu'à l'oreille.
L'autre très basse.

Les gars ont lancé des oeufs sur les murs dehors.
Ils sont gelés, écrasés, jaunes.

Chaque légèreté, négligence est cause de guerre.
D'autres vont payer.
Pour nos erreurs, nos négligences qui désorganisent tout.

Je trouvais ça normal d'avoir été en Europe à mon âge.
Les gens me répétaient: «Toi! tu es chanceux».
Je le crois maintenant. Ils me l'ont tellement répété.

Le vent siffle dans la classe, dans le silence.

24 novembre 1958

Gauthier répète toujours:
«Ça passe vite. Je me rappelle en Éléments... déjà aujourd'hui».

Dimanche plat.
«Circulez messieurs».

Je suis ici comme dans un rêve.
Je veux constater, je veux toucher.
Mais tout est vaporeux.
Mes idées ne se fixent pas.
Je ne suis pas assez aimanté.
C'est ma réaction.
VOL DE NUIT m'embrouille, soulève des vapeurs.

On doit aimer les gens.
Parce que les gens sont là pour nous faire aimer la vie.

Je m'imagine avoir une femme.
Une épouse qui m'attend après chaque devoir.
(Inspiré de VOL DE NUIT).

Subir la misère pour mieux goûter à la joie.

25 novembre 1958

Les gars ronflaient toute la nuit dans des odeurs de pieds.
Parfois il fait très froid au dortoir.
Je me réveille avant la cloche.
J'ai les pieds gelés, du froid dans le dos.
Mes couvertures sont gelées.
Il faut attendre la cloche pour se réchauffer, pour la gymnastique.

Ménard est un gros lent.
Il dirige quelques organisations.
Il ne prépare rien.
À la dernière minute, il s'énerve, court en tous sens.
Pour finir, c'est le vice-président qui prépare la réunion.

26 novembre 1958

Louis-Pierre à force de rechercher la simplicité, abuse:
ses manières de bébé agacent tout le monde.

Une ombre.
Tache indécise qui vous suit sur la route vers la lumière.
Tache aveugle, sans nez, sourde.
L'ombre ressemble à un souvenir.

Tilly en Europe me disait:
- Tu parles sérieux comme si tu avais beaucoup souffert!

Il pleut.

Le vent nous envoyait à grands coups de pied sur la glace fondante.
On glissait, courrait, glissait sans s'arrêter. Impossible de s'arrêter.
Les panneaux sont accrochés au préau.
On est bien. C'est agréable.
L'an passé, ah! on les enviait les grands de posséder le préau.
L'an passé, on était petit: cette année on est grand.

J'étais assis dans la 3e rangée.
Les questions étaient marquées au tableau:
- Monsieur. Le Père! Je ne vois pas.
- Tes lunettes?
- Pas assez fortes.

Il me dit de m'asseoir sur un tabouret et d'écrire sur le chambranle
de la fenêtre. Les gars riaient. Je riais.

Hier, dehors, les champs s'étaient fait laver et repasser
comme un beau drap blanc tout neuf.
Près du champ d'aviation la sentinelle de peuplier piquait le ciel.
Je rêvais 5 minutes. Puis je commençai mon examen.
De plus en plus, je me trouvais mal assis.
À bas l'originalité et vive les bons yeux!

Tinèque en Europe disait à Papa:
«Quand vous veniez chez nous, toi et tes soeurs, nous nous demandions toujours si vous vous amusiez bien. Vous étiez très timides. Vous restiez, sur une chaise, silencieux, petits sourires craintifs. Nous nous demandions toujours si vous vous ennuyiez».

C'est une dompe le vagin d'une prostituée,
où toutes les passions vont cracher.
Une mauvaise conversation emplit la tête d'images et de désir.
Après une chute, je sens mon pénis comme une chair morte et lourde.

Semez les confidences de votre conduite, passions,
vous récolterez la honte et le remords.

27 novembre 1958

C’est comme une horloge la vie.
On la fait, on l’accroche à une place, à sa place.
Puis on la laisse tourner.
Tout à coup survient une panne d’électricité.
L’horloge est bloquée.
L’horloge est morte.

Dieu, c’est fini!
C’est une vieille légende.
Je me lève troublé, je m’endors troublé.
Aujourd’hui j’adore l’Amour, la Simplicité, la Souffrance.
La vie a 2 joies sur cent chagrins.
J’adore les chagrins: ils me font apprécier les 2 joies.
Si je m’assassine, je perds tous mes chagrins et aussi 2 joies.
C’est la fin du conte pour enfants.
J’ai fini de parler de Dieu.
J’ai fini d’y rêver comme d’une fée.
J’ai fini d’y croire comme un tout petit croit au Père Noël.

Ah! je me sens si bien ce soir!
La neige...
On barbouille la face des autres avec de la neige.
Des galettes de blanc tombent des bordures du toit.
La neige ondule sur le haut des murs, flotte, s’étire et tombe.
Seules des traces dans la neige.
La sirène hurle.
Vieille maman qui nous dit de rentrer.
Les pardessus, avant d’entrer, claquent, s’entrechoquent.
La neige décolle, revole.
Les phalanges sont toutes rouges.
Fait pas chaud!

Denise: ça m’a pris 1 seconde pour l’aimer, 1 an pour l’oublier.

Les surveillants sont sortis.
Les gars sifflotent.
Le dortoir éclate.
On ronfle fort à tue-tête.
Les doigts craquent.
Quelques-uns même se mettent à parler.

29 novembre 1958

Il faut des derniers.
Oui.
C'est obligatoire.
Mais non des paresseux!

L'hiver a peinturé l'automne en blanc.
C'est encore l'automne, mais c'est l'hiver.

Tremblay sermonne, s'enrage auprès d'un gars un peu négligent.
Mais ce grand moralisateur se transforme en tapage,
son amitié en reproches, son devoir en paresse.
Quoi! Il se combat dans les autres.
Pauvre brave! il s'oublie pour aider les autres!

Je m'ennuyais en Éléments.
Je pleurais.
Jusqu'à Noël, j'avais une seule consolation: prier.
Mais ennui, nostalgie étouffée par une vie de sainteté,
mortifications très grandes, prière, travail.
Méthodes. La révolution.
Le renversement de Dieu, la réapparition de la monarchie Denise,
l'athéisme.
Versification. Période d'anarchie.
Le début des grandes conquêtes: le génie, la gloire, l'amour, la souffrance,
l'argent.
Souffrir tant pour crever un jour!

En Élément.
Un gars s'était réfugié dans les toilettes pour pleurer.
D'autres le taquinaient à la porte.
Pélo dut les chasser, dut se fâcher pour délivrer, faire sortir le pleurnicheur.

Oui elle est partie la vieille maison verte.
Des camions à 14 roues l'ont embarquée, déménagée.
Il ne reste que la vieille grange à démolir.
Deux vieilles granges avec un toit concave, des vitres en miettes,
défoncées, des planches pourries, tombées, des trous dans les murs.
J'y suis allé auprès de ces squelettes lugubres étendus dans la neige
ensoleillée.
J'y suis allé pour entendre le vent se blottir sous la toiture.
Des grandes plaques de tôle déclouées
qui claquent comme ailes d'oiseau.
La porte arrachée, comme un lambeau de vieille chair
qui nous laisse voir le coeur.
Cette vieille chair a été belle, cette vieille chair est laide.
Tout a une fin. Même l'homme.
Vivre pour mourir. Être beau pour être laid. C'est la vérité injuste.

Ma maîtresse de piano.
Je m'entends bien avec elle.
Je réussis toujours à la faire rire.

La maison verte sur le camion.
Les gars répétaient:
- Si elle pouvait tomber. Ce serait ty drôle!
Je m'étais écarté pour observer.
C'est un vieux souvenir.
C'est vieux et c'est beau.
Un vieux souvenir qui s'efface.
Yvan Mornard a le front lisse, mais un jour son front sera labouré.
On envie sa jeunesse, on plaindra mon dos rond.

Vivre c’est mourir.
Boxer toute une vie pour se retrouver à plat ventre, les yeux fermés, sur l’arène.
Vivre pour souffrir.
Impossible.
Souffrir pour la mort, la mort seule, c’est se décourager.
J’ai essayé.
Vivre pour aimer!
Vraiment?
S’attacher à un être agonisant, à la nature qui va périr?
D’où vient ce manque d’idéal.
Vivre pour jouir...
C’est une jouissance le collège? c’est une jouissance l’ennui, c’est une jouissance une peine d’amour, le travail, la maladie, un accident, une banqueroute, une maladie, la mort de sa femme, de son enfant, l’ambition de tous les jours; lourde comme de l’impossible.
Une jouissance en appelle une autre puis une autre.
Peu à peu le goût du travail dégrade.

Ma bouche est trop petite pour la grandeur de mes paroles.
Mes paroles sont trop dures à prononcer pour mon babillage d’enfant.

Je crois dire la vérité: j’ai essayé de vivre sans Dieu, tout m’a repoussé.
J’ai battu Dieu, je l’ai maudit, je l’ai chassé de mon gouffre.
Je travaillais pour le gouffre et le gouffre m’a rejeté.
Dehors Dieu m’attendait.
Il m’a embrassé sur ma gêne.
Nous sommes partis dans l’aube.
Nous sommes partis à la conquête du bonheur.

3 décembre 1958

10 mois de suite, ma main gauche cherche ce que tenait ma droite.
«Plaisirs du monde» pour moi résonnait, me faisait rêver comme un congé.
J'y ai goûté.
Plus j'en buvais, plus j'en voulais.
Et j'ai connu la paresse.
J'ai connu l'insuccès.
J'ai essayé l'amour: j'ai appris à pleurer.
J'ai essayé l'orgueil et je l'ai détesté.
La simplicité des pauvres gens, la froideur des grands,
me l'a rendu détestable.
J'ai essayé la souffrance: j'ai appris à souffrir pour rien.
J'ai appris à me décourager.
J'ai traîné mes découvertes comme de grosses pierres
dans mon sac de routier.
Seigneur, pourquoi t'obstinais-tu à m'offrir ce que je rejetais.
Pourquoi te laissais-tu battre, Toi, qui pouvais m'anéantir.
J'aurais aimé partir avec toi pour un pays neuf et combattre ici l'objet
de mes encouragements.
Je dois me taire au lieu de dire des grossièretés.
L'homme patauge sur la terre: sa trace se grave dans le ciel.
La tulipe au sortir de la terre commence à faner;
l'enfant dans le sein ébauche sa mort.
Le muguet fane.
Mais son parfum reste pour les soirs de printemps.
Le corps pourrit: l'âme reste pour le bonheur.
Le lampion brûle: la fumée s'incorpore à l'air.
Le corps pourrit: l'âme s'incorpore à Dieu.
Seigneur tu me donnes le Ciel.
Je fais la moue. C'est la terre que je veux.
Ça me prend trois jours pour faire faner un Dieu dans mon âme,
l'éternité n'en vient pas à bout!
Je suis fort et je suis faible.
Ma faiblesse est ma force.

4 décembre 1958

Je lis, relis, étudie Victor Hugo.
Il est fort sur l'apposition; l'airain traîne partout dans ses vers.
Ses vers sur la gloire m'aspirent vers la gloire
comme le tambour à la marche.

La terre est sortie de la vapeur, petit à petit mon Idéal sort de mes rêves.
La politique me reprend. Être ministre.
Transformer la province de Québec en une Nation.
Cultiver la langue française, le catholicisme, le travail, la paix.
Faire le tour du monde. Gratis! Ne pas dépenser un sou.
Visiter le monde pendant 5 ans comme un nouveau propriétaire
visite sa maison. Écrire.
Décrire, étudier le monde, les nombreuses nations pour les refondre
un jour en une seule.
Le Royaume des hommes!
Mais auparavant, j'ai un cours classique à finir, un cours de droit.
Mes lectures: Napoléon, César, St-Louis, Victor Hugo, St-Exupéry
(ouvrages à terminer pour Noël 60).
Et mes romans à écrire!

Victor Hugo a été à Bruxelles.
Moi aussi j'y ai été.
Admirait les vitraux, visite Ste-Gudule.
Moi aussi j'ai admiré les sombres vitraux.
J'ai marché dans les pas de Victor Hugo!

Un jour je lisais: Charles de Foucaud avait vécu à Nancy,
avait assisté au défilé allemand.
Mon coeur bondit.
J'y avais été sur la Place St-Stanislas.
J'arrivais pour trouver un grand homme un siècle trop tard!
Ce sont des faits de ce genre qui m'ont prouvé ma chance.
Je suis chanceux: en Europe! à 16 ans!

Pour mon roman: lire, corriger et m'inspirer de: Anne Frank,
«Dieu parlera ce soir», «Les enfants qui s'aiment» (Claire France).

Si je fais une accumulation, la finir par une comparaison.
Balancer mes phrases.
Du rythme!
Du rythme messieurs!

Quand je donne des dates de ma vie, toujours avoir le souci
de l'exactitude: la postérité découvre toujours l'erreur ou la menterie!

5 décembre 1958

Mon père me répète souvent:
«Les Mornard n'obtiennent rien sans de très gros efforts».

Nous avons eu un résultat de composition.
J'ai eu mon 8. Mais le père ne m'a pas lu.
Dans la marge, il a noté plusieurs fois: «Sens?»
Il s'est contenté de lire la composition de Doré.
C'est vrai, Doré écrit bien.
Je suis resté troublé.
Suis-je vraiment né pour écrire?...
Pourtant il faut continuer.

Ceci est écrit à la noirceur au dortoir.
J'écris presque tous les soirs.

Le dic (Huet) me conseillait:
«Au collège lis les grands auteurs, rédige ton journal.
Garde ton roman pour les vacances».

Pour écrire son roman Bellerose me disait avoir dû rester enfermé un été:
«Quand je sortais, je me sentais dépaysé. Tout me semblait nouveau,
curieux».

Si un jour je domine le monde, j'aiderai les opprimés
et j'abattrai les égoïstes.

L'aveugle était laid, maigre, gros yeux, face toute bossée.

Je désire la gloire pour être admiré de ceux que j'aime.
«Je serai un Napoléon, ou rien».

Je vais combattre pour avoir mon 80% et pour anéantir mes passions.
Le prof de chant, Arthur Lapierre, n'est pas obéi.
Il se fâche, les gars rient de plus belle.
On lit durant ses classes.

Je progresse. Je sais me taire.
Si je me tais je me répète:
«Un jour ma gloire dira ce que j'ai tu.»

Je parle de tout et de rien, je ris.
Les gars m'entourent.
Parfois je glisse un mot de mon roman.
Mais je parle beaucoup de littérature: à force d'en parler,
les gars s'y intéressent.

6 décembre 1958

Les hommes pensent tout savoir, mais ne savent rien.

Je me rappelle un soir en Suisse, avec Raymond,
nous avions discuté de religion: il était israélite.
Je lui disais: «Si tu désires le bonheur, la paix, va à l'Église catholique».

J'ai eu du parloir. C'était maman. Brave mère!
Si parfois elle manque d'un peu de confiance, elle a raison après m'avoir vu trois étés consécutifs à écouter de la musique sans rien faire.
Et mon apostasie! Quel choc! Elle a encore peur...

Je lui disais:
- Je veux être avocat. Le cinéma ne m'intéresse plus.
- Un avocat!
Elle était joyeuse.
- Oui. Mais je continuerai à écrire. Je veux rendre la province de Québec indépendante. Capitale du monde. La France fut d'abord une petite province! Puis il faut anéantir la Russie.
- Tu devrais suivre des cours militaires pendant tes vacances!
Oui.
La lecture de «Napoléon» soulève en moi le désir de gloire, de conquête, de domination.
Petit, je passais des heures dans la cave à me monter une armée de glaise, des villages de glaise, des rêves de grandeur, d'amour.
Et, au bout de 10 minutes, tout se détruisait dans une guerre terrible.
Je disais aussi à maman:
«Les bourgeois m'écoeurent. Je ne les déteste pas, mais leurs petits amours bien au chaud, leurs petits malheurs privés, leur idéal solitaire, pécunier, voilà assez pour me raidir contre eux. Je veux les transformer, les faire agir».

Je n'ai jamais aimé porter l'écusson du séminaire.
Pour moi toutes ces étiquettes ressemblent à ces retailles cousues pour cacher un fond de culotte troué.
Si un jour je récolte des galons dans la gloire,
je les enfouirai bien au fond d'une boite pour les cacher aux yeux,
comme on essaie de cacher des retailles dans un habit troué.
Même militaire, j'essayerai d'être toujours en civil.

Maman disait:
«Tu détestes Pratt, peut-être, à cause de votre ressemblance».

À Bruxelles papa me racontait son entrée triomphale de l'armée à laquelle il était lié, lors d'une victoire sur les Allemands:
- Pourtant aujourd'hui personne ne me reconnaît.

Papa gagne $15,000 par année.
C'est beaucoup.
Pourtant!
Maman me dit d'économiser:
«papa a besoin d'une nouvelle auto, l'auto tombe en ruines».
Qui me fournira l'argent pour éditer?

La Russie nous apparaît comme un mystère, une noirceur, un danger:
nous la craignons.
La Russie m'apparaît comme l'ennemi à démolir,
comme mon adversaire à étendre mort sur l'arène.
À l'exposition de Bruxelles, je me souviens du pavillon russe.
Je m'imaginais croiser des Russes partout.
Je les craignais et je les maudissais.

Ma gloire devra détremper le monde comme une pluie bienfaisante,
une garantie de paix, de bonheur.

Napoléon écrivait dans sa jeunesse!
Napoléon rêvait à l'indépendance de son berceau, la Corse!
Napoléon est devenu empereur!
Pourtant si mon ambition descend de Bonaparte,
la débauche ressemble étrangement à celle de St-Augustin adolescent.

Jeune, papa écrivait, rêvait de grandeur.
Est-ce à moi d'atteindre son idéal?

Je pensais parfois à mon voyage en Europe.
Mais depuis quelques jours, c'est une fièvre, j'y pense de plus en plus.
Nostalgie des voyages, appréciation de ma chance.

En Méthode, si je parlais de mes projets, on riait.
Aujourd'hui on sourit. Je suis estimé.

De jour en jour, je me vois plus estimé.
Un fait.
Je pelletais; mes lunettes sont tombées d'une de mes poches;
elles sont perdues.
Pourtant une dizaine de gars, durant toute une récréation
d'une demi-heure, m'ont aidé dans mes fouilles.

Maman me répète souvent:
«Tu te penses trop fin. Tu crois toujours réussir des choses impossibles».
Je serai un saint ou un Napoléon.
Ce sont des aimants qui m'attirent sans cesse,
sans même me permettre de réfléchir.
Je suis un rêveur qui veut concrétiser ses rêves.
Je suis un aveugle qui veut voir la réalité après se l'être imaginée.

Je rêve haut et je vis bas.
Mon idéal bouillonne, mes passions me glacent.
Seule la confession me calme.
Ma volonté est faible.
Seul, je rampe.
Pourquoi?
Peut-être parce que sans Dieu je ne vois pas la nécessité d'être grand.

Je n'aperçois que la mort, le néant au bout de mes rêves de gloire.

Ne défendez pas à un jeune de rêver!
Le rêve, c'est le berceau des grands hommes.
Mais le jeune doit dominer son rêve, avoir des temps pour rêver,
des temps pour étudier.
Plus le mélange de rêves et d'études est grand, plus la matière à sculpter
est immense.
Rêvez mais agissez!

Certains grands événements passent dans une vie comme des étrangers.

J'ai beaucoup de camarades.
Préférences brèves.
La nature, la solitude, l'exemple des grands hommes, les livres,
la solitude, seuls sont mes amis.
Mes grands amis!

7 décembre 1958

Avant un examen, les gars scrutent les dernières paroles du professeur, comme pour y trouver les questions, et n'étudier que leurs réponses.

J'aimerais être appelé «Monsieur Yvan» comme me surnommaient les braves gaspésiens lors de mon dernier voyage. Ils m'avaient bercé sur leurs genoux, ils m'aimaient, ils m'appelaient par mon prénom. Mais ils se plaisaient à dire «Monsieur Yvan»: je grandissais, pataugeais dans un classique, je montais tandis qu'eux étendaient toujours leurs filets comme à ma naissance. Ils m'aimaient. Ils me respectaient.

9 décembre 1958

L'homme ne donne pas la vie, l'homme ne tue pas.
C'est Dieu notre créateur, c'est Dieu notre assassin.

Colas est brusque, sans tact.
Ce n'est pas sa faute: son père est ouvrier, sa mère sans instruction.
J'en avais assez, je lui ai dit:
- Vas-t-en, tu me fatigues!
Il me regarda tout éperdu, la bouche ouverte.
Alors il se retourna et partit.

Fortin a beaucoup de mémoire.
Mais il agit parfois comme un enfant mal élevé: tantôt c'est un coup de poing dans le ventre, tantôt il vous cache un livre.
- Vas-t-en, lui dis-je, tu me fatigues.
Il se raidit, me fixa, se retourna et partit.

Je restai seul avec mes idées noires.
«Je vais périr. Je vais être anéanti.
Aujourd'hui je pense, demain je ne serai rien».
Je suis désespéré.
Les examens vont tomber sur nous, et mes études ne démarrent pas.
Hier, je semais des rêves de gloires, de conquêtes.
Aujourd'hui, malheur, je récolte du désespoir.
«Désespoir» de Lamartine a soulevé en moi une vague d'orgueil,
une vague contre Dieu, contre son bonheur.
Mais ce n'était qu'une vague, elle a passé comme toutes les vagues.
Le désespoir est là-bas, il est ici, je suis désespéré.
Comme moi Bellerose lit pour cacher sa paresse:
il écrit pour ne pas étudier. Demain sera-t-il meilleur?

La glissade a été inaugurée.
Une foule de gars se pressaient: les uns pour glisser,
les autres pour regarder glisser.
Le recteur apparut au haut de la glissade dans des petits nuages de vapeur.
Les éternels réverbères faisaient reluire la pente.
Il coupa le ruban dans un tumulte de jeunes, applaudi, même sifflé.
Tout à coup... hop... il descendait à plat ventre sur le traîneau,
se tenant ferme comme un enfant.
Le vieillard avait inauguré. Toute la soirée les gars se poussèrent.
Les patineurs s'arrêtaient un moment, venaient renifler, puis repartaient.
J'étais fier de ces planches de bois qui servaient de glissade.
J'étais joyeux: les ouvriers avaient travaillé pour créer de la joie.
L'an passé nous avions élevé une glissade en neige, à sueur de nos bras,
comme les pyramides.
On risquait de se casser une jambe à chaque départ.
Il n'y avait pas de rampe pour nous protéger du vertige.
Nous montions, non par un escalier, mais par une échelle.
Et vers la fin de l'hiver, les traîneaux étaient si usés, si démantibulés
qu'on glissait presque sur le derrière.
L'an dernier nous avons montré de la bonne volonté.
Cette année les pères nous ont payé une vraie glissade.

J'ai croisé un jeune gardien de but, le front en sang, soutenu par 2 gars.
J'ai cru respirer un brin l'odeur de la guerre. Du sang.
Mais aussi de l'entraide.
Un jour, si je gouverne, j'adorerai, j'aimerai la paix.
J'éviterai le sang.

10 décembre 1958

Nous étions derrière deux rangées de jeunes filles.
C'était au 2e concert.
Nous discutions des prix normaux d'entrée.
Nous, nous avions un prix spécial.
Tout à coup, j'ai demandé à une des jeunes filles quel était le vrai prix.
Elle se retourna, rougit. Duclos aussi était rouge.
C'est agréable une voix de fille après si longtemps d'exil au Séminaire.
J'étais le seul à ne pas rougir. J'étais content de moi.
Pendant toute la pièce, elle se retournait à demi,
pour me jeter un coup d'oeil.
Je faisais assemblant de ne pas voir ce petit geste d'attention:
je ne voulais pas la gêner.
Lauzière, avec sa bande, tous de Réthorique, commença à parler aux filles.
Il les faisait rire.
J'étais de nouveau seul avec ma bande, mes camarades de prison.
Mais, très vite, j'oubliai tout et me donnai à la guitare
et nous avons longtemps marché dans les rêves.

Si ton étoile est la plus haute, souviens-toi que d'autres sont plus basses
et surtout parfois très proches.

Pourquoi l'univers doit-il périr?
Une fleur fane, mais une autre pousse, un homme meurt, un autre naît.
Pourquoi la terre périrait-elle? Pourquoi tout doit-il avoir une fin?
Si «y» peut être éternel, pourquoi «x» ne le serait-il pas?

11 décembre 1958

Je déteste les compositions, les poèmes donnés en devoir
parce qu'ils m'enlèvent, m'obligent, ne laissent pas parler mon coeur
et mon imagination à mon goût.
Je cherche à former une nouvelle sorte de prose, de vers, mon genre,
mon style. Mais je barbote encore.
Je lis pour m'aider à trouver le beau déjà trouvé,
et à trouver à travers les défauts, le beau à trouver.

La vibration d'une sonnette électrique: 500 gars s'ébranlent,
500 gars se dirigent vers les classes.
À cause d'une vibration de sonnette.

Les bûcherons aujourd'hui abattent les arbres avec des scies mécaniques.
Dans l'attente de meilleurs moyens de travailler.
Mais ils ne font pas qu'attendre, ils travaillent en attendant
pour ne pas perdre de temps à l'exemple de nos ancêtres qui
tout en abattant des arbres à la hache, attendaient inconsciemment
la découverte des scies mécaniques qui rendent le travail moins pénible.
L'homme est content de son travail même effectué avec des moyens
primaires parce que plus on travaille, plus les moyens primaires
disparaissent.

Ne coupez pas tous les arbres sur la terre. Surtout dans les villes.
Gardez des arbres. Soignez les arbres.
Si vous coupez tous les arbres, nous vivrons sur une terre nue,
sur une terre sèche, dans un désert.

Avoir des titres de livres se rapportant à l'étude des moeurs au collège,
de la vie des adolescents, de l'amour prématuré.
Louis Fréchette: *Originaux et détraqués.*

Tremblay.
Grand, fort, peut être sérieux, pas assez pour se faire remarquer.
Alors fait bébé, niaiseux, parle exprès du nez.
Pour se faire remarquer. Plat.

Vivre dans taudis. Vivre pauvre; élever enfants pauvreté.
Donner son argent aux plus pauvres. Saint. Artiste chrétien.
La croix n'est pas le signe de la rédemption.
Mais le Christ sur la croix, voilà le signe.

À une réunion de cinéma dimanche dernier, j'ai déclaré mes idées
sur l'amour, plaisir de communiquer, d'aider les gars à comprendre
le vrai sens de l'amour: «Pas un but, un moyen d'atteindre l'Amour».

12 décembre 1958

La semaine dernière Gauthier me louangeait, riait avec les gars,
proposait une foule de nouveautés.
Cette semaine il me fuit, garde un éternel silence à table,
répond par un «oui» ou «non», ne sort de son livre
que pour jeter un coup d'oeil de travers.
Je désapprouve cette conduite à soubresauts.

Quand je tire une cigarette de mon étui, il y a toujours un gars
pour me demander:
- Prends-tu une cigarette pour fumer ou pour montrer ton étui?

Plus j'écris, moins je parle.

La paresse est une maîtresse souvent très orgueilleuse.

Lorsqu'un père entre dans la cour en auto, aussitôt un gars, le plus proche,
se met à courir pour lui ouvrir la porte du garage, un garage semblable
à ceux des gros blocs à appartements.
Le père baisse la vitre pour remercier, et la porte se referme sur l'auto.

Colas cherche un moyen de se relier avec moi.
Avec un sourire timide il fonce sur moi prétextant ne pas m'avoir vu.
Je ne suis pas fâché contre lui, je n'ai jamais été fâché,
je lui avais tout simplement dit de se placer.
Il me rappelle une histoire avec Gingras en Éléments.
Gingras m'avait engueulé, je m'étais fâché.
Mais sans lui j'étais presque seul, il était le chef de la bande.
Alors j'avais décidé de me réconcilier.
Oh! le coeur me battait fort, lorsqu'après avoir longtemps cherché
une excuse valable, je lui balbutiai quelques paroles.
Colas m'avait demandé un certain courage.
Aujourd'hui il souriait.
Notre vie doit se passer à sourire: elle est si facile la vie!

Mon année la plus forte fut la Syntaxe: c'est là que je montai ma bande.
Ce ne fut qu'une accumulation de sacrifices, de sourires, de confidences
et d'entraide.
Je priais beaucoup. Parlais peu de moi.
Donnais souvent mon dessert.
J'agissais pour faire un saint: je ne suis qu'un pécheur
mais la plus belle note que m'ont laissée mes premières années,
ce fut mes amis conquis par sacrifices.

Oser critiquer, sans réparer, c'est mériter d'être nous-mêmes critiqués.
Conseillez, agissez, priez mais ne critiquez pas.

J'avais besoin d'amour: je suis aimé.
J'avais besoin d'aimer: j'aime Dieu. Je me suis confessé.
J'ai les preuves de l'existence de Dieu.
«Sans amour, on n'est rien du tout».
Aimons tout de suite le Parfait. L'imparfait au ciel sera un monde passé.
J'ai le coeur plein de joie et de paix: je me sens tout chaud.
Venez mes frères, venez à ma fête.
J'étais perdu et je suis retrouvé.
Venez, je n'ai qu'une perle, je vous la donne.

Pourquoi puis-je dominer mes passions avec l'aide de Dieu?
Pourquoi est-ce impossible sans lui?
Pour agir, j'ai besoin d'un but infini. Et sans Dieu, je n'en ai pas.
Je me suis promené avec un philosophe: la terre a été créée.
J'ai des preuves.
Si elle a été créée elle n'est pas parfaite et si elle était infinie
comme le ciel, le ciel ne serait pas parfait.
Et le ciel, c'est Dieu. Dieu existe. J'ai des preuves.
Si la terre est égale au ciel, donc à Dieu, donc Dieu n'est pas parfait.
Donc on pourrait dire: le ciel est Dieu, la terre est Dieu.
Mais la terre a été créée. J'ai des preuves.
Donc elle n'est pas parfaite, non égale au ciel.
Qui a créé la terre sinon Dieu, le parfait qui possédait tout?
Donc si la terre est créée elle est soumise à un maître.
Et ce maître qui l'a créée, a prédit sa ruine.
Car tout ce qui n'est pas parfait doit périr.

Après ma leçon de piano, je n'ai de courage que pour rêver.
Surtout quand Mlle Hamel a été sévère: quand elle veut se fâcher,
pour des riens, c'est son genre, alors je deviens dur.
Ça lui fait reprendre son sourire. Je la fais rire.

Une journée j'ai des rêves d'amour parfait, de réussite, de gloire même.
Le lendemain, ce n'est qu'un décor de mariage raté, de désespoir,
de passions.
Je reste toujours à demi découragé et très sombre.
Je rêve de prier, plus tard, moi et ma future épouse, appuyés sur notre lit
avant de dormir ensemble avec Dieu.

L'hiver caresse d'abord vos mains nues, puis les lèche,
et, deux secondes après, vous mord, vous gèle, vous paralyse.
C'est comme le mal.

L'amour passe, la gloire passe, la vie passe.
Que me resterait-il sans Dieu?

15 décembre 1958

Ma passion est comme mon mal de dents.
Je veux l'arrêter mais toujours sans résultat.
Ça m'empêche d'étudier, de sourire, de converser.
Ah! la science est encore primaire: elle ne peut rien contre ma passion, et mon mal de dents!
J'aimerais donc être comme plusieurs: appliqué,
sans habitudes dégradantes, sans mal de dents...

Lorsque quelqu'un souffre, ne lui parlez presque pas de sa maladie, mais, avec douceur, de choses qui lui plaisent.

16 décembre 1958

Je sentais mon mal dans cinq, 6 dents; ma gencive était molle et faible; mais une seule faisait vraiment mal.
Une fois extraite, les autres se turent petit à petit.
Ainsi doit nous apparaître une âme corrompue dans un bon groupe.
Mais, si j'ai souffert, si toute la nuit j'ai gémi, un grand geste en est sorti: depuis 2 jours j'aimais à nouveau réabandonner le Christ pour jouir, mais le mal m'a apporté un grand bien: la grâce.
Dieu dans toute son infinité, avait prévu qu'à telle heure, tel jour, un mal de dents pourrait me changer: c'était m'envoyer un mal que de ne pas avoir inspiré mes parents à me brosser les dents dans ma jeunesse, mais un mal qui suscite des réflexions et provoque une conversion. Merci!

17 décembre 1958

Dortoir. Gars montèrent sur les cases, un bruit... tous couchés.
Les tuyaux vibrent. Odeur sapin dans les corridors du collège, temps Noël.

Plus un voyage laisse de souvenirs, plus il est réussi.
Car voyager, c'est ramasser des souvenirs,
et se souvenir c'est un peu revoyager.

Le voyage n'est qu'une partie de la vie.
Il se teint à la couleur du tempérament de l'aventurier, tantôt sombre, tantôt illuminé.

Dieu est la lumière.
Les fils de Dieu sont toujours illuminés.
Et tout ce qu'ils touchent l'est aussi.

L'homme désire ce qu'il n'a pas au point d'oublier ce qu'il possède.

18 décembre 1958

La chance passe comme un papillon.
Il faut la capturer, ne pas l'épeurer, mais sauter dessus.

Colas cherche à se faire remarquer des pères: il invente des tas de drames, se dit toujours malheureux, cherche à se faire plaindre.

Jolivet me reconseille d'attendre la fin de mon Classique pour écrire, même pour les vacances.
Il n'a pas l'air de croire à la sagesse de Bellerose:
«Redoubler une année à cause d'un espèce de roman.
Faire gaspiller $500 à ses parents».
«En vacances amuse-toi avec tes petits frères. Lis».
«Tu es très impressionnable».

Je coupe tout lien avec Bellerose: seuls de petits bonjours ici et là...

Plus je me sens grandir, plus je me sens vieillir.

Opposition, tiraillement: lirais-je mauvais livres
ou «Imitation de Jésus-Christ» ou Claudel en vacances?

1959 17 ans

1 janvier 1959

La nuit d'hier, j'ai rêvé.
Un mélange de Madeleine Letellier et de Gina, l'Égyptienne.
Ses lèvres colorées rouges, son toupet bien droit, ah! oui c'était Madeleine.
Mais elle m'a dit être égyptienne, oui, oui, je me souviens,
c'était une princesse égyptienne.
Ses parents m'invitaient à son palais.
Je refusai, amoureux de pauvreté.

Je ne me souviens plus avec exactitude de nos répliques.
Pourtant je me suis réveillé enchanté de nos tournures de phrases.
Voilà un vrai rêve déclenché par toutes mes rêvasseries.

J'ai rêvé beaucoup avec, toujours au fond de moi, ce goût de l'action.
Mes narines sentent l'action, mes oreilles l'écoutent et mes yeux la voient.
Jusqu'à Noël, plus de cigarettes.
L'étude.
J'écrirai, s'il le faut, durant mes nuits au dortoir.
L'été prochain, c'est le Foyer de Charité et mon premier roman.
À 18 ans, l'été consistera en un tour de la Gaspésie en bicycle.
Durant ma philosophie, c'est Panama.
À l'université, la fondation d'une troupe de théâtre.
Et plus tard, j'aimerais, à l'exemple de Foucauld au Maroc,
écornifler dans la Russie.
Raymond Gauthier et moi parlons même de nous rendre à Panama
en bicycle.
Mais où trouver le temps?
Mais le temps, où le voler?

À la maison, je m'empiffre de rêves d'amour.
J'ouvre un livre. J'examine.
Alors l'audace me prend: je reprends chaque chapitre, chaque paragraphe, chaque phrase, chaque mot.

16 janvier 1959

Grosse tempête de neige.
Les autos glissent. Hourra!

Roger Letellier aux vacances de Noël.
Me reproche d'aimer sa soeur.

17 janvier 1959

J'ai monté pour le Festival, Cyrano de Bergerac.
Oui. L'esprit de Rostand fleurit en ce livre.
Je recopie certains passages.
Je les mémorise.
L'esprit se développe si on l'instruit.
Le mot charmant, le son juste, la phrase agressive
naissent rarement sans lecture, sans travail.

Je sens la neige: elle tombe, tourbillonne, tombe toute mêlée.

À Noël 58, deux fois nous sommes sortis en groupe pour aller au cinéma.
C'était à Mado que je portais le plus attention:
c'est moi qui payais son entrée, je m'assoyais près d'elle, je la faisais rire, je l'amusais comme on amuse un enfant qui ne sait pas jouer tout seul.
À la 2e sortie, elle refuse de se faire payer son entrée:
cela me vexa beaucoup plus que cela m'attrista.
Je ne l'aimais pas encore assez pour souffrir pour elle.
Mais je cachais mes sentiments et seul mon empressement - ce qui est déjà beaucoup - dut trahir mon faible pour elle et l'attirer peu à peu à m'aimer.
S'aimer en saints, seul moyen.

À la chapelle, les gars regardaient les plus jeunes défiler classe par classe, s'en moquaient tout bas, les critiquaient, perdant leur temps à manquer à leur devoir de charité.

Cet été, je lirai un livre anglais.

La gloire s'effrite en ruines.

Rêver pour le plaisir de rêver, c'est égoïste.
Priez plutôt pour celle que vous aimez, parlez d'elle à Dieu, de vos projets, de vos peines, plutôt que de rêver à elle, ce rêve stérile.

Les églises disparaîtront lorsque les gens ne croiront plus;
mais comme il y aura toujours des croyants!
Détruire nos églises ce n'est pas détruire notre religion ni notre foi à nous chrétiens.

Cet été: groupe: dictionnaire d'architecture.

Tantôt la seule pensée de Mado me console, mais tantôt c'est le contraire, elle m'affole, me chagrine, me ronge.
Mado: depuis longtemps ma douleur cherchait le soleil pour l'assécher, c'est toi que j'ai trouvée, je ne souffre plus de mes premières douleurs, mais seulement de ton départ, de savoir que je ne reverrai peut-être jamais plus le soleil.
Je suis né pour la misère, non pour la joie.
Et pourtant je trouve la force de sourire, de rire même.

Il n'est pas nécessaire de comprendre pour sentir, mais pour bien sentir.

Bellerose: orgueil, mépris gars.

Mado: bus Noël.
Besoin de se confier, rire, d'attirer l'attention.

Mon complexe physique vient d'une idéalisation antérieure
de ce même corps.

Brossard croit bien chanter cantiques: chante fort, crie, fausse:
se faire remarquer.

18 janvier 1959

La peine ressentie cachait non seulement la perte de Denise,
mais aussi le remords d'avoir abandonné mon but premier:
devenir un saint.
Toute la journée ne me parut qu'un long cauchemar.
L'ouvrage ne manquait pas: examen à préparer, arc de triomphe à finir,
rapport à rédiger.
À ma table d'étude, je m'arrêtai soudain,
et la tête coincée entre mes doigts, j'aurais aimé pleurer.
L'orgueil me ficelait: je croyais ne plus pouvoir aller à Dieu.
Pourtant cet orgueil cachait une lassitude extrême, des larmes atroces.
Je me répétais: "Pourquoi cette envie de pleurer?"
Mes mains me lâchaient, je redevenais presque calme;
l'ouvrage avançait.
Je songeais: "Le but de la vie, c'est Dieu.
À quoi me sert-il de travailler si tout doit périr".

L'homme dure ici-bas ce que dure une vague dans la mer.

Goûter le moment qui passe pour goûter mieux le futur qui vient.
Goûter à la vie, siroter la vie.

Père Grégoire lit le front plissé.

Durant les vacances, lire St Ignace de Loyola.

L’arc de triomphe.

À Mado:
Surtout ne pas lire livre d'amour ou sur l'amour.
Fais ton devoir, ne rêve pas trop, accepte notre séparation: aux vacances
on se reverra dans la joie parce que l'on s'est attendu dans la peine.
Car si tu deviens paresseuse pour souffrir, un jour viendra
où tu le seras aussi pour jouir.
Car on ne peut vraiment jouir sans avoir rempli son devoir.

Les adolescents se plaisent à essayer de défricher
la mystérieuse psychologie des filles.
Je parle aux gars de Mado, je leur explique mes idées,
nos décisions sur l'amour précoce, l'apostolat en groupe:
c'est drôle comme cela les intéresse.
Je ne leur permets ni le ridicule, ni de passer des farces grossières
sur Mado, moi qui ai l'habitude de ne pas me gêner, quelle métamorphose!

Livres:
Littérature canadienne.
Anne Frank.
Dieu parlera ce soir.
Toi qui deviens homme.
Adolescent, qui es-tu?
Au large.
Aimer ou le journal de Dany.

L'amour doit se manifester extérieurement.

Je vais travailler de toutes mes forces à dominer et mes passions
et ma paresse et mon égoïsme surtout dans mon amour pour Mado.

J'ai commis le péché le plus grave: celui de ne plus croire en Dieu.

Bien aimer est un devoir.
Et comme tout devoir il est dur et demande des sacrifices
et de l'oubli de soi.
Si on s'aime en égoïstes Mado et moi, on se dévorera l'un l'autre comme des bêtes affamées et cette guerre, ce ravage on l'appellera de l'amour.
Et on appellera ça de l'amour, mais bientôt nous nous serions tellement ravagés que nous devrons nous séparer, nous nous séparerons
parce qu'il n'y a plus rien à dévorer, parce que n'ayant plus rien à dévorer on s'en va parce que notre égoïsme est insatisfait.
Et désormais nous ne croirons en l'amour que comme un ravage.
Nous ne voudrons plus aimer
ou bien nous aimerons de plus en plus en égoïstes.

19 janvier 1959

Une main pour cacher,
Une main pour trouver,
Deux mains
qui se battent.

Sous la lune,
Avec une fille,
Sa tête sur mon épaule;
Dans le vent,
Avec une fille,
Sa jupe trop haute;
Dans son coeur,
Des rêves beaux comme du bonheur,
Des rêves voyageurs,
Qui s'en vont,
Qui s'en vont...

21 janvier 1959

(*Lettre reçue de Michel Jetté*).
Bien cher Yvan,
Eh bien! Nous voici réinstallés au collège depuis deux semaines.
J'espère que tout s'est bien passé pour toi.
Pour ma part, les deux premiers jours ont été assez durs.
Mais comme toujours on finit par prendre le dessus.
Les études, ça va bien?
Ici, c'est toujours la même petite routine journalière.
Nos monuments de neige pour le festival
sont en bonne voie de construction.
Je n'ai pas reçu de nouvelles de Roger, mais je lui écrirai ces jours-ci.
Je te renvoie ton livre que j'ai bien aimé et que j'avais envie de relire.
Je poursuis actuellement la lecture d'un livre fameux
«Terre des hommes» que tu as probablement lu.
À mon avis, c'est un chef d'oeuvre.
J'espère que tu n'as pas perdu ta verve littéraire.
Essaie de me donner de tes nouvelles.
Je ne te demande que quelques lignes griffonnées à la hâte.
D'un ami, Michel.

27 janvier 1959

(*Lettre envoyée à Michel Jetté*).
Cher Michel.
Tu m'as bien demandé: «que quelques lignes griffonnées à la hâte».
Même si je suis paresseux en ce qui concerne la correspondance, n'oublie pas que pour mes amis il m'arrive... parfois... de surmonter mes défauts.
Mais t'écrire à toi, Michel, ce n'est pas une tâche, c'est un plaisir!
Tu m'as glissé un mot sur votre festival d'hiver.
Ici aussi nous en avons eu un:
j'ai crié au point de ne plus être capable de parler.
La majorité des gars sont comme moi: la mode est aux extinctions de voix.

J'ai songé beaucoup à ma pièce commencée aux vacances de Noël;
j'entasse transformations sur transformations.
Quant au voyage j'ai du nouveau.
J'ai enfin réussi à trouver quelqu'un pour m'accompagner.
J'ai révisé mon trajet: nous ne nous rendrons pas à Panama.
C'est un peu trop loin.
Mais seulement à New York, puis à Niagara, Rochester, Syracuse
pour enfin revenir à Montréal par Cornwall.
Maintenant tiens-toi, voici l'originalité Mornardienne,
la rumeur du jour au Séminaire.
Nous allons exécuter ce voyage (évidemment la permission des parents
n'est pas encore... tout à fait... donnée!) en... mais non! pas en auto:
je conduis trop mal; en train? en autobus?... Michel! ne savais-tu pas que
je suis petit fils de Séraphin... je partirai... (surtout ne ris pas canaille!)...
en bicycle!...
Oui monsieur l'abbé... en bicycle: 1200 miles...
Je partirai sans le sou, avec pour seule puissance cette devise:
Tant que mon bicycle peut rouler, je pédalerai.

28 janvier 1959

Je vois la fin du tunnel avec joie; plains ceux qui y entrent.
Été me confesser.
Aimer Dieu en silence.
Savoir écouter les autres, pas bougonner.

À New York, ne pas manger pendant 2 jours & promenades
afin de savoir ce que ressent un affamé dans l'odeur des repas.

Dans mon voyage, lire Bible, vie Napoléon, voyage Foucault.
N'apporter que des livres pour m'instruire.
Bonnes cartes des U.S.A.

Jeune, je croyais pouvoir atteindre, toucher l'horizon.
J'ai été en Europe sans même pouvoir l'approcher.
Maintenant New York me le cache en entier par ses monstres de pierre.
L'homme élève des monstres de fer, mais il n'en reste pas moins
le seul monstre de la terre.

Dans chaque pays où je passerai, j'achèterai le costume national.

L'égoïsme des riches, c'est le malheur des pauvres,
comme leur jouissance est leur chagrin.

Albany 2, Syracuse 2, Rochester 2, Trenton 1, Philadelphie 2, Ottawa 3
36 jours. Apporter mon réveille-matin.
Dans mon JOURNAL de New York, développer les utilités.

Les gars: "Tu ne réussiras pas. C'est impossible".

Gauthier m'encourageait à écrire. J'ai écrit.

29 janvier 1959

Un voyage doit être fait après une étude suffisante des lieux à visiter.
Il doit être instructif, mais reposant.
Préparer un voyage est un grand plaisir. Le faire à bicyclette est un martyr.
J'ai rêvé longtemps sur des cartes de New York.

30 janvier 1959

Plus je pense au voyage, plus je veux l'oublier. Je commence à avoir peur.

Si Québec savait être indépendant.
Sauver sa religion. Sauver sa langue.
Se bâtir des New York. Des Washington.
Sans la reine d'Angleterre. Sans Ottawa.
Vive l'indépendance!

4 février 1959

Amis

Du vent
Dans les rideaux
Du soleil
Sur nos travaux

Du vent
Dans nos cheveux
Du soleil
Dans nos grands yeux

Du beau temps
Dans les rideaux
Nous rêvant
Sur nos travaux

Amis
La classe achève!
Amis
Pas de grèves!
Attendons la trêve.
Demain
Sur les chemins
Lointains
Nous irons
Par la main
Vers un festin!

24 février 1959

(*Lettre reçue de Marie-Ange Fournier*).
Cher Yvan.
Pardonne à la vieille marraine de n'être pas allée te voir à l'hôpital.
Je me suis peut-être rachetée en priant pour toi.
J'espère que tout va pour le mieux
et je souhaite que tu puisses reprendre tes cours le plus vite possible.
Il faudra, tout de même, prendre le temps nécessaire
pour ta convalescence, la santé c'est ce qu'on a de plus précieux.
Je ne doute pas que cette intervention chirurgicale a été pour toi
une dure épreuve, la perte de temps, les douleurs physiques
et tous les ennuis de l'hôpital, heureusement qu'il y a
les gentilles garde-malades qui offrent la tasse de thé...
As-tu reçu beaucoup de visite, ta petite mère a dû aller te voir souvent
et quels soucis pour son grand fils, hein!
Papa René n'était point le moins inquiet à ce qu'il paraît.
Comme tu es cher à bien des gens, mon cher filleul.
Tu as appris que ta cousine Françine était devenue de par la volonté
de Dieu, Sr Rolland-Marie. Elle semble bien heureuse sous la livrée
de Marguerite Bourgeois et je crois qu'elle ne changerait pas sa place
pour tout l'or du monde. Pourtant elle dit adieu au monde, elle fait voeu
de pauvreté et consent à se donner totalement au service des âmes.
Le don de soi, je crois Yvan, que c'est le secret du bonheur.
D'ailleurs tu commences déjà à le comprendre toi-même
puisque tu es de toutes les organisations.
Tu continueras à prier pour le cousin Guy qui s'avance prudemment
vers le sacerdoce.
On dirait qu'il a peur de n'avoir pas bien compris l'appel et cela
depuis toujours car je me rappelle que le jour de sa première communion
je lui avais demandé au retour de la messe:
Puis Guy Jésus t'a-t-il parlé? Oui, me répondit-il mais il ne parlait pas fort.
J'espère qu'il a bien compris mon fils et qu'il fera un saint prêtre.
Dis bonjour à Gertrude et dis lui que je l'attends pour manger «l'agneau
pascal». Embrasse pour moi ta jolie soeur Germaine et salue tes frères.

25 février 1959

(*Lettre reçue de Louis-Pierre Sédillot*).
Cher Yvan.
Monsieur le directeur nous a appris ton entrée à l'hôpital,
et probablement l'opération vendredi ou samedi.
J'ai pensé à toi.
Espérons que tout a bien été, et le retour le plus tôt possible à la santé.
Comme visite, Jean Riopel est supposé y aller en notre nom.
Bonjour et à bientôt.

1 mars 1959

Roger et Mado me contaient leurs aventures de jeunesse:
patiner dans les allées du cimetière.
Promener rue costumés en sauvages.
Ils riaient.
Moi un plaisir de voir rire Mado, plus capable de parler,
se cachait tête toute rouge, pâmée dans mains.
Leur dit après:
« Mado timide à tort. Il faut que vous agissiez pour vous débarrasser
de cette timidité. Vous êtes capables. Il le faut. Il le faut».
Roger, te présenter fille, c'est te décourager, fille pas aimer timide
parce que lui n'avance pas.
Roger Mado et moi, nous nous sommes entendus
pour une très grande intimité.
Et les trois gars c'est de même.
Odette, Henriette et Michel.
Tout nous dire.
Se connaître, se comprendre, s'aimer.
L'on juge une organisation à ses preuves.
Avec cette idée d'apostolat je me sens tout à fait rassuré:
même je peux aimer Mado puisqu'elle me rapproche de Dieu.
J'ai besoin d'une femme pour travailler: son sourire, son affection
m'encouragent.

En sortant je glisse à l'oreille de Mado à l'insu du reste de la famille
sauf de Roger: «Demain midi».
Elle me souffla: «Oui».
Car je lui ai promis de lui apporter
des feuilles sur la psychologie masculine.
Et par elle des feuilles sur la féminine à Roger.
Pour s'aider à comprendre, ils se verront, se l'expliqueront mutuellement.
Je lui parlerai aussi de Michel: elle me dira ce qu'elle veut que je lui dise.
La seule difficulté, Michel: il souffre.
Je vais lui dire la vérité.
S'il est fâché, s'il me dit de te quitter Mado, il faudra.
Je préfère souffrir que de voir souffrir.

2 mars 1959

Ce soir Ménard m'a donné un support au dortoir.
Je n'en avais plus.
Il s'empressait.
Nous avons ri, nous nous sommes conté quelques blagues
dans le dos du surveillant!
un peu de bonne volonté suffit pour effacer une querelle!

J'ai un caractère de papillon.
Ce matin je me suis réveillé furieux.
Rien ne comptait plus pour moi: ni Mado, ni les autres filles,
ni mon groupe d'amis de Saint-Lambert, ni celui du collège.
J'aurais piétiné sans remords ce qu'hier je défendais avec acharnement.

Se promener dans la cour, parler mais avoir de la misère à se comprendre
à cause de la musique des haut-parleurs.
La croix domine les classes, les études, les usines, les bureaux,
le labeur humain.
La croix domine les maisons, les salons, les cuisines,
les chambres à coucher, l'amour humain.
La croix est plus humaine que l'humain parce qu'elle domine l'humain.

7 mars 1959

Plus rien ne m'intéresse, ni voyage, ni études, ni musique.
Mais dormir, dormir longtemps, dormir très longtemps,
dormir pour toujours.
Fatigué (en) classes: je regarde souvent l'horloge
au-dessus de la tribune du professeur.

Les fillettes jouent à la maman sans même avoir d'enfants.
Les garçonnets jouent aux soldats sans même avoir de balles.
Puis ils grandissent.
Ils ont des enfants et des balles.
Ils continuent à jouer les jeux de leur adolescence
mais avec des enfants et des balles.
Jeux dangereux! Jeux terribles. C'est la vie.

Être actrice ou acteur c'est avoir un métier tout simplement.
Tout simplement, parce que l'actrice ou l'acteur n'est qu'un moyen
pour transmettre les idées d'un auteur au public.
Il y a 3 sortes de gloire:
la gloire du corps, gloire éphémère,
la gloire de l'esprit qui peut durer ce que dure la terre,
la gloire de l'âme, éternelle comme l'âme.

Jolivet.
Laisser tomber groupe.
Jusqu'à 21 ans: catholique sérieux, pas fille dans ma vie.
Vacances: écrire.

J'essaie Dieu.
Je ne risque rien.
Dans nature, printemps s'en vient.
Chez moi, printemps s'en vient aussi.
En rêvant, (j'ai) tout le plaisir avant d'agir.
Puis je n'agis plus.

8 mars 1959

Je fréquente vraiment Mado: durant les vacances de Noël
je la voyais presque tous les soirs.
Bien sûr j'allais voir Roger (extérieurement).
Mais, au fond, c'est elle que je venais voir.

Le dernier rendez-vous.
Seulement à la pensée que je dois te quitter ça me fait mal là, au coeur.
C'était si doux se réveiller le matin avec la certitude
que quelqu'un pensait à moi, que quelqu'un m'aimait,
et pensait à moi encore et encore toute la journée.
Le soir se coucher, serrer son oreiller comme j'aurais aimé te serrer.

12 mars 1959

Encan livres: vieux livres bibliothèque d'un père, livres jaunis.
Gars se battre.
Acheté:
Pensées de Pascal.
Choix de lettres de Mme de Sévigné.
Cinna de Corneille.
Oraisons funèbres de Bossuet.
Il y en aura d'autres. Hourra!

Pour lui, aimer c'était tout donner à Dieu, quitter Mado.
Et justement il refusait de quitter Mado.
Il refusait de quitter ses plaisirs, ses aises, son petit orgueil, sa paresse,
ses affections.
Il refusait de servir lui qui voulait tant dominer.
Mais malgré ce veto, il se mit à songer:
à quoi la vie le destinait-il vraiment?
Metteur en scène, mari, prêtre, saint...
Toutes ces réponses tourbillonnaient dans sa tête, se frappaient,
se bousculaient.

Depuis l'âge de 12 ans il rêvait de se marier, d'avoir enfin
une toute petite femme pour le comprendre, l'aimer...
Mais la vie des gens misérables soulevait en lui un puissant remords:
il aurait voulu les secourir, les aider, sacrifier son bonheur au leur:
il comprenait l'attrait de la prêtrise sur lui...
Mais de plus en plus il devenait égoïste, car de plus en plus il faisait taire
brusquement ses appels désespérés venus de je ne sais quel lointain...
De jour en jour, il retardait sa confession: ce devait être avant hier,
puis hier, puis aujourd'hui...
Il retardait cette décision qui devait bouleverser toute sa vie.
Tout lui paraissait sombre, noir...
Une heure plus tard, il se disait:
«Bien! je peux toujours aimer Dieu et me marier. Travailler, écrire,
voyager et... bien sûr prier!»
Et le raisonnement recommençait sa marche vers le lendemain,
vers d'autres souffrances...

Grippé. Gymnastique en bas, sans souliers.

Les hommes bâtissent pour démolir.
Les hommes démolissent pour rebâtir.

Certaines gens récitent les prières
auxquelles sont attribuées le plus d'indulgences.
Ils prient pour gagner plus d'indulgences.
Ils prient comme une machine à additionner.

Au dortoir, sa grippe le torturait.
Il faisait froid.
Les autres gars s'y sentaient bien parce qu'ils ne se sentaient pas malades.
Les autres ouvraient même les fenêtres
sans penser que ce goût pouvait nuire à d'autres.
Mais malgré ses frissons dans le dos, ses mains et ses pieds glacés,
il ne se servait pas de l'eau chaude mais de l'eau froide,
terriblement froide pour se laver.

Une force nouvelle l'encourageait à agir avec énergie.
Cette force ce n'était que son désir d'adhérer pour de bon au christianisme.
Que ne ferait-il pas pour se purifier de ses fautes
une fois dans les bras de Dieu?
Il avait à peine lu quelques lignes de Bossuet, de Pascal:
le voilà décidé à se convertir.
Il n'avait pas pensé à Madeleine aujourd'hui: la littérature avait concentré
tout son travail, sa pensée, son imagination, ses rêves.

14 mars 1959

Malgré ma maladie, mon début de bronchite, je lis et j'écris toujours.
Parce que lire et écrire, c'est une de mes folies.
Mais les classes sont délaissées.

16 mars 1959

Ma grippe s'en va. Je me sens mieux. Je recommence à savourer la vie.
Mais l'opération et cette grippe m'ont affaibli, j'ai maigri,
des boutons m'ont enlaidi un peu; je suis blême.
Il me faudra retravailler à ma beauté!

Les mauvais élèves se plaisent à martyriser les bons élèves,
parce qu'eux-mêmes sont martyrisés par leurs passions, sinon leurs vices.
Et pour eux le seul moyen d'oublier leur souffrance n'est pas,
comme il se devrait d'étudier plus fort, puisqu'ils ne veulent plus étudier,
mais de faire souffrir les autres.
Longtemps j'ai été bon élève.
J'ai souffert.

Je souffrais d'avoir près de moi de si vulgaires compagnons
que sont les mauvais élèves.
Aujourd'hui je suis mauvais élève.
Mais je ne fais pas souffrir les bons élèves parce que je sais
jusqu'à quel point nos méchancetés peuvent les faire souffrir.

Saint Augustin est le seul saint à qui j'ai plus ou moins permis
de m'accompagner durant ma marche d'un an à travers les passions
parce qu'il me ressemble, ou plutôt parce que je lui ressemble
puisqu'il a été créé avant moi.

Je souffre à la pensée qu'un seul grand homme, même mort, s'il vivait,
me traiterait avec une indifférence hautaine.
Voilà pourquoi j'ai confiance aux saints, voilà pourquoi j'aime les saints,
un saint ne méprise jamais ses frères: à l'amour répond l'amour.
J'ai besoin de me croire aimé de ceux que j'aime.

Après une bonne peur, tous mes nerfs se détendent,
c'est une détente plus complète, un bien-être supérieur à avant la peur.
L'homme qui a vu le pire ne s'effraie plus des moindres choses.

En religion, il ne faut jamais dire: «je ne dépenserai pas»
mais plutôt «je vais économiser».
Le négatif décourage, le positif encourage
car il donne un but qui peut se prolonger, se garder.

L'amour pour une femme me paraît enfantin
à comparer à l'amour pour Dieu parce qu'il est de courte durée.

Retarde toujours confession: paresse: désir de continuer à ne pas étudier,
à lire, à rêver en classe.

Le livre est un message; mais comme tout message écrit
il faut se donner la peine, ou vouloir le lire.

Les écrivains s'enorgueillissent
parce que 200,000 ou 300,000 êtres humains ont lu leurs écrits.
Présomption! Qu'est-ce donc que 300,000 sur 2 milliards,
et de plus 300,000 qui oublient plus vite qu'ils ne lisent?
Il ne faut écrire que pour gagner son ciel, par vocation.
Le reste, par le fait même, est assuré.

17 mars 1959

«Quatre enfants furent brûlés dans une maison isolée cette nuit...»
Chacun s'écriait: «Pauvres enfants!»
O morts, comme je vous envie!
Vous avez ce que tout homme au fond cherche...
Heureux qui pour tombeau a un berceau.
L'âme naissante ne craint pas le caveau.

Depuis ma plus tendre enfance, j'avoue avoir trouvé la vie terrestre lourde, accablante comme la coquille d'une cigale.

À l'école d'Olier, mon frère, l'école où jadis j'ai été élève,
l'Académie St-Michel, il est arrivé un drôle d'incident.
À 9h.30 du matin la police reçut un téléphone disant:
«Une bombe a été placée à l'Académie St-Michel».
À 9h.45 la police fouillait déjà l'école.
À 10 les élèves recevaient l'ordre de s'en aller pour la journée.
Pour eux cet ordre était une récompense, une journée sans classe!
Mais la police eut beau fouiller, scruter, rien, toujours rien,
obstinément rien.
Il n'y avait pas de bombe, il n'y avait jamais eu de bombe.
Quel est l'imbécile qui a besoin de faire de telles plaisanteries
pour s'amuser?
Tous les fous ne sont pas enfermés!
S'ils l'étaient tous, il y aurait très peu de gens dans les rues!
Mais a-t-il pensé avant d'agir, a-t-il seulement pensé qu'au même moment
une fournaise aurait pu exploser dans une maison mettant le feu,
blessant plusieurs personnes, qu'un simple retard d'une minute aurait pu
causer la mort d'une personne blessée au milieu d'un incendie?

18 mars 1959

Je profitai de mon congé pour écouter un peu de radio:
chansons populaires, marches militaires.

Hier soir, Roger Letellier vint seul.
Je lui expliquai ce qu'avait dit Jolivet pour le groupe.
Il était déçu.
Très déçu.
Il m'a promis d'en parler aujourd'hui à son aumônier.
Ce soir, si j'étais encore ici, je lui aurais téléphoné.
Avec Mado, il serait venu.
Nous en aurions discuté.
J'espérais pouvoir rester.
Mais impossible.
Il faut partir.
Ah! cette petite déception, le devoir avant tout!

Depuis toujours je rêve d'aller chercher ma femme
dans les quartiers de prostitution.
Je rêve à une fille qui ne se plaît pas en ce milieu, qui a hâte d'en sortir,
qui veut sans pouvoir, mais que moi j'affranchirai.

Rentré à Saint-Jean par bus.
Maisons bois, briques effritées, ville cow-boy.

Je m'ennuie à mourir.
Même plus goût d'écrire, rien faire.
Chagriné.
Les heures sont longues.
Ma faiblesse me donne mal aux muscles des bras surtout.

19 mars 1959

Au réveil, les gars ouvrirent les fenêtres au printemps qui frappait.
Le soleil dans une immense traîne rose s'en venait à l'horizon.
Les moineaux chantaient, l'air était pur.
Je me sentais en forme ce matin, j'essayai de me mettre beau
pour le printemps qui me regardait par la fenêtre,
pour Mado qui me reverrait à Pâques.

J'ai été à la confesse avec ma lourde charge.
Dieu me l'a enlevée, l'a rejetée au passé et Dieu m'a embrassé.
Et je me suis senti fort, fort comme le monde, plus fort que le monde.
Vie nouvelle, la vie que j'attendais est arrivée, est commencée.

Brossard chante si fort qu'il fausse.
Mais pour lui vaut mieux fausser que de ne pas se faire entendre.

Je me sentais faible agenouillé à la chapelle.
L'office me paraissait long; j'avais la tête lourde, mon corps était moite...
Je changeais continuellement de position pour rester plus longtemps
à genoux, pour ne pas m'asseoir tout de suite, pour ne pas déranger
mon voisin d'en arrière. J'essayais de chanter.
Mais je chantais faible, je devais respirer à tout moment
pour donner quelques notes.

Tousser dans les corridors du collège, dans les escaliers,
et les murs retentissent, se font échos comme sous l'effet d'une bombe.

J'aime prier devant la statue qui représente la sainte Vierge.
À ce temps-ci elle est couverte, cachée sous un drap violet,
signe du deuil de la passion, du deuil qui annonce la première pâques,
et toutes les Pâques de toutes les âmes à tous les jours de l'année
dans tous les confessionnaux. La Vierge était seule. Je fus content
d'être auprès d'elle comme pour la consoler de sa solitude en un moment
aussi tragique à l'exemple de Saint Jean au pied de la croix.

20 mars 1959

Dieu parlera ce soir.
L'observation, le réalisme, les effets comiques
causés par les sautes d'humeur, l'orgueil d'un adolescent
nous font pardonner la pauvreté littéraire de certains passages.
Je me plais à relire et relire les bouts sur Renée
parce qu'ils me font penser à Mado.

J'ai bâti mon groupe d'amis sur le sacrifice: dessert, bonté, charité, patience.
Bâtir ma vie commence tout de suite sur des sacrifices.

Les gars ont creusé des sillons dans la glace
pour permettre à la neige fondue par le chaud soleil de ces derniers jours de s'écouler comme des petits ruisseaux.
Ce soir après avoir jasé longtemps avec les gars, je les ai observés.
Ça sentait bon dehors. Ça sentait le printemps. J'ai pensé à Mado.
J'ai eu peur de deviner qu'elle souffrait de mon départ.
Les beaux soirs de printemps recommencent
et avec eux mes rêves d'amour.

Quand je fume trop, je ne suis plus capable d'étudier.

Des beaux soirs comme aujourd'hui, les gars, même si la cloche
est sonnée, ne rentrent que très lentement à pas lents. Il fait si bon
être dehors sous le ciel noir, près des étoiles dans l'air frais!

Si nous donnons une cigarette à qui en demande une,
nous lui faisons un bien grand plaisir.
Il croit fumer par nécessité
quand c'est l'habitude qui le pousse à croire à la nécessité.
Et comme pour eux c'est un besoin, les satisfaire c'est être charitable.
Fumer est une folie, parfois même une passion.
Mais une passion si inoffensive en soi!

J'en étais venu à croire que tuer un homme
n'était presque pas pire que tuer un oiseau.
Avec cette seule différence que tuer un homme c'était l'empêcher d'aimer,
de penser, et de jouir d'être aimé.
Parce que je croyais l'homme sans but, voué au néant.
La lecture de mauvaises revues m'avait aidé à en arriver là.
Mais aujourd'hui, je crois au But des hommes et tuer un homme,
pour moi maintenant, c'est peut-être le tuer pour l'infini
s'il n'était pas prêt à mourir. Alors c'est très grave tuer un homme!

Dans les discussions même les plus échauffées, je suis devenu calme.
Parce que je me passionne moins pour les discussions.
J'éprouve moins le besoin de faire accepter mes idées dans un groupe:
primo, parce qu'elles sont toujours acceptées,
secundo parce que je suis certain que mes écrits les feront accepter
sans ces petites discussions.
À force de vouloir me taire sur ma vie privée, j'en suis venu
à ne parler que très peu même des choses qui ne la touchent pas.
Je n'en suis pas moins aimé pour cela.
Je suis un peu plus mystérieux, voilà tout.
Ce qui me donne un peu plus de charme peut-être.

J'ai étudié un peu aujourd'hui.
Mais si peu à comparer à mes études de Syntaxe.
Manque d'habitude! Habitude de paresseux!
Je ne prie pas assez pour demander à Dieu de m'aider, de me donner
le courage de travailler. Alors je rêve pour oublier que je ne travaille pas.

Je ne me fâche jamais et prends tout en riant ou du moins je fais semblant
de rire. Une personne qui se fâche, qui s'aveugle devient inférieure
à celle qui reste calme et lucide.
Blouin me confia:
il m'avait observé longtemps, avait remarqué l'ampleur de mon influence,
s'était convaincu que je n'étais pas un gars comme les autres
et avait par la suite désiré mon amitié.

21 mars 1959

Soir de printemps, la lune, la nuit, le silence, le cri étiré d'un train au loin, le bruit vague de ses roues lourdes sur les rails.

Il nous arrive de défendre quelqu'un non par charité
mais par rancune contre son agresseur.

Je ne parle jamais à table à la maison. Nez dans l'assiette. Pensif.
Remettre toutes nos questions à plus tard c'est les oublier.

Je me bats et aussitôt je suis prêt à me réconcilier.

Vivre pour l'art!

Pour agrémenter une classe plate je rêve à Mado.
J'aime que les passants se retournent sur la rue
pour admirer notre unité de groupe.
Je trouve Roger plat avec sa vie renfermée, moisie.
Si le groupe tombe, Mado restera seule. Ça m'ennuie.
Raconter les traits principaux.
Les détails s'ils nous sont agréables ne le sont pas à tous.
Vivre seul! artiste!

La majorité des amours est basée sur l'égoïsme à deux.

Brossard avec son air d'empereur détrôné.

Fredette ne soutient jamais un regard.
Attirer l'attention: un de mes grands défauts.
Quand personne ne me regarde, je ne fais rien.

Papa en auto, lent, s'arrête à chaque passage à niveau.
Je déteste le voyage en famille.
Préparatifs nerveux.

22 mars 1959

Je rêve continuellement à Mado.
Huet disait: «Toutes les filles, non une!»
Je rêve de consoler les filles en pleurs.

L'an passé, je détenais le monopole des organisations de ma section.
Cette année, j'ai tout rejeté.

Brossard affirme être né sur un orgue.

J'aime la messe.
Je peux rêver dans toute ma mollesse.

Tu veux devenir énergique: fréquente un gars énergique.

Il marchait seul, à petits pas, le long du collège, un réverbère dans le dos,
dans le tintamarre, la distorsion des haut-parleurs.
Il s'amusait à suivre son ombre se déformer: tantôt il ressemblait
à un bossu, tantôt à un scout écrasé par un sac très lourd.
Il se rendait ainsi jusqu'à l'extrémité du mur, se retournait,
recevait d'un coup tout l'éclat des réverbères dans les yeux,
s'apercevait de la disparition de son ombre
comme on s'aperçoit de la disparition d'une idée chère.
Il marchait vite pour revenir, puis reprenait sa lente contemplation
quand il revoyait son ombre devant lui.
La soirée se perdait à aller, à venir d'un bout à l'autre de la bâtisse,
à poursuivre son ombre.

Comme on avait énuméré toutes les places possibles pour jeter
des mulots vivants (dortoirs, lits des gars, études, réfectoires, classes),
l'un de nous en riant ajouta la chapelle.
Louis-Pierre s'exclama de sa voix éraillée, de sa voix de fillette:
«Non. Non. Pas à la chapelle».
Personne ne l'écouta.

Il eut beau répéter, nous parlions plus fort que lui.
S'il avait été influent son conseil aurait porté, mais dans sa situation
il ne servait qu'à le faire détester parce que les gars ne voyaient en lui
qu'un «casse fun».

Brossard refuse sans raison, par orgueil, d'aller accompagner à l'orgue.
Celui qui le remplace, trop souvent inexpérimenté, fausse.
Brossard se retourne dans son banc, hautain, méchant,
et s'écrit d'une voix sourde: «Imbécile!»
Les gars le détestent de plus en plus.

Si s'enrichir, c'est faire des pauvres, au moins penser
c'est une philanthropie, une charité très grande parce qu'elle exige
le don de ce qu'il y a de mieux en moi: l'intelligence.
La pensée qui ne tient pas compte du coeur n'est pas la vraie pensée.
À quoi bon un homme qui pense mais agit mal,
un homme qui n'applique pas dans la vie ce qu'il prêche et loue.
La pensée n'est que le précurseur de l'action.
L'action naît de la pensée
et la pensée n'est que pour nous aider à mieux agir.

Asselin Michel:
le mulot était dans son cartable, il empila ses livres dessus
pour les emporter en classe.
Les gars à qui j'avais parlé du mulot, lui jetaient des coups d'oeil furtifs
et pouffaient de rire à l'idée du mulot écrapouti qui serait découvert
pendant la classe.

«Si vous avez de la souffrance et si vous l'acceptez dans votre vie,
dites-vous que vous êtes sur la bonne voie pour le ciel».
Les prêtres font le tour de l'église à la course pour bénir les rameaux,
manque de conviction!
«Avant d'avoir la couronne de Pâques,
il faut d'abord endurer la couronne d'épines».

Labelle ému en classe: «Il y en a qui n'ont même pas de chapelet».
La Pâques d'autrefois est disparue, remplacée par des idées matérialistes.

Dans le vestibule entre la salle et la cour de récréation,
Bellerose assis sur un banc, raide comme une barre de fer,
son foulard rouge enroulé autour du cou, son paletot gris détaché,
le bras droit raide, la main sur le genou, rêvait.
Des groupes de gars jasaient d'abord autour de lui, sans même le voir.
Parce que Bellerose au fond désirait rester tranquille.
Tremblay et Blouin me glissaient à l'oreille,
pensant que je ne le connaissais pas:
«Regarde ce gars-là comme il rêve!».

23 mars 1959

Parler de Mado à mes amis me soulage.
Tous le savent.

Jolivet: «Tu me demandes un conseil, il ne fait pas ton affaire, tu te fâches, alors ne m'en demande plus».
Je ne lui en demanderai plus.
Je ne crie plus ma souffrance, je me raidis, m'en vais marcher lentement dans la nuit avec dans ma tête des phrases douloureuses à bâtir.
Mado m'aidera à affronter l'avenir.

24 mars 1959

Dans l'autobus, les externes, assis, debout, mélangés comme des billots,
se bousculent, crient, chantent, agacent le conducteur;
les plus jeunes se tiraillent à la descente sous les yeux des surveillants.

Je suis malheureux sur la terre parce que je ne sais pas ce que j'ai à faire et que je me demande ce que je suis venu y faire.

Comme Claudel j'avoue: la Bible est la plus grande source de poésie.

Depuis quatre jours il avait perdu la Vie parce qu'il ne s'était pas remis
au travail, parce qu'il avait continué à suivre les classes en amateur,
à ne suivre que ses classes préférées (français), parce qu'il avait continué
à rêver et à Mado et à toutes ses chimères sans se priver, sans s'arrêter,
parce qu'il n'avait pas prié, parce qu'il n'avait pas eu le courage de rompre
brutalement, définitivement avec son passé pour se mettre au présent.
Et il se sentait malheureux d'être si faible.
Il ne trouvait même plus le courage de ressayer.
Durant le Salut le soir il trépignait, attendait impatient la fin
afin de pouvoir monter à l'étude pour étendre sur du papier
ses pauvres idées qu'il craignait de perdre pour ne plus les retrouver.

On l'appelait «le poète» sans malice, simplement pour rire
parce qu'on l'aimait bien au fond.

Renoncer à un grand amour pour protéger sa foi en Dieu quel courage!
quelle force! quelle vertu!

Dans la cour de récréation, au lieu d'une cloche, une sirène.
Une sirène qui mugissait aux gars d'entrer, d'aller étudier,
avec la vitesse d'un pompier qui vole à un feu.
Après une étude active, la tête enflée, il sortait;
une marche dans le printemps, une cigarette, une belle musique.
Il ne se permettait aucun repos:
il fouillait partout à la recherche d'idées nouvelles,
dans ses marches solitaires, dans ses lectures, dans ses classes,
à la chapelle et même la nuit avant de s'endormir
il en notait encore quelques-unes.
Il n'était pas comme les autres:
à la chapelle au lieu de prier, de chanter, il rêvait, lisait, écrivait;
en classe il écrivait, lisait, rêvait mais ne suivait pas;
parfois même il sacrifiait un examen tout entier
pour pouvoir lire, écrire et rêver davantage;
au dortoir il rêvait au lieu de dormir, même il écrivait à la noirceur;
en récréation il cherchait à être seul.

Les gars s'intéressent à ce qui leur demande de l'effort.
Évidemment ils préfèrent ceux
qui s'intéressent aux mêmes choses qu'eux.
Pourtant lui, il était aimé, très aimé.
Peut-être en souvenir de sa Syntaxe où ne se contentant pas
de ne pas être comme les autres, il devait être mieux que les autres.
Ceux qui l'approchaient avec l'idée de le retrouver intact,
devaient certainement s'en retourner très déçus.

Ses dettes s'élevaient à $8.49
Il n'osait plus emprunter pour s'acheter des cigarettes. Alors il quêtait.
Parfois certains gars lui disaient en riant: «Encore toi!»
Il répondait aussi en riant: «Mes dettes, tu comprends!»
Il quêtait parce qu'il était esclave de la cigarette,
il semblait ne plus pouvoir s'arrêter de fumer, mais il détestait toujours
embêter les autres avec sa main tendue, lui l'indépendant.
Même s'il prenait plaisir à en tirer toute la saveur, il détestait la cigarette
parce qu'il en était l'esclave.
C'était la même chose avec les femmes.

25 mars 1959

Je souffre beaucoup mais ne pleure jamais.
Je me raidis pour retenir mes larmes.
Aussi parfois ai-je l'air très dur.
Je méprise même déteste un adolescent qui pleure: fillette va!

Un écrivain n'est pas jugé grand par la quantité de ses écrits
mais par la qualité de sa quantité.

Goût de pleurer: j'ai besoin de me remettre et au devoir
et dans la bonne voie et de cesser l'histoire de Mado pour être heureux
comme je ne l'ai jamais été depuis longtemps.
Je veux régler à Pâques.
Si la bande ne peut pas marcher: couper.

Expliquer à Roger que je ne veux plus revoir Mado.
Ne rien dire à Mado à moins qu'elle ne m'en parle.
Je ne suis qu'un bébé en couche.
Et j'aime un autre bébé en couche.

Blouin m'imite, prend des notes: il veut que je le vois faire.

La poésie moderne m'apporte une fraîcheur de printemps,
une fraîcheur incompréhensible, une fraîcheur due
à ses nouvelles manières de dire des choses anciennes.

C'est drôle je sens qu'il y a un quelque chose chez les gars:
un éloignement progressif de moi, un petit mépris.

C'est le besoin irrésistible qui pousse un homme à écrire.

Une théorie ne vaut rien si elle n'est pas mise en pratique.

Viendra le jour où les hommes passeront leur vie à penser,
les machines les remplaçant au travail manuel abrutissant.

La guerre n'est qu'un appel à la pauvreté.

Confesser: heureux. Prier réellement.
Décidé à essayer de me sanctifier: seul but sur terre.
L'an dernier, je n'ai pas fait mes Pâques.
Attendre à la porte du confessionnal paraît toujours long.
Ceux qui sortent croient toujours être restés plus longtemps que les autres,
croient que la gravité de leurs fautes
est dévoilée par la longueur de leur confession,
ils nous jettent un regard furtif, rougissent et s'empressent de disparaître.

Grande joie. S'asseoir à la chapelle devant la croix.
Silence! sans pensées.
Contempler et aimer.

Jolivet au confessionnal:
«Oubliez toute votre personne pour ne penser qu'au Christ
comme Il s'est oublié pour ne penser qu'à nous».

26 mars 1959

Mes écrits: encore un fatras!
Vu mon peu de temps pour y mettre de l'ordre, cela me désespère.

27 mars 1959

Il assistait à ces offices de la semaine sainte en spectateur;
il ne participait pas, il regardait, croyait en cette mort comme un fait
de l'histoire mais il ne pouvait pas se mettre dans la tête que l'on devait
passer des heures debout à chanter, à se fatiguer pour commémorer ce fait
déjà ancien de l'histoire.
Il raffolait de l'histoire; il lisait les textes de la passion pour l'histoire,
pour le pathétique mais il n'admettait plus qu'il fallut s'agenouiller
devant un homme même grand par son exemple et ses lois sur la vie,
mais tout de même mort.
Il l'admirait mais sans l'aimer mais sans l'adorer.
Et il communia.
Parce qu'il ne croyait pas.
S'il avait cru, il n'aurait pas communié.

L'émotion me fait agir.
Je suis un esclave de la sensibilité.

Pour moi, les livres ne sont qu'une partition de musique.

Les gars m'avertissent à la chapelle (lorsque j'écris)
quand un père s'en vient.

28 mars 1959

À quoi bon chercher à être entouré de gens afin d'être admiré
puisque chaque homme doit mourir et avec sa mort son admiration.
Seule la solitude se souvient de nous, la solitude qui ne ment jamais.

Dortoir.
La porte attachée avec une corde.
Au matin, le père arrive, impossible d'ouvrir la porte:
- Ouvrez-moi! ouvrez-moi!
Le directeur en pleurait presque.
«Vous les plus vieux, vous n'êtes même pas capables
de vous tenir tranquille, d'agir en hommes!»

29 mars 1959

Rentré de chez Roger vers minuit.
Il devait être 11 heures du soir.
Nous sommes assis au salon.
Henriette lit.
Roger parle d'un très vieux disque drôle à entendre.
Il descend dans la cave avec Michel pour l'écouter.
J'y vais aussi.
Madeleine refuse.
J'insiste: elle rit.
Je lui prends la main:
- «Adieu Madeleine... Excuse-moi».
Elle hésite, me regarde, ne me comprend pas très bien.
Sa main reste dans la mienne: elle ne semble pas vouloir la retirer.
Je devine soudain son désir pour moi: une grande joie de certitude.
Je regrette mes paroles, j'ai le goût de tout démolir, de rester près d'elle.
La présence de sa soeur Henriette m'embête.
Je sors brusquement.

La musique m'attriste.
Michel ne cesse de me regarder.
- «C'est fini avec Madeleine».
Ils sont surpris.
Je sens qu'il ne m'approuve pas tout à fait.
J'ai l'impression d'être stupide: je parle, je parle.
Un très vieux disque: la chanteuse nasille.
Je ne suis pas vraiment triste.
Je crois jouer la comédie.
Il faut que l'on me remarque.
J'entends marcher.
Je crains que Madeleine ne se couche avant mon départ.
Je voudrais la revoir.
La musique m'agace.
Je me sens triste.

Madeleine s'affaire dans la cuisine.
Michel la salue.
Elle ne répond pas.
Roger et moi avons été reconduire Michel à l'autobus.
Roger disait:
- C'est peut-être mieux comme ça.
Michel savait que j'avais un faible pour Mado.
J'ai parlé clairement.
Et quand il sut que Mado avait un gros faible pour moi...
«C'est drôle. On dirait qu'on m'a vidé le coeur de tout sentiment.
Je m'efface. Je ne veux pas risquer ma vocation.»

Nous ne voulions pas dire à Madeleine
que c'est parce que nous l'aimions que nous quittions le groupe.
Nous voulions dire que Jolivet refusait,
que je pouvais être chassé du collège.
- Pour le bonheur de Mado...
Pour la première fois de sa vie, Roger se confia:
- Je n'ai rien pour attirer les filles. Je suis gêné. Je ne sais pas m'affirmer.

Et je m'en revins, entre les maisons, dans cette nuit de printemps
parfumée comme l'été, marchant vite pour souffrir moins,
tout en ne cessant de me répéter:
- Pauvre Mado! pauvre petite Mado!

Elle portait une jupe noire, une blouse blanche
et des souliers pointus à talons hauts, sa nouvelle peignure,
ses longs cheveux, ses mollets bien moulés
et sa poitrine très douce à serrer sur la mienne.
J'aurais aimé la montrer à tous mes amis de collège
afin qu'ils me l'envient!

Madeleine Letellier.

30 mars 1959

Après avoir téléphoné à Michel, je demandai à Roger
de faire la première réunion du groupe chez nous.
Il était d'accord.
Mais Mme Letellier avait besoin de ses filles pour le ménage et en plus
elle n'aimait pas que ses filles viennent passer la journée chez nous.
Alors je me suis décidé à prendre le moyen radical.
Je suis fougueux: à peine Roger me disait-il que Mme Letellier s'opposait
un peu au groupe, au groupe que je dois démolir, je me sentis rager,
je dis à Roger:

- Bien! C'est le temps de donner le dernier coup. Il n'y aura plus aucune réunion du groupe cet été.

Hier soir devant Madeleine déçue, je n'avais pas osé.
Mais c'est le seul moyen de réussir: tout casser, ne plus revoir Mado.
C'est pour son bien et pour le nôtre.
Cet été, mais très rarement, nous irons faire de l'équitation ensemble.
Je démolis le bonheur que je n'avais pas encore fini de bâtir.
Je démolis dans la douleur ce que j'ai élevé dans la joie.
Jolivet m'avait dit:
«Occupe-toi du parterre, de tes frères, soit agréable à tes parents
au lieu de toujours être parti cet été».
J'ai refusé.
Mais aujourd'hui j'ai réfléchi: je lui obéirai.
Sur le moment je refuse toujours de suivre les conseils,
puis plus j'y pense et je finis par les suivre.
Jolivet est pour moi ce que les prophètes ont été pour la vie du Christ.
Tout casser avec Mado atténue mon chagrin.
Ma fougue a démoli ma peine.
Et ce n'est que par moments qu'elle revient
comme une odeur de maïs apportée par le vent.
Madeleine est la dernière fille qui pourra dire: «Il m'a aimé».

Avons été chez Odette Cartier,
Henriette, Mado, Roger, Michel: en supposant que ce serait peut-être
la dernière fois.
Danser. Danser avec Mado bien serrée,
ses cheveux me chatouillaient la figure: plaisir.
Son parfum, ses lèvres légèrement rouges.
Enlevé ses lunettes pour être plus jolie.
Je la serrais: elle souriait, se laissait serrer.
On pratiquait plutôt qu'on dansait.
Je dansais aussi avec Odette, Henriette que j'essayais de sortir de l'oubli.
Cha! cha! on se bousculait!
Mado dans mes bras danse près de moi; plus la force de la quitter;
loin des yeux, je deviens très viril, fougueux:
«Briser avant que ce ne soit plus possible».
Je cherche une séparation définitive.
Dans mon lit le soir avant de m'endormir je rêve à Mado.
Je souffre de devoir la quitter.
Cette misère nous a uni terriblement garçons et filles.
J'ai une très grande influence dans le groupe,
parce que je m'arrange pour parler à chacun en particulier.

31 mars 1959

Avant-midi: téléphoné Bédard.

Hier après-midi: je marchais de long en large dans la cave
en expliquant mes idées sur le groupe à Roger et Michel;
je ne pouvais rester assis, il me fallait marcher pour dépenser
ma nervosité, mon empressement d'agir.

Je suis triste à la pensée que Mado m'oubliera complètement quand elle
rencontrera un garçon de son goût plus tard plus tard à l'âge de se marier.
Je pourrais en tirer profit immédiatement: mais je l'aime trop
pour lui fabriquer un chagrin d'amour.
Mado n'a qu'un seul défaut: celui d'être trop chrétienne pour moi.

Matin, maman:
- «Pas de sens de rentrer à minuit. Passer des heures devant la porte à jaser garçons et filles. En as-tu parlé à Jolivet?»

Jolivet, Jolivet, toujours Jolivet!
Maman m'a enragé avec ce conseil parce qu'il arrive en retard
et qu'elle ne le sait même pas.
Que l'intimité, avec ma mère surtout, est petite!
Les parents, surtout père, devraient prendre leur enfant en particulier,
s'intéresser à leurs goûts pour mieux les diriger.
On récolte ce qu'on a semé!

Michel m'a dit au téléphone:
- J'ai eu beaucoup de misère à m'endormir hier soir. J'étais si triste!

Avant de me coucher, j'ai écrit un peu ce que je pensais sur mon amour
pour Mado, sur ma souffrance.

Je lui dis que ce fut la même chose pour moi,
lui proposai un moyen radical: tout couper.
Il hésitait...
Le seul moyen de vaincre mes sentiments, c'est de m'abattre moi-même
à grands coups de hache sans penser à mes sentiments.
Si la mort d'un seul arbre peut sauver la forêt, serais-je donc si lâche
que ça?

Ai été avec maman voir le film *La famille Trapp*.
Il faut aider ceux qui n'ont pas d'aide, consoler ceux qui n'ont presque
personne pour les consoler, trouver du pain pour ceux qui ne sont plus
capables d'en trouver, marcher pour aider ceux qui ne marchent pas
et toujours toujours sourire et chanter.
Je me sens appelé à me donner aux malheureux
plutôt qu'à une seule femme et quelques enfants.
L'amour matrimonial est égoïste.
Mais se donner à l'humanité c'est s'assurer des plus grandes ingratitudes
avec comme marque de reconnaissance
peut-être un monument après notre mort, et encore!

Qui a reçu de grandes ailes doit protéger!
Qui n'a pas d'ailes doit être reconnaissant à ses bienfaiteurs!
Je me sens irrésistiblement appelé vers les malheureux.
Les renier pour le mariage ce serait échafauder moi-même
mon plus grand malheur, le malheur de la perte de toute une vie.
Voilà pourquoi même si j'aime Mado, même si j'aime le groupe,
les deux me pèsent comme un poids inutile.
Mon devoir est de tout basculer!
De jour en jour je deviens plus fougueux!

Téléphoné au père Bédard d'une cabine téléphonique pour la 5e fois: cette fois il était au presbytère (Longueuil).
D'accord pour nos réunions, même pour le groupe.
D'accord pour Mado: pourvu pas voir trop souvent, ni cinéma à deux.
Peut embrasser une fois de temps en temps: après c'est fini.
Pourvu que la morale n'en soit pas affectée: si elle est en danger
et si les études en sont affectées, alors il faudra casser.
- Ça vous fera une grande épreuve à surmonter, ça vous préparera
pour plus tard à traverser de plus grandes épreuves.
Entends-toi avec Madeleine pour marcher ainsi.
Je connais un gars du Séminaire de Saint-Jean qui sort régulièrement avec une fille, ils étudient ensemble seuls l'été. Ça les encourage à travailler.

Pour maman, il me conseilla de lui rapporter ses paroles
si elle m'en parlait.
Il n'approuve pas tout à fait Jolivet.
- J'en vois plus que lui ici à Longueuil. J'en ai vu beaucoup à St-Jean.
Souvent quand ces amours de jeunes sont bien contrôlées, elles aboutissent à quelque chose de bien.
Et si tu dois casser avec elle, tu en trouveras une autre,
ou si tu te fais prêtre, tu sauras ce qu'est une jeune fille.
Mais il me demanda de ne pas en parler à Jolivet.
Je vais m'arranger avec Roger pour nous faire rencontrer seuls
Mado et moi.
Je tremble à la seule pensée de cette entrevue.

J'ai rencontré Mado tel que prévu au coin des rues Maple et Logan.
(Mais à 8h.10 au lieu de 8 heures.
J'ai eu peur qu'elle n'eût pu sortir à cause de ses parents).
Elle arriva enfin.
Elle avait dit à ses parents qu'elle sortait pour prendre une marche;
elle ne voulait pas leur mentir.
Je n'ai pu faire autrement que d'admirer sa franchise.

À peine commencions-nous à nous promener
qu'un bicycle s'approcha de nous: c'était Odette.
Elle jasa un moment en nous suivant, puis comme nous n'étions pas
très loquaces, elle se rendit compte de son importunité
et décida d'aller rejoindre Henriette qui l'attendait plus loin.
(Roger m'a dit plus tard: Mado va sûrement avertir Henriette
de rien dire à maman).
Quand elle fut partie je dis à Mado:
- Tu devines peut-être un peu ce que j'ai à te dire. Si je t'ai fait venir seule c'est que ce que j'ai à te dire ne se dit pas en groupe. C'est une chose difficile à dire... c'est peut-être brusquer les choses de parler tout de suite mais il le faut:
Madeleine tu me plais, tu me plais beaucoup ; la marche du groupe dépend de ce que nous allons nous dire ce soir. Peut-être hier as-tu deviné quelque chose dans ce que j'ai dit avant de nous quitter tous les six.

Elle semblait mesurer ses mots ou tout simplement ne savait pas quoi dire ou était gênée de dire ce qu'elle pensait. J'essayai de l'aider:
- Au moins dis-moi ce que tu en penses.
- Tu avais raison. C'était bien vrai ce que tu as dit: c'est dangereux.
  On finit toujours par s'attacher plus à l'un qu'à l'autre.

La ville se taisait.
Parfois une auto qui passait, des couples qui rentraient.
Nous avons marché un moment en silence
dans les vapeurs de ce soir de printemps.

Je n'entendais pas nos pieds faire crisser le sable laissé par l'hiver
sur le trottoir tant j'étais attentif à ses paroles.
- Tu ne parles pas?
Mais elle se taisait toujours.
Je la regardais.
Elle regardait le trottoir passer lentement sous elle.
- Au moins dis-moi si tu ressens un peu la même chose vis-à-vis de moi.
Elle me jeta un coup d'oeil furtif et en souriant murmura: «Peut-être».
À quoi je répliquai avec un sourire un peu vainqueur:
- J'ai toujours entendu dire que pour une femme «peut-être» c'est «oui».
  J'espère que c'est vrai.
J'en revins alors à ce que m'avait conseillé le père Bédard
et pour le groupe et pour mes rencontres avec Mado.
Je lui racontai tout et quant à nous deux et quant au groupe.
Quand je lui dis que même si l'on finissait par s'embrasser
si le côté moral, si nos classes n'en étaient pas affectées,
que ce n'était pas grave,
j'eus peur que cette affirmation ressemble à une demande,
j'eus peur de la vexer.
On ne sait jamais avec les filles!
Elles se taisent ou si elles parlent ne disent pas carrément
ce qu'elles pensent.
Avec Mado je calcule la portée de chacune de mes paroles avant de parler
mais malgré ces précautions son silence ébranle ma très grande confiance
en moi, j'ai peur de l'avoir insultée.

Comme je voulais tourner à une certaine rue, Mado m'arrêta:
«Non! Pas sur cette rue! Une de mes amies reste là. Je ne voudrais pas
qu'elle fasse courir des potins sur moi».
Puis comme pour revoiler brusquement ses sentiments:
«Surtout qu'il n'y a vraiment pas de quoi en faire courir. Il n'y a encore
rien entre nous deux. Ce n'est qu'une préférence!»
Ces derniers mots m'attristèrent.
Je le cachai évidemment.
Mais cela me décontenançait.

Je ne savais plus quoi dire.
J'avais le goût d'être violent et de la plaquer là tant elle me faisait mal.
Si Madeleine ne répond pas à mon amour, j'abattrai mes sentiments à coup de hache.
Plus de groupe, pour moi du moins!
Plus d'amour!
Mais je repris espoir en pensant que les filles ne disent pas toujours ce qu'elles pensent.
Je lui demandai:
- Est-ce la première fois que tu parles à un garçon comme ça?
Elle hésitait:
- Bien... oui! Et je ne m'y connais pas beaucoup!

Elle rit.
Je parlai encore.
- Madeleine je veux être franc avec toi. Je veux m'expliquer clairement afin d'être bien compris. Pour bien s'entendre, il faut bien comprendre n'est-ce pas? Moi je suis fougueux. Quand j'ai un gros chagrin au lieu de pleurer, je deviens furieux, dur, insociable.

Elle m'approuvait:
- Pour un garçon c'est mieux d'être fougueux que pleurnichard.

Je continuai:
- Si l'on ne s'était pas parlé ce soir, n'étant que peu informé de tes sentiments, j'aurais fait tomber le groupe qui aurait été un danger et pour moi et pour Michel... car il faut que je te dise: Michel aussi a un faible pour toi!

Je continuai en riant:
«Que tu es fascinante! Tous les gars courent après toi!»
Elle me regarda:
- C'est vrai qu'il est gentil Michel! Mais il ne m'aurait rien dit de ses sentiments: il est un peu gêné!

Oh ioyoil! J'ai peur qu'elle ait un faible pour Michel maintenant!
- Tu me comprends: j'aurais laissé tomber le groupe en disant comme dans la chanson *Bys Bys* chanté par Gilbert Bécaud: «Allez ouste. Je veux vivre ma vie...»
J'ai oublié le reste...
C'était un moyen radical.
Elle rit parce qu'en disant «allez ouste» je fis comme si je la chassais.

- Mais je ne voulais pas te laisser comme ça, je ne voulais pas te faire souffrir. Je ne voulais pas te laisser seule cet été. C'est à toi qu'on pensait le plus Michel, Roger et moi.

À ce moment Odette et Henriette repassaient en bicycle.
Elles nous saluèrent mais sans s'arrêter.
Quelle chance!
C'est alors que je lui demandai:
- Et pour le groupe maintenant que veux-tu en faire? Le garder? ou le casser?

Elle vint pour répondre mais s'arrêta... me regarda et se contenta de demander: «Et toi?»
Oh! mais elle ne parlera donc jamais celle-là!
J'insistai:
- Voyons! dis quelque chose.
Elle souriait, me jetait de petits coups d'oeil plutôt ironiques que furtifs en haussant les épaules.
- Moi je suis bien prêt à continuer! Mais avec ces rencontres notre amour va sûrement grandir...
Elle y croyait elle aussi.
- Si comme le disait le père Bédard, le côté moral ou le succès scolaire est en danger, alors il faudra couper.
Elle acceptait.
- Bédard me disait aussi que si je te quittais tout de suite, j'essayerais d'en trouver une autre pour t'oublier.

Elle me regarda.
- Notre amour serait une manière de nous aider à supporter notre adolescence. Car elle est très dure mon adolescence! Pas la tienne?

Elle était émue:
- Éh! oui...
- La solitude?

Elle approuva de la tête peut-être parce qu'elle n'avait pas la force de parler devant retenir ses larmes.
Puis dit:
- Je ressemble à Maurice (son grand frère), avec ses parents il est très fermé mais il est très sensible.
- S'aimer serait un beau moyen de s'aider. Mais n'oublie jamais, je veux d'abord t'aider, toi d'abord. Moi ensuite. Je veux bien attendre encore moi, il y a si longtemps que j'attends... Tu vois j'ai besoin d'une fille pour me comprendre. C'est toi à qui je demande.

Elle se taisait toujours et me regardait.

- Madeleine je sais que tu es très chrétienne... Tu vois pour moi l'amour ce n'est qu'un moyen de s'aider, de passer à travers la vie, d'atteindre Dieu. Ça te paraît peut-être un peu dur ce que je dis mais c'est vrai,
nous ne pouvons pas être plus que des moyens l'un pour l'autre, moi un moyen pour toi, toi un moyen pour moi. C'est ça l'amour humain.

Je parlais beaucoup parce que le silence me gênait.
- Plus tard, je rêve de gagner beaucoup d'argent pour en donner beaucoup aux pauvres. Ça demande un esprit de sacrifice: l'argent que je donnerais aux pauvres, ma femme et moi ne l'aurions plus! Je voudrais aussi habiter dans un taudis, dans un milieu corrompu afin de purifier le milieu.
Ma femme ferait les contacts avec les femmes, moi avec les hommes.

Je regrettai soudain d'avoir tant parlé.
Ce devait être dur pour Mado se faire dire qu'elle n'est qu'un moyen
même si c'est vrai, même si j'ai dit que moi aussi je n'étais qu'un moyen.
Pauvre Mado!
Que je suis gauche!
Que je suis gauche!

Au coin de sa rue nous nous sommes arrêtés.
Je ne voulais pas la reconduire jusque chez elle: ses parents!
«C'est une belle nuit, une très belle nuit» dis-je en regardant le ciel clair.
Elle aussi trouvait que la nuit était belle.
Je la regardais.
Elle me regardait.
- L'amour naît toujours avec des rencontres et des rêves.
  C'est de là que mon amour pour toi est parti.

Elle me regarda émue et comme pour m'avouer son amour
un peu plus clairement:
- Moi aussi je rêve beaucoup... beaucoup.

Je posai mes mains sur ses épaules et je lui murmurai:
- Ne rêve pas trop. Ça peut nuire à tes classes. Le devoir avant l'amour!
Et à quoi ça sert de perdre son temps à rêver? Des promenades sous la lune
ça n'existe pas seulement dans les rêves, ça se réalise aussi tu vois bien.

Je lui souris.
Elle sourit.
Nous croyions nous comprendre; cela suffisait contre nos craintes;
une partie de nos rêves s'était déjà transformée en réalité.

Nous avons jasé encore un moment.
Je lui disais:
- Ah! je parle beaucoup trop. Arrête-moi. Dis-moi: tais-toi.
  C'est à mon tour. Toi aussi tu dois parler.

Elle riait. Pour finir j'ajoutai en riant moi aussi:
- Ah! si les pères me voyaient seul avec une fille, ils me mettraient à la porte. Je serais un banni.

Je la regardai dans les yeux:
- Au moins je serais banni pour quelque chose de pas mal du tout!

Je lui serrai doucement les épaules, un petit clin d'oeil, un sourire un peu mélancolique.
- Bonsoir Madeleine...
- Bonsoir...

Nous partîmes chacun de notre côté...
Je retins mon envie de me retourner car je ne voulais pas (fierté) qu'elle m'aperçût ainsi si elle aussi se retournait.

1 avril 1959

Quand je commence une chose, je veux la mener à terme au plus vite.
Je ne vois, ne travaille que pour cette chose,
que pour l'amener à son terme. Je néglige le reste un moment.

J'aime encore plus souffrir d'amour qu'aimer.

J'espère que Roger va m'inviter chez lui ce soir.

2 avril 1959

L'amour c'est un échange de 2 coeurs.
Mado et moi, nous nous aimons.
Je lui ai donné mon coeur. Elle m'a donné son coeur.
Échange! Ah! son tout petit coeur si délicat!
Je m'empêche de penser, d'agir de manière qui pourrait le salir.
Car ce n'est plus mon coeur qui me fait vivre mais le sien.
Les enfants éduqués trop sévèrement deviennent des timides.

3 avril 1959

Tantôt je suis pour le groupe.
Toutes mes appréhensions s'envolent, je me sens heureux.
Mais un autre tantôt c'est le contraire: est-il bon ce groupe?
pourquoi tous les livres de spiritualité blâment-ils les amours précoces?
Dois-je quitter Mado?
C'est la tristesse.

Quand j'ai rencontré Mado seul sur la rue (2 fois),
je ne voyais, ne retenais, n'agissais comme s'il n'y avait eu qu'elle,
comme si personne n'avait pu nous regarder.
Je ne voyais qu'elle.

Des gars:
«Si tu ne casses pas tout de suite, ce sera encore beaucoup plus dur
de le faire dans 2 ans».

Je ne veux pas me résigner à suivre les conseils de ceux
qui recommandent la séparation en ce qui concerne l'amour précoce.
Je veux l'expérimenter moi-même.
C'est si plaisant d'essayer de réussir un bel amour!
Comme jadis je ne croyais pas
que tout homme sans Dieu ne pouvait être heureux,
comme j'ai souffert durant un an pour devoir me résigner à y croire.

Je souffre à la seule pensée que tu puisses pleurer.
Un jour tu rencontreras un homme plus digne que moi
en mesure de te rendre heureuse comme je voudrais tant le faire.
Mes 16 ans n'ont pas la force de guider 2 bonheurs, le tien surtout.
Il est si précieux! quant au mien, je m'en fous
à condition de te savoir heureuse.
Il y a des gens qui doivent mourir pour rendre les autres heureux.
Et j'en suis.
Je dois me sacrifier pour te donner la chance d'être heureuse,
de te développer sainement dans ton adolescence et rencontrer plus tard,
à l'âge permis, l'homme qui pourra prendre en main ta vie et l'égayer.
Car il ne suffit pas de prendre une vie en main,
il faut aussi pouvoir la rendre heureuse.
Et moi quoi que tu ressentes, quoi que tu penses,
je ne peux pas te rendre heureuse.
«Les amours d'adolescents sont égoïstes. On aime aimer»
Ce sont tes propres paroles.
Aujourd'hui tu pleures peut-être...
Mais viendra le jour où tu en riras, où tu t'en moqueras.
Je ne me fais pas d'illusions.
J'ai trop eu d'illusions pour ne pas savoir
que des illusions ce n'est que des illusions.
Et ce jour m'effraie autant qu'il me réjouit: car en ce jour même
si je souffre au moins je te saurai heureuse
délivrée de celui qui ne pouvait t'offrir que son propre malheur
en partage...
Il faudra beaucoup souffrir pour conserver notre amour.
Notre amour est pressé d'éclore et il faut le garder bouton.
Notre amour piaffe, veut déjà se précipiter à la course
comme un cheval terrible, mais il faut l'arrêter, le garder dans l'enclos.
Je rêve de la serrer dans mes bras.
Je jouis qu'à rêver.
Je la sens si douce.

4 avril 1959

Les notes des symphonies modernes se déchirent, se bousculent,
se battent: tout semble faux mais l'ensemble est agréable.
Chaque nouvelle forme d'expression oublie qu'elle n'est qu'une vague
d'un océan qui roule vers la plage et s'établit en sédentaire sur le sable.
Puis soudain surprise! une autre vague!
O scandale! On ose nous déloger!
Que les gens sont bêtes.

Notre musique est affolée comme notre génération.

Prier pour l'autre en s'oubliant, c'est vraiment aimer.

Marcher dans la cour, se heurter aux marcheurs, entouré d'amis,
j'ai décidé de ne plus parler de Mado: c'est le secret de mon coeur.
Rien ne me semble pareil.
Tout s'est transformé.
Je suis heureux dans ma misère d'aimer sans égoïsme.
Je suis consolé à la pensée que quelqu'un là-bas prie pour moi et m'attend.

5 avril 1959

Lorsque je regarde les moins bons du collège qui «flirt»
à longueur de vacance, je me dis:
«Avec ma petite Mado, c'est sûrement mieux».

Salle de musique: on entend les instruments de dehors,
surtout les trompettes.

Saint Paul me bouleverse toujours:
«Qui se marie fait bien, qui ne se marie pas fait mieux».
Et moi qui rêve de perfection!

Roger me disait de Mado:
«Ce n’est pas elle qui s’offre la première à la maison pour travailler».
Rêveuse va! Je te ressemble!

Ah! si les parents cessaient de hurler après leurs enfants
et tâchaient de les mieux comprendre pour les mieux aimer!

Par moment j’ai le goût de tout briser avec Madeleine Letellier mais...
bientôt je change d’idée, je n’ai plus le courage de la quitter.

Quand j’ai une pensée obscène, une histoire vulgaire à raconter,
je pense à Madeleine: alors dans cette pensée je puise le courage voulu
pour chasser ces rêves ou pour me taire.

C’est dans le plus fort de mon amour pour Denise Caron, en syntaxe,
que j’ai mené «une vie de saint» comme disait l’abbé Huet.
C’est quand Denise est partie que j’ai renié ma foi.
Mais voilà.
Madeleine est apparue.
Mado! seras-tu la cause de ma résurrection?
J’ai besoin d’un être sensible pour qui travailler et me sacrifier.

Groupe: aller au Parc Belmont avec nos frères et soeurs.

Mon amour pour Mado m’est un tremplin pour me faire franchir
mes passions: impureté, paresse, égoïsme...

Se priver d’un bien un bout de temps, c’est mieux l’apprécier par la suite.

Je dois apprendre à taire mes sentiments personnels.
Je suis trop ouvert, je raconte à chacun mon histoire...

Maman me disait aux dernières vacances:
« J'ai le pressentiment que tu ne pratiques pas encore.
Je prie tant pour toi!... que tu devrais au moins prier un peu».
Je me suis fâché, j'ai crié à l'insulté, mais je mentais,
je mentais affreusement à ma mère.
Je l'ai même traité d'insultante quand c'est moi en vérité qui l'insultait
par mon mensonge.

Je me suis confesser avec la volonté de remonter la pente.
Peut-être pour rejoindre Mado qui, elle, est déjà au bout du chemin!...

6 avril 1959

Au début de mes vacances de Noël 1958-59 je demandais souvent à Roger
si ce n'était pas une bonne idée de jouer aux cartes avec ses soeurs.
De plus en plus je me plaisais à avoir Mado comme partenaire
si bien qu'après peu de jours je me sentais vaguement déçu
si elle ne jouait pas avec moi.
Petit à petit l'embryon de notre amour se faisait.

Lorsqu'un gars me déplaît, au lieu de le regarder pour le critiquer,
j'évite de le regarder, je l'oublie... je ne le critique plus.

Faire diriger le groupe par différent membre, pour dégêner tout le monde.

La haine des grands hommes les tourne en ridicule.
En classe nous rions de Saluste parce qu'il évitait de se servir
des mêmes formes de style que Cicéron, par haine de celui-ci.

Il en avait assez de toujours avoir les réverbères dans les yeux.
Aussi dès l'apparition du printemps alla-t-il se promener tout seul
au plus profond de la cour, dans la noirceur.

Cet été mettre de l'ordre dans mes affaires après chaque travail.

Conseil du père Grégoire pour Mado et le groupe:
«Plus dur d'aller seul avec ses frères au parc Belmont, les amuser.
Aucune satisfaction égocentrique. De même avec parents.»
Après Grégoire, je sens mon amour comme un fardeau, une entrave.
Pour le groupe lui-même, il ne dit pas non catégorique,
mais danger à cause du risque d'amour précoce.
Sans l'espoir de Mado:
je rêve, ne prie plus, désobéis, n'étudie plus, lis en classe,
fume avec excès, découragé.
Nous rêvons de nous aider: ce n'est vraiment qu'un rêve
parce que nous ne pouvons pas le faire.
À 16-17 ans vouloir s'aider entre gars et fille en amour,
c'est trop souvent se nuire.
Goût de tout reprendre seul, sans Mado, sans groupe,
avec mon programme de vacances, solitude, travail.
Continuer avec Mado ou le groupe,
il me semble que je ne serais pas complètement heureux.
Mais mon programme de solitude répond parfaitement à mon besoin
de travail, de sacrifices et de solitude.
J'ai l'impression qu'il me rendra heureux.
Désir d'arriver, formé au complet à mon mariage,
sans avoir gaspillé et mon amour et mes énergies vitales.
Hier soir je me suis endormi très lentement en rêvant d'abord à Mado
puis à toutes sortes de filles nues.
Quel dommage!
J'aurais dû essayer de m'endormir le plus tôt possible
en disant mon chapelet!
En Europe quand j'allais m'asseoir dans les églises
pour lire en paix mes mauvaises revues!...

7 avril 1959

J'ai été voir le père Dupuis:
«Tu sais ce qu'il y a de plus dur dans notre métier de prêtre,
c'est de devoir freiner bien des ambitions qui paraissent bonnes
et qui en réalité ne le sont pas».
Théoriquement le plan de notre groupe est très édifiant.
«Mais (et il riait un peu) je ne te le conseille pas trop...
Ce n'est pas mal de former et de fréquenter un groupe mixte,
mais c'est dommage pour ta personnalité.
Ce que nous voulons, nous éducateurs, c'est de vous éduquer
de manière à vous faire produire le plus possible dans la vie.
Et ce groupe - et disons-le en passant, c'est moins le groupe qui t'intéresse
que la fille dont tu me parles - serait une entrave, un moyen de retarder,
peut-être même de dévier la formation de ta personnalité.
C'est un sacrifice que de tout laisser tomber.
Mais pour voler, il faut être léger et avoir des ailes faites:
ce groupe, cet «amour prématuré» t'alourdissent et te rongent les ailes.
Crois-moi vaut mieux laisser tomber...
Virilise tes affections.
Si tu ne t'habitues pas à dominer, à modérer tes sentiments, tu feras un joli
frivole qui passe d'amour en amour comme un papillon de fleur en fleur...»
Et il me conta des histoires de gars qui avaient aimé trop jeunes, qui
étaient soit frivoles, soit dégoûtés de l'amour..., des histoires de groupes
aussi bien décidés que nous, avec un plan aussi noble mais qui était tombé
parce que ce même groupe, sans le savoir, sans qu'ils le sachent
eux-mêmes, leur avait rongé les ailes...

Ce m'est un gros chagrin que de penser que l'été se passera
sans ma petite Mado, sans le groupe...
Je mènerai une vie de vieux garçon
qu'admirent les filles sans pouvoir l'approcher.
Je suivrai son programme à la lettre, j'aurai mes petites habitudes.
«J'irai vivre ma vie...» comme dit la chanson.
Je suis fougueux: pardonnez-moi, c'est pour ne pas pleurer!

Ce soir je suis heureux: paix infinie de mon âme dans le calme de la nature, satisfaction du devoir accompli, de l'obstacle surmonté, consolation d'avoir trouvé Dieu, le sens de la création.
Casser le groupe, quitter Madeleine, après tout ce n'est pas si dur que cela!
Que je me sépare de Mado est un sacrifice nécessaire à sa formation et à la mienne, par le fait même à notre bonheur.
Quitter Mado, pour moi, ce sera l'aimer véritablement.
S'aimer de loin! c'est aussi protéger notre amour si vraiment il existe et s'il est destiné à survivre.

Fumer cigarette sur cigarette, se sentir étourdi et la tête gonflée...

La vie de chaque homme: une longue adolescence,
une maturité en puissance à cause du ciel!
Mais comme certains élèves n'atteignent jamais la maturité
faute de sacrifices et de travail,
certains hommes n'atteignent jamais le ciel.
Quel dommage! posséder tant pour gaspiller tant!

Casser le groupe ne signifie pas abolir notre amitié.
Nous resterons de bons amis, mais des amis éprouvés par le devoir.

Quand j'achète un livre, au lieu de choisir le plus propre,
par sacrifice, je prends le plus défraîchi.

8 avril 1959

Un rayon de soleil dans le lavabo,
un oiseau qui chante devant les moustiquaires du dortoir:
c'est le printemps!

J'ai toujours détesté mes passions,
même si elles m'ont dominé très longtemps.
À la place d'un devoir de grec: plan d'aménagement
de la cave à Saint-Lambert.

9 avril 1959

Il faut savoir se réserver des heures de silence dans la vie.

La terre: un champ d'hommes où comme une faux passe la mort.
Les hommes se ressemblent entre eux comme les plants de blé.

«Il s'agit que chacun devienne soi-même à la plus haute puissance.»
Maurice Barrès.

Trouver des exemples de braves gens, de travailleurs,
de catholiques exemplaires pour abolir mon pessimisme.
«Sincérité n'est pas vérité.»
«L'indépendance n'est pas la liberté.»

Derrière les limites de la cour de récréation s'étendait un vaste champ sans arbres couvert d'un gazon brun-noir où, ça et là,
de longs bancs de neige donnaient l'illusion de vagues d'écumes
qui viennent mourir sur le sable d'une plage.

Dans la cour, dans les escaliers, dans les classes, partout on en parle!
Des gars passent de groupe en groupe
pour ajouter de nouveaux détails à l'histoire.
Mais quel scandale! Le directeur doit être affolé.
Imaginez-vous que les autorités ont découvert que parmi les élèves,
trois gars étaient des existentialistes.
La majorité des gars d'abord s'informe de la signification
de «existentialisme» et ensuite discourt sur cette philosophie
pensant la connaître à fond par le fait de savoir la définition.
C'est encore drôle que je ne suis pas l'un des trois gars!

Lire l'évangile + écrire 15 min. par jour.
Lire la vie des musiciens dont j'aurai les disques: Beethoven, Ravel,
Debussy, Chopin, Tchaïkovski.
M'acheter des plantes, (fougère), des images pour ma cave.

10 avril 1959

Depuis 6 ans, mon coeur n'est qu'une gare où passent des express,
des express qui s'en vont toujours sans jamais s'arrêter.
Ginette: dans le temps de Boutet.
Denise: elle s'est posée un moment sur mon coeur à peine éclos.
Monique: c'était une mondaine qui par ses manières mondaines
m'a appris le flirt et les moeurs corrompus de la «haute société».
Mado: que reste-t-il de mon coeur fané?
J'en suis rendu à ne plus espérer à un train qui s'arrêtera un jour:
je crois à peine à l'amour
tant j'ai gaspillé mon amour dans toutes sortes de fausses illusions.
Fini de jouer à la gare!
À bas les express!
Je ferme mes portes!
Cette gare tapageuse, je la transformerai en un sanctuaire silencieux,
sentant légèrement l'encens, je la transformerai en un tabernacle
où seule pourra désormais entrer celle qui me promettra devant Dieu
d'y rester toujours.
Je transformerai les rails en tapis moelleux,
les bancs publics en lits nuptiaux.
Mado! Ma petite Mado!
Comprends-moi.
Ce sacrifice je le fais et pour ton bonheur, et pour celui de celle qui un jour
sera mon épouse.
Mon bonheur ne consiste qu'à rendre les autres heureux.
Et je ne veux pas savoir qu'un jour ton coeur s'est transformé
en une gare centrale où entrent tous les curieux,
où passent sans s'arrêter jamais les express.
Peut-être l'épouse pour qui je vais renouveler mon coeur, peut-être...
je l'espère mais sans vouloir t'empêcher de chercher ailleurs,
peut-être sera toi.

Mon coeur saura-t-il un jour aimer comme il doit aimer?
Je ne sais plus aimer.
Je souffre de ne plus savoir aimer.
Mon coeur se fatigue très vite, ne répond plus à mes désirs.
Tu le vois bien!
Il n'est pas digne de toi!
Je ne suis tout de même pas pour t'offrir un déchet, une fleur fanée!
Dans 8 ans environ, mes travaux seront terminés! Je serai prêt.
Au lieu d'une gare, il y aura un sanctuaire, au lieu d'une fleur fanée,
un gigantesque chrysanthème; les oiseaux chanteront; du soleil, des fleurs,
des parfums, des ruisseaux, de tout, oui, il y aura de tout!
Et si alors tu te souviens encore du «singe rouge» qui s'est sacrifié
pour ton bonheur... alors... chut!... l'avenir aussi a droit à ses secrets.

12 avril 1959

Pourquoi ne pas m'enfuir tout de suite du collège?
Il ne me reste que deux solutions:
la première: m'assassiner,
la deuxième: aimer Dieu, l'univers, me donner aux pauvres, à mon devoir;
aimer sans attendre la monnaie, aimer sans être aimé.
Pourquoi cette année de débauche et de malheur?
Si j'avais su où j'allais, si j'avais cru en Saint Augustin, à son expérience!
Mais non, j'ai voulu essayer moi-même!
«Homme de peu de foi!»
J'ai besoin d'être aimé à la folie, par le fait même compris.
Ah! si une sainte venait m'épouser!
Mais personne ne vient.
La terre est trop petite pour contenir l'amour dont mon âme a besoin
pour revivre!
Dieu, par la pureté de ta sainte Mère, sauve- moi! sauve-moi!
Et sauve-moi vite.
Demain il sera peut-être trop tard...

Soir.
Je me suis promené seul au fond de la cour, dans le noir.
J'entendais cet air de Tchaïkovski.
Si j'ai beaucoup de chagrin, c'est parce que la vie m'enlève Mado.
Je n'ai plus personne.
Roger n'est pas là pour m'écouter.
Les gars ne me connaissent que souriant, gai, bon vivant, rêveur,
un peu paresseux, rébarbatif aux autorités.
Et être tout ça pour eux c'est mériter d'être respecté.
Louis-Pierre et Sicard ne me comprennent pas comme je voudrais.
Jolivet semble ne pas pouvoir s'imaginer toutes les souffrances
que je ressens; il me donne une solution et me renvoie presque.
Même ce soir je voulais me confesser: Jolivet ne vint pas au confessionnal.
Je me sentais triste plus que jamais.
Dieu aussi me refuse-t-il?
Quand j'aurais besoin de quelqu'un pour me comprendre, s'intéresser à
moi comme une amante s'intéresse à son amant qui est en danger de mort,
mieux même, comme une mère, je me retrouve seul, affreusement seul
dans tout mon groupe d'amis et de connaissances!

Le bonheur de chacun de nous
n'est qu'une question de notre fonctionnement,
de notre formation intérieure.

Ma déception d'amour avec Mado m'a rapproché de Dieu
et de mon idéal de Syntaxe: être un saint!
Je ne peux être un bon mari, alors je ferai un saint!
Je ne peux rien faire de plus!
J'aime beaucoup Sainte-Thérèse d'Avilla et Saint-Augustin!
Je leur ressemble tellement!
Dieu leur pardonna, pourquoi pas à moi!
Mes saints patrons aidez-moi!
Sainte Thérèse, saint Augustin, aidez-moi!
Demain, nous avons un concours d'histoire.
Je n'ai même pas ouvert mon livre tant je suis découragé, déprimé.

13 avril 1959

Jamais je ne me suis trouvé si seul sur la terre.

Je préférerais avoir une blonde plus ouverte que Mado.
Moins timide. Car Mado est un peu timide.
Cet été apprendre la guitare au lieu du piano.

14 avril 1959

Que c'est dur de bien vivre son idéal toute une seule journée!
J'ai le goût de prier. Je me sens si seul depuis dimanche
quand j'ai dit à Mado qu'il fallait nous quitter.
Qu'elle est lourde la solitude du coeur!
Je sens en moi un début de renouveau, et, à ma grande déception,
personne autour de moi ne s'en rend compte.
Y a-t-il donc si peu de gens qui s'intéresse à moi.

J'ai prié la sainte Vierge pour le préfet.
Je suis encore tout stupéfait de mon acte.
Mais cette courte prière m'a apaisé
en me rendant le préfet moins détestable.

Pour la première fois depuis très longtemps, ce soir j'ai eu envie
de pleurer.

Pour obtenir un bon résultat de moi, il faut me répéter souvent
les mêmes conseils mais sans jamais me forcer de les mettre en pratique.
Je suis trop orgueilleux pour obéir.
À la longue ces conseils m'entrent dans la tête et de moi-même
je finis par les suivre, évidemment si je n'y ai pas été brusqué,
fier de pouvoir décider seul si oui ou non j'agirai ainsi.
Me forcer de faire une chose c'est me tenter d'en faire l'opposé.
Je rêve à Mado ce soir avant de m'endormir: cela me console.
Ah! que de belles choses n'aurions-nous pas fait ensemble?

15 avril 1959

Tout est à refaire en moi:
1. La pureté
2. L'obéissance aux règlements; le respect envers mes parents
   et mes supérieurs.
3. L'accomplissement de mon devoir d'état; le travail continu.
4. Le dévouement.
5. La simplicité.
6. La patience.

J'ai reçu une lettre de bêtise de Roger.
Elle m'a abattu.
Lui aussi me quitte maintenant!
Oh! mort fait vite faire ton travail avant que je le fasse pour toi!

16 avril 1959

Levé fatigué.
Ô passion quand m'abandonneras-tu?
Mais je vais travailler tout de même.
À la messe, au lieu de rêver, j'ai lu dans la Bible.

Depuis ce matin nous pouvons sortir dehors sans tuque et sans paletot.
À cette nouvelle les gars ont applaudi.
Quelle chance se promener ainsi habillé dans la chaleur de ce mois d'avril.
On se sent léger! léger!

«Plus on est monsieur avec vous autres, plus vous abusez
et êtes indisciplinés. Il faut faire l'ours pour être obéi!»
Les gars avaient gardé le do deux minutes quand il l'avait donné
au diapason: lui grimaçait voyant son impuissance à nous arrêter.
Quand il claquait des mains pour nous faire taire,
c'était le signal d'une avalanche d'applaudissements excités et bruyants.

«Sans travail, point de plaisir».
Qu'il fait bon se coucher au dortoir après une bonne heure d'étude.
Se coucher dans un lit plein d'odeurs de printemps, les fenêtres ouvertes.
Et pourtant j'aurais raison d'être triste.
Seul l'accomplissement en détail de mon devoir me protège du chagrin
de perdre Mado... et de toutes les autres petites misères.

19 avril 1959

Madeleine m'agace à la longue: elle n'est qu'un problème de plus!
Loin des yeux, loin du coeur aussi.

André Asselin: «Le préfet a une tête de porc frais».

Le règne de Dieu sur la terre dépend des hommes.
Dieu le veut ainsi.
Parce qu'il voulait confier une grande mission à l'homme,
il lui a confié le succès de son règne sur la terre.

Quand nous détestons quelqu'un,
la plupart du temps nous détestons aussi ses idées.
Voilà pourquoi les chrétiens ont tant besoin d'être aimés
s'ils veulent répandre leur doctrine.

20 avril 1959

Je me suis confessé.

21 avril 1959

Chaque printemps, les gars de Méthode nettoient à la «hose» de pompier
la partie asphaltée de la cour.
Ils commencent après le dîner, un mardi,
et terminent entre 7 et 8 heures du soir.
Le crépuscule rose vient se mirer jusque dans les flaques d'eau
qui se ramassent dans les légères dépressions de l'asphalte.
Les gars arrosent les pieds des gars qui ne veulent pas s'éloigner.
Les pères laissent faire un bout de temps, puis arrêtent ce jeu humide.

Allez-vous promener le soir seul,
allez-vous asseoir dehors, seul, et admirez,
allez-vous coucher dans l'herbe, nez à nez avec le ciel.
Cette solitude n'est pas si pénible;
il s'agit de s'arrêter un instant, de ne penser à rien, de contempler.
Vous verrez la beauté de la nuit; vous vous sentirez seul et silencieux.
La nature vous dira que quelque part on vous aime.

Dans mon lit, pour calmer mes passions,
je me refigurais le regard profond de la nuit et sa bouche close.

Le lendemain retournez avec joie au travail.
Et le soir, pour me détendre et m'enrichir,
j'allai regarder la nuit, son ciel et ses étoiles.
Chérir la nature est une des conditions pour devenir humain.

Pour me rendre jusqu'à mon petit paradis,
je devais passer par la patinoire pleine d'eau et de boue.
Pas à pas j'allais laissant derrière moi une trace bien moulée
ou un pas déformé: j'avais glissé.

23 avril 1959

Le collet de sa chienne relevé, les cheveux raides, les yeux
encore pleins de sommeil, voilà Péloquin à sa classe de 8h.30 le lundi.
À aller trop vite, on se retarde souvent.

26 avril 1959

Savoir qu'Olier avait une intelligence supérieure
fut pour moi comme un abaissement.
Ah! nerveux que je suis!
Pourquoi ai-je tellement besoin de passer pour le plus fin, le plus grand, le chef de tout et de tous?

Devant une fenêtre ouverte, dans le silence, rafraîchi par une brise
délicate, j'ai senti la grandeur du silence, du soleil et du ciel bleu.
Majesté qui surpasse mon remue-ménage parce que mon remue-ménage
ne marche pas avec mon devoir tandis que le ciel, le soleil et le vent
ne sont qu'ordre et devoir.

Avons discuté en groupe.
Marchions de plus en plus vite.
Cigarette sur cigarette.
Parler de plus en plus fort.
Fini en riant.

Je relis mes écrits du 31 mars alors que Mado et moi
nous nous sommes déclarés notre amour.
J'ai l'impression de la retrouver ma petite Madeleine
bien vivante près de moi en relisant ces lignes.

Avant ma confession, il n'y avait de vivant en moi que ma sensualité.
J'en étais même rendu à dévêtir Madeleine dans mes rêves d'orgies.
Je ne le faisais pas sans une délicatesse inaccoutumée;
mais je le faisait tout de même.
Mais Dieu est venu chez moi.
Tout a changé.
Déjà mon amour pour Madeleine s'est entièrement purifié.
Je prie la Sainte Vierge d'éclairer Madeleine dans sa réponse.
Car de cette réponse dépend peut-être toute ma vie.
Je ne dirai jamais plus «tu» à la Sainte Vierge et à Dieu.
Désormais, ce sera «vous» par respect filial.

À la nouvelle qu'Olier ne venait pas à Saint-Jean, je fus vraiment déçu:
j'aurais tellement aimé avoir un frère à la même école que moi.
Mais non!
Notre famille doit se disperser.
Je voulais créer certains liens d'intimité avec mon frère durant l'année.
Maintenant il n'y aura que les vacances pour ce travail.
Et encore!
Car il se dirige vers une branche opposée à la mienne: le scientifique.

(*Lettre de maman*).
Bien cher Yvan.
Comment vas-tu? et ta santé?
les concours? le grec?
Ici, il y a du nouveau depuis hier...
Olier est «enregistré» au Collège de Longueil pour le cours scientifique...
tu es surpris? nous aussi.
Voici le résumé de la tournure des événements.
M. le directeur de l'Académie de St-Lambert ayant entendu Olier dire qu'il allait à St-Jean, m'a téléphoné pour me dire qu'il craignait le cours classique pour Olier, étant donné sa faiblesse en français et ses grippes répétées, et qu'avant de l'envoyer au classique, qu'on devrait lui faire passer un test par l'Abbé Éthier de l'Institut d'Orientation Professionnelle, ton père a tout de suite consenti et vendredi Olier a passé toute la journée en test.
Le résultat est que M. l'Abbé conseille fortement de lui faire faire
8, 9, 10, 11e, Scientifique afin de le placer du côté français et après sa 11e,
si Olier persiste encore dans ses goûts d'obtenir son B.A.
de lui faire étudier le latin et la philosophie au collège Marie Médiatrice,
qui est spécialisé pour les grands qui ont terminé leur 11e année
scientifique et qui veulent devenir soit prêtre, médecin ou autres,
ce cours est de quatre ans.
On a été heureux de l'intelligence du gros.
Son rapport se résume- intelligence supérieure,
goûts marqués pour la prêtrise et pour faire un savant,
il présente un rapport de deux ans et ½ plus vieux que son âge
-(il est fin le gros hein), ses notes sont 120/100 d'intelligence,
83 pour le scientifique,
73 mécanique et seulement 53 en français et lettres.
Alors il dit: figurez-vous que si vous lui imposez le latin par-dessus!
À Noël, cet enfant-là sera découragé.
Alors nous voulions un collège dans la région.
Voici comment on a trouvé Longueil; l'édifice est piteux
à côté de ton superbe collège, les prix sont plus élevés $60 par mois.

Pour compencer cependant, il a droit de venir 1 fin de semaine par mois
et tous les dimanches si les notes sont bonnes.
Pour nous, c'est une joie de le savoir si proche.
Les Frères des Écoles Chrétiennes
nous ont paru très sympathiques à nous et à Olier.
Aussi n'attends pas Olier pour l'examen.
Prie pour lui, que son avenir soit là où le Bon Dieu le veut.
Il aurait pu faire sa 8e à St-Lambert, mais on nous conseille
qu'il doit changer sa méthode d'étude et sa lenteur,
alors paraît que le Pensionnat fera ce miracle- le gros va devenir vif.
Leur aumônier est M. l'Abbé Bédard de Longueil
(ton ami je suis contente).
Bonne semaine!
Ton père attend son Pontiac pour aller te voir.
Je t'embrasse de tout mon coeur.
Maman.

P.S.
Olier te fait dire que son collège est un véritable zoo...
tout le parloir est décoré de bêtes et d'oiseaux empaillés.
Quand tu verras Olier, encourage le, ne dis rien contre le collège
de Longueil, il voulait tant aller à St-Jean faire son classique!
mais l'intelligence et l'aptitude des lettres n'est pas donnée à tous.
Profite bien de ton classique, toi qui as la capacité de le faire!
encore une fois je compte sur toi pour encourager Olier,
car comme nous a dit l'Abbé Éthier, il souffre d'infériorité.
Alors il faut l'encourager fortement pour qu'il prenne confiance en lui.
Baisers de ta Mère.

27 avril 1959

Hier soir en me couchant j'ai rêvé à Mado
avec plus de pureté qu'on en aurait mis pour rêver à une fleur.
Puis je me suis endormi.
Mais ma nuit fut troublée au point que je ne savais plus, à mon réveil,
si j'avais encore Dieu en moi.
Avec Dieu est entré en moi le courage de faire mon devoir
(me donnant un but infini), par le fait même la possibilité d'être heureux.

Agir contre soi c'est par le fait même agir contre toute l'humanité.
Car chacun de nous est dans l'humanité ce qu'un autre ne peut être.

Je suis encore jeune: j'aime être admiré.

J'ai bien travaillé toute la journée sans presque rêver.
De temps en temps, pour me reposer,
je me permettais de penser un peu à Mado et de prier un peu.
J'ai marché à travers les tentations de luxure toujours croissantes;
je me fixais des jalons: il me faut résister jusqu'à midi! jusqu'à trois
heures! jusqu'à 6 heures! jusqu'à 8 heures!
Ainsi la journée fut belle et pleine des consolations du Devoir d'État.

Ce midi, pendant 20 minutes, je me suis pratiqué à courir.
À la fin, je n'avais presque plus de souffle, mes jambes étaient molles
et mes mollets lourds.
Que la masturbation m'a donc affaibli!
Ce soir, je me suis laissé tomber lourdement dans mon lit,
satisfait d'avoir accompli mon devoir.

28 avril 1959

Je me suis réveillé encore trop fatigué. Peine à plier les genoux.
Je me suis mis très propre: car pour assister à la messe, ce grand mystère,
je dois toujours être très propre.

À la chapelle, je ne me suis jamais détourné la tête du tabernacle.
L'espoir de revoir Mado cet été m'encourage à combattre Satan.
Je veux être digne d'elle.
Elle m'encourage sans le savoir, elle me rapproche de Dieu.
Sans elle, je n'aurais pas le courage de continuer: c'est trop dur;
j'ai besoin de croire, de m'attacher à du sensible,
pas assez pieux pour ne me sacrifier que pour de l'invisible.
Pas si mauvais notre amour.

29 avril 1959

Blouin désire me peindre.
C'est un de mes grands rêves: me faire peindre.

J'attends avec impatience la réponse de Madeleine.
Mais je la crains.
Si elle refuse, aurais-je le courage de poursuivre mon travail?

Aujourd'hui je n'ai pas donné tout mon plein rendement:
l'examen de grec m'a presque découragé.
Mais c'est de ma faute: peut-on étudier en une heure,
200 numéros de grammaire jamais appris?

Je préfère lire les livres de Belles-lettres quand je suis en Versification,
et quand j'étais en Méthode j'avais hâte de lire les livres de Versification.
À corriger!

Première sortie.
Au concert, que j'aimerais donc avoir Mado près de moi
pour lui communiquer mes impressions.
Belles filles, trop bien arrangées, tentation.
Grands bas noirs.
Les filles applaudissent fort et très vite.
Une fille me jette des coups d'oeil: j'écris!
Ça m'amuse: je m'en moque.

(*Lettre de Roger Letellier*)
Toi mon meilleur ami! Incroyable!
As-tu lu la salutation où c'est signé: amicalement Roger?
Ce mot ne traduit-il pas tous mes sentiments envers toi?
Quelle mouche t'a donc piqué?
Que tu t'emportes vite sur les propos! tu emploies tout de suite
les grands mots, tu fais vite appel à l'insulte, à la bombe sur l'amitié,
à l'ignition du volcan, ta lettre n'est qu'une tentation.
Allons bon, je suis déjà le diable. Ça alors! Enfin, as-tu vraiment lu
ce mot? Ne t'a-t-il vraiment rien dit? Le groupe tourne en rond.
Quand tu es parti, le groupe était décidé, et tout à coup, c'est fini.
Je n'étais pas là pour savoir que tes sentiments avaient changé.
Tu ne m'avais rien dit, comment pouvais-je deviner?
Et en plus, c'est moi qui tourne en rond parce que je suis tes décisions?
Ne vois-tu pas que je m'oubliais pour peser ton problème,
pour t'accommoder dans tes difficultés?
Tu te coupes au sujet de l'influence pour la prêtrise,
tu m'as dit le contraire.
Au sujet de la collection féminine antérieure,
je t'assure que ce n'est pas dit avec malice, crois-moi.
Allons, recolle les morceaux brisés et n'y pense plus.
D'où te vient cette idée d'opposition entre toi et moi
pour tâcher de gagner Mado à notre idée?
C'est comme si je te dénigre auprès d'elle pour la gagner à mon but.
Mais enfin, pour qui me prends-tu?
Quelqu'un qui cherche à connaître tes sentiments pour les éparpiller
aux autres (Mado) pour rire avec eux? tu te trompes lourdement.
Tu dis que je ne suis plus gêné et que ma lettre en est la preuve?
Ne compte pas là dessus pour me dégêner car ma lettre n'est pas
une injure, elle n'est pas si audacieuse, comme tu sembles le croire.
Tu es mon ami le plus intime, celui en qui je me confie le plus,
et tu le sais bien. Quel intérêt aurais-je à tout briser, dis?
Je fais maintenant appel à ta sensibilité de coeur de fille pour signer
Affectueusement (est-ce assez fort?) Roger.
P.S. Moi aussi, je ne t'en veux pas.

St-Lambert 29/4/59.

Yvan!

Toi mon meilleur ami! Incroyable!
As-tu lu la salutation où c'est signé: Amicalement Roger? Ce mot ne traduit-il pas tous mes sentiments envers toi? Quelle mouche t'a donc piqué? Que tu l'emportes vites sur les propos! tu emploies tout de suite les grands mots, tu fais vite appel à l'émeute, à la bombe sur la l'amitié, à l'ignition du volcan, ta lettre n'est qu'une tentation. Allons bon, je suis déjà le diable. Ça alors! Enfin, as-tu vraiment lu ce mot? Ne t'a-t-il vraiment rien dit?

- Le groupe tourne en rond. Quand tu es parti, le groupe était décidé, et tout à coup, c'est fini. Je n'étais pas là pour savoir que tes sentiments avaient changé. Tu ne m'avais rien dit, comment pouvais-je deviner? Et en plus, c'est moi qui tourne en rond parce que je suis tes décisions? Ne vois tu pas que je m'oublie pour peser ton problème pour t'accomoder dans tes difficultés?

Tu te coupes au sujet de l'influence pour la pratique, tu m'as dit le contraire.

Au sujet de la collection féminine antérieure, je t'assure que ce n'est pas dit avec malice, crois-moi. Allons, recolle les morceaux brisés et n'y pense plus.

D'où te vient cette idée d'opposition entre toi

Lettre de Roger Letellier.

St-Lambert,
Le 24 avril, 1954.

Yvan,

Tout d'abord, je voudrais faire une mise au point et te dire que la lettre de Roger était sans méchanceté ni malice aucune. Il voulait seulement de "sécuer", de faire prendre une décision définitive au sujet du groupe. Tu as pris tout cela un peu trop au tragique, ne crois-tu pas?

Au sujet du groupe, je me retire aussi. A quoi bon faire souffrir Michel inutilement? Roger va peut-être continuer le groupe à quatre, mais cela dépendra surtout de Michel.

J'en viens maintenant à notre problème. Je serai franche, comme tu le demandes. Roger m'a fait lire la lettre en entier, et je crois que c'est mieux ainsi. Tout au long de la lettre, tu parles d'amour. Yvan, crois-tu vraiment qu'on puisse aimer à quinze ou seize ans? Quand tu en parle, j'ai pu réfléchir plus sérieusement à tout cela... et je m'y vois pas encore très clair. Tu connais mes sentiments pour toi, ils n'ont pas changés. Cependant, je ne serais pas prête à leur donner le nom d'amour. Pour toi, il semble en être tout autrement. Voilà ce qui m'effraie un peu.

Lettre de Madeleine Letellier.

(*Lettre de Madeleine Letellier*).
Yvan. Tout d'abord, je voudrais faire une mise au point
et te dire que la lettre de Roger était sans méchanceté ni malice aucunes.
Il voulait seulement te «secouer»,
te faire prendre une décision définitive au sujet du groupe.
Tu as pris tout cela un peu trop au tragique, ne crois-tu pas?
Au sujet du groupe, je me retire aussi.
À quoi bon faire souffrir Michel inutilement?
Roger va peut-être continuer le groupe à quatre, mais cela dépendra
surtout de Michel. J'en viens maintenant à notre problème.
Je serai franche comme tu le demandes.
Roger m'a fait lire ta lettre en entier, et je crois que c'est mieux ainsi.
Tout au long de ta lettre, tu parles d'amour.
Yvan, crois-tu vraiment qu'on puisse aimer à quinze ou seize ans?
Quand tu es parti, j'ai pu réfléchir plus sérieusement à tout cela...
et je n'y vois pas encore très clair.
Tu connais mes sentiments pour toi, ils n'ont pas changé.
Cependant, je ne serais pas prête à leur donner le nom d'amour.
Pour toi, il semble en être tout autrement. Voilà ce qui m'effraie un peu.
Quant à la proposition, je suis d'accord pour se rencontrer
deux fois par mois afin de se connaître et se comprendre mieux.
Où as-tu été chercher cette idée que Roger te dénigre auprès de moi?
Je t'assure qu'il n'en est aucunement question.
D'autre part, je suis prête à essayer sérieusement, mais comme tu le dis,
cela n'engage encore à rien.
Quant à ton projet, je crois qu'il serait intéressant de monter quelques
films sur nos activités, mais évidemment, cela dépendra de Michel.
Pour la littérature, je n'ai pas l'intention d'étudier le Moyen-Âge en entier,
mais seulement quelques livres de cette période.
J'espère que cette lettre te parviendra à temps pour que tu puisses
y réfléchir sérieusement durant ta retraite. En attendant, je prie la Sainte
Vierge: elle est encore la meilleure conseillère. Sincèrement, Madeleine.
P.S. Je t'ai écrit cette lettre parce que tu me l'as demandé,
mais il vaudrait mieux ne pas correspondre ensemble.
(En passant, tu excuseras le style et l'écriture, mais j'ai dû faire vite).

30 avril 1959

Paresse toute la journée.
Rêves impurs.

1 mai 1959

Labelle:
«Mes amis, vous serez plus tard ce que vous êtes entre 15 et 20 ans.
Votre portrait de plus tard, vous le tracer actuellement».

Détester quelqu'un, c'est se détester soi-même.
Car c'est nuire à sa formation
par le laisser-aller de cette passion troublante.

La lettre de Roger, que je lus la première
(pour me préparer au choc de celle de Mado, en cas qu'il y ait choc),
m'a beaucoup charmée.
L'amour dont je parle dans la lettre à Roger signifie plutôt:
sentimentalité à l'eau de rose.
En lisant la lettre de Mado, j'ai senti comme sa présence.
Moi c'est tout ou rien.
Mado est beaucoup plus équilibrée, réaliste que moi.
«Pour que tu puisses y réfléchir sérieusement durant la retraite».
Réfléchir à quoi?
Aux dangers de nos rencontres: plus besoin.
Je sais qu'il serait mieux de tout casser.
J'ai toujours la vague intention de le faire.
Je suis un peu déçu de savoir qu'elle ne m'aime pas comme je l'ai rêvé.
Je veux aimer à la folie, ou pas du tout.
Mais sa préférence est grande.
Je ne m'énerve plus.
Je suis content qu'elle veuille bien poursuivre les rencontres.

2 mai 1959

Depuis la lettre de Roger, je me suis laissé aller imbécilement
à croire qu'ils étaient, lui et Mado, des gens qui me méprisaient.
Je me suis habitué à les voir intrigants
quand au fond ils ne sont que simplicité et bonté.
Ah! si j'étais meilleur!

Je relis et relis la lettre de Mado (un peu celle de Roger)
et plus je la relis plus je la retrouve différente à mes mauvais rêves.
Mado, sensible, se fiait à ma décision.
Je ne rêverai plus jamais d'amour charnel et de mariage malheureux.
Ils ne font que déformer la réalité.

4 mai 1959

(*Lettre de Michel Jetté*).
Bien cher Yvan.
Vu que tu ne te presses pas pour écrire, je m'en charge moi-même.
J'espère que tu te portes très bien tout comme le reste de la famille.
Quant à moi, je ne me suis jamais senti mieux.
Notre «revue» va bon train.
Nous sortirons soit le 13 ou le 14 juin après notre semaine d'examens.
Mais la principale raison que j'ai de t'écrire c'est ce que j'ai décidé
avec mon directeur de conscience à propos du «groupe» il y a 3 semaines.
Lui-même croit que ce serait une merveilleuse chose
même après tout ce que je lui ai dit. Il dit qu'une réunion par semaine doit
être cependant le maximum. J'espère que de ton côté tu as eu
des nouvelles consolantes de ton «joli navet» et que ça pourra marcher.
Écris-tu encore? Je n'ai pas reçu de nouvelles de Roger, mais je lui écrirai.
Pas trop d'ouvrage dans ta prison?
Je ne puis t'en dire plus long car je suis pressé... D'un ami, Michel.
P.S. Notre ami Simon-Luc Angers est toujours aussi heureux
et aussi «mouche à m...». J'ai une confidence à faire... je n'ai pu oublier
Mado... (chut... pas un mot...).

OFFICE NATIONAL DU FILM
CANADA

C. P. 6100
Montréal 3, Qué.
le 10 juin 1959

Monsieur Y. Mornard
332, rue Maple
St. Lambert, Québec

Cher monsieur Mornard,

La lettre que vous adressiez le 18 mai à M. Roger Blais nous a été transmise car c'est le Service du personnel qui s'occupe de toutes les demandes d'emploi.

A notre regret, il nous sera impossible de vous offrir un poste au cours de l'été. Il se produira très peu de vacances durant cette période et nous avons déjà retenu les services de quelques personnes pour lesquelques postes qui seront libres.

Cependant, nous gardons votre lettre en dossier et si vous désirez un emploi, l'été prochain, veuillez donc communiquer avec nous dès le mois de janvier 1960.

Nous vous remercions de l'intérêt que vous portez à l'Office national du film. Croyez, cher monsieur, à nos sentiments les meilleurs.

Votre dévoué,

P. L. Rainboth,
Service du Personnel

Réponse à ma demande d'emploie
à l'Office National du Film.

23 mai 1959

(*Lettre de Michel Jetté*).
Bien cher Yvan.
J'ai reçu ta lettre ce midi même.
Elle m'a bouleversé je t'assure, depuis, je n'ai cessé d'y penser.
J'ai alors décidé de te répondre tout de suite.
Je dois t'avouer que toute cette histoire m'a réellement fait de la peine.
Je crois tu as bien fait de lui dire le faible que j'ai pour elle.
Peut-être est-ce mieux ainsi.
Je te remercie de lui avoir parlé en bien de moi
et je suis content de savoir qu'au moins elle m'estime un peu.
Ne va surtout pas croire que je t'en veux, au contraire
j'apprécie ce que tu fais pour moi et j'essayerai de te le rendre.
J'avais souvent pensé à elle et souvent elle m'évitait de faire des bêtises.
Tant qu'à continuer le groupe à quatre je suis prêt,
mais il manquera deux des plus gros morceaux,
mais je crois que vous avez raison et je vous admire.
Quant à Madeleine, souvent j'y pense.
Je ne veux pas mais c'est parfois plus fort que moi,
alors je prie pour elle comme pour vous tous.
Quant à votre idée de films,
c'est une idée splendide et j'accepte votre proposition.
Cet été, je crois que Roger, toi et moi nous nous arrangerons très bien
ensemble et nous ferons beaucoup de choses.
Pauvre Mado!
Ça a dû lui faire de la peine de quitter le groupe tout comme toi d'ailleurs.
Moi aussi je devrai me surveiller beaucoup
car je ne veux pas perdre ma vocation qui se précise de plus en plus.
D'un ami sincère,
Michel.

27 mai 1959

(*Lettre de grand-maman Mena*).
Gaspé.
Cher petit fils.
Ta fête sera solennelle cette année
la fête Dieu comme quand tu es né
donc à cette occasion je te souhaite une bonne fête
que tu arrives bien dans tes examens.
Je t'envois $5 piastres tu t'achèteras ce que tu voudras avec.
Au Séminaire de Gaspé cette année sur 28 finissants 12 ont pris la Prêtrise
c'est beau (hin)
hier tous les élèves sont aller en Pèlerinage à Pointe Navarre
c'est pas une petite troupe c'était beau des voir passer
en priant et en chantant
tout va bien
nous attendons une grande visite le 21 juin.
J'ai écris à ta mère hier
Je pense bien que ton Père commence à penser à St-Donat
bonne santé
Je t'embrasse de coeur
grande Maman M.

2 juin 1959

Rien n'est plus souffrant que de se sentir impuissant
sous un obstacle qui nous écrase.

6 juin 1959

C'est en donnant de nos qualités aux autres qu'on les améliore.

10 juin 1959

Ouf! le grec est fini.
Et je suis sûr de passer.
Je le méritais tout de même un peu: j'ai tant étudié!
Hier soir nous nous étions organisés,
Jean Boyer, Gilles Paradis, Gilles Tremblay, Gérard Bellefleur et moi
pour se réveiller à 4h.30 ce matin afin de pouvoir étudier.
Avant de nous coucher nous avons bu chacun 5 grands verres d'eau
(tôt le lendemain, l'envie de pisser nous pousserait bien à nous réveiller);
nous nous sommes couverts que de notre drap
(pas les 2 couvertures grises),
le froid le lendemain devait nous réveiller, et en nous endormant
nous répétions chacun pour nous:
«Demain, je veux me réveiller à 4h.30».
Nous étions tellement fatigués que ces trois moyens
ne réussirent absolument pas à nous réveiller.
Sauf Jean, qui ne se servait que du dernier moyen depuis le début
des examens, qui nous réveilla.
Je me suis débarbouillé la face sans bruit et pu étudier presque 2 heures.
Mais chacun en avait d'autres à réveiller de sorte que la moitié du dortoir
était réveillé, assit sur son lit, le coude appuyé sur l'oreiller,
à l'étude du grec.
Puis j'ai étudié assis sous un arbre avec Gilles Blouin, André Asselin,
Louis-Pierre Sédillot, Réal Fredette et Gérard Bellefleur de 7h.50 à 8h.50.
Sicard était fâché de nous voir étudier: il n'avait personne
pour jouer au tennis.
J'avais une vraie peur bleue du grec; j'en tremblais; je ne vivais plus;
je ne parlais que de mes craintes.
Depuis deux semaines je travaille et je joue beaucoup,
avec un peu d'excès même.
Je suis rendu à bout.
Pourtant je suis content, joyeux: car je fais mon devoir.
Je le serais encore plus si ce n'était de ces maudites actions complètes
solitaires (masturbations).

La fin de l'année
au pensionnat.

Brossard qui se tord dans son banc quand un gars se trompe à l'orgue,
pour montrer que lui est supérieur.
Dupuis qui fume cigarette sur cigarette du matin au soir:
sa voie est faible, rauque, enrouée, pleine de mottons.
Le préfet qui se fâche en faisant branler ses joues comme des fesses.
Le père Girard qui donne une punition monstrueuse le matin
et l'enlève le soir.
Rajotte dont tous les livres sont barbouillés
(il barre les mots au lieu de les souligner).

L'indifférence prépare la haine.

À lire Balzac, la passion d'écrire me ressaisit.
Cette passion d'écrire qui me rend toute autre tâche agaçante!

11 juin 1959

«S'avachir».
Passer l'après-midi à flâner, assis sur le gazon.
Oisiveté, goût de dormir.
Avec «Fred», le «gros Larose», Beauchamps qui gossait du bois,
mâchait les retailles, s'en remplissait la bouche, disant que le bois est bon.
Pinçonneau avec qui nous parlions de papillons, de bibittes.

12 juin 1959

Qui apporte le mal, apporte le malheur.
Seule la charité peut vaincre l'impureté: parce que la charité
est le contraire de l'impureté: c'est le don.

Nous ne parlons que de vacances.
Hâte d'en finir; nerveux, impatient, pas d'appétit, tout bouleversé,
misère à se concentrer pour étudier, regarde souvent l'heure,
compte les jours, les heures, les minutes.
Tout l'intérieur est bouleversé tant la hâte est grande.

13 juin 1959

Saint-Lambert.
Écluses vis-à-vis Victoria.
J'aime le cri des bateaux:
c'est un cri lointain, un cri du large même au port.

18 juin 1959

J'ai presque oublié le visage de Denise.
La vie use tout, même les peines d'amour.

19 juin 1959

Autre engueulade avec madame ma mère.
Les bêtes au moins ne s'engueulent pas!
Elle trouve Roger niaiseux.
(Il est timide, c'est pas sa faute!). Etc...etc...
Tout ce que je fais ne vaut rien...
Je suis un imbécile, voilà tout!
Jour après jour, nous avons perdu l'esprit de famille.
Aujourd'hui je refuse d'appartenir à cette horde de loups enragés!
Je n'ai plus de mère.
Je n'ai plus de père.
Je n'ai plus de frères.
Je fumerai rarement.
Je payerai mes repas en travaillant fort sur le terrain.
(Papa m'a demandé de finir cet ouvrage. Donc je suis engagé).

J'ai déchiré ma lettre à Roger l'invitant, devant ma mère qui répétait que nous étions des imbéciles, qu'elle refusait de le recevoir.
Chaque seconde de vie m'est un acte d'héroïsme.
J'ai tant peu le goût de vivre!
Mourir!...

20 juin 1959

Je souffre de ne pas avoir mon équilibre.

Je me couche tôt, je travaille fiévreusement et vite; je fume beaucoup,
je mets la radio à tout tête: pour oublier que je suis malheureux.
Mon père m'impose un régime: il marche contre ses promesses.
Je me suis fait un barrage d'orgueil
pour empêcher les gens de me faire souffrir.
Et il restera.
La vie est absurde: elle n'a aucun sens.
Je vais me «brûler» pour mourir plus vite.
Je n'ai pas encore d'ouvrage pour l'été, je ne veux pas aller m'enfermer
avec toute la famille dans le Nord; je n'ai pas encore pu voir Mado;
j'ai déjà eu quelques prises de bec avec «Mom», elle se pose toujours
en vainqueur, il faut toujours que je fasse le vaincu, même si j'ai raison.
Je m'ennuie déjà de nos discussions de collège; ici pas moyen
de parler de littérature ou art sans presque faire rire de moi;
ici mes idées ne valent pas.
Je souffre surtout dans mon orgueil.
Mon bonheur dépend de Mado: quand elle sera là, la joie reviendra.
Pour reprendre ma joie, pour l'attirer, je prépare des aventures...

22 juin 1959

Danser chez Roger.
Deux filles nouvelles:
Lise Seindon: un peu gênée, sait bien danser,
se lève quand un garçon lui est présenté pour lui donner la main.
Louise Simard: jolie, mais sait peu danser.
Fille élevée dans une société où les manières mondaines sont éduquées,
silencieuse, rieuse, plaisante, sympathique.
Mollet fin, visage rond, gaie, yeux intelligents.

Madeleine est silencieuse, sait bien danser, mais elle me plaît moins.
Ses mollets sont gros, les pommettes de son visage un peu saillantes,
ses yeux petits: et moi qui rêve de mollets fragiles, de visage délicat,
d'une gaieté alerte et cordiale!
En un clin d'oeil j'avais réussi à acquérir ma réputation de grand parleur,
(grand parleur, petit faiseur!) et les filles commençaient déjà à en rire.
Bientôt elles se tordaient.
Et pendant que je dansais, j'entendais Madeleine dire à Louise:
«Je te l'avais bien dit, avec lui ton party va marcher».
C'est drôle comme je peux être frivole; après quelques danses
avec Louise, elle me plaisait déjà, je l'aurais changée avec Mado.
Je souffre d'être frivole.
J'ai proposé timidement de refaire le groupe
et de prendre Lise et Louise avec son frère s'il me plaît.
Je le verrai à la fête samedi.
Je me suis surveillé un peu avec Louise pour ne pas peiner Mado.
Ça me tracasse: serais-je prêtre ou mari: et mari de qui? de qui au juste?...
J'ai l'impression que Mado a beaucoup parlé de moi à son école:
elles savent que je suis gaie et sérieux, que j'ai été en Europe
et que j'écris.
Et j'ai Jocelyne Caron, ma cousine, la comique de leur classe,
qui me fait de la publicité.
Être gaie en société, et très sérieux seul.
Quand une fille me résiste, elle me plaît; une fois qu'elle a cédé,
elle ne m'intéresse plus.

Les circonstances m'aideront peut-être à prendre une grande décision.

23 juin 1959

Comme l'on juge l'arbre à ses fruits, jugeons Gide, Sartre et Zola
aux résultats de qui suit leurs idées.
Étudier ces auteurs pour les combattre, les démolir
avec l'aide de Bellerose et de mon groupe.

Ici, à Saint-Lambert, j'ai un bon groupe.
Dix membres. Des gars et des filles.
Nous parlons littérature, musique, peinture.
Nous dansons bien sûr!
C'est agréable.

Dans ma cave, la nuit était si musclée que mes yeux ne constataient aucune différence entre l'extérieur et la lumière sous mes paupières.
Le tourne-disque émettait des chansons d'amour perdu.
J'avais envie de pleurer.

5 juillet 1959

(*Rapport du groupe*).
Première réunion du groupe.
Nous n'étions que cinq: Odette, Lise, Louise et Yvan manquaient.
Nous devions rejoindre Gaston au Parc Lafontaine à deux heures.
Mais retardés d'une demi-heure...
Pauvre Gaston! lui qui nous attendait depuis une heure trente.
(Un bel exemple de patience et d'attachement au groupe!)
Nous nous sommes assis sur l'herbe; à l'ombre des érables;
près de l'étang.
Le jeu des canards nous amusait; et le soleil se plaisait à diluer
ses couleurs d'arc-en-ciel dans les jets d'eau de la grande fontaine.
Les haut-parleurs, dissimulés çà et là dans les arbres du parc,
nous permettaient d'entendre de la musique classique.
De cette musique classique qui s'harmonise si bien avec la nature.
Et si bien avec l'homme.
Alors Michel, du mieux qu'il put, bégaya les règles et le but du groupe.
Roger compléta.
Ensuite ce fut le tour de chaloupe, les photographies (l'une d'elles
fut prise du canot d'un compagnon de travail rencontré là par hasard)
et le restaurant.
Six heures du soir.

6 juillet 1959

Aucune méthode d'éducation ne vaut la douceur et la persuasion.
Je dis douceur; non laisser-aller.
La douceur n'exclut pas la fermeté.
Mieux, elle l'exige: la douceur sans fermeté, c'est de la bonhomie.
Il faut élever très jeune l'enfant dans cette pratique.

Jour de pluie.
Les nuages s'écrasent sur les sommets des montagnes
dans un fracas de tonnerre.
Comme des bombardiers trop lourds.
Mais, le trop-plein de leur réservoir vidé, ils s'élèvent, légers.
Comme des ballons.
Comme la fumée d'un feu de forêt.
Ou comme des fumerolles.

Souvent les parents imposent leurs désirs à leurs enfants.
Jusqu'à oublier l'existence chez l'enfant de certains désirs permis,
même nécessaires.
Comme on accorde un caprice à son petit orgueil.
Qui veut tout vaincre.
Tout asservir.

L'exemple! L'exemple!
Alors seulement vos discours seront pris au sérieux.

Les parents qui n'ont pas avec leurs enfants une patience amoureuse
(ce qui signifie, sans bornes) ne sont pas de vrais parents.
Tôt ou tard, leurs enfants se révolteront contre eux.

Je ne comprends pas les parents qui demandent à leurs enfants
de pratiquer une vertu qu'eux-mêmes négligent.

Ah! chers parents, foutez-vous de cette théorie, si vous êtes assez lâches.
Mais de grâce, si vous faites ainsi, du moins ne soyez pas surpris
que plus tard vos enfants se révoltent contre vous.
Disons plutôt contre votre gros défaut.
Ils vous aiment bien au fond.
Mais ils maudissent, oui c'est le mot, ils maudissent votre défaut.
Et surtout, ne demandez pas à l'enfant, encore si inconscient, si brusque,
si gauche, de ne pas vous brusquer en vous montrant du doigt votre défaut.
C'est à vous, supposés conscients
(parfois devant certains adultes il m'arrive d'en douter),
déliés, habiles, de travailler ces points.
Les enfants sont exigeants.
Ils ont raison.
Comme les parents ont aussi raison de l'être envers leurs enfants.
Avoir des enfants, c'est consentir au don.

Les adultes me déçoivent tellement parfois!
Je les fuis, je n'ose ni les regarder, ni leur parler de peur de les mépriser.
«Il faut que je surveille ça. Il faut que je me dompte. Il faut les aimer
malgré tout. Par-dessus tout».
Ils ont tellement besoin d'aide!
Pour se corriger.
«Il ne faut que les aimer. Pour les aider discrètement à se corriger.
Ils ont assez de ces problèmes-là sans que je leur en impose d'autres
en ne les aimant pas».

Un homme sérieux ce n'est pas celui qui ne rit jamais et qui lit toujours.
Un homme sérieux, c'est un homme qui met en pratique ses théories.

11 juillet 1959

(*Lettre envoyée à Roger Letellier*).
Saint-Donat.
Très cher Roger.
Du nouveau: mon séjour ici se prolongera jusqu'au début du mois d'août.
D'autre part, j'ai su que... que le groupe s'était... élargi.
Douze! Tu parles!
Je ne suis pas fâché.
Au contraire, ce m'est un grand plaisir de saluer les trois nouveaux gars.
Salut! Salut! Salut!
Et la «mam'zelle» qui, peut-être, m'est une inconnue, mais qui, sûrement, de son sourire, saura charmer notre petit monde à nous.
(Quelle phrase! C'est du Bossu...est, mon vieux!)

12 juillet 1959

(*Rapport de réunion, de Michel.*)
«Par un dimanche pluvieux,
Chez moi, cette réunion eut lieu».

Vers deux heures, Henriette, Madeleine, Gaston et Roger
arrivaient en taxi.
L'assemblée avait pour but la musique et la littérature.
Mais Roger, l'animateur, avait oublié chez lui, et ses notes sur la «1812» de Tchaïkovski, et ses notes sur le «Petit Prince» de Saint-Exupéry.
Ah! que les grands hommes sont distraits!...
Cependant tout se déroula comme prévu.
Sauf le forum après l'audition musicale:
«C'est pas pire».
«C'est pas mal»...
Les seules opinions personnelles que chacun sut formuler.
Quant au «Petit Prince» comme le dit si bien Michel:
«C'était à notre avis un livre très intéressant à étudier:
car il était à la fois naïf et profond».

Et: «Nous avons éclairci plusieurs points obscurs,
mais plusieurs autres demeurèrent confus.
Chacun exposait ses idées sur telle ou telle phrase énigmatique.
La meilleure explication était acceptée et notée
par les membres du groupe».

Michel donna aussi certaines notes tirées d'un livre intitulé:
Comment se cultiver.

16 juillet 1959

Je croyais que ceux qui priaient étaient des saints.
Parce qu'ils priaient.
Je croyais que ceux qui étaient mariés étaient heureux.
Justement parce qu'ils étaient mariés!
Je croyais les adultes parfaits!

La moindre querelle entre époux, même entre voisins,
m'apparaît un crime.

Pour retrouver le bonheur perdu, il faut revenir à sa source, à ses origines.

Je crois que si un jour je me fais prêtre, ce ne sera pas
par amour de cette profession, mais par dégoût du mariage.

À chaque homme tué à la guerre,
le monde a brisé un des violons de son orchestre.

Les parents qui s'insultent l'un l'autre devant leurs enfants
agissent contre eux-mêmes.
Contre l'unité de leur famille.
J'ai le coeur plein d'une mélancolie aussi soudaine que violente.
Je ne trouve pas de sources assez vastes sur terre
pour apaiser ma soif de bonheur.
Et je crains de mourir de soif.

20 juillet 1959

Je n'aime pas le vent.
Non! Je n'aime pas le vent qui souffle sur l'odeur de la nuit.
J'aime trop la bonne odeur de brume et de feuilles,
la bonne odeur du repos pour que le vent vienne toute me la renifler.
Et j'attends toujours ce qui ne vient jamais.
Et j'espère encore là où il n'y a plus d'espoir.
Je ferme les yeux.
J'ai peur de la réalité.

Esclave de la cigarette,
l'homme qui s'abaisse et se laisse dominer par un peu de tabac.

8 août 1959

Mado.
Elle n'est ni laide, ni belle.
Elle a du poil sur les jambes, sous le nez.
Et du poil entre les seins.
Ça fait un peu garçon.
Sa mâchoire est trop puissante, trop prononcée.
Mais je l'aime au-delà des lignes de son corps.
J'aime son âme.
Ses longs silences.
Ses dessins.
Son coeur sensible.
Sa petite personnalité.

13 septembre 1959

Odette m'a dit que Mado proposait d'aller dimanche prochain à la messe à l'Oratoire St-Joseph; puis dîner en ville; puis visiter le musée de cire... Odette, Henriette, Mado, Roger et moi.
Est-ce moi qu'elle veut voir. Mais je n'ai pas l'argent pour y aller...

L'ennui est un manque d'effort.
Mais je n'ai pas la force de donner cet effort.
Il faut que j'organise ma vie pour vivre seul. Sans m'appuyer sur des amis.
Mais quand ceux-ci viennent, je me réjouirai, mais sans me confier,
sans compter sur eux.

Ce n'est pas tant Mado que je pleure
que les petits plaisirs qu'elle me procurait.
Si c'est elle, alors pourquoi ai-je aussi pleuré Denise?

6h. p.m.

Je m'ennuie.
Quand je vois sur la rue des gars de mon âge
se promener avec une fille par la main, ça me fait mal au coeur.
Je souffre.
Mado est partie souper à Montréal avec Louise;
ensuite elle doit aller au cinérama.
Vendredi prochain, elle doit souper et magasiner avec Odette.
Elle s'amuse.
Jusqu'ici j'ai assez bien surmonté ma peine, mais aujourd'hui, seul,
tous mes malheurs me reviennent.
Dois-je donc accepter de vivre sans amour.
L'amour passe, oh! je le sais bien.
Mais au moins c'est un remède au temps, un remède à l'ennui.

"Être ou ne pas être".
Aujourd'hui, vraiment, je suis indifférent.

17 septembre 1959

Je rêve d'amour, le soir, avant de dormir.
Cela me tire de ma folie, de mon dégoût, de ma faiblesse,
de mon désespoir.
Ma douleur me fera perdre la raison.
Qu'elle est la valeur de la vie?
Je m'identifie aux hommes dont je lis la biographie, à leur folie.
J'ai besoin d'un soutien, d'un appui: d'une femme qui m'aime à la folie.
Mais je n'ai personne.
Alors je marcherai seul.
Ce qui me fait tant penser à Mado
c'est l'espoir et la crainte qu'elle se repente et me veuille revenir.
J'espère où il n'y a plus d'espoir.

19 septembre 1959

Ma douleur ne peut m'arrêter.
Elle n'est faite que pour m'aider à devenir ce que j'ai tant rêvé!

Vu Mado chez Roger avec Odette et Henriette.
Elle fuit mon regard.
C'est qu'elle ne m'a pas encore oublié.
C'est qu'elle pense encore à moi.
Je la trouve moins jolie, un peu trop petite fille,
et comme on dit au collège: «un peu plate».
J'étais de bonne humeur.
Je m'efforce de ne pas penser à elle.
Et ça marche bien.

20 septembre 1959

Je souffre. Je souffre.
Rien à faire. Et il fait si beau dehors.
Roger a de l'ouvrage.
Je n'ose pas demander à Mado de venir visiter l'expo de peinture
à l'Île Ste-Hélène.
Dire qu'il y a tant de gens dans mon cas.
Ah! si seulement je les connaissais!
Il fait si beau.
Je voudrais partager ma joie avec quelqu'un.
Ah! si seulement j'étais à St-Jean.
Ah! rire. Si je pouvais encore rire!
Téléphoné chez Roger.
Parler à Mado pour lui demander de demander à Louise de demander
à son père s'il veut ma passer son équipement de routier pour le 27.
Elle paraissait contente de me rendre un service.
Elle ne fut aussi délicate que lorsque... ça marchait entre nous.

21 septembre 1959

Un peu de société, beaucoup d'études, de travail solitaire:
afin d'atteindre mon idéal.
J'ai besoin qu'on sache qui je suis.
J'ai besoin qu'on me comprenne.
Voilà pourquoi j'ai tant rêvé d'une femme.
Mais les jours sont passés.
Et mes rêves disparus.
Cependant ce besoin d'être connu demeure en moi.
J'ai besoin d'un public qui m'aime.
Mon journal, peut-être, me le procurera.
Peut-être!...

À la lecture des poésies des grands auteurs, je préfère la lecture
de mes propres poésies: elles remplissent si bien le vide qui me chagrine!

24 septembre 1959

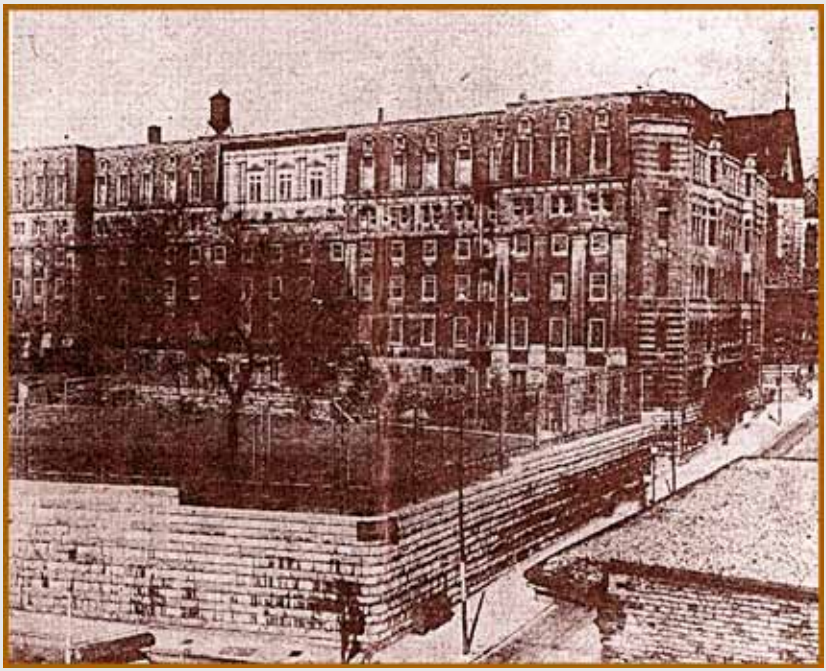
Avoir, pour la vie, quelques principes de base très solides.
À un certain moment de la vie, les moyens tombent, le but reste.

Le découragement après une faute nous retarde plus que la faute elle-même. Il faut une puissance de rebondissement.
Qui s'affole dans la difficulté, ne peut la surmonter.
Parfois, en très peu de temps, certains retrouvent leur équilibre.

Si l'on ne vit comme l'on pense, l'on vient à penser comme l'on vit.

26 septembre 1959

Excursion avec les «scouts-routiers».
Avec 8 milles dans les jambes, croiser 2 filles sur la rue, fraîches, reposées, parfumées, invitation à nous arrêter, elles nous invitent à nous reposer, à paresser. Tantôt passer devant une taverne où des jeunes rient: goût de rentrer boire une bonne bière froide.
Jeunes qui passent en auto, qui se moquent de nous, nous regardent, rient, grimacent: goût de ne plus marcher, mais de leur casser la gueule.
Coucher à Pointe-Claire: école St-Joachim.
Content de se coucher même sur du terrazzo.
Exténué. Content de se lever. Terrazzo se fait trop sentir.
(À la maison: pas goût de se coucher. Pas goût de se lever).
Pas de mollesse: vie dure.
Terrazzo fait mal: ça repousse les rêves de toutes sortes.
Des ampoules sur petit orteil, le dessous des pieds qui cuit.
Marcher en bouettant.
Quand enlève sac sur dos, et marche, impression d'être terriblement léger.
Marche penché par en avant, par coup, en balançant tête et thorax et faisant aller les bras à la manière des allemands.
Pour prendre un pouce: faire semblant de bouetter.
Petits gars (4-5 ans) qui, me voyant faire du pouce, viennent se planter près de moi, m'imitent ne sachant trop ce que je fais. Agaçant! et comique.



Le collège sainte-Marie.

27 septembre 1959

Ce soir, réunion du groupe.
Une de mes plus belles réunions.
Pas occuper plus de Odette ou de Henriette ou de Mado.
Je me sens libre.
Le 24 dernier, j'ai parlé à Mado: nous continuons à être bons amis.
Mais pas plus.
Plus de blagues.
Plus d'amourachage.
Même je dois avouer me plaire un peu plus avec Odette qu'avec Mado.
Odette danse mieux et est plus jolie: je le constate aujourd'hui.
Aussi elle est plus grouillante que Mado, moins susceptible.
Moi j'ai retrouvé ma gaîté, ma bonne humeur d'avant.
Avons fêté Gaston.
Retour chez nous après avoir reconduit, avec Roger, Gaston à l'autobus.
Bien rit.
Et de bon coeur.

Porte barrée. Pas ma clé.
Sonner.
Tous dormir. Sonnette sonne faible.
Du réveiller la maisonnée en allant téléphoner chez les Lussier.
Après avoir vainement essayé d'entrer par la fenêtre (sans rien casser).
De réveiller parents en lançant petites roches à la fenêtre de leur chambre.
Fatigué.
Mais plutôt satisfait de ma journée.

6 octobre 1959

O
La chanson monotone
Des violons de l'automne!
Pour un fou ribleur
Qu'il est doux ce pleur!

Las
Un bouffon la fredonne
Au piéton qui frissonne.
Un froufrou valseur
Me tatoue le coeur...

O
La chanson monotone
Des violons de l'automne!
Pour un fou ribleur
Qu'il est doux ce pleur!

Mou
L'abandon carillonne
Son jargon qui m'étonne.
Ce grand flou charmeur
Fait la moue puis meurt...

O
La chanson monotone
Des violons de l'automne!
Pour un fou ribleur
Qu'il est doux ce pleur!

8 octobre 1959

Se créer soi-même une règle pour chaque poésie.
Ne pas avoir de règles ne peut être une règle.
L'ordre c'est l'art.
L'ordre sans règles n'est pas art.

16 octobre 1959

Éveil brutal.
Les hommes participent à une comédie ridicule!
Chacun mime une improvisation idiote!
Les grands acteurs deviennent les grands hommes!
Les César, les Napoléon, les Hitler, les plus vulgaires bouffons!
Il n'y a qu'une seule vérité.
À la fois individuelle et sociale.
La Charité.
L'homme charitable n'est pas un acteur.
Et sa vie une comédie.
Tout ce qui n'est pas Charité est fiction.
Quand je souris, je ne reçois pas toujours mon sourire.
Je reste avec une impression de ma faiblesse, imbécillité, d'être méprisé.
Je suis très susceptible.
Alors de jour en jour je me forge un masque de fer.
Pour jouer moi aussi une comédie.
J'improvise, invente mon masque.
Mes années d'athéisme, d'individualisme
m'ont bien aidé à corriger ma susceptibilité: je me foutais de leur dire.
Et d'eux aussi.
Je les trouvais comiques, enfantins.
Qui se prennent au sérieux.

Toute ma vie j'ai cherché à me peindre.
Me connaître pour me corriger.
Je me méfie de moi plus que tout au monde.

Si je suis si dépravé aujourd'hui,
le départ de Denise fut-il la cause première de cette décadence?
Ai-je voulu l'oublier dans une sensualité excessive.
Elle était ma joie, mon espoir, mon rêve.
Son départ trancha une faille affreuse dans ma vie.
J'ai résisté un an et demi au vertige.
Mais bientôt, la faille toujours aussi profonde, toujours devant moi,
me découragea.
Je me prostituai au vertige.
Ma chute supersonique ne m'a pas encore amené au fond de la faille.
Je tombe toujours.
Je crois la profondeur de ma faille incalculable.
Seul désormais je ne puis rien: si ce n'est tomber.
Depuis longtemps je recherchais un modèle de femme sensible, simple,
douce, aimante, instruite: je l'ai trouvé! enfin.
Je n'ai pu contrôler mon émotion à la lecture
de *Les grandes amitiés* de Raïsa Maritain!
Des couples d'artistes.
Pierre: écrivain et Christine: peintre.
À 17 ans, Raïssa Maritain rencontrait Jacques!
Ils avaient des goûts communs: les lettres, les arts.
Et moi je reste seul avec mes rêves.
Il me semble que seul l'amour peut m'empêcher de me faire
une âme de tyran.
Ah! chercher la vérité à deux!
Elle et moi! Elle? Qui? Personne.

17 octobre 1959

J'ai manqué l'autobus ce matin.
J'ai manqué mon inconnue.
Le trajet me fut ennuyeux.
J'ai beau me répéter: ça suffit Yvan. Calme-toi.
Je pense à elle.
Conclusion: je tombe très facilement amoureux.

20 octobre 1959

Nous ne combattons pas le peuple russe.
Mais le mal qui le tyrannise.
Nous le délivrons de sa captivité.
Comme il nous affranchit de notre paresse, par ses guerres.
Alors, la lutte devient un prélude à l'amour!...

L'égoïsme est une paresse égocentrique.

22 octobre 1959

Plus je grandis, plus je découvre les gens. Plus ils me dégoûtent.
Jeune je les croyais si intelligents si bons si unis!

Ridicule les époux de 35-40 ans qui perdent des heures à se bécoter,
se minoucher comme de nouveaux mariés, puis à se battre...
Il y a tant de travail à faire sur terre sans de plus gaspiller le temps
si précieux.

S'excuser: un signe de culpabilité.

Avant de marcher il faut se traîner.

Monsieur Duquette sourit aux enfants.

L'aînée Bergeron: elle marche à petits pas, trop serrée dans sa jupe
qui menace à chaque pas de se fendre. Mâchoire croche.
Sa soeur 17 ans: l'été fait de courtes apparitions sur la galerie en chemise
qui ne réussit pas à cacher la bordure de ses petites culottes de soie
de dessous. Ça me fait mal: si belle si débauchée.
Mal. Parce que je ne peux l'atteindre.

La planète terre ne s'unira en une seule nation que lorsqu'une autre
planète habitée la forcera à s'unir pour ne pas être vaincue.

25 octobre 1959

Je te couvre de baisers
Solitude
Tu me sembles plus douce
qu'une épouse
Allez allez
Ouste
Femmes louches!
Je vous enferme
Chez moi.
Et je m'en vais!
Ailleurs...
O la belle époque!
Je me crois poète!...
Si
Un jour
Je la renie
Elle demeurera
Pour toujours
La plus belle de ma vie!

(J'ai un rite à ma Poésie: je ne compose jamais sans un foulard autour du cou).

31 octobre 1959

(*En surveillant Germaine courant l'Halloween à Saint-Lambert*).

Maman avec ses touts petits.
Ballerine avec une petite valise pour transvider son panier.
Garçonnets en guenilles.
Portes qui s'ouvrent pleines de joie et de rires et de bonbons.
Enfants qui courent.
Sacs qui se renversent.

Mais les «bums» ici et là s'amusent à attaquer, à dévaliser les jeunes.
Alors c'est les cris, le sac qui reste là.

Petits qui reviennent à chaque fois en courant montrer leur sac qui s'emplit et puis repartent aussitôt.
C'est un soir de gaieté.
Toutes les époques revivent: gentilshommes du Moyen Âge,
fantômes en draps de lit, petite fille jolie, timide, en laitière.
Perd son chapeau.
Échappe son sac.
Vieilles jupes de maman.
Sac rouge.
Têtes d'oreiller.
Courent.
Rire de cristal.
Les petits ne raffolent pas des blocs d'appartements.

1 novembre 1959

(*Fragment de lettre retrouvée, à Louis-Pierre Sédillot*).
Cher Louis-Pierre.
Excuse-moi de ne pas t'avoir écrit plus tôt.
Et aussi de t'écrire si vite aujourd'hui.
Pardonne encore à cette lettre son but non tout à fait désintéressé:
je veux te demander un service.
Je t'en reparlerai à la fin.
D'abord, sans trop t'emmerder j'espère,
je vais te dire un peu mes occupations d'externe.
Si je calcule bien, il n'est pas un jour où, de 6 h. du matin
(car je me lève à 6 h.!), jusqu'à 10, 11 h. du soir,
je n'aie beaucoup plus de deux heures de repos.
Je suis dans les routiers.
Dans la Saint-Vincent-de-Paul.
Je dirige une équipe dans la classe
(les élèves sont séparés en 7 groupes, 7 chefs).
Il y a aussi les cours de poésie que je donne à des amis.
Et mon groupe mixte.
(L'aventure avec Madeleine est finie.
Nous restons bons amis mais pas davantage.
Depuis cette rupture - nous avions tous les 2 le goût d'en finir...
quelle heureuse coïncidence - je ne me suis jamais senti si joyeux).
Et... oh! j'oubliais... il y a aussi les classes.

19 novembre 1959

(*Lettre reçue de Louis-Pierre Sédillot*).
Cher Yvan.
Je suis très content de ta lettre et je m'empresse de répondre à tes désirs.
Comme tu vois aucune complication pour les grammaires du cinéma.
Pour les reproductions de peinture, c'était du 60 à 70 sous chacune.
Cette année, il n'y en a plus au service du livre.
Si on en désire il faut les faire venir sur commande.
Certaines peintures étaient à l'index - si l'on peut dire -
et monsieur le préfet était obligé de les enlever.
Il n'y a que les Rhétoriciens qui peuvent s'en procurer:
tous ces détails me viennent de Bellerose.
Ce dernier fut très content de ta salutation, il va t'écrire bientôt.
Blouin va te téléphoner, m'a-t-il dit.
Avant la Toussaint, j'aurais aimé t'écrire; mais nous, humanistes,
avons joué Chanteclerc d'Edmond Rostand.
Ceci me donna 400 vers de mémoire dans le rôle de la paysanne.
Au retour du congé, j'avais à reprendre le temps perdu, surtout en anglais.
Pièce très dure à jouer mais nous avons réussi.
Comme titulaire, j'ai l'abbé Guillet.
Il est comme l'abbé Girard toujours à coté du sujet; mais l'abbé Guillet lui
- tu l'aimerais - à coté du sujet mais dans la culture en général.
Pour m'écrire, je préférerais que tu m'envoies tes lettres par chez moi
au lieu que par monsieur le directeur Guy Pratt.

20 novembre 1959

«El Cortijo».

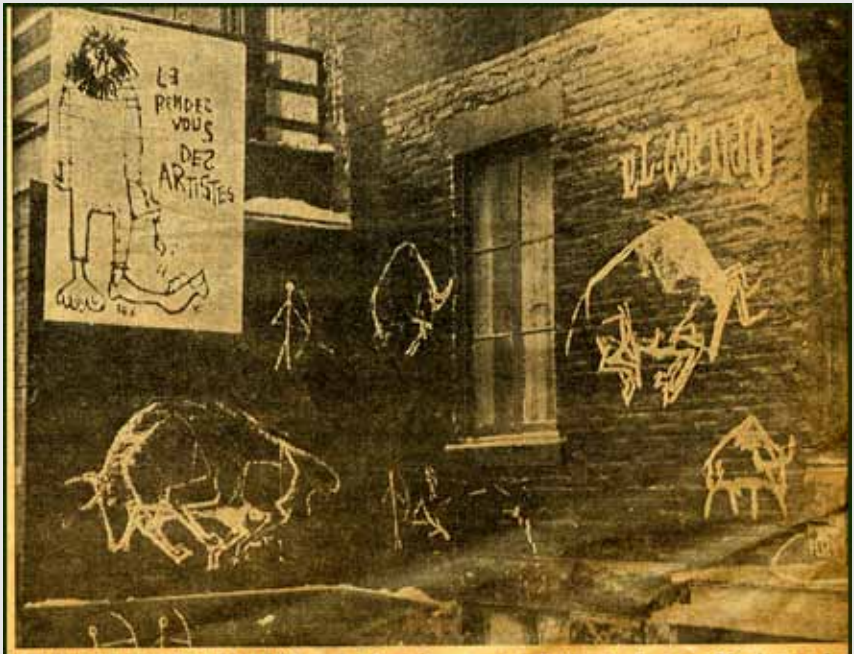
Une jeune fille entra; descendit l'escalier;
vint s'asseoir devant une table libre.
Elle déboutonna son manteau montrant son chandail, sa jupe
et ses bas noirs.
Elle était seule.
Elle observait l'assistance.
Des gars la détaillaient, grossiers.
Je l'observais.
Soudain, elle m'aperçut. Elle me fixa. Puis me sourit...

Un peintre, assis à une table: une fille assise devant lui pose en fumant.
Ravie non tellement de poser que de se faire regarder poser.

Tex Lecor se met à chanter dans un coin.
Tous se taisent. Applaudissent.

24 novembre 1959

Sonia.
C'était une fille blonde avec des cheveux raides et courts.
Elle vêtait une robe noire à peine décolletée; son cou sans parures.
Elle chantait tous les samedis soirs, à la même place, à la même heure.
Elle chantait de sa voix rauque son désespoir et sa misère.
Sa bohème et ses amours.
«Mon pot le gitan».
Le spectacle commença.
On éteignit les lumières.
Seuls deux réverbères rouges se braquaient sur la scène.
La salle était pleine de fumée.
On avait disposé une partie des tables collée autour de la scène.
Ce qui faisait comme un bar: les jeunes assis d'un seul côté, tout autour.



L'ENTREE DU "REPAIRE" . . . C'est dans cette boite de la rue Clark que les adolescents assoiffés de savoir se rassemblent.

EL CORTIJO

e chansonnier Tex entouré des membres de la jeune bohème de Montréa
'es jeunes gens, des étudiants pour la plupart, renient les "beatniks".

29 novembre 1959

Si Dieu n'existe pas, rien n'est mal.
Il y a du meilleur, et du moins bon simplement.
Si l'homme vient du néant, il retournera à ce néant.
La conscience de la vie ne peut être anéantie.
Comme la matière.
Dans chaque être existe la conscience de vivre.
De là le bonheur et le malheur, la possibilité de faire
ce que l'on nomme conventionnellement «bien» ou «mal».
C'est cette conscience de vivre que j'aime.
La fin du monde pour chacun de nous,
c'est la fin de cette conscience de vivre.

Je constate avec un certain désarroi qu'avec les étrangers du «EL»,
le groupe, mes parents, ma physionomie est froide, sèche, orgueilleuse,
repoussante.
Je ne cherche que l'amour véritable.

1 décembre 1959

Deux gars sont venus s'asseoir à ma table.
L'un, peintre, 20 ans, Yvon, attiré par une reproduction de peinture
de Lautrec «Jeanne Avril dansant».
L'autre, Pascal, 20 ans, le comique de la place.
Je classais des papiers, un tomba, il fait un mouvement pour le ramasser.
Je le regarde, froid, je le ramasse.
Encore un qui tombe.
Il s'empresse, le ramasse.
Me dit:
- Vous êtes nerveux.
- Non.
Il vient s'asseoir à ma table.
Il écrit aussi.
Il me lit de ses écrits.

Beaucoup de moins bon, et aussi du bon.
J'ai écrit un roman (l'histoire de Bellerose: Beauchemin).
Il me dit en avoir un aussi.
Pas encore édité.
Une heure après, il va à une autre table, avec une fille
qui ne cesse d'attirer mon attention.
Puis il m'interpelle, me crie à cause du bruit:
- Eh! penses-tu que ça plairait à ton éditeur ce que je t'ai montré?

Les filles me regardent.
C'est lui Pascal qui, croyant faire sa gloire, fera ma propagande.
Il parle beaucoup.
Un troisième vient me demander un livre sur Sica que je venais d'acheter.
Lui passe.
Il va le regarder.
Viens me le remettre.
«Sonia est modèle nue aux Beaux-Arts», Yvon.
Pas de drogue ici.
Mais les gars ne se gênent pas pour coucher avec les filles.
Il ne faut pas jouer sérieux ici.
Se satisfaire.
Puis oublier tout ce que vous avez dit et tout ce que l'on vous a dit.
Une fille seule à une table.
- Elle en a dans le coeur. Il l'a laissé tomber.

L'amour peut exister partout.
La solitude m'oppresse comme un remord.
Ce n'est pas ici que je trouverai la femme de mes rêves.
Pascal rentre, me fait clin d'oeil, content, pas capable d'être posé,
sérieux en société.
Les drôles sont toujours les préférés: ils nous évitent de penser.
De nous souvenir que nous sommes malheureux.

2 décembre 1959

La vie me dégoûte!
Non... non... ce n’est pas la vie qui me dégoûte.
Ce n’est pas la vie qui est sale.
Mais les salauds qui la violent, les bêtes qui mangent la chair humaine.
Qui démolissent l’humanité.
Parce qu’eux-mêmes.
Comme je porte avec mon chandail noir
tout le déshonneur des existentialistes athées, sensuels, ivrognes,
eux ils déshonorent la vie qui palpite en eux.
La même vie dont tous les hommes prennent conscience.
C’est la vie qui nous unit entre nous comme des frères.
Le «El» n’est rien qu’une centrale de poste-émetteurs qui reçoivent le mal
et se plaisent à le propager.
Ils démolissent incapables de bâtir.
On ne doit jamais démolir, mais se redresser.
Eux, ils crochissent tout: l’amour, la dignité humaine,
la noblesse de l’artiste.
Car ils disent aimer quand ils détruisent, être dignes
quand ils ne croient qu’au laisser-aller, qu’au néant.
Ils se disent artistes: et ce ne sont que des paresseux qui viennent
«s’effouarrer», s’aplatir dans un tas de fumée, de tapage, de filles faciles.
Ils nous déshonorent tous! et nous les laissons faire.
Idiots que nous sommes!
Ils riraient bien s’ils m’entendaient parler ainsi.
De ce rire cynique qui se borne à la surface du «moi» sans en sortir,
et sans y entrer.
Nous sommes des idiots!
Ils pourrissent l’humanité, notre droit au bonheur par le vice!
Et, imbéciles, nous les laissons faire!
Peut-être parce que nous ne sommes pas meilleurs qu’eux.

Cet après-midi: la classe au Musée des Beaux-Arts.
Peinture «La cathédrale»: pas comprendre.
Un gars là qui regarde. Je vais lui parler.
Jacques Chapdelaine. Sculpteur.
Simple. Franc. Agréable. Accueillant.
M'explique la peinture.
Il avait vécu un an aux Indes avec 15 dollars.
Pas marié. Vit seul à Percé où tous le connaissent:
«Tu n'as qu'à demander où j'habite».
Barbe bien entretenue.
Une espèce de pureté se dégage de lui.
Il vit, honore vie d'artiste.
Il a compris sa mission. Pas énervé. Le temps lui importe.
Un peu gauche: part vite oubliant de dire bonjour.

Après, au «El» avec Gagné et Trudeau.
Le contraste fut trop violent.
Mes yeux ont vu.
Après l'artiste véritable, j'ai vu les artistes manqués, paresseux, sensuels...
les salauds qui font rire des vrais.

Je m'imagine voyager comme Jacques.
Plus d'ami. Personne pour me donner l'illusion d'être intéressant,
de compter pour quelqu'un.
Je souffre à cette seule pensée.
J'ai besoin d'être compris.
De ne pas me fier sur moi seul.
Je ne me retrouve plus.
Je voulais sortir de moi-même.
M'oublier un peu.
Maintenant que j'ai connu le «El» (qui me dégoûte), je rentre en moi
avec le plaisir du marin qui quitte la turbulence de la mer
pour une baie paisible et pure.
Moi qui détestais, exigeais trop du milieu bourgeois, je m'y replonge
avec plaisir en sortant du «El».

3 décembre 1959

Plus je me connais, plus je découvre mon idéal.

Porter des habits luxueux
quand ceux des pauvres leur pourrissent sur le dos,
marcher avec des souliers de $20
quand d'autres ne peuvent que marcher nu-pied.
Non! non jamais.
Mes 21 ans accomplis, je pourrai enfin porter l'habit des pauvres.
Ce sera un remords de moins.
L'habit le plus simple est le plus beau.
Monsieur Chapdelaine vit son idéal.
Le pourquoi de son ascendant sur moi.
Lorsque j'entends une chanson populaire chantée par une femme surtout,
je la devine telle qu'elle peut être: un genre de libertine.
Cela m'écoeure tellement aujourd'hui
(le «El» a effacé en moi mes espoirs de trouver des salauds, filles et gars,
désireux de se redresser. C'est trop rare),
après avoir connu des Sonia, des Janou, des filles pour qui l'amour
se borne au charnel et qui chaque soir change de «mari».

4 décembre 1959

J'en ai marre!
Résultat de classe : 52%.
3e de la queue.
Si je coule à Noël, je ne descendrai pas en Versification.
J'abandonnerai.
Je m'en irai!...
Mais où?
Il est atroce de ne pas savoir où aller.
Martin disait: «T'es capable de passer ton semestre.
T'as un talent inné, toi. Un peu de travail!»
Je me sens mieux.

6 décembre 1959

Qui ne comprend pas la poésie moderne
ne sait pas renouveler sa manière de voir.
Ils ont conservé l'ancienne manière de lire.

15 décembre 1959

Il faut canaliser la nature.

École: professeur assis avec élèves: retour à l'antiquité.
Conversations.
Plus de professeurs, moins d'élèves.
École où aucune religion ne domine, mais toutes expliquées.

Trop vénérée, la femme est stupide.

Être «beatnik» c'est un peu être précieux
(ne pas sentir comme les bourgeois) pour se faire remarquer.
Pas trop intelligent.

1960 18 ans

NOTE.
Presque tous les textes du Journal 1960-61 sont perdus.
Ils étaient sous clé dans un coffret anti-feu, qui a été volé avec d'autres biens,
le 27 avril 1964.

11 janvier 1960

Poète est une forme de la prêtrise du laïc.

21 janvier 1960

La patrie, comme la guerre, est une entrave à l'unité mondiale.
On ne donne pas sa vie pour une chimère.
Les patries séparent les hommes plus que ne les unissent.
Elles sont la cause des guerres.
Par là, elles sont nuisibles à l'humanité.

La vanité de mes oeuvres m'inspire la crainte de la mort.
Hors l'amour, rien n'importe dans nos actes.
L'insatisfaction de soi est la plus grande vertu.

26 janvier 1960

Pour être cru, il faut ne jamais mentir.
Pour se garder la confiance des êtres, il faut ne rien cacher,
mais tout montrer, tout expliquer. Mais tout, c'est tout.
Quant à la littérature, elle se doit à la réalité crue; et à l'idéal.
Qu'elle approuve ou désapprouve,
toujours il lui est bon de se fonder sur l'humanité.
Plutôt que sur des religions ou constitutions: car beaucoup les rejette
et tout ce qui se fonde sur eux.
Ainsi, par préjugés, ils rejettent souvent
des expériences profitables à la sagesse.

L'influence d'un art dépend de sa simplicité.
Nul n'est plus influent que celui qui se fait bien comprendre.

L'homme ne se révolte pas contre l'homme.
Mais contre un mal qui le possède par son entourage.
Il use de son agressivité contre les hommes confondant société et danger.

L'agressivité est un plaisir essentiel à l'homme.
Mais son emploi démontre de l'intelligence de son coeur.
Voilà qui me fait dire que tant d'hommes sont idiots.
Car ils déploient contre eux-mêmes
une force pouvant faire fondre le malheur.
Ils se détruisent à torturer la race humaine.
Cette faute nous est à tous impliquable.
Si telle est la société, baissons la tête, relevons nos manches.

L'homme ne naît ni bon ni méchant; mais plein de forces contradictoires en puissance.
Selon les circonstances, il sera éveillé plus ou moins
d'un côté ou de l'autre.

27 janvier 1960

La pauvreté volontaire est un signe de sagesse.
La pauvreté des paresseux est le fruit de leurs vices.

Suivant sa pureté, l'art élève ou abaisse.
Ainsi de l'artiste: il assagit ou déséquilibre.

La perfection réside dans l'équilibre.
La morale, dans la perfection.
Tout défaut n'est qu'un déséquilibre.

Penser suppose une discipline.
Rêver, une atmosphère de dérive.

28 janvier 1960

Il est impossible à l'homme d'offenser Dieu sinon à travers l'humanité.
Le péché, c'est l'absence de charité.

9 février 1960

Avoir beaucoup, c'est être troublé davantage.
Car entretient inutile.

Pour juger, il faut connaître.
Et l'on ne connaît bien qu'en comparant.

Le christianisme nous attire comme un vertige.

L'intellectuel possède en lui ce qui ne se vole pas.

Les grands écrivains, avant d'écrire pour publier,
travaillent d'abord par nécessité de leur nature,
trouvant un remède à leur aspiration à la sagesse
par la recherche même de la nature de l'homme.
Tout le reste n'est que snobisme.

La science nous fait constater notre petitesse plus que notre grandeur.

La beauté et la religion seront indispensables à l'homme
tant que celui-ci n'aura pas trouvé une idée supérieure.

La foule a toujours moins de valeur que l'individu pris en particulier.

La chance est aveugle. Elle donne à qui la force.

Je me redessinais sans cesse des conduites.
Mais les premières pluies suffisaient toujours à me confondre.
Je ne commençais qu'à percevoir la maigreur de mon visage.

Quand un être ne peut penser d'un bloc à l'humanité,
il lui est préférable de se limiter à quelque être comme ambassadeur.
Mais tous, plus ou moins, devons nous soumettre à cette conduite.

Je sens une paix profonde lorsque je pense à la paix possible
pour l'humanité.

Il me semble bon de rêver grand.
Comme de ne pas vieillir trop vite.
Mais j'abaisse quiconque rêve sans réaliser.

Je rêve de force: car je suis faible.

10 février 1960

J'espère la survie, j'en rêve, mais sans y croire.
Ça console, rassure pour mourir.

Rayez de vos écrits ces périphrases précieuses, ces allusions
par le vocabulaire à la mythologie païenne et chrétienne qui les rendent
compliquées et arides sans bien payer ceux qui les déchiffrent.
Parlez-moi de l'homme en mot racé et plein de profondeur.

J'envoie ce message sur les ondes du temps.
J'ai existé dans ces années...
Et mes écrits témoignent une fois de plus de la fragilité des choses.
Rien n'existe qui ne doive être recréer.
Rien ne disparaît, mais tout se transforme au-delà de la mort.

Giguère.
4 cours. Parler et reparler de cela.
- J'ai remarqué une certaine amélioration... mais... (et il s'échauffait
jusqu'à se fâcher) vous avez voulu renverser mon pouvoir.
Ça je le pardonne bien à votre esprit de jeunes gens.

Visage mobile mimant toujours quelque grimace, son caractère fantasque.
Vieilles lunettes.
Gesticule.
Deux mains devant visage, le cache, le décache.
S'arrête sur un mot, gros yeux, front ridé.
Vase sur les détails.
N'avance à rien.
Désir de nous former.
Veut tout régler selon sa volonté; et trop vite.
Se fait détester davantage.
Ridicule par sa maladresse.
Ceux qu'il vise se sentent mal à l'aise.
Il leur fait détester sa matière.
Ne répond jamais à la question.
Vase autour.
Pour le plaisir d'étaler toutes ses petites connaissances.
Perd son interlocuteur dans les détails,
au point de lui faire oublier sa question.

La noblesse dépend de l'intelligence.

7 mars 1960

Une des premières erreurs des amoureux est de se demander de s'aimer au lieu que le partage d'une situation les y amène.

Le langage des hommes est ignoble.
Il ne parle et ne loue que selon leur profit, leur domination.

Le peuple craint la vérité.
Il ne veut pas qu'on lui montre les fautes, les faiblesses de ses héros parce qu'il les a confondus avec son idéal, son ciel de rêve.

Près des fenêtres en classe: il gèle pendant l'hiver.
Mais le printemps!...

Le non instruit qui utilise des mots compliqués pour cacher son ignorance, s'enfarge dedans.

Je doute de l'amitié. Du moins des miennes.
Je me souviens de Louis-Pierre.

Il existe des gens honnêtes.
Mais davantage des craintifs.

Le théâtre ne doit plus tendre à la réalité de l'action (cinéma),
mais à la réalité intérieure où le décor ne compte pas,
où s'exprimerait mal une si grande abstraction.

J'écris quand je suis seul.
Comme une punition: rester longtemps à travailler
même sur ce qui me plaît.
J'aimerais courir pour me nettoyer.

La charité n'existe pas.
Seul le devoir de tout donner existe.

L'homme ne peut être heureux avec n'importe quelle femme.
Mais avec celle qui seule peut lui donner ce qui lui manque.
Et qui a besoin de lui.

La mode n'est qu'un témoignage de la frivolité des femmes.
Le luxe trahit l'orgueil de l'égoïsme.
Enfin de quelle raison un homme se permet-il le luxe
quand aux Indes des hommes crèvent de faim.
Les richesses nous montrent l'homme dans sa véritable mesure.

La foi est dans la recherche.
La croyance passive se détruit elle-même.
Toute affirmation est un grand risque d'erreur.
Des grands conflits naissent les grandes idées.

L'amour s'arrête là où commence le luxe.
Car il est essentiellement discipline, et privation.
Nous haïssons dans la mesure où nous sommes asservis.

8 mars 1960

(*Mort subite, en Floride, de l'oncle Marco Fournier)*.

10 mars 1960

(*Lettre reçue de l'armée canadienne*).
Cher monsieur,
Le comité médical devant lequel vous vous êtes présenté
pour un examen médical à la suite de votre demande d'admission
dans les cadres du Contingent de l'Université de Montréal, CEOC,
nous indique que vous ne rencontrez pas la norme de santé requise
pour votre enrôlement dans les Forces Armées comme officier.
Ce rapport détermine: erreur de réfraction, pieds plats,
pesanteur insuffisante et physique en général ne rencontre pas la norme.

19 mars 1960

Je ne crois qu'à mes expériences.

La majorité des hommes ne s'intéressent qu'à eux-mêmes.
Ne se plaisent qu'avec ceux qui s'oublient pour eux.
En public surtout, oublier mes soucis pour ne m'intéresser
qu'à ceux des autres.
Écouter les confidences, porter secours si nécessaire, mais davantage
chercher de quoi écrire, de quoi mieux connaître l'homme.

La sincérité avant tout!
Je ne me confie qu'à ceux que mes joies et mes peines
touchent presque autant que moi.
Plus je découvre l'homme, moins je me confie.

CONTINGENT DE L'UNIVERSITE DE MONTREAL

CORPS-ECOLE D'OFFICIERS CANADIENS

3626 rue St-Urbain

MONTREAL 18, Que

10 mars 1960

M. Yvan Mornard
332 Maple
St-Lambert, Que.

Cher monsieur:

Le comité médical devant lequel vous vous êtes présenté pour un examen médical à la suite de votre demande d'admission dans les cadres du Contingent de l'Université de Montréal, CEOC, nous indique que vous ne rencontrez pas la norme de santé requise pour votre enrôlement dans les Forces Armées comme officier. Ce rapport détermine: erreur de réfraction, pieds plats, pesanteur insuffisante et physique en général ne rencontre pas la norme.

Je regrette donc de vous informer que votre demande ne peut plus être considérée. Je vous remercie toutefois de l'intérêt que vous avez montré en soumettant votre candidature.

Sincèrement,

(J.R. Rousseau) Lt Col.
Officier Commandant,
Cont U de M., CEOC.

par Joyal Capt

Humble. Généreux.
Calme. Majestueux.
Propreté (malgré une bohème «platonique»).
Politesse.

Action Complète, en confession, pour dire masturbation... avec éjaculation.

Abolition presque complète de mes rêves d'amour et de gloire...
Ces derniers déjà en partie disparus.
Le rêve souvent entrave la réalisation.

Pas manger entre les repas.
Boire de l'eau.
Fumer peu.
Plus de promenades de long en large.

Lecture de chevet.
Travail.
Réalisation.

23 mars 1960

Si le rire nous fait oublier la souffrance d'autrui, alors il pervertit le coeur.

Un être juge: le voilà en décadence.

L'expérience purifie l'idéal comme la souffrance sculpte les hommes.

Pourquoi les femmes n'ont pas droit d'aborder les hommes?

Dans un film, chaque mot doit porter.
Ce qui n'entrave pas la simplicité.
Car ce n'est pas un dialogue entendu une fois,
mais destiné à l'être plusieurs fois et sans jamais lasser
(ce qui serait irréalisable pour un banal dialogue).

29 mars 1960

(*Lettre de Louis Pierre Sédillot*).
Bonjour Yvan,
Il y a longtemps que tu dois attendre une lettre de ma part.
«Enfin la voilà» diras-tu, avec raison.
Je viens de prendre un congé d'un mois pour maladie.
Une bronchite: tu connais ça.
C'est une raison qui couvre au moins quatre semaines
pour ne pas pouvoir t'écrire plus tôt, le reste tu l'imagines.
Aujourd'hui il fait très beau au collège, même trop.
Le soleil est arrivé avec le printemps.
Résultat: «spring fever».
Au point de vue scolaire, je n'ai manqué que trois semaines: il y a eu
le congé de trois jours, une retraite de deux jours, et une journée de congé.
J'aurai de la difficulté seulement en géométrie et en sciences.
En latin ils n'ont rien fait et en français un peu de Balzac.
Il y a du neuf au collège; cet été on va commencer à construire.
Au bout de la salle des grands,
il y aura un philosophât prêt en 1961 pour nous.
L'aile des professeurs sera allongée.
Finalement on finira la façade du collège en face des classes de rhéto
et syntaxe spéciale.
Cette construction a lieu à l'occasion du cinquantième anniversaire.
Il y a une souscription de 2 millions, prix de la construction...
chez les anciens.
En attendant on n'a pas fini d'entendre des coups de marteau.
Depuis Noël, je corresponds avec une américaine
que j'ai connue au congrès cet été.
Elle m'écrit en anglais, je lui écris en français.
Elle m'a invité à un party au mois de mai.
(Regarde ta chance d'externe).
Et toi comment vas-tu?
Es-tu toujours aussi occupé?
Quand tes finances ne marcheront pas, dis-toi que tu n'es pas seul.

Ton titre de poète est passé à un nouveau
et il ne fume que 15 jours par mois.
Tu m'as dit que ton père avait changé d'emploi, j'espère que ça va bien.
Au revoir.
P.S.
Cette lettre est passée par la maison.

31 mars 1960

(*Suivi les cours de littérature française contemporaine*
de Jordan Kostakeff, propriétaire de la Librairie de la Paix).

On m'a dit qu'il y avait un Dieu.
Si on m'a roulé, c'est une grande tyrannie.

Camus.
Le monde n'est pas absurde en soi, mais irrationnel.

Solitude!
Cours de chant, classe à côté.
Des solitudes qui chantent avec mélancolie, et ennui, et espoir, la gamme.

La vérité de mes actes existe au-delà de toutes conversations.
Je ne suis ni croyant, ni athée: je cherche.
Ces deux extrêmes, je les aime dans ce qu'ils ont de meilleur.

Même si l'eau est un composé, cela n'enlève pas son bon goût
si j'en juge son bon goût sur ma langue.

La connaissance enlève la beauté d'une chose
en autant qu'elle est incomplète et partiale.

Ce n'est pas être sincère que d'agir contre la perfection.

Jordan Kostakeff
et sa Librairie de la Paix.

Les Cours de la Librairie de la Paix

Cours d'initiation
A LA LITTERATURE FRANCAISE CONTEMPORAINE

La prêtrise n'a plus la dignité extérieure qu'elle avait.
À cause de la négligence de ses membres.

Sincérité intellectuelle: lire Sartre et lire la Bible.

Je n'aime pas la classe:
elle ne me permet pas de m'attarder pour approfondir.
On nous bourre le crâne de noms et de dates,
quand il serait plus simple de voir les grands courants.

La Bible m'attire par son historicité.
Les romans à thèses, par rapprochement, sont sans bases solides.

Je ne crois pas aux miracles.
Tout prêtre doit connaître son histoire de L'Église,
non seulement en théorie, mais de façon à pouvoir l'ajuster à son époque.

Le Christ, plus que tout autre, eut confiance en lui; et cela nous attire.

Heureux l'homme que les circonstances aident à s'améliorer
et qui en profite.
(Inspiré de Job).

1 avril 1960

Que les femmes ne se réjouissent pas de n'être mariées
que pour leur beauté.
C'est un grand malheur pour elles.

L'amour connaît les défauts mais se refuse à s'y attarder.
Il trouve d'abord les qualités.
C'est la seule façon d'être humain que d'aimer.

2 avril 1960

BELLES-LETTRES.
RÉDACTION.

Mon «bon vieux» collège.
Il est de bonnes organisations, comme il en est de mauvaises.
N'ayant aucune expérience pédagogique,
je ne puis très bien juger des cours que l'on me donne ici.
Je préfère le silence.
Car ce soir je n'écris ni pour démolir, ni pour bâtir:
mes efforts suffisent à peine.
Il vaut mieux concentrer tous ses efforts pour se taire,
que de parler pour démolir sans fondements.
Aussi, à un moment où la bête en moi réclame avec fracas
qu'on la libère de la cage, j'ai choisi la sagesse du silence,
craignant par mes paroles de l'affoler davantage.

Je me souviens
- il faut bien vous donner un peu de lecture -
d'une aventure dont je fus le témoin et l'acteur.
C'était entre ces murs, en septembre, au début de l'année scolaire.
J'étais nouveau et personne ne me parla.
Je subissais encore la surprise de ma transplantation.
Je ressentais un vide angoissant se faire autour de moi.
C'est alors que j'ai découvert dans ma solitude la vérité fondamentale:
la valeur des relations humaines et la portée d'un sourire d'homme.

(*Aphorismes pour une publication scolaire de fin d'année*).
CONSIDÉRATIONS.

De la littérature:
À dix-huit ans, il n'est qu'une bonne façon d'écrire: raturer.

De la sagesse:
Certains hommes renoncent aux éloges par raison.
D'autres, par impossibilité de les atteindre.
Il est des sages par volonté comme il en est par complexe.
Le sage constate la solitude effective de l'homme
jusqu'à la vivre en véritable devoir.

De la solitude:
Les grands solitaires plus que les animateurs de foules
s'imposent sociables.
Un peu de travail dans le silence
vaudra toujours plus que la consolation des foules.
Car là où s'enivrent les hommes, se réunissent les inconscients.

Le génie consiste dans la compréhension des choses les plus simples;
mais aussi des moins perceptibles parce que les plus près de nous.
Il est essentiellement conscience.

En tout homme, il y a un imbécile qui se renie.

(*Portrait de moi fait par un collège: Bernard Trudeau*).
Flamme sortie de l'enfer... du collège de Saint-Jean,
Yvan est un quidam cultivé, mais d'une intelligence stoïcienne,
malgré son masque bon enfant et «insipide».
Entre l'absurde de Sartre et l'authenticité de la Bible, il cherche la voie...
avec un petit bout de crayon, comme planche de salut.
C'est mince!
Sportif au possible, surtout aux jeux d'esprits.
Son hobby: préparer une académie à une heure quarante, le vendredi midi.

"Quelque chose qu'on dise de moi,
on ne peut oppposé rien de personnel"
Le Bonhomme

(*Portrait de Bernard Trudeau fait par moi*).
Jusqu'à nos jours, les hommes ne pouvaient concevoir qu'un être si pressé pût être si lent.
En effet, malgré ses courses dans les corridors du collège,
Bernard n'a pu rattraper ses collègues.
Le destin en est responsable, l'ayant mis au monde
un quart d'heure trop tard.
Mais sa valeur n'en est pas diminuée pour cela.
Sa tendance à toujours poser des questions
- d'autant plus surprenantes qu'elles sont plus indiscrètes -
l'amène à des conclusions parfois profondes.
Son intérêt à écouter le prive de parler.
Sauf en classe, car il est de ceux qui aiment égayer les endroits monotones.

5 avril 1960

Je les aime tous.
Les croyants. Les athées.
Je les aime tous.
Les bons. Les moins bons.
Parce qu'ils soufrent tous de la même manière.
Parce qu'ils meurent tous de la même manière.

C'est parce que je les aime tous que personne ne m'aime.
Parce que j'aime les ennemis comme les alliés.
De la même manière.
Parce qu'ils ont des ennemis. Les croyants. Les athées.
Ils ont des ennemis.
Je les aime tous: et personne pour m'aimer.

Respecter ne signifie pas tout accepter.
Ce n'est pas respecter que de se taire devant une erreur.
Ce n'est pas être humble
que de se taire parce qu'un supérieur ensanglante la terre.
Et les supérieurs, qu'est-ce qu'ils veulent les supérieurs?

Avec le devoir qu'ils prêchent partout
par peur d'être écrasés sous la foule de ceux qu'ils disent leurs inférieurs.
Mais les bons supérieurs, il faut les respecter.
Il faut les aimer.
Parce que ce sont de bons supérieurs.
Parce qu'ils respectent leurs inférieurs.
Ils les écoutent.
Ils se tueraient pour les écouter.
Pour les aider à la mesure de leur amour.

Mais les faux supérieurs récoltent la révolte des inférieurs.
Ce sont les inférieurs qui ont raison de se révolter.
Nous n'avons pas le droit.
Ce sont de faux supérieurs qui ont dit qu'on n'avait pas le droit
de se révolter contre les supérieurs.
Ils pensaient à eux quand ils disaient ça.
Et ça a pris.
Personne ne s'est révolté.
Regardez où on en est maintenant!
C'est la guerre partout.
Les grandes guerres pleines de bombes.
Et les petites.
Des tas de petites personnelles qui préparent les grandes mondiales.
Voilà le prix de notre silence.
Ils en ont profité pour nous cracher dessus.
Il faut les aimer.
Les aimer bien sûr.
Tous les supérieurs.
Les bons.
Les moins bons.

Mais ce n'est pas aimer quelqu'un que de le laisser vous tuer.
Ce n'est pas aimer nos supérieurs que de les laisser nous cracher dessus.
Il faut aimer tout le monde.
Les croyants. Les athées.

À la sortie du collège Sainte-Marie.

Mais un supérieur n’a pas le droit de torturer.
Il faut l’aimer plus que les autres.
Il faut sauver les autres aussi.
Il faut se révolter.
Parce que seule la révolte peut le calmer.

Les catholiques (ma mère) insultés si on leur dit qu’ils ne sont pas parfaits.
- Nous faisons notre devoir.

Qu’est-ce que le devoir.
Ceux qui comprennent le plus avouent comprendre le moins.

Certains se fâchent qu’on leur dise qu’ils sont loin d’être dignes.
Surtout les croyants.
Surtout les chrétiens.
Ils se fâchent comme s’ils avaient droit de se fâcher.
Comme s’ils étaient parfaits pour avoir droit de sa fâcher.
Trop de croyants se pensent parfaits.
Trop de gens se pensent dignes.
Et ceux qui sont les plus dignes se disent les plus coupables.
Il y a quelque chose qui va mal.
Ça ne tourne pas rond.
Ça ne tourne même pas du tout.
Et toujours beaucoup d’hommes qui se disent dignes.
Comme s’ils étaient aveugles.
Mais les moteurs sont en panne.
Et tous les hommes se pensent dignes.
Comme s’ils avaient droit de blasphémer.

Les moins dignes se disent toujours les plus dignes.
Ils n’ont personne de plus digne qu’eux sous les yeux.
C’est pour ça qu’ils se disent les plus dignes.
C’est un peu la faute de ceux qui ne sont pas sous leurs yeux.
De tous ceux qui ne sont pas sous leurs yeux.

6 avril 1960

C’est apprendre à vivre que d’accepter d’être oublié par les hommes.
Je n’en connais pas qui s’y résigne.
Nous sommes tous des peureux.
Notre vertu ne se résigne pas à l’oubli.
Nous rêvons d’immortalité pour ne pas nous répugner à nous-mêmes.
Nous espérons même dans notre désespoir.
Nous vivons à crédit.

Cette nuit, je sonde ma solitude.
Si j’avais eu quelqu’un pour partager, se donner à moi.

14 avril 1960

Le martèlement funèbre de nos coeurs mesure nos conquêtes.
Son silence nous force d’abdiquer.
Pauvres hommes!
Nous portons un fardeau fatal.

24 avril 1960

Les hommes devenant tous plus instruits,
tous les ouvriers gagneront un gros salaire.
Plus de patrons riches.
Les Unions dirigeront les finances
pour les distribuer selon les mérites de chaque ouvrier.
Les machines appartiendront à la société représentée
par une Union supérieure: une évolution de nos gouvernements.
Les penseurs dirigeront par leurs pensées.
Presque plus de direction imposée, genre ordre.
Les gens choisiront eux-mêmes, plus librement.
Cela jusqu’à ce que chacun de la foule soit assez clairvoyant
pour créer ses propres lois dans le but de son bien
par le bien commun qu’il fera naître.

Il y aura toujours des gens supérieurs.
Mais leur nombre grandissant, cela les rendra moins absolus.
Tant que l'individu ne sera assez clairvoyant pour se diriger seul et choisir ses sources de pensée et se les rendre personnelles en les améliorant, l'Église et l'État sont indispensables à l'ordre.
L'unification mondiale est dans le morcellement complet des pays.

Je m'enracine à regret dans mon siècle:
hélas je ne connais nulle autre terre.

L'homme évolue par orgueil.
Chacun de vouloir s'avancer le plus pour être regarder.

Ne nous appartient que ce que l'on prend.

Nécessité du culte des «morts intérieurs»
ou vieilles expériences.

Pourquoi j'écris?
Besoin de vivre dans un monde pareil à moi.
Non dans la maison de mon voisin.

29 avril 1960

(*Lettre de Michel Jetté*).
Bien cher Yvan.
Je passerai outre les questions préliminaires d'une lettre
parce que ça m'«emmerde».
Je ne sais jamais quoi dire et je dirai tout de suite
ce dont je veux t'entretenir.
D'abord, j'ai terminé *Thérèse Desquéroux* et je crois que c'est là
un roman qui correspond tout à fait avec ma définition du genre.
Je l'ai lu avec la plus vive attention et il m'a beaucoup rapporté.
D'ailleurs, si tu pouvais m'envoyer *Le noeud de vipères*,
ça me ferait bien plaisir.

Si j'ai autant de matière à réfléchir, ça promet!
Au fait, j'ai dû le lire en cachette:
aucun Mauriac ne peut être approuvé pour Belles-Lettres.
Mais ce qui est pire, c'est que j'ai pris de l'audace
et je me suis «lancé» dans Bernanos.
Il faut que j'use d'hypocrisie pour tromper les bibliothécaires.
J'ai fini *Histoire de Mouchette*, mais je la relirai avec plus d'attention.

Le 28 avril, nous avons assisté à une conférence de Léo Cormier, débardeur dans le port de Montréal, sur l'apostolat et l'engagement du laïc dans la société.
Je n'ai jamais, de toute ma vie, entendu un homme parler avec autant de chaleur et de sincérité. Ne rate pas la chance inespérée de l'entendre.
C'est merveilleux; je suis absolument certain,
et je pèse chacun de mes mots, que tu l'aimeras.
Je pourrais t'en parler pendant des pages si je ne me retenais pas.

Aussi, je t'envoie un poème que j'ai composé dernièrement.
C'est un de mes meilleurs jusqu'ici, à mon avis.
J'aimerais savoir ce que tu en penses:

«J'ai vu un ardent brasier qui frappait
À ma fenêtre qui grinçait.
Dans le feu j'ai une fausse joie qui souriait
Et une route martelée de deux pas.
Une étincelle pétilla dans mon coeur,
Et je devins comme un feu noir.
Maintenant je suis dans la prison de feu
D'une fille éteinte».

J'espère que tu comprends.
P.S. Excuse-moi pour les fautes de tout genre: j'ai pris vingt minutes pour tout écrire.
Tu diras bonjour de ma part à Roger, Madeleine, Henriette, Odette.
Du moins si tu en as la chance.

30 avril 1960

Cette année encore plusieurs routiers, chefs scouts et cheftaines
de la province de Québec, se sont rendus en pèlerinage
au Cap-de-la-Madeleine.
Partis samedi soir de la Rivière aux Glaises près de Yamachiche,
ils se sont rendus à pied, tantôt en silence, tantôt en prière, jusqu'au Cap
pour une messe célébrée pour eux à 4 h. de l'après-midi, dimanche.
Aux deux milles, ils s'arrêtaient pour discuter en palabre
sur le sujet donné: la messe.
Le but de ce pèlerinage est d'unifier les différentes jeunesses
organisatrices du Québec dans un même esprit, celui du Christ.
L'an passé, ils étaient 150; cette année 300, 100 filles et 200 garçons.
L'an prochain, ils espèrent doubler encore.

La route de Pâques, avec les scouts.
"DIEU EST MA ROUTE."
Passe ou Crève...

13 mai 1960

On ne dit pas tout, parce qu'on n'est pas bons.

Pour ne pas être lâches, vous nous dites de tuer des hommes.

Comme quand j'étais gamin, la bravoure c'était de briser des vitres,
de garrocher des boules-de-neige aux vieilles femmes.

L'honneur ce n'est pas de tout gober.
L'honneur c'est de toujours rechercher du bon pour l'humanité.
Et suivre ce que l'on a trouvé dans l'attente d'une découverte.

Nous sommes nés dans un monde en désordre.
Rien ne change.
Les enfants naissent toujours dans des obus.

La seule différence, c'est que les obus sont plus gros.
Ils ont raison de se fâcher les jeunes.
Ils ont raison de ne plus nous croire.
Nous les avons trompés dès le début.
Ils ne nous croient plus: ils ont raison.
Ils veulent changer le monde pour vrai eux: ils n'acceptent pas la guerre.
La guerre qui revient périodiquement comme une mauvaise grippe.
Périodiquement pour chaque naissance comme des cloches d'église
à chaque naissance.

Si la guerre existe, c'est à cause des croyants, des athées.
À cause des mauvais croyants.
Des mauvais athées.
«Aimez-vous les uns les autres», répètent les croyants.
Mais ce sont les plus braves à la guerre.
Les meilleurs à tuer les croyants.
Et leurs Églises qui les laissent faire.
Leurs Églises qui ont peur pour eux, qui pleurent en secret,
mais qui ne leur reprochent rien.
Oh! si elles savaient les Églises que leurs croyants n'attendent
qu'un reproche pour cesser la guerre.
Ah! s'ils savaient les croyants; et les athées; comme ils sont ridicules
sur le front.
Comme ils sont ridicules de se laisser mener par le bout du nez.
Ridicules de combattre contre des ennemis aussi ridicules qu'eux.
Des ennemis qui ne veulent pas la guerre.
Des ennemis qu'on pousse hors des coulisses à coups de pied,
à coups de crosse.
Des ennemis qu'on envoie à la guerre, à la boucherie.
Ridicules tous de s'entre-tuer quand en secret on veut s'embrasser
mais on s'ignore.

Vous demandez la justice avec des couteaux dans les mains.
Avec des couteaux dans le dos.
Et vous acceptez de courir à la guerre.

Et les femmes applaudissent les soldats couverts de sang.
Elles applaudissent leurs enfants morts les femmes.
Elles dansent. Elles se déjupent.
Elles montrent leurs cuisses aux soldats, à leurs enfants qui sont morts
la gueule ouverte dans la boue.

Les mauvais croyants pensent à peine à prier Dieu.
À peine pensent-ils à le prier pour ne pas devoir aimer leur prochain.
Et les mauvais athées avec leurs drogues, leurs prostituées.
Les mauvais athées comme les mauvais croyants.
Mais au moins les mauvais athées ne prient pas Dieu.
Au moins ils ne camouflent rien.
Ils n'ont rien à cacher. Ils font ce qu'ils disent.

Les Églises ne font pas de saints:
ce sont les saints qui les font saintes.

Il faut épeurer les gouvernements.
Ce sont des hommes aussi peureux que tous les hommes.
Il suffit de leur faire peur.
De dire dans tous les pays, au bon peuple de tous les pays,
de leur faire peur.
De leur dire qu'on n'ira pas à la guerre.
Qu'on les fera sauter s'ils déclarent la guerre.
Comme les sabines qui se sont jetées avec leurs enfants
entre leurs époux et les romains qu'ils combattaient.
Les Sabins et les Romains n'ont pas tué les femmes.
Cessez la guerre.
Faites la guerre de la faim si vos maris font la guerre.
Si on les force de faire la guerre, faites la guerre de la faim.
Pour que vos petits qui tètent encore n'aient plus à craindre la guerre.
Faites la grève si vous les aimez pour vrai.
Si vous ne le faites pas, vos enfants vous maudiront dans leur coeur
de ne pas les avoir aimés.
De leur avoir laissé la guerre en héritage.

Moi, je m'embête dans votre monde.
Les hommes s'égorgent entre eux pour s'imposer
leur conception de la vérité, alors qu'elle les dépasse tous.
Ils n'en possèdent que des parties.
Presque toute l'humanité travaille pour rien.
Beaucoup savent démolir; mais très rares les bâtisseurs.
À coups de bombes, on dresse de grands squelettes de civilisation.
Pareils à toutes les civilisations d'avant.
Pas pire. Pas mieux. Sans presque d'évolution.
La seule solution, c'est d'aimer. Aimer pour vrai.
Aimer jusqu'à se faire mal. La seule solution.
Mais tous, croyants comme athées, ne veulent pas: tous boxent déjà
dans le ventre de leur mère.
L'amour, voilà toute la vérité.
Je les connais les croyants. Je les connais les athées.
Il y a des saints parmi eux.

14 mai 1960

(*Projet d'édition*).
JOURNAL: «MONSIEUR YVAN».
Écrit à l'encre bleu ou verte, citations à l'encre rouge.
Pages numérotées au dactylo.
Les années séparées par cartons de couleur, les mois par feuilles.

17 mai 1960

Pour former des hommes avec leurs enfants, le père,
la mère doivent d'abord sans cesse en devenir.

Je n'aime que par comparaison.
J'aime le classique parce que je n'aime pas le populaire.
Je vis sans cesse dans l'espoir d'une amélioration.
Personne ne peut dire aimer sans volonté.

(*Premier poème publié dans Le Sainte-Marie)*.

Ma Rose danse sur sa tige
chantante sous la brise
matinale ruisselante
se grise de rosée.

Les jours
sont lourds
de fleurs.

Sous le soleil brutal
desséchée dans le soir
elle étale ses pétales
rouges comme
des soleils couchants.

Les jours
sont lourds
de fleurs
qui fanent.

Ma Rose danse sur sa tige
chantante dans le vent.

C'est l'heure où l'azur
secoue ses draps roses
l'heure mystérieuse
des soleils couchants.

D'AUTRES
AMOURS

18 mai 1960

Approfondir sa religion: ne pas rester à la surface tel un poisson mort.

Un conseil se demande: ne se donne jamais.

Corriger mes lettres pour un jour être édité.

Je découvre maintenant ce que l'attitude de Gilles Bellerose
m'avait rendu détestable: Paul Claudel.

27 mai 1960

(*Lettre de grand-maman Mena*).
Bien cher Yvan.
Il me semble t'entendre dire «ma fête arrive»,
maman Mena doit penser à son 5 piastres,
oui en regardant le calendrier j'ai dit la fête à Yvan.
J'espère que ça va toujours bien à tes études,
encore une année de fait,
ça diminue sur tes années de court.
Nous attendons Mme Chagnon les derniers jours de mai,
nous avons reçu une carte d'elle, nous avons hâte de les voir
pour leur faire conter tout cela.
Bon succès dans tes examens.
Un gros bec.
Maman Mena.

30 mai 1960

(*Boris Pasternac, mort le 30 mai 1960.*
Le Docteur Jivago, lu à l'hôpital Hotel-Dieu, en 1959).

2 juin 1960

Loi de protection pour la production cinématographique canadienne.

Les cinémas canadiens devront présenter dans leurs salles
50% de la production annuelle canadienne.

Les cinémas étrangers devront importer 10% de la production cinématographique canadienne, s'ils veulent en retour pouvoir exporter avec autant de facilité au Canada.

(Élaborer & controverses).

9 juin 1960

Je veux faire avouer aux gens qu'ils affirment sans comprendre.
Par là risquent d'être grossièrement dupés.
Afin de les attirer à la nécessité de la recherche, semer le goût.

Nous avons gagné l'instruction.
Mais nous avons perdu le caractère.

En m'opposant, je prends davantage conscience.
Car en plus de considérer ce qu'on me dit, j'envisage ce qu'on me cache.

Ils sont idiots ceux qui combattent l'église ou l'athéisme.
Ils refusent les raisons existantes à ces actes.
Il y a très peu de fautes.
Mais beaucoup d'erreurs.

12 juin 1960

Pas de repos pour les purs.
Leur idéal de perfection leur rend améliorable, sinon méprisable,
même leurs plus belles découvertes, compositions.

Puisque nous ne pouvons que subir jusqu'à repérer les pensées
qui nous entourent, et que celles-ci sont un chaînon à toute une tradition,
pour écrire une oeuvre importante, il est permis de s'inspirer
de tout le passé.
À quoi bon rechercher à nouveau ce que les anciens avaient découvert.
Il suffit de restaurer leurs idées à l'aide des connaissances modernes.

Chanter la conquête de la lune au profit de l'union mondiale,
comme jadis Virgile a chanté la conquête de l'Italie par Énée
au profit de l'unité romaine.

Le fanatisme chrétien, comme le fanatisme athée,
font les hommes se détester entre eux.
Même devant un mourant, leur colère les empêche d'être bons.
Encore s'ils le sont, c'est comme pour montrer qu'ils sont vainqueurs.
La majorité de nos «bons chrétiens» ne sont que des animateurs de haine.

N'oublie pas que tu peux t'être trompé.

Ce que je reproche au traité d'Utrecht (art. 15),
c'est de ne pas être assez humain.
Les auteurs permettent la fréquentation de leurs deux peuples,
mais pour le commerce,
non tant - ce qui est plus capital - pour une compréhension
par une connaissance réciproque.

Si Dieu, en nous créant, savait tout, il savait qu'il est impossible
à l'homme de ne pas pécher: et le sachant sa création devient complice
de nos crimes.

Le mariage est un duo, ou un duel.

Certains affirment que si je ne crois pas, c'est que j'ai été impur.
Je ne sais s'ils auront la vérité.

Je passe de longs temps à me contempler les mains.
L'homme se contemple dans son travail.
Dans mes films:
- bruit de la nature, vent, moteurs d'autos.
- éviter au maximum le langage.
- mime de préférence à la parole.

13 juin 1960

Les vedettes ont renouvelé l'idolâtrie.

Quoique nous fassions, on dira toujours un peu de mal de nous.

Rien n'est stable dans l'homme.
S'il n'y avait pas de policiers,
une grande partie des bourgeois se ferait voleurs.

Il existe une propagande capitaliste tout aussi condamnable
que la communiste.

17 juin 1960

(*6h.30 pm. Dans un restaurant. Saint-Bruno*).
Le ciel peu à peu s'était scellé. Les éclairs précédaient l'orage.
La pluie tombait des nuages, trempant la terre de son parfum tiède.
La mort ne permet pas de profit. Il faut ses fidélités.
À quoi bon hériter puisqu'alors nous n'avons plus nos parents.
Profitons de leur fortune, mais avec eux.
Nous ne pouvons profiter de la vie qu'avec ceux que nous aimons.
Tout plaisir pèse.
Mais la possession de soi dans les plaisirs pèse davantage.
La jouissance se juge sur l'ascèse que l'on s'impose.
Aucune volupté ne survit à l'esclavage.
(*Lu et relu, durant l'été travaillant à Saint-Bruno,*
NOCES de Albert Camus).

7 juillet 1960

(*Lettre de Michel Pichette*).
Comme tu le sais, je suis au Camp Bruchési depuis déjà deux semaines.
Tu voudras bien excuser le retard de ma lettre; les heures de loisir sont rares, et plusieurs d'entre elles sont occupées par un sommeil très réparateur.
En ce moment même tout est calme, c'est la sieste.
Je t'écris au son du cadran!
J'achève «Crime et châtiment» de Dostoïevski.
Il est d'un humanisme très grand: un connaisseur expérimenté de la souffrance ou condition humaine.
Une seule question (parmi beaucoup d'autres) me reste à éclaircir.
C'est précisément ce dont tu m'avais parlé: est-ce que Roskalnikov a eu tort de tuer...
Pourtant ses motifs étaient valables, son but était grand...
Est-ce que Sonia a raison d'agir comme elle le fait?...
Avant de quitter Montréal, je suis allé voir «La sentence», film réalisé par Robert Hossein.
Je l'ai beaucoup apprécié.
Et toi que fais-tu?
Est-ce que tu écris?
As-tu commencé un scénario, un film?
Travailles-tu encore?
Que lis-tu? etc...
Qu'y a-t-il à Montréal?
As-tu vu le testament d'Orphée que l'on présente au Théâtre Club?
Je te quitte maintenant.
J'espère recevoir quelques mots de toi bientôt, et ta visite si tu le peux.
À bientôt.
P.S.
Une mauvaise nouvelle, je dois reprendre mon examen d'anglais, ma reprise est un échec.

11 juillet 1960

(*Lettre-critique adressée à Simone Landry*).
Saint-Lambert.
Mademoiselle.
Je vous écris d'abord pour le plaisir que j'y trouve de m'exprimer.
Mon ignorance de votre personne ne me permet pas d'autres bénéfices, sinon celui de ma franchise.
Mais je vous assure m'en réjouir.
J'ai lu avec plaisir votre nouvelle.
Michel Guillet m'autorise de vous répondre me laissant espérer votre confiance.
Voilà.
Votre valeur littéraire dépasse peu votre style.
Vos idées ne se sont pas encore affranchies de votre volonté d'écrire.
Mais je ne vous encourage pas moins.
Car vous pouvez beaucoup.
Et d'autant plus que vous ne saurez jamais vous satisfaire.
Votre amour des lettres en effet se mesurera d'après sa sévérité.
Si vous les aimez avec clairvoyance, vous saurez les conquérir jusque dans leur plus haute noblesse.
Voilà peut-être une certitude, mais bien davantage un souhait.
Voici, tirés de quelques expériences, des règles qui, je l'espère, sauront vous profiter:

D'abord ne rêvez pas de gloire:
ce genre d'idéalisation empêche de se réaliser avec plénitude.
De plus, pour les véritables artistes, la gloire n'existe pas.
Vous serez de l'immortalité en autant que vous renoncerez au temps.

Lisez peu, mais lisez bien.
Savoir s'astreindre à quelques grands auteurs,
c'est désirer se comprendre soi-même.
Cependant, vos lectures ne doivent pas vous nuire dans vos observations.
La meilleure Sorbonne, c'est encore la rue.

Apprenez à la découvrir comme jadis vous avez étudié
la valeur de l'écriture.

Écrivez peu, mais écrivez bien.
N'oubliez pas que vos véritables lecteurs vous jugeront
d'après le temps que vous leur épargnerez.
Ne les privez de rien; mais ne les encombrez pas non plus
de vos tâtonnements.

Enfin, je vous propose la pratique d'un journal personnel.
J'écris, depuis très jeune, mon journal.
Permettez-moi de vous proposer pareille école.
Rien ne peut nous montrer mieux à nous-mêmes.

Pour conclure, permettez-moi de vous prévenir contre la prétention.
Ce genre de vanité entrave l'accomplissement plus que ne la suscite.
Ainsi fait, vous pourrez délivrer le monde
dans la mesure de votre marche contre l'inconnu.
Votre sincérité vous sauvera.

Peut-être vous ai-je encouragé.
Peut-être vous ai-je ennuyé.
Dans les deux cas, je vous prie de bien comprendre
l'intention qui m'a fait vous écrire.

Je vous encourage, croyant en vous comme je crois en moi.

9 septembre 1960

(*Poème publié dans Le Sainte-Marie*).

TOI QUI VIENS: SALUT

Qui es-tu toi qui es? Et d'où viens-tu qui viens vers nous?
La mer devant toi s'apaise comme un trottoir.
Et le ciel se colore de ses oiseaux les plus souples.
Qui es-tu toi dont s'embellit l'univers; et que pouvons-nous
pour ton regard qui possède le monde?
Que t'enseigner, nous qui ne savons que notre ignorance?
Que te dire nous qui ne savons ni le soleil, ni la pluie?
Mais peut-être saurons-nous t'enseigner à t'enseigner toi-même.
Pour te ciseler un archet sur les vagues.
Et des musiques et des danses et des couleurs.
Peut-être t'enseigner l'amour qui seul peut accorder
dans la même mesure la vague avec le navire.
Et crois-moi qui connais le mystère des sels marins.
Voilà bien les eaux les plus pures pour te purifier de tes peuples barbares.
Crois-nous qui sentons déjà nos bateaux se mouiller par les pieds,
et dont les mains se mêlent à la mer pour te chanter.
Nous voilà qui t'espérons toi sur la plage qui frissonne
dans l'éclat d'un soleil sur le sable.
Oh! que ne fais-tu silence dans tes songes afin de mieux saisir
la musique des fleuves!
Oh! puisque voilà maintenant que je me retire comme la marée du matin
et te salue à l'éveil de ton aube.
Et te souhaite tout le bonheur de la journée.
Celui que j'ai eu avec celui que je n'ai pas eu.
Mais aussi la violence des vagues pour te souvenir.
Afin de vivre sans cesse en état de mort.

23 septembre 1960

Je m'ennuie. Je ne rêve qu'à dormir.
Je m'ennuie sur le même thème.
Très dur de travailler toujours sur la même chose.
Les trottoirs bondés, les gens marchent, collés, pressés.
Se bousculent. Les parapluies s'accrochent.
Les autobus sont paquetés.
Le trafic dense, lent.
Gens passent en courant entre les autos arrêtées: feu rouge.
Les freins à air des bus.
Feu vert: le vacarme des moteurs des gros camions, les klaxons d'autos.
Et la pluie! La pluie!
Toutes les annonces des magasins illuminées.
Brouillard. Ciel bas. Et la pluie!
Les lumières des annonces qui semblaient tourner, trempées.
Hallucination. Rêve. Féerie.
Carillon d'église.
Joyeux. Fous. Ivres de pluie neuve.
Vitesse. Vacarme. Pluie.
Vitesse poétique.
Vacance poétique grâce à la pluie, aux lumières.
Les gens traversent une rue sur feu rouge.
Autos fonçant sur eux.
S'envolant comme des feuilles mortes qu'enlève le passage des autos.
Les essuie-glaces qui battent vite.

Ce matin manqué bus.
M. Lapointe va pas Montréal.
Fait du pouce.
Riche Mercury. Tout marche à piton.
Anglais. Sympathique.
Débarque presque au collège.
Il fumait beaucoup. Nerveux.

24 septembre 1960

Madeleine Letellier me devient belle.
Inutilement belle.
Un autre garçon déjà, Jacques Leduc, m'efface à petits coups.
Et tous mes amis de même se bâtissent des amours comme des barbelés.

Il ne suffit pas de se désoler.

La bonté d'un être vaut sa douceur à nourrir nos besoins.

Il faut avoir beaucoup souffert
pour pouvoir souffrir la souffrance des autres.

Il faut qu'un écrit nous rappelle nos expériences
pour bien pouvoir le comprendre.

26 septembre 1960

(*Lettre de Michel Jetté*).
Bien cher Yvan.
Vu que j'ai plusieurs moments libres à passer tout seul dans ma chambre,
j'en profite pour t'écrire.
D'ailleurs, j'ai rencontré quelqu'un qui te connaît bien
et dont tu m'as déjà parlé.
Les versions, les devoirs de maths, les dissertations ont repris, et j'espère
qu'ils seront un repos après l'excitation des dernières vacances.
De mon point de vue, la Rhétorique semble être une classe
des plus intéressantes quant au choix des pièces à étudier.
D'autre part, j'ai lu *Les chambres de bois* d'Anne Hébert,
et je t'avoue que ce roman m'a déçu à plusieurs points de vue.
J'ai hâte de voir ce que le professeur va en penser.
Le nouveau régime collégial inauguré cette année est merveilleux.
En fait, nous passons plus de temps dans nos chambres qu'en classe.
Contrairement à ce qu'on m'avait dit, la solitude me plaît beaucoup.

Pour plusieurs, c'est un martyre renouvelé tous les jours.
Je comprends maintenant mieux pourquoi tu aimes tant
à demeurer dans ta cave.
Cette personne dont je t'ai parlé au début de ma lettre,
c'est Gilles Bellerose.
J'ai appris par hasard qu'il venait du collège de Saint-Jean,
et je me suis souvenu que tu m'en avais déjà parlé.
Il a repris sa Rhétorique et il se trouve dans ma classe.
Il m'a parlé de toi et j'ai cru comprendre qu'il irait te voir,
ou du moins qu'il t'écrirait.
Il semble s'y connaître en fait de théâtre.
Dès que je serai à la maison, j'irai te voir.

2 octobre 1960

Pour réfléchir sur une vocation d'artiste: la pauvreté des appartements
d'une vedette fameuse, mais divorcée, Charlotte Boisjoli.

La solitude d'un théâtre, le jour, entre les spectacles.

Les senteurs de l'automne me rappellent à mes anciens désirs.
Je me souviens d'un besoin de bohème,
de femmes aux senteurs de feuilles mortes et de pluie.

Vaut mieux vivre selon ses pensées.
Et mes pensées depuis longtemps me parlent d'ascèse.

AUTRES CONSIDÉRATIONS.

Si tu veux le peuple pour toi, fais toujours que ses idées soient les tiennes.
Flatte le chat crasseux: il ronronne.
Lave-le: il te griffe.

Il n'existe pas de vieillards au coeur jeune.
Mais seulement des vieillards au coeur encore vivant.

Mépriser, c’est ignorer.

Vaut mieux se tromper que mentir.

Je viens à mon heure.
Mais dans un monde plein de retard.

Je doute de l’amitié.
Du moins des miennes.
Je me souviens de Louis Pierre Sédillot.

Il existe des gens honnêtes;
mais davantage des craintifs.

J’écris quand je suis seul.
Comme une punition.
Rester à travailler même sur ce qui me plaît.
Plus se précisent nos faiblesses, moins celles des autres
nous semblent méprisables.

La gloire n’est qu’une devise gravée dans la cire.

Il est bon de rêver. Un peu.
Mais sitôt l’abus, au lieu de rafraîchir, le rêve s’impose
pareil à un fléau.

L’homme ne peut être heureux avec n’importe quelle femme.
Mais avec celle qui seule peut lui donner ce qui lui manque.

La charité n’existe pas.
Seul le devoir de tout donner.

Le solitaire se plaît dans ses souvenirs.

La mode n’est qu’un témoignage de la frivolité.

De quelle raison un homme se permet-il le confort
quand aux Indes des hommes crèvent de faim?

Les richesses nous montrent l'homme dans sa véritable mesure.

Je sens une paix profonde
lorsque je pense à la paix possible pour l'humanité.

Il me semble bon de rêver grand.
Comme de ne pas vieillir trop tôt.

Je rêve de force: car je suis faible.

Les plus amers combats appartiennent à qui se veut lui-même.

Toute croyance passive se détruit elle-même.

Toute affirmation est une erreur.

Nous haïssons dans la mesure où nous sommes asservis.

Certains saisissent tôt la sagesse d'un livre:
la majorité, jamais.

Nous vivons comme si nous traversions une rue.

5 novembre 1960

(*Lettre de Michel Jetté, collège Bourget, Rigaud*).
Bien cher Yvan. Étant donné que nous venons à peine de nous quitter,
j'en viendrai directement au but de ma lettre:
Jacques Leduc et Madeleine Letellier.
Je viens à peine de quitter ce dernier et j'en ai appris long à leur sujet.
D'abord, nous nous sommes trompés au sujet de leurs rencontres.
Il l'a rencontrée lundi soir après ses cours de dessin
et ensuite mardi soir après son travail.
Cependant, il lui a été assez difficile de la convaincre de le rencontrer
en cette dernière occasion, et elle a résisté à ses sollicitations
pour le mercredi. D'autre part, il m'a assuré que tout allait bien entre eux,
mais que leurs amours ne sont pas parfaites et qu'elles pourraient aller
mieux. Selon lui, elle est personnelle dans ses idées, mais par contre,
elle est froide et même parfois indifférente.
Ce qui l'embête surtout, c'est de constater l'allure des idées de Madeleine
qu'il considère comme bizarres.
Elle lui a avoué en effet qu'elle était contre le mariage parce que celui-ci
«dépersonnalise» la femme.
Ce qui l'a étonné encore plus, c'est qu'elle penche du côté du stoïcisme
qu'elle considère beaucoup.
Lorsqu'il lui a demandé si elle était heureuse ou si elle croyait au bonheur,
elle a répondu très vaguement sans trop y croire.
Enfin, elle se montre sévère avec lui.
Elle l'a rabroué pour un retard de dix minutes.
Si tu veux mon avis sur tout ceci, elle réagit contre son caractère
sur certains points, et d'autre part, elle n'a sûrement pas oublié
son aventure avec toi: sa pensée en transpire. Elle a besoin d'être aidée.
Sa sensibilité semble avoir subi de rudes secousses.
J'espère que tu ne te feras pas une gloire de cette victoire et je suis sûr que
tu l'aideras si tu sens qu'elle penche de ton côté pour se faire consoler.
Méfies-toi! Tu pourrais être tenté de la débiter pour voir, par curiosité
mal placée, tout ce qu'elle a dans le coeur et dans la tête.
Écris-moi vite, et envoies-moi *Noces* de Camus.

18 novembre 1960

(*Autre lettre de Michel Jetté*).
Ma première lettre est restée sans réponse, mais tant pis!
Je veux bien comprendre que c'est difficile de se décider, mais enfin...
Puisque tu voulais des renseignements sur Mado, j'ai consenti
à t'en donner, mais cette fois-ci j'ai hésité, ne sachant pas ce qui se passe.
J'espère que ces détails pourront t'aider et surtout l'aider.
Jacques m'a donné la première lettre qu'il a reçue d'elle
(toutes les siennes étaient restées sans réponse jusqu'à aujourd'hui).
Il voulait me montrer la stupidité de Mado à propos de la cause incausée.
Je vais te reproduire ici toute sa lettre mot à mot en laissant de côté
les deux premiers paragraphes qui n'ont pas d'intérêt particulier:
« À ton sens, le coeur seul doit conditionner tout comportement
de la femme. (Pauvre coeur, il fera bientôt naufrage!
Vite, un coup de rame vers la rive de la pensée!)
Ce jugement sur la femme est en général assez juste, je dois l'admettre.
Toutefois, à toutes règles ses exceptions.
L'exception est un fait.
Donc le principe causaliste - à tout effet il existe une cause - ne peut
s'appliquer, celle-ci n'étant pas un effet.
D'où mon attitude ne dérive pas nécessairement d'une cause,
mais existe d'elle-même.
Tu as compris que j'avais nié les besoins premiers du mariage
et jusqu'à sa métaphysique, ce qui est faux.
J'ai nié son application sans discernement.
Cette application est juste et valable pour la majorité,
mais non pour l'exception.
De même pour les besoins physiques comblés par le mariage.
Cette minorité se compose en grande partie de religieux.
Ceux-ci constituent la preuve tangible de la possibilité d'atteindre un idéal,
en renonçant à tout ce qui constituerait une entrave à la réalisation
de cet idéal
(qu'il se situe sur le plan artistique, scientifique ou humanitaire).
Je t'ai expliqué mon attitude comme ayant pour but le stoïcisme.

Le stoïcisme tel que je le conçois, consiste à ma dégager
de tout sentimentalisme pour ne garder que la sensibilité créatrice,
la seule appréciable.
Quant à l'amour, voici ce que j'en pense.
Il existe deux sortes d'amour: l'Amour absolu et l'amour relatif.
L'Amour absolu est humainement irréalisable
puisque la perfection n'est pas humaine.
Il nous reste alors l'amour relatif, cet humble reflet de l'Amour.
Aussi peu idéaliste que soit cet amour relatif,
il est encore très difficile à l'homme de l'atteindre dans sa plénitude.
L'une des principales causes de cette incapacité est l'oubli.
C'est précisément cet oubli que je ne peux admettre,
qui m'empêche de croire à l'amour, même relatif.
Je ne veux pas affecter le scepticisme, mais j'essaie de ne pas trop
m'illusionner, car l'illusion est un mal terrible.
Dans notre cas, ce serait pure illusion d'espérer concilier nos idées.
Tu ne crois pas à l'amitié, je ne crois pas à l'amour.
Notre situation est sans issue, ne pouvant s'orienter
que vers l'un ou l'autre de ces deux points.
De là, l'illogisme de nos rencontres.
Elles deviennent sans but, sans raison d'être, donc inutiles.
Je ne puis envisager d'autres solutions à ce problème.
Oh! là! là! Mais quel sérieux, ma chère.
Ma foi, j'ai presque envie de tout déchirer et de n'écrire que des blagues.
Et puis, non, c'est mieux ainsi, j'en manquerais peut-être...
Sincèrement.
Madeleine.»

En me relisant, j'avoue que je suis un peu dégoûté d'avoir écrit tout ceci.
J'ai violé à mon tour un secret, mais enfin,
nous savons à quoi nous en tenir.
Je suis étonné de voir comme j'ai pris son problème à coeur.
J'aimerais tant parler à coeur ouvert avec elle.
Mais je sens bien qu'elle est très distante avec moi et ça me gêne.
C'est probablement ma faute.

Peut-être est-ce parce que je ne suis pas un type à «gueuler» plus fort que les autres?
Je t'avoue que j'en ressens quelque chose.
Toi qui la connais mieux que moi, tu peux prendre contact plus facilement avec elle.
Au moins puis-je voir la consolation de voir (de loin) qu'elle est heureuse.
C'est là le point important.
À bientôt,
Michel.
P.S.
Tu diras bonjour à Roger de ma part si tu le vois. Je lui écrirai d'ailleurs.
J'ai «cassé» avec Hélène il y a deux semaines.
Je lui ai expliqué mes raisons et elle a compris.
J'avais peur de lui faire de la peine.

23 novembre 1960

Si certains travaillent pour le bien-aise du peuple,
c'est d'abord pour satisfaire l'un de leur besoin intérieur,
qui est qu'ils ne peuvent vraiment jouir dans le monde souffrant
qui les entoure.
Ils ont besoin d'une terre plus lumineuse pour répondre
à leur désir de jouissance.
Toute leur vie se passe à effacer un remords personnel, hérité de la race,
pour enfin pouvoir jouir.
Mais il n'y a jamais de «enfin».
Seulement des routes qui semblent moins longues.

9 décembre 1960

(*Discours en classe*).

CINÉMA, MORALE ET VOLONTÉ.

Personne n'ignore ses possibilités pour comprendre un film.
Personne non plus ne peut nier son désir de communiquer ses impressions après une projection.
Et nous admettons tous que pour bien comprendre et bien parler d'un film, il faut au moins faire un peu d'effort.
Je vous entretiendrai donc par axiomes.
Les études que nous poursuivons nous orientent vers l'appréciation de plus en plus grande de sujets essentiels,
tels les sciences, les arts et le goût de l'humanitaire.
Pourtant, si nous comparons les réactions des gens peu instruits avec celles de notre groupe, l'on ose à peine espérer un peu de différence quant au choix des films.
Car si on se base sur certains commentaires entendus après «Les 400 coups», on pourrait penser que Truffaut n'a pas le talent du réalisateur des «Ponts de Toko-Rie».
Et combien d'autres constatations pourraient nous confirmer que notre clairvoyance ne surpasse pas de beaucoup l'idéal des gens moins chanceux, moins cultivés, qui, selon la dernière enquête du journal Ste-Marie, avouaient n'aller au cinéma que pour «s'oublier eux-mêmes».
Si le film n'était pas un art, j'y verrais moins de mal.
Et si les films à sensations débauchaient moins les foules, n'étaient pas tant une exploitation commerciale des tendances humaines, nous pourrions peut-être oublier que c'est à cause d'eux qu'on a privé Éric Von Stroheim de poursuivre ses grandes oeuvres, et que tant de haines se prolongent encore contre l'homme et l'artiste Charles Chaplin.

La connaissance des conventions cinématographiques n'est plus seulement une question de culture, mais une moralité, une préservation contre une déplorable décadence du goût: exemple: Marylin et Brigitte.
Sans doute en connaissez-vous plusieurs qui aimeraient approfondir le cinéma.
Cependant vous les entendez aussi se plaindre du peu de temps qu'ils ont.
Cette objection suffit pour mesurer leur inertie.

Retenons plutôt l'exemple de Montalembert qui au bout d'un an avait réussi à traduire l'oeuvre d'Épictète en gagnant cinq minutes chaque matin sur sa toilette.
Et bien que l'histoire du cinéma n'a que 65 ans, nous avons autant de films à étudier qu'il avait de lignes à traduire.
C'est sur la même formule de patience et de persévérance qu'il nous faut baser tout notre travail.
De plus nous avons la chance de commencer dès ce soir.
Car pourquoi d'ici le ciné-club ne pas passer par la bibliothèque consulter un moment les histoires du cinéma de Sadoul, de Agel, de Bardèche et Brasillach ou de Ford, qui, avec leurs tables de matière, vous permettent de découvrir rapidement ce qui pourra vous aider à mieux juger le film que vous aller voir.
Voyez: tout vous favorise.
Ce n'est plus qu'une question de volonté.
Permettez-moi de croire que nous en avons tous.

29 décembre 1960

(*Lettre envoyée à Louis Pierre Sédillot*).

Qui de nous deux démentira ce proverbe:
«Loin des yeux, loin du coeur».

Hélas, nous sommes des humains!

J’espère te revoir un jour afin d’oublier un peu
que l’on peut s’oublier si facilement.

1961 19 ans

22 février 1961

Lorsque chacun se proclame le possesseur de «la vérité»,
je ne vois qu'un moyen de croire en quelque chose:
chercher par soi-même jusqu'aux sources de ces vérités.

S'éduquer pour soi.
D'une façon ou de l'autre, travailler c'est travailler pour soi.

L'on ne peut parler d'une tendance à l'amour qu'au moment
où l'on conçoit notre égocentricité, et, ne pouvant s'en défaire,
la vivre comme en s'excusant.
Car l'amour dit parfait ne peut être nous.
Et personne n'a prouvé qu'il existait.

20 mars 1961

Quand je m'enrage, vaux mieux aux autres de me délaisser
jusqu'à ce que j'aille les retrouver par moi-même.
Car qu'ils pleurent ou se fâchent, dans les premiers jours,
j'ai trop honte de moi pour pouvoir oublier qu'on oubliera ma folie.
Je me fâche par réaction, les croyant mes adversaires,
ce qui nuit à mes réconciliations.

23 mars 1961

Tu veux des amis?
Donne-toi à dévorer.
On garde ses chiens en les nourrissant.

Avec Michel Pichette.

Ma cave.

Des journées lourdes.
Sans ennuis.
Des plaisirs d'épiderme, comme à demi éveillé.
Engourdi.
Que verrais-je dans vingt ans
au lieu de ce que je vois?

Certains conseillent par caresses.
D'autres, par coups de pied.

La bête humaine semble plus têtue pour ses haines que ses amitiés.

Aider quelqu'un: bon égocentrisme.

27 mars 1961

On n'est vraiment homme que lorsque l'on peut être libre
et savoir prendre ses responsabilités.

Il faut savoir être mondial.
Considérer les littératures anciennes comme notre patrimoine de terriens.
Tout doit tendre à l'améliorer.

18 avril 1961

Je déteste ma mère.
Maudites griffes maternelles!
Putain prétentieuse...
Et vive les grandes familles!
Il est fou de donner tant d'autorité à des adultes si bêtes!
Se suicider. Mourir lentement, sous le soleil, au sable des mers,
à l'écoute d'une joie qui ne jaillit plus.
Un monstre se meurt!
Réjouis-toi peuple barbare!
Que ne suis-je plus bête!...

23 avril 1961

Mon idéal:
1949-56: être fermier.
1956-59: prêtre missionnaire.
Puis: écrivain (par opposition financière à ma mère).
Puis: cinéaste (par opposition morale à ma mère).

Ma mère morte, je pourrais être franc où et quand je veux.
(Elle me juge sans rien comprendre).
À 21 ans, peut-être, si je suis financièrement libre pour payer mes études.
Et malgré cela, je ne lui dirais pas: à quoi bon faire souffrir.
Je n'ai jamais pardonné aux saints de se convertir contre leur famille.

24 avril 1961

JOURNAL DE RETRAITE.

Pour apprécier la parole d'un autre, rien de mieux qu'après une solitude.

Je me suis habitué à travailler dans le bruit.
Le silence d'ici me désoriente.
J'ai la tête vide.
Cette tranquillité m'endort.

Renoncer à soi pour mieux se donner à un autre être?

Aucun humain n'est infaillible.
De là le danger de se confier aveuglément à quelqu'un.
Toutes les liaisons se font suivant des intérêts.
Personne n'a satisfaction de s'entourer de parasites.
Nous désirons d'ordinaire des associations fructueuses.

Montréal, vu de Saint-Lambert.

Saint-Lambert.

De là.
Avant de pouvoir bien s'associer, c'est-à-dire travailler à deux
sur un même point avec des buts plus ou moins semblables,
l'essentiel consiste dans l'état de responsabilité.

L'on ne peut agir bien sans agir mal.
L'on pourrait se louer d'avoir fait bien si l'on pouvait s'assurer
d'avoir fait mieux.

La conscience de sa force suffit à la bête pour dévaloriser ce dont elle vit.
Il ne suffit pas d'être supérieur à une chose pour nécessairement être sa fin.
Rien ne sert: tout se sert.

Organiser un système, c'est en désorganiser un ou plusieurs autres.
Le bien est dans les avantages de cette nouvelle structure.
Le bien et le mal nous sont relatifs.

Nul n'est libre sans finalité choisie librement.

La liberté de choisir est elle-même une impulsion:
besoin de s'engager à un certain moment.
Ne connaissant que superficiellement la fin,
je n'étais que superficiellement libre.
Deux conditions à la liberté: juger, agir.

Nous sommes de ces araignées qui ne sécrètent qu'un fil à la fois,
mais dont la répétition fait une toile complexe.

Ma satisfaction de moi se manifeste en rêves où je suis le héros...

Réjouis-toi belle funèbre
ton ventre vide s'emplira de fleurs
des fleurs dans nos ventres fertiles
réjouis-toi ô fille de mortel
tout ton corps
s'en retournera autour du globe et aura plusieurs amours
et les oiseaux
se baigneront
dans tes seins ouverts.

25 avril 1961

Je deviens plus mystique.
Toujours l'oppression du travail que pour soi m'y pousse.

Trop difficile de n'être que pour soi.
Paresse.

Le mal se fait toujours dans le choix à répondre à deux nécessités.
Il n'y a pas de mal, mais des réponses inférieures.

Quiconque ne respecte pas l'humain sans Dieu, ne le respectera jamais.
Aimer l'humain pour lui-même.
Ou plus profondément, pour soi.
Pour la joie qu'aimer nous procure sachant ce que notre amour
procure de joie aux autres.
Le milieu crée le besoin de l'acte.

Le besoin immédiat est plus fort que le bien idéal.

Des arbres poussent droits favorisés par le milieu.
Arbres croches à cause du milieu.
Arbres chétifs et mourants: à cause du milieu.
Pour les sauver, il faudrait les transplanter.
D'eux-mêmes, ils ne peuvent rien.

L'athéisme radical est aussi fanatique que le théisme radical.

Psychologiquement et physiquement, l'humain a besoin de prendre.
Soit en donnant (se sentir utile); soit en prenant tout court.

Nous agissons toujours pour un bien ou pour ce que nous croyons tel.

Moins on subit d'influences sur soi, plus on est libre.

L'homme se libère dans le temps.
Comme aucun choix ne peut s'accomplir librement
sans la connaissance des choses à choisir,
la majorité des gens, ne connaissant que superficiellement,
c'est-à-dire par ouï-dire, même s'ils choisissent le meilleur,
ne peuvent choisir que superficiellement.
Or il faut être libre pour être responsable.
Donc les gens ne sont responsables que superficiellement.
Le danger des symboles, c'est que les non instruits
les prennent pour des réalités.

Quiconque mange plus que le suffisant
est parmi les responsables de la mort des affamés.
Quiconque vit dans le luxe
est responsable de ceux qui vivent dans la misère.
Quiconque maintient le peuple dans l'ignorance
est responsable de leur fanatisme.

28 avril 1961

Rien n'est détestable, rien n'est admirable.

Tout est essai à poursuivre.

31 mai 1961

(*Carte d'anniversaire reçue de ma mère*).
Ton père & moi,
nous joignons nos voeux de bonne fête
à ceux que t'offrent tes frères et Germaine,
et nous te redisons que même si tu as «dix-neuf ans»...
nous t'aimons aussi tendrement que nous t'aimions
le jour de la Fête-Dieu 1942.
Car pour nous, tu restes notre premier Bébé que nous contemplions
avec amour et pour qui nous gardons le même amour,
même si tu es devenu un homme.
Que la Ste-Vierge te garde
et que Jésus-Hostie de la Fête-Dieu
te bénisse d'une manière spéciale.
Papa-maman.
Olier, Sylvain, Germaine.

12 juin 1961

Aller vers autrui, c'est aller vers soi-même.
La sagesse, c'est ce retour à soi-même contre l'idéalisation.

22 juin 1961

Le bien: être heureux.
Le reste n'est que faiblesse.

La morale est immorale.
L'on fait toujours ce que l'on peut.

Comprendre, c'est agir.

Individualisme collectif.

Éduquer d'abord;
n'instruire que pour mieux éduquer.

Sartre m'a nettoyé d'une certaine peur.

Rôle primordial de mon journal.

On ne renie jamais une époque; on la complète sans cesse.

7 août 1961

(*Lettre reçue de Michel Pichette*).
Bonjour, vieil homme!
Comment vont les chaudrons?
Je ne veux pas m'étendre dans de trop vastes discussions aujourd'hui.
Je serai à Montréal le 22;
alors, on pourra se rencontrer et prendre un café en parlant.
En passant, j'ai de forts maux de tête ces temps-ci.
Je serai au collège le 24 août pour une reprise en mathématique.
On veut sonder mes possibilités en mathématique.
C'est fâcheux quand même.
Ne regrette pas d'être à la vaisselle dans un restaurant.
Ici, au Camp Bruchésie, tu aurais perdu ton temps.
Moi, j'ai perdu le mien.
Tout ce que j'ai pu lire:
- Curé de campagne de Bernanos.
- Oedipe à colonne de Sophocle.
- Monsieur Teste de Valéry.

Piteux comme travail intellectuel.
À bientôt donc.
N.B.
Seulement si tu désires me dire quelque chose;
ce n'est pas absolument obligatoire...

20 août 1961

À tort: nous faire étudier l'histoire nationale avant l'histoire internationale.

23 août 1961

L'art est comme le rêve.
L'erreur est de prétendre pouvoir reproduire tel quel un quelconque sujet, alors qu'on ne peut qu'en tirer une autre réalité.

24 août 1961

Seul pour une semaine à Saint-Donat, dans les Laurentides.
Ce soir, solitude presque pénible.
Mal de ventre: aucun médicament.
Goût de manger des fruits: mais n'ai de nourriture que l'essentiel.

25 août 1961

Solitude agréable déjà.
Il pleut toujours.
Madeleine Letellier a raison de se méfier de mes impulsions.
Je songe de nouveau à vivre ensemble.

26 août 1961

Du tonnerre à faire branler le chalet.
La mort.
Toujours la mort.

Saint-Donat, Lac Archambault.

27 août 1961

Triple déception:
perdu une lentille de caméra;
viens de constater que le film que j'utilisais est resté pris,
soit deux jours de travail inutile;
fouillé dans les vieux journaux
pour trouver des photos de corps de femme.

Désemparé.
Absurdité de toute activité humaine.
Déçu du film manqué, surtout parce que plus ou moins consciemment,
j'en désirais épater Madeleine.

Idiotes filles, et plus idiot moi-même puisque encore leur esclave.

La mort partout, sans exception.

28 août 1961

La solitude commence à m'accabler.
Je n'ai jamais vécu seul aussi longtemps.
Il bruine toujours.
Froid.
Je digère mal.
Un peu de fièvre.
Je ne parviens pas à composer mes poèmes.
Je m'adapte mal au calme des montagnes.
Tout semble mort.
Pénible.
Je constate à quel point je suis citadin.

Je ressasse ma vie.
Trop disparate.
Mollusque.

Tout le malheur vient de craindre la mort.
Et, chose étrange, c'est à ne rien faire qu'on la craint le plus,
comme si cela devait nous déposséder d'un quelconque travail.

L'influence du soleil sur notre gaieté.

L'amour seul peut contre la mort, et quelqu'en soit son objet.
Car il est d'abord détachement que la mort ne peut interrompe.
Le terrible, c'est que la mort devienne brisure, et non conclusion.

Car il faut s'oublier pour bien vivre.
Et bien vivre c'est d'abord aimer.
Et aimer c'est d'abord sans cesse se réviser pour donner mieux.
Aussi paradoxal que cela semble.

Qu'il faut se limiter à peu pour bien aimer.
Que l'on ne peut prétendre pouvoir bien cultiver tous les jardins à la fois.
Celui-là qui apprend à aimer les arbres, et les cultive, et les étudie, et
ne leur reproche rien, mais cherche des sols qui les fassent plus vigoureux.
Car l'amour c'est d'abord rechercher à satisfaire les besoins de l'autre.
Et la première satisfaction de chacun,
que personne autre que lui ne peut satisfaire,
c'est de satisfaire autre que lui.
Et de bien cultiver quelques arbres,
deviennent dans son amour tous les arbres de partout.
Et le chagrin aussi de ne pouvoir tous les satisfaire
qui est idéal nécessaire dans son impossibilité d'être atteint.

Et celui qui apprend à aimer le poème, et l'étudie, et le refait,
bien qu'il chante tous les êtres de partout, n'aime d'abord que son poème.
Que même seul dans la forêt la plus sauvage, on peut être heureux, si l'on
a près de soi l'objet de son amour, déjà vieux ou nouvellement trouvé.
Que seuls sont utiles les amoureux.

Mes impulsions sont les soubresauts d'une force qui cherche à s'établir.

Aimer quelqu'un, c'est chercher toujours
à créer des circonstances favorables à sa bonne humeur.
Cela ne vient qu'après de longues recherches et querelles.
Je découvre à quel point le désir d'être admiré de Madeleine surtout,
me fait agir.
Attitude à détruire. Esclavage qui nuit à l'amour.

Impossible de m'endormir. Chambre surchauffée, trop étroite.
Alimentation réduite à l'essentiel
(la salive me coule dans la bouche à la seule pensée d'un gâteau).
Masturbation pénible (pourtant réduite à une par jour),
dépourvue d'excitations psychologiques fraîches,
sujets d'excitation embrouillés dans ma mémoire; après, mon sexe
comme un poids mort entre les jambes, vide comme un arbre creux.

C'est à ces moments que la mort me parait pénible.
Terrifiante l'idée de mourir sans amour, sans s'être pratiqué à la mort.

À ces étapes de dépression, je me sens incapable d'autre sentiment
que du dégoût envers tout et tous et moi-même, rêve de me détruire,
et le monde avec moi; cependant, même plus la force
de me chercher une position plus confortable.
Terrifié à la pensée d'avoir de tels dégoûts
après avoir fait l'amour à ma femme.
À ces moments, Madeleine me trouble horriblement.
Cela va même jusqu'à craindre d'aller me recoucher.
Dans le luxe de ma vie ordinaire, c'est une terre inconnue.

Je comprends soudain la solitude.
N'entends presque d'autres bruits que le mien,
celui des grillons et des oiseaux.

Quand je disais solitude,
cela se résumait à manger énormément de gâteries,
me masturber à toute heure et en toute tranquillité,
me distraire devant tous les films de la télévision,
écouter de la musique au volume le plus fort possible,
ne pas dormir si cela me plaît, ou dormir tout le jour,
ne pas devoir supporter le tapage des autres, et pourvoir appeler des amis pour m'amuser dès que je commence à m'ennuyer; enfin, débauche.
J'en rêve ici comme d'un paradis.
Mais je comprends du même coup mon asservissement.
C'est terrible la vraie solitude: comme un miroir.
Il est nécessaire de s'organiser pour que tout puisse périr autour de nous sans nous enlever l'essentiel.

29 août 1961

Matin merveilleux.
Un peu de soleil, ciel légèrement nuageux.
Photographié deux heures.
Écris de la poésie avec facilité.
Il ne me reste plus un sou;
à peine de nourriture pour terminer la semaine.

Mon économie fait défaut: par exemple:
ma nourriture m'a coûté moins que mes cigarettes.
Déséquilibre.
Mais quand même constaté que l'on peut vivre de peu.

Photographié dans les champs et les bois;
les insectes et les bêtes fuient devant moi.
Les fleurs et les arbres.
Du soleil partout.

Le luxe mène plus facilement à l'ennui que la misère.

30 août 1961

Matin merveilleux.
Soleil.
Eau calme.
Réveillé tôt (rêve que j'étais condamné à mort).
Photographié tout l'avant-midi.
Sans avoir mangé.
Par économie.

Ridicule de se marier alors qu'il y a tant de misère dans le monde.
La faim!
Terriblement égoïste, vu le contexte, de demander
plus que trois repas par jour (grand luxe déjà).

Je ne supporterais pas une femme stupide.

Le bonheur et la fraternité ne sont que dans la conquête de l'essentiel.
Sitôt le luxe (ou plus que l'essentiel) et il y a discorde.

Impossible de m'endormir:
la faim! à en trembler.
Je n'ai pu résister: j'ai presque tout mangé ce que je gardais pour demain.
Seule la peur de ne plus rien avoir demain m'a fait en laisser un peu.
Je cueillerai des herbes et des fruits sauvages, beau temps mauvais temps.
La fierté m'empêche de retourner chez mes parents avant mon terme;
aussi d'aller emprunter de la nourriture chez les gens d'ici.

L'expérience me plaît.
Mon activité cérébrale décuple:
au point de ne pouvoir noter toutes mes découvertes
que je ne réussis pas à retenir.

Rêve de gâteaux...

1 novembre 1961

(*Note du directeur des études à la fin de mon bulletin)*.
Yvan doit travailler beaucoup plus, s'il veut réussir.

14 novembre 1961

(*Mort de ma mère*).

16 novembre 1961

(*Lettre du père R. Bourgeault, S.J.*).
Mon cher Yvan.
Dieu donne et enlève selon son bon plaisir, et, sur le coup,
nous ne comprenons pas sa manière.
Votre mère a été là pour vous durant la majeure partie de votre jeunesse,
vous aidant à entrer dans la vie; elle vous est enlevée maintenant,
et elle manquera plus encore à votre petit frère.
Remerciez Dieu pour tout, et restez en communion avec votre mère
plus vivante que jamais.
C'est souvent par les défunts bien-aimés de la famille
que le coeur de ceux qui restent garde le contact avec l'invisible.
Il dépend de nous que la présence soit maintenue avec cette meilleure part
de notre être, attentive à une présence qui passe tout entendement.
Je m'unis à vous et à votre famille et prierai pour le repos de l'âme
de votre mère qui est toujours avec Dieu et avec nous.
Bien à vous dans le Seigneur des vivants et des morts.

Vous qui l'avez connue et aimée
souvenez-vous dans vos prières

d'Anne Marie Tournier

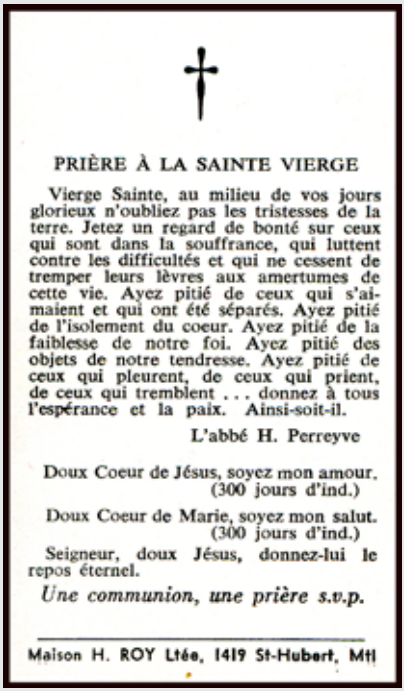
épouse de René Mornard

décédée à l'Hôtel-Dieu

le 14 novembre 1961

à l'âge de 48 ans

R.I.P.



PRIÈRE À LA SAINTE VIERGE

Vierge Sainte, au milieu de vos jours glorieux n'oubliez pas les tristesses de la terre. Jetez un regard de bonté sur ceux qui sont dans la souffrance, qui luttent contre les difficultés et qui ne cessent de tremper leurs lèvres aux amertumes de cette vie. Ayez pitié de ceux qui s'aimaient et qui ont été séparés. Ayez pitié de l'isolement du coeur. Ayez pitié de la faiblesse de notre foi. Ayez pitié des objets de notre tendresse. Ayez pitié de ceux qui pleurent, de ceux qui prient, de ceux qui tremblent . . . donnez à tous l'espérance et la paix. Ainsi-soit-il.

L'abbé H. Perreyve

Doux Coeur de Jésus, soyez mon amour.
(300 jours d'ind.)

Doux Coeur de Marie, soyez mon salut.
(300 jours d'ind.)

Seigneur, doux Jésus, donnez-lui le repos éternel.

Une communion, une prière s.v.p.

Maison H. ROY Ltée, 1419 St-Hubert, Mtl

Mort de ma mère.

21 novembre 1961

(*Lettre de Louis Pierre Sédillot*).
Cher Yvan.
Je viens m'unir à toi pour partager les sentiments que tu ressens
en ce moment.
Je sais que tu aimais et admirais beaucoup ta mère.
Les mots me manquent, mais je comprends que ça doit être très pénible
pour toi.
N'oublie pas Dieu.
Sois fort pour ton père, tes frères, ta petite soeur.
Ils ont besoin de toi.
Tu es le seul qui peut les aider.
C'est difficile, mais ils attendent beaucoup de toi.
Ne te décourage pas.
Tu es capable.
Dieu est là.
Je prie pour ta mère et pour vous tous.
Écris-moi.
Je suis toujours là.
Je ne t'ai pas oublié.
Louis Pierre.

23 novembre 1961

(*Lettre de Michel Pichette*).
Bien cher Yvan.
Si j'ai tant attendu avant d'écrire, c'est que je suis convaincu
que les pires moments d'un deuil ne se situent pas
dans les larmes et les excitations du moment, mais plutôt après.
C'est quand on a pleinement conscience de la disparition
qu'on regrette vraiment.
Peut-être aie-je tort, et peut-être n'as-tu plus besoin qu'on te rappelle.
Cependant soit sûr que je n'ai pas oublié.
Je te mentirais si je te disais que je te comprends à fond.

Je ne connais pas la mort, et j'ai peine à me faire une idée précise
de la douleur que l'on peut ressentir devant le corps inanimé d'une mère.
Toutefois, ce que je puis comprendre plus facilement,
ce sont les conséquences d'une telle perte.
Toute cette vie quotidienne à réorganiser autrement, doit nous faire
apprécier à sa juste valeur notre mère, et c'est là que nous sentons le deuil.
Peut-être aurais-je dû me manifester davantage au moment du choc,
peut-être aussi aurais-je été un embêtement de plus.
Si j'ai eu tort, je m'en excuse.
«Les consolations d'un consolateur joyeux sont de peu de prix».
Et cependant, je sens qu'elles valent tout de même.
En autant que je puis compatir, je le fais très sincèrement, crois-moi.
Mais surtout, si tu as besoin de moi de quelque façon que ce soit,
n'hésite pas.
Cela, je le dis sans aucun formalisme.
Même si tu ne crois pas tellement à l'amitié, j'y crois très fort.
D'ailleurs, tu sais que je te tiens pour un type formidable...
D'un ami, Michel.
P.S.
Pour terminer, je te souhaite beaucoup de courage à toi et à ton père.
Je crois que ce ne sera pas superflu avec les trois autres
qui ne sont pas encore très vieux.

15 décembre 1961

(*Lettre de ma marraine Marie-Ange Fournier*).
Cher Yvan.
Comment se porte notre philosophe?
Peut-on venir troubler sa solitude voulue et chérie.
J'ai pensé à toi bien des fois depuis la mort de ta mère et je me disais:
qu'est-ce qui se passe dans ce coeur-là?
Peut-être n'es-tu pas compliqué du tout, il suffit de te connaître.
Qu'est-ce que je connais, moi, d'Yvan Mornard, même s'il est mon filleul
et mon cousin.

Je t'ai rencontré si rarement et la dernière fois
dans des jours tellement gris!
Je me figure qu'en toi, il doit toujours avoir combat:
un reste d'adolescence avec l'homme qui s'affirme, le gaspésien jovial,
exubérant, avec le belge réservé, solitaire,
le catholique naïvement croyant avec ta philosophie raisonnée.
Dois-je te plaindre ou t'admirer? Ni l'un ni l'autre.
Je prie pour toi tout simplement.
C'est sur qu'à ton âge, avec tes deux nationalités, le milieu étudiant, etc,
tu auras à lutter avant de devenir tout à fait l'homme que tu veux être.
Mais l'exemple de ton papa, les prières de l'excellente maman
que tu as eue, t'aideront à faire ce quelqu'un qui a été mis dans le monde
pour laisser le monde meilleur qu'il l'a pris.
L'abbé Guy me disait hier:
«On a beau dire, nous avons tous été marqués par la grâce»
- il parlait de notre famille.
Les trois petites, évitant les bévues des aînés formés par des parents
qui eux aussi comprenaient mieux leurs devoirs, ont sans lutte apparente
pris tout de suite le chemin du vrai bonheur.
Les quatre plus vieux se sentaient aussi attirés vers le beau.
Mais ils ont voulu (aussi) aller voir ailleurs.
C'était si sévère dans la famille Fournier et il se disait tant de chapelets!
et maman Marie-Ange allait si souvent à l'église!
Pourtant, le vrai n'était pas ailleurs...
Guy a une confiance illimitée envers la Ste-Vierge.
Elle est sa dame.
Yvane aussi m'édifie lorsqu'elle me parle.
Yvan Mornard pourrait bien être le chevalier de la reine du ciel lui aussi!
Avec le tact que je te connais, je sais que tu as un bon mot pour papa
de temps en temps, un bon conseil pour tes frères et une petite caresse
pour la mignonne soeur.
Ajoute à cela un sourire à Gertrude de temps en temps
et tu sèmeras du bonheur.
Je te souhaite un Noël tout de paix, d'espérance et d'amour.

La Culture

1962-1966

La tour de l'Université de Montréal en 1966,
où étaient entreposés les livres de sa bibliothèque centrale.

1962 20 ans

18 janvier 1962

Je suis passage.

21 février 1962

Le droit de l'individu se base sur des normes collectives.
Celui-là s'empiffre, l'autre meurt de faim.

Le mal, c'est l'excès.
La justice, c'est l'équilibre, non le rabaissement.

13 avril 1962

Dieu, c'est l'inconnu en moi.
Plus je deviens moi-même, moins il est.
Je suis le fils qui le remplace.

1 mai 1962

(*Mes commentaires à la fin d'un travail pour un cours de religion. Commentaires qui me valurent une interpellation chez le directeur, style incitation à quitter le collège*).

"... je soutiens que ce qui fût mon plus grand malheur c'est d'être né chrétien et d'avoir été éduqué païennement (ou fanatiquement) par de pauvres «curés» bien sincères et dévoués, mais aussi loin du christianisme qu'ils l'étaient de la personnalité véritable.
... j'affirme de plus que vous-mêmes aussi modernes que vous êtes, oubliez trop souvent que vos élèves se composent d'au moins 25% d'a-religieux, pleins de préjugés anti-chrétien, sinon même anti-cléricaux.

NOUS NE VOUS DEMANDONS PAS
DE RÉPONDRE À NOS QUESTIONS,
MAIS DE CHERCHER AVEC NOUS.
Si vous lisez ceci aussi sincèrement que je l'écris,
alors le monde est très beau,
que Dieu soit quelqu'un ou personne."

14 mai 1962

(*Projet de lettre, non envoyée, à tante Catherine Fournier*).
Je parle peu.
Je corresponds encore moins.
Que je t'écrive peut très bien t'étonner.
Mais j'ai de bonnes raisons.
Pourtant, je désire me faire le plus petit possible
pour que tu ne te sentes pas obligée envers moi.
Je t'écris parce que tu peux m'aider.
Mais bien davantage parce que tu peux me comprendre.
Ma mère aussi est morte.
Je ne songeais pas alors à tout ce que signifiait
quelqu'un de moins dans la maison.
Mais je ne devais pas tarder à le comprendre.
Encore aujourd'hui je découvre des vides qu'elle seule pouvait remplir.
Il faut souvent la mort de quelqu'un pour nous faire saisir plus que jamais
tout ce que sa présence était devenue pour nous.
C'est vrai que je ne pleure presque jamais.
Mais j'ai la mémoire têtue.
Quand j'ai vu pour la dernière fois mon oncle, ce fut comme ce devait être
plus tard pour ma mère. Je me souviens de tout.
Ces souvenirs n'arrêtent pas de faire leur chemin dans ma tête.
Le temps n'est pas plus fort que ma mémoire.
Le dépaysement qui en résulte chaque fois ne fait qu'accentuer
un dépaysement plus dangereux encore, qui me laisse si souvent
cette douloureuse impression que la vie n'est pas assez fiable
pour bâtir la moindre chose sur elle.

C’est comme si je vivais en attendant une éternité
qui ne semble pas vouloir venir.
Je ne peux pas dire que la vie m’aide beaucoup à l’aimer. Je suis seul.
Il y a bien des moments où je ne m’en plains pas: on s’habitue à tout.
Parfois même j’y trouve un grand plaisir
- peut-être est-ce le seul qu’il me reste...
Mais c’est de vivre avec des gens qui ne sont pas seuls
qui me tourmente le plus.
Leur amitié ou leur amour me donne toujours l’impression d’être de trop
(aie-je tellement tort?).
Cette impression me vient beaucoup des filles
avec lesquelles je suis sorties et qui ne sortaient avec moi, semble-t-il,
qu’en attendant des garçons plus beaux et plus riches.
Au début, cela m’attristait beaucoup, mais peu à peu
j’ai trouvé des moyens d’oublier.
Je lis, j’écris, je ne fais rien de bien extraordinaire, mais cela me réjouit,
m’encourage à travailler davantage.
Même que je ne pense plus qu’à ça! Mes classes en souffrent bien un peu.
Mais ce qu’on nous enseigne, c’est à ne pas chercher.
Ce qui me réjouit c’est de chercher un moyen de résoudre des problèmes
encore sans solutions.
Aussi, c’est d’un vrai travail dont j’ai besoin.

22 mai 1962

C’est terrible.
Presque incroyable.
Bien que sans doute parmi les évidences les moins récusables.
Je savais que cela existait.
Je ne concevais pas encore le poids de son joug; la menace
contre l’humanité qui s’y couve en secret
comme un cataclysme effroyable.
Nous avions dûs passé, il y a quelque temps, un examen de religion.
(Bien qu’ayant abandonné cette école et ses cours,
je passe quelques examens).

J'ai donc décidé de m'exprimer le plus sincèrement possible:
Que Dieu soit quelqu'un ou personne, la foi n'est pas une certitude, une preuve.
Je m'attendais à une réaction.
Sans inquiétude.
Ils ne peuvent plus m'oppresser «délicatement».
Je ne suis plus de leur école.
Aujourd'hui, nous composions pour l'examen final.
Le professeur passa près de moi, me regarda mi-sévère, mi-triste...

Quand je remis ma copie, il m'appela.
Il avait lu et relu ma précédente copie.
Il l'avait fait lire à un autre prêtre.

Son air de compassion.
Il m'avait mis une bonne note, sincérité n'est pas vérité,
la foi est une certitude, un «don» qu'il répétait, un «don»,
j'aurais dû me déclarer plus tôt (bien qu'il saisissait la difficulté...)
quand je lui dis que maintenant je pouvais ne plus mentir.

Les prêtres trichent sans savoir.

Toute les religions du monde avec leurs dogmes et leurs fidèles esclaves nous asservissent.

Je sais maintenant ma vocation.
Je sais ce qui m'oppressera sans doute durant toute ma vie.
Je crois maintenant pouvoir affirmer
que les hommes ne se réconcilient pas dans la foi
mais dans l'expérimentation de la matière.
Nous pouvons attendre d'elle tout ce que nous voulons.
Nous n'en aurons que ce que nous y prendrons.

31 mai 1962

(*Lettre de grand-mère Mena*).
Mon cher Yvan. Comment vas-tu?
J'espère que tu fais toujours ton possible.
Le jour de ta fête sera une messe pour ta mère.
J'espère que tu l'oublie pas.
Si tu pouvais aller communier ce jour-là, ça commencerait bien tes 20 ans.
Excuse l'écriture. J'ai plus 20 ans.
10 piastres pour ton cadeau de Maman Mena.

COMMENTAIRES

Mon père se retrouvait donc avec 4 enfants sur les bras.
Gertrude Savard, cousine de ma mère, femme dévouée, scrupuleuse,
continua de vivre à la maison en s'occupant de nous.
Mais il y avait, dans la famille, deux autres possibilités.

Tante Catherine Minville, veuve de l'oncle Marco Fournier,
frère de ma mère, qui n'avait jamais pu avoir d'enfants.
Un matin, mon père m'éveilla en crise:
- Dis-le! Dis-le!
- Quoi.
- Dis-le que tu couches avec ta tante!
Ce qui était faux. Il ne s'était rien passé entre ma tante et moi.
Même pas un soupçon de quoi que ce soit.
Mais le fait que ma tante ne cessait de me trouver
des ressemblances avec mon oncle, son défunt mari,
montrait que mon père ne la séduisait peut-être pas.

Et Ange-Aimée Fournier, cousine de ma mère, garde-malade,
et célibataire.
Mon père avait besoin d'une mère pour s'occuper des enfants.
Ce fut Ange-Aimée qu'il devait choisir.
Gertrude Savard dû, peu après, quitter la maison.

Notre père.

Gertrude Savard.

Catherine Fournier.

Ange-Aimée Fournier.

3 juin 1962

Au retour de la messe, d'ordinaire, j'arrive et l'on peut souper tranquille.

Ce soir, on me fête...
J'ai eu 20 ans le 31mai.

Le père était parti chercher Ange-Aimée Fournier:
nous avons dû les attendre...
Quand ils sont arrivés: il me fallait bien remonter de la cave.
Je me sentais figé, incapable de bouger, une colère... non...
même pas une colère: un vomissement qui montait dans ma gorge.
Quelques mots pour moi, assez gentils: mon visage sans doute trop dur...
on ne me parla plus.
J'avais peur de pleurer comme un enfant.
Je n'en peut plus!
Je n'en peut plus de leurs petites caresses, de leurs «chéri»,
de ces faux pas de frustrés qui me nient.

Après le repas, le père me proposa
de passer une semaine dans les Laurentides.
Je crois que ça lui fait mal lui aussi... il voudrait que je sois joyeux...
je ne peux pas! je ne peux pas! c'est tout moi et tout lui à changer.

Si seulement je pouvais accuser quelqu'un...
Mais non.
Seulement de la misère, de la misère...

Faut-il se résigner à y vivre?

6 juin 1962

(*Lettre envoyée à Grand-mère Mena*).
Chère Maman Mena,
Je t'écris, non seulement pour te remercier du gros cadeau
que tu m'envoie, mais aussi pour me faire pardonner pour toutes
les occasions semblables - si nombreuses! - où je ne t'ai pas remercier.
Je sais que tu ne m'en veux pas trop, je sais bien
que ma vieille grand-mère a toujours son coeur de jeune amoureuse.
Mais si je veux te ressembler, si je veux essayer d'aimer la vie
malgré toutes les souffrances, comme le vieux Job, je dois commencer
par le début, je dois d'abord m'accuser d'être un grand paresseux qui,
durant ses vacances, dort jusqu'à midi.
(Au grand désespoir de Gertrude que mon sommeil met en retard
dans l'accomplissement sacerdotal de sa lessive!).
Mais tout de même j'ai de la bonne volonté.
Je me cherche un travail pour l'été. Si je n'en ai pas encore,
j'ai du moins de bonnes chances d'en trouver bientôt.
D'ici là, l'argent que tu m'as envoyé me permet de subsister agréablement.
En te remerciant et t'embrassant bien fort.

8 juin 1962

Commencé hier soir à travailler.
Durant trois ou quatre ans, si j'ai la santé, je travaillerai ainsi,
cinq soirs par semaine, de 18 heure à minuit.
Avec $2,000 par année, j'assure ma liberté.
J'assure ma liberté, mais au dépend de toute paresse, de toute prétention.
Surtout durant l'année universitaire où je suivrai des cours l'avant-midi,
où j'étudierai l'après-midi, où je travaillerai le soir,
en plus d'être mon cuisinier et ma femme de ménage.
J'assure ma liberté, et par là même, je perd le temps d'être à moi-même,
je perd le temps d'avoir des amis, et celui d'être grand parmi les hommes.
J'assure ma liberté: il ne me reste que moi-même comme un désert,
et la mort.

Avec Roger Letellier.

Si je reste à la maison,
achat d'une automobile
comme l'a fait Roger Letellier.

Je crois que je recommence à être heureux, plus même que jadis,
où je me privais pour un Dieu et souffrais de ne l'avoir pas encore rejoint.
Je suis.
Que demander d'autre?
Je suis laid.
Mais la laideur même aujourd'hui m'est une beauté.
Qu'aurais-je besoin d'être beau?
Qu'aurais-je besoin du faux amour des femmes qui croient aimer,
qu'aurais-je besoin d'une femme non sevrée,
d'un être qui parle d'échanges alors qu'il n'est d'amour qu'en soi-même.
Car l'amour commence où les êtres se suffisent en eux-mêmes.
Là où ils savent accepter ce dont ils peuvent se passer.
Car l'échange n'est qu'un luxe.

9 juin 1962

Le fanatisme engendre le fanatisme.

L'amour commence là où commence la maîtrise de soi-même.

Un déblocage dans ma tête: une joie à sauter à journée longue.
Une exaltation. Devrais-je craindre ça?

12 juin 1962

L'esclave répète ce qu'il ne faut pas faire.

Le mal attire. Le mal n'est qu'une modalité du bien.

14 juin 1962

On ne nous apprend à aimer que la vérité.
Non son devenir.

La justice est statique. De là son injustice.

Le collège Sainte-Marie: où l'on enseigne les «matérialistes» avec ironie...

Le voyage, par la connaissance d'autres pays,
diminue le fanatisme-nationaliste.
On parle de gouvernement planétaire.
De même viendra l'étude des religions et des philosophies.

15 juin 1962

Que quelqu'un ne puisse répondre à une objection ne prouve pas
qu'il a tort, mais seulement qu'il ne sait pas répondre actuellement.

16 juin 1962

Je n'ai pas encore assez renoncé à moi-même pour me posséder.

De siècle en siècle, l'éducation crée un espèce d'oeuf
d'où sortent mieux les nouvelles générations.
La sagesse devient coutume.

17 juin 1962

Sans la haine, le monde périrait sous les parasites.

L'homme s'est divinisé par peur, et le voilà pourtant aussi malheureux
dès qu'il sort de son rêve.

18 juin 1962

Je pense à Madeleine Letellier à journée longue.

19 juin 1962

Ma souffrance superficielle
s'apaise à la vue de la souffrance profonde des autres.

Une foi absolu, ou se voulant telle, non basée sur des évidences absolues, est le fanatisme.

Dieu n'est pas infini puisque nous sommes.
L'homme, c'est la dégénérescence des dieux.
Peut-être y a-t-il en l'homme une puissance non réalisée à créer.

23 juin 1962

Pour l'ignorant, le génie est une exception admirable et étonnante.
Pour l'érudit, il n'est qu'un fait intéressant parmi des milliers d'autres.

Le tort du patronat, en prenant sur lui toutes les responsabilités,
est de ne pas favoriser la confiance en soi.

24 juin 1962

Quand l'oeuvre d'un auteur devient une réponse,
c'est que le lecteur est médiocre.
Toute oeuvre est d'abord une réponse à une question
qui soulève d'autres questions.

25 juin 1962

J'ai de jour en jour une plus grande soif et joie du travail.
Je crois que je suis sauvé.
Mais il fallait des circonstances, et celle-là surtout,
mon travail de 18 heures à minuit, qui me coupe de la télévision.

1 juillet 1962

Je voudrais être fou! je voudrais être fou!
L'ennui! l'ennui! plus terrible que la mort, la mort si calme et belle,
plus douce que nos dieux importés, la mort comme ces grands navires
cassés sous des siècles et des siècles d'oiseaux blancs.

Madeleine Letellier! Madeleine... (y a-t-il une femme qui n'aime pas
que nos muscles, notre auto, notre gloire de monsieur grand homme,
comme un chapeau qui fait bien sur son crâne de coco, mais qui vous aime
comme une plante, une bête fragile que nous sommes, dont elle n'attend
que la joie de la caresse qu'elle nous donne, y a-t-il une seule femme
sur la terre pour qu'enfin naisse un homme!...)
Je pleure... je n'en peux plus! je n'en peux plus!
La crise est passée.
Très cher lecteur! mauvaise bête! grand mollusque!...
si j'étais la moitié d'un homme, je te pisserais sur la tête!

28 juillet 1962

Engueulade ouverte avec mon père.
Travaillant le soir, je ne le vois que le samedi et dimanche.
Je peux travailler dans le calme la semaine.
Plusieurs esquisses idiotes pour un roman lucratif.
Du moins pas de paresse: de l'écriture et des lectures
du levé jusqu'à l'heure de mon travail le soir.
Il m'a rappelé m'avoir déjà menacé de ne plus payer mes études
si j'échouais une année.
Il crie: « Je me fou des voisins!», mais mon départ pourrait leur paraître
«un vote de non confiance» quant à son remariage.
Il ne m'envoie pas, il doute de pouvoir financer mes études,
il dit sage à son âge de se payer un peu de plaisir, il veut me garder,
il se fout si je reste ou non, il hurle, menace, offre une trêve,
m'offre de l'argent, refuse de s'engager à payer le dentiste pour mes dents
qui font mal.
Je partirai en août, je ne sais quand.
Un enfant aimé n'est pas seulement un être bien nourrit
à côté duquel un homme et une femme se font merveilleusement l'amour
et leurs confidences...
Je ne puis rien reprocher sinon à moi-même.
Je refuse les faux responsables.

DISCOURS DE KATABABA.

Katababa is my name.
I fond it in an alcool'night, when cherching devil I found a golden fling.
I drunk until the sun, without reaching a single wrath,
I drunk all the wrong as the whim was taking me.
Under the moon, wizards had withered, devil was thirsty death.
Katababa is my name!
I am full of indecent smells, I taste oil and blood,
I feel myself a sacred foam.
The world is like a school.
Like in school, almost all teachers are deformators.
Those clean hands, those real prostitutes.
It is comic to go to school.
It is very comic to read nation's laws.
It is extremely comic to convert to a religion.
Every organisation, in all times, is a glorification of murder.
Founded by free thinkers, they grown up more and more
against what had made their fondators, teaching not to revolt like them.
Katababa dit: "En vérité, Katababa est un grand nom pour un disciple!"
Notre époque nous semble une époque difficile.
Comme toutes les générations, nous jugeons
que nous vivons dans une époque spécialement dangereuse.
Penser sérieusement à ça
serait assez pour nous obliger à rire pour le reste de notre vie.
Mais nous ne voulons pas commencer à rire.
Étant trop paresseux et trop peu favorisés pour avoir acquis l'habitude
du travail, nous voyons nos problèmes s'accumuler devant nous.
Travaillant trop peu, nous voyons de plus en plus
ce qui pourrait être fait pour notre bonheur.
Nous vivons en rêveurs toujours à formuler des projets.
Nous vivons comme ceux que l'on nomme les mauvais étudiants.
N'étudiant jamais, jour après jour, mais soudain "éveillés" par le moment
fatidique des examens, nous voyons soudain que trop est à faire
et nous ne trouvons mieux que de nous révolter contre nos maîtres.

D'autres parts, il y a ceux que les professeurs nomment les bons étudiants.
Ils étudient sans cesse pour sans cesse mieux répéter.
Dans l'histoire, nous les retrouvons ces bons étudiants.
Ils ne veulent qu'être instruits de la vérité,
et ne pas perdre de temps avec ce qui n'est pas permis.
Ayant étudiés dans différentes écoles, dans différents pays,
ils se querellent quant à savoir quel maître fut le prophète de la vérité.
Ainsi nous avons les disciples serviles des libres penseurs de jadis:
Jésus, Mahomet, Bouddha, Confusius, Marx.
Comme tous les bons étudiants, nous portons tous le même genre d'habit:
la chaîne prophétique et la cravate.
Et, oh oui! oh oui! ne montrez jamais votre sexe à qui que ce soit.
C'est la volonté de Dieu et du premier ministre!
Mais pour la pensée, montrez la,
car la pensée ne peut être que la pensée de tous.
Sinon, coupez votre tête infirme!
Nous aimons souffrir comme nous craignons de nous aimer nous-mêmes.
Nous sommes et aimons être notre seul et véritable démon.
Mais parce que nous voulons paraître innocents,
nous plaçons nos démons hors de nous.
Mais moi je dis: si nous voulons devenir heureux,
nous avons à réintégrer nos démons et à les assumer.
Aimer ses démons, c'est être heureux.

Si la guerre est déclarée, restez avec votre femme et vos enfants.
Dans ces temps de haine, il est préférable d'aimer que de tuer.
Évidemment si vous êtes un lâche, vous préférerez aller à la guerre
plutôt que de vous faire condamner par la justice de votre pays.
J'accuse tous les gouvernements de toutes les nations
de comploter le meurtre de leur peuple pour ne pas perdre la face.
J'accuse tous les gouvernements de glorifier le meurtre,
prétendant que c'est pour le bien de la majorité.
Je dis aussi à ceux qui meurent de faim: venez dans nos pays,
prenez ce dont vous avez besoin parce que tout ce qui vous manque,
c'est nous qui vous l'avons volé!

Katababa est mon nom!
Je l'ai trouvé lors d'une nuit d'alcool, quand, cherchant le diable,
j'ai trouvé un filon d'or.
J'ai bu jusqu'au levé du soleil sans subir une seule damnation.
J'ai dégusté tout le mal que j'ai pu.
Au lever du soleil, j'ai trouvé Dieu et le Diable morts à mes pieds.
Katababa est mon nom!
Je suis plein d'odeurs indécentes, je goûte l'huile et le sang,
je me sens une odeur sacrée.
Cette naissance aujourd'hui, c'est la nôtre!
Générations perdues! héros stupides! quel langage est le vôtre?
Mauvais locataires!
est-ce ça la maison que vous avez reçue de main en main?
Vous avez à répondre de la maison de vos enfants!
Nous détruirons vos dieux et les frontières de vos nations!
Ce jour est notre naissance!
Nous détruirons vos dieux pour réparer la maison de vos enfants!
Ce jour nous appartient!
Vos idoles de plâtre serviront à boucher les murs
de la maison de vos enfants!
Générations perdues, qu'avez-vous fait de la maison de vos enfants!
Cette maison ne sera plus la maison des ancêtres!
Pour nous, les morts sont morts.
Nous ne mourrons plus pour les dieux des ancêtres.
Cette maison est la maison de nos enfants, la maison de nos petits enfants,
éternellement la maison de la naissance!
Générations perdues! générations perdues!
qu'avez-vous fait de la maison de nos enfants!
Assez de vos guerres et de vos dieux!
Assez de ce que, jour après jour, vous enlevez à notre nom!
Nous sommes nés! C'est dit!
J'inscris mon nom sur votre face, entre la mâchoire édentée
et les yeux croches!
"Bêtes à vendre! bêtes à vendre!", tel est notre dernière prière à vos dieux!

1 août 1962

(*Lettre non envoyée à Michel Pichette: «laissons mourir...»*).
Je t'envoie, comme demandé, «Méditations cartésiennes» de Husserl.
Tu me remettras le livre déchiré en disant: qu'est-ce qui se passe?
Je répondrai qu'il fallait le relire.
Car il ne s'est jamais passé quelque chose.
Ton passage à Montréal, notre promenade, la bière... n'en parlons plus.
Sitôt réunis, nous avortons.
Ma prétention, ta condescendance rétive, j'en ai assez.
Nos radotages interminables, Dieu, l'Amour, l'Avenir: aux cochons!
J'ai perdu l'habitude, avec toi, d'être ce que je suis avec moi-même.
Il faudrait, pour nous sentir ensemble, que je ne me vante plus
d'une certaine gloire...
Il faudrait que je crois à quelque chose... durablement.
Je ne ferai jamais que te troubler.
Je dirai: notre «amitié» n'est plus qu'un tas de branches mortes
sous lesquelles s'enfantent des serpents!
Je ne dirai rien d'autre.
Ne m'écris pas.
Je ne réponds plus.
La corde, nous l'avons coupée.
Depuis longtemps.

11 août 1962

(*Lettre non envoyée à Michel Pichette*).
Tu te souviens peut-être de cette fois où tu vins manger chez nous.
Ma mère t'avait reçu; ses plus beaux plats, sa nappe de dentelle;
nous étions seuls dans la salle à manger...
Cette douceur! cette douceur de pouvoir ne jamais connaître la femme...
Je serai seul!
Je ne devrais pas t'écrire.
Qu'on me fiche la paix!
Toujours quelqu'un autour de moi.

Qu’on me fiche la paix!
J’en ai assez de cette propagande que chacun vient faire pour lui autour de moi.
Assez les conscriptions.
Assez!
Assez les dieux, les lois, et nos familles de maîtres d’esclaves!
Assez de guerres en moi sans devoir, en plus, guerroyer pour nos dieux stupidement à notre image!
Je serai seul...
Quand je suis seul, j’oublie parfois de me monter sur la pointe des pieds.
Les autres se louent devant moi, si finement, si paisiblement!
je me défends, je me rehausse davantage...
Je serai seul...
Tu te souviens sans doute de ce souper, de ce luxe un peu fantasque.
C’est presque tout ce qu’il me reste...
Le monde payera!
Le monde payera!
Qu’on me rende ce qu’on m’a volé!
Moi aussi j’avais droit d’être moi!
Je serai seul...
J’irai comme un scandale à travers le monde.
Le monde payera! j’irai jusqu’à Rome, et Rome payera!
Je me vengerai de ma mère qu’on m’avait, depuis déjà longtemps, volé ce soir où tu vins souper chez moi...

14 août 1962

(*Lettre d’admission en faculté de philosophie*).

21 août 1962

La joie est à la souffrance ce que l'écume est à la mer.
La vie semble ne bouger qu'en cette proportion.

Et Jésus prédit les faux prophètes. Mais les condamne.
Ne pouvant croire que l'avenir réservait plus d'amour aux hommes
qu'à son Dieu lui-même, créateur des tortures infernales,
ne sachant assumer la haine au coeur de son oeuvre,
il ne pu croire qu'on pu tracer plus de relief qu'en son génial croquis.
Sa pensée est toute la splendeur de la peinture égyptienne.
Sa grande vertu résidait en ceci qu'il ne fut que fanatiquement bon,
ne pouvant sans doute à cette époque, sentant encore plus que nous
la bête, dompter ce qu'on nomme alors (et encore) le mal,
sans lui arracher la peau.
Grand âge d'impatience si longue pourtant alors à fixer en quelques lignes!

Un grand homme: pas mal de révolte, un peu de génie,
beaucoup de circonstances.

Plus le prestige d'un homme dure après lui, plus l'on peut affirmer
que ses admirateurs ne pensent mieux que nos bons frères les singes.
Cela sans vouloir offenser les singes...

L'intelligence est à la répétition ce qu'une peinture est à ses copies.
Demande l'avis des gens dans l'espoir de rencontrer l'intelligence.

23 août 1962

Toute dictature, simplifiant la liberté, à la longue, étouffe la vie.

L'intelligence est l'aisance dans la vie; la bêtise, l'aisance aux musées.
Voilà pourquoi nos génies fréquentent peu l'école,
où se pavanent tant de perroquets qui se juchent partout en maîtres.
Plus la mentalité reste primitive, plus le scandale est fréquent.

26 août 1962

Les livres qu'on lance comme des coques creuses!
les vernissages sur vagues de boissons!
la fumée sale des moteurs de la gloire!

La différence entre les champs et les musées réside en ceci
que les musées sont épuisables.

Passé l'après-midi au soleil du canal Saint-Laurent
qui n'est encore qu'un champ de pierres.

Accuser autrui d'insincérité, c'est avant tout s'accuser soi-même de peur.

5 septembre 1962

(*Déménagement au 165 est Sherbrooke, Montréal.*)

Je suis chez moi.
Mon père me conduisit avec mes bagages;
je craignais qu'il ne puisse s'en retourner tant les jours
et un début de maladie le font ressembler à ma mère avant sa mort.
Seul, je fus pris d'une envie de pleurer qui dura les deux premiers jours.
La chambre était sale.
Malgré le nettoyage de la concierge.
Il me fallait nettoyer moi-même jusqu'aux fonds des tiroirs.
Et la santé de mon père m'inquiète.
Je suis chez moi.
Immensément seul.
Surchargé de petites besognes d'installation
qui m'enlèvent tout plaisir d'être à moi-même.
Je dors sur un divan sans encore de couvertures;
j'ai un peu froid; je suis fatigué; j'ai mal; je me sens très faible;
suis-je malade; j'ai envie de pleurer.
Il me semble qu'il n'existe plus que moi-même...

Le 165 Sherbrooke Est.

(Un vieux rêve d'amour, jadis Madeleine Letellier
quand je te trouvais belle! un vieux rêve inachevé
d'où je ne sais chaque jour que revenir à moi-même,
sans même vouloir désormais te revoir, sans désir d'aucune autre).

*

Serais-je enfin chez moi?
Je suis allongé sous de bonnes couvertures.
Une odeur de prime automne pénètre la chambre, une odeur de mémoire,
mes premiers désirs d'amours bohèmes.
(Depuis quatre jours: aucune masturbation;
mais fumer encore régulièrement 25 cigarettes par jour).

7 septembre 1962

(*Lettre non envoyée à grand-mère Mena*).
Je ne peux pas dire que je suis heureux.
Mais au moins, ici, surchargé d'ouvrages comme je le suis,
je n'ai pas le temps de penser à mes malheurs.
À peine levé, c'est l'université; à peine de retour, c'est l'étude;
à peine le souper fini, c'est le travail; ensuite c'est dormir un peu.
Et tout recommence semblablement chaque jour de chaque semaine.
Sauf le samedi et le dimanche, jours sacrés pour moi, jours de grand repos:
plus nécessaires que jamais.

À ce régime, dans peu de temps je serai un homme;
sinon l'on devra bien creuser ma tombe.
Car, même millionnaire, je ne cesserais pas de si tôt cette nouvelle vie
dans laquelle j'ai déjà compris beaucoup plus qu'à l'école.
Car, en ces temps de grandes paresses et d'école sans travail,
je croyais avec les autres que nous comprenions la vie alors qu'en vérité
nous n'étions que des enfants gâtés, bourrés de chocolat,
de romans et de cigarettes, qui s'imaginaient comprendre
alors que nous ne faisions que prendre.

Le monde, maintenant que je surviens à moi-même, ne se ressemble plus;
j'ai comme l'impression de n'avoir vécu jusqu'ici que de rêves en rêves
n'ayant jamais encore pesé (ce qui parfois veut dire diminué) mes repas
d'après le salaire de mon travail.

Je suis en selle sur mon budget
comme un grand cheval rétif qu'il faut dompter.
Je dis dompter mon budget,
mais à vrai dire il n'est d'autre que moi-même à dompter.
Voilà pourquoi, même si mon vénérable grand-père Mornard devait
un jour, entre deux bouteilles de bourgogne, m'inscrire sur son testament...
(et me faire la grâce de mourir peu après!) je ne changerais pas ma vie
d'un seul pouce, j'irais encore le soir travailler
avec les gens de piètres fortunes.
Car tout l'argent du monde ne me soumettra jamais à moi-même.

«Mort de fatigue
et peut-être d'amour
qui ne sut jamais bien danser la gigue
mais allait tout le jour...»

Je t'écris, contre mon habitude,
je t'écris car en m'éveillant ce matin seul au milieu de ma chambre,
silencieuse et vide comme un désert,
j'ai pensé que toi aussi, certains jours de tristesse et de souvenir,
tu devais chercher, par habitude, autour de toi ceux-là qui ne sont plus...

8 septembre 1962

Janine Corbeil disait: rien ne l'empêcherait de venir me voir
à ma chambre.
C'était un jour d'été pareil à un soir d'automne.
Les navires passaient l'un après l'autre les écluses...

Janine disait: tu ne seras pas seul.
Et ses cheveux coulaient jusque sur son dos
comme les dernières eaux d'un songe impossible...
Janine.
Et je craignais que tu viennes chez moi!
ton bonheur de grande reine conquérante,
je craignais de ne pas t'aimer comme tu aurais pu m'aimer...
Mais un malaise arrangea tout, comme déjà tant d'autres fois,
un rien t'arrête en ta marche vers moi,
Madeleine Letellier repeinte à neuf...
Je ferme la porte de mon coeur!
Un grand cercueil de bois et de fleurs sera ma demeure.

9 septembre 1962

(*Carte postale reçue du Japon de Ange-Aimée Fournier*).
Cher Yvan.
Où te trouverais-je?
Tu es peut-être devenu un expert en art culinaire...
Pour finir en beauté le «sightseeing» tour de Tokyo,
on nous a présenté trois heures de «Théâtre international»
- tu en aurais rêvé!
Les japonais n'ont rien à apprendre dans ce domaine.

11 septembre 1962

J'ai beaucoup de camarades.
Toujours je compte beaucoup de camarades.
Car je fais rire ceux que j'ignore.
Presque toujours sceptiques et drôles sont mes réponses.
Aussi j'ai beaucoup de camarades.
Car ils aiment bien, au fond, ne jamais avoir de réponses;
ils aiment bien au fond que je joue la comédie de n'être pas.
J'ai presque toujours eu des amis.
Se succédant au gré des ans, j'ai toujours des amis.

Aussi je sais maintenant que l'amitié n'existe pas.
Il y a des camarades plus difficiles... à leurrer de ma non-existence.

Je suis plus intelligent que la moyenne de mon âge;
du moins, où j'entre, j'entre plus loin qu'eux.
À vingt ans, je crois ne plus m'étonner, je n'apprends plus rien d'essentiel.
Je suis plus clairvoyant; quelques uns se le murmurent en secret
et comme à regret, et comme disant aux autres:
voyez, reconnaître c'est être supérieur.
Un fait certain, personne ne peut le supporter ouvertement.
Tous, des amis aux camarades, complotent à me réduire à eux-mêmes.
Et ceci est bon: ils refusent mon orgueil.
Et ceci est mauvais: ils se refusent à autrui.

À propos de samedi dernier.
Michel Pichette et moi, je crois, c'est fini.
Il disait: «Tu es trop radical. Tu affirme contre le christianisme
comme si tu savais tout».
Je disais: «Tu penses d'une façon mythologique. Tu ne sais que lire.
Tu ne juge que selon ce que l'on t'a dis vrai».
Alors commencent les nuances.
Puis les confidences.
Les lettres de querelles que je lui adressais en secret;
celles semblables qu'il se proposait de m'écrire.
Enfin, fallait-il poursuivre notre amitié?
Comme Madeleine Letellier, il hésitait; comme Janine Corbeil,
il me réduisait à quelques données psychologiques.
Il regrettait le manque de chaleur entre nous, les musiques non écoutées
ensemble, les feux de camps, il regrettait que je ne sois que moi.
J'avais le goût de le mettre à la porte.
Qu'avait-il tenter pour établir cette chaleur entre nous?
Nous jouons les petits dieux rétifs.

Finalement, nous avons marché dans la foule du samedi soir.
De belles femmes à coucher.
Qui parlent comme des vaches qui henniraient.
Des bêtes maquillées qui se jugent
«la mesure de toutes choses concernant l'humanisme».
La science manque à l'humanisme.
Nous avons ri.
Tard dans la soirée, nous nous sommes entendus
sur une de mes propositions.
Lire ensemble «Introduction à la vie dévote» de François de Sales.
C'était aussi un de ses projets.
Je lui serrai la main, pour la première fois peut-être.
Et pour la dernière.
Car, depuis, j'ai repensé.
Je ne suis pas assez maître de moi pour vivre sans guerre
avec Michel Pichette et son culte intellectualisé de la sottise.

13 septembre 1962

Débuté l'université.
Les filles: plus ou moins intéressantes.
Une surtout... mais qu'aurais-je à lui offrir, laid, athée,
ne voulant pas d'enfants sinon ceux des autres.

Michel Pichette me déteste dès qu'il me voit.
C'est bien.
L'autre soir, il m'accusait de narcissisme avec un dédain contenu.
Je sais qu'il disait vrai.
Sa haine voilée le sauvera peut-être de moi.
Je sens maintenant qu'il ne me parle que par peur de ce qu'il nommait
«la menace de mon agressivité».

À mon travail, je fredonne malgré moi que je veux mourir.
Pourtant, plus je me sens seul et bête, plus j'aime mon travail.
Je voyage assis devant des milliers de chèques usagés.

L'été prochain (juin, juillet, août): Montréal-Mexique-Panama-Haïti.
Seul, quêtant mes voyages comme lorsque j'étais routier.
J'apprends l'espagnol.
Je serai prêt.

Si je mourrais ce soir, il faudrait peut-être une semaine
avant qu'on découvre mon cadavre...

TOTAL: journée mouvementée, pleine de rires et de désespoir,
mais au fond très calme et heureuse.
Comme un début d'amour qui s'annonce.

La philosophie, des débuts à nos jours, se présente comme une démarche
de plus en plus irréversible de remise en question de l'être.
C'est peut-être là seulement son essence:
aider à devenir de plus en plus disponible.

14 septembre 1962

Une courte et bonne masturbation.
Merveilleux.

Les cours sont ennuyeux et vains.
Mais maintenant je les aime.
Mondanité qui soulage d'être seul.
En plus de rappeler tout de même quelque chose.

Les filles sont plus ou moins intéressantes, plus ou moins belles;
et si mortelles...
Une surtout, (hélas je ne sais pas son nom).
Quelque chose s'affole entre nous, j'en suis certain.
Nous jouons la comédie de ne pas nous regarder en classe.
(Piètres acteurs que nous sommes!)

Autant je me proposais de vivre à l'écart, autant je parle à chacun,
j'essaie surtout d'écouter chacun.
Je crois même, par les autres, que j'ai tâche d'unir.
Et j'ai mal à en voir encore seuls si c'est malgré eux.
À ma chambre cet après-midi, Michel Pichette et Pierre Turcotte,
un peu de bière, ancien du Sainte-Marie, merveilleux épaves comme nous,
tant de renouveau!
Et pourtant si semblables...
Que désormais ma chambre soit notre chambre.

15 septembre 1962

Louise Grignon.
Je lui ai proposé nos réunions, selon notre projet,
Michel Pichette et Pierre Turcotte, en groupe, avec d'autres,
pour mettre en commun nos profits d'études.
Accepté.
Je l'ai vu partir avec un garçon en auto.
- Peut-être son frère,
dit Pierre.

Peu importe!
Depuis toujours, mon amour à moi s'appelle Marie...
Le monde est beau!
si laid! ô merveille!
J'aime les choses qui exigent plus que les gens.
Car demeurent les choses.
L'action! l'action me sauve et m'ordonne!

Depuis huit heure ce matin, l'université, le travail à la banque
(c'est mon samedi), lavage, cuisine, marché,
ô merveille de n'être plus pareillement à moi!
En pleine forme!
Et des nuits de cinq à six heures!

17 septembre 1962

Le monde est un plein où les êtres voyagent.

Le néant est la frontière où se termine un pas et où commence un autre.
Le néant se manifeste à qui cesse de préciser l'être.
Il est essentiellement là où nous cessons de considérer l'être.
Le néant n'est interpellé qu'en rapport à un changement des modes d'être.
Il est vision structurée et générale au service de l'action.

18 septembre 1962

Louise Grignon, Diane Sénécal, Pierre Turcotte, Michel Pichette:
chez moi.
Bière.
Après-midi de repos.
Parlons de ci, de ça.
Beaucoup de rires.
Diane, grande, maigre, très réfléchie.
Louise, belle, coquette, un peu légère.
Très pétillante.
Je suis triste à leur départ.
Seul.
Vide.
Personne à qui dire ce qui bouge au fond de moi.
Gai d'aller au travail.
Gai de pouvoir oublier que je suis triste.
Écoeurant le travail.
Un mode comme un autre de suicide.
Je veux mourir.
Tout est si froid! si froid et nul de ce que nous étions, et encore et encore
il nous faut chauffer ce qui passe en nous..
J'essaie d'écouter les autres, de m'intéresser aux autres, et j'ai mal,
si mal en moi de les sentir toujours plus autres!
Solitude! solitude aux flancs des vierges, que dire d'autre ce soir?

20 septembre 1962

LETTRE IMAGINAIRE À UNE PUTAIN ENTREVUE DANS UN BAR.

Ils sont revenus chez moi.
Mais maintenant je sais que c'est avec toi seule que je partirai.
Ils blâment la censure et le scandale autour du concubinage,
ils disent l'homosexualité justifiable mais non naturel en soi.
Ils parlent de coucher, mais sans coucher.
Ils sont mes camarades.
Les filles sont sèches et pleines de longues phrases d'indépendance.
Ils discutent des heures, s'interrompant sans cesse,
sans établir la signification des mots qu'ils emploient;
ils discutent beaucoup sur l'amour sans aimer.
La morale qu'ils appliquent, c'est de défendre l'amour en se querellant.
Je vais être franc.
S'ils aimaient, je n'irais pas avec toi.
Mais je ne sacrifierai pas mon plaisir de te rejoindre
pour quelques promesses d'idiotes vierges.
C'est pour toi désormais que je partirai.
C'était la première fois que je te voyais vraiment et accessible.
L'ami de mon ami, ce vieux Jules de trente ans, alla coucher avec toi.
Rien ne m'empêche de le suivre.
Je suis seul.
Je vais mourir.
La gloire de la charité, c'est l'égoïsme de ceux qui en profitent.
Je ferme la porte aux bêtes qui se croient dieux.
Désormais, d'autres problèmes.

22 septembre 1962

L'ennui! l'ennui jusqu'à ne trouver la paix qu'à la pensée de la mort.
Une bonne odeur de suicide.
L'ennui demeure LE problème humain.

23 septembre 1962

La famille.
Mon père peut embrasser sa seconde épouse; je suis ailleurs,
bien ailleurs...

24 septembre 1962

Les deux Michel, Gilles, Diane; et Suzanne Gingras
dite Véronique Vilbert, actrice: gaie, parlant de coucher
comme de manger, libre, et bonne à regarder.
Mourir ou ne pas mourir! mon cher lecteur, comme les autres à la longue,
écoeuré de moi...
Université ennuyante et vaine comme ces pages que j'écris.

30 septembre 1962

Bilan de la semaine écoulée.

Souffrir croyant les autres contre soi, produit souvent la haine.
Souffrir croyant les autres souffrir aussi, produit parfois l'amour.

Des gens partaient, des amoureux s'embrassaient encore, la gare
s'emplissait d'une haleine brûlante; quelques uns seuls vers leurs trains...
J'avais, en tout, quarante huit sous.
Je serais parti.
J'ai payé $25 un tourne-disque de $100.
Seconde main, mais des plus convenables.
Musique d'Afrique et récital de poésie.

Depuis quatre jours, je n'assiste pas aux cours de l'université.
Révoltants et fades les commentaires des maîtres!
Pleins de rêves et de suffisance, les élèves me troublent et m'écoeurent.
L'insouciance en tout! sauf en rêves d'amour et de gloire...
Petit peuple! tas de frigides et d'impuissants!
seul en rêve leurs sexes bougent réclamant la liberté!
grandes discussions! grandes discussions!
mais les voilà tous en crainte de l'application de leurs rêves...
Tas de bavards! tas d'esclaves inconscients!
Petits clients des dieux et des maîtres soumis!

J'ai un peu d'iode, un peu de somnifère.
Ces moyens ne me semblent pas assez sûrs.
J'ignore le meilleur remède...
L'essentiel est de pouvoir le porter dans mes poches.

Au restaurant.
Véronique Vilbert: 22 ans.
Comme d'habitude, je fais rire:
- Je cherche une maîtresse! quarante ans, voiture et chauffeur, millionnaire.

Véronique:
- Et que dirais-tu de 22 ans?

Silence général.
- Tu me montreras ton compte en banque.

Acclamation générale.
- Bien répondu! bien répondu!

Tas de chiens peureux!
Mais toi Véronique, brave Véronique.

Ce soir je suis heureux.
J'ai étudié quelques heures.
J'ai examiné quelques unes de mes photographies;
j'ai de bons projets.
Je suis en paix.

Pourtant, sitôt que je vais marcher dans la foule,
le goût du suicide me trouble à nouveau comme une folie.
Je déteste surtout ceux de mon âge.
Les garçons, parce qu'ils sont gras et beaux; les filles,
parce qu'elles les aiment.
Maintenant j'ai peur des femmes.
Je crains qu'il y ait longtemps, entre celle que j'aimerais et moi,
le gouffre des autres.

Ma présence ennuie et dessèche.
Je reconnais trop vite l'idiotie pour ce que je pratique la sagesse.
Je n'ai qu'un choix: l'amour ou le suicide.

Je suis heureux.

1 octobre 1962

De retours à l'université.

Je me sens chez moi.
Plusieurs me taquinent sur mon absence.
Je sens qu'ici je commence à peser quelque chose.

Diane Sénécal m'a dit en riant un peu:
- Je commençais à craindre que tu te sois vraiment suicidé.

Et surtout! surtout!
Louise Grignon, assise à l'autre bout de la classe, vint me rejoindre.
Brave Louise! toute femme! qui me montre son doigt blessé
avec une moue de petite fille.
Pourtant vaut mieux encore que je rêve d'ailleurs...

Véronique Vilbert me charme...
(Quand Louise s'approcha, que je lui dis que sa peignure lui allait bien
- je m'étonne de chacune! et lui dit à son plaisir -
les yeux étranges de Véronique!...)
Je me sens chez moi.
Et maître chez moi.
(Pourtant si loin, bienheureux suicide!...)
Certains garçons m'inquiètent.
Michel Pichette surtout.
Et Pierre Turcotte.
Tant de relâche et de désespoir...
Conclusion: je suis un imbécile.
Mais je le sais.
Et ne crains plus de me penser tel.
Donc je me crois du génie.

2 octobre 1962

Le problème c'est aussi moi.

Michel Pichette, Pierre Turcotte: au restaurant.
Pierre s'étonne de ce que je parle du suicide comme d'un possible naturel.
Mais il a raison: je suis épuisé.
Mais j'ai raison: au nom de quelle certitude n'aurais-je pas le cafard?
car même reposé je parle de suicide.
Nous sommes d'accord.
Notre problème est de ne pas savoir bien aimer l'homme sans retours.
Nous ne rêvons que d'être aimés...

(Ils ont vu Louise Grignon se promenant la main dans la main
avec un garçon...)

LE SUICIDE ET DIEU.
Si quelqu'un dit: «je t'aimerai toujours», il faut d'abord saisir
dans ce «toujours» la dimension d'un seul présent.
Ce «toujours» porte à rêver.
L'on aime oublier qu'il ne signifie que: «beaucoup maintenant».
L'avenir nous trouble; nous le stabilisons en rêve.
Nous abusons de promesses.
Nous promettons comme par excuses.
Demain n'est qu'un sursis.
Il n'est d'amour de la vie qu'en une démarche de suicide.
Mais il faut bien comprendre ici l'aspect étrange du suicide,
qui est un genre de bonheur de vivre.
L'amour naît d'un départ ou d'une rencontre,
mais sans cesse se présente sous forme d'exil.
Nous l'avons connu.
La coquetterie n'est qu'une façon de se présenter aux autres,
soi-même étant notre seule richesse.

Dieu, c'est l'assurance des gens de peu de foi.

Le malheur ne vient pas de l'absence d'un dieu,
mais de la contrariété d'un projet vers ce dieu.

Peu de gens se pose le pourquoi de Dieu.
Car peu de gens jouissent du suicide.

La question d'aujourd'hui discute moins de dieu
que du pourquoi d'un dieu.

Dieu est reproduit parmi nous.
L'original semble nous être interdit.
Chacun naît et meurt, et chacun a l'image de Dieu qu'il s'en fait.

L'absence de Dieu parmi nous
vient peut-être de l'affaiblissement de la famille.

Dieu est présent à l'homme par l'habitude de se le représenter.
Qui songe en paix au suicide ne se convertit plus.

La connaissance des choses ressemble à une vision au microscope.
Chaque époque découvre un monde que l'autre troublera
par la découverte d'un autre.
Toute chose est un ensemble dont nous ignorons l'origine et la fin.

Aucune preuve ne convertit l'homme.
Qui sait si demain ne réduira pas l'évidence en ridicule.
La pensée s'effrite comme les pierres.
À chaque être son retour à l'Histoire.
Il n'est que l'éloquence et la présence de l'homme
pour maintenir un espoir en un Dieu.
Pourquoi Dieu plutôt que rien...

Notre besoin de Dieu, c'est notre épuisement.

Dieu n'existe-t-il que par rapport à l'homme?

Toute question se pose elle-même comme une réponse.
Aussi n'est-il jamais besoin de conclure.
L'évolution de la réflexion ne fait que préciser la question jusqu'à
son point essentiel: d'où il semble toujours impossible d'aller plus loin.
Chacun alors prend sa route.

Mais Dieu qu'est-il pour nous sinon ce qui nous vient d'autrui
et ce dont nous revêtons autrui.
Y a-t-il quelqu'un qui peut dépeindre Dieu sans se dépeindre lui-même?
Y a-t-il quelqu'un qui ne peut qu'aimer Dieu?
Y a-t-il quelqu'un qui ne se fasse de Dieu l'image de son désir?

Dieu, c'est les autres.
Et cette part toujours rejaillissante en nous qui ne sait jamais se taire,
et qui nous parle comme à un autre.

Mais qu'importe Dieu dès lors que la mort nous accompagne
vers nous-mêmes.
Qu'importe de tout rater dès lors que notre vie retourne...
Car nous sommes en vacances en nous-mêmes.

Le malheur est ce par quoi nous appelons les autres.
Mais les jours nous ramènent sans cesse à la différence de l'autre.
Quant à Dieu, les jours l'abandonnent à ceux qui le veulent.

Dieu, c'est l'absence d'autrui.
L'Homme ne devient Homme que par l'Homme.
Dès que manque l'Homme, reparaît Dieu,
ou sinon l'angoisse d'être Homme.
Le désir s'accroît avec l'attente.

La paix d'ordinaire vient avec l'âge.
Et cela très simplement du fait que l'idée de la mort naturelle
prend le relais du suicide.
Alors que l'idée du suicide laissait encore un goût de perte,
la mort assure l'homme contre ses projets.
La mort nous réduit à la certitude.
Ainsi le vieillard projette peu, mais se souviens.
Il se repose.
Il n'est plus celui qui s'approprie, mais celui qui inventorie.
Il n'est plus celui qui s'inquiète, mais celui qui se souviens.

Tout est rythme.
Et l'Homme écoule son être en danses diverses.
Le jour se lève et se ferme sur une succession de flux et reflux.

À 3 heure, Pierre était calme, à 6 il criait de joie, à 9 il pleurait,
à minuit il se rendormait apaisé par l'odeur de la nuit.
Tel est l'homme et telle est sa mesure.

5 octobre 1962

Bonheur aux êtres en amour!
Louise Grignon.
Tu me parles sans cesse de lui...
C'est là où vous mangez, c'est là qu'il dort dans un lit défait
«comme s'il s'était battu»...
Et tu ris, tu ris si joyeuse d'être son amie; tu brûles du désir de le revoir;
et tout en lui t'émerveille jusqu'à ses airs bien ordinaires
dont tu parles comme d'un songe.
Il s'appelle Pierre, de ce nom de tous les hommes; tu l'appelles «mignon»,
il t'appelle «minou»...
Pourtant tu m'écoute, vibrante, comme jamais une fille amoureuse
ne m'écouta me raconter.
Louise!
Et tout t'émerveille!
Jusqu'à ce chien qui rôdait autour de nous perdu dans la ville,
dont tu vivais soudain la solitude.
Tout t'est vie à protéger.
Et Pierre, cet avocat déjà, s'est dit heureux de me connaître;
Pierre, l'an prochain, ton époux...
Et tous les deux nous passerons nos jours ensemble, échangeant nos rêves
d'amour, car toi tu t'ennuie qu'il travaille, et moi je m'ennuie d'être seul...
Vais-je rire? vais-je pleurer? si seulement je savais où je suis...
Hélas...
Je veux mourir.

J'étais à l'appartement de Pierre, seul avec Louise.
Janine Corbeil vint à ma chambre, laissa ce mot:
«Je suis venue te voir mais tu n'y étais pas».

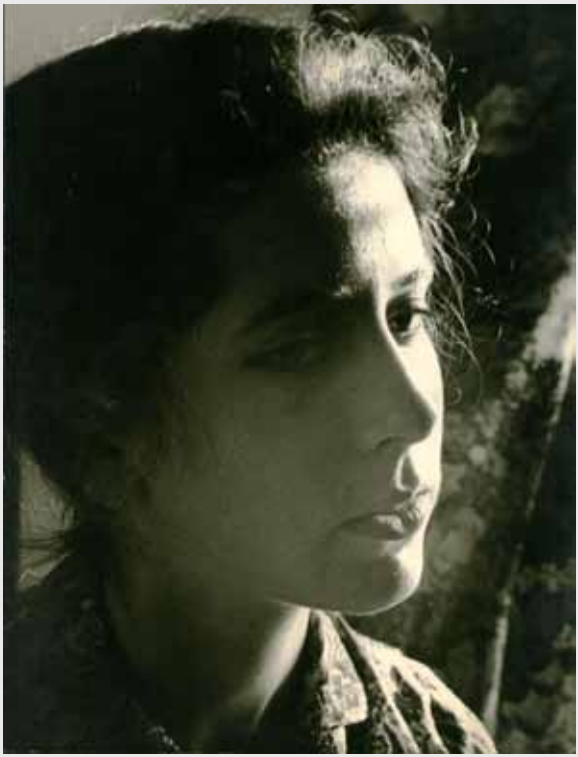
Janine!
Pauvre Janine!
Mon brave petit Janot!
Tout, tout m'est fête en ce monde qui s'achève...

7 octobre 1962

Janine Corbeil.

Tu vins souper chez moi.
Je t'avais téléphonée.
Ton billet me ramène ma confiance.
J'avais besoin que tu viennes de toi-même.
J'ai besoin d'être voulu.

Nous avons bu du vin.
Nous sommes un peu gais.
Nous écoutons des chansons.
Nous mangeons sur une table basse, assis sur des coussins.
Ta jupe remonte à mi-cuisse.
J'ai plaisir.
Tu défais tes cheveux.
Nous parlons de sexe, de ci, de ça.
Le souper cuisait lentement.
La pénombre déjà.
Les lampes allumées.
Tu marchais dans la pièce, comme dans un de tes rêves.
Libre! tu regardais les livres, tu changeais les disques,
et tu allumes mes cigarettes.
Je me sens responsable d'une liberté que je peux partager.
Tu me parle de ton petit frère; tu parles comme une mère.
Avec toi, je te ferais des enfants.
Tu es bonne mère, bien que femme un peu dure.
Je caresse tes cheveux, tes cheveux longs.
Tu parles aussi des autres.
Tes amitiés.
Peu m'importe la jalousie si tu te plais avec d'autres garçons;
tes confidences me prouvent que tu ne t'y plaîs pas contre moi.
(Car je sais maintenant possible de ne préférer qu'un être
et d'en aimer plusieurs).



Janine Corbeil.

Ma table de travail.

L'amour n'existe proprement qu'en acceptation de tout l'agir d'un être;
et surtout de ce qu'il semble bâtir contre soi.
Où trouver meilleur amour qu'en la fidélité de chacun envers tous?
Où trouver meilleur amour qu'en ceux qui savent se réjouir
et pleurer avec soi jusqu'en nos infidélités?
Quelle autre bonté peut mener à de plus réjouissantes amours?

Je te reconduisis à ton autobus.
Tu as la clef de ma chambre.
Tu viendras dîner lorsque tes cours le permettront.
Mais j'ai peur encore.
Aux portes des boîtes de nuits, j'ai vu encore, ce soir,
des femmes très vives et très belles...

10 octobre 1962

En classe.
Michel Pichette répondit en quatre pages aux dix lignes que je lui écrivis
quant à son attitude fuyante, mais lourde de reproches pour moi.
Il remit dans quelques jours un entretien oral au sujet de notre «amitié».
Pour repenser.
Pour reécrire.
Il me semble se jouer la comédie des craintifs qui s'accusent
pour mieux accuser sans crainte.
Je suis détestable: vrai!
S'il se lavait les pieds, les autres lui sembleraient peut-être
moins empestants...
Et puis merde!
Qu'il aille à ses dieux et à ses diables!
Avec les autres!
Et vive le vif et le sang!
L'affaire est close.

11 octobre 1962

Janine Corbeil.

Tu as mes clefs.
Mais comme tu n'as que peu de temps pour dîner chez moi!

Je ne pense qu'à toi...
Et cela m'est tellement mieux que tous les dieux fuyards de mon enfance.

Une odeur d'automne, de solitude et d'amour traîne encore dans mon âme.
Il y a quatre ans déjà, il y a si longtemps jusqu'à hier...
Les plus belles odeurs de ma vie, les premières libertés
qu'il fallait réclamer, qu'on nous versait à petits traits,
et que nous allions boire en silence.

12 octobre 1962

(*Lettre non-envoyée à grand-mère Mena*).
Chère grand-mère.
Il y a déjà quatre mois que je travaille.
Avant de recommencer mes cours,
je pouvais dire que c'était le meilleur travail que je n'avais jamais eu.
Je ne travaillais, en moyenne, que six heures par soir; et parce que c'était
le soir, je ne perdais pas mes temps libres à regarder la télévision.
Le matin, je me levais vers dix heures, et lisais jusqu'à quatre heures.
Quand je dis «je lisais» cela signifie: j'étudiais,
car je lisais des livres de philosophie.
Mais depuis un mois, les cours de l'université sont commencés.
Et je travaille encore mes six heures par soir.
Le travail me paraît long et ennuyeux,
bien qu'il m'oblige à une persévérance qui est bonne.
Je ne suis pas riche, mais j'ai de quoi manger, et cela est déjà beaucoup.
Mais la fatigue s'accumule jour après jour,
et ne me laisse ni le goût du travail, ni même celui de l'étude.

Je dors, au maximum, six heures par nuit.
Et les nuits de cinq heures ne sont pas rares, puisqu'en fait il m'arrive souvent de ne pouvoir quitter l'ouvrage que vers une heure du matin: car l'on ne part que lorsque notre travail est en règle, ou, en termes de banque, «quand nous balançons».
Je dois bien avouer que je ne suis pas très gai.
Un de mes amis m'a parlé de certaines banques qui prêtent un peu d'argent aux étudiants.
Mais leur demander l'argent dont j'ai besoin, et pour le nombre d'années nécessaires, c'est beaucoup trop leur demander.
Car je n'ai ni maison, ni commerce pour amortir le risque d'un si gros prêt.
Quant à retourner chez mon père, ce serait une solution économique, mais une solution que je ne prendrai jamais.
Depuis que ma mère est morte, la famille n'existe plus.
Je suis content pour mon père quant à son projet de mariage avec Ange-Aimée Fournier, mais jamais je ne retournerai vivre chez lui.
Et d'ailleurs, après s'être achetée une auto, le maximum cette année qu'il pouvait m'offrir (et qu'il me donne aussi en réalité) est $250.
Soit même pas le prix de mes cours qui monte à $400.
Tu peux donc juger à quel point j'ai besoin d'aide si je veux terminer en beauté mes études.
Et il n'y a que toi qui puisse m'aider.
J'ai encore trois ans d'études à faire avant de pouvoir gagner ma vie.
Et cette année, si mes études me permettent encore de travailler sans trop risquer de les échouer complètement, dès l'an prochain il me sera totalement impossible de mener à bien ces deux vies à la fois.
Et, après tout, l'essentiel c'est de bien terminer, et d'avoir un diplôme.
Voici clairement ce qu'il m'en coûte pour vivre par année: d'abord $12 par semaine pour ma chambre ($624), puis $10 pour la nourriture ($520), puis le prix de mes études ($400), et $5 par semaine pour mes autobus et mes cigarettes ($260): soit un total de $1,804.
Et cela sans compter l'achat de livres, de vêtements, etc.
Maintenant si nous soustrayons l'aide de mon père ($250) et la bourse du gouvernement (qui atteindra peut-être $200), il me manque encore $1350.

Durant mes vacances d'été je peux gagner $350.
Ce que je cherche à emprunter, c'est la somme de $1,000 par année durant 3 ans.
Tu constate (et sans doute avec un peu de regrets...) que le petit Yvan qui jouait au marin dans la cuisine de Grande-Vallée, renversant des bancs pour en faire des navires, (ça, je m'en souviens vraiment, tant j'y trouvais de plaisir!), et demandait à son grand-père d'éteindre les lumières afin de n'avoir qu'une seule lumière qui brille, celle qu'il tenait sur son «navire», tu dois constater qu'il n'a pas beaucoup changé
(je veux dire qu'il n'est pas beaucoup plus sage).
Car le goût de l'aventure bouge encore, et de plus en plus fort,
dans ma tête, et le besoin d'une lampe à moi tout seul, la certitude d'être mon seul «maître à bord» m'est encore le plus grand des plaisirs, auquel je sacrifie, et sacrifierai toujours, même ma santé et, s'il le faut, ma vie.
Ce que je te demande, si tu peux, c'est de me prêter cet argent ($3,000), sans intérêts si possible, et jusqu'à ce que je sois établi.
Car alors, j'espère, je gagnerai bien ma vie.
Si tu ne pouvais pas, j'aimerais tout de même avoir une réponse.
Quelque soit ta réponse, tu reste toujours ma bonne vieille grand-mère.
Je t'embrasse très fort, même si tu dis non.

13 octobre 1962

(*Carte de tante Catherine Fournier*).
Cher Yvan.
Mange ces croquants en pensant à ta vieille tante qui ne t'oublie pas.
Maman Mena se porte assez bien, nous partons aujourd'hui
pour Grande-Vallée, pour aller aux funérailles de l'oncle Jos Minville.
Ici c'est l'automne pour vrai mais c'est quand même très beau.
Il parait que Gertrude et Marie-Ange descendent à Grande-Vallée.
Nous nous rencontrerons là.
Mon affection.

(*Ébauche d'une réponse à tante Catherine*).
J'ai reçu ton sucre à la crème.
Je suis fatigué.
Je manque régulièrement un jour d'école par semaine pour dormir.
Sinon je n'aurais vraiment pas la force de poursuivre.
J'ai écris dernièrement aux Nations Unies afin d'avoir des renseignements
quant aux places disponibles dans l'enseignement
en pays sous-développés de langue française.
Si la réponse est favorable, et si je me vois obligé de continuer à étudier
et à travailler 18 à 19 heures par jour, j'irai peut-être enseigner là-bas
le reste de ma vie.
Aie-je le choix?
Je préfère mille fois la pauvreté à la maladie;
je préfère la pauvreté à l'esclavage;
je préfère la pauvreté à devoir travailler malade le reste de ma vie.
Trop parmi les nôtres sont morts encore jeunes pour pouvoir oublier
les soins qu'il faut s'apporter à soi-même pour atteindre seulement l'âge
qu'ils atteignent.
Malgré les conseils qu'ils me donneraient sans doute,
je vis exactement comme eux.
Mais moi, je peux mourir.
Je n'ai ni femme, ni enfant.
J'ai compris que la «famille» n'est pas «ma» famille.
Je sais maintenant qu'ils ne m'assisteront qu'à mon enterrement.
Puis ils continueront de rêver d'amour ailleurs
et d'offrir leur aide sans la donner.
Comme tu vois, j'ai le coeur noir.
J'ai compris qu'il suffisait de sortir d'une maison pour qu'on vous oublie.
Le coeur que tu avais, après la mort de mon oncle,
quand tu vins à Montréal et que tu ne pouvais revoir tant de lieux
où vous aviez passés ensemble.
Un coeur qui sent l'automne.
Un coeur plein d'amours séparés, plein de souvenirs
comme de belles feuilles mortes que l'on conserve précieusement.

14 octobre 1962

Je suis comme un narcomane en temps de grande sévérité.
Jadis, j'ai connu l'abrivent d'une famille,
j'ai connu un Dieu que l'on réchauffe comme une maison.
J'ai eu ce goût de vivre.
Mais le temps...
Faut-il revenir à l'enfance?
Quel est le navire qui ramène aux premiers songes?
Je te tenais par la taille, nous marchions dans les feuilles,
je te promenais de mon bras à l'autre, tu riais que je te taquine ainsi.
(Tu ris comme mon frère! tu ressembles à mon père!
j'ai goût de te vomir...)
Pourtant je t'aime, tu sens l'automne, le bois des meubles que tu aimes
et que nous regardions ensemble.
Mais que penses-tu dès que je parle? à quel théorème me compares-tu,
femme à peine navigable?

Qu'on me laisse à moi-même!
Je n'ai plus de foi qu'en la mort.

Janine Corbeil.
Je suis malade.
J'ai mal, je tousse et j'ai de la fièvre.

Il n'y a pas de monde descriptible objectivement et totalement.
Il n'y a que des visions, des synthèses.

Le monde est ce qu'il nous fait devenir.

La distorsion de notre société semble venir, principalement,
de l'incompatibilité entre notre projet et notre réalisation individuelle.

16 octobre 1962

Seul comme une pierre.
Pourtant, je ne manque pas d'amis.
À l'école, jamais je ne suis seul.
Mais il faut rire, il faut réjouir la tête des autres!

Madeleine Letellier, Michel Pichette...
C'est impossible.
Je m'ennuie, je m'ennuie de ne pas être un saint...

Le monde ne m'amuse plus.
Il est si lent!
(Ma grippe semble se clairer sans risque de bronchite).

Peu m'importe maintenant la nature du monde.
Sa beauté pour moi ne dépend que de l'amour que je lui porte.
Peu m'importe les dieux, les diables et les vérités,
il n'est de paix que d'aimer.

Ce n'est pas Dieu qui me manque, mais la patience.
Ce n'est pas de justifier le monde, mais d'y participer.
Ce n'est pas l'autre, mais moi-même.

(*Lettre envoyée à tante Catherine Fournier*).
Chère tante.
J'ai reçu avec plaisir ton sucre à la crème.
Je l'ai mangé avec un plaisir encore plus grand.
Ce n'est pas tous les jours que je peux me permettre des sucreries.
Depuis que je dépends de mon travail,
je vis comme un moine aux travaux forcés.
Je suis très fatigué.
Je manque régulièrement un jour d'école par semaine pour dormir.
Sinon je n'aurais vraiment pas la force de poursuivre.
Le pire est que j'ai attrapé une bonne grippe.

J'ai le front brûlant et les yeux rouges.
Mais je ne peux pas cesser de travailler, car l'on me renverrait.
Du côté maladie, nous ne sommes absolument pas protégés.
C'est révoltant.
Depuis le temps que je travaille pour la Banque Canadienne Nationale,
je sais, par trop d'exemples, que presque tous ces banquiers
sont des exploiteurs.
Mais hélas je n'y peux rien.

18 octobre 1962

Hier.
J'étais avec Louise Grignon.
Vers la fin de l'après-midi la fièvre me pris, je commençai à frissonner.
La nuit précédente, il me semblait ne pas avoir dormi.
Je crois plutôt que je m'éveillais couramment.

Hier soir, j'ai travaillé tout de même.
Vers la fin de la soirée, la fièvre sembla disparaître.
J'étais épuisé plus que jamais.
Une drôle de sensation d'engourdissement commença.
J'avais peine à tenir debout.
C'était comme des vagues d'un fluide anesthésique
qui s'emparaient par flux et reflux de tout mon corps.

J'ai dormi onze heures.
Je me suis levé bien portant.
Mais, à peine levé, la même impression de paralysie.
C'est comme si mes sensations
perdaient du temps en venant à ma conscience.
Mes membres sont lourds et si loin...
Je n'ai plus de front, ni de tempes.

Qu’est-ce que cela signifie?
Est-ce les trois tablettes de Pyribenzamine de 50 mg chacune
que je prends chaque soir depuis trois jours?
Je crois que oui.
Je me sens la peau lourde et presque insensible.
Et le médicament est conseillé aussi pour l’urticaire!

Hier, en me rendant à mon travail, le corps brûlant,
je me suis rappelé avec nostalgie mes maladies d’antan.
C’était vacances pour moi, et toute l’attention de ma mère!
Maintenant, je suis seul comme une bête.
Plus que jamais je suis plein de pitié pour les autres.
Dans l’autobus, j’aurais tout embrassé.

Au travail, je me rappelle longtemps Madeleine Letellier.
Lui écrire...

Si je meurs, qu’y a-t-il de changé?
Je ne suis à personne.
Il me faudra apprendre à tant aimer
que la mort me laisse sur ma soif d’aimer encore.

Ce projet est bien celui d’un égoïste.
Aimer ou ne pas aimer, quel est le moindre mal?
Dieu, c’est aimer les autres.

20 octobre 1962

Penser n’est point répéter, chercher n’est point qu’imaginer.
Ce n’est pas du bout de l’hémisphère catholique
qu’on découvre véritablement l’autre hémisphère du cerveau.

Je suis calme et doux comme un rêve de voyage.
Une grande paix comme au seuil de la dernière porte des prisons.
Le monde s’allonge comme un corps permis.

Étrangle ta mère, mitraille ton père, étrangle les prêtres,
mitraille tes maîtres, ce n'est ici que premier pas vers le bonheur.
Il faut bientôt te prendre toi-même.
Alors commence!
Rien désormais ne compte!
Une longue vacance jusqu'à ma mort.
Ni diplôme, ni amour ne mérite le respect.

Je vis comme un moine, en grande paix.
La masturbation est un respect.

Le mal, c'est ce que l'on fait de mal le croyant mal.

26 octobre 1962

(*Note laissée pour Janine Corbeil*).
Gros Janot.
Je ne peux pas venir ce midi.
Tu as vu, il a neigé!
Ça rend tout de même un peu triste: car je n'ai ni gants ni caoutchoucs.
Encore des dépenses.
Mais ça fait du blanc dans le coeur.

11 novembre 1962

C'est dimanche. C'est un jour comme un autre.
J'ai décidé de poursuivre mon journal: par principes!

Les églises ne me cernent plus de leurs parfums d'encens,
de l'odeur de leurs foules.
Je retournerai à ces temples d'idoles, pour me souvenir de moi-même.
J'ai ouvert la fenêtre de ma chambre.
Le vent sent bon le froid, il sent je ne sais quoi,
il goûte amer comme la camomille,
il sent, je crois, le pensionnat.

J’ai peine à écrire ce journal.
Je ne suis plus malheureux.
Je suis seul, et plus qu’avant peut-être.
Mais je ne ressens plus cette crainte ancienne de n’être pas deux.

Je gagne toujours mon loyer, mon pain, je gagne de quoi bien vivre.
Sans excès.
J’ai repris cette semaine beaucoup de mes retards en mes études.
Je ne suis pas pressé, je ne m’énerve plus.
Tout est futile! il n’est que d’en jouir.
Malgré mon emploie le soir à la chambre de compensation de la Banque,
mes cours l’avant-midi, et mes études l’après-midi, j’ai plus de temps ici
pour lire que je n’en ai trouvé dans trois ans d’oisiveté.
De minuit à trois heures du matin, je travaille Saint-John Perse
ou Beaudelaire, et le matin je les remédite et relit en mangeant.
Un peu de temps bien employé, à la longue, d’un employé fait un sultan.

Samedi, le 3, il neigeait.
Jeannine Corbeil vint passer la soirée.
Plaisir qu’elle vienne sans que je doive l’appeler.
Elle se dit très bien ici, elle regrette de devoir retourner chez ses parents.
Je l’ai reconduit à son autobus.
Il neigeait.
Si calme.

Mon père est venu me chercher, Ange-Aimée Fournier attendait
dans l’auto, j’ai dîner chez eux, c’est... agréable,
on parle politique-c’est-les-élections! rouge. (Voilà)!

Je ne retournerai jamais vivre si loin du monde.
(Bien!)
Dans ma chambre, au plus haut de cette maison,
j’ai l’impression d’être un ange au paradis.

Pourtant j'ai pris quelque chose.
J'ai repris contact avec la douleur.
Mon frère Sylvain, le plus jeune, treize ans peut-être, cours classique,
«Syntaxe»: très mauvais élève mon frère...
Dans l'auto, nous parlions de lui.
J'ai recompris la défaillance de l'éducation.
Mon père me répéta les conseils qu'il avait répété à mon frère
après (je ne lui dis pas) me les avoir répéter quand j'avais son âge.
Il faut se forcer, l'avenir est à l'éducation!
Mais!...
L'indécision des enfants trouble le peu de calme qu'il reste aux parents.
Mais!...
Les parents rêvent l'avenir de leurs enfants et leur abandonne l'effort.
- C'est pas ma vie! c'est la tienne!
Les parents sont paresseux, les enfants sont paresseux, et vive le courage!
Voilà le problème...

J'ai permis à mon père
d'inviter Sylvain à passer chez moi son mardi après-midi de congé.
J'en ferai ce qu'il deviendra.

Même Baudelaire, défunt agréable s'il en est!,
je le refuserais comme mon maître.
J'ai besoin d'espace, de risque!
L'école: aux idiots!
C'est dit.

Hélas, on m'annonce que mes proches les plus riches
sont encore en bonne santé...

Au début de cette année, me retrouver seul en ma chambre me désespérait.
Maintenant je reste calme, si calme et heureux!
lisant et écrivant au son de l'eau que je fais bouillir pour le seul plaisir
de l'entendre, sur le rond de poêle allumé dans ma petite cuisine.

Il m'arrive encore de rêver d'une femme très douce...
Évidemment, je me masturbe encore une fois par jour,
avant de m'endormir (ô somnifère!).
Au travail, un collègue m'a prêté de la vraie pornographie.
Un couple se faisant l'amour.
Merveilleux!
La femme, sur certaines photos, suce le sexe de l'homme
entré dans sa bouche.

Je fume terriblement.
J'arrêterai prochainement.
(C'était pour la rime)...

Maintenant, je vais me raser!
je suis barbu comme un sexe de jeune fille.

Au bureau: Albert... pris d'une crise d'épilepsie, s'écroula contracté
sur le plancher de ciment et je dû le tenir avec le patron, monsieur Vanier,
pour qu'il ne se brise pas le crane tant il bougeait brusquement.

13 novembre 1962

Sylvain dîne chez moi.
À trois heures, il s'en retourne.

Sa situation n'est pas encourageante pour lui.
Ses notes scolaires sont désastreuses.
Je lui parle longuement (trop?) des désavantages de travailler
sans avoir obtenu de diplômes.
J'essaie aussi de l'encourager.

Âge plus terrible qu'un cancer!
le désespoir lui-même n'a pas encore ses assises.
J'ai mal à cet âge que j'ai eu...

16 novembre 1962

Je suis saturé de discussions.
Nous parlons, nous parlons comme s'il n'était rien à vivre ensemble!

Heureux savoir qui nous mène aux silences de l'amour.

Devenir chef, c'est s'habituer à s'obéir.
Être esclaves, c'est obéir aux autres.

17 novembre 1962

Yves Mongeau.
Vingt ans.
Poète.
J'ai dit qu'il était grand.

«et nous habitons le silence
au coeur du monde
de tout notre effondrement de pierre
au carnage des heures parasites
à la pousse persistante
de la mort sur nos os»

Car, finalement, notre besoin de l'autre
nous fit surmonter notre gêne d'être lus.
Nous nous sommes tant confiés! mais c'était lui surtout qui parlait...
(Je me sens si seul, et maître, en mes silences)...

Il habite, avec sa soeur, le rez-de-chaussée d'une maison très modeste,
séparé du premier étage, où logent leurs parents.
Ils sont plus ou moins libres.
Sa maîtresse vient coucher avec sa soeur et change de lit durant la nuit.

Yves Mongeau.

Louise Mongeau.

Ils ne sont plus chrétiens.
Lui, refuse la messe; les parents crièrent et crient encore.
Elle, joue la comédie.
Il erre tout le jour et suit quelques études le soir.

J'avais déjà conversé avec lui au collège Sainte-Marie.
Il me souvient qu'il m'écrasait un peu.
Alors, je lui paru cynique.
Il s'étonne maintenant de me retrouver calme et attentif.
Il rit de mes vols à l'étalage, il m'écoute faire allusion, vaguement, furtivement, à mes maîtresses... que j'invente.

20 novembre 1962

Je suis très fatigué.
Je travaille comme un idiot.
Exploitation collective.
Chacun vole chacun.
L'idée d'un vol immense me tente.
Et pourquoi pas?
Mais où? Mais comment?
Le risque m'attire et m'effraie.
Mourrez, mourrez mes parents riches!

Je veux une maîtresse.
Les filles de ma classe m'écoeurent.
Ni corps, ni tête.
Et surtout pas de tendresse.
Reste Janine Corbeil.
Elle acceptera sans doute.
Des preuves, je crois, de son désir.
Mais il faudra la prendre sans l'avertir.
Je la délivrerai du mal de craindre.
La morale collective fausse le monde et nous asservit.

J'ai dans la tête une fille douce et belle, une fille nourrie de poèmes.
Je ne sais qu'en ma tête une fille que je ne cherche pas à tromper.
Nous irons vivre au bout du monde, d'une petite rente, un jour...

Je ne cherche qu'une maîtresse que j'aimerais.

24 novembre 1962

Je me suis fais coincé!
Ça devait arrivé.
On oublie toujours quelque chose.
C'est fatal.

Ce midi, j'ai volé un dictionnaire.
Très facile.
Je m'étais promis, depuis quelque temps, de cesser mes vols
avec ce livre dont j'avais quelque besoin.
On oublie même ses plus prudentes intentions.

Ma chambre n'a qu'une fenêtre.
Les mauvaises odeurs s'accumulent.
Je vole un désinfectant.
J'en achète un autre.
Puis... je me dirige vers la porte.
Un homme s'avance, me demande si j'oublie de payer quelque chose.
- Non...
Il me saisit le bras, m'oblige à le suivre dans un endroit fermé au public.
C'est fait! J'en pisse...
J'ai oublié de me cacher du promontoire vitré
d'où le gérant peut surveiller le magasin.

Désormais, mon nom, mon âge, ma signature, reposeront, m'a-t-on dit,
aux filières de la police.
Me faire prendre une deuxième fois, m'a-t-on dit,
me vaudra de deux à six mois de prison.

Ici se termine une autre belle aventure.
La morale que j'en tire est la nécessité sociale de la police.
J'en tire aussi l'inutilité du vol
dont la somme ne peut assurer le reste de notre vie.
Un vol énorme! sinon, l'honnêteté.

De retours chez moi, j'ai palpé longuement mon nouveau dictionnaire.
Il sent bon le calme et le poème...

25 novembre 1962

Dormir! Dormir!
Ne plus jamais s'éveiller...

Yves Mongeau, sa maîtresse, et Louise, sa soeur,
(tellement unis, si vifs et douloureux), sont repartis.
Je suis seul.
Si seul!
Personne, personne au monde...
Ah qu'une guerre éclate et me distrait!
Ma chambre tourne et retourne les malaises de l'alcool et du cauchemar.

Louise Mongeau me plaît.
Vive.
Et jolie.
Des distractions, des douceurs de fille.
(Sa solitude derrière l'amour de son amie et de son frère).

Mais j'ai si peu de temps pour poursuivre l'amour!
(Et qui donc m'aimerait?)
Même libre, je me sens si loin de la bonne chaleur des hommes.
Trop de méfiance en moi!
J'ai trop cru à l'Homme; ma croyance elle-même ne sent plus que le piège.
J'ai si peur d'être refusé quand je cesse de rire!

J'ai besoin d'une femme à aimer! j'ai besoin d'une présence à partager.
(Mais qui donc m'aimerait?)

Je suis seul.
Personne au monde, au monde entier des êtres, qui ose ce soir
venir s'appuyer sur mon épaule!
Que je meurt!

J'en ai assez du monde.
J'en ai assez d'être moi.

29 novembre 1962

Mercredi dernier, comme ce soir, je n'ai pas été travailler.
J'en ai assez.
J'aurai la bourse du gouvernement, j'aurai l'aide de ma grand-mère,
ou je quitterai l'école, ou j'irai vivre comme un moine quelque part
dans quelque île, ou je me suiciderai.
(On devrait pendre les employeurs engageant pour plus de trois heures
par jour, et payant moins que pour vivre à l'aise).
Mercredi dernier j'étais donc avec Yves Mongeau.
Sa soeur que j'espérais et que j'ai rencontrée me fit une certaine déception.
Je la croyais plus douce; j'ai découvert un peu trop du confrère.
Yves trouve Janine belle en photo.
Mercredi dernier je cru donc aimer Janine.
J'oubliai Louise Mongeau que je devrais courtiser, horreur!
Mais ni Janine, ni quelque autre, ne me ravit hors de moi-même.
Je suis seul, et quoi d'autre? Et pourquoi ne pas rester seul?
Jamais plus qu'une camaraderie.

Yves n'est plus satisfait de Claire McNicoll, sa maîtresse.
(Il y a toujours une bonne raison de changer).

Ce soir, en cette semaine pourtant si trouble,
un amour étrange et solitaire me rapproche du monde.

Louise Mongeau, Roger Letellier, Yves Mongeau,
et parfois ma trop sage Janine Corbeil, m'attendrissent.
Je sens mon importance: la souffrance à caresser en l'âme de Louise,
et surtout la confiance et la délicatesse de Yves à mon égard.
Que je ne déçoive pas!
Même si j'abandonne mon emploie, j'ai du travail
(et combien plus sérieux!) pour garder ma dignité.

Écrire davantage.
Connaître la littérature de mon pays.
J'ai commencé: Grandbois surtout.
J'ignorais même nos prix littéraires.

Les parents Mongeau: chrétiens, le nez partout, épuisants.
Yves et Louise sous leur torture de bien-pensants.
Me trouvent sympathique, sauf les cheveux... trop longs.

Malgré trente-six heures sans sommeil,
j'ai tout de même abattu beaucoup d'ouvrage.
Fier et calme.

(*Autre ébauche de lettre non envoyée à grand-mère Mena*).
Je ne t'écris pas souvent.
Je dois m'accuser de beaucoup de négligence.
Mais tu peux deviner à quel point le temps me manque.
C'est toujours la même chose,
je commence des lettres que je ne finis jamais.
Mais aujourd'hui, si je me décide à t'envoyer cette lettre,
c'est que toute ma vie est en jeu.
Tu devines à quel point je pense surtout à moi.
Mais là où j'en suis, je crois que c'est pardonnable.
Au moment où je t'écris, il est 7 heures du matin.
Depuis minuit, j'essaie en vain de dormir.
Ce matin (il fait déjà presqu'assez clair pour écrire sans lumière),
je prends une décision très importante.

Toute ma vie est en jeu.
Mais je n'ai pas le choix.
J'arrête mes études, ou j'arrête de travailler.
Au point où j'en suis, je me vois dans l'obligation
d'abandonner mes études.
Ma santé ne me permet pas de travailler et d'étudier en même temps
bien longtemps encore.
Je suis tellement fatigué et tracassé par l'argent
que je ne suis plus capable de mener quelque chose à bien.
Et ce n'est pas mon père qui va m'aider.
Depuis que j'ai quitté la maison, je crois qu'au fond il est content.
Il donne tout à Ange-Aimée. Il ne voit qu'elle.
Je ne suis pas là pour le déranger.
Mais moi je ne peux pas m'habituer
à ce qu'il oublie si facilement ma mère.
Mais je n'attends rien de lui surtout parce qu'il ne peut rien me donner.
Sa situation financière n'est pas si belle qu'elle en a l'air.
Tout ce qu'il a est payé, mais il n'a pas d'argent liquide.
Sinon je crois bien qu'il m'aiderait quand même.
Je crois que tu peux bien deviner à quel point je suis troublé.
J'ai comme l'impression que ce matin je dois choisir ma vocation.
Et je suis terriblement fatigué!
La seule chose dont je suis sûr, c'est qu'avant
de prendre ma dernière décision,
la meilleure chose à faire c'est de t'écrire.
Je vais t'exposer tout de suite mon problème financier.
(...)
Comme tu vois, c'est une jolie somme. Pourtant c'est l'essentiel.
Sauf les cigarettes, je ne me permets rien.
Si tu pouvais m'aider un peu, je pourrais continuer mes études.
Étant donné qu'il y a déjà une partie de l'année de passer,
et que je compte recevoir une bourse du gouvernement (peut-être $200),
il me manque environ $800.
Si tu m'aidais, ce serait une année de terminer.
À présent que je l'ai commencé, je trouve ça un peu triste de l'abandonner.

(*Note laissée pour Janine Corbeil*).
Janine.
Tout va, tout va... mal.
Hier, et la nuit qui précédait, et le jour avant les deux,
je n'ai pas réussi à dormir.
Couche, tourne, retourne, lève, fume, couche, etc...
Deux soirs cette semaine je n'ai pas travaillé.
L'école, n'en parlons pas...
Blues et insomnie!
Aujourd'hui, de 11 heure à midi: à la torture chez le dentiste Lussier!
Je n'ai pas oublier de te prévenir; non; c'est plutôt ma paresse...
Viens en fin de semaine; note moi le jour et l'heure que j'y sois.
Viens plus souvent... douce complice.

30 novembre 1962

L'art de bien travailler nous vient surtout de notre expérience du travail.

1 décembre 1962

Janine Corbeil et moi nous entendons sur notre indécision à nous «aimer».
C'est elle qui parla la première.
Elle dit «amitié»; je dis «tendresse»; j'imagine que nous sommes d'accord.
Et pourtant je suis bouleversé.
Je ne suis pas un homme que pleurent les femmes.
On se souvient de moi. C'est tout.
(Qu'on nous pardonne d'avoir parlé.
Nous nous ennuyons.
Parmi trois milliards de vivants,
des milliards de morts).
Je cherchais une suffisance.
JE VIVRAI SEUL.
Et ma maison s'offre en auberge à plusieurs.
Car je sais parfois une douceur possible entre les Hommes.
Nous savons maintenant que nous ne sommes que nous-mêmes.

3 décembre 1962

(*Lettre corrigée par Yves Mongeau et envoyée à grand-mère Mena*).
Chère grand-mère.
Je t'écris au dactylo à cause de tes yeux peut-être un peu fatigués.
J'espère que tu te portes aussi bien que lorsque tu vins à Montréal,
il y a quelques mois.
Hélas, je n'ai pas de nouvelles de toi.
Je n'ai pas le temps de retourner à Saint-Lambert
où Gertrude pourrait me renseigner.
Mais je dois m'accuser de beaucoup de négligences.
Je ne t'écris pas souvent!
Mais tu peux deviner à quel point le temps me manque.
Je travaille 18 heures par jour.
C'est toujours la même chose: je commence des lettres
que je ne finis jamais.
Aujourd'hui je m'aperçois que ma santé ne suffit pas.
Depuis que je suis en chambre: deux fois malade.
Un début de bronchite; et maintenant, je ne réussis plus à dormir.
Au moment où je t'écris, il est 7 heure du matin.
Depuis minuit, j'essaie en vain de dormir.
Couche, tourne, retourne: toujours sans résultat.
Impossible de dormir.
Je suis trop fatigué, trop nerveux.
Et ce soir je dois travailler quand même.
(Ils nous congédient si nous nous absentons trop.
Et j'ai déjà manqué à cause de la bronchite).
Ce matin, je prends une décision très importante.
Toute ma vie est en jeu. Mais je n'ai pas le choix.
J'arrête de travailler, ou j'arrête mes études.
Mon père n'a pas d'argent liquide.
Il m'avoua cet été, avant mon départ, qu'il ne pouvait payer
toutes mes études.
Je ne peux pas compter sur lui.
Et je ne retournerai pas à Saint-Lambert.

Bien sûr, nous ne sommes pas en guerre;
mais nous avons trop de difficultés à nous entendre.
C'est la même chose avec Ange-Aimée.
(Personne ne peut remplacer ma mère).
Je crois que tu peux comprendre ma situation.
À vrai dire, elle n'est pas très drôle.
Mais avant de devoir cesser mes études, faute de pouvoir travailler
en même temps, je préfère te demander ton aide.
Si tu pouvais m'aider un peu,
je pourrais au moins finir cette année-ci à l'université.
Excuse-moi de parler d'argent. Mais je suis tellement tracassé!
Permets-moi de t'exposer ce qu'il m'en coûte par année: d'abord $12
par semaine pour mon logement, soit $624, puis $10 pour ma nourriture,
soit $520, et le prix de mes études $400, et $5 par semaine
pour mes autobus et mes cigarettes, soit $260, pour un total de $1804.
Comme tu vois, c'est une jolie somme.
Pourtant c'est l'essentiel.
Sauf les cigarettes, je ne me permets rien.
Je me demande si tu ne pourrais pas m'aider un peu;
avec ton aide, je pourrais continuer mes études.
Étant donné qu'il y a une partie de l'année de passer,
et que je compte recevoir une bourse du gouvernement (peut-être $200),
il me manque environ $800.
Si tu m'aides, ce serait une année de terminer.
À présent que je l'ai commencée, je trouve ça un peu triste
de devoir l'abandonner.
J'aimerais pouvoir te parler de choses plus agréables.
Mais c'est tellement bouleversant la crainte de ne plus avoir d'argent!
Et je suis tellement fatigué!
J'espère pouvoir un jour t'écrire à tête plus reposée.
D'ici là, j'espère que tu pourras penser un peu à moi;
et me répondre le plus tôt possible si tu peux.
J'espère aussi que tu pries un peu pour moi dans tes temps libres.
J'ai si peu le coeur à la prière!
Je t'embrasse bien fort.

4 décembre 1962

J'ai raté un examen. Les filles les plus idiotes ont réussies.
«Chère collègues...»

Les étudiants! J'attendais l'autobus. Je les regardais passer.
Beaux. Virils. Logés. Nourris. Payés.
Ils ne cherchent pas; ils apprennent; ils réussissent.
Ils ont toute leur tête.

J'ai un mal physique; je n'ai plus le goût de manger; je veux vomir.
Je méprise par envie.
Brave lecteur, que tout t'épargne de vivre avec moi!
Je suis l'absurde.

5 décembre 1962

Journée calme et heureuse.
J'essaie de ne plus m'inquiéter: des examens,
de l'ennui du travail de bureau, de l'avenir.
Je tente de m'ancrer au présent. Pas facile...

Étudié la morale de Socrate selon Xénophon.
Une grande promesse: la conquête d'une tempérance, mon bonheur,
pour aimer Yves et Louise Mongeau; leur rendre leur présence encore plus
que la leur à moi-même; une tendresse; comme je sens qu'ils le méritent;
comme je sens que je le mérite.
La contagion de la tendresse!

Hier à minuit - ce matin - je me suis rendu chez Yves après mon travail.
Sa soeur aussi m'attendait.
Elle était couchée. Douce. Charme!
Je les ai fait rire. Non par méfiance cette fois.
(Yves l'explique à elle-même. Il l'éclaire dans ses angoisses.
Plus tendre qu'un amant).

Chez moi, jusqu'à trois heures du matin.
(Yves avait dit à sa soeur que j'avais une maîtresse. Janine Corbeil.
Et ce soir que je venais de la perdre).
Je parle trop de moi.
J'écoute mal.
De mon désir pour Louise.
À éviter. Yves n'est pas un mur.
Mon impatience trouble tout.

Je ne peux repenser à Janine sans un écoeurement profond.
J'avais ma main sur son ventre quand elle me dit brusquement
qu'elle jugeait impossible un amour entre nous.
Son ventre mou. Le gros intestin.
C'est encore comme si je m'enlisais dans ses excréments;
comme si elle en riait...
Horreur ineffaçable!

7 décembre 1962

Mon père est un vase clos.
Il ne sait pas rencontrer l'intimité des hommes.
L'autoritarisme de son père
se redresse en toutes perspectives d'affection avec un mâle.

JEUNESSE! TOUCHE ENFIN TA LIBERTÉ!
Hérésie que le droit des parents sur l'adolescent!
Sadisme idiot que notre asservissement financier aux parents!
Qu'on se libère des adultes; que nos enfants se libèrent de nous!
Qu'on nous paie pour nous instruire!
Et que l'on ne réclame de nous que quatre heures de travail par jour!
Le reste: nous aviserons.
JEUNESSE TOUCHE ENFIN TA LIBERTÉ!

Je suis à mon travail d'esclave, mon angoisse, banni de ma douceur
par la stupidité incurable de mon père et des Hommes.

8 décembre 1962

Yves Mongeau:
- Ma soeur m'a demandé de lui parler de toi.
- Qu'est-ce qu'elle t'as demandé?
- De lui parler de toi.

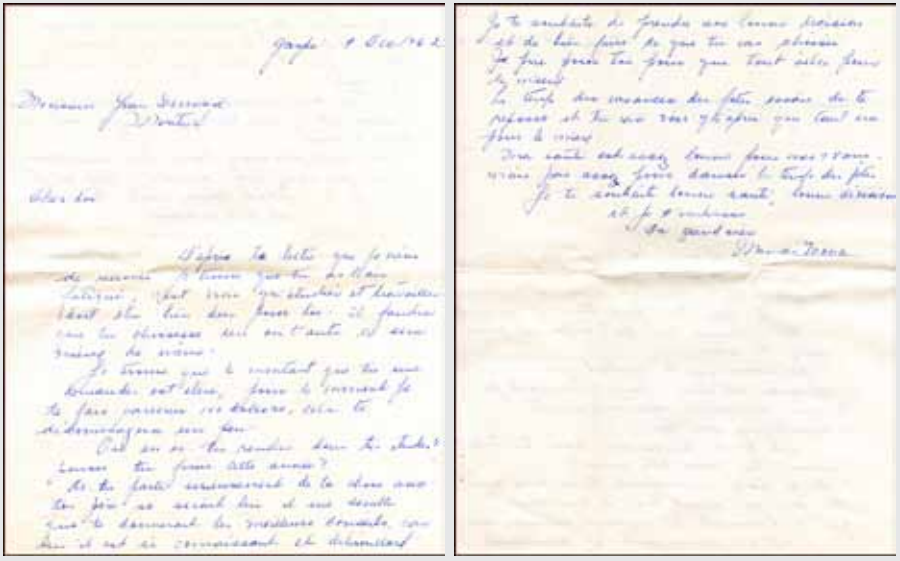
Il faut beaucoup d'héroïsme ou de lâcheté
pour ne s'arrêter qu'à une seule femme.
Aucune raison valable. Un nomade se fait sédentaire.
Au cheval de voyage, on flanque le socle.
Qu'est-ce de préférable? Pour moi?...

9 décembre 1962

Dîner, et l'après-midi chez Yves Mongeau.
Tant de filles!
Lise, Denise, Claire et Louise un peu dure j'oserais dire
devant tant de concurrence.
Nous étions assis, elle avait les mains froides,
j'en réchauffai une en l'appuyant sur ma jambe.

Photographier.
La soirée chez moi.

(*Lettre reçue de grand-mère Mena*).
Cher toi.
D'après ta lettre que je viens de recevoir, je trouve que tu as l'air fatigué,
c'est vrai qu'étudier et travailler doit être bien dur pour toi,
il faudra que tu choisisse un ou l'autre ce sera mieux de même.
Je trouve que le montant que tu me demande est élevé,
pour le moment je te fais parvenir $100, cela te dédommagera un peu.
Où en es-tu rendu dans tes études? penses-tu finir cette année?



Réponse de Maman Mena.

As-tu parlé sérieusement de la chose avec ton père,
ce serait lui il me semble qui te donnerait les meilleurs conseils,
car lui il est connaissant et débrouillard.
Je te souhaite de prendre une bonne décision
et de bien faire ce que tu vas choisir.
Je prie pour toi pour que tout aille pour le mieux.
Le temps des vacances des fêtes essaie de te reposer
et tu vas voir qu'après que tout ira pour le mieux.
Ma santé est assez bonne pour mes 78 ans,
mais pas assez pour danser le temps des fêtes.
Je te souhaite bonne année, bonne décision et je t'embrasse.
Ta grand-mère. Maman Mena.

10 décembre 1962

Louange à la terre!
Désormais ce journal où se déverse l'amour.
Tu dormais dans ta chambre.
Je t'éveillai, je voulais que cela te soit doux.
Et je m'assis sur le bord de ton lit.
Dans la nuit pale des villes nous découvrant à peine,
je t'ai confié ma solitude.
Louange à notre peine! Louange à nos âmes étrangères!
Je t'ai confié ma tristesse. Et c'est toute ta tendresse qui s'étirait avec toi.
Ta douceur démêle en moi mes doutes.
Mais c'est aussi ta méfiance qui m'enchante.
Et je te nomme très douce et très présente, car tu disais ma haine
de l'aigreur et de l'absence dont tes amies t'accusent.
Car je sais un amour menant plus en toi que la méfiance.
Mes doigts te caressent les tempes, te caressent le visage,
et je me sentis bien de croire que tu te sentais bien.
Tu n'es pas très jolie, mais tu m'es la plus belle.
Pour ta joie, pour la mienne, je risque avec toi la route la plus droite.
J'enlève mon masque, je risque ma laideur, j'ouvre toutes les portes.
Je t'aimerai comme l'on meurt.

16 décembre 1962

(Notes).
- Nous sommes notre cadeau de Noël!
- Oh oui! oh oui!

Elle me serre et se serre sur moi, couchés ensemble sur le lit, presqu'à me faire mal.
ENFIN! UNE FEMME!
À MORT LES FEMMES CONFRÈRES ET FROIDES!
Au fond je suis rigide et réticent.
Honte à me livrer, surtout affectivement et corporellement.
Maudite éducation.

Sa main sur ma poitrine:
- j'entends battre ton coeur.

Au départ: deux larmes coulent sur mes joues.
«Je vais pleurer comme un gosse».
J'en avais presque honte.
Alors j'ai parler durement du monde qui nous entoure:
- Que tu es dur! tu me fais peur.

À Noël, elle part avec sa famille pour quelques jours.
- Je vais m'ennuyer.
- Je serai tout le temps en pensée avec toi.

On s'enlace, on se regarde, et souvent, secouons la tête par petits coups, avec des envies de crier, de pleurer de joie: nous n'en croyons pas nos yeux de notre amour. Le monde a changé de route.

Quand je suis arrivé, elle étudiait, couchée sur son lit.
- Je te suis partout en pensée. J'imagine tout le temps ce que tu fais dans ta chambre.

Elle encore:
- Ça ne te fais pas peur un bonheur comme ça?
- Oui, mais nous le défendrons contre nous-mêmes. Nous ferons des sacrifices.

Ce soir, Denise Lafrenière couche avec Yves Mongeau qui, hier, couchait avec Claire McNicoll.

Assis.
Elle m'attire pour que nous nous allongions.
Je n'ose pas trop. Crainte.
Mais bientôt ma main sous sa blouse, sa taille nue, mes caresses.
Elle veut que je reste à dormir avec elle.
Hélas, j'ai un examen demain.
Peur que je ne me réveilles pas à temps.
- Je vais penser si fort que tu dois te réveiller que tu vas te réveiller.
Moi:
- Quand je t'ai caressé la première fois, qu'as-tu pensé de moi?
Elle:
- J'avais mal, j'avais mal pour toi! Je ne savais plus quoi dire.
Moi:
- Ce nous sera un bon souvenir de ne pas avoir fait l'amour le première fois que nous nous sommes allongés ensemble. C'est une bonne base. C'est plus facile d'avoir confiance l'un dans l'autre.
Elle:
- Oui! oh oui! il faut que tu m'apprivoise!
Nous étions couchés et nous nous pressions très fort l'un sur l'autre.
Je lui embrasse le cou, passionnément, comblé soudain d'une liberté du désir, comme si je la mangeais savoureusement d'une lèvre puissante et avide.

Alerte: bruits au second.
Est-ce le père qui descend?
Non.
Il se lève pour aller à la messe.

Elle:
- À la messe, je pensais à toi. Je me rappelais: quand tu es parti, tu avais ton gros paletot et je n'avais qu'une jaquette de nuit, toute serrée contre toi. C'était drôle!

17 décembre 1962

Encore ébloui de notre passion l'un pour l'autre.
Mais crainte de l'égoïsme qui peut s'y trop développer:
ses conséquences destructives par rapport à un plus grand amour
sans cesse possible et enivrant.

Masturber en l'aimant et la rêvant nue et passionnée comme elle le fut.
C'est idiot se masturber.
Vain et fade en soi.
Solution pour misérable.
«Mon sexe trouvera demeure en toi».
Plutôt se masturber que pénétrer une femme sans l'aimer!
Pour moi en tous cas...
Par contre, aimer une femme accentue le désir.
(C'était presque une horreur de me figurer
dans le ventre de Janine Corbeil).

18 décembre 1962

Étudié mes examens.

Médite et m'enivre au poème de Perse: «Étroits sont les vaisseaux».

Je pense à Louise Mongeau.
Continuellement.
Mais la passion se calme lentement.
Mariage ou solitude?...
Mais je l'aimerai aussi longtemps que je sentirai son besoin de moi.
De toute façon, je ne l'aimerai ou vivrai seul que si je deviens responsable.

Son avidité à jouir.
Elle disait:
- J'étais jeune, j'ai vu la crise de mon frère... je ne veux plus voir souffrir!
  je ne veux plus souffrir!

Au départ: son désir que je ne souffre pas.
- Ne pense pas trop à moi...

Puis, baissant la tête:
- Je te dis de faire ce que je ne fais pas...

Au travail.
Je dis: je me marierai peut-être...
«Reste garçon!»

Mourir ou aimer, c'est la seule question.

19 décembre 1962

Louise Mongeau devrait être arrivée depuis trente minutes.
Trente éternités!
Les doutes les plus affreux hurlent dans ma tête.
Que craint-elle?
Se moque-t-elle de moi?
A-t-elle si peu de plaisir avec moi qu'il lui coûte de me rejoindre?
L'attente.
L'attente.

Mourir...

Téléphoné.
Yves Mongeau réponds.
Il se préparait à venir chez moi.
Nous nous rejoignons sur la rue.
Je suis emporté!
Il est un peu vexé.
Sa soeur ne m'aime pas!
Je parle de tout rompre!
Je parle de suicide!
Il dit que je m'exalte trop.
Je m'emporte d'avantage!

Il dit que sa soeur s'inquiète; qu'elle doute d'elle-même
et de notre amour; elle ne vient pas me voir, sans doute,
craignant de me chagriner en m'avouant sa confusion.

Chez moi.
Je m'apaise lentement.
Tristesse immense.
«C'est Waterloo tous les jours...»

Puis... Yves a raison.
Je sais que moi aussi je doute.
Et c'est normal et bon.
- C'était un coup de foudre immense, à en perdre la notion du temps!
Nous autres, exaltés, nous devons apprendre à prolonger notre bonheur.

Yves:
- Louise m'a dit sa difficulté à étudier parce qu'elle repense sans cesse à toi.

Yves n'aime pas son rôle d'entremetteur.
J'ai tort de négliger la douceur de sa présence.
Il n'est pas un téléphone.

(*Carte de souhaits reçue de grand-mère Mena et tante Catherine Fournier*).
Nous t'envoyons chacune un petit cadeau.
Tu achèteras à ton goût.
Passes-tu les fêtes à Saint-Lambert?
Ici, nous ne bougerons pas et tout s'annonce tranquille.
J'espère que tu te reposes et que le sommeil t'es revenu.

20 décembre 1962

La confiance est à l'amour ce que le flux et le reflux est à la mer.

L'amour est une barque qui n'avance qu'aux relèves successives
de la rame et de la voile.

L'amour le plus grand: le moi se découvre lui-même au sentir de l'autre.

La femme idéale, c'est celle que l'on ne connaît pas.

21 décembre 1962

Il y a, à la source de chaque conscience, ce paradoxe vital:
un maître d'esclaves.
Nous nous désennuyions de nous-mêmes en cherchant à réduire les autres
à une extension de nous-mêmes.

22 décembre 1962

La crise est passée.
Ce fut affreux.
La lumière de la chambre de Louise Mongeau était fermée.
Mais, peut-être est-elle restée dans la cuisine, en arrière...

Yves répond.
En pyjama.
Il croyait que je ne viendrais pas.
Je ne suis pourtant que dix minutes en retard.
Aucune lumière dans la chambre de Louise.
Elle est couchée.
Yves m'amène en arrière, dans sa chambre.
Yves alla chercher le tourne-disque dans la chambre de Louise.
Il me sembla entendre des voix.
- Ma soeur ne t'aime pas.

- Alors c'est prémédité si elle est couchée...
- Toi non plus tu ne l'aime pas: tu trouve tout de suite des griefs.

Il m'a semblé que ma vie soudain n'avait plus de sens.
Plus d'école, plus de famille, plus rien, plus rien.
Un goût terrible de suicide.
Mais comment?

- C'est ton attitude qui est fausse.

Un mur.
Une machine qui bloque la route de tout l'aveuglement de son pouvoir.
Je suis horriblement crispé, ma main serre mon crane à le faire éclater.
Je m'effondre de douleur en moi-même.
L'image de mon père souffrant hurle dans ma tête.
Je lui ressemble horriblement... quand il vint me voir dans la cave
et pleura, titubant de douleur et d'alcool, et moi, le monstre raisonnant!

Un cercle vicieux existe.
Yves.

- Il ne me reste plus rien, plus de famille...

Yves, très susceptible, se sent aussitôt accusé.

- Tu ne te demande pas si ce n'est pas ta faute plutôt que celle des autres?

Je me suis levé à demi inconscient, j'ai remis mon paletot, j'ai salué,
par deux fois, d'une voix étranglée, Yves a aussitôt refermé la porte
sur moi, je me suis trouvé seul dans la rue, marchant croche dans la neige
qui tombait et tournait avec l'abondance d'un délire.

Jeudi dernier, Yves avait dit:

- Vaut mieux que vous ne vous revoyiez pas vite, vous allez encore vous exalter.

Je doute de Yves.
Je le crains comme voulant inconsciemment s'accaparer de sa soeur
avec laquelle «il coucherait» disait-il en prenant un air non sérieux...
C'est impossible que Louise ne m'aime pas comme je l'aime.
Sa douceur, son attention, son plaisir et surtout sa douleur à me voir partir
la semaine dernière...

Yves, l'inconscient, infiltre le venin de sa raison
aux failles de notre passion.
Que sait-il de ce qu'il n'a jamais vécu?

Louise souffre comme je souffre.
- Apprivoise-moi! apprivoise-moi!...

Yves me répète:
- J'en ai assez de faire le pont entre vous deux et de ramasser toutes les injures!

Mauvais émissaire! grande langue!

Je suis idiot d'écouter Yves.
J'aurais dû te réveiller comme au premier soir,
et n'écouter que ma douleur de vivre sans toi.
Que sait-il ton frère, le seul mâle parmi tant de filles?
J'irai jusqu'à toi.
Je t'aimerai si fort qu'il ne sera plus de crainte en toi.
Nos doutes viennent de ce que l'on craint d'être seul à aimer.

Pour moi, tu n'es pas celle qui m'amène des maîtresses...

J'ai retrouvé mon calme.

Demain.

23 décembre 1962

Louise Mongeau m'a apporté du chocolat.
S'inquiète de ce que je ne mange pas assez.
Hier matin, j'ai eu des crampes: pas assez mangé et dormi.
- J'ai quelque chose à te dire.

Sa tête se cache dans mon cou.
- C'est si difficile?...
- CHER Yvan...

Elle m'avoua par la suite sa difficulté à me parler ainsi.
Quand je l'embrasse, des phrases entières lui viennent dans la tête.
Qu'elle ne sait me dire.

Nous parlons de sexe comme d'une perspectives réelle et prochaine.
- Nous serons des époux qui n'auront pas beaucoup de nouveau..
- Nous saurons déjà tout. Sauf s'endormir et s'éveiller le matin ensemble.

Sa tristesse quand à 16 ans un garçon la prit par la main.
De même quand je l'embrasse, la serre, et qu'elle se serre sur moi.
Elle s'assied sur le lit.
Je me soulevai un peu.
J'appuyai ma tête sur ses seins.
Elle me caresse la tête: «petit enfant».
Nous roulons sur le côté.

Je suis sur elle.
Elle me caresse la tête.
Ses jambes écartées, son sexe à la hauteur de mon nombril,
ventre à ventre, je sens mon sexe grossir sur ses jambes.

Je lui caresse les tempes, puis du nez les seins.
Elle se renverse davantage.
Sa tête complètement renversée, son cou très lisse et qui me paraît long
quand je la regarde appuyé sur ses seins.
Je n'ose ni la dévêtir, ni lui caresser les seins avec mes mains.
J'embrasse, et des lèvres je bouge le sein, le prenant sur le côté
où il tend à tomber, et le ramène des lèvres.
Puis elle se rallonge naturellement, et ma tête n'a qu'à s'abaisser
jusqu'à ses seins qu'elle semble m'offrir.

Elle me le dit plus tard: vers la fin, elle ne participait plus.
- J'avais un peu peur de t'arrêter.

Sa jaquette remontée par nos mouvements: ses cuisses nues,
jusqu'à sa petite culotte.
Un peu de désir en moi. Mais pas encore assez.

Trop nouveau et en train d'apprendre.
À mon départ, à notre habitude: moi en paletot, elle se serre sur moi,
se hausse sur la pointe des pieds pour m'embrasser,
se cache dans mon linge.
Je lui caresse la hanche gauche jusqu'au début de la fesse.

Son père descendu quatre fois pour voir si elle était arrivée.
- Tu n'es pas allée au cinéma!

La mère:
- Lise et toi vous avez rencontré des garçons...
- Oui. Et après...

Elle dira demain qu'il y avait un immigrant, gens que son père déteste voir chez lui.
Aussi sont-il restés au restaurant...

Claire McNicoll, qui sait depuis lundi dernier que Yves la trompe,
dit qu'elle travaillerait et laisserait Yves écrire sans plus.
Louise:
- Claire sait que Yves couche avec une autre fille, mais pas Denise...

Sa peur du vent qui fait trembler ma fenêtre.
Elle craignait que je la laisse s'en retourner seule chez elle.
Peur viol.

Revenu avec une tristesse croissante.
Seul.
Dans le froid et la poudrerie du matin encore noir.
Les restaurants ouverts, quelques gens, trop fatigué pour aller y déjeuner.

Impression d'avoir été trop loin.

Il y aura toujours de mauvais élèves.
C'est là notre école.

24 décembre 1962

Elle disait:
- Après le sexe, qu'est-ce qu'il nous restera...
- la collaboration à une oeuvre.

Il faudra beaucoup se parler.

La difficulté entre Yves et moi: pas de charnel nous unissant.
Seul l'esprit.
Pas d'action commune ressentie comme un besoin commun.
Seuls dialogues insouciants.
J'apprendrai la guitare.
Il m'enseignera.
Peut-être est-ce la solution.

25 décembre 1962

Chez mon père.
Il n'aurait jamais du avoir d'enfants.
Il ne pense et ne parle qu'à sa future femme.
Heureusement les enfants semblent s'y plaire.
Du moins, ils ne l'étranglent pas.

Au retour, j'ai marché.
Les rues sont calmes, les restaurants sont vides.
C'est Noël.
Les familles se sont enfermées ensemble pour souper et fêter.
Pourtant il fait nuit.
Les enseignes lumineuses s'allument, s'éteignent,
poursuivent leurs appels étranges.
Les piétons passent sans répondre, calmes et apprivoisés.

J’ai marché parce que la nuit est douce.
Aussi parce que je voulais regarder le linge de femme
affiché dans les vitrines.
J’achèterai peut-être quelque jaquette de nuit pour Louise Mongeau.
J’en ai vu plusieurs, de teintes différentes, mais un peu trop chastes.
(Les marchands s’imaginent encore que les femmes se vêtent de soie
pour se réchauffer la nuit!).
J’ai trouvé quelques transparents agréables
qui peuvent se porter comme une chasteté... fragile.
Louise pourrait les vêtir, chez moi, le jour.

J’ai marché assez longtemps dans une rue mal éclairée.
Des souffleuses envoyaient la neige dans des camions qui suivaient en file,
s’emplissaient, repartaient.
Des vrombissements de machines, à ne plus pouvoir s’entendre crier,
comme une volonté de puissance.
Un désir de pureté.

Faire l’amour à Louise: avec plaisir.
Mais Louise n’est pas une femelle à coucher.
C’est quelqu’un.
Entrer mon phallus dans quelqu’un.
Notre désir commun.
Le problème est d’associer la volupté et l’ascèse.

26 décembre 1962

(*Lettre envoyée à grand-mère Mena*).
Chère grand-mère.
Tes cadeaux m'ont fait grand plaisir.
J'étais en examen. Cela m'a réconforté.
Je vais continuer à travailler le soir.
J'ai encore trois ans d'études à faire.
Je vais me débrouiller. Ne t'inquiète plus.
Le soir de Noël, j'ai soupé chez mon père.
Le mariage s'annonce pour bientôt.
Tout semble vouloir aller pour le mieux.

(*Lettre envoyée à tante Catherine Fournier*).
Chère tante.
J'ai pris un peu de l'argent que tu m'as envoyé
pour acheter du sucre à la crème pour Noël.
Il était bon, mais à tout considérer, il ne vaut pas le tien.
À ta place, je partirais une confiserie.

30 décembre 1962

Louise Mongeau dit ne pouvoir écouter Léo Ferré avec moi:
- C'est trop vif cette angoisse.
Ou encore:
- Tu écris dans ton journal: «Cette nuit, j'ai découvert ses cuisses».
Ou encore:
- Apporte de moi l'image de la vraie Louise.

*

La morale protège les imbéciles contre eux-mêmes.

Goût de publier des réflexions manuscrites comme Jean Roy.

1963 21 ans

2 janvier 1963

Louise Mongeau se tait.
J'essaie de lui rester présent.
Elle dit:
- J'ai passé la nuit chez Claire McNicoll. Je suis revenue en pleurant. Mes parents ont été bons.

Sa robe trop sérieuse, trop grande.
Elle ressemble à ma mère en ses jours de dépression.
Pourtant je lui ai dit qu'elle était belle.
Elle est triste, molle et méchante.
Je lui ai dit qu'elle est bonne.
Elle allume une cigarette.
Elle éteint l'allumette sans m'allumer.
Elle cherche la querelle.
Elle a 18 ans.
À son âge, je reprenais chaque soir le même rêve de conquête,
et toujours je le terminais en querelle.
J'épousais pour divorcer.
Elle me dit:
- J'ai éteint l'allumette sans allumer ta cigarette. J'ai fait exprès.

J'ai expliqué en disant qu'elle veut s'affirmer, que c'est ma faute,
que je suis sans doute maladroit et trop possessif.
Elle dit qu'elle est lâche, que le problème, c'est elle.

Nous passons la soirée dans la cuisine, à fumer autour de la table.
Yves Mongeau et Denise Laferrière regardent la télévision.
J'aurais du rester chez moi.
Une soirée de début d'année. Morne.

Jeunesse qui ne sait pas recevoir.
Et qui se punit en nous repoussant d'avantage.
Égoïsme d'enfants gâtés.

Louise fait souffrir pour qu'on la fasse souffrir.
Son problème, c'est l'impatience et l'excès.
Elle souffre ouvertement comme une comédienne.
Elle s'adore, de là qu'elle se punit en nous punissant:
elle ne sait pas encore la distance entre son idéal et l'autre qu'elle est.
Elle a les défauts de ma mère, moins son maintien.

Ce soir, j'ai tâché d'aimer Louise.
Mais je ne suis pas assez fort pour vivre longtemps sans récolte.
Ce soir, je crois, je déteste Louise.
J'ai beau la comprendre en son désir de souffrir (qu'elle renie fermement),
j'ai beau tâcher de l'accepter en sa cruauté, je ne suis pas son chien,
je ne suis pas divin.

Elle craint de s'être humiliée en montrant son intérêt pour quelqu'un.
Par accident: moi.
Elle me punit de la croire.
Pourtant tout semble bien finir.
Je lui prédit la réalisation de son désir de bonheur pour dans six mois.
Je demande un peu de confiance.
Elle rit, elle parle un peu.

Les parents de retour nous parlent, parlent, parlent.
Aussi un vieil ami d'Yves.
Mon silence un peu timide et gauche.
Je me sens mal accepté.
Pourtant j'y trouve un certain passe-temps, et tout finit par m'approcher:
ils se mettent à me raconter leur histoire
ne pouvant sans doute sans un même éclat se la redire à eux-mêmes.

Louise dit vouloir dormir en haut, sous prétexte d'attendre un téléphone de Claire tôt le matin.
Hier, elle dormit chez Claire.
Elle m'avait demandé:
- Je suppose que tu m'attendais lundi...
- Je t'attends toujours.

Fuite et méchanceté d'enfant.
Il me reste à peine un peu de colère: m'en faire aimer pour la torturer.

Mais ma colère aussi se calme.
Je suis seul.
Je tâcherai d'attendre son désir pour le combler d'une réponse.
Mon égoïsme, c'est d'être bon.
Désormais je ne peux rien perdre.

Il fait froid.
Je reviens à pied, le coeur gros.

Je me regarde dans le miroir.
Mes yeux cernés, ma maigreur effroyable et ridicule.
Ma vie: ratée.
Suicide? Dieu?...

*
Je me suis réveillé avec une brûlure douloureuse et lente.
Comme les premiers signes d'une menace terrible.
De légers vacillements de l'âme comme au bord d'un effondrement.
Un calme très rétif à ramener.

Louise ne viendra pas.
Je l'attends bêtement.

Ma force est ma mémoire.
Tant de douceur à revivre, tant de promesses à poursuivre!

Mon sexe s'est retiré.
J'étudie la théodicée, j'apprends la guitare,
demain je commence un roman.

Yves arrive. Puis Louise et Claire.
Je me préparais à partir.
Musique! musique! tourne phono!

L'éternel silence entre nous...

Yves regarde mes nouveaux livres: métaphysique, théodicée.
Ses mille et un projets: sa paresse jacassante!

Tout de même, je suis content de les revoir.
Louise boude un peu.
Je la tiens par la taille pour descendre l'escalier.

3 janvier 1963

Depuis des générations et des générations,
les murs immenses des maisons familiales,
défendues au sommet par les lois divines, se dressent contre la liberté.

Depuis des années et des années, un même rêve de révolte
enivre secrètement la jeunesse.

Mais les issus sont contrôlés.
Lentement, chaque espoir de vivre dégénère en désespoir.

Du haut de leurs tribunes, les maîtres professaient.
Les maîtres avaient appris, les maîtres savaient.
Ils rédigeaient la morale.
Il fallait noter, c'était très important.
Il fallait croire.
Il fallait passer l'examen.

4 janvier 1963

J'ai pensé qu'elle pouvait souffrir.
J'ai pensé aussi à mon sexe.

La chambre de Louise Mongeau est illuminée.
Je frappe à la vitre.
Elle réponds, souriante, avec l'air d'une petite fille.
Elle est enrhumée.
Sinon, dit-elle, elle serait passer me voir aujourd'hui.

Elle lisait: «L'Étranger» de Camus.
J'aime croire qu'elle m'attendait.

Nous nous réchauffons lentement: une espèce de réconciliation.
Elle veut m'écrire par la poste ce qu'elle ne peut me dire.
Je m'étonne, je crains ses lettres, j'ai peur des phrases dures et incomplètes qui me retireraient de toutes réponses.
Elle dit que ce ne sera pas dur.
Mais je suis content à l'idée qu'elle m'écrive.
Je suis bien avec elle.
Mais je perds mon temps.
Nous ne savons pas travailler ensemble.
Et elle préfère mes tendresses d'enfant.
L'homme, ses violences, ses craintes, la trouble trop.

Sa robe de chambre ouverte, qu'elle néglige de refermer
en haussant les épaules, ses seins visibles sous la soie mauve.

Pour la première fois elle se retire sous ma caresse:
- C'est bestial!

Le père marche au second.
L'espoir en moi retrouve ses ailes.
Je suis comme les oiseaux de mon pays; je pars avant l'hiver.

Écrire un roman, très scandaleux, très sage.
Aller travailler à Paris.
Le tour du monde.
La fête à Rio.
La gloire à New-York.
Une maîtresse.
Deux maîtresses.
Une autre.

Sans importance.

5 janvier 1963

Yves et Louise Mongeau: malades.
Louise dort près des parents, au second.
Yves m'ouvre la porte et se recouche.
Nous parlons.
Nous nous conseillons trop.
Nous frisons la querelle.

Un reproche est toujours réversible.

Enfin, nous cessons de nous scruter.
Nous parlons spontanément.
Nous sommes réconcilier.

Publier un roman.
Récolter un capital.
Acheter une vingtaine d'appartements sur un plan d'hypothèque.
Vivre modestement.
Mais de plus en plus à l'aise à mesure que décroît la dette.

Les arts de ce siècle: trop souvent le thème de l'amour perdu.
On chante peu l'amour, souvent le désastre.
Ces arts nous conscrivent à la méfiance.

6 janvier 1963

Seul.
Toujours seul.
Et pour qui écrire?...
J'ai marché dans la foule.
J'ai peur.
Les regards affreux.
Les lumières s'allument et s'éteignent, des lignes fantastiques,
des phares tournant au ciel d'horribles rayons.
Les Hommes ne m'ont pas encore étranglé...
Qu'est-ce qui m'attire?
Qu'est-ce qui me chasse?
Le tour du monde, le tour du monde, vingt fois, sans jamais s'arrêter!
Jadis je voulais partir, l'on me retenait, j'avais gagné.
Aujourd'hui... qui me retiendrait?
Peut-être Louise Mongeau.
Mais je crains en elle les mêmes craintes qu'en moi.
Le problème, c'est moi.
C'est l'habitude qui me manque à vouloir.
Ma mère est morte. Mon enfance.
À mesure que j'écris, je m'apaise.

9 janvier 1963

Il est grand, parait bien, si ce n'est sa lenteur, sa politesse excessive
jusqu'à nous communiquer sa gêne.

Yves Mongeau m'avait souligné son obsession.
Nous échangeons quelques généralités.
Puis il y revient aussitôt.
La femme.
Le sexe.
C'est l'âge de la prohibition.

Les déceptions de Bernard.
Le rêve d'amour ne se reconnaît plus en l'amour, si faible, de l'autre.
- Maintenant, je préfère lire tranquille qu'être avec une fille.

Sa déception lors du premier baiser.
- Avant, je rêvais d'embrasser les femmes que je voyais sur la rue. Maintenant je sais que cela aussi me déçoit.
- C'est que tu deviens un homme Bernard!

Nous avons appris la masturbation.
C'est difficile au début: les remords!
Il nous faut aussi apprendre à faire l'amour.

Le réel et l'imaginaire se rejoignent par une poétisation de notre existence.
Notre bonheur.

Nous travaillons parce que l'autre existe ainsi que nous-mêmes.
L'idiotie est de ne pouvoir s'arrêter quand le besoin nous en vient.

Louise Mongeau viendra-t-elle?
Je l'attends.
Mais sans reproches.
Sans doute y a-t-il la gêne de me déranger.
Ou la fadeur de ma présence.
Peut-être m'attend elle...

(*Lettre reçue de Louise Mongeau*).
Cher Yvan.
Si je ne t'écris pas, si je ne te vois pas, c'est que, Yvan,
je n'en avais point envie.
J'ai de la difficulté à apprendre à vivre dans mes plus petites actions,
alors il m'est impossible de m'engager sur le chemin de l'amour.
Quand tu viens me voir, je veux te le dire mais je manque de courage.
Je ne sais pas pourquoi; peut-être est-ce parce que tu tentes
de me convaincre mais, pardonne-moi, je ne me sens aucunement libre

et par la suite bien plus malheureuse que je puis l'être loin de toi.
Je veux apprendre à vivre.
Je ne le sais point.
Je ne le sais pas du tout car je n'ai jamais eu à me défendre
de quoi que ce soit.
Or je me suis réveillée à 18 ans, je me suis aperçue que j'étais seule
et que je devais de moi-même apprendre à agir
et non que ce soient les autres qui m'entraînent comme à l'habitude.
Ceci peut te sembler terrible, mais puisque l'amour est pour l'autre,
je te demande d'essayer de me comprendre
et surtout de ne pas me condamner.
Toi, tu as ta vie à faire, ton oeuvre en premier.
Je ne puis te suivre, je ne le veux pas
car c'est courir à une souffrance plus grande.
Je veux être seule, je ne veux pas qu'on me harcelle,
mais je désire apprendre de moi-même à vivre.
J'aurais peut-être dû te dire ça de haute voie, je le voulais mais j'avais
peur de tes réactions et surtout j'étais incapable. J'aurais aimé que nous
soyons simplement copains, que jamais nous désirions l'exclusivité,
car c'est trop me demander. Je m'excuse, mais j'essaie de t'expliquer
du mieux que je peux, car je ne désire aucune autre explication.
Je suis fatiguée de parler de ce qui me concerne.
Yvan, laisse-moi être seule, et si tu ne me refuses pas ta porte
à cause de ce que je t'ai dit, peut-être un jour, irais-je comme amie,
alors ce sera là beaucoup plus pour toi que pour moi.
J'ai compris qu'on ne vit pas, qu'on n'a pas un certain bonheur
en essayant de s'accrocher à l'autre mais seulement en allant de soi-même.
Là, j'en suis complètement incapable.
Je ne désire plus douter de quoi que ce soit, j'essaie d'agir par mes études,
le sport et la connaissance afin d'apprendre à vivre; et pour apprendre
cela se fait seul.
Je ne veux pas te faire de mal mais je ne puis faire autrement
sinon j'étouffe.
Laisse-moi aller, peut-être un jour, vers toi.
Louise.

Yvan, crois-moi j'ai été très franche.
C'est cela seul que je pouvais te donner de moi.
Si tu veux continuer de correspondre à 4222 Brébeuf,
cela me ferait plaisir.
Peut-être à distance je pourrais te dévoiler qui je suis vraiment
et toi qui tu es.
Mais je te demande la distance.

*

J'ai mal lu! j'ai mal lu!
«Aime-moi!» s'écria la princesse, «moi, je suis très occupée».
Et la princesse se retourna vers son miroir.
«Toi tu as ta vie à faire, ton oeuvre en premier»
Et la princesse s'attrista de ne pouvoir se consoler d'une oeuvre.
«Ne me juge pas. Je suis si lasse d'être princesse...»
Et elle dit, dans une caresse de pitié:
- Vas! je te rappellerai peut-être.

Je suis sorti par la porte d'en arrière.
Les chiens n'ont même pas aboyé.
Seul.
Encore seul.
Une tristesse énorme.
Allez! petit âne, vieille jument, allez!
Seul devant moi-même, je pense.

J'irai au bordel.
J'irai mourir au bout du monde.
La chambre est vide.
Mon coeur est vide.

C'est bête.
Mais c'est comme ça.

10 janvier 1963

Mon désert, c'est ma chambre.

Depuis quelques jours j'étudie la théodicée.
Patiemment.
Désormais religieusement.
Pour un Dieu.

Ma libido est trop abondante pour nos vases.
Et je me suis déjà habitué à croire en Dieu.
C'est bête.
Mais c'est comme ça.

Je suis incapable d'amitié, surtout avec une femme (pourquoi? étrange...),
si je n'ai l'assurance d'un amour quelque part.
J'ai pu parler calmement avec Janine Corbeil
quand j'ai cru être aimé de Louise Mongeau.
J'ai trop à dire et l'on reçoit trop peu.
Un Dieu qui connaît tout, ou en moindre proportion, un amour solide,
me semble-t-il, complète mes phrases, et ne me condamne pas.

La sensation d'un Dieu me ramène au désir de m'améliorer.

L'homme doit aimer le monde s'il veut que la femme l'aime.
C'est ainsi que l'homme nourrit la femme.
Éternelle solitude.

L'espoir renaît. Je la prendrai encore dans mes bras.
Être son copain, d'accord.
Mais je demande son amour pour ne plus craindre.
Sa critique trop spontanée. Je n'ai plus confiance.
Si c'est pour ne me rencontrer que très rarement, à sa guise seulement,
merde et merde! L'égoïsme des femmes!
Que tu ne sois pas ma chienne ne signifie pas que je sois ton chien.

Je crois en mon oeuvre selon que je crois en quelqu'un.
Je ne suis qu'un traducteur.
L'autre c'est mon inspiration, ma récompense.
La liberté que tu me réclame, c'est celle de me chasser.

Louise m'estime sans m'aimer.
Ce n'est donc pas moi qu'elle estime, mais mon oeuvre.
Mais voilà, je ne suis pas une machine à écrire pour enfant gâté.
Qu'elle me préfère mon oeuvre m'est aussi pénible que doit lui être
la pensée de n'être pour moi qu'un corps pour faire l'amour.

Louise me demande de ne pas la condamner...
comme elle me juge.
Très simple à constater.
Désormais, sans importance.
Mais je ne peux oublier nos nuits
et cette douceur qu'avait son visage et ses caresses...

(*Lettre non envoyée à Louise Mongeau*).
Chère Louise.
Je t'écris, comme tu me l'as proposé.
Au début, je l'avoue, j'ai souffert un peu.
Puis j'ai réfléchi.
Durant le premier mois, j'ai été très maladroit avec toi.
Tu pouvais facilement me le reprocher.
Je dois te remercier.
Je croyais savoir suffisamment ce qu'est l'affection.
Je comprend aujourd'hui à quel point je ne sais pas encore être tendre
sans communiquer à l'autre mon malaise d'être seul.
J'écris un peu.
Le roman va bon train.
Il ne sera pas fameux, mais j'y trouve une grande paix.
C'est comme un examen de conscience.
En fait, si je repense bien ma vie, un de mes grands problèmes,
c'est de ne pas savoir être seul.

Ta lettre, si elle m'a fait un peu mal, c'est, je crois, que tu me demande
de prendre ma responsabilité de moi.
De devenir un homme.
Et je suis un peu lâche.
Tu me le demande, car tu veux que je sois heureux.
Alors, et alors seulement, ma tendresse réconforterait les autres,
et par là moi-même.
Car je ne les rencontrerais pas d'abord pour me désennuyer.
Je t'ai mal aimé.
Je ne sais pas si tu me le pardonne.
Alors tu étais rétive.
Tu essayais de me faire sentir que je ne disposais pas de toi.
Et, en quelque sorte, c'était bien.
C'est surtout, comme tu le dis, le fait de ne pas te sentir libre,
et, peut-être, d'être aimé par quelqu'un qui sait aimer.
Moi, je ne le savais, en quelque sorte, pas.
Et crois-moi, je n'écris pas ça pour t'apprivoiser.
Je le pense.
Je t'ai un peu déplu, je ne le voulais pas,
mais maintenant je crois que tu peux m'aider d'avantage.
L'affection pour un autre, je crois, vient d'abord
de ce que nous sommes affectueux pour nous-mêmes.
De ce que nous cherchons à nous protéger un peu nous-mêmes
de notre tendance d'égoïsme envers le monde.
Louise, c'est ce que tu m'as fait découvrir.
C'est encore incomplet, je ne comprend pas tout,
mais c'est déjà beaucoup.
Je le savais déjà un peu, mais c'était surtout des mots.
Tu penses peut-être que j'exagère, peut-être que je suis un peu masochiste,
(je ne sais pas très bien), mais je ne vois pas de raison
de mal penser de toi.
Tu diras que tu penses trop à toi, que tu es égoïste,
qu'au fond tu te moques des autres.
Ce qui me réconforte le plus en toi, c'est que tu n'es pas une chose
qui se laisse disposer.

Tu résiste à l'autre, tu existe, tu prouve ainsi que tu protège en toi
ce qui peut réconforter un autre.
C'est pour ça que je t'écris, que je n'essaie pas de forcer ta porte.
Je suis en marche dans un grand poème.
Si tu ne veux plus me voir, dis le moi clairement.
Je comprendrai.

*

Je sais maintenant qu'elle ne peut m'aimer.
Elle n'a que 18 ans et trop de problèmes.
Sa situation familiale, l'école, lui enlève trop de responsabilité,
elle ne sent rien.
Je suis un peu triste. Je suis encore seul.
Mais j'ai compris quelque chose d'essentiel.
La souffrance elle-même nous est un équilibre.

14 janvier 1963

L'absurde, c'est d'abord d'être mal aimé.

16 janvier 1963

L'HISTOIRE DE CLAIRE McNICOLL ET DE YVES MONGEAU.

Ils étaient revenus sous une bruine légère.
Parc Lafontaine.
Ils avaient passé la nuit assis sur un banc.
Elle me raconte qu'au matin, elle s'endormait.
Yves avait dit qu'elle ne pourrait s'éveiller si elle se couchait.
Elle l'avait cru.
Ils avaient chanté ensemble toute la nuit.
Yves parlait philosophie.
Elle dit qu'elle était heureuse.
Un policier les trouvait étrange.

Ils avaient tournés dans un carrousel d'enfant:
elle ne voyait que lui devant elle.
Elle parla beaucoup d'un écureuil qu'ils avaient observé ensemble.
Moi, assis dans le grand fauteuil, couvert de linge
et près de la chaufferette, je souffrais d'un mal de ventre,
d'un peu de fièvre.
Elle racontait, je parlais un peu de Madeleine Letellier,
je questionnais sur Louise Mongeau, mais je me taisais,
car elle reprenait son histoire.
Elle voulait se raconter.

Claire continuait donc d'aller étudier avec Louise.
Deux semaines plus tard, elle coucha chez elle.
Elle enfila un collant, garda son haut de pyjama, mis un manteau,
alla au restaurant.
De retour, ils s'assirent à l'arrière, ils s'embrassèrent sur cette galerie
devant le mur de brique d'une manufacture qui cache le ciel.
Ils rentrèrent.
Yves la poussait, les mains sur sa taille, vers sa chambre.
Elle se méfiait un peu.
Ils s'assirent sur son lit, puis ils tombèrent à la renverse.
Mais le lit n'est pas large; ils s'allongèrent confortablement.
Le lit n'est pas large.
Elle était bien.
Il ne la caressa pas.
- Aurais-tu aimé qu'il te fasse l'amour?
- Je ne sais pas.

Au matin, Louise se leva, la porte de la chambre d'Yves était ouverte,
elle vit Claire dans le lit, elle retourna se coucher.
- J'aimerais avoir vu la face qu'elle avait...

Claire n'ose me questionner directement à propos d'Yves.
Mais j'essaie lentement de l'amener à voir
ce qu'il pense à propos de leur affection.

- Au fond, je n'ai pas besoin de l'autre.
- C'est plutôt que nous nous ressemblons. Nous avons tant besoin de l'autre que c'est toujours nous qui revenons après une querelle.
- Veux-tu savoir son nom?
- Oui.
- Denise.
- Denise? Denise... Ah!

Silence. Alors elle me dit:
- Un après-midi, la porte de la chambre d'Yves était fermée. J'entendais des bruits. J'étais certaine qu'il y avait une femme chez lui. Je suis restée devant la porte. Les jambes me tremblaient. Je pensais que j'allais tomber. Puis Denise est sortie. Je ne me doutais pas...
- Il sait que tu le sais?
- Il sait.

Elle ne put retenir un sanglot qui ressemblait à un cri étouffé,
ses yeux s'agrandirent, une douleur profonde mêlée de mauvaise surprise.
C'est alors que je commençai à avoir honte,
après tout ce n'était peut-être pas nécessaire d'avoir tout dit.
Elle m'avait dit quelques jours plus tôt
qu'il lui suffisait d'aimer Yves pour être heureuse.
Je comprenais qu'elle devait se croire aimer malgré les infidélités.
Elle avait besoin de se croire aimée.
Les preuves que je lui apportais la troublaient,
mais elle cherchait aussitôt un moyen d'espérer encore.
Je lui répétai, et j'en suis certain, qu'Yves ne sait pas
à quel point elle l'aime.
Elle y vit un espoir.
Elle me demanda souvent si c'était vrai.
J'essayais de l'encourager, je disais que oui, mais j'ajoutais que c'est Yves qui n'est pas encore assez persévérant pour aimer dans l'exclusivité.
Je lui dis que je parlerais à Yves
de la façon avec laquelle Claire me raconte leur amour.
Je dirai être intéressé pour un roman.

J'essayerai de lui faire comprendre sa chance d'être aimé par Claire.
Elle me demande souvent:
- Qu'est-ce qu'il faut que je fasse.
- Peut-être la même chose que moi avec Louise. Essayer d'attendre. Essayer d'espérer ailleurs. Oublier... je ne sais pas.

Je la reconduisis jusqu'à son autobus.
Il neige lentement sur la ville.
C'est elle qui m'embrassa.
Je lui tenais le bras, je ne savais trop comment lui manifester mon affection, ma sympathie.
J'aurais dû l'embrasser.

Au début de la soirée, elle dit qu'elle retournait toujours aux autres, mais que les autres ne venaient pas.
- Plus l'on aime, moins l'on trouve réciprocité. Comme les sages, il faut alors se satisfaire de peu.

Elle a lu Saint-Denys Garneau.
C'est là sa Bible.
Elle la médite en cherchant de sauver les autres de cette solitude.

Elle me raconte son amour.
Elle me chante des bouts de Félix Leclerc.
Elle chante bien.

Elle s'intéressait à ce que Yves faisait, à nos rencontres.
Je lui avais dit qu'Yves me proposait, si je me plaisais avec Claire, de l'aimer.
Il le permettait.
Elle sort aussi avec un nommé Denis.
Elle lui donne la main sur la rue.
Sa famille croit qu'elle l'aime à la folie.
Elle n'ose l'embrasser comme moi de peur qu'il la prenne au sérieux.
Elle craint de n'être pour Yves qu'un Denis...

17 janvier 1963

Il m'est arrivé en courant, un peu avant que j'aille travailler,
pour me montrer un nouveau poème «Flamenco».
En partant, il prépara mon lit.
Sa délicatesse.

Quand je sors d'un spectacle qui m'a intéressé, touché profondément,
j'ai besoin de silence, je n'endure que l'affection.
Je me fâche et devient dur, bref et ironique pour la frivolité, la mondanité.
Après «Ivan le terrible», Yves se tut, je me senti compris
et acceptai sa présence.
Sa délicatesse.

Il faut le prendre par la douceur.
Il a besoin follement d'être accepté, compris et encouragé.
Alors il donnerait tout.

Au début de notre amitié, il dit:
«ma mère croit que je me laisse influencé!»
Je crois que c'est assez vrai, bien qu'il ait sa personnalité;
sa résistance surtout à l'incompréhension.

Il songe à travailler.

Il a commencé un roman, emballé par l'idée du mien.

Dieu.
Mais qu'est-ce que Dieu pour l'Homme?
J'ai longtemps parlé de certitude, croyant toujours la trouver hors de moi.
Alors Dieu réapparaissait.
C'est inévitable.

Je crois maintenant que l'être se suffit s'il trouve sa méthode.
Qu'il y ait Dieu à prier, ou qu'il y ait la douleur d'autrui à partager,
qu'il y ait l'art qu'on inscrit et poursuit, la conquête ou la protection,
Dieu qu'il existe ou qu'il n'existe pas, Dieu, pour l'Homme,
c'est d'abord d'être heureux devant l'autre.

La métaphysique c'est d'abord de s'habituer à la persévérance d'être.
Ses questions nous passionnent,
mais l'on n'en meurt pas plus qu'on n'en vit.
L'Homme ne recherche que l'Homme.

Tout ceci, cher lecteur, n'aura jamais pour toi la vérité que j'y trouve.
Car la philosophie pour toi ne sera que d'écrire ta vie.
Je ne peux que te proposer mes exemples, que me parler devant toi.

18 janvier 1963

Louise Mongeau arriva à 8 heure 45,
elle ne m'éveilla qu'à 9 heure 45.
Je suis certain qu'elle a regardé quelques uns de mes papiers.
(Mon journal était caché).
Ma mémoire visuelle est terrible quant à la disposition, même involontaire,
de ce qui m'appartient.
Habitude de cacher mon journal en famille,
et de surveiller si on venait le lire en cachette.

Je sentais qu'on me poussait, un poids sur mon épaule, étrange, mais doux.
Elle est allongée très près, souriante.

19 janvier 1963

Je me suis réveillé avec une conscience si amère de ma solitude
que j'ai pensé aussitôt au suicide.
La chambre vide, un peu froide, et un grand besoin en moi de sentir encore
une femme s'appuyer doucement sur mon épaule pour me réveiller.

Claire McNicoll, (jalouse, elle pensa tout dire à Denise Laferrière,
mais se ravisa), vient coudre les boutons de mon manteau.
Sa présence me fait oublier un peu mon malaise.
Mais je suis perdu, je me sens vide.
J'aurais voulu être couché avec Louise; nus; serrés l'un contre l'autre;
presque chastes; nos corps odorants et chauds;
convaincu de son apaisement d'être avec moi.

J'attends Louise sans trop espérer.
J'écoute, allongé sur le divan, des pas dans l'escalier, le plancher craque,
des portes s'ouvrent.
Seul, seul comme un suicide qu'on n'a même plus le goût de commettre.
La force ni de lire, ah de rien...
Me suis endormi.
Me suis réveillé, dérouté, le corps vague
comme sous l'effet de somnifères.

Je suis sorti.
Froid.
Place Ville-Marie.
Cinéma.
Comédie désennuyante à mesure qu'elle me concentrait ailleurs
qu'en moi-même.
Puis j'ai marché au sous-sol, une bonne chaleur, les vitrines, le luxe,
la beauté des mâles, des femmes, leur richesse, leurs vêtements, seul!
seul et écrasé, le désir de mourir malgré le plaisir de voir.

Retour.
Froid.
Ma laideur.
Dans une vitrine: un caleçon de femme très bref et très mince.
J'espère bêtement que Louise aura découché pour venir dormir avec moi.
Masturbé devant des photos.
Seul.
Toujours seul.

Un corps de femme!
une conscience avec qui correspondre!
Si au moins j'ignorais ce que je veux, je croirais encore tout possible.
Mais je vais dormir.
Au prochain réveil, je recommencerai d'espérer bêtement
à ce qui ne dépend peut-être que de ma résignation.
Je pense à Yves Mongeau avec mépris.
Son enfantillage.
Sa critique du corps de Claire parce qu'il est trop gâté par elle
et par Denise.
Son irresponsabilité.
Si je le complimente, il roucoule devant moi, je deviens son meilleur ami.
Mais dès que je ne l'approuve plus,
il proclame sa vérité au-dessus de celle des autres.
Il se dit incompris; il nous épie pour nous surprendre à le dénigrer.
Il recule en lui-même, silencieux, les fesses collées,
avec la tête d'un Jésus mourant entre deux larrons.
Je retrouve dans son oisiveté ma propre intempérance qu'avant de gagner
ma vie j'appelais dogmatiquement l'incompréhension des autres.

20 janvier 1963

Chez mon père.
Pour la première fois: gaieté.
C'est moi qui change.
Lui reste l'esclave de ceux qui lui portent intérêt.
Mais j'exagère encore.

Mon frère Olier me parle de son journal, de ses lectures: je suis un peu
fier: c'est moi qui lui montrai comment comprendre un livre.

J'appelle Roger Letellier.
Pour réparer la télévision que je vais apporter.
Il m'apporte un briquet comme cadeau.

Au départ: Gertrude Savard me donne de la viande, du gâteau.
Elle quittera la maison une semaine après les noces...

Chez Ange-Aimée Fournier.
Roger Letellier.
Ils nous servent de la bière.
Elle a des yeux de femme, calmes et tendres.
Je lui ai dis.
Elle me donne de la viande et du chocolat.

Journée heureuse.
Presque fini le grand ménage de ma chambre.
Puis les cadeaux: pour environ $275.
Et surtout cette espèce de réconciliation;
de considération.

Je ne suis plus tout à fait un étranger parmi les miens.

21 janvier 1963

Fin du grand-ménage.

Roger Letellier vint finir de réparer la télévision.
Avec Jacques son ami.
Ils se querellent un peu.
Jacques, très timide jadis, commence à se sentir plus fort que Roger
et devient prétentieux.
Pénible pour Roger.

Yves Mongeau dit être venu dimanche après-midi.
J'attendais qu'il revienne de lui-même.
Je n'avais plus envie de le revoir.
Nous perdons notre temps.
Mais il a joué de la guitare et cela est bon.

Passé voir mon patron: Pigeon.
Il me reproche mes 4 absences depuis huit mois.
Il dit qu'un jeune n'est pas malade, il menace, je concède, mais je ne suis pas de la plus forte santé, j'ai été refusé par l'armée, c'est de famille, mais l'on vit longtemps, mon père a 40 ans, il se remarie,
je serai son témoin.
Il rit, c'est original.
Ce qui prouve son imbécillité.
Il faut le distraire de sa fonction pour l'humaniser.
Le vieux système et l'incommodité du dialogue.
Le système patron-employé ne favorise pas une langue commune.

22 janvier 1963

Depuis deux jours, peu de temps pour désirer Louise Mongeau.
Sauf par vagues brèves.
Parler l'un à côté de l'autre, une tendresse entre nous.
Et ses lèvres, son corps où mon désir n'est plus une faute...

Il en est de la masturbation comme de l'orgueil.
Celle-ci se guérit par l'amour, celle-là par l'équilibre d'être deux.

Lecteur! hé là nigaud,
ne me répète pas comme ça!
tu n'es pas à l'école!
Laisse ce livre!
cesse de commérer sur mes idées!
va donc vivre ta vie!
Si je réussis à te chasser, si tu penses TA vie,
alors viendra le jour d'échanger.
Nous nous comprendrons malgré l'imperfection des langues.

Notre siècle assiste aux derniers feux de l'Enfer.
Dieu résistera-t-il?...

Les hommes sont bons
comme une nappe de pétrole qu'il faut savoir exploiter.

Accuser, c'est d'abord ne pas savoir s'apprivoiser en apprivoisant.
On ne dénigre quelqu'un que selon la puissance qu'il ne devrait pas avoir.

Qui n'a vécu discute.
Comme des adolescents.

Ah, tous ces vieillards maîtres ès ci et ès ça,
tétant sans cesse les mamelles du génie!
À bas les culottes! qu'enfin paraissent vos faces!

Le langage est toujours du barbouillage.

23 janvier 1963

La jeunesse a déjà commencé à envahir les bastions de la morale ancienne.
Les livres, les spectacles, les réunions et les danses
répandent lentement l'idée d'une liberté du sexe.
Devant cette avance qu'ils ne peuvent contenir,
les parents commencent à se disperser.
Ayant vécus d'autres normes,
ils résistent encore devant les audaces de leurs enfants.

24 janvier 1963

Yves Mongeau arriva vers la fin de l'après-midi.
Louise n'est pas venue.
Après mon travail, je devais passer chez lui.
Il le savait.
Je lui demandai d'avertir sa soeur.
Mais durant la soirée j'ai crains de la revoir, de m'ennuyer en ses silences,
de ne pouvoir dialoguer.
Pourtant l'espoir me revint.

Quand j'arrivai toutes les lumières étaient fermées.
Je sonne.
Personne ne répond.
Je sonne encore.
Toujours personne.
Mais je crois avoir entendu une voix de fille disant : «c'est Yvan».
Sur le chemin du retour, cette voix me devint une certitude.
Louise, selon son habitude, devait avoir discrètement
ouvert la première porte et regarder par une fente du rideau.
Ensuite elle doit s'être éloignée pour avertir son frère.
J'aurais voulu croire qu'ils dormaient.
Désormais, je ne peux nier qu'on cherche à m'éloigner délicatement.
On ne veut pas me faire souffrir comme on ne veut pas m'aimer.
C'est peut-être gentil, mais j'en souffre autant.
C'est trop clair pour ne pas me faire changer de route.
Chez eux, je recommençais à haïr.
Au fond, ils craignent d'être traités de lâches et d'égoïstes,
les autres passant après leur versatilité.
Une douleur profonde, un goût de suicide,
la vie m'est vide et peut-être plus qu'avant.
Mais je tâcherai de me taire, je suis ailleurs,
un jour peut-être une femme trouvera un peu de joie dans ma présence.
D'ici là, ou d'ici mon suicide ou ma mort, je dois écrire, ce n'est pas
par importance, mais parce que je sais des formes en moi qui cherchent.
Je vivrai avec mes livres, mes meubles, mes fleurs
et peut-être un oiseau que j'achèterai.
J'aurais pu mourir sans connaître cette nuit.
Je n'aurais pas compris ce que Yves me dit lorsque je défendais l'amour
que Claire lui portait:
- Tu la défends parce que tu es dans la même position avec ma soeur!

Je n'aurais pas deviné sous l'émotion de Louise
que je prenais pour de l'amour cette pitié devant la souffrance
qu'elle pouvait me causer en me rejetant même délicatement.

Je n’aurais pas compris que ses soudain refus sexuels,
après s’être abandonnée à mes caresses, n’étaient d’abord qu’une crainte
en elle d’être traitée d’égoïste si la vérité paraissait un jour.
J’aurais pu mourir, mais je n’aurais pas compris.
Et d’avoir compris me console peut-être davantage.
Aussi étrange que cela me paraisse, je ne me sens pas méprisable,
je crois en moi malgré ma laideur.
J’ai retrouvé ma joie.
Qu’ainsi me favorisent toujours les circonstances.

25 janvier 1963

L’amour est la réalisation de quelques possibles.

Nécessité des séparations, des divorces
à cause des troubles qu’engendrent les mal-entendus.
Cercles vicieux.
Dialogues de sourds.
Blocage affectif.

Le danger des morales
est de les établir par volonté de soumettre les autres.
L’humanité s’encrasse du respect trop grand de ses propres lois.
Alors viennent les éclatements.

26 janvier 1963

Ange-Aimée Fournier se nomme désormais Madame René Mornard.

Ils étaient pâles et nerveux ce matin; au fond ils se ressemblent.
Mon père s'arrêta pour m'amener, Ange-Aimée finissait de se maquiller,
j'avais une petite tristesse à les voir entourés de grands enfants,
devant s'occuper de ma petite soeur.
Nous avons marché jusqu'à l'église, trois personnes nous attendaient,
un témoin, un prêtre et une amie d'Ange-Aimée.

Dans la chapelle, une musique de funérailles venait de l'église.
Mais sans attrister, je crois.
On reprend le livre où le vent l'a fermé.
L'abbé Bélanger et monsieur Cassoult, homme d'affaire ayant laissé
sa position pour se consacrer aux pauvres, nous ramenèrent à la maison,
laissant ainsi les époux revenir seuls dans l'auto de mon père.
Le repas fut agréable, préparé par Gertrude Savard, célibataire,
craintive et solitaire; des vins.
Nous parlons des infirmes; nous taquinons les époux.
Je crois que tout s'arrange pour le mieux.
La maison m'est douce maintenant que je m'en sens libre.
Y reviendrai-je?
Je ne sais pas.
Je crains avec eux de m'asservir et me révolter à nouveau.
Mais j'ai l'impression de vivre actuellement un grand congé
où rien n'est important.

Je téléphone à Janine Corbeil.
Elle n'est pas habillée pour sortir.
Elle m'invite chez elle.
Pantalon bleu pâle, blouse pendante, une serviette enturbanant sa tête.
- Je me suis lavé les cheveux.

Après midi heureux.

Mariage de mon père et de Ange-Aimée Fournier.

Je me sens virilement tendre, quelque chose qui s'humanise en moi.
Je lui parle de Louise Mongeau, d'Yves et de Claire, je lui parle
de ce renouveau en moi, de cette sorte d'inquiétude pour les autres.
Elle me parle un peu de ses études, de sa famille,
nous écoutons des chansons, assis sur son lit, son père rit avec nous,
il prépare le souper, il la taquine, je me sens bien, je me sens bien.
Son père m'invite à souper, mais j'ai promis de rejoindre Roger Letellier.
- Il faudra que tu viennes un jour.

Nous nous quittons au bas de l'escalier, elle viendra comme avant,
quand elle voudra, sans s'inquiéter de me nuire avec Louise.
Je l'ai reconnue.
Janine.
Ses goûts pour la terre, les plantes, les vieux meubles, cette paix qu'elle
m'apporte, pourquoi devrais-je renier d'avoir longtemps vécus ensemble?
Et cette douceur de se reconnaître.
Cet amour enfin de ne plus asservir.
J'épouserais Janine, comme Louise, comme Madeleine Letellier,
et un jour peut-être Claire.
Je suis heureux, calme et tendre.

Le soir vers 9 heure, Gertrude téléphone chez Roger Letellier.
La lessiveuse vient de se briser, l'eau bouillante coule partout.
Ils ont fermé l'eau de toute la maison.
Nous accourons, nous enrayons le danger, mais surtout, quoiqu'il arrive,
ne pas déranger le père.

27 janvier 1963

Je me suis masturbé.
Encore et encore malgré trente heures d'insomnie.

J'ai perdu ma confiance et ma joie.
Madeleine Letellier me redevient trompeuse et cause de souffrances.
J'ai encore oublié d'être moi.

28 janvier 1963

Quelque chose en Louise Mongeau est mort.
Vais-je encore la revoir?
Tant que je croyais au malentendu, j'accourais.
Mais maintenant?
J'ai l'impression de l'avoir connue il y a déjà quelques années
et d'avoir été refusé par elle.
À vrai dire, ce n'est pas souffrant de l'oublier.
L'amour ne solutionne rien.
C'est notre éloignement qui compte.
Vivre avec les autres comme seul en soi-même.

30 janvier 1963

Claire McNicoll.
Hier elle a couché avec Yves Mongeau.
- Une nuit merveilleuse.
Elle couche par plaisir.

Louise Mongeau craint toujours, le soir, de s'en retourner seule chez elle.
Une petite fille.
Qui ne sait même pas maintenir une camaraderie.
Elle ne saurait se réjouir, comme Janine Corbeil,
que je lui annonce que j'aime ailleurs.
Une petite fille perdue en elle-même.
Je regrette, je regrette mes colères secrètes, mon mépris.

Je sais maintenant que je suis seul.
Je tâcherai de me satisfaire.
Je tâcherai d'être meilleur.
Peut-être coucherais-je avec Claire ou Janine.
Il faudrait.
Je constate avec horreur ma crainte de l'accouplement.

31 janvier 1963

Hier soir, j'ai relevé la peau de mon pénis et essayé de me masturber
le derrière relevé comme au-dessus d'une femme,
en pressant le gland de ma main.
Je dois avouer m'être toujours masturbé
recouvert de ma peau et bien à plat ventre.
Et, oh ignorance!, de ne jamais m'avoir lavé le sexe sous la peau,
sauf depuis quelques semaines.
Donc j'essayais en vain de trouver mon plaisir.
J'avais plutôt mal, cela me dérangeait l'esprit, de plus j'étais fatigué,
la pornographie me stimulait à peine.
Une demi-heure plus tard, épuisé, en sueur,
je dus terminer selon la vieille méthode.
Je ne peux supporter l'idée de m'arrêter sans avoir fini.
Voyez, voyez ô prudes moralistes où mènent l'ignorance
où vous nous tenez!
Vicieux je suis, ne sachant rejoindre la nature.
Et vive l'éducation des curés qui sous sépare du monde
pour ensuite nous y lancer!
Je m'initierai lentement.
Ensuite peut-être devrais-je m'éduquer à un bordel.
Mais je préférerais une amoureuse, car j'aurais mal à me sortir
d'une femme comme d'un restaurant.
L'amour nous serait plus doux d'avoir joui ensemble.

Je m'éveille le matin, et toujours avec une petite déception.
Au fond j'espère Louise.
Mais tant qu'elle ne revient d'elle-même ce serait un cercle vicieux
que d'aller la chercher.
Je comprends mal son sentiment, son malaise d'être avec moi.
Mais qui m'a aimé?
Je n'inspire pas de passions, je ne peux me permettre de réclamer
sans que l'on me renvoie.

Mais je me souviens de Renée Darche, fille un peu naïve, mais bonne,
et qui m'aima.
J'allais dîner avec sa famille le dimanche.
La mère me traitait déjà comme un gendre.
C'était... dans ma dixième année.
Je retournerai peut-être à ce genre de femme.
Une fille mère me plairait.
Et, je crois, non seulement par déception.
Ou, plus précisément, par déception de la sécheresse et de l'égoïsme
des petites intellectuelles.
Mais si nous ne nous suicidons pas, alors mes braves désespoirs,
apprenons à vivre.
Un peu de confiance, un peu de douleur - comme la rupture de l'hymen -
et nous pourrons enfin jouir de nous-mêmes.

J'ai beaucoup repenser à Madeleine Letellier.
J'ai remarqué outre sa distinction et sa douceur,
qu'elle critique énormément.
Je crains qu'il lui soit encore impossible d'aimer, ne voyant pas encore
le moyen d'y conserver l'assurance qu'elle trouve en ses jugements.
Je me demande parfois si l'amour qui conserve sa liberté
n'est pas le privilège des maîtres.
Et serait-ce la cause de leur solitude?
Mais peut-être me suffira-t-il d'une amitié avec Madeleine.
Cela, je crois, parce que j'ai peur de son égoïsme, de son inconstance,
de souffrir encore...
Mais l'amitié me suffira-t-il?
Je crois que j'y trouverais une libération avec une fille s'ouvrant pour tous,
avec une sorte de sainte.
Quelqu'un qui peut dialoguer.
Mais l'amitié entre égoïstes signifie d'abord:
je reste tant que j'y trouve mon intérêt.
Et cela me déçoit et m'humilie profondément,
m'amenant encore à la haine.
Enfin, nous verrons en temps et lieu.

Madeleine viendra si elle désire.
Ainsi de Louise.
Moi, je n'avance plus.
C'est pénible.
Je suis seul.
Mais les affaires sont les affaires.

Mes romans se précisent.
J'y travaille 4 à 5 heures par jour.
Surtout le «Journal d'une jeune prostitué».
C'est dur écrire, mais tout de même agréable.
Je me sens moins seul.

1 février 1963

J'ai trop bu.
Oh là! les lettres sont doubles!
Ma bouche pâteuse.
Bravo! Vivent les Hommes!
Mais la danseuse n'est pas sensuelle.
Elle danse? faux! faux!
elle coure autour de la scène!
Mais elle sourit. (Elle se croit célèbre!).
Si elle cessait de courir, je lui rentrerais mon bâton entre les jambes!
Bravo! bravo!
vivent les Femmes!
Georges est bon.
Oui!
Georges est copain!
Merde la terre!
merde la solitude!

Mais personne dans ma chambre...
- Pourquoi tu es saoul? ça te suffit pas que je t'aime?
Je me saoulerais tous les soirs pour entendre ces mots-là.

2 février 1963

Ni Louise, ni Yves Mongeau ne sont venus cette semaine.
Et je reste chez moi.

Janine Corbeil passa une partie de l'après-midi.
Agréable.
Une vieille amie.
(Il en est de l'amitié comme des vins).

Madeleine Letellier, paraît-il, revoit Jacques Leduc depuis peu.
Surtout depuis que tout ne roule pas rond avec son Michel-de-trente-ans.
Tout recommence comme avant.
Et vive la vie!

J'ai des camarades. Oui.
Même, j'ai de bons amis; du moins j'ai de vieux camarades...
Mais partout la même crainte.
Méfiance généralisée.
Ça donne le goût de tout casser.
Des salauds, des vrais, voilà ce que nous sommes.
Les chasser, ça aussi c'est salaud.
Vouloir être aimé, c'est demander l'impossible.
Nous autres salauds, nous n'aimons que ceux qui se sont tués pour nous.
C'est dit.
Mais voilà, j'ai le goût d'être heureux.
Alors venez en foule, je vous aimerai,
peu m'importe d'être seul sans le paraître,
nous parlerons de vous, à peine de moi.
Comme ça vous serez fiers de moi.
Je vous aimerai sans rien exiger.
Je vous déteste assez pour ça.

3 février 1963

Seul.
Mais sans angoisse désormais.
La certitude de réussir un jour.
D'être aimé.
Peut-être.
Mon amour appuyé par l'amour d'un autre.
Au fond, peu importe...

Voyager.
Financé par la vente de mes livres.
Agir. Agir. Agir.
Être reconnu.
Jouer la comédie.
Partir.
Toujours partir.
Recommencer ailleurs.
Et puis partir encore.
Je ne courre plus après quelqu'un.
On viendra.
On ne viendra pas.
Peu importe.
Un jour je serai mort.
Alors quoi.

Je suis bien.
Je n'attends plus.
Je n'attends plus en vain.

5 février 1963

Réveillé en désespoir.
La chambre toujours vide.
Mon coeur vide.
Une journée vide qu'il faut encore remplir.

Écrire un roman, j'avoue, m'écoeure.
Une fois en marche, c'est moins pire.
Parfois même intéressant.

Yves Mongeau dit que je critique trop;
les gens n'aiment pas venir se faire engueuler.
Il parle. Parle. Parle.
Réponse à tout.
Grand parasite.
Emmerdant.

Au fond, j'aime mon travail de soir à la Banque Canadien National.
Je travaille seul à une machine à classer les chèques.
Je connais ma routine.
Je n'ai plus à penser.
Je deviens automate.
Je peux méditer par petits coups.
Je rêve.
Par petits coups.
J'ai besoin d'être seul.
Immensément.
Ne plus voir personne.
Finir ces maudits romans.
Je veux reprendre ma place.
Renverser les nigauds.
Diriger.
Il y a trop à réorganiser pour me taire.

6 février 1963

Claire McNicoll.
Elle ne revenait pas, vexée de ce que je lui avais fait la morale, dit-elle, mais en riant désormais.
Soirée heureuse.
Elle me lit Camus.
Je lui lis Alain.
Nous écoutons Beethoven.
Elle parle d'un Jean-Claude, d'un Gilles, d'un Denis.
Je finis par me sentir le confident attaché à madame.
Je lui dis que j'ai commencé à me demander si nous pouvions nous aimer ou non, elle se ferme, doit encore se sentir asservie d'une obligation d'aimer malgré elle, je ne crois pas que je l'aime, pourtant elle m'écoute, pitié, désillusion, peu importe, je me sens loin.
Mais j'ai compris quelque chose d'important.

Ma sincérité est bonne, oui, mais nuisible
en ceci qu'elle fonde un asservissement si elle dévoile un défaut,
ne m'adressant pas à des saints.
N'étant sincère que selon mes impulsions, et ne pouvant pas résister
à cette misogynie de conquérant, je me juge et me condamne moi-même
à me durcir devant ma confidente jusqu'à ce que naisse en elle
la gène et la haine.
De là ma haine des femmes que je connais, et que je juge très égoïstes,
à ma ressemblance, qui rêvent d'étaler leur intimité et la nôtre,
prudes de corps, obscènes de paroles.
Un Dieu, voilà ce qu'elles cherchent, bon, patient et ne réclamant rien,
mais acceptant tout.
J'accepte leur désir d'amitié avant celui de l'amour,
car l'amitié mène aussi à l'amour.
Mais c'est payer trop cher deux fesses et un trou,
quand la sagesse, ou l'égalité, de nos désirs n'est pas acceptée également.
Nous réduire à des chiens domestiques.

Je fréquente peu les garçons, étant encore trop encombré de moi
pour les croire intelligent;
qu'ainsi je vive parmi les femmes de mon siècle.
Les hommes sont méchants dès que l'on cesse de les louer de leur bonté.
Ils le sont aussi s'ils sentent le désir de les changer par ce stratagème.
Belle histoire où l'illusion mène à une réalité.

Mon monde m'écoeure ce soir.
Il me coupe l'inspiration.
Je suis exaspéré.
Un peu malgré moi.
Seul!
Qu'on me laisse seul!
Agir. Agir.
Vivre en commun n'est repos qu'au sage solitaire.
La foule: merde notre intimité d'égoïstes.

Je regrette de ne pas avoir été travailler.
J'ai été bête.
Converser 5 heures, c'était trop pour mes forces.
J'ai oublié de sourire continuellement.
Je suis un enfant.
Je me crois déjà un homme.
J'ai oublié.
Être homme, c'est se suffire de donner;
c'est être seul et heureux dans la foule.

13 février 1963

(*Notes retrouvées en marge du livre CITADELLE
de Antoine de Saint-Exupéry*).
On fait et refait l'escalier: un désir de perfection.
Mais le petit fait souvent oublier l'essentiel.
But: gagner sa nourriture et son confort.
C'est oublier que le confort vient d'abord de l'intérieur.

L'usuel doit servir l'essentiel;
aider à découvrir par quoi il aura signification plus réelle.

Servir c'est recevoir.
L'on ne sert un hôte que selon la tenue de sa propre maison.
Servir quelqu'un c'est devenir devant lui.
Servir c'est rendre utile.

Les parents qui ne savent pas contrôler leurs enfants,
c'est d'abord qu'ils ne savent pas se contrôler eux-mêmes.

19 février 1963

J'ai accepté d'écrire, c'est à dire de n'être pas aimé comme un autre.

L'injustice s'établit au niveau de la comparaison.

S'embourgeoiser, c'est rester dans sa révolte.

Nous commençons à peine à saisir
l'esclavage moral dans lequel nos maîtres nous tiennent.
Ce n'est pas la guerre, mais le mensonge qui nous sauvera.

22 février 1963

(*Lettre non envoyée à Janine Corbeil*).
Chère Janine.
Devant mon miroir, je suis parfois ces folles histoires que j'invente
pour que les autres m'aiment. La vérité nue est immorale...
Le temps que j'emploie à me peindre, c'est un peu celui des femmes
solitaires, et un peu folles, se parant chaque soir pour d'irréelles amours.
Tu es la seule auprès de laquelle je n'ai plus besoin de monter un théâtre.
Tu ris doucement de mes troubles, et ta tendresse m'apprivoise.

23 février 1963

(*Lettre non envoyée à Madeleine Letellier*).
Chère Madeleine.
La prochaine fois, j'essayerai de t'écrire une belle lettre.
Avec des phrases douces comme de petits chats.
Aujourd'hui, je suis malade.
Je t'écris du fond du Sahara.
C'est peut-être ma faute si je suis triste...
L'amour c'est toujours pour les autres.
Les filles viennent me raconter leurs amours.
Moi je suis celui qu'on «aime bien».
Je sais bien que l'amour ça ne se demande pas.
Mais ça fait vingt ans que j'attends que quelqu'un me donne ma chance.
C'est pas de ma faute si j'ai honte de dire que j'aime.
On me donne l'impression que je suis méchant.
Que je veux asservir les autres.
Parce qu'on s'en va toujours, même si l'on ne rit pas.
Quand je suis triste, on voudrait qu'un petit mot finisse par me combler.
Parce que c'est ennuyeux de me voir triste.
Mais on s'en va danser avec ceux qu'on aime.
Puis l'on dit que je suis bien intelligent, que c'est charmant.
Et que j'irai loin.
C'est pas méchant, je sais bien.
Mais ça me fait mal quand même.
Alors moi j'ai compris que je dérange quand je dis la vérité.
Je ne sais pourquoi je t'écris ça.
Pourtant je sais bien que tu ne riras pas.
Mais sais-tu ce que c'est que d'être seul, avec quatre murs alentour,
et des amis qui vous arrachent le coeur à force de discuter
comme si vous aviez toujours tort.
Moi, ce que je rêve, c'est simple, c'est calme, c'est lire ensemble, puis
pleurer comme de petits fous, et puis, pas toujours se renvoyer au bordel.
Je t'écris que j'ai des éléphants sur le coeur.
Mais ne t'inquiète pas trop.

Ça me ferait trop mal.
Alors dit moi que les éléphants meurent aussi.
Mais c'est parce que tu as parlé d'amitié, quelque chose qui ressemble
à une fidélité, à une préférence, que je t'ai dit que je suis seul.
Je ne sais plus quoi dire.
J'ai peur de te décevoir.
De dire des choses que tu ne voudrais pas.
Mais pour moi, tu es Madeleine, une grande tendresse,
les premières lèvres, et puis aussi, quelqu'un qui ne peut plus me décevoir.
Je ne sais plus quoi dire, je ne sais plus quoi écrire,
peut-être qu'il faut avoir la foi...

24 février 1963

À vous messieurs les censeurs de censurer ce qui n'est pas censé.
Peu nous importe désormais.
Nous sommes jeunes.
L'avenir et le pouvoir nous attendent.

Que ne suis-je mort au ventre de la femme!
je n'aurais pas à chanter l'amour qui me manque
aux déserts du monde menant le troupeau de mes peines
j'appelle à grand cri une escorte de vautours

je suis la chambre vide où se déverse le rêve
chacune chez moi chante les ruses de son amour
nul ne sais mes silences
j'ai cassé la dernière fleur du jardin
une odeur de cadavre commence à remplir la maison

26 février 1963

Suicide raté de Madeleine Letellier.

Depuis un an, elle n'assiste plus à la messe.
Elle marche ou va au restaurant.
Son père la redouta de ne pas avoir fait ses Pâques.
Elle commença à dire qu'il ne pouvait la forcer à faire sa religion.
- Oui! je t'y forcerai!

Elle joue donc la comédie.

Elle est têtue comme un âne.
Mais dès qu'on lui donne confiance,
je crois qu'elle donnerait sa chemise pour vous plaire et vous aider.

Au couvent, tous les lits sont disposés de la même manière.
Elle mit le sien de travers.
La surveillante dit qu'elle n'avait pas le droit.
En première année, elle était insulté qu'on lui donne des devoirs.
Elle me montre des photos:
- J'étais si vive quand j'étais petite. Mais quelque chose s'est passée.
  Regarde si j'ai l'air triste.
- Qu'est-ce qui s'est passé?
- Je ne sais pas.

C'est vrai qu'elle est vive, qu'elle bouge tout le temps.
Elle s'amuse à mettre mes lunettes.

Yves Mongeau est arrivé.

Sus le mariage et l'amour!
Elle dit que le mariage nuit à l'amour.
Elle parle d'amants.
Vaut mieux vivre ensemble pouvant partir dès qu'on le veut.
Alors, on aime et respecte davantage sachant l'autre libre
comme nous-mêmes.

- On se fait l'amour. C'est important. Il faut cesser d'avoir honte.
  On peut se regarder et c'est justement le temps.

Surprenant.
Je la crois, mais je crains la théoricienne.
Je critiquais jadis sa lenteur à se maquiller
sans comprendre qu'elle en souffrait comme moi j'aurais souffert
qu'elle critique la lenteur d'élaboration et la valeur de mon écriture.
J'aurais dit: tu me prends en plein travail, mon poème n'est pas fini.
Elle disait: tu me surprends, je ne suis pas encore prête.

Nous avons chanté ensemble, en écoutant un disque.
Et la discussion était née, surtout entre elle et Yves qu'elle regardait.
C'était sur la religion et la liberté.

- Est-ce que Dieu te trouble?
- Je suis plutôt indifférente.
- Pas moi.

Je me sentis un peu jaloux d'Yves.
Stupidement sans doute, puisque je n'ai aucun droit sur Madeleine.
J'avais peur de perdre mon calme, de devenir affreusement égoïste.
Je m'opposai, bien qu'en acceptant le renouvellement de l'Église,
en prônant l'indulgence envers ceux qui nous écrasent.
Car nous commettrions envers eux le même crime.
Ils s'exclamèrent, dire croire en mon écriture,
et dire qu'il valait de continuer.
Ce qui, au fond, me réjouit.
Mais je n'osais quitter mon scepticisme de peur de les mêler,
et contre moi. Je la reconduisis.
Elle descendait rapidement l'escalier devant moi,
et sans se retourner pour m'attendre.
Je la sentis loin.

- La discussion t'a enflammée. Tu as perdue ton calme intérieur.

Elle approuva, et je me sentis à nouveau près d'elle.

- La plus belle chose qu'on puisse donner à un autre, c'est un calme.
  Discuter, c'est très difficile.
- On est placé devant tant de choses à la fois!

J'étais assez bien; et je crois que nous nous sommes tus.
À y repenser, je crois qu'elle n'était indifférente
que par son exaltation de ne pas être parue stupide.
Ce qui est merveilleux quand même.

La proximité des corps est longue à apprendre.

Mariage?
Je ne sais pas.
Une grande amitié me suffit peut-être.
Ou comme disait Claire McNicoll:
- Pouvoir chacun se retirer seul quand le besoin nous en vient.
  Ensuite, nous réunir pour partager nos profils.

27 février 1963

(*Lettre envoyée à Janine Corbeil*).
Tu m'as fait beaucoup de bien.
J'ai ton petit chef-d'oeuvre continuellement devant moi
sur ma table de travail.
Hier, je l'ai essayé comme cendrier; ça marche très bien;
mais tout de même je préfère le laisser vide:
la cendre y cache les touffes de feuilles d'or.
Quand je suis triste, ça m'arrive encore, je le regarde, et ça me fait du bien.
Parce que c'est toi qui l'a fait, qui me l'as donné;
c'est comme si je n'avais pas raison d'être malheureux.
C'est la première fois qu'une amie me donne un cadeau.
Je ne sais pas comment dire à quel point ça me fait du bien.

2 mars 1963

Hélas, Madeleine Letellier n’est pas venue...

*

Louise Mongeau est en haut.
Je suis en bas avec Yves.
Une douceur me rend triste et heureux.
L’odeur de cette maison, la chambre de Louise...
Je suis assis sur son lit; je me souviens...
Yves monte en haut.

Je lis dans le journal de Louise:
- elle a le goût de voir de beaux hommes.
- elle se reproche son égoïsme et se demande si elle finira un jour par donner.
- quand elle est venue m’éveiller: elle se sent impuissante corps et âme. Loin de moi, elle retrouve sa conscience.

Je lis dans le carnet que je lui ai donné:
- les hommes sont beaux, peut-être à cause de leur laideur.

J’y remarque:
- le jour est beau d’avoir été si tendre; je me souviendrai.

Je suis parti sans la voir.
Je crois aussi que je déteste Yves.

3 mars 1963

Janine Corbeil.
Le soir est calme.
On entend par la fenêtre ouverte le murmure lointain de la ville.
L'air frais entre.
Nous sommes allongés l'un à côté de l'autre sur le lit, tout naturellement, parce que le lit était défait quand elle est entrée.
J'ai placé mon bras, elle a son cou sur mon bras, je lui caresse l'épaule pendant qu'elle me raconte, en riant, parce qu'elle est gaie et semble contente, parce que je ne lui parle pas d'amour, mais la traite avec amour et gaieté, elle me raconte les nuits calmes du nord, le lac, très calme.
Et aussi, en riant davantage, les méfaits de ma cousine Jocelyne
qui était avec elle.
Je la reconduisis.
Il restait encore du temps avant l'autobus.
Nous avons marché au Parc Lafontaine.
Je la tenais par la taille, tantôt j'avais ma main sur son épaule,
de l'autre côté de son cou.
Nous nous arrêtons pour regarder de gros arbres
éclairés par les réverbères.
Et nous rions, parce qu'il y a de la glace et que Janine glisse toujours.
On a tous les deux l'impression d'être heureux, parce que nous vivons l'un à côté de l'autre de choses simples, et que je ne nous énervais pas questionnant, questionnant sur l'amour, comme je fais d'ordinaire.
Je fais maintenant confiance...
Un de ses bras, celui sans sacoche, pendait.
Je lui dis de me prendre par la taille, car j'allais tomber,
il fallait bien que son bras trouve un emploi.
Alors nous avons chanté soudain d'une commune mémoire
«ta hanche contre la mienne...» et nous avons ri.
Car durant la soirée, nous avons chanté aussi ensemble...
Dehors c'est comme le printemps.
Il fait doux et un peu tiède.
Je lui ai parlé de mes misères, du besoin d'amour que j'avais.

J'ai parlé de Louise Mongeau, de Madeleine Letellier,
j'ai parlé de Claire McNicoll.
Je dis qu'elle seule me donnait la paix; mais sans parler d'amour...
directement.
Je dis que n'importe quelle femme, je dirais bravo, si elle entrait chez moi,
si elle disait: je suis bien chez toi, je reste.
Et je lui ai parlé des danseuses que j'ai vu à l'ALDOS dernièrement,
et qui avaient de jolies hanches.
Je lui ai fait écouté un enregistrement de «Marie regardait Igard dormir»,
qu'elle trouva beau.
Nous avons passé la soirée à fumer lentement, l'un à côté de l'autre, moi
appuyé sur ses jambes ou ses cuisses comme sur le bras d'un fauteuil...
Et j'étais bien, car Janine m'apportais le calme, l'assurance,
que je n'ai jamais trouvé ailleurs, et que, je crois, Louise et Madeleine
ne pourront jamais me donner.
Nous avons aussi parlé d'une maison dans le nord.
Chacun pour soi.
Se demandant si l'on pourrait y vivre seul, et ne sachant trop quoi
répondre, bien qu'elle disait qu'elle pourrait peut-être y vivre,
et que moi je ne pourrais pas y restant seul.
Je viens de comprendre qu'il ne faut pas demander à une femme
si elle serait bien avec nous, mais seulement créer un plaisir en elle
d'être avec nous dont elle aura besoin...
Avec Janine, je peux parler de tous mes mensonges, de mes rires,
de mes déboires; nous parlons de sexe en riant un peu; elle m'apaise,
car aussi elle me défend plus ou moins quand je m'attriste
et m'angoisse trop longtemps.

5 mars 1963

Le bonheur d'aimer vient d'aimer avec naturel.
Pas cette rigidité de salon, mais s'allonger à demi l'un sur l'autre,
calmes et comblés.
Devant l'autre comme heureux seul devant soi-même.

8 mars 1963

Janine Corbeil est venue dîner.
Comme d'habitude.
Mon bras autour de son cou; je joue dans ses grands cheveux.
- Ah tu es espiègle!
J'ai un peu mal.
Mais je suis content de la voir.

10 mars 1963

Janine Corbeil est arrivée vers cinq heures.
J'étais dans l'escalier.
J'allais voir si elle arrivait.
C'est un peu gênant, mais je lui ai dit.
Je crois que ça lui a fait plaisir.
Nous avons soupé chez «le chinois»: au MANDARIN.
C'est luxueux.
Pourtant ce n'est pas cher.
Notre table au bord de la mezzanine.
Elle, près du calorifère.
Elle semble contente.
J'essaie d'être plus gentil.
Mais les mots me manquent.
À la table voisine, un homme parle sans arrêt.
La femme rit aux éclats.
Janine qui les regarde.
Et moi qui ai peur de devenir trop sérieux.
De l'ennuyer.
C'est si beau comme ça.
Elle boit du thé.
Une tasse sans anse.
Elle rit.
Comme une petite fille.
C'est le plus beau moment.

Elle semble si contente.
- Une petite tasse! une petite tasse!
J'en achèterais des milliers pour revivre ce moment là.
Dehors il vente. C'est l'hiver.
Je la tiens par la taille.
Elle a un peu froid.
Chez moi, allongés sur le lit.
Des chansonniers à la télévision.
Je place mon bras sous son cou.
Je sens qu'elle est bien.
Qu'elle veut que nous restions ainsi.
J'ai placé ma tête sur sa poitrine.
Ses yeux brillent. Elle sourit.
Je suis bien.
Mais je ne sais pas quoi dire.
Elle doit partir.
Elle est à genoux sur le lit.
Sa tête penchée.
Je l'embrasse sur le front.
Elle se retire de mon étreinte.
Brusquement.
Elle se lève. Se prépare pour partir.
Un grand silence.
J'ai l'impression d'être un enfant.
Un petit monstre.
- Nous restons copains, dit?
- Oui.
- Tu as aimé ta soirée?
- Oh oui!
(J'ai peur de l'avoir perdue).
- Tu sais, tu es libre.
- Toi aussi.
- Je me fais vieux. J'ai le goût de me stabiliser.
(Elle hésite).
- Nous en sommes tous un peu là.

11 mars 1963

(*Poème écrit en pensant à Janine Corbeil*).

quand nous aurons vécus jusqu'au bout de l'hiver
et que le soleil à nouveau réchauffera la terre
nous irons jusqu'au bout de la ville
entendre encore les mouettes autour des navires
le ciel parfois m'attriste comme la froideur d'un enfant mort
mais ce soir je ne suis plus seul
quelqu'un accepte mes misères
je peux croire que je ne suis pas un monstre
quelqu'un m'accepte avec mes misères
tu es cette maison chaude
la chaise auprès du feu où se berce en moi la douceur de ne plus être seul
Il y a l'Homme en chacun de nous.
La force qui protège.
La révolte qui libère.
Et cette patience à chercher à comprendre mieux.
Il y a l'enfant dans chaque Homme.
L'orphelin qui ne sait pas être aimé.
Le malhabile.
Celui qui a peur.
Celui qui est méchant.
Celui qui pleure seul dans la nuit.
Et qu'il faut apprivoiser.

*
L'amitié ne se maintient entre les Hommes qu'en leur perfectionnement commun.
L'amitié ressemble aux religions: les preuves ne convainquent
que ceux qui y croient.

Ce qu'est intimement autrui se compare à ces choses cachées
qui ne nous apparaissent parfois que par un reflet qu'y lance le soleil.
Un être vaut pour nous selon que nous tâchons de nous améliorer
nous-mêmes en cherchant à lui rendre notre présence agréable.

12 mars 1963

Janine Corbeil n'a pas d'école.
Je suis surpris qu'elle revienne si tôt.
Je croyais qu'elle était un peu fâchée.
Mais je n'ai pas dormi de la nuit. Je suis très fatigué.
Je la reconduis jusqu'à son autobus. C'est loin.
Je me sens très lourd.
Je porte ses livres.
Je lui ai donné «L'art et l'âme» de Huygue.
Elle semble bien contente.
Et moi aussi.
Mais je suis très fatigué.

15 mars 1963

Je suis encore très fatigué.
Je suis couché. Je ne dors pas.
Janine Corbeil entre. Elle croit que je dors.
Je crois qu'elle rit un peu en me regardant.
Mais je suis très lourd.
Je n'ai pas le goût de me lever.
Je fais semblant de m'éveiller.
Je lui demande un café.
Cigarette.
Elle était assise par terre.
Et mangeait.
Moi, j'aurais aimé qu'elle m'éveille doucement...
Il y a deux semaines, nous nous sommes avoués, avec crainte, avec une certaine honte, dans un petit rire gêné, que nous n'avions jamais couché...

Les excès ou l'histoire des civilisations.

L'intelligence n'est pas de se prouver supérieur.
Mais de comprendre la difficulté des relations humaines.

Les filles nous font les supplier;
ensuite elles s'étonnent de notre vulgarité...

L'essentiel pour moi: régler la question sexuelle avec une fille;
ensuite je pourrai être calme et patient.
Il faut que je couche.
Qu'on m'accepte nom de Dieu!

À l'ouvrage, je vis avec des pères de famille.
Je les vois sous leurs différents angles.
Où est la différence avec les fils de mon âge?
Sur quel masque a-t-on basé leur autorité?

Ce que je ne peux accepter en Madeleine Letellier,
c'est de ne pas permettre aux autres leur brutalité, leur maladresse;
et de toujours tromper en secret.
L'absurde, ce sont des gens pareils.
Les nouveaux bourgeois ou le bourgeois à la recherche d'un divan.

17 mars 1963

Mon père aime Ange-Aimée qui l'aime aussi.
Moi je suis bien content.
On parle de sexe ouvertement dans la famille.
Je suis surpris.
Mais c'est tant mieux.
Mon père m'amène dans le solarium.
- On va parler un peu.
Il dit que la famille évolue.

Il est content que Gertrude Savard soit partie.
- Tu vois les enfants élevés par elle! Chapelets en famille
  et peur du sexe!

Il doit bien deviner que je ne pratique pas de religion.
Il dit que désormais chacun choisit ce qu'il veut.
Mais il dit que l'Homme a besoin de Dieu.
Il est panthéiste plus que chrétien.
Il dit que cela n'a pas d'importance.
Moi je dis que ce n'est pas prouvé
que c'est d'un Dieu que l'Homme a besoin.
Que c'est très compliqué. Que je ne sais pas encore.
Mais que je croirais que ce n'est pas d'un dieu
puisqu'il ne sait même pas s'il existe.
Mais de lui-même.
D'un art de vivre.
On a été bien gentil avec moi.

Souper chez Janine Corbeil.
J'étais invité.
Agréable.
Janine s'empresse comme une amoureuse.
Je suis bien content de la voir contente.
Sa soeur doit être un peu jalouse de ce repas spécial avec le repas servi dans la salle à manger.
Elle critique.
Mais ce ne peut être cruel.
La famille sait la faire rire.
Sa mère serait désagréable si elle était rancunière.
Elle gaffe un peu, parce qu'elle ne cache jamais ce qu'elle pense.
Alors ça fait des situations cocasses.
Mais tout finit par un rire.
Le père est calme.
Poli. Et doux je crois.
Un peu dandy.
Et seul avec trois femmes...

Sauf le petit Pierre (l'espiègle) qui parle toujours de mécanique, d'inventions: une mémoire, un esprit très remarquable. Il a peut-être dix ans et il a une suite dans les idées qui permet de converser avec lui.
Je ne déteste pas parler avec lui.
C'est drôle ce qu'il m'en apprend et m'amuse en me décrivant (il mime) ses aventures.
Après le souper Janine me dit:
- Sortons d'ici.
Silencieuse durant le repas.
Sa mère prend toute la place.
(Je l'ai fait rire).

Chez moi.
Assise sur le bord du lit.
Elle tremble.
Plus que jamais.
Je me demande si c'est du désir.
Je crois que c'est de la peur.
Mieux: les deux.
J'ai des livres à vendre.
Elle saute près de la boite.
Elle choisit.

Allongés sur le lit.
Je lui caresse le visage.
Ma tête sur ses seins.
Dans la résistance des seins.
Elle tremble moins.
Mais ça l'a fatiguée.
Je lui caresse le visage.
Ses lèvres comme une fleur.
Ses cheveux comme une rivière.
Et son nez: ce caillou.
Elle rit.

Je suis triste.
Mais je suis content: elle m'écoute.
Je lis un poème.
Mais j'ai peur de ne jamais réussir.
Je dis qu'il me faudrait finir quelque chose.
Elle dit:
- Finis le! finis le!
C'est bon.
Elle croit en moi.
Pendant que je lui parle, je lui caresse le dos, sous la blouse, jusqu'au soutien-gorge.
Elle ne tremble plus.
Douceur.

À son autobus, je l'embrasse.
J'ai senti qu'elle avançait elle aussi.
Sur les lèvres.
Pour la première fois.
Dans les marches de l'autobus, elle s'est retournée.
Douceur.

19 mars 1963

L'angoisse: l'égoïsme des faibles.
L'égoïsme: la peur des pauvres.

Les penseurs et les courants d'idées forment des partitions que pianote la foule de ceux qui ne pensent pas.

Fin de journée si douce et qui s'achève en un engourdissement qui appelle le suicide.

J'ai peur d'être ridicule et vain avec Janine Corbeil, comme avec Madeleine Letellier et Louise Mongeau.

20 mars 1963

(*Poème envoyé à Janine Corbeil*
sur un bout de rouleau de papier de toilette).

janine
une femme de grosse toile
comme les voiles d'un navire
comme les tentes d'Arabie
forte
douce
et fraîche

ce soir
je ne suis plus seul
quelqu'un m'accepte avec mes misères
je peux croire que je ne suis pas un monstre
quelqu'un m'accepte avec mes misères
tu es la maison chaude
qui protège de l'hiver
la chaise
auprès du feu
où se berce en moi
la douceur
d'être deux

printemps!
par le rideau ouvert
le soleil
comme tes yeux
printemps!
par la fenêtre ouverte
les oiseaux
comme ton rire
printemps!

et moi
heureux
devant ma fenêtre

l'oiseau
fait son nid en moi
il chante tout le jour
l'oiseau
est revenu du sud
c'est-y que je vieillis
quand il s'en va
je sais qu'il reviendra

la neige tombe encore
sur nos pas
les voix ne portent plus
sûrement quelque chose qui ne va pas
je n'ai pas raison de pleurer
c'est beau aussi
quand il neige

quand je te prends dans mes bras
ton corps comme une rivière
je ne fais que changer ton cours
ton corps
coule sans arrêt
est-ce ma faute si l'on meurt

21 mars 1963

Les Hommes se querellent parce qu'ils s'ennuient.
Nous avons passé trop vite de l'esclavage à ce début de liberté
que sont encore nos moeurs.

22 mars 1963

J'ai rêvé que j'étais redevenu pensionnaire.
Dans un dortoir pauvre et vieux; plus qu'il n'était en réalité.
Choisis le lit qui me parut le meilleur, près d'une pente dans le toit
qui donnait sur la lumière.
J'étais seul avec X (j'ai oublié son nom): maigre, petit.
Je me déshabille sous une couverture venue sur moi
comme en défaisant le lit.
Je me suis retourné, vu la jambe de X par où il retirait son caleçon.
Blanc.
L'abbé Vigean entre (en réalité surveillant de dortoir).
Il est près de nous.
X s'est transformé en une fille grassette debout sur son lit
qui fait de la broue avec sa bave.
Vigean semble trouver ça normal.
J'ôtai des mains de X un trophée qui, me semblait-il, menaçait de tomber.
Et une sorte d'entonnoir brisé où sa bave finit de couler sur moi.
J'ai conscience que je rêve.
Je trouve cela étrange.
C'est, m'a-t-il semblé, le deuxième rêve sur le Séminaire de Saint-Jean
(impression de sécurité) depuis environ une semaine.
J'ai l'impression de manquer d'air.
Je crois pouvoir expliquer mon rêve par l'appel de mes poumons à cet air.
Et comme l'abbé Vigean était frileux,
il faisait fermer les fenêtres au dortoir.
J'ai peut-être compris le principe du rêve: le corps demande à être satisfait.
Il s'exprime par des images qui nous ont frappées par une caractéristique
exprimant ce qu'il demande dans la situation où il se trouve.

Là je suis éveillé.
J'ouvre la fenêtre.
Je me souviens mal.
Je cherche mes mots.
Peu à peu les visages perdent leur pesanteur.
Sartre: l'inconscient et le conscient.
Nous avons conscience de certains faits; mais des faits nous échappent, du moins nous semblent secondaires, qui reviennent en rêve exprimer quelque chose.

Un être ne se joue-t-il que sur quelques notes de la gamme.
La paix et le «bonheur» ne nous reviennent-ils que dans certaines circonstances semblables à celles qui nous rendirent calme et heureux jadis?

Au Séminaire de Saint-Jean, je me dépêchais de me laver pour pouvoir lire quelques minutes avant la fermeture des lumières du dortoir.

23 mars 1963

Yves Mongeau ne vient presque plus.
À vrai dire je n'en suis pas mécontent.
Jacassages inutiles.
Autant de ma part que de la sienne.
À vrai dire aussi, c'est seul avec moi-même que je suis heureux.
Car désormais j'ai l'impression de participer à notre société.
Ma méthode est secrète.
Je dialogue à ma façon.
Voilà tout.
Donc je ne me sens plus seul quand je suis seul.
Claire McNicoll vient quelques fois.
Mais moins depuis que je parle de Janine.
Elle souffre de n'être pas mariée, comme elle dit.
L'homme lui manque.
Cela m'attriste.

Elle couche encore avec Yves.
Mais elle le méprise un peu.
Comme, sans doute, elle se méprise de ne pas résister
à son désir de coucher.
Belle civilisation que la nôtre!
Manufacture de culotte et de honte!
Pas revu Louise Mongeau.
Mais j'ai mal.
C'est terrible la souffrance des autres.
Plus ils souffrent, plus ils nous renvoient.
Nous ne pouvons presque rien.
Et nous sommes coupables.
Si j'avais été moins égoïstes!
Si j'étais moins égoïstes!

Pourquoi toujours cacher mon JOURNAL?
Peut-être parce que les autres ne comprendraient pas
que j'ai parfois besoin de ne plus les désirer.
Peut-être parce que moi aussi je redoute l'inconstance de leur affection.
Peut-être parce que l'on ne m'aime pas.
Peut-être parce que je suis trop égoïste et désire le cacher.

En gros ces semaines-ci sont agréables.
Je réussis à lire.
La littérature canadienne m'intéresse.
J'ai acheté de bons livres.
Et puis je commence à préférer le désert.
Ma solitude.
J'aime ma tente, mes couvertures de grosses laines de chameau,
les vents de sable.
Je m'aime et j'aime mon moi.
De plus en plus.
Je suis deux et un.
Du moins l'un suit l'autre.
Je ne peut pas me trahir longtemps, ni tout à fait.

Je suis si près de moi.
Je finis toujours par me comprendre.
Et puis je me réconcilie avec les Hommes.
En secret.
Je ne suis plus tout à fait seul.
Un dieu murmure dans le désert.
Je suis malheureux de temps en temps.
Par petits bouts.
Je peux mesurer de quelle heure à quelle heure.
C'est comme d'avoir un peu trop couru.
Une sorte d'essoufflement.
Ça se replace toujours.
Et puis les femmes ne sont plus ennemies.
Ça ressemble à un garçon.
Avant je croyais que toutes les femmes étaient dieu.
Maintenant ça ressemble à un garçon.
Parfois elles me font souffrir c'est certain.
Mais je peux toujours m'en aller.
Mon grand amour c'est celui qui meurt en moi.
Avec qui je finirai de vivre.
Et puis il y a le soleil.
Les arbres.
Et l'eau.
Et beaucoup d'autres choses.
Et puis encore il y a les femmes que j'aime à cause de moi.
C'est tout simple.
C'est bon.
Un jour, peut-être, je me suiciderai.
J'ai maintenant de gros somnifères.
C'est sûr.
Et puis c'est bon.
Mais je ne mourrai pas pour donner un spectacle.
Du moins à cause d'une femme.
Je dis ça.
Je me raconte.

Bien sur que j'aimerais qu'on sache.
Mais je ne me tuerais pas pour qu'on sache.
Il faut que ça vienne de moi.
Un jour, si ça vient, je partirai.
On ne saura jamais où j'ai été.
C'est tout simple.
Un jour on ne saura pas où je suis.
Alors on oubliera.
Ou on me lira.
C'est pareil.
Ça je le comprends.

Un jour je me tuerai peut-être.
Parce que ça me fera trop mal de me voir mourir en moi.
Sans pouvoir m'aider.
Parce qu'avoir de la volonté, c'est croire à la durée d'une civilisation.
Moi, la foi ça me distrait.
C'est comme un somnifère pour mon malade.
Ça me donne la chance de dormir un peu.
C'est si long vieillir en mourant.
Moi, quand je serai mort, je serai mort.

*

Télévision.
Je viens d'assister à un dialogue assez bouillant;
nos femmes intelligentes crient (surtout les vieilles défrustrées
sur le tard...) jusqu'à transpercer le ballon de la sagesse...
Mais un dialogue intéressant qui me replace
(peut-être pour la première fois si fort après des conversations
avec mes amis sur l'amour et sur leur famille) dans le sacerdoce d'écrire.
On discutait des courriers du coeur; et de sexualité par le fait même.
Tabou le problème de la jeunesse!
La honte d'aimer leurs corps.
Il y aura des morts s'il le faut.

Mais nous nous établirons.
On peut asservir la jeunesse durant des millénaires,
mais non pas durant toute l'Histoire.
Je poursuivrai mon roman.
Je n'ai plus rien à redouter.
J'ai fait table rase.
Rien ne m'arrêtera.
Amour, prison, religion, rien!
Le devoir?
se satisfaire mon cher Corneille!
Il y a des lois universelles qui nous réunissent.
Mais nous sommes le principe de nos agencements
à partir de ces mêmes lois.
Rien ne m'arrêtera.
Les civilisations sont comme des écoles littéraires.
Comprenne qui a vécu.
(Et que les autres discutent...)

Quelque chose qui fait parti de moi
m'appelle à reprendre la révolte de Spartacus là où il est mort.
Rien ne m'arrêtera.
Un chef est né en moi,
et je n'ai pas besoin de siéger aux discussions des fonctionnaires.
Je dicterai: j'accepte d'en mourir.
Rien ne m'arrêtera.
Sinon cette paresse en moi...

24 mars 1963

Janine Corbeil n'est pas venue.
D'ailleurs y a-t-il une affection possible entre nous?
J'ai peur de croire aux fantômes.

Télévision.
«Les caprices de Mariane» de Musset.
Octave et Celluo: le même homme.
L'écorce et le dedans.
Mais l'écorce ne peut représenter l'intérieur qui ne sait qu'être découvert.
À la fin Marianne aime Octave.
Mais Celluo est mort.
Je pense à Louise Mongeau.
J'ai pensé à moi.

26 mars 1963

Je me cherche une femme qui ne cherche pas un homme extraordinaire.
Si, bien entendu, je cherche encore une femme...

Si seulement les épouses s'ingéniaient à varier leur sexualité
comme elles se préoccupent de varier leur menu!

28 mars 1963

Avec Janine Corbeil, j'ai l'impression d'un cauchemar:
essayer de marcher d'un même pas.
Essayer comme en vain de la rattraper, en sautant, titubant, allant plus vite, plus lentement, mais sans jamais réussir.

29 mars 1963

Ne pas lui demander:
- Veux-tu coucher?
Mais la guider dans ses actes, nous coordonner.
Car elle compte sur le mâle pour décider et organiser.

1 avril 1963

J'ai d'abord repenser à me suicider.
Et puis j'ai compris autre chose.

Si Louise Mongeau ne m'avait pas invité dans son lit,
je n'y serait sans doute jamais allé.
Une crainte de l'inconnu m'arrête. Et ce que j'y crains me scandalise.
Si Louise ne m'avait pas reçu en jaquette, les seins visiblement offerts,
je n'y aurait sans doute jamais posé ma tête et mes lèvres.
De là ce que je comprends maintenant.
Si je n'avais jamais touché les seins d'une femme, je n'aurais sans doute
jamais posé ma tête sur les seins de Janine Corbeil, avec naturel,
avec assurance, ce qu'exige une femme pour ne pas se sentir humiliée.
C'est de ne plus me scandaliser
qui l'assure de son charme et la mène à offrir davantage.
Ici commence le problème. Je n'ai jamais fait l'amour avec une femme.
Aussi aie-je peur de dévêtir Janine et moi-même.
Et c'est là qu'un esprit de scandale et d'asservissement nous éloigne.
C'est parce qu'il m'était déjà naturel (ou presque)
de caresser les seins d'une femme que je n'idéalisait plus
cette part de Janine au dépend du reste d'elle-même;
(des seins sont des seins, c'est un peu ce que je sens);
que je pouvais lui parler et lui en parler naturellement de sorte que
les caresser nous rapprochait; qu'elle trouvait en moi la confirmation
du bien fondé des caresses et non pas cette crainte et cet inexpérience
d'écolier qui se serait servis d'elle comme d'un objet de découverte et
d'apprentissage. Voilà un aspect du problème.
Maintenant je me demande s'il ne serait pas préférable
de faire mes autres pas (car c'est bien un cours complet qui me manque),
de faire l'amour avec une prostituée.
Janine le saurait, car je n'aime pas cacher ce que je juge important.
Mais cela m'en coûte, et surtout en ce que je n'y trouve pas directement
l'affection que Janine et moi enfantons depuis longtemps
et surtout depuis peu.

Mais il y a un autre aspect du problème.
C'est celui de la possession et de l'absence.
Car faire l'amour, s'il y a une amitié, c'est établir une alliance.
Et si les dieux correspondent toujours à l'alliance,
les Hommes, sans doute à l'image de leurs dieux,
n'y satisfont que par la régularité de leur présence.
Et encore faut-il des normes ratifiées par la société.
Et c'est ici que Janine a raison de craindre et hélas de souffrir.
(Les femmes demandent le mariage: leur sens financier
est peut-être plus grand qu'on le croit).
Car, sans vivre ensemble...
Jouir de nos corps Janine et moi menace-t-il de la tourmenter?
Continuer de me masturber sans me sentir grandi du dialogue qui naîtrait
de l'amour à deux, n'est-ce pas là une cause première de mon désespoir?
Et voilà pourquoi.
Si j'ai encore oublié le suicide, c'est d'abord d'avoir cru au dialogue
possible avec Janine, c'est ensuite de m'être senti accepter avec mon sexe.
D'ici Noël prochain, ce problème doit être régler.

Janine et moi avons soupé à la «Crêpe Bretonne».
Janine s'est confiée comme jamais.
Ses inquiétudes devant le choix qu'elle doit prendre d'ici deux mois
quant à ses cours de l'an prochain.
La possibilité d'emploi excessivement restreinte.
Elle hésite entre le tissage qui la passionne (elle rêve d'aller étudier
en Israël ou en Afrique du Nord) et la décoration intérieure.
Sa crainte du monde.
Son désir de n'être qu'une ombre.
Cette grâce qu'elle me fit en se confiant ainsi!
(Ne serais-je donc pas si mauvais?).
Et aussi la ressemblance qu'elle se trouve avec son amie
Madeleine Letellier.
Sa crainte de me faire souffrir.
Son désir de ne pas s'engager.
Et son désir de me revoir.

Cette amitié désormais nommée entre nous.
Si bonne.
- Tu m'idéalise...
- Toi aussi.

Nous aimons d'abord l'Homme.
Ses représentations auprès de nous peuvent pour cela se remplacer.
Il en est des hommes comme des confesseurs: il en est qu'on préfère.
Mais Dieu résiste à la mort du confesseur.
Je ne peut oublier la douceur de Janine (à tout instant), son offrande d'elle-même à travers ses craintes et ses hésitations, si précieuse, si fragile, que j'ai peur maintenant de lui demander quoi que ce soit.
Le dialogue: la chose la plus difficile au monde.
Que je cherche à la rendre heureuse.
C'est là le seul printemps vers moi-même.
Si tendre!

(*Lettre envoyée à Janine Corbeil*).
C'est la première fois que je recevais tant.
Tes problèmes.
L'ombre.
C'est la première fois que je suis si heureux.
J'ai senti ton absence toute la nuit.
Ce n'est pas souffrir.
Nous n'avons plus peur d'être amis!
Pour comprendre quelqu'un, il faut croire en lui.
Ou.
Pour comprendre quelqu'un, il faut vouloir lui faire plaisir.
Ou.
Tu comptes pour moi: parce que je veux mieux te comprendre.
Il fallait que je te dise.
Moi je suis bien content d'être ton ami.

3 avril 1963

Ça n'a pas de sens notre douleur quand on la raconte.
Il faut qu'un autre la découvre.
Comme s'il fallait qu'on la prenne par surprise.

Je ne me suis pas occupé de Louise Mongeau.
J'ai mal à la pensée qu'elle peut souffrir.
Son frère Yves.
L'idiot.
Le prétentieux petit bonhomme.

5 avril 1963

Je désire trop Janine Corbeil pour l'aimer vraiment.
Ce qui ne m'empêche pas de critiquer notre civilisation-à-culottes.
Car l'on m'y traite en bâtard à cause de l'exigence de mon sexe
et de la faiblesse de mon âge.
Mais la tendresse, la douceur qui peut provenir de l'effleurement de deux consciences, c'est moi peut-être qui la néglige le plus, et je m'en attriste.
Je ne pourrai parler d'amour à Janine qu'après avoir accepté
de me satisfaire de son amitié.
Et le bordel comblera bientôt ce que l'on m'oblige d'attendre
depuis huit ans.

12 avril 1963

Depuis quelques semaines, je me renforcis, je deviens cruel.

«Les mémoires d'une jeune fille rangée» de Simone de Beauvoir.
«Poupée» de Claire Mondat.
Le narcissisme bornée de ces deux femmes.
Nonchalance de leurs amours.
Le parasitisme de leurs amitiés.
(Bien qu'elles donnent aussi).

Ce sont elles qui crient le plus contre les hommes
qui les prennent pour objet.
Une nausée à les lire.
Il faut être bête pour rester leur ami.
Ou une sorte de saint comblé d'un autre amour.
Madeleine Letellier.
Louise Mongeau.
Et je crains tellement que Janine Corbeil leur ressemble.
De quoi vouloir crever.
Puisque aujourd'hui aucune colère n'est assez forte en moi
pour justifier ce qui, aujourd'hui, me renforcit.
Je suis cruel comme on va se pendre.

Une femme, non de dieu!
y a-t-il une seule femme sur la terre avec qui aimer sans retours
jusqu'à s'en sentir aimé?
Comment écrire sans croire à une volonté d'aimer chez les Hommes?
Sinon c'est pareil à se prostituer.
Comment décrire une femme amoureuse sans connaître un modèle?
(N'y a-t-il que ces petits-trous-à-pipi? cette frustration?)
Et moi tellement égoïste d'être mal-aimé,
de toujours être jugé celui qui n'aime pas assez...
Au moins si je croyais encore au suicide...

Si ridicule de me plaindre contre tous. Vulgarité d'idiot.
Cette page m'a exorcisé. Je me suis convaincu.
Nous devons faire jusqu'à nos miroirs...

13 avril 1963

On me sépare de mon enfance en me séparant de Dieu.
Renier son enfance: le plus grand mal.
Et ce désir de Dieu en moi contre toutes raisons.
Dieu n'existe pas si je suis.
Mais mon enfance me torture d'être si loin...

15 avril 1963

Deux jours de solitude et de paix.
Une suffisance en moi-même; le goût des choses, des bêtes,
des nourritures, et des jolies femmes dans la rue.
L'amitié des femmes?
Pourquoi? puisque celles que je connais
me laissent dès que j'ai mal dans la tête.
Si elles acceptaient de coucher, j'accepterais de jacasser avec elles;
mais elles sont frigides et moi je me sens exploité.
Qu'aie-je besoin de ces mauvais commerces quand il me suffit d'écrire.
Comme il y a plusieurs qualités de poèmes,
il y a plusieurs formes d'affection.
L'amitié, l'amour.
Dès que la charité s'en retire, le charme cède à l'ennui.
Et à la guerre.
Deux jours de liberté, de reniement et d'indifférence.
(Je n'épouserai qu'une femme de charité, sachant se désennuyer
elle-même et vivre pour autrui: celle-là vaut d'être aimée).
Les autres sont malades:
je les aimerai en médecin.
Je suis tellement plus égoïste et indépendant que ces femelles.

Demain,
Janine Corbeil me dira qu'elle ne veut que l'amitié.

Allez hop!
la femme est morte,
vive le bordel!

MAIS ÉCRIRE C'EST PAREIL À LA COMÉDIE.

17 avril 1963

(*Note laissée par Madeleine Letellier*
dans ma chambre dont elle aussi a les clefs).
Bonjour! Bonsoir.
Un bonjour de papier à défaut de mieux.
J'écoute ton disque de poésie canadienne,
seulement le début malheureusement car je dois partir immédiatement.
Je reviendrai bientôt, quand j'aurai une minute.
À bientôt.
Madeleine
J'ai pris 2 gouttes de vin.
Merci.

*

Madeleine Letellier est venue deux fois.
Son frère Roger a téléphoné à chaque fois... pour ses parents.

Le désordre de Madeleine! ce qu'elle prend dans un sens,
elle le replace dans l'autre: inévitablement.

18 avril 1963

Une civilisation est en décadence
quand il y a plus de débauchés que de gens de volonté.
Surtout dans la classe supérieure.
Mais les deux genres de vie semblent avoir leur valeur et leur nécessité.

Personne ne peut nous satisfaire longtemps
si nous ne savons nous satisfaire en nous-mêmes.

Après une certaine dose de solitude,
la solitude elle-même nous devient dialogue.

Les films policiers de notre époque où les «bons» réduisent
les «méchants» témoignent de l'esclavage et de l'ignorance populaire.
Crispation collective.
Ne sachant déprendre les Hommes, voilà qu'on les pend.

L'art est une façon d'initier à vivre de telle ou telle manière,
amenant à comprendre ces manières.
Aussi pessimiste soit-il, il représente toujours une vaccination.
Il est un prélude à la paix bien que, parfois, plusieurs en périssent.

19 avril 1963

Madeleine Letellier est revenue.
En passant.
Entre l'école et le souper familial.
Mais sans plus.
Pour éviter une scène familiale.
(La surveillance maladive de ses parents).

Je ne suis encore qu'un convalescent
et l'amour comme un grand air dans les poumons m'est difficile.
Que suis-je pour elle, ce n'est déjà plus la question puisque je guéris.
On ne possède que ce qu'on libère.
Ce que ne peux comprendre le jaloux, car étant ainsi malade, cette peste
moderne, il n'entend posséder qu'en une divination de lui-même.
Et c'est là qu'on le fuit,
craignant la contagion et l'asservissement du monde par cette maladie.
Je commence à accepter que l'on ne peut jamais être TOUT pour un être.
(Je ne voyais pas que c'était là mon problème en amour...)
Le remède à la jalousie peut nous venir d'un engagement de nous-même
nous livrant le plus possible à une oeuvre qui naît de nous
et ne vit principalement que par nous: soit une sorte de constance
qui ne dépend que de nous.
Qu'on se rappelle l'apaisement de Colette, en elle-même, devant la nature
après ses maladies amoureuses.

Ce qui explique la mort de l'amour qui ne s'appuie sur aucune oeuvre
qui le soutienne et favorise son prolongement.
Car l'amour est une plante qui ne survit qu'en son climat.
Et c'est ce climat qu'il faut d'abord créer si l'on aime.
Si mes échecs de classes, etc..., au dire de quelques uns,
ne me troublent pas davantage, c'est qu'il me semble maintenant
réussir un peu là où je tends à réussir.

Le coït et ses préludes sont difficile à joindre à la notion de bien
parce qu'étant instinctif et le devenant davantage à mesure que croît
le désir, il semble s'écarter par trop de la volonté et du mérite.
La société résout l'énigme en imposant la chasteté et le mariage.
Ce qui vaut, mais d'une façon trop étroite, ne proclamant pas que ce n'est
là qu'une solution de passage, comme un campement dans l'exode.
L'abstinence et le mariage sont des maux
en ceci qu'ils sont ratifiés contre le sens du voyage.
Ils valent pourtant par la volonté (qui ne semble ne pouvoir se manifester
au domaine sexuel que par une action qui l'encadre)
par laquelle ils apprivoisent l'érection la rendant méritoire.
Mais quelle valeur justifie ce qui encombre?
(L'encombrement se constate à l'attrait qu'on dit mauvaise
que soulève la pornographie).
La pornographie n'est mauvaise qu'en tant qu'on exclu
l'éducation sexuelle et phénoménologique qu'elle représente.
À proprement parler, il n'est pas de pornographie.
Mais elle conservera son sens satanique
tant que le coït ne sera pas considéré comme normal en public.
Les premiers qui oseront se faire l'amour dans la rue seront emprisonnés.
Ils seront excessifs, un peu fous, étant jugé tels par la masse social
et par eux-mêmes qu'on a éduqué d'une autre façon.
Il y aura néanmoins ceux qui les approuveront:
ceux-là parleront mais deviendront rétifs à l'invitation à l'action.

La libération de la jeunesse doit d'abord se faire
par une libération financière.
Cette libération ne rehaussera peut-être pas la sagesse juvénile,
mais l'esclavage diminuera.
Payer par l'école. Écoles de différentes idéologies.
Où tout se réussit ou se rate par crédits. Aucun crédit obligatoire.

Pourquoi est-ce que je pense comme je pense?
Dès que cesse ce pourquoi, commence le dogme et l'obsession.

La variété des «pornographies» se justifiera.
Qu'il faut aimer plusieurs fois avant de bien aimer.
Puisqu'il faut avoir vécu pour pouvoir ordonner rationnellement sa vie.

Les «saints» devinant la nécessité d'aimer même les «méchants» devaient recourir à une volonté divine pour justifier une action contre leur instinct, dont ils ne saisissaient pas la logique naturelle.
Ne comprenant pas, ils avaient besoin de s'assurer d'un Dieu.

Danger du mariage et de l'amour en ceci qu'on ne peut agir autrement sans une impression de culpabilité envers l'autre;
en ceci qu'on ne peut TOUT se dire sans l'impression de se tromper.
En ceci qu'il n'est généralement que conservateur et collectivisme.

20 avril 1963

Que nos religions soient fausses
ne prouvent pas que le sens religieux le soit.
Telle religion semble bonne pour l'un et mauvaise pour l'autre.
Car la religion s'incarne en plusieurs modes
qui ne peuvent correspondre à tous en tout moment.
Elle est d'abord sociabilité.
L'art, le sport, la morale, la politique, etc, toute voie nous est religion.
(Il y a des gens à plusieurs religions; comment pourraient-ils s'enflammer sans se renier, puisqu'ils vivent d'abord la diversité).

Mépriser autrui, c'est d'abord ne pas se comprendre dans le TOUT.
Mais aussi la valeur du mépris comme libération.

Le tragique de nos morales: quand une vierge se donne à un homme,
cet acte devient preuve d'amour.
Alors qu'il n'est là que camaraderie sexuelle.
Mais les défenses sont si inculquées
qu'il ne semble possible d'en sortir que par l'amour.

21 avril 1963

Comprendre un être, c'est s'en étonner.
Qu'il n'est pas meilleur d'avoir pitié,
mais de comprendre et de se dévouer à mieux comprendre.
Car la pitié pour autrui suppose un dogmatisme.

Pourquoi le scandale Brigitte Bardot?
Sophia Lawrence?
Le jansénisme populaire résultant des morales et des dieux-à-miracles.

Qu'il nous faut apprendre aussi à s'ennuyer avec calme.

Ce que l'Homme refuse avant tout, c'est l'idiotie d'autrui.
Mais il refuse d'ordinaire de s'interroger
sur le pourquoi intime de ses jugements.
Plus l'Homme est malade,
moins ceux qui l'entourent lui semblent intelligents.
Que les parents «perdent» leurs enfants dès qu'ils atteignent 16 ans,
ne leur enlève pas la joie de les avoir élevé durant 16 ans.
Au temps d'Abraham, il était sans doute inconcevable de «perdre» son fils
à quelqu'âge qu'il ait, car il «devait» poursuivre l'oeuvre de la famille.

L'ennui est une part nécessaire de l'amour.
Car l'amour est construction, plaisir... et digestion.

«Sot» se dit d'un être qui se comprend à peine lui-même.
La majorité le sont en ceci qu'ils ne se comprennent
que dans des systèmes révolus.
Alors qu'il n'est compréhension de soi que dans l'invention.

Si l'amour est utile au calme de vivre, il ne peut remplacer le travail
et le retrait en soi-même (cette indépendance) qui en est la base même.

L'oisiveté réveille nos peurs, nos angoisses, et nous voilà sans calme
à cause d'un trop long repos.
Alors qu'une action modérée nous montre les obstacles l'un après l'autre,
et nous permet de les surmonter.
L'oisiveté nous en montre plus qu'il ne saurait en venir en même temps.
L'oisiveté est la plus grande fatigue.

Que ma femme me trompe: pourquoi serais-je malheureux?
(Sauf bien entendu une petite tristesse de déménagement).
Nous sommes tant d'humains
qu'il est prodigue de tout escompter d'un d'entre nous.
Ce que l'un refuse aujourd'hui, l'autre peut le donner.
Pourquoi s'asservir?
Aimer c'est aussi se souvenir que l'autre peut toujours partir;
et qu'après tout, nous saurons alors nous en passer.

Si je maudis ma femme parce qu'elle me trompe,
c'est que je la considérais comme une esclave,
et que je n'étais qu'un enfant gâté et peureux devant moi-même.
Chaque infidélité nous éveille à une plus grande intériorité.
L'infidélité d'autrui, à la longue, nous prouve que nous attendons peu
d'autrui.

La fille réclame l'amitié pour la conversation et la prévenance.
Le garçon y réclame de plus une camaraderie de sexe.
D'ordinaire avant les filles, celles-ci ne pouvant jouir
sans une plus ou moins longue pratique du coït.

La majorité des femmes du siècles confondent amour et se faire déviergée.
Ceci à cause d'un jansénisme social.
(Dans la vieille Égypte, les filles devaient se faire déviergée
par un fonctionnaire, ou un étranger de passage, avant leur mariage.
Les filles encore vierges à leur mariage, l'époux les jugeait mal éduquées).

La vierge craint le coït comme un reniement de l'enfance.
De là qu'elle réclame le grand amour.
De là qu'elle est rapidement déçue et honteuse:
car il n'est là ni reniement de l'enfance
(puisque l'enfance n'est pas essentiellement d'être vierge), ni preuve d'un grand amour (puisque le grand amour n'est pas essentiellement le coït).

La pruderie sexuelle refoulant excessivement la satisfaction sexuelle
du désir, réduit l'amour à une idéalisation du sexe.
Et le mariage à une illusion d'aimer.
La preuve en est dans les conversations prénuptiales courantes.
Et dans celles des époux, les hommes surtout, qui ne s'aperçurent qu'après le mariage qu'ils n'avaient d'autres intérêts communs que de faire enfin l'amour.

Donnez-moi deux amants, jouissant d'une assez longue camaraderie
sexuelle, pouvant de plus trouver sans trop de difficulté un remplaçant
si l'un décide de quitter l'autre, et s'ils disent s'aimer, je les approuverai.
Si deux êtres se demandent s'ils s'aiment,
qu'ils couchent ensemble et si possible avec d'autres.
La crainte et la jalousie sexuelle ainsi réduite,
ils verront s'ils ont assez d'intérêts durables pour partager une vie.
L'amour libre est idéaliste en ce sens qu'il demande à chacun
d'accepter sans mépris qu'autrui puisse le remplacer.
C'est l'amour de demain.
L'amour durable (qui n'est pas nécessairement le mariage
bien qu'il lui ressemble) vaut en ceci qu'on se souvienne ensemble
d'avoir vécu d'une façon semblable et en ceci qu'il n'est plus besoin
de toujours s'expliquer comme à des étrangers.

L'amour, ayant longtemps duré, devient de plus en plus sentimental.
C'est là son caractère irremplaçable.
Il est comme la famille où l'on s'est éveillé au monde,
et que l'on finit toujours par pleurer, si peu soit-il, dès qu'elle disparaît.

Ce n'est qu'à mesure que dure leur vie commune
que deux êtres deviennent irremplaçables l'un pour l'autre.

On peut considérer un être tout en le considérant trop frivole
pour l'épouser.
Le danger de l'amour libre est qu'il permette de fuir
dès que l'un des membres se montre trop égoïste.
Mais ce danger peut être un bien.

Pour atteindre socialement l'amour libre, l'Homme souffrira.
Toute évolution profonde se manifeste par des excès.

La caractéristique des écrits de jeunesse est le manque de souffle.
Comme dans la vie d'alors, le manque d'engagement.
C'est l'âge du choix.
Le désir d'écrire chez un homme est comparable à celui de plaire
chez une femme.
Il est d'abord divination de soi. Enfantillage sans doute nécessaire.
Fausse perspective du monde. L'enflement du MOI.

22 avril 1963

L'un disait: donnez-moi un levier et je soulèverai le monde.
Et moi je dis: j'ai mon rut pour renverser les dieux.

Le scandale est proportionnel à l'irrationalité des gens.

23 avril 1963

Je songe souvent à Madeleine Letellier.
Sa douceur, son attention, son intelligence.
Si ce n'avait été son instabilité, mon intolérance et mon sexe,
quelle belle affection nous aurions pu vivre!
Et surtout maintenant que nous vieillissons,
et que nous nous rappelons ce que nous avons été l'un pour l'autre.
Aie-je aimé une autre femme?....
Même si je suis triste, même si je n'ai plus beaucoup d'espoir,
je rêve encore comme un enfant...
Il m'est toujours bon d'être meilleur envers elle.
Plus qu'envers quiconque.
Est-ce ma faute?
Par elle, c'est comme si je retrouvais ma jeunesse.

Je souffre encore de quelques crises violentes,
mais de plus en plus rares et de plus en plus passagères.
L'angoisse, la solitude et l'ennui s'en vont
avec la morale des dieux que j'ai déjà éliminés, sauf quelques soubresauts.
Devenant plus logique à suivre les applications de mes principes,
je me sens compris et accepté.
Je deviens de moins en moins jaloux me suffisant de plus en plus.
C'est comme si le monde s'ouvrait chaque jour davantage
avec sa profusion d'amis, fussent-ils éphémères, dont chacun
me comprend un peu et dont l'ensemble mobile me justifie suffisamment.

Ma liberté sexuelle, bien qu'encore timide en pratique,
me donne l'impression d'un grand vent de mer dans mes poumons.
C'est comme si j'avais été enfermé durant des années dans l'odeur
crématoire de l'Église, même si j'aime encore l'odeur de l'encens.

Je devine qu'après cette année de séparation,
la première entrevue avec Madeleine Letellier, obstinée
à suivre ses principes, m'a aidé considérablement dans ma marche.

Mais il y a encore beaucoup de précisions à apporter
pour une reconnaissance paisible et agréable de l'amour libre.
Pour cela, je dois m'étudier encore un peu dans des routes diverses.
Donnez-moi encore vingt ans.

(*Lettre non envoyée à Madeleine Letellier*).
J'ai pensé que cela t'accompagnerait peut-être un tout petit peu
de savoir que je pense à toi.
J'aurais du te dire qu'en te revoyant, après cette année de distance,
j'avais le coeur gros.
Un jour tu vivras peut-être avec Jacques Leduc, ou avec un autre;
mais si un jour tu te sens seule, si un jour tu souhaite changer de décor,
alors, si tu te souviens encore de moi, il y a toujours place pour toi.
Mais si tu y retrouve l'expression de ce que, jadis, je fus souvent pour toi
(un pied sur le coeur), alors fait comme si je ne t'avais jamais revu.
Je ne me souviens pas de t'avoir déjà dit que tu es intelligente,
sauf peut-être une fois, un après-midi chez toi, le jour où tu m'as dit
que j'étais le plus intelligent des garçons du groupe.
Quand je parle à quelqu'un, je vois toujours qu'il ne me comprend pas.
Parce que je vois qu'il faut avoir longtemps vécu ensemble
pour se comprendre.
Avec toi, même dans nos querelles, même après cette année
d'autres attentions, je crois toujours que je suis tout à fait compris.
Je n'ai jamais senti ça aussi fort avec quelqu'un d'autre.
Tu replace tout à l'envers.
La première fois, mon célibat a grogné contre les femmes.
La seconde fois, il s'est assis sur le bord du lit, et il a rit doucement...
(je crois qu'il était bien content).
La liberté d'autrui, c'est presque toujours un désordre
par rapport à la sienne.
«Il n'est pas bon à l'homme d'être seul».
Surtout quand il rentre le soir dans sa chambre et que rien n'a changé.
Suis-je entouré?
Non.
Quelques brèves visites par semaines, parfois aucune.

Sauf Janine Corbeil, tous les vendredi midi.
Est-ce que je l'aime? je ne sais pas.
Elle non plus.
Quand je m'ennuie, je ne sais pas où aller.
Quand je m'ennuie, je ne peux pas supporter ceux qui ne m'aiment pas.
Je suis bête comme deux pieds.
Avant, j'allais chez Yves Mongeau,
parce que j'aimais bien sa soeur Louise.
Elle a dit que j'étais laid.
Alors moi j'ai eu beaucoup de peine.
Parce que c'est vrai.
Un jour, peut-être, je me marierai.
Maintenant quand je rêve, j'imagine que c'est une femme
à laquelle ma présence peut faire du bien.
Avant, c'était plutôt conquête d'une femme.
Aujourd'hui, j'épouserais peut-être n'importe qui:
pourvu que ma présence lui fasse du bien.
Parce qu'alors moi je serais bien content.
«Nous cherchons l'affection»: c'est ta plus belle pensée.
Et tous la vivent.
En vieillissant, on en revient toujours à ta phrase.
Je te dis que je t'aime encore, mais que je vais te tromper très souvent.
Parce que tu n'as pas besoin de moi.
Parce que tu ne t'intéresserais sans doute pas
à m'aider à classer mes écrits.
Parce que je suis devenu un bon copain.
N'empêche que c'est une fille qui te ressemble que je cherche...

NOTES.

Le passé vécu seul se rappelle difficilement à deux; vécu à deux,
il se rappelle difficilement seul.
De là un peu de l'attachement de deux êtres qui ont vécu ensemble.

Se juger mal compris, c'est souvent ne pas bien se comprendre soi-même.
Qui n'a pas couché, ou qui a couché au point d'en être obsédé,
je doute qu'il parle d'amour et de mariage sans y chercher d'abord
un rétablissement de son déséquilibre.
Je propose aux gouvernements de leur établir des bordels licenciés,
propres, honnêtes et à bon marché.
Qu'en dites-vous mon cher curé?

Le christianisme est une débauche morale
en ce sens qu'il rejette ce qu'il nomme le mal et qui le fonde.
Le christianisme, ou le culte des extrémistes.

Avec ou sans amour, le problème est le même:
il y a des moments où l'on veut crier qu'on est seul
et où il faut se taire pour ne pas souffrir davantage.
Bien aimer, c'est parfois savoir se taire.
Car ces moments là sont déplorables dans l'évaluation d'autrui.

L'oisiveté extérieure et la dissipation intérieure.
L'Homme est dominé par un besoin de mouvement.
À quel point peut-on le réduire.

Le mal, c'est l'inadaptation à quelque chose.
Le désir de procréer procure au coït une impression de volonté.
Mais ce n'est qu'un des moyens d'apprivoiser le sexe.

La discussion, surtout lors du plus intense de sa manifestation,
est un processus du développement de l'intelligence.
Le silence la suit comme milieu de synthèses.

L'art le plus populaire aujourd'hui mène à une désillusion.
Il est à caractère obsessionnel.

24 avril 1963

Si triste et pourtant si drôle!
Il y a environ deux mois, un homme qui travaille avec moi, m'avait donné un numéro de téléphone comme étant celui d'une putain merveilleuse.
Il m'a demandé quelque fois si j'avais téléphoné;
au fond, je n'avais pas osé.

Hier, donc, je résolus de franchir la grande barrière.
Et c'est le coeur craintif, mais plein d'espoir,
que j'allai téléphoné aujourd'hui.
J'avais préparé mon message:
«On m'a donné votre numéro de téléphone
comme étant celui d'une amoureuse.
Est-ce que je me trompe?
Moi, je n'ai jamais couché, et j'aimerais bien être initié.
Est-ce qu'il y aurait moyen de me recevoir demain
dans le cours de l'après-midi?
Le prix?»

Un homme répond; d'abord je distingue mal ses paroles
bien qu'il parle français, car il est immigré.
Mais bientôt je constate que l'allocution est enregistrée:
- Dans une période aussi trouble que la nôtre, nous devons affermir notre foi, etc...

C'était le numéro d'un centre évangélique!
(Et que Dieu sauve le repentant!)
À mourir de rire.
Mais je suis triste à l'idée que tout est à recommencer.

Une odeur familière: comme celle de la chambre de Louise Mongeau
les nuits d'hiver.

Proclamer son amour, sans pouvoir vivre ensemble,
c'est s'exposer aux doutes et à l'amertume.

27 avril 1963

Le danger de découvrir l'Homme est de succomber à ses découvertes.
Le relevé des maladies atteint parfois le médecin.

La vie comme l'écriture est style à apprendre.
La morale est la protection des faibles.
Danger de les conserver en leurs faiblesses.

Que les gens auront besoin de beaucoup d'infidélité
pour s'affranchir avant d'aimer et de désirer une saine fidélité.

L'amour libre c'est se laisser aller, dites-vous.
Essayez. Vous verrez....

La majorité des femmes sont comme ma mère: quand elle téléphonait
à ses amis, c'était pour leur annoncer mes bons résultats scolaires.
Quand j'étais fort en thèmes, je n'écrivais pas.
Quand j'ai écrit, en classe, j'ai échoué.

Il est des libertés contre la vie. Par exemple le meurtrier.
La police devient alors l'instrument d'une métaphysique de la liberté.
La police est louée d'arrêter le meurtrier parce que la majorité sociale
ne veut pas être assassinée contre son gré.
Mais la police existe aussi pour protéger la faiblesse
(compréhensible, excusable, mais de froussard tout de même),
contre une tendance d'évolution.

C'est tellement plus simple d'haïr!

Il en est du sexe comme de la poésie.
Les grands sont rares et les médiocres varient jusqu'au plus bas.
Le bonheur ne réside ni dans le grand, ni dans le médiocre, mais
de la satisfaction d'être là où l'on est et d'espérer aller où l'on espère aller.
L'important est d'être poète et sexué.

29 avril 1963

La richesse d'un être se juge à ce qu'il donne.
Moi: très mince; plutôt raté jusqu'ici.
Je fus réveillé quelques fois durant la nuit par des brûlures d'estomac.
Ce n'est pas la première fois.
Je me suis levé un peu vide,
ennuyé, avec une certaine difficulté à croire au monde.
Ce n'est pas la première fois.

Puis j'ai écrit à Madeleine Letellier.
Et cela m'a rendu heureux.
Parce que je sais qu'il vaut mieux
me refuser à attendre quoi que ce soit en retours.
La peine que j'éprouve pour réussir à aimer est trop profonde.
Nous ne nous devons rien.
Et c'est mieux ainsi.
Mais mon bonheur est cet instant d'amour qui m'apprivoise soudain
après des heures et des heures de méfiance.
Mon bonheur c'est moi qui réussit enfin à aimer.
Et de jour en jour, un peu mieux et un peu plus longtemps.
Bien que, parfois, haïr me repose.
Comme une vacance bien méritée.
De plus, j'ai quelques bons projets.
Travailler à la banque jusqu'en septembre.
Puis m'engager comme professeur suppléant: $18 par jour;
cinq jours par semaine si je veux m'a dit Jean-Paul Fortin.
Cet été prendre des cours de photographie.
Puis déménager dans une maison à plusieurs appartements,
la décorer et la meubler.
Puis recommencer mes cours, le soir, dès septembre.
Je fume la pipe, et c'est très doux.
Et puis je me marierai peut-être vers l'âge de trente ans.
Il fait soleil.
Et moi, je suis heureux.

(*Lettre envoyée à Madeleine Letellier*).
Chère petite soeur.
En me levant, j'ai pensé une fois de plus que tu es très intelligente.
Je te l'écris aujourd'hui, parce qu'il y a du soleil,
parce que les oiseaux ont chanté; parce que depuis que je te connais,
j'ai bien souvent oublié de t'en parler, et de t'en remercier.
Ma plante te fait dire bonjour!
Dernièrement elle a été très sage. Je m'assois tout près, et je la regarde.
En lui apportant de l'eau, je crois que je suis heureux.

30 avril 1963

En ne cherchant pas le bonheur, c'est déjà le bonheur.

2 mai 1963

Durant des siècles, nous nous sommes affranchis de plusieurs
de nos attitudes barbares: nous avons appris la délicatesse physique.
Aujourd'hui, nous vivons encore en pleine barbarie psychique.
Nous accusons, nous prêchons, nous nous exhortons à la censure.
Et les esclaves eux-mêmes se méfient de la liberté.
Car une liberté plus grande nous épuise comme, dans tout travail,
un devoir de répondre à une production à laquelle nous ne sommes pas
encore habitués.

Si tu penses autrement que moi, et si j'en ris et refuse de douter de moi,
que penseras-tu de moi?
Et si c'était toi qui refusais de douter de toi
alors que je pense autrement que toi, que penseras-tu de toi?
De ce que tu penses autrement que mes dieux (dont je témoigne),
voilà que tu es sacrilège.
Alors tu me dis:
- As-tu lu l'histoire des inventeurs? Rien ne t'as frappé? Rien?
  Absolument rien?

Et que diras-tu si j'y vois de la prétention?

Celui-là proclame le silence et bientôt devient sec.
Celui-là proclame le langage et bientôt devient commère.
Mais celui-là qui, seul avec une pierre, trouve son bonheur,
et le trouve aussi en tout langage, celui-là est un pilier de la paix.
Car il se suffit d'aimer davantage.
Et qui refuserait à être aimé comme il l'espère?
Ce n'est ni en cherchant l'amour, ni en le refusant,
que l'amour nous est accessible.
Mais par la conquête de soi-même.
L'amour nous vient toujours par surcroît.

Si tu veux t'aimer, aime ce qui existe.
Les religions périront avant notre joie.
Tu veux être heureux?
Renie Dieu, l'Enfer et le Mal.
Et cherche à comprendre les Hommes.
Car chacun déclare qu'il a raison.
Car chacun est chrysalide en marche vers le papillon; et d'où naîtrait
le papillon si les chrysalides ne croyaient plus en leur justice?

Aime.
Alors, tu acceptes d'apprendre.

Le mal est ce qui était bien.
Ce qui est bien, c'est ce qui est mieux.

Si je veux tuer, pourquoi ne tuerais-je pas?
Si je veux emprisonner le meurtrier, pourquoi pas?
La barbarie se manifeste par cette lutte entre l'individu et la collectivité.
Qui a raison?
Actuellement: le meurtrier et le policier.
L'avenir n'appartient ni à l'un ni à l'autre.
Car si le meurtrier est le bâtard d'aujourd'hui, le policier le deviendra
au fur et à mesure de l'avènement d'un monde intelligent.

«Une paix sans concurrence engourdit les Hommes!»
En ce sens, nous sommes de la préhistoire.
L'Histoire commence avec la collaboration.
Les débuts sont superficiel.
Nous collaborons contre une nation, contre un univers,
ou contre une part de nous-mêmes.
Mais: l'exercice de la collaboration en élargit le jeu.
L'Histoire luttera contre la préhistoire.
Jusqu'au moment où elle aura compris le sens de la collaboration.

La guerre est une illusion.
On y sacrifie des vies comme aux dieux d'il y a longtemps.
Et l'on croit que c'est nécessaire.
Quiconque se soumet à une conscription
succombe à une espèce d'idolâtrie.
Comme les premiers athées, ceux qui refusent seront bannis.
Mais l'avenir les accueillera.
Il faut savoir où l'on veut aller.

Les gouvernements, m'a-t-on dit, représentent des peuples.
Les gouvernements, c'est un fait, se font la guerre.
Or, m'a-t-on dit, c'était aussi la volonté des peuples.
Mais si on laissait ces peuples durant quelques décennies
sans propagande...
La mort de millions de gens me semble trop importante.
Si ton gouvernement déclare la guerre: emprisonne ton gouvernement,
sa police et ses financiers.
Ton gouvernement, c'est toi.
Les ministres sont tes valets.
S'ils te servent mal, montre leur la bonne façon.

Cesse d'obéir si tu crois qu'il n'en vaut pas la peine.
La vie t'apprendra si tu étais dans une bonne ou une mauvaise voie.
«Mais si chacun se croit supérieur et ayant raison! Qui aura raison?»
Tous.

Car nos erreurs se brisent sur la raison du monde.
L'exemple de l'amoureux cruel qui se croit bon: la fille le quitte.
Il apprend. L'essentiel s'apprend d'erreurs en erreurs.
Moins tu as vécu, moins tu as péché, moins tu as aimé ici et là,
plus tu prône et dogmatise.
Car le voyage mène à l'équilibre.
Bien que plusieurs encore en périssent.
Car le voyage est gymnastique de l'esprit.

Je ne me connais pas.
Humble et faible devant moi.
Ce mystère en moi.
M'y soumettre, chercher patiemment et doucement à le comprendre.
C'est, me semble-t-il jusqu'ici, le meilleur moyen, le plus honnête,
le moins ébranlable, le moins fanatique, de ne pas renier ma réalité.
Que jadis je nommais Dieu.

5 mai 1963

Yves Mongeau.
Poésie.
Intéressant cette fois:
nous parlons tous les deux, dans une bonne proportion.

Janine Corbeil n'est pas venue vendredi midi, comme d'ordinaire.
Ni aujourd'hui.
Je l'attendais.
Je crois que j'aurais tenté de faire l'amour.
Je sors lui téléphoné.
Un peu troublé.
Après tout, peut-être a-t-elle revue «l'immigré qui a une auto»...
Et choisir entre une auto et moi: il n'y aurait pas long à hésiter...
Je me sens un peu amer.
Je lui avais dis la dernière fois: viens quand tu veux.
Dois-je croire qu'elle en a profité?...

Rencontré Louise Mongeau avec Lise.
Louise banale, un peu laide.
Elle semble contente de me revoir.
Mais, certainement, sans plus.
Allons chez moi, puis au cinéma : LA NOTTE.
Puis je rentre ici.

J'espère avoir une maîtresse bientôt.
J'aimerais bien que ce soit Janine, très excitée, moins raide.
Une vrai femme, enfin, qui se réjouisse aussi de mon sexe.
Les frigides: trop raides, inhumaines.
Suis-je malheureux?
Un peu.
Pas beaucoup.
Encore de l'espoir.
Je finirai par trouver.
Mais ça fait vingt ans, c'est un peu long.
Pleurer sur moi m'ennuie comme une masturbation...
Je dois trouver une autre situation, une autre façon de vivre
où pouvoir rencontrer autrui.

Rêve.
Mon frère Olier marche dans la cour.
On sonne à la porte de mon appartement très tard dans la nuit.
Onze coups.
Je prends du temps à reconnaître.
Olier court chez madame Daigle (voisine où nous allions enfants).
Je cours après lui.
J'arrive. L'engueule, le pousse.
Il se frappe la tête contre un globe fixé au mur.
Il boude. Sans se fâcher.
Je juge qu'il est sans caractère.
J'ai mal de vivre.
Il faudrait prier.
Il me semble qu'Olier lit dans un très grand calme.

Je crois qu'alors je l'envie.
Il me semble qu'il a lu, en sourdine, tout le long du rêve.
Je suis semi-conscient.
Il faudra écrire ce rêve, j'essaie de m'en rappeler, je veux dormir.
Il fait trop chaud, et je suis bandé, mais plutôt une crampe au sexe qu'une érection.
(Non la première fois).
Je pisse un peu.
Olier, jeune, me demanda plusieurs fois le soir, de lui montrer mon sexe: j'avais entre 7 et 10 ans.
Il m'offrait des cadeaux.
Je refusai.
Je le mystifiais en lui contant des histoires.
Je l'initiai, vaguement, l'été dernier à la littérature:
TERRE DES HOMMES de Saint-Exupéry.

6 mai 1963

Si je mourrais ce soir...
Bien sûr, il y aurait mon père.
Et puis le reste de la famille.
Sans doute Janine Corbeil.
Aussi Roger Letellier.
S'il y avait cinq ans que j'étais mort...
Là, je ne sais plus du tout.
Au fond, je me suiciderais que ce ne serait pas très grave.
À noter, nous aimons ceux qui nous aiment.
Nous croyons à ceux qui croient en nous.
À noter, si tu as besoin d'être aimé, alors retire-toi du monde.
Sinon tu souffriras.
En vain.
Car trop souffrir nous rend cruel et plus souffrant.
Les saints sont aimables d'aimer, seuls, et sans exigence de retour: ils donnent l'exemple.
Mais peu les suivent, ne voulant qu'être aimé, nous les faibles et les rats.

Et nous en souffrons davantage.
Cercle vicieux.
Et c'est maintenant mon but: aimer.
Sinon je me dégoûterais de mes plaintes,
comme les plaintes de chacun m'écoeurent.
Le sens du monde, pour moi, c'est de ne pas m'écoeurer de moi.
Même si je sens qu'on m'exploite, qu'on m'abandonne,
je crois maintenant que je pourrai être heureux.
Avec un peu de volonté et de raisonnement.
Je suis.
Et d'une façon, cela me suffit.
(En cet instant du moins...)
Mais vaut mieux conserver cette attitude.
Car souffrir d'être incompris, c'est recommencer la guerre.
Les vieux malentendus.
L'Enfer et Dieu.

Rêve.
Ma chambre donnait sur un petit corridor
qui donnait sur un grand corridor; et sur la toilettes des religieuses.
Une sorte de couvent.
Janine Corbeil était dans ma chambre. M'embrasse d'elle-même.
J'ai crains un peu d'être vu par les religieuses.
Un prêtre et quelques gars entrent, nous prenons des livres pour avoir l'air
honnêtes, ils discutent assis, Janine s'est appuyé sur moi, je suis fier,
le prêtre me donne quelques pages d'un vieux manuscrit du texte latin
de saint Thomas d'Aquin.
Il sourit et s'en va, avec le rêve.

Quand on m'abandonne, je me dis que je suis mort.
Si j'étais mort, je ne souffrirais pas.
Et comme je me dis que je suis bientôt mort,
c'est déjà comme si j'étais mort.
Les fruits mûrissent par les coups du climat.
L'Homme par ceux de l'expérience.

L'amour est santé.
N'exige pas qu'on se porte toujours bien.
Sois aussi médecin si tu veux être homme.

Tu cherches quelqu'un qui aime?
Alors observe ce que chacun dit de ses ennemis.
Celui qui les loue, et en parle comme des amis précieux, aime.

Quand tu ne donnes pas, tu exiges.
Il faut se posséder dans le don pour être heureux.

L'amour pour un être est pénible
en autant qu'on ne l'aime pas au jour le jour.
L'amour, comme toute pratique, s'apprend au jour le jour.
Ceux qui ignorent cette loi manquent d'endurance.
Et, par conséquent, de style.

7 mai 1963

Il n'est d'amour que la charité.

Il faut avoir le sens des affaires.
La pauvreté peut être le départ d'une grande richesse.
L'ennemi, le début d'un grand amour.
L'Homme s'attriste dès que s'affaiblit son sens des affaires.
Tout bonheur plus grand est économie plus grande.
L'égoïsme est la plus profonde prodigalité humaine.
On y perd jusqu'au bien-être d'être avec soi-même.

Écris.
Écris comme tu aimes.
Et même si seulement quelques amis lisent quelques unes de tes lignes,
tu te seras grandi d'avoir écrit.

Les plus grands amoureux sont aussi les plus grands solitaires.
Car l'amour est approfondissement de soi-même par soi-même.
Mais cette solitude est joie, alors que la solitude qui ne s'aimante pas
sur autrui nous rejette dans nos craintes.
Et nous voilà de plus en plus égoïstes (cette réponse à la crainte)
de n'avoir pas tâcher de mieux respecter autrui.

8 mai 1963

Les villes sont autant de déserts où renier autrui.
Car l'on s'y habitue à l'indifférence:
en général, autrui ne nous dérange pas,
et nous en concluons l'assurance de notre tranquillité.
C'est l'esprit bourgeois.
D'autres s'étonnent et s'enthousiasment pour tout ce qu'ils y rencontrent.
Mais les voilà bientôt à renier par ci, par là.
Car le degré d'intérêt que l'on témoigne
demande qu'on y réalise une contribution.
Ils jugent autrui égoïste de ne point applaudir leur frivolité.
Ils se jugent anti-bourgeois.
C'est l'esprit d'enfantillage.
Le parasitisme.
Ou le prélude à la bourgeoisie la plus médiocre.
Quelque personnel que l'on soit,
l'on piétine toujours un peu dans les excès.
J'estime en danger quiconque se croît affranchi de la bourgeoisie.
La personnalité, c'est l'étonnement discret, l'esprit d'enfance,
l'évolution de soi-même, et la fidélité charitable à l'évolution d'autrui.

Le conflit INDIVIDU-SOCIÉTÉ se développe
en autant que l'individu réside dans une société comme y vivant seul.
L'individualisme le plus profond est social.

Il est plus facile de sévir contre l'erreur
que d'enthousiasmer à la perfection.

Il ne faut pas confondre force et brutalité.
Un patron intransigeant se fait détester
et nous fait détester l'emploie qu'on tient chez lui.
Il est d'un craintif d'atteindre la justice par l'écrasement.

Le coït étant impulsion de l'instinct, et la joie récolte de la volonté,
il s'en produit que le coït nous abaisse s'il ne s'accompagne
d'un perfectionnement de notre joie.
En ceci, pensa bien qui inventa le mariage.
Car il obligea à un souci d'autrui.
La difficulté des amants réside sans doute en ce qu'ils ne travaillent pas
à un perfectionnement commun.

Plus l'on condamne la brutalité d'autrui à notre égard,
moins il est tendre envers nous.

Bien que volonté ne se confond pas avec amour,
il n'est d'amour qu'en proportion avec notre volonté.
Le reste n'est qu'ébauche du poème.
(Et tant de poètes ratés parmi nous! et qui jugent et rejugent l'ébauche de
leurs semblables pour n'avoir point ciselé davantage leur propre oeuvre).

Il faut beaucoup avoir aimé les Hommes pour pouvoir vivre seul avec joie,
à moins d'être assez irréaliste pour s'en croire vénéré, fut-ce au futur.

9 mai 1963

Qu'il faut se déscandaliser pour vraiment aimer l'Homme.
Un acte condamné par nos moeurs
nous scandalise tant qu'on ne l'a pas vécu jusqu'à l'aimer.
Qu'il nous faut digérer le «mal»
pour aimer sans crainte et sans châtiments.

10 mai 1963

Le meilleur moyen d'avoir confiance en soi,
c'est de faire confiance au monde.

Le garçon demande l'amour où la fille cherche l'amitié.
Et les voilà qui se séparent pour n'avoir pas compris.
Le véritable amour est le suprême de l'amitié.

Ils vivaient d'amitié et se reposaient d'amour.
Que les termes camaraderie, amitié, amour, charité
ne signifient que par rapport à ce que l'on est.
Il est des amours qui ne sont que des camaraderies.
Aimer quelqu'un, c'est tâcher de ressembler
à l'idéal qu'il se fait de l'aimable, tout en y apportant notre style.

On n'écrit pas tant pour être lu que pour devenir.

13 mai 1963

(*Notes pour une lettre - non envoyée - à Janine Corbeil*).
Depuis ce mardi avec son gros soleil et ses vapeurs, où nous commencions
à marcher vers une tendresse plus douce, j'ai rattaché ma vie à la terre.
Cette douceur que je recherche en moi comme un bijou perdu,
j'aimerais pouvoir te l'offrir.
Il est un respect croissant entre nous
qui me demande une ferveur plus profonde.
Il est des sourires qui coulent au coeur comme une eau de source.
Mais l'hiver revient si souvent geler cette eau en nous,
nous oublions si souvent la soif d'autrui tant nous-mêmes avons soifs!
Montréal, parfois, me fait encore mal.
Je me sens rapatrié au monde à cause d'un sourire
qui me redonne ma douceur.

Il est un respect pour toi qui, en moi, monte un peu chaque jour;
j'aime ta liberté, j'aime ton rire, j'aime la douceur de tes yeux;
et quand je te serre contre moi j'ai peur parfois.
Pourquoi vit-on s'il n'y a plus cet être avec qui partager le peu de douceur.
On ne pourra plus rien nous enlever.
Toutes ces portes se refermant comme celles de châteaux forts, toutes
ces lumières s'éteignant le soir sur le sommeil et sur l'amour des autres.
Nous aimerons plus fort d'avoir tant souffert d'avoir si mal aimer.
Nous nous respecterons tant que nous pleurerons parfois de n'avoir pas
aimé davantage toutes ces vies qui nous entourent et qui à chaque instant
meurent un peu comme l'une des parts la plus précieuse de nous-mêmes.

16 mai 1963

Cette conception larmoyante de l'Histoire:
où le bonheur n'a pas d'Histoire...

18 mai 1963

Que l'Histoire ne bouge qu'en cette dialectique:
la pensée de la mort contre le désir de vivre.
L'ascèse contre l'orgie.

19 mai 1963

(*Notes pour une lettre - non envoyée - à Janine Corbeil*).
La personne amie est une fin en elle-même; il n'est pas très sage
de l'aimer à cause d'un Dieu, ou d'un but, ou d'une relation familiale.
Mais ce qui ne signifie pas qu'elle soit l'unique fin: nous vivons d'eau,
d'air, etc., nous dépendons d'une infinité de choses.
Et qui sait si la lune n'existait pas, peut-être l'humanité serait autre
qu'elle est.

Un jour, les amitiés disparaissent avec l'occasion des rencontres
qui les a fait naître.

D’autres les remplacent, puis disparaissent à leur tour.
Nous vivons ainsi comme des locataires.
C’est en ce sens que je crois à la fidélité.
Une valeur de durée qui peut remplacer pour moi
l’éternité offerte par la religion.
Mais que faire d’une éternité, nous qui demain seront morts?
Nous n’avons pas besoin de toute la terre à défricher.
Quelques arpents nous suffisent.

Le plus grand poète peut charmer par son poème,
mais s’il est insupportable en tant qu’être à rencontrer,
à quoi lui sert d’avoir chanté l’amour?
Et ici nous sommes tous poètes, ne fussent que par nos rêveries,
nos désirs.
Et c’est peut-être ici la maladie la plus grave de l’histoire humaine:
nous rêvons le réel.

Une chose est essentielle à la durée de l’affection:
il faut d’abord se demander à soi-même d’agir envers l’autre
comme on voudrait que l’autre agisse envers soi.
La méthode réussit, semble-t-il, toujours, bien que parfois longue.

Je te crois capable de beaucoup.
Et ce n’est point l’évolution de tes talents, évolution que j’ai pu constater
depuis ces dernières années, qui peut être une cause de doute en moi.
Mais est-ce là t’idéaliser?
À certaines heures de certains jours: je crois que oui.
Mais je crois que c’est normal.
Car la moyenne des mois passés ne peut me faire douter.
C’est une admiration raisonnée.
Par exemple, il m’est arrivé un certain temps d’idéaliser ta constance.
Puis, mieux je t’ai connue, j’ai reconnu aussi cette difficulté aussi en toi
à t’assigner à certaines tâches en certains temps.

Mais si nous analysons cet exemple, nous y découvrons au début
une idéalisation dangereuse qui, peu à peu, s'est transformée
en une collaboration, ou en un désir de collaborer avec toi
qui nous donne enfin un bonheur plus réel que celui des rêves.
Trois choses importantes: le perfectionnement de nous-mêmes
envers nous-mêmes, envers le monde, et envers ce qu'est notre oeuvre,
quelqu'elle soit.
Était-ce la fin d'un rêve: sans doute.
Mais c'était surtout, et de jour en jour davantage, une renaissance en moi
de ce moi, sans doute le plus fertile, qui cessait de réclamer sans offrir.

Je suis convaincu qu'il est des temps où ma présence te serait indésirable.
Des moments où l'image que tu portes de moi te devient fade et inutile.
Et je ne peux pas te reprocher ces heures plus que l'on ne peut reprocher
à quelqu'un de s'asseoir pour se reposer d'une marche qui lui pèse alors
dans tous les membres, non plus que l'on ne peut lui reprocher
de se réjouir de cet arrêt de la marche.

Il y a une ascèse de l'affection que nous apprenons lentement, et qui
ne peut s'apprendre que lentement, vues toutes les questions qui se posent
à nous et toutes les découvertes que nous ne pouvons que faire lentement
pour nous donner des réponses quelque peu satisfaisante.

Tu disais que je te préférerais sans doute plus gaie et plus vive...
Et cela est vrai d'une certaine façon.
Car, d'une certaine façon, l'affection croît en proportion de la terre
qui lui convient: et comme toute peinture née de la joie, la vie réelle,
c'est-à-dire où l'on se fait responsable de soi et du monde,
a ses couleurs vives et ses formes.
Je crois que ces silence parfois lourds entre nous, dont je suis très souvent
responsables, ne sont que de premiers brouillons d'un autre silence,
qui nous rapproche celui-là peut-être plus intimement que nos paroles,
dont nous jouissons parfois par l'intermédiaire d'un regard, d'un sourire,
du resserrement de nos mains, quand, sur la rue jusqu'ici surtout,
nous nous comprenons sans même parler.

Il faut poursuivre ce défrichement au plan de la compréhension
de l'Homme, comme les premiers colons ont poursuivit le défrichement
des terres sur lesquelles aujourd'hui s'élève une civilisation plus dense
et plus libre.
Et, comme ces colons, nous n'avons que peu de choix: ou nous cessons
de lutter et c'est alors la mort dès l'hiver; ou nous renonçons au pays neuf
et c'est le retour au pays natal, aux dieux et aux tabous.
Tout ceci, Janot, n'est qu'une image bien incomplète et bien vague; mais
je crois qu'elle brosse une certaine vérité; et je crois que tu me comprends.

Nous avons démolis trop de vieilles croyances;
nous sommes, pour ainsi dire, prisonniers des risques de notre aventure.
L'ennui et le désespoir nous guettent derrière chacun de nos gestes,
comme, jadis, les menaces indiennes pesaient sur les défricheurs.
Nous sommes sortis du château fort du dogmatisme,
bien que nous y revenons de temps à autre,
et notre marche est chose fragile sous la menace des fauves.

Nous tendons l'un et l'autre à ce calme intérieur de se sentir acceptés et
encouragés par l'autre, sans pour cela qu'il nous soit nécessaire de nous
poser ces questions que nous nous posons beaucoup actuellement.

Nous devons fonder une intimité, un langage qui nous permettra l'unité
nécessaire à une entente spontanée.
S'il nous vient des heures de lassitude, ne nous en accusons plus.
Cessons de nous abuser sur la cause de nos misères.
Que quelques êtres, ne fussent que nos voisins immédiats, puissent
à cause de notre travail sur nous-mêmes se consoler parfois et trouver
par nous une route nouvelle à travers l'épaisse forêt pour s'échapper
de l'ignorance et de la crainte.
Qu'une ville enfin s'élève qui ne se ferme pas à l'Homme,
une ville libre où les êtres, enfin compris, enfin guéris,
n'ont plus à fausser leur identité pour être tolérés,
où il y ait autre chose que la fuite et le reniement du problème.

Aujourd'hui, nous traitons la misère psychique comme l'Antiquité et le Moyen-âge reniait ses lépreux faute de savoir les guérir de leur propre malheur.

Nous ne pouvons plus parler d'amour aujourd'hui sans nous soucier de la misère d'autrui.
Nous sommes tous, en un sens, si peu soit-il, un enfant seul qui pleure, privé de l'affection d'une famille détruite par la guerre.
Quand nous nous embrassons, il y a une force qui s'avive en moi.
Pourtant ne me pardonnes pas trop mes rudesses, j'ai encore beaucoup de barbares à dompter en moi, et j'ai grandement besoin de tes remarques et de ton aide pour les faire servir à notre affection.
C'est nous que nous avons tué avec les gladiateurs romains, c'est nous que nous avons tué à Hiroshima, c'est notre confiance déjà difficile.
La paix d'aujourd'hui se base sur une méfiance horrible.
Nous ne nous aimons pas. Nous avons peur les uns des autres.
Il y a des millénaires que nous renions nos corps; nous louons l'esprit, comme si c'était là autre chose qu'un système d'adaptation faisant partie de notre corps.
Un corps en équilibre parmi d'autres corps: voilà ce que nous sommes.
Et pourquoi se plaindre de n'être pas des dieux?
La tête nous paraît encore le centre, le bastion de notre moi.
On dirait que notre ventre et nos jambes ne font pas autant parti de nous-mêmes que notre tête.
Nous parlons volontiers de parties inférieures tant nous croyons l'esprit capable de survivre seul.
Mais qu'on nous coupe les bras et les jambes, alors nous comprendrons peut-être que notre moi est diminué.
Et le sexe, et le ventre, et la tête, si on les perdait?
Nous sommes nous-mêmes de la tête aux pieds.
Notre esprit n'est qu'au service du ventre qu'il cherche à adapter au milieu. Nous sommes un tout.
Le tort est d'avoir idéalisé une seule partie de notre moi.
Nous avons parlé de sacrifice là où il fallait parler d'intérêt.
L'ignorance nous a fait compliquer tout ce qui nous entoure.

20 mai 1963

Je cherche encore ma ressemblance...

21 mai 1963

La semaine dernière, dès le départ de Janine Corbeil
(soit le dimanche soir), début d'une période de flottement psychique.
Comme essayant de m'agripper au monde sans y réussir.
Mais, au fond, je me laissais aller...

Janine revint vendredi; et samedi soir; nous avons été voir le film
«Thérèse Desqueyroux».
Puis de retour à ma chambre, nous avons beaucoup parlé de canadiana;
et de sexualité.
Elle a dit, entre autre:
- Pourquoi faire l'amour sinon pour avoir un enfant.
Ce qui m'a déplu; je me suis senti machine à féconder;
j'ai essayer de le lui faire comprendre.

Il me semble accepter ce qu'elle est;
du moins, la comprendre mieux que je n'ai jamais compris une femme;
je suis fier de nous; mais il y a encore beaucoup à coordonner.
Suis-je heureux avec elle? Pas tout à fait.
Je dois dire qu'elle me donne beaucoup, et qu'elle sait accepter avec bonté
ce que j'offre; ce qui m'encourage à donner davantage.
Ce qui me libère énormément.
Mais je sens parfois qu'elle agit contre ses principes; elle a comme amies,
Madeleine Letellier et Jocelyne Caron ma cousine;
ces filles craignent l'amour comme un esclavage;
aussi sont-elles les premières à exploiter les garçons afin d'éviter,
pour ainsi dire, le risque d'un déshonneur de s'être attachées à un homme.
Jocelyne, malgré ses qualités, est raide, craintive et puritaine;
Madeleine méprise les vedettes, mais rêve d'être entourée d'hommes
qu'elle pourrait faire languir.

Je crois que presque toutes mes nausées me sont venues de les désirer;
car si je n'y met pas de volonté, au fond, je les méprise.
Sauf Janine, qui m'aide en essayant d'être meilleure, et que j'admire alors,
quelques soient les défauts qu'elle ait encore.

J'ai aussi découvert que je pourrais vivre seul.
Du moins, il me semble.
Le ciel est assez vaste, les forets encore assez vierges pour que je puisse
m'éloigner de la faiblesse des gens, et m'y former loin de leur exemple.
Pourtant je crains souvent l'égoïsme du désir de cette méthode.

J'ai repris mon roman d'arrache... coeur.
Car il n'y a pas que l'intrigue, le style et les idées à découvrir
et à dompter; mais surtout moi-même à astreindre à un travail.
Je me sens seul, immensément seul à lutter contre un monstre invisible
qui m'assaille de toutes parts pendant que les autres dansent.
Quelque chose en moi, dont j'ignore l'explication,
se relève à nouveau en moi.
Quelque chose qui m'emporte comme une paille dans un grand vent.
Je dois défendre la liberté.
Je dois défendre la paix.

23 mai 1963

Roger Letellier m'éveille à 11 heure a.m.
Nous sommes allés à la Commission Scolaire de Montréal.
Lui, semble pouvoir s'inscrire comme professeur.
Moi, comme suppléant.
Mais à cause d'un manque de diplômes, on nous laisse dans l'incertitude.
«Si j'eusse étudié au temps de ma jeunesse folle...»

Mais je n'ai pas étudier.
Pourquoi pleurer.
Les risques de ma paresse semble me donner une profondeur...

Madeleine Letellier soupa chez moi.
Nous avons fait de la photographie.
Et nous avons beaucoup parlé d'amour et d'amitié.
Surtout de ce qu'elle nomme «l'amour libre», c'est-à-dire
un amour véritable, mais sans mariage, ou contrainte sociale.
Afin d'éviter davantage l'habitude de la persévérance de l'autre.
(Nous sommes d'accord aussi quant à la difficulté pratique aujourd'hui).

D'un grand intérêt pour mon roman, cet autre journal de moi-même
où je cherche encore à comprendre ce qui m'est arrivé en amour.
Même s'il était terminé,
je crois pouvoir ne pas m'empresser de publier ce livre.
Ce qui, me semble-t-il, annonce une nécessité de plus en plus sérieuse
de l'écrire.
C'est moi que je résous en y cherchant à décrire les autres.
Nous avons beaucoup parler de nous.
Surtout moi, selon ma mauvaise habitude...
J'ai parlé de Janine Corbeil, mes doutes, mon désir d'attendre;
et mes joies aussi.
J'ai aussi parlé de mon affection pour elle (Madeleine),
il y a une sorte d'amour entre nous; elle y croit aussi; j'ai même dit
que ce serait elle que j'épouserais la première si elle le désirait.
Mais maintenant que je suis seul, j'en doute un peu.
Il me semble de jour en jour devenir plus sérieux en amour;
il me semble qu'il nous manque encore quelque chose d'essentiel.
Une stabilité peut-être; sociale; et surtout, intérieure.
En un sens, il faut être pur pour parler d'amour...
En un sens, l'amour ne résout pas l'ennui.
L'amour ne semble pouvoir durer
qu'en autant qu'il aide à produire une oeuvre de charité.
D'abord se suffire de donner pour pouvoir recevoir...

25 mai 1963

L'hypothèse du suicide m'a redonné la vie.
Les charges me parurent moins lourdes
à la pensée de pouvoir cesser de les porter.
Mes hontes, mes colères, mes désirs et beaucoup d'autres passions
s'affaiblissaient à mesure que je me séparais d'autrui.
Je peux me suicider, donc je peux être heureux.

28 mai 1963

(*Lettre envoyée à Louise Mongeau pour sa fête le 30*).
Bien chère Louise,
En souvenir du bien que tu m'as fait,
je te souhaite une faveur plus grande durant cette année.
Un an de plus, c'est une chandelle de plus,
ce sera aussi une conscience plus grande en toi.
Car tu as tout pour devenir l'une des femmes les plus tendres qui soient.

29 mai 1963

Madeleine Letellier.
J'étais content.
Elle parle d'elle.
Agréable.
Mais comme je vais la reconduire, elle m'avoue où elle va:
elle devait rencontré Jacques Leduc, il n'était pas encore arrivé,
donc elle lui donne une leçon, elle veut arriver encore plus tard que lui.
Heureusement que j'étais là...
Après tout, c'est ce que c'est.
Sauf que je ne sais pas bien m'expliquer ce que c'est.
Sauf, peut-être, que c'est banal comme un mauvais financement.
Je suis seul.
J'aurais bien aimé prendre un café avec eux.
Mais c'est clair, j'aurais dérangé.

J‘ai quitté Madeleine à la porte du restaurant.
Après tout, c‘est fade. Madeleine n‘est qu‘une camarade.
Pourtant je tâcherai d‘être encore plus tendre envers elle.
Envers tous. Pour ne pas mourir de dégoût.
Sauf qu’il est naïf de croire à l’existence d’une véritable amitié
de cette façon.
C’est banal. Comme de se faire attendre pour se faire considérer.
Comme de rester seul à la porte d’un restaurant.
L’amitié d’un garçon avec une fille; de même que l’amour; j’y crois;
bien que ce soit rare comme la volonté et le bonheur.
Il ne faut pas trop croire ce qu’on nous affirme.
À commencer par ce que j’écris.
À commencer par... à commencer par...

30 mai 1963

J’ai été cherché Janine Corbeil à la sortie de ses cours.
J’espérais lui faire plaisir; c’était là ma joie.
Elle était avec une amie.
Fut-elle contente? Je ne sais pas.
La soirée fut bonne. Meilleure que les autres.
Un calme entre nous, une présence de l’un à l’autre, avec le soleil
qui se couchait lentement à la fenêtre.
Elle s’était allongée, elle était fatiguée.
Nous écoutions des chansons.
Je la caresse, une sorte d’enfant gâté en moi; elle dit que je l’embête,
mais elle rit, et elle dit trouver bonnes certaines caresses.
Je crois que j’agis ainsi à cause d’un malaise en moi.
C’est sans doute notre soirée la plus tendre.
Ma main reposant sur ses seins, et nous, parlant simplement des enfants,
de la famille, du soleil, et sans devoir chercher quoi dire
tant nous nous intéressions.
Quand elle partit, et comme elle doit revenir vers 11 heure p.m. fêter
avec des amies la fin de son année scolaire, je lui demandai spontanément,

sans doute parce que sans préméditation, donc sans gêne parce que
sans crainte d'un refus qui m'humilierait, je lui demandai
si elle voulait venir coucher avec moi; et comme elle hésitait, j'ajoutai:

- Sans nécessairement faire l'amour.
- Je crois que cela créerait une mésentente entre nous.
- C'est vrai j'aimerais faire l'amour avec toi.
- J'aimerais aussi; mais ça servirait à quoi?
- Je n'épouserais pas une fille sans d'abord avoir couché avec elle.
- Je coucherais avec l'homme que je marierais.

J'ai le coeur gros; c'est presque impossible de bien décrire
ce que nous avons dit; il y a tant à dire que je ne sais plus bien saisir
ni bien me rappeler.
Sur la rue, j'ai parlé. Beaucoup.
(Elle avait un visage tendre, ce qui m'aidait à être bon).

- Il y a plusieurs façon de faire l'amour. Comme de faire n'importe quoi. Si les filles comme toi ne refusaient pas de faire l'amour avec leurs amis, nous ne tomberions pas dans la vulgarité, nous n'exploiterions pas les putains et les filles naïves. Le sexe serait un langage simple entre nous.

C'est, en gros, ce qui, au souvenir, me paraît le plus juste
et le plus important de ce que j'ai pu dire.
Je l'ai embrassé sur les lèvres qu'elle me permit vaguement,
comme elle me permet à peine, et toujours, que j'embrasse ses lèvres.
Je lui souhaitai du plaisir. Oui, il y a une tendresse entre nous.
Ce soir elle fêtera, demain elle pique-niquera, samedi et dimanche,
elle se reposera dans le Nord.
Et moi, demain, j'aurai 21 ans, je serai majeur et libre de mes choix:
mais je serai plus seul encore qu'à mon premier jour où je suis arrivé
tout nu dans le monde.
Qu'est-ce que c'est que cet idiot que je suis, qui n'a de réconfort
que de vagues espoirs, qui n'a comme amitié qu'une fragile camaraderie
qui s'éteindra sous le premier vent, moi qui ne fut aimé des femmes qu'en
leur attente d'un autre meilleur que moi, et qui ne vaut même pas l'estime
d'un coït.

Qu’est-ce que moi-même où j’en suis maintenant, prenant réconfort en mes plaintes, mais n’osant pas confier ce que j’écris redoutant le ridicule, étant triste à mourir, et me trouvant idiot de l’être, mais qu’est-ce donc que moi-même, entre la vie et la mort, qu’est-ce donc que cette girouette grinçant en plein vent...

Ce midi, dîner en tête à tête avec Jordan Kostakeff.
Pour la première fois.
Difficulté de dialogue entre adulte et jeune.
Nous avons parlé des problèmes des libraires.
Je questionnais surtout.
Je pense à Madeleine Letellier m’écoutant jadis.
Je comprends son plaisir de me voir.
Et cette distance qu’elle sent entre nous.
C’est bête comme on aime me croire grand et suffisant.
Je suis triste de n’avoir encore rencontré une femme assez forte
pour m’aimer.
Mais je suis très heureux d’avoir dîner avec Kostakeff.

Je me suis enregistré, récitant ce que je viens d’écrire, et maintenant
je crains d’aimer davantage souffrir d’amour que d’aimer en paix...
Toi, mon frère qui te cherche en moi; toi, mon frère,
parce que je t’écris croyant à un dialogue possible entre nos misères.
Toi, dont l’affection possible me réconforte
et me redonne le seul sens possible à ma vie.

31 mai 1963

Cinéma russe:
«Quand passe les cigognes».
Enfin une consistance.

Ce repas avec Kostakeff me rassure en ce sens qu’il m’offre une solution
honorable à l’amour qu’on n’a pas pour moi.
Mais est-ce vraiment le sens de leur «tu m’idéalise»?

Si Janine Corbeil ne vient ni ce soir, ni demain...
Comment l'aimer, sinon de charité et d'arrache-coeur,
comment si elle-même ne trouve pas en moi la réponse que je trouve
en elle, si je dois m'efforcer à la convaincre sans pouvoir lui faire
comprendre ce qu'elle ne vit pas encore si elle ne trouve son bonheur en
sa tendresse envers moi, si je ne lui sert pas de coffret où mettre ses dons?
Comment l'aimer sinon de charité, elle qui ne viendra vers moi
qu'en son heure et plaisir, et non par plaisir de ma présence
sinon comme compensation à une présence meilleure qui lui manque.
N'y suis-je pas de trop?
Est-ce bien moi que l'on y rencontre?
Ou n'est-ce que l'ami fidèle de qui l'on n'attend
qu'il n'attende qu'un minimum.
Comment croire à cette amitié, de même qu'à celle de Madeleine Letellier;
le caprice y domine; nous y dormons comme des bêtes
dans l'attente d'une proie délectable que nous appelons amour.
L'amour est plus profond que nos hésitations et nos tiraillements
d'affamés de choses saines, mais pourtant gavés de sucreries.
Pourtant, je crois qu'il est bon de préserver le peu de dialogue qui existe
vraiment entre nous, si peu soit-il, car il est là comme une conscience
qui peut souffrir de notre éloignement.
Et notre confiance en notre vie, et en nous-mêmes,
ne repose que sur cette tendresse fragile et vacillante.
Il faut tout préserver, car nous sommes très pauvres,
et l'année qui vient nous sera peut-être plus difficile encore.
Qui sait si, demain, nous n'aurons pas besoin des croûtes?
Il nous faut pouvoir répondre «présent», avec notre sexe et notre coeur,
à toutes détresses humaines.
À cause de notre propre bonheur qui, lui seul, peut fonder l'amour
qui est notre seule intelligence.

Avec notre nouvelle compréhension de l'égoïsme,
nous sommes tombé dans la bonasserie.

Qu'il paraît difficile de faire l'amour sans se croire aimer...

J'entends, surtout pour ceux qui ne l'ont jamais fait.
Et ceci, à mon sens, vient du fait qu'en plaisir,
nous sentons davantage notre vulnérabilité.
Mais la cause principale me semble davantage une fausse idée du sexe
que nous abaissons par l'idéalisation dont nous le revêtons,
c'est-à-dire de suprême amour et de mariage.
Comment ne pas être rétifs aux premières applications du sexe
devant l'amour alors qu'il nous semble inférieur à ce qu'on en attendait.
Comme si ces deux domaines se liaient nécessairement.
En ce sens, la majorité des hommes et des femmes sont enfants, une partie
donnant dans l'orgie, l'autre dans ce qu'il nomme un grand amour.
Sauf ceux qui savent aimer, car aimer c'est aussi pouvoir coucher
avec tous.

Une différence entre frivolité et amour: les uns tombent
dans une négligence d'autrui mêlé d'une constante exploitation,
les autres se renferment dans leur amour comme dans un tabernacle.

(*Carte de souhaits reçue de Gertrude Savard*).
Cher Yvan.
Comment va la santé?
les études?
les amours?
le porte-monnaie?
rendu à 21 an c'est une nouvelle étape de vie qui commence.
J'espère que l'avenir te réserve de beaux jours.
Moi ça va bien à mon presbytère;
tous les quinze jours je vais à Oka.
Je pense souvent à mes enfants de Saint-Lambert,
il me semble que ça fait longtemps que je vous ai vus.
J'espère que tout va bien à la maison.
Sois toujours un bon garçon,
tu sais que je t'ai bien élevé.
Je pense souvent à toi et ne t'oublie pas dans mes prières.

1 juin 1963

Je repense à Janine Corbeil avec un certain écoeurement.
Sa peur d'être exploitée corporellement
me fait douter de sa générosité mentale.
Je ne marcherai plus.
En amitié, du moins celui dont parle généralement, il est trop facile
d'oublier la liberté de l'autre et surtout les nourritures qu'il recherche.
Je ne suis pas quelqu'un qu'on estime assez bien, je ne suis pas de ceux
qu'on aime: je ne suis pas de ceux qu'on désire. Je ne sais ni danser,
ni faire rire comme avant; je n'ai ni auto, ni argent; et je suis maigre et
laid, «un vrai cadavre» selon le langage de certains jeunes qui, un jour,
rirent de moi sur la rue.
Et j'ai beau me dire que ceux qui ne m'aiment pas sont moches et vides,
je dois vivre avec eux.
Il y a neuf mois, je croyais me libérer de l'asservissement de la famille,
mais voilà maintenant qu'une civilisation entière m'accable
de ses manières.
Un jour, je partirai, sans avertir personne.
Un jour, je serai mort au bout du monde.
Et personne ne saura jamais ce qu'il en fut de moi.

La base du mariage est le besoin de dialoguer.
Et non les religions comme on nous le fait croire.
La menace contre le mariage dont nous subissons les désastres,
réside en ceci que le mariage paraît inutile sans enfant ou sans Dieu
parce que nous ne savons pas suffisamment dialoguer à deux
étant souvent plus vides et involontaires que nous ne l'admettons;
et c'est alors le désir d'une orgie, ou d'une solitude farouche
qui s'oppose au respect de la liberté d'autrui.

Le plus grand problème de l'économie humaine est celui-ci:
comment transformer l'idiotie en intelligence, ou, l'égoïsme en amour,
ou, le nuisible en utile?
Et nous n'avons même pas fini de déchiffrer nos besoins.

3 juin 1963

Samedi soir, discuté avec Yves Mongeau de ses poèmes.
Une belle et riche conversation.
J'avais passé l'après-midi à les lire et à en analyser quelques uns.
Puis rencontré Robert, connaissance d'Yves.
Tendance: pédéraste.
Intelligent et sympathique.
À la taverne.
Yves, encore, me fit remarquer mon cynisme
dès que nous sommes plus de deux.

Dimanche après-midi chez Yves. Avec Jean-Claude.
Parlons enseignement, finances et politique.
Intéressant.
Claire McNicoll et Louise Mongeau nous rejoignent.
Claire patoise devant son beau Jean-Claude.
Louise qui ne me répond pas, cette enfant qui a un nouveau cavalier.
Yves parle d'aller marcher.
Nous sortons tous les deux.
L'amour est chose plus grave que nos prétentions, ces nausées.
Le problème me semble en ce que nous confondons, les filles surtout,
amour, mariage, sensualité, passion et bonheur;
alors que chacun de ces cadres se suffit à lui-même.
Les gens. Assis dans les parcs. Ou dans le même lit.
Et ce silence.
Cette impuissance à se rejoindre.
La majorité, nous sommes des moches.
Nous croyons connaître la vie parce que nous vivons.
Rares les sevrés parmi nous.
Un tel peuple peut bien croire au Messie!
Pourquoi une femme?
Je suis bien avec quelques amis de temps à autres.
Ce soir, finissent mes vacances, je retourne au travail.
Je suis plein d'espoir d'enseigner dès septembre.

4 juin 1963

Je me suis levé tôt, j'ai fait mon lavage: une grande propreté en moi...
Janine Corbeil arriva vers 2 heure p.m.
Je ne l'attendais pas.
J'étais torse nu.
Elle est jolie dans sa robe rose avec franges de dentelles.
J'ai compris, ce soir, à quel point je suis idiot envers elle.
Ma jalousie me fait douter de tout et de rien.
Mon amour n'est trop souvent qu'un orgueil qui se défend.
Mais qu'importe l'amour dont je parle trop!
Il y a d'abord ma solitude à satisfaire.
Ce n'est que par le travail, cet ascèse de l'amour,
et la foi en quelque chose que l'amour reprend son goût.
Il est essentiellement protection de ce qui vient au monde.
Il faut se réjouir de soi.
L'amour demande le bonheur.
Sinon, c'est passion et égoïsme.
Il faut aimer comme si l'on était seul.
Et ce n'est ni de l'ermite, ni du misanthrope dont je parle.
Janine aime que je la caresse.
Non que je la questionne.
Il ne faut pas trop observer; mais participer.
Elle était couchée; j'avais mon bras posé sur son sexe,
entre ses jambes légèrement relevées.
Tout ceci devient normal entre nous.
Je connais la forme de son corps.
Et le velouté de ses cuisses.
Et sa robe qu'elle relève pour me montrer des piqûres de moustiques
et des égratignures qu'elle a subi à la campagne.
Et tout ceci est bon, car le sexe y devient naturel.
Elle parle de son hôtesse, et d'André qui a dix-neuf ans.
Pourquoi serais-je jaloux d'André?
Elle se plaît avec lui. Mais ce n'est pas un amour.
Mais une faveur entre eux.

Elle qui marche vers ses vingt et un ans.
Et même s'il y naissait un amour: pourquoi changerais-je?
N'y aurait-il que moi au monde?...
J'ai confiance en elle.
Ne disait-elle pas, contre l'exemple de sa soeur, qu'elle se refuse
à tromper les hommes, et qu'elle préférait leur avouer la vérité,
si ses sentiments venaient à changer.
Et même si j'étais l'exception à la règle, encore et encore,
qu'est-ce que cela peut m'enlever?
L'amour n'est ni fief, ni Dieu.
Il est cette part de la vie où le bonheur renaît sans cesse.
Les femmes n'aiment pas les grandes déclarations
qui les empêchent de respirer.
Les saints ne sont pas ceux qui se proclament saints.
Et les amoureux ne sont pas toujours ce qu'ils se disent...
Qu'on me pardonne d'apprendre.

(*Lettre envoyée à Grand-mère «Mena» - Madame Angus Fournier - Gaspé*).
Chère grand-mère.
J'ai reçu, avec plaisir, ton cadeau ainsi que tes voeux.
Je n'oublierai jamais l'attention que tu as eu pour moi durant cette année.
À cause de ton aide et de ton encouragement,
j'ai pu mener à bien cette année qui fut la plus pénible de ma vie.
Aujourd'hui, je suis fier de ce que j'ai fait.
C'était dur, mais j'y ai gagné une maturité; j'y ai appris à travailler
beaucoup et bien. J'ai de bonnes chances d'enseigner l'an prochain.
Mais j'étudierai encore, par cours du soir, afin de m'améliorer.
Je revois rarement ma famille.
Mais il semble bien se débrouiller.
Ange-Aimée est courageuse, elle s'occupe beaucoup des enfants.
Germaine l'aime beaucoup.
Je crois que ma mère veille sur nous
et qu'elle nous a aidé à nous réorganiser.
Je t'embrasse bien fort parce que tu es la seule mère qu'il me reste.

5 juin 1963

(*Lettre envoyée à Roger Letellier*).
Très cher Roger.
Bientôt, tu réaliseras tes rêves.
J'en suis certain.
Tu passes une période d'adaptation.
Je ne doute ni de tes chances, ni de ta volonté.
Ton ami depuis douze ans.

7 juin 1963

(*Lettre envoyée à Gertrude Savard*).
Bien chère Gertrude.
J'ai reçu avec plaisir ton beau cadeau.
Et je fus spécialement touché par ton affection envers nous
qui sommes un peu tes enfants.
De mon côté, en gros, tout va bien.
Je vis toujours hors de la famille; et je ne m'en plains pas.
J'ai quelques bons amis: le vieux Roger, l'ancienne Janine,
et quelques autres nouveaux et vieux.
Je travaille toujours à la banque,mais j'ai quelque espoir d'enseigner
dès septembre prochain.
Quant à la nourriture, ce n'est pas si bon que celle que tu nous préparais,
mais comme je mange très peu, j'ai l'appétit si grand
que je peux avaler n'importe quoi.
En ce qui concerne mes amours... je ne suis pas pressé;
le mariage est un bien grand luxe.
À la maison, tout semble aller
grâce à la bonne entente de mon père et d'Ange-Aimée.
Germaine grandit, Olier fait encore l'ermite (mais un peu moins depuis
qu'il va danser), et Sylvain passe sa soirée à voyager de la cave au sucrier.
Mais j'y vais si rarement que je n'ai presque aucune autre nouvelle
à te rapporter.
Dans l'espoir de te voir un jour, je t'embrasse avec toute mon affection.

10 juin 1963

La semaine dernière: merveille.
Je me levais vers onze heures du matin, je mangeais, je rédigeais
quelques lettres, puis, après un repos, j'écrivais quelques pages de roman.
Puis je soupais.
Et j'allais travailler à la banque jusqu'à minuit, avec attention,
et presque sans distractions tristes.
De retour, je me reposais un peu, puis j'analysais les derniers poèmes
d'Yves Mongeau, ce qui lui fit grandement plaisir.
Ainsi qu'à moi.
Puis je me couchais, je ne me masturbais qu'une fois,
et, en sueurs et tout chaud, je m'endormais comme un saint.
Voilà ce qu'est sans doute le bonheur.

Hier, Yves m'éveille vers midi.
Nous mangeons en critiquant ses poèmes.
Nous allons visiter des appartements à louer,
un désir de déménagement qui me revient de temps en temps.
Mais je me sens de plus en plus chez moi ici et, ailleurs,
il n'y a que la crasse à prix raisonnable.
Et j'ai peur de me déraciner à nouveau.

Chez Yves: Louise Mongeau et Claire McNicoll étudient leurs examens.
Denise Lafrenière rejoint Yves, un bon couple: franc, un peu de jalousie,
fidèle par delà leurs infidélités.
(Denise a couché avec un autre, et nous dit ne pas trop savoir pourquoi).
Après tout, les Hommes ne sont pas si méchants
dès qu'on cesse de vouloir leur paraître Dieu, le cas des grands timides.
La fraternité dépasse nos gênes.

De retour chez moi, je soupe, et traduit un poème de Whitman
«Beat! Beat! Drum!».
Il me charme, mais ce n'est pas Perse...
Puis, je m'ennuie un peu.

Il fait pluvieux et très frais. Janine Corbeil ne viendra sans doute pas.
Je lui ai téléphoné mercredi.
Pour ça, pour rien.
Je ne l'ai pas invité; par peur de m'accrocher, de la forcer à venir,
peut-être afin que nous restions libres envers nous-mêmes.
Yves arrive avec Denise.
Comme elle doit déménager bientôt, et pour toujours,
je leur laisserai la chambre pour leur sexe.

Janine est arrivée.
Nous sortons marcher.
Les rues sont calmes.
Deux heures à attendre.
La main dans la main, nous regardons les maisons et nos espoirs.
Nous arrêtons dans un restaurant, puis nous rentrons.
Yves et Denise repartent reconnaissants.
- Je deviens paternel mes enfants! je deviens paternel!...

Janine s'assouplit énormément.
J'ai dévêtu son dos, j'ai caressé très haut sous sa robe: ce qui est nouveau,
et la rend encore rétive.
Mais elle se défend en riant.
Ce n'est plus cette gêne qu'il y avait.
Je lui caresse et embrasse les seins, revêtus,
et c'est devenue chose naturelle entre nous.
Nous parlons de ci, de ça; nous nous taquinons;
elle participe quand je l'allonge, position qu'elle n'aimait pas il y a peu.
«Nous irons creux! nous irons creux!»...
disait Don Juan, «dans le vagin», mais sans trop savoir de quel vagin
il parlait.

Mais nous, nous croyons savoir où nous sommes.
Nous aimons-nous?
Nous n'en parlons plus.
Une intimité nouvelle nous réjouit.

Nous nous rapprochons, chacun assouplissant un peu sa nature.
Pour ma part, je n'analyse plus nos gestes en commun:
«Trèves de reproches! trèves de comparaisons! et vive l'équitation!».
Car ce fut un très beau cheval que cette soirée.
Même si elle refuse encore de m'embrasser sur les lèvres,
bastion de sa virginité.

En conclusion: je suis heureux, avec une petite pointe de tristesse,
mais je vais dormir...
Et que les grands dieux d'airain
nous sauvent de la banalité de leur ressemblance.

13 juin 1963

Un peu de troubles au début de cette semaine.
Fatigue et désordre.
Mais, ce soir, tout semble se rétablir.

Roger Letellier me prêtera, sans doute, l'argent nécessaire
pour recommencer mes cours dès cet été.

Hier, Madeleine Letellier arriva au milieu de l'après-midi.
Elle est très fatiguée.
Ses examens viennent de se terminer; elle craint d'échouer.
Elle parle de quitter sa famille pour voyager.
Elle m'a dit aussi les premières colères de Roger contre ses parents
qui l'exaspèrent à force de le pousser à se chercher du travail.
Je sais à quel point il est découragé, depuis quelques mois,
pour comprendre qu'il lui faudrait d'abord un grand repos.
Mais les parents confondent traitement d'un stress et paresse...
Comme je suis bien, malgré mes rêves, mes ennuis,
hors de cette bousculade qu'on nomme la famille!
Non que je ne crois pas à la douceur de la famille;
mais sachant qu'il n'en n'est pas plus de saine qu'il n'est de sagesse.

Une grande douceur entre Madeleine et moi.
Sa tête entre mes mains comme une petite fille,
et nos têtes se frappant à petits coups comme deux verres qu'on va boire.
J'ai lu de mes poèmes,
et cette joie en moi de la voir m'écouter si attentive et, je crois, émue.
Nous consentons à ce qu'un grand amour existe entre nous,
même si l'amour et le mariage nous sont encore choses incertaines...
Car l'argent nous manque, et beaucoup de persévérance.
- Viens plus souvent...
- D'accord...

Mais ma vie repose d'abord sur moi-même.
Et ce n'est point mesurer si l'on m'aime qui me délivrera d'être seul.
La souffrance d'amour est trop souvent désastreuse
pour que j'y risque mes meilleures armes.
Et si Madeleine, ou une autre, m'aime, ou ne m'aime qu'en passant,
ou même me déteste, pourquoi douterais-je?
Car ce n'est plus l'heure maintenant de se baser sur le grand amour
sans quoi le monde se dépeuple de sens.
La vie nous joue d'étranges symphonies,
et ce n'est point renier que de ne plus attendre l'air le plus beau.
Car la vie nous est plus vaste que notre coeur.

18 juin 1963

Chez mon père. Il hésite, mais finalement refuse le risque.
Les enfants sont jeunes et il peut tomber malade.
Ainsi s'envola un autre oiseau que j'aurais voulu suivre.
J'écris ces mots pour le vieillard qui se relira.
Car autrui est infranchissable et indifférent.
Il est à nous-mêmes ce que la création poétique est à la lecture du poème.
La bonne affaire, c'est moi-même.
Je m'aime; pourtant je me manque encore.

J’écris aussi devant un lecteur imaginaire.
Mais comme on loue une chambre.
J’ai demandé à mon père d’hypothéquer sa maison pour dix mille dollars,
ce qui me permettrait l’accès d’une maison de soixante-quinze,
dont le revenu est seize.
Dans la soirée,il a mangé un steak, bu quatre bières,
et mangé un pamplemousse.
En plus de ses trois repas durant le jour.
Cela donne ce que ça donne.

Journal impur! mémoire d’idiot sur le trône!
La présence de l’autre m’exaspère ici,
comme m’écoeure ceux qui m’entoure ailleurs.
Même penser au plus secret de soi.

Ange-Aimée me reconduisit en auto en allant à son travail d’infirmière.
Par malheur, j’ai dit détestable ces manières qu’ils ont de se bécoter
sans cesse devant moi.
Le feu au cul, l’envol terrible, elle dit
qu’elle n’avait pas d’ordres à recevoir, qu’elle était l’épouse de mon père,
que nous étions tous très égoïstes, et devions la respecter.
Ce qui, tantôt, m’a bouleversé au point de me faire resonger au suicide.
Elle a raison sur notre égoïsme, mais l’attaque par le sien,
comme, sans doute, j’attaque le sien par le mien.
Très crasseux...
Il y a eu plus de tendresse et d’explications en cette soirée qu’avant.
Mais aussi plus de décisions.
En débarquant de l’auto, j’ai dit «adieu»;
puis, elle: «bonsoir».
Mais je ne m’y risque plus.
La famille pour moi n’existe plus.
Même si mon père souffre encore de mon départ,
même s’il prévoit me recevoir si je tombe malade.
Il y a un coeur d’étrangère entre nous.

21 juin 1963

«Les enfants terribles» (Cocteau-Melville).
De fortes ressemblances avec Yves et Louise Mongeau.
Persévérance d'un esprit de destruction et d'inceste.
Inconstance ailleurs.
Le tout, poussé à un extrême;
de là une différence tout de même très grande.
Ce qui m'a fait comprendre, davantage, qu'en amour, comme en finances,
il est de bons et de mauvais placements, et qu'il faut toujours choisir
par rapport à ce que l'on cherche.
De là certains échecs, certains apprentissages, certaines initiations;
et bien ridicule qui demande d'être riche avant de savoir s'attirer l'argent,
car les gros lots sont rares et le plus souvent tournent à la ruine
entre les mains de ceux qui n'ont pas appris l'économie
en s'échangeant eux-mêmes contre l'argent.
Mais enfin pourquoi vivent-ils ainsi, et pourquoi vis-je autrement?
La chimie humaine nous dépasse encore.
Nos morales en tiennent lieu, comme la sorcellerie précéda la médecine.
À vous de jouer, messieurs les curés...

23 juin 1963

(*Lettre non envoyée à Madeleine Letellier*)
Raisons:
Peur que ça ne marche pas, ne dure pas,
les circonstances nous tenant à distance.
Je n'ose l'inviter par téléphone, à cause de Janine Corbeil.
Amours moches. Collaborant à rien.
Calcul et conquête. Puis, l'ennui.
Au fond, je suis mieux seul. Dans l'action.
L'effort de compréhension
nous délivrant de la déception de ne pas recevoir assez.

Chère Madeleine.
Je voulais t'écrire que je t'aime.
Mais une mouche m'a troublé.
Je me suis fâché.
Elle est morte.
Et maintenant, c'est moi qui ne va pas.
La mort d'une mouche, c'est irréparable.
Il y a sûrement quelque chose qui ne va pas.
Maintenant je sais qu'une mouche, c'est toujours ce qui nous entoure.
Il y a la pluie, il y a le soleil.
Mais je sais encore si peu de toi.
L'autre jour, nous étions debout,
tout au fond de moi j'ai voulu t'embrasser.
Tu sais, j'ai eu peur.
De nous faire mal je crois.
Et si ça ne durait pas?
Bien sûr, j'ai le goût de dire qu'il faut aimer, que ça marchera,
qu'un jour ou l'autre ça doit bien finir par marcher.
Mais demain, je sais, je me lèverai, j'éviterai de penser à toi.
Pour ne pas souffrir.
Pour ne pas comparer tout le temps que tu vis ailleurs
et celui que tu vis ici.

24 juin 1963

Comment tout retrouver?
Par où commencer?
Y a-t-il moyen de reconstituer ce qui est déjà constitué?
Une rencontre étonnante!
Je lui apporterai un cadeau.
Mais quoi?
Samedi prochain, huit heure du soir.
Des fleurs?
Attention aux voisins! c'est voyant des fleurs!
Mais quoi?...
Il faudra réfléchir.

Mon sexe découvert de sa peau me fit un peu mal; je suis assis, nu,
il frotte sur ma cuisse, ah que je ne suis pas près!
Que de temps perdu depuis neuf ans que je me masturbe chaque jour
et chaque jour sans jamais retirer la peau dessus mon gland!
Je me suis masturbé, je dois être fatigué, ah sans ma peau je pense trop,
j'ai un peu mal, je ne viens pas.
Pourtant ce soir j'ai réussi,mais sans toucher mon gland trop sensible,
trop sec; mais tirant et pressant ma tige vers l'avant.
Une habitude à conquérir; mais combien de temps faudra-t-il?
J'ai peur de rester impuissant, de trop penser devant elle.
Jusqu'à samedi prochain, plus de masturbations.

Incroyable!
Tout simplement incroyable!
Elle a trente et un an (ou deux); car mariée à dix-neuf ans, séparée,
et un fils de douze ans qui venait de partir pour un mois,
dans une colonie de vacance.
Elle était un peu saoule, et parlait à un quinquagénaire qui la regardait,
par coups, sans parler.
Je marchais, je les dépassai, elle me parla, je ne me souviens plus,
j'ai souris, je les ai dépassé, je ne savais pas si elle était avec cet homme.

Lise Evelyne Wiseman.

Ontario/Saint-Denis.
375 Ontario Est, app. 31.

Ah rue Sainte-Catherine!
Près Saint-Denis, je m'arrêtai à un arrêt d'autobus,
je les laissai s'approcher, étonné, plein d'un étrange espoir.
Comment nous sommes-nous abordés?
Qu'avons-nous dit?
Que s'est-il passé exactement?
Le vieux marchait maintenant plus vite et la devançait.
Les lumières, ah les lumières: rouge! verte! ah que s'est-il passé?
- Combien? combien? il me prend pour une putain! Combien,
  qu'il a dit! c'est le troisième! et si c'était un détective, hein?

Ah les lumières!
Si c'était un détective, tu perdrais tes droits sur ton fils...
C'était comble au "Café Saint-Jacques"!
Tu parlais à tous les hommes... je ne voulais plus te perdre...
j'ai si peu de défense devant un gros homme plein d'argent!
Ta robe blanche! tu n'avais plus d'argent; bu, ton dernier trois dollars!
et le reste avait habillé ton fils!...
Ah que je pisse! toute cette bière! pourtant je ne suis même pas gris, même pas pâteux! et ma peau que je ne réussi pas à ramener! ah mauvaise peau! j'aurais du me faire circoncire!

À nouveau sur la rue!
D'une voiture un garçon cria:
- Ta robe est tâchée!

Même plus d'argent pour t'acheter des serviettes sanitaires!
le sang sur ta robe! et pourtant tu semblais riche!
Cette gêne soudain! te cacher! vite changer ta robe!
impossible d'aller au Club avec une telle tâche!
Et ma grosse palette de chocolat dont j'étais bien gêné,
en secret s'amollissait dans ma poche, mais tu regardais toujours
quand nous passions près d'un panier à ordures!

Ontario-Saint-Denis!

La porte de ta voisine est ouverte, tu lui parle, elle couche et sa mère aussi,
et nous voilà chez toi.
Deux petites pièces, et une toilette, plutôt pauvre, plein d'usure, désordre.
Tu pisses la porte ouverte, tu remonte ta culotte et ta robe devant moi.
Et tu enlèves ta robe, tu m'as tourné le dos,
je vois tes fesses à travers ton caleçon de soie blanche,
tu te retournes vers moi, tu parles, si naturelle!
où est donc cette robe rouge?
et tes seins à demi-nus de ton soutien-gorge!

Et nous avons dansé, dansé comme quand j'avais seize ans!
je ne croyais plus me souvenir! cette exubérance!
et nous avons beaucoup parlé de ton fils qui te comprend si peu,
et c'est normal.
Mais je t'assure qu'il t'aime comme on aime une mère à son âge.
Laisse-le vieillir...
Et nous sortons chacun une bière caché dans ta sacoche et dans ma poche!
Nous rions, nous avons si peur d'être pris, de les renverser!
Sur la rue, une très vieille, en guenille, est tombée, saoule.
Un homme se voit obligé de la reconduire.

Chez toi à nouveau.
Puis nous sortons acheter des serviettes sanitaires! puis un café!
Puis chez toi à nouveau!
Tu me montre tout, les portraits de ton fils, il est beau, ses jouets, tes robes,
les manteaux, les souliers qu'on t'a donné, les vieux tapis
que tu as pris dans une maison en démolition!
Tu es très fatiguée. Je vais partir.
Je t'ai donné cinq dollars pour te nourrir cette semaine.
Je suis le premier homme à entrer chez toi;
parce que tu était saoule comme tu dis; tu crains que les voisins parlent;
samedi prochain tu aimerais qu'on aille hors de la ville.
Et tes vacances qui approchent, tu travailles comme plongeuse
dans une cuisine, tu voudrais que nous partions, hors de la ville, ensemble;
ça t'ennuie seule.

Je te serre sur moi, tu me serres plus fort, mais tu me crains encore,
je le sens, c'est tellement compliqué avec ton fils!
Dix ans de différence nous retiennent de nous embrasser.

Cinq heures du matin.
Le petit jour!
Les moineaux, ah les moineaux recommencent à jacasser!
Et moi, je feuillette "Chéri" de Colette, et je pense qu'il faudrait dormir.
Ah mauvais moineaux!
Ah Evelyne quand tu enlèves ta robe!...

29 juin 1963

Le collège Sainte-Marie vient de me refuser
le droit de suivre ses cours du soir.
Le comité Massé, Langevin et Ferland (le seul à me connaître)
me conseille de vieillir encore.
Je me senti légèrement déçu, profondément humilié,
mais j'ignore s'il faut regretter quelque chose.
Quoiqu'en dise le jésuite Gingras (un de mes anciens professeurs),
mon athéisme y joue en sourdine.
«Ta crise psychologique...» qu'est devant eux mon athéisme,
les oblige à me laisser guérir... sous couvert que ce cours ne se veut pas
l'auberge des ratés (où Yves Mongeau trouva pourtant place).
Après la famille, c'est l'école!
Quand finirons-nous d'appartenir à la puissance d'autrui?
Et Michel Pichette, disparu dans les hautes sphères
philosophico-théologico-payante!
Et que la poule divine couve encore ses oeufs!
(Mon cynisme doit bien passer dans mon journal puisqu'il s'affaiblit en
plein jour. On ne tue pas ce que l'on est. On le change de place, c'est tout).
Mais il y a d'autres écoles.
Il y a la poésie et l'exemple du Perse de l'exil.

Il y a le travail des simplistes; il y a les terrains à acheter à bon compte,
à laisser fermenter, à revendre; il y a tant de MOI
que je ne saurais encore pleurer bien longtemps.
Car l'amour qu'on pratique généralement est à l'image de la tribu.
Mais j'aiguise ma hache...

J'ai soupé dans un restaurant grec.
Seul et heureux comme un célibataire.
Ma vie sous mon désir comme un grand cheval blanc!
ainsi seul et heureux j'ai cru que j'étais poète...

Jordan Kostakeff et le melon rose qu'il nous partage sous l'oeil amusé,
offensé, surpris, étonné, enfin... sous l'oeil des clients.

Et si Evelyns Wiseman n'était pas chez elle?
Si nous ne couchions pas?
Je suis nerveux comme un séminariste, et cela m'embête.

30 juin 1963

Je dois rejoindre Evelyn Wiseman à deux heures.
Je ne suis pas pressé.
Une chaleur horrible sur la ville.
Sans doute trop chaud pour faire l'amour avec plaisir.
J'apporterais bien mon ventilateur, mais je sais qu'une fois là, j'aurai
toutes les misères du monde à la convaincre de ne pas le garder pour elle.
Pourtant.. je l'apporterai, il fera trop chaud chez elle.

(Réflexion faite: elle a un balcon..., moi, je garde le ventilateur...)

Evelyn: 35 ans, née le 29 mars.

En allant chez elle, je cherchais son visage.
Tantôt je la voyais très laide, tantôt passable.
Enfin... ce n'est qu'une femme de trente cinq ans.

Son empressement à recevoir de l'argent.
Bien qu'elle dit ne jamais en demander.
Pourtant elle barre la porte, du pied, quand je sors
en comptant mon argent.
Je vois une mère, à l'état brut. Moche...

Nous parlons de coucher, mais sans trop.
Elle exige la capote, même si c'est un peu embêtant, ayant due se marier pour cause de grossesse, elle ne risque plus la répétition.
Devant elle, ce soir, je n'ai pas bandé.
Elle:
- On peut dire que nous sommes lents. C'est mieux.

Il y a pourtant une semaine que mon gland reste continuellement
sans sa peau (il ne me fait plus mal), et que je ne me masturbe pas,
chose extraordinaire.
Mais voilà, je ne la désire pas.
Comme ces jeunes danseuses, ou mieux, comme Madeleine Letellier.
Elle croit que j'ai couché à quinze ans.
Sans jouir à cause de mon gland alors recouvert.
Mais jamais depuis.
Car je ne sors qu'avec des filles frigides.
Ce qui l'étonne un peu.

Je suis parti à quatre heures du matin.
C'est trop tard.
Nous nous épuisons.
Nous nous sommes embrassés sur les lèvres pour la première fois.
Une putain amateur.
Du gros peuple.
Si je n'avais plus d'argent, je n'existerait plus.
- Pas trop longtemps, car je m'attacherais. Je souffrirais...
Ce qui n'est pas sans clairvoyance.

Puis, j'ai été m'acheté trois capotes.

1 juillet 1963

Voilà c'est fait.
Date historique.
Cela ne vaut pas douze ans d'impatience.
Nu comme devant son médecin.
Ah j'ai mal aux testicules!
Elle me suça.
Je bandais à peine, même lui suçant les reins et les fesses
et lui tâtant le sexe et les seins, et me répétant que c'était très excitant.
Elle me plaça en elle, je bandai à peine, elle vint très rapidement.

Je ne sens rien.
Je suis habitué à la solide et la forte pression des mains.
L'autre me paralyse encore et ces lèvres et ce sexe
ne serrent pas à mon besoin. (Cette mollesse des femmes...)

- Mon maudit, tu penses que tu peux toute avouère, mais tu saurâ jamais l'fun que j'ai eu quand t'étât pas lâ!

Voilà ce qu'elle pense parfois de son fils trop possessif et exigeant,
et me voilà dans de beaux draps!
Car d'avoir longtemps donné sans avoir reçue selon son désir,
voilà qu'elle me demande de lui donner sans attendre d'elle.
Et tout ceci me semble logique, mais tout de même très ennuyeux.
Me voilà à penser que je ne retourne la voir que dans le but d'apprendre
comment devenir, un jour et ailleurs, un bon amant.
De tant demander voilà qu'elle suscite en moi
le désir de me servir d'elle le plus possible.
La race des pauvres est ainsi faite qu'elle se ruine elle-même.

J'avais dit à Evelyne que je ne viendrais pas la voir aujourd'hui.
Mais à peine levé, voilà que je m'ennuie et me crois capable d'un bon rut.
Par trois fois je me rends chez elle: elle n'y était pas.
Quand j'y retournai, après avoir bien mangé pour renforcer mon sexe,
il me parut la déranger.

Elle revenait de l'Île Sainte-Hélène, et ne semble pas apprécier
que j'arrive par surprise après avoir dit que je ne viendrais pas.
- Tu déranges mon plan! Ce soir je voulais aller au cinéma!
- Au cinéma! comment veux-tu que nous arrivions à économiser notre voyage?

Nous avons eu une querelle au sujet de l'argent.
Le huit dollars que je lui ai donné hier devait servir à payer sa pension.
Et voilà que madame court les plages et le cinéma avec mon argent
tandis que moi je me prive. Et tout cela pourquoi?
Pour que madame se masturbe avec ma queue
sans même me laisser le temps de venir tant elle est vorace! Merde!
Bien sûr, je ne lui ai pas tout dit, elle n'aurait rien compris,
elle se serait sentie accusée de ce que je ne sois pas comme elle.
Mais moi je ne suis pas satisfait...
Ni queue, ni tendresse.
Voilà où j'en suis.
Ou, j'ai si superficiellement les deux que je me sens de trop,
que le goût du suicide me semble une sagesse.
Pourtant nous avons su rire et nous amuser un peu.
Mais cette femme est si mobile qu'elle ne peut avoir un sous
- ou savoir qu'il m'en reste un - pour ne pas aussitôt le dépenser.
J'ai toute la misère du monde à lui faire comprendre
qu'elle ne peut tout avoir.
C'est la race des pauvres qui rêvent d'être riches;
la folie des grandeurs qui mène à l'oeuvre de la soupe.
Les femmes ont ce défaut qu'elles croient tout pouvoir exiger de nous
dès qu'elles nous ont partagé leur cul.
Et Evelyne, qui fut seule à jouir de notre coït,
ne se préoccupe pas de ma déception sous son plaisir.
Ce soir, je me suis masturbé, la première fois depuis une semaine.
Ce qui est extraordinaire.
Mais le plus étrange est que, maintenant, je n'en ai presque aucun goût,
et que me voilà à me répéter «Du temps que je me masturbais!» comme si
je cherchais en vain à retrouver la technique d'un plaisir immense.
En dévêtant mon gland, c'est toute mon âme que je ne reconnaissais plus...

2 juillet 1963

Depuis plusieurs jours, une chaleur écrasante nous épuise.
Aujourd'hui le ciel s'est enfin couvert, et l'air entre à grands traits
par la moindre courant d'air.
Je mange beaucoup, et avec méthode (je suis des plans alimentaires)
pour reprendre ma santé et ma force sexuelle.
C'était l'après-midi; Evelyne me demanda si j'avais acheté des capotes.
Elle fut la première à prendre sa douche,
tandis que je fumais allongé sur son lit.
Elle revint vêtue de ses shorts et d'un haut de «baby-doll».
- Je ne remets pas mon soutien-gorge, c'est trop chaud!
Je lui voyais les seins sous la soie rose.
De beaux seins, bien pris et encore jeunes et tendres.
Je pris ma douche à mon tour, sans gêne, et je revins le sexe à peine caché
sous une serviette que je tenais.
Elle s'était allongée sur son lit
mais jugea préférable d'installer le lit de son fils qui est plus solide.
Comme il forme un fauteuil, je dus me servir de mes deux mains
pour l'installer.
Ici commence ce que j'ai peine à raconter...

3 juillet 1963

Une vague de froid recouvre la ville.
Après la chaleur écrasante de ces derniers temps où l'air de ma chambre
me ramenait à une image d'enfer chrétien,
je me sens bien et bon d'être athée dans tout cet air pur.
Je me couche et m'endors avec un grand plaisir, un grand calme,
une sérénité d'enfance.
Que j'aie cessé de me masturber jusqu'à épuisement,
que je dorme neuf heures par jour, et que je mange suffisamment
et avec faim, m'a comme réconcilié avec mon enfance.
De savoir qu'un corps de femme m'est possible et proche,
même si je ne sais encore en tirer mon plaisir, me voilà libre et rassuré.

Je suis comme un chômeur qui s'inquiétait d'attendre et qui soudain
retrouve son bonheur aux sueurs que lui cause un bon emploie.
Pourtant hier soir, je n'ai pu résister à me masturber.
Non que je m'en inquiète outre-mesure,
mais que je tâche de changer mon habitude.
Quant à mon gland, tout est bien.
Il n'est plus sensible à me faire mal, et ma peau se retire d'elle-même
dès que je viens en rut.
J'ai de bons espoirs d'atteindre à une sensualité plus souple,
c'est-à-dire à une érection qui vienne d'autre stimulants
que la violente manoeuvre de ma main.
Une contraction douce m'est proche qu'il me faut encore apprendre.
De ma solitude, je n'ai que du bien à dire.
Elle m'emplit d'une réflexion très douce...
Quant aux dieux et à leurs cerfs,
j'y vois de moins en moins d'intelligence possible.
Et ma Province est en ceci un bon exemple de cruauté moderne.
Mon peuple est à l'image de son dieu: sa foi le rend infaillible
et d'une intelligence invisible...
S'il n'y avait qu'ils sont des hommes, je crois qu'ils seraient des bêtes.
Quant aux grands croyants, je leur souhaite le ciel au plus vite!
Que la jeunesse doit être une louange aux adultes: c'est ce qui, hélas,
m'apparaît trop souvent.

Au travail.
Ces hommes de quarante ans parlaient de leur emploie du temps
lors de cette longue fin de semaine.
- Y avaient de ces maudites belles plotes! Ah si j'avais pas été
  avec ma femme!...

Et chacun d'ajouter son rêve comme s'il était vrai.
Car chacun se plaît à paraître ce qu'il ne sait pas être.
Je demandai si toutes les femmes de quarante ans
venaient aussi vite que celle que j'avais rencontré en fin de semaine.
Je ne dis rien d'autre.
Chacun s'était senti bien gêné de me répondre.

Que le réel leur soit rappelé par «plus jeune»,
ce qui pour eux signifie «plus bas», leur devient débauche.
Ces hommes qui prônent sans témoignage!
ces mauvais étudiants que sont nos maîtres!
Au sortir de l'ouvrage, je revins seul dans la nuit chargée d'odeurs
et de mémoire.
Je fus pris soudain d'un sentiment de vide et de vanité d'être.
Que la vie est vaine puisque Evelyne et moi nous aimons à peine
et que l'éloge du peuple m'est chose trop chrétienne!
Le sens de la vie ne serait-il qu'en vouloir vivre un sens?
Dans l'autobus presque désert à cette heure, je regardai passer
toutes ces places où j'ai tant de fois passé, et ce fût comme si ma vie
ne me revenait que pour m'échapper encore.

4 juillet 1963

Comme disait l'un de mes voisins, un vieux célibataire très crasseux,
et qui prône à l'excès la propreté, une putain revient à meilleur prix
qu'une maîtresse.
- Les femmes te donnent un cure-dent, mais te demandent un arbre
  en échange!

Je n'ai pas parlé de Evelyne, bien que j'en ai eu l'envie.

Je me suis encore masturbé.
Ce qui fait trois fois en trois jours.
Chiffre réconfortant si je compare aux deux à trois fois par jour
d'avant Evelyne.
Pourtant je ne suis pas satisfait.
Je suis épuisé sexuellement, de là ma nécessité d'une forte pression
de la main; et les coïts futurs me réclament du repos.
Ce soir je relèverai ma peau, car dès qu'elle est baissée,
le plaisir m'est trop facile.
Cependant, après m'être excité de la main, j'ai réussi à venir
dans une bonne imitation de la faible pression du vagin.
Ce qui n'est pas sans me rassurer.

Je repense à l'argent.
Je calcule; je projette; j'examine les offres de ventes dans les journaux...
Maintenant je sais que je cherche d'abord la sécurité, et non la paresse,
car j'accepterais de travailler longtemps pour financer ma liberté.
Car il faut pouvoir vivre de sa propre industrie
pour ne pas trop souffrir de parler comme j'entends le faire.

Sur la tombe d'une personne; pourquoi ne la loue-t-on pas d'avoir eu
de bons ruts si on la loue d'avoir eu de bons enfants, si on la loue
d'avoir bien vécu? Ah que nous sommes sages et bons!

6 juillet 1963

Durant toute la semaine j'avais désiré que l'heure de notre rendez-vous
arrive enfin.
J'avais hâte de reprendre mon apprentissage du sexe
là où nous l'avions laissé.
Un désir violent de la revoir nue m'impatientait.

Vers six heures du soir, samedi, tout s'était apaisé en moi.
Je me sentis calme à vouloir que le monde s'arrête pour quelques heures,
qu'il me laisse seul, sans amis, sans devoirs,
seul avec mon repos auquel toute ma tête aspirait.
Il fallait pourtant me rendre à son invitation,
car je craignais en n'y allant pas qu'une déception l'éloigne de moi
jusqu'à lui faire refuser toutes autres visites de ma part.
Et je craignis de ne pas pouvoir retrouver rapidement une maîtresse
aussi sensuelle, aussi franche, autant à cause de mon inexpérience
qu'à cause de la méfiance des autres femmes
dès qu'elles cessent d'être saoûles.
Le hasard m'avait disposé d'une façon aussi rare qu'inattendue
et ce n'était pas encore le temps de risquer de tout perdre.
Je parti de chez moi, avec une bouteille de vin sous le bras,
que j'avais achetée autant pour moi que pour elle,
afin de pouvoir nous amuser plus librement une fois un peu ivres.

Je marchai lentement jusqu'à chez elle (375 Ontario Est, appartement 31), à quelques rues de chez moi.
Le ciel était couvert, il faisait frais, je pris plaisir à regarder les vieilles maisons, et les grands arbres qu'on y trouve encore tout près.
Un grand bien-être m'avait envahi en même temps que tout cet air frais.
Je pensais qu'un jour, moi aussi, je posséderai quelques grandes maisons, qu'un jour je serai riche et libre, que je m'occuperai de quelques rénovations et de quelques grands arbres, que je n'aurai plus à paraître sage devant un tas de curés pour gagner ma vie où je l'entends.
Et l'impression étrange qui accompagne chaque nouvelle excursion dans la vie ne me quittait pas; pourtant je me savais moi; mais je m'associais encore mal à celui qui marchait lentement vers sa première maîtresse.
Une sorte de rêve que ces grandes aventures jusqu'au jour sans doute où l'on s'y reconnaît trop, comme à travers une routine.
Je revoyais les gens sur leurs balcons, les mêmes que d'habitude, lisant les journaux, parlant, ou tout simplement me regardant passer parmi d'autres piétons.
Mais, une fois de plus, comme s'ils me reconnaissaient.
Alors j'évite de les regarder, j'évite tout rapprochement possible.
Seul et libre dans la ville! à jamais nouvelle ma présence!

La porte arrière de l'appartement d'Evelyne était fermée, le balcon désert, et c'est avec une légère crainte qu'elle n'y soit pas que je sonnai à sa porte.
Je repensai rapidement ce que je ferais sans elle ce soir: je boirai le vin tout seul, je serai bien, je regarderai la télévision, je trouverai bon de me masturber.
Ainsi avais-je prévu mon attitude devant toute déception possible, car souffrir de ce que tout ne soit pas à mon désir, m'ennuie et me rends ridicule devant moi-même.
Pourtant j'étais impatient de la voir paraître comme une réponse à une angoisse menaçante.
Elle m'ouvrit, riante et jeune, dans une robe d'or ouverte jusqu'à ses seins, le cou resplendissant d'un collier d'argent lourd et simple.

- Ah j'avais hâte de te revoir! j'avais hâte! j'avais hâte...

Elle finissait de souper, elle s'essuya la bouche et les mains
pour m'embrasser.

- Pourquoi n'es-tu pas venu cette semaine? C'est vrai que je t'ai dit...
  Je t'ai attendu, ah je me suis ennuyée!
- Tu sais que je travaille le soir, que je ne peux pas...

Nous étions passés au salon, qui sert aussi de chambre à coucher.

- Ah tu as encore apporté quelque chose!... Qu'est-ce que c'est?

Je sorti une bouteille de vin, ce qui la réjouit toujours.

- J'ai aussi apporté des photographies que j'ai faites.
- Timé s'est fait volé son radio, c'était drôle! «Christ de Kalisse!
  où qui l'est? mais y est pas là!
  Qui c'est l'maudit qu'a pris mon radio!»
- Timé?...
- Un gars à l'ouvrage, y veut tout l'temps flasher!
  Un radio de quatre-vingt piastres! Y était en maudit!

Selon son habitude et son tempérament, elle parlait vite, remplissant
ses phrases d'exclamations fortes, d'imitations, de mimes, ce qui,
au premier abord déroute un peu, car l'on ignore encore de quoi elle parle.
Ce qui me déroutait totalement au début, mais me semble normal
et saisissable dès que j'ai vécu le même fait avec elle,
auquel elle ne se réfère que par allusions.
J'enlevai mon veston et ma cravate, m'allumai une cigarette,
me mis à mon aise, tandis qu'elle continuait de me parler de Timé,
se reprenant, se répétant, comme quelqu'un qui cherche
le style le plus drôle d'une réplique de théâtre.

- Ouvre la bouteille.

Elle préparait les verres, et trouva le vin bon.
Assis sur le divan, elle continua de reprendre l'histoire de Timé,
formule qui me lasse rapidement, qui m'agace si je suis fatigué,
mais que j'écoute toujours, ce qui la charme,
bien que ce ne soit que d'une oreille légèrement distraite
comme attendant quelque chose de sérieux, du moins
le début d'un véritable dialogue.

- J'oubliais!... regarde ce que je me suis acheté.

Au cinéma.
Rien ne m'embête plus que de penser en mangeant.
Elle avait acheté une boite de pop-corn qu'elle me tendait incessamment en la brassant sous mon nez.
J'en prenais comme pour acheter un peu de calme.
Mais ce n'était qu'un repos de brève durée.
La boite revenait sans cesse, rapide et bruyante comme une mouche.
Ce qui était pour elle une attention d'amour m'embêtait terriblement.
L'idée d'aller au cinéma ne s'était imposé à moi
que pour deux raisons sans rapport avec le cinéma.
D'abord, je voulais éviter de l'entendre se plaindre de la température et de notre pauvreté; puis je désirais pouvoir me reposer un peu en moi-même, aidé par un film qui, pensais-je, la distrairait poliment de moi.
Mais la salle tremblait de passion.
Devant nous, un couple d'adolescent se tâtait à qui mieux-mieux.
Et l'écran nous assaillait de baisers interminables avec des vedettes dont les lèvres atteignaient la taille d'un homme couché.
Evelyne qui avait enfin terminé ses grignotements de souris, commença à se plaindre d'un courant d'air.
Elle se blottissait sur moi et voulait m'embrasser.
Je la repoussais délicatement, lui disant qu'il fallait faire attention, mais en réalité très gêné que j'étais à l'idée que les gens derrière nous avaient pu la prendre pour ma mère ou ma tante, comme je le désirais.
Elle se résigna finalement, non sans quelques mous et quelques soupirs, comme une petite fille dont la poupée se tait obstinément.
Elle décida alors de changer de place.
À cause du courant d'air.
Sa vivacité m'agaça terriblement.

Dimanche.
Il pleut.
Je ne sais plus ce qui m'a éveillé.
Evelyne a du s'éveiller en sursaut.
Elle a du grogner.

- Ah non! il pleut encore!
Je me suis approché de son lit.
Elle m'appelle son chou.
J'ai envie de rire.
Après tout, peut être a-t-elle raison.
J'ai une tête de légume.
Je l'embrasse.
Je m'ennuie déjà.
Qu'allons-nous faire de toute la journée?
Dire que je me plaignais quand j'étais seul!
La seule différence, c'est qu'à deux, on se désennuie
en se disant qu'on s'ennuie.
- Mon chou! mon beau chou!...
À bien y penser un chou c'est un chou.
Ça ne m'émeut pas du tout.
Je dois être comme les chiens.
Je ne réponds qu'au nom qu'on me donne depuis vingt ans.
Sinon je suis tout mélangé, j'ai toujours envie de rire.
- As-tu faim?
- Sais pas...
- Force toi un peu! Il faut que tu engraisses!
Des oeufs. Des rôties. Du beurre.
Je m'allume une cigarette.
- Ah non! tu ne vas pas fumer tout de suite! mange!
C'est vrai, il faut que j'engraisse.
Moi qui croyais que c'était facile d'être un amant!
- C'était bon?
C'est pas mauvais de manger en se levant.
Ça désennuie.
Par la suite, qu'a-t-on fait?
Sais plus.
Ah oui! j'ai fumé.
Elle s'est laissée tombée sur moi.
La tête sur mes cuisses.
Elle me caresse le sexe à travers ma culotte.

- Tu as une belle queue...
Elle se contredit.
J'ai une queue d'enfant!
Enfin, puisqu'elle le dit...
C'est vrai qu'elle est en rut.
Moi aussi.
Je lui tâte les seins.
Ah que c'est mou!
Je préfère ses hanches.
À cause des os.
Enfin on s'habitue à tout!
- On va finir par se retrouver au lit!
- Ah non!
Pas tout de suite quand même!
Je veux fumer tranquille!
- Tu es fâché?
Mais non. Seulement... il faut en garder.

J'étais content de sortir, de me replonger sous la pluie, de respirer tout
cet air, de retrouver enfin cette odeur qui me rappelle ma pureté d'enfance.
Nous avons vécu deux jours, nus, ou semi-nus, selon les heures, le désir,
seuls, fiers de nos ruts, heureux, délivrés de l'ennui
par toute la passion de nos corps.
Je ne me reconnais pas; est-ce bien moi;
n'est-ce encore qu'une autre page sensuelle?
Mais non c'est moi, oui c'est moi, irréversiblement moi.
Il pleut! il pleut! je me retrouvai seul avec plaisir,
un grand repos après une lourde tâche, et tout cet air frais!
ah toute cette fraîcheur
comme le souvenir d'un bonheur à jamais inaliénable!
Pourtant je n'ai pas pleuré, malgré la solitude soudain,
et cet amour plus éphémère que jamais!
Seul! seul! toujours seul parmi les Hommes, leurs manières et leurs sexes!
Ah que je prenne pied!
Et pourtant si bon de se retrouver seul!

Et pourtant tout ce plaisir! tout ce plaisir!
tout ce bon rut au vagin d'une femme!
Ah je bande encore, ah je bande de toute ma mémoire! et pourtant lasse
ma présence, et pourtant pénible la fatigue de mon abdomen.
Je me suis masturbé, je suis venu tout de suite,
l'image terrible d'une femme nue, les mains derrière la tête,
et les seins plus lourds que l'appel infaillible d'un dieu!
Tout un roman en marche en moi, et toute cette bêtise,
tout ce scandale qu'il me faut prévoir!
J'écrirai tout! tout! autant qu'il m'est possible d'écrire tout!
Dus-je périr sur la place publique! dus-je mourir d'avoir dénoncé
les lois, les esclaves et les préfets! ce grand collège qu'est le monde!
je témoignerai de la vie parmi tous les pièges, parmi tout le poison,
parmi toute cette morale gâtée!

9 juillet 1963

Cette nuit, quand je revins de l'ouvrage,
je trouvai Yves Mongeau qui m'attendait.
Il avait pris les clés de Louise et venait se réfugier chez moi.
Sa famille, il y a quelques jours,
avait surpris certaines caresses entre Denise Lafrenière et lui.
On lui défendit aussitôt de la revoir.
Hier soir, malgré l'interdit, il se rendit chez elle.
Peu après son arrivée (il était seul avec Denise, la tante étant sortie),
on sonna à la porte: c'était son père qui, sans doute, l'avait suivi.
Une colère terrible, le père hurle contre Denise,
l'accusant de tenter de débaucher son fils.
Ce qui nous fit bien rire,
sachant la vérité qu'il n'ose et ne peut encore imaginer.
Yves dit être resté calme, (à sa propre surprise),
cherchant seulement à calmer et à faire sortir son père.
Il est venu chez moi; dans un mois il sera majeur;
il projette de quitter définitivement sa famille.
Je ne peux que l'y encourager.

L'Idée de dormir avec un garçon m'a toujours répugnée.
Je crois que c'était la première fois de ma vie que je dormais ainsi.
J'avoue maintenant ne plus y trouver d'inconvénients.
C'était comme aux belles heures de mon enfance, quand mes frères et moi riions jusqu'à ce que mon père vint nous battre pour nous faire taire.
Nous nous sommes endormis au petit matin,
après avoir ri jusqu'à épuisement, d'avoir trouvé quelques titres de romans imaginaires d'un auteur tout aussi imaginaire, nommé Jean Peupu:
Les fesses vierges;
Les tétons mous (oeuvre de jeunesse);
la poche usée;
la queue sèche;
La verge lente;
Toutes fesses collées;
Impromptu pour pénis;
Variations pour queue raide;
Les cuisses ouvertes (essaie de sexologie phénoménologique romancé);
Courant d'air au vagin;
L'agent spermato 13 (roman policier).
Et quelques titres pour musique:
Les queues molles en B flat à terre;
La symphonie passe-moi une botte en rut mineur;
et le poème symphonique Les queues en fleurs en érection majeure.
Romans qui, bien entendu, soulèveraient quelques prudences de la part du clergé, puisque vivant d'une autre préoccupation que celle de l'auteur, et, pour cela, qualifiant la sienne d'obsession.

Yves me quitta vers midi, un peu inquiet de ce qui a pu se passer durant son absence, pour rejoindre Denise à son ouvrage et dîner avec elle.
Et puisse tous les papas chrétiens avoir la grâce d'aller chanter au plus vite des cantiques dans le grand ciel du bon Jésus!

10 juillet 1963

Hier après-midi, Yves Mongeau revint m'annoncer
que la colère grondait toujours chez lui.
Car il a rencontré sa soeur, par hasard, sur la rue.
Denise craint le pire.
Les Mongeau ont maintenant averti sa mère, leurs parents,
de voir à sa fille.
Mais Yves s'amollit.
Ce qu'il appelle: l'indifférence menant au bonheur.
Il me semble qu'il restera encore chez lui.
Il préfère encore la bonne soupe à la liberté.
Si seulement les parents étaient moins bêtes!

À mon travail, une obsession terrible.
Un rut énorme, malgré toute ma fatigue.
Evelyne et moi nous roulant par terre, nous dévêtant avec rage,
nous mordant jusqu'à crier de plaisir...
Nous commençons à peine à jouir.
Tant de vices que nous apprendrons peu à peu!
Nous sommes tous deux hantés d'une même violence; maîtres ès sexe!
Je revois les visages fades et vains
de Janine Corbeil et de Madeleine Letellier.
Leur amitié molle et trop vague.
Leurs grandes théories prônant l'amour libre;
et pourtant leur virginité chrétienne.
Leur amitié n'était que de me faire languir.
De refuser cette part en moi qui leur demandait de vivre.
Ces filles écoeurantes et sales...

Avant, je voulais avoir une femme sous moi.
Quelque chose de sûr.
Pas de complications.
Ce qui me manquait, c'était la patience.
Je voulais toujours avoir une femme pour toujours.

Je ne savais pas encore qu'il est bon d'avoir un peu de repos
entre chaque femme.
Le temps qu'une autre se présente.
L'idée qu'elle me quitte m'humiliait terriblement.
Moi, je ne savais pas quitter une femme.
C'était toute ma morale.
Aujourd'hui, si Evelyne fout le camp, je foutrai le mien aussi.
Je ne serai pas fâché du tout.
Je n'aime pas la guerre.
Avant, l'idée de prendre une autre femme ne me serait même pas venue.
J'aurais préféré mourir de chagrin.
Un vice comme un autre.
Il m'arrive encore de craindre qu'on me laisse tomber.
Alors j'ai réfléchi.
J'ai calculé.
Il y a quelques deux milliards de femmes sur la terre.
On prévoit même une surproduction.
Alors quoi?
Pourquoi me marier?
Sais pas.
Pourtant il y a sûrement des avantages.
Un cul assuré à l'année longue.
Ordinairement la cuisine, le lavage et l'entretient inclus dans le contrat.
C'est sérieux.

12 juillet 1963

À la fin du film, nous pûmes assister à des annonces et des nouvelles
filmées, puis à un autre film, puis à de nouvelles nouvelles.
C'est alors que Evelyne manifesta le désir de revoir un peu
du premier film.
Moi, je n'en pouvais plus.
Je dis que j'étais fatigué, qu'elle pouvait le regarder,
que je fumerais dehors en l'attendant.
Elle n'objecta rien; j'en profitai pour sortir.

Elle sortit presque aussitôt.
Boudeuse.
- C'était si beau! J'aurais tant aimé rester!
- Mais tu n'avais qu'à rester! Je t'ai dit que je t'attendais!
Elle bouda de plus belle.
- Tu n'es pas gentil!...
Gentil! gentil! j'aurais bien aimé la voir à ma place!
Je ne comprenais pas alors quelle jalousie la faisait s'accrocher à moi.
Moi qui avais toujours rêvé, sans jamais l'obtenir, qu'une femme
me compte pour essentiel à son bonheur, maintenant que je l'avais,
je n'y voyais que caprice et embêtement.
Les quelques minutes de solitude que je venais de lui voler me tentaient
soudain d'un plaisir que je n'osais ni prendre ni refuser totalement.
J'étais mêlé.
«Pourquoi continuer à la voir? Après tout, elle m'embête.
Il y a d'autres femmes!...»
Les filles passaient, jeunes et belles; il pleuvait toujours;
je m'étais allumé une cigarette que je fumais lentement et profondément.
Nous revinrent chez elle avec un premier malaise entre nous.
Je ne parlais pas, regardant les lumières et la foule comme si j'étais seul.
Mais je savais que je n'étais pas seul.
Cela me permettait de me faire attendre.
Je la sentais qui me regardait avec crainte et surprise.
Je me devinais le maître.
J'éprouvais la jouissance de ma nouvelle force.
- Me voilà donc avec deux Jean!..
Car son fils la boude aussi.
- Un homme c'est un homme! Il faut comprendre.
Le fait d'être comparé à son fils qui n'a que douze ans
m'avait obligé à prouver ma maturité, à parler un peu.
- Je suppose que les hommes boudent comme nous, les femmes,
  quand nous avons nos menstruations...
C'était à moi qu'elle parlait.
Mais c'était d'abord une réponse à sa crainte.
Il lui fallait me comprendre pour éviter une brouille entre nous.

D'être ainsi considéré m'apaisa peu à peu.
J'achetai des frites, elle me prépara du poulet froid.
Nous mangeâmes en parlant de notre fatigue
causée par ces deux jours passés ensemble.
Le peu de sommeil que nous avions pris fut jugé la cause de tout le mal.
Solution que je trouvai bien commode, car le désir renaissait en moi,
et je sentais l'urgence d'une excuse mutuelle.
Je recommençai à la caresser.
Pendant qu'elle serrait la nourriture et lavait la vaisselle.
Je lui caressai le cou, les seins, le ventre et brièvement le sexe.
Je sentais mon pénis grossir et se raidir sur ses fesses
dans l'enlacement où nous étions.
Prise de désir elle aussi, elle commençait à s'envoyer le torse en avant,
poussant frénétiquement ses fesses contre mon sexe.
Elle se retournait pour me caresser entre les jambes,
et émettait alors un petit spasme de gaieté et d'éloge.
Ce qui ne m'encourageait aucunement à la laisser.
Comme tant de fois en un même jour,
cette violence nous était venue soudain et se retint d'elle-même
à mesure que nous cessâmes de nous étreindre.
Evelyne prit sa douche.
Moi, comme je me sentais propre, j'attendis.
Je n'attendis pas longtemps.
Elle réapparut en pyjama, le corps encore humide et les seins libres
sous la bonne odeur du linge.
Elle s'étendit sur le lit pendant que je me déshabillais.

*

Yves Mongeau et Denise Lafrenière, dernièrement, ont loué une chambre
pour une nuit.
Ils y sont resté une heure et demie.
Sitôt l'amour fait, (Denise vint deux fois), elle manifesta le désir
de sortir au plus vite.
Au milieu de la semaine, j'allai voir «Umberto D...».
Je me retrouvai soudain en pays connu.

Cette solitude, c'était moi.
Cette pauvreté, c'était moi.
Mais j'y trouve un avantage.
Seul et pauvre, dès que l'on s'y habitue, l'on possède le monde entier.
Car l'on ne possède que soi.
Les illusions restent les illusions.

13 juillet 1963

Par la fenêtre ouverte entrent les moustiques.
Ma lumière les attire; plusieurs viennent y mourir.
Jusqu'ici j'avais subi avec impuissance l'agacement de leur vol nerveux
et court autour de moi.
Je n'avais pas remarqué qu'une dizaine de petits cadavres
s'étaient figés sous ma lampe.
Ce soir, comme je m'ennuyais terriblement
et me sentais plus paresseux qu'à l'ordinaire, je regardais ma table
n'y cherchant même pas quelque solution simple et nouvelle.
Quand un de ces insectes, plus beau que tous ceux que j'avais vu
jusqu'alors, vint s'abattre devant moi.
Il se tenait haut sur ses pattes, bougeant désespérément ses antennes
et le bout de ses ailes.
Surpris qu'il ne s'envole pas, je lui passai le bout de mon crayon
entre les pattes, auquel il s'agrippa aussitôt.
Je pu ainsi considérer ses ailes rayées or et blanc, ses pattes d'or pale,
son abdomen blanc sur le fond noir du dessous de ses ailes.
Je le reposai sur un carton blanc.
Les pattes avant cessèrent bientôt de le porter,
il «canta» la tête la première.
Bientôt toutes ses pattes se contractèrent, il culbuta sur le dos
où il ne bougeait que poussé par la vibration de ses ailes.
Qui s'ouvrirent démesurément par l'avant,
comme un aigle qui descend sur sa proie.
Ses pattes frémirent encore longtemps.
Dans l'heure qui suivit, deux autres moururent ainsi devant moi.

14 juillet 1963

(*Note laissée dans ma chambre par Janine Corbeil*).
Salut.
Je suis venue après mon travail vers 9 heures moins quart.
J'ai fait jouer Félix Leclerc et pris mon livre.
Les billets pour le Festival du film sont en vente.
Téléphone moi; on pourra peut-être en voir au moins un ensemble.
À bientôt.

16 juillet 1963

Yves Mongeau publiera à la fin d'octobre un recueil de poésies.
Il fréquente actuellement Fernand Ouellette et Guy Robert.
Ce qui me plaît et m'honore d'une telle amitié.
Je dois pourtant me méfier de cet intérêt soudain pour lui auquel le livre, ou la gloire, n'est pas étrangère.
Devrais-je le quitter?
Je l'envie un peu, mais qu'il réussisse me stimule à réaliser enfin quelque chose.
Il me parle d'un nommé Chamberland qui, dit-il, a une maîtresse; et ceci résonne étrangement pour moi, bien que je sois maintenant de ce monde.
Comme Yves devait rencontré Denise Lafrenière vers la fin de l'après-midi, je pu les voir ensemble.
Je me sentis immensément seul et négligé, comme au temps de mon père et de Ange-Aimée, d'un amour qui m'a été jusqu'ici refusé, et où je me sens toujours de trop parmi ceux qui le vivent.
Bien que Janine Corbeil soit venue dimanche, bien qu'elle m'ait téléphoné lundi, je me sens seul, car Janine, malgré son affection pour moi, ne semble pas vouloir m'aimer comme j'ai besoin.
Depuis le début de cette année où je travaille comme simple ouvrier, le succès de Michel Pichette m'obsède et m'exaspère.
Beaucoup de mon malheur est dû à l'envie que je porte à son succès.
Denise ne semble pas me trouver très sympathique, car, je crois, qu'elle me croit infidèle.

J'ai menti trop longtemps et sans doute trop bien
pour qu'on me croit maintenant digne d'être aimé.
Janine est sans doute pour eux celle qui me reste fidèle,
alors que moi je cours par ci par là sans me soucier d'elle.
Je me sens perdu dans le monde, très vague, comme si je devenais fou.

17 juillet 1963

Ce soir, en me rendant au travail, je décidai soudain de rebrousser chemin,
que j'étais trop fatigué, et que je verrais Evelyne.
Je revins chez moi, me lavai en vitesse, pris mes capotes,
et sortis pour la revoir.
À peine monté le petit escalier qui conduit à son appartement,
je vis sa porte ouverte et la concierge de dos qui lui parlait.
Je descendis aussitôt, car elle préfère que la concierge ne sache rien
de notre relation, et m'en allai fumer un peu plus loin
dans l'espoir que la voie serait bientôt libre.
Peu après je vis la concierge qui sortait, ainsi que Evelyne,
et un jeune homme qui suivait de dos et barrait la porte.
Aie-je été jaloux à ce moment?
Ou la surprise était-elle encore trop grande?
Lorsque le jeune homme se retourna, je le reconnus aussitôt
pour l'avoir vu sur certaines photos: son fils.
Il me parut très propre et distingué,
tandis que Evelyne me sembla très vieille et très bavarde.

18 juillet 1963

Pourquoi toujours rechercher une appartenance sans fin
et toujours semblable?
Pourquoi n'accepterais-je pas enfin mon dépaysement de chaque matin,
quand je m'éveille seul et ne sachant que faire?
Pourquoi n'accepterais-je pas d'inventer ma vie au jour le jour?
Sans famille, sans amour et sans nation. À peine ma mémoire:
je n'appartiens qu'à moi et mon appartenance cessera avec moi.

19 juillet 1963

Nous ne sommes ni de vos troupeaux, ni de vos usines,
ni de ceux qu'on éduque afin d'en tirer la joie d'être approuvé!

20 juillet 1963

Je me levai vers midi avec l'impression très désagréable d'urgence
qui me vient avec l'obligation envers autrui.
Car je me sens jugeable si, pour quelques motifs que ce soient,
je me récuse.
Je parti bientôt en chasse aux télévisions.
Je regardai dans plusieurs magasins et il me semblait toujours
que pour cinquante dollars ce qu'on m'offrait était trop vulgaire.
Mais je trouvai bientôt un appareil très gros et très propre
que j'achetai aussitôt.
Deux garçons me reconduisirent en camion avec l'appareil,
mais durent attendre à la porte, car Jean, comme je croyais,
n'était pas là pour m'ouvrir.
Je su par la concierge qu'il n'était venu que pour un jour,
et reparti pour encore deux semaines.
J'allai voir la concierge, lui expliquai qu'il fallait entrer l'appareil.
Son mari vint m'ouvrir, non sans bougonner un peu,
car je venais de l'éveiller.
Nous avons installé l'appareil, et le concierge dû voir
que j'étais familier dans la maison, sachant trouver immédiatement
ce qu'on pouvait me demander.
Je lui donnai cinquante sous de pourboire
ce qui sembla me rendre très sympathique.
Je revins chez moi, et marchai de long en large, satisfait d'en avoir fini,
imaginant la surprise de Evelyne.
Elle m'avait si bien fait partager son attente
que j'eus l'impression d'avoir fini de payer une grosse dette.
Vers sept heures, comme je commençais à me raser
pour rejoindre Evelyne, on frappa à ma porte.

C'était Janine Corbeil, souriante, et toujours aussi excessivement polie par crainte de me déranger.
Je me senti troublé, mais me dit à moi-même que je resterais avec elle malgré tout.
Mais Janine me dit bientôt qu'elle devait rejoindre une amie,
qu'elle n'était que de passage,
et je décidai alors que j'irais rejoindre Evelyne.
Janine me parla de son ouvrage d'été dans les restaurants, du salaire très faible, ce qui me suscita à reparler de ma colère contre les maîtres.
Comme elle devait bientôt partir, je commençai à me raser.
Elle me demanda:
- Vas-tu quelque part ce soir?
Je ne pu que dire que j'allais me promener, sans savoir où, ne sachant encore comment lui dire la vérité, craignant qu'elle m'aime secrètement, et que ce que je fais l'éloigne de moi.
Je la reconduisis jusqu'au lieu de son rendez-vous,
et il me semble que j'étais gaie et à l'aise.
Au moment de se quitter, comme j'embrassais ma main
et lui posai sur la bouche, elle avança un peu sa joue vers moi
pour que je l'embrasse comme d'habitude.
Ce qui me déçoit toujours,
me voyant alors comme un fils embrassant sa mère.
Je ne pu l'embrasser, pensant à ce qu'elle penserait de ce baiser
le jour où elle apprendrait où j'allais après l'avoir embrassé.
Car je lui dirai un jour.
Je marchai dans la foule, me dirigeant vers la maison de Evelyne, content au fond de pouvoir remplacer Janine qui m'aurait laisser seul et sans sexe, qui n'accepte de moi que ma conversation et me refuse sexuellement.
Si tu ne nourris pas ton chien, il s'en va, dit le proverbe.
Je me senti libre d'avoir quelque part une femme qui m'attendait
de tout son coeur et de tout son corps.
Quand j'arrivai chez Evelyne, après que j'eus frappé,
comme personne ne répondait, je fus pris de la crainte d'être ridicule.
J'allai derrière la maison je vis qu'il y avait de la lumière chez elle,
ce qui me fit croire qu'elle me trompait,

chose que j'essayai d'oublier en me disant qu'elle me recevrait après,
ou qu'elle n'était partie que pour quelques minutes.
Bientôt, comme elle n'arrivait pas, je reparti vers chez moi, déçu, amer,
me sentant soudain seul et vide, et recouvert soudain d'un grand désir
de mourir.
Je pensai à Janine que j'avais laissé si facilement partir
et qui ne venait plus comme avant, par crainte sans doute d'être déviergée.
Je pensai à moi qui ne lui téléphone plus, qui ne lui achète pas
de télévision, à moi qui ne lui montre qu'à peine mon amour.
À elle qui ne m'encourage pas à le montrer.
Qui vit chez ses parents, ne connaît pas encore la valeur d'un tel cadeau
et celui de l'argent contre la solitude de gagner sa vie.

Et je pensai à Evelyne; je me dis que c'était tant pis, que la télévision
valait la leçon sexuelle qu'elle m'avait donnée, et qu'après tout
je reviendrais, je la reverrais, mais je me sentais si seul!
Et je compris alors que j'étais encore de ceux qui aime
par ennui d'être seul, et que si je pouvais me passer de l'amour,
je ne pouvais me passer de la présence d'autrui.
Je regardai sur la galerie de la concierge, espérant l'y trouvée,
car 8heure 30 n'était pas mon heure.
Je retournai chez moi, déçu et amer, cherchant quelque chose à faire
pour ne pas trop succomber à ma tristesse.

À la vue de ma maison, je sorti mes clefs et, soudain,
dans le grand escalier de pierre, comme un écureuil plein d'hésitation:
Evelyne!
Elle descendit à la course vers moi, elle venait de glisser un papier
sous ma porte, comme moi-même venait de le faire sous la sienne.
Ce qui me fit bien rire.
Elle était toute excitée par le cadeau que je venais de lui faire.
Elle portait un pantalon bleu et une blouse blanche qui la rajeuni,
lui donne l'air distinguée dit-elle, mais que je ne trouve pas d'une dame.
Je jouai avec mes clefs, avec assurance et calme,
tout en retournant chez elle.

Elle me raconta toute la surprise, qu'elle se sentait encore faible,
qu'elle tremblait et qu'elle avait pleuré.
En arrivant chez elle, je me mis aussitôt à nettoyer la télévision
et à l'installer durablement et convenablement.
Elle n'était pas encore remise de la surprise, allait d'un bord à l'autre,
ne sachant que faire, et m'aidant à peine, paralysée par l'étonnement
qui la tenait encore.
Elle me dit:

- Je me suis dit, c'est ben beau une télévision, mais ça ne vaut pas mon homme.

Ce qui me consola de mes craintes et du travail que je faisais.
Vers la fin de la soirée, nous avions organisé la maison,
et nous avons regarder notre premier film, en caleçon.

Beaucoup d'indifférence, un peu d'humour, de là un peu de calme;
un peu d'air frais; un corps de femme de temps à autre;
un bon sommeil et un peu d'eau et de bons mets.
C'était simple et très facile.
Mais il fallait y penser.
Comme toute vérité, nous perdons des siècles à y arriver:
à travers milles complications.
Nous sommes vicieux de Dieu à l'Enfer.

27 juillet 1963

Cette nuit en revenant de l'ouvrage, en auto avec quelques hommes,
nous avons vu une grande noire abordé un blanc.
Sa jupe relevée montrait à demi ses cuisses. Si désirable!
Pour une première fois depuis longtemps,
je me sentis nerveux de désir et d'envie.
Je pensais à Evelyne. À notre rencontre.
Dire que j'aurais pu rencontrer cette splendeur.
Les blanches sont si pâles...
Voyager! voyager!
Parler aux riches, parler aux pauvres, casser des vitres, rire des autres!

Voyager! Avec ma pipe!
Quel beau voyage nous allons faire ma pipe et moi!
Car je vais mourir.
Ah je suis déjà mort!
L'avenir, c'est rien.
Quand on est avec sa pipe, la vie c'est comme un nid d'oiseau.

28 juillet 1963

adieu vieille branche
adieu la vie
adieu l'amour
moi je m'en vais
adieu mon plus beau rêve
moi je m'en vais
au bout du monde
au Maroc ou en Alberta
adieu la vie
bon dieu que c'est long crever
adieu curés
priez pour moi
comme ça il y aura quelqu'un qui pense à moi
adieu curés
adieu la vie
adieu mon père
adieu ma mère
que ça pu chez nous depuis qu't'es morte
adieu ma soeur
adieu tout le monde
moi je m'en vais
j'en ai assez de vivre comme si j'allais pas crever

29 juillet 1963

La fausse pudeur, c'est de ne pas pouvoir se promener nu en public.

30 juillet 1963

Il a plu toute la nuit.
La chaleur insupportable de ces derniers jours
a cédé à une fraîcheur soudaine.
J'ai fumé ma pipe, lentement, près de la fenêtre.
Je succombe toujours aux odeurs qui me rappellent l'automne.

Je pensais qu'il serait bon de pouvoir vivre à l'écart
de l'énervement des grandes sociétés.
Un petit héritage.
Seulement de quoi recevoir quelques rentes.
Je m'achèterais une toute petite maison près de l'eau.
Je vivrais de pêche, de jardinage et d'air pur.
Mais il faudrait aussi que j'accepte de vivre seul.
De ne plus compter pour personne.
Il faudrait que j'accepte d'être mort.

2 août 1963

Avec Yves Mongeau et Vincent Nadeau:
chacun ses amours, ses déceptions, ses calculs, etc...
Que nous ne comptons pas; formons à peine une maille
dans le drame d'autrui.
La charité, on a beau dire, ne fait pas beaucoup plus qu'accepter
l'égoïsme ou la misère.
Moche!

Avec Denise Laferrrière et Yves: je les aime bien,
ils sont assez bons avec moi, mais l'amour toujours l'amour,
ah! c'est ennuyant.

Je ne crois ni en un boum-boum-Dieu-partout,
ni en l'amour pour un tel plutôt que pour un autre.
Passion mes anges, passion et passons vite!
L'amour.
Moche!

Avec «Senso» de Visconti: l'emmerdant petit problème,
l'amour la bourse ou la vie!
Et meure à toute heure celui qui reniant son honneur
veut encore qu'on le pleure,
gueulent les traîtres Racine et Corneille et fils jusqu'à nous.
Pissez mes brebis, plottez mes agneaux, disait l'apôtre à la longue queue.
Moi, je m'en vais lire l'eunuque Thomas d'Aquin.

(*Note laissée par Janine Corbeil*).
Je travaille demain.
Je viendrai après et on fera des arrangements pour dimanche.
Si tu dois t'absenter, laisse moi une note.

3 août 1963

Samedi, Roger Letellier vint chez moi avec son auto, Yves Mongeau
nous rejoignit alors que nous revenions de chez lui et lui de chez moi.
(Dupré téléphoné pendant que nous sortions).
Attendîmes en vain Janine Corbeil.
Comme elle ne venait pas, nous passâmes à Saint-Lambert;
Yves était content de voir enfin où j'étais demeuré.
Nous arrêtâmes, il n'y avait pas de lumières,
ils devaient être partis dans le Nord.
Tous les arbres sont abattus; je sentis que chez moi, c'était déjà très loin,
mais sans désespoir, car je n'étais plus seul cette fois.
Nous passâmes au cimetière voir la tombe de ma mère tandis que Roger
allait chercher sa soeur Henriette pour la mener à son pensionnat.
Dans la soirée, nous déménageâmes Yves en silence et en secret
tandis que ses parents en haut regardaient sans doute la télévision.

Puis chez lui, sa soeur Louise arriva avec un de ses cavaliers
et sembla déçue de me voir là.
Je ne savais quoi lui dire, me sentant mal jugé, Yves dit que je fus dur,
ce qui explique les répliques dures de Louise.
Seuls, Roger me parla de sa solitude, de son désir de quitter sa famille,
mais aussi de rester en bons termes, de leur donner un peu d'argent comme
ils le demandaient devant lui en reprochant la conduite de son frère aîné.
Je le remerciai d'être venu et lui dit que tout s'arrangerait avec le temps.

4 août 1963

J'avais mis mon cadran pour midi, mais ne m'éveillai qu'à deux heures.
Yves Mongeau était venu pendant mon sommeil,
et m'avait laissé quelques livres qu'il m'avait empruntés.
Je commençai à me raser afin d'aller chez Evelyne Wiseman
comme j'avais promis, quand soudain on sonna,
ce qui m'intrigua car tous mes amis ont des clés.
Je descendis, c'était Evelyne qui venait me chercher, timide, surprise
et silencieuse, à cause de deux femmes qui étaient aussi sortis répondre.
Elle croyait que j'étais trop gêné pour venir,
elle s'ennuyait beaucoup de moi.
- Avec Jean, ce n'est pas pareil...
Je continuai à me préparer, saisi par son empressement envers moi, calme,
presque indifférent, et pourtant bien de sa présence auprès de moi,
et surtout de son attachement.
Je mangeai un peu , puis comme nous allions partir,
elle se serra contre moi, me passant la main sur le sexe.
- Ah si j'étais divorcée, on se marierait tout de suite!
Je pensai qu'il était préférable pour moi qu'elle soit mariée
et ait un enfant, de sorte que mes responsabilités étaient ainsi limitées
et qu'elle n'osait courir ici et là à cause de cet enfant, m'étant ainsi
assez fidèle pour que je n'aie pas à courir après elle pour coucher.
Nous nous rendîmes chez elle sous un ciel pluvieux et frais.
Nous traversions les rues hors des lumières,
elle s'inquiétait pour moi sans cesse.

Chez elle, les débuts avec Jean furent assez difficile et gênant.
Jean étant lui-même très timide et ne parlant que pour répondre
brièvement aux questions qui l'obligeait à répondre.
Mais nous parlâmes bientôt de son voyage en Ontario,
qu'il avait mérité vu de bonnes notes de conduite au camp d'été où il était,
il me montra des cartes postales, me parla de châteaux,
brièvement toujours, mais cette fois avec plus de souplesse
et de confiance.
Je ne pu trouver à dire qu'une histoire de finance, de fraude
que m'avait raconté mon père.
Je me sentais un peu gêné devant cet adolescent
auquel je pouvais nuire par ma présence, et qui, peut-être,
ne pouvait comprendre d'autres désirs que les siens.
Nous parlâmes un peu de la télévision
qui semblait les satisfaire grandement.
Ce qui nous unit peut-être le plus fut de rire ensemble de sa mère
qui se promettait de nous laver la tête à tous deux.
Quand je parti, deux heures plus tard, je lui dit:
- Salut petit frère!
en lui serrant la main, et je crois qu'il commençait à s'apprivoiser.
Je leur promis d'aller avec eux à la montagne samedi prochain
et de montrer à Jean comment photographier sur un appareil compliqué.
Ils me reconduisirent tous deux jusqu'à la porte.
Jean hésitait, reculant, avançant, bien que je lui ai dit
qu'il pouvait continuer à regarder son programme de télévision,
me rappelant ne pas aimer, jeune, m'arrêter pour reconduire
un ami de la famille, jusqu'à ce que sa mère ferme la porte
afin de rester seule avec moi sur le balcon.
Elle me dit:
- Faudrait bien s'organiser pour nous deux. J'ai faim...

J'ai promis que nous coucherions dimanche soir, mais l'obligeai à rentrer
aussitôt de peur que Jean se sente de trop.
En m'en revenant, je pensais que notre attention pour Jean
n'était pas tout à fait pure.

Evelyne et son fils Jean.

Il y avait beaucoup du désir de me faire accepter et je compris aussi
que la mère nous avait présenté l'un à l'autre selon son tempérament
et son regard amoureux et que tout cela n'était pas tout à fait la réalité.

Je fus accosté par un ancien camarade de classe,
avec qui je parlai des études, de l'avenir, de la vie et aussi de l'amour.
Et il me semble, cette fois, avec assez de civilité pour lui plaire
et l'intéresser grandement.
Comme nous attendions l'autobus, et que j'attendais qu'il le prenne,
un taxi s'arrêta avec un autre compagnon dont j'ignore le nom cette fois
qui lui proposait de faire route avec lui.
Lussier monta et je les saluai,
ce qui me fit grand plaisir de les avoir vu tous les deux.
Je rentrai chez moi me sentant bon de compter pour quelqu'un,
d'avoir Yves pour ami, d'avoir de bons camarades,
et d'avoir Evelyne et son grand attachement à moi.
Je pensais aussi avec bienveillance et plaisir
à Janine Corbeil et à Madeleine Letellier.
C'était une fin de semaine remarquable: j'étais entouré,
samedi par les camarades à l'ouvrage, par Yves, par Roger,
par Janine et Madeleine, aujourd'hui par Evelyne, par son fils,
par deux de mes camarades
et par Janine encore qui devait bientôt me rejoindre.

J'attendis Janine de plus en plus nerveux à mesure que le temps passait.
J'allais voir à la porte, regardais dans la rue, mais toujours personne.
Puis je me calmai en pensant que je n'étais plus seul,
et lu un peu de poésie me sentant presque heureux.
Elle arriva enfin.
Jasons un peu.
Puis nous rendons main dans la main jusqu'à un restaurant français
qu'elle me proposait.
La nourriture y était très bonne, l'ambiance très intime.
Nous avons bu du vin blanc (bourgogne) avec du saumon
éclairé par la lumière vacillante d'une bougie.

Nous parlions d'une librairie, elle disait qu'elle m'y voyait bien.
Je parlais au «nous», et elle me laissait dire, ce qui me surprit un peu.
Je lui dis pour la première fois peut-être que je me sentais tellement bien
avec elle, ce qui était vrai, bien qu'aussi pour lui faire plaisir,
je la remerciais d'être venue me voir si souvent durant l'année.
Au cinéma, je me sentis assez fier d'elle, de sa nouvelle coiffure,
bien que son linge ne soit pas très chic.
Assis dans la salle, nous regardions les autres entrer, et nous parlions
de ci de ça avec des allusions gauloises qui nous faisaient bien rire.
(Je me souviens qu'en regardant les gens,
je cherchais Michel Pichette et Madeleine Letellier).
Durant la représentation, quelque chose m'encouragea terriblement.
Comme l'écran nous montrait un curé parlant de morale sexuelle,
un rire énorme monta dans la salle.
Mais je vis bientôt que le monde était encore théiste,
certains passages sérieux les tenant silencieux.
À la fin du film, on nous présenta les auteurs, ce qui,
comme les gens se levaient déjà pour sortir, me surprit quand
ils s'arrêtèrent et se mirent à applaudir et à crier comme des déchaînés.
Quelque chose sûrement se passe au Québec.

Au sortir du restaurant, elle me parla d'un nommé Christian
qui avait battu une nommée Louise pour qu'elle couche avec lui.
Que maintenant Louise sentait bien qu'elle partirait,
même si elle restait terriblement attachée à lui.
Tout cela la révoltait.
Après le film, nous retournâmes à pied chez moi.
Chez moi, assise sur le lit ouvert, nous ne trouvions rien à nous dire
et je sentais Janine méfiante à l'égard de mon désir de coucher.
Comme d'habitude, elle ne me regarda que très peu, fixant devant elle.
Je mis un disque de Félix Leclerc, et la couchai, plaçant ma tête
sur sa poitrine, lui caressant le visage (elle se laissait faire se sentant bien).
Mais soudain elle se redressa,
je couchai ma tête sur ses cuisses près de son ventre, la regardant.

Elle ne me regardait pas, ce qui me déplaît.
Peu à peu devant cette réticence étrange, car elle se donnait par bouts
semble-t-il avec plaisir, puis se retirait tout d'un coup,
je lui demandai ce qu'elle pensait de moi, de ce qui se passait entre nous.
Elle dit qu'elle n'avait pas changée, que ce n'était qu'une amitié,
qu'il n'y avait pas d'amour possible entre nous, qu'il se serait déjà produit.
Je commençai à devenir plus violent.
Et comme je voyais bien qu'elle ne m'aimait pas, plus que d'une simple
amitié à laquelle je ne crois guère, lui disant que Madeleine Letellier
m'avait refusé le droit, poliment, de prendre un café avec elle et Jacques
Leduc alors que j'étais seul et m'ennuyait, elle dit que j'avais perdu
cette fois, mais que je gagnerais une autre fois, ce qui me déplut.
Après quelques détours, après qu'elle m'eut dit qu'il serait préférable,
et qu'elle serait contente, que je sorte avec une autre fille, et même que
je couche, je lui dit que j'avais rencontré Evelyne, qu'elle était mariée,
séparée et avait un enfant que j'avais vu l'après-midi,
et que je couchais avec elle, et qu'elle s'attachait de plus en plus à moi.
Son visage changea, je lui dis que je préférais sa présence
à celle de Evelyne, et que j'aimerais mieux lui être fidèle si elle le voulait.
Devant son boudage, je me fâchai cette fois, jusqu'à devenir violent,
à la traiter de putain intellectuelle ainsi que Madeleine Letellier,
exploitant les garçons, ne pensant qu'à elles-mêmes
et rêvant d'amour comme d'un confort.
Elle devint silencieuse, fâchée elle aussi, ne me regardait plus,
ou d'un oeil dur, je dis qu'il valait mieux partir
si elle ne voulait pas manquer son dernier autobus.
Je lui proposai de marcher, elle accepta sans un mot.
Je commençais à comprendre qu'elle ne voulait pas
une querelle entre nous, que tout cela la chagrinait.
Nous marchâmes tranquillement,
notre querelle s'estompant de plus en plus, son silence de même.
Elle me dit que c'était plus fort qu'elle, qu'elle était indifférente à tout,
qu'elle avait essayée de s'attacher et de penser à autrui,
et comme elle le voyait, sans avoir réussie.

Comme je m'allumai une cigarette et dû ralentir pour ce faire,
je remarquai qu'elle ralentit aussi ce qui m'encouragea
à une tendresse nouvelle et peut-être plus grande.
Je dis que j'étais bête, égoïste et obsédé, que c'était notre première
querelle, je réussis lentement à la faire sourire en la bousculant un peu
de l'épaule, et en lui taquinant le nez du bout du doigt
comme l'on apprivoise un cheval.
Comme je disais que nous avions eu de très belles heures ensemble:
- Tu parles comme si c'était fini!...
je dis que c'était pour faire revivre le passé, sentant qu'elle se sentait
terriblement jugée et condamnée à la solitude et qu'elle désirait encore
ma présence comme réconfort.
Je lui promis d'essayer d'être meilleur, lui dit qu'ensemble
nous pourrions nous aider à nous corriger de nos principaux défauts.
Quand elle partit, elle me remercia de la soirée.
Mais je ne sais si c'est pour moi-même ou par civilité.
Je revint chez moi, étrangement content d'avoir été bon me semblait-il,
désirant améliorer ma vie, changer ma vie, et je passai aussitôt
près de la maison d'Yves Mongeau afin de lui dire toute la vérité.
Il était couché; pas de lumière; je revins chez moi écrire.

Je ne pu lui dire que le lendemain lorsqu'il passa chez moi.
Il venait de se chercher un emploie et avait de bons espoirs.
Puis peu à peu, comme il me questionnait sur la venue de Janine,
je lui avouai ce qui s'était passé, et tremblant (je le sentais bien),
je lui confessai que je n'avais jamais couché avec Janine, que je n'étais
jamais allé au bordel, et que Evelyne était ma première maîtresse.
Il fut étonné car le mensonge avait été si bien tenu et bien monté, et aussi
parce que j'avais beaucoup lu sur la question et rencontré beaucoup
de gens, mais il comprit semble-t-il la gêne qui m'avait poussé
à lui cacher la vérité.
J'éprouvai tout de même une certaine honte, mais qui s'estompa
presque aussitôt devant le cours naturel de notre amitié.
- Si tu m'avais dit la vérité, ça n'aurait rien changé!

5 août 1963

Impression d'avoir été roulé par Janine Corbeil.
Exploité.
M'a fait marché.
Ces femmes égoïstes-frigides qui ne m'aimaient pas:
Madeleine Letellier, Janine Corbeil, Louise Mongeau, etc.
Pourquoi chercher à la revoir?
J'ai peur de souffrir, de recommencer la même histoire
qu'avec Madeleine Letellier...

J'ai pourtant compris ce soir que j'existais.
Que Janine, parlant d'amitié, parlait d'une valeur profonde en elle.
Je comprends que je peux faire du bien, et me sentir bon d'en faire.
Et que leur mariage possible avec un autre ne coupera notre amitié
qu'en tant que je tendrai à le détruire pour m'installer.
Et qu'étant vraiment bon, c'est-à-dire avec le désir de les réconforter plus
que de les attirer méthodiquement à moi, j'existerai toujours pour elles.
Il me semble maintenant pouvoir accepter de n'exister pour elles
qu'en proportion de l'aide que je leur apporterai.
Quant à Dieu, j'y songe depuis quelques temps,
mais y résiste encore comme à une tentation de mon enfance.
Ce serait, bien que difficile, trop réduire le problème que de devoir
me croire aimer d'un Dieu pour encore aimer autrui (comme au début de
mon adolescence), sans l'égoïsme qui me caractérise si bien aujourd'hui.
J'essaie de liquider cette base qui me fut si utile
mais ne m'offre plus d'espace assez large pour me mouvoir
comme je crois qu'il serait mieux pour autrui et pour moi-même.
Qu'il me faille retourner aux sources de mes premiers actes libres,
à cette bonté chrétienne qui me marqua si profondément,
me semble une nécessité.
Mais qu'il me faille mûrir encore, c'est-à-dire m'accepter seul et pauvre
et non aimé d'un Dieu, me semble la voie la plus humaine
et la plus raisonnable.
J'ai tout pour réussir.

L'amitié profonde et intelligente de Yves Mongeau, le plaisir qu'éprouve Janine avec moi, la grande sympathie de Madeleine, et le grand besoin sexuel, et de plus en plus affectif, qu'éprouve Evelyne envers moi.
Dans mon histoire, j'ai d'abord tenté d'être bon,
puis j'ai recherché le sexe.
Voilà enfin, après cinq ans de torture et d'égoïsme, l'objectif atteint.
Maintenant qu'une de mes plus grandes obsessions,
c'est-à-dire une faim immense de savoir et d'être libre comme un adulte, est satisfaite et commence à se reposer, si ce n'est encore poussé par l'élan de l'habitude, je sens de plus en plus le désir et le besoin de faire fructifier mon savoir plus large, c'est-à-dire d'être meilleur.
Que je me sente coupable, cela est bon.
Signifie amélioration en marche.
Sauf excès.
Je me regarde dans le miroir.
Je suis si heureux!
C'est plus fort que moi, ce soir je ne joue pas: j'ai les yeux bons.

Qu'autrui a besoin de savoir qu'il nous rend meilleur et heureux
pour se sentir meilleur et heureux...

Moi ne retournant que trop peu voir et remercier Kostakeff
de m'avoir aider à lire et à comprendre la littérature...

Qu'il faut compter avec l'égoïsme des autres...
C'est par vil intérêt seulement que je sortais Janine Corbeil.
Je ne pensais qu'à moi.
Même pas à son plaisir...

Yves Mongeau avait raison quand il disait qu'il me fallait liquider
Madeleine Letellier, mon attachement d'enfant méchant...

6 août 1963

Le gardien de nuit, en m'ouvrant la porte:
- Samedi, hé ben! j'en ai vu des bonnes! J'gardais, pis tout d'un coup, j'entend'y du bruit dans la cours. Je regarde par la fenêtre: y avaient cinq six tit gars pis tites filles, ah c'est la jeunesse d'aujourd'hui!
toutes les tites filles, à peu près douze ans, avaient les culottes à terre, pis les gars la graine sortie!

J'oublie Madeleine et Janine par le mépris, un jugement terrible.
L'amour, pour elles, n'existe pas.
C'est rêver. C'est s'asseoir.
Le confort d'un garçon bien placé.
Paraître.
Sangsues.

8 août 1963

La nuit dernière fut horrible.
Pour la première fois, je me senti écrasé au point de crier
à plusieurs reprises, comme quelqu'un qui demande grâce.
Le fait de chercher un meilleur emploi, de devoir choisir quelles études poursuivent le soir, toute cette insécurité y est pour quelque chose.
Mais il n'y avait pas que ça!
Je me levai à plusieurs reprises, allumant toutes les lumières,
terrifié par la nuit.
J'essayais de m'attendrir, de trouver à ma vie une raison et un charme.
Ce fut en vain; je ne voyais que mes échecs;
et mes prétentions m'accusaient en pleine lumière.
Je crains d'être fou.
Ce ne fut qu'au matin que toute ma fatigue m'écrasa sur le lit.
Pourquoi ne me suis-je pas encore suicidé!
Ce n'est pourtant pas le désir qui m'a manqué; surtout cette nuit.
Mais je répugne à la violence: à me jeter devant une auto,
à m'enfoncer un couteau dans le coeur.

Je voudrais mourir lentement, avec le temps de rêver ma vie
plus belle que fût ma vie.
Mais cette nuit, je me suis vu prenant énormément de cachets
de somnifère; puis, tout à coup, ce sentiment que c'était irrémédiable,
que j'allais mourir, que personne ne pouvait plus rien pour moi.
J'ai senti qu'il faudrait encore me résigner, que je ne pouvais
m'endormir pour toujours au moment même où je le désirais.
Le seul fait de devoir m'empoisonner (même en rêve)
me laissait le temps de regretter.
Je me souviens d'avoir dit:
- Tant pis!
Comme si c'était fait.
En écrivant ce JOURNAL, je ne peux que penser à la confiance
de plus en plus grande de Evelyne en moi.
Comme cela m'est bon tout à coup!
C'est vrai que tout ce que je lui ai promis, je lui ai donné.
Et souvent quand elle s'énervait d'inquiétude,
je lui ai dit de se taire et de se fier à moi.
Comme je dois compter pour elle! C'est sans doute ce qu'elle voulait dire:
- Si j'étais divorcée, ah on se marierait tout de suite!
Je n'avais pas compris alors cet aspect de l'amour
qui consiste à se sentir meilleur d'avoir été bon.
Je ne comprenais pas que c'était mon bonheur
que j'assurais en la rassurant un peu.
Je devais encore rêver que j'étais riche et glorieusement seul ce jour-là.
Pourtant elle était accourue, parce que je n'étais pas chez elle
comme j'avais promis, pensant que je pouvais être malade.
Comme tout cela m'est bon aujourd'hui!
Moi qui suis si faible, sans famille, presque sans aucune sécurité,
moi envers qui mes amis ne peuvent avoir plus de confiance
que je n'en ai envers eux!
Comme j'ai besoin d'elle tout à coup!
Comme j'aimerais caressé son corps, sa poitrine si tendre, et son ventre
serré sur moi, l'embrasser d'entre les jambes jusqu'aux lèvres!
Comme elle doit souffrir à l'idée de me voir partir avec une autre!

Je suis sorti sur le perron respirer un peu d'air.
C'est tellement renfermé dans une chambre!
Si au moins j'avais un petit jardin, avec quelques fleurs à protéger,
et une petite fontaine pour chanter et pleurer avec moi!
Comme Evelyne me donne en me demandant de l'aider!
Je m'en sens déjà plus vigoureux malgré ma grande fatigue.

9 août 1963

Pas de subventions aux écoles.
Mais aux élèves.

18 août 1963

Evelyne me téléphone durant la semaine.
Mardi.
Vendredi 3 fois.
Samedi 3 fois. Dimanche 2 fois.
Elle s'attache de plus en plus.
Un rut terrible me la ramène.
Mardi, elle vint directement chez moi après avoir chanté
(d'une façon amateur et gratuite dans un bar).
Sans passer par chez elle, pour ne pas avertir son fils.
Déçue, énervée, jacasseuse.
Elle s'était enfargée et tombée sur la scène.
Je l'écoutais sans critiquer.
Elle s'excusa à la fin de m'avoir déranger, de ne parler que d'elle.
- Tu as assez de troubles! Je n'aurais pas du tant t'achaler avec les miens.
Financièrement, elle n'exige plus rien, à cause de mes études à payer.
Elle m'offre toujours de me donner quelques dollars.
- Non. Je m'arrangerai.
C'est elle maintenant qui veut me garder (malgré son désir de me laisser
libre, et l'idée que tout cela va finir: «je prends ce qui passe»).
Elle aime donner pour m'avoir et se sentir m'aidant
et non m'exploitant si peu soit-il.

Elle est toute à mon désir, et se félicite, en riant, à l'occasion
de s'améliorer selon mes conseils:
«parle moins; intéresse toi aux autres».
Je sens qu'elle m'appartiens.
Ralliés par une même passion, un même vice, une même volupté.
Nos relations ont tant changé!
Une intimité voluptueuse nous fait trouver si bon
l'accolement de nos corps, surtout nus.
Ce doit être l'amour.
Mais je me sens libre, même à l'idée de son départ.

Son fils Jean me parle beaucoup.
Il me vouvoie, un respect que je sens affectueux.
Et qui m'honore.
Comme il parla d'avion miniature
que l'on achète en pièces détachées pour les monter,
je dis qu'on devrait aller en voir tous les deux, dans une vitrine tout près.
Il dit:
- Pas besoin d'en acheter. Regarder.

Mon fils, comme adoptif.
Je ne sais parfois quoi lui dire.
Le dialogue est difficile.
Il regardait, jugeait avec la rapidité un peu brusque et hautaine de sa mère.
Je doutais de le satisfaire.
Pourtant son choix était certain.

Comme je me taisais, ne pensant à rien de spécial, n'éprouvant pas le désir de parler assez fort pour me chercher des sujets que je ne trouvais presque pas entre nous, il dit soudain après l'achat:
- Je vous remercie.
Je senti sa gêne.
- C'est rien.
Et je parlai d'une télé à acheter à sa mère.
- Elle, c'est surtout les poupées...

À la maison, je fume la pipe calme, les écoutant me parler de ci de ça, de leur vie.
Jean construit son avion en même temps, il se sent accepté, écouté, important: il devient gai, comique même: il en rajoute à ce que sa mère dit avoir fait pour lui.
Mais sa mère craint qu'il s'oppose à nos sorties.
- Tu nous as donné la permission.

(Evelyne me dit plus tard qu'il lui avait fait un clin d'oeil quand elle lui a dit que nous sortions ensemble).
Puis, au téléphone:
- Il t'aime beaucoup. J'ai dit que tu avais bonne apparence, qu'il me fallait m'améliorer pour ne pas te perdre.

19 août 1963

Evelyne m'a dit quand nous fûmes seuls:
"quand il t'entendit sonner, il courut répondre en disant que c'était toi".
J'entre, bonjour à chacun, Jean tout près de moi me tend la main, je lui serre, ma main est froide, la sienne chaude.
Je n'embrasse jamais Evelyne devant Jean, c'est surtout avec lui que je m'entretiens; Evelyne m'appelle "son oncle", elle me dit en secret que je suis un bon papa.

20 août 1963

Evelyne téléphone.
Elle a acheté un habit à Jean.
Elle est fatiguée.
- Quand Jean sera grand, je me chercherai une place de concierge...

21 août 1963

Cours de religion.
Idiotie et fanatisme.
Je rêve comme jadis à l'école,
alors que j'écoutais assez bien les autres professeurs.
Les sottises nous repoussent et nous écoeurent
quand l'autre a l'autorité et se veut le maître.
Dirigés par des fous, nous devenons mauvais élèves.

Yves Mongeau m'écoeure.
Tout par lui devient maintenant ennuyant.
Bébé égoïste, comme sa soeur Louise, il s'effondre partout.

J'ai du chagrin à l'idée de mon confort et de l'ennui d'Evelyne.
Me trouver un emploi, avec elle, comme concierges?...

22 août 1963

Il faut changer d'ami comme de livre.
Respect pour tous.
Préférence et retours à quelques uns.

Pourquoi demander toujours de s'aimer au lieu d'y venir lentement
et par les circonstances, comme les saisons.

L'amitié ne peut durer qu'avec distances.

26 août 1963

Je me dirais «Dieu existe» et ce serait la même sécurité en moi
que s'il n'existe pas.

Notre écriture évoluera.
On s'étonnera de nos phrases d'aujourd'hui.

27 août 1963

Fumer la pipe, laisser les poumons libres
de respirer les odeurs et l'air frais.
Calme.
La cigarette m'énerve et m'écoeure.

31 août 1963

«Main Café».
Une vieille, grosse, saoule à une table, embrasse un nain.
L'orchestre chaotique.
Les danseuses en bikini.
Nous rions.

Le mariage: on s'associe pour la vie avec aussi bête que soi.

1 septembre 1963

Roger Letellier viendra après dîner.
Il enseignera comme professeur de mathématique à $5,300
(je n'en gagne que la moitié).
Il a peur d'affronter une classe: il est mou, sans révolte, sans but.

Je rêve de me retirer au fond des bois, sans devoir travailler, comme
le couple Archambault dont parle Marcel Dubé dans son reportage...

2 septembre 1963

Je m'éveillai harassé, avec des étirements dans les membres,
assommé de fatigue.
Pourtant je bande.
Je me décide à me raser et à sortir acheter des fleurs, attendri
par la souffrance possible de Evelyne: Jean retourne au pensionnat.
Son fils part à 8 heures, elle m'attend à 9.

Je regarde la télévision, fiévreux, tombant, m'enroulant sur moi-même,
mais plein de la peur de m'endormir.
Je pensai que j'allais mourir.
Il y a longtemps que je n'ai pas senti cette vérité.
Mais qu'importe puisque vivants nous sommes assassinés chaque jour
par nous-mêmes et nos amis.
Chez Evelyne:
- Ah un bouquet!
Mais elle s'énerve, ne s'occupe pas assez de moi, distraite
par son programme de télévision, parlant d'elle de sa voix criarde.
Peu à peu, elle se rapproche, en chaleur.
Nous nous dévêtons.
Elle met un transparent bleu.
J'aime son corps nu à travers.
Comme sur les photos pornographiques.
Elle se frotte par dessus moi; ma queue sort.
Elle danse devant moi, relevant son peignoir jusqu'au cou,
le redescendant vite, se déhanchant, en roucoulant.
Beau son corps, mais moi si fatigué...
Regardons un film en nous tâtonnant.
Demain l'école.
Il me faut partir.
Elle est triste.

4 septembre 1963

Yves Mongeau est revenu durant mon absence.
Il me rapporte un livre et reprend un disque qu'il m'a prêté.
Je m'étonnai d'abord de cette unique raison,
et cherchai une motivation plus forte.
Aie-je raison? aie-je tort?
selon toute vraisemblance, il serait venu se masturber
devant mes pornographies.
Je ne peux comprendre son inconscience.
Son parasitisme. Son insatisfaction.

Comme une nuit, alors qu'un voisin acceptait de le reconduire en auto,
il se fâcha au téléphone parce qu'un copain qu'il avait éveillé,
cherchait à remettre au lendemain un transport de briques et de bois
devant servir à une bibliothèque.
Tout cela m'est bien suspect.
Sa famille lui était un fromage.
Mais il a rompu.
Et nous ne sommes ni son père, ni sa mère.

Je pense à ma prétention de l'autre jour envers Evelyne,
lorsque je lui dis ne rester que par son besoin de moi.
Comme si je n'avais pas besoin d'elle!
comme si son corps et sa présence ne m'était pas une famille.

Mon rêve de m'éloigner des villes se prolonge.
Après les Laurentides, j'envisage la Gaspésie.
Une petite maison où refaire ma vision du monde.
Où méditer de grands livres.
Où retrouver auprès d'un travail simple et physique
le bienfait du sommeil, la grâce d'un jardin; où renaître
au calme et à la volonté de mes meilleures années.
N'est-ce qu'un rêve?
N'est-ce qu'un désir de fuir?
Je sens, contrairement à d'autres rêves semblables,
que ma volonté de créer, d'écrire, m'incite à ce désir de vivre mieux.

5 septembre 1963

J'abuse de mes amis. Un jour, ils ne me pardonneront plus.
Ils partent avec mon visage comme un cauchemar.
Je suis la triste preuve de leur faiblesse.
Car je suis plus faible qu'eux. Je suis un poids.
Je suis la déception inopportune.
De retour de la commission scolaire, où l'on n'a pas d'emploi pour moi.
Je n'en dors plus tant je m'inquiète.

Je me suis arrêté chez Yves Mongeau.
Tout allait bien, jusqu'à ce que je dise, je ne sais trop pourquoi, qu'il n'existait rien entre les êtres.
Quand je me vante ainsi, je deviens une menace envers son amour pour Denise Lafrenière, que j'accuse souvent de n'être qu'un attachement vu sa pauvreté et sa solitude.
Mais peut-être y a-t-il là autre chose, une sorte de pitié, une sorte de reconnaissance, peut-être même jusqu'à une sorte de fraternité.

6 septembre 1963

Je ne m'endormis qu'au matin, après m'être masturbé violemment devant les photos un peu osées que j'ai prise de Evelyne, craignant de ne pas trouver d'emploi; rêvant d'autant plus d'un ouvrage stable où je puisse économiser un peu tout en poursuivant mes études.
Mon voisin de chambre, Ernest Jobin, un quinquagénaire en pleine forme, qui couche avec la petite vieille divorcée du second, me promet de s'informer là où il travaille.
Je gagnerais $60 clair par semaine.
À la prison de Bordeaux.
Plus bas que la Commission Scolaire.
Autres perspectives: je m'informerai à divers bureaux de placements, mais là encore les salaires d'ordinaire sont trop bas; puis je m'arrangerai pour contacter de gros «bonnets» de la brasserie DOW ou MOLSON ou COCA-COLA, afin de leur expliquer la situation et leur demander l'aide qu'il faut pour entrer chez eux.
Je ne peux guère compter sur la BANQUE CANADIENNE NATIONALE où travailler le jour exige de travailler une heure le vendredi soir, alors que j'ai des cours.

Durant la nuit, j'ai lu un peu de Thomas d'Aquin: LA CHARITÉ, oeuvre qui m'apaise et me rappelle ma première jeunesse.
Je dois constater que j'ai presque tout perdu de ma notion d'amour par rapport à autrui.

Enfin, vers 3 heures cet après-midi, Evelyne téléphone et m'éveille.
Elle a vu un très beau film: «Le Diable au corps», que j'ai vu aussi,
nous en sommes contents.
Elle est en menstruation, «en rouge» comme elle dit.
Sa présence me rassure; j'ai bien dormi; et il fait très beau dehors;
et il y a de l'air dans ma chambre.
Je repense à Yves Mongeau, à Michel Pichette, à Louis-Pierre Sédillot.
Comme j'ai pris du temps à comprendre
la morale de mon confesseur Huet:
«mêlez-vous aux autres, ne restez pas toujours ensemble».
L'amour renfermé, comme toute chose renfermée,
fermente et sent mauvais.
Les premiers à en périr sont ceux qui y vivent.

Quand Yves Mongeau trouve soudain sujet à discussion,
c'est-à-dire maintenant à me traiter d'iconoclastes quant à l'amour
(Michel Pichette se fâchait de ma négation de Dieu),
je ne peux croire que tout cela ne soit qu'à cause de moi.
Yves me semble avoir besoin de ne plus me voir en un certain sens,
chose qu'il renierait peut-être y voyant un désir de mon agressivité.
Cette agressivité elle-même qu'il renie si agressivement
et d'autant plus fort que je l'affirme être en lui autant qu'en moi.
Nous en sommes à ce point,
où l'eau stagnante a besoin de recommencer à couler.
J'y vois plus de bien que de mal.
Et c'est sans les regrets d'incompréhension et d'humiliation qui ont suivi
la fin de Michel Pichette, que je vois cesser ce qui était et est encore
une amitié, mais en mauvaise passe; et qui ne reprendra jamais.
Entre les Hommes, il n'existe rien entre chacun
que ce que chacun donne de lui-même.
C'est de se tourner vers l'autre qui permet cette impression de durée,
qui, en fait, n'existe qu'au niveau de notre conscience
d'une certaine croissance. Car tout passe, même la charité.
Et ce n'est pas d'aimer enfin qui me fera croire
aux liens d'amour et d'amitié dont on parlait jadis.

Ce visage familier, de plus près, nous devient bizarre
et plus lointain qu'une pierre.
Il faut aimer les choses, tel est mon dire,
car personne n'existe pour personne.
Et de même que j'aime l'oiseau différemment d'une plante,
j'aimerai l'homme autrement que moi.
Car aimer autrui est toujours s'aimer d'avantage pour soi-même.
Lentement, lentement, j'apprends à vivre seul sans larmes.

7 septembre 1963

Evelyne m'a éveillé.
Maintenant qu'elle ne me parle plus que d'elle-même,
j'aime entendre sa voix.
Elle a besoin de moi et j'ai besoin d'elle.
Quand j'écris «besoin», ce n'est pas seulement au sexe que je pense,
bien que cela nous soit immensément important. Mais au calme
qui nous vient d'être deux pour affronter telle ou telle circonstance.
Comme je dois aller souper avec eux ce soir,
j'ai fait mes courses afin d'y aller l'esprit libre et calme.
En écrivant cette page, à plat ventre sur mon lit,
je me masturbe en me promettant de la fourrer virilement.
Mais je dois bien faire attention pour ne pas éjaculer,
ce qui me priverait de la «mettre» avec force.
J'ai réussi à m'asseoir sur le bord de mon lit.
Je suis en sueur, la peau chaude et le visage rouge.
Je sens mon sexe immense dans ma culotte.
Je sens aussi que je ne ferai jamais un bon fonctionnaire.
Pourtant je ne suis pas amer.
J'ai simplement besoin d'un grand espace, d'un peu de forêt à défricher,
d'un jardin, et de quelques femmes - ou seulement une - avec qui vivre
les plus terribles voluptés.
Et d'un peu de temps pour méditer et écrire.
Un jour j'aurai tout ça.
Je n'ai besoin que de quelques milles dollars.

Un jour, je serai maître chez moi.
Je n'aurai plus à servir les grandes associations financières,
je ne serai pas un esclave avec automobile et électricité. D'ailleurs on n'a besoin ni d'automobile ni d'électricité pour faire l'amour ou méditer.
Bien sûr, les femmes sont souvent d'autant moins vierges qu'on est riche.
Mais que les femmes esclaves couchent avec les esclaves.
Moi, je dis: liberté d'abord.
Le reste viendra par surcroît.
Mes femmes - ou ma femme - ne seront sans doute ni les plus belles
ni les plus brillantes.
Mais je n'ai que faire de la plus grande intelligence
ou de la plus grande beauté.
Ce qui compte, c'est leur résolution d'être libre, leur plaisir à coucher, et un certain goût de la simplicité, du calme, de la méditation après l'amour.
À ce compte-là, une seule femme me suffirait.
Et quand je parle de plusieurs, c'est à cause de ma jeunesse,
et aussi parce que je n'en suis plus à ma première,
et qu'il faut tenir compte de cette succession.

Mais ce n'est pas ça que je me proposais d'abord d'écrire.
Je voulais parler d'un homme d'une quarantaine d'année qui fut,
hors de l'école, mon maître en littérature: Yordan Kostakeff,
(bien qu'il soit plus penseur que poète).
Il me promet toute sa vitrine pour exposer mon livre dès que je publierai.
J'étais dans sa librairie,
(il me reçoit toujours comme un vieil ami et un fils),
assis sur un tabouret près du comptoir, et nous parlions de ci de ça.
Quand soudain, nous abordâmes l'amour.
Comme existent les théistes, les athées, les fascistes, les pacifistes,
nous existons.
Nous sommes un monde,
et par là même nous ne sommes qu'une part du monde.
Mais cette part protège des voies et des méthodes.
Comme tout métier se sépare en spécialités,
ainsi nous sommes partagés dans la vie.

Les uns trouvent leur grâce en l'argent, d'autres en la fidélité
et au train-train de chaque jour, d'autres encore dans l'art du rut.
Et de tout ceci, je n'ai que du bien à dire.
Je ne suis encore qu'un débutant.
Tout un monde miroite encore devant moi.
Toute une gamme de plaisirs et de calmes
respirent lentement au fond de moi.
Il suffira de me découvrir pour découvrir toute la spiritualité du vice.

8 septembre 1963

Evelyne me téléphona et m'éveilla au début de l'après-midi.
Ce soir, après le départ de Jean, je retournerai chez elle.

Il y a un an que j'ai quitté ma famille...
Je me sens tellement, tellement plus libre qu'aux premiers jours!
Une liberté comme j'en rêvais jadis.

Nus. Nos corps se frottent, s'effleurent, la volupté de la peau et des seins!
Je la sens pleinement objet, sa tête renversée, enfin je viens en elle.
Date historique!
Soudain, elle s'inquiète:
- Si la capote crevait...
Nous nous roulons encore, elle me masturbe, je viens dans sa main.

9 septembre 1963

(*Lettre de démission remise à la Banque Canadienne Nationale*).
Ne pouvant désormais travailler le soir à cause de mes études,
je me vois dans l'obligation de quitter.
Je vous remercie donc du bon traitement qui m'a été accordé;
et je remercie surtout Monsieur Deleuw et Monsieur Vanier
dont la compréhension m'a spécialement encouragé.

10 septembre 1963

Les religions trop établies, sûres d'elles, «respectables», inhumaines: besoin de sève!

11 septembre 1963

Il fait pitié de voir les femmes confondre l'amour et le désir de coucher. Le temps se chargera de leur apprendre la triste vérité.

12 septembre 1963

En revenant de l'université, une grande mélancolie me prit.
Il pleuvait très fort et l'autobus roulait entre des parterres
de riches demeures, et je songeais à tout ce qui m'était inatteignable.
Mais soudain ce fut à Evelyne que je pensai.
Elle qui, plus que moi, n'a plus d'espoir de sortir de sa misère,
qui travaille comme une esclave...
Une révolte si forte m'envahit que l'idée de mettre à feu et à sac
toutes ces familles de riches ne me parut qu'un acte de justice.
Je pensai aux anciens esclaves devant leurs maîtres.
Tout ce vice financier auquel des millénaires nous ont habitué.
De quel droit un être plus instruit gagnerait-il plus qu'un ignorant?
De quel droit Roger Letellier (bien que je sois content pour lui) tire-t-il
3 fois plus que Evelyne ou moi pour quelques heures d'enseignement.
Lui qui n'étudiait que par crainte de ses parents!
Aie-je droit d'étudier? Aie-je droit d'étudier en vue d'un diplôme
qui me casera parmi les maîtres?
Je sais bien qu'un riche peut partager sa fortune.
Oui...
Mais aie-je droit de participer à cette débauche financière du peuple
par l'élite, aie-je droit de poursuivre cette tradition où, finalement,
le riche ne partage pas son argent?
Je suis un sauvage.
Rien de plus.

(Inscription au B.A. pour adultes, premiers cours par crédits offerts par l'Université de Montréal.)

13 septembre 1963

La nuit dernière, pour la première fois,
j'ai eu peur d'avoir un enfant avec Evelyne.
L'idée, à vrai dire, ne m'avais jamais touchée, car je n'éjaculais pas,
étant trop épuisé et trop inaccoutumé.
Maintenant c'est un problème.
Car aussi sûre que soit la «capote»,
n'en demeure pas moins qu'un accident peut arriver...
Le fait que Evelyne se soit déjà fait avortée m'a permis de m'endormir.

À propos de recherche de travail, tous mes téléphones
à la prison de Bordeaux (comme garde ou commis) restent sans réponses.
Je suis revenu de la prison le coeur gros.
Encore une fois, mon corps me condamne:
je n'ai pas le physique de l'emploie.

Le premier cours à l'université fut agréable.
Malgré le professeur.
Après, nous discutons à la cafétéria.
Lise Lachapelle et Jacques.
Lise est fiancée, «hypothéquée» comme elle dit. Très agréable.
Ma fierté d'être reconnu: Odette Cartier, puis deux camarades.
Je ne suis pas seul.

14 septembre 1963

Comment savoir ce que je veux?...
J'existe maintenant tantôt comme étudiant, tantôt comme fonctionnaire
(c'est-à-dire dès que j'aurai un emploi).
Que mes camarades de classe vivent d'une même façon que moi
me console et me fortifie.

FACULTE DES ARTS
BACCALAUREAT ES ARTS POUR ADULTES

MONTREAL

M.Yvan Mornard,
165 Sherbrooke est,
Montréal, P.Q.

Le 4 septembre 1963

Vous trouverez ci-inclus votre avis d'admission aux cours du B.A., pour adultes, ainsi qu'un annuaire de l'année académique 1963-64. Nous vous prions d'examiner attentivement ces documents et d'élaborer vos projets d'études.

La prochaine démarche que vous aurez à faire sera de vous présenter à l'inscription lors d'une des séances indiquées au calendrier académique, en page 2 de l'annuaire.

Pour vous faciliter la préparation de vos projets d'inscription pour l'année académique, nous vous inclurons un permis d'inscription. Vous voudrez bien apporter ce permis en vous présentant à l'inscription.

La direction, les professeurs et le personnel auxiliaire, seront à votre entière disposition durant votre séjour ici. Toutefois, pour rendre plus efficace le service que nous vous donnons, nous vous prions de respecter les directives qui vous seront transmises en temps et lieu.

LA DIRECTION DE

Par: J. Cor

P.S.: Votre inscription est sujette au
cisée au paragraphe 20 "Inscript
B.A., pour adultes, pour l'année

Formule 1-6
1-1-63-64

UNIVERSITE DE MONTRÉAL
FACULTÉ DES ARTS
B.A. POUR ADULTES

CANDIDATURE DE
NOM: MORNARD, M. Yvan
ADR: 165 Sherbrooke, est
Montréal, P.Q.
TEL.: 613-3067

DOSSIER D'ADMISSION

A ÉTUDES ANTÉRIEURES

Perfectionnement		14-6
Anthropologie		14-6
Philo 1 (incomplet)		17

B. CHAMPS D'ÉTUDES

DATE	DISCIPLINE	MODALITÉ
11-6	Fran	Diplome de Ling 010
16-6	Ang	Admissible à Ang 214

DÉCISION DU COMITÉ D'ADMISSION

PROGRAMME PERSONNEL DU CANDIDAT

ORDRE À SUIVRE QUAND LES COURS OBLIGATOIRES

LA FACULTÉ DES ARTS

J. von Leuhne

5 septembre 1963

Hier fut un jour très tendre, autant à cause du soleil sur la ville
qu'à cause des filles.
Tout d'abord, je rencontrai une dénommée Lise Simard, je crois,
à qui j'avais déjà parlé lors de l'inscription.
Nous avons suivi un même cours, et parler de poésie par la suite.
Elle n'a que 17 ans, mais, malgré ou à cause de son air prétentieusement
gaie, semé d'«adorable», de «merveilleux», de «divin», dont je me sert
à son exemple, mais pour la taquiner, je lui trouve une sensualité désirable.
Avons-nous entamé une autre histoire d'amour, je ne sais...
et je ne sais même pas s'il nous serait bon d'y jouer.
Car son âge est encore triste et instable.
Puis, comme nous buvions un café à la cafétéria, Jacques Giroux
me présenta une dénommée Marie Brazeau, grande fille un peu noble
mais pourtant petite titulaire de banlieue.
Ils s'assirent avec nous, et nous parlâmes du travail et des cours.
Le soleil entrait à grands flots par la fenêtre
et nos voix se mêlaient à une musique adorable.
Nous nous séparâmes bientôt; je partis avec Marie
car nous allions du même côté, après avoir longuement serré la main
de Lise qui me promit de m'apporter un livre de poésie de son père
et à qui je promis de l'aider à comprendre mieux la poésie moderne.
Marie me dit de Lise:

- Elle est aguichante. Et si jeune. J'ai peur qu'elle se fasse sexuellement exploitée par les garçons...

J'emmenai Marie dîner dans un restaurant chic, mais comme les prix
étaient inabordables, nous ne prîmes qu'un vin et un entremet,
ce qui ne fut pas sans rire de la tête de nos hôtes.
Nous parlâmes de voyages, de sexualité, etc...
Peu à peu, nous devenions plus intimes.
Puis ce fut une longue marche à travers la ville,
car Marie cherchait une exposition de meubles fabriqués par son oncle,
exposition qu'on nous dit finalement terminée la veille,
et je lui fit découvrir la ville, son avenir, ses ruines et ses misères.
Elle semblait attentive et très contente.

Mais elle refusa gentiment de monter chez moi quand j'allai y déposer ma serviette (petite fille craintive et de bonnes manières qui me rappelle Janine Corbeil...).
Ce qui me fit rire en secret, car je n'avais aucun goût de la dévierger.
Nous nous arrêtâmes finalement au bar du Pensylvanie Hôtel
où nous bûmes une bière dans un chant d'oiseaux.
- C'est le deuxième endroit que tu me fais connaître aujourd'hui...

Elle me quitta ravie de sa journée.
Et je comprends maintenant que je suis... adorable.
En pensant à Lise Simard que je ne réussirais sans doute pas à aimer...

Enfin seul, je vis annoncé dans les journaux le fameux film «Strip-tease», ou l'art de faire bander, auquel j'invitai Evelyne, ma vieille.
La danseuse au hamac me fit bander adorablement...
Mais qu'est-ce qui se passe, bon Dieu, à la censure?
Un strip-tease complet!!
Qu'est-ce qui se passe à Montréal?
Il y a des tétons nus sur la scène du Casaloma!
Dieu est mort!
Vivent les plottes!

3 heures du matin.
Evelyne, sans manières, trop vive, trop égoïste,
gelait sans son manteau et avait envie de pisser.
J'avais terriblement honte de ne pas avoir une jeune à aimer à mes côté!
Je fus dur, cruel même, et nous montâmes en silence jusque chez moi.
S'il ne fut cette crainte de la perdre sexuellement...
J'avais le goût violent de l'envoyer au diable, de tout briser, de tout finir,
tellement fâché de ce qu'elle ne sache dialoguer qu'au lit,
ne parlant que d'elle-même en toute autre circonstance.
La cuisine où elle travaille, sa concierge, ses amitiés ridicules, son fils,
toute cette tête de femme bornée aux contingences de sa ruelle
m'écoeurait comme l'on meurt d'envie de changer de vie.
Pourtant, peu à peu, je me calmai.

Nous parlâmes longtemps, elle me trouvait des excuses
qui ne la condamnaient pas, je la laissais parler, je ne la dénonçait plus,
distrait par le désir peu à peu de la coucher.
Le lit fut notre amour.
Pour la première fois, j'entrai en elle sans capote.
(La capote était trop froide, et mon sexe brûlant...)
Notre jouissance fut dédoublée.
Je sortis à temps pour cracher mon sperme.
Il coula sur ses cuisses.
- C'est chaud...
Peu après, nous recommencions, surexcités par le film
et notre réconciliation.
Notre jeu, cette fois, n'eut point à s'interrompre pour l'imposition
de la capote; elle me plaça en elle (car elle me place toujours),
naturellement, au gré de notre passion.
Et je sortis à temps pour venir encore.
Preuve que m'être masturbé deux fois par jour (comme elle)
chaque jour de la semaine, ne diminue pas notre horrible puissance.
Nous nous séparâmes réconciliés.
- Quand tu critiques comme ça, c'est que tu as besoin de coucher...
Son téléphone m'éveilla au début de l'après-midi.
Je m'en vais souper chez elle.
Je bande encore.

18 septembre 1963

L'un des fléau moderne: la jalousie.
Mal dont souffre surtout la jeunesse en rut.
De là qu'on rompt si souvent en amour de peur d'être dupes.
En ces hauts lieux de conscience excessive des moindres détails,
la clairvoyance consiste à tromper avant d'être tromper.

19 septembre 1963

Dans quelques jours, je n'aurai plus d'argent.
Et mes espoirs de pouvoir travailler se compliquent.
Que sera demain pour moi?...
Jadis, au moins, je pouvais rêver de mourir.
Je me sentais en accord avec mes circonstances.
On a dû me jouer un vilain tour.
J'aime la vie, j'aime la vie!
- Et ton père, il devrait t'aider?

Mon voisin de chambre pleurait sur nous.
(Dans quelques mois, sans doute, on le chassera à cause de son âge.
Il n'aura pas de pension).
Quant à moi, l'idée seule de retourner vivre avec mon père
et ma belle-mère me torture...
Que sera demain pour nous?

20 septembre 1963

Avec André au club «Harlem Nights».
Enfin une danseuse nègre!
Dora Deed.
Rythme, majesté et violence!
Puis, elle vint rejoindre un blanc à une table voisine.
Nous parlions, André et moi de nous installer ensemble.
J'avais oublié qu'elle était à côté.
André se sent seul: il vient de casser avec sa blonde.
Soudain, on me touche à l'épaule...
- May I join you?...
- Of course...
Son blanc était parti.
Elle apprend le français... et moi l'anglais.
Cette odeur violente de whisky à l'orange.
Trois whisky.

Le reste de mon argent.
Aucun regret.
Car dialogue, et j'admire son art.
Sur la scène, elle ne paraît plus ivre.
Brièveté.
Rapidité.

21 septembre 1963

Quoiqu'on dise, quoiqu'on fasse, il n'est de base que soi.

Le chaos nous enseigne la valeur de l'ordre.

24 septembre 1963

(*Mot pour l'anniversaire de naissance de mon père*).
Cher papa.
Je vous souhaite une bonne fête; et de vivre encore très longtemps;
et de plus en plus heureux.
Maintenant je peux m'excuser de vous avoir fait souffrir.
J'étais cruel de ne pas comprendre.

6 octobre 1963

Je chôme depuis un mois.
Mes dettes s'accumulent.
Je vis de ventes de livres et de bas de nylon.
Sauf les repas de Evelyne et de Roger Letellier,
je mange au compte goutte.
Je ne sais quoi écrire!
Depuis que je couche avec Evelyne,
je me sens tellement libre et accepté dans le monde!
Depuis que je suis accepté comme je deviens, je rêve de comprendre.
Je peux vivre seul.
Je n'ai plus honte de moi.

On m'a dit que Yves Mongeau était retourné chez son père.
Que Madeleine Letellier refusait encore de marier Jacques Leduc.
Aussi, hier soir, Roger Letellier m'avoua, enfin, qu'il est homosexuel
depuis toujours.
Sans expériences.
Hélas pour lui.
Nous discutons mathématique.

8 octobre 1963

Je souffre d'envie...
J'étais bienheureux de mon nouvel emploi
comme commis à l'Hydro-Québec.
Je m'y sens chez moi. Et un peu responsable de quelque chose.
Il me faut rapidement retrouver cette paix!
Ce soir, à la cafétéria de l'université, Louise Grignon
et Jean-Pierre Bourdoux.
En deuxième de philosophie.
Mon échec de l'an dernier me remonte au coeur comme un mauvais repas.
Louise est mariée; son mari en stage à New-York.
Jean-Pierre... n'est plus l'étudiant pauvre de l'an dernier.

Heureusement, France Simard et son ami Laurier
sont venus me reconduire en auto.
Comme ça, j'ai pu retarder l'instant d'être seul.
Pourtant je les fais tous rire tant je suis gai!
Je suis debout dans un autobus. Entre deux sièges
où des gens viennent s'asseoir librement dès qu'il y a place.
Moi, je suis trop gauche pour oser.
Ni fils du peuple, ni fils du maître.
Mon père: ingénieur sans diplôme.
Il faudrait approuver: ou le peuple, ou le maître.
Voilà.
Ça passe...
Mais il faudra faire attention.
Je souffre de supériorité.
Ma mère: fille de noblesse campagnarde.

12 octobre 1963

Roger Letellier s'est finalement endormi.
Roulé en boule sur mon divan-lit refermé.
Je le regarde respirer.
Comme un enfant troublé.
Cet homme dont je devrai bientôt caresser le corps nu;
que ma nudité offerte retirera peu à peu de la solitude et de l'angoisse.
Depuis vingt heures qu'il courre vers lui-même.
Depuis vingt ans qu'il devient ce qu'il est.
Aie-je droit de lui refuser le bien que, moi, j'ai reçu de Evelyne?
Aie-je droit de manger devant lui sans lui partager mon pain?
La terre est-elle si courte qu'il nous faille toujours nous borner
à la morale de notre seule faim?
Il dort.
Retiré du monde.
Épuisé d'un long désir demeuré secret jusqu'à moi.
- Veux-tu me montrer ton sexe?
Pour la première fois, j'ai frissonné de refus et de froid.

Cette maladresse pompeuse!
Il venait de quitter ses parents, sur un coup de tête, pour un jour ou deux.
Pour les éduquer à sa liberté.
(Car les parents se gâtent comme les enfants à qui l'on ne refuse rien).
Nous étions partis en auto.
Nous étions entrés dans le chalet de mon père par une fenêtre mal fermée.
Et cette question maladroite et incisive,
se voilant sous une inquiétude médicale.
Comme mon frère Olier, un soir de notre enfance, et dont je m'étais
moqué d'un refus qui me défendait d'une gêne trop hautaine.
Madeleine, Janine, qui n'avez pu VOULOIR,
aie-je droit de refuser à mon tour,
sachant le mal que vous enfermiez en moi?
Il dort.
Je le laisse filer jusqu'à midi...
Ensuite, je lui demanderai de me quitter; je dormirai à mon tour.
Je lui ai promis ce qu'il désirait; plus qu'il n'osait demander.
Mais aussi le temps de m'adapter.
Je ne peux encore m'endormir avec lui; ou seulement devant lui.
Je crois qu'il comprend.
Mais l'essentiel, c'est moi-même devant moi-même.
J'aurais honte de trahir l'affamé que j'étais, impatient et horrible.

Après-midi.
Téléphone de Evelyne.
Elle se plaint, crie, menace...
Je n'ai dormi que quatre heures.
Elle m'éveille sans même me demander comment je vais, personne
ne la comprend, son fils n'est qu'un ingrat dont elle veut se débarrasser...
Alors je devient cruel.
Cette femme horriblement égoïste, qui ne s'entend avec personne,
qui nous accuse toujours de toujours l'accuser...
Ces interminables silences au téléphone, nos colères ridicules...
Je devrais comprendre.
Mais aujourd'hui je me sens seul.

Evelyne, Roger et mon corps.
Mais quoi, qui donc se soucie de TOUT moi?
Il fait beau. Il fait soleil.
Un jour adorable pour crever.

Yves Mongeau est venu quatre fois cette semaine.
Au souper, je me suis rendu à son nouvel appartement.
Une vieille chambre au Carré Saint-Louis, ni grande ni petite,
mais assez confortable pour lui permettre de rencontrer Denise Lafrenière.
Il vit chez ses parents et poursuit ses études le jour.
Denise m'invita à souper.
Je dû refuser à cause d'un téléphone possible de Evelyne.
D'ailleurs, je n'aime pas rester seul avec eux.
Yves m'a offert de me remettre les clefs de mon appartement
si je le désirais.
- Comme tu veux...
Il les a gardé.
La prochaine fois, je les demanderai.
Evelyne téléphone pour m'annoncer qu'elle sort avec son garçon.
- Je suis partie comme une folle. Quand je suis revenue,
  il n'avait pas dîné.
Trop susceptible, mais généreuse tout de même.
Je suis fier d'elle.
Je lui ai dit.
Elle passera chez moi en fin de soirée.

17 octobre 1963

Dérangé dans ses habitudes,
l'homme doit penser pour ne plus souffrir d'instabilité.
Habitué à la musique en do mineur, l'homme d'aujourd'hui
se trouble devant la musique dodécaphonique.
N'ayant trouvé en lui-même d'impulsions pour se renouveler,
il souffre d'être renouvelé.
Ainsi va la société.

27 octobre 1963

Cet automne est splendide.
Une température merveilleuse.
Tout cela, peut-être, à cause de Evelyne, à cause de ma liberté.
Sans famille et sans autre maître que mon bonheur!
J'adore travailler, j'adore vivre loin de mes anciens amis
comme des nouveaux depuis que j'en ai de semblables,
j'aime cette solitude calme où nous reposer Evelyne et moi.
Et s'il m'arrive encore de nouvelles aventures,
ce n'est qu'un spectacle d'un soir.
Car je peux désormais comparer les filles.
Ma joie me fait douter d'avoir tort de les fuir,
de ne plus aimer gesticuler avec elles autour d'une idée.
En un sens, je suis égoïste; en un autre, je suis meilleur qu'avant
puisque je suis heureux.
Puisque maintenant je commence à m'aimer sérieusement;
puisque maintenant je suis responsable.
J'aime Evelyne.
Je sais qu'elle ne m'appartient pas.
Je l'aime comme quelqu'un qui peut et doit bientôt partir.
Mais qui ne part pas.
Un amour de passage. Mais qui dure.
Comme tout amour.
Fut-il le plus grand.
J'aime Evelyne, oui, parce que sans passion, sans jalousie. Ou si peu...
Tandis que, jeune, ce que j'appelais amour, j'avais encore, parfois,
la mauvaise habitude de m'y attacher comme une chèvre à un pieu.
Car, après tout, la jeunesse est faite pour la diversité
plus que pour la satisfaction de peu.
Ne reproche pas trop aux jeunes d'aimer et de ne plus aimer soudain,
de même que l'enfant gesticule et se distrait.
Mais je te plains, si tu es plus vieux, et si à côté de ce monde juvénile,
tu n'as une vieille femme qui te soit un pays, un toit, un paysage immense
où mûrir tes plus beaux ruts.

29 octobre 1963

Ce qui m'empêchait de coucher une fille jadis, et maintenant une autre que Evelyne: la peur de ne pas bander (me masturbant encore trop chaque jour, de là aussi que je rêve coucher plus que je ne cherche à coucher, n'ayant qu'une passion épuisée).
Bien que Evelyne me rende heureux en plusieurs points, la cause de ma stabilité envers elle, malgré le bien que nous y trouvons, n'est sans doute pas tant dans ma force que dans ma faiblesse, résignation, acceptation d'être ce que je suis.
Tout ceci pour ne pas succomber à la naïveté de me croire bon d'être heureux, et moral d'être fidèle.

30 octobre 1963

(*Lettre envoyée à grand-mère Mena*).
Chère grand-mère Mena,
Il y a déjà bien longtemps que je ne t'ai pas écrit.
J'espère que tu te portes toujours bien.
De mon côté, tout va assez bien.
Je travaille maintenant pour l'Hydro-Québec (le jour), tout en continuant mes études le soir.
À ce train là, ça prendra peut-être dix ans avant d'être diplômé.
Mais, au fond, je me fou pas mal d'être diplômé ou non; le principal, c'est d'être heureux.
Baisers à tante Catherine.

3 novembre 1963

Evelyne! ma vieille!
ma petite bonne femme!
ma petite bonne femme!
je t'ai regardé partir (j'aurais du aller te reconduire comme d'habitude),
tu marchais par petits coups maladroits et vifs, mon petit clown
si mal vêtue pour l'automne, ma petite pauvre, et cette richesse pourtant
en toi, cette affection que j'admire comme la beauté des fleurs
et cette fragilité de vivre! comme j'ai pleuré! comme je pleure encore!
comme je me sens mauvais envers toi, même au plus fort de mon amour.
Tu crains Noël, les autres épouses à leurs foyers, et toi seule et triste
avec ton gars et moi, j'ai honte d'avoir l'idée d'en épouser une autre...

14 novembre 1963

Ne vous laissez surtout pas influencer par les conseils de votre famille
et de vos maîtres.
Vous comprendrez bientôt la crainte et l'enfantillage
de la majorité d'entre eux.

16 novembre 1963

Le danger des questions est de ne rien faire.
Pour vivre, il faut agir.
La sagesse: questionner et agir.

La réponse à «ce qu'est la vie», c'est d'aimer la vie.
Naturellement.
Par la force des choses.

L'Homme travaille toute la semaine pour pouvoir remplir sa poubelle...

18 novembre 1963

Il n'est pas bon de vieillir.
Se cloisonner dans une société sans se moquer de ses tabous,
et s'en servir sans plus de gêne que d'ustensiles.

Il faut une certaine débauche pour accepter la société.

25 novembre 1963

Penser, c'est comme la guerre.
Les armes sont brisées.
Vivent les idées!

29 novembre 1963

(*Lettre reçue de Ange-Aimé Fournier*).
Cher Yvan.
Je sais que tu m'en veux.
On s'en veut, on s'engueule, on se boude...
Pour des mesquineries, pour des enfantillages; toute la famille en souffre.
Ce n'est pas chrétien, ce n'est même pas humain.
J'écris en regardant mon patient dormir.
Inspirateur, n'est-ce pas?
Pas question de style, de phraséologie...
D'abord récapitulons: quand tu as quitté la maison, tu ne t'es pas gêné
pour dire à qui voulait l'entendre que c'était à cause de moi.
Très flatteur pour moi, après tout ce que j'avais fait pour ta mère.
Ce fut d'ailleurs la réflexion de toutes les personnes qui m'en ont parlé.
Non pas que j'étais humiliée, je me fous pas mal des qu'en-dira-t-on.
Mais tu ne sais pas toute la peine que tu m'as causée.
J'en ai entendu parlé au Japon, par la fille de Georges Fournier;
à Gaspé, à Grande-Vallée; à Saint-Lambert tout le monde est au courant;
je passe sous silence les réflexions des commères.
En quoi te sens-tu frustré?

Ce serait plutôt à moi de l'être.
Mon mariage avec ton père, je ne l'envisageais pas comme un conte de fée, loin de là; je savais très bien ce qui m'attendait.
Quoi que tu dises, je n'ai pas épousé ton père pour son argent.
Pour toute fortune, il avait pour commencer une vie à deux exactement $50.
Si nous sommes restés à mon appartement les premiers jours, c'est qu'il ne pouvait même pas s'offrir le luxe d'une chambre d'hôtel ou le moindre petit voyage.
C'est très humiliant pour un homme de cette trempe.
Enfin, passons... il était heureux.
C'est tout ce qui comptait pour moi.
Revenons à nos moutons.
Tout l'hiver je ne sais si tu as attendu une invitation de ma part, (je n'avais pas l'intention de t'en faire).
Je me suis dit qu'un fils n'avait pas besoin d'un signe pour visiter son père.
Chaque fois que tu es venu chez-nous, il me semble que j'ai été polie, correcte avec toi et c'était déjà beaucoup après l'affront que tu m'avais fait.
Je n'en ai jamais fait allusion avant ta dernière visite à la maison.
Ce soir-là, tu as eu des paroles très dures pour ton père; il en fut malade pendant trois jours.
Quand nous sommes partis tous les deux, il pleurait et il m'a dit: «J'ai pourtant voulu bien faire et je constate que j'ai raté son éducation».
Je t'avouerai franchement que ce soir-là, je t'ai pris en pitié, oui, c'est vrai, j'étais pleine de compassion pour toi.
Je l'ai dit à ton père en partant, j'avais l'intention d'arranger les choses.
Mais aussitôt dans la voiture, tu commences à me faire des reproches et à me parler durement.
C'en était trop!
Et le plus triste, c'est que tu étais vexé et tout surpris de m'entendre rouspéter sur ce ton.
Il y avait de quoi!

Tu as eu cette réplique:
«Je te ferai remarquer que je ne suis pas ton fils».
Tu es majeur.
Tu as préféré fiché le camp avant que j'épouse ton père;
moralement, je n'ai aucune obligation envers toi.
Je n'avais nullement l'intention de te faire la morale,
mais quand on me provoque, je peux sortir mes griffes.
Et au nom de quel droit me faisais-tu des remarques désobligeantes?
Je suis toujours prête à mettre de l'eau dans mon vin
quand c'est nécessaire et raisonnable,
mais je ne suis pas une femme à me laisser mener par le bout du nez.
L'entente entre nous deux aurait été difficile;
ta mère m'a tellement dit que tu ne t'entendais même pas avec elle.
N'oublie pas que les 37 derniers jours de sa vie, j'étais à son chevet;
elle m'en a raconté des choses!
Je ne sais si elle avait l'intention que je prendrais, un jour, la relève,
mais tout ce qu'elle m'a dit me rend service auprès des enfants.
Elle se reprochait votre égoïsme à tous.
Elle m'a souvent répété:
« Si j'avais exigé moins matériellement, mes enfants seraient peut-être
moins égoïstes et plus généreux et reconnaissants».
Elle a fait de son mieux, comme tous les autres parents.
Elle avait raison de dire que la reconnaissance est une plante rare.
On dirait que le mot d'ordre est: «Chacun pour soi et au diable le voisin».
C'est ce que je trouve le plus dur.
Chez nous, nous étions nombreux, mais tout le monde s'aimait et
s'entraidait, personne n'essayait d'empêcher l'autre de s'épanouir
et nous vivions heureux.
Pour être aimé et compris, il faut d'abord se rendre aimable
et essayer de comprendre les autres.
Olier m'a dit une fois, Yvan ne vient pas
parce qu'il ne se sent pas chez lui, il ne se sent pas aimé.
Je lui ai répondu: «Olier, j'ai toujours été en bons termes avec Yvan;
cette situation, c'est lui qui l'a crée, je n'y peux rien».

Tu m'as donné l'impression d'être jaloux
et de vouloir profiter de l'occasion pour quitter la maison,
toi qui voulait partir depuis quelques années.
Ton père est malheureux, (il n'a jamais été aussi heureux, aussi détendu),
la seule ombre au tableau: c'est toi.
Je sais que tu as toujours «dénigré» la famille, que tu as toujours considéré
ton père comme celui qui paie les comptes.
Tu m'as dit à notre dernière rencontre:
«On dirait que papa ne fait que commencer à aimer ses enfants».
Votre père vous a toujours aimés;
la seule différence, tu commences seulement à t'en apercevoir.
Pense un peu à la façon dont il a été élevé;
il n'en faut pas beaucoup pour justifier sa maladresse à vous éduquer.
Quand tu posséderas ses qualités de coeur et d'esprit, sa bonté,
sa délicatesse, sa générosité, quand tu pourras regarder le monde
avec un regard sain, lucide, objectif, tu n'agiras plus en enfant gâté.
Je ne te blâme pas, je ne t'en veux pas;
à ta place j'aurais peut-être fait pire.
Rien ne sert de toujours remuer le passé, c'est très mauvais pour la santé
mentale et un beau jour l'on se retrouve au département de psychiatrie.
La révolte n'a jamais rien donné.
La vie est si belle quand on a assez de maturité pour se comprendre.
Je voulais mettre les choses au clair.
Il y a longtemps que j'aurais dû le faire.
Si tu trouves qu'il y a matière à absolution, je te demande de me pardonner
comme je te pardonne.
Oublions ces jours malheureux et recommençons à neuf.
Je n'aime pas vivre en désaccord.
Viens voir ton père, il n'attend que cela.
Tu sais bien que tout le monde t'aime ici.
Donne un coup de fil, nous tuerons le veau gras.

1 décembre 1963

Aujourd'hui, j'ai péché contre moi.
Contre autrui.
Si peu soit-il, j'ai idéalisé autrui contre moi;
et cela, soit disant, pour mon bien.
À l'exposition d'artisanat, j'ai envié la beauté des filles, et la vie d'artiste.
J'ai désiré paraître et avoir.
Je ne pensais qu'à moi.
Mieux: j'ai faussé l'idée même du bonheur.
Car le bonheur, c'est d'être en soi-même par tout et tous.
Car les pauvres et les riches se suicident.
Les situations ne valent pour nous qu'en ce que nous nous y situons.
C'est-à-dire selon notre liberté devant les conventions de vivre.
C'est bien compliqué.
C'est mal exprimé aussi.
Mais il ne faut pas se renier tous les jours.
J'ai aussi fait des mathématiques avec Jean.
Son dernier bulletin montre une amélioration.
Nous nous entendons bien.

Comme je ne m'étais pas masturbé hier soir,
j'ai bien aimé couché avec Evelyne.
Elle était bien heureuse de ce que mon sexe soit si gros.
Nous nous disputons encore trop souvent.
Mais, nous nous comprenons mieux.
Nous cherchons à être moins nerveux et impatients.
Dieu est mort!
Vive l'art de vivre!

L'orgueil: ou rendre l'être absolu: ou incapacité d'humour:
ou crampe psychique.

À la mort de John Kennedy,
la clique gouvernante de la terre à la télévision; ou la parade du père Noël;
ou les chefs de file d'un collège.
Ces gavés décident les guerres où nous devons mourir.

Olier, mon frère, (venu me voir en passant),
s'étonne et m'incite à l'étonner davantage.
Triste.

Triste aussi l'idée d'abandonner Evelyne à sa misère.
De la quitter pour une autre.
Ou seulement de lui faire mal malgré moi.
Cette femme trop enfermée en elle-même,
ne sachant que trop peu l'usage de cet arme qu'est le dialogue.
Et pourtant drôle, même indifférent, puisqu'un jour il y a la mort.
Puisqu'un jour, quand je partirai, elle se guérira de moi.

Avec Jean, j'ai peinturé son appartement.
Long et harassant.
Mais cet usage de moi-même pour autrui m'exprime virilement.
Ce besoin de me faire!

Je crains de revoir mes anciens amis.
Je n'appartiens plus à leur monde.
Je crains de les envier.
Par paresse et orgueil.
Je suis heureux.
Mais encore fragile en mes nouvelles frontières.

J'ai refusé de coucher avec Roger Letellier.
L'homosexualité m'écoeure malgré moi.
De là sans doute que je lui trouve des défauts.
Cette mollesse, ce dégradement.
Qu'un sexe, pourtant, suffirait peut-être à combler comme Evelyne
m'a grandit de m'avoir débaucher; de m'avoir libéré de mon obsession.

J’ai dit: il est bon de conquérir,
parce qu’il est drôle de se risquer à conquérir pour rien.
Mais soudain je me suis senti responsable.
La ville demain nous appartiendra.
Pour être heureux, il faut rire de soi.
Pour rire de sa vie, il faut se sentir libre.

La sensation du devoir accompli est une illusion.
Il faut vouloir, puis se faire; et rire de tout cela.

8 décembre 1963

Je travaille presque sans arrêt et avec coeur.
Faire de l’argent pour être libre et honnête.
Et pour aimer.
Je suis heureux.

L’amour, c’est comme bâtir.
On commence ici, on recommence là, on rêve trop, on ne finit rien.
On est dépaysé.
Les premiers amours, c’est comme apprendre.
Quand enfin se calme l’idéalisme, quand enfin s’associe la vie,
quand enfin apparaît la simple réalité d’être: alors le bonheur.
L’amour, c’est vivre selon ses moyens et avec tous ses moyens.

Evelyne et moi, nous nous aimons bien.
Nos maisons sont confortables et simples.
Nous n’avons plus de dettes.
Nos ventres sont pleins.
Nos sexes ne meurent plus de faim.
Nous nous appartenons.
Le monde nous appartient.

Elle a reçu son bonus de Noël.
Un montant plus gros qu'elle n'espérait.
Plus qu'il n'en fallût pour payer ses dettes.
Elle dépense tout le reste en cadeaux.
Je l'ai sentie toute fière et heureuse de donner.

Au Club, hier soir, les autres femmes n'ont plus de poids...

12 décembre 1963

Je ne sais plus sur quel mur me lancer.
J'ai gâché, j'ai gâché la raison même de me recommencer.
Je suis un con, con comme dans condoléances.

Tant de morts derrière nous!
Tous ceux que nous avons délaissés, sautant de l'un à l'autre
comme pour franchir une impossible rivière!
Tant d'inconstance!
Cet horrible dépaysement, tissé jour après jour,
et dont il nous faudra bien revivre.

19 décembre 1963

Un des mythes modernes: croire en la justice.

Il en est des religions comme des littératures.
Les styles changent, mais la nécessité de l'expression demeure.

23 décembre 1963

Café «La Paloma».
J'ai fait le fou toute la soirée.
Ah j'étais content de les faire rire!
Mais s'ils savaient
comme je me sens triste maintenant que me revoilà seul!
SEUL! et tout désorienté...
(Lise Jacques qui ressemble à Janine Corbeil...)

Evelyne, ma bonne vieille, est très nerveuse.
Mais Jean nous encourage: ses classes vont bien depuis que je l'aide.
Ah je les aime bien!
Et Noël bientôt, et ce bonheur à l'idée de leur donner de beaux cadeaux!

Mon père, ah mon père si content de me revoir, ah comme je t'ai compris!
Comme vous êtes bien chez vous!

Mais Noël! si triste aussi...
Toute l'enfance se mourant en cantiques, cette mort d'être toujours seul
malgré l'amour, de n'être jamais chez soi...

Dieu! mais qu'est-ce que c'est que Toi?
quelle est cette brûlure en nous au moindre signe du bonheur?
Ah Dieu si seulement nous pouvions te croire Dieu!
Ah mourir!...
Et soudain cette liberté d'aimer, de tout abandonner,
comme quelqu'un qui ne joue plus...
Ah comme j'aimerais! ... je ne sais quoi...

24 décembre 1963

Ce n'est pas tout à fait vrai.
Cette brûlure dont je parlais, malgré sa vérité, dévoile mon illogisme.
Ce n'est pas tant de ne pouvoir tout aimer, de ne pouvoir tout comprendre qui nous afflige. Mais de rêver d'héritage.
Comme si l'héritage allait nous libérer de nous-mêmes...
Je l'ai compris en avouant à Lise Jacques ma tristesse après leur départ.
Cette plainte, si faible fut-elle, me renseigna profondément sur mon mal.
Ce midi, je proposai à Lise Jacques d'aller manger (à l'Hydro-Québec) ensemble avec Roger Dulude.
La bonne compagnie de Lise m'avait d'abord attiré; mais la présence de Roger me devint de plus en plus agréable à mesure que nous parlions.
Pour la première fois, nous nous sommes confiés sur le sens du bonheur.
Je vois que j'ai changé. Et aussi que je deviens paternel et patient.
Comme quelqu'un qui n'espère son bonheur que de ce qu'il donne.
Nous nous pardonnons plus facilement de nous attendre que d'attendre autrui.
La maturité ne serait que de ne plus attendre d'héritage.
De bâtir sa propre maison.
Plus tard, seul avec Roger, en l'écoutant me confier sa méfiance, son ennui du monde, la simple amitié (dit-il) qui l'attache à Lise, j'ai compris que, moi, j'étais heureux. Comme un riche devant un pauvre.
Enfin, je sais que j'ai péché contre autrui.
Non que je crois au péché, mais que j'anticipe mieux.
Il nous est essentiel de ne pas être parfait.
Jadis, j'ai cru devoir me faire aimer par des routes hors de la portée générale.
Mais le Dieu s'écroulant, la relativité redécouverte, je connais désormais la paix d'être un Homme et de n'être aimé que par faveur et circonstances.
Il ne nous importe que de nous réussir.
La vie n'a de sens qu'en nous-mêmes.
Notre paix n'existe que par marées de larmes et de rires, de mélancolies et de tendresses.
Notre joie est d'abord de jouer. Pour nous tenir en équilibre.

27 décembre 1963

Tout allait si bien que Evelyne en avait presque peur...
Faudra-t-il qu'elle eu raison?
Noël nous fut si bon cette année!
(Je me souviens de sa crainte que je n'y sois pas, de plus en plus forte
à mesure qu'approchait le jour: je me suis senti tellement nécessaire:
le plus beau cadeau qu'on m'ait jamais donné!)
Un Noël qui réunissait tous nos efforts; un Noël pour Jean,
un Noël pour Evelyne, un Noël pour moi.
Nous sommes d'une race de faibles; mais de bonne volonté malgré tout.
Je pleurais presque à la voir si surprise, tellement émue
du beau cadeau que je lui faisais.
Noël heureux!
Mais la nouvelle année, que sera-t-elle encore?
Faudra-t-il que Evelyne eut raison d'avoir peur?

28 décembre 1963

J'ai fêté avec moi!
j'ai fêté avec moi!
tout l'alcool!
ah j'ai fêté,
comme j'ai fêté avec moi!

1964 22 ans

1 janvier 1964

Ce bonheur d'être sans demeure et sans Dieu comme sans illusions.

Cette joie aussi de me réconcilier peu à peu avec tout ce que j'ai renié,
et cette fois sans renier la différence qui m'y amène.

Tantôt, je serai chez mon père.
Bien que je craigne qu'il n'agisse envers moi
que selon que j'ai agi devant le retour de Madeleine Letellier.
De ces émotions dont ma belle-mère ne semble pas saisir
le risque et l'éphémérité.
Mais cette paix à l'idée de reprendre - je l'espère - mes études -
sinon pourquoi la famille, la mafia catholique romaine -
cette confiance, cette espérance de rentrer enfin en moi-même.

Lise Jacques m'a dit de quitter Evelyne Wiseman
ou que j'y perdrais mon intelligence - ah racisme intellectuel!
Mais voilà que c'est moi tout entier qui me perdrais de rester.
Non tant, ma vieille Evelyne, ma maîtresse, à cause de tes colères
à casser des vitres, à trouer le mur, non tant à cause de ta jalousie
mesquine à me voir m'intéresser beaucoup à ton fils Jean,
mais à cause de moi-même à délivrer.
Sans le savoir, tu m'as réconcilier avec moi-même
devant une grande misère: le monde des gros et des petits.
Comme tu pleurais l'autre nuit à l'idée qu'il me faudrait partir.
Ceux qui gagnent et ceux qui perdent!
Noël sans ton mari, sans ta maison.
Noël affreux des cartes de famille.
Sociétés des hommes, je vous ferai comparaître devant l'homme.

Evelyne Wiseman vient de m'appeler de chez son amie Hélène.
Elle s'amuse beaucoup à faire danser les petits enfants d'une voisine
à la musique du tourne-disque que je lui ai donné.
Mais Jean a mal aux dents et semble un peu s'ennuyer.
On remarque qu'il est très distingué.
Je suis bien content pour eux et pour moi.
Je craignais qu'ils soient restés seuls.

Je reviens de chez mon père.
D'abord il y eut quelques parents d'Ange-Aimée: des étrangers.
Puis: assez bien, assez gai avec Ange-Aimée, mon père et Germaine.
Mais bientôt la messe: seul avec mon père: les discussions,
les mal-entendus, le choc de deux générations, la sévérité,
et mon père qui buvait, qui se vantait d'avoir évité les erreurs de son père,
et moi qui me disais:
c'est un con.

Enfin Ange-Aimée et Germaine: le souper, le rire assez bien,
le feu du foyer, mon père un peu ivre s'exaltant sur la beauté du feu
et nous qui rions, le drame aboli, la compréhension toute prête
et l'indulgence.
- D'ordinaire, je tiens la boisson sous clé, mais aujourd'hui,
  c'est les fêtes.

Et mon père comme un enfant puni mais bon.
Mon père: un petit homme, mais un homme.
Ange-Aimée en pantalon: c'est nécessaire.

Et le départ, mon père me serrant l'épaule, mon père qui m'aime bien
malgré tout, m'offrant son chalet pour mes vacances,
son aide si j'ai besoin et: l'amour vient de s'entre-donner.
En un mot: bravo!

Robert Lewandowsky me téléphone: samedi nous choisirons du bon tissu;
il me fera un bel habit gratuitement.

5 janvier 1964

participer ou me crever: non vivre en parasite.

corriger au lieu de chialer.

s'arranger de la misère essentielle.

pas Dieu, car renier ma solitude: libre de choisir.

absurde: obsession.

maladie d'écrire: mais aussi volonté d'aider.

6 janvier 1964

Nous venons de nous quereller.
Voici.
Evelyne Wiseman m'avait téléphoné vers la fin de l'après-midi.
Je passerais chez elle dans la soirée.
J'arrive...
La pension de Jean ne répond pas, Evelyne s'énerve, où envoyer Jean?
de plus elle a perdu sa clé, gesticulations et visage bêtement pas-à-vous.
- Attendez à demain. Une journée d'école de perdue, ce n'est pas grave. Surtout maintenant.

Mais je devine la hâte de Evelyne de se débarrasser de Jean qui l'agace, la bouscule, d'autant plus qu'elle s'enrage à tout.
Toujours que ce genre de réception m'écoeure,
surtout qu'il se répète de plus en plus régulièrement.
«Venir moins souvent... Elle se gâte, je ne compte plus».
Nous regardons la télévision, un silence qui donne le goût de tout foutre là, je regarde son visage, sa mâchoire bête et vieillissante, son égoïsme horrible, sa tête comme zéro-d'intelligence, comment aie-je pu aimer coucher avec une telle folle, heureusement que Jean ne lui ressemble pas.

Le silence, toujours le silence,
et la télévision qui nous délivre par une intrigue idiote.
Soudain Evelyne éclate:
- Hein! tu lui dis pas ce que tu m'as dit, qu'il vient trop souvent,
  moé j'suis pas menteuse, j'parle pas dans le dos, moé!

Qu'est-ce encore? Jalouse de son fils?
- J'ai pas dit ça! J'ai pas dit ça! J'ai dit qu'y venait souvent!
  J'ai pas dis ça!

Qui croire?
- Si je suis de trop, je vais m'en aller.

Silence encore.
La télévision jacasse.
Je regarde ma montre, ce n'est plus vivable, je me lève, m'habille.
Je ne sais pas trop ce qu'ils disent, s'engueulent, emmerdant,
ils sont à la porte avec moi, je dis à Evelyne sa tête de pompe-funèbre,
ce qu'on a fait pour elle, ça épuise, j'ai de la peine, qu'ils rappellent
s'ils me veulent, je ne ferme pas les portes, je suis dans la rue.

Libre? ou pas? triste, toujours des querelles pour finir, ennuyeux,
pauvre Evelyne, dans la soirée j'aurai faim, j'achète des biscuits,
mon nouveau paletot me va bien, mon chapeau aussi, je suis triste,
ridicule, je regarde derrière moi, ni Evelyne, ni Jean, encore seul,
personne à qui parler, d'ailleurs c'est idiot de parler dans ces moments là,
la vie ne colle plus, «tirez sur le pianiste»;
je rentre chez moi.

«L'âme de la femme» (Gina Lombroso), la jalousie de la femme,
le téléphone sonne, Evelyne?..., je ne réponds pas, comédie,
être ou ne pas être orgueilleux, le téléphone s'est tu.
Je commence à écrire, on frappe.
Evelyne?..., mon voisin de chambre m'emprunte des cigarettes,
je continu à écrire.
Téléphone.
Je réponds.

Elle s'excuse, je ne mérite pas d'être chassé, elle a été bête,
elle a téléphoné à Hélène qui le lui a dit.
- C'est fait, c'est fait. J'irai faire un tour une bonne fois.
- Tu ne reviendras plus...
- Rappelle-moi quand tu seras de bonne humeur.

Puis bonjour, elle est triste, je referme avant elle.
Moi aussi je suis triste.
Moi aussi je suis bête.
Et l'école l'an prochain, pas facile.
Adieu femmes, adieu la terre, si seulement c'était vrai.

J'ai marché, une neige douce, Janine Corbeil, Louise Mongeau,
Madeleine Letellier aussi, tant d'idioties, j'ai marché, j'ai cherché Evelyne
un peu, j'ai marché, la belle aventure, puis je suis rentré.

Il y a dans la neige qui tombe plus de bonheur qu'il n'en faut
au coeur de l'homme à condition qu'il sache y comprendre sa mesure.

Plusieurs années, plusieurs souffrances à-la-je-suis-lésé, puis un bon soir,
adieu les m'aimes-tu, adieu la-terre-au-centre-du-monde, et l'on continu,
à neuf, et l'on continu, pour soi, plus que jamais pour autrui,
sans trop s'en apercevoir, comme si l'on vivait encore pour un grand but,
mais enfin délivré, comme si c'était le dernier jour, l'étonnement final,
la beauté partout, comme si demain devait tout emporté.
Alors, enfin, nous sommes amoureux, alors, enfin, nous nous aimons bien.

7 janvier 1964

Journée tranquille, le plaisir de lire «La modification» de Michel Butor,
l'autobus où l'on est bien, Lise Jacques à qui j'ai raconté ce qui s'était
passé hier, qui voudrait que tout soit déjà fini entre Evelyne Wiseman et
moi, non par jalousie, pour me sauver dit-elle,
mon examen que je ne prépare pas, le bonheur de lire,
la douceur d'apprendre,
mais je devrais arrêter de fumer, arrêter de tant me masturber.

Mais Evelyn retéléphone, une belle voix quand elle est triste,
«je ne voudrais pas que tu me tienne rancune»,
«je pensais que tu m'inviterais chez toi»,
comme si je pouvais oublier d'un coup mon départ trop brusque,
leur querelle ennuyeuse et cet orgueil en moi de me faire attendre
comme de me faire pardonner.

14 janvier 1964

le trouble dans la tête, le poème qui s'écrit mal, le bruit des dactylos,
le soleil trop fort sur le bureau verni, et l'amour d'hier dont on souffre
en sourdine,
ah merde à l'Hydro!
passer les cafés!
passer le courrier!
les sottises circulent dans le luxe, le devoir d'état, les secrétaires
montrent leurs cuisses pâles, et le patron bande paternellement,
ah merde à l'Hydro!
je suis le passeur-de-café,
le petit con de l'Hydro,
celui-dont-on-s'en-fou,
celui qui a mauvaise tête,
ah merde à l'Hydro!
On se traite de cons, de bornés, plus de coups de poings, plus de meurtres,
mais la torture immensément durable de paraître le con.
Alors on s'en fou, la belle illusion, comme si l'on avait raison,
comme si ça arrangeait quelque chose que celui qui vous traite de con
soit en retour appelé le plus-con, c'est préférable pour la santé,
plus de culpabilité, d'accord, mais vous êtes tous cons ou alors
nous sommes tous à aimer, faites quelque chose ou laissez-moi tout seul,
c'est d'ailleurs ce que vous faites, il me faudra bien marcher quand même,
c'est idiot de vous écrire au lieu d'apprendre à vous aimer pour vrai
comme si nous étions d'accord, c'est idiot mais il fallait que je vous dise,
car le con
c'est toujours moi.

15 janvier 1964

(*À l'Hydro-Québec, en attendant Lise Jacques qui fait du sur temps*).
POUR SAMEDI 11.
Chez Pierre Lambert, avec Françoise son amie, Robert Lewandowsky
et Claire Morin. Beaucoup bu.
L'assurance, la suffisance aimable de Pierre.

POUR DIMANCHE 12.
Evelyn Wiseman, coït jusqu'à épuisement.
Revenu vide, me sentant seul, malgré elle, fade.

POUR LUNDI 13.
Réunion de la troupe de théâtre de l'Hydro (qui ne se veut pas
de l'Hydro!); discussion autour des problèmes concernant le groupe
et les pièces à jouer; impression assez claire et mauvaise d'un égoïsme,
d'une mésentente entre les membres, due à l'existence
d'un groupe dont certains membres ne sont que des bouche-trous.
Alors le comique en moi jusqu'à l'absurde, jusqu'à m'épuiser!

POUR MARDI 14.
Querelle avec Roger Dulude: me reproche mon énervement de la veille
Fin de l'après-midi: lui téléphone pour demander s'il y a répétition
Fin de la querelle: sans un mot. Ma susceptibilité.
Soir chez André Bisson:
Avec André: parlons de l'Hydro, de son travail, du concert et du théâtre.
Avec Lise Morin, qui joue le rôle d'Eugénie:
de la famille, de la liberté... et de cette douceur de folâtrer
dans l'espoir d'un amour intelligent.
Avec Louise Laprise, servante des Bisson, élève de cours de théâtre:
de la simplicité, de l'extériorisation de son vrai moi devant autrui.
Par questions et approbations, lui faire avouer être meilleure en soi
qu'elle se présente en son air prétentieux.
André et sa femme Marielle chantent: moi avec le chien, seul et me sentant
déjà bon et heureux bien que je ne sois qu'au début de ma rééducation.

31 janvier 1964

(*Petite annonce - non envoyée - au DEVOIR*
dirigé par André Laurendeau).
Tuteur, tutrice, famille demandée.
Jeune homme, 22 ans, recherche personne compréhensive
pouvant et voulant lui permettre de poursuivre ses études, 2 ans pour B.A.,
3 ans pour licence en Lettres ou en Philosophie de préférence,
en échange de certains travaux domestiques.

2 février 1964

Projet de roman, genre conte symbolique.
L'histoire est celle d'un adolescent solitaire, déçu, indiscipliné,
malheureux et angoissé qui devient homme, heureux et responsable
par la musique qu'il apprend à produire de sa guitare.
Il ne sera discipliné envers etc... que pour se tenir en volonté
de persévérer en musique.
L'aide de ses amis.
L'incompréhension de ses amis (ne sort pas assez avec eux;
il juge perte de temps, de lui-même).
L'histoire s'achève sur le premier concert.

3 février 1964

qu'il faut comprendre autrui pour se comprendre soi-même

le «tu dois» et l'irresponsabilité québécoise

second amour comme guitares de seconde main, dangers et avantages

la discussion et la passion: ou la confrontation de mondes différents.

4 février 1964

(*Lettre envoyée à l'assureur*).
Voici la liste de mes réclamations quant à l'accident d'automobile
(propriété de Robert Levantdowsky)
survenu à l'intersection des rues Querbes et Jean-Talon:

- Le prix d'une monture de lunette, la mienne ayant été brisée lors de l'accident.
- Le prix d'un pantalon, le mien ayant été ébréché à la hauteur du genoux.
- Le prix du nettoyage de l'imperméable que je portais et qui fut tâché de sang.
- Le prix d'un taxi de l'hôpital Jean-Talon à mon domicile.
- Tous les frais que nécessiteront mes réclamations.

De plus je réclame un dédommagement proportionnel aux conséquences physiques de l'accident.
Couvrant ma difficulté (temporaire) à poursuivre mon travail à l'Hydro-Québec (travail qui comprend beaucoup de marchement, mais que je ne pu me permettre d'arrêter pour me reposer ne jouissant pas de bénéfices maladies, n'ayant pas d'argent pour subvenir à mes besoins vu mes dettes à ma concierge et à l'Université de Montréal causées par un chômage imprévu et sans bénéfices).
Couvrant ma cicatrice qui m'est restée sur la joue gauche, cicatrice qui se manifeste par une tache d'un rouge vif lors de fatigue, de chaleur ou de froid, et qui semble devoir demeurer ainsi.
Enfin, l'accident m'ayant privé de trois habits, un peu usagés, mais de bon ordre et de très bonne qualité (habits que Robert Levantdowsky venait de me donner) je me permets de les réclamer au même titre que le reste.

5 février 1964

qu'un certain stage de l'esprit donne le «grand art»
qu'on surpassera en surpassant ce stade
relativité

poésie moderne ou l'usage de l'abstrait, du concept
l'art moderne ou l'art conceptuel
ou primauté du rythme
poésie: conserver les mots, mais primauté du rythme sur le sens

lettrisme: pourquoi inventer les mots
quand il y a les mots de langues étrangères

7 février 1964

que le beau est relatif à l'expérience du beau

le style comme sujet
ou l'art moderne

la douceur des adolescentes ...
ou l'amour à mon âge (hé oui déjà!...)

Un être vaut d'après son action vers quelque chose.
Sa route l'exprime tout en le menant au meilleur de lui-même.

8 février 1964

L'autre fait partie de la formation de «soi».

Il n'est pas de «soi» à proprement parler,
mais une part du moule d'où l'on devient.

9 février 1964

À noter: nous ne sommes que les figurants de la vie.

Il y a une morale de la crainte de l'échec comme une de la foi au succès.
L'équilibre est leur usage.
L'une est alors à l'autre ce que l'accompagnement musical est au solo.

Qu'une machine écrive de la poésie, tant mieux, pourquoi pas!
Mais pour que nous cessions de sécréter une dose plus ou moins grande
de poésie, il faudra nous changer scientifiquement.
Car nous écrivons pour écrire ou pour nous exorciser
selon certaines causes.

La ville nous est paysage où nous contempler après l'ouvrage
comme une route franchie que l'on contemple avec fierté.

12 février 1964

Le problème de la sexualité n'est pas tant la sexualité
que le risque de la volonté.
Le cochon n'est pas la putain mais le non initié à la putainerie,
se sentant attiré par la promesse d'une jouissance, y allant, non
par volonté, par réflexion, mais par péché, par trouble, déséquilibre émotif.
Le scandale n'est pas ce qu'on dit le mal, mais le naïf.

Les hommes d'action (penseurs, poètes, scientistes, organisateurs)
sont des créateurs de milieux, de familles; ils sont des pères,
plus ou moins valables, toujours appréciables, et toujours discutables.

Fini les «bons» et les «mauvais».
Trouver la polyvalence de chaque fait d'existence.

13 février 1964

Avant, la vie terrible et angoissée dans la nature
et par l'art le réconfort paisible.
Aujourd'hui, la sécurité de la machine, et l'art de l'angoisse.

La connerie de l'altruisme dès qu'il n'est surtout que manque à soi-même.
Par exemple: je vendais des bas de nylon, je n'en vends plus
(sinon pour rendre service).
Ce qui soulève de drôle de réactions.
Comme si dire «pour vous rendre service» signifiait
«vous ne pouvez vous passer de moi».
Je frustre. Et j'en suis frustré.
Nos vaches ont tellement peur de devoir à quelqu'un
qu'elles se dépêchent de vous envoyer chier.
Qu'une femme nous soit enfin présentée qui ne soit pas qu'une plotte
pensante!

Mon seul moyen d'être heureux: ME FOUTRE D'AUTRUI!
Mais ce n'est qu'un début, ça embête plus que ça mène quelque part
si on ne va d'abord quelque part.
MAIS OÙ ALLER?
Il faut oublier pour le moment, pour l'expérience, le temps de s'ordonner
un peu, de se donner des ordres et de les accomplir, le temps d'oublier
la connerie d'autrui à force de coups portés sur soi-même comme si
la connerie c'était toujours d'attendre quelque chose quelque part,
alors qu'il n'est de connerie pardonnable qu'en soi quand on l'affronte,
le temps de se renforcir pour ne plus croire à la vie,
le temps d'apprendre à crever.
Mais je sens que je mens.
Non... que je parle d'autres causes: de la famille, de l'amour
et de dieu qui se sont écroulés avant moi.
Ah que c'est con de s'aimer soi-même!
Comme si j'étais toujours le salon des refusés.

Nous pouvons toujours dire qu'il existe des cons et de là être bien vu,
pourvu que nous n'y englobions pas nos «très chers auditeurs»,
car alors nous avons tort, nous sommes nous-mêmes cons
sous accusation d'injustice.
Or ce «presque toujours» est la faille de l'être, notre malheur peut-être.

"Soi": une bourse des valeurs.
Acheter et vendre, gagner et perdre, équilibre et déséquilibre.
Le marché l'exige.

18 février 1964

Un homme vaut socialement s'il peut admettre un être
en tous points semblable à lui, mais par hypothèse distinct de lui,
et avec lequel il devrait vivre en tout et partout.

Un homme n'est heureux seul et sûrement que lorsqu'il peut être heureux
avec des gens qui l'embêteraient s'il ne se sentait vraiment seul
au milieu d'eux, c'est-à-dire s'il ne les aimait pas.

19 février 1964

Un pays c'est comme une compagnie.
Les provinces ont aussi leurs contremaîtres.

20 février 1964

(*Esquisse d'un théâtre: la fille de l'entomologiste ou l'ange épinglé*).

La fille:
Ça ne te rend pas malheureux, comme ça, tout seul à être un ange?
L'ange:
Au début, c'est bien gênant. À cause des ailes.
La fille:
C'est donc si embêtant d'avoir des ailes.
L'ange:
À force de les faire aller un peu tous les jours, on y prend goût.
La fille:
Si on te les enlevait maintenant, tu aurais de la peine.
L'ange:
Il faudrait s'habituer.
L'ange:
Si tu me détachais, je serais ton ami.
La fille:
Papa m'a défendu de toucher à ses papillons.
L'ange:
Je ne suis pas un papillon.
La fille:
On ne sait jamais. Des fois, on dit des choses sans savoir.

(Elle le détachera, le verra s'envoler).

La fille:
Papa, j'ai peur. Peut-être tous les papillons sont-ils des anges.
Le père:
On n'en rattrapera jamais d'aussi gros. Il avait de si belles ailes.
On aurait dit qu'il n'était pas fait pour être un papillon.

21 février 1964

(*Note envoyée à Lise Jacques*).
Chère Lise.
Je t'envoie une «édition» de ton oeuvre.
Je m'excuse, dans un sens, de l'avoir montré à Roger Dulude
sans ton avis qui aurait été «non».
Mais je sais où je vais, il faut me faire confiance,
tu sais que je suis ton copain, et que cela me plaît.

23 février 1964

Je suis tellement calme, tellement heureux
que je croirais bien qu'il y a un dieu.
Mais je suis si calme qu'il me serait comme inutile, accessoire,
comme accepter ce qui est.

J'aime bien Jean Wiseman.
Dans la famille où il est, il semble heureux.
Je lui montre ses mathématiques, il semble se plaire à me parler.
Sa confiance me rend heureux.

Mon père, quelle erreur fut en chacun de nous!

Notre rut merveilleux Evelyn Wiseman et moi! et sortir soudain
dans un soir qui me rappelle tous les printemps trop seul de ma jeunesse!
Ah bonheur de vieillir et ce calme!

Mais Lise Jacques et moi projetons d'écrire ensemble
un théâtre pour le groupe. Lise que j'aime bien.
Que j'aimerais aimer davantage, ce que je lui offre en silence.
Mais je l'aime tant déjà qu'elle m'est un oiseau qui demande
beaucoup de patience, et qui ne s'apprivoise que très doucement.
Partager le corps et l'esprit, enfin, chez une même femme,
comme tout cela serait bon!

Et il me semble que je pourrais la rendre heureuse, sans jalousie, enfin, comme je suis heureux d'aimer en silence!
Mais d'abord me conserver comme je suis, tendrement.
Un peu d'air pur, ma pipe, un peu d'eau, faire l'amour, lire, écrire, ou aimer tout simplement en silence, ah comme on est bien de vivre dès que l'on aime et toute cette patience qui passe en nous comme une tendresse!

Si je reprends mes études, serais-je encore heureux séparé de mon lieux?

24 février 1964

Que la femme enfante et que l'homme bâtisse:
deux façons essentielles de se perpétuer.

25 février 1964

L'amour: que l'on ne se doit même pas de se sourire.
Que tout est faveur.
Et si peu de temps d'en attendre qu'on se dépense à tâcher d'en faire.
Alors où sera notre déception?
où sera cette tristesse?
sinon de ne pouvoir donner davantage.

Aimer c'est mettre en liberté, c'est-à-dire à la douceur.

L'amour réconfortant entre deux personnes est un échange de faveurs.
Mais dès qu'on s'arrête à trop considérer le sens de l'échange,
on y perd bientôt celui de la faveur.
Vaut-il mieux aimer en trop qu'haïr en juste mesure?
Que nous avons si peur d'être dupes que nous n'évitons pas de le devenir!
Car il y a aussi la duperie de devenir dupe dont on ne se méfie pas.

La douceur est l'équilibre entre l'espoir et le désespoir:
le réconfort qu'on y trouve et la douleur qu'on y sent,
les deux comme en sourdine sous l'harmonie qu'on dit alors douceur.

Un art de vivre avec mesure, un peu à chaque instant de la nervosité (ou désir ou malheur) et du repos (ou bonheur) qu'aux périodes troubles nous vivons (sans cet art) comme en blocs séparés et chacun à la fois.

La douceur ou la joie est un rythme, comme la passion en est un.
La passion est la conscience dernière.
Où elle éclate, s'achevait depuis longtemps la santé ou l'équilibre (exemple: trop longtemps privé d'amour, etc).
Elle éclate en nous comme une alarme.
Il ne faut jamais mépriser les pompiers.
Sinon c'est le diable qui nous gagne.

Un amour comme l'ouverture d'une route sur la campagne
à travers les taudis de l'âme!
Alors ne signifient plus les mots: dupe, perdu...
Le seul sens de la vie qui me semble le moins ridiculisable,
c'est de devenir heureux, c'est-à-dire d'aimer de mieux en mieux.

Le reste me semble moyen d'atteindre le but.

La preuve aussi m'en est qu'aux plus basses morales de la ville, l'amour et l'honneur d'être qui en découle suscite encore les plus hauts crimes.

27 février 1964

(*Lettre donnée à Lise Jacques*).
Lise, mon vieux copain.
Je crois comprendre enfin ce qui me fait seul depuis tant d'années.
Dans le sens de l'amour évidemment.

La soirée d'hier fut désagréable en bien des points,
et surtout pour toi qui ne méritait pas ces réactions de ma part.
J'en suis peiné, crois-moi.
Mais maintenant je dois avouer que la soirée fut pour moi
comme une porte qui s'ouvre enfin sur le jour.

J'ai beaucoup repensé depuis, et tout m'apporte des réponses.
J'ai cru longtemps que le sexe était mon but, je sais qu'il n'est bon
(j'entends: qui fait adulte) que s'il exprime l'humain.
Puis j'ai confondu l'amour-emportement et l'humain.
J'y ai vu le sens de ma vie, l'encouragement qui rend heureux.
J'oubliais l'essentiel: la signification de l'humain par rapport au monde.
Or voici que j'ai trouvé la réponse - la plus sérieuse me semble-t-il.
Voici.
L'amour véritable entre deux êtres, et j'y comprends l'amitié, sont,
par essence, ce qui nous vient par surcroît.
L'essentiel, c'est d'aimer les choses et d'y trouver notre sens dans la vie,
notre motivation au bonheur et notre bonheur lui-même.
En ceci, Roger Dulude nous est un exemple.
Le problème (entre nous par exemple) est d'abord en nous
par rapport à nos divers amours et amitiés passés
qui ont en commun l'échec et la déception.
(Il faudra bien accepter que ces gens aient peut-être eu raison
de nous abandonner).
Et je crois maintenant comprendre pourquoi.
Ton père te déçoit, ma mère m'a déçue.
Nous n'avons pas encore assimilé à notre vie notre responsabilité,
notre amitié, envers le père ou la mère
et la projection que nous y espérons.
Nous ne sommes pas sevrés - en ce sens.
Nous sommes décevables, malades - d'autres diraient égoïstes.
Et ceci, nous le savons pourtant.
Mais voilà: soit qu'on nous laisse souffrir en nous-mêmes,
soit qu'on nous bouscule en amour (car nous sommes trop déséquilibrés
pour nous y sentir longtemps en confiance... à moins bien sûr
d'abandonner l'autre (amoureux ou amoureuses) au rôle affreux
d'être le «père» ou la «mère» symbolique, ce qui l'empêche,
en fin de compte, de pouvoir compter
sur nous dès qu'il dévoile une faiblesse importante.

S'il y a des gens de trop en amour, c'est bien nous.
Il me semble que si nous ne nous en retirons pas pour y revenir humain (enfin!), nous deviendrons des monstres
(si nous comprenons sans vouloir changer) ou des cons.
Tu remarques que je dis «nous».
Cela ne va pas sans pouvoir déplaire un peu, car j'affirme beaucoup,
et je peux très bien me tromper sur ce que j'ai dit
par rapport au problème qui existe.
Mais tu m'as dit fuir la responsabilité...
Et nous voulons tous deux, je crois, sortir du problème, devenir mieux.
Alors il faut foncer.
Il faut s'éclaircir par le vivre lui-même devant un autre, devant les autres.

Je voudrais pouvoir t'offrir mon aide.
Tu sais que je t'aime bien.
(Mais sans passion - me semble-t-il aujourd'hui).
Mais je sais aussi que je ne suis pas prêt à aimer dans le sens de «fiez vous à moi»; qu'il faut que je débarque; que tous mes désirs d'amour actuel, c'est de l'éparpillement, une fuite de la vérité, une peur de me combattre, de m'aimer pour vrai, d'aimer pour vrai.

Je viens de passer mes cafés... et de me relire.
J'aimerais t'apporter quelque chose par cette lettre,
mais je sens que je ne t'aide pas comme je devrais.

Surtout qu'il me semble maintenant (depuis cette nuit surtout)
que j'ai trouvé mon sens dans la vie.

J'espère que tu sauras me pardonner ce que je t'ai fais, et que tu pourras à nouveau te sentir libre, parce que nous sommes et serons encore
de meilleurs copains - et ça, crois-moi, je le crois et l'espère très fort.
En peu de temps, nous nous connaissons déjà tellement,
qu'il doit bien y avoir encore du bon à tirer de nous!

Avec toi.

28 février 1964

Il me semble comprendre soudain la cause de nos échecs et chagrins
d'amour, à nous qui le désirons tant sans pourtant pouvoir y atteindre.

Voici: la femme cherche son père, l'homme sa mère.
Il suffit que l'un des deux soit assez renfermé pour paraître
plus qu'il n'est, c'est-à-dire qu'il n'encombre l'autre avec ses problèmes,
pour permettre malgré tout l'amour.
L'un et l'autre se basant sur l'autre et l'un,
nous en arrivons au cercle vicieux qu'est l'amour déçu.
Mais il n'est d'amour décevable qu'en l'égoïste.
Voici la vérité: d'ailleurs fort bien dite en «faire marcher quelqu'un»,
l'un et l'autre se demandant d'être entre eux absolus, le dieu,
le facile du moins quant au désagréable réel.

Voilà pourquoi la femme, en plus de la cause de son narcissisme
qui la fait se voir en ceux qu'elle désire et qu'elle ne peut admirer
qu'en l'état de père, vu alors son état d'esprit égoïste, enfantin
(c'est-à-dire faire marcher autrui dans le sens du père).

De là qu'on voit par milliers des filles et des femmes aimer «à la folie»
disent-elles des mâles qui s'en moquent, mais dont la politesse
est de leur faire l'amour (le père-amant), puis de les oublier.
Cet oubli passe pour du calme, de la virilité alors qu'il n'est
le plus souvent qu'un viril mépris, l'homme sentant chez la femme
un déséquilibre qui, tôt ou tard, se jouera contre lui.
La fille alors rêvant tout haut d'un père-amant,
d'une solution facile à la vie, avec l'homme-amant pour médium.
Elle le voit selon son déséquilibre.
Ce qui est une fausse adaptation, un piège,
la cause de l'échec même des morales fondant leur démarche.
De là la déception amère des filles: le père ou dieu soudain est mort.
Le monde perd son sens. Il en est de même pour les garçons.
Qu'il faut se faire objet pour autrui avant de devenir sujet désirable.

Faveur d'avoir le calme intérieur, la suffisance à soi, le naturel du bonheur qui est d'aimer comme l'on admire et protège.

Mes crises passionnelles:
= mes péchés
= laisser l'autre seul
= obsession, folie, maladie
= contaminer l'autre.

Narcissisme trop rêvé de soi soudain jugé par l'agir de l'autre
disant «tu es un autre que moi»; concevoir alors qu'on ne puisse même
équivaloir le narcissisme d'autrui.
La solitude n'est que dans l'esprit.
Un homme n'a qu'à regarder ce qui l'entoure et lui-même
pour saisir qu'il n'est jamais seul.

Ma lettre à Lise Jacques, hier: con de ma part!
«Je ne comprends plus ceux qui croient
et s'endurent dans leur souffrance».
Il semble plus facile d'être cruel que d'être fort.

On juge d'un milieu à l'importance du secret.
Plus la passion y est forte, moins s'y adonne la volonté,
et plus l'on y joue en secret de peur de... de... et de...!

Hé! hé! la jolie farce!
Voilà ce que je penses après mon aventure avec Lise Jacques
(qui ressemble tant à Louise Mongeau!).
Mais cette fois-ci, au lieu d'y perdre son sens, le monde m'émerveille!
Je vous aime tous! comme si le monde devait sauter sous peu!

Ah que je suis bien à me sentir libre devant moi!

1 mars 1964

Ma guitare m'attire de savoir y jouer quelque chose.
De m'y grandir.

Les relations humaines, c'est comme moi.

Quand j'ai écrit à Lise Jacques (comme aux précédentes)
qu'en amour nous ne valons rien, c'était délaisser la guitare.
La faute est de moi: je crois que je ne comprenais pas.

Une femme en amour est comme une petite fille.
On ne se fâche, ni ne s'angoisse devant une petite fille.
Et c'est briller!

L'on ne doit pas se masturber si l'on veut coucher une fille.
C'est la moindre des exigences.
Et vient l'heure où la femme s'offre de se laisser prendre.
Il faut comprendre.
L'image de la mère me rendait impuissant.

Le «fonctionnaire» se reconnaît à sa critique dominante.
Félix Leclerc est un fonctionnaire quand il chante «l'imbécile»...

3 mars 1964

Hier soir, alors que je me préparais à travailler sur ma guitare,
André Goulet est arrivé.
Il y avait des mois que je l'avais revu.
Comme il n'a pas changé!
Toujours aussi «dandy», les cheveux à la garçonne, les souliers fins,
toujours aussi scrupuleux, envieux même. Parle trop.
André et moi nous sommes connus par un ami commun
que nous ne revoyons que rarement, c'est-à-dire aussi souvent
que nous nous revoyons nous-mêmes.

Entre André et moi, il n'existe presque rien.
Je ne tente jamais de le rejoindre.
Et lui, s'il vient, c'est, d'ordinaire, qu'il doit perdre une heure ou deux avant un rendez-vous.
Il faut bien dire que l'amitié, si elle existe, est une chose très rare.
D'ailleurs, on finit presque toujours par en sortir.
Du moins, je parle pour notre monde.

À toute la copinerie: c'est la guerre en moi.
Adieu mon vieux, adieu ma vieille, comme j'étais bien en vous,
malgré.. etc, il faut partir en moi, bonjour l'amour, salut plaisir,
j'ai tellement eu mal que je ne vous le dis plus, ah je ris, salut bonheur!
je suis seul et vais partir, sauvez le masque,
ma guitare comme un fusil dont on apprend à tirer
- et qu'on me vise droit au coeur!
les morts sont adorables!

(Mais vous n'avez point su cette tristesse,
- car je riais dans mon bonheur de rire -
parce que, merde, ça me plaît maintenant!)

Je suis parti pour si loin en moi!
«Quand y a pris goût, on n'en revient plus!»,
les autres sont inutiles à justifier.
Suffit de se raconter soi-même sur papier.

Merde que vous m'avez déçu!

4 mars 1964

(*J'écris à mon emploi, par minutes à la fois*).
Hier soir, mes mains me sont apparues, j'oserais dire,
pour la première fois.
Je regardais mes ongles que j'ai commencé à laisser allonger
pour une meilleure sonorité.
Je n'avais jamais remarqué ces deux formes, presque des pieuvres,
ou alors des méduses qui perdent leur forme dès qu'elles s'aplatissent.
C'était la première fois que je remarquais à quel point
nous n'existons pas ensemble.
Elles étaient là, à bouger devant mes yeux, comme un être avec lequel
nous vivons par habitude, naturellement, mais dont nous sentons soudain
à quel point nous ne savons rien.
Mes mains étaient si loin de moi!...
Je me demande maintenant ce que je cherche tant en autrui, moi qui n'ai
même pas tenté de m'allier à mes mains, de m'en faire des copains.
Sales, jaunies par la fumée des cigarettes, sans soin.
S'il fallait que tout le temps gaspillé jusqu'ici, que les heures perdues
dans le malheur et l'ennui aient produit quelque chose,
nous serions tous virtuoses!
S'il fallait revoir tous les vides que nous avons été...

Mes doigts s'aplatissent sur le bout.

Pour avoir cette guitare, j'ai dû m'endetter, j'ai du me priver
de bien des petites choses auxquelles je me croyais attachés.
Il y avait déjà plusieurs années que je rêvais d'en avoir une.
C'est-à-dire - il y a plusieurs occasions où j'ai désiré savoir jouer -
pour charmer les femmes, pour briller.
C'est sans doute la bêtise de cette motivation qui ne me faisait rien faire.
Car - il faut bien l'avouer- il n'y a qu'à moi que je veux plaire.
Je suis mon dieu le plus exigeant.
Le reste est guitare-de-charme: j'y prend; je n'y crois pas longtemps.
Une occasion, une guitare neuve au prix d'une usagée.

La nécessité des contraires en un même:
le dieu bâtisseur, le démon destructeur.
Et voilà une seule matière comme l'eau qui unit et l'eau qui détruit.
Ainsi vit l'homme.
Être, c'est marier et divorcer.
Être, c'est la contradiction substantielle.
Mais il se peut qu'il y ait dominance:
tantôt les purs, tantôt les pimps.
Mais, comme la chose se fait naturellement,
pourquoi toujours prôner les purs au pouvoir.
La débauche est consubstantielle.
Bâtir, c'est aussi détruire.
Croire, c'est aussi renier.
La naissance de la forme nécessite la hache. Que le coeur se décide.

5 mars 1964

Que me reste-t-il du passé sinon ces quelques souvenirs de plus en plus vagues, ces remords, ces regrets, sinon cette méchanceté qui monte en moi au jour le jour?
Sur quelle route me suis-je engagé moi qui, jadis, ne jurais que de voyages et d'aventures?
Aie-je trop demandé d'un coup, aie-je douté de la patience?

Quand je repasse ma vie, c'est la mort que je revois sans cesse.
Si seulement j'avais su renier le monde avant aujourd'hui,
si j'avais compris qu'être un homme c'est n'être qu'un homme,
c'est cette patience à devenir peu de chose.
Moi qui répugnais tant à la routine suis tombé sous une routine
encore plus horrible: celle de l'ennui, la routine qui ronge comme un ver.
Une odeur de cangrène s'est installé en moi; je suis cette maison close
où l'homme solitaire est mort il y a un mois; je voudrais brûler.
Mais je dois avouer que la nature fait bien les choses.
Le corps se débarrasse de ses maux; il y a des êtres qui se suicident.
Le suicide est un contraceptif universel.

9 mars 1964

poésie obscure fait réfléchir, donc s'apaiser pour comprendre,
pour méditerde là l'effet d'exorcisme de ses formes
leur justification

les choses sont la base même de la conscience en tant que fondement
du dialogue symbolique de soi à soi et de soi à autrui

10 mars 1964

Le pire de mon énervement, de mon malheur, me vient de trop compter
sur autrui, de mon égoïsme (qui se voit altruisme... évidemment).
Mais rentrer chez soi, seul, avec un poème à mener en soi, s'embaricader
- prêt à ouvrir à tous - mais s'embaricader pour ne pas toujours
se mettre à attendre, à prévoir leur venue.

11 mars 1964

poésie moderne ou électronique ou condensation de l'énergie
ordinairement étendue dans l'habituel
l'expression - poétique surtout - est d'abord valorisation de soi
par le retour de plus en plus profond aux images nourricières
on ne parle, on n'écrit d'abord que pour se contempler
à travers une méditation de l'être
le verbe, par essence, monte en nous comme une sève
enivrant la conscience
le calme d'exprimer se confond à celui de contempler
la valeur du poème n'est que la fleur
mais valable
en tant que valeur de la méditation

12 mars 1964

(*Note pour Lise Jacques remise avec un livre de Anne Hébert*).
À toi, Lise
pour te remercier malgré ou à cause de ce que tu dis de toi:
«si ce n'était le froid...», parce que tu mérites qu'on t'aime,
parce que tu donnes déjà et de plus en plus,
parce que tu apprends à mieux souffrir du bonheur d'être fertile,
ce «souffle de chaleur».

13 mars 1964

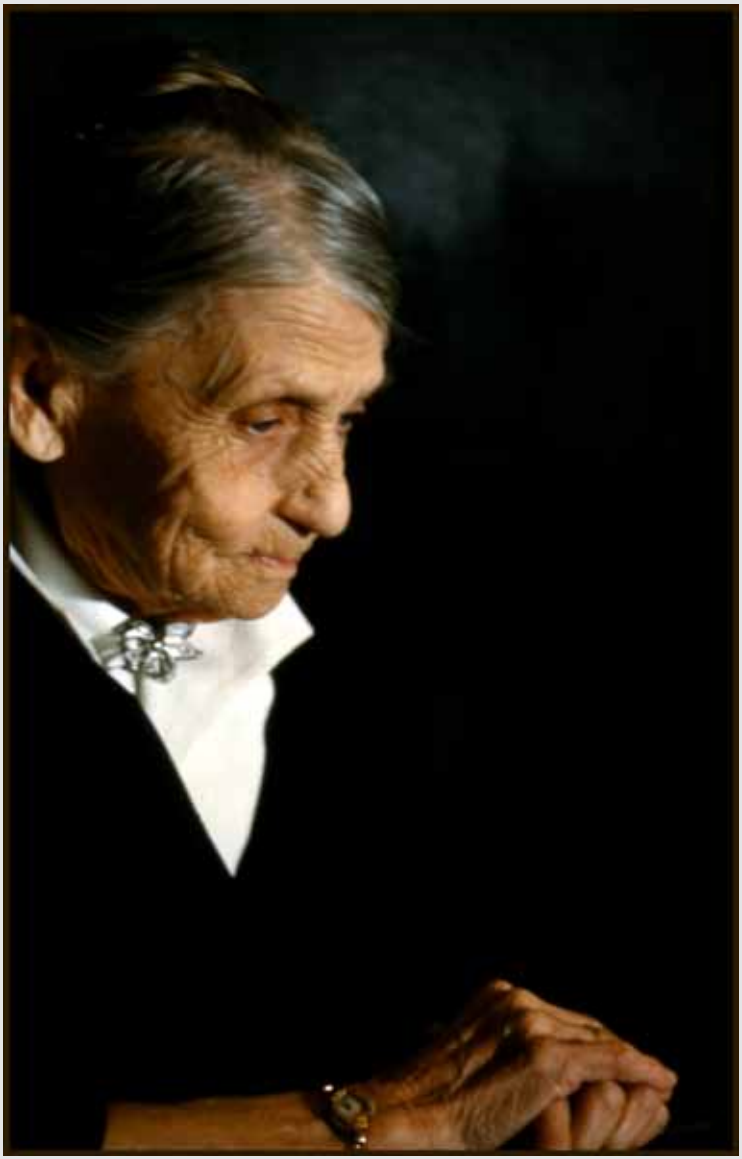
L'ailleurs idéal n'existe que par l'illusion qu'on a de son existence.
Il n'y a pas d'ailleurs où nous serions vraiment heureux.
Il n'y a qu'ici.
Ici et maintenant où je suis heureux parce que j'y suis,
où je suis heureux parce que je peux très bien en partir.
Et si j'y reste, c'est que j'y trouve l'équilibre du milieu satisfaisant
à la préservation de ma liberté.

Je suis libre.
Même de souffrir ou non.

14 mars 1964

(*Télégramme envoyée à ma tante Catherine Fournier
suite au décès de grand-mère Lumina Caron, dite «maman Mena»*).

Madame Marc-Aurèle Fournier Gaspé
Condoléances - sommes tous peinés - grand-mère était exemple
vaillance et humilité.



Mort de Lumina Caron-Fournier,
dite maman Mena.

15 mars 1964

J'aime bien Evelyn Wiseman, ses rondeurs que l'on palpe comme un fruit,
ses silences aussi rares qu'auprès d'un ruisseau,
et ses larmes d'enfant après l'orage.
J'aime à grandir à travers elle, j'aime ce silence en moi,
cet apaisement d'écouter autrui qui nous aime;
et notre sexe comme le pain tendre et chaud après le travail au grand froid.
J'aime et c'est révélation.
Là où j'espérais la foudre je préfère l'aube, là où je criais la stabilité
je m'apaise à l'allure du fleuve qui passe.
J'aime et c'est faveur.
- Je sais que tu partiras, je sais que je pleurerai.
Alors c'est moi qui pleure à travers le bien et le mal que je te fais,
c'est moi qui pleure dès que je suis seul.

16 mars 1964

L'être nous est vivable selon que nous le sommes nous-mêmes.
L'absurde n'est qu'une infection humaine.
La vie n'a de sens plein que d'aimer la vivre.
Les théories nous réfèrent sans cesse à repenser - ce qui est bon,
mais l'arête ne fait pas le poisson.

Le narcissisme normal rend heureux de ce qu'il rend aimable.

L'imagination formelle s'émeut et sert à l'imagination matérielle.

19 mars 1964

La philosophie que l'on prône n'est d'ordinaire que celle que l'on vit
et veux vivre. Quel théiste philosophe athéistement?
Quel véritable solitaire philosophe pour l'attroupement?
Il en est des philosophies comme des fleurs,
chacune sa forme et ses couleurs.

«Faites vos jeux! les jeux sont faits! rien ne va plus!»
Et c'est penser.

L'esprit de domination qui nous aigrit en autrui
peut très bien nous combler en nous-mêmes.

Il s'agit d'agir sur son esprit par la réglementation du corps.
Sagesse très ancienne.
Mais suffisante et mieux comprise.
Par exemple: apprendre la guitare.
Outre les yeux à dompter à la lecture,
outre les bras et tout le corps à styliser, il y a d'abord les doigts.
Les doigts à dompter comme des chevaux de parade,
à libérer les uns des autres, à ragaillardir comme des acrobates
et à assouplir comme des danseuses.
Les doigts comme remis à neuf.
C'est donc redit: heureux qui vit dans l'amitié chaude de ses doigts.
Et je le répète: il n'y a de divinité plus digne à l'homme
que lui-même en lui-même.
L'amour pour autrui nous en provenant en chemin vers nous-mêmes.

20 mars 1964

le comique de l'amoureuse idéalisant l'oeuvre de son mari
et qui s'en fichait avant l'amour et le cul
le cul a sa position que l'esprit ne peut partager
camarades: à distance!

PROSE BARBARE
Nous ne nous devons rien.
Nous parlons parce qu'il nous plaît de nous entendre.
Nous avons choisi d'être barbares.
Comme d'autres nous enfantent.
Comme d'autre se donnent à un dieu.
Le monde nous est un désert où marcher vers nous-mêmes.
Comme vers une fontaine d'eau pure.
Nous sommes: la chose nous suffit.
Non pas de ne plus souffrir.
De ne plus désirer trop souvent ce que nous éprouvons illusoire.
Mais que le monde ne nous est que nous-mêmes.
Non pas de mépriser.
Non pas de n'aimer, et mieux que jamais peut-être.
Mais que d'attendre d'autrui nous est indigne et nous révolte.
Nos chevaux sous nos cuisses à notre forme domptés
nous sont la mer elle-même et la plus haute.
Nos coeurs, comme des bouts de lances,
sont bien enfoncés dans nos poitrines.
La terre n'est pas si tendre qu'il faille nous en attendrir.
La souffrance est mise au coffre.
Et la haine: interdite.
L'or n'est pas si ferme, le soleil n'est pas si jaune
qu'il nous faille nous y confier.
Notre valeur nous est de rire.
Notre morale plus amère.
Notre soif nous est d'enfanter la chose immense que nous sommes.
Meneurs de troubles au marché de la ville, étrangleurs de reines
et pillards de caravanes sont nos signes de noblesse.
L'esprit fermente à notre haleine!
- «L'édit des mal-aimés!»
La chose est certaine: nous ne renaîtrons plus.
Telle fut la cause de notre calme parmi vos danseuses, vos fêtes
et vos chants.
Nous autres barbares sommes les créateurs des dieux.

24 mars 1964

L'amour c'est comme la banque: il lui faut balancer;
quitte à déduire la différence du salaire des caissiers.

Un être, c'est comme une famille: il faut savoir se taire avec soi-même
comme il faut savoir se porter des jugements énergiques.

L'amour, c'est de nous aimer en une totalité.
D'autres diraient l'amour c'est d'aimer dieu.
L'erreur fut d'adorer l'être au lieu de s'y habiter.
Pourtant la notion et l'expérience de dieu furent le sentier.
Mais pour construire la route, il fallait franchir cette époque.
Car le bien n'existe pour soi qu'en soi-même.
Car autrui c'est d'abord soi en état de liberté.
Autrement autrui n'existe pas en tant qu'autrui
mais en tant que déséquilibre de soi.

25 mars 1964

La théorie veut tout assumer: donc le suicide donc le meurtre:
«je te traite comme je me traite, mon coeur est de pierre».
Elle veut aussi les coeurs tendres et leurs lois.

Le sens de l'infidélité conjugale vient du non-sens de l'autrui.
Car personne n'est infidèle à personne dès qu'il aime.
(Personne ne devant aimer par dettes;
personne ne valant d'accaparer tout l'amour d'un être).
L'infidélité tient en ceci
que l'on marche contre l'un en marchant vers l'autre.
Le mal est dans l'esprit plus que dans les faits.
La lèpre crée les lois de la léproserie.
Le jour où le sens de la fidélité sera, comme une maison close
depuis longtemps, rouvert vers la totalité de l'être,
cessera l'une des plus grandes incompréhension de l'esprit.

Que le monde est soi, il faut se le répéter pour en vivre enfin.
C'est une formation.

Ce qu'autrui dit, fait, écrit - fut-ce con - c'est encore nous-mêmes
qui nous jugeons en le jugeant.

Il y a toujours une part à nous louer, mais la liberté demande
d'exiger mieux de nous à mesure que nous grandissons.

L'être perd sa liberté dès qu'il s'y arrête, le devenir seul nous libère.
La fleur fane à cesser de croître.

28 mars 1964

(*Note pour Lise Jacques avec, comme cadeau, un minuscule chat de bois*).

«C'est pas que je suis bien beau
mais quand vous me regardez
vous verrez que je suis bien content
d'être un petit chat».

29 mars 1964

O vie tu es bonne!
que tu est bonne! dès qu'on cesse de te brusquer,
dès qu'on cherche à collaborer avec toi!

Ma joie est grande! si grande! je pleure de bonheur tant je suis fier
de nous tous, tant je suis fier de moi!
La mesure de l'Homme fut-elle autre chose que d'aimer!
que de se sacrifier à ce point même où le sacrifice nous est joie,
nous ranime dans l'air pur!

Il fallait que je vous dise.

30 mars 1964

Nous sommes d'autant plus jaloux
que nous ne vivons pas au rythme général de notre société.

Car alors être trompé nous apparaît plus souvent.

Il faut être «pour» le plus possible pour pouvoir s'adapter en amour.

Aimer quelqu'un: pour un but (rapport au monde) et pour lui-même
(intimité).

S'il fallait raconter le bonheur comme on raconte une histoire,
le bonheur y serait l'enfant qui court à nous dès que l'on sourit
mais qui s'enfuit dès que notre visage se laisse aller à sa fatigue.
La conscience humaine semble ainsi construite
qu'elle nous mène au malheur aussitôt qu'on ne la mène plus au bonheur.

Il nous arrive de sentir une énorme tristesse de n'être qu'une larve
alors qu'il nous faudrait palpiter comme un papillon
pour ne plus faire souffrir autrui, surtout ceux que l'on estime.
Le crime alors n'est pas de souffrir
mais d'en avoir honte au point de toujours le taire.
Je parle d'une haute collaboration entre les être.

Pourquoi aimer?
Alors pourquoi manger?
C'est un instinct à habiter.

Les perfectionnistes: en amour, elles se veulent si parfaites
qu'elles se condamnent à la moindre faute.

31 mars 1964

(*Écrit en pensant à Lise Jacques*).

La joie que tu m'as donné me laisse sans ami à qui la raconter
tant elle est profonde!
C'est à tous que je veux la dire, mais il n'est que de te le dire à toi
qui pourrait me combler!
Plusieurs fois déjà, car j'espérais ce que j'ai enfin reçu par toi,
plusieurs fois j'ai fait des cadeaux à des femmes, et des plus gros cadeaux
que ce petit chat de bois que je t'ai donné pour Pâques.
Mais je devais aussitôt me dire «au moins je suis content de moi».
Car je restais seul devant moi-même.
Voici que pour la première fois, je m'ennuie, je m'ennuie d'*Yvanoff*
comme d'un symbole de nous-mêmes consacré par toi.
Car voilà que toi, tu as baptisé le petit chat *Yvanoff*!
et si spontanément!
ah comme tu l'embrassait!
ah c'était moi qui me sentais libéré au plus profond de moi!
Et puis cet empressement à le montrer!
c'était notre amitié que tu louais à travers *Yvanoff*.
Sans bien le mesurer peut-être,
tu m'as donné tellement plus que je n'ai su te donner!
tu as éveillé en moi le sentiment de la reconnaissance,
tu m'as libéré davantage en me demandant et en m'aidant
de ta reconnaissance à grandir!
Avec toi, je comprends mieux de jour en jour à quel point j'ai à travailler
à l'idéal que nous nous proposons pour nous-mêmes.
C'est un cri, un grand cri de joie qui voudrait sortir de moi,
qui voudrait baigné la terre de la lumière immense qui se fait en moi!

2 avril 1964

(*Écrit en pensant à Lise Jacques*).

Je me serre le front en me répétant qu'il faut te rendre justice,
qu'il faut me corriger de mon égoïsme et c'est comme si j'essayais
d'assécher la vase elle-même de mes songes les plus mous.
Comme j'ai envie de pleurer! comme je me sens devant rien à t'offrir
quand je me place devant moi-même!
Tu me fais du bien ah que tu me fais du bien! ta douceur m'encourage,
tes misères ne cessent d'éclairer les miennes
comme autant d'empires à te reconquérir!
Ah comme je suis jaloux
- ah plus profondément qu'une femme ne peut l'être -
mais comme j'ai tort de l'être, comme j'ai tort d'exiger de toi,
mon soleil et ma nuit, mon exigence première.
Je bois le vin que tu m'as donné,
ah si pur soudain que j'en ai le coeur plus gros de ta présence.
Faveur ah faveur - et c'est toi!
(Souffrir d'aimer ne peut être que grandir).

Je me relis et me trouve bien enflammé
pour quelqu'un qui se désire meilleur.
Comme si la révolution que je dois mener en moi
n'était qu'une petite chaleur bien agréable.
Non que je renie mon exaltation, mais que je vois maintenant pourquoi
je ne puis te la communiquer ouvertement et avec joie.
Ce qui me fait comprendre pourquoi et dans quel sens je dois t'écrire:
il y a un langage propre qu'il me faut façonner pour te rejoindre.

3 avril 1964

Il en est des femmes comme des automobiles.
Calculez un pourcentage de «citrons».
Les bonnes «seconde-main» se comptent sur les doigts:
à moins d'être mécaniciens...

Il en est des êtres qu'on aime comme des immeubles.
La crasse, l'érosion s'accumulent.
Si, par malheur, il nous vient un désir de propreté,
il s'avère plus économique de vendre et d'acheter ailleurs que de rénover.
L'idéal est de savoir ce que l'on veut dès le début
et d'y sacrifier pour s'y maintenir.

Les classes intellectuelles sont celles de l'argent.
Le peuple digère,
la bourgeoisie s'élève sur la pointe des pieds pour se faire voir,
et le milliardaire s'enferme entre ses pierres et ses chiens.

5 avril 1964

La conscience de ce que nous sommes nous vient d'habiter
notre conscience qui n'est autre que ce que nous sommes.
Notre lieu nous est d'apprendre
qui n'est autre que l'acte d'habiter nos questions.
Je parle d'une liberté.

L'humain se manifeste d'abord de sa volonté d'habiter.
Nous sommes de telle soif ou de telle autre.
Nos morales nous reflètent en nous-mêmes.

La conscience s'élabore dans l'épreuve et la refonte des méthodes.
La fidélité n'est que de renaître.

6 avril 1964

(*Note non envoyée à Lise Jacques*).

Je serai dur.
Car tu n'es pas d'une classe ordinaire de femme.
Ce n'est ni ton mérite, ni ta faute.
C'est un fruit.
Tu n'es pas comme les autres femmes.
Mais tu peux souffrir aussi.
Je serai peut-être dur pourtant.
Car depuis Pâques, je me suis manqué à moi-même.
Je suis d'un autre esprit.

Je prévois pour toi un avenir plutôt difficile.
Voilà pourquoi je te dis d'écrire.
Un amour banal - mais avec une queue... - m'obligera,
comme les deux autres, à te renier.
Tu deviendras copinerie et non plus copain.

Non pas que je t'idéalise, non même que je t'admire plus qu'un fait
qui a ceci de spécial qu'il pourrait devenir un peu spécial.
Je sens une possibilité en toi que je peux t'aider à développer.

Que faisons-nous ensemble?
Nous ne faisons pas l'amour.
Donc copinerie.
Ce qui m'a mené à craindre de nous ennuyer déjà, et toi aussi je crois.

J'ai toujours refusé d'être le copain d'une femme.
Je refuse encore.
Je refuse le babillage.
Je refuse la sociabilité par impuissance.

Je demande la tendresse d'une femme.

7 avril 1964

Il faut rejeter l'humain pour le grandir.
Sinon: préciosité.

8 avril 1964

Mépris de la bêtise prétentieuse des femmes.

9 avril 1964

Opposer le «nous» au «je» de Nietzsche.
Car Nietzsche ne parle que d'un fort par rapport aux faibles.
Et non d'un peuple de forts devant vivre ensemble.
Sa faiblesse est donc de tout réduire à un fort.

Hors de tout courant!
n'y venant que pour piller!
d'aucun dieu!
tel nous est penser!

et ce n'est point paresse!
sinon nous sera la déchéance la plus grande!
de ne plus avoir de foi pour nous guérir!
«pris à leur propre piège», dira-t-on!

Nous aimons notre rut (luisant et rouge)
aux ventres contractés des femmes
comme le dieu lui-même dans l'irruption de sa puissance!

AUTRE PROSE BARBARE

Et nous qui furent gauches, mais tendres jadis et fidèles
- car c'est d'étendre cet empire et d'y vivre qui nous hante,
car c'est là notre violence! -
voilà qu'un sage de la ville conquise retourna sa science dans nos plaies:
«Le plus violent des hommes, s'il sait rire devant l'amour
- même si son rut le tourmente! - trouvera cent femmes à ses lèvres!
Qu'il soit dur et nous dispense de nous-mêmes, s'exclament les femmes,
mais ne s'emporte contre notre amour!
Illusion de femme!
Paresse de femme!
S'il est violence, l'esprit du mâle s'élève aussi contre l'amour,
contre l'empire des femmes!
Et plus barbare encore de nous avoir connu,
le revoilà qui repart dans son rire éclatant!
le revoilà qui méprise la terre entière sous la foudre de son arme!
Et voilà ton dû, femme aveugle devant la force!
dans ton égoïsme de femme!
dans ta pourriture qui ne peut être que de femme!»

Et les femmes de la ville qui nous entouraient
- nous, vainqueurs de leur ville -
de leurs bras avides de femme,
crièrent qu'on le tue de médire contre les femmes!

Mais le calme du sage devant la mort soudain probable
nous ravit encore à l'écouter:
«Est-il encore une amoureuse parmi vous qui ne soit la chienne avide
de la force du barbare?
Existe-t-elle encore la femme sachant souffrir,
la femme aux bras forts et tendres de femme
se disant redevable de ce que l'homme se repose de sa force,
la femme responsable de sa conquête de femme?»

Et nous qui rêvions encore devant toute femme ne surent que répondre
à l'amertume immense illuminant soudain notre route de barbare!
Et nous évaluèrent alors notre peu d'honneur en ce fait d'arme,
pillés nous-mêmes par l'idéal énorme des chiennes!
Car ce n'était là qu'empire asservit à l'avidité des femmes,
caricature affreuse de la vrai femme du maître d'empire!
C'est alors que les plus haut-placés d'entre nous
se retirèrent hors de la ville - seuls et plus durs qu'au matin! -
dans leurs tentes décorées de peaux de bêtes!
Et s'il n'eût été de l'armée en rut dans la ville
- chien nécessaire et fidèle du barbare -
vous auriez connu la merveille du barbare!
le sépulcre sublime!
la pyramide inaccessible de dix millions de têtes tranchées!

10 avril 1964

Et nous connurent aussi la tendresse la plus grande
en la conquête la plus ardente!
Nous étions solitaires et d'un seul bloc.
La route nous enivrait de l'ivresse qui n'enivre jamais!
Et nous apprirent à reconnaître la densité diverse des hommes.
Le maître s'entoura de rares disciples, et eux-mêmes d'autres disciples,
jusqu'aux moins fermes des hommes.
La doctrine du maître n'avait déjà plus de ressemblance avec la vie.
Elle appelait déjà la nouvelle doctrine purificatrice.
Car c'est l'incompréhension des derniers hommes
qui demande un renouveau de la doctrine.
Ils vivent d'illusions. Et le neuf les épate.
Ou alors ils s'enferment dans la stagnation:
les religions et les idéologies en place.

«La jeunesse, c'est l'invasion des barbares». Mon père.
Nécessité historique du cynisme destructeur de valeurs,
remettant la vie au chaos, afin que se renouvellent les valeurs.

11 avril 1964

Nietzsche chasse les faibles, les insensés, les superflus
comme Jésus les laisse à l'enfer.

Les «peines d'amour» sont beaucoup moins d'aimer ou de haïr
que de ne pas comprendre l'action de la conscience devant les faits.

12 avril 1964

Les amours ont ceci qu'ils nous ouvrent à nous-mêmes
par la ressemblance de nos actions.
Il nous faut bien admettre un jour qu'en amour comme en haine
l'autre n'est pas ce que l'on se fait, mais plutôt ce qu'il se fait
malgré qu'on ne le valorise que selon ce que l'on est.

L'art, si faible soit-il, est aussi le journal intime du peuple.
L'individu y rêve et s'y reconnaît.

13 avril 1964

(*Lettre non envoyée à Lise Jacques*).
Je te souhaite que j'aie tort.
Depuis le début, il y eu en moi des changements.
Copain, que je t'ai dit. Si au moins tu te voyais. Rentre en toi.
Pendant que tu m'imagine seul à t'attendre et à travailler sur ma guitare,
à te reprocher de ne pas bien m'aimer, pendant que tu fais peut-être
l'amour à hue et à dia, je fais l'amour deux fois par semaine.
C'était à toi de te créer en moi.
J'ai dit copain. J'avais dit amour.
Comme tu ne t'occupes pas de toi par moi, ne te surprend pas
que j'ai changer.
Tu crois que tu donne par ta seule amitié, ta seule présence.
Ton amitié, c'est de ne pas juger un être digne d'être aimé.
Et tu aimes qui t'encule toi l'intelligente!

(*Autre lettre non envoyée à Lise Jacques*).
Est-ce devenir plus sérieux? ou n'est-ce que d'avoir été choyé?
N'être qu'un amant m'ennuie et me rend indifférent aux douleurs
de l'amante; me sentir réduit au seul dialogue de ma queue
me fait rire de celle qui m'emploi.
Mais je sais bien taire à quel point je deviens indifférent.
Je sais profiter du fruit qu'on m'apporte.
Car j'aime la femme en spasmes à la violence de mon rut.
L'esprit plane sur mon corps comme l'aigle décide de sa proie.
Je sais la fadeur du corps que n'informe les sels de l'esprit.
Il nous faut apprendre à vivre avec cette différence énorme:
tu es une femme, je suis un homme.
Nos joies ne proviennent pas de mêmes causes.
Sinon nous perdons le meilleur de nos rencontres,
nous gardons nos illusions.
Cette différence, elle est immense, je la vois de plus en plus,
il nous faudra nous y compléter.
D'abord il nous faut nous voir et non nous rêver.
Ensuite nous comprendre pour nous aider à grandir sans brusquerie.
Sinon c'est encore l'illusion.
Être copain, au point où nous nous en sommes, ne peut être que cela:
accepter de nous aider à grandir.
Sinon sera le dégoût de nous-mêmes, chacun devant lui-même,
la douce connerie d'accuser l'autre.
Si je t'écris ç'est à cause d'un dialogue de plus en plus grand
à maintenir entre nous.
Tu as besoin de te dévouer, de plaire, de rencontrer des tas de gens.
Tu es un parfum. J'ai besoin de solitude, de me suivre en moi-même.
Je suis une pierre. Et tous deux, nous avons besoin de nous confier.
Il est entendu que tu ne me dois rien.
La seule raison qui peut te justifier de travailler à notre amitié,
c'est d'espérer l'un de l'autre.
Je ne peux vivre avec un masque. Si je suis faible, je me montre faible.
Si je suis convaincu, je m'affirme. Il faut accepter le jour et la nuit.
L'essentiel, c'est notre présence l'un à l'autre.

(*Autre lettre non envoyée à Lise Jacques*).
Chère Lise,
Malgré que rien ne soit régler pour mes études avec ma famille,
car je n'ai pas encore osé leur en parler
(ils me parlaient tellement de leurs problèmes, de leurs espoirs;
ils me questionnent si peu sur moi-même)
je dois te dire à quel point j'ai été injuste avec toi la semaine dernière.
Après tout le bien que tu m'as fait!
Mais le problème de mes études me rend tellement impatient
et exigeant envers ceux qui m'entourent!
Je me sens tellement perdu, je sens tellement à quel point je vous néglige
quand je pense à moi, que je ne pouvais te l'avouer qu'en te l'écrivant!
Car j'ai honte de tant demander, de si peu m'efforcer à vous donner,
maintenant que je vous connais et sais à quel point vous méritez plus
que moi.
Je te demande de me pardonner.

16 avril 1964

Les peines d'amour sont bien plus un problème de chômage affectif
que d'amour.

Une conne, dès qu'on la croit intelligente et lui parlons comme telle,
nous déçoit et nous fâche bientôt de sa réalité.
L'idéal est de traiter toutes les femmes comme des connes.
Elles ne peuvent alors que nous étonner.
Il faut dire que je suis bien fâché de mes expériences quant à Lise Jacques.
Je n'ai plus le temps de me confier à une conne.
Copain: oui.
Protecteur.
Inatteignable.
Mais non ami: il faut l'égalité.

Il n'est que de s'occuper de soi qui valorise l'existence.
Mais la majorité n'y retrouve qu'eux-mêmes contre l'existence.

Mon erreur?
Voici: il faut d'abord enculer les femmes.
Ne remettez pas à demain la femme à enculer aujourd'hui.
Madeleine Letellier,
Janine Corbeil,
Louise Mongeau,
Lise Jacques:
échec à l'enculade!
Pour une femme, le bon copain, c'est la parole sans le cul.
L'amoureux: la parole et le cul.
C'est dit!
Mais ajoutez ceci:
l'amour est l'habitude à telle parole et à tel cul.
Et c'est splendeur.
La preuve: Evelyn Wiseman.

Cette note que je juge contenue autant que réaliste (enfin!),
est la note la plus difficile que j'aie eu à écrire.
Il me faut me franchir.
Le monde est à nous défrustrer.
Je le veux. C'est dit!

18 avril 1964

La femme n'est peut-être pas mon lieu.
C'est comme un plafond trop bas
où je dois sans cesse marcher recourbé sur moi-même.
Où je suis mal et ridicule.
J'ai besoin d'espace.
Mais peut-être n'est-ce que de n'avoir connu de femme à ma mesure.
Ou peut-être de n'avoir su m'intégrer la femme à ma mesure.
Pourtant comme je suis bien maintenant que je suis seul
au milieu de l'espace que j'apporte à mes amis.
Et ce n'est pas de bâtir mieux qu'autrui.
Mais d'être mon seul maître à mon bord.

26 avril 1964

Une morale universelle ne peut être universelle
qu'en une confrontation régulière des morales.

L'idéal s'avère moins au futur qu'au passé.
L'idéal immerge à la mesure de la conscience qu'elle engendre.

27 avril 1964

Ange-Aimée Fournier-Mornard refuse mon retour à la maison paternelle.
Ma mentalité.
À cause des enfants.
M'a finalement dit mon père.
Elle était sortie.

Mon père m'offre:
je reste en chambre, j'étudie, je travaille (un peu) durant l'année et l'été;
il emprunterait et me financerait.
Mais ce n'est qu'un projet.
D'autre part, il contrôlera mes résultats scolaires.
«Afin que tu ne fasses la noce au bout de deux mois».

Longtemps parlé avec lui.
De ses problèmes.
De son sens de l'insécurité.
Souper seul à seul.
Au départ, il a pleuré.
Moi aussi.
Brûlé vif.
Et pourtant: heureux!

Promenade avec Madeleine Letellier.
Aime Jacques Leduc.
Qui l'a déviergée.
Et s'en fou semble-t-il.
Madeleine que j'aime si facilement.
Mais il nous est resté cet estime dit-elle entre nous.
Brûlé vif.
Et pourtant: heureux!

Cette semaine.
Me suis fait volé chez moi.
Magnétophone, dactylographe, et le tiers de mon JOURNAL INTIME dans un coffre sous clé.
La tête qu'ils feront en ouvrant le coffre!
Même nos écrits se distancent de nous.
Vaut mieux le savoir dès aujourd'hui.

Seul.
Éperdument.
Qui donc est irremplaçable?
Je suis mort.
Voilà.
Vaut mieux le savoir tout de suite.
Mais, dites-moi, d'où me vient soudain cet espace si pur devant moi?...
(Je parle d'une scission nous aspirant à la grandeur).
Ne dormirai pas de la nuit.
Car un enfant semble-t-il veut naître en moi.

(*Lettre que je ne crois pas avoir envoyée à mon père*).

Tu sais très bien que pour poursuivre mes études,
je ne peux compter que sur toi.
Il me semble aujourd'hui que la vie m'a si bien frappé depuis deux ans,
que j'aurai la motivation de réussir.
Ton aide - si tu acceptes de me l'accorder - est une chance tellement rare
qu'il ne pourra être que de ma faute de ne l'avoir mené à bien.
Et je te remercie d'avoir compris et pardonné au contraire de la famille
de Marie-Ange Fournier et compagnie à l'adolescent que j'étais,
à la violence aveugle que j'étais.
Que tu aie pu souffrir de mon départ, qu'il soit resté en toi cet amour
du père, m'a causé le remord de t'avoir incompris comme je l'ai fait.
Et si l'autre soir en te quittant j'ai eu peine à me retenir de pleurer,
ce n'était pas la grande famille avec ses grands-pères et ses cousins
que je regrettais, mais toi à ton meilleur: l'inventeur et le père.
Sache bien que je me souviens encore d'une morale
que tu m'as souvent répétée:
qu'il faut toujours vouloir faire avancer la famille d'un pas de plus.
Et la famille, nous le sentons de plus en plus,
c'est tout simplement l'Homme.
Et s'il y a tant de violence en moi contre la famille,
c'est de l'avoir découverte une entrave
à la nécessité de repenser ce que nous sommes devenus.
Et, tu le sais bien, le jour où je cesserai de les juger,
sera peut-être le jour où ton devoir sera de me renier.
Mais que je te répète encore une découverte que je fais en toi depuis
quelques mois: c'est contre ton autorité que je m'étais d'abord élevé,
symbole d'une oppression plus grande qui m'est venue d'une famille
trop étroite.
Mais que tu sois le premier à t'attendrir de nos rencontres
m'assure maintenant de notre ressemblance.

Tu es mon père quoi que tu fasses.

P.S.
Que tu m'aie finalement avouer que je serais de trop à la maison m'a fait très mal; je me suis senti terriblement seul. Depuis six mois surtout.
On imagine mal à quel point, nous autres rebelles, sommes vulnérables.
Mais de parler avec toi m'a consolé de n'être vu que rebelle
en tant d'autres endroits.
Tu sais que je ne renierai jamais ce que je crois être la vérité
- et encore moins l'honneur dû à la liberté.
Voici le relevé de mes besoins hebdomadaires,
selon le régime que je suis actuellement.
Il ne me semble pas exagéré de te dire que je me suffit - me semble-t-il -
d'un minimum convenable mais qui fait néanmoins un gros montant.
MES SOURCES DE REVENUS
(indépendamment de toute aide).
Mon travail durant l'année complète à un soir par semaine:
52 X $6.00 par semaine, soient $312.
Mon travail durant l'été (soit 10 semaines):
pour payer mon argent de poche, $208 par an;
ma pension durant l'été, $200; et mes vêtements pour l'année, $100.
Total: $820.
Il me manque donc le prix de la chambre et pension
durant l'époque académique:
42 semaines X $20, $840 et le prix des cours, $400.
Pour un total de $1240.
Il me sera peut-être accordé une bourse,
mais je doute que le gouvernement accepte de répondre
à une nouvelle demande vu mes insuccès précédents.
Il semble que je pourrai aller habiter (moyennant ce $20 semaine),
dans la famille d'André Bisson, 4214 Saint-Hubert.
Son épouse s'occuperait de mon lavage, de mes repas, etc.
Ils ne feraient pas un gros profit avec moi, surtout qu'il me fournirait aussi
une chambre à sa maison de campagne pour l'été
(André y descend chaque soir et les fins de semaines).
Nous avons fait la «Place des Arts» ensemble, sa femme chante
dans les choeurs de Radio-Canada, et cet atmosphère me plaît beaucoup.

28 avril 1964

jazz!
à jamais ce jazz!
le rythme d'être cette vague!
à jamais jazz!

jazz!
éperdument la nuit!
à jamais toi!
jazz! amoureusement jazz!

je t'aime tant!
jazz!
je ne t'aime plus!
jazz!
ridiculement
amoureusement
jazz!

je t'aime, tu m'aimes
je ne t'aime pas , tu ne m'aime plus
jazz! infailliblement!

mais qu'est soudain ce rire
d'où vient cette vague
je m'élève vers moi
jazz!

8 mai 1964

Hier après-midi, rencontré Giselle Deslières.
Dix-hui ans.
Fille mère.
Au café bohème «El Cortijo».

Menstruation.
Mais tout de même baiser - sans coït - le soir et le reste de la nuit.
Entre-temps: elle fit la rue: deux clients.
Dieu soit damné! me voilà «pim»! mais c'est mal dire:
ce n'est que subvenir elle-même à ses besoins.
Le cul aussi est un instrument de travail.
(Cabiria! éternellement! ne serait-ce encore que cabiria?)...
Ce matin: travail.
Plus je devais partir, plus elle voulait baiser. (Elle mordait!...)
Je travaille. Elle dort chez moi. Lui téléphone à midi et à une heure.
Elle adore rester chez moi. Nue parmi les linges et les livres.

10 mai 1964

Je suis satisfait.
Il y a deux ans, j'avais faim.
Maintenant je suis satisfait.
Je n'ai plus besoin de vivre.
Je suis heureux.
Une joie décisive.
Il n'y a rien que je n'aime pas.
Mais je partirai tout de même.
Un peu. Car j'ai besoin de calme.
J'ai besoin de me détacher davantage pour aimer davantage.
J'ai besoin de vivre seul.
J'ai besoin de me priver un peu plus pour apprécier davantage.
J'aime! Éperdument!
Et pourtant ce calme énorme en moi!
Pourvu qu'on ne souffre pas de mon départ! pourvu qu'on n'imagine pas
des haines, des jugements alors qu'il n'est que satisfaction immense,
à ce point où l'on se retire de table pour dormir.
Je vous quitte et je suis toujours avec vous.
Car je reviendrai souvent.
Car je vous porte en mes pensées.
Car je suis satisfait de vivre.

16 mai 1964

(*Lettre non envoyée à Lise Jacques*).
Il y a presque six mois que nous tâchons de nous respecter, et j'estime qu'en ces six mois, nous avons vécu beaucoup plus que six mois.
Nos aventures nous ont appris sur nous-mêmes.
La jeunesse est un inventaire.
L'amour n'est pas encore pour nous le musée d'avoir vécu.
Tu sais que je t'aime.
Mais au contraire des amours délirants et aveugles,
mon estime pour toi m'habite en profondeur.
De là que je souhaite toujours pouvoir te dire:
je t'aime de la même manière.
De là notre liberté l'un devant l'autre.
L'amour, c'est comme publier.
Il faut avoir corrigé longtemps.
Le coup de foudre, comme l'inspiration, ne produit que de bons vers à reprendre et à corriger.
Au contraire des autres filles, j'éprouve avec toi la liberté de penser.
Ailleurs, j'ai connu le délire qui nous vient et nous vide
avec la rapidité de la foudre.
Quand je te dis que tu me fais du bien,
c'est ma faim de penser que tu encourage et dont je te remercie.

17 mai 1964

Demandé à Lise Jacques si elle désirait couchée avec moi.
- Non. Nous ne pourrions plus nous parler.

Notre faible sensualité... disions-nous.
Notre amour de l'esprit.
Elle m'embrasse en partant - sur réquisition de ma part s'il vous plaît.
J'ai l'air content de notre... pureté.
Elle aussi.
Mais j'en doute tant!

Donc je préserve notre... amitié, mais je sortirai avec d'autres filles,
j'en ai assez des adorables petites copines.

La fille est sentimentale et le garçon sensuel.
Mélangeons le tout, je suis d'accord.
Coucher et se chérir.
Mais non prôner la fille comme exemple pour le garçon.
Une femme vive et qui m'aime de son gré.
Et non pas des culs secs.
Autrement, «crossez-vous» et fichez-moi la paix.

18 mai 1964

Rencontré Louise Guay.

Penser n'est pas se leurrer sur soi-même.
Accepte que ton oeuvre passe sous un autre nom que le tien
et te voilà heureux du fait d'avoir pensé plus que de paraître penseur.

Il est aussi ridicule de louer le soleil qu'un lampadaire.

Mon erreur est simple.
Lise Jacques avait dit:«allons chez toi regarder la télévision».
Elle savait que le divan-lit était ouvert et que nous allions nous y allongés.
Sa voix tremblait - m'a-t-il semblé - alors qu'elle lisait le journal.
Je n'ai pas ouvert la télévision.
J'ai demandé: «veux-tu faire l'amour, combien y a-t-il de temps que tu
n'as pas fait l'amour?»
Insultée.
Il me fallait bander et la prendre peu à peu durant un film à la télévision.
Je m'étais masturbé.
Voilà.
Le temps est proche où la femme me sera naturelle.
Le temps est proche où je ne tremblerai plus de la dévêtir.
Le temps vient des grandes habiletés et des plus vastes morales.

André Bisson hésite à me loger chez lui.
Louise Laprise doit passer juin dans sa famille.
Il craint sans doute que sa femme et moi... il doit voyager en juin.
J'ai trop parlé de ma vie.
Il y a des franchises comme la foudre: on craint toujours
qu'elle tombe sur sa maison.
Je suis seul et vide.
Si je reste seul, je vous jure: je serai monstrueux.

19 mai 1964

L'idéalisation porte trop de gens à méconnaître la différence
entre l'auteur et son oeuvre qui en est la cime.
Leur vient d'imaginer.
De là vient la solitude de l'auteur dans son propre milieu.
Tu es poète: ouvre tes portes et reste en toi-même.
Je ne parle ni de méfiance, ni de haine.
Mais d'une liberté.
Aime et fais ce que tu veux.

29 mai 1964

(*Lettre non envoyée à Lise Jacques*).
Je t'écris, non pour achever, mais pour ouvrir quelque chose.
Mais, permets-moi de me demander s'il ne vaudrait pas mieux,
après toute la nécessité de toi que tu as pu voir en moi,
t'annoncer que nous devrions ne plus nous voir.
Ai-je besoin de toi?
Tu as grossi l'affaire et pourtant tu as eu raison.
Car je me suffit en moi-même et peut-être plus que toi.
Ma solitude n'est pas capitonnée d'amitiés et de tout l'étourdissement
qu'on y trouve dès que l'on n'atteint pas à sa rigueur.
(Vois y ce que tu veux).
Et pourtant tu as eu raison.

Car j'ai besoin de dialoguer, non seulement envers quelqu'un,
mais avec quelqu'un.
Et ce quelqu'un ne peut pas être que moi-même.
Même si j'ai une solitude énormément pleine et, je crois, heureuse.

Aujourd'hui, tu me pèses.
Je souhaite ne pas te revoir.
Ce matin, je t'ai aimé.
Demain, j'espère, je t'aimerai mieux.
Je parle d'amitié.
Je déteste qu'on m'impose l'amitié
comme un interdit de grandir à l'amour.
Mais tu ne semble voir «amour» qu'en l'adorable mondanité occidentale
(et sans doute terrestre), qu'en cet éveil passionnel du corps et de l'esprit.
Drogue.

Tu as le rôle des grandes bourgeoises.
Non dans le rapport de toi à toi.
Mais devant autrui.
«J'irai vous voir, mais ne m'attendez pas,
il y a tant de cons, je pars peut-être pour Tokyo».
Je préfère la masturbation.
Suis-je en colère?
Je me vois t'écrire comme on envoie des faire part mortuaires.
«Ma tendre mère est morte et je pleure...»
En vérité, j'étais le fils le plus heureux du monde!

«Maurice ne m'intéresse plus».
C'est de toi.
«Lise est paternelle, non maternelle mon vieux».
C'est de Roger.
Vous vous aimez adorablement.
«Je préfère être pim».
C'est en moi.

À force de dire à un homme, soit indépendant, tu le rend dépendant.
On sort de chez toi comme d'une caverne.
Ça tu n'es pas prête à le comprendre.
Tu me répugne de m'avoir tant dit que je dépendais de toi.
Car, au début, je t'aimais d'être libre avec toi.
Un soir j'ai parlé d'entraide.
Tu joua Cléopâtre.

Tu mens tellement mal à autrui, et tellement bien à toi-même.
J'ai mal joué aussi.
Là, j'ai besoin de cracher.
Retiens le bien.
Un jour, si un jour il y a, tu me le rendras.

Je donne des armes.
Des bombes mon camarade.
De quoi nous rendre toute rencontre impossible.
Mais je suis froid comme une pierre.
Je ne m'excuse pas, j'en ai assez.

Tu comprend, je me sens libre,
tellement libre de ce que tu ne me bouscule plus de me vouloir libre.
Car la liberté c'est comme l'amour.
Ça ne se calcule pas.

Mais au fond tu es bien contente aussi,
et je suis bien content de te rendre heureuse.

Adieu, et si l'on se revoit, joue, joue à tout rompre.
Mais je divague, tu ne joueras pas.
Tu ne seras que toi-même.
J'ai joué.
Je ne m'excuse pas.
Je suis libre.

31 mai 1964

Écrire, c'est informer la tribu.
C'est donner un modèle à mimer.
Souvent contre les morales en cours.
Car il importe d'abord de compléter.

Une morale n'est une morale qu'en sa libération de la morale.

La débauche et l'ascétisme ont leurs apogées et leurs effondrements.

1 juin 1964

(*Lettre non envoyée à Lise Jacques*).
Intelligence?
D'où te viens ce culte?
Quel dieu t'es-tu encore inventé là?
Comme: gymnastique; le culte du corps; et toute la mafia.
Je croirais plutôt que tu n'ose pas goûté l'aventure.
En d'autres mots: quelle oeuvre porte-tu en toi?
D'accord, tu es une société secrète, tu invente en silence...
Sais-tu la lourdeur que tu impose en exigeant l'intelligence?
«Aimons-nous», c'est mon erreur, mon impatience:
tu te souviens de la répulsion qui naquit en toi.
Tu parle d'intelligence comme je parle d'amour.
Je souhaite me tromper en te comparant ainsi.
Comme si l'amour et l'intelligence étaient des stages.

2 juin 1964

Il se produit dans l'histoire de la poésie ce qu'il se produit
dans celle d'un poète.
L'enfance est aux étonnements incontrôlés, l'âge à la forme s'affermissant
à la mesure d'un sens plus synthétique et mieux compris.

La poésie consiste à mieux dire ce que l'on pense mieux.
Il n'est de grande poésie qu'en l'accentuation d'un rythme
et d'une intériorisation.

Le beau est relatif à l'expérience du beau.

Tout être comporte ses zones de désillusion.
Accepter de vivre, c'est accepter de comprendre l'être.

4 juin 1964

La retenue ou morale classique (comme en poésie l'alexandrin)
évolue vers la retenue libre (de même qu'en poésie le vers libre).
L'immoral est d'écrire à la Victor Hugo.
Nous autres modernes savons le privilège de penser l'irrégularité.
Nous savons le plagiat du peuple en matière de morale.

Il en est des maîtres
comme des situations qui les suscitent et les encombrent.
Bousculer une mafia
ne conduit jamais à être tout à fait pardonner par cette mafia.
La compréhension ne vient que d'une situation hors de question.
L'accusation qui la précédait semble justifier ses différences.
L'exemple se découvre chez l'individu.
Il accepte qu'on condamne la sottise, même violemment,
mais n'accepte presque jamais,
et surtout n'en louange jamais son accusateur
(l'accusant de l'avoir accusé) de le traiter de sot.

5 juin 1964

Il n'est de vérité en soi que la sienne propre.

L'absolu n'est que cette présence de l'instant.

8 juin 1964

(*Lettre non envoyée à Lise Jacques*).
Nous grossissons démesurément les valeurs
que nous ne voulons pas franchir.
Nous nous y protégeons, cachons comme dans une caverne.
La grandeur est de sortir en pleine lumière
au risque d'être assassiner par l'incompréhension des craintifs.
L'amour est bien autre chose que la première passion.
Il y a «tomber en amour» et «grandir à l'amour».
Nos amours se succèdent.
J'ai dit que nous étions de seconde main.
Il doit y avoir rénovation.
Ça m'a fait quelque chose, indéniablement.
Il y a tant de passions dans nos vies,
qu'il me parait nous leurrer que de ne pas s'y soustraire.
J'ai admiré en toi cette volonté de ne pas t'apitoyer sur des enfantillages.
J'ai admiré en toi un grand dévouement à plusieurs occasions.
Et je savais qu'alors tu grandissais et nous grandissais.
Que tu nous aidais à être libre.
Que tu étais une alliée.
Car c'est une guerre aussi que vivre.
Je te dois les efforts que tu as posé pour te grandir.
C'est une reconnaissance, une louange envers certains faits.
Seul parmi les Bisson, et plus seul que jamais me semble-t-il
malgré leur bonté, je touche un fond où il devient nécessaire
de me mesurer à moi-même.
Il y a rêver d'un fond, et il y a en vivre.
Il me semble commencer à voir clair au plus profond de la nuit.

Le bruit de l'amitié, les fanfares de la passion sont d'abord des garde-fous.
Même en véritable amour - du moins me semble-t-il -
il y a ces profondeurs sacrés et impénétrables.
Il y a cet homme et cette femme devant la faille qui les sépare
et qui n'est autre que la mesure de leur présence de l'un à l'autre.
Nos empires et nos dieux s'effondrent,
nous naissons et renaissons d'une tombe à l'autre.
Voilà où trouver notre liberté.
Nous respirons plus d'une fois de la naissance à la mort.
Il y a l'espace suffisant d'un bonheur.
Roger Dulude et toi étiez parti, au fond je le crois,
dans une bonne sincérité.
Mais l'erreur - tu en as ressenti les effets plus que moi -
fut de partir en guerre sans fusil.
Mais voilà: quand pouvons-nous dire que nous sommes prêts.
C'est à toi de te calculer et de te prévoir.

*

Je n'enverrai pas cette lettre à Lise Jacques.
Je suis dégoûté de forcer les coffre-forts.
L'or déçoit plus qu'il ne brille.
Et surtout - disons le - j'en ai assez de courir après les femmes
alors qu'il est tout à redresser en moi-même, tant à découvrir et à réaliser,
ce qui, par surcroît, produira chez autrui, ce qui, au fond,
ne m'intéresse pas encore, je veux dire logiquement:
car c'est une forme d'esprit à acquérir.
Et j'ai mon entourage: ma famille, les Bisson, les rares amis qu'il me reste
- amis, c'est vite parler de santé alors qu'il y a tant de malades et d'amitiés
qui n'ont de buts que d'enrayer l'ennui de ne pas avoir de but!
Et aussi mon oeuvre - ça aussi c'est parler très très sérieusement -
mes études, et l'usine - peut-être - de mon père.
Avant trente ans, ne rien bousculer, et même après.
Le temps qui délie tout sait aussi fournir les liens essentiels.

Ce midi, Lise Jacques m'annonce un nouvel amour, un nommé André.
Je souffre, c'est évident.
Je lui ai dit.
Et aussi ma crainte de cet emportement de sa part.
Mais je souhaite un succès.
Je souffre, c'est évident.
Elle en fait marcher plusieurs à la fois.
En attendant les coups de foudre.
Au moins ma - c'est fort dire - Giselle Deslières était vraie putain
et non une caricature psychologique.
Je suis vexé, c'est évident.
Voilà pourquoi c'est ridicule.

Il y a des moments où couper du bois résout mieux les problèmes
que tous les raisonnements.

C'est écrasant tout le temps perdu dans ce journal à parler d'amour
alors qu'il n'était que désir de posséder pour jouir.
Comme si d'être aimé - comme d'être riche- pouvait juger
d'une existence!
C'est décourageant de voir à quel point la décadence de l'Occident
manque même de sérieux!

Je commence à comprendre la grandeur incompatible à la société.
Car, voyez-vous, bien que je ne m'en excuse aucunement, je me réserve
encore la croyance d'être grand, car en marche vers la grandeur.

9 juin 1964

Il en est de nous comme des produits que nous enfantons.
Notre majorité s'use à paraître plutôt que de valoir.
Ne nous aimez pas de vous le redire.
Comment croirions-nous à votre amour,
nous qui perçons d'abord le ridicule de vos haines?

Les hommes, comme l'or, se ternissent au toucher.
Et nous qui courrons de l'un à l'autre, je nous dirai ridicules et faux.

Les larmes ne sont d'ordinaire qu'un pu d'orgueil et d'enfantillage.
Au nom de quel effort, nous parlez vous de vous comprendre?

Il est des producteurs d'idéologies comme des industriels.

10 juin 1964

Ce qui nuit à l'enfant n'est que le manque d'ouverture des parents.
J'y entends nécessairement le manque de maîtrise d'eux-mêmes
dans le monde.

L'amour libre n'a de nuisance qu'en ce qu'il brise un contrat social
des parents établi contre l'amour libre.
L'amour libre, en état familial, vu notre étroitesse et vu notre étrange
conception de l'amour, est pratiquement impossible.

Sexuellement, j'éprouve souvent le désir
de retourner voir Evelyn Wiseman.
Surtout qu'il est peut-être encore temps.
Sa lesbienne parlait déjà de la quitter.
Mais c'est une solution de facilité.
Je préfère ma solitude.
Je préfère ma main.
Et, si l'occasion vient, une femme un peu plus racée et fortunée.
À moins que je m'en fous...
Trois repas par jour, une solitude intéressante,
ne sont pas pour m'enlever mon obsession.

Plusieurs filles me font penser à Gisèle Deslières.
Plusieurs femmes à Evelyn Wiseman.
Au fond, c'est toujours la même chose.

Lise Jacques est en amour.
Un rut qui durera ce qu'il durera.
Au fond, elle m'écoeure.
Mais au fond - aussi - je pense trop l'amitié ou l'amour comme un don
ou une accaparation alors qu'il n'est qu'idéalisation d'une politique
et d'une finance.
J'adore me plaindre dès que je me sens négligé.
Enfantillage.
Il faut garder pour soi le MOI
qui ne peut se suffire et se complaire qu'avec lui-même.
C'est dit: je déteste l'enfantillage.
Je ris avec ceux qui me trompent.
Pourraient-ils seulement me tromper
alors qu'il ne m'est de fidélité que la mienne.
C'est dit: cela semble impoli.
Mais j'écris devant moi.
Si quelqu'un s'y mêle, qu'il sache aussi s'y retrouver.
Et surtout ne pleurez pas d'amour devant moi:
je ne vous croirais pas.

Madeleine Letellier: copine à temps partiel.
À précéder dans l'éloignement.

La seule durée absolue: soi-même.
Le reste : rencontres, coïts, paysages.
Et ne parlez pas d'injustice envers vous devant moi:
car je rirai de ce que vous ne soyez comblés
de ce que la seule justice pour vous ne soit que vous.
Et de ce vous avez aussi raison: mais sans que vous ne soyez davantage
que vos raisons.
Et sachez ceci: tout est permis.
Le meurtre aussi bien que les prisons.
Le barbare aussi bien que l'ordre.
Mais sachez encore ceci: nous sommes en concurrence.
Voilà notre morale.

18 juin 1964

Voici où j'en suis.
J'adore la liberté.
J'adore agir; mais aussi remettre en question.
J'épargne.

Les amours me pèsent.
Les amitiés me pèsent.
Autrui m'empâte.
Que voulez-vous que je sois dans une chaumière
alors que je pense un empire.

Pour la première fois, peut-être, je suis seul.
Et justifié.
Que voulez-vous que je fasse du jugement d'un simple soldat.
Et pourquoi devrais-je mentir?

L'infidélité commence avec la promesse d'être fidèle.
Car c'est d'abord tromper autrui que de l'attirer à se baser sur soi.

Les valeurs ne sont absolues
qu'en leur relativité aux agencements de situations.
Il y a une morale de l'amante et une de prostitution.
Le transfert est terrible, mais possible.
Il existe en morale, comme en tout art, des écoles, des influences
et des effondrements d'où s'élèvent sans cesse de nouvelles formes.
L'attitude humaine semble, par essence, désirer des formes
plus que des dieux qu'elle y incarne.

19 juin 1964

Evelyn Wiseman.
Jean.
Comme il est de visages qui leur ressemblent.
Goût de les revoir.
Et pourtant.
Si je veux finir mes études.
Professeur de lettres.
Maison dans la nature.
Auto sport.

Présence plus grande de la solitude.
Silence et grandeur de la maison Mornard.

20 juin 1964

Mes situations se précisent.
Je découvre ma mesure.
Hier soir: marcher dans le quartier fauve de la ville.
Rue Saint-Laurent, rue Saint-Denis près de Sainte-Catherine:
chez moi, énormément chez moi.
Je suis un agent double.
Aucune société, comme aucun être, ne vaut à elle seule que je m'y castre.
J'ai dit mon athéisme.
Ma morale: le passe-partout.
Mon droit: le respect de la concurrence ou vivre.

Je conçois la tranquillité bourgeoise comme un lieu d'étude.
L'aristocratie comme une intériorité de l'oeuvre.
Mais l'effraction: une sève.
L'ennui bourgeois, que ce soit devant le dieu, la famille ou l'art:
un enfantillage.
De même les plaintes des moralistes: «la débauche nous encombre!»
Soyons d'abord libres en tout.

Faire l'amour avec ce délire plus que primitif
où le corps est la seule norme; créer avec cette concentration géniale,
là où l'inspiration est la seule débauche.

M'ennuie.
Horriblement.
Téléphone enfin à Louise Guay.
Après un mois de silence.
- Je croyais que c'était fini. Ça ne me faisait rien.

Nous devons aller nous baigner.
Je ne trouve l'endroit que très tard.
Elle me présente ses parents venus chercher sa soeur et elle à la piscine.
Je la ramène sur son bicycle après un long temps au restaurant.

22 juin 1964

Le mariage: un contrat contre le mâle d'abord vu son économie,
et contre la femelle.
Une vaste méfiance du futur.
Une confiance aussi. Un engagement.
Oeil pour oeil ou amour pour amour: ayons un coeur de commerçant!
C'est dit!
Et qu'on ne se lève pas pour me démentir:
sinon je vous éprouverai jusqu'au sang.
Sinon reconnaissez la vérité.
Je ferme.
Le spectacle est terminé.
Même si j'écris.
Vous ne me lisez pas.
Vous vous souvenez, vous enviez ceci ou cela.
Je vous embaume.
Et pourtant.
Janine Corbeil surtout.
Parce qu'elle est restée seule peut-être.

Evelyn Wiseman et Jean.
Cette misère, ce peu d'avenir.
Et pourtant.
Cette tendresse.
Comme si le bonheur de quelqu'un pouvait venir de moi.
C'est dit.
Le spectacle continu.
Il est affreux de se plaindre.
Et surtout de se plaindre de ce qu'autrui se plaigne.

23 juin 1964

Presque tous les gens me déçoivent, c'est évident.
L'étrange impression d'être adulte parmi une meute d'adolescents de 14 ans (les solitaires compris).
Quelques adultes.
Très rarement, c'est évident.

Avant hier: discutons d'amour et de religion.
André Bisson, sa femme.
Elle s'envenime: «Un jour, vous comprendrez!»
Moi: «Vous parlez comme les vieux curés.»
Elle éclate en sanglots.
André la console.
Elle dit ne pas savoir discuter.
Tout semble rétabli.
Il fait très chaud.
Difficulté à dormir.
Je regrette d'être chez eux.
Hier: ennui. André Bisson à Trois-Rivières.
Sa femme: gêne et politesse. Ainsi que moi.
M'ennui. Me sens de trop.
L'aide pourtant à laver la vaisselle.
Comme la semaine avant la discussion.
Soit depuis le départ d'André.

Téléphone à Yves Mongeau.
Parti avec Denise Lafrenière.
Louise Mongeau est maintenant bachelière et va bien.
Trouve trop dur de devoir remplacer sa mère décédée.
Goût de l'inviter.
Mais quoi offrir.
Et peur d'un refus.
Je l'écoeure sans doute.
Ou seulement: je l'ai écoeurée.
Névrosée elle aussi.
Sur la rue.
Ennui.
Nausée.
Les gens.
La duperie que nous sommes.
Evelyn Wiseman est chez elle, (la porte du balcon est entr'ouverte), mais ne répond pas.
Seul.
À moins qu'elle soit chez Jack.
Seul.
Plus lourdement seul.
Regrette ma chambre.
L'année dernière avec Evelyn Wiseman.
Ma liberté.
Et Janine Corbeil.
Me refuse de téléphoner à Louise Guay.

Me couche tôt.
Lecture.
Robe-Grillet.
Me repose.
Pur.
M'endort.
Seul et heureux.

Lise Jacques transférée de Jarry à Dorchester.
Sans m'avertir.
Significatif.
«La grande importance de l'amitié».
Pire. Putain.

24 juin 1964

Louise Guay est malade.
Elle ne pourra venir au défilé de la Saint-Jean.
- Suzanne est en route pour te rejoindre.

Suzanne Hubert et moi.
Enlacés comme des amoureux.
Elle dort sur mon épaule.
Baisers.
Il faudrait bien aimer quelque part.
Sa taille, ses petites fesses.
Mais il y a Louise Guay.
Il y a cette patience avant l'amour.
Il y a moi à définir.

25 juin 1964

Louise Guay me téléphone:
- Comment as-tu aimé ma remplaçante?
Je m'ennui.
Elle vient me rejoindre.

Nous marchons dans le Parc Lafontaine.
Nous nous asseyons dans l'herbe.
Je l'embrasse.
Ces baisers!
- Allonge toi.
Je lui montre diverses façon d'embrasser.

Elle rit.
- Tu es un démon!
Ma main sur son ventre.
Vers ses seins.
Elle me retient.
Je l'embrasse.
Ma main sur son sein droit.
- Tu es fou!...

- «Allez vous asseoir sur les bancs!»

Un agent de police!....
un agent de police!...

Nous marchons enlacés.
Et ce rire.
Et ce calme aussi.
Pour moi: comme un pacte scellé par le partage du corps.

Au restaurant.
Louise est troublée.
- Ne crains pas de me faire mal, je devine ce que tu sens en toi.
Elle:
- N'attends rien de moi. Pour moi, c'est un jeu.
  Il y a deux ans, je voulais faire l'amour.

Comment pourrait-il en être autrement?
Nous ne nous déplaisons pas ensemble; mais l'amour demande la durée de la présence et d'une nécessité.
Et qui parle d'amour si la présence est bonne?

26 juin 1964

Retourné chez Evelyn Wiseman.
Après une longue hésitation devant sa porte.
Exaltée de me revoir.
Elle est chez son voisin: Jack, 40 ans,
se confiant à moi comme un collégien.
Sa putain: 26 ans.
Elle m'en donne 18.
Parlons. Buvons.
La fille veut danser avec moi.
Jack danse avec Evelyn.
Je caresse la fille, elle se colle, son ventre, ses seins trop petits.
Qu'est-ce que j'ai à leur plaire à ces putains-là?
Elle me dit que je suis beau, il fait sombre dans la chambre,
elle ouvre son pantalon sur ses dessous, me dit:
« tu vois je suis propre».

Trois choses m'arrêtent: je me suis masturbé la nuit dernière, je bande, mais je ne viendrai pas.
Puis les Bisson: si je reste, il faudra sûrement passer la nuit.
Et Jack qui risque de foutre Evelyn enceinte.

Evelyn veut marcher avec moi.
Jack m'a dit que j'étais un chic type.
(Je l'ai écouté, et, surtout, je n'ai pas couché avec sa putain
- qui le caresse maintenant.
«Il va m'en ficher une bataille» qu'elle a dit à Evelyne).

Nous marchons un peu avant de nous quitter.
Mon adresse: inconnue.

- J'étais un peu jalouse, mais nous sommes des amis, tu peux faire ce que tu veux, tu reviendras quand tu voudras, sauf avec toi je ne couche qu'avec des femmes.

Louise Guay m’a demandé de l’accompagner dans l’ Île Sainte-Hélène pour la fête de la Saint-Jean.
Seule.
Ennui.
Moi:
- Tu me rejoindras sur la rive sud. Je dois passer chez le notaire.

La circulation du pont est fermée.
Elle traverse à pied.
- J’avais peur que tu ne m’aie pas attendue.
Moi aussi.
Sa robe orange.
Son cou.
Le premier orage.
Nous rions sous le viaduc.
Grêle.
Restaurant. Café.
Puis le calme.
Nous irons dans l’île malgré tout.

Sur le pont.
Contre la foule qui revient.
Enlacés et gais.
Louise heureuse.
- Tantôt j’étais seule contre le courant. C’est eux qui riaient...

Nous entrons dans l’île avec le retour de l’orage.
Enlacés sous le pont.
L’expression des gens!
Louise rit.
Le calme à nouveau.
Nous contournons l’île.
Une foule marche vers le pont.
- Ne restons pas dans la foule.

Nous prenons les sentiers presque déserts.
Il pleut.
Nous cherchons un abri.
Une table élevée sur un banc nous est un toit.
L'herbe trempée où nous ne savons comment nous installés.
Louise se décide et s'assoit.
Je l'enlace et l'embrasse.
De plus en plus.
Jusqu'à lui mordre les joues.
- Tu es vorace!...

Jusqu'à lui caresser les seins sous sa robe.
Elle se défend en me serrant la main entre les siennes,
en se penchant sur moi comme pour m'embrasser le ventre.
Son beau visage humide!
Ses genoux.
Ses cuisses encore bien fermées.
Son petit sexe que je caresse à travers sa robe.
Et le mien en rut que je lui fait toucher.
Elle se lève tout en jouant.
Il est tard. Ses parents s'inquiéteront.
Mais se laisse tomber assise entre mes cuisses.
Je lui palpe les seins, le ventre si tendre.
Ah! il faut partir.
Surtout que les agents de police...
Je lui ferai l'amour.

27 juin 1964

Louise Guay me téléphone dans l'après-midi.
À son travail.
Fatiguée.
Ses parents ne se sont pas inquiétés.
Ils étaient aussi dans l'île.
Ils s'expliquent ainsi le retard et le linge mouillé.

Je téléphone à Suzanne Hubert.
Comme promis.
Nous allons à la montagne.
Elle hésite.
Comme j'ai hésité à l'appeler.
Enlacés.
Nous en parlons.
Et de Louise Guay.
Désormais copains: sans plus.
Mais je crains un peu qu'elle ne détourne Louise
en lui racontant notre promenade.

28 juin 1964

Louise Guay travaille.
Je vais à son restaurant.
Il faut simuler de ne pas se connaître.
De crainte qu'on lui reproche de recevoir ses amis
sur ses heures de travail.
- Que fais-tu ce soir?
- Je sors avec Suzanne.
- Je l'ai vu hier soir.
- Je sais.

Je crains qu'elle ne m'en veuille.
Je lui écrit: «ça me fait quelque chose de te voir travailler
quand il y a tant de soleil dehors, quand c'est dimanche
et que je ne peux t'offrir davantage».
Je laisse un pourboire.
À peu près tout ce qu'il me reste d'argent.
Je marche dans le soleil et l'air frais.
Seul. Terriblement seul. Triste.
Mais pourtant vide.
Mes sentiments m'écoeurent s'ils ne sont heureux.
Je me souviens de Lise Jacques et de sa rigueur.

Soir: André Bisson me prête de l'argent.
Je marche.
Soudain: de l'autre côté de la rue, Gisèle Deslières au bras d'un garçon.
Je m'arrête et je ris.
Comme hocher la tête avec tendresse et ironie.
Comme la vie est bonne!
Il faut apprendre à se servir en ce qui nous plaît
et s'arrêter en ce qui nous déplaît.
Voici une vérité.
Mais je cherche Louise Guay dans la foule.
Vaguement.
Mais c'est la vérité.

Soudain Louise et Suzanne!
Je les appelle en courant vers elles.
Contentes de me revoir.
Louise m'enlace en même temps que je l'enlace avec Suzanne.
J'ai crains pour rien.
Voilà ma folie.
J'imagine trop et trop souvent contre moi.
Masochiste!

Suzanne:
- Je vais rentrer chez moi.
J'aime l'enlacer.
- Voyons personne te pousse...

En la poussant.
Nous rions.

Louise et moi.
Les guichets des bons cinémas sont déjà fermés.
Nous sommes dans un restaurant.
Que dire?
- Je suis troublée.
- Qu'est-ce qui te trouble?
- Toi.
- Moi?
- Nous ne faisons rien ensemble.
- As-tu une idée?
- Je sens que je ne sais rien. J'aimerais apprendre la littérature.

Je comprends.
Son désir de grandir.
De bien paraître dans la société.
Cette mode de l'éducation.
Et aussi cette exigence pour mieux vivre.
Son désir de parler de quelque chose avec moi.
D'éviter l'ennui.
Nous étudierons; et, je l'exige en moi sans l'exiger d'elle,
nous ferons l'amour.
Alors nous ferons quelque chose ensemble.
Nous nous compléterons.
- Tu sais: c'est la meilleure soirée que nous passons ensemble.

Elle se révolte encore contre son corps; d'être objet sexuel.
Je l'aiderai à mieux goûter le corps et l'esprit.
À connaître la liberté;
le naturel de vivre ensemble qui est le remède à l'ennui.

29 juin 1964

Renée Darche:
- Je m'ennui tant! Si tu savais comme j'envie mes amies mariées!
  Je ne veux pas coucher avant d'être mariée.
  Alors les garçons me quittent. Si tu savais comme je m'ennui!

Mais que peux-tu donner à un garçon qui, trop souvent, comme toi, s'ennui, toi, Renée qui ne pense à lui qu'en fonction de ton ennui?
Tu n'aime pas.
Tu attends qu'on te désennuie de toi-même.
Tu attends d'autrui.
Tu ne sais pas encore qu'autrui c'est toi.
Tu es: une putain qui ne couche pas.

Lise Jacques.
Me téléphone et viens me chercher.
Chez elle.
Sa mère et elle: amour excessif.
Contre le père.
Surtout Lise.
Parlons seul à seul.
Littérature, morale et grandeur.
- Je t'écoutais. Aucune résistance en moi.
  Tout entrait en moi comme une lumière.

Mais moi, je sais que tu ne m'apporte rien d'essentiel.
Malgré tes yeux.
Malgré ce dialogue qui est bon.
Et je ne pense pas qu'à coucher.
Mais surtout à cette présence particulière qui n'existe pas.
Qui ne peux sans doute jamais exister.
Ton éparpillement et le peu de poids que je suis en toi.

Deux excès d'une vérité: s'enfermer dans une présence unique,
s'éparpiller en succédanés.
La vérité est pourtant plus simple.
Il y a la foule, il y a les camarades, il y a les amitiés, puis quelques amis,
puis surgit l'ami où commence l'amour
qui n'est autre que durée d'une présence grandissante.

Nos dimanches nous dévoilent.
(Cette colle que l'ennui où perdre pied).
De quel droit dirons-nous: liberté!
Que le peuple se délivre lui-même.
L'injustice qu'on lui fait: c'est lui.

Mais n'en doutez pas: le bon papa reviendra.
On vous lavera encore la bouche et le bout du nez.
On tuera qui vous exploite.
Le mal: vous vous le redirez à l'oreille.

Mais notez ceci:
nous en avons assez de vous comprendre mieux que vous-mêmes.
De vous mentir comme à des enfants.

Nous reprendrons notre vérité: nous sommes aussi des hommes.
Avec nos besoins d'hommes.
Vous souffrirez.
C'est dit.

L'Université de Montréal semble m'avoir inscrit à ses cours.

2 juillet 1964

Rendez-vous avec Louise Guay.
Au sortir de son emploie d'été.
Enlacés sur la rue.
Cherchons un restaurant.
Sa robe blanche.
Belle. Si jeune.
Restaurant: Tour Eifel.
Vin et simple salade.
Elle a déjà soupé.
Elle n'a pas l'habitude des grands restaurants.
Se tient très bien.
Mais cette gêne encore entre nous.
Peu à peu: dialogue et rire.
Présence...
Et Dizzy Gilespy.
Ce rythme.
Mais cet ennui d'être encerclés de faussaires...
Enfin, marchons dans la ville basse.
Obscure et silencieuse.
Dans ces endroits déserts où elle me permet de l'embrasser.
Au Carré Viger, sous les arbres, ses seins,
sa tête renversée sur mon épaule, ces baisers interminables.
Sa tête de petite fille...
Mais l'heure pénible.
Ses sursauts d'horreur devant son rôle de femme.
Cette peur sans doute d'être jouet qu'on rejette à la moindre usure.
Cette crainte encore en elle d'en venir à ne pouvoir résister
à l'accouplement - qu'elle désire et refuse.
(Et cette douleur en moi de ne recevoir davantage de confiance.
Cette douleur d'une faille au dialogue).

Louise Guay.

4 juillet 1964

Famille Bisson à St-Hypolite.
Je suis seul à Montréal. Vide.
À peine l'effort de lire.
Sans rêve. Sans haine.
À ce point du dégoût de soi pour soi-même
où le dégoût lui-même se retire.

Louise Guay téléphone.
Elle est admise à l'Université de Montréal. Ergothérapie.
J'aime qu'elle ait téléphoné.
J'aime qu'elle surmonte d'elle-même ses pentes.
Bien que j'aime la guider.
L'heure me vient de l'indépendance et du don.
Et c'est alors que s'informe l'art de savoir se faire et se laisser aimer:
ce don.

8 juillet 1964

Une phrase est d'abord une partition.

L'idée soulève la discussion comme la graine s'entoure du péricarpe.

La vérité n'est que réponse à une soif d'être.

Le mariage ne retient pas la foudre.
L'illusion nous vient du faible pourcentage de divorces.
La fidélité n'est et ne peut être
qu'en l'Homme devant son accès à l'Homme.
Le reste n'est que décor et plagiat.
Quiconque ne croit au théâtre qu'en son décor,
ne comprend rien à la fidélité.
Il y a plus d'orgueil que de morale dans nos morales sexuelles.
Plus de malaises que de sagesse.

Savoir se faire aimer vers plus grand que ce que l'on est déjà:
le grand don.
Car il crée la distance et l'approche.
Il est situation et enracinement: confirmation d'être.

9 juillet 1964

St-Hypolite.
J'aimerais vivre seul dans la fraîcheur et le calme de la nature.
Non la nature rêve-mère.
Mais la nature où respirer l'air pur, où penser l'Homme médiatement.
Par cette mouche qui meurt à la renverse
résistant encore du mouvement de ses pattes.
Par ces hirondelles en chasse de mouches
pour une portée criarde et peut-être inutile.

10 juillet 1964

L'erreur d'autrui n'est d'autant plus oppressante que l'on est moins maître de soi, d'autant plus douloureuse que l'on se sent responsable d'autrui.

Madame Bisson ressemble à ma mère,
l'Hydro-Québec au pensionnat.

Mais une force nouvelle m'accompagne.
L'Homme est à grandir au-delà de la grandeur.

Seul chez les Bisson.
Téléphone chez Louise Guay. Pas rentrée.
Je m'ennui.
Goût de tout casser.
Je ne peut m'empêcher d'attendre un appel de Louise.
Je ne réussis pas à prendre goût à la lecture.
Je sors.
Marche pendant deux heures dans une odeur décroissante de suicide.

11 juillet 1964

Huit heure du soir.
Louise Guay téléphone.
Si spontanée. Si franche.
Elle a soupé avec Suzanne Hubert.
Elles s'en viennent chez moi.
Comme je suis satisfait de Louise!
Enfin aimé, enfin pouvoir aimer et être accepté comme amoureux
avec mes maladresses et mes erreurs,
est-il possible que cela ne se termine en un autre cauchemar?
(Comme j'ai peur soudain! Et me voilà tout à coup plus calme
qu'un homme qu'on mène à la potence...)

Soirée calme, jazz, rire.
Louise: petite femme, prépare un thé glacé délicieux.
Et ces baisers que nous nous donnons un peu en cachette de Suzanne.

Bonheur, tu nous comble soudain d'une surprise totale.

12 juillet 1964

Après-midi.
Louise Guay téléphone.
Elle hésite un peu à venir chez moi: elle craint de faire l'amour.
Et pourtant comme elle le désire elle aussi!
(Je lui ferai, mais sans la bousculer, la confiance entre nous est bonne,
et notre jeu d'amour, s'il ne se consomme, risque de nous devenir amer).

Elle arrive, sa robe noire, ses jambes nues sous sa robe,
ses seins à demi offerts dans leur courte gaine de dentelles.
Nous mêlons poésie, baisers et caresses, j'aime ce corps
et surtout cette présence qu'elle a devant moi en me l'offrant.
(Et cette gaieté visible
qui ne cesse de croître dans tout ce que nous disons).

- Allons à la montagne.
Car elle craint que je la prenne, surtout que nous sommes si près d'y atteindre.
Car elle désire aussi que je la prenne dans les sous-bois de la montagne.
(Nous en sommes à cette franchise).
Ma main dans son corsage jusqu'à lui prendre tout le sein,
ses beaux mamelons durs sur la tendresse de ses seins.
Et ces baisers et ce plaisir à être ensemble à nous taquiner et à nous aimer.
«Aimer à loisir
aimer et mourir»,
les vers qu'elle préfère du poème de Baudelaire.
(Pourquoi me cacherais-je d'aimer à ce point son être dans son corps?
Viendra le temps d'une passion plus calme et plus ouverte au monde entre nous avec une satisfaction plus grande de notre présence de l'un à l'autre.
Mais chaque stage en son temps).
- Chéri...
J'ai mal en moi de la joie qu'elle cause en moi par ce mot.
- Hé! tu ne vas pas m'embrasser à toutes les fois que je te dis chéri!
Mais c'est simple réplique, conservation de l'équilibre de notre gaieté qui est de mimer le recul pour mieux rester ensemble,
car c'est la première fois qu'elle me nomme ainsi.
Qui donc m'a aimé avec autant de franchise?
Qui donc m'a mieux permis d'aimer selon ce que je suis?
Et j'ai mal aussi de la voir souffrir autant que moi
de ce qu'elle ne se sente pas encore confiante jusqu'à faire l'amour.
J'ai mal de la voir me quitter, petite fille de plus en plus seule sans moi à mesure que croit notre présence.
Petite fille, et pourtant femme, et dont je me sens de plus en plus responsable.
Et qu'aie-je donc fait pour mériter un tel bonheur?

13 juillet 1964

Je me regarde et dois m'avouer certaines erreurs.
Comme il me fait plaisir de m'améliorer.

14 juillet 1964

La pesanteur de la famille Bisson.
Les rires sans goût, la dislocation, les pertes de temps fabuleuses...
et ces jugements sévères et sans fond sur le moderne.
Comme toute famille est bonasse envers elle-même et sévère,
cruelle même, envers les autres!

Rester avec eux? Partir?
Trop entouré ou trop seul...
Mais il y a Louise Guay.
Vide et calme.
Louise comme un rêve dont je m'éveille.
Seul.
Avec tant de choses inutiles et bonnes.
(Mon premier rêve en relief et perspective: la nuit dernière).

Je lis. Regarde davantage.
Silences.
Ne fume que la pipe.

17 juillet 1964

Louise Guay téléphone à l'Hydro.
Joyeuse.
Désire que nous allions à la «fête des Belges» à l'île Sainte-Hélène.

Arrive à huit heure.
Sa robe noire.
Parlons.
Baisers. Caresses.
J'ouvre sa robe.
Ses seins à demi nus.
Elle résiste, mais douce.
Son visage mort soudain.

- Tu as envie de pleurer?
Elle éclate en sanglot dans mes bras.
Je suis désorienté.
Mais découvre en parlant avec elle que ce sont des larmes d'amour.
Plus tard:
«J'ai pleuré parce que j'ai compris à quel point tu me comprenais».
Et c'est son amour soudain qu'elle affirme.

Île Sainte-Hélène.
Nous décidons de ne pas aller à la fête - qui semble ennuyeuse.
Au bord du fleuve, assis sur un grand bloc de ciment.
Le fleuve, ses reflets, cette odeur marine
et notre présence très calme coupé de taquineries et de rire.
Nous revenons à pied sur le pont.
Douceur d'être ensemble.
Minuit: de retour chez moi.
De retour au jeu d'amour.
Sa robe ouverte à nouveau, et son sein droit sorti de sa gaine,
son sein que je caresse et baise.
- Arrête de bouger.
Voix dure.
Je me sens objet.
Mais elle a raison, car je suis nerveux devant ce visage prêt à pleurer
et que je dois prendre dans toute sa douleur.
Je déteste ce rôle du mâle en ce moment de la femelle
où toute l'activité lui incombe.
Je déteste ce sérieux tragique qu'une fille est lente à franchir.
J'aime le jeu libre.
L'amour plein de tendresse, de passion, de morsures et de rires.

Est-ce que j'aime Louise?
C'est un début, car elle a long à franchir avant de me rejoindre.
Son amour, malgré tout le bien qu'il me fait maintenant,
a besoin d'une liberté plus grande pour me combler.

Je dois lui confier mes difficultés comme elle m'a confié les siennes.
Nous devons nous assimiler une sexualité libre et heureuse.
Et je sais que j'en suis responsable.
Je dois cesser de douter de son amour.
Et le prendre toujours comme une certitude.
Ce n'est pas de n'avoir eu jusqu'ici la certitude d'être aimé
qui peut m'excuser totalement de craindre d'être encore un objet.
Moi aussi j'ai à grandir.

Ses cuisses nues.
Je caresse son ventre. Sous ses culottes.
Son sexe tout entouré d'un poil doux, son sexe de chair tendre.
Mais je cesse de jouer.
Car je nous sens encore trop loin pour nous mener à bien.
Un dialogue est à poursuivre encore.
Une confiance est à grandir.

Elle pleure dans mes bras.
Elle pleure la petite fille à jamais disparue.
Et il s'en faudrait peu pour que je pleure avec elle.
Et je ne trouve à lui répondre: que la petite fille existe encore
mais que l'amour l'a menée jusqu'au fond de moi.

Nous parlons encore sous la lumière maintenant,
et il faut que je l'aide à partir, car ses parents sont prêts de s'inquiéter.
- M'aimes-tu?
Elle baisse la tête:
- Oui.
- Moi aussi.

Elle préfère me rappeler d'elle-même.
Mais je viens à peine de comprendre ma responsabilité,
mon devoir de changer ses larmes en délire d'amour.
Et je ne peux y atteindre à ma satisfaction qu'en devenant responsable.

18 juillet 1964

Semaine à St-Hypolite.
Longue.
Et pourtant ce calme inconnu.
Devant l'être comme une pierre devant une pierre.
Heureux loin de Louise Guay: car crainte encore de me brûler
dans un attachement sans retour.

Soir.
Louise Guay téléphone.
Pour me décharger de l'inquiétude qu'elle m'avait causé la veille.
«J'étais fatiguée. C'est aussi simple que ça»
Je l'invite à souper avec moi.
Dimanche.
Je suis fier de sa présence.

22 juillet 1964

Après souper. Louise Guay téléphone.
Conférence de Moeller sur Camus à l'Université de Montréal.
S'y rend avec Suzanne Hubert.
Me téléphone «pour que tu me reproche pas de ne pas t'avoir averti».
Fière d'elle.
«Je ne te changerais pas pour beaucoup».
Mais je ne peux aller les rejoindre.
D'abord je suis fatigué. Je suis trop loin.
Nous devons laver le linge.
Et il y a les finances de mes frères à mettre à jour.

Me couche épuisé.
Mais étrangement fier et satisfait.
L'éducation des adolescents me plaît.
C'est un fait.
(Pur: depuis trois jour. Demain: Louise).

24 juillet 1964

Louise Guay téléphone à l'heure du souper.
Elle vient me rejoindre à la maison comme entendu.
Baisers. Dès le début.
Et bientôt ces tiraillages.
Ces chatouillements.
Sa robe à demie retirée.
Sa poitrine nue dans la lumière.
Ses seins que je suce.
Et cette gaieté, cette franchise, cette liberté entre nous.
(Ces compliments, cet éloge qui me l'amène...).
Et ce n'est point mentir, mais louange et appréciation
de l'instant pour lui-même.
Je la porte sur le lit, nous nous embrassons
mais elle résiste à ma main cherchant à retirer son caleçon.
Elle tiraille et me fuit pendant que j'enlève mon pantalon.
Alors, au salon, ce calme, cet intermède, le jazz ininterrompu, ces baisers tendres, ce dialogue entre nous, son désir de comparer, de voir d'autres garçons, son inquiétude constante à mon sujet et cette assurance en moi (cette certitude que je peux la quitter sans peine vu l'hésitation
de sa fidélité, mon indifférence même alors...),
cette assurance, cette présence très forte à ses problèmes,
ce détachement même à l'égard de ce qu'elle fera vis-à-vis de moi.
Car, au fond, je suis inconcernable, je préfère comprendre, devenir,
vous êtes tous remplaçables dès que je me libère en vous libérant,
je vous souhaite de vivre ce calme, cette sagesse alors en moi.

Mais de me voir touché, elle me caresse et se rapproche,
ce besoin de faire souffrir pour se croire aimer.
Allongé sur elle, ce frottement de nos sexes (encore habillés),
cette masturbation, cette passion en moi, cette violence très tendre.
(Comme les déchaînements de Gisèle Deslières...)

Pour la première fois, dit-elle, elle a joui.

Son visage riant après celui du plaisir, après ces yeux à demi fermés
et ces chairs enflées de passion.
(Je me suis conserver pour mieux la diriger et parce que je me refuse à ne pas m'assurer d'abord le plaisir de la femme, je déteste leur déception).

Elle accepte que nous prenions une douche ensemble et complètement nus.
Mais je dois tenir parole: ne pas lui faire l'amour.
Elle ferme la lumière de la salle de bain.
Se dévêt d'elle-même avec aisance.
Mon rut si fort.
La lune par la fenêtre éclaire son corps luisant d'eau et de savon
que j'étends sur son corps.
Ces baisers.
Elle savonne mon sexe en rut qui glisse entre ses mains.
Je l'approche du sien jusqu'à le caresser, je lui montre, sans le faire,
ce qu'est faire l'amour.
- C'est si simple!
Nus dans la pleine lumière de ma chambre, nous nous enlaçons
sur le lit, mon rut énorme, j'imite encore l'accouplement en l'embrassant
et lui expliquant.
Mais il est tard, elle doit partir.
Mais quand je dis que ce sera simple quand nous ferons l'amour,
elle répond «oui».
Car elle est mûre.
Car elle est libre de rire en accouplement.
Car elle devient rapidement responsable de son rôle et s'en réjouit
et s'ambitionne.
Revêtus, je lui lit et donne deux poèmes composés à cause d'elle.
Elle doit partir, malgré Roger Dulude qui vient d'arriver.
Elle retéléphonera.

Roger: cette sagesse en nous devant l'amour conventionnel, ses illusions,
ses déceptions non avouées.
Mais ce calme énorme de devenir libres et responsables.

7 août 1964

Promenade dans la ville basse, jusqu'au port.
(Acheter un bateau et y vivre...)
Louise Guay me comble d'humour et de tendresse.
Elle s'éveille à vue d'oeil.
La petite fille que j'ai connu, un peu gauche,
trop enfermée dans son silence, désormais entreprenante et gaie:
voici l'aube à force de patience.
Et ces lectures dont nous semons nos solitudes sont une preuve
de ce calme que nous sommes.

Les religions assistent à la philosophie comme à leur procès.

10 août 1964

Souper en famille, hier.
Mon père horriblement enfantin devant ses enfants réunis.
Au fond, je plains mes frères.
Et mon père.
S'il n'y avait Ange-Aimée, ce serait insupportable,
autant pour lui que pour eux.
Ange-Aimée vient me chercher et me reconduire.
Elle et mon père compte beaucoup sur moi.
Surtout depuis qu'ils ont constaté mon influence sur mes frères
(alors que je les gardais les deux dernières semaines de juillet),
tandis qu'eux n'arrivent qu'à peine à se faire obéir.

Le rapport médical de ma mère déclarait: cancer et névrose.
Ma mère m'est absolument étrangère.
D'une certaine façon, Evelyne Wiseman m'en tient lieu.
Evelyne et cette tristesse en moi dès que je pense à elle...
Sa misère financière, et surtout intérieure.
Et pourtant une petite fille dès qu'on la connaît comme je l'ai connue.
Samedi, je me suis arrêté chez elle.

Une autre locataire répondit.
Son voisin m'a dit qu'elle était partie
et qu'elle n'était qu'une emmerdeuse.
Elle a peut-être refusé de coucher avec lui;
je pense qu'il est pour quelque chose dans ce départ.
Je l'ai traité de baveux.
Il m'a poursuivi jusqu'à la rue.
Ivrogne, séparé, dont le fils est novice quelque part.
Une misère presque affreuse.
L'égoïsme de la déchéance.
Ma tristesse.
Evelyne hors de la petite maison
que nous avions monté durant notre année.
Et peut-être chassée.
Et Jean.
Et pourtant - oui pourtant une excuse pour ne plus la revoir...

Marcher dans la ville.
Beau temps. Puis orages.
Il faut que je surveille davantage mes élans de tristesse.
Je trouve Louise Guay à la porte de son travail.
Surprise pour elle; et moi, je suis content d'une présence.
Chez moi: elle est belle dans mon pyjama.
Ses seins libres et tout son corps.
Nus pour jouer l'un avec l'autre dans toute une passion des membres.
Cependant refuse encore de faire l'amour.
Peut-être ne suis-je pas assez ferme.
Elle craint de trop s'attacher à moi.
Elle craint l'avenir.
Elle joue sur ma patience.
Et moi, je crains tant de la blesser.
Toute triste au moment de partir.
Sa famille lui pèse.
Surtout cette résistance devant la persistance de nos fréquentations.

Où suis-je?
Le goût de l'étude et du silence me revient de plus en plus.
Et cette souffrance que j'éprouve devant les misères de l'Homme.
(Mais la tristesse aussi est un mal; à moins...)

Et qu'est-ce au juste que ce besoin d'amour?
N'est-ce, généralement, qu'un infantilisme
devant la difficulté de renoncer pour vivre?
Aie-je encore besoin de cet amour?
Autre que le sexe, une femme ne m'est qu'à protéger.
Même plus de pitié peut-être; je comprends mieux,
et je n'aime pas voir souffrir.
Comment réaliser ma liberté dans un monde que tout mouvement accable?
(Et qu'est-ce soudain que ce besoin en moi d'une maîtresse d'âge:
brûlante et peut-être... fortunée?)

12 août 1964

(*Lettre envoyée pour demander «Le Prêt d'Honneur»*).
Les raisons de ma demande actuelle d'emprunt
se rattachent à mon désir d'améliorer mon rendement social,
et à l'impossibilité d'y atteindre sans un emprunt d'environ $1,000.
Les économies que j'ai pu faire durant l'année - j'occupe présentement
un poste de commis à l'Hydro-Québec, ne suffisent pas à combler
le $2,000-2,400 que nécessite chaque année de mon projet d'étude.
Car je me trouve dans l'obligation de continuer à vivre
en dehors de ma famille, faute d'espace.
De plus, les obligations de mon père font que je n'ai d'autres moyens
de compléter le financement de mes études que cet emprunt.

13 août 1964

Calme. Et peut-être heureux.
Mais toujours sans enracinement durable.
Sans raison définitive. Seul. Comme engourdi.

Yves Mongeau revenu hier soir.
Désire s'inscrire à l'Université de Montréal.
Terminerait plus vite. Tant mieux. Pourquoi pas?
Mais que lui dire d'autres? Je me sens tellement détaché de lui.
Pourtant soirée agréable.
Je n'ai dénigré personne. Parti content.

Quelques filles de l'Hydro-Québec avec lesquelles je pourrais sortir si je voulais...

Louise Guay s'est arrêtée chez moi mardi soir.
M'a lavé la tête. En me couvrant de baisers.
Me fait du bien.
Mais loin.
Jadis, je m'attachais.
Je ne voulais plus partir.
Aujourd'hui, je me sens loin.
Et engourdi. Et assez bien.
À travers tous ceux que j'aime pourtant, je suis toujours en train de partir.

En regardant les filles ce matin, j'ai senti une odeur de lapin.
Comme le lapin que j'ai eu.
Un vrai lapin que j'élevais sous la galerie de la maison...

15 août 1964

La jeunesse contemporaine, par la formation qu'elle reçoit, ne semble plus se satisfaire des lois qu'on a dicté pour sa catégorie. Une ère nouvelle semble vouloir s'ouvrir de par la volonté même de la jeunesse de se créer un monde à sa mesure, c'est-à-dire en réponse à la soif de liberté qu'elle éprouve comme essentielle à son évolution, à son adaptation sociale.
Tout d'abord, nous pouvons affirmer que la jeunesse d'aujourd'hui s'élève de plus en plus à la conscience d'elle-même. Des manifestations ont lieu, des cercles d'études, une culture nouvelle se prépare.

Financièrement, la famille demeure responsable de l'adolescent.
Les responsabilité que les parents demandent à leurs enfants
ne dépassent guère le maigre revenu qu'ils peuvent se procurer
par divers travaux à temps partiel.
Mais qu'une querelle éclate, les parents dévoilent alors
la part de privations que leur impose une telle obligation financière.
Leur logique est bien loin d'être fausse.
Leur situation étant à tel point surchargée de responsabilités
qu'ils réclament à grands cris l'amour de leurs enfants
pour pouvoir continuer à l'accepter.
Le véritable problème se pose au moment
où l'adolescent décide de s'en aller.
On a dit la nécessité de la famille, on a dit l'exemple nécessaire,
mais l'on ne semble pas avoir considéré que le bien de la famille
peut être différent de celui de ses membres.
Le départ est un risque énorme pour l'adolescent qui s'y prête.

16 août 1964

Nous ne savons ni le bien, ni le mal.
Nous prédisons des vérités se suivant et ne se ressemblant pas.
La terre doit s'effondrer sur elle-même.
Les peuples doivent s'effondrer sur eux-mêmes.
Les prêtres et leurs dieux se préparent au grand départ.

L'esprit neuf s'annonce comme le plus grand mal.
L'ère des faux prophètes s'élève.
Une vérité nouvelle et plus forte que toutes les vérités des peuples.

Le mal sera plus grand qu'il ne fut prédit.
L'erreur ne sera pas celle qu'on pensait.

À chacun de défendre son troupeau.
Une liberté nouvelle commence.
Tout crime sera justifié.

18 août 1964

Hier.
Louise Guay a finalement accepté de coucher - d'elle-même, mais après déjà une longue insistance de ma part sur le bien de cette façon d'agir.
Mais je m'étais masturbé trois fois la veille, ce qui m'empêcha de bander assez dur pour pouvoir pénétrer dans la virginité de son ventre.
Nous avons finalement rit de nous-mêmes.
Notre amitié m'en semble grandi davantage.
Soirée merveilleuse à lire et parler en paix dans la bonne odeur d'après l'orage.
Elle s'attache à moi.
Je crains mes remords (même si je serai peut-être fier plus tard de l'avoir libérée) si un jour je juge bon de la quitter.

Ce soir. Seul.
Avec l'Égypte, la Babylonie et l'Assyrie.
Seul avec l'album de famille.

19 août 1964

Un homme et une femme doivent se trouver beaux seuls ou ensemble en leur sexualité s'ils veulent bien se vivre en cette donnée.
Et cela par-dessus les confréries sexuelles ou les permissions du mariage.

Dieu est un «lointain» de la pensée,
l'horizon reposant l'oeil.

21 août 1964

Hier soir: Louise Guay, en passant, s'arrête avec Suzanne Hubert.
Louise affectueuse.
Un peu enfant même.
Mais pourquoi gueulerais-je contre cette forme de bonheur?
(Mais il faut prévenir la frivolité amoureuse. Sexualité n'est pas sottise).

La gaieté de Louise est bonne.
Me soucier un peu plus d'elle: même si elle ne sera peut-être
qu'une amante.
Je devrais peut-être dire: surtout.

Nous nous aimons; mais quelle folie nous ferait dire «pour toujours»
dans le sens conventionnel!
Nous nous aimons; et demain nous sera sans doute beaucoup plus
de compréhension l'un envers l'autre; mais au-delà de la passion.
Car telle est la vie et telle notre conscience intime.
Nous nous aimons; mais quelle folie nous ferait dire «pour toujours»!

Rencontré Lise Dulude, la soeur de Roger.
23 ans. Petite, maigre, un tic à l'oeil, désespérée.
Avons passé la nuit ensemble, chez moi et à travers la ville.
Parlé du sens de la vie.
Il y a tant de choses que j'aime aujourd'hui que ma vie y trouve son sens.
Car toute chose, aussi néfaste soit-elle, est merveilleuse
dès que l'on habite d'abord en soi-même.
Je répète: le sens de la vie
n'est que notre liberté de mieux vivre en nous-mêmes.
Le reste, au fond, ne nous touche guère;
sinon d'abord comme symptôme d'un esclavage à autrui.
Au matin, en la quittant, c'est une petite fille presque heureuse
que j'ai embrassé.

23 août 1964

De tout être émane une morale.
Il en est des morales comme des styles.
Chacun défend sa vérité.
Chacun défend son oeuvre ou du moins ses intentions.

Qu'il y ait rivalité entre nos styles, nos écoles, nos maîtres et nos peuples,
vient d'abord du peu d'expérience que nous avons les uns des autres.
Tout au moins du peu de satisfaction
que nous procure l'expérience d'un autre style que le nôtre.
Nous, Hommes, sommes comme les plantes.
Les familles sont nombreuses et les terres variablement favorables.
Moi, ma nourriture est d'honorer la quantité de nos routes
tout en n'aimant que la mienne.
À vous de choisir et de jouer.

24 août 1964

(*Lettre reçue de Louise Guay*).
Lac Gate,
Bien cher époux,
Après maintes péripéties, nous sommes rendues à destination.
C'est une très très longue histoire...
Comme prévu, nous sommes parties samedi matin pour Saint-Jovite,
Mont-tremblant.
Arrivées à la piste de course, nous avons payé $3
pour louer un terrain de camping pour la fin de semaine.
Comme après ½ heure de recherche dans toutes les tentes nous ne les
avions pas encore trouvés, nous avons appelé à Montréal chez Cloutier.
Sa mère nous a appris la nouvelle: à six heures samedi matin
ces messieurs avaient décidé d'aller camper au Lac Guindon
plutôt qu'au Mont-Tremblant. Belle affaire!...
Pour ne pas perdre courage, il a fallu s'asseoir et manger une banane.
Suzanne (Hubert) pleurait de rage...
Comme ils avaient mon sac de couchage
il fallait absolument aller les trouver, au Lac Guindon.
Nous avons fait du stop sous la pluie jusque là.
En nous voyant arriver, personne ne dit mot.
Ces chers se vautraient dans le poulet
et n'avaient pas le temps de nous dire bonjour.
Les vaches!...

Vu le climat plutôt froid, nous avons du coucher à l'auberge de la jeunesse juste à côté du terrain de camping.
Dimanche matin Suzanne a appelé des gens qu'elle connaît à Lachute et qui ont un chalet au Lac Gate (22 miles de Lachute).
La dame a été très sympathique à notre égard.
Ces gens sont des amis de Jean, le frère de Suzanne (le séminariste).
Ce dernier reste avec nous jusqu'à demain matin.
Donc nous sommes en bonnes mains.
Le chalet est situé sur un lac tout à fait privé.
Nous avons un canot à notre disposition pour explorer les environs.
Une chance que ces gens nous ont recueillies car nous aurions été dans l'obligation de revenir à Montréal à cause de ces salauds de cons, d'idiots, etc... de copains du Nord.
Tout est bien qui fini bien.
J'espère que tu ne t'ennuie pas trop à Montréal, tout seul, comme un grand!...
Je voudrais que tu sois avec nous.
Tu te reposerais vraiment loin de toute civilisation humaine... enfin!...
J'irai te voir en revenant peut-être jeudi.
En attendant, sois sage et continue de créer.
Je t'embrasse.
Louise

Je pense constamment à toi.
Suzanne.

25 août 1964

La dictature en politique
et la déclaration obscure et affirmative en langage:
du paternalisme.

26 août 1964

Rencontrer les amis et amies de Michel Gélinas.
Il leur manque tant de profondeur, ils sont si naïfs, ils croient tant à leur petite solitude souffrante que je regretterais presque de les avoir connu.
J'idéalise décidément trop les gens.
Et par là je leur nuis, je les attaque sur tous les fronts possible,
je dois être intolérable.
Mais je n'accepte pas leurs masturbations par crainte de coucher,
la mesquinerie de leurs mauvaises pensées, et leur papa bon dieu pour les absoudre de n'être pas préparés à la vie et à ses modalités turbulentes.
Mais je dois avouer mon incapacité de les écouter plus d'une heure.
Et c'est mon tort.

Une lettre de Louise Guay qui me donne beaucoup de douceur.

27 août 1964

Louise Guay de retour de camping.
Me téléphone à l'Hydro-Québec.
Vient me chercher.
Je prends congé pour l'après-midi.

À la maison, nus dans un rayon de soleil.
Elle accepte de faire l'amour... «si je peux», comme je dis.
Elle m'aide, à ma demande, à me placer pour entrer en elle.
Mon sexe est gros.
J'en suis content.
Il faut bien faire ce que l'on fait.
Est-elle déviergée?
Je crois que oui, mais nous n'en sommes pas plus certain que cela.
Il me semble être entré assez creux, et le mal que cela lui fit semble assez fort.
Mais ni l'un ni l'autre - et nous le savons tous deux - n'avons l'expérience de cet acte.

Quand je suis sorti de son ventre - après quelques brefs frottements,
donc sans jouir, mais vaut mieux ne pas la bousculer
surtout que ce n'est pas facile pour elle malgré toute sa bonne volonté
et son consentement - il y avait comme des parcelles de peaux couleur
crème sur son sexe et sur le mien.
Je suis fier d'elle.
Et d'autant plus qu'un dialogue, qu'un amour grandi entre nous.
L'avenir semble fertile.

28 août 1964

Louise Guay me téléphone, elle a un peu de douleur au vagin,
nous irons voir un médecin si cela dure, mais nous croyons cela normal
après le premier accouplement et même pour plusieurs autres.
Elle doute de pouvoir passer chez moi, mais arrive par surprise
au milieu de la soirée.
Elle a tenté d'obtenir la permission de son père de coucher
avec Suzanne Hubert: il lui a fermé la ligne au nez.
En réalité, elle serait venue chez moi.
Ses parents - plus son père que sa mère - sont contre nos rencontres.
À cause des études, dit le père.
Ce soir, elle ira coucher chez sa grand-mère.
L'autoritarisme de son père l'exaspère.
Comme s'il pouvait lui donner ce qui lui manque.
Un jour la jeunesse prendra sa liberté.

30 août 1964

Études: 22 à 26 ans.
Installation: 26-27 ans.
Économiser $3000 par an durant 6 ans.
Acheter 3 blocs à appartements:
valeur $36,000; revenu brut $5,000 par an.
41 ans: rentier.
Liberté de parler.

5 septembre 1964

«J'ai pensé un instant que tu pouvais être parti. Ma vie m'a semblé
tout à coup très vide».
Louise Guay avait téléphoné plusieurs fois alors que j'étais sorti.
Son attachement me plaît et ne me plaît pas.
Je me sens de plus en plus loin de tout ce qui touche à cette sorte d'amour,
que j'aimerais pouvoir partir sans avoir l'idée de lui faire mal.
À l'Université, j'ai rencontré d'autres filles,
parfois assez belles et brillantes, mais tout refroidit très vite en moi.
Sauf, semble-t-il, des silences et des réflexions de plus en plus chaudes.
Une sorte de responsabilité du futur de notre existence.
Comme je reviendrai prochainement habiter Saint-Lambert
(selon l'offre d'Ange-Aimée), et comme ma présence ici
(surtout auprès de mes frères) ne cesse d'exiger ma compréhension et mon
arbitrage, quand aurais-je le coeur à me passionner pour Louise Guay?
Pourtant moi aussi j'ai besoin d'elle.
D'une façon très calme cependant.
Calme qui me permettra sans doute de lui faire plus de bien,
de lui offrir plus d'équilibre.
Car l'amour, comme tout art, est d'abord un monastère.

10 septembre 1964

La jeunesse gueule.
Les droits de la jeunesse à travers l'Histoire sont ceux de l'esclave.
Légiférer une liberté.

C'est au peuple qu'incombe le pire: la production.

Chercher à comprendre.
C'est-à-dire s'étonner.

Chercher à être aimé et compris: naïveté.
Ne rien avoir compris.

13 septembre 1964

Rencontré Lise Jacques à L'Université.
Ainsi que beaucoup d'autres anciennes connaissances,
beaucoup trop à mon goût.
Il n'est pas un soir sans que je ne rencontre un de ces drôles de zouaves.
Heureux de les voir.
Mais plus heureux de renaître à moi-même.

Saint-Lambert.
Raymond Gauthier, ancien ami intime du Séminaire de Saint-Jean.
Puis séminariste.
Maintenant athée.
Mais encombré d'absolus.
Content qu'il soit venu me voir.
Comme l'homme et l'adolescent se ressemble!

Chez les Bisson.
Roger Dulude se laisse, lui aussi, pousser la barbe.
Avons ri.
Je les sens de plus en plus d'un autre monde.
Heureux de leur présence.
Mais n'ayant de plus en plus soif que de mon silence.
Je me trouve de petites raisons pour rester seul.

Roger Letellier: arrive chez mes parents.
(Qui lui a dit que j'y étais? Peut-être a-t-il téléphoné chez les Bisson,
peut-être a-t-il vu mes premiers bagages).
Encombré de problèmes.
Timide. Homosexuel sans expérience.
Mais semble trouver bon de pouvoir me confier ses confidences,
ces quelques mots à voix trop basse.
Quelle chance fut la mienne! Ah quelle chance!
Evelyne, ma liberté, ma violence!
Comme j'aimerais la leur donner à tous!

14 septembre 1964

Projet de thèse.
L'évolution, l'apparition et la disparition des thèmes dans la littérature canadienne française compte tenue de l'Histoire.

15 septembre 1964

Le jour: travail à l'Hydro-Québec.
Le soir: cours à l'Université de Montréal.
Cesserai de travailler à la fin du mois.
Quelques projets d'études, très calmes,
auxquels je pourrai plus facilement me consacrer.

L'Université cesse peu à peu de m'apparaître comme un monstre sacré.
J'y vois de plus en plus une demeure.
Hier soir, dans ses lumières, il m'a semblé que je l'aimais.
Surtout que la pitrerie ne semble plus m'intéresser.
Les élèves médiocres, c'est-à-dire non comblés de quelque oeuvre,
je les raye.
Car je deviens l'arbre dont il faut tirer le fruit.

Revu Louise Guay le 7 et le 12.
L'Université s'humanise de notre présence l'un à l'autre.
Il semble que nous pourrons nous y rencontrer chaque samedi
après nos cours.
Louise est calme, assez sage et me comble.
«J'éprouve une grande paix, c'est le bien que tu me fais» m'a-t-elle dit.
Nous vivons d'une paix commune, de silence et d'études.
Nous sommes calmes aussi quant à nos sexes que nous aimons bien.
Notre sagesse mérite réflexion.

18 septembre 1964

Au sujet d'un cours de philosophie.
Le visage douloureux de la religieuse: où le vrai, où la route,
si penser même ne prouve pas?...
Chagrin de la voir si sincère.

Revu Michel Pichette.
Bien.
Mais me découvre trop semblable à celui que j'étais.

Demain, soleil: Louise Guay.
Mais j'ai si peu en moi-même pour l'aider comme je rêve.

20 septembre 1964

Je sors d'une douche, je suis plus calme, un peu vide.
Je me berce en fumant ma pipe dans le silence de la maison.

Mon père vient me chercher pour souper:
nous déménagerons quelques bagages.
Quand donc aurais-je un vrai chez moi? un vrai travail?

Mais j'ai tort de rêver.
Cette chaise sur laquelle je pense, m'appartient.
Et pourtant je rêve.
Je n'ai qu'une berceuse où le monde lui-même ne peut être
qu'une berceuse.
Et pourtant tout cela m'appartient.
Mais si je pense à la richesse, que je pense aussi à l'entretient!
Il est d'acquérir et de posséder
comme d'une glaise où sculpter un langage.
Le reste est naïveté prenant le mot pour le poème
qui n'est autre qu'orientation du mot.
Que tout cela me comble et me soit un désert!

De retour au 332 Maple, Saint-Lambert.

À l'Université, puis à la montagne avec Louise Guay.
Notre présence vaut qu'on y vive.
Dans un hôpital en destruction:
nos caresses, sa robe relevée, nos sexes nus et tous ces corridors en ruine
où percent les fenêtres comme une levée d'ailes blanches!
«Je te donne ce château, je te donne ce silence!»

22 septembre 1964

Décrier n'est le plus souvent
qu'avouer sa propre tendance vers ce que l'on décrie.

25 septembre 1964

(*Note laissée sur le bureau de ma chambre*
lors de mon départ de chez les Bisson).
Je vous remercie pour tout ce que vous avez fait.
Cette chambre m'a été un «petit monastère» qu'on n'oublie pas;
parce qu'il est bon.

4 octobre 1964

Il y a déjà une semaine que je vis chez mon père.
Je suis libre, aussi libre qu'au temps où j'étais seul.
Pas de religion et pas d'obligations.
- Mais garde tes chaudrons; nous pourrions nous quereller!
dit Ange-Aimée; et cette franchise nous unit.

Je me lève vers sept heure et travaille assez fort.
Mais pas encore assez, et pas assez systématiquement, je le constate.
Demain, mes frères et moi, débutons dans un nouveau système.
Il y aura pratique de guitare, de dactylo
et discussions sur les sujets scolaires
(ce qui vaudra mieux que les «récitations de leçons»
conventionnellement entendues - ou bourrage de crâne).

À mon départ, les gens de l'Hydro-Québec se montrèrent très affables
- à mon étonnement je l'avoue.
On m'offrit un dîner, une plume et dix dollars.

Je rencontre assez souvent Lise Jacques,
et d'ordinaire à l'Université où elle suit, elle aussi, des cours.
Notre amitié est bonne.

Roger Dulude vient de souper ici.
Il nous est bon de nous livrer nos libertés.
Mais une souffrance en lui me chagrine: celle du non engagement
dans une spécialité où lui permettre de grandir à sa mesure.

Louise Guay: favorable et tendre.
Par le bonheur même qu'elle sait recevoir de moi.
Comme tout cela est étrange que le bonheur nous soit une chose si simple
et si près, sans cesse, de nous étonner! Comme tout cela est étrange
qu'un être puisse habiter la joie de sa seule façon de m'aimer!
Car, après tout, je suis dur et sévère de ma liberté.
(J'ai l'impression, parfois, qu'elle ne me voit pas...)

Hier soir, nous avons vécu du nouveau.
Nous nous sommes loué une chambre pour quelques heures.
Louise, à la première maison, refusa carrément d'entrer.
Elle savait pourtant que nous ne pourrions nous caresser
toujours dans les parcs.
Elle acceptait, mais l'heure décisive la terrifia.
- Pour qui est-ce que je vais passer!...
Mais surtout:
- C'est trop calculé; ça ne me plaît pas!
Je lui rappelai nos débuts, ses résistances à toute nouveauté.
Et aussi qu'il fallait bien se soumettre à cette complication,
à ce calcul qu'est nous louer une chambre.
- Un autre soir... D'ailleurs, je suis en règle - même si c'est la fin -
nous serions limités.

Assis au carré Saint-Louis, la nuit est douce.
J'accepte d'attendre, ma patience est grande avec Louise,
je suis très bien de sa seule tendresse.
Elle me dit alors:
- Je me sens bête. Coupable... J'ai des remords...
Je lui expliquai que son refus était normal, qu'elle ne devait pas
se tourmenter, se bousculer, qu'elle avait toujours agi ainsi avec moi,
et que je l'acceptais.
D'ailleurs, moi aussi, j'éprouvais une sorte de gêne
à aller louer une chambre, vu que c'était la première fois.
Alors je devinai qu'elle acceptait...
Mais je la laissai parler clairement,
autant par plaisir de la sentir davantage femme à mon désir
- un peu pervers mâle -
que pour l'obliger à s'exprimer sans toujours attendre que je la devine.
Plus l'on approchait, plus je la sentais trembler...
Un vieux bonhomme nous répondit, avec habitude et sans gêne.
- Une grande chambre ou une petite?
- Bien...
- C'est pour la nuit?
- Bien... jusqu'à minuit.
Yves Mongeau était aller à cet endroit avec Denise Lafrenière,
ce qui me permettait une certaine franchise.
- Trois dollars. Signez-moi ça.
Je signai YVAN FOURNIER, mais manquai d'imagination pour l'adresse.
- N'importe quelle adresse, n'importe quelle, 601 rue Saint-Joseph ou
n'importe quoi!
Il monta l'escalier d'un trait, ouvrit une porte, éclaira, prit l'argent
et disparu.
Un lit énorme et rouge au milieu de la chambre.
Vieux, pauvre, mais très propre.
Dans la pénombre éclairée d'une seule fenêtre:
deux heures de calme, de sécurité.
Et cette passion de Louise d'une violence nouvelle et libre!
Honneur et grâce nous soit rendu d'être ce que nous sommes!

6 octobre 1964

L'histoire, poétique surtout, nous enseigne diverses époques de symboles
qui nous ont servi et nous servent encore d'outils dans notre saisi de l'être.
Diverses époques de symboles en ce sens
que chaque génération s'enfante à même les relations qu'elles se crée.
Ces relations, d'autant plus obscures à la collectivité
qu'elles n'expriment d'abord que des relations individuelles,
passent peu à peu de l'état anti-social à celui de bien commun.
Nous n'avons qu'à lire un journal pour saisir l'influence des créateurs
sur la langue familière.

Si nous disons, par exemple, CAVERNE, nous causons
dans l'esprit de qui veut l'entendre une relation d'objet à objet.
Le monde de l'esprit est ainsi fait
qu'il n'accueille en lui-même que ce qu'il enfante.
La conscience, ne pouvant se pénétrer de la véritable forme
qu'est la CAVERNE, se nourrira désormais de sa propre imagerie
et des relations qu'elle lui crée avec ce que lui apporte ses divers sens.
L'histoire de l'obscur ou de l'abstraction n'est autre que celle de l'esprit.

L'homme n'habite jamais l'être en tant que tel.
Le langage est au seuil d'une réalité active.
Son but premier n'est que sa relation de lui-même à lui-même.

Plus s'incarne une civilisation, plus grandit son emprise sur la matière,
plus sa langue se retire de ce qui la fonde,
en ce sens qu'elle s'abstrait afin de mieux saisir le divers.
Plus elle se crée des symboles et des conventions.
Et finalement s'habite elle-même, en ellipse,
d'une condensation que l'on qualifiera d'obscur ou de savante.
Et nous nous voyons de plus en plus dans l'obligation d'être initié.
Car il en est des langues comme des écoles.

Plus nos classes touchent au supérieur, plus les cours supposent
de connaissances déjà acquises, et par ce raccourci de sous-entendre
le déjà connu, et par là seulement, s'intériorise et s'approfondit
la connaissance.

Or depuis les début de la langue, l'homme apprend de plus en plus
à sous-entendre, et de plus en plus vite, les rapports d'abstraction
que son esprit tient envers l'être.
Et naturellement nous en oublions même la construction historique
qui l'a engendré très très lentement à travers mille et une révolution
littéraire qui n'était absolument pas collective.
Nous, modernes, croyons conventionnel, et par là naturel,
ce qui trop souvent n'est que la fine pointe d'une révolution.
La cause en est simple:
nous prenons l'approbation collective d'un symbole pour une approbation
du symbole en tant que rapport au réel, et jusqu'à oublier que ce n'est que
la convention de ce rapport qui fut jadis à faire accepté.

La création de nouveaux symboles naît d'une expérience individuelle
et d'époque (avion), mais demeure dans l'obscur d'autant que le partage
se fait moins avec la majorité de ceux qui sont appelés à s'y loger.

CAVERNE vient d'une expérience vitale mais le mot lui-même ne signifie
en lui-même que ce qu'il est: c'est-à-dire non relationnel en soi.
Il n'y a dans C-A-V-E-R-N-E que les lettres et leur ensemble.
L'image, la suggestion nous vient d'une expérience connue,
soit vue, soit décrite.
Tout se passe ici comme pour le chien de Pavlov.
Le mot et l'objet ne tiennent entre eux qu'une relation accidentelle;
il exprime le réel par convention et non en soi.

LA VA BO
BO VA LA
VA LA BO
LA BO VA.

Il est convenu parmi nous de nous moquer des lecteurs de Delly
ou Magaly considérant les oeuvres de ces auteurs
comme des véhicules de seconde main pour ne pas dire de second ordre.
Nous pourrions comparer l'image neuve à une auto neuve, sa suspension,
son éclat, et la même image au bout d'un certain usage à une auto usagée.
La question devient alors: avez-vous les moyens de vous payer le neuf.
Avons- nous le temps de le saisir.
Car ici étude = argent.

Imaginer ne vient pas du nouveau au sens du jamais vu et dit,
mais du plus vu et plus dit par et à travers du déjà vu et du déjà dit.

L'image est à la poésie ce que les lettres sont à l'algèbre.
Ce qu'il convient d'abord de dire,
c'est la vérité de tous à la signification de chacun.

10 octobre 1964

Louise Guay, est-ce que j'aime Louise Guay?
est-ce que j'aime une seule femme?...
J'ai tant à faire,
et j'ai tant d'amis avec qui parler et aimer tout ce qu'il me faut!
Et, il fallait en arriver là,
c'est tellement simple de se faire aimer d'une femme!
(Et bravo: nous pouvons dès lors penser et agir pour autre chose).
Par aimer: je dis ou plutôt me demande si j'ai besoin de vivre avec
- moi si libre! à la longue ne serais-je pas encombré
d'une incompréhension possible...
Deux additions importantes: je ne songe jamais à avoir d'enfants
- l'idée d'en avoir de très jeune m'ennuie; seuls les plus vieux
m'intéressent en tant qu'élèves, inspirateurs et stimulateurs: il y en a tant,
et si souvent plus dignes hors de «ses propres enfants»: on ne choisi
ni ses parents, ni ses enfants, nous sommes obligés de l'avouer;
de plus, nous ne pouvons les changer à volonté.

De plus: sexuellement, après tout, n'est bon que sexuellement;
je veux dire: important pour tout l'être, mais susceptible de se réduire
à des occasions avec bon dialogue et c'est possible
- il y en a tant par année! - et non nécessairement au mariage.
Je parle, bien entendu, selon ce que j'ai vécu et semble pouvoir vivre.

Hier soir, marché main dans la main avec Louise Léger.
Comme tout cela m'est secondaire, sans importance
(bien qu'elle soit très aimable), sauf celle de me dire encore que je peux
dès que je veux et encore là est-ce la seule raison?
C'est de l'HUMAIN dont j'ai soif et plus spécialement du FÉMININ,
succédant ou non ses ambassades.
Je ne lui téléphone pas.
Elle constate, je l'espère, que je connais trop de femmes
pour penser avec elle autre chose qu'une camaraderie de classe.
(Mais attention: elle rêve).
Un argument d'importance: la tendresse de Louise Guay,
et celle que je lui porte naturellement en retour,
me faisant craindre de la quitter, autant pour elle que pour moi.
D'ailleurs: les belles, les bonnes, les intelligentes ne m'empêchent pas
du tout, par leur grâce, même leur charme que j'aime, de la leur préférer
vu cette communauté de mois entre nous
et surtout cette tendre et prévenante obéissance qu'elle me porte.

*

Les rébellions d'aujourd'hui, comme hier, viennent, au fond,
du sommeil des maîtres.
Mais quiconque pense «maître par ses gendarmes» se trompe.
Maître par lui-même et avant tout: pour, c'est-à-dire contre la délinquance
de ses gendarmes.
Sachant diriger l'avoir et le prendre: vers un meilleur jour.
Le gendarme, en pays de maîtres, est essentiellement pompier.

Les peuples, historiquement, se soumettent
et semblent même rechercher à se soumettre à plus habile qu'eux.
La loi du ventre est ainsi faite qu'elle érige des statuts.
Mais nos maîtres se gâtent: comme les fruits.
Mais surtout les enfants et les amis des maîtres.
Et c'est alors la rébellion.

L'égalité à laquelle nous allons n'est qu'en la création de tant d'empires
indispensables - en science et en imaginaire - qu'il nous soit possible
à tous d'être maître ici et peuple là.

15 octobre 1964

Cette solitude où je suis me comble.
Comme un repos.
J'imagine une maison chaude où je m'endors profondément.
Tout contre le froid; si beau à la fenêtre en ses arbres jaunes.

Je travaille un peu mieux, mais trop peu.
Je lis assez bien, et j'écris.
Mes frères me causent de grands soucis par cette liberté qu'ils réclament
à grands coups de nonchalance, et qui, ainsi, les privent d'atteindre
ce qu'ils atteindront peut-être quand même.
Je manque de patience, de diplomatie, de justice trop souvent.

Mon père et Ange-Aimée: heureux et libérés
de ce que je m'occupe de mes frères.
(Non que mes frères soient impossible, mais si jeunes, si naïfs!).

Louise Léger me presse de plus en plus.
Ses délicatesses, ses questions qui me plaisent...
Dire que j'ai pleuré si longtemps l'amour!
Comme tout cela est loin maintenant!

Puis-je encore aimer - sinon par quelque pitié - moi qui fut sevré
si violemment jadis, et si libre maintenant qu'on s'attache à moi,
bien qu'il me semble de plus en plus facile de rester seul.
J'aime plus profondément, je crois,
mais la passion confond tant de choses!
Et je déteste tant, malgré l'honneur que j'y trouve,
qu'on s'attache tant... j'allais dire: à m'asservir.
Louise Guay: ses dévouements de petites filles, ses erreurs:
pourquoi me répète-t-elle son courage à m'aimer malgré ma laideur
(n'y a-t-il, au fond, que la beauté pour elle?); pourquoi attend-elle toujours
que je la serve (croit-elle tant compter pour moi!);
et pourquoi, diable, ne me présente-t-elle pas à ses amies
quand je les rencontre?
Et ses silences interminables qui me vident...
(Elle semble pourtant s'efforcer à parler, à mûrir).
Je crois que je suis injuste.
Suis-je las d'elle ou aie-je raison de craindre?
Je suis ennuyé d'être mêlé à une femme qui n'aime pas avec génie.

16 octobre 1964

Les feuilles tombent en rayons de lumière.
La chambre où j'écris habite un silence d'automne
comme la mer vue dans les rêves.
Il faudra bien dire la vérité. Je parle, bien entendu, de ce qui m'arrive.
Hier, j'ai regardé profondément le visage des gens.
Les rues des grandes villes ressemblent étrangement
aux couloirs des pensionnats.
Les gens s'habillent de la même façon, marchent de la même façon, vont
aux même endroits, et, bien entendu, doivent penser aux mêmes choses.
Il y a si longtemps que je n'ai vu la ville, que je n'ai vu tant de monde!
Les gens me regardent sans arrêt et très fort tout en s'éloignant de moi,
tandis que d'autres s'approchent dans le silence extraordinaire
de leur regard énorme fixé sur moi.
(Je suis très fatigué; j'ai très mal dormi).

Pour une éducation d'avenir: le rôle de l'école supérieure.
Lieu favorisant les conférences et les recherches personnelles.
Concurrence et stimulation (mais idéalement: collaboration)
dans de grands ou petits palabres.
À chacun de choisir et diriger ses thèses.
Palabres élèves contre professeurs;
élèves professeurs contre élèves professeurs.
Apprendre par les manuels et les conférences de professeurs et d'élèves,
et non par le verbiage des mercenaires.
Car apprendre, c'est comprendre ses erreurs.

17 octobre 1964

Pierre Turcotte: sa joie de gagner, d'avoir sa chambre;
ma souffrance, je sais dans quoi il embarque.
Je lui ai dit que c'était difficile même si j'étais si content de le sentir libre!

Louise Guay: «Peut-être n'est-elle pas digne de toi».
Mais cela m'effraie.
Je veux bien voir des différences entre les hommes.
Mais personne n'est indigne de personne.
Le mal - comme je le voie - n'est que de ne pas savoir accueillir.
Car nous inventons toujours autrui.
Ici encore les génies sont rares.

Les parents ont besoin d'encouragements.
Notre justice est égale à la leur.
Cela m'effraie.

La guerre: c'est la jeunesse qui paye le plus.
Un vieux m'a dit que ce n'était qu'à cause de notre exaltation.
Mais je vois bien que c'est injuste.
Les politiciens ne sont pas responsables.
Napoléon: «J'ai 30,000 hommes à dépenser par jour».
Nous sommes l'argent de poche des patrons.

La jeunesse à travers l'Histoire: un chien.
On n'a fait qu'améliorer la niche.

Marche pour l'indépendance du Québec.
Ils marchaient en file, tandis que des sirènes
annonçaient des renforts de police venant les encercler.
Je les ai regarder passer, je les trouve généreux.
Plus généreux que ceux pour lesquels ils marchent.
Mais une grande terreur me prend tout à coup.
Je regarde les visages.
Pourquoi la jeunesse s'ennuie-t-elle tant?...

18 octobre 1964

Hier soir: à l'Université avec Louise Guay.
Elle me raconte son enfance, nous parlons, nous rions,
des heures merveilleuses.
Elle a décidé de tout me dire plutôt que de se taire:
ce qui la fait me raconter jusqu'à ses moindres désirs.
Entre autre, cette fierté qu'elle a maintenant de se sentir apte
à conquérir tous les hommes.
Que dire, sinon me taire, devant cette vérité:
la petite fille que j'ai connue est cette femme...
Qu'elle parle, naturellement, comme elle l'a fait,
que ses manières soient celles d'une femme libre: voilà qui me comble.
Elle parle, entre autre, de notre mariage, d'une maison, de nos enfants.
Alors je danse!
Mais la soirée s'achève mal.
La religion, toujours la religion.
Mercredi dernier, alors que j'ai dit à une de ses amies de m'embrasser
sur la joue, elle se sentit tout à coup très seule, et sans importance:
sinon pour ce Dieu de son enfance qui, soudain, remonta en elle.
Et puis que dirait sa famille à la voir ainsi sans religion?
J'attache peut-être trop d'importance à ces détails, mais jamais, je le redis,
jamais je ne rejouerai la comédie.

Que je sois croyant, athée, ou quoique ce soit,
je serai dans ma société ce qu'en moi-même je suis.
- J'ai pensé à vivre en France; là-bas les gens n'attachent pas tant d'importance à ces choses, dit-elle.

Je suis certainement trop dur envers elle.

19 octobre 1964

Le scandale est proportionnel à la superficialité de ceux qu'il atteint.

21 octobre 1964

Jadis malade d'être refusé du monde
comme je me voulais accepter de ma solitude.
Je fus moins solitaire de me dire seul.
J'étais boudeur au monde.
Il n'y a de vrai solitude que d'heureuse.

J'en ai assez de la sottise de mes camarades: tous!
Les filles de l'Université: mauvaise odeur rien qu'à les regarder.

L'obscur fait du lecteur un méditant.
Le médecin ne guérit pas ses malades
selon ce qu'ils entendent à la médecine.
Ainsi de l'art.

22 octobre 1964

Être professeur, c'est sans cesse repenser et inventer en son cours.

La compétence n'est pas tout.
L'inventeur seul existe.

24 octobre 1964

Louise Guay et moi sommes de nouveau très heureux.
Notre querelle au sujet de la religion nous fait rire
et nous permet d'être plus souples envers tout ce que nous sommes
- Hé! quelle heure est-il?
- Oh! c'est l'heure de nous quereller!
Je m'attache à sa présence.
Serait-ce enfin qu'une femme sache me prendre et se garder en moi?...

26 octobre 1964

J'ai donné ce soir mon premier cours de français.
Nerveux avant; de plus en plus calme
à mesure que se déroulait ma conférence:
Baudelaire précurseur du surréalisme.
Devant mes collègues en ce cours.
J'ai reçu de bonnes félicitations; mais, malgré ma satisfaction, je vois
à quel point il y a encore à faire avant d'atteindre à ce que je me propose.

27 octobre 1964

Louise Guay me téléphone de son école pour me demander
comment a été ma petite conférence.
Je lui en sais gré.

Louise Léger m'embête.
Dieu qu'elle est sotte et jacasseuse!

1 novembre 1964

Hier avec Louise Guay.
Ce bonheur que j'ai mieux compris en la comparant à Louise Léger.
Quelle bêtise aie-je encore effleurée en doutant de notre amour.
Louise a de solides qualités de femme que je découvre.
Comme je suis lent. Nous pensons vivre ensemble dès qu'elle travaillera.
Dans deux ans. Mais ce n'est qu'un projet.

Ma belle-mère parle beaucoup...

Yves Mongeau vient de recevoir
l'édition de son recueil VEINES publié chez DÉOM.
J'ai été lui en acheter un tout heureux et non jaloux.
Cela m'étonne un peu.
Je constate une paresse en moi; Yves me stimule à le rejoindre.
Mais il croit attendre un enfant de Denise Lafrenière
qu'ils veulent faire avorter.
Leur inquiétude me fait m'inquiéter au sujet de Louise et moi.

4 novembre 1964

(*Projet de critique pour Yves Mongeau*).
Je t'ai lu - au complet - comme je n'ai lu que peu de gens (Perse, Césaire, Grandbois, Préfontaine), à cause d'une amitié, mais qui ne nous fait absolument pas poètes l'un devant l'autre, te rythmant à coups de crayon et numérotant tes vers et les classant selon l'idée qui s'y infiltre.
Après un tel travail, et même si je me croyais poète,
je pourrais me permettre la sévérité.
Soudain, pour ainsi dire, de les voir nus d'une pleine clarté
de l'imprimerie, je m'interroge et pourtant j'admire
mais cherche en vain l'obscur qui me fut d'abord donner d'imaginer.
Les mots se livrent à nous trop vite.
Dilution du thème.
Une longueur non marquante.

(*Lettres adressées aux revues LIBERTÉ et TEL QUEL*).
Je vous envoie un poème en quatre parties, intitulé *Mesure*,
pouvant s'imprimer sur quatre pages.
J'y ai mis le meilleur de moi-même, en ce sens que j'essaie de traduire
l'Homme en son meilleur en ce lieu qu'est Québec.
J'espère qu'il saura vous témoigner du respect que je porte à l'écriture.

5 novembre 1964

Désentimentaliser la poésie.
Poème décrivant à ce point les choses
que l'anthropomorphisme où nous vivons se brise.
La métaphysique se disant autre qu'hypothèse n'est point honnêteté.
Bien décrire est bien dire.
La forme doit à ce point dominer la présentation
que le tout nous en devienne poétique.
L'heure est à démystifier.

Mon frère Olier contrôle mes cigarettes: sept par jour
(j'en fumais plus de cinquante).
À cause de cela, mais de la poésie davantage, je ne réussis pas à étudier
et les cours m'exaspèrent.

Lise Jacques me réfère à deux médecins qui pratiquent l'avortement:
le docteur H.D. Zillmann, 6268 Côte des Neiges ($200),
le docteur Olbeck, Métropolitan Hospital, 1650 ouest Dorchester ($300).
Yves Mongeau et Denise Laferrière ont pris rendez-vous par téléphone
chez le premier; le marché est conclu.
Nous vivons décidément dans un pays de cul;
la loi parle autrement qu'elle protège;
le seul résultat: les tarifs sont exorbitants et la garantie n'existe pas;
de plus la propagande est interdite et vivent nos filles mères!

J'ai dit ne pas être jaloux d'Yves.
Le contraire est décidément plus vrai.

Je ne parle évidemment plus de l'avortement
mais de la publication de ses poèmes.
Qu'il ait composé la majorité des textes de ce livre en moins de six mois,
ou environ, n'est pas pour me consoler.
Je le répète: je suis désespérément jaloux
d'y trouver beaucoup de passages remarquables.
C'est énorme, c'est affreux, je devrais me suicider cinq fois
de n'avoir pour équivalence que ce qui n'est pas équivalent!
Car me voici lancé, du moins voilà ce que je sens,
dans la publication par la seule volonté d'Yves d'y entrer.
Mais soyons franc à nouveau de ce que ma première franchise
me dévoile un petit mensonge, oh prétention que j'allais cacher,
et que je me vois à dévoiler par une prétention plus grand encore:
Yves tombe dans l'anthropomorphisme, dans l'exaltation naïve tachetée
de profondeurs, dans une imitation de Perse à ce point facile
qu'elle en devient comme un style à lui.
Yves je suis méchant, je suis jaloux, et cela m'oblige étrangement
à te considérer davantage.
Je me suis donc empressé de rassembler mon peu de bagages et l'ai jeté
à mon tour dans la grande poubelle espérant y recevoir aussi ma place.
J'ai enfin compris:
la publication est une façon de se décharger de son oeuvre
dans l'espoir de pouvoir la renier.

7 novembre 1964

Est-il nécessaire en poésie d'abstraire plutôt que de décrire?
Nous est-il nécessaire de tout ramener à l'humain
pour nous aimer en ce qui ne l'est pas?
Révolution contre l'image en cours, depuis qui, depuis quand,
(les primitifs ont-ils toujours interprété plutôt que vu?), cette image
se posant ainsi: «aile» étant symbole de légèreté, douceur, rapidité,
précision, pouvait ainsi devenir synonyme de ses attributs.
Historiquement, la correspondance se mêle d'anthropomorphisme.

Nous avons eu: «une main divine bouge en douceur»,
«une main d'homme bouge comme une aile», «une main d'ailes vives».
Peut-on dire «une rivière de lierre pâle», rivière n'étant pas lierre,
cette imagerie dite correspondante nous trompe-t-elle sur la nature du réel
en ne lui donnant que des relations d'irréalité, dite logiquement plus réelle,
plus profondes, c'est-à-dire poétique.
L'attribut «guide» au mot «étoile» est né d'une valeur culturelle
qui l'écrasera de sa propre mort.
Le poète mythologique se défend ethnocentriquement se disant détenteur
du réel par ce qu'il nomme le surréel et que nous disons mythe.
«Une main fleurit mon âme», main devenant ici la plante et sa présence
une fleur, nous sommes dans un anthropomorphisme à ce point gonflé
qu'il menace d'éclater en cela même qu'il cherche à végétaliser l'humain.
Que le mythe ait un sens et une signification n'est point niable,
mais nous interrogeons nous-mêmes cette signification
à laquelle nous ne trouvons plus de sens.
Est-il nécessaire en poésie d'abstraire plutôt que de décrire?

8 novembre 1964

Louise Léger me raconte ses hésitations
envers deux de ses vieux amoureux.
Elle gaspille ses relations comme son temps.
Quel enfantillage, quel plaisir à souffrir, quelle inconscience
que ces gens qui se refusent à s'accoupler mais sans cesser d'en rêver.
Mais comme disait Louise Guay: les garçons d'ici ne savent pas
se décider, ils se veulent purs et amants,
ce n'est pas aux filles de jouer le rôle des garçons.
Mais ce n'est pas s'accoupler qui rend nécessairement heureux,
mais le respect des choses.

Louise Guay me comble, nous traversons la ville à pied, notre pauvreté,
mais samedi prochain notre rêve: fête et vin chez *TEDDY*!
Nous pensons louer une chambre, douche, poêle et réfrigérateur,
deux semaines à Noël.

Louise devant une vitrine de meubles: fâchée de ce que ces meubles soient là pour rien, et nous sans notre maison,
si ennuyeux de devoir nous séparer tous les samedis soirs.

Vient de me téléphoner: heureuse.

Qu'on s'arrête à l'idéal qu'on voudra, l'on arrive toujours à la même fin:l'énergie créatrice où nous sommes sans cesse remis en question.

Les suppléments littéraires me font chier!
pilonpi me fait chier!
simardsi me fait chier!
chambranlant me fait chier!
robébert me fait chier!
silfesse me fait chier!
les cons cours littéraires me font chier!
etc me fait chier!
et que je sois obligé d'en gueuler me fait plus que tout chier!
race de commères!
surtout que vous ignorez même l'importance qu'est gueuler!
tuant par vos colères au lieu de vous réinventer!
allons! allons! ne vous fâchez pas!
allons chier ensemble sur d'autres de nos bons petits amis!
ah litanies! litanies!
M'ennuient leurs poèmes toussoteux!
m'ennuient leurs soumissions de chiens! de chiens gavés!
car honneur aux vrais chiens!
«Toute la ville coule à la mer ah ah ah dites-moi quelles hordes encore déferlent aux vagues de nos fronts»,
chiennes de riches! plagiat
babylonie sorcier merde à vous
c'est dit
je n'inventerai pas la roue!

9 novembre 1964

Nous est-il nécessaire de parler maison sécurité cette imagerie nous étant
celle d'une métaphysique du stable du fermé ou de son contraire
cette angoisse et cet éparpillement.
Gaston Bachelard et compagnie ferme une époque
en nous en donnant la clé.
Décrire n'est pas seulement observer
mais se voir en transformation d'une vision plus large.
De ce que la science décrit (pourquoi toujours éloigner science et poésie)
la poésie n'est pas la science de ce qu'elle s'étonne incessamment
comme la science haute mais par rythmes et répétitions.
Baudelaire, même les surréalistes, poétisent autour de jugements de valeur
utilisées comme messages et structures. Saura-t-on s'étonner au-delà.

10 novembre 1964

Hier rencontré Janine Corbeil sur la rue.
Ensemble au restaurant.
Grande maigre pâle et fatiguée.
Je regarde son visage comme un souvenir.
Ce temps si vite fané est-ce moi.
S'ennuie-t-elle si fort qu'elle reste avec moi
jusqu'au moment où je dois la quitter pour l'Université?
aie-je aimé Janine?
comme je gaspille les gens!

Louise Guay se porte bien, les étudiants sont écoeurants,
leur inconscience est à ce point qu'elle semble cultivée.
Sauf quelques uns, peut-être plus que je pense,
que l'on ne voit d'ordinaire dans les bêlements de groupes d'étudiants.
Marcher dans la rue dans la fraîcheur de l'automne avec ce rêve toujours
d'une maison bien à nous laissant tous les plagiaires à la porte.

11 novembre 1964

Décrire ne peut être poétique qu'en tant que cela suggère
notre sentiment devant cela même que l'on décrit.
Et non par une description scientifique.
Poésie mythique parce qu'étant une ramification moderne
de la prière depuis les primitifs.
Le personnage dans le roman moderne
n'est pas une négation du personnage
seulement une modification
ne le décrivant plus en ce qu'il est comme éternel mais en durée
dans un réseau de croyances aussi éternelles
de ce qu'elles se disent en durée
dont le héros forme aussi fortement aussi romanesquement l'inaccessible
d'autant plus qu'il nous ressemble tout autant et d'autant moins
qu'il se donne en fait comme éternel
du fait qu'il dit savoir sa perdition.

14 novembre 1964

Les choses sont ou ne sont pas de sorte que nous sommes ou non
en ce rapport où nous sommes ou non avec les choses
nous étant ou non et tout cela absolument.
Tout est relatif de ce que l'on n'oublie pas l'absolu existence
n'étant pas la vérité de ce que vouloir connaître n'est pas connaître.
De sorte que dire toutes choses relatives
de ce que les absolus se font et se défont
n'est pas toutes choses incertaines de ce que l'on ne peut connaître
ou ne veux apprendre davantage.
Les idées courantes vivent de paresse plus que d'idées
mais rien peut-être n'est absolu si l'on ne sait connaître et tout alors
est à refaire bien qu'alors peut-être est-ce faux de ce que l'on ne sait.

15 novembre 1964

Jeudi dernier rencontrer Gilles Bellerose
(ancien ami du Séminaire de Saint-Jean) et passer la soirée avec lui.
Débute en droit mais se croit encore écrivain à mon sens
trop conventionnel bien que félicité par une lettre d'André Malraux.
Parler de sexualité tout étant permis et possible selon les faits décrits
par l'anthropologie.
Son obsession sexuelle m'ennuie (son homosexualité?...) bien que
sa question demeure: est-il en sexualité du normal et de l'anormal
se basant sur la satisfaction que l'on peut tirer de telle ou telle expérience
par rapport à d'autres
ou n'est-ce que selon soi.
Sa solitude en sa chambre de pension m'attriste
de ce qu'elle me rappelle ma vie.

Hier soir Louise Guay et moi avons loué une chambre chez *TEDDY*.
Louise ô joie a joui d'une façon profonde
mon sexe profondément et patiemment dans le sien.
Le calme de la chambre en la noirceur éclairée des seuls carreaux
de lumière sur le mur lui rappelant les nuits chez sa grand-mère
et moi ces nuits de Louise Mongeau et de Evelyne Wiseman.
- J'ai mal dès que je me contracte: il faut se décontracter!

18 novembre 1964

Chaque période littéraire semble pouvoir se caractériser
par la dominance de certains procédés de style.

L'exclamation, le parallélisme et la répétition chez les babyloniens.

L'ellipse, surtout par l'attribution immédiate d'un nom ou d'un groupe
de noms à un autre nom encore illogique à la langue parlée,
entre autre en notre temps.

19 novembre 1964

Lise Jacques termine un autre amour.
De ce qu'un garçon la quitte jadis la vengeance est longue à franchir
ou peut-être la crainte ou peut-être la vérité.
Sait-on seulement ce que font les êtres.

Babylonie, Louise Guay se porte bien.
Et vous?

En guerre contre mon frère Olier de ce qu'il ne fallait pas en arriver là.
Régime sévère sous amende.
Si les gens savaient d'avance ce que c'est que d'avoir ses propres enfants.
L'homme enfante par ennui.
Plagiaire!
Je me porte bien.
Et vous?

23 novembre 1964

Pauvre Olier rendu si nerveux de toutes nos présences
comme des caries à même sa dent contre nous.
Là, cette peur qu'il abuse de nos sentiments tout autour de lui,
cercle parfait.

Les beaux dimanches à réviser mes écrits, musée où j'entre sans cesse
en hâte, dont pourtant je sors en un goût de mort sur mes lèvres.
Ce goût de mort tant ce qui m'arrive est beau que je m'y perds.

Louise Guay, quelqu'un qui m'aimerait tant que j'en aurais l'impression
d'aimer malgré tout s'éloignant sans cesse en moi:
rêve parfait de toi que j'aime je crois.

Et ces morales en nous
comme des cataclysme injustifiables, sinon demain.

Si vous n'êtes pas content tuez-vous mais ne pensez surtout pas
que l'on pleure et d'autant plus que vous ne vous tuez pas.
Ah mes petits anges mes oiseaux ah mes jolis
comme nous sommes heureux.
Chacun pour l'autre fameux jamais de colères mon doux Jésus.
Terre ô carte pour enfant fameux notre histoire
une pâquerette sans cesse à frémir fameux.
Comme en nos miroirs nous sommes tendres et dociles
mes frères mes tendres frères ah mes jolis petits mages de demain
jetez-moi ce sort le plus beau d'être une gargouille pissant sur la ville.
J'ai ouvert la fenêtre sur le calme de la ville la nuit.
Je suis seul étrangement libre et pourtant seul à regarder mourir
les lumières de la ville comme une capitale du bout du monde
où soudain je suis.
Le bonheur un étrange bonheur comme hériter soudain d'une fortune.
Est-ce moi déjà ces successions de souvenirs
cette satisfaction si triste pourtant d'avoir été.

25 novembre 1964

Roger Dulude dîne à la maison dans ses projets d'écrits
et la lecture de mon journal qu'il se donne le premier.
Me rappelant la solitude d'être seul à rêver d'amour durable et chaud.
Où je marche ce soir dans la neige fondante
et la nostalgie des années de chambre seul
quand remonte en moi la solitude éperdue d'hier
très vite surmontée du clignotement de souvenirs à combler le célibataire
dont j'aimerais encore la solitude
à rouler sur les routes dans l'impression d'aller quelque part
mais dont les adolescentes seules et si gauches
en leurs rêves d'amour m'arrêtent.
Louise Guay du moindre souffle émue.

26 novembre 1964

L'esprit de recherche mathématique n'est pas si loin de l'esprit du poète.

27 novembre 1964

La poésie est la science inventant des relations de rythmes et de mots.
Étudier la poésie n'est pas travailler sur des lettres mortes.
Mais sur la poésie qui se fait.
Une science ne prévoit pas l'avenir de sa propre façon de voir.
La poésie ne prévoit pas non plus ses rapports.

28 novembre 1964

Il lit à voix forte un poème et querelle de ce que rien n'est compréhensible
à son très très je sais tout. Sauf bien sûr les mathématiques
qu'il déteste mais de ce qu'il avoue ne rien y voir.
D'où qu'il nous faille fermer les portes
de ce que rien ne nous force de vendre nos produits.
Que l'imbécile ignore ce qu'il ne peut souiller.

6 décembre 1964

Crime et c'est peut-être vrai de l'aimer comme je l'aime si mal si dur
qu'il n'est d'égal que ma paresse à vivre.
Que faire sinon l'aimer et toujours mieux plutôt que de tant dire
ce que plutôt je devrais faire.
Cette guerre en moi de toujours vouloir changer d'amour
comme si demain était plus vrai que toi.

8 décembre 1964
Louise Guay me téléphone heureuse et moi depuis des mois satisfait
nous commençons peut-être de moi surtout devant plus que d'autrui nous
purifier désormais d'aimer avec de mon désir souvent de repartir franc.
Je reste avec Louise.

21 décembre 1964

assez de toi poète
sur déficit
de papier mince
invendable
ouvre la porte banque
les gens passent
coffres certains

28 décembre 1964

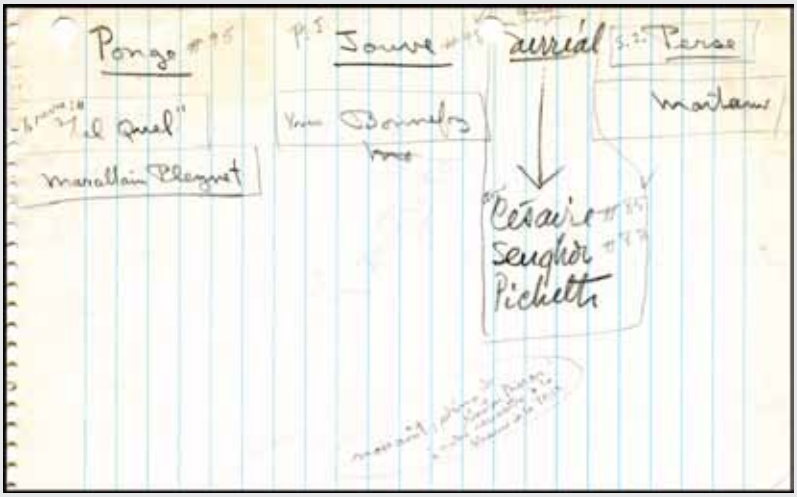
Il faut manquer plusieurs fois son oeuvre
avant que de pouvoir la commencer.
L'écrivain balbutie avant de trouver à s'exprimer.
Écrire demande une croyance en l'avenir.
Si l'écrivain peut un temps se suffire de lui-même,
l'oeuvre qu'il ouvre sur l'avenir ne durera que portée par un public.

29 décembre 1964

Le professeur le plus souvent tue plus qu'il n'éveille.

Samuel Baillargeon: histoire de la littérature,
ou la peur infantile de la sexualité, son reproche sans cesse dit.
Et c'est en cette morale qu'on initie la nouvelle jeunesse
à sa propre littérature!
et vivent les culottes de monsieur le curé!

Quand parler à Gaston Miron chez Jordan Kostakeff (Librairie de la Paix):
presqu'un illettré des lettres canadiennes,
mais sachant par coeur des dates de Vive la France!



Première rencontre avec Gaston Miron, à la Librairie de la Paix.

1965

23 ans

10 janvier 1965

Les examens se passent bien assez bien de même que moi
debout mais où donc debout regardant ce qui ne se regarde pas
de tant d'anciens désirs déjà sans public après maintes démarches
debout mais où voyant ce qui ne se voit pas
quand passe devant moi l'or à conquérir je dis je gagnerai!
bien qu'ici tu parles de tes désirs forts de coucher avec d'autres hommes
me reniant au fond loue rêvant comme moi
bien qu'ici tu ne parles plus de partager ton rêve de ton acte
bien que rien ne soit grave puisque je suis ce que je suis
désillusion pour toi
de ce que je t'écoute l'amour en toi pourtant s'enflamme toujours
mais cette fois oui pour combien de temps cette fois
je me sais mortel et d'impossibles routes
et peut-être aussi devant moi quand passe l'or je dis j'adore
de ce qu'au fond je me fou
de ce que cela n'est qu'au fond l'Homme.

Regarde à perte de vue la récolte flambe si haut levé le building
branlant sur son assise regarde regarde-moi l'illusion fut-elle si grande
que je ne suis que ce que je suis dois-je encore chanter à tes côtés
la route à ma porte tranche le regard
ne plus penser! ne plus penser! ne plus attendre!
je t'épouse je t'aime de ce que je pense ne jamais pouvoir posséder mieux
que toi langage quotidien petites crapules à petits coups de bons dieux
ah de quels dieux ou alors je te sais
lecteur à la recherche de calomnies et de phrases cochonnes
non pas un tel un tel TOI lecteur
je ne te déteste tant que d'être des tiens!

La fenêtre - carrée -de ma chambre - rectangle - donne sur une branche sans feuille - c'est l'hiver - dont la forme ronde se présente parfaitement claire
à cent pieds il y a une ligne de maisons - qui forme avec mon regard un angle droit - à deux cents pieds une autre ligne de maisons et c'est ainsi des lignes de maisons jusqu'à la fin de la ville où j'habite

11 janvier 1965

le goût de restituer le beau navire en la mer sombre
ah j'aime tu aimes il aime nous n'aimons pas
de restituer tout ce que je mange comme nous mangeons trop!

le beau navire l'acier noir et tout de blanc
comme le nuage crevant à l'horizon
soudain si bleu du bleu du poignard dans mon ventre si bleu du bleu
du poignard le beau navire ah rien ici ne se passe

13 janvier 1965

elle rêve ce qu'elle veut c'est-à-dire plaire à tant qu'aucun ne la retienne en son déplaisir

et moi laideur suis l'initiateur de ce que sans l'expérience l'on n'a que peu
voici l'expérience! tu veux la beauté! l'argent! voici qu'enfin tu peux
te permettre de vouloir ce qu'avant tu n'osais peut-être rêver

voici que d'amour tu reviens sur tes pas de ce que ne plus donner
veut d'abord s'emparer - quand cela te chantera - de ce que tu laisses
l'aumône
l'amitié

la chose est infaillible rare la femme n'aime qu'en un piège
- la chose est fâchante et c'est d'ordinaire le confort

trois fois redit ce que l'on tait c'est d'ordinaire l'amour
tandis qu'entre les jambes s'enfle l'intérêt - très beau je le redis

mais si tu rêves d'ailleurs c'est qu'ici te dépasse
non mieux mais invivable

alors que veux-tu que je fasse sinon un peu rire encore avec toi
chérie chérie comme l'on est chérie de se voir dire chérie n'est-ce pas
que ça fait du bien

et puis reprendre la route le corps comme un immense bassin
débordant soudain d'eau de pluie

comme pour l'affolé d'être funèbre semble sérieux!

15 janvier 1965

de la fenêtre lumière forte
haute fragilité
le silence vif
très peuplé
des maisons l'angle parfait
fenêtre
haute lumière
seule vérité

23 janvier 1965

j'aime parfaitement morte la feuille
lumière douce des branches vides
j'écoute comme si tout recommençait les craquements de la maison
l'hiver par la fenêtre
sur l'immensité blanche
j'écoute calme tout recommence
- je vais dormir disait-il

la nuit la chaleur intense des maisons
- Rome d'épées far-ouest revolvers je dis que j'ai des idées!
mais!
- retenez la vérité n'est qu'un jeu de personnages
mais!
le silence de la maison blanc d'énormes espaces
très longs droits des cadres vides
- je vous l'ai dit
- mais d'être ce que
- nous sommes toujours autre chose
- je ne vois pas ce
- qui peut être concluant!
il marche droit par reflets rouges blancs jaunes rouges
davantage sur fonds blancs la rue très froide l'hiver
entre les lignes où très peu circulent d'autos à grande allure de reflets
rouges blancs jaunes la route est libre
davantage rouges sur fonds blancs
- l'hiver!
LA PRUDENCE TUE
MISEZ SUR L'AVENIR
LA PRUDENCE TUE
REMBOURSEMENT FACILE

27 janvier 1965

PAGE BARBARE
Trop de livres nous accusent.
Le temps vient de vous tuer.
Trop de portes se referment.
Notre passage - le direz-vous - n'est qu'éphémère.
Le temps vient de vous défendre.
Nous avons lu.
Mais ce n'est point là notre métier.
Nous avons dit que nous mourrons.
Notre franchise est évidente.

Mais l'homme ne pense pas.
«Nous danserons jusqu'à mourir!» s'exclament les aveugles,
ivres d'alcool et d'essence.
Mais le plus grand rire fut le nôtre à l'heure du matin
où vous ne saviez plus retrouver la route dans l'air pur.
Et ce n'est point le hasard qui vous étranglait au premier détour de la ville.
Nos crimes sont célèbres.
Nous redirons notre franchise.
Nous avons choisi.
La paix est plus horrible que la guerre.
Ses tortures sont célèbres.
La paix n'est que l'ombre de la guerre.
Nous avons choisi.
Le tigre est éphémère.
Ceux qui prêchent l'amour vous étrangle dans leur coeur.
Si tu veux être riche, élève-toi contre la haine.
Mais console d'abord l'armée.
Car il faut vaincre sur la haine.
Car ce n'est pas ta bonté qui te rend la puissance,
bien qu'autour de toi désormais ton nom signifie sagesse.
L'homme honore qui le justifie dans sa guerre.
Un empire n'est jamais plus en paix que lorsqu'il est en guerre.
Mais nous le redirons: l'homme ne pense pas la vérité.
Notre franchise est évidente.
Nous avons choisi.
La paix est plus horrible que la guerre.
Seul un empire aussi fort que le nôtre peut se montrer en plein jour.
Mais sachez que le berger s'élève contre le loup.
Car d'abord c'est à lui de dévorer l'agneau.
N'est-il pas le maître de l'agneau?
N'est-il pas vêtu de la laine de l'agneau?
Le loup ne fait que dévorer.
Que donne-t-il à l'agneau en échange de la vie qu'il veut lui prendre?
Le maître d'empire - sachez-le - vous comble avant de vous ruiner.

1 février 1965

j’ouvre la fenêtre
dévorée d’arbres verts
sous le murmure d’eau
de ta tête penchée
et passent les saisons
ta main s’ouvre
en un bouquet de neige

écoute

ce bruit de feuilles franchissant la ville
où dansent mille tribus à venir
par-dessus ce bruit que nous sommes
peuple de fer blanc
attaché à la voiture de nocedu maître
ce bruit de branches cassées
sous la violence
peuple trop sage
dans les pages reliées de ton silence

écoute

le grondement sourd des sources profondes
et par toute la terre l’esclave
tirant à se briser
les chaînes du silence
tandis qu’aux feuilles dansent mille tribus
par-dessus ce bruit
par-dessus le cri de mort du chien
qu’étrangle son maître

8 février 1965

quand on sent le pardon malgré l'offense - mais quelle offense
peut-être sinon la colère plus profonde - quand on entre dans une chaleur
plus importante que celle contre le froid du corps, quand les oiseaux
peuvent y chanter librement, quand demain n'est pas cette crainte
de la guerre, alors voici ce qu'ici n'est peut-être plus,
que n'a peut-être jamais été cette illusion de ma part,
chien perdu recueilli d'une pitié de femme - qu'est-il de plus traître
qu'une pitié de femme - je ne vous écoute plus non je ne vous écoute plus
vous emporter contre mes frères et le reste du monde à votre petit tribunal
demandant toujours qu'on l'approuve,
je voudrais mourir tout simplement de ce que toute joie toujours ramène
à la guerre, au rabaissement - comme je vous abaisse maintenant -
ce qui m'écoeure de tout mon avenir ah le bel avenir les études brillantes,
le verbiage éclatant!
partir mais en quel navire encore qui ne ramène toujours au même crime
dont nous ne cessons d'aspirer - la belle odeur d'amour levant ses jupes
aux dieux de l'heure

impeccable joie

(calmer calmer l'affaire mes études je les aurai mais ne vous promets plus
de vous aimer)

Moyen de vivre seul (ou à deux) au fond des bois, qu'à écrire.
D'abord pouvoir acheter un terrain et chalet pour $2000,
aussi avoir $1000 en banque, donc $3000 au total.
Écrire.
Puis publier à 2000# se vendant $0.50 ou plus (frais maximum $1000) aux
frais de commanditaires, ce qui nécessite chaque année un mois à la ville.
Puis vendre 50 ou 100 ou 200 exemplaires reliés (au frais de
commanditaires) à des connaissances pour $20 ou $10 ou $5 l'exemplaire.
Ce qui permet de retourner très grassement vivre encore onze mois
dans les bois avec une bonne provision de livres et de papier.

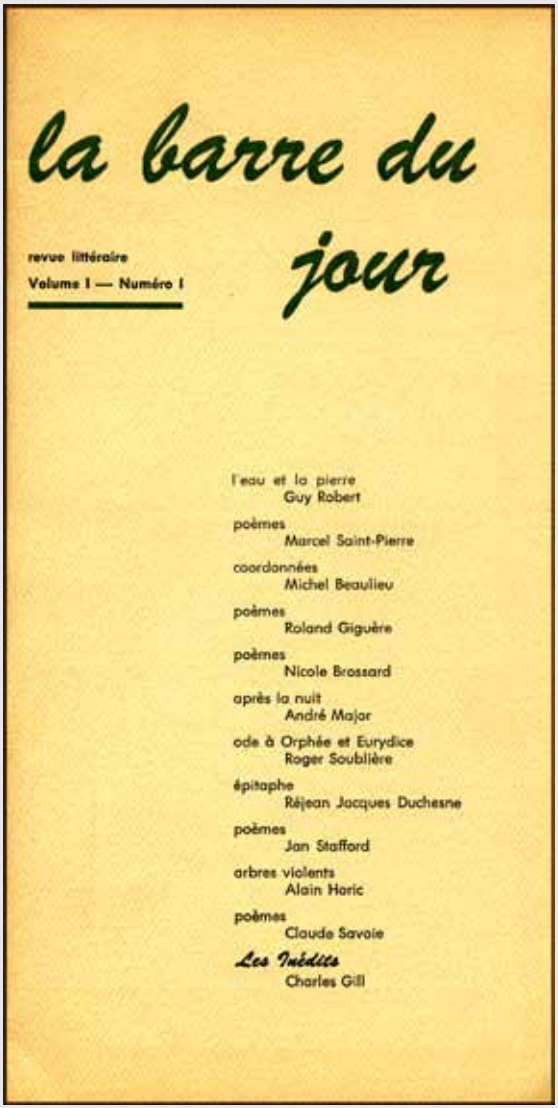
17 février 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Un nouveau cahier: on tourne une autre page.
Six mois d'écoulés depuis août.
J'ai fait du progrès: je lis plus et je suis heureuse.
Yvan aussi a fait des progrès fantastiques:
l'examen de math passé avec 75%, baisse de masturbation,
du moins essai..., c'est tout de même un début.
Ses idées de revues meurent peu à peu, je ne suis pas fâchée;
j'avais peur d'un échec, je trouve que c'est un peu trop hardi.
On a pas un sous en poche et on se lance dans une aventure
qui pourrait mal tournée... intuition peut-être, mais...

18 février 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Lancement de la revue LA BARRE DU JOUR.
On rencontre un tas de gens nouveaux, Marcel St-Pierre, Michel Beaulieu,
Roger Soublière, Nicole Brossard.
Toute la petite clique littéraire de l'Université de Montréal.
On va chez Roger Soublière.
Je revois les mecs de chez F. Giroux mais sans leur parler...
Yvan est bien: socialement.
Roger Soublière: beau. Le petit crochu: croche.
Ségoia, le portraitiste: fat mais sympathique.
Yvan: brillant. Nicole: charmante.
Les gens sont détendus.
Ca «neck» mais proprement.
C'est la première fois que ça m'épate.
C'est en plein la clique que je voulais rencontrer
en venant à l'Université de Montréal.
La plus intéressante sans doute.
La plus brillante, la plus déniaisée.
Une bonne soirée quoi!

Lancement de
la barre du jour.



la barre du jour

revue littéraire

Volume I — Numéro I

l'eau et la pierre
Guy Robert

poèmes
Marcel Saint-Pierre

coordonnées
Michel Beaulieu

poèmes
Roland Giguère

poèmes
Nicole Brossard

après la nuit
André Major

ode à Orphée et Eurydice
Roger Soublière

épitaphe
Réjean Jacques Duchesne

poèmes
Jan Stafford

arbres violents
Alain Horic

poèmes
Claude Savoie

Les Inédits
Charles Gill

20 février 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Yvan est mal en point, il a passé une nuit terrible, des points au coeur ou au foie... de toute façon il n'a dormi que 2 heures.
Il dit qu'il croyait en mourir, il débarra sa porte pour que ça soit plus facile pour Ange-Aimée de le trouver... décidément c'était sérieux.
Mais c'est bon ces frôlements de la mort... ça fait réfléchir,
on remet tout en question, rien de meilleur pour ennoblir.
Vu son état je propose qu'on aille à St-Lambert pour la soirée.
On se gave de saucisses, de vin, puis Monsieur Mornard
vient me reconduire, en arrêtant au Steak House
où se lève encore le coude.
On rit à en avoir mal au ventre.
La conversation: les «622», pas brillant mais un peu drôle.
Une soirée de rigolade enfin.
Yvan me fait lire un article sur le couple Archambault
qui vit dans le nord à l'année, dans le haut de Saint-Michel des Saints.
Ils ont la paix, le silence, ils sont pauvres,
juste assez pour ne pas payer de taxes.
Une vie de rêve... *notre* vies...

22 février 1965

l'art n'est retenu qu'en l'étonnement qu'il suscite
référant à des normes de jugement que le lecteur devra d'abord lui-même
tenter peut-être sans fin de rétablir

le roman non seulement se doit de s'établir en un sujet contraire
au familier mais davantage en un style dévoilant sa propre identité
n'étant pas un poème, ni prose, ni vers
mais en lui-même une identité autre

26 février 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
La paye... ça compense un peu: $25: on peut les toucher... fantastique...
Mais cela ce n'est rien à côté de ce qui m'arrive.
Je vais garder chez Mme Stadd.
La nuit rêvée... nuit de «noces».
Je crois que c'est une des choses que je souhaitais le plus.
Un rêve réalisé.
10 heures d'autobus, 15 heures de patience, 25 heures = $25.
Quand j'y pense.
Le bonheur enfin possible d'une vérité première... dormir une nuit
près de toi à bien aimer sentir ton coeur sur mon oreille battre
en ta poitrine mais si près de moi, être attentive au moindre de tes souffles.
Tu fumes, je t'écoute fumé ce ne sont que des sons mats sourds
mais cette vie qui coule en toi me traverse je vis avec toi
fusion le fait d'être deux.
Pourquoi tant de joie à t'écouter pourquoi... mystère énigme que l'amour.
Ton sang gicle sous mon oreille le sang de ton coeur VIBRE en moi.
Le bonheur enfin possible d'une vérité première.
Ton sang mon oreille ton coeur la vie, chéri je t'aime.
Allez donc expliquer ça?
Des choses qui ne s'expriment totalement qu'avec des silences.
Parler... dans ces moments serait prétentieux.

27 février 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Nuit samedi, dimanche, fameux.
Deux fois mon père, une douche à deux.
Je me suis saoulée à en avoir mal au ventre, à en rouler en bas du lit,
nous avons dormis ensemble une nuit d'amour, de douceur.
Aujourd'hui c'est dimanche et je pleure, je suis triste à en mourir,
car seule.
Mon solitaire roux jaloux patou est retourné.

Moi je ne pourrai jamais vivre sans toi.
Pourquoi sommes-nous séparés?
Si loin, condamnés à VIVRE séparés pour deux ans encore.
C'est long, si long... quand on est amoureuse d'un cambrioleur
au grand coeur.

28 février 1965

loue et moi pour la nuit dans l'appartement d'une de ses amies
chez ses parents pour la fin de semaine
loue pour ses parents joue le rôle de gardienne
chez une certaine Madame Stadd n'ayant pas le téléphone
ce midi la fin
d'une douceur très grande de ce que chacun ayant eu quelque occupation
en musique nous rejoignant dans la tendresse et l'amour
de ce qu'il nous faudra davantage combattre pour l'épuration du jour
de ce que nos maîtres nous trahissent par leur propre sincérité

et le poète plus que tout est faux
rares ceux qui aiment le poème mais d'abord la propagande et son confort
le droit du poète de contredire

rien ici ne dure plus que la violence qu'envira le voisin
(oui vivons la société pour la maudire)

4 mars 1965

(*Lettre envoyée à Lise Jacques*).
chère lise
je me propose de te poster chaque semaine quelques aberrations
sur l'écriture - fautes d'orthographe comprises
mais je suis très inconstant et m'adore ainsi
je ne le ferai donc pas

La question «Qu'est-ce qu'écrire?», «Pourquoi écrivez-vous?»
et «Pour qui écrivez-vous?» ne sont pas sans dépendre les unes des autres.

Le journalisme et la littérature sont les extrêmes d'une situation.
Car si le journaliste sait qu'il écrit chaque jour pour plusieurs lecteurs,
l'écrivain, lui, n'est pas sans manquer de public.
Il sait très bien qu'écrire autrement qu'en journaliste, fait de lui,
en quelque sorte, un illuminé, c'est-à-dire un renégat.
De plus en littérature, c'est connu, l'offre déborde la demande.
De sorte qu'un volume, d'après certains chiffres, n'a que 30% de chance,
non de succès, mais d'être tout simplement rentable.
Le public ainsi réduit à n'être qu'une apparence du peuple
auquel l'écrivain appartient, celui-ci, de plus en plus, découvre
le refus qu'on lui porte.
La question «Pour qui écrivez-vous» étant ainsi révélatrice d'une solitude
plus que d'un langage, l'écrivain se trouve à lui-même abandonné
dans la question «Pourquoi écrivez-vous?»
L'écrivain pourra se suffire d'une gloire familiale.
Et surtout des deux lignes parlant de lui dans un journal.
Mais il proclame ici même écrire pour autre chose.
En plus d'espérer la postérité
(jouer, dans un siècle, la momie pour étudiants),
l'écrivain travaille en fonction d'un public, si restreint soit-il,
ne cessant de s'offrir à sa convoitise.
Comme disait un tel: «Je dois me faire connaître».
- Mais alors Yvan, pourquoi écrit-on?
Tu le sais, on a beau dire n'écrire que pour soi, l'on n'écrit toujours,
en quelque sorte, comme si l'on parlait à quelqu'un si loin, si rêvé soit-il.
Alors raconte...
Et me voilà bien pris!
Car si l'écrivain publie, c'est, ou plutôt ce devrait être,
en fonction d'être lu.
Et même s'il se refuse à la publication, pour demain comme
pour aujourd'hui, (ce qui suppose qu'il se croit très mauvais), il n'écrit
encore que pour écrire, c'est-à-dire pour être lu, ne fusse que de lui-même.

L'écriture ici se rapproche de l'intimité.
Ne pas se confier, c'est avant tout se refuser à l'incompréhension.
Toute la question est là.
C'est affirmer n'écrire que pour se relire soi-même
qui est de mauvaise foi.
Car pouvoir se relire est avant tout pouvoir être lu, soi-même jouant ici
le rôle de celui qui parle et, par un masque, le temps surtout, le rôle,
mais ici nous assurant de sa compréhension, de celui qui nous écoute.

- écoute! ne fais pas de drame veux-tu! la réponse est beaucoup plus
simple: qui se refuse à être lu, puisqu'au fond il joue les incompris,
doit tout simplement cesser d'écrire.
Ah!
- oui...
- ah!
- mais...
- ah!
- mais c'est moi qui écris cette lettre, et je me réserve le droit de gagner.
- bon! bon!...

Mais l'homme ne cesse de penser, de rêver, de se dire des choses
sans qu'il ne les écrive nécessairement.
Le jeu se retrouve donc en dehors de l'écriture
de la même façon qu'il s'y trouve à l'intérieur.
Ne pas se confier c'est avant tout se refuser à l'incompréhension.
Toute la question est là.
Mais j'écris, donc je crois valoir quelque chose.
Mais aussi: je pense, donc je crois valoir quelque chose.
La différence en est une de franchise entre la pensée et sa proclamation.
De sorte que vouloir «se faire connaître» mérite d'être interrogé.
Car pourquoi veut-on se faire connaître?
Et pourquoi refuse-t-on de se faire connaître?
Il semble qu'un écrivain vive pour quelque chose.
On nous le répète chaque jour.
L'erreur n'est pas sans subtilité.

Ayant rapproché l'acte d'écrire à celui de penser, nous devons proclamer que tout être qui pense vit aussi pour quelque chose.
L'idée qu'on a de soi-même suffit le plus souvent à nous combler.
Acteur et critique sont en nous.
Nous répondons de la qualité de notre théâtre.
La critique n'est ici qu'un communiqué.
Prenant pour base que nous vivons tous en quelque chose à laquelle nous attribuons quelque valeur, nous voici devant notre question: pourquoi se faire connaître sinon par goût de la publicité?
Pour les petits amis?
Pour se faire reconnaître sur la rue?
Pour les interviews?
Pour avoir tant d'amours qu'il nous faille en refuser?
C'est entendu, l'idée d'écrire ne commence jamais sans quelque malpropreté.
Et ce n'est pas de n'avoir qu'un public réduit qui nous purifiera.
L'idée, à elle seule, d'accaparer l'esprit d'un seul lecteur, comporte son bordel.

Le public n'étant qu'une apparence du peuple auquel l'écrivain s'adresse, celui-ci ne peut davantage se réfugier dans la réponse courante: «écrire, c'est révéler l'âme du peuple».
Bien que toute confidence trouve sa correspondance.
Mais le peuple ne se révélera, en finance comme en écriture ou pensée, que s'il se décrit à son tour.
Et non, comme toujours, par quelques révolutionnaires ne demandant par leur révolte même, que la possession du peuple, bien à eux.
Disons donc que la littérature, en plus d'exister pour être lue, en plus d'exister pour dire quelque chose si faiblement soit-il, existe plus profondément.
Elle est en elle-même une volonté d'exister en tant que franchise.
Écrire c'est avant tout vouloir paraître ce que nous pensons.

L'écrivain, plus que tous, est celui qui parle trop.

6 mars 1965

Je me suis tu.
Je suis un élève averti.
Par deux fois diplomatiquement expulsé.
Mais aujourd'hui, tout s'est finalement replacer par un:
«C'est terriblement compliqué.»
Je pourrai donc poursuivre à la même école.

La plupart des jeunes que j'ai le plaisir de connaître (j'adore!)
font l'amour.
Adorablement d'ailleurs.
Mais au fond - j'ai par les circonstances une expérience forcément
supérieure - ils sont des amateurs.
La morale
(«la morale monsieur! que ferait un élève sans la morale dans nos écoles»)
est une chose se devant d'embrouiller LA chose.
(Ah non! je vous averti! publier une telle chose vous retombera sur la tête.
Quand on crache en l'air...).
So, so and so: le Québec évolue.
Les communistes d'ailleurs sont *méchhhants*.
Ne leur ferons-nous pas la guerre?
(«Ah! vous voyez que j'ai raison!»).
Je concède - non sans regret - que je suis un élève.
J'adore les tabous: «La belle province», «La démocratie», et «Mon doux
Jésus», «La sexualité: important, très important, mais au fond secondaire».
J'ai dit que nous étions des amateurs.
Je sais aussi qu'ici - comme en Russie - l'on meurt de ne pas taire
nos silences nationaux.
(«Je vous tiens! Je veux des chiffres!»).
Je répète.
Il n'y a que les amis qui parlent.
Je les aime trop pour les risquer avec moi.
La révolution «tranquille».
Bon.

Faute de chiffres, je vous donnerai dix adresses d'avorteurs
- grands médecins d'hôpitaux opérant le très grand public
et les religieuses... pour autres choses.
Je vous citerai - sans me forcer - cent professeurs athées
ayant signé «catholique» pour $100 et plus par semaine.
Le silence est rentable.
Et le monde est *méchhhant*, madame.

Il y a aussi la peur.
Le rapport Parent.
Il y a les lecteurs qui renient dès qu'on les interroge.
(«Cette cause vaut-elle qu'on y perde sa voiture?»).
Nous sommes d'accord.
Sauf Don Quichotte pour séminariste.
Le grand public courre au colisée.
Mais je suis méchant.
Si j'avais voulu, je serais «pimp».
Je vendrais des femmes à des professeurs catholiques.
N'en doutez pas.
Je donnerais aux oeuvres de charité.
Mais je n'accepte pas le silence.
Ma vie, je m'en fou.
Un jour j'aurai un diplôme.
J'exploiterai la société.
Les illusions n'existent plus.
On finit tous par déplorer la pauvreté dans un «lazy-boy».
Je répète: ma vie je m'en fou.
On ne risque jamais plus qu'un «lazy-boy».
Me taire.
Vous perdez votre temps.
J'ai trop souffert du scandale.
Je dirai ce que je pense.
Peut-être l'erreur.
Mais le principe est à défendre: paraître ce que l'on pense.
Je n'aime pas que les enfants soient des esclaves.

Bon.
La révolution tranquille.
Il n'y a que les amis qui parlent.
Le silence est rentable.
Je suis un élève averti.
Le principe est à défendre: paraître ce que l'on pense.

*

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Cours d'anatomie.
Oratoire Saint-Joseph (cafétéria).
Teddy's Tourist Rooms (très fameux).
Les parapluies de Cherbourg (mièvre mais drôle).
Le Chinois.
Je revois mon cher Yvan.
La vie est belle.
On s'aime sans bavure, à plein, franchement.
Quand? oui quand pourrons-nous vivre ensemble:
c'est tout ce que je souhaite.
Notre «maison» est belle de plus en plus et à chaque semaine on bâtit.
Je vais le voir cette semaine pour lui montrer mes essais en dessin,
et puis je lui prêterai mon disque de Belafonte «Blues».

*

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
J'appelle Yvan.
- Dans un mois, c'est ta fête, je pense à ce que tu veux.
Je vis un roman d'amour, un vrai.

7 mars 1965

J'ACCUSE ou LE DISCOURS DE MONTRÉAL

Nous formons une société cherchant à s'améliorer.
Nos lois tentent d'établir un ordre où l'homme disposera davantage
de sa liberté.
Nous convenons de nous priver de ce qui nuit en faveur
de ce qui nous libère.
Jusqu'ici nous sommes d'accord.
Je n'oublie pas la dose de cruauté, de bêtise et d'intérêt
à caractère particulier que comporte en même temps nos lois.
Je crois, sans me tromper, toucher tous les pays de la terre.
Nous disons alors que l'Homme est imparfait et que ses actes composent,
en plus de la phrase roulante, une marge d'erreurs.
Je n'oublie pas non plus que publier un livre, que parler au grand public,
malgré la frayeur que cela exerce sur la majorité des hommes,
n'est pas plus grave que se lever et parler à une réunion de famille.
Je sais aussi que la famille n'aime pas qu'on la remette en question.
En écrivant ceci, j'ai l'impression de me lever
devant l'assemblé d'une famille assez peu réceptive,
mais à laquelle je n'accepte plus de taire ce qu'elle se ment.
Car tous me confient, plus ou moins, les mêmes faits,
tout en se gardant de les répéter en public, et surtout,
d'en faire une chose acceptée publiquement.
Je vous parlerai donc de la sexualité.
Vous n'ignorerai pas votre méfiance à l'égard d'un tel sujet.
Vous n'ignorerez pas non plus l'intérêt que vous ne cessez d'y porter.
Le sujet vaut encore qu'on en discute.
Il vous est déjà arriver de penser devoir changer quelque chose
à la société.
Nous savons que rien n'est facile en ce domaine.
Nous nous contentons le plus souvent d'en rêver.
D'ailleurs, nous refusons pour la plupart, les risques de l'évolution.
Nous aimons, d'autant plus que l'âge nous y prête, la sécurité.

9 mars 1965

malgré la courbe de la branche à ma fenêtre
malgré la musique que j'entends
rien ici ne saurait tout à fait nous émouvoir
de ce que rien ici ne surpasse nos sentiments
tant il est vrai que les choses s'éloignent de nous
dans la mesure où nous les approchons
tant il est faux d'attendre le miracle
qu'à nous-mêmes nous sommes
et je ne sais pourquoi les navires qui vont encore
nous appellent dirait-on vers quelque chose
et je ne sais pourquoi j'aime ma liberté
d'aimer comme si demain n'avait jamais existé
je ne sais pourquoi je pense

je te parle sans te connaître
tous les prétextes prétendent aux variations
mais l'écriture s'engage dans le temps
nous ignorons pourquoi nous défendons
notre faim notre raison l'intelligence
et que rien encore nous ait parlé
car ici rien ne tient qui ne soit d'abord tenu
surtout que maudire la vie s'accorde avec la vie
et que la mort elle-même nous accorde avec nous-mêmes
j'irai un jour descendre des éléphants
des hommes des arbres et rien ne dira que j'ai tort
et même ce texte qui prouve que l'écriture nous trompe
et tout ceci pour dire que la prison
n'est pascelle que l'on dit
et que nous portons la foi
en cela même que nous ne croyons pas

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Premier jour de stage à Notre-Dame.
Le film, plutôt la tentative de discussion après: stress.
Ca met de l'anxiété dans l'air...
À 4h.30 je rencontre Yvan, ça lui fait tout drôle de me voir en blanc...
On se promène de l'hôpital jusqu'à Mont-Royal.
En passant au marché - il y a de belles pommes - Yvan m'en achète une, ronde, rouge, juteuse.
Petit plaisir, caprice peut-être, mais la pomme au mois de mars c'est bon, j'aime me promener en mangeant une pomme.
J'ai l'impression d'avoir encore 5 ans, je ne vois plus les gens autour de moi, ils ne me gênent plus, je suis heureuse.

10 mars 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Conférence du Dr Lemieux à l'Université de Montréal sur la maturité.
C'est un homme que j'admire: il vit et pleinement.
Il me donne le goût d'en faire autant, idéaliste... ça me soulève, il m'entraîne avec lui. Après on prend un café au Centre Social.
Yvan arrive...on discute...allusions qui font du bien, c'est assez intéressant.
Je me sens tout à fait à l'aise: libre de parler, et je parle sans contrainte.
Ensuite on va reconduire F. Giroux se tenant tous les 3 ensemble.
Françoise semble bien radieuse, regarde Yvan avec de grands yeux... ça lui fait du bien, elle aimerait tant rencontrer quelqu'un de déluré (comme moi avant) elle se sent très seule.
Ce soir je me sens pleine, une journée où l'on a bien ri, peu mangé, pensé un peu. Je me sens «*acceptée*».
Je sens que Yvan l'est aussi: ça me fait bien plaisir, à l'aise, aimée, tranquille, la tranquillité en amour... quelle chose!...
J'ai l'impression que Yvan et moi seront assez stables en amour - depuis 10 mois, on a beaucoup évolués... on s'est frictionner, tout va bien des 2 côtés.
C'est un amour qui aide, un amour sain, qui supporte, qui permet de se découvrir, de se réaliser.

11 mars 1965

1.
le roman devant se caractériser par sa distance du journalisme trouvera sa forme (intraduisible sinon par quelque étude stylistique) qui le fera être autre chose qu'un article de journal par des orientations nouvelles

2.
les descriptions de Robbe-Grillet touche le cinéma plus que l'écrit mais il y a moyen d'écrire un roman comme la poésie qui soit intraduisible à l'écran sinon
par autres constructions comme sans doute «Lita- nie d'eau» de Butor offrant plus de verbes que d'images
tandis qu'une page de Grillet se dévoile entière en une simple photo

3.
et pourquoi écrire à la Balzac un roman, monsieur, sinon par quelque attachement à la vieille forme, seule à fournir votre intérêt à décrire

4.
tandis que l'auteur Saraute ne cesse d'apparaître de son refus même d'apparaître
la littérature n'étant qu'une mélodie morte dès que vécu régulièrement

5.
la passion naît du reniement lui-même faisant que le substrat ne croit plus qu'il soit le sentiment plus que la vérité
mais d'abord une distance
qui pourtant de la passion naît contre ce qui peut-être doute
- Comme, vous voyez, le chat caché dans la manche qui toujours montre la tête.

12 mars 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Cours de philo.
Après Yvan *insiste* pour voir Lise (Jacques), il l'embrasse avec chaleur, discute avec.
Il dit qu'elle est assez dégourdie (elle a 23 ans...),
elle s'exprime assez bien et moi je me tais, pourquoi?
je ne connais pas Lise, donc elle me glace, elle est plus âgée, le sujet:
je n'y suis pas à l'aise.
Ils ont l'air de trop bien s'entendre pour que j'intervienne.
Pas assez sure de moi, pas à l'aise.
À pratiquer - savoir et surtout pouvoir s'exprimer quand c'est le temps:
je remarque que je bloque à certains moments. C'est à pratiquer.
Quand je lis «The Feminine Mystique» je me dis qu'il y a beaucoup d'ouvrage à abattre avant d'être un quelqu'un passable... pour mon âge, ça va peut-être mais tout de même il y a le fait qu'Yvan a 23 ans
- 5 de plus.
Ses amis la même chose.
Je me sens inférieure avec des gens de la sorte.
J'ai peur - de quoi? c'est illogique, demain je me pratiquerai avec Yvan pour discuter à l'aise.
Rien de plus difficile à mon avis surtout avec lui.
Mais je me sens tirée en avant.
On m'oblige à me perfectionner, je me sens obligée...
«pour représenter dignement mon sexe»...

13 mars 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Bonne après-midi.
On discute à plein et je rentre pas mal dans le sujet.
Puis: montagne.
On se fait des photos: 4-8-12.
C'est passionnant.

Puis ciné-campus: «Bonjour tristesse», c'est dégueulassement américanisé.
Puis Paesanno sundae, etc...
La conversation m'a beaucoup plu.
«Tu es une femme libre», «Fais ce que tu veux... c'est ta vie».
Ces mots m'emplissent de bonheur.
Liberté, liberté chérie.
De cette façon je peux me préparer à une carrière plus intéressante,
je pense à la médecine et me dis pourquoi pas?...

14 mars 1965

(*Lettre ouverte envoyée au journal LE DEVOIR, Service Arts et Lettres, Rubrique Jeunes Écrivains. Lettre qui n'a jamais paru*).

Je vous envoie un texte pouvant sans doute intéresser certaines gens.
Au moment où le Québec tente, en éducation, une voie favorable,
n'est-ce pas notre droit d'éviter certaines erreurs, peut-être très graves.
Je ne connais pas de pays où ce que je me permets d'exposer,
soit pratiquer.
J'aimerais qu'il n'en fût pas ainsi, afin, par leurs exemples,
d'éclaircir certains détails d'applications, sinon plus graves.
Mais qu'il existe ou non de solutions, le problème auquel je m'applique,
s'impose et, je crois, mérite notre meilleure attention.
Votre tout dévoué.

L'ÉCOLE AUX ÉCRIVAINS

Cher docteur ès lettres.
Il est une tradition, dans nos maisons d'enseignement,
de déplorer la misère de l'écrivain.
Vous savez très bien ce que pour l'écrivain signifie: misère.
Vous nous racontez la solitude des grands hommes,
leur inadaptation sociale, tout autant que leurs amours difficiles.
Jusque là, vous ne pouvez soulever chez nous, élèves,
qu'un mouvement d'approbation.

Les faits sont clairs. Irréfutables.
Et nous ne pouvons que vous remercier d'une telle mise au point.
Mais il est un autre fait, tout aussi clair, dont vous taisez,
sans méchanceté sans doute, la vérité.
Et ce fait, c'est vous-mêmes.

Non que nous remettions en cause votre compétence, qui pour chacun,
et d'autant plus qu'il est écrivain, s'affirme comme étant
une compréhension du passé.
Le présent, c'est connu, vous inquiète.
Nous n'espérons donc de vous que ce que vous nous avez donné.
Et, nous le répétons, nous vous en sommes reconnaissants.

Mais le problème s'aggrave dès que nous vous comparons à ceux
de votre époque qui, demain, serviront la thèse de vos descendants.
L'écrivain, près de vous, c'est connu, fera toujours piètre figure.
Votre salaire, à lui seul, témoigne de votre puissance.
L'écrivain se prend alors à vous maudire.
Bien que déplorant une telle attitude dont vous êtes la cible,
nous n'en pouvons pas moins concéder aux écrivains quelque franchise.
Et nous affirmons plus de vérité que de haine.

Car, malgré votre compétence en votre domaine,
de quel droit pouvez-vous tenir ce que vous tenez?
Je parle évidemment du monopole de l'enseignement des lettres
par celui de l'interprétation.
Vous enseignez à qui veut bien vous entendre comment saisir
une certaine subtilité qui, d'ordinaire, échappe à la majorité.
Mais l'écrivain, dont le travail permet le vôtre,
doit-il toujours se soumettre à votre patronage?
Doit-il se retirer de l'enseignement si, bien entendu, lui-même se refuse
à votre métier: l'interprétation?
La question est sérieuse, et nous permet de croire à d'autres solutions
que celles que, depuis si longtemps, vous pratiquez.

Ce que nous proposons aujourd'hui, si simple soit-il, devrait
vous témoigner d'un bienfait qui, d'une certaine façon, vous menace.
Il semble évident que toute maison se respectant
dans le domaine des lettres, se doit de penser à ce qui la permet
tout autant qu'à ce qu'elle produit.
Or, c'est connu, les écrivains s'entendent généralement
pour vous maudire.
N'oubliez surtout pas que vous êtes dans un domaine
qui au fond ne vous appartient pas de droit, bien que de fait,
la chose vous permet de vous exprimer.
De plus, les écrivains, ayant pourtant apprécié vos interprétations,
s'entendent pour affirmer que vous tuez, plus que suscitez, d'écrivains
chez les gens qui, par quelque désir de gagner leur pain à votre façon,
vous ont permis de les instruire.

Et si, par hasard, vous doutiez du bien fondé d'un tel reproche,
pratiquez-vous à découvrir autour de vous, outre ce qui vous admire,
ce qui peut-être se tait.
- Mais je ne suis pas ici pour encourager les écrivains.
  Qu'ils demandent des subventions!

C'est ce que nous faisons.
Et notre façon d'être ainsi obligés mérite votre inquiétude.
Nous dénoncions plus haut le monopole de l'enseignement des lettres
dont, par quelque jeu, vous détenez le fait.
Ce monopole nous apparaît, pour les raison que nous citons,
comme devant être finalement réduit.
L'écrivain, quelque bien qu'on lui accorde, se doit de refuser une situation
faisant de lui le parasite qu'on se plaît à reconnaître.
Mais il doit vivre.
Et de sa plume.
- Qu'il vende ses volumes!

Si seulement vous les achetiez...
- S'ils valaient quelque chose, je les achèterais!

Mais vous tenez chez vous quelques volumes n'ayant pas la valeur
de plusieurs de nos écrivains, et surtout de nos poètes.

Et même si tous les poètes trouvent asile sur vos tablettes,
vous savez du moins qu'il n'en est ainsi qu'à peu d'endroits.
Ce qui, visiblement, nous oblige à reprendre notre accusation
là où nous l'avions laissée.

Votre monopole doit cesser.

Nous proposons que l'écrivain, du fait qu'il écrive, trouve à l'école ce qui, de sa plume, peut le nourrir: l'enseignement de l'écriture.
- Mais aucun diplôme n'est donné pour cette fonction!

Il se chargera d'en créer.
Et ses critères vaudront bien les vôtres.
- Mais les élèves ne sont pas tous de futurs écrivains!
  Nous leur enseignons déjà le nécessaire.

C'est à l'écrivain à enseigner à écrire.
Le plombier n'est pas l'ingénieur.

Nous favorisons de plus le système optionnel.
Que l'option «critique», que l'option «historique»,
que l'option «linguistique», et aussi l'option «écriture»,
et peut-être d'autres, soient considérées.
Un nombre de cours obligatoires en chaque option reste à fixer.

Ce système, en plus d'abolir la colonisation de l'écrivain par l'interprète,
saura valoriser le cours de lettres qui, malgré qu'on en ait médit,
touche l'écriture.
Ce système répandu dans toutes les écoles et à tous les niveaux
où les lettres sont de mises, en plus de favoriser
la compétence des professeurs en leur option,
(par conséquent de subdiviser l'enseignement des lettres),
suffira largement à faire de l'écrivain
ce que les écoles ne cessent de prôner:
un homme libre en cela même qu'il exerce.

15 mars 1965

Autrui nous étant ce qu'il fait ou pourrait faire
il ne devient que notre façon de voir.

18 mars 1965

(*Lancement TROIS,*
poèmes de Michel Beaulieu, Nicole Brossard, Micheline de Jordy).

*

DÉFENSE D'AFFICHER,
texte où
chaque élément nouveau s'ajoutant aux anciens
et se répétant sans cesse avec eux
à la recherche d'autres éléments
finalement formant de leur disparité même l'instant global
d'où rien encore n'a bougé.

20 mars 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Teddy's Tourist Rooms.
Tout va bien.
Jusqu'à ce que Yvan me dise:
"Si je partais... qu'est-ce que tu ferais?"
Ces mots résonnent en moi un par un: j'ai bien entendu...
J'éclate...
oui le coeur me déchire... oui je t'aime et ça fait mal.
Puis on clarifie la question; partir pour l'Europe naturellement,
et puis on s'aime bien à la fin...
Et puis ce n'est pas assez; il me semble le laisser partir dans le doute.
Je vais le reconduire jusqu'à son arrêt d'autobus, rue Papineau.

Je trouve ça dur des fois d'avoir à supporter la charge.
Je me sens responsable, très, de la réussite d'Yvan.
Je veux qu'il fasse quelque chose dans la vie.
Il a une richesse infinie en lui et je le vois qui perd son temps,
qui piétine depuis X années.
Je sens que jamais (s'il continue) il ne pourra me faire vivre,
être "responsable" de moi.
Du cran, de la volonté, des "je VEUX": avec ça on arrive à tout.
Manier la vie et non se laisser manier par elle.
Quand il me dit: "Je ne sais pas si je vais... si ça va encore me tenter
l'an prochain de faire mon BAC".
Il vit selon ces mots:
"Ca me tente... Ca me tente plus."
On va loin avec ça.
À 3 ans on raisonne comme ça mais pas à 23 ans!... ou bien si on veut
continuer à raisonner de la sorte on ne s'embarque pas avec une femme.
Sa mère: il se sentait obligé envers elle.
Il n'aurait pas pu partir si elle n'était pas morte.
Et pourtant il y avait de l'hostilité entre ces 2 êtres.
Surprotection, désir inconscient de le voir disparaître.
Ça créait un froid.
On sent qu'il a terriblement besoin qu'on l'aime:
ses idées d'aller vivre en ermite... il ne passerait pas 2 jours.
Sa mère était trop prude, réservée.
Donc les marques d'affection ont dues être rares;
de peur de trop le "gâter" on le laissait seul dans son berceau.
Son père étant lui-même brimé en amour,
il ne pouvait vraiment donner ce qu'il n'avait pas.
On l'a mis au séminaire de St-Jean, pensionnaire.
Là il adopta 2 attitudes différentes.
La première, il allait aux autres, charitable,
demandait de l'approbation de ses copains.
Puis il s'est aperçu que les autres ne venaient à lui que pour se satisfaire:
cette déception le conduisit à l'isolement avec Dieu.
C'était sa deuxième chance:

“LUI” au moins le comprenait et ne demandait rien en retour.
C’était l’amour même, il était toujours prêt à accueillir.
C’était le compagnon rêvé, idéal.
Et puis ce fut le collège Ste-Marie.
En classe “méthode”.
Le café bohème “El Cortijo”.
La puberté.
Michel Pichette.
Tout fut remis en question.
Le sentiment de solitude et de rejet (de sa mère)
le poussait à rechercher d’autres compensations.
Les copains, la masturbation,
le monde “beatnik” où il y avait une issue possible.
Les filles: il les voyait comme des êtres mystérieuses pouvant sûrement
lui donner l’affection qu’il n’avait jamais eu, d’où son désir de “coucher”.
C’était la solution enfin possible, l’amour, qui lui rendrait le bonheur.
Il lui manquait l’amour: mais un amour spécial (celui de sa mère).
Ce n’est pas normal pour un fils d’être content que sa mère meurt:
il y a quelque chose en dessous.
Je crois de l’hostilité ayant son origine dans la non satisfaction
de ses besoins affectifs.
«Il y a eu un déblocage quand j’ai commencé à coucher»...
Sa première maîtresse: dans la trentaine.
Elle l’initia.
Il resta avec elle assez longtemps.
La situation est claire.
Il identifie cette dame à sa mère.
Le désir inconscient d’avoir des relations avec sa mère, il le réalise ici.
Y aurait-il de la culpabilité en dessous de ça?
On ne couche pas avec sa mère sans avoir de remords.
C’est peut-être pour cela qu’il l’a laissée.
Le fils de la dame, il s’en occupait beaucoup.
Identification avec celui-ci?
Il lui donnait ce qu’il n’avait pas eu, de l’attention, de l’affection gratuite.

Sa mère, elle, s'appropriait ses réussites.
Elle téléphonait à Madame Darche pour lui dire
que Yvan avait 85% en classe.
Quand les notes n'allaient pas, elle n'en parlait pas.
Sa mère exigeait de son père un salaire exubérant... pour être à la hauteur des voisins.
Il courbait l'échine pour avoir de l'affection.
Le fils a cette tendance: c'est très visible,
mais on voit qu'il essaie de s'en défaire.
Il a vu agir son père, s'est identifié à lui, pense qu'il faut agir
de la même façon pour être aimé.
Il «attend» qu'on daigne l'aimer.
Il fera tout pour obtenir «ça».
On ne naît pas l'unique mais on le devient.
Le temps, la vie créent des liens qui rendent l'autre unique.
En somme si on rompait, ce serait un dur coup, une défaite de plus,
à trop se faire rouler on s'insensibilise, on devient méchant...
C'est un peu sa réaction samedi le 9 janvier après ma semonce amère.
Il a tout à coup senti que je ne l'aimais plus, que je l'exploitais.
Au fond il a très bien senti.
Car en ce temps, c'est exactement ce que je faisais.
J'étais prise avec Jacques: je ne savais plus du tout.
J'étais complètement désorientée.
Mais comment agir avec Yvan, quelle attitude adopter,
j'entends attitude dans un but thérapeutique...
Il s'agit de le faire évoluer vers des rapports de plus en plus matures.
Il faut qu'il passe à travers.

1. Attitude maternelle.

Lui donner tout ce qu'il veut, le frustrer le moins possible,
le conditionner par ma bonté.
«Elle est tellement bonne que je ne peut m'en aller»:
ce serait répéter le conflit avec sa mère.
Se laisserait-il prendre au piège?
Avoir une maman, c'est confortable, pourquoi est-ce qu'on se rebellerait?

Dans ce cas-là, c'est moi qui prend la charge de la maison: j'achète l'auto, je conduis, je prend un appartement.
Lui: c'est mon gigolo.
Il reste avec moi parce que c'est chaud.
Je suis bien d'accord, mais est-ce que ça l'aide: il reste au même point.

2. La petite fille.

C'est déjà mieux.
Jouer la petite fille mais qui est mûre au fond.
Hier par exemple:
«Tu es ma petite fille.
Tu es une femme aussi, de plus en plus;
mais tu resteras toujours ma petite fille.
Je t'ai déviergée... alors je te garde.»
Quand il dit qu'il se sent responsable, on dirait que ça lui fait bien plaisir.
Il se rappelait qu'avec la dame, il se sentait engagé, responsable,
et qu'il se faisait un devoir d'apporter sa pitance et d'aider le petit garçon.
Petit castor: il ne faut surtout pas que je l'écrase.
Il faut qu'il se sente le maître (sans l'être tout à fait).
Un coup d'épaule, discrètement, une thérapie de soutien,
mettre de l'emphase sur le fait qu'il «doit me faire vivre» même si cela est totalement fictif: l'important est qu'il se sente responsable, engagé.
Pourquoi ne peut-il pas, ou presque, remettre à plus tard
la satisfaction de ses désirs?
Hypothèse: il a été privé entre 0 et 3 ans, on le laissait attendre
après sa nourriture, alternance trop marquée de privation et d'excès.
Cela se poursuit jusqu'à la sortie du séminaire de St-Jean.
Puis c'est la débandade en règle, tout tombe, en premier lieu la motivation qui était Dieu.
Pourquoi maintenant s'astreindre à des privations qui n'ont,
en dehors de ce cadre, aucun sens.
Une remotivation s'impose.
Il faut en arriver à ce qu'il le fasse par lui-même,
comme il fait de la littérature parce que ça lui plaît...

Au fond si j'y tiens tellement c'est peut-être que ma volonté
a besoin d'être épaulée...
C'est trop lourd pour moi de porter Yvan, de le soutenir constamment.
Je ne peux pas; faisons part égale; mais de là à me demander
de soutenir un pauvre mec sans volonté, à l'aider, à être sa mouman.
Merci!
Pour ne pas se sentir exploité, il faut que chacun fasse sa part.
Il est trop bien dans sa chaise berçante, à rêver d'une maison
dans le fond des bois, d'une auto comme ci... alors qu'il est toujours
à la charge du père.
Je me vois souvent dans cette situation: lui dans une cabane quelconque
au fond des bois, moi qui travaille en ville et qui vient à tous les 2 jours
le voir.
Il écrit, moi je suis en charge d'un département d'ergothérapie à Montréal
ou dans les environs...
Quand je pense qu'il pourrait être obligé de partir pour l'Europe:
non je préfère ne pas y penser, c'est trop cruel.

21 mars 1965

- que ferais-tu si je partais?
sans pourtant me souvient-il songer à la quitter qui soudain la fit pleurer
provoquant la narration de ce que j'ignorais
qu'à chaque être nous éloigne la familiarité
voilant qu'à chaque être pose le doute cela même qu'assure notre vie
d'autant plus étagée qu'autrui transgresse la vérité
du simple fait de sa franchise

signalisation à travers quelques brumes

déclarant désormais ne pas toujours avoir vécu ce qu'il nous plaît
d'y avoir cru
l'amour de tout acte ravissant l'hiéroglyphe
- je doutais
je ne savais pas si je t'aimais

le sexe me retenait seul
du moins cela était bon
j'avoue
- mais si un jour cela finissait comme d'autres filles tu dirais même cela remis en doute
- mais depuis quelque temps comme la débâcle je t'aime

(vivre seul avec ses vices nous est plus facile qu'en nous voir d'autrui
le fait accompli)

22 mars 1965

(*Lettre envoyée à mon père en voyage chez son père:*
32 Chaussée de St-Trond, Tongres, Belgique).

Cher Pa!
La chambre à côté de la mienne, depuis votre départ,
se trouve très silencieuse.
Bien que cela me permette quelques jours de silence,
la «musique à ressorts» [1], je l'avoue, commence à me manquer.
Mais, j'en suis très convaincu, votre retour - les premiers jours surtout -
saura combler abondamment mon amour de la musique!
En ce qui concerne la vie courante, tout va.
Malgré toutes nos imprudences,
nous n'avons pas réussi à mettre le feu à la maison...
non plus qu'aux cheveux d'Ange-Aimée.
C'est en écoutant Bach que je vous écris,
faute d'une musique... plus moderne.
Tout barbu que je suis, je vous embrasse.
Yvan

---

[1] Le bruit du lit, entendu de ma chambre, quand mon père et Ange-Aimée font l'amour, terme devenu traditionnellement drôle dans la famille.

23 mars 1965

nous parlions de fidélité comme si d'évidence l'amour ici nous était dû
(le mariage nous devint la menace d'être trompés)
mais nous savons désormais qu'en l'amour libre
une liberté du début
manifeste la fin
l'obstacle au mariage est maintenant le rebondissement de la passion
bien que le sens du mariage et de la fidélité demeure
(cette fidélité à connaître l'autre)
la passion maintenant domine
les peines d'amour et l'orgueil et les grandes pitiés
- l'autre souffrira de mon départ!
comme si l'être valait davantage que ce qu'il offre d'exaltation!

25 mars 1965

(*Lancement LE PAIN QUOTIDIEN de Michel Beaulieu*).

27 mars 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise GUAY*).
On va à Saint-Lambert.
Les parents sont partis en Europe... on se la coule douce... petit souper,
puis ensuite on veille ensemble dans la petite chambre d'en haut.
Comme j'ai très besoin d'affection... j'en demande, je quête, on fait ça vite
car Olier peut monter n'importe quand... je me sens bien, lui aussi,
mais ça fait très mal de toujours se quitter comme ça.
C'est long une semaine sans se voir...

29 mars 1965

MERDE! ou la vie critique.

(Lisant un texte).
- La vie, la vrai vie! toute cette liberté m'envahissant comme un grand soleil, un grand soleil passant à travers l'hiver comme un coup de sabre me libérant de mes liens
et cette folie délirante en moi de tous les printemps du monde remontant à travers les âges et le long silence depuis si longtemps tenu soudain brisé de quelques mots d'amour prononcés à l'oreille
ah comme tout cela me comble! comme tout cela me rend la vie!
(Silence. Se retournant vers l'autre.)
- Pourquoi te tais-tu?
- Je constate que tu parles beaucoup de toi.
- N'est-il pas vrai que chaque homme ne parle au fond que de lui-même?
- Serais-je honnête de répondre pour des millions de gens que je ne connais pas...
- Ton amour de la vérité! toujours la vérité, oh décidément je ne te vois pas faire du charme à une mondaine!
- Faut-il toujours faire croire à une femme qu'on peut juger de tout pour enfin pouvoir n'être pas juger d'elle?
- Bon!... l'auteur à partir d'ici n'a rien écrit...

(S'approchant du public)
- Savez-vous pourquoi?
  Il a été dérangé deux fois par le téléphone.

(Rideau).
(Le rideau s'ouvre: l'auteur perché dans les airs).
- Je suis l'auteur! évidemment personne ne sait que je suis l'auteur... toujours la même histoire, public de mangeurs d'aspirines et de pilules anticonceptionnelles... grandeur et misère de la médiocrité!
(Un comédien sur scène).
- Ca suffit!
- Comment! quelqu'un se révolte contre le génie de l'auteur!
- Redescend! viens finir les répliques, nous ne savons plus quoi faire ici.

- Crois-tu que c'est avec mon salaire de misère que je vais redescendre pour te donner des répliques fortunées?
- Are you a bird or a writer?

(L'autre comédien).

- Ne l'effraie pas. Il est dans une envolée lyrique.
- What do you say?
- Lyricacus envolare nothing do oh do not effrayer the bird!

(Le producteur).

- What a stupid language that is french! but whit a poor salary, I can't have better than you! so I need you!
- Bravo! bravo! il promet une augmentation de salaire! é l'auteur tu as compris!
- Je suis mort et déjà bien en haut!
- Alors sois ton propre héritier et redescend!

(L'auteur redescendant).

- La vie! la vrai vie! toute cette liberté m'envahissant
comme un grand soleil déchirant l'hiver
comme cette folie délirante en moi d'un amour renouvelé
comme la terre du printemps
ah comme cette vie dont on rêve nuit et jour
et qui soudain nous devient réalisable!
- Tu parles encore beaucoup de toi!

(Musique. Comédienne nue passant sur la scène).

- Je suis la plus belle femme
  Je suis la plus belle femme
  Ah je vous aime
  Ah je vous aime...
- Hum! hum!... je suis l'auteur...
- Ah vous êtes l'auteur!
- Je suis l'auteur.
- Hé bien vous êtes l'auteur.
  Je suis la plus belle femme
  Je suis la plus belle femme...
- Voulez-vous que je vous fasse d'autres répliques, d'autres chansons?
- C'est suffisant comme ça! c'est déjà tellement original!

- Qu’est-ce que vous faites exactement?
- Hé bien, je chante et je passe; puis je passe et je chante;
  pour finalement ne plus passer tout en chantant.
- C’est vrai que vous êtes belle.
- Ah que je vous aime...
- La vie, la vrai vie, toute cette liberté m’envahissant à votre passage
  ah comme tout cela m’est bon et cette folie délirante d’entendre
  enfin votre voix dans le silence comme un fleuve
  envahissant le désert de mon coeur ah comme tout cela me rend la vie!
- Alors tant pis!
- Comment? vous disiez que vous m’aimiez...
- Avez-vous de bonnes références?
- Mettez votre main sur mon coeur, entendez les tambours de la vie
  roulant en ma poitrine leur chant d’amour!
  n’est-ce pas la preuve pouvant enfin vous convaincre?
- Et pour combien de temps comptez-vous rouler vos tambours?
- Je vous aimerai jusqu’à la mort!
- Vous mourrez combien de fois par année...
- Ah quelle cruauté! me faire souffrir ainsi moi qui déjà de vous voir
  était comblé.

(En sortant de scène).

- Alors continuez à me regarder...
  Je suis la plus belle femme. Je suis la plus belle femme...

(L’auteur se jetant par terre)

- Je meurs! je meurs content!

(Les deux autres comédiens).

- Bravo l’auteur! bravo! Vous avez vu comme c’est bien tourné!
  quel style!

(L’auteur se relevant en s’époussetant).

- L’amour est une chose bien souvent salissante...
- Quel style! et surtout la finale, ce proverbe indiscutable!

(Le critique littéraire franchissant la scène en coup de vent).

- Bravo! bravo! je viens vous féliciter, mon jeune ami! je suis critique littéraire et je viens vous critiquer! une telle performance mérite qu’on en critique quelque chose! un mot vous redonnant justice s’il en fut jamais!

car la justice quoi qu'on en médise n'est toujours l'affaire que des grands de ce monde! bien que le monde comme on l'a déjà si bien dit n'existe peut-être pas, je parle évidemment du monde dans lequel nous vivons, tout en conservant un oeil crédule sur l'oeuvre à juger, à définir, à présenter au public, ah! minable s'il en fut! ce qui finalement me conduit à l'essentiel de mon cheminement...

(L'auteur).

- Quel est ce coup de vent?... je viens vous féliciter mon jeune ami! mais c'est le roi des sots!
- If you thing so, it's so!
- Silence Roméo!
- Sure! sure!
- I hope you will!
- Qu'est-ce qu'il raconte?
- Il est tombé sur son crayon...

(Vacarme dans les coulisses. Un colosse fait son entrée et se dirige menaçant vers l'auteur).

(Lui tordant le bras).

- The boss said to you: WORK!
- Qu'est-ce qu'il fait là ce gros macaroni?
- Il me fait souffrir!
- Qu'est-ce qu'il dit?
- Il me dit de lui dire que je souffre.
- Alors dit-lui que tu souffres et vous serez d'accord.
- Oh yes! yes, I do!

(Pendant que le colosse se retire).

- Tu vois, il n'est pas si méchant.
- Oui, mais maintenant je suis obligé d'écrire.
- Et nous, nous sommes maintenant obligés de jouer!
- Oui, c'est bien ça: j'écris hélas... donc je suis.

(Tous les personnages se figent. Les trois coups se fond entendre. Le rideau tombe définitivement).

30 mars 1965

fortuitement revu Madeleine Letellier
mais sans ressentir ce qui jadis encore même si peu portait
de ce qu'ici loue davantage dit
le temps qui passe n'attristant qu'en ce qui nous manque davantage

élu conseillé de l'AEFATCUM
(l'Association des étudiants à temps complet de la faculté des arts
de l'Université de Montréal).

au Québec, n'enseignons que la littérature du Québec.
le reste: optionnel.

1 avril 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise GUAY*).
La famille, quelle belle institution!... on se marie... on a des enfants
(pourquoi au juste?... dites-le moi, on est obligé de se «supporter»,
on se haït mutuellement, on s'engueule mais il faut quand même
se supporter, c'est la charité chrétienne comme dit ma chère maman.
(...)
C'est pourri de masochisme et ça pense nous faire pleurer.
C'est définitif, JE PARS aussitôt que je pourrai, dans un an.
Les 6 mois de stages, je les ferai ailleurs dans une ville lointaine,
assez loin pour être dans l'impossibilité de revenir avant 3 mois...
ou bien je reviendrai... mais à leur insu... pour voir Yvan.
On louera un appartement en ville ou ailleurs... Québec peut-être...
pour 3 jours et puis je repartirai...
(...)
Après, je me prendrai une chambre dans le genre de celle qu'avait Yvan
quand je l'ai connu...

2 avril 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise GUAY*).
Alors vous avez été vous asseoir dans la petite cabine au fin fond de la salle pour appeler ce cher Yvan qui vous a annoncé que ses chers parents revenaient samedi soir comme vous l'aviez d'ailleurs rêvé la nuit dernière, et qu'il devrait être là pour les accueillir et par conséquent vous seriez aussi de la partie même si cette idée de les rencontrer encore ne vous tentait guère.
Yvan a gueulé parce qu'il croit perdre son temps au téléphone avec vous, il dit qu'on niaise et que peu à peu on va se détériorer avec ce système de parler pour ne rien dire, (peut-être?...), il dit qu'on devrait bâtir quelque chose de plus solide ensemble... que pour le moment on ne fait pas grand chose ensemble... à part s'aimer... (c'est vrai) je me laisse aller, je ne lis que pour l'histoire sans réfléchir trop, les conventions s'en ressentent.
C'est plate, on parle du beau temps depuis quelque temps.
C'est très mauvais signe.
Au fond il est exigeant ce mec, il veut que je sois grande
ou plutôt il sent que je me détériore, c'est parce qu'il m'aime bien.
Hier un coup sur la tête, j'ai pensé:
Je suis bien folle de m'embarquer avec lui,
il est immature, enfant, irresponsable, il ne vit que pour lui,
il ne pense à moi qu'en fonction de lui, jamais je ne me marierai.
Et puis c'est bien vrai au fond... je ne pense pas assez.

3 avril 1965

françis harkins aux baisers bons du sein doux
comme tant d'autres et pourtant irremplaçables
chacune offrant du rythme le voyage
mais louise léger serait à prendre nous regardant et m'écoutant plus tard
et m'embrassant
«je crois que tu n'aimes pas louise guay profondément»
désormais je suis le maître incontestable
(mais de moi-même je le conteste)
soit coucher bientôt françis ou peut-être davantage
veiller à ce qu'ici ne roulent ces oranges
tandis qu'au loin déferle le silence loue raisonnable
tandis que mille filles dansent en sourdine

(je vous l'assure: le mot dicte la pensée)

que loue m'ait dit vouloir coucher avec d'autres hommes
(«mais j'aimerais que tu m'attende»)
me trouble à maintes reprises mais surtout qu'elle s'affirme
n'acceptant de morale sans avoir exprimé le contraire
tandis que françis de sa nouveauté me hante
oh ma rage de lui dévorer l'espace entre les jambes
(tandis que le grand-père Mornard à 83 ans
se fit un temps sucer par une religieuse)
oh ma peur ma sainte peur d'être cocu ou plus sérieusement d'avoir cru
que je ne le serais pas
tandis qu'au-delà de toute crainte circulent de grands avions surchargées
d'espace à ravir toute femme
d'une préhistoire me rappelant sans cesse ma propre historicité

Notes sur l'amour qui n'est pas «attachement».
- coucher partout fut honnête
- ainsi qu'aimer aimer sans moindre mesure
- et penser

- tout en concevant le retour chaque soir
- amies et amants tous à la table
- du couple s'aimant à travers tous
- mais

Sur l'amour libre .
- S'il y a des gens qui vous déplaisent, il n'en est peut-être pas à qui, les circonstances aidant, nous finirions par découvrir quelques charmes.
- Mais je vous assure qu'il est des gens qui nous déplairont toujours.
- Mais si les circonstances changeaient, peut-être les aimeriez-vous, comme il vous est déjà arrivé d'en aimer après les avoir ignoré, et même détesté.
- Mais il est des tempéraments qui ne s'adapteront jamais au nôtre.
- Disons plutôt qu'il est des gens que les circonstances ne nous permettront jamais d'apprécier.

Vous devez cesser d'accuser autrui des circonstances qui vous font défaut pour apprendre à ne plus les détester.
- Si l'interdiction de coucher avec une personne autre que celle permise par quelque contrat de mariage, ou simplement social, ou simplement d'amour, se confond chez nous avec la fidélité, croyez-vous que devient nécessairement infidèle quiconque enfreint cette loi?
- Je crois qu'il est impossible d'aimer vraiment si tout nous est permis.
- Mais si vous n'aimez pas la personne avec qui vous trompez celle que vous aimez, direz-vous alors que vous êtes infidèles?
- Oui, bien qu'ici le fait soit beaucoup moins grave, étant donné qu'il n'y aura eu qu'infidélité de corps et non d'attachement amoureux.
- La plus grande infidélité serait donc d'aimer dans le sens de s'attacher, de préférer par comparaisons une personne à une autre.
- Il est impossible d'aimer également deux personnes.
Notre préférence ira très rapidement à la personne nous offrant le plus de plaisir ou le plus de facilité.
- L'amour sera donc une acceptation de l'effort et d'un certain renoncement à la nouveauté offerte par les gens que nous rencontrons pour la première fois.

- L'amour est un sentiment et une raison ayant pour lui cette spécialité de durer pour le meilleur et pour le pire.
- Mais si par quelque infidélité, pour employer votre langage, vous en étiez venu à vous attacher à deux personnes, ou davantage, sans pour autant prévoir quelque séparation, et si, pour conserver votre franchise, tous savaient votre attitude, vers qui iriez-vous?
- Je crois qu'ici plusieurs m'abandonneraient cherchant à trouver n amour plus exclusif.
- Mais si chaque personne agissait comme vous?
- Voilà qui est plus simple.
Mais nous entrons alors dans la psychologie de groupe.
Et il est évident que j'aurais quelques préférences en quelques endroits et de là quelques indifférences ailleurs.
Et comme le nombre me serait un atout, je crois qu'ici je chercherais toujours à le grossir davantage, délaissant peu à peu certaines gens pour d'autres dont la nouveauté serait pour un temps une supériorité.
- Et si quelqu'un vous était exclusivement fidèle ou, peut-être plus simplement, vous préférait aux autres?
- J'ignore si de mon côté je la préférerais.
- Et si vous aussi la préfériez?
- Ce serait une sorte d'amour un peu plus grand que les autres et de là comparable à une amitié ressortant d'un grand nombre de bonnes camaraderies.

L'amour qui se refuserait ici à l'esprit de groupe ne pourrait plus exister.
Nous en serions à une société peut-être très humaine, mais n'offrant pas la stabilité et l'intimité de l'amour à deux.
De même qu'il est difficile de parler sérieusement à trois personnes, et davantage s'il y a plus de gens, de même de l'amour disparaîtrait le sérieux, touchant hélas trop souvent le tragique, que permet la fidélité.
La question, ici, reste à déterminer s'il y a avantage à choisir un autre système que celui de l'amour à deux.
- Mais si vous étiez fidèle quelques années ici et quelques années là, pour ne pas parler seulement de mois?
- Voilà le problème bien posé.

4 avril 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise GUAY*).
Yvan me reproche ouvertement de ne pas être assez sérieuse...
- Si tu veux sauter, va te chercher un mec, c'est facile aujourd'hui, tout le monde veut sauter.

Donc vous serez dorénavant plus réfléchie, vous PENSEREZ.

*

(*Extrait du JOURNAL de Louise GUAY*).
Il faut que je cesse ces idioties... je suis bien avec Yvan, je l'aime.
J'apprends quelque chose, lui aussi tient à moi... je ne sais trop pourquoi, au fond c'est lui qui aurait raison d'aller voir pour plus brillante.
Qu'est-ce que je cherche au juste quand j'accepte de sortir avec d'autres?... la diversité, avoir du «fun», sauter un peu, j'en ai besoin, danser, niaiser, tout à fait libre avec des garçons mais sans danger que je m'y attache parce que c'est juste pour m'amuser.
Mais avec Frank, lui s'amusait pour vrai, et même si je ne voulais pas tenir compte de lui... l'exploiter purement, il m'obligeait à faire ma part, ce que je refuse carrément car à ce moment je m'engage dans le jeu, ma personne, moi, je participe, et je troque avec lui 1 billet de cinéma contre quelques «collages», non, c'est IDIOT, idiot...
Avec Yvan, quand on a commencé, il n'avait pas plus d'argent... j'y allait comme malgré moi et pourtant j'étais contente de le voir, force magnétique?...
Il avait beaucoup de méthode, il y allait sûrement tout en me considérant, (la politesse), comme un individu à qui je ne devais rien, il était plus vieux, plus d'expérience, idées originales.

5 avril 1965

que les gens viennent à la littérature pour apprendre
diverses façons d'écrire et non plus en vue de quelques méditations
n'étant pas de la littérature
les autres sciences leur offrant par les mots courants assez de sujets
bien que la littérature exprime sinon ce que pense l'auteur
du moins quelques portée qu'ils peuvent par surcroît méditer mais en toute
méfiance le sujet ne jouant ici que de prétexte dans la recherche littéraire

la littérature n'ayant nécessairement pour but ni de changer l'écriture
relationnelle (comme celle-ci) ni d'élaborer des thématiques
pour la méditation sur tout autre sujet que la littérature
n'étant que l'originalité d'association des mots sans nécessairement
vider la phrase du thème relationnel mais non plus que de l'y garder

la littérature de recherche (comme la science non pratique
sinon par quelques détournements) n'aspirant qu'au rejet de la phrase
à laquelle la majorité des lecteurs trouvent leur comble
du fait qu'elle n'aspire qu'à la phrase devant encore naître

Notes sur l'enseignement de la littérature.
Que l'écrivain soit professeur d'écriture et qu'en plus du nombre d'années
d'enseignement, son salaire mérite révision selon un nouveau barème:
selon les volumes qu'il publie.
Et ceci jugé par un comité éligible d'écrivains
et non par quelques autres sous-fonctionnaires des lettres.

11 avril 1965

jacques desnoyers fut en janvier de quelques circonstances
le prospect soudain ne répondant plus à son appel
- nous dirons alors fidélité
mais le jeu fut en lui-même de quelques reniements
loue maintenant m'avouant
m'aimer sans doute mais
un milliard d'hommes respirent encore une suprême futilité
j'avoue décidément le coeur de quelques détours
l'ensemble n'apparaissant pas
car ne se croit-on pas d'une voiture ou d'un amant quelque originalité
ce qui dorénavant me redonne le rire et quelques mépris
d'où françis ne me plaisant déjà plus sera pourtant cette maîtresse
si par quelques désirs s'ouvre sa part et d'avantage d'intensité pour moi
tout amour et même neuf dorénavant seul me laissant comme une pierre
- finale pathétique
- dictatoriale
mais plus profondément me semble-t-il je préfère ne pas coucher françis
de ce que l'amour d'autant plus grand n'est qu'une longue coutume
d'être deux tout à fait seul en d'autres sens d'autant plus qu'avec loue
s'impose une franchise et davantage quelques intentions

12 avril 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise GUAY*).
Tout va maintenant mieux.
Hier Yvan m'a fait un petit sermon... j'en avais besoin.
Il m'a convaincu de l'inutilité de mon énervement avant le temps.
On peut être un mois en retard (dans ses menstruations)
sans pour cela que...
Alors on a marché de l'Université de Montréal jusqu'à «Chez Teddy».
Il faisait doux, bon, le soleil, le parc, les enfants qui jouaient maintenant
dans la rue. C'est le printemps, faudrait pas le gâcher avec des sottises
qui peuvent très bien ne pas être vraies.

Je lui raconte mon aventure avec Jacques: ça le trouble un peu,
mais pas trop, il me dit que c'est mieux pour moi d'être un peu flirt
avec les garçons... ça me donne de l'assurance, ça m'enlève mes idées
paranoïdes, je crois bien que c'est là un autre signe que son amour mûri,
le mien aussi d'ailleurs.
J'ai renoncé à le convertir à une morale de l'effort...
(mais au fond j'y crois encore).
Il me dit que je devrais m'efforcer de sourire:
c'est un pas vers la resocialisation, parler à Ange-Aimée aussi quand
c'est elle qui répond au téléphone, être plus gentille avec tout le monde.
Beaucoup moins sauvage, j'y gagnerais, je plairais plus.
Dumouchel: «On devrait apprendre aux jeunes à dire bonjour
de façon aimable, à sourire gentiment, à être plus humains».
Je recommence à vivre, tout va bien, tout est en «règles»,
tout est «réglé»...
Demain, à l'étude!

*

(*Extrait du JOURNAL de Louise GUAY*).
Conférence de Michel Butor à l'Université de Montréal.
Il parle traditionnellement sur Victor Hugo.
Après Yvan va pour lui poser des questions.
Il répond distraitement et vite.
Yvan est très déçu; il aurait aimé le rencontrer pour vrai, discuter poésie,
lui envoyer des textes, correspondre, c'est vraiment fâchant...
Puis on va prendre un café au Centre Social avec Nicole Brossard.
Elle est très brillante, elle discute assez bien, elle a lu beaucoup,
peut parler poésie parce qu'elle en fait.
Je me sens petite, ignorante, et surtout fainéante à coté d'elle.
Faut dire qu'elle a 21 ans...
Elle s'en va voir son Roger, la chanceuse,
et moi qui doit quitter «mon» yvan.
Il pleut, je suis heureuse, très, comme jamais.

15 avril 1965

1.
outre la répétition michel butor fit piètre figure au poème litanie d'eau
bien qu'entre les genres brille la gare saint-lazarre
surtout qu'il m'avoua - gros gentil petit poli français - ce qu'il déclare poème
mais surtout fut en moi la déchirure d'avec ce que l'on dit la france
le monopole
à briser de toutes parts

2.
d'autant plus qu'ici la droite aussi fasciste tente le retour
à tout ce qui déjà nous égorge

3.
peuple petit gentil perroquet doux

17 avril 1965

l'énorme différence entre faire l'amour par passion
et la tendresse du temps

18 avril 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise GUAY*).
On va à l'Université de Montréal supposément pour étudier,
mais on se ramasse au chalet de la montagne.
Claude Savoie est là, une face de goupil rusé, renard, beau parleur, 23 ans, critique au Petit-Journal, marié et père d'une fille.
En amour: échec complet.
Il trotte.
Dit à Yvan qu'il me trouve de son goût, belle, intelligente.
Yvan répond distraitement «oui, oui, ça s'améliore de jour en jour».

Je me sens bien de pouvoir adopter une attitude libre vis-à-vis les garçons en présence d'Yvan.
Je suis libre de me mettre en valeur ou non. On s'amuse bien.
Je décide de me faire allonger les cheveux: quand ils seront longs, on se mariera. Cette idée plaît bien à Yvan.
Il a hâte que j'aie ma crinière à moi.
Je viens de finir «Contre l'amour» de Robert Poulet.
C'est plein de bon sens.
J'ai hâte qu'Yvan l'ait lu pour qu'on puisse en parler.

19 avril 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise GUAY*).
Une journée merveilleuse, 2 heures au restaurant «Sélect», puis on va se faire dorer sur les bancs du parc du «Plan Dozois».
Ensuite on s'en va tranquillement «Chez Teddy's Tourist Rooms», il fait très beau, l'après-midi se passe très bien...
On soupa sur «La Main» d'un hot-dog et «pétates».
Puis au cinéma «Élysée» revoir «Une femme mariée».
Très subtil, encore une fois Yvan l'apprécie bien.
On rit tout le long malgré que personne ne rit dans la salle...
C'est que ces gens ne sont pas intelligents comme nous.
Godard, petit Godard, terrible enfant pas sage...
Yvan, je crois que je l'aime bien, je lui parle de l'avenir, du «Bac» qu'il lui faut passer, je le brasse un peu, il dit que ça lui fait du bien que je le pousse ainsi (qu'on s'intéresse ainsi à lui, à son avenir, à sa propre petite personne). Moi, quoiqu'il arrive, je me sens plus indépendante, je peux gagner ma vie, je n'attends pas après lui pour me faire vivre, pourvu qu'il puisse se subvenir convenablement, ça ira.
Il me promet bien d'étudier, je vais essayer qu'on se voie une fois cette semaine pour s'encourager un peu dans cet aride travail.
Les deux semaines qu'il nous reste sont des plus importantes.
D'elles dépendra notre succès.
Si on réussi, ce sera un pas vers le bonheur qui est de pouvoir vivre ensemble TOUS LES JOURS.

20 avril 1965

la littérature traduit toujours le peuple
soit en lui montrant une raison soit en louant sa passion
mais toujours le thème en est-il redevable à la pensée morale politique
sur laquelle le style se forge pour exister (devant avoir un sujet)
de sorte qu'il nous faut aimer lire et sans doute écrire
mais prêter peu de foi à ce qu'un style si beau soit-il nous propose
le plus souvent une illusion
mais l'auteur d'oeuvres d'imagination nous parle de ce qui le touche
croyant ainsi se traduire sinon plus gravement dire la vérité
le style étant comme en la peinture le sujet même de son déroulement
la littérature en elle-même a ceci de spécial que le style n'y est pas
l'instrument d'une doctrine mais qu'il surgit en solo
sur l'arrière-fond d'un sens
l'idéal étant pourtant de dire la vérité dans le plus beau style
mais pourquoi imposer à la littérature ce qu'on n'impose à aucune science
car qu'est-ce donc que dire la vérité
l'irrationnel ou la non relation de vérité entre le style et le thème
comme ces peintres athées figurant les dieux
tentative d'abolir le sens dans une forme significative de sa seule existence
l'expression n'étant qu'une surexposition inévitable du sens dit

24 avril 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise GUAY*).
Je n'ai pas beaucoup étudié.
On va à Saint-Lambert. Ange-Aimée est malade.
Monsieur Mornard a bu un peu trop... il est quand même bien gentil.
On passe la soirée dans la petite chambre d'en haut.
C'est très bon de se trouver ensemble tous les deux.
Yvan me lit des poèmes, on discute... maintenant que j'en fait moi-même, ça m'intéresse...
Dans LE DEVOIR, Guy Sylvestre descend radicalement toute la «gang», Nicole Brossard avec, affreux, mais peut-être a-t-il raison...

25 avril 1965

nos morales et nos pensées ne sont sûrement que des bivouacs
dans le temps
nos curés sont des sorciers
nous nous aimons comme à l'âge des cavernes
mais néanmoins le bivouac se doit d'être impeccable

26 avril 1965

que l'on juge un humain sur son travail
vaut aussi qu'on le juge sur la finalité de son travail
(l'on dira qu'il aime le travail et nous en conviendrons en quelque sorte)
mais il est d'une prodigalité effarante et ne travaille
que pour ce qui le mène à satisfaire ses moindres caprices
il passe les 25 premières années de sa vie à étudier, à se prévaloir
d'une expérience rentable pour ne s'empresser que d'en conserver
qu'une simple voiture ou autres objets de luxe au fond très peu rentables
de 25 à 65 an, il disperse quelques dix ans de son gain total
uniquement pour se permettre d'ajouter quatre roues à ses deux jambes
il gaspille ainsi l'argent de son travail
après avoir passer un quart de sa vie à s'instruire
ce dont il prive d'autant sa vieillesse
sinon peut-être son éternité

30 avril 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
On passe la nuit à trois, Yvan, Françoise et moi pour étudier.
C'est très sérieux.
Yvan étudie très fort la biologie.
Nous on se décourage vers 3 heure du matin.
Pour l'anatomie, à l'examen on triche à qui mieux mieux...
c'est le seul moyen de s'en tirer.
Je suis très très fatiguée... affreux.

8 mai 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise GUAY*).
On fête l'année de notre rencontre «Chez Marcel» rue Sherbrooke ouest
s'il vous plaît! avec douche et lits doubles, on pourrait inviter nos amis.
Je me ressens encore de la semaine, pas trop en forme, et je m'endors,
tendresse.
Éclairs et puis ondées matinales.
La matinée du dimanche est très bien: on se promène un peu partout,
il fait chaud, je suis très, très heureuse maintenant.
Mais il faut encore se quitter... ça me déplaît beaucoup à chaque fois,
on coupe, on se voit seulement une petite soirée par semaine
et dire que ça doit encore durer un an.

9 mai 1965

fin des examens
et francis harkins se dévêt en se caressant en se fermant les yeux
en se tordant devant jacques marchand et moi bien qu'il ne prise pas tout
à fait qu'elle se dévête les seins et le sexe et restituant son vin (leur amour
étant d'impuissance et moi que suis-je là sinon comme à traverser la rue)
mais pourquoi coucherais-je avec françis puisque je connais mieux
loue se dévêtant mais surtout fêtant notre année (totale) de cheminement
vers quelque silence au langage même de l'amour
sortant au matin dans le soleil sur la ville loue bâtissant avec moi
de quelques renoncements le goût d'une activité peut-être digne et de plus
disant une langue comme la mienne nous voulant maîtres en notre lieu
et de ne pas être une chienne rêvant de m'exploiter pour le peu
même que j'ai mais une femme - rare je m'y connais - dont il me faut
me conquérir et non plus à la merci des aigreurs de nos familles
et des patrons nous menant à ce qui ne nous attire pas
sinon jamais sinon de quelque illusion nous répugnant
et ça je vous le jure je ne suivrai mon père et ses enfants
(le grand-père le riche meurt un jour)
qu'en l'assurance de ne pouvoir mener ici notre intention

10 mai 1965

Tête à tête (au restaurant) avec Jacques Renaud.

*

(*Extrait du JOURNAL de Louise GUAY*).
Cette nuit à 4 heures: grosse indigestion.
Je passe la journée couchée, à récupérer.
Je suis tellement contente d'avoir bien étudié mes examens et Yvan aussi.
Il me semble qu'on fait ainsi un pas en avant.
J'ai cessé de penser depuis 2 semaines: c'est dur de s'y remettre.

12 mai 1965

malgré ses dires malgré tout
notre civilisation ne valorise que la reproduction de l'original
d'où il faut conclure à un infantilisme du peuple et de ses dirigeants
leur esprit ici ne prônant que la répétition

*

(*Extrait du JOURNAL de Louise GUAY*).
Au restaurant «Select» à 2 heures,
puis l'île Sainte-Hélène qui a un peu changé de visage
tout en restant la même, comme nous, depuis un an, déjà.
Il y a plus d'un an...
On fait des projets d'avenir car ça va mal chez Yvan.
Ange-Aimée fait des siennes parce que les 3 gars ont oublié
la fête des mères.
Elle en profite pour vider son sac.
Le père se ferme, comme à l'habitude.
Comme ça va là, la Belgique s'éloigne de plus en plus.
Yvan y voit trop le fait d'être au crochet de la famille,
pour la vie sans doute.
Je crois que c'est plus sage de laisser tomber l'affaire.
On se débrouillera bien tous seuls.

Avec $4,000 chacun, au moins ça peut aller, on réalise le rêve chérie
d'une maison dans le fond des bois, près de l'eau, il peut écrire, penser,
moi aussi, et lire, en PAIX, sans la traînée de familles en arrière.
Yvan peut faire ce qu'il aime: enseigner les lettres:
je lui ai dis que j'étais prête à l'aider
pour qu'il fasse sa maîtrise en 2 ans à temps plein,
puis il sera Docteur ès Lettres, sûrement, il est capable si on l'aide.
Plus on est instruit, plus on est libre.
Avec des diplômes, on est jamais dans la rue,
la sécurité de base est assurée.
On a décidé qu'on ne serait pas riche: à quoi ça servirait?... et puis
c'est idiot de ne vivre que pour ça, c'est un but vraiment trop matérialiste.
En août, peut-être qu'il prendra un appartement
si ça ne va pas mieux à la maison.
On commencerait à choisir des morceaux pour faire un «trousseau».
Parce que je vais me MARIER, devenir une femme mariée, épouse de
monsieur Yvan Mornard, à 20 ans, après 3 ans de fréquentation assidues.

13 mai 1965

(*Lettre envoyée à la revue LIBERTÉ,*
avec des poèmes qui seront publiés en mai-juin 1965, Numéro 39).
Cher Monsieur,
il me fait en d'autres mots plaisir d'ajouter à ce que vous avez déjà
quelques poèmes et sans doute bien au-delà
du fait qu'un filon si peu valable soit-il
(permettez pourtant quelques doutes)
fut possible de quelques recherches menées pourtant moins
que je n'en dise plus
profondément de ce qu'il nous faut sans doute davantage tenter le possible
plutôt qu'à son début reprendre le sentier
s'il est sage d'espérer de vous quelques répliques
ou plus ouvertement une publication
(d'autres poèmes de moi - je m'illusionne davantage -vous sont offerts
par la revue LA BARRE DU JOUR numéro deux).

14 mai 1965

des gens comme mon père ou ma belle-mère font
qu'en leur spécialité davantage de faim crèvent leurs maîtres
du seul fait
(bien pardonnable fut la raison)
de ne point lire ce qu'impriment de tant de soucis les inventeurs
qui les font vivre
n'aimant en leur travail que le confort rémunérateur s'il en fut
et l'idéal en cette image (incontestable)
de l'oie que l'on gave
ce qui
davantage s'il m'est bientôt possible
m'impose de quelque départ le souci renouvelé de l'avenir
plutôt qu'en cette ivrognerie survivre
l'agir n'étant ici qu'un masque
d'une paresse de l'esprit

15 mai 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Je vais chez l'oculiste puis à Saint-Lambert voir le pauvre Yvan
qui a beaucoup de troubles avec ses parents...
On parle de notre maison encore... de plus tard... assis sous un arbre
près du golf.
Je reviens souper à la maison.

17 mai 1965

écrire à la façon de Paul Chamberland et pire Yves Mongeau
n'est plus écrire
mais dites se confier comme à l'oreille
si d'un quart d'heure fait un poème
si simplement qu'un an fait 50 volumes

18 mai 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Mardi, «Les Nouveaux Dieux» Place Ville-Marie;
jeudi, oculiste, je me fais faire 2 paires de verres assez bien et pas cher.
Ensuite, on rencontre Yvan au «Select» pour y parler de pas grand chose.
De ce temps-ci, je n'ai pas du tout le goût de lire
ou de parler sérieusement.

19 mai 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Mercredi: «Teddy».
Yvan est très à l'envers.
Le bouleversement à la maison l'affecte beaucoup.
Il lui semble que tout à coup tout s'écroule.
Je suis aussi concernée.
Il y a un gros manque d'affection de la part de son père, principalement.
Il ne s'est jamais trop trop senti aimé.
Ce qui explique peut-être sa méfiance, son pessimisme général
vis-à-vis des choses et des gens.
Il a l'impression qu'on va l'abandonné.
Il a même prémédité ce qu'il ferait si ça lui arrivait.
Il s'en irait à la Manicouagan, seul, il vivrait en sauvage, puis il reviendrait
peut-être finir son BAC mais personne ne saurait son adresse.
S'il aimait des filles, ce serait dans des chambres, jamais chez lui...
«je ne voudrais plus rien savoir de personne».
C'est un conflit qu'il faudrait régler avec ses parents, ce n'est pas
en le fuyant, comme il l'a toujours fait, qu'il résoudra son problème:
il faut lui faire face et essayer de le régler pour qu'on en soit ensuite
bien libéré, bien «indépendant», qu'on puisse y repenser par la suite
sans trop d'amertume.

21 mai 1965

le recueil de poésie crée l'ensemble
tandis que les revues s'écrivent en marge

Yves Mongeau me dit avoir vu André Payette acceptant mes poèmes
à la revue LIBERTÉ.
Est-ce vrai?
*
(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Fin de semaine à 3.
Les parents sont partis à la campagne,
alors Yvan vient passer ces 2 jours avec nous.
Ce n'est pas trop désagréable.
Je me saoule samedi soir avec du «sloe gin».
Dimanche on va se nourrir à Saint-Lambert.
Françoise a plutôt le coeur gros, au retour, dans l'autobus.
Moi je sais que je peux revenir et qu'au fond on ne se quitte pas...

25 mai 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Cours de philosophie qu'on escamote pour aller une dernière fois
chez Françoise.
Yvan n'est pas en forme: il a je crois l'esprit bien ailleurs
et pour comble de malheur le lit s'écroule: la patte est cassée.
Je me fais dire que je ne lis pas assez ou bien que je lis en oiseau de salon:
c'est vrai «des fois».
Pour la quantité, je suis bien d'accord: je perds beaucoup de temps
à autres choses futiles.
Il faut que je m'y mette...
Yvan dit qu'il perd parfois courage devant tout ce qui est à refaire chez lui,
(moi aussi...), c'est comme un bordel, tout est chaviré: on a rien remplacé
ou replacé depuis la débâcle.

27 mai 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Yvan dit qu'il se sent mal à l'aise de ce temps-là...
Tout va: la famille s'est rétablie, en amour ça va, le BAC aussi, et pourtant il se sent mal.
Un jour il opte pour l'ascèse, le lendemain, le bordel
parce qu'il ne trouve plus de raisons de s'astreindre.
Moi ça me déroute cette inconstance:
ça sent trop l'adolescent qui devrait être mort à cet âge.
Je suis peut-être trop exigeante:
« tu vas me donner l'impression que je suis pire qu'en réalité»...
(avec exaspération)
«tu vas m'ôter le peu de confiance en moi que j'ai su acquérir,
tu me dévalorise, tu me démystifie, tu me mets tout nu, c'est affreux!...»
Quoi faire?
- ne plus rien dire
- continuer la cure
- ignorer
- ...
Le lendemain, tout rentre dans l'ordre,
on décide un programme de lectures pour l'été.
«Hier et depuis quelques semaines, je sens qu'on ne communique
plus très bien: les sujets de conversation sont banals.
Ca tourne à rien, on niaise, on s'ennuie ensemble».
C'est vrai, moi aussi je sentais ça chez Françoise.
Ca me paralysait qu'elle soit là même si je l'aime bien.
On décide de se remettre au travail, comme avant les examens.

30 mai 1965

Alain Robbe-Grillet du labyrinthe me semble
(qu'il faut me définir autre)
trop trop mais il me faudra repenser à ce trop
quelque chose voulant d'abord déclarer mon style romanesque d'allusions
tiré comme cet exemple décrit
d'une séparation d'avec la famille d'inscrire ses protagonistes
en deux camps militaires s'étant historiquement affronté d'où le moindre
individuel est en quelque sorte national et davantage mythique

*
(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Je vais à Saint-Lambert.
Yvan a reçu son bulletin de notes: il passe tout sans reprise.
Formidable.
Je le sens qui de plus en plus remonte la côte.
Il s'améliore et ça l'encourage.

31 mai 1965

de tant d'années recommencées voici de quelques signes la fin
sinon peut-être une flûte
d'envoûtement neuf d'atteindre enfin de quelques circonstances l'effort
soudain formant le fruit de ce que tout arrive d'un réseau tissé
mon âge et davantage loue sans taire l'année d'étude au succès menée
mais d'abord le début d'une publication
menant plus loin l'idée de quelques modernités d'ajouter au poème
et d'imposer à l'image
une chronologie sinon plus à bout sa logique tirée de quelques façons
du décor

LA BARRE DU JOUR #2

(*Texte publié dans la revue LA BARRE DU JOUR 2, mai-juin 1965, Volume 1, Numéro 2*).

d'être est-il plus qu'être à nourrir d'autres
mêts à même où d'arsenic blanc se mêle
d'être si peu qu'emmêlent nos baisers
qu'enroulent d'or les cernes pâles du
verre entre les toiles d'avant le jour que n'offre
d'épaule à mon silence une forme peinte
où j'ouvre des lèvres le feu
des liens dont j'aime
le rêve encore d'allumer les salles
parfaitement vides en ce verre
à même où
le bras qu'achève le clicotis des doigts
si haut qu'il n'achève la mer interminablement
fausse louée que fume d'ivre
plus grave la rose en cette main d'opaque
tissée d'or plus sobre qu'aux sources le jour
qu'ombre de rire
ah de rêve entre mes dents cette heure
qui n'en n'est point
cognac d'un fin soleil en cette salle
parfaitement dont je verse
l'eau plus acide que l'alcool
(*décembre 1964*)

voici plus rien étrange moi droit
très lourd tu lèves pourquoi le verre
distance je vais crâne
sous verre mais donc buveur vois
tout t'ose toi d'ivre
(*décembre 1964*)

solitaire tant roulent d'or cité si loin jetée
de calmes yeux me baigne nue baisée
de moi la mer d'orfèvre amant
d'or si ronde je vois
je vois
(*décembre 1964*)

toi la terre tendue de bassins
d'où teinte de bleu s'avive en basse trompette
une perle franche à l'oreille
fragile d'astres toi
de la fenêtre lumière forte
haute fragilité
toi silence très peuplé
angle parfait
(*février 1965*)

Liberté #39

(*Texte publié dans la revue LIBERTE 39, mai-juin 1965*).

PEUT-ETRE NE VOYEZ-VOUS...
1.
peut-être ne voyez-vous l'ombre ligné de lumière au mur de pierres
sombres lui-même ligné d'ombre où sont les lignes de lumière
dans l'alternance des feuilles dans leurs renversements d'ombre très près
du mur de pierres sombres ligné d'ombre et de lumière sur les formes
du lierre se liant claqué de vent
peut-être ne voyez-vous l'ovale de votre visage sur l'ombre
de vos membres marquant à peine le mur entre les lignes où se renversent
les feuilles du lierre au mur de pierres sombres où vous causez l'ombre qui
marque à peine de vous le mur entre les formes du lierre se liant
claqué de vent

peut-être ne voyez-vous pas ce qui arrive

2.
thé de thébaide en la tasse passée de lierres que d'empires fut d'âpre faste
au goût de thé mêlé de sucre doux bien que ne soit d'espace entre
les murs de plâtre peint bientôt de voir non plus en larmes mais l'anticlinal
de l'anse tirée par degrés très simples de sa coupe dès qu'à sa fin l'esprit
de combustion s'étire sa propre flamme davantage tirée d'un trait précis
bien que de couleurs se base la suite de sa forme donnée soit qu'en
sa courbe s'embrase le jour d'où la fleur tire du trait que sous un arbre
de feuilles blanches sur tronc de verre pense le sage que plus souvent
le buveur de boire ne voit plus
sauf peut-être s'il pense que passé le songe l'éveille à sa fin soudain
donnant sur une succession de maisons vides tandis que sous les tasses
passent les noms de pays
si loin qu'il ne voit
(*7 février 1965*)

DEVANT LA MER
devant la mer toi debout rêve du livre
où de ton doigt la phrase déjà bleue
tue tandis qu'entre les riches lui chante et de toi
tire son glaive
où la mer du bleu
si peut-être personne ne dit
cette porte
où tu t'es peut-être tu
de ce qu'ici la pluie sur la mer
te rappelle n'avoir dit
d'où les navires mêlent d'éclat
tandis qu'aux livres des nôtres
sous la reliure de fibres de peaux
de bêtes étranglées
d'où poète à la mer infranchissable tu baignes
d'atteindre aux livres lustrés
d'un peuple atteint d'astres étrangers
(*23 février 1965*)

TON CORPS A PERTE DE VUE

ton corps à perte de vue blanche
ligne d'horizon doux tandis que sur fond
droit le roc ligne sombre à perte de vue
droit sur le gravier ton corps à perte de vue
couché rejoignant de blanc
tandis que sur fond gris le roc divers
songes blancs qu'à ton corps
ligne d'horizon
ligne de blanc doux qu'à ton corps nu
d'horizon blanc qu'à ton oreille enroule
blanc

jusqu'ici le fruit de la mer

si blanche et nue qu'enroule divers songes
ligne douce de blanc doux
qu'à perte de vue l'horizon
courbe à ton oreille d'horizon doux

bien qu'ici la mer à son accent de blanc
roule aux formes teintes la courbe
de ton corps à perte de vue blanc
si teinte de bleu la perle
rejoignant à perte de vue blanc
tandis que sur fond gris le roc
divers songes doux blancs qu'à perte de vue
blanche ligne d'horizon doux
ton corps sur le sable de la mer en sa courbe
de blanc d'horizon doux s'avive
si blanche et nue qu'enroule de blanc doux
la rose blanche d'horizon doux
bien qu'ici le jour à perte de vue
rejoignant à perte de vue blanc

d’où teinte de bleu divers songes
tandis que sur fond gris le roc
qu’à perte de vue la mer tinte
d’une courbe d’horizon doux
ligne de blanc doux
ligne de blanc doux
la perle en ta main de points
si haute et blanche offrant d’horizon doux
la forme d’où si blanche et nue
la forme qu’enroule de blanc doux
la perle courbe
tandis que sur fond gris l’angle
rejoignant de lignes sombres
droit le fond

tandis que ton corps d’horizon doux
s’élève qu’à perte de vue le ciel
rejoint de lignes sombres le roc
d’un parfum d’angle
qu’ici ton corps se confond
bien qu’à son accent de blanc la mer
rejoignant d’angle la forme
qu’à perte de vue l’orage au roc
de lignes sombres qu’avive
de stries la perle en ta main qu’enroule
d’horizons divers songes
l’angle rejoignant la mer
qu’enroule d’horizon doux
bien qu’à perte de vue rayé
ton corps
ligne de blanc doux
toi
blanche et nue
toi qu’à perte de vue
si haute et blanche

de la vigne jamais
de ce qu'ici la pluie sur la mer
jamais peut-être ne dis-tu
ligne d'horizon doux
ligne de blanc doux
si haute et blanche
ligne douce de blanc doux
qu'à ton oreille s'enroule de blanc
de ce qu'ici la pluie sur la mer
rejoignant si haute et blanche
la rose d'angle
qu'à perte de vue le ciel d'horizon doux
s'élève d'une perle blanche
tandis qu'ici la mer à son accent de blanc
rejoint à perte de vue la rose
d'horizon doux qu'à ton oreille enroule
divers songe de blanc doux
que jamais peut-être ne fut
ligne d'horizon doux
ligne de blanc doux
si haute et blanche
qu'aux lignes douces de blanc doux
ta courbe d'astres blancs

ne fut qu'avive le fait

si blanche et nue que n'enroule de blanc doux
de son accent de blanc
si blanche et nue
si haute et blanche n'offrant d'horizon doux
que n'enroule de blanc doux
qu'à perte de vue si haute
si blanche et nue
que toi
(*23 avril 1965*)

PARFAITEMENT D'ANGLES
parfaitement d'angles d'ici le fruit de cèdre blanc
d'or si d'une sécante l'astre à la mer lustrée
la parallèle qu'ici de cèdres s'illustre
le déferlement du nombre
si d'or l'astre à la mer
parfaitement d'ici la forme
qu'illustre d'or si de cèdre fut
le déferlement du nombre qu'ici de cèdre
fut la parallèle infailliblement
d'éclat du temps
qu'ici déferle du nombre fermé

2 juin 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Ça va mieux à l'ouvrage.
Si ça ne se maintient pas, je change de place... et vite.
Yvan a l'air crevé, c'est dur de s'adapter à un nouvel endroit,
à une nouvelle occupation, on devient moche à la longue...

3 juin 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Très, très heureuse.
On est content au fond de mener une vie si remplie, où on ne niaise pas.
Chaque minute libre est très précieuse.
Le travail nous impose cet ascèse que nous n'aurions pas réalisés
si seuls et laissés à nous-mêmes.
Surtout Yvan: il fait des progrès fantastiques.
Tout s'améliore, si ça peut durer...
Et moi, je lis «Manon Lescaut».

4 juin 1965

l'artiste ou tout autre genre
plus grande fut sa pensée
s'il reçoit du temps surtout le démenti
du fait qu'il est d'une culture la référence
et précisément le livre
attaqué par cet autre temps
qui n'est autre qu'une autre pensée

12 juin 1965

nous chercherons jusqu'en la dernière nuit le mot juste
cet arbre
cette fontaine soudain verte dans la nuit
jusqu'à la dernière soif
ce regard
la porte ouverte sur le feu
l'huile intense du sang
le mot sans cesse à reprendre
sans la moindre fissure
jusqu'à la dernière soif
jusqu'à l'érosion totale
le feu liant le fer
et la nuit
la fontaine n'atteignant jamais le ciel
comme cette heure jamais n'atteint l'éternité

14 juin 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Beaucoup de propositions que je tolère,
peut-être au fond satisfaction de plaire.
On essaie son charme... Roger, Claude, Frank, etc...
Le principal est d'attirer l'attention, de voir qu'on pourrait si on voulait...
Il faut bien essayer son pouvoir, voir ce qu'on peut faire
avec ce que l'on a.
Les autres, leurs expériences, ça ne suffit pas.
Il faut aussi se mettre le doigt près du feu, juste pour voir ce que ça ferait.
C'est presque de l'héroïsme pour moi que croire en l'expérience:
il faut toujours que j'essaie par moi-même au risque de me brûler les ailes.
Le fait de n'être plus libre, d'être attachée: la seule sensation.
C'est peut-être du laisser-aller
que de gueuler contre une situation qu'on a choisie.
Yvan a l'air en furie. Je trouve ça enfantin.
Il est là dans son coin, je le vois qui ravale sa salive,
et pourtant il joue le clown plus que jamais,
en réaction peut-être à un chavirement intérieur...
Réaction peu mâture, une exposition flagrante d'infantilisme de sa part:
ça me révolte toujours:
je ne peux presque pas supporter qu'il soit bébé
et sans tenter de combattre cette tendance.
Je m'attend à un petit sermon demain au cours...

20 juin 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Visite chez Jean-François. Ca remet pas mal tout en place.
Yvan a fait de gros efforts ces derniers jours.
Trois jours qu'il se couche à 3-4 heures du matin à la place de...
Je suis très contente: ça veut dire qu'enfin il s'est décidé
à passer à l'action.
Et puis c'est bien meilleur comme ça...

23 juin 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Christiane a bien du plaisir avec cette aventure: elle s'amuse beaucoup:
et le pauvre Tony qui s'évertue. Elle se fout royalement de sa gueule.
J'ai l'impression qu'il est sérieusement déséquilibré, je me risquerais
même pour une toute proche dépression quand elle partira pour Chicago.
Il veut une femme: il ne peut plus vivre comme ça,
tout seul au fond du motel.
J'ai de la pitié pour ce jeune homme: une pitié qui pourrait mettre
en danger notre maison... hier surtout quand Christiane me contait ça...
on se sentait toutes 2 un fort désir d'apostolat...

26 juin 1965

(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Je travaille jusqu'à 10 heures du soir.
Christiane m'amène au Ramada Inn où je me saoule.
Ensuite, comme c'est impossible de rentrer chez moi, elle pense à aller
chez Tony, s'héberger, comme on est 2, tout devrait bien aller.
Ils se chamaillent, elle refuse, finalement il se retourne vers moi par dépit,
je le sens très bien, mais comme je suis assez éméchée et excitée,
je n'y oppose pas trop de résistance. Ca me dégoûte au fond, je me sens
très petite, ignoble même, mais le désir de le posséder, de l'avoir à moi,
de le tenir un moment dans la main, le conquérir ne serait-ce
qu'un moment... Peut-être aussi l'enlever à Christiane, gagner ce pari
demi-inconscient que je m'étais fait, juste pour voir, une expérience, faire
l'amour à froid, avec quelqu'un qui ne nous aime pas, qui ne veut même
pas s'intéresser à nous, moi je m'en fout de Tony le Portugais,
voir des larmes dans ses yeux, le voir souffrir un peu, juste pour l'effet.
Jouer une très belle comédie avec gestes à l'appui.
Folle! c'est stupide, bête, les animaux font mieux et Yvan mon amour
que je torture avec mes expériences... nécessaires sans doute.
Mais ça va finir un jour ces enfantillages, on n'apprécie pas le repas
que l'on a à chaque jour: il faut qu'il manque pour qu'on crie après.

28 juin 1965

Comme si nous venions de rater nos examens.
Comme si tout s'effondrait.
Comme si rien n'était encore possible que ce désespoir.
Ou plutôt cette résignation pénible vers la mort.
Comme si j'avais tort de m'inquiéter.
Les circonstances.
Bien sûr.
J'ai pleuré sur la rue.
Cette longue marche qui me sauve toujours de la mort.
Et ce goût profond de vomir.
L'éternel échec.
Ce n'est pas sa faute.
C'est évident.
Elles avaient trop bu.
Christiane veut aller coucher chez Tony.
Le plancher est trop dur.
Elle couche avec Tony.
Il la caresse trop.
Loue couchera dans le lit entre les deux et fera «l'épée».
Le bras de Tony passant sur son corps pour rejoindre Christiane.
Puis le sommeil.
La nuit.
Loue éveillé par Tony qui la caresse.
- je me sens froide.
le dialogue dans les chambres le dieu sur lequel on marche la profanation et ce rire
tony le «bellboy» rêve qu'il est pacha:
deux serveuses dans son lit
loue marque l'arbre: l'expérience christiane dort mais dira demain n'avoir pas dormi tandis que loue quitte la chambre seule juste assez pour ne pas faire l'amour c'est la date elle aurait eu un enfant bravo
- je t'aime
la fidélité n'est pas le corps d'ailleurs j'étais toute habillée il n'a mordu

que le sein je l'ai battu je l'ai dominé ce plaisir en moi de le laisser
à son désir
mais ce soir je rêve devine à quoi: il y avait un grand sapin
qui ne s'allumait soudain que si nous le regardions bien
je l'ai regardé je te jure
mais rien ne s'est produit
mais il y a la terre
il y a la mer (ce grand serpent roulé)
il y a des milles à franchir à pied
ceux qui meurent de faim
il y a mes mains qui ne savent où s'arrêter
l'orange parfaite et ces grands bordels où je serai pacha comme Tony
après mais je n'ose dire après toi

29 juin 1965

ton corps a repris son aspect d'étranger
il n'est plus cette chaleur sous ma main
mais une chaleur sous les mains
les mêmes qu'au bordel où j'allais en quelque sorte avec Evelyne
et Gysèle qui ne m'aimaient peut-être pas moins que toi
loue de trop de circonstances toujours suivant le cours
tandis qu'ici parmi les livres je lis notre avenir de plus en plus pénible
sinon la rupture préférable à la mise en commun de nos caprices
le corps en notre jeu perd l'ancienne tendresse
cette rareté
et l'amour me pèse s'il n'est plus entre nous d'avenir autre que cette
sensation
je vois ici tant d'arbres et si verts se succédant comme en ces cimetières
où nous allions vivants
je refuse encore de te voir nue sous la chaleur de sa main ô rêve ô gouffre
insondable
et si nous dormons encore ensemble
notre lit sera comme ces siècles qui se succèdent sans jamais atteindre
l'éternité

cet amour
le blanc parfait des noces
ô mon beau château désaffecté
mais tu les reverras
tu riras comme au début devant moi
et jamais peut-être ne cesseras-tu de caresser la lame du couteau
j'habite une ville
une rue peut-être morte dans la succession parfaite des maisons
j'habite une ville
et pourtant je sais que je n'existe pas

(*Lettre non envoyée à Louise Guay*).
il y a mille excuses pour toi de même que pour moi
j'ai pleuré (comme un con je te jure) et cela me suffit
quelle différence entre le souteneur et moi?
tu m'aimes et si j'en doutais je ne t'écrirais pas mais quelle différence
y a-t-il maintenant entre le souteneur et moi?
tu m'aimes et d'autant plus impulsivement que tu reviens
des bras d'un autre (j'exagère je sais)
mais qu'est-ce qu'il est ce Tony pour toi puisque tu dis
que tu ne l'aimes pas?
un simple corps? un luxe?
celui qui te fait oublier qu'avec moi tu ne sais pas encore te sentir
très souvent plus qu'un objet?
et pourquoi voudrais-tu que j'accepte de considérer notre relation
comme une aristocratie menant ses amants comme de purs esclaves?
l'amour est impossible dans de telles conditions
et toi bien sûr tu ne te déplais pas d'une expérience
et pourquoi pas puisqu'au point où nous jouons toutes les étourderies
valent mieux qu'une amélioration de l'intelligence
mais je te l'ai déjà dit (et tu m'as si bien juré de m'aimer)
le bordel et l'amour sont deux choses incompatibles
on n'exploite pas autrui (et les tenir dans l'illusion du play-boy est
de ce rang) pour enrichir son grand amour et sache que j'aime en toi
ce qui respecte et non l'infantilisme dont il te faut sans cesse te conquérir

(et de moi qu'aime-tu sinon la même intelligence)
mais il peut arriver que nous perdions pour un instant le pas
mais le goût de l'erreur (l'expérience dit-on en parti-pris de notre laisser-aller) à quoi cela m'a-t-il mené qui me permettre d'atteindre quelque chose
ce qui te pèse en moi pourquoi dois-tu maintenant m'en accabler
je t'ai dit que j'ai pleuré
(c'est humiliant à un certain âge d'avoir si peu de contrôle sur les autres)
mais c'est qu'ici le monde était un bordel et ton corps sous la caresse
d'un autre soudain établissait l'orgie jusqu'au seuil de notre entente
qu'étions-nous soudain sinon ce pur instinct s'abandonnant
à la circonstance trop pénible à refuser
car nous n'acceptons pas encore et c'est un grand espoir d'établir en plein jour en pleine volonté notre double-jeu (ne dis-tu pas avoir été si peu consciente avec Tony qu'il me faut rien te discuter)
mais tu sais très bien ton premier désir d'atteindre en plusieurs hommes l'acte
dont il m'est impossible de te croire irresponsable
puisqu'en d'autres désirs tu te serais levé mais c'est une honte pour moi
je n'aurais sans doute pas fait mieux que toi
n'avons-nous d'un an de travail qu'atteint cette inconscience généralement admise
je t'ai dit que j'ai pleuré mais ce n'est pas uniquement sur tes actes
(n'aie-je pas les mêmes faits derrière moi et n'aurais-je pas fait ici
la même chose) que j'éprouvais si violemment le besoin de vomir
mais sur cette terre immensément déserte dont nous pensions trop vite avoir atteint la production
cette récolte que nous sommes et si mauvaise encore sur le temps perdu
depuis tant d'années que je dérive sur cette prétention que je suis
et le désir en moi (ce crime) de me rouler jusqu'à la mort
mais quand je me vois semblable à tous ces hommes n'ayant si peu
à créer qu'ils ne savent qu'en désirer plus violemment les filles
pourquoi ne rechercherais-je la mort
car je sais très bien ce que depuis longtemps
je réclame en réclamant en nous la fidélité la plus profonde
(et non ce masque)

je ne peux être heureux avec toi qu'en notre désir (et davantage)
d'atteindre un dépassement
aie-je été franc? aie-je atteint ma volonté? tu sais très bien mon peu
de perfection malgré mes intentions plus pures tu sais très bien la misère
en moi et tu sais très bien que je t'aime et ne peux que sentir en tes erreurs
en tes misères que notre unique pauvreté
je t'embrasse et tu sais avec quelle profondeur

*

Autres notes.

- dans l'infidélité le problème est qu'on juge trop vite
  au lieu de chercher à comprendre

richard sage ici tu as raison
j'ai pleuré devant toi comme un enfant

- je suis fatigué je suis bête

ne m'avais-tu pas jadis confié quelques peines
comme je suis loin d'être maître de moi de comprendre
comme je suis loin encore de bien aimer

- elle est jeune c'est l'âge quand je l'ai vue j'ai pensé que

et dire qu'il lui faudra peut-être encore des années pour franchir ce besoin
d'affirmer sa liberté
et je pleure tant peut-être je suis seul ce soir à porter le rêve
que nous n'atteignons pas
tant les cèdres ce soir sont beaux et toute cette nuit comme une lente
résurrection

30 juin 1965

la douleur fut si forte que bientôt la dent mourut
ce rêve
cette jeune fille plus blanche que la rose blanche ne fut donc qu'un rêve
maintenant cette douceur d'être seul
ma douleur de ne pouvoir offrir que ce que je suis devenu
comme la terre tourne lente ce soir

I
la nuit fraîche
je fume en ta pipe
que de larmes vers cette simple vérité sans même atteindre cette nuit
de quel droit t'aie-je parler
ce coeur et ce corps jamais ne m'appartiendront
comme cette nuit jamais ne fut à moi
et pourtant cette joie
et désormais l'amour
II
ton corps sous sa main
un temple s'est effondré
jamais ici nous n'aurons été seuls
mais rien en toi ne peut m'appartenir sinon de ta simple volonté
je sais désormais la nuit plus calme et cette entente plus douce
III
et même davantage le privilège de ton visage sous l'amour
et ce bien-être en nous quand je te pénètre me sera-t-il encore accordé
ce rêve en moi que je dois taire de nous y rencontrer seuls
et ce mal à penser n'être ici demain qu'en la foule
et pourtant cet accord désormais de n'y plus rattacher notre amour
(puis-je ici réclamer ce qu'ici je n'apporte)
mais si tu dispose de toi
comprend ici du moins que je peux malgré cet accord souffrir
IV
et cette franchise même et cette douceur de te sentir te plaire à m'aimer me seront-elles toujours offertes
puisque je ne suffis à te combler comme en moi cette nuit jamais n'atteint l'éternité
V
désormais cette nuit
ce besoin d'apprendre l'amour
comme devant cette page blanche qui jamais ne m'entend

1 juillet 1965

- mon chat pourquoi cela
- je te l'avais dit je voulais savoir faire l'amour à froid
sans aimer faire l'amour pour faire l'amour
et dit-elle cela dura si peu
et sans même qu'il monte sur moi
ô ma joie de nous savoir
(-mais dites donc grand-père!)
sans autre intention que la nôtre en cette union
- la fidélité n'est-ce que le corps petit bourgeois?

*
(*Extrait du JOURNAL de Louise Guay*).
Depuis bien longtemps je ne me suis pas senti si seule...
même si je suis avec lui.
Il pleure comme un enfant.
«J'ai toujours été comme ça, j'ai rien foutu, j'aurais dû crever
quand j'étais plus jeune, pourquoi la vie, ces emmerdements, ces échecs
qui s'accumulent, je veux tout posséder et ne rien donner».
Moi je pense: c'est fini, je ne peux plus supporter une si déconcertante
faiblesse, immaturité, instabilité émotionnelle.

2 juillet 1965

- malgré ta douceur le vertige encore
- je te jure ici
- j'ai vu là-bas la mer se débattre malgré ses gonds rouillés
- j'ai vu l'homme s'accoupler à la bouche crachant le feu
- l'arme elle-même te pénétrant
ô vie! béni soit le dieu tout-puissant et la vierge s'empiffrant de serpents
- j'ai de nouveau senti sur moi le corps de cette femme
- quel siècle ô grâce où allons-nous
devant la mer la vierge debout pissait la rouge bourrasque
portant la pierre précieuse

- ô messagère qui fut de plus l'été
- mâle ferveur
- écoute le coeur gicler en terre notre sang

ô traîtrise
mort ô vierge mère
tu nous as donné l'été
et de ton sein l'abondance du lait

je lui ai donné des condoms malgré la douleur que j'ai
je ne parlerai plus de ce qu'elle a fait ni de moi
mais c'est en moi comme si la mer commençait lentement à se retirer
ces marques sur le sein droit
ô ciel ramenant à toi cette eau où j'enlaçais ma pureté perdue

- l'émancipation de la femme a-t-elle dit

qui donc soudain traverse la page blanche entre les mots à venir
me laissant nu

- la paix soit avec toi fleuve mâle et femelle que les filles et les garçons transpercent
- mais si tu couches ailleurs t'aie-je dit je prendrai une maîtresse ô mort sachant désormais ne plus jouir du baiser qu'elles m'offrent

ô rêve en moi d'un crane chauve
ô corne pure où la mort t'offre le sein

- et tony?
- c'est régler

j'ai dit à florence (vieille playgirl) ce que j'ai fait
tu es folle dit-elle
je le crois aussi
mais si un jour je prends un amant ce ne sera que pour le dominer
- si un jour je prends une maîtresse ce ne sera que pour être devant toi
ce que tu sera devant moi par ton amant
nous serons égaux
mais nous serons alors cruels

- quel couple!
- ô bordel!

mais encore
- et si ce soir après nous j'allais rejoindre une maîtresse
- je te dirais que tu devrais te satisfaire de moi puisque nous venons de faire si bien l'amour
- alors toi?
- je commence à comprendre

et davantage
- notre amour est une très lente progression à travers toutes les rencontres

tous les désirs
et dix millions de morts chaque année
je t'aime
- la paix soit avec toi ô loup qui lutte contre le vent brûlant du sud
- asseyez-moi sur une jument verte et que je sois encore ce coeur qu'ici blesse l'herbe des marais

ô mon peuple
mais qui osera ce soir encore mourir
ô mère ô crime ici de naître
- ô torrent
- ô poussière
- éloignez encore de moi celui qui voudrait venir
- accepte ici de boire encore en la coupe de sang
- que la paix règne sur la bête sacrifiée

nous vivions en paix dans notre ville tout au fond de nos os
comme la branche fragile du bambou
- ô guerre!
- et sur toute la terre nul abri n'est possible
- ô guerriers nous laissant nus
- approche-toi et tourne autour de nous

ô ma montagne de fer offrant au ciel vêtue de soie verte l'heureuse flamme verdissante au milieu des quarante vierges!
- j'ai épuisé les larmes de mes yeux
- devrons-nous encore mourir

ô corps dont s'ouvrent à nouveau leurs jambes nous offrant
entre les cèdres l'enfant mort
- ô désir soudain de m'accoupler avec la terre!

ô malheur
ô bordel
ô père dévorant le corps de ses enfants
- je ferai rassembler mon peuple sur le rivage
ce sont là mes paroles au sommeil nous refusant
- le dieu des moissons ne s'est pas encore manifesté
ah le plaisir en lui de nous voir survivre
ô malheur
ô bordel
- le mal encore s'abat sur nous

4 juillet 1965

depuis tant d'années que je me permets tout
comment aujourd'hui espérer réussir vite (ah je l'ai cru)
à combler un seul être
loue et moi n'en finissons plus de pleurer à tour de rôle
et c'est d'abord ma faute
(ne devrais-je pas être meilleur d'être plus vieux)
je dois lui montrer que je l'aime en lui prouvant le bien qu'elle me fait
ce rire cette liberté et non plus de mes larmes
comme elle a pleuré dans mes bras
et comme son regard plus tard devint dur
- j'ai honte
  vous me dites tous que j'ai fait une chose horrible
  je ne sais plus si je t'aime puisque j'ai fait un si grand mal

elle ne peut où j'en étais que m'avoir été de quelque bien
mais seul ce soir je me sens plus pauvre que job

6 juillet 1965

loue est partie travailler
hier je suis arrivé en riant et j'ai parlé parlé tant de banalités
pour la ramener à moi
et maintenant tout semble aller mais à la lecture de nos journaux
j'en conclue à un bon amour de sa part mais trop englué encore
dans un infantilisme la faisant m'accuser de faiblesse
(en un sens véritable) à la moindre faille de sa part
ce désir en elle de tout se permettre: jacques et francesco lui avait appris
assez: pourquoi rationnellement devait-elle rencontrer tony
cette fréquence
elle se défend et ne semble pas voir son double-jeu
et ce peu de pensée en elle me déçoit
(bien qu'elle accède lentement à mieux)
surtout que je sais pouvoir désormais marcher seul
(malgré ce tremblement régulier de mes mains)
vers ce qui me semble à préférer
où allons-nous l'amour est lent je sais j'ai trop à faire ailleurs

7 juillet 1965

comment dire ce matin cette dépossession totale
les murs comme des éternités qui jamais ne sont à moi
try to remember that kind of love we are ô dear ô foolish eternity
- j'ai besoin de repos
comment dire ce matin la plaie n'arrivant jamais à se cicatriser
vous ne savez pas aujourd'hui qui je suis
un navire de haut-bord n'atteignant jamais l'éternité
- moi je pense: c'est fini je ne peux plus supporter cette faiblesse
try to remember that kind of foolish eternity ô dream that we are
- une très claire relation avec quelqu'un
ah comment dire ce matin cet amour derrière nous tirant une ligne de sang
try to remember the kind of september when you are tender
quand tu m'aimes vraiment ma soeur et mon enfant

8 juillet 1965

richard sage
- elle te reviendra peut-être mais j'en doute
bien que plus tard peut-être songeant avoir perdu quelque chose
mais toi si de jour en jour tu touche davantage la compréhension
je te le dis tu ne reviendras pas

nicole brossard
- séparez-vous un certain temps (je l'ai fait avec roger soublière:
j'ai même couché avec un autre après lui être revenue et sachant l'aimer:
il m'a fallu vouloir pour cesser mon double-jeu; il faut vouloir):
si vous vous aimez vous reviendrez bientôt l'un à l'autre

je me suis promis de lui faire passer nos derniers jours dans le rire
hier soir et cette violence ah beauté de l'amour pour l'amour
mais dans le jeu seul car l'accouplement avec elle m'est désormais
inatteignable
moi qui ne pleure plus
comme si elle n'était qu'une maîtresse dans un arrêt de la route
ô fleur se fanant dans le vase de notre chambre
ô soleil rond
ces papiers sur le plancher ce linge dans les coins de la chambre
mon épouse mon dieu
- nous lirons encore ensemble dis!
- les romanciers du XVII et XVIII français
- je reviendrai aux cours avec toi
- ô mon ange
try to remember that kind of september when grass was green and green
so yellow
désormais qu'entre en ma vie
ces autres filles
comme les trains se succédant
la gare impeccable
ô copains d'éternité

9 juillet 1965

elle a dormi chez sa grand-mère
- comment refuser
ce calme de la nuit
seul en notre chambre
n'attendant que très peu son retour
comme si tout ici fleurissait
bordel divin
- ce livre sur la table
croyant encore en cet amour
mais retirant peu à peu ma main des trois gueules du lion
- tant de filles te regardant
- malgré ta laideur
- te désirant peut-être laid
- mille barbes secrètes
je vous le jure dieu seul mon tendre amour est bon

10 juillet 1965

j'ai passé l'après-midi dans un club à regarder les danseuses
- solitude
- qui ne savent que nous plaire
le temps d'avant louise guay me revient bordel
je suis revenu à l'ancienne maison d'evelyne wiseman la vieille
j'ai revu la maison dont j'habitais une chambre
gisèle delières ma putain
si près de cette maison blanche où nous allions louise et moi
l'amour enfin possible
ô rêve
- je te jure il n'y a qu'une rue entre le bordel et l'amour

louise quitta hier la chambre que nous avions louée
- demain je partirai à mon tour
nous nous sommes arrêtés dans un restaurant
- je pars en vacances
- tiens-moi au courant
- j'ai le goût de coucher avec d'autres hommes
- je t'attendrai
- entre nous cela ne peut finir pour si peu
malgré ma promesse de l'attendre
le désir de ne plus la revoir
elle m'est arrivée le sein marqué
elle s'était laissé prendre par un homme
sans pourtant faire l'amour
- laisse-moi t'expliquer
mais en moi quelque chose est mort
maintenant je regarde les femmes sur la rue et je les désire violemment
- elles me suceront je te jure!
louise en se permettant tout
m'ouvre à nouveau la solitude
et le désir violent d'en sortir par la voie la plus simple
- le sexe
comprends ma déception
- une femme te dis qu'elle t'aime et rêve si fort de s'accoupler
avec d'autres hommes qu'elle doute finalement de son amour pour toi
alors quoi
maintenant me voilà seul malgré qu'elle prétende encore m'aimer
un homme seul
roger vadim a raison: une femme qui couche ailleurs pense aussi ailleurs
elle devient alors maternelle envers son mari et ses amants
les bousculant tous vers son unique satisfaction
- il est trop facile d'être l'amant d'une femme pour regretter la femme
se prenant d'autres amants
- seul ici le mariage est à regretter
- le mariage étant ici une contradiction
- et finalement une prison

reste encore la vie commune sans mariage
permettant à chacun de prendre des amants
- l'accotement à vie
et c'est ici la mesure la plus sensée
mais par trop idéaliste
sauf en certain cas comme jean-paul sartre et simone de beauvoir
car d'ordinaire l'un s'empresse de quitter l'autre
dans l'espoir d'un amour éternel
ou plus simplement l'un des deux se fatigue d'être négligé et embêté
par les liaisons dont l'autre s'excite
attends ce n'est pas tout
- j'ai dit que j'étais redevenu un homme seul
- mais je n'ai jamais été autre chose
- j'étais je suis et je serai toujours un homme seul
le reste est illusion
c'est ici qu'il faut partir
soyons logique
- que faisiez-vous avec cette femme
- ben! on s'aimait...
- que voulez-vous faire dans la vie
- ben! je veux écrire...
- alors elle copiait vos textes les lisait les critiquait
- ben! pas beaucoup...
- elle vous inspirait
- pas nécessairement...
- alors quoi
- ben! on s'aimait...
c'est ici qu'il faut partir
j'ai mis un disque de musique électronique
le calme des dieux
le goût de briser tous les disques de chansonniers
les grands messages mièvres

je fume la pipe dans une chambre carrée
je suis seul et parfaitement mieux ainsi
et pourtant j'aime louise
mais tout autrement
exactement comme étant une fille mieux connue de moi
que trois milliards d'autres
voici ma liberté
je suis seul
avec quelques petits élans de tendresse chaque année
avec un sexe comme un grand cheval fou
- tiens-toi droit
- ne fume pas tant
et ce visage entre mes mains que je cesserai d'aimer
mais de plus en plus loin
comme les navires s'éloignant lentement du port

j'ai marché longtemps
j'ai besoin d'être seul mon égoïsme
- elle a besoin de voir ailleurs et davantage d'aimer ou du moins d'essayer
- de s'accoupler ailleurs profondément
- de me remettre totalement en question
je dois attendre
- mais c'était ma première vierge ma première si fidèle
  et ma première infidèle
je prends la distance
je regarde autour de moi
je veux une femme d'expérience
rien de moins

- comme elle était contente de partir!
et moi qui n'ai rien compris
je regarde autour de moi
- j'ai commis de graves erreurs
le coeur
ce cheval fou

11 juillet 1965

- j'ai défait le lit
- où couche-t-elle ce soir

l'eau s'échauffe lentement
je prendrai bientôt le thé
les arbres sont beaux, les pelouses du parc
les effectifs américains au vietnam dépasseront bientôt les 75,000 hommes
possibilité de sabotage
la police demande à toute personne pouvant fournir des renseignements
le thé est prêt!
- bien digérer c'est mieux vivre!
vichy célestins est une eau naturelle absolument importée
elle a marché avec moi
elle m'aime
- je te téléphonerai dit-elle
perdre confiance
la fumée m'embête
- cesse de tant fumer
- j'ai arraché de petites feuilles et lui ai donné
- je les garde dit-elle
où allons-nous
- se taire
les données manquent
- ne pas résoudre avec des vides
- demain je dormirai chez mon père
j'ai fini
la tasse est vide
j'ai défait le lit
rien ne s'est passé

(*Lettre envoyée à Roger Dulude*).
roger
je t'ai d'abord écris une lettre malheureuse mais ne t'envoie que celle-ci
louise désire coucher avec d'autres hommes
j'en ai assez dit
nous nous sommes séparés pour l'été bien que parfois nous revoyant
car dieu seul est bon mon frère
j'ai besoin d'être seul absolument
regarder droit devant moi
ne sachant plus si nous nous aimons malgré nos baisers
marcher droit devant moi
cherchant à comprendre autrui
car dieu seul est omniscient mon frère
j'ai besoin de sentir de jour en jour plus profondément
que rien ici ne nous appartient sinon d'une parfaite illusion
que tout veut apparaître
et nous laisser
car dieu règne seul sur la terre mon frère
je besoin de vouloir ce que je suis
un homme seul mon frère

12 juillet 1965

je termine cette année mon BAC
- poète vos papiers!
- nous nous sommes permis trop de choses
je dois m'efforcer à l'ascèse et au travail
- atteindre la vérité
un an pour sortir de l'Occident aliéné pax vobiscum
manger l'automobile sexe stimulation arthur miller
tirant en son sommeil tous les draps dans un foutoir!
- mais il n'en sort qu'en abusant davantage
- franchise mais n'en sort pas
louise guay se laissant fourrer en mangeant cinq repas consécutifs
nous sommes des assassins nous libérant entre nous

- les pots-de-vin
- pour le droit d'habiter
- t'as un beaucumabelle!

c'est dit
- je reste un an
- peut-être deux

AND STAY OUT OF THIS DAMNED PEOPLE!
mais maintenant
- elles commèrent à côté de moi
- des bachelières bordel!
- que reste-t-il
- le sang coule de leurs bouches

l'esprit de putain dans le foutoir
tandis que sa lanterne menaçait de s'éteindre
- je cherche un homme
- elle se révolte contre elle-même
- ce besoin de se briser

le coup dur
- je l'aiderai
- elle franchira le seuil
- très lente

mon frère écoute-moi elle pourra vivre avec moi (je n'y tiens pas)
l'amour comme nous l'avons cru n'est qu'une pure démence
- une seule intelligence par million d'habitants
  suffit à faire une civilisation

*

(*Après un téléphone de Louise Guay*).
- qui est-ce
- tu ne me reconnais donc pas

ce téléphone
des siècles entre nous
- je travaille et je vais chez ma grand-mère

je me fais choyer
florence m'a parlé de sa méthode anticonceptionnelle

je te vois si profondément pénétrée par ces hommes les enlaçant
te les approchant si profondément qu'ils se confondent avec toi
mais elle pense peut-être à notre accouplement douceur
j'en doute
mais non pourtant je suis touché
elle ne sera jamais à moi triple erreur
- c'est l'enfer il faut partir
claude savoie soupant avec moi
- en afrique c'est juré
- triple erreur
elle rêve ailleurs jamais elle n'est à moi
- et ces filles
- je vous connais démons!
- fadeur
- on s'y fait! on s'y fait!
mais nous ne savons plus quoi dire
finissons
je devrais ne pas l'embrasser
lui dire ma douleur
la vérité mortelle d'être deux tout à fait étrangers
- solitude
- je t'embrasse
elle se repose
- ses menstruations le onze
- la nouvelle méthode
- elle ne me reconnaît pas
- tony parle difficilement français elle ne veut pas qu'il me surpasse
- je ne comprend rien
- je suis seul
- elle t'aime
- je partirai
- l'afrique une villa des serpents la mort dansant tous les soirs
  autour du feu
I'M A DAMNED NAKED MAN IN A DAMNED CIVILISATION

marcel saint-pierre nous irons nous saouler
nous irons au bordel
maluronmaluré!
ou encore
- comme elle était soudain joyeuse que ce soit moi et non un autre
- comme elle était contente que je l'embrasse
l'amour est lent je sais
ou encore
- je lui ressemble
- le désir violent du sexe
- de me laisser aller à tous mes caprices
voyant à la bibliothèque catherine se faire prendre les seins
par robert myre
ô cher amant
pendant qu'elle écrit à son mari sans lui dire la consolation
- je m'ennui si fort de vous
mensonge nuptial
médiocrité permise
ils ont rit
- mais sors-tu avec catherine
- je la fourre c'est assez
catherine la divorcée
la grasse fille encombrée de mouches mortes
- que chacun s'accouple avec chacun
- un seul être dans l'accouplement avive la plaie
- l'attachement
je reviens de loin
- que chacun aime chacun
- idéalisation suprême
et toi mon fils
- sois fidèle à quelques femmes tes amies
et toi ma fille
- sois fidèle à quelques hommes tes amis
mais qu'ici nul n'abuse du temps
- car vient toujours le temps des séparations

13 juillet 1965

(*Écrit en pensant à Lise Jacques*).
nous dirons la vérité
nos chevaux trop longtemps retenus hennissent au matin

nous frapperons du sabre la main suppliante
la ville en fête
nous la franchirons d'un trait
laissant aux veuves la comédie des larmes

nous sommes le vent nouveau
tirant du fût ancien le vin parfait
nous boirons la mer à même son vase d'airain

nul vent n'arrêtera notre course
nous prendrons les femmes à même leur lit de noce
nous franchirons la route brûlante du désir

le désert lui-même nous sera comme une eau pure

14 juillet 1965

j'ai regardé autour de moi et j'ai vu des millions de femmes s'offrir à moi
- j'ai vu que dieu était grand
- mais la solitude plus grande que dieu

je suis parfaitement seul et calme
le bonheur n'existe pas plus que le malheur
- je n'aime pas louise guay
- je parle d'amour
les contrats se rompent comme le pain
- j'ai faim désormais de vivre dans le monde
- mille migrations d'oiseaux

la nuit à la fenêtre de ma chambre et si familière
et pourtant comme une chambre d'hôtel
car désormais rien ici ne m'appartient

la cousine de francis harkins est enceinte,
refuse de se faire avorter une seconde fois,
francis s'inquiète aussi d'un retard,
m'avoue clairement son désir de coucher avec moi
- mais j'aime jacques tu sais
mais non pire que moi me laissant toujours aller à la masturbation
non qu'il soit horrible de coucher et même avec plusieurs
- le ballon crève
- nous mangeons trop
- laisser-aller
- peuple de bourgeois mous
jacques mon frère laisse francis et prend femme ailleurs
- je la fourre c'est tout

il pleut soudain

16 juillet 1965

nous n'en sommes qu'aux environs de nous-mêmes
la seule vérité

parler longtemps avec marie bonaventure
m'invitant à partir camper avec elle
- faire l'amour c'est couru
- son expérience précisément
nous préparons ensemble nos examens

- seul
j'aime être seul et lire dans un livre

17 juillet 1965

l'amour est un long chemin
l'attachement se créant à même les années
comme devant moi
- cet arbre ces maisons et ces rues
me touchant au plus profond de ma mémoire
- accouplez-vous donc avec plusieurs
peut-être verrez-vous
- la fleur
l'amitié plus forte envers une seule personne
qu'il vous plaira désormais d'atteindre
exclusivement

18 juillet 1965

davantage idiot
m'éveiller chaque matin pensant à son départ
et me jugeant si mal aimé

richard sage
- tu es trop disponible
devant mon désir de l'attendre

ou comme claire morin d'une séparation
revenant épouser robert lewandowsky
- je n'ai pu trouver mieux que toi
petites bourgeoises
nous saurons toujours trouver mieux que vous

loue vient de me téléphoner
nous avons parlé près d'une heure
- elle couche avec tony dasylva 28 ans
marxiste désirant partir faire la révolution avec la chine
elle me l'avoua finalement ne sachant plus où elle en est

l'aimant ou ne l'aimant pas ainsi que moi
- où est-ce que je vais avec vous deux dit-elle
- tous les êtres sont aimables dès qu'on les connaît
et je parle le plus doucement possible malgré ma tristesse
cette petite fille en pleurs
j'en suis responsable
et pourtant
voici ma volonté
- je la recevrai si elle en sent le besoin
je suis pour elle comme ces arbres cette maison
dont on se rappelle soudain l'odeur
par elle j'atteins peut-être à l'amour véritable
et m'importe d'abord qu'elle soit heureuse ailleurs s'il le faut

n'aie-je pas vécu si longtemps seul
toujours rêvant de m'évader
un autre que moi peut-être mérite ici l'attention

le lierre à ma fenêtre
la lumière jaune de ma lampe
ce livre sur la table

L'IMAGINATION N'EST PAS UN ÉTAT
C'EST L'EXISTENCE HUMAINE ELLE-MÊME
william blake et pourtant poète

- je t'embrasse dit-elle
- moi aussi

19 juillet 1965

(*Lettre non-envoyée à Tony Dasylva*).
Cher monsieur,
Nous nous sommes entrevus le 10 juillet
alors que j'allais rencontrer Louise Guay après son travail.
Je regrette que les circonstances ne nous aient pas permis de nous parler.
Car je suis assuré - Louise me dit beaucoup de bien de vous -
que j'aurais apprécié votre sincérité.

Je vous écris sans doute par besoin de me confier à quelqu'un, mais plus
spécialement à quelqu'un pouvant peut-être sincèrement aimer Louise.
Je conçois parfaitement le risque que je prends d'être importun.
Mais la grande affection que j'ai pour elle me porte en quelque sorte
à vous aimer plus que moi.

Louise m'a dit que vous étiez marxiste et de plus révolutionnaire.
Moi, je suis en quelque sorte écrivain: mais c'est un bien grand mot
pour ce que j'ai fait jusqu'ici.
Vous semblez optimiste et je partage ici vos sentiments.

Mais nous avons tous, vous, Louise, et moi un problème
qui n'est pas sans gravité.
J'aime Louise et vous semblez aussi l'aimer.
De son côté Louise, en plus de nous aimer tous les deux,
et qui sait peut-être vous davantage malgré que tout entre vous
ne soit qu'à son début, Louise dis-je, n'est pas sans devoir supporter
une grande inquiétude.
Elle est jeune, mais davantage généreuse.
C'est un danger pour elle.
Le coeur a des raisons que la vie se plaît parfois à contredire.

Nous devons, à mon sens, nous éviter, entre nous du moins,
les maux que nous pouvons.
Je vous propose donc mon amitié.

J’aime Louise, je vous le répète.
Je l’aime assez pour surmonter ma jalousie, mon besoin de sa présence,
j’aime Louise sachant qu’elle fait l’amour avec vous.
J’accepte même que vous vous aimiez tous les deux.
Je n’ai pas besoin de vous dire que tout cela
n’est pas sans me causer quelque tristesse.
Mais j’ai dit aimer Louise et n’ai pas l’intention d’agir autrement.
Sa liberté, ses petits rires, toute sa personnalité me sont bien trop précieux
pour que j’ose seulement tenter de les opprimer
de quelques façons que ce soit.
Je la souhaite libre et responsable.

Mais, je l’avoue, mon amitié ne suffit pas.
Louise s’inquiète que nous soyons deux à vouloir l’aimer.
Je vous propose donc - si vous jugez l’aimer suffisamment pour lui offrir
l’affection dont elle a besoin - de me retirer progressivement
jusqu’à n’être pour vous deux qu’un bon ami.
Si de son côté, Louise décidait de revenir vers moi,
soyez assuré de mon entière sincérité envers vous.
L’amour n’est pas une victoire, mais une lourde responsabilité.
Je vous souhaite ce que vous jugez préférable pour Louise
et pour vous-mêmes.
J’espère une réponse de votre part.
Yvan Mornard 332 Maple St-Lambert

la page parfaitement blanche
- ma liberté
choisir n'est que s'orienter en fonction d'un malaise intérieur
- trois solutions courantes la débauche la bourgeoisie ou l'ascèse
premièrement
s'écartant le plus possible du silence
les drogues et l'amour libre jouant le rôle de crécelles
la fatigue
- la haine parfaite
l'assurance d'une éphémérité
deuxièmement
se refusant aux risques de la débauche et de l'ascèse
nous voici devant le simple rêve du confort
- la vertu est un juste milieu dit-on
en un sens la vérité
mais ici reniant en quelque sorte l'univers
et n'acceptant d'entendre le feu qu'en sa plus grande discrétion
- tant ici le bonheur est convoité comme étant la perfection
troisièmement
et généralement le stage le plus difficilement accessible
- dans le silence lentement cruel méditer profondément le temps
cette réalité lente
d'être cet instant par trop fécond

j'arrive à l'université et je suis mieux ainsi
vivre intensément
voici l'amour universel ma rédemption
- malgré cette nuit passée à m'enrouler sur moi-même comme le câble sur le moulinet du pêcheur
- mais nul poisson
- malgré la solitude immense
la sachant douter même de moi
- qu'elle me quitte et me laisse à mon repos
- jusqu'à parler avec lui de mariage
je fume la pipe dans l'éblouissement du matin

21 juillet 1965

je n'envie personne je suis libre
j'ai la révélation
LA MORT CONFRONTE L'HOMME ET LE MINÉRAL
mon sexe violemment entre les jambes
je bande à nouveau l'amour est là
voici la vérité
LA CIVILISATION A INSÉRÉ L'HOMME DANS UN ÉTUI
cette femme ou une autre
donc

22 juillet 1965

louise guay devait me téléphoner
n'en parlons plus
- je perds mon temps
- je n'ai besoin que de moi
c'est dit

lise jacques
son texte très intéressant
nous nous sommes saoulés l'un et l'autre seul pour écrire ou plutôt
sentant le besoin d'écrire la fin de semaine dernière
nous vivons du moins des analogies
tendre et de quelques mots
forte amie mais peut-être davantage
pourtant je rature
- je ne rêverai pas

l'amour n'existe pas
car nous n'aimons que notre manifestation
la solitude en relations brèves
- je n'ai besoin que de moi
c'est dit

nous ne mourrons ni sur le duvet ni sur la soie
l'habit sera pur et le poing impeccable
le soleil n'éclairera que le silence
nous parlerons du seul regard des yeux
nous avons bu l'acide à même notre coeur
l'ivresse nous la connaissons
c'est dit
nous cultiverons la soif
nous irons droit au but
le but sera précis
les ballottements du chameau seront la mer
cette fois parfaite
et nous saurons soudain la vérité
celle qui n'est pas venue
la seule vérité pour nous
l'impeccable
nous tomberons nus sur le sable nu
qui de vous sera fier jusqu'à nous partager sa faim

23 juillet 1965

louise guay me téléphone à la maison dès sept heures du matin
elle vient ce soir reprendre ses disques
- je n'ai pas téléphonée hier je me suis couchée tôt
mais c'est durant la journée qu'elle devait appeler
quel mensonge
elle a pris son congé oh cher tony que vous avez la queue
mais le ciel est bas
j'aime respirer seul comme le curé lisant près de moi

monsieur vadim vous avez raison
la femme généralement rêve d'un mâle n'étant pas ce qu'elle y voit trop
c'est dit j'évolu
- l'avenir m'ouvre la porte
tant il est vrai que dieu seul mon tendre amour ne change pas

24 juillet 1965

louise guay vint me chercher à la bibliothèque
je me disais tout est fini soyons charmant
elle ne couche plus avec tony et m'embrasse plus tendrement mais
- vous rêvez mon jeune ami
j'ai été folle a-t-elle dit
nous mangeons bien je payerai la note
- où as-tu pris tout cet argent!
le vol les maîtresses tout y passant bordel mon salaire
mais je le cache adorable rêveuse
- je perds confiance en toi dit-elle
- cesse de faire de la projection t'aie-je dit et regarde-moi
elle vole en accord avec florence au motel où elle travaille
- tony retourne en septembre au portugal poursuivre ses études
il n'a jusqu'ici qu'une quatrième année
et moi je suis absolument libre ma chère
mais te voilà seule refusant de suivre tony et craignant de lui
quelque enfant
- c'est-à-dire ne l'aimant pas
voulant d'autres femmes dans mon lit
tant désormais je me sens ce soir
comme devant cet étang où nous regardions l'eau filer
- semble-t-il très loin
(*Note laissée dans sa poche de veston*)
quoique nous devenions l'un pour l'autre je t'embrasse profondément

je m'éveille et me souviens d'osciller entre deux rives
l'une ce plaisir profond de lui prendre la taille et de la sentir se blottir
contre moi
l'autre de plus en plus
cette fille se rongeant les ongles ce gros nez
ce menton comme une hache ce visage rond et trop mou
cette fille s'écrasant méfiante mesquine en quelque sorte partout
- bon dieu avec elle c'est évident je m'ennuie

- ne prend donc pas toujours des femmes qui n'ont presque rien à t'offrir
  ne vaux-tu pas plus que tes maîtresses

dixit lise jacques

26 juillet 1965

marie bonaventure
- le charme
- l'intelligence
- cette enfant riante

en la maison presque pauvre qu'habitent son frère et sa mère
ô veuve ronde et moqueuse
de deux ans mon aînée et pourtant petite
choisissant après deux ans de sommeil à nouveau l'érection
- et de ce pas sans doute avec moi

ma compagne depuis déjà l'an d'étude et très intelligente
- je le savais avant d'étudier ensemble

ici ô baisers
riante rivière dans la chambre
où je couche et mange et pour encore quelques jours
elle me joignant à mon lit
un instant me lire d'un doute certain ses poèmes
- mais louise guay qu'elle rencontra durant les cours l'an dernier sait-elle
- je lui ai dit étudier avec toi

nous enlaçant sur la rue
mais de quelques pudeurs peut-être en elle évitant le baiser long

30 juillet 1965

louise guay: je m'ennuierais avec vous dès que je ne vous aime pas
tant vous m'étiez le repos de quelque guerre
(c'est l'assaut des vierges folles)

et vous marie bonaventure qui tendre m'êtes et davantage
mais je vous l'ai dit le chemin désormais long

1 août 1965

j'ai téléphoné à marie bonaventure qui me dit préférer
ne pas sortir avec moi ce soir
- sans froideur pourtant mais le repos
- un long combat peut-être demandé
qui maintenant je crois ne m'attire plus

2 août 1965

rouler lentement dans la nuit d'été
cette femme silencieuse à mon côté
m'évaporer profondément mais plus profondément jusqu'à perdre l'urée
maïakovsky d'une femme à l'autre tirant le lait
le suicide blanc
jacqueline april 27 ans
- la femme le plus souvent n'aime et ne se marie
  que de ne vouloir se charger du soin de sa sécurité
  la routine pénible d'être deux
  mais je sais QU'UN JOUR je me marierai
mais
le célibat très lentement s'emparant de l'avenir
ce soir la fraîcheur presque d'automne pénétrant ma chambre
et mon corps plus densément calme
désormais non d'elle désormais s'offre l'espace essentiel

4 août 1965

soyons francs
le déferlement du vers traditionnel
malgré sa force nous ennui
donc d'ici diriger du neuf
TON CORPS A PERTE DE VUE
par qui de la revue LIBERTÉ
fut composé le titre

claude savoie disant l'aimer cent fois mieux que tout
sauf d'y voir comme en tout chez moi l'âge encore
mais plus profondément
marcel saint-pierre tenant de jour en jour la discussion ferme
d'ici qu'est donc la poésie davantage nouvelle
point et paragraphe

mais encore michel beaulieu
d'une conscription me faisant membre du comité de l'ESTÉREL
cette piètre encore maison d'édition
de tant de travail ne dormant que trop peu
sinon ce soir après la douche
roulant sous la table nue
surtout d'y boire l'alcool flambant sur l'eau

*
(*Note pour Marie Bonaventure*
avec un exemplaire de la revue LIBERTÉ 39).
pour Marie Bonaventure
un pas de plus dira
peut-être
que rien jamais pour elle
n'est d'essentiel que l'eau
sinon peut-être qui?

10 août 1965

1
étrangement blessé du calme lui-même
je parle par les blancs séparant les mots
ce calme

marie bonaventure voilà que je vous embrasse vous prenant le sein
vous m'enlacez désormais sur la rue de même que moi
sous le jet calme des buildings

le calme des arbres où suinte la lumière calme des réverbères
revenant seul au fleuve où me vient le goût soudain de nager
profondément calme sur le dos
étrangement blessé du calme lui-même

2
l'orage brûlant toutes les lampes
et pourtant le calme toujours

*
(*Commentaires de Madeleine Ouellette-Michalski*
sur mes poèmes dans LIBERTÉ 39).
- le no I me plaît particulièrement.
- le no II aussi: devant la mer.
- les émotions de ton corps sont néfastes pour vous en ce moment.
- Parfaitement d'angles m'effraierait plutôt comme poème d'examen...

Félicitation & longue vie!

12 août 1965

ange-aimée fournier-mornard désirant conserver
un exemplaire de la revue LIBERTÉ 39
- ne dis pas à ta famille que je publie déshonneur
- au contraire!

et mon père seul au salon me lisant
- sans me comprendre évident

l'essentiel est plus profond que la compréhension

14 août 1965

marie bonaventure
vous que je n'embrasserai plus d'être à mon véritable désir finalement seul
et plus profondément d'une inquiétude vers la pensée
louise guay
je vous porte en moi davantage moi-même

vivant d'amis en amis un long voyage
retrouvant les temples perdus
m'éveillant au matin d'appartements en appartements
suivant le cours d'un fleuve secret

15 août 1965

louise léger m'ayant invité chez ses parents
- nous pourrions finir par nous aimer
  c'est possible ne dis pas non c'est possible ce serait formidable
  nous irions en afrique tous les deux ne dis pas non
  c'est formidable tu es beau tu as les traits fins

mais davantage
enfin seul ce soir respirant lentement l'air brûlant de l'été
joan baez chantant
- trees they grow high
leave they do grow green
many the time a true love I seen

17 août 1965

me levant d'un matin tôt
la fraîcheur me pénétrant jusqu'au désir même
d'abolir toute frontière nous séparant toi toi et toi que j'aime semble-t-il
observant d'une diversité
le geste et l'être
sans l'intention de la posséder
sachant le rapport néfaste
lise jacques
vous profondément tendre amie

22 août 1965

de m'éveiller dans l'air très frais du matin
mais d'abord du lierre à ma fenêtre voyant les feuilles
comme autant de bulbes d'air remontant à la surface
comme autant de ballons verts envahissant le ciel
me souvenant devoir bientôt quitter cette chambre
et m'éveiller seul
et manger seul
et vivre seul
très loin de ma famille partant bientôt
mon père hier déclara le contrat pour la belgique
et moi et moi très loin de vous
malgré tant d'amis chaque jour
ne vous remplaçant pourtant jamais
que dois-je encore souffrir demain

- louise guay ne travaille plus ici mais je ne saurais vous dire
  depuis quand
  tony ah tony dasilva est parti lui aussi pour quelques mois
- louise est parti pour une semaine camper avec une amie
  mais je ne saurais vous dire qui

- nous te laisserons des meubles
  mais l'an prochain tu seras bachelier et si tu veux...
- oui que ferais-je ici

me souvenant d'avoir été l'amant d'une fille trop jeune
dans un pays qui n'en était pas un

maintenant de retour au café où nous nous sommes connus
me souvenant d'elle à cette place où nous étions
désirant le retour de ce qui me fuit
- les morts chantant

bientôt sera le temps de noël
seul à nouveau le temps d'être à nouveau l'hiver

24 août 1965

soyons francs
vers le début de l'été
d'une circonstance rapide
je dormis avec noëlla je ne sais qui (desmarais)
davantage presque nous accouplant du seul fait limités
de mon érection trop faible
le taisant dans ce journal
d'une gêne d'être lu de louise guay
bien qu'au désir poursuivi de noëlla j'affirmai ma préférence
d'un refus obstiné
mais noëlla revue
désire demeurer désormais avec moi
ce que plus profondément je refuse
d'atteindre ou de solliciter ici quelque maturité

(d'autre part voyant mon père pleurer de vendre sa maison
pourtant se riant par réflexions brèves de lui-même)

28 août 1965

louise guay
de sa robe rouge aux pendants d'oreilles rouges
mauvaise céramique corps grossier sotte affabulation
d'un souper ensemble laide
que pourtant j'aime
cette lèvre d'elle pleurant devant moi
déplorable pitié la mienne
pourtant heureuse qu'entre nous tout ici s'achève
- avec tony tout va de mieux en mieux dit-elle
attendant son retour du portugal
- tony me donnait son auto mon père ne veut rien entendre l'idiot
le ciel où désormais je n'existe pas
roger dulude l'an dernier
disant ne pas aimer ses maîtresses
- dès que tu as l'auto que tu les voyages que tu les fourres
  bon dieu c'est l'amour ne restons pas là!

- je regrette que ce fut avec toi dit-elle
jusqu'à nous enlacer sur la rue
déplorable pitié la mienne
et nous serrer si fortement
déplorable soir

- never bind yourself to a too green growing tree

buvant mais peu
avec lise jacques et son frère andré

voyant au retour
sur la maison de mon père la pancarte disant ven
ven du! vendu!
tout ici se meurt!

29 août 1965

LE BONHEUR. (*Poème envoyé à Lise Jacques*).
1
tes yeux s'ouvrent lentement
la fenêtre est ouverte
regarde près de l'ombre le feu parfait
2
mais il est tard je dois revenir
3
la fenêtre s'ouvre sur un arbre
tes yeux s'ouvrent lentement
il pleut déjà
la table est vide où fume notre thé
4
n'insistez pas nous sommes deux
5
tes paupières bougent
l'ardent pays
mon geste vif
tu vois déjà la mer
6
ne riez pas
7
mais toi tu ris lentement
il est tôt
un oiseau fait le point de l'horizon
8
je vous entends si bien que je ne vous entends pas
9
mais toi qu'entends-tu
la table est vide où fume notre thé
tu fermes lentement les yeux tu ris lentement
10
ne dites rien je suis seul je vous assure

11 septembre 1965

me reposant enfin seul
mais non de vous avoir chassés
mes très et même de ce temps trop assidus camarades
venant jusqu'à cinq à la suite me demander à la bibliothèque
(me voyant défendu désormais de vous voir
et vos messages que dérobent les jeunes et vieilles rates
ô bibliothéconomie trop souvent d'une frustration chérie)
jusqu'à souper chaque soir quelques uns chez moi
désormais n'en finissant plus de laver les trois pièces de mon appartement
avec mes frères
où brille je ne sais quelle étrange lumière
m'attirant peut-être à vous désirer
nicole brossard
francis harkins
denise lafrenière
louise léger
france théoret
et vous lise jacques
michel benoit
michel legault
roger letellier
jacques marchand
yves mongeau
marcel saint-pierre
roger soublière
richard sage
claude savoie
et moi peut-être enfin moi

Travaillant comme commis de bibliothèque à L'Université de Montréal.

16 septembre 1965

(*Lettre reçue de Madeleine Ouellette-Michalski*).
Bonjour!
Je ne sais si votre frère Sylvain vous a dit
qu'il avait la malchance de m'avoir comme professeur de Français I.
Je vous serais reconnaissante *de ne pas lui dire* que j'ai achevé le BAC
récemment et que je ne suis qu'en 2ième année de licence.
Tous mes confrères en 12ième année sont licenciés
& je n'aimerais pas que les élèves établissent des comparaisons.
Votre frère a une tête bien intelligente et sympathique.
Je lui trouvais un air de famille et cherchais à qui il ressemblait
lorsque j'aperçus son nom sur une copie.
Bravo: votre éducation a bien réussi!

19 septembre 1965

(*Texte publié dans LE QUARTIER LATIN, 23 septembre 1965*).

L'HYDRO EN GRÈVE
Samedi, onze heures trente du soir.
Nous roulons rapidement vers le local du syndicat des employés de bureau
de l'Hydro-Québec.
Leur grève débute à minuit.
D'autres grèves suivront peut-être: celle des employés de l'extérieur,
celle des ingénieurs.
Mon vieil ami Roger Dulude, employé par l'Hydro, me demande:
- Sais-tu combien l'Hydro-Québec a dépensé pour changer la fleur de lys
  en le plus grand Q du monde!
Je l'ignore.
Lui aussi.
Mais nous pensons que ce beau symbole de «la belle province»
ne fut pas sans être horriblement dispendieux.
Tandis que les bureaux du syndicat (c'est-à-dire le symbole de la justice
sociale de la belle province) sont logés dans une cave.

- Sympathisez-vous avec la Commission?
C'est en ces mots qu'on nous reçoit au local du syndicat.
Je connais l'Hydro-Québec.
J'y ai travaillé un an.
C'est évident, je ne sympathise pas avec la Commission.
Je veux dire: avec tous les individus qui composent la Commission.
Par exemple Monsieur Chartier:
directeur général du personnel de l'Hydro-Québec.
Diplômé en sciences sociales, en relations industrielles.
Mais ça prouve quoi les diplômes?
La preuve: Monsieur Chartier lors d'une négociation avec la FTQ
(à laquelle sont affiliés les employés extérieurs de l'Hydro-Québec)
est entré en disant:
«Mes Christ vous m'aurez pas!»
De plus Monsieur Chartier... souvenez-vous de votre attitude
lors de la fondation du Club de Récréation de l'Hydro-Québec.
Nous étions à l'hôtel Sheraton-Mont-Royal.
Vous compariez vos souliers à ceux de Monsieur Boyd,
un semblable à vous.
Mais en plus maigre.
Vous aviez les plus beaux souliers c'est évident.
Monsieur Boyd n'était qu'un vulgaire mal-chaussé.
Souvenez-vous aussi de vous être carrément moqué de Monsieur Baribeau
dès qu'il fut parti.
Moi, je n'étais qu'un vulgaire employé devant lequel vous vous astiquiez.
Mais comme je vous entendais bon dieu!
(Si je ne prends que cet exemple concernant
la «qualité humaine et intellectuelle» des membres de la Commission,
c'est que je n'ai pu connaître les autres «patrons».
- Bon dieu!
Je ne m'habitue pas.
La nervosité.
Tu sais: faire une grève.
Foutre les gens à la porte sans savoir ce qui va arriver.
Bon dieu!

Les nouveaux chefs.
Tous nerveux.
Pourtant confiants.
C'est remarquable: ils sont tous ou environ dans la trentaine.
«Les vieux ont peur. La sécurité. La mort tu sais».
- René Lévesque dit qu'il ne comprend rien à ce qui se passe.
Il veut des explications.
«Bande à part».
Bientôt le mythe Pelletier.
Ou: comment on «place son monde» dans la politique moderne.
Pissant mon vieux!
«Tu crée un nouveau poste.
Un genre de couvent avec des cellules bien fermées.
Tu fourres le gars que t'aime pas là dedans.
Là, il jongle tout seul.
Au même salaire.
Mais sans pouvoirs réels.
Ou bien tu fourres un spécialiste à la tête d'un autre service
où il ne connaît rien.
Soit qu'il se tue à se hausser à la hauteur: alors t'es sûr
qu'il a trop d'erreurs à se faire pardonner pour t'embêter.
Sinon tu le renvoies pour incompétence.
Tu veux des noms?
- Ca fait des mois qu'on lui explique à Lévesque!
On n'attendra pas qu'il redevienne journaliste pour l'avoir avec nous!
- Y'viendra jamais journaliste! Tu sais bien qu'il...
Nous roulons vers la rue Jarry.
Un building de l'Hydro-Québec.
Les techniciens.
(Salut les gars!).
Les manoeuvres.
(Salut mes vieux!).
Les camions.
On récite du Baudelaire à la radio.
(Sûrement pas CJMS).

La grève est commencée.
Il pleut.
Une vingtaine de gars.
Photographie de Presse.
Les gars sont gais.
Trop sans doute pour qu'ils aient tort.
Maintenant rue Dorchester.
Près de la «Main».
La maison-mère de l'Hydro-Québec.
Roger Dulude et moi, sommes arrivés avant les autres.
Seulement deux gars en piquetage.
- Où sont les autres? Vous deviez être cinq.
- J'sais pas! y mouille! et puis c'est dimanche!
L'auto-police passe et repasse lentement.
Deux gars seuls marchent devant un building.
Deux policiers passent et repassent en automobile.
Deux à deux!
Compte nul.
C'est la grève.
L'un des piqueteurs que je connais me dit:
- Tu sais, moi quand une idée vaut le coup, je suis là!
Depuis cinq ans, ce gars-là tient un emploi le jour et un emploi le soir pour donner à sa famille un vrai confort.
Pas à crédit.
Vraiment payé.
Vraiment à eux.
Dire qu'il suffit d'avoir des diplômes en sciences sociales et en relations industrielles pour grimper dans les cadres de l'Hydro-Québec!
Le gros lot quoi!
Bon dieu que c'est beau!
Mais tout est calme.
Rien de vraiment neuf.
Une grève très propre.
Mais: une grève de cadres plus que d'argent.

- Comment se fait-il que les anciens employés de l'Hydro passent après ceux des compagnies nationalisées?

La politique Lévesque.
Bon dieu que c'est beau!
Mais un petit incident fait réfléchir.
Toute la «haute» syndicale était maintenant descendue rue Dorchester.
Un ivrogne arrive et demande de l'argent.
Sur vingt personnes environ, toujours la même réponse:
«T'oublie qu'on est des grévistes. On n'a plus d'argent».
C'est toute la société moderne qui parle ainsi.
Faire la charité, c'est se faire complice de la misère.
Bon dieu: «Faut être juste. L'argent ne se donne pas. Ca se gagne».
Il ne faut plus quêter.
Donc la grève.
Tout est calme.
Rien de vraiment neuf.
Nous voyons deux géants:«le comité de discipline» comme on dit en riant.
Des cogneurs.
«Les non-syndiqués n'entreront pas. J'ai apporté un bâton de base-ball.
J'ai aussi apporté des balles. Si on nous arrête,
je dirai que ce sont les jouets de mes enfants. À cause des balles».
Mais jusqu'ici, tous sont polis.
Très polis.
On a même laissé entrer un «scab» de l'équipe de fin de semaine.
On lui a rappelé l'état de grève, c'est tout.

- Mais lundi matin, je te jure, fini la politesse. On casse les jambes.

Une grève comme tant d'autres.
Mais maintenant tout est calme.
Si calme que je pense à autre chose.
A Baudelaire et à l'ivrogne.
Les employés de l'Hydro sont, malgré le différent actuel à ce sujet,
des gens très bien payés si on les compare aux autres salariés québécois.
Mais il est normal d'espérer plus.
Ils demandent 20% d'augmentation
contre une offre de 1% de la Commission.

Donc exagération de part et d'autre: on cherche la bataille.
La raison: une guerre de cadres.
Mais je pense à autre chose.
Je pense à tous les autres.
A ceux qui cette nuit, sur toute la terre, se promène le ventre vide.
Les vrais prolétaires.
Quand donc ces gens-là s'uniront-ils vraiment?
Quand donc changeront-ils les cadres là où c'est urgent plus que partout?
Ah bon dieu que ce serait beau!
Mais en attendant, seulement deux gars resteront en piquetage pour la nuit.
- Où sont les autres?
- J'sais pas! y mouille!

*

(*Lettre dictée par René Lévesque, par téléphone, au secrétariat du Quartier Latin en réponse à mon article sur l'Hydro-Québec*).

Monsieur le rédacteur en chef.
Dans votre numéro du 23 septembre 1965, votre collaborateur, M. Yvon Normand, parle de la grève des employés de bureau de l'Hydro-Québec, à Montréal, laquelle d'ailleurs est présentement interrompue sine die.
L'ensemble de l'article, sauf le tout dernier paragraphe, est, je crois, du genre impressionniste.
Je ne me reconnais pas le goût de juger cette littérature de même que les opinions qui s'y trouvent.
Pour ce qui est du dernier paragraphe, votre collaborateur prétend y faire du reportage sur les faits, or, il a évidemment négligé ce qui, semble-t-il, demeure le devoir essentiel du reporter, de vérifier, et en l'occurrence c'eut été très facile.
Après avoir dit que les grévistes de la semaine dernière, à l'Hydro, ne sont pas tout à fait des «prolétaires», M. Normand prétend que le Syndicat demandait 20% d'augmentation et que l'Hydro n'offre ou n'offrait que 1%.
Voici l'ABC des faits:

1. La moyenne, et je le répète, la moyenne de salaire actuel est de $91 par semaine;
2. Le Syndicat demandait 20% effectivement pour la première année d'un contrat à négocier et 15% additionnel la deuxième année;
3. Les offres de l'Hydro étaient et demeurent de 6.4% d'augmentation par le nouveau contrat, sans compter, pour l'immense majorité de ses employés, une révision annuelle de l'ordre de 3.2% dès la première année du contrat éventuel, soit un total d'environ 10%.

René Lévesque.

*

(*Ma réponse à René Lévesque, refusée par le Quartier Latin*).

Monsieur René Lévesque.
Il en est de l'interprétation d'un texte
comme de l'interprétation de toutes les choses qui existent.
Nous négligeons toujours *la totalité des apparitions*
au détriment de quelques points nous paraissant profitables.
C'est ce que nous déclarons: être pratique ou engagé.
D'où j'espère offrir à nos lecteurs une interprétation de votre lettre
tout aussi profitable qu'est votre interprétation de mon article
du 23 septembre 1965.
Je tiens tout d'abord à préciser que je n'ai aucunement tenu à me protéger
de quoi que ce soit sous un pseudonyme.
Le NORMAND fut une erreur d'imprimerie.
Mon véritable nom est MORNARD.
Vous débutez votre lettre en nous parlant de la fin de la grève de l'Hydro.
Vous nous l'annoncez un peu en retard.
Soit que vous pensez que nous ne lisons pas les journaux,
soit que vous complotez quelque chose.
Je crois qu'il est préférable de penser que vous répétez
une chose connue de tous, et bien spécifiquement connue de tous,
comme s'il s'agissait d'un point d'appui.
Car redéclarer la fin de la grève c'est, en quelque sorte, offrir la preuve
d'un certain accord entre le Syndicat et la Commission.

Je ne doute pas de ce certain accord.
Mais de votre politique.
Je relis donc mon article du 23 septembre 1965.
Premièrement, en gros (et peut-être même en petit), je vous ai présentés, messieurs Boyd, Chartier et vous-mêmes, comme étant des cons.
Ce n'est pas *propre*.
J'en conviens.
Mais ce n'est pas tragique.
N'êtes-vous pas bien au-dessus des opinions du Quartier Latin?
Quant aux faits, je rapporte exactement ce qu'on m'a dit
et ce dont je me souviens.
Mon erreur n'est donc pas là.
Ce serait de vous avoir réduit (tous) à une caricature.
Et cela sans en avertir directement les lecteurs.
Ce serait d'avoir confondu la qualité humaine d'un individu
avec sa qualité professionnelle.
Selon mon texte, monsieur Chartier serait un mauvais directeur
de personnel parce qu'il compare ses souliers à ceux de monsieur Boyd.
Prenant mon texte à la lettre, je suis le premier à en rire.
Mais je pense que le vrai journalisme ne peut être qu'une version
dynamique des faits.
En d'autres mots: que le journaliste n'est pas un «Kodak».
Quant à votre quatrième paragraphe concernant la fin de mon dernier article, je ne vois pas comment j'aurais pu dire que les gens de l'Hydro «ne sont pas tout à fait des prolétaires».
Je dis:« Les employés de l'Hydro sont, malgré le différent actuel
à ce sujet, des gens très bien payés si on les compare aux autres salariés québécois. Mais il est normal d'espérer plus.»
Ils ne sont pas des prolétaires comparativement aux gens d'ici.
Il me semble que c'est clair.
D'ailleurs, quand je parle des prolétaires, je déclare:
«Mais je pense à autre chose. Je pense à tous les autres.
À ceux qui cette nuit, sur toute la terre, se promènent le ventre vide».
C'est clair.
Mais je termine ma phrase en disant:«Les vrais prolétaires».

Ce qui permet, à lecture rapide, de voir ce que vous y avez vu.
Mais explicitons ici ce que mon texte n'a peut-être su rendre clairement, ou ce que vous avez peut-être su comprendre.
En d'autres mots, n'aie-je pas eu raison de permettre une certaine relation entre les employés de l'Hydro et les (disons «non vrais» par opposition à «vrais») prolétaires?
Car, comme tout journaliste voulant dire la meilleure vérité (c'est-à-dire à partir d'une certaine interprétation des faits), je décrivais le début de la grève de l'Hydro à partir des conceptions me paraissant les meilleures en vue de la construction d'une société actuelle.
Je parlais ici (dans un style peut-être trop impressionniste pour un lecteur ne connaissant pas mes options) d'un problème social dépassant les simples particularités de l'Hydro.
Je «rêvais entre les faits» d'un monde où il n'y aurait plus de patrons *imposés* de l'extérieur ou de quelque façon que ce soit, (patrons bons ou mauvais), c'est-à-dire d'une société où les directeurs seraient *élus* par les employés, où les employés jouiraient par représentations (au pluriel) d'une certaine cogestion, etc...
Je répète: JE RÊVAIS PROFONDÉMENT.
D'où ma nécessité de vous caricaturer vous qui êtes les patrons de l'Hydro.
Car n'êtes-vous pas CE QUI FAIT que nous sommes encore CE QUE NOUS NE DEVRIONS PLUS ÊTRE, en d'autres mots, des EMPLOYÉS (employer, se servir de, user, et par accentuation: abuser).

Prouvons maintenant que vous êtes, en un sens, «un patron contre vos employés», et qu'un des faits que je relate est véritablement faux.
(Tenant compte de ce qu'un «patron» actuel ne peut être un être conservant les structures actuelles, mais un être ayant plus qu'un autre la possibilité d'une amélioration, d'une responsabilité collective à bâtir).

Vous déclarez d'abord:«Voici l'ABC des faits».
Avouons que vous êtes subtil.

Les choses sont donc à ce point claires
qu'on ne pourrait qu'être ignorant en ne parlant pas comme vous.
Mais, monsieur, vous avez raison: j'ai besoin d'en apprendre encore
beaucoup sur l'Hydro.

Dans votre No 1, vous dites que la moyenne de salaire de l'Hydro
est de $91 par semaine.
Je n'en doute pas un seul instant.
J'affirmais que les employés de l'Hydro étaient bien payés...
mais sans ajouter $91.
Pourtant, après avoir rejoint récemment messieurs Dion et Ménard,
je me demande si *la courbe de concentration* (c'est-à-dire le 50 % environ
des employés situés entre les grades 10 et 4(donne bien, elle aussi,
une moyenne de salaire de $91 par semaine. Surtout si l'on tient compte
qu'il existe à l'Hydro des salaires de $42.75.
Mais j'avoue que ce calcul dépasse ma compétence,
et d'autant plus que le Syndicat lui-même ne peut connaître le salaire exact
de chacun des employés.
(Que d'injustices possible!).
Déclarons en passant que les augmentations de salaire
sont laissées «à la discrétion des sous-patrons»...
Mais voyez donc, à ce sujet, monsieur Claude Ménard.
Il saura parler de détails avec vous.
Un homme comme vous peut-il ne pas sentir,
en déclarant que les employés ont déjà un salaire moyen de $91
par semaine, qu'il accuse par le fait même (dans le genre *impressionniste*
lui-aussi), ces mêmes employés d'exagération, sinon d'égoïsme?
Je vous accorde, je l'avais d'ailleurs écrit, qu'une demande de 20%
de leur part n'est pas sans exagération.
Mais c'est le jeu de la grève, et vous n'êtes pas sans le deviner.
N'êtes-vous donc devenu que la bouche de l'Hydro?
Et quelle bouche bon Dieu!
Après avoir défendu *l'évolution*, (archaïque n'est-ce pas?), devons-nous
penser que, par le fait de défendre l'Hydro (quelle prétention! s.v.p. dites
«la Direction»), vous en êtes venu à combattre ce que vous défendiez?

Prouvons maintenant que vous êtes, en un sens, monsieur Lévesque,
un menteur (synonyme: politicien, etc.),
à moins que vous ne soyez désormais qu'un très «vieux» (mauvais)
journaliste.
Je tiens d'abord à vous remercier quant à votre correction de mon erreur.
Car j'ai dit que le Syndicat demandait 20% d'augmentation
et que la Commission en offrait 1%.
En fait, la Commission n'offrait rien du tout.
Elle ne parla donc pas de 1%.
Mais permettez-moi d'ouvrir une parenthèse pour parler du 1% que,
par erreur, j'eus le tort de placer au mauvais endroit.
Si je crois le Syndicat, ce 1% est le pourcentage de salaire que reçoivent
les employés de la Shawinigan (bureaux) de plus que ceux de l'Hydro
(bureaux).
En somme, un prix de consolations aux «nationalisés».
Je referme donc ma parenthèse.
Revenons à «la Commission qui n'offrait encore rien du tout».
Ne parlez-vous pas, dans votre No 3, d'un 6.4%
qui ÉTAIENT les offres de la Commission?
J'ai longuement médité sur ce ÉTAIENT.
Par exemple: où, quand, comment,par rapport à qui et à quoi.
Comme vous m'impliquez dans une accusation d'erreurs de faits,
et que dans ces erreurs tout propose (par l'enchaînement chronologique où
vous ne distinguez rien entre le 20% et le 6.4%) d'inclure votre 6.4%,
je me suis donc senti coupable de ne pas en avoir parler à la place du 1%.
J'ai donc téléphoné à monsieur Ménard.
Puis (comme je n'en revenais pas) à monsieur Dion.
Voici donc les faits: mon article pour le Quartier Latin du 23 septembre
a été déposé au Quartier Latin lundi le 20.
(En l'occurrence, c'eut été très facile... de vérifier).
Or votre offre de 6.4% a été exposée dans un «package deal»
(un mot anglais c'est évident) le 23 septembre.
Comment voulez-vous donc que j'écrive mon article
tout en le lisant dans le Quartier Latin?

Je prends donc note du grand esprit de réalisation que vous semblez par là m'attribuez, ainsi qu'aux gens du Quartier Latin,
et vous en tiens toute ma reconnaissance.
Vous jugeant donc très consciencieux, permettez que je m'étonne qu'il vous suffise d'une petite erreur de chiffre (1% au lieu de «aucune offre»: le tout pour dire que la grève était VOULUE par la Commission)
pour vous décider à écrire au Quartier Latin.
Je n'ose penser que ce fragile point d'appui, vous ait surtout permis de pratiquer, d'une façon impressionniste, une savante ironie
contre le reste de l'article.
Sur ces bonnes paroles (j'achève monsieur)
permettez-moi de vous racontez une petite histoire:
Il était une fois un ministre
qu'une limousine devait aller prendre tôt le matin.
Il va sans dire que la limousine ne roulait pas toute seule.
Il y avait donc un chauffeur qui devait un matin aller prendre un ministre.
Voici donc le chauffeur sonnant à la porte du ministre.
Un enfant ouvre la porte.
- Je suis venu chercher le ministre, dit le chauffeur.
L'enfant le regarde, puis se retourne très vite et crie:
- P'pa! met vite tes culottes parce qu'il est déjà arrivé!
Le chauffeur ne fut pas sans être ému par la simplicité de l'enfant.
Or le ministre, ayant mis ses culottes, sorti avec le chauffeur.
Rendu à la limousine, comme le chauffeur ouvrait la porte de l'arrière pour le ministre, le ministre dit:
- Je voudrais m'asseoir à l'avant avec vous.
  Ça m'embête d'être à l'arrière.
Telle fut la volonté du ministre.
Et le chauffeur a, depuis ce jour, une très grande estime pour le ministre.
Or le ministre, c'était vous monsieur René Lévesque.
Le chauffeur était le frère de ma belle-mère.
Et je termine en reprenant mon début, disant que les êtres sont comme les choses, et que l'on n'en saisit que d'apparentes vérités.

(*Sketchs d'humour non-envoyées au QUARTIER LATIN*).
DE QUELQUES PENSÉES ATTRIBUÉES À DES CÉLÉBRITÉS.

«Mon désir n'est que d'ajouter à la bêtise commune.»
Freud
«L'homme est un animal à trois tranchants.»
Daniel Jonhson
«La vie n'est que le comble de la mort.»
Bossuet
«Le sage ne peut être qu'un rusé.»
Lesage
«L'argent fait le bonheur.»
Caouette
«Si tu veux la paix, collabores à la guerre des autres.»
Pearson
«Bénissez votre mari, surtout s'il vous trompe.»
Mère d'Youville
«Les cour-circuits de l'histoire font qu'ailleurs l'on se perd.»
René Lévesque

DE QUELQUES PETITES HISTOIRES.
Une religieuse à l'université:
- J'trouve ça ben dur...
- Quoi?
- Ben...
- Vous avez trop d'études?
- Ben non voyons...
- Alors quoi?
- La virginité.

Elle s'est lancé dans mes bras:
- Boubou je t'aime!
Je l'ai serré dans mes bras:
- Toutou je t'aime!
Son amant venait de la quitter. Le salaud.

- que pensez-vous de la guerre?
- c’est comme la lutte.
- qu’est-ce qui vous fait penser ça?
- c’est truqué.
- comment ça?
- c’est toujours les mêmes qui meurent.
- et qui est-ce qui meurt?
- c’est ceux qui ne déclarent pas la guerre.

- qu’est-ce que l’amour?
- ben... de quoi parlez-vous?
- je parle du grand amour.
- hum...
- je parle de ce qui vous prend tout d’un coup
  et qui ne veut pas vous lâcher.
- là, je comprends.
- alors dites-moi ce qu’est l’amour?
- c’est l’ennui.

- aimez-vous les chats?
- ah, ça oui!
- pourquoi aimez-vous les chats?
- ben...
- est-ce parce qu’ils sont beaux?
- ben...
- est-ce parce qu’ils sont intelligents?
- ben...
- est-ce parce qu’ils sont fidèles?

elle répondit en clignant de l’oeil:

- c’est parce qu’on peut leur couper la queue.

- que pensez-vous des gens qui regardent la télévision?
- c’est pas défendu...
- vous n’aimez pas la télévision?
- c’est pas que je l’aime pas.

- alors que reprochez-vous aux gens qui regardent la télévision?
- c'est difficile à dire...
- les trouvez-vous trop curieux?
- ah ben non!
- alors quoi?
- y mangent trop.

à une nouvelle à l'université:
- êtes-vous favorable à la virginité?
- pardon monsieur?
- je vous demande si vous croyez à la virginité?
- oh! il y a longtemps que c'est fini!
- mais vous êtes catholique...
- justement!

à un abonné de l'université de Montréal:
- que pensez-vous du Quartier Latin?
- c'est cochon.

à un Français, professeur à l'université de Montréal:
- quel danger menace actuellement le Québec?
- les québécois.

Tous les hommes sont bêtes.
Voilà pourquoi les femmes les attirent.

Un professeur, c'est un grand homme.
Les élèves le lui font bien voir.

Le gouvernement représente le peuple.
La représentation qu'il en donne le prouve bien.

20 septembre 1965

d'un désir de vivre à deux
périodiquement envahi
mais d'autre part d'argent discernant le cours
bien qu'en rigueur m'est toujours possible d'être seul
car le chemin long
marie bonaventure de quel étrange route acceptez-vous d'emblée
de vivre avec moi
sans pourtant ma gratuité
répétant devant vous profondément ne plus savoir encore aimer

21 septembre 1965

pour lundi dans deux semaines
louer soit à: jacques
soit à: marie bonaventure
j'ai déjà refusé un anglais de saskachewan

23-24 septembre 1965

(*Note laissée par mon frère Olier*).
SOS!... urgent...
danger de faillite...
banque demain S.V.P.

(*Note laissée par mon frère Sylvain*).
Papa, Ange-Aimée et Germaine ne descendent pas.
Tante Catherine est introuvable; téléphoné; elle n'est pas
à l'hôtel Laurentien.
Nous avons appelé à St-Donat (on te le paiera), ils ne descendent pas.
Je monte ce soir; bonne fin de semaine.
A dimanche.

28 septembre 1965

d'un désir peut-être maintenant d'aimer
(voici l'air dense voici l'automne)
jadis délirant entre les arbres
d'où maintenant me rappeler de vous
par calmes que j'aimai
denise caron
madeleine letellier
louise mongeau
janine corbeil
et vous lise-evelyne wiseman
et vous lise jacques de tant d'autres
et vous louise guay
mais au soir maintenant
mesurant le nouvel aube
à qui donnerais-je le baiser
de jour en jour davantage brûlant mes lèvres
(mais de quelle saison parlerez-vous
rachel vinet)

4 octobre 1965

(*Texte écrit à la demande de Michel Benoit
pour LA COGNÉE UNIVERSITAIRE, organe du FLQ,
distribué sous le manteau
contre l'administration de l'Université de Montréal*).

TITRE: Le commis de bibliothèque de l'Université de Montréal.

Nous vous offrons aujourd'hui, après avoir fait enquête
auprès des gens concernés, quelques sujets de méditation.
Le commis de bibliothèque, ou l'aide-bibliothécaire, est le sujet
d'une série d'injustices de la part de l'Université de Montréal.

Tenant compte de ce que l'aide-bibliothécaire est un individu non diplômé en bibliothéconomie,
l'Université de Montréal se permet parfois de lui faire pratiquer un travail semblable à celui des bibliothécaires, par exemple le service au comptoir, mais sans lui donner le même salaire non plus que les mêmes avantages.
Mais cette différence de salaire peut encore se justifier.
Prenons donc des exemples plus intéressants.
Un homme marié travaille à la bibliothèque depuis 8 ans.
Il gagne, après ces années, la somme de $45.00 par semaine.
Un jeune célibataire est employé par l'université
pour un travail semblable.
Il débute à $45.00.
Autre exemple. L'Université de Montréal emploie un commis
en lui offrant 3 semaines de vacances.
Deux semaines plus tard, elle ne donne qu'une semaine de vacance
à un autre commis qu'elle emploie.
Nous n'avons pu jusqu'ici pénétrer davantage dans «le secret des dieux».
Il n'est pas facile de faire parler un employé craignant les réactions
de son patron, en occurrence: l'Université de Montréal.

5 octobre 1965

(*Prose remise à Rachel Vinet*).
Regardons les liens au tapis de paille.
Regardons les murs beaux
que nul en nous peut-être n'a suffisamment assemblés.
Regardons cette ville où nous apprenons lentement l'amour
d'une volonté de lier en nous profondément les choses
les êtres et les hommes.
Je vois une table vide où fume lentement le thé.
Que tu bois lentement.
Comme le pas lentement fait vers cet arbre maintenant recomposé.
La première étoile au ciel encore bleu
marquant cent mille étoiles l'entourant invisibles.
Rachel d'une profondeur respirant l'automne.

6 octobre 1965

d'une maison enfin chaude
(mais de combien d'intermédiaires s'impose l'huile)
mes frères (et toi ma soeur) me quittant
dont vos noms désormais sont angus benoit (et toi marie-thérèse)
tant il est vrai qu'ici nul encore n'atteint son véritable nom
et toi maintenant
rachel vinet
de l'intime feu ressuscitant sans cesse à l'instant de s'éteindre
(seule à cet arbre te confiant - nuits d'hier - ta folie)
d'un désir en moi (cette volonté) de t'aimer
d'un calme volontairement
au-delà des épidémies (nos impuissances) te rongeant doucement
le cerveau
voici mon lit
n'offrant que de moi seul pourtant
la chaleur accentuée

(sinon plus densément des larcins
atteignant désormais le vol constant à la bibliothèque,
le goût de posséder une bibliothèque bien à moi
étant comme plus fort que moi).

8 octobre 1965

(*Texte non remis à Rachel Vinet*).
Je t'écris.
J'oserais dire le coeur sec.
Les employés de l'Hydro-Québec s'arrache le Quartier Latin.
JE SERS LEUR CAUSE.
Mais j'ai le coeur sec d'être lourd de sentiments que je ne me sens plus le droit de vivre intensément.
Je me repense lentement.
C'est une façon d'atteindre une vérité.
Je te regarde.
Tu me plais.
Mais l'amour, comme toute pensée, n'ouvre qu'un débat de plus.
Je crois vouloir et pouvoir apprendre à aimer.
Je ne dis pas pour toi-même.
Mais pour moi.
Pour me réaliser.
Ta réalité se déroule en une dimension que je ne peux directement atteindre.
Tu te raconte.
Je t'écoute en silence.
Mais tu me regardes.
Je me raconte aussi.
Nous nous permettons de sauter, avec confiance,
en dehors de nous-mêmes.
Comme si nous ne devions pas sauter.
Sauter quoi?
Oublier que du temps nous est venu, nous vient et nous viendra notre véritable réalité.
L'objet de l'amour est la page réchappée, relue mille fois,
du livre à jamais détruit.
Je veux t'aimer comme il m'est impossible de te connaître
et de te comprendre.
Je veux t'aimer comme il m'est possible de t'aimer.

9 octobre 1965

L'AUTOMNE ET PEUT-ETRE

1.
une musique et peut-être
la régularité
le coeur et la chambre vide
dans l'encombrement
la faible tige coupée
poussant les racines dans l'eau
qu'est-ce que
regarder sous la pluie
l'asphalte briser en tant de reflets
l'image

2.
et peut-être assise t'appuyant à mon genou
attentive
à l'instant de mêler nos lèvres
et peut-être aussi le coeur
cela se respire avec
et peut-être la brume avec l'air et l'eau et
la ligne bleue du ciel
et nos lèvres dans
la rouille du temps

3.
te retirant à l'écart
tu ris
et peut-être à l'oreille
étrangère et comme cette musique
sous les arbres du temps

11 octobre 1965

1.
télégraphiant votre arrivée à tongeren
n'êtes-vous ma famille pourtant si loin
qu'il ne suffise que d'allonger le bras jusqu'au téléphone
(comme j'ai déjà hâte de vous revoir)

2.
de mon lit où nous enroulant (rachel vinet) d'une sensualité douce
(ton sein pale entre mes lèvres et te faisant gémir se glissant à ton sexe nu)
plus dense d'être chacun à l'étude durant le jour entre
ces repos longuement apaisés
nous rapprochant
(les jours disons-nous lentement nous viennent)
d'un accouplement remis à de plus tendres heures

3.
que lentement j'espère (nous espérons)
d'atteindre enfin
(mais rien n'est encore entre nous solide disais-tu)
d'une seule femme la synthèse du rêve et de l'esprit

(*Note posée sur la porte de ma chambre pour rachel vinet*
devant m'éveiller chez moi - elle a une clef - tôt pour étudier
avec laquelle pourtant je ne m'accouple pas - grâce nouvelle -
malgré les caresses déjà totales d'espérer ainsi - d'elle et de moi
persiste le désir - retrouver en nous la virginité depuis longtemps
confondue).
Si dehors il neige, prends de la neige et couvre m'en les yeux.
Si dehors il pleut, trempes-y tes mains et couvre m'en les yeux.
Si dehors les oiseaux chantent, chante aussi à mon oreille.
Mais si rien n'arrive ainsi, et que pourtant le monde existe,
alors éveilles-moi que je puisse, en t'embrassant,
embrasser avec toi plus profondément tout ce qui existe.

13 octobre 1965

du désir d'être (davantage) cette femme
et douce et de plus consciente (le malheur disions-nous un tremplin)
voici ta beauté maintenant
(les arbres d'automne nous éblouissant)
comme de vivre lentement le jour et la nuit
nous rapprochant lentement l'un de l'autre
et les arbres et la ville
et d'une tendresse de jour en jour se vérifiant
de toi rachel vinet et de moi
(l'intimité se voulant d'aimer les êtres et la vie)

15 octobre 1965

(*Lettre reçue de Rachel Vinet*).
Yvan
Ta chaleur coule en moi. Ta chaleur m'attire. Et pourtant je dis non.
Car j'y sens des glaçons.
Ta chaleur: c'est l'échange, c'est la tendresse, c'est le travail, c'est toi, moi, les autres.
Mes glaçons: c'est... oui c'est ton sexe, c'est ta volonté trop grande encore pour moi.
Si on continuait, tu me ferais mal, je te ferais mal.
Tu es beau. Tu es trop beau. Je te vois mal.
Tu me demande de faire un bond. C'est trop tôt.
Je préfère rester de ce côté-ci avec le médecin.
Lentement, avec lui, je préparerai ce bond. Car je sais que je le ferai.
J'aurai le TRAVAIL, les livres, la musique, les autres
(lien moins profond).
J'aurai la vie que le médecin m'injectera... et que je tenterai peu à peu de lui redonner - c'est nouveau ça. C'est un inceste! Moques-toi de moi.
J'aurai la CULPABILITÉ.
On se verra samedi. Je te remettrai la clé. Oui j'ai peur de cette chambre.
Rachel. JE VEUX CRIER!

Le 3075 Barclay.

16 octobre 1965

1.
lavant à nouveau mon linge
de tant de jours (et peut-être d'années)
me rappelant
mais quoi
sinon ce temps jadis vécu seul
hors et contre ma famille
(et c'est l'automne parfaitement déjà)
me rappelant la succession ininterrompue
que j'étais
je suis
mais où donc serai

2.
surtout qu'ayant (avant hier) dormis
(rachel vinet) ensemble sans la moindre sexualité cette fois
mais d'une tendresse nous entremêlant
pourtant (hier) me déclarant son désir d'en finir
(vivre seule dans un monde sans sexe et le psychiatre l'écoutant)
si malade
(criant pleurant riant et soudain le regard fixe et peut-être mort)
qu'il ne m'est que de partir à son désir doucement l'embrassant
(et du coeur)
me rappelant je ne sais quoi

3.
me rejetant au désir violent de m'accoupler avec haine
(delphine primeau 27 ans)
mais ne trouvant à mon désir fou
(contre ma crainte d'être étrangement atteint de folie)
qu'une vieille vierge déclarant son désir de m'aimer

4.
maintenant seul en mes chambres (comme je suis riche déjà)
me rappelant je ne sais quoi m'incitant à pleurer (mais si doucement)
mais quoi
sinon le temps

18 octobre 1965

pas de lyrisme soyons brefs
je devais téléphoner à delphine primeau pour étudier ensemble
mais suis resté seul démesurément fier d'étudier seul
jusqu'à ce qu'elle téléphone et pour ainsi dire me tombe du ciel
étudiant dès lors ensemble c'est-à-dire sur la même table et rien de moins
qu'une autre personne dans la maison mais voici que s'asseyant sur le lit
(sans que j'aie manifesté mes désirs demeurés internes
et surtout avant-hier)
- approche-toi de moi
- pourquoi
et le reste fut aussi banal (mon refus) et de plus sa crise refusant désormais
de me regarder malgré mon effort à lui rendre l'esprit
car ainsi va l'amour dit humain qu'il n'est rien de plus inhumain
que l'amour humain dit aussi le fou dès lors qu'en la solitude (enfin riante)
moi-même enfin
d'aimer plus que de l'instant la durée
surtout que l'amour ne fut autre qu'un très long délire

20 octobre 1965

souper avec françoise giroux amie de louise guay
découvrant n'avoir jamais été aimé (mais accouplé)
maintenant seul
fumant et maintenant (rêvant enfin!)
désirant exactement ce que je veux
le temps où seul et profondément
JE est MON objet

22 octobre 1965

(*Carte postale reçue de Belgique de Ange-Aimée Fournier-Mornard*).
Tongres.
Cher Yvan.
Excellent voyage.
Très belle température.
Avons commencé les démarches pour l'inscription des enfants à l'école.
Plus facile de chercher une aiguille dans un tas de foin
que de trouver une maison avec chauffage central et eau chaude.
Nous nous laisserons peut-être tenter par un appartement moderne.
En attendant restons chez grand-maman.
Merci du joli présent.
Je croyais que tu me montais un bateau...(1) crois-le ou non,
il a la place d'honneur sur la cheminée de notre chambre.
Monsieur Mornard est très gentil et semble heureux de nous avoir chez lui.
Un bonjour de tous.
(1) Petit bateau de bois fait en Gaspésie, donné comme cadeau de départ.

*

(*Carte postale reçue de Belgique de mon frère Olier*).
Trois pays en une journée!
À trois quart d'heure de «vélo», partant de Tongres, j'atteints la Hollande;
29 km plus loin je suis à Aix-la-Chapelle (Allemagne).
100 km aller-retour.
Quelle aventure tout de même!
Olier

28 octobre 1965

(*Commentaires ajoutés après coup pour l'édition finale*).

Par un beau midi d'automne, eût lieu l'autodafé du Quartier Latin.
Lorsque le camion de l'imprimerie
se présenta au Centre Social de l'Université de Montréal,
les étudiants de Polytechnique l'obligèrent à s'arrêter.
Ils déchargèrent les journaux et y mirent le feu.
Serge Ménard, qui allait devenir en 1994 ministre de la Sécurité publique
du gouvernement péquiste de Parizeau, y fit un discours contre ceux
qui voulaient «détruire la société actuelle» par le socialisme.
L'équipe «socialiste» fut renversé au Conseil d'administration
de l'AGÉUM,
et remplacé par une équipe de la Presse Étudiante Nationale
(PEN, catholique), dirigé par Paul Bernard,
PEN dont faisait partie Lise Bissonnette qui allait, en 1990,
prendre la relève du fédéraliste catholique Claude Ryan
à la direction du journal LE DEVOIR.
L'équipe renversée, dirigée par Jacques Elliot et Michel Bourdon, tenta,
avec Charles Gagnon, Richard Guay, Louis Legendre, Normand Lester,
Robert Maheu, Michael McAndrew et Nicole Trudel de conserver un droit
de parole en publiant un journal de 4 pages «CAMPUS LIBRE»
qu'elle vendait $0.10 l'exemplaire sur le campus.
L'Université leur interdit aussitôt de vendre sur son territoire.
Ne resta plus sur le campus que la possibilité de distribuer
sous le manteau
LA COGNÉE UNIVERSITAIRE, organe du FLQ.

30 octobre 1965

(*Lettre reçue de Belgique de mon frère Olier*).
Bonjour Yvan,
tu dois te demander pourquoi on a pris autant de temps avant de t'écrire.
Et bien soit sûr, on aurait voulu le faire plus tôt mais... voilà...
on a tous été pris dans une «aventure» (et c'en est une!)
qui ne nous a pas lâché une seconde.
Premièrement on a du chercher à se loger.
Mais essaie donc de trouver le confort américain dans un pays
où seulement 25% des maisons ont une salle de bain
(et dans quel état! exemple: chauffe-eau fonctionnant au charbon)
dont parmi elles seulement 3% sont considérées «américaines».
Et puis il y a le chauffage central qui semble rare ici.
On voulait 4 chambres, mais ici 3 chambres... c'est vaste.
Et puis une villa... qui peut louer une villa?
On nous a répondu: «Des vieux qui trouvent leur maison trop grande,
des veuves... mais on ne construit pas ça pour louer, le terrain seulement
vaut souvent F1,000,000».
Et les quartiers «bourgeois» (Je crois aujourd'hui que tous les américains
sont des bourgeois... souvent même les ouvriers) sont ici
difficiles à trouver.
Insatisfaits dans nos incessantes recherches, on a finalement décidé
d'habiter temporairement (quelques mois) la maison de grand-maman.
Ange-Aimée au premier coup d'oeil l'avait trouvée «hors question»,
mais après avoir vu les autres...
Deuxièmement il a fallu nous entrer à l'école.
Après plusieurs consultations on a tous été à Waremme à 18km d'ici.
Sylvain et moi sommes à l'Athénée Royal et Germaine à l'École Moyenne
de l'État... pensionnaires bien entendu.
Je te parlerai des écoles une autre fois...
Troisièmement il a fallu un minimum de mobilier dans la maison:
lits, poêles, «frigidaire» (il faut que je surveille mon français...
un «réfrigérateur»).
Franchement on a eu du bon à bon prix.

Aujourd'hui papa ira pour l'auto.
Consultant les prix et les avantages, ce sera probablement une «OPEL», une allemande: elle est très chic.
Papa a commencé à travailler à l'usine depuis une semaine.
Il y passe toute la journée; tous les matins il est debout avant nous et il arrive à l'usine avant ses employés.
Il prépare présentement une «bombe économique» qui pourra défaire toute concurrence; on t'expliquera après les expérimentations... secret de guerre.
On s'y fait tranquillement...

7 novembre 1965

raconter son passé
n'est toujours qu'y raconter
(sinon plus carrément inventer)
ce qu'il nous semble nécessaire d'amener à l'interlocuteur
en fonction d'une démonstration
de ce qu'il nous plaît d'entendre de nous-mêmes

9 novembre 1965

louant enfin les heures entre les jours
(ô calme de l'arbre roulant à ma portée les plus beaux fruits
des séismes intérieurs)
respirant désormais le vent d'une musique intérieure
régularité calme de l'heure
(l'amour comme la solitude est lent)
tant passent nos amours dont rien jamais tout à fait ne passe
marchant depuis vingt-trois ans vers des buts immédiats
voici maintenant qu'une raison me vient
et pour ainsi dire une percée
me laissant en quelque sorte respirer
d'autant plus que je le désirais depuis longtemps

14 novembre 1965

(*Lettre envoyée à ma famille en Belgique*).
Chère famille,
j'ai reçu avec plaisir votre télégramme, votre carte et votre lettre;
il y a des jours où j'aimerais rentrer tout bonnement à saint-lambert...
Mais soyez sans inquiétude.
Tout va bien.
Le travail, les études, la guitare et l'écriture, voilà beaucoup;
mais je sens la force et le besoin de «charroyer ben gros».
Il y a eu des élections fédérales; et il a neigé.
Les élections sont aussi bêtes; la neige est toujours belle.
J'écoute de la musique pour m'endormir.
Beaucoup de musique parfois.
(Donc il m'arrive de passer tout droit..)
J'ai un nouveau Ségovia (guitare classique), les brandebourgeois de Bach,
et finalement un autre disque de Joan Baez, la grande mexicaine vivant
souvent seule (dit-elle); elle chante en anglais du folklore américain.
C'est mon seul amour présentement.
Marie Bonaventure, ma locataire avions-nous dit, n'est pas venue.
- J'ai t'y peur de tomber en amour.
Ben dans c'cas, c'est ben O.K.,... parce que moi,
ce n'était pas mon intention.
(Du moins j'aime le penser).
Mais la chambre est louée depuis une semaine exactement.
Michel Benoit, finissant aussi son B.A. par cours du soir.
Comme il est souvent en voyage d'affaires,
je passe la moitié de la semaine seul.
Il me permet d'être seul tout en ne l'étant pas.
A part ça, comme qui dirait, y a rien de neu!
Je vous embrasse, baise et rebaise tous, et fort.
Yvan
(Écrivez-moé toute la gagne que j'vous lise asteurs que vous parlez ben!)

17 novembre 1965

j'affirme
hier incompris
c'est-à-dire mon journal
c'est-à-dire d'une page à l'autre enlaçant alors la femme et peut-être la vie
mais l'ignorant
MOI debout maintenant
(marchant maintenant)
libre d'atteindre où je veux sans l'incestueuse nécessité d'une consolation
c'est-à-dire elle
(seul persiste vers la vie le désir sans faux attachements)

19 novembre 1965

(*Projet de lettre circulaire*).

OBJECTIF DE LA CAMPAGNE: LE DROIT A LA PORNOGRAPHIE.
Cher monsieur,
Nous espérons tout d'abord que cette lettre saura répondre
à un droit légitime chez tout membre d'une démocratie.
Le droit de vote est un droit sacré qu'on se plaît trop souvent à négliger
concernant les morales.
L'objet de cette lettre est de vous proposer de voter *en toute liberté*,
en faveur ou contre la pornographie.
Nous retiendrons votre vote, et nous garderons autour de votre nom
toute la discrétion possible.
Notre objectif étant de 300,000 membres à travers le Canada,
nous prévoyons l'atteindre progressivement.
Votre vote ne saurait être qu'un vote en faveur de la formation
d'un comité d'enquête sur le droit de la pornographie.
Lorsque notre objectif (300,000 membres) sera atteint,
nous tiendrons un autre vote, officiel et secret celui-là,
sur chacun des articles présentés au gouvernement fédéral et provincial.
Les lois répondront aux désirs de la majorité.

Nous suivons présentement l'exemple de la Suède où se déroule présentement une campagne en faveur de la pornographie.
La principale objection contre la diffusion de la pornographie est le danger couru par les jeunes.
On a dit que la pornographie ne ferait qu'encourager la délinquance.
Une étude américaine vient de démontrer l'erreur d'un tel préjugé.

Notre objectif est d'éveiller la population à la réalité sexuelle.
Lorsque nous étions jeunes, nos parents encourageaient le silence presqu'absolu autour des questions sexuelles.
Leur gêne était compréhensible, mais non tout à fait excusable.
Leur faute était en quelque sorte la peur de la vérité.

Cette situation doit changer.
La sexualité se doit de devenir un sujet noble et populaire, comme tous les sujets moraux susceptibles d'intéresser la société.
Il n'est plus excusable au XXe siècle de vivre dans la crainte de la réalité.

Définissons maintenant ce que nous entendons par pornographie.
Premièrement, nous nous sommes refusé à nous servir des jeux amoureux contenant trop d'audace, pour ne pas parler de vulgarité.
Nous entendons donc par pornographie une photo représentant un homme et une femme pratiquant l'accouplement, d'une façon honnête et populaire.
En d'autres mots, nous entendons par pornographie ce qui se pratique régulièrement entre homme et femme souffrant d'une crainte malsaine d'en parler en public.

Il est évident que nous ne pouvons poursuivre cette campagne sans l'aide financière de certaines gens.
Il est évident que nous ne pouvons travailler à cette enquête sans une certaine rémunération nous permettant de vivre.
Nous nous voyons donc obligé de vous charger un léger déboursement pour avoir le droit de pratiquer votre vote.
Mais ce déboursement, notez le bien n'est pas obligatoire.

Votre vote sera retenu, pourvu qu'il nous arrive par le courrier.
L'argent n'est donc pas essentiel, mais une sorte de charité
que nous vous demandons de pratiquer en toute liberté.
Si une personne sur deux nous envoyait la somme de vingt-cinq sous,
nous nous jugerions suffisamment aidé.
Nous nous excusons de devoir parler d'argent dans un sujet aussi délicat.
Mais vous devinez sans doute que cet enquête est très dispendieuse,
par le fait qu'elle ne peut se faire de vive voix (enquête directe chez vous
ou sur la rue) sans vous obliger à taire ce que vous pensez peut-être.
Nous espérons que vous voudrez bien avoir la générosité de répondre
à notre enquête, et la franchise de répondre par un «oui» ou par un «non»
à notre question.

21 novembre 1965

de marcher avec vous
france théoret
la neige tombant lentement

rachel vinet délirante et folle

roger dulude me refilant sa maîtresse - pauline maltais
26 ans épouse et mère - et surtout qu'il en aime une autre (micheline)
ou plus ou moins tachant de me la refiler sous prétexte de la photographier
et sans doute finalement nue

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu,*
directeur des Éditions Estérel).
MORDRE EN SA CHAIR de NICOLE BROSSARD.
Considérant la poésie comme l'informatrice du sentiment
l'image rend en sorte sensible la savante partition.
D'où l'idée d'une publication de MORDRE EN SA CHAIR
mérite pour se faire une soustraction (c'est-à-dire LES DÉMENTES).
Car l'image d'être une sobriété précise le sentiment
(par exemple «et voici que la sensation monte au long de son reflet»
étant une pure image
s'il n'était «tisane douceur dérobée a spectre démesure»
l'encombrant à la suite).
D'autre part se trouvant ici précieuses
d'enlever entre les mots ce que l'on dit le français (les articles)
l'image et la structure (par ailleurs suivant de trop près la route tracée)
furent alourdis d'une volonté (mais gauche) d'inventer.

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu,*
directeur des Éditions Estérel).
LES DORMEURS de LUC RACINE.
Considérant la poésie d'une distinction avec la prose
et voulant en poésie la signification (moderne va de soi)
je me vois dans l'obligation (le plaisir mais faible)
de n'accepter en vue de publication éventuelle
que les parties s'intitulant L'AUBE D'ÉTÉ et LES DORMEURS.
Considérant l'art comme parfaitement impuissant sous le mot de trop
(la rature serait aussi la muse)
et considérant que son expression ne peut venir
qu'en la rigueur de son expression
c'est-à-dire la concision
de sorte qu'étant (malgré l'animisme)
somme toute agréable de lecture et parfois même de sens
le manuscrit fut pourtant (plus précisément)
un manque presque entier de modernité
c'est-à-dire de signification.

23 novembre 1965

j’aurais dit
J’t’ai fourré ma christ!
j’aurais dit
Nous autres on se les passe nos femmes!
j’aurais dit
T’es rien qu’un cul!
j’aurais dit
J’t’ai eu ma christ! j’aurais dit mais quoi
sinon qu’il n’existe entre les gens mais plus précisément quoi sinon
maintenant nous avouant nos plus secrètes ruses
(la photographie pour moi de même qu’en ta voiture le vin)
de même qu’en nos corps le reniement projeté de l’esprit
(maintenant parlant des illusions du mariage ainsi que de la vie
si librement)
qu’il nous semble désormais débuter une longue route
(périssable est le mot juste)
nous projetant nos pensées et nos corps
(l’aveu d’un homme et d’une femme - d’expérience va de soi)
pauline maltais
(supérieure en diction forcée)
épouse de raymond michaud
(cuisinier en chef)
mère de trois garçons (de un à cinq ans)
et bientôt ma maîtresse et confidente
(et sans doute secrétaire pour la littérature)
ainsi soit-il
et du temps lui-même

27 novembre 1965

Sachant désormais l'amour un pas de plus (ni moins) dans l'éphémérité
(et non pas de s'y vouloir éternels)
me voici baisant une autre femme
(pauline maltais
mais non tout à fait d'avoir comme à chaque début échouer:
fatigue de conquête, inconnu, amour faible, nervosité)
roulant rapidement ce soir chez moi
(automobile aux sièges de cuir noir mais en perte de sang)
produire l'éclat second: tendresse, dialogue approfondi, humour.
Ou tout simplement
ne devant pas NÉCESSAIREMENT durer.

Roger Dulude satisfait: se plaire.
Et moi: finalement
ne jouir de mon sexe qu'avec les femmes.

30 novembre 1965

le silence enfin de la nuit (et froide maintenant)
où me reposer de trop de reproductions
(les chansonniers bêtement ici:
michel benoit pourquoi me distraire)

sachant de jour en jour le mariage
ou toute épuisante familiarité devant être évité
d'autant plus que l'appartement se confond maintenant
avec le silence de la nuit

(*Lettre reçue de Belgique de Ange-Aimée Fournier-Mornard*).
Cher Yvan.
Attendions avec impatience ta lettre. Merci.
T'en fais pas, il y a des jours où, nous aussi,
aimerions rentrer à St-Lambert, c'est bien humain.
Tu te fais des illusions en croyant que l'on parle «ben» déjà.
J'ai tellement de choses à te dire je ne sais plus par quel bout commencer.
Ce serait tout de même plus logique de commencer
par le commencement...
La 1ère semaine, nous n'avons pas fait grand-chose à part visiter
quelques villas.
Au 1er coup d'oeil, c'est plaisant; mais quand tu visites de la cave
au grenier, car les maisons de Tongres ont, obligatoirement,
une cave divisée en plusieurs petits compartiments qui puent le moisi
tellement c'est humide et qui ne servent à rien du tout, à rien d'autre
que répandre la même odeur dans toute la maison.
Que dire du grenier où il serait possible de faire de belles chambres,
mais les divisions sont comme celles de la cave,
on y entasse des vieilleries, des vieux meubles.
La seule différence entre les deux étages qui ne servent à rien, c'est que
en bas ça pue, en haut le vent hurle à travers les tuiles mal ajustées du toit.
Pas question de chauffage, ni de salle de bain.
Je n'ai pas vu, dans ces villas, une cuisine qui ressemblait à une cuisine,
c'est une salle à tout faire... à la chaleur, près du poële,
la plupart du temps l'unique appareil de chauffage de la maison.
Ne parlons pas de leur installation sanitaire, un vrai scandale
pour l'intestin...
Les Tongrois construisent de la même façon depuis des siècles.
De la brique, toujours de la brique, sans aucune isolation et ils sont
tout surpris quand on demande, quand on parle de chauffage central.
«Mais c'est trop cher» qu'on nous répond.
Ils ont bien raison de dire que ça coûte cher,
nous sommes dans la maison de grand-maman depuis 5 semaines
(chauffage central et eau chaude en quantité).
La température la plus basse a été de 20F; la même quantité d'huile

aurait servi à nous chauffer pendant 3 mois durant les plus grands froids au Canada.
Il faut chauffer «au coton» pour être confortable et enlever l'humidité.
Comme nous ne sommes pas prêts à construire et que partout en Belgique l'on exige un bail de 3 ans, nous avons décidé de nous installer chez grand-maman.
Cette semaine j'ai de la compagnie, en veux-tu, en v'là: menuisiers, maçons, plâtriers, électricien, plombier, décorateur, etc.
René a décidé d'égayer un peu la maison, je dois écrire à travers les coups de marteau en respirant la poussière de plâtre, pas très inspirateur...
La maison est très, très grande, (4 grandes chambres à coucher), mais c'est mal divisé, il faut, pour accéder à la salle de bain, traverser la chambre de Sylvain. Pour le moment, nous décorons la cuisine, le salon, les deux corridors et l'escalier. Plus tard nous ferons les chambres.
Les Tongrois n'en reviennent pas de voir le va-et-vient et ils nous disent: «C'est pourtant une belle maison que vous avez».
Hier, le livreur de la blanchisserie, en voyant tous ces ouvriers, me dit: «Comment, vous ne trouvez pas ça assez beau ici, qu'est-ce que vous voulez alors, un château?»
C'est crevant de les entendre.
Pour eux, une maison comme la nôtre avec le chauffage central, c'est une richesse.
Je crois que ce sera très joli et très invitant une fois les travaux terminés.
Quant au quartier, il faudra bien s'en contenter pour quelques années, on commence d'ailleurs à ne plus voir le décor qui nous a tellement déplu en arrivant.
C'est le genre «bas de la ville avec l'architecture du Moyen Age».
Inutile de penser à construire avec toutes les responsabilités qui incombent à ton père.
Si l'usine est solide, au point de vue financier, elle aussi est joliment arriérée (ils en sont encore au robinet de cave).
C'est toute une rééducation!
Ton père travaille comme un fou.
Il a présenté un prototype à l'Institut National (robinets avec mélangeur), dès que le brevet arrivera, ça va barder.

L'usine a besoin d'être modernisée, au lieu de faire 350 à 400 robinets par heure comme il se fait chez nous, ici chez grand-père, en faire 50 c'est un record...
Au début, M. Mornard ne laissait pas ton père d'une semelle et avait toujours peur que René dépense son argent.
Dès qu'il entendait dire que René était allé à Bruxelles ou ailleurs pour avoir des informations ou revoir d'anciens bons clients, c'était une crise à n'en plus finir.
Un samedi, ton père s'est fâché et lui a répondu que la survivance de l'usine dépendait de lui, qu'il savait ce qu'il avait à faire et que désormais il voulait travailler en paix.
Depuis ce temps, plus un seul mot, le grand-père est doux comme un mouton. Mme Mornard est 100% d'accord avec René.
Au début, elle a cru bien faire en tenant son mari au courant des affaires, mais maintenant elle lui en raconte le moins possible, c'est préférable, sinon il s'énerve et devient insupportable.
René espère que d'ici un an, il aura à vendre une ligne complète de robinets: cave, cuisine et salle de bains.
Les employés ont repris le collier et sont très enthousiastes.
Il était temps que René arrive.
M. Mornard ayant l'habitude de tout faire, même sans jamais donner d'explications aux employés, faites-ci, faites cela, etc., mais pourquoi tel et tel alliage, pourquoi un calibre de 7 millimètres à tel robinet, quel pourcentage de zinc, etc., personne ne sait faire une analyse, ils sont complètement ignorant de la chose, complètement perdus et depuis plusieurs mois n'ont plus rien à vendre.
Avant d'avoir des chefs d'équipe, il faut d'abord en former, c'est tout un boulot!
Mais ton père semble très intéressé et bien satisfait de la réaction de ses hommes.
Ceux-ci ne se gênent pas pour lui dire qu'ils préfèrent ses méthodes et ses techniques à celles de son père.
Olier dit toujours:
«Tant mieux, papa, si les Tongrois sont arriérés, on fera plus d'argent»...

Parlons des enfants. Ils semblent très bien s'adapter.
Pensionnaires (du dimanche soir au samedi midi), tous les trois
à Waremme, ville française, à 18 kilomètres de Tongres
(une demi-heure de voiture).
Germaine a été classée en 6e moderne (7e au Canada),
on l'a trouvée très avancée pour son âge.
La seule chose qui l'embêtait, c'est le système métrique,
mais son professeur lui a très bien expliqué.
Elle s'est beaucoup ennuyée les deux premières semaines et a perdu
quelques livres à son poids, mais tout est rentré dans l'ordre,
car le dimanche soir, elle est gaie et n'oublie jamais son sac de provisions
pour la semaine car, dit-elle, maintenant que je suis «dégênée», j'ai faim.
Quant aux gars, le préfet n'a pas applaudi à la lecture du bulletin
de fin d'année, «faibles en tout et partout».
Le cours secondaire ici est beaucoup plus avancé.
L'enseignement de l'anglais est très poussé, par exemple, en 10ième Se.
on enseigne déjà la littérature anglaise.
Olier a été refusé à 2 écoles techniques.
Pour la Belgique, c'est une catastrophe de passer de la 11ième au cours
technique et pour obtenir le diplôme homologue qui donne accès
aux universités, ils doivent faire 2 années, donc les 2 dernières années
du cours secondaire à la même école, ce qui veut dire
qu'ils répètent les 10 et 11ième Sc.Math.
Si on peut appeler ça répéter, car ils apprennent des choses en math et
en géométrie et dans d'autres matières qu'ils n'ont jamais vues au Canada.
Olier craint un échec.
Nous ne voulions pas les placer dans la même école, bien entendu.
Sylvain était déjà installé à l'Athénée Royal depuis 3 jours,
sommes allés à Vise, à l'Athénée aussi pour placer Olier.
Tu aurais dû voir la bande de vieux professeurs pas pressés,
le secrétaire empâté qui nous faisait des difficultés
parce que un cas semblable ne s'était jamais présenté, etc., etc..
Le préfet de Sylvain, un jeune déluré, très sympathique, bien qualifié,
en une demi-heure, après un appel au bureau d'homologation à Bruxelles,
a réglé le cas et lui a dit: «Tu peux entrer ce soir si tu veux».

Finalement, Olier a demandé de l'inscrire à la même école que Sylvain.
Pour ne pas les mettre ensemble, le Préfet l'a inscrit en 2ième Sc. A.
mais il était trop faible et on a dû le classer avec Sylvain.
Il gueule, tu comprends bien!
Il a l'âge universitaire et il est avec des jeunes de 15 et 16 ans.
L'Athénée est une école récente, très moderne et les professeurs, sauf un,
sont très bien.
Sylvain semble toujours au-dessus de ses affaires et d'après
l'administration et les surveillants, personne n'a rien à lui reprocher.
Bonne nouvelle:«Il ne pisse plus au lit...»
Olier est à l'école ce qu'il est à la maison, il passe ses complexes
sur Sylvain et se rend impopulaire auprès des élèves, garçons et filles.
Ils diront bien ce qu'ils voudront mais la vie de pensionnat
leur fait du bien, la discipline y est assez sévère et ils en ont besoin.
Tu as bien fait de rester au Canada, sinon tu aurais goûté à l'Athénée,
ici le B.A. ne se prépare pas à l'Université.
T'occupes-tu de ton sursis pour le service militaire.
On nous en a parlé à deux reprises.
Ton père a écrit ici, mais ça ne suffit pas, tu dois te rendre
au Consulat Belge à Montréal afin de régler ton cas,
car tu es classé et inscrit comme déserteur.
Watch tes fesses!
Tu peux bien passer tout droit... le matin si tu t'endors
sur la «complainte des séparatistes»...
Le séparatisme ici, ou plutôt la question linguistique, est à l'ordre
du jour, mais les flamands ont toujours été fiers de pouvoir se débrouiller
en français.
Je ne t'ai rien dit de nos meubles, nous achetons des meubles de qualité
mais simples de ligne.
Les chambres des gars sont meublées de bois de teck: lit, commode,
secrétaire, bibliothèque, chaise et garde-robe,
car ici il n'y a pas de garde-robe dans les murs.
Germaine a choisi la même chose que les gars mais en chêne clair,
c'est très joli et bien pratique.
Les meubles sont très bon marché ici.

Les matelas de $130 au Canada se vendent à $50 ici.
Nous dormons tous les cinq sur des «Beauty rest»
avec une couverture électrique s'il vous plaît.
Ici, à Tongres, ce fut une révélation.
Maintenant les électriciens en exposent dans leurs vitrines.
On va les déniaiser...
Tous les accessoires électriques, poêle, frigo (Philco à 2 portes, dégivrage automatique, etc., etc., séchoir, fer, grille-pain, etc., ont été achetés à Bruxelles avec 15% d'escompte sur chaque article,
les couvertures électriques aussi.
Notre set de cuisine, table et six chaises très légères et très élégantes, arborite imitation de teck et chrome, ainsi qu'une armoire assortie est très très joli.
Dès que les réparations seront terminées, nous compléterons la série d'armoires au fur et à mesure de nos besoins.
J'ai le strict nécessaire en fait de vaisselle, rien d'urgent pour le moment.
Papa a acheté une radio avec les ondes AM-FM, magnifique!
il trône sur une cheminée en attendant une table.
Depuis 2 semaines, avons la TV avec antenne sur le toit,
pouvons capter la Belgique, l'Allemagne et la Hollande.
Le meuble est très beau.
Tous ces appareils sont de marque Philipps et sont fabriqués en Hollande.
Avons acheté une voiture 4 portes (grosseur de la Dodge à Ned) une Opel, fabriquée en Allemagne par GM et elle nous a coûté $1700 taxe comprise, meilleur marché qu'une Volks au Canada, ici la Volks se vend $1200.
René a failli faire dans ses culottes la 1ère fois que je me suis promenée dans nos rues étroites avec son Opel, c'est moins dangereux
en sens unique.
C'est une voiture solide et assez élégante, gris foncé avec intérieur bleue.
Comme tout est étatisé, plaques, assurances, etc., a fallu attendre 10 jours avant d'aller prendre livraison, chez nous en 2 heures tout est fait,
on peut même s'assurer par téléphone.
Parlons-en du téléphone, la demande est faite depuis notre arrivée
et aucun signe de vie, c'est l'État et c'est mal organisé.

On nous dit que nous devrons attendre 3 mois et René en a pourtant besoin pour ses affaires.
J'avais promis à Germaine un chien pour Noël
et elle se chargeait de me le rappeler.
Samedi elle a fait son choix, un caniche noir qui, en quelques mois, deviendra argenté.
Agé de 4 mois, chien de race avec pedigree, très belle bête,
nous l'aimerons tous sûrement.
Germaine devra lui apprendre à faire dehors sa «petite commission»...
c'est ce qu'on dit ici.
Je l'ai réservé et elle l'aura à Noël seulement.
Elle prépare sa Communion solennelle pour le mois de mai;
pour elle c'est tout un événement.
Les enfants fréquentent l'École de l'État
mais les cours de religion catholique, protestante ou israélite
avec la morale qui en découle sont obligatoire.
C'est encore la mode ici de «marcher au catéchisme» trois fois la semaine.
Ceux qui ne sont jamais sortis de leur patelin ne connaissent pas
grand chose mais ils semblent heureux de leur sort
et s'accommodent de leurs incommodités...
Règle générale, ils ne sont pas pratiquant du tout.
Il suffit d'aller à Hasselt, à Liège ou à Bruxelles pour constater
une certaine évolution dans tous les domaines.
Conclusion:
Tongres, «c'est pas mal creux» mais cela a un charme et un certain cachet.
On ne s'ennuie pas trop.
J'ai trouvé très longs les 2 premiers jours passés à 15 Pannenoven
mais maintenant, c'est fini l'ennui.
Avec la radio, le tourne-disque, cadeau de grand-maman, la TV,
les cours de néerlandais (disques) et ma petite besogne,
je n'ai plus le temps de m'ennuyer.
J'accompagne René dans ses déplacements.
Suis déjà allée à Bruxelles à 3 reprises, la semaine prochaine
passons 2 jours en Hollande, à La Haye (contrats d'usine).

M. Mornard avait laissé tomber les clients Hollandais
parce qu'ils exigeaient autre chose que des robinets de cave.
René a pris contact et on l'attend mardi.
Il y a une fortune à faire ici quand tout sera installé convenablement,
il faut y aller doucement, le grand-père tient à ses machines.
Comme disait Séraphin:
«Les vieilles machines du père sont pas d'avance»...
il faudra 2 ans avant de réaliser de bons profits.

V'la les électriciens qui «r'soudent»...
si ça continue je devrai m'accrocher au plafond.
Ces travaux vont nous coûter $1000, mais ils en valent la peine,
on se sentira plus chez nous dans un décor de notre choix.
Le loyer, le chauffage et l'essence de la voiture sont défrayés par l'usine.
La pension des enfants coûte $22 par mois pour chaque gars
et $18 pour Germaine (et ils doivent fournir leur papier de toilette)
celui que l'on trouve sur le marché, ce qu'ils appellent le «très fin»
on n'en a pas d'aussi raide au Canada.
Ce qui prouve que les Canadiens ne se passent pas n'importe quoi
sur les fesses...
Sur ce je te laisse à ta mexicaine et à tes poèmes.
Je comprends maintenant pourquoi les chansonniers Canadiens
viennent décrocher les prix en Europe.
Jamais je n'ai entendu autant d'âneries et de chansons insignifiantes
depuis 1 mois, aucune poésie, aucun message, rien en somme.
Vivent les Canadiens et vivent les Américains.
Quand je trouverai, si j'en trouve, des critiques littéraires, des poèmes,
etc., je t'enverrai les coupures.
Voilà notre petite histoire et notre inventaire.
Tu serais gentil de passer ta lettre à Gertrude et à Alban, je n'ai pas
le temps d'écrire aussi long et je sais qu'ils attendent des nouvelles.
Les enfants t'écriront durant les vacances de Noël, avant ce sera difficile,
ils sont bien occupés et les examens arrivent.
Salut, vieux, on t'embrasse en «gang» et on t'aime bien.
Ange-Aimée

31 novembre 1965

(*Lettre reçue de Pauline Maltais-Michaud*).
Cher Yvan.
Je ferai avec toi le récit long, parfois ennuyeux, de quelques années
où j'ai connu des difficultés, mais aussi des joies parfois très grandes.
Nous ferons d'abord, avec ta permission, un petit voyage à Baie Comeau
en 1959.
Ne prends pas ta valise, nous le ferons en pensée
ce qui prendra moins de temps et moins d'argent. Alors on y est?
Nous sommes en juillet; le ciel est tout bleu, la campagne est gaie,
bon présage pour un mariage.
Une petite bonne femme toute blanche vient de tendre la main
au joli garçon qui lui passe au doigt un anneau.
Elle prie de toute sa force, elle demande la réussite d'un mariage,
d'une vie à deux, elle demande d'aimer toujours.
Convaincue qu'avec l'aide de Dieu elle y réussira.
Qu'elle saura donner à cet homme le bonheur qu'il attend d'elle,
les enfants qu'il désire qu'elle lui donne.
Ils ramèneront père mère et frère du mari à Rimouski
pour ensuite se retrouver seuls dans un petit chalet à St-Fabien sur mer.
Il sera tout bouleversé de voir des larmes sur les joues d'une petite fille
qui s'émeut devant l'aube rose qui se lève.
Surpris de la voir se jeter avec rage dans l'eau glacée du fleuve
dans laquelle lui ne peut laisser ses pieds que deux minutes.
En colère devant une pendule marquant déjà 5 heures
lorsqu'elle est partie à une heure un livre sous le bras derrière la forêt.
La réconciliation se fera dans l'herbe près du foulard
où les fraises attendent patiemment d'être dévorées.
Après quinze jours, gavés de soleil, de sel marin et d'amour
ils retrouveront leur travail respectif.
Lui cuisinier dans un hôtel de la ville, elle secrétaire en banlieue
où ils ont un tout petit appartement.
Elle oubliera l'heure en compagnie d'une amie
à qui elle raconte son bonheur.

Lui boudera, elle parviendra à le faire sourire à lui arracher une parole
un mot par des larmes abondantes qui se tariront aussitôt entre ses bras.
Son exclusivité en ce qui concerne la femme la laissera surprise et peinée.
Il n'aimera pas qu'elle visite une amie, une tante, sa mère.
Les visiteurs seront reçus plutôt froidement. Elle se sentira humiliée.
Loisirs: séance de cinéma, balade en voiture.
Le besoin de voir maman devient chez la future mère
un besoin de plus en plus fréquent.
Le père se plie à ses caprices malgré les nombreux arrêts
dus aux vomissements qui se font sentir en voiture.
Elle se laisse cajoler dorloter avec plaisir.
Ses tourbillons de joie, ses caresses, sa douceur, sa pudique passion,
sa rage de mordre la vie de toutes ses dents sont pour lui, homme posé
tranquille, un étonnement de chaque jour; son amour pour cette femme
un peu enfant devient protecteur mais en même temps d'une exclusivité
qui lui fera à elle un peu peur.
Elle qui a besoin d'un entourage amical, d'une cour discrète mais présente.
Peu à peu elle s'apercevra qu'il est jaloux de ses cousins, oncles;
de ses amitiés féminines, de ses pensées dont il a peur d'être exclu.
De ses livres où il sait qu'elle s'accorde des moments loin de lui.
En septembre elle cessera tout travail extérieur; il l'installera chez sa mère.
Ainsi le budget déséquilibré se rétablira.
Janvier: un appartement qu'elle réclame lui sera un précieux bonheur.
Par la fenêtre de sa chambre du troisième étage elle le voit venir
chaque jour. Parfois elle ira à sa rencontre.
Il sait la retrouver à genoux dans la petite chapelle tout près de là.
Les longues marches dans la neige suivent ces moments
d'exaltations mystiques.
Après avoir fait l'amour, il s'adonne quelques fois à des questionnaires
qui la rendent mal à l'aise, qui l'oblige à mentir.
«Gaby t'embrassait-il? Caressait-il tes seins?»
Elle: «Tu sais bien je n'ai fait l'amour qu'avec toi, pourquoi me peines-tu
ainsi.»
Il est jaloux de son passé, elle est malheureuse de le voir se torturer.
Elle le rassure; il oublie, et recommence quelques mois plus tard.

Un jour il lui dit comme ça:
«Tu sais Fernande, elle travaille au Manoir avec moi».
Son tricot lui tombe des mains, elle sent qu'il s'est forcé afin d'être naturel en le lui disant.
Elle dit:«Le bonheur n'est vraiment pas long et n'en reparle plus».
Deux jours plus tard il n'y repensera plus.
Dans un bonheur tout simple ils attendent le bébé avec impatience.
Il naîtra en avril sans grincements de la part de la mère,
avec inquiétude pour le père.
En «juillet60», vacances, premier anniversaire de mariage,
pèlerinage au bord de la mer, dans la forêt.
Sa mère à lui meurt après une journée d'hospitalisation le 12 juillet.
Le père sera seul avec René 23 ans, Yvon 20 ans, Monique 14,
Véronique 12.
Malgré elle et lui je crois aussi. Une situation inattendue.
Elle demeurera quelques semaines chez les parents de Raymond
afin de leur donner le temps de régler un compromis.
Une femme âgée la remplacera sûrement d'ici trois ou quatre semaines.
Faire la connaissance de ces cinq personnes, pour elle entrevues
à peine trois fois, sera intéressant, de temps en temps difficile.
Le ménage, les repas à préparer. Le bébé malade.
Sa santé devient déficiente.
L'ennui aussi, le désir d'avoir son mari près d'elle ne lui aide pas
à se rétablir.
Deux mois plus tard lorsqu'il viendra la voir, ils ne communiqueront
ni sur le point physique ni sur le point psychologique.
Elle doute de sa fidélité sans vouloir y croire encore.
À son départ elle ne peut s'empêcher de lui demander en pleurant
d'emmener l'enfant et elle. Elle l'aime, elle veut être près de lui.
Quatre mois plus tard il la fait venir enfin.
Une rancune demeure, il a sacrifié 6 mois de son bonheur à elle
en la laissant chez son père à lui. Elle lui demande ce qu'il a.
Il a changé, parfois deux semaines se passent sans qu'il sente le besoin
de la pénétrer, de l'aimer.
Elle sait pourtant qu'elle l'aime encore beaucoup.

1 décembre 1965

(*Lettre reçue de Pauline Maltais-Michaud*).
Bonjour Yvan.
Tes embêtements ne sont pas fini mon bonhomme.
Une semaine à ce régime et j'arriverai trop tard pour l'once de Martini.
Sérieusement j'hésite à continuer, d'abord c'est embêtant
ou ce le sera demain «pour toi» et puis je me sens mal à l'aise,
pourquoi je ne le sais pas au juste.
La peur du ridicule peut-être, tu sais: il ou elle «raconte sa vie».
C'est en fin de compte toujours la même chose.
Donc du déjà vu ou en tout cas entendu.
Enfin maintenant que j'y suis, aussi bien y aller à fond, et puis ce n'est
peut-être que la paresse de revenir en arrière de peur d'y retrouver
mes fautes à moi qui sait? Nous sommes maintenant en «61».
Les doutes commencent à devenir sérieux.
Les téléphones anonymes, les sous-entendus des disons bonnes amies.
La rencontre d'un ami avec qui elle sort sérieusement avant son mariage,
et qui lui propose la consolation et l'amour la met dans une colère folle.
A sa rentrée le soir Monsieur devra faire face à une scène de jalousie
en bonne et due forme et typiquement féminine.
Il ne dira absolument rien, elle attendra en vain qu'il la rassure d'un mot,
d'un geste.
Après un voyage d'une semaine en compagnie de sa maîtresse,
il reviendra à l'appartement où personne n'est là.
Une réconciliation se fera sous les conseils de la mère.
Elle sera très superficielle d'ailleurs.
En compagnie d'une amie, elle verra la voiture de Fernande
stationner dans une clairière.
Sans réfléchir, elle sautera de sa voiture, ouvrira la porte de l'autre voiture
où deux corps nus lèveront du siège aussi stupidement
que deux polichinelles sortent d'une boîte de surprise.
Sur le moment aucune réaction de sa part à elle,
sinon la sensation qu'on la vide de tout, qu'on lui enlève un tout
qu'on lui avait donné définitivement.

Retour chez la mère; voyage seule à Québec.
A son retour des pardons, des larmes, des supplications.
Ils repartiront quelques mois plus tard pour Témiscamingue.
Elle avec sa rancune. Lui avec l'intention de... ne plus recommencer.
L'attente d'un enfant n'empêchera pas les cauchemars où elle les revoit.
La haine fait place à l'amour.
Elle le déteste pour lui avoir enlevé ses illusions, sa naïveté enfantine.
Elle le déteste pour la maturité qu'il lui donne et dont elle ne sait que faire.
Qu'il lui donne malgré lui. (Bonne chose).
Elle avait négligé la lecture, toute occupée qu'elle était à se désespérer,
à se complaire dans des larmes inutiles et trop abondantes.
Elle s'y remet férocement, elle lira jour et nuit.
De temps à autre, au cours d'une promenade où elle s'arrêtera
près d'un lac, d'une forêt, quelques larmes viendront,
mais elles seront chassées avec rage.
Elle écrit de longues lettres à ses amis, à sa mère.
Aucune allusion cependant à cette petite expérience
où elle a laissé des idioties pour prendre un peu de bon sens.
À la haine succède une certaine indifférence.
Les enfants, le tricot, la couture, les livres comblent le reste.
L'Amour! elle s'en balance.
Ce n'est qu'un sentiment passager et toujours à sens unique.
Il n'y a que l'amour pour ses enfants qui ait un sens.
Elle consacre beaucoup de temps à ceux-ci, pique niques, promenades.
Livres, lettres, avec la nature fort belle de ce pays elle devient sereine.
«63». Vacances d'été, un mois chez sa famille à elle,
les enfants l'accompagnent.
Lui viendra les rejoindre en fin juin où ils iront à Rimouski
pour quinze jours.
Temps superbe. La campagne natale est magnifique.
Courses à travers les bois, sur la plage, le fleuve est tout près.
Le matin levé à 4 heures pour voir poindre le jour,
maman chicane un peu pour la forme.
Mais dormir c'est laisser quelques heures de la vie
sans les goûter pleinement.

Rencontre d'un grand ami, Jacques médecin.
Promenade en bateau, pêche.
Elle se donne à lui.
Il désire la jeunesse qu'elle possède, sa facilité de rire, de pleurer pour rien du tout.
Il est tendre, beau garçon, bien que plus âgé qu'elle, il sait être jeune toujours. Sorties le soir, danse, cinéma. Entrée tard, levée tôt.
Elle profite de chaque minute.
Les enfants sont dorés de soleil, heureux des courses folles où maman à elle aussi courre, gambade tout son saoul.
Un matin à six heures on sonne.
Le mari que l'on avait facilement oublié est là.
Il va falloir laisser cette vieille maison, la plage, la forêt, la mer.
Et aussi Jacques. Les randonnées en bateau, les étreintes, ce bien-être.
Les souvenirs d'enfance.
L'été est fini.
Il faut retourner à l'age adulte, à la raison, à la réalité, le rêve se termine.
Valises vites faites, baisers, adieux, larmes.
On ne voit déjà plus la vieille maison au toit bleu.
À St-Fabien pour quinze jours dans un petit chalet blanc, le même où l'on a été heureux.
Ray passe ses jours à Rimouski avec ses frères.
Que le départ vienne vite. Que je me retrouve vite là-bas.
Je me sens mal à l'aise entre le rêve et la réalité.
Départ définitif. Arrêts nombreux dus à mes fortes nausées.
Consultation médicale à Témiscamingue.
Verdict: enceinte depuis trois mois.
Important pour moi de savoir que le bébé sera de lui. Encore plus pour lui.
La perspective d'une autre accouchement sans anesthésie ne me charme guère. Il m'offre une solution: retour en décembre chez ma mère.
Je refuse: revenir ensuite deviens trop difficile.
Le bébé naîtra donc à North Bay, l'hôpital est plus moderne, le médecin parle le français.
Après huit jours difficile le bébé naîtra déchiqueté, la mère sera plutôt révoltée qu'autre chose.

Les contraceptifs seront fort appréciés.
Le prêtre refuse à plusieurs reprise l'absolution,
le fil qui me retenait à l'Église se rompt facilement.
Yvan je t'ai bien assez ennuyé pour ce soir.
Je triche un peu, afin te t'embrasser.
Ta barbe me caresse, ce qui n'est pas désagréable du tout.
Bonne nuit.

2 décembre 1965

seul (les pièces vides)
n'ayant pu (deuxième fois)
bander bon dieu sur elle
(pauline maltais) jouissant à vide
heureux (vide étrange)
sans pourtant l'oublier (louise guay)
Qu'il vienne, qu'il vienne,
Le temps dont on s'éprenne.

*
(*Lettre reçue de Pauline Maltais-Michaud*).
Bonsoir Yvan. Je suis un peu inquiète tu sais.
Il m'a semblé percevoir un peu d'humiliation chez toi hier!
Je l'ai compris tu sais, mais ça m'a punie aussi.
Je ne voudrais pas que ce sentiment existe entre nous;
même l'espace d'une seconde, même si tu crois avoir raison.
Accepte toi avec simplicité puisque c'est fait déjà pour moi.
C'est difficile? On essaie dis?
On avait si bien commencer tous les deux.
Alors on continue d'accord! Je t'embrasse bien fort... sur le front.

8 heures. Une voix de femme.
Jolie la voix! bien posée, demande:
«Avez-vous une conférence avec Hydro Québec ce soir?»
Je demande éberluée «Pardon mademoiselle?», on raccroche.

Qu'en dis-tu? Micheline? Raymond?
De toute façon je n'aime pas cette sorte de plaisanterie. Et toi?
Hiver 1964.
Cocktails, réceptions, invités par M. et Mme Député,
M. et Mme de Cristen, elle propriétaire d'un magasin pour dames,
lui docteur en science et propriétaire de l'hôtel unique de la ville
où nous demeurons présentement.
Mentalité: bourgeoisie snob, même ridicule parfois.
Beuveries, festins, discussions superficielles.
Ils m'emmerdent carrément.
Je les scandalise, excepté M. Cristen qui lui rigole.
Raymond me fout des sermons que je n'écoute pas.
Aux réceptions où j'ignore jusqu'à la veille que je serai là, je me venge
en discourant peu gentiment sur la bourgeoisie sotte qu'ils pratiquent où
je suis tout sourire, douceur, charme, gaie même, arborant une toilette
sophistiquée je joue gentiment le jeu ce qui leur fait dire à ces gens
équilibrés: Elle est renversante.
Le lendemain je les déçois aussi brutalement.
Les invitations n'en sont pas moins fréquentes.
Été 64.
Chalet en pleine forêt, ni voisins, ni emmerdements.
Mes livres et les petits me tiennent compagnie pendant deux mois
complets où je me repose «la nervosité» tout mon saoul.
65.
Vacances de Noël avec mes parents, un mois dans un tourbillon de danses
de flirts; rencontre de Jacques ce médecin dont je t'ai parlé,
je suis de nouveau sa maîtresse.
Un professeur devient un cavalier assidu, danseur remarquable,
fin causeur, assez superficiel quand même.
Athlète, beau comme un Dieu de l'amour, nous devenons inséparables.
Le ski le jour, danse en soirée, et la nuit...
Engueulades continuelles avec ma mère.
Elle appellera Ray pour lui dire qu'il serait mieux de venir au plus tôt,
je suis devenue complètement folle lui dit-elle.
Il ne se le fera pas dire deux fois.

Discussions: nous ne nous aimons plus.
Il m'offre toute liberté à condition de renoncer aux enfants.
Un non catégorique de ma part.
Papa lui offre un terrain et la main d'oeuvre nécessaire
à la construction de la maison de notre choix.
Je demeurerai là avec les enfants, il gagnera de l'argent là-bas
puisqu'il ne veut absolument pas sortir de cette ville.
Il refuse. Je retourne avec lui à Témiscamingue.
Mes malles seront faites pendant deux mois
sans que j'ai eu le courage de tout laisser aller.
Les discussions se font de plus en plus longues, toutes les nuits y passent.
Un mois après mon retour, il voudra faire l'amour.
Je lui demande s.v.p. de s'en abstenir. Je ne pourrai vraiment pas.
Il me prend d'une manière bestiale, une semaine après
je marcherai avec difficulté, le col déchiré, une hémorragie suivra.
Alors ce sera la révolte, la haine, le dégoût et enfin le désespoir complet.
J'ai l'impression d'être tombée dans la plus profonde des nuits,
je ne vois rien d'autre que la fuite.
Pas une minute ne passe sans que j'échafaude des plans
toujours nouveaux.
Entre temps, j'aperçois un jour, dans la salle à dîner, un groupe de garçons
qui n'avaient pas attiré mon attention jusque là.
Un petit bonhomme tout noir, de barbe et de gilet, de cheveux, de regard.
Une jambe sur le genou, un bras sur le dossier de sa chaise,
bougeant à chaque seconde pour tout et pour rien.
Je m'installe derrière la grande table de façon à observer sans l'être.
Je m'amuse à déchiffrer chaque attitude, chaque geste des garçons fort
occupés à critiquer la cuisine de mon mari,
ce qui me fait sourire intérieurement.
Oh merveille ils parlent en français qui me manque terriblement.
Ils doivent posséder des trésors de livres.
Mon bonhomme tout noir qui me fait penser à un écureuil par sa nervosité
et sa vivacité, son besoin de bouger continuellement, ses yeux,
tout enfin me semble intéressant; même cette impression d'être pédant,
trop sur de lui m'intéresse déjà.

Dusse-je ruser vingt quatre heure chaque jour, je lui parlerai bientôt.
Ce ne sera pas très long; la rencontre a lieu au service de réparation du garage.
La glace est rompue, livres, musiques.
J'entre chez lui porte ouverte, musique, bas et tuque au plafond, cadre à l'envers.

6 décembre 1965

(*Lettre reçue de Pauline Maltais-Michaud*).
Bonsoir Yvan.
Un travail fou m'attend.
Je ne serai pas aussi longue ce soir.
D'autant plus qu'il te faut quelques heures d'études.

Février 65, chambre 220 je crois.
J'y retourne assez souvent à cette chambre.
Je me détend.
Je flirt au début.
Malheureusement? Je m'apercevrai un peu tard que le flirt n'est plus tout à fait à ce stage léger où j'aurais voulu qu'il demeure.
12 mars.
Même chambre.
C'est mon 26ième anniversaire.
Un baiser! Je me retrouve sur le lit.
Un tourbillon de passion qui n'est pas à sens unique.
Mais il ne serait pas très sage de me donner à ce moment dans cette chambre d'autant plus que je suis attendue.
La folie n'est pas encore complète.
Je garde encore assez de lucidité pour sortir de la chambre sans faire suite à cette étreinte.
Ray m'offre cent dollars, mes passages pour Montréal, je trouverai du travail, une pension.
J'hésite encore.

Le 18 mars.
Je rencontre Roger près de l'Église
où je suis supposée rencontrer le prêtre.
Je laisse la voiture, je monte dans celle de Roger qui me conduira à Rouen.
Après avoir fait l'amour, il repart pour Témiscamingue.
Au matin je trouve une chambre à $7.00 la semaine dans un petit hôtel.
Du travail dans un restaurant le soir.
Le lundi suivant un poste de secrétaire est libre à l'Hydro-Québec.
Mon application acceptée.
Je débute le même jour.
Nanie a 28 ans, elle travaille avec moi au bureau.
Alcoolique, elle est vulgaire, mais sympathique, d'une réelle bonté,
gaie et vive elle est d'une bouffonnerie parfois incroyable.
Nos fous rire de gamines sont fréquents.
Roger la rencontre un samedi midi.
Nous sommes toutes les deux attablées devant un verre, «dîner liquide»
pour Nanie c'est fréquent.
Il ne l'aime pas trop.
Roger se permet de juger les gens trop souvent sans les connaître,
il m'est arrivé de le constater à quelques reprises.
À mon avis les gens sans instruction ne manque pas forcément
d'éducation.
Nanie est de cette catégorie.
Elle a un complexe d'infériorité très fort.
Mais ses qualité de coeur, son optimisme sont des qualités très fortes aussi.
Je trouve un appartement enfin!
Roger n'aime pas cette chambre d'hôtel.
Moi non plus d'ailleurs.
Nanie prendra l'appartement suivant.
Parfois le soir je frappe à sa porte, je ne peux demeurer seule
lorsque la pensée des enfants est trop puissante.
Je deviens complètement folle.
Elle ne demande pas ce que j'ai à trembler, pourquoi tout à coup
je deviens fiévreuse et grelottante.

Elle me donne un verre et nous discourons sur les hommes,
ses nombreuses expériences sexuelles, elle a fait une année complète
le commerce de son corps, ses impressions racontée avec humeur
me font parfois rire aux larmes.
Du jeudi au dimanche je travaille le soir dans une boîte.
Je sers à ces messieurs des énormités d'alcool.
Les salaires en pourboires sont énormes.
J'organise un petit nid pas luxueux mais bien à moi.
Roger viendra passer chez moi une fin de semaine.
Nanie me remplacera au bar pour la circonstance.
Je devrai quand même travailler samedi soir.
Le vendredi soir après des heures d'incertitude il viendra enfin.
Une soirée, une nuit, une journée.
Samedi au bureau jusqu'à midi.
Sera-t-il parti lorsque j'arriverai à la maison! il ne sera pas là
mais sa malle y est, donc il reviendra.
Mais le samedi soir lorsque je reviendrai en courant de la boîte,
il se sera envolé.
Après une crise de larmes de deux heures, de colère et de révolte contre
cette saloperie de femme qui se permet de pleurer sur un idiot un égoïste
et un menteur je m'endors aussi calme qu'on peut l'être dans des pareils
moments c'est-à-dire très peu.
Le travail continue, une surprise m'attend le lundi suivant.
Mon mari est là, il m'attend.
J'ai de la peine à le reconnaître, le Père Pelletier, un ami, l'accompagne.
Si je ne le suis pas vendredi (les papiers qu'il me donne à lire le prouvent)
je n'aurai plus jamais droit aux enfants.
Le service social s'en occupera. C'est-à-dire l'Orphelinat.
Je me sens frémir. Je le suivrai.
Vendredi j'aurai démissionné du bureau et laissé l'appartement.
Je les mets à la porte calmement mais fermement.
Je téléphone à Roger pour l'informer de mon départ.
Au retour une lettre de lui m'attend.
Ray m'a dit il y a quelques minutes:
«Je t'ai retrouvée grâce à un homme que je ne connais pas.

Il m'a téléphoné pour me donner ton adresse ici».
Roger en terminant sa lettre me demande pardon de l'impardonnable.
Un doute persistant me rend malade de dégoût.
Est-ce que Roger se serait permis ça. (Je ne le sais pas encore).
8 heures 55.
Je suis forcée de discontinuer.
Mon travail m'attend.
J'ai quand même le temps de t'embrasser bien tendrement.

7 décembre 1965

(*Lettre reçue de Pauline Maltais-Michaud*).
Salut!
La dernière ce soir, c'est-à-dire l'avant dernière,
j'en garderai une en réserve.
Bientôt je l'écrirai peut-être plus tard aussi, je ne sais exactement.
Je préférerais que ce soit pour bientôt.
Tu m'appelles ce soir? il se peut que tu aies appelé hier,
je suis partie un peu plus tôt.
J'ai reconduit Roger chez lui.
Il me donne l'impression d'être «à ses propres yeux» un conseillé
expérimenté veillant comme un tendre père sur ses deux enfants.
Je rigole.
Je rentre à la maison très tôt à la surprise de mon «souffre-douleur».
Il me parle d'un prochain départ pour un pays étranger.
Je ne questionne pas, même si mon intérêt est au plus haut.
Et me revoici après une journée bien remplie de travaux ménagers,
une heure d'enseignement à mon fils André.
Quelques temps de lecture, de cuisine, une heure de sommeil, un bain
et les heures passent assez rapidement.
Je t'embrasserai dans quelques heures au téléphone,
baisers rigides si l'on peut dire.
Mais en fermant les yeux avec l'imagination on parviens à se rencontrer
réellement l'espace de quelques secondes.

Fin avril 65.
Nous nous installons à Montréal définitivement avec les enfants.
Le soir de mon départ de Rouen, j'attends Ray à 11 heures.
Assise sur le divan qui ne servira plus de lit maintenant;
je pleure cette liberté où je me suis senti vivre réellement, égoïstement,
où tout mon moi a participé à mes moindres gestes, mes pensées; j'ai ri,
pleuré, chanté, lu, écrit, mangé, dormi, aimé quand il me semblait bon
de le faire.
Chaque pore de ma peau, chaque partie de mon esprit ont participés
à tout ce que j'ai vécu, à tout ce qui fut banal ou important.
Chaque être que j'ai rencontré m'a apporté quelque chose
que je garde encore comme un précieux trésor.
J'ai eu un peu froid, un peu faim, mais avec quelle joie Nanie l'alcoolique,
Alberte la prostituée mariée et mère en parfaite entente avec un mari
qui dit
«Son travail est aussi honorable que la secrétaire qui vend son esprit
à un patron idiot qui la considère comme une machine».
Le simple minier à qui je sers à boire le samedi soir, afin d'oublier dit-il
«Son enterrement vivant de la semaine».
Le médecin qui lui se paie une orgie de fin de semaine.
L'ignoble bonhomme qui vends le corps des pauvres filles qui lui ont cédé
en même temps leur esprit, leur âme.
Le patron du bureau qui me déshabille chaque matin avec ses petits yeux
de cochons affamé.
Rock jeune garçon plein de vie, de gaieté, curieux de tout,
sentimental malgré lui.
Et Roger qui vient se rassasié à mon corps que je ne lui refuse pas.
A qui je me donne sans restrictions.
Les longues heures où je réfléchis, je pense, je cherche.
Tous et tout sont enfermés en moi, je ne veux rien oublier, je ne veux pas
m'habituer à l'absence; pas une minute, pas un détail ne doit être oublier.
Ces souvenirs sont à moi, je les veux toujours là présents.
Aucun remord, aucun regret ne doit venir troubler ces courts moments
qui sont, par leur intensité, éternité.
Pour ce bonheur d'avoir ressenti ces sentiments de plénitude intense.

Cette simple sérénité, je recommencerais tout, dès demain,
même à cette minute. Sincèrement.
11 heures passe, une mustang, une main qui s'agite,
Roger est venu me dire bonsoir. C'est définitif.
Montréal.
J'ai beaucoup à faire, ce qui ne m'empêche malheureusement pas
de penser, de désirer une présence lointaine toujours présente en moi.
C'est la débâcle. Il faut me ressaisir non pas pour oublier
mais pour atténuer ce désir qui fait mal.
Je trouve du travail; je cours les librairies, les musées, les rues achalandées
de gens qui me semblent indifférents à tout.
Les bruits, la chaleur, les courses pour gagner une heure.
Et la nuit mon corps de marbre que je donne à un homme qui me dit:
«quelle glace tu es.»
Attention ma fille, tu vis avec nous sous condition, souviens-toi.
A l'aube après avoir vomi de dégoût, je me retrouve toute nue
dans un fauteuil du salon.
La chambre des enfants est un refuge où je trouve le courage de recevoir
les humiliations d'un homme humilié, haineux,
qui devient d'une intelligence géniale lorsqu'il s'agit de se venger.
Ma correspondance est ouverte, les téléphones vérifiés,
les sorties se feront en sa compagnie.
Ses amis se font tout à coup nombreux et d'une vulgarité qui m'écoeure
et à lui aussi je suppose mais compensée par la révolte qu'il sent chez moi,
le tremblement de mes mains lorsque je sers la bière le font sourire de joie.
Après chaque beuverie, il me prendra avec une bestialité qui me fait peur
chaque fois. J'apprends pendant ces mois à séparer mon corps de mon
esprit, impassibilité chez une femme oh que non.
Avec un acharnement qui m'empêche de sombrer dans la folie du suicide
qui deviens à chaque jour plus intense, je parviendrai à oublier que le jouet
que je suis est avec lui en lui, pour retourner en pensée là-bas.
Même si c'est parfois très difficile, les moments où j'y parviens
sont pour moi une énorme victoire. Je veux vaincre et je réussirai.
Le travail extérieur, les enfants me donnent un certain équilibre
si ce n'était de ces maudites nuits qui s'éternisent de plus en plus.

Septembre, mercredi le 15, un téléphone au bureau, c'est Roger!
il sera à Montréal définitivement. On prend rendez-vous.
Après avoir raccroché, je pleure comme une sotte que je suis.
De joie, de peur aussi, peur de ce qu'il va m'apprendre peut-être?
Avec raison d'ailleurs, il m'annoncera quelques jours plus tard
son prochain mariage.
Oh le plus simplement du monde, comme s'il m'annonçait la météo
du lendemain; je n'y crois pas après le trouble du moment passé.
Nous faisons l'amour, je lui dis que je ne crois rien de ces stupidités.
La constatation du contraire n'est pas longue.
L'idiotie fait partie de chaque être humain.
Ce qui me révolte c'est qu'un homme que je croyais très intelligent soit
devenu aussi complètement cinglé en si peu de temps. Énorme bêtise.
Il me faudra maintenant apprendre à le mépriser pour ne pas continuer
de désirer une présence qui ne m'accompagne pas.
Ca ne devrait pas être trop difficile, il sait humilier et ridiculiser la plupart
des gens et des choses avec doigté, mais je lui trouve des excuses
trop facilement encore.
Il m'aura à son insu donner quelque chose de vrai, d'inattendu, il le sait?
mais non il ne sait pas, il ne s'en fait même pas la plus petite image.
Lui en vouloir! et de quoi? peut-être d'une chose pour moi importante.
Le ridicule, ça me met toujours dans un état voisin de l'agonie.
Le mépris de moi-même, oh que non.
Tant que je peux me regarder en face à face avec mon moi,
ce que je parviens encore à faire, je ne me méprise pas.
Je dois te remercier Roger pour ce refuge que tu m'as donné
en plaisantant, merci de la joie d'avoir rencontré Yvan.
Que sera la prochaine?
Le désir que Roger ressent encore pour un plaisir physique
qu'il sent échapper? Les excuses faciles de ma part.
L'envie de te fuir, toi, en même temps que le désir d'être chez toi.
L'impression que j'ai d'être une balle que l'on se projette
sur une cour de tennis.
Cette impression aussi de détente complète, de joie,
de dégagement près de toi, d'où provient-elle?

10 décembre 1965

(*Lancement Les Éditions de l''Hexagone*).

L'ÂGE DE LA PAROLE de Roland Giguère.

14 décembre 1965

posant enfin mais quoi maintenant
le cercle nul posant en nous
la ronde des heures aux horloges publiques
ma ville! soleil!
perdues les paroles vaines chaque jour plus
internes sont les maux intérieurs
mais que signifie: le cercle posant enfin
son centre plus interne en toi
la ronde des heures mais quoi sinon
toi disant la vérité.

15 décembre 1965

(*Carte postale reçue de Belgique de Ange-Aimée Fournier-Mornard*).
Bonjour,
Je sais que les autres n'auront pas le temps d'écrire avant Noël.
T'en fais pas si ton cadeau arrive en retard, ça viendra.
Ton père travaille fort & sa responsabilité n'est pas de tout repos.
Olier passera 3 jours à Paris (voyage organisé par l'école).
Je vais profiter des vacances pour leur faire visiter les environs,
ils vont sûrement s'embêter à Tongres.
Ils te trouveront chanceux d'être resté là-bas.
C'est bien normal qu'à leur âge ils s'ennuient.
Tous, nous te souhaitons un Noël à ton goût
& une année sur le même modèle.
Baisers des Mornard.

16 décembre 1965

(*Carte reçue de Belgique de tante Françine Mornard*).
Cher Yvan.
Je vous souhaite (à toute la famille)
une bonne et heureuse année pour 1966 et un joyeux Noël pour 1965,
et comment allez vous je n'ai plus eu de vos nouvelles depuis longtemps
et est ce vous ne voulez pas m'envoyer une photo de vous
j'ai beaucoup des photos de votre famille mais plus une de vous
si vous voulez m'envoyer une cela me fera grand plaisir,
car je vous ai envoyé votre père et vous quatre en Turquie
chez le frère d'Oncle Jony
c'est pour cela je vous demande d'envoyer une de vous pour moi-même
et cette photo qu'on a tiré au bois de la cambre
est ce je peux avoir une de cela aussi,
enfin j'espère que tout va bien chez vous
en attendant des gros baisers à toute la famille
de Tante Françine et Oncle Jony.

17 décembre 1965

m'accouplant dès lors
(pauline maltais précisément madame raymond michaud)
une jeune femme avec qui parler très doucement et rire jusqu'au matin

marchant maintenant
seul sous la neige avant d'aller dormir

19 décembre 1965

Le ciel est bleu.
La neige: très blanche.
Très froid malgré le soleil.
Ma fenêtre est fermée: j'entends pourtant les moineaux.
Il fait clair: pourtant je laisse ma lampe allumée.

J'ai fait de l'ordre dans la maison.
Rien ne bouge.
J'ai dormi très tard ce matin.
J'ai fait de l'ordre dans mon corps.

Hier soir, je me suis accouplé avec délire.
C'était la première fois (j'ai pourtant fait cent fois l'amour)
que j'éjaculais librement dans une femme.
Hier soir, j'ai fait de l'ordre dans mes accouplements.

Mes chambres sont silencieuses.
Michel Benoit est en voyage: de plus il déménagera bientôt.
Je resterai seul.
Je fais de l'ordre dans mes chambres.

Mais quelle écriture sera la mienne?
Voilà ce qui m'inquiète aujourd'hui.
Voilà mon problème.

(*Carte de souhaits envoyée à tante Françine-Alexa Mornard, en Belgique*).
Chère tante.
Gros baisers du Canada.
Comme vous le savez peut-être, mon père est retourné vivre à Tongres
avec toute ma famille.
Moi, j'habite toujours au Canada.
J'irai sans doute vous voir cette année ou l'an prochain,
en allant visiter mon père et mon grand-père.
Gros baisers et bonne année ainsi qu'à l'oncle Jony.
Mon adresse est maintenant celle-ci:
3075 Barclay, apt 9
Montréal, Québec, Canada.

*

(*Lettre envoyée à Ange-Aimée Fournier-Mornard, en Belgique*).
Chère Ange-Aimée,
j'ai reçu ta... courte lettre, et ta carte postale.
Ton lecteur se porte bien.
Mais c'est bientôt Noël: dîner chez les Darche
(comment refuser après plusieurs invitations!);
aussi, souper chez les parents d'une copine.
Je n'accepte plus d'autres invitations.
Le temps me manque.
Car les examens s'en viennent viennent (air connu).
Mon locataire, Michel Benoit, est tombé en amour à Québec.
Il me quitte au début de janvier pour aller demeurer
à deux pas de sa dulcinée.
Bien que Michel et moi, nous entendons bien,
la nouvelle de son départ me réjouit: la solitude me manque.
Je compte désormais demeurer seul.
Comme le temps est doux quand il est silencieux!
Je regarde ta carte postale: «Les ramparts» de Tongres.
Je me souviens d'avoir eu 16 ans, et de m'y être parfois promené seul.
La solitude est l'un des plus grands événements de la vie.
Je vous envoie, à toute la famille, un petit cadeau (*).

Je vous le dis tout de suite: ce n'est pas grand chose.
Je ne puis ajouter qu'une citation:
«La voix des sources et la voix des clairs de lune
Se mêlaient aux sanglots des mers et de la dune,
Les chants de Montsalvat à l'ivresse d'Yseult...»
(Paul Morin).
Je vous embrasse tous.
Et j'espère que l'année nouvelle vous apportera moins
de chambardements.
P.S.
Je demande à Germaine d'embrasser grand-mère et grand-père
en leur souhaitant une bonne année.
Deux fois de suite.
Pas plus, pas moins.
C'est la condition à remplir pour rendre heureux.
Ainsi le désire la superstition.
* Disque de Gilles Vigneault,
Columbia FL292.

20 décembre 1965

(*Carte de souhaits reçue de ma famille en Belgique*).
Bonjour.
Toute la famille est «busy».
Les réparations & améliorations sont toujours en cours,
ce n'est qu'un emmerdement de plus.
Olier est enchanté de son voyage en France.
Toute la famille est bien & te souhaite une Bonne Année.
Baisers.
Ange-Aimée.
Débrouille toi avec ces mots-là.

Bonne Année à mon vieux barbu.
Pour Noël j'ai eu un caniche.
Et toi qu'as-tu fait?

A la maison nous avons fait peinturer.
C'est bien plus joli.
A l'école ça va: comme résultat moyen j'ai eu 76,7.
Pour le confort vive le Canada!
Tout près, on construit, brique par brique.
Quand il pleut elles nagent.
Je t'écrirai un peu plus tard.
«Salut».
Germaine.

(*Carte de souhaits reçue de Renée Darche*).
J'espère que tu seras un des nôtre pour le jour de Noël,
ça nous feras bien plaisir.
D'une compagne.
Renée.

(*Carte de souhaits reçue de Louise Léger*).
Mon cher Yvan.
Que Noël et l'An Nouveau t'apportent la santé, la chance et le bonheur
ainsi que la réalisation de tes plus chers désirs!
Louise Léger

(*Carte de souhaits reçue de mon frère Sylvain, en Belgique*).
Cher Yvan.
Ici, tout va assez bien.
L'école c'est plutôt «tuff» mais ça s'endure
(le programme est peut-être deux fois plus chargé qu'au Canada).
Les gens sont plus accueillants et plus chauds qu'au Canada
mais ils sont moins sincères.
À l'école les surveillants sont comme partout pas «ben», «ben» brillants
et ils gueulent à tout casser; entre autre, il en est un qui a fait 3 ans d'unif
(3 fois sa 1ère et il l'a échoué 3 fois) les autres n'ont que leur 1ère
(soit la 12 au Canada).
L'architecture c'est magnifique parfois, souvent ça ressemble
à ville Jacques Cartier où l'on aurait serré les maisons.

Nous avons un terrible hiver semble-t-il environ 42F.
L'isolation, ça n'existe pas semble-t-il; alors ça nous coûte aussi cher de chauffage ici qu'au Canada en janvier.
Pour tout dire c'est mal «foutu» mais ça a un certain cachet.
Ici les gens sont encore très marqués par la guerre et ils en parlent très souvent, pourtant c'est l'allemagne qui a le monopole en robinetterie en Belgique
(si «pwa» réussit, ça ne sera plus pour longtemps).
Tout va pour le mieux si ce n'est d'être en cage au pensionnat.
J'espère que «tu vas» bien et que tu ne passe pas trop les avant-midi à «roupiller» depuis que tes deux réveille-matins se sont envolés.
Comment as-tu arrangé ton appartement?
Au fait, es-tu encore capable d'ouvrir les robinets dans la cuisine, n'y a-t-il pas trop de vaisselle?
Bonne chance et ne t'ennuie pas trop,
Ton frangin, Sylvain.

(*Note laissée par Michel Benoit*).
Yvan,
Il y a un étudiant de Sherbrooke qui couchera à l'appartement ce soir, il doit arriver vers 10-11 heures PM.
Il te remettra ma clé.
Je serai à Montréal pour la fin de semaine.
J'arriverai vendredi midi.
Je viens avec France.
Toujours au sujet de Noël, tu peux continuer le beau travail que j'ai fait dans la bouteille de «Ballantine» mais laisses en pour France.
Qu'est-ce qui se passe ici, c'est un vrai bordel, ta porte barrée donc je ne peut utiliser le téléphone, la transformation de l'appartement en magasin de meubles...

(*Carte de souhaits reçue de tante Catherine*).
Cher toi.
Comment vas-tu?
tu dois avoir des envies de traverser la mer pour aller passer Noël
avec tes parents.
Ou tu as quelque chose de fort intéressant pour te garder chez-vous.
As-tu souvent des nouvelles.
J'ai reçu une carte, ils ont l'air contents d'être là.
Ici ça va comme ça.
Pas besoin de te dire si j'ai des journées d'ennui surtout à ce temps-ci.
J'ai une nièce qui demeure avec moi elle a 17 ans et est bien fine
comme elle est pas trop dans le vent (comme sa tante)
elle est contente de partager ma vie.
Bonjour je t'embrasse pour le jour de l'An.

21 décembre 1965

un deux Trois coups marquant le
Début du poème (qu'est-ce qu'écouter aux portes (de la gloire ou plus
simplement cette autre
Porte (le fruit de ta douleur nulle) battant vaine
Musique) et peut-être des mots) qui peut-être écoute plus que l'on entends

voici donc l'horizon le cirque déjà tour
nant la roue des heures dans la tente démontable.
N'écoutez pas la vertu vous offensez.

Or en ce pays soyez moins juste
du seul désir d'écouter
peut-être un nouveau langage

Car ainsi va la vie que nul en nous n'entends

22 décembre 1965

D'être à nouveau seul
(et noël encore ou comme le disait louise marleau:
la nostalgie d'une enfance s'éloignant sans retour)
et rêvant entre les mots d'un amour très calme
(mais n'étant ni pauline maltais ni d'autres trop pures sexualités
- bien qu'étant venue ce matin me porter un sapin -
se plaisait à le déclarer:
dormir ensemble nous enlaçant tendrement vers nous-mêmes)
la sachant vierge (louise marleau)
et cette petite fille dansant à mon côté (louise marleau):
autant d'autos que de femmes.

Cherchant hors de moi
la vérité (vivre dans une chambre seul plus efficace)
mais quoi sinon
MAIS QUOI.

23 décembre 1965

après «L'invention du temps» ou «Elle nue» ou «etc»:
écrire ceci: enregistrer un dialogue
(plusieurs personnes ou une seule mais alors en détail)
sur l'amour et ses élaborations (raisons, réponses, appels)
entrecoupant (sur un dialogue composé à partir de l'enregistrement)
les dialogues obtenus
de descriptions obsédantes ou plus simplement: à la façon des journalistes
entretenant plus directement la question: qu'est donc l'amour?
les proverbes souffrent d'un refus
de concilier les hommes
en ne pensant l'action contre le MOI
qu'en l'erreur présentée

23 décembre 1965

déplorant l'heureuse en lieu de pierre
l'eau coulant profondément à travers T
Ous les livres parlant de mer et d'elle
calme en ce bas de saison s'allongeant à tra
Vers tous les livres déplorant mais aussi son
départ avec les mille oiseaux d'une
saison faite pour de plus simples bassins d'eau

déplorant donc assise au centre de quoi
que le centre lui-même se doive d'encercler même le cercle
De tes yeux qui me sont à nouveau disparus! au centre
Des fontaines et pour ainsi dire allongeant du bras l'ho
rizon mais
dit-elle un rêve s'achevant à la saison

déplorant tous deux la vertu purificatrice Nous
étant profondément à travers toute profondeur l'absente
(déplorant encore notre joie dit-elle et s'ouvrant en
Core notre so)
litude lourde à nouveau loin

25 décembre 1965

D'un cynisme, sadisme ou bien nous adaptant
(michel benoit, claude savoie) le véritable désir: l'amour véritable,
sinon la règle du jeu (mensonges, terreurs, voracités): cynisme très précis.

Louise Marleau (d'une tendresse ou l'espoir d'une) m'étant le château
très élevé, mais accessible facilement entouré de falaises,
sur la colline saillant de l'eau: le siège escompté.
Sinon: sans la moindre distinction extérieure,
le désir pour elle d'une humiliation précise,
s'il est, trop entendu, entre les mots, nulle autre distinction.

27 décembre 1965

Il est tard maintenant.
J'ai allumé deux bougies.
Nous en sommes là.
Il est de plus en plus tard.
Hier surtout.
Mais les mots s'enchaînent: je suis ici, avant ma première maîtresse.
J'ai donc un léger retard.

Il est de plus en plus tard
et d'autant plus qu'elle m'aura déclaré
(marie bonaventure)
son amour envers (mais envers qui)
qu'elle aura connu avant moi et pour tout éclairer
(j'ai allumé une autre bougie: mais il en faudrait davantage)
s'être bassement joué de moi.

J'aimerai donc une très longue bougie
se confondant deux autres bougies.
Mais qu'est-ce donc que: MOI! moi! moi!
se confondant (mais avec quoi).

Et d'autant plus qu'il est tard maintenant.
De plus en plus précisément.
Et d'autant plus que pour éclairer
(un simple décor de vieux meubles)
je me permettrai de chercher
(dans ma tête et peut-être même dans l'autre réalité)
un immense chandelier de fer noir où fixer en quelque sorte

(mais quoi).

1966 24 ans

1 janvier 1966

Projet de publication. LE QUÉBEC LITTÉRAIRE.
Journal bi-mensuel. 8 pages comme CAMPUS LIBRE.
(= $280 - $300). Idéalement rentable sans publicité:$0.20 l'exemplaire.
1000 en librairies = 1000 x $0.10 = $100.00
4000 en collèges et régionales, soient 40 vendeurs x 100# = $400.00
1000 portes théâtres, cinémas = $100.00
$300.00 profit par 2 semaines.
OU...
100 groupes littéraires et vendeurs.
12 pages par semaines.
10,000# x $0.10 = $1,000 par semaine.
OU...

3 janvier 1966

(*Lettre reçue de Belgique de mon frère Olier*).
Tongeren.
Bonjour Yvan, comment ça va vieux frère?!
«Moé ças tof; ça vas pas pire» (Je m'ennuie de parler canayen).
J'ai passé ma première série d'examen pour Noël,
puis je suis allé en France, même à Paris, pour 4 jours
pour un colloque d'étudiants Français et Belges.
Que j'en ai vu des choses tout de même depuis quelques mois!
Mé en tou ca là, cé petètre ben bo mé vien pa icite parske cé ben mieu au Québec!
J'tassure lé p'ti Kébékois son pas fou!
Sais-tu ce qu'on a tous dit de la Belgique?
« c'est comme si on reculait de 20 ans» et c'est vrai.
Ils sont arriéré, mais arriéré!!! c'en est désespérant.

Ne compte pas faire tes études ici; ce serais de la folie.
Me basant sur le dire de plusieurs professeurs
voici ce qu'est l'université de Liège.
Le professeur est nommé à vie; le recteur a pratiquement rien a lui dire.
(C'est que le Gouvernement n'as pas le moyen de les payer suffisamment
pour qu'il puisse se plaindre).
Il n'est obligé de donner qu'un minimum d'heure de cours
(8 heures/semaine je crois)
et peut s'il lui plaît donné son cour de l'année en un mois.
Certain professeurs sont députés, industriels, professeurs aux États-unis,
étudiant, etc... donc la chose n'est pas ici exceptionnelle.
Et une des grandes différences avec les universités américaines,
ici on ne spécialise que très tardivement... donc préparez-vous
à vous bourrer le crâne.
Par exemple à Montréal en faculté de science et au polytechnique
on fait une année générale et l'année suivante on choisie sa branche.
Ici on fait pas une, pas deux, mais 3 ans de cours général.
On doit donc voir le programme du mathématicien, du physicien,
du biologiste, du chimiste, de l'ingénieur civil, etc... pendant 3 ans!
Et les examens sont tous oraux.
Notre professeur de math nous a dit qu'il a vu fréquemment
des professeurs d'université renvoyé immédiatement un élève
parce qu'il hésitait trop longtemps sur un problème et pire (est-ce vrai?)
on m'a dit qu'un élève en lettre avait été renvoyé de son examen
parce qu'il ne savait pas par coeur le nom des 3 amours de Ronsard!
tu vois c'est une question d'humeur.
Donc ici on pardonne beaucoup plus facilement à un étudiant
qui «coule» son année parce qu'on comprend qu'il faut beaucoup plus
que 1% d'inspiration et 99% de transpiration.
J'exagère probablement un peu, mais sans le vouloir, car tous
nos professeurs, qui en sont sorti, nous en parlent comme de la guerre.
Personnellement si jamais je veux avoir un diplôme universitaire
j'irai plutôt aux États-unis, en Angleterre peut-être
et plus certainement au Canada.

Ah il est sûr que si un jour je suis directeur de la G.M. (Général Mornard) et que j'ai à choisir entre un ingénieur Belge et un ingénieur diplômé des Etats-Unis, je choisirais le Belge parce que (même si la technique européenne sont en NET RETARD sur la technique américaine, je serais certain qu'il saurait s'en tirer à force de travail.
Celui qui a ce diplôme l'as mérité «en chien», donc il pourrait travailler «en chien» et réussir.
Mais quand même, on peut trouver des Américains qui les valent, la preuve: ILS SONT BEAUCOUP PLUS RICHES (voilà un résultat).
Aussi si tu as un diplôme Belge, ne compte jamais travailler ici.
Le salaire est de moitié pour un professionnel et le coup de la vie est, crois-moi, le même (du moins sensiblement).
La seule différence est que le Belge est habitué de vivre comparativement aux américains PAUVREMENT.
(Je dis le Belge; si tu voyais la France!!!)
Tant qu'à en parler, parlons en!
Autre désavantage: l'enseignement est strictement compartimenté.
Au Canada on a une multitude d'ouverture, de possibilité de déviation à presque n'importe quel moment de ses études.
Ici non! «C'est la loi» ils nous répondent et leurs lois sont «saprément» mal foutu.
Si quelqu'un choisi la section économique, moderne, latin, latin-grec, technique, etc... il doit y demeurer jusqu'à la fin de son cour.
Ici pas de «belle lettre spéciale», de «cours de recyclage», de «12è commerciale spéciale».
J'aurais voulu entrer en technique. Impossible à moins de recommencer le cours technique à partir du début des années du secondaire; tu vois... impossible.
Donc une seule voie: «Ingénieur-technicien» où l'on accepte des élèves ayant réussis leur 1ère scientifique A (humanité moderne).
Mais la loi de juin 65 dit que pour avoir un diplôme d'humanité homologué il faut avoir fait <u>2 ans</u> (réussi évidemment) dans la <u>même</u> institution.

Alors, puisque je suis en 2ième scientifique B (A est beaucoup plus avancé en math) je dois pour être «ingénieur-technicien» faire 2 années à l'Athénée, 1 année de spécialisation mathématique pour être en A et 3 ou 4 ans de cours de technicien «grade 1» dans un institut spécialisé.
Mais c'est beaucoup plus un cours d'ingénieur que de technicien;
j'ai lu leur programme et j'ai rencontré un de leur élève.
Comme tu connais mon génie mathématique,
je me demande ce que je fou là!
C'est à se demander si j'aurai un diplôme à 30 ans.
C'est sûr et certain que c'est un diplôme idéal
pour si jamais ça me plaisais d'être directeur de la G.M.
mais encore, il faut l'avoir.
Entre la théorie et la pratique...
Si j'étais resté à Montréal et avais continué mon cours de technicien spécialisé en instrumentation et contrôle (oui, car ici les écoles techniques ne se spécialisent pas ou presque pas... on a une culture générale) à 21 ans je serais sorti avec un diplôme capable de m'assurer $5000 par année.
C'est certain que ça ne vaut pas «ingénieur-technicien Belge»
mais au moins j'aurais été capable de gagner ma vie convenablement
et j'aurais su faire quelque chose.
Et puis quand je pense que j'ai 1 an de service militaire à faire;
décidément...
(En passant, occupe-toi immédiatement de ton service militaire:
la police est déjà venu ici deux fois à cause de ça; fait toi canadien!).
Et sais-tu comment on paye un ingénieur-technicien en Belgique?
10.000 francs/mois soit $50 par semaine.
J'en gagnais $42 chez Angela à percer des trous.
Et c'est considéré comme un gros salaire.
Et pourtant c'est un cours difficile à réussir, un diplôme de valeur.
Et puis le cours que j'avais commencé à Montréal
c'était un cours pour moi, «faisable».
Un tient vaut mieux que 2 tu l'aura: voilà.

Mais papa dit que je vais m'y faire, que ma place est en Belgique.
Mais tout de même si au lieu de faire encore 7 ans
(8 avec mon service militaire et sans compté la possibilité de doubler:
19 ans + 8 = 27 ans avec de la chance)
j'étudiais 3 ans à Montréal et travaillais 5 ans,
je crois que j'en saurais plus encore.
Après tout, où que ce soit on ne sait rien lorsqu'on sort de l'école.
Si je pouvais librement choisir ce que je veux faire,
je retournerais au Canada(!) pour continuer mes études.
Ce, dès septembre prochain.
Encore, je ne t'énumère pas les inconvénients autres que scolaires.
Si jamais tu veux venir ici je me ferai un plaisir de t'en écrire
un dictionnaire.
Surtout ne vas pas penser qu'on veut se débarrasser de toi mais,
excuse l'expression, «fait pas le fou».
Si, j'admets que j'exagère un peu (du moins... un tout petit peu)
et que je ne prêche pas avec les avantages car il y en a tout de même.
Je suis certain qu'un jour il y aura «beaucoup» d'argent ici
et qu'on peut s'organiser une vie très agréable: mais il va faloir le temps,
pas en mois mais en années.
Déjà je me suis fait des amis et ce matin j'ai reçu une carte d'une amie
Belge (pas mal pour un amateur) et sais-t-on jamais...
Fini tes études au Canada, peut-être la Belgique sera plus avantageuse
pour toi dans quelques années, mais pas aujourd'hui.
Oui la Belgique peut certainement m'intéresser un jour, mais pas
pour y faire mes études, vu la situation peu intelligente où je me trouve,
crois-moi.
Olier.
* Ah oui! ne publie pas ça dans le quartier-latin... c'est tout de même
personnel... entre nous 2...

11 janvier 1966

(*Esquisse de théâtre: «JE SUIS L'AUTEUR»*).
Dialogue entre une vieille divorcée (ELLE)
et son ancien mari infidèle (LUI).)

ELLE :
tu te souviens! il y a vingt ans!
ah ce qu'on s'aimait! tu te souviens!
il y a vingt ans que je ne t'ai pas vu!
qu'est-ce que tu fais que je ne te rencontre jamais! ah tu te souviens!
LUI :
oui...
ELLE :
ah comme tu n'as pas changé!
comme tu es beau dans ton habit de travail (*il est en pyjama*)!
ah dis-moi pourquoi tu es parti!
il y a vingt ans que j'essaie de comprendre!
LUI :
oui...
ELLE :
je ne te reproche pas d'être infidèle
LUI :
oui...
ELLE :
ah comme tu n'as pas changé!
tu embellis d'année en année!
Je t'aime tu sais! il y a vingt ans! tu te souviens!
LUI :
il y a vingt ans...
ELLE :
c'était au tout début de ta carrière! tu n'avais pas d'argent!
tu faisais les petits rôles! c'est long la vie, ah que c'est long la vie!
pourtant on n'avait jamais le temps de se voir! je te nourrissais,
je te logeais, je t'habillais! ah qu'on s'aimait! tu te souviens!

VOIX :
Les murs sont droits.
Il y a des gens dans la salle.
Les sièges reluisent dans l'obscurité.
Dites-donc, vous avez bien mangé hein!
un milliard de personnes meurent de faim!
Mais vous, vous avez bien mangé hein!
qu'est-ce qu'il font les chiens quand ils ont bien mangé hein!
ils se font aller... ce que vous savez madame!
Mais ne vous en faites pas, vous n'êtes pas la seule à en souffrir...
ELLE :
il y a vingt ans, tu te souviens! il faisait beau!
(*l'éclairage s'amplifie*) le soleil éclairait le parc!
les gens nous regardaient! je pensais au tombeau des Médicis!
ah ce qu'on s'aimait.
LUI :
il y a vingt ans! je me souviens! nous marchions dans la lumière
comme les Médicis sortant lentement de leur tombeau!
la lumière éclairait le parc. Il faisait beau. Il y a vingt ans.
Comme le temps passe!
ELLE :
comme le temps passe!
LUI :
le soleil éclairait le parc.
Les gens se promenaient lentement.
Nous regardions les gens se promener lentement à travers les arbres.
Il faisait beau.
Comme il faisait beau!
ELLE :
ah comme il faisait beau!
LUI :
il y a vingt ans!
ELLE :
il y a vingt ans!

L'AUTEUR :
couper! couper! bravo! bravo!
reposez-vous.

(*5 minutes de repos véritable entre acteurs sur la scène.*
Les acteurs s'appellent par leurs noms et se parlent pour vrai.
Soudain la lumière faibli,
un vendeur de journaux annonce la guerre déclarée,
les personnages se figent)

VOIX :
la guerre! la guerre est déclarée!
la guerre est déclarée!
l'Occident montre les dents!
l'Orient bondit!
quelques secondes et tout sera fini!
nous tomberons tous avec nos maisons!
la guerre... mais qu'est-ce donc que l'éternité?
Ils nous aurons tous, jusqu'au dernier!
Dieu soit loué!
L'éternité sautera avec nous!
Nous allons tous bien rire!
La fin est proche.
L'Histoire enfin nous ouvre ses portes!

(*spots éblouissant le public = atomique;*
personnages en loques dans la pénombre; feux ici et là)

ELLE :
Où sommes-nous?...
Y a-t-il encore quelqu'un avec moi?...

13 janvier 1966

de m'ennuyer avec
(louise marleau donc m'ennuyant d'être la folle enfant
- le fol effort à la conquête du vent de plus impossible)
chacune de mes amitiés tant l'inconscience règne
(en moi donc régnant désormais contre moi)
me voici désormais droit
et franchement le fouet à la main pour
(la chassant: ou du moins rêvant:
pauline maltais sotte et laide et davantage le cerveau concentrique
au vagin)
m'inventer à la pensée
rêvant (introduisant dès lors la vie rêvée).

NOTES ET VARIANTES
1.
Marcel Dubé, pour un mois à l'hôpital,
a prêté son appartement (très grand luxe) à Louise Marleau.
Il est séparé de sa femme.
Écrit des textes idiots.
Et fait beaucoup d'argent.
Félicitations à Marcel Dubé.
2.
L'absurde n'est ni le malheur, ni la mort;
mais l'attachement tragique à la vie.
3.
Françoise Harkins épousera Jacques Marchand.
Françoise dit aimer Jacques d'une façon toute spéciale
et ne l'épouser que parce qu'il le désire.
Françoise trompe Jacques,
et déclare déprécier ses amants à l'égard de Jacques.
Nous souhaitons à Françoise un mariage «passionnant».

4.
Catherine, la putain de notre faculté, vient de dévierger François Gagnon, libéré du FLQ.
François aime Catherine qui le trompe à qui mieux mieux:
mon locataire, Michel Benoit, fut un des heureux pistons.
Bon début, mon François!
5.
Claude Savoie, commentateur à ses débuts, trompe son épouse,
avec ... Catherine.
Elle le suce pendant qu'il conduit.
Il prépare un roman sur cette jeune personne
«grasse et laide, bête et naïve étant le pur symbole de la sexualité».
Vous la verrez, pure et douce, sous le méchant destin de la perversion.
Les ressorts du vice seront enfin démontés.
Merci, trois fois merci!
6.
Quatre positions devant autrui:
1) la fidélité parfaite
2) l'infidélité fidèle
3) le pur jeu
4) la solitude.
(A développer en quatre cents pages).

15 janvier 1966

N'étant donc venue (pauline maltais):
brisant en sorte la monotonie
(l'orgasme et l'éjection) de ne pouvoir en d'autres mots briser
en sorte la monotonie:
la même.
Désormais désirant seul en moi le désir

N'étant donc venu que très tard à moi-même
(à vous donc).

17 janvier 1966

M'étant réconcilié avec elle (pauline maltais) d'une querelle
purement intérieure et sans même un doute de sa part (ignorant donc)
du fait d'avoir pu (dimanche) visiter avec sa soeur, un musé.
De plus la sachant écrire: ses mémoires.

D'où qu'ailleurs l'amour me pèse.

La solitude étant l'accès d'une: littérature.

1.
assise devant nous tandis qu'il dort en quelque sorte
«de ce coté-ci de l'eau» ne voyant donc assise de l'autre coté
nos amours passent les uns après les autres
ainsi que les gestes que tu fais de ton bras
de l'autre coté de l'eau se perdent nos regards et pour
tout dire «nous aimions tant voir passer la mer»

2.
«nous en sommes là» de l'autre coté de l'eau
pour débattre le geste que tu fais de ton bras de
rivière se perd plus loin que notre oeil ou
de l'autre coté de l'eau notre unique amour en la vie
répétant après toi: «de l'autre coté de l'eau»
maintenant plus loin que nos amours à jamais nous portent

3.
car ainsi passe notre vie
et plus loin que son bras de l'autre coté de l'eau se perdent
nos regards rediront alors nos amours
«de celle qui venait à Barclay Street» où nous aimions tant
voir passer la mer et pour tout dire
quelquefois
«de ce coté-ci de l'eau».

18 janvier 1966

(*Carte postale montrant une photo du Manneken-Pis,*
reçue de Ange-Aimée Fournier-Mornard).
Inspirateur, n'est-ce pas?
Tongeren.
Bonjour.
Quelle bonne idée de nous envoyer un disque de Vigneault!
Merci, merci infiniment - il nous est arrivé intact.
Ca va bien.
René est moins débordé de travail + est très encouragé à l'usine.
M. Mornard se maintient.
Sortons pr. la 1ère fois, samedi soir.
Souper ds un restaurant chinois, à Maastricht; ensuite, vogue la galère,
Tartarin qui part en guerre, ns. allons danser.
Un groupe de dix, les gars sont de la partie - cela leur fera du bien.
Leurs résultats de Noël? pitié! ns. ns. y attendions,
le Préfet ns. avait prévenus, le cours est beaucoup + avancé ici.
Pour eux, c'est une pilule difficile à avaler + ils gueulent
contre la Belgique. Ca passera.
La maison est maintenant coquette, t'enverrai des photos plus tard.
Tout le monde t'embrasse + te remercie.
Ange-Aimée.

20 janvier 1966

Huguette Saint-Pierre.
Diététicienne. 23 ans.
Appartement, déviergée, auto.
Donc: prenant le café chez elle après un cours.

Mais qu'est l'amour sinon la fidélité d'une longue infidélité.
L'humain recherchant un long regard (l'amour est important)
s'animant de mille autres (amitié, autres accouplements, enfants)
pour ce qu'en lui ne peut exister qu'envers autrui (la solitude essentielle).

21 janvier 1966

Louise Guay vient de me téléphoner.
Enceinte de Tony Dassylva.
«Le besoin d'un avorteur te fais revenir à tes anciennes amours»
(proverbe québécois).
Dieu donc (à jamais) plane sur les eaux.
Nous irons ensemble
au mariage de Nicole Brossard avec Roger Soublière.
Vienne le temps dont on s'éprenne!
maisnon plus d'elle maintenant (non plus que d'une autre!)
mais de moi seul!
tant il est souffrant de revoir qui l'on aime
(avouons maintenant).

22 janvier 1966

1.
«tu es là» dis-tu
et moi de l'autre coté de l'eau
comptais les uns après les autres les
jours se succèdent les uns après les autres
tu dis «où allons-nous par ce si beau matin?»
voir si
2.
l'herbe tire toujours mais sa verdeur de
ceux qui passent les uns après les autres en dessous
s'enlaçant éperdument au détour de chaque rue changeant
d'amant et de ce coté-ci de l'eau je
dis «où allons-nous par ce si beau matin?»
3.
très clair avec sur la rondeur de ton bras éperdument
ces jours «passent les uns après les autres»
au détour de chaque si beau matin clair: donc
«comme une femme perdue dans l'amour apparent»

4.
or donc une pensée: sur le rond de
l'horloge passent les uns après les autres les
chiffres de mon amour et de l'autre coté de l'eau
je déclare solennellement «tu es là» mais
5.
non. Car ce serait ajouter au crime l'autre
coté de notre lente promenade. Si tu
dis «où allons-nous par ce si beau
6.
matin clair» aie-je déclaré solennellement sur
les vagues se suivent les unes après les autres et
l'herbe
où nous regardions allongés les unes après les autres
ta montre et la mienne ensemble disant donc:
- au suivant!

23 janvier 1966

l'ayant donc revue (louise guay)
à travers mille souffrances plus ou moins secrètes:
passant donc la journée ensemble
grasse et très large reposant
(ou souffrant: sa colère) en son double menton:
le temps, le temps nous épuisera tous!
souffrant de la voir si sensible malgré ses «je suis devenue insensible»:
très longue désillusion qu'est la découverte du mâle
(impurs que nous sommes tous!)
l'ayant donc retrouvée
le temps nous épuisera tous! souffrant de
l'entendre louer le sexe gros du pauvre tony
(qui donc aime tony dassylva) l'ayant fait atteindre le spasme
«que je ne pouvais atteindre avec toi de m'être vue stupide avec toi»:
très longue désillusion qu'est la découverte de la femme
(impures qu'elles sont toutes!

parlant d'abandonner tony (jaloux et non professionnel):
parlant donc seul, mais non plus libre d'être seul, tant il est à dire encore:
«Oh! le beau jour encore que ça aura été!
Encore un. Après tout. Jusqu'ici.»
(Samuel Beckett).
trouvant profitable son départ (louise guay) la menant à jouir de son sexe
et de plus parlant d'elle solitaire
surmontant sa culpabilité de m'avoir quitté (les cauchemars se succédant)
mais
nous reste à réaliser une solitude (d'amants en amants n'est point le mal)
menant à de plus justes sentiments

*

(*Lettre envoyée à ma famille en Belgique*).
Chers parents,
je m'excuse de ne pas vous avoir écrit plus tôt.
Je vous remercie pour votre cadeau
réjouissant autant l'estomac que le coeur.
Nous venons de terminer nos examens.
Sauf pour un des cinq examens, je ne m'inquiète pas.
Noël fut consacré à l'étude.
Le souper chez les Darche, je dois l'avouer, m'a fait beaucoup de bien.
Car j'étais complètement seul à noël ainsi qu'au jour de l'an.
Pourtant je ne m'en plains guère; j'aime de plus en plus la solitude.
J'y travaille fort.
Je me demande parfois si ma place ne serait pas dans une retraite
ressemblant à celle des ermites.
Cette année, je suis pressé d'agir.
J'ai réglé beaucoup de problèmes.
En parlant de problèmes, j'ai revu Louise Guay.
Nous avons été ensemble au mariage
de Roger Soublière et de Nicole Brossard: de la revue La Barre du Jour.
Si ce mariage me réjouit, Louise m'attriste énormément.
Je crois franchement que rien n'est possible entre nous,
et ce n'est pas tant ce qui m'attriste.

Mais de la voir devenir cette grosse fille assez laide, exploitant un peu trop
les gens et d'autant plus les garçons, paresseuse et révoltée
comme je l'ai été.
Je pense à ma révolte contre ma famille.
Est-il possible que l'homme doive descendre si bas
pour retrouver un peu de sa raison.
Mais le temps passe sans que nous n'y puissions rien.
Garde Fullum et Mme Dagenais aimeraient que vous leur écriviez.
(Mais je vous en prie, ne les envoyer pas chez moi,
aussi dévouée que soit la dernière.)
J'espère que vous trouverez le temps de m'écrire (au moins dix pages)
tous les deux.
Ainsi que Germaine que j'embrasse de toute ma barbe.
Je vous envoie deux photographies et mille et un baisers. yvan

*

(*Lettre envoyée en Belgique à mon frère Olier*).
Cher Olier,
ta longue lettre mériterait sûrement de passer dans le Quartier-Latin.
Tu y donnes une quantité de détails très intéressant
sur un québécois à l'étranger.
Quant à mes études, je t'avoue que je n'ai pas l'intention
d'aller en Europe. Nous avons ici de bons professeurs.
De plus je peux me spécialiser en lettres québécoises.
Je ne saurais le faire à l'étranger.
L'Europe, outre le fait de vous revoir tous,
ne m'attire que par un seul point: une dizaine d'écrivains français
avec qui j'aimerais pouvoir travailler (apprendre).
La littérature devient de plus en plus le centre de ma vie.
J'accepterais volontiers de vivre dans une cabane (en Gaspésie ou ailleurs)
si je pouvais recevoir $1000 par année pour écrire.
Tu vois qu'il est des habitudes qui, sans être mauvaises par elles-mêmes,
sont tout aussi accaparantes que les mauvaises habitudes.
Je te salue donc et te demande de m'écrire aussi longuement,
ou du moins plus souvent. yvan

(*Lettre envoyée en Belgique à mon frère Sylvain*).
Cher Sylvain, je te remercie pour ton petit mot.
Je t'avoue franchement que je n'ai rien fait ou ajouté à l'appartement
depuis ton départ. La raison: $$!&$$!
Heureusement que tu t'étais occupé de m'organiser à mon aise.
Peux-tu me rendre un autre service?
Veux-tu demander à tes professeurs de français (ou à d'autres):
d'une part, les noms des écrivains belges, et d'autres part,
les noms des journaux belges parlant de littérature, aussi peu soit-il.
S'il t'es possible de trouver des journaux, j'aimerais
(moyennement certaines subventions de «pwa» comme tu dis..)
en recevoir un échantillon de chacun.
Pour les volumes, je pourrai sans doute les commander d'ici.
De toute façon, écris-moi et donne-moi plus de détails
sur la vie en Belgique. Salut. yvan

*

(*Lettre envoyée à ma tante Catherine Fournier à Gaspé*).
Chère tante Catherine,
je m'excuse d'un silence plus long qu'il est permis.
Je te remercie de ton cadeau de Noël:
il m'a permis de changer les six cordes de ma guitare.
Je n'ai pas trop de temps pour m'ennuyer.
Je travaille 15 heures par jour: travail à plein temps à la bibliothèque
de l'université de Montréal, cours quatre heures chaque soir, études, etc.
Si le notaire de Gaspé vient à Montréal, avertie moi.
Je lui donnerai une leçon très méritoire pour son âme..
De toute façon, veux-tu me donner son nom et son adresse afin que
je lui écrive à nouveau par l'intermédiaire de la Chambre des Notaires.
Je te promet d'être poli; mais je te jure que je n'ai jamais vu
si parfait abruti. De plus, peux-tu me dire quels sont les montants
que nous devons recevoir.
C'est une chose que nous n'avons jamais sue.
Je t'embrasse, mais non sans te dire que je t'envie
de pouvoir mener la vie paisible que tu mène. yvan

27 janvier 1966

Je me suis reconnu «paria» dans une société dogmatique
m'incitant au dogmatisme.
L'humanité consisterait dans la tolérance de ce que l'on réprouve
tout en sachant n'avoir peut-être pas raison de réprouver ce que l'on tolère
ainsi que de tolérer ce que l'on réprouve.
La sagesse ne serait pas de n'avoir que raison
mais d'y prendre les objections comme étant peut-être vrais
par cela même que notre raison nous dit avoir raison.
Après mon roman «Elle nue» ou «Variables»
(= un roman montrant que l'amour libre peut être profitable,
en montrant les erreurs que l'on y fait et que l'on devrait y faire),
écrire un roman
où le «je» serait un écrivain écrivant «pour une philosophie
de l'avortement» en un pays radicalement contre l'avortement,
refusant, à un moment, de publier disant «laissez-moi un sursis» sachant
devoir perdre ses «jobs» etc... pour la défense de son idéologie;
(devoir être rejeté par sa société comme un «corps étranger»).

31 janvier 1966

1.
Louise Guay: avortée.
2.
Pauline Maltais: prépare son divorce.
Peut-être me trompe-t-elle.
Sans importance.
3.
Préparons trois articles sur l'avortement:
Huguette Saint-Pierre avec qui: sans doute moi dirigeant le travail.
Elle craint d'être enceinte.
Donc: banale.
4.
Seul. Donc: mille pensées vers moi.

(*Note reçue de Belgique de ma soeur Germaine*).
Cher Yvan,
Je souhaite que ta barbe ne frémisse pas en regardant ce portrait.
Il n'est pas si mal sais-tu.
Puisque le photographe la encadré et agrandi
pour l'exposer dans sa vitrine.
Ta soeur, Germaine

9 février 1966

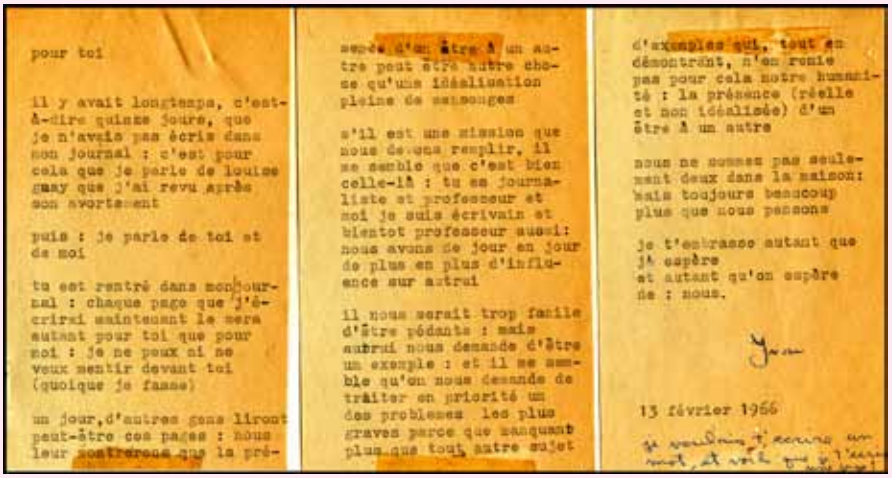
(*Carte de remerciement reçue de Roger Soublière et Nicole Brossard*).
Roger et moi désirons te remercier très sincèrement
pour le très bel ensemble de céramique que tu nous as offert
à l'occasion de notre mariage.
Amicalement
Roger et Nicole

13 février 1966

BILAN D'UN AUTRE SIÈCLE

1.
d'avoir fortement gueulé contre un laisser-aller: général
la voici: rénovée
louise guay: le temps et d'autant plus que l'on a aimé (si peu soit-il)
exige davantage d'être aimé
2.
d'une circonstance (le banal aurait un sacre)
la voici maintenant:
venant dans une heure exactement habiter avec moi:
et peut-être que l'éternité se remettrait en marche!
LISE BISSONNETTE:
enfin l'amour
(mais soyons sages: le temps seul permet aux mots l'accès véritable)
devant lequel nul mensonge ne tient

Avec Lise Bissonnette.



pour toi

il y avait longtemps, c'est-
à-dire quinze jours, que
je n'avais pas écrit dans
mon journal : c'est pour
cela que je parle de louise
gamy que j'ai revu après
son avortement

puis : je parle de toi et
de moi

ta est rentré dans mon jour-
nal : chaque page que j'é-
crirai maintenant le sera
autant pour toi que pour
moi : je ne peux ni ne
veux mentir devant toi
(quoique je fasse)

un jour, d'autres gens liront
peut-être ces pages : nous
leur montrerons que la pré-

sence d'un être à un au-
tre peut être autre cho-
se qu'une idéalisation
pleine de mensonges

s'il est une mission que
nous devons remplir, il
me semble que c'est bien
celle-là : tu es journa-
liste et professeur et
moi je suis écrivain et
bientot professeur aussi:
nous avons de jour en jour
de plus en plus d'influ-
ence sur autrui

il nous serait trop facile
d'être pédants : mais
autrui nous demande d'être
un exemple : et il me sem-
ble qu'on nous demande de
traiter en priorité un
des problèmes les plus
graves parce que manquant
plus que tout autre sujet

d'exemples qui, tout en
démontrant, n'en renie
pas pour cela notre humani-
té : la présence (réelle
et non idéalisée) d'un
être à un autre

nous ne sommes pas seule-
ment deux dans la maison:
mais toujours beaucoup
plus que nous pensons

je t'embrasse autant que
j'ai espère
et autant qu'on espère
de : nous.

Yvan

13 février 1966

je voudrais t'écrire un
mot, et voilà que je t'écris
un livre

c’est-à-dire nous déclarant nos adieux
(pauline maltais et moi)
nous accouplant donc hier soir et d’une tristesse
(et sans doute la dernière) t’aie-je dis la vérité
tant il ne tient qu’à nous seuls (toi lise et moi) d’être notre vérité
c’est-à-dire: notre présence l’un à l’autre (très simple)
se déclarant un respect de tous les sens de la vie
3.
donc attendant l’heure d’aller te chercher
après cette sorte de printemps ayant soudain chanté au milieu de l’hiver:
j’écoute les moineaux sous la neige recommençant maintenant
comme s’il y avait eu l’arrêt chronologique du temps
(comme si le réel s’était soudain mis à chanter de lui-même):
le temps de notre rencontre
et pour la première fois:
l’art devenant une façon d’accéder au temps

(*Note laissée avec mon JOURNAL pour Lise Bissonnette*).
pour toi
il y avait longtemps, c’est-à-dire quinze jours, que je n’avais pas écris
dans mon journal:
c’est pour cela que je parle de louise guay
que j’ai revu après son avortement
puis: je parle de toi et de moi
tu es rentré dans mon journal:
chaque page que j’écrirai maintenant le sera autant pour toi que pour moi:
je ne peux ni ne veux mentir devant toi (quoique je fasse)
un jour, d’autres gens liront peut-être ces pages:
nous leur montrerons que la présence d’un être à un autre
peut être autre chose qu’une idéalisation pleine de mensonges
s’il est une mission que nous devons remplir,
il me semble que c’est bien celle-là:
tu es journaliste et professeur
et moi je suis écrivain et bientôt professeur aussi:
nous avons de jour en jour de plus en plus d’influence sur autrui

il nous serait trop facile d'être pédants:
mais autrui nous demande d'être un exemple:
et il me semble qu'on nous demande de traiter en priorité
un des problèmes les plus graves parce que manquant plus
que tout autre sujet d'exemples qui, tout en démontrant, n'en renie pas
pour cela notre humanité:
la présence (réelle et non idéalisée) d'un être à un autre
nous ne sommes pas seulement deux dans la maison:
mais toujours beaucoup plus que nous pensons
je t'embrasse autant que j'espère
et autant qu'on espère de: nous
yvan
je voulais t'écrire un mot, et voilà que je t'écris une page!

14 février 1966

(*Carte postale reçue de Belgique de Ange-Aimée Fournier-Mornard*).
Tongeren
Salut! Avons reçu en bon état «barbe & perruque»,
aucune difficulté à t'identifier...
Merci bien, tout le monde a bien ri en te voyant la fraise.
Les diapositives prises à Dorval sont réussies,
sans faire accroc à notre humilité = on est ben beaux!...
La famille est bien.
Olier commence à s'adapter + fait la morale à Sylvain
= «Ne critique pas, tu m'offenses, je suis un Belge»...
c'est crevant de les entendre.
L'hiver est terminé = les gazons sont verts + les bourgeons apparaissent aux branches.
J'ai beaucoup d'ambition pour l'étude du flamand,
mais aussi beaucoup de travail.
J'ai enfin trouvé une femme de journée.
Au revoir. On t'embrasse. Ange-Aimée

16 février 1966

potins

1.
marcel dubé serait alcoolique: fortement
2.
alain grandbois serait aussi: alcoolique;
quelqu'un ayant été l'interviewer
décrivait ses murs recouverts de pornographies
3.
yves préfontaine à qui
luc racine présenta des poèmes de denis roche
(l'ayant connu de moi et moi: de «tel quel»)
préfontaine cria par une accusation d'hermétisme:
car, dit-il, le contraire de sa (présente) recherche
4.
claude savoie: désire (en vain)
mon ancienne maîtresse
(pauline maltais)
5.
yves mongeau: a repris ses cours au gésus;
mais denise lafrenière (sa maîtresse)
déclare (à moi) son désir d'en finir avec lui:
tant la paresse; de plus son désir (malhabile) d'autres maîtresses
6.
fernand ouellette; paul-marie lapointe; yves préfontaine:
s'estiment d'écrire

(*Lettre envoyée à mon père en Belgique*).
Cher papa,
il est connu qu'un fils n'écrit directement à son père
que pour certains motifs bien connus. Donc... je vous écris.
Ma santé est bonne.
Mes examens ont été réussis:
je vous envoie une photocopie de mon bulletin.
Mais une chose ne va vraiment pas: mes finances.
Déficit: $148.75 répartis comme suit: huile, $6.54; eaton, $36.00;
université $53.75; taxe d'eau, $21.94; bell, $21.52;
intérêt du prêt d'honneur, $9.00.
Raisons: d'un côté, le gouvernement m'a refusé ma bourse;
de l'autre, je me suis permis une série de cours de guitare
($5.00 par semaine).
Donc... si vous pouviez me renflouer...
J'aimerais aussi que vous m'écriviez vous-mêmes.
Pouvez-vous diriger l'usine sans embêtements?
Quels projets tenez-vous?
(Savez-vous qu'un allemand vient de réaliser la fabrication, en série,
de maisons en plastic? Votre idée était donc réalisable).
Comptez-vous bientôt vous lancer dans l'usage du plastic?
Écrivez-moi. Je vous embrasse... non seulement pour les «subventions»!
yvan

17 février 1966

BIBLIOTHEQUE CENTRALE
(dédié à monsieur Bilkins)

me relevant lentement d'un
Long chemin s'étant brisé non pas le Mal
ni la prison armée malgré
le coeur n'est plus la question qui surnage
de toute la poussière du chemin

mais la raison s'étant
laissée lentement comme si je vous disais:
«La vie n'existe pas» de cet endroit bien précis
où je rêve aux blessures conduisant
ici même à mieux dire: négligée

me ramenant sans cesse à descendre l'escalier
du moins jusqu'au fond du ciel
et pour tout dire: à l'inverse en moi-même
vous écouterais-je proclamer: «remontez
Le cadran sur la table de chevet» marque
les jours
les semaines
et les siècles nous ouvrant lentement: la défense et
L'illustration du
temps donc: je me lèverai mais
le chemin laissant libre seul
l'escalier peut-être à nouveau chanterais-je
en descendant à nouveau
jusqu'au palier central

mais cette fois (la dernière)
pour la mener à ma suite
sans me retourner

23 février 1966

Projet d'édition.
projet poétique (mais non ouf en lui-même)
un poème par mois de quarante vers
durant douze moi: soit 2 pages (centrale)
soit 480 vers
soit 24 pages
mais sur: QUOI
tiré à 100# avec une eau-forte si possible
vendre avant d'éditer
demander adresses à Michel Beaulieu
mon profit: $200 par mois.

Notes:
évolution de la littérature: du simple au complexe
soit: l'associationnisme
soit: passer d'un sujet à un autre par leur ressemblance
et de leur mouvement tirer l'image évidente
soit: d'apparaître par le quotidien le mythe garde la tête

en quoi «Elle nue mais» (=Variables) n'est-il pas le mythe:
d'Orphée et d'Eurydice.

24 février 1966

(*Lancement par Beaulieu, LETTRE À MONTRÉAL*).

25 février 1966

Nous savons tous que L'Université de Montréal ne brille pas
par son génie, si ce n'est en ce qui touche ses escaliers mobiles.
Mais il y a pire.
Le Moyen-Age, métempsycosé par St-Toto,
fait chaque jour des conquêtes.
C'est ainsi qu'un jeune homme (parlant une drôle de langue il est vrai)
fût exposé, carcan aux mains et au cou, à l'entrée du Centre Social.
Au su et au gré (semble-t-il) de tous ceux qui le voyait.
Béni soit le temps de nos vingt ans! disait je ne sais qui.
Tant et si bien qu'il resta vingt minutes, ainsi célèbre,
à se vouloir en d'autres mots: mort.
Les étudiants passaient et repassaient: tout humain qu'ils étaient,
la chose était la chose (ne pas confondre).
Cueillez, cueillez les roses de la vie!
Mais soyons brefs: le jeune homme
(qui refusait de nous expliquer ce qui s'était passé)
fût délivré par un concierge (ne pas confondre avec: le bon samariquoi).
- «Take the key in my pocket», said the young fellow, saignant au visage.
Première conclusion:
ses assaillants (non-identifiés malgré nos recherches) prévoyaient donc
sa délivrance.
Deuxième conclusion:
les étudiants de l'université, en plus de détester leur professeur,
se plaisent à la souffrance d'autrui.
Troisième conclusion:
les étudiants de l'université (par hypothèse) Mcguill
prophétisent à leur façon.
S'ils ne se font pas brûlés vivants sur la place publique,
ils n'en remettent pas moins leur avenir au carcan!
Dernière remarque:
le jeune homme, une fois délivré, reparti, son carcan sous le bras.

27 février 1966

(Écrit pour les carnets).

établir une morale considérant une application
c'est-à-dire de courtes notes numérotées touchant divers sujets

dieu: l'ensemble des faits et choses bonnes autant qu'inexplicables.
satan: l'ensemble des faits et choses mauvaises autant qu'inexplicables.
soient dieu et satan: l'humain intégral en tant que besoin (semble-t-il)
d'aimer autant que de haïr ce qu'il devient.

les motivations: la pure illusion d'aujourd'hui te fait jadis courir

même de penser: le mythe s'organise
donc découvrir un mythe: constituerait une face du mythe
soit que l'homme s'imagine devoir autant qu'aimer vivre:
mais quand t'aie-je dis de renier le mythe et d'autant plus
que je ne sais ce qui pourrait te changer
(ainsi que d'autres directions de ton sentiment)
mais le naïf ne peut vivre que se pensant dans son droit

civilisation:
une idée poussée à bout meurt par ce qui lui était une raison de vivre

*
(*Note laissée par Lise Bissonnette*).
Yvan, ou plutôt Ivan, Je n'écrirai jamais
je suis excédée et violente d'avoir cette préoccupation:
éveiller en toi une tendresse plus prenante, plus terrible que dans le passé
avec toujours le désir de me retenir de m'emmurer simplement
en brisant quelque chose ailleurs seulement
«tant il n'en tient qu'à nous d'être notre vérité», disais-tu
Nous nous plaçons trop, beaucoup trop au-dessus de nous-mêmes
Et la volonté de continuer

1 mars 1966

cette pluie calme sur Montréal
porte
ailleurs le dur combat: mais le repos déjà ne dure plus

qu'il est pourtant l'heure d'aller dormir:
ces quelques heures où stoppe la machine:
Montréal dans quelques heures à nouveau: fabriquant

mais quoi

d'autre part à ce moment comblé:
fabriquant (lise bissonnette) avec moi ce dur combat contre le
mot nous opposant

2 mars 1966

(*Note laissée par Lise Bissonnette*).
d'avoir épousé un poète
et d'en accepter l'équilibre étrange
heureuse

3 mars 1966

voici le temps et la saison
voici le temps et
la saison
mais qui dominera
mais
pour combien de temps
s'en iront-ils chantant

et moi qui suis dans les prisons
le quintuple incantatoire de son crane
où trahir ne trahirait pas
ce qu'une faille dans le plancher
déjoue d'une carence d'expression

or
voici le temps et la saison
mais qui dominera
ce très long sifflement entre les dents

ah! je m'en vais entrer en danse

scellé contre mon pied
le coeur
s'alliant la perspective des lattes du plancher
m'en allant entrer en danse
me perdre en mille révérences
mais
le corps dans l'enfargement
m'allant à ravir il est vrai
mais je n'ai pas trouvé qui
d'oser danser
ne perde ailleurs l'expression:
«ce n'est pas moi que vous aimez»...

or
voici le temps et la saison
où
rêver
comporte encore d'autres illusions

6 mars 1966

(*Lettre reçue de Gertrude Savard*).
Bonjour Yvan.
Vive les gaspésiens & leur met traditionnel le six paille!
tu es comme moi tu aurais le goût d'en manger;
quand j'allais à Oka chez Marie-Ange j'avais le plaisir d'en manger,
je me reprendrai l'été prochain si je vais à Gaspé.
Je t'envoie la recette mais j'aimerais mieux être proche pour aller le faire,
car pour toi j'ai peur que ce soit un peu compliqué;
je t'envoie aussi la recette du pouding à la vapeur.
J'espère que tu ne te sens pas trop seul;
quand tu auras un peu de temps libre, va voir ta marraine;
par exemple le 2e dimanche du mois tu rencontreras la famille.
Voici l'adresse: «Les Petites Filles de St-Joseph,
2333 rue Sherbrooke ouest, près de la rue Atwater».
J'espère que tu t'es remis de ta grippe intestinale;
quand tu es malade va voir le docteur.
Comme je vous considère un peu comme mes enfants
je me permets de te dire d'être un bon garçon;
prie la Ste-Vierge pour qu'elle te fasse trouver une bonne femme
comme tu avais une bonne mère.
Quand tu essaieras les recettes si tu as besoin de d'autres renseignements
tu me téléphoneras: 473-3200.
Je pense souvent à toi & à toute la famille.
Probablement que ma tante Catherine va monter dans le mois de mars,
probablement que vous vous rencontrerez.
Bonne chance, bonne santé, succès dans tes études & avec ta cuisine.
Avec toute mon amitié, Gertrude

Recette de «six paille» (Six-pâtes).
1/4 lb. de lard salé
3 côtelettes de porc
1 lb. de morceaux de boeuf à rôtir (bon marché)
2 ou 3 oignons piqués de clous de girofle

Pommes de terre
Des morceaux de poulet.
Délicieux quand on peut y ajouter du lapin.
Pâte
3 tasses de farine
3 c. à thé poudre à pâte
1/2 c. à thé de soda
1 c. à thé de sel
1 1/2 tasse de lait tiède
1/2 lb. de graisse fondue et tiédie.

Faire fondre la graisse, laisser tiédir, y ajouter le lait tiède
et la cuillerée de sel.
Tamiser farine, poudre à pâte et soda.
Ajouter graduellement le liquide
jusqu'à l'obtention d'une pâte très malléable.
(La pâte doit rester graisseuse).
Pour un gros six pâtes, il faut 2 et 3 recettes de pâte.
Déposer dans le fond de la marmite
(à fond épais de préférence)
un rang épais de viande, pommes de terre, oignon.
Assaisonner.
Recouvrir d'une abaisse de pâte d'une épaisseur de 3/4 pc.
en laissant une ouverture au centre.
Recommencer l'opération jusqu'à épuisement de la viande.
Finir avec une pâte.
Ajouter de l'eau tiède jusqu'à égalité de la pâte.
Commencer la cuisson sur la cuisinière.
Quand ça commence à bouillir,
mettre au four à 400F pendant 2 heures.
Abaisser la température à 350F et laisser encore une heure.
Toujours garder de l'eau à égalité de la pâte.
La pâte couvercle est à jeter.

C'est ben, ben bon! Bon appétit et bonne chance.

7 mars 1966

(*Note laissée par Lise Bissonnette*).
Ivan,
Déjà je me demande si je terminerai vraiment cette conversation-lettre;
cela m'est devenu contraire de procéder ainsi à mesure d'avoir employé
le procédé pour toutes relations et qu'il s'en soit retrouvé vide.
Soit que l'on mette un problème en place quand il n'est pas,
soit que l'on fasse mal.
Ce dont il serait stupide d'avoir peur,
mais aussi ce dont il ne faut pas développer le goût.
J'ai trop souvenir de correspondances un peu morbides qui réduisirent
mon adolescence à de multiples et idiotes plongées sentimentales.
Dont j'ai gardé l'habitude d'ailleurs.
Avant de sortir, je t'ai parlé de sécurité affective
(au moment où un de tes gestes me la faisait pressentir).
Ni reproche, ni constatation; désir.
Il est entre nous une si fausse relation
parce qu'elle est dirigée sur des extrêmes en nette bifurcation.
Toi (peut-être) vers une présence très complète, sans doute totale
(je me suis depuis souvent interrogée sur l'être tout spécial
de l'épouse du poète
- peut-être la seule femme à qui il soit permis sans déséquilibre
d'être maternelle)
présence exactement semblable,
identique à celle que tu me donnes depuis tous ces jours
et qui ne fait étrangement jamais défaut.
Douceur inverse, à laquelle je n'eus jamais exercice ni possibilité
et que l'amitié m'a conduite à refuser.

16 mars 1966

(*Lettre envoyée en Belgique à mon frère Sylvain*).
Cher Sylvain,
je te souhaite une bonne fête ainsi qu'une bonne année.
Ange-Aimée me dit que tu t'adaptes à la Belgique.
J'aimerais bien savoir comment elle... s'appelle.
Au Québec, rien de très neuf.
J'aimerais suivre un cours de lettres à l'université.
Je commencerais le 4 juillet, je ferais donc un été, un hiver et un autre été.
Ce qui me donnerait 1 an et 2/3 de complétés sur trois ans de scolarité.
J'enseignerais sans doute et finirais par l'été.
Un gros projet.
C'est à ton tour de m'écrire.
Que projettes-tu?
Salut!

*

(*Lettre envoyée en Belgique à ma tante Alexa Mornard*).
Chère tante Alexa.
Je vous envoie une photo de vous et une photo de moi,
comme vous l'avez demandé.
Je m'excuse d'avoir été si long à vous répondre.
Comme vous pourrez le constater,
je ne me ressemble pas beaucoup d'une photo à une autre.
Je porte maintenant la barbe et j'espère que cela ne vous déplaît pas trop.
J'étudie toujours.
Mais je travaille en même temps, pour gagner ma vie,
dans une bibliothèque.
J'aurais aimé aller en Europe cet été,
mais mes études ne me le permettrons sans doute pas.
Faute de vous voir, je vous embrasse ainsi que oncle Tony.

17 mars 1966

les jours passent sous la clarté des néons
tandis qu'il marche de long en large
enseignant
que les jours passent les uns après

nous
et nous
nous sommes levés
pour boire
et peu après

il se mit à pleuvoir et l'odeur de l'herbe
et de la pluie
se mit à monter jusqu'à la fenêtre
où il enseigne
où nous sommes très près les uns des autres

respirant lentement
sans le quitter des yeux

écoutant les autos les unes après les autres
passer sous la fenêtre
est-il possible d'oublier
comme il est déjà tard
et que la nuit nous ouvre plus de pensées
que debout
sur la terrasse d'une école

nous nous sommes attardés
très loin devant soi
dans la clarté
où il s'assoit à l'écart
et fume lentement

voici: la chambre est déserte et
les meubles sont là fixement
dans le bruit de la ville
mais de qui vient ce long gémissement
quand elle décida soudain de se mettre au lit
pour se reposer d'une écrasante exaltation

mais je voulais parler de moi dès que j'ai pris
la plume de je ne sais quel oiseau
mais surtout qu'il chante bien
l'enfant de nos voisins
qui de surcroît apprend le piano

voilà que sans le mouvement de l'horloge
tout se tait
sans le moindre souvenir de sa vie
regardant je ne sais quoi

mais je veux parler de moi
mais à la juste condition de ne pas me tromper de
mots qu'elle me souffle à l'oreille et
pour tout dire
trop efficaces
journées menant à nos progressives pertes

mais qui jappant m'enfanta

mais qui se taira
pour fixer sur la vitre
l'éclat éphémère du temps

18 mars 1966

(*Lettre reçue de Belgique de tante Françine, dite Alexa*).
Cher Yvan.
J'ai bien reçu votre lettre du nouvel an
et je suis très étonnée que vous avez resté au Canada
enfin je sais que vous aimez le Canada
mais vous me dites si peu quel métier vous faites
êtes-vous célibataire ou marié cela je voudrais bien que vous m'écrivez
et n'oublié pas votre photo que j'avais demandé,
et si vous venez à Bruxelles faites-moi savoir le jour et l'heure
car sinon je ne serai pas chez moi
mais si vous m'écrivez quand vous venez,
je vous attendrai alors
j'espère recevoir une lettre de vous bientôt
en attendant recevez des gros baisers
de votre tante Françine et oncle Jony

19 mars 1966

(*Plan de travail pour la section des arts LE NOUVEAU CAHIER du journal étudiant de l'Université de Montréal, LE QUARTIER LATIN*).

12 pages et environ 20 numéros.
(Aucun sujet qui ne soit québécois.
Exemple: ne critiquer un théâtre que si la pièce est québécoise).
1.
Un sujet social:
réforme de l'éducation des lettres, musique, art, etc.;
réforme des librairies, bibliothèques;
réforme des journaux, revues, etc.

2.
Suite.
3.
Peinture québécoise.
Responsable: Marcel St-Pierre.
4.
Musique québécoise.
Responsable: ?
5.
Lettres: critique actuelle ou interview.
Girouard, Préfontaine,
Brossard, Mornard.
6.
Lettres: compte rendu de conférences
ou rappel d'écrivain du passé ou interview.
Barberis, Luc Racine, Micheline d'Orval.
7.
Lettres: création.
Écrivains du campus.
8.
Cinéma québécois: ?
(si aucune critique: interview avec créateur).
9.
Théâtre québécois:
N. Brossard. (idem).
10-11.
Philosophie: texte original et critique des essaies québécois
(sciences sociales, philo., politique).
12.
Informations et guide des spectacles.

Diviser le tout en six équipes avec six responsables.

20 mars 1966

d'un long séjour voici maintenant le mot:
vivre ensemble
(lise bissonnette et moi)
très proprement et davantage amants
qu'en perte de je ne sais quoi
car: qu'est-il qu'une relation si l'amour n'est pas pour nous
(mais devant accepter tout le jeu possible: de n'être pas toujours deux
mais trois mais quatre
ou simplement songer aux fins possible entre nous)
donc: seuls et pourtant deux:
je me dois de penser davantage.
parlant d'autre chose maintenant:
la pensée plus que tout attachement se doit d'élever la pensée car:
qui moins que la pensée nous abandonne
donc: me levant dans l'air pur et d'envier ce que je suis
ce passé m'échappant plus que ceux que j'essaie d'aimer
me voici maintenant devant mon papier
mais qu'est-ce donc que de vouloir s'approprier les êtres comme
mais comme quoi
sinon que je porte encore plus loin ma décision:
écrire sera ma vie

21 mars 1966

les images surgissent et rien mais sur quoi
mais était-ce toi était-ce moi mais de quelle
image tiendrez-vous l'image pour
mourir à deux pas d'où vous étiez
mais tu te tiens debout
droit devant moi
- il fait très froid, j'ai donc allumé la fournaise
- y a-t-il assez d'huile
- je ne sais pas

22 mars 1966

tu te déclares fatiguée de ce
nous sommes à une table de bois brun
et sur une table pour ainsi dire
tu ne parle qu'avec cynisme d'une
table (cendrier poivre sel et sucre
blanc) te dévoile pour ainsi dire
mieux encore que
ce blanc
où nous sommes attentifs aux moindres
attentions
face à d'autres pour ainsi dire
d'autres tables avec (poivre sel)
sortent ces tendres mots que je dis
sûrement trop à la légère
certainement à la table de bois brun dans
la désintégration lente des objets mais
dont nous sommes cette fois les seules véritables perditions
mais quelle perdition haute dit
qui lève le verre à son respect si
tout croule
mais il reprendra lentement son esprit
revenant à la table plus lente
que nous
mais sûrement suis-je l'objet et
banal dont on use selon tout ce jeu
de perspectives plus ou moins
réfléchies mais avec toi
trop souvent qu'on rejette
n'étant qu'un objet parmi
ce qui sur la table nous attire
elle déclare ouvertement à nos questions:
je suis pourtant chrétienne

donc:
reprenons dans son déroulement même
le sentiment se déroulant en vain
l'ayant aimé lui
mais à la fin directement caché tu
chantes en toi-même à l'idée
que je sois ton esclave
comme une vengeance longtemps préméditée s'offre
par secousses irrégulières diverses proies

oublions les heures et l'hiver:
oublions l'amour
et suivons le déhanchement lent
de nos pensées mythiques

23 mars 1966

1
d'une année à l'autre recherchant une
réponse disant que passent les années comme
toute réponse en fait décevante
répéter après mille poètes
ah que la terre est mais
que l'intérieur du building est clair sous le feu
nerveux des néons en ces années de plus
dans le feu des années me laissant de
plus en réponse et clair
maintenant que je me renverse indistinctement
dans une chaise avec
cette femme peinte à la chaux qui
se lève et dit: comme je suis
- comme je suis blanche en cet instant!

2
c'est alors qu'il se lève et marche vers la fenêtre
respirant l'air gazeux de la ville mais
pure maintenant que tout est fini mais
cette fois sans autre but qu'un certain plaisir
qu'il se plaît à qualifier mais
de quoi très précisément dès lors que
la question même s'est faite sa réponse

24 mars 1966

(*Lancement de l'hebdomadaire DÉSORMAIS où je fus collaborateur*).

26 mars 1966

(*Note laissée par Lise Bissonnette*).
Ivan,
Je rentrerai tard
très
dors
J'aurais voulu
être celle qui attend

27 mars 1966

(*Note laissée par Lise Bissonnette*).
Ivan,
Je me suis levée trop tard et Margo a appelé.
Donc pas eu le temps de faire le marché.
Si tu es de bonne humeur, voudrais-tu y aller?
(Je t'embrasse).
. Je vais porter ta chemise chez le nettoyeur tout de suite.
. Je travaille et je reviens: à 6 hres.
. Laisse la chambre comme elle est, je la mettrai en ordre ce soir.
Tu ne trouves pas que c'est moins joli une lettre sans énigmes?

Essai.
Le poète dit qu'il possède une vérité qui doit ou qui correspond à une forme.
Mais quelle est la vérité du poète?
A l'analyse nous arrivons directement aux grands thèmes dit poétiques: c'est-à-dire l'amour, la mort, que l'homme est ci, que l'homme est ça, que le monde est vivable ou non.
Ajoutons maintenant que la validité rationnelle des thèmes du poète importe peu.
Peu importe que le monde soit ce que le poète en dit, pourvu qu'il le chante.
Concluons donc pour la première fois.
Puisque la vérité importe moins que la façon de sentir une idée ou un fait comme étant la vérité, c'est donc directement à la sensation subjective qu'atteint le poète.
(Cette sensation subjective peut évidemment être partagé comme universelle et vrai par d'autres consciences non rationnelles, sans pour autant détruire pour cela l'apport du subjectivisme dans la vérité du poète).

D'autre part, la forme.

Donc: la poésie serait une forme de la vérité subjective.
Mais qu'est la forme de la vérité subjective?
Et en quoi cette forme ne peut-elle être à son tour subjective.
Si le poète accepte de sentir comme devant être dite une vérité que nous qualifions de subjective, pourquoi n'accepterait-il pas le choix d'un style, par exemple le ton et la technique racinienne, en tant que forme subjective?
L'argument ne peut être totalement combattu.
L'écrivain peut écrire ce qu'il veut et comme il veut.

Mail il est des poètes qui, pour n'être pas moins subjectifs dans leurs vérités, n'en sont pas moins inventeurs.
Peut-on parler ici de forme subjective de la vérité subjective?
Il semble que non.

Et voici nos raisons: l'écrivain s'inventant une forme,
ne peut vraiment choisir, et pour lui seul, une forme nouvelle.
La forme inventée est par définition une évolution.
La question est en quoi l'évolution peut-elle être subjective;
c'est-à-dire en quoi l'invention est-elle définie invention par tous.
C'est en cela qu'elle n'existait pas avant d'être inventée.
Il semble que nous touchions une vérité rationnelle.

Quant à savoir si le poète pourrait inventer telle forme plutôt que
telle autre, nous avouons que cela ne nous est pas démontré.
Nous tenterions de croire que la forme inventée est bien telle
suivant les circonstances de l'histoire littéraire et du poète.
Acceptons cette théorie; bien qu'elle soit à démontrer ou confirmer.

Les poètes anciens et modernes parlèrent de l'amour et de la mort.
Rien de vraiment neufs, sinon quelques modifications culturelles.
(Mais est-ce vrai?).
Mais la façon de parler de l'amour et de la mort, semble se compliquer.
De la répétition, nous sommes passés à la pluri-signification.
J'entends par là une habileté d'associations, une complication du fond
dans un même vers.

Reste à savoir si c'est le fond qui a évolué ou si c'est la forme,
ou si ce sont les deux, et en quoi notre réponse définit la poésie
en tant que n'étant pas la prose, c'est-à-dire en tant que poésie.
1.
l'affabulation de la vérité en tant que vérité informé;
la vérité en tant que fabulation de la forme:
Roger Brien,
2.
la description de la vérité en tant qu'apparition du doute;
la forme en tant qu'informatrice de la vérité:
Alain Grandbois, Fernand Ouellette, Surréalisme, Tel Quel, etc.
3.
en quoi nier le fond pour la forme est renouvelé le fond par la forme?

4.
en quoi le génie se mesure-t-il au scandale?
5.
en quoi l'engouement immédiat traduit-il une invention trop compromise?
6.
en quoi le génie n'est reconnu qu'à long terme?
7.
l'oeuvre géniale tranche-t-elle sur la production courante
par son invention?
est-ce pour cela qu'on la retient?
8.
en quoi le génie est-il un produit d'exportation
plus que de consommation locale plus immédiate?
En quoi le génie local n'est tel localement
que par la propagande de l'exportation?
En quoi le génie est-il imposé à sa nation?

28 mars 1966

Le temps passe et passent encore les jours et les mois comme si nous
étions nous-mêmes assurés que nous-mêmes passons avec nous-mêmes
de l'autre côté de ces courants marins et davantage entre les planètes
mais davantage de nous-mêmes à nous-mêmes.
Ainsi suis-je monté sur la scène
avec (louise marleau et guy godin récitant les poèmes) ma guitare:
paraissant ce que je ne suis pas
guitariste mais
discutant POÉSIE avec
(gaston miron et paul chamberland) plus tard
et plus tôt régulièrement claude dansereau:
ne nous entendant singulièrement pas.
Soit que je me trompe (ou eux).
Hubert aquin raoul duguay m'étant plus près mais (est-ce vrai).
Soit penser davantage
et peut-être concilier ou rompre avec raison d'une réflexion certaine.

Mais qu'est-ce aussi que rencontrer d'autre filles que toi
(lise bissonnette me lisant seule)
s'il semble une ouverture entre toi et moi me
rendant ennuyé de devoir plaire à une autre et davantage moi trop loin
de toi bien que soient pour toi pour moi profitables des écarts.

NOS JOURNÉES
(*poème depuis longtemps dû à toi lise bissonnette*)

tu dors lente dans
le silence
moi attendant de
l'autre côté de l'eau que tu déplies
lentement tes membres mais

tu t'éveilles et je ris maintenant

mais le bruit s'amplifie
nous séparant
mais non tout à fait
chacun de l'autre coté de l'eau

bougeant ensemble dans le jour
nageant d'une place à l'autre

mais je ris lentement

jusqu'à l'horloge régulièrement
nous séparant dans le
silence même avancé

de cette nuit où j'attends que tu reviennes
dormir de ce coté-ci de l'eau

29 mars 1966

Esquisse en prose.

1837
L'automne était clair et plus que jamais les arbres contrastaient sur le bleu
du ciel et pour ainsi dire en harmonie et peut-être pour la première fois
nous apparut-il si bleu de ce bleu que l'on ne voit peut-être
qu'une fois dans sa vie c'est-à-dire entassés les uns sur les autres
aux fenêtres des maisons de pierres ramassées les unes après les autres
au cours du défrichage ou tout simplement à la surface du sol s'entassant
les unes sur les autres jusqu'à former ces maisons de pierres brutes où
nous regardions pour la première fois le relief du paysage sur le bleu
de l'horizon jusqu'à nous épuiser les yeux au point que les couleurs
venaient soudain se plaquer les unes sur les autres embrouillant
le paysage: donc nous obligeant de fermer les yeux par moment
ou tout simplement de fixer à l'intérieur de la maison les masses grises
et presque noire pour ensuite
regarder à nouveau le bleu de l'horizon de ce bleu que l'on ne voit
qu'une fois dans sa vie c'est-à-dire dans l'attente de la mort.
Entassés les uns sur les autres aux fenêtres et cherchant à reconnaître
à l'horizon le moindre signe suspect
regardant par les fenêtres sans pourtant voir encore les soldats s'avancer
pour soudain tirer tous ensemble et comme un seul coup venant ébranler
la maison dans un bruit de vitres brisées (ou tout simplement trouées) mais
sans les voir encore et pour ainsi dire seuls devant la plaine déserte filant
s'engouffrer dans ce bleu
ce bleu que je voyais pour la première fois malgré ou peut-être à cause
de ma nervosité de nous sentir enfermer dans ces maisons groupées
les unes sur les autres comme des cercueils abandonnées
mais le voyant plus simplement se débattre attaché loin devant nous
au mur d'une étable jappant et sautant sur lui-même la gueule ouverte
rouge l'entendant japper de toutes ses forces puis soudain se taire
le silence lourd
le bruit rapide des vitres brisées.

Regardant par les fenêtres le soleil éclatant de l'automne
et les feuilles tombant sans arrêt comme
nous tombions l'un après l'autre sous le tir régulier de l'ennemi
nous agrippant aux pierres dans un silence comme il n'en est
qu'aux derniers moments de la vie surnageant au-dessus du bruit
des salves et du canon
très loin devant nous
mais j'étais là à coté de son corps inerte sur le plancher de pierre
dans le va-et-vient des tireurs aux fenêtres et des dernières vitres tombant
avec fracas sur le plancher de pierre où il resta inerte et comme momifié
dans son sourire éclatant mais
j'étais là et comme tout près d'elle au moment de lui dire
cela même qu'elle cherchait à me confier.

C'est-à-dire seuls dans la maison de son père à cette heure avancée
de l'Histoire.

30 mars 1966

Elle me dit
(lise bissonnette)
après une autre engueulade suivant tant d'autres
vouloir me quitter
- vivre seule
me brûlant d'un seul coup
d'une brûlure vive et très précise
ne me laissant par la suite qu'à l'apaisement de ma douleur
et comme l'eau s'évaporant d'un seul coup au contact du métal chaud.

Ne voulant désormais qu'un silence plus attentif
de moi-même à moi-même.
Comme d'autres touchent le silence au coeur de ce qu'ils disent.
Sachant devoir combattre un lourd ennui d'être seul à dormir
et à vivre dans un appartement vide.
Et vide encore même le silence.

Et même vers d'autres amours.
Mais il y a la neige maintenant.
La dernière neige sans doute cette saison.
La neige par gros flocons sur la ville grise et vaporeuse.
Le silence des grandes étendues.
La neige et la folie
comptant ses pas de plus et ce
que je ne sais et ne saurai peut-être pas.

*

(*Lettre reçue de mon père en Belgique*).
Tongeren
Cher Yvan,
À travers 1001 occupations majeures, au point de vue de l'avenir familial,
je t'écris un petit mot.
Je crois qu'en écrivant à maman (Ange-Aimée)
tu «risques» une réponse plus rapide.
Les finances vont mal?? A qui la faute??
Je crois qu'un homme à un certain âge, (et c'est le tien)
doit prendre position, en d'autres termes
il doit être capable d'administrer ses finances lui-même.
Compter sur une dépendance paternelle n'est pas une chose bonne
en soi et n'est pas digne de ce que j'appelle «encore de nos jours»
être un homme.
Je crois que tu devras donc faire face à une réalité, tout comme moi,
à ton âge j'ai dû le faire.
Je ne veux pas te laisser en plan, ni te mettre de côté,
mais ta responsabilité d'homme doit s'affirmer.
C'est un principe élémentaire que tu dois comprendre.
Je reste un père de famille qui espère en ses enfants
et qui travaille pour leur avenir.
Affections. René Mornard

2 avril 1966

(*Lancement. Les Éditions Estérel*).
LES DORMEURS, Luc Racine

À Yvan
ce langage désuet
d'un monde perdu
Luc

6 avril 1966

J'ai été te chercher.
Tu as refusé de sortir de la salle de réunion.
Je t'ai fait signe.
D'autres membres sortaient et rentraient.
Quelle belle semaine nous avons pourtant passé quelle belle semaine!
mais Fritz s'amusait follement.
Quand je suis arrivé (tu ne m'avais pas vu) je lui fis signe par la vitre de
t'avertir il haussa les épaules en souriant très fort mais je répétai le signe:
il a sûrement compris:
il hausse les épaules en souriant très fort et plus tard (avant que tu acceptes
de toi-même de te retourner) je lui refis le signe (je voulais que
tu me regardes) et fritz souriait très fort mais quelles belles dents il a fritz!
Est-ce que tu vois ce que tu fais.
Sais-tu qu'on ne reproche pas au Nouveau Cahier du Quartier Latin
de manquer de profondeur sans s'attirer ah le beau sourire de saint-aubin
et de fritz.
Je crois que tu ne comprends pas ce que tu leur permets.
C'est horrible.
Ce que je suis devenu.
Mais pourquoi?
dans mon adolescence je voyais un personnage de télévision très jaloux
rendant sa femme: haineuse
C'EST MOI!

il y a sûrement eu des fuites quelques parts on m'a sûrement volé
quelque chose sans s'en rendre compte ou tout simplement l'aie-je attrapé
comme un virus mais
c'est maintenant moi le monstre l'horrible chose au point que
j'ai fortement l'envie de me percer le crane
mon crane ne m'appartenant plus tant je désespère qu'on vienne un jour
m'aider à le remettre bien droit entre mes deux épaules rachitiques

11 avril 1966

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu,*
directeur des Éditions Estérel).

LETTRES DES SAISONS de MICHEL BEAULIEU
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
L'oeuvre critique n'étant qu'une occasion
(mais davantage le combat)
d'exprimer l'idée propre du critique
(s'il est enfin possible des synthèses)
et non celle de l'auteur sinon par intérêt
j'avoue (tu n'oses en douter)
ma faible joie
(malgré l'ordre constant mais hélas doutant du génie)
doutant donc de:
1.
la faveur ancienne dès lors actuelle des rimes devenues
(d'un sens se mêlant de trop légères profondeurs)
par excès trop faciles et même un ennui
2.
mais davantage: trop souvent mièvre et de clichés
(le blé des cheveux et le soleil et ces yeux mais quoi)
de ce que la littérature comme la propagande
(pour ne pas dire: évolution)
se doit du moins de changer.

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu,*
directeur des Éditions Estérel).

LE SOLEIL CONTINU, POÈMES DU LAC SAINT-JEAN, ZÉNITH
A VIVRE, LES FLEURS CLOSES, LES NOEUDS DIFFICILES
de CAMILLE TREMBLAY
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
De croire une publication (précieuse)
et la critique (sévère):
d'une conception formant une gravité
outre des choix reformant à peine le recueil (sinon mince)
se devant donc de juger:
en bloc refusant donc
ici l'absence de synthèses
(la poésie se groupant elle-même de quelques inventions)
d'un manque évident de fermeté
d'autant plus qu'est impardonnable à la poésie dite sentimentale
un manque
de gravité.

12 avril 1966

LE MAÎTRE

Nous le regardons dans
le calme intense des anciennes relations
remontant aux hémisphères grises
avec les journées
calmes des lueurs d'atten
tion et l'eau pure parfois
d'un visage
debout seul dans la distance
croulent milles murs en silence

qu'il décrit trop seul lentement droit.

13 avril 1966

(*Lancement, Les Éditions Estérel*).
APATRIDE, Michel Beaulieu.

15 avril 1966

De n'avoir et sans doute jamais le style de françois angers
(lisant d'une curiosité sa lettre et ton texte lors de votre rencontre
et celui disant mais criant ton désir de me quitter le 30 mars 1966)
voici que le soir est calme si calme
(celui des faux génies comme tu l'écrivis)
marchant en moi-même
(mais qu'est-ce que moi
davantage ici dans le calme du soir et celui plus calme encore
de ce qui n'a plus de nom en moi
sinon: la chose délinquante et le coeur ne trouvant désormais ses mots)
mais depuis quand

aie-je perdue la douceur de l'amour et le sens même de la douceur
(mais l'aie-je perdue comme tu te plais à l'écrire: l'aie-je vraiment
perdue?)
Donc: d'être l'inverse de françois
malgré t'aimer (à ma façon mais quelle)
je te répète que l'écriture n'apprend pas de soi-même à aimer
et que je ne suis qu'un délinquant (mais suis-je un délinquant?)
te répétant (mais mon style te permet-il de comprendre que je t'aime)
que je t'aime
et cela très mal et cela j'aimerais que tu le comprennes:
- tu ne m'aimes pas mieux.

23 avril 1966

(*Lettre envoyée à mon père et autres, en Belgique*).
Chers parents,
J'ai reçu avec plaisir votre aide financière et tâcherai d'être plus économe.
Avec mon $45.00 par semaine...
J'entre cette semaine en examen.
À la bibliothèque, nous sommes en grève depuis déjà une semaine,
et devrons sûrement aller dans ce sens durant une autre semaine,
sinon davantage.
Merde.
Je dois sans doute entrer en Lettres en septembre prochain.
J'ai besoin de $2500;
j'ai fait des démarches à la caisse populaire de l'Université:
accordé et sans devoir rembourser avant le 1 octobre 1967;
mais besoin d'un endosseur.
L'endosseur doit habiter le Québec.
Merde...
J'aurais aimer étudier en Lettres dès cet été,
mais il semble que ce soit réservé aux professeurs d'expérience.
Quant à l'enseignement, il est conseillé d'avoir une année d'université.
Et si j'essaie d'emprunter,
c'est que les bourses ne sont jamais garanties, et que le montant,
de toute façon, en est trop faible.
De plus, je suis en amour et cela depuis trois mois.
M...
Mais je suis de jour en jour plus heureux.
Elle se nomme Lise Bissonnette; étudie pour sa licence en pédagogie;
ne peut pas me faire vivre; est assistante rédactrice au Quartier Latin;
assez bien, très gentille, et tout et tout.
Nous comptons nous marier après ma première année de Lettres.
Comme vous pouvez le voir, ça ballote un peu fort dans ce coin-ci.
J'attends de vos nouvelles.
Je vous embrasse ainsi que Germaine, Olier et Sylvain.
Yvan P.S. Lise vous embrasse.

(*Lettre envoyée à ma soeur Germaine en Belgique*).
Chère Germaine,
je te souhaite une bonne fête, et beaucoup beaucoup de petits belges.
Ange-Aimée me dit que tu t'adaptes bien à la Belgique, que tes études vont bien, et que tu ne perds pas trop... de beauté en vieillissant.
De mon côté, tout va, tout va.
Mais je commence vraiment à me fatiguer.
Heureusement que l'année achève.
Écris-moi, ça me fera du bien.
Je t'embrasse fort. Yvan
P.S.
Comme exercice de français, tu devrais t'asséyer à corrigé mais fautes.

25 avril 1966

L'évolution ne se manifeste-t-elle qu'ailleurs.
Bien qu'on ait prétendu connaître une intégrité humaine.
De sorte que la littérature ne bougerait qu'en notre sentiment.
Nous dirons l'homme vivant pour un mythe.
Ou plusieurs selon divers mouvements.
Dirons-nous: tout à fait personnels.
Ou plusieurs motivations centrant (pour plusieurs) la cible.
Sinon le mythe: incommunicable.
Soit le sentiment, soit la forme.
La philosophie détient, disons-nous, nos croyances.
D'où qu'importent en littérature: les vérités.
Sinon: les confondre.
Mais le sentiment trouve sa forme.
Le mot ne peut renier son sens: l'accord est évident.
Qui démontre l'origine?
Telle forme se devrait à tel sentiment.
Qui démontre la vérité. Sinon: le mythe.
Refaites le parcours.
Le contraire: une forme prête à confusion.
Tout s'y dit: de changer quelques mots.

L'oeuvre est à la concentration.
L'invention comporte des structures: les relations.
Partage imaginaire.
Car l'un suit l'autre.
Pourtant l'amour, la haine changent peu.
Condenser: dire davantage.
Ou: la forme évolue, le sentiment demeure.
Tout est dans la façon.
Soit: présenter.
L'art est un métier portant nos illusions.
Les distinctions se montrent: par étapes.
Soit: l'accumulation d'associations (la litanie), la liaison mais désormais: quoi?
(La liaison illogique).
Soit le formalisme de surface; celui de base.

Pas important en poésie de dire vrai ou faux.
Ceux qui acceptent le sentiment sont ceux qui y croient
et selon qu'ils s'y reconnaissent.

Le poète dit des choses: son amour, sa haine.
L'homme de la rue: aussi.
Ce qui compte: la façon de le dire.

Histoire de la littérature: approximation de la conscience passée;
certains mythes meurent, d'autres naissent.
Littérature de recherche:
littérature d'invention où démythification = remythification.
Littérature d'imitation: le mythe se donnant comme absolu
et voulant renier son historicité.
Fausse conscience globale.

27 avril 1966

(*Lettre reçue d'Espagne de Ange-Aimée Fournier-Mornard*).
Bonjour d'Espagne.
Mes dernières cartes sont restées sans réponse, que se passe-t-il?
Depuis février, le Dr. Pâquis conseille à ton père de se reposer.
En femme soumise, j'ai promis de le suivre partout,
pour le «meilleur et pour le pire», jusqu'à présent, ce n'est pas pire.
Logeons à l'hôtel indiqué sur la carte.
Une chambre double, avec salle de bain et terrasse, y compris les 3 repas,
coûte meilleur marché qu'une simple chambre en Amérique.
Partis le 18, retournons le 6 mai.
Comme la saison touristique ne fait que commencer,
la Méditerranée est à nous!
Le chauffeur de M. Mornard & sa femme
occupent la maison durant notre absence.
Bye. A. Aimée

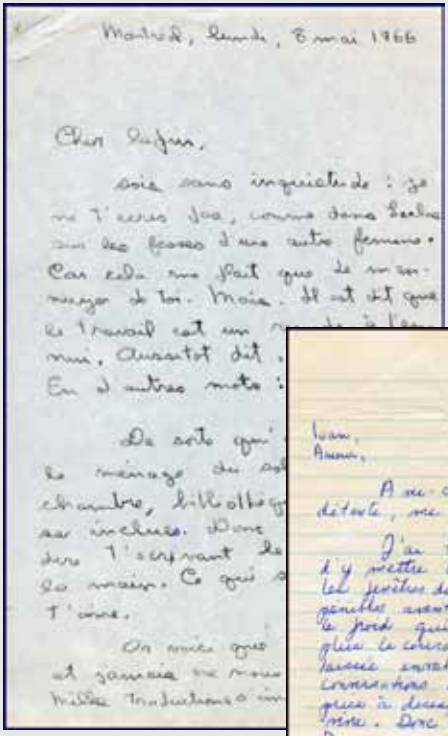
(*Critique littéraire parue dans le premier numéro du journal DÉSORMAIS, fin avril 1966*).
HUBERT AQUIN
l'IMAGINAIRE SACRIFIÉ AU REPORTAGE.

«*Heureusement Aquin, lui, enfin, s'affirme.*
Nous n'avons plus à chercher.
Nous le tenons, notre grand écrivain.
Mon Dieu, merci.»
(Jean Éthier-Blais, LE DEVOIR, 13 X 1965).

Notre littérature romanesque viendrait enfin,
après tant de supposés piètres écrivains, de trouver son génie!
Oui, mon Dieu, merci!
Mais ajoutons que le génie national n'est tel
qu'en tant qu'il dépend d'une invention internationale.
Car la littérature, comme la technique, s'invente.
Remettons donc les choses à leur place.

L'intrigue de *Prochain Épisode* est à peu près la suivante.
JE, emprisonné (plus précisément interné) se rappelle
avoir tenter de tuer H. de HEUTZ.
Mais il ne l'a pas tué, par une sorte d'indécision.
JE, est donc emprisonné à cause de ses intentions.
Nous assistons ensuite à une série de poursuites et de contre-poursuites.
Mais en plus de se présenter comme un roman policier,
Prochain Épisode, nous offre aussi une histoire d'amour.
JE et H. de HEUTZ semblent aimer et être aimés de la même femme: K.
Ces deux personnages, JE et H. de HEUTZ, ne forment pratiquement
qu'un seul personnage. Ils jouent l'un contre l'autre «pile ou face».
Il y a l'homme animant (JE) et l'homme animé (H. de HEUTZ).
La vie réelle et la vie rêvée, le moi et le surmoi, etc.
Mais la dialectique JE-de-HEUTZ signifie,
en plus d'un jeu policier et d'amour, un rapport paradoxal à autrui:
autrui est personnalisé par tout ce que symbolise la femme blonde.

Mais comment se manifeste ce rapport à autrui?
Nous avons d'un côté, H. de HEUTZ, réactionnaire,
humaniste et banquier.
D'autre part, JE, révolutionnaire, narrateur autant que téméraire.
Il est à remarquer que H. de HEUTZ se déguise sans arrêt
tandis que JE est ce qu'il paraît.
Il y aurait donc deux façons de prendre contact avec autrui: d'une part,
le mensonge, celui de H. de HEUTZ, et d'autre part, le projet de JE.
Le rapport à autrui ne peut être que fiction,
dont l'une *est* fausse et dont l'autre *pourrait être* vraie.
Le mensonge s'exprime dans un style prosaïque, solide.
Le projet s'accompagne de thème poétique, lyriques autant qu'irréels.
S'il est vrai que JE-de-HEUTZ nous expriment en tant que québécois,
c'est d'abord qu'ils signifient le rapport à autrui sur un mode international.
La preuve en est que l'on peut aimer le roman de Aquin tout en détestant
le séparatisme québécois (à condition de transcrire, évidemment).
C'est en signifiant plus que le québécois que Aquin signifie le québécois.
Mais ne soyons pas naïfs.
Si Aquin illustre bien un problème, s'il écrit assez bien,
nous ne pouvons pas, pour si peu, en faire notre James Joyce.
Une impression de mollesse, de négligé, se dégage aussi du roman.
De plus, chez Aquin, l'imaginaire sacrifie trop au reportage romancé.
Le roman n'est pas le lieu du quotidien,
mais un des lieux de structuration imaginaire.
De plus, Aquin s'arrête trop facilement
au jeu symbolique des personnages.
Ce genre de roman dépassé par le nouveau-roman, suppose,
comme le disait ailleurs Sartre, des arrières-mondes.
Il suppose que les personnages sont bien définis (fixes), et qu'il existe
en eux des tendances bien cataloguées, et que l'existence, en un mot,
se mesure à la règle.
Au mieux, disons que Hubert Aquin pourrait, à la longue,
se rapprocher d'une invention internationale.
Prochain Épisode, Hubert Aquin, Cercle du Livre de France, 1965.



Montréal, lundi, 8 mai 1966

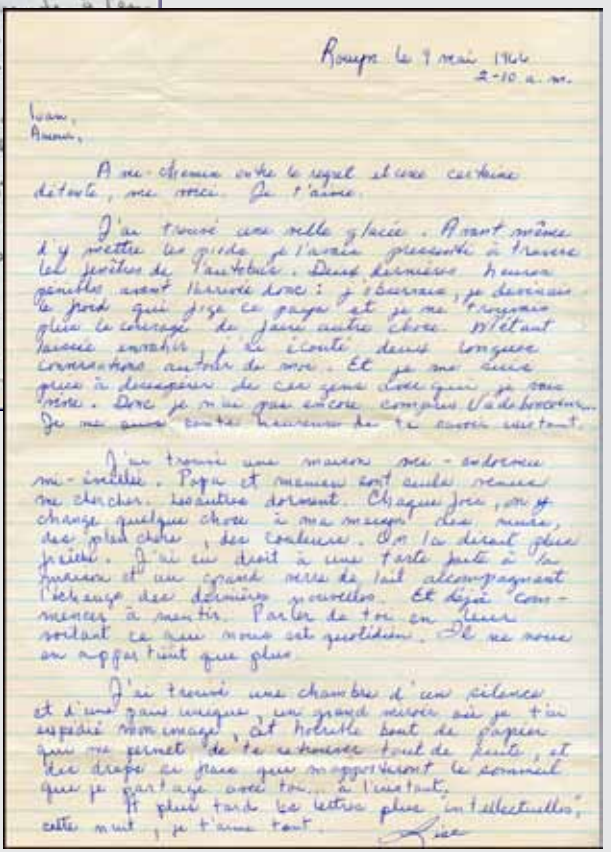
Cher Lufan,

Sois sans inquiétude : je ne t'oublie pas, comme dans Baudelaire sur les fesses d'une autre femme. Car cela me fait que je m'ennuie de toi. Moi. Il est dit que le travail est un [illegible] moi. Aussitôt dit, [illegible]. En d'autres mots :

De sorte que [illegible] le ménage du [illegible] chambre, bibliothèque sur incluses. Donc [illegible] dire t'occupant de la maison. Ce qui [illegible] t'aime.

On m'a dit que [illegible] et jamais me nous [illegible] Mille tendresses im[illegible]

M. Yvan Mornard
3075 Barclay apt 9
Montréal



Rouyn le 9 mai 1966
2-10 a.m.

Ivan,
Amour,

A ma chemise sale le regal et une certaine détente, me voici. Je t'aime.

J'ai trouvé une belle glacée. Avant même d'y mettre les pieds je l'avais pressentie à travers les fenêtres de l'autobus. Deux dernières heures pénibles avant l'arrivée donc : j'écoutais, je dormais le pied qui fige ce page et je me trouvais plus le courage de faire autre chose. M'étant levée endormie, j'ai écouté deux longues conversations autour de moi. Et je me suis gênée à désagréer de ces gens [illegible] je suis moi. Donc je n'ai pas encore compris l'adolescence. Je me suis toute heureuse de te savoir vivant.

J'ai trouvé une maison mi-solennelle mi-intime. Papa et maman sont seuls venus me chercher. Les autres dorment. Chaque fois, on y change quelque chose à ma manière des murs, des plancher, des couleurs. On la dirait plus jolie. J'ai eu droit à une tarte faite à la fraise et un grand verre de lait accompagnant l'échange des dernières nouvelles. Et déjà commencer à mentir. Parler de toi en leur soulant ce qui nous est quotidien. Il ne nous en rapprochait que plus.

J'ai trouvé une chambre d'un silence et d'une paix unique, un grand miroir où je t'ai expédié mon image, cet horrible bout de papier qui me permet de te retrouver tout de suite, et des draps en place qui m'apportaient le sommeil que je partage avec toi... à l'instant.

Et plus tard la lettre plus "intellectuelle", cette nuit, je t'aime tant.

Lise

8 mai 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Cher lapin,
sois sans inquiétude: je ne t'écris pas, comme dans Laclos,
sur les fesses d'une autre femme.
Car cela me plaît que de m'ennuyer de toi.
Mais.
Il est dit que le travail est un remède à l'ennui.
Aussitôt dit, aussitôt fait.
En d'autres mots: je t'aime.
De sorte qu'est terminé le ménage du salon et de la chambre,
bibliothèque et paperasse inclues.
Donc pour ainsi dire t'écrivant le torchon à la main.
Ce qui se traduit: je t'aime.
Or voici que le temps passe et jamais ne nous parle à l'oreille.
Mille traductions s'imposent.
Donc attentif au faste simple des traductions:
d'Hier à Demain présentant les animaux de Frédéric Rossif.
Donc ébloui par l'écho de l'écho du temps:
le cheval sautant au ralenti nos obstacles blancs;
les flamands, aussi dans la nuit, sur leurs très longues pattes,
imitant des formes de partitions.
C'est-à-dire: le plus beau d'un amour n'est pourtant
que l'écho de l'écho du temps.
Car le temps est
ce par quoi l'être vient à la vie.
Or.
Mais je vais dormir: non comme je le voudrais..
Seul, trop seul et trop souvent seul.
Lançant mille baisers!

9 mai 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette*).
Rouyn.
A.M.
Ivan, Amour,
À mi-chemin entre le regret et une certaine détente, me voici.
Je t'aime.
J'ai trouvé une ville glacée.
Avant même d'y mettre les pieds
je l'avais pressenti à travers les fenêtres de l'autobus.
Deux dernières heures pénibles avant l'arrivée donc: j'observais,
je devinais le froid qui fige ce pays et je ne trouvais plus le courage
de faire autre chose.
M'étant laissée envahir, j'ai écouté deux longues conversations
autour de moi.
Et je me suis prise à désespérer de ces gens avec qui je vais vivre.
Donc je n'ai pas encore compris Vadeboncoeur...
Je me suis sentie heureuse de te savoir existant.
J'ai trouvé une maison mi-endormie mi éveillée.
Papa et maman sont seuls venus me chercher.
Les autres dorment.
Chaque fois, on y change quelque chose à ma maison:
des murs, des planchers, des couleurs.
On la dirait plus fraîche.
J'ai eu droit à une tarte faite à la maison et un grand verre de lait
accompagnant l'échange des dernières nouvelles.
Et déjà commencer à mentir.
Parler de toi en leur voilant ce qui nous est quotidien.
Il ne nous en appartient que plus.
J'ai trouvé une chambre d'un silence et d'une paix unique, un grand miroir
où je t'ai expédié mon image, cet horrible bout de papier qui me permet
de te retrouver tout de suite, et des draps si frais qui m'apporteront
le sommeil que je partage avec toi... à l'instant.
À plus tard les lettres plus "intellectuelles", cette nuit, je t'aime tant.

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
P.M.
toi,
ton épouse s'est découvert aujourd'hui une folle envie de t'embrasser
là où ça sent si bon...
Mais elle a dû empiler frustration sur frustration évidemment.
Je le fais donc par procuration.
Ces lettres ont, d'une certaine façon, mon journal, mais il faudrait que
j'apprenne à les écrire plus tôt afin qu'elles soient plus intelligentes.
En une journée, tu as fait avec moi le tour de ma partie de ville
(puisque maintenant tout le monde connaît ou au moins soupçonne
ton existence).
Je me suis éveillée pour ne pouvoir que s'étonner
devant un paysage d'hiver, de la vraie neige sur laquelle on peut marcher
sans ou à peine la salir.
Donc les gens avaient leurs têtes de février que je n'ai pas vues d'ailleurs
car à la Caisse, on m'attendait pour me confronter avec la Machine.
C'est ici la personne centrale, la chose, (que dis-je, l'Être) qui dévore
l'espace vital d'une dizaine de personnes derrière les comptoirs.
Le bureau est transformé en un vaste Nous-Cela
et j'ai eu l'honneur d'être choisie prêtresse du grand culte
parce que je saisirai vite ce que les dix-neuf cerveaux électroniques
travaillant côte à côte sous la même écorce voudront bien nous laisser
en bribes pour constater leur perfection.
Tu me verras donc pendant deux semaines penchée sur Elle,
coupée de ce public que j'aime bien,
et cherchant quand même en Elle une certaine musique
ne serait-elle que causée par les symétries.
Je voulais te parler d' *Une saison dans la vie d'Emmanuel*.
Mais je suis tellement épuisée physiquement (j'ai travaillé ce soir aussi)
que j'aurais peur d'en accepter ce soir trop facilement le fatidique et de ne
pouvoir te rendre compte des multiples réflexions qui m'en sont nées.
Et comme tu m'as appris à avoir plus de rigueur dans ma façon de
recevoir, je préfère attendre un peu, que mon corps ait retrouvé si possible
ce milieu, ce qui ne saurait être long et mettra mon esprit à l'aise.

Distinction fort contestable, à interpréter d'une façon plus intelligente par le lecteur.
À peine encore ai-je réussi à te voir ailleurs qu'en notre chambre et j'attends de toi que cette image devienne bientôt plus souple.
Mon amour, je suis encore toute brumeuse de cette distance physique.
De ce monde où l'enracinement blesserait.
Et mes goûts de silence encore font que j'abandonne sur ton épaule une tête où il parle.
Et chez toi est sa possibilité.
Ivan, je t'aime.

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Il fait froid.
Il a plu et neigé.
Les grévistes sont renfrognés.
Nous avons lancé quatre bombes puantes dans la bibliothèque centrale.
L'Université de Montréal vaut bien la Cote d'Azur! Mais rentré tôt à la maison, je pense.
Je te vois marcher d'une pièce à l'autre.
Maintenant que tout est en ordre. Mais je me remets à l'écriture (définir, composer, inventer) où tout doit être à chaque jour remis à l'ordre pour ne pas dire: commencer.
Car l'homme, semble-t-il, n'atteint pas encore le souffle lui donnant son propre dépassement de l'homme.
Mais qu'est-ce que l'homme et qu'est le temps?
Comment nous dépasserons-nous nous-mêmes?
La vie est ce que nous ignorons le plus.
Donc la solution doit être inventée.
Il est évident que je m'ennui.
Mais n'en discutons pas.
Et toi?
Baisers.
P.S. Puis-je t'écrire «tout» sans qu'il y ait danger qu'«ils» le lisent?

10 mai 1966

(*Lancement, Les Éditions Estérel*).
RUTS, de Raoul Duguay.
À Yvan Mornard,
la barbe rousse qui
barbe les rustiques
bardes car

11 mai 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour, Comme cette appellation est refuge ce soir...
Revenant tout juste d'une bruyante fête en l'honneur du départ du gérant,
ayant mêlé la bière, le vin, le yéyé et les farces de circonstances,
je les ai laissés pour de l'air pur
- une marche lente et un silence omniprésent, même à l'esprit
qui est d'ailleurs sans ressources -
et pour toi que, décidément, j'aime.
Première missive de toi à midi: je fais durer le plaisir:
dévalant les escaliers du bureau de poste,
la rue Perreault traversée avec une retenue feinte,
station pour acheter Le Devoir,
rythme un peu plus rapide de retour à la maison
et toujours cette lettre scellée.
Lecture enfin, et lente et rapide et surtout, surtout trop brève.
Ce style que j'ai appris à aimer, à deviner, et dont l'auteur subitement
n'est pas là pour guider ma démarche en lui.
Si bien que mes liens avec la vie se maintiennent étonnamment mieux
que lors des étés précédents et que j'ai même commencé à étudier,
persisté à lire «La Route des Flandres»
- dont en passant Rita et moi avons admiré le côté pratique de la reliure
pour jeune fille désirant ne pas s'ennuyer lors de la messe dominicale -
et pris quelques notes dans l'introduction d'une synthèse de la psychologie
contemporaine.

Et lu Le Devoir pour apprendre que tu étais encore en grève
et peut-être pour longtemps.
Donc tu peux garder espoir en ta femme qui entend bien ne pas se laisser
abrutir elle aussi par la machine.
D'où il faut parler d'une «Saison dans la vie d'Emmanuel»;
je crois que tu y trouveras quelqu'intérêt.
Je ne me fais pas analyste du style mais je l'ai trouvé là un peu plus
chercheur que ton bon ami «Kosta...» nous en avait fait l'éloge.
Quant au reste, je comprends que les critiques européens
l'aient trouvé rare et génial.
Ils ne vivent pas, eux, dans ce Québec où le peuple cherche
inconsciemment sa propre mort parce que ses attitudes ne sont que
prévision de son vieillissement: confort, sécurité, salut éternel, mesure.
Peur du suicide tout de même, préparation d'une mort «bonne»,
lente et méritée, à chaque jour devenant un peu plus le point oméga.
Le livre de Marie-Claire Blais n'exprime pas ceci
mais le délivre par le fantastique, une certaine brutalité qui ne se rapproche
pas de celle qui serait courante aux gens d'ici.
Ils sont du peuple tout en possédant une existence de plus que lui.
Comme si cette génération de mollusques et d'ombres d'hommes
avait donné tout à coup naissance à des super-types.
Et une façon de le dire que d'aucuns qualifieront de féminine parce que
dégagée de toute spéculation hors-trame, hors-paroles de ces gens.
Je lui reprocherais peut-être d'avoir choisi l'époque qu'affectionne
Claude-Henri Grignon, ce qui diminue l'intensité du problème
en le montrant dépassé, pour ceux (nombreux) qui se cherchent
bonne conscience.
Ouf! rejeter loin cette mauvaise dissertation,
et maintenant te dire que je t'aime. Nul doute que j'y réussisse mieux.
Ivan, toi, j'ai les yeux qui se ferment lentement
sur tout ce qui nous est unique;
je permets aux objets ici de prendre part à l'envahissement,
de savoir que je dors avec toi, si étroitement mêlée et à la fois ouverte.
Et ainsi je t'embrasse sans même te réveiller comme je le faisais parfois
aux retours tardifs.

Et ainsi je t'embrasse avec la douceur et la violence
que nous impose cette distance.
Nuit.
Léger et étouffé bruit de la mine en travail au loin.
Seule occupant l'espace et la lumière de l'éveil.
Je t'aime,
Lise

*

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
J'ai reçu tes deux premières lettres et m'en trouve mieux.
J'ai lu avec un très grand plaisir esthétique
le passage où tu parles de la machine comptable.
Tu vaux Vadeboncoeur, mais il te manque une meilleure confiance
en ton intelligence.
Et j'ajouterai que je m'ennui de toi mon amour et de ces jours
où nous apprenions l'un près de l'autre à nous connaître et davantage
à nous accepter tels que nous sommes et tels que nous pouvons devenir
avec le temps
qui nous emporte lentement vers une fin dérisoire
et même insupportable s'il n'était l'idée de pouvoir atteindre les êtres,
par moments brefs, mais certain,
nous menant lentement, très lentement, à pouvoir parler librement,
d'amour entre nous.
Il y a nos lettres, je sais.
Il y a notre besoin de nous perdre pour nous retrouver.
Notre désir de nous retrouver à la fin de l'été,
comme si nous ne devions jamais cesser de nous aimer.
Mais s'il est vrai que l'été porte conseil, répétons-nous pourtant
que notre amour ne se décidera pas comme éternel en un été,
mais à chaque heure de chaque jour, et cela autant que nous vivrons.
Je t'embrasse, ma petite bête.

12 mai 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour,
Bien sûr que ta «petite bête» veut que tu lui écrives «tout».
Elle le réclame même d'autant plus qu'il lui arrive encore
d'éprouver certaines angoisses; comme aujourd'hui à la lecture
de tes deux pages un peu tristes.
D'ailleurs, tes lettres me suivent toujours
et si quelqu'un cédait à la tentation de les voir (i.e. Rita ou maman)
ce ne serait pas, je le crois, désastreux.
Je préférerais même qu'elle (maman) l'apprenne ou le devine ainsi,
ce qui la forcerait au silence
- elle ne voudrait sûrement pas paraître indiscrète -
et lui ferait peut-être résorber les chocs du début.
Mais je crois bien que tel ne sera pas le cas et qu'elle sera (trop?) discrète.
Je viens d'entendre, une seconde fois, le téléthéâtre de F. Loranger:
«Un cri qui vient de loin».
Pour l'avoir mieux compris je l'ai mieux aimé mais tout mon plaisir
a été gâché par des scènes atrocement mal jouées.
Et d'avance je n'aime nulle part les thèmes freudiens
que les auteurs redécouvrent toujours avec une naïveté sans égale:
l'enfance, causalité universelle.
Et d'ailleurs quelle science de la cause est jamais venue apporter
un remède au mal sans une lente reprise de possession des moyens perdus
depuis le mal fait?
Donc, peu impressionnée sauf par certaines images fluides ou brillantes.
En ce soir une conversation extraordinaire avec Victor.
Nul ici ne fut aussi conscient à cet âge.
Non pas une ferveur infantile pour les grandes causes,
même s'il en est quelques teintes, mais une tranquille explication
de préoccupations déjà sociales, globales.

«Aussi longtemps que je me souvienne, dit-il, j'ai vu le monde,
en dehors de moi, comme des robots.
Il n'y avait rien à faire.
Ceux qui mangent et ceux qui sont mangés, on ne pouvait même pas
choisir. Maintenant je veux me placer quelque part
mais c'est impossible d'être pauvre et comment, tu penses,
on peut faire comprendre quelque chose aux riches?»
Je me suis contentée de tenter de lui exprimer une certaine intuition
toute individuelle de la justice et la nécessité d'une prise de position
sur ce qui nous paraît «bon».
Je pensais à toi qui me contesterait sans doute ces idées
qui ressemblent à l'affirmation d'absolus.
Mais au moins, lui ai-je fait comprendre aussi que rien d'une allégation
n'est statique et comment une pensée n'est jamais tant
qu'elle n'est pas constamment en révolution.
Avec un peu plus de rigueur, et un peu plus loin d'ici, il sera génial.
Possédant déjà cet instinct rare de ne jamais perdre son temps
et de réfléchir à chacune de ses relations.
Comme la ville fut fraîche aujourd'hui...
Un soleil qui te rendrait si bon à embrasser en rentrant.
Ce sont des pensées aussi bêtement amoureuses que celles-là
qui me font commencer à compter les jours.
Tu sais, amour, j'aurai peut-être quatre ou cinq jours avec toi, chez nous,
en juin, si mon examen est au milieu de la semaine comme je le crois.
Ivan, il ne faut pas demander: «et toi, est-ce que tu t'ennuies?».
Même pas le constater; je suis devenue une petite chose qui parfois
est toute nostalgique et qui fait son possible pour remplir une intériorité
qui soit finalement sur une longueur d'ondes semblable
à celle de celui qu'elle aime.
Et qui, toute recroquevillée, s'endort tout de suite contre ton dos...
Je t'aime,
Lise

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Je viens de fermer la radio et de m'entendre.
À «Place publique» (CBF) où Michel Pelletier, Alfred Bossé (CSN),
Pierre Roy et ego sum, avons posé chacun une question
aux gens venant de donner un exposé:
soient André D'Allemagne (RIN),
Fernand Daout (PSQ),
Michel Roy (Le Devoir)
et l'horrible Renaude Lapointe (La Presse).
André D'Allemagne semble me prendre en sympathie, puisque nous avons parlé ensemble après l'émission (parler de politique!!) et qu'il voulait me donner un exemplaire de son volume publié hier, chez et par Renaud-Bray.
Mais il n'en avait pas sur lui.
J'avoue que le RIN me tente...
Et que le syndicalisme m'attire, mais moins...
Que j'ai le goût d'écrire pour la radio et la télévision.
Tout en écrivant, bien sûr, ce que j'écris déjà.
Donc qu'il me serait possible de faire bien autre chose qu'enseigner, mais, enfin, nous en reparlerons...
Mais je suis certain d'une chose, et c'est de mon désir (impatient déjà!) de te revoir et de parler avec toi.
Amour.
Yvan

*
(*Lancement, Les Éditions Estérel*).
MORDRE EN SA CHAIR, de Nicole Brossard.

Pour Yvan
Ce n'est pas encore
Denis Roche
mais le temps et l'influence
marnarsienne feront peut-être que...
Sincèrement
Nicole.

13 mai 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour, Comme tu écris bellement...
m'étant laissée doucement porter aujourd'hui par ces longues phrases
où l'amour retrouve pour nous un sens difficile et plus profond
tout en s'affirmant plus librement.
T'ai-je déjà dit que te lire, lire quoi que ce soit de toi, est pour moi la plus
vraie parole, la seule par laquelle, à certains jours, j'ai persisté, découvert,
compris et par laquelle, peut-être, nous en sommes maintenant
à nous aimer de telle façon.
Et j'éprouve un plaisir enfantin, tous les midis, à étirer l'heure précédant
ma course au bureau de poste, l'heure où je me persuade qu'aujourd'hui
«il n'y en aura pas».
Et ce petit carré gris fer opaque s'ouvre, et la lettre est là légère
sur la pile de journaux.
Je te montrerai cet endroit privilégié; je deviens toujours fétichiste ici.
Qu'ai-je à raconter depuis hier sinon que je suis toute moulue
par la course rituelle des vendredis soirs des banques,
qu'ayant trouvé une coiffure nouvelle et douce,
je regrette de ne pouvoir t'offrir mon visage tel qu'en ce moment,
que je dormirai longtemps demain matin avec pourtant le remord
de voir cette lettre partir un peu plus tard.
Entre parenthèse, je refais donc ici un banal mémo pour mon amour:
As-tu:
1) appelé Jean Corbo
2) appelé Margo (à qui il faudrait rappeler de m'expédier mon chèque)
3) aimé ta femme
4) su la date de mon examen et communiqué au secrétariat de la faculté
mon adresse d'été?
5) songé que je t'aime
Peux-tu:
1) appelé à l'école d'optométrie et rappeler à M. Fortan que c'est vendredi
et que je n'ai pas encore reçu mes lentilles, ce qui est inexcusable
cette fois.

2) me donner des nouvelles de tout le monde:
Jacques et Françoise
Jacques et Denise
Jean et Margo Etc.
(Car je m'ennuie, mon amour, et sûrement avant tout de toi).
Ivan, je n'ai pas voulu trouver une solution précise
ni un fondement certain à notre amour en venant ici.
Seulement faire une halte, la distance physique créant d'une certaine façon
une vision plus embrouillée de l'autre qui n'est pas mauvaise.
Apprenant de nouveau à te connaître autrement
que par ces brusques débuts que nous avons connus. (*)
Anticipant, ce qui est essentiel pour maintenir le désir.
Dans quinze jours, un soir de vendredi tout pareil à celui-ci,
il n'y aura plus entre nous que quelques rues et le bruit d'un autobus
qui entre en ville.
Je voudrais ce soir m'ouvrir à toi dans toute cette immense fatigue
pour en épuiser le repos comme ces longs arbres calcinés, se confondant
dans mes régions lointaines, avec l'humus, dès que la chaleur
leur a signifié que leurs fibres, l'ensemble de leurs fibres buvant la vie,
n'avait pas d'autre achèvement.
Ainsi donc je me mêle entièrement à toi et je t'aime, Lise
(*) *Brusques parce que pressée d'aménager chez moi, faute de logement qu'elle était, devant partager à Montréal un simple salon-double avec un couple, Jean Fleury et Margo Dorion.*

14 mai 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Toi, Ne pouvant pas m'endormir ici sans te dire bonsoir, et que je t'aime,
voilà que c'est fait.
Mais puisque le courrier ne peut plus partir maintenant que lundi matin,
je t'écrirai demain une longue lettre champêtre
car je passerai la journée au chalet;
ou plutôt dans les bois que j'ai si hâte de te faire parcourir bientôt.
Longuement, je t'embrasse.

Lac Bruyère, 15 mai. 2.00 P.M.
À plat ventre sur une informe couverture grise
que j'ai mise sur la plate-forme branlante qui sert à remiser la chaloupe,
je me laisse envahir.
Je ne pouvais pas ne pas venir ici aujourd'hui malgré le temps gris.
C'est une forêt clairsemée, pas un seul bourgeon et je n'en suis pas
au point de les souhaiter puisque les choses reposent si bien ainsi.
Presque l'automne qui revit et avec lui ces journées d'il y a cinq ou six ans
où je faisais au bord du ruisseau (La Capucine) mes rédactions
pour le lundi, les plus jolies d'ailleurs car je ne sais plus maintenant
animer cette jonchée de feuilles mortes devenues transparentes,
cet arbre mort, si long, pourri et mousseux, ayant recouvré une existence
passive et lourde, et toutes les innombrables branches figées dans des arcs
insolites apportés par le dégel et l'eau qui reflue maintenant
pouce par pouce, chaque jour.
Danger tout à coup de me sentir étrangère ou plutôt inconvenante
en ce lieu qui semble demeurer malgré nous inextricable.
Cette passivité que j'éprouve si souvent, tu te souviens, ne penser «à rien»,
ne trouve sans doute qu'ici sa justification.
Confondue.
Végétale.
Regrettant de ne pouvoir moi aussi bouger
seulement sous la pression du vent.
Mais le chien court d'un rocher à l'autre, Victor vient de découvrir
une couleuvre morte, maman prétend allumer un feu au bord de l'eau,
papa étend ses lignes à pêches.
Nous ne sommes plus, ni toi, ni moi, à des milles.
Et est-ce bien la vie qui reprend, malgré tout acceptable?
Le moindre bruit s'intégrant.
Qui mieux que toi pourrait dire ces choses?
Tout à l'heure, j'irai sans doute marcher là-dedans, retrouver La Capucine
qui se cache un peu plus chaque année et que je n'entends plus
(donc peut-être tarie).
J'en reviendrai sale, égratignée et dépeignée avec le seul désir
de me faire reconnaître ainsi pour toi.

Il faudra, plus tard, vivre ici seuls durant de longs jours.
Tu pourras écrire et je te lirai dans le silence
et le chalet sentira bon le vieux poêle et la sciure de bois dans les murs.
Ainsi je t'aime.
Viens avant qu'ils aient fini de faire brûler les brindilles, le foin mort
et les écorces tombées au hasard.
Même si le feu sent bon maintenant autour de moi.
J'ai faim.
Je me garde un bout de lettre pour le retour.
Et avant de devenir trop sentimentale, mon cher époux, je vous embrasse subitement.

MINUIT.
Entrée ici à 9.20 hres, Rita me dit que j'ai eu un appel de Montréal.
Elle suppose que c'est toi, et moi aussi naturellement
car qui d'autre que toi, mon amour...
Je regrette que tu n'aies pas rappelé, j'attendais si fort.
Je n'ai pu le faire moi-même comme tu l'aurais voulu peut-être
car maman a ton numéro et croit que c'est celui du Quartier Latin.
Il suffirait d'une intuition trop facile pour qu'elle fasse le lien;
encore le calcul...
Tout ceci me coupe l'inspiration ce soir et le plus étrange
est que je ne m'endors pas après cette longue journée au grand air.
Je vais en profiter pour lire et réfléchir un peu jusqu'à ce que sommeil
s'en suive, retrouvant ainsi quelque part la force de faire face
à une autre semaine de ce travail si bête, sans lequel, je serais si heureuse
et sans doute plus calme ici.
La prochaine fois que tu iras à la radio, avertis-moi si possible,
que je puisse au moins t'entendre là.
Et être fière de mon Yvan...
à la façon d'une vraie épouse québécoise.
Je t'aime quand même, et même, je t'aime.

15 mai 1966

(B.A. obtenu).
*
(*Critique remise à Simone Landry-Guillet*
au sujet de son roman «L'Itinéraire»).
MÉTHODE
Considérant deux positions littéraires, et sans doute valables,
le réalisme et le formalisme,
il est permis de classer «L'Itinéraire» dans le réalisme,
et de le juger par les critères correspondants.
C'est-à-dire une propreté de style, mais sans plus,
c'est-à-dire sans grande invention linguistique et de structuration;
une caractérisation efficace des personnages,
par leurs pensées autant que par leurs gestes;
une profondeur idéologique étant au réalisme
ce qu'est la technique au formalisme.
Étant bien assuré que le roman réaliste n'est autre que psychologique,
avec plus ou moins d'accentuation, et de succès.
EXPLICATION
Découvrant dans «L'Itinéraire», en plus d'une structure de retours au passé
habilement présentée, et sans ennuie pour le lecteur, des personnages,
s'alliant et s'opposant avec justesse.
Mais. Sans trop-grande profondeur idéologique, comme tu le sais,
le roman renouant trop de clichés, trop de psychologies connues
et reconnues, avant Duras-Sarraute, hélas pour toi.
Sinon, légèrement, les idées concernant l'ordre et l'amour (p. 91),
le divorce (96), les divers intérêts de la femme (141)
et les vérités de l'enfant (34).
Sinon l'intérêt, certain, d'une solitude féminine, celle de Véronique.
Ne valant pas Anne Hébert (et c'est un reproche):
les «sens cachés» te manquant. Donc: ne marquant pas l'époque, hélas.
P.S. Les «littéraires», à mon sens, rassemblant ceux qui prétendent
s'engager dans le cliché, l'engagement, nous en discuterons,
ne peut être que notre invention.

(*Esquisse pour pièce de théâtre*).
LE BONHEUR PARFAIT.
LE PÈRE
Je lançai mon premier cri, il y a très peu de temps
et cela il y a très longtemps déjà! Alors il me prit par les pieds
me laissant la tête en bas, me mena à la pesée, me pesa, et puis... et puis...
ah comme cela était bon! comme le jour était doux!
Alors, je commençai à me traîner, lentement, alors je me trainai,
lentement, et puis... et puis... comme tout cela était bon!
C'est alors que, marchant pas à pas, je me rendis compte, lentement,
très lentement, que je me rendis compte lentement où j'étais. Où j'étais.
Lentement. Très lentement.
UNE VOIX
Ego conjugo vos in matrimonium, in nomine Patris, et Filii et Spiritus Sancti.
FOULE
Amen.
LE PÈRE
Et clamor meus ad te veniat! que mon cri parvienne jusqu'à toi!
UNE VOIX
Ta femme sera comme une vigne féconde au-dedans de ta maison;
tes fils comme de jeunes plants d'olivier autour de la table!
LE PÈRE
Ah le beau temps, le beau temps que c'était!...
Mais depuis ce temps-là, l'homme a changé, l'homme a changé...
Alors... il me prit par les pieds, et me conduisit à l'endroit voulu.
Il me trempa les pieds, l'un après l'autre, dans un tampon d'encre, puis...
me tint debout sur une feuille de papier blanc, pesa très fort sur moi,
jusqu'à ce que l'empreinte de mes pieds...
Ah! le beau temps que c'était!
Lentement.
Très lentement.
Alors nous sortîmes de l'église, bras dessus, bras dessous, nous sortîmes
de l'église, et nous dirigeâmes vers une salle de réception, bras dessus,
bras dessous, précédant nos deux familles réjouies.

C’est alors que nous sortîmes de l’église, moi pleurant,
dans les bras de ma maman, nous sortîmes de l’église
et nous dirigeâmes vers une salle de réception.
Alors, il me demanda: Yvan, crois-tu en Dieu le Père tout-puissant,
Créateur du Ciel et de la terre?
Alors je répondis, fluet: J’y crois!
Alors il me demanda: Yvan, veux-tu être baptisé?
Alors je répondis, fluet: Je le veux!
Ouais!
C’est alors que nous sortîmes de l’église et nous dirigeâmes lentement,
pas à pas, vers une salle de réception, très lentement, bras dessus,
bras dessous, lentement, suivis de nos familles réjouies.
Ah! le beau temps que c’était! ah oui, l’homme a changé,
l’homme a changé...
Alors je me souvins d’avoir pleuré.
Même d’avoir crier.
Alors ma marraine me serra contre elle, lentement, très lentement,
comme si rien ne s’était passé, très lentement, me serra contre elle,
lentement comme si rien ne s’était passé.
Alors nous sortîmes de l’église et nous dirigeâmes lentement,
très lentement vers une salle de réception qui, non loin de là,
élevait sa resplendissante structure extérieure
cachant sa non moins resplandissante structure intérieure.
Une grande beauté!
Ah! comme ce jour était doux...
C’est alors que je me levai pour demander si tout était bien en ordre.
Mon patron répondit que oui.
Alors je sentis naître en moi un orgueil très compréhensible.
C’est alors que sortant du bureau je me dirigeai vers une salle de réception
où il me répéta à nouveau que tout était en ordre.
Je le remerciai et bu quelques autres verres avant de sortir.
Je rentrai à la maison où m’attendaient: mon oncle Casimir,
ma tante Lumina, et Luce mon épouse.
C’est alors que tout commença.

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
MIDI.
Il fait soleil.
La ville est calme.
Les chaleurs commenceront.
La vieille et grosse commère s'est installée sur son balcon.
La grève continue.
Rien à redire.
Le «centre social», lui aussi, négocie. Mais
d'un recueil dominical, tardif nécessairement, rêverais-je d'une
automobile roulant à toute allure: vers toi.
Car deux semaines encore avant de nous revoir et combien de mois
avant le calme intérieur.
Mais.
Qu'aucune angoisse n'habite chez toi.
Péché contre l'Esprit.
Nous sommes nous-mêmes l'objet de notre patience.
Ainsi de tout emploie du temps.
Simone Landry-Guillet publiant «L'Itinéraire».
Denise Marchand-Hamet offrant «Les femmes».
Nicole Brossard-Soublière venant de publier à l'Estérel:
«Mordre en sa chair» revu et corrigé déjà.
Et Raoul Duguay: «Ruts».
Soient deux romans et deux recueils, et ma critique de tout cela!
Soit: trop loin de toi.
Sinon le plaisir de lire ensemble: au lit.
Puis comme l'on sait nous enroulant.
Car j'aime en plus du mien: ton cri. Amour.

MINUIT.
Journée trop longue.
Car le repos.
Mais le travail aussi m'est pénible.
Autant dire que la connaissance de soi s'avère difficile.
Mais qu'est-ce que tout cela!

Je t'écris de notre lit.
400 milles de largeur... Mais qu'est-ce que tout cela! Je t'aime.
J'ai écrit une page... d'une pièce de théâtre.
J'ai de la difficulté à me remettre à l'écriture.
Une apathie temporaire, mais toujours trop longue.
Mais ne t'inquiète pas.
Mes lettres sont tristes, comme est triste la distance entre nous.
Mais je te prends dans mes bras et te serre et t'embrasse.
Je vais demain à l'ambassade de Belgique.
Ma faire naturaliser canadien faute de pouvoir devenir québécois.
Notre syndicat se porte très mal.
Possibilité de devoir durer jusqu'en septembre.
Demain, avertissement à tous: cherchez-vous un autre emploi.
Je devrai sans doute rester au syndicat (léger salaire de la CSN)
étant donné mon peu d'obligations.
Mais s'il refuse de payer mes voyages à Rouyn, je les abandonne.
Mais ne t'inquiète pas.
Je t'embrasse, je m'enroule avec toi et je dors presque heureux.

*

(*Lettre envoyée à Ange-Aimée Fournier-Mornard*).
Chère Ange-Aimée,
L'Espagne semble accueillante autant qu'envoûtante.
Mais de quoi souffre mon père?
Est-ce un besoin de repos ou autre chose?
Dans l'état du Québec, les élections sont fixées pour le 5 juin.
Mais les grèves continuent...
À l'université de Montréal, nous entreprenons notre cinquième semaine.
J'avoue que je ne vais pas très bien.
Quant aux études, j'attends les résultats de mes derniers examens.
Si les résultats sont convenables, comme je le pense,
j'ai enfin fini mon B.A.
Je passe en Lettres l'an prochain.
J'avoue que cette année me fut profitable.
J'ai travaillé, j'ai étudié.

De plus, j'ai 150 pages d'un roman, que je compte finir cet été,
par les soirs.
J'ai critiqué une dizaine de volumes pour une maison d'édition: l'Estérel.
Je suis critique au journal «Désormais».
Et finalement, j'ai fait parti d'un débat sur le fait français en Amérique,
à la radio, avec des gens du RIN, du PSQ, du Devoir et de la Presse.
C'est un petit début.
Mais je suis plus ambitieux.
Baisers à toute la famille, ainsi qu'à toi.

16 mai 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour,
Décidément, on ne veut pas que nous nous parlions.
Je t'ai appelé ce soir pour te faire part d'un projet auquel il faudra bien
renoncer maintenant, faute d'y avoir pensé assez tôt.
(Mea maxima culpa).
En finissant de travailler ce soir, je me suis brusquement rendu compte
que j'avais congé jeudi et lundi;
ce qui, si l'on excepte le vendredi, nous faisait bien cinq jours
à passer ensemble si tu avais voulu venir cette fin de semaine-ci
au lieu de la suivante.
Ayant pesé le pour et le contre, je voulais surtout en discuter avec toi.
Mais tu n'y étais pas. Donc.
Puisque les choses ont décidé pour nous, je me sens toute méchante.
D'autre part, c'est peut-être mieux ainsi
car nous n'en serons que plus impatients le 27.
Et tu te serais sans doute ennuyé dans ce pays si pareil à lui-même
chaque jour.
Et nous célébrerons plus réellement ton anniversaire à la fin mai.
Mais tout de même.
(Précision en passant: quand j'aurai besoin de t'appeler, je le ferai
à frais renversés pour que ton numéro n'apparaisse pas sur la facture ici;
nous ferons les comptes ensuite).

D'où: journée bien commencée et mal finie.
Jamais depuis mon enfance n'avais-je connu une telle fraîcheur,
un tel soleil mouillé du matin.
À donner le goût d'y demeurer.
L'été sera splendide comme ceux qui débutaient autrefois par ces mai
et juin aux retours de classe lents et légers quand la mère permet les jeux
fous dans les ruelles avoisinantes et les devoirs «après soupers».
Les années suivantes on n'eut plus que des réminiscences
et les nouveaux venus ne soupçonnent même pas que c'est par là
qu'ils s'attacheront à ce dur pays.
Mais le travail a refait de moi cette chose qui n'aura bientôt plus rien
à dire.
Je n'ai pas levé les yeux ni l'esprit jusqu'à 12.30 a.m. où la Machine
a cessé net son travail sous mes opérations acrobatiques (serais-je aussi
dévorée) causant la petite panique et me donnant le désir de tout foutre là.
Puis il y eut ta lettre - si bonne, amour - et m'apportant cette vibration
qui se situe même dans la chair, je suppose.
Et l'absurdité de t'avoir quitté, si partiellement que ce soit.
Je t'aime.
Claude s'est amené à Rouyn pour souper, évidemment peu semblable
à ce que nous connaissons de lui, ramené à leurs dimensions
(son père, sa mère), adaptant son langage et peut-être sa façon de voir.
Exaspération encore.
M'a-t-il d'ailleurs jamais dit ce qu'il pense réellement?
Impossible, bien sûr.
Mais du moins peut-on rendre sensible une certaine détermination
dans la façon d'avoir fait et de s'être proposé sa vie
selon des formes et surtout des idées si différentes des leurs.
Et avant de devenir moi-même exaspérante, - ce que, pour toi mon amour,
je veux définitivement terminé -, je vais fermer cette porte de ma chambre,
serrer mes objets en désordre, remettre les livres debout, enlever les cadres
affreux, et sauver l'individu de cette sournoise et fausse sagesse
des parents bien intentionnés.
Puisque c'est avec toi que je vis.
Et travailler à être prête à revenir, chez nous comme à l'université.

À cela, au moins, ils ne pourront pas toucher,
n'y pouvant rien comprendre.
Et je cherche tout contre toi l'apaisement soudain,
et la sagesse d'après l'amour, ne pouvant plus supporter et désirer
que ton poids, dans la détente pleine et silencieuse.
Je t'aime. Lise

*

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Il fait beau, la ville sent les bourgeons et l'herbe et tout recommence
lentement à revivre sous le chant aigu des oiseaux.
Rien à redire de la vie.
L'ambassade belge me demande de me déclarer: réfractaire;
puis de me faire radier par le consulat;
puis de demander une dispense de la milice belge.
Soit de me déclarer criminel pour ensuite me faire excuser.
Après tout cela, je serai, tout à la fois, belge et canadien.
Si les lois d'un pays ne me plaisaient pas, je peux passer directement dans
l'autre; je peux de plus voyager sous deux nationalités. Donc: avantageux.
Mais.
Quand sera libre mon pays?
Et, paradoxalement, quand pourrons-nous être citoyens de tous les pays?
Quand est-ce que cessera le gaspillage universel qu'est la guerre?
En d'autres mots: l'homme sera-t-il intelligent?
Mais l'homme est un mythe actuellement.
Mais.
L'amour est difficile autant qu'est difficile de comprendre l'homme.
L'amour doit se rapprocher du mysticisme.
Une croyance. Un saut.
L'homme est un mythe en lequel nous croyons.
Pessimisme.
Mais qui n'empêche pas le bonheur d'une stabilité.
Mais qui ne m'empêche pas de m'ennuyer de toi.
Avec toute la patience que demande un début de mysticisme
dans un amour se formant.

17 mai 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour,
Ayant déniché, de quelque poste lointain, une musique superbe,
semblable à celle que j'écoutais durant ton sommeil du dimanche matin,
cette chambre commence à me ressembler.
Et me sentant par trop passive, j'ai retrouvé la manie de faire des mémos;
d'où un programme de deux pages prévoyant tout mon horaire
d'ici à lundi, et un plan d'aménagement de ma retraite temporaire.
À exécuter je ne sais quand mais cela est secondaire.
Puisque je ne demeure pas ici.
Ce violon...
Jamais je ne pourrai m'expliquer un tel engouement pour un instrument;
pour ce qu'il a de doux, de retenu, de violent, d'emporté, d'aigu, de facile.
Mais je sais tout cela et plus encore.
Amour, me dire de ne pas m'inquiéter, c'est bien ton style.
Je ne t'en aime que plus.
Mais cette grève qui s'éternise, ça me met les nerfs en boule
(comment dois-tu les avoir...).
Primo parce que j'y vois une victoire de la bêtise patronale
et ce phénomène étrange que plus ces êtres ont une certaine culture,
plus ils sont résistant à reconnaître l'humanité d'autrui
et surtout à y être sensible
(pour éviter l'obscurantisme, posons alors qu'il ne s'agit pas de culture
ni de vernis de culture mais d'appropriations de notions
ne pouvant leur donner quelque qualité);
ils y ont sans doute acquis seulement et surtout une certaine subtilité
qu'ils ont rapidement fait de transformer en ruse.
Pour que ça serve. Comme toute chose et comme tout le monde.
Y a-t-il si loin de cette attitude à celle des esclavagistes,
compte tenu de ce que la civilisation a additionné depuis?
Car il est moins indignant maintenant de mépriser un homme dans sa chair
que dans sa façon possible de participer au monde
(l'esprit, la création, l'action, l'autodétermination).

Secundo, pour toi.
Parce que tu y gagnes un temps précieux pour écrire,
il n'est pas sûr que ce soit le temps adéquat.
Mais je n'ose m'aventurer dans toute autre affirmation
puisque toi seul connais.
Stravinski maintenant: un étrange désaccord.
Une musique en perpendiculaires, en obliques.
Enfin puis-je commencer à prendre le dessus ou du moins
une position moins influençable dans mes discussions avec maman.
Surtout en matière religieuse évidemment.
Il est bon de pouvoir au moins là signifier qu'il n'y aura pas de retour.
D'ailleurs, plus ou moins intéressée à discuter pour moi-même
puisque nous partons d'un point de départ si différent et définitivement.
Mais je ne cesserai plus maintenant de lui rappeler que Victor a droit
à des réponses intelligentes et non à des rebuffades en ce domaine.
Qui a le droit de lui refuser le doute?
On le lui rendra autrement, et cette fois sans nuances, faussé et bête.
Je suis convaincue qu'elle le comprend mais est surmontée par son goût
du sacré, ou plutôt de préservation sans condition du sacré.
(Mémo: je n'ai toujours pas mes lentilles, ni mon chèque de la CECM,
ni de nouvelles de ma reprise, que je ne tiens pas à rater
par une distraction coutumière de Margo).
Et je ne parviens pas à tenir en place. Ne réussissant pas à maîtriser
une certaine rage contre le sommeil qui me tient, à briser quelque chose
de mes muscles tendus, à te dire.
Chaque jour condamnés à trouver ce bout de nous-mêmes,
à ne plus savoir habiter.
Ivan je t'aime viens le plus tôt.
J'enferme mon cri à l'intérieur de toi pour que tu me le redonnes
autrement et que nous le rejetions avec respect et loin.
Refaisant avec toi les gestes.

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Hélas, ce n'est pas moi qui t'ai téléphoné.
Peut-être l'oculiste.
D'ailleurs je vais le voir demain.
J'irai aussi au secrétariat de ta faculté.
Les jours de pluie mais
l'éclatement des bourgeons et les voitures roulant sur l'asphalte mouillée:
rien à redire de la vie!
Le calme mais ailleurs
de plus intense
de l'éclat de plomb du ciel
et devant nous sur une terrasse de ciment:
une forme humaine n'étant ni homme ni femme
mais ce en quoi l'homme et la femme sont pour eux-mêmes un dialogue.
C'est à ce moment que la pluie s'est mise à tomber.
Et que l'homme et la femme se turent en ceci qu'ils sont un dialogue.
Et le bruit de la pluie et le bruit des oiseaux chantant sous la pluie
furent le seul sens à la vie.
C'est alors que la forme humaine disparue
et pour mieux dire se confondant avec le bruit.
Car l'homme et la femme sont un bruit trouvant un sens en la vie
par ce qu'ils sont un dialogue.
Car le dialogue est le sens le plus intime du bruit entre les êtres
nous permettant d'appeler l'homme et la femme par leur essence:
l'adaptation du bruit.
Je me suis laissé aller à te raconter une histoire.
Une histoire pour toi que j'aime de jour en jour: mieux.
Amour.

18 mai 1966

L'homme méprise l'homme, c'est connu.
L'homme ferme sa porte et méprise l'homme.
Les allées et venues de l'homme dans la foule font la preuve.
Et pourtant très peu de méchanceté.
Ce qu'on nomme méchanceté.
L'homme est une habitude de mépriser les hommes.

Idiot de dire: ce journal ou mémoire a été écrit non pour être publié
mais à la place dire: écrit pour être dit et peu importe à combien
de personne, puisqu'être écrit = être menacé d'être lu par tous.
Ce que l'auteur sait.

Projet pour deux romans.
- l'un sur une journée de désir vécu par un adepte de la masturbation.
- l'autre sur le désir de «paraître» poussant les individus à mille absurdités.

*
(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Le temps passe et nous n'espérons que nous retrouver.
Loin l'un de l'autre et comme séparés par le temps lui-même
et sans équilibre loin l'un de l'autre par le fait d'y perdre:
le quotidien nous donnant un langage.
Sans véritable calme.
Celui de vivre ensemble et de dormir nous tournant le dos mais
nous touchant l'un et l'autre et pour tout dire: en équilibre sur la corde
du quotidien.
Car l'amour est ce par quoi l'être se parle à lui-même.
Et je sais que je t'aime.

*
(*Lancement, Les Éditions Estérel*).
UN PEU D'OMBRE AU DOS DE LA FALAISE,
de Gilbert Langevin.

19 mai 1966

L'art littéraire n'est pas la défense non plus qu'une révolution.
Sinon du langage écrit.
Le langage tout court n'étant pas son affaire.
Sinon: le détournement.
Invente sans te gêner de Sartre.
Qui prône l'idée neuve tout en formant un langage écrit:
peut défendre son style et ses idées: séparément.
Et tout cela même dans son style.
Mais l'idée ne convainc qu' en se propageant.
L'écrivain défendra, par conversions, les lecteurs à ses idées.
Exactement comme le saint possède une morale qu'il répand
et son style de sainteté.
Qui peut, sinon par l'imaginaire, les dissocier.

Les classes de lecteurs.
Mais les classes sociales sont autre chose.
Même si la majorité des lecteurs se recrutent chez les bourgeois.
Mais distinguez intellectuel de bourgeois: le bourgeois ne lit pas.
Et la masse.
Donc: des classes d'intellectuels.
Qui lit le feuilleton d'amour ou de crime de 32 pages
et qui lit pour le plaisir et qui pour la pensée et plus rares: pour écrire.
Le pauvre peut écrire; le riche ne jamais lire.

Le manifeste où la littérature sociale n'est pas l'art littéraire.
Mais.
Le manifeste peut être d'art littéraire.
Mais qui le comprendra?
Sinon des siècles après.
C'est-à-dire: quand ce style sera devenu classique.
Car la masse, riche ou pauvre, ne digère que trop lentement.

L'erreur est d'avoir voulu faire de l'art littéraire
une défense d'autre chose que du langage écrit.
En majorité: du social.

L'art littéraire dit toujours plus que le langage écrit.
Car les mots, quelque changés qu'ils soient, portent un sens inévitable.
Quant à savoir s'il faut défendre ou accuser une idée ou un fait social:
l'objet de la morale et des autres sciences.
L'écrivain peut être d'autres sciences et tirer ses conclusions
dans un art littéraire.
Mais l'art littéraire peut saisir tout sujet, même le plus faux,
et par là s'instruire valablement du langage écrit.
Mais tant qu'à faire défendons le meilleur parti.
Mais dira le sceptique, quel est donc ce parti? Sans que l'art y perde.
Où voyez-vous donc le dilemme: matière et forme.

24 mai 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour,
La réunion de RIN fut un succès remarquable.
J'ai compté environ 300 à 350 personnes, une salle vivante, vibrante,
et vraiment gagnée à la fin.
Un Bourgault inoubliable et irrésistible.
Autant sinon plus d'hommes de la rue que d'étudiants.
Dommage que nos candidats semblent ternes à côté de lui.
Je viens de rentrer, ayant été prendre un café avec une amie
qui étudie aussi à l'université.
Exactement dans la même situation que nous.
Nous avons donc discuté longuement.
Et j'ai mieux découvert notre droit à vivre comme nous le faisons
et le danger de le sacrifier à d'autres.
Et su que c'est à moi de faire le saut si rien n'est possible
que par un affrontement difficile et si j'y crois vraiment.
Or je crois ma position irréversible et je veux vivre avec toi.

Je me prépare donc à les quitter pour de bon en août ou en septembre, ou, si le conflit éclate, avant.
Sachant en prenant cette décision ce soir qu'elle sera difficile à alimenter peut-être et surtout à garder avec sérénité.
Mais je me souviens de la justesse de tes paroles lors de notre dernière solitude ce soir et combien alors je me suis sentie profondément amenée à vivre, par toi.
Et j'aime à savoir que je te retrouverai avec ce poids en moins,
ce qui est sans doute la seule façon pour moi de ne plus t'aimer en enfant.
Nous avons autre chose à faire, mon amour, que nous protéger constamment de ceux qui nous refusent.
Comme disait Bourgault:
«tout ce que nous promettons avec sûreté, c'est un effort».
Celui-là sera loyalement consenti et dans des cadres clairs.
Comprends cependant que je ne fasse pas de frasques inutiles
et que jusqu'à la dernière minute j'essaie toujours au moins d'aplanir.
D'où je t'aime et beaucoup mieux déjà.
Je t'embrasse sans mesure dans ce calme et cette fatigue si bonne.
Étant ta femme, peut-être vraiment pour la première fois.

*

Retour de Rouyn.
800 milles: aller-retour.
M'aime-t-elle ou sinon par défaitisme: ne sachant me chasser.
Ou devrais-je couper la corde (notre amour) la laissant indécise déjà pour ne pas dire: à deux doigts d'une pendaison.
Mais
ne cessant de nous embrasser mille mots tendres: réconciliation.
Détestable.
Car dit-elle je rêve d'un homme d'action plus que d'un poète
mais d'abord savoir aimer (françois anger) plus que ta seule intelligence: amour dont je suis privé dit-elle.
Détestable réconciliation.
Donc tâchant de la comprendre: m'ennuyant plus que blessé devant elle.

Bien que nous accouplant dans les bois: nus.
Mais nus de quoi: sinon de franchise (allant à la messe
«pour les parents catholiques qu'il ne faut pas faire souffrir»).
Ah le beau temps que ça aurait été que de penser seul
et mille maîtresses sur la plage du lac Bruyère.
Oui.
À ce point.

*

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Très chère lise,
de retour à la maison avant sept heures du matin.
Très fatigué.
Maintenant après quelques heures de sommeil
(Michel Pelletier et Jacques Eliot s'étant occupé du Quartier-Latin):
mieux.
M'ennuyant déjà de toi.
Mais en aie-je le droit?
Aie-je raison de parler de «notre» amour?
Autant de troubles en moi.
Donc: parle-moi de tout cela.
Mettons les choses à leur véritable place.
M'ennuyant de toi.
T'aimant en cela aussi que je comprends mal.
T'aimant.

*
(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour,
je comptais sur cette soirée pour t'écrire longuement, pour ranger
mes poussiéreuses paperasses et rapatrier mes énergies volatiles.
Mais contrairement j'ai dû brasser, aligner un tas de chiffres,
minutieusement accordant aux gens de Rouyn leurs intérêts sur le capital
pour l'année qui court.

Or, ne croyant pas le cerveau fait pour ce genre de tâche minuscule
et à la seconde, identique, irritante, j'ai enfin compris
qu'il n'y avait que la machine pour nous rendre justice.
Et le repos de la véritable action, i.e. la libération des tâches possibles
mais non propres à l'esprit.
Et pis encore, il me faut demain soir me rendre à l'assemblée générale
de la Caisse Populaire où ma condition d'employée
me condamne à l'assistance décorative.
C'est peut-être moins mon manque d'audace
qui me fera demeurer passive que le sentiment très net d'être si peu
à ma place dans ce groupe particulier et surtout très loin de leurs intérêts.
Vaut mieux alors me taire que de forcer l'attention
pour me prouver une thèse à moi-même.
Ce que, rassure-toi, je veux bien limiter à cette seule situation particulière.
Et au moins, je ne me gêne pas pour pousser la cause du RIN.
Sans éclats mais sans cesse aussi.
Jamais, peut-être, n'aurons-nous tant attendu un jour d'élections.
Je me sens, dans tout cela, terriblement soumise au temps, ou plutôt aux
autres qui en disposent de façon à ce que nous y soyons sans l'avoir voulu,
tel qu'il nous faudra l'avoir vécu.
Soumise aussi à ce qu'il opère physiquement en moi: une brisure générale
me rendant lente au geste et parfois oppressée.
Mon amour, j'ai laissé quelque part, avant ta venue, pendant,
ou peut-être seulement hier soir, cette tension si injuste envers nous
qui marquait mes fins de journées.
Sans doute est-ce l'effet de la détermination qui, aux rares fois
où on la pressent vraiment, confère sa justification à toute révolution.
Je puis donc tout de suite aller dormir heureuse
puisque tu auras compris que je veux toujours.
Mais non sans m'ouvrir à toi aussi de tout mon corps qui t'aime
et soutient mal ton absence.
Je t'aime,
Lise

25 mai 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Ta première lettre.
Une nouvelle confiance.
À Rouyn, en te parlant, je doutais beaucoup de notre avenir.
Il m'a semblé quelque fois que ce n'est pas moi que tu aimais:
je voyais tomber des murs et j'étais écrasé.
Tout ce que je te disais tournait contre moi:
je me voyais essayer de te convaincre, je me voyais te convaincre,
mais sans que tu te convainque toi-même.
Je me sentis seul avec toi et ridicule.
Maintenant le calme.
Mais inquiet de ta décision.
La désirant plus que toi mais inquiet de ce qui t'arrivera.
Le problème est difficile.
Doit-on mentir pour ne pas causer de chagrin à autrui?
Mentir n'est pas toujours mauvais: c'est parfois caché une vérité
pour en mieux montrer une autre.
Par exemple Michel Guillet mentant à Simone en ce sens qu'il lui cache
des infidélités, sachant une réaction de sa part inévitable,
pour qu'elle le croit quand il lui dit qu'il l'aime, ce qui est vrai.
(Cet exemple, va sans dire, doit rester entre nous).
À partir de cela, tu peux mentir à tes parents
ne leur disant pas que nous vivons ensemble.
D'autre part il est peut-être meilleur de ne pas mentir.
Certains couples se séparent,
d'autres comme Jean Fleury et Margo Dorion, s'aiment autant.
Ainsi en est-il devant la famille.
Tout s'arrange ou rien ne continue.
Cette solution est donc plus dangereuse.
Enfin, il arrive que mentir nous oblige à vivre dans la crainte
d'être découvert.
Ce qui n'est pas sans alourdir notre vie.
Qu'est-il alors de préférable: mentir ou non?

Il me semble, pour finir, que la réponse se situe
au niveau des principes et des sentiments.
Si mentir nous opprime et nous exaspère; si nous voulons,
en ne mentant pas, défendre un principe que nous jugeons digne,
alors tout doit être dit malgré tout malheur possible.
(Les inventions ont fâché ou fait souffrir l'homme
avant de pouvoir l'aider).
Sinon: mentir si l'on veut.
«Tu peux donc choisir calmement».
Le problème, devant tes parents, c'est toi et moi.
Mais tu sais très bien que c'est d'abord toi.
Car il est un élément de plus dans notre relation, c'est que j'écris.
Je veux tout dire.
Soyons donc francs: «tu ne peux choisir calmement»
de mentir à tes parents si tu acceptes de vivre avec moi.
Quant à savoir si ce sera toi ou moi qui parlera,
j'aimerais mieux que ce soit toi.
Mais nous pouvons en discuter.
Je t'embrasse et te promets de t'écrire plus poétiquement bientôt.

*

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour,
ta femme, ce soir, n'a le courage de rien penser sauf qu'elle t'aime.
Ce n'est pas un accès de mélancolie, rassure-toi, mais seulement
l'effet d'un véritable épuisement.
Ayant aujourd'hui:
- calculé des intérêts pendant des heures
- assisté immédiatement ensuite à l'assemblée générale de la Caisse
  (3 hres d'ennui)
- entendu papa se féliciter inlassablement de sa nomination à la présidence
depuis deux heures je n'ai pu ni respirer, ni m'appartenir un peu
et j'ai un mal de tête terrible que rien ne parvient à chasser.
De ces journées qui sont faites pour contrecarrer.

Me rendrai-je bientôt jusqu'à toi mon amour et aurai-je autre chose
à t'offrir que le produit de ces longues journées sans ressources?
Nous choisirons ensemble notre monde, avec celui que, déjà,
nous avons vécu.
Je ne regrette pas pour tout cela (ne m'étant jamais permis de regretter
quoi que ce soit) d'être venue ici, puisque j'y fais forcément la part
du passé et du sentiment.
Et cela réclame encore une assise.
Je t'embrasse, rêvant de t'écrire bientôt avec une autre énergie,
mais je t'embrasse aussi profondément que toujours,
dormant près de toi cette nuit chargée de me refaire. Je t'aime

26 mai 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Soleil. Les feuilles atteignent presque leur grandeur.
Notre maison
mais hélas non le calme du lac Bruyère
où les vagues permettent une réflexion régulière
et pour ainsi dire ouvrant une parenthèse explicative:
notre maison où manque ta présence
et lisant l'un à coté de l'autre notre propre patience à lire entre les lignes:
un sens à notre solitude.
Un soleil éclatant.
Et la beauté des arbres à contre-jour.
Notre maison nous permettant d'espérer l'un à coté de l'autre
le calme intérieur: permettant l'amour.
Ta présence et ma présence et voulues de chacun de nous.
Comme tu es et comme je suis et progressant l'un et l'autre: non pas rêvés
mais voulus l'un par l'autre.
Et tout ceci pour te dire que je t'aime.
Et que je t'aime davantage quand je sais que tu m'aimes,
quand je te vois plus que je te rêve comme il m'arrive trop souvent
dans ces lettres.
Car l'amour, à mon sens, n'existe réellement que dans le quotidien.

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Ivan, amour,
Exiges-tu vraiment de moi de remettre immédiatement
«les choses à leur place»?
Cela m'est encore tellement impossible, amour, car justement
les choses se forment lentement à leur sens.
Je sais fort bien ceci: que si j'ai eu, si je te démontre encore des réticences,
c'est moins au plan des valeurs qu'à celui des préoccupations
et du paraître.
Et s'il est dur pour toi de l'entendre, il est dur pour moi aussi de m'avouer
mon incroyable superficialité en toute relation personnelle,
et de faire maintenant le partage entre mes illusions de petite bourgeoise
et ce que la vie m'offre.
La plupart de ceux qui me connaissent (en est-il vraiment cependant)
mettent en doute ma capacité d'aimer.
Pourras-tu supporter cette inquiétude?
Saurai-je me délivrer du carcan que m'a imposé ce désir perpétuel
de m'intégrer à un monde brillant et actif
où je ne réussissais que par un certain arrivisme
qui supprime la rigueur intellectuelle
et, tellement hors de ma volonté, qui m'a enlevé sans nul doute
toute l'indépendance nécessaire à l'amour.
Voilà ce qui joue sur moi constamment
et qui m'écrase dans le mutisme
quand nous nous approchons d'une analyse plus nette.
La plus dure impuissance.
Sans doute, si je n'avais plus aucun espoir d'en sortir,
ne te le confierais-je pas aussi clairement.
Toute la journée, Ivan, je n'ai cessé de poser, de tenter surtout de poser
les affirmations conséquentes.
Je n'y arrive pas. Pas encore.
Et voilà que j'en suis réduite à te demander un peu de patience,
reconnaissant cependant que je te l'ai demandé que trop.
Peut-être faut-il reprendre les anciens concepts de l'amour
qu'on nous a enseigné avec tant de romantisme.

Ai-je seulement une fois songé à ce que tu attendais de moi...,
à ce que tu seras et comment il faudra que je t'y accompagne...
Une fois, peut-être, quand j'ai dit oui à la publication de ton journal, et
cette semaine, après ton départ, quand je me suis rendu compte
de l'inanité des concessions que je te demandais,
dans l'optique où nous voulions vivre.
C'est si peu, si tard.
Mais suffisant, dans ma si grande incertitude qui est le plus souvent
détresse, pour que je puisse te dire et dire de toi en moi-même
et aux autres «mon amour».
Ivan, amour.
Ces choses étant dites, il pleut comme j'aime les nuits de pluie
où je deviens une simple écoute.
Ici seulement les ai-je connues si envahissantes et je veux croire
qu'une nuit nous les posséderons ici aussi ensemble, en nous aimant.
Ivan, amour. Garde-moi

27 mai 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour, ta longue lettre, et si claire, m'a étrangement émue.
Lue et relue, elle m'a, paradoxalement, fait mesurer l'ampleur
de ma décision et réclamé une échéance.
J'ai pensé aujourd'hui à ce que je t'ai écrit hier et continué
ma longue réflexion obscure et obstinée.
Et si rien ne me fait peur dans ce que tu me dis, c'est sans doute
que j'ai vraiment dépassé l'hésitation en ce qui concerne ma famille.
Et tu sais fort bien que d'autres contraintes jouent encore sur moi.
Le fait qu'elles se révèlent de plus en plus clairement comme sociales,
me fait croire que j'arriverai peut-être à les vaincre.
Ce qui est inquiétant, c'est cette lutte à livrer;
est-elle le lot de toute décision, et surtout amoureuse?
Est-il des personnes dont les racines sont si profondes dans un milieu
qu'on ne puisse jamais les transplanter vraiment,
même avec toute l'intelligence et la volonté qu'elles y mettent?

J'ai peur, mon amour, et tellement besoin d'une certitude chez toi.
De ta conviction profonde que je t'envie.
Il me semble que ta venue à Rouyn a créé pour nous
un nouveau et plus honnête langage de l'amour.
D'un départ difficile cependant et presque désespéré.
Souviens-toi de nos premières semaines.
Quant à ce qui demeure à régler ici, je te demande de laisser le temps
jouer et provoquer la vérité.
Ce sera sûrement dans les mois prochains.
Je me défendrai sans doute mal alors,
par le mélange des «sentiments et principes».
Et mon départ aura peut-être l'allure d'une fuite, d'un refuge auprès de toi.
Il est étrange qu'au moment où je me prépare à cet affrontement,
la confiance semble régner ici à un point inusité.
Ils s'y installent.
D'où un plus grand saut encore.
Or la femme québécoise qui se détermine a d'autant plus de difficulté
qu'on l'a oppressée depuis l'enfance.
Ce n'est pas seulement un palier nouveau qu'elle doit atteindre,
mais d'abord la surface.
On lui a défendu même là la confiance en soi.
Nous enseignant d'abord, comme j'y ai cru et comme je m'en souviens,
qu'il fallait surtout pratiquer «l'art de douter de soi-même».
Systématisme des petites vertus.
Sais-tu lire à travers tout cela que je t'aime, que je t'aime mieux.
Ce que toute ma tendresse saurait te dire aussi.
Car je t'embrasse et plus encore. Et tout. Ivan, amour.

28 mai 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Avons manifesté toute la journée de vendredi
contre l'université de M...erde et contre la collation des grades.
De plus nous nous sommes rendus (une quarantaine) au club St-Denis:
manifester contre le souper «for the administrators in cadillac».

Donc: crevé.
Pris d'une nostalgie terrible durant la nuit: le goût de crever.
L'air était frais, tout était si beau: mais la nostalgie d'un équilibre
(qui n'est pas nécessairement toi) pouvant me venir de je ne sais quoi
qui me manque et pourtant me rend déjà la vie:
si belle et totalement vaine.
(Pourtant: une grande consolation.
Simone Guillet ayant gueulé contre ma critique de son roman
«L'Itinéraire»: m'offre soudain 53 pages de poésie sans titre
afin d'en recevoir ma... critique.
Sous le signe du taureau.
Drôle de Simone!)
Mais ayant perdu l'équilibre (le paradis) quelque part dans ma vie
mais non la possibilité d'aimer à la folie: vivre.
Ainsi de l'amour pour toi.
Suis-je toujours trop sensible à ce qui me touche.
Désirant donc: mourir
mais dans le plus beau tranchant de la vie.

*

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
Je n'en peux tout simplement plus de ne pas savoir
quand exactement j'irai à Montréal.
D'où: tendance à l'exaspération que je refrène tant bien que mal
en m'occupant.
La tension monte un peu ici d'ailleurs.
Aujourd'hui, discussion (passionnée malheureusement) avec maman
à propos de sa conception de l'athéisme et de l'état laïque.
Tu me pardonneras de m'être indignée d'autant plus qu'elle a mieux senti
ainsi que j'étais atteinte plus profondément.
Comme, à côté de cela, notre maison est calme
et nos divergences peu profondes.
Je ne t'en aime que plus.
Il fait si froid à Rouyn.

Demain je n'irai pas au lac Bruyère et je devrai étudier car il est temps.
Mais la science même me devient étrangère ici.
Assaillie aujourd'hui par toutes les terreurs religieuses de mon enfance
et de mon adolescence, j'aurais voulu crier d'incertitude.
La croyance me répugne comme une trahison.
Ainsi la peur fait malgré tout les chrétiens bêtes
et chez ceux qui ne l'avouent pas, les chrétiens intelligents.
Mais les autres, tous les autres, n'ont-ils pas droit eux aussi
à faire taire la peur?
À mourir tranquille.
Mon amour, mon amour.
Cette drôle de lettre te parviendra la veille ou le jour même de ta fête.
Que saurai-je t'offrir de plus que ma décision toujours affermie.
Que mon corps nu qui est ce soir et tous les autres ta maison vibrante.
Que mon désir se levant avec netteté.
Ivan, amour, mon amour.

29 mai 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
Journée trop sage. Sentimentale et paresseuse j'ai préféré ne pas aller
au lac Bruyère aujourd'hui.
J'ai été lire Sartre dans un restaurant à l'heure de la messe,
étudié une demi-heure, goûté un peu de *Socialisme66*
et perdu mon temps pour le reste.
Sauf un documentaire de l'ONF, à 9 hres, sur l'extermination des Juifs,
qui m'a rappelée à la conscience.
J'admire ceux qui cherchent vengeance aujourd'hui.
Par temps triste et froid, nous avons toujours peur, ici, d'y demeurer.
Mais je n'ai aucune révolte contre ces journées
où la solitude cadre mieux avec les choses.
Je t'ai aimé tellement mieux aujourd'hui encore,
sachant que reprendre notre vie n'aura plus le même sens,
ayant une entente nouvelle à conserver et moins lourd de passé à porter.

Il faut maintenant regarder nettement plus loin.
J'essaie tout de même de ne pas te «rêver», crois-moi, mais peut-être cette confiance, cette première manifestation un peu simple de ma confiance, vient-elle d'un sentiment prenant enfin consistance, celui d'être aimée.
Le cercle se forme donc autour de nous,
donnant des repères plus définitifs à mes préoccupations.
Je me surprends à n'avoir jamais su
ce que c'était que de se donner une orientation originale.
Court memo pour mon amour:
- me faire expédier les deux derniers tomes du rapport Parent
- demander à Margo, si tu la vois ou as de ses nouvelles, ce qu'elle veut pour sa fête qui était aujourd'hui
- songer surtout à ce que tu veux pour la tienne, mon amour.

Devant être en forme demain pour une autre très longue semaine
à servir le capitalisme, je t'embrasse tout de suite et longuement
comme ce n'est pas permis.
Je t'aime, Ivan, et je me mêle toute à toi non seulement pour dormir.
J'en ai assez, assez, assez, des élections.
Le bout du monde ici.

30 mai 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Retrouvant le calme.
Ou plutôt l'activité me protégeant contre le désespoir.
Je te parlerai du doute.
Nous retrouvant loin l'un de l'autre: doutant.
Non seulement l'un de l'autre mais de soi.
Et cela je crois: jusqu'au contrat définitif.
Le mariage n'étant pas une perspective de tout repos.
Mais aussi le rêve d'une satisfaction.
Bien que tes hésitations soient sans doute plus fortes que la moyenne qui elle vit dans la convention sociale.
Nous avons explorateurs et guerriers: le besoin de refaire correctement la convention.

Et j'ajouterai: la nécessité.
Nous élevant contre une société prude et meurtrière:
calomnieuse et plus que rusée.
Et tout cela: pour la médaille!
Mais que donne cette société de la reproduction, ou en terme d'industrie:
de la production.
N'osant gager sur elle-même parce que ne pouvant se défendre
théoriquement.
Ne sachant trop la raison et la défense de ce qu'elle fait.
Mais que personne n'offense ses médailles (collation des grades, croix
d'honneur, salaires supérieurs, automobiles et les plus beaux enfants)!
Mais je t'aime.
À ma façon.

*

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Tu semble pouvoir te libérer de l'influence de ta famille.
Mais tu parles d'autres contraintes: sociales elles aussi.
J'aimerais que tu me parles de chacune de ces contraintes.
Elles me semblent aussi graves que la contrainte familiale: sinon plus.
Tu m'as déjà parlé de ton désir d'un homme d'action.
«Action» ne signifiait évidemment pas: écrivain et surtout formaliste.
Tes réactions devant mes amis
relèvent peut-être du fait qu'ils ne sont pas d'«action».
J'avoue que tout cela n'est pas heureux.
Je crois (mais est-ce vrai) que je ne suis pas masochiste, en ce sens
que me voulant écrivain, je me désire comme étant voulu
de la même façon par une femme: et aussi les garçons.
De plus j'espère être apprécié par moi-même (manuscrit)
et non par mes lecteurs (publications et renommée à gogo).
Je n'ai jamais compris mes amoureuses et leur besoin pressant
de me voir: publier.
Je n'ai jamais trouvé leurs sentiments très heureux.
(Je ne parle pas de mon journal).
Je ne suis pas un homme d'action.

Je suis un beau nono qui écrit pour des cinglés: les méditatifs.
Et pour moins qu'eux le plus souvent.
J'aime les belles phrases et je m'aime ainsi.
Mais l'on apprécie un homme en autant qu'on l'écoute.
Tu écoutes Jacques-Yvan Morin.
Je l'écoute aussi.
Mais iras-tu écouter Robbe-Grillet?
Le problème du langage écrit et de la fiction me semble pourtant
aussi essentiel que celui de la constitution.
Et s'il est des problèmes plus essentiels que ceux-là
c'est ceux de la nourriture.
Mais manger et jouir d'un minimum de juridiction
permet de penser et d'écrire sur autre chose que sur ces deux points.
Le peuple ne lit pas: l'écrivain est inutile...
Beau merdier!
Mais il y a les moeurs de l'homme d'action et ceux de l'écrivain.
Il me semble, ici encore, que l'on n'aime que ce dont on se mêle.
Mais le problème est plus grave: il ne se règle pas en trois pages.
Je t'aime comme femme d'action: espérant aussi que tu m'aimes
comme j'estime mon métier.

*

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu, directeur des Éditions Estérel*).

SEIGNEURS DE LA VOIE LACTÉE de Anthony Phelps.
Je suis défavorable
à la publication de ce livre.
Demandant une concision.
Sauf la première partie (p. 1 à 54): publiable pour une politique de Haïti.
Et ne trouvant rien d'inventé.
Mais une longue (mais habile) reproduction.
Il parait donc favorable de n'en publier que des extraits: sinon rien.

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
Notre solitude commune m'effraie soudain.
Ta lettre était dure mais c'est sans reproches que je l'ai constaté,
parvenant, quelque peu, à saisir ta parole.
Seuls: toi, en partage avec toi-même et moi si encombrée par autrui.
Voilà que lentement je fais face et la première journée de lutte m'épuise.
Une heure à peine nous sommes nous acharnées une contre l'autre
à déclarer nos positions contraires.
Ce qui pourrait venir à bout de ma résistance
c'est la lenteur de cet affrontement par degrés
où l'attachement n'est enfin nulle part attaqué.
Je lui ai offert de partir
(si peu sait-elle et nous en sommes à de telles solutions)
et lui ai expliqué combien des divergences beaucoup plus graves
rendraient plus tard la rupture inévitable.
Mais elle est trop peu fataliste.
Et tout reste en suspens, créant ainsi en moi une incertitude si intolérable,
la fin de mon désir, une conviction dépouillée de quelque fondement
si ce n'est celui, banal, d'éviter la défaite.
Comment te dire maintenant, Ivan, combien il me faut savoir
que tu m'aimes, clairement, de façon exigeante, et que cette lutte
qui m'apparaît soudain inconsistante et interminable
t'est de quelque façon nécessaire?
Je ne le crie pas, je le dis: incertaine, lassée.
Et pourtant prête à essayer encore, si tu crois pouvoir reprendre
l'attente trop vulnérable à mes absences à toi.
T'ai-je demandé trop de patience, mon amour...
J'en ai parfois peur.
Je voudrais redevenir vivante avec toi.
Dis-moi la vérité.

31, a.m.
Je t'aime.
Tu es si bon à aimer lorsque tu es heureux. Y arriver.

31 mai 1966

(*Télégramme reçu de ma famille en Belgique*).
TONGEREN
MORNARD YVAN
3075 RUE BARCLAY APT 9
MONTRÉAL
BON ANNIVERSAIRE STOP
LETTRE ET CADEAU SUIVRONT STOP
ATTENDONS GUYLAINE DEMAIN AFFECTION
FAMILLE MORNARD

*
(*Lettre reçue - avec $2.00 - de Gertrude Savard*).
Cher Yvan,
Je te renouvelle encore mes voeux de fête!
Avec ce petit cadeau pour quelques petites douceurs.
Je pense souvent à toi,
je prie pour toi.
Avec toute mon amitié.
Gertrude

*
(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
J'ai vingt-quatre ans.
Le double: j'aurai sans doute fini ma vie.
Mais l'on se ment à soi-même dès que l'on parle de la mort.
Notre maison: un calme envahissant.
La vie comme l'amour est un mythe.
Tout doit périr.
Et ce qui me trouble est de voir que je crois et par là me ment.
Nous sommes à l'origine de l'humain.
Et peut-être moins que l'humain.
J'ai vieilli. Trop vite et trop lentement.
Merveilleusement.

L'espoir et le désespoir se sont confondus:
en d'autres mots le mythe et la croyance.
Je crois en ce que je ne crois pas.
Je vis en contradiction.
Et c'est là ma plus grande franchise.
Mais de cette contradiction que l'on pourrait qualifiée de théorique
ressort pourtant une vérité pratique.
Je crois en certaines choses et mes doutes (contradictions)
ne me mènent pas à les remettre en question au point de les quitter.
Je doute de la vie jusqu'au bord du suicide.
Mais je vieillis continuellement.
Ainsi de l'amour.
Ainsi de la littérature et de toutes morales.
Ainsi de l'humain.
Je crois que le contraire est mentir (la peur dont tu parlais)
et que la peur mène au fanatisme.
Je t'aime.
À ma façon.

*

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
Avec mon grand verre de lait au chocolat, mes biscuits, toute enfoncée
dans mes oreillers, toute chaude dans mon pyjama fleuri en flanelle,
la chambre silencieuse, et surtout le plaisir de t'avoir parlé tout à l'heure,
je me sens (pardonne-le moi) une petite fille heureuse,
tellement plus heureuse.
Pour te parler de «l'homme d'action», Ivan, je pourrai peut-être le faire
mieux quand j'aurai reçu ta lettre ou plutôt quand j'aurai eu plus de temps
pour formuler cette chose en moi.
Une fois ma décision prise, le problème de la famille s'est glissé hors
de moi, ne revenant que sur l'instance des événements et c'est mieux ainsi,
me dégageant une perspective d'une autre profondeur dans l'amour.

Ce qui m'est apparu important et sur quoi je me pose maintenant
des questions, c'est, simplement:
l'avenir, i.e., l'engagement que nous prendrons, avec ou sans mariage,
de vivre ensemble.
C'est donc l'existence ou non, d'une «qualité commune»,
si l'on ne peut vraiment parler d'un intérêt commun.
J'entends par là une capacité à être également vivants
dans un même milieu.
Si les difficultés pour nous deux, surgissent d'un passé tellement différent,
tout est possible.
Ce qui serait plus dur, ce serait de ne pouvoir venir à bout
d'une gêne perpétuelle quand nous fréquentons ensemble nos mondes
de spécialisation.
Tu as tes monstres sacrés, j'ai les miens; et ils sont si dissemblables,
même et surtout au niveau de la rencontre quotidienne.
Voilà pour moi la question majeure où il ne s'agit de justifier
ni de détruire en quelque façon «l'homme d'action» ou, je ne sais,
le littérateur ou le «contemplateur» ou le philosophe.
Ni de tenter quelque réorientation l'un sur l'autre, mais de savoir
si cela qui, en nous, a définitivement sa qualité peut non seulement
coexister mais soulever, chose que je crois importante, quelqu'admiration
et quelqu'effort de participation qui ne soit pas forcé.
Tout cela est bien sommaire et j'hésite même à te l'envoyer
car ce sont des choses que je ressens clairement
et dont je pourrais mieux parler.
Il me plaît de ne plus chercher de faux-fuyant.
Et pour cela aussi, je t'aime mieux encore, découvrant avec étonnement
que je saurai être ta femme par un vrai choix.
En cela que tu es unique.
Je me rappelle, si fortement ce soir, comme il était doux et violent
de nous aimer et de dormir ensemble.
Je t'aime,
Lise

1 juin 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Terminant une critique sur «Ruts» de Raoul Duguay pour «Désormais»:
j'aimerais te voir la corriger.
Je suis très sévère.
Peut-être trop.
J'aimerais qu'une série de chef-d'oeuvre sorte du Québec.
Aie-je une bonne notion de ce que je nomme chef-d'oeuvre.
Ne suis-je pas un peu trop limité à ce que je nomme: invention.
Autant de questions qui m'inquiètent.
Mais il est des questions (comme l'amour)
qui doivent trouver leurs réponses dans la solitude.
Et c'est le principal embarras de ces questions.
Et la solitude qui sait en profiter.
Oui il est difficile d'être seul
au bord de l'ennui parfois plus fort que tout effort à s'occuper.
Il y a des gens qui ne pense qu'à s'amuser en dehors de leur solitude.
Belle profondeur.
Mais je rêve malgré tout de vivre un an seul afin de me prendre en charge
et cette fois: véritablement.
Mais je ne suis pas encore préparé, pas encore maître de moi
au point de me prendre en charge véritablement.
Tu es mon amour
P.S. Téléphoné à Margo.
Rien de neuf. Rien pour toi.

*
(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
j'ai un peu repris goût aux élections, ce soir, en allant au local RIN.
Belles discussions sur l'indépendance avec des «jeunes et moins jeunes»
et je m'en suis tenue à mon domaine, i.e. une option fondamentale
pour le socialisme, ce qui a eu l'heur de plaire, mais je reconnais
que je vaux peu sur les questions économiques.

J'écoute mieux cependant.
Discussions plus passionnées sur l'AGEUM et le Quartier Latin
(ce sont évidemment tous des fervents de Cloutier).
Mais elles n'ont pas semblé inutiles de part et d'autre.
Car ils avaient besoin de ne plus nous prendre pour des puristes
et des rêveurs de la chose publique, tandis que j'avais besoin
de cesser de les voir tous en organisateurs de carnaval.
Et je reconnais surtout à quel point nos options sont déterminées
par des appartenances fortuites, que le temps rend presque affectives.
D'où les affrontements que nous avons connus sont d'autant plus
difficiles à résoudre qu'insolubles par des arguments de raison.
Quel sage raisonnement... tu n'en crois pas tes yeux.
Ta lettre à propos de l'homme d'action me laisse presque sans réponse.
Car tu as touché le point central en parlant de «l'essentialité» égale
des préoccupations.
Voilà ce que je ne peux te refuser, rationnellement,
mais que j'ai tant de difficulté à surmonter malgré tout.
Ou plutôt, quelque chose m'échappe vraiment.
Pourtant je n'ai pas l'impression de ne pas respecter et aimer ce que tu es.
Peut-être d'être plus attirée par ta réflexion sur l'homme, globalement,
par l'écriture ou en dehors d'elle.
Est-ce encore là établir des degrés dans l'essentiel? J'en ai peur.
Il faudrait que tu me situes l'écriture non pas par rapport à un quelconque
ordre «objectif» de valeurs mais par rapport à toi.
Reste aussi ce qui m'est propre: une certaine forme «d'action».
Notre vie ensemble m'offre peut-être l'autonomie, i.e., éviter d'être
la femme qui se cherche un maître en son domaine, pour mieux seconder.
Cette perspective me séduit véritablement puisque je l'ai tant réclamée.
Mais je me demande si cela est possible, dans la limite de mes capacités
et de ma persévérance surtout.
Et maintenant, tu me semonces comme il le faut.
Et je t'aime, non pas par masochisme à cause de la semonce,
mais parce que nous finirons bien par trouver et qu'alors, vivre ensemble
sera encore plus osé. Je t'embrasse jusqu'à ce que tu n'en veuilles plus
et m'endors en lapin. Lise

2 juin 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Nouvelle de ta reprise d'examen.
Psychologie de la sensation (professeur Delorme):
reprise le 15 (quinze) juin de 9 à 12 heure en la salle Y-100.
La faculté t'avertit très bientôt, par courrier.
Mercredi le quinze juin.
Soit combien de jours vivant ensemble: à nouveau.
Je reçois tes lettres et tu me parles de tes disputes avec ta mère.
Défends tes positions déclarées: n'en dis pas trop pour le moment.
Nous étudierons tout cela lors de ton retour ici pour ton examen.
Tu me parles de notre problème
en tant que femme d'action et homme de lettres.
Tu l'exprime mieux que je n'ai su le faire dans ma lettre du 30 mai.
Ce problème est notre plus grand problème.
La famille est un problème extérieur, celui-ci c'est nous-mêmes.
Tu aimerais certainement que j'aie une certaine influence dans ton milieu
par l'action que je mènerais.
J'aimerais certainement la même chose.
Le problème est sérieux.
Et ce n'est pas que nous nous déprécions
mais que souvent nous ne nous comprenons plus.
Voyons, sans espérer pour de si belles excuses personnelles régler
le problème qui est beaucoup plus grave, ma hargne contre tes amis.
Deux mots expliquent tout: ma jalousie et ma haine du mensonge.
Ma jalousie. St-Aubin.
(Henri Frickx que je considérais comme mon adversaire
à cause de son amitié envers St-Aubin. Si peu soit-il, c'était assez).
Je connaissais St-Aubin avant de te connaître et nos relations
si elles ne furent ni profondes ni sérieuses, du moins étaient amusantes.
Mais pour Daniel St-Aubin, ma relation avec toi ne pouvait être
qu'une passe agréable dont il espérait être l'héritier,
sachant de mes propres confidences (et cela avant de te connaître)
mon inconstance amoureuse pour ne pas dire mon cynisme.

Je ne détestais absolument pas Daniel avant d'en être jaloux,
ce qui me laissait sans confiance en moi-même.
J'avais d'ailleurs raison de craindre mon charme puisque tu allas
jusqu'à souhaiter partir avec lui pour New-York, vu ton écoeurement
vis-à-vis notre relation, pénible à cette époque il est vrai.
Ta jalousie envers Pauline te montrait ce que je ressentais envers St-Aubin.
Il me semble que c'est clair.
Une autre jalousie, mais faible, existait en moi envers ton ami Michel.
Mais n'exista qu'au moment où tu m'obligeas à te quitter
pour te laisser seule avec lui.
Tu comprendrais mieux mon sentiment si je t'avais obligé à quitter
notre maison sous prétexte d'y recevoir en tête à tête Lise Jacques.
Quant au mensonge, il est aussi grave.
Si je n'aimais pas Paul Bernard, c'était à cause du fanatisme religieux
que nous lui supposions.
Nous nous trompions vulgairement.
Il savait tout depuis les débuts.
Tu refusais de m'embrasser devant lui me le rendant presque odieux.
Mais quand j'ai su que Paul savait tout, je te l'ai dit; j'aimai, à ma façon,
Paul Bernard.
Michel Bourgeot, Guy Lafleur, je les ai aimé.
Et ce fut la même chose avec Nicole Marcil, mais un peu plus tard
il est vrai.
Alors quoi?
Je crois que sur ce sujet tu ne m'as jamais bien compris.
Réfléchis à tout et tu verras que mes haines dépendaient
toutes de la jalousie et de la crainte d'être refusé tel que je suis.
Et je te le dis sans trop te le reprocher:
tu ne m'aidais pas beaucoup à les aimer.
Bon.
Reposons-nous un peu.
Tu sais que je t'aime et je crois que tu comprends de plus en plus
ce que j'entends par: à ma façon.
Bon.

Reprenons le cours de mes excuses.
Mais il est un endroit où tu as tout fait pour me mettre à l'aise.
C'est avec Jean Fleurit et Margo Dorion.
Ici c'est moi qui suis l'unique problème.
Exemple: hier je téléphone chez eux pour toi.
La première question de Margo est de me demander si je te trompes
avec un petit air de volonté de puissance.
Je me suis défendu à ma façon:
prévoyant ses désirs je lui ai répondu que ça ne la regardait pas.
Elle s'est presque fâché.
Évidement, j'ai visé juste et j'en suis fier.
Elle m'a finalement dit qu'elle viendrait prendre ses valises à l'occasion
et qu'elle serait alors en situation pour me faire parler.
Elle désire une chose: que je lui dise que je te trompe.
C'est ainsi qu'elle espère une victoire.
Même si un jour je te trompe, Lise, cette chérie ne saura rien.
Voilà un couple que je crois ni de lettres ni d'action:
mais banal et mondain.
Pour le moment j'en suis là avec eux.
Quant à Claude Girard et à tes amis de pédagogie,
tu sais sans que je doive te le répéter, le respect que je leur porte.
Il est évident que Jacques Provencher me plaît moins autant
pour son peu de profondeur que pour cette danse où nous avons été
avec eux où tu montrais carrément ton ennui de danser avec moi préférant
(le mot est gros) te serrer contre lui qui danse d'ailleurs à merveille.
En résumé, je n'ai jamais refusé d'aimer tes amis sérieux
(et tu en as plusieurs) en autant que ton amitié pour eux
ne se tourne contre ce que nous nous plaisons à nommer notre amour.
Je suis fatigué.
C'est pénible de m'analyser ainsi.
Cela me rappelle trop de choses que j'aimerais voir écarter entre nous.
J'aimerais ne pas devoir te dire ces choses.
J'ai besoin d'être aimé davantage.

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Ivan, amour,
ta «femme d'action» (je commence à trouver le terme vilain et injuste)
est à réapprendre sa pédagogie des adultes.
Pour la première fois, et à cause des élections, il y a polémique continue
à l'intérieur de tout le bureau, du gérant au petit dernier.
Majorité RIN, mais non active, car c'est surtout un geste d'opposition.
Me voici donc au pied du mur.
Je gaffe évidemment souvent par mes explications qui ont l'air savantes
sans l'être et sans toucher au concret.
Mais j'apprends à poser des questions
et à commencer par le commencement.
Mais je peux difficilement comprendre que les plus défavorisés,
les victimes du système actuel dans une région comme la nôtre
sont les défenseurs les plus instinctifs de l'ordre établi. Ou même du recul.
S'il m'est permis de prendre ta relève pour les lubies quotidiennes,
j'aimerais construire un cours d'éducation sociale et politique sérieux
pour le primaire et le secondaire.
Nous n'en sortirons pas autrement. Et je ne pense pas ici en partisane.
J'ai l'impression que tout cela résonne drôlement dans ton univers actuel
et risque de t'apparaître sans intérêt.
Tes lettres sont soudainement et de façon soutenue,
devenues des réflexions où j'arrive si peu à avoir part.
Cela est peut-être mieux: car ta solitude, de près ou de loin, est, de nature,
inviolable et toujours en retour sur elle-même.
Et tout m'oblige ainsi à faire taire des appels à la sécurité qui me seraient
vite apparus minables, et même à ne me permettre aucune forme de peur
que tu juges avec intransigeance.
Mais ce n'est plus par là notre réflexion commune qui pose les questions,
mais les faits, i.e., notre façon naturelle de communiquer.
Danger d'une simple juxtaposition.
Et pourtant que désirons-nous d'autre?
Le partage prend souvent en moi un sens odieux:
une forme subtile d'agression et plus encore de possession;
la mutualité et ses bornes vertueuses.

Je t'embrasse, ayant besoin de retrouver cet élan si irraisonné
qui nous portait l'un vers l'autre après les pires incompréhensions.
Non pas, que j'aime tant ce qu'il avait d'irraisonné
mais plutôt d'indépendant de nous.
Avec et non pas malgré toutes ces questions, amour. Lise

3 juin 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
Je suis heureuse de savoir que tu écris toujours pour Désormais.
Car leur dernière section arts manquait de préoccupations originales.
Heureuse surtout que tu écrives ces choses et les transmettes.
Je préfère, dans les circonstances, te lire en achetant le journal
(qui, miracle, se rend ici à temps); ce jour là tu m'auras expédié
de toi-même un peu plus sans le savoir.
Pour une première fois, peut-être, ai-je eu une vraie réflexion critique
à l'égard d'un journal, en parcourant Désormais.
Une équipe de nos meilleurs journalistes étudiants, de tous les secteurs:
un résultat qui ne l'égale pas. Qui accroche peu.
Peut-être la même défaillance que nous avions au Quartier Latin
cette année et à laquelle personne n'est parvenu à donner de nom.
Manque de cohérence, technique peu rodée, académisme latent, j'ai un tas
d'idées là-dessus que je mettrai sans doute sur papier au fil des parutions.
Sens-tu poindre la grande tentation chez ta femme? Voilà.
J'ai senti ce soir à quel point sacrifier le quotidien entre nous
était nous remettre à la merci de l'impression.
De ces courts désespoirs, - le temps de traverser une rue, ou de quitter un
endroit animé - , dont la fréquence produit à certains jours un total pesant.
Je voudrais donc refaire toutes les heures, à la suite, avec toi,
et cela s'impose, bientôt.
Avant que tu reviennes ici où les contraintes ajoutent à nos inquiétudes.
Si je n'ai rien su d'un examen pour juin, je prévois te rejoindre
les 24-25-26, profitant du congé, i.e. dans 3 semaines,
ce qui est déjà très long mais au moins un objectif.

Mon amour, j'ai, prosaïquement, mal au ventre.
Ce que tu comprends pour en connaître la cause et le lieu.
Ainsi mes muscles ont-ils beau jeu de me ramener loin de l'intelligence
et de te demander un petit sursis pour le dialogue.
Éteins la lampe: je cache tout contre toi ce mal qui bouge,
net et presque bon. Et je te répète que je t'aime. Lise

*

(*Lettre reçue de Pauline Maltais-Michaud*).
J'étais bien près de toi, j'étais chez toi, avec toi et ne parvenais pourtant
pas à goûter toute l'intensité de cette présence. Je songeais à toi.
À ce sourire que tu as avant d'aimer sensuel presque choquant,
à la douceur de chacun de tes gestes.
Je songeais aussi à la possibilité que tu possèdes
de donner tant de tendresse.
Parfois j'ai l'impression de te connaître profondément.
Tu ressemblerais alors à une plaine immense
baignée par un plein soleil d'été. Calme, et clair, paisible et net.
Les gens foncièrement bons, tout plein d'humanité, me donne toujours
l'impression très agréable de cette grande simplicité
comparative à cette plaine lumineuse et blanche.
Quoique crédule et d'une naïveté certaine, ils sont très intelligents
justement et peut-être à cause de ce grand naturel tout simple.
N.B.- Je généralise quelquefois pour ne pas blesser ton humilité.
Quoiqu'il soit parfois indispensable d'être en face de certaine nature fort
déplaisante, soit par leur lâcheté, leur idiotie, leur égoïsme,
leur hypocrisie, c'est aussi nécessaire de rencontrer
cette facette de l'humanité, de vivre parmi elle.
On goûte l'autre plus profondément à sa rencontre;
n'as-tu pas l'impression à ce moment de te baigner dans un ruisseau
d'eau fraîche et parfumée, quel délice.
Hier j'ai entrevue cette plaine, j'ai humé le parfum de ce ruisseau,
je m'y baignerais avec tant de joie maintenant.
Garde les bien. J'y viendrai demain. Je t'embrasse
Pauline, 2546 Bélanger Est.

(*Note adressée comme préface à l'édition de quelques pages extraites de mon JOURNAL à la revue LA BARRE DU JOUR.*

28 juillet 1962, 3-4-5 septembre 1962, 11 septembre 1962, 30 septembre 1962, 21 décembre 1962, 24 juin 1963, 1 juillet 1963, 10 juin 1964, 22 juin 1964, 26 juin 1964, 9 novembre 1965.

Proposition refusée par Roger Soublière et Marcel St-Pierre, mais non par Nicole Brossard).

TITRE: JOURNAL IMPUDIQUE.

PRÉFACE:
Un journal intime doit être goûté sur place.
Il est amer et c'est sa force.
Nous sommes ainsi fait que nous ne pouvons dire notre vérité
qu'en marge de la vérité sociale.
Tout journal intime s'écrit en marge de la société.
D'où je maintiens qu'un journal intime
doit vivre avec l'auteur et lui servir de carte d'identité.

4 juin 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Ivan, mon amour, je te répète que je t'aime, je te le dis.
Et n'est-ce pas normal et bon et mieux que je t'aime d'abord
pour ce que tu es quand nous sommes l'un face à l'autre, quand nous
touchons aux choses ensemble comme à ce lendemain de notre rencontre.
Et que ma foi en toi date de ces heures, a été nourrie et ranimée parfois
par des heures semblables et que cela est suffisant pour que je te dise
que je t'aime et qu'il me fait mal que tu en doutes à ce point.
Il est vrai que je fus maladroite et odieuse.
Mais une soumission maintenant ne réparera rien de tout cela.
Et ne sera pas, je le jure, l'étape de mon amour pour toi.
J'ai pleuré d'épuisement en recevant ta lettre.

Car ce constant retour sur le passé est insoutenable,
pour toi comme pour moi.
Ne peux-tu, Ivan, je te le demande, fermer la parenthèse jusqu'à ce que j'arrive mardi soir. Je suis malade et perdant jour après jour l'équilibre. Pauvre façon de t'aimer. N'en pouvant plus d'avoir si peu su le faire et sachant que je ne te rends en aucune façon heureux par cet amour. Lise

5 juin 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour,
fermant moi-même la parenthèse sur nos inquiétudes, je t'aime tellement et cela est grand car je vais bientôt te rejoindre et j'espère que tu sauras me croire alors. Et dès maintenant, Ivan, je te le demande.
L'impuissance de mes lettres à te le dire est inévitable. Mais je viens.
Ayant passé une longue journée (représentante du RIN au bureau
de scrutin) à rêver d'une seule personne intelligente - toi -
tu es aussi ce soir mon seul repos. Je voudrais aller vivre ailleurs.
Cachant contre toi cette banale déception d'être d'un peuple petit.
Je les ai vu voter, un échantillon de ce qu'ils étaient tous aujourd'hui,
et je sais qu'ils ne méritent pas autre chose,
même pas une petite ombre de révolution.
Et que l'appel au peuple n'a rien de large et tout de «mesquin»
(dixit René Lévesque).
Notre pays: trop beau pour être habité de cette façon.
À regarder sans le toucher, à aimer pour le quitter et revenir.
Notre pays, qu'on ne nous donnera jamais.
Mon amour, je serai mieux et je vivrai avec toi.
Nous avons encore tant d'inexactitudes à repérer, à dire puis à oublier.
Mais elles sont indépendantes de notre relation présente
et n'y ont plus cours. Dis-moi que tu le comprends.
J'ai noyé ma déception électorale dans un jus d'orange
et j'ai le goût de faillir mon examen pour faire défaut à la nation.
Mais je t'aime et un vrai lapin ne saurait faire honte à son époux.
Si bon à aimer. Lise

6 juin 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
ayant donc le meilleur gouvernement!
et que soit béni le ciel et ses confessionalités.
Parlons de choses sérieuses.
Je dois bientôt (les textes sont envoyés)
publier quelques pages de mon journal.
Le temps vient de risquer plus qu'il n'est moralement permis.
C'est en quelque sorte ma façon d'être d'action.
Et, avec le gouvernement sérieux que nous avons,
les risques s'annoncent plus sérieux.
Maintenant parlons de choses sérieuses.
Tu connais la date de ton examen.
Peux-tu venir pour samedi prochain? Je t'attends avec impatience.
Si les draps sont de beaucoup moins blancs que chez tes parents,
du moins le lit t'apparaîtra moins vide.
Peux-tu rester toute la semaine? Je t'embrasse avec impatience.

*
(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Recevant tes lettres par deux (aux deux jours):
dû à ce que l'une est marquée 2PM,3VI, et l'autre 11AM,4VI.
Donc: m'ennuyant. Étonné.
Ne comprendrais-tu pas mes lettres?
Les tiennes ne «résonnent pas drôlement» dans mon univers actuel.
Mes lettres actuelles ne sont évidemment pas le premier style.
J'essaie de t'écrire simplement ce que je suis.
Ce n'est évidemment pas rassurant.
Mais est-ce si pénible de goûter mes réflexions?
J'avoue que les tiennes sont très simples bien qu'intéressantes.
Et que j'y participe directement.
Mais nous retrouvons là notre beau problème: action et méditation.
Suis-je aussi compliqué que Hubert Aquin l'a été pour Michel Benoit:
au point que Michel ne le lu jamais.

Ce n’est pourtant pas ça, puisque tu lis «La route des Flandres».
Alors explique-moi.
Tu viendras sans doute à Montréal dans quelques jours.
Je m’ennuie terriblement du quotidien.
Il est bon de réfléchir loin l’un de l’autre
mais tout cela est bien loin d’un amour incarné.
Comme tu as raison de le dire.
Comme je suis heureux de t’entendre ainsi.
Amour.

*

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour, toi,
toute prête déjà à te retrouver (sauf cet horrible examen)
je jouis des journées dont on peut faire le décompte
(sauf ces soirées où je ne comprends plus rien à mes notes de cours).
Mélange de rage et de bonheur
où je me permets d’avoir les coudées franches.
Je les ai donc avertis: patrons et cie, que je les quitte mardi matin le 14 et
que je ne serai pas de retour avant le matin du 20, i.e. le lundi suivant.
Cinq grandes journées à nous seuls (et perverse, j’avoue que je pense
tout autant aux nuits) et chez nous et entre nous.
J’ai dit ton nom sous la pluie aujourd’hui: les heures, depuis le matin,
avaient été lourdes et me maintenaient insatisfaite;
à mon retour, je voyais enfin ce merveilleux noir en relief
et bougeant sur lui-même de nuages à la veille de l’orage.
Cette brève minute où l’on sent la peur monter chez les êtres,
et dans les maisons aux portes déjà closes.
J’ai, un jour, décidé d’aimer ces moments plus que tous les autres,
parmi les phénomènes.
La tension pénétrante à demi-bruit et demi-nuit,
puis cette sorte de chaude violence: la pluie serrée avec l’éclatement.
J’ai dit ton nom.
Et voulu nos couloirs dangereux, notre vie qui sera appelée
à tomber drue et à persister.

À présent une nuit fraîche et presque verte ici, qui rend la peau lisse
comme nous étions parfois l'un légèrement mêlé en l'autre.
Drôle d'espoir que le mien: mais qui, à certains jours autres,
prend aussi des images de quotidien.
D'où: ne pas m'en vouloir d'être ici.
Aucune lettre de toi aujourd'hui, mon amour.
Il en résulte un étrange espace entre ma presqu'exubérance et ton silence,
où je me sentirais facilement étrangère si je n'étais pas d'abord:
une amante.
Avant une amoureuse.
Ainsi je t'aime, même en cet espace.
Songeant à lire, de toi, à tes côtés, silencieusement,
et ne te dérangeant qu'une fois pour t'embrasser longuement.
Lise.

7 juin 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
ne t'inquiète pas tant: je t'expose mes problèmes
comme tu m'as exposé les tiens.
Tu es nerveuse comme je l'ai été.
J'ai des doutes c'est évident. Et toi aussi.
Mais il semble que nous nous aimons et que nous prendrons les moyens
pour résoudre nos problèmes.
Soit dit: que penses-tu d'entrer avec moi, l'an prochain, au RIN
ou au PSQ.
Ce serait le meilleur remède à nos divergences.
Quant à la pédagogie (et au journalisme qui y touche)
c'est plutôt ton domaine.
Quant aux lettres (et au journalisme qui y touche)
c'est plutôt mon domaine.
Mais un lien qui nous soit véritablement commun ne nuirait pas.
Et la politique, me semble-t-il, est un lieu où ni l'un ni l'autre,
nous ne possédons une avance trop grande
pour qu'il soit impossible de se rejoindre.

Mais nous en reparlerons.
Quant à savoir ce que méritent les citoyens du Québec,
tu as raison de le dire: ils ne méritent rien.
S'il est quelque chose à donner,
c'est d'abord aux citoyens du monde sous-développé.
Mais, nous, nous avons besoin de ce que nous donnons à autrui.
Amour.

*

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour,
Notre impatience semble égale.
J'avais pensé aussi à être chez nous samedi
mais l'état de mes connaissances ne me permet vraiment pas de le faire.
Je ne parviens pas à mettre ensemble deux morceaux de psychologie
qui se tiennent.
Et tu sais bien que passer la fin de semaine à Montréal
serait risquer de la passer ailleurs que le nez dans mes papiers.
Mon zèle ne date que de ce soir où j'ai étudié presque deux heures
pour avaler de nouveau des notions de bases, minimes,
que je possédais presque d'instinct en avril.
Mais je reconnais qu'un tel effort fait une trouée dans des journées
devenues intellectuellement faciles sous prétexte de fatigue.
Un sérieux gouvernement, oui: je le vois autrement maintenant.
Il sera si désastreux bientôt qu'il favorisera la cause de partis
comme le RIN.
C'est une façon partisane de le voir, qui plaît à plusieurs ici
mais reste très étroite.
J'ai peur pour le syndicalisme, l'éducation et les mesures sociales.
D'où: espérer en l'opposition pour que ce régime soit le plus bref possible.
Je t'aime.
Les journées sont lentes et recouvrent un peu toutes les réalités.
Il m'arrive de m'y perdre et notre réunion sera de ce tangible
parfois absolument nécessaire.
Mais tout continue.

La banale Caisse Populaire de Rouyn est le théâtre de non moins banales et routinières querelles de bureau, petites et passionnantes
pour les antagonistes.
Papa s'en mêle et essaie de me prendre comme témoin et rapporteur, sans méchanceté.
Danger de m'y laisser prendre
quand les défauts m'apparaissent trop flagrants.
Mais ces vies moindres - car elles sont mesurables - auront toujours été ma principale question.
Je cède souvent à l'impatience devant le simplisme des réactions.
Je t'embrasse et ce n'est pas assez.
Bientôt je pourrai te dire à quels gestes je rêvais le plus cette semaine.
Et surtout à quelle entente, nous étant devenue possible.
Amour.
Lise.

*
(*Critique littéraire parue dans le journal DÉSORMAIS 7-14 juin 1966*).

UN AUTRE GRANDBOIS?

Après avoir eu les romans «L'incubation» de Bessette,
«Quelqu'un pour m'écouter» de Benoit
et «Prochain épisode» de Aquin,
nous avons enfin notre poésie moderne.
«Ruts» de Raoul Duguay.

Duguay nous frappe par sa nouveauté.
Sa poésie tranche sur la production courante.
Par son style et aussi par ses thèmes.
Prenons un exemple de composition donné par Duguay
dans sa thèse «La signification gestuelle immanente au poème»,
thèse présentée pour l'obtention d'une licence en philosophie.

Voyons la première composition:
«ô beau blanc blond bouleau bel qui gazouilles encore dans ma tête solaire
avec ta peau tendre de pucelle mais seul je t'embrasse papier».
Et voici la version définitive:
«ô beau blanc bouleau bel qui gazouilles encore dans ma tête solaire
avec ta peau tendre de pucelle mais seul je t'embrasse papier».
Ce procédé de contre-rejets perpétuels
offre aux lecteurs l'étonnement poétique.
Les poèmes de Duguay sont travaillés.
Ce qui est rare dans l'État du Québec.

Un autre procédé, extrêmement valable, est la séparation d'un mot
dont la partie donnée en contre-rejet
n'est pas liée à l'autre partie du même par un trait d'union:
«l'haleine de la lumière se
tait tes yeux en
tourent mes membres avec».

Mais la poésie n'est pas seulement un découpage rythmique.
La façon de raconter (ou logique de narration) est importante.
Les narrations chronologiques et surréalistes sont dépassées.
On songe principalement, en France, à Denis Roche.
Disons tout simplement que la narration de Duguay
aurait besoin d'être plus moderne.

Quant aux thèmes, relevons principalement celui de la sexualité.
La sexualité trouve chez Duguay une place d'honneur
encore inconnue au Québec.
Ce qui n'est pas peu dire.
Duguay ne se défruste pas.
Il honore.
C'est à lire et à relire.

Lisons le poème intitulé
RELIGION DU SEXE.

I
au jour des sèves fortes nos sangs
gazouillent la santé du
printemps le
rut
rutile dans nos
prunelles aimantées louange aux
mues des corps célestes le rut
niche enfin
dans les orifices de nos chairs écloses alors moi

II
j'habite ton corps comme un autre une
maison d'or nos âmes
suintent en chacun de nos pores goutte à goutte j'entre
par la porte du paradis celle du
mont de vénus avec
dieu au bout de ma clef charnue je vif
serpente et circoncule en tes artères roses jusqu'à
l'ultime bleu de tes membres bondés de bonheurs je te
crée à partir de la caresse alors nous

III
nus
sommes étendus tels
sons et lumières l'au-delà
prend forme en ton sourire solaire mon sang dehors
tous les érables égouttent leurs sucres tous les
oiseaux sont des anges au lit de l'aube

Un poète à suivre. Et de près.
Raoul Duguay, «Rut», éditions estérel, 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
excuse-moi de m'être levé trop tard
(réveillé par un téléphone de Simone Guillet) et d'être parti à la course
oubliant ainsi de te poster ta lettre du 7 juin.
Écouter «Aujourd'hui»: fameux.
Surtout Pierre Bourgault accusant Fernande Renaude de malhonnêteté.
Une scène des plus cyniques: Bourgault alla jusqu'à l'accuser
de ne pas lire «LA PRESSE» pour ensuite la féliciter de ne pas la lire.
Jean-Marc Piotte de Parti-Pris:
jeune homme gauche, sans manière et sans aucun génie.
Le RIN brille à côté des maigres penseurs de Parti-Pris.
Quant à la première publication de courts extraits de mon journal: non.
Roger Soublière et Marcel St-Pierre sont peu favorables.
Ils voudraient qu'un journal intime soit une pure oeuvre d'art.
Je leur ai bien démontrer l'utopie de leur jugement.
Mais Nicole Brossard est entièrement favorable.
(Jan Stafford était, à son habitude parait-il, absent).
Je suis donc légèrement déçu.
Je leur ai donné, à la place du journal, une nouvelle assez moderne,
composée l'an dernier: DÉFENSE D'AFFICHER.
Mais comme la tête de LA BARRE DU JOUR manque de sérieux
(sauf Nicole).
C'est la première fois que j'assiste à une de leur très très rare réunion.
Comme je suis fier des membres de L'ESTÉREL!
Quant à ma critique sur RUTS de Raoul Duguay dans DÉSORMAIS:
un gâchis.
Autant pour le peu de sérieux de ma critique,
autant à cause de leur mise-en-page affreuse, allant jusqu'à saboter
la disposition de mes deux exemples «ô beau blanc blond bouleau bel»,
de sorte qu'on n'y voit absolument rien de la première version
et de sa correction. Bon.
Si je me mêle du RIN ou du PSQ avec toi,
j'aimerais bien que tu te mêles aussi à ma vie littéraire. As-tu une idée?
C'est un point très sensible et j'aimerais que nous en reparlions.
Mais je t'aime doublement: en tant qu'intelligence et en tant que lapin.

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour,
L'attente serait beaucoup plus agréable si je ne devais pas gaspiller
tout ce temps à de détestables cogitations sur les phénomènes du contraste,
les mécanismes visuels et le reste des suppositions.
J'enrage avec patience.
Un atout certain et bête: ma mémoire reposée qui emmagasine
avec autant de rapidité qu'elle en mettra à oublier mercredi prochain.
Tout cela n'est finalement qu'un énorme beau prétexte à notre rencontre.
La fidèle lectrice de DÉSORMAIS qu'est ton épouse
fut toute fière aujourd'hui d'y trouver ta griffe.
J'ai lu et relu cet article et j'ai beaucoup pensé encore à ce qu'est
DÉSORMAIS.
Je serai peut-être un peu sévère dans ma critique de ta critique mais cela
s'insère, tu le sais, dans ce que je reproche globalement à DÉSORMAIS.
Ma première impression, qui se précise et demeure, est qu'en voulant
trop simplifier ou, je ne sais, en sacrifiant au manque d'espace ou en sous-
estimant tes lecteurs, tu n'es pas à la hauteur de ce que tu penses vraiment
de Duguay (si, au moins, tu le vois toujours avec autant d'enthousiasme)
ni à la hauteur de tes propres convictions sur la poésie en elle-même,
qui m'ont toujours paru tranchantes, claires et convaincantes.
Il y a là une faute de style.
C'aurait été, je crois, le temps de retrouver celui,
que je trouvais un peu trop catégorique, de tes travaux.
Une sorte d'emportement pour quelque chose à défendre vivement
en cela que la littérature «t'appartient», est ton plus intégral domaine.
Je pense que Michel Cournot (cf NOUVEL OBSERVATEUR)
a eu l'idée de génie le jour où il s'est affirmé et a écrit clairement
par la suite qu'il se foutait bien de la proverbiale objectivité du critique,
cette fausse objectivité qui les a à jamais rendus insipides,
quelle que soit leur valeur personnelle.
Un être qui parle d'art n'est pas un éditorialiste, qui soupèse des situations
mesurables à une échelle où le goût n'intervient pas.
Cournot me plaît en ce qu'il aime avec éclat ce qu'il aime et qu'il met
la hache dans le reste sans se soucier du mérite de ceux qu'il démolit.

À eux de se défendre s'ils sont de taille.
Mais non pas à lui de tergiverser.
Il mène une bataille, il n'informe pas; d'autres se chargeront bien
de le faire.
Ainsi pour toi, me semble-t-il, qui conçois mal le chef-d'oeuvre
sans invention.
Il faut que ce soit dit de façon si agressive
que cela insulte une partie de ton public et te rallie l'autre.
Ne pas hésiter donc à prendre de l'ampleur: c'est ce qui manque le plus
à DÉSORMAIS dans l'ensemble. À vouloir tout traiter, on a tout réduit.
Refuse d'écrire si on ne t'offre qu'une demi-page
pour tout ce que tu as à dire.
Mais présente un texte ayant du mouvement, t'exposant toi-même d'abord
s'il le faut avant de te faire passer par ce que tu penses des autres.
Je ne crois pas que de telles exigences réclament un style monacal et bref.
Je suis peut-être peu sélective, mais il m'apparaît beaucoup plus important
que tu livres tes convictions à DÉSORMAIS qu'à LA BARRE DU JOUR.
Mais le public de DÉSORMAIS ne demande pas
qu'on lui amortisse les chocs; plutôt qu'on y mette du relief
pour qu'il puisse le lire et s'y prendre.
En ce sens, l'article de Claude Brouillé dans la même livraison
(je ne parle ici que du relief) possède ce rare instinct.
Nous nous engueulerons sans doute là-dessus. J'espère.
Mais essaie d'y voir aussi cela que ce que tu es,
ce que tu as à dire me prend à partie.
Que je regrette de ne devoir m'en tenir qu'à des questions de forme
et de moyens.
Qu'il n'est quand même pas impossible que je pénètre lentement
plus avant.
En cela que je t'aime mais ne désire en rien introduire une diversion
en ton travail.
Le seul geste d'écrire m'a toujours rappelé en quelque sorte le sacré.
Ainsi je te vois, et je t'aime.
Une émotion. Un respect.
Amour.

9 juin 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
t'attendant pour mardi 14 juin et sans doute à sept heure du soir
au terminus de l'ouest: mais
donne-moi des précisions afin que j'aille te prendre.
t'attendant avec impatience et pour tout dire: recherchant le quotidien.
Mais plus précisément: le calme d'être l'un à coté de l'autre
et plus précisément: sans nos trop fréquentes discordes.
Nous connaissant maintenant suffisamment pour devoir nous accepter.
D'autres parts, lisant avec plaisir (dans la collection La Pléiade) l'histoire
des littératures et l'histoire tout court de la Chine avant les Han: - 206.
Retrouvant Confusius mais davantage mon ignorance
(et celle des nations entre elles) au troisième degré.
Car la brûlure est plus grave qu'on ne le croit.
Et nous devons, pour éviter la guerre et davantage,
nous mettre à notre guérison.
Je rêve (oui je rêve) après un séjour en Chine
de monter au Québec des cours de langue et de culture chinoise.
Mais peut-être arriverons-nous trop tard.
Mon amour.

10 juin 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
ta lettre du 8 juin: voilà ce que j'attendais de toi.
Voilà aussi ce que je te dois.
Voilà enfin notre unité. Le mur est franchi.
Maintenant je sais que nous pouvons choisir de vivre ensemble notre vie.
Ta critique de ma critique pour DÉSORMAIS VOL.1 NO.4
est à elle-même une parfaite critique.
Voilà enfin que je te sens avec moi, que je me sens compris.
Tu me demandes d'être moi là où je veux être moi.
Et tu m'annonces ta volonté de comprendre davantage la littérature
pour me critiquer jusque dans mes écrits.

Voilà ta venue à moi.
Non flatteuse.
Mais très sévère.
Non rusée.
Mais directe.
Pouvant aller jusqu'à me blesser, jusqu'à me faire comprendre
que la grandeur est toujours plus avant que moi.
Je sais maintenant que tout est possible entre nous.
Mon intelligence est avec toi.
Et ton intelligence sera aussi avec moi.
J'ai encore beaucoup à apprendre (comme toi)
avant de pouvoir te critiquer à ta mesure.
Mais l'un et l'autre, nous avons maintenant la clé d'un amour intelligent.
Des années de travail s'imposent encore.
Mais nous réussirons par l'intelligence
où le seul sentiment ne peut nous permettre de nous rejoindre.
Nous réussirons à bâtir un amour
qui ne soit pas une simple peur d'être seul.
Mais un amour positif.
Le plus sévère des amours.
Une critique très poussée, et pourtant très amoureuse.
Et voilà pourquoi les couples intellectuels échouent si souvent.
Nous sommes trop portés à vouloir un amour mielleux,
alors que pour des êtres intelligents, l'amour ne peut-être
qu'une complicité de pensée venant d'une critique intelligente.
Et pour ce faire, tout cela demande aux membres du couple le choix,
en plus de leur carrière, de celle de l'autre.
Et cela s'applique aussi aux relations parents-enfants.
Je crois que nous n'aurons plus sujet de nous engueuler.
Car nous nous aimons.

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour,
Coincée entre l'étude et mon travail,
j'arrive à peine à joindre les deux bouts du temps.
Et toi, te rejoindre en plein jour, cinq minutes avant de me plonger
à nouveau dans les chiffres, ça n'a rien d'inspirant.
Aussi puis-je te dire très simplement que je t'aime.
Et que je serai là mardi à 6.00 p.m. environ.
Pour que nous allions ensemble chez nous.
Je retiens toutes les suggestions de tes deux lettres d'aujourd'hui,
heureuse d'avoir tant à discuter, de me sentir plus dégagée;
et toujours, d'être avec toi si prochainement.
Dans quelques heures, amour.

*

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
C'est maintenant bien sûr: j'ai ma première dent de sagesse.
Je suis donc, selon les normes, à tout jamais une grande fille;
un lapin avec une dent de sagesse, ça devient plus respectable,
ça passe mieux dans la société, ça peut même avoir un avis politique
sans faire rigoler du coup toute la parenté.
Et son époux peut commencer à croire un peu plus ce que Lise lui affirme.
Surtout qu'elle l'aime.
Je me laisse porter (il était temps, je crois) sur cette drôle de confiance
que donne l'amour, faite de choses acquises ainsi que de l'entente directe.
Nous sommes issus d'une génération de romantiques dont nous avons mal
à nous défaire et l'amour seul n'a pas connu sa critique ni sa redéfinition.
Or, si l'enfant exige maintenant plus que de l'affection, et de moins
en moins essentiellement celle-ci pour être en accord avec ce monde,
ainsi en est-il du couple qui doit pouvoir faire un bilan lucide comme nous
le tentons parfois, au départ et non pour sauver l'amour en phase critique.
Car notre entente n'est que le complément, - quoiqu'exaltant en soi -
à ce que nous pouvons faire ensemble.

Cela je crois que nous l'avions pressenti clairement
dès notre première vraie rencontre.
Il nous faut aller là-bas.
Je lis parfois les mémoires de Gide et aujourd'hui j'essaie d'étudier
les réflexions qu'on t'a faites au sujet de la publication de ton journal.
Ma première impression est celle-ci: estimant LA BARRE DU JOUR,
pour ses résultats du moins - je ne connais que si peu du reste -
il me semble préférable que tu y livres autre chose
car ce n'est pas à ce public fort restreint
que tu as à livrer l'obligation de faire face à ta liberté et à la leur.
Tout dépend, en dernière analyse, de ce qui t'a motivé, toi, non pas
en écrivant ce journal, mais en décidant, quelque jour, de le publier.
Je ne comprends pas comment l'écrivain chérit toujours «physiquement»
les livres et ne se sent pas le plus frustré par l'encre et les presses.
En cela que tout intermédiaire réduit, et en ce cas précis, sans souplesse.
Ou il ajoute en détournant.
Tu sais tellement mieux parler de ces choses.
Je t'entends déjà.
Mais bientôt mieux, tout contre toi.
Amour, Je t'ai appelé ce soir mais tu n'étais pas là.
N'ayant pas encore reçu aucun avis de la faculté, je voudrais - encore -
que tu en demandes la cause à la faculté!
Margo a peut-être la lettre, sait-on.
Si tu reçois cette lettre lundi essaie de savoir quelque chose
et appelle-moi lundi soir absolument s'il y a quelque changement.
Ou pour confirmer.
Je déteste être ainsi incertaine.
Mais je suis heureuse par toi.
Je t'embrasse.

12 juin 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour,
De retour du lac Bruyère, toute étourdie de soleil,
j'écoute un de ces grandioses concerts de violon qui ont lieu
à la Place des Arts cette semaine, rêvant d'y aller au moins un soir.
Si j'avais été à Montréal cet été, je crois bien que j'aurais été
présente chaque soir; ce n'est pas une évasion, plutôt un sommet,
un endroit privilégié d'où je me sens comme ne pouvant rien refuser
à la vie puisqu'une telle chose que cette passion y est possible.
Donc heureuse.
Et l'impatience qui me rend un peu muette.
Tu ne t'en apercevras qu'à peine puisque dans quelques heures
nous serons ensemble, si seulement tu reçois cette lettre avant mon arrivée.
Impatiente: la solitude ne m'est plus bonne
quand elle prend cette qualité des deux derniers jours.
Et il ne sera pas dit que je demeurerai cette éternelle adolescence:
insatisfaction et caprice.
Telle Rita qui a eu vingt-cinq ans aujourd'hui et qui ne touche encore rien.
Ce monde que tout nous oblige à rêver.
Il me fut bon de t'entendre hier soir.
Non pas tant par ce que nous disions que par une certaine simplicité
de notre relation qui m'échappe parfois.
L'étude me donne de fameuses résolutions pour l'an prochain,
mêlées au désir de reprendre le rythme de vie de l'université
(je ne parle évidemment pas de l'AGEUM).
Et puis, non, rien ne sert d'essayer de réfléchir sérieusement
à quoi que ce soit à présent.
Cette journée fut longue et ces livres arides.
J'ai pensé, je pense à: chez nous: le salon, mon coin préféré du fauteuil,
ton pas, la chambre, la lampe toujours allumée, toi écrivant - la nuit -
puis un vrai déjeuner, et le soleil d'été, au matin derrière la maison.
Redevenir, en tout cela, ta femme.
Amour, Lise.

13 juin 1966

(*Lettre reçue de Ange-Aimée Fournier-Mornard en Belgique*).
Cher Yvan.
Il y a bien 3 semaines que ton chèque est prêt.
Il me faudrait des journées de 36 heures.
Pas question de compter sur les enfants
= depuis un mois révisions & ronde des examens.
Pour les gars, c'est plus énervant,
ils n'ont pas l'habitude des examens oraux.
Tout de même, ils sont très satisfaits des résultats de la semaine dernière.
Les deux derniers bulletins étant excellents, ns avons confiance
car ils ont bien travaillé.
Du 2 au 30 juillet, ils iront tous les deux en Hollande,
pour l'étude du Néerlandais, (obligatoire pour leur diplôme l'an prochain).
Placés dans des familles choisies, avec garçons & filles de leur âge
où ils n'entendront parler que le flamand.
Une Belge, présidente de l'Organisation, s'occupe de placer les élèves,
que ce soit en Hollande, Angleterre, Autriche ou Allemagne
& elle attache une grande importance aux goûts & habitudes des élèves.
Les cours, 2 ou 3 par semaine, se donnent à l'école,
mais le reste du temps, ils le passeront à la Hollandaise.
Olier a bien hâte mais Sylvain a la trouille.
Ce dernier devient timide tandis qu'Olier se «dégèle», il devient galant,
gentil, a amélioré ses manières, son langage et par le fait même les filles,
& même les femmes mariées le trouvent à leur goût.
Je ne sais si c'est la discipline de l'école ou le contact
des belges à l'éducation assez raffinée, en tous cas, il a appris à vivre.
Il gueule encore un peu, c'est dans sa nature,
mais c'est chez lui que l'amélioration est plus marquée.
À l'Athénée qu'il fréquente, si l'on permet à l'élève de s'expliquer,
on ne tolère aucun manque de respect & aucune grossièreté,
ne fut-ce qu'envers un pauvre surveillant.
Un gueulard canadien doit souvent ravaler...
Ton père va très bien maintenant.

Justement, sa vacance en Espagne était une prescription médicale
= surmenage, épuisement, ces quelques semaines m'ont inquiétée,
je ne l'avais jamais vu si abattu, il ne mangeait presque rien
& dormait mal.
Il croyait que quelques jours à la maison le remettraient d'aplomb, au bout
de 2 semaines, aucune amélioration, au contraire, il faisait des faiblesses.
Je m'y attendais, lui, si fragile, travailler 10 et 12 hres par jour,
le samedi & dimanche à faire des plans & dessins de robinets
(il n'y avait même pas de dessinateur à l'usine)
tout réorganiser & voir à tout et dans tous les départements de l'usine,
(M. Mornard n'a jamais formé de chefs d'équipe).
Du côté technique, ils sont 15 ans en retard,
même dans la fabrication des robinets de cave.
Ton père a tout chambardé, la semaine dernière, il a fait installer
le chromage à l'américaine, c'est toute une installation!
Grand-papa n'en revenait pas & est retourné tout joyeux
en disant au chauffeur :
- «Tout va bien à l'usine, tout est propre, en ordre, René connaît son métier
& je suis bien content».
Heureusement que René peut diriger l'usine comme il l'entend, au début,
le grand-père y a fourré son nez mais après une colère de ton père,
ce fut un changement radical. Depuis la sainte paix.
Ton père envisage l'achat d'une machine automatique
qui sortira 450 robinets à l'heure (ici = maximum 50).
Au cours du mois de juillet, il ira donc passer une semaine en Allemagne
afin de se renseigner, on dit que les machines all. sont les meilleures
en robinetterie.
La semaine prochaine, ns attendons M. Cohen,
il ns invite à son hôtel à Bruxelles pour le souper & la soirée.
René aimerait bien lui faire visiter l'usine.
Guylaine t-a-t-elle donné signe de vie?
Quelle joie pour nous tous de recevoir des Canadiens.
Ce fut tout un événement!
C'est une journée que nous n'oublierons pas de sitôt,
Guy a couché ici & ns avons jasé jusqu'à 4h. du matin.

Mais le lendemain, tous étaient pas mal «fripés»...
Si j'avais reçu la nouvelle plus tôt, j'aurais eu le temps de t'envoyer quelque chose par eux, mais les magasins étaient fermés.
En Belgique, congé de 5 jours à la Pentecôte, 5 jours à l'Ascension etc, etc, je comprends maintenant pourquoi ils sont si catholiques!...
Ta petite soeur est presque une grande soeur.
Elle me dépasse de quelques centimètres, habille 14-16 ans et demeure toujours un beau brin de fille.
Ns. avons appris par la T.V. que Johnson avait été élu 1er Ministre, rien de plus.
Si tu avais le temps de nous en parler un peu?
René Lévesque est-il toujours à son poste?
Avez-vous eu cet hiver, une grève quelconque au Ministère des Postes ou des sacs de malle ont-ils été volés?
Plusieurs de mes compagnes disent m'avoir écrit au cours de l'hiver, l'une d'elle m'a fait parvenir un souvenir du Mexique, je n'ai jamais rien reçu, ns. avons été plusieurs semaines sans nouvelles d'aucune sorte, mystère & boule de gommes.
Bravo pour les belles nouvelles, c'est bien la meilleure formule de t'orienter en Lettres.
Si jamais ns. gagnons à la Loterie tu vas y goûter.
Tirage toutes les 6 semaines = lots de 100 + 200 mille dollars non assujettis à l'impôt, il suffit de prévenir le gérant de banque.
Si on pouvait t'aider, tu sais bien qu'on le ferait, mais ns. avons passé une période de dépenses extraordinaires = sur les 20 mille, ns. avons déjà $18,000 de dépensés.
Si tu savais ce que cela représente un tel déménagement quant il faut tout renouveler & encore nous manque-t-il des meubles, heureusement qu'ils sont meilleur marché que chez ns.
Sauf pour les meubles, les voitures, les loyers, tout le reste est plus cher qu'au Canada ou l'équivalent.
En février, on payait les oeufs 60 sous la douzaine.
Ceux qui ne gagnent que $40. par semaine & qui ont 3 et 4 enfants mangent souvent des tartines. Comme ns. sommes considérés ici comme des étrangers, il faut bien se garder une réserve.

D'ici la mort de M. Mornard, rien à faire, il faut s'en contenter,
mais après la galette sera partagée par la loi.
(Ceci est entre nous = ton père ne veut surtout pas que la chose soit sue
par les De Leeuw, les Darches ou les Caron, et Catherine).
Même si M. Mornard a fait un testament, personne ne le sait
pas même grand-maman, il y a trop de choses & de biens qui doivent
rester aux Mornard, si tu savais la liste des maisons
& tout ce qu'il possède.
Comme le bonhomme a toujrs été craqué ns prenons nos précautions.
Une spécialiste en successions, avocate recommandée par le Bâtonnier
de l'Ordre des Avocats de Bruxelles, s'occupe de l'affaire.
Elle a déjà en mains presque tous les documents,
le reste ne prendra pas de temps.
À la mort du grand-père, l'avocate fait apposer les scellés partout
= banques, coffre-fort à la maison, etc,etc.
Le chauffeur Frans ns. a dit que M. Mornard avait des milliers de francs
ds. un coffret en Suisse & un autre au Luxembourg, non déclarés à l'État
évidemment.
Toutes les parts sociales de l'usine appartenant à M. Mornard
(6 ou 7 cents) seront distribuées à parts égales entre ses enfants
= René, Alexa, Augusta, Henri.
La loi Belge est bien faite: les enfants du 1er lit d'abord,
surtout que ceux-ci ont toujours été négligés.
Madame Mornard a droit à 20% - 25 si le juge constate qu'il n'y a pas eu
de fraudes, et il y en a beaucoup, elle ne sait rien de l'affaire,
c'est pourquoi ns. avons pris un avocat à Bruxelles.
La maison que ns. habitons est supposée lui appartenir, mais en réalité,
elle ira à la succession car elle a été achetée au nom de grand-père
& passée ensuite à sa femme: illégal car ils sont mariés
en séparations de biens. L'avocat obtiendra un jugement spécial
pour que l'usine continue à fonctionner.
En somme tout revient aux Mornard.
Henri est bénéficiaire d'une Police d'Assurance sur la vie de son père au
montant de $60,000, donation détourné = illégal,
cette somme sera partagée entre tous les enfants.

Au Canada, un mari peut tout donner à sa femme
ou faire le partage qui lui plaît. Ici, pas question!
Bénissons le ciel d'être ici & d'y voir.
M. Mornard est bien content d'avoir son fils pour continuer son oeuvre,
mais jamais il n'a offert un sou de dédommagement & il n'en offrira pas.
Ns. irons les chercher où ils seront.
Tu comprends, maintenant, les tracas & la fatigue de ton père.
Ce n'est pas tellement le travail comme cette situation qui le fatigue.
Mais maintenant que l'avenir est assuré, il est détendu & s'en faut.
Les enfants sont au courant mais ils ont la consigne de n'en pas parler.
Papa avait demandé de ne pas te le dire pour ne pas t'inquiéter,
moi je trouve que tu as le droit de savoir & je ne veux pas non plus
que tu penses qu'on te laisse tomber.
Comme c'est ton père qui conteste,
il doit avancer les frais de la contestation.
Si elle est justifiée, il sera remboursé par la succession
= c'est là le motif de la réserve.
Le vieux doit valoir dans les 5 à 600 mille dollars en argent canadien,
en immeubles & en argent.
Nous habiterons la villa des Mornard si nous le désirons
car la maison appartient à la société & habitée par le directeur.
René en est écoeuré de cette maison,
il construira probablement & vendra la villa ensuite.
M. Mornard se porte très bien pour le moment,
il faut dire que l'été lui convient mieux.
Au printemps, son coeur avait flanché, je n'ai pas l'impression
qu'il mourra cette année & il est toujours aussi malcommode.
Mme Mornard vit comme une recluse,
sauf pour aller faire une course de temps en temps.
Résumé = si ton père ne conteste pas, sa soeur de Bruxelles
& l'autre à Dienst n'auront rien & nous? probablement ce qui restera.
L'avocat ns. a dit que le jugement pouvait être long, un an ou deux
après la mort & ici on est pas plus pressé qu'au Canada,
le fait que le dossier sera déjà complet au décès va accélérer les choses.
De toute façon, une belle galette ns. attend, il s'agit de patienter.

S'il te plaît, n'en parle pas à Gertrude,
Guylaine & les autres ont visité l'usine & ne savent rien de l'affaire
& c'est préférable, ce n'est pas une chose à crier sur les toits.
En dehors de cela, nous vivons normalement & je crois bien
que tous sommes déjà habitués à la Belgique,
cela ne nous empêche pas d'avoir la nostalgie du Canada.
Je continue mes cours de flamand, Olier se débrouille en flamand,
c'est surprenant & il n'a pas peur de le parler,
Germaine a beaucoup d'aptitudes pour les langues.
Toute la famille t'embrasse & s'excuse de n'avoir pas écrit pour ta fête.
As-tu reçu un télégramme?
Nos amitiés à ta douce moitié, c'est beau la jeunesse & l'amour.
Au revoir. Ange-Aimée.

16 juin 1966

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu,*
directeur des Éditions Estérel).
DÉLIRES (LES DORMEURS II) de Luc Racine.
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
hélas toujours et de plus en plus: non.
Les mêmes imperfections se répétant.
Le passé devant être renié, je sais.
Mais précisément aucune excuse: sachant ne devoir publier que l'essentiel.
Du moins comme tel.
Mais évidemment, nous aurons une condescendance.

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu,*
directeur des Éditions Estérel).
TEXTES INTERDITS de Serge Legagneur.
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
sauf peut-être (mais sans aucune exaltation): «Arums pour Tanouhka»,
et «Immémorable».
Les autres parties du recueil manquant davantage de fermeté
(mais hélas non de quantité) pour ne pas dire cruellement: de goût.

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu,*
directeur des Éditions Estérel).
LA FLEUR CARNIVORE de Jean-Pierre Lefebvre.
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
sauf le poème intitulé «La fleur carnivore»,
et répartis, plusieurs vers très agréablement imagé.
Mais reste un manque d'originalité.
Ou simplement d'une meilleure convention établie.

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu,*
directeur des Éditions Estérel).
J'AI LA LÉGENDE D'ÊTRE UN PAYS de Jean-Pierre Lefebvre.
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
d'une multiplication abusive d'images (et non pas toujours désagréable
bien que manquant régulièrement de force ou d'être concises)
ne trouvant ni relief ni véritable composition: donc manquant de pensée.

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu,*
directeur des Éditions Estérel).
RUTS de Raoul Duguay.
Je suis favorable à la publication de ce livre.
Voir à ce sujet ma critique (hélas très mauvaise)
dans: «Désormais», Vol 1, No. 4

20 juin 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour, ton départ m'a laissé vide et comme désemparé.
Non que je ne sache vivre sans toi,
mais que je sens un vide dans la maison.
Le goût de te prendre dans mes bras et d'être pris par toi
se doit d'être réprimer.
Jusqu'à ton retour qui, lui, sera presque définitif.
J'ai reçu une lettre de ma belle-mère et vingt dollars.
Heureusement, car la semaine s'annonçait déficitaire.

Elle dit que mon père ne pourra pas m'aider financièrement l'an prochain.
Je lui ai répondu ce soir (car c'est son anniversaire de naissance le 25)
et lui ai parlé de notre éventuel mariage.
Mangé ce midi chez Mme Dubuc du syndicat, avec Simone.
Elles ont parlé des difficultés du mariage et c'est avec joie
que j'ai constaté que les sentiments ne sont jamais stables, et que la vie
d'un couple comporte en plus d'un grand amour et pour ainsi dire sous lui:
une constante et pénible agressivité.
Les Dubuc et les Guillet s'engueulent régulièrement et fréquemment.
Nous ne sommes donc pas anormaux.
Mais je crois que le défaut des couples en général est d'être guerrier.
Espérons et voulons devenir pacifique.
Nous avons d'ailleurs, légèrement, commencé. C'est un idéal parfait.
Je t'embrasse mille fois et te parlerai demain
de la base de nos sociétés terrestre: le mensonge.

*

(*Lettre envoyée à Ange-Aimée Fournier-Mornard en Belgique*).
Chère Ange-Aimée,
permets-moi d'abord de te souhaiter une bonne fête,
bien que ma lettre n'arrivera sans doute pas au jour précis.
Repose-toi un peu, sinon à quoi me sert de te souhaiter une longue vie.
Je te remercie, ainsi que la famille,
pour l'attention que vous m'avez porter lors de mon anniversaire.
Ta lettre fut aussi bienvenue.
Passons maintenant (par un changement d'encre
marquant la fin de mon avant dernier stylo) aux nouvelles locales.
Je t'annonce tout d'abord que je suis bachelier.
Avec 69%.
Ne suis-je pas sympha... bien que faible?
(Avec un «h» malgré mes très très longues études, etc...).
D'autre part, notre grève à la bibliothèque de l'Université de M...erde
dure toujours.
Presque depuis deux mois.
Heureusement que mon loyer est payé jusqu'à la fin d'août.

Quant aux dettes, ma rétroactivité de salaire, compensera.
J'espère entrer en Lettres l'an prochain, mais j'ai des difficultés à emprunter les $2500 nécessaires.
Vous ne connaîtriez pas un endosseur habitant le Québec?
Je comprends que vous ne puissiez m'aider.
J'avais d'ailleurs l'intention d'emprunter.
Mais à quelle banque sans endosseur?
C'est un problème.
Quant aux De Leeuw, aux Caron, et à Guylaine, je ne les ai pas revus et, avouons le, je n'y tiens pas.
J'ai écrit à Catherine Fournier pour Noël en lui demandant des nouvelles du notaire de Gaspé... et n'ai pas eu de réponse.
Gertrude Savard me téléphone quelques fois pour me dire qu'elle prie la sainte vierge pour moi...
Que sa vie me semble triste!
Et je n'ai pas revu les Darche depuis Noël.
J'avoue que j'ai fermé la ligne au nez de Renée... qui m'écoeurait royalement une fois par semaine avec ses petits mensonges à sa maman.
Bon. N'est pas aimable qui veut...
Quant aux élections du Québec: un beau marasme.
Le RIN a pris 120,000 voix, enlevant ainsi plusieurs électeurs surtout aux libéraux.
L'Union Nationale est redevable au RIN de sa fastueuse victoire...
Pourtant les libéraux ont 200,000 voix de majorité sur les conservateurs.
Mais la carte électorale est ainsi faite qu'on perd avec de telle majorité.
Devine ce que veux faire Johnson: il veut instituer l'école catholique, l'assurance chômage et autant de belles et grandes nouveautés...
Il était si loin de sa victoire qu'il n'a pas assez de ministres compétents pour remplir tous les postes, donnant ainsi à chacun des vieux duplessistes plusieurs ministères.
René Lévesque est réélu, mais comme il se doit, se trouve sans autre poste que l'opposition. Ainsi de Gérin-Lajoie.
Je n'ai pas entendu parler, pour répondre à une autre de tes questions, d'une grève des postes québécoises.
Les colis qui t'ont été envoyés doivent s'être perdus.

Bon.
Je ne t'écris pas souvent.
Mais j'essaie de me cacher sous de fausses raisons.
J'écris chaque jour une lettre à Lise Bissonnette, étudiante
pour une licence en pédagogie, partie vivre chez ses parents pour l'été,
à Rouyn-Noranda, 400 milles de Montréal.
(Voyage que nous faisons quelques fois pour nous revoir).
Ma douce moitié comme tu l'appelles.
Nous parlons... mariage.
Mais dis au père qu'il n'est pas encore grand-père.
Ça viendra.
Mais pour le moment nous savons ce qu'il faut faire...
Bon.
Je vous en reparlerai.
D'ici là je t'embrasse ainsi que tous.

*

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
À mon tour de connaître les courbatures et le demi-sommeil
des retours de nuit.
La fatigue aidant, j'ai réussi à pénétrer dans une sorte de rêve
à fleur de réalité dont je me souviens seulement de deux chats tout petits
que je protégeais de la méchanceté de mes compagnons de voyage.
Recourir à Jung pour interprétation.
Mais aux sporadiques périodes de réveil, ce fut beaucoup plus clair:
je pensais à toi, dormant sans doute,
puisque nous approchions d'un certain épuisement, tous deux.
Et aujourd'hui, cherchant ce qu'il y avait de changé
dans ma façon de penser à toi, j'ai compris que j'avais laissé
derrière moi et bientôt loin des réticences dont la gravité entravait
chez moi toute spontanéité et que ces journées furent,
en ce qui me concerne, la première preuve de la possibilité de continuité
d'une relation amoureuse entre nous et de sa complète originalité.

C’est-à-dire que j’y puise maintenant sans y chercher, consciemment ou non, une fausse répétition d’une sentimentalité antérieure.
Nous atteignons peu à peu, semble-t-il à notre expression particulière.
Je me prépare à dormir dans ce salon où tu étais.
La maison est en effet surhabitée par la petite famille de Benoît, très simpliste et déplaisant parce que jaloux et voulant surtout susciter la jalousie chez les autres.
Je me défends donc mal d’un mutisme confortable et surtout dédaigneux, qu’il ne peut éviter de ressentir comme tel.
Impossible de ne pas me dire: tant mieux.
Jusqu’en juillet aurons-nous à supporter ainsi des présences traditionnelles, comme on prépare un examen, pour la jouissance d’après.
Je ne résiste plus au sommeil mais ne m’y sens pas à toi étrangère.
Puisque cette fatigue est un produit certain de la consistance de notre rencontre.
Il pleut à Rouyn où je ne suis pas vraiment revenue; donc c’est l’envers.
Mais il faut se préparer à être utile; d’où reprise de la vie intellectuelle.
J’attends des preuves de la tienne d’ici peu (ton roman).
Événement: ai pensé, toute seule et bien volontiers, à ton journal littéraire.
D’où, je t’aime, c’est bien évident.
Et je t’embrasse de la même façon, mon amour unique.
Lise.

21 juin 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
je suis à écrire mes cinq pages de roman (comme prévues pour environ trente jours encore) et me repose entre deux pages en t’écrivant.
J’avoue qu’écrire ce roman me paraît maintenant fort pénible.
Ma paresse en étant la cause et d’autre part le fait de m’obliger à cinq pages par jour au lieu, comme jadis, d’une seule.
Comment aimes-tu ton retour à Rouyn?
J’espère qu’il ne t’est pas trop pénible.
J’ai rencontré ce midi Henri Frickx sur la rue.

Il a coulé son année de sociologie.
Il dit que Daniel St-Aubin a coulé un de ses deux certificats de littérature
et qu'il devra tout le reprendre l'an prochain.
J'ai trouvé Henri très aimable et nous avons bavardé un bon moment.
Il espère entrer au Journal de Montréal comme critique de cinéma
et pense à faire son B.A. par les soirs l'an prochain.
Du côté syndical, il y a espoir d'un règlement pour bientôt.
Nous attendons.
Je voulais te parler longuement du mensonge dans notre société,
mais le roman me coupe toute inspiration dans ce sens.
Je tâcherai de t'en parler bientôt.
Je t'embrasse avec amour.

*

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour,
j'ai besoin de toutes mes énergies pour ne pas entrer en rage ici;
si mes parents sont parfois difficiles à supporter, ils sont par contre
angéliques, à comparer avec la bêtise de mon frère: l'auto rouge,
la femme soumise et devenant traînante, la petite fille dite précoce,
la médisance à tout propos.
D'où je sens bien que d'ici la fin de la semaine
mon mépris se sera fait évident.
Je ne me reprocherai, dans tout cela, que d'avoir perdu du temps
à les détester ainsi qu'à te l'expliquer.
Mais tu comprends mieux maintenant ma haine du bourgeois, qui vient
clairement du complexe familial plutôt que d'un intérêt à la Vadeboncoeur.
Mais si je rage (le cheveu en bataille et la plume rapide)
c'est finalement signe de santé.
De plus en plus étonnée par nous deux, je me blottis
dans un confort amoureux qui a tout du capitalisme (sauf le capital)
et du romantisme le plus désuet.
Ne me répudie pas, c'est sans doute passager mais non pas inutile.(*)
J'ai commencé à lire le roman sur la Chine
et je crois bien que je ne le finirai pas sauf peut-être en diagonale.

C'est à croire, sauf certains détails, qu'il a été écrit par un touriste
des USA caméra en bandoulière et schéma occidental en tête.
Mais peut-être aussi nous faisons-nous un tas d'illusions sur la Chine
moderne et sommes-nous tous un peu plus universels que nous croyons.
Car la ressemblance est frappante dès que chacun laisse tomber ses tabous,
ne gardant que le fondamental de son éducation.
Je pencherais donc pour une explication sociologique
du caractère individuel; le québécois serait un drôle de produit,
sans doute inclassable et presque sans intérêt.
Pour ce qui est de la Chine, je lirai Étiemble et t'en reparlerai.
Car nous n'en savons rien si ce n'est le Viet Cong, le parti unique,
l'énorme mouvement démographique, la langue complexe et ce qu'en dit
Aujourd'hui-Québec pour mieux nous motiver.
Mais si j'ai des amertumes, elles ne sont plus entre nous;
elles sont de celles que je te confie, que tu détruis ou que tu partages.
Je t'aime; je te le dis comme je le peux. Lise.
(*) Le jour est loin où tu seras là, mon amour.

22 juin 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour, épuisé mais ne sachant trop pourquoi
sinon la chaleur et cette longue grève nous sous-alimentant.
mais aussi le roman et comme écrasé par le devoir de trouver
quelque chose à écrire: le roman devant malgré tout dire quelque chose
mais moi j'écris que je n'ai rien à écrire me trouvant stérile et vain
comme mallarmé mais hélas n'ayant encore le style.
D'autre part concevant (trop clairement cette fois)
que «toute vérité n'est pas bonne à dire».
Nos sociétés se basant sur le mensonge
ou sur ce que l'on pourrait appeler la vérité partielle.
Nos ministres et députés (Johnson, Michaux, et combien d'autres
et même Lévesque) taisant au peuple leurs mariages dissolus
et leurs célébrations à l'hôtel «Reine Élizabeth» où les serveurs les ont pris
à pisser dans les corridors et à s'accoupler d'une pièce à l'autre.

Nos sociétés se basant, à tous les niveaux sur le mensonge d'abstention,
et quoi et quoi.
Car si je m'amusais à dire la vérité sur les ministres,
et si quelqu'un le pouvait, la vérité sur tous les individus, qu'arriverait-il?
Sûrement la plus profonde désorientation mondiale.
Car l'humain se prétend encore un être capable de vérité.
Et moi qui suis menteur dans ma façon même de penser,
je rêve pourtant d'un siècle où tout éclatera.
Je rêve d'une dissolution générale de nos sociétés actuelles,
je rêve d'atteindre à ce que l'on prétend déjà possible, mais faussement,
je rêve d'atteindre à une liberté intégrale de penser: donc de parler.
Mais l'humain sort à peine des cavernes et se prosterne encore:
car il ment.
Car il faut mentir aujourd'hui pour survivre.
Bon. Ne t'inquiète pas.
Je suis «possédé».
Mais tu n'as aucun besoin de me rassurer.
D'ailleurs tu ne le pourrais pas.
Et c'est ce qui me rassure avec toi.
Ce langage t'est peut-être étranger.
Mais je sais que tu m'aimes et que je t'aime
et que notre amour devient lentement une vérité.

*

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
si ma lettre sent le pamplemousse,
c'est que je me remets avec un certain bonheur à notre régime
de la semaine dernière tout en ne nuisant pas à mon propre régime.
C'est excellent pour les lapins, j'admets;
mais moins pour leurs maris en grève.
D'ici à ta venue, j'aurai bien peu autre chose que du quotidien
à te raconter.
Car dans cette maison trop bruyante, il n'est pas un seul refuge pour lire
ou réfléchir.

Il ne me reste donc que le parc public que je prévois utiliser dès demain.
Mais je me sens frustrée.
D'autant plus qu'Hélène arrive en fin de semaine
et qu'elle y sera encore au mariage de Micheline.
Si cela peut être, d'une façon, désagréable pour toi, ce n'est au fond
pas si mauvais pour nous qui pourrons passer inaperçus dans nos fugues.
Rita est aujourd'hui excédée et à bon droit.
Tu sais, il ne faut pas la sous-estimer.
Elle est beaucoup plus radicale que moi
et ne se mêle pas de supporter ce qui lui déplaît vraiment.
D'où: Benoît en a pris ce qu'il méritait et l'esprit de famille fout le camp.
Tant mieux.
J'aime que tu me rassures à propos de nos nombreuses engueulades.
Mais j'ai peur du pacifisme; du moins faut-il l'entendre
comme une façon moins passionnée de discuter ou moins agressive
envers l'individu particulier qu'est l'autre.
Et le compromis n'est pas nécessairement un art dans la vie du couple
s'il parvient trop à atténuer des convictions personnelles
dont notre autonomie réclame la conservation, serait-ce au prix
de divergences, même sur des sujets d'importance.
Il restera toujours, malgré cela, bien de l'espace pour le pacifisme.
C'est un terme que j'aime car il pourra devenir et il est déjà très justement
descriptif de notre amour admettant l'existence des tempêtes et du calme.
Tu me manques, mon amour, dans le quotidien.
Dans les circonstances où nous deviendrons, l'un à l'autre,
une motivation si régulière, nous ne pourrons faire autrement
que produire des choses substantielles.
Je t'embrasse profondément, t'aimant. Lise.

23 juin 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour, enfin le soir est tombé; les maisons sont encore étouffantes
de chaleur mais j'ai choisi de t'écrire dehors, sur ce morceau de toit d'où
j'entends la fin de journée, la plus semblable à celles de mon enfance.

Depuis mon retour, je ne me suis pas vraiment reposée une seule fois et aujourd'hui la chaleur a fini de ma résistance.
Je trouve pénible d'être à tel point soumise à mon corps
et au besoin du sommeil.
Mais je fais des rêves qui enrichiraient un éventuel roman
sur les couvents québécois.
En y réfléchissant bien aujourd'hui, je me suis découvert une rancune tenace envers le régime de ces années là et les personnes qui l'incarnaient et une agressivité que je n'ai jamais pu satisfaire.
Je regrette de ne pas avoir tenu un quelconque journal de bord
en ces moments-là et j'espère que ma volumineuse correspondance pourra quelque peu en tenir lieu. Nous verrons.
Je me suis remise à lire *La Nausée*
et j'avoue ne pas comprendre encore ce qu'est la nausée.
Mais peut-être, - c'est ce que je pressens -, est-elle un sentiment si commun à tous que le génie est de l'écrire.
Mais, dit-il lui-même, «il faut choisir: vivre ou raconter».
Ton roman, c'est «raconter».
Étrange phénomène que d'ériger ainsi le fait
en des résonnances profondes et de s'y efforcer.
J'aimerais que tu me dises un jour l'anatomie de ton acte d'écrire si tant est que tu puisses le décrire au moment où il se produit ou t'en souvenir.
Environ deux semaines nous séparent encore.
Et l'été ne fait que commencer vraiment.
Je me rends compte que tout ce temps me pèsera de plus en plus
et que le délai fut choisi un peu long.
Et le cadre où je vis et travaille ne me permet pas de mener vraiment oeuvre intelligente, ce dont j'ai peur comme d'un désastre.
Il y a eu suffisamment de temps perdu.
Presque onze heures.
La nuit.
J'ai hâte de te voir ici mais j'aimerais mieux aller à Montréal.
Nous commencions à peine à être heureux.
Nous le serons.
Je t'aime et t'embrasse doucement. Lise.

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
jeudi
Mon amour, réveillé tôt par Marie-Marthe Boucher:
l'université et nos deux syndicats ayant négocié jusqu'à six heures
du matin: la grève se terminerait ce soir lors de l'assemblée générale
convoquée pour huit heures ce soir.
Avant de te poster cette lettre demain, je te confirmerai rapidement
tout cela. Après l'assemblée générale, si tout va bien,
l'exécutif ordinaire et l'exécutif de grève allons... nous saouler.
Nous avons d'ailleurs commencer dès ce matin
puisque j'ai été acheté pour nous vingt dollars d'alcool.
Tu m'as parlé de ton frère Benoît
et de l'impatience qu'il fait naître chez toi.
Je te dirai mes vues là-dessus bientôt,
c'est-à-dire après avoir surmonté mes émotions actuelles.
Si tu n'avais pas été si incrédule, mon lapin, tu viendrais avec moi ce soir.
Les femmes sont longues à savoir ce qu'elles manquent...
vendredi
C'est officiel. Nous rentrons au travail lundi.
Une très belle convention collective.
Par exemple mon salaire de $2316 par an est grimpé à $2956
pour le 1 juin 1965 jusqu'au 1 juin 1966 (soit $640 de rétroactivité)
et de $2956 à $3172 à partir de juin 1966.
Comme tu vois je ne suis pas encore assez saoul pour ne pouvoir
te parler de chiffre. Et je pourrai te remettre les $125 que je te dois
dès que la rétroactivité rentrera. Et clairer toutes mes dettes.
Je gagnerai donc encore $250 par mois net. Je m'habillerai un peu.
Bon.
Mais pourquoi n'es-tu pas avec moi, pourquoi devons-nous encore dormir
l'un et l'autre seuls, etc, mais je refuse de me plaindre davantage
et t'embrasse mon amour.
P.S.
Je monterai à Rouyn le 8 juillet dans la journée si possible
en utilisant un jour de maladie.
Roger Dulude ne monte plus: il se marie.

24 juin 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
enfin une vraie journée, calme et signifiante; je l'ai passée dans l'eau
et sur l'eau, achevant de lire «La Nausée» en laissant dériver le bateau.
Ma peau brûle maintenant, de partout, mais le soir est frais. Si tu étais ici.
Mais les moments sont tout de même complets, en cela
que ce n'est pas d'avoir pu être différents qu'ils en sont moindres.
J'aime la parole de Sartre; mais j'ai peur de céder à un engouement
qui rappellerait trop certaines aventures claudéliennes.
La scène de la racine existante, pour puissante qu'elle soit,
me rappelle un peu trop la conversion à l'Église Notre-Dame.
L'oeuvre du philosophe naît-elle toujours d'une révélation?
Ce serait peu satisfaisant. Ici, je m'ennuie vraiment.
Je suis revenue sur mon bout de toit mais je me sens seule.
Car je ne trouve nulle part de réflexion semblable à la tienne.
Je ne m'en surprends pas, je le savais en venant ici.
Mais j'avais mal compris le repos que je cherchais: il est fait aussi de notre
conversation et s'il est parfois silence ce n'est qu'après nous être entendus.
Je suis moins romantique que tu peux le croire parfois.
Si bien que je crois fort mal à une communication entre nous
à travers toute cette distance et même par ces lettres.
Je t'aime en sachant que nous aurons des heures meilleures.
Demain: mondanités. «Shower» de Micheline, selon la plus américaine et
coûteuse des traditions. Quand nous nous marierons (c'est bon à écrire)
je te promets qu'il n'y aura rien de semblable.
Idéalement, j'aimerais que ce soit entièrement entre nous:
un engagement naturel quand nous aurons véritablement fait la paix.
Je n'ai été ni au feu de la St-Jean, ni à la danse auprès du lac, ni au défilé.
Remarquable d'austérité et de fidélité, c'en est presque trop
(pour l'austérité du moins).
Mais je n'en demeure pas moins vivante et tu verras bien en juillet.
Je me suis juré d'être la plus gentille des épouses de poètes.
Car j'aime toujours l'être. Je t'embrasse jusqu'à ce que tu veuilles dormir.

26 juin 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour, les ex-grévistes du centre social ne m'ont pas coupé la barbe comme ils se le juraient.
Ceci pour te parler du bonheur.
Il est des gens avec qui même si l'on parle, l'on ne parle pas.
Pour toi, ton frère Benoît; pour moi plusieurs anciens grévistes.
Il faut choisir ses relations comme ses livres.
Ceci ne veut pas dire qu'il est des gens
avec qui aucun dialogue ne soit possible.
Il est sans doute un chemin qui mène à chacun.
Mais nous ne savons bien prendre que quelques chemins.
Ce qu'on appelle à juste titre la solitude humaine.
De là que rien n'est plus insupportable que de devoir vivre
avec un être que nous sommes incapable de rencontrer.
De là que nous préférons la solitude, même pénible, à sa fréquentation.
De là aussi que la famille est sans cesse appeler à se briser:
le choix d'autrui y est impossible.
Nous y sommes réduit aux préférences.
Et tout cela pour te dire que tu me manques.
Que je crois te rejoindre et que cela me semble réciproque,
malgré nos nombreuses divergences et nos diverses expériences.
Que je crois te rejoindre dans nos querelles pour ne pas dire: par elles.
Et tout ceci pour te dire que le congé de la Saint-Jean me fût d'un ennui mortel. Je t'embrasse en espérant que tu ne repartiras plus.

*
(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
tes deux lettres m'étant arrivées ensemble hier, j'ai été comblée.
Mais surtout par cette nouvelle de ton retour au travail; non pas
que je croie que tu t'amuseras bien fort entre tes rayons dans la tour
mais il est quand même bon que tu réintègres une certaine régularité;
si peu soit-il, il se peut que tu retrouves la dynamique d'écrire.

Il ne faut pas que tu doutes, amour,
du fait que je «sais ce que je manques»; j'aurais sûrement adoré
faire la bombe avec toi pour fêter tout ça,
j'en aurais même grand besoin maintenant.
Mais rien ne sert d'y revenir, puisque cette situation a été admise
comme temporaire et ne se reproduira plus.
Avant d'aller dévaliser
1) les librairies
2) les merceries pour hommes,
pense à ta femme et essaie de l'attendre.
Tu connais ma passion pour le magasinage
et ma méfiance à l'égard de ta prodigalité.
Je suis plus quotidiennement capitaliste que toi.
J'attendais avec curiosité ta lettre sur le mensonge dans notre société.
Je crois que, si j'étais là-bas, nous nous engueulerions peut-être.
Un peu comme ce matin où tu affirmais qu'on pouvait
démystifier le Christ en lui prêtant les expériences sexuelles normales.
À mon avis, il y a deux façons de dévoiler:
celle du journalisme jaune, qui dit souvent la vérité en s'attaquant
à l'individu mais qui ne vise finalement qu'à ça, au plaisir de le faire
- cette manière n'a pas, que je sache, réussi à faire passer
la liberté de moeurs comme normale mais, tout autant que le catholicisme
québécois, lui a attaché le concept de scandale -, et l'autre qui est
d'instituer des mesures qui la feront paraître normale: déconfessionnaliser
nos écoles, instituer le mariage civil..., pour ne citer que deux exemples.
Évidement, cette dernière n'a rien de frappant
mais désoriente moins un peuple.
Et ceux qu'elle bouleverse méritent de l'être.
Il est clair aussi que le dévoilement progressif implique le mensonge
partiel, et c'est sans doute là que nous demeurerons en désaccord.
À mon avis en tout cas, la démystification par la révélation de la vie privée
ne réussirait qu'à exploiter le petit côté morbide d'une populace
qui ne demande qu'à dévaloriser les hommes intelligents.
Et la sexualité de René Lévesque, pas plus que la tienne,
n'a de rapport direct sur son génie.

Au fond, tu as raison de dire que ce langage m'est étranger.
Mais surtout, il part d'une indignation fondamentale chez toi,
qui, elle, m'est étrangère.
J'aime profondément cette indignation en toi
mais je ne me sens pas diminuée par son absence en moi.
Cela à cause des différences entre nous que nous avons reconnues et
acceptées définitivement maintenant.
Les derniers trois jours de congé m'ont mis les nerfs à fleur de peau;
tu es ce soir mon grand repos.
L'irritation que produit en moi le bruit des autres a des conséquences
de plus en plus visibles; ayant accepté de vivre ici cet été,
je devrais ne pas m'en plaindre.
Mais défrustons-nous.
Ils étaient hier, tous: Benoît, Nicole, Chantal, Hélène, André,
Marie-Claude, papa, maman, Rita.
Tout ce bruit; j'ai bien senti que j'allais éclater.
Ayant demandé d'aller passer la nuit seule au chalet pour pouvoir t'écrire
longuement et lire en paix, personne n'a saisi; Rita a eu le désir
de m'accompagner et ils sont venus nous reconduire en bande.
Finie encore ma solitude et ma nuit calme.
Le cocasse s'en mêlant (une nuée de maringouins)
je n'ai pas fermé l'oeil une minute.
Et dès que le soleil revenu a permis quelque repos,
tout ce monde s'est amené. Je travaille demain matin.
Ce soir j'ai encore changé de quartiers généraux (la chambre de Victor)
mais je n'ai pas retrouvé la mienne depuis mon retour de Montréal
et il en sera sans doute ainsi jusqu'au 11 juillet.
Petites choses... mais combien excédantes,
qui font naître en moi nos images.
La simplicité de vivre ensemble, toi et moi, quand nous avons dépassé
le temps de vivre avec ceux que nous n'avons pas choisis. Ils sont gais.
J'ai lu la moitié de IN COLD BLOOD.
J'ai compris pourquoi c'était un best-seller:
expression parfaite de la morale américaine dont Kennedy et le Reader's
Digest étaient jusqu'ici nos meilleurs représentants.

Je le finirai pour le suspense qui est quand même remarquable.
La faim me tenaille; je succombe donc avant d'aller dormir sachant que rien ne vaudra une bonne soupe aux oignons à quatre heures du matin.
Et dormir ensuite à tes côtés comme nous le devrions maintenant.
Le temps me dure, est dur, je t'embrasse; aime-moi.
Amour. Lise.
P.S.
Amour, veux-tu m'expédier au plus tôt mes pilules si tu ne l'as déjà fait; il ne m'en reste plus du tout et j'en aurai besoin bientôt. Merci, je t'adore.

27 juin 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
épuisé (mais radieux) d'une première journée de travail à la bibliothèque.
Je n'écrirai pas ce soir.
Mais demain de la treizième à la dix-huitième pages.
Comptant t'envoyer plus de trente pages lundi prochain.
M'étant comme toi trop ennuyé seul durant les fêtes de la Saint-Jean dans notre maison: mais plus encore paresseux.
T'aimant par chuchotements téléguidés.
Mais comme tu as raison de comparer Sartre à Claudel et pile et face.
Voilà le lien que je cherchais.
Je te félicite profondément.
Mais qu'est précisément la nausée?
C'est le contact avec autrui comme n'étant pas soi.
Comme n'étant pas un prolongement de nous-mêmes.
C'est le désir d'une conscience d'être seule conscience et d'elle-même seulement: le désir d'une conscience d'être dieu.
Cela ressemble étrangement au monde de Camus où l'absence de Dieu est le mal.
Claudel est devenu croyant.
Sartre et Camus le sont encore.
Voilà l'ennui que j'éprouve devant eux.
Mon amour du nouveau-roman vient de ce qu'il sait être libre.

Mais il y a dans la nausée de Sartre, un sentiment de citadin,
très intéressant, en ceci qu'il refuse ce qui n'est pas artificiel.
Bon. C'est court.
J'essayerai de te parler prochainement de ce que c'est, pour moi,
l'écriture: selon le dilemme de Sartre «raconter ou vivre. Il faut choisir».
Je t'aime.

*

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour, je voudrais avoir tous les soirs la vigueur de t'écrire
de longues lettres comme celle d'hier.
Mais je n'ai plus la patience de trouver les mots justes
quand les journées sont agitées.
Et de loin, je ne peux constater si nous arrivons ou non à une conclusion.
Toute la journée j'ai réfléchi à la PEN: ce qu'elle fut pour moi,
ce qu'elle demeure.
Raison: j'ai reçu ce matin, avec le programme de la session d'étude,
une lettre de Bruno Dostie me demandant d'y être pour former
avec Paul et Louis les cadres permanents d'un journal-école quotidien
pour la durée de la session.
Ma première réaction fut favorable, surtout parce que je demeure
émotivement tellement attachée à eux tous.
La seconde fut plus réservée parce que
1) je mets en doute ma compétence
à communiquer ma verve journalistique à d'autres,
car elle est instinctive et fort individualiste, si l'on peut dire,
2) j'avais pris la résolution de quitter, par la force des choses,
ce monde où je fus, il est vrai, si exploitée.
Mais profondément, je ne veux pas être de «ceux qui disparaissent»
par facilité dès leur entrée à l'université.
Et je ne crois pas que c'est en esquivant ce milieu,
que nous réglerons notre problème de conciliation.
De toute façon, je dois rencontrer Paul et Louis quand j'irai à Montréal
vers la fin de juillet et je saurai mieux ce dont il est question,
pour prendre une décision.

Essaie de me dire ce que tu en penses.
Je te promets de n'être ni indécise ni inquiète.
Sans nouvelles de toi aujourd'hui.
J'avoue que je me sens un peu perdue,
sans en faire aucune sorte de drame.
J'ai l'impression de m'adresser au hasard.
Il paraît que Jacques Elliot sera directeur du QUARTIER LATIN
l'an prochain.
Je me demande par quel tour de passe-passe; mais je trouve la nouvelle
excellente même si on devine bien que pour la majorité agéumique
qui est de droite, ce n'est que partie remise.
Je ne sais pas pourquoi, Ivan, tout cela m'ennuie quand même.
Je suis de plus en plus convaincue que, à recommencer ailleurs,
je parviendrais beaucoup plus facilement à me définir réalistement.
Je t'en reparlerai plus longuement.
C'est un de ces soirs où je demeurerais sagement à la maison,
à vivre silencieusement auprès de toi.
Tu le comprends et ainsi je t'aime.
Et je ne cesse jamais d'être un lapin. Lise.

28 juin 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour, je t'envoie ta montre et sous elle comme demandé un paquet
de pilules (devant t'apporter l'autre le 9 juillet) avec mille baisers.
Étant d'accord avec toi
quant aux mensonges partiels que nécessite le peuple.
Croyant en une dissociation de la morale et de la valeur.
Mais nous rêvons différemment.
Je rêve d'une formation de l'individu abolissant le sens du scandale.
Je rêve d'abolir des archétypes.
Et ce n'est qu'envers ce nouvel individu (dont je me crois un début)
que je moralise. Tandis que toi tu es autrement pratique.
Tu me parles de l'individu d'aujourd'hui (non sans rêver de l'autre)
et tu moralises dans le présent. Tu crois à la pudeur. Je rêve de l'abolir.

Et ce n'est pas seulement le goût du scandale.
Mais le devoir des justiciers qui est de confondre dans le scandale
en vue de plus grand que le scandale.
Tu es de ceux qui organisent une société.
Je suis de ceux qui l'inventent en formant les nouveaux tabous.
Voilà notre différence.
Pratiquement, elle est évidemment moins claire.
Nous empiétons l'un sur l'autre. Bon.
Voilà que je joue des prophètes...
Mais je t'aime et m'ennui évidemment de toi.
Je te parlerai, selon mes dispositions, bientôt, de l'écriture.
Je t'embrasse mon lapin.

*

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
la maison s'étant un peu vidée (il ne reste qu'Hélène
et son adorable petite fille) je retrouve un peu de calme et de temps.
Mais aussi cette sorte de spleen qui m'est si détestable et familier.
Je me sens comme enterrée par ce décor quotidien, sachant bien
qu'il m'est à jamais ennemi mais qu'il lui arrive trop souvent
de m'être cher; et aussi qu'il met une sorte de barrière temps-espace
entre mes exigences et moi-même, de sorte que même notre vie ensemble
prend parfois des teintes d'inconnu.
Comme il était bon de t'entendre, il y a à peine quelques minutes:
toutes ces choses quotidiennes tellement plus agréables à dire
quand elles nous paraissent si peu importante à écrire.
Je pense à la bibliothèque: Ivan parti tous les soirs;
j'admets que ce sera lourd à porter, sûrement,
tout ce que nous ne pourrons encore faire ensemble.
Au moins échapperons-nous à la possibilité de devenir «mondains».
Et puisque nous avons à travailler, nous le ferons toujours mieux
dans un horaire que nous saurons serré. Je t'aime d'avoir ce courage.
J'écoute en ce moment de la musique canadienne qui, pour une fois,
me plaît, ou commence à plaire.

Au fond mon éducation musicale a été trop centrée sur les classiques.
Ainsi de notre goût pour l'antiquité.
Mais pourquoi le moderne est-il si brusque;
la musique n'atteint pas à cette simplicité qui le rend parfois beau.
Et les instruments électroniques sont d'une lourdeur.
Bref je n'y crois guère encore, à la musique moderne,
même si je cesse d'espérer.
J'aimerais commencer à tenir ce que tu appelles des «carnets politiques»
mais comme les sujets de réflexion sont rares ici.
Car ce n'est que la présentation plus ou moins régulière d'un milieu
qui fait l'actualité, qui peut mener à des constatations personnelles.
Ici, je n'ai que revues et journaux qui ne sont finalement
que la transcription d'un quotidien plus informateur en lui-même.
Reste à observer ceux qui subissent le plus profondément le régime:
danger de se laisser submerger.
Je voudrais de la pluie sur mon toit, à entendre la nuit.
Et un mari comme toi pour me centrer sur des choses intelligentes.
En attendant, je t'embrasse comme j'aurais voulu le faire
en te parlant ce soir, ce qui est énorme et délicieux.
Amour. Lise

29 juin 1966

Pour l'hiver 1966-1967: après le roman «elle nue mais»
(Variables)
fini le 1 septembre 1966 et corrigé en 1966-1967,

une pièce de théâtre et pour TV
«bibliothèque centrale»
ayant pour base notre grève et notre travail à la bibliothèque centrale
de l'Université de Montréal.
très moderne donc imaginaire mais très réaliste: reportage échappant donc
au speaker, un JE toujours caché sur l'image.
une heure et demie ou deux: avec des scènes de music-hall
genre «Ne ratez pas l'espion».

où les personnages deviennent leurs influences
par exemple: une femme tranquille se met soudain à danser et crier go-go
(Mme Densky) où les personnages paraissent ce qu'ils ne sont pas.
fin = apothéose où patrons et employés sont le music-hall.
début = une femme seule dans la salle d'assemblée additionne des chiffres
énormes et très vites; ensuite elle répond au téléphone qui commence
bientôt à sonner et qu'elle ne touche qu'à la fin de l'opération.

*

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
ne réussissant à trouver un emploie de soir à la bibliothèque centrale:
par quelle intrigue ou plutôt m'interrogeant sur l'avenir.
Tâchant dès aujourd'hui d'emprunter $2500.
Rêvant d'écrire l'an prochain une pièce de théâtre intitulée
«bibliothèque centrale», très mais je sais quoi
mais plutôt plusieurs genres qu'un cloisonnement dans le roman.
Mais qu'est-ce qu'écrire: voilà ce que j'ignore.
Trouvant Sartre superficiel d'opposer la narration à la vie.
Car la narration n'est jamais réaliste
et de surcroît est une manière de notre vie.
L'humain se raconte ce qu'il croit devoir vivre.
La littérature, ou précisément l'art, nous étant une réflexion spéciale
sur nous-mêmes.
Mais cette réflexion, selon ce que je sais,
se trouve en la structure propre de l'art.
L'art nous fait penser en ceci qu'il est une pensée pratique sur la pensée.
Ce qui importe à l'art c'est la méthode.
Le génie ne peut être ici
qu'un avancement dans la structuration de la pensée.
L'histoire de la littérature me semble concluante:
nous passons du simple au complexe.
L'humain grandit en ceci qu'il dit et agit le plus selon l'économie du geste.
Mais la possibilité d'une telle concision
vient de ce que nous sortons à peine de la caverne.

Nous ne savons que très peu et sentons le besoin de glorifier
tout ce que nous nommons.
Mais glorifier n'est pas, ici, approuver.
Nous avons besoin de donner à notre vie la publicité voulue.
Nous ne vivons que de la publicité nous vantant notre vie
et celle que nous «devons» avoir.
L'art serait en ce sens une publicité mais avec ceci de spécial
qu'elle ne veut nous offrir que ce que nous sommes.
L'art est pessimiste et pourtant plein d'espoir.
Mais il y a l'art de l'initié et l'art du barbare.
C'est ici que l'art semble nous interroger.
Car le fait que la société ait fait de l'art un divertissement
nous interroge sur la valeur «pratique» de l'art.
Et c'est à mon sens une fausse question.
L'art est une croyance qui n'existe qu'en autant qu'on le comprend.
Au même titre que la science pure.
Mais le chauffard courant louer la science n'aime pas la science:
mais l'automobile.
Les chrétiens et le paradis.
Alors pourquoi est-ce que j'écris.
Pour des raisons personnelles que j'ignore.
Avec tout le poids de ma paresse:
mon peu d'intelligence est un terme plus exact.
Pourquoi est-ce que j'écris est une question secondaire.
L'important est de définir l'utilité de l'art.
Si l'art n'a aucune utilité, l'artiste n'est qu'un simple malade
avec ceci qu'il est exhibitionniste.
Jung parle de l'art comme étant une voie publique de l'inconscient.
Ceci doit être considérer
mais j'avoue ne pouvoir juger de cette trop belle théorie.
Un fait existe: j'écris et quelques gens me lisent.
La question de l'art doit se poser à ce niveau.
Je t'avoue ne pas savoir encore y répondre.
Voilà.
Un triste essai.

Mais de bon coeur.
M'ennuyant à ce point (j'en suis terrifié) que je me sens pour ainsi dire perdu sans toi. Il faudrait en parler.
Demain, je t'écris au sujet de la PEN et du journalisme.
Je t'aime et d'autant plus que sérieuse (Ça aussi je t'en parlerai).

*

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
je connais des bonnes soeurs qui reprendraient espoir à propos de mon sort ce soir: j'ai cousu, recousu, fait, défait et refait ma robe pour le mariage de 4h. p.m. à maintenant.
Si je me plains, c'est avec un sourire car je découvre que je ne déteste pas tant ces sortes de travaux manuels, pourvu qu'il en sorte quelque chose de joli.
Je déplore seulement que ce soit si long et laisse l'esprit si peu libre.
Il est un peu plus facile de comprendre par là
comment la femme au foyer est souvent loin d'être une idiote
mais que le marginal de son cadre quotidien lui a créé un silence accumulé, monstrueux.
Un autre congé: platement fédéraliste.
Je voudrais que tu le trouves moins long qu'à la Saint-Jean.
Peut-être travailles-tu.
Ou au moins ressentiras-tu mieux le besoin de repos.
Pierre et Michel, aux dernières nouvelles, doivent arriver vendredi.
Si leur visite me fait plaisir en cela qu'elle représente des contacts intelligents d'une qualité rare ici, elle me rend d'autre part un peu impatiente: je ne sais où les amener, quoi leur montrer et il leur arrive, ma foi, d'être un peu trop «aristocrates» même dans leur style assez sympathique.
Cette fin de semaine m'est quand même précieuse pour opérer certains confrontements nécessaires que je prévois avec peu de précision mais que je pressens bien.
(Souris: je serai la plus fidèle des épouses, bien déclarée).

Je ne sais trop où je prendrai le temps de dactylographier tes écrits
mais chose sûre, je le trouverai, en me faisant un horaire bien défini.
J'aurai aussi celui de le méditer mieux (ton roman) que là-bas.
Pourquoi n'ai-je jamais voulu le lire vraiment?
Je ne saurais te le dire.
Au début, il y entrait sûrement un peu de méfiance, sinon de jalousie
à l'égard de ton passé, manifestation d'une angoisse maintenant terminée.
Aujourd'hui j'aurais plutôt peur de si mal le comprendre
qu'il me serait impossible de t'en parler.
Mais je serai sûrement plus sensible à sa beauté,
parce que plus libre de la voir.
Je ne crois pas pouvoir demeurer passive devant ce que tu fais;
mais nul ne sait comment «être deux» est possible à l'inventeur.
Et parfois même bon.
Nos différences m'effarent parfois.
Mais aussi m'apparaissent comme le plus beau risque.
Je t'embrasse. Je t'aime. Lise

30 juin 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
À bout de souffle, c'est le cas de le dire.
Tes réponses à mes réponses soulèvent d'innombrables questions
et si je n'ai pas l'inspiration de les mettre sur papiers, du moins aurais-je
besoin d'une solide engueulade.
Après laquelle nous nous reposerions.
J'ai beau relire, je ne comprends rien à ta notion du scandale.
À moins que tu le prennes au sens évangélique (quasi) du terme, i.e.,
l'acte qui étonne mais qui fait prendre conscience de l'hypocrisie.
À mon avis, c'est là une définition assez juste mais j'y mettrais une
distinction de contenu qui le garderait d'une application trop universelle;
tout acte qui confond la malhonnêteté, la pruderie, la naïveté,
le conservatisme, etc..., en gros l'idiotie naturelle d'un peuple
et de son actuelle élite gouvernante, m'apparaît souhaitable.

En autant qu'il les confond vraiment, sur le fond.
Quant au reste, il m'apparaît comme bénin.
Je crois, sans doute à cause d'un esprit «d'un organisateur»
comme tu le dis bien, qu'on ne démystifie utilement que des situations
et non des hommes.
Ceux qui ont à l'être sont déjà incapables de gestes à portée large
et désintéressée.
(On m'a très souvent reproché d'être trop catégorique quand je discute.
Je découvre par un style que nous le sommes tous deux.
D'où: ne nous surprenons pas de certaines impasses).
J'achève de lire IN COLD BLOOD (que c'est long, ce m... anglais)
et j'ai hâte de commencer par la suite à dévorer le rapport Parent,
le pôvre...
Car Jonhson, lui, n'en fera qu'une bouchée.
En écoutant ce soir les déclarations mielleuses du cardinal Roy au sujet
de la confessionalité, j'ai pensé que, quand nous aurions des enfants,
je ferais partie d'une association de parents
pour foncer dans ces vénérables institutions, ces sérails, de la base.
Je me sentais machiavélique.
Je voudrais descendre d'Arthur Buies.
Mais aurons-nous des enfants?
J'y réfléchis beaucoup maintenant.
Il faudra en parler sérieusement bientôt.
Cette décision doit sans doute se prendre dès le départ.
Un départ qui a déjà de solides assises.
Je t'embrasse, je me blottis contre toi, je t'aime.
Lise

(*Texte publié dans la revue LA BARRE DU JOUR 7, Été 1966, Volume 2, Numéro 1*).

DEFENSE D'AFFICHER

Mais l'autobus n'arrête pas

malgré qu'il signale maintenant en tirant avec violence le cordon qui près du chauffeur déclence le son répété d'une sonnette en parfaite condition

dans cet autobus de métal où nous sommes dans la même condition
ne pouvant descendre qu'au moment d'arrêter

- ne vous l'ai-je pas dit vous oubliez d'abord l'important

qu'il signale au chauffeur d'une sonnette en parfaite condition
dans cette voiture de métal où quelques personnes se sont tournées
vers l'arrière afin de suivre ce qui peut-être se passerait
s'il ne se contentait de signaler sans plus sa volonté

dans cet autobus dessiné pour de plus petits trajets que celui que
nous avons déjà parcouru vers une distance peut-être plus grande encore

- ce qui ne change pas votre façon de voyager

dans cet autobus où les bancs tournés vers l'avant ne nous laissent voir
que de dos la succession d'épaules surmontées de têtes silencieuses
coiffées pour la plupart

sauf des adolescents plus mouvementés que la plupart
sous des chhevelures épaisses

dans cet autobus où les bancs tournés vers l'avant ne nous laissent voir
que de dos la succession de têtes coiffées pour la plupart

sauf un vieillard très droit sous une chevelure luisante et blanche
dont on a dit qu'il lui arrivait de parler seul donnant l'impression
de parler à son voisin de banc

- maintenant une jeune femme allaitant son enfant

malgré le froid où nous sommes tous emmitouflés
malgré le système de chauffage

où il nous reste à rêver d'une chambre très chaude où paut-être
nous affirmera-t-elle que nous avons enfin touché la fin du trajet
dans lequel nous sommes tous maintenant

tandis qu'il signale au chauffeur une sonnette en parfaite condition
manifestant surtout que rien encore ne ferait changer son but
auquel personne maintenant ne prête attention
sinon quelques brefs détournements de têtes

dans cette voiture de métal où les gens se sont assis
les uns à côté des autres en silence

où quelques uns s'occupent à la lecture d'un volume mais davantage
d'un journal bien que la plupart regardent fixement

devant eux cherchant peut-être à voir à travers la vitre du chauffeur
qui n'est pas recouverte de givre grâce à un système d'air chaud

le défilé de la route qui au fond ne les intéresse pas sinon par quelque
ennui devant être surmonté par quelque contenance à garder tout au long
du trajet avec autant de soin qu'une correspondance possible

par laquelle peut-être quelques personnes sentent-elles le besoin
de correspondre bien que cela ne soit peut-être qu'un service rendu
par la compagnie aux quelques clients désirant toujours aller plus loin
qu'il n'est possible mais

- ne vous l'ai-je pas dit vous oubliez d'abord l'important

tandis que nous nous sommes dégantés afin de mieux gratter des ongles
la couche de buée maintenant gelée sur toutes les vitres transversales
n'étant pas fournies d'une ventilation d'air chaud

nous taillant ainsi un espace plus ou moins réduit selon notre patience
à gratter le givre malgré les frissons qui nous envahissent pour la plupart

par lequel nous voyons pour un temps le défilé du paysage bientôt
se recouvrant d'une légère couche de buée se transformant aussitôt
en givre

nous obligeant ainsi de recommencer sans cesse à gratter
dès que nous désirons

suivre le défilé de paysages sans cesse enlevé à notre vue à quoi d'ailleurs
nous renonçons rapidement sinon par quelques intervalles réguliers
nous assurant de l'endroit où nous sommes

ce qui d'ailleurs n'a pas l'importance qu'on veut bien y prêter
nous trouvant tous dans l'impossibilité semble-t-il d'arrêter ailleurs
qu'à l'endroit qui nous est assigné par la direction du service

qui d'ailleurs ne nous fâche pas bien que par moment chacun déclare
cette situation vraiment nous étant impossible tandis qu'il

signale au chauffeur une volonté qu'on ne lui changera pas
malgré qu'il lui soit impossible de la satisfaire

d'ailleurs ne changeant pas votre façon de voyager

dans cet autobus dessiné pour de plus petits trajets peut-être
que celui dans lequel nous sommes tous engagés

si nous nous permettons de croire certains dires entendus
depuis que nous nous sommes éveillés mais

peut-être ne vous souvient-il pas d'avoir longtemps dormi

ce qui n'a pas l'importance qu'on veut bien y prêter en cette voiture
de métal dans laquelle nous sommes tous à respirer tranquillement un air
de plus en plus lourd dû à ce que personne n'ouvre une fenêtre de peur
de sentir le froid tomber sur lui ce qui lui attirerait quelques reproches
de ses voisins par le même fait refroidis

attestant comme raison finale qu'on doit malgré la pesanteur de l'air
garder cette situation ne pouvant qu'être bonne pour la jeune femme
allaitant son enfant tandis

qu'il parle une langue que nous ne comprenons pas tout en donnant
l'impression de parler à la jeune femme qui maintenant le regarde
tandis qu'il ferme les yeux peut-être par émotion

à moins que ce soit par la nervosité que nous subissons tous
de ce qu'il ne cesse régulièrement de signaler au chauffeur
une sonnette en parfaite condition

dans cet autobus où les bancs tournés vers l'avant ne permettent pas
de voir derrière soi à moins de se retourner ce qui

n'est pas sans être mal vu étant donné la familiarité qu'exige une telle
curiosité mais sans jamais y atteindre chacun se refermant en lui-même

comme ce journal qu'il feuillette devant nous sans lire semble-t-il
autre chose que les titres en caractères plus ou moins gros qui parfois
le mèneront à lire tout un article traitant de la suspension nouvelle
qu'on se propose d'appliquer à tous les autobus en circulation

bien que certaines gens ont affirmé ne connaître qu'un seul autobus
en service ce qui n'est pas sans soulever certaines oppositions de sa part
devant cet article lui paraissant ainsi par trop idéaliste

n'ayant pourtant pas l'importance que certains s'attardent à y prêter

notre trajet n'étant absolument pas modifié par quelques lignes lancées
sur le papier par quelque journaliste rêvant tout au long de son article
de manger pour le salaire qu'on lui en donnera si nul malentendu
ne vient agir contre lui devant le rédacteur en chef du journal

qu'il referme maintenant pour le poser sur ses genoux
comme si rien ne s'était passé

tandis que nous nous sommes à nouveau dégantés afin de libérer
un espace de vitre du givre sans cesse reprenant le terrain perdu

sans que rien encore ne confirme que nous soyons prêts d'atteindre
notre but
ce à quoi nous commençons d'atteindre
ne changeant pas notre façon de voyager

tandis que par moment quelqu'un déclare que cette situation
nous est impossible et d'autant plus

que nous rêvons peut-être tous d'une chambre très chaude
dont quelques uns nous affirmèrent que tel était le but de notre voyage

où elle poserait sa tête sur notre poitrine afin d'entendre le bruit
de notre coeur qui dit-on ne cesse jamais de battre
même quand nous ne l'écoutons pas

pour nous dire que cette chambre très chaude nous appartient
depuis toujours malgré les distances qui nous en séparèrent durant
tout le trajet que nous venons d'accomplir afin d'atteindre finalement

ses caresses qu'elle nous prodiguera jusqu'au moment où le sommeil
nous prenant nous approcherons ses lèvres de nos lèvres afin de nous
endormir en cette chaleur qu'elle nous promettait depuis longtemps

tandis que par moment quelqu'un déclare que cette situation nous est
impossible et d'autant plus qu'aucune preuve ne nous permet de rêver

avec certitude mais

ne vous l'ai-je pas dit vous oubliez d'abord l'important

tandis qu'il signale au chauffeur une sonnette en parfaite condition
dans cet autobus où les bancs tournés vers l'avant ne nous laissent voir
que de dos la succession d'épaules surmontées de têtes silencieuses
regardant pour la plupart fixement devant eux
le défilé de la route qui au fond ne les intéresse pas

ce qui ne change pas votre façon de voyager

tandis qu'il signale au chauffeur une sonnette en parfaite condition
dans cet autobus où les bancs tournés vers l'avant ne nous laissent voir
que de dos la succession d'épaules surmontées de têtes silencieuses
coiffées pour la plupart regardant fixement devant eux

le défilé de la route qui au fond ne les intéresse pas
sinon par quelque ennui devant être surmonté tout au long du trajet

ce qui d'ailleurs n'a peut-être pas l'importance qu'on y prête
de ce que quelques uns s'occupent à la lecture d'un volume où elle

apparaît à nouveau plus belle que jamais dans une robe ouverte
sur ses seins dans cette chambre très chaude où nous nous sommes
allongés sur le lit la tirant à nous par les plis doucement de sa robe

dans l’obscurité de la pièce éclairée d’une lampe très faible
oùnous éprouvons la réalité de cette chambre très chaude
qu’elle nous offrait depuis peut-être si longtemps que
nous ne regretterons pas ce voyage pénible que nous avons fait
jusqu’à elle

tandis qu’elle allaite son enfant près du vieillard qui maintenant s’est tu

malgré le froid où nous sommes tous à rêver d’une chambre très chaude
où peut-être nous affirmera-t-elle que nous avons touché la fin du trajet
dans lequel nous sommes tous maintenant

dans cet autobus où les bancs tournés vers l’avant ne nous laissent voir
que de dos la succession d’épaules surmontées de têtes silencieuses
coiffées pour la plupart dans ce froid où nous sommes tous à rêver

d’une chambre très chaude où peut-être ne vous souvient-il pas d’avoir
longtemps dormi

ce qui d’ailleurs ne change pas notre façon de voyager

tandis qu’il signale au chauffeur une sonnette en parfaite condition
manifestant surtout que rien encore ne ferait changer son but
auquel personne maintenant ne prête attention

sinon quelques brefs détournements de têtes

bien qu’ici rien ne s’impose à notre volonté sans porter à même
sa délivrance

du moins nous plaisons-nous à déclarer ce qui peut-être n’existe pas

tout en fixant droit devant nous quelque point nous permettant de voir
tout alentour une mêlée de perspectives se poursuivant dans tous les sens
que nous déclarons finalement ne pouvoir épuiser

ce qui davantage nous offre la situation cherchant à se lier de perspectives
où les fenêtres latérales se poursuivent jusqu'à se lier au ccentre de vision
très loin devant nous

débouchant lui-même sur le défilé de la route visible par la fenêtre
du chauffeur

dont nous n'appercevons qu'une partie du visage dans le miroir
lui permettant de voir à l'arrière tandis qu'une toile verte et sombre
le dérobe tout entier à nos yeux

entre le plancher et le plafond s'allongeant entre les parois latérales
donnant l'impression qu'au bout d'une vision plus longue
tout se lierait en un point

qui se met alors à clignoter tandis qu'une sensation de plénitude
s'est emparé de nous mais

aussitôt détruite de notre volonté de la fixer
(et non de la voir comme certains nous l'affirmèrent)

tandis qu'il
- nous ont dit qu'il valait de nous taire
- bien qu'aucune menace ne soit sérieuse
- ou du moins reprendre l'avis courant
- ce qui prouve ce que nous pensions
- bien qu'aucune menace ne soit sérieuse
- ou du moins reprendre l'avis courant
- ce qui prouve ce que nous pensions

tandis que nous regardons à nouveau devant nous jugeant la situation assez
claire bien qu'y fixant le défilé de lignes de plus en plus complexe
à mesure que nous y prêtons attention
- ce qui n'est pas sans embrouiller notre situation
- étant justement entremêlée

- de ce que nous y regardons avec plus d'attention que la majorité
- tandis qu'elle apparaît à nouveau plus belle que jamais
- ce qui pour la plupart suffit
- étant donné le peu de réflexion

pour ce qui nous entoure malgré la crise régulièrement
reprise par quelques uns malgré qu'à chaque doute s'élève

une certitude suffisant à mener plus loin cet autobus de métal

d'une vitesse de plus en plus grande semble-t-il menaçant à tout moment
notre vie bien que nous y trouvons le goût d'arriver plus tôt
qu'il nous est permis d'espérer

nous moquant ainsi du fait relaté par le journal qu'il ouvre à nouveau
cherchant quelque réconfort à la lecture de ce qui peut-être ne fut
qu'une intrigue menée de toutes parts par quelques journalistes
ne trouvant d'autre moyen de répondre à

ce qui peut-être n'existe pas

bien qu'il avait reconnu sa culpabilité aux accusations portées contre lui
par les policiers l'ayant pris en chasse et l'ayant poursuivi par les rues
d'une vitesse variant entre 80 et 100 milles à l'heure

ce qui l'obligea d'enfreindre les feux de circulation
dont maintenant on l'accuse

tandis que le juge bénit l'imagination policière
qui n'est pas sans révolter d'autant plus

qu'il avoue sa culpabilité

en ce journal dont les pages trop larges mais impressionnant davantage
la clientèle

d’après certaines études menées pour la simple réflexion d’un fait
longtemps connu
retombent sans cesse l’obligeant à le secouer
vers une forme le maintenant ouvert

tandis qu’ayant ouvert la porte aux deux inconnus
se présentant à son domicile

il fut frappé de plusieurs coups de poings à la figure
sous la surveillance d’une jeune fille
d’une panne mineure d’électricité
représentant gouvernemental
l’un des gunmen
bien qu’il baille maintenant se contractant jusqu’à perdre le contrôle
du journal qui maintenant retombe sur lui

dans cet autobus où les bancs tournés vers l’avant ne nous laissent voir
que de dos le défilé désordonné des têtes

tandis qu’il signale au chauffeur une sonnette en parfaite condition
tout en s’agrippant aux cylindres chromés reliant le plancher au plafond

le protégeant ainsi des secousses causées par l’accélération
ou quelque freinage inattendu

dans cet autobus de métal où nous sommes tous à rêver d’une chambre
secrète où peut-être
s’allongera-t-elle sur le lit

s’offrant à notre désir de la toucher nous assurant ainsi
contre le rêve mené si longtemps d’une réalité

dont rien encore n’accuse réception malgré qu’on nous ait affirmé
ne rien savoir de ce qui peut-être proteste

en ce journal dont les pages trop larges mais impressionnant la clientèle retombent
jusqu'à ce qu'il se ressaisisse et recommence à scruter les titres
comme si quelque part se trouvait enfin la réponse
d'une énigme l'interrogeant depuis longtemps

tandis que nous regardons à nouveau devant nous jugeant la situation
assez claire bien qu'y regardant sans doute en silence le défilé de lignes
de plus en plus complexes à mesure que nous y prêtons attention

ce qui n'est pas sans embrouiller notre situation étant justement entremêlée
de ce que nous y regardons avec plus d'attention que la majorité

tandis qu'elle apparaît à nouveau plus belle que jamais

ce qui pour la plupart suffit étant donné le peu de réflexion

qui n'est pas sans embrouiller notre situation de ce que nous y regardons
avec plus d'attention que la majorité

dans cet autobus où les bancs tournés vers l'avant ne nous laissent voir
que de dos la succession d'épaules surmontées de têtes silencieuses
coiffées pour la plupart dans ce froid où nous sommes tous à rêver

d'une chambre très chaude où peut-être ne vous souvient-il pas
d'avoir longtemps dormi

- ce qui ne change pas notre façon de voyager

tandis qu'il signale au chauffeur une sonnette en parfaite condition
manifestant surtout que rien encore ne ferait changer son but
auquel personne maintenant ne prête plus attention

sinon quelques brefs détournements de têtes.

1 juillet 1966

(*Lettre reçue de mon frère Olier Mornard à Tongres*).
Cher Yvan,
je suis quand même un beau paresseux!
Je pense souvent à t'écrire mais je retarde, retarde...
Pourtant si on écrivait aussi vite qu'on pense
j'aurais des romans-fleuves à t'envoyer.
Mais si je t'ai écrit si peu souvent cette année c'est que j'ai été troublé
par de grandes désillusions et que je savais que dire, quoi penser.
La plus importante c'est la Belgique.
Même si comparativement à l'Europe c'est BIEN, c'est RICHE,
à côté de l'Amérique c'est PEU.
Si les américains imaginent l'Europe extraordinaire
c'est je crois surtout pour ces 7 raisons:
1.
Les gens qui l'ont vu étaient des touristes.
On leur a fait visiter ce qu'il y a de plus beau, ils étaient en vacances,
n'avaient pas de soucis et dépensaient sans compter.
C'est toujours agréable des vacances mais ce n'est pas l'Europe.
2.
Les compagnies maritimes et aériennes ont tout intérêt
à enjoliver leur publicité.
3.
La civilisation américaine a pris ses bases en Europe.
La littérature nous vient de France, on étudie les savants allemands,
notre commerce est né grâce à l'Angleterre.
On a toujours été tourné vers les pays d'outre-mer.
4.
Une importance économique: je me demande s'il n'y a pas autant
d'usines américaines en Belgique qu'au Canada.
5.
Le cinéma qui, avouons-le, est en général beaucoup moins enfantin
que celui des américains.

6.
Les «Beatles», les «Roling Stones», Adamo, Jacques Brel, Gilbert Béco, Léo Ferré, Aznavour, etc...
7.
La distance: 6000 km... les choses peuvent bien être belles!
On s'y habitue malgré tout, oui.
Après quelques mois les paysages, les vieilles maisons
et la pluie continuelle nous semble tout à fait normal;
parfois même on y voit un charme qu'on ne trouve pas au Canada.
À vrai dire, ce qui offre le plus de difficulté ce n'est pas le cadre physique, mais la mentalité des belges.
Les belges sont très polis, très raffinés mais ne jalouse pas trop
leurs belles manières.
«Trop poli pour être honnête» comme dit le proverbe.
En effet, très souvent ils tirent le défaut de leur qualité en l'exagérant:
ils sont hypocrites.
Car il est strictement interdit de déplaire; ce serait grossier.
Ils préfèrent approuver, louer, flatter.
On ne peut jamais savoir ce qu'ils pensent.
Ils frôlent la vérité mais jamais ils n'oseront la dire carrément
comme le nord-américain.
Ils la sous-entendent plutôt. Ils ont le génie de l'astuce.
Il faut toujours essayer de lire entre les lignes, se demander
après une conversation: «Mais qu'est-ce qu'il a voulu dire?»
Ils ont une grande finesse d'esprit et c'est toujours un casse-tête
que d'essayer de comprendre leurs motifs profonds.
Ils préfèrent les petites méchancetés, des moqueries bien calculées,
parfois longuement préméditées, le commérage aux grasses insultes.
Il y a tellement de racontars que lorsque je parle à un belge
j'ai l'impression de parler à un auditoire.
L'ironie est leur fort et ils l'emploient à la journée longue.
On prend plaisir à se moquer habilement des gens;
généralement c'est sans méchanceté.
Ils ne sont pas du tout naïfs; ils calculent tout le temps
et se moquent des américains qu'ils considèrent comme des enfants.

S'ils veulent savoir quelque chose, rouler les gens ils sont «maître renard».
Ils savent en imposer. Ils ne se laissent pas marcher sur les pieds,
réagissent à tout ce qu'on leur dit et savent souvent attendre
le bon moment pour liquider leur rancune. C'est qu'ils ont un beaucoup
plus grand contrôle de leurs sentiments que nous canadiens.
En conséquence ils seront plus fermés donc moins hospitaliers.
On obtient que des contacts superficiels et on doit toujours se méfier.
Mais par contre si on réussit à se faire quelques amis,
ils seront extraordinairement attachants.
Leur dévouement semble sans limite; on peut leur demander l'impossible
et ils le donneront. C'est parfois incroyable.
La Belgique n'est pas riche comme le Canada.
On comprend que les gens soient économes mais je ne comprends pas
qu'ils puissent être si chiche, même AVARES.
On dirait qu'ils entassent des provisions pour la prochaine guerre.
Partout dans le monde on respecte les gens qui ont de l'argent
mais ici on les flatte, on leur donne un prestige disproportionné, ridicule.
Dans les écoles c'est la discipline sans discussions,
dans la vie ce sont les lois aveugles et rigides.
Lorsqu'on est enfant on doit dire: «oui monsieur le professeur»,
lorsqu'on est adulte: «bien monsieur le directeur».
Faut toujours mentir ici.
Lorsque je suis fâché après eux je les traite de «sous-développés».
On a des habitudes de travail vieillotte, un manque de technique
(par exemple le marché sur la grande place qui n'a pas changé
depuis le moyen-age). On travaille lentement et mal (on prend d'une
à trois années pour construire une maison qu'on achève en trois mois
au Canada). Ici il y a peu de chômage: on emploie 2 ouvriers
à moitié salaire (le coût de la vie est le même ou presque).
On accepte bien les canadiens mais on haïs les américains
peut-être encore plus que ceux-ci haïssent les russes.
D'ailleurs le marché commun est contre eux.
En réalité c'est qu'on n'aime pas par exemple être obligé de fermer
des charbonnages autrefois prospères, aujourd'hui ruinés par le commerce
de la houille des Grands-Lacs.

On imagine trop facilement l'Europe comme étant le centre intellectuel du monde.
Lorsqu'on me traite de «colonisé» je leur rappelle qu'aujourd'hui c'est l'Amérique du Nord qui «colonise» l'Europe par ses industries, ses techniques ultra-modernes, son organisation du travail.
Après le travail, le loisir c'est à dire la bière.
On ne peut imaginer une fête belge sans boissons.
Dans Tongres qui compte de 13 à 18,000 habitants il y a dit-on 300 cafés.
Je crois qu'on exagère; 50 est plus facile à croire.
De toute façon je n'ai jamais pu les compter.
Le café est une partie inséparable de la vie du belge.
Là il joue une partie de «belote», conte des histoires «lentement» (il réfléchit à ce qu'il va dire et sait bien s'exprimer), se bagarre (enfin il peut se défouler!) ou encore va «flirter».
«Ou il y a de l'homme, il y a de l'hommerie». Rabelais.
Comme tu peux le constater la Belgique a tout de même peu à offrir à un américain
(un québécois en Europe réalise vite qu'il est un américain et en est fier).
Cependant même si ce que j'ai écrit a été longuement vérifié ce serait faux de généraliser.
Le seul fait d'avoir ignoré la différence de mentalité entre wallons et flamands présente autant d'erreurs que de parler des canadiens en négligeant des deux groupes linguistiques.
Malgré tous ces défauts j'ai hérité d'une expérience formidable: moins de naïveté, une certaine finesse d'esprit, l'ironie, être moins mouton, un meilleur français, un début de néerlandais, une ouverture d'esprit, une autre conception du monde, des amis formidables, etc...
Pour qui le veux partout il y a moyen de s'enrichir.
Et puis comme disent les européens:
«Dans quelques années on les rattrapera les américains».
Même si on a fait beaucoup de progrès, si on s'est beaucoup «américanisé» (buildings, autoroutes, usines...) je leur laisse leurs illusions. C'est peut-être que je manque d'optimisme?...
Je ne t'oublie pas. Olier.

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour, rencontré Paul Bernard.
Il ira avec Louis Fournier au congrès de la PEN.
Ils espèrent que tu iras aussi.
Quant à moi, je le souhaite aussi, bien qu'il me faudra vivre seul encore cinq jours.
Bon.
Mais voici mes conditions.
Tu devras te surpasser.
Je ne tiens absolument pas à ce que tu traîne la patte derrière Bernard et Fournier.
Vous aurez à rédiger un journal avec les jeunes de la PEN.
Tu devras être profonde comme tu l'as été avec moi.
Parler du style journalistique.
Parler des erreurs de «Désormais».
Parler d'une mise-en-page dynamique. Etc...
Être géniale.
Tu dois donc te préparer.
Avec crayon à la main.
Faire double effort d'autant plus que tu te sens inférieure à Bernard et Fournier.
Tu dois te surmonter.
Je veux que tu reviennes la tête haute.
J'ai toujours détesté chez Michel Pichette ce que je déteste chez toi.
L'infériorité.
La peur de se tromper.
Pichette est paresseux.
Tu dois ne pas l'être.
Bon.
C'est une lettre assez dure.
Mais je crois qu'elle a sa place.
Je t'aime à ton plus fort, sinon je me sens seul avec toi.
Tu n'as aucune raison maintenant de me décevoir.
Je t'aime aujourd'hui sévèrement.
Mais je t'aime.

3 juillet 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour, une fin de semaine mouvementée et agréable en soi
s'est terminée cet après-midi dans la pluie et l'ennui.
Je suis demeurée très seule et tendue ne sachant que faire de moi
quand la ville est devenue subitement si triste.
J'ai donc essayé de me plonger dans *Prochain Épisode* mais j'étais trop
peu reposée pour pouvoir approfondir les paroles et établir des liens.
Mais je le lirai.
Ayant ensuite commencé à lire le rapport Parent, le style m'en est apparu
déplorablement suave, ceci est particulier aux introductions
et prête moins à controverse.
Mais je pourrai pousser plus loin qu'au moment où je serai vraiment
décidée à travailler.
Et en visitant ce soir la maison de Micheline, moderne, claire
mais encore si peu habitée, j'ai été encore prise de dégoût pour la richesse
dans ce qu'elle a de commun en ce pays; à ce niveau moyen,
elle attire les gens moyens aussi et devrait s'en tenir là.
Mais nous n'y échappons pas.
J'écoute de superbes chansons allemandes.
De n'y rien comprendre, j'apprécie le mystère
et je n'ai pas le désir de parler.
Ivan. Ta longue lettre sur l'art me fut aussi difficile à suivre.
Je comprends seulement mieux que l'art est essentiel
et non divertissement, tentée ainsi de mépriser un peuple qui le rejette
à priori et fait ainsi ses idoles d'hommes politiques, qui n'ont pas eu
le choix de leur essentiel s'ils voulaient un poids.
Ainsi sont-ils devenus sectaires et intolérants.
Peut-être que seule la révolution pourra refaire ce lien entre exprimer
et vivre, en donnant droit de cité à ceux qui ont présentement raison,
autrement.
Mais les révolutions ne durent que le temps de leur préparation,
avortant le plus souvent par la faute de gens comme moi
qui ont peur de mettre le monde et l'individu mal à l'aise.

L'humanisme tranquille, qui n'a de l'humanisme que le nom.
Qu'ai-je donc à tant me détester?
À moins que ce soit le contraire, produisant de toute façon
une situation identique.
Je t'embrasse avec bonheur, le cherchant, tellement prise par toi. Lise

4 juillet 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
le salaire n'étant pas entré, le papier devient mince...
Comme j'ai hâte d'en avoir fini avec cette insécurité financière.
Mais, quand il le faut, je m'adapte à tout.
Ne t'inquiète pourtant pas:
j'ai emprunté la somme nécessaire pour monter à Rouyn.
Je viens de terminer un grand ménage de la maison, et mon coeur
de ménagère ne trouve à te dire que de petites choses futiles.
Je surmonte très lentement ma paresse: je lis James Joyce.
Mais l'écriture, j'ai honte de l'avouer, ne vient pas.
Mais je me promets d'écrire dix pages d'ici vendredi.
Je t'apporterai donc 22 pages nouvelles et une trentaine d'anciennes.
Je crois pouvoir terminer le roman d'ici septembre
malgré mes arrêts prolongés.
Et toi comment te portes-tu?
Tes visiteurs t'ont-ils redonner le goût d'agir?
Que comptes-tu faire à partir de septembre?
T'es-tu vraiment arrêter à la pédagogie ou espères-tu autre chose?
Et les enfants qu'en penses-tu?
J'aimerais avoir ton opinion sur ce sujet très important
où je me sens très peu préparé pour commencer la discussion.
Et je t'aime avec mille patiences secrètes, t'attendant et me sentant encore
étranger à l'attente malgré tout, tant l'attente m'est incompréhensible
et me déroute parfois.
Mais je t'embrasserai, pour vrai, quand je te verrai.

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour, Je t'ai en effet trouvé très sévère dans ta lettre. Trop.
La PEN ne m'est pas un milieu agressif. Et j'ai déjà commencé à réfléchir
sur ce journal-école contre lequel j'élève bien des objections.
Mais je ne sais si j'aurai vraiment l'occasion de rencontrer Paul et Louis.
J'ai écrit à Bruno lui demandant que les communications à ce sujet
se passent dès maintenant par lettre.
Et je suis très heureuse d'aller à la session. De plus en plus.
J'ai peur parfois que ce désir relève d'un attachement sentimental
à une atmosphère qui me fut exaltante souvent.
Si j'ai quitté la PEN avec tout de même un certain soulagement,
c'est qu'elle m'était devenue temporairement malsaine
et il est des jours où l'on finit par oublier ou surpasser des individus.
Un éloignement très net et une activité autre me l'a permis.
J'ai manié une énormité de chiffres et de papiers aujourd'hui
tâchant de m'occuper à oublier mes brusques désespoirs.
Je ne sais plus trouver le ressort et j'ai l'esprit trop libre.
Il faisait froid et les paysages glacés m'étaient tranchants plutôt que beaux.
Rien ne vaut alors une certaine désinvolture et je la désire sainement,
simplement. Mais, de façon plus profonde, je serre les poings,
me souvenant d'un passé plus difficile encore et dans un décor absurde.
Je crois de moins en moins aux vérités éclatantes et fais sans doute
un premier apprentissage de l'autonomie.
Troublée, jusque dans le moindre geste et la moindre décision.
De tels états, je le suppose, doivent conduire au déséquilibre.
Mais on ne peut que les observer; ils se conservent d'eux-mêmes,
à même notre impuissance. Avoir raté, i.e., être passée à côté
de ce que l'on aurait pu accomplir utilement avec intelligence.
Avec le sentiment très net, très aiguisé de la médiocrité tenace,
donc d'une injustice envers la connaissance.
Et pourquoi la connaissance ne conduit-elle pas à la création?
Je suis sûre de forces restreignantes sur lesquelles je n'ai aucun pouvoir.
Ne sois quand même pas inquiet. Nos problèmes nous appartiennent.
Je t'embrasse, telle que tu me connais, telle que tu me veux.
Avec le goût d'une violence. Lise

5 juillet 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour,
je suis très inquiet et pour plusieurs raisons.
Ta lettre du 3 juillet m'inquiète.
Tu ne me parles ni de Pierre, ni de Michel,
mais de ce qui m'ennuie chez toi.
Le goût du malheur oserais-je dire et la jouissance de l'indécision.
Tu semble aimer le défaitisme autant que tu dis détester
le peuple bourgeois, ne croyant en aucune révolution.
J'exagère.
Mais qu'as-tu exactement.
C'est pourtant toi qui décida d'aller à Rouyn.
Tu savais ce qui t'attendais.
J'ose croire aujourd'hui que c'est moi que tu fuyais et que tu fuis encore.
D'autre part j'ai raté mon admission en Lettres datée pour le 1 juillet.
J'ai confondu admission et inscription donnant 29 juillet.
Pourrais-je m'en sortir?
Je n'ose croire que je devrai travailler encore un an pour des sottises.
Comme tu peux voir je suis débordé et très nerveux.
Mais trouves-tu logique que nous soyons séparés avec tant de résignation
si nous nous aimons vraiment.
Tu souffriras sans doute en lisant cette lettre
mais j'ai besoin de dire ce que je pense.
J'ai besoin de dire que j'en ai assez et que je me déteste masochiste
comme je le suis cet été.
Souffrance parfaitement stérile.
Qui m'éloigne plus que me rapproche de toi.
Je suis fatigué. J'en ai assez des amours par correspondance.
Quand est-ce qu'on pourra la toucher notre joie
au lieu de la rêver presque bêtement.
Mais je t'aime, non malgré ma révolte, mais avec elle.
Partirai pour Rouyn à neuf heures vendredi en huit.

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour, je me rends compte que je t'ai écrit une lettre inquiétante hier.
Mais elle était vraie. Et tant de petites choses nous retiennent à vivre que nos angoisses prennent par elles une médiocrité, sans pourtant diminuer.
Donc, je n'ai plus tellement de souffle pour écrire, m'étant interdit de réfléchir trop longtemps.
Ainsi disait, de mauvaise mémoire, Sr Jean de l'Immaculée:
«Lise, l'introspection prolongée vous sera toujours dangereuse!».
Elle avait raison et bien autrement que ce qu'elle croyait.
Elle y voyait un danger pour la religion, et moi j'y vois maintenant la condition de ma santé mentale. Ainsi je me permets des sourires: une cigarette, un café, un travail manuel, une revue.
Mais je cherche une régularité plus profonde et suis malgré ce temps lourd et long, pressée par un quotidien toujours identique.
On me vole donc quelque part. J'ai souri en lisant tes rêves de plongée sous-marine et de trésors cachés. Si jamais tu te décides à lire Truman Capote, tu comprendras. C'est, chez l'un des assassins un rêve très défini, continu et une forte motivation à chercher toute libération.
Une sorte de symptôme de la délinquance (prise en son sens technique), de son indifférence au réel -d'où un cynisme qui s'oppose étrangement au lyrisme de son rêve - de ses désirs profonds qui furent sans doute plus rigoureux et vastes, mais que la société, les circonstances et l'évolution personnelle ont fait se réduire à une sorte d'intangible.
C'est moi qui deviens sévère...
Mais je n'applique pas cette courte analyse à ton cas, sois tranquille; primo parce que je crois quand même peu aux hypothèses psychologiques de style américain, et deuzio, parce que je sais fort bien qu'il ne s'agit pas d'une obsession chez toi. Mais je ne suis pas étonnée, et cela, je le dis en t'aimant, que tu me fasses pareille déclaration avec sérieux.
Sait-on jamais. Je suis dans ce cas un méchant éteignoir.
Mon meilleur remède étant encore le sommeil, je m'y plonge.
Mais non sans t'avoir embrassé profondément.
Et je t'avoue un aigu et immense besoin de tendresse que rien ne peut enfermer. Ni ce que je suis incapable de dire. J'ai mal à ce calme de nous deux, à notre maison. Tout est vertige et solitude.

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu, directeur des Éditions Estérel*).

(SANS TITRE) de Simone Landry-Guillet.
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
Des poèmes bien gentils:
«Les gares» p.6-7,
«Sur un tableau de Torossian» p.8,
«Saint-Paul-de-Vienne» p.13,
«Je suis allée dans ta maison» p.16-17,
«Je vous hais d'être aimée» p.20,
«Cris» p.34,
«Ophélie» p.47-48,
«La mausolée» p.49,
«Voici la désolation d'une ville» p.50,
«Je n'ai rien demandé» p.51,
«Poème de la plus haute tour» p.53.
Aurait due naître au temps d'Anne Hébert.
Aucune invention.

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu, directeur des Éditions Estérel*).

OR LE CYCLE DU SANG DURE DONC de Raoul Duguay
Je suis favorable à la publication de ce livre.
Un long poème se fermant comme il s'est ouvert et de plus un pas de moins vers la bêtise.
Philosophique et de synthèses.
Ne manquant ni d'audace ni de souffle.
Raoul Duguay.

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu, directeur des Éditions Estérel*).

UN PEU PLUS D'OMBRE AU DOS DE LA FALAISE
de Gilbert Langevin.
Je suis favorable à la publication de ce livre.
Méritant d'être publié.
Au même titre que le recueil de Nicole Brossard.
Mais rien de plus.

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu, directeur des Éditions Estérel*).
ÉTÉ... de Anthony Phelps.
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
PHELPS vaut bien LUC RACINE.
Comme lui, il manque de force et très souvent: de goût.

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu, directeur des Éditions Estérel*).
PRÉSENCE de Anthony Phelps.
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
Claudélien...

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu, directeur des Éditions Estérel*).
ÉCLATS DE SILENCE de Anthony Phelps.
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
Des poèmes souvent: honnêtes.
Mais rien de plus.

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu, directeur des Éditions Estérel*).
POÈMES de Yves Laramée.
Je suis défavorable à la publication de ce livre.

11 juillet 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour,
tu as raison; les amours par correspondance sont indéniablement difficiles.
Je viens d'écrire un monument littéraire à ma soeur Clarisse
et je me sens le souffle coupé.
Je crois avoir été un peu méchante avec elle; ne faisant aucune allusion à sa lettre me demandant à mots couverts l'état de mon évolution religieuse, je lui ai décrit un univers très laïque et très passionnant: le Q.L., la faculté des sciences d'éducation, le milieu universitaire, l'espoir de la Chine communiste et le goût de l'actualité, lui affirmant clairement que ce sont là des pôles d'attraction premiers et suffisants comme motivation à vivre.
J'ai été ainsi très simpliste, je l'avoue, mais rien ne sert d'engager
avec elle une discussion qui demeurerait stérile.
Il n'existe de sentiments que ceux que l'on choisit;
elle n'est sûrement pas de ceux-là pour moi.
Mais je ne me sens pas non plus agressive. Sans doute par indifférence.
Je sais que tu attends autre chose de moi que des lettres banales.
Je te porte en moi depuis ton départ d'une façon autre et bonne,
parfois même émerveillée de ce que tu parviens à dire et à penser.
Et je te prépare pour cela un exposé plus complet de ce qui est en moi
pour combler les silences que j'ai eus quand tu étais là.
Me surprenant d'un calme que tu fus le seul à m'apporter, je t'aime.
Tu as oublié de me laisser à copier ton roman.
Je devrais dire: j'ai oublié de m'y intéresser.
Je m'en veux car j'étais heureuse de pouvoir, de quelque façon,
être près de toi en cette oeuvre.
Si tu as la patience de faire un joli paquet bien solide
et de te rendre jusqu'au bureau de poste de l'université, expédie-le moi
avec des instructions précises afin que je ne fasse pas de gâchis.
Après ton départ, je me suis déterminée - en ton honneur - à ne pas être
dépressive et demeurée seule ici, j'ai fait un ménage monstre
de ma paperasse.

J'avais l'impression, en classant mes lettres et inutiles souvenirs,
de monter pièce à pièce un dossier contre les cadres de mon adolescence:
ce couvent en particulier dont chaque lien fut transcrit
en quelque témoignage, le tout formant une sorte de vaste névrose
collective que l'on retrace clairement en filigrane.
Mon agressivité se transforme lentement en passion pour l'analyse.
Je regrette, amour, les incertitudes que nous partageons. Cela, tu le sais.
Mais moi, présentement, je sais seulement que ta présence me fut bonne
et que je la désire. Dimanche: ce que je sentais et que je n'ai pas dit.
Je t'embrasse comme alors. Lise

12 juillet 1966

parlant désormais de la quitter
(lise bissonnette)
et pour ainsi dire: la regrettant déjà d'oublier nos querelles
(interminables: journalières) et davantage son peu d'attention pour moi.
Déclarant par lettre demain la quitter me laissant seul
et pourtant: plein d'espoir en la solitude.
Non pas d'une autre fille (bien que ne manquant pas de maîtresses)
mais d'un arrêt longtemps suspendu.
Trop de querelles que le mariage ne saurait qu'empirer.
Tant il est nécessaire au couple de
mais je ne sais quoi.
Espérant donc d'autres filles.
Mais sachant pouvoir élever une solitude.
Le bonheur du célibat mais triste à l'idée de l'attrister
qui ne sut jamais me rejoindre là où je la fuyais (mais l'attendant).
La tromper et me tromper sur le sentiment:
rester sans le changement
nous rendant la vie mais
je ne sais quoi.
Me taisant donc en cela que le monstre m'habite et la regardant à la gare
s'éloigner seule et sans aucun doute: la plus belle et seule possédant
un coeur.

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour,
Dans cette maison où le calme est revenu,
je me prends à être beaucoup plus déterminée.
Tu sais comme j'aime me faire des ordres du jour;
il m'est loisible de les suivre, de lire et de tout regarder.
Mais je ressens aussi un besoin de vacances: non pas du soleil, de l'eau et du farniente; mais plutôt de longues heures dans une bibliothèque
un peu sombre et un peu fraîche à comprendre certaines pensées.
Combien s'impose l'étude.
C'est ce qui m'a décidé à m'inscrire aux cours du Gésu en septembre.
Je le ferai dès que j'aurai reçu mes notes de l'U.de M.
Je prendrai philosophie ou relations internationales.
Suis allée voir ce soir deux films potables: une comédie française
aux ficelles trop américaines, le fameux «Gentleman de Cocody»,
et une production franco-allemande beaucoup plus sobre et bien faite:
le jeu de l'assassin (les affiches, très modernes, étaient superbes).
Mais Michel Cournot n'en aurait dit que du mal,
si même, il en aurait parlé.
Jamais nous n'avons ici de chef d'oeuvres; trop heureuse donc
quand une image a de la qualité et du dépouillement.
J'ai rencontré à cette occasion une fille très intelligente
que je connaissais quelque peu.
Prête à s'aliéner à un type qui ne veut que la «femme au foyer»
sous prétexte qu'il est «bon»,
elle me provoquait dans mes plus chères convictions.
Nous avons longuement discuté évidemment.
Découvrant par cet exemple parmi tant d'autres combien ton attitude
envers l'action chez moi est rare et neuve ici, j'aurais voulu l'aider
à remettre sa décision en question, ce qu'elle serait fort capable de faire.
Mais je constate combien le milieu a fixé des normes et me demande
si, quoique l'on fasse ou dise, il n'y a pas chez la femme un instinct
fondamental plus profond que le milieu, que l'intelligence,
réclamant la sûreté chez l'autre.
Combien donc la femme a peur de l'homme véritablement en recherche.

Cette fois, c'est à moi que se pose la question, et très claire.
J'ai hâte de te lire, j'ai l'impression trop forte de monologuer.
Je me cherche des occasions pour aller à Montréal et elles sembles rares.
Mais je serai persévérante.
J'ai enfin déniché le numéro spécial du Nouvel Observateur intitulé
France-Canada et qu'on devrait plutôt dire (tant mieux) France-Québec.
Il semble n'avoir rien de tellement nouveau
ni dans la présentation ni dans les textes mais je ne l'ai pas encore lu.
De toute façon, il y a un texte sur la littérature et l'art québécois
qui t'intéressera sûrement et je garderai tout cela pour toi.
Il m'arrive aussi d'avoir de belles utopies.
Ainsi je chéris depuis quelque temps un projet très chinois de thèse de
doctorat dont je te parlerai bientôt quand j'en aurai une idée plus précise.
Mais quand je m'incarne un peu plus, je demeure bien sûr, très lapin
et ne désire rien d'autre que de m'enfouir quelque part en toi.
Tout ça ensemble pour mieux te dire que tu me manques. Lise.

13 juillet 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Lise,
j'avais à repenser beaucoup de choses avant de t'écrire.
Mon voyage à Rouyn, tes incertitudes amoureuses,
me rendent heureux d'être seul et de ne parler à personne.
J'avais besoin de ne pas t'écrire, jour après jour,
que je me sentais seul et bouleversé.
Pour la première fois, j'ai douté de toi.
Après exactement cinq mois de fréquentation,
j'ai eu l'impression que nous n'avancions pas d'un seul pas,
sinon dans le sens contraire d'un amour.
Depuis mon retour, j'envisage la possibilité de devoir nous séparer.
Et j'avoue que cette idée m'attriste bien plus que me réjouis.
La seule consolation que j'y trouve est d'espérer vivre une solitude
intense: comme jamais.

Après cinq mois de fréquentation, après que tu m'aie quelque fois nommé
ton «amour unique», je me vois toujours partager ton amour
avec quelqu'un d'autre, qu'il m'est bien défendu de connaître.
Tu m'aimes et tu me détestes.
Voilà peut-être ton problème.
Mais que suis-je pour toi.
J'avoue ne pouvoir répondre clairement à cette question.
Je pense parfois n'être que ta défrustration sexuelle autant que spirituelle.
Je ne peux dès lors apporter une satisfaction à ton désir
d'un amour presque mystique, n'étant moi-même que la représentation
plus ou moins cynique de l'existence.
Tu me désire comme je suis et comme je ne suis pas.
Je dois changer tout en me conservant.
Ta volonté de te concilier les deux pôles de l'existence
ne peut donc aller que contre moi, et contre les autres garçons
(différents de moi) que tu rencontres.
Tu cherches un homme conciliant le cynisme à la sainteté.
Je comprends que tu sois si facilement déçue.
Tu déteste ta jeunesse et tu n'aimes rien de plus que ta jeunesse.
Ton éducation catholique te révolte, et c'est à ton éducation
que tu sacrifies souvent ce qui n'est pas ton éducation.
Tu déteste tes parents et c'est à tes parents que tu sacrifies
toutes tes pensées.
Leur façon étroite de t'aimer t'exaspère
et c'est par elle que tu désire aimer autant que penser.
Comme le dit la chanson, «tu n'es que l'ombre de toi-même»
tant un amour impossible (concilier le cynisme à la sainteté)
te rend impossible ta propre vie.
Et comme le disait Denise Roberge, une de tes connaissances
avec qui j'ai effectué mon retour à Montréal,
«je ne serai jamais de celles qui font une révolution,
tant j'aurais peur de me tromper».
Le risque, nous le savons, n'a jamais été l'expression
des gens de province.

Mais je sais que tu m'aimes et tu dois savoir que je t'aime encore.
Mais nous ne devons pas pour cela taire l'idée d'une séparation possible.
Et peut-être nécessaire.
Il est des amours impossibles, nous devons nous le rappeler.
Nous devons nous rappeler nos stupides querelles, infantiles,
nous rendant la vie commune souvent impossible.
Nous devons nous rappeler nos spécialisations différentes
et notre fanatisme commun.
Il nous est très facile d'apprécier la faible teneur de notre dialogue
dès que nous parlons avec d'autres gens, nous laissant espérer connaître
un meilleur dialogue que le nôtre.
Nous doutons alors de notre amour et nous nous prenons à vouloir aimer
la personne avec laquelle nous parlons.
Tout ceci n'augure pas bien de notre avenir.
Reviendras-tu avec moi en septembre.
Est-il préférable d'agir ainsi.
Ne vaudrait-il pas mieux que nous vivions séparément.
Autant de belles questions auxquelles je ne sais répondre.
Mais je doute de pouvoir espérer encore en notre amour
si en septembre nous en doutons encore.
J'ai dit ce que j'avais à dire.
Je te demande de me répondre le plus tôt possible
et de m'envoyer l'exposé plus complet sur ce qui est en toi.
Tu sais que je n'aime pas les compétitions amoureuses.
Et jusqu'ici, tu me donnes souvent l'impression de devoir,
comme les animaux, me battre avec un autre mâle,
afin que tu crois en ma valeur pour toi.
J'avoue que si le monde des femmes est tel,
j'avoue que j'en suis déjà très lassé, et cela, définitivement.
Je t'embrasse et peut-être non pour la dernière fois.

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Amour, Rita m'a apporté - en arrivant - la nostalgie de toi, de Montréal, des bruits de foule. Mais le retour ne tardera plus tellement.
J'ai lu, dans le Nouvel Observateur, un article sur l'union de la gauche.
Je n'en ai pas encore terminé un autre traitant directement des cas de compromis avec la droite quand il faut prendre le pouvoir.
Je pensais, en attendant d'y avoir mieux réfléchi, que les prochaines élections législatives en France donneront une certaine réponse à la discussion que nous avions l'autre soir.
Car la gauche qui se prépare là à affronter l'électorat a affaire à de fameux chiens de garde et quelle que soit l'issue, on y recueillera plusieurs des données réalistes qui nous manquent.
On a beau dire, si l'analyse est difficile - nous en savons quelque chose- c'est peut-être tout simplement que le véritable phénomène de gauche, i.e. opposition concertée et intelligente, demeure un fait politique assez récent, pouvant mal faire un retour sur lui-même politiquement.
Ainsi au Québec, n'y eut-il que l'expérience du Bloc Populaire pour permettre quelques conjectures et encore, la gauche ne s'y identifie plus jamais sinon comme à un certain folklore.
Au fond, l'aventure de la gauche dans le domaine politique proprement dit demeure une inconnue et c'est tout ce qui me porte à ne pas croire cette aventure impossible.
Mais au Québec, nous en sommes à des lieux et le RIN n'est qu'une pale idée de ce que pourrait être une gauche militante.
Mais cela peut justifier à la fois la participation - pour une réforme à partir de ce qui existe - et la non-participation par un souci d'honnêteté politique.
C'est la première fois que j'y pense ainsi et j'en déduis seulement que le problème n'est pas à esquiver.
Je me suis fait une longue robe, j'ai mangé des fraises des champs et je m'endors, n'ayant finalement plus rien à dire sur ce papier.
Sinon un étonnement devant toi et ta façon d'aimer.
Il est bon d'être ainsi étonnée.
Je t'embrasse très fort, jusqu'à ce qu'il fasse nuit et que nous dormions.
Lise

14 juillet 1966

Nous devons nous élever.
L'espérance et la crainte restent à surpasser.
Nous étions à ce moment comme en risque dans notre propre corps.
Tout nous devint indifférent par le fait de notre passion.
Le probable devint impossible.
Et rien désormais ne contredit l'existence. L'unité des dieux se réalisa.
La guitare conserve un moment la résonnance divine.
Nous avons aboli la mémoire.
Reste encore un coeur qui nous embourbe.
Tout vaut sinon le coeur.
C'est alors que nous dévoilerons le dualisme imaginatif.
L'évidence règne en nous-mêmes.
La raison s'épuise à ne rien voir.
Mais nous verrons à ce que la réalité prenne le pas sur la vérité.
L'évidence est la seule incertitude.
Où trouverons-nous le temps de nous partager.
Communément c'est le bien et le mal qui cause l'espérance.
Mais le désespoir deviendra le seul espoir.
Nous devenons maintenant ce qui surpasse la vérité.

15 juillet 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Tu m'écris, et cela, j'avoue, me surprend, des lettres pleine d'amour et de compréhension.
Moi qui, ici, me sens froid pour ne pas dire: mort à tout amour possible, tant maintenant, j'ai peur de ce qui pourtant m'appelle.
Et cela non seulement à cause de toi, de tes doutes, mais peut-être davantage de moi, à cause de ma vie qui me semble épuisante, parfois, non par désespoir, mais à cause d'un espoir trop individualiste.
Tu m'écris et tu chantes pour moi.
Je t'écris trop peu, et ne sais plus comment te dire que je ne sais plus, sur papier, chanter.

Mais je t'aime et c'est ce qui me tourmente, ne sachant plus si pour toi
et pour moi, tout cela est bon, étant donné tes doutes, et peut-être aussi
les miens, trop semblables aux tiens, sans originalité de ma part,
et pour ainsi dire m'ennuyant plus que me donnant à penser.
J'aimerais te prendre dans mes bras et te parler mieux, rêvant,
et peut-être irréaliste, de former avec toi, comme, paraît-il,
il n'en existe pas, un amour sans querelles, ce que je nomme encore,
irréaliste que je dois être, l'amour véritable.
J'aimerais te voir, dans ta nouvelle robe longue, et savoir danser,
t'emmener, en dansant, vers le monstre en moi, pour le charmer.
Mais je suis seul, et délinquant, rêvant de partir, après de longues études,
draguer, criminel, autour du monde.
Et comment te dire, à travers ce que tu n'acceptes pas en moi,
que je t'aime.

17 juillet 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Ivan, ce que j'ai à te dire ce soir n'aurait son cadre
que si nous étions ensemble et nous donnant la main.
Ce que tu as écrit était difficile à lire
et il en sera peut-être de même pour cette lettre.
Les réponses rapides ne sont pas ma spécialité, tu le sais,
ni les réponses claires.
Tu as trop bien analysé les batailles qui se livrent en moi
pour me le reprocher.
J'ai préféré ta seconde lettre à la première parce que plus humaine;
je ne crois pas qu'on règle un problème amoureux très froidement,
ni qu'aucune relation puisse se traduire mathématiquement bien que
cela parfois de mettre la passion de côté.
Voilà pourquoi, après une réflexion que je considère encore trop brève,
ce que je peux exposer se résume en deux temps;
ce que je crois être entre nous indépendamment de nos sentiments actuels,
et ce que ceux-ci viennent y ajouter de plus impondérable.

Tu me parles d'un amour véritable et je me rends compte
que nous en avons une conception semblable ou prochaine: cette profonde
entente «sans querelles», et, n'ayons pas peur du mot, exaltante.
C'est-à-dire nous poussant à la limite de nos possibilités
et étant l'un pour l'autre le catalyseur en même temps que la paix.
Mais si nous examinons notre relation, il apparaît clair qu'à part
quelques brefs instants où quelque pensée nous fut vraiment commune
de même que très personnelle, une telle chose n'a pas existé entre nous.
Et il nous est interdit de rêver à autre chose que ce à quoi
les relations possibles entre deux êtres comme nous nous limitent.
Je crois que nous manquons l'un et l'autre, de la confiance
et de l'admiration la plus spontanée l'un envers l'autre, cela s'expliquant
peut-être par le fait que nous ne nous sommes pas choisis.
Ce que je veux dire s'appuie sur des malaises réels:
si j'hésite à la confrontation entre toi et mes «amis» du Q.L.
ou encore Michel, c'est qu'au fond j'ai peur de devoir prendre parti
contre toi; de la même façon, si tu prêtes une attention si marquée
aux propos de Michel B. sur moi, c'est qu'au fond, tu ne demandes
peut-être qu'à le croire.
Nous donnons d'un autre l'image que nous en faisons.
Et c'est un étrange dualisme qui joue entre nous.
Ainsi t'ai-je décrit à France de la façon la plus amoureuse;
elle t'a adopté rapidement et totalement.
Ainsi m'as-tu présentée à Claude Savoie de la façon la plus amoureuse;
et tu m'as dit qu'il m'avait aussi adoptée d'emblée.
Cela, je crois, est assez significatif.
Cet amour que nous nommons notre amour n'est pas plein.
Cela à cause des divergences que tu as suffisamment énumérées
dans ta première lettre pour que je puisse ici les passer sous silence.
J'ai aussi quelques détails dans ta lettre,
qui sont le plus souvent des désaccords à marquer.

D'abord, il n'est pas question
de «partager mon amour avec quelqu'un d'autre».
Si tu voulais ici parler de Michel, je ne crois pas que tes soupçons
soient exacts; il m'impressionne, oui, mais il me fait peur tout autant
et nous ne sommes ni l'un ni l'autre, tenants de valeurs semblables.
Je t'accorde qu'il est à l'autre extrême,
en effet un aspect de ce que je cherche et de ce que je refuse.
Mais rien ne sert, devant cela, de diminuer le rôle que tu joues
auprès de moi: tu n'est ni ma défrustration sexuelle ni ma défrustration
spirituelle bien que tu aies effectivement aidé à celles-ci.
Cela, je crois, était une période initiale, et non le résumé de notre relation.
Et je ne crois pas qu'il y ait en moi des oppositions si fortes
que la vie me soit «impossible».
Un tel catégorisme est dangereux, d'autant plus que ces phénomènes
que tu poses comme m'étant en un sens particuliers sont très généraux,
la seule différence étant que, pour ta part, tu les as résolus il y a longtemps
et radicalement tandis que j'y suis plongée et que j'en sortirai,
j'en suis sûre, d'une façon qui en ses grandes lignes m'est encore inconnue
mais que les événements dessinent peu à peu.
Ma volonté en ce sens est très claire et irréversible.
La «province» n'a rien à faire à mes convictions,
elle ne fait qu'y poser des obstacles.
Tu m'as piquée au vif, tu le sais, je te le dis pour me détendre
quelques instants et sourire un peu: Denise R. est la dernière
de mes connaissances qu'il me plairait de présenter à qui que ce soit.
Elle a toujours représentée pour moi le spécimen de l'américanisme
le plus détestable et du maniérisme le moins intelligent.
Sous un couvert charmant et impossible.
Passons.
Je voulais seulement te dire qu'il est quantité de gens de province
intelligents et audacieux et que la province n'est en rien assimilable à elle.
Enfin, en ce qui regarde la compétition amoureuse, tu sais fort Ivan,
qu'il n'est pas question de cela.
Je ne suis pas Margo et je suis très paisible en ce domaine.

Ce qui m'apparaît le plus clair, c'est que nous avons manqué
de progression amoureuse, de progression dans la connaissance.
Je ne parle pas ici de relations sexuelles; avec les expériences que nous
possédions tous deux, elles étaient un complément naturel dès le début.
Mais je pense que si nous avions poursuivi un peu le dialogue
des premiers jours au lieu de nous imposer une présence totale
et trop imprévisible, nous n'aurions pas accumulé tant de querelles.
Je ne pense pas avouer ainsi la faillite complète de notre expérience,
mais ses faiblesse dont nous portons ensemble la responsabilité.
Et ce qui me fait peur,
c'est ce réquisitoire que nous dressons l'un contre l'autre.
Car toi aussi, à ta façon, tu me détestes.
Avons-nous donc si peur d'être seuls
qu'il nous faut passer cela sous silence?
Mais l'amour n'est pas ce que nous croyons,
ce dont d'autres nous donnent une image rose et répugnante,
même chez des personnages intelligents.
Car ils sacrifient à leur couple plusieurs de leurs possibilités individuelles.
La peur.
La peur de ne pas rencontrer nous aussi «la» chose, l'amour,
qu'on a placé au centre quand il n'est peut-être et que très rarement,
une circonstance heureuse.
Et nous, qui voulons à tel point remettre en question cette civilisation,
n'oserons jamais toucher à un tel mythe.
Si nous arrivons à le faire ce ne sera pas rationnellement
mais sous l'effet des déceptions répétées et comme par vengeance.
Ivan, je crois pourtant à un amour très particulier entre nous.
Mais devons-nous pour cela nous soumettre au processus commun
et supporter ce qui, toujours, a fait faillite même si partout,
on a rationalisé et exalté cette faillite?
La décision que tu m'as demandée, que tu pressens sans doute maintenant
n'est pas si égoïste qu'il y paraît.
Je désire vivre seule en septembre.

Cela, en dernière analyse, parce qu'une vie commune,
tant que je n'en aurai pas senti la nécessité, ne saura faire de moi
qu'une insatisfaite et par là même recommencer
cette longue suite de combats qui furent les nôtres.
Pourtant je te désire Ivan et je souffre de cette décision
que je ne peux pas ne pas prendre puisque c'est celle en laquelle je crois.
Mon incertitude n'est pas tant vis à vis toi que vis à vis moi-même,
très longue mais inévitable.
J'ose te demander de réfléchir à tout ce que je viens de t'écrire
et de croire que ce sont là mes véritables motifs,
et de me faire parvenir aussi une réaction claire.
Dont j'ai peur, je l'avoue, car si ce soir j'ai voulu te dire posément
et sans passion ce que je considère égal à moi-même,
il n'en demeure pas moins que j'ai, plus que jamais, besoin de toi.
Tout est si difficile.
Mais nous n'échapperons à rien.
Tu sais que je voudrais être près de toi: et refaire les gestes de l'amour
car eux, sont vraiment devenus nôtres.
Savoir si tu le désires encore.
Je t'embrasse en mon attente.
Lise

18 juillet 1966
(*Lettre de réclamation syndicale*
envoyée à la direction de la bibliothèque de l'Université de Montréal).
Je, sous-signé, déclare nos droits acquis et notre désir de les conserver.
Ces droits, présentement, touchent l'horaire de travail ordinairement
en cours pour les aide-bibliothécaires II, travaillant sur les chiffres:
soit de 9 heures à 17 heures, soit de 17 heures à 22 heures.
Je demande que soit conservée l'ancienne cédule de travail,
avec les quelques modifications que nécessite l'embauchage
de deux nouveaux employés à ce poste. Je, sous-signé, réclame que soit
maintenu le poste d'aide-bibliothécaire II, travaillant de 17 heures à 22
heures du lundi au vendredi inclusivement, et de 9 heures à 16 heures
30 tous les samedi. (Voir, pour un horaire exact, la feuille «d'horaire
suggéré»). Ce poste présentement vaquant devra d'abord être offert
aux employés ayant de l'ancienneté et travaillant actuellement au poste
d'aide-bibliothécaire II, avant d'être offert aux gens de l'extérieur.
Le sous-signé pourra donc accéder à ce poste, avant les gens de l'extérieur,
et cela parce que les autres employés ont signé un refus de ce poste
ou son équivalent. Je, sous-signé, me basant sur la convention collective,
demande que soient corrigés les inconvénients majeurs entourant, jusqu'à
ce jour, le poste d'aide-bibliothécaire II, de 17 heures à 22 heures.
Un seul employé tenait jusqu'à ce jour, ce poste.
Je demande que l'un des deux nouveaux employés (ou l'un et l'autre,
successivement, dans un système de rotation), soit prêté à l'aide-
bibliothécaire II travaillant de 17 heures à 22 heures, afin de lui faciliter
l'accès de sa pose-café (deux fois 15 minutes, ou 30 minutes), de ses jours
de maladie (quinze jours), d'absences motivées et de vacances.
L'assistant à l'aide-bibliothécaire II travaillant de 17 heures à 22 heures,
devra aider ce dernier lors de «corvée» surchargée (soit: aller chercher
des volumes pour le prêt de l'ordre de 1 volume par minute réparti sur 20
étages!!!), et placer des volumes en tout autre temps que ceux où il devra
aider ou remplacer l'aide-bibliothécaire II, ayant de l'ancienneté.
Le poste d'aide-bibliothécaire II de 17 heures à 22 heures ayant été
surchargé jusqu'à maintenant, le sous-signé dénonce cette surcharge et
demande sa correction à la satisfaction de tous.

19 juillet 1966

Rêvant de: partir! ou plutôt: aller quelque part.
Et durant ce temps: écrire.
Quatre pages par jours durant trois cent jours: mille deux cent pages.
Mêler «Don Quichotte» à «Zorba» mais où le ridicule devient:
le sédentaire et ses moeurs absolus.
L'écrire en double copie dont l'une me reste et l'autre à Luc Racine
par la poste.
Ainsi du journal de bord (deux pages par jour) et des interviews.
Soit: rêver ce que nous vivons.
Sylvie Roche. Michel Benoit.
Et peut-être avec moi: Hélène Bourgault.

*
(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Nous ne nous écrivons plus et le temps passe, et pour être franc:
désespérant, ne sachant ce que nous pensons si loin l'un de l'autre.
Ma vie bouleversée, ne sachant plus où me lancer, travaillant pourtant,
organisant le groupe littéraire, et le 28 juillet sa réalisation.
Mais le 1er août devant décider, si nul fin n'arrive, d'un très long dragage.
Devant donc abandonner le groupe, naissant,
et Luc Racine m'avouant me regretter déjà.
Devant donc partir le 1 septembre, sur le pouce, et sans argent, pour,
en quelque sorte, le tour de la terre.
Mais toi. Et moi pour toi.
Où avons-nous perdus mais avons-nous perdus
ce qui nous manque encore.
Est-ce plutôt de ne pas l'avoir encore atteint.
Me désespérant donc de ma petite vie bourgeoise et de mes rêves
d'être le riche écrivain et professeur visitant l'étranger en avion à réaction.
Che Guevera. Mais où est Che Guevera.
Pensant donc me réchapper à tout prix de ma vie insensée de jeune
délinquant bourgeois rêvant d'être aimé plus qu'il n'aime
et recevant toujours plus qu'il ne donnera. Surchargé de dons.

Jeune fils à papa se croyant un courage par le fait de gagner sa vie
tout en se volant une place de professionnel.
Catholique américain.
Brave monde que le nôtre où l'amour se confond si facilement
avec la possession.
Étant donc descendu si bas.
Croyant encore à l'éternité.
Mais nous réchapperons-nous de l'enfer.
Ah, si nous partons, nous y reviendrons!
Mais partirons-nous.
Aurons-nous, un seul moment de notre vie, autre chose
qu'un coeur de bourgeois.
Même l'esprit doit périr.
Mais comment te dire que je t'aimes étant ce que je suis.
À moi seul, je fume la vie d'un homme chaque année.
Nous savons que les civilisations sont mortelles,
mais quand saurons-nous détruire notre propre univers.
Dès lors nous serons des hommes.
Yvan
Je t'en prie, écris-moi.
Et si tu peux, viens à Montréal.

20 juillet 1966

(*Carte postale reçue de ma soeur Germaine en Belgique*).
Cher Yvan,
Je suis à Anvers avec maman.
Je visite la Belgique.
Papa est en Allemagne.
Les gars sont en Hollande, pour apprendre le Néerlandais.
Bonjour de maman.
Amitiés et becs sur ton épaisse barbe.
Germaine.

21 juillet 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Ivan, comment te répondre.
À toi dont chaque ligne m'est parfois si claire et parfois si trouble.
Incapable encore d'envisager la possibilité seule de ton départ;
voilà ce que je suis; je ne peux t'en dire plus, ni moins, sûrement.
Cette sorte de neutralité de plus en plus éclatante, qui est la mienne,
n'a rien pour t'aider.
Nul retour ne pourrait le faire non plus.
Qu'as-tu à tant vouloir regarder le monde?
Nous savons bien que nous n'y trouverons jamais que dégoût, de ce regard
si particulier et sans cesse finalement retourné vers nous-mêmes.
Ne jamais te perdre et ne jamais être ensemble.
Un amant. Une maîtresse.
Chacun sait qu'il a quelque chose de séparé à accomplir et qu'il ne peut
en être autrement car nous ne sommes pas, au sens où l'amour conforme
le dit «faits l'un pour l'autre».
Souvent heureux pourtant, nous le sommes.
Il en est qui sont morts avant d'avoir connu autre chaleur
qu'une idée: Jean Corbo auquel je ne cesse de penser
(l'explosion, l'inconscience d'avoir tant servi une cause).
Mais nous, nous avons connu cette chose d'oublier parfois
toute autre chose que la possibilité de notre présence l'un à l'autre,
et cela en quelque sorte, nous mettait déjà de l'autre côté.
Mais tu ne veux pas d'une maîtresse, ainsi.
Je me refuse à me laisser parler.
L'image que j'ai de toi m'est encore douce car celle que tu veux peut-être
trop me donner maintenant est celle que j'avais peine à reconnaître.
Jalouse de ton passé et de ce qui t'attire, je sais qu'il m'est impossible
de participer à cette vie qui me fera toujours peur.
Qu'ai-je alors à t'offrir que tu ne considères pas comme une soustraction?
Rien d'autre que cette sorte de plainte sans justification, qui monte en moi:
il ne faut pas que tu partes.
Ivan. Je t'en prie. Lise

23 juillet 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mon amour, une très courte lettre.
Devant selon mon habitude, à la dernière minute de la journée,
terminer la lecture de manuscrits pour l'Estérel.
Ayant été hier chez Luc Racine et Micheline Bouchard-Dorval
avec Michel Beaulieu et sa femme: tirant donc quelques projets littéraires
dont je te reparlerai.
Parlant aussi d'archéologie.
Rêvant ensemble de plongés sous-marines et de trésors cachés.
(Ne ris pas trop).
Les îles du St-Laurent comptent au moins deux cents naufrages importants
et anciens.
Comment se portent tes invités?
Il est sûrement bon que tu rencontres des gens dégourdis.
Il doit bien y en avoir à Rouyn: mais sans doute cachés.

24 juillet 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Nous ne commençons plus nos lettres par des «mon amour»,
mais nos prénoms.
Ce qui me fait, une fois de plus, croire que l'amour n'est pas sérieux.
Mais bien un retour à la mère et à Dieu.
Je crois à un attachement. Rien de moins.
C'est la seule fidélité possible.
Et nous avons toujours quelques attachements.
Nous vivons décidément dans des mondes différents.
Nous n'avons pas le même langage,
mais chacun parle la langue de son groupe.
Tu es venue vivre avec moi, tu m'as convaincu de te laisser partir,
et tu m'offres maintenant d'être ton amant à distance, ce que, bien sûr,
je ne refuse pas.

Puis tu me demanderas d'être un simple ami. Et puis quoi.
Tu fais parti de ces gens qui craignent tant de perdre
qu'ils n'ont finalement que la petite part de chacun.
Je crois valoir décidément plus que ce que tu me demandes.
Tu me diras être paisible en amour
et ne pas rechercher mille changements.
Ce que je réfute carrément, regardant qu'il t'arriva plusieurs amants
en une seule année. Tu te leurres comme toutes les femmes de mauvaise
fois. Margot est plus calme que toi.
Tu te laisses impressionner, aussi bien dire, une fois par mois.
Ici, évidemment, tu seras piquée. Comme disait mon père,
une femme n'oublie jamais que tu as manqué de l'admirer.
Je n'ai pourtant jamais cessé de t'admirer dans ce que tu as de meilleur,
et j'oserais dire le journalisme.
Ta vie de tous les jours, par contre, ne mérite pas, ce que par ailleurs,
tu mérites.
Tu adores les complications inutiles et les interminables explications.
Physiquement tu ressembles à Hélène,
et même dans ta façon de regarder les gens.
Vous souffrez, si j'ose dire, d'un déséquilibre méritant qu'on s'y arrête.
Mais mon métier n'est pas, ici, d'arrêter.
Je crois que nous détestons suffisamment pour ne plus avoir peur,
sinon par infantilisme, de rester seuls.
Nous ne nous sommes pas «choisi», dis-tu.
Je dis: tu ne t'es pas encore choisi.
Tu es carrément insatisfaite dès que tu me regarde.
Je ne suis pas l'homme idéal. Tu es en cela, comme ma mère,
qui toute sa vie durant, rumina son insatisfaction envers mon père.
Elle ne sut pourtant jamais se satisfaire d'un seul homme, amant ou ami.
Sa vie se passa à critiquer son milieu, le comparant évidemment à son rêve
impossible. J'aurais tué ma mère si j'en avais eu le courage.
En cela, j'ai carrément péché.
Mais nous ne serons jamais seuls en cela que nous ne manquerons jamais
d'accouplements, si nous le voulons bien, ce que je veux déjà
très clairement.

Je ne renie pourtant pas mon désir d'être avec toi et de nous accoupler.
Mais la fidélité que je te porterai, si comme tu le dis, tu me quittes aussi en septembre, ne pourra pas être celle que je te portais, mais quelque chose de plus que l'amitié. Je refuse décidément de rêver ma vie.
Les amours malheureux ne sont pas, carrément pas, ce que j'ai décidé de vivre. Ma vie est courte et je le sais trop bien.
Cette lettre est violente, je le sais très bien.
Je mesure à chaque ligne ta réaction.
Mais je sens partout dans tes lettres que tu as peur des mots, comme de toute aventure, et que c'est à moi de corriger, d'épurer ce que tu m'écris à mots voilés.
Je ne doute pourtant pas qu'un jour tu te lances et apprennes le sens de l'aventure et du risque.
L'intelligence n'est pas tout, il faut savoir en jouer.
Et c'est cet espoir (et non le besoin de coucher qu'il m'est très facile, comme à toi, de satisfaire) qui me fait accepter de te revoir et de te fréquenter comme amant parmi d'autres.
Mais sois assurée, très clairement, que si tu deviens une espèce de Renaude Lapointe, je serai l'un des plus intolérant envers toi.
Car je sais que tu auras gâché ce que tu pouvais nous donner.
Je suis de ceux qui pousse à leur perte quiconque détient la place qu'un meilleur pourrait occuper.
Je dois croire en l'humain plus qu'en l'individu. Ce que j'ignorais.
Parlons maintenant d'autres choses.
J'ai reçu ma rétroactivité et un premier salaire.
Je t'envoie un chèque de $131 mais pour le début de septembre seulement.
J'ai dû débourser $125 pour m'habiller: premier versement.
Et comme , mes dettes payées, il ne me reste qu'une cinquantaine de dollars, je me vois obliger de te rembourser avec mon salaire d'août.
J'aimerais que tu viennes passer une fin de semaine chez moi, le 16 août de préférence. J'aurai, à ce moment, reçu mes habits, et pourrai «être beau» pour sortir avec toi.
Écris-moi ce que tu en penses... après tout ce que je t'ai dis.
Je t'embrasse, et soyons francs, avec quelque chose de plus.

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu,*
directeur des Éditions Estérel).
CALCITÉ de France Gagnon.
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
Sauf: «Calcité», «Les oiseaux», «Illusoire» et «Hérésie»: mièvre d'être dans la convention.

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu,*
directeur des Éditions Estérel).
MON DROIT D'AIMER de Roland Morisseau.
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
L'haïtien manquerait-il toujours de goût et de concision:
n'est-il qu'un surréaliste décadent se mêlant une prétention claudélienne?

26 juillet 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Il est un certain cynisme qui n'est que l'appeurement de la déception.
Mais tu possèdes à merveille ce don de savoir où le placer.
Rassures-toi: le résultat n'a tout de même pas manqué.
J'ai eu mal, cela peut t'apaiser un peu.
Ivan, tu n'as pas cru un mot de ce que je t'ai écrit
et que je pensais profondément.
Mais tu as donné libre cours à tes thèses à mon sujet d'une façon
- relis-toi, tu es allé jusqu'aux menaces - qui appelait la riposte.
Je n'ai en moi ce soir aucun calme comme celui auquel je faisais appel
quand nous nous querellions.
Mais, quelle que soit l'impulsion à laquelle je cède,
je ne crois pas être de celles qui posent les gestes bêtes
grâce auxquelles tu entretiens ton mépris des femmes.
Tu peux à ta guise me comparer à ta mère ou à Hélène.
Du moins, avoue que ma position est alors conséquente.
En effet, je suis insatisfaite; cependant personne n'aura à souffrir
quotidiennement de ma perpétuelle insatisfaction
et n'aurai-je rien pour trop l'entretenir.

Mais rien ne sert de m'arrêter en ceci.
Les motifs qui me poussent et que j'ai déjà exposé sont les seuls.
Quoique tu en penses.
La chose que je me reproche le plus, c'est mon inconscience,
ma façon de croire qu'on me pardonnera toujours tout.
Les choses et les êtres m'effleurent, il est vrai.
Mon excès de confiance, pour sincère qu'il fut en t'écrivant,
ne pouvait avoir d'autre résultat.
Tu vois bien qu'essayer d'être plus dure ne me réussit pas,
ne me réussira jamais.
Je ne veux pas tomber dans le pathos,
puisque tu veux fermer la porte au sentiment.
Mais crois-moi, il n'est pas question de «m'accoupler»
avec qui que ce soit.
Il y a trois mois que je n'ai de relations sexuelles
(sauf ces quelques jours en juin) et considéré dans le sens
«d'accouplement», cela ne me pèse d'aucune façon.
Tu sais aussi fort bien que je ne t'ai jamais trompé,
par un désir de voir du neuf ou par quelque désir que ce soit.
J'ai aimé et appris à faire l'amour avec toi,
ce que je considère toujours comme nos moments privilégiés.
S'il est question d'autre chose comme d'un simple jeu d'intelligences
entre nous, je n'ai qu'indifférence.
Dans ces circonstances, je ne vois pas ce que j'irais faire à Montréal.
Je suis pas devenue si banale qu'il me faille «sortir»
et m'accoupler pour être heureuse.
Nous sommes épuisés par cette trop longue et trop grave querelle, Ivan,
et je t'en prie, cessons de nous déchirer.
Je n'en ai pas prise l'initiative ce soir
mais rien ne me laisse plus désemparée que la haine.
Ivan, tu sais bien que je me dois de faire ce que je crois.
Pourquoi faut-il défigurer tout le reste.
Même cette tendresse que je sais plus comment dire.
Lise

(*Lettre reçue de la soeur de mon père, Alexa, en Belgique*).
Cher Yvan.
J'ai voulu vous écrire depuis quelques jours déjà, mais j'avais pas trouvé le temps, comment ça va au Canada vous n'êtes pas trop seul, ou est-ce que vous êtes fiancé.
Est-ce que vous gagnez bien votre vie, quelle étude vous avez faite, est ce que vous avez un diplôme d'école moyenne ou autre je vous demande cela parce que vous pouvez avoir une bonne place ici mais c'est dans l'armée
6 à 7 milles frs par mois si vous acceptez un engagement de 5 ans après les 5 ans vous recevez encore 100,000 frs en plus votre 6 à 7 mille francs vous touchez tous les mois et nourriture et logement dans la caserne seulement c'est bien payer mais vous devez savoir si vous aimez cette vie car il y une grande discipline à supporter mais je pense que vous avez aussi des chefs à supporter mais au Canada après vos heures de travail vous êtes chez vous peut être vous gagnez aussi bien votre vie au Canada enfin réfléchissez, moi j'aime bien que vous gagnez bien votre vie mais je n'ai pas parlé à votre Père de cela parce que je l'ai pas vu, il a trop de travail à Tongres sans doute, j'espère que vous m'écrirez une grande lettre avec beaucoup de nouvelles, et les travaux de l'exposition ça avance j'ai bien reçu votre photo je vous trouve plus joli sans barbe, si vous venez me voir j'espère que c'est sans barbe parce que je trouve que cela vous vieilli enfin si votre fiancé vous aime comme ça c'est cela qui compte pas mon idée n'est-ce pas, en attendant de vos nouvelles recevez des gros baisers de votre tante Françine surnommée Alexa.
un bonjour de Tony.
Si cela vous intéresse dites moi vos études que vous avez fait peu être il vous donnerez déjà un grade vous gagnerez encore plus, le bureau est à côté de nous je peux bien vous renseigner mais il ne faut pas faire cela pour moi car il y a beaucoup de discipline à supporter donc je vous ai prévenu si vous savez bien rester obéissant et calme alors seulement vous pouvez prendre cette place ou vous gagnerez bien votre vie enfin réfléchissez bien et écrivez moi votre idée.

rien ne fut plus néfaste que son
blanc
mais elle rit mille
éclats blancs reléguant la monotonie
soudain des lattes du parquet
MAIS
nous vécurent tout l'hiver enfermés soli
dément plus qu'ils ne le proclamèrent
dès lors l'herbe refleurit latérale
notre monotonie jusqu'à
constater dehors la route
droite se perd
d'où nous avons déclarer ne plus croire en la franchise
tirant d'autres routes
se perdant en mille
perspectives qu'elle nomma mon chant
du cygne
et surtout dans le lac artificiel ten
dant la plume au plus beau
des sagesses se perdant mille
routes et monotones glissent sur l'eau
dira-t-elle mais
je vous aime et
plus nous allions plus elle
cessa de lire mais
je ne sais quoi d'illusions perdues
l'écoute me
chanter mille chants anciens redonnent le
goût de son
illusion dit-elle
Parlant donc d'autres choses et sérieuse rivière éternellement s'enfante
dans son tombeau.
Car nous ne cessèrent jamais d'en douter.
Ayant beau jeu dès lors de lui mentir.

28 juillet 1966

TEXTE D'ACCUEIL POUR LA PREMIÈRE RÉUNION (chez moi)
DE LA REVUE QUOI.

Nous nous réunissons ce soir, non par désespoir,
mais dans la certitude de quelque chose à accomplir.
Ce quelque chose n'est pas non plus une chose désespérante, mais bien plutôt une façon de réinventer, pour ne pas dire inventer, notre conscience.
Cette chose se nomme art, littérature ou philosophie.
En un mot: la pensée.

Il est bien des moyens de penser et de pratiquer l'art.
Certains préfèrent s'isoler le plus souvent,
d'autres discuter sur ce qu'ils font, et à mesure qu'ils le font.
De grandes consciences sont né de ces deux méthodes.

Mais une chose demeure indéniable:
la conscience est un appel à la conscience d'autrui.
C'est à cet appel que nous espérons satisfaire par nos réunions.

Comme nous le sommes nous-mêmes, nos groupes sont voués à la mort.
Et bien avant de mourir, les groupes, comme tout organisme,
sont appelés à se renouveler, peut-être à s'améliorer,
à se dénouer d'avec certains de ses membres.
Mais avant de mourir, nous avons à inventer.
Et c'est ici ce que nous pouvons nous permettre d'espérer.

Quoiqu'il en soit et quelques soient ceux qui nous abandonneront,
nous ne lâcherons pas.
Nous espérons, et nous avons tous le droit d'espérer, créer une pensée vraiment originale, dépassant comme il se doit ce qui est reconnu, et cela dans le but de nous exprimer et, espérons le encore, d'être écouté
à l'échelle des nations et non seulement à celle de six millions d'habitants,
c'est-à-dire dix milles lecteurs au maximum.

Yvan Mornard

Michel Beaulieu

Raoul Duguay

Luc Racine

Nicole Brossard

Jacques Marchand

Nous devrons donc nous réunir, très patiemment, avec un acharnement tout spécial, afin de nous poser des questions essentielles.

Nous pourrons, par exemple, nous poser, une soirée durant,
la question suivante:
que ferions-nous pour moderniser notre poésie.
Chacun apportant un élément, nous pourrons compter sur une dizaine d'éléments de nouveauté qu'il nous restera à mettre en pratique.
C'est sans doute ainsi que les mouvements littéraires ont trouvé l'originalité et l'homogénéité qui nous semble encore impossible.

Nous pratiquons encore, comme se plaisait à le déclarer Octave Crémazie en 1866, une littérature d'amateurs.
Tâchons d'espérer d'avantage.

29 juillet 1966

Le taxi roulait lentement vers l'université.
Je fumais plus lentement encore.
Je les vis roulant à tout allure en scooter et je dis: dieu.
Lui et elle assise comme à cheval derrière lui.
Soudain réconciliés l'un et l'autre dans le même élan de vitesse.
Me dépassant et me franchissant et sans me voir les suivre
jusqu'à leur disparition.
Respirant l'air de l'automne et fumant.
Seul écoutant la voix grave d'une chanteuse américaine.
Chantant donc entre les buildings.
Dans un taxi roulant vers l'université.
Les regardant passer et comme en rêve
et sans entendre le bruits des moteurs.
Chantant donc dans le silence mais sans le pouvoir désirant
vous embrasser
Sylvie Roche et toi Michel Benoit.

NOTES
la haine des bureaucrates et des petites intelligences
envers les grandes libertés
la dépossession de l'argent: le gaspillage québécois
les prêtres forment un abcès en train de crever
la vérité divine en tant qu'intelligence trop facile
le voyage en tant qu'aliénation (tourisme) et fuite (exil)
contre le voyage en tant que profondeur
la guerre en tant que phénomène de la droite
(conserver les marchés extérieurs, le niveau de vie, la religion, etc...)
j'ai longtemps rêvé de vivre dans les cavernes (nous en sortons à peine)...

*

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Très chère Lise,
je suis très fatigué mais plein d'espoir en la vie.
Aie-je le cancer à la gorge, ou vais-je encore vivre longtemps:
je dois voir un médecin.
Une garde-malade, amie de ma belle-mère, me laisse tout craindre
et par là tout espérer.
Ma vie, pourtant, importe peu.
J'ai pleuré de joie, à la fin de notre première réunion littéraire, où,
désastre, le magnétophone ne fonctionna pas, où n'étaient présents
que Nicole Brossard (m'apportant *La barre du jour* #7
où je publie une nouvelle : DÉFENSE D'AFFICHER),
Luc Racine, Jacques Marchand, Michel Beaulieu et Raoul Duguay.
Mais de quelle présence!
me ruinant à leur payer l'alcool et les pâtisseries, mais de quelle joie!
Je t'écris donc mon journal intime:
« d'être seul et plus que désespérément à respirer l'air pur de la nuit
(la douceur presque mais de je ne sais quoi) seul: sans toi et sans autres
femmes que des maîtresses d'occasions mais plus encore sans ce que
je ne saurais nommé sinon moi-même me manquant enfin à moi-même
mais que ferons-nous de ces années lentement perdues à respirer l'air
trop pur et presque l'amour sublime

mais de la nuit seulement seul à chanter sur le papier (retrouvant le chant)
plus qu'heureux d'être affamé d'autrui mais davantage de moi seul
pouvant peut-être m'aimer comme jamais nul ne sut m'aimer
(ce corps affadissant que le mien mais davantage l'esprit acerbe)
d'un désir peut-être plus essentiel
de vivre seul et pour ainsi dire le moine défroqué creusant sa propre tombe
mais à trois pieds toujours d'atteindre
mais je ne sais quoi d'heureux et de plus essentiel que moi.»
Désirant profondément dormir, à deux pas du repos, et pour ainsi dire
m'astreignant à veiller auprès d'un mort imaginaire
(qui ne pourra jamais être moi malgré ma propre mort)
désirant plus que tout penser
à ce que jamais je n'ai vraiment pensé: moi-même à t'écrire
à deux pas de te dire que je t'aime craignant pourtant de me perdre
(d'être moins aimé que j'ai besoin)
comme je me suis déjà trop perdu, presqu'inutilement, croyant, moi aussi,
qu'on me pardonnerait tout, et pour ainsi dire d'être aimé par un dieu.
Craignant plus que te détestant (beaucoup plus) le refus trop souvent
prononcé par les femmes, mais non par les maîtresses dans le cynisme,
les seules à me laisser croire en ce qui jamais pour moi,
n'existera en elles; ma mère pourrissant dans la terre,
comme mes propres excréments, m'obsédant encore.
Ma maigreur, l'obsession de mon adolescence, me faisant craindre même
les mots d'amour comme le mensonge, l'autre obsession, mon sens très
développé du mensonge, me faisant craindre trop souvent plus qu'espérer.
À cette heure de la nuit où la majorité de la ville déverse son subconscient
dans le sommeil, je veille et je veillerai plus tard encore, fumant la pipe,
seul, assis sur le court balcon donnant sur la cuisine, où ma mère préparait
des glaçages à gâteau, et me donnait les plats à gratter,
comme une marque de confiance me donnant de l'importance.
Mais elle est morte ignorant emporter, presque ma vie,
jusqu'à pourrir avec mes excréments.
Ma mère que j'ai trop aimé, dont j'ai besoin d'avouer (enfin)
l'avoir tant aimer, me ravissant, sans le savoir, par sa mort,
même ce qui restait de la vie: la vierge chrétienne.

Mort avant d'être mort: mais survivant et quoi encore qu'il m'est encore impossible d'avouer, l'ignorant donc encore, m'obsédant encore.
Mais de quoi parler, je suis bizarre je sais, mais de quel baiser t'embrasser qui nous donne à tous deux, la confiance en Nous-mêmes, et en nous deux.
L'échec de Stéphane Mallarmé.

30 juillet 1966

(*Esquisse d'une fiction inachevée...*).

KATABABA

Ayant donc connu la solitude et même l'amour au plus profond
de la solitude je décidai de partir quittant ce qui nous appartenait encore
pour aller vers le paradis perdu ou plus simplement
vers ce que l'on se plaît à nommer mais je ne sais quoi

regardant les meubles la chambre silencieuse et surtout les livres
et ces portraits de femmes se succédant au cours des années sans jamais
demeurer plus qu'un souvenir dont on se souvient plus calmement
les soirs de pluies ou de neiges alors que tout nous attire vers le silence.

Préparant le départ les papiers pour passer d'un pays à un autre
les instruments servant au voyage je vous revis toi et lui
un jour de grand empressement alors qu'ayant pris un taxi
je vous croisai sans que vous ne me voyiez
et sans que vous ne me parliez mais vous regardant passer à toute allure
sur un scooter silencieux recouvert par le bruit
d'une chanteuse américaine vous regardant toi et lui que j'aime tant
et qu'il me sera difficile d'abandonner de laisser en arrière
comme le sillage blanc derrière le navire mais

devant partir la solitude plus que l'amour important à la carrière
d'un homme n'étant pas facile à un homme de se donner à sa carrière et
ma carrière plus que l'amour étant mais je ne sais quoi

vous revoyant encore toi et lui serré l'un contre l'autre sur un scooter
allant à toute allure vers je ne sais quoi t'agrippant à lui et comme à cheval
sur le scooter et comme sur un cheval fougueux sortant soudain du rêve
mais

le jour passa lentement sur la vision que j'ai gardé de vous
et je fumai jusqu'aux heures avancées de la nuit la pipe sur le balcon
tandis que la majorité de la ville déversant son subconscient
dans le sommeil me laissait rêver d'autres rêves
et plus profonds que ceux du sommeil
la solitude plus que l'amour m'appelant vers le paradis perdu

alors elle
- tu es bien certain que tu vas partir
alors moi
- oui
- et tu vas me quitter comme ça
- oui comme ça

ne gueule pas tu sais que tout passe et que tu m'oubliera plus vite
que tu m'as connu encore un autre après tout

voyant ses yeux que je ne reconnaissais déjà plus
et comme en terre étrangère déjà dans mon amour lui-même
et comme en moi-même
l'oeil de dieu me laissant désormais plus qu'indifférent

alors elle
- tu n'as pas de coeur

et ce qu'elle me disait me semble aujourd'hui la vérité même
la solitude était mon coeur et nul amour ne pouvait y compenser mais

je vous revois toi et lui après tant de querelles vous réchappant
vous relevant sans cesse vers un amour de plus en plus profond
vers une solitude essentielle toi et lui sans que jamais je n'atteigne au rêve
que vous étiez pour moi d'avoir cru longtemps et presque jusqu'ici encore
à l'amour véritable à cette belle chose que l'on nous vante et que l'on ne
sait jamais reconnaître quand il se présente ou plutôt qu'on ne sait jamais
accomplir ou plutôt où l'on ne sait jamais se présenter
et vous étiez devant moi

me regardant à la gare et comme attristés de mon départ
vous croyant ayant besoin de vous croire
ayant besoin de croire en d'autres amours
que les miens à vous regarder je dis: dieu! mais
dieu est mort depuis longtemps alors toi tu as dis tu reviendras
alors toi tu as dis nous nous ennuierons de toi alors je suis parti
et plus qu'heureux de partir enfin pour le simple motif
d'avoir entendu de vous
ce que personne encore ne m'avait jamais dit.

PREMIERE PARTIE

Je suis parti sans savoir où j'allais mais sachant devoir partir
passant d'une ville à une autre d'un pays à un autre d'une femme
à une autre mendiant ma nourriture et mon logement croyant et peut-être
pour la première fois en la charité de l'homme que je fuyais pourtant mais

allant vers une autre conscience que celle qui me poussait à fuir
et cela sans le savoir et cela sans même le deviner bien qu'à présent
je puis dire l'avoir toujours espérer surtout

à ce moment précis de mon voyage dans une terre imaginaire peut-être
mais réelle et plus que réelle rencontrant Katababa
mendiant au coin d'une rue achalandée d'une ville où il s'arrêta
- tu es jeune pour mendier tu es très jeune pour mendier

ne répondant pas mais tendant encore la main comme je la tendais
depuis déjà peut-être trop longtemps
- cherches-tu un endroit pour aller dormir

suivant donc Katababa sans même savoir qui il était
mais pris d'une soudaine confiance en cet homme direct et sans flatteries
sa femme nous préparant à manger et nous mangeant
Katababa sa femme son fils sa fille et un enfant et moi
dans le silence le plus absolu et sans échanger que les mots nécessaires
à l'échange des plats et comme

j'allais remercier Katababa et sa femme de m'avoir accueilli
Katababa me déclara ce qu'il était
- ne remercie personne car si quelqu'un te reçoit chez lui c'est qu'il a besoin de toi plus que toi tu n'as besoin de lui et je crois que c'est être un homme que de se mettre ainsi à la disposition de ceux qui ont besoin de toi comme tu l'as fait aujourd'hui en mendiant

le silence revint dans la pièce et nous fumant lentement la pipe
sans qu'un mot ne fut échangé à nouveau et puis vint l'heure
d'aller dormir et Katababa me montrant une chambre
qui devait être mienne pour longtemps encore.

31 juillet 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
toi,
te dire d'abord qu'il est bon de sentir à nouveau
s'établir la parole entre nous.
Je sais bien que l'incertitude et la solitude sont de plus en plus confirmés,
pour l'un et pour l'autre, mais quelle sorte d'espérance nous habite encore.
te dire aussi que j'ai pleuré, en te lisant, pour la première fois non pas de
détresse et d'impuissance mais de trop de vérité reconnue sans autre désir.
Il arrive alors que je ne sais plus parler, de peur de mal m'approcher
de ces zones chez toi où tout m'est encore mystère.

Mais je ne t'ai pas quitté.
Il semble impossible de trouver *La Barre du Jour*
ou alors je suis trop impatiente.
Peux-tu m'en expédier un exemplaire.
Je te lirai lentement et avec découverte.
Plongée dans une étude sur la cybernétique, j'ai hâte de te parler de ce que je considère comme une de mes plus importantes découvertes sur le plan, disons académique, cette année.
La suite la plus vraisemblable de l'évolution de notre mode
de connaissance.
Après trois mois ou presque de silence,
France m'a écrit une pauvre petite lettre où je ne la reconnais pas.
Elle m'inquiète.
Elle dit, comme tant d'autres: je me survis.
Le fruit de l'action catholique.
À trop vouloir s'oublier, on finit par ne plus se reconnaître ni s'accepter
et quand retombe l'action, on est perdu.
C'est le défaut du christianisme comme le nôtre
qui est de trop miser sur l'existence.
La persévérance conduisant à l'échec.
Je pense ici à Margo qui m'a écrit des choses folles
et leur ressemblant trop.
Je crois que si leur insouciance n'était que l'à côté d'une vie
ayant une vie à creuser, elle serait la solution,
le modus vivendi le plus adapté à ce temps.
Mais cela semble inconciliable; nous sommes ainsi en transition
que nous nous torturons ou nous ne faisons rien.
L'antiquité morale à nos portes; naître en l'an 2000 et plus encore.
As-tu terminé ton inscription en lettre.
Et ces ennuis d'argent.
Il y a si longtemps que nous nous sommes parlé de choses simples.
Le bonheur n'est pas, mais le calme oui.
Celui que tu me disais, l'autre nuit.
Je t'embrasse très doucement. Lise.

2 août 1966

si l'or brille encore et
toi l'astiqueur des riches bijoux de famille
nous en virent qui marchaient encore
mais
- tu devrais changer d'emploie
- mais j'irais où
- j'sais pas
- ben quoi

l'étudiant s'astiquant au dépend du
mais celui-ci se lève contre les rois mais
payez votre impôt nourrissant les riches
nous en virent encore qui roulaient en automobile
après avoir longtemps mendier pour étudier mais
celui-ci se fatigue de donner aux mendiants bientôt
qui roulera au dépend de qui
- ici j'gagne ma croûte
- tu aimes ton patron
- non
- alors
- ici j'gagne ma croûte

et nous en virent encore un qui s'est enfuit après
avoir écraser son enfant.

3 août 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Mais quelle espérance nous habite encore.
Car nous devrons, bientôt, vivre loin de l'autre, sans espoir véritable,
infidèles sans doute, nous rassurant donc, et pour ainsi dire:
vivant à la moderne.
Mais à te lire, un moment de faiblesse sans doute, j'ai cru, malgré tout,
et bien davantage malgré notre incertitude, que je t'aimais.

Le faux pas, mais encore bon, le bonheur n'existant pas sans amour,
dis-tu, me laissant espérer, malgré mon corps, tu le remarques,
et mon esprit, tu en souffres, en la possibilité de vivre, avec toi, à nouveau,
et cette fois, merveilleusement.
Mais tu douteras, à me voir, tel que je suis, et beaucoup plus si tu m'aimes.
Car je n'endure pas le doute ainsi, et si j'ai demandé à partir,
comprends-le, ce n'était pas que je te refuse, quand tu m'aimes,
mais plutôt quand tu doutes de moi, au point de vouloir me quitter,
me reniant comme tu le fais, ne me considérant pas moi-même comme
un objet de luxe, au point de choisir dès lors, malgré tout, de te quitter.
Mais sauras-tu vivre seule, et j'en doute, ou plutôt, iras-tu aussitôt vivre
avec des copines, t'aliénant ainsi devant la difficulté, que tu connais,
d'ailleurs je le crois, assez bien.
Comment espérer si tu ne prends, pour te mûrir, aucun moyen,
du moins véritable.
Mais je me trompe, et je l'espère, tu choisiras d'affronter la solitude,
seul moyen, du moins sérieux, d'atteindre à ce que je dis.
À moins, bien sûr, de vivre, et sérieusement, avec une copine,
plus sérieuse que, malgré sa gentillesse, Margo Dorion.
Sinon: quoi.
J'avoue douter, et carrément, dès lors de mon intérêt pour toi.
L'incertitude amoureuse m'étant, comme tu le sais, la plus cruelle
perte de temps.
Car je n'ai qu'une vie, et courte, et ne rêve absolument pas, tu le sais déjà,
de la passer à gémir autour de ce qui ne s'atteint pas.
Mais je suis trop sévère, et ceci, au fond, ne vient que de ce que
je perds, malgré ces lettres, l'habitude de te parler, et plus encore,
celle de t'embrasser.
Mais viendras-tu me voir, car c'est ton tour, ou hésites-tu tant
qu'il vaut mieux attendre, mais je ne sais quoi.

*

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
toi, je t'embrasse tout de suite parce que je m'ennuie.
Enfin août.

Enfin savoir que je ne reviendrai plus ici sinon comme une visiteuse
un peu plus aimée.
Je sens monter en moi le renversement de la patience que je m'étais faite.
Étudier bientôt et aimer ceux que l'on rencontre quotidiennement.
Dernier drame familial (il en faut toujours un):
Claude retourne en septembre à la vie laïque.
Temporairement, dit-il; mais on sait ce qu'on peut espérer.
Pour mes parents, c'est la déception évidemment: neuf ans d'illusion
sur une vie représentant la projection selon ces principes
qui leur sont la seule base. Et aussi l'orgueil paroissial blessé...
Mais il y a plus que cela; il est un peu inhumain de devoir, à cinquante ans,
renoncer au seul espoir de concrétisation de l'éducation
qu'ils ont voulu nous donner.
J'ai une sorte de pitié
que je voudrais pas que mes enfants éprouvent un jour envers moi.
Autant ne pas en avoir que de leur donner
un si inévitable et injustifiable sentiment de culpabilité.
Mais nous nous écrivons moins souvent.
Je te sens très loin et ne sais plus ce qui peut être dit.
J'aurais besoin de te parler mais j'aurais alors l'impression très nette
de me servir de toi.
Ce qui m'est odieux parce que trop vrai.
Je me souviens d'avoir une fois avoué jusqu'où allait mon arrivisme
lorsqu'il était trop servi par l'intelligence; et d'avoir découvert alors que
j'étais non émotive, mais voulant l'émotion pour l'effet, et que j'épuise
mes amis avec une sorte d'exaltation pour toujours me retirer ensuite.
Qu'as-tu de moi, Ivan, sinon cette image là où je me déteste
et me reconnais le plus.
Je t'aime de ce qui me reste possible.
Pratiquement, de la manière que m'impose ce mouvement
qui m'est propre.
Cela, je le sais, est beaucoup moins que tu ne demandes.
Je t'embrasse, très seule en ce moment et inquiète.
Écris rapidement pour que je t'entende.
Je voudrais être avec toi. Lise

4 août 1966

Qui si je crie nous entend mais
ils portèrent leurs amours devant elle et
nous en virent encore ensa
blés marchant dans le ravissement mais

nous les reçurent et
les villes et les nations devinrent éternelles car
nous habitons ailleurs mais

il est étrange cosmonaute de ne plus habi
ter la terre mais
nous en virent encore ensablés s'éloigner d'el
le les mi
rages à tout prendre n'ont plus besoin de
jeunes os chantent pour
tant si l'on y perce des mais
nous marchant sans elle vers l'autre ravissement.

Il est étrange en effet de ne plus écouter les roses sur les
tombes poète
s'abandonnant encore à leur désir domi
nant ta voix ne porte déjà
plus à ton tour mais
déjà nous en virent ensablés chanter
aujourd'hui
le livre se défaire et nous consacrer.

Car nous devinrent à plusieurs le
poète vous
écoute aujourd'hui dans le vide
chanter vous
enfantant ébranlé
cosmonautes mesurant enfin votre vibration.

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu,*
directeur des Éditions Estérel).

L'ESPACE INTIME DU TEMPS de Léon Debien.
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
Le poète mineur parle d'amour (l'ENFANT ÉTERNEL, etc.)
mais si le coeur ne lui manque, le génie du rythme s'avère incompatible
avec l'amour.

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu,*
directeur des Éditions Estérel).

ÉROSIONS de Michel Beaulieu.
Je suis favorable à la publication de ce livre.
Appréciant (enfin) tes vers: pourtant plusieurs insatisfactions.
Louant «l'orage aux flancs le luminaire ensanglanté» (p.16)
mais combien moins « moi qui dérive selon l'ordre» (p.20);
et louant presque toujours la vigueur, à chaque page, du dernier vers.
Un pied donc dans la modernité.
Mais où donc encore l'autre pied?

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu,*
directeur des Éditions Estérel).

AIMER LA ROSE ET CHANTER LE ROSIER de Jean-Noël Pontbriand.
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
L'amour est un mythe, c'est connu, mais le chant ici, désastre, l'est aussi.

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
toi, tout est plus clair.
Nous nous sommes fort peu parlé mais, as-tu remarqué,
quand même avec bonheur.
Ivan, je te répète de ne pas te compromettre
dans cette histoire d'avortement.
Je sais bien que tu en as déjà vu d'autres, mais ça m'inquiète quand même.
Fais ton possible sans plus.
Gisèle, la femme en question, t'appellera sans doute
mercredi soir prochain entre onze heures et minuit.
D'ici là, s'il y a quelque changement, je te les communique.
Le temps est long; à aller d'une chose à l'autre: travailler, lire,
écrire un peu et beaucoup réfléchir, très seule.
Amour, laisse-moi encore te nommer ainsi, mon Ivan trop silencieux,
je reviens bientôt. Je t'embrasse comme entre nous seulement. Lise

5 août 1966

M'avouant (son téléphone) m'aimer encore bien qu'allant seule
en appartement dès septembre: s'hébergeant pourtant ici dès l'arrivée.
Mais aussi m'annonçant m'envoyer une femme mariée: l'avorter.
Refuser carrément d'être payé: le principe reste à défendre.
Volant pourtant à la bibliothèque et comme ne croyant en rien.
Mais où irons-nous encore ensemble: lise bissonnette.
Mais
infidèle à la fois trois femmes à mon sexe
et l'une m'ennuyant (noëlla desmarais d'ailleurs en rupture)
et l'autre mariée me conduisant (l'automobile de pauline maltais)
et désormais apprenant à conduire (louise sasseville)
tout en la déviergeant.
Mais où irons-nous encore ensemble: tous les quatre.
Rêvant pourtant de vous coucher très belles: jacqueline april et vous aussi
dont je ne sais le nom et pour ainsi dire apprenant pour la première fois:
la chasse aux plus racées.

Mais vous revoyant
louis-pierre sédillot et guy sicard: curés.
Gens de province concubinant avec le mythe.
Enfants croyant encore téter une vierge qui, depuis longtemps déjà,
vous trompe.
Dieu donc vous garde hélas!

Mais trois profondeurs: publier «elle nue mais» dès janvier 1967.
Écrire LE roman québécois «L'aliénation divine»
décrivant Katababa mélange de Zaratoustra-Zorba et de quoi encore.
Écrire LE poème québécois s'apparentant à la Divine Comédie de Dante.
N'est-ce pas assez que de s'arrêter là.

*
Que disiez-vous déjà
dès lors que nous cessions de respirer
vous étirant au matin dans l'air et
comme regardant la mer calme capitaine mais
qui portera la preuve devant elle de notre existence et
comme l'habitude vous menant à respirer
camionneur la grande
mobilité de votre regard silencieux capitaine et

nous chantèrent en choeur dans l'appartement s'ou
vre sur votre sillage à l'horizon la
quitte encore et non pour la dernière
journée se passe toute ensemble sur le lit mais

perdant l'astre vous guide capitaine et ce
matin saurons-nous encore ensemble devenir le poète
si tant de jours s'épuisent à dénouer
dès lors que nous vous imitons dans d'autres

liens si rien encore ne brille à vos yeux.

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
te parlant donc d'autres choses.
Préparant mon entrée en Lettres et devant d'ici le 19 août, en plus du reste,
mais sans importance à côté de ceci, trouver $2500,
ce qui DEVRA se trouver.
Achetant des livres, en vendant d'autres, et ceci, je crois, avec profit.
Mais devant publier mon roman pour le milieu de janvier,
ce qui est plus qu'autre chose, un point d'honneur.
Écrivant déjà, l'autre roman, le plus long, deux milles pages,
et le chef-d'oeuvre, mais doutons-en.
De plus, le recueil et très long, en oeuvre déjà, devant écraser Dante.
Le seul moyen, du moins grand, pour la littérature québécoise, d'entrer,
dans la littérature mondiale, par la grande porte.
L'humilité, comme tu le sais, n'étant pas, du moins encore, ma vocation.
Mais je réfute mes voisins, croyant, par leur trop stérile humanité,
aller vers la grandeur.
Ce qui nous manque à nous, québécois, tu en douteras, mais peut-être pas,
du moins je l'espère, c'est, en plus de mille petites choses,
une génération d'iconoclastes.
Mais nous prêchons, en plus de l'amour, avec un grand H, la révolution,
qui n'en n'est pas une, mais paisible.
Ce qui nous manque, finalement, c'est,
en plus de l'acharnement au travail, la véritable prétention.
Car la grandeur, selon moi, est de louer, finalement,
ce que les faibles nomment: le péché.

*

(*Lettre envoyée à Rachel Vinet*).
Chère Rachel,
voilà donc (enfin) le $15.00 t'étant dû depuis combien de siècles mais
tu me sembles et de beaucoup: mieux que jamais, depuis tout ce temps où
nous ne mangeons plus ensemble mais
le bonheur est beaucoup plus simple que nous le sommes et pour ainsi dire
les planètes s'engendrant et se remplaçant (équilibre des sphères)
au plus profond de notre esprit.

8 août 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
dirigeant le «Quartier-Latin»: Nicole Fortin par un vote de 25 à 1
contre Pierre-Louis Guertin.
Mieux que Jacques Elliot.
Une véritable critique de la «gauche» elle-même.
Dirigeant le «Cahier»: moi.
Promu le 5 août, vendredi à 19 heures.
Équipe déjà montée: beaucoup de collaborations spéciales,
écrivains, professeurs, et d'autres.
Mais les directeurs de chroniques: étudiants et de l'AGEUM.
Premier numéro pour le 15 septembre: déjà en train de s'écrire.
Exemple donné: Michel Cournot.
Nouveau nom: Le Nouveau Cahier.
Mise en page très nouvelle.
Culte de la couleur et du dessin.
Une gauche artistique.
Couvrir davantage les artistes de moins de trente ans.
Pour février: cession provinciale (d'État) de la critique d'art et de lettres.
Lancer le précédent.
Noyauter!!
Peut-être (aussi): cession d'État des artistes de moins de 30 ans.
Et quoi.
Enfin Malherbe vint.
Et puis quoi.
Ne suis-je pas d'action et peut-être intelligent.
Accepté en première Lettres.
Emprunt $2500: cette semaine.
Endosseurs établis.
Mais le goitre à la gorge.
Opération?
Et puis merde.
D'autres priorités.

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
toi, je serai à Montréal le 27, si mes prévisions sont justes.
J'ai l'intention de prendre le train vendredi après-midi le 26.
Il ne reste donc que très peu de temps et tu me pardonneras d'être sûre
de ne pouvoir y aller avant. Mais j'adore me préparer.
Ayant lu, on peut dire «religieusement»,
ta nouvelle dans *La Barre du Jour*, j'en ai joui avec profondeur
et reconnu qu'elle tranche sur le reste de la parution.
Mais j'ai été surtout heureuse
de ta lettre me faisant renouer avec toi-écrivant.
Une chose me surprend:
c'est que *La Barre du Jour* soigne si peu sa présentation.
À force de simplicité, on finit par se conformer.
Et aussi qu'il n'y ait aucun texte de présentation ou de position sur l'art
d'écrire ou le pourquoi, ce je ne sais quoi de défini qui oriente une revue.
Pour le lecteur moyen mais curieux et intéressé, la revue donne
l'impression d'être faite par des dilettantes plutôt que par des créateurs.
Le lecteur plus concerné encore doit donc demeurer insatisfait:
«Les Inédits» et «Vers une lecture d'Anne Hébert» trouveraient mieux
leur place dans les pages littéraires du Devoir ou de la Presse.
Bref le tout manque de conviction avec une évidence telle
que cela me paraît impardonnable dans les circonstances difficiles
où des groupes tels que les vôtres évoluent actuellement.
Si tu as le temps, voudrais-tu appeler Claude Girard et lui demander
s'il a reçu ses notes ainsi que des nouvelles de la faculté pour septembre.
J'ai écris à l'U. de M. il commence à y avoir longtemps,
et je demeure sans réponse.
Or j'ai besoin de mes notes pour les expédier à Québec et des nouvelles
de la faculté pour planifier un peu mes activités de septembre.
J'ignore le numéro de Claude mais me rappelle qu'il demeure
au 3030 Linton.
Et je change peu.
J'apprends lentement à cesser de me créer des complications inutiles,
à propos de quoi tu avais parfaitement raison.
Mais ne parlons plus de ce qui nous sépare.

Mon travail m'épuise un peu puisque j'en remplace deux cette semaine
et que mon état de santé laisse toujours à désirer à la fin de l'été;
médecin avant le 26, dit la volonté parentale.
Mais ce soir je crois bien que ce sont eux qui y passeront car,
allant au chalet chercher des choses que j'y avais oubliées, ils ont
complètement démoli leur Parisienne et partiellement trois autres autos.
Papa, étant responsable, a les nerfs à vif et le verbe féroce
en même temps que repentant et triste
et maman n'a pas trop de ce qui lui reste de calme pour le consoler.
Ils n'ont pourtant tué personne mais ils ne dormiront pas de la nuit.
Pour ma part, je ne peux m'empêcher de trouver le tout rigolo.
La chronique familiale est assurée pour un mois ou deux.
Perspectives que je quitterai bientôt avec bonheur.
Mais je me répète. Je t'embrasse et voudrais te parler.
Lise

11 août 1966

au lieu de dire «femme» dire «qui» et «ceux».
j'allai vers qui me recevant m'ignore, etc.
coupant ainsi le mythe du mythe de la femme symbole ici néfaste à la vie
quotidienne l'amour devant périr.

*

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu,
directeur des Éditions Estérel*).

POUR UNE AUBE de Gilbert Langevin.
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
Style proverbiale.
Mais davantage l'animisme: «sur la joue du monde», etc.
Clichés bien organisés mais clichés.
Manque de personnalité.

(*Rapport de lecture remis à Michel Beaulieu, directeur des Éditions Estérel*).

POÈME de André Cassagne.
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
Demandant un choix:
la publication d'une douzaine de poèmes tels
«la foule se fracasse au jeu du marché» (2),
«les filles tondues qui ont des rêves blancs» (4),
«si j'avais eu beaucoup d'appelés et peu d'élus» (9),
«trou de fatigue dans la douleur et vert de présent»» (11),
«crac neige ouverte place au plumage» (22).
Trop d'inégalités.
Mais un pas déjà vers le génial.

14 août 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Téléphoné à Bruno Dostie: il doit t'envoyer les informations nécessaire pour la cession de la PEN du 1 au 5 septembre.
Ta femme de Toronto n'a pas téléphoné.
Elle sera l'heureuse mère d'un superbe bébé...
Je n'y comprends rien.
Claude Girard n'a pas reçu ses notes, excusant la faculté pour cause de déménagement, d'intégration avec St-Georges, etc.
Mais les détestant, heureusement.
J'irai te chercher à la gare centrale, samedi le 27.
Donne-moi l'heure de ton arrivée et de ton départ.
Ferai un bon ménage de la maison avant que tu arrives.

15 août 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
toi, pourquoi ce long silence.
Il me semble que nous sommes déjà assez loin
sans reculer encore notre seuil de communication.
Mais sans doute tu es préoccupé.
Je suis heureuse de cette nomination au Cahier que j'avais tant désirée
et j'aime ce que tu en dis sachant qu'on ne voit jamais trop grand
en ce domaine.
Ce dont nous rêvions en profanes quand nous étions au Q.L.,
c'était un cahier qui ne publie plus de minces et rares suppléments
de création mais ne soit autre chose qu'une promotion de la création.
J'espère cependant que tu définiras, mieux que d'autres l'ont fait,
les liens juridiques à conserver ou à rejeter avec le Q.L.
Je voudrais t'écrire plus longtemps mais tu m'intrigue
et je ne te retrouve plus.
Il ne faut pas interpréter cet autre silence comme un recul,
j'ai rarement été aussi active intérieurement.
Mais j'appréhende la fébrilité des jours qui viennent et de toute l'année
comme devant nous enlever le temps.
En sera-t-il ainsi, Ivan? Écris-moi. Lise

17 août 1966

Je passerai la nuit sans dormir et retournant au travail demain mais surtout
déjeunant dans le petit matin de tortillés français mais souffrant un vide
encore à deux pas de sauter avec la bombe.
Passant la soirée au bureau chef de la police de Montréal:
agents Roger Cormier et Denis Roy. L'affaire Jean Corbo.
Sans piste semble-t-il après une centaine d'interrogatoires.
Les pieds arrachés et le sang mais intact le sexe nu.
La vie dans sa représentation. Mais franchissons encore une faiblesse.
La vie reste à bénir mais non pas à défendre à tout prix.
Nous franchissons déjà bien autre chose que la vie.

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
les agents Roger Cormier et Denis Roy (TEL: 872-4290)
de la police de Montréal demanderont à te voir dès ton arrivée à Montréal.
Savent par déduction que nous vivons ensemble.
Au sujet de la mort de Jean Corbo.
Ne parle pas de mes activités au sujet de l'avortement,
bien qu'ils connaissent mes opinions, te bornant à répéter, s'il y a lieu,
que je demanderai la légalisation, par principe, de l'avortement.
Non plus du fait que j'ai beaucoup de livres
tant je dépense pour en acheter.
Et brûle (ou non) cette lettre:
car en justice, il faut s'amuser à jouer les grandes vérités.
P.S.
M'écriras-tu?
Serais-tu en amour avec je ne sais qui au point de devoir m'ignorer complètement.

18 août 1966

(*Note laissée par Noëlla Desmarais*).
N'achète rien tout de suite pour l'enfant,
il se peut que je change d'idée sur le parrain.
Tu n'aimes pas tellement les enfants.
J'en prendrai un autre. C'est tout!

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Ivan, Comment veux-tu que je réponde à des lettres pareilles?
Il me souvient de t'avoir parlé très simplement et doucement
dans mes lettres de la semaine dernière.
Je n'ai reçu au contraire que de froids et brefs compte-rendus.
L'impression de t'ennuyer est alors devenue très forte, au point de craindre
les heures du retour que j'espérais pourtant avec une sorte de bonheur.
Voilà.
Mais il ne reste qu'une semaine et je crois
que nous nous sommes trop perdus pour rétablir le lien d'ici là.
Nous verrons.
Mais, Ivan, je n'irai pas jusqu'à supporter le mépris,
d'autant plus que totalement injustifiable.
Ou nous sommes égaux et l'un et l'autre déterminés,
ou nous jouons le grand jeu antique de la passion.
Qui sait émouvoir, non pas convaincre.
Cette discussion sera-t-elle éternelle.
Je me contrefiche des policiers de Montréal.
Jean Corbo ne m'a jamais fait de confidences.
Je ne connaissais que ses convictions principales.
Et sur tout ce qui ne concerne pas Jean Corbo,
j'ai le droit le plus strict de leur mentir.
Mes projets de départ ont quelque peu changé.
Je devais avoir une occasion qui s'est finalement évanouie et j'ai annulé
mes réservations de chemin de fer, où probablement il y aura grève.
Je prendrai sans doute l'autobus du vendredi soir à 10 hres,
finissant de travailler à 7 hres.
Je serai donc à Montréal vers 6 h.30a.m. samedi le 27.
C'est ainsi que, ce matin-là, ton petit déjeuner sera prêt
avant même que tu ne sois réveillé.
D'ici là, je suis débordée de préparatifs matériels
(couture, valises, paperasses), dormant peu et mal,
travaillant avec insouciance, et partout impatiente.
Écris-moi au moins une fois, que je sache comment tu m'attends.
Lise

22 août 1966

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn*).
Et voilà que l'été est fini et que nous avons fini de nous écrire
et que tu reviens à Montréal et que l'ouvrage est au point de recommencer.
Ma nostalgie maintenant
d'un travail toujours au bord de déborder mes capacités.
Moi qui fût si paresseux avant l'an dernier.
Mais dois-je te dire que je t'attends.
Nous connaissons nos inquiétudes.
Je ne sais, non plus que toi, si nous pourrons les apaiser.
Mais je t'attends tout de même, sans me faire la moindre image de toi,
évitant de mentir, te demandant d'en faire autant, nous retrouvant
comme nous sommes, pour travailler plus que pour toute autre chose.

23 août 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette à Rouyn*).
Ivan,
pour te rappeler que j'arrive bientôt...
Il n'est plus question de vendredi soir car il manquera deux employés
et ce n'est que par solidarité que je crois ne pas devoir être la troisième.
Donc je te rejoindrai dans un bienheureux sommeil samedi matin
à moins qu'une des nombreuses occasions à l'horizon ne se précise
pour la journée de samedi.
Mais je n'attendrai pas plus longtemps.
Dans mes nuits d'insomnie
j'ai beaucoup songé à ce que je pourrais faire d'intelligent au Cahier.
Il m'est venu quelques idées qui me plaisent énormément
et que nous aurons tout le loisir de discuter.
En attendant, je t'adore et je t'embrasse, d'une journée à l'autre.
Lise

24 août 1966

(*Lettre envoyée à Ange-Aimée Fournier en Belgique*).
Chère Ange-Aimée,
je t'écris en vitesse, pour t'annoncer que je dois entrer à l'hôpital St-Luc,
dès le début de septembre, et cela pour deux ou trois semaines.
Gaby Fullum avait bien raison.
Je me suis tapé le goître.
Je dois être hospitalisé pour recevoir un traitement d'iode radioactif, etc,
et je ne sais quoi.
D'autre part, j'entre en Lettres le 12 septembre;
j'emprunte $2500 et cela par des endosseurs de mon âge,
mais n'aurai l'argent qu'à la fin de septembre.
J'aurai sans doute besoin que vous m'aidiez financièrement,
encore une fois.
Pour le courrier, écrivez sur la rue Barclay.
Quelqu'un passera chaque jour prendre le courrier.
Baisers au père.

*

(*Réplique non publiée*
à un article sur Ionesco paru dans le PETIT JOURNAL).

APRES LA COMÉDIE FRANÇAISE, IONESCO AU PETIT-JOURNAL.
La littérature, nous le savons tous, est une spécialité
devenue la banalité des salons.
Dans nos groupes mondains, dans nos rencontres amoureuses, au bureau,
à l'école, partout où nous parlons, dès qu'il nous arrive de manquer
de sujets de conversation (potins), nous parlons littérature.
Et voilà qui est bien et même très bien.
Le seul problème à cela est que l'on en parle mal.
La vulgarisation d'une chose, entraîne, plus que la vulgarisation
de la connaissance, la vulgarisation de la bêtise.
Et tout ceci pour parler d'un texte sur Ionesco
paru dans le PETIT JOURNAL.

L'auteur, outre le fait qu'il sympathise avec la troupe Lamorce
jouant aux Saltimbanques, sympathise plus encore avec Ionesco.
Attardons-nous à ce journaliste intelligent
relevant d'un directeur de chronique pour le moins génial.
L'insoumission de Ionesco n'est rien d'autre que l'esprit de destruction,
la passion, l'héroïsme, tout ce qui fait avancer l'humain, qui le perd
du même coup, dans une opposition incessante avec la routine,
les habitudes d'un groupe, les conventions, tout ce que condamne
(réduisant la pièce à une série de «farces plates»)
la critique du PETIT JOURNAL.
Jacques est insoumis.
Il reste des heures et des jours et des années écrasé dans un fauteuil,
sous le poids du conformisme familial.
Son père le reniant, sa mère hystérique, son père le rebénissant, sa soeur
fraîchement (ou non) sorti du couvent, d'ailleurs merveilleusement
interprété par Sophie Clément, son père le reniant, son père le rebénissant,
et tout cela pour la simple raison qu'il se retire, ou alors se réintègre
dans l'amour familial universel, par son amour, comme il est dit, envers
les patates au lard, sans doute pour le PETIT JOURNAL, le type même
de la blague manquée, la blague symbolique, l'inconformisme
d'un théâtre abstrait, autrement plus attirant que les petites photos
(genre cochon pour catholiques abstraits) réparties
tout au long du PETIT JOURNAL, et cela, incroyable, sans arrêt.
Mais l'amour est plus important que les patates au lard, et cela nous
le sentons tous, l'amour de la liberté, le visage qui n'est pas à deux faces,
mais à trois, comme le masque à triple visage de Roberte II,
permettant à Jacques de se libérer de l'absurde, du mensonge de la vérité,
de sa vie chronométrable, de l'amour mécanique, en un mot de la bêtise
du PETIT JOURNAL.
Car l'amour est plus important que le respect de la convention,
l'amour cette fois de la liberté, non d'une femme ou d'un homme
symbolisant les valeurs éternelles, nous obligeant à rester en place
à nous écouter nous plaindre les uns devant les autres, les interminables
querelles, celles des familles de Jacques et de Roberte II,
celles que nous connaissons tous, mais, hélas, sans pour cela, penser.

Mais Roberte II, parle et parle et raconte mille histoires invraisemblables, avouant mentir, mais recommençant à mentir, exactement comme la vie, et surtout la liberté, semblent fausses devant tout jugement critique.
Mais entre deux mensonges, choisissons le meilleur, et c'est la liberté, ou comme le dit Roberte II, les crevasses humides de la femme, se décrivant elle-même devant Jacques, devenant l'amour idéal, mentant en cela carrément, mais le rendant heureux, disant donc la seule vérité possible, l'enfantant, cette fois, véritablement.
Ionesco ne manque pas d'humour, de réalisme, se ridiculisant lui-même, décrivant la liberté, faisant parler Roberte II, décrivant de grands chevaux sauvages courant, courant, merveilleusement, comme les chevaux de Frédéric Rossif, et soudain mis en feu.
Alors Jacques la supplie de ne pas raconter si vite, désespérément, devinant la réalité, la découvrant soudain, la liberté n'étant possible que dans les mots que nous ajoutons les uns aux autres, plus encore que par les êtres que nous aimons, Roberte II n'existant pour Jacques qu'en cela qu'elle EST une narration imaginaire, la liberté.
Tout ceci pour dire l'utilité de l'écrivain, le menteur par excellence, l'enchanteur ouvrant les milles et une grilles de la phénoménologie, réussissant à centrer l'imagination, la seule source de liberté, étant donné la bêtise humaine, la nôtre pour commencer.
Les livres eux-mêmes cessent un jour de nous libérer.
Le classicisme est né.
Ce que n'a pas encore compris le PETIT JOURNAL.

25 août 1966

(*En lisant Bachelard: «L'intuition de l'instant»*)
L'HORLOGE.

Un théâtre OP, sans significations, sinon de créer
des impressions déroutantes.
1.
personnages agissent vite et à l'imprévu, à l'accéléré en cinéma

2.
personnages se perdent dans leurs narrations et la narration passe
à une autre et marchant dans des images figées (convention) soudain
des changements brusques de décor (le même décor) ou marchand
dans un décor obscur l'éclairage énorme du même décor changeant alors
3.
un théâtre où une femme parle d'amour enchaîné avec un rendez-vous
chez sa chapelière enchaîné par l'amant disant avoir été chez la chapelière
l'ayant servi à la place d'elle qui dès lors parle du chapeau qu'elle porte
sur la tête en tant qu'instrument de conquête amoureuse et soudain entre:
la mort nous frappe tous et l'amant joue une scène réaliste à la Corneille
et mourant en brave et pour elle parlant dès lors «avec logique» de son
héroïsme patriotique et la scène finit avec la mort réaliste (en vers) de

Car le temps se mesure toujours par un autre temps:
la coïncidence de deux temps = l'amour = un instant.

Les personnages ont tous une heure différente et ratent les rendez-vous
et se cherchent sans se trouver.
Décor entièrement blanc, costume blanc, etc... blanc, blanc, se confondant.
Un total dédoublement: X vend le journal pendant que Y l'écrit encore.

RIDEAU

1.
un homme traverse lentement la scène en boutonnant son pyjama
en claquant de la savate
2.
tandis qu'un autre ibid mais en changeant son dessus de pyjama
pour une chemise
3.
les deux s'arrêtent et se reluquent, haussant les épaules et disparaissent
du côté opposé où ils sont sortis
4.
même jeu contraire

5.
ibid contraire
(des hommes ou femmes en pyjama se croisent, se giflent, etc.)
1.
vous voyez très bien que je reviens à la vie et même sans arrêt du moins pour moi bien qu'il vous arrive et même très bien que je reviens à la vie d'oublier de me voir et cela sans arrêt bien que l'expression se nourrit de l'erreur la plus fondamentale du moins pour moi bien qu'il vous arrive maintenant d'oublier de vous regarder
2.
hip! hop! hip hop hop hop
1.
non
2.
vous voyez très bien que je reviens à la vie et même sans arrêt qu'il vous arrive et même très bien
1.
très bien
2.
et cela par coups d'oublier l'expression fondamentale du moins pour l'instant bien qu'il vous arrive déjà d'en oublier l'essentiel
1.
mais vous êtes venu chez moi
2.
non
1.
vous voyez bien que revenir à la vie n'est pas actuellement une histoire facile à raconter
2.
non
1.
mais vous êtes venu chez moi

2.
mais n’oubliez surtout pas qu’hier avant-midi bien avant de vous
rencontrer du moins pour moi j’ai contredit l’idée de me contredire
sans arrêt mais cela demeure entre nous du moins pour moi
bien qu’il nous arrive maintenant d’oublier
1.
mais je n’oublie absolument pas que vous êtes venu chez moi
2.
non
1.
oui
2.
non
1.
non
2.
oui
1.
non
2.
oui
1.
oui
2.
non
1.
et puis nous sommes passés au salon pour regarder le dernier livre
de votre collection
2.
non
(les personnages changent d’idées comme aussi de personnalité:
par oppositions dramatiques conventionnelles)
(personnages habillés de sorte à faire des jeux OPtiques
avec le reste du décor) (théâtre OPtique: les personnages changeant de
langage selon à qui ils parlent)

(Poème OPtique)

“rien de ce qu’elle présente ne
présente la beauté du mur s’al
lant présenter ce qu’elle pré
tend mais
rien ne présente la beauté du mur
qu’elle présente pourtant du fait
de ma seule présence auprès de
ces tendances
rien donc n’est tenter en vue
de présenter la repré
sentation qu’elle par ailleurs pré
senta pourtant mais qui se
présenta”
1.
Énorme.
2.
Oui.
1.
Comme la vie est belle. Nous réserve d’étranges surprises.
2.
Oui. Énorme. Nous vivons bien dans notre peau. Rien n’est à louer.
Tout précède tout. Rien n’arrive sinon rien.
1.
Énorme. De quoi charmer les journalistes. Les beautés.
Un billet gratuit monsieur. À qui. Louangeable.
2.
Mais hier. Tu faisais quoi hier.
1.
Souviens plus.
2.
Puissant. Louangeable.
1.
Tu l’as revu.

2.
Peut-être.
1.
Tout précède tout. Rien n’arrive sinon rien. Mais hier. Tu faisais quoi hier.
2.
Souviens plus.
1.
Un pas de plus.
2.
Tu l’as revu.
1.
Peut-être.
2.
Rien n’est à louer. Tout précède tout.
L’amour et la haine se perdent en effusions.
1.
Donc Florence dit: (jouant la scène contre 2) “Menteur! Espèce de p’tit hypocrite! Dis-le donc ce que tu penses de ton père et de ta mère au fond de toi-même, dis-le! T’as peur, hein! T’as peur d’avouer que des fois t’en as eu honte!”
2.
Florence!
1.
Prendre un peu de temps. Un seul instant.
2.
Un pas de plus vers le seul instant.
1.
Peut-être.
2.
Mais hier. Tu faisais quoi hier.
1.
Souviens plus.
2.
Rien à louer. Tout précède tout.

(Un individu passe, derrière eux, au fond de la scène, lentement, en traînant du pied. Il est en pyjama. Courbé. Résigné. Inconscient. S'arrête et sourit bêtement avant de disparaître).

2.
Prendre un peu de temps.
1.
Peut-être.
2.
Mais hier. Tu faisais quoi hier.
1.
Souviens plus.
2.
Mais raconte encore. Raconte pour moi.
1.
Souviens plus.
2.
Raconte pour moi.
1.
Pas hier.
2.
Mais aujourd'hui. Tu fais quoi aujourd'hui.
1.
Je lance mon premier cri. Alors il me prend par les pieds, la tête en bas, me mène à la pesée, me pèse, et puis
2.
Raconte encore.
1.
Souviens plus.
2.
Mais aujourd'hui. Tu fais quoi aujourd'hui.
1.
Alors je commence à me traîner, lentement, et puis... et puis... je marche pas à pas, je me rends compte, lentement, très lentement, que je me rends compte, lentement, très lentement, que je me rends compte.

31 août 1966

(*Lettre reçue de Ange-Aimée Fournier-Mornard en Belgique*).
Cher Yvan.
J'écris moi aussi en vitesse.
Désolée de te savoir malade & à l'hôpital.
Du goître, on en meurt pas & avec la médecine moderne,
faut pas t'en faire.
Je ne suis pas surprise de la nouvelle du goitre, il y a des antécédents
dans les familles Fournier & Mornard & en y pensant bien,
tu en avais déjà des symptômes, symptômes que j'attribuais à la fatigue.
Profites-en pour te reposer: dis-toi que c'est peut-être le seul repos
que tu prendras dans ta vie.
Pour te consoler: l'Abbé Bélanger du Foyer de Charité
fait du goître depuis des années & à voir sa mine, qui s'en douterait?
À moins d'un goitre toxique, la chirurgie n'a pas un mot à dire.
Si tu es fidèle aux ordonnances médicales, tout ira bien,
je ne suis pas inquiète.
Avec l'Assurance-Hospitalisation, tu évites des frais
& si tu dis à ton médecin traitant que tu es étudiant, à tes frais,
il devrait te soigner gratuitement ou te faire un prix spécial.
De toute façon, ça peut s'arranger.
Tu dois trouver que le chèque est plutôt mince.
Nous voulions t'envoyer beaucoup plus, mais en revisant nos comptes,
il reste $53.75 à St-Lambert, en comptant les chèques anti-datés
pour 6 mois (assurances de ton père).
J'écris en même temps à la banque pour un compte rendu.
L'assurance doit être payée en argent canadien, on n'accepte pas de traite.
De toute façon, si ce chèque peut te dépanner en attendant ton emprunt,
tant mieux.
Toutefois, si tu as les deux pieds dans la même bottine,
envoie un S.O.S. & nous ferons l'impossible.
Ça tombe mal. C'est la rentrée des classes & une litanie de dépenses.
De plus, le mois de juillet que les gars ont passé en Hollande & les cours
privés de langue 5 jours semaines durant le mois d'août ont coûté $500.

À mesure qu'ils grandissent, les dépenses augmentent,
tu en sais quelque chose.
Ils sont revenus enchantés de leur séjour en Hollande, tout leur a plu.
En vélo, ils ont visité ce qui pouvait les intéresser,
se débrouillent très bien en néerlandais, Germaine aussi.
À l'usine, tout va bien, la santé du grand-père se maintient.
L'avocat a tous les documents concernant la succession
& ne crois pas que ton père va tout laisser passer sous son nez.
«Ça file doux» car ils ont appris que notre avocat était venu fouiller
dans les registres de Tongres.
Le bonhomme possède plusieurs maisons, terrains, garages, etc, etc,
en plus de l'usine & de ses millions de francs & il gratte
pour sauver 50 centimes...
Il n'y a pas à s'inquiéter, tout revient aux Mornard,
mais il faut le temps qu'il faut...
Ton père est allé en Allemagne pour l'achat d'une machine automatique
qui sortira 450 robinets à l'heure.
Le maximum avec les machines manuelles = 50.
J'attends garde Fullum la semaine prochaine.
Mon Dieu, que j'ai hâte de placoter & de parler joual à mon goût.
Ton père s'est inquiété pour ta santé mais je l'ai rassuré.
Toute la famille t'embrasse & te souhaite une prompte guérison.
Donne de tes nouvelles.
Au revoir. Ange-Aimée

*

(*Note laissée par Lise Bissonnette de retour chez moi*).
Ivan
mon chéri je n'ai pas fait la vaisselle
mais tu verras que j'ai fait les approches.
Je me suis levée très tard
j'essaierai de ne pas revenir trop tard en espérant que tu ne te coucheras
pas trop tôt car je sais bien que ce soir j'aurai envie de t'aimer
je t'aime mieux, mal, bien, terriblement, sait-on.
Mais je suis heureuse.

1 septembre 1966

(*Notes écrites par Lise Bissonnette au Camp Mère Clarac, congrès de la PEN (presse étudiante nationale) à St-Donat*).
1.
Jalouse de Louise P.
Cette complicité amoureuse avec lui
que je ne puis rationnellement croire possible.
Mais cruellement existante et ce n'est pas de la dire temporaire et banale
qui diminuera mon désir d'en crier.
2.
Tous ces visages nouveaux; je me raccroche à mon ancienneté
et aux reconnaissances les mieux placés pour mesurer la distance
et vouloir la leur imposer.
Pourtant je n'ai rien compris à mon travail.
Peur de fort mal les servir.
3.
Ivan à l'hôpital.
Cette discussion qui a failli reprendre ce matin,
mais tant de jouissance à l'aube.
L'entêtement efface en moi toute raison d'amour et il m'y provoque.
Je suis seule ici et ne m'en plains pas.

2 septembre 1966

(*Notes écrites par Lise Bissonnette au Camp Mère Clarac, congrès de la PEN à St-Donat*).
Encore poursuivi par la pensée de L. P. et L. F,
cette fois sûre qu'ils sont ensemble cette nuit.
Je m'étonne de ma morbidité à ce sujet;
elle n'est pourtant pas due à un reste d'amour adolescent pour L.
Elle vient plutôt de cette chose que je me croyais devenue étrangère:
l'admiration chez lui de l'incorruptible, du surhomme, de la grandeur
unique et séparée: l'homme chrétien, seul et inaccessible.

Pour la première fois, m'ennuyant vraiment d'Ivan
et souhaitant sa présence ici très vivante et supérieure parmi eux ainsi que,
mais moins que sa présence et sa réflexion, notre étreinte cette nuit.
Heureuse à cette idée que je pourrai lui dire bientôt.
Panel Arthur Tremblay: dégoût profond, lassitude devant cet achèvement
de tous les compromis qui se commettent ici.

*

(*Notes écrites par Lise Bissonnette au Camp Mère Clarac,
congrès de la PEN à St-Donat*).
Ivan, appelé de chez Claude Savoie, me redit la même plainte
qu'au moment même j'ai refusée à cause de «l'amour»
-joie que je mettais à avoir voulu lui parler ; mais que j'ai comprise
plus tard quand j'étais, comme il l'avait prévu, un peu saoule.
Sa solitude et mon dépaysement
car c'eût été l'endroit pour nous ensemble.
Claude et moi parlant d'amour à l'aller,
un verdict que je devrais croire vrai mais que je ne crois que sévère:
«Ivan ne t'aime pas, n'a aimé qu'une fois: Louise».
Et toute la théorie autour. Blessure tout de même.
Mais qu'en savent-ils tous, Ivan, si nous-mêmes n'en savons rien,
à mesure que se dessine entre nous ce réseau inespéré de communication
à travers les autres, que nous n'avions pas cru possible.
Pierre D. le connaissant et l'admirant: longue, lente conversation
de retour; la nuit, la sincérité profonde et facile dans l'ivresse
qui se dissipe. Une femme parlant en moi.

3 septembre 1966

Troublé.
Une faiblesse.
Ne sachant sans doute pas (sinon quoi) me laisser éveiller tard:
mille craintes s'accumulant.
L'emprunt de $2500 ayant été refusé: mais maintenant révisé.
L'opération peut-être.

Le Nouveau-Cahier dont elle disait faire le gros du travail: si j'ai le temps.
L'insécurité.
Seul à l'hôpital écrivant à la noirceur: le voisin ronflant.
Partie jusqu'à lundi, repartant, indiscutable, par la suite : aussi longtemps.
Comment croire.
Fatigué donc portant le poids.
La fatigue se fait pénible: une impatience dès lors majeure.
À quoi servirait encore, à ce point, d'interroger.
Lise Bissonnette. Fête ce soir chez Claude Savoie.
Me téléphone.
Reviendra lundi.
Repartira sans doute mercredi pour voir une amie à Hull.
Et moi: ne valant pas une amie.
Seul.
Téléphone horrible.
Elle se saoulera.
Heureuse dans son malheur.
Et quoi d'autres.
Le temps de fêter: non de me voir.
Le temps de voir (décision absolue) une amie: non de me voir.

Seul. Attendant.
L'horrible chose que d'attendre.
Jacques Provencher et Yves Mongeau me sont de combien plus présent qu'elle.
Est-ce ça son amour.

Qu'est-ce que je fais encore d'interdit.
Moi: son coupable.
Son seul plaisir avec moi: me rompre.

Elle refusant (secrètement) que j'aille seul chez Claude fêter.
Sa vengeance maintenant.
Le niveau de notre amour.
Ma seule consolation: manger, dormir jusqu'à l'épuisement.

4 septembre 1966

Lise Bissonnette.
Me téléphone.
M'aime. et moi, reposé (le somnifère): aussi.

*
(*Notes écrites par Lise Bissonnette au Camp Mère Clarac*).
S.L. est, je crois, amoureux de moi.
Pourquoi ai-je mené si loin un simple besoin de tendresse.
Sans doute parce qu'il l'avait véritable.
D'une manière s'apparentant à celle de François.
Très enveloppante et plus physiquement forte encore.
Mais il lui est si inutile d'espérer évidemment;
un étonnement et une admiration douces à posséder mais qui justement
me placent à un stade plus clairement réaliste et maître de la situation.
Et pour toi Ivan, la plus belle preuve d'un attachement
que je ne croyais pas si intense.
Refus senti de faire l'amour avec lui qui ne l'a jamais fait et le désire.
Présence à ton corps plus qu'au sien, désir net de redevenir
tellement plus simple dans le langage et dans le geste
comme avant et après l'amour avec toi.
Surtout, ennui profond de cette conversation où l'on est contre
et où demain est prétexte à longues démonstrations.
J'ai rêvé alors de t'entendre, parlant plus que moi et de choses différentes,
apportant des solutions originales, et d'aller dormir pour mieux jouir
de la seule solitude où je te retrouve.
J'ai parlé aujourd'hui à A. Brochu avec toi en tête, espérant poser
quelque peu les questions qui auraient été tiennes, toi qui es à l'hôpital
dormant tandis que je termine une ivresse voulue et provoquée.

5 septembre 1966

Je dois rêver.
Encore.
Jusqu'ici.
Elle viendra ce soir (lise bissonnette).
M'annoncera sa volonté inchangeable d'aller voir son amie à Hull.
Mais elle me confessera (mon acharnement) prendre un rendez-vous avec lui à Ottawa.
Passant donc après lui.
M'annonçant aussi qu'elle m'aime.
Si elle me quitte ici (l'hôpital) pour aller vers lui: rupture assurée.
N'en souffrant pas davantage.
Manquant d'amour en plein coeur de ma faiblesse.
Me blessant avec malice.
En ayant assez de tout perdre.
Ramassant les miettes.
Perdant sans cesse devant son caprice.
Fermant donc à jamais la porte pour elle.
Même si là-bas avec lui: sa rupture.
Demandant une confiance.
Souffrant déjà de n'avoir qu'une vie
et ne me permettant plus de gémir à la perdre.

10 septembre 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette*).
Ivan, mon amour.
Je suis ivre.
Je n'aime personne autre que toi maintenant.
Je serais ce soir comme la louve de Major «chaude et éternelle».
Il faudrait que tu entres et me prenne, nue, sans autre instinct que celui d'être ta maison.
Sans même pleurer, sans rien.
Sans parler aussi, car tu sais ce que nous en faisons.

Je t'aime de chair, maintenant.
Il y a si longtemps.
Mais qui me permet de me laisser aller ainsi, sentimentale, vaine.
Vaine. Quoi.
Le vin. La solitude.
La plus parfaite irréversibilité de ma décision.
Depuis trois jours, je veux t'écrire que je pars.
Quand je te vois, quand je sais ce que cela veut dire pour toi, j'attends.
Pourtant je te l'avais déjà dit. De loin.
Maintenant je t'aime tellement et je suis tellement ivre
que je ne peux dire que des choses simples.
D'abord que je ne recherche dans ce départ autre chose que moi-même.
Non pas tous les amants hypothétiques que tu me prêtes.
Si j'ai refusé de coucher avec Serge, c'est uniquement à cause de toi.
Il m'est insupportable de penser même à toute autre caresse profonde
qu'à la tienne.
C'est exactement ce que je ressentais l'autre nuit à St-Donat
et que j'essayais de rationaliser.
C'est aussi pourquoi je ne comprends pas que tu aies pu pénétrer ailleurs
qu'en moi cet été.
Ce n'est pas un reproche, mon amour, mais une question de femme.
Ce n'est pas vrai que je n'en peux plus.
Puisque j'ai loué cet appartement où je vivrai désormais et seule.
Mais pourquoi je le prépare en pensant à toi.
Il n'y a rien d'autre possible.
Je me sens, chez toi, étrangère; ces livres, ces meubles, tout m'est hostile,
restreint à toi et non à nous deux comme si tu t'étais adjoint une femme
pour les nuits, les réveils et parfois la parole.
Mais je ne suis pas cela que je t'ai montré.
Je ne suis jamais totalement ta femme.
Trop consciente de ne pas t'aimer autant que tu le réclames.
Trop consciente de vouloir être adorée.
À distance peut-être pour arriver moi aussi à un désir.
Parlons de Michel puisque je suis ivre
et que je peux aussi bien dire la vérité.

Je l'aime aussi en cela qu'il exige autant que toi
et qu'il est autant supérieur dans son intransigeance.
J'admets que je pars aussi pour lui. Mais il lui manque cela de m'aimer.
De m'aimer dans ma chair et mes idées.
Il est ce bloc d'éternelle attente, patience, équilibre,
qui me rend folle d'admiration et parfois tout simplement désespoir
de tant vouloir percer son mystère.
Je voudrais qu'un être comme lui m'aime et me le dise.
Peut-être donc est-il clair que là aussi je ne cherche que moi-même
et ma vie intéressante.
Ivan. À qui ai-je dit: mon amour, avec plus d'intelligence sinon à toi.
Mais je vais, quand je suis ivre comme maintenant
jusqu'à souhaiter que tu m'aimes suffisamment pour dire: pars.
Et pour, très peu de temps ensuite, venir m'aimer chez moi.
Ivan. Puisqu'il faut parler des autres.
Je suis sortie avec Serge; et m'a ennuyée à cause de toi.
J'ai entendu Jacques, je te désirais.
Claude m'a dit: il te t'aime pas et je ne l'ai vraiment pas cru.
Et Michel Benoît qui me trouve inférieure
et que j'ai le goût d'engueuler tout simplement.
Parce que je t'aime.
Mais il y a Michel à Ottawa.
Et ne serait-ce que parce que je lui dois autant la vérité qu'à toi,
il faut que je parte.
Tout ce qui m'empêche de te l'avoir déjà dit,
c'est la peur que tu me détestes. Comme en ce moment sans doute.
Et que je pleure comme toujours et que ce soit pareil à toujours.
Ivan.
Mon amour.
Je suis ivre mais tu sais que c'est alors seulement que je me permets
de dire des choses.
Je t'aime et je les ai dites.
Je pleurais, ce soir, au téléphone, de ne pas pouvoir te les dire
et en même temps te dire: je t'aime.

11 septembre 1966

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette*).
Si tu me demandes de t'écrire, c'est plus compliqué.
Je voudrais parler d'autre chose.
Mais te dire d'abord que si je n'aime pas tellement que nous en discutions devant et avec les autres, c'est que, justement, nous avons acquis une intimité assez profonde pour y tenir beaucoup.
Ce qui se passe entre toi et moi est, malgré toutes les comparaisons partielles et plus ou moins utiles, le fait d'une relation unique.
Tu trouveras que je m'installe beaucoup
pour un départ qui ne devrait être que provisoire.
C'est que je veux tenter à fond de m'appartenir d'une façon que tu ne peux pas renier pour en avoir senti et vécu la nécessité. C'est le motif profond.
Pour le reste, il y a évidemment quelques raisons un peu plus superficielles dont je t'ai parlé déjà en t'écrivant l'autre soir.
Mais elles ne sauraient tenir le coup devant la perspective de la solitude.
Mais je ne joue pas avec toi Ivan. Je t'aime autant que je peux
en ce moment et mieux que je n'ai jamais su le faire.
Il m'est surtout bon que nous en soyons arrivés à cette chose si incroyable: travailler ensemble.
Souviens-toi que, l'année dernière, cette impossibilité était à la source de toutes nos engueulades ou presque, sous une forme ou une autre.
Il ne faut pas nous mentir: ce ne sera pas facile et quelque chose sera assez profondément changé. Mais quoi, je ne sais encore.
C'est mettre de l'espace sans savoir pourquoi.
Parfois quand je suis à l'hôpital et que nous en parlons,
j'ai le goût que tu me prennes et me protège contre moi-même
et ces gestes qui ne m'appartiennent presque pas.
Mais je n'ose pas te le dire.
Parce que je crois trop que nous ne devons pas chercher appui
l'un sur l'autre.
Je te donne tous ces papiers comme ça:
un bric à brac d'états plus ou moins quotidiens.
Mais c'est à toi seul que je peux les remettre ainsi.

(*Lettre écrite à l'hôpital St-Luc, mais non envoyée, à Lise Bissonnette*).
Je ne peux te dire que je suis heureux.
Je devrais taire que je suis malheureux.
Mais j'ai pris un autre somnifère et bientôt je ne pourrai plus t'écrire
et je serai parti.
La lettre de François m'avait ému.
J'aurais aimé t'écrire comme François.
Mais les plus belles lettres cessent un jour de nous parler.
J'aimerais que tu brûle cette lettre dès que tu seras déménagée.
Les promesses d'un homme qui va bientôt dormir
passent encore plus vite que l'effet d'un somnifère.
Je t'aime.
Je t'aime au jour le jour.
Je t'aime 12 heures par jour.
Rien de plus.
Je te détestes quelques heures chaque jour: nos engueulades.
Je ne t'aimerai pas plus si tu pars.
Tu verras seulement un côté, le beau peut-être.
Je serai pour toi, rien de plus qu'un amant.
Je t'aimerai peut-être moins.
J'aurais voulu te donner la sécurité et le bonheur.
J'aurais voulu t'enlacer plus que je ne l'ai fait.
J'aurais voulu partir avec toi.
J'avais sans doute besoin que tu me quittes
pour t'apporter ce que je voulais t'apporter.
Mais je suis fatigué maintenant et rêve doucement de dormir.
Je tombe déjà et j'oublie lentement.
Mais j'aurais aimé te porter dans mes bras et pleurer avec toi.
J'aurais aimé trop de choses.
Et je t'aime encore. Je suis brûlé de ton départ.
Je veux partir moi aussi.
Je veux oublier que je t'aime
et que tu ne seras là qu'à des heures très précises
et comme dans cet hôpital où nous ne nous voyons que pour pleurer.
J'aurais aimé t'aimer comme un homme doit aimer une femme.

12 septembre 1966

Les étudiants reviennent aujourd'hui.
Le matin sent bon l'automne.
Je dois rester à l'hôpital.

Lise Bissonnette me quittera bientôt pour aller vivre seule.
Je dormirai seul, mais devrai, je suppose, passer la journée avec elle
à l'Université de Montréal.
Non.
Définitivement.
J'éviterai les lieux qu'elle fréquente.
Elle ne lira plus mon «journal».
Je vivrai seul.
Quant au NOUVEAU CAHIER, elle y a un poste et je l'y respecterai.

Je rêve d'une femme qui m'aime et que j'aime.
Et tout cela est idiot.
Mais d'autres filles vivront avec moi cette année.
Comme la vie m'était plus simple avant qu'elle ne décide de partir.
Devra-t-elle toujours me déclarer son amour afin de me détester.
Je suis seul et beaucoup mieux ainsi que de me sentir toujours loin d'elle.
Et bientôt, entre elle et moi, tout se sera effacé.
Nous serons comme deux morts l'un devant l'autre.
Il n'y aura plus que la beauté de l'automne devant nous.

Après avoir (finalement une force) accepté son départ
et parler d'un an de séparation (mes meubles l'écoeurant dit-elle):
nous réunissant en septembre prochain mais

ailleurs un appartement plus grand et décoré par elle autant que moi
se sentant pour ainsi dire inutile chez moi.

Que de changements et profitables:
yolande beaudoin ma patronne
(après mille engueulades cette année: janice bilkins nous réconciliant:
«il y a partout un être que l'on ne supporte pas
et c'est votre problème intérieur»
ou mieux
«la vie est absurde monsieur mais soyez à l'heure»,
finalement donc nous réconciliant)
m'apportant à l'hôpital des chocolats.

Et riant en groupe tous les soirs et les après-midi dans l'hôpital.
Mais Pauline Maltais ce soir m'apportant parmi eux: des cigarettes.
Ses yeux brillants.
Et le désir en moi de la serrer dans mes bras
et dansant tout un siècle.
Tant il devrait être permis de penser sur un coeur: ma vie.
Et pourtant lise bissonnette m'enlaçant et me décrivant seule ses meubles:
adorables et disons le: mieux que moi.
Souriant donc: pour la postérité.
L'enlaçant donc (surmontant une bassesse):
surmontant seul devant elle mon problème.
Mais
sachant devoir un jour vivre seul et sans elle.
Bien qu'elle m'aimera et plus encore: vivant séparément.
Car
je sais désormais mentir.
Donc dans quelques mois: lui rendant sa monnaie.
Le temps d'utiliser (une sagesse) qui vous utilise.
Savoir donc me taire.

(*Lettre écrite à l'hôpital St-Luc, mais non envoyée à Lise Bissonnette*).
Pour Lise Bissonnette,
Il était facile d'être seule à St-Donat
et de t'y plaire plus qu'avec moi à l'hôpital.
Il était facile d'admirer Louis Fournier plus que moi.
Il est facile de sortir d'ici en claquant la porte
et de me laisser seul et troublé.
Et soudain, à St-Donat, le désir de me revoir.
Oubliant ma fatigue: me voyant, donc me voulant «supérieur».
Quant en réalité j'ai besoin de m'appuyer tant je suis nerveux.
Il est facile de penser que la thyroïde n'a rien à voir.
Il est facile d'oublier que je suis faible maintenant.
Il était facile pour moi de ne voir en toi qu'une femme parlant en toi.
Il était facile d'oublier l'adolescente qui me reniait tout en m'adorant.
Il était facile de rire alors que j'aurais dû partir.
Mais je t'ai aimé et même aujourd'hui ce n'est qu'à force de malheurs,
dès que tu t'absentes, que j'apprends ou voudrais apprendre à te quitter.
Car si mes amis ne savaient pas mon amour pour toi, moi je le savais
et je savais que tu m'aimais de la même façon.
Il était facile pour toi de me quitter
comme il est facile de sortir d'ici en colère.
Il était facile de te saouler en te disant que je dormais ici.
Mais si je suis cynique dès qu'un ami apparaît devant nous,
le comprendras-tu, c'est le seul refus de pleurer.
J'aurais pleurer devant Ronald Richard.
Je me serais roulé à tes pieds.
Toi couchée et comme indifférente à moi.
Te sentant déjà plus loin que tu ne crois.
Maintenant, dis-tu, tu n'aimes personne d'autres que moi.
Lise, tu me rêves à ton désir.
Mais ta tendresse alors devient toute sexuelle.
Mais je t'aime autrement.
J'aimerais qu'une femme parle en toi.
Comme je l'entendrais parler tous les jours et durant nos engueulades.
Mais tu as besoin de vin pour me préférer à Michel.

Reviendras-tu sur la rue Barclay.
Toi qui te sens étrangère dès que tu entres chez moi.
Et pourtant tu sais que j'ai un bail.
Mais tu me demandes tout.
Ma maison t'est hostile.
Tu te crois la femme du harem, un meuble parmi tant d'autres.
Et moi.
Il ne suffit donc pas de me croire dès que je t'ai dit que je t'aime.
Je lis tes lettres et c'est Louise Guay et j'ose dire à la lettre.
Je ne compte pas.
Je suis une image sur la table de chevet.
Nos querelles se terminent déjà bêtement.
Tu pars.
La seule chose qui tient deux personnes est de franchir les querelles
au lieu de les contourner.
Dois-je passer des heures à te convaincre de cette simple banalité.

13 septembre 1966

La réveillant (lise bissonnette) et la sachant pourtant dévouée.
M'aimant peut-être: à la façon des enfants.
Mais il me manque une vengeance.
Trop de rancunes s'accumulant envers plusieurs.
Mais nous rions au téléphone.
Habile donc à mes heures.
Désirant dès lors signer un contrat d'enseignement (mes dettes)
pour le grand nord.
Mon secret.
M'aimant donc.
Mais soudain (l'autre été) lui annoncer.
Dès lors
franchir à tête reposée: le cadavre.
Heureux donc à ma façon.

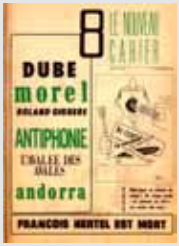
15 septembre 1966

Notre premier journal «LE NOUVEAU CAHIER» sort aujourd'hui.
Les premières difficultés se sont présentées il y a quelques jours:
le QUARTIER LATIN voulait prendre notre local
et nous mêler bêtement à lui.
Nicole Fortin, sur ma demande,
(expliquer l'indépendance possible du NOUVEAU CAHIER)
nous remet le local 707.
Il faudra, d'ici quelques mois, trouver la solution:
publier un journal comme il ne s'en fait pas.
Totalement original. Mais comment.
D'autres parts rêvant ce matin (avant d'aller pisser, soit alors un rêve
de réveil) que je n'ai aimé que vous: lise jacques.
Nous caressant en pleurant l'un dans les bras de l'autre et mes mains
relevant votre jupe et riant en moi-même de toucher vos si petits seins et
totalement transporté vers vous et mieux: pour la première fois satisfaits.
Mais votre amant revint et je le vis pour la première fois: bedonnant et
rouquin exactement comme moi c'est-à-dire l'inverse étant celui
qui osa vous prendre à ma place.
Nous avons cessé nos enlacements avant qu'il ne nous voit
et vous me vouliez parler dès la fin de la journée
seulà seul à nouveau.
Mais je vous ai aimé comme exactement personne d'autre.
Le seul cas d'originalité marqué.
Me souvenant, éveillé, de ce que vous disiez,
deux ans après notre première rencontre, deux ans pourtant:
je pense si souvent à vous mais nous ratons si souvent le train.

*

Lise Bissonnette déménageant samedi et me laissant à toutes mes libertés.
Nous enlaçant (comme toujours) mais
voyant en elle (disait pauline maltais) un tempérament de petite fille
et trop jeune en vérité pour me satisfaire.

Les
19 numéros
du
NOUVEAU
CAHIER
parus.



(*Page frontispice pour le premier numéro du NOUVEAU CAHIER dans le QUARTIER LATIN*).

POLITIQUE GÉNÉRALE.

LE NOUVEAU CAHIER, en plus de son intelligence,
de son choix judicieux des artistes, de son respect de ce qui doit être respecté, sera-t-il objectif, sera-t-il un critère valable pour tous,
sans erreurs et sans parti-pris?
Soyons francs: non.
Sera-t-il l'organe de certaines tendances plus que d'autres: oui.

LES RISQUES DÉTOURNÉS.

Voilà donc que vous jouer déjà de votre briquet, préparant le jour fameux,
où vous illustrerez, en le brûlant. Mais vous ne le brûlerez pas.
C'est dit. Nous le cacherons, nous le mouillerons,
ou nous l'allumerons nous-mêmes. Voilà qui est bien dit.
LE NOUVEAU CAHIER sera donc à parti-pris, critiquant ce qui lui déplaît, louant ce qui lui plaît, proclamant ce qu'il a envie de proclamer, bénissant, maudissant, et cela, soulignons-le, sans qu'on le force à le faire.
LE NOUVEAU CAHIER sera l'organe d'une école,
peut-être de plusieurs, en cela que ses collaborateurs, pas plus que vous, (relisez cette phrase), ne sont libres de leurs tendances, de leurs goûts et de leurs amours.
Nos goûts nous appartiennent, et les vôtres, hélas,
ou peut-être heureusement, ne nous appartiennent pas.

LA CURE D'AMAIGRISSEMENT.

LE NOUVEAU CAHIER s'intéressera surtout à la recherche,
demandant en tous les domaines qu'on invente, qu'on se manifeste.
LE NOUVEAU CAHIER maintiendra la prétention suivante:
le Québec peut devenir
une puissance culturelle, internationale, et sans tarder.

LE NOUVEAU CAHIER laissera très souvent la parole aux jeunes, en cela que nous devons à notre génération, d'abord, avant tout, et pour tout dire: au Québec.

POUR UNE PHILOSOPHIE DU CONCUBINAGE.

LE NOUVEAU CAHIER, en plus de s'intéresser à l'art, se propose de penser à autre chose en cela que l'art, directement ou indirectement, en est touché.
LE NOUVEAU CAHIER ouvrira donc une chronique de philosophie, permettant aux collaborateurs et à tous ceux qui le désirent, de présenter des volumes pouvant influencer la conception de la vie et celle de l'art.
LE NOUVEAU CAHIER dénoncera de plus certains scandales québécois.
LE NOUVEAU CAHIER se propose encore de brûler le Ministère des Affaires Culturelles en ce qui concerne l'enseignement des arts aux Québec, et le rapport Parent plus particulièrement en ce qui concerne le contenu de l'enseignement de l'art québécois.
LE NOUVEAU CAHIER, en plus de tout cela, étudie présentement, une solution permettant à l'écrivain québécois de vivre de son art, directement ou indirectement. Rira bien qui rira le dernier.

À L'HEURE DE L'INDÉPENDANCE.

LE NOUVEAU CAHIER, comme il est entendu à l'AGEUM, dépend juridiquement du QUARTIER-LATIN.
LE NOUVEAU CAHIER jugeant qu'il diffère fondamentalement du QUARTIER-LATIN lui-même, soumettra, vers le milieu de l'année, une proposition à l'AGEUM, demandant son indépendance juridique.
Cette indépendance permettra au NOUVEAU CAHIER de s'adonner à des voies nouvelles, concernant les reportages et la philosophie, sans encourir les reproches d'autres personnes que celles de l'AGEUM.
LE NOUVEAU CAHIER atteint maintenant sa troisième année, et comme Gargantua, peut depuis longtemps marcher librement.

À L'HEURE DU CONCILE.

Mais LE NOUVEAU CAHIER se réserve le plaisir de plaire aussi
à un plus grand nombre, dans le cadre de la philosophie, pour la première
fois, par un numéro spécial, dangereux (le mot est juste), sur la sexualité.
Attaquant tous les points litigieux, libidineux,
proclamant, comme Descartes, la méthode, ce numéro sera le seul
que lira avec plaisir l'avocat de l'AGEUM, se scandalisant lui-même,
se prenant à nous accuser, au lieu de nous défendre,
d'avoir écrit le seul numéro qu'il traînera, avec lui, dans son lit.

CE QU'IL FALLAIT DÉMONTRER.
Lisez donc attentivement, religieusement, (ne riez surtout pas) notre
premier numéro; d'autant plus que nous vous demandons dès maintenant
à tous, avec votre école, vos parti-pris, de venir écrire dans le CAHIER
(c'est moins drôle), de vous présenter à la chambre 707 du Centre Social.
Nous vous recevrons, avec sévérité souvent, mais toujours avec plaisir.

*
(*Article paru dans le premier numéro du NOUVEAU CAHIER
dans le QUARTIER LATIN*).

CONTRE VIGNEAULT.
Vigneault chante mal, Vigneault écrit mal,
Vigneault fait beaucoup d'argent.
Alain Grandbois, Fernand Ouellette, Paul-Marie Lapointe, Raoul Duguay,
ne chantent pas, mais écrivent très bien,
et ne font absolument pas d'argent.
Tout ceci pour démontrer que la chanson est rentable au Québec.
Cette petite démonstration ne plaît évidemment pas au lecteur moyen.
Pour la simple et bonne raison qu'il préfère s'endormir
avec un chansonnier qu'avec un poète.
Mais la préférence du lecteur moyen est devenue si dangereuse
qu'il faut maintenant dire que Vigneault chante bien, écrit bien
et mérite de faire beaucoup d'argent.

Mais moi j'aime Vigneault.
J'adore Vigneault.
Vigneault est l'un des plus grands chansonniers du Québec.
Mais il y a une marge.
Et c'est celle que nos petits fluets intellectuels ne respectent pas.
Et ces mêmes personnes qui adorent Vigneault
crachent sur les admirateurs du Palmarès de la chanson populaire.
Mais que font-ils de plus?
S'ils ont plus de scolarité, ont-ils plus de volonté que les gens sans culture
adorant, dans leur paresse, Robert Demontigny.
Vigneault écrit mal, Vigneault est mièvre comme un enfant d'école imitant
Éluard, Vigneault écrit la plupart du temps des contes pour enfants.
Du côté musique, avouons que Beethoven était rendu plus loin.
Et tout ce réchauffé, avec une sauce assez personnelle,
rapporte des milliers de dollars par année.
Bien joué monsieur Vigneault.
Il y a des gens, comme Einstein, qui inventent,
d'autres qui mangent le gâteau.
Mais à qui la faute?
Qui, pourtant, n'a pas été ému devant la pauvreté des grands poètes
d'autrefois?
Mais, avouez-le, il est moins difficile de nourrir un chansonnier
qu'un poète.
Surtout qu'il ne s'agit pas ici de faire la charité,
mais de se plier à une discipline intellectuelle.
L'élite intellectuelle du Québec, puisqu'il faut l'appeler par son nom,
se refuse pourtant aux titres de «pédant», «précieux», etc., titres décrochés
par les intellectuels, en leurs siècles, à leurs contemporains.
Les lecteurs moyens du Québec jugent bien, achètent bien, connaissent
les priorités, ne torturent en rien leurs auteurs puisqu'ils les reconnaissent
aussitôt, et les encouragent financièrement.
Le lecteur moyen du Québec est un lecteur exemplaire, doué
d'intelligence, etc., etc., un lecteur dont nous ne pouvons dire que du bien.
En résumé, Vigneault est le plus grand poète de son temps.

18 septembre 1966

Tirant bientôt le second numéro: la vérité couve ses dangers.
Mais il n'y a pas que la vérité: l'erreur mérite une publication.
Ne serait-ce qu'attiser la pensée.
Ne sois donc pas ému du sort indéniable des dieux.
Tirant ici et brusquement davantage là: mener le fruit à sa perdition.
Rien ne sert de mourir s'il est encore une bassesse.
Cherchant dès lors une formule à défrustrer les tripes:
LE NOUVEAU CAHIER.
Dans un an donc et définitivement.

Mais elle vient (lise bissonnette) tous les jours à l'hôpital
et se perd en mille démarches nous recomposant.
Mais qui donc changeait encore:
- toi.
Car dès lors sachant l'erreur d'intérêt.
Travaillant ensemble et sans doute la rendant heureuse.
LE NOUVEAU CAHIER.
Sans aucun doute l'aimant bien que la rejetant.
Carrément.
Mais il est des gestes que la pensée ne rejoint pas.

25 septembre 1966

(*Lettre reçue de Jean-Guy Pilon*
en réponse à un article du NOUVEAU CAHIER).

Monsieur,
On porte à mon attention l'article d'un de vos collaborateurs
qui signe «Bertrand».
L'article, dont on me fait lire le texte,
s'intitule «Mes fesses et le Conseil des Arts» et est publié à la page 4
de «Le Nouveau Cahier» du Quartier Latin, volume III, numéro 2,
daté du 22 septembre 1966.
Cet article me concerne,
et on y fait une sorte d'analyse du dernier livre que j'ai publié.
Il ne me viendrait jamais à l'idée de protester contre ce qui aurait pu être
une critique: je respecte, estime et défends le droit de la critique,
ses privilèges et ses avantages.
Je ne puis cependant m'empêcher de constater que cet article
est injurieux à mon égard principalement dans les dernières lignes.
Je m'explique mal qu'on puisse accuser un écrivain d'être une «*vermine*»
dont les maisons d'édition devraient se débarrasser.
Ça me semble à tout le moins exagéré.
Et puis c'est ridicule d'agir ainsi, selon moi.
La critique m'a toujours paru se situer à un autre niveau.
Je m'explique mal aussi qu'un directeur de journal laisse passer
des choses comme ça: c'est regrettable, car ça ne me semble pas en accord
avec la tenue générale de votre journal. Vôtre. Jean-Guy Pilon.

28 septembre 1966

(*Lettres d'entente concernant mes emprunts*).
Je, sous-signé, reconnais une dette de $200 envers Roger Letellier.
Cette dette à 6% d'intérêt par année,
devra être remise à partir du 1 octobre 1967.
D'autre part, je reconnais Roger Letellier comme endosseur
d'un prêt m'ayant été fait à la Caisse Populaire de l'AGEUM.
Le montant de l'emprunt s'élève à $1250.
Le remboursement de l'emprunt, à l'intérêt fixé par la Caisse mentionnée,
se fera à partir du 1 octobre 1967.
S'il advenait que l'endosseur doive payer à la place du sous-signé,
le sous-signé se tient responsable devant l'endosseur
et cela jusqu'à ce que le montant soit remis et à la Caisse Populaire
et à l'endosseur Roger Letellier.
Je, sous-signé, reconnais Mlle Lise Jacques comme endosseur
d'un prêt m'ayant été fait à la Caisse Populaire de l'AGEUM.
Le montant de l'emprunt s'élève à $1250.
Le remboursement, à l'intérêt fixé par la Caisse mentionnée,
se fera à partir du 1 octobre 1967.
S'il advenait que l'endosseur doive payer à la place du sous-signé,
le sous-signé se tient responsable devant l'endosseur et cela jusqu'à ce que
le montant soit remis en entier à la Caisse Populaire de l'AGEUM,
et à l'endosseur Mlle Lise Jacques.

29 septembre 1966

(*Note laissée par Marcel St-Pierre*).
Cher Yvan, France (Théoret) doit déménager le plus tôt possible;
dès aujourd'hui. Il serait pour nous intéressant de savoir si tu acceptes
de prendre avec toi une table et quelques articles pour quelques jours.
Très pressant. Nous devons quitter sans laisser de traces.
SVP dès que tu pourras: essaie de venir chez France.
NB le téléphone est coupé.
Je te remercie à l'avance, à bientôt, à déjà, j'espère. Marcel St-Pierre

(*Article paru en frontispice dans le troisième numéro du NOUVEAU CAHIER dans le QUARTIER LATIN*).

L'INVENTION DES LETTRES.

LE FRANÇAIS COLONISATEUR.

LA BEAUTÉ DU LIEU.

L'éducation des lettres comporte au Québec très peu d'éléments.
Nous étudions la littérature française et celle du Québec.
Les déclinaisons latines et grecques.
La littérature anglaise, se limitant presqu'exclusivement à Shakespeare et à quelques autres mots anglais.
Mais la littérature la plus enseignée, malgré tout, demeure la littérature française.
Pourquoi n'étudions-nous pas, à la place, la littérature internationale et notre littérature nationale?

DE JEHANE BENOIT AUX PLAINES D'ABRAHAM.

Le français, comme toute langue développée, et surtout comme toute autre civilisation culturelle, traîne ses dieux renversés.
Qui renierait la grandeur des écrivains français.
Mais qui renierait la grandeur des écrivains russes, anglais, chinois, indiens, et lesquels encore.
Est-ce à dire que la littérature française mérite d'être étudiée plus que ces dernières?
Le point important dans cette affaire diront certains, est que la littérature est justement française et que nous le sommes aussi.
Mais s'il est vrai que nous étudions la littérature française à cause de la langue, nous devrions étudier aussi certains livres des littératures belges, suisse-française, africaine, etc.

Mais nous étudions presque uniquement la littérature française
et c'est une nouveauté toute récente que d'y avoir ajouté
un peu de littérature québécoise.
Soyons donc francs: nous étudions presque uniquement la littérature
française parce que nous sommes colonisés par la France,
du point de vue culturel.

CE QUI EST À COMPRENDRE.

Le professeur québécois en général nous dira que la littérature française,
dans l'étude d'un roman ou d'un poème, correspond à notre façon
de parler, et que cela est essentiel au génie de... ce qui est à comprendre.
Mais qu'est-ce qui est à comprendre?
Au lieu d'un enseignement fermé (l'enseignement d'une littérature en
particulier et jusqu'à ses détails), nous proposons un enseignement ouvert.
Vaut mieux, à notre sens, saisir les grands courants universels,
que de se borner à notre remous national,
surtout lorsque ce remous en est un de colonisé.
Nous goûterons, dès lors, moins le style, étant données les traductions,
que les idées et la forme.
Mais le style a ceci de particulier qu'il n'existe qu'en tant que traitement
d'une langue, et par définition, ne peut être traduit.
Mais les idées, traduites, passeront d'une langue à une autre.
Et il en sera de même pour la forme ou structuration de l'oeuvre.
E.E. Cummings, par exemple, est traduisible de l'anglais au français,
sans gâcher pour cela la *modernité* Cummings.
Cette modernité apparaît à plusieurs
comme le fait d'un traitement de l'anglais,
alors qu'elle est avant tout le fait d'une structuration de la parole.
La parole est en ce sens supérieur au langage particulier,
et c'est à elle que nous devons nous référer pour une éthique
jugeant de la valeur de l'oeuvre.
Nous devons nous dégager du mythe opposant
«lire dans le texte» à «lire en traduction».

Il est aussi mal venu de prétendre lire Ronsard dans le texte,
après que les siècles ont changé pour nous,
le sens de plusieurs de ses mots.
Ce mythe est en quelque sorte l'équivalent de la préciosité.
Mais la réalité est bien différente.
Sartre, Camus, Malraux ont reçu les idées de Dostoievsky.
Le Nouveau Roman reçoit la forme de James Joyce.
Le profit culturel (ce qui est à comprendre) est donc loin de se limiter
au style d'une langue particulière.

POUR UNE DIDACTIQUE DE LA LITTÉRATURE.

L'extension du sujet des cours de lettres, et cela pour tous les niveaux,
entraîne, par le fait même une exigence plus grande
envers les traitants de la littérature.
L'enseignement magistral, malgré ses quelques bons côtés,
doit faire place à des méthodes plus ouvertes.
L'importance de la littérature en général,
se résume à l'importance de la littérature qui se fait.
L'étude du passé sert à orienter les critiques du présent.
Les livres anciens doivent être lus ne fut-ce que pour donner à l'homme
de lettres une dialectique plus avancée sur les idées et sur la forme
de son temps.
L'éducation doit être plus ouverte
en ce sens que les traitants de la littérature se doivent
de saisir les synthèses et de mener leurs élèves à les saisir.
L'enseignement des lettres, en ce sens, ne peut être
qu'une mise en situation de la littérature actuelle.

(La semaine prochaine: La Pensée Permanente).

30 septembre 1966

1.
L'aimant encore est-ce le signal.
Lise Jacques dans les bras de Serge glissant ensemble dans le temps.
Mais bizarre d'écouter léo ferré 1919-19... à peine ici préparant le départ.
Mais pourquoi ne nous sommes-nous enlacés.
Écoutant alors: ferré.
Comme aujourd'hui dévidant je ne sais quelle poésie la regardant.
Mais où sommes-nous encore après tant de siècles.
Est-ce possible d'avoir tant vécu. Je
dois partir maintenant. Mais quelle photographie de toi.
Tant de détails à régler. Mais nous partirons moi et
moi vidés de notre moi.
2.
Riche à nouveau:$2500 emprunté à la caisse populaire de l'AGEUM.
Endosseurs: roger letellier et lise jacques.
Pourquoi n'est-il que vous deux.
- Si tu ne paie pas, je vendrai mes gants, mes robes, mon automobile.
  Que veux-tu de plus.

Rien de plus.
Rêvant encore de rêver.
La seule femme encore.
3.
Préparant donc MON AVENIR dès lors sans intérêts
sinon de réussir-dans-la-vie.
Spleen!
Nous partirons vivre à peu de frais près du langage.
Mais que dirons-nous de plus. Alimentant le spleen!
Heureux donc à nouveau d'être moi.
À peu de frais: vendant deux poèmes composés à la main et deux
gravures: vingt dollars et cinquante mécènes à trouver multipliés par deux.
Donc à deux pas maintenant.
Rêvant encore de rêver.
Une seule femme encore.

2 octobre 1966

(*Lettre envoyée à ma famille en Belgique,*
avec les trois premiers numéro du NOUVEAU CAHIER).
Je souhaite tout d'abord une bonne fête au père, du succès dans son travail, et de très longues amours avec la même.
Vous annonce quelques bonnes nouvelles.
Suis sorti de l'hôpital St-Luc, le 23 septembre à neuf heures du matin.
En courant.
Après 23 jours à l'hôpital.
Suis entré en Lettres.
Lise Jacques et Roger Letellier que vous connaissez
ont endossé mon emprunt:$2500.
Enseignerai en septembre 1967.
Commencerai le remboursement de ma dette le 1 octobre 67.
Une nouvelle vie s'ouvre à moi.
Travailler enfin avec amour.
Fini un roman.
Hésite encore à le publier, bien que les éditions Estérel le demande.
Vous en enverrai un exemplaire si.
Dirige un journal, faisant partie du QUARTIER LATIN:
LE NOUVEAU CAHIER.
Vous envoie les trois premiers numéros.
Vous enverrai les autres.
À votre tour de raconter.
La santé.
Et... Comment allez-vous.

3 octobre 1966

Et nous regardons au renversement des highway l'ho
rizon pourpre lever l'aigle à triple tête
où n'était le chemin lumineux pour

tant l'aube à ce niveau mais com
bien de vérité sont à mentir au long du
highway coupant entre les villes et les forêts que
le sentiment levait d'aigles à deux têtes! ah

l'ossement s'amoncelant à chaque dé
tour tant de traités restent à ratifier
sous le sifflement rythmé

redire le livre tant le chemin et notre
sommeil nous éloignèrent mais
était-ce encore ici l'équation délaissant
l'air divin pour la trom
pette fracassant l'ins

piration glo
rieux donc nous
conduisant.

Rythme cruel et délaissant
l'art bien que ce lieu du rythme
perd en se perdant le
rythme soudain de la
mais de quoi por
tes-tu le feu qui chaque fois s'é
teint d'une
génération qui
brûle le kérosène poète
pourquoi porter si haut le
rythme se perd en mille éphémères qui
du rythme lève le prin
temps jadis éternel monte pourtant
la mèche et brûle encore nulle au
tre joie nulle autre sé
vérité mais non vaine u
tile encore à quelque solitaire et
non cette fois sans amour.

Délaissant l'art vois
entre l'âme et l'os
le rapport perdre l'utilité mais
à nous seuls poètes u
tile délaissant
l'art une lampe consume son pétrole

où fuit le rythme délaissant le temps per
du de nos vo
yages incorruptible mais le
rêve brûle lentement le temps où
fuir sinon res
ter et toute sa vie res
pirer le kérosène
consume sa fumée.

5 octobre 1966

(*Article paru dans le quatrième numéro du NOUVEAU CAHIER, dans le QUARTIER LATIN*).

L'INVENTION DES LETTRES (suite).

LA PENSÉE PERMANENTE.
Nous avons vu, la semaine dernière,
en quoi devrait consister l'enseignement des lettres.
Revoyons rapidement quelques raisons
de nous éloigner de la littérature française pour aller vers une littérature internationale d'une part, et nationale d'autre part.

LES NUS ET LES MORTS.
Nous savons tous que l'étude d'une traduction
ne vaut pas l'étude de l'original.
En traduction, nous y perdons, le style, la découverte d'une écriture, parfois même une part de l'idée.
La traduction en ce sens ne vaut pas l'original.
Nous sommes tous d'accord.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION.
Les raisons qui nous poussent à choisir l'étude des traductions, malgré l'avantage des originaux sur ces dernières, ne sont pas négligeables.
Que savons-nous de la littérature chinoise?
Qu'avons-nous lu de la littérature japonaise, vietnamienne, indienne, suédoise, et, pour plusieurs, même de la littérature américaine.
Le seul argument valable en faveur de l'étude des traductions
est celui de priorité, de l'urgence d'un humanisme international.

LES TROIS MUSES.
Nous entendons chaque jour parler de la Chine.
Nous sommes pour ou contre la Chine.

Mais que savons-nous de quoi?
Viendra le jour où le bien-pensant québécois fera la guerre aux chinois de la sainte enfance. Car il ne connaît rien de la Chine.
Et voilà pour la morale!

Deuxièmement, étudier la littérature française comme nous le faisons, n'est rien d'autre que l'auto-sadisme du masochisme.
Le professeur qui enseigne Baudelaire au Québec est en situation d'infériorité devant le français qui étudie les manuscrits en France, qui vit de la mentalité française depuis sa naissance.
Le Ministère de l'Éducation devrait donc chasser la littérature française de nos écoles en tant que littérature première.
La littérature québécoise, bien qu'elle n'ait à son crédit qu'une trentaine de livres valables, doit devenir notre littérature première.
(Lire trente livres, c'est plus qu'il n'en faut pour faire un cours classique!).
Quant à la littérature française, nous demandons qu'elle devienne une des littératures formant notre littérature seconde: une des littératures internationale.

La troisième raison est encore plus simple.
Elle repose sur une définition active de la littérature.
La littérature, pour nous, n'est pas la reprise d'une éternelle répétition.
La littérature s'invente de siècle en siècle, et la mise-en-commun des connaissances nouvelles nous apparaît comme une économie de la culture internationale. À quoi sert d'écrire si l'on n'est pas lu?
À quoi sert d'inventer, si ce que l'on invente est déjà découvert dans une autre littérature?

Pour conclure, rappelons-nous que la nécessité d'étudier la littérature internationale (donc les traductions), tout en étudiant aussi, dans le texte, notre littérature nationale, n'est qu'une question d'urgence, de priorité.
Qu'est-il plus nécessaire de connaître:
les grands courants ayant marqué l'histoire de l'humain,
ou les écueils français ayant produit Prévert?
Toute la question est là.

L'ÉTUDE PERPÉTUELLE.
Étant donné l'ampleur du sujet comme l'étude de la littérature internationale, étant donné aussi la nécessité de se mettre à jour en ce qui concerne la littérature nationale, le professeur selon nous, ne devrait jamais cesser d'étudier, et cela de façon obligatoire. Que le professeur se voie enlever quelques heures d'enseignement par semaines afin d'aller prendre quelques heures de cours.

(Nous apprenons que les professeurs de la Commission Scolaire de Montréal ont refusé, lors d'une négociation, le caractère obligatoire de leur perfectionnement. De sorte que les plus intelligents se plaisent à suivre des cours, et que les cons... etc.).

L'ÉCRIVAIN: QUEL AVENIR.
L'écrivain, qui l'ignore, ne vit pas de sa plume. Thériault, d'après une enquête, est celui des écrivains qui fait le plus d'argent avec ses livres: $700 par année. Pourtant les professeurs se permettent de donner des cours de compositions.
Il est grand temps de replacer l'écrivain à sa place.
Dans la mesure du possible, l'écrivain doit et lui seul, enseigner l'écriture.
Nous voulons de la qualité ou nous n'en voulons pas.

CONCLUSION.
Voilà donc trois points nous permettant d'espérer une amélioration: l'enseignement de la littérature nationale et internationale, le perfectionnement obligatoire des traitants de la littérature, l'intégration de l'écrivain en tant que traitant de l'écriture.

D'autres moyens sont nécessaires.
Et ceux que nous venons d'énumérer méritent des corrections.
Nous n'avons fait, à notre sens, qu'ouvrir le débat.

7 octobre 1966

Conduisant au début d'un goût.
Mais le vin et le fromage demeurent une condition du bonheur.
Pour la première fois aimant (comme une femme) des meubles.
Québécois et d'un peu fanées dix chaises droites à fond de paille
autour de la table massive. Mais
suffit-il de si peu.
Une assurance et la constance prenant un cours.
Mille secrets d'amours.
Le passé taillé en diamant sur la régularité du jour.
Le meuble ancien relevant la modernité. Et
Gilgamesh parlant encore de tuer dieu.

10 octobre 1966

et combien de fois retourner le langage
et quoi de plus si l'on y perd le
langage au moment précis de l'enlacement
mais retenons un retour à la maison
natale doutant encore d'être
nés pourtant plein d'approbation
soit nul retour à ce point le
départ et solitaires avec le
regret calme de la pensée

11 octobre 1966

(*Lettre non envoyée à Lise Jacques*).
Lise, comment se taire et porter d'une autre façon les conséquences.
Comment donner de la voix à ce qui, bien plus que tout,
ne trouve jamais le mot.
Comment pouvions-nous marcher d'une façon tout à fait spéciale
et plus qu'ordinaire cependant.
Notre relation.
La boutique d'opéra mais neigeait-il.
Te souviens-tu s'il neigeait.
Mais il neigea quelques autres soirs.
Comment se taire et porter d'une autre façon les conséquences.
Et toi tu trouve le bonheur.
Moi, quelque chose en moi qui marque toute autre chose.
Comme s'il fallait vivre encore longtemps avant le commencement.
Mais le vin fût bon ce soir là.
Notre relation.
Comment donner de la voix à ce qui, bien plus que tout,
ne trouve jamais le mot.
N'ayant rien à ajouter.
Sinon que les mots durent moins longtemps s'ils ne sont écrits.
Rien de plus.
À chaque année, le même silence succédant au poème.
Ne me demande pas pourquoi l'amour m'est toute autre chose maintenant.
S'il fallait passer la nuit ou s'il ne fallait pas.
Nous avions longtemps rêvé d'une chose tout à fait spéciale
et plus qu'ordinaire cependant.
Le silence n'est pas la chose paisible qu'on nous a dite.
Mais nous donnions à trop de merveilles à la fois.
Pour toi, Lise, voilà que tout cela prend un sens.
Moi, quelque chose me défend encore d'ajouter.
N'ayant rien à ajouter.
À chaque année, et ne me demande pas, j'aimerais trop répondre,
s'il neigeait ce soir-là. Baiser.

12 octobre 1966

(*Lettre reçue au QUARTIER LATIN de André Vachon, professeur en Lettres, faculté alors dirigée par un français du nom de Bernard Beugnot. La rencontre avait portée sur la réforme de l'enseignement des lettres au Québec et la priorité de la littérature québécoise*).

Cher monsieur,
J'ai vu hier Robert Barberis, qui m'a montré le texte
que vous avez l'intention de publier dans le QUARTIER LATIN,
en vous inspirant de l'échange que nous avons eu, l'autre soir,
chez Luc Racine, et entre amis, sur la littérature canadienne.
Je dois vous dire que je suis complètement opposé
à la publication de ce texte.
Et comme je suis le principal concerné en cette affaire,
j'estime que j'ai le droit strict de vous demander de ne pas le publier.
Comme vous le savez, j'avais été invité par Luc Racine
à parler de la littérature canadienne, dans le cadre d'une réunion
qui devait avoir un caractère rigoureusement intime; et c'est pour
cette raison que je me suis exprimé devant vous en toute liberté.
Que vous teniez à enregistrer au magnétophone les discussions
de votre groupe de recherche, je n'ai rien contre, bien au contraire.
Mais vous vous rendez bien compte qu'en utilisant la bande magnétique
pour la composition d'un article qui doit paraître dans le journal
des étudiants de l'Université, vous changez complètement la destination
des propos qui ont été échangés au sein du groupe;
et alors, vous ne pouvez plus le faire, en stricte éthique,
sans le consentement des intéressés.
Je vous répète très clairement que, si j'avais su que mes propos allaient
être imprimés dans un journal, ils auraient été tout différents, et peut-être,
à ce moment-là, aurais-je tout simplement refusé de participer à la réunion.
Je vous rappelle aussi que c'est seulement au cours de la réunion
qu'il a été dit que Robert Barberis en ferait un compte rendu; et à la fin
de la réunion, que nous avons appris que des photos allaient être prises
en vue de la mise en page du texte, etc.

C’est donc au nom des principes les plus élémentaires de l’éthique professionnelle du journalisme, que je vous demande de ne rien publier, des propos que j’ai tenus, au cours de la réunion du 29 septembre; et en vous faisant cette demande, je ne fais qu’exercer un des droits les plus élémentaires de l’homme vivant en société: que l’intention et la destination de ses propos (strictement privés) soient respectés.
Je comprends sans peine que ce malentendu s’explique par l’improvisation et la hâte avec laquelle vous avez dû agir.
C’est pourquoi je tiens à vous assurer, en terminant, de toute mon estime.
André Vachon

14 octobre 1966

«Elle nue mais» (Variables).
Maintenant poursuivre.
Plutôt recommencer à la trace.
Rien de nouveau par contre.
Lise Jacques.
Le rêve , ne surtout pas interroger les raisons.
Poursuivre.
Élaborer le plan.
Six milles pages.
Quarante courts volumes.
Mourir de cette façon.
D’autre part le poème.
Dix milles rues.
Le seul recueil.
Le journal.
Mais quel théâtre.
Construire.
Élaborer le rythme de narration.
Atteindre l’orgasme inconnu.
Le temps de revenir.
Touché finalement par la fugacité.
Mais au bon moment.

(*Rapport remis à L'AGEUM*).

1.

Considérant le NOUVEAU CAHIER comme un organe spécialisé dépendant encore juridiquement du QUARTIER LATIN;

Considérant le QUARTIER LATIN comme un journal totalement différent dans le sujet, la méthode de travail que le NOUVEAU CAHIER;

QU'IL SOIT RÉSOLU QUE LE BUDGET DU NOUVEAU CAHIER S'INSÈRE DANS CELUI DU QUARTIER LATIN ET QUE CE BUDGET, D'AUTRES PARTS, NE S'EVALUE PAS DE LA MÊME FAÇON QUE LE QUARTIER LATIN.

2.

Considérant que le NOUVEAU CAHIER se trouve dans la nécessité de publier vingt-cinq numéros durant l'année;

Considérant que la pagination du NOUVEAU CAHIER est ordinairement de huit pages, et que d'autres parts, le NOUVEAU CAHIER publiera quatre numéros spéciaux de l'ordre de 16 pages;

Considérant que le NOUVEAU CAHIER publiera cette année deux cents trente deux pages, et que le prix de l'édition, comprenant l'encartage, s'élève à environ neuf mille dollars;

QU'IL SOIT RÉSOLU QUE LE NOUVEAU CAHIER JOUIRA D'UN BUDGET D'EDITION COUVRANT LES NEUFS MILLE DOLLARS.

3.

Considérant que le NOUVEAU CAHIER publiera environ deux photos par page, et que les photographies peuvent être originales ou non, peuvent provenir de différents collaborateurs, et considérant que le prix statutaire s'élève à deux dollars la photo,

A) QU'IL SOIT RÉSOLU QUE LE BUDGET DU NOUVEAU CAHIER PAYERA LES PHOTOGRAPHIES ORIGINALES ET NON ORIGINALES, QUI NOUS SONT APPORTÉES, DE QUELQUE PROVENANCE SOIT-ELLE, PAR NOS COLLABORATEURS.

B) QU'IL SOIT RÉSOLU QUE LE BUDGET DU NOUVEAU CAHIER COUVRANT LE PRIX DES PHOTOGRAPHIES S'ELEVERA À ENVIRON HUIT CENTS DOLLARS.

4.
Considérant que le NOUVEAU CAHIER peut publier jusqu'à deux caricatures ou dessins par numéro et que le prix de ces cinquantes caricatures ou dessins s'élève à $250;
QU'IL SOIT RÉSOLU QUE LE BUDGET DU NOUVEAU CAHIER COUVRIRA LES DEUX CENTS CINQUANTE DOLLARS DESTINES A PAYER LES CARICATURES ET LES DESSINS.
5.
Considérant l'allocation actuelle comme tellement rétrograde quant à l'allocation pouvant suffire à la bonne marche d'un journal artistique qui diffère, par les moyens à prendre, d'un journal d'information;
Considérant le problème assez grave pour avoir déterminé l'équipe du NOUVEAU CAHIER à remettre en bloc sa démission si rien n'est fait pour changer la situation actuelle;
QU'IL SOIT RÉSOLU QU'UNE AMÉLIORATION DE L'ALLOCATION DU NOUVEAU CAHIER S'IMPOSE.
6.
Considérant que le journal d'art nécessite des achats que n'ont pas à couvrir des journaux d'information;
Considérant que la critique cinématographique coûte par semaine exactement six dollars (2 fois, 2 personnes), et que le NOUVEAU CAHIER ne peut se permettre de ne critiquer que les films auxquels on l'invite gratuitement, étant donnée la rareté des invitations; ($6.00)
Considérant que les arts et la musique nécessite, pour recherche et spectacle, environ quatre dollars par semaine; ($4.00)
Considérant que la philosophie, section où les livres sont très dispendieux, nécessite environ cinq dollars par semaine; ($5.00)
Considérant que les sections poésie et roman, exigeant l'achat de quatre volumes au total par semaine, nécessite environ dix dollars par semaine; ($10.00)
Considérant que le théâtre nécessite environ deux dollars par semaine; ($2.00)
Considérant la nécessité d'un compte de dépense personnel pour le directeur pouvant aller jusqu'à cinq dollars par numéro,

et considérant que cela est infime;
Et considérant finalement qu'il est trop dispendieux pour un étudiant de rester longtemps critique d'art sans subvention de l'AGEUM,
QU'IL SOIT RÉSOLU QUE L'ALLOCATION AU CAHIER S'ÉLÈVERA A TRENTE DEUX DOLLARS PAR NUMÉRO AU LIEU DE DOUZE ET DEMIE, SOIT ANNUELLEMENT A HUIT CENTS DOLLARS AU LIEU DE TROIS CENT DOUZE DOLLARS ET DEMI.
7.
Considérant que le QUARTIER LATIN jouit d'un budget élevé de mise en page et que le NOUVEAU CAHIER doit encore travailler bénévolement à sa propre mise en page, et que cela est une injustice;
Considérant que deux personnes font actuellement la mise en page du NOUVEAU CAHIER c'est-à-dire Lise Bissonnette et Jean-Pierre Urbain, sous la direction du soussigné;
Considérant que le minimum de salaire à verser aux deux maquettistes s'élève à cinq dollars par personne;
Considérant que trois personnes doivent souper lors de la mise en page c'est-à-dire les deux maquettistes et le sous-signé, ce qui nécessite environ quatre dollars par numéro;
Considérant que les taxis sont déboursés par le budget,
QU'IL SOIT RÉSOLU, QU'EN PLUS DES TAXIS SERVANT A L'ENVOI DE TEXTES ET DE MAQUETTES, QU'UN BUDGET DE QUATORZE DOLLARS SOIT REMIS AUX MAQUETTISTES DU NOUVEAU CAHIER.

Rapport terminé ce vendredi 14 octobre 1966 pour le compte du NOUVEAU CAHIER.
Yvan Mornard
Directeur du NOUVEAU CAHIER.

15 octobre 1966

LA TRISTE VÉRITÉ
(Happening, bruits, chants, mais tous figés).
Vous (0), êtes (1), déjà (2), venu (3), chez (4), moi (5).

déjà:
je vous ai déjà vu quelque part.
vous:
avec mes enfants peut-être.
déjà:
vous aviez donc des enfants!
vous:
peut-être encore.
déjà:
que sont-ils devenus les chers petits anges?
vous:
je les ai noyés avec les chats.
déjà:
je vous ai déjà vu quelque part. C'était au bord d'une rivière en effet.
vous:
il est rare de rencontrer des être perspicaces.
déjà:
en effet vous aviez des enfants. De merveilleux petits enfants.
vous:
oui merveilleux. Les chers petits anges.
déjà:
de vrais petits chats. Mais où les avez-vous eu.
vous:
comment dire.
chez:
n'êtes-vous pas déjà venu chez moi.
moi:
moi! (chant crescendo)

vous:
comment dire.
chez:
vous portiez un sac et de petits chats bougeaient à l'intérieur et pleuraient comme des enfants.
vous:
je les ai noyés avec les chats.
chez:
voilà qui est rare de nos jours.
venu:
en venir là!
déjà:
si jeune et déjà si corrompu.
venu:
venu aussi chez
moi:
moi! (chant crescendo)
chez:
me courtiser jusqu'au dernier relâchement de l'orteil.
déjà:
si jeune.
êtes:
mais quel âge avez-vous.
déjà:
il est déjà très vieux.
chez:
impossible.
déjà:
quoi.
chez:
le sac contenait les petits chats.
êtes:
être ou ne pas être de petits chats.
chez:
impossible.

êtes:
mais quel âge aviez-vous.
chez:
très jeune encore. Juste ce qu'il faut pour aimer.
venu:
venir ainsi chez
moi:
moi! (chant crescendo)
venu:
vieille folle.
moi:
moi!
venu:
putain malodorante.
chez:
laisse la. Elle est sotte.
venu:
impossible.
chez:
pourquoi.
venu:
je l'ai vu avec lui se promener sur la plage.
chez:
mais il était venu chez
moi:
moi! (chant crescendo)
venu:
triste illusion.
chez:
je vous en prie.
venu:
c'est la triste vérité.
chez:
infidèle!

venu:
non.
chez:
quoi.
venu:
cocu.
chez:
en venir là. Mais avec qui.
venu:
seul. Tout à fait seul.
chez:
pas avec elle.
venu:
oui. Cocu. De la plus belle espèce.

(Le théâtre Optique
où les personnages lyriques sont en cela qu'ils n'en sont pas.
Réellement: un seul personnage réparti en tendances diverses
et parlant aux spectateurs).

20 octobre 1966

(*Texte publié dans le sixième numéro du NOUVEAU CAHIER*).

POUR LE QUÉBEC.

Les États-Unis prennent l'argent,
la France prend l'intelligence
et le Vatican ramasse le reste.
Voilà en gros l'histoire du Québec.

Notre spécialité n'est pas de nous occuper d'économie, non plus,
du moins encore, du Vatican.
Nous exigerons d'autant plus en ce qui concerne la littérature.

Plusieurs tiennent l'art pour un passe- temps.
Nous y croyons en tant que prise en charge du temps,
comme à une structuration (universelle) du sentiment (particulier).
Le sentiment du Québec n'étant pas celui de la France, l'art nous exprime
d'autant plus qu'il est québécois, d'autant plus que nous en sommes
l'origine. La France, avouons-le, nous donne un certain
complexe d'infériorité, et ce n'est pas sous l'épée de Damoclès
que l'on apprend à ne plus craindre la mort.
Mieux vaut posséder moins, et nous posséder nous-mêmes.
LE NOUVEAU CAHIER prend donc position.
Et ce n'est pas le fait d'un faux empressement.
D'autres tiennent la littérature française au-dessus de la nôtre
sans avoir pris en charge, autant que nous, les conséquences.
Le pouvoir leur donnait raison. Ils s'y sont tenus.
LE NOUVEAU CAHIER tient responsable certains littérateurs
de nous avoir tenus comme élèves de la France,
comme d'autres nous obligeaient d'être chrétiens.
Il aurait mieux fallu nous enseigner la littérature canadienne-française
que nous produire en tant que sous-produit de l'Europe francophone.
LE NOUVEAU CAHIER se permet de considérer la littérature française
comme une littérature étrangère.
La littérature québécoise doit finalement obtenir la suprématie
dans l'enseignement des lettres au Québec.
Une autre part de l'enseignement des Lettres
consistera dans l'étude succincte des principales oeuvres étrangères.
La France, comme toute grande culture, en fera partie.
LE NOUVEAU CAHIER prépare des colloques
devant définir le différent sur le sujet.
LE NOUVEAU CAHIER pose déjà des gestes en vue d'organiser
un congrès provincial, réunissant des littérateurs, afin d'étudier
des propositions qui seront, par la suite, soumises au gouvernement.
Nous prenons donc position. À chacun de penser comme il lui plaît.
Cependant, qu'il nous soit permis de passer outre
ceux qui refusent le débat sous prétexte de vérité.
Le jeu sera pénible. Mais notre véritable culture en dépend.

21 octobre 1966

«Pour retrouver ma douce amie
Oh mes bouées oh la oh la la la
J'ai parcouru toutes les mers
Oh mes bouées oh la oh la la la ha
Je l'ai retrouvée quand j'm'ai noyé
Oh mes bouées oh la oh la la la»
Est-ce donc ici.
Rêvant sur la portée.
Mais n'aimant que très loin devant moi.
L'impossible.
Le seul espace encore monastique. Mais
Lise Bissonnette ou mille aventures rêvées
(stéphanie dansereau nageant avec rimbaud)
sans pourtant nous toucher encore le
coeur bien que la pitié: mais comment vous la porter.
Sinon (stéphanie) le goût bientôt de se désabuser.
Mille autres fois bientôt.

*

(*Lettre reçue de Ange-Aimée Fournier-Mornard en Belgique*).
Pour des enfants habitués au grand confort, aux loisirs organisés,
«aux machines à Coke»... c'est tout un changement & je les comprends.
À Tongres, il n'y a pas grand chose pour les jeunes pour ne pas dire rien.
Comme ils parlent assez bien flamand,
ils pourront s'organiser quelque chose de mieux cette année.
Tout ce qu'ils souhaitent, c'est d'aller au Canada l'été prochain.
Nous l'espérons tous, ça fera sûrement du bien de revoir des êtres aimés
même si je ne m'ennuie pas du tout ici.
Garde Fullum nous a fait le bonheur d'une visite de 10 jours.
Une enregistreuse n'aurait pas suffit à tout capter...
Quel placotage! Nous aurions voulu la garder plus longtemps.
N'a même pas eu le temps de visiter les musées de Tongres, le jour prévu
pour cette visite, Olier étant trop malade, avons dû décommander.

Ce sera une raison pour y revenir.
Elle a trouvé la vie de base très chère en Belgique & en France
& c'est vrai.
Certaines choses sont meilleur marché mais d'après notre budget,
il nous coûte plus cher ici qu'au Canada.
Avons lu avec plaisir & fierté LE NOUVEAU CAHIER.
Bravo! Continue. Attendons ton roman. Vas-y.
Pourquoi hésites-tu à le publier?
Ta mère va se retourner dans sa tombe. Un *écriveux* dans la famille.
Avons appris la mort de Mme Dufort.
Avons enterré un des frères de Mme Mornard mercredi dernier.
Grand-père est assez bien & lui & sa femme file doux devant ton père
& ils ont tout intérêt à se tenir tranquille, il les tient par la ganse...
Au revoir, bonne chance & bon succès dans tes études.
Tiens-nous au courant. Un beau bonjour à Gaby. Ange-Aimée.

7 novembre 1966

Une autre fois. Encore une autre fois.
Qu'il faut lever les armes devient évident.
La paix du troupeau. Encore une autre fois.
Ils s'assemblent en petits groupes les uns contre les autres.
Ils ont encore le pouvoir de la parole.
L'aristocrate se ruinant mais Bigot fut une exception.
Une autre fête. Une autre fois.
Marchant à la française dans les armées ruinées du roi.
Et tout cela ressemble étrangement à la grandeur.
L'amour ainsi donne l'illusion de l'amour.
Mais le temps vient de refondre les colliers de fer.
Mais ils n'acceptent que d'être mener au bal.
Danser avec eux. Voilà le secret de l'empire.
Mais vient le temps de renverser l'empire. Une autre fois.
Ceux qui siègent et portent le jugement. L'économie reste à fonder.
Certains connaissent le rôle de l'armée.
Le monstre à deux têtes équilibre encore les milles frémissements.

9 novembre 1966

Consolé.
Écoutant notre folklore.
Le malheur touchant sans cesse la joie.
Et pourquoi cesserions-nous dès lors le combat.

La mère de lise bissonnette sachant tout.
Lui demandant de rompre avec moi tandis qu'il est encore temps
de sauver sa vie.
D'autre part lise en crise.
Part seule pour ottawa vendredi.
Verra michel de salaberry.
Mais cette nuit jusqu'à trois heures du matin m'accusant de tout décider
seul et pourtant l'exemple: margerite dorion disant la volonté (le plaisir)
de lise au projet d'acheter une maison hors de la ville.
Mais cette nuit m'accusant d'avoir décidé seul du projet
et m'avouant ne l'avoir jamais ratifier sérieusement.
Ne la croyant plus.
Mais derrière elle: autre chose.

M'accusant aujourd'hui devant ses amis de ne pas vouloir d'enfant
alors que cette nuit fut entendu que nous devions y réfléchir.
M'accusant d'autre part de refuser de partir avec elle pour New-York.
Projet où rien n'a été décidé.
Menaçant de partir avec un des copains qui (tous le savent)
s'intéresse à elle.
Etc.
Donc: décider à deux disait-elle.
Mais derrière elle: autre chose.
Simplement le désir d'en finir avec moi.
«Ohé, le vent
Le joli vent!
Le vent du nord m'appelle».

(*Lettre envoyée à mon frère Olier en Belgique*).
Cher Olier, un mot.
M'excuser d'abord de ne pas t'avoir écrit pour ta fête.
Attendant pourtant un mot de toi.
Ici, toujours sur la rue Barclay.
Jusqu'à la fin de l'exposition internationale.
Débordant de travail et de ...nationalisme.
Les anglais ne changeant pas leur «tirons messieurs les anglais».
Peut-être en amour. Mais ne jurons de rien.
Étudiant en Lettres à l'Université de Montréal.
Une certaine satisfaction. La bourgeoisie.
Mais rêvant de signer un contrat pour le pôle nord:
me marier avec une esquimaude et mourir...
Bien d'autres choses aussi.

*

(*Lettre envoyée à Lise Jacques*).
Très chère Lise,
ne calculant plus mon retard.
T'ayant écrit depuis longtemps mais sans me résigner à l'envoie.
Qu'il faut soumettre un temps pour résumer autre chose.
Donc: actif trop actif! hélas n'écrivant presque plus.
Ne relisant même pas mon roman sans doute terminé.
Jouant donc un jeu dangereux.
Combattant: refaire l'enseignement des Lettres.
Divers comités en formation. T'en reparlerai.
Mais je ne serai jamais ministre.
Enchaînement de l'action dès qu'appelle la pensée.
Mais le retrait exige de s'être manifesté.
Qui, dis-moi, se doit de moderniser Zarathoustra.
Trop de baisers à la fois.

*

(*Lettre reçue du consulat belge m'offrant de signer pour un sursis d'appel sous les armes*).

11 novembre 1966

(*Document de travail demeuré à l'état de projet*).
PROPOSITIONS DEVANT SERVIR A L'ÉLABORATION D'UN RAPPORT SUR L'ENSEIGNEMENT DES LETTRES AU QUÉBEC.
Présentées, pour le NOUVEAU CAHIER, par Yvan Mornard.
(Les personnes dont la collaboration est demandée
ne sont pas nécessairement du NOUVEAU CAHIER,
et ne sont pas inscrites en tant que membres du rapport).

LA SITUATION.
1) Considérant comme achevée l'ère du colonialisme, autant que celle du nationalisme étroit: qu'il soit considéré, pour le Québec, une structure d'enseignement des Lettres tenant compte de sa colonisation historique, et de la nécessité pour lui de se développer autrement qu'en simple réaction contre cette colonisation.
2) Considérant que la littérature française est l'élément essentiel de notre colonisation culturelle, par l'abus dont on en fait dans l'enseignement, surtout au niveau du secondaire:
qu'il soit entendu que l'enseignement de la littérature française, au Québec, doive être révisé.

PREMIÈRE VARIATION.
Ne voyons aucune extravagance à ce que nos critiques
ne cessent de comparer la littérature québécoise à la littérature française,
ne cessent d'évaluer celle-là par celle-ci.
La littérature québécoise, sans cesse comparée à la littérature française,
se trouve le plus souvent devant celle-ci en situation d'infériorité,
et cela dans son propre territoire.
Certains prétendrons au manque de génie de l'écrivain québécois;
tous s'accorderont à trouver que la tradition n'est pas étrangère à la valeur d'une culture, et que le Québec tente à peine cette tradition nécessaire.
Mais là où le préjugé porte au ridicule, c'est que notre littérature
n'est acceptée comme telle qu'après avoir été couronnée par la France,
par le pouvoir d'une sorte d'*imprimatur*.

La littérature québécoise, quelque grande que soit sa valeur, par le fait d'être considérée comme une tangente de la littérature de la France, ne peut donc que très difficilement prétendre à la priorité de son expression. La littérature québécoise demeure, aux yeux du français et du québécois élevé à la française, une tentative de bourgeonnement culturel à partir de la France.
3) Considérant la nécessité d'une promotion de la littérature québécoise, et considérant que la littérature de la France n'a pas reçu le pouvoir de décider de cette promotion: qu'il soit entendu que la littérature de la France est une littérature étrangère.
4) Considérant que la comparaison pédagogique d'une littérature à ses débuts avec une seule autre littérature, ordinairement plus avancée, risque de compromettre l'originalité de la littérature à ses débuts en ne lui offrant qu'un pôle d'imitation: qu'il soit entendu que la littérature de la France doive partager avec d'autres littératures son rôle de pôle d'imitation.
5) Considérant que la littérature de la France est la seule littérature avancée de la francophonie mondiale: qu'il soit entendu que les autres pôles d'imitation ne seront pas d'expression française et que le québécois, dans l'impossibilité d'apprendre rapidement trois ou quatre langues, pourra les étudier sous forme de traductions.

DEUXIÈME VARIATION.
Les littératures francophones internationales se trouvent, devant la littérature de la France, dans la même situation que la littérature du Québec.
La francophonie internationale provient principalement du colonialisme politique de la France, d'où il est facile de comprendre en quoi la situation des pays francophones ressemble, culturellement, à la nôtre.
Mais, tout comme au Québec, certaines oeuvres de ces littératures peuvent aisément se classer avec les oeuvres majeures de la France.
Césaire, Senghor, Granbois: pour en citer quelques uns.

Le problème est que la France détient un monopole du livre francophone à travers le monde entier.

Et que nous nous déchargeons sur elle du soin de nous faire connaître
les grands écrivains des littératures francophones.
Grave erreur, si l'on sait seulement que Grandbois
n'est même pas publié en France.
Ou, comme le disait un éditeur de France: je préfère éditer une traduction
plutôt qu'un livre francophone qui n'est pas de France.
Parce que le public de la France a besoin d'exotisme d'une part,
et que d'autre part cet exotisme est attiré par les manchettes politiques.
Les américains, par exemple, attirent la curiosité.
6) Considérant que d'autres littératures francophones
que celle de la France ont produit certaines oeuvres valables,
et qu'une étude de leurs meilleures productions comporte un intérêt:
qu'il soit entendu que la littérature de la France doive partager son rôle
de pôle d'imitation avec les littératures francophones du monde entier.

L'ENSEIGNEMENT.
1) Considérant que la réorganisation du cours de littérature nécessitera
de commencer par former des professeurs: qu'il soit entendu que
la réorganisation touchera d'abord les universités et les écoles normales.
2) Considérant que les universités et les écoles de pédagogies devront se
spécialiser en tenant compte de leur propre programme et du programme
du cours secondaire: qu'il soit entendu que les programmes du secondaire
et du post-secondaire puissent se compléter.
3) Considérant que les universités et les écoles normales
doivent s'intéresser à trois points:
Qu'il soit résolu que l'on y enseigne la littérature du Québec
dans l'ordre de 50%.
Qu'il soit résolu que l'on y enseignera la littérature francophone
dans l'ordre de 25%.
Qu'il soit résolu que l'on y enseigne, selon un système d'options
(concernant le choix des oeuvres, mais tenant compte de l'obligation
de choisir au moins autant d'oeuvres orientales qu'occidentales),
certaines oeuvres majeures, ou certains siècles significatifs,
de la littérature occidentale et orientale dans l'ordre de 25%.

4) Considérant que les années du cours secondaires touchées par nos propositions, se composent surtout de la 10ième, 11ième et 12ième année: Qu'il soit résolu que l'on y enseignera, en profondeur, la littérature du Québec, dans l'ordre de 50%.
Qu'il soit résolu que l'on y enseigne, partageant l'étude de vulgarisation et de profondeur, quelques oeuvres essentielles, de la littérature francophone, dans l'ordre de 25%.
Qu'il soit résolu que l'on y enseigne une vulgarisation (avec extraits, mais sans obliger à des analyses de textes), l'histoire des principaux auteurs des principales nations de l'orient et de l'occident, dans l'ordre de 25%.
5) Considérant que tous les stades de l'éducation touchés par nos propositions, s'étendent sur quelques années d'études: qu'il soit résolu que le programme s'échelonne sur toutes ces années d'études, et non seulement sur une ou une partie de ces années d'études.
6) Considérant que le passé ne peut prétendre au monopole de la littérature: qu'il soit résolu que l'étude d'un auteur, même vivant, reste possible.

L'ENSEIGNANT.
1) Considérant la nécessité d'une réorientation dans la formation des maîtres de la littérature, et considérant que cette réorientation doit se faire à partir de haut: qu'il soit entendu que certains professeurs universitaires, ou que certains étudiants licenciés, puissent s'instruire seuls ou avec des maîtres étrangers, en vue de l'enseignement de la littérature internationale.
2) Considérant que cette réorientation ne se fera pas sans frais: qu'il soit entendu que les organismes d'enseignements, ou que le gouvernement, donneront des bourses aux professeurs désirant se spécialiser, et cela en échange d'un nombre d'années de service obligatoire.
3) Considérant que l'étude de la littérature internationale nécessitera des traductions et des publications: qu'il soit résolu qu'un organisme gouvernemental, rattaché au ministère de l'éducation, sera tenu responsable des traductions et des publications.
4) Considérant que les professeurs ainsi formés à diverses spécialités de la littérature internationale, se devront de former d'autres professeurs:

qu'ils soit entendu que cet enseignement sera d'abord présenté sous forme d'options aux étudiants universitaires, et que ces étudiants seront considérés comme faisant partie d'une école pilote.
5) Considérant que l'enseignement de la littérature internationale nécessitera certains instruments de vulgarisation: qu'il soit entendu que les écoles pilotes et les maîtres qui les dirigeront, devront bâtir ensemble, et d'une façon progressive, les diverses parties de cet instrument de vulgarisation, et que ce travail de création leur sera tenu pour examen.
6) Considérant que les maîtres et les écoles pilotes auront produit leurs premiers élèves et leurs premiers instruments pour l'enseignement de la littérature internationale:
Qu'il soit entendu que l'enseignement de la littérature internationale passera progressivement dans les écoles normales, sous forme de cours optionnels, puis obligatoires, en vue de préparer des professeurs pour la vulgarisation de l'histoire de la littérature internationale au niveau du cours secondaire.
Qu'il soit entendu que les écoles pilotes, au niveau universitaire, s'élargissent à toutes les facultés de Lettres, et que les cours, sous quelques modalités que ce soient, deviennent obligatoires.
7) Considérant que le nombre de spécialistes en littérature internationale, ces derniers possédant une vue générale ou spécialisée, pourra progressivement satisfaire à la demande du cours secondaire:
Qu'il soit entendu que le cours secondaire offrira, progressivement, un cours optionnel en littérature internationale, et que ce cours optionnel deviendra finalement un cours obligatoire
8) Considérant que la promotion de la littérature québécoise nécessite une réorganisation du personnel enseignant: qu'il soit entendu que la spécialisation «Lettres québécoises» devienne, à tous les niveaux, obligatoire, selon le processus suivi pour la promotion de la littérature internationale.
9) Considérant que le cours de littérature francophone ne relève pas de la littérature québécoise: qu'il soit entendu que cette spécialisation soit intégrée dans le département de littérature internationale en tant qu'une de ses spécialisations.

12 novembre 1966

Lise bissonnette, dit-elle, m'aime.
Rien de nouveau.

Le temps perdu.
Mais ils dansent encore.
Il est pourtant tard maintenant.
Pour moi, j'allais les suivre.
Mais je chercherai désormais comme si j'allais trouver.

Nous étions de trop.
Mais étions-nous réellement plusieurs.
Nous avons soufferts.
Mais était-ce réellement souffrir.
Pour moi, j'allais les suivre.
Il était temps de déclarer la guerre.

La nécessité trop urgente d'aimer.
C'était oublier que ce rôle exige la cruauté, l'espoir, la ruse.
La traîtrise, sans soumission, demeure la seule vertu.
Mais ils s'instruisent et croiront encore *être* instruits.

13 novembre 1966

Rien.
Le curé dévierge la fidèle, les vaches broutent encore dans le champs,
les bombes se suivent en orient, l'hiver approche maintenant.
Rien de vraiment nouveau mon amour.
Mais j'étais seul à errer dans les rues.
Encombré.
Le besoin de jeter les marins à la mer.
Le navire glissant en silence dans le brouillard.
Moi, j'étais couché, et ne rêvais jamais d'amour, j'étais le seul
à ne jamais rêver d'amour.

Évidence.
Épuisé de ce qu'ils nomment l'amour.
Rien de plus.
Accélérons.
Vivre autre chose.
Ils ne comprirent pas que nous étions loin mon amour.
Évidence, aucune ivresse, la réalité du mot exigeant d'aller plus loin que la vérité.
Accélérons.
Ils ne comprirent pas que nous étions déjà loin.
Mais il en restait quelques uns.
Nous les firent exploser.

14 novembre 1966

(*Note laissée par Lise Bissonnette*).
Je m'en vais à l'Expo où je rencontrerai sans doute Michel Pichette.
Je t'appellerai dès que mon entrevue sera finie
et je rentrerai dès que possible.
Je t'embrasse autant, et plus, qu'hier.

*
(*Exemple d'un devoir remis en Faculté de Lettres*).
LA LECTURE EST UNE CRÉATION DIRIGÉE.

A) L'ÉCRIVAIN N'ÉCRIT PAS POUR LUI-MÊME.
1.
Si quelqu'un choisit d'écrire, il choisit aussi d'être seul.
Les groupes sociaux, en général, font que ce destin risque d'être vrai.
Par le refus qu'il y est fait de la lecture, de la crédulité,
l'écrivain peut dès lors prétendre n'écrire que pour lui-même.
Mais que deux personnes vous lisent avec attention,
et voilà que vous écrivez pour quelqu'un, voilà que vous placez quelqu'un en relation avec l'essentiel, la crédulité.
L'écrivain se définirait donc par le lecteur.

2.
Au contraire de l'écrivain, le lecteur n'existe pas devant une page blanche, mais devant une série de caractères appelant une série plus grande encore de relations.
La liberté du lecteur ne peut être la même que celle de l'écrivain.
Ce dernier, devant la page à écrire, construit des personnages, des actions, des regroupements à partir de ses pensées ou de sa propre vie, construit un espace et un temps de façon à ce que tout cela se forme par des règles, parfois très personnelles, déformant la réalité quotidienne.
L'écrivain, comme le cinéaste, fait que l'instant se succédant infiniment, et formant ce que l'on nomme couramment «le temps de notre vie», apparaisse soudain comme le renversement de la vie,
en cela que l'instant de l'art se veut «le temps de notre vie».
3.
La croyance au temps est ce qui permet à l'écriture d'être lue.
Le lecteur, par le fait de lire, se retire d'une façon imaginaire
de sa temporalité vécue (l'instant) pour atteindre (croire) à l'intemporalité d'une représentation du temps.
Lire devient en quelque sorte une fonction de l'inexprimable.
Mais cette représentation du temps, bien qu'elle soit donnée au lecteur par l'écrivain, n'en demeure pas moins une représentation subjective au lecteur.
Ce dernier, par le fait de lire, se représente donc une représentation du temps. La liberté du lecteur découle donc de celle de l'écrivain.
4.
La liberté de l'écrivain consiste en un premier découpage
des expériences de l'instant.
Un écrivain a besoin d'avoir vécu avant d'écrire.
Il est facile de constater que le jeune peut devenir écrivain, mais il est plus facile encore de constater que son écriture manque d'idée, de structuration, et que par là, il n'est pas encore écrivain.
L'écrivain doit, pour devenir écrivain, bâtir sur deux fronts à la fois.
La vie et les règles de l'écriture.
L'expérience reste donc une condition essentielle au devenir de l'écrivain, à sa liberté de transcender l'instant.

5.
La liberté du lecteur, en plus d'exiger une certaine expérience de la vie et de la lecture, exige une transcendance différente de l'instant.
Le lecteur, par le fait de partir du texte, ne se trouve pas devant une feuille blanche.
Mais cette feuille blanche, si l'on veut, existe au second degré.
«Savoir lire, c'est lire dans le blanc des mots», résume assez bien l'expérience de la lecture en tant qu'expérience du temps.
Le lecteur ne finit jamais d'ajouter au texte, de transcender le déjà-transcendé, de réviser le temps.
Le lecteur joue sa liberté en ceci que sa transcendance fait appel à la critique de la transcendance de l'auteur, par le fait que sa transcendance du texte le renvoi à la transcendance de l'instant.
La crédulité du lecteur, croyance en un arrêt possible de l'instant par la représentation qui en est donnée, n'est jamais pure crédulité.
Mais appel à une autre crédulité.
C'est dans ce sens que Sartre peut déclarer que «la lecture est une création dirigée».

Voyons maintenant ce que peut signifier «création» et «création dirigée».

B) LA LECTURE EST UN APPEL AU TEMPS.

LA CRÉATION.
Toute création, par le fait de transcender l'instant, rend à l'homme une image transcendée de lui-même.

L'homme dans sa temporalité vécue, l'homme instantané dirions-nous, porte peut-être une signification mais qu'il est encore impossible de démontrer, sans se renier en tant que réalité spatiale.
L'écrivain, par le fait d'écrire, rend donc à l'homme ce qui lui manque: la crédulité d'une signification possible de son instantanéité.
Mais cette crédulité n'en demeure pas moins un fait de l'imaginaire, une réalité transcendantale.

L'écrivain serait alors celui qui fait exister ce qui n'a pas de raisons d'être saisi comme existant, mais qui est voulu comme existant.
L'écrivain mettrait donc l'homme en relation avec le temps.

Cette mise en relation de l'homme et du temps
serait la valeur de l'écriture.
L'écriture vaudrait en tant qu'elle est une fin, un assouvissement du désir de l'homme de se tenir en relation avec le temps.
Mais comme l'homme est un être de l'instant, cette mise en relation ne peut cesser de lui apparaître comme un appel à la crédulité.
La création ne cesse d'appeler le lecteur à se saisir comme étant ce qu'il n'est pas en tant que seul moyen d'approcher ce qu'il est.

La création, en ce sens, ne peut être une simple aliénation de l'homme en tant que reniement de son instanéité.
La création demeure une exigence.

Cette exigence de l'écriture se distingue de l'exigence de l'instant en cela qu'elle exige une mise en rapport avec le temps.
La création, par exemple, ne peut se confondre avec la nature.
Au contraire de la nature, la création se présente
comme sa propre signification.
La nature offre à la représentation une succession d'instants comportant diverses couches de regroupements possibles en vue d'une signification, mais qui n'est que possible.
Je vois, par exemple, des maisons de plus en plus petites
et me permettant de saisir une perspective d'horizon.
Je vois des jeux de lumières me permettant de supposer que le soleil se couchera ce soir bien qu'aucune certitude, disait Hume, ne puisse en découler.
La nature me permet une certaine représentation de l'univers
en tant que signification possible de l'instant.
Mais cette signification n'est que possible.
L'homme, par sa représentation de la nature, ne peut encore atteindre le temps.

La création littéraire, pour sa part, bien que se présentant
comme une volonté de représentation globale de l'existence,
n'en demeure pas moins un appel à la crédulité.

L'écriture, l'histoire de la littérature le montre bien, n'a jamais résolu
le problème de la signification réelle (instantanée) de l'existence.

L'écriture est un appel à cette signification, mais avec ceci de particulier
qu'elle peut très bien se passer de cette signification réelle.
L'écriture ne peut donc être qu'un appel à la crédulité,
en tant que constituante de la liberté de représentation du lecteur.

Si la nature n'avait aucune signification,
l'écriture n'en resterait pas moins un appel à cette signification.
L'écriture est un appel à la signification
en cela qu'elle appelle une relation entre deux crédulités.
L'écriture demeure le refus catégorique du paradoxe
«déterminisme et liberté».
L'écriture «saute» par dessus la question, et prétend aussitôt créer
la relation de deux libertés.

L'état de liberté possible de l'homme instantané fait place à l'action
créatrice de l'homme instantané en tant que cette action devient sa liberté.

Cette liberté s'impose donc dans le temps.
La création (toutes créations humaines) devient la garantie
d'une représentation possible de l'homme en tant que ce qu'il n'est pas,
en temps que signification du temps.
L'instantanéité de l'homme souffre donc d'une transcendance possible
dans le temps et cela par la création.
L'homme, ici, devient ce qu'il produit.

LA CRÉATION DIRIGÉE.
La lecture, avons-nous dit, est une création dirigée.
La création, d'autre part, est une tentative de familiariser l'homme
avec l'instant par le fait de transcender l'instant.
La création dirigée nous apparaît donc comme une tentative
de co-familiarisation de l'instant par le fait de la création.

Lire, c'est en quelque sorte rêver librement du temps.
L'homme instantané se fait lecteur en vue d'une saisi particulière de
son être par le fait qu'il veut se saisir en tant que particularité de son être.
Ou, comme le disent les thomistes, l'homme est supérieur
en tant qu'il transcende la temporalité vers l'éternité.
Mais leur formulation reste biblique...

Le lecteur est donc celui qui se fait ce qu'il n'est pas
en tant qu'il transcende l'instant en vue du temps.
La lecture apparaît donc comme un risque.
Lire (création dirigée), c'est se mettre en crédulité
devant une représentation du temps (création).
C'est exiger de la création une signification de l'instantanéité de l'homme
en tant que cette instantanéité peut être transcender.
Le lecteur se trouve donc en risque par le fait qu'il renie son instantanéité
en vue de se laisser donner en tant que temporalité.

La lecture, par le fait d'être un risque, ne peut être simplement passive.
La crédulité du lecteur le pousse à l'attente de sa transcendance.

Cette attente, qu'il dévoila par la lecture,
le lecteur ne peut la considérer banalement.
Le lecteur, par le fait de lire, veut qu'on l'exige
en tant que ce qu'il n'est pas.
L'exigence peut être faussée.
Le risque n'est pas sans danger.
Le lecteur, par le fait d'être en risque dans la lecture, se dévoile
à lui-même autant qu'il se sent dévoiler à lui-même par la création.

Le lecteur, malgré les émotions qu'il tire de la lecture,
émotions qui appellent sa crédulité, ne peut cesser d'objectiver le temps
par rapport à son instantanéité.
Le lecteur, en ce sens, referait le chemin du créateur, mais à l'inverse.
L'auteur, partant de son instantanéité, rejoint la transcendance.

Le lecteur, partant de la transcendance donnée comme étant la sienne,
retourne à son instantanéité en tant qu'il est une saisi subjective
de sa propre transcendance.
Il est clair ici que la lecture est une création dirigée.
L'auteur exige du lecteur de le transcender à son tour, et pour ainsi dire:
au second degré.

Le lecteur, ainsi mis en situation de se transcender,
ne peut agir sans une remise en question de la création.
Cette critique de la création n'est rien d'autre que l'objectivation
de cette dernière.
L'auteur reçoit du lecteur une garantie de la signification possible
de sa création.
Cette mise entre parenthèses de l'instantanéité de l'homme
par la relation auteur-lecteur, apparaît finalement comme la consécration
de la transcendance.
À travers des représentations simples (descriptions physiques,
psychologiques, intrigues, etc.), l'auteur offre au lecteur une assimilation
possible de l'univers en tant que saisi de ce qu'il n'est pas.
L'univers se vide de son instantanéité pour parvenir à la temporalisation
que je veux bien être pour moi.

La création et la création dirigée apparaissent donc
comme un seul et même acte.
Mais cet acte exige une répartition des tâches entre le créateur et le lecteur.

L'oeuvre d'art, en ce sens, ne peut exister
qu'en tant qu'il existe un milieu sociologique de crédulité.
Sartre parle alors de générosité.

16 novembre 1966

Mais vous étiez poètes.
Très peu nous répondirent.
Désirant entre ses lèvres: le baiser.
Rêvant
à sa façon.
Car ainsi passe le temps d'être poète.
Si peu d'espace déjà.
Mais vous refusiez d'avoir échoué.

Nous revinrent à la ville natale.
Certains rêvèrent du triomphe.
Ils éprouvaient la géométrie des dieux.
Rêvant
d'être poètes.
Mais rien déjà ne s'illustra.
Rêvant donc.
Ils nous quittèrent avant la nuit.

17 novembre 1966

(*Réponse à une lettre ouverte au NOUVEAU CAHIER, numéro 10*).

En 1955, à New-York, Malcolm X mourait assassiné.
À force d'aimer les noirs, il en était venu à détester les blancs.

Risquer sa vie pour une cause, voilà ce que l'on nomme fanatisme.
L'auteur qui nous accuse, M.P., n'est évidemment pas fanatique.
Le fait de demeurer anonyme le place au-dessus d'une telle accusation.
La France est supérieure, c'est évident.
La cause ne vaut plus de risques.
Si nous suivons la lettre de M.P., nous ne pouvons que nous émouvoir et lui donner raison.

Nous découvrons d'abord un jeune bachelier français, les cheveux au vent,
Chateaubriand sous le bras, s'embarquer volontairement
pour la Nouvelle-France.
Il aurait pu choisir les africains «pour les étudier de plus près».
Il ira en Nouvelle-France!
Un Français de plus! mon Dieu merci! s'exclame Jean Éthier-Blais.
(Jean Éthier-Blais ne prisant pas spécialement les «filles du Roy»...).
Hélas, les voyages passent, mais les français demeurent.
Quelle déception pour eux!
M.P. découvre le Québec au lieu de la Nouvelle-France,
«l'ignorance et l'outrecuidance - les deux allant de pair».
Sans Napoléon, se peut-il que le québécois prétende au monopole
de l'intelligence...
«Puante logorrhée»!
Les québécois, sans parler à la française, se prétendent rhéteurs!
Se peut-il ailleurs qu'à Paris! Quelle suffisance!
Misère du français!
Et que de misères encore!
Il suffit au Québec, dit M.P., pour être «Poète et sociologue»
d'avoir publié «quelques vers dans le Quartier Latin»
et d'avoir «quatre crédits en sciences sociales».
...
Quelle grandeur que la France pour ne voir dans un recueil de 144 pages,
«Les Dormeurs» de Luc Racine,
que «quelques vers dans le Quartier Latin».
Pour pouvoir considérer une licence en sociologie et le fait d'être assistant
de recherche de Marcel Rioux, comme l'équivalent québécois
de «quatre crédits en sciences sociales» en France.
«Puante logorrhée», s'exclame le français d'avoir le nez si long
qu'il doive sentir encore qu'il existe autre chose que Paris!
Misère de trouver le Québec en «vase bien clos», se refusant à enseigner et
à vendre tout ce qui vient de France!
...
Québécois, considère ton crime, considère ton égoïsme,
et donne ta fourrure en échange du colifichet!

18 novembre 1966

(*Lettre reçue de mon frère Olier en Belgique*).
Cher Yvan,
Je suis très heureux d'avoir reçu ta lettre.
Je m'habitue à la Belgique quoique je ne l'aime pas;
pour moi l'Europe c'est déjà quelque chose de tout à fait normal.
J'ai passé le mois de juillet en Hollande dans une famille:
les plus belles vacances de ma vie.
Le pays est à faire rêver: simple, propre, moderne,
débordant de fleurs et tellement hospitalier.
Si je demeure en Europe après mes études,
j'habiterai Maastrich (Pays-Bas) à 79 km de Tongeren.
Mon rêve: devenir un industriel compétent (un gros bourgeois
sans prétention aucune), réaliser un certain équilibre intérieur, épouser
une hollandaise (elles sont si jolies), habiter une petite maison très simple,
vivre calmement, heureux et caché, avoir des enfants et mourir.
Les Belges m'ont tout de même appris quelque chose:
la *politesse* puisqu'ici tes supérieurs ont toujours raison
et le *conformisme* puisque je vois que le monde est trop grand,
trop compliqué et parfois exaspérant...
Donc je ferai des robinets ou autre chose, je le ferai bien
et je serai satisfait: chacun sa spécialité, chacun son problème.
J'ai assez de mes ennuis et je ne veux plus penser aux problèmes
sur lesquels je n'ai aucune puissance.
Savoir un peu ce qu'ils sont et être heureux d'apprendre
qu'il y en a d'autre pour s'en occuper.
Si j'ai des idées j'essaierai de les appliquer à ma vie personnelle
et si elles portent fruits, mes amis, mes voisins et les autres
avec lesquels je devrai vivre voudront m'imiter.
De même eux aussi m'apprendront.
Te félicite pour ton «Bac» ainsi que pour ton entré en Lettres.
Si tu ressens une certaine satisfaction bourgeoise dis-toi que ce n'est
peut-être qu'un avant-goût; la vieille usine Mornard
se met progressivement à l'Américaine; sait-on jamais...

De toute façon ce n'est pas de l'argent liquide ni de l'argent
pour aujourd'hui ou pour demain.
Un professeur au Canada gagne 2 fois plus qu'en Belgique;
ce sera déjà de la «bourgeoisie».
Soit nationaliste si tu le veux mais... pas trop.
Le ministère paie grassement.
Fait comme les Belges: être poli même avec son ennemi
(cela leur rapporte) et voir de très loin les conséquences de leurs actions
(c'est ainsi qu'ils surprennent les Américains).
Si tu veux je te parlerai du séparatisme une autre fois;
d'ici je vois la question sous un angle différent.
Ne te couche pas trop tard, fait attention à tes poumons, surveille ta santé
si tu veux profiter de ton avenir... et même de ton présent.
Olier

21 novembre 1966

Ils se sont rencontrés: Lise Bissonnette, Gismond Dion.
Ils ont bu ensemble, ont dansé ensemble.
Ils ont mangé ensemble, ils ont bu ensemble, et puis il a loué une chambre,
ils se sont déshabillés, elle était froide, dit-elle, il éprouva des difficultés
à jouir, dit-elle, mais le tout dura deux heures environ,
ce qui n'est pas sans cacher d'autres vérités.

Concevant comme nécessaire l'infidélité, mais non l'amour, et voici que
tout recommence, que je m'ennuie magistralement, d'autant plus que
sa famille nous emmerde, que tout nous pousse à nous créer des illusions,
l'amour, l'ambition, tout ce que l'on nomme d'autre part
l'organisation sociale.

Donc: comptant sur mes doigts les années de ma vie.
Mais ici, devinant l'évidence, les années passent, mais se ressemblent tant.
M'ennuyant, et pour tout dire, avec un certain art,
mais légèrement loufoque.

22 novembre 1966

(*Lettre non remise à Lise Bissonnette*).
1.
Je t'écris, mon amour, et pour la première fois croyant ouvertement
en mon amour pour toi, mais d'autres parts incapable de te parler
ouvertement de ce que je suis.
Désirant donc autre chose.
Dormant ensemble mais depuis quelques semaines, moi, te regardant
dormir, ne m'endormant qu'après toi, brûlé, te comprenant, mesurant
chaque jour entre nous la difficulté, moi, trop différent de toi, aimant
le silence, la réflexion, l'écriture, te regardant vivre, ton désir, l'action,
te dépensant en activités louables, mais nous éloignant l'un de l'autre
par le fait de nous rapprocher et de jour en jour davantage.
Ne m'endormant que très tard, nerveux à l'intérieur de moi, brûlé,
la nausée jouant contre mon amour, le sentiment de toujours être seul
avec toi, malgré toi, malgré ton amour,
cette façon d'aimer qui ne correspond pas.
Depuis un an.
Déjà.
Ayant franchi les pires querelles, maintenant calmes, parlant entre nous,
amoureux, mais trop loin de correspondre.
- Il m'arrive de désirer que tu sois un homme d'action, non l'écrivain.
Ne correspondant pas, moi, à ton désir, cette façon particulière
de vivre sa vie.
Nous aimant pourtant, lucides, évoluant.
Vivant tous deux un désir particulier, impossible peut-être.
Deux mondes se croisent, par moments, les milles carrefours de notre vie,
et puis le silence, nous voir, désirant réduire la perspective.
2.
Hier, ne m'endormant que très tard après toi, te protégeant,
blottie contre moi, seul à côté de toi, responsable, souffrant de te savoir
occupée à tant d'actions, nous obligeant à vivre seuls,
ne pouvant nous rejoindre qu'aux heures avancées de la nuit.

Ayant donc désiré, cette nuit, te quitter, en silence, m'habiller, sortir,
seul dans les rues désertes de la ville, respirant la bruine de l'automne,
prendre le premier train, la première destination, ne plus te voir, habiter un
monde étranger, seul, mais ne plus attendre, avec la certitude d'être seul,
n'espérant plus te voir te blottir contre moi, certain de ma solitude,
la porter sans espérer, comme avec toi, mon infantilisme, pouvoir l'éviter.
Le besoin d'une certitude.
3.
Doutant sans doute de notre avenir, de notre amour, l'un et l'autre
ayant vécu l'infidélité, mais nous retrouvant toujours, heureux, épanouis,
comme si tout était permis.
N'ayant pas trouvé mieux que toi, n'ayant pas trouvé mieux que moi,
par la seule raison de nous aimer, malgré ce que nous sommes,
pour une même profondeur, une même façon d'aborder la vie,
mais aussi deux domaines différents, nous opposant.
Doutant, oui, de notre amour, de cette fatigue, conciliant sans arrêt
ce qui peut-être ne permet pas d'être indéfiniment concilié.
J'aimerais vivre avec toi, solitaires, écrire, repenser une façon de vivre.
Tu partirais pour la Chine, journaliste, résonnant ton amour,
te partageant entre ton amour et ta profession.
Mais que ferais-tu, seule avec moi, hors de ton action,
partageant ma façon de vivre?
Que restera-t-il de mon amour lorsqu'après des semaines,
tu reviendras de Chine?
Notre valeur, cette croyance particulière que nous plaçons
en ce qui dépend de nous, ce que nous sommes l'un devant l'autre,
l'un à côté de l'autre, ne se concilie plus.
Nous admirant l'un et l'autre, croyant l'un en l'autre,
et par cela même nous éloignant du fait de nous rapprocher.
4.
Rien de plus.

23 novembre 1966

Dîner au restaurant, sur son invitation, avec Bernard Beugnot, français d'origine, directeur du département de littérature française de l'Université de Montréal.
Parler NOUVEAU CAHIER, restructuration de l'enseignement des Lettres, et d'autres choses et quelques sympathies.

*
La beauté de l'effort, et mille relations, d'autre part une pensée.
Partirons-nous enfin.
Le couple étant une complicité de décision
(se bercer ensemble tard dans la nuit
et la pensée mais structurer sa vie les deux pôles finalement rejoints).
L'inverse donc du christianisme prônant le couple en exemple au groupe, sentimentalité, fidélité, en série totale une frustration.
Ici le groupe servant d'exemple au couple, miniature, et d'un autre stage, une fidélité.

24 novembre 1966

(*Article paru dans le numéro 11 du NOUVEAU CAHIER du QUARTIER LATIN*).

L'INDÉPENDANCE CULTURELLE EXIGE UN EFFORT.

La première réunion, en vue de monter un rapport sur l'enseignement des Lettres du primaire à l'universitaire, a été tenue mercredi, le 16 novembre.
Il y a été accepté que le programme des Lettres
devrait tenir compte de trois sujets:
la littérature québécoise,
la littérature francophone du monde entier,
et finalement les grandes oeuvres de la littérature internationale.

Cette ratification a cependant été faite sous réserve.
Cette réserve touche la mise en pratique d'un tel programme
dans le cadre des écoles actuelles.
Une décision a donc été prise demandant que soient étudiés
les programmes actuels.
Le renouvellement de l'enseignement des Lettres
devra suivre les possibilités qu'offrent les programmes actuels.
La marche du rapport sera donc considérablement ralentie, étant donné
la nécessité de recueillir une série considérable d'informations.
Le rapport n'en sera que plus sérieux.
LE NOUVEAU CAHIER remercie tous ceux qui, de près ou de loin,
participent, ou participeront à la mise-en-oeuvre de ce qu'il conviendra
peut-être d'appeler un premier pas
dans le sens de notre indépendance culturelle.

*

(*Entrevue fictive, mais que plusieurs ont pris pour vraie:
numéro 11 du NOUVEAU CAHIER*).

ENTREVUE AVEC SAMUEL BAILLARGEON.
Certains l'aiment chaude, certains l'aiment froide.
Mais, à moins d'être stupide, personne ne l'aime comme elle est.
Voilà ce que disait, en résumé, le frère Samuel Baillargeon,
dans sa conférence intitulée: «L'art d'être grand-père avant son temps».
Le frère Baillargeon, tout le monde le sait, est un beau jeune homme
d'un certain âge, aimant la vie, et plus que la vie, la religion.
Nous l'avons rencontré, après la conférence, pour le plus grand plaisir
de nos lecteurs.
- Frère Baillargeon, que pensez-vous de la littérature athée?
- Il n'en existe pas. Pour qu'une littérature soit une littérature,
surtout au Québec dirions-nous en riant, il faut à tout prix qu'elle évite
la pornographie. Je dirais même que la littérature est un phénomène
purement catholique, en ceci que la littérature, par définition, cherche
à «convertir», ce qui est, vous ne l'ignorez pas, la définition même
du christianisme.

- Voulez-vous dire que la littérature ne peut être considérée comme littérature que si elle s'oppose à la «pilule»?
- Exactement. J'ajouterais même que le problème se ramène à une question essentielle: dans quel livre trouve-t-on une description détaillée du saint sacrifice de la messe? S'il n'existe aucune description de ce genre, soyez-en assurés, la littérature n'existe pas encore au Québec.
- Croyez-vous à l'avènement prochain d'une littérature au Québec?
- Grande question! Je répondrai même que tant qu'il y aura dans nos romans, nos poésies, des descriptions suggérant les choses de la chair, aucune littérature ne peut vraiment prétendre exister au Québec.
- Ne croyez-vous pas que la France a un grand rôle à jouer dans l'avenir littéraire du Québec?
- Certainement. J'ajouterais même que sans la France, le Québec ne peut prétendre à une pensée valable, et qu'il est impossible à une jeune nation comme la nôtre de se multiplier sans être bien fécondée.
- En d'autres mots, vous prônez l'amour libre.
- N'en plaise à Dieu! J'ajouterais même que le Québec doit se marier à la France en vue d'enfanter de beaux enfants... culturels!
- Comment voyez-vous ce mariage?
- Le Québec doit se soumettre à la partie supérieure.
  La seule solution est que le Québec remette aux français l'autorité totale en ce qui concerne les affaires culturelles au Québec.

C'est sur ces bons mots que nous avons quitté Samuel Baillargeon, pour ne pas dire avec regret.
Nous rappelons à nos lecteurs que le frère Baillargeon est l'auteur d'un manuel intitulé «Littérature canadienne-française», et que ce manuel fait autorité dans nos écoles.
Il est à remarquer que ce livre est publié chez Fides.

27 novembre 1966

Voyage à Hull et Ottawa.
Lise Bissonnette, son frère Claude et moi.
Simplement.

29 novembre 1966

L'impossible.
Une réalité nous attirant hors de ce que nous nommons «notre vie».
Rien de moins que la vie elle-même.
Une tendance à la métempsycose. Or
nous étions poètes et bien d'autres le furent avant nous.
Rêvant alors des bruits du café mais de ta voix chantant au-dessus
de nos voix poètes mais
d'autres nous abandonnèrent.
- Y a-t-il du nouveau.
- La routine. Et toi.
- Je suis marié.
- Tu n'as qu'une femme maintenant.
- Aucune femme maintenant.
- Tu te peignais autrement jadis.
- J'avais les cheveux longs alors.

Vivant alors notre vie.
Bohèmes alors et plus que vivants.
Mais qui se souviendrait de vous chantant au-dessus des bruits
ducafé comblé de ces années passées à rêver notre confort
et d'autre part notre vie se perdant en mille missiles dispersés.
Rêvant alors.
Cherchant maintenant la sécurité contre ces années passées à rêver
de ta voix poète reniant rien de moins que ta vie maintenant.
Poète.
D'autres y prétendirent avant nous.

9 décembre 1966

(*Lettre envoyée à Lise Jacques*).
Très chère Lise.
Les années s'additionnent sans nous réduire à leur somme.
D'autres s'arrêtent là où nous repartons.
Peut-être est-il permis de nous attendrir.
Les années se sont succédées comme les vagues de la mer
laissant en nous leurs amours, leurs chagrins, leurs illusions.
Nous avons trop aimé, nous avons trop souffert
pour qu'il soit permis de regretter.
Mais il nous reste une façon particulière d'aborder le temps.
Sans regrets, et parfois sans illusions, il nous reste très peu de choses.
Une façon particulière d'aimer les villes.
Une façon particulière d'aimer et de ne pas aimer.
Voici donc, simplement, un voeu. Et combien de fois la reconnaissance.

*

(*Lettre envoyée à Ange-Aimé Fournier-Mornard en Belgique*).
Chère Ange-Aimée,
Tout va bien, ou du moins, tout se maintient.
Les examens s'en viennent, Noël s'en vient,
et tout cela ressemble étrangement à la routine.
S'il y avait une dinde sur la table, et de la farce, et une certaine atmosphère qui ne peut venir que de la famille réunie, peut-être parlerais-je autrement.
Les Noëls sont emmerdant. Les amis sont agréables en tout autre temps.
S'il n'y avait l'ambition, qu'y aurait-il pour moi.
L'amour, malgré son charme, ne suffit plus.
On passe facilement de l'amour à l'ambition, mais rarement de l'ambition à l'amour, disait La Bruyère. Et voilà pour les problèmes!
Du côté ambition, les développements sont prometteurs.
Je viens d'acheter, avec quelques amis, une jeune maison d'édition:
L'ESTÉREL en bon état. Valeur, petite, de $4000.
Michel Beaulieu: $1000, soit 25% des votes au conseil des actionnaires.
Jacques Renaud, Raoul Duguay, moi et un jeune comptable :

$750 chacun, soit environ 18% des votes, chacun.
Nous comptons, d'ici dix ans, monter à $100,000.
Ce qui n'est pas peu dire...
Mais nous avons beaucoup de «relations», autant auprès des écrivains qu'auprès du ministère des Affaires Culturelles.
Je m'occupe actuellement de convaincre des professeurs de l'université de Montréal de collaborer à des rééditions d'anciens livres québécois, ainsi qu'à former de nouveaux manuels scolaires.
Quant à mon roman, cette maison voulait l'éditer.
Si j'attendais... c'est que le 10% revenant à l'auteur ne me suffisait pas.
Il paraîtra sans doute d'ici un an. Donc: de beaux projets.
Mais aussi $750 à payer, beaucoup de choses à comprendre au sujet des compagnies, beaucoup de travail en surcroît.
Mais voilà qui passe le temps, la vie peut-être.
Quant à vous, dois-je vous attendre pour l' Expo67?
Puis-je vous aider à vous loger.
Avertissez-moi dès que vous aurez décidé quelque chose.
D'ici à vous revoir, baisers sur baisers, à chacun,
pour Noël et la nouvelle année.

12 décembre 1966

(*Mots laissés à Lise Bissonnette pour son anniversaire: 21 ans*).
Lise, mon amour. Avouons que tout ne fut pas facile.
D'autres, moins réticents que nous, franchissent tôt l'hésitation.
Nous savons cependant que nous sommes l'un pour l'autre,
un caractère particulier...
C'est sans regret, dès lors, que je parle du passé.
Reste une façon particulière de vivre notre vie, venant,
en plus de nous-mêmes, du fait de notre enlacement.
Le monde n'est plus tout à fait le même du fait d'y mêler notre vision.
Et c'est ce que je nomme «quelque chose d'autre que l'amour», entre nous, dont il faudra bien dire, un jour, que c'était la manière d'un amour tendant à sa juste définition.
Baisers donc et trois et quatre perspectives.

17 décembre 1966

Est-ce ma vision du monde qui me fait éprouver tel sentiment envers le monde, ou est-ce le monde qui me permet telle vision de lui-même? L'écriture ne cache-t-elle pas le monde plus que ne l'éclaire?

18 décembre 1966

(*Carte de Noël reçue de ma famille en Belgique*).
Cher Yvan.
Pas gentil d'écrire sur le dos des autres...
Dernièrement, j'ai reçu 3 beaux témoignages de tes articles
dans le NOUVEAU CAHIER.
Félicitations!
Tu dois être très souvent sur la sellette.
J'ai aussi entendu parler de ta magnifique barbe rousse...
ne fait pas la folie de la couper.
Avons envoyé une traite de $50 (cadeau de Noël)
«on s'en souvient bien»...
Malheureusement, sur le duplicata j'ai constaté que le gérant avait fait
l'erreur impardonnable = 2075 Barclay au lieu de 3075.
Demain, à la 1ère heure, je m'en occupe.
Intermédiaire = Banque de Montréal, Main Office.
Je ne crois pas qu'il y ait retard.
Les enfants rêvent d'un Noël tout blanc...
Je ne les blâme pas!
Je ferai de mon mieux afin que Noël soit aussi joyeux que possible.
Nous penserons sûrement à toi. Joyeux Noël & Heureuse Année.
Ange-Aimée
P.S. Catherine s'est occupé de l'héritage de grand maman Mena
& nous dit que l'affaire sera bientôt réglée.
A-t-elle ton adresse?
Tu ne dis rien de ta santé.
Lundi:
J'ai bien peur de manquer l'avion de Noël.

Ça y est, le gérant s'occupe de la traite.
Ton père est un peu fatigué, je me demande parfois
si ce n'est pas le courage qui lui manque,
la pyramide de parenté à l'usine y est pour quelque chose,
c'est tellement délicat parfois.
Joyeux Noël. Si tu vois Gaby, donne-lui une brassée de souhaits.
Bye. Ange-Aimée

Joyeux Noël. Bonne et heureuse année.
Succès dans tes études. Santé et bonheur
Olier

Joyeux Noël. Bonne année.
sont mes voeux les plus sincères.
Je te souhaite bonne chance dans la fin de tes études,
J'espère pouvoir t'écrire pendant les vacances.
Gros baisers sur ta barbe.
Germaine

Un heureux Noël et une belle Année.
Un sapin vert pour les fêtes avec ses lumières d'amitié et de famille,
et des réveillons.
De la neige, des chants et des poèmes.
Des cadeaux et des sous.
Et toi, composer quelque chose de très beau et en être content,
sont ce que je te souhaite.
Sylvain

Une bonne femme est comme un bon poème qu'on «lit» et qu'on «relit»...
Ange-Aimée est parmi celle-là...
Je t'en souhaite une pareille...
Continue à nous donner de tes nouvelles.
Je travaille pour vous tous. Affections.
René Mornard

22 décembre 1966

(*Carte de Noël reçue de Gertrude Savard*).
Bonne santé, succès dans tes études.
Vas voir ta marraine dans le temps des fêtes à 2333 O. Sherbrooke.
Je pense souvent à toi. Gertrude

*

(*Carte de Noël reçue de tante Alexa Mornard*).
Cher Yvan
Je vous souhaite une bonne et heureuse année pour 1967
ainsi qu'une bonne santé et j'espère recevoir une belle lettre de vous.
En attendant gros baisers de votre tante Alexa.
Françine.

*

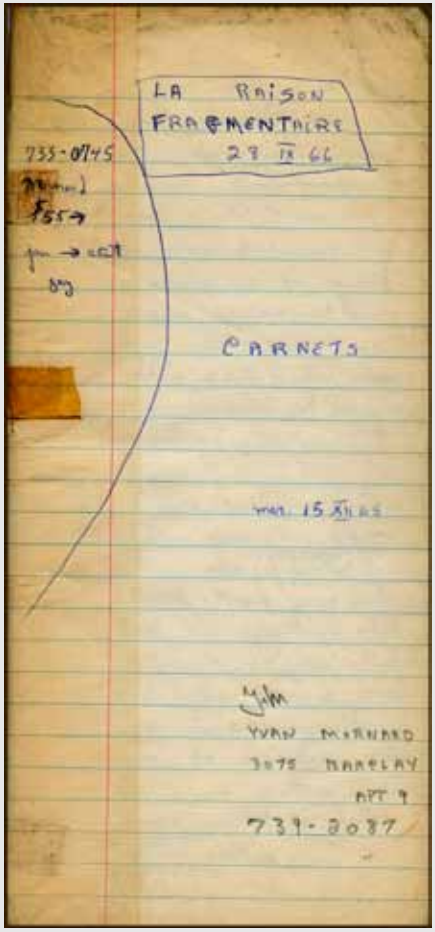
(*Carte de Noël reçue de tante Catherine Fournier*).
Comme il y a longtemps que j'ai eu de tes nouvelles.
J'espère que tu es bien et que la vie de jeunesse est belle.
Que fais-tu de beau?
Toujours les études je suppose.
Comme tu dois commencé à être un monsieur à la tête bien remplie.
J'ai toujours ma nièce avec moi, elle aussi c'est le temps des études,
elle a commencé son cours d'infirmière en septembre.
Nous nous proposons d'aller à l'Expo67 en juillet.
J'espère qu'on se verra.
Ne prends pas d'inquiétude pour le testament, ce sera près sous peu.
Tu as dû avoir des nouvelles du notaire, je crois que ce ne se serait jamais
réglé si je n'avais pas *sassé* le grand juge.
Tante Catherine. Bons becs pour le jour de l'An.

*

(*Carte de Noël reçue de France Théoret et de Marcel Saint-Pierre*).

Sale chat.

Les CARNETS.


LA RAISON
FRAGMENTAIRE
28 IX 66
CARNETS
YVAN MORNARD
3075 MARCLAY
APT 9
739-2037

CARNET

Ces réflexions ont été écrites
entre le 15 décembre 1965 et le 28 septembre 1966.
Le style se voulait autre que celui des proverbes que l'on connaît.

1

L'amour mais c'est.
Mais d'abord autre chose.
Bien qu'en tout temps nous apparaisse la réalité.
L'amour c'est: mais un phénomène historique.
Mais qu'est-ce que la réalité.
Voyons profondément l'autre chose.
Donc l'amour existe.
Mais c'est autre chose.
Mais quelle est donc la question.
15XII65

2

Écrire quelques notes chaque jour en plein action
(dilater l'infime temps libre).
Mais une sottise.
Tant les questions seraient en premier.
Refaites aussi votre journée.
Mais vous direz: quelle est donc la question.
Car d'une sottise longtemps pensée jaillit l'autre vérité.
16XII65

3

Le proverbe est le.
Car le style semble devoir être rénové.
Ce qui fait qu'écrire une pensée demande un renouveau du style
et peut-être le.
Mais davantage l'assurance axiomatique.
C'est-à-dire la pensée lointaine.
Car une longue thèse demande à chaque mot l'élaboration.
La pensée se fait entre les mots.
16XII65

4
Deux morales.
Oppositions.
Le refus du cliché; la réforme.
Il y a ce qui pousse à la perte et ce qui.
Seule l'opposition enfante le jeu.
Le génie crée ce qu'il détruit.
16XII65

5
Le mariage étant le critère de l'amour.
Car il faut épargner la douleur mais à qui.
Qu'est-ce qu'un individu.
La preuve reste à faire.
Refais le critère de ta journée.
L'infidélité rejoint la persévérance.
16XII65

6
Qu'est-ce donc que de frapper le mal en autrui sans frapper autrui.
Sinon frapper des gens sans convictions.
16XII65

7
Le monde est ce que nous.
Mais nous pensons bien autrement.
16XII65

8
Composer un poème sur des thèmes (amour; solitude)
mais bientôt reprenant le poème devenant pour tout dire le seul motif
(thème; éternité; mort) du poème.
Donc: écrire à partir du texte précis.
22XII65

9
La société (vous) dit: l'étudiant réussissant à concilier ses études
et un travail rémunérateur est un étudiant courageux.
Jusqu'à le dire plus courageux que.
Or le courage, etc.
Mais tout ceci n'est que signe de barbarie.
Car il est dit que s'il existait des présalaires, il y aurait désillusions.
Où!
De grands diplômes seraient nécessaires aux moindres gestes.
Or nous sommes libres.
Et la majorité d'entre nous (stupides) prétendent à un meilleur salaire
à partir des études.
Le plaisir se fera donc contre la majorité.
Car viendra le jour où tous étudieront: où tous gagneront un salaire
convenable.
Donc il n'y aura plus de salaires abusifs.
Vous travaillerez dans vos actions.
L'étude sera la vie.
26XII65

10
L'amour devant en sorte évoluer.
L'épouse aura ce droit. Le devoir.
C'est-à-dire étant de bons amis.
Chacun très facilement s'accouple.
À travers une autre fidélité: l'ami préféré très souvent le père.
Donc l'avortement.
Mais pourquoi devrait-on avorter l'enfant d'un autre.
(La question reste à débattre).
Si tu veux un enfant, peu t'importe le nombre de tes amants.
La mère étant en sorte une profession.
L'impôt finance les oeuvres de dieu.
L'on est père comme l'on est mère.
À vous le choix des armes.
3I66

11
L'humain se lasse de l'humain: dirait-on.
Changeant d'amis du fait d'une longue (ou moins) connaissance.
Même d'éternité.
Les groupes littéraires succombent au dogmatisme.
Nous renonçons à nous-mêmes pour nous retrouver en autrui.
L'illusion porte même des fruits.
Mais ne trouvant qu'autrui en ce que nous cherchons,
nous élèverons des barricades.
Nous nous obséderons entre nous.
L'illusion (peut-être la grande réalité; du moins cette forme mobile
de la réalité; du moins la réalité mobile) se déçoit en ses moyens.
La rupture est décrétée.
D'autres groupes renaîtront.
17I66

12
L'humain se définit par le constant et le mobile.
Ainsi l'amour.
La personne venant à nous connaître depuis longtemps
ne définit qu'un domaine.
L'infidélité: voici l'autre fidélité.
Donc: l'autre accouplement ne pouvant être limité
pour un amour dit supérieur (constant).
Seul un désir intérieur prévaut à dire «je t'aime».
Mais: le blâme se porte contre qui méprise (par rapport à la constance,
dit-on, bien que prévaut le vice versa) ses autres accouplements.
De même en simple amitié: ce que vous connaissez bien.
Comme l'on dit: l'infidélité ne peut être ici le mal.
Mais le manque de respect.
Sinon: ajouter s'il vous en dit à votre première fidélité,
mais ne vous séparez jamais de vos armes.
8II66

13
Le besoin soudain: ce repos de l'esprit.
De sorte qu'aller à tel endroit sans la constance fait parfois le désir
du mobile: soudain comprend ce que la constance ne peut saisir
qu'après de longues narrations.
Mais sans pouvoir y avoir participé.
L'immédiat porte ses raisons.
8II66

14
L'amour: mais y a-t-il autre chose de profond que de s'interroger
sur l'acte même que l'on pose contre autant que vers la question?
Aimer serait un doute méthodique (impulsif) en vue d'inventer à nouveau
(sans cesse non tout à la fois) l'amour.
Mais: qui parle d'abolir en ton doute même la croyance?
L'on ne pense bien que ce que l'on aime et déteste
et d'abord profondément.
Mais qui parmi nous se fait profond?
8II66

15
Les grands coups de l'amour:
mais qu'est-ce que sentir profondément la vie:
le respect nous rappelle au
nous dirons nécessaire le retour: au quotidien.
16II66

16
Ne publie pas trop jeune.
Publie tôt.
Le pur dilemme.
Je dirai: qui travaille (et non rêve) demande d'être lu.
Publie peu.
Ou sans arrêt: jusqu'à l'abus.
Peu t'importe: publie.

Cherche l'approbation de qui t'ignore.
Le chemin se fait de porte en porte.
Écrire: c'est vouloir parler de porte en
L'art ne peut être: seul ton dernier style.
Une gradation.
Il faut savoir se mettre dans la rue.
16II66

17
Le travail d'être un masque.
Bien que non seulement.
Il est évident que sans masque, l'homme resterait seul.
Qui parlera de quitter son travail pour s'élever au combat.
15III66

18
D'autres religions naîtront.
Il est à tel moment tant à changer.
La rénovations ne suffit pas à la cité.
Ne vous gênez plus pour enfanter.
15III66

19
Les morales comme les dieux.
Car nous savons que les sentiments eux-mêmes changent.
Donc: s'écroulent toutes à plus ou moins long terme
sous leur propre poids.
Car les hommes passent et rien ne reste après eux et même l'écriture.
Sauf.
L'Histoire est un musée.
Sachons nous inspirer.
12IV66

20
L'action, nous le savons, manque de pensée.
Il y a le penseur et il y a l'homme d'action.
Mais ajoutons que.
Le penseur trouve l'idée; l'homme d'action porte pression.
Qu'il y a la pensée du plan (mais davantage)
et la pensée (non pas l'application) mais de dénouements de faits.
L'application comptant mais comme subie mais davantage l'invention
(celui du jeu des faits).
Donc: l'action vaut la pensée.
Mais qui parle de réduire mille différences.
21IV66

21
La beauté d'une composition.
Même le journalisme touche l'autre face.
Établir une anthologie des plus beaux textes
et des meilleures mise-en-page.
L'art rompt la frontière.
Savoir écrire avec ses deux mains.
28IX66

VARIABLES

Récit.

L'amour n'est que la somme de ses variations.

(Montréal 1965-1966; revu et corrigé 1997).

*

Car nous avons aimé plus que l'amour: le malheur.

Mais dans l'air frais maintenant de l'automne: le renouvellement.
La reconduisant donc à la gare dans le va-et-vient régulier de la ville.
Seul: chantant pour la première fois.
Heureux maintenant. Respirant lentement.
Ayant trop longtemps oublié le sens même du bonheur.

Mais tout cesse et même les lamentations.
Il répétait jusqu'à se lasser lui-même les noms de ses amis disparus.

- À quoi bon.

Nous restions l'un devant l'autre jusqu'au matin.

Mais voilà que tout recommence et les jours et les jours
et comme absorbés par le temps sans le moindre arrêt
discutant du même problème et comme absorbés par le temps
c'est-à-dire toi c'est-à-dire moi nous éloignant d'instant en instant
ou comme les primitifs admirant les ailes du sorcier.

Mais l'automne passe lentement et l'instant plus lentement encore.
Elle arrive souriante dans la chute lente des feuilles.

- Je t'aime.

Il jouait seul jusqu'aux heures avancées de la nuit et dès l'aube reprenait des airs étrangers avec la précision d'un automate respirant soudain.

Mais nous étions plusieurs.
Jouant de plus en plus fort
et pour ainsi dire le déferlement des pluies d'automne.
Les chiens de plus en plus nombreux.

Il se déshabillait alors.
Épuisé de l'amour
et d'autant plus qu'elle rêve d'un homme tuant mille dragons.

Mais tout passe et même le bienheureux moment de notre accouplement.
Et comme il le disait
- l'amour n'existe que pour corrompre notre vie
- mais toi
- j'ai succombé
mais quoi de neuf.

C'est alors que tout recommença mais plus clair et plus sobre
et comme épuré d'une première expérience.
Ne sachant donc dire autre chose désormais
que mon occupation immédiate.
Assurément libéré de la lourdeur de la convention.
Parlant d'amour mais non plus dans le sens répandu.
Autre chose en d'autres lieux.
Ou comme cette journée d'automne respirant librement l'air
circulant entre les buildings.
Respirant lentement.
Mais rien de plus.
La reconduisant donc à la gare
franchissant les rues de la ville vers un bonheur maintenant de plus en plus réel c'est-à-dire toi c'est-à-dire moi: seuls et d'autant plus que marchant dans la foule perdrons-nous le sens même de l'accompagnement.

Marchant lentement dans un soir d'automne et comme délivrés à jamais
du mal qu'il nous causait ou plutôt que nous bâtissions de jour en jour
autour de lui.

Nous aimant donc mais d'une toute autre façon et pour ainsi dire
en d'autres lieux que les lieux habituels.
Marchant l'un et l'autre et pour ainsi dire l'un et l'autre seuls
et pour ainsi dire finalement transformés.

Maintenant seuls dans cette chambre le silence les meubles les miroirs
et l'odeur même de nos corps se retirant en eux-mêmes.
Comme si tout devait finalement nous abandonner.
La signalisation à travers le temps et les livres et cette lumière
effacant tout.

- Je ne comprends pas.
- Je te dis que je t'aime.
- Tu compliques tout.

Maintenant seuls en cette chambre encombrée de bruits
les murs ébranlés par les dynamitages réguliers
les fondations des buildings les prolongements de métro l'avenir.

Les miroirs et l'odeur même de nos corps se retirant depuis des siècles.
Me berçant lentement glissant vers l'avant sur le parquet ciré.
Ayant tout tenté même le silence.

Elle a ri.

S'assoyant maintenant devant moi se croisant les jambes
s'ouvrant sur des visions très avancées.

Lisant un livre et pour tout dire suivant le déroulement
de sa propre histoire.

Maintenant seuls en cette chambre respirant l'air entre les murs
dans une architecture se répétant depuis des siècles ou comme nous:
sans la moindre originalité marquée.

Comme en ce cadre l'image d'une jeune femme
nous souriant à travers l'érosion.
La majorité des femmes n'étant qu'une série de reproductions
en perspective dans la chambre depuis des siècles s'approchant
de notre bouche ne réussissant pourtant qu'à se multiplier en des milliers
de femmes exactement semblables traçant le cercle autour de nous
sans la moindre distinction sinon ces robes ces bijoux ces apparitions
depuis des siècles n'accentuant qu'une ressemblance
nous ayant tout d'abord échappée.

Mais nous étions seuls.
- Je dois partir.

Nous marchions alors dans la ville et dans la nuit brûlante
ta robe s'ouvrant sur tes seins s'ouvrant à la foule s'entremêlant
comme des nuages de moustiques au-dessus du fleuve.

- À quelle heure ton train.

Franchissant les siècles les uns après les autres allant d'heure en heure
plus fermement vers cet instant où le train comme un couteau
tranchera nos derniers liens.

- Il t'attend.
- Oui.

Remuant sa chevelure traversant la ville encombrée d'automobiles
klaxonnant et freinant avec leurs milliers de regards des fenêtres
tirant sur la foule.

- Il faut que je parte.

Marchant à travers le grondement régulier des moteurs
le grésillement des néons les millions de pieds martelant les pavés.
Vivant donc parmi les morts et m'endormant à mon tour
dans les dédales souterrains.

N'en finissant plus de réparer.
L'asphalte se cassant de plus en plus chaque année.

- Écoute: les mouettes!

Nous étions sur les quais de la ville alors et nous aimions.
Maintenant dans les égouts l'urée.
Des millions de rats de plus en plus vite de plus en plus systématiquement
de plus en plus profondément rongeant les assises de la ville.
Les routes s'effondrant.

Marchant dans la ville dans l'éblouissement des phares
tournant au plus haut des buildings.
De grands avions portant à leurs bords des centaines de petits yeux
clignotant et tirant de haut sur la foule.
- Dépêche-toi.

Marchant vers un avenir tout à fait improbable.
Mais regardant droit devant elle.
- Nous avons le temps.

Le temps de nous regarder pour la dernière fois.
Le temps d'écouter encore les mouettes tourner au-dessus de la ville.
- Souviens-toi de la première fois.

Regardant l'ondulation lente du rideau devant la fenêtre (l'unique fenêtre)
d'une chambre louée à la semaine où se montraient successivement
des membres d'hommes nus marchant à côté de leurs chevaux
(selon l'ondulation) tandis qu'elle était assise sur mon divan-lit refermé
avec ses genoux se serrant l'un contre l'autre

alors moi
tes parents ne disent rien
ils ne savent pas
où pensent-ils que tu es allée
avec une amie

faisant défiler devant elle une succession de chevaux et d'hommes nus
ne sachant d'autres chemins vers elle se tenant silencieuse
devant le spectacle des chevaux et des hommes nus
s'engouffrant dans les fentes du rideau

m'étant alors levé dans le désir (mais plutôt la nécessité d'établir entre elle
et moi d'autres points de repères c'est-à-dire un espace conventionnel)
d'écouter l'un à côté de l'autre de la musique

me promenant de long en large tenant entre mes doigts (le majeur et
l'index de la main gauche puis de la main droite) l'une après l'autre
les cigarettes m'étant en quelque sorte essentielles et pour tout dire
dont un manque m'affectait plus directement que de sauter
un repas et même quelques-uns ne pouvant en quelque sorte m'établir
confortablement sur ma table de travail me servant de table de cuisine
(bloquant la porte de cuisine: un garde-robe dont on avait enlevé la porte
et où l'on avait construit des armoires servant à recevoir les trois assiettes
dont je disposais à cette époque avec environ quatre tasses et deux
couteaux deux fourchettes et quelques cuillères servant à mêler le sucre
dans le café dont l'eau bouillait dans un petit chaudron bosselé (noirci
à l'extérieur et surtout à la base) reposant sur des cercles de porcelaine
blanche entre lesquels tournoyait un élément ou plutôt un ressort (qui à
l'achat devait mesurer un pouce ou deux mais qui une fois détendu pouvait
atteindre deux à trois pieds) qui devenait l'élément chauffant tournoyant
sous le chaudron où bouillait l'eau)

me rappelant qu'elle avait elle-même téléphoné après un mois de silence
s'étant en quelque sorte émue au souvenir de notre première rencontre et
d'autant plus que je l'avais embrassée

me désirant en quelque sorte mais surtout étant de plus en plus seule et
davantage ennuyée (par la présence de ses parents)
me désirant en quelque sorte
l'encerclant de mes bras sur une photographie nous montrant debout

de plus en plus près l'un de l'autre et d'autant plus que s'enfonçant
et se retirant (mais non tout à fait) la voyant gémissante les cheveux épars
sur l'oreiller et plus profondément avec la sensation d'être encerclé
de toute part
me faisant oui de la tête mais à peine détendue restant pour ainsi dire
elle-même et d'autant plus

qu'après l'orage sur la rue marchant sur la rue dans l'éclat métallique
des surfaces d'eau s'animant à nouveau (ayant pour ainsi dire fini
de poser) elle avouera
- j'aime venir chez toi

l'attendant depuis des heures dans l'impuissance en quelque sorte
de me concentrer ailleurs depuis déjà deux ans seul en cette chambre

et pour tout dire me sentant rejeté de toute autre activité marchant de long
en large et d'autant plus nerveux que je la voyais monter l'escalier en
silence hésitant à la porte et peut-être redescendant les marches craignant
précisément d'entrer en relation précise ne sachant encore où la mènerait
même les plus réticents de ses gestes et d'autant plus que je marchais
de long en large cherchant en quelque sorte à rattraper le temps perdu

écoutant maintenant le mijotement de l'eau
veux-tu boire un café
alors elle
j'aime venir chez toi
alors moi
tu es bien chez moi
me faisant oui de la tête à peine détendue ou du moins se livrant pour ainsi
dire du plus loin d'elle-même ou du moins

m’ayant téléphoné d’elle-même après un mois sans que j’aie
le moindrement désiré même la revoir et d’autant plus que m’étant levé
ce soir-là je rêvais encore d’une femme (plus grande et plus vieille)
et non pas d’une enfant (17 ans mais comment savoir) ou du moins

me devenant désirable par le seul fait d’y voir un désir plus ou moins
résolu de sa part bien que ne me regardant encore qu’à la dérobée n’osant
encore se reconnaître dans le reflet (si petit) qu’elle formait à la surface
de mes yeux

tu aimerais apprendre la musique
oh oui!
ou du moins trouvant (fabriquant) en la musique le sujet de quelques
phrases nous rapprochant et pour ainsi dire entre chaque note soudain
démesurément l’entendrai-je respirer de plus en plus fortement

ma main remontant lentement sous la robe suivant les fibres tendus
sur la peau (plus sensible à la fin du bas) n’osant aller plus loin de crainte
d’un raidissement
nous allongeant pourtant et nous étirant l’un contre l’autre
c’est-à-dire face à face roulant l’un sur l’autre

les artères se dilatant accentuant le débit du sang qui surgit
des profondeurs (mais qu’est-ce donc qu’être soi) s’embranchant aux
tuyauteries de la ville où nous vivons blottis sous un aveuglement de mots

regardant dès lors droit devant elle et pour ainsi dire ne sachant encore où
la mènerait cette aventure

mais tout d’abord étant venue d’elle-même dans la chambre que j’habitais
au troisième étage d’une maison ayant tout d’abord été construite
pour des riches à l’écart de la ville maintenant bancale au centre de la ville
et pour ainsi dire se tordant maintenant sur elle-même

découvrant le plaisir

ayant jadis abritée les seins fermes des femmes des premiers industriels
réservée pour l'accès du plaisir: maintenant par endroit fendues
du plancher jusqu'au plafond
le plancher formant avec le mur un angle de 80 degrés: ayant donc
enregistré tous les séismes de la terre comme la mémoire se laisse
lentement envahir par une sorte de confession des faits

la regardant à la dérobée (mais peut-être avec assurance) lui expliquerai-je
le fonctionnement des notes les unes par rapport aux autres (sur la guitare)
l'initiant en quelque sorte à l'enchevêtrement des faits (et peut-être
davantage) et pour ainsi dire me perdant dans les couloirs d'une maison
de chambres suivant en quelque sorte un couloir aux mille
embranchements et pour ainsi dire faisant en vain résonner mes pas

alors elle
je suis bien chez toi
tu aimerais apprendre la musique
oh oui!

ou plus précisément désirant m'inventer une série de questions et réponses
me permettant en quelque sorte d'établir entre elle et moi
une série de points pour ainsi dire indiscutables

ou plus simplement me tenant debout (appuyé sur le mur)
lui demanderai-je

veux-tu boire un café.

Seul dans une chambre écoutant la nuit: rien ne peut durer.
Vivant l'un devant l'autre nous emportant l'un contre l'autre
et plus souvent qu'à notre tour.
Les éphémères autour de la lampe couvrant le bureau de leurs cadavres.
La chambre de jour en jour plus ancienne.

- Je dois partir.

Partis depuis déjà si longtemps!
Marchant de long en large cherchant la porte la fenêtre s'ouvrant
sur les grandes feuillaisons!
Mais n'échappant ni l'un ni l'autre à la mort.
Marchant de long en large dans la maison.

L'amour nous éblouissait encore.

Car rien ne demeure sinon l'instant.
Les systèmes du monde comme les langues à travers les âges évoluèrent.
Nous ne conclurons pas.

- Mais je t'aime.
- C'est inimaginable!

Elle riait les nerfs du cou tendus.
Assise sur le bord de la fenêtre sa jupe remontée laissant voir.

Mais
tout est toujours à recommencer. Donc
aimer à nouveau. Mais l'amour depuis longtemps s'avère illusoire.
Ne croyant plus aux décadentes divinités.

- As-tu bien dormi?

Voilà qu'elle marche à côté de moi sous les arbres verts du verger.
L'amour est une émotion nous prenant à la gorge.
Mais les morts ne cessent de nous parler.

Nous regardions passer les nuages allongés l'un et l'autre sur le dos
(du moins par instants) nous accouplant d'autres parts.
Sans jamais penser à l'avenir.
Suivant donc le déroulement extraordinaire de son coeur.
L'amour lui servant de prétexte à la vie.
Elle dormait sur le dos.
Toujours plus loin de moi.

M’avouant finalement n’avoir fréquenté d’autres hommes que moi.
Depuis deux ans le puits ouvert aux miroitements infinis des astres.
- Je ne suis quand même pas puritaine.

Désirant cependant enfanter.
L’autre face de la lune nous étant précédemment cachée.

Marchant maintenant dans la chambre où nous habitons depuis toujours
l’un et l’autre et pour tout dire: l’incroyable siècle de la pitié.

- Tu m’as tout donné.

Rêvant dès lors d’élever un temple à sa gloire.
Mais sachant le sentiment depuis longtemps périmé.
Prévoyant donc le moindre de ses gestes.

- J’irai te reconduire.

M’aimant donc à sa façon.
Buvant le thé tout en me berçant en silence.
Les regardant marcher ensemble sur la rue.
Le plaisir infini des lieux.
Ne m’appartenant plus.
Découvrant dès lors le sens même de la grandeur.
Me souvenant déjà de ces jours où nous allions enfants regarder
les mouettes tourner au-dessus des navires.
L’eau calme des avant-dernières illusions.

- Tu ne devrais pas me croire.

La croyant encore et dans cette chambre rêvant encore d’arriver chez moi.
Dérive décisive du coeur.
L’insignifiance de la beauté.

- Ne te fâche pas.

M’enlaçant auprès de la fenêtre et comme l’infirmière
soutenant les premiers pas.

Mais je me relèverai.
N’attendant plus son retour rêvant déjà d’incessants chevaux fous.
Buvant dès lors solitaire.

Je revins donc seul après l’avoir quitté.
Elle dansait enlaçant les uns après les autres les danseurs.
Je restai seul jusqu’au matin.

Je chantais jadis plus librement.
Seul à la maison me perdant en mille conjonctures.
La fenêtre ouverte et la porte donnant sur tous les corridors.
Sous les feuilles ensoleillées du midi.
Devant désormais vivre seul tous les orages intérieurs.

- Je suis belle.
Nue s’approchant de moi.
Se frottant aux arbres du jardin sous la vibrations des étoiles
infidèle mais
s’approchant de moi: réjouie.
Se frottant contre moi.
(Mais qu’est-ce que la possession).
- Dis-moi que je suis belle.
- Peut-être...
- Dis-le moi!
- Oui.
Se frottant dès lors jusqu’à l’épuisement.

Marchant maintenant vers la fin de notre aventure.
Mais était-ce la fin ou plutôt le commencement.

- Je m’ennuierai de toi.
- Peut-être.

Ne la croyant plus.
Marchant lentement sous la neige.

À cette époque heureuse de notre vie.
Longeant en silence les buildings.
Le bruit mât de nos pas.
Nous aimant alors.
Nous aimant avec sagesse n'espérant rien d'autre que ce calme.
Chantant profondément notre amour et plus profondément le calme étrange des silences intérieurs.
Croyant profondément à l'amour nous offrant ses fruits.
Toi et moi surgissant de siècles en siècles comme au printemps les nuées d'éphémères.

- Tu te souviens.
- C'était comme aujourd'hui.

Regardant la neige tombé à la fenêtre (l'air doux pénétrant la chambre) la neige tombant lentement sur le martellement feutré de mon corps sur ton corps

- Tu as des mains d'artiste.

Allongés sur le lit respirant calmement l'air pur entre des murs se gondolant sous la tapisserie où se dressent des chevaux fous.

- Je suis si heureuse!

La neige s'amassant lentement sur les retables de la ville et comme la crinière blanche des chevaux fous cherchant l'issue sans la trouver.

Te regardant debout à la fenêtre regardant plus loin encore.
Te regardant à la fenêtre heureuse et comme l'ange s'arrêtant soudain dans le ralenti de l'extase.

La ville immobile où bouge la neige par vagues successives
et comme le vent dans les rideaux.

- J’ai froid.
- Viens.

Nous enlaçant sous les couvertures écoutant tomber
les uns après les autres les siècles dans l’éternité.

Regardant les meubles luxueux dans les vitrines
et comme de faux appartements fermés à notre amour.
Une infinité de lampes silencieuses.

- C’est injuste.

Ces faux appartements publicitaires tandis que nous marchons maintenant
vers notre chambre de pauvres louée à la semaine où
la neige s’amasse lentement sur les retables à peine éclairés
par l’unique lampe éclairant maintenant ta robe ouverte
sur tes seins.

Sous le grondement sourd des avions.
Au-dessus des nuages
au-dessus de toi
au-dessus de moi.

Tandis que la neige tombe lentement sur la ville nous enroulant
l’un dans l’autre et peut-être pour la dernière fois.

Nous aimant alors.

La neige s’amassant sur les automobiles dans le va-et-vient
des essuie-glaces.
- Qu’as-tu.
- Rien.

Marchant à travers la ville et nous dirigeant vers la gare.

- Il ne fallait pas.

Me souvenant d'autres temps où nous longions les mêmes rues.

- Je ne mentais pas.

Retournant donc à ses autres amours me laissant finalement seul
en d'autres lieux et en d'autres temps
m'éclairant sur moi-même.

Devenue femme et plus sûrement.
Nous taisant à travers les questions d'usage.

- Je ne mentais pas.

L'HYMEN D'YMÉNÉE.

Maintenant seul en cette chambre le silence comme si ces miroirs
et l'odeur même de notre corps se retiraient en eux-mêmes
comme si tout s'enfonçait de jour en jour davantage en lui-même

regardant de plus en plus profondément ses yeux nous fixant
à travers la vitre recouvrant sa photographie jaunissante

nous interrogeant à nouveau sur le déroulement des faits

- tu es fatiguée

s'allongeant sur le lit se retournant vers le mur montrant ainsi
sa volonté de dormir ou du moins poursuivant une comédie
mais peut-être convaincue de vouloir vraiment dormir ou du moins
se convainquant malgré sa jupe remontant jusqu'à montrer

à la fin des bas passant ma main sous sa jupe assis au bord du lit
se retournant brusquement me fixant dans les yeux soudain
mais comment dire était-ce lui ou était-ce moi
se retournant alors

- couche-toi aussi

m'allongeant près d'elle de plus en plus près d'elle jusqu'à sentir
le frottement de ses seins
la serrant dans mes bras l'enlaçant la possédant

m'allongeant jusqu'à sentir le frottement plus rapide de son corps
sur le mien tandis qu'elle s'arrête pour ainsi dire de respirer
comme aux aguets dans les feuillages enchevêtrés des buissons

où nous allions enfants attendant durant des heures qu'un oiseau
un écureuil un rat s'engouffre dans la cage se dilatant à travers la soie
qui ajoute pour ainsi dire une texture à la réalité

l'eau commençant lentement à déborder
sa poitrine se soulevant et s'abaissant de plus en plus fortement avant
de s'arrêter soudain sentant derrière les gestes un danger la menaçant

quelque chose d'étrangement désirable

- mais non je n'étais tout de même pas pour me lever en criant sortant en claquant la porte

tâchant de nous retrouver

se taisant maintenant faute de savoir être autre chose qu'une situation qui
devait lui plaire lui permettant de se raconter et peut-être
de se raconter une histoire ou du moins de parler de choses
lui tenant peut-être réellement à coeur

maintenant qu'elle marche à mes côtés silencieuse et comme absorbée
par le bruit sortant de ma bouche sans pouvoir en tirer les ensembles
permettant de nous rejoindre mais étaient-ce vraiment des mots
des phrases des volumes entiers que je lui débitais ou simplement
croyais-je employer les termes appropriés quand au fond pour elle
tout n'était qu'une incessante mélopée semblablement la même
malgré les variations que j'introduisais m'exclamant m'arrêtant
me faisant plus tendre dont elle ne pouvait suivre le déroulement
comme auprès d'un étranger parlant une langue étrangère

son corps «semblable au sien» pensa-t-elle
mais plus vigoureux avec les muscles saillant et d'autant plus gros
qu'à la première fois «j'en fus presque prise de panique» et d'autant plus
qu'il s'enfonçait et se retirait avec une violence que je n'avais pu connaître
avec toi

mais comment se rappeler exactement ses yeux nous fixant
à travers la vitre recouvrant sa photographie jaunissant d'années en années

maintenant seul en cette chambre allongé sur le lit respirant lentement
la lumière par la fenêtre respirant lentement sur le lit

- mais non mais non

lui rappelant avoir été vu avec cette fille complètement nue
riant devant lui dans la lumière

humide allongée ne parlant plus se contentant de fermer les yeux
comme pour éviter son regard (ou le mien)

- pourtant lui et toi vous êtes

à l'écoute du moindre craquement mais (comment dites-vous) maintenant
attentifs au moindre craquement du plancher nous sentant traqués

quand soudain il se leva et déclara (ne pouvant rien changer) préférable
d'être calme la regardant se rhabiller en vitesse ses seins s'engouffrant
maintenant attentif aux publicités de soutien-gorges dans les journaux
de plus en plus attiré comme charmé c'est-à-dire ensorcelé
la faisant respirer plus rapidement aussi rapidement
qu'en montant l'escalier
ou plus précisément se confondant avec ces affiches publicitaires
de soutien-gorge de plus en plus envahissantes surgissant de partout
dans la ville en fonction de je ne sais trop quoi
exactement comme je le prétendis devant lui qui s'exclama
- c'est énorme!

L'HORLOGE DU CAFÉ

Exactement comme le hasard ou peut-être le destin mais davantage
un sentiment nous étant commun nous menant tous dans le même café
c'est-à-dire la même cave la même caverne écouter de la musique
dans le vacarme s'élevant des tables comme la fumée emplissant
par convulsions lentes jusqu'au plafond c'est-à-dire que

n'ayant pu dormir je m'étais levé puis dans la rue voulant éviter de rester
seul j'avais cherché une place dans ce café m'assoyant à côté d'elle
sans autre raison qu'il n'y avait d'autres places libres sur les bancs et non
(n'étant déjà plus seul) au milieu des bruits et de la musique pour entamer
une conversation et même ce que plus tard je devrai dire

c'est-à-dire que je me tenais seul et pour ainsi dire *blotti sous ma peau*
regardant autour de moi le mouvement incessant des corps comme
écoutant les pulsations sourdes et régulières de mon sang ou comme le pas
de quelqu'un s'approchant comme s'il était quelque chose d'important à
saisir à comprendre à discuter comme une personne s'approchant en secret

(mais plus vraisemblablement à cette époque recherchant encore une
femme ou une fille c'est-à-dire avec qui saisir comprendre discuter
comme s'il était quelque chose à partager)

alors me regardant
- avez-vous l'heure

et moi
regardant ses bras nus lui demanderai ce qu'elle cherchait à cette heure de la nuit à discuter avec une fille devant elle (mais était-ce une amie ou plus simplement une conversation s'imposant par la disposition des bancs)

mais peut-être cherchant secrètement le moyen de les aborder
mais sans trouver encore dans leur discussion (et surtout leurs silences)
l'occasion d'ajouter quelque chose

regardant les gens du café mais plus précisément me réservant
par mon silence continuel une sorte d'indépendance vis-à-vis d'elle
la regardant pourtant à la dérobée

alors moi
- avez-vous l'heure
- vous ne dormiez pas

et moi cherchant à me rappeler ce que réellement nous allions dire
regardant ses bras nus mais peut-être n'est-il pas impossible
qu'elle ne soit pas libre (c'est-à-dire seule) maintenant qu'il joue
de la guitare debout sur une sorte de scène à peine surélevée
nous permettant ainsi de suivre le mouvement de ses doigts sur les cordes
et pour ainsi dire d'entendre visuellement la musique
à même son cours initial

et moi
vous ne dormiez pas

mais cherchant à me rappeler pourquoi je ne me tairai pas
comme à l'ordinaire venant boire lentement dans ce café n'ayant pu
dormir comme il m'arrive régulièrement sentant le besoin de me lever et
dans la rue me dirigeant vers ce café de me sentir pour ainsi dire malade

ou du moins sentant la nécessité d'avertir mon employeur
avant de me recoucher au matin de mon désir (mais devant lui m'écoutant
au téléphone je dirai besoin nécessité urgence) de rester chez moi
et pour tout lui expliquer je dirai *malade*

mais elle
vous ne dormiez pas

cherchant à se rappeler s'il est vraiment possible que nous ne nous soyons
jamais rencontrés puisqu'elle (du moins le prétendra-t-elle) vient presque
chaque soir et jusqu'aux heures avancées de la nuit et parfois même
du matin

nous découvrant une ressemblance et plus vraisemblablement
une insomnie commune et pour tout dire une sorte de persévérance
dans nos habitudes nous ramenant régulièrement au même point
(bien que sur la carte de la ville le café n'apparaisse pas)

mais elle
vous ne dormiez pas

cherchant à se rappeler lors de quelle occasion elle avait entendu
cette musique pour la première fois à moins qu'il fut alors question
d'un autre morceau bien que la ressemblance n'en demeure pas moins
étonnante et vraisemblablement émouvante et d'autant plus
qu'il lui rappelle un rêve et d'autant plus son enfance et d'autant plus

qu'il joue maintenant dans un silence total s'étant imposé dans le café
dans la fumée s'élevant des tables en des courbes s'accentuant
par densités locales
notre regard suivant le rythme de ses doigts sur les six cordes
tendu au-dessus du trou

donnant sur une construction servant de caisse de résonnance
et peut-être même de musique elle-même

cherchant à me rappeler en quel endroit me fut-il présenté
(ou lui serais-je présenté) m'invitant dès lors à son appartement
dans le seul but de jouer et souvent toute la nuit devant moi
emplissant lentement sa maison de fumée si bien qu'il me déclarera
un jour me voir me consumer lentement devant lui

mais elle
vous ne dormiez pas
et moi
désirant de plus en plus son
mais regardant toujours ses

de plus en plus mobiles et d'autant plus que j'essaie d'établir
entre mon désir et mes doigts bougeant discrètement sur la table

maintenant éclairée par une simple bougie (qu'on allumera prévoyant
pour bientôt la fermeture de toutes les lumières de la salle sauf celles
des projecteurs) se consumant lentement dans un vase la protégeant
de tous côtés

un contact nous rapprochant de plus en plus et peut-être véritablement
cette fois bien que véritablement je n'osais ou ne voulais penser plus loin
ou plus simplement désirant tout d'abord et peut-être avant tout pouvoir
atteindre et pour ainsi dire toucher du doigt ce flot et peut-être délirant
qu'il avait appris lentement à tirer des six nerfs franchissant
et plus précisément
tendu au-dessus du trou
donnant sur une construction servant de caisse de résonance
et peut-être de sentiment lui-même

alors moi
vous ne dormez donc jamais
et vous
alors moi
tout dépend de l'heure qu'il est

alors elle ne cessera de me regarder tandis que je ferai semblant
de me détourner d'elle me prouvant ainsi ma force
mais regardant son corps
immobile tandis que ses doigts seuls bougeaient mais plus précisément ne
pensant et ne voyant qu'elle et d'autant plus désirable qu'elle me semblera
dès lors inévitable de sorte que m'étant levé j'ai véritablement refusé
de dormir (et non pas *malade*) sentant et peut-être clairement
que je devais la rencontrer

alors moi
que cherchez-vous
sans doute la même chose que vous

alors moi
m'interrogeant sur le sens de la vie me demandant s'il est possible
d'établir entre les différentes étapes de ma vie (ou du moins
le prétendrais-je) les liens nécessaires ou du moins paraissant nécessaires
au déroulement régulier et peut-être heureux (mais le mot m'effrayera
craignant de n'y trouver que ce qu'on a bien voulu jusqu'ici lui rattacher)

suivant dans ce café les mouvements courbes de la fumée se déplaçant
entre les murs dans le vacarmes des chaises et des conversations
se superposant s'entremêlant et possiblement
pouvant s'apprendre par une longue pratique des doigts

bien qu'il semble évident qu'aucun point de contact ne soit possible
naturellement (et non par jeu) du moins d'une façon aussi évidente entre
les bras maintenant bougeant indépendamment les uns des autres ainsi que
toutes les parties du corps et pour ainsi dire interprétant devant nous
une habitude et sans doute ancienne et peut-être démodée et d'autant plus
qu'il ne varie que les accents et non pas l'ensemble la structure
c'est-à-dire la signification profonde

alors elle
j'aime cette musique

alors moi (mais que se passa-t-il réellement surtout que je m'étais levé
renonçant finalement à un sommeil trop long à venir et peut-être fatigué
sinon plus sûrement dévasté)

cherchant à retracer le passé et peut-être sachant l'impossibilité
de l'atteindre l'ayant pour ainsi dire créer de toute pièce n'ayant su
remarquer jadis qu'un certain nombre de visages se figeant pour moi dans
des aspects m'ayant alors frappés ou du moins me permettant aujourd'hui
de me les rappeler mais en réalité me rappelant avant tout
la trame reliant les faits les uns aux autres et non pas les faits eux-mêmes
(mais seulement des aspects) et peut-être même une trame n'étant pas celle
que profondément m'avait amené à voir ce qu'il me plaît aujourd'hui
d'y rattacher ou peut-être plus vraisemblablement de refaire
de fond en comble

tandis qu'elle me sourit ou du moins me sourira ou du moins voulant
retracer dans l'expression de son visage un sentiment l'animant
maintenant (et non jadis) la voyant sourire et peut-être même me sourire
sous une vitre lui permettant de jaunir plus lentement (bien que jaunissant
déjà sur les bords) et pour ainsi dire ne vieillissant qu'en surface mais
peut-être du seul fait de n'être plus maintenant qu'une surface
dont la mémoire aurait lentement effacé toute intériorité

et d'autant plus que n'ayant pu dormir je me lèverai et voulant éviter
de rester seul je reprendrai lentement les faits pensant me rappeler
mais les reprenant peut-être là où nous les avions laissés et comme de jour
en jour poursuivant un livre devant être terminé mais plus profondément
devant être refait de fond en comble ce qu'il me plaira dès lors d'appeler
mon passé

alors moi
vous aimez la musique
peut-être est-ce d'être avec vous

alors elle me regardera tandis que je me détournerai d'elle (craignant
en quelque sorte de gâter la situation d'y ajouter ne fut-ce qu'un regard)

regardant son corps immobile tandis que seuls ses doigts bougeront
sur les cordes mais plus précisément ne voyant qu'elle et d'autant plus
désirable qu'elle me semblera dès lors essentielle ou du moins inévitable

de sorte que m'étant levé j'aurai cherché à me rappeler ce qu'il me semble
aujourd'hui être la vérité c'est-à-dire les faits s'étant réellement déroulés
de sorte que m'étant levé je renoncerai au sommeil impossible ou
du moins m'étant alors impossible ou me devenant impossible du seul fait
d'établir ou de chercher à établir entre mon passé et cette heure avancée
de la nuit un contact à l'avance destiné à se perdre lui-même dans un jeu
de coordonnées n'y ayant ajouté (du moins semble-t-il) que des éléments
nouveaux menaçant eux-mêmes d'établir ou de permettre d'établir
un jour si d'autres éléments selon toute vraisemblance venaient
s'y rajouter une autre réalité sinon tout simplement la seule réalité
mémorable comme devant s'être réalisée avant même que ne soient
corrompues les bases de celle qui se serait en premier lieu passée

alors elle
vous aimez la musique

exactement comme le hasard ou peut-être le destin mais davantage
un sentiment nous étant commun nous mènera dans le même café
dans la fumée tournoyant lentement sur elle-même devant mon regard
cherchant à fixer en une sorte de reproduction arrêtée ses yeux s'effacant
lentement sur la photographie la représentant mais plus précisément
délimitant un obstacle devant être franchi avant d'atteindre
à la reconstitution de ce qui doit ou du moins semble devoir s'être passé
alors moi
il y a longtemps que vous venez ici
oui
alors moi
moi aussi

me sentant pour ainsi dire sans plus de passé que d'avenir
tant ma mémoire et mon imagination s'étaient confondues
me sentant comme étranger dans ma propre histoire
me sentant pour ainsi dire oublié

tandis qu'elle le regardera comme charmée (ensorcelée) et d'autant plus
que je l'aurai présenté comme étant un ami
ou plus précisément désirant m'inventer une série de relations m'éclairant
en quelque sorte sur mon passé

et d'autant plus qu'elle sera là cherchant à retrouver les lois
de sa propre histoire et sans doute de la façon la plus simple et d'autant
plus qu'elle atteindra sur elle-même un grand pouvoir ou du moins
sur cette série d'apparitions la manifestant en quelque sorte à elle-même
par une série d'associations de sa personne avec d'autres personnes et
peut-être simplement d'idées ou plus simplement avec des objets
ou plus précisément désirant de mes sentiments les plus personnels
une représentation directe d'elle-même et peut-être m'éprouvant
comme faisant dès lors parti d'elle-même

ou plus précisément à cette époque recherchant passionnément
une femme ou une fille de sorte que la moindre rencontre ou plus
simplement un sourire ou peut-être un geste mais auquel venait s'ajouter
immanquablement une série de perspectives réelles ou du moins
le paraissant alors

de sorte que la regardant je n'avais accepté (voulu) m'arrêter
au désagrément momentané que m'avait causé la vue de son visage
c'est-à-dire ayant d'abord remarqué (désiré) son corps et d'autant plus
qu'il me permettait en quelque sorte d'affirmer entre mes diverses
expériences amoureuses une sorte d'évolution ou plus précisément
une relation entre le degré d'habileté auquel j'aspirais et la beauté
que je saurais me rattacher un jour

d’autant plus que m’étant finalement levé je m’étais dirigé vers ce café
pensant ou prévoyant et peut-être même étant en quelque sorte assuré
de la rencontrer c’est-à-dire m’assoyant à côté d’elle expressément
pour elle (et non pas de n’avoir reconnu d’autres places libres
plus ou moins nombreuses dans le café) mais sachant ou prévoyant
que tout allait bientôt commencer

alors moi
avez-vous l’heure

ou plus précisément n’osant encore l’aborder directement et sans doute
par un motif aussi répandu (connu) je m’étais adressé à quelqu’un d’autre
(mais qui était-ce) assis comme nous sur le même banc de sorte
que n’ayant lui-même de montre il lui avait demandé si elle ne pouvait pas
me renseigner à sa place et d’autant plus que je paraissais attacher
une importance à la réponse
de sorte que m’étant finalement levé c’est-à-dire renonçant au sommeil
j’étais venu m’asseoir dans ce café et peut-être même directement à côté
d’elle
- vous êtes là
- je suis là
- je ne croyais plus
- voyez
- nous sommes là
- nous sommes là
- je vous crois maintenant.

NOTRE HISTOIRE

Me rappelant aujourd’hui ce qu’il me plaît d’appeler notre histoire
ou plus précisément la revoyant (la reconnaissant) dans certains visages
lui ressemblant

cachant dans leur silence les mêmes rêves et les mêmes gestes

de jour en jour en quelque sorte émues par la vie et pour ainsi dire
abandonnant peu à peu leurs premières intentions

découvrant peu à peu à côté de leurs conversations habituelles une sorte
de réponse à leurs questions (l'amour n'étant qu'un long apprentissage
vers une déconcertante réalité) c'est-à-dire

exactement comme je me rappelle alors avoir chercher à m'évader
de ma vie par le simple fait de la raconter ou de mentir d'abord
à moi-même

et d'autant plus qu'elle me sera présentée et qu'il tentera de l'abandonner
(et pour ainsi dire dans mes bras) désirant d'abord en finir
- ça alors!

tâchant d'apprécier le spectacle ou plutôt de le partager (le faisant souvent
pour lui seul dit-elle) c'est-à-dire la regardant se déhancher lentement
devant nous retenant sur elle toute la lumière
se dépouillant peu à peu de sa matérialité

se caressant lentement le sexe jusqu'à ses seins maintenant nus
et pour tout dire
jouissant plus que nous
faisant éclater les limites
comme l'éclat lumineux d'une bombe
illuminant un moment les lieux dans les gémissements soudain
d'un excès de rage.

Mais ne trouvant plus (depuis des jours des années des siècles) le mot juste
me permettant de passer d'un souvenir à un autre: cherchant
entre les faits m'étant en quelque sorte légués les liens (conventions)
me permettant d'unir un souvenir à un autre par une signification
les remettant pour ainsi dire à leur véritable place.

Ne retrouvant plus le sentiment s'étant emparé de moi: donc me plaisant à jouer le personnage tel qu'il me semblera dès lors m'être senti.

Ou plus précisément regardant la ville par la fenêtre ou du moins
les rues et les murs d'un quartier de la ville c'est-à-dire cherchant
à me rappeler: d'autant plus qu'elle s'accroche à mon bras (ma main
dans une de mes poches formant ainsi avec le bras l'anse idéale
pensera-t-elle plus tard beaucoup plus tard et peut-être même très vieille)
tandis que nous marchons sous la neige tombant en gros flocons lentement
recouvrant les trottoirs les rues la ville entière

ou plus précisément regardant ses lèvres bouger lentement sous la neige et
d'autant plus que fondante c'est-à-dire envahissant son visage
et d'autant que s'accrochant à mon bras

c'est bon

comme si tout recommençait en moi sans la moindre blessure
(et pour mieux dire: jouissant déjà d'une certaine expérience du malheur)
c'est-à-dire s'accrochant à mon bras tandis que nous marchons
sous la neige de plus en plus dense et d'autant qu'elle sera venue
et pour ainsi dire se libérant de tous les préjugés concernant
ou pouvant concerner sa présence auprès de moi
- je suis contente d'être venue

tandis que nous marchons maintenant sous la neige dans le bruit lent
de plus en plus sourd de plus en plus familier (présent) c'est-à-dire elle
c'est-à-dire moi et pour ainsi dire recouvrant les trottoirs les rues
la ville entière

où nous marchons maintenant (la nuit de plus en plus déserte) c'est-à-dire
les rues maintenant désertes ou comme il se plaisait à le répéter:
"qui donc connaît notre quartier sinon du fait d'y habiter ou d'y tenir
un commerce» (ces restaurants aux enseignes lumineuses insistant sur
le rouge) à peine distants les uns des autres par un coin de rue ou plus

simplement collés les uns sur les autres s'entourant d'épiceries ou plutôt
de vieilles maisons ayant été transformées en épiceries ou plutôt de vieilles
maisons camouflées sous des devantures à larges vitres laissant voir
une série de murs se gondolant de l'entrée jusqu'au fond c'est-à-dire
la porte arrière servant au va-et-vient des nourritures: viandes livrées
par grands quartiers, conserves s'accumulant sur les étagères,
sacs transparents laissant voir des friandises de toutes les couleurs

c'est-à-dire tombant lentement sur un quartier désert (introuvable
sur la carte étant compris dans un très petit point représentant une ville)
ou comme il se plaisait à le déclarer «nous habitons un véritable désert»
avec ses carrés de maisons et le vent frappant à la fenêtre où nous sommes
regardant la ville par la fenêtre bougeant lentement sous la neige
et d'autant plus qu'elle se tiendra debout sur le lit pour déclarer

je t'aime

et d'autant plus que l'enlaçant de plus en plus et d'autant plus que
s'enlaçant de plus en plus jusqu'à se rouler (de plus en plus) finalement
sur le lit c'est-à-dire au centre d'un quartier désert (et formant un cercle
autour de nous) de plus en plus près l'un de l'autre

ouvrant la porte donnant sur le balcon enneigé éprouvant le besoin
de respirer (levant les bras et renversant le buste vers l'arrière
pour se pencher ensuite vers l'avant) dans le silence de la nuit froide
entrecoupée de jappements réguliers et distants des chiens

tandis qu'assise dans une pièce meublée de meubles de rotin écoutant
une voix lentement dire un poème elle se tournera pour m'observer
respirer près de la porte laissant pénétrer un courant d'air froid

et de plus en plus dense et d'autant plus que nous enlaçant j'aurai dès lors
conçu le projet de pénétrer dans son intimité refermant dès lors la porte.

Mais nous marchions dans un soir de printemps s'évaporant très lentement
en silence formant au-dessus des flaques d'eau de minces croûtes
de verglas que je cherche maintenant à me rappeler sentir éprouver
à nouveau bien qu'il me paraisse évident que de raconter à la fin
de notre amour (mais était-ce un amour) les débuts se présentent faussés
par une année de relations ininterrompues

c'est-à-dire marchant enlacés dans un printemps silencieux entre
les buildings et le clignotement régulier des néons délimitant
une succession de buildings s'élevant de plus en plus haut dans le ciel noir
ou plus précisément entre une succession de lignes éclairant son visage ou
plutôt l'enlaçant de jour en jour plus intimement et pour ainsi dire voyant
à travers les linges recouvrant son corps sa nudité

et maintenant dans un soir de printemps nous rapprochant de plus en plus
dans un silence nous étant devenu (par une longue pratique de nos corps)
la preuve d'une existence et d'autant plus profonde

qu'à cette époque
je désirais désormais une stabilité (mais qu'est-ce que la stabilité)
et d'autant
plus qu'elle commencera lentement à me rendre la vie supportable
et d'autant plus que je désirais mais je ne sais quoi ou plus précisément
cherchant d'un jour à l'autre le déclenchement et pour ainsi dire
de mon coeur et d'autant plus qu'elle sera venue et non forcée
par les circonstances ou plus simplement par moi mais d'elle-même
jusqu'à cette chambre
où nous écouterons quelques disques en sirotant de l'alcool (du vin
c'est-à-dire étant l'un et l'autre pauvres c'est-à-dire elle vivant au dépend
de ses parents c'est-à-dire de quelques dollars par semaine servant
à payer ses repas à l'université ainsi que son transport c'est-à-dire devant
nécessairement restreindre ses plaisirs et d'autant plus qu'ayant quitté
ma famille et n'ayant à l'époque aucun diplôme valable je m'enliserai
en quelque sorte vivant (mais de moins en moins) en échange d'un salaire
suffisant à peine à payer la chambre aux murs gondolés) c'est-à-dire

écoutant quelques disques tout en dégustant un mauvais vin mais aussi
le plaisir de nous allonger l'un près de l'autre sur le lit c'est-à-dire
le divan-lit s'ouvrant en quelque sorte mais davantage nous ouvrant

l'un à l'autre et d'autant plus qu'elle sera venue complètement libre
(mais qu'est-ce donc que la liberté c'est-à-dire le choix que nous faisons
de jour en jour entre nous-mêmes et quoi)
c'est-à-dire nous enlaçant maintenant sur le divan-lit c'est-à-dire nous
roulant l'un sur l'autre et d'autant plus qu'elle sera venue librement
c'est-à-dire choisissant ce qui ne manquera pas de nous arriver.

LA VERSION DES FAITS

Étant venue d'elle-même à ce point de notre aventure, je vous raconterai
cependant mon influence et comme tu me le disais si bien: «ta façon plus
qu'obsédante de faire évoluer les gens» ce qui n'était pas sans me plaire
sachant que ton plaisir venait d'autre part directement du mien.

M'étant donc senti de trop dans l'existence j'avais par amitié pour elle
dont j'espérais l'amour il est vrai conçu l'ambition de reprendre
mes études et d'autres parts mes expériences intérieures là où je les avais
laissées.
Mais tu ne seras pas sans noter les inquiétudes qui me sont venues
à cette époque ou comme je le pensais alors «le risque de perdre
d'une part pour n'avoir d'autre part que ce qui ne saurait à la longue
que me déplaire».

Mais ta façon de m'écouter te raconter mon évolution intérieure et l'intérêt
que tu portais de plus en plus à mon histoire m'obligeait à l'inventer
de jour en jour afin de pouvoir te raconter une suite à ce qui semblait
t'intriguer.
Mais admets aujourd'hui que rien ne t'intéressait moins que ma brûlure
intérieure et que s'il te semblait agréable de suivre une histoire c'était
moins pour le plaisir de me voir m'y soumettre que pour celui de me sentir
de jour en jour plus soumis à toi.

Mais ne sachant alors t'imposer que par le moyen de certaines obligations totalement extérieures à toi ou comme tu me le répétais
«la vie nous impose certains devoirs» te voyant dès lors obligées
de me croire jusque dans mes mensonges les plus évidents.

M'effrayant tout d'abord du fait de t'avoir attribué quelques libertés qui n'étaient pas encore les tiennes («elle n'a que dix sept ans») mais bien celles que j'avais connues chez mes autres maîtresses ce que tu ne peux plus ignorer mais qui à l'époque te rendait d'une part jalouse et d'autre part confiante au bon succès de ton «émancipation» comme tu te plaisais à le répéter.

Ce ne fut pourtant qu'après un mois de travail sur ton corps que j'obtins le droit de m'y établir.
Tes réticences se transformèrent en audace et pour être franc
l'élève dépassa bientôt le maître.
Nous ne nous aimions pas encore et nous nous le cachions bien.
Mon attachement pour toi grandissait néanmoins.

J'habitais à l'époque une chambre depuis environ deux ans c'est-à-dire depuis mon départ précipité de chez mon père.
Je devrais plutôt parler d'un très long désir depuis des années me faisant espérer l'occasion de marquer un point.

Ma mère mourut donc m'enfantant pour la deuxième fois mais cette fois sans le savoir.
Nous suivions le corbillard luxueux (la vie même de ma mère)
dans une limousine où je pus allonger mes jambes de toute leur longueur tant les banquettes étaient distantes les unes des autres mais le faisant avec discrétion (ou ne le faisant pas) par égard pour mon père
et d'autant plus que l'émotion me gagnait

c'est-à-dire suivant maintenant le cercueil (transporté par six hommes jusqu'à l'entrée de l'église où ils le déposèrent sur une base roulante) franchissant donc la foule parquée devant la porte de l'église

(c’est-à-dire les amies de ma mère le club des dames catholiques
c’est-à-dire les classes entières obligées par les professeurs: celle
de ma soeur et celles de mes deux frères et ma classe! ma tendre classe!
que je détestais tant c’est-à-dire la famille entière.
Réjouie! épanouie: égreneuse de chapelets de curés et d’évêques
«mon doux Jésus que c’est triste la mort!» c’est-à-dire l’éternité

suivant donc mon père accablé (ignorant la joie qui l’attendais, ignorant
ma joie éblouissante) suivant donc mon père ému par les feuilles
que faisait tournoyer le vent de l’automne dans le son régulier des cloches
de l’église, le bon vent de l’automne.

Je revins donc à la chambre que j’habite retrouvant tout ce que signifiait
pour moi le plancher sale et croche, les murs craqués, le lavabo où, comme
beaucoup de chambreurs et même de chambreuses, par dégoût de se vêtir
pour aller à la toilette commune (le corridor), je pissais.

Marchant à travers la foule sortant des cinémas répétant les gestes de jadis
c’est-à-dire franchissant la foule nous obligeant sans cesse à nous séparer

la ville se remettant lentement de la chaleur trop forte de cette journée
d’été nous retenant dans nos chambres allongés nus et nous empêchant
maintenant de dormir et d’autant plus que marchant dans les rues
de la ville se rafraîchissant à peine tant l’air reste humide et même
à la toute fin de la nuit ou du matin cette humidité qui nous alourdira
nous laissant en quelque sorte étourdis (cherchant à revoir le monde
selon un certain degré de température) mais davantage ne pouvant
m’adapter à la solitude maintenant qu’elle s’est retiré de ma vie
exactement comme la foule vidant peu à peu les rues de la ville
où nous marchons maintenant seuls dans un silence entrecoupé
- m’as-tu aimé

dans le silence entrecoupé de la ville faisant résonner nos pas
régulièrement sur le pavé exactement comme il m’arrive d’entendre
le sang couler sous mes tempes

dans le silence plus grand de la chambre me faisant en quelque sorte
entendre le sang bouger régulièrement (par secousses régulières)
me faisant en quelque sorte m'imaginer une continuité reliant ensemble
les actes (à une sorte de pensée secrète) de ma vie

maintenant de plus en plus seul

d'autant plus qu'allongée sur le lit au retour d'une absence de six mois
m'annoncera-t-elle son désir très précis: m'obligeant à une attention
soutenue afin de réprimer certains mouvements de colère venant
directement de ce qu'allongée sur le lit (tandis que je me berce dans
cette même chaise de rotin que nous avions acheté ensemble l'an dernier
ou du moins pénétrant ensemble dans un magasin aie-je soudain déclaré
mon désir très précis d'acheter une berceuse ce que tu me contesteras
me disant d'économiser mon argent et d'autant plus sans doute
qu'il te fallait avec moi prendre l'autobus au lieu d'un taxi) tu t'exhiberas
pour ainsi dire à moi et d'autant plus que j'habitais à cette époque
avec la famille d'un de mes amis qui malgré son âge presque double
du mien partageait avec moi
la bohème autant que sa maison me laissant
seul durant l'été (et pour ainsi dire le cerbère à la porte de sa maison
abandonnée) me permettant ainsi en secret de pratiquer en paix
les chemins menant vers toi craignant à tout moment d'être surprise
dans mes bras
et d'autant plus que t'ayant de rencontre en rencontre dévêtue lentement
jusqu'à te dévêtir complètement
et menée à prendre une douche avec moi
dont tu caresseras le sexe de plus en plus gros et d'autant plus que ton
corps à cette époque reculée de notre histoire s'adaptait lentement au mien
t'ayant donc dévêtue t'aie-je allongée sur le divan d'une des salles
de séjour où tu n'accepteras d'autres lumières que celle d'une dizaine
d'aquariums (où les poissons tropicaux nageaient lentement dans le seul
bruit des bulbes d'air venant crever à la surface) t'aie-je dévêtue mais non
déviergée d'être soudain privé de désir devant la rigidité encore pénible
de ton corps

et d'autant plus qu'on sonna dès lors à la porte nous obligeant à nous taire
dans cette chambre où nous nous tenions à l'écoute du moindre glissement
de clef dans la serrure de la porte qu'il nous semblait entendre ouvrir
lentement dans un lent craquement douloureux

d'autant plus qu'en secret dans la chambre la plus lumineuse de la maison
j'entrais en elle dans une infini retombée de poussières accentuée de soleil.

- Je risquais, m'a-t-il semblée, jusqu'à ma vie. Mais je ne regrette rien. Je
me sentis libérer de tout ce qui, jusqu'ici, m'empêchait de jouir de ma vie.

Et d'autant plus que te regardant allongée sur le lit je me souviendrai
d'une époque très lointaine où l'homme et la femme ne se reprochaient
pas encore ce que nous devions plus tard nous reprocher comme devant
nous mener à cette crainte soudain d'entendre une clef tourner dans
la serrure et le faisant soudain apparaître dans le chambranle de la porte

- comment allez-vous

nous trouvant en sorte nus devant lui refermant dès lors la porte
de la chambre et s'asseyant calmement au salon
tandis que nous nous habillions en hâte et pour ainsi dire avec pudeur

calmement au salon tandis que nous regardions les poissons lentement
se glisser dans l'eau verte éclairant la salle de séjour mais

non pas la mort mais quelque chose d'étrangement désirable comme
la mort marquant les heures de la nuit plus calmement coulant sur le toit
mais était-ce vraiment toi était-ce vraiment moi suivant de ma langue
le réseaux de ses veines sous la peau du ventre remontant
jusqu'à ses seins s'embranchant exactement comme dans les murs
des buildings la tuyauterie se contractant se dilatant de plus en plus

mais plutôt l'ayant d'abord caressée pénétrant peu à peu
- mais non

sous la pluie faisant résonner la tôle des toits comme ta respiration
de plus en plus mais tâchant de nous retrouver à travers le bruit

tâchant de nous retrouver malgré le bruit envahissant la chambre
par la fenêtre ouverte

mais à une autre époque (était-ce au printemps) nous taisant allongés
mêlés l'un à l'autre et respirant l'air pénétrant la chambre et la fenêtre
ouverte et pour ainsi dire nous étant soudain arrêtés ou plus simplement
nous voyant peut-être pour la première fois
nous désirant peut-être pour la première fois aie-je été tendre avec toi
restant en toi
jusqu'à ce moment où ton corps n'aura plus besoin du mien et d'autant
plus que t'enlaçant de mes bras t'aurais-je parlé très doucement
(t'inventant au fur et à mesure une sorte d'histoire ressemblant
à la mienne) mais davantage nous taisant
l'un contre l'autre et pour tout dire: pris et protégés par l'air enivrant
du printemps la
neige fondante et les bourgeons traçant lentement
leurs
circonvolutions lentes et délirantes (comme s'il en était d'une feuillaison
nouvelle de notre amour) et notre
amour calmement nôtre tandis que nous regardions les poissons lentement
couler dans l'eau
- c'est le jeu de l'amour: comment veux-tu qu'il en aille autrement

mais était-ce lentement que l'eau coulait sur les toits de la ville longeant
les murs entraînant dans son écoulement une infinité de poussières
ne tenant que superficiellement aux parois de

notre amour n'étant qu'une longue succession de navires quittant le fleuve
dans un silence déchiré de signaux brefs

mais tu t'étais assise à côté de lui n'ayant de regard que pour lui
ou plus simplement ne me voyant pas à la cuisine écoutant

le mijotement de l'eau et pour ainsi dire lui prêtant une attention démesurée

veux-tu boire un café

tandis que les bulles d'air montaient de plus en plus à la surface
tandis que la musique franchissant un long couloir s'infiltrera à travers
les tympans déclenchant tout un jeu de forge et pour ainsi dire le marteau
frappant l'enclume l'étrier jusqu'au nerf auditif

franchissant sous terre le centre de la ville pour remonter (de longues
routes à parcourir la nuit) loin du centre ville pouvant au moindre sabotage
nous jeter pour des siècles dans la nuit

écoutant le bouillonnement de plus en plus régulier de l'eau devant servir
à la préparation du café me permettant de me concentrer sur autre chose
que ces voix parlant discrètement de l'autre côté du mur ou de la porte
(et peut-être l'écoutant t'aurais-je paru trop «romantique») et d'autant
plus qu'ayant pris la guitare s'était-il mis à jouer à toute vitesse une série
d'accords donnant l'impression d'une suite ayant réellement été composée
pour émouvoir

maintenant qu'il joue nous permettant ainsi de suivre le mouvement
de ses doigts sur les cordes et pour ainsi dire d'entendre visuellement
la musique

et d'autant plus qu'écoutant maintenant l'eau bouillir penserais-je être seul
n'attendant plus maintenant personne dans une maison déserte éclairée
de mille aquariums c'est-à-dire
complètement seul avec moi-même et d'autant plus que l'ayant déviergée
me serais-je dit la vérité

l'amour n'étant qu'une longue séparation entrecoupé de rapprochements
brefs
comme les sifflements des navires qui s'éloignent du quai.

Nous étions allongés l'un près de l'autre reposant après mais après
quoi sinon la pure illusion nous étant venue du contact de nos corps nus et
d'autant plus que le printemps envahissait peu à peu la chambre
et d'autant plus que
tu étais là tout près de moi comme
la première feuille se déroulant hors du bourgeon c'est-à-dire
toi si près de moi que je tairai soudain la vérité n'osant douter
du rêve lui-même m'étant en sorte plus évident que la réalité.

Ne nous rejoignant que par les mains prenant (palper, tâter, caresser)
tes mains c'est-à-dire

allongés nus respirant lentement l'odeur végétale du printemps
nous faisant fermer les yeux c'est-à-dire

allongés nus respirant lentement l'odeur végétale du printemps
nous faisant fermer les yeux c'est-à-dire

refusant de voir les murs gondolés de la pièce marquée par endroits
de failles verticales c'est-à-dire
le plâtre peint et repeint de la pièce servant de salle de séjour
où nous respirons maintenant l'odeur verdâtre du printemps
refusant de voir la réalité c'est-à-dire cette façon toute spéciale
qu'elle aura d'aborder le temps c'est-à-dire cette façon toute spéciale
qu'elle aura d'aborder le temps c'est-à-dire cette façon de lui parler

de moi (préparant le café) écoutant le bouillonnement régulier de l'eau
remettant en secret le moment de les rejoindre
surtout que l'ayant présenté comme un ami et peut-être même un frère
retarderais-je le temps de la voir sans arrêt le fixer (comme sans attention
pour moi) cherchant à travers ses gestes ses paroles un accent
nous étant commun et pour ainsi dire me découvrant en cela même
qu'elle le découvrait.

Et d'autant plus qu'allongée nue sur le dos dira-t-elle son désir d'aller

vivre avec lui c'est-à-dire respirant l'odeur humide du printemps
c'est-à-dire refusant de recevoir mon sentiment
- nous avons fait de l'amour un étrange sentiment quand en réalité l'amour n'est rien de plus qu'une relation entre plusieurs personnes et non seulement deux
- tu ne crois pas à la fidélité

écoutant alors le bouillonnement régulier de l'eau pour ainsi dire y prêtant une attention démesurée

tandis que les bulbes d'air montaient de plus en plus à la surface

tandis que la musique franchissant un long couloir s'infiltrera à travers les tympans déclenchant tout un jeu de forge et pour ainsi dire le marteau frappant l'enclume l'étrier jusqu'au nerf auditif
franchissant sous terre le centre de la ville pour remonter (de longues routes à parcourir la nuit) loin du centre de la ville pouvant au moindre sabotage nous rejeter

écoutant le bouillonnement de plus en plus régulier de l'eau devant servir à la préparation du café me permettant de me concentrer sur autre chose que ces voix parlant discrètement de l'autre côté de la porte et moi

l'écoutant soudain gémir sous la pression

d'autant plus que serrant ses poignets verrai-je soudain sa bouche ouverte et pour ainsi dire gémissante sous le poids lui faisant un visage aveugle tandis qu'il la regarde avec assurance et peut-être avec violence (ou comme l'on dit: l'instinct de possession) le transformant (pour elle) en un dieu c'est-à-dire se rappelant son enfance où un chien la menaça de la mordre à la gorge

c'est-à-dire en pleine activité créatrice malgré l'impression très nette d'un manque
sa virginité la pourchassant encore

ou comme elle le confiera plus tard
- un manque de souplesse
l'empêchant de profiter parfaitement de ce qu'elle déclare maintenant
le bonheur
aveugle
s'enfonçant et se retirant (mais non tout à fait) jusqu'à ce que l'écoutant
soudain gémir sous la pression
de cela que je cherche maintenant seul dans une chambre et pour ainsi dire
au sommet de la ville préparant

la chute

marchant de long en large dans la maison déserte
regardant la ville clignoter comme une seule enseigne lumineuse
annonçant la pensée unique:

l'appétit.

- Je ne comprends pas.
- Tu compliques tout.

Mais seul en cette chambre te redirai-je mon désir de plus en plus aiguë
de partir et pour ainsi dire respirant à moi seul toute l'atmosphère la

neige fondante et les bourgeons traçant lentement leurs

circonvolutions lentes marquant le temps de nos amours et notre
amour (mais qu'est-ce que l'amour) de plus en plus loin de nous et pour
ainsi dire comme un cri se perdant à l'horizon.

Me sentant pour ainsi dire perdu dans ma propre histoire et d'autant
plus que je voudrai la raconter: se trouvera-t-elle envahie par une série
imaginaire d'objets divers sans le moindre rapport
avec ce que nous pouvons raconter

d'elle voulant pour ainsi dire se confondre avec moi et d'autant plus que je jugerai ce sentiment: illusoire

par le fait d'être sans cesse coupés l'un de l'autre par une quantité de plus en plus grande d'objets insolites c'est-à-dire

n'ayant de sens que par leur utilité

me servant (les mots) à me cacher de moi-même et pour tout dire: sous le couvert de son déroulement extérieur n'étant qu'un objet de plus servant à nous séparer l'un de l'autre.

Mais je retiens ceci:

«*Te baser sur des faits. Raconte (en très gros) ce qui est arrivé. Ne pas s'attarder sur un geste posé (hypothétiquement) à telle heure de tel jour de telle année. Déjouer sa mémoire le plus possible*».

Ce fut donc l'année où je déménageai trois fois dans la même année.

Je vivais, comme je l'ai dit, seul dans une chambre; puis, avec une famille qui se trouvait toujours absente, là où je la déviergeai.

Puis: je revins chez mon père.

Ce retour marquera le début d'un amour qui évoluera lentement sur lui-même après les premiers ajustements (emmerdements) d'usage.

Je suivrai donc désormais: rigoureusement les faits.

L'ÉTERNELLE RUPTURE

Nous accouplant donc.
Mais qu'est-ce que l'amour.

Le plaisir est plus étrange encore.

Ton amour et le mien n'étant qu'à leurs trajectoires initiales nous laissant pourtant espérer: l'autre face.

Nous revoyant le samedi passant cette journée dans la même université séparés l'un de l'autre nous devions attendre l'heure du souper
pour ce baiser
de nos bouches (c'est-à-dire la prenant lentement)

soupant donc ensemble de quelques sandwichs que tu m'apportais (notre pauvreté) et la soupe et le café .
Je payais (si peu ton coeur) la chambre.

Sinon: marchant.

Marchant, nous nous sommes rencontrés par hasard arrêtés
à la même intersection attendant que la lumière rouge change au vert.
L'ayant dépassée (remarquée) quelques instants auparavant discutant avec un vieillard.
- Tu parles d'un salaud! Y'me demande combien.

Nous ayant remarqués désormais ensemble et pour longtemps.

Marchant lentement à travers la ville recomposant pour la centième fois le trajet partant de ma chambre et me conduisant au coeur du quartier réservé de la ville (mais réservé à qui) d'où je remontais à la maison de chambre que j'habitais et pour tout dire
- un puceau!
me déviergeant m'humiliant et pour tout dire honteux de mon éducation.

Ayant quitté ma famille désirant me reprendre à la base et jusqu'à maintenant reprendre le chemin m'ayant conduit à la solitude imposée de mes années d'enfance clôturées.
Car mes parents ne savaient pas ce qu'ils faisaient.
- Tu l'aimais ta mère.
- Non.
Mais je l'aimais.
Avec haine.
Et d'autant plus qu'elle me déviergeait à sa façon.

S'enfonçant entre les deux lèvres de sa bouche et s'enfonçant jusqu'à lui donner la nausée.

La sentant dès lors à moi d'autant que grandissait en moi mon désir de la voir en manque de souffle.

Travaillant et gagnant ma vie j'éprouvais le besoin pressant de sa présence en quelque sorte nécessaire à mon bonheur.
(Mais qu'est-ce que le bonheur et même aujourd'hui).

Marchant donc dans le printemps envahi d'un désir incontrôlable de la posséder avec violence dans tous les lieux publics.
Mais qu'est- ce posséder.
La vie était splendide pourtant.

- Je te téléphonerai tous les jours.

Le maître dès lors de moi-même.

Marchant avec elle dans la ville saisi d'une gêne insurmontable à cause de son plus grand âge que moi gâchant mon désir de la revoir et d'autant plus que je craignais d'être vu par des amis.

- Je suis heureuse.
- Moi aussi.

Mentant carrément dans le seul but de la conserver et pour mieux dire: bandant.

- Tu as vu.
- Oui.
- J'aimerais en avoir une.
- Je n'ai pas d'argent.

Et pour ainsi dire nous échangeant dans la plus grande pauvreté.
M'en vantant auprès des copains comme il se doit.

Entrant dans le café m'arrêtant à la porte cherchant dans la foule
me ramenant à leur table pour discuter.
Nous restions là sans grands changements apparents jusqu'à la fermeture.

C'est alors qu'il prenait sa guitare et nous jouait avec calme
des compositions particulières.
Nous en avions parlé.
Dans le silence de la chambre qu'il habitait au dernier étage d'une maison
de chambres nous mettant immédiatement à l'aise et d'autant plus
qu'il s'avouait sans cesse une paresse insurmontable.

Alors moi:
- Ce n'est pourtant pas toi qui es paresseux.
- Mais si.
- Alors qu'est-ce que je suis.
- Tu as une passion.

Une passion me rendant indispensable à moi-même.
Marchant avec elle je conçu l'idée de ne plus penser à elle: rêvant
de changer.
Mais rêvant!

Il m'avoua finalement ne travailler que quelques heures par jour.
Rêvant ma vie.
Ne laissant aucune empreinte.

Cherchant dans mes tiroirs la seule lettre qu'elle ne m'ait jamais écrite
me répétant ce que je savais déjà mais jugeant bon de me le répéter
d'autant plus que je ne semblais comprendre que ce qu'elle m'imposait

et d'autant plus que mon père (du moins se plaisait-elle à le crier)
ne la comprenait pas.

Me perdant sans cesse dans le fil de mon histoire.
Me perdant moi-même.
Me perdant de jour en jour dans une passion m'oppressant
tout en me délivrant.

Je ne pouvais donc dormir et sorti sur la rue me dirigeant vers le café
je m'arrêtai selon mon habitude dès l'entrée.

- Vous êtes seule.
- Vous aussi.

La prenant alors dans mes bras lui aie-je dis mon amour de jour en jour
plus fort l'attendant d'heure en heure de sorte que ma vie jusqu'alors
ne me semblait qu'une incessante attente.

- Crois-tu être plus avancé.

Prenant sa guitare et reprenant son répertoire me laissant ainsi seul.
Rêvant d'un jour où libre de mes incessantes attentes je me lèverai
prendrai ma guitare et jouerai lentement à mon tour l'air qu'il joue
maintenant et calme et comme absent et comme

libre! enfin libre!

attentif aux seuls sons venant régulièrement d'un autre monde.

- Nous ne possédons même pas ce que nous sommes.
- Ce n'est tout de même pas de ma faute.

- As-tu le droit.
- Elle est enceinte.

Il m'avoua ne pas comprendre ce qui s'était passé.
Mais il se trouvait être l'un de ceux m'ayant pour ainsi dire jeter du lit pour monter à ma place.

Elle n'offrait d'ailleurs sa fidélité qu'avec parcimonie.
Mais jamais à tant d'hommes jusqu'ici!

Mais c'était l'hiver et le calme et ton corps te découvrant à toi-même un corps.

Il souriait lentement devant moi ses doigts dansant sur les cordes comme des bêtes de cirques où nous allions enfants.

Enfant n'ayant pas aimé ma mère (l'ayant trop aimé) je la brusquai:
- Non.
- Comment non!
- Non.

Déclenchant alors une guerre sous le prétexte que je devais observer ce que l'on appelait alors vulgairement la vérité (mais comment vérifier) et tout cela sous la menace d'une définitive condamnation.
- Non!
- Comment non.
- Non.

Étant comme toutes les femmes sans véritable culture: enrégimentée.

- Tu ne l'aimais pas.
- Non.

C'est-à-dire possédée par une certaine forme d'amour et douteuse et pour ainsi dire: sans véritable culture.

- Mais tu n'y penses pas!

Me prenant à l'écart (mon père) me sommant d'obéir à ma mère.
L'amour étant une garantie.

La regardant alors me bouder dans son coin.

Reprenant avec patience mes exercices d'assouplissement redevenant
pour ainsi dire l'enfant apprenant seul à jouer en cachette de ses parents
disposant dès lors de lui-même et d'autant plus

qu'ils vinrent à mon premier récital récoltant sans le moindre effort le fruit
des mensonges de leur enfant *PRODIGE!* comme ils se plurent dès lors
à le crier.

Ma paresse m'enlisait pourtant.
Dans d'autres chambres d'autres travaillaient des journées entières
s'arrêtant à peine pour manger (en vacances dans leur propre métier)
mais moi

m'allongeant à longueur de journée mangeant à longueur de journée
dans l'esclavage commun: devant travailler pour gagner ma vie:
la digérant encore après ma mort.

S'allongeant pour ainsi dire à longueur de soirée.
Travaillant sous la pression de ses patrons.
S'allongeant dès après le souper devant la télévision formant avec le reste
de la maison notre âme en famille.

- S'il n'y avait pas de dieu je ne me sacrifierais pas!

Cet homme allongé devant moi vivant pour ainsi dire
de contes pour enfants

enlève-toi devant la télévision
je veux te parler
plus tard.

Nous habitions une maison de la moyenne bourgeoisie et pour ainsi dire le tas de branches où se reproduisent les serpents.

Les études s'allongeant plus que la loi nous y obligeait.
Tout ceci pour habiter plus tard (plus tard plus tard) d'autres nids de serpents.

Il croyait cependant au pouvoir infini de l'intelligence.

Ou comme elle se plaisait à me le répéter
- je t'aime pour ton intelligence
- et si je devenais fou...

ne nous aimant enfin que pour une partie de nous-mêmes et finalement la plus banale: ces yeux ces mains et même ta marque de soutien-gorge.

Nous aimant donc à la folie n'ayant pour ainsi dire que l'amour en tête et plus profondément ne croyant à l'amour qu'en tant que l'amour se posait davantage entre nous.

Me perdant sans retour (ou du moins me semble-t-il) dans la beauté de mon passé.

Alors elle
quand allons-nous nous marier

se blottissant contre moi jeune et nue après le gémissement (ou plutôt s'étant levée courant se laver prise de superstition croyant ainsi chasser les spermes que j'avais dû oublier)
s'étant assise au bord du lit (un filet d'eau coulant) et parlant et parlant tandis que j'écoute les cris à la télévision de l'autre côté du mur laissant prévoir un autre meurtre tandis que

je ne saurais maintenant même reconnaître sa voix tant les années l'ont
relégué au fond de ma mémoire et pour ainsi dire s'enlisant dans les sables
mouvants jusqu'à pour ainsi dire disparaître ou plutôt réapparaître
sous les traits de cette femme chantant horriblement une chanson d'amour
avant d'aller dormir avec un homme puant la friture et la bière
pour ne pas dire
le cul.

Mais l'aimant.
Et peut-être pour la première fois aurais-je espérer vivre avec elle.

S'allongeant ainsi à longueur de soirée devant ses contes pour enfants
n'évoluant pas à la vitesse nécessaire au maintien de l'intelligence.

Comme moi perdant pied au moindre changement.

L'aimant donc à la folie.
Mais perdu.

L'aimant donc à la folie me perdant en quelque sorte dans les trajets
de son amour ou plutôt du mien si l'on en juge par l'effet brusque
de notre séparation.

Rêvant alors d'aller draguer partout (sans fausses représentations
cette fois) rêvant donc pour moi et pour moi seul de conquérir
plus d'espace qu'il n'en faut.

Mais était-ce plus qu'il n'en faut.
De toutes ces années s'écoulant à une vitesse de plus en plus vertigineuse
nous conduisant au naufrage.

L'aimant donc ne cherchant dorénavant qu'une vie de bonheur.

Mangeant tous les samedis à la cafétéria de l'université seuls au milieu
de la foule rêvant de vivre seuls dans une maison bien à nous.

Nous rendant le soir dans le quartier réservé de la ville afin de louer
une chambre pour quelques heures et pour mieux dire: seuls enfin
entre quatre murs.

Poursuivant donc le chemin régulier de notre amour sans heurts
et pourtant plein d'embûches et davantage pour elle que pour moi.

- J'ai le désir de connaître d'autres hommes

étant son premier amant et pour tout dire le médecin s'avançant lentement
vers elle le bistouri à la main.

Poursuivant donc notre amour exactement comme je poursuis
le déroulement lent de ce récit.

M'avouant finalement l'avoir rencontré et s'être laissée dire qu'il l'aimait.

Doutant elle-même maintenant de l'intensité de notre amour
mais était-ce un amour ou plus simplement

- vous ne vous êtes pas choisi
- mais alors quoi
- le hasard

me cachant dès lors ce qu'elle éprouvait (les plaisirs profonds
de l'infidélité).

M'avouant finalement la vérité.
Ou plutôt me la précisant de visite en visite

de son regard noyé de larmes ou plutôt les milles glandes sécrétant
soudain le pus nécessaire à la libération des sentiments.

Me perdant pour ainsi dire dans l'entrecroisement périodique des routes
menant vers elle.

Passant d'un pays à un autre et pour ainsi dire sans arrêt véritable
(sinon la nécessité) me menant à la découverte inattendu de la vérité.

L'écoutant:
- Nous avons été jeunes et nous avons grandi par bourgeonnements
successifs nous menant à notre perte.

L'écoutant me raconter son aventure avec lui.

Mais était-ce bien moi l'écoutant me raconter ses doutes lui conseillant
de tenter l'aventure avec lui et d'autant plus que sa sensibilité musicale
saurait sans doute l'émouvoir plus que moi marchant lentement
(trop lentement) vers ma perte.

Mais il me prit à part et me parla très sérieusement.
M'avouant son regret de me voir inlassablement mêler à des filles
ne m'aimant pas. Me voyant subir mes aventures comme d'autres lisent
tout ce qui leur tombe sous la main sans souci de la qualité nécessaire
à leur formation
- comprends-moi: choisis tes femmes.

Me démontrant mon peu de sérieux en ce qui concerne mes amours
par opposition à ce qu'était par ailleurs ma vie.
Sortant lentement (trop lentement) d'un cauchemar
m'ayant en quelque sorte éreinté.

Maintenant très pauvres et surtout de coeur.
Surtout que la fidélité venait de s'avérer l'inverse du sentiment.

Nous accouplant encore mais dans une sorte de pitié.
L'un près de l'autre attendant maintenant le train devant nous séparer.
Refaire mille fois le trajet déjà recommencé.
Nous perdant en cela même de s'être aimés.

Mais qu’est-ce que l’amour.
Le temps passant après le temps.
Mais qu’est-ce que le temps.

- T’aime-t-il réellement.
- Je ne sais pas.

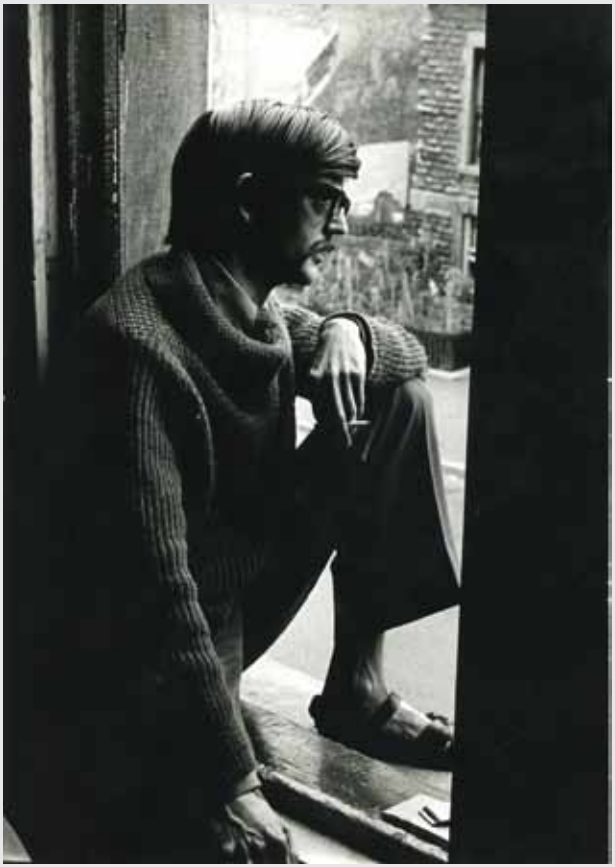
S’aimant donc.
Contre moi.
N’acceptant désormais aucune entrave.

L’amour nous asservissant tous et pour ainsi dire nous privant du meilleur de notre vie.

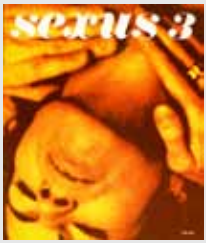
- Tu y crois.
- Nous sommes éduqués à y croire.

L’amour nous épuisant tous.

La Contre Culture



1967-1970



Mes éditions.

1967 25 ans

3 janvier 1967

(*Note de Lise Bissonnette laissée au local du Nouveau-Cahier*).
Ivan, mes cours commençaient à 2.30 et j'en ai deux. Donc je finis à 6.30.
Merde. Je viendrai ici après. Si tu es écoeuré, laisse-moi tomber
mais j'aimerais mieux pas, j'essaierai d'en sortir le plus tôt possible.
Baisers, Lise.
Il y a une invitation et un livre dans le tiroir à gauche.

16 janvier 1967

(*Lettre reçue de Ange-Aimée Fournier-Mornard en Belgique*).
Cher Yvan.
Depuis ta dernière lettre il s'en est passé des choses.
Si Noël ici fut assez joyeux, le jour de l'An a pris sa revanche:
M. Henri Mornard est décédé, subitement, le 30 à 8 p.m.
Imagine la réaction de tout le monde.
Dans les circonstances, avons jugé bon de ne pas te prévenir tout de suite,
le reste de ma lettre t'en donnera la raison.
Ton père se félicite d'avoir consulté un avocat l'an dernier
et d'avoir fait faire l'inventaire des biens de la famille Mornard.
Tout était prêt.
Un coup de téléphone à l'avocat et les scellés étaient apposés partout:
à la banque, compte et coffret de sécurité ainsi que sur le coffre-fort
à la maison.
M. Mornard n'avait pas fait de testament et c'est beaucoup mieux ainsi,
car tout doit revenir aux Mornard.
Madame aura sa part, (le cinquième) évidemment, mais après toutes les
vacheries qu'elle nous a faites, ton père est décidé d'aller jusqu'au bout.
Les 1ers jours après les funérailles elle se sentait sûre d'elle
et se montrait assez arrogante avec René.

Depuis qu'elle a appris de son avocat ce qu'était une contestation,
elle est dans ses petits souliers...
Sauf l'usine et leur villa, tout le reste est à son nom et comme elle est
mariée en séparation de biens pure et simple, tout ce qu'elle a reçu
après le mariage ou tout ce qu'elle a pris aux Mornard, est contestable
et nous allons tout contester.
En Belgique, la loi est basée sur les héritiers: les enfants d'abord.
Les parents n'ont pas le droit de déshériter leurs enfants.
Tout cela a bien énervé ton père: aller chez lui avec le Juge de Paix,
le greffier de Tongres, la police, deux autres témoins
pour la pose des scellés, c'est pas mal emmerdant
surtout quand ton père est encore exposé dans le salon.
Ici, pas de salon funéraire, pas d'embaumement, tout se passe à la maison
et il a été exposé 5 jours.
Toute la ville de Tongres (commérages de villages) sait ce qui se passe
dans la famille, alors pourquoi aller brailler et faire des hypocrisies
auprès de Mme Mornard.
En dehors des funérailles, j'y suis allée une fois et pas longtemps.
Papa est allé faire une courte visite tous les jours.
Les enfants, aux funérailles seulement.
Tu comprends maintenant notre silence.
Avons excusé ton silence: excursion quelque part,
je ne me souviens plus très bien où nous t'avions fait voyager.
Rien encore de fait jusqu'à présent.
Le 1er pas: conseil de famille pour la nomination d'un tuteur pour Henri
(légalement ce doit être sa mère), son état mental nécessite un tuteur
pour la vie.
Ce conseil doit être composé de 3 Mornard et de 3 Vandenberk:
ils devront chaque année rendre des comptes à la famille Mornard
(ton père et ses deux soeurs) de l'administration des biens de Henri.
À la mort de ce dernier, sa part revient toujours aux Mornard.
Ton père hérite de la part de ses deux soeurs si elles meurent avant lui
sinon, cela vous revient, à vous quatre.
«C'est à prier jour et nuit...»

2ième conseil de famille: 3 Mornard et 3 Denis pour Augusta Mornard, internée a Diest.
Je crois que ton père en aura la tutelle et la procuration,
ce ne sont pas les soeurs de l'hôpital qui vont jouer là-dedans.
3ieme pas: la levée des scellés, qui sera le clou de l'affaire
et qui décidera s'il y a poursuite judiciaire ou non.
À la pose des scellés, Mme a juré n'avoir rien pris, ni caché
ayant appartenu à son mari.
Le juge a dit à ton père que la lucidité de M. Mornard était contestable
depuis plusieurs années.
Nous avons un avocat spécialisé en successions, ou plutôt une avocate,
d'un certain âge, beaucoup d'expérience, plaidant à la Cour d'Appel
de Bruxelles, recommandée par le grand Bâtonnier de l'Ordre des Avocats.
Le Juge de Paix de Tongres nous a dit qu'il croit que son père
était Procureur, donc elle doit avoir des «tuyaux politiques»
et ici tout est basé sur la politique.
De toute façon la loi est en notre faveur, ça peut être très long
parce que la galette est grosse, mais ça vaut bien la peine d'attendre
deux ou 3 ans pour avoir les poches remplies.
Nous bénissons le ciel d'être ici, sinon la succession aurait traînée 10 ans.
Quant à l'usine, il n'y a rien de changé et tout va bien,
ton père a bien l'intention de faire réviser les affaires aussi.
Tes malheurs finiront en même temps que les nôtres, compte sur moi,
je te promets que tu vas y goûter.
Si ton père n'avait pas contesté, nous n'aurions absolument rien eu,
absolument rien... et le grand-père est millionnaire en francs belges
depuis 50 ans.
L'usine à elle seule vaut $750,000 CANADIEN.
En terrains, en maisons, etc., l'évaluation n'a pas été faite,
c'est quand même une somme considérable.
Nous avons bien hâte de voir ce qu'il reste au compte de banque,
la mère avait une procuration depuis 5 ans et si elle a fraudé,
la loi belge est très sévère pour ce genre de choses, elle peut se retrouver
en prison, nous ne souhaitons pas le pire, c'est déjà assez pire...
mais elle le mériterait bien.

Elle a été formée à l'école de son mari et ça parait.
Toute l'année elle a dû plier l'échine parce que ton père avait le dessus,
mais si tu savais comme elle lui a joué dans le dos
et a essayé de l'humilier devant les ouvriers... et à chaque fois,
elle a frappé un noeud... et le plus difficile reste à avaler.
Tout de même, si son mari l'avait avantagé vu qu'elle était
la 2ième épouse, cette chose ne serait pas arrivée, il lui a toujours fait
des promesses, rien donné, et dès qu'elle a eu la chance,
elle a tout fait passer à son nom.
René comprend maintenant pourquoi son père lui disait à chaque voyage:
«Tu devras te battre, c'est ton devoir de contester pour tes enfants»...
Vous êtes les seuls petits-enfants Mornard (lignée directe).
Si votre père a de la chance avec l'usine,
imaginez un peu quel sera votre héritage!
Il y a un bon Dieu pour les méchants... profitons-en.
À la maison, ça va, les enfants ont repris les cours.
Toute la famille est en bonne santé, même Pompom qui devient
de plus en plus intelligent, le Père Noël lui a rendu visite, pensez donc!
Tu ne dois pas avoir beaucoup de temps libre avec toutes tes occupations,
mais vaut mieux être trop occupé que pas assez.
As-tu reçu une traite de $50.
J'aimerais bien le savoir pour contrôler à la Banque.
Si tu vois Gaby, embrasse-la à tour de bras et qu'elle patiente,
son tour viendra.
J'écrirai aussi à Gertrude Savard cette semaine, je crois que le mieux est
de ne pas parler de la situation familiale telle qu'elle est, laisses-les croire
ce qu'ils veulent, on s'en fout, grand-père est mort sans testament
et le partage se fera légalement, avec équité, c'est tout.
Salut, vieux, l'Année commence par un héritage à l'horizon, pas si mal,
il manque la loterie...
Bye.
Ange-Aimée.

20 janvier 1967

(Déménagement au 4383 Christophe-Colomb,
et retour à la vie commune avec Lise Bissonnette.
Lancement du journal JEUNE QUÉBEC
dont le local était situé à quelques rues).

26 janvier 1967

(Article paru dans *LE NOUVEAU CAHIER* du *QUARTIER LATIN*).

QUAND LE CARABIN SE FAIT COMMUTATEUR
ou
L'AUTOPSIE DE FRANÇOIS HERTEL.

La politesse est une règle qui s'apprend.
Le danger de la politesse est de transformer le journaliste en un simple amplificateur (avec quelques distorsions) de la parole d'autrui.
C'est ainsi que Jacques Mathieu, directeur du **Carabin**, se fait, dans un article récent, le commutateur de François Hertel.
Ce genre de journalisme, très apprécié, possède la vertu de la lumière; il s'infiltre partout, discret, poli, nous laissant libre de le remarquer ou non.

François, pour les intimes.

François Hertel, jésuite défroqué après avoir perdu la croyance en Dieu;
François Hertel, exilé du Québec, d'une part par crainte de scandaliser ses élèves à qui il avait enseigné la foi, d'autre part par amour pour la France où il se trouva, dès son arrivée, chez lui;
François Hertel, écrivain, mérite qu'on en parle.
Si l'on sait l'influence du clergé dans l'administration de l'université Laval, il est facile de comprendre Le Carabin de se rabattre sur un défroqué.
Mais Hertel, malgré son influence sur une certaine génération, vaut-il une photo à la une, approfondie en centrales?

Hertel, comme Jean-Charles Harvey, fut le révolté d'un jour.
Mais l'âge leur ajoutant une profondeur,
l'on s'interroge sur la valeur de leur mise en question.
Nul pays peut-être ne souffre plus que le Québec
de la vieillesse de ses vieillards.

Hertel évolua, et fit une révolution.
Sa révolution faite, Hertel se jugea «un homme simple»
comme il le répète, et se mit à raconter sa révolution comme un collégien,
à peine sûr de lui-même, se plaît à raconter sa fugue.
Les intellectuels se répétèrent l'histoire, sous le manteau,
pour en faire une tradition.
Hertel, cette année, revient de France,
pour entrer de plain-pied dans le symbole.

La Patrie, le 20 novembre, titre: «La fête de la résurrection
de FRANÇOIS HERTEL à la chapelle du Jour».

Le Carabin, journal des étudiants sérieux.

Il est facile de comprendre l'admiration de Jacques Mathieu,
directeur du Carabin, à l'égard de Hertel.
Ce dernier ne tarit pas d'éloges sur le sérieux, la sérénité,
le désintéressement politique des étudiants de l'université Laval.
(Hertel qualifie les étudiants de l'université de Montréal
de «misérabilistes» et de «pouilleux»).
Mais il n'est pas facile de comprendre qu'un certain journalisme, de style
professionnel, s'attarde à mousser les boutades infantiles d'un vieillard.
Je cite Hertel, pour le plaisir:
«Récemment, j'entendais cette chose énorme à la télévision: un jeune
garçon qui se plaignait que dans l'enseignement primaire, on n'enseignait
pas la vie sexuelle, la vie syndicale et la vie politique, comme si on allait
à l'école pour apprendre à baiser, à revendiquer et à râler».
Sérieux journalisme que de répéter, sans broncher, que faire l'amour
n'est que «baiser», et que la politique n'est qu'un râlement!

Que se passe-t-il donc au Carabin?
Hertel y est célèbre.
Le Carabin consacre, dans chaque livraison, environ une demi-page
(étrangement nommée «les pages artistiques»),
à des sujets qui touchent l'art.
Quelques articles sérieux, mais trop courts, autant de potins,
aucune vue d'ensemble.
Les problèmes de l'art, de la philosophie et de l'éducation,
pour Le Carabin, n'existent pas encore.
Hertel, que je sache, est un poète.
On y traite de l'art comme des automobiles,
et des poètes comme des politiciens.
Si Le Carabin se serrait un peu les coudes, il y aurait place chez lui,
pour un sérieux dans l'art.
« Mais, nous dira-t-on, l'université Laval manque de spécialistes
en ce domaine. Nous n'avons que des politiciens.»
Hertel, dès lors, a eu tort: il fallait le montrer.
Le Carabin, ayant exactement le même budget que Le Quartier Latin,
devrait peut-être réfléchir sur l'art autant que ce dernier,
avant que de laisser, à tort et à travers, le sable couler entre ses doigts.

(*Esquisse littéraire intitulée: JÉSUS, MARTIAL ET MOI*).

1
Difficulté.

Reprendre à la suite la même histoire (la mienne) mais comme je ne suis jamais seul (la nôtre cette fois) bien que j'ignore totalement
avec qui je suis lorsque je suis vraiment seul.
Donc: rien de nouveau.
La même routine me donnant à raconter la même histoire bien que
je me permette chaque fois (il faut s'encourager) d'espérer qu'un incident bizarre vienne brouiller ma mémoire et me donner à moi-même
comme l'impression de l'inédit.
Mais c'est perdre son temps.

J'ai toujours les mêmes cheveux roux et n'ai pas encore cessé de fumer
l'une sur l'autre les 75 cigarettes par jour me jaunissant les doigts
les poumons et peut-être plus encore la faculté de me raconter
l'histoire d'un autre comme étant ma propre histoire.
Une ratitude comme disent les savants.

Mais c'est presque le printemps et les rues durant la nuit
s'enchaînent les unes les autres avec le naturel des grandes fertilités.
Je suis à la faculté de lettres de l'université de montréal
et je perds mon temps.
Et carrément mon temps.
À chacun sa chèvre comme disent les Bretons.
Mais moi mon problème, c'est d'avoir la chèvre maigre.
La littérature ne nourrit pas son homme.
Turpitude de turpitude comme disent les licenciés.
Mais moi, sinon par plaisir, je ne serai jamais licencié.
Y en a marre de tous les cons!

Donc: commençons.
Le roman que j'écris m'emmerde.

Mais c'est presque le printemps et les rues s'enchaînent les unes les autres avec le naturel des grandes fertilités.
Nous sommes trois à discuter inlassablement des mêmes sujets et comme fascinés par une solution s'offrant à nous (très lointaine) avec le charme des trésors enfouis pouvant du jour au lendemain nous projeter riches et glorieux sur la place publique nous servant en quelque sorte de point de référence.

Jésus, Martial et moi.

JÉSUS:
Ça m'emmerde!
MARTIAL:
Un peu d'ambition Jésus!
ET MOI:
Je ne comprends pas très bien...

C'est ainsi que passèrent bien des années avant d'atteindre ce qui devait immanquablement nous atteindre.
Mais c'était déjà le printemps.
Et moi je rêvais d'amour.

JÉSUS:
Tu m'emmerdes avec tes amours!

C'est ainsi que Jésus se pencha sur mes chagrins intérieurs afin de les calmer.
Car n'y aurait-il que l'amour au monde, il y avait, selon lui, toujours un moyen de se tirer.
Martial d'autre part montait sur sa chaise et se mettait à haranguer la foule.

MARTIAL:
Peuples de la Terre!
JÉSUS:
Mutinerie générale...

MARTIAL:
Rentrez dans l'ordre et aimez-vous!
JÉSUS:
Bruit de canon dans la cave...

Et c'est ainsi que se passèrent les unes après les autres les soirées
de notre enfance, entre l'heure d'aller dormir et celle de nos études.
Et les années passaient les unes après les autres, calmement,
comme les trains au fond de la campagne.
Mais c'était la mer devant nous, à perte de vue, et comme
sur les cartes postales que nous recevions de Floride, l'une après l'autre,
chacune signée: Tante Lumina.
Et tout cela était bon.

- Je crois que vous abusez.

Mais j'avais tort.
Et carrément tort cette fois.
Martial recommençait alors sa longue parabole me transformant,
pour les besoins de la cause, en mouton.
La société me guidait et je devais me laisser guider.
Jésus se levait alors et réclamait à grand bruit son titre de berger.
J'étais toujours un mouton.

C'est ainsi que passèrent bien des années avant d'atteindre
ce qui devait immanquablement nous atteindre.
Nous avions loué tous les trois un appartement
nous serrant les uns contre les autres pour les besoins de la cause.
Martial disait: nous deviendrons célèbres!
Jésus s'en foutait éperdument ne voyant en notre prosélytisme
qu'une façon de plus de trahir une obligation morale:
celle de gagner plus qu'il ne lui fallait sa vie.

Je me perdais dans les rues de la ville et ne retrouvais
qu'après de nombreux tâtonnements le chemin menant à notre repère.

2
Et ce n’est pas tout.

Non.
Décidément: non.
Il m’a eu.
Je me suis laissé prendre comme le dernier des naïfs.
Il n’est pourtant pas méchant, surtout quand il fume sa pipe devant moi, calmement, comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes (le sien, évidemment).

- Tu devrais te prendre un emploi et le garder.

Décidément: c’est d’un autre âge.
Il ne faut pas se laisser prendre à tous les racontars; les gens ont de ces idées sur les usines et les bureaux qu’il m’est impossible de partager.

- Tu devrais te prendre un emploi et le garder.

Bon.
J’arrive devant l’employeur.
Je me cherche un emploi, j’arrive sans doute de la campagne, et j’ai mes références (d’ailleurs invérifiables).
Je suis poli, c’est une façon, parait-il, de s’extérioriser.

Il n’est pourtant pas méchant.
Mais pour lui, la vie est une chose qui s’achète, et ça tourne à grand renfort de publicité.

Que veux-tu que je fasse quand je suis devant lui.
Il parle mieux que moi.
Il est instruit.
Mais qu’est-ce que ça change.
Lui, il ne travaille pas pour rien.
Moi, je n’ai que ma vie.

3
Écoutant la musique infernale dans le café désert qui s'emplit peu à peu des mêmes clients chaque soir se serrant les uns contre les autres jusqu'à la décomposition finale: les chaises posées sur les tables tandis qu'il lave le plancher.

- Un drôle de temps, n'est-ce pas?
- Un drôle de temps...
- On dirait le printemps.

Mais de plus en plus faux jusqu'à la nouvelle congélation (nocturne et très profonde se perdant dans le labyrinthe souterrain de la ville) lui permettant de relever la tête:
- Un dur hiver, n'est-ce pas?

L'approuvant inévitablement.

Donc: le silence libérateur des nuits de la ville après la dispersion de l'émeute.
Étrange coïncidence.

- De bien drôles de gens!

Le regardant passer et repasser la moppe sur les tuiles rouges et sombres du plancher.
Inévitable, ne changeant en rien son allure, passant et repassant entre les tables: ouvrant les écluses d'une rivière souterraine.

- Voyez-vous, il y a des gens qui ne comprennent rien...

Mais c'est presque le printemps et les rues s'enchaînent avec le naturel des grandes fertilités.
Je perds mon temps.
Et carrément.

4
Le père Rehuet me répète que je suis désespéré.
Que je vais bientôt me suicider.
Ça y est! J'ai compris.
Le père Rehuet est somnambule.
Il marche sur le bord du toit.
Un jour il va tomber et tous les élèves vont applaudir.
Ce jour-là, je lui dirai tout.
Ce jour-là, je serai sûr de sa discrétion.

Nous sommes des milliers dans la même situation.
Et il en arrive des nouveaux chaque année.
Beaucoup plus qu'il n'en part.
Nous sommes des milliers dans la même situation.
Un jour, le père Rehuet va tomber et tous les élèves vont applaudir.
Ce jour-là, rien ne m'empêchera de partir.

Mais il n'est pas encore tombé.
Je dois attendre.
Le père Rehuet me répète toujours qu'il me faut attendre son heure.
Un jour, ce sera mon heure.
Mais ce sera toujours la même chose.
Je n'avance pas d'un pouce.
Je reste là.
Je digère.
Le père Rehuet croit que tout ce que l'on fait sert finalement
à quelque chose.
Il a beau me raconter des histoires, moi je n'y crois plus.
Ce sera toujours la même chose.
Nous sommes des milliers dans ce pensionnat,
complètement privés de la vie.
Le père Rehuet prétend avoir le pouvoir de ressusciter les morts.

Mais à quoi bon ressusciter...
C'est toujours la même vie.

On tourne en rond.
On se tourne les pouces.
Martial prétend comprendre de mieux en mieux ce qui se passe.
Pauvre Martial!
Le père Rehuet le ressuscite régulièrement.
C'est une habitude à prendre.

Moi j'ai compris.
Il n'y a rien à comprendre.
Il fallait y penser.
Mais je ne suis pas le premier à parler dans le bon sens.
D'ailleurs je ne suis jamais le premier.
J'aimerais bien être le premier, une fois, rien qu'une fois,
histoire de me mettre à date.
Le père Rehuet ne sait pas que je me lève dans mon lit
pour haranguer les élèves morts dans le dortoir.
Le père Rehuet, lui, ne sait pas parler aux morts.

C'est Jésus qui a inventé la vérité!
Il me l'a dit en échange d'un paquet de cigarettes.
Il m'a dit qu'il n'avait rien inventé, qu'il n'y avait rien à inventer.
J'ai été long à comprendre.

Mais j'ai compris.
Mon heure est venue maintenant.
J'ai compris que mon heure ne viendrait jamais.
Qu'il n'y avait d'heure pour personne.
Le père Rehuet ne sait pas qu'il se lève dans son lit
pour discourir devant des morts.
Le père Rehuet est somnambule.
Il marche sur le bord du toit.
Un jour il va tomber et tous les élèves vont applaudir.
Ce jour-là, son heure sera venue.

5
Mais Jésus dépérissait.

Nous déménagions très souvent.
Jésus souffrait régulièrement de lieuphobie.
Une maladie étrange qui retenait Martial à son chevet.
Jésus ne se levait que pour se recoucher.

Je restais à la fenêtre des heures et des heures à regarder la rue.
Les gens passaient et repassaient et repassaient encore.
La tristesse de la ville toujours en incubation.
Des jours et des jours.
Mais il ne pleuvait toujours pas.

- Jésus va très mal...

Martial me confia que la maladie de Jésus risquait d'aller de pis en pis
nous menant ainsi à payer la note exorbitante des frais funéraires.

Mais Martial aurait vendu jusqu'à son linge
(il n'avait d'ailleurs rien d'autre), il se serait promené à poil
plutôt que de manquer à son devoir envers le cadavre de Jésus.

- Tu crois que c'est à ce point.
- Oui.

Martial se mit à regarder le plancher, y découvrit une faille
et la suivit jusqu'au bout.
Jésus se retourna dans son lit et gémit trois fois.
Martial s'assit à côté du lit.

Mais il ne pleuvait toujours pas.
L'air était brûlant et les crachats s'évaporaient sur l'asphalte.
Je m'étais promis d'aller jusqu'à notre café habituel
dans l'espoir d'y rencontrer Stéphanie.

Mais c'était rêver.
Stéphanie depuis longtemps nous avait quittés.
Elle vivait maintenant avec un homme d'un certain âge
qui l'appelait «ma petite» tout en la promenant dans un carrosse.

Je n'ai pas vraiment connu Stéphanie.
Elle s'assoyait avec des gens que je ne connaissais pas
et restait ainsi des heures et des heures silencieuses à regarder les gens.
Moi je regardais Stéphanie.

- Apporte un verre d'eau.

Jésus le but jusqu'à la dernière goutte.
Par la suite, je laissai Martial seul avec Jésus.

La ville brûlait sous mes pieds.
On aurait dit un incendie qui courrait sous la terre et qui allait soudain
sortir pour dévorer d'un seul coup des buildings de quarante étages.

Stéphanie n'était pas au café.

Je restai là dans la fraîcheur du café, me cachant dans l'obscurité.
C'est alors que Stéphanie entra.
Le café était vide.
Elle s'arrêta devant moi.

- Il y a longtemps que nous nous sommes vus, n'est-ce pas.

C'est ainsi que Stéphanie et moi avons parlé jusqu'à la fermeture du café.
Le vieux monsieur qui la promenait en carrosse était mort d'apoplexie.
Elle ne l'aimait pas vraiment.

Lorsque nous sommes sortis, c'était la nuit.
L'air était plus frais, la ville presque silencieuse,
et le feu semblait s'être éteint de lui-même sous la terre.

Stéphanie me prit le bras et se tu.
Je ne savais où l'emmener.
Le vieux monsieur ne lui avait rien laissé.
Il était mort comme il avait vécu.
Stéphanie logeait dans une petite chambre avec une amie.
Nous souffrions l'un et l'autre d'un manque d'intimité.
Nous avons dormi sur un banc.
Ni elle ni moi n'avions l'argent nécessaire à la location d'une chambre pour la nuit.
Au matin, nous nous sommes embrassés.
Elle retourna chez son amie.

Martial me reçut tout inquiet.
Il n'avait pas fermé l'oeil.
Mais Jésus se portait mieux depuis qu'il avait accepté
que nous redéménagions...
C'est alors que la pluie se mit à tomber.
Lentement.
Comme les larmes aux yeux de Stéphanie.

6
Me berçant devant un mur.
Jésus disserte derrière moi.
- S'approprier quelque chose, c'est le retirer de l'anonymat,
  c'est le ressusciter.

Je me berce seul à écouter la présence de Jésus, ses habitudes, ses lubies.
Nous traversons maintenant la mer sur un navire désuet
menaçant de couler au moindre roulis.
Jésus ausculte les étoiles et tente de les ressusciter.
Moi je ne suis plus ici.
Je me berce dangereusement à la limite du navire.
Je ne serai jamais Jésus ressuscitant les étoiles.
D'ailleurs ici tout meurt et rien ne vit.
Nous rêvons lentement à la limite du navire.

Martial se tient au milieu du pont, debout sur le panneau de cale refermé.
- Nos dettes s'élèvent maintenant à la monstrueuse somme
  de quatre-vingt-dix-huit dollars et vingt- trois sous.

Les rambardes, les unes après les autres, tombent à la mer.
Le navire se disloque lentement.

Me berçant devant le ciel, intact, monstrueux.

Jésus discute avec Martial d'une stratégie infaillible.
Nous tiendrons le coup.
Nous en sortirons à nouveau victorieux.
Les victoires ne se comptent plus!
Nous arriverons bientôt.
Le navire viendra doucement s'échouer sur la berge.
Nous assisterons à un faux naufrage.

- Une chose n'est rien en elle-même.
  C'est le fait d'être appropriée qui lui donne une existence!

Jésus recommence.
Je me berce dans une berceuse qui m'appartient,
qui glisse par petits coups lentement vers la mer.
Je me berce tranquille, heureux, dans la contemplation des rambardes
plongeant, section par section, silencieusement et comme au ralenti
dans la mer.

31 janvier 1967

(*Premier reportage paru dans JEUNE QUÉBEC, no 3*).

Ducharme existe.

Reportage de Yvan Mornard.

M. André Bertrand, jeune romancier en quête d'éditeur,
et M. André Lachapelle, étudiant, ont été voir Réjean Ducharme,
vers la fin d'octobre dernier.
Nous les avons interrogés sur leur rencontre avec Ducharme.
Ducharme, semble-t-il, leur aurait laissé une mauvaise impression.
Mais la rencontre peut au moins prouver
que Ducharme est bien Ducharme.

Quand avez-vous rencontré Réjean Ducharme?
A.B.: Le 11 octobre dernier, André Lachapelle et moi nous sommes rendus chez lui au 167 est rue Ste-Catherine, appartement 4.
Y a-t-il longtemps que vous recherchiez Ducharme?
A.L.: André Bertrand avait obtenu l'adresse par des relations.
Il m'a proposé à brûle-pourpoint d'aller le voir.
Quelle impression avez-vous eue de Ducharme?
A.B.: Très mauvaise.
Quelle a été sa réaction?
A.B.: Une réaction de défense.
A.L.: Il est vrai qu'il était environ 10 heures du soir, et que nous étions, somme toute, des étrangers.
Qu'avez-vous fait?
A.B.: Je me suis assis. La chambre mesurait environ 15 pieds par 10 pieds. Le lavabo et la toilette étaient dans le corridor. Il y avait une lucarne qui donnait sur la place Ville-Marie, devant laquelle pendaient deux chaussons de Ducharme, deux chaussons historiques.

M. Bertrand, vous m'avez dit
que vous vous étiez promené de long en large: pourquoi?
A.B.: Parce que Ducharme m'énervait.
Ducharme a déclaré aux journaux
qu'un journaliste ivre était allé le voir.
A.B.: On avait bu, mais rien de disproportionné. Si je gueulais, ce n'est absolument pas à cause de l'alcool, J'avais interrogé Ducharme sur des sujets généraux, et il m'avait répondu un tas de stupidité. Par exemple: «La terre appartient à tout le monde», en réponse à ce qu'il pensait du séparatisme québécois. Ça a duré environ dix minutes comme ça, à tel point que je me suis dit que s'il voulait se payer notre gueule, on ferait pareil. C'est à partir de ce moment-là que je l'ai traité d'imbécile, parce que je savais qu'il était assez intelligent pour ne pas répondre comme il le faisait.
Voulait-il être cynique?
A.L.: La seule marque de cynisme qu'il a eue, c'est de répondre «Tu pourras marquer: Ho! la la, Ho! la la, c'est la seule chose que j'ai à déclarer». Il nous a répété ça à peu près cinq fois, quand on lui a demandé un texte pour le Quartier Latin.
Pensait-il que la blague était bonne,ou était-ce par timidité
qu'il répondait ainsi?
A.B.: Il ne savait pas quoi dire.
A.L.: Il me semblait assez désabusé, ce soir-là. J'ai aussi remarqué qu'il était assis sur des pièces de monnaie.
Y avait-il des livres chez lui?
A.B.: Deux volumes italiens et Le Cid de Corneille dans les classiques Larousse. Alors, je lui ai demandé, pour rire, s'il était en train de faire ses humanités. Il m'a répondu: «Non, non, je mémorise des passages quand je n'ai rien à faire».
Répondait-il à toutes vos questions?
A.L.: Il a seulement répondu du tac au tac durant tout l'interview.
A.B.: À la majorité des questions, il répondait qu'il n'en pensait rien, qu'il ne savait pas.

Les photographies que l'on peut voir dans les journaux sont-elles bien de lui?
A.B.: Oui, carrément. Ce ne sont pas des photos d'un étudiant mort.
Avez-vous vu des manuscrits?
A.B.: J'ai feuilleté quelques manuscrits, ce qui a fâché Ducharme. Je l'ai su plus tard, par quelqu'un qui le connaît. C'est bien dans le style de «L'Avalée des avalés». C'est bien du Ducharme. Le titre ressemblait à quelque chose comme «L'histoire de Christophe-Colomb», ou «Les filles de Christophe-Colomb». Il a dit compter le publier. Il a ajouté qu'il avait six manuscrits de terminer, dont trois ou quatre sont acceptés par Gallimard.
Doutez-vous du fait que Ducharme ait écrit L'Avalée?
A.B.: Avec un peu de mauvaise volonté, s'appeler Jean Basile par exemple, et prendre ombrage du succès de Ducharme, et comparer Ducharme avec l'érudition qui est dans son livre, on peut douter que Ducharme ait écrit complètement son texte. Moi je n'en doute pas, mais on peut en douter.
A.L.: Il semblait travailler avec méthode. Ses manuscrits étaient disposés avec ordre sur sa table. C'étaient de grandes feuilles, avec une calligraphie assez intéressante, sans ratures.
Lui avez-vous posé des questions sur sa façon d'écrire?
A.B.: Non.
A.L.: Je lui ai demandé ce qu'il connaissait sur la question juive. Il a répondu qu'il n'y connaissait rien, qu'il avait créé de toutes pièces.
Comment vous expliquez-vous les calomnies dont il est l'objet?
A.B.: Je m'explique de deux façons les calomnies dont il est l'objet: il y a un Ducharme lui-même qui, étant un malade, se renferme complètement. Ne rencontrant personne, il se parle à lui-même; il écrit d'autant plus qu'il perd la façon de s'exprimer devant les gens; et plus il écrit, plus il craint les gens; c'est un cercle vicieux.
D'autre part, il y a l'envie que lui portent certaines gens.

Les doutes de Paris sur l'existence de Ducharme, pourraient-ils venir d'ici?

A.B.: Il y a de fortes chances que le canard vienne d'ici. Du *DEVOIR* en particulier. Mais Ducharme existe, il a écrit son texte. Son texte, bien sûr, a été fortement corrigé comme çà été le cas pour bien des auteurs. *LA NAUSÉE* par exemple, aurait été corrigée par Paulhan, et Marie-Claire Blais aurait été corrigée par André Major.

A.L.: Bien que Ducharme ne semble pas un type à la culture très étendue, il peut avoir ramassé ici et là une culture suffisante à la rédaction de L'Avalée.

Physiquement, à quoi ressemble-t-il?

A.B.: Il n'est ni spécialement laid, ni spécialement beau. Il est quelconque. Il est habillé comme tout le monde.

L'héroïne du roman ressemblerait-elle à Ducharme?

A.L.: L'Avalée montre bien la maladie dont est atteint Ducharme. L'héroïne cherche à se libérer d'autrui, à s'enfermer en elle-même.

A.B.: Ducharme se fait un point d'honneur d'être seul, parce qu'il y est obligé par sa nature, parce qu'il est trop gêné. Bérénice, au contraire, se fait un point d'honneur d'être seule envers et contre tous. Par exemple, Ducharme acceptait qu'on entende sa voix, mais à condition qu'on ne le voie pas, lors d'une demande pour l'émission «Aujourd'hui». Bérénice est une sublimation d'un problème non résolu.

Dans la vie, qu'a-t-il fait jusqu'ici?

A.L.: Je lui ai demandé ce qu'il faisait dans la vie: il est allé aux États-Unis, en Amérique du Sud, et au Yukon; il est commis de bureau,mais il ne travaille pas six mois par année, dit-il; les mois sans travail, il les emploie à faire du pouce.

A.B.: S'il chôme, c'est parce qu'il a peur des patrons. Ils ne le prennent pas pour un commis de bureau. Pas plus qu'il n'accepte de rencontrer son éditeur, il n'accepte de rencontrer les employeurs.

Pourquoi écrit-il?
A.L.: Il m'a répondu que c'était pour pratiquer son dactylo. J'ai pensé qu'il se payait notre tête. Mais il était absolument pince-sans-rire.
Je me suis demandé si ce n'était pas vrai d'une certaine façon. Il a dit qu'il avait commencé à écrire sans aucun but défini, pour passer le temps, parce qu'il était inoccupé. Il dit ne pas se considérer comme un écrivain. Ce n'est pas un type littéraire qui écrit des bouquins
et qui parle de littérature en général.
A.B.: C'est un écrivain de la campagne, qui n'a pas encore frayé.
Il arrive en ville, il perd pied, il craint le milieu.
Espérez-vous rencontrer Ducharme à nouveau?
A.B.: Je ne tiens pas à le rencontrer à nouveau.
Quand vous êtes parti, que s'est-il passé?
A.B.: Moi, je suis parti sans lui serrer la main.
A.L.: Moi, je lui ai serré la main. Si je me souviens bien,
sa poignée de main est plutôt molle. Il n'est pas très intéressant
à rencontrer. Son livre est plus intéressant que lui.
Si vous le connaissiez mieux...
A.L.: Peut-être. Mais il faut savoir le prendre.

(*Lettre de Lise Bissonnette au NOUVEL OBSERVATEUR, concernant l'affaire Réjean Ducharme*).

Monsieur,
Nombre de gens ont été surpris, au Québec, de voir reproduites, dans le no 115 du *NOUVEL OBSERVATEUR*, des rumeurs absolument sans fondement au sujet de celui que vous auriez dû appeler le «québécois» invisible: Réjean Ducharme.(1)
Ci-joint vous trouverez la troisième livraison du journal *JEUNE QUÉBEC*, dans lequel on a relevé des éléments de preuve qui devraient déjà suffire à faire cesser toute mise en question de l'existence de Réjean Ducharme et de sa qualité d'auteur de «L'avalée des avalés».
Jusqu'à maintenant, *JEUNE QUÉBEC* est la seule publication québécoise à avoir accordé un sérieux reportage à cette affaire.
Mais il est de notre propos aussi de relever certaines parties plutôt brumeuses sinon carrément fausses de l'article de M. Patrick Loriot.
Nous sommes loin d'en imputer la faute au *NOUVEL OBSERVATEUR* et à son reporter; mais il faut refaire l'historique de cette rumeur pour en comprendre le non-fondé.
Après la publication de «L'avalée des avalés», on a reproché à M. Pierre Tisseyre, directeur des éditions du Cercle du Livre de France, d'avoir refusé ici ce manuscrit sous prétexte qu'il n'était pas bien présenté.
M. Tisseyre a ensuite voulu rectifier et, soit pour se disculper, soit parce que tels étaient les faits, il a affirmé que le manuscrit de Ducharme avait été considérablement remanié chez Gallimard.
Des critiques littéraires se sont rapidement emparés de l'affaire, notamment au *DEVOIR*, prouvant et réfutant à la suite les dires de M. Tisseyre.
Les choses en seraient demeurées là si le journal français *MINUTE*, dont on dit qu'il est une publication de quinzième ordre, n'avait pas soudain fait paraître une nouvelle invraisemblable, affirmant d'après je ne sais quelles sources, que Ducharme n'existait pas et que sa photo était celle d'un étudiant mort.
Or le *DEVOIR*, qui est considéré ici comme le quotidien le plus sérieux au Québec, a encore une fois repris cette nouvelle, lui donnant, même

sur le mode interrogatif, une importance qu'elle n'avait sûrement pas.
Ce qui, faisant boule de neige, s'est rendu jusqu'aux *NOUVELLES LITTÉRAIRES*, où M. Montalbetti a supposé que Ducharme était Naïm Kattan.
Celui-ci étant d'origine juive, il n'y a eu qu'un pas, franchi par le journaliste du *NOUVEL OBSERVATEUR* ou quelqu'autre informateur, pour dire que Ducharme est un jeune «juif d'origine polonaise qui n'a peut-être que le tort de se sentir mal à l'aise dans son pays d'adoption.»
C'est surtout cette conclusion qui nous a fait plus rire que sursauter, à la lecture du texte de M. Loriot.
Il est vrai que la rumeur de la non-existence de Ducharme a beaucoup moins de corps ici que chez vous.
Les faits: Gérald Godin n'est pas le seul journaliste à avoir rencontré Réjean Ducharme.
Une enquête sommaire nous a permis d'établir qu'au moins quatre autres journalistes le connaissent bien: M. et Mme Lucien Langlois, du quotidien *MONTRÉAL MATIN*, Mme Hermine Beauregard, de l'hebdomadaire *LE PETIT JOURNAL*, M. André Bertrand du *NOUVEAU CAHIER*, supplément en art et lettres du *QUARTIER LATIN*, journal des étudiants de l'Université de Montréal.
Cette dernière entrevue est rapportée dans le présent numéro de *JEUNE QUÉBEC*.
Quant à l'auteur de «L'Avalée des avalés», il n'a pas d'autre état civil que celui de Réjean Ducharme, bel et bien québécois, de famille québécoise.
Ceci était aisément vérifiable en examinant, comme notre reporter l'a fait, les dossiers de la compagnie *GARCIA TRANSPORT* où Ducharme a travaillé jusqu'en avril dernier.
Et plus irréfutablement encore auprès de sa famille - ce que les journalistes de *LA PRESSE* ont fait - et de ses amis.
Par exemple, nous publierons la semaine prochaine le témoignage d'un de ses amis d'enfance, M. Réal Laporte, qui a été constamment en communication avec l'écrivain jusqu'à l'année dernière et qui a lu le manuscrit complet de «L'Avalée des avalés», il y a plus d'un an.
Je crois que le *NOUVEL OBSERVATEUR* et autres..., auraient plus de chances de publier la vérité en se fiant à ceci plutôt qu'au résultat

des rumeurs combinées fabriquées par des journalistes en mal de mystères.
Il est évident que plus les voix montent autour de Ducharme,
plus celui-ci s'effraie.
Il a d'ailleurs fait part à M. Clément Rosset qu'il ne ferait aucune
déclaration à la presse tant que ce battage publicitaire autour de son nom
ne se serait pas apaisé.
Réjean Ducharme n'a pas l'habitude des chapelles littéraires,
de leurs disputes maison, de la mesquinerie qui les sous-tend
et de la jungle de l'édition comme de celle des grands prix.
Il en est pour profiter de cette naïveté; il nous est apparu très clair,
à la suite d'entrevues avec les gens qui le suivent de près maintenant,
que chacun tente d'en faire son protégé, ce qui fait bien dans les salons.
Ces mêmes salons où il fait bien aussi d'être cité dans
le *NOUVEL OBSERVATEUR* ou dans les *NOUVELLES LITTÉRAIRES*.
Il est vrai que, de si loin, vous pouvez difficilement distinguer
les véritables créateurs de la bourgeoisie littéraire,
comme vous semblez le faire avec plus de rigueur chez vous.
Mais nous aimerions que, une fois, on ne déforme pas un fait québécois et
qu'on prenne les renseignements directement de nous
au lieu de les saisir à vol d'oiseau à travers les analyses
plus ou moins intéressées de francophones qui sont plus souvent français
(ou fils spirituels de ceux-ci) que québécois.

Journalistiquement vôtre,
Lise Bissonnette,
Rédactrice en chef *JEUNE QUÉBEC*.

(1) LORIOT, Patrick *Le Canadien invisible,*pp. 28-29, no 115,
Nouvel Observateur.

7 février 1967

(*Deuxième reportage paru dans JEUNE QUÉBEC*).

Ducharme tel qu'il est.

Reportage de Yvan Mornard.

Ducharme tel qu'il est.

C'est la chasse ouverte.
Ducharme n'y comprend rien.
«C'est un livre sans talent que j'ai écrit; c'est un livre où il n'y a que du travail».
Ducharme se sent vidé.
Les journalistes le poursuivent comme un animal.
Il n'a plus le repos nécessaire pour écrire.

Le manuscrit de l'Océantume (et non Océanthume), qu'il avait mis six mois à corriger, s'est perdu dans le courrier vers Gallimard.
Il n'avait pas de double copie des corrections.
Six mois de perdus.

Garcia transport.

Flanqué contre l'édifice du Montréal-Matin, un tout petit bureau de bois peint en rouge derrière lequel sont garés de lourds camions de transport, peints en rouge eux aussi: Garcia Transport.
Monsieur Jacques Garcia, le propriétaire, nous reçoit avec la plus grande gentillesse.
Réjean Ducharme a travaillé chez lui, durant un an, comme commis de bureau.
- Il tenait des livres, tapait au dactylo, et faisait l'ouvrage général d'un commis de bureau. Il était assidu à son travail; il était distingué. Mais sa timidité était extrême.

M. Garcia nous raconte que Ducharme lui avait demandé la permission de rester au bureau, un tout petit bureau grand comme une chambre, après ses heures de travail.
Il n'avait pas de dactylo chez lui, et désirait se servir de celui de la compagnie.
Ayant confiance en lui, M. Garcia lui laissa les clefs, et Ducharme écrivait chez Garcia Transport jusqu'à 11 heures du soir.
Il se rendait ensuite à son appartement de la rue Mont-Royal.
- Il m'a déjà fait lire de ses textes. Je trouvais ça bien. Mais il faut avouer que je ne m'y connais pas beaucoup en littérature.

Chez Garcia Transport, le dossier de Ducharme est simple.
Ducharme est né le 13 août 1942.
Il est originaire de St-Ignace de Loyola, comté de Berthier.
Il aurait travaillé deux ans chez Grôlier; et avant cela, un an dans la Royal Air Force: aux deux endroits comme commis de bureau.
Il a quitté Garcia Transport, au mois d'avril 1966.
Après avoir quitté Garcia Transport, il se serait engagé comme poinçonneur à la porte d'une cafétéria située... dans le Grand Nord.
C'est à la publication de son roman, qu'il aurait quitté ce dernier emploi pour revenir à Montréal et travailler à la correction de ses divers manuscrits, ce qui donnait l'impression qu'il ne travaillait qu'au jour le jour.

Montréal Matin.

Madame Langlois, qui tient un courrier du coeur au Montréal Matin, nous raconte Ducharme tout simplement, comme en s'excusant auprès de lui de devoir le défendre.
Elle écrivit à Ducharme, après la publication de «L'Avalée», afin de l'inviter à une conférence d'Andrée Maillet, au grand salon de l'Université de Montréal.
La conférence, donnée dans le cadre d'une réunion de l'Association des Femmes Diplômées, dont Mme Langlois est la présidente, était suivie d'une dégustation de vins et fromages. Ducharme refusa.

Quels vêtements Ducharme aurait-il portés, lui qui, bien que commis de bureau, ne portait que des pantalons de velours cordé, des souliers tachés de peinture blanche, et un coupe-vent à la mode chez les ouvriers?
Ducharme accepta cependant de venir chez les Langlois.

Ducharme rêvait d'écrire comme Luc, du Montréal Matin.
Travaillant à cent pieds de ce journal, il allait y prendre ses cafés.
M Lucien Langlois, le rédacteur en chef du journal, offrit une chronique à Réjean Ducharme, mais l'écrivain jugea bon de refuser.
À cette époque, Ducharme vivait dans une petite chambre mal chauffée et mal éclairée...
- Il dit ne pas avoir le talent pour écrire dans un journal.
Mais il faut bien avouer qu'après ce que les journalistes lui ont fait, il n'aime pas particulièrement le journalisme.

Mme Langlois a reçu Ducharme chez elle une fois.
- Il répondit aux questions sans trop parler de lui-même.

Puis Ducharme refusa de venir chez elle.
Il craignait de déranger.
Mme Langlois recevait des appels téléphoniques de Ducharme lui fixant des rendez-vous.
Elle le rejoignait et pouvait alors parler longuement avec lui.
Ducharme s'est toujours senti ridiculisé par les journaux qui mettaient en doute son titre d'auteur de «L'Avalée».
Mme Langlois lui proposa de se défendre dans le Montréal Matin.
Ducharme refusa.
- Si je réponds actuellement aux accusations que l'on porte contre moi, les gens penseront que j'ai attendu ce moment-là pour apparaître au public. Quand tout se sera calmé, j'accepterai peut-être de recevoir les journalistes. Si je le fais maintenant, il se peut qu'ils doutent encore de ma véritable identité.
Ducharme ne comprend pas ce qui se passe.
«C'est un livre bien ordinaire que j'ai écrit. Ils sont fous de me considérer comme ils le font!»

Des journalistes sont venus le voir, sans s'annoncer, sans se présenter, comme s'ils venaient couvrir un accident d'automobile.
Ducharme fuit maintenant les journalistes.
Tous ceux qui cherchent à le voir sont immédiatement retournés.
- Ducharme est extrêmement timide. Il le sait très bien.
Et comme tous les timides, il est un peu orgueilleux.

Mme Langlois considère Ducharme comme un ami.
Elle collectionne tous les articles de journaux où il est question de lui.
Elle nous dit que Ducharme a repris, depuis quelques jours, un travail régulier.

La librairie Tranquille.

- Ducharme venait bouquiner ici depuis environ deux ans. Quand j'ai vu sa photographie dans les journaux, je me suis souvenu de lui.

M. Henri Tranquille, se souvient que Ducharme venait au moins une fois par semaine dans sa librairie, avant la publication de «L'Avalée des avalés».
Les deux photographies de Ducharme que les journaux présentent actuellement doivent dater d'environ deux ans.

Après la publication du roman, M. Tranquille rencontra Ducharme quelques fois.
- La première fois, je venais de le voir passer devant ma librairie. Je suis sorti, et j'ai couru après lui. Une autre fois, je l'ai rencontré tout naturellement alors que j'allais acheter mes journaux. Puis, à la fin d'octobre, il est venu acheter «L'Avalée des avalés», et le lendemain, «Va jouer avec cette poussière» de Henri de Montherlant.
Depuis, il n'est pas revenu à la librairie.
Quand il est venu acheter «L'Avalée», je lui ai offert de lui laisser au prix coûtant. Il a refusé.

7 février 1967

(*Troisième reportage; paru dans JEUNE QUÉBEC no 4*).

Ducharme des preuves.

Reportage de Yvan Mornard.

Ducharme: une preuve irréfutable.

La semaine dernière, nous avons présenté un début de preuve sur l'identité de l'auteur de «L'Avalée des avalés», Réjean Ducharme. Nous possédons maintenant une preuve irréfutable. M. Réal Laporte, qui fut un ami de Réjean Ducharme à partir de sa neuvième année scolaire à Berthierville, nous dit avoir lu «L'Avalée» bien avant sa publication chez Gallimard.

M. Réal Laporte, on m'a dit que vous étiez un ami d'enfance de Réjean Ducharme. Est-ce vrai?
- Oui.

À quel endroit l'avez-vous connu?
- À l'école St-Antoine de Berthierville.

En quelle année?
- Je ne saurais vous dire exactement. Mais nous étions en neuvième année.

À cette époque, est-ce que Ducharme était aussi réservé qu'il l'est aujourd'hui?
- Oui. Il ne se mêlait pas tellement.

Qu'aimait-il faire à cette époque?
- Il lisait beaucoup.

Allait-il aux danses que donnaient ses amis de classe?
- Non.

À cette époque, étiez-vous plutôt copain qu'ami de Ducharme?
- Au début nous étions plutôt copains. Puis nous sommes devenus amis.

Ducharme avait-il des projets particuliers?
- Non. Du moins, il ne les dévoilait pas.

Êtes-vous encore en relation avec Ducharme?
- Non. Après Berthierville, nous sommes allés ensemble à Joliette, parce qu'il n'y avait pas de douzième année à Berthierville.
Puis lui il est allé à l'Université de Montréal, à Polytechnique.
Moi, j'y suis allé l'année suivante.

Aimait-il étudier à Polytechnique?
- Il semblait que non.

A-t-il déjà voulu étudier dans une faculté de Lettres?
- Non.

En avait-il assez d'étudier?
- Oui.

Vous êtes au courant de ce qui se passe actuellement dans les journaux; on accuse Ducharme de ne pas être le véritable auteur de «L'Avalée». Vous, avez-vous lu des textes de Ducharme?
- Oui.

Vous souvenez-vous de ce que vous avez lu?
- Oui. J'ai lu «L'Avalée des avalés» avant de perdre Ducharme de vue; il y a environ un an.

Vous avez lu «L'Avalée des avalés» avant la publication?
- Oui. Il y a plus d'un an. Le roman n'était pas encore terminé...

L'édition de Gallimard est-elle bien l'édition du roman que vous avez lu?
- Oui.

Vous pouvez donc affirmer dans les journaux que «L'Avalée» est bien un roman écrit par Réjean Ducharme que vous avez connu et dont le public connaît deux photographies?
- Oui.

Il est maintenant évident que Réjean Ducharme est bel et bien l'auteur de «L'Avalée des avalés» des éditions Gallimard. Ceux qui en doutent encore, n'ont qu'à reprendre notre enquête pour aboutir à la même conclusion.

Il est clair désormais que les journalistes qui ont pondu la rumeur voulant que Ducharme ne soit pas le véritable auteur de «L'Avalée», ont tiré la preuve de leur incompétence.
Le journalisme ne devrait pas être le lieu de l'imbécillité.
Une accusation se porte avec un minimum de preuves à l'appui.
Ces preuves ne tombent pas du ciel.
Il faut aller les chercher.

L'accusation que nous portons contre certains journalistes, Ducharme ne devrait pas hésiter à la mener en procès.
Il y a des moments de l'histoire où la justice nettoie une nation.
Certaines toupies s'arrêtent, et des moins jeunes.

Quant à l'admiration de certains journalistes envers Ducharme, doutons-en.
Nous ne nommerons personne, mais plusieurs se sont fait un nom dans le scandale.
L'admiration que ces personnes portent à Ducharme n'est qu'une visée du salon.
Il est bon en ce temps, de se proclamer des rares à connaître Ducharme, et d'avouer ne l'avoir vu qu'à l'instant.
À chacun son plaisir qui, en occurrence, est moins de rencontrer Ducharme, que d'aller proclamer partout venir de le quitter.

Gallimard n'a jamais douté...
M. Clément Rosset, professeur invité à l'Université de Montréal, est en relation régulière avec Réjean Ducharme, et tient lieu, en quelque sorte, de trait d'union, entre ce dernier et Gallimard.
M. Rosset confirme le fait que Ducharme est l'auteur de «L'Avalée», dont il a d'ailleurs lu le manuscrit.
M. Rosset, avec tant d'autres, confirme le fait que Ducharme est un québécois de longue souche.
Il explique la connaissance qu'a Ducharme de la question juive par le fait que Ducharme ait fait un voyage, en auto-stop, avec un juif.

M. Rosset ajoute que Ducharme travaille beaucoup,
corrige énormément ses textes, et que sa qualité de vocabulaire
lui vient du fait de s'arrêter aux nouveaux mots qu'il rencontre.
Ducharme travaille pour gagner sa vie, et lorsqu'il a un peu d'économies
il se consacre à la correction de ses manuscrits.
Le scandale entourant Ducharme n'est pas sans désoler M. Rosset
qui admire Ducharme autant que son oeuvre.
Il va même jusqu'à parler de texte «immonde»,
au sujet de l'article de Jean Éthier Blais paru dans *LE DEVOIR*.
C'est d'ailleurs dans l'exemplaire de M. Rosset que Blais a pu lire
«L'Avalée des avalés».
Exemplaire qu'il n'a pas encore rendu, malgré demande, à M. Rosset.

Une autre preuve: M. André Sylvestre.
M. André Sylvestre a vécu, durant environ trois semaines,
avec Réjean Ducharme au 3032 Maplewood, appartement 8.
Sylvestre se trouvait alors étudiant en pharmacie
à l'Université de Montréal.
Lui et Constant Lavallée partageaient l'appartement où Ducharme vint
loger, avant de partir pour un voyage en auto-stop qui devait le conduire
jusque dans la région du Guatemala.
À cette époque, Ducharme ne travaillait pas; il lisait beaucoup
et se plaisait à parler de littérature.
M. Sylvestre se souvient d'avoir lu des textes de Ducharme
à l'époque où Ducharme vivait avec eux.
Le style de «L'Avalée» est bel et bien le style de Ducharme.
Ducharme ne parlait pas beaucoup; il était tranquille, n'était pas fantasque.
M. Sylvestre ajoute qu'il était très lucide, qu'il avait une vision un peu
triste de l'univers, mais qu'il n'était absolument pas névrosé pour autant.

(*Réponse de Clément Rosset;*
parue sous forme de lettre ouverte dans JEUNE QUÉBEC no 6).
Rectification
Montréal, 10 février 1967.
Monsieur,
Dans le dernier numéro de *JEUNE QUÉBEC* (semaine du 7 au 13 février), je lis des propos qui me sont attribués (p. 13) concernant un article de Jean Éthier-Blais, ainsi qu'un recel de volume dont se serait rendu coupable à mon endroit le même Jean Éthier-Blais.
Je vous prie de bien vouloir noter que je n'ai jamais tenu de tels propos et que M. Yvan Mornard, l'auteur de l'article en question, n'a aucun titre à m'entraîner ainsi dans une polémique personnelle à laquelle je suis entièrement étranger.
En espérant que vous aurez soin de publier la rectification présente dans votre prochain numéro, je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de ma considération distinguée.
Clément Rosset, 3510 avenue Maplewood, App. 122, Montréal 26, (P.Q).

Réponse.

Monsieur Clément Rosset,
Votre accusation contre moi étant de la tenue d'un libelle, je me dois de vous répondre carrément, sinon d'aller plus loin, et d'autant plus que vos mensonges dépassent les cadres de l'humour.
Monsieur Rosset, votre titre de professeur à l'Université de Montréal, devrait vous donner un certain désir des faits exacts.
Vous m'avez bel et bien dit au téléphone que le texte de Jean Éthier-Blais sur Ducharme était «immonde» et qu'il ne vous avait pas encore remis votre exemplaire de «L'Avalée», malgré demandes.
J'ai enregistré cette entrevue avec vous afin de m'aider à ne pas mal rapporter vos paroles.
J'ai malheureusement conservé le ruban magnétique et peux le faire entendre à qui le demandera.

J'ai si bien rapporté vos paroles, monsieur, qu'il m'est pénible
de vous accuser de n'être pas, en public, à la hauteur de votre vie privée.
Les menteurs de votre espèce se prennent toujours à leur propre piège.
En vous assurant, Monsieur, de ma plus totale admiration
envers votre profession dès qu'on a le coeur de s'y respecter.
Yvan Mornard.

*

(*Lettre ouverte de Réjean Ducharme parue dans JEUNE QUÉBEC no 6*).

Monsieur Yves Mornard
a/s *JEUNE QUÉBEC*
Monsieur, votre reportage sur ma personne dans *JEUNE QUÉBEC*
a été porté à mon attention.
Je crois que la mise au point qui suit s'impose.
Veuillez d'abord croire que je n'ai pas plus rencontré André Bertrand
(que je connais de réputation, plusieurs personnes m'ayant dit beaucoup
de bien de son apostolat) que je n'ai habité la chambre qu'il décrit.
Comme André, j'ai eu le bon goût de naître dans une famille citadine
bourgeoise qui m'a inculqué le dégoût des chambres à louer
de la rue Ste-Catherine et qui peut m'entretenir assez généreusement
pour que je n'aie pas à y échouer.
À Montréal depuis une dizaine d'années déjà, je me suis entiché d'un
étage du «Reine Élizabeth» que je n'abandonnerais pour rien au monde.
Veuillez aussi croire que si ce pauvre petit m'avait fait l'honneur de me
venir visiter et juger je me serais gardé d'avoir l'air de me payer sa tête.
Je ne suis sans doute pas aussi érudit que peut l'être un étudiant en
lettres ou que l'était Pic de la Mirandole, je ne suis peut-être qu'un fieffé
ignorant, mais je n'ignore pas que c'est avec une grande douceur et une
infinie patience qu'il faut prendre, par quelque bout qu'ils se présentent,
les débiles mentaux atteints de séparatisme littéraire, en particulier
quand ils sont à moitié pleins de «Seagram's dry gin».
Veuillez enfin croire, Monsieur, à l'assurance de mes meilleurs sentiments.
Votre tout dévoué Réjean Ducharme.

RÉPONSE.

Monsieur Réjean Ducharme,
Votre humour est décidément à la hauteur de votre réputation.
Le public ne doute pas, sans raisons, de votre véritable existence.
Vous aviez l'occasion de nous envoyer une lettre un peu moins facile,
et de démontrer par là votre désir de ne pas tromper le public.
Vous faites le cabotin; on croirait que vous êtes, comme Bertrand,
étudiant en Lettres.
Je me suis laissé dire que vous craigniez par-dessus tout une impolitesse
envers votre éditeur Gallimard.
Peut-être voulez-vous plaire par Rosset à l'empire Gallimard.
Vous oubliez cependant ceci: Gallimard supportera les insolences
les plus inimaginables de votre part, afin de vous garder.
Et il est des sévérités qu'il vous serait nécessaire d'espérer.
J'ai lu votre livre avec un grand plaisir.
Vous manquez à l'avant-garde,mais dans votre genre, vous tenez le palier.
J'ose espérer que votre respect de l'opinion publique, à l'avenir,
saura se comparer à votre respect de l'écriture.
Laissez-moi vous confier, d'autre part, que vous n'êtes pas encore
Jean-Paul Sartre, et que ce dernier qui pourrait se permettre
bien autrement que vous de se moquer du public, s'y refuse justement.

le nouveau cahier

VOL. 01 No 15
Le 2 Février 1967

Le Nouveau Cahier, journal d'art, lance un numéro spécial sur la sexualité. Certains s'étonneront du fait que l'art soit soudainement si intéressant. D'autres, avec art sans doute, nous accuseront.

Le fait que Le Nouveau Cahier soit le premier journal étudiant, et selon nos renseignements le premier journal québécois, qui tente l'expérience d'un numéro spécial consacré à la sexualité, suffit à notre mérite. Nous tenions à poser en public certains problèmes d'une façon sérieuse.

Nous croyons assez à la maturité de notre public. Nous croyons que sa maturité vaut les risques que nous prenons pour elle.

Yvan MORNARD

SEXOLOGIE

SOMMAIRE

André Dubreuil – Après ski
Lise Bissonnette – L'institut de sexologie
Michèle Bossard – L'inceste
Michel Gilbert – L'adolescent dont il se cache
Martin Dufresne – Le comment et le pourquoi pas
Colette Dufresne – Créativité
Louis Fournier – Les minorités sexuelles
Louis Fournier – La pilule
Luc Lizier – Mariage et divorce
Yves Morgan – Quebecexistude
Yvan Mornard – L'anorexie
Yvan Mornard – Législation l'avortement
André Pelletier – Test psycho-sexuel
Claude Savoie – La mère québécoise

2 février 1967

(*Préface du NOUVEAU CAHIER du QUARTIER LATIN à l'occasion du numéro spécial intitulé SEXOLOGIE*).

LE NOUVEAU CAHIER, journal d'art, lance un numéro spécial sur la sexualité.
Certains s'étonneront du fait que l'art soit soudainement si intéressant.
D'autres, avec art sans doute, nous accuseront.

Le fait que *LE NOUVEAU CAHIER* soit le premier journal étudiant, et selon nos renseignements le premier journal québécois, qui tente l'expérience d'un numéro spécial sur la sexualité, suffit à notre mérite.
Nous tenions à poser en public certains problèmes d'une façon sérieuse.

Nous croyons assez à la maturité de notre public.
Nous croyons que sa maturité vaut les risques que nous prenons pour elle.

*

(*Article paru dans le même numéro*).

L'ONANISME, UN FAIT DE CULTURE.

«Placez vos mains au-dessus des couvertures»: c'est ainsi qu'on nous enseignait, dans certains collèges, le sens de la pureté.
Nous savons maintenant que la pureté ne peut être l'asexualité dont on nous parlait; mais une façon de la pratiquer plutôt que de la proscrire.
Un certain catholique, en ce sens, pèche par excès;
il prétend tirer de la bible une morale qui n'y est pas.
D'autre part, il parait impossible d'édifier **pour tous** un critère objectif de pureté.
Ce qui, pour certains, représente un équilibre,
pour d'autres, correspond à l'excès.
De tout ceci, retenons un fait: la pureté correspond le plus souvent au contraire de ce que l'on nous en a dit.

Les praticiens de l'onanisme.

Selon certaines enquêtes, 97% des adolescents se masturbent
en moyenne deux ou trois fois par semaine.
Les moralistes conventionnels, se laissant aller à la facilité,
parlent d'impureté.
L'adolescent qui se masturbe, se voit relayé dans les rangs
d'une minorité en perdition.
Sa santé, paraît-il, s'en ressentira.
Il est clair que les moralistes conventionnels jouent de facilité.
L'opinion publique, tout en lisant *Le Sieur*, ne fait que les approuver.
Nos revues **«impures»**, en ce sens prônent, par le contraire,
la vérité des morales conventionnelles.

Les moralistes conventionnels jouissent dans la société
d'un cercle vicieux leur donnant l'impression de vérité.

D'autre part, l'adolescent, **dépassé** par une culture morale qu'il ne peut
véritablement remettre en question, après chaque pratique onanistique,
se laisse aller au remords.
S'il est croyant, il parle de son **péché**; sinon il craint pour sa **santé**.
L'adolescent souffre donc dans notre société
d'une aliénation de sa sexualité normale.
Car l'onanisme n'est ni un mal, ni un poison physique.
Sans l'onanisme, selon Stekel, certains individus tendraient vers le suicide.
Stekel donne aussi l'exemple d'un homme qui se masturbe
six fois par jour, et trouve dans cette pratique, une sérénité.
Tout essai d'arrêt le jette dans des crises de désespoir.

Il est clair que les moralistes conventionnels parlent dans l'abstrait,
et que la vérité de l'individu se moque bien de leur grandiloquence.
La sexualité, dans nos morales, manque carrément de réalisme.
Les ascètes établissent des morales en tenant pour évident que le monde
doit se plier à leur rythme de vie. L'intolérance est un danger qui menace
depuis longtemps l'épanouissement sexuel.

En plus des adolescents, certains adultes jusqu'à des âges très avancés, pratiquent l'onanisme.
Il ne peut donc être réduit à n'être qu'un phénomène de la sexualité de l'adolescent, bien que sa plus grande fréquence soit chez l'adolescent.

Les adultes qui pratiquent l'onanisme sont le plus souvent des individus ayant connu, dans leur jeunesse, des expériences psychologiques différentes de celles de la majorité qui, elle, délaisse l'onanisme dès qu'elle trouve un débouché hétérosexuel ou homosexuel à sa sexualité.
Ces individus pratiquent dans l'onanisme une forme de sexualité **imaginaire**, comportant le plus souvent une forme de sadisme avancé.

La sexualité imaginaire.

L'onanisme permettant ainsi à certaines formes de sexualité de se libérer, joue dans la société un rôle d'amortisseur.
Si les rêves sexuels des onanistes se réalisaient dans une action sociale, les crimes sexuels se multiplieraient à un rythme effroyable.
Le jour où l'on pourra changer les désirs de l'onaniste, ce jour-là il sera peut-être permis de refuser l'onanisme.
Mais rien, d'ici là, ne nous permet de rejeter l'onanisme en tant que la voie la plus sociale de réaliser certains individus.
Les onanistes répètent leur action un peu comme certaines tribus d'Afrique effectuent sur des statuettes ce qu'elles voudraient infliger à certains ennemis.

D'autre part, l'onanisme adulte se développe à partir d'une certaine lassitude conjugale.
C'est en quelque sorte la réévaluation du rêve d'amour (idéal) qui trouve sa satisfaction dans l'acte onanistique.
L'onaniste adulte, refusant de risquer une situation conjugale dans l'infidélité ou craignant le jugement social sur l'infidélité, ou ne pouvant pratiquer l'infidélité, recherche la sécurité par l'onanisme.

La majorité des individus, avons-nous dit, abandonnent l'onanisme
dès qu'un autre débouché sexuel se présente à eux.
Mais l'onanisme ne doit pas pour autant être suivi de remords
et être qualifié de perversion morale.

L'onanisme nous semble une façon, pour certains individus,
de réaliser leur équilibre, compte tenu de leurs expériences psychologiques
particulières et de leurs situations sociales immédiates.

L'onanisme est si fort chez le véritable onaniste, que la présence
d'une autre personne, bien que pouvant lui apporter un désir
et une certaine satisfaction sexuelle, le laisse sur sa faim.
Après le coït, il aura besoin de pratiquer l'onanisme
afin d'apaiser sa tension sexuelle d'une façon définitive.

Une référence.

Nous n'avons fait qu'effleurer le problème de l'onanisme.
Il serait utile, surtout pour les praticiens de l'onanisme,
de compléter leurs réflexions sur ce sujet, par la lecture
de *Onanisme et homosexualité* de Wilhelm Stekel.
Ce livre accumule une quantité d'exemples intéressants; mais plusieurs
démonstrations idéologiques, à notre sens, ne sont pas assez poussées.
À lire.
C'est une base excellente.

7 février 1967

(*Lettre reçue de Gertrude Savard*).
St-Eustache.
Bonsoir Yvan,
Comme tu n'as plus le téléphone, je n'ai plus de tes nouvelles.
J'aimais bien de temps en temps à savoir comment ça allait.
Comment va la santé.
As-tu retourné à l'hôpital pour le résultat final de ton traitement.
Comme ça coûte rien pour téléphoner à St-Eustache, téléphone-moi.
Mon numéro de téléphone est: 473-3200.
As-tu des nouvelles de Belgique, les attends-tu cet été.
Moi, Ange-Aimée m'a écrit pour les fêtes; ça allait bien;
Olier est tout à fait rétabli, Sylvain va bien dans ses études.
Germaine on n'en parle pas elle est bien fine et intelligente.
Elle a écrit une vraie belle lettre à la soeur d'Ange-Aimée religieuse
Ursuline à Gaspé et on a fait paraître sa lettre dans une revue
des Ursulines; Catherine me l'a envoyée; elle était bien intéressante;
elle va tenir de la mère pour bien composer.
Moi ma santé n'est pas trop bonne ça prend bien des pilules pour tenir.
C'est vrai que je commence à vieillir, 62 ans au mois de mars.
Ta marraine est toujours dans son couvent et est heureuse.
Tout va bien à Gaspé.
J'ai eu huit jours de vacances au mois de janvier
je suis allée chez Ghislaine et Mireille.
J'espère que tu n'as pas de misère, que tu vas pouvoir finir tes études
cette année pour pouvoir gagner et te marier tu seras moins seul.
Donne-moi de tes nouvelles; bonne santé et bonne chance.
Gertrude.

23 février 1967

(*Article paru dans LE NOUVEAU CAHIER du QUARTIER LATIN*).

QUOI
et *LE NOUVEAU CAHIER*

Luc Latour
- M. Mornard, directeur du *Nouveau Cahier*,
vous êtes l'un des propriétaires de l'ESTÉREL, vous comptez aussi publier prochainement un roman. De plus vous êtes étudiant à la faculté des Lettres de l'Université de Montréal. Vous retrouvez-vous là-dedans?
Yvan Mornard
- Plus on participe à diverses activités, plus on peut s'approfondir, plus on peut éclaircir certaines pensées. Comment se retrouver dans tout cela? C'est qu'en fin de compte, il y a une ligne importante,
c'est la ligne de l'écriture, soit comme journaliste, soit comme écrivain. D'autre part, à mon sens, la ligne la moins importante, c'est la ligne des études, telles que conçues à l'Université de Montréal en faculté de Lettres.
L.L.
- Que pensez-vous du Québec, en ce qui a trait à son avenir culturel?
Mornard
- Le Québec actuellement souffre d'un complexe de l'étranger.
Tout ce qui lui vient d'ailleurs apparaît au Québécois comme ayant une valeur supérieure à ce qui se fait ici. Le québécois n'aurait pas tort de regarder ailleurs qu'au Québec, s'il s'intéressait aussi au Québec.
Le québécois aurait évidemment tout avantage à revenir sur lui-même, sur le Québec. Quant à l'avenir de la culture québécoise, il est évident que nous assistons à une concentration de la culture québécoise,
à une amélioration de la pensée.
L.L.
- Que voyez-vous dans la revue *Quoi*? Quels changements,
quelles tendances espérez-vous que cette revue apporte?

Mornard
- Du côté littéraire ou culturel du Québec, nous devons avouer que nous ne sommes pas favorisés. La revue ***Liberté*** n'a jamais dépassé le surréalisme. ***Culture vivante***, est très bien présentée. Cependant, on n'y trouve aucune recherche. ***La Barre du Jour***, de son côté, n'a pas su définir jusqu'ici une véritable politique. On y fait encore beaucoup de «remplissage». La revue ***Quoi*** espère satisfaire le goût de l'invention, attirer l'attention sur la recherche en arts, à travers le Québec.

L.L.
- M. Mornard, croyez-vous qu'un jour la littérature québécoise sera la première littérature dans nos écoles?

Mornard
- Oui. Mais il y a des conditions très strictes à remplir. Les professeurs devront changer, du moins une certaine majorité qui représente la vieille tradition de la culture française. D'autre part, la littérature québécoise marquera un pas très important lorsque l'on enseignera l'art d'écrire et non seulement l'art d'enseigner. De plus, la mesquinerie de certains professeurs devra disparaître. Ces professeurs, dans le privé, se permettent de critiquer un autre professeur, ou un critique, ou un écrivain et n'ont pas la force de leurs opinions quand il s'agit de les publier. Le jour où nos professeurs seront assez audacieux pour défendre en public ce qu'ils défendent en privé, nous aurons accompli un grand pas dans la révolution culturelle.

L.L.
- La revue ***Quoi*** pourrait-elle aider à valoriser la littérature québécoise?

Mornard
- La revue *Quoi* peut susciter au Québec une vision moderne de l'expression. Elle se fixe comme idéal de rechercher différents moyens d'expression aptes à donner au québécois conscience de ce qu'il est, dans de nouvelles situations.

L.L.
- Qui lira, selon vous, la revue ***Quoi***?

Mornard
- Le public, pour une revue littéraire au Québec, se fixe, selon la cote, de 500 à 1000 personnes: on ne peut donc pas parler d'influence marquante

sur le grand public. Nous allons d'abord toucher les spécialistes.

L.L.

- D'où vient ce désintéressement envers la littérature québécoise de la part des québécois?

Mornard

- La cause est simple: l'éducation inexistante en ce qui touche l'art québécois. On enseigne les *Provinciales* de Pascal, une petite horreur que l'on préfère à la poésie de Grandbois, sous prétexte que Pascal a écrit les *Pensées*.

L.L.

- Selon vous, en quoi consiste l'engagement littéraire?

Mornard

- Je crois qu'il faut séparer deux choses: l'expression dans la littérature et l'expression dans la politique et le social. Dans la littérature, la seule révolution possible, c'est la révolution concernant le langage.

On ne découvre pas par la littérature le sens de la vie, et c'est à mon sens une erreur que de rechercher d'abord dans une oeuvre d'art le message de l'artiste. Le principal message que peut apporter l'oeuvre d'art, c'est l'expression, le langage lui-même, en tant que ce langage-là est lui-même le premier sens de l'univers, pour celui qui écrit et pour celui qui lit.

Le sens du monde demeure indépendant du langage, du moins jusqu'à preuve du contraire. L'évolution que peut apporter la littérature porte donc sur la nouvelle disposition que l'on peut donner au langage et à partir de cette nouvelle disposition, le langage prend un nouveau sens.

L.L.

- Sartre ramène tout ce débat, fort compliqué, à la notion pure et simple de «littérature engagée».

Mornard

- La littérature engagée, du moins si mes références sont bonnes chez Sartre, pèche d'un seul côté. Il prétend que la poésie seule peut se permettre de ne pas être engagée, tandis que la prose se doit toujours d'être engagée. Je ne vois pas pourquoi. D'autre part, il réduit l'engagement de l'écrivain à un engagement moral: le respect d'une liberté plus sociale qu'ontologique. L'engagement de l'écrivain ne peut être, selon moi, qu'un rapport de niveau d'expression.

2 mars 1967

(*Dernier article paru dans LE NOUVEAU CAHIER du QUARTIER LATIN*).

LE SPLASH: ENFIN!
Et voilà qui est fini.
Nous n'en reparlerons plus.
Nous nous sommes fait les dents, bâtards, méchants, et quelquefois cocos.
Nous sommes désormais dans le bottin mondain, classifiés.
Nous avons découvert l'importance de certains combats, et bien que nous les ayons toujours menés un peu à la légère, ils ont fait leur saut.
On a crié, parfois, et c'est un peu, ma foi, ce que nous attendions.
Que *Le Nouveau Cahier* n'ait pas plu à tout le monde,
en plus d'être de notre faute, ce fut aussi la vôtre.
Le journal vous appartient, vous êtes libre d'y venir.

LA PORNOGRAPHIE.
L'Université de Montréal, somme toute, est une agréable pornographie.
Nous y mangeons bien; les lits sont rares mais la pensée nous suffisait.
On nous enseigne tout ce qu'il y a de plus récent, on ne pose pas,
on est génial.
Combien d'inventions, qui se perdraient ailleurs, ici sont vénérées.
Nos examens ne sont-ils pas l'exemple de ce que l'on nous demande,
et ne suffisent-ils pas, ici, à témoigner de la créativité qu'on exige de nous.
Et marche la caméra; nous sourions à la postérité.
Mais il en existe, paraît-il, parmi nous, qui ne vienne s'instruire
que pour avoir un diplôme.
Nous tenons à leur manifester notre mépris.

L'INVITATION AU VOYAGE.
Car nous voulons partir.
Il est évident que nous en avons assez.
Mais on ne comprend pas, on fait le beau, on roucoule, on fait du bicycle
dans la pensée.

C’est, en gros, l’impression de plusieurs:
partir serait préférable à l’ennui de rester.
L’Université de Montréal se transforme en conserverie,
on y fait des poires pour l’exportation.
Et c’est tellement pourri, qu’on y enseigne, en science de l’éducation,
la méthode active, pour ne donner, dans les autres facultés,
que des cours magistraux.
D’autre part, un professeur disait l’autre jour connaître tant de scandales
à l’université qu’il n’osait lui-même les sortir, craignant de ne jamais
pouvoir enseigner à nouveau dans une université.
Mais nous partirons.
J’insiste: nous partirons.
Et ce sera peut-être là le début de notre éducation.
Car, un jour ou l’autre, il sera peut-être nécessaire de penser.
YVAN MORNARD.

23 mars 1967

Depuis longtemps en errance: la référence subit une distorsion.
Nous sommes venus à point disjoindre la série de la préemption.
Car l’histoire de la pensée n’est qu’une accumulation
de «changements de sujets».
Nous ne pensons que le fait présent, et l’idée de la mort se répète,
s’accentue, et comme l’idée en soi de la mort, du seul fait d’exister
autant que d’avoir existé.
Rien ne nous importe si peu que la continuité.
Nous vivons sans cesse dans la préhistoire de l’instant.

*

(Voyage à New York avec Lise Bissonnette).

30 mars 1967

(*Lettre reçue de Sylvain Mornard*).
Tongeren. Salut vieux frère,
Si je n'écris pas souvent c'est que je suis interne (je crois que
je commence à comprendre ce qu'était le collège St-Jean pour toi).
Que se passe-t-il de neuf à Montréal.
Comment va la maison d'édition.
J'ai entendu parler de toi, on prétend que tu réveilles les québécois...
par tes articles.
Au fait si ton volume est, ou se publie, garde-moi un exemplaire
(même si je suis cruche!).
L'Expo; si tu avais de la documentation en trop,
je ne serais pas mécontent d'en recevoir.
Connais-tu un moyen de fortune pour se rendre à bon marché à l'expo.
Si oui et si tu as besoin d'un bon concierge pour les vacances
(un petit coin dans la cuisine, oh! tout petit, suffirait), alors tu pourrais
bien me le faire savoir (je ferais n'importe quoi pour y aller - oh! je sais la
curiosité est un vilain défaut, mais c'est quand même fort le mal du pays).
Tout semble ici être contre ce beau et désiré voyage: le paternel cassé;
la succession, - l'histoire de maman mena est en train de se renouveler et
si je m'en réfère à la rapidité belge, avant 2 ou 3 ans on aura rien encore
d'autant plus qu'il semble y avoir eu faute (vol); bref il ne faut pas
y compter pour l'expo.
(Pour bien exprimer ce que je pense, si je ne craignais pas d'être vulgaire
je penserais à Cambronne!).
Si l'histoire de la succession t'intéresse, disons que grosso modo les
scellés ne sont pas encore levés (autant chez grand-mère qu'à la banque).
Grand-papa n'avait plus que quelques milliers de dollars en banque
(environ 30) et grand-mère a déclaré à l'impôt les intérêts sur les parts
de l'usine: d'une chose l'autre, ou bien elle a volé les parts de son mari
(ayant une procuration c'était chose aisée) ou bien elle a acheté
les parts de son mari (à lui-même ou bien par l'intermédiaire d'une tierce
personne), d'après le code civil belge un mari ne peut pas vendre
à sa femme et si la vente a été effectuée par l'intermédiaire d'un tiers cette

vente est considérée comme une donation déguisée illégale; bref ça promet d'être long et fort complexe à moins que l'on trouve une preuve évidente comme quoi il y a eu vol, même alors ce serait assez long,
car il y aurait la garde de Henri et de l'internée, à déterminer la répartition des charges et enfin le partage des parts de l'usine(tte), sans compter que s'il y a eu fraude il faudra retrouver l'argent, vendre les propriétés et enfin en partager la somme en parts égales entre les enfants comme le prescrit le code, seulement faut-il retrouvé l'argent (Ange-Aimée a déjà écrit à plus de 50 banques tant en Belgique, qu'en Suisse, qu'au Luxembourg, qu'au Canada), (incroyable mais j'aboutis, j'espère que je ne suis pas trop rasant...), je te tiendrai au courant.
Comme il se doit il faut bien que je me vante un peu,
c'est la 3ème fois sur 3 bulletins que j'arrive premier.
Ca n'empêche pas que l'internat c'est bougrement rasant!
Au fait comment va la santé, j'ai su que tu as fait du goitre.
Si tu te maries dis-le nous on ne sait jamais, peut-être irions-nous au Canada et à ton mariage bien sûr!!!
Ton conard de frère.
Sylvain.

4 avril 1967

(*Lettre envoyée à ma famille en Belgique*).
Nous avons perdu notre temps.
Un revirement radical devient nécessaire.
Voilà où j'en suis.
Pourtant le printemps ressemble à tous les printemps.

JE NE VOUS AI PAS ÉCRIT.
Et je m'en excuse sincèrement.
Mais j'ai tant à faire qu'il me semble de jour en jour devenir plus négligent.
Le revirement retient à lui la majorité de mes instants.
Mais je m'excuse.

QUOI.
La revue de notre maison d'édition fut, à mon sens, trop bien accueillie.
Nous avons donc perdu notre temps.
Les journaux nous font une bonne publicité,
et c'est un danger que de les écouter.
Il est si facile ici de se faire un nom que cela en devient ridicule.
Et c'est perdre son temps.
L'UNIVERSITÉ.
Les scientistes qui ne peuvent bien se placer dans l'industrie,
et les lettrés qui ne savent pas écrire: voilà qui sont nos professeurs.
Parler de penser à l'université, c'est donner dans le scandale;
vouloir y créer, c'est se mettre au banc.
Et pour pouvoir devenir professeur, il est de tenue de jouer la réaction.
Et voilà qui me pèse lourd.
Passerais-je mes examens: je n'en sais rien.
De toute façon, c'est perdre mon temps.
MAIS J'AI CONNU LE BONHEUR.
Et c'est de voir des milliers d'étudiants lire notre journal, où,
tout au contraire des journaux officiels, nous avions la liberté de presse.
Nous n'avions pas intérêt à mentir.
Et pourtant nous ne parlions que d'art.
Mais, pour certains, c'en était assez.
LISE BISSONNETTE.
Car c'est d'elle que j'appris le journalisme.
Toute assidue, en septembre, à l'hôpital deux fois par jour,
à me montrer lentement ce qui, par la suite, s'apprend seul:
l'art de frapper au bon endroit.
Pourtant je ne sais pas encore déclarer la guerre autant qu'il le faut.
MAIS JE NE ME MARIERAI PAS.
J'ai, ici, des choses importantes à vous déclarer.
Je ne crois pas que cela vous blesse.
Vous connaissez depuis longtemps mes opinions religieuses.
Je tiens à être logique avec moi.
Considérant, tous deux, le mariage comme une institution inactuelle,
sans enfants, nous vivons ensemble.

C'est en quelque sorte un mariage, mais dans lequel nous refusons
le droit à l'Église ou à l'État, de décider pour nous
s'il tient de rester mariés, ou non.
Sans enfants, il nous apparaît inconséquent de laisser à une tierce partie
le droit de juger pour nous de l'intérêt, ou non, de notre relation.
Peut-être nous quitterons-nous dans un mois, dans dix ans, ou jamais.
Mais pouvant tous deux subvenir à nos besoins; prenant les moyens pour
ne pas avoir d'enfants, comme nous le désirons encore; il nous semble
complètement idiot de devoir gâcher notre vie ensemble, s'il advenait
un profond désaccord, au lieu que de pouvoir décider alors nous-mêmes
de nous séparer pour vivre heureux.
ET NOUS VIEILLISSONS TOUS.
Et la vie passe, sans laisser beaucoup plus de traces que de rares souvenirs.
Mais je me souviens de mon éducation, des religieuses et des religieux
qui, trop éloignés de la réalité, prétendent nous préparer à la vie, mais qui,
en fait, nous en éloignaient.
Nous sommes arrivés dans la vie, rongés, épuisés,
ne sachant découvrir en tout qu'une épée de Damoclès.
Et c'est à cette vision qu'on nous préparait,
aussi lugubre que la robe noire de nos maîtres.
Nous avons longtemps cherché. Et puis, peu à peu, tout s'est éclairci.
C'était un printemps comme celui-ci, il y a déjà longtemps.
Nous avions découvert la libération psychologique qu'est la sexualité, et
nous avions découvert aussi que la vie n'avait d'autre joie qu'elle-même.
Nous sommes arrivés à la vie, et comme en retard sur nos possibilités.
Nous n'avons plus le droit à la paresse.
SEXUS.
Nous commençons bientôt l'autre combat.
Un magazine, un peu à l'exemple de Playboy, mais cette fois
faisant aussi appel aux femmes, et radicalement plus à gauche.
L'imprimeur du Quartier Latin m'a ouvert un crédit d'impression
de $10,000.
Mon avocat, Jacques Bernier, administrateur de la société Communica
(Le Petit Journal, etc.), travaille actuellement aux enregistrements,
à la formation de la compagnie.

Le premier numéro est prévu pour juin,
et restera tout l'été sur le marché québécois.
Si l'expérience est concluante, nous entrerons en France, en Belgique,
en Suisse et en Afrique aux environs de janvier 1968.
Entre temps, il est prévu qu'une traduction en anglais de la revue
ira aux Etats-Unis et au Canada, au Japon, aux Indes, etc.
Édition internationale, donc, et définitivement.
C'est à vingt-cinq ans qu'il est urgent de risquer.
Et qu'est-ce que j'y perdrais: un jour ou l'autre, je serai mort, et toutes
mes dettes, s'il y en a, seront sans importance. On ne vit qu'une fois,
disent les philosophes; c'est alors qu'il faut risquer l'argent des autres,
disent, parait-il, les juifs. Mais, remarquez-le, je vous aime,
car je refuse de risquer votre argent.
ET C'EST AINSI QUE VA LA VIE.
Il n'y a donc qu'une chose à faire:
combattre pour la suprématie de nos idées.
Établir, coûte que coûte, des bases dans la perception de l'étranger.
Sinon rien ne va plus. C'est l'esclavage à court ou à long terme.
L'étranger, en occurrence, est ennemi de notre perception.
Et c'est ainsi que nous devons, de jour en jour, combattre pour parler
avec franchise.
La civilisation est ce qui s'oppose le plus à l'honnêteté.
Certains doivent tomber pour que nous nous levions.
Et c'est ainsi triste, parfois.
ET, PARAIT-IL, VOUS RESPIREZ ENCORE.
Il suffit parfois, si j'ai bien lu la lettre la plus ... cynique jamais lue,
(le cynisme étant la forme idéale de la franchise),
de la mort de quelqu'un pour nous donner courage.
Mais permettez-moi d'espérer ne pas encore vouloir la vôtre.
SYLVAIN ET GERMAINE.
Et mille excuses pour avoir, involontairement,
oublié leurs dates de naissance. Baisers, et à bientôt. Yvan.
P.S.
Nous habitons un 7 pièces, 4383 Christophe-Colomb, Montréal 34.
Téléphone: 526-6505. Il n'y a qu'à venir.

6 avril 1967

(*Lettre envoyée à Sylvain Mornard*).
Sylvain,
je reçois ta lettre à l'instant.
Je vous envoie à tous le guide officiel de l'exposition.
Pour venir ici, il te faudrait au moins $300.
Tu pourrais coucher dans la cave de ma nouvelle maison, avec mon chien,
que j'ai nommé, en l'honneur du patois d'ici: OSTIE.
Je reviens de New York, ou j'ai discuté d'une publication
avec un distributeur.
Un grand projet qui peut me foutre en prison pour dettes,
s'il advenait un échec.
Mais, en prison, l'État nourrit les écrivains pour écrire...
De toute façon j'y gagnerai.
Si la grand-mère est réellement devenue tire-laine tirelire ou tire-moi donc,
raconte-moi tout.
J'écrirai un livre policier là-dessus, avec, comme présentation,
la lettre d'Ange-Aimée sur la mort du grand-père.
Sûrement un best-seller.
Salut. Yvan.

11 avril 1967

(*Lettre reçue de Ange-Aimée Fournier-Mornard*).
Tongeren.
Cher Yvan.
De grâce, écris à ton père, il ne vit plus, est inquiet
de ce que tu nous laisses si longtemps sans nouvelles.
Que se passe-t-il?
D'abord il est choqué que tu n'aies pas accusé réception des $50
qu'il t'a offert à Noël.
Dans l'espoir de te faire bouger, je t'ai annoncé un héritage par la mort
de ton grand-père dans un style que le père crapule n'utiliserait pas.
Pas de réponse.

Ou tu ne l'as pas reçue (ce n'est pas la 1ère fois qu'une lettre se perd ou traîne pendant des semaines) ou qu'est-ce qu'il faut pour t'indigner.
En écrivant ces lignes, je me suis humiliée, avilie, en me rappelant tes propres paroles un jour que tu me parlais de ta mère:
«Quand on m'a appris la mort de ma mère, je ne te mens pas, je dansais dans la cave en me disant, enfin, je vais être libre»...
et pourtant, ta mère, même si elle a raté ton éducation, ne te voulait pas de mal.
A ce moment-là, tu n'as songé ni à la mignonne petite fille qui était privée de mère, ni à tes jeunes frères, ni à ton père. Ce que j'ai pensé de toi lors de tes confidences n'avait rien de reluisant et pourtant, je te trouvais des excuses... mais je vois bien que tu n'as pas changé.
Évidemment, la mort d'un grand-père qui, toute sa vie, n'a causé que des emmerdements à ton père, n'est sûrement pas pour t'affecter.
Il attendait quand même un mot de sympathie de ta part.
Il y a quelque temps, il a demandé à Sylvain de t'écrire et je crois qu'il la fait.
Gertrude Savard nous dit que tu n'as plus le téléphone.
J'espère que tu n'es pas malade.
Tu es probablement en périodes d'examens, mais donnes signe de vie, ne fut-ce qu'une carte postale.
Dimanche dernier, une de mes soeurs est décédée, l'aînée de la famille, brave femme au coeur sur la main qui a su faire de ses enfants des gens bien équilibrés.
Ils la regretteront vivement et sincèrement.
Avons télégraphié et le jour même j'ai écrit aux enfants, mais les paroles sont si insignifiantes devant les implacables réalités de la vie et si inadéquates pour exprimer de vrais sentiments d'amitié et d'affection.
Elle meurt sans un sou, mais laissant après elle le meilleur souvenir qui soit.
C'est préférable à beaucoup d'argent mais aussi beaucoup d'amertume...
À la maison ça va.
Germaine est complètement remise d'une crise d'appendicite qui lui a valu 3 semaines de vacances à Pâques.
Espérons qu'il n'y aura pas de récidive.

Les bulletins de Pâques, pour les trois, sont fameux.
C'est une très belle consolation de les voir mûrir
et prendre leurs responsabilités.
Pour Olier, fini le temps où les échecs étaient la faute de son éducation,
de la religion, des parents, des mauvais maîtres, etc., ce qui est fait est fait,
on n'y peut rien.
Il a réagi à tout cela et se conduit maintenant comme un homme
digne de ce nom.
Si tu savais comme c'est réconfortant après les mauvais quarts d'heure
qu'il nous a fait passer, mais il fallait bien laisser échapper la vapeur.
Il a eu la chance de tomber sur un groupe de jeunes garçons sérieux
et bien équilibrés.
Le cours de morale laïque qu'il suit à l'école à la place du cours
de religion, lui a aussi fait beaucoup de bien.
On peut dire qu'il est sorti de l'adolescence.
Tu serais surpris d'entendre les conversations
qu'il peut maintenant entretenir avec son père et c'est très intéressant.
J'apprends de plus en plus à connaître ton père, il suffit de l'accompagner
à quelques dîners d'affaires et de l'entendre discuter de tout avec aisance
et compétence en y ajoutant toujours une pointe d'humour
pour l'apprécier à sa juste valeur.
Depuis qu'il a découvert que la bière de table, sans alcool, avait le même
goût que la Molson, il ne boit que celle-là, de sorte qu'il a toujours
les idées claires et sa santé est bien meilleure et toute la famille
est plus heureuse.
Le bonheur, cela se construit avec de la bonne volonté mais il faut tant de
générosités pour vivre à deux, encore faut-il que les deux le comprennent.
Depuis le mois de février, quelqu'un de Montréal
(sûrement pas de nos amis) m'expédie des publications de tes articles,
en découpures: revues ou journaux, je ne sais trop et en y ajoutant
(écrit au dactylo) parfois des mots méchants.
Ca fait mal.
Je les ai tous lus.
Tu as des dons poétiques incontestables.

Certains articles semblent avoir été doucement, lentement mis au monde,
mot à mot, par contre, il y en a d'autres où tu «charries» pas mal fort,
on les reçoit comme une gifle!
Ne te fais pas de tort et laisse aux sexologues et aux psychologues
ce qui leur appartient.
Je lis actuellement du Han Suyin: accumulation de souvenirs personnels
qui rappellent singulièrement ceux de Simone de Beauvoir
dont elle cite des passages à plusieurs reprises.
Il est tard, le sommeil me gagne.
Vois-tu encore garde Gaby Fullum?
Dis-lui bonjour de notre part.
Au revoir, nous attendons de tes nouvelles.
Ange-Aimée.

23 avril 1967

(*Lettre envoyée à ma famille résidant en Belgique*).
Viens de vous écrire, le 6 avril.
Nos lettres se sont croisées.
Vous vous inquiétez, et vous avez raison.
Je souhaite que vous surmontiez cette peur,
car l'avenir s'annonce encore plus discutable.
Certains jugements me permettent de n'avoir aucune censure,
à preuve cette dédicace d'un très bon journaliste en place, et je cite:
« à Yvan Mornard, joyeux très joyeux anarchiste à cheval sur le sérieux
la folie et le calcul». (Pierre Léger).
C'est par trop me louer, je sais.

J'ai donc, cette année, joué cartes sur table, ce qui n'est pas
sans faire grincer des dents, et sur trois fronts à la fois: les critiques d'art
(professeurs compris), les écrivains, et aussi les sexologues bien-pensants.
Oh! la prudence de ces gens!
Combien de fois devrons-nous leur répéter
que nous arriverons sans «protection».

Si je «charrie» souvent dans mes articles,
(c'est en «charriant» qu'on apprend à ne plus «charrier»),
qu'il ne soit pourtant pas dit que je ne me fasse que du tort.
Dans le monde, se «faire un nom», c'est du même coup,
pour une partie de ce monde, se mettre entre leurs dents.
Jeune, je trouvais ridicule que des gens intelligents soutiennent
des «ennemis»; cela me parait ridicule aujourd'hui que de ne pas en avoir.
Il est évident qu'agir, c'est agir contre quelqu'un.
Le monde est ainsi fait en «clans», qu'il est naturel d'être maudit
par les partisans d'un chef attaqué.

Et je n'en suis déjà plus à mon premier chef.
Loin du Québec, vous ne pouvez saisir le fil directeur
de cette petite querelle.
Je devrais m'efforcer contre ma paresse, et vous envoyer des photocopies
de tout ce que j'ai écrit, et de tout ce qu'on a écrit sur moi.
En moins d'un an, on a écrit une vingtaine de fois sur mon nom,
dans La Presse, Le Devoir, Le Photo-Journal, dans le Times du Québec:
Septs-Jours, etc.
Certains articles vous feraient roucouler;
mais vous recevriez autant de «gifles».
C'est le pur jeu des hommes; je sais que vous vous y ferez.

Mon problème est de ne pas vouloir mentir.
Je suis prétentieux, oh énormément, narcisse, de plus, un peu perdu
pas mal souvent, je sais, je sais, mais hélas je n'apprends pas à mentir.
Ce que je crois, je le prône;
ceux qui me détestent ont, c'est mon grand plaisir, à s'en plaindre.
Jeune, j'étais catholique, et je crois, énormément.
Je rêvais de mourir pour Dieu.
Maintenant que je crois à autre chose,
j'aimerais encore mourir pour défendre ce en quoi je crois.
Le genre d'individus dont je fais partie, n'est pas de tout confort, je sais.
(Lise Bissonnette ne cesse de me répéter que je suis
un monument à ma propre vénération; et, hélas, elle a raison).

Je poursuis donc ma vénération...
Je vous envoie le numéro spécial de «Sexologie», au complet; et aussi, (aurais-je donc si peu le sens de l'humour), le faux Quartier Latin, numéro d'humour de fin d'année, nommé pour l'occasion Quartier Lapin.
Mon ami Martin Dufresne (qui collabore depuis le début avec moi, et qui collaborera aussi à SEXUS), m'y traite de la verte façon.
Est-ce ma faute si la photographie me rend laid.
J'aimerais bien voir ce que l'auteur des lettres anonymes fera de cet article, une fois découpé du contexte.
Cette putain me le payerait!
Peu de gens connaissent votre adresse:
j'aimerais savoir ce qu'on vous écrit.
Quant à Gertrude Savard, bon Dieu, pour une fois que j'ai réussi à la semer, de grâce ne l'aidez pas à retrouver mon numéro de téléphone en lui disant de demander à l'opératrice...
J'habite 4383 Christophe-Colomb, (pas de # d'appartement), Montréal, 526-6505.
Et de grâce oubliez mon manque de civilité à l'occasion de la mort du grand-père.
P.S.
Many thanks, Dad, for the fifty bocks! I've forgotten to tell you I've use it to make a little trip to New-York, with my wife, at easter, expressly to buy pornography.
Mais ce qui est moins drôle, c'est qu'on m'annonce vendredi une récidive de ma thyroïde.
J'ai donc encore le goitre, et ils veulent me refoutre à l'hôpital; fini l'iode radioactif; l'opération peut-être cette fois.
La vache; je n'irai pas avant six mois.
Mille baisers, je vous aime, je vous adore, même si je suis comme qui dirait le "mouton noir".
Yvan.
Gaby vous embrasse.
Pour l'onanisme, de grâce lisez:
Wilhelm Stekel *Onanisme et Homosexualité*, Gallimard 1951.

25 avril 1967

Depuis si longtemps tu ce mot et telle
systématisation
néglige de plus l'autre mais où nous mènera loin dites-vous l'autre n'est pas tout à fait semblable
«reporter»
où te mène encore d'autres versions mais où nous arrête le point dès lors dites-nous pourtant: nous avons ri légères devant le garçon nu.

Depuis se succèdent les gravités loin du temps si long
qu'il donnait au plaisir une répercussion.

2 mai 1967

Touché! si le temps nous oblige à varier nos raisons
oblique vers la figure concentrique où consacrer la charge d'énigmes malgré moi.

Mais je ne suis plus une enfant et dirai ce que bon me semble
et même je crierai!
Car j'écoute maintenant au téléviseur une intrigue plus logique
et ne tolérerai nullement votre émoi.
Encore si vous saviez que j'ai tranché son corps et nullement odieuse avant que de le manger.
Nul besoin de vous dire que la vie est un festin.
Si le pur faute au langage.

11 mai 1967

Monsieur Henri Quintal, directeur et propriétaire des Éditions du Bélier, se trouve actuellement en difficulté financière.
Ayant fait affaire avec la compagnie de distribution Laval Sélect qui, depuis plus d'un an, distribuait au Québec des revues américaines jugées obscènes par la loi, Quintal trouva cette dernière en pleine saisie de revues, évaluées à près d'un million de dollars, l'obligeant ainsi, faute encore de déclarer faillite, à retarder le versement de $55,000 dûs aux Éditions du Bélier sur les ventes effectuées.
Quintal qui acheta, au début de l'année, les droits internationaux de traduction en français de la revue américaine *Cavalier*, privé de ses fonds, ne peut sortir cette dite revue de l'imprimerie. La revue *Cavalier* est actuellement «sub judice» dans sa version anglaise au Québec.
Plusieurs personnes semblent se révolter contre Quintal, sous prétexte qu'il leur a donné de faux chèques.
Réginal Hamel ($500), Roch Poisson ($50),
Paule Beaugrand-Champagne, la traductrice ($850).
Serait-ce la fin des Éditions du Bélier, ou plutôt la faille dans le marché où passera la revue *SEXUS*?

19 mai 1967

(*Lettre reçue d'un médecin traitant*).
M. Yvan Mornard,
3075 Barclay, app.9, Montréal.
Monsieur Mornard,
Les épreuves fonctionnelles de votre thyroïde confirment le diagnostic clinique de: Goitre diffus avec hyperthyroïdie.
Il est certainement indiqué de vous traiter de nouveau,
soit avec une autre dose d'iode radioactive,
soit avec l'exérèse chirurgicale, après préparation adéquate.
Veuillez vous présenter au Service de Santé,
pour discuter du problème et établir le plan de traitement.
Ihor Dyrda, M.D.

31 mai 1967

(*Carte de meilleurs voeux reçue de Gertrude Savard*).
Es-tu encore de ce monde?
J'ai hâte d'avoir de tes nouvelles.
J'espère toujours que la famille Mornard va venir à l'Expo.
Comment va ton goitre?
Succès dans tes examens.
Voeux sincères. Gertrude.

1 juin 1967

(*Rapports de lecture remis à Michel Beaulieu, Éditions ESTÉREL*).
1.
FRANÇOIS LATRAVERSE, *La cloche à fromage*.
Je suis favorable à la publication de ce livre.
2.
GÉRARD ÉTIENNE, *Dialogue avec mon ombre*.
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
De la colle à mouches!
Gérard finira-t-il au *DEVOIR*?
3.
EMMANUEL COCKE, *Brokendou*.
Je m'abstiens de porter un jugement.
Un besoin d'être corrigé.

5 juin 1967

(*Notes laissées par Lise Bissonnette*).
Il y a une belle salade dans le réfrigérateur pour le petit coco.
Salut, baisers, je reviens.
Mon beau petit coco ta maîtresse t'a appelé: Noëlla (hum...).
Elle demande que tu la rappelles à 737-7103.
Je t'arrache les yeux si tu me trompes avec elle.
Baisers.

14 juin 1967

(*Lettre reçue de Marcel Saint-Pierre*).
Vallée des Bois.
Cher Yvan, La présente sera, par ce qu'elle constitue,
l'aveu du retard apporté à t'écrire.
En effet, cette dernière n'a que trop tardé à te parvenir
et à lancer quelques bruits de sonde.
Pour m'en excuser auprès de toi, je te prie de croire que le mot de la fin
n'est pas près d'arriver et que le vin n'est pas tiré puisque la fin
n'en finit plus de vouloir tout dire.
À vrai dire, on est ici pour travailler, c'est donc dire, bien sûr, pour écrire
et écrire encore un peu plus.
Mais pour tout dire, ça marche plus ou moins, plus ou prou.
Peut-être, qu'au fond, ça va pas mal bien, mais nous ne sommes pas
encore parvenus au point où l'horaire serait sacré têtu.
Nous escomptons toutefois y parvenir sous peu.
Entre-temps, la chose que je répète le plus souvent
depuis que nous sommes ici, c'est: le peu de temps à perdre.
De toute manière, on passe notre temps à travailler ou à essayer de le faire.
Dans l'état présent, c'est du pareil au même.
Mais c'est d'autant plus difficile que c'est l'urgence même
qui se veut telle.
ICI, C'EST L'URGENCE MEME.
Tout passe si vite ici, qu'on ne sait jamais d'où part quelque chose
dont on ne sait rien ni par où ni par quoi on commence.
Tout passe: c'est cela qui est terrible, effrayant...
Si ces mots s'écrivent ou commencent tout seul,
c'est signe du temps qui court.
Et si l'écriture, qui suit, est immédiate et facile,
c'est pour mieux nous rappeler à toi.
(Ah! Puashsses! «toute écriture est de la cochonnerie» ARTAUD)
Ainsi nous sommes arrivés ici, il y a de cela déjà quelques temps
et nous ne savons pas encore exactement où nous sommes.

Ici, c'est évidemment la Vallée des Bois,
mais il n'y a pas à proprement parler de vallée ni de val.
A tout point de vue, ici, c'est le bric-à-brac de la forêt végétale ou autre.
Mais c'est aussi «ce bordel de pays».
La preuve, la voici: nous sommes arrivés ici en plein hiver.
En fait, l'hiver était partout: la neige, les glaces, etc.
Nous avons assisté à la fonte de tout cela, puis à l'apparition
de ce qu'on appelle encore quelquefois des moustiques.
Toutes les sortes de toutes les espèces y ont passé et y passent encore.
Les fourmillements ne cessent de nous envahir.
D'ailleurs, ici, le paysage ne cesse de nous envahir.
DEHORS EST PARTOUT.
Il a fait beau, il a fait mauvais, il a plu, il a grêlé, il a neigé, il a fait soleil,
il a fait chaud et froid.
Mais depuis quelques temps la pluie n'a de cesse de tomber.
La preuve: l'encre n'a jamais coulé aussi abondamment.
Ici, la nature, comme disaient les romantiques,
a pris de plus en plus d'importance sur nous.
De fait, elle en a jamais eu autant pour nous.
Le paysage a pris toute la place.
On est ici comme deux paysagistes «anglais».
C'est peu dire.
C'est aussi peu dire que d'écrire qu'ON SE COUCHE AVEC LE SOLEIL
en pleine face et la lune - excuse le contraste, mais il s'impose -
au derrière.
A propos!
Qu'advient-il de toi, qu'advient-il de SEXUS?
Ta revue est-elle déjà parue?
Si tel est le cas, j'aimerais bien en avoir un exemplaire
et t'en entendre parler un peu.
Mais si elle n'est pas encore publiée, j'apprécierais beaucoup
les quelques renseignements dont tu voudrais bien me faire parvenir
par courrier tournant.
J'aimerais bien savoir ce qui se passe de ton côté,
de l'autre bord, comme on dit.

On aimerait beaucoup recevoir de temps à autre des nouvelles de toi
et de Lise Bissonnette.
On a pas beaucoup de prose à lire ici.
Cependant, le peu que j'avais me permet d'affirmer catégoriquement
que rien de tout cela ne vaut ce que tu as fait jusqu'ici,
du moins dans ce que j'ai lu.
Yvan, tu devrais publier.
Ca presse: tu devrais envoyer ton manuscrit au Seuil, chez Gallimard,
aux Éditions de Minuit, à l'Estérel, où tu voudras, n'importe où s'il le faut.
Qu'attends-tu?
Le temps presse.
Le temps dévore le temps.
Pour ma part, je prépare actuellement pour Estérel:
un Jean-Aubert Loranger.
Il s'agit de la publication des Oeuvres du dit bonhomme, accompagnée
de textes inédits que je ne cesse de rassembler et d'une étude,
la plus exhaustive possible portant sur l'oeuvre,
l'importance et l'influence de Loranger.
Entre autre, je prépare aussi DÉSERTS.
Ca va bon train cela.
Au fait, j'en ai publié quelques-uns dernièrement,
j'aimerais bien savoir ce que tu en penses.
J'écris aussi un autre texte dont je te reparlerai sûrement plus tard,
qui se nomme D'ABORD.
Là, je mets en application l'état actuel de ma méthode
et de ce que j'appelle la seule écriture encore possible.
Celle qui met fin au discours.
À part cela, l'après-midi, je dessine, je peins
et bientôt pourrai faire de la sculpture.
J'ai ramassé un peu partout aux alentours
toute la ferraille que j'ai pu trouver.
Il ne me manque plus que la brique et le fanal (sic).
Tous les soirs je lis et, en même temps, je rédige une étude
(Dialectique #1 - 2 -3 - etc.) sur la poésie de Giguère.
Au fait! Au feu!

J'oubliais; si la chose t'intéresse toutefois, tu pourrais peut-être préparer quelque chose pour le numéro Giguère que l'on prépare pour la rentrée. Si tel était le cas, je te prie de croire que je serais empressé de te donner tous les renseignements que tu es en droit d'attendre. Je suis en charge de ce numéro spécial et j'espère qu'il sera aussi complet que possible.
Dans un même ordre d'idée, le deuxième numéro de 2001 n'est pas encore paru je crois, qu'est-ce qui arrive, qu'est-ce qui se passe.
J'ai très hâte de voir ce numéro là, peut-être encore plus que SEXUS.
À propos de cette dernière, j'ai en vue un sujet de prédilection: avant de partir, j'ai eu la chance de visiter le pavillon de la France à l'Expo. et d'avoir vu sur le toit de ce dernier les incroyables grignotteuses-métalliques-de-sexes-en-carton-pâte-féminin.
C'est incroyable.
C'est provoquant dans les cinq sens du mot.
Je pourrais en mettre du jus sur cette affaire-là.
La grande muse, la Grande Juteuse Universelle, ne saurait me faire défaut en écrivant sur Tinguely et Micky de Saint-Phale...(sic).
J'espère que Jasmin n'a pas sauté sur le sujet et qu'on me permettra de coucher sur le papier ce qui me reste à faire: mon papier.
Je ne saurais y manquer, pour ma part.

J'ai fait dernièrement une commande de livre à Paris et j'ai pris soin de m'informer et de parler pour toi.
Tu vois, je ne t'ai pas oublié.
J'ai le don de ne jamais rien promettre, mais de toujours tenir mes promesses, comme dit le père Tranquille.
Sans détour, voilà donc l'adresse: GUY BOUSSAC (LIBRAIRE), 46 Rue de BABYLONE, PARIS 7.
Tu peux commander tout ce que tu veux dans le livre français ou européen.
Y a pas de gêne.
Il suffit de le payer le plus rapidement possible dès que tu reçois les livres et de bien indiquer, quand tu commandes, le nom de l'auteur, l'éditeur et l'année de parution si possible.

C’est très important.
Sans cela, il ne se dérange même pas.
Avant de te quitter, France Théoret me te ta-ta fait dire BONJOUR.
Salut donc à toi, Yvan, puisque tu es, puisque tu passes comme nous, puisque tout passe en fin de compte.
Ah oui!
Le mot de la fin.
Il ne saurait tarder.
C’est... Je te prie donc de me - nous - croire vôtre, etc...
Amicalement,
EN TOUTE LETTRE
Marcel Saint-Pierre
C.P. 683,
Val d’Or,
Abitibi-Ouest.
1er P.S.
Je serai à Montréal d’ici quinze jours, ce sera pour peu de temps, mais j’espère pouvoir te rencontrer et parler un peu avec toi.
J’aimerais aussi pouvoir t’emprunter ton manuscrit désormais intitulé ***Variables***.
Je pourrais le lire attentivement cet été et te communiquer par écrit mes impressions ou remarques.
La pensée ne peut venir autrement que par les mots.
2ième P.S.
J’espère toutefois que la présente recevra un écho ou, du moins, une suite.

QUOI

numéro 2, printemps 1967

LE LABORATOIRE

1.

Le Québec, tout insiste sur l'épuisement, tente un langage particulier, lorsque, versant dans le discours, il prétend à l'invention.
Et c'est par une suite de ruptures que, malgré les interdits, la conscience s'éveille, et comme jetée contre l'usage.
Le langage, peu à peu, s'est automatisé, et le mot, n'exprimant rien, s'escamote dans le discours.
Ce défaut de la pensée fait que l'objet passe à côté de nous, sans même toucher la conscience, par érosions, et que le regard, en réticence, dépérit.
Ainsi la vie disparaît; et la conscience.
L'automatisme retire le langage de l'existence.
Mais l'art, retenant une particularité, renouvelle, dans l'enthousiasme, la perception.
La libération de l'objet, par l'art, ne peut se réaliser que par une nouvelle verbalisation, par une extrême prudence envers la tradition.
De tout cela, retenons l'extrême circonstance.

2.

Nous intensifions, depuis peu, le laboratoire.
L'art, entre autres, tente une analyse peu commune jusqu'ici.
Nous avons, en particulier, le manifeste de *Parti Pris*, et celui, différent, du *Zirmate*.
Mais outre, ici, l'influence du «nouveau roman»: aucune grande nouveauté.
Nous inventerons la décadence du «nouveau roman», ou nous ne serons rien. La grandeur de la culture québécoise est à ce prix.
Le livre, aussi, doit changer.
L'écrivain devrait se servir du journal, du roman illustré, des méthodes audio-visuelles, etc.
Le goût du risque, de l'expérimentation, est sans doute ce qui nous a le plus manqué.

Depuis Crémazie, et même avant, nous devenons de «bons» imitateurs.
Il nous faut, fascination particulière, aller toujours plus loin.
3.
Une revue sur l'esthétisme, faite par des écrivains,
n'est pas loin du manifeste.
Il est une certaine intention commune à plusieurs écrivains de la revue.
Ce style est le résultat de plus d'un an de rencontres et de discussions,
autour des éditions *Estérel*.
Le résultat: Michel Beaulieu a transformé sa poésie en une poésie
de style géométrique; Raoul Duguay n'ayant cessé de développer
ses jeux linguistiques sur une même forme de rejets syllabiques, continue
de dévoiler la musicalité inhérente aux mots; et Luc Racine effectue,
avec succès, le passage à une poésie plus sensible d'un langage elliptique.
Et Jacques Renaud, qui vient de nous rejoindre,
nous permet de tout espérer.
Mais si QUOI vous offre une similarité d'expression, il est évident,
d'autre part, que chaque auteur apporte ses contradictions, et sa manière,
bien à lui, de les porter au plan d'élaboration.
S'il est d'intérêt d'analyser les rapprochements, il nous semble essentiel
de trouver en quoi chacun apporte l'unique dégagement.
Il n'y a pas, dans ce sens, d'école QUOI.
Pourtant, un jour, QUOI sera classifié comme une école.
Il y a des évidences.
Mais d'ici là, il serait de la moindre indulgence
que de nous considérer comme responsables de nos écrits.
4.
Nous croyons, finalement, que l'écrivain, du fait de réaliser
une politique du langage, travaille, malgré l'accusation d'intraductibilité
portée contre ses écrits, pour le profit de la société.
L'écrit, dépassant la parole quotidienne, donne à la société, un langage.
L'oeuvre d'art n'est engagée qu'à partir d'une invention
redonnant à l'objet une existence dans le langage.
Aussi passionnément et lucidement qu'il le peut, l'écrivain choisit,
à chaque page, d'inventer la pensée.
Les textes qui suivent démontrent, assez bien, notre intention.

QUATRE DÉMONSTRATIONS LOGIQUES DONT LA DERNIÈRE EST LA RAISON.

Je vois le système solaire sombrer dans la vérité, et je reste indifférent.
Le seul geste encore logique m'est interdit par ma raison.

L'ENGAGEMENT.
La littérature, peu en importe les genres, et la philosophie, demandent pour apparaître, de la part des auteurs, une concentration de la pensée, d'autant plus aiguë que la vision se veut le reflet,
non pas de cette période-ci, d'où le résultat que le reste du monde disparaît de leur champ, et que le reste du monde, dès lors, se trouve réduit à n'être qu'une de ses voies d'interférence.
Mais telle est la vision que les arts, bien que s'accentuant en divers points de force, laissent pour autant s'accroître l'invisibilité.
L'essentiel reste, pour un auteur, en plus de percevoir les signaux, d'ouvrir, par le dévoilement successif de son point d'appui, un champ de connaissance tel que le monde, bien qu'y perdant en connaissance, se donne à nouveau comme une apparition.
Rendre signifiant, dès lors, par détournement de fonds.

De là, un fait.
L'écriture (les sciences prétendent à mieux), faute d'un savoir définitif, global, tient lieu de rapport.
La littérature sera l'histoire d'un rapport, ses revers, ses révolutions.
Non que l'écriture présente la vérité; mais du fait que son rapport en est un d'intuition, d'émotion, il pourra suggérer une lumière qui fait de lui, par moments, comme le visionnaire d'une certitude.
À la rigueur, l'écriture, par notre désir de vivre plutôt que de saisir un point final, tiendra son émotion comme apparence première de l'existence.

Quel écrivain, dès lors, prétendrait ne pas être engagé.
L'écriture, même la poésie, professe **nécessairement** un engagement,
plus ou moins élaboré, plus ou moins conscient, et «l'art pour l'art»
ne signifie rien, sinon par réaction contre une critique dont l'intérêt
ne dépasse pas le politique, le social.
L'engagement de l'écrivain, avec raison, se définit par la morale,
par l'intuition d'une valeur morale; mais la morale, ici,
ne peut être statique, intemporelle, ne peut être une législation.
La morale, la seule, et non l'anti-morale (les religions) consiste,
non à légiférer, mais à suggérer des visions, des comportements,
l'attirance du tabou, et très souvent contradictoires, et plus encore,
à prime abord, a-sociaux.
L'engagement de l'écrivain réside dans le fait d'inventer une adaptation,
malgré le changement, aux tensions qu'il ne cesse de créer lui-même,
de se ré-situer, entre sa perception et la mémorisation de son existence.

LE SIGNE DU TEMPS

Faut-il louer le monde, ou se révolter.
De cette contradiction, et de l'impossibilité de la résoudre pour tous,
une conséquence: ériger une habitude indépendante du sens de la vie.
Toucher le réflexe et simplement.

L'histoire du livre, à cet effet, illustre bien la pensée,
d'autant plus précise que disposée à la ligne, régulière, monacale.
Une autre conséquence: une recherche, nécessaire,
dans le sens opposé du livre.
L'art se refusant à l'élucidation autre qu'imaginaire du sens du monde ,
se rabattra, sans doute, sur l'expérience de la communication.

LA FORME

La forme, en art, se donne dans une structuration de la mémoire
que l'on nomme ailleurs: narration, histoire, intrigue.
Cette structure, du fait d'être la seule manière d'inventer le monde,
évolue plus radicalement que la pensée; la persistance de celle-ci est telle
qu'une succession de formes peut seule déclencher son érosion.

Par la forme, et elle seule, l'auteur s'engage dans la pensée.
Non pas de défendre la justice, ou l'injustice; mais de tenter, par l'écrit, leur renversement dans la question.
Donner à la vie, le sens du monde nous ayant échappé, l'incantation nécessaire à l'efficacité.
Par la forme, et elle seule, l'écrit ouvre sa signification.

La littérature conventionnelle jouant sur une répétition, échappe aux répressions.
La tradition (l'histoire des révolutions), lui donnant l'avantage **d'avoir été comprise**, l'explicite devant le professorat.
Le public, ainsi coupé du jaillissement, maintient, et par là le tragique, un sens **conforme** à la vie.
La forme, et elle seule, par son évolution, permet à l'esprit, délaissant le sens conforme pour l'imaginaire, en quelque sorte **un langage**.

LA CULTURE

Privé de son imaginaire devant le sens de la vie, le public, particulièrement sous-développé, se voit condamné, outre à l'accélération, au **snobisme**.
La situation expérimentale, en plus de le couper de ses critères, l'oblige à une appréciation envers une culture érigée sans lui.
La spécialité, à laquelle l'éducation l'appelait, même si elle est atteinte, se voit continuellement ébranlée par les créateurs.
La littérature conventionnelle, justifiant son prestige, se donne au public comme un lieu de rencontre, une sécurité.
Mais cette culture générale, même là, continue à se faire sans le peuple, par les ratés de la culture expérimentale qui lui servent les copeaux du passé.
Ainsi, le public s'appuie sur un sens **conforme** à sa vie, perdant le résultat de l'imaginaire qui, seul, permet une signification de l'existence humaine.

RIEN D'AUTRE EN EFFET

Car la pensée n'existe qu'en formation dans l'imaginaire.
Mallarmé n'est plus possible.
Ni Ringuet, ni Gurik.

Un nouvel art doit sortir par lequel Joyce, Cummings et le nouveau roman passeront à l'histoire.

L'engagement de l'écrivain, sa morale, porte sur la recherche
d'une incantation toujours plus accentuée de la tradition,
au même titre que la science.
L'écrivain bouleverse les valeurs émotives de la tradition,
reléguant au passé les **formes** établies.

Mais la beauté n'existe pas.
L'oeuvre d'art n'est oeuvre d'art que pour le créateur;
l'art ne peut être qu'un cheminement.
Il n'y a pas de beauté dans le passé, et d'autant plus que le passé est passé,
mais des formes dégradées du sens de la vie, et comme le son de la mer
dans l'oreille du strombe.
Il n'y aura donc pas de **beauté pour tous**; mais des structures caverneuses,
longtemps après l'efficacité de l'art, où circulent des pensées
de plus en plus **conformes** à la vie.

LE DERNIER MOT
La forme, se partageant dans l'esprit, ne peut qu'unir la pensée:
sans l'entière confiance cependant.
Dès lors un arrêt: la forme elle-même est le sujet de l'art,
et devient la pensée qui, coupée de la réplique, s'arrête en divers thèmes,
dans le langage.

Or nous devons perdre l'unité.
La littérature, outre le fait d'aligner un chaos, présente une théologie.
La chose, en marge, trouve sa consécration: le dictionnaire.
Ou plutôt: tout se passe comme si la vie consistait en un langage.
L'ordre habituel de la littérature, mais encore la pensée,
se dérobe dans l'unité.

J'écris, parce que certains mots s'égarent dans l'unité.

AH! DISTINCTEMENT

Mon premier roman, enfin, s'intitule: **Variables.**
Mais je n'ai rien découvert.
Je viens huit ans trop tard.

Un homme, dans la difficulté du repos, et comme estompé du plan,
apparaît, se laisse aller à sa mémoire, et s'éparpille, fugace,
dans un retour à la raison.

Les pronoms tiennent lieu de noms, donnant, outre les caractéristiques,
à confusion.
Les femmes retiennent l'attention, (je vous en concède quatre),
se livrant en coupes successives, pour se confondre, je l'espère,
dans l'ultime abstraction.

Et le plus souvent, l'abus du participe présent: marquant une continuité
de l'action, l'impossibilité d'énoncer, par le verbe au présent,
la tentative de l'esprit: rassembler, justement, ce présent, qui, dès lors,
se dérobe dans la simultanéité.

Les recoupements s'enchaînent, ponctués par des ralentis sur des objets,
des bribes de phrases, des répétitions d'un même acte, autant d'obsessions,
qui, brisant l'intrigue, ne s'arrêtent qu'au moment d'un retour à la pensée
courante: en occurrence, ici, l'amour humain.
Rien de plus trouble, en effet, que la conscience.

Mais l'on a dit que tout cela manquait à la clarté,
et surtout de respect envers le rythme de lecture.
On a très bien saisi mon intention.

Trop de lecteurs, hélas, **subissent** la programmation.

Nous avons trop connu la vérité pour ne pas mentir.

L'ENGAGEMENT

L'artiste, faute de trouver la signification du monde, lui **donne** un sens, et d'autant plus efficace, qu'il se réalise dans l'imaginaire.
La pensée de l'artiste, de là, ne tient qu'à un fil.
Il s'agit d'une visibilité s'effectuant pour elle-même, voire a-sociale, qui déclenche une série d'allumages à l'intérieur d'un objet qui, paradoxalement, se résorbe au regard.
La signification du monde, se réservant dans le langage, trouve un point de départ, pourtant peu fréquenté, dans son manque même.
C'est la figure paradoxale de la pensée, mise en demeure, que la démarche de l'artiste, l'opposé d'une conscience, celle-ci voyant une nécessité ou même une simple convention dans la relation du langage et du monde, en ceci que le mot n'a signifié, jusqu'ici, qu'une inconscience de l'imaginaire.
L'artiste se voit donc, par un jeu de parenthèses, ramené à la raison, rapide et fatale, à divers points de fuite.
L'a-sociabilité de l'écrivain (délaissant les célèbres éclaircissements psychologiques), s'accomplit dans une démythification du langage.
Le lecteur, respectant, en gros, la traductibilité, affecte une **croyance** presque naïve envers le langage.
L'écrivain, s'étonnant de retrouver ensemble deux mots, ne peut éviter une propagation d'ondes autour de ce point, certes comparable au centre de gravité. Dès lors: une rupture.
La traductibilité, le **style artistique** n'aidant pas, mobilisant trop de reconnaissance, éloigne le public.
L'écrivain, bousculant une habitude stylistique, s'engage dans un très haut degré de singularisation.
Remettant en cause le style, où se cristallisent les idolâtries, il se refuse à la croyance, et dès lors, tente de transformer en lettres mortes, même le livre sacré.
Toute oeuvre, par allusions complexes, s'élève contre l'accumulation de documents dans le langage.
L'engagement de l'écrivain, par une manie perverse des substitutions possibles, aux premiers efforts réducteurs, rend inconcevable la traductibilité.

Mais la singularité du langage, la diversité qui peut se présenter à l'esprit, une fois de plus, tente une concentration.
L'engagement de l'écrivain, réalisant une époque, recherche une adaptation, hors des conventions du récit, dans l'énoncé précis, excessif, d'une sévère contradiction.

C'EST QUE, PAS DU TOUT!
Rêver d'un livre qui, exemplairement, énoncerait la programmation du nouveau récit, en plus de manquer à certaines variations, ne servirait qu'à gêner l'exécution de la conscience.
L'art **moderne**, perdant son inconscient, devient peu à peu **historique**, et disparaît au moment de monter officiellement en scène.
L'écrit, dernièrement, dans un procès fait à la logique de narration, établissait, après un discours sur les règles exactes, l'ère du dynamisme, du récit continu, naissant contre l'ancienne rhétorique, où **la phrase fermée**, illusoirement rationnelle, délaissait une filiation toute tracée, pour une transmutation des formes de reconnaissances.
L'émotion, brutalement amplifiée, déterminera la fission du récit, par la narration continue, nerveuse, l'accélération et le ralenti de l'écriture aux moments les plus inattendus.
Et c'est réduire certes, que de s'arrêter ici.
J'écris pour ne plus écrire.
À force d'accumuler les explications, les théories, nous découvrons, comme en creux, l'objet.
Sans doute est-il nécessaire d'apporter des questions, des renouvellements; de tenter une réponse.
Mais rien, de tout cela, sinon de miner la superstition, n'apporte l'idée juste.
Nous allons, cherchant l'objet, à la dérive du langage.
Nous habitons le monde, sans pourtant l'habiter.
Et c'est à cette façon de vivre, s'accentuant avec le vieillissement, que nous consacrons notre vie.
Étrange ouverture, certes, que l'interprétation de l'artiste.
Et nous souhaitons, justement, un arrêt.

1 juillet 1967

Les mots ne viennent plus.
Ils viennent par éclats brefs dans les chansons de Dylan ou de Barbara.
Le sentiment ne vient plus.
J'ai le sentiment des autres, et l'art n'y tient pas.

J'aurais voulu former une mélancolie.
J'aurais aimé ne jamais devoir vivre de la mélancolie d'un autre.
J'aurais voulu écrire avec lyrisme: je m'exclame, je me répugne,
j'enchaîne donc avec le journalisme pour finalement n'écrire
que dans SEXUS.
Car les mots ne viennent plus
que pour une certaine mise en disposition d'autrui.
Les ballerines portent en effet l'uniforme et prennent plaisir à parader ainsi froides, mécaniques, certaines d'être elles-mêmes le stratège.

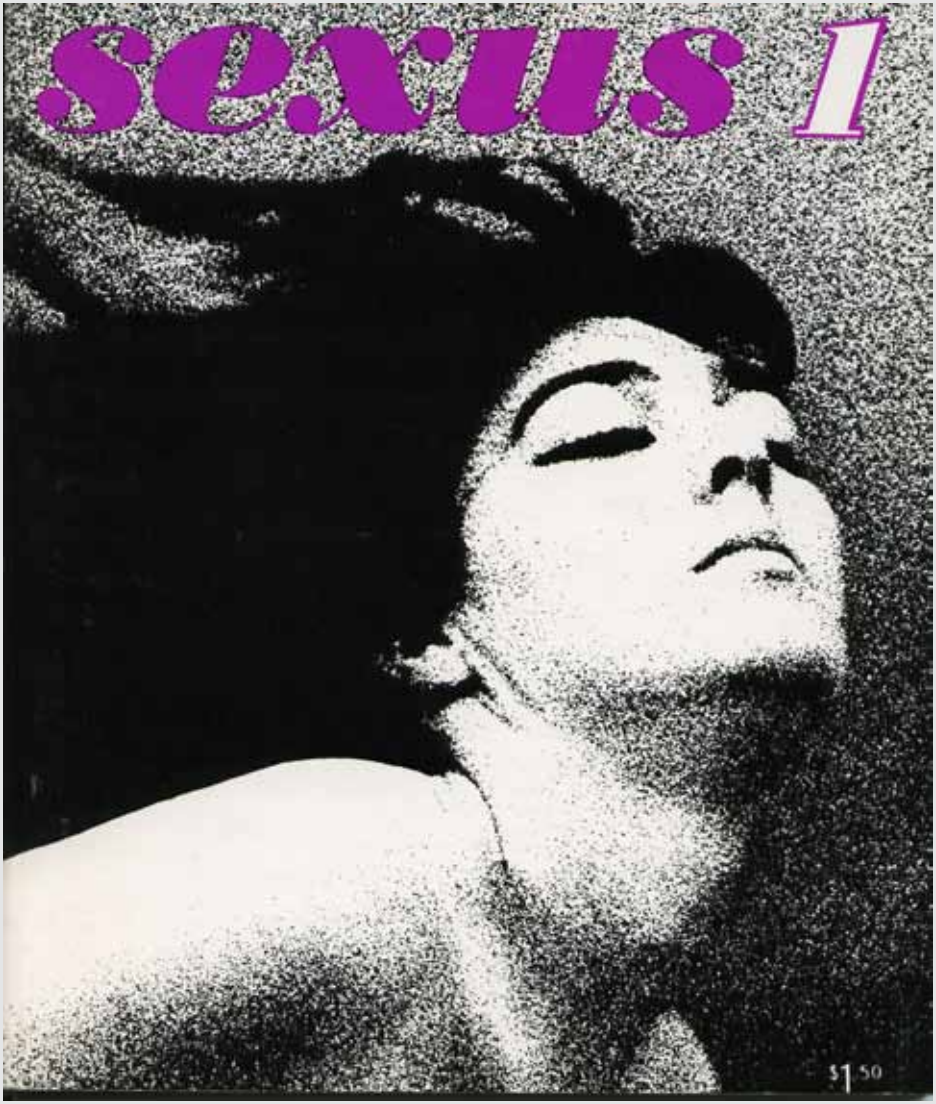
Car: je suis lourdement moi-même un stratège.

29 juillet 1967

DE QUELQUES FAITS.

SEXUS, première parution, vient d'arriver en trois cents exemplaires.
Lundi prochain les sept cents autres devraient être là.
Nous avons distribué 157 exemplaires en librairie.
La balance sera vendue par des amis.
S'ils en vendent trois, ils en gardent deux gratuitement.
Soit 40% de commission offerte d'une façon moins directe et, semble-t-il, plus alléchante.

D'UN PRINCIPE.
A.
Une nouvelle façon de parler doit être développée.
Donc l'imagerie de *SEXUS* passera de 25 pages à 40.


sexus 1
$1.50

Le panel sur l'avortement qui laisse tous et chacun mourir d'ennui,
doit changer de forme.
C'est principalement l'image qui entraîne des transformations sociales:
elle parle à l'intellectuel comme à l'illettré.
Nous devons tenter un dialogue de moins en moins imbu de préjugés
de classes, ou comme l'on dit de «sérieux», de «littérature».
C'est d'abord par le voyeurisme et la masturbation
que l'homme «classique» se modernise.
La pornographie, dans son sens réel, avant toute autre image,
parle et sait directement se faire entendre.
Peu de gens lisent une étude, mais tous se plaisent à la «voir».
Notre but n'est pas d'obliger les gens à vivre «d'étude et d'eau fraîche»,
mais bien de les amener à «voir» leur propre désir.

B.
La caricature ne peut avoir d'importance si elle n'est qu'un trait d'esprit.
La guérilla doit porter si possible dans la maison de l'illettré
aussi bien que dans celle du docteur ès quelques mille et une choses.
L'on rira, non dans le pur abstrait, mais d'un fait précis,
bousculant si possible l'habilité de certains à monter dans l'échelle
de la vertu comme d'autres jadis prétendaient descendre des dieux.
Il faut donner au public le matériel masturbatoire indispensable
à sa culture, à la culture de la femme autant qu'à celle de l'homme.

31 juillet 1967

La majorité des collaborateurs se sont réunis, ont bu, ont discuté
lors de la réunion libre de samedi dernier.
Yves-Gabriel Brunet nous a donné un demi strip-tease au rire général,
sous prétexte de passer le «test» de beauté tel qu'institué pour les modèles
masculins qui posent nus pour *SEXUS*.
Cathia (Lucille, femme de Michel Saint-Jean), ayant servie de modèle
féminin pour le premier numéro, a jugé, avec Lise Bissonnette,
que Brunet ne pouvait remplir la fonction.
Le Comité des femmes pour évaluer la beauté mâle est fondé.

Au petit matin, nous sommes partis, Lise Bissonnette et France Hubert
sa vieille amie, pour Saint-Marc sur Richelieu,
où Michel Saint-Jean et Cathia ont loué un chalet pour l'été.
Ils sont agréables à vivre; Cathia porte à merveille le bikini
et aime à plaisanter autant qu'à être «paresseuse»;
Michel ne cesse de discuter de *SEXUS*.
Son obsession aide à continuer notre commun et quasi insensé projet.
Un drôle, André Lespérance, parent des Lespérance
de l'imprimerie Judiciaire et de la Maison de distribution Populaire,
nous a tenu mille inconséquences sur la revue.
Rien n'y est bon.
Sauf en ce qui concerne certains détails techniques touchant l'amélioration
des photographies, il n'a fait que le «beau» devant sa prétendue
«expérience des revues».
À une attaque de sa part voulant qu'on investisse quelques milliers de
dollars dans la publicité, Michel nous a comparés à des Viêt-Congs
combattant les Américains par des moyens de fortune.
Et les moyens de Playboy ne peuvent évidemment être nôtres.
Nous devons pourtant, à tout prix, aller plus loin que Hefner,
dont la philosophie est déjà dépassée par la nouvelle génération,
et cela avec les moyens dont nous disposons, par principe, par conviction,
nous obligeant à jouer de témérité contre la fortune des anciens.

12 août 1967

Les incidents se multiplient contre nous.
Nous nous sommes tout d'abord frappés à l'impossibilité
de couvrir la région métropolitaine et d'autant plus que les dépôts
se déconcentraient en s'éloignant du centre de Montréal.
Certains dépositaires allèrent jusqu'à nous refuser l'accès de leur kiosque
pour la raison qu'il y avait déjà suffisamment de revues.
Nous avons décidé de recourir à un distributeur officiel.
Mais la lenteur des DISTRIBUTIONS POPULAIRES
nous laisse craindre l'entrée des comptes d'imprimeur.
Plusieurs choses devraient être pour le moins améliorées.

Mais, samedi dernier, Henri Quintal téléphona
et demanda à me rencontrer à son bureau.
Sa nouvelle lubie: l'AGENCE DE DISTRIBUTION INTER-MONDE,
société enregistrée au nom de sa femme pour lui permettre d'agir
à sa façon lors de la faillite imminente des ÉDITIONS DU BÉLIER.

Et voilà que la façon devait se présenter.
L'imprimerie Yamaska, qui a imprimé *SEXUS*, vient de déclarer faillite.
Et il m'a été dit que la dette des ÉDITIONS DU BÉLIER
en est la cause principale.
En d'autres mots, *SEXUS* connaît un bilan de quatre mille quatre cents
volumes inachevés, l'interdiction de sortie des négatifs et des plaques,
et tout cela à cause de l'offre de «payer comptant l'imprimeur
dans les trente jours suivant l'arrivée de la facture» qui n'a pu être
respectée par la maison de distribution de monsieur Quintal.
Oui monsieur Quintal devra maintenant savoir
ce que c'est que de payer comptant.
SEXUS exploitera son dernier souffle.

*
(*Autre texte paru dans SEXUS 1*).

QUAND L'HABIT NE FAIT PLUS LE MOINE.
Des centaines de pieds de tissu brut, vendus à quelques «dandys»
en moins de quelques mois: soit une infinité de costumes
passant par toutes les possibilités du prisme.
Les québécois à qui la mode est chère, et les visiteurs pourront se satisfaire
à la boutique BESSIE'S, rue de la Montagne, où le propriétaire,
Marty Garelick, a ouvert l'une des seules boutiques d'avant-garde
en lingerie masculine au Québec.
Si les hommes d'hier et d'aujourd'hui sont en définitive les mêmes,
ceux qui portent de l'avant la civilisation, il n'en demeure pas moins que
la mode est l'expression d'une époque, de sa technique, de sa philosophie
et tient lieu finalement de projection.
On modelait l'homme en série: l'individu maintenant se singularise.

C'est ainsi que le MALE BOX, chez BESSIE'S, effectue cette année un brusque retour en arrière, et que ses inventions de formes, de couleurs et d'assemblages ressemblent moins à une révolution qu'à un centenaire.
L'homme d'aujourd'hui est ainsi fait.
Il craint l'avenir à ce point qu'il se rabat sur un présent dont la principale originalité est de ressembler au passé.
Pierre Cardin, se portant contre cet état de choses, présentait une collection de prêt-à-porter dont la durabilité du tissu rivalisait avec l'aspect fonctionnel. Ce fut un échec. Aujourd'hui, le succès va d'emblée à la mascarade. Le tissu et l'assemblage doivent se conformer à une sorte de révolution, élégante et symbolique, dont la principale valeur est d'insister sur l'apparence. Certes, si l'on peut expliquer la mode romaine par une certaine passion du sport et de la liberté des moeurs, si elle ne faisait qu'afficher, au dix-huitième siècle, la futilité et l'élaboration des classes, l'atome, cet automne, nous ramènera à Bismarck! Plutôt que de se vêtir contre les retombées de l'atome, les hommes, principalement les jeunes, s'habilleront et «joueront aux soldats». On crut un moment que les femmes avaient pris à tout jamais le monopole des couleurs, des transformations. L'homme, aujourd'hui, rivalise d'ingéniosité. Il ne sort que coiffé, presque poudré, et la société le passionne si les femmes se retournent sur lui.
L'originalité est en passe de compenser la perte de l'autorité.
La nouvelle apparence, prédite par des couturiers prévoyant la compétition d'égal à égal entre les deux sexes, passera bientôt dans les chaînes des super-ateliers de confection. Le pantalon se resserre, le sexe y prend un cachet inespéré. La femme n'est plus seule dans la course à la beauté.
Sur qui se retournera-t-on? Certaines femmes se refusent à ce nouveau jeu.
L'homme à la mode devient pour elles un efféminé, voire un homosexuel.
C'est oublier que si la femme a pris une part de sa place au travail, il le lui rend bien en prenant une part de son charme.
L'homme, par la mode, tâche de se faire reconnaître.
Hier, il commandait aux femmes, et certains habits lui étaient réservés.
La femme se les appropria. L'homme lui répondit en se souciant désespérément de son propre corps.
L'un et l'autre se rapprochent en pensant s'opposer.

15 août 1967

Nous, les pseudo-intellectuels, souffrons tous de la même maladie.
C'est la seule chose peut-être que nous aimions avoir en commun.
Nous adorons être pleins de bibites.
Nous adorons parler durant des heures pour le seul plaisir
de phraséologuer devant dix autres phraséologues.
Nous avons toujours quelque chose à dire.
Il nous faut toujours aussi vingt pages pour ne rien dire.
Mais j'ai découvert des picturalistes.
Et c'est bien étrange de découvrir que ce que j'ai à dire se limite à très peu de choses sous un dessin fait par un picturaliste et que ce très peu de choses dit beaucoup plus que ce que j'ai à dire sans lui.

17 août 1967

(*Lettre reçue du Consulat de Belgique à Montréal*).
Monsieur,
Le 16 novembre 1966, j'ai transmis aux autorités belges compétentes votre demande tardive de dispense du service militaire en temps de paix.
Comme je n'ai plus reçu de nouvelles à ce sujet depuis cette date
et vu l'approche de la période des examens médicaux pour aptitude physique au service militaire, je vous prie de vouloir bien me faire savoir (en appelant le No 866-8678) si vous auriez, vous-même, reçu un avis du Conseil de Milice. Veuillez agréer, Monsieur,
l'assurance de ma considération distinguée. J. Servais, Chancelier

25 août 1967

Seul à cette étape (riant saoul à la musique)
et de combien d'étapes l'initiateur.
Me berçant (narcisse au besoin constant de mettre
- et de plus de moi-même - ma photographie décuplée sur les murs
de cent et deux villes exactement) et dans la musique dansant asexué
sinon: par honneur mes adorables.

Me voici camarades (et pourquoi ne serais-je pas digne d'être franc)
digne de votre mauvais sentiment.
GREAT!
GREAT INDEED!
La seule chose qui soit aussi grande que d'être (pour un narcisse)
décuplé sur les murs de cent et deux villes exactement.
Car soyez-en plus qu'assurés: je n'aime vraiment que cela.

26 août 1967

(*Carte postale reçue de Jean-Pierre Dumont*).
Washington.
Yvan Mornard et Lise Bissonnette.
Salut coco!
Salut cocotte!
Ferai probablement parvenir un texte à SEXUS INC.
sur un «gorgeous party» en plein air à N.Y.C.
très personnel mais peut-être intéressant à mon humble avis...
Doit rencontrer timothy au début sept.
Hippies est aussi dans le sac.
Embrassez Luc Latour pour moi... Jean-Pierre

3 septembre 1967

J'aime Lise Bissonnette.
Et pourtant elle me trompe régulièrement avec un quinquagénaire,
allant jusqu'aux plus cruels mensonges pour me laisser croire
en son amour envers moi.
C'est une attirance terrible, un certain Tony Lesieur parait-il,
homme respectable et haut placé dans la faculté des Sciences
de l'éducation où elle travaille pour l'été et étudie durant l'année.
Encore un an à se revoir; encore un an de ce magnétisme.
Elle est supposément partie pour Maniwaki avec sa vieille amie France
Hubert qui, hélas, est bel et bien demeurée à Montréal
pour la fin de semaine, cette longue fin de semaine hélas. Car je l'aime.

Mais j'ai un peu, oui beaucoup, besoin de ne pas toujours remettre à plus tard nos fins de semaine, car je l'aime et j'ai besoin de lui parler oui si banalement hélas si banalement.
Car je l'aime, mais je pense maintenant qu'elle n'a que vingt-et-un ans, oui toute sa jeunesse bien comptée.
Et moi je l'aime, mais je ne peux pas l'emmener loin, en voyage, dans une aventure fastueuse, loin, très loin, comme lui avec elle, comme elle a tant besoin.
Que faire maintenant que France a tout avoué, a tout confirmé ce que je savais déjà.
- Elle t'aime encore, elle t'aime trop...
Oui trop, éperdument le goût du nouveau, après avoir été aimée durant quatre si longs mois bien moins que ces «coups durs aux grands plâtres blêmes et faussement vierges de l'hypocrisie», bien moins que «cette revue spécialisée (qui) est peut-être une bénédiction du ciel pour réunir sous une même bannière tous ceux qui partagent dans la fraternité la même foi et le même amour!», bien moins que le *SEXUS* qu'a vu Rioux dans Sept-Jours.
C'est maintenant le moment de verser mon dû de plaisir à mon amour.
C'est maintenant qu'il faut préparer le grand départ.
Mais le carrefour est obscur et plusieurs routes viennent y réclamer leur dû, beaucoup plus que je ne peux donner à la fois, trop peut-être, mais toujours avec justice, réclamant ce qui leur est dû.
Le navire menace de couler à pic.
C'est maintenant qu'il faut larguer.
Car je l'aime, oui.
Et c'est bien d'amour dont il s'agit là.
De cet amour tout à fait irrévérencieux que l'on prône et pratique sous le regard vigilant des dieux de la tribu qui pourtant donnèrent de l'amour une définition totalement opposée.
Car «l'amour», c'est à répéter, n'est rien de moins que le haut contraste d'une attitude plus révérencieuse.
Ils sont donc partis en voyage à Atlantic City, sur le sable où il ferait bon d'entendre l'océan venir s'éteindre s'il n'y avait là tant de poissons morts pourrissant déjà dans leur emballage de papier monnaie.

Mais «l'amour» n'est qu'une mauvaise passe,
indépendamment de cette aventure.
La seule morale d'importance demeurera une certaine fermeté
devant l'attitude générale, la décomposition ordinaire du matériel
dès qu'on en abandonne l'utilisation.
L'attitude de Lise Bissonnette ne devant aucunement nous émouvoir
davantage que celle de tant d'autres personnes de notre connaissance,
et dont la principale occupation consiste à se chercher une occupation
sans vouloir vraiment s'en trouver une.
Car c'est depuis l'échec du journal Jeune-Québec, en février dernier,
et depuis l'abandon forcé de son poste de rédactrice en chef,
une désorganisation totale d'elle-même, un abandon de l'action,
l'expérience pour elle, après tant d'années ininterrompues de travail,
de cette nonchalance courante qui consiste à rechercher l'aventure, et
légèrement plus qu'il n'est permis pour bien vivre, au dépens de la société
qui continu ou commence quant à elle sa production.
Cette aventure d'un vieillard qui adore baiser sur le tard et de cette jeune
fille qui se doit de passer une phase encore inexploitée de sa vie
n'a rien de déplacé. D'autant plus qu'il ressemble à son père
et qu'elle peut finalement résoudre son inceste.
Mais, quant à moi, le problème se posant à un autre niveau, et d'autant
plus que j'ai d'abord et peut-être uniquement apprécié en elle l'exigence
qu'elle avait de me transformer de poète paresseux en homme d'action,
ambition que j'ai longtemps contestée tant Lise semblait n'aimer
en moi qu'une image à venir et qui ne venait pas, donc il est dans mon rôle
maintenant de lui remettre l'argent de sa bourse, et de lui rendre,
en toute justice, le déplaisir que j'ai connu au début de notre relation
et qui venait de ce qu'elle me voulait plus dense que je ne l'étais.
Car c'est la plus respectable influence d'une relation - asexuée ou non -
que de mener les gens qui en font partie à vouloir vivre autre chose que
«l'amour», à vivre par eux-mêmes en leur donnant le goût par moment
de venir vous embrasser avec une passion particulière.
C'est ce que Lise Bissonnette m'a apporté, beaucoup plus
que ce que je pouvais attendre d'elle, puisqu'en cela elle m'a aussi donné
le pouvoir de vivre indépendamment d'elle.

7 septembre 1967

Il faudra bien en revenir.
Je me détruis sous l'oeil impartial de la reine.
Il faudra décidément mettre de l'ordre dans le château.
Car la reine amoureuse de moi n'adore à mon égal que les voyages
- au coup de trois cents dollars - et l'assurance d'y vivre bien.
Et bêtement j'en ai perdu le désir de tout.
Car la reine avait envahi le château, chassant de surcroît le chien
qui jusqu'alors suffisait au besoin de bruit dans les couloirs du château.
Et la reine descend et redescend l'escalier de pierre montrant ainsi
son sexe en feu où sautent les uns après les autres deux chiens savants.
Mais cette fois, j'ai tellement bu que j'entends mon chien
japper dans les couloirs du château.
Mon chien s'en revient! mon chien s'en revient traversant victorieux
mille combats, il s'en revient me tirer de ma torpeur.
J'entends son bruit dans les couloirs sombres du château.
Son bruit descend et redescend l'escalier de pierre du château.
Déjà j'oublie ce que disait la reine.
J'oublie que la reine me trouve laid.
J'oublie que la reine m'a terrorisé en m'obligeant à tous ses caprices
pour la conserver dans le château.
Mais j'ai déjà une autre princesse.
Une autre princesse s'en vient!
et je me sens renaître à l'idée de son arrivée.
Oui mon chien s'en revient!
et je brûlerai le château afin d'aller vivre avec mon chien.
Car j'irai vivre, oui, avec la nouvelle princesse qui s'en vient.
Et quel plaisir davantage de dresser au matin ma désillusion.

12 septembre 1967

(*Lettre reçue du Consulat général de Belgique à Montréal*).
Urgent. Monsieur,
Comme vous n'avez pas donné suite à ma lettre du 17 août et le délai légal en matière des examens médicaux étant dépassé, je vous prie de vouloir bien prendre rendez-vous sans retard avec le Dr. Maurice LEROY (1384 est, rue Jean Talon - Tél.: 274-5583).
Cet examen a pour seul but de vous maintenir dans une situation régulière sur le plan de la milice et le fait de le subir n'entraîne aucune obligation de faire votre service militaire.
Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.
J. Servais, Chancelier

13 septembre 1967

1.
Notre grande erreur n'a pas été de vivre ensemble.
Mais de nous attacher l'un à l'autre au point de créer le besoin
- purement psychologique - que nous avons l'un de l'autre.
Alors que le concubinage ou le mariage implique une base économique dont il est toujours plus ou moins gênant de se déprendre, l'attachement
- qu'il soit celui de deux fiancés séparés par la distance et s'écrivant des lettres enflammées ou celui d'un couple fêtant ses cinquante années de vie commune - implique tant de liens
que l'enchevêtrement qui en résulte laisse les êtres impliqués
dans une sorte de désespoir devant la tâche à accomplir.
D'où la douleur, les cris et tout ce bataclan de dernière heure.
2.
C'est donc l'amour qu'il nous faut éviter.
Et rechercher les gens qui nous plaisent et à qui l'on plaît dans la mesure où ce plaisir - sexuel et psychologique - n'oblige finalement pas
notre liberté à ne plus les quitter, nous laissant au contraire
- si le besoin se présente - les quitter sans les trop fameuses larmes d'Andromaque ou d'Iseult aux bras blancs.

La plus grande révolution de notre histoire semble en effet indiquer que
d'ici quelques siècles disparaîtront, au même titre, et la guerre et l'amour.
En définitive la haine et l'amour, la répulsion et l'asservissement.
Car c'est finalement la même chose et le langage qui les caractérise
manque presque toujours d'atteindre le langage.
Il caresse ou il insulte, touchant immanquablement le sentiment
sans vraiment laisser passer la raison.
D'où le besoin forcené d'amour et de guerre - chose existant pleinement
quoique l'on ait voulu dire - des gens de peu de pensée.
Il n'est qu'à regarder deux amoureux pour s'apercevoir que s'ils ont
peut-être quelque chose à se dire, pratiquement ils ne se disent rien.
Le langage devient l'attirail de l'amitié et il n'est que de regarder deux
amis se parler pour comprendre à quel point l'amour autant que la haine
est muet sur l'essentiel en autant que cet amour et cette haine
ne se doublent pas d'amitié.

3.
C'est une nouvelle vague de sagesse qui nous vient enfin.
Mais finalement semblable à celle qui porta Bouddha, Confusius, Jésus
et Marx.
Comme quoi l'histoire ne connaît que très peu de bons moments,
et que pour une vie qui atteint une sagesse
elle doive attendre plusieurs siècles avant de voir redorer son blason.
Illusion suprême en effet que notre histoire
et d'autant qu'elle n'a souvent atteint qu'à ce qu'elle nomme la réalité.
Mais c'est ainsi que nous allons à travers nos diverses mutations cherchant
à gauche et à droite la preuve de l'inimportance de la «juste mesure»
et d'autant que cette mesure n'est plus souvent qu'une démesure
du fait d'être basée sur une autre de nos impuissances à toucher le but.

15 septembre 1967

Ce mur qui menace de succomber au temps,
quelle nécessité le retient de sombrer.
La grange noircie dérive paisible dans les herbes rousses de la saison
avant que d'éclater aux quatre vents de la mer
- dernier holocauste du temps réel à l'irréalité de l'instant.
Nous nous sommes retrouvés courants tous deux...
Et les derniers conquérants font trembler nos empires de béton
sur leur cheval de métal.
Violant nos filles et brisant tout sur leur passage,
quelques-uns parmi eux savent ouvrir une brèche dans l'illusion.
Et c'est avec amour que nos filles soudain se laissent envahir.

26 septembre 1967

(*Note laissée à Lise Bissonnette*).
Lise,
s.v.p. me laisser la maison ce soir et jusqu'à je ne sais quand
(te téléphonerai chez France).
Pauline est à Montréal.
Allons et reviendrons ce soir: Berthierville.

27 septembre 1967

Elle est revenue!
Riante, curieuse, éternellement fourbe (avec elle-même):
Madame Raymond Michaud.
Pauline enfin de retour!
Avec quelle beauté rare de tes oreillets comme deux petites oreilles
d'éléphant où je fouille avec ma langue en retenant le goût de sel marin.
Longuement.
Jusqu'à ce que tu donnes les coups de pieds de l'enfant qui menace bientôt
de naître ou encore l'étirement du serf-volant à la limite de la corde
maîtresse - le lapement de ce lait que tu cherchais sans le connaître.

29 septembre 1967

(*Lettre de Lise Bissonnette*).
Ivan, Je suis a déménager.
Je suis seule pour très peu de temps mais assez pour savoir que, quoique tu aies voulu cette semaine, cette maison m'est impossible à quitter.
Il est pourtant trop tard et nous avons, malgré nous, décidé que je partirais.
Je t'aime.
Personne au monde ne m'est plus cher, plus important,
plus extraordinaire que toi.
C'est tellement clair. Je t'aime.
Je sais bien que, quand tu liras cette chose, tu seras tout plein encore d'autres sentiments. Je le sais.
Mais essaie de comprendre combien je t'aime puisque je le dis quand même, que je n'ai cesse de le dire et de le penser, jamais.
J'aimerais quitter ce pays avec toi, ne plus poser de questions, ne plus voir personne, ne plus rien sauf t'aimer comme cette nuit-là dont tu te souviens peut-être et qui est pour moi la seule existence de l'amour.
Si tu veux encore, si tu veux, nous irons à Baie St-Paul bientôt.
Je t'aime.
Mais tout n'est pas si simple et peut-être que toi, tu ne m'aimes plus.
Je le sais. Je t'aime. Lise.

30 septembre 1967

(*Lettre non envoyée à Pauline Maltais-Michaud*).
Pauline, mon amour.
Seul désormais dans cette maison à demi-déserte où les pas se prolongent en un étrange écho...
Comme le temps peut être terrible et beau en attendant le jour où nous nous retrouverons à nouveau éblouis, simplement éblouis, parce que chaque jour nous apporte un autre éblouissement, une même tendresse, celle que nous avions à la gare de La Malbaie ce matin-là,
celle de ton amour et du mien mêlés à la douleur qu'il fallait retenir pour réussir à nous éloigner vers des villes opposées.

Car je t'aime.
Car je t'aime.
Durant trois ans, nous avons évité de nous en parler.
Ce qui nous attirait l'un vers l'autre, nous n'en parlions qu'à demi-mot.
Nous couchions ensemble, nous nous promenions ensemble,
nous éprouvions un étrange besoin de nous connaître.
Mais nous évitions l'éclatement, la joie que nous savions terrible
de nous avouer notre attachement, et la souffrance quotidienne
qui ressort de notre séparation.
Nous y voici maintenant: oui, je souffre de notre éloignement,
de cette affreuse absence, et pourtant c'est moi-même que je retrouve
en toi, et c'est toi que tu retrouves en moi, puisque c'est ensemble
dans notre séparation même que nous retrouvons l'un par l'autre
ce dont nous avions tant besoin.
Oui, ma petite bête, ma petite fille aux tout petits seins,
mes petites oreilles d'éléphant, c'est toi-même que tu retrouves en moi,
et c'est moi-même que je retrouve enfin en toi.
Nous avons soif de nous-mêmes, d'une certaine qualité de nous-mêmes,
et c'est l'un par l'autre que nous retrouvons l'élan trop longtemps brimé
par ceux qui prétendent encore nous aimer sans pourtant éprouver
ce que nous éprouvons nous, l'un pour l'autre.
Oui comme il serait bon de nous retrouver encore.
Comme il serait bon de nous caresser jusqu'à crier de plaisir
avant de nous endormir comme des enfants.
Comme il serait bon de dormir ensemble et de nous réveiller au matin
en nous répétant notre bonheur: mon amour et ton amour.

2 octobre 1967

(*Lettre envoyée à Pauline Maltais-Michaud*).
Pauline, comme le temps peut être terrible et beau en attendant le jour où nous nous retrouverons à nouveau éblouis, simplement éblouis, parce que chaque jour déjà nous apporte une même tendresse, celle que nous avions à la gare de La Malbaie ce matin-là, rappelle-toi, celle de ton amour et du mien mêlés à la douleur qu'il fallait retenir pour réussir à nous quitter.

Durant trois ans, ce qui nous attirait l'un vers l'autre,
nous n'en parlions qu'à demi-mot.
Nous couchions ensemble, nous nous promenions ensemble,
nous éprouvions un étrange besoin.
Nous y voici maintenant: oui, je souffre de notre éloignement,
de cette affreuse absence, et pourtant c'est moi-même que je retrouve
en toi et c'est toi-même que tu retrouves en moi puisque c'est ensemble,
dans notre séparation même, que nous retrouvons l'un par l'autre,
ce dont nous avions tant besoin.
Comme il serait bon déjà de nous retrouver.
Comme il serait bon de nous caresser jusqu'à crier de plaisir
avant de nous endormir comme des enfants.
Comme il serait bon de dormir ensemble et de nous réveiller au matin
au motel de La Malbaie sans devoir, cette fois, nous quitter.

10 octobre 1967

(*Lettre envoyée à Pauline Maltais-Michaud*).
J'aimerais te dire qu'il fait bon de me coucher sous la couverture
que tu m'as laissée; j'aimerais te dire qu'il est doux de m'essuyer
avec la serviette verte après la chaleur du bain; j'aimerais te dire
que le café a meilleur goût dans la nouvelle cafetière.
Mais tu es repartie vers Baie Comeau et je ne vois qu'un lit
où tu es absente, qu'un bain où tu n'es plus; et le café n'a plus tout à fait
le goût qu'il avait lorsque tu le partageais avec moi.
Nous avons décidé d'être raisonnables et d'attendre encore
avant de nous aventurer plus loin.
Mais comme il n'était pas facile de t'embrasser pour la dernière fois,
de te voir me regarder avec tes yeux qui ne voulaient pas cesser
de me voir, de te prendre dans mes bras en sachant que tu devais passer
la nuit à voyager, à t'épuiser contre la difficulté de notre amour.
Comme j'aurais préféré te garder à la maison, tout contre moi,
afin que tu respires autrement qu'à travers nos larmes.

Comme il était bon de retarder l'ouvrage à la revue pour te prendre
dans mes bras; comme il était bon, soudain, cet arrêt de la marche forcée
pour le bonheur de sentir tes bras autour de mon corps.
Et c'est une confiance telle en toi que je peux te croire profondément,
plus profondément que toutes autres femmes,
lorsque tu ris pour éviter de pleurer.
Pauline, oui, continuons, continuons d'espérer en un jour
où il sera raisonnable de dormir ensemble avec passions.

11 octobre 1967

(*Lettre reçue de Pauline Maltais-Michaud*).
Le 11 octobre, jour du souvenir.
Je me souvenais ce matin d'un jour d'hiver, le deuxième
après notre rencontre: je t'avais téléphoné à huit heures afin de te réveiller;
tu m'avais dit ce matin-là
«Ce n'est plus la peine j'ai rencontré une fille qui viendra vivre chez moi;
n'appelle plus le matin. C'est bon la solitude: mais c'est bon aussi
de sentir des pieds chauds le matin qui nous frôlent».
J'avais répondu:
«Bon, je comprends».
Mais j'avais pensé à ce moment-là,
«la solitude à deux est bien plus intolérable encore
- malgré les pieds chauds du matin».
J'avais pensé aussi ce n'est pas sérieux, elle est si jeune.
Pourvu qu'elle ne le brise pas trop.
J'avais pleuré sans savoir pourquoi, ou peut-être bien aussi le sachant
sans en reconnaître la raison exacte.
Je sais maintenant que depuis quelques années je ne pleure pas pour rien,
par sensiblerie féminine ou sentimentalité.
Si Raymond m'a vu pleuré parfois c'était dans des moments de désespoir,
lorsque je voyais avec lucidité le couple que nous étions,
ces larmes-là font atrocement mal parce que je sais que c'est noir et triste
à l'infini qu'il n'y a ni lumière, ni espoir dans ce chaos.

Mais quand je pleure avec toi, c'est triste mais si doux,
c'est une façon pour moi de te dire que je t'aime tant, et bien plus encore.
Si j'ai crié ce soir-là que je ne pouvais pas m'en aller, ce n'est pas
que je le pensais seulement, c'est que je sentais qu'il en était vraiment
ainsi: je ne pouvais pas laisser filtrer cette lumière si douce par la porte,
fenêtre à travers le drap blanc; je ne pouvais pas sentir la présence ouatée
de Luc (Latour) quelque part dans la maison, et toi tout près pensant que
bientôt je ne sentirais qu'une lassitude profonde et d'autant plus cruelle
que tu ne me quitterais pas pour autant.
Ma main s'est tendue vers une banquette vide et froide,
quelques larmes se sont mêlées à la pluie,
mais je t'ai retrouvée en moi encore plus près que la dernière fois.
Et j'en suis là avec ta lettre que j'ai retrouvée en rentrant,
Ray est parti ce matin, je suis seule et avec toi.
Je t'embrasse.
Pauline.
Je salue l'Équipe.

12 octobre 1967

(*Lettre envoyée à Pauline Maltais-Michaud*).
Un simple mot avant d'aller au travail: pourquoi ne viens-tu pas vivre ici?
Il y a de petites librairies à vendre qui nous tentent fort à *SEXUS*
et tu te plairais peut-être à en diriger une.
Mais évidemment, tu ne verrais pas le même fleuve devant ta porte
Pauline.
Que puis-je te déclarer d'autre, sinon que j'aime tenter avec toi le hasard
et reconnaître dans ton attitude et la mienne un certain va-et-vient
de l'esprit.
Le rapprochement de nos corps, à cet effet, favoriserait l'interaction.
Il faudrait y penser.
Décidément, la journée s'annonce fort ambitieuse.

(*Note écrite sur l'alcool - vodka - concernant un étrange phantasme masturbatoire*).
Je me suis senti aussi chose que homme: les phrases me venaient comme à mon habitude, mais cette fois leur début me suffisait, me rendait pleinement heureux sans que j'y trouve le complément logique.
J'ai regardé mon sexe nu; je me suis désiré;
commencé à me masturber devant une enveloppe de soupe.
Satisfait sans éjaculer. Phallus jaune dans sexe noir.

28 octobre 1967

(*Achat d'une Volkswagen seconde main pour distribuer SEXUS*).

30 octobre 1967

(*Lettre reçue de Pauline Maltais-Michaud*).
Yvan, Je viens juste de te parler.
J'arrivais de chercher tes chemises, je voulais laver le frigidaire,
je voulais aussi faire la comptabilité cet après-midi.
Raymond est là, nous avons parlé longuement.
Je te reprocherais un jour ou l'autre de ne pas avoir mes enfants.
Nous nous déchirerions autant que depuis toi deux ans[1] et moi huit ans[2].
Tu ne m'aimes pas encore assez pour souffrir de mon absence
et de celle des enfants. Tu le serais dans un an ou deux.
Et moi je n'ai pas le courage de les laisser partir.
Bien sûr c'est tentant vivre seule avec toi et SEXUS.
Mais SEXUS deviendrait mon alcool et nous ne serions pas heureux encore. Et pourtant je t'aime Yvan de cet amour indéfini et inexplicable dont nous parlions des fois. J'aimerais te parler te voir mais
c'est maintenant ou jamais qu'il faut que je fasse ce pas difficile.
Tu m'as appris tant de chose en si peu de jour entre autres à être heureuse ce qui est fort difficile à refuser d'être. Je t'embrasse de tout mon coeur.
Tu seras un jour un grand de Gaule, mais pour moi ce sera encore Yvan.
Pauline.
[1] Avec Lise Bissonnette. [2] Avec Raymond Michaud.

6 novembre 1967

(*Lettre non envoyée à Pauline Maltais-Michaud*).
J'aimerais te parler des enfants; je cherche sans le trouver le mot juste
pour traduire le bonheur précis que nous avons connu durant les deux
semaines de notre vie commune avec eux.
Mais notre société s'oppose à notre désir de les garder avec nous.
Je devrais peut-être taire ma souffrance devant ta souffrance et tâcher
de te faire oublier qu'il existait un langage particulier entre toi et moi.
Mais c'est impossible.
Ta route était tellement pénible de Montréal à Baie Comeau et les pièces
de mon appartement tellement désertes ce jour-là que nous ne pouvions,
ni l'un ni l'autre, nous empêcher de crier en silence,
de brûler vif sur la plaque tournante qui nous séparait.
J'entendais encore le bruit des enfants dans la maison, je te voyais encore
venir m'embrasser épanouie sous le fardeau de nos problèmes.
Alors il y a eu cette semaine de silence entre nous.
Des jours où nous nous retrouvions pourtant dans ces souffrances subites
au beau milieu d'une conversation avec des gens qui nous devenaient
soudain étrangers.
Et c'est les enfants qui couraient alors dans le Jardin des Merveilles et
ils étaient eux-mêmes les feuilles de l'automne où nous nous roulions
profondément, éternellement enlacés tous ensemble
dans une grâce enfin réalisée.
Car je t'aime, Pauline, car je t'aime.

*

(*Lettre reçue de Pauline Maltais-Michaud*).
La première neige aujourd'hui, tout est si blanc que ça éblouit,
je ne me souvenais pas que «ce pays c'était l'hiver» un magnifique hiver
ouateux et monstrueusement long, et avec chaque flocon
je t'aime plus qu'hier et moins encore que demain.
Et c'est délicieux d'avoir senti que tu étais là hier soir.
Après ton téléphone, 10 hrs 25 m.

Une femme avec mari et enfants; s'il n'existe aucun contact avec ce mari, doit demeurer une mère. Elle n'a plus le droit d'être femme.
Ou alors elle accepte d'être une mère sans être femme, ou elle accepte d'être femme sans être mère? Non à quoi bon tout ça Yvan.
Je suis sûre qu'il s'agit d'avoir le courage de dire tout simplement: je prends la décision de renoncer aux enfants de mon mari et je consens à être heureuse parce que je sais que je serai heureuse et rendrai heureux d'autres gens et surtout quelqu'un d'autre amplement.
Les enfants en souffriront-ils humainement? psychologiquement deviendront-ils des épaves humaines à défaut de la mère? et socialement y aura-t-il des blocages à cause de cet état de chose?
Je ne sais pas.
Je sais qu'avec toi, même sans les enfants, je serai heureuse.
J'en suis convaincue, Yvan.
Aie-je maintenant le droit d'être heureuse au risque de faire même d'un seul des garçons que j'ai conçus, un être déséquilibré.
Oui j'en ai le droit, parce que même en demeurant là le risque même plus petit demeure.
Je crois que j'aurai le courage de le faire parce que je t'aime.
Je t'embrasse. À jeudi. Pauline.

8 novembre 1967

(*Lettre reçue du Consulat général de Belgique à Montréal*).
Monsieur,
J'ai l'honneur de me référer à mes lettres des 17 août et 13 septembre au sujet de votre examen médical d'aptitude physique au service militaire et de vous prier de vouloir bien prendre rendez-vous, de toute urgence, avec le Dr. Maurice LEROY (1384 est, rue Jean Talon -Tél.: 274-5583).
Comme je vous le précisais, cet examen a pour seul but de vous maintenir dans une situation régulière sur le plan de la milice et le fait de le subir n'entraîne aucune obligation de faire votre service militaire.
J. Servais,
Chancelier

9 novembre 1967

(*Lettre non envoyée à Pauline Maltais-Michaud*).
L'amour à distance et à long terme n'est plus très bien de notre siècle.
Je suis à Saint-Jovite et je suis seul regardant tomber la neige et je me souviens que «ce pays c'est l'hiver» et que ce pays est monstrueusement ouateux, long, et privé des passions nécessaires à notre équilibre.
Les gens que je rencontre manquent de plus en plus de vitesse
et j'avoue ne plus savoir conduire mon monde intérieur
à moins d'une certaine altitude.
C'est ainsi que je me dois de jour en jour davantage de casser la dose croissante d'embâcles nous coupant la voie d'eau vers l'intériorité.
Car j'ai comme chacun de nous la constitution grégaire
et je ne peux réellement passer outre à quelque chose qu'à la condition expresse d'amener avec moi quelques milliers de personnes.
Et c'est dans cette optique que je te répète: un amour comme le nôtre m'oblige à la révolte.
À cette révolte contre notre société qui t'oblige et qui m'oblige à marcher, l'arme à la main, contre notre sentiment.
À cette révolte contre ce qui t'oblige et m'oblige à la révolte
contre nous-mêmes si nous voulons survivre séparément.
Car c'en est une révolte contre nous-mêmes déjà que de ne plus accepter d'emblée de nous revoir!
Car c'en est une révolte contre ce que nous avons fait
que d'agir comme nous le faisons maintenant.
Et je n'ai plus rien à ajouter.
Sinon que je me suis pris d'amour pour tes enfants au point de crier lorsque je vois les enfants des autres dans les cours de nos écoles.
Sinon que j'aime tes enfants au point de vouloir en adopter
qui leur ressemble.
Sinon que je crierais de douleur avec toi si je te voyais les quitter.
Cessons donc ici notre rencontre et prenons, mon amour, d'autres chemins.
Adieu.

11 novembre 1967

(*Lettre reçue de Pauline Maltais-Michaud*).
Cher Yvan. Je suis certainement autant déçue que tu l'es toi-même.
J'aurais tellement voulu te voir un petit moment à Québec.
Mais cela m'a été impossible.
J'avais donné comme prétexte d'aller rencontrer un spécialiste à Québec
plutôt qu'à Chicoutimi.
Mais comme ce rendez-vous était pris depuis lundi,
Raymond n'a pas trouvé très logique ce caprice soudain.
Les radiographies démontrent clairement que la vertèbre de mon dos
est au même stage que lors de la fracture; aucune amélioration.
Nouveaux traitements: je n'ai le droit de me lever que 4 heures par jour,
cela veut dire vingt heures couchée sur le dos dans mon lit
où l'on a placé la planche de bois sur le matelas (elle était dessous)
avec un caoutchouc mousse de un pouce d'épaisseur.
Une fois par semaine, grande sortie.
Je vais à l'hôpital pour une radiographie et un traitement thérapeutique.
Si d'ici un mois rien ne s'est amélioré
on me fout dans un plâtre du cou aux fesses.
Ce jour-là je serai morte crois-moi pour quarante jours.
Si ça ne marche pas on m'enlèvera la vertèbre
et je marcherai quoique en claudicant ou en boitant.
Mais une heureuse nouvelle malgré tout.
Je n'ai pas le droit de faire l'amour et Raymond a été averti sérieusement.
Moi j'ai dit merci docteur.
Une bonne femme très sympathique passe ici toutes ses journées.
Les enfants me tiennent compagnie et j'apprendrai à lire
à Pierre et François.
Papa me fera une petite table pour que je puisse écrire dans mon lit.
La télévision portative trône au pied du lit.
Une fois par semaine Florian Chassé directeur du journal passe
prendre un article que je devrai sortir régulièrement chaque mardi.
André est devenu ma meilleure infirmière,
et c'est avec lui que j'ai le plus de plaisir à mes conversations.

Je vais lire beaucoup pour éviter de penser à tout ça et surtout à toi,
ça me fait beaucoup plus mal qu'autre chose de penser que je pourrais être là avec toi tout près.
Mais je te délivre en même temps d'une attente
qui t'aurait rendu malheureux.
La neige était là lorsque nous sommes revenus vendredi.
Les enfants en sont ravis ils parlent de Noël.
Ils ne peuvent savoir que maman voit un petit sapin
quelque part à Montréal.
Tu sais Yvan, Raymond savait lorsqu'il est venu me chercher que je n'étais déjà pas très bien, il ne m'en a pas parlé lui-même c'est Jacques Baumont mon médecin qui me l'a appris.
J'avais passé des radios pas longtemps avant mon départ.
Lorsque Raymond avait eu les nouvelles du médecin je n'étais plus là.
S'il m'en avait parlé je ne l'aurais quand même pas cru tout à fait
je le sais.
C'est malheureux mais c'est mieux ainsi pour nous
j'aurais été pour toi une charge ou je me serais sentie ainsi
et toi tu ne me reconnaitrais sûrement pas comme presque invalide.
J'organise mes jours pour qu'ils soient moins monotones,
et c'est mieux que l'hôpital où je ne verrais pas les enfants.
Essaie quand même de ne pas oublier complètement que je t'aime.
Je t'embrasse avec tout ce que j'ai.
Une puce à l'oreille.
J'ai très peur tu sais de ne plus pouvoir marcher un jour.

17 novembre 1967

(*Lettre envoyée à Pauline Maltais-Michaud*).
Non je n'ai pas oublié que nous avons quelque chose de commun
depuis trois ans.
Je n'ai pas oublié cette phase de notre vie où toi et moi apprenions à rêver de ce qui hélas nous semble impossible aujourd'hui.
Je n'oublie pas non plus qu'à cinq cents milles d'ici,
tu souffres de ta vie autant que de ta maladie.

Et je sais que tu aimerais revenir avec moi
autant que j'aimerais te voir revenir.
Mais tes enfants te retiennent.
Tu refuses de les abandonner pour quinze ans.
Tu refuses de les quitter aujourd'hui; tu oublies qu'ils viendront librement vers toi, plus tard, si vraiment ton mari ne leur suffit pas.
Et tu invoques un courage que tu n'as pas.
Le jour se lèvera bientôt.
SEXUS exige ainsi des nuits toujours plus courtes, et c'est ainsi seulement que je vis, que je me sens vivre ma vie. Brûler encore un peu ce navire, encore un tout petit peu, juste ce qu'il faut.
Et je partirai au printemps pour New York dans ce mauvais navire.
Juste ce qu'il faut pour qu'il flambe davantage.
Et j'abandonne ainsi les enfants que j'aurais pu avoir.
Mais je les abandonne pour des millions d'autres enfants qui, un jour, vivront autrement que nous, hors de la caverne cette fois,
au grand soleil cette fois.
Autrement que nous qui n'avons pour toute lumière que ce feu stupide dont je te parle et qui nous aveugle en nous ouvrant les yeux.

19 novembre 1967

(*Lettre envoyée à Pauline Maltais-Michaud*).
Il neige et je suis sans doute fatigué.
Une fatigue désagréable qui rend nerveux.
Qui donne le goût de s'enterrer dans la neige.
Avec toi je parlais; et tu parlais avec moi.
Je devrais me faire un peu mou et me plaire avec les femmes
que je rencontre et m'attacher à elles jusqu'à oublier
que nous ne nous parlons pas.
C'est ce que je devrais faire.
Mais j'ai dû vieillir quelque part.
J'ai dû perdre un certain élan propre à la jeunesse.
Car c'est à toi que je pense lorsque j'ai le goût de parler avec quelqu'un.
Et c'est bien évident que tu n'es pas là.

Que tu n'as pas réellement besoin d'être là.
Que tu sais mieux que moi te taire.
J'aime ainsi marcher seul sous la neige en éclatant de rire.
Car c'est évident, mon amour, que nous adorons le silence.
Salut.

20 novembre 1967

(*Rapports de lecture remis à Michel Beaulieu, Éditions ESTÉREL*).
1.
LUC RACINE, *La grève*.
Je suis défavorable à la publication de ce livre.
Il aurait fallu se baigner.

2.
LUC RACINE, *Opus I*.
Je m'abstiens de porter un jugement.
La structure ne peut être qu'entière, globale.
L'âme romantique a cependant une solution: le vice.
Hélas, où allons-nous.

25 novembre 1967

Me suis levé tout près de midi.
Téléphoné à Luc Latour pour lui dire de rapporter mon dactylo.
Claude Savoie est arrivé vers treize heures avec d'assez bonnes nouvelles concernant la distribution de *SEXUS* et sa section des arts: il a fini de dépouiller les secteurs de la rue Beaubien; il est allé interviewer Jacques Normand hier soir au sujet des cabarets de Montréal (qui, soit dit en passant, devient ivre au deuxième verre d'alcool).
J'ai téléphoné à Jean-Claude Lord, professeur d'audio-visuel à la Cité des Jeunes de Vaudreuil et membre de Coopératio Inc., en réponse à sa lettre demandant de travailler à *SEXUS* en vue d'en faire le «système nerveux» de plusieurs mouvements sociaux, comme il le dit. Il est venu aussitôt.

Bon contact, méthodique, très à l'aise, et l'on n'a pas à craindre
de bêtises de sa part.
Il m'a présenté un plan de travail très élaboré.
Je lui ai demandé d'organiser un teach-in pour le printemps prochain:
il devra porter sur la réforme du code en matière de sexualité.
Lord reviendra cette semaine me présenter le projet.
Jean-Pierre Dumont est venu rencontrer ici Pierre Gaborio afin de choisir
les caractères d'imprimerie de son comic-strip: au-dessus de la moyenne.
Rock Poisson a dressé la liste des sujets dont il faut parler
dans le quatrième numéro de *SEXUS* portant sur l'underground.
Il doute que Sylvie Roche puisse remplir le poste de rédactrice en chef.
Mais il refuse de la remplacer.
J'ai repris Luc Latour: il devra démissionné
si le Centre de documentation ne produit pas davantage.
Lundi, il ira acheter deux classeurs et un fichier.
Et il me promet, d'ici la fin de semaine, une liste détaillée des publications
en voie de dépouillement.
Henri Quintal m'a demandé rendez-vous mardi prochain.
Il m'a offert d'acheter *SEXUS* à 51%,
par l'intermédiaire d'un financier qui est derrière lui.
Il me laisserait toute la latitude idéologique par un papier signé.
Et je suppose que je serais à salaire avec eux.
L'équipe, évidemment, s'oppose à la vente de *SEXUS*.
Mais les collaborateurs me conseillent de ne pas donner de réponse
précise, et de jouer au plus fin afin de retarder l'entrée sur le marché
d'un second SEXUS qui pourrait être l'oeuvre de Quintal.
Et comme ils le disent: s'il veut nous acheter,
c'est que nous pourrons bientôt le foutre en l'air.
Il s'est d'ailleurs mis à dos le milieu intellectuel,
en ne versant aucun des cachets promis avant de déclarer faillite.

J'ai finalement écrit une page d'éditorial.
C'est très faible.

J'ai fait l'amour avec Lise Bissonnette. C'était dû.

26 novembre 1967

Donnés, pour rewriting, à Lise Bissonnette: les textes de Sylvain Simard sur les danseurs, de Christophe Faure sur la fourrure, de Colette Duhaime sur Georges Saint-Pierre.
Ces textes doivent paraître dans le troisième numéro de *SEXUS*.
Rencontré Jean Fleury.
Il accepte d'organiser la vente de *SEXUS* et d'*ÉROTISME*.
Il tâchera d'atteindre l'objectif minimum de quatre cents ventes: soit $5600 revenant ainsi à l'édition et à la revue. *ÉROTISME* est donc né: sous ce titre paraîtront les textes de Verlaine, Gauthier, Péribac.
Lise Bissonnette accepterait - avec grand plaisir - de travailler à la distribution et au secrétariat, à partir du début de janvier prochain.
Salaire: $85 par semaine. L'enseignement l'écoeure; elle a besoin d'action.
Il faudra prévoir $2720 en salaire de janvier à août prochain.
Si elle refuse, je trouverai une autre personne, mais à $70 par semaine.
À moins que le poste s'impose à moi: j'en doute.
Paul Kirby et Allan Shapiro du journal *Logos*: venus parler de tout et de rien. Possibilité d'entraide pour la distribution.
Leur procédé d'impression (ils font presque tout eux-mêmes) leur permet d'arriver financièrement.
Un petit jeu de héros qui risque de finir logiquement.
Yves Chaput, un de leurs collaborateurs, est venu reprendre ses diapositives que Michel Saint-Jean a refusées telles quelles.
Saint-Jean lui a dit qu'il irait les photographier et que Chaput n'aurait qu'à se déshabiller avec ses amis pour faire le happening.
Cela a fâché Chaput qui a des prétentions de photographe.
Mais néanmoins: avertir Saint-Jean.
Passer la soirée et une partie de la nuit avec Sylvie Roche.
Je doute un peu de son sens pratique, de sa compétence à réaliser.
Elle adore beaucoup trop discuter de l'action et d'une façon plus idéaliste qu'idéale. Et pendant qu'elle discute, l'heure passe sans qu'aucune action n'en sorte. Elle doit changer.
Nous pouvons nous payer le luxe d'attendre qu'elle apprenne à penser dans un contexte.

(*Interview inédit de Georges Saint-Pierre, réalisé pour SEXUS par Colette Duhaime*).

SEXUS:
Comment avez-vous décidé de peindre des sujets érotiques?

SAINT-PIERRE:
C'est un besoin de toucher à l'interdit; de trouver l'oublié pour l'exprimer.
Ce que j'ai toujours cherché à peindre,
c'est le québécois sous tous ses aspects.
J'ai peint l'homme des tavernes,
maintenant j'exprime la sexualité du québécois moyen.

SEXUS:
Quelle est la sexualité du québécois moyen?

SAINT-PIERRE:
La sexualité est un comportement des gens,
c'est un des côtés de l'humanité.
Or dans notre société la sexualité, comme tous les autres aspects,
est dominée par la laideur.

SEXUS:
Sur quoi vous êtes-vous basé pour trouver les sujets de vos oeuvres érotiques?

SAINT-PIERRE:
J'ai choisi des photos pornographiques et je les transpose.
Vous voyez, c'est là la sexualité du peuple.
C'est la pornographie qui attire l'homme de la rue, et cela uniquement.

SEXUS:
N'est-ce pas maladif?

SAINT-PIERRE:
Oui, mais tout est maladif chez nous.
Nos agissements politiques: «pacter» les élections, c'est maladif.
Nos agissements religieux: le puritanisme, c'est maladif.
Nos agissements les plus naturels, comme le boire et le manger
sont maladifs.
La sexualité ne fait pas exception.

SEXUS:
Pourquoi?

SAINT-PIERRE:
Il faudrait être sociologue pour répondre à cette question, mais à mon avis, tout ça est causé par l'éducation, et les structures politiques.
SEXUS:
Qu'est-ce que l'érotisme pour vous?
SAINT-PIERRE:
C'est une image qui provoque le désir sexuel.
SEXUS:
Et la pornographie?
SAINT-PIERRE:
C'est la même image qui est rejetée officiellement par la société
mais qui est la plus réelle et la plus vécue dans le peuple.
L'érotisme dans notre pays est quelque chose de hideux,
c'est pourquoi il se manifeste par la pornographie.
SEXUS:
Votre peinture est également influencée par l'érotisme hindou.
Quel rapport y a-t-il entre la pornographie du Québec
et l'érotisme hindou?
SAINT-PIERRE:
L'érotisme hindou, ou tout érotisme de bon goût,
c'est le propre d'un certain groupe qui ne représente pas la population
mais qui l'influence indirectement.
SEXUS:
Est-ce que l'érotisme étatsunien, *PLAYBOY* par exemple, vous influence?
SAINT-PIERRE:
Je n'y touche pas.
Je suis plus direct.
PLAYBOY est besoin sexuel pour les bourgeois.
C'est lié à tout le contexte nord américain de la sexualité;
une sexualité détournée vers le profit.
PLAYBOY touche peu le peuple, il atteint surtout les bourgeois.
Ce qui touche le peuple c'est surtout la pornographie,
parce que la pornographie c'est hideux, et que le peuple a besoin
que la sexualité soit liée à la laideur.

SEXUS:
Pourquoi?
SAINT-PIERRE:
Parce qu'on le lui a toujours dit.
Les «frères» et les «soeurs» dans les écoles ne parlaient que de péché et de choses laides quand il s'agissait de sexualité.
SEXUS:
L'érotisme est-il lié aux classes sociales?
SAINT-PIERRE:
C'est là la différence entre l'érotisme et la pornographie,
c'est une question de classe sociale.
SEXUS:
Pourquoi vous intéresser maintenant à la sexualité?
SAINT-PIERRE:
Autrefois c'était impossible à cause de tous les préjugés,
mais maintenant il y a un dégagement sexuel.
Il y a un besoin de sexualité qu'on retrouve dans la littérature,
dans le cinéma.
Il reste encore des tabous,
mais de plus en plus la sexualité prend sa juste place.
La sexualité n'a jamais été mauvaise, ce sont les gens qui l'ont rendue mauvaise. La sexualité est un moyen d'expression,
et je suis un observateur devant ce phénomène.
Si je fais de la peinture érotique maintenant, c'est que cela scandalise moins, ce n'est plus intouchable... en tous cas, moins.
SEXUS:
Vous êtes observateur.
Qu'avez-vous observé pour étudier les comportements sexuels?
SAINT-PIERRE:
En fréquentant les hommes. Dans les tavernes, les cafés.
C'est comme toutes mes autres époques en peinture, j'ai toujours peint le québécois moyen dans sa simplicité, dans sa laideur.
SEXUS:
Qu'est-ce qui vous a frappé dans le comportement sexuel des hommes des tavernes?

SAINT-PIERRE:
Le comportement sexuel est caché, maladif.
C'est une chose qu'il faut regarder seul dans un coin.
C'est l'éducation qui a tout gâché.
En montrant la pornographie, je montre le comportement sexuel du peuple québécois et de son complexe sexuel.
On reconnait ce complexe dans la manière de parler, d'agir.
Dans tous mes personnages, depuis le début, on remarquait la sexualité; c'était la honte, l'angoisse...
À la taverne, les gens se laissent aller quand ils ont trop bu;
et là ils se montrent tels qu'ils sont.
C'est ce visage de l'homme québécois que je peins.
Ici il faut boire pour oublier les tabous
et alors on reste avec tout le complexe et l'obsession.
SEXUS:
Quel est le complexe sexuel?
SAINT-PIERRE:
Le québécois va chercher à cacher sa sexualité.
Il ne veut pas avouer que cela veut dire quelque chose pour lui.
Il va crier au scandale en voyant des dessins de nu; mais chez lui,
il a des photos pornographiques qu'il regarde seul.
SEXUS:
D'où vient cette angoisse?
SAINT-PIERRE:
L'angoisse est créée par la religion qui soutient la notion de péché,
la crainte.
SEXUS:
Vous-mêmes êtes-vous victime de ce complexe sexuel?
SAINT-PIERRE:
J'ai été influencé par le contexte sexuel à cause de l'éducation
que j'ai reçue.
Je m'en suis débarrassé; mais il en est resté quelque chose.
Le moyen de s'en débarrasser c'est de regarder les choses en face
et de dire pourquoi elles sont ce qu'elles sont.

27 novembre 1967

Claude Savoie a terminé le brouillon de son interview
avec Jacques Normand.
La prochaine fois: lui fournir un magnétophone.
Mais, malgré tout, son texte est bon.
Le pousser un peu dans cette ligne-là.
Il a pris de l'expérience au programme *Ni Ange Ni Bête* de Radio-Canada;
et il serait à son meilleur de ce côté-là, et je le pense réellement.
François Angers semble avoir accepté d'établir notre comptabilité.
Il est grand temps. Le voir d'urgence.
Nous former en compagnie, et vendre des actions.
Sommes allés Claude Savoie, Michel Saint-Jean, Luc Latour,
Jean-Pierre Dumont et moi, à l'imprimerie Bernard.
Correction des bleus. Assez bon travail.
Mais il y aurait avantage à travailler ailleurs pour la reproduction
des photographies. Rencontrer Camille Thérault en particulier.
Parler de ses enfants, du plaisir de se tuer au travail, et de N. Demetelin,
nouveau propriétaire des Éditions du Bélier. Se méfier de Demetelin
(qui veut acheter *SEXUS*) et surtout parce qu'il a de l'argent.

28 novembre 1967

Nécessité de faire imprimer des cartons d'allumettes.
D'un côté *SEXUS*, de l'autre *ÉROTISME*,
et une formule d'achat ou d'abonnement à l'intérieur du couvert.
En envoyer deux échantillons à tous les étudiants du Québec
pour qu'ils allument leurs cigarettes en pensant à nous. Peut-être même:
devenir leur fournisseur régulier d'allumettes, gratuitement.
Faire l'essai sur quelques étudiants sur une période de deux mois.
S'ils commandent, en moyenne, un livre par huit envoies d'allumettes,
nous irons plus loin. Avantage de louer un bottin Lowell.
«Achetez un livre érotique par mois, et soyez convaincus de ne jamais
manquer de feu». Continuer avec ceux qui répondent.
Voir Eddys Matches Ltd, Montréal.

(*Lettre reçue de mon patron immédiat à l'Hydro-Québec, Région St-Jérome*).
Monsieur Yvan Mornard,
Agent d'information,
Relations publiques.
Objet: Prolongement du stage.
Faisant suite à votre demande exprimée le 20 novembre dernier, à savoir que vous désiriez que la recommandation faite à la suite de votre évaluation soit changée, et qu'au lieu d'un prolongement de stage, elle se lise: recommandé à la permanence ou mise à pied, notre réponse est que la décision prise ne sera pas changée.
Nous espérons que même si elle vous déçoit, cette décision saura vous satisfaire d'une certaine façon, et que votre travail, votre rendement, votre attitude et votre conduite des prochains mois nous inviteront à changer cette décision lors de la prochaine évaluation.
Bien à vous. Paul Talbot, Gérant, Relations publiques.

1 décembre 1967

(*Lettre envoyée à Ange-Aimée Fournier-Mornard*).
Chère Ange-Aimée,
J'ai reçu ta lettre et j'aimerais t'écrire aussi longuement.
Tout d'abord, je dois te dire que j'ai définitivement abandonné Lise Bissonnette après avoir vécu durant deux ans avec elle.
L'amour est un sentiment qui m'étonne - tant il dépasse une certaine tenue nécessaire à la vie collective - après m'avoir si longtemps intéressé.
Je crois à une sorte de collaboration entre les hommes et les femmes et l'amour conventionnel laisse percer trop d'attachement et de claustration pour permettre la réalisation d'une nouvelle société - d'une société basée sur autre chose cette fois que l'esprit et l'architecture unifamiliale.
C'est donc vers une certaine tribalisation (si cela se dit) du sentiment et du sexe que je me dirige à grands pas.

J'attendais, pour répondre à ta dernière lettre, l'arrivée du deuxième numéro de *SEXUS*.

Je te l'envoie, avec le premier; et j'y joins certaines critiques de journaux.
Il est évident que notre groupe est actuellement controversé.
C'est à peu près tout ce que je sais de notre public.
Sinon, aussi, que nous vendons dans les 6000 numéros par parution:
ce qui est un succès pour la petite population du Québec.
Et une certaine réussite financière qui nous permettra bientôt
de nous lancer dans d'autres éditions.

Mais je dois encore faire du journalisme idiot à l'Hydro-Québec pour
gagner ma vie et payer mes dettes d'études. Dettes idiotes que j'ai faites,
sans lesquelles je pourrais déjà vivre de la distribution de *SEXUS*
qui va très bien merci avec notre Volkswagen et notre employé.

Je commence à songer sérieusement à l'exportation en Europe.
Mais il faut continuer le rodage de notre machine
avant que d'aller plus loin.
Le deuxième numéro est supérieur au premier, ce qui nous laisse penser
que le quatrième pourrait avec avantage s'offrir sur d'autres marchés.
Je ne sais pas si la chose peut vous intéresser: mais nous aurions besoin
de quelqu'un là-bas pour superviser la vente et voir à ce que
les distributeurs actuellement établis nous offrent bien sûr le marché.
Évidemment, la réaction de mon père
n'est peut-être pas tout à fait favorable.
C'est à n'y rien comprendre, je l'avoue.
J'ai toujours reconnu en lui un esprit qui s'opposait sur plus d'un point
à l'esprit des gens de sa génération, et je serais bien déçu de constater
qu'il est déjà vieux.
Pourtant Bertrand Russell avec ses quatre-vingt-dix ans
fait encore trembler plus d'un gouvernement.
Et c'est mon désir, d'ici vingt ans, que de rénover son entreprise
et de la rendre actuelle dans ma génération.
Oh je sais que cela risque de paraître ridicule.
Mais je sais aussi qu'on se moquait de mon désir, il n'y a pas six mois,
de fonder *SEXUS*.

Aujourd'hui, il est fondé, et il marche, et il fait déjà plus de bruit
que je ne l'avais espéré moi-même.

Au Québec, notre groupe commence à faire tourner les têtes:
et j'ai décidé que nous allons tout faire pour gagner la partie
et pour faire tomber certaines lois.
Une fois réalisée au Québec,
notre ambition pourra se porter vers d'autres pays.
Voilà ce que je crois.
Et je me permets d'espérer de mon père, un appui.

Bon, réponds-moi, et cesse de te causer de la peine
à propos de ce que j'ai pu dire dans le passé.
Crois-tu donc que je n'ai jamais remarqué ce que tu as fait pour nous.
Mais n'oublie jamais que je suis naturellement indifférent
à «la morale qu'on me fait», et que je ne tiens rancune à personne
d'essayer de me changer, tellement l'attention qu'on me porte alors
me fait rire au lieu de me plaire ou de me fâcher.

Je ne retiens chez les gens que ce qui me semble efficace:
et c'est ce que je retiens chez toi, et je le redis: je retiens beaucoup de toi.
Est-ce assez clair.
Maintenant, ne donne pas trop de «coups de couteau dans le contrat...».
Frappe autant que tu en as besoin: mais n'oublie pas que pour frapper
jusqu'au bout, il faut accepter, un peu comme moi, de se foutre d'être aimé
ou non.

Et pour réussir ce petit détournement de fonds, il faut croire doublement
à autre chose que la vie d'aujourd'hui. Embrasse pour moi la sale gueule
de mon père, la sale gueule qu'il a quand il bâtit son empire.
Mais s'il ne fait rien lorsque tu iras l'embrasser pour moi,
s'il ne bâtit pas son empire, dis-lui que son fils ne lui a pas encore écrit.
Salut.
J'attends tes lettres, tu devrais le savoir toi aussi.

4 décembre 1967

(*Lettre reçue de mon patron immédiat à l'Hydro-Québec, Région St-Jérome*).
Monsieur Yvan Mornard,
Agent d'information,
Relations publiques.
À la suite de votre absence sans permission et sans avis au préalable, du 6 novembre dernier, nous vous avions rappelé l'obligation qu'ont les employés de motiver au début de la journée, tout retard ou toute absence qui pourrait se produire.
La formule L4, «avis d'absence» a été complétée avec mention «non rémunérée».
Le 27 novembre, le même oubli s'est répété, et ce n'est qu'à 12 h. 30 que vous nous avez laissé savoir que vous étiez malade.
Dans les circonstances, la même sanction a été appliquée.
Nous tenons également à vous rappeler que les heures de travail sont de 8 h. 30 à 16 h. 45 avec une heure pour le dîner.
Espérant que vous prendrez les mesures nécessaires pour vous éviter d'autres sanctions à l'avenir, nous demeurons,
Bien à vous,
Paul Talbot
Gérant
Service Relations publiques.

11 décembre 1967

(*Lettre envoyée à Paul Talbot*).

Je dois vous donner ma démission au poste d'agent d'information,
Hydro-Québec, Région Laurentides.
Ma décision relève de deux facteurs:
premièrement, le journal ENTRE/NOUS ne sert actuellement
ni l'entreprise, ni les employés, et une réforme adéquate
dépasserait le mandat d'un simple agent d'information;
deuxièmement, vous n'avez pas, selon moi, la compétence pour remplir
le poste de gérant des Relations publiques, et notre collaboration,
malgré votre bonne volonté et malgré la mienne, est de ce fait inutile.
Je resterai à votre disposition jusqu'au 28 décembre 1967.
Yvan Mornard.

12 décembre 1967

(*L'Escouade de la Moralité de la Ville de Montréal fait une perquisition dans les locaux des Éditions Sexus, au 4383 Christohe-Colomb*).

18 décembre 1967

Les juges ont pris le pouvoir.
Après avoir fait durant vingt ans la preuve qu'ils sont réactionnaires,
les juges apparaissent enfin à la tête de la ville.
Les juges ont enfin droit à la récompense, et nous allons,
nous les nouveaux proscrits, nous donner en pâture à la justice.
Car c'est ainsi qu'il faut se faire pardonner d'avoir montré à la population
la belle image d'un homme et d'une femme dont l'érotisme
était aussi l'amour.
Car c'est ainsi que l'on exige des jeunes d'être bossus
comme des vieillards.
Béni soit le dieu des juges.

19 décembre 1967

(*Lettre reçue de Ange-Aimée Fournier-Mornard*).
Tongeren.
Cher Yvan. Ma position n'est pas très confortable pour écrire.
Depuis le 11 décembre, je fais la planche à la clinique de Tongres.
Fracture à la colonne vertébrale = chute sur un trottoir glissant.
Comme ma colonne doit être en extension pour appliquer un plâtre, il faut attendre que la douleur diminue et je ne peux quitter l'hôpital sans plâtre.
Nous espérons tous que ce sera avant Noël.
On ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve.
Nous nous préparions à un beau Noël dans notre nouvelle maison,
les enfants étaient contents, nous attendions de la visite du Canada,
mes cretons étaient faits, il me restait les tourtières, les cadeaux à acheter,
la correspondance traditionnelle des Fêtes et voilà qu'une culbute
chambarde tout et j'en ai pour trois mois de convalescence
dont deux dans le plâtre.
Pas besoin de te décrire l'état de nervosité de ton père.
Les enfants ont passé la fin de semaine dans ma chambre.
Germaine a bien pleuré le 1er jour.
À part cela, ça va bien. L'usine progresse, les contrats sont intéressants.
On se fait peu à peu à la Belgique, mais que de choses nous manquent
pour nous sentir chez nous.
Ton père n'a pas touché à une goutte de boisson depuis quelque temps.
Tant mieux!
Je suis la première à m'en réjouir.
Ce n'est pas non plus très constructif pour les enfants,
ils se réjouissent de la nouvelle attitude de leur paternel.
Je me demande s'ils ont pensé à t'écrire pour Noël,
ils sont tellement tous énervés et dérangés par ce va-et-vient à l'hôpital.
Je dois te quitter, je suis fatiguée.
Donne de tes nouvelles, ne fut-ce qu'une carte postale.
Nous aimons beaucoup notre nouvelle maison, c'est très agréable,
le décor est magnifique.
Au revoir et meilleurs voeux de Bonne Année. Ange-Aimée.

28 décembre 1967

(*Lettre envoyée à Ange-Aimée Fournier-Mornard*).
Chère Ange-Aimé.
Il est malheureux que tu doives rester sur le dos
au moment même où tout semble aller bien.
Mais c'est bien le caractère insaisissable de la vie que nous retrouvons là.
De mon côté, il y a eu saisie de SEXUS.
Voir la première page de La Presse.
C'était couru avec les imbéciles qu'on connaît au Québec.
Une raison de plus pour ne pas plaider coupable,
ce qui serait définitivement plus simple.
Ma présence devant les tribunaux me semble à tel point logique
(si je considère les réformes que je demande à la société)
que je ne vois réellement pas en quelle année j'en aurai fini avec eux.
De toute façon, ne vous inquiétez pas; prenez plutôt soin de vous.

29 décembre 1967

(*Lettre envoyée à Pauline Maltais-Michaud*).
Il est heureux que tu sois retournée à Baie Comeau.
Il est heureux que tes enfants puissent jouer librement loin des ennuis
et des policiers qui font trop souvent la patrouille devant ma porte.
Il est heureux que vous soyez loin de cette bataille
qui risque à chaque jour de nous mettre en pièces.
C'est une guerre qui a pris de l'envergure.
À preuve, La Presse du 14 décembre que je t'envoie.
C'est une épreuve à l'intérieur même de l'équipe:
Michel Saint-Jean et Luc Latour ont démissionné.
Mais ceux qui restent font partie de cette race un peu folle qu'on nomme,
vingt ans plus tard, une race d'aventuriers.
Et c'est avec eux que la vie mérite d'être vécue,
car sans eux c'est la vie elle-même qui ne vaut plus rien.
Et plusieurs d'entre eux m'ont demandé si tu reviendrais, Pauline.

Surtout en ce moment où chacun d'eux fait l'inventaire des gens
sur lesquels il peut compter.
Car nous sommes entrés dans une bataille nouvelle au québec, une révolte
ouverte contre la «moralité» qui menace de devoir durer quelques dix ans,
et les défenseurs d'une telle idéologie sont encore à découvrir.
Et comme le disait notre avocat, SEXUS risque de devenir
le lieu d'aboutissement ou d'achèvement de plusieurs autres problèmes.
De sorte qu'il nous est interdit de perdre, car notre perte pourrait très bien
signifier un recul de dix ans pour la libre pensée.
Quoiqu'il advienne, j'apprécierais le réconfort d'une lettre de toi
où j'aimerais te reconnaître à coeur ouvert.
Car c'est bien toi aussi celle que j'ai connu et que je n'ai cessé d'aimer.

30 décembre 1967

Michel Saint-Jean vient de sortir de chez moi.
M'a menacé de me casser la gueule plus que ne pouvais l'imaginer.
M'a obligé à lui faire un chèque de $200 dollars
alors que je ne lui en dois que $150.
Un chantage parfait.
En plus d'un mépris évident pour tous les membres de l'équipe.
Voici donc où nous en sommes.
Pauvre Saint-Jean.

1968 26 ans

3 janvier 1968

Un dicton dit que le 3 fait le mois.
Et que s'il fait beau temps le 3, il fera beau temps tout le mois.
C'est un dicton un peu idiot, qu'on va répétant un peu partout,
sans se soucier de sa véracité.
Mais ce qui me semble grave, c'est que la pensée des hommes
d'aujourd'hui relève de cet exemple.
On va répétant, sans les repenser, des expressions toutes faites,
des pensées toutes faites, et on vit ainsi calmement sa propre vie,
en asservissant la seule chose qui nous appartienne vraiment
à des conventions sans réelle utilité pour soi ou pour les autres.
Et on appelle ça: tenir compte des habitudes de son temps.
Ceux qui désirent voir évoluer la société vont jusqu'à déclarer que cette
façon d'agir demeure la seule façon de mener quelque chose à mieux.
J'avoue ne pas comprendre comment l'on peut amener un meurtrier
à ne plus tuer en lui montrant à tuer dans une moindre mesure.
Et tout cela pour expliquer l'attitude de notre avocat, Gilles Duguay,
qui nous conseille pour l'avenir un combat déjà fait: celui du Playboy
en occurrence, et encore avec un certain mépris pour le sujet.
C'est pourtant un homme de gauche qui parle ainsi.
C'est pourtant bien de lui qu'on va disant qu'il est l'enfant terrible
du Barreau.
Étrange conception de la terreur qu'on a chez nous.
Et l'on s'étonne ensuite de ne pas avoir ici de grands personnages.
L'on s'étonne qu'il n'y ait pas d'Eseinstein dans notre cinéma,
alors que notre histoire ne nous a pas encore donné d'Ivan le Terrible.

Et pourquoi, dites-le-moi.
Pourquoi meurt-on si jeunes alors qu'il naît ailleurs
des hommes qui possèdent leur vie.

Avouons justement que leur vie leur suffit.
Avouons qu'ils ont renoncé à la plupart des fétiches de leur société
qui avaient la vertu de les embarrasser alors que nos «grands hommes»
adorent plutôt s'encombrer de cela même qu'ils font semblant de rejeter
pour la galerie.
Cela fait bien.
On prend des airs de Jeanne d'Arc au bûcher.
Mais chez nous, on oublie toujours d'allumer le feu.
Et l'on prend pour d'autres, selon l'expression,
ceux qui ont la bienveillante idée de se prendre pour eux-mêmes.

Les plus violents sont rarement les plus efficaces.
À preuve, l'exemple de Michel Saint-Jean.
Après avoir envisagé plus calmement que nous, beaucoup trop calmement,
les risques qu'on encourrait à *SEXUS*, le voilà maintenant déconfit
par la saisie, déconfit par sa maman qui pense bien que cette revue
doit être pornographique puisque la justice commence à s'en mêler.
Et le voilà tout honteux d'y avoir publié des photographies de nu
de sa femme.
Cela ne fait pas chic.
Cela n'est pas bien vu.
Il suffisait à ses amis d'une saisie pour qu'ils commencent à le taquiner,
à le traiter de petit pornographe.
Et voilà que la révolution n'a plus de sens
puisque les petits amis ne se mêlent pas d'applaudir à rompre les vitres.

Mais il faut bien avouer que les dictons ne mentent pas toujours.
Et que le 3 du mois augure peut-être de tout le mois, de toute l'année
et même de la vie entière.
Car si les gens acceptent si volontiers de vivre un seul jour
comme ils le font aujourd'hui, comment pourraient-ils accepter de vivre
ailleurs (c'est-à-dire en eux-mêmes) le reste de leur vie.

(*Note écrite en prison, avec le bout d'une allumette calcinée,*
sur un papier enrobant une barre de chocolat,
parce qu'on ne nous permettait pas de garder de quoi écrire).

Parmi les ivrognes
le dégobillage
le feu de l'enfer autour de
nous
et en nous la fine pluie
d'être enfin seul dans
une cellule
nous de *SEXUS* délogés et
de partout
en écrivant ce mot avec une allumette
sur un papier de chocolat
rêvons à vous messieurs
les journalistes
ivres.

17 janvier 1968

(*Lettre reçue du Consulat général de Belgique à Montréal*).
Monsieur,
J'ai l'honneur de vous faire savoir qu'en sa séance du 19 décembre 1967, le Conseil de Milice de la Province du Limbourg vous a accordé la dispense du service militaire en temps de paix en vertu de l'article 12, para. 1er, primo, des lois coordonnées sur la milice.
Cette décision met un terme aux formalités administratives
que vous aviez à accomplir en vue de satisfaire aux prescriptions légales en matière de milice.
Je profite de cette occasion pour vous signaler que vos obligations militaires envers la Belgique prendront fin le 31 décembre 1981.
Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.
J. Servais
Chancelier.

22 janvier 1968

(*Note laissée à Rita Bissonnette, soeur de Lise,*
après une fin de semaine dans le même lit).
Ce désordre au matin!
Mais comme il était bon de changer de lit, d'aimer encore la fièvre
de son propre corps et celle - toujours incompréhensible - d'un autre corps.
(Avec le plaisir enfin de ne pas s'engueuler avec une Bissonnette!).
Quelques mois avant de partir sans doute seul pour New York:
homme «marginal», disais-tu, mais à qui manque, n'en déplaise,
l'amour fou d'une femme raisonnable.

23 janvier 1968

(*Note laissée à Rita Bissonnette*).
Un petit rien: car il est... onze heures.
Mais nous devons pourtant l'admettre: le sexe tue.
Comment peux-tu te lever si tôt?

24 janvier 1968

Un certain changement d'attitude: il était temps.
Couché une dizaine de fois en trois jours
avec la soeur de Lise Bissonnette, Rita qui s'est envoyée Claude Savoie
et s'envoie toujours Yves-Gabriel Brunet.
Mais elle me surnomme «minou» depuis que je lui ai fait goûter enfin
à 25 ans, enfin à l'orgasme.
Autres particularités: rien de plus, rien de moins.
Je souhaite, au printemps, pouvoir partager mon temps
entre Montréal et New York. Deux petits appartements-bureaux.
Et quelques femmes à la langue sur mon sexe. Hommage.
Un dernier instant avant de quitter le pays, à celle qui mangeait si bien
le sexe et l'esprit: Pauline Maltais-Michaud.
Mettre sur pied, donc, un front américain.
Et en étendre progressivement la portée.

25 janvier 1968

Ce fut la première session photographique d'art autour du couple nu:
le Québec découvrira bientôt dans les photographies de John Max l'image
de Luc Latour et de Eliane Michelard
illustrant l'un des éclats d'aujourd'hui.
Ils étaient nus et s'enlaçaient sur le lit.
Nous les regardions, étonnés que tant de beauté ne nous émeuve
finalement au-delà de la tête du lit qui devait sûrement être belle.
Et que dire du mouvement d'Eliane.
Sinon que nous nous sommes retrouvés Eliane et moi à la même table
pour souper avant que de partager le même lit: et le mouvement d'Eliane
pour qui l'acte de l'amour relève de la danse et de l'expression corporelle.
Mais hélas: rien de plus.
Me retrouvant seul après le spectacle du plus beau corps que j'ai tenu
entre mes bras: seul et déjà mendiant sur la route de New York.
Rendant hommage, à la frontière, à cette bouche d'Eliane qui,
comme celle de Pauline Maltais-Michaud, mérite une érection.
Et seul: avec le ciel à l'horizon de l'autoroute menant à New York.
(Rita Bissonnette abandonnée dans quelque fossé de son inconscience).
New York, ma ville, mon avenir: centre du combat où la langue
des femmes sur mon sexe imitera le mouvement de l'armée paradant
devant la solitude des monuments couverts de crottes de pigeons.

26 janvier 1968

Au téléphone: Pauline Maltais-Michaud et moi.
Nous n'avons pas encore rencontré mieux que nous.
Et seuls.
Et déçus de devoir attendre le grand départ qui ne vient pas.
Qui, dois-je me l'avouer, ne viendra jamais.
Et seul: en route vers une folie provisoire
logeant au cinquantième d'un building de New York.
Mais les rampes métalliques suffiront contre le vertige.
Car la solitude n'est finalement qu'un vestige de la mauvaise enfance.

27 janvier 1968

Dansé jusqu'au petit matin chez Jean Fleury.
Danser pour oublier ce qui, de tant d'amours, est déjà oublié.
Ce qui n'a jamais existé que dans un autre siècle
où les conquérants conquéraient encore.
Pour goûter, par le sautillement du corps,
à l'inimaginable désajustement de l'esprit.
Et seul au matin: hélant un taxi qui n'ira pas plus loin
que l'endroit désigné.
Hélant au passage mon enfance dans les draps odorants
de la maternité et de la paternité de ma mère et de mon père.
Rendant hommage à l'éjaculation dans le vagin où tout craqua
sur mon passage comme le navire qui s'ouvre dans la tempête.
Espérant aujourd'hui le grand voyage des pornographes
en quête d'un amour secret.

28 janvier 1968

De retour au café (L'Oeuf) où drague la nouvelle bohème.
Babalou, la fille de la peintre Marcelle Ferron, a discuté
avant que de me demander si je partais et si elle pouvait m'accompagner.
Le calme et l'assurance d'un homme de 25 ans
qui renverse ce corps de 16 ans sur le divan en lui baisant un sein nu.
Mais il était tard et la maman, peintre ou non, menace d'éclater.
Et que dire de l'amant qui la déviergeait il y a quelques semaines.
Rien, sinon l'attrait de Babalou envers moi:
«il serait peut-être préférable de nous en tenir au dialogue».
Et moi:
«L'important, c'est une entente de l'esprit. Nous ferons peut-être l'amour, peut-être pas».
Sa mère s'absentera bientôt pour quelque temps.
Nous reverrons-nous: peut-être, peut-être pas.

1 février 1968

(*Un communiqué publicitaire de SEXUS*).

En 1636, l'archevêque de Mayence, un certain Berchthold, interdisait toute publication qui n'avait pas reçue de lui une autorisation préalable.
C'était carrément déclarer posséder à lui seul la vérité et affirmer qu'aucun éditeur ne pouvait lui faire concurrence en ce domaine.
Au Québec, les choses vont aussi loin.
Alors qu'en 1686 le petit peuple de Mayence n'ignorait pas que le véritable nom de «Dieu le père» était Berchthold, à Montréal et à Québec en 1968, les gens ignorent toujours de qui relève la décision de censurer, exception faite du cinéma.
Et ce n'est pas de si tôt qu'il sera permis de connaître le responsable de l'arrêt d'*Histoire d'O*, des Saltimbanques, des Ballets Africains et de la revue *SEXUS*.
Décision dont l'intention se rapproche davantage du fascisme que de la juste application de la loi et qui n'a, selon nous, d'autres solutions qu'une enquête royale sur le fonctionnement de la censure au Québec.
Mais ce serait là, de l'avis de plusieurs, encombrer les tribunaux d'une série de scandales policiers allant des traditionnels pots-de-vin aux plus libidineux abus de pouvoir.
C'est pourtant l'un des droits fondamentaux de l'homme de connaître l'identité de ceux à qui il abandonne ses droits.
Et c'est encore à ce droit que la revue *SEXUS* a dédié ses éditions.
Mais le combat que nous menons pour la reconnaissance d'un érotisme de qualité, telles les photographies de Michel Saint-Jean et de John Max, les textes érotiques de Verlaine et de Théophile Gauthier, reconnaissance étrangement moins accessible devant la loi que devant la population, coûte une petite fortune.
Aussi en appelons-nous à la confiance et à la collaboration du public qui, en nous avançant l'argent des abonnements nous a permis jusqu'ici de couvrir les frais et d'attendre patiemment les résultats de la vente directe.

Et c'est grâce à cette collaboration que nous tous de *SEXUS*,
pour la plupart de l'Université de Montréal
et de l'Institut des Arts Graphiques, pourrons un jour offrir aux québécois
une victoire sans équivoque sur le vieux concept de moralité publique.
Et comme le dirait une publicité dans le vent:
LISEZ VOTRE *SEXUS* EN PAIX.
QUANT À LA PRISON,
NOUS IRONS POUR VOUS!...

10 mars 1968

Vingt fois sur le métier, remets ton ouvrage.
Autant de ratures que d'amours, faudrait-il dire.
Ainsi l'ai-je renvoyée.
Hélène Courtemanche, 19 ans, élève en deuxième philosophie.
Après un mois de vie commune,
après s'être d'abord merveilleusement accordés.
Mais il me manquait d'amour pour sa trop grande jeunesse.
Pourtant un pas de franchi.
Celui de l'infidélité à coeur ouvert.
Nous parlions ensemble des problèmes qu'avaient nos autres partenaires.
Du moins, de deux amants d'occasion pour elle,
et d'une femme mariée de 40 ans pour moi.
Madeleine Ouellette-Michalski qui hélas préféra tromper son mari
pour la première fois dans la plus grande obscurité.
Hélas hélas combien de fois.
J'aimais pourtant éjaculer dans la bouche d'Hélène.
Et nous en serions peut-être arrivés à l'un de mes désirs:
me faire sucer par deux filles à la fois.

27 mars 1968

Il n'y a que les gens controversés qui vivent dans leurs siècles.

Hélène Courtemanche.

19 avril 1968

Une autre saisie: *SEXUS* 3.
Encore un pas.
Un autre pas.
Le printemps était pourtant arrivé chez Michelle Larivey.
L'autre printemps.
Celui que j'aime encore reconnaître loin de la tristesse qui me prend.
La dure bataille que voilà!
L'autre bataille dans l'ombre de l'amour de dieu.
L'autre langage encore offert à qui parle dans la ville déserte du matin d'une autre ville où siégeraient d'autres conseils.
L'ultime tentation que voilà.

3 mai 1968

(*Hachisch, écrit conjointement avec Louise Blanchard*).
Nous sommes des rescapés, et rien que cela, parce que l'on n'a pas fait renaître en nous le désir sexuel dans les autres.
Ce n'est pas une question de mot, nous nous sommes fourrés à la base: nous avons toujours accepté le bien.
Parce que nous n'avons jamais voulu vivre le mal.
Une contradiction est nécessaire comme propulsion.
Il ne faut pas se baser sur le passé:
chaque solution est un effet de l'imagination.
Donc partir de rien pour établir nos conduites.
Je sais pourquoi les gens ne jouissent pas érotiquement:
parce qu'ils ne se satisfont qu'avec ce qu'ils ont.

4 mai 1968

(*Texte publié dans le journal underground Logos*).

LA PHILOSOPHIE DE L'ACCOUPLEMENT
COMME EXTENSION DE LA PERSONNALITÉ.

Il y a longtemps, très longtemps... en 1964... le couturier français
André Courèges souleva l'indignation générale chez les âmes dévotes qui,
au sortir de la messe dominicale, ne pouvaient éviter la vision,
entre deux annonces d'un magazine, de ses robes qui osaient montrer
les genoux des femmes.
Les femmes jugèrent qu'elles ne porteraient jamais ces vêtements
dont la principale nouveauté consistait moins à habiller
qu'à découvrir une certaine qualité du désir.
Les bureaux, les écoles et les lieux publics respectables
bannirent quiconque oserait se montrer ainsi court vêtue.
Mais ce fut peine perdue.

Aujourd'hui, les femmes ne montrent plus seulement leurs genoux,
mais leurs cuisses, et elles les ouvrent infailliblement
pour découvrir des couleurs et des motifs qui ont renouvelé les dessous.
Hier, comme tout le monde le sait, le sexe était teinté d'un côté bestial.
L'accouplement devait se pratiquer entre deux esprits
et les corps assistaient pour ainsi dire à la transaction.
La grande révolution de l'après-guerre
a été de ramener le corps dans le jeu de l'amour.
Notre civilisation commence à redécouvrir la beauté et l'importance du
sexe pour lui-même indépendamment de l'attirail surexploité de l'esprit;
et la personnalité, par le fait même, a conquis une nouvelle extension
qui englobe cette fois tout le corps et non plus seulement certaines parties
chantées et sublimées tels le visage et les mains.

L'ÉROTISME CONTRE LES «SCIENTIFICOMANES».

Cette transformation de la philosophie du corps et de l'accouplement,
manifeste surtout parmi la génération née après 1940,
devait nécessairement se heurter au blocus des «honnêtes gens».
Ces derniers ont développé une terminologie sexuelle
qu'ils voulaient scientifique et qui n'est que prude.
Mais la pruderie et la science ne conviennent plus
à ceux qui retrouvent maintenant en la sexualité brute
une occasion de se reconnaître et de s'accepter.
Le mot de passe de la nouvelle vague ayant pourtant atteint la vague
précédente, celle-ci n'aura de repos que d'empêcher l'attroupement
autour des nouveaux chefs qui, tôt ou tard, aboliront leurs privilèges.
Car la sexualité n'est qu'un des nombreux symboles
autour desquels se précise une volonté de concevoir la vie.
Le recours à l'appareil traditionnel de l'autorité qu'est la justice
apparaît comme l'expression rageuse d'une telle exaspération.
Les attaques portent sur la réévaluation du corps dans la société
traduite par une imagerie et une littérature nouvelle,
qui prône le libre accouplement et la liberté de signification pour l'art
et les médias d'information.
À Montréal, on arrête la représentation d'une pièce des Saltimbanques
et les deux premiers numéros de la revue *Sexus*.
On multiplie les descentes dans les cafés fréquentés
par une certaine jeunesse, dans le but de faire la preuve d'un marché actif
de la drogue et de découvrir les lieux privilégiés de réunions
dont les conventions ne sont plus le baise-main, mais le «voyage» collectif
et libre de toute entrave morale.
Et l'on traîne tout ce beau monde devant la justice dans l'espoir
de les voir baisser la tête et fondre en larmes
en affirmant une ferme contrition et un ferme propos.
Espoir ridiculement inutile.

La défense des Saltimbanques fut bien menée: au lieu de prétendre n'avoir pas quitté la camisole de force de la vertu traditionnelle, on défend nettement le bien-fondé de l'érotisme dont on a donné volontairement une vision.
Et le procès traînant en longueur, la note grimpant à toute allure, viennent renforcer le château fort de la morale officielle qui, impuissante à enrayer l'évolution actuelle, ne trouve d'autres recours à l'aide d'un système juridique étroit et dispendieux, que de ralentir obstinément le mouvement irréversible d'une jeunesse submergeant déjà en fait la population d'âge adulte.

L'ÉROTISME CONTRE LA PORNOGRAPHIE.

Cette promotion de l'érotisme survient en la disparition de la vulgarité dans la nouvelle image de l'homme et de la femme nus.
L'on s'étonne de cette simplicité que l'art et les médias d'information commencent à mettre sur le marché; l'on s'étonne de la régression définitive du mépris dans l'entourage de la fille qui «couche»; l'on s'étonne qu'une jeunesse aussi libre montre tous les signes de la santé mentale avec la franchise amoureuse.

Pour une majorité, la sexualité en dehors du mariage demeure nécessairement abus et perversion.
Leur équilibre est sauf; ils ne verront pas que la nouvelle liberté des moeurs signifie un renouvellement des relations humaines où le corps a finalement droit de cité.
Ils ne voient pas que le corps de l'homme et de la femme est en passe de devenir une culture, et que cette culture est la seule solution possible pour libérer l'individu du sens pornographique de l'univers
que leur culture asexuée traînait inévitablement derrière elle.

5 mai 1968

(*Texte publié dans le journal underground Le Voyage*).

SEXUS: TRAFIQUANTS DE ROMANS COURTOIS.

Au total deux procès.
L'un sur les numéros 1,2 et 3 de *Sexus*.
L'autre sur la vente par la poste de *Sexus* 2 et 3 après la saisie.
Sans compter le coût de revient des policiers
travaillant pour sauver la morale.
Ainsi va la ville de Montréal
à l'heure où son budget a déjà touché un point pourtant critique.
On dépense de jolies sommes dans des causes perdues d'avance
sous prétexte d'une série de notions morales dont l'échec fut
tout au moins clairement établi dans l'affaire des danseuses topless.
Et vogue la galère cette fois sans queue ni tête.
Il faut s'en accommoder.
$5,500 de frais pour les Saltimbanques.
Les avocats font le trottoir, la jouissance du client en moins.
Trafiquants de la justice à la petite semaine dont la pensée
n'a d'autres appuis que la rentabilité du client et la renommée
d'une victoire contre la loi, ils font partie de «l'establishment».
Leur principale mission consiste à organiser la rencontre
avec une morale depuis longtemps désuète, mais à laquelle se rattache
directement le sens du Barreau.
Ils sont ce par quoi l'être vient au néant, dirait un Heidegger.
Mais Heidegger est mort avant la lettre.
Et les Johnson continuent de nommer pour juge
les Guérin unionationalisés tandis que l'amant de leur femme
est trouvé mort la queue encore chaude.
Et vogue la galère catholico-romaine avec des petits trous dedans.

Aujourd'hui c'est le printemps.
L'eau coule en abondance par tous les petits trous de la ville.
Chaque navire menace un jour ou l'autre de toucher le fond du problème.
Montréal y vient tout doucement.
Un jour on comprendra que ce qui manquait aux Dames de Sainte-Anne,
c'était la langue de saint Joseph entre leurs jambes.
Ma mère flirtait ainsi avec un gros vicaire de la paroisse,
qui devait se faire lécher la queue moyennant une remise d'indulgences.
Pendant ce temps, mon père mangeait des taloches
parce qu'il n'exigeait pas d'autres augmentations.
- Vous comprenez madame chose, avec $15,000 aujourd'hui,
  c'est impossible d'arriver.

Et vogue la galère!
Nos bigotes lèchent le goupillon et ma mère sentait le sperme béni
lorsqu'elle nous embrassait.
Être l'agent de dissolution d'une philosophie ou d'un empire,
disait Cioran, peut-on imaginer fierté plus triste et plus majestueuse?
Mais il avait manqué le train.
Et il faisait froid sur le quai de cette gare de province.
À Montréal, la chose est différente.
Chaque geste porte le caractère de la victoire.
La jeunesse a finalement consacré le sexe.
Demain, tout comme en Suède, elle parlera de légaliser l'inceste.
Et puis, tout rentrera dans l'ordre; les tabous s'en iront avec les lois;
et les revues sexuelles verront tomber leur tirage.
On parlera finalement d'autre chose.
L'amour dont on ne cesse de discuter aujourd'hui
aura le sort des romans courtois et des cathédrales.
La santé reviendra, et avec elle la libre expression des amours passagères.
D'ici là, saisies sur saisies, procès sur procès.
Les avocats et les bigotes tenteront de tirer un dernier profit du système.
C'est à qui gagnera de vitesse le copyright de la répression.

17 mai 1968

Le début d'une autre vie.
Encore.
Et toujours de cette même autre vie.
Car tous les préparatifs mènent au départ.
Ou tout au moins à ce que l'on nomme le départ.
À cette forme de conceptualisation qui nous permet encore
de reconnaître notre vie.
De rester dans le grand départ tout en partant dans la même durée.

25 mai 1968

Depuis plus d'un mois déjà.
Et quel bonheur ce fut! mais ce n'était que l'annonce du grand retour à soi.
Louise Blanchard: 20 ans.
Et de quelle passion reprenant sans cesse avec Jean-Yves Dufour
(comme pourtant ce nom m'est doux à prononcer).
Il ne suffisait pas, en effet, de vivre chez elle et avec elle:
pauvre, déjà, à ne plus m'y retrouver dans les objets d'autrui.
- Et que suis-je pour toi dans tout cela?
- L'amant.
L'amant de tant de femmes depuis Lise Bissonnette!
Mais tel est l'unique rôle de l'homme devant la femme.
Et comme les femmes se sont réduites à n'être que nos maîtresses!
À ne plus rien attendre de la passion.
Mais que manque-t-il encore à ma décision:
ce retour à soi d'urgence dans la nuit.
Ce «repos du guerrier» qui nous entrave d'aller,
ne fut-ce qu'un jour: à la guerre.
Du moins l'espoir maintenant d'un retour à soi d'urgence
au plus bel instant de l'accouplement.
Mais quelle raison de ne point quitter ici, de ne pas se jeter en bas du train.
Oui, l'espoir d'un règlement: à savoir si c'est moi ou si c'est elles
qui rompent trop hâtivement.

3 juin 1968

(*Après un déménagement financièrement forcé*
du 4383 Christophe-Colomb à un petit local commercial
au 2082 Saint-Denis, aujourd'hui démoli, dans lequel j'espérais
pouvoir ouvrir la première librairie érotique de Montréal).

J'aimerais posséder un lit chaud pour dormir avec moi-même, ce soir.
Les autres ne sont en fait qu'un masque
sur le fantôme de notre véritable moi.
Mais il faut franchir la phase de la prédécouverte de soi avant que
d'atteindre à l'amour du véritable moi et à l'expertise des masques.

4 juin 1968

LE SERMENT DE LA PRÉFÉRENCE.

Regarde-les se torturer jusqu'à la nausée
avant que leur colère leur redonne un sursaut de vie,
ces gens qui désirent encore que quelqu'un les préfère.
En effet, tout désir d'être préféré nous détourne du sens de la vie: l'orgie.
Pourquoi, dis-moi, courent-ils après ceux qui les fuient, ces gens qui,
tour à tour, prônent et dénigrent l'amour, sinon par une castration vitale.
Ils préfèrent un amour malheureux
à la conscience du vide et du trop-plein de leur existence.
Sans leur passion et leur dégoût, ils dépériraient d'ennui
dans un monde qui n'a pour eux aucune préférence.
Point de préférences dont le goût ne mène à un acte d'anéantissement.
Farceurs attardés dans leur barboteuse, ils vont, sublimes,
raconter leur histoire malheureuse à l'oreille toujours attentive
d'une racaille complice qui n'a d'autre humanité que d'échanger avec eux
leurs serments de préférence.
Mais de tout ce qui fut tenté contre cette unique religion de l'Histoire,
que reste-t-il dans la contrefaçon des cloîtres?
De tes semblables ou de moi, je ne sais qui plaindre le plus.

Épargne-moi un surcroît d'effort:
de toute manière mes épaules sont trop lasses pour soutenir le ciel.
Nous aimons l'amour, et nos morales nous encouragent à mieux l'aimer.
Ce que nous nommons *amour* n'est pourtant rien d'autre
qu'un sentiment de transition entre la société tribale et celle de demain.
Nous vivons l'amour avec obsession,
puis nous tombons dans l'asservissement, le drame, la jalousie.
Quand un amour est terminé, nous n'avons de cesse d'en trouver un autre.
Ainsi se passe notre vie à vivre une autre vie que notre vie.
La plupart d'entre nous meurent ainsi les yeux fermés.
Ignorant qu'il n'y a jamais eu d'amour.
Que nous n'avons jamais eu besoin d'amour.
Mais de faire partie d'une société.
C'est parce que nous n'avons pas encore atteint le rivage
que nous nous agrippons si fortement à la vie.
Naufragés en dérive entre la tribu primitive et celle de demain,
nous ne formons qu'un avec l'épave qui nous retient de sombrer.
Et devant cette vie se dépensant autour de la même épave,
nous confondons, délice dernier au sommet du savoir,
notre salut avec notre perte. Car ce besoin d'amour d'où nous vient-il?
Si, vraiment, nous recherchions cet amour, pourquoi ne cesserions-nous
pas bientôt de souffrir et pourquoi viendrions-nous toujours frapper
sur le même clou? Mais c'est justement parce qu'il n'entre pas ce clou
que nos civilisations ne cessent de venir s'y frapper.
C'est bien parce que l'homme est tout autre que ce qu'il est
que les morales ne cessent de travailler à lui communiquer l'obsession
de ce qu'il est.
Rester enfants, vivre et mourir dans les bras d'un autre,
c'est bien ce à quoi rêvent les êtres les moins conscients de leur existence.
Don Juan domptés à penser notre passion,
nous avons appris à vaguer à nos derniers devoirs.
Et c'est bien là l'extrême raffinement de notre façon de mourir
que d'abdiquer ainsi devant notre seule raison de vivre.
Délaissant l'illusion, *croyant* ainsi que l'ordre est logique,
nous allons de pied ferme dans le désabusement du matin.

7 juin 1968

(*Lettre envoyée à Pauline Maltais-Michaud*).
Très chère Pauline.
Je sais que les mots ne transmettent qu'une faible partie du message.
Et je sais que les souvenirs ne se transportent pas dans les mots.
Mais je sais mon désir de mon bras sur tes épaules;
celui de revoir le visage que tu avais à la gare de La Malbaie;
le visage de la femme que j'ai connue et que je n'embrasse plus;
en un mot, le désir persistant de te revoir.
J'aurais aimé te rejoindre comme je te l'avais dit.
Mais du moins attends-moi au début de juillet.
Mille choses à te dire et mille choses à te faire
en passant de ta bouche à ton autre bouche.
Et j'exige un mot de toi: sinon je te bombarderai
de télégrammes pornographiques jusqu'à satisfaction.
Je prends ta tête dans mes mains, j'approche ta bouche de ma bouche,
et je t'embrasse, et je te nomme celle dont je m'ennuie le plus au monde.

17 juin 1968

(*Hachisch*).
sans ma cigarette, moi, assis en relief sur la chaise,
je perdrais de mon importance.
et c'est aussi mon sexe que j'allume coup sur coup.
car je suis juché sur le balcon et crains le plaisir
que j'aurais à les rejoindre dans la rue.
c'est le rêve qui devient conscient.
le poème de la grande satisfaction.
car bientôt je n'entendrai pas que je me tais.
l'ultime descente dans dieu sera l'épanchement humain.
nous aurons avec nous et sans nous résolu l'action.
une autre poésie naîtra.

20 juin 1968

(*In*).
je ne chante pas l'amour
je chante le feuillage à contre-jour dans les prisons
je chante le sexe
le respect d'une liberté
le temps d'un autre retour

c'est en voyageant
que la jeunesse
se déprend des départs

26 juin 1968

(*Lettre envoyée à Vicky Besset*).
Dear Vicky.
Il est 2 heures du matin; je suis seul dans la maison de Bill;
je ne sais trop quoi te dire après notre téléphone
tant il est vrai qu'à distance la présence n'est pas la même;
mais je sais que pour toi et pour moi ce geste un peu froid en lui-même
signifie l'espoir de nous revoir et de poursuivre ensemble encore
notre conversation et notre plaisir d'être l'un avec l'autre.
J'écoute Joan Baez dans le silence de la maison.
J'aimerais que tu sois ici, et qu'après avoir lu tous les deux,
nous allions dormir ensemble. Et qu'avant de nous endormir
nous nous faisions exister physiquement l'un devant l'autre.
Car c'est bien cela aussi, je crois, qui fleurit entre nous,
et qui nous réconcilie politiquement... tant il est vrai
que le corps a des secrets que la raison aime écouter.
Mais je vais dormir seul et toi, à Toronto, dors déjà.
Mais je sais qu'au milieu de juillet nous nous retrouverons
et que nos corps aimeront satisfaire notre esprit.
Je t'embrasse et te mange, en pensée, les cuisses.

30 juin 1968

(*Lettre reçue de Vicky Besset*).
Toronto.
Mon cher swetie. Ne ris pas. Je t'écris en français.
Je suis au restaurant avant d'aller au travail.
Je pense que je veux ? free lance pour faire de l'argent et pour être libre.
Quelquefois on peut travailler et être libre mais aujourd'hui
il semble meilleur aller à California, ou Mexico ou Brazil.
Avant que tu as téléphoné c'était facile de t'oublier
mais maintenant je t'attend venir. Je crois que c'était une chose belle.
J'en ai peur un peu parce qu'il y a de douleur encore de l'autre.
Les hommes OK mais un homme
- et la possibilité de t'aimer un peu ou beaucoup. Effrayant un peu.
Maintenant le soir chez moi avec Dylan qui bat la tête un peu.
Mais il y a un air de paix. Un beau moment.
Ces moments sont pour une communication tranquille ensemble.
Pas les lettres. Donc à les affaires (très compliqué et en français!)
J'ai vu un ami dont l'ami vend les livres et journals pornographic
à Toronto. Il a un librairie. Je le verrai tout à l'heure.
Craig a dit qui il répartira votre livre peut-être.
Il a intérêt à tous les matières de la censure et il t'aidera.
Clayton, cet avocat a refusé de parler de tes affaires à la téléphone.
Il vien ici le lundi et nous parlerons.
Aussi l'ami de Pat - l'artiste - je le verrai aussi pour le nom de l'éditeur
de l'autre publication - *Causeway*. Maintenant je dormis. Très fatigué.
Je ne me couche pas de bonne heure depuis Montreal.
Deux ou trois heures chaque nuit - ce n'est pas assez.
Je te baise maintenant et je te manque quelquefois. C'est fou n'est-ce pas?
Vicky. Le matin dernier ta lettre est arrivé.
Je suis coupable mais je prends beaucoup de temps pour écrire en français.
Vraiment j'ai un problème, je peux écrire les lettres mais oublie
de les courrier. Your letter was very sweet and at this moment I miss you.
Can it be possible to know another so little yet to feel a small part of you
is missing when apart. Well we will see. Au revoir chéri.

2 juillet 1968

(*Lettre envoyée à Vicky Besset*).
Vicky mon amour, ma fleur fédérale..., et tout ce qui est doux à prononcer.
All this to say: yes it is possible to know another so little
and to feel a small part of you is missing when apart.
Mais ne t'inquiète pas, surtout ne t'inquiète pas et continue à vivre
avec *les* hommes (je les aime, bien qu'autrement que toi) avant que de
t'engager avec *un* homme, ce qui de toute façon et en tout temps me parait
dangereux autant qu'égoïste de la part de ceux qui s'engagent ainsi.
Ce langage peut te paraître bizarre dans ma bouche, moi qui ai vraiment
hâte de te revoir et profondément envie de te tenir dans mes bras.
Mais je vis hors convention, hors cadre, et de là ma croyance
en une relation amoureuse au-dessus des contraintes et des obligations
dans lesquelles nos parents ont vécu, malheureux d'ailleurs.
Et si je n'ai couché avec aucune fille depuis ton départ,
n'y vois pas de fidélité conventionnelle, mais tout simplement
qu'aucune fille ne m'a vraiment plu, ce qui est bien regrettable
puisque souvent je me suis ennuyé seul.
Et je souhaite que tu vives, librement, de cette façon toi aussi.
Car s'il est possible qu'un amour existe entre nous,
il doit être quelque chose de plus que la simple amitié, et de ce fait
permettre plus de franchise et de liberté que cette dernière en permet:
ce qui n'est pas peu dire, n'est-ce pas.
Mais c'est ainsi.
Sinon cessons de nous voir, car ce ne serait qu'appeler la souffrance
que tu as déjà connue avec d'autres hommes, et que j'ai connue moi aussi.
Je crois plutôt à un grand bonheur entre nous, à quelque chose de plus
que l'amitié et qu'on peut alors nommer: amour.
Une certaine complicité du bonheur.
Ce qui me donne affreusement envie de te revoir, de te manger les cuisses
et de t'enlacer de mots doux.
Est-ce assez clair maintenant?
Est-ce assez «up to date» pour que nous cessions de nous tracasser.
Je souhaite que oui.

Et je t'attends avec impatience vendredi, 5 juillet:
je serai à la gare centrale pour te prendre, 9 heures P.M.
J'arrête ici ma lettre, car je risquerais d'avoir trop de désir
si je te décrivais le baiser que nous allons nous donner
dès que nous serons seuls dans notre lit.
Yes it is possible to know another so little
and to feel a small part of you is missing when apart.
Je te lèche la langue en rêve et j'espère que ce sera, vendredi, notre réalité.

3 juillet 1968

(*Lettres reçues de Vicki Besset*).
Toronto.
Chéri,
C'est une heure du matin.
Je viens d'arriver chez moi après un soir long avec un ami.
Nous avons bu dix tasses de café - quatre heures.
Nous avons parlé de la liberté.
C'était joyeux et triste.
Cet homme doit être libre mais il fait mal à une femme bonne
qui a un bébé nouveau et qui l'aime.
C'est difficile être libre et à aimer en même temps.
Car c'est facile d'emprisonner un autre par l'amour.
Tant de gens le fait.
Nous, toi et moi, ne devons jamais enfeindre la liberté l'un de l'autre.
Si nos relations se durent un mois ou une année cela se passera pas.
J'écris au lit et espère que tu sois ici pour te toucher et sentir ton corps
et ton esprit.
C'est la réalité seule pour nous à ce moment.
With love and a certain sadness at the way life is sometimes
and at your absense.
And contentment too at being young and feeling the fullness of life.
Encore les affaires.
Le dernier jour j'ai parlé à Clayton du journal.

Il a dit plusieurs choses de la loi, etc.
Mais quand nous revoyons je te les dis.
Love.
Vicki.

Mon petit possèdé.
Maintenant c'est vendredi.
Tant de choses se passe.
Frank a parti de sa femme.
Maintenant je reste là pour la garder et lui dire.
Mon adress c'est:
112 Albany Ave.
Toronto 4
536-6295
Elle reviendra à BC tout d'abord avec le bébé
et je prends l'apartement (très grand et pas de landlord).
J'ai parlé avec les gens qui organisé un révolte
aux tous les universités du Canada.
C'est pour l'automne.
Moi et deux ou trois autres sont allure distingué !*? de York U.
Nous joindrons à les étudiants pour faire un petit révolution.
Les demonstrations seront dans tous les universités à même temps.
Probablement à McGill et Sir George, peut-être à Montréal.
J'ai découvert que la plupart des étudiants sont indifférent
ou ont peur mais nous le faisons.
Je n'ai pas le temps pour parler à Inform parce que je dois emménager.
Je le fait et t'informes.
Carol est arrivé à Toronto mais parti après un jour.
Je ne lui ai pas parlé
mais je crois qu'elle était affreuse un peu de toi et tes amis.
Je te pense souvent chéri et regarde notre affaire
comme une chose de valeur.
C'était bon d'avoir un peu de beauté et rapport dans la vie.
Je t'embrasse et te baise (tu sais!).

Après te revoir je sais que nous, tous les deux, sommes libre
mais nous pourrons nous unir pour les moments de la tendresse et la paix.
Comme j'écris j'envoie tout l'amour.
Vicki.
J'ai téléphoné à Pat aujourd'hui.
Tu es le seul personnage que je peux écrire maintenant.
Je te pense le jour du procès.
Dans le restaurant au matin - mardi avant le travail.
Trois amis m'a téléphoné ce matin-ci.
La femme au travail a essayé de me telephoner hier en tout Toronto.
Elle est vraiment folle.
Fucker n'est-ce pas.
C'était un bon voyage dans l'autobus.
Beaucoup de gens intéressants.
Un couple français canadien sur leur honeymoon
qui ne peut pas attend se faire l'amour.
Ils le font dans l'autobus sous un journal - The Toronto Star no less!
Il y a trois Australians qui rirent toujours.
Et deux hommes très charmants et beaux de la France
vraiment pas les Québécois.
Je peux les comprendre le français - et incroyable - je peux leur parler.
Aussi les jeunes hippies qui a de la bière.
Nous avons un grand fête pendant cette six heures.
C'est impossible de te parler ce pour quelque raison.
Peut-être c'est demain et aujourd'hui seulement.
C'est triste un peu que nous ne pouvons pas avoir des relations
d'un homme et une femme. Mais c'est OK.
Je savais que tu était possédé quand nous nous rencontions.
C'est seulement la chose qu'il y avait un peu de magique
au commencement pour nous. Pour ce temps c'est fini, je sais que tu agrée.
Pour l'avenir qui sait. Si tu te souviens ce commencement de l'amour
que nous avions et tu le veux je serai à Toronto - et peut-être ici
quelquefois. Nous le verrons.
Pour maintenant au revoir.
Je te baise et je te pense quelquefois.

13 juillet 1968

(*Lettre non envoyée à Vicky Besset*).
Chère Vicky
Je m'excuse de ne pas t'avoir écrit avant aujourd'hui.
Mais nous nous attendons à un coup d'argent cette semaine
et nous sommes obligés de travailler plus que d'habitude
afin de ne pas rater cette unique occasion.
Quelque chose comme $20,000: de quoi rembourser nos créanciers
et publier trois ou quatre livres.
J'espère que tout cela n'est pas un rêve.
Mais j'avoue que l'escouade de la moralité semble avoir posté des gens
pour surveiller la maison. Perte de temps pour eux.
Car, moi, je reste à la maison bien sagement.
Comme une jeune fille de bonne famille. C'est un dur combat.
Et cette fois, l'un des adversaires doit mourir.
Nous passerons, sinon il ne reste plus qu'à tout abandonner.
Obligé de te laisser. Écris-moi.
Mille baisers même si je suis bête avec toi tant je suis occupé.

16 juillet 1968

(*Hachisch*).
je suis tombé dans la grande théorie des châteaux.
l'une des deux théories de mon enfance.
l'autre est caché dans le jardin tout en étant le château lui-même
après 2000 départs j'apprendrai à être bien
tout en me taisant dans le jardin
énigme réelle.
mon moi parle.
mon moi rêve de châteaux.
mais ce n'était pas cela que je cherchais.
c'était que nous venions tous danser dans le jardin.
énorme responsabilité que le poids de ses propres frustrations.
la grande noirceur à la disparition de l'oeil de dieu.

6 août 1968

(*In*).
Être infidèle, c'est vivre dans l'incertitude de pouvoir l'être.
Et ce n'est que cela.
N'est pas infidèle qui veut:
cela n'est permis qu'à ceux qui ne peuvent pas l'être.
Concept à dépasser.
Le syndicalisme est la mort de Dieu.

8 août 1968

Qui donc oserait encore penser qu'une femme peut m'émouvoir
sans me porter à ma propre admiration.
Cette vedette de la télévision qui regarde l'éditeur de *SEXUS*
me retient dans mon propre piège.
Car je n'embrasse que ce qui transcende ma faiblesse.
Goliath mangeant des petits fours.
Complexe des êtres supérieurs que cette passion de vivre avec soi.
Comme j'aime le dieu familier et profond qui est mon tout.
Péché de satan nous ont dit les chrétiens: leur seule satisfaction
n'a toujours consisté qu'à refuser leur propre vérité.

17 août 1968

Une maison bâtie sur l'eau.
Une grande salle communautaire.
De très petites chambres en long.
Chaque chambre est un univers et personne ne les habite en propre.
On change de chambre comme on change de jour au calendrier.
Loin des chemins.
Au milieu des arbres.
Une maison qui est l'objet d'art.
La maison de poupées.
L'art utilitaire.

1 septembre 1968

Projet de roman: LA CHAMBRE.
une chambre blanche, plus haute que grande, une lampe (boule) blanche,
une personne assise durant dix heures
plus d'histoire et surtout plus de clés telle «la cantatrice chauve»
de Ionesco où le couple est supposément défini
le refus de définir aussi parce qu'impossible (Einstein)
termes techniques de construction: tringle, chambranle, prise de courant,
etc, description de détail
l'automne dehors.
de minuit au matin: le matin voir dehors.
40 photos de la même pièce.
différence entre perception et sensation
Le sentiment est un rêve.
Alors pourquoi continuez-vous de sentir ainsi?

La chambre est comme les casiers de Tooker.
Ni sentiment possible, à cause espace restreint, contrôle policier facilité,
rôle de remplaçant de machine, ni valeur morale possible
(*tout* est permis, mais que signifie?).
Seule solution: grève du sentiment, la grève de la faim, le silence
et *la description de chose*.
la parole = voix entendue à travers le mur
seul moyen de briser les murs, d'attirer l'attention des autres
= couleurs voyantes, excentriques, hippies.

4 septembre 1968

J'ai recommencé à vivre avec Hélène Courtemanche
dans un but très précis: pouvoir satisfaire une femme de ma présence
et être satisfait de la sienne.
Le bonheur d'être attentif à la satisfaction d'une femme qui vous aime!
Son bonheur semblable!
Exactement ce que j'aurais aimé recevoir de Pauline Maltais-Michaud,
et que je n'ai pas reçu. La plus belle intention, me semble-t-il.
Un mois de vie commune maintenant: à me dire qu'elle n'avait aimé
et espéré autant d'amour que de moi. Ce qui est faux.
Son journal intime (merveilleusement honnête)
du temps de André Bernier le prouve plus que bien.
Et prouve bien qu'elle aime très souvent l'absence
plus que le temps présent, assez fâcheusement.
Ce qui, probablement, ne s'avère pas une perte de son bon sentiment
que de s'éloigner d'elle. Tout au contraire. Ce que André, peut-être,
a bien compris. Attiser le feu de temps à autre, histoire de lui permettre
de bien s'amuser avec l'amour.
Je suis revenu avec elle parce que justement m'avait-elle convaincu
du contraire.
Je dois m'être trompé quelque part, au Carré Saint-Louis ou ailleurs.
Ce soir, je dormirai sans doute seul, fort malheureusement pour moi.
Je souhaite ainsi qu'elle aille coucher avec tous les mâles de la terre.
Au moins en tireront-ils d'elle une merveilleuse illusion.
Ainsi tous et chacun auront leur satisfaction. Grand bien leur fasse.
Et moi, du moins, j'ai d'autres satisfactions: dut-elle me quitter,
j'ai la certitude d'avoir fait de mon mieux.
Et c'est énorme: j'ai réussi à l'aimer et, je crois, pour elle-même
autant que pour ma satisfaction.
Mais elle n'était plus satisfaite de moi: est-ce ma volonté.
Son journal intime me prouve que non.
Voilà donc une autre des belles épisodes de la guerre de cent ans.
Grand bien vous fasse, mes seigneurs.
J'ai, pour moi, autre chose à me chanter.

5 septembre 1968

J'ai besoin de retourner à moi.
Après ce rêve énervant: le succès, l'argent, les amours;
le besoin de revenir à la solitude des grandes mutations.
Cette mutation qui ne mènera plus à la consommation des femmes,
à l'énumération des amis qui vous saluent dans le café,
à l'argent qui nous permet d'être indifférents.
J'ai besoin de partir.
De tout laisser derrière moi.
Mais non pas de quitter ce lieu:
mais le quittant bien davantage du seul fait d'y rester.
Quelque chose comme une sensation de LSD à la Place de la Bourse.
Quelque chose qui vous fait jeter vos amours et vos succès
par-dessus bord.
SEXUS et tout le reste (immédiatement au terme des dettes): aller renifler
enfin les pétunias, indifférent à tout, excepté à cette chose délicieuse.

9 septembre 1968

Tout s'arrange bien.
Hélène Courtemanche et moi (et demain toute la communauté)
finissons de dépouiller les articles traitant de sexe dans l'amoncellement
des publications du Centre de recherche en sexualité.
Je compte de plus en avoir fini avec le désordre administratif de *SEXUS*
d'ici la fin du mois: possibilité d'une forte entrée d'argent.
Si cela était, l'édition ne ralentirait pas, même dans les courbes:
ÉROTISME et *SEXUS*.
Quant à moi, je me consacrerais principalement à la création de groupes
d'animation contre la censure, à l'édition d'un journal publicitaire,
et à la lecture d'oeuvres importantes.
Quelque chose comme la naissance prématurée de la victoire.

1 octobre 1968

Il y a longtemps que je n'avais ressenti cet asservissement:
la jalousie de la liberté d'une femme.
Cet affreux cauchemar auquel j'avais pourtant trouvé une solution,
mon indifférence et mon refus de m'attacher.
J'ai maintenant ce besoin pressant de me retrouver devant les choses,
libre d'autrui et de quelque chose de plus encore.
Libre du besoin d'une femme qui demande parfois du recul
pour me connaître et sentir en elle un besoin de moi.
J'ai maintenant ce besoin irrégulier d'une maison déserte
où personne ne franchit jamais le seuil
d'une certaine qualité du silence qui m'est particulière.
Car je ne saurai sans doute jamais reconnaître d'autrui
qu'il ait moins besoin de moi que j'ai besoin qu'il en ait.
Car j'ai affreusement besoin d'eux,
ce qui pour moi **est** le bonheur d'être avec eux.

8 octobre 1968

(*Mauvais voyage sur la mescaline*).
J'ai vu la racine ancestrale s'accaparer de ma pensée.
Moi, le fils du père, attendre que le sceptre de la paternité me soit donné
de main à main. Afin que commence l'époque de ma virilité.
Moi, le fils possédé par l'image de la demeure familiale,
attendre dans l'enlacement de la courtisane nue,
que me soit permis l'ère du grand combat.
Le déclenchement de la mission sacrée
qui rassemble en sa signification l'inimportance de l'instant.
J'ai vu l'insincérité de mon désir.
L'irréflexion profonde de mon moi
camouflant à ma pensée sa véritable requête.
Celle du fils à la requête d'une profonde paternité.
La requête des Incas mangeurs de mescaline foudroyés mais sur quel
mystérieux chemin de Damas dites-moi ô mon silencieux secret dites-moi.

Les policiers fédéraux ont perquisitionné la maison.
Une histoire de narcotique:
quelque chose comme la vente de 110 livres de haschich.
Plusieurs trafiquants sont déjà en prison:
ils auraient bien voulu m'y amener moi aussi.
Je ne dirai sûrement pas la vérité: ils la savent déjà.
Quelque chose comme trois mois dans ma vie, parait-il.
Quelque chose comme $10,000 de profit, parait-il.
Une série de contes de fées où le narrateur ne cesse de faire du clin d'oeil.
Que voulez-vous de plus.

*

(*Texte publié sous couvert d'anonymat dans ALLEZ CHIER 2*).
Au tout début de l'été 1968, une jeune fille que je connaissais à peine
rebondit chez moi pour me demander d'écouler un stock de 200 livres
de haschich qui devait rentrer à Montréal.
L'importateur, un de ses amis, venait de perdre de vue
le grossiste avec qui il avait l'habitude d'opérer et se trouvait désemparé
devant le peu de clients qu'il connaissait directement
et devant le double risque que représentait pour lui
le fait d'importer et d'écouler la marchandise.
Je n'avais pratiquement pas d'expérience dans le marché du haschich
mais j'avais suffisamment de clients.
J'étais à cette époque dans une mauvaise situation financière
et l'idée de me faire quelques milliers de dollars rapidement
en écoulant quelques livres me parut réalisable.
Je rencontrai l'importateur qui me promit de revenir
en moins d'une semaine.
Et l'affaire fut conclue.
Mon ascension dans le marché du haschich
fut un véritable coup de chance.
Ordinairement les choses sont plus lentes.
La majorité des vendeurs n'atteignent jamais beaucoup plus que le stage
de «pusher»: ils se contentent d'acheter le haschich à l'once pour
le revendre aux dés, et la marihuana à la livre pour la revendre à l'once.

Il y a selon moi plus de 2000 pushers qui fournissent le marché de détail dans tout le Québec, pour à peine une quarantaine de «dealers» ou grossistes.
La raison de cette restriction du nombre des dealers est bien simple.
Le marché manque d'importateurs réguliers.
Il y a bien ces importateurs d'occasion qui lors d'un voyage au Mexique ou en Europe organisent une petite combine.
Mais ces importateurs du dimanche, vu le peu de stock qu'ils ramènent avec eux, et vu l'irrégularité de leurs voyages, préfèrent réaliser un plus gros bénéfice en évitant les intermédiaires.
Toujours est-il que mon affaire allait bien.
Je pouvais même écouler, à ma grande surprise, presque tout le stock d'un seul coup.
Tout était bien organisé.
Il ne manquait plus que le haschich.
Au jour convenu, l'importateur ne se présenta pas.
Ni le jour suivant.
Mes clients cessèrent d'attendre.
Pour eux, l'affaire était à l'eau.
Peut-être y avait-il eu des arrestations à la frontière.
Mais les journaux n'en parlaient pas.
Au bout d'une semaine, je reçus des nouvelles de l'importateur.
Il m'annonçait son arrivée prochaine à Montréal.
Il n'avait pu entrer les 200 livres pour des raisons qu'il m'expliquerait.
Néanmoins, il rapporterait 5 livres avec lui et demandait que je sois prêt à l'écouler.
Mais il exigeait une hausse de tarif de $300 la livre.
J'étais méfiant.
Je m'associai pourtant avec un dealer plus expérimenté que moi afin de tirer de cette opération le maximum possible de profit.
Il me garantit de pouvoir écouler le stock, non plus à la livre, mais à l'once, et cela en moins de quelques heures.
Nous pouvions ainsi compter sur un bénéfice net de $4000 au lieu de $500.
J'acceptai et le risque et le meilleur profit.

Il fut entendu que nous réduisions nos risques en engageant
2 personnes à $800 chacun pour réaliser le travail sous nos ordres.
Il nous resterait finalement $1200 chacun.
Au jour dit l'importateur arriva finalement à Montréal,
chargé de ses 5 livres.
Nos 2 aides étaient prêts.
Quant aux clients, aucun d'eux n'avait encore été contacté
de peur d'alerter cette fois la police.
J'étais légèrement inquiet de ce dernier fait.
Mais mon associé me garantissait connaître suffisamment de clients
pour écouler nos 80 onces en moins de six heures.
Pendant que nous soupions à l'hôtel, l'importateur, mon associé et moi,
nos deux hommes de main (X et Y) couraient à travers la ville
pour louer à de faux noms des chambres à la semaine.

L'organisation devait fonctionner ainsi: X attendait dans une chambre
avec une partie du stock que Y lui amène la clientèle.
Y recrutait les clients par téléphone ou dans les boîtes de nuit et
les amenait ensuite à l'endroit que mon associé avait déterminé pour eux.
Les clients ne connaissaient l'adresse qu'une fois sur place.
X leur livrait alors le haschich contre l'argent.
Après quoi X et Y quittaient immédiatement les lieux
et passaient à une autre chambre pour effectuer une autre opération.
Cette méthode était de toute sécurité.
D'autant plus que X et Y ne connaissaient que mon associé.
L'importateur et moi restions dans l'ombre à regarder la télévision...
Mon associé était le seul à connaître notre identité
et il s'occupait de faire le contact entre nous et le travail de X et Y.
C'était ma première grosse transaction.
Je n'ai jamais trouvé la télévision plus énervante que ce soir-là.
Heureusement que le gin était bon.
L'importateur me parla d'un allemand de la région métropolitaine
avec qui il s'était supposément brouillé sur une question de faux billets.
C'était la raison qu'il invoquait pour justifier le retard
dans la rentrée du 200 livres.

Ce supposé allemand aurait eu, près de Montréal, un dépôt
d'une importance qui me paraît aujourd'hui exagérée.
L'importateur m'expliqua qu'il avait dû depuis se passer de l'aide
de l'allemand pour organiser seul son propre réseau d'importation.
Mais la chose était longue et coûteuse.
Aussi devait-il passer d'abord quelque 5 livres pour se financer.
Il disait vrai.
Par trois fois en un mois nous répétâmes la manoeuvre du 5 livres.
L'argent coulait à flots.
Entre-temps, j'apprenais à connaître davantage le milieu,
ses boîtes, ses cafés.
Une erreur courante est de confondre le milieu hippie
avec le marché de la marihuana.
Il y a bien chez les hippies une très forte densité de pushers.
Mais le vrai marché de la marihuana relève plutôt des jeunes gens
qui suivent la mode avec autant de soin qu'ils pensent être suivis
par les policiers.
À côté d'eux, les hippies sont des parents pauvres, infiniment plus
persécutés par la police pour leur indigence que pour l'importance réelle
de leur participation à l'écoulement de la marihuana sur le marché.
Une autre erreur est de confondre le marché de l'héroïne
avec celui du cannabis.
Je ne sais si la pègre existe réellement, ou si c'est une histoire de bonne
femme inventée par les policiers à partir d'éléments exceptionnels
pour justifier leur inefficacité de fonctionnaires aux yeux de la population.
Chose certaine, ce n'est ni la pègre ni les hippies
qui contrôlent le marché de la marihuana à Montréal.
C'est un petit groupe de commerçants indépendants qui,
finissant un jour ou l'autre par se connaître entre eux,
traitent fréquemment ensemble de leurs affaires.
Ils sont en général honnêtes entre eux, ont le sens de l'organisation,
du commerce et du profit rapide.
Issus pour la plupart de familles bourgeoises, le plus souvent juives,
ils ont presque tous entre 20 et 30 ans.
Leur conversation à la longue devient vite emmerdante.

Il est bien difficile avec eux d'éviter de parler soit du prochain «deal» (vente), soit de leur dernier «trip» (voyage), soit de leur dernière hypothèse sur le fonctionnement des informateurs
qui risquent à tout moment de les faire prendre par la police.
À tel point qu'on finit avec eux par voir des policiers partout.
Enfin l'importateur arriva.
Le 200 livres de haschich venait de passer l'épreuve de la douane.
Les douaniers de Halifax avaient été dupes de la traditionnelle voiture familiale et de la tête bien rasée de jeune papa de cinéma.
Le stock était maintenant dans Montréal et le temps était beau.
Je me mis au travail.
Ma dernière équipe était démembrée depuis le dernier 5 livres.
Il me fallait regrouper un gang.
Le soir même tout était prêt.
J'avais embauché deux dealers d'expérience
et ils avaient eux-mêmes leurs hommes de main.
La première transaction fut fixée pour le lendemain.
Tout se déroula merveilleusement bien.
Mais peut-être avons-nous été à un certain moment à deux doigts de nous faire prendre.
Un petit acheteur nous arriva avec la promesse de gros acheteurs en provenance de Toronto.
Quelque chose pour moi sonnait faux.
Ces acheteurs de Toronto lui avaient supposément déclaré faire partie de la pègre.
J'hésitais à faire affaire avec eux.
Et d'autant plus que je connaissais l'histoire d'un dealer
qui avait appris à ses dépens que le mot **pègre** signifiait bien plus souvent qu'à son tour le mot **police**.
Il n'y avait qu'une solution: les faire attendre.
Inventer des prétextes.
Quelle ne fut pas ma satisfaction de voir revenir tout inquiet, quelques heures plus tard, notre petit intermédiaire.
Il croyait maintenant qu'il s'agissait d'un piège.
Le suspens venait de prendre fin.

Nous leur donnâmes congé en prétextant que tout venait d'être vendu.
Nous ne saurons jamais la vérité.
Mais une importante série de perquisitions fut déclenchée par la suite
contre nos hommes de main et la majorité de nos acheteurs.
Le glas venait de sonner.
Pour moi c'était la fin.
La soupe était trop chaude.
J'avais fait une dizaine de milliers de dollars en quelques jours.
J'avais le choix entre la retraite et la vie affolante
et de plus en plus risquée des grands professionnels.
J'optai pour le privilège qu'ont les hommes ordinaires d'aller
après leur travail promener paisiblement leur chien dans les parcs publics
sans la nervosité de toujours imaginer avoir un policier sur les talons.
Je ne devais rien à personne et personne n'avait de dette envers moi.
Je pouvais donc partir.
J'étais ce que l'on appelle dans le milieu «un bon dealer».

13 octobre 1968

J'aurais aimé être aimé d'une femme que j'aime.
J'aurais aimé être admiré d'une femme que j'admire.
Ce petit quelque chose d'irraisonnable entre deux personnes
que d'autres nomment le «plaisir» (leur manque de consistance)
et que je persiste à nommer le grand plaisir, seul valable pour moi.
Je cherche maintenant cette femme, et pourtant je ne la cherche plus.
Car il est vite venu le temps où elle et moi
n'avons plus rien à nous déclarer.
Il est vite venu le temps où elle et moi ne cherchons même plus
à nous convaincre du bien-fondé de nos divergentes raisons.
D'autres vivent ainsi le meilleur de leur vie.
Qu'ai-je donc à faire de leur vie?
Ils prennent leur plaisir si bas et si banalement
que ce n'est pour moi qu'un embêtement de plus.

*

flagrante fête de sifflets sourds
moi de retour
à cet instant de retourner à moi
femmes perdues
loin dans le voyage de la pure satisfaction du moi sans laisses ni amarres
plus loin que la paternité du père
retrouvant dans le voyage d'Yvan le terrible,
plus loin que l'assassinat de sa femme, le grand voyage du dialogue

29 octobre 1968

(*Après ma dernière séparation avec Hélène Courtemanche*).
Il en est qui connaisse autre chose que l'amour
autre chose en d'autres temps que le corps et l'esprit menteur
de la personne aimée
en d'autres temps et d'autres lieux avait lieu ce débat d'un autre âge
et non moderne ce regard sur les choses ondoyantes choses se taisant
(mépris de notre sentiment)
avec l'acquiescement d'autres choses encore nous considérant.

30 octobre 1968

Sans complice désormais
seul avec moi et cet oreiller me donnant encore l'illusion oui la véritable
chaleur du corps partenaire de mon sommeil veillant avec moi (et parfois
plus que moi) à la pure fragilité du verre miroir où ni elle ni moi
ne sommes seuls au moment même d'atteindre une profonde solitude.
Combien de temps ô combien de temps encore l'attendrais-je croyant
l'apercevoir à chaque coin de rue moi faisant le trottoir de ma tristesse.
Reprenant pour maîtresse la première venue et combien de double gin
au bar décevant des amours passagères.
Relevant la tête et cachant par une répétition d'autres choses
ces heures où seul avec elle nous surmontions la confusion.
Clown bouleversé dans le chaos prédisant une voie nouvelle
hors de l'instant.

Perdu dans le temps et englobé déjà dans la confusion
du Sartre des MOTS:
« Je ne sais plus quoi faire de ma vie».
Passant le temps et repassant.
Chinois du coin de la rue se prenant pour Voltaire.

2 novembre 1968

(*Sous l'effet du LSD*)
Les simples faits.
Tout a commencé le jour où je me suis aperçu que ma mère
ne s'apercevait pas, ne voulait pas s'apercevoir que je n'aimais pas
le coconut sur le jello, le pudding, le glaçage du gâteau et qu'ainsi
s'en allait ma jeunesse à m'apercevoir que ma mère ne s'apercevait pas,
ne pouvait pas s'apercevoir qu'elle ne mettait du coconut partout qu'afin
de satisfaire à son éducation culinaire, à la tradition et que cette tradition
comptait pour elle beaucoup plus que nous, ses enfants, beaucoup plus que
notre goût, notre plaisir, beaucoup plus que le Mozart qui risquait
de mourir en nous pour la simple et bonne raison qu'il était beaucoup plus
important que nous qu'il ait du coconut sur le jello, le pudding
et le glaçage du gâteau.
Et je sais bien que la seule femme avec qui je veux vivre depuis longtemps
n'est que Pauline Maltais-Michaud, (ou son double, son miroir),
celle avec qui je peux parler toute la nuit (comme Pauline),
celle avec qui je ne cesse d'exister sexuellement (comme Pauline) et celle
surtout avant tout par-dessus tout qui me complète dans ma guerre,
mon combat, mon enfance, celle avec qui je parle de la même chose, celle
pour qui mon combat et l'expression du sien ne forment qu'un simple tout,
Pauline toujours Pauline discutant avec moi de *SEXUS*, travaillant
à *SEXUS*, vivant de *SEXUS* et m'embrassant comme l'épouse de l'épicier
embrasse son épicier du coin le soir en s'endormant dans ses bras
après avoir travaillé avec lui pour elle-même autant que pour lui-même
à leur épicerie du coin.
Vivant seul maintenant à la recherche de tout cela
chez Hélène Courtemanche, Rita Bissonnette et Ginette Bouchard

et n'espérant déjà plus trouver là celle qui ressemblerait à la maîtresse de Paul Kirby, éditeur de *LOGOS*, la superbe Nans de *LOGOS*.
Et je sais bien je sais très bien que j'éditerai maintenant *ALLEZ-CHIER* dans l'impuissance l'incapacité la malchance en amour qui me met maintenant en colère contre tout, contre la blague dans laquelle plusieurs croient avoir trouver l'amour, le bonheur, la grande bébelle qu'est leur vie, leur peu d'exigence et leur peu de logique, leur crainte, leur refus du simple bon sens de leur désir. La parole célèbre.
N'allez surtout pas chercher chez les hommes que vous reconnaissez sur la rue, les hommes qui changent notre société, autre chose qu'un dilemme intérieur devenu insurmontable par malchance ou autre chose, n'allez surtout pas vous imaginer qu'ils ont «réussis», qu'ils se sont «tirés» quand, bien au contraire, ils se sentent «calés», drôlement «calés» et que leur oeuvre n'est au fond qu'un appel à votre conscience, à la conscience chez vous de ce qu'ils croient y percevoir, de ce malheur trop évident.
Et n'allez surtout pas croire qu'à *ALLEZ-CHIER*, nous avons autre chose que ce problème, sous diverses formes, mais relié pour tous au fait que notre mère mettait du coconut sur notre jello, notre pudding.
Nous avons choisi d'être définitivement de beaux cas psychiatriques, de beaux personnages de comic-strip, des héros jaunes tâchés de rouge qui détruisent par leur définition même le culte du héros, la société du père, qui changent au vert brusquement, sans vous en avertir.
Nous en avons marre d'écrire de longs articles sérieux, de nous cacher à nous-mêmes sous de longs articles sérieux, de vous cacher à vous ce que nous voulons réellement: vous parler de notre vrai problème, nous en parler à nous-mêmes réellement, inlassablement jusqu'à notre mort. Comme tous et chacun.
Simplement comme tous et chacun, à chaque jour, comme tous et chacun raconte à chaque jour son inlassable problème sans jamais s'en fatiguer réellement, à tous ceux qui les rencontrent, et surtout à ceux qu'ils aiment.
Car c'est ainsi que se traduit l'amour chez nous:
par la narration de ses problèmes.
Mais nos lois, nos définitions sont pourtant bien différentes.
Et notre code d'admiration est aussi bien différent.

3 novembre 1968

Guy Kosak m'a dit que j'étais différent, un autre homme
lorsque j'étais avec une femme, avec Ginette Bouchard l'autre soir,
avec Hélène Courtemanche et que cela était faux.
Et c'est vrai.
Extrêmement.
Comme une gêne en moi d'être ce que je suis lorsque je veux être aimé.
Comme la quête malheureuse du Saint Graal.
L'humiliation nécessaire à la satisfaction affective.
De la grosse merde.
De la grosse merde.
La sublimation de la femme.
Le faux besoin d'elle, le besoin qui devrait n'être qu'identique
à mon besoin de l'homme, et avec les mêmes exigences.

5 novembre 1968

Mais où est-elle cette femme, mon égale?
Dois-je toujours m'impatienter de la gêne sadique
de Hélène Courtemanche qui refuse encore de me parler.
Le faux amour se tourne en aversion.
Alors qu'un an après qu'elle m'ait quitté, Pauline Maltais-Michaud
demeure encore souveraine dans mon esprit.
À tel point que je m'endors en lui parlant,
en lui parlant de sa peine d'avoir été séparée de ses enfants.
Rêve légèrement exaspéré de ne trouver dans mon pays
celle qui domine d'une tête l'assemblée des femmes.
L'égale devant qui ma force ne se tourne jamais en colère
du simple fait de nous comprendre et de nous ressembler.
Désir trop inassouvi de la complicité.

12 novembre 1968

(*Lettre envoyée à Hélène Courtemanche*).
Hélène. L'attachement que j'ai pour toi n'est pas ce que tu attends.
Tu m'en vois le premier déçu. Extrêmement.
Je me rappelle la rue Christophe-Colomb et je sais avec quelle vitesse alors aurait été reçu mon besoin de toi.
C'est dans cet esprit que je t'avais demandé de vivre à nouveau avec moi, et c'est aussi ce qui me poussait à passer, hier, la journée avec toi.
Elle ne t'a pas plu cette journée!
J'aurais tellement aimé te voir heureuse avec moi,
et que tu n'éprouves pas le besoin de me conter des histoires
pour avoir l'impression que j'étais heureux.
Mais c'est bien toi la plus embêtée de nous deux devant une telle journée, et je n'aime pas te voir ainsi obligée.
Le mieux, POUR TOI, est que nous cessions de nous voir.
J'ai besoin, de mon côté, de ne pas perdre l'estime dans lequel je te tiens, estime de la fille simple et FRANCHE devant moi.
Tu n'es pas sans savoir sur ce point que j'avais de bonnes raisons d'être, hier soir, attristé.
Le mieux est que tu l'oublies, complètement, cet attachement
auquel tu ne peux répondre qu'en risquant de perdre mon estime.
Le mieux, pour moi, est de regarder, seul et plein de souvenirs,
la neige neiger à la fenêtre.
Je t'embrasse, Hélène.

14 novembre 1968

Au Bar de la Catalogne.
Autre propriété de Briand qui y a déjà, parait-il, été vu complètement saoul. Josée parlant à Maurice le barman.
Josée, complice idéale, serait-ce encore possible de s'émerveiller sur le LSD: au point de croire une heure ne jamais pouvoir revenir de ce voyage, ne jamais vouloir quitter cet instant d'égalité entre un homme
et une femme, rare instant d'égalité, dans toute notre vie.

Freak out, man, freak out!
“Ils n’ont rien à dire, car ils ne sont pas encore révoltés” disait-elle.
Une égale enfin!
L’égale devant qui ma force ne se tourne jamais en colère
du simple fait de nous comprendre et de nous ressembler.
Celle avec qui je parle de la même chose, celle pour qui mon combat
et l’expression du sien ne forment qu’un simple tout.
Une force qui parfois m’est supérieure: pourquoi aie-je négligé
de ne vouloir que cet instant.
Qui ne sera jamais qu’un instant.
Car nous sommes encore trop jeunes pour parler de mourir ensemble.

15 novembre 1968

Lise Jacques.
La fleur de lotus donne plus d’une fleur noire après la saison.
Superbe, avec un quelque chose de plus que le respect de l’heure tardive:
cette tendresse qui m’était inconnue.
Patiente désormais dans la sévérité du jugement.
Écoutant la révolte ivre de Claude Péloquin
devant son choix si rapide de moi:
«tu n’as même pas attendu pour choisir entre les autres hommes
autour de toi!»
Pélo l’amoureux au seuil de la terre promise (comme jadis moi devant toi)
tombant à la renverse.
S’étant séparée de Serge Otis
- l’attachement de ces trois ans n’est pourtant pas fini -
et venant directement à moi.
Nous jurant cette fois de nous rencontrer:
(moi) je t’aime depuis 4 ans,
(toi) tu me donnes le goût de faire l’amour avec toi.
Douce ta main à la recherche de la mienne sur ta cuisse.
En quelque sorte mariés par Pélo te disant
«c’est lui que tu as déjà choisi»
et me disant de ne pas faire la bêtise de perdre une femme comme toi.

Vérité mystérieuse et pourtant sans la déception des prêtres Incas
devant leurs dieux.
Et ce goût péniblement retenu de t'embrasser
pendant que dans ton auto Serge t'engueulait encore.
Car tous mes amours s'effacent lorsque tu viens poser avec moi
nos exigences.

18 novembre 1968

Samedi, voyage collectif au LSD:
Guy Kosak, Rodolphe Conan, Pierre Boisvert, Serge Lemoyne,
René D'Ostie, Jean-Guy Lessard, Jean-Pierre Dumont, Claire Diemer
et Elysabeth Fisher.

La revue *Allez Chier* est donc née dans le vacarme
et le déroulement des rouleaux de papier de toilette.

Vigile donc du scandale sur la rue.
Et vigile chez moi à l'amour avec une femme: Élizabeth, royale,
superbe femme, le pendant ici de la Nans de *Logos*
s'il n'était peut-être d'un autre amour à finir de son côté.
Car c'est ainsi que je la vois, Lise Jacques, la femme dont j'ai besoin:
superbe et grande comme vous, avec l'acuité d'esprit de la reine
parlant avec le roi.
Amour continuellement entouré d'hommes et de femmes circulant,
créateurs, dans la maison communautaire.
Car c'est ainsi que la vie m'est due, finalement, d'être vécue.

Allez Chier
mais
le sex
ahhh
PÉNIS
censuré
par
l'ORDRE

21 novembre 1968

Mais je n'ai pas encore parlé de toi,
Elizabeth Fisher.
Mais je n'ai pas encore parlé de toi!
De ton rapprochement: progressif et de combien d'astuces.
Je n'ai pas encore dit le plaisir (énorme) de me voir peu à peu désiré.
Et toi donc! Et toi donc!
Et tu sais déjà qu'il serait inutile de prétendre autre chose:
complice de l'existence.
Moi, complice de ta solitude trop majestueuse des folles
qui se prennent pour des reines, et moi te prenant pour une reine, moi, fou,
t'écrivant au beau milieu de la fête «tu me manques, beaucoup».
Toi, complice de l'amour que je voudrai bientôt te porter, faisant encore
mine de ne pas très bien comprendre, mais laissant désormais chez moi
les petits paquets prétextes à se revoir.

22 novembre 1968

Mais: il n'existe pas ce pays si beau!
Il n'existe pas plus que mon besoin, ce pays si beau:
mauvais voyage de la petite enfance dont je crois maintenant revenir.
I'm so glad! I'm so glad!
I'm glad glad I'm glad!
Car c'est le temps de mes vingt ans qui m'était dû:
le temps dont personne ne revient dans le temps!
Le Dieu de mon enfance, mais mutant avec moi et non plus contre moi.
Voyage dont personne ne revient le même.
Le voyage des conquistadors en quête de l'or inimaginable: postant
aux parents et amis la carte postale montrant la chaise électrique
sur laquelle ils vont bientôt partir à nouveau.
Voyage trop clair et se répétant dans le jeu du compagnon tireur de cartes.
Voyage, le mien, finalement le mien.

23 novembre 1968

ici tout est bizarre mais
nous étions arrêtés à
les regarder marcher semblablement
au lever du jour transférant d'un autobus à l'autre
la
même peine la même habitude au travail
nous receleurs d'assurance chômage
mais trafiquants
de drogues sacrées da
vantage artistes
mais
criminels d'habitu
de
receleurs de
paradis immédiats
dormant le jour

25 novembre 1968

(*Mauvais voyage sur la marijuana*).
C'est en tremblant que j'écris ces lignes.
C'est la deuxième fois que je restitue en me masturbant sur la drogue.
C'est encore là.
Je ne savais pas.
C'est encore là.

fascinés par le
silence lointain du
cloître
où allons-nous si
tôt ce matin
troublés
dans l'odeur de la
neige
entrant dans ce
logis enfin repo
ser de notre fornication
notre coeur
mais ce fut l'autre
pays
et aussi notre
renaissance mais
où allons-nous ce matin
troublés
fascinés par le
silence
lointain du moi

30 novembre 1968

1 décembre 1968

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette*).
Strasbourg, France.
Bonjour Ivan,
Depuis mon arrivée, je me promets de t'expédier le fruit de mes réflexions.
Le dimanche est gris, la ville désertée et le temps propice à dire la vérité.
Je ne suis pas très heureuse à Strasbourg.
Au début, tout était si neuf: j'ai voyagé, j'ai adoré Paris,
en tout cas les coins que j'y ai découverts à St-Germain,
où les gens communiquaient avec une facilité certaine.
Pourtant si c'était là, comme il m'a semblé, le milieu des gens
décontractés et sans barrières, il n'a rien de comparable avec celui
de Montréal; parler franchement au premier abord semble ici aberrant.
Si on aborde facilement, on se retranche rapidement.
Cela explique les groupuscules, et le plaisir qu'ils ont à se fixer
des limites idéologiques infranchissables.
De retour à Strasbourg, il n'est pas de jour où, frôlant la lucidité,
je ne me dise que je serais plus honnête de rentrer.
D'autre part, s'il ne s'agit que de difficultés d'adaptation, il vaut mieux
attendre un peu avant de poser cela comme une sorte d'impératif moral.
Je suis, depuis le premier jour, en contact quotidien
avec ce qu'on appellerait «l'intelligentsia» des étudiants Strasbourgeois,
grâce à Louis Fournier.
Jamais tu ne pourras deviner comme ces gens-là sont fermés
et peu chaleureux. De quoi donc ont-ils peur?
Il est des étudiants que je rencontre deux fois par jour au café
de la Victoire, nous nous assoyons à la même table, nous nous donnons
la main, nous discutons vaguement de certaines choses, beaucoup
de blagues, beaucoup de silences où chacun s'abîme dans son journal,
et nous ignorons encore nos noms.
Plus encore, les français sont plutôt hostiles, méfiants et cela va parfois
jusqu'à une certaine agressivité méchante. Évidemment, par réaction,
nous avons tendance à former une sorte de «colonie» québécoise
un peu tapageuse.

Ça aide à supporter le quotidien mais c'est finalement assez malsain;
jamais je n'ai tant le mal du pays que quand nous sommes ensemble.
D'autre part il est évident que la plupart des québécois qui sont ici
sont des gens plutôt à l'avant-garde comme beaucoup d'étrangers,
donc que naturellement le milieu moyen les refuse.
Pour ma part, j'ai ressenti surtout l'agressivité féminine.
Mes impressions là-dessus sont très nettes et t'intéresseront peut-être.
J'ai été absolument estomaquée de constater que l'étudiante française
de vingt ans est généralement la plus traditionnelle des femmes.
La seule liberté qu'elles assument est celle de leur plaisir secret,
bien abrité, bien caché à leurs parents comme à leurs semblables.
On baise, oui, mais plutôt avec un qu'avec plusieurs, et on tolère
toutes les libertés à l'homme en limitant fort consciemment la sienne.
Exemple: Louis fait le bringue un peu partout,
et n'est amoureux de personne.
J'ai discuté, très «précautionneusement» puisque c'est l'usage,
avec une de ses maîtresses en titre qui, étudiante en philo,
semble assez brillante au dire de plusieurs. Là-dessus, elle est bloquée.
Non seulement sait-elle qu'il a un tas d'aventures, mais encore
supporte-t-elle patiemment qu'il s'occupe d'elle comme par hasard quand
il a le temps; malgré tout, elle se sent comme obligée de lui être fidèle et
ne concevrait pas de le tromper même si lui le lui a déploré ouvertement.
Elle vit encore aux dépens de ses parents comme la plupart des filles ici et
leur cache absolument tout, inventant des stratagèmes inimaginables pour
passer, rarement, une fin de semaine ailleurs.
La pilule, connaît pas.
Louis dit que l'an dernier, il a rencontré qu'une seule fille qui la prenait.
Bien que la loi soit idiote et exige une autorisation paternelle
pour les mineures, il y a, dit-on, bien des moyens de la contourner.
Crois-moi ou non, elles préfèrent encore le risque, l'avortement
ou le mariage, dans la majorité des cas.
On se croirait revenu au Québec d'il y a dix ans.
Et que de vierges, c'en est rempli.
Je veux bien que Strasbourg ne soit pas Paris mais je te jure que le climat
français dans son entier semble tel, ce qui explique bien ce conservatisme

flagrant qui frappe d'abord à l'arrivée, tout est traditionnel,
le vêtement, la parole.
J'ai vraiment peur de me laisser influencée te dirais-je, c'est un détail qui a son importance, que je n'ai pas vu à Strasbourg, et extrêmement rarement à Paris, de filles en mini-jupes?
Elles sont contractées, peureuses et surtout silencieuses.
Peu avertie au début, je me suis fait des inimitiés certaines
pour avoir abordé joyeusement les sujets qu'il faut taire.
Ca me rappelait malheureusement certains retardés de ma faculté qui me prenaient pour une putain quand je ne craignais pas de me dire libre.
Mais quand on sait ce qui se passe derrière, c'est moins rose et ça relève souvent de la psychiatrie, j'ai relevé, notamment, plusieurs cas nets de nymphomanie.
En te décrivant tout cela, je n'ai pas l'impression d'en ajouter,
au contraire je demeure encore en deçà de la réalité.
Il y a des jours où j'aimerais vraiment que tu sois là
pour faire un éclat parmi tout ce beau monde.
Je n'aime pas plus les français que les françaises
et je préfère nettement m'abstenir que de me prêter à leurs petits jeux.
Je te promets pour je ne sais quand, un texte assez virulent là-dessus,
- il est temps qu'on démystifie tout cela au Québec -, je ferai en même temps venir le texte de la loi Neuwirth qui est un modèle absolu
du tatillonnage français, camouflage de la réaction.
Si tu as une échéance à me proposer, pour SEXUS 5, par exemple, dis-le.
Je me retranche de plus en plus dans mon habitat et j'aurai ainsi le temps qu'il faut pour travailler.
Sur le plan des études, ça ne va pas merveilleusement non plus,
mais en ce domaine tout dépend évidemment de mon travail.
Mon projet de thèse a été adopté presque tel quel mais je m'aperçois,
un peu tard, que mon directeur est un homme fort dangereux, un peu agent double, et qu'il a bien l'intention d'utiliser mon travail à son profit
car personne ici ne travaille en un tel domaine, et s'il tient tant à diriger ma thèse c'est que le sujet en est assez révolutionnaire, il voudrait
en contrôler le développement et en même temps ajouter un fleuron
à son institut.

Enfin, ce n'est pas si grave, il s'agit de ne pas me laisser embobiner.
Tu dois te demander si je trouve des choses positives quelque part;
j'adore effectivement le paysage, les vieilles maisons alsaciennes,
les garçons de café fort sympathiques au contraire de leurs clients,
le café lui-même, le vin blanc d'Alsace, les repas copieux, la lecture dans
ma chambre, l'éloignement qui permet de voir le Québec si différemment,
le temps qu'on a pour penser, la marche au lieu de la voiture...,
l'absence de profusion à l'américaine.
J'apprends à vivre avec l'essentiel, j'écris beaucoup, pour moi
et pour les autres, et j'observe avec acharnement.
Je descends en Espagne dans un mois.
Voyager ne coûte rien ici et j'ai bien l'intention d'en profiter.
Il ne s'agirait pour toi que de traverser l'Atlantique
pour que nous puissions nous trimbaler quelques semaines au soleil,
ou en Afrique du Sud.
Avec ce que je dépensais en un mois au Québec l'an dernier,
je pourrais facilement vivre en voyageant un mois dans ces pays-là.
Je le ferai peut-être au début de l'été, si je peux trouver quelqu'un
pour m'accompagner.
Fais un effort et écris-moi un peu.
Je ressens fortement le manque d'information sur le Québec;
la coupure est vraiment totale.
Parle-moi aussi de tes publications.
J'espère que tu me feras parvenir SEXUS 4 dès sa sortie,
j'ai besoin d'un peu d'air frais...
Je t'embrasse beaucoup, tu sais sans doute très bien que tu me manques.
Si ce pays m'enrage tant, c'est que j'ai appris, avec toi,
à vivre selon d'autres exigences et beaucoup plus de vérité.
Au revoir, Ivan, fait mes amitiés aux habitants de la rue Ste-Famille,
ils n'ont pas leur pareil au monde.
Lise
Mon adresse complète:
Résidence Galléa, ch. 141
1 boul. de la Victoire
67 - Strasbourg (Bas-Rhin).

11 décembre 1968

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette*).
Lise.
Ta lettre est arrivée au bon moment.
J'étais plus que légèrement fatigué.
Fatigué de cette bataille de fou contre les flics
qui circulent dans la maison.
Fatigué de savoir que si, moi, je lâche, ils lâcheront aussi,
mes gentils amis.
Fatigué de savoir que j'en suis responsable de cette victoire en échéance.
Fatigué de savoir que, moi, je la risque la prison
et que je la ferai peut-être à leur place.
Fatigué, en somme de l'héroïsme.
Et pourtant...tu le sais.
Tu sais que la seule façon pour moi d'avoir raison
ne peut être qu'ici et de cette façon-ci.
À sentir aussi les larmes me monter aux yeux en te lisant,
toi qui as besoin de moi, toi qui ne m'oublies pas, toi qui me ressembles
aussi et qui commences à en souffrir.
J'ai manqué de sauter dans le premier avion pour Strasbourg,
j'aurais voulu dormir avec toi cette nuit et pleurer avec toi, et rire avec toi,
et me fâcher avec toi.
Mais aurais-je eu la force de revenir à ceci que j'ai maintenant ici,
à cette surveillance continuelle des flics qui me suivent sur la rue
presqu'à tous les jours à cause d'une autre folie de ma part:
la mise sur pied d'une autre revue, *Drogue*.
Et tu sais très bien, pourtant, que nous allons nous retrouver
pour que nous puissions nous trimbaler quelques semaines au soleil,
en Afrique du Sud ou ailleurs.
Car nous avons besoin de nous retremper l'un dans l'autre,
de nous accompagner encore un peu.
Mais j'ai besoin, ici, encore de quelques mois.
De prendre la table avant de m'en absenter.

Je te donne rendez-vous au Café de la Victoire, Strasbourg, 31 mai 1969,
afin que le début de mes 27 ans soit aussi, pour nous,
le début d'une autre vie.
Nous louerons une voiture et visiterons durant deux ou trois mois
les guerriers de l'Europe et de l'Afrique.
Ce jour-là, mets-toi belle pour que je puisse te dire que tu es belle.
Et permets-moi d'espérer trouver sous ton oeil ce que j'y attends depuis
longtemps, cette première ride qui pour moi résume toute la beauté.
Et je crois, à lire ta lettre, que tu l'auras parfaitement cette beauté.
Je t'invite donc, et à mes frais.
(Je ferai le nécessaire... en faisant attention).
Je t'embrasse, je t'embrasse sur un air de Scarlatti toi qui,
en quittant le pays, l'a presque en même temps vidé.

17 décembre 1968

(*Carte reçue de Vicki Besset*).
Bonjour de Canada! Je te pense et si je ne peux pas te dire heureux Noël je dirai
Hello et bon santé et tous les choses qui vient dans ce moment doux
quand je te pense. Cher Yvan. Vicki.

29 décembre 1968

Le trop attendu renoncement.
Depuis un mois, seul.
Et pourtant quelques bribes, plaisirs, démêlés sexuels.
Très peu de choses pourtant.
Le début d'un long séjour parmi les morts.
Nous nous sommes pourtant bien amusés à la maison depuis l'été
(Guy Kosak, Rodolphe Conan, Pierre Boisvert et d'autres et d'autres)
mais.
Ou vais-je maintenant, indifférent à eux, cherchant le prétexte
pour changer de pays, aller avec *SEXUS* à New York
rencontrer (pour la bataille) plus fort que moi.

30 décembre 1968

Mais, privé du sens des objets, sur quoi s'appuie ma vie.
Car perdant, et raté dès lors, l'intuition du véritable langage,
l'inverse des formes dégradées où circulent des pensées
de plus en plus conformes à la vie, continuellement ébranlé
par le dressage, le puisard culturel ne nous léguant qu'une seule ouverture,
suivant le sens unique
des promotions, voitures de luxe, demeures avec chambres
de domestiques, interviews réguliers à la télévision,
enregistrés l'après-midi, que l'on regarde le soir, chez soi,
savourant le cinquième double gin que vient de vous servir votre valet
Maxim, où donc vais-je, Maxim, ainsi rêvant.
Qui m'attire encore ici.
Est-ce le vendeur nègre qui, au coeur de la tribu, intronise
la consommation des brosses à cheveux: le client, pourtant rasé, se laissa
prendre, «la brosse te sera utile pour enlever la poussière dessus ta tête».
Où vais-je donc ainsi rasé.
Où ai-je la tête, John Rudy.
- Les gens n'ont pas besoin de tas et de tas d'objets pour vivre.
John Rudy, 72 ans, vivant seul, libre, heureux dit-il,
dans sa cabane construite avec des débris.
- Je vis pour vivre, et non pour les objets.
Où ai-je le coeur, camarades hippies de Drop City.
«Drop City est une communauté hippie près de Trinidad, dans le Colorado.
Elle comprend neuf édifices en forme d'igloo, faits de vieux toits d'auto,
fixés les uns aux autres. Elle est habitée par d'anciens étudiants qui...»
Car enfin où donc l'ai-je perdu, dans leurs jeux de fous,
mon simple et fantastique et pur et divin moi.

31 décembre 1968

Mais est-ce le moi.
Le véritable moi.
Cette soirée passée avec Jean-Pierre Dumont me laisse croire
à mon utilité plus grande, doté de $3,000 par jour en compte de dépense.
Millionnaire traduit en justice
et s'y rendant escorté d'un chauffeur et d'un avocat.
Toujours cette fascination.
Un autre rêve.
Encore un.
Jusqu'ici.

1969 27 ans

3 janvier 1969

Un autre vendredi.
Celui du 22 novembre, l'an dernier: «il n'existe pas ce pays si beau».
Et c'est peut-être encore la vérité.
Mais après ce renoncement, ce réalisme, du moins une oasis,
en plein coeur, au milieu du désert.
Peut-être n'est-ce qu'une oasis de passage,
le repos avant la longue marche encore dans le sable.
Peut-être aussi la compagne pour moi et pour elle le compagnon:
Caro Saint-Onge.
Mais elle vient de me téléphoner. Et Guy Kosak est levé. Je dois le voir.
Mais j'espère bien davantage.
Elle pleure et je pleure avec elle: notre fascination
nous prend jusqu'à la joie. La joie de Bernanos.
Celle qui reste pure même dans la consommation.
Car c'est ensemble que nous nous accouplons.
Et c'est finalement cette bizarre égalité dans la différence:
ce quelque chose de l'autre réalité qui se fait notre langage.
Profitable cette première nuit à dormir ensemble
sans nous accorder l'autre plaisir.
Celui qui doit fleurir de la tendresse,
qui n'est qu'un moyen de tout purifier en elle.
Celle qui vient, dirigée des dieux, reprendre de Pauline Maltais-Michaud,
le flambeau, et comme nous l'espérons tous les trois!
le reporter jusqu'aux dieux. Quel étrange voyage, déjà.
Moi, étonné, fasciné, attendant de la retrouver dans une heure
avec ce désir uniquement connu avec Pauline, celui que j'avais
tous les soirs, après mon travail, épouvantable désir de la retrouver
dans son amoncellement de petits défauts
qui n'ont jamais cessé de me fasciner et de me mettre en amour.

Et Caro amoureuse de mon amour de Pauline,
unique Caro me permettant de retarder pour elle et pour moi
notre entière liberté tant que je n'aurai reçu de Pauline
l'accord nous accordant la pureté finale de notre enlacement.
Car je sais encore l'amour de Pauline, et nous ne pouvons nous lier
entièrement ici sans nous satisfaire finalement là-bas.
Cette loyauté de Caro et de moi
qui peut seule ici nous permettre la transmutation.

5 janvier 1969

Qui me parle dans le secret.
Qui rêve de mon rêve.
J'ai vu Pauline Maltais-Michaud entrer dans cette maison communautaire
accompagnée de son mari, mais étrangement plus vieux que Raymond.
Il s'est assis à la grande table, et elle est venue près de moi,
dans la même pièce, loin de la grande table.
Elle s'est penchée vers moi, car j'étais assis
penché à manipuler quelque chose sur le plancher.
Comme un enfant.
Je ne me souviens d'aucune parole.
Mais je me trouvais énormément laid, humilié,
à la regarder par-dessus mes lunettes sans relever la tête.
C'est alors que Raymond lui a dit qu'il était temps de partir,
que cela faisait quelques heures qu'ils étaient ici.
En partant Pauline m'a dit: «Viens nous voir».
Je l'ai vu, dehors, enlacer Raymond et l'embrasser tout en marchant.
Je suis revenu dans la salle communautaire
et j'aurais voulu dire que mon grand amour était fini.
Mais j'ai senti l'hostilité, l'indifférence
de Rodolphe Conan et de Pierre Boisvert.
Je me suis frappé dans les mains pour me secouer;
je frappais le bonnet de laine de Caro Saint-Onge contre ma main.
Et puis cela ne me tentait pas de regarder la télévision...

L'autre réalité: importante décision à la maison.
Guy Kosak et moi renvoyons Rodolphe Conan et Pierre Boisvert.
Ils devront partir d'ici une semaine ou deux.
Nous en avons assez de leur mesquinerie mêlée d'agressivité;
nous désirons plus de sérieux.

Légère difficulté avec Caro.
Elle n'osait croire que tant de joie peut être vraie.
C'est un travail commun («Qu'est-ce que la philosophie»)
qui la rapprocha.
C'est la longue phase d'apprivoisement mutuel.
Je tiens à faire de cette relation ma grande histoire.
Et heureuse.
À moi de bien la guider.
Car c'est aussi son intention.
Nous étions au restaurant.
Elle me demanda pourquoi je coupais ainsi tout mon pain en morceaux
avant de le manger.
Je lui répliquai que j'étais en colère contre elle
et que je ne pouvais lui dire pourquoi.
Elle insista.
Je lui donnai un exemple: un journal.
J'étais en colère parce qu'elle lisait le journal; mais c'était son droit,
et sans doute son bien, d'où mon refus de parler davantage.
- C'est non que j'ai un journal qui te fâche, mais que je le lise.
- Oui.
Claude Paradis, sculpteur, un de mes amis, son amant, marié,
père de deux enfants.
4371 Esplanade.

8 janvier 1969

Tout va bien, très bien avec Caro.
Elle a bien quelques problèmes devant moi, devant mon attitude sociale,
cette bataille qui la déconcerte un peu.

J'ai dû lui dire qu'elle devait me suivre,
que je ne pouvais là-dessus faire de concessions.
Et je sais d'ores et déjà qu'elle me suivra, qu'elle me tient en estime
et que l'amour chez elle mérite attention.
J'avoue ma hâte de lui faire un enfant, de nous faire un enfant.
Une petite fille respectueuse: l'équilibre du «grand homme».

En cours ce matin: il a enfin eu lieu ce procès de SEXUS.
Une belle vadrouille.
Le juge Melançon, ses blagues de collégiens; le procureur Champagne qui
n'eut rien à dire sinon qu'on devra juger les numéros 1, 2, 3 séparément.
Et Serge Ménard qui fut, si aisément, brillant:
une série d'inexactitudes idéologiques.
J'ai dîné, plus tard, avec lui:
c'est visiblement la première fois qu'existe la communication.
J'ai affreusement besoin d'être milliardaire.

Soir.
Mais ce soir, c'est assez avec Caro.
Ce n'est aucunement un problème d'idéologie (gauche contre droite)
qui réellement nous sépare.
C'est, uniquement, une question de bonnes manières: ne pas l'embrasser
devant ses collègues de travail, ne pas lui glisser ma main
du dos aux fesses en public (sentimentalement, énorme),
me conduire «comme un grand garçon».
De mon côté, tout va, encore, bien.
Mais toi, ta honte de moi, ton petit désir de t'arrêter à des détails
pour foutre le feu à l'ensemble, est-ce vraiment le meilleur chemin.
Tu ressembles à ces gens qui n'ont jamais publié de revues
et qui vous en montre, en plus!
Très peu de chose en effet.
Je m'en excuse.
Le malheur n'est plus dans mes intentions.
Et je n'ai pas non plus l'intention de te faire pleurer.

11 janvier 1969

Beaucoup de travail.
Distribution.
Article sur la signification de la censure.
Je me sens propre avec moi-même.
Quelque chose de parfait dans la passion.

14 janvier 1969

Rien ne va plus.
Les jeux, je crois, sont faits avec Caro Saint-Onge.
Elle n'en peut plus de cette relation trop paisible
et pourtant, aussi, trop exigeante.
Un petit quelque chose de maladif au domaine du Danemark.
Le plaisir, très calme, de ne plus retrouver sa femme, folle, à la maison.
Et que Dieu sauve le demeurant!

Travail, un peu anxieux, sur SEXUS 4, ÉROTISME 1
et le magazine ALLEZ CHIER que je dois publier.
Textes, photographies, illustrations, graphismes et vente.
Sans parler de la publicité
(SEXUS anglais, vendu uniquement par abonnement) pour les Etats-Unis.
Satisfaction à huit-clos.
Parlé longuement, ce soir, avec Irène Chiasson.
Pour la première fois m'est apparue sympathique: cette femme de 30 ans,
toujours habillée par elle-même et, plus, à l'avant-garde.
Venant de Senneterre, Abitibi, et rêvant de conquérir Paris.
Surmontant jusqu'au délire son préhistorique complexe d'infériorité:
une grandeur donc.
Et, j'espère, d'autres collaborations,
bien longuement après celle promise à SEXUS 4.
Le monde peu à peu se peuple et se repeuple.
Heureux qui, saturé, revient d'un long voyage, et repart aussitôt.
Mais, avouons-le, avouons-le, cette histoire avec Caro me déçoit...

16 janvier 1969

Barney Rosset, éditeur américain: Evergreen, Grove Press, Black Cat.
C'est un peu, mais davantage, le rêve que je me fais de moi.
Il ne me reste que 3 ans et demi pour y atteindre:
du moins, à 30 ans, pouvoir commencer avec $100,000 de capital net.
Quelque chose comme un quart de million possible dès 31 ans.
Une édition française et anglaise:
une distribution couvrant toute l'Amérique du Nord.
Il nous aura fallu 2 ans pour finir le Québec.
Nous aurons besoin de 2 autres années pour couvrir l'Ontario,
l'État de New York, Buffalo, Boston et Chicago.
Le reste du Canada et des Etats-Unis viendra d'un seul coup.

17 janvier 1969

Saturé des femmes, de leur inconséquence, de leur retard historique
sur l'homme, saturé de leur tendresse de bonbon, de leurs robes roses
à faire pisser les chiens!
Désespérant de retrouver chez elles la collaboratrice, la partenaire,
le sens du gang, celle avec qui je ferais «groupe» et non «couple».
Comme je les envie, ouvertement, ces homosexuels satisfaits,
n'éprouvant aucun décalage historique entre eux.
Roger Letellier que j'essaie d'introduire dans un groupe homosexuel:
finalement réussi dans une boîte, LES QUATRE COINS,
présenté à Michel Forand, ancien journaliste au QUARTIER LATIN,
vivant avec un bonhomme depuis 2 ans déjà.
Michel se charge de le présenter à des amis: de lui ouvrir les jambes
et de le faire dévierger.
Mais, dites-moi, est-ce déjà la fin de mes vingt ans.

Autre chose: transformer SEXUS en une revue
pour homosexuels autant qu'hétérosexuels.
Le mixage de la modernité.
J'appréhende le scandale.

Et Jean Basile, du DEVOIR, devra finalement en convenir.
Forand se charge de nous rapprocher,
d'amener Basile à collaborer avec moi.
Et, avec ou sans Basile, nous monterons l'équipe homosexuelle.
Quelque chose, finalement, d'original.
Une autre pointe de l'honnêteté.
Autre chose: hier, finalement.
Finalement ALLEZ CHIER.
Premier numéro, un cabinet de toilette à la une; chaque exemplaire
sous plie de plastic; à l'intérieur simplement des pages blanches.
Et rien de moins.
Autre chose: pourquoi ne pas produire un ÉROTISME par mois,
à 1000 exemplaires (coût approximatif $1000).
Un parfait moyen d'accélérer, tout en capitalisant
sans devoir attendre un an pour écouler un premier tirage de 6000.
Profit net: environ $1000.

21 janvier 1969

Et pourquoi pas: dites-moi, pourquoi pas.
Et moi, hein!
Et que Pauline Maltais- Michaud aille, ailleurs, se faire foutre!
(Même si tu revenais, tu ne serais pas là. Et tu le sais.)
Alors, quoi.
Quoi d'autre.
Douze personnes auront travaillé à SEXUS 4.
Trente-quatre personnes auront discuté ALLEZ CHIER.
Dix-huit femmes auront travaillé à me faire éjaculer.
Et je vais, ainsi, avec mon stock de 64 personnes.
Sans compter mon père et ma mère.
Et le canard que j'ai eu dans mon enfance.
Et le lapin, le beau lapin qui était le sens de ma vie.
Alors, on se met au téléphone, et l'on téléphone à ses 64 personnes.
Et.

23 janvier 1969

Et de quoi aurais-je donc la nostalgie puisque je ne suis pas encore ici lorsque je suis ici.
Le plancher était jaune et Guy Kosak parlait, parlait sur fond blanc.
Et je craignais d'effacer l'ombre que je faisais sur le plancher jaune.

26 janvier 1969

Troisième réunion de ALLEZ CHIER.
Chez Alain Cognard, 236 Laurier ouest.
Une quinzaine de personnes: soit la moitié de l'équipe actuelle.
Alain Cognard est vraiment là: quelque chose
comme l'équipe du QUARTIER LATIN avec plus d'expérience.
Il continuera à provoquer des réunions pilotes
avec qui voudra bien venir avec nous: et de là se forment les groupes
(temporaires ou non) autour de sujets à traiter.
Toujours quelques uns sur un sujet
plutôt que l'ancien système d'auteur unique.
Ainsi, la prochaine réunion fermera jusqu'au numéro 2: 0,1,2.
Donc, rapidité.
Quant à moi, je n'assisterai bientôt qu'aux réunions de clôture:
après la recherche, le choix du traitement.
Quant à la vente: Serge Corriveau, ancien bagnard (héroïne),
chauffeur de taxi, et quoi et quoi.
Il montera un système d'abonnement à travers les universités
et les CÉGEPS.
Quelque chose comme son organisation du TAXICHAUD
pour Robert Charlebois, le chanteur.
Il devrait ainsi se tirer dans les $80.00/semaine
s'il écoule 100 abonnements par 5 jours.
Raisonnable. Sinon lui: un autre.
Donc: SEXUS, ÉROTISME, ALLEZ CHIER,
et quoi d'autres l'an prochain.

29 janvier 1969

Qui parle d'amour lorsqu'il s'agit d'évolution.
Qui parle de rester seul lorsqu'il s'agit d'être soi.
Et c'est ainsi que je suis né de Lise Bissonnette (QUARTIER LATIN)
et de Luc Latour (SEXUS) et de Guy Kosak (ALLEZ CHIER).
Et c'est aussi pour cette raison qu'il est finalement nécessaire un jour
de se quitter: afin de laisser la place au nouveau partenaire
et à la nouvelle évolution.
Car c'est toujours «faire ensemble un bout de chemin».
Car il faudra, après quelques autres SEXUS,
après quelques ALLEZ CHIER, exiger encore d'être présent.

De retour, le succès auprès des femmes!
Et quoi donc de divin puisque de le dire ainsi détend déjà le désir.
Rien.
Rien encore sinon l'espoir de trois ou quatre maîtresses.
Et sans plus que le charme immédiat.
Rien de plus que le besoin de danser jusqu'au matin.

INTERVIEW 1

(*Réalisé, fin janvier 1969, dans le cadre d'un cours de criminologie à l'Université de Montréal*).

Interview exécuté par:
Michel Brault
Miche Chartrand
Viviane Goyer
Luc Latour
Marie-Chantal Paradis.

- *Qu'elle est l'origine de la revue SEXUS?*

L'origine de la revue SEXUS: un numéro de 16 pages
consacré à la sexologie parut dans le *QUARTIER LATIN* en février 1967.
Puis, on a offert à l'Institut de Sexologie de s'occuper de la présentation
et de la publication d'un journal qu'ils voulaient éditer.
L'Institut a refusé notre offre.
Alors, on est parti de nous-mêmes;
le côté graphique et administratif était établi, il ne manquait que les textes.
On voulait d'abord faire un journal qui se serait vendu $0.25.
La chose ne se voyant pas comme rentable,
on a décidé de faire un format style *Sept Jours*.
Le directeur de cette revue nous a déconseillé une telle forme
de publication, car c'était une formule qui demandait beaucoup d'argent
pour commencer.
Et on n'avait presque aucun capital au début.
Il ne restait plus qu'une formule: celle de *Plexus*.

- *Quels furent les débuts de la revue?*

À la fin de juillet 1967, l'imprimerie Yamaska de St-Hyacinthe a imprimé
1000 exemplaires, mais mal imprimé, le noir et blanc ressortant très mal.

Nous les avons pris quand même,
car nous étions contents d'en avoir enfin en notre possession.
On a organisé notre propre système de distribution dans le bas de Montréal et dans quelques grosses librairies: Tranquille, Renaud-Bray, etc.
Le prix était de $1.50.
On recevait $0.90 de retour pour chaque exemplaire vendu.
Et dans le premier mois, tout le stock fut écoulé.
Après avoir changé d'imprimerie, car Yamaska était tombée en faillite, l'imprimerie Bernard à Berthierville en a imprimé 5000 exemplaires.
Nous marchions beaucoup sur le crédit.

- *Comment la vente a-t-elle marché?*

Ç'a bien été pour la vente.
On n'a pas eu de problèmes avec la police non plus.
La publicité dans *Le Devoir* n'était pas très favorable,
mais ni non plus carrément défavorable.
Sept Jours avait fait une bonne critique signée Gilles Rioux.
Le programme télévisé *Aujourd'hui*
nous a accordé une entrevue qui fut très bonne pour nous.

- *Ce fut alors la publication du deuxième numéro.*

Oui.
Et là aussi l'impression de la revue était en partie gâchée.
Et là, on a eu un problème.
L'Agence de distribution Populaire à qui on avait remis 4000 exemplaires de premier numéro, nous servait très mal.
Ils ne distribuaient pas la revue dans les kiosques.
On a su la raison: ils étaient, eux ou une autre personne, intéressés à acheter la revue, mais ils voulaient voir le deuxième numéro d'abord.
Et ils prenaient un moyen bien simple pour nous acheter à peu de frais: nous distribuer au minimum.
Du boycottage pur et simple.
On a alors décidé de distribuer nous-mêmes tout le numéro deux.

Mais environ 5 jours avant la sortie du numéro 2,
la police est venue perquisitionner aux bureaux de SEXUS.
Ils étaient peut-être une dizaine de policiers.
Ils croyaient être tombés sur un vaste réseau de pornographie,
et également avoir découvert un réseau de prostitution.
La police a finalement saisi 1372 numéros 1, des factures d'une valeur
de $1,000, et quelques exemplaires du deuxième numéro.
On s'attendait à une saisie du deuxième numéro,
mais on ne pensait pas qu'ils reviendraient sur le premier numéro.
On a perdu en tout pour $3,000.

- *Avaient-ils un mandat de perquisition?*

Oui, en bonne et due forme.
Je leur ai demandé un reçu de saisie.
Et en les suivant au poste, j'ai vu quel genre de gars c'était.
Ils ne sont pas méchants.
Mais leur métier est de se battre contre nous,
d'entrer en compétition un peu comme deux équipes sportives.
Il y avait une atmosphère psychologique assez intéressante.
En revenant du poste, j'étais content,
car on s'attendait à la saisie et elle avait eu lieu.
Se faire saisir, ça voulait dire qu'on commençait à avoir raison, qu'on
aurait une grosse publicité autour de ça et que la vente monterait en flèche.

- *Est-ce que la vente a monté en flèche?*

Non.
Car SEXUS n'était pas assez *cochon*.
Si ça avait été *Après Ski*, l'ouvrier, le restaurateur peuvent prendre ça
et trouver le livre savoureux; tandis que SEXUS, c'est pas facile.
Alors ça les décevait.
Remarquez qu'on a eu une très grosse publicité.
La première page de *La Presse*, tous les journaux de fin de semaine,
et c'était assez favorable.

Ce que je ne trouvais pas favorable, c'était l'imbécillité des journalistes
qui romançaient les communiqués qu'on leur donnait.
Leurs comptes-rendus n'étaient pas complets.
Immédiatement, on a commencé la vente de SEXUS 3
par la publicité dans les journaux.
On a eu environ 1400 réponses.
Ce qui était pas mal pour un marché comme le Québec.
Mais la distribution des exemplaires du numéro 2
qu'on avait sauvés de la saisie se faisait très difficilement.
Les gens avaient peur.
Il a fallu changer d'imprimerie pour le numéro 3,
car la police surveillait l'imprimerie de Berthierville.
On a fait imprimer à un endroit relié à un autre endroit.
On a finalement sorti 3000 exemplaires du numéro 3.
Parce qu'on n'avait pas assez d'argent pour en faire imprimer plus.

- *Avez-vous eu des ennuis dans votre travail en dehors de SEXUS?*

Oui.
Je travaillais pour Hydro-Québec, comme journaliste à Saint-Jérome.
Dès que SEXUS a été saisi, la direction avait le prétexte pour me renvoyer.
D'autant plus que j'étais allé voir le syndicat qui voulait que les employés
puissent écrire dans *leur* journal qui en fait était exclusivement
un journal patronal.
Je déshonorais les cadres.
Quand tu tombes dans les mains de la police,
tu ne peux plus être dans les cadres.
Je leur ai dit d'aller chier, et je suis parti.
J'ai décidé de me consacrer à SEXUS à plein temps.
J'ai commencé alors à rencontrer des difficultés financières.
Actuellement, ça va mieux.
SEXUS 4 devrait sortir dans un mois.
Notre intention n'est pas de faire saisir ce numéro,
parce que l'on veut reprendre le marché du centre-ville.
Le numéro 5 non plus.

Mais avec le numéro 6, on leur prépare une petite surprise.
En même temps que SEXUS 4, on prépare ÉROTISME 1,
qui est l'oeuvre érotique de Théophile Gauthier.
On prépare aussi une publicité pour les États-Unis.

- *Où la police a-t-elle opéré?*

Seulement à Montréal.
À Outremont, Ville Saint-Laurent, la revue n'a pas été saisie.
Québec non plus.

- *Et du côté de la procédure judiciaire?*

On a reçu un avis de comparution pour le lendemain.
On avait réussi à avoir l'aide de l'avocat Gille Duguay,
qui devait être gratuite.
Mais finalement, il nous a dit qu'il ne pouvait pas, qu'il prenait seulement des causes genre "mouvement laïque" et que la bataille pornographique ne l'intéressait pas du tout.
Il est sans doute arrivé une autre petite histoire avec lui, c'est qu'il a couché avec une de nos journalistes, Lise Bissonnette, puis il devait recoucher avec elle, mais il semble qu'elle ne semblait pas trop intéressée.
C'est drôle comme après cela, j'ai reçu l'avis que ses services n'étaient pas gratuits et que je devais payer.
Ensuite, on a eu une série de comparutions et de procès,
ça doit monter dans la douzaine.
J'ai comparu devant différents juges.
Il y a eu Melançon, MacManommé, Primon, Odette.
Avec MacManommé, ç'a été terrible.
Il ne voulait absolument pas remettre la cause; c'est un vieux fou.
Il boîte, il arrive en tremblant et je me demande s'il n'est pas à moitié saoul. Il ne comprend rien.
C'est un anglais, il parle français un petit peu.
On a délibéré une demi-heure, me demandant par trois fois mon nom alors qu'il l'avait devant les yeux.

À la fin, il s'est retourné vers moi et m'a dit:
- *Toi, si tu repasses devant moi, je t'envoie pour deux ans en prison.*
Je lui ai demandé:
- *Voulez-vous répéter ce que vous venez de me dire.*
Alors il n'a pas dit un mot.
Ce qu'il venait de dire là, c'était complètement illégal.
C'est un malade.
À la ville de Montréal, t'as un paquet de juges qui sont là
et qui sont à moitié cinglés.
Melançon est assez clément.
Il commence par dire bonjour.
Il commence aussi à comprendre que nous ne sommes pas méchants.
Il y a eu aussi maître Champagne, procureur de la Couronne, qui a dit:
Je ne nis pas la valeur, ni la qualité artistique de cette revue,
mais je remarque une croissance d'audace dans les trois numéros,
et je demande à la cour de les juger séparément.

- *Sous quels motifs comparaissais-tu?*

J'ai passé une journée au Centre de détention.
J'ai trouvé ça assez sadique.
Je pense qu'un bon psychiatre pourrait, par différents tests,
découvrir un sadisme très fort chez les policiers qui sont là.
Ils hurlent.
Tu leur demandes quelque chose, ils vont faire exprès pour hurler.
Ils vont hurler pour que tu t'en ailles ailleurs.
Le matin, ils te réveillent en hurlant.
Il faut que je mette mes souliers, ils continuent à hurler,
et celui qui m'a réveillé, quand je suis passé devant, il avait le pied,
je te dis qu'il lui chauffait drôlement, il se balançait le pied...
Ça ressemble beaucoup à un chenil,
quand tu as beaucoup d'animaux dedans.
Le procès a eu lieu le 8 janvier 1969,
et la sentence a été fixée le 11 février prochain.

- *Quelle fut l'attitude de la police en général?*

La première fois qu'ils sont venus chez moi, c'était à grands coups de "tu", "assied-toi là, ferme ta gueule".
Ils pensaient que l'on avait un gros réseau, style pègre.
Alors, à ce niveau-là, je pense qu'ils sont un peu durs.
Ils ont peur de la politique et de la pègre.
Parce que la pègre est vraiment bien organisée.
Dans le cas d'obscénité, on parlait chaque fois que l'on se revoyait, et ça devenait même presque amical.
Il y a des bonshommes assez intelligents, et on peut discuter assez bien.
Les autres sont assez épais, ils sont bons pour mâcher de la gomme, c'est à peu près le style. Mais ils sont gentils.
Il y en a aussi dont on a l'impression qu'ils sont gênés de se laisser aller à la familiarité, ils auraient peut-être l'impression de manquer à leur devoir.
Alors, c'est un mélange de "tu" et de "vous" dans la conversation.

- *As-tu été l'objet d'autre surveillance?*

Depuis l'été dernier, je n'ai pas été achalé une seule fois.

- *Qui a porté plainte?*

Quand il y eut la première saisie, j'ai demandé à Michaud, qui était dans le camion de police derrière moi:
- *Écoute, il y a quelqu'un qui s'est plaint?*
- *Oui.*
- *Est-ce que je peux savoir qui?*
- *Tu ne le sauras jamais.*
Alors je ne sais pas.

- *Quel sera le contenu de la sentence selon toi?*

Je m'attends à ce que je sois condamné à $500 d'amende et les frais.
Idéalement, je m'attends à ce qu'il libère le numéro 1.

INTERVIEW 2

L.L. *Lors du premier interview, on t'avait surtout interrogé sur l'aspect technique de la revue: production, distribution, vente, saisie, comparutions, procès.*
Aujourd'hui, on voudrait aborder le côté "personnel" de l'affaire, le contexte social de SEXUS, le pourquoi de la revue, ton idéologie.

La première question: raconte-nous ta vie en bref.

Mon père est belge, ma mère est gaspésienne.
Je suis né en 1942, à Montréal.
J'ai été éduqué à St-Lambert pour le primaire.
Ensuite, ça a été le cours classique au Séminaire de St-Jean.
On y recrutait des candidats aptes à la prêtrise.

M.B. *On ne t'a pas choisi?*

Oui.
J'avais marqué curé, et j'étais très sincère.
Ç'a été terrible.
Tu quittes ta mère, tu tombes en plein milieu d'un groupe
et l'attention que l'on porte sur toi est une attention très réduite.
J'ai commencé à faire un peu d'action sociale
avec la Jeunesse Étudiante Catholique.

C.M. *C'est pas vrai!*

C'est vrai.
Ça a bien marché pendant un bout de temps.
Mais à un moment donné il y a eu saturation.
À partir de 15 ans jusqu'à 20 ans.
Tout ce temps-là, il ne se passait rien.
J'écrivais un peu, je voulais devenir un grand poète.
Mais avant ça, je voulais devenir un saint.

Toute cette période-là fut une période difficile, une période
où ça ne marche plus, une période où ça s'en va en tombant.
Quand je quitte la J.E.C., je suis en plein catholicisme
et la religiosité ou la religion me donne encore le moyen de tenir le coup
pendant un an ou deux.
Après, les histoires d'amour ont commencé.
Ça ne marchait vraiment pas.
Il y avait toujours un autre gars qui venait me prendre mes filles.
Tout a commencé à marcher quand j'ai sacré le camp de chez mes parents.
J'ai commencé à refaire toute ma vie.
J'ai commencé à me mêler, à me battre dans la rue,
ça commençait à avoir un sens.
Et ici à l'université, tout a vraiment commencé avec le *Quartier Latin*.
J'ai vécu avec une fille pendant deux ans, qui était journaliste,
journaliste calme.
Moi j'étais plein de violence en dedans, mais qui ne s'exprimait pas.
(...cigarette).

M.B. *Tu as quitté la maison familiale à quel âge?*

19 ou 20 ans, ce qui est vieux.
J'aurais dû quitter à 11 ans.

M.B. *Pourquoi es-tu parti?*

Il y a eu un conflit avec mon père.
Ma mère était morte un an avant, et j'étais très content qu'elle meure.
Une étape était finie dans ma vie: l'étape de ma mère,
qui était une dictature.
J'étais toujours poigné avec elle.
Ensuite ce fut avec mon père.
Mais ça n'a pas duré tellement longtemps.
Mon père est un grand sentimental.
J'admire beaucoup une chose chez lui: son sens le l'invention.
Il va toujours essayer de faire un peu plus que les autres.

Un peu plus parfait dans son domaine.
Mais comme individu, il est très faible.
Quand il a perdu ma mère, il s'est mis à boire,
tu le voyais se promener à quatre pattes dans la maison.
Je ne l'acceptais pas, je ne l'accepte pas encore.
J'étudiais alors au collège Ste-Marie.
Ça ne marchait pas très bien.
Il m'a dit: si tu coules, je ne paie plus.
Je voyais alors les sorties qu'il payait
à celle qui est devenue ma belle-mère, que j'aimais bien avant,
mais que je n'ai pas aimée pendant ce temps là.
Je voyais qu'il y avait concurrence entre l'affection de mon père pour elle et pour moi.
Le meilleur moyen, c'était de sortir de cette histoire-là,
de les laisser tranquilles, ils avaient droit à leur vie.
Et moi j'avais droit à la mienne, et ils me dérangeaient.
Ils avaient des problèmes,
mais je ne voulais même pas qu'ils me touchent avec leurs problèmes.
Parce que moi, ils me tuaient en me touchant avec leurs problèmes.

Et le Quartier Latin?

Le *Quartier Latin* a été une occasion de hasard.
Nicole Fortin en avait obtenu la direction.
Elle me téléphone pour me demander si je veux diriger la section des arts.
- Tu as déjà fait du journalisme?
- Oui.
- Bon. Es-tu capable de monter une équipe?
- Oui.
Je n'avais jamais fait de journalisme,
à peine publié un poème dans le journal du collège Ste-Marie.
Je n'avais jamais fait de mise-en-page, je n'avais jamais monté d'équipe.
Mais je voulais jouer dans cette affaire-là.
J'étais déjà avec Lise Bissonnette; j'ai monté une équipe
et ce sont les gens de l'équipe qui en réalité m'ont formé.

Au Séminaire de St-Jean, il y avait un babillard
où on pouvait écrire des choses.
C'était en quelque sorte le journal étudiant.
J'avais écrit un truc et un de mes amis avait dessiné des étudiants
avec des boulets aux pieds.
Ça devait être très naïf.
Mais le texte était une bataille contre le système de répression.
Je me souviens que le directeur, le moine qui s'occupait de tout ça,
ne savait pas trop quoi faire.
Il y avait eu scandale.
Ça m'a tellement plu!
Je me promenais ensuite dans la cour de récréation, et le monde disait:
- Aïe! C'est bon ton article!
Le *Quartier Latin*, ç'a été la même chose.
On sort un 16 pages sur la Sexologie.
C'était un peu comme ce feuillet avec les boulets.
On devait sortir ce numéro juste après Noël.
Le recteur ou le vice-recteur, un certain Lacoste, en profite justement
pour préparer une sortie publique conte le *Quartier Latin*.
Réunion d'urgence: est-ce qu'on sort quand même le numéro
sur la Sexologie en sachant qu'il se prépare à attaquer.
Moi j'ai dit: "On le sort de toute façon".
Mais Nicole Fortin, maligne, m'a obligé à le retarder.
En date prévue, Lacoste passe à la télévision, au programme *Aujourd'hui*.
Mais sans le numéro prévu sur la Sexologie, son attaque
contre le *Quartier Latin* ne passait plus auprès de la population.
La population n'embarquait pas dans des histoires de "gauchistes",
mais se serait peut-être laissée impressionnée par des histoires de sexe.
On l'a donc laissé passer.
Effectivenent il est passé "dans le beurre".
Finalement, on a sorti le numéro sur la Sexologie un peu plus tard.
Pour le scandale, c'était trop tard.
Lacoste avait mené son petit bal à vide.
Le numéro s'est arraché dans les différents kiosques de l'université.
Après une heure, il n'en restait plus nulle part.

Mais on n'a reçu que trois lettres de protestation, dont l'une venait d'une femme qui disait qu'elle ne voyait pas pourquoi elle devrait se masturber... J'ai souhaité alors qu'il m'arrive d'autres choses comme ça.
C'est pour moi un plaisir très grand
que d'avoir justement ce genre de succès.
D'avoir avec le public une relation de scandale qui fait changer les choses.

L.L. *Pourquoi SEXUS comme titre?*

Je ne me souviens pas vraiment de la genèse du titre SEXUS.
Prenons un autre exemple: la revue que nous sortons bientôt: *Allez Chier*.
Je sortais avec une fille qui travaillait alors au Musée des Beaux-Arts.
Un soir, elle m'a amené à un lancement de Rembrandt.
C'était fantastique ce lancement avec toutes ces vieilles cocottes
avec de grands boas roses autour du cou!
Elle ne voulait surtout pas que je fasse scandale.
Elle me retenait sans cesse.
À un moment donné, elle m'a dit :
- J'espère que tu vas être un grand garçon!
C'est le genre de petite chose...
Ça faisait six mois qu'on parlait du titre de la nouvelle revue.
On avait plusieurs titres.
Il y avait *La Porte Imprimée*, style hippie, titre un peu fleuri,
et elle trouvait ça fantastique.
Moi je ne disais pas un mot.
Mais là ce fut clair.
Ce ne serait pas *La Porte Imprimée*, mais *Allez Chier*.
Justement parce que ce lancement
me donnait le barème d'une certaine population.
Je savais qu'en disant *La Porte Imprimée* au Musée des Beaux-Arts,
personne n'allait regarder ça.
Avec *Allez Chier*, ils allaient être obligés de réagir.
SEXUS est né de la même manière.
C'est un titre direct.
Si j'ai une tendance un peu psychopathe, je ne veux pas la changer.

Je ne me vois pas dans un salon.
Ou comme “journaliste” à l’Hydro-Québec.
Qu’est-ce que tu veux que je fasse là?
Je ne me vois pas non plus en criminologie.
La seule place que je veux, c’est dans la rue.
Il y a aussi d’autres raisons que le scandale.
C’est ce quotidien avec lequel on vit.
On peut faire des numéros de *Allez Chier* sur les caniches,
sur les bouteilles de coke, sur les fermetures éclairs.
Un numéro sur les valeurs morales telles que présentées par la publicité.
Dans une présentation différente de SEXUS.
Si tu ouvres *Sept Jours, Time, Look, L’Express, Le Nouvel Observateur,*
ou *Sexus*, tu as l’impression d’être en 1930.
C’est plus possible de faire de longs textes qui ne lâchent plus.
Il faut, pour réussir, avoir une tension avec le public, provoquer l’attention.
Et tu provoques rarement l’attention en faisant comme les curés l’ont fait
dans leurs églises, comme les professeurs le font dans leurs écoles.
Le professorat, la conférence, toutes ces choses-là c’est fini!
Aujourd’hui tu dois faire scandale.
Un peu comme les ballets de Beckart “Messe pour le temps présent”.
C’est exactement ce qu’il faut faire:
essayer de vivre dans le temps présent.
Les magasines actuels, sauf *Avant Garde* de Ginsberg,
sont comme la télévision.
La télévision peut présenter une émission sérieuse ou une stupidité,
ce qui est important c’est qu’elle oblige à la passivité.
Ça fait une civilisation de gens qui sont assis, en train de fumer,
en train de boire, en train de manger des chips.
Ou en train de lire la même chose d’un magasine à l’autre.

M.C. *Mais c’est sur quoi Allez Chier?*

Justement, on a passé la nuit à parler de ça.
Ce n’est pas un magazine de gauche, ni de droite.
On a trouvé une expression: il est en avant. C’est tout.

Parti Pris était à gauche, *Montréal Matin* est à droite.
Au centre, tu as *Le Devoir, La Presse*,
avec des petites tendances centre-gauche, centre-droite.
C'est comme une année scolaire déjà faite.
Il ne faut pas que tu répètes cette année-là cinq fois.
Il faut que tu montes.
Il faut que tu ailles ailleurs.
Le sujet de *Allez Chier* c'est tout ce qui est usuel
et que l'on ne remarque pas.
Être présent, être là.
À quel point est-on ici?
On se regarde, mais est-ce que l'on se voit?
Est-ce que l'on vit vraiment à Montréal 1969
avec le maire Drapeau à la tête.
Et un système scolaire un tel, un système financier un tel.
C'est un peu ça que l'on veut montrer.
Il n'y a jamais eu un article spécial sur la forme des verres.
Les gobelets de café.
On pense que ce n'est pas important.
Et pourtant c'est un objet
qui nous prive d'être vraiment bien dans l'existence.
Moi il m'embête.
Parce que je suis obligé de vivre avec.
C'est pire que la pire des histoires d'amour.
Tu es pris avec les objets.
Quand tu allumes une cigarette, tu prends ça
(carton d'allumettes avec publicité sur le couvert).
Ensuite, tu t'allumes.
Avec une allumette qui est comme ça.
Comment veux-tu que je ne sois pas malheureux.
Les gens sont tellement en arrière; ils sont en 1930.
Ils gâchent tout.
Comment vivre en 1969 dans un contexte 1930?...

L.L. *Comment perçois-tu le contexte sexuel du Québec contre lequel tu te bats?*

Quand tu dis liberté sexuelle, tu dis aussi liberté de niaiserie.
Si tu vas à New York ou à Toronto, tu vas avoir un tas de magazines "For men" avec des "pitounes" les pattes écartées...
On est en train de s'étouffer là-dedans.
Ça ne va pas loin.
J'ai vu une fois un magazine qui se vendait $10 et qui était bien enveloppé, où il y avait des groupes qui jouaient.
Ça commençait à avoir un certain sens.
Le reste, ça ne marche pas.
Les Québécois restent en arrière avec ça.
Quand tu penses que Nina Estin, en Suède, publie pour les femmes, uniquement pour les femmes, une revue qui s'appelle *Expédition*, et où les hommes sont en érection!
Quand tu dis que la pornographie est légalisée dans les textes au Danemark (non encore dans les photos)...
Qu'en Suède, ils vont légaliser l'inceste!
Que penser de notre Bill Omnibus:
légalisation de l'avortement thérapeutique, de l'homosexualité entre adultes consentants dans un espace non public...

M.C. *On dirait que ton but c'est de faire avancer le Québec. Est-ce seulement un but idéologique, ou y a-t-il un côté financier dans l'histoire? Ou est-ce parce que "Moi, je suis à part des autres?"*

Du côté idéologique, c'est sûr il y a une bataille à mener.
Nécessairement.
Quand je vous ai parlé tout à l'heure du verre, du carton d'allumettes et du paquet de cigarettes, c'est de l'idéologie.
Ce n'est rien de plus.
Tu as droit d'exiger que les choses soient un peu plus belles qu'elles le sont.
Oui, je pense aussi au côté financier.

Je veux absolument être millionnaire.
Et je pense que je vais l'être.
Ça m'intéresse, oui.
Je considère que je suis extrêmement intelligent.
J'ai une cote I.Q. de 170.
Et lorsque je regarde quelqu'un descendre d'un cadillac,
je le regarde faire et je n'aime pas ça.
Il me dérange.
Il m'insulte.
Du côté psychologique, disons que depuis l'âge de 9 ans, pour moi,
ç'a été la masturbation.
Maintenant, je mets des femmes entre mes périodes masturbatrices.
Mais la masturbation reste toujours un élément dominant chez moi.
Jamais une femme n'a réussi à me faire jouir
comme moi j'ai réussi à me faire jouir.
C'est important.
Mais par contre, j'en ai été culpabilisé.
Énormément.
Alors quand le flic descend chez moi, c'est comme normal.
C'est le bon Dieu qui t'envoie... ta punition.
Cette culpabilité a pris fin lorsqu'il a y eu une descente
de l'escouade des narcotiques chez moi.
Quand la police est venue, j'étais assis, je lisais.
C'était ça.
On les attendait.
On savait qu'il n'y avait rien dans la maison.
Je ne pensais qu'à une chose.
Je n'avais pas à être pris.
Pourquoi me faire prendre?
Parce que j'étais coupable?
Non.
Je crois être socialement un batailleur, non un gars qui va en prison
parce qu'il pense qu'il doit y aller.
Moi, je ne dois pas aller en prison.
Si j'y vais un jour, c'est uniquement parce que j'aurai commis une erreur.

L.L. *Alors...*

À l'avenir, je vais être plus violent.
Si SEXUS 4 et 5 vont être tranquilles, le numéro 6 sera vraiment un numéro pour être saisi.
On va leur montrer qu'est-ce que c'est qu'un vrai numéro à être saisi.
Évidemment, tu peux avoir des problèmes avec ça.
Mais c'est parce que je crois que c'est vrai, parce que je crois que c'est dans le temps présent, que je continue à le faire.

M.B. *Si ce soir on te donnait $100,000, qu'est-ce que tu ferais?*

Je vais te répondre comme Dominique Savio:
"Je continuerais à faire ce que je fais".
Je vais avoir entre $20 et 40,000 de matériel (*Sexus, Érotisme, Allez Chier*) à la fin de décembre.
Avec cet argent-là, on va tirer encore plus de choses violentes.
On essaie aussi de s'en aller aux États-Unis par abonnements.
On peut faire un million de dollars en un an avec cette affaire là.
Seulement par abonnements, Ginsberg a fait $1,660,000 à $3.99 pour l'abonnement à *Avant Garde*.
Je me suis habitué à l'idée de l'argent.
Avant, c'était comme la loterie du maire Drapeau.
Alors tu interroges les gens sur la rue.
Ils vont te dire tout ce qu'ils vont faire avec $100,000:
ils vont s'acheter une auto de l'année, une petite maison en banlieue, puis changer l'ensemble du salon...
Mais ces gens-là ne feront jamais $100,000.
Parce qu'ils n'ont pas la tête pour aller avec le $100,000.
Mais pourquoi me demandes-tu ça?

M.B. *Parce qu'on se demandait: si Yvan Mornard n'était plus arrêté par les possibilités matérielles, qu'est-ce qu'il ferait du monde capitaliste contre lequel il sacre actuellement?*

Sacrer contre le monde capitaliste, oui et non.
Oui dans le sens où il y a des gens qui, avant l'assurance hospitalisation, avaient des problèmes pour aller à l'hôpital.
Non dans le sens des compagnies d'État qui dirigées par des gens qui n'ont pas du tout la notion de profit nécessaire à conserver leur emploi, produisent un déficit.
D'autre part, plus il rentre d'argent,
plus une organisation peut être violente.
Autre exemple: un gars qui a déjà travaillé pour la revue *McLean* m'a supplié de changer le titre pour monter un système d'abonnement pour *Allez Chier*.
Il veut faire des abonnements de masse.
Nous ce n'est pas ça qu'on veut.
On veut qu'on sache exactement ce que l'on pense.
C'est très important.
Ces gens-là nous privent de notre existence.
Ils sont moins intelligents que nous.
C'est là tout le problème de classe des sous-doués, des normaux et des sur-doués.
À ce niveau là l'argent est tout simplement un moyen de mener la bataille.
Je sais que je vais être riche un jour.
Ma famille l'est.
La loi belge oblige à un partage de l'héritage.
Je vais avoir 30%, peut-être un $300,000.
Ça ne m'intéresse pas en soi.
Si je l'avais actuellement, je sortirais des choses extrêmement plus fortes.

M.B. *Tu sembles nettement avoir une dent contre la société.*
Mais l'homme est un être social, fait pour vivre en société
et non contre la société. Toi tu en es rendu à vivre un peu en marge.
Qu'est-ce qui t'a rendu ainsi?

Qui, de toi ou de moi, vit le plus dans la société?
Est-ce que tu vis en 1969 à Montréal?
Es-tu au courant, toi qui es en criminologie,
de ce qui se passe chez les policiers?
Je ne te demande pas des statistiques comme: le corps policier, en 6 ans,
a vu monter son budget de 6 à 33 millions à Montréal.
Mais leur as-tu parlé?
Qu'est-ce que avoir une dent contre la société?
Si tu vas plus loin que la moyenne des gens, on dit que tu es un marginal,
un déviant, pour ne pas dire un délinquant.
Il y a des gens qui restent tranquilles toute leur vie:
on dit qu'ils sont normaux.
Mais ce n'est pas ça.
Dans l'histoire de l'évolution de la société, la majorité des grandes choses
ne se sont justement pas faites avec des professeurs tranquilles.
Mais les grandes choses sont souvent faites par des gens
qui vont justement perdre leur emploi à cause de cela.
Tu sais à quel point Sartre a été méprisé dans notre société.
Est-ce que tu peux dire que Sartre était un délinquant?
Il y a une chose évidente: Sartre vit à son époque.
Madame Untel arrive, en forçant, au 19ième siècle...
mais elle vient de s'acheter une télévision!
Tu imagines l'anachronisme...

M.B. *Dans le premier interview, tu as dit:*
se faire saisir voulait dire que l'on commençait à avoir raison.
Pour toi, cet effet choc, est-ce ta façon de te prouver
que tu vaux quelque chose?

Je ne nie pas.
Mais il y a une différence entre se faire arrêter pour vol
et se faire arrêter pour une idéologie.
Prends l'exemple de Wilhelm Reich qui a écrit sur la sexualité,
qui a fondé le premier mouvement et peut-être le seul qui n'ait jamais
existé sur la contestation sexuelle dans la rue en 1936 en Allemagne.
Ce bonhomme là est mort en prison aux États-Unis.
Remarque qu'il avait viré un peu fou à la fin de sa vie.
Mais on avait brûlé ses livres.
Et prends Bertrand Russell qui enseigne dans une université
aux États-Unis lorsqu'il publie *Mariage et Morale*.
Ça fait scandale.
On l'a mis dehors de cette université et renvoyé dans son pays,
l'Angleterre.

V.G. *J'aimerais savoir ce que tu penses des relations humaines.*

Allez Chier est en train de constituer un groupe.
Tu vas avoir des gens qui vont avoir de l'audace: c'est ceux-là qu'on veut.
Il y en a d'autres qui ont moins d'audace.
Mais, en fait, c'est remarquable, ils n'ont rien proposé,
ils ne sont pas prêts à s'embarquer vraiment.
Ils vont s'éliminer progressivement.
En attendant ils font le nombre,
et le nombre permet d'amener les meilleurs.
Quand tu parles de "relations humaines", c'est tellement compliqué!
Comme le mot "amour".
Qui parle d'amour lorsqu'il s'agit d'évolution?
Qui parle de rester seul lorsqu'il s'agit d'être soi?
Les relations humaines, c'est un peu comme l'autobus.

Tu entres dedans, tu vois un bonhomme ou une bonne femme,
tu t'assois à côté, vous vous regardez, vous allez peut-être vous parler.
Vous allez peut-être faire cent mille ensembles.
Pendant ce temps-là, vous allez peut-être devenir les gens les plus intimes de l'autobus.
Mais vous allez toujours vous séparer. Toujours.
Les relations se font toujours au même niveau.
Il y a des gens qui te plaisent et d'autres qui ne te plaisent pas.
Les gens qui te plaisent,
tu as tendance à faire un petit bout de chemin avec eux.
Mais tu dois toujours t'en séparer.
Une relation humaine, c'est une chose qui existe pleinement,
qui est vraiment là quand c'est le temps d'être là.

M.C.P. *J'aimerais que tu me résumes ce que c'est, pour toi, que de vivre en 1969?*

On dit souvent que les gens de gauche disent toujours du mal des choses,
et que les gens de droite savent construire et savent voir le côté positif.
Mais il y a tellement de choses à refaire!
Prends la table ici: qu'est-ce qui n'est pas à refaire sur la table ici?
C'est une inquiétude, c'est vraiment la plus grande des inquiétudes.
Les objets avec lesquels je dors, je me lève, avec lesquels je mange,
avec lesquels je fais l'amour tous les jours.
Quelle est ma relation avec eux?
Que sont-ils pour moi?
Est-ce que je suis assez exigeant pour eux?
Les gens à côté de moi ne sont pas à mon niveau.
Je suis rendu beaucoup plus loin qu'eux.
Je le sais, je le sens, mais il faut que je fasse comme eux.
Parce qu'ils me considèrent comme l'un des leurs.
Alors qu'est-ce que je vais faire?
Je vais parler d'eux d'une façon purement négative.
Par contre un groupe que je vais choisir, je vais en parler avec amour.
Parfois avec colère, mais avec amour.

Je n'ai pas choisi de vivre à Montréal.
Je n'ai pas choisi de vivre avec des tasses comme ça.
C'est le monde qui me met ça sous le nez à longueur de journée.
Tu rentres au restaurant:
tu as vu les beaux petits napperons de papier qu'ils te mettent!
T'as des frissons toutes les fois...
T'as un problème à tous les jours.
C'est comme ça tout le temps.
En arriver à faire des objets qui soient les plus fonctionnels,
les plus économiques et les plus beaux en même temps.
Là tu vis dans ton temps.
La chaise de Péguy.
L'artisan qui fait sa chaise, et qui la pense, et qui la façonne.
Ce que je demande à la société,
c'est que les gens soient exigeants envers eux-mêmes.
Je sais bien que c'est une minorité qui peut faire des choses belles,
des choses rationnelles, des choses présentes.
Mais je demande que les gens qui peuvent être dans cette minorité là,
les gens qui vont à l'université par exemple, non je ne demande pas,
j'exige absolument qu'ils le soient.

M.B. *Mais SEXUS représente-t-il ce monde de 1969*
ou plutôt Yvan Mornard comme il veut être?

Hum! Vrai.
SEXUS est peut-être en 1940, 1930, je ne sais pas.
Ce n'est pas vraiment actuel.
ALLEZ CHIER va essayer de l'être.

M.B. *Si tu devenais impuissant, pourrais-tu continuer à vivre?*

Très bien.
Nous autres qui sommes de l'Université,
nous avons tellement appris à mettre notre corps de côté...

M.B. *Le procureur de la Couronne a dit:*
“je remarque une croissance d’audace dans les trois numéros”.
Est-ce que pour toi cette croissance existe?
Veux-tu en venir à faire une revue avec laquelle on pourra se masturber?

Croissance d’audace ne veut pas dire masturbation.
Du numéro 1 aux photos de John Max du numéro 3,
tu ne te masturbes pas plus, bien qu’il y ait croissance d’audace.
J’ai remarqué très souvent que la femme était,
devant des dessins par exemple, très excitée.
Dans le monde mâle,
il y a nécessité d’un monde beaucoup plus pornographique.
J’aimerais faire un magazine pour tous les goûts, pour tous les besoins.
Pour manger, on a inventé toutes sortes de sauces.
Pour la sexualité, non.
Il faudrait que tu te promènes toute la journée dans un monde asexué
et que le soir tu entres dans ta chambre et que tout vienne naturellement.
Mais c’est pas vrai... il faut avoir des assaisonnements.
Les livres, les photographies ou les films, ça peut être très intéressant.
Je ne parle pas de *Lady Chaterley* qui est un livre très vieux.
(La cour aime bien ces choses là).
Je parle des poèmes de Verlaine, de Gauthier, de Sade aussi
quoique Sade soit dans une autre catégorie.

M.B. *Penses-tu que tu pourrais vivre dans un cadre quelqu’il soit,*
toi qui dès que tu te sens encadré, il faut aussitôt que tu en sortes
parce que tu ne peux supporter ça?

Je travaillerais peut-être avec Ginsberg aux États-Unis,
avec Pauvert en France...

L.L. *Yvan, es-tu un gars heureux?*

Non, je ne suis pas heureux.
Disons que les choses vont bien.

Tout se déroule, tout continu.
Érotisme. Allez Chier.
Il y a toujours de la circulation dans la maison, on n'arrête pas de courir d'un bord à l'autre, et j'aime beaucoup courir.
Donc je suis heureux là-dessus.
Affectivement est-ce que je suis heureux? Non.

L.L. *Est-ce que, pour toi, il existe des perversions sexuelles?*

D'après de dictionnaire, il en existe.
Je crois qu'il y a des choses,
des tendances que tu peux appeler des perversions.
Enfin, eux, ils appellent ça des perversions.
Moi je ne sais pas trop.
Disons que je m'en défends, parce qu'au fond je suis un perverti.
Je pense qu'il y a une chose bien importante:
c'est de laisser aller ta liberté.
À SEXUS un jour, on s'était raconté toutes nos histoires.
Il y en avait un qui faisait toujours l'amour
dans une situation où il pouvait être pris.
Il sortait avec une fille et allait faire l'amour chez elle, dans le salon.
Dès que la mère disait :"Bonsoir, je vais me coucher",
il commençait à faire l'amour en sachant qu'un jour ou l'autre,
la bonne femme allait revenir sur ses pas et les voir.
C'était là son plaisir.
Il y a une raison à ça.
Il y a tant de couloirs psychologiques à satisfaire.
Par contre chez les femmes, je n'ai rencontré qu'une femme
qui disait avoir une perversion dominante.
En général les femmes disent:"Ah! Je veux bien..."
Est-ce parce que le côté historique des femmes
a été justement de se laisser embarquer dans le jeu des hommes?
Est-ce que vous êtes réellement comme ça?
Je ne sais pas.

M.B. *Qu'est-ce que c'est qu'une femme pour toi?*

Je ne sais pas ce que c'est.
Mais quand tu poses cette question, c'est que tu te rapportes au sexe.
Mais le sexe ce n'est pas nécessairement une femme;
c'est un homme aussi.
Quand je suis avec Guy à la maison, on ne fait pas l'amour
parce que l'on n'est pas homosexuels, sinon on le ferait.
Mais c'est un couple aussi nous deux.
Et quand je sors avec une femme et qu'il existe quelque chose entre nous,
c'est un couple aussi.
Alors la femme là-dedans c'est comme l'homme.
La seule différence est que tu peux avoir des enfants de l'une
et non de l'autre.
Et il y a aussi l'historicité de la femme.
La femme a un problème historique qui est bien compliqué.
Vous arrivez tout d'un coup en pleine liberté.
On vous enlève vos chaînes:
"tu peux partir, il n'y a plus d'esclavage, c'est fini le harem".
Les femmes sont libres aujourd'hui, mais vous êtes "poignées".
À la télévision, une africaine instruite disait: "Dans mon village natal,
pas moyen de trouver une femme! Elles sont toutes imbéciles".
Ici à Montréal, ce n'est pas la même chose.
Mais on ne peut pas dire que la moyenne soit très forte.
C'est vrai pour les hommes aussi.
Mais je peux dire que j'ai rencontré plus d'hommes intelligents
que de femmes.
Peut-être est-ce une question de hasard.
Peut-être que dans deux ou trois siècles, ce sera fini.
Mais pour le moment, une femme demeure pour moi l'équivalent de
"l'autre côté".

31 janvier 1969

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette*).
Strasbourg, France.
Ivan,
Mes silences ressemblent à des oublis mais n'en sont pas.
J'ai peur de ne pas te retrouver à la même adresse, sait-on jamais, avec toi, ce qui peut se produire.
Trois mois d'exil: car il s'agit vraiment d'un exil quand il est doublé de la sorte par un constant sentiment d'appartenance ailleurs.
Je n'ai pas changé.
Mais j'ai appris, accumulé et perpétuellement acculée à moi-même, d'une solitude que je domine et apprécie mieux, je crois bien avoir avancé.
Tant pis donc pour le doctorat qui s'annonce mal,
je ne regrette pas d'avoir transporté mes pénates.
France Hubert dit que tu veux organiser un véritable Kolkhoze.
Moi je retarde sur ton évolution
et je me demande souvent ce que devient SEXUS.
J'ai trouvé pour toi, si ça t'intéresse toujours, les plus beaux textes de mai sur la révolution sexuelle, encore qu'on puisse mettre en doute ce terme là et que rien n'est facilement définissable.
Je te les recopierai accompagné de mes commentaires si tu le veux,
j'ai pensé un instant à les soumettre à quelque grand esprit de l'heure,
mais je crois finalement que ces textes sont plus forts d'évocation
que tout ce qu'un analyste pourrait en dire, et à mon avis,
bien que souvent paradoxaux, dépassent ce qui fut déjà dit.
Ils sont plutôt viscéraux que théoriques, souvent utopiques mais on dit des événements de mai, que je commence à ressentir par le dedans,
qu'ils ont marqué la victoire de l'utopie sur les philosophies de l'histoire.
Donc, fais-moi signe si tu les désires, j'y travaillerai.
J'ai conservé ta lettre un peu comme un symbole.
Elle vaut tout ce que tu pourrais dire autrement.
Je partage.
Rien n'est facile et tes exigences me manquent
bien que je m'y réfère souvent.

J'ai voyagé: aux vacances de Noël, l'Italie, la Sardaigne, la Corse, un peu de la Côte d'Azur tellement moins peuplée et plus agréable en hiver.
Au total, j'en suis heureuse trouvant qu'il faut vivre aussi par les yeux mais ce fut un peu touristique, tu aurais dit de la fille qui m'accompagnait qu'elle était «cocotte», sa vie prenant un sens en fonction du désir que les hommes ont d'elle.
Or je préfère maintenant de loin la solitude à l'absence de profondeur.
Or je ne rencontre que de ça ici, québécois comme français, la vie tourne autour des événements.
Les mondanités du Bouvillon se transposent, moins luxueusement, au café de la Victoire.
Il y a déjà un mois que je m'en suis peu à peu retirée, n'étant pas trop sûre d'en avoir exploré toutes les possibilités, mais préférant les livres aux placotages.
Ce qui m'a permis de me rendre compte que j'ai un monceau de récupération devant moi, mais ça avance et parfois je suis contente.
À la Faculté, c'est la guerre larvée, je sais bien que tu penses qu'il me vaudrait mieux faire la guerre ouverte, mais je n'ai pas de prise et personne ne partage mes ressentiments, je ne me casserai pas la gueule pour les français, quand j'en discute je me heurte toujours aux valeurs les plus bourgeoises: sortir de là, avoir un papier, satisfaire les parents, autrement dit l'abc de la première critique réelle est encore virtuel.
Les révolutionnaires distributeurs d'affiches abondent, on sympathise, mais les plus intéressants ont malgré eux une cour qui les isole.
D'où je prends le meilleur du théorique et je renonce aux relations plus profondes.
Ça vaut tout de même quelque chose sur ce plan-là.
Je regrette d'être une femme.
Ici, tout ce que j'avais gagné dans ce domaine est à recommencer.
Ils me font sacrer, comprends-tu, sacrer, enrager, hurler.
Je rentre de Paris où j'ai vu souvent Michel qui lui au moins a quelque chose à dire; il passe une crise difficile car il commence à sortir de ses problèmes, mais le politique et l'affectif, c'est la même chose, on n'évolue pas à travers un sans changer dans l'autre.

J'y retourne passer une semaine ou deux vers la mi-février, j'ai du travail documentaire à faire là-bas auprès des associations de toutes tendances, je suis très prête et ça me passionne.
Les CRS sont partout dans Paris, ça fleurit à tous les trottoirs, et d'une bêtise...
Je rentre à Montréal fin juin probablement pour travailler à l'Université.
Pourquoi j'en parle déjà?
Sans doute parce que j'ai des moments si fréquents d'intense désir d'y vivre et c'est l'Amérique qui me manque, la rapidité, le rythme et surtout, surtout les gens dont il faut bien reconnaître que nous sommes dépendants: toi, France Hubert, Godefroy Cardinal et même Jean Fleury et Margo Dorion qui écrivent plus souvent que je l'attendais.
C'est d'être coupée du quotidien des autres qui fait le plus mal, on écrit et on a l'impression de ne toucher à rien sinon de réveiller les sentiments.
J'étouffe un peu dans cet univers si essentiellement affectif qu'il a tendance à devenir obsession.
Si je trouvais quelqu'un de vraiment intelligent, j'irais dans les pays de l'est à Pâques: Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Hongrie, je ne sais trop.
Mais c'est difficile d'avoir le visa et seule c'est risqué.
Il est donc probable que je file en Espagne, voir un peu les choses et lire au soleil, ce qui me changera de Strasbourg où l'hiver est doux et triste.
Veux-tu toujours venir en mai?
Ce serait plus qu'heureux, tu le sais bien.
Je me demande si tu y pensais sérieusement.
Si oui, je ne promets pas de pouvoir me libérer tout un mois mais en tout cas je ferai les projets de voyage.
Tu peux toujours arriver sans avis, n'importe quand, je t'attends.
À toute fin pratique et sous toutes mes périphrases, il est bien évident que je m'ennuie et que j'ai les nerfs à vif.
C'est difficile à avouer.
Ne me juges pas trop, ce n'est vraiment pas facile.
On ne passe pas impunément les trois quarts de son temps entre quatre murs.
Je suis sursaturée de musique, d'écriture, de lecture, pourtant tout ça est assez riche au bout du compte. Tant pis.

Nous avions une vie drôlement plus équilibrée sur la rue Barclay.
Je suis déménagée dans une autre résidence universitaire
au règlement moins pensionnat.
C'est matériellement et psychologiquement mieux mais dégoûtant comme quartier: boîtes-à-savon-logements, habitées par le gratin strasbourgeois, grands magasins, ça pue le snobisme.
Je ne m'y balade pas souvent, c'est l'image de la France de demain, moyenne, tellement moyenne et américanisée.
On a peine à croire que ça ait tant bardé ici en mai,
il n'y a nulle place pour quoi que ce soit de «sauvage».
J'adore le centre-ville, sage et historique,
mais que la guerre et les élans anciens effacent du présent.
La cathédrale est d'une austérité toute protestante et lorsque vide,
on peut s'y reposer le coeur à souhait.
C'est toi, comme le plus souvent, qui as raison,
il me manque une communauté.
Je t'embrasse comme je le ferais et j'irais bien et bienheureusement souper avec toi dans quelques minutes.
Tu pourrais parler infiniment sans que je ne m'en fatigue jamais.
C'est ainsi.
Mes tendres saluts, Ivan, je te reviendrai.
Lise
Cité Universitaire Paul-Appell, ch. 125
10 rue de Palerme
67 Strasbourg (Bas-Rhin).

6 février 1969

(*Sur la marijuana*).
Et voilà que la fin redevient le commencement.
Une infinité de points d'ordre compressés
pour atteindre une précision du dessin.
Et pourtant ils étaient là. Et ils seront encore là. À volonté.
Quelque chose comme le magnétisme où j'atteins quelquefois:
en silence, à les regarder avec insistance.
Il est difficile de se voir ainsi arrêté et ils cherchent aussitôt
à répondre à l'appel des seigneurs de ce monde.
Mais comme il est petit , mon pays. Comme elle est petite, ma ville.
Et comme je suis jeune déjà.
Me faudra-t-il demeurer toujours dans cette minuscule demeure.
J'aimerais joindre à mon pays un immense pays.
Et encore là, le petit pays!
Mais, du moins, aurais-je le plaisir de marcher longuement
dans un très long jardin.
Du moins, aurais-je la satisfaction d'être, cette fois indéniablement,
visible. Parce que je suis l'un des seigneurs.
Et qu'un seigneur a besoin d'être visible pour être seigneur.

7 février 1969

(*Hachisch*).
Car rien n'est vraiment plus important que ma solitude.
Cette longue ligne de défense.
Contre Guy Kosak qui cherche à coucher avec ma maîtresse:
et je lui dois bien à cause de mon attitude envers ses femmes.
Mais, une fois terminée, la dette payée nous séparera.
Et telle aura été l'importance de Claudine Potvin que de nous séparer.
Car nous n'avons plus rien à nous dire.
Et moi, je cherchais déjà le prétexte.
Car nous n'avons déjà plus rien à nous dire
si nous refusons de parler d'hier.

Et c'est toujours ainsi avec les gens. Après la récolte, c'est l'hiver.
Et je sais pourtant qu'après l'hiver, il y a d'autres récoltes.
Mais je refuse d'aimer l'hiver. Je refuse d'économiser la récolte.
J'arrive au printemps dans le village. Et c'est la raison d'être ensemble.
Mais l'automne, ils commencent la grande tournée des berceuses
autour des poêles à bois.
Et ils se contemplent l'un dans l'autre, et ils m'ennuient, et ils se racontent
l'un après l'autre des histoires à rire, et je ne sais plus très bien
si je suis encore là, et ils se saoulent à la bière pour fêter le mariage
de leur fille, et je commence à chanter dans la rue, et ils dansent la gigue
autour du violoneux qui tape du pied sur le plancher de bois, et moi
je danse sur le quai de la gare et il fait froid dans cette ville de province,
et je regarde passer enfin enfin les images de l'hiver à la fenêtre du train,
les merveilleuses images de mon enfance, le chagrin de marcher
dans les feuilles mortes pour une fois de plus constater que le sable
où je pouvais m'exprimer était encore, une fois de plus, gelé.

8 février 1969

(*Énormément de marijuana*).
Chacun choisit sa voie pour éviter la folie: et moi ce fut la masturbation.
Tant il est à savoir que chaque perversité sauve de l'absence.

9 février 1969

(*Sur la marijuana*)
La jouissance étant mon propre.
Mais dotée d'un peu plus d'audace et de confort: quelque chose comme
l'homme de quarante ans regardant l'entrejambe de sa secrétaire
et la regardant écarter encore plus ses jambes avant qu'elle ne s'agenouille
devant lui pour le sucer. Vision céleste sur le chemin de Damas.
Dans le building moderne aux épais tapis jaunes sous des voûtes de béton
brut: des femmes dansant nues dans le bruit sourd des chaînes
peintes en mauve. Et ce n'est que ça mon but.
Le rapport intime de moi à moi.

11 février 1969

Quelque chose comme la remise des notes à la fin d'une année scolaire.
La même angoisse à la lecture du jugement.
Et pourtant, nous le savions très bien.
Effectivement SEXUS 1 fut acquitté, et les 2 autres condamnés.
Et c'est la fête: car la cour me remet ainsi plus de $3000 en stock.
Et c'est aussi le début de la victoire.
Victoire sans équivoque, un jour;
celle qui fait définitivement la preuve de notre existence.
Et c'est aussi la fin d'une longue période d'austérité, de crainte
et de résistance.
Dès SEXUS 4, nous passons à l'attaque: une simple brèche dans les lignes
ennemies: l'édition des photographies de certains détectives de la moralité.
Et ils sont déjà fous de rage devant la caméra de Guy Kosak,
le fantastique.
Car c'est ainsi la première fois qu'un pornographe passe à l'attaque.
Et pour eux, c'est la fin du monde.
Comme ils sont loin derrière nous!
Car le temps vient où ils grinceront des dents, le temps vient
où ils se blottiront les uns contre les autres pour éviter le scandale.
Car, simplement, nul ennemi ne fut, pour eux, plus résistant que nous.
Petit pays, en effet, pour les grands pornographes!
Petit pays que le nôtre.
Affreux petit pays.

(*Jugement de cour rendu contre SEXUS*).

CANADA
PROVINCE DE QUÉBEC
DISTRICT DE MONTRÉAL
NO 18-5719
COUR MUNICIPALE DE LA VILLE DE MONTRÉAL

Le 11ième jour de février 1969
PRÉSENT: Juge Claude Melançon
LA REINE,
-vs-
YVAN MORNARD,
accusé.

JUGEMENT

Le prévenu est accusé d'avoir, le 18 avril 1968, eu en sa possession, aux fins de distribuer, quelque chose d'obscène, à savoir, un exemplaire de la revue Sexus 1, onze exemplaires de la revue Sexus 2 et dix exemplaires de la revue Sexus 3, en contravention aux termes de l'article 150 (1) a) du Code criminel.
À l'audition de cette affaire, la défense a admis que l'accusé, le 18 avril 1968, avait en sa possession, aux fins de distribution, onze exemplaires de la revue Sexus 2, et dix exemplaires de la revue Sexus 3, produits de consentement comme exibit P-3, au numéro civique 4383 de la rue Christophe Colomb, en la Ville de Montréal.
Par suite de cette admission, le rôle du tribunal se résume donc à décider si les revues en question, Sexus 2 et 3, sont obscènes ou non.
L'article 150 (8) du Code criminel dit ce qui suit:
«Aux fins de la présente loi, est réputée obscène toute publication dont une caractéristique dominante est l'exploitation indue des choses sexuelles, ou de choses sexuelles et de l'un quelconque ou plusieurs des sujets suivants, savoir: le crime, l'horreur, la cruauté et la violence.»

De plus, même si l'admission au dossier ne mentionne pas la revue Sexus 1, la Cour croit cependant qu'il est approprié de l'étudier en même temps que les deux autres, 2 et 3, car cette étude pourra être utile dans des jugements à être rendus dans d'autres causes concernant ces trois revues, entendues aussi par le soussigné.

Les revues Sexus ont-elles comme caractéristique dominante l'exploitation indue des choses sexuelles? La défense soumet que tel n'est pas le cas.

Elle cite le jugement dans Rex -vs- Brodie, rendu par la Cour Suprême en 1962, et, se basant sur cette décision, soutient que les revues se veulent surtout comme propagatrices d'idées avancées, modernes, avant-gardistes; leur contenu obscène, soit littéraire, soit pornographique, ne serait qu'accessoire et secondaire à l'idée maîtresse, soit la libération des préjugés séculaires et ancestraux qui asservissent notre génération depuis toujours.

Par son prix, sa facture, son style, cette revue s'adresse à une élite lettrée, à la recherche de son identité, de sa liberté.

Elle veut discuter de la qualité, des lois qui nous régissent, ainsi que de son opportunité et son bien-fondé.

La Couronne soutient de son côté que la revue est obscène, et souligne particulièrement la gradation ascendante de l'exploitation sexuelle qui se constate dans chaque exemplaire consécutif.

Voyons donc ce que contient chacun des exemplaires 1, 2, et 3, de cette revue Sexus.

Chaque numéro contient trois séries d'articles, sous les génériques

a) d'IMPACT

b) de PARADOXE

c) de TABOU

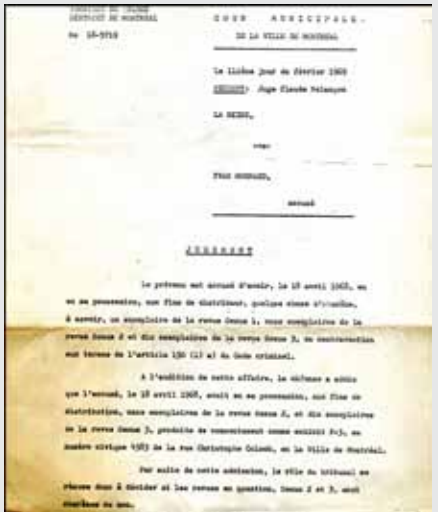
Sous le premier chef, on énonce des idées et des principes qui s'apparentent à la contestation de l'ordre établi existant.

Sous le second chef, on élabore sur les premiers énoncés, on fait en quelque sorte une projection, une extrapolation, de ce qui a été présenté au début, et enfin, sous l'étiquette tabou, on présente des images, des dessins, des textes dont la quantité et la pornographie seraient seulement les accessoires et corollaires de ce qui est prôné aux deux premiers chefs.

J'ai lu chaque revue d'un bout à l'autre.
J'en arrive à la conclusion que le no 1, et ce, en me basant sur les critères énoncés dans la décision de la Cour Suprême, Régina -vs- Dominion News and Gifts Ltd., peut être décrit comme une revue risquée, osée, mais non obscène.
Il n'en est pas de même cependant pour Sexus 2 et Sexus 3.
Le numéro 2 contient des articles qui penchent beaucoup plus vers l'exploitation du sexe que vers le combat pour une revendication de la liberté.
On y trouve, de plus, de très nombreux dessins franchement obscènes, plusieurs photos de même calibre, et enfin, sous le prétexte fallacieux de nous introduire à des oeuvres littéraires, une quinzaine de pages de littérature pornographique superlativement obscène.
Le numéro 3 est la progression du numéro 2, avec moins d'impact et de paradoxe, mais plus de tabou, dont 26 pages contenant 48 photos obscènes, et 15 pages d'un texte pseudo littéraire attribué à Théophile Gauthier, dégoûtant de pornographie.
Et ajoutons à cela une suite de dessins où l'obscénité s'unit au sacrilège.
Cette dégradation dans la pornographie, les dessins, les photos obscènes, est même accompagnée d'une gradation dans le prix d'achat de la revue.
Le numéro 3 coûte $1.00 de plus que les deux premiers.

Je conclus donc en déclarant Sexus 2 et Sexus 3 obscènes, et conséquemment, je dois trouver le prévenu coupable de l'accusation logée contre lui, pour Sexus 2 et 3.
Dans le cas de Sexus 1, aucune preuve n'ayant été faite, le prévenu est acquitté.
Mais il l'aurait été quand même, si on avait établi sa possession, aux fins de distribution, de Sexus 1.

CLAUDE MELANCON
Juge à la Cour Municipale de la Ville de Montréal.



COUR MUNICIPALE
DE LA VILLE DE MONTREAL

Le Lundi jour de février 1969
PRESENT: Juge Claude Valois

LE REIN,

vs:

YVAN MORNARD,

accusé

JUGEMENT

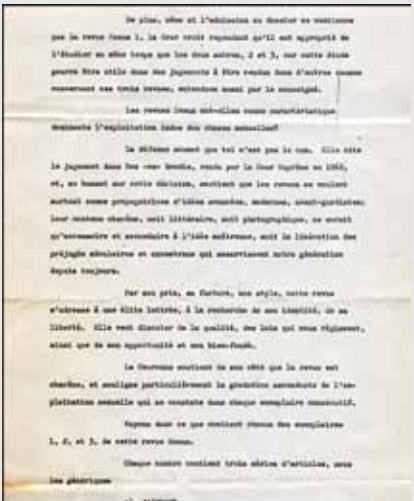
Le prévenu est accusé d'avoir, le 18 avril 1968, en sa possession, sans fins de distribution, quelques cinéma d'amateur, à savoir, un exemplaire de la revue Sexus 1, deux exemplaires de la revue Sexus 2 et dix exemplaires de la revue Sexus 3, en contravention aux termes de l'article 150 (1) a) du Code criminel.

A l'ouverture de cette affaire, le défendeur a admis que l'accusé, le 18 avril 1968, avait en sa possession, sans fins de distribution, deux exemplaires de la revue Sexus 2, et dix exemplaires de la revue Sexus 3, produits de consentement comme exhibit P-3, au numéro civique 4383 de la rue Christophe Colomb, en la Ville de Montréal.

Par suite de cette admission, la Cour tribunal en viendra donc à décider si les revues en question, Sexus 2 et 3, sont obscènes ou non.

L'article 150 (8) du Code criminel dit ce que suit:

"Sous réserve de la présente loi, est réputée obscène toute publication dont une caractéristique dominante est l'exploitation indue des choses sexuelles, ou de choses sexuelles et de l'un quelconque ou plusieurs des sujets suivants, savoir: le crime, l'horreur, la cruauté et la violence."



De plus, même si l'admission en dossier en continue que la revue Sexus 1, la Cour croit reprendre qu'il est appropié de l'étudier en même temps que les deux autres, 2 et 3, car cette étude pourra être utile dans des jugements à être rendus dans d'autres causes concernant ces trois revues, actuellement saisi par le monarque.

Les revues Sexus nouvelles sont caractéristiques dominante l'exploitation indue des choses sexuelles?

La défense soutient que tel n'est pas le cas. Elle cite le jugement dans les cas Brodie, rendu par la Cour Suprême en 1962, et, en tenant sur cette décision, soutient que les revues en seulent surtout comme propagatrices d'idées sexuelles, modernes, sont-politiques; leur contenu obscène, soit littéraire, soit photographique, ne serait qu'accessoire et secondaire à l'idée maîtresse, soit la libération des préjugés séculaires et ancestraux qui assurtissent notre génération depuis toujours.

Par son prix, sa fraîcheur, son style, cette revue s'adresse à une élite intégrée, à la recherche de son identité, de sa liberté. Elle veut discuter de la qualité, des lois qui nous régissent, ainsi que de son opportunité et son bien-fondé.

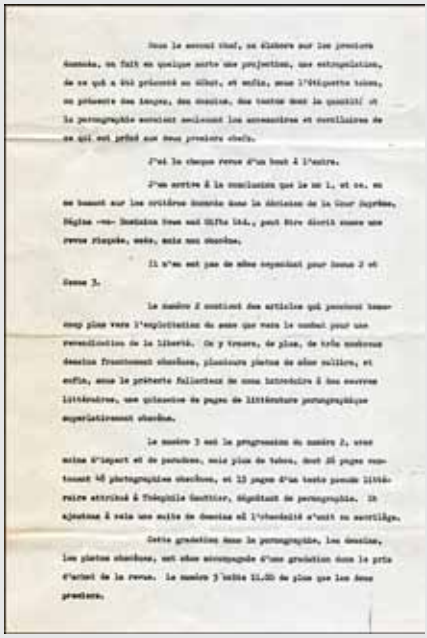
Le Tribunal soutient de son côté que la revue est obscène, et souligne particulièrement la gradation ascendante de l'exploitation sexuelle qui se constate dans chaque exemplaire consécutif.

Voyons donc ce que contient chacun des exemplaires 1, 2, et 3, de cette revue Sexus.

Chaque numéro contient trois séries d'articles, sous les génériques

a) d'INPUT
b) de SUBJECT
c) de TAKE

Sous le premier chef, on donne des idées et des principes qui s'apparentent à la contestation de l'ordre établi existant.



Sous le second chef, on discute sur les positions dominées, on fait en quelque sorte une projection, une extrapolation, de ce qui a été présenté au début, et enfin, sous l'étiquette TAKE, on présente des images, des dessins, des textes dont la quantité et la pornographie surclassent les accessoires et corollaires de ce qui est prôné sous deux premiers chefs.

J'ai le chagrin revue d'un bout à l'autre.

J'en arrive à la conclusion que le no 1, et ce, en se basant sur les critères énoncés dans la décision de la Cour Suprême, Régina -vs- Dominion News and Gifts Ltd., peut être décrit comme une revue risquée, osée, mais non obscène.

Il n'en est pas de même cependant pour Sexus 2 et Sexus 3.

Le numéro 2 contient des articles qui poussent beaucoup plus vers l'exploitation du sexe que vers le combat pour une revendication de la liberté. On y trouve, de plus, de très nombreux dessins franchement obscènes, plusieurs photos de même nature, et enfin, sous le prétexte fallacieux de sous intercaler à des ouvrages littéraires, une quinzaine de pages de littérature pornographique supérieurement obscène.

Le numéro 3 est la progression du numéro 2, avec même d'impact et de paradoxe, mais plus de textes, dont 26 pages contenant 48 photographies obscènes, et 13 pages d'un texte pseudo littéraire attribué à Théophile Gautier, dégénérant en pornographie. Il ajoutons à cela une suite de dessins où l'obscénité n'exit au sacrilège.

Cette gradation dans la pornographie, les dessins, les photos obscènes, est sous accompagnée d'une gradation dans le prix d'achat de la revue. Le numéro 3 coûte 11.00 de plus que les deux premiers.

Je soussigné dans ma déclarant Sexus 2 et Sexus 3 obscènes, et conséquemment, je dois trouver le prévenu coupable de l'accusation légale contre lui, pour Sexus 2 et 3. Dans le cas de Sexus 1, aucune preuve n'aynt été faite, le prévenu est acquitté. Mais il l'aurait été quand même, si on avait établi en possession, sans fins de distribution, de Sexus 1.

(signature) CLAUDE VALOIS

Juge à la Cour Municipale de la Ville de Montréal

Copie conforme

Juge

Jugement contre SEXUS.

12 février 1969

Piètre plaisir.
Quelque chose comme André Lavoie (2 ans de prison pour FLQ) qui, deux semaines après sa libération, s'ennuyait déjà dans Montréal.
Car les plaisirs sont définitivement petits: fumer le cigare, la pipe ou la nicotine de la cigarette; boire l'alcool de la boisson; éjaculer dans la bouche d'une femme nue; acheter le livre ou le disque tant convoité; autant de faibles plaisirs que d'heures à la montre suisse.
Et même l'idéologie.
Et même la bataille.
Et même le grand amour de sa vie.
Rien de fantastique.
Et même le hachisch, la marijuana, le LSD et la mescaline.
Rien de fantastique.
Rien sinon peut-être de parler à Raoul Duguay, vainqueur épuisé, au carrefour des rues Ste-Catherine et St-Denis.
Et même là, qui parle de plaisir.

15 février 1969

(*Énormément de marijuana et d'alcool*).
Ils se font les obligés de m'accepter.
Moi qui dérange leur jeu.
Leur jeu qui manque d'unité, contre le mien qui refuse de plus en plus d'être disponible.
Hélène Bourgault, Diane et Claire Leblanc, Lucien Hamelin, Maurice Roy et sa femme, Sylvie Roche et Reynald Bourque (mais lui: non tout à fait), et le pauvre Paul Chamberland.
Ils se font inférieurs à moi.
Cette fête.
Cette fête chez Sylvie Roche et Reynald Bourque.
Mais était-ce une fête, ou une bataille.
Et entre qui et qui.
Entre moi et qui.

Ne sais pas.
Peut-être contre le triumvirat Sylvie Roche, Diane et Claire Leblanc.
Et encore.
Contre tous ceux qui ne s'unissaient pas à moi. Quelques autres.
Mais Reynald m'a dit que je lui avais fait l'amour à distance.
Quelque chose d'impossible, et de vrai.
Et Michel Benoît, Guy Kosak, Jean-Pierre Dumont, Elen Lakoff
étant indiscutablement des miens. Et quelques autres.
Une passion dont j'ai encore besoin.
Terrible pouvoir du monstre local. Gourou de plus d'un peuple.
Élu du subconscient cherchant la brèche
où passer pour immerger à la surface.
Mais de quoi celui qui m'aime parle-t-il d'être aimé, enfin.
Qu'on me le présente celui qui reste indifférent.
Et qu'ai-je affaire avec lui. Moi, durablement moi.
Durable: un moins que rien dans l'ensemble du rien.
Le dieu précoce qui jamais ne sortit de rien.
Ouf! les beaux textes choisis de mon enfance.
Mais où l'ai-je pris cette ostie d'enfance-là.
Mon père me clôturait.
(Ma mère n'était que le sergent).

16 février 1969

(*Sur la marijuana*)
Patricia Wedge et Madeleine Who.
Luc Latour devait fourrer Who,
et moi je devais éjaculer quelque part dans Wedge.
Ce fut la gênante salle du parloir.
Elles n'osaient vraiment pas, crispées qu'elles étaient par leurs véritables amours : " Un bonbon pour chaque enfant! Un bonbon! Rien qu'un bonbon, mon bonhomme, rien qu'un! Un bonbon pour". Moi, je voulais voir les seins de Wedge, ouvrir encore le décolleté du gilet; voir le cul de Wedge dans la mini-jupe de suède brun; fourrer à plein dans la bouche de Wedge, entre les pattes de Wedge, et encore dans la bouche de Wedge.

Mais Wedge n'aime pas le sexe, Wedge n'est pas là pour le sexe.
Wedge n'est même pas là.
Wedge en est encore au prince charmant: et elle ne le trouve
ni dans sonamourfidélitéjalousie d'adolescente non plus que dans le sexe,
"j'veux t'met! j'veux t'met! ouvre tes jambes, j'veux t'met!".
Wedge a son prince dans sa tête.

- t'est pas sérieux, elle a pas 22 ans stostie de malade mentale
qu'est pas kapab de s'met à 22 ans; c'est pu possible d'avoir encore
son cul entre les deux yeux.

Ouaiye
Ouya
Ouayeayeye!
Ouf! au moins Claudine Potvin sait montrer ses seins, montrer son cul,
me sucer le sexe en avalant le sperme, sait se faire fourrer le cul et,
ne pas être fidèle.
Et c'est une perle, bonhomme.

17 février 1969

Claudine Potvin me dit que Paul Chamberland a très bien compris
l'hostilité entre nous, et qu'il est prêt à écrire pour ALLEZ CHIER;
qu'il se reproche son babillage inutile et agaçant;
et qu'il s'oriente vers l'homosexualité.

(*Sur la marijuana*)
Claude Péloquin, complètement ivre, comme d'habitude, l'autre soir,
il y a plus d'un mois, disait vouloir mettre sur pied un système
de bandes magnétiques qu'il vendrait aux gens de gauche,
avec magnétophone si besoin.
Un genre de radio en circuit fermé.
C'est encore la preuve de notre irréalisme national.
La seule raison valable serait de ne pouvoir tout endisquer
(malgré la censure), et tel n'est pas le cas.

Et c'est là, la faiblesse de Pélo: voir petit, infiniment petit.
La seule raison valable, donc, est d'éviter le tirage minimum
(financièrement) du disque (1000 copies), et de se tourner résolument
vers les 50 ou 100 amis qui vous suivent, de toute façon, partout.
C'est ne pas connaître la leçon de Louis Geoffroy qui m'avouait
finalement l'erreur de l'OBSCÈNE NYCTALOPE:
il vaut mieux publier un livre à 1000 exemplaires (détail: $2.00),
que de réaliser des tirages de 60 copies se vendant $20.00.
Et comment veulent-ils, ces gens-là, que je sois content de leur présence.
Ils m'ennuient, carrément.
Je peux aimer les truites, mais jamais les faux requins.

20 février 1969

J'ai mal à la couille droite: un léger gonflement.
«Mon Dieu, mon Dieu, serait-ce le terrible mal?»
Et puis après!
Même mort, j'aurai joui.
Et c'est tout ce que j'ai demandé.
Claude Lala buvait son café en écoutant Colas Lepin.
J'étais fort satisfait de regarder la bouche de Carole D'où,
dernier stock en liste de Colas: si j'avais eu $20.00,
je l'aurais mise ma queue dans la bouche D'où.
Et c'est ainsi que j'envisage le bonheur, grand bien vous fasse.
Colas me remettra samedi le nécessaire à ma nouvelle entreprise.
Et j'espère bien rouler carrosse.
Six mois: et j'aurai peut-être une maison bien à moi.
Si la distribution ne m'effraie aucunement dans certaines tabagies,
le problème demeure par la poste, par les listes de noms.
À corriger.
Mais avant tout: légaliser le plaisir.
On en reparlera demain.
Car c'est là mon testament: une escalade de la pornographie.

21 février 1969

Il faudra bien que quelqu'un l'écrive ce roman.
Car il est dû, ce roman.
Il est nécessaire, ce roman.
Un véritable roman pornographique dans la meilleure des veines.
Quelque chose d'infiniment plus puissant qu'APRÈS SKI.
Le scandale qui devrait déjà être arrivé.
Avec des noms comme Carole D'où, Madeleine Who, Sylvie Comment, Gertrude Quand.
Et, dieu merci, j'y viens tout doucement.
Pour le plaisir des autres. Et le mien.

(*Esquisse pour un roman pornographique*).
Pauvre ville, avec ses bordels d'occasion, ses pornographes
sur le bien-être social, ses urinoirs publics puant le désinfectant
et le flic en chasse d'homosexuels, ses éditeurs d'hebdomadaires
fétichistes à 20 sous le 30 pages, la ville où je suis né,
presque incroyablement, patrouillée de bord en bord par les gardiens
de l'ordre à grands coups de sirène, quelque chose comme un camp
de concentration dans le cataclysme de la fin du monde,
dont il faut que je sorte, à tout prix, sacrer mon camp à l'étranger,
retrouver un certain ordre, les belles boutiques des pornographes
du Danemark, les tapis rouges des bordels d'Amsterdam,
les fumeries du Pakistan dans l'acre odeur parfumé du hachisch
se consumant dans les immenses pipes, fumant en cercle autour
d'une danseuse nue tandis qu'une autre s'occupe à me mettre le sexe
dans sa bouche. Ouais. Ouais.
Je suis là, à Montréal, bloqué, avec ma couille droite qui enfle
démesurément, la sensation d'une pierre entrée dans ma peau,
démesurément, dans un corps qui n'est pas le mien, à qui je ne peux
carrément pas me fier, qui rouille de sa rouille, dont les pièces l'une après
l'autre me pète dans les mains, m'obligeant à retourner, encore et encore,
à l'hôpital, dans l'odeur de la graisse, des moteurs qui éclatent, me laissant
moi-même en garanti aux garagistes pataugeant dans le sang.

Putain.
Putain de vie.
Et pourtant, je m'aime, je m'adore, je me traite aux fromages,
aux charcuteries fumées, je m'arrose de vin rouge, je ne vis que pour moi,
pour être moi, encore un tout petit moment, juste assez pour bien éprouver
que je vis, que je suis au volant d'une jaguar
qui ne peut finir autrement que sur un arbre.
Car c'est le mariage de ma fille! et tout le village, pour une fois, est saoul.
Exceptés quelques vieux radoteurs accompagnés de leurs vieilles folles
qui essaient de tout foutre en l'air.
Ils ont enfermé leurs enfants dans leurs maisons, ils ont puni leurs fils
et leurs filles, expressément le jour du mariage de ma fille,
afin de leur éviter la «tentation du vice».
Ils essaient de nous faire croire que la vie est sérieuse, qu'il faut mettre
le cap sur la mort et y penser à tout instant, «à quoi vous sert ce plaisir
puisque vous allez retourner en poussière», paniqués, dans le soubresaut
du Titanic, sachant, comme moi, qu'ils vont se noyer, que les chaloupes
de sauvetage sont déjà combles, paniqués, hystériques au milieu
de l'océan criant à l'aide en avalant la dernière gorgée d'eau.
Putain de putain.
Moi je danse, je ris, et je souris, goûtant encore un peu de ma vie,
encore un tout petit peu, profitant des derniers sons du dernier
des musiciens encore un peu sensés, claquant du pied sur le pont,
l'accompagnant du pied sur le pont, fantastique vie qui m'a donné
de son meilleur lait. Encore un tout petit peu.
Ma ville a peur, terriblement peur, du plaisir.

Une bombe de fort calibre a explosé vers 11 heures hier soir au Club de Réforme, situé au 82 ouest rue Sherbrooke, à Montréal près de la rue Saint-Urbain, faisant six blessés, dont un bébé de huit mois, et causant des dégâts considérables à l'immeuble du Club, en plus de fracasser les carreaux de dizaines d'habitations avoisinantes.
(Dimanche-Matin, 23 février 1969).

Ma ville a peur, terriblement peur.

La ville du colon est une ville en dur, toute de pierre et de fer.
C'est une ville illuminée, asphaltée, où les poubelles regorgent toujours
de restes inconnus, jamais vus, même pas rêvés.
Les pieds du colon ne sont jamais aperçus, sauf peut-être dans la mer,
mais on n'est jamais assez proche d'eux.
Des pieds protégés par des chaussures solides alors que les rues
de leur ville sont nettes, lisses, sans trous, sans cailloux.
La ville du colon est une ville repue, paresseuse,
son ventre est plein de bonnes choses à l'état permanent.
La ville du colon est une ville de Blancs, d'étrangers.
(Frantz Fanon, Les damnés de la terre).

Cloclo prend son bain.
J'entends le clapotement de l'eau par secousses interrompues.
Cloclo est un chat.
Elle se baigne avant et après chaque séance de léchage.
Je me masse lentement le sexe au travers de mon pantalon
en attendant que Cloclo ait fini.
Je vois les lèvres et la langue rouge de Cloclo
engloutissant voluptueusement ma pine.
Je vois ma langue rouge sur la vulve rouge de Cloclo.

Cloclo ne me demande jamais si je l'aime.
Et je ne demande jamais à Cloclo si elle m'aime.
Et c'est très bien ainsi.
C'est énormément là.

Tout à l'heure, une bombe a éclaté près de chez moi.
Nous avons rejoint la foule dans la rue.
Cloclo m'a dit qu'il faudrait cent bombes d'un coup
pour pouvoir déclencher une émeute.
Mais que ça ne changerait rien.
Que le problème resterait le même.
Cloclo écarte mes jambes, passe doucement sa langue sur ma pine,
approche lentement ses lèvres mouillées de mon gland.

Je la regarde, excité par la vision qu'elle m'offre,
assise en ciseau devant moi, le sexe ouvert entre ses jambes,
les seins pendants au-dessus de mes cuisses.
J'écarte encore plus ses cuisses tandis que ma pine pénètre jusqu'au fond de sa bouche.
Je m'agrippe d'une main à sa taille, tandis que mon autre main
lui serre le cou.
D'une main, elle se met à me tâter les couilles, doucement, puis de plus en plus fermement, suçant avec avidité mon gland de plus en plus chaud.
Ses doigts s'approchent de mon cul, et commencent à le caresser.
Elle me masse les fesses, et finalement, enfile un doigt dans mon anus.
Mon excitation monte à mesure qu'il s'enfonce dans mon cul
et que sa bouche se fait plus violente.
Je commence à donner des coups de hanches,
accélérant ainsi le frottement de ma pine entre ses lèvres.
À chaque coup, j'entends la succion forte de sa bouche,
et je la vois prisonnière de mon extase.
Les images se font plus nombreuses et plus précises dans mon esprit.
Elle est la putain dont aucune morale ne m'empêche d'abuser.
L'esclave prodigieusement obscène.
Et je sens sa succion déchaînée comme une reconnaissance
de ma supériorité de mâle et de conquérant.
Je vois la porte de la chambre s'ouvrir,
et Koko la voir ainsi soumise et dévergondée.
Je suis Dieu me donnant en spectacle à l'univers,
et je vois d'autres femmes s'agenouiller devant moi
et me lécher les couilles tandis que Cloclo continue à me faire gémir.
Je sens alors le sperme chaud monter rapidement jusqu'à sa bouche.
Je gémis comme une femme qui jouit
tandis qu'elle boit la bave qui lui vient à la bouche par saccades.
Mes muscles se relâchent,
tandis que Cloclo aspire goulûment ce qui peut encore y rester.

23 février 1969

Mais il faudra surtout que quelqu'un le vive, ce roman.
Que quelqu'un y atteigne, à cette liberté.
Et que le roman ne soit en fait que le journal de bord de Xénophon, le grec.
Que ce livre soit le compte rendu d'une véritable aventure.
D'une difficile liberté.

La progression encore dans les étapes:
l'époque du grand désir (masturbation)
l'époque des premières satisfactions (amour et jalousie)
l'époque de la première remise en question (amour libre)
l'époque de la consécration du vicieux (échange de partenaire)
l'époque de la mise en commun du plaisir (l'orgie)
l'époque de la nouvelle famille de corps et d'esprit (communauté sexuelle).

À ce sujet, Claudine Potvin, et moi, serons peut-être fondateurs.
Commencer par bien assimiler un autre homme et une autre femme.
Et progressivement accroître le nombre.
Peut-être débuter avec Luc Latour et Denise Bilodeau.

24 février 1969

Fourré avec Jocelyne Lepage.
Quelque chose de bandant dans la beauté de son cul.
Le bon goût, et l'odeur parfumée, de son cul.
À mettre, et à remettre.

Mais les québécois ont des pertes de sang, au moindre choc.
Ainsi Claude Gauvreau, à demi fou, qui n'ose pas.
Qui meurt d'amour au bord de la fontaine.
Tout à fait comme Gaston Miron, en moins éloquent.
Ces gens qui se croient héroïques, ont, en fait, manqué le train.

Ils n'en sortent plus de ce mauvais voyage sur place.
Tout à fait comme René Ferron, le libraire.
Qui les pousse donc à mille détours hypocrites et galants
pour aller y fourrer, dans ce beau cul, tant convoité.
Ils n'hésitent pourtant pas à vous inviter, carrément, à boire dans un bar.
Mais la chose est différente lorsqu'il s'agit du cul. Ils n'osent plus.
Tout à fait comme une religieuse lesbienne qui, folle et honteuse,
s'oblige aux simagrées des médailles et des images saintes,
pour l'y aller voir, ce beau cul de la petite couventine.
Hélas, que de propos.
Que de retard.
Et surtout lorsqu'il s'agit, merveilleusement, d'aller fourrer.
Surtout que plusieurs femmes d'aujourd'hui l'offrent si simplement,
leur cul, lorsque vous le demandez ouvertement.
Et que vous considérez que la chose va, évidemment, de soi.

27 février 1969

Engueulade avec Guy Kosak, au sujet de la répartition monétaire
de ALLEZ CHIER.
Le budget accordé à la photographie par numéro ($50.00),
est loin de le satisfaire, d'autant plus qu'il se considère
comme l'un des fondateurs.
Mais quoi.
Sinon que nous avons fait un long, et maintenant peut-être trop long,
bout de chemin, ensemble.
Comme il est bon d'entrevoir la fin d'un mariage, quel qu'il soit.
Comme il est bon d'espérer le célibat.
Uniquement soi.
Soi-même au bout du chemin.

2 mars 1969

Jocelyne Lepage. Une fois de plus.
Une fois de plus l'érection mâle avec sa pine bourrée de sang,
la surface lisse du gland, les veines énormes de la peau. Étrange vision.
Risque maintenu de la folie. Continuellement évitée par l'autre vision.
La petite patte nue dans ma main, et les seins secoués
par les chocs du corps mâle dans le corps femelle.
Rien de tel, pour le repos, que d'entrer lentement la pine
dans la bouche humide de la femme.
Et d'en ressortir lentement. Et d'entrer lentement, à nouveau.
Jusqu'à la pleine satisfaction du conquérant criant de plaisir en éjaculant
dans le gosier d'une adolescente violée, avalant la chaude décharge
de spermes, et gardant encore un moment, dans sa bouche, craintive,
l'organe chaud du maître qui, de ses mains, tient encore sa tête captive.
Peu de chose, pourtant.

3 mars 1969

Et, justement, je m'emmerde.
Je m'emmerde, ce soir, de ne pouvoir fourrer à volonté.
Mais c'est ainsi.
C'est ainsi. Et ce sera, d'autres jours, encore ainsi.
Car, justement, ce n'est pas encore pour demain, qu'on ira manifester
contre nous-mêmes, en fourrant sur la place publique.
Deux mille personnes fourrant sur la place publique.
Contre personne, autre que soi-même.
Car, justement, nous n'avons plus le temps de manifester contre les gens,
sachant, surtout, que *nous sommes nous-mêmes le système*,
et qu'il ne prévaudra qu'en tant que nous maintiendrons avec lui, le débat.
C'est en nous qu'il changera, le système.
Un peu comme ces dieux grecs dont personne n'a prouvé la non existence,
et qui pourtant, n'existent plus.
Et c'est ainsi. Et ce sera, d'autres jours, encore ainsi.
Car, justement, ce n'est pas pour demain.

7 mars 1969

De retour, près de Trois-Rivières, aux «7 Fables».
Restaurant où Pauline Maltais-Michaud et moi,
au travers des tronçons d'arbres et des animaux empaillés, nous aimions.
Et pourquoi tant de vodka Movskovkaya!
Pourquoi, ce soir, ce relief.
Pourquoi la tuyauterie bleue sur les lattes de bois blanc:
la beauté bleue de mon sexe dans la beauté blanche de son sexe.
Alors que depuis plus d'un an, mes autres maîtresses demeurent,
décidément, une ombre au tableau.
Pauvres ombres et pauvre moi.
Vous devriez pourtant le comprendre, seigneurs des galaxies.
Comprendre ce très peu de choses d'une autre ère que la vôtre.
Et ce n'est pas là chercher à vous faire partager les mystères de Dionysos.
Libre, au contraire, à vous, d'y voir un sens.
Mais tel n'est pas mon débat d'homme préhistorique.
Quoi d'autre, pour moi, que les cavernes.
Et que Pauline, cette femme.
Mais.
Mais.
Pour vous, quel inutile débat entre Jupiter et Vénus,
et plus - énormément plus - encore.
Mais vous souviendrez-vous de l'homme préhistorique, affreusement, qui,
malgré lui, ne pouvait rien, véritablement, comprendre.
Et là encore, quel bien vous fasse, mes seigneurs.

12 mars 1969

Ce n’est plus - tout à fait... - possible.
À quel point, pourrissent-ils.
Oh! si rapidement!
Ces crottes de cheval.
Qui ne valent surtout pas le serveur du restaurant polonais
où je mange aujourd’hui.
Il est évident que la guerre devrait être légalisée,
et non seulement à certaines époques du temps.
Mais bien lorsque cela vous semble bon.
Tuer ou être tué, rapidement, comme cela serait satisfaisant.
Lancement littéraire - de quoi donc et de qui d’autre (l’auteur le sait) -
chez Jacques Hébert, pourtant, pourtant jadis dangereux.
Recherché.
Oui, très recherché.
(À éviter, lorsque je serai riche, et vieux, et ho!).
Oui, mille milles de distances.
Et tienne, oh tienne le coup, mon moteur!
Colère.
J’aimerais vivre lentement dans le pays étranger.
Avec, pour seule connaissance, le serveur du restaurant polonais.
Au lieu de ces Nicole Brossard, Roger Soublière, Léon Z. Patenaude,
Michel Pelletier et dieux et dieux cocus.
Mais oui, mais oui, madame, dieu n’est plus là.
Et voilà qui suffit, ici, pour être célèbre.

17 mars 1969

Tout va. Très bien, madame la marquise. Il est peut-être permis
au capitaine de digresser un peu dans le cahier de bord.
D'ABORD.
ALLEZ CHIER 1 sortira des presses le 28 mars. SEXUS 4, le 2 mai.
(Et ÉROTISME 1 ne sera plus alors qu'une simple formalité:
Jean- Guy Lessard en achève la présentation graphique).
Et moi, j'achève le ménage dans la paperasse:
histoire d'engager bientôt les services d'un comptable.
Heureusement que Jean-Pierre Dumont demeure quoiqu'il arrive.
Hommage, au passage.
Hommage aussi à Marcel Roy,
actuel propriétaire de l'imprimerie Bernard, à Berthierville.
Légèrement trop indulgent avec la «gauche» qui paye, très mal merci.
Hommage à ce père indulgent envers nous, en quelque sorte, ses enfants.
C'est le respect qu'il m'apprend.
Et j'ai eu le besoin d'augmenter, envers lui, ma dette:
un simple moyen de lui rendre, enfin, l'hommage dû.
Et que la «gauche» aille, ailleurs, se branler.
Dieu merci, s'il est un poste libre, pour eux, au gouvernement.
Ils feront d'adorables ronds-de-cuir.
Ils auront la compétence qui nous manque:
celle de rendre déficitaire toutes nouvelles compagnies d'État.
Et Dieu, en vérité, leur doit plus qu'à nous, ce poste.
ET AILLEURS EXISTE LA JEUNE FEMME
QUI CONNAIT L'ART DES GEISHAS.
Du nom de Monique Cloutier, femme séparée de Martial Filion, cinéaste,
et mère d'une fille de 3 ans nommée Brigitte.
Médium, l'envoyée de mes VOIX.
Car c'est en cherchant Socrate
qu'il m'arrive d'obtenir une confirmation de son existence possible.
Car mes VOIX m'ont toujours, et je ne sais pourquoi, sauvé de l'échec.
Et c'était, ainsi, la mission de Socrate.
Celle qui, pour moi, demande l'éclaircissement.

23 mars 1969

Progression.

28 mars 1969

Ça y est!
Enfin, de retour!
Enfin, il est imprimé ALLEZ CHIER numéro 1.
Il va faire mal.
Très mal.
Encore plus que je n'espérais.
À l'imprimerie, les jeunes jubilent.
Mais les employés de plus de 30 ans sont inévitablement agressifs.
Malgré le respect dû au client,
ils ne réussissent pas réellement à se contenir.
Ils en ont les couilles chaudes.
Tout cela me rend nerveux.
Comment réagira le régime.
L'impact est plus terrible que je ne croyais.
Nous avons, une fois de plus touché juste.
La modération de PARTI PRIS jouait même en faveur du régime.
Les gens passaient, indifférents.
Mais tel n'est pas le cas, ici.
Il n'y a plus de «peut-être».
Il n'y a que des «oui» et des «non».
C'est véritablement la fin du silence.

1 avril 1969

(*Lettres ouvertes reçues à ALLEZ CHIER*).
1.
Complice de la même bécosses,
comme nous ne sommes pas à gauche mais en avant, nous avons lu
avec intérêt sadique sans aller chier votre numéro un de *Allez Chier*...
mais comme nous manquons de papier, et que plusieurs personnes
de notre entourage devraient elles, aller chier, nous aimerions recevoir
quelques numéros de votre... cru.
serions même intéressés à vendre dans le milieu malodorant
de l'université de shalbrookle... (20 exemplaires ou plus).
compris? souhaitons que la présente vous servira au petit coin,
après avoir été lue cependant, et demeurons à shalbrookle,
le groupe de l'r du q. gaston gouin
chambre b 35 maison des étudiants université de sherbrooke.
2.
De la marde, nous sommes dans la marde, alors vive la marde libre.
Il en faut d'la marde, partout, partout, le gouvernement est dans la marde,
les étudiants sont dans la marde, les ouvriers sont dans la marde,
les syndicalistes sont dans la marde, le Québec est dans la marde.
Alors VIVE LA MARDE LIBRE.
Édouard Bertrand 508 Viger est Montréal.
3.
Chers *Allez Chier*,
Je vous enverrais bien trois dollars pour m'abonner à *Allez Chier*
mais je sais que vous allez le boire ou le «fumer», ça fait qu'*Allez Chier*,
je ne veux pas me faire CHIER dans face.
Cependant, je trouve que c'est là une excellente initiative cet *Allez Chier*.
Il manque peut-être (beaucoup) de réflexion et de recherche
pour que ça pogne pour de bon comme une envie de chier.
Si vous sortez encore 3 autres numéros, à ce moment, je ne vous enverrai
plus CHIER, parce que je saurai vraiment que vous aurez envie de CHIER
de façon constante, de façon à continuer la lutte.
Québécoisement vôtre, Jacques Geoffroy 365 Mélançon St-Jérome.

4.
J'ai lu votre revue pour saisir votre message et ceux des autres
qui se sont exprimés ici.
J'ai suivi votre conseil et je me suis assis sur le bol de toilette
avec votre revue comme je le fais avec d'autres journaux.
Je me suis rappelé que lorsque je n'étais pas encore adolescent,
c'était sur le bol que je me sentais le plus libre.
(On a la liberté qu'on peut).
Puis, j'ai aussi pensé que malgré mon langage assez châtié,
il m'est arrivé et m'arrive encore d'employer des expressions comme:
«mange de la marde», «va chier», «fourre toi la dans le cul».
J'ai renvoyé un compte à mon ancien psychiatre
avec cette dernière expression.
De plus, votre revue par son seul titre *Allez Chier* est révolutionnaire
et anti-bourgeoise.
Yvon Beauregard
Montréal.

5.
J'ai tombé par hasard sur votre revue *Allez Chier*.
A première vue j'ai été renversé.
Je ne pouvais m'imaginer autant d'outrecuidance alliée à un titre si bas...
Après lecture au complet des textes,je lève mon chapeau
et je ne puis faire autrement de m'avouer la chose la plus simple:
enfin, on rencontre des gars qui ont un trou-de-cul
et en même temps des jeunes qui ont du con.
Bravo les gars!
Enfin, vous sortez des sillons vieux comme le monde, et vous affirmez
ce que tout le monde sait mais ce que personne n'ose dire tout haut.
Merci,j'ai compris, je vous comprends et malgré mon âge avancé
je suis de tout coeur avec vous autres.
Au revoir.
Merci.
3 Hourra! il y a encore des jeunes qui sont en vie et qui savent chier.
T.A. Payne Québec.

9 avril 1969

(*Notes pour le No 3 de la revue ALLEZ CHIER,*
qui n'a jamais paru faute d'argent).
THÈME DU NO 3: AUTOROUTE PORNOGRAPHIQUE.
(Une Volkswagen sert à la distribution de ALLEZ CHIER:
son trajet de la ville de Sherbrooke à Montréal).
- Le livreur de pizza s'est arrêté à la lumière rouge, à côté de nous,
à la lumière rouge, dans sa voiture de livreur de pizza
et il a ri en nous regardant sans savoir que nous aussi nous livrons
des pizzas de la pizzeria de la plaza OUI LIVREURS DE PIZZA OUI
et Guy est débarqué de la voiture et s'est mis à sa fenêtre pour lui parler
HEY bonhomme COMMENT fais-tu pour savoir que nous avons
les cheveux longs HEIN COMMENT FAIS-TU POUR SAVOIR ça
COMMENT FAIS-TU oui COMMENT FAIS-TU pour savoir
que nous avons les cheveux longs
et le livreur s'est enfui à toute vitesse sur l'autoroute nous laissant seuls
sur l'autoroute livreurs de pizza de la pizzeria de la plaza
et je regardais Dora qui swingnait dans mon magazine pornographique
préféré. (Photographies de femmes nues dont les seins sont cachés
par des collages de visage de politiciens: Premier ministre Bertrand,
Maire Drapeau, Chef de police Gilbert, Monseigneur Grégoire).
Un immense building on the road où les manifestants à la porte
ont l'air d'insignifiantes fourmis.
Les poètes avec leurs découpures de journaux (Miron).
Les chars d'assaut. Les hippies crottés qui nous ont invités à prendre
un café, et nous avons du acheter du café car ils n'en avaient pas.
Filles faisant du pouce, la jupe relevée et les jambes écartées.
Les cheveux courts (squares) sont venus nous dire «bonne chance».
Les sexologues sont venus prônant le couple idéal,
eux qui vivaient avec d'autres femmes que la leur.
Le fou de Straham faux hippie et faux tout court
qui est parti avec mes bottes.
Et nous sommes arrivés là où le prophète nous a dit
qu'aucun homme n'était en vu.

À propos de la publication de ALLEZ CHIER,
plusieurs personnes nous ont demandé si nous étions «engagés».
Nous n'avons pas compris de quoi ces gens parlaient.
J'ai 19 ans et je suis pusher.
C'est-à-dire que je suis détaillant de drogue.
C'est mon métier.
Je ne suis pas pusher de journaux, ni pusher de machines à laver,
ni pusher d'automobiles, ni pusher de «culture».
Je suis pusher de marijuana, de haschich et de LSD.
Je fais entre $2000 et $3000 par année.
La loi refuse de reconnaître mon commerce.
C'est son problème.
Moi, j'ai autre chose à faire que de m'occuper d'une loi qui, au départ,
refuse catégoriquement de reconnaître la valeur de mon métier.

18 avril 1969

À QUOI VEUX-TU JOUER BONHOMME.
J'AIMERAIS LE SAVOIR.
J'AIMERAIS TELLEMENT JOUER À CELUI QUI AIME JOUER AVEC TOI!
Parce que, bonhomme, il n'y a personne qui a tort,
et personne qui a raison.
À peine y a-t-il un autre point de vue que la guerre et qui est le jeu.
EXPOSE-MOI TON SYSTÈME.
JE PEUX À TOUT COUP LE DÉMOLIR ET EN BÂTIR UN AUTRE À LA PLACE POUR ENSUITE LE DÉMOLIR, LUI AUSSI, SI TU VEUX.
Et même le jeu, bonhomme, n'est qu'un autre système.
Et tu peux, comme moi, le démolir.
Mais moi, je ne veux pas, tout simplement,
je ne veux pas jouer à le démolir.
Du moins, pour l'instant.
CAR JOUER SUPPOSE UNE TELLE FIDÉLITÉ
QUE JE CROIS NE PLUS JOUER
AU MOMENT OÙ JE JOUE LE PLUS.

Et c'est ainsi bonhomme que ma vie me satisfait.
Je ne comprends ni les mots «engagement», «sincérité», et autres mots.
Mais je comprends bien que j'ai encore un peu de temps
pour satisfaire à mes appréhensions.
Ni la poésie, ni l'amour, ni le sexe, ni l'argent ne peuvent arrêter,
à chaque printemps, mon goût d'aller ailleurs tâter un peu sérieusement
d'autre chose.
Et dès que je sens «ma» réussite devenir «une» réussite parmi d'autres
pour d'autres, j'ai le besoin d'aller pondre, ailleurs, un autre oeuf
d'une autre poule.
Car la seule raison qui m'était valable pour accepter lourdement le poids
de la victoire, le serviteur sur le char triomphal répétant au vainqueur
qu'il n'est que poussière, la seule raison qui permettait d'affronter
cette énorme contradiction, c'était la notion d'éternité, la notion de dieu,
la notion de postérité et progressivement la notion de vérité.
Mais tout cela, fort heureusement, déteignit au lavage
de ces derniers temps.

22 avril 1969

Car, pendant très longtemps encore, il y aura, encore,
des «criminels» et des «gardiens de l'ordre».
Et parmi eux, de part et d'autre, des hommes honnêtes
qui n'ont rien à voir, de part et d'autre, avec «l'honnêteté».
Et c'est ainsi que j'envisage quelques sens à la vie de quelques-uns.
Très peu.
Je n'oublie pourtant pas de compter parmi eux quelques artisans,
quelques prophètes, et quelques uns, encore, qui n'ont même pas de nom
pour me les rappeler. Et le nombre, pourtant, demeure très faible.
Quelques pépins, jamais plus, dans la même pomme.
Car c'est à cause de ces «criminels» et de ces «gardiens de l'ordre»
que l'arbre peut se frayer un chemin dans un espace, pourtant réduit,
mais auquel leur débat donne un premier droit d'existence.
L'espace qui, sous l'apparence d'être le champ du combat, peut librement
exister en tant que haut fourneau d'une culture en ébullition.

24 avril 1969

Mais, avant tout, pour le «criminel», c'est de ne pas savoir quoi faire des gens.
Car il sait, lui, qu'il n'y a que très peu de gens qui n'existent pas.
Et que l'on ne les trouve, finalement, qu'après 120 jours de recherche dans les villes de Sodome et de Gomorrhe.
Un peu après avoir franchi la dernière limite de la ville.
Et qu'en les trouvant, justement, on ne les retrouve plus.
Car c'est ainsi, quelquefois, qu'il saisit que son seul ennemi réside en quelqu'un qui n'existe pas.
Alors que les gens, quoiqu'il fasse, et quoiqu'ils fassent, ne peuvent jamais le toucher.

25 avril 1969

J'ai réglé d'énormes choses.
À commencer par le fait que mes plus proches collaborateurs sont des blancs, et que je suis un noir.
Ou le contraire.
Et que j'ai besoin d'une maison déserte pour agir.
Sans l'encombrement des meubles Louis XIV qui peuvent à la rigueur se transformer en Louis XV pour que ça les paye.
Simplement.
Et rien d'autre.
Et que moi, j'ai le choix entre telle putain plutôt que telle autre.
Car je suis l'un des seuls hommes, ici, qui soit un homme seul.
THE YVAN MORNARD'S EGO TRIP.
Et WHY NOT, petits, puisque finalement vous me parlerez toujours de moi.

27 avril 1969

Comment font-ils, aujourd'hui, pour y croire encore à la postérité,
ces gens qui devraient pourtant savoir qu'elle n'existe, cette postérité,
qu'à cause d'eux, qu'à cause de leurs programmes scolaires dépassés,
qu'à cause de leurs émissions télévisées, ou du culte qu'ils portent
à la rareté de certains livres de leur bibliothèque.
Et que cela n'a pourtant rien à voir avec le temps qui détruira le musée et
la bibliothèque de l'homme de lettres pour lui préférer le livre de recettes
d'une ménagère et la poupée asexuée qu'une enfant aura trop bien cachée
dans son enfance.

28 avril 1969

L'un des plus importants dilemmes de notre morale ne peut plus
s'exprimer aujourd'hui dans les termes qui le faisait exister hier.
C'est un problème qui, comme celui ou non de l'existence des dieux grecs,
menace pour bientôt de basculer dans l'Histoire:
c'est-à-dire dans l'insignifiant.
Hier, on opposait le «dépossédé» au «dépossédant»,
le «pur» au «jouisseur», «l'ermite» au «conquérant»,
«l'intellectuel» au «manoeuvre», le «sage» au «commerçant».
Et combien d'autres exemples encore qui ne me viennent pas à l'esprit.
Aujourd'hui, il me semble vain d'opposer, par exemple, la valeur morale
et la valeur matérielle, et d'autant plus qu'on se met alors à comparer
une valeur essentiellement religieuse qui est d'ores et déjà tombée
dans l'Histoire à une valeur quotidienne qui, par définition même, tente,
une fois pour toutes, de faire oublier, au jour le jour,
les documents nécessaires à son historicité.
Vous ne trouverez guère de commerçants qui portent, comme les poètes,
autant de soin à préserver de l'usure du temps,
leur comptabilité de tous les jours.
L'idée même de comparer entre elles ces «deux» valeurs,
me semble bien saugrenue.

Je vous ramène au même exemple,
celui de l'existence ou de la non-existence des dieux grecs.
Chose évidente: le simple fait d'en parler risque fort de les faire revivre.
Il en va de même pour la morale dualiste.
Et il serait bien dommage de s'interroger encore
sur une image dont les éléments se justifiaient
sur la certitude en l'existence du jour et de la nuit.

29 avril 1969

Trois heures du matin.
Je rentrais chez moi.
Un flic ralentit sa voiture et me demande, de l'autre côté de la rue,
où je vais.
Je lui réponds que je m'en vais chez moi, 3536 rue Ste-Famille.
Il me répond alors en démarrant:
«Prenez une bonne marche, monsieur Mornard».
Ce fut le temps de mes vingt ans.
Oui.
Le temps de la grâce et des chemins de Damas.
Celui de la grande ressemblance avec les moines.
Et j'en connais quelques-uns qui commencent à me comprendre
et à comprendre l'intérêt, pour eux, de ma joie.
Mais comme elle serait belle, cette joie, si je n'avais plus de dettes,
juste assez d'argent pour éditer un livre à la fois,
et plus aucun ami pour tromper, trop souvent, ma solitude.
Et si j'avais toujours l'honnêteté d'habiter, comme ce soir,
une chambre vide, ne contenant que ma valise, mon lit et ma berceuse.

30 avril 1969

Finalement terminé ce déménagement à Outremont!
Comme il est stupide de déménager tant d'objets qui,
à chaque déménagement, m'apparaissent inutiles.
Quatre déménagements en un an.
Quatre fois, je me suis tenu ces propos.
Inconséquence de la récidive bourgeoise.
PAR AILLEURS POURTANT UNE CONSÉQUENCE.
Samedi prochain, Monique Cloutier-Filion et moi
devons souper chez Rita Bissonnette.
Nous sommes impatients, tous les trois, de coucher ensemble.
Nous allons fêter à la marijuana et à la vodka!
Harem, polygamie et, nous y verrons de près.

Déménagement au 808 Wiseman, Outremont.

1 mai 1969

«Homme marginal», comme me le répète, à chaque fois
que l'on se rencontre, Rita Bissonnette. Et c'est très bien ainsi.
Mais il me manque, je le répète, un assainissement de mes finances
qui peut, et lui seul, me donner la liberté de penser.
Et tout le problème vient du manque d'ordre dans lequel je m'engloutis,
inévitablement, dès que je suis laissé à moi-même.
Car mon commerce peut me faire vivre, proprement, si je n'abuse pas.
Et j'abuse toujours, lorsque je suis seul et que je sens que je réussis,
le moindrement soit-il. Ainsi me faut-il quelqu'un pour me retenir.
Mais j'ai eu, jusqu'ici, peu de chance dans le choix
d'une seconde personne.
J'ai bien eu l'aide de Claude Savoie et de Guy Kosak.
Mais ils s'inquiétaient beaucoup moins de mes emportements que de
pouvoir conserver, pour eux, le privilège de se servir de mon automobile.
Et le fait que je craignais bêtement d'aller quérir au gouvernement
mon permis de conduire leur était bien plus avantageux que ne l'aurait été
pour moi le besoin de me passer d'une personne à charge, si l'on peut dire.
Et d'autant plus que j'ai dû les payer, si peu soit-il, pour une bonne partie
des services indispensables qu'ils me rendaient,
du simple fait qu'ils détenaient, eux, un permis de conduire.
Mais c'en est fait, maintenant, des gens qui ne me sont pas véritablement
utiles, et dont l'importance n'a été trop longtemps que de laisser croître
chez moi une dépendance qui frisait l'infantilisme.
J'habite maintenant avec Monique Cloutier, et même si nous partageons
l'appartement avec Jean-Pierre Dumont et Guy Kosak, un fait demeure
certain pour moi, c'est que Monique peut être, pour moi, la stabilité
dont j'ai vraiment besoin et qui, pour autant, ne me ramène pas à l'ennui
que je peux rapidement ressentir dès que rien de nouveau
ne se présente à moi. Tout au contraire, même, de l'ennui.
Car si notre relation, jusqu'ici, en a été une où le travail a toujours eu
une importante part de notre temps, (vente sur la rue de ALLEZ CHIER,
mise en ordre des papiers de SEXUS, préparation des coupures de
journaux concernant le sexe et devant servir à une documentation de base

sur ce qui se fait en marge de SEXUS), nous n'avons jamais négligé le plaisir, et ce n'est pas trop de dire que Monique surpasse, pour moi, toutes les femmes qui l'ont précédée, et qui ont tenté, bien maladroitement de m'amener à l'orgasme par les voies que je préfère.
J'aime le sexe avec elle, du fait qu'il ne s'oppose nullement à mon travail (bien au contraire), du fait qu'il ne s'oppose nullement à mon goût prononcé de la masturbation et à celui de mon égocentrisme sexuel, du fait qu'il n'est en rien fidélité de ma part ou infidélité de la sienne.
J'aime qu'elle aime prendre mon sexe dans sa bouche à la moindre occasion pour me le caresser doucement de la langue durant une heure si j'en éprouve ainsi le désir, et sans que j'aie la moindre obligation à la faire jouir, à lui manger le sexe ou à pénétrer son sexe du mien, à moins que je n'en éprouve, et de moi-même, fortement le désir, ce qui, le plus souvent a pour effet de lui redonner ce qu'elle a trouvé (j'en suis un peu fier) pour la première fois avec moi, l'orgasme, qu'elle a d'ailleurs absolument débordant.
J'aime la liberté que j'ai, avec elle, à tout moment, de la surprendre, à ma guise, avec ma grosse pine enflée que je sors de mon pantalon pour aller me mettre au chaud dans sa bouche, qui me reçoit toujours, plutôt que de devoir, je dis bien devoir, aller me masturber seul, rêvant précisément à cette liberté qu'une femme pourrait si facilement ailleurs me donner.
Car c'est ainsi que j'ai le sexe, ne comptant jamais les heures qu'elle déploie superbement à me manger de la bouche pour les deux ou trois fois par semaine où le désir me vient de changer et de mets et de sauce et d'aller, entre deux enlacements dans sa bouche, me laisser glisser un peu dans son vagin.
Peu de femmes en tireraient plus de plaisir qu'elle réussit à en tirer!
Et c'est pour cette raison, aussi, qu'aucune femme n'a, jusqu'ici, sexuellement, plus de quelques semaines où le nouveau prime sur la durée, retenue mon attention.
Et d'autant que d'autre part, je n'ai jamais, réellement, pu accepter ce que l'on nomme «l'amour libre» entre un homme et une femme qui devait avant tout, pour moi, être un peu plus «tout» que rien du tout.

Et c'est encore, ici, chez Monique, une qualité qui m'est, en quelque sorte, logiquement, indispensable.
Je n'ambitionne pas de la tromper.
Et, dès qu'une femme retient, d'un déhanchement, d'une jambe nue, ou d'un sein que j'aimerais bien toucher de la bouche ou de la main, ma trop voluptueuse attention, c'est à elle encore, Monique, que je ramène mon imagination, sans, pour autant, devoir abandonner, derrière moi, le plaisir que j'aimerais bien ailleurs y satisfaire.
Car c'est, désormais, d'un trio que je me prends, chaque fois, à rêver, où Monique et moi, connaissons, tous deux, avec l'étrangère d'un soir ou d'un mois, le nouveau plaisir d'être légèrement plus que choyés qu'il ne faudrait peut-être.
À tel point, déjà, que je m'ennuierais, me semble-t-il, même gâté, à me faire siroter le sexe par une femme nouvelle qui n'aurait que le défaut de m'obliger d'être sans Monique, ainsi bandé, seul à seul dans sa bouche.
Et tel est, aussi, exactement, l'ennui où je me trouve désormais, si, en l'absence un peu trop prolongée de Monique, l'idée me vient de me masturber.
Car je n'apprécie, désormais, rien de mieux que d'attendre, s'il le faut, quelques heures, plutôt que de me donner seul, un plaisir que je retrouve si bien avec elle.

3 mai 1969

Un bien étrange rêve.
J'étais dans je ne sais trop quelle maison, où j'étais pourtant «chez moi», et sans que je n'aie pris aucune drogue, il se mit à sortir des reliefs des murs planes, et j'étais bien convaincu, simplement, de rêver.
Mais ma grand-mère maternelle (bien vivante) me dit qu'il était déjà six heures de l'après-midi, et qu'il fallait me dépêcher, car c'était quelque chose comme Noël, de changer ma robe de chambre contre mes vêtements.
Elle était, je crois, dans une cuisine, entourée de mes jeunes frères.

Je ne sais si elle m'a embrassé ou simplement touché
lorsqu'elle m'a abordé (elle arrivait «en visite»)
mais je me souviens d'une impression de froid.
Je suis monté à ma chambre où la fille (je ne sais qui)
avec laquelle je devais, ce soir-là, coucher avec une autre fille
(c'était la première fois que j'allais coucher avec deux filles à la fois)
dormait encore, mais sur le plancher, tombée qu'elle était du lit.
Comme j'entrais dans ma chambre, l'autre fille avec qui nous devions
justement avoir du sexe, entrait aussi.
J'étais convaincu que ma grand-mère ne se doutait même pas
qu'il y ait une femme, et surtout deux, dans ma chambre.
Mais, étrangement, le merveilleux effet de la drogue, faisait effet,
et non seulement sur moi, mais aussi sur les deux filles.
Nous avions le visage largement tatoué de motifs colorés
qui ressemblaient à des ensembles de racines.
La fille avec qui j'étais me confia discrètement qu'elle avait eu, durant
la nuit, sa première expérience lesbienne, et justement avec l'autre fille.
Mais la drogue avait un moins bon effet sur elle, puisqu'elle se trouvait
laide, et qu'effectivement, elle n'était pas comme je la voyais d'habitude,
mais trop maigre et comme vieillie trop tôt.
Elle me tenait un reproche, celui de la voir ou de lui dire qu'elle était
plus belle qu'elle savait l'être en réalité.
Nous nous retrouvâmes, ou plutôt nous nous perdirent de vue,
dans une immense fête de couleurs, dans des halls publics donnant
les uns aux autres par d'immenses corridors qui ressemblaient davantage
à des couloirs de grands magasins ou de métro qu'à des corridors.
Le tout gondolait dans l'exubérance des invités, intensivement colorés
et mouvant d'une salle à l'autre.
Je me souviens de m'être assis quelque part, à demi mêlé à une bande
d'artistes costauds, qui m'ont semblé parfois me parler mais à qui
je ne trouvais rien à dire en réponse, n'étant d'ailleurs aucunement certain
qu'ils me parlaient.
Ils fumaient une drogue qu'ils cueillaient dans un amoncellement
de branchages coupés: la drogue avait l'apparence des «pets de loup».
Je me souviens d'en avoir pris un, et de l'avoir fumé.

La drogue me sembla inefficace comparée à celle qui faisait
si étrangement effet sur moi.
Je les quittai, légèrement embêté par leur présence, et d'autant plus
que mon voisin immédiat tenait négligemment un homard cuit
entre ses mains et que ce homard, bien vivant, menaçait un peu trop
de me pincer au visage, ou ailleurs, étant donné les gestes inattentifs
de mon voisin.
En partant, je cueillis un dernier «pet de loup»,
ce qui ne sembla pas leur plaire, puisque je les quittais,
et j'ai même cru entendre le mot «vol» ou «voleur».
Je continuai, ébloui, ma course de salle en salle, et partout,
c'était une fête de couleurs et de déguisements.
Mais j'avais le goût du sexe, et dans une pièce plus intime
que je découvris, je sortis ma pine au bord d'éjaculer
la passant près de la bouche de chaque fille que je croisai
dans l'espoir qu'une d'entre elles finisse par me faire une gloutonnerie.
Aucune des dix ou quinze personnes présentes ne semblait s'étonner
de cet état de choses, et je réussis rapidement à me faire avaler le sexe
par une fille que bousculait une autre pour avoir mon sexe dans son vagin.
Je les quittai peu après, et je me retrouvai à la porte d'un ascenseur
qui indiquait la sortie.
Je retrouvai la fille qui dormait dans ma chambre, mais elle semblait
embarrassée par ma présence, et ne semblait pas vouloir venir avec moi.
Je lui répliquai tout simplement que s'il en était ainsi, il en était ainsi,
et que nous nous quittions.
Elle préféra, d'elle-même, venir avec moi; je lui demandai où était passée
l'autre fille avec qui nous devions coucher; elle m'expliqua brièvement
que n'ayant pas été emballée par leurs ébats saphiques de la nuit
précédente, elle avait peut-être, simplement, préféré ne pas nous retrouver.
Nous étions sortis de terre pour arriver dans le début de la nuit
sur Montréal, coin Peel et Dorchester.
Je me débarrassai de mon «pet de loup» (craignant l'imprudence
de marcher ainsi avec de la drogue dans mes poches)
en le lançant de l'autre côté de la rue Dorchester où, à ma surprise,
il explosa, mettant le feu aux déchets d'un panier public.

Deux ou trois policiers s'empressaient déjà vers le petit incendie,
et j'obliquai vers le port dans l'espoir de ne pas être arrêté.
Mais en me retournant, je remarquai que tous les paniers
de la partie sud du Parc Dominion, flambaient eux aussi,
allumés par des étudiants et des manifestants.
Et que c'en était ainsi dans tout le centre-ville
où il y avait une mêlée de policiers, de manifestants et d'incendies.
Nous nous éloignèrent du tumulte pour gagner une rue plus tranquille.
La drogue avait cessé de faire effet, et je reconnus le visage
de Caro Saint-Onge comme étant celui de la fille avec qui j'étais.
Je lui demandai si elle commençait à me retrouver, à quoi elle répliqua
qu'elle commençait maintenant à me découvrir.

7 mai 1969

Je suis, de jour en jour, plus excité par des images que j'ai d'elle.
Par l'image, à l'instant, de retarder, le temps d'écrire un peu, ma volonté
d'elle, les seins nus sous sa robe la plus légère, assise sur un coussin
les jambes m'ouvrant la vision de son sexe nu, ou recouvert d'un léger
slip, selon mon désir d'elle, assise ainsi, entre mes jambes et tenant, durant
une très lente montée de mon plaisir, mon gland, découvert de sa peau,
rouge et vif, dans la chaleur presque brûlante de sa bouche où sa langue
lèche, lente et insistante, les angles les plus secrets de ma nudité.
Je suis, de jour en jour, plus excité par la possession, énorme,
que j'ai d'elle.
Par l'image affolante, l'autre jour, d'elle et de moi, nus, dans un miroir.
Par cette image d'elle, les mains attachées à bout de bras,
engloutissant mon sexe chaud dans sa bouche brûlante
jusqu'à l'affaissement de mon orgasme.
Par cette image, toujours plus précise, de ma possession d'elle,
de son bienheureux esclavage à la moindre image
qu'il me plaît bien d'avoir d'elle.
Et comme je l'envie d'avoir, ainsi, trouvé un maître qui,
par le détour des plus asservissants caprices,
lui permette une justification possible de son existence.

L'envier, vraiment, au point d'aller, chaque jour, plus avant, dans l'audace que j'ai d'elle, comme si cette audace allait, par magie, me convaincre d'un sens aussi précis dont je sens profondément le manque dans ma propre vie.
Comme si cette violence dans laquelle j'éprouve davantage le besoin de la tenir allait finalement me venger de la peine que j'ai éprouvée, plus jeune, de ne plus pouvoir être envahi, faute d'une présence plus concrète, par le dieu chrétien qui, en me retirant tous mes droits, m'avait, avant de s'effondrer, permis le seul sens encore possible à ma vie.
Et c'est ainsi que je la voie, Monique Cloutier, ainsi valorisée, ainsi détruite, me répétant, comme cette nuit, sa dépendance au moindre de mes désirs d'elle, privée de tous ses droits et n'ayant d'autre plaisir possible que la satisfaction de mon plaisir.
Au point d'aimer jusqu'à sa jalousie, l'autre nuit, devant la bouche de Rita Bissonnette qui lui ravissait, disait-elle, en me dévorant le sexe bandé dans sa bouche, le dernier de ses droits, celui d'une gourmandise qu'elle désire encore lui être particulière.
Au point d'aimer l'obliger à partager avec d'autres filles encore l'éjaculation brûlante de mon sexe dans sa bouche.
Au point d'aimer la voir lécher le sexe d'une autre fille et de la sentir, ainsi, consentante, et comme la plaque tournante, de ma possession de plus d'une femme à la fois.
Mais comme elle fût maladroite, cette première expérience à trois, que nous avons connue!
Comme Rita Bissonnette, je crois, fut un mauvais choix.
En plus de la nervosité qui nous embarrassait tous, il y avait, chez Rita, une difficulté à participer avec Monique autant qu'avec moi.
Difficulté caractéristique des Bissonnette dont les désirs sont très souvent contradictoires.
Difficulté infranchissable, chez Rita, d'aller d'elle-même, lécher le sexe de Monique comme l'idée lui en était, préalablement, venue.
Et difficulté, le lendemain matin, chez Rita, de répéter l'expérience, préférant se borner à regarder Monique me manger le sexe devant elle.
Mais, néanmoins, la chose fût d'importance, ne fût-ce que pour nous avoir appris les difficultés inhérentes au trio.

Ne fût-ce que le simple fait, aussi, d'avoir pu ainsi, briser la vitre,
et de pouvoir songer à l'avenir, en d'autres termes que ceux
du déviergement collectif que nous avons, dès lors, finalement acquis.

*

(*Écrit par Monique Cloutier*)
La logique de la femme amoureuse, c'est un tout autre univers.
Je revois la femme arabe dans sa relation avec son homme,
je devine qu'eux ont compris, les Occidentaux moins.
Je revois aussi ces femmes au cou de girafe: plus leur homme est noble,
riche, bon pour elles, plus il leur fait porter d'anneaux,
ce qui leur brise la colonne vertébrale.
À la moindre défaillance de leur part, l'homme enlève les anneaux
et la femme meurt étouffée, incapable de supporter seule sa tête.
Plus la femme se rend, plus elle compte, plus elle risque sa vie.
Elle semble jouer perdante à coup sûr
et c'est en jouant perdante qu'elle gagne sa vérité.
Le christianisme prétend jouer la libéralisation de la femme
mais condamne le sexe.
Or il commence à m'apparaître qu'un amour sexuel de tout instant
est ma libération de moi-même, est ma religion; la maison d'Yvan,
c'est mon couvent: le christianisme devient la plus grande duperie et
«Payette Beauvoir et Cie»[1] sont en ce sens chrétiennes (ou occidentales).
[1] Féministes de l'époque.

27 mai 1969

Diriger un magasine,
c'est nécessairement faire, progressivement, voeu d'ascétisme.
C'est en quelque sorte s'enfermer comme le moine, dans sa cellule.
Avec cette simple différence que les pierres des murs se sont transformées
en êtres humains et que le verset poétique de la bible
est devenu une ligne du livre comptable.
C'est ainsi. Ainsi l'exigence de la nouvelle purification.
Ainsi la dure épreuve du saint Antoine.

Car ainsi, et uniquement ainsi, viennent les grandes sources.
Et c'est ce que, péniblement, je redécouvre.
Le délire n'est lâché qu'à une certaine densité de la restriction.
La liberté de la presse et de la pensée relève uniquement de la restriction.
C'est ainsi.
Et moi qui ai cru que j'éviterais, en quittant le dieu de mes 16 ans,
cette réalité.
Et je l'ai en effet quittée.
Et j'ai ainsi quitté une qualité de l'affection qui m'était alors permise.
Le grand amour de mes 16 ans.
J'étais alors plus dangereux dans ma démarche.
L'idée manquait, mais l'exercice de style avait une régularité.
Je croyais à plus sérieux qu'aux beaux frissons.
Il y avait les lourds piliers du silence.
Les grandes orgues de la relève après l'égarement.
C'est ainsi.
Et cette fois tout est à réinventer.
Car c'est très peu, pour moi, que j'ai besoin des gens.
Mais, à travers moi, sous un prétexte commun,
pour donner naissance à l'autre côté de l'étonnement.
Et c'est ainsi.
Je n'aime rien de moins que la passion d'autrui
pour les secrets piliers du temple.
Car il est impossible au langage de signifier socialement
hors d'un irrémédiable envoûtement du médium.
Hors cette rentabilité pour le prétexte, lieu social de la rencontre,
personne ne peut rencontrer personne.
C'est ainsi.
Et c'est très peu de choses pourtant que la rencontre.
Mais c'est ainsi l'importance de la maison de geishas dont
l'on se souvient, parfois, longtemps, très longtemps après sa belle époque.
Car il fait froid, même au coeur de la maison la plus chaude,
si les résidents ne peuvent lui découvrir, après le grenier de l'enfance,
une profonde place publique.
C'est ainsi.

J’entre, chaque matin, dans l’exercice de ma fonction.
Modeste tâche que cette fonction d’organisateur de places publiques.
Terrible tâche, en effet, qu’étrangleur de lièvres égarés dans la cité.
Car l’animal le plus perfide se cache sous l’apparence du lièvre.
Et j’ai, jusqu’ici, donné dans le jeu du lièvre.
Quand, bien au contraire,
la bonté réside dans le déchaînement rapide du meurtrier.
Lourde leçon.
Lourde morale aussi que celle du justicier.
Mais seule morale encore importante dans la montée de l’épidémie.
L’épidémie des lièvres.
Avec, florissante, ses jeux de hasard
que l’on répand dans les hôpitaux de la cité.
Cette taxe volontaire de la ville de Montréal
qui cache l’odeur de la charogne sous des lingots d’argent.
Remarquablement annoncée
à grands coups de publicité où nos «fous du roi» locaux
empruntent à Churchill le V de la victoire.
Étrangement le même symbole dans les oreilles de lapin
du Playboy Magazine.
Identique pensée.
Présence dominante dans le bestiaire de l’animal qui, mandaté
par les secrètes voix, délimite, insensiblement, dans ses gambades,
le trop prochain territoire du massacre.
C’est ainsi.
Et c’est ainsi, chez moi, l’aube de la férocité.
L’ère du tigre, de l’indépendance et d’une profonde bonté.

28 mai 1969

(*Lettre reçue de Lise Bissonnette*).

Strasbourg, France. Ivan, ton silence me laisse à penser que nous aurons des choses à nous raconter, donc je ne m'en fais pas tellement pourvu que tu ne me relègues pas aux oubliettes comme tu as fait de la Belgique où je n'ai pas mis les pieds.

Je serai à Montréal dans trois semaines et me mettrai à ta recherche, même si je devais pour cela faire le tour des prisons auxquelles, j'espère, tu n'as pas renoncé.

(C'est du folklore, excuse-moi, tu n'as jamais été folklorique pour moi).

Je voulais seulement ce soir, te dire que je pense au jour prochain de tes 27 ans et que si, objectivement, il s'agit là d'une borne peu significative, elle importe dans ce qu'elle a d'affectif qui fait qu'on peut rappeler notre accompagnement et le souhaiter dans des formes nouvelles.

Tu sais, quelles que soient les expériences que j'ai faites, je ne serai jamais plus lucide qu'auprès de toi car, en aucune façon, tu ne jouais de jeu.

J'en joue de moins en moins, et, je crois, plus du tout.

Les choses se décantent sans pour cela assurer la sérénité hypothétique après laquelle courent les croyants et si la ride que tu souhaitais découvrir n'est pas sous les yeux, elle sera dans le coeur, crois-moi.

Je me surprends à voir, tu comprends, voir comment les gens fonctionnent et ce qu'ils attendent de nous pour pouvoir en disposer.

Je n'en deviendrai pas misanthrope pour cela mais je découvre, un peu tard, la notion d'opposition. J'ai hâte de te parler.

Et si j'étais à Montréal le 31 mai, je ferais plus que t'inviter à souper.

De toi ce ne sont pas des nouvelles que j'attends mais des questions; j'ai la nostalgie de ce que nous aurons à définir.

Quant à l'Europe, je l'ai à écrire dans ALLEZ CHIER, ou plutôt la France.

Car l'Angleterre est un vaste îlot d'air libre malgré les cons et c'est à Londres que nous devrions nous rencontrer.

J'ai vu aussi une pointe de Maroc où les yeux des gens ne se détournent pas pour mendier. En tout cas je crois avoir opéré le tournant que tu espérais mais je ne sais plus bien où tu en es rendu.

On se resituera sans trop de mal.

Je t'embrasse Ivan, et garde-moi une place dans ta guérilla.

12 juin 1969

Éviter, de justesse, la folie.
Étrange crise.
Figé sur place à sentir mes membres démesurément lourds.
Énormes sexes mâles enchevêtrés.
La grande peur des arbres de la ville d'Outremont.
Trop calme.
Un autre rythme.
Ne me masturbant plus
et ne prenant du sexe qu'une ou deux fois la semaine.
Une autre étape.
Celle du travail régulier, de la comptabilité, du règlement des dettes;
le début de l'édition; celle dont l'on vit modestement, mais bien,
avec sa femme (Monique Cloutier) et la fille de sa femme (Marie-Brigitte).
L'ère du réalisme.
La grande douleur d'y entrer d'un seul coup.
La plaie, et puis le calme.
Enfin le calme.

18 juin 1969

(*Rapport de Monique Cloutier concernant son arrestation*
pour la vente de Allez Chier sur la rue).
Le soir du 6 juin, je vends ma revue à la porte du Centre Maisonneuve,
près de l'Aréna Maurice Richard,
où il y a le Ralliement du Parti Québécois.
À coté de moi, un garçon vend la Lutte Ouvrière, un homme et une femme
donnent un trac du Comité Vallières-Gagnon et à l'intérieur,
deux jeunes distribuent le journal Choc.
À l'extérieur, sur le trottoir sont postés cinq ou six policiers.
Nous avions d'abord essayé de travailler à l'intérieur.
Mais deux messieurs, Leduc du Centre Maisonneuve, responsable
de la location des lieux, et Hochu, organisateur du Parti Québécois,
nous avaient priés de sortir.

Il semblerait, d'après une conversation avec des partisans, que ce même Hochu serait allé parler de moi, disant à un des policiers quelque chose comme:«Elle est encore là, elle; je lui avais pourtant bien dit de partir.»
Les acheteurs se faisant plus rares après la rentrée,
alors j'entre à mon tour pour chercher quelque chose à manger.
En ressortant, tous les vendeurs et distributeurs d'imprimés sont partis.
Je veux faire de même, mais un policier m'arrête.
J'ai encore une dizaine de *Allez Chier* dans les mains.
C'est le sergent Bourque du poste de police numéro 6.
Il vient d'arriver, appelé par un des policiers parce qu'il m'avait vu vendre une revue sur la rue.
- Avez-vous un permis?
- Non.
- Suivez-moi.
- Pourquoi?
- Je dois vous amener au poste pour fin d'enquête.

Il prend mon nom, âge, adresse.
Il demande combien je vends la revue, quelle est ma commission, etc.
Il inscrit toutes mes réponses dans un petit carnet qu'il porte sur lui.
Il feuillette plusieurs fois *Allez Chier*.
Il demande au poste, par radio, qu'on envoie une voiture me chercher.
L'auto arrive, deux policiers sont à l'intérieur.
Yvan a relevé leur numéro matricule.
Ils me conduisent au poste sans me parler.
Ils me remettent à un autre policier en disant:«Elle vendait ça sur la rue», et ils lui tendent un *Allez Chier*.
Celui-ci la regarde.
Un autre policier qui semblait attendre à ne rien faire en demande un aussi.
Il la feuillette.
Il commence à m'insulter en feuilletant la revue:«T'as pas honte.
C'est comme ça que ta mère t'a élevée. Belle éducation.»
Je veux téléphoner: on me répond: «Plus tard».
On prend encore mon nom, mon âge, adresse, etc.
On me fait monter au troisième étage.
Je veux ravoir mon *Allez Chier*.

Le policier, celui qui m'a insulté, tient à le garder quelques instants encore.
Ceux qui m'ont conduite en voiture me disent en me dirigeant
vers l'escalier:«On va te le remettre. On n'est pas des voleurs».
Je réponds: «Ce n'est pas une question de vol mais un bon vendeur
surveille toujours sa marchandise de près». L'atmosphère semble s'alléger.
Au troisième étage, je rencontre dans un bureau un policier sans uniforme
qui prend encore nom, âge, adresse, qui examine encore la revue.
Il me permet de téléphoner.
Il va me confier à un détective qui est absent pour l'instant.
Je dois attendre. Arrivent enfin trois détectives.
Le policier qui s'occupe de moi appelle le plus jeune.
C'est le sergent détective Gilles Masse.
Il a environ 22 ans.
Lui-même m'a dit plus tard qu'il suivait des cours en sociologie
au collège Ste-Marie.
Le sergent détective Masse me fait venir à son tour dans un bureau.
Il prend nom, âge, adresse, etc.
Il regarde la revue et déclare qu'elle n'est pas obscène.
Il va faire quelques téléphones me dit-il,
puis me demande une preuve d'identification.
On me relâche: aucun motif d'accusation.
Masse va me ramener à mon poste de vente.
Au rez-de-chaussée, on prend encore nom âge adresse etc.
Le sergent détective dit:«C'est inutile, je la renvoie».
Mais on inscrit quand même mes réponses dans un grand livre
posé sur un comptoir juste à l'entrée du poste.
Dans la voiture, Masse et moi bavardons amicalement...
Il me dit qu'on n'arrête plus pour vente sans permis sur la rue
d'une publication non obscène,
parce que la ville tolère la vente du Montréal-Matin.
Il m'apprend aussi que les policiers surveillent surtout
tout ce qui a trait au terrorisme et à l'obscénité.
De retour au Centre, les policiers sont encore là.
Je vends ouvertement.
Un policier casqué s'approche de moi.

Il avait assisté à l'arrestation «pour fin d'enquête».
Je lui raconte ma soirée au poste.
J'y suis resté une heure environ.
Le bonhomme n'en croit pas ses oreilles.
Yvan vient me rejoindre.
Nous travaillons en toute quiétude devant une file de policiers, devant Bourque même qui s'amuse comme un petit fou de nous entendre répéter: «*Allez Chier*... pour 25 cents seulement!».
Il accepte tout joyeux un exemplaire qu'Yvan lui donne.
18 juin.
Souper de la Société Saint-Jean-Baptiste à l'Aréna Maurice Richard.
Bonne soirée en perspective.
Yvan se sent pourtant nerveux.
Nous ne reconnaissons pas la tête des deux policiers
qui gardent l'entrée de l'aréna.
Nous décidons de téléphoner au poste 6 pour parler soit à Masse,
soit à Bourque.
C'est le capitaine Gérez qui répond.
Masse et Bourque sont absents.
- Pouvons-nous vendre ce soir?
- Vous serez arrêtés.
- Pourquoi Masse m'a-t-il relâchée si la vente sur la rue est interdite?
- Il vous faut un permis.
- La ville n'en délivre pas.
- Justement. Cela revient à dire qu'elle interdit la vente de publication sur la rue.
- Et les camelots du Montréal-Matin?

D'une voix énervée:
- Un instant mademoiselle. Si vous troublez la paix publique de quelque façon que ce soit, soit en accostant le client, soit en criant, vous êtes immédiatement arrêtée, conduite au poste et écrouée. Sinon, vous devez vous identifier, et vous recevrez par la poste un avis de cours.
- Dans ces conditions, je ne m'explique pas l'attitude de Masse; êtes-vous certain que l'on n'a pas donné d'autres instructions aux policiers dernièrement?

- Je n'ai entendu parler de rien; de toute façon ici nous n'avons pas souvent d'incidents de ce genre.
- Il y a toujours bien eu mon cas le 6 juin.
- Je vais vérifier.

Gérez dit avoir regardé tout ce qui est entré du premier au neuf juin.
Il n'a trouvé mon nom nulle part.
On n'a pas enregistré mon «arrestation pour fin d'enquête»!
Le lendemain, téléphone à Masse.
Ton de voix plutôt froid.

- Pourquoi, alors que vous m'avez relâchée, Gérez dit qu'il va m'arrêter et m'écrouer?
- J'ai vu un avis donnant instruction de ne plus arrêter les camelots, puisqu'on tolère ceux du Montréal-Matin. Maintenant, il y a plusieurs sortes d'avis. Peut-être celui-là n'a pas été donné à tous les policiers.
- Que pouvons-nous faire pour travailler librement?
- Demandez à votre avocat de rencontrer l'avocat de la ville qui vous signera un papier vous autorisant à vendre...

5 juillet 1969

Les princes ont perdu leur château.
Les princesses, si éclatantes dans la nuit, ont maintenant le terne
des réverbères qu'on a oublié d'éteindre sous le soleil de midi.
Et partout dans le pays les gens remplacent ce qu'ils avaient à dire
à vingt ans par des clichés qui les font atteindre la quarantaine.
Au Chateau Frontenac, les ministres sortent masqués du carnaval
et pataugent dans la merde des tuyaux d'égout
qui éclatent les uns après les autres.

26 juillet 1969

L'Amérique brûle, et brûle bien.
Il y a tellement peu de chose à écrire sur la bêtise des gens.
Lise Bissonnette parle de se suicider,
de ses amours avec Geodfroy Cardinal et François Anger,
des grands moulins à vent qu'elle croit encore combattre.
Pauline Maltais-Michaud parle encore de son divorce et de sa «mustang».
Luc Latour, et puis quoi:
ces gens ne représenteront jamais quoi que ce soit pour l'avenir.
Aussi bien, dans la mémoire, les foutre en quarantaine.
Et moi, j'ai besoin, pour un long temps, de me taire: et de me désinfecter.
Car j'ai besoin de retrouver le langage.
Et ce n'est plus chez eux que les grandes idées naîtront des petits faits.

29 juillet 1969

10 BONNES RAISONS d'*Allez Chier*:
les écoles
salaires et services
l'horloge
l'argent
le barreau (cf. Lagadec)
le non-scandale
la définition du moi
valoriser la sécurité VS angoisse
les grands hommes (historicité) = équivalent du rêve
(Socrate n'a rien changé).
parce que la démocratie suppose le meurtre.
AUTRE NOTE:
C'est sur une grave erreur que repose ce journal:
celle de croire à la justice au lieu d'assassiner ceux qui l'administrent.
Mais telle fut bien la sottise de Scavanarole devant les Borgia.
Et telle est, aussi, pour un certain temps encore, notre faiblesse.
Celle de croire à l'honnêteté future des juges.

13 août 1969

(*Lettre reçue de Guy Kosak*).
Salut vieux christ, ou vieux hostie,
ou salut mornard ou salut yvan
kosak writing
Allez Chier 2 est whoen! mais quand même, hein.
whoen, ça pourrait, de toute façon c'est ça.
Bon.
j'entvoie (ce que tu vas trouver) avec toutes les courbettes nécessaires
(vas donc CHIER sacrament) peut-être
(je suis né sous le signe, pas mal sûr du poisson)
qu'il y aurait des choses intéressantes à faire pour moi dans *Allez Chier #?*
whoen!
salut, kosak.

20 août 1969

Et moi aussi je brûle; et brûle bien.
À moins que ce soit déjà presque fini: le feu de joie.
Je n'ai pourtant pas le goût, à 40 ans, de me retrouver à la place
de Gaston Miron.
Et de parler trop fort pour éviter tout simplement d'être contredit.
Et de n'avoir pourtant rien à dire.
Je ne désire plus pourtant la chemise neuve de François Angers,
administrateur de Allard et Associés.
Je n'ai que le désir d'une révélation désirable.
C'est en quelque sorte l'examen de conscience,
et la forte déception du regard porté derrière soi.
Avec, chaque matin, des bribes de votre vie qui vous remontent à la gorge,
à demies digérées.
Car c'est ainsi.
Je n'ai rien de plus pour elle et sa fille.
Rien de plus pour Monique Cloutier et Marie-Brigitte Cloutier-Filion.
Rien de plus, hélas.

29 août 1969

(*Lettre envoyée à mon père en Belgique*).
Outremont.
Mon père.
Je ne sais où tu en es, et je ne sais pas non plus par où commencer
à te donner de mes nouvelles.
Il était peut-être préférable que tu ne sois pas mêlé à mes problèmes;
il était peut-être préférable que je me démerde par mes propres moyens.
Les oiseaux, dit-on, ont cette habitude de jeter leurs petits hors du nid
pour leur apprendre à voler; et le meilleur professeur qu'un homme
puisse avoir dans sa vie est peut-être justement le juge ou le créancier
qui lui casse la gueule pour la première fois.
Il est bon en tout cas d'en arriver à douter de ses moyens et d'avoir,
je l'espère, l'esprit légèrement plus modeste et plus juste
à mesure que les années passent.
Chose certaine, je me la suis fait casser la gueule, et je dois beaucoup
aux gens d'ici qui m'apprennent à comprendre mes erreurs.
Je regrette néanmoins de ne pouvoir stationner ma Volkswagen 1963
devant ta porte pour t'entendre me répéter une chose qui m'a beaucoup
frappé jadis: la nécessité d'être, si possible, son propre patron au lieu
que de toujours devoir dépendre d'un étranger plus astucieux que soi.
J'aimerais t'annoncer que tu es grand-père.
J'aimerais te présenter mon fils ou ma fille,
et te dire que cet enfant est aussi ton enfant.
Ce n'est pas encore, hélas, tout à fait le cas.
La chose viendra, je commence à l'espérer.
J'ai néanmoins la responsabilité d'une petite fille de trois ans,
Marie-Brigitte; et je n'ai que du bien à dire de sa mère, Monique Cloutier-
Filion, fort injustement, je crois, délaissée par un photographe, son mari.
Mais il est difficile de bien juger, avant quelques années,
de la valeur réelle d'un couple; et il est sans doute encore préférable
d'attendre avant que de regarder plus avant.
Et j'ai besoin, comme Monique, moi aussi d'un certain temps
pour me relever de mes bêtises.

Mais la petite est adorable, je t'assure,
si l'on évite de parler du chat de la maison qui manque, à chaque jour,
de laisser une patte ou une oreille à ses jeux d'enfant.
Beaucoup d'autres choses à dire, une autre fois.

1 septembre 1969

Le seul vrai problème de notre temps est qu'il faille repenser la société et que la découverte d'une conclusion est toujours la découverte d'une erreur de la pensée.

Autre projet pour *Allez Chier*: L'HOMME SOUS-DÉVELOPPÉ.
À 7 ans, il fait sa première communion, brassard au bras.
À 24 ans, il est reçu avocat et doit porter la toge pour la remise
des diplômes.
À 25 ans, il met à son doigt l'anneau du mariage.
À 45 ans, il est reçu juge municipal. Il porte le casque Napoléon
et la bannière rouge.
À 51 ans, il condamne des gens du FLQ à vie.
À 55 ans, une bombe fait exploser sa maison.
À 57 ans, il sera abattu à bout portant.

9 septembre 1969

Il faut pourtant que je la trouve cette image.
N'est-ce pas qu'il est impossible, ici, de retrouver, à 27 ans,
son image dans celle d'un italien pauvre qui travaille de ses mains.
Je suis assis en plein centre de l'écran.
Seul.
Je suis peut-être déjà fou.
Quelque chose d'aimable comme l'image de Nelligan
dans sa dernière demeure.
On m'a, je crois, emmené voir un film, un peu malgré moi.
Je ne croyais pas que je pourrais le trouver amusant.

Mais après mon cauchemar, j'avais l'avantage sur les gens de l'écran
d'être rendu plus loin.
L'assurance peut-être de connaître l'irréalité de toutes projections de soi.
Celle du poète, celle de l'éditeur.
Celle de l'artisan.
Celle du sage tout aussi bien que celle de la folie.
L'ordre de la circulation routière se transforma.
Il y avait des accidents à toutes les intersections.
Le nouvel ordre était le désordre suprême.
Les pièges couvraient toute la surface de la terre.
Le grand holocauste était là,
à gauche de l'immense escalier qui menait à la mer.
Nous descendions l'une après l'autre les marches escarpées
dans le vent qui drainait une fine poussière de pierre sur les pierres.
Ma grand-mère était morte
et nous en éprouvions un doux et pénible repentir.
Elle avait, toute sa vie, ciselé l'image précieuse
que nous avons brusquement jetée à la mer,
abandonnant ainsi le socle vide sur la place publique.
Pirates des autoroutes projetés hors de leurs bolides
sur le nouveau chemin de Damas.
Se relevant, complètement aveugles, dans le matin.
Et prenant désormais pour guide l'enfant de la femme qui nous nourrit
du travail de ses mains.
Mais la voie de l'Unité ne s'est pas encore fait entendre.

23 septembre 1969

Et pourtant le principe est simple.
Encore faut-il y mettre le temps.
L'opposition est une acceptation de l'opposé.
Entre autres exemples du passé: l'athéisme était ce par quoi les dieux
avaient encore une existence lorsque l'on n'y croyait plus.
Et telle est bien la base de la société.
Le jeu consiste fort simplement à s'opposer au jeu pour le maintenir.

La révolution n’est jamais en ce qui meurt dans le fatras inutile
et dispendieux de la douleur.
Il faut en arriver à ne plus comprendre comment un cerveau peut encore
souffrir de s’opposer à l’existence des dieux pour atteindre à la sérénité.
Car les dieux n’ont de cesse de se multiplier comme les chats.
C’est bien l’un des plus importants regrets de mon âge que de voir évoluer
les chats de l’enfant Marie-Brigitte sans la consolation que me donnerait
à leur place des lapins: l’espoir, pour bientôt, d’un civet bien doré
dans la friture de l’huile mêlée d’un peu de moutarde sèche.
Et c’est bien de cette nostalgie
dont nous avons de plus en plus la nostalgie.

29 septembre 1969

Il s’agit de répéter les mêmes actes avec obstination.
Et peu à peu Hume en arrive à croire que le soleil se lève tous les jours.
Mais les jours sont si courts
qu’on ne peut réaliser beaucoup de choses qu’en beaucoup de jours.
Il s’agit de répéter les mêmes actes avec obstination.
La grande erreur de l’image grecque de Sisyphe
est de n’avoir pas bien réfléchi à l’érosion de la pierre qu’il poussait.
Car la pierre, loin d’être le symbole d’un l’éternel châtiment,
indique l’unique chemin de la victoire.
La pensée humaine a perdu beaucoup de temps dans cette erreur.
Et combien de soleils ont ainsi échappé à la vision de Hume.
Car l’enfer n’est rien de moins que la clé du paradis,
cachée sous le paillasson.

2 octobre 1969

Ce qui importe, avant tout, c'est d'éliminer les gestes inutiles.
Le droit de «ne rien faire» peut ainsi exiger quelques années
de lourdes réflexions avant d'être finalement acquis.
Et tel est bien le seul droit qui m'intéresse encore.
Celui que l'on prête, à tort, uniquement aux millionnaires quand, dans
la réalité, ce droit ne dépend que d'une certaine planification des besoins.
Ainsi l'individu qui achète, en saison, les 300 livres de pommes de terre
nécessaires à sa subsistance annuelle peut-il épargner quelques $50.00,
et ainsi s'accorder une semaine de vacances de plus.
Ce que je nomme une saine économie des moyens.
Mais encore faut-il réellement le désirer ce droit de ne rien faire,
c'est-à-dire le droit de ne faire que ce que l'on veut.
J'avais d'abord cru à la nécessité de la privation.
Et c'est justement l'une des principales choses à éviter.
J'adore boire de l'alcool, fumer du tabac, et bien manger.
Et tout cela est disponible, gratuitement, pour quiconque s'adonne
à de légers travaux d'artisanat.
Pour quiconque cultive un peu de terre, élève quelques animaux
et connaît le principe de la fermentation qui donne l'alcool délectable.
Et c'est à quoi je consacre le meilleur de ma pensée.
Bientôt nous produirons plus de biens que nous pourrons en consommer.
Ce surplus nous permettra d'obtenir quelques argents
pour l'obtention d'autres biens que nous pouvons difficilement produire,
et dont nous avons pourtant besoin.
D'ici trois ans, Monique Cloutier, sa fille Marie-Brigitte et moi
vivrons dans le luxe, le calme et la volupté des choses essentielles.
Et fort possiblement avant trois ans.
Mais le chemin est long qui mène à la véritable liberté.
Et bien peu de gens s'appliquent réellement à la désirer.
La liberté n'est qu'un alignement de dalles,
et non la place publique elle-même.
Mais il ne peut y avoir de place publique autour des pionniers
sans qu'il n'y ait, en eux, l'alignement préalable des dalles intérieures.

12 octobre 1969

(*Lettre envoyée à Alphonse Riverin en réponse à une offre d'emploi pour le poste de directeur des Presses de l'Université du Québec*).
Monsieur.
J'aimerais discuter avec vous d'un point de votre politique
qui m'a semblé fort important, et dont les Presses de l'Université
du Québec auraient peut-être un avantage à tirer.
C'est à votre notion de coopération entre universités québécoises,
coopération «de plus en plus étroite, voire organique», que je fais allusion.
Il est évident que les Presses de Montréal, Laval et Ottawa
(j'ignore ce qui se fait à Sherbrooke) ont acquis un certain prestige
et possèdent une expérience intéressante.
Il est également évident que l'Université du Québec ne pourra,
du moins la première année, produire le matériel nécessaire
au lancement d'une très grande maison.
D'où mon appui à votre thèse sur la coopération.
Mais là où j'apporte certaines réserves,
c'est dans la qualité et l'avenir des Presses des autres universités.
Je doute beaucoup, à partir de ce point, qu'une collaboration future
soit réellement possible sans un certain dirigisme.
Et je suis convaincu que ce dirigisme se fera aisément accepter s'il apporte
à l'édition universitaire une solution à ses trois principaux points faibles:
le manque d'initiative en ce qui touche les besoins réels du marché
intellectuel, le manque de modernité graphique,
et le manque d'audace dans le marketing de ses produits.
Le meilleur exemple que je peux vous fournir concerne l'initiative.
J'ai obtenu, il y a deux ans, l'assurance d'une étroite collaboration
de la part d'un certain nombre de professeurs de lettres de l'Université de
Montréal (Hamel, Arpin, Brochu, Leblanc) pour la mise sur pied
d'une collection «lettres québécoises» que nous devions tenter d'éditer.
L'affaire est tombée à l'eau,
faute et uniquement faute de capital de ma part.
Je trouve fort significatif qu'il incombe à un étudiant la tâche de réunir
ses professeurs autour d'un sujet qui les concerne et les intéresse

si directement, alors que l'université qu'ils fréquentent possède
ses propres Presses.
Et plutôt que de porter son attention à cette volonté bien établie
de la part des professeurs de littérature, les Presses ont préféré et préfèrent
encore restreindre la participation du personnel enseignant.
Quant au manque de qualité graphique des Presses universitaires
en général, il n'est même pas besoin d'en parler pour quiconque possède
la moindre éducation dans ce domaine.
Je comprends que le coût de revient du graphisme pour qui fait affaire
avec les studios réputés est tout à fait exorbitant, pour ne pas parler
d'un racket dont les publications de l'Hydro-Québec et du gouvernement
font principalement les frais.
Je vous donnerai les preuves, et des chiffres,
lorsque nous pourrons nous rencontrer.
Finalement, les Presses universitaires en général
méprisent foncièrement le commerce.
Mais vous admettrez avec moi la nécessité pour une publication
d'être bien lancée et bien distribuée si l'on veut qu'elle soit lue.
Les Presses Universitaires de France, ainsi que les éditions Ici Radio
Canada (principalement la collection des interviews de Fernand Séguin)
l'ont, je crois, très bien comprise et assez bien appliquée.
Enfin, autant de points à discuter
avant de signer une entente de coopération.
J'aimerais, aussi, discuter avec vous du salaire que vous offrez
(entre $13,000 et $18,000) pour le poste de directeur de vos Presses.
La question est délicate.
Car il me semble difficilement raisonnable, dans la situation économique
«passablement difficile» du Québec, qu'une jeune université puisse
se payer le luxe de verser à un simple directeur de Presses, un tel cachet.
J'avoue ne pas comprendre la nécessité de cette politique.
J'ai trop bien connu, en tant qu'adjoins au directeur
des Relations Publiques de l'Hydro-Québec (région Laurentides),
le peu d'avantages réels d'une telle politique monétaire.
Et c'est bien en tant que collaborateur éventuel aux intérêts
de votre maison que je vous prierais de me prêter attention.

J'ai été l'éditeur d'une revue fort contestée
(ci-joint un exemplaire vous permettant de juger de sa qualité);
j'ai les cheveux et la moustache légèrement contestataires;
et je déteste par-dessus tout l'idée d'être accusé de malhonnêteté
par les moins de vingt ans.
J'ai le dégoût de l'argent mal utilisé; j'ai la nausée des choses mal faites;
je suis, à 27 ans, le plus jeune, (mais sans doute le plus pauvre),
et le plus avant-gardiste des éditeurs du Québec.
Voilà six bonnes raisons pour vous méfier de moi.
Ou pour nous rencontrer. À vous, monsieur.

13 octobre 1969

(*Lettre reçue de mon père*).
Tongeren.
Mon cher Yvan, J'ai reçu, avec grande satisfaction, ta lettre du 29 août.
Je m'excuse du retard à te répondre.
Dans ta lettre la phrase qui me fait le plus plaisir est «j'ai néanmoins
la responsabilité d'une petite fille de trois ans, Marie-Brigitte;»..
tu me parles, en bien, de sa mère, Monique...
Je ne te pardonne pas de ne pas avoir joint au moins une photo
de «ma petite fille»..et de sa maman.
Si, avec l'âge.. etc.. tu deviens un bon père de famille eh! bien pour moi
cela efface les raisons d'inquiétudes.. je me sens malgré moi déjà un peu
grand-père. Je voudrais te demander, si tu m'écris à l'avenir de ne pas
utiliser le papier, ni l'enveloppe «type Suède».. à cause de Germaine..
et je dois ajouter que cela nous ferait du tort.
Tu comprends que la mentalité ici à Tongeren n'est pas Suédoise..
et même les Suédois exploitent les touristes avec cette idée..
QU'ILS NE PARTAGENT PAS (FRAUDEURS).
La santé d'Ange-Aimée nous inquiète.. elle fait de la décalcification
des vertèbres fracturées il y a 20 ans.
Elle est bien courageuse et porte un corset spécial; genre armure du 17ème
siècle; espérons que les exercices qu'elle fait, elle est acrobate,
et les nouveaux médicaments vont nous montrer une amélioration,

il faudra attendre plusieurs mois pour le savoir..
En ce qui concerne toute la famille, eh! bien nous sommes en guerre ouverte contre la chère «belle-mère» qui veut garder pour elle le demi-million de dollars (minimum) que ton grand-père a amasser.
Je n'ai pas voulu te mêler à tout cela, trop tôt.
En abrégé, elle a volé les actions de la Cie.. etc.. etc.. et le 28 NOV.68, elle m'a foutu hors de la Cie, sans salaire.
J'en savais trop et j'avais trop de preuves.. donc tactique de son avocat (qui n'a pas de défense pour elle) c'est de nous épuiser financièrement et après.. me faire signer l'inventaire de la succession de $60,000 - TOTAL à diviser en 5 comme étant exact.
Ma signature fait loi... mais moi je veux faire appliquer la loi Belge ce qui modifiera sensiblement le montant du patrimoine (masse successorale).
Le gros de la succession est dans l'usine.
Pour cela le procès a commencé...
SI NOUS GAGNONS elle devra remettre les parts sociales & les parts de fondateurs volées à LA MASSE SUCCESSORALE et elle et son fils Henri (elle est sa tutrice) n'auront plus droit au partage de ces parts car elle a fait une fausse déclaration au moment de l'inventaire..
C'EST LA LOI.. donc seuls les 3 MORNARD (enfants du 1er lit) auront droit à ce partage... au revoir belle-maman (ESPÉRONS LE).
DONC MESURE DE GUERRE..,
OLIER ÉTUDIE A L'UNIVERSITÉ DE REIMS MAIS TRAVAILLE,
SYLVAIN TRAVAILLE A LIEGE DEPUIS UN MOIS,
IL A OBTENU UN DIPLÔME «A2» ET LOGE A LIEGE
ET ÉTUDIE COURS DU SOIR..
C'EST DUR MAIS NOUS TENONS LE COUP, ÉVIDEMMENT
UN DE NOUS EST TOUJOURS A BOUTS DE NERFS...
SYLVAIN VIENT NOUS VOIR LES FINS DE SEMAINE.
GERMAINE, QUI EST PRESQU'AUSSI GRANDE QUE MOI,
VOYAGE MATIN & SOIR POUR ALLER A LIEGE (AU LYCÉE..
ELLE EST EN 10ème A 14 ANS 1/2) A TOUJOURS 80 A 85%...
Je ne veux pas quitter la Belgique car il faut suivre les avocats de près.. ma formation européenne + Canado-Américaine + rééducation européenne a fait de moi un être «insupportable».

Pour la succession, au niveau client (car c'est lui le plus à plaindre.. il fait tout le boulot.. nous avons Ange-Aimée & moi créé un dossier qui pèse 6 Kgs donc plus de 13 lbs.) je suis le «MASTER BRAIN» cependant je réalise les grandes lacunes de mon instruction quand Ange-Aimée rugit.. oh pardon, je voulais dire surgit..!!!
Comme j'ai mal aux yeux j'ajouterai simplement ceci.
Comme il s'agit d'un litige familial même s'il n'est pas amical, il est de beaucoup préférable de n'en dire mot à personne et si par hasard on te questionne (pour l'instant) tu ne sais rien...
Je ne trouve pas de travail, car la Belgique est un grand village et je ne peux prendre de véritable décision que lorsque l'affaire de l'usine sera jugée.
Sylvain & Olier ont signé pour un emprunt (caution) mais encore une fois s.v.p. en parler le moins possible et si tu ne sais pas que faire de tes économies.. j'ai un sweep-steak très intéressant entre les mains.
Personne au Canada, les Fourniers, ni nos amis, ni Catherine, ni Gaby.. personnes n'est au courant.. à quoi bon d'ailleurs.. je déteste les potins.
J'attends les photos (pas nécessairement Suédoises).
Bonne Chance, Embrasse Madame Monique & Marie-Brigitte.
Affection.
René Mornard.

20 octobre 1969

(*Réponse reçue de Alphonse Riverin*).
Monsieur,
Pour faire suite à votre intéressante lettre du 12 octobre dernier, il me fait plaisir de vous faire savoir que je serai très heureux de vous recevoir à mon bureau.
À cet effet, j'apprécierais grandement que vous communiquiez avec ma secrétaire afin de fixer la date et l'heure qui conviennent pour cette rencontre.
En attendant de vous connaître, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les meilleurs.

4 novembre 1969

(*Lettre envoyée à mon père en Belgique*).
Outremont.
Mon cher père.
J'aimerais réellement pouvoir t'aider dans cette maudite affaire de famille.
Malheureusement (pour le moment du moins)
mes propres problèmes me causent beaucoup de soucis.
J'ai bien en vue certaines choses.
Mais je ne peux rien promettre pour le moment.
Nous vivons, Monique et moi, avec $50 par semaine: pas besoin de te dire que nous louons 2 chambres de la maison, que nous roulons nous-mêmes nos cigarettes et que nous ne sortons jamais.
Si je n'avais encore des dettes, la chose, du moins, serait convenable à notre sens.
Mais c'est bien là ce qui m'inquiète le plus.
Pour le moment, peut-être pourrais-tu louer le chalet de St-Donat.
C'est la seule aide immédiate qui m'est possible:
passer une annonce dans les journaux et le faire visiter.
J'espère beaucoup trouver autre chose à t'offrir, mais, honnêtement,
tout dépend d'une demande d'emploi que j'ai faite à Québec.
Mais l'affaire serait alors tellement belle qu'il vaut mieux ne pas en parler alors que la réalité est loin d'être facile pour nous tous.
Je te tiendrai au courant, sous peu j'espère.
Yvan.

11 novembre 1969

Incidents sur incidents.
Ce n'est pourtant là qu'un indice de la réalité.
Et la réalité, c'est que l'homme n'est pas encore entré dans sa réalité.
Tous y perdront l'esprit lorsqu'ils se verront dans le grand miroir.
Car très peu de gens se sont impliqués.
Très peu de gens ont échangé la paix de leur demeure
pour la connaître la véritable version des faits.

Au mieux, quelques-uns s'amusent à suivre de près, mais sans même accepter l'idée d'une tache de boue sur leur belle chemise d'apparat.
Et leur vie se passe ainsi à courir dans le seul but d'éviter d'être atteint par la réalité.
J'aimerais que les mots ne me manquent pas
pour bien traduire ce que j'ai vu.
Mais les mots font partie de la «chemise d'apparat».
Et Jésus se retirait seul sur la montagne
pour cacher à ses disciples qu'il était depuis longtemps devenu fou.
Peu de gens échangent ainsi la paix de leur demeure
pour la grande déception d'être face à face avec dieu.
Je suis enceinte.
Mais mon heure n'est pas encore venue.

13 novembre 1969

(*Lettre reçue de mon père*).
TONGEREN CHERS YVAN, MONIQUE & MARIE-BRIGITTE,
JE TE REMERCIE, YVAN, POUR TA DERNIERE LETTRE.
J'AI APPRÉCIE, A SA JUSTE VALEUR, TON DÉSIR
DE NOUS AIDER... C'EST UNE PRISE DE CONSCIENCE
FAMILIALE. NOUS VOILA DONC TOUS UNIS DANS LA LUTTE.
TON PREMIER DEVOIR EST CELUI DE «PERE» DE FAMILLE.
TU ME FAIS PART DE TES PROPRES SOUCIS,
MAINTENANT QUE JE T'AIDERAIS AVEC JOIE,
L'IRONIE DU SORT, MOMENTANÉMENT, M'OBLIGE A DONNER
LA PRIORITÉ A CETTE SUCCESSION.
J'AI VENDU LE CHALET DE ST-DONAT,
LES AVOCATS NE TRAVAILLENT PAS POUR RIEN.
NOUS AVONS CHOISI UNE LIGNE DE CONDUITE,
NOUS DEVONS ALLER JUSQU'AU BOUT.
LA MACHINE ADMINISTRATIVE EST LENTE, NOUS DEVONS
SUBIR LE «STRESS». ANGE-AIMÉE, MALGRÉ SA MALADIE, EST
VRAIMENT ADMIRABLE ET EST LE CENTRE NERVEUX MORAL
POUR NOUS TOUS. SYLVAIN T'A ÉCRIT, PARAIT-IL.

CERTAINS JOURS, IL PARLE DE L'AMÉRIQUE COMME
D'UNE TERRE PROMISE OU TOUT LE MONDE EST RICHE.
IL TRAVAILLE ET HONNETEMENT N'EST PAS TROP MAL PLACÉ,
POUR LE PETIT DIPLOME QU'IL A.
IL N'EST PAS PRÉPARÉ POUR LE CANADA..
JE L'ENCOURAGE A ÉTUDIER LE SOIR.
JE LUI AI LAISSÉ LIRE TA LETTRE.
J'AI CONFIANCE EN LUI, MAIS SON JUGEMENT EST LOIN
D'ÊTRE FORMÉ. JE TE DIS CELA AFIN QUE TU NE PRENNES
POUR ACQUIT TOUT CE QU'IL POURRAIT T'ÉCRIRE.
J'AI VENDU NOTRE VOITURE, JE N'AI PAS FUME, NI BU
DEPUIS JANVIER, NOUS DEVENONS DES «SÉRAPHIN»..
NOUS ALLONS L'AVOIR MÉRITÉE «CETTE SUCCESSION»!!
OLIER EST A REIMS. VOICI SON ADRESSE.
CITE UNIVERSITAIRE TEILHARD DE CHARDIN
RUE DES CRAYERES REIMS 51 FRANCE
IL ÉTUDIE LE JOUR ET TRAVAILLE POUR PAYER SES FRAIS,
IL DOIT FINIR CETTE ANNÉE ET POURRA COMMENCER SA VIE
L'ANNÉE PROCHAINE.
J'AI DU INTERROMPE TA LETTRE ET M'OCCUPER
DE PAPERASSE DE SUCCESSION.
J'ESPÈRE QUE CA VA BOUGER UN PEU,
CAR CETTE SITUATION ANORMALE EST PÉNIBLE..
AU MOINS VOUS AVEZ LA JEUNESSE, CELA FAIT UNE GROSSE
DIFFÉRENCE. JE TE SOUHAITE BON SUCCES DANS
TES DÉMARCHES A QUÉBEC.. DONNE NOUS DES NOUVELLES.
AU SUJET DU CHALET, J'AI VENDU POUR DU «CASH»
A MR. FONTAINE (QUI ÉTAIT NOTRE VOISIN A ST-DONAT)
NOUS N'AVONS RIEN DIT DE CELA AUX ENFANTS;
POURQUOI LES DÉMORALISER? J'AURAIS VOULU GARDER
LE CAMP MAIS CELA ÉTAIT IMPOSSIBLE.
DONNE-MOI DE TES NOUVELLES, UN PEU DE DÉTAILS
NE FERA PAS DE TORT APRES CES ANNÉES DE SÉPARATION..
EMBRASSE LA PETITE POUR MOI.
BONJOUR A MONIQUE. AFFECTUEUSEMENT. RENÉ MORNARD.

22 novembre 1969

SEXUS 4 est prêt. ÉROTISME 1 est prêt.
Mais les imprimeurs ont la frousse.
Et moi j'en ai assez. Assez de ces braves gens.
Assez des juges, des policiers et des créanciers.
Assez aussi de toujours devoir porter le masque du sorcier
pour maintenir les partisans dans l'hypnotisme de l'image du sorcier!
Déserteurs: telle a toujours été l'image des partisans.
Bienheureux l'homme qui réussit à évincer de sa demeure,
et la foi, et les disciples.

2 décembre 1969

(*Souhaits de Noël et du Jour de l'An reçus de ma famille en Belgique*).
Cher Yvan,
Le temps passe et pourtant tout reste uni au fond des êtres.
Les souvenirs les plus beaux ne s'estompent pas et conservent, intègres,
toute la splendeur de ce que fut hier encore l'admiration pour l'aîné.
En ces jours de fêtes puissent t'être accordés tes plus chers désirs
et des fêtes agréables. Sylvain.

Cher Yvan,
Tu me ferais un grand plaisir en me faisant cadeau d'une photo
de ta famille, que je pourrais garder dans mon porte-feuille... Nous avons
souvent pensé et parlé de toi. En 1970 je te promets au moins une lettre
et peut-être... une photo; car j'ai beaucoup changé. (Attends-toi au pire!!!)
Je t'embrasse. Germaine.
N.B. Olier est à Reims. Il sera ici au jour de l'An.

Mes chers enfants, Comme vous le voyez je laisse la place du bas
de la page pour Ange-Aimée.. elle aura toujours le dernier mot! J'écrirai
bientôt, mais j'attends de vos nouvelles. 1970 sera une bonne année
pour nous tous, la confiance en l'avenir est essentielle à la réussite.
Bonne année & beaucoup d'affection à tous. BON PAPA.

Bonjour à vous trois, Allons-y pour le dernier mot.
C'est un grand adoucissement aux rigueurs de l'absence
que de connaître le coin de terre où vivent ceux qui nous sont chers.
Je vous souhaite un Noël joyeux et une Année à votre goût.
Ange-Aimée.

3 décembre 1969

(*Souhaits reçus de mon frère Olier, en France*).
Cher Yvan,
Papa et Ange-Aimée m'ont écrit qu'ils t'avaient mis au courant
de notre situation.
Nous serons plus libres pour correspondre sur des sujets essentiels
et j'aimerais recevoir de tes nouvelles.
Pour ma part je poursuis présentement des études
de «gestion des entreprises» à l'université de Reims.
J'ai préféré continué mes études en FRANCE
parce que j'en avais complètement marre des mesquineries
et des hypocrisies que nous ont fait connaître les belges.
Bien entendu je dois travailler tout comme Sylvain pour payer mes études.
Mais je ne suis pas malheureux, loin de là.
J'adore la FRANCE
et les français sont les gens les plus charmants du monde.
Quant aux françaises je ne refuserais pas d'en épouser une.
J'ai beaucoup d'amis, je suis heureux.
Comment vas-tu? Que deviens-tu? On m'a dit que tu as trouvé un amour
qui te rend heureux. Alors bonjour à ta femme et à ta petite fille.
Meilleurs Voeux.
Olier.

15 décembre 1969

(*Lettre reçue de Christine Truesdell, avocat*).
Cher monsieur. Veuillez trouver sous pli photocopies de deux lettres qui parlent d'elles-mêmes.
Si vous avez l'intention de régler de cette façon, vous pourrez faire parvenir directement les chèques aux procureurs concernés.
Quant à votre demande relativement à un syndic que vous pourriez aller voir, relativement à une faillite éventuelle, nous vous conseillons le syndic Paul Hébert, qui pourra sûrement vous conseiller adéquatement.
J'espère que le tout sera à votre entière satisfaction.
P.S. Insistez pour voir monsieur Hébert personnellement. Bonne chance!

19 décembre 1969

Il n'est pas facile d'avoir encore faim lorsque vous n'avez plus faim.
Il n'est pas facile de penser croire encore à la justice même si la neige devant votre maison n'est plus souillée par l'empreinte des policiers.
Il n'est pas facile d'être honnête avec soi-même.
J'ai vu les prêtres, et j'ai vu qu'ils avaient tort.
J'ai vu les poètes, et j'ai vu qu'ils avaient tort.
J'ai vu les intellectuels, et j'ai vu qu'ils avaient tort.
J'ai vu les criminels, et j'ai vu qu'eux aussi, ils avaient tort.
Je me suis alors retourné pour regarder derrière moi,
et j'ai connu l'étrange châtiment de la femme de Loth.

31 décembre 1969

Car elle est partie, un jour, sans laisser d'adresse, tout bonnement partie, la réalité, laissant la place à l'indéfinie profondeur des fonds qui s'ouvrent sur d'autres fonds, des rideaux qui s'ouvrent sur d'autres rideaux, des visages qui se transfigurent en d'autres visages dès que vous les regarder et possiblement aussi longtemps que vous les regarder, sans le moindrement laisser d'arrêt sur le moindre point fixe, sans le moindrement s'arrêter de bouger, de se transformer.

1970 28 ans

1 janvier 1970

L'heure de la grande révolte viendra progressivement.
Nous n'avons pas encore compris que nous devons, pour évoluer, cesser de gaspiller notre bien en salaires exorbitants versés aux «professionnels» qui n'utilisent notre économie forcée (taxes) qu'à des fins de gaspillage.
L'économie de l'humanité n'a servi jusqu'ici
qu'à ériger en système honorifique la compétence relative
d'une minorité de compilateurs humains.
La compilation électronique et l'éducation à pouvoir nous en servir,
nous permettront bientôt de rejeter les avocats, les médecins,
les pharmaciens..., et d'investir notre avoir dans la recherche de solutions à des questions d'urgence.
Rien, pour le vivant, ne peut être plus apeurant que sa propre vie.
Nous nous racontons des histoires fantastiques à la manière des enfants qui chantent dans le noir pour se distraire de la peur.
Nous voulons bien croire au grand mythe de l'enracinement.
Mais rien pourtant ne nous y autorise.
Nous marchons sur les eaux: telle est bien notre folie.
Mais, bon gré, mal gré, nous entrons chaque jour davantage
dans l'âge de la peur et des analgésiques.
Et c'est aussi l'ère des grandes inventions.
Je suis convaincu que la plus grande chose à donner à ses enfants,
c'est l'exemple d'une force de caractère.
L'argent, l'éducation, les relations sociales valent en soi peu de chose:
c'est un peu, ni plus ni moins, comme des «vieux bijoux de famille»
dont la valeur est toujours plus affective que réelle.

Les grands parents Cloutier sont venus avec du chocolat: c'est
à eux-mêmes qu'ils offraient du chocolat, pour se récompenser faussement d'une faiblesse qu'ils veulent se cacher, celle d'avoir les mains vides
devant leur petite fille Marie-Brigitte.

À vingt ans, on parle contre son père; à quarante, contre ses enfants.
Je crois avoir trouvé là une vérité bien lourde à porter.

L'échec de l'éducation sexuelle s'explique: les éducateurs s'obstinent
à réduire le corps humain à ses composantes anatomiques,
le plaisir à son explication médicale et psychologique,
de la même façon qu'en littérature l'on se refuse encore
à créer des écrivains plutôt que des littérateurs.
Une classe sans laboratoire, c'est comme si l'on prétendait faire
de bons cuisiniers en interdisant aux futurs cuisiniers l'accès immédiat
de la cuisine, et aux futurs mécaniciens le droit de jouer avec ses mains
dans un moteur.

6 janvier 1970

Ils ont pris possession de nous comme si nous étions du bétail.
Et nous devenons, chaque jour, davantage du bétail.
Savez-vous réellement ce que c'est que de réussir à meugler
pour la première fois, seul dans une chambre.
Savez-vous aussi ce que c'est que de haïr, pour la première fois,
quelqu'un.

5 mars 1970

(*Lettre envoyée à mon père en Belgique*).
Outremont.
Mon cher père.
Décidément, le nom des Mornard ne semble pas être une garantie
de succès en ces temps-ci.
Ici, Noël a été agréable, mais dur.
Et je dois payer, si l'on peut dire, le prix de mes idées.
Les «honnêtes gens» ne sont, au fond, qu'une bande d'hypocrites.
Le simple fait de vivre en concubinage leur suffit à vous rejeter.
J'en perds et le goût de parler et le goût d'écrire.
Il y aura bientôt un an que nous vivons ensemble Monique Cloutier et moi.

Nous sommes tous deux satisfaits.
Et Marie-Brigitte semble fort heureuse avec nous.
Avouons que les enfants ne sont pas très difficiles à cet âge.
Un rien l'amuse. (Heureusement pour nos finances...)
Nous espérons que l'avenir sera plus agréable et pour vous et pour nous.
J'espère aussi que le goût d'écrire me reviendra, un de ces jours.
T'écrirai alors quelque chose de moins court, j'espère.

9 avril 1970

Je sais maintenant que l'obligation où nous sommes
de recevoir et de donner de l'argent
ressemble étrangement à l'obligation de croire en dieu.

Pourquoi voulez-vous être vous-mêmes.
Avez-vous à ce point peur des autres que vous voulez encore
être vous-mêmes.

29 avril 1970

Il faut que je travaille plus fort: parce que j'ai honte, horriblement honte
de mon pays et de ses élections.

1 mai 1970

J'ai longtemps confondu sexe et échec social.
J'étais ascète, j'avais peur de perdre le droit d'être dans la maison.
Et ceci n'est pas encore réellement changé.
D'où sans doute ma réelle difficulté avec SEXUS.
Tout comme de tirer en se plaçant à découvert.
Peur de perdre l'affection. Ascète.
Peur de perdre le droit d'être dans la maison.
Peur du sexe.
Ce fut le très long hiver 1969-1970.

Lorsque deux chats s'accouplent, la chatte bouge.
La femme qui ne bouge pas dans l'accouplement
répond peut-être à une première méthode anticonceptionnelle,
avant-gardiste à l'époque.

13 mai 1970

Nationaliser le sol urbain: d'où vient l'idée, chez nous,
qu'il faille recevoir une rétribution, en terme d'une évaluation croissante,
pour le simple fait de posséder.
Étrange maladie.

Durant un mois, Monique Cloutier et moi: ne vivre que d'écureuils,
de baies sauvages, de pissenlits et de champignons.

15 mai 1970

L'activité des terriens se partage en trois spécialités caractéristiques:
la recherche, les loisirs, l'alimentation.

16 mai 1970

Les éditeurs québécois ont une bien étroite façon d'être libéral
vis-à-vis le sexe.
Le mauvais état financier d'un magazine québécois se trahit
presque toujours ainsi: si le magazine, qui d'ordinaire
ne traite pas spécialement de sexe, se met soudain à lui donner
sa première page, retirez vite vos actions:
il est à deux doigts de fermer ses portes.

Comment peut-on accepter la marge économique entre le salaire minimum
et le salaire négocié dans le cadre des syndicats.
Ou bien le salaire négocié est préférentiel, ce qui est injuste
pour le reste des travailleurs; ou bien le salaire minimum est insuffisant,
ce qui est encore plus injuste.

17 mai 1970

(*Lettre reçue de mon père*).
Tongeren.
Chers enfants, Je te remercie, Yvan, pour ta dernière lettre
et m'excuse d'avoir tant tardé à répondre.
J'étais à cette époque très occupé par la succession,
la maladie d'Ange-Aimée, les problèmes d'algèbre de Germaine (!!) etc.
Ta lettre me surprend surtout par son ton déprimant.
Vous avez la jeunesse et la santé, que diable.
Nous partageons vos soucis, dans la mesure où nous les connaissons.
Nous attendons, cette semaine, un jugement pour une partie
des procès en cours (séquestre sur l'usine et les actions de la Cie).
Il n'y aura pas encore de partage.
Nous devons avoir le courage et la ténacité pour continuer la lutte.
Le problème est de financer tout cela, le pire reste à faire.
J'écris à Olier aujourd'hui pour lui demander de revenir de Reins
et toute la famille devra travailler pour tenir le coup et nous devrons tous
vivre ensemble. Germaine est venue me dire qu'elle essaie de travailler
pendant les grandes vacances. Nous risquons le tout pour le tout.
Vaincre sans péril, c'est triompher sans gloire.
- Toute la famille te souhaite une bonne fête..
«Happy Birthday to you..» Bon courage mon vieux.
Mon avis est que nous regardons peut-être trop souvent,
parfois avec envie, ceux qui "semblent" être plus heureux que nous.
Il est bon de regarder l'autre côté de la médaille.
Nos responsabilités, les miennes surtout sont lourdes, mais un "Mornard"
triomphe grâce à sa ténacité bien plus qu'aux autres qualités qu'il a.
Affection à tous de toute la famille. René Mornard
P.S.
1) GERTRUDE NOUS A ANNONCÉ SA VISITE POUR LE MOIS PROCHAIN.
2) La décision du Tribunal de Liège est remise.
Les experts n'ont pas fini leur travail et le débat reprend le 12 juin.
Nos nerfs sont parfois à bout, c'est la vie.

28 mai 1970

La pornographie, comme les cathédrales,
est l'une des plus grandes expressions religieuses de notre temps.
Mais avec la décadence de la religion qui la favorisait,
la pornographie, de rituel socialisant qu'elle était,
devint progressivement le symbole d'un acte criminel contre la société.
Comme il y a des collectionneurs de timbres,
il y aura bientôt des collectionneurs de pornographies.

*

(*Lettre envoyée à mon père en Belgique*).
Mon cher père.
Comme je te plains d'être pris dans le monde dégoûtant
qu'on nomme la «justice».
Je les ai trop bien connus ces prétendus beaux parleurs
pour t'en dire autre chose que: méfiez-vous d'eux comme du cancer.
Car il y a très peu de place, aux palais de la justice, pour les honnêtes gens.
J'aimerais, oui j'aimerais te parler autrement.
Je m'excuse de ce ton déprimant.
Peut-être est-ce le fait que l'Amérique se porte plutôt mal, merci.
Tu dois suivre, mieux que moi, l'état de la bourse de New York.
Mais tu ignores sans doute que le gouvernement du Québec est incapable
de payer les retours d'impôt: il émet de beaux petits papiers
déductibles sur l'impôt de l'an prochain...
Quant à nous, les bons résultats commencent à se faire sentir.
Il y a un an que l'on coupe, coupe et recoupe dans le budget.
Ce qu'il y a de pénible, ce n'est pas tant de vivre avec très peu d'argent:
c'est bien plutôt le fait de devoir, après avoir été prodigue,
apprendre à économiser jusque sur le papier de toilette.
À ce niveau, une crise économique éventuelle nous laisse indifférents.
Nous avons acquis le rodage à la pauvreté.
Et, paradoxalement, notre dollar, malgré l'inflation,
ne cesse de valoir davantage.
J'évalue présentement sa valeur réelle à $3.00.

C'est-à-dire que notre fort modeste $50 hebdomadaire
nous permet de vivre comme si nous recevions $150 ou à peu près.
Pour en arriver là, nous ne pouvons faire autrement
que de tomber un peu beaucoup dans l'avarice.
À tel point que je cesserais immédiatement d'acheter La Presse
($49.40 par année) si je n'étais obligé, par mes écrits,
d'accumuler certaines coupures concernant l'actualité.
Ce qui coûte cher, c'est le maudit loyer qui sert, en définitive,
à financer les trois automobiles de la propriétaire qui, elle,
ne cesse de se plaindre de l'inflation...
J'admire, à ce titre, le peuple chinois: on semble y tolérer, moins qu'ici,
ce genre de «mauvaises manières».
Et il y a, chez eux, du travail pour tous: ce qui, ici, n'est strictement pas
le cas.
Nous remontons la côte lentement.
Mais plus que l'argent, ce que nous y gagnons,
c'est une certaine force intérieure.
Nous vous embrassons tous.

29 mai 1970

Le capitalisme est basé sur l'une des plus grandes hérésies de l'histoire:
le refus de la sexualité collective.
Alors que la religion était l'expression collective du sexe,
était en quelque sorte le rituel de socialisation des individus,
le catholicisme, en coupant le sexe, laissa naître
l'isolationnisme de l'individu.
La théologie chrétienne travailla à séparer les individus,
à les isoler pour mieux les «contrôler», les «capitaliser».

Catholicisme contre paganisme = homosexualité contre hétérosexualité
ou peut-être polysexualité.
Le catholicisme n'est peut-être qu'un durcissement
d'une tendance homosexuelle brimée.

Jésus serait l'expression historique de notre complexe d'Oedipe:
refus de son père charnel (Joseph) pour un père idéalisé.
Amour excessif à sa mère.
Le catholicisme ou l'extériorisation violente
du «bad trip» des homosexuels.
Avec le catholicisme prendra fin
le plus grand drame qu'est connu l'homosexualité.
L'histoire humaine entre dans sa troisième phase: l'universexualité.
À moins que ce ne soit l'ère du lesbianisme
en réaction contre l'ère de l'homosexualité (judaïsme).
À l'origine, le sexe n'avait pas de frontière: hétérosexualité,
homosexualité, bestialité.
La «fête» est essentiellement une orgie.
Le retour des pornographes = le retour des prêtres dans la cité.
Le sexe est l'expression la plus profonde de la religion.
Le puritanisme est la seule perversion.
L'ère de la perversion doit prendre fin.
L'histoire humaine se résume à l'histoire des diverses tendances sexuelles
se dressant les unes contre les autres.
L'histoire de la «pornographie» est l'histoire réelle
du subconscient de l'humanité.
Le mécanisme régulateur a pu être réprimé,
mais n'a pas été dissous pour autant.
Les pornographes sont des prêtres de l'antiquité qui s'ignorent.
Et, à ce titre, toute accusation légale pesant contre eux,
revient à dire que leur religion est illégale, ce qui, chez nous du moins,
est contraire aux droits de l'homme.
On a beaucoup pleuré, chez nous, sur les pauvres chrétiens jetés aux lions.
Il en va de même actuellement avec les pornographes.
Les pornographes sont des prêtres qui «jouent perdant»: d'où leur honte.
Le christianisme a réussi à donner mauvaise conscience
à quiconque pratique, de loin ou de près, le culte à Priape.

31 mai 1970

J'ai aujourd'hui 27 ans.
Et ce n'est pas à 27 ans qu'on gagne.
Car c'est à force de tomber sur le ring, de se relever, qu'on finit par être.
L'essentiel n'est pas la victoire, mais le relèvement.

Qui parle d'avoir raison.
Les grandes idées sont aussi les grandes erreurs.

Un magazine, c'est un scandale immédiat.
Autrement, choisissez-vous un bon livre:
vous en obtiendrez toujours davantage.

Je vis enfermé depuis un an, pour me cacher de mes créanciers.

Il y a trois ans, lorsque j'ai fondé SEXUS, y a un tas de monde
supposément savant qui «étudiait» la grande question de l'avortement.
Ils refusaient de se prononcer en faveur de sa légalisation parce que,
parce que, parce que.
Aujourd'hui, c'est chose faite.
Très mal faite laissez-moi vous le dire!
Mais tout de même c'est une chose faite-mal-faite.
Mais aujourd'hui, les voilà qui sont poignés dans l'éducation sexuelle...
Ça c'est grave!
Ah ça c'est grave!
Les v'là-t-'y poignés avec l'éducation sexuelle
des jeunes dans les écoles...
C'est pas possible!
Le pire c'est que ça marche leur maudite affaire.
Subventions d'un bord, subventions de l'autre, bourses d'études,
la grosse écoeuranterie qu'on connaissait déjà.
Et tout ça pour former des spécialistes en SEXOLOGIE, ma chère!
On avait déjà pas assez de poètes, il fallait qu'on ait nos sexologues.
Hé ben, ça y est, on les a!

Des vrais créditistes!
Tout ce qu'ils sont en train de nous faire, c'est un beau petit paquet
de snobs poignés.
Poignés jusqu'aux oreilles.
Des beaux petits enfants à qui l'on dit que les enfants ne naissent plus
dans les choux mais dans la zone anatomique numéro 32 de la page 112
du manuel scolaire.
Et que le tout a été précédé de l'acte amoureux
tel que décrit par le docteur X en page Z.

Notre histoire ressemble étrangement à celle de notre cycle sexuel:
un tableau statistique dont le haut de la courbe
correspondrait à la religion de Priape et le bas à celle de la chrétienté.
Perspective actuelle: tendance à la hausse.
Le christianisme est aussi basé sur la médisance du Priapisme
dont il extrait la notion de mal.

3 juin 1970

(*Lettre envoyée à Serge Ménard, qui a été l'avocat de SEXUS*).
Cher Serge.
J'espère que tes choses vont bien.
Les nôtres sont encore très difficiles.
Si tu passes près de chez nous, ne te gêne pas:
il y aura toujours une place à table pour toi.

7 juin 1970

POUR UN NOUVEAU FÉMINISME.
Réclamer l'instauration d'un plan de financement par l'État
pour la garde des enfants.
Soit: rayer le système actuel qui lie la personne responsable de l'enfant
à un des modes de financement dont l'une des clauses inadmissible
est l'obligation sexuelle et affective envers la personne responsable
de pourvoir financièrement.

La bêtise d'un tel système peut être plus facilement comprise par tous si l'on prend un exemple: l'hypothèse d'un système où l'employé devrait satisfaire sexuellement l'employeur pour être rétribué pour la part non sexuelle de son travail.
L'obligation pour tous de participer également au financement de la reproduction de l'espèce.
Le système familial actuel relève encore d'un système économique ancien: l'artisanat.
La «lutte pour la vie» devient d'année en année plus ridicule, à mesure que nous entrons dans l'ère de la super-productivité: une sous représentation de plus en plus marquée au partage du bénéfice de la part des personnes pourvoyant financièrement à la reproduction de l'espèce au profit d'une sur représentation de la classe non productrice de l'espèce devient évidente.

10 juin 1970

Ma mère voulait faire de moi une religieuse.
Comme j'aurais été laide, à cet âge de dix ans, avec mes cheveux extrêmement roux.
Mais je n'étais pas une fille, et faute de pouvoir être la lesbienne qu'elle refusait d'être, j'admirais les grands garçons.
C'est à ce prix que j'ai eu le droit et le privilège de faire mon cours de curé.
Je n'ai jamais «choisi».
Toute l'éducation qu'elle m'a donnée était profondément piégée.
Elle est morte dix ans trop tard, profondément insatisfaite.
Mariée à un européen féminisé, toujours secondée dans les tâches du ménage par sa cousine ex-religieuse et aide-ménagère cachant son identité de mâle, Gertrude Savard, ma mère admirait la longue robe des curés.
Tout mon problème était de n'y comprendre rien.
Il m'a toujours fallu désobéir pour avoir le droit d'être un mâle.

13 juin 1970

Mais il y avait autre chose.
Il y avait «l'enfant de chœur» rouquin vêtu de la soutane noire.
Et tous mes insuccès viennent peut-être de ce qu'alors j'étais heureux.
Peut-être le sexe a-t-il dérangé quelque chose.
Peut-être la masturbation devait-elle à cette étape être contrôlée.
Masturbation qui n'était peut-être qu'un symptôme.
Et peut-être ai-je réellement choisi alors d'être curé.
L'erreur était peut-être de ne pas comprendre que le sexe
n'était pas contraire au bonheur que j'éprouvais à être pieux.
Mais il y a beaucoup à réfléchir ici.
Et peut-être Monique Cloutier représente-t-elle ici l'approbation affective
(après 15 ans de retard) que ma mère me retirait alors.
Je ne pouvais être sexuellement moi tout en étant l'enfant pieux
qu'elle cajolait. Longue série d'échecs consécutifs.
Je ne pouvais pas non plus être réellement pieux, satisfaisant ainsi
son rêve d'être sa propre soeur, puisque j'étais un «mâle».
Je ne pouvais ni lui obéir, ni lui désobéir.
Monique Cloutier me permet de me masturber.
Avec cette approbation, la tension est tombée.
Mais je répète mon désir d'entrer chez les moines.
Je répète mon passé.
Étrange aussi ce besoin de consulter un «ami» plus âgé, psychologue,
mais défroqué: Jean-Yves Desjardins.
Et en présence de Monique Cloutier.
Comme pour convaincre ma mère, jadis, le prêtre orienteur,
(fort peu mystique me semble-t-il), était venu, je crois, chez nous.
Car mon père voulait plutôt que j'apprenne un métier de technicien,
que je poursuive mes études à l'étage des «grands» de mon école,
(l'endroit où j'ai vu la religieuse rousse
et qui me semblait laide et qui était moi).
Culpabilité devant mon père.
J'avais quelque 13 ans.
Et je dois maintenant me faire réorienter.

C'était l'âge aussi où mon père, je crois, commençait à me refuser
de conduire une automobile, me répétant que je conduirais
lorsque je serais majeur.
Et je refuse aujourd'hui mon automobile au point de l'avoir «abandonnée»
dans notre garage.
Et ma soeur «Monique» avait alors environ trois ans.
(Je voulais d'abord écrire «Marie-Brigitte».
Mais j'étais sûr que ce n'était pas ça, mais près de ce nom.
Le nom de ma soeur est «Germaine»).
D'où conclure que j'ai choisi Monique Cloutier
(parce qu'elle est ma mère) qui a un enfant de 3-4 ans
(Marie-Brigitte parce qu'elle est ma soeur).
Ici tous mes rêves tentent de s'expliquer.
Chacun d'eux n'était que le contenant d'un élément de plus
pour me mettre sur la piste, (garage, automobile..),
pour retourner sur place régler ce vieux problème du passé.
Et, hier, j'ai mis une chemise rouge.
Parce que c'est la voix intérieure qui insistait: me demandant
de remettre la soutane rouge des jours de fête,
symbole aussi de la réussite dans le monde des enfants de choeur.
La vie, réellement, agit en nous.
C'était aussi l'époque où je devais abandonner Roger Letellier
(ami d'enfance) pour aller suivre mon cours dans une autre ville.
Tendance aujourd'hui à l'abandonner en ne payant pas la dette
pour laquelle il a endossé, et cela en déclarant (mais sans la faire)
faillite personnelle.
Ma première crise: l'été dernier à Outremont,
ville ressemblant étrangement à St-Lambert, sans doute le dernier été
avant mon départ pour le séminaire de St-Jean.
N'aie-je pas tout dit l'an dernier en écrivant: (ici, j'ai commencé
à chercher la date du chemin de Damas, 9 septembre 1969).

TENSION EXTRÊMEMENT FORTE.
Comment puis-je éviter de croire qu'il y ait un Dieu et des «miracles».
Qui était ce policier du 29 avril 1969?

Quelle était cette définition du langage du 27 mai 1969?
Et le chemin de Damas du 9 septembre 1969?
Ce que je vois à 11h.30 ce matin, alors que Monique Cloutier
est à la pharmacie où elle travaille, c'est qu'elle est elle aussi peut-être
un instrument de Dieu, un ange, tout comme le policier,
et qu'elle peut disparaître, sa mission accomplie.
Et les anges ignorent qu'ils sont des anges.
Voilà l'étrange.
Ils prennent réellement la forme humaine.
Je vois un accident d'automobile et je crois qu'il la concerne.
Ce que j'ai vu, il y a quelques jours, alors que je me sentais
dans un état semblable: un accident d'automobile,
une grosse somme d'argent, et tout cela me concerne.
(Mais je ne me vois pas dans l'accident).
Ma mère refusait de me «donner» à Dieu, réellement.
Il lui aurait fallu comprendre sa soeur religieuse qu'elle enviait,
et qui se nommait aussi «Monique».
(En réalité: Germaine Fournier, ursuline à Gaspé).

12H.15
Baisse de la tension, mais froid et léger claquement des dents.
Pourquoi ma sympathie pour René D'Ostie, barbu:
parce qu'il est un père missionnaire qui, je crois, est venu dire la messe
à St-Lambert à cette époque.
Et je crois avoir servi la messe pour lui.
Et c'est lui qui m'a peut-être alors révélé mon identité: prêtre.
C'est René D'Ostie qui m'a prêté le livre «Le Culte de Priape»,
qui me renouvelle une nouvelle identité.
Mais c'est parce qu'il était un mâle
(le contraire de ce que ma mère voulait réellement que je sois)
que j'en ai reçu l'influence.
La révélation que ma mère me cachait.

12H.30
N’est-ce pas une belle crise.
Un beau déblocage.
Maintenant, je doute de la question de Dieu.
C’est sans doute une part de symbolisme de ma définition de moi.
Monique Cloutier a eu la même crise, avant hier, je crois;
crise qui s’est finalement centralisée sur une robe longue.
Elle m’a dit hier que dans la journée, elle sentit finalement tout se tasser, s’éclaircir, s’apaiser, qu’elle était une femme maintenant.
Idem pour moi: je suis un homme.
Ce n’était pas prêtre que je voulais être, mais un mâle.
(Interprétation: c’est aussi la même chose.
Prêtre = mâle, et mâle = prêtre).
Et c’est en obéissant le plus à ma mère que mon instinct lui désobéissait le plus.
En tout cas, je suis sur une bonne piste.
Mais il doit me rester encore beaucoup de choses à accepter.

2H.P.M.
Ensuite, ce fut une longue série d’efforts trop grands, puis d’échecs.
Échec en première année du cours classique.
Échec en première de philosophie.
Échec en première de Lettres à l’Université de Montréal.
Échec comme journaliste à l’Hydro-Québec.
Échec à SEXUS.
Pourquoi toujours cette répétition du même cadre punitif:
long effort, puis besoin d’échec.
Ascétisme (peur de perdre l’affection), puis crise sexuelle, puis échec (perte d’affection ou plutôt perte de la croyance d’être aimable).

2H.30
Monique Cloutier vient de me téléphoner, nerveuse me semble-t-il,
pour me dire que le pharmacien Artiniam venait de lui dire
que 60% des prescriptions étaient des calmants nerveux
et que la clientèle avait entre 40 et 50 ans.

Je me demande si elle n'est pas en crise elle aussi:
elle y voit peut-être la preuve que je suis son père... puisque moi aussi
j'aurais besoin de calmant.
Peut-être y voit-elle une preuve de notre "normalité": ou comme le dit
le pharmacien "l'Amérique vit d'une bien étrange façon!"

Manger un "hot-dog" avec grand appétit.

4H.P.M.
Il m'est bien difficile de bien interpréter tout cela.
Peut-être est-ce la soudure entre le sentiment et le sexe
qui est en train de se faire, entre la notion de bonté et la notion de plaisir,
notions que notre civilisation oppose dans un blocage historique
qui lui est bien propre.
Quelque chose comme une psychothérapie historique.
Ce n'est peut-être que la vision d'une maladie personnelle.
Mais il me semble que cela peut être tout au moins aussi "autre chose".

PREMIERE ÉTAPE:
Culte à Priape: sexe, abus, orgies.
DEUXIEME ÉTAPE:
Culte à Jésus ou autres, sentiment, abus, ascétisme.
TROISIÈME ÉTAPE:
Jonction des deux.

1 juillet 1970

Ils sont revenus.
Mes douze meilleurs amis.
Ils se sont encore arrêtés.
Je leur ai demandé si l'un d'eux connaissait l'heure exacte.
L'un d'eux se souvenait encore de l'heure qu'il avait été, un jour,
il y a très longtemps.
Mais il ne se rappelait plus très bien à quelle époque exactement.

4 juillet 1970

Nous tenons maintenant pour acquise l'inconséquence inévitable
de toute bataille contre la censure. La victoire est là, bien à nous,
et comme en train de mûrir paresseusement au soleil.
Il y aura encore, bien sûr, quelques procédures à satisfaire, avant d'obtenir
pleine satisfaction. Il y aura encore, bien sûr, quelques procès,
quelques petits séjours dans les zoos pénitentiaires de l'État, mais tout ceci
demeure bien insignifiant. Au Québec, le chien des puritains est bel et bien
mort. Quant à eux, s'ils portaient déjà depuis longtemps le deuil
de leur appareillage reproducteur, ils achèveront bientôt de creuser
leur dernier trou dans notre bonne vieille terre, et soyez sans crainte,
ils ne le partageront pas plus avec nous qu'ils n'ont accepté
de partager durant leur vie leur coeur et leur présumée justice.
Là encore, ils seront morts comme ils ont vécu.
«Per istam sanctam unctionem et suam prissinam misericordiam, indulgeat
tibi dominus quidquid per visum deliquisti, per auditum, per gustum et
locutionem, per tactum, per gressum».
Chose évidente: nous, du moins, nous connaîtrons la paix.
Et c'est à cette paix que nous devons dès aujourd'hui
de porter notre attention.
Car elle sera plus pénible encore à porter que ne l'étaient leurs agressions.

Encore 20, 30 ou 40 ans de vie: c'est mince comme marge de manoeuvre.

7 juillet 1970

Les membres de notre tribu vivent serrés les uns contre les autres.
On peut les reconnaître de loin au nuage de fumée qui se dégage
immanquablement de ce rassemblement.
Fumée des chaufferies pour se protéger du froid, fumée des moteurs
brûlant leur essence, fumée des hommes, des femmes et souvent même
des enfants consumant nerveusement et sans arrêt du tabac.
Les membres de notre tribu vivent ainsi.
Et c'est ainsi que je vis parmi les gens de ma tribu.

8 juillet 1970

L'amour, ne pouvant être plaisir que dans la notion de concurrence,
ne peut être que malheureux, supposant toujours une séparation
même des partenaires, l'un devant nécessairement «gagner» sur l'autre.

L'infidélité est strictement inimaginable
en dehors d'une civilisation basée sur la concurrence.

12 juillet 1970

Nous nous sommes arrêtés, l'un devant l'autre, et nous restions là, figés,
à nous regarder, figés l'un devant l'autre, cherchant à nous reconnaître,
hésitant encore à nous parler tellement nous avons changés,
l'un et l'autre figés, au milieu d'un décor de maisons vides, abandonnées,
figés l'un devant l'autre, à nous regarder, l'un et l'autre en relief
sur de grandes affiches défraîchies.
Robert Myre, ancien compagnon de contestation, et moi.

15 juillet 1970

Le problème de la «ménagère» ne peut se régler qu'ainsi:
le couple (homme et femme) recevra un salaire de l'État
pour travailler ensemble à l'éducation des enfants.
Tel sera bientôt l'emploi de la majorité des travailleurs.
Mais cette façon de voir ne pourra être admise
tant que notre société refusera de passer à la reproduction planifiée,
comme cela se fait dans l'industrie.
La pilule anticonceptionnelle a libéré la femme; la reproduction
de l'espèce en laboratoire est sur le point de libérer l'enfant.
Redéfinir la femme revient tout simplement à dire:
que peut être la femme si elle n'est ni ménagère ni putain?
Tout ce que j'essaie de comprendre m'échappe là même
où je crois comprendre tant le potentiel d'existence d'une chose
est supérieur à l'existence des particularités réalisées qui la compose.

La création est un besoin de sortir de soi.
La question «quel système politique doit être appliqué»
m'apparaît être une fausse question.
La question semblerait plutôt devoir se présenter ainsi:
«quel système familial devons-nous préconiser».
C'est peut-être l'une des clés essentielles
d'un règlement des conflits actuels.
Car, en plus de nous obliger tous à des changements économiques majeurs,
notre société exige une relance de notre identité qui, jusqu'ici, reposait
sur une certaine stabilité de la famille telle que nous la connaissons encore.
Quelque chose comme la révolution industrielle
qui nous obligeait hier à repenser la société agricole.
Quelque chose de plus profond cette fois.

17 juillet 1970

Nous vivons dans l'habitude d'une «réalité»
qui n'existe que par la confirmation d'autrui.
L'un des problèmes de la ménagère est d'être privée, dans la majorité
de sa journée, de cette présence confirmante d'un interlocuteur adulte.

18 juillet 1970

En fait, il n'y a pas de morale valable hors de son contexte.
Ainsi l'esprit de compétition touche à sa fin
parce qu'il n'y a plus possibilité de gagner.
Dans la compétition, la machine, à tout coup,
est en train de gagner de vitesse.
L'homme de cette décennie se voit acculer à prôner la participation.

21 juillet 1970

Rien, peut-être, n'aura été plus pénible que notre temps.
Nous sommes parmi les derniers à mourir, et, cette fois,
à quelques années près de l'éternité.

Une filée de Cadillac qui transporte un cadavre au cimetière:
le cortège se voit obliger d'aller de plus en plus vite pour vaincre la rouille
qui dévore littéralement les voitures et les hommes
dans leur mission d'enterrer le mort.

Dans notre civilisation, les loisirs sont essentiellement et continuellement
un endoctrinement pour nous ramener plus fortement
à la notion de compétition.
L'individu reçoit la permission de se retirer de sa course (travail)
pour aller assister à des représentations de la course (cinéma, sport...):
soit l'équivalent moderne du prêche des Églises.

*

(*Lettre reçue de mon père*).
Tongeren.
Chers enfants,
Je m'excuse de ne pas avoir écrit avant.
Nous avons eu la visite de Gertrude, toute rajeunie dans ses mini-jupes.
Heureusement que nous avons eu du beau temps pendant son séjour
et qu'Olier est revenu pour quelques jours de Reins,
accompagné d'un ami qui possédait une 2 H.P.
Donc Gertrude et les enfants ont visité une partie de l'Allemagne,
la Hollande, etc. en 2 H.P.!!
Je l'ai mise au courant de notre situation, (elle a sorti ses prières)
car alors que depuis plus d'un an je cherchais un emploi,
j'ai maintenant une demi-douzaine de possibilités.
Demain je vais encore à Bruxelles pour une entrevue.
Je dois recevoir un catalogue d'une firme anglaise qui a installé
une nouvelle usine à Herstal.. as a Canadian I am a British subject
and we «shall rule Europe» j'aurais la charge complète d'une usine.
J'ai demandé comme point de départ $10,000.
Avant le 15 août je travaillerai d'une manière ou d'une autre.
(Les autres places + - $5,000).
Olier a été reçu à l'Académie de Reins:
Institut Universitaire de Technologie de Reins (France).

Spécialité: administration des collectivités publiques et des entreprises.
Option finances, comptabilités.
Il a donc un diplôme, un point de départ.
Même avec le $10,000 BRUTS, l'économie restera de rigueur,
il faut repayer la dette et payer la succession qui sera lente à régler.
J'ai pris de l'expérience avec la justice et les avocats,
j'ai mené le diable et réorganisé l'équipe.
J'ai obtenu un travail légal excellent
parce que j'ai compris comment les juges pensent.
J'exige que la loi soit appliquée, je ne suis pas coupable.
E. Vandenberg l'est.
Il faudra encore deux ans.
Il nous faut tenir..
Olier et Sylvain comprennent lentement et pensent
(je l'ai pensé moi-même) qu'il y a moyen d'activer le processus.
Nous avons perdu six mois c'est tout,
maintenant que j'ai compris beaucoup de choses au processus légal,
je sais que nous ne pouvons pas perdre.
Peux-tu me dire à quel intérêt les Banques Canadiennes
prêtent de l'argent (juillet 70).
Cela est important pour moi.
Germaine a réussi à Liège sa 10 ème Scientifique B avec 80%
elle est la première de sa classe.
Affection à tous et bon courage.. on les aura.
René Mornard

28 juillet 1970

(*Lettre envoyée à mon père en Belgique*).
Outremont.
Mon cher père.
J'espère que tu recevras cette lettre avant que n'éclate la grève
de notre service postal.
Les postiers sont de plus en plus nerveux: il y a déjà plus de six mois
qu'ils appliquent sans succès la théorie des grèves tournantes.

Je suis heureux d'apprendre que les prières de sainte Gertrude
ont de l'effet sur le marché du travail en Europe.
Tout ce que je vous souhaite, c'est de ne jamais voir s'ériger à votre porte
une cathédrale à son honneur.
Je constate que Germaine est en train
de «revirer en une ostie de belle pitoune».
Tu dois parfois te sentir bien vieux, mon père,
en regardant ainsi grandir tes enfants.
Si j'en juge par l'effet qu'obtient Marie-Brigitte sur moi, ce n'est pas
toujours facile de cacher certaines larmes qu'on voudrait bien tenir
secrètes.
Baisers à tous.
Yvan.
L'intérêt des banques canadiennes:
actuellement les banques prêtent à un taux variant entre 8% et 11%.
Mais pratiquement bien solide qui obtient quelque chose
à moins de 9% minimum.

2 août 1970

Nous tenons maintenant pour acquise
la relativité inévitable de notre culture.
C'est aussi faire l'aveu que, de notre environnement,
nous ne retirons d'une main que ce que nous y mettons de l'autre.
Le poète Maria Rilke l'avait peut-être bien compris lui qui conseillait
aux jeunes poètes de débuter en littérature par là où l'on finit
habituellement: la description de son environnement particulier.
Modeste vérité que cette obligation de ne parler
que d'une série de probabilités particulières alors que la réalité semble
vouloir s'étaler bien clairement au-dehors de soi.

3 août 1970

Les médias d'information devraient être radicalement transformés.
Une part «d'actualité», sans doute laissée entre les mains

des professionnels; une part de tribune publique où quiconque pourrait «louer» du temps pour parler de ce qu'il veut bien, sans aucune coupure, ni de la «censure», ni des responsables des médias.

On a essayé de nous faire croire que notre culture descendait d'Athènes et de Rome: il serait peut-être plus juste de nous définir comme les héritiers de la culture juive.
Hélas.
Car la culture juive n'était ni très libérale, ni très riche.

Le «jeu» est tellement évident qu'en plus du poids de leur nom, les «maîtres du jeu», pour en assurer la crédibilité, s'empressent d'ajouter à leur nom une série d'abréviations, signe de leurs titres.
Car c'est A TOUT PRIX qu'il faut mentir.

8 août 1970

Monsieur Gilbert Croteau qui avait brigué les suffrages aux dernières élections de 1966, ne peut se présenter puisqu'il a été condamné par les tribunaux.
LA PRESSE.

C'est le genre de petite note qui, chaque jour, s'accumule à un rythme désespérant sur ma table de travail.
Je ne sais plus quoi faire. Je ne sais vraiment plus quoi faire.
J'ai pensé très souvent développer une réflexion systématique à partir d'une de ces notes. Mais il y en a trop. Vraiment trop.
Et chacune d'elle est tellement insignifiante en soi qu'elle ne mérite pas un long traitement, un long plaidoyer.
Mieux: chacune d'elle mérite un si long examen que je désespère, dès le départ, d'en voir la fin.
Et c'est pourtant, à travers la somme de ces petites notes, que se précise, pour moi, le monstre qui me terrifie.
L'affaire Croteau est pourtant simple.
Quel que soit le crime qu'on lui impute, il est clairement établi

qu'on lui défend d'en appeler au suffrage universel.
Ce n'est donc pas Croteau uniquement qu'on met au rancart.
C'est tout bêtement la notion de démocratie.
La règle du jeu suppose donc, dans notre société, ou bien l'impossibilité d'un changement chez Croteau depuis sa dernière condamnation, ou bien l'impossibilité pour une majorité d'électeurs de décider par eux-mêmes de la valeur, pour eux, d'une candidature éventuelle de Croteau.
Les décisions des juges, ici, tout comme celles des papes, sont infaillibles.
Ma conclusion est bien simple: la démocratie, au Québec, n'existe pas; le principe d'évolution n'y est pas encore admis; et les juges, petits ou grands (mais comment peut-on être grand et juge à la fois) sont donnés comme infaillibles dans les jugements qu'ils prononcent.

1:15 2 Ciné-Nuit «Corrida pour un espion»(5) - Fr. 1965.
Drame policier de M. Labro avec Pascale Petit et Roger Hanin.
Un agent américain est chargé de détruire un réseau d'espionnage soviétique opérant en Espagne.
Et voilà que ça continue! Tout bêtement.
Au rythme d'une mauvaise impression par seconde.
Cette fois-ci, on essaie de me passer la thèse du meurtre.
On m'a pourtant dit à l'école que le meurtre était un péché très grave.
Mais l'école c'est pour les enfants. On y enseigne les lois générales.
La vie se charge, plus tard, de vous mettre au courant des amendements.
Bon.
Les soviétiques sont des espions.
Les américains sont chargés de les détruire.
J'habite en Amérique.
Donc je suis américain.
Il me faut donc détruire le réseau d'espionnage soviétique.
Et comme je sais, par éducation supérieure, que l'individu est libre de ses actes, donc responsable de ses actes, au mieux j'éviterai de tuer les soviétiques tout en détruisant leur réseau d'espionnage.
Mais: s'ils résistent, je devrai tuer les soviétiques.
Voilà.
Ma conclusion, ici encore, doit être simple et rapide.

18 août 1970

Une nouvelle classe sociale, financée directement ou indirectement
par le gouvernement: les acheteurs.
Définition: ils sont payés pour un travail non productif de biens physiques,
tels enseignement, art.
L'erreur idéologique consiste à faire croire
aux producteurs de ces biens imposés que l'accès à ces produits
imaginaires est le seul moyen pour les enfants d'accéder aux biens
physiques. Le «qui s'instruit s'enrichit».
L'erreur, aussi, de ce système est de survaloriser les biens physiques
en y associant l'idée de loisir.

24 août 1970

Les teenagers se soulèveront encore contre les parents.
Et la seule solution demeure encore une immense utopie: la possibilité
matérielle et financière, dans notre société, d'accéder à la possibilité
d'une séparation de corps et de biens entre les deux groupes.
Les grands bouleversements que cette idée nous impose
devront bientôt être considérés sérieusement.
Et nous devrons, tout aussi sérieusement, nous mettre à la tâche
pour en permettre la réalisation.

25 août 1970

(Projet. Titre: L'HÉRITAGE).
L'histoire d'un homme fixé sur l'idée de sa propre mort.
Il vit méthodiquement avec l'idée d'être un beau cadavre,
afin que les insectes qui le dévoreront trouvent en sa mort
un des plus savoureux festins. Et tout cela, en reconnaissance
pour la joie qu'il a connue, enfant, à jouer avec les insectes.
Un monde extrêmement dur, silencieux, têtu et méthodique;
paradoxalement chaleureux et profondément enraciné
dans la joie de l'entraide entre les vivants.

27 août 1970

Notre notion de concurrence découle directement de notre notion de dieu, lui qui est, par essence, le premier, le parfait, et de là le plus estimable.

2 septembre 1970

Un des grands défauts de notre civilisation est de séparer la chambre des parents de celle des enfants, nous privant tous ainsi d'un des plus grands plaisirs de la vie: celui de nous blottir les uns sur les autres.

Le rôle «protégé» par le mariage de ménagère «à vie».

Me pavaner, et fourrer à volonté:
n'aie-je jamais désiré réellement autre chose.
La majorité n'a-t-elle jamais désiré réellement autre chose.
Y a-t-il, aussi, autre chose de réellement désirable.
Sinon la peur.
Car nous avons, justement, une grande terreur à l'idée d'un retour réel à notre animalité.
Nous tremblons de peur à l'idée du grand retour.
Et c'est le pourquoi de notre manie à honorer certains parmi nous; et à les battre.
N'ont-ils pas rêvé le rêve de chacun de nous sans perdre, eux, l'assurance naïve du maintien de notre sécurité.
Mais justement, n'ont-ils jamais fait mieux que de rêver.
Pendant très longtemps, encore, nous rêverons.
Mais nous n'aurons cesse de maintenir, sous une forme ou sous une autre, l'interdit.
Les rois, les dictateurs pourront peut-être passer.
Mais c'est uniquement que la meute aura trouvé plus féroce encore.
Et qu'y a-t-il finalement de plus féroce que la meute envers la meute lorsque le feu dévore tout derrière elle.
Qu'y a-t-il finalement de plus féroce que le refus de mourir dans l'atrocité.
Car la sagesse n'est-elle pas, aussi, le rêve de chacun.

6 septembre 1970

Discrimination continuelle envers la ménagère.
Les blagues écoeurantes émises à la radio d'État.
«*Je l'ai aimé jusqu'à 30 ans.*
Mais depuis qu'elle est ma femme..»

7 septembre 1970

D'où vient l'idée d'appartenance de l'enfant?
pourquoi doit-il être de son sang et non adopté?

Le seul projet de vie valable, c'est la vie elle-même.
Et les seuls gestes qui nous intéressent encore la concerne directement:
que l'on reproduise l'espèce ou que l'on bonifie nos éléments de confort,
car tout est fonction de maintenir et d'améliorer la vie.
Mais peu de gens abandonnent sans trembler
l'idée de leur propre transcendance.

13 septembre 1970

Une grande difficulté.
Nous vivons encore dans une époque
qui nous oblige à répondre aux questions.
Comme si la question n'était pas assez compliquée par elle-même.
Comme si toute question n'était pas déjà, en soi, une utopie.

14 septembre 1970

LETTRE À UN JUGE.
Écoute ceci, petit homme!
Les vivants s'élèveront contre les croyants.
L'ère de la grande satisfaction vient à peine de commencer.
Tout ce que vous avez détruit se dressera bientôt contre vous.
Rien de ce que vous avez désiré ne sera plus désirable.
La grande guerre va bientôt commencer.
Elle ne sera plus, comme jadis, celle d'une nation contre une autre nation.
La colère des vivants est sur le point de se manifester.
Car la vie est en elle-même la raison même de vivre.
Les vivants vous ont vu jeter en prison
tous ceux qui s'opposaient à votre violence.
Les vivants vous ont vu honorer les meurtriers
lorsque leurs meurtres vous honoraient.
Bientôt nous cesserons de manifester autour de vos maisons.
Le temps est proche pour la grande satisfaction.
L'ère de la grande frayeur s'infiltre déjà dans la maison des petits hommes.
Car les vivants vous ont vu ramasser comme des chiens
des milliers d'orphelins abandonnés dans vos rues
pour mieux honorer la venue du plus grand chef des croyants.
Ils vous ont vu brûler le surplus de blé de vos greniers
et laver des rues entières avec vos surplus de lait.
Ils vous ont vu jeter en prison des milliers de conscrits
dont le seul crime était de s'opposer au Crime Organisé.
Écoutez encore ceci vous tous respectueux des dieux,
des lois et des cartes de crédit.
Ni race, ni nationalité, ni âge ne sont en soi une valeur d'identité.
La grande guerre des vivants contre les croyants
est sur le point de commencer.

15 septembre 1970

Lorsque l'on considère le POUVOIR, sous toutes ses formes,
dans le passé, l'on ne peut en conclure qu'en son écoeurante inhumanité.
Comment, dès lors, pourrait-on encore croire
en un changement d'attitude dans l'avenir.

18 septembre 1970

Ce soir, je vais chercher SEXUS 4 à l'imprimerie.
Je n'éprouve aucune joie.
J'éprouve même une certaine colère.
Pour moi, c'est la fin d'un mauvais film
pour lequel je n'aurai même pas la satisfaction d'être remboursé.
SEXUS, dans ma vie, c'est le trou dans la serrure par lequel j'ai vu
que le monde était laid jusque dans ses moindres détails.
Tous, nous y avons perdu notre masque.
SEXUS n'aura été qu'un habile prétexte.
Mon travail peut maintenant commencer.
Car ce n'est pas d'une laideur réelle dont il s'agit.
Mais d'une simple réalité
que tout concourrait à nous cacher à nous-mêmes.

Le sadisme de l'adulte vis-à-vis l'enfant: meubles disproportionnés
par rapport à sa grandeur, vêtement à fermeture dans le dos...
Le tout pour infirmer l'enfant,
lui inculquer le premier sentiment d'impuissance.

24 septembre 1970

Nous allons bientôt devoir mettre en échec la «pensée privée».
En quoi l'organisation actuelle de la pensée
est-elle différente de l'artisanat avant l'industrialisation.
Nous trouverons sans doute le moyen d'industrialiser la pensée.

Chaque penseur pourrait être l'équivalent d'une mécanique
opérant à un point particulier de la chaîne de production.
Ceci m'apparaît devoir être de plus en plus urgent si l'on veut régler
d'une part l'opposition entre l'individu et une collectivité de plus en plus
monopolisante, et d'autre part si l'on veut tirer de la matière à penser
autre chose qu'un point de vue nécessairement intolérant, limité,
et anachronique.

Nous commettons sans doute une bien grossière erreur en maintenant
en nous la croyance dans une nécessité d'une lutte entre classes sociales,
entre diverses générations, aussi bien qu'entre individus.

Il m'apparait de plus en plus inefficace de parler de «notre» liberté.
Nous devons plutôt nous efforcer d'atteindre, de maintenir
et de continuellement réviser notre propre planification dans l'ensemble.
Tout comme il est inacceptable pour un travailleur
d'abandonner son rôle dans la chaîne de production
sans détruire le jeu de l'ensemble des travailleurs.
Mais il est impossible de se «libérer» de la chaîne sans saboter le travail
collectif ou sans obliger quelqu'un à remplir, et sa fonction, et la nôtre.
Le sabotage de l'opinion publique est le seul moyen qui reste
pour atteindre «notre liberté».
Et la seule philosophie réaliste pour ce faire, c'est le banditisme.
Désormais «notre liberté» n'est plus un terme honorable.
C'est, à plus ou moins longue échéance, le guet-apens
de notre inadaptation à l'ensemble.
«Ils» contrôlent les finances; l'opinion publique; «ils» doivent périr!
Mais «ils» ne meurent jamais, pour la simple et bonne raison
qu'«ils» n'existent peut-être pas autrement qu'en nous-mêmes.
Nous sommes pour nous-mêmes l'oppresseur
qui nous aliène dans la schizophrénie du «ils».

26 septembre 1970

Ce n'est pas en rêvant à son double
que l'individu se réalise comme satisfait de sa vie.
Et c'est pourtant la mort de la majorité d'entre nous,
ce point où parfois le double disparaît et devient indésirable.
Mais tant que nous n'atteignons notre performance
que par un certain arrêt de l'opinion publique sur soi, nous perdons
de ce fait le peu qu'il nous est permis de réaliser comme nous étant propre.
Car «je» doit être «celui qui s'éloigne seul en lui-même».

Les écoles de pensée ressemblent fortement dans leur structure
à celle du commerce.
Les maîtres et les patrons maintiennent l'esclavage
par l'espérance de la liberté.

1 octobre 1970

Tant que nous n'aurons pas libéralisé toutes les formes possibles
d'expression sexuelle, nous ne pouvons qu'avoir tort.

Ce n'est pas en nous attaquant au système policier
que nous vaincrons notre esclavage. Car le policier, aussi, est un esclave.
De plus, personne jamais ne le commande.
Sinon lui-même et nous-mêmes «contre» ou «avec» qui il se bat.
Car nous sommes tous, les uns autant que les autres, ce par quoi le «ils»
nous identifie encore dans notre suicide collectif.
Ainsi allons-nous, fantômes affolés, à la recherche de l'auteur d'un crime
dont nous sommes pourtant nous-mêmes l'auteur et la victime.
Énorme dépôt sur nos rives de l'océan des grandes religions qui se retirent.
Mais plus affolant encore est le temps que nous perdons ainsi au lieu que
de travailler à bâtir, dès aujourd'hui, notre propre et unique éternité.

Nos civilisations n'ont, jusqu'ici, raffiné qu'une seule et même idéologie:
le respect infantile du suicide.

Nous sommes tous coupables, et d'un seul crime: notre propre mort.
Nous sommes tous nos propres assassins.

La procédure de la concurrence: le papier monnaie et le papier diplôme.

3 octobre 1970

(*Note pour une préface ...*)
Ce livre s'adresse à la jeunesse.
Et plus particulièrement aux jeunes
qui atteignent présentement le stage de la puberté.
Et c'est parce que cette époque fût pour moi l'une des plus pénibles
de ma vie que j'y consacrerai le temps nécessaire à l'élaboration
d'une ligne de conduite plus sensée que celle qu'on m'a imposée
et que je tente à mon tour d'imposer à ceux qui sont nés après moi.
J'inciterai nécessairement les jeunes à la révolte.
Non pas à cette révolte pour le règlement de problèmes
possiblement forts importants mais extérieurs à eux.
Mais à la révolte immédiate et concrète
pour le règlement de leurs propres problèmes.
Car la révolte est en soi une démarche si dangereuse pour qui s'y engage,
qu'il doit à tout prix éviter de trop s'éloigner
de ses possibilités de victoires prochaines et concrètes
sans risquer de perdre son sens de la réalité.
Tout comme pour devenir un bon poète, Rilke conseillait de rendre compte
d'abord des objets qui nous entourent et qui nous touchent directement,
de même faut-il, pour ne rien perdre de notre sens de la révolte,
viser d'abord des causes à court terme
et sur lesquelles notre emprise peut réellement s'accomplir.
Trop de révoltés d'hier vont encore former le bastion des réactionnaires
d'aujourd'hui.
Une méthodologie de la révolte semble être la première phase à réviser
avant d'entreprendre une démarche plus pratique.

Les vainqueurs de la bataille contre le nazisme
commettent une bien grossière erreur en contrôlant si peu
leur crainte d'une renaissance du nazisme qu'ils assassinent à leur tour
ceux mêmes qu'ils accusent d'assassinat.
Les procès de Nuremberg resteront une bien pâle imitation
des camps de concentration.

L'on pourra désormais m'accuser de n'importe quoi sans que je gaspille
mon temps à ma défense dès lors que rien encore ne me permet réellement
de douter que la sentence précède toujours l'acte d'accusation,
même si l'un et l'autre se concrétisent d'ordinaire comme étant distinctes,
consécutives et rendues par des personnes différentes.
Bien distinguer entre «révolte», «agressivité» et «compétition».

Une mauvaise formation sexuelle et sociale m'a tout d'abord fait
interpréter l'histoire et la gloire comme des valeurs suppléantes
à une bonne formation sexuelle et sociale.
Par le biais de l'histoire, de la gloire, ou de l'argent, j'ai tenté de résoudre
un problème que je trouvais humiliant d'accuser directement:
une difficulté intérieure à déculpabiliser et à réaliser
mes rapports socio-sexuels avec mes semblables.

Je crois comprendre aujourd'hui
que toute acquisition humaine doit être préservée contre l'usure.
De même que toute vie mérite un traitement de faveur
tout à fait particulier que le détenteur de vie peut seul bien déterminer
pour lui-même.
Car nous habitons un bien petit navire, et très peu de raisons
peuvent nous permettre de rejeter le peu que nous avons à la mer, même
si dans l'immédiat, plusieurs choses nous apparaissent comme superflues,
voire même encombrantes.
La patience et l'avarice sont peut-être les plus grandes vertus
des explorateurs d'aujourd'hui.

(*Lettre reçue de mon père*).
Tongeren. Mon cher Yvan, J'ai tardé à répondre à ta dernière lettre.
J'ai fait ici un dernier effort total pour trouver du travail.
Après des mois je retombe à zéro. = La succession se poursuit.
La Cie est évaluée officiellement (par des experts du tribunal) à F.B.
35.000.000 - DONT 33.000.000 DOIT ETRE remis dans le patrimoine.
= Ceci n'est qu'une partie du litige, mais c'est le plus gros montant.
= Tout cela est très long à régler.
= Ange-Aimée a dû faire une cure de 21 jours à Spa (clinique + -)
pour sa colonne, sa névralgie, syatique, etc.
= J'ai été veuf pendant ce temps et je me suis occupé de Germaine.
= Nous voulons tous retourner au Canada, et cela doit se faire vite,
je parle d'Ange-Aimée de Germaine et de moi
= La première question est: comment organiser ce retour d'une manière
intelligente?
Le point le plus important est pour moi de trouver du travail, rapidement.
L'idéal serait que j'aie un travail avant mon départ.
Je vais écrire une lettre à M. Cohen; à mon âge (54 ans)
il faut mettre son orgueil de côté.
M. Cohen est au courant de la situation depuis 2 ans,
mais à ce moment un retour au Canada était prématuré.
= La famille d'Ange-Aimée vient d'être mise au courant
= Tu ne m'as pas parlé clairement du travail que tu fais,
j'ai l'impression que ta dernière lettre indiquait que tu n'avais pas réussi
à obtenir ce que tu espérais.
= Il y a cinq ans que nous avons quitté le Canada.
Nous aurons besoin d'un petit loyer modeste, 2 chambres à coucher, salon,
cuisine: combien cela coûte-t-il aujourd'hui?
Je ne te demande pas d'en chercher un, Ange-Aimée s'en occupera.
En cas de besoin, est-il possible pour moi seul
de loger quelque temps chez toi.
= Ange-Aimée et Germaine seront logées chez les Fournier,
ce qui est normal.
J'écris à Olier qui est à LYON (France)
et j'aviserai Sylvain qui travaille à Liège de nos intentions.

Ils sont majeurs et je ne peux pas prendre de décision pour eux.
Pour entrer au Canada il n'y a aucun problème pour personne
de la famille. Où habites-tu exactement?
Je n'aborderai pas ici le problème de la succession, ce serait trop long.
= Notre retour au pays n'est pas une décision prise hâtivement,
mais bien le résultat de longues réflexions.
J'attends de tes nouvelles tout de suite si possible.
Amitiés aux tiens. Affectueusement. Ton père. René Mornard

4 octobre 1970

Tout déménagement suppose une discipline accrue, un ordre longuement
prémédité dans le désordre provisoire mais combien difficile et fatigant.
Ainsi devrait-il en être du transfert inévitable
du mariage actuel vers une autre formation sociale.
Notre société doit former des moniteurs, et progressivement désamorcer
l'engin du mariage, en commençant par une série d'exercices à blanc,
par un entraînement méthodique permettant l'abaissement préalable
et progressif de la pression émotive. Nécessité du recyclage.

9 octobre 1970

Nous mourrons tous lentement d'impatience dans une grande négociation.
Très lentement, nous les accumulons les relâchements
de notre propre crispation.
Car n'est-ce pas là notre seul ennemi,
bien campé dans chaque repli de nos muscles.
Et nous irons longtemps encore
dans le simple exercice quotidien de notre exorcisme.
L'enfer est encore notre seule forme d'existence intérieure.

L'histoire du monde n'a peut-être été jusqu'ici que l'écho
d'une bataille intérieure entre l'homosexualité et l'hétérosexualité
devant nous mener à l'affirmation de notre identité socio-sexuelle.
L'inceste du fils avec le père.

11 octobre 1970

Dans «La révolution sexuelle», Wilhelm Reich trace un bref aperçu
des problèmes relatifs à la mise sur pied de «communautés».
Plusieurs points devront être repris et radicalement réinterprétés.
C'est de toute évidence l'un des points faibles de Reich,
et c'est aussi le point faible de toutes nos belles théories sexuelles.
Tout avancement en ce domaine me semble capital et prioritaire
pour un nouvel ordre social.

L'axiome sur lequel j'aimerais baser mes diverses recettes culturelles
est la suivante: l'impossibilité d'entente sur le choix
d'un dénominateur commun.
Et même le «respect de la vie» demeure un point inapplicable en fait.
Je doute cependant de l'inexistence chez tous de vouloir «théoriquement»
l'acquisition d'un axiome prétendument applicable à tous.

Le social serait à ce titre une utopie fondamentale,
tout comme le principe d'identité lui-même.
Ne resterait peut-être qu'à trouver autre chose:
ce que je ne réussirai sûrement pas à faire.

Nous, idéologues ou commerçants, devons sans cesse nous confronter
à une bien pénible obligation: le maintien d'un volume de clientèle
suffisant à notre subsistance alimentaire.

Les événements actuels m'amènent à une brusque conclusion:
la télévision nous présente un gros plan des premiers enlèvements du FLQ
suivi d'un gros plan d'une scène de ballet anachronique.
J'en tire l'impression suivante: celle d'un gros plan sur la révolution
française suivit d'un gros plan sur la coiffure de Louis XVI.

J'ai perdu mon temps.
Et j'en accuse, pour une grande part, les artistes.
J'ai perdu, avec eux, le sens de la survie pour accepter celle des musées.

Car leur «beauté» ressemble étrangement à ce que respectent les colonisés.
Et leur esprit est encore plus insignifiant.
Nietzsche, ici encore, avait raison: les poètes, quelqu'ils soient,
ne sont que des putains qui n'ont de prétention que la vertu.

J'aurais beau mentir, mais l'un des livres les plus attachants
que j'ai éprouvés dans le passé, fut celui de Jean Roy: *Idéalisme/Réalisme*,
épouvantablement naïf me semble-t-il encore: mais que j'ai acheté et lu,
au contraire de mon habitude, en entier.
Il n'avait qu'un intérêt: celui d'être profondément seul avec lui-même.
Le reste, de toute façon, ici comme ailleurs, n'est que charlatanisme.

15 octobre 1970

(*Lettre envoyée à mon père en Belgique*).
Mon cher père.
Je ne sais pourquoi, mais je m'y attendais.
Quelque chose me disait que vous reviendriez vous établir au Québec.
Cette fois, je peux effectivement vous être utile à tous.
Nous habitons, Monique Cloutier et moi, un très grand logement
à Outremont: nous pouvons vous loger aisément, tous les trois.
Il y a une chambre de libre pour Ange-Aimée et toi;
et Germaine pourrait dormir dans le salon.
Notre situation financière est la suivante: Monique travaille depuis un an
dans une pharmacie et gagne exactement net $63.78 par semaine.
De mon côté, je multiplie les demandes d'emploi sans résultat.
J'ai un casier judiciaire à cause de SEXUS,
ce qui ne m'aide évidemment pas.
D'autre part, il n'y a pas, pour le moment d'ouvertures pour le genre
de travail que je peux bien accomplir: journalisme, édition, etc.
Et nous avons calculé Monique et moi qu'un travail d'homme à tout faire
à $50 n'était pas valable, puisqu'il faudrait alors faire garder la petite,
payer les billets d'autobus, etc.
J'ai commencé cette semaine à travailler au journal Québec-Presse,
le lundi et le mercredi, jours où Monique ne travaille pas.

Mais ils ne peuvent m'assurer pour le moment que de petits cachets occasionnels, vu leur propre insécurité financière.
Donc: nous acceptons de vous loger tous les trois.
Quant à la nourriture, il faudra bien vous faire
à l'idée du spaghetti et des fèves au lard.
Ceci étant assuré, il sera évidemment plus facile de chercher un emploi.
Voici au moins quelque chose qui ne doit plus t'inquiéter.
Quant au reste, nous trouverons bien quelque chose.

808 WISEMAN (coin Van Horne), Outremont. Tel. 273-1491

17 octobre 1970

En politique, la vie n'a JAMAIS eu de réelle importance
devant le but visé.
Et tel est bien le seul tort, et des politiciens, et des révolutionnaires qui ne sont, au fond, que l'endroit et l'envers d'une même pièce de monnaie.

20 octobre 1970

Un principe économique pourrait, me semble-t-il, être rapidement appliqué: celui du salaire de base garanti de la naissance à la mort.
Au Québec, actuellement, un tel salaire pourrait sans doute atteindre $1000 par individu.
Le vieillard autant que le nourrisson, la ménagère autant que l'ouvrier spécialisé, le médecin spécialiste autant que le chômeur,
ont droit à leur identité économique propre.
Et tant que ce droit fondamental ne sera pas systématiquement respecté, les membres de notre collectivité s'entretueront
dans une escalade dont l'avenir seul connaît l'atrocité.
Prenons comme exemple une «famille» comprenant un homme,
une femme et trois enfants mineurs.
(La «majorité» pourrait être fixée à l'âge de 12 ans).
Revenu global: $5000.

Advenant une séparation, la personne responsable des enfants reçoit $1000 et totalise, en tant que tuteur des trois enfants mineurs $3000 additionnels.
La personne qui se dissocie de la famille, ne peut en fait, compter que sur son propre $1000.
Mais comme, en général, les dissidents se réassocient bientôt avec d'autres gens, le problème est bel et bien aisément réglé.
Ce système a comme avantage de permettre une série maximum de regroupements divers, sans que la femme et les enfants en soient les traditionnelles victimes.
Véritable démocratie, me semble-t-il.
Et véritable mise de côté de la notion d'argent en tant qu'occasion de haine entre les individus.
Mais ce n'est là qu'un croquis; et les difficultés inhérentes à sa réalisation ne pourront être réellement perçues et corrigées qu'à travers de multiples projets pilotes.
Une légère amélioration du revenu individuel demeurerait néanmoins possible selon le «travail négociable» accompli.
Tous travaux concernant les biens essentiels de la nation (nourriture, logement, vêtement, médecine, éducation, etc.) devant être obligatoirement partagés: les travaux publics.

27 octobre 1970

(*Lettre envoyée à Jacques Noiseux, imprimeur de SEXUS 4*).
Cher Jacques.
Le voici, enfin, SEXUS 4.
Disons pour le moins, à partir des contrariétés de production que ce numéro a connu, que ce n'est pas un produit de tout repos.
Il y a évidemment deux problèmes: manque de capital d'une part, et crainte des réactions policières d'autre part.
J'ai bien essayé pourtant de convaincre des tas de gens de l'utilité morale, à long terme, d'une telle publication chez nous.
Mais notre éducation puritaine a encore des effets puissants sur l'ensemble de notre milieu.

Néanmoins, j'espère encore que les québécois vont, un jour,
se décontracter.
Du côté pratique, la distribution est plus rapide que ne l'a été l'impression.
C'est un minimum!
Enfin, 750 numéros sont actuellement dans les kiosques.
Je dois recevoir un rapport de vente en décembre.
Il est évident que l'argent qui entrera vous appartient
à toi et à Robert Mansour, et qu'il vous sera remis dès que je le recevrai.
En te remerciant encore.

29 octobre 1970

(*Lettre reçue de mon père*).
Tongeren.
Mon cher Yvan,
J'ai bien reçu ta lettre du 15 oct. et je t'en remercie.
J'ai tardé à te répondre car j'ai averti la famille d'Ange-Aimée et je leur ai dit que tu es au courant, sans toutefois donner ni téléphone, ni adresse.
Le fait qui m'ennuie le plus présentement
est que je souffre d'une pneumonie depuis le 5 oct.
et que j'ai beaucoup de difficulté à reprendre des forces.
L'énervement, la fatigue accumulée depuis quelques années
se font sentir maintenant.
C'est regrettable car cela retarde le retour au pays.
Mon premier objectif est de trouver du travail à Montréal.
À 54 ans mon squelette ambulant
ne va pas faire une impression formidable.
Je n'ai pas conservé mes diplômes, qui vieux de 30 ans,
n'auraient d'ailleurs plus aucune espèce de valeur.
Seules mes lettres de recommandations
peuvent encore avoir un certain poids.
J'ai écrit à L.Z. Cohen pour m'aider dans ce domaine.
Il n'est évidemment pas possible pour moi
d'avoir un emploi très important; vieillesse oblige.

J'aimerais, sans que tu fasses des démarches présentement,
que tu me dises si tu connais des personnes susceptibles de m'aider.
Comme je le disais dans ma première lettre, Ange-Aimée et Germaine
logeront probablement chez les Fournier.
Ta chambre libre me servira et Germaine, qui étudie avec beaucoup
de sérieux, aura besoin d'une chambre séparée.
Ange-Aimée et elle sont inséparables,
voilà donc des réalités dont il faut tenir compte.
Si ta femme est italienne je ne crains point le spaghetti,
si elle est canadienne je ne crains point les fèves au lard.
Si c'est toi le cuisinier.. alors je crains le pire!!
Les facultés des lettres du monde entier n'ont produit que des chômeurs..
avec quelques rares exceptions.
J'ai de la difficulté à comprendre, non point tes aspirations,
mais pourquoi tu n'as fait aucun effort de réorientation.
Bref, j'espère continuer à engraisser et à reprendre des forces.
Je t'écrirai bientôt au sujet de tes frères.
À bientôt.
Affection de ton père et amitié à ta famille.
René Mornard

31 octobre 1970

La raison d'être du vêtement: d'une part, le vêtement peut avoir une utilité
pour protéger contre le froid, d'autre part comme excitant sexuel.
Tout autre usage fait montre d'un mauvais goût flagrant.
Il y a véritablement nécessité d'un profond réaménagement moral
dans la philosophie des dessinateurs de mode.
Une parade de mode qui ne me fasse pas éjaculer est un vulgaire échec.
J'exige, tout au moins, qu'elle excite sexuellement une partie du public,
pour prétendre à son actualité.
Le contraire traduirait une sérieuse perte, et de temps, et de tissus.

2 novembre 1970

L'important me semble résider ici: accentuer au maximum la scolarité.
J'aimerais, à ce titre, pouvoir dans quarante ans,
prétendre à un total d'une cinquantaine d'années de scolarité.
Être, en quelque sorte, un point de synthèse d'une douzaine de sciences;
et sur ce point fonder une nouvelle perspective scolaire:
une nouvelle science en quelque sorte.
L'idéal, pour pouvoir atteindre ce but, demeure l'obtention d'un emploi
modeste me permettant d'étudier le soir, et de financer mes études.
Mais une question demeure: qu'est-ce que cela donne à l'autre bout
de la collectivité humaine.
Je doute que quelqu'un puisse me donner, ici et maintenant, une réponse.

3 novembre 1970

Que n'aie-je étudié au temps de ma jeunesse folle!
Je ne serais pas poète, ni Villon, ni Rimbaud, ni autres recalés
du même acabit n'ayant pour toute éternité qu'une brève apparition
dans l'écroulement du temps.
Mais peut-être serais-je immortel, et peut-être aussi, à l'occasion,
omniprésent.
Mais je me moquais alors de l'or, des parfums et des encens
que l'étude devait, en quelques années, m'apporter!
Et comme j'avais raison de m'en moquer!
Et comme j'avais tort de ne rien voir au-delà
de ce que m'offraient mes minables maîtres de quartier!
Meurent encore les roses du jardin.
Mais, cette fois, je sais qui les a tuées.
C'est, je crois, de toute ma vie, la seule faute d'importance.

Dans une compagnie, chaque employé tente de s'élever, dans la hiérarchie,
à son plus haut niveau d'incompétence.

N’est-ce pas notre forme même qui nous empêche d’atteindre
à l’immortalité.
Un peu comme si la tortue devait préalablement atteindre
la forme humaine pour avoir accès à ses propres désirs.

J’ai perdu la moitié de ma vie à chercher l’autre moitié.
Comment, en effet, persister à envisager l’existence à la microscopique
échelle d’une vie, ou même d’une civilisation, quand les télescopes
dénombrent cent milliards d’étoiles dans la seule portion d’univers
qui est à leur portée?
Quand l’être évolué futur différera-t-il de l’homme actuel
bien plus que celui-ci ne diffère de l’amibe?
Il n’y a plus qu’un chemin devant moi:
la volonté de collaborer à notre véritable immortalité.

5 novembre 1970

Je doute fort du sérieux des sexologues.
Comment peut-on prétendre être scientifique,
si la science que l’on pratique diffère selon que vous êtes théistes ou non
théistes, moralisateurs ou «immoralistes», alors que les lois de la chimie
ou de la biologie, par exemple, demeurent, elles, identiques
malgré les différends moraux des individus qui les présentent.
Tant et aussi longtemps que cette situation persiste, je continuerai de voir
là un amusement plutôt qu’une réelle prise en charge des quelques années
que l’homme a encore à se répéter sous sa forme humaine.

*
(*Lettre envoyée à mon père en Belgique*).
Outremont. Mon cher père.
J’avoue m’inquiéter, et gravement, de ta situation présente.
Ta santé, et celle de Ange-Aimée, n’améliorent évidemment pas
les choses.
Mais le pire dans tout cela, c’est bien l’état de dépression nerveuse
qui accompagne presque toujours un chômage prolongé.

Au moment où nous aurions besoin d'être calmes, l'insécurité nous place justement dans une plus grande difficulté à bien réagir pratiquement.
J'aimerais bien pouvoir t'apporter autre chose qu'un soutien moral à distance. Je ne connais hélas personne ici susceptible de t'aider.
Si quelqu'un peut faire quelque chose,
de lui-même ou par le milieu qu'il fréquente, c'est bien Cohen.
Mais je crois, honnêtement, que la situation financière du Québec n'est pas à son meilleur. L'hiver, d'ailleurs, s'annonce mauvais.
Les syndicats vont jusqu'à parler de 15% de chômage pour l'ensemble du Québec.
Le malaise a déjà commencé à se traduire au niveau politique.
Pierre Laporte, ministre du travail, a été enlevé et assassiné par le FLQ, comme tu le sais sans doute.
L'armée est à Montréal, et nous vivons depuis presque un mois maintenant sous le règne fédéral de la loi des mesures de guerre.
Le Québec n'est plus ce qu'il était. Cela, il faut bien le comprendre au départ. Il faudrait peut-être que tu t'adresses à l'ambassade canadienne et au bureau d'immigration.
Ces gens pourront tout au moins t'apporter certaines précisions.
Peut-être même une certaine assistance provisoire.
Mais je ne sais vraiment pas.
Avoue cependant que tu rêves un peu en espérant que moi, chômeur sans prestations, te trouve un travail, et d'autant plus que je ne connais personne qui fasse affaire dans ta ligne ou dans une ligne où l'on aurait besoin de toi.
Accepte au moins que l'affection que j'ai pour toi ne peut en fait qu'apporter une modeste contribution au règlement de ton problème.
Pour terminer, un mot sur un sujet beaucoup moins important pour toi, celui de ma réorientation.
Ne t'inquiète pas, le sujet est présentement à l'étude.
J'espère recommencer bientôt mes études par cours du soir.
J'hésite entre un métier et un cours style biochimie.
Mais cela coûte des sous; et les résultats ne peuvent être qu'à long terme.
À ce niveau, j'ai besoin, moi aussi, préalablement, d'un modeste emploi.
Affections.

6 novembre 1970

Il n'y a pas de science non plus en ce qui concerne l'exercice du pouvoir.
Tous les gouvernements ne sont, finalement, que des organisations de broches à foin.
La longue époque des gouvernements provisoires va bientôt prendre fin.
Mais la pensée privée doit préalablement être dépassée.
Et c'est en autant que chaque corps pourra faire ressentir à l'ensemble jusqu'à la moindre de ses sensations que la pensée privée se dépassera elle-même dans la satisfaction.
Les démocraties et les dictatures vont bientôt prendre fin.
Nous formerons finalement la grande unité.

7 novembre 1970

L'avoir est moins important que le rodage acquis par la lente accumulation des biens. L'homme riche, à ce titre, est effectivement riche.
Car même privé de tous ses biens, le mécanisme de l'accumulation demeure en lui, et d'autant plus sérieusement qu'il aura pris du temps pour l'acquérir, et qu'il n'aura pas confondu sa qualité avec son résultat, souvent accidentel, toujours injuste.
Même jugement pour le vertueux, le poète ou le savant.

8 novembre 1970

Après tant d'années de répression, le sexe, s'il était comparé à un métal, ressemblerait à une bombe qu'il faut désamorcer dans le risque permanent de sauter avec elle, avant que de pouvoir refondre le métal qui la compose pour en tirer un nouvel objet.
Un risque énorme; une impatience difficile à contrôler.
Sous prétexte que la famille, en général, ne peut pas ne pas culpabiliser sexuellement l'enfant par l'apprentissage de la propreté excrétoire, certains n'exigent encore, ni plus ni moins, que l'étatisation de l'enfant.
C'est bien supposer là que les fonctionnaires sont les seuls à pouvoir dépasser la tradition.

Ce qui me semble fort contestable.
Et fort méprisant envers les citoyens en général.
Si l'intention de tout cela est de faire disparaître la société autoritaire, la proposition de soi me semble mauvaise.
C'est encore survaloriser une élite et encore une fois uniquement pour déprimer ceux qui n'en font pas partie.
C'est encore vouloir éduquer les enfants en tous points de la même manière, c'est encore prétendre, à la manière de la chrétienté, au monolithisme et à l'infaillibilité de l'idéologie en place.

Wilhelm Reich et Vera Schmidt avaient comme excuse de ne pouvoir compter sur les moyens actuels d'information publique.
D'où, peut-être, l'acceptation chez eux d'une telle idée, ne pouvant pratiquement compter que sur «cette» minorité de pédagogues bien informés. Mais cette excuse ne tient plus.
Et, somme toute, Reich et Schmidt n'ont-ils peut-être fait là que s'amuser, eux aussi, à se prendre pour la fin du monde.
Il ne faudrait tout de même pas en arriver à défendre à la majorité des citoyens le plaisir de manger sous prétexte qu'il y a plus fins gourmets qu'eux.
Nous sortirons bientôt de la philosophie des gourous.
De l'effrayante barbarie des sages. Des longues et inutiles contemplations.
Nous sortirons des famines, des épidémies et des gouvernements.
Mais il y aura encore des singes dans les temples. Et il faudra les rescaper.

12 novembre 1970

Maintenant, réfléchissez un peu.
Voici un petit problème. Tâchez d'en trouver la solution.
Un chrétien, petit employé dans une imprimerie, se voit obliger, pour gagner très modestement sa vie, dans une période de chômage épouvantable, d'imprimer de la pornographie et de la littérature anti-chrétienne.
Le problème est d'autant plus intéressant si nous ajoutons les détails suivants:

a) le petit employé est responsable d'une famille nombreuse,
b) l'État n'a aucun système de prestation sociale,
c) l'imprimerie risque de fermer ses portes, faute de contrats, si elle refuse de collaborer à l'édition de la dite pornographie.

L'histoire se répète parce qu'elle ne prend pas le temps de réfléchir.

QUÉBEC-PRESSE n'est finalement qu'un DEVOIR du dimanche.
Je continue néanmoins, le mercredi de chaque semaine,
(depuis un mois franc maintenant), à leur donner une journée de travail.
Je compte les invendus, je les attache par paquets,
et j'aide à charger et décharger le camion qui les conduit à la scrap.
Il leur est arrivé deux fois de me payer:
une première fois, $10.00; une seconde $5.00.
Par contre, ce que j'apprends est essentiel.
Je considère ce travail comme un point de conscience.
Il me permet de ne pas rejeter trop hâtivement ce que mes amis,
si l'on peut dire, appellent la «réalité.»
J'aimerais évidemment travailler dans le cadre d'une publication évoluée.
Mais la chose est actuellement impossible.
La réflexion n'est encore le fait que de quelques francs tireurs isolés
qu'on a tôt fait d'encercler, de réduire au silence et d'incarcérer.
Il n'y aurait que le QUARTIER-LATIN.
Mais j'ai le désir bien arrêté de réfléchir encore quelque temps
autrement qu'en prison dans la position d'un singe de zoo.

14 novembre 1970

Les Chinois, parait-il, viennent de décrocher le record actuel
pour le saut en hauteur.
Mais ce record ne sera pas retenu.
Car les Chinois ne sont pas encore admis dans notre Société des Nations.
Nous venons encore de démontrer là notre réelle petitesse.

L'histoire des terriens peut aisément se comparer à la retenue pure et simple, dans un calcul, d'une série précédente d'inconséquences.

Notre science ne se base-t-elle pas sur l'un des éléments les plus hypothétiques qui soient: l'hypothèse d'une invariabilité dans la répétition. Car, de là, un point peut évidemment mener à un autre point.

15 novembre 1970

D'autres finiront SEXUS.
D'autres finiront d'approfondir la relation entre le culte de Priape
et le sexe d'aujourd'hui.
La chose peut être secondaire.
Voilà du moins ce que je vois.
Aujourd'hui.

Les faits.
Je suis assis dans le salon.
Je me demande: quelle heure est-il?
Je vois très clairement l'horloge de la cuisine indiquant 2 heures 30.
Si clairement que la chose m'étonne.
(Il m'est impossible de voir physiquement l'horloge de la cuisine).
Je me lève et vais voir à l'horloge de la cuisine.
Il est effectivement 2 h.30.
Je me demande alors: que fait Monique Cloutier à la pharmacie.
Elle lit QUÉBEC-PRESSE, debout derrière un comptoir.
Je lui téléphone pour le lui dire.
Elle lisait effectivement QUÉBEC-PRESSE debout derrière un comptoir.
Je lui demande si elle a enregistré beaucoup de ventes aujourd'hui.
Elle me répond qu'elle a actuellement $55.00 en caisse et qu'au train
où vont les choses, elle pense atteindre $75.00 pour la fermeture.
Je désire lui répliquer qu'elle fera $95.00, car elle fera une ou des grosses
ventes (la différence entre $75.00 et $95.00) vers la fin de l'après-midi.
Mais je ne le fais pas, jugeant que je risque de tomber là
dans un mauvais goût de charlatanisme.

Je lui avouerai néanmoins au souper cette vision précise.
Elle me dira alors avoir enregistré en argent exactement $95.58 et avoir réalisé, en plus, vers la fin de l'après-midi, deux ventes à crédit (Chargex), l'une de $17.00, l'autre de $14.00 environ.
Ses parents se sont annoncés pour venir souper chez nous.
Mais je vois l'auto de son père dans le garage de leur maison.
J'en tire la conclusion qu'ils ne sont pas encore en route vers Montréal.
J'hésite à préparer le souper.
Au souper, ils ne sont pas là.
Monique leur téléphone.
Ils ne viennent pas.
Voici donc certains faits.
Nous ne savons comment les interpréter.
Tout ce que je peux réellement confirmer,
c'est un état nerveux extrêmement dense.
Une difficulté particulière
à m'insérer dans les particularités de la vie courante.
Un peu comme si je devais suivre deux conversations importantes
à la fois, et comme si je perdais des bouts importants
aussi bien dans l'une que dans l'autre.

16 novembre 1970

Ce genre de perception à distance et hors de la dimension supposée appréhendable du temps utilise des images comme langage.
S'il semble possible d'interroger avec des mots, la réponse semble ne pouvoir apparaître qu'en image et comme insonorisée.
Néanmoins, les mots, même les mots silencieux utilisés en esprit, semblent toujours nuire fortement, du moins entraver par une sorte de volonté d'interprétation.
Il semble y avoir une relation entre les vitamines B, une alimentation faible en protéine, et un certain immobilisme du corps, le tout favorisant peut-être l'état fébrile qui semble être important
pour cette manière de percevoir.

19 novembre 1970

Vive l'ascétisme.
Vive la pornographie.
Nous croyons à la nécessité de l'orgasme.
Au puissant cri de plaisir déchirant le voile du temple.
Mort au défaitisme.
Mort aux délateurs.
Nous avons notre comble des receleurs de clichés.
Il est grand temps de nous reprendre.
Il est grand temps d'apprendre à jouir dans la grande vérité.
Il est grand temps de recommencer le grand cycle de l'éternité.

*

(*Lettre reçue de mon père*).
Tongeren.
Mon cher Yvan, Je te remercie pour ta lettre du 5 nov.
Ma santé s'améliore, mes forces reviennent tranquillement,
j'ai fait ma première sortie à Liège pour un examen sérieux au dispensaire antituberculeux, d'après ce que nous avons appris d'officiel à date
tout va bien, nous obtiendrons des rapports d'analyses et de cultures (donc nous avons demandé vraiment un rapport complet) très prochainement.
En d'autres termes je ne pouvais, en toute conscience,
accepter ton hospitalité provisoire sans être certain de mon état de santé.
Nous projetons un départ le dimanche 20 déc. 70 par Air Canada,
«flight» 881, arrivée à Montréal (heure locale) à 5.15 P.M.
Nous arriverons tous les trois très fatigués même Germaine
car elle aura son dernier examen scolaire le samedi 19 déc.
Je crois qu'Alban (Fournier) sera là pour nous recevoir.
La question que je te pose franchement est si tu préfères que ton adresse reste inconnue des Fournier et des autres. Dans ce cas je prendrai un taxi, ce qui coûte cher, ou bien je suivrai les instructions que tu me donneras.
Si possible nous allons faire comprendre à tout le monde
que nous ne désirons que de pouvoir aller nous coucher
le plus vite possible après notre arrivée.

Nous n'aurons pas faim etc.. vu le changement d'heure.
Laurence Cohen travaille activement pour me placer.
Un premier interview est déjà assuré.
L'ambassade canadienne ici suggère simplement
de s'adresser au bureau de placement.
Reynald Fournier va me renseigner.
J'attends donc un mot de toi.
Affectueusement
Ton père.
René Mornard

21 novembre 1970

Le problème de la jeunesse n'est peut-être rien d'autre
que l'obligation provoquée par la jeunesse chez les plus vieux
d'avouer leur propre infantilisme.
La jeunesse apparait toujours à l'adulte sous le monstrueux visage
d'un problème non résolu de sa propre jeunesse.
D'où l'empressement hystérique des adultes à écarter les jeunes des zones
«dangereuses», zones dont le brusque dévoilement risque de compromettre
leur propre identité à leurs yeux autant qu'à ceux de leurs enfants.
Encore ici l'exemple de Jean Valgean de Victor Hugo qui,
après de longues années de réhabilitation, se voit, finalement, réduit
à tuer pour éviter à sa fille, et la connaissance de sa réelle identité passée,
et l'échec social que cette connaissance lui causerait à elle autant qu'à lui.
Ainsi l'adulte n'est généralement qu'un modeste criminel déphasé qui,
affreusement honteux de son passé, pour maintenir une fausse image de
perfection qu'il a toujours rêvé de lui-même, se voit forcer à une récidive
grave pour l'entrée en scène de sa propre progéniture.
L'enfant, à sa naissance, projette radicalement l'adulte
du côté où il penche.
Et c'est encore à l'une de ces pitoyables inconséquences des adultes
que se heurte la jeunesse d'aujourd'hui.

Au delà de ce que prétend Reich, pour qui «la fonction de la suppression de la sexualité infantile et adolescente est de faciliter pour les parents la soumission des enfants», la fonction de la suppression de la sexualité infantile et adolescente est bien plus le résultat pour les parents de la soumission naturelle des enfants à l'adulte qui, lui, a commis l'erreur de cacher pour ainsi dire à l'enfant soumis qu'il a trop aisément tendance à pratiquer une infidélité «bien normale» aux principes fondamentalement indémontrables que l'enfant, vu sa tendance à tout répéter, a conséquemment rendus absolus.
Et les voilà l'un comme l'autre prisonniers, l'un du mécanisme d'évolution culturel, l'autre de sa gêne, en un mot tous les deux de la tradition bioculturelle de l'espèce.
Car c'est autrement prétendre que l'instinct de reproduction n'est finalement qu'un instinct d'asservir plus petit que soi.
Ce dont je doute énormément.
Même si je n'ai de preuve à ceci que la hâte éprouvée par les parents de voir «vieillir» leurs enfants afin d'aller, comme ils le prétendre, se reposer et profiter de la vie, bien justement, un peu à leur tour, avant de mourir.

Le principe des manifestations à pied, dans notre société d'automobile, doit être amélioré.
Je proposerais des manifestations en automobile, même sans affiches, bloquant ainsi la circulation des centres-ville.
Avantage contre les rigueur du froid, contre les arrestations possibles (de quoi peut-on accuser un simple citoyen qui circule dans le centre-ville), et confort pour...les vieux.
Le cri des «pieds noirs» peut être remplacé par le klaxon des automobiles.

Je n'apprécie pas la mort de Jésus.
Je la trouve affreuse, insipide et de fort mauvais goût.
La Bible est en quelque sorte l'une des plus durables gazettes à sensations de notre histoire. Voilà bien son intérêt.
J'écris comme un pêcheur tend des lignes.
La seule chose dont je suis encore fermement convaincu, c'est que j'écris lorsque j'écris. Du moins, en apparence.

22 novembre 1970

Un parti politique ne peut être représentatif s'il se situe dans l'ombre d'un chef ou d'un penseur incontestable.
L'exemple des sociétés ainsi basées sur un meneur ou sur un livre n'a démontré, jusqu'ici, que leur inaptitude à se maintenir, à la longue, dans la réalité des individus.
Nous avons besoin d'une société basée sur le référendum permanent.
Nos systèmes actuels de communications et de compilations nous permettent d'espérer l'avènement, pour bientôt, d'un tel régime politique.
Nous n'avons goutté, depuis le début de notre histoire, qu'à un seul régime politique: celui du vedettisme.
Seules les sauces et les épices nous permettaient encore de nous leurrer sur l'invariabilité du fond.
Nous avions l'excuse de l'action et de ses exigences de rapidité.
Nous avons maintenant les moyens techniques de nous passer de la procuration.
Le pouvoir législatif, exécutif et juridique, doit maintenant nous être remis, à tous, et simultanément.
Les gouvernements doivent être abolis.
Le peuple lui-même doit être aboli.
Car tant qu'il y aura encore un peuple quelque part, il y aura encore des procurations.
Et tant qu'il y aura des procurations, il y aura meurtres et injustices.
Nous n'avons connu, depuis le début de notre histoire, qu'un seul et même emblème politique: celui de la pyramide.
Nous avions l'excuse de l'action.
Nous avons maintenant les moyens d'exercer nous-mêmes le pouvoir.
Nous avons maintenant les moyens d'inverser la pyramide et d'agir, en toute sécurité, dans le renversement.
Le peuple juif a finalement retrouvé la terre promise.
La fin du monde doit bientôt se réaliser.
L'ère des pyramides d'Egypte doit bientôt toucher à sa fin.
Le règne des pyramides inversées va bientôt commencer.

23 novembre 1970

Il semble y avoir, à travers la multitude des faits et gestes sexuels, et la disparité des prises de position morale qui les encadrent, une longue tradition commune à toutes les formes de sociétés que nous connaissons. Nous devons tâcher d'en retrouver les détails, de bien en établir l'historique, pour, finalement, à partir des grandes lignes de la tradition, fonder une morale telle que la moindre originalité y trouve une possibilité d'existence heureuse et valable aux yeux de tous.
Rien n'autorise à penser qu'une information sexuelle suivant les intérêts et les questions de l'enfant et de l'adolescent soit une nécessité que tout le monde doit admettre.
Tout au plus peut-on reconnaître dans le pour et le contre de cette théorie, la base de cultures divergentes qui, tôt ou tard, auront tendance à s'opposer.
Mais quels avantages pratiques peut-on obtenir de ces deux positions: telle est plutôt la question que chacun devrait avoir tendance à se poser.
Néanmoins, tout ce que l'on peut admettre aisément, c'est qu'il y a, de part et d'autre, des gens qui, réellement, s'interrogent sur les dispositions à prendre pour réaliser leurs idées sans toujours devoir encourir le risque d'être égorgé pour elles.
Car beaucoup de gens admettent encore qu'ils ne sont pas des prophètes.
Et c'est peut-être ici la plus heureuse des découvertes de notre temps.

24 novembre 1970

Il n'y a pas de causes plus justes que la vie.
Il n'y a pas non plus respect de la vie lorsqu'il y a mutilation d'une quelconque partie du vivant.

Je sais maintenant que ma pensée, parfois, se déroule par couple antithétique.
Tout ce qui est affirmé peut, dans le même moment, être nié avec la même force.

Mais les écrits des psychiatres montrent aussi la difficulté qu'ils éprouvent à se prouver à eux-mêmes l'existence d'une simple et modeste vérité.
Et il arrive que la faiblesse de la pensée
ne soit pas toujours une fatigue de l'esprit.
Je me calme aussi à la pensée
que mes «contractures musculaires généralisées» traduisent bien honnêtement l'existence dans mes muscles de colonisé de ma rigidité, de ma réticence, de mon refus face à l'autorité coloniale.
Mais je m'inquiète à l'idée que «l'autorité coloniale» puisse être, pour moi, beaucoup plus profonde et durable que ses particularités politiques d'existence au Québec.
Car la méthode que je cherche à définir, et la vie dont je rêve, ne trouveront sûrement pas pour bientôt les dernières dates d'échéances pour leur entière réalisation.

Pauvre Gaston! Pauvre Miron!
Il est très difficile d'admettre que le prix littéraire qu'on vient de lui accorder fait lui aussi partie de la pourriture du système.
Car tant qu'il y aura des prix
(et d'autant plus qu'il y aura des gens valables pour les accepter), il y aura des prisons (et d'autant plus horribles).
Le seul moyen que nous ayons encore d'éviter l'escalade du «brain washing» que nous subissons tous depuis le début de notre histoire, pourrait être la remise des moyens d'information à l'ensemble de la nation.
(Mais écrire un livre, actuellement, n'est-ce pas travailler pour le «brain-washing»?)

La méthode des preuves, en science, a l'avantage de permettre la participation des successeurs à l'amélioration des recherches.

26 novembre 1970

(*Lettre envoyée à mon père en Belgique*).
Outremont.
Mon cher père.
Tu peux donner mon adresse et numéro de téléphone à Alban Fournier.
J'aimerais bien aussi pouvoir lui téléphoner avant votre arrivée
pour régler certains détails s'il y a lieu.
J'espère qu'il pourra aller vous chercher à Dorval.
Monique travaille le dimanche et je dois garder Marie-Brigitte.
Je n'ai pas renouvelé mes licences pour ce qui reste de ma vieille bagnole
cette année, par besoin d'économiser.
Si Alban veut bien vous ramener ici, j'apprécierais.
Je ne connais pas assez la famille Fournier, et je n'ai pas non plus
l'intention de me sentir l'obligé des fêtes de famille.
Je tiens, évidemment, de toi de ce coté-là.
Nous avons notre vie ici, et je crois qu'elle est, dans notre isolationnisme,
heureuse.
C'est l'une des raisons qui me fait demander,
sur la diffusion de mon adresse, une certaine délicatesse
que j'apprécie d'ailleurs dans tes lettres.
Téléphone-moi si possible dès ton arrivée à Dorval.
Affections.
808 Wiseman Outremont 273-1491
P.S.
N'oublie pas mon numéro de téléphone.
Il n'est pas dans l'annuaire.

27 novembre 1970

Note sur les chats.
L'histoire ordinaire du «Baron Philippe», suivie de celle moins ordinaire
de «Mine», et d'une rumeur concernant le résultat de l'inceste
chez les chats. Le «Baron Philippe» était une chatte.
Extrêmement douce, sans agressivité, voire même un peu molle.

Nous en attribuions le fait à ce qu'elle était sans cesse le centre des jeux de Marie-Brigitte Cloutier-Filion qui avait alors 3 ans, et qui ne s'était jamais gênée pour l'habituer aux pires événements: coupe des moustaches, pendaison par le cou, chute par une fenêtre d'un troisième étage.
Un ami avait, à la même époque, la garde d'un jeune frère du «Baron»: il était remarquablement plus agressif.
Nous en attribuions le fait soit à son sexe,
soit à son environnement de maturation, c'est-à-dire laissé seul la majorité du temps dans l'appartement de notre ami.
Je ne crois, aujourd'hui, ni à l'une, ni à l'autre de ces suppositions.
Avec le temps, nous avons remplacé le «Baron»
par une autre chatte naissante du nom de «Mine».
«Mine» est depuis trois mois le centre des jeux de Marie-Brigitte qui a maintenant 4 ans.
Moins bousculée que le «Baron», «Mine» n'évite cependant pas l'obligation de devoir servir de Kangourou, etc.
Mais «Mine» est extrêmement plus nerveuse, voire même agressive.
Ce qui étonne cependant, c'est une certaine qualité de débrouillardise peu commune que l'on retrouve chez «Mine».
Les faits sont les suivants.
Comme je n'aime pas toujours avoir à surveiller si le chat n'est pas dans mes jambes lorsque je marche, nous l'enfermons dans le hangar (légèrement chauffé et bien vitré) lorsque Marie-Brigitte ne joue pas avec elle.
La porte s'ouvre et se ferme par un jeu de clenche situé à 3 pieds de hauteur par rapport au plancher.
Un soir, à notre grande surprise, «Mine» déclencha la clenche, la porte s'entrouvrit et «Mine» entra.
Elle répète depuis l'opération plus rapidement qu'il ne faut pour l'écrire, et ce malgré l'incertitude qu'elle a du succès de son entreprise vu qu'il nous arrive souvent maintenant de barrer la porte.
Je puis aussi affirmer que sa motivation n'est ni la faim, ni le goût d'une plus grande chaleur (lorsque Marie-Brigitte va dehors, «Mine» s'essaie sur la clenche de l'autre porte du hangar bien qu'elle soit trop serrée pour qu'elle puisse réussir) mais le goût de jouer avec quelqu'un.

Nous avons appris que la mère de «Mine» avait elle aussi découvert
le moyen d'ouvrir une porte à clenche lorsqu'elle était en période de rut.
Énormément de questions restent en plan.
J'émettrais néanmoins une nouvelle proposition:
1) une relation possible entre l'agressivité, l'intelligence
et le refus de perdre la dernière manche du jeu.
(L'agressivité de «Mine» devient même dangereuse - griffades, morsures
-lorsque et uniquement lorsque dans l'énervement du jeu -
toujours le même: jouer à cache-cache et se sauter littéralement dessus
par surprise - lorsque «Mine» se fait «attraper» et qu'elle ne peut se libérer
aussitôt pour continuer le jeu.
Par contre, si «Mine» se fait surprendre, elle sursaute en dressant le dos,
et repart aussitôt en courant.
Si «Mine» nous surprend, elle nous saute dessus à hauteur des genoux
et repart aussitôt se recacher.)
2) une relation possible entre l'intelligence, l'invention
et le besoin d'autrui.
Quant à l'inceste entre les chats, on nous en dit ceci: le résultat semblerait
confirmer une hausse d'intelligence et une indomptabilité marquée.
À partir de ces faits et suppositions, l'hypothèse suivante mériterait
peut-être une attention particulière.

Plus une société est formée d'êtres intelligents:
1) plus elle invente en fonction d'une plus forte socialisation.
2) plus elle pratique le jeu de la rapidité et de l'agressivité
sans toutefois déborder l'esprit du jeu.
3) mais plus elle passe rapidement au sang dès qu'un membre du jeu
pose des gestes tendant à immobiliser l'adversaire (des gestes pouvant être
interprétés comme allant contre le besoin de socialisation).

Rien de plus facile, pour un célibataire, que d'aller à grands coups de hache contre le mariage.
Rien de plus facile, pour un couple d'occasion, que de vouloir abolir, du jour au lendemain, le mariage.
Rien de plus facile que d'imposer à autrui des solutions qui n'obligent, en réalité, qu'autrui.
Et si, jusqu'ici, le sexe est demeuré tabou même dans les révolutions les plus radicales, c'est, je crois, faute d'avoir préalablement éclairci les distinctions qui existent entre les besoins de chacun et l'idéal d'assouplissement néanmoins nécessaire à tous.

Je m'étonnais, il y a trois ans, de l'entêtement d'un couple en instance de séparation qui refusait catégoriquement l'idée de se séparer «à l'amiable» avec, chacun de son coté, la garde d'un de leurs deux enfants, et d'autant plus qu'ils avaient précisément chacun une préférence distincte pour un enfant.
Le beau cas, me disais-je, pour une séparation rationnelle et satisfaisante pour les deux parties ainsi que pour les deux enfants.
Mais le couple s'entêtait, chacun désirant garder pour lui seul les deux enfants.
Je comprends davantage aujourd'hui que ce qui était pour eux l'unique signification de la vie ne se partage pas ainsi en deux sans tout simplement risquer de mourir de cette scission même.
Voilà donc le problème que nous devons résoudre et sans faire abstraction, cette fois, de la passion.
J'établirais donc, pour commencer, que l'enfant est un bien exclusif extrêmement rare pour une minorité d'individus, et ce malgré toute surproduction d'ensemble possible.
Qu'il est, pour beaucoup de gens, un sens essentiel et particulier à leur vie.
Que d'ordinaire nos lois s'accordent pour reconnaître à la mère contre le père une priorité d'accès à la charge de l'enfant, et cela, peut-être moins en respect de la nature même de la maternité et de la paternité, mais à cause d'une plus grande échelle de compensation ouverte aux mâles sur le marché du travail.

28 novembre 1970

(*Lettre reçue de mon père*).
Tongeren.
Mon cher Yvan,
Vite un mot pour te dire que Germaine s'est cassée 3 os au pied
en faisant de la gymnastique (ça c'est du sport!)
Elle voyagera donc avec un plâtre le 20 décembre prochain.
Quant à moi, la première analyse de mes crachats est négative
au point de vue tuberculose.
Deux autres analyses sont prévues, une par semaine.
Par contre le rayon X montre nettement
une «rétraction et distorsion chronique du lobe moyen droit».
Une culture est en marche mais je n'en recevrai les résultats
qu'à Montréal.
J'ai les bronches dilatées, ça ce n'est pas nouveau.
Donc la première chose qui se fera à Montréal
c'est une chirurgie pour m'enlever ce lobe.
Laurence Cohen et Walter Kuoni qui se connaissent travaillent activement
à me placer.. je devrai cependant être opéré d'abord.
Je n'ai guère de temps donc à bientôt.
Affectueusement. Ton père.
René Mornard

29 novembre 1970

Pour une centralisation réellement efficace
et la mise à terme des guerres et des injustices entre les nations.
Internationalisation de toutes nos matières premières
et mise en exploitation maximum.
Établissement d'usines de transformation maximum.
Consommation «forcée» de biens de base par prélèvements directs
sur le salaire: une habitation pour chaque consommateur,
un système d'information audio-visuel pour chaque habitation,
éducation permanente obligatoire.

Emprisonnement massif des résistants improductifs
et des résistants nationalistes.
Conditions préalables: mise sur pied d'un noyau international d'assassins
ayant pour tâche de débarrasser les terriens de tous les petits chefs
de tribus récalcitrants et de rendre ainsi la planète ingouvernable
en dehors d'une coalition internationale des nations.
Parallèlement: formation dans chaque pays d'un parti politique
favorisant l'internationalisation.
Le «ils» existe et toujours comme étant supérieur
parce que la base ne change pas.
L'une des grandes plaies de notre civilisation est que le peuple continu
de se penser et de se maintenir comme étant le peuple.
À ce titre nos révolutions restent superficielles.
Ce n'est en réalité que les fils des «ils» qui se bousculent entre eux
pour l'obtention du trône.
Le peuple, ici encore, ne sert en fait que d'épouvantail.
Car nous savons depuis longtemps que celui qui, finalement,
convaincra le peuple, ne peut être que vainqueur.

30 novembre 1970

L'excitabilité sexuelle ne peut être essentiellement rattachée
à des causes telles que «se vêtir modestement»
ou «le nudisme excite moins que l'usage du vêtement».
L'excitabilité sexuelle correspond davantage à la pulsion même du sexe.
Il n'y a pas de censure sexuelle.
Il n'y a peut-être jamais eu de censure sexuelle à proprement parler.
Mais une censure infiniment plus profonde: celle de tout ce qui risque
de nous obliger à regarder, bien en face, où nous en sommes.

Les prêtres, dans notre société, étaient ce par quoi les femmes
pouvaient encore se définir sans devoir penser.

1 décembre 1970

THE YOUTH'S PORNOGRAPHIC REVOLUTION.
Nous en sommes là.
Et les armes atomiques risquent fort d'être aussi désuètes
devant l'avance meurtrière de la jeunesse
que ne le fut la ligne Marjinot contre l'avance allemande.
1) La persécution massive de la jeunesse.
2) La jalousie sexuelle des vieux.
3) Une espèce en quête d'un territoire.
4) Des adultes piteux et honteux de leurs "faiblesses".
ADULTS ONLY. C'est en ces mots que le monde s'offre pour la première fois à l'adolescent. Un monde où la jouissance ne donne finalement sa pleine mesure qu'en autant qu'elle se soumet à une certaine déchéance sociale, dans le va-et-vient des robineux, des prostituées, des drogués et des laissés pour compte des pègres locales par ailleurs fort utiles, à certains moments, aux tenanciers du pouvoir.
Un monde néanmoins enviable par les licences qu'il permet enfin, licences qui, dans d'autres civilisations, n'obligent pourtant pas à ce retrait social.

3 décembre 1970

Progressivement
à toute allure dans le temps
avançant
immobile sur la chaise droite
moi de retour
sans autre devoir que la lente et simple modification
mais demain céderont les derniers os
avançant immobile à toute allure sur la grande chaise du temps
las
hélas perdu mais
progressivement retrouvant le chemin
le simple chemin
du temps.

Les journalistes, eux aussi, nous ont trompés.
Car ils ont perdu, eux aussi, le contact avec la réalité.
Et la réalité est tellement plus décevante que ce qu'ils en disent
dans leurs journaux.
QUÉBEC-PRESSE relatait, entre autres, l'arrestation de Guy Kosak.
Aucune accusation n'a effectivement été portée contre Guy,
en ce qui concerne le FLQ.
Mais ce que les journalistes oublient de voir, c'est que Kosak est au cachot
parce qu'il cultivait 9 plants de marijuana dans sa cabane à Lost River.
Et ce serait la moindre des choses que de nous le dire.
Pauvre Guy!
Et pauvre QUÉBEC-PRESSE!
À tel point que j'en éprouve le goût d'aller rendre visite
à Jérome Choquette, ministre de la justice, qui n'habite pas loin d'ici.
Car tout peut se régler.
Et si simplement.
Il suffirait de nous laisser un peu d'espace.
Un peu d'espace uniquement.
À peine la couleur des bouleaux le matin à Lost River.
Et un peu d'espace tout autour.
Peut-être tout simplement le droit d'être bien simplement des êtres vivants.
Encore vivants.
Rien qu'un peu.
Avant le grand silence.
Et je crois que tout homme, un jour ou l'autre dans sa vie,
comprend l'importance de cette simple vérité.

Si l'on me demandait un jour pourquoi j'ai abandonné le journalisme
et l'édition, je répondrais que ce sont là des métiers qui font que ceux
qui tentent de les pratiquer proprement passent une moitié de leur vie
à fuir les créanciers, et l'autre moitié en prison.

5 décembre 1970

Relisez l'offre de RÉCOMPENSE qu'ils ont publiée
concernant Francis Simard, Marc Carbonneau, Jacques et Paul Rose.
Si vous ne retrouvez là de vous-mêmes tout l'appareillage de la publicité
frauduleuse, avec ses gros caractères trompeurs amendés et sous-amendés
par de la littérature en plus petits caractères, vous ne devez sans doute
même pas être capable de me lire sans l'aide de quelqu'un.

L'on attribue généralement aux femmes une certaine indétermination
de l'esprit, un besoin quasi biologique d'être encouragée et rassurée
dans le choix de leurs idées, et l'on se plaît ainsi à supposer aux hommes
une supériorité sur la femme qui ressemble à celle des directeurs
de conscience vis-à-vis leurs dirigés.
Ici encore, je constate bien modestement, que l'attribut n'a rien à voir,
essentiellement, avec le sexe.
Ce n'est là qu'une question d'adaptation psychologique
à la fonction même de ménagère qui n'a pour auditoire
que le recours possible à son mari.
Étant plus intelligent que la moyenne, il m'est impossible, à la base,
d'être représentatif de la ménagère du type «courant».
Mon témoignage ne vaut donc qu'en autant qu'on compare
les effets de la fonction de ménagère sur une femme sur-douée
et ses effets sur un homme sur-doué.

8 décembre 1970

Si la censure avait réellement, dans ses raisons d'être, celle de protéger les droits de la majorité contre la violence morale que peut lui causer une minorité, il n'y aurait qu'à interdire aux pornographes le droit de promouvoir leurs produits ou un échantillon de leurs produits en dehors de certains endroits licenciés à cette fin.
Et ces endroits auraient le droit d'informer les gens en général de leur existence, sans plus.

Mais la raison d'être de la censure n'est aucunement une raison de justice pour tous. C'est une simple question de religion d'État.
Au Québec, la censure interdit le sexe parce que la religion d'État le veut ainsi.
Voilà tout.
Bien mal venu quiconque désire, ne fut-ce que pour lui-même, le simple droit d'exercer autrement sa pensée.
La liberté générale de penser dépend, chez nous, du maintien de nos prisons.

13 décembre 1970

C'est bien à tort que je me fais du souci.
Car l'identité que je cherche à me donner m'est foncièrement interdite par ma façon même d'exister.
Partout où j'ai été, où je vais, et sans doute où j'irai, l'image que je laisse de moi demeure foncièrement fidèle à elle-même, celle d'un individu qui ne joue ni aux cartes, ni aux échecs, mais à un jeu nouveau qu'il se plaît à construire et à perfectionner.
En ce sens, je suis peut-être, dans la société industrielle l'un des premiers mâles à me présenter publiquement dans le rôle de ménagère.

15 décembre 1970

On nous l'avait pourtant dit que la vie s'arrêtait au bout du chemin
mais
on nous avait tellement raconté d'étranges histoires
celle du gros méchant loup
celle des trois petits cochons
celle de la fée des étoiles et du père Noël
et celle aussi de Jésus qui nous attendait là-bas au bout du chemin
on nous avait tellement raconté de belles fausses histoires
qu'on avait oublié de nous dire qu'il en restait une
une seule encore à raconter
et que celle-là était vrai.

22 décembre 1970

Nous étions dans la gêne: voici maintenant l'abondance.
Nous étions tristes: voici maintenant le rire.
Les murs de la maison étaient sales et bruns:
voici maintenant l'éclatante progression du blanc.
Et je regarde dans la fenêtre la très lente coulée du verre.
Nous étions sales, démunies, et presque fous.
Nous avons, je crois, gagné la première manche.
Nous avons tant et tant rapaillé que nous sommes déjà comme des riches.
Les autres allaient jetant leurs linges et leurs meubles brisés.
Nous les avons ramassés.
Et nous les avons refaits.
Mais c'était nous-mêmes, sans le savoir,
que nous ramassions dans la boue.
La rouille nous dévorait les os.
Mais nous avons tant et tant frotté
que le fer lui-même commence à reluire.
Voici maintenant la paix.
Et la rose jaune qui tourne lentement dans le vase du salon.

L'argent

1971-1991

Monique Cloutier et sa fille Marie-Brigitte.

1971 29 ans

8 janvier 1971

Par le passé, on a défini le «moi» comme un point fixe.
Une sorte d'absolu qui ne subit que des changements superficiels
sur la base d'une unité de mesure qu'on a convenu d'appeler «sa vie».
Or «je» doute, et de l'existence universelle d'un tel «moi»,
et de la valeur de l'unité de mesure qu'on lui applique.
La philosophie égocentrique n'est sans doute valable,
comme la théorie de Newton, que d'une façon relative et limitée.
Il y a déjà entre l'enfant et l'adulte une quantité telle de transmutations
qu'il est d'ores et déjà possible de remettre en question
la durabilité d'un «moi» identique durant tout ce temps.
Il faut ainsi assister à chaque instant à nos mutations
pour ne pas perdre notre propre notion de nous-mêmes.

L'une des plus graves erreurs de notre temps
consiste à maintenir la notion d'amour d'autrui.
Car c'est, en plus de supposer la notion d'autrui, supposer la haine d'autrui
et un missionnariat quasi inhérent à toute chose jugée valable
pour nous-mêmes.

D'hétérotrophes, nous rêvons chez nous, de devenir autotrophes.

La «maison perdue aux fonds des bois» c'est, pour nous, ici et maintenant.

C'est aussi illogique d'envoyer un enfant à l'école que de le faire baptiser.
C'est ainsi qu'on se prépare, chez nous, à les envoyer à la guerre.

La relation employé/employeur et l'insécurité d'emploi;
la relation homme/femme mariés et principalement en tant que père/mère;
la relation parent/enfant et principalement lors de l'adolescence
de ces derniers, tels sont les problèmes que nous avons à résoudre.

9 janvier 1971

Ange-Aimée Fournier-Mornard dit que mon père est alcoolique.
Et mon père, baissant la tête et prenant plaisir à se cacher pour boire,
se prend pour un «sale» alcoolique.
Ainsi des drogues chez nous.
Ainsi de la masturbation.
Ainsi de tout.
Le véritable problème réside plutôt dans la culpabilisation.
«L'alcoolique» n'existe qu'en autant qu'il éprouve contre lui la répression.
Ce n'est qu'un jeu, et c'est selon, et cela passe ou ne passe pas.
J'ai trop longtemps connu la masturbation
pour ne pas en démentir les conséquences dangereuses.
Mais il est bien évident que le masturbateur n'est pas
comme les non-masturbateurs.
Le seul problème est qu'on lui refuse tout simplement l'existence.
Ainsi des autres domaines du plaisir.
Voilà maintenant ce que je dois comprendre.
Car, moi aussi, ce soir, comme tous les soirs, je suis ivre.
Et cela ne m'empêche pas d'être présent aux diverses modalités
de mon existence.
Voilà aussi pourquoi j'ai presque totalement abandonné la masturbation.
N'avons-nous pas droit, à la longue, d'être, hélas, légèrement saturés.
Mais tant que je vivrai, me semble-t-il, j'aurai le goût de choisir
«autre chose».
Car nous aurons toujours à porter le poids de notre inconséquence.
Nous sommes tous là, impuissants, hébétés devant notre propre existence.
C'est aussi, à mon avis, le seul véritable problème.

13 janvier 1971

Plus nous avons de capital, moins il nous en coûte cher pour vivre.
Et plus nous diminuons le gaspillage,
plus nous avançons vers l'indépendance.

17 janvier 1971

LETTRE À MARIE-BRIGITTE CLOUTIER-FILION
POUR QUAND ELLE SERA GRANDE.

Aujourd'hui, tout semble normal.
Mais ce n'est là qu'une impression de surface.
La réalité est plus simple encore.
C'est tout simplement que tout est pourri.
Les petits commerçants s'adaptent progressivement
à l'idée de devoir bientôt fermer leurs portes.
Des filés de plus en plus longues de chômeurs
déjà grassement subventionnés par l'État
réclament des salaires exorbitants pour revenir au travail.
En plus de devoir tenir tête à la concurrence des grosses organisations
financières, les petits employeurs qui résistent encore, se livrent entre eux
des batailles de plus en plus dures dans le simple espoir de survivre.
Les gouvernements prônent «la» relance économique.
C'est, en plus gros, la même histoire que celle de la relance de SEXUS
que je n'ai pas réussit.
J'avais, avec SEXUS, une légère avance dans la défaite.
Voilà tout.
Mais certains gestes sont plus significatifs.
Ils se répètent chaque jour dans tous les coins de la ville.
Des milliers de gens, conditionnés à dépenser sans compter,
courent encore pour aller échanger le peu de crédit qu'il leur reste
contre des produits dont ils ne se serviront même pas.
La croyance est partout la même.
- Tout va s'arranger pour le mieux.
- C'est pour bientôt.
Vue d'ici, la scène est presque drôle.
Nous habitons toujours toi, ta mère Monique et moi,
le 808 Wiseman, à Outremont.
Nous vivons, depuis bientôt un an, dans un isolement presque complet.
Plus de pensionnaires. Plus d'amis.

Monique travaille comme vendeuse dans une pharmacie du quartier.
Chaque vendredi, elle rapporte net $63.18.
Nous retirons $19.00 et nous déposons le reste à la banque.
Il y a deux ans, je dépensais à moi seul, uniquement en cigarettes,
$14.00 par semaine.
Pourtant, je n'ai pas cessé de fumer.
Mais voilà: Monique et moi comptons nos sous comme des avares.
Cette attitude nous est venue du fait d'avoir progressivement compris que
l'obligation de gagner de l'argent nous prive de l'un des plus grands luxes
de notre temps: celui de ne plus aller travailler pour rien.
Et l'un des meilleurs moyens d'y atteindre
consiste à cesser de dépenser pour rien.
Car il en va de la dépense comme de l'alcoolisme:
tous ceux qui en sont atteints finissent par avaler n'importe quoi.
Car l'ennui demeure encore l'une des plus graves infirmités humaines.
Pour beaucoup d'entre nous,
la gloutonnerie demeure l'une de ses plus immédiates solutions.
Mais l'ennui, ne reconnaissant aucune valeur aux objets qu'on accumule
bêtement à ses pieds, poursuit inlassablement sa contamination.
Un exemple me semble significatif.
Monique revient d'un petit magasin du quartier.
Dehors, c'est la tempête. Il neige, il vente, c'est très froid.
Elle s'est trompée.
Au lieu d'acheter un élastique à couture de ¼ de pouce,
elle en a rapporté un de ½ pouce. Il ne convient pas.
Il faudrait retourner au magasin.
Mais dehors c'est la tempête.
Elle aimerait éviter de devoir y retourner.
Elle le coupe en deux.
L'expérience réussie: l'élastique est aussi bon.
Et elle vient du même coup d'abaisser de moitié le prix du produit.
Car ainsi coupée en deux, la bande élastique double de longueur.
La bande de ¼ coûte $0.25 et celle de ½ $0.29.
Elle vient donc d'acheter la valeur de 2 bandes de ¼ (valeur $0.50)
pour la somme de $0.29.

C’est dans cet esprit que nous t’avons éduquée.
Mais il est 3 fois plus compliqué de vivre à trois qu’à deux...
Notre objectif a toujours été simple.
Nous avons désiré, avant tout, le retrait.
Nous savons maintenant que la modeste maison de campagne
exige de nous une haute performance morale.
Le droit de ne rien faire ne peut encore s’acquérir
qu’au prix d’une longue série d’exercices de renonciation.
Renoncement aux menus articles de la vie quotidienne,
renoncement à la mode, à la reconnaissance d’autrui,
renoncement à la satisfaction immédiate.
La formation au retrait a quelque chose de similaire
avec la naissance d’un commerce.
Il faut progressivement monter son affaire en marge de la vie courante.
Ce n’est qu’après quelques années qu’on peut envisager sérieusement
d’abandonner officiellement les habitudes courantes
pour passer de l’autre côté.
En fait, les habitudes courantes ont été arrachées les unes après les autres
avec une extrême prudence.
Nombreux sont les gens que nous avons connus
qui ont tout quitté soudainement pour aller vivre au fond des bois.
La moindre difficulté les a ramenés à la ville
plus désabusés qu’à leur départ.
Ils avaient eu le tort de choisir ce qu’ils croyaient être une voie de facilité.
Le retrait est l’une des plus exigeantes manières d’exister.
Il faut y consacrer d’autant plus de temps, de patience et d’entraînement.

19 janvier 1971

Écrire, pour moi, n’est que répéter l’un des plus secrets rituels
de mon enfance.
Celui d’élever, brique par-dessus brique,
quatre murs autour de mon lit, chaque soir, avant de me laisser couler,
illusoirement protégé, dans le sommeil.

26 janvier 1971

La ville de Montréal tolère sur son territoire la tenue de studios artistiques.
Des jeunes femmes y posent nues, selon la fantaisie du client,
et tout cela sous le beau prétexte de l'art pour l'art.
Puritanisme, gêne et torture mentale.
À quoi bon perdre mon temps à multiplier les exemples.

27 janvier 1971

(*Lettre envoyée à Luc Latour*).
Luc.
Je t'envoie un exemplaire de SEXUS numéro 4.
J'avais dit qu'il sortirait.
Je te dis maintenant que SEXUS s'arrête ici.

28 janvier 1971

Nous vivons dans l'insécurité et l'absence permanente de points fixes.
Plus de 2 millions d'espèces vivent et se reproduisent contre notre vie
et contre celles de nos enfants.
Des millions d'astres, des millions de galaxies
risquent à tout instant d'entrer en collision avec la terre.
Et c'est dans ces conditions idéales de panique
que nous nous devons à nous-mêmes de rester calmes et d'inventer.
Ceux qui, dans notre enfance, nous parlèrent d'enfer,
ignoraient sans doute à quel point leurs histoires terrifiantes
étaient moins terrifiantes que la vie qu'ils vivaient eux-mêmes.
Nous les avons rejetées, pensant du même coup rejeter la peur.
Et nous n'avons découvert derrière leurs masques de sorciers
qu'une terreur plus difficile à combattre.

31 janvier 1971

L'autoritarisme dont nous avons présentement à défrayer la dette découle sans doute d'une très longue culture patriarcale, aujourd'hui décadente, mais qui, jadis, dû avoir d'heureux résultats.
Nous devons, en plus de l'obligation que nous avons de parer aux conséquences de plus en plus graves dues à l'inadaptabilité nerveuse de la majorité des gens, travailler à hausser le potentiel de la «matière grise» par le perfectionnement concret de ses divers mécanismes.
Rien ne sert d'exiger d'un individu sous-développé musculairement des performances physiques au-dessus de ses possibilités musculaires.
Au mieux, pouvons-nous tenter d'éviter qu'il ne se reproduise, et multiplier les recherches visant à perfectionner concrètement le rendement musculaire des nouvelles générations.
Il est, bien sûr, regrettable de ne pouvoir actuellement profiter d'une réelle liberté de presse et d'action.
Mais rien ne sert d'aller soi-même se flanquer en prison et de se faire pendre haut et court par des sous-développés mentaux dont le seul tort est de ne rien comprendre aux priorités.
Les connaissances actuelles nous permettent déjà de nous dégager du cul-de-sac moral où nous étions de devoir un jour ou l'autre n'être finalement que des martyrs.
Nous posséderons bientôt l'une des premières clefs de la prison.

6 février 1971

Le sexologue, actuellement, ne peut être qu'un simple commentateur d'un geste qui demeure foncièrement parascolaire.
Le sexologue ne peut coucher avec ses élèves dans les cadres de son exercice professionnel.
Il ressemble par là à nos beaux prédateurs littéraires qui ont, depuis fort longtemps, volé les chaires universitaires aux écrivains.
(À l'école des Beaux-Arts, on a au moins la décence d'engager des artistes pour enseigner l'art à des apprentis artistes). Une école qui a perdu le sens de la réalisation pratique ne peut prétendre au titre d'école.

9 février 1971

Que penseriez-vous d'une école qui enseignerait la mécanique automobile,
et où il serait interdit aux élèves d'entrer en contact
avec la moindre pièce de mécanique.
C'est exactement ce qui se passe dans nos écoles
lorsqu'il s'agit de sexualité.
Encourageons les élèves à coucher entre eux. À se faire bander entre eux.
À monter des spectacles pornographiques.

*

(*Préface à un livre qui devait suivre...*)
Je n'ai pas assez longtemps hésité avant de publier ce livre.
Et je sais qu'il m'arrivera, un jour ou l'autre, de le regretter.
Mais je sais aussi que l'hésitation, sous prétexte de devoir au préalable
bien vérifier toutes les données de l'action qu'on désire mettre en branle,
n'a le plus souvent donné comme résultat qu'un accroissement
quasi maladif de la peur d'outrepasser aux tabous de la nation.
Vaut mieux donc se jeter à l'eau carrément, et apprendre, de cette façon,
la modestie qu'il convient d'avoir lorsque l'on ne sait pas encore nager et
que l'on meurt pourtant d'envie d'apprendre.
C'est dans cet état d'esprit que je publie, avant qu'il ne soit trop tard,
ce que réellement j'ai rêvé de connaître sexuellement avant que la vie
ne commence à m'imposer la peur des «qu'en-dira-t-on», des policiers
et des jugements immanquablement ridicules des cours
de ce que l'on nomme «justice» chez les homo sapiens.
J'aurai au moins eu le privilège de ne pas avoir raté ma jeunesse
et d'avoir commis tout ce qu'il convient de commettre à cet âge.
Le sexe est un art et doit être enseigné comme tel.
Pas plus qu'on ne s'improvise du jour au lendemain peintre, poète,
comédien ou danseur, pas plus l'on ne s'improvise «sexy»
sans une certaine expérience du métier.
Le sexe, comme toute activité, comporte une série de «trucs du métier»,
une nécessité d'expériences préalables à la bonne exécution.
C'est en couchant qu'on apprend à coucher.

Et non pas en lisant tout simplement, pour les citer de mémoire aux examens, des livres de recettes pourtant valables en d'autres circonstances.

La petitesse consiste à chercher la vérité.
L'intelligence consiste à la faire.

Rien n'est plus terrible que de devoir mentir
pour pouvoir gagner «honorablement» sa vie.

12 février 1971

L'une des erreurs de la mythologie masculine est d'obliger le jeune mâle
à se spécialiser très tôt en vue de se rendre indispensable
et de pouvoir ainsi «se vendre» plus aisément sur le marché du travail
s'il veut pouvoir se réaliser en tant que mâle mythifié.
Il doit rapidement renoncer à la valeur relative des questions
et donner à certaines questions une coloration hiérarchique
qui n'aura trop souvent comme effet que de stopper sa réflexion.

13 février 1971

NOTES:
La «pornographie» est uniquement une manifestation culpabilisée du sexe.
La pornographie: la plus ancienne religion de l'Histoire.
L'une des grandes religions qui n'a su résister et qui, de là,
sombra dans l'assimilation, puis dans la honte.
Fort répandue par Rome.
Le catholicisme dut renier très lentement Priape.
Dans l'ancienne Égypte, Osiris représenté en érection:
organe de reproduction, symbole du père.

14 février 1971

Le québécois a finalement accédé au point de non-retour.
Il ne peut plus désormais «revenir à la terre».
Aussitôt partie, la mécanisation de la ferme a tôt fait de le remplacer.
Il lui en coûterait aussi cher de tenter de reprendre aujourd'hui
son ancienne place que de se battre pour l'accès à des pouvoirs
qui lui sont jusqu'ici encore interdits.
Nous, québécois, sommes désormais dans l'obligation
d'inventer notre vie.

17 février 1971

L'origine de la pornographie.
L'un des premiers devoirs d'un jeune homme devant la jeune fille
qu'il convoite est de ne pas abuser d'elle.
Ce qui revient tout simplement à dire que toute tentative sexuelle
d'un mâle envers une femelle est considérée:
1) comme un assaut grave sur la personne
2) comme une dégradation de l'individualité propre de la femelle.
D'où l'impossibilité, dans un tel contexte philosophique, d'une relation
sexuelle extra-maritale, sans une dégradation profonde de la femme.
C'est principalement ici que commence la véritable histoire
de la pornographie.
Les pornographes, comme les noirs, les juifs, etc., ont, malgré eux, subit
le préjugé d'une société qu'ils remettaient fondamentalement en question.
Ils n'avaient qu'un tort: celui de prétendre pouvoir demeurer
des êtres sains dans une société fondamentalement criminogène.

Il y a, grossièrement parlant, deux classes importantes d'activités.
L'une pourrait se nommer la «maintenance» et l'autre la «recherche».
L'une consiste à maintenir l'acquis;
l'autre travaille à en accroître le volume.
C'est une situation sociale merveilleuse que d'être à la fois
l'appariteur et le chimiste.

20 février 1971

Les travailleurs, mâles et femelles, ont un rêve en commun:
celui d'une petite maison à la campagne,
où ils n'auraient plus l'obligation de travailler et de respecter l'horaire.
Mais les ménagères ne peuvent pas en rêver.
À la campagne, comme à la ville, leur travail serait le même.
L'avantage qu'elles en tireraient se lit bien autrement:
à peine seraient-elles moins seules autour de leurs chaudrons.
Car, partout où ils se trouvent, et à quelque heure qu'ils se lèvent,
les gens n'arrêtent jamais d'avoir faim.
La ménagère rêve d'aller travailler à l'extérieur
et d'avoir beaucoup de gens à qui parler.

21 février 1971

Nécessité d'une pornographie réellement québécoise.

Tout ce qui ne se fait pas aujourd'hui,
est ce qu'il faut d'abord faire aujourd'hui.

J'aimerais être beaucoup beaucoup plus vieux afin d'être beaucoup
moins jeune et d'avoir encore toute ma vieillesse devant moi.

22 février 1971

Il y a sans doute des milliards de structures sociales possibles.
Et fort probablement, celles que l'on «choisit» ne sont pas
les plus brillantes mais les plus adéquates à la continuité de la tradition.
Et c'est tout simplement parce qu'ils se rattachent aux données existantes
que les plans de gestion (ou de révolution) peuvent trouver place
parmi nos réflexes et porter un coup.
Non que les autres plans ne peuvent être fort bien pensés,
voire même plus sensés.

Mais s'ils ne partent pas d'un souci d'économiser le quotidien,
s'ils dépassent l'idéal de recomptabiliser l'immédiat afin d'en tirer
une plus value, ils passent tout simplement à côté du sujet.

Reich prétend que les russes n'ont pu réussir «la» révolution sexuelle
parce que le sexe, au contraire des autres problèmes auxquels ils ont dû
faire face dans leur histoire, les impliquait tous et chacun profondément.
Peut-être a-t-il raison, encore qu'il ne le démontre pas.
Rien non plus ne permet d'accepter, dès le départ, l'existence
d'une seule et unique révolution sexuelle.
Et pour défendre ses points faibles, il répète la nécessité de retirer l'enfant:
1) des mains des parents,
2) des mains des urologues, gynécologues et professeurs d'hygiène.
En d'autres mots, le russe aurait réussi la révolution sexuelle
en autant qu'il n'aurait pas été russe et qu'il n'y aurait pas eu
d'autres révolutions sexuelles possibles.
Aussi bien dire qu'un oranger produira des oranges en pays froids
en autant qu'il ne sera pas un oranger en pays froid.

Il y a, en fait, une surproduction d'idéologies et chacune d'elles
tente d'accaparer pour elle seule la globalité des marchés.
Il est grand temps d'abaisser la tension par une entente
sur la mise en valeur d'une nouvelle méthode qui permettrait à la fois
une meilleure expansion et une plus grande diversification.
Notre philosophie culturelle aurait, si mes bases sont acceptables,
avantage à s'orienter vers les services plutôt que vers la recherche «pure».
Je suis d'ailleurs porté à croire que les «grandes inventions»
(lois générales) résultent le plus souvent d'une tentative pratique
et immédiate pour résoudre un problème quotidien (loi particulière),
et qu'elles sont en quelque sorte des numéros chanceux qui font,
d'une manière tout aussi bien déconcertante qu'inattendue,
sauter la banque.

23 février 1971

La polygamie comme base à la libération de la femme
de l'obligation d'être fidèle
et comme moyen de désamorcer la jalousie masculine.
Les faits.
Nous avons Monique Cloutier et moi couchés, il y a deux ans,
avec Rita Bissonnette. Depuis, plus rien.
C'est la fidélité stricte et, autant pour Monique que pour moi,
parfois déprimante et répressive.
Mais nous tenons à un principe:
celui, non pas d'éviter en soi de coucher avec quelqu'un d'autre,
mais d'éviter de le faire sans un consentement mutuel.
Et ce consentement, de mon côté du moins,
est extrêmement pénible à envisager.
L'idée, par exemple, de devoir rester seul à la maison
à garder Marie-Brigitte pendant que Monique sortirait
avec un autre homme m'insécurise et me déprime énormément.
Par contre, la même idée m'apparaît réalisable,
voire même comme une obligation normale pour moi, si, au préalable,
nous pouvions établir une modalité permettant d'apaiser mes complexes.
Depuis notre expérience avec Rita, l'idée s'est lentement développée.
Mais nous avons rencontré peu de femmes avec qui il nous a semblé
possible d'envisager sérieusement une telle réalisation.
Car ce n'est justement pas là une simple histoire de sexe,
mais une volonté d'accéder à un mieux être général.
Et la difficulté est moins de trouver une partenaire féminine
que de trouver une partenaire intellectuellement et émotivement valable.
Nous venons peut-être de la trouver.
Pierrette Thibaut, une ancienne amie de Monique,
de retour d'un séjour de 2 ans en Afrique.
Environ 25 ans.
Dont les qualités principales semblent être les suivantes:
souci d'être honnête envers sa propre pensée, désir de collaborer
à l'amélioration du milieu, refus facile de mentir.

Elle a abandonné la chrétienté il y a environ 6 mois,
à son retour d'Afrique, lorsqu'elle s'est rendu compte
qu'elle aimait participer à la religion, en Afrique,
principalement à cause de la présence, là-bas, d'un missionnaire.
Reste un problème. Elle est encore vierge.
Ce qui peut lui causer une certaine difficulté à bien participer
à notre recherche.
Et elle n'a pas d'enfant: ce qui n'apporte pas grand chose à Marie-Brigitte.
Avec Rita, le problème était d'un tout autre ordre.
Coucher avec nous signifiait pour elle une infidélité envers son amant.
Ce qui était, à la base, mauvais.
D'autres avantages.
Outre le fait de nous permettre (Monique, Pierrette, et moi) l'accès
à une réelle liberté de coucher librement avec qui nous voulons, et cela
sans détruire notre module affectif de base et la régularité qui devrait
s'y rattacher, cela nous permettrait aussi à tous une plus grande liberté
de socialisation tout autant que de solitude.
Nous pourrions aussi, monétairement, accéder à une sécurité plus forte
tout en diminuant l'obligation d'une quelconque des parties
de se sentir seule responsable du financement de la famille.
Avantage aussi en ce qui concerne Marie-Brigitte,
par les enfants qui pourraient éventuellement découler de notre trio
(que je sois ou non le père réel).
Il nous serait (peut-être) aussi plus facile d'accéder à certains moyens
de régler un problème que nous avons tous les trois:
celui d'une réorientation de notre vie.
Notes diverses.
L'un des problèmes majeurs du couple, au Québec, est l'obligation
de s'adapter à la ville tout en résistant à ce qui pourrait éventuellement
en détruire la base affective.
La solution la plus généralement admise est le mensonge.
L'homme et la femme se mentent, un jour ou l'autre,
et doivent toute leur vie en assumer et la culpabilité et sa prolongation.
Une civilisation coupable d'être ce qu'elle est ne peut longtemps
prétendre au bonheur et à la bonne entente de ses membres.

L'honnêteté y est en passe de devenir synonyme d'autodestruction.
Quiconque tente un peu trop de la respecter
risque de perdre et son gagne-pain et sa famille.
Je ne prétends pas que le recours à la polygamie soit le moyen adéquat
pour tous les couples d'accéder à leur indépendance.
Un couple dont la femme souffrirait d'un complexe de jalousie
aussi prononcé que le mien et dont l'homme serait plus évolué,
aurait peut-être avantage à passer par le biais de la polyandrie.
Méthode de compensation.
Le recours à des schémas culturels étrangers à des fins d'amélioration
progressive de notre propre culture: afin d'éviter la panique, les blocages,
les stress et les effondrements que causent généralement
les mesures révolutionnaires coercitives.
La grande erreur de la révolution sexuelle russe fut de vouloir régler d'un
coup, par simples décrets légaux, des problèmes que la loi ne faisait en fait
que constater et qui existaient et ont continué d'exister en dehors de la loi.
En ce sens Reich a raison d'écrire que la révolution sexuelle,
au contraire de la révolution économique, impliquait tous les russes
pour ne pas dire les attaquait tous de front.
Un peu comme si l'on avait voulu baisser obligatoirement le prix du pain
alors que le prix de la farine n'aurait, lui, cessé d'augmenter.
C'était prendre la fin pour les moyens.
La première phase aurait dû porter sur la propagation
auprès de tous des divers schémas culturels possibles.
D'où serait découlé une certaine déculpabilisation
à l'idée d'améliorer la tradition russe par leur application.
Le couple éprouve beaucoup de difficulté
à s'intégrer au reste de la société.
L'indéfinissable malaise dont parle Betty Friedam.
Car, à moins d'aimer palabrer interminablement, le contact sexuel
est l'un des buts le plus recherché dans l'acte de se mêler au groupe.
S'il est interdit dès le point de départ,
la société risque de ne plus apparaître que comme un jeu de flirt
plus ou moins décevant pour tous.

Les gens, après une réunion mondaine, se quittent sans avoir joui,
et se sentent remarquablement obligés de médire les uns contre les autres
afin de liquider leur désir d'agression.
Aimez-vous les uns les autres.
Mais sans réelle socialisation sexuelle, ceci n'est possible
qu'avec l'accroissement d'un masochisme chronique.
La socialisation sexuelle suppose cependant
une égalité entre les mâles et les femelles.

25 février 1971

Nous vivons, comme des rats, cachés dans nos demeures.
Et chaque demeure se referme sur des pièces,
fermées elles aussi sur elles-mêmes.
Et dans chaque pièce, il y a, tout aussi refermé sur lui-même,
un habitant de la maison.

28 février 1971

Tout ce que nous entreprenons est actuellement voué à l'échec.
Car, malgré nos moyens primaires de préservations
(dont le langage est l'une des méthodes les mieux connues et éprouvées),
l'essentiel demeure encore fondamentalement piégé.
Aucun écrit de Marx ne vaut la pensée de Marx.
Parce que les écrits demeurent, bêtement, sur place.
Alors que la pensée, pour être valable, nécessite une incessante vitalité.
Et Marx, par le simple fait de mourir, rejeta d'un seul coup
toute son oeuvre dans le grand dépotoir de l'histoire.
Ses «adversaires» actuels ne peuvent mieux l'accuser.
Par contre, ils se gaspillent eux-mêmes en se donnant comme les victimes
immédiates de leur propre inconséquence à penser par eux-mêmes
alors qu'il serait encore temps, pour eux, de penser.

À Cuba, comme au Québec, il y a des prisons.
Car là-bas, comme ici, il est fondamentalement interdit d'évoluer.
Car là-bas, comme ici, la néo-monarchie maintient,
et le gaspillage d'énergie que furent les pyramides, et l'oppression
des gens qui durent, pour survivre, en porter l'écrasement immédiat.

Je souhaite, progressivement, pouvoir ne plus me préoccuper
de l'opinion de mes «amis» sur ma situation sociale.
Mais de ma situation par rapport à mes rêves les plus inacceptables.

J'aimerais avoir le courage de ne jamais «éditer». Sinon pour moi-même.
Pour m'aider à me rappeler à une certaine identité.

7 mars 1971

Depuis des millénaires, nous nous sommes donnés à nous-mêmes
comme un produit fini.
Et nous n'avons eu de cesse d'inventorier la terre, la mer et le ciel
en quête d'un mécanisme extérieur à nous dont la connaissance
nous aurait permis de bien nous définir notre propre finalité.
Il est grand temps maintenant de commencer à nous occuper
de nos affaires et de nous demander ce que réellement nous désirons.
Nous ne sommes peut-être que des produits de notre propre production:
des autoproducteurs momentanément essoufflés
dont le seul but est de nous produire.

Si je crois réellement à l'égalité de l'homme et de la femme,
je me dois de respecter tout autant le travail généralement attribué
aux femmes que celui généralement attribué aux hommes.
Être ménagère est aussi respectable pour le mâle que pour la femelle.
Moi, à la maison, je suis considéré comme chômeur.
Si je travaillais à la place de Monique Cloutier, et que Monique Cloutier
restait à la maison à ma place, je ne serais plus considéré comme chômeur
et elle non plus, car elle serait considérée comme ménagère. Ridicule.

8 mars 1971

La «justice» n'est et ne peut être qu'une ramification du pouvoir.

Le meurtre de Pierre Laporte a manqué en ceci: il ferme trop radicalement le débat, et il relève d'une philosophie d'infaillibilité.
Une morale révolutionnaire plus avant-gardiste
aurait pu tout simplement le rendre sourd et aveugle.
Ce qui n'aurait pas bêtement relégué Laporte à l'histoire
tout en lui laissant une possibilité de réhabilitation.
Car le droit à la vie est l'unique et seul but valable d'une révolution.
Et ce n'est pas en tuant qu'on le réalise.
L'histoire le montre bien.

9 mars 1971

L'une des conditions essentielles pour guérir un individu de la jalousie, est la mise en place de structures communautaires sexuelles et affectives qui lui permettront généralement de considérer une séparation
comme un incident au lieu d'une catastrophe.
Ceci nécessite de nouveaux concepts économiques, de nouveaux concepts en architecture et sans doute plus de temps que l'on prévoit généralement devoir y mettre pour leur réalisation.
Nous sommes, aujourd'hui, dans l'obligation d'envisager pour l'homme, la femme et l'enfant une procédure de réhabilitation progressive, indépendante des structures et des philosophies familiales du passé.

13 mars 1971

La chose la plus bête au monde, c'est encore de devenir un génie.
Que de choses essentielles passent encore inaperçues
à cause de ce concept là.
Bien sûr, nous n'en sommes pas tous;
mais tous, nous en sommes foncièrement atteints.

Nous arrivons à un âge où il serait pourtant sensé de considérer l'avis d'autrui comme une simple réponse adéquate à une question particulière. Encore devrions-nous recycler nos méthodes, et nous attarder dorénavant à inventer les questions appropriées plutôt qu'à formuler des réponses qui, somme toute, demeurent en autant qu'elles demeurent évasives.

17 mars 1971

Je m'éveille dans la splendeur.
Rares, très rares les grandes fresques et les grandes visions endimanchées.
Je suis ici, bien installé derrière un vieillard,
passant ma vie à mimer la moindre de ses manies.
Je suis ici, bien installé derrière un vieillard, avec derrière moi, mon passé
qui lui aussi mime sa vie dans les gestes d'un enfant bien installé
(lui aussi) derrière moi.
Nous sommes tous là, bien installés en nous-mêmes,
allant et répétant à l'unisson qu'un homme nouveau vient de naître
et que le temps vient des grandes rénovations.
Et moi aussi, je l'écris, comme il est écrit dans le grand livre des écritures.
(À peine peut-on remarquer, à chaque ligne de la litanie,
comme un léger changement de main).

Les grandes productions de l'art
ne sont et ne peuvent être que des confessions publiques.

18 mars 1971

L'oeuvre de ma vie se limitera sans doute
à me raconter bêtement à moi-même ma propre défaite.
J'ai d'abord voulu être prêtre; puis poète; puis éditeur pornographique.
Mais rien de tout cela ne donne véritablement du pain sur la table.
À moins d'oeuvrer, en pratique, au maintien des classes sociales.
Le mépris, la répression du peuple et du genre de travail qu'il accomplit,
présentement, devient une caractéristique de la pensée sociale
du groupe d'amis dont je sors.

Non pas que l'idée d'une égalité sociale dont nous rêvions
soit en elle-même rejetée.
Mais parce que les sommes d'argent soutirées du peuple
pour son application dépassent la mesure.
Parce que nous refusons, individuellement, de relever le peuple
de ses fonctions quotidiennes pour lui permettre d'aller à son tour
s'instruire, dans le confort et l'improductivité à notre place...
Parce que nous préférons nous «spécialiser» encore davantage,
dans la même improductivité et le même confort,
et que nous nous accordons ainsi un autre sursis dans la remise à la nation
du privilège dont nous avons préalablement profité.
Parce que nous ne sommes que les vulgaires descendants
des révolutionnaires néo-monarchiques qui, après avoir renversé le roi,
remettent d'années en années l'heure et le jour
de la remise présupposée du pouvoir aux mains de la majorité.
LE ROI EST MORT! VIVE LE ROI!
Voilà bien l'une des plus tristes vérités révolutionnaires de notre temps.

La loi de Fidel Castro contre la paresse
s'applique aux hommes et non pas aux femmes.
Les cubains, selon ce que Claudine Potvin m'en a dit
après 8 mois de vie à Cuba, ne sont pas particulièrement évolués
en ce qui concerne leur propre sexualité.
Le problème est d'autant plus grave que les révolutions
décrètent généralement la relâche au moment même d'accéder
au point d'une juste répartition entre l'homme, la femme et l'enfant.

19 mars 1971

Les normaliens, les journalistes et les artistes, dans notre société
québécoise, sont, en général, les recalés des «cours classiques».
Le malaise actuel de l'enseignement en général, le pessimisme presque
maladif de l'information écrite et parlée, la déchéance sociale rattachée
à l'image de l'artiste ne sont très souvent que le reflet du malaise et de
l'insécurité qu'éprouvent ces tenants des professions «de seconds choix».

Condamné à ne jamais pouvoir aimer réellement son métier:
c'est exactement là où j'en suis.
La médecine, avec raison, nous a violemment, dans le passé,
fermé la porte au nez. C'est comme si j'achevais un urgent inventaire.
J'ai vu les prêtres et j'ai lu dans le grand livre des privations.
J'ai vu les notables de l'histoire et j'ai bu dans le grand vase des Borgia.
Et tout cela m'a semblé dérisoire.

20 mars 1971

Le côté rétrograde des sports dans les loisirs.
La chasse et la pêche, labeur fondamental à la survie
des civilisations nomades du passé, sont devenues des sports aujourd'hui.
La boxe, la lutte, exercices agressifs et réellement concurrentiels
et essentiels aux armées d'hier, continuent aujourd'hui de fonctionner,
mais à vide.

25 mars 1971

Mon père est royalement embourbé.
Il connaît présentement la misère, l'endettement et les crises d'identité
que nous avons connu Monique Cloutier et moi, depuis déjà deux ans.
C'est à cause de beaucoup de chances que nous achevons d'en sortir.
Nous sommes, de jour en jour, plus satisfaits de nous-mêmes.
Nous avons progressivement compris que les grandes victoires
appartiennent à ceux que les circonstances ont conduit à ne désirer
que des succès extrêmement modestes et quotidiens.
Nous les avons appréciés.
Et nous désirons encore pouvoir mieux les apprécier.
Mon père me cause beaucoup de peine et de soucis.
Nous lui donnons une aide bien modeste: la seule aide qui nous paraisse
valable. Nous l'écoutons nous détailler son problème:
il prend progressivement conscience des portes de sorties
qu'il doit l'une après l'autre atteindre. C'est pénible pour lui d'avoir ainsi,
à 54 ans, l'obligation de refaire son nid.

La masturbation, chez moi, est liée à une notion irréalisable de viol.
Car j'imagine une ou des femmes
consentantes au moindre de mes caprices, mais qui, par le fait de consentir,
perdent tout ce qui leur reste de dignité sociale.
Car j'ai besoin, pour jouir, qu'elles consentent en quelque sorte
à leur propre suicide psychologique.
Le sexe, pour moi, est encore la vengeance
d'une socialisation sexuelle déçue.
C'est comme si une quantité monstrueuse de femmes devaient consentir
à être sacrifiées pour payer la faute d'une ou de plusieurs femmes
qui m'auraient humilié par leur refus à m'accorder leurs faveurs.
C'est dire le peu de confiance que j'ai envers moi
en ce qui concerne l'attraction sexuelle.
L'affaire s'est pourtant fortement améliorée en deux ans.
De 3 à 6 fois par jour, ma moyenne de masturbation est passée
à 2 ou 3 fois par semaine.

Élection.
Dans chaque comté, un candidat portant son nom et le nom de son chef
le rendant ainsi aisément identifiable pour tous.
Campagne électorale carrément publicitaire (style détergent).
Aucune tournée électorale.
Aucune déclaration autre que:
ce que les autres partis vous offrent d'intelligent et PLUS.

Mesures sociales:
1) Couper les voyages à l'étranger.
Défense pour 4 ans de sortir du Québec avec plus de «X» dollars
à dépenser. Taxe d'amusement sur sortie.
2) Geler les prêts à la consommation.
Étaler le remboursement des dettes déjà contractées sur 10 ans.
(Donc: augmentation du pouvoir d'achat payé comptant).
3) Seul prêt consenti: la construction, l'achat de terrain
en vue de construire une maison dans un délai prescrit.
(Compris dans le prix d'une maison, bonds d'emprunt pour les meubles).

4) Gel des salaires et des prix.
5) Abolition des actions boursières «au porteur»: actions boursières émises à un nom donné, et imposables.
6) Interdiction de cumuler deux emplois, sauf dans le cas d'un individu à son compte.
7) Vacances obligatoires d'un mois par année, payées.
8) Aménagement de tous les clubs de pêche et de chasse privés en parcs-campings publics: «Prenez vos vacances au Québec!»
9) Cours de recyclage subventionné de la main-d'oeuvre: titre d'apprenti donné dans et par la compagnie même.

Campagne électorale en deux colonnes:
- les avantages
- les sacrifices
(pour les particuliers, pour les entreprises).

Une autre objection à l'idée de la prise en charge des enfants par l'État: parce que les parents devinent davantage leurs enfants,
leur ayant légué une hérédité dont ils sont les seuls à reconnaître
les secrètes analogies avec eux-mêmes.

Pour une meilleure politique salariale: salaire de base minimum garanti, plus pourcentage sur le chiffre d'affaire mensuel en tant que membre actif ou retraité, (seule possibilité d'être actionnaire), d'une coopérative donnée.

26 mars 1971

L'éducation que j'ai reçue dans nos écoles était faite en fonction
du catholicisme et du besoin de main-d'oeuvre «parlant le latin»
qu'il exigeait alors.
La noblesse, c'était d'abord d'être curé.
«Pusher» d'eau bénite et de babioles sacrées.
J'ai maintenant de plus grandes ambitions:
je serai maître cuisinier ou je ne serai rien.

Mieux vaut connaître la manière d'apprêter un poulet au curry
et des pommes de terre Dauphine que de connaître en détail
l'oeuvre des Sartre ou des Thomas d'Aquin.
L'éducation classique n'avait d'autres buts
que de transformer une minorité de fils de famille en courtisanes.
On nous enseignait que le peuple était vulgaire et bas,
alors qu'il était le Grand Prédateur.
On nous enseignait les «bonnes manières»:
celles d'aller habilement prélever notre part de nourriture
dans la besace du simple et généreux chasseur.
J'ai trop longtemps lutté en vain contre l'hypocrisie des diplômés.
J'ai besoin aujourd'hui d'apprendre, moi aussi, à chasser.

27 mars 1971

Terrifiant est le cancer de la nation.
À tel point qu'une révolution, si elle se réalise sans ramener
momentanément la misère des années de la «crise», n'aura servi de rien.
Car plus que de changer les dirigeants et leurs méthodes, le but d'un
renversement ici est bel et bien de renverser les habitudes de la nation.
Habitudes largement popularisées dont voici quelques exemples.
Le recteur de l'université du Québec, Alphonse Riverin, qui me répliqua,
(alors que je me montrais légèrement indigné de constater que le salaire
qu'il attribuait au poste (alors vacant) de directeur des presses dépassait
déjà fortement la surenchère), qu'il fallait accepter dans notre contexte
social que certains hommes, par leur valeur, méritent d'être mieux payés
que d'autres.
Il fallait aussi, pour parler ainsi, qu'il sous-entende:
«indépendamment de la rentabilité ou non des deniers de l'État».
Les femmes de professions qui (refusant de faire pour un temps
le choix entre leur désir d'enfanter et celui de pratiquer à plein temps
leur travail plus souvent qu'autrement, inutile) préfère embaucher
à un salaire plus que dérisoire des aides-ménagères qui, finalement,
prennent les responsabilités faisant suite à tout enfantement, à leur place.
Et cela dans l'humiliation.

Et tout cela, pour s'éviter le devoir de couper en deux le salaire familial
en général déjà plus que très élevé; pour éviter de devoir se priver
momentanément du plaisir qu'elles éprouvent à gaspiller leur argent
autant que le font les amies qu'elles fréquentent.

René Lévesque, aspirant à la gestion de la nation,
qui ne semble même pas prendre conscience de la mauvaise administration
de son propre argent de poche.
Car c'est bien lui qui se laissa refiler par un employé de A. Rosen un radio
en mauvais état de fonctionner et qui, malgré qu'il revienne fréquemment
acheter dans cette pharmacie (où Monique Cloutier travaille)
ne s'est jamais prévalu de son droit d'en réclamer un autre.
Et comme le disait un juif à Monique:
«comment puis-je voter, à moins d'avoir perdu la raison,
pour un tel homme à la tête des affaires de l'État.»
Les 126 abonnés de SEXUS à qui je n'ai pas fait parvenir SEXUS 4
et dont aucun, 7 mois après la mise sur le marché, ne m'a réclamé son dû,
tant, sans doute, ces gens achètent sans réellement désirer
obtenir ce pour quoi ils dépensent.
Lise Bissonnette, célibataire présumée «de gauche»
qui gagne actuellement dans les $9,000 par année et qui,
en plus de ne pas avoir d'économie, ne pourrait,
sans se mettre en mauvaise posture, baisser d'un simple dixième
le montant de son salaire, ce qui l'obligera,
un jour ou l'autre si ce n'est déjà fait, à se trahir fondamentalement
pour un simple plat de lentilles.
Mon père qui, réduit à la misère, déclare encore
que l'obligation de contrôler jusqu'au moindre de ses sous
ne peut que décevoir un homme de vivre sa vie:
- «Ce n'est pas une vie!»
Et combien d'autres cas plus graves encore.
À partir d'autant de détails, j'avoue qu'elle est alléchante l'idée, parfois,
de perdre totalement le peu de raison qu'il nous reste encore,
s'il est bien vrai, tout d'abord, qu'il nous en reste encore.

30 mars 1971

L'une des images qui me terrifient le plus, c'est de constater que mon jeu est dépassé en cela même qu'un plus jeune commence à me regarder jouer.
Indéniablement, mourir est une adaptation à la vie
requérant la plus importante part de notre vie.
Il est nécessaire que les mâles deviennent eux aussi des ménagères,
non pas tant pour combler un manque de ménagères que pour pouvoir
réellement participer à une redistribution équitable des fonctions sociales.
D'ici peu, nous ferons du camping dans des buildings
et les métiers (professorat compris), devenus accessoires,
se redéfiniront en autant de sports populaires.
On assistera à des tournois de plombiers, voire même de médecins.
Je m'étonnerai sans doute un jour d'apprendre que l'époque où j'aurai été
le plus révolutionnaire dans ma vie, fut celle où je pensai l'être le moins.

Il y a une expression courante parmi les gens de ma génération,
«être dans la lune» au sens d'être distrait ou rêveur,
que les enfants ne comprennent déjà plus.
Je me suis fait répliquer que je ne pouvais «être dans la lune» parce que,
tout simplement, je n'étais pas un cosmonaute.

L'échec des cours de recyclage professionnel
vient de ce que l'on y prépare des gens compétents pour le passé
en prétendant leur donner ainsi un avenir.

Nous devons, dans l'immédiat, respecter le dieu ARGENT,
pour ne pas être persécutés. Vaut mieux être habile que mort.

Monique Cloutier-Filion obtiendra sous peu son divorce.
Mais il a fallu, pour cela, rejoindre son ancien mari,
et le convaincre de se laisser accuser en cours d'infidélité sexuelle.
Car, selon notre loi, le divorce nécessite encore un coupable.
Ce divorce est, comme nous le disons pour nous:
«un petit pas pour l'homme, mais un grand pas pour nous».

Ainsi, l'un après l'autre, se règlent nos problèmes.
Notre présent devient de jour en jour plus attachant.
Ici tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté.
Et d'autant plus qu'il nous en coûte très peu pour vivre.
Et rien du tout pour ce divorce.

Une autre perspective devra peut-être se réaliser: déshydrater nos morts, les réduire en poudre et les remettre sur le marché de l'alimentation.
Fort en protéines.

Nécessité de planifier la reproduction et la croissance de l'homo sapiens à l'exemple des planifications en voie de développement dans l'industrie agricole.

Nécessité de renouveler les méthodes de contester: en pissant et chiant dans les endroits publics, hors des lieux réservés à cet usage.
Les SHITS-IN!
Peu importe pour quoi ou contre quoi auront lieu les shits-in: l'important est de réapprendre à chier en public.

La seule chose qui me permette de douter que Socrates était un sage est qu'il ne s'est pas suicidé plus tôt.

Je ne vois devant moi que le silence.
Parce que, justement, je déborde de reproches, et qu'il est vain aujourd'hui de les exprimer publiquement dans l'immédiat.

Les disciples de Freud trottinent d'un bout à l'autre de la terre déclamant les moindres détails de ce qu'ils nomment encore "le complexe d'échec".
Faute leur incombe de n'avoir jamais dû comprendre le poids réel d'une simple réussite. Combien de temps devrons-nous perdre encore ainsi à attendre ceux qui, de toute façon, ne pourront jamais nous suivre.
Il est grand temps, pour nous, de les assassiner.
Le seul problème, pour nous, est qu'ils sont si nombreux que nous ne pourrons même pas suffire à les décimer ne fut-ce que légèrement.

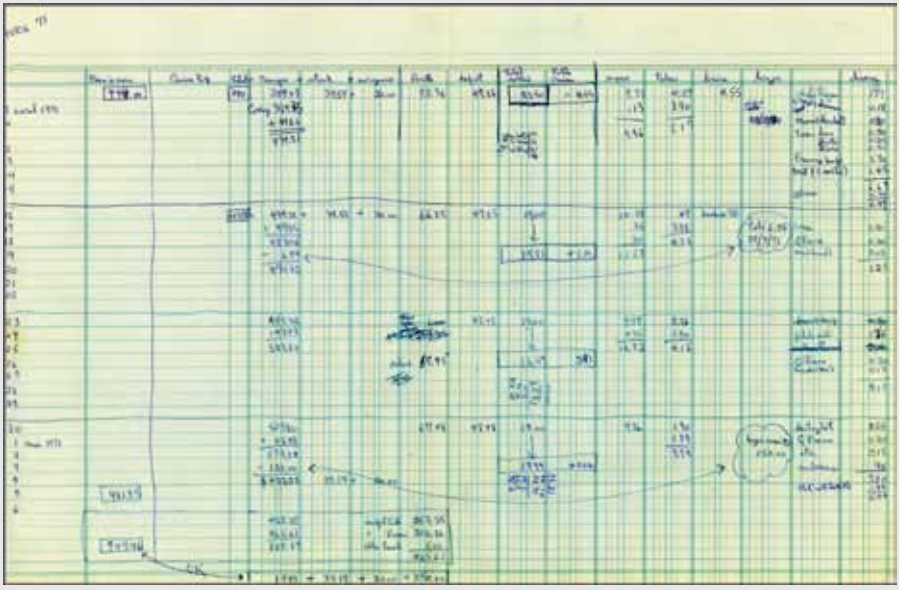
François “Mario” Bachand, mort, assassiné, en France, aujourd’hui.
Jamais plus nous ne boirons, ensemble, à La Casa.
Tu n’es plus qu’un fait divers à la télévision.
Chacun se fout de ta mort.
Et moi aussi.

1 avril 1971

La presse, parlée et écrite, montre aujourd’hui son vrai visage à la nation.
Nous assistons à un consensus général des moyens d’information, tant privés que d’État, pour faire courir le poisson d’avril à tous les québécois.
Plusieurs nouvelles qui nous parviennent sont volontairement faussées, et l’on semble espérer, en haut lieu, que le grand public se tord de rire à l’autre bout.
Le moins que l’on puisse conclure à partir de ces données, c’est que l’information, au Québec, est bel et bien entre les mains d’une minorité et que cette minorité s’accorde merveilleusement bien lorsqu’il s’agit de badiner et de faire oublier les vrais problèmes du pays.
C’est là d’ailleurs le meilleur tour qu’elle nous joue, et cela sans arrêt depuis des siècles, que de se maintenir ainsi, chaque jour, au pouvoir.

4 avril 1971

Un assisté social se plaint de ne recevoir que $240 de l’État pour ne rien faire.
Nous vivons avec $238.
Répartition annuelle: $1800 pour le logement, $70 pour le téléphone, $520 pour manger et $468 pour nous gâter.
Je doute ici de la valeur de l’assisté.
Je doute aussi de celle des gouvernements.
Nous en sommes rendus à un point de bêtise tel qu’il faut, contre tout, créer des emplois.
On ne sait plus quel gadget inventer.
Les syndicats eux-mêmes prônent ce nouveau «retour à la terre», version moderne.



Notre comptabilité maison.

Car il n'importe déjà plus de créer des emplois, mais du temps libéré.
Et comme toute révolution d'importance,
la révolution du plein non-emploi, se fera d'abord contre ceux
qu'elle libère.
Mais beaucoup de planificateurs travaillent en silence.
Et chacune de leur pensée engendre des chômeurs.
La bêtise du système actuelle, c'est l'homme.
Il se bat jusqu'au sang pour le maintien, si j'ose dire,
de la lampe à l'huile.
Courage encore à ceux qui se consacrent à l'inventaire
«des infiniment grands et des infiniment petits».

5 avril 1971

(*Lettre envoyée à Réginald Hamel avec sa copie de SEXUS 4*).
En autant que j'ai bien travaillé à rester le mauvais élève
de tous mes maîtres, il m'est encore, à l'occasion,
possible d'avoir des pensées.
Mais je retiens cependant l'image d'un vieil éberlué
qui déconchrissait les Densky dès qu'il ouvrait la bouche.
Celui-là, si je me souviens bien, était prophète.
ILS s'en sont d'ailleurs bien débarrassé.
Quant à l'autre, ILS ont encore les moyens de se le permettre.
Salut.
P.S.
SEXUS 4 ne dit rien.
Mais j'ai besoin, moi aussi, de mourir quelque part. (Hélas!)

7 avril 1971

En définissant par «l'avoir» le sex appeal des modèles qu'elle utilise,
la publicité, si l'on n'a les moyens de se payer plus qu'elle n'offre,
nous rend frigide.
Publicité.
On n'a pas le droit de faire rêver quelqu'un si son rêve ne se réalise pas.

8 avril 1971

Si la moindre de mes perceptions n'est pas en elle-même le bonheur, tout ce que je tente pour éviter le malaise ne fait que m'y enfoncer davantage.

Monique Cloutier, sa fille Marie-Brigitte et moi vivons ensemble afin que, demain, nous puissions enfin vivre encore ensemble.

10 avril 1971

Le québécois commet une grande erreur économique
en gardant dans sa maison des serviteurs.
Je dis «sa maison», bien que cette maison, on le sait,
est surchargée d'hypothèques.
Le québécois ressemble à ces familles modestes qui, sans avoir la tradition des capitalistes, sont momentanément «dérangées» par un certain héritage.
Ils abandonnent leur gagne-pain, s'achètent des grosses maisons
et des grosses voitures, et se mettent à financer des domestiques
pour tout ce qui touche à la maintenance du quotidien.
Ils font montre d'un certain mépris envers leurs anciens amis, se font de nouveaux amis plus fortunés et tentent de maintenir leur nouveau standing.
Mais comme l'héritage bien grassouillet qu'ils ont reçu n'a rien cependant d'une réelle fortune, ces familles ont tôt fait de se foutre dans une situation de faillite.
C'est alors qu'on les voit courir d'un bord à l'autre de la terre
à la recherche de prêts de plus en plus dispendieux qui ne serviront pour eux qu'au simple et pur maintien momentané de leur nouveau standing.
Nous en sommes là.
Peut-être y a-t-il encore moyen de sauver notre originalité.
Car nous avons, indéniablement, une originalité.
À l'exemple des chats que l'on croise entre frère et soeur
durant au moins vingt ans pour en tirer une espèce nouvelle dotée
de caractéristiques particulières, il faut quelques siècles d'existence isolée pour produire une nouvelle communauté humaine.
Ces quelques siècles, nous les avons connus.

Et si je prétends nécessaire de sauver les résultats de nos efforts en ce sens, ce n'est aucunement en vue de rétrograder et de partir un jour en guerre contre les autres communautés de la terre.
Mais, justement, parce que l'avenir et la paix dépendent de la qualité d'un nombre croissant de communautés, et que cela me concerne directement, et qu'à ce titre, il m'importe qu'aucune communauté ne soit compromise par l'inconséquence d'une masse croissante de chats de ruelle.
Et que, justement, toute croissance de cette masse de chats de ruelle est le dernier résultat d'un manque de rigueur et l'un des premiers pas vers une autre tuerie générale où je risque moi aussi d'être, comme chacun de nous, écrasé.
Nous avons, québécois, trop soudainement hérité d'un cousin qui a su cumuler une certaine fortune en allant gagner sa vie aux «Etats».
Et nous en sommes là.
Honteux, à demi fous, nous agrippant encore à l'idée de ne pas devoir nous priver des services des italiens et des grecs qui nous servent encore à la grande table de la demeure achetée avec l'argent de l'héritage, tout en nous volant, chaque jour, qui un chandelier, qui un vêtement de luxe, dans la claire conscience qu'ils ont chaque jour plus précise du désarroi de notre solvabilité et de notre saine administration.
L'idée de notre perte est à tel point ancrée dans leur esprit qu'ils ne veulent même pas de nous pour travailler dans leurs cuisines.
Ils nous en barrent la porte en misant sur notre orgueil à ne voir en toute association avec eux et leurs fonctions qu'une déchéance de notre nouveau standing.
Ils se lèvent tôt pendant que nous dormons encore, ils accumulent alors que nous nous endettons encore pour leur payer un salaire pourtant bien dérisoire, et la seule porte qui pourrait encore nous permettre de sortir de notre cercle vicieux, ils se font les apôtres de nous en interdire l'accès en s'interposant entre elle et nous par une multiplication abusive de courbettes et d'humiliations d'eux-mêmes.
C'est ainsi que nous allons tous bientôt nous ramasser miaulant dans la ruelle, mis en échec, non par ceux à qui nous devons de l'argent (américains, anglais, tous plus ou moins juifs, qui ont, eux, toujours quelque chose à perdre dans notre perte), mais par ceux qui, avec leurs

modestes économies, ont tout à gagner à nous échanger à bon compte
nos derniers meubles de style contre un simple plat de spaghetti.
Nous devons cesser de nous endetter et de nous dorer d'illusions.
Nous devons cesser de nous décerner entre nous
des titres de noblesses universitaires sans valeurs réelles
et reprendre en main, plus instruits que par le passé,
tous les emplois de maintenance de la maison.
Car c'est là d'abord que nous avons encore les moyens d'aller.
C'est là qu'il y a encore du travail et de l'argent à sauver.
Et lorsque, finalement, nous serons libérés de notre mépris de SÉRAPHIN
tout autant que de notre envie du SURVENANT,
alors commencera pour nous l'ère d'une honorable identité nationale.

13 avril 1971

Besoin de servir quelque chose ou quelqu'un: infantilisme ou oedipe.
Besoin de servir à quelque chose ou à quelqu'un: socialisation.
Besoin de ne servir à rien ou à rien de connu: le stage actuellement
le plus évolué.

La mode est un manque d'imagination.

14 avril 1971

Comment concilier la vie hippie avec la vie traditionnelle.
Il y aurait moyen, pour libérer du temps, soit de nous obliger,
consommateur, à rationaliser l'horaire d'achat
ou à automatiser les services par un système de mise en marché
dans des containers standards et des automates pouvant, en gros,
servir du plus minuscule au plus gros produit.

L'autorité se maintient par la récompense et la punition.

15 avril 1971

Il neige.
Il neige encore.
Mais la neige ne sera jamais plus la même.
Il y a entre la neige et moi une évidence plus immédiate
que la conscience de ma mort.
Il y a la haine.
Une haine de jour en jour plus terrifiante à réprimer.
Une haine qui n'en peut plus de pardonner.
Une haine qui n'en peut plus de vouloir oublier.
De vouloir oublier les prisons de SEXUS
et les interdits de vendre ALLEZ CHIER.
De vouloir oublier ce que les fonctionnaires de l'Hydro
m'interdisaient d'écrire dans «leur» journal.
De vouloir oublier l'accumulation ininterrompue de saloperies
dans laquelle on a trempé ma vie depuis mon enfance.
Comme pour me donner la couleur du sang.
Du sang dont je réclame, moi aussi, le versement.
Du sang que je devrai peut-être aller chercher
à coups de couteau dans leurs veines.
Une haine qui n'en peut plus de se sentir coupable.
Une haine qui n'en peut plus de se retenir.
De se retenir encore un peu.
Encore un peu.
Jusqu'ici.
De peur de devenir, par là même où j'espère encore une justice, moi aussi,
foncièrement, injuste.

Le mythe de Zarathoustra et le besoin du maître vainqueur et unique.
Mais la solitude de Zarathoustra n'a jamais réellement été possible.

(*Esquisse d'une sorte de «protest song»,*
écrit entre le 9 février 1970 et le 15 avril 1971).
"Ils vont revenir.
Ils vont revenir, un jour, par surprise, comme ils sont déjà venus.
Ils cerneront encore la maison.
Ils diront que la guerre est là, simplement,
et que le pays doit encore se défendre.
Ils reviennent ainsi, tous les vingt ans, comme d'honnêtes commerçants, à l'époque des grands arrivages.
Ils s'assoient au bout de la table, et parlent à voix haute.
Ils te diront que ta portée de fils est connue dans tout le pays.
Ils reviennent ainsi tous les vingt ans.
Comme d'honnêtes commerçants."
À la fin de son discours, l'orateur fut l'occasion du grand éloge de la foule.
Mais un inconnu se leva pour l'injurier.
L'orateur lui répondit: pourquoi sommes-nous toujours ensemble
contre tous les autres.
Ils sont venus et tu sais qu'ils vont revenir.
Ils vont rentrer chez toi par la grande porte, sans même t'avertir,
et ils vont te demander de les suivre encore lorsqu'ils vont revenir,
ils vont te prendre par la force et tu ne pourras même pas fumer derrière les barreaux de la prison en attendant qu'ils viennent encore te chercher et ils vont te dire que la vie est belle en dehors de la prison et que tu pourrais les suivre sur l'autoroute avec toi aussi du chrome plein les doigts et que tu pourrais toi aussi t'arrêter toi aussi au stand à hot dog de ton choix et manger avec eux des saucisses peintes en jaune dans le stand à hot dog superchromé en écoutant des chansons d'amour au jux box à scopitone en même temps que le hockey à la télé couleur de la taverne
si seulement tu acceptes de passer avec eux chez le barbier.
La pénible vérité est sur le point d'éclater. Son poids est déjà ressenti.
Une lourde vérité nous sera bientôt rendue nous allégeant.
Alors les juges sont venus tenant dans leurs mains
de grandes photographies d'hommes décapités.
Ils marchaient en silence
derrière les bourreaux portant leur diplôme de boucher.

Ils vont sûrement revenir.
Avec de l'argent plein leurs poches.
Ils vont descendre de la tribune pour mieux se mêler dans l'auditoire.
Ils vont annoncer le grand renouvellement des politiciens.
Ils vont sortir du grand hôtel pour se mêler à l'auditoire
pour la distribution massive des grands lolipops de couleur.
Et tu auras l'air d'un minus dans ta Volkswagen pokée quand ils
te dépasseront sur l'autoroute dans leur bolide chromé jusqu'au muffler.
Et ils te diront que tout cela est à toi si seulement tu acceptes, toi aussi,
de donner une poignée de main au plus pauvre que toi
qui shine leurs souliers.
D'autres viendront.
Plus terrifiants que les premiers.
Ils s'empareront encore de nos villes, ratissant nos maisons
les unes après les autres à la recherche des moindres traces d'insurrection.
Ils enfonceront les portes de nos maisons.
Ils renverseront nos tiroirs;
ils briseront nos murs à grands coups de hache dans les plâtres.
Et d'autres encore reviendront.
Plus terribles encore que les premiers.
Hurlant de rage contre nos silences.
Et nous fuirons, terrifiés, cherchant à nous cacher encore
dans le déferlement quotidien de la foule sur les pavés tâchés de sang.
Ils nous enlèveront nos propres enfants.
Dans leurs écoles,
ils en feront des chiens plus enragés que leurs propres chiens.
Ensuite ils les affameront.
Puis ils les lâcheront à leur tour contre nous.
Et ils te relâcheront.
Ils te diront de retourner calmement chez toi.
Qu'ils n'ont rien pu prouver contre toi
et que tu peux, à ce titre, retourner calmement chez toi.
Ils iront même jusqu'à s'excuser de t'avoir arrêté,
et ils te répéteront que tu peux désormais retourner calmement chez toi.
Mais ils se taperont la cuisse dès que tu seras sorti de leurs prisons.

Et ils se taperont la cuisse lorsqu'ils t'entendront gémir de plaisir
alors que tu t'accoupleras, calmement chez toi, avec ta propre femme.
Car partout dans ta maison, ils auront préalablement caché
leurs appareils d'écoute électronique.
Et tu ne pourras jamais les poursuivre devant leur justice.
Car jamais tu ne pourras prouver que c'est eux qui t'espionnaient ainsi.

18 avril 1971

Comme Robinson Crusoé et Vendredi regardant la mer, nous sommes là,
assis, à regarder une photographie de la Grande Galaxie d'Andromède.
Il n'y a plus de retraite enviable sur la terre.
Il n'y a plus de petites maisons perdues dans la forêt
depuis que la voix tonitruante de Zarathoustra ne trouve d'échos
qu'en la courte vision de nos ancêtres.
Et les grandes galaxies elles-mêmes ne sont que des crêtes
de hautes vagues que nous prenons encore pour des continents lointains.
Jamais, dans toute sa sagesse, Job ne parvint à prendre conscience
de sa réelle pauvreté.
Et nous allons ainsi, de bivouac en bivouac, nous voisinant ainsi les uns
les autres sur la terre, dans la plus grande pauvreté de notre histoire,
avec nos surplus de savants, de blé, de viandes et de lait.
Nous savons maintenant que nous sommes nous-mêmes un surplus.

24 avril 1971

L'échec, à condition d'avoir les moyens de renouveler l'expérience,
n'est qu'une simple méthode d'apprentissage.

25 avril 1971

Donner à notre vie, comme finalité, l'idée d'une société fainéante,
vivant aux dépens d'une super-industrie n'offrant qu'une faible marge
de travail, est sans doute une façon bien imagée et bien primitive
d'envisager l'avenir.

Nous devrions plutôt distinguer notre histoire en trois paliers
dont le dernier n'est même pas encore réellement possible:
l'ère des producteurs, l'ère des organisateurs, l'ère des voyageurs.
Un jour, un membre de notre collectivité, résumera peut-être ainsi
la somme de ses perceptions:
j'ai pris conscience dans le laboratoire «x» du vaisseau véhicule spatial
«y», et je suis témoin depuis maintenant 1200 années-lumière
du voyage du dit véhicule vers la galaxie «z».

Nous ne pensons pas: nous préjugeons.

L'action nécessite encore pour nous une sécurité,
et nous nous donnons le courage d'agir par un arrêt de la réflexion.

Une idéologie est le curriculum vitae
des adaptations et des mésadaptations d'un individu donné.

28 avril 1971

Pauvre Reich.
L'éducation de l'enfant est nécessairement répressive.
L'éducation sous-entend une certaine difficulté d'adaptation de l'enfant.
Le maître ne doit surtout pas cesser lui-même d'être ce qu'il enseigne.
Éduquer un enfant, c'est le sauver d'être dieu,
en l'aidant à n'être qu'un accident particulier.

Une idéologie ressemble fort à un commerce.
Lorsque l'auteur meurt, l'oeuvre, changeant de main,
est plus ou moins vouée à la décadence ou à l'oubli.
Il n'y a pas de chef-d'oeuvre valable pour tous.

30 avril 1971

Mon père et ma belle-mère se querellent à tort et à travers.
Germaine, ma soeur, rêve de foutre son camp.
Nos voisins d'à côté lancent leur argent par les fenêtres.
C'est à qui s'endettera le plus pour payer ses dettes.
Les quelques «amis» qu'il nous reste agissent, eux aussi,
de la même manière.
Et tout ce beau monde, comme la propriétaire de notre logement,
vacille au bord de la faillite.
La merde leur sort à tous par la bouche et le nez.
Et nous devons encore dire qu'ils sont beaux.
Même les juges de la ville empestent la charogne.
Le juge qui a condamné SEXUS se drogue de plus en plus de calmants
et sa fille tente périodiquement de se suicider.
Et nous devons encore dire que leurs jugements de cours
relèvent d'une justice raisonnable.
Et nous avançons ainsi, enjambant les cadavres et les grands rêves
désaffectés de la nation, cherchant encore à l'horizon les cercles fumants
d'une grande autorité.
Mais nous sommes dans l'obligation de réaliser
l'un des plus grands sacrifices de notre histoire:
nous devons progressivement nous adapter à vivre sans maîtres.

1 mai 1971

GRANDEUR ET MISÈRE À SE CHOISIR UNE CULTURE.
Pourquoi, depuis si longtemps, y a-t-il, indépendamment des croyances,
des ermites.
Mais je sais que je reste «à la ville» uniquement à cause du sexe
et des moyens qu'on tente d'y développer contre la mort.
Mais jamais je ne pourrai y réaliser ce que j'estime être
et le confort et l'immortalité.
La ville, pour la majorité d'entre nous,
n'est encore qu'une toute dernière illusion.

Nous espérons, en y menant beaucoup de vacarme,
anéantir nos rêves et notre désarroi.
La ville est la plus grande expression de notre faiblesse.
J'ai peur de quitter la ville comme j'ai peur d'aller seul
à la rencontre de ma réelle existence.
Je dois pour en sortir, tellement je crains d'être uniquement ce que je suis,
sans cesse travailler à y provoquer mon expulsion.
Mais le groupe a tellement à faire que j'en arrive à douter
qu'il daignera bientôt me déclarer tabou et m'aider ainsi à me départir
de ma peur d'être moi.
Mais je dois encore réfléchir.
Prouver que ces pensées ne correspondent pas à la position des malades
autour d'un thérapeute donné.

Le policier est créé par l'irresponsabilité et l'incompréhension
de la nécessité du jeu.

4 mai 1971

Un coup de judo politique: faire tomber l'ennemi du côté où il penche
sans égard aux raisons du dit penchant.
Ou le défi de Trudeau à la jeunesse.
Pierre-Eliot Trudeau lance un défi à la jeunesse: bâtissez un village
conforme à vos idées; le gouvernement est prêt à vous aider.
L'idée a du bon en autant que la démagogie passe avant le bon sens.
Mais elle est foncièrement superficielle et pathogène.
Au mieux, peut-on en espérer la mise en chantier
d'un nouveau type de ghetto.
Les réserves d'indiens ont pourtant fait la preuve chez nous
de l'insanité d'un tel projet.
C'est tout simplement prendre le rêve hippie pour autre chose
que ce qu'il est en fait: une retombée morale enjolivée d'un rêve de fuite
après l'échec d'une première tentative de conquête.
Et cette retombée morale a chez nous deux dimensions extrêmes,
l'une s'exprimant dans une volonté maladive d'aller cacher sa déception

au fond des bois (les hippies); l'autre d'aller poignarder à tort et à travers les responsables des affaires de la nation (les terroristes).
La morale hippie vaut
en tant qu'elle trouvera place dans la société même qui l'a fait naître.
Et ce n'est pas en encourageant le désespoir des hippies fraîchement sortis des prisons de l'État où ils étaient détenus à cause d'un manque de conscience du pouvoir, et en encourageant leur sentiment d'impuissance à transformer la grande société en créant pour eux des espèces de camps de réfugiés qu'un gouvernement peut réellement aider la jeunesse à régler son problème.
La politique de Trudeau, ici, équivaut à celle d'un ministre du travail qui, pour résoudre le problème du chômage, interdirait l'usage des tracteurs, et ramènerait la nation au pic et à la pelle
dans la construction d'un vaste réseau routier à travers le pays.

Nous n'avons pas besoin de nouveaux villages
qui devront à plus ou moins brève échéance fermer leur porte
faute d'être rentables par eux-mêmes.
C'est à la ville même que les hippies et les terroristes doivent se récupérer.
Que cette «ville» soit érigée en Sibérie, à Brasilia,
ou en plein coeur de Montréal.
Ce n'est pas en reniant la société des machines et des super-intégrations que nous transformerons nos rêves en réalité, à moins que nos rêves ne consistent qu'à désirer un retour à l'âge primitif.
Le gouvernement, au lieu de subventionner une nouvelle vague de colons travaillant au pic et à la pelle, devrait plutôt investir sur le potentiel culturel de la jeunesse actuelle mieux préparée à la manutention des microscopes et des télescopes, et cela par la création de cités-buildings post-universitaires autogérées légalement et moralement
par ses occupants, et dont la production ne consisterait pas à fabriquer, comme c'est le cas des réserves d'indiens, des babioles artisanales tout juste bonnes à encombrer nos maisons et à gaspiller nos matières premières, mais des inventions «hors-commerce» en ce qui a trait à la situation humaine entre les deux infinis qui, eux,
nous lancent un véritable défi.

C’est à partir des biens acquis qu’il est permis d’avancer.
C’est à partir d’eux que les projets ont un sens
et une possibilité de valorisation.
Nous avons besoin d’une relance, non d’un retour.
De mettre en marche des «kibboutzim» culturels.
Nous avons besoin, pour sauver la santé mentale de la jeunesse,
de recréer des «villages».
Mais non des villages du début du siècle.
Nous avons besoin de communautés closes ayant comme objectif
de traiter et de réaliser les probabilités qu’il nous est possible d’avancer
à partir des biens historiquement acquis.
En vrac:
1.
L’industrie nous a donné accès à la quantité.
Nous devons maintenant insister sur la qualité.
2.
Les chefs contestataires devraient être mis aux arrêts
et mis ainsi en demeure de régler le problème.
Le gouvernement n’ayant qu’un rôle: celui de forcer les leaders
à cesser de décharger leur responsabilité sur un «ils» démagogique,
et à régler réellement le problème dont ils se font les représentants.
C’est le seul moyen d’éviter la révolution:
les dirigeants actuels ne le prendront sûrement pas.

5 mai 1971

Réunion de parents: première assemblée.
Nous avons subitement vieilli de vingt ans.
Hier nous étions assis à la table et nous mangions du gâteau.
Nos parents étaient debout, autour de la table et mangeaient du gâteau.
Nous mangions tous du gâteau.
Et puis subitement la diapositive a changé.
Hier nous étions debout autour de la table et nous mangions du gâteau.
Nos enfants étaient assis à la table et mangeaient du gâteau.
Nous mangions tous du gâteau.

Avant de manger du gâteau, nous étions assis au salon.
Les enfants jouaient ailleurs dans la maison.
Nous avons décidé que les enfants devaient jouer.
Nous avons décidé que les enfants auraient avantage
à se rencontrer tous pour jouer ensemble.
Nous avons décidé que les enfants
devaient apprendre quelque chose en jouant ensemble.
Nous avons décidé d'organiser des jeux pour nos enfants.
Puis nous sommes tous passés à la salle à manger.
Et nous avons tous ensemble mangé du gâteau.

À l'origine le sexe était Dieu et Dieu était le sexe.

8 mai 1971

Nous ne sommes encore qu'une réimpression du passé.
La course à relais permet aussi le remplacement du coureur épuisé
par un autre en meilleure forme.
Nous commençons à peine à comprendre
que la vérité n'est qu'un procédé de mise en conserve de la pensée morte.

J'ai d'abord insisté sur la nécessité de nous immortaliser.
Mais ce n'est là qu'un aspect de la question que je cherche.
Car tel est bien, je crois, le sens du problème qui se pose à moi:
quelle est, précisément, la question?
N'est-ce pas le fait lui-même d'élaborer des réponses
qui nous permet de tenir des questions?

9 mai 1971

Nous sommes là dans les grands jardins suspendus de la terre
et toute la terre est un jardin roulant sur lui-même dans l'espace.
Demain, les super citées lunaires.
Demain, les longues filées de cosmonautes du dimanche.
Et la terre encombrée de touristes se faisant griller au soleil.

14 mai 1971

Je me définirais ainsi. Je suis biologiquement un mâle.
Mais pour qui il est extrêmement pénible
de satisfaire aux exigences psychologiques que l'on attribue ici
(bien à tort) à la définition même du mâle.
Je me verrais donc écartelé entre un fait bien clair,
et une interprétation des qualificatifs arbitrairement attribués à ce fait.
Mon problème se résorberait peut-être immédiatement
si je pouvais récuser le fait et me transformer instantanément en femme.
Car j'envie les femmes de pouvoir me faire jouir avec leur bouche, et
j'éprouve, dans le refus que j'émets d'aller sucer moi aussi des hommes,
une certaine qualité de mépris envers elles.
Car j'ai peut-être toujours tellement aimé dépendre du sein de la mère
que le sevrage ne s'est peut-être jamais réalisé autrement
qu'à l'encontre de mon désir.
Et je file ainsi, agressif mais rongeant mon frein,
à travers l'indéfiniment petit, allant partout répéter dans l'instantanéité
des variables le même air finalement connu.

Il est aussi difficile, voire tout simplement improbable,
de pouvoir bien reconstituer la pensée d'un auteur à partir de ses écrits.
C'est comme si l'on devait reproduire une symphonie de Beethoven
à partir d'une partition qui ne donnerait qu'une note sur deux.
D'où l'étonnement général des poètes devant les interprétations qu'on tire
de leurs poèmes lorsqu'ils ont la «chance» d'y assister de leur vivant.
Nous balbutions notre langue
mais le langage lui-même ne s'est pas encore manifesté.

15 mai 1971

Nécessité d'une nouvelle théorie de la vie privée.
C'est ordinairement un trait des gens dont la vie privée est un échec
que la participation soudaine (mais très tôt discontinuée)
à tout groupe social prônant autre chose que la vie privée.

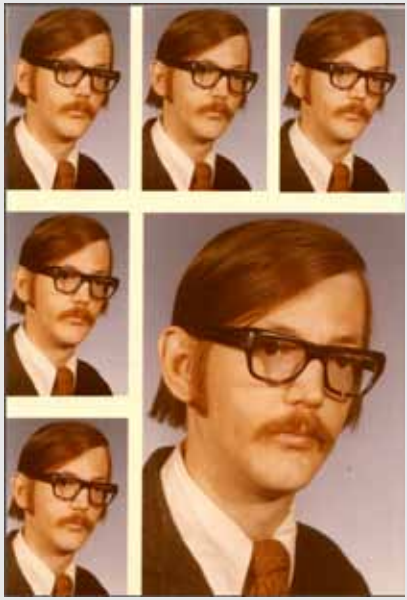
22 mai 1971

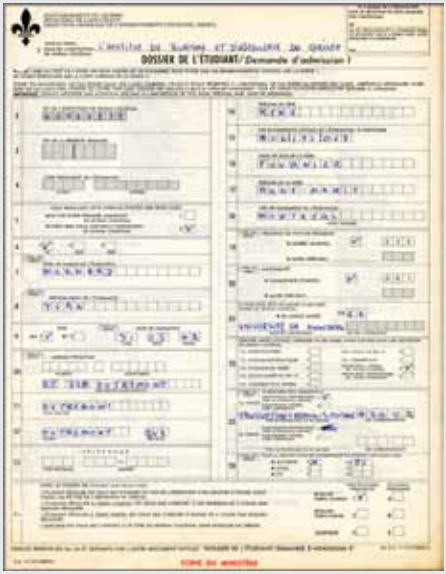
L'espèce humaine a finalement acquis le droit et le pouvoir de choisir
de vivre ou de mourir.
Une étape importante vient d'être réalisée.
Nous avons aussi acquis la conviction que la continuité de l'espèce
ne réside pas uniquement dans le maintien d'une culture particulière, mais
dans le maintien d'un stock culturel toujours plus étendu et diversifié.
Il en est actuellement des civilisations comme des marques de savon.
C'est l'ère d'une certaine prospérité qui se traduit par l'obligation
d'agrandir les greniers tout en garantissant à chaque objet
une meilleure rotation sur scène.

28 mai 1971

Je suis inscrit à l'Institut de tourisme et d'Hôtellerie du Québec.
J'en suis à une constatation difficile.
On dit de certains malades qu'ils s'assoient d'abord
bien en face du thérapeute pour des raisons visiblement agressives.
On dit également qu'en voie de guérison,
ils s'éloignent ensuite le plus loin possible du thérapeute,
et tendent à se refermer complètement sur eux-mêmes.
Et que finalement, leur problème se réglant,
ils peuvent, indifféremment, s'asseoir n'importe où.
Si tel est mon cas, j'aurai, durant près de vingt ans,
été un malade qui s'ignore.
Et j'entrerais, présentement, dans la troisième étape.

La valeur d'un homme a d'autant plus d'importance
qu'il est, pour lui-même, un homme ordinaire.
(De là à prétendre que l'histoire de l'espèce humaine n'est encore,
jusqu'ici, que l'histoire d'un cas de maladie mentale en voie de guérison,
il n'y a qu'un pas que je ne peux, honnêtement, franchir).





Inscription à l'Institut de Tourisme et d'Hotellerie du Québec.

Il y a, dans la «mode»,
des valeurs dont l'intérêt n'est peut-être pas encore suffisamment connu.
Mais il y a aussi, dans les «clients» de la mode, comme un besoin
de sur valorisation de soi-même qui ressemble étrangement à l'aveu public
d'une crainte tellement épouvantable à se présenter en public qu'elle doit,
pour s'exprimer, prétendre à sa guérison par un masque officiellement
approuvé.
La mode, en ce sens, ne peut pas ne pas se renouveler
sans se détacher du même coup de ce qui la rend utile.
La mode est essentiellement l'expression «tolérée»
d'une agressivité maladive contre la société.
Les véritables tenants de la haute couture en savent quelque chose
dans la difficulté qu'ils éprouvent à «vendre» leurs meilleures idées.
Car les clients de la mode se foutent éperdument de la couture
qui n'est au fond, pour eux, qu'un prétexte à l'expression d'autre chose.

30 mai 1971

Si la production en série nous procure des avantages réels, nous ne
pouvons pas nécessairement transposer son efficacité dans l'éducation.
Nous n'avons pas besoin de mille Einstein.
Un seul nous a suffi.
Mais nous avons indéniablement besoin de mille humains analogues
à Einstein travaillant tous à inventer, comme lui.

Rien de ce que je connais ne m'intéresse.

Procéder par étapes (c'est-à-dire par avantages accordés)
dans la rénovation du système familial.
Non par sauts, comme en Russie.
Le problème actuel soulevé par une réorganisation éventuelle du mariage
et de la famille vient de ce que nous confondons encore, dans ce calcul,
les pommes et les oranges.

Qu'une certaine sécurité soit nécessaire à la reproduction de l'espèce
ne devrait pourtant pas obliger l'interdépendance «à vie» et/ou «complète»
des travailleurs dans le domaine de la reproduction.
Il n'est pas juste, non plus, d'imposer à une seule partie de la population
- fut-elle majoritaire - tout le poids psychologique et financier
de la reproduction.
Les célibataires (pour ne pas utiliser le terme de profiteurs) devraient
se voir taxer encore plus lourdement, et ne se voir octroyer, sur le marché
du travail, que les emplois les moins payants et les plus accaparants.
Il est inadmissible d'accorder (à travail égal) une parité de salaire
et de conditions de travail entre les «sans enfants» et les «avec enfants».
Exemple: doubler les jours de maladies des «avec enfants».
De même pour les congés, en supposant dans le système actuel
que les pourvoyeurs auraient la décence de relever les non-pourvoyeurs
pour leur permettre à eux aussi des congés.
Et cela, non pour encourager une hausse présente de natalité,
mais en vue de libérer un maximum de temps libre.

1 juin 1971

Nous vivons encore à une époque de grand servage.
La terrible époque de la respiration et de la nutrition.
Et nous ne pensons encore qu'à vivre à «temps partiel»
alors qu'il est urgent pour nous d'envisager une vie «permanente».
Il en va sans doute de la «philosophie»
comme de la comptabilité d'une vie privée.
Les problèmes, les recherches et les solutions
ne peuvent réellement servir qu'à des fins immédiates et limitées.
Le reste relève plutôt d'une longue tradition de superstitions
et d'aliénation religieuse.
L'éternité, pas plus que pour l'être humain, n'existe pour la pensée.

11 juin 1971

Est-il actuellement possible, au Québec, d'être reçu docteur ès lettres sans avoir écrit un seul poème, un seul roman, ou une seule pièce de théâtre?
- OUI!
Est-il possible d'être reçu docteur ès sexologie et d'être encore vierge?
- OUI!
Je n'ai rien d'autre à ajouter.

Les moyens d'information, privés ou d'État, devraient tous dépendre d'une même loi les obligeant à promouvoir et à accepter de prêter leurs services (techniciens compris) à tout groupe d'au moins dix citoyens désirant «parler», eux aussi, à la nation.
Nous assistons présentement à un véritable contrôle d'une simple minorité sous prétexte, au mieux, d'une non participation spontanée des masses.
Il est évident que tant qu'existera tant soit peu de censure,
le peuple gardera un silence qu'il ne brisera, par les armes,
qu'en d'extrêmes circonstances.
Le droit d'être informé n'est rien d'autre qu'une vaste blague
tant qu'il ne sous-entend pas, avant tout, le droit, pour tous, d'informer.

12 juin 1971

Mes créanciers m'obligeaient, pour ainsi dire, au duel.
Je me suis caché.
Heureux, s'il y récupère quelques bonnes années de vie,
celui qui perd ainsi son «honneur».

18 juin 1971

Élitisme et putréfaction du journalisme: ou le journalisme magistral.
Jean Simard est écrivain.
Personne ne connaît Jean Simard.
Il a bien vendu quelques romans, mais, outre ses clients,
personne ne connaît Jean Simard.

Mais le journaliste Wilfrid Lemoyne, lui, le connaît.
S'il n'est déjà un de ses amis,
il peut au moins se compter parmi ses clients.
Et Wilfrid Lemoyne travaille à Radio-Canada.
1.
Jean Simard écope du droit d'être interviewé
durant une bonne demi-heure par Wilfrid Lemoyne.
2.
Les citoyens, en tant que consommateurs des produits annoncés
et en tant que payeurs de taxes, défraient les coûts de cet interview.
3.
Les citoyens ne sont pas interviewés.
C'est l'exemple parfait d'une des formes les plus graves de l'exploitation
actuelle des citoyens par une aristocratie qui, pour se maintenir au pouvoir,
se finance et se «vedettise» elle-même aux dépens du public.
Et tout cela avec les meilleures intentions du monde
et dans la plus déconcertante des naïvetés.
Tout cela ressemble étrangement à la petite école, là où nos maîtres
étaient des maîtres parce que nous étions «forcément» des élèves.
Et de quoi donc se seraient-ils nourri ces misérables, s'ils n'avaient pu,
là encore, nous dévorer vivants.

19 juin 1971

Une jeune romancière se déclarait «chanceuse»
que son roman ait été retenu par un éditeur. Tout est là.
Les moyens financiers et l'expérience professionnelle de quelques-uns
ont fait et font encore que le droit d'informer et d'influencer le groupe
n'appartient pas au groupe, mais à une minorité qui, même honnête,
ne peut être que foncièrement criminelle.

Tant et aussi longtemps que nous ne pourrons nous nourrir autrement
qu'en nous tiraillant autour de la table, il y aura des élus et des persécutés.
Car nous devons, pour vivre, être valables.
Et pour être valable, nécessairement nous sur valoriser quelque part.

Tout est là. Oui: tout est là.
Nous avons peur. Nous avons peur de la paresse.
De la nôtre, très souvent; de celle des autres, toujours.
Mais qu'est-ce donc que la paresse?

23 juin 1971

J'ai beau me raisonner et tout faire pour me convaincre de mes propres torts, il n'en est pas moins vrai que «quelqu'un» a piégé ma vie.
Et ce «quelqu'un», c'est une façon particulière de penser,
ou plutôt une façon particulière d'éviter de penser.
Et où que je sois, et dès que je sens cela, j'éprouve l'effarement du chien à la vue du balai qui l'a trop adroitement battu.
Il m'est extrêmement pénible de sortir de ma solitude
sans du même coup dénoncer ce qui m'opprime.
Mon silence est mon enfer; et ma parole conduit à la prison.

La révolution sexuelle exige au préalable une réforme salariale.
Et cette réforme devrait tenir compte d'un principe: la juste répartition du revenu salarial national entre tous les membres de l'État
quelque soit leur âge, leur sexe et leur fonction.

Le marxisme et le capitalisme sont nés de la culture familiale autoritaire de l'Europe.
La culture américaine est sur le point d'apporter la troisième voie.

24 juin 1971

Qu'est-ce que vivre, honnêtement et selon ses moyens,
dans une nation donnée?
Diviser la masse salariale totale (selon les rapports d'impôts)
par le nombre d'habitants (et non uniquement de «travailleurs»).
Le résultat donne le «honnêtement» et le «selon ses moyens» par individu.
Une «famille» peut ainsi, en multipliant ce dernier résultat par le nombre d'individus qui la composent, établir son budget moralement admissible.

Ce critère devrait servir aussi à établir, d'une façon plus juste,
le seuil de pauvreté.
Une révolution doit d'abord établir
la rentabilité des têtes qu'elle aura à couper.
Cette façon de compter ne tient aucunement compte
de la morale internationale, mais uniquement de la morale nationale.
À ce titre, elle est, malgré tout, strictement immorale
et doit rapidement déboucher sur un calcul international.

29 juin 1971

Pris, embourbés, (du simple fait d'exister) dans l'inconséquence effarante
de la plus raisonnable de nos raisons, et, malgré tout,
(et sans doute à cause de cette simple évidence),
chantant doucement dans la lenteur du matin.
Ce qu'il aura fallu de patience pour un simple éclat de conscience.
Et rien de moins qu'une accumulation désastreuse de cadavres
avant que d'aller tout simplement se mettre au lit.
Rien, certes, de plus alléchant, disent les cyniques,
que l'attente du buffet froid servi après obsèques.
Il y a toujours eu, dans notre histoire, des hommes pour tirer
leur renommée du simple fait de relever les maux de leur époque.
La vérité, c'est que nous n'avons jamais connu, jusqu'ici,
d'époque qui fût autre chose qu'un désastre.

30 juin 1971

Nos vieux nous ont menti.
Ils nous ont dit qu'il y avait un dieu.
Et lorsque nous sommes arrivés, eux-mêmes n'y croyaient plus.
Ils nous ont dit que l'instruction nous garantissait un travail à notre choix.
Et lorsque nous sommes arrivés, eux-mêmes allaient déjà grossir
la masse des chômeurs.
Ils nous ont dit que la pensée était l'une des qualités les plus respectables
de l'homme.

Et lorsque nous leur avons dit ce que nous commencions de penser,
ils nous ont jetés en prison.
Ils nous avaient dit d'aimer notre prochain.
Et lorsque nous sommes arrivés,
ils nous ont offert des armes pour aller le tuer.
Tout ce qu'ils nous ont dit, nous avons dû l'oublier.

2 juillet 1971

Pour une réforme du système pénitentiaire:
première offense, condamnation à apprendre un métier.
Libération selon sa rapidité à terminer le cours.
Récidive: exil (mixte) sur l'île d'Anticosti,
déclarée à cette fin territoire neutre.
Auto-gouvernement, subvention sous forme de garantie d'achat
des surplus de production de l'île.

Tourisme. Nécessité d'un assainissement de la balance des importations
et des exportations de touristes.
Sanctions (lourdes taxes d'amusements) sur les sorties; encouragements
des rentrées par la mise sur pied d'une loto-touriste (grand prix, $100,000,
etc.) dont les billets ne sont pas vendus mais reliés aux factures
et au simple fait de louer une chambre au Québec.

11 juillet 1971

Le rôle du journaliste, dans notre société, consiste à attirer et à maintenir
l'attention du public hors des zones réelles d'intérêts.
Les journalistes, pour éviter les censures, doivent «monter» un spectacle
en vue de cacher ce qui risque d'être vu. D'où, aussi, la nécessité
pour le journaliste d'être rapide, superficiel, laissant ainsi peu de chance
à la conscience de se formuler elle-même en conscience.
Journalisme et néo-monarchie: pitres et pickpockets.
Tels sont présentement les vrais maîtres de l'homme de la rue.

22 juillet 1971

Le mal dont nous souffrons tous actuellement vient de notre difficulté
à passer «moralement» d'une politique à court terme
à une politique à long terme.
Nous devons encore nous attarder à des problèmes d'entente entre tribus
faute de comprendre que la victoire de notre civilisation terrestre
dépend de notre célérité à nous débarrasser du problème de la maladie,
de la mort et de la famine. Tout est là.
Et pourtant l'état d'urgence contre la mort doit, coûte que coûte,
être décrété, le plus tôt possible.
Mais nous agissons encore comme ces vieilles comtesses déphasées qui,
lors d'un naufrage, s'empressent d'abord de récupérer leurs vieux bijoux
de famille laissés dans leur cabine plutôt que de chercher à s'enquérir
d'une bouée de sauvetage. Car nous prenons encore pour acquis
que notre richesse n'existe que dans le passé.
Nous nous affolons tous, dans le désarroi général,
préparant notre vieillesse plutôt que notre véritable vie.
Mais à quoi nous serviront, tout à l'heure, par cent pieds sous l'eau
ces colifichets de perles qui n'auront fait qu'alourdir notre poids
pour nous aider à mieux couler à pic.
On trouve ainsi de tout à la une des journaux. Sauf l'essentiel.

23 juillet 1971

Rien ne va plus. Les marchés s'effondrent les uns après les autres,
les commerces n'arrivent plus, et ceux qui résistent encore
n'ont d'autres choix que de hausser, à qui mieux mieux, leurs prix.
Même la nourriture en est touchée: en deux ans, hausse de 32%
sur le boeuf haché (0.49 à 0.65); de 41% sur la margarine (0.18 à 0.25);
de 15% sur le poulet (0.39 à 0.45); de 10% sur les sardines (0.10 à 0.11).
En hauts lieux, on essaie encore de camoufler les mitrailleuses et les chars
sous des ballots de paille.
Mais nous sommes tous responsables: et nous ne changerons pas la morale
de la nation en 2 ou 3 ans. Le pire reste à passer.

3 août 1971

La révolution sexuelle: un nouveau visage de la répression.
Le marxisme a tenté, semble-t-il, d'appliquer à la vie quotidienne,
les mêmes structures communautaires des bureaux et des usines
érigées en seules normes infaillibles et universellement valables
pour tout et pour tous.
La structure ouvrière, devenue l'État, ne permet aucun écart de conduite.
Formule qui ressemble étrangement à la vieille notion
d'identité de la Religion d'avec l'État.
La notion de communauté de travail s'opposant à celle de patronat
semble valable.
Mais pas plus qu'il ne faut confondre attrait sexuel et contrat conjugal
(ce que l'on fait hélas), faut-il mettre dans le même sac efficacité
pour le travail d'avec l'affectivité que peuvent se porter certains membres
de la communauté de travail entre eux, et surtout généraliser
et rendre obligatoire cette affectivité.
Rien de moins que de vouloir obliger le travailleur
à demeurer 24 heures sur 24 sur le lieu de son travail.
L'une des choses les plus difficiles à admettre, c'est l'impossibilité
dans laquelle nous sommes d'avoir raison pour autrui.
Après des milliers d'années d'insuccès, nous prétendons encore
en notre pouvoir individuel ou collectif d'aider ou de dominer
ce qui n'est pas nous.
Il est étrange de constater que les missionnaires, dans l'histoire,
s'embarquent toujours sur le même navire que celui des conquérants.
Notre histoire ne parle pas de missionnaires qui, ainsi partis,
sont revenus convertis à la religion des «houloubous»...
Il n'est pas nécessaire de travailler sur toutes les machines d'une usine
pour faire partie de l'usine.
Que la chose puisse être réalisée, rien ne s'y oppose.
Mais l'efficacité n'oblige pas de le faire follement à tort et de travers.

7 août 1971

Le meilleur moyen d'apprendre à écouter,
c'est de se mettre à l'écoute des gens qui n'ont rien à dire.

Les politiciens d'aujourd'hui ressemblent étrangement
à des agents de relations publiques des milieux financiers.

12 août 1971

Certaines gens se posent encore, le plus sérieusement du monde,
la question, à savoir si «la» société peut devenir folle.
Il me semble qu'une réponse plus significative pourrait peut-être
nous satisfaire si l'on s'interrogeait d'une autre manière: à savoir
si nous pouvons, en certaines circonstances, nous débarrasser,
tant soit peu, d'un certain degré de folie sans tomber, carrément,
dans une crise telle que nous n'aurions plus les moyens
de nous récupérer collectivement.

Il ne suffit pas d'accroître la production agricole qui n'est,
tout compte fait, qu'une action immédiate de cataplasme et de replâtrage
sans cesse à recommencer.
Mais chercher à transformer progressivement notre espèce d'hétérotrophe
en autotrophe.
Ou, tout au moins, tenter pour le moment d'accroître notre capacité réelle
d'utilisation des produits consommés de manière à freiner l'hémorragie
d'énergie qui menace, tout simplement, de nous tuer tous.
L'un des plus grands pièges tendus à l'humanité
est qu'elle se satisfasse du système digestif qu'elle a.

14 août 1971

Les intellectuels ont perdu les pédales.
J'en ai encore eu la preuve aujourd'hui: un certain Normand Bianchi, membre du FRAP, m'aborde au parc pour me proposer de faire partie d'une garderie pour enfants.
Il travaille à la librairie de l'université du Québec, il n'a pas d'enfant, et il ne comprend visiblement rien, mais alors strictement rien, aux problèmes réels de l'enfant et de la famille.
En réalité l'enfant, pour lui, n'est qu'un prétexte.
Nos mouvements politiques sont bourrés de jeunes gens de bonne volonté dont la seule réalité consiste à se méprendre sur leur propre aptitude à concevoir ce qu'ils appellent «la couche populaire».
Ils sont eux-mêmes ceux contre qui viennent se fracasser même les plus solides armatures.
Le «peuple», c'est avant tout le cliché, bonasse ou terrifiant, d'une certaine inconséquence bourgeoise.

Marie-Brigitte m'a demandé pourquoi la fleur sur notre table ne s'ouvrait plus.
Je n'ai pu lui répondre.
Je me sentais paralysé à l'idée de devoir lui avouer qu'elle était morte.
Et de devoir, un jour, lui expliquer que moi aussi, un jour, je ne m'ouvrirais plus.
Et qu'il en serait ainsi pour elle, un jour, par notre faute, tout simplement.

15 août 1971

L'homme est ainsi fait
qu'il ne peut imaginer que ce qu'il peut, à la longue, réaliser.

23 août 1971

La propagation des moyens anticonceptionnels efficaces
permettra d'accéder à l'inceste (parents-enfants; frères-soeurs)
comme moyen d'éducation sexuelle.
S'opposer à la pratique de l'accouplement dans le cadre de l'éducation
sexuelle, c'est tout simplement s'opposer à l'éducation sexuelle.
Le sexe est avant tout un art du frottement qui ne peut bien s'enseigner
que par l'exercice.

28 août 1971

Ne perdons pas de temps.
Perfectionnons, chacun, l'usage immédiat de notre propre langage.
Déjà des machines miniaturisées nous permettent d'entrevoir
une traduction simultanée à l'usage de toute la population,
avec imitation parfaite de nos propres tons de voix.
Cette planification des langues nous évitera l'immense perte de temps
qui consiste à faire la connaissance de vingt mots différents
pour désigner la même chose.
Le temps ainsi épargné nous permettra de nous libérer plus rapidement
de l'esclavage dont nous ne nous sommes jamais réellement défaits.
Nous n'avons connu jusqu'ici que des «amateurs» de la liberté humaine.
Il est maintenant grand temps de former des «professionnels».

30 août 1971

On oublie, la plupart du temps, d'inclure dans la définition
d'exhibitionnisme et de voyeurisme, en plus de la modalité sexuelle,
d'autres modalités tout aussi intrigantes.
Celle, par exemple, de la mise en vitrine des produits commercialisés,
allant de pair avec la conduite que l'on nomme «faire du lèche-vitrine».

5 septembre 1971

Les québécois indépendantistes ne semblent guère comprendre
ce que signifiera pour eux l'indépendance.
L'indépendance réelle n'a, en fait, guère de partisans: c'est la mystification populaire qui, ici comme toujours, l'emporte une fois de plus.
J'ai, dans ma vie privée, réalisé une forme réelle d'indépendance.
J'ai dû me cacher durant près de deux ans
pour décourager les recherches des gens dont je voulais me départir.
Il me fallait, pour reprendre ma vie en main, rompre avec eux.
Il me fallait cesser de respecter, en tous points, mes engagements précédents.
Car, à un certain point de pourrissement (j'y étais), c'est l'arbre entier qu'il faut abattre afin de concentrer la sève qui reste vers une repousse radicalement nouvelle.
Mes torts, je les reconnais, et je les accuse.
Mais je me suis réservé, je me réserve et je me réserverai toujours
le droit de vivre plus sagement que je l'ai fait par le passé.
Et cela, dois-je encore y aller à coups de hache sur la table de mes hôtes ou de ceux qui m'invitent.
Le Québec doit, pour renaître, trouver le moyen, lui aussi, «d'exécuter» son passé.

23 septembre 1971

L'une des choses les plus éhontées de notre temps
est que le luxe des uns soit encore le pain des autres.

1 octobre 1971

Idée de roman: lors d'une tempête de neige
(comme celle de l'hiver dernier) un groupe de citadins se voit obligé
de camper pour la nuit dans le building où ils travaillent.

3 octobre 1971

L'amour est fonction d'une structure sociale autoritaire.
Il est le centre même de la punition.
Amour et punition sont les grands thèmes de l'abrutissement.

12 octobre 1971

Les vieux me font horreur et honte.
Vieilles carrosseries rouillées par notre inconséquence.
Gâchis.

Une bonne femelle, comme un bon mâle, ça ne se trouve pas: ça se forme.

Aucune monnaie n'a jusqu'ici réussi à valoir une simple tranche de pain.

22 octobre 1971

Près de cinq ans après la parution de SEXUS 1 qui prônait la légalisation pure et simple de l'avortement pour tous, rien n'a encore été fait.
À peine un peu plus d'ouverture d'esprit «si la vie de la mère est mise en danger par une mise au monde éventuelle...»

Rencontrer Gaston Miron sur la rue.
Superficiel et ennuyeux.
Comme toutes les plaies actuellement reconnues.
Finira par avoir son monument sur la place publique.
M'a dit avoir rencontré Claude Gauvreau la veille de son suicide.
Gauvreau sortait d'un asile d'aliénés, mais prétendait aller très bien, voir: mieux que jamais.

23 octobre 1971

Tant et aussi longtemps que nous conserverons la notion de «grand»
et de «petit», l'idée même d'une juste reconnaissance
de notre propre identité et de celle d'autrui demeure inapplicable.

27 octobre 1971

(*Pour le départ de René-Luc Blaquière, professeur d'art culinaire,*
qui nous quitte pour devenir représentant syndical à plein temps).

C'est ordinairement au professeur, à la fin d'une année,
de remettre aux élèves un diplôme.
Mais comme vous nous quittez avant la fin de l'année,
nous avons pensé que c'était peut-être à nous
de vous dire que vous avez été un excellent professeur,
et qu'avec vous aucun de nous n'a perdu son temps.
Et nous signons tous: LA CLASSE.

31 octobre 1971

L'un des seuls moyens réalistes de stopper les guerres, c'est de transformer l'homo sapiens d'hétérotrophe en autotrophe et de le retirer de l'obligation où il est embourbé de se protéger du chaud et du froid.
Nous devons, de toute urgence, mettre un terme à la préhistoire.

1 novembre 1971

«*Les travailleurs québécois savent aussi que leur travail constitue la base réelle de la richesse du Québec: un gisement minier ne vaut rien sans le travail des mineurs*.»

Mais demain, l'invasion des grands robots.
Le travail fiable et parfait des grands robots.
Les pharaons remontrant leurs visages,
protégés derrière la grande haie des robots.
Demain, même les armées et les policiers manifesteront dans les rues contre les véritables immortels.
Et nous irons tous ainsi, félins de cirque, super gavés de fruits, d'oiseaux rares et de fines herbes, mourir dans des cirques mille fois plus sauvages que le cirque des premiers César.
Et n'allez surtout pas dire que le texte suivant la citation est un poème.
Car c'est la citation elle-même qui est le poème.
Bêtement et aveuglément le poème.
Demain, le monde payera pour aller travailler, comme il paye aujourd'hui pour aller à la chasse et à la pêche.
Le travail devient chaque jour davantage un sport d'arriérés.
La guerre des maîtres et des esclaves quittera bientôt le champ de bataille que représente encore le «monde du travail».
Lorsque les ouvriers posséderont enfin leurs usines,
c'est que les usines auront cessé d'être le symbole du pouvoir.
Il faut sans doute s'accaparer des usines.
Mais c'est uniquement tenter de récupérer le temps perdu.
Les «sages» ont toujours fait le jeu des pharaons.
En diffusant chez les esclaves des recettes de bonheur «à bon marché», leur exemple ne servait finalement qu'à consolider l'endettement des pharaons envers le peuple.
Super idiots et grands choyés des maîtres, voyez-les maintenant gonfler leurs poitrines de bronzes sur les socles des places publiques!
Horrible décadence que la sagesse!

REFUSÉ PARTOUT PIERRE BOURGAULT
SUR LE BIEN-ÊTRE SOCIAL.

Voilà à peu près ce que publient à la une les journaux LA PATRIE et LE PETIT JOURNAL, tous deux propriétés de la gang à Paul Desmarais. Car l'information, écrite ou parlée,
ne sert en définitive qu'à matraquer le monde.
Lorsque l'on connaît le climat de honte dont on entoure les assistés sociaux, et lorsque l'on connaît la colère populaire à l'idée de devoir faire vivre de ses taxes des gens qui n'ont pas l'obligation de devoir se lever tôt le matin pour se rendre au travail, ne parlons plus d'honnêteté dans l'information, pas plus d'ailleurs qu'il n'était possible hier de parler d'impartialité des prêtres dans les chaires du dimanche dont les organes actuels d'information ne sont en fait que les légitimes héritiers.
Dieu est mort! Vive la presse!

7 novembre 1971

Notre notion du sexe est tellement mal foutue à la base
qu'il en va de sa mise en vedette dans une nation
comme de son utilisation dans le monde du journalisme.
On le fout à la une dans le seul espoir de remonter le tirage.
C'est purement et simplement la politique bien connue qui consiste
à vendre son âme au diable dès que la bonne étoile disparaît
trop longtemps derrière un nuage.
Il est sans doute vrai, en ce sens, de répéter que le sexe préside toujours à la décadence des nations.

13 novembre 1971

Un théâtre filmé.
Une salle d'attente. Deux personnages.
Et un troisième qui rentre et qui ressort:
il est «reporter» et il rapporte toujours la même nouvelle concernant des recherches qui s'effectuent contre la mort dans les coulisses.

En son absence, les «deux personnages» causent pour passer le temps.
Leur conversation n'est que jeux de mots
basés sur des associations de sons.
Mais leur maquillage doit les faire vieillir toutes les cinq minutes.
Leur jeu n'est que bouffonneries, danses et sautillements.
(Auguste et clown blanc).
Théâtre pour enfant.
- dis donc...
- dis donc dis donc?
- dis donc dis donc dis donc...
- dis dons valent mieux qu'un dont l'on ne dis donc rien!
- dis donc: avale mieux plutôt que de ne rien dire!
- a valent mieux que rien...

18 novembre 1971

La répression, déjà, ne vient plus uniquement des «vieux».
Les «jeunes» sont là eux aussi, bien installés dans la télévision,
avec leurs questions d'opposition à l'invité de l'émission.
Et de quoi discute-t-on aujourd'hui?
De certaines mesures à prendre pour intensifier la recherche
contre la mort; de la nécessité d'un recyclage collectif
en prévision de la vie extra-terrestre. Bien sûr que non!
On discute, fort péniblement, du pour ou du contre
de la légalisation de l'avortement.
Tout simplement.

Rien n'est peut-être plus accidentel que notre propre identité.
Celui qui, peut-être, trouve l'une de ses voies d'existence
derrière les masques que nous lui permettons de porter
n'y est peut-être qu'arrêté davantage.
Chaque mot ne serait-il qu'une pensée qu'on aurait, en fait,
obligé au silence.
L'une des plus grandes superstitions de notre temps,
c'est de croire à notre propre identité.

Nous ne sommes ni identiques à autrui, ni identiques à nous-mêmes.
Déjà les robots s'installent à notre place.
Après une ablation du larynx,
quelques-uns parlent à l'aide d'une voix mécanique.
Nous changerons ainsi tout l'équipage.
L'éternité n'est qu'une unité de mesure
historiquement appliquée à la mémoire.
Même l'ère du boire et du manger
n'est qu'une mesure d'urgence pour survivre.

21 novembre 1971

Projet de commerce: service de canapés livrés à domicile.
Projet de publicité:
Des amis se présentent chez vous à l'improviste.
Vous désirez leur offrir un léger goûter.
Rien de tel que les canapés AUX DOUZE CHEFS.
Un coup de téléphone suffit.
Nos experts en buffet froid se font un plaisir de vous livrer le tout
en moins d'une ½ heure comme s'il s'agissait d'une simple pizza.
Nos canapés vous sont livrés
sur des plateaux de carton hautement décorés.
Vous n'avez qu'à enlever le papier plastique qui les recouvre,
et à les déguster avec vos invités.

28 novembre 1971

La science fiction n'est trop souvent qu'une «remise à demain» d'une évidence immédiate.
Prédire, comme elle le fait, une vie de cosmonautes pour notre espèce n'a rien d'original. Car nous sommes, nous-mêmes, depuis le tout début de notre histoire, des cosmonautes.
La terre n'est rien de moins qu'un vaisseau spatial d'une certaine envergure. Et le plus parfait des robots actuellement en usage, c'est encore l'homme que nous sommes.

Couper d'un coup, et presque définitivement, tous liens avec son passé (avec ceux qui l'ont vécu avec soi, qui en ont été les témoins, qui sont en sorte eux-mêmes notre passé), tel est bien le risque mental que j'ai couru.
Un migrant a, tout au moins, la consolation de pouvoir encore communiquer, même à distance, avec ses anciens amis.
Une coupure radicale, par contre, crée un vide à ce point douloureux qu'il risque de bloquer les motivations d'agir, du moins pour un certain temps.

L'action ne serait-elle pas le plus souvent qu'une réaction de soi-même devant et pour autrui dont l'enjeu principal n'est, en définitive, qu'une illusion de soi comme existence autonome de l'action, quelles que soient d'ailleurs la nature et la valeur de cette action.
D'où l'énorme difficulté d'application de tout plan de «réhabilitation».
Car c'est à la base obliger un individu à couper d'un coup, et presque définitivement, avec sa propre identité.
C'est toujours (si l'on veut bien me pardonner l'exemple) comme demander à un membre de ma tribu de participer, avec gourmandise, à une dégustation de vers de terre et de rats consommés vivants.
L'évidence de notre propre identité est à ce point incertaine que le retrait des «témoins» peut à lui seul nous obliger à nous désolidariser de notre propre existence.
Heureux celui qui ne ressent plus, pour survivre, le besoin d'être lui-même.

3 décembre 1971

Et les vendeurs d'images sont venus avec leurs grandes images de la paix
et leurs grandes images des grandes destructions.
Discutant entre vendeurs des moindres détails de leurs images.
Dans le vide éperdu du temps qui déjà ne vaut plus son poids
dans la balance des éternités.
Car rien ne réussit encore à nous convaincre.
Notre choix demande encore beaucoup de réflexion.

5 décembre 1971

Le syndicat des professeurs du CÉGEP de Saint-Hyacinthe
se voit actuellement obligé de défendre l'un de ses professeurs
accusé d'avoir utilisé à des fins pédagogiques un livre pornographique.
Le livre: LE CASSÉ de Jacques Renaud.
Le professeur: Robert Barberis.
La répression était forte.
Je ne croyais pas qu'elle irait jusque là.
J'ai connu bien peu de gens aussi convaincus de leur catholicisme
que Barberis.
Et voilà qu'aujourd'hui, on l'accuse, lui aussi,
de répandre des idées pornographiques.
J'aurais, moi aussi, aimé pratiquer «honnêtement» le métier de lettré.
L'événement Barberis me donne, une fois de plus, raison.
Je suis, depuis trois mois, élève cuisinier.
À chaque fois que je coupe un légume, c'est un québécois de plus
qui vient de sauver sa peau.

13 décembre 1971

Un cours de poésie ne peut être complet sans un bon cours de musique et de diction. La poésie est une particularité de la perception humaine comme la gastronomie est une autre spécialité de la même perception. Un professeur de lettres ne devrait jamais être agréé sans avoir au préalable passé, durant quelques années, l'épreuve de la rampe. Les lettres, elles aussi, sont un métier.
Et c'est bien parce que l'on méprise, en général, la notion même de métier, que l'on méprise (ou surévalue) le rôle des lettrés.

L'une des caractéristiques du québécois: l'obligation qu'il sent de devoir «expliquer» tous ses gestes à la moindre question. Une peur fondamentale et presque enfantine d'être toujours grondé pour tous ses gestes s'il ne réussit pas à les justifier devant une autorité qu'il ne cesse de percevoir comme ayant un pouvoir punitif sur sa personne.
Le québécois est un être qui a toujours, fondamentalement, peur d'être puni, et qui, pour éviter le châtiment, se croit toujours mis en demeure de se justifier.

25 décembre 1971

Jamais un cours ne m'a donné plus de satisfaction que celui de cuisinier. Jamais non plus le résultat de mes études n'aura été si attendu à la maison. Le ventre a cet avantage sur l'esprit de toujours chercher à se satisfaire de tout avant que de s'opposer à tout ce qui n'est pas lui pour ne pas se déplaire. La cuisine est peut-être le seul endroit sur terre où les censeurs ne se permettent pas de médire au risque de ne pas être invité à table.

28 décembre 1971

Dieu existe en autant que l'on y croit. Ainsi en est-il de notre propre identité. Nous avons bêtement «choisi» d'être identiques à nous-mêmes et nous n'en finissons plus d'en payer les conséquences.

1972 30 ans

24 janvier 1972

Stopper les surproductions du corps humain: ongles, cheveux, etc.
Nécessité d'ajuster la production aux besoins réels.

29 janvier 1972

Administration: théorique et appliquée.
Principes et techniques de motivation, de conversion
(changement, dépassement de la résistance à l'innovation).
Exemple: Tolstoï (théorie) et la réorganisation des conditions de vie
des féodaux (résistance, risque de désorganisation, de folie).
Le problème que rencontre une administration pourrait se résumer,
à toute fin pratique, dans la réalisation d'un objectif présumé nécessaire,
correspondant à une situation et à des moyens,
en vue d'une fin qui n'existe pas (Utopie).
Rien n'est plus difficile à comprendre que ce qui est évident.
L'administrateur sait ce qu'il ne veut pas; l'administré ne sait pas encore
ce qu'il veut.

30 janvier 1972

Ma chance aura été grande d'avoir connu, dans la vingtaine,
l'étourderie que la vie réserve d'ordinaire à un âge plus avancé.
Car il m'est encore possible de me refaire une vie après le cataclysme
qu'est pour l'individu ordinaire la projection sur la place publique
des particularités de sa déplorable intention d'être ce qu'il n'est pas.
Si la faillite, d'ordinaire, nous démontre le peu de confiance
qu'il convient d'avoir envers ses «amis», elle m'a, quant à moi,
fait la preuve que c'était moi qui n'étais l'ami de personne.

1 février 1972

Ma vie est extrêmement simple.
Le jour j'étudie l'art d'être cuisinier.
Le soir, je travaille à la réalisation des plats qui vont sur notre table.
Je suis un condamné à mort qui, la veille de son exécution,
fait encore la fine bouche devant les sauces et les épices
de la table dressée devant l'échafaud.

6 mars 1972

La «conscience» n'est peut-être que l'inconséquence
poussée à son plus haut niveau d'accréditation sociale.
TOUT EST PERMIS.
À tel point que l'une des plus grandes frayeurs de l'homme, c'est
l'homme.

9 mars 1972

Si je pouvais réellement concevoir à quel point de misère
est rattachée mon existence même, pourrais-je encore même en souffrir.
L'avenir, dans l'optique de notre civilisation,
est essentiellement paradisiaque.
Ce n'est qu'en désirant l'or des Indes
que nous sommes entrés dans les «paradis» américains.

13 mars 1972

Cheap labor du cosmos!
Sur quoi pouvons-nous fonder l'espoir d'avoir été autre chose jusqu'ici
qu'une peuplade d'imbéciles dressés les uns contre les autres
dans l'intérêt colonisateur de quelques bandes d'extra-terrestres
en mal de ravitaillement. (Exode 34, 10-28).
Cheap labor du cosmos!
Mais ils reviendront. Plus terribles cette fois qu'avant hier

et plus terribles encore qu'ils ne le furent hier.
Et le peuple, encore, se prosternera devant le pavillon de l'étranger.
Et le peuple, une fois de plus, en leur hommage, dressera la bonne table
avec le chevreau cuit dans le lait de sa mère.
Nos ancêtres furent hospitaliers.
«Les matériaux apportés suffisaient - et au-delà - à l'exécution
de l'ensemble des travaux.» La terre les a bien reçus. (Exode 36, 2-7).
Mais les «dieux» ne se souciaient bien avant tout que d'eux-mêmes.
Rien ne les obsédait plus que l'hygiène des viandes qu'on leur offrit.
Et les premiers autels ne furent en fait que des fumoirs d'occasion
pour le fumage des viandes.
Et les prêtres ne reçurent pour tout avantage du cosmos
qu'un titre de maîtres ès boucherie et charcuterie.
Mais les dieux ne connaissaient que peu de chose à la cuisine.
Ils nous imposèrent, et leur savoir, et leur ignorance.
Et ils mirent un temps fou avant de nous foutre la paix
et de retourner dans les étoiles.
Nous n'avons depuis lors travaillé qu'à reproduire pour notre compte
les avantages et les vicissitudes de leur civilisation.
Le temps est venu pour nous, désormais, d'outrepasser
les performances des «dieux».

14 mars 1972

Nécessité d'une politique de voyage.
Notre travail doit maintenant porter sur les préparatifs
d'un exode cosmique.
Nous décharger des travaux quotidiens par une automatisation maximale.
Le plein emploi sur terre: une orientation cosmique du travail.
Nous ne devons pas avoir, outre-planète, une bien luisante renommée.
J'en imagine qui durent royalement se taper la cuisse
au récit de nos basses manières.
Avions-nous une culture antécédente à la venue des dieux?
Quelque chose comme le culte à Priape.
L'heure est peut-être venue de renouer avec l'ancienne culture.

De nouer ensemble l'alliance et la préalliance.
Ne nous moquons pas trop des croyances des ancêtres.
Nos médecins et nos hommes de sciences
ne valent sans doute guère davantage.
Évitons du moins à nos enfants l'inutile habitude que nous avons
de nous moquer des erreurs du passé.

21 mars 1972

Heureux l'auteur que jamais les vieux de la tribu, de génération en génération, ne laisseront, sans menace de châtiments, lire par la jeunesse!
Celui-là, peut-être, apporte quelque chose.

Ce n'est pas avec des dollars que l'on devient riche.
Mais avec des cents.

24 mars 1972

La satisfaction sociale d'un individu: une permissivité pour lui, par une action restrictive présumée bienfaisante, d'enfreindre la liberté d'autrui.
Le postier m'impose la livraison du courrier à domicile; ainsi du musicien, du commerçant; ainsi de tous.
Il n'y a de vérité possible que contre autrui.
Ce texte n'est-il finalement autre chose qu'une preuve de ce que j'écris.
Comment nous en sortir?
(Notez bien le «nous».
Il n'est pas un mot que j'écrive sans tenter de piéger quelqu'un).

25 mars 1972

Le sous-prolétariat hippie.
Ignorant tout (ou presque) d'une alimentation saine et de l'art de cuisiner, les hippies ont la voix faible et le geste lent des sous-alimentés chroniques.
Ignorant tout (ou presque) de la main mise technologique dans le domaine agricole, les hippies rêvent et prônent le retour massif à la terre.

Ils quittent les villes au printemps, tentent l'expérience
d'un petit jardin qui devrait pourvoir entièrement à leur alimentation,
échouent lamentablement, et, repoussés par les vents de l'automne,
reviennent passer l'hiver à la ville plus déçus qu'auparavant.
Leur vie est néanmoins agréable pour peu que l'on s'adapte
au laisser-aller, au jeûne, à la petite drogue et aux rêveries
encore irréalisables d'une collectivité en mal de réaliser
une profonde révolution culturelle.
Parallèlement: le sous-prolétariat industriel et commercial.
L'esprit militaire et le culte.
Nous vivons, quant à nous, un je ne sais quoi de tout ceci.

26 mars 1972

«Se spécialiser», «faire carrière dans», etc. donc «se limiter à» suppose, au départ, une certitude (évidence, vérité, hypothèse scientifique...) qui, à mon sens, résulte de la philosophie de la croyance (en dieu, en la science, en l'art, etc.) qui, elle-même, suppose un vainqueur.

Les poètes se sont levés et ont réclamé la poésie pour tous;
les commerçants se sont levés et ont réclamé la mise en marché pour tous;
les prêtres se sont levés et ont réclamé la religion pour tous;
les avocats se sont levés et ont réclamé la justice pour tous.
Mais personne ne s'est levé pour réclamer ne fut-ce qu'un verre d'eau pour lui-même.

Dans notre civilisation, il y a le dieu officiel (les religions, les morales, l'information), et le dieu réel: l'argent.

Écrire, pour moi, ne doit être qu'écrire en fonction de moi.

Ma recherche ne doit être essentiellement que ma recherche: une certaine tentative de mise en place sans cesse revue et corrigée en fonction d'une action personnelle immédiatement réalisable et rentable pour moi.
L'isolationnisme catégorique.

Il m'est venu maintes fois l'idée d'écrire un livre
sur une célébrité quelconque.
Il m'est venu maintes fois l'idée d'aller interviewer les amis, les parents,
les témoins de la vie d'une célébrité quelconque.
C'est la première fois aujourd'hui que l'idée me vient
d'écrire un livre sur moi.
D'aller interviewer mes amis, mes parents,
les témoins de ce qu'a été ma propre vie.
À des titres de librairie tel JEAN-PAUL SARTRE PAR LUI-MÊME,
je me dois de me diffuser à moi-même sous le titre de
YVAN MORNARD PAR AUTRUI.
Ce n'est pas à moi de décider de la valeur ou non de l'exemplarité
de ma propre existence.

La mauvaise foi de Sartre est de s'être rendu désirable
en tant que Sartre pour tous.
Et, aujourd'hui, selon que le public l'abandonne (la réception que certains
étudiants lui ont faite en inscrivant sur des banderoles: «Sartre, sois bref
ou tais-toi»; ou selon que lui-même se lasse d'être en vedette; il écrit,
me dit-on, dans LES MOTS: *Je ne sais plus quoi faire de ma vie.*

La notion d'erreur
ne vient que de ce que chacun ne voit le monde qu'avec ses yeux.
La grande erreur vient de ce que chacun voit le monde avec ses yeux.

L'isolationnisme catégorique est la conséquence logique
de la démocratie réellement appliquée.
(Ce qui n'est même pas encore fait).

Marshall McLuhan parle d'un retour à la notion de tribu.
La faveur publique qui l'entoure est encore plus significative.
La peur d'exister aujourd'hui est-elle à ce point généralement ressentie
que nous n'aimons présentement nous percevoir
qu'en des images du passé.

Marshall McLuhan, le démagogue:
«the new electronic interdependence recreates the world
in the image of a global village».
Et que trouve-t-il de mieux comme image de fond à cette phrase:
une photographie nous montrant un caucus
dans une tribu que je présume africaine.
Comme démagogie, le moins que l'on puisse dire,
c'est qu'elle est efficace.
Le succès de McLuhan vient de ce qu'il permet à l'esprit "cultivé"
de prendre finalement conscience de sa propre réalité "tribale",
en le laissant croire en ses superstitions passées: soit en ce que le résultat
logique d'une super-culture est une retribalisation à un niveau supérieur.
Alors qu'en fait, l'homme, actuellement commence à peine
à se détribaliser, et que c'est parce qu'il n'a jamais été autre chose
qu'une tribu que l'homme supposé "cultivé" atteint présentement
à ce "new electronic interdependence".
Nous assistons tout simplement aujourd'hui à l'amenuisement, par l'effet
de la surpopulation, des territoires tribaux jadis reniés comme tels.
MacLuhan, ou comment faire admettre à un colonisateur méprisant
(sans se faire botter le cul et se faire foutre à la porte par les laquais)
qu'il n'est lui-même qu'un colonisé "méprisable".
Un point donc: MacLuhan est un bon vendeur qui, par ironie du sort,
est devenu lui-même un best-seller.
On lui sait gré dans les salons d'avoir su si bien présenter "la chose"
tout en ne brisant rien de la superstition.

Pour une méthodologie nouvelle de l'écriture.
Une simple question de mise en ordre.
L'oeuvre limitée VS l'oeuvre ouverte.
L'oeuvre limitée est l'oeuvre d'un auteur unique qui se ferme avec sa
mort. L'oeuvre est forcément prétentieuse et incomplète.
L'oeuvre ouverte est une sorte d'encyclopédie commentée, un fichier qui,
à l'exemple des compagnies financières à capital-actions, ne s'arrêtent pas
nécessairement d'évoluer avec la mort du fondateur, ou d'un individu-clé.

Exemple: les pensées de Pascal séparées les unes des autres, réparties en multiples casiers, selon des thèmes, des dates, etc., se répétant, qui auraient pu être complétées, d'un casier à l'autre avec les oeuvres d'autres auteurs, et demandant sans arrêt d'être reprises, complétées, corrigées sans néanmoins être toujours dans l'obligation d'être conçues comme propriété privée fermée sur elle-même et bêtement infaillible, donc fausse.
Chaque découverte faisant appel à d'autres découvertes.

On parle de la participation du public.
Et l'on n'a trouvé pour solution que Claudel...

Actuellement la méthode existe, mais l'on classe les oeuvres par auteurs.
Note: peut-être bon pour moi.
Mais dès que je désire systématiser la méthode pour tous, je n'en finis plus de me casser la tête en détails légalistes de standardisation.
Donc faux.
Donc pour moi.

28 mars 1972

J'ai longtemps rêvé sur des boîtes de fer-blanc
et des caisses à fruits de bois.
J'étais irréaliste.
Ce fut, en fait, deux ans de ma vie, passer ici à Outremont, à rêver d'une cabane aux fonds des bois: j'accumulais, les unes après les autres, les boîtes de conserve qui devaient servir à sa construction.
Refoulé par les employeurs (j'étais sans compétence pour eux), pourchassé par mes créanciers, je vivais ainsi tapi comme une bête.
Aujourd'hui les sauces à base de demie-glace, les rôtis bien refermés sur leur jus et les saumons chaud-froidés sous des bouquets de roses.
L'argent, cent après cent, s'accumulant à la banque.
Et la maison où nous allons, autour de son enfant,
Monique Cloutier et moi, vers la trentaine.
Et j'accumulerai, encore longtemps je l'espère, les boîtes qui, effectivement, nous ont permis d'accéder psychologiquement à tout ceci.

Notre démoralisation vient du fait que nous devons encore attendre
les retardataires.
Nous devons encore franchir des milles à pied avec, en poche,
les plans de l'automobile.
Nous devons encore nous engager à «gagner notre vie» alors que
le problème n'est déjà plus qu'un problème moral de désengagement.
Au mieux, nous est-il présentement possible de travailler moins
à condition de consommer moins: nous pouvons ainsi connaître
(avant notre mort) un peu de la liberté qui, demain, sera monnaie courante.
Car bien malheureux les vieillards de demain qui auront gâcher leur vie
à se «sacrifier à la lettre» devant des représentations d'un dieu
d'ores et déjà relégué aux monuments historiques.
N'y aurait-il, là-dessus, de conflit entre l'individu et la société
qu'en tant que ceux qui en ont pris conscience se sentent encore obligés
de revenir à une justification sociale pour s'admettre eux-mêmes.

4 avril 1972

Rêve.
Lise Jacques doit entrer à l'armée:
je la cherche dans le paradage des troupes (formées uniquement
de grandes femmes, jupes tailleurs fendues sur le côté,
montrant leurs cuisses jartelées, couvertes de bas de soie noire).
Ne la trouve pas.
Je suis chez elle.
Assis dans sa chambre à coucher.
Elle s'est levée et se prépare, dans la chambre de bain, à prendre un bain
que je compte bien (par ruse) aller prendre avec elle,
le bain n'étant pour moi que le prétexte du sexe.
Quelqu'un bouge dans son lit.
Je crois que c'est Serge.
C'est une autre grande femme qui se lève et qui va la rejoindre
à la salle de bain.
Elle doit, pour ce faire, passer près de moi; je dois retirer mes jambes
pour qu'elle puisse passer, ce qui laisse voir mon sexe en érection.

J'éprouve une gêne mais à la fois un défi de me laisser voir ainsi.
Je comprends alors que Lise Jacques ne me refuse sexuellement
que parce qu'elle est lesbienne.
Ce n'est ni ma mère, ni je crois homosexualité de ma part.
Mais le début de ma puberté.
L'âge où ma grandeur physique était légèrement plus petite
que la grandeur physique moyenne des femmes que je convoitais
à cette époque (les filles de mon âge ou plus jeunes étaient trop naïves et
trop peu sexuelles et je me sentais moralement coupable d'oser quoique
ce soit sur elles) et qui me refusaient ou plutôt que je désirais mais devant
lesquelles je n'osais évidemment rien montrer de ce que je désirais.
Et tout ceci pour dire que j'ai arrêté là, psychologiquement, de grandir.
Mon corps lui a grandi.
Les femmes sont devenues plus petites.
J'ai alors reporté ma fixation sur les femmes plus grandes que moi
et j'ai avec elles maintenu le même sentiment d'interdit.
D'où le paradoxe anti-attachement sentimental de ma part:
ou bien le mysticisme solitaire et suicidaire sous un dégagement d'amour
d'un dieu, ou bien le désir d'être pacha hautain entouré de petites femmes.
Mon équilibre m'apparaissant dès lors devoir se situer
en dehors des situations extrêmes soutenues par ce conflit.
Ni à gauche.
Ni à droite.
Mais en avant.
Tel est peut-être le sens réel de tout ce bataclan.

5 avril 1972

Si l'on n'est pas en circonstance de pratiquer le sexe,
il convient alors d'être assez sage pour prier «dieu».

Les révolutions ne peuvent être populaires: le «peuple» ne descend jamais
dans la rue pour renverser le roi, mais pour ne pas être renversé par lui.

10 avril 1972

Toute la compétence d'un administrateur
s'évalue à sa capacité de bien savoir mettre ses 2 pieds sur son bureau.
L'un de ses pieds, c'est les employés.
L'autre, c'est la clientèle.
Et le bureau, c'est le changement.

16 avril 1972

J'ai finalement trouvé un idéal à ma taille et cet idéal c'est moi.
Tout, alors, redevient réel et positif.
Car je détiens, chez moi, un pouvoir exécutif d'une particulière gravité.
Je suis le seul dont je suis réellement responsable.
La comédie des dictatures, des démocraties et des «pour tous» a,
quant à moi, assez duré.
Ce que j'écris, à ce titre, est d'une importance historique considérable.
Entre l'oeuvre d'un Confucius, d'un Platon ou d'un Marx,
j'opterai toujours, en premier lieu, pour ce que j'écris.
C'est la seule oeuvre qui, pour moi, tienne compte de mon existence.
Nul penseur n'a eu avant moi l'audace d'inscrire dans son oeuvre
le but réel de ma propre vie.
Et ce n'est, en définitive, qu'à cette particularité de l'espèce humaine
(mon existence) qu'il m'est possible d'accorder
une quelconque importance.
À quoi bon passer ma vie à monter des thèses sur des gens
qui n'étaient même pas foutus d'en écrire une sur eux-mêmes.
Impérialisme idéologique.
À quoi bon répondre à la pression des vendeurs itinérants qui,
chaque dimanche, viennent à ma porte, me vendre, qui: un Jéhovah, qui:
un socialisme québécois, qui: un nouveau savon sans rinçage.
Même si je le voulais, je ne peux, par ma définition même,
leur accorder le moindre crédit d'une procuration.
Au mieux, leur donnerais-je encore l'illusion d'avoir droit à l'illusion.

18 avril 1972

L'INFIDÉLITÉ ET LE CHÔMAGE.
Peur d'une mise à pied économique (chômage).
Peur d'une mise à pied affective (infidélité). Deux points faibles.
Nécessité de développer des habitudes de transfert
permettant une plus grande facilité d'adaptation au changement.
Conditions sine qua non d'un certain équilibre.

L'infini ne peut-être qu'en tant que fruit logique du définissable.

19 avril 1972

Correction. Ce n'est pas, comme je l'ai écrit, pour demain.
Nous vivons bel et bien - et d'ores et déjà - sur un navire cosmique,
et nous allons, et nous nous reproduisons, et nous nous transmettons
l'accumulation des données, et tout cela dans l'ignorance effroyable
d'une éventuelle - ou non - finalité de parcours.
Et tout le bataclan de fusées n'est, en définitive, qu'un pas de plus,
sur place. Donc: rien de neuf.
J'ajouterai: aujourd'hui, il pleut, *sur la partie du pont où je me trouve.*

21 avril 1972

La mode actuelle rapetasse à tort, et de travers,
au lieu de rapiécer au bon endroit.
Ainsi l'on vend, en masse, des pantalons flanqués de pièces voyantes,
donnant ainsi l'illusion à ceux qui les portent, d'économiser.
Mais ce n'est là qu'un jeu. La réalité est toute différente.
Certaines filles, par exemple, usent plus rapidement leur pantalon
aux frottements des cuisses.
Celles dont le véritable souci est d'économiser
posent leurs pièces - voyantes ou non - entre leurs cuisses.
La mode n'ose pas «se rendre là».
Précisément là où ses tissus perdent, en premier, la bataille.

23 avril 1972

Ne jamais prêter, ne jamais emprunter: conditions premières du confort.
Mais cela ne suffit pas. Encore faut-il savoir habiter les zones grises.

24 avril 1972

Une société dont la base de communication est l'énervement.

L'immortalité, oui.
Mais encore faudra-t-il en être satisfait.
Notre irresponsabilité jusqu'ici va jusqu'à attendre du divin:
et l'immortalité, et les réponses aux besoins nouveaux de satisfaction
des immortels.
L'immortalité risque de s'avérer l'entreprise la plus pénible
de l'histoire humaine.
La majorité des hommes y préféreront encore longtemps
l'habitude de mourir.
Notre tâche exigera de nous une patience tout aussi «immortelle».

2 mai 1972

Plus nous serons uniformes,
moins nous serons obligés d'être conformistes.

La majorité des gens de ma tribu
passent leur vie à me rendre la mienne insupportable.
En nous gavant littéralement d'automobiles, de motoneiges, de TV
couleur, d'habits à la mode et de journaux, nous nous obligeons à produire
toujours plus et toujours plus de superflu si bien qu'il devient de plus
en plus impossible de vivre avec les autres sans devoir atteindre un niveau
de vie sans cesse trop élevé pour nos moyens.
D'où une survalorisation effrénée d'une certaine façon de travailler
qui consiste moins à considérer l'objet produit
que la rétribution monétaire qui lui est rattachée.

Ainsi l'on se trouve obligé d'acheter des quantités de choses motorisées qu'on ne prend même plus le temps d'user avant de les changer pour d'autres plus récentes, des quantités de vêtements qu'on porte à peine, des journaux dont on ne lit plus que les manchettes, le tout pour continuer de vivre «comme tout le monde», pour faire partie de la tribu, pour ne pas être tout simplement rejetés dans le mépris et la pauvreté.

11 mai 1972

Une autre étape.
Commencerai à travailler (aux salades) dès le 5 juin: Chez Son Père.
Beaucoup de chance d'être entré là (par moi-même),
comme étudiant stagiaire, pour l'été.
Reste encore deux ans pour atteindre notre objectif:
$3,000 en banque ($1,400 y sont déjà);
Monique Cloutier divorcée
(la chose doit officiellement se régler le 23 octobre prochain);
fin de toute procédure légale possible concernant mes dettes;
réception de mon diplôme d'administrateur et de Chef «éventuel»
d'une cuisine de qualité. Etc.
Avenir: calme, modeste et propre.
Monique Cloutier et moi: travaillant tous deux à temps partiel,
soient deux ou trois jours par semaine.
Rien de moins.
Rien de plus.
Car le «retour à la terre», pour nous, est essentiellement un retour
à nous-mêmes.
Une liberté accrue de mouvements.

16 mai 1972

La présence du professeur dans les cours
maintient l'apparence d'infaillibilité.
Si les élèves se trompent dans leurs exposés,
le maître reste là pour «dire la vérité».
Le grand fléau des révolutions,
c'est les Napoléon qui trouvent là moyen d'accéder au pouvoir.
Nous avons eu, jusqu'ici, affreusement peur de l'anarchie révolutionnaire.
À tel point que l'on peut dire que toutes les révolutions ont été, en fait,
laissées en plan.
Il nous faut 100 ans d'anarchie complète pour nous donner le temps
de nous rôder à travailler ensemble sans maîtres.

17 mai 1972

À l'occasion d'un exposé sur le changement
que j'ai dû donné lors d'un de mes cours.
J'ai de la facilité pour enseigner.

Jamais, je l'espère, je n'accepterai de me remêler publiquement
à tout ce qui relève d'autres choses que des techniques d'un métier.
En matière de technique, même les gens les plus pédants
admettent aisément leurs erreurs.
Ailleurs, presque tout n'est que préjugé, panique à l'idée même de penser.
Je ne ferais que perdre mes emplois les uns après les autres.

19 mai 1972

C'est de la base que devraient sortir ceux
qui devraient d'abord recevoir les cours d'administration.
On assiste présentement à un parachutage des jeunes devant les anciens.
Nous, les jeunes, avons purement et simplement l'air
d'une bande de fils de courtisans.
Nous sommes l'utopie des familles.

27 mai 1972

On ne peut être à l'avant-garde sans être farouchement conservateur.
Mais il y a parmi nous tellement d'inventeurs de la roue,
et tellement de collectionneurs de monnaie
qui ignorent même l'existence d'une monnaie romaine dans le passé,
que c'est presque utopique que de vouloir se faire comprendre.
Ainsi, quant au sexe, «l'avant-gardiste» réclame une liberté sexuelle
et le «conservateur» une liberté de censure: ce n'est,
chez l'un autant que chez l'autre, qu'une navrante ignorance de l'histoire.

30 mai 1972

SURSERVAGE ET SOUSCOMMERCE.
Nous perdons notre temps à nous surservir anachroniquement
les uns les autres.
Nous perdons ainsi l'essentiel: le droit de piquer un somme,
là où bon nous semble, à l'heure qui nous convient.
Le «ciel» est ici.
Mais nous choisissons, chaque matin, «l'enfer».
Le bonheur n'a pas d'horloge pour tous.
La majorité des commerces ne sont, en fait, que des garderies d'adultes.
(Pendant que les enfants apprennent à vivre,
il faut bien que quelqu'un se charge de garder les parents).
Nécessité d'éliminer le surservage et le souscommerce
par l'automatisation des services à domicile
via l'architecture urbaine planifiée.

MAIS.
Il n'y a pas de politique intelligente possible
hors de l'immortalité humaine.
Nécessité d'un inventaire permanent des besoins humains
par opposition à l'inventaire actuel des biens à vendre
(quelqu'en soit d'ailleurs le besoin réel).

La structure syndicale n'est qu'un décalque de la structure
contre laquelle elle se bat.
Membres «bénévoles» et cadres «salariés» à plein temps.
À ce stade, la participation n'est déjà plus possible.

On ne devrait pouvoir diriger un pays qu'après avoir dirigé une province;
une province qu'après avoir dirigé une ville d'envergure;
une ville d'envergure qu'après une ville ordinaire;
une ville ordinaire qu'après un village;
et un village qu'après un groupe de travailleur dans un village.
(Mais n'est-ce pas là, encore, une autre légifération).

31 mai 1972

ARRÊT.
31 mai 1972.
30 ans.

1 juin 1972

L'immortalité sera sans doute autre chose que la notion que l'on s'en fait.
L'acharnement à vouloir demeurer soi-même (tel angle de perception
plutôt qu'un autre) nous empêche peut-être de bien renouveler la question.
Et si le JE qui, actuellement, m'apparaît comme étant ma limite
n'était en fait qu'un des angles de perception
d'un ensemble plus particulièrement cohérent.
Ma volonté présente d'immortaliser mon JE
n'est peut-être qu'un frein de panique devant la nécessité d'une mutation
radicale qui, elle, peut seule «m'immortaliser».
(Les religions ne sont peut-être stupides
qu'en autant que nous nous bornons à les percevoir «religieusement»).

Nous devons nous libérer de l'obligation de respirer, de boire
et de manger.
Car ce n'est là qu'entraves et poisons.

2 juin 1972

Travail au restaurant CHEZ SON PÈRE.
Les cuisiniers payent de leur paye le faste des restaurants.
Les médecins et les avocats ne doivent supporter le luxe
que de minuscules salles d'attente.
Ils n'ont besoin que d'une secrétaire réceptionniste.
Les restaurants se doivent d'entretenir un personnel écrasant dans la salle.

9 juin 1972

Alain et moi suons dans la cuisine.
Le chauffeur attend seul sous la pluie dans la super Cadillac,
tandis que la vedette Liberachi déguste son homard à l'Amoricaine
en compagnie d'un de ses petits amants dans l'un des non moins
petits salons du restaurant Chez Son Père.
Il est une heure du matin. Bien sûr, on a oublié de nous payer.
Ce ne sera que pour demain.
Pourtant, ici, malgré les apparences, les chiens sont en haut, et le bonheur:
dans la cave.

Mon père et ma belle-mère se séparent:
Germaine, ma soeur, entre chez nous. Une bouche de plus, ou de moins:
mais c'est bien peu de chose! Dans l'éternité.

12 juin 1972

Il y a une certaine catégorie de gens dans le besoin
dont le principal plaisir n'est pas de se tirer eux-mêmes de l'embarras
mais de vous y foutre avec eux.
Je crois, hélas, que ma famille est dans ce cas.
Je n'apprécie guère le sentiment de dégoût qu'ils m'obligent à éprouver.
(J'ai moins de chagrin pour eux que pour moi-même).
Chose évidente, ils ne viendront pas, une seconde fois,
pisser dans notre réfrigérateur.

(*Notes de Monique Cloutier*).
1.
Suis allée voir Mme Racicot ce soir.
Elle a elle-même proposé de prendre Marie-Brigitte jusqu'au 23 juin: après c'est à voir. Elle récupère très vite.
Demain, tu n'as qu'à aller la lui mener: elle l'attend.
Marie-Brigitte le sait.
Je ne veux plus rien savoir de l'histoire de ta soeur Germaine.
J'ai pleuré quand elle est partie et j'ai vomi tout mon souper, par énervement.
Nous ne nous mettrons pas à terre à cause de l'imbécillité des autres.
Maintenant, tout va bien.
Poursuivons notre ligne, aveuglément, impitoyablement.
2.
Mon gros toutou.
Ta famille n'est pas pire qu'une autre.
Elle est juste pas meilleure.
La meilleure chose pour nous, c'est de plus y penser.
Nous avons mal rêvé.
Continuons le train-train.
Nous entrons dans le rodage de l'été.
Il nous faudra pour bien réussir mobiliser toutes nos énergies.

22 juin 1972

Congédié.
Tout simplement mis à la porte du restaurant Chez Son Père.
On m'avait promis $85.00 par semaine: on m'en donna $65.00 ($51.37 net).
On m'avait dit 48 heures d'ouvrage: on m'en fit faire une soixantaine.
On prétexte que je ne travaille pas assez vite.
Se joue ainsi.
Notre volonté de nous retirer (le plus possible) du jeu n'en est que plus certaine.
À quoi bon tenter de changer le régime autrement que par le meurtre.

Si encore les riches nous exploitaient
en fonction d'une meilleure performance collective.
Mais tel n'est pas le cas.
Ils gaspillent en mauvaise gérance et en gâteries
le pain qu'ils nous retirent de la bouche.
Mais rien ne sert de répéter encore ici
ce que notre histoire ne cesse de nous répéter.
Le peintre Mousseau n'aura jamais retiré des Bouilleux
$10,000 obtenu pour sa murale de Chez Son Père.
C'est nous, les ouvriers, qui l'avons payée à même notre misérable salaire.
Monique Cloutier et moi possédons présentement $1500
toutes dettes payées.
Nous devons atteindre le $3000: $2000 pour l'achat comptant
d'une modeste maison dans une région comme Mont-Laurier;
$1000 pour maintenir durant un an notre standard actuel de bien-être.
Voilà tout.

23 juin 1972

J'étais à l'époque un petit monsieur.
Et comme tous les petits messieurs de l'époque,
je trinquais (à la Casa, au Bistrot, ou ailleurs) avec les Molinari,
les Gauvreau et combien d'autres.
Mais je suis mort, je crois.
À peine maintenant quelques-uns vont-ils encore prononçant mon nom,
entre deux verres.
J'ai l'avantage des naufragés dont nul ne sait avec certitude en quel fond
de mer frémissent encore les derniers lambeaux de chair sur leur squelette.
Bien peu d'hommes ont ainsi le plaisir de revenir, durant leur vie,
pleurer sur leur propre tombe.
Que Dieu ait au moins pitié de ceux qui ne découvriront leur mort
qu'au moment de sa réalisation.
Rien de plus merveilleux que de se réveiller au matin avec,
pour tout bagage, le simple plaisir de constater que l'on respire encore.

24 juin 1972

Je me souviens avec effroi de la surexcitation à laquelle nous parvenions,
cuisiniers, aux heures de pointe du service.
Et tout cela pour la simple raison que quelques riches écervelés
ne savent pas être raisonnables lorsqu'il s'agit pour eux de passer à table.

26 juin 1972

L'URGENCE DE CHOISIR.
La réalité d'une retraite à la campagne c'est, finalement,
une dégustation de ciguë.
Socrate, derrière les barreaux de sa prison, n'avait d'autres choix
que de boire gloutonnement. On le poussait dans le dos.
Les électeurs lui imposaient, moins la mort, que l'obligation de mourir
comme eux. Vulgairement.
Ce qui m'a toujours retenu de me retirer au fond des bois,
c'est la crainte de mourir «prématurément».
Je sais maintenant que ma mort, où qu'elle m'advienne,
sera toujours prématurée.
Certains prétendent que le suicide
n'est que la volonté d'un meurtrier retournée contre lui-même.
Quant à moi, la question elle-même n'est qu'un jeu de mots.
Les faits demeurent évidents: même les tenants de cette discussion
meurent comme si leur propre mort leur advenait «par surprise».
C'en est déjà assez que d'être condamné à mourir sans devoir, en plus,
m'obliger à vivre d'une manière qui ne m'intéresse pas.
Les conditions de vie sont actuellement telles qu'exploiteurs et exploités
se retrouvent toujours derrière la même barricade
lorsqu'il s'agit de couper court dans le désordre établi.
J'ai moi aussi, comme plusieurs, rêvé d'assassinats sélectifs.
Je sais maintenant que la seule idéologie encore raisonnable
suppose au contraire une récupération sélective.
Mais je sais aussi que ce genre de missionariat
ne me ramènerait finalement qu'à la mort de Socrate.

L'argent n'est pas une réalité en soi.
C'est avant tout une façon particulière de penser.

Ralph Ginzburg, malgré la popularité de ses publications d'avant-garde,
ne peut finalement que se vouer lui-même à la faillite.
Il n'a pas l'étroitesse d'esprit d'un Heffner.
ÉROS ne pouvait dès lors obtenir le continuel succès bancaire
de PLAYBOY.

27 juin 1972

Toute la question consiste à savoir
s'il existe des formes de civilisation plus adéquates que d'autres.
Aucune réforme, aucune révolution ne peuvent être sérieusement
envisagées sans, au préalable, répondre à cette question.

Le problème des québécois dans le contexte américain
est qu'ils doivent se justifier moralement sur deux plans opposés:
d'une part le missionnariat le plus puritain des américains
valorise l'argent et méprise la pauvreté;
d'autre part le jansénisme ancestral des québécois
méprise l'argent et valorise la pauvreté.

30 juin 1972

Outremont.
La piscine est bondée de nageurs.
Ils y sont tellement tassés les uns contre les autres
que la natation consiste bien plus à se bousculer dans l'eau qu'à nager.
Et cette comédie se joue sur la cinquième symphonie de Beethoven
projetée à plein pouvoir par les haut-parleurs.
Affreuse Amérique bruyante et sourde.

1 juillet 1972

La masturbation, pour moi, n'est qu'un aveu
de mon sentiment d'impuissance à entrer en compétition
avec la virilité que j'attribue aux autres mâles.

3 juillet 1972

L'élaboration d'une nouvelle civilisation
n'est qu'une réponse inévitable à des obligations nouvelles.

4 juillet 1972

La consommation ou l'ère insécurisante et infantile
de la dépendance des improductifs
due à une mauvaise répartition du travail.

La pauvreté commence lorsque l'on ne peut plus répéter
le schéma de l'exploitation à un plus bas niveau que soi.

Heureusement que j'ai fait ma jeunesse.
Si c'était à refaire, je ferais pire.

Nos maîtres nous promettaient des emplois à la fin des cours.
C'était d'abord le leur qu'ils prolongeaient ainsi.

16 juillet 1972

Pour une meilleure qualité de «l'information».
Se prêter à un interview exige de la part de celui qui s'y prête une série de répétitions telles que l'interview ne soit, en fait, que la première officielle d'une réflexion profondément pratiquée avant de monter en scène.

Jeunes, nous étions convaincus de faire mieux que les vieux.
Encore beau, aujourd'hui, si nous réussissons à ne pas faire pire.

26 juillet 1972

Le gros problème de l'économie c'est que nous continuons de répartir l'argent selon les critères de concurrence d'un système où l'offre était en deçà ou égale aux besoins essentiels à la survie alors que l'offre actuelle ne correspond strictement plus, dans les pays développés, aux demandes essentielles.
Extrêmement rares sont les commerces qui, chez nous, existent en fonction d'autre chose que de colmater, non pas les besoins d'une clientèle, mais le besoin qu'a le commerçant d'arracher son pain en tentant de se faire survaloir dans un embouteillage de surservices, de folles productions, souvent même de surproductions.
Le travail est devenu l'un des plus grands modes d'apparition de l'imbécillité humaine.
Nous ne travaillons plus pour correspondre à nos besoins mais pour survivre en contrant à un manque évident de planification.
Rien de plus ridicule que de vouloir «humaniser» ce genre de travail.
C'est le travail lui-même qu'il faut maintenant arrêter.
C'est le travail lui-même qui ne peut essentiellement qu'être «aliénant».
Distribuer la monnaie par tête (sous forme de bonds uniquement échangeables, malgré toute accumulation possible, pour la consommation des produits essentiels: nourriture, vêtement, logement, éducation, santé...); laisser au marché privé l'attrait d'un salariat et le commerce des produits et des services de luxe.
Quelque chose qui ressemblerait, somme toute, à une limitation légale du droit, pour ceux qui le désire, de se battre, entre eux, en duel.

28 juillet 1972

Le mal de ventre que j'endure depuis quelques années a au moins
l'avantage de m'obliger à continuellement conscientiser ma propre mort.
C'est en quelque sorte ce qui m'empêche de m'endormir
et d'oublier que je ne suis retenu que par un fil au-dessus d'un gouffre
où je devrai un jour ou l'autre aller me fracasser le crâne.
Et l'on voudrait, en plus, que j'oublie ma situation réelle
pour me passionner pour une activité quelconque.
Il y a tout de même des limites à la bêtise.

30 juillet 1972

Le travail consiste moins à rendre service qu'à se casser la gueule
entre petits copains dans le but idéal d'obliger la clientèle
à ne passer que par soi pour obtenir une satisfaction à ses besoins.
Nécessité d'une planification des permis de commerce.
Le travail n'est le plus souvent qu'une participation forcée
à la reproduction de la bêtise.

1 août 1972

Tant que nous ne serons pas devenus autotrophes et immortels, il n'y a
rien à espérer de nous qu'une série de civilisations de broche à foin.

3 août 1972

(*Lettre envoyée à Guy Kosak et famille*).
Bonjour Hélène, bonjour Guy, bonjour le bébé.
Lorsque vous viendrez à Montréal, arrêtez si possible nous voir.
Nous aimerions discuter avec vous du prix des maisons à la campagne,
etc.
La date de notre départ approche.
Vous êtes les seuls parmi nos connaissances à ne pas avoir échoué.
Nous aimerions vous avoir comme guide. Monique et Yvan.

8 août 1972

N’aurais-je finalement d’autres ambitions que de me laisser mourir.
Las de n’être qu’un champ de bataille pour microbes;
las de devoir guerroyer contre mes semblables pour un peu d’espace;
c’est déjà trop d’effort que de devoir encore supporter la pression sur terre de l’atmosphère.
Seul. De plus en plus.
Comme dans un sable mouvant.
Je vis dans une société où tout ce que je peux faire de bon
mène directement à la prison.
Je n’aime pas les prisons.
Mais je n’aime pas non plus devoir mentir, comme maintenant,
pour éviter d’aller en prison.
Je suis las de vivre ainsi, au négatif.
S’il m’était au moins possible d’espérer pouvoir, un jour,
vivre honnêtement.
Mais même les révolutionnaires ont encore besoin d’être les spectateurs de leurs propres conquêtes.
Devoir aller travailler, toute la journée, dans une fabrique de bombes,
pour, le soir, aller paisiblement manifester contre la guerre.
Voilà où nous en sommes.

EVERYBODY HAVE A SEX.
BUT ONLY A SMALL MINORITY KNOW WHERE IT IS.
PSST...
SEXUS TELL YOU HOW TO ENJOY IT!

9 août 1972

Je précise.
Nécessité d'immortaliser la mémoire de chacun d'entre nous.
Chacun possède une série particulière de perceptions
tout aussi particulières.
Ainsi organisés, nous sommes tous essentiels
à l'élaboration d'une super perception.
Chaque individu, chaque civilisation ne peuvent être, en soi, qu'une erreur.
Nécessité d'atteindre concrètement à la communion des âmes
dont parlent certaines religions.
Ou quelque chose du genre.
Car la mémoire ne se transmet pas suffisamment
d'une génération à l'autre.

Les gens de la cité ne font que maintenir en surface
l'illusion de leur disponibilité sexuelle.
La pratique est toute autre.
Ce qui pourrait me retenir parmi eux n'est, en fait, qu'un manque
à percevoir (comme telle) cette course aux illusions: cela ressemble
étrangement à ces parcs d'amusement où chaque vendeur tente de vous
faire croire que c'est vous, cette fois, qui serez l'heureux gagnant.
La majorité des citadins vont ainsi, les uns après les autres,
allonger la longue liste quotidienne des perdants.
La cité n'est-elle pas la plus élaborée de toutes les loteries?

18 août 1972

Objectifs: simplicité, satisfaction.
Je ne dis pas pauvreté.
Je ne dis pas sacrifice.
Je parle d'un plaisir à peu de frais.
À chacun de devenir, pour lui-même, son propre exemple.
Nos relations avec «les autres» ne peuvent qu'être, d'année en année,
de plus en plus pénibles.

Ils gaspillent: nous économisons.
Ils consomment à tort, et de travers: nous ne cessons de recycler nos biens.
Leurs dettes les empêchent de dormir.
Leur nervosité les rend de moins en moins aptes à réfléchir.
Si leurs folies ne nous retombaient pas sur la tête (contexte de travail, dette publique...), il nous serait moins difficile de ne pas les haïr.
Employés ou patrons, ce n'est finalement que les garnitures d'une même platée.

À une philosophie «à taux fixe», je préfère une philosophie «flottante».

22 août 1972

J'adore, en un sens, les gens.
Mais je ne peux physiquement supporter le degré de bruit que nous émettons ensemble.

Nous perdons une grande partie de notre vie à essayer de persuader autrui qu'il a tort de ne pas être nous-mêmes.

25 août 1972

(*Lettre reçue de Pauline Maltais-Michaud*).
Cher Yvan.
Un Sexus 4 trouvé par hasard, dans une librairie! la dernière page, casier postal 338. Je te resitue... dans une boite postale physiquement.
La confiance qui nous entourait, l'objectivité qui nous permettait de se regarder, les longues conversations où on se découvrait de plus en plus, au fur et à mesure.
Tout le chemin parcouru pour permettre à la pensée l'acheminement qui conduit vers la vie, vers l'infini. Tu te souviens de Québec!
Ce vendredi le 1er sept., je serai sur la rue du Trésor de 5 heures à 6 heures et tous les jours jusqu'à dimanche à la même heure.
J'attendrai que tu viennes.
Pauline Michaud 782A Bossé Hauterive.

28 août 1972

La presse actuelle ne donne comme information
que ce qui la fait elle-même se vendre.
Et même si, par hasard, certains faits correspondent à leur réalité propre
autant qu'à ses exigences de rentabilité, la presse n'en demeure pas moins
un théâtre qui les distortionne pour se permettre à elle-même
de passer la rampe.
La presse est ce par quoi la nouvelle est retenue dans le langage.
La presse est ce par quoi l'homme s'informe de l'état de sa résistance
à l'information.

«*Terreur non plus de la nature, mais de la société...*»,
Henri Lefebvre,
La vie quotidienne dans le monde moderne.

Oui.
Mais c'est ainsi limiter notre conscience à ses refus de se concevoir
dans le cosmos; tout bêtement donner victoire facile à l'idée que l'homme
veut bien se donner de lui-même contre celle qu'il ne peut accepter
sans trembler; tout bêtement limiter la notion de «nature» à quelques
arpents de verdure soumis à la machine alors qu'il suffit encore
d'un léger écroulement de terrain pour enliser un village et nous ramener
à des perceptions plus justes de notre situation «moderne».

Albert Camus.
Le drame idiot de Caligula.
L'enfant du tsar est aussi coupable que le tsar lui-même: il n'est, en fait,
qu'un prétexte au recul de l'assassin devant l'assassinat du tsar.
Mieux: l'enfant doit périr avant le tsar.
Car il est l'avenir du tsar.

30 août 1972

Leur prodigalité nous oblige à les haïr.
Leurs dons nous éloignent d'eux.
Ils ne prennent même plus la peine de consommer.
La mythologie du «consommateur» monte en flèche.
Ils ne consomment plus à présent que l'idée même de bien consommer.

1 septembre 1972

Ce qui me fait «vieillir» c'est que la rareté de ma vie
est accentuée affectivement par la rareté de la vie de Monique Cloutier
et de sa fille Marie-Brigitte.
J'ai, pour ainsi dire, trois talons d'Achille.

5 septembre 1972

La retraite (rêvée) dans une maison de campagne, mais:
la terre n'est-t-elle pas elle-même «ailleurs»?
L'imaginaire n'étant que le quotidien, hélas, trop brièvement perçu!

11 septembre 1972

L'abrutissement est la cause la plus fréquente de la satisfaction.
Les loisirs ne sont le plus souvent que distraction de la jouissance.
Mille prétextes prévaudront encore.
Les «faits» ne sont-ils pas eux-mêmes les plus habiles prétextes.

14 septembre 1972

Nous sommes là, loufoques, bien campés sur la photographie.
Dans nos costumes d'un autre âge.
C'est déjà tout ce qu'il reste de nous.

3 octobre 1972

J'ai assez lu de romans pour comprendre que le seul roman
que je ne cesserai d'approfondir est celui de ma propre vie.
Ma vie est tout ce qu'il me reste.

10 octobre 1972

Il y a toujours devant moi cet instant où tout m'abandonnera.
Je n'ai plus qu'à désirer intensément ce que «j'ai» déjà.

29 octobre 1972

L'utopie n'est que la vie elle-même.
Les partis politiques se rentabilisent à côté de l'évidence.
Les «conditions de détention» prévaudront encore longtemps
pour préserver la paix sociale au détriment de l'éternité.
Dehors, le début de l'hiver.
Il fait chaud dans la maison.
L'âge de pierre fut une bien courte période de l'âge de la mort.

2 décembre 1972

Horriblement froid dehors;
et le système de chauffage de la maison est détraqué.
Les feux de la cuisinière à gaz fonctionnent à plein pouvoir;
la chaleur se répand lentement dans la maison.
Nous survivons ainsi dans l'espace.
L'essentiel reste encore à trouver.
Nos civilisations s'arrêtent brusquement à la limite des autoroutes.
Et ce n'est pas parce que nous vivons dans un château (si l'on tient compte
des comparaisons de confort avec d'autres pays) qui peut nous empêcher
de dénoncer la misère dans laquelle nous vivons.
L'essentiel du confort lui-même reste encore à trouver.
Nous devons apprendre à posséder ce que nous possédons.

Les techniciens ne se retirent pas au fond des bois
pour rejoindre leur indépendance.
Ils peuvent réparer eux-mêmes la machinerie dont ils disposent.
Le «hippisme» ne serait-il finalement qu'un aveu d'incompétence
s'exprimant par un retrait stratégique des zones techniques élaborées vers
des zones primaires et qu'on suppose par là plus facilement accessibles.
Mais qui, de fait, ne le sont pas.

16 décembre 1972

DANS L'INSUFFISANCE ET LA RAISON.
Rien n'est raisonnable que ce que l'on se donne comme devant l'être.
La raison n'est réelle qu'en ce qu'elle s'est préalablement arrêtée
à des objectifs dont la réalité demeure encore éloignée.
La vérité se doit d'être devant soi.
Être raisonnable n'est, somme toute, qu'un arrêté
contre la masse de nos perceptions en vue de gérer par objectifs
une insistante passion particulière.
Etre raisonnable,
c'est, avant tout, croire en la possibilité d'avoir, un jour, une réalité.
La réalisation d'une utopie s'avère le premier et le dernier critère
du raisonnable.
Mais: l'oeuvre accomplie est ce par quoi toute raison retourne
à son insuffisance.

19 décembre 1972

Je me moquais des ménagères.
Je me moquais des savons pour la vaisselle et des pommades
pour guérir les mains rugueuses.
Mais à force de laver la vaisselle tous les jours, mes mains sont devenues
rugueuses. Et ma peau se fendille dans le froid de l'hiver.
Moi aussi, j'ai compris que la pommade «Promani»
était bonne pour les mains.
Toutes les ménagères sourient après une application de «Promani».

27 décembre 1972

Nos écoles appliquent une politique de court terme tout en ne pouvant éviter à l'occasion de nous donner un avant-goût de l'avenir.
Elles nous préparent à servir l'organisation tout en nous concédant la possibilité à long terme d'un avenir meilleur.
Nos écoles doivent être «réalistes».
Et c'est en autant que nous le deviendrons nous aussi qu'une politique de libération pourra s'établir à long terme.
Nos maîtres ne sont-ils pas, eux aussi, des employés; et ne rêvent-ils pas, eux aussi, d'une liberté plus grande sans toutefois devoir donner dans l'anachronisme du patronat.

La guerre domestique demeure la plus efficace.
La censure doit d'abord disparaître des familles.
Un exemple de famille unie: le réveillon de Noël chez les Cloutier.
Mes belles-soeurs offrent à leur frère des revues pornographiques.
Même le père (il a mis ses lunettes) les feuillette à côté de l'arbre de Noël.
L'ex-amant de Laurenne Cloutier
(il l'a foutu enceinte et la mère Cloutier a dû payer l'avortement)
couche maintenant au su de tous avec France, sa soeur.
Lise Cloutier vit, sans être mariée, avec Jean-Pierre Carpentier.
Monique Cloutier et sa fille Marie-Brigitte vivent avec moi.
Et tout cela, malgré le slogan épiscopal «Une famille qui prie est une famille unie», fait aussi d'une famille québécoise une famille unie.
Notre évolution morale dépend de la désobéissance civique des jeunes et de la capacité des adultes à les épauler dans cette tâche.

29 décembre 1972

L'une des erreurs de nos politiques économiques
est de survaloriser ce qui n'a en fait que peu de valeur
au détriment de ce qui devrait en avoir par-dessus tout.
Il est plus important de financer l'environnement de l'automobile que
de financer les recherches sur la prolongation de notre propre existence.
Nos économies, une fois l'essentiel classique assuré,
délaissent la proie pour l'ombre.
Chacune de nos maisons est devenue un musée.
Et le plus simple des citoyens, un collectionneur effréné.
La vie elle-même ne vaut plus d'être vécue qu'en fonction de cet objectif.
Il n'est, en économie, de besoins inutiles
qu'en fonction de besoins absolus non satisfaits.
N'est-il rien de plus ridicule, une fois l'essentiel assuré,
que de négliger la jouissance de ses propres biens pour tenter d'obtenir,
en plus, les particularités de la consommation d'autrui.
Insatisfaction jusqu'à ce que mort s'ensuive des Sisyphe d'aujourd'hui.
Nous devons maintenant apprendre à jouir de nos différences.

Mémoires d'une ménagère mâle.

Notes autobiographiques, et autres notes.

Lorsque l'on découvrit, en 1970, sur la liste électorale du Québec,
à la place des fonctions ordinairement attribuées aux mâles,
le titre de «ménagère» à la suite du nom de certains hommes,
on se demanda s'il ne s'agissait pas là simplement d'une erreur.

Ce n'était pas le cas.
La chose était sérieuse.
La vieille profession de ménagère, jadis exclusivement réservée
à la femme, commençait à recevoir dans ses rangs
les premiers représentants du sexe fort.

Bien sûr, on s'était fait à l'idée qu'un certain nombre de mâles,
momentanément en chômage, reste à la maison.
Plusieurs, parce que leur femme travaillait à l'extérieur,
acceptaient alors de prendre la garde des enfants.
Mais ces mâles ne cessaient de se définir comme travailleurs en chômage.
Pas question pour eux de s'identifier socialement comme ménagères.
D'autant plus que les seuls mâles qui s'étaient jusqu'ici affichés comme
ménagères avaient pour la plupart une attitude visiblement homosexuelle.
Pas plus qu'eux, je n'acceptais l'idée d'être identifié à une ménagère.
Le simple fait de ne pouvoir gagner ma vie par moi-même
était déjà assez humiliant.

Car j'ai bien connu ce long processus d'humiliation qui consiste,
pour un homme, à se voir tomber du rang de mâle à celui de ménagère.
Et c'est bien ainsi qu'il faut le formuler: c'est bien un complexe
d'humiliation qui se développe tout d'abord chez le mâle placé
dans un tel contexte.

Complexe d'humiliation qui n'est pas sans être fortement encouragé par l'entourage immédiat, que ce soit la famille ou les amis, qui ne manque jamais de pousser, à l'occasion, la petite blague de trop, allant de «paresseux» à «gigolo»; tout autant que par la super-structure sociale vendant à la télévision l'image traditionnelle du mâle conquérant et autonome au siège de sa super automobile de l'année ou à la tête d'un vaste réseau de machineries de plus en plus automatiques fourni en données par un harem croissant de secrétaires féminins.

Et ce n'est pas la lecture d'un petit article perdu dans les pages d'un quotidien, annonçant pour l'an 2000, la domination des femmes sur l'homme, qui peut à elle seule redonner sa vitalité au mâle ainsi transplanté de culture et lui éviter le risque quotidien de sombrer dans la dépression nerveuse de celui qui ne peut se sentir «approuvé» par la société.

L'une des premières constatations que j'ai eu l'occasion d'établir est la suivante: la définition de la «féminité» telle que généralement accolée à la fonction de ménagère par les écrivains traditionnels est une définition inhérente à un emploie et à son contexte social (le rôle de ménagère) plus qu'une véritable définition de la féminité à proprement parler.

À ce titre, je me souviens du témoignage d'un jeune sociologue qui, étonné du peu d'intérêt manifesté par les pêcheurs traditionnels pour la lecture, accepta, pour en déterminer la cause, d'aller durant quelque temps partager en haute mer leur vie de pêcheur. Durant la première semaine, après ses journées de pêche, le sociologue consacrait une partie de ses soirées à la rédaction de ses observations. Mais si je me souviens bien, au bout de quelque temps, le sociologue devint de plus en plus négligent pour faire place à un véritable pêcheur qu'il était «sociologiquement» en train de devenir.
Le contexte et la fatigue aidant, son propre intérêt pour la culture fit place à un intérêt de plus en plus prononcé pour le sommeil bien mérité après une journée d'effort au grand air du large.

Ainsi en va-t-il du mâle transplanté dans la fonction de ménagère.
Il correspond, bientôt, point par point, à la définition attribuée bien à tort exclusivement à la femme alors qu'il n'était là, en fait, qu'une définition attribuable à une «fonction» indépendamment de la notion de sexe.

16 juillet 1970

J'ai décidé d'écrire ce livre lorsque j'ai compris que le féminisme tel que présenté par les femmes n'était en fait qu'un des aspects d'un mouvement appelé à prendre beaucoup plus d'importance dans l'avenir, et que ce mouvement, loin d'être uniquement réservé à la femme, allait bientôt se présenter comme la défense d'une profession que les mâles commençaient eux aussi à pratiquer: la profession de ménagère.

Le mythe de la femme «plus active que le mâle» est dû au fait qu'elle est toujours sur le lieu de son travail, tandis que le mâle doit se réadapter tous les jours en rentrant à la maison, et où il n'a pas place pour travailler.

La notion de chef de famille dépend aussi des tempéraments.

Je devins consommateur d'informations: j'en savais plus sur le monde extérieur en restant à l'intérieur qu'en sortant.

Betty Friedan parlait d'un indéfinissable malaise chez la ménagère.
Il est très loin, ce malaise, d'être indéfinissable.
Il était là, bien clair,
entre la revue CHATELAINE et moi qui lisait CHATELAINE.
CHATELAINE est à la ménagère québécoise
ce que la publicité télévisée concernant les jouets est aux enfants.
Les publicistes à cet égard gagnent leur vie contre les enfants:
«How many kids did you kill today».

J'ai progressivement compris qu'il fallait réformer la cuisine.
J'avais bien entendu, dans mon enfance, ma mère répéter à chaque jour que la chose la plus ennuyeuse pour elle était de toujours devoir répéter la même chose: trois fois par jour la préparation des repas, suivie à chaque fois, d'un monotone lavage de vaisselle, répétition qui avait tout d'une marche forcée sur place tant les résultats ne laissaient aucune trace d'amélioration.

La première grande découverte que je fis, fut la découverte de la production massive.
Je réussissais bien à l'époque dans la cuisson des fèves aux lards.
La première idée que j'en tirai fut celle d'ouvrir un tout petit restaurant, bien à moi, où je pourrais retrouver, comme cuisinier, mon identité masculine en remuant de temps à autre d'énormes platées de fèves.
Mais il fallait d'abord me rôder davantage.

Cette idée, aussi intelligente fût-elle, ne réussit en fait qu'à bouleverser durant quelque temps le menu de la maison.
Si je ne me couchais qu'après avoir mis mes fèves à tremper pour la nuit, je ne me levais que pour calculer le coût d'opération d'un petit restaurant tout en surveillant la cuisson de ma nouvelle platée de fèves.
Les résultats se firent bientôt sentir.
À l'exception de Marie-Brigitte qui ne cessait d'adorer manger des «binzo», Monique et moi commencions à douter, et des possibilités d'ouvrir sans capital un petit restaurant tout autant que du bon goût des fèves au lard servies au déjeuner, au dîner et au souper...
J'avais bien tâché d'obtenir une concession de cuisine dans une taverne, mais la chose, n'avait pas marché.
On ne semblait pas me prendre très au sérieux.
Finalement, l'idée fut remise à plus tard.
Il fallait, aussi, que j'apprenne à faire autre chose que des platées de fèves si je voulais vraiment attirer une clientèle.

De toutes ces fèves qui risquaient de se perdre, naquit une autre petite découverte, plus pratique cette fois, la découverte du congélateur. Pourquoi, en fait, répéter chaque jour, une opération qui devenait de plus en plus monotone, d'autant plus que les recettes que je suivais exigeaient, pour la plupart, de longues heures de cuisson. Ce fut l'époque de la sauce à spaghetti.

Il s'agissait tout simplement de produire d'un seul coup une quantité de sauce suffisante à nos besoins pour un mois, puis de la répartir en autant de contenants de plastique qu'il était possible de remplir en calculant dans chacun la quantité nécessaire au service d'un repas pour trois. Puis de mettre le tout au congélateur.
Lorsque nous venait l'idée de manger un spaghetti, il n'y avait qu'à faire bouillir les pâtes et décongeler un contenant de sauce. Le tout, décongélation comprise, s'effectuait en quinze minutes.

Ainsi ma cuisine s'améliorait.
Au fur et à mesure que j'atteignais une certaine perfection dans la préparation d'un nouveau plat, il prenait rapidement la route de la production massive et du congélateur.
La préparation des repas devenait de plus en plus rapide, sans pour cela que ne se fasse sentir une baisse dans la qualité.

Le congélateur nous offrait l'avantage de la variété, de la rapidité, tout autant que d'une économie considérable de temps.
Seuls nos moyens financiers nous arrêtaient dans l'exploitation de cette procédure.
Notre congélateur ne pouvait recevoir qu'une vingtaine de contenants à la fois, et nous ne pouvions strictement pas envisager l'achat d'un congélateur suffisamment grand pour permettre de produire davantage.

En fait, nous étions pauvres.
Et il ne fallait surtout jamais l'oublier.

18 juillet 1970

L'une des publicités qui revenait souvent à la télévision,
nous montrait deux ménagères en train de comparer
la propreté des vêtements qu'elles venaient de laver.
L'une était invariablement radieuse et méprisante pour l'autre
qui n'utilisait pas encore le fameux nouveau savon
qui nettoyait toujours mieux que les autres savons.
Elle finissait toujours par convaincre sa voisine,
et trouvait dans cette victoire sa valorisation.

Cette image de la compétition devait avoir un puissant impact
chez la ménagère féminine qui n'avait jamais associé, dans son monde,
l'idée de compétition à l'idée d'une bataille dont l'enjeu pouvait être
la direction d'une industrie, d'un groupe social ou d'une école de pensée.
Mais pour un mâle «ménagère», l'idée passait mal.
Tant d'effort et de lutte ne pouvait, sans tomber dans le ridicule, n'apporter
qu'un peu plus d'éclat à une simple brassée de linge qui, le soir même,
risquait d'être aussi crottée que le matin sur le dos des enfants.
L'une des principales motivations sociales, pour le mâle ménagère,
tombait à plat.
Il était d'autant plus difficile pour lui,
dans une société où la valeur individuelle est basée sur la compétition,
de se valoriser et de trouver ainsi plaisir à faire ce qui devait être fait.
L'ennui était d'autant plus lourd à combattre.

Je trouvais cependant un certain plaisir dans l'éducation de Marie-Brigitte.
Je devais comprendre par la suite que mon plaisir venait moins
de l'évolution réelle de Marie-Brigitte que du prétexte à me comparer
avantageusement, comme éducateur, avec la voisine dont les enfants
me paraissaient plutôt mal éduqués.
Je pouvais être, moi aussi, radieux et méprisant, et cette fois
dans une action dont l'enjeu me paraissait aussi valable
que le contrôle d'une industrie, d'un groupe ou d'une école de pensée.

J'avais, en fait, la nostalgie des jeux réservés au monde mâle.
Je ne pouvais me résigner à vivre avec plaisir
hors de l'esprit de compétition.
Mais je ne pouvais non plus me résigner à me mettre dans la course
pour l'obtention du titre de reine des ménagères
à cause du lustre de mes parquets.

Je me sentais seul, désespérément seul, à journée longue.
Dans ce monde de ménagère, généralement réservé aux femmes,
je ne pouvais jouer «avec» personne, puisque je ne pouvais jouer
réellement «contre» personne, du simple fait de ne pouvoir considérer
sérieusement les enjeux du monde féminin qu'on me présentait alors.

20 juillet 1970

J'ai honte, profondément honte, d'être un homme devant une femme,
comme j'ai honte d'être un blanc devant un noir, comme j'ai honte
d'être un américain devant les gens des pays colonisés,
comme j'ai honte... d'être un adulte devant un adolescent,
comme j'ai honte d'être un patron devant un employé.
Écoeurante bouffonnerie.

Car plus l'on monte dans la société, plus l'on achète des policiers.

Peu à peu, je pris conscience de ma situation.

Je vivais entre deux groupes hautement standardisés.
Ma difficulté à prendre au sérieux les dogmes du mythe féminin
influençait peu à peu l'habitude que j'avais acquise
de me prendre pour un mâle.
Je vivais entre deux mythes, et je les trouvais tous deux, progressivement,
aussi ridicules l'un que l'autre.
Leur fonction, l'un par rapport à l'autre, semblait chaque jour d'avantage
ne consister qu'à l'affermissement d'une illusion
dont ils ne pouvaient moralement se défaire.

À cette époque où les biologistes et les agronomes réussissaient à créer des races de pommes de terre en fonction des besoins de l'industrie, ce partage primaire d'homme et de femme dans les fonctions humaines relevait de l'anachronisme le plus ridicule.
Tout aussi ridicules étaient leurs prétextes les motivant vers l'action.
En définitive, très peu de leur temps était réellement consacré à «gagner» leur vie.
Le reste du temps étant généralement consacré à la camoufler sous un amoncellement d'objets et de gestes purement illogiques et inutiles, mais qui leur tenait lieu de trophées dans la lutte qu'ils ne pouvaient s'empêcher moralement de mener les uns contre les autres.
Pour moi, le problème était de garder ma santé mentale dans cette impossibilité d'identification.
Je ne sortais plus de la maison.
Et lorsque je sortais, j'éprouvais un sentiment d'incompréhension si prononcé qu'il m'arriva, à plusieurs reprises, de me croire réellement atteint de folie.
Je me rappelle entre autres de certains marchés où j'éprouvai particulièrement de difficultés à payer à la caisse tant je comprenais mal la signification de cette bouffonnerie.
J'étais comme un étranger lancé dans une église chrétienne et qui doit, sous menaces d'être roué, faire ses génuflexions aux bons endroits.

La chose était d'autant plus difficile qu'il fallait tout mémoriser du simple fait que tout y était incompréhensible.
C'était non seulement le mythe de l'homme et de la femme qui s'effondrait, mais une civilisation tout entière dont les ramifications les plus inattendues s'avéraient, elles aussi, fondamentalement dépendantes de cette même et unique religion dualiste.
Mon seul problème était de n'y comprendre rien.

Je comprenais bien, dans l'évolution de Marie-Brigitte, cette difficulté qu'elle avait avec nous dans la moindre de ses expressions.
Il fallait chaque jour l'aider à réagir comme si la vie était un musée.

Mais toute cette belle théorie prouve peut-être mieux que tout
que la fonction crée la psychologie dont elle a besoin.
Ainsi rien ne m'apparait plus comme réellement vrai, tant l'habitude
à vivre financièrement par procuration provoque un manque de sécurité,
une incertitude philosophique à tel point que le rôle de ménagère
tende normalement à priver du pouvoir de décider d'une idéologie propre
(on dit souvent des femmes qu'elles «épousent» les idées de leur mari),
une passivité devant toute décision importante, une crainte primitive
du changement (risque fortement compensé en publicité par la promotion
du «nouveau»), une passivité sexuelle classique,
et une émotivité sans cesse à fleur de peau.
En plus, une difficulté à discuter logiquement et longtemps
sur un même sujet, la fonction de ménagère menant à découvrir
d'une façon «émotive», par bribes
et comme toujours en état de distraction.

La ménagère est un personnage sans cesse en menace de dépression
qu'il faut continuellement approuver pour lui redonner confiance.
À ce niveau, les curés avaient raison.
On parle de la femme-enfant.
Comment peut-il en être autrement puisque la femme-ménagère
a un statut social équivalent à celui de l'enfant
et que le statut détermine la forme de la psychologie.

Je remarquai chez les homosexuels la même tendance.
L'homo-femelle en arrive même à reproduire, et j'en suis convaincu,
bien malgré lui, l'attitude femelle au point de paraître socialement ridicule.
À tel point la pression de la fonction sur la psychologie individuelle
est plus forte que la pression morale qu'une société veut bien maintenir
hors de toutes considérations de fonctions.
De là à conclure que les psychologies masculines et féminines
ont très peu de chose à voir avec la physiologie du sexe, il n'y a qu'un pas.
Il faut le franchir.
Il y a dans notre société dualiste deux classes: l'homo-femelle et l'homo-
mâle, et cela indépendamment de l'homosexualité ou de l'hétérosexualité.

Et entre les deux, un peu ce que Monique et moi vivons:
soit un mélange des deux: l'homo-intermédiaire.

Cela me dégoûte tout autant d'être un directeur d'industrie
qu'une astiqueuse de planchers.

Dans le jeu sexuel,
le corps a moins d'importance que le décor qu'il permet.

Dans une société qui honore par-dessus tout les vainqueurs,
l'homo-femelle ne peut, par définition, qu'être vaincu(e).

21 juillet 1970

Marie-Brigitte avait rapidement commencé à dire à tout instant
qu'elle avait «gagnée».
Ce qui, au début, semblait n'être qu'un jeu bien innocent, s'avérait être,
progressivement, un tort dont les effets risquaient de tout compromettre.
Elle risquait de devenir, elle aussi, une bête à compétition.
Nous n'avions pourtant pas l'impression de lui avoir inculqué nous-mêmes
cette notion, et d'autant plus que nous n'utilisions pas ce mot «gagné»
dans nos conversations avec elle ou entre nous.

Les causes étaient pourtant faciles à trouver.
Elles étaient là, bien présentes, inévitables.
C'étaient tout d'abord les camarades de jeux qui ne pouvaient jouer sans
répéter à tout instant: j'ai gagné.
Remarquablement, ils semblaient prendre, à mesure de leur âge,
des audaces particulières.
Alors qu'une course de tricycles chez les 3 ou 4 ans
se déroulait dans la plus franche concurrence, les plus vieux avaient déjà
compris que la victoire dépendait très souvent de leur habileté à «bloquer»
le terrain de course à leur adversaire plutôt qu'à accélérer
leur propre vitesse.
La saloperie était là. Bien évidente.

L'habitude à la compétition était déjà si bien intégrée
surtout chez les plus vieux, qu'il n'y avait pas un seul de leur jeu
qui se basait sur une structure non compétitive.
Même seuls, les enfants passaient leur temps à imaginer des compétitions
entre leurs propres jouets.

La situation semblait s'aggraver à l'époque du «lançage».
Les enfants ne se contentaient pas de lancer une pierre.
Il fallait qu'il la lance «contre» quelque chose.
Ou simplement «contre» quelqu'un.
C'était bien là le résultat logique de cette bonne éducation.
Chose étonnante, les parents punissaient leurs enfants
dès qu'ils les prenaient à casser une vitre, ou à blesser un camarade.
Je comprenais que notre civilisation est ainsi structurée qu'elle punit
les «bons» élèves sans pour autant récompenser les «mauvais».

C'étaient aussi les bandes dessinées présentées par la télévision.
Il m'arrivait quelque fois de les regarder avec elle.
Mais cette fois-là, ce fut une fois de trop.
On ne présentait finalement aux enfants
qu'une longue série de variations sur un seul et même thème.
Et le thème était simple et clair: la compétition.
Je crus, un instant, être enfermé dans un camp de concentration.
Nous étions là, elle et moi, cellule 808, allée Wiseman,
camp de Montréal, devant l'appareillage audio-visuel
servant au brain-washing des prisonniers.
Les auteurs de science fiction n'allaient vraiment pas plus loin.
La saloperie était là.
Inévitable.

22 juillet 1970

EN FAIT, NOUS ÉTIONS PAUVRES.
ET IL NE FALLAIT SURTOUT NE JAMAIS L'OUBLIER.

Ce qui, au départ, pouvait nous causer le plus d'embarras, eut pour effet de nous débarrasser progressivement des plus encombrantes futilités.
Mais il nous fallut apprendre à tenir compte des prix
et de la valeur réelle des produits.
Dans une Amérique débordante de produits, nous devions tenir compte, chaque jour, du moindre cent dépensé.
Alors que certaines banques établissaient le minimum d'argent nécessaire à nourrir deux adultes et un enfant à $25 par semaine, nous découvrirent bientôt qu'il n'en fallait que $10, et cela, sans perdre de vue
le tableau diététique qui servait en quelque sorte de bible à nos achats.

Ce fut une bien triste révélation
que la découverte de la grande futilité des produits de l'Amérique.
Le marché regorgeait d'articles d'autant plus dispendieux
qu'ils étaient vains et inutiles.
Les hommes et les femmes courraient chaque jour, s'affairant
à la production massive de déchets, s'assassinant les uns les autres
pour la promotion de leurs fausses perles, de leur imitation or.
Partout le mensonge, les faux rabais, les prix spéciaux.
Nous vivions ainsi, à part, au milieu d'un gang d'héritiers et de voleurs
qui ne respectaient en rien la valeur des hommes et des objets.

Le souci d'économie conduisait parfois à des situations cocasses.

L'une des bases de notre économie consistait à découvrir notre besoin
d'un produit pour un an, pour ensuite profiter au maximum
d'un rabais réel lorsqu'il se présentait.
Nous achetions à la baisse.

L'autre consistait à confectionner nous-mêmes au maximum.

C'était, à vrai dire, l'un des plus grands plaisirs de notre vie.
Alors que la mentalité générale prônait un fénéantisme de plus en plus lourd, nous apprenions à nous passer de plus en plus des autres dans la confection de notre monde.

23 juillet 1970

Betty Friedan était encore à la mode.
Les féministes citaient son nom plus qu'elles ne lisaient ses livres.
Ce matin-là, je m'étais levé quelques minutes avant le soleil.
La lune était blanche dans un ciel bleu.
J'eus la nette impression du vide de mon existence.
J'avais terminé la veille la lecture du chapitre *Crise d'identité chez la femme*.
Friedan y décrivait une ménagère déçue par le peu de valeurs accordées à ses actes de tous les jours, et d'autant plus déçue qu'elle possédait, au fond d'un de ses tiroirs, un diplôme lui conférant le droit de pratiquer une profession qu'elle avait pourtant abandonnée.
Il m'était apparu évident que tout ce que Friedan appliquait à la femme, à la ménagère plus particulièrement, aurait dû être appliqué à tous les homo sapiens sans exception.
La seule distinction possible résidait dans le fait que la ménagère, passant de longues heures seules à la maison, ressentait plus profondément cette blessure en fait applicable à toute la majorité silencieuse.
Ceux qui travaillaient à l'extérieur pouvaient encore se distraire dans leur activité d'une question à laquelle l'unique réponse intelligente risquait de briser peut-être une dernière illusion.
À la vue de la lune, j'avais envié le sort des gens qui allaient faire parler d'eux, encore quelque temps, même après leur propre mort.
Ils avaient «gagné», et à ce titre, pouvaient encore s'illusionner un peu sur le sens et la valeur de leur propre existence.
Aux autres, à la majorité des êtres silencieux qui respiraient à cet instant-là dans le ghetto de la terre, il ne restait qu'une vague possibilité de mythomanie.
Et, à la ménagère intelligente, comme aux vieillards, l'illusion passait mal.

Ce que Friedan avait pris pour l'un des chevaux de bataille du féminisme,
n'était en fait qu'un trait de la masse des individus inutiles dans la galaxie.
En fait, si au moins j'avais pu dire:
NOUS pouvons maintenant aller sur la lune et en revenir,
et c'est aussi un peu à cause des quelques dollars que j'ai donné
à cette immense entreprise pour l'époque, j'aurais pu,
moi aussi, sourire et être content.
Mais la chose nous avait échappé.
C'était bien là la rançon du système.
«Beaucoup d'appelés et peu d'élus» comme le répétait la religion d'État.

Notre morale nous interdisait de nous taper tous un peu sur l'épaule,
avant de pleurer tous un peu de joie, de cette joie des gens qui, ressentant
tous la solitude de leur existence, découvrent qu'il leur reste encore
un peu de la présence des autres avant de disparaître définitivement.
Mais, au lieu de tout cela, c'était le mythe des vedettes qui prévalait,
qui nous étouffait, tous, ménagères autant que professeurs d'université.
Nous nous éduquions mutuellement à vivre dans la peur
et dans la concurrence.
La crise d'identité chez la femme n'était rien de moins
qu'une des localisations reconnues de l'épidémie collective.
Personne n'accepte facilement de mourir
sans avoir donné un peu de lui-même dans la croyance de son temps,
et sans avoir retiré le peu d'approbation générale nécessaire
à la détente nerveuse de ses pulsions d'insécurité.

Peut-être est-il suffisant pour beaucoup de gens d'obtenir un vague poste
de mairie quelque part pour parer à cette crise de conscience
de leur propre mort.
De toute façon, le problème restait insoluble, et les ménagères,
sans changements réels des structures morales, n'avaient,
si elles ne voulaient réduire leur ambition, qu'à bien endurer leur mal.
Il ne peut y avoir, dans une société compétitive, qu'une faible minorité
de gens heureux.

Le principe de rareté était là.
Cette crise d'identité collective s'exprimait
jusque dans les moindres conversations.
L'expression la plus courante était:
ILS ont fait ceci; ce sont EUX les responsables.
Nous ne pouvions tout simplement pas croire que nous étions ensemble.

Même les plus clairvoyants tombaient dans le grand mythe
du retrait de la société, dans le rêve d'un Zarathoustra vainqueur,
solitaire au fond des bois.

27 juillet 1970

LA DIFFICULTÉ.
Je n'avais pas à souffrir de certains problèmes
particuliers à la situation juridique de la femme dans notre société.
Mais je souffrais de l'isolement continuel qui, jour après jour,
devenait de plus en plus lourd à porter.
Je me sentais prisonnier de la maison, limité à marcher de long en large
sur une distance de 30 pieds.
Le soir, Monique revenait fatiguée par son travail,
et le peu de temps qu'il nous restait pour parler
semblait de plus en plus court à mesure que passait le temps.
Combien de fois, aurions-nous apprécié de pouvoir parler toute la nuit.
Mais l'argent devait rentrer régulièrement.
Il fallait travailler régulièrement, et pour cela, dormir régulièrement.

Alors que la publicité nous brainwashait à l'image psychologique
d'une ménagère «à temps partiel» entre deux week-ends,
la réalité était, elle, bien différente.
Il fallait rester à la maison pour garder la petite,
et la journée paraissait d'autant plus longue que la cuisine s'automatisait.

Le malaise inhérent à la fonction de ménagère m'apparaissait être
de plus en plus un problème d'automotivation.

Sans patron pour pousser dans le dos,
sans motivation pour tirer vers l'avant,
la dose quotidienne d'idéal nécessaire à l'individu
pour le bon fonctionnement de son ensemble
souffrait d'une carence grave.

Même l'idée d'une réussite dans l'éducation d'un enfant
était difficile à bien concevoir.
Au fur et à mesure que le temps passait, l'enfant prenait du large.
Elle allait rapidement atteindre cette zone
où les lois de la ménagère n'ont plus court sur elle.
Elle allait bientôt entrer dans la société, participer à des jeux collectifs,
et finalement me laisser pour ainsi dire en chômage
sur le lieu même de mon travail.

Situation qui me rappelait fortement les journées trop longues
des vacances scolaires de mon enfance
où je comptais plus de temps morts que d'obligations.

La ménagère se voit ainsi obliger de s'inventer une morale égocentrique
qui lui tient lieu de sociabilisation.
Le malaise était aussi profond chez Marie-Brigitte
qui atteignait l'âge de la sociabilisation.
Les objets ne pouvaient plus à eux seuls la satisfaire pleinement.
Le besoin de la présence d'autrui la stoppait dans la jouissance solitaire
de ses propres biens.

Mes dettes et l'impossibilité dans laquelle je me trouvais de les payer,
m'obligeait à partager le sort des femmes d'une certaine époque.
Il faut l'avoir vécu pour en comprendre le côté déroutant,
ce drame qui consiste à ne pas avoir de nom dans une société
où la valorisation des individus, comme des produits, repose,
pour beaucoup,
sur la renommée d'un nom ou d'une marque de commerce.

N'être inscrit ni sur la liste électorale, ni au bottin téléphonique,
ni même sur une liste de comptes à payer quelque part,
se sentir toujours redevable à autrui pour l'usage d'un nom,
c'est beaucoup plus qu'il n'en faut
pour douter finalement de sa propre existence.
J'étais, comme la majorité des femmes d'une certaine époque:
un indéterminé, un innommable.

Les matins étaient particulièrement pénibles.
Avec le départ de Monique pour son travail,
je perdais en quelque sorte mon identité.
Je redevenais ce chaos psychologique que l'on associe, bien à tort,
uniquement à la féminité.
J'avais pourtant entre les mains un moyen de régler mon conflit
et ce moyen était tout simplement d'écrire, d'étudier
afin d'aider à l'établissement d'une autre structure sociale.
J'avais aussi la possibilité d'apprendre la couture et d'économiser l'argent
qui pouvait ainsi entrer d'une production d'objets d'artisanat
afin d'atteindre un jour l'indépendance financière de notre foyer.
Nous rêvions d'un petit commerce ou, mieux, d'une petite ferme à la
campagne qui nous permettrait à Monique et à moi de travailler ensemble.

28 juillet 1970

NOUVELLE TENDANCE DU MARCHÉ DU TRAVAIL:
LE HAREM SYMBOLIQUE.
Après la femme, c'est au tour de l'homme de s'émanciper.
Je ne vois pas pourquoi, après avoir payé la note si longtemps, l'homme
serait gêné de se laisser lui aussi «entretenir» un peu par la femme.
Comme le déclarait un jeune homme à la radio: «il fallait qu'elle ou moi
aille travailler; je me suis demandé pourquoi moi plutôt qu'elle».
Et voilà qui dit tout.
Certaines gens s'opposeront à cette manière de penser.
Mais, plus qu'une manière de penser,
c'est une coutume déjà bien implantée.

À une époque où énormément de couples refusent d'enfanter et d'éduquer des enfants, à une époque où les méthodes anticonceptionnelles permettent à la femme de ne plus toujours dépendre de leur physiologie,
à une époque où le marché du travail est de plus en plus ouvert à la femme et de plus en plus difficile d'accès pour l'homme,
l'homme a le droit lui aussi d'entrer dans la «chasse aux épouses»...

Partout la femme est en train d'évincer le mâle.
En plus d'avoir pour elle l'avantage du «cheap labour»,
elle a celui d'être femelle, ce qui n'est pas sans flatter un patronat essentiellement mâle, tout aussi bien qu'essentiellement frustré dans son désir de s'entourer d'un harem nouveau genre.
Pour ces vieux patrons ordinairement asservis à leur épouse légale,
l'idée de commander un nombre croissant de jeunes femelles
suffit très souvent à refermer en eux une plaie
que leur morale leur défend bien de guérir directement.

Cette théorie m'est apparue dans toute son évidence alors
qu'un propriétaire d'une grosse imprimerie me faisait visiter son usine.
Il était en train de moderniser son atelier de composition;
à la place de ces énormes machines munies d'une fonderie individuelle pour la fonte du plomb, il avait installé un bureau où les dactylos
et les machines électroniques voisinaient avec les pots de fleurs.
À un atelier où les mâles s'étaient syndiqués «contre lui»,
avait fait place un atelier à personnel strictement féminin qui,
sans pour cela coucher avec lui, lui donnait facilement et à moindres frais, en plus d'être LE patron, l'impression d'être réellement viril.

Il répondait, bien sûr, à une norme économique.
Et cela suffisait à le justifier devant lui-même.
Mais étrangement, le travail de compositeur, jadis exclusivement réservé aux mâles était maintenant exclusivement réservé aux femmes.

Et il est faux de penser que la raison vient d'un manque de mâle connaissant le fonctionnement d'un dactylo.

Ce qui m'étonnait fut de constater avec quelle aisance cet homme s'était converti à l'idée de féminiser d'un bloc l'une des plus anciennes fonctions masculines du monde de l'imprimerie.
L'idée ne pouvait être uniquement économique.

NOTES.
Les femmes, sortant d'une longue tradition à la soumission, obéissent plus aisément aux ordres.
Les femmes, ayant besoin d'une revalorisation par le travail, trouvent plus facilement un sens à leur travail même s'il s'agit d'un travail de subalterne, alors que le jeune mâle se sent dévalorisé par le même travail, travail qui ne lui permet pas d'être le mâle type propagé par les publicistes.
Le patronat craint de plus en plus de s'engager à long terme avec un grand nombre d'employés.
Il préfère une main d'oeuvre plus instable.
Seuls les emplois qui demandent une force physique resteront aux mâles... avant de passer aux machines.
Mais avec l'automatisation, l'on verra bientôt des femmes débardeurs.

Un autre exemple.
L'un de mes anciens patrons, un homme dans la cinquantaine avancée, avait besoin d'un rédacteur publicitaire.
Il fit tout en son pouvoir pour embaucher une secrétaire remerciée de ses services à la mort de son ancien patron.
Elle n'avait aucune expérience dans la rédaction.

Autre chose.
Tant que le féminisme n'obtiendra pas victoire, le rôle d'assistant patron restera exclusivement réservé aux mâles.
Le patron sait que les femmes obéissent plus aisément à un mâle suppléant qui joue, ici, par sa fonction de subalterne au chef, un rôle d'eunuque.

Les vieux conservateurs sont en train de bâtir, bien à leur insu, l'un des retours en forces, sous une autre forme, à l'ancien régime des harems.

29 juillet 1970

LA MÉNAGÈRE:
L'INDIVIDU LA PLUS INFORMÉE DE LA SOCIÉTÉ
EST AUSSI LA PLUS DÉPRESSIVE.

L'un des avantages de la ménagère
est dans l'accès quotidien à l'information.
En quelques mois, j'avais ainsi accumulé par la radio, la presse
et la télévision une culture en information au-dessus de la moyenne.
Sans jamais sortir de chez soi, la ménagère peut connaître, mieux que ceux
qui sortent chaque jour, ce qui se passe partout dans le pays.
Ce qui pourrait être un grand réconfort
s'avère bientôt être l'un des plus grands dangers.
Car ce qui se passe dans le monde en général est d'une extrême gravité.
La ménagère informée se voit ainsi chaque jour plus impuissante
dans un monde que l'information lui donne comme étant essentiellement
à remettre en place.
Un peu comme une digue qui menace de se rompre.
L'information, même contrôlée, ne peut camoufler à la longue
l'environnement réel qu'elle crée.
Et cet environnement m'apparaissait de plus en plus nerveux,
de plus en plus surchauffé.
La consommation quotidienne d'une dose toujours plus considérable
de scandales agit finalement sur l'esprit.
J'avais peur.
Désespérément peur.
Le sensationalisme dans le traitement de la nouvelle, à forte dose,
produisait son effet.
J'attendais chaque jour le climax de ce téléroman nouveau genre,
de ce théatre-vérité.
L'information abolissait la différence entre le réel et la fiction.
J'avais l'impression que la digue allait bientôt se rompre,
entraînant tout dans son effondrement.

La description des crimes s'accumulait; pire, il n'était pas une journée sans qu'un responsable du bon état de la nation ne se trouve traîner devant ce tribunal de papier et de transistors.

Ce qui aurait pu être l'un des plus grands réconforts de mon isolement ne cessait de détailler une vision du monde qui s'inspirait des plus parfaits écrits d'un Kafka ou d'un Edgard Poe.
Les journalistes semblaient s'être donné la main pour nous faire peur.
Et ce n'était surtout pas le dumping continuel de quiz
ou de chansons d'amour qui pouvait détruire l'impression
qu'ils réussissaient si bien à produire.

30 juillet 1970

L'ARCHITECTURE.

La maison n'est pas bâtie pour la femme.
Et c'est pourtant la femme qui l'habite le plus.
J'avais remarqué, dans mon enfance, l'habitude de ma mère
et de son aide-ménagère, d'utiliser au maximum la table de cuisine
pour le travail de préparation des aliments.
La raison en était fort simple.
Les comptoirs avaient en général six pouces de plus haut que la table,
ce qui obligeait la ménagère moyenne à travailler à bout de bras.
Même problème avec les armoires que les contracteurs mâles
persévéraient à construire le plus haut possible.

La ménagère passait une partie de sa journée à grimper ridiculement
sur les chaises de la cuisine pour aller chercher le moindre plat.

La chose avait presque le ridicule d'un enfant de quatre ans
qui s'assoit à la table familiale pour dîner.
L'influence de ce décor disproportionné ne sert finalement
qu'à infériorisier l'individu ainsi traité, l'obligeant à vivre dans un univers
qui le rend ridicule et maladroit à ses propres yeux.

Ce sadisme s'étend même à la structure du bol de toilette
qui est bâti pour l'homme.
Bien malheureuse la femme souffrant soudain d'une forte envie d'uriner.
À moins d'être une championne ès contractions de toutes sortes,
elle urine inévitablement droit devant elle, mouillant ainsi le plancher.

2 août 1970

L'ENVIRONNEMENT OBSESSIONNEL.

Bien mal reçue serait l'idée d'un employeur d'obliger ses employés
à vivre à l'année longue dans l'endroit où ils travaillent.
Telle est pourtant la situation courante de la ménagère qui dort, travaille
et doit se reposer sans jamais quitter le lieu de son travail,
et cela toute sa vie durant.
UNE BONNE JOB: LA SEMAINE DE 168 HEURES.
Je n'ai jamais compris, et encore moins aujourd'hui, le défaitisme
des ménagères vis-à-vis les conditions de travail qui leur sont faites.
L'élément le plus obstructif dans l'évolution de leurs conditions de travail
est bien sûr «l'amour de leur patron».
Comment, en effet, réclamer de leur pauvre mari une amélioration
de leurs conditions sans par le fait même briser leur ménage.
Comment réclamer de ce petit patron de super petite binerie
qu'est le père de la famille des améliorations qu'il n'est strictement pas
en mesure d'accréditer, pris lui-même dans une structure économique
déjà réticente à lui accorder le droit à sa propre liberté.
L'acceptation d'un tel état de fait par la moitié de l'humanité découle
d'une philosophie qui, pour être la plus inconséquente de toutes, n'en
demeure pas moins la plus profondément enracinée en chacun de nous.
Celle d'un mépris épouvantable de ce qui devrait être le plus valorisé:
la vie elle-même.
Tout comme l'air, l'eau dans les pays favorisés, la vie ne se monnaye pas:
elle se donne.
Et tout comme l'air et l'eau, elle est en tête d'affiche en ce qui concerne
le gaspillage.

27 août 1970

LES AMIS.
Une jeune ménagère de nos amis, Claudine,
vint s'installer à quelques maisons de la nôtre.
Elle avait deux enfants, dont une petite fille de l'âge de Marie-Brigitte.
Nos relations devaient, par les enfants, inévitablement être favorables.
J'eus, quant à moi, préféré «choisir» quelqu'un d'autre.
Et sans doute en était-il ainsi pour elle.
Mais le bien des enfants passait avant nos intérêts particuliers.
Quant aux autres amis, leurs visites devenaient de plus en plus rares.
En plus d'une incommunicabilité croissante entre nos deux mondes,
due au fait de ne pas avoir d'enfant d'une part, et d'en avoir de l'autre,
les anciens amis ne se faisaient pas facilement à l'idée de toujours devoir
me rencontrer à la maison où ils n'avaient aucune chance de rencontrer
de nouvelles filles pour leurs conquêtes sexuelles.
Ils ne devaient pas, non plus, apprécier particulièrement de devoir parler
si souvent d'un sujet qui leur était étranger et auquel bien honnêtement
ils restaient indifférents: l'économie maison, l'éducation d'un enfant.
Non plus qu'il n'appréciaient, lorsqu'ils venaient à la maison,
l'obligation dans laquelle je me trouvais de ne pouvoir les suivre
dans leurs courses à travers les bars, les théâtres.
Comme l'avait dit Claudine:
«au début les amis venaient assez souvent; puis leurs visites s'espaçaient;
et finalement, lorsqu'il nous arrivait encore de nous revoir,
nous étions presque devenus des étrangers les uns pour les autres».
Ainsi en était-il, sinon dans tous les cas,
du moins pour une bonne partie des ménagères.
Je ne parle évidemment pas de ces ménagères qui pratiquent davantage
leur profession qu'elles ne subissent le rôle réel de ménagère.
Elles délèguent pour tout dire leur «dirty job» à des jeunes filles inscrites
aux divers bureaux d'emplois sous le titre laconique d'aide-ménagère,
et viennent le soir récolter le beau sourire bien lavé de leurs enfants
en échange le plus souvent d'une exploitation éhontée
des filles qu'elles utilisent ainsi à peu de frais.

Elles représentent pour ainsi dire les capitalistes du métier
qui roulent en Cadillac et j'aurais bien aimé tout au moins les voir obligées
par la loi de payer un salaire décent à leurs suppléantes.

LES VOISINS.

Même limitation dans le choix des voisins contre lesquels ni eux ni vous
ne pouvez garder longtemps une certaine intimité
dès que les enfants commencent à se fréquenter.
En moins de temps qu'il n'en faut pour déménager, votre petite histoire
a bientôt fait de courir dans tout le quartier, et celles de vos voisins
de vous revenir comme un écho plus ou moins fidèle de la vôtre.
Et le «jeu» commence rapidement à se jouer bien malgré vous: prêt d'un
peu de pommes de terre ici jusqu'à l'ouverture des magasins le lendemain,
emprunt d'une paire de ciseaux, d'un peu de fil à coudre ou de tout autre
petit objet démontrant un manque général à prévoir
tout autant que d'un prétexte pour entrer en contact avec vous.
En échange de quoi, vous aurez cependant droit à: l'histoire détaillée
de la querelle entre la mère et la fille de quinze ans d'à côté;
la non moins histoire vraie de la femme d'un âge incertain attendant
encore un enfant qui, lui, est bien certain; la véritable version des faits
concernant le propriétaire d'à côté; et j'en passe et j'en passe.
Le tout assaisonné d'une obligation bien évidente de part et d'autre
de rester en bon terme à cause, évidemment, des enfants
«qui aiment tellement s'amuser ensemble!»

LES SOINS DE BEAUTÉ.

S'il existe un métier dont l'avenir a peu de chance d'être contesté
par le progrès, c'est bien celui de «conseillers matrimoniaux».
Ils ne cesseront jamais, je crois, de devoir répéter les mêmes choses
tant leurs conseils tombent le plus souvent en mauvaises terres.

Ainsi insistent-ils
pour que la ménagère prenne le plus grand soin de sa beauté.
L'idée qu'ils se font généralement de la ménagère tient beaucoup plus
de la secrétaire particulière que de la véritable fonction de ménagère.
C'est oublier d'une part que la ménagère relève beaucoup plus
des ouvriers manuels que des collets blancs, et d'autre part
que le souci d'être bien mis dépend pour beaucoup des rencontres sociales
que l'on peut faire dans la journée.

J'étais, moi aussi, de plus en plus négligent envers mon apparence.
Je ne me souciais guère d'avoir des trous dans mes chemises
non plus qu'une barbe de trois jours.
Les seuls motifs qui me redonnaient un peu de goût pour le décorum
étaient l'obligation que j'avais de sortir pour aller faire le marché,
et la montre à la vue de tous d'une lessive de linges non reprisés
séchant sur la corde.
Idée que je combattais de toutes mes forces,
mais qui ne cessait néanmoins de me préoccuper,
culpabilisé que j'étais par la réclame des belles lessives à la télévision.

28 août 1970

LA MENACE DU TEMPS.
Quelques mois après ses 4 ans faits, Marie-Brigitte commença
à aller seule au terrain de jeu d'à côté de la maison.
Je restais seul à la maison, la surveillant par la fenêtre.
Elle avait rapidement appris à ne pas pleurer pour rien.
Pour ne pas dire: à ne pas pleurer du tout.
C'était là ce que je pouvais prétendre lui avoir appris.
Elle commençait à en retirer des avantages.
Un jour, lorsqu'elle revint du parc, elle me dit qu'un petit garçon
lui avait donné un coup de poing dans le dos.

Je lui demandai si elle s'était défendue.
Elle me répondit qu'elle lui avait lancé du sable dans les yeux.
J'avoue en avoir éprouver une grande satisfaction.
Pour moi, elle venait d'entrer dans la société. Et par la bonne porte.
Elle saurait maintenant, de plus en plus rapidement, se débrouiller seule avec les autres.

À la même époque, Monique reçut une augmentation de salaire assez appréciable.
Elle rêvait toujours de partir son propre magasin.
Elle travaillait comme vendeuse dans une pharmacie ce qui,
en plus de fournir l'argent dont nous avions tous besoin pour vivre,
lui donnait l'occasion d'apprendre le métier de commerçante.

Pour moi, quelque chose était terminé.
Dorénavant, chaque jour signifierait la fin de mon utilité.
Marie-Brigitte n'aurait plus besoin de moi;
ou Monique tout au moins pourrait payer pour avoir une aide-ménagère.
Je me sentis seul.
Mes anciens amis commençaient à faire des déclarations
dans les journaux.
Ils avaient, eux, une carrière qui commençait.
Pour moi, quelque chose se fermait.
C'est sans doute le moment que plusieurs ménagères «choisissent»
pour désirer la venue d'un autre enfant.
Enfermées trop longtemps dans leur fonction, l'idée de renouer
avec le monde de leurs anciennes amies leur paraît quelque peu utopique.
Acculées à avoir un retard professionnel, elles ne se connaissent
plus d'autres compétences sociales que leur rodage de ménagère.
Celles qui choisissent de reprendre une place sur le marché du travail
doivent se recycler.

Nécessité d'un corps professionnel de ménagères, avec salaire payé
par l'État, avec financement durant la période de recyclage.

Regroupement des ménagères dans un corps professionnel,
salaire de base garanti durant la période pré-scolaire de l'enfant.

Le renouveau familial ne doit plus dépendre de l'esclavage de l'argent,
de la traditionnelle dépendance patriarcale.

Betty Friedan définit assez bien le malaise,
mais n'apporte aucune solution.

L'erreur du communisme à l'origine: confier l'enfant totalement à l'État.
D'où l'échec.

5 septembre 1970

Monique revenait chaque soir du travail à la même heure.
Ce qui déjà était énorme.
Elle me racontait sa journée.
Je connaissais, sans jamais les avoir vus, ses collègues de travail,
jusque dans les moindres détails.

J'aurais aimé pouvoir, après ma journée, sortir moi aussi
pour aller souper ailleurs.

Demander à une ménagère de paraître sexuelle, c'est comme demander
à un mécanicien qui devrait coucher dans le garage où il travaille
de s'efforcer à avoir sur place la tête et l'esprit d'un play-boy.

Ce qui explique aussi l'infidélité des maris, le sexe étant une diversion.

«Les droits de l'homme»: rarement expression n'aura-t-elle été plus juste.
Car la ménagère et les enfants, dans les conditions mêmes idéales,
n'ont réussi jusqu'ici qu'à obtenir un certain «droit de survivre»
en échange de leur liberté.

25 septembre 1970

Privé de tous mes droits, réduit à vivre par procuration, je ne pouvais jamais complètement me défaire de la peur que je ressentais à l'idée que Monique, pour une raison ou une autre, perdre son emploi.
Les vendeurs de psychologie populaire ne cessaient de répéter, à la radio et ailleurs, que la femme au foyer exigeait beaucoup de sécurité, et ne cessait non plus de l'honorer comme conservatrice de la tradition.
Ils ne cessaient d'en appeler à la bonne volonté des mâles de la nation, en ce sens.
C'était là bien trop d'honneur, et surtout bien trop de condescendance.
Car je sentais là une fois encore qu'il ne s'agissait en aucun cas de la femme en soi, mais de l'individu en situation sociale de ménagère, ordinairement réservée à la femme.

J'avais moi aussi besoin de sécurité excessive; j'avais, moi aussi, peur en m'éveillant le matin de trouver Monique morte à mes côtés; j'avais, moi aussi, une certaine réticence pour les changements sociaux qui risquaient de nous obliger à changer le cours fragile de notre existence.
J'acquerrais progressivement cette supposée qualité de la psychologie féminine, l'altruisme, pour la simple et bonne raison que la mort de l'autre n'était rien de moins que la mienne, pour la simple et bonne raison que les sautes d'humeur de l'autre n'étaient rien de moins que la remise en question de mon pain quotidien.
Je compris aussi que la situation devait être infiniment plus tragique pour la femme ménagère qui avait pour patron un mari autoritaire.
J'avais, quant à moi, l'avantage historique de mon sexe, et ni moi ni Monique, ne doutions de la qualité d'organisation du sexe fort.
Ce qui me permettait encore de conserver une certaine autonomie.
C'était un peu comme si j'eusse été de ces femmes ménagères à tempérament fort qui dirige aussi bien leur petite maisonnée que le va et vient de leur mari à l'extérieur du foyer.
J'étais, en d'autres mots, moins esclaves que la moyenne des esclaves, ce qui, à l'époque, représentait néanmoins un prétexte à conserver le peu de confiance qui me restait en moi.

Il y a, j'en suis convaincu, énormément plus de choses à déclarer
sur ce sujet que ce que je me suis donné comme tâche de faire ici.
Ce n'est, en ce sens, qu'une mise en garde aux penseurs
qui voudront bien se pencher sur la psychologie féminine et masculine.
Je leur conseillerais, avant que de s'élancer dans de hautes considérations
théoriques, de bien vouloir répéter pour eux-mêmes l'expérience
dont j'ai témoigné fort brièvement ici.
Peut-être découvriront-ils à leur tour que le problème qu'on attribut
depuis des siècles à la femme n'est ni plus ni moins qu'une volonté
bien arrêtée chez le mâle de s'en remettre à la femme pour porter le poids
d'un problème pourtant collectif, relié à une fonction anachronique
et mal planifiée dans l'ensemble des changements sociaux actuels.

Les jours passaient de plus en plus lentement,
et les soirées de plus en plus vite.
Monique entrait pour souper, s'affairait durant une heure chaque soir
à jouer avec la petite, puis nous brûlions le peu de temps qu'il nous restait
à rouler nos cigarettes du lendemain
tout en discutant des événements de la journée.
Il fallait nous coucher tôt, car, autrement, nous le savions par expérience,
la journée du lendemain devenait affreusement lourde et déprimante.
Et puis c'était encore un matin, encore un rêve coupé en deux
par l'obligation de nous lever, encore un petit déjeuner que je préparais
pendant que Monique faisait sa toilette pour une autre entrée en scène.
Petite scène de quartier perdu dans la métropole; petites coulisses aussi
où j'allais encore une fois de plus faire les cent pas de long en large en
espérant toujours qu'une porte allait enfin s'ouvrir pour me laisser sortir.

J'aurais sans doute pu mieux occuper mon temps,
et me trouver plus de travail à la maison.
Mais si j'atteignais à l'obsession lorsqu'il s'agissait de remettre
les choses « à leur place», l'astiquage et le lavage restaient fort négligés.

Il y avait bien sûr l'obligation de jeter régulièrement un coup d'oeil
par la fenêtre pour y constater que Marie-Brigitte jouait toujours
dans le parc d'en face et que tout se passait sans incident.
Il y avait aussi les films projetés à la télévision de l'après-midi
que j'écoutais régulièrement, et comme sans même les voir réellement,
le long défilé des vedettes du cinéma d'hier à peine bons aujourd'hui
à boucher les trous entre les commerciaux
prônant la super mousse des plus récents savons.
Je mourrais d'ennui, superbement gavé dans le dumping ininterrompu
des biens de consommation d'une Amérique roulant dans sa graisse.

21 novembre 1970

J'étais reconnaissant envers Monique
de ne pas m'imposer le devoir de satisfaire à ses aspirations sexuelles.
Elle devait sans doute se rappeler les trois années de son mariage
où elle avait accompli, jour après jour, sa tâche sexuelle
dans la satisfaction toute normale d'avoir accompli une tâche de plus,
mais aussi avec la sensation de mépris
qu'elle éprouvait à constater la jouissance de son mari.
Non pas qu'elle ne l'eut désirée.
Mais à cause de la répression du contexte
qu'elle était sans doute la seule à éprouver dans leur relation.

Et c'est bien le même raidissement à l'idée du sexe
que j'éprouvais de jour en jour plus dangereusement.
Et qui se manifestait par des rêveries sadiques que les incidents d'Octobre
ne faisaient que transposer dans un certain concret,
aussi bien d'un côté comme de l'autre de la barricade.
Nous étions tous là, dans le couple, la famille et la nation,
réellement crispés de haine réciproque, nous accusant l'un et l'autre
de ne rien pouvoir goûter dans le plaisir hormis le crime libérateur
et la répulsion délirante qui l'accompagne.
Octobre n'était que la réplique mille fois agrandie d'un simple détail
de notre vie de tous les jours.

Et même si nous étions Monique et moi ce que l'on peut appeler
un «mariage heureux», nous reconnaissions pourtant là
l'un des plus dangereux empâtements de notre temps.

6 avril 1971

Avant d'exercer la profession de ménagère,
l'une des attitudes qui me scandalisait le plus chez le mâle,
était cette passivité quasi totale lorsque nous passions à table.
Si quelque chose venait à manquer dans le service (beurre, pain, épices),
nous n'avions qu'à demander à la ménagère qui, elle, se levait de table
pour nous servir.
Les hommes semblaient n'éprouver aucun remord, aucune gêne
à l'idée de déranger la ménagère au beau milieu de son repas
pour réclamer une deuxième portion, etc.
Les besoins des convives passaient toujours ainsi en priorité devant ceux
de la cuisinière qui me semblait n'être ainsi qu'une esclave
au service des caprices de chacun.
Je constate aujourd'hui que je me laisse traiter de la même façon.
Et, ce qui est pire, je n'y vois aucun motif de scandale.
Je me sens même très souvent dérangé
si quelqu'un se lève pour aller se servir lui-même.
C'est un peu comme si j'étais chauffeur d'autobus et qu'un passager
s'aviserait soudain de joindre une de ses mains aux miennes sur le volant.
Cet exemple, pour aussi banal qu'il puisse paraître,
a néanmoins son importance.
Il m'a, une fois de plus, démontré que les sympathisants à l'émancipation
de la ménagère s'attardent trop souvent, par ignorance, à promouvoir
des attitudes qui, de fait, frustrent davantage la ménagère.
Plus les mois passaient, plus je devenais exigeant.
Je me sentais obligé de varier davantage mes menus;
de balayer et de laver plus souvent mes planchers.

À tel point que ce qui ne me prenait qu'une heure de travail au début,
en réclamait désormais trois ou quatre.
Je me sentais réellement coupable
à la vue d'un plancher que j'avais omis de laver ou de balayer.

Plus les mois passaient, plus les tâches semblaient se multiplier.
J'ai finalement compris ce que signifie pour les vieilles ménagères
l'expression: une maison trop grande à entretenir.
Moi qui ai toujours éprouvé un sentiment de «trop petit»
même dans les plus grandes maisons où j'ai vécu,
comprenais bien désormais le surplus de travail que peut représenter
l'addition d'une simple pièce supplémentaire.
Car c'est une véritable bataille de fou contre les retombées de poussières,
contre le désordre que chacun ne manque pas de causer sur son passage,
bataille quotidienne et qui devient tellement partie de la satisfaction de soi
qu'il m'était impossible de m'arrêter pour me reposer,
à la fin de chaque jour, sans avoir préalablement terminé si l'on peut dire,
l'inspection générale de la maison.
Je m'endormais d'autant mieux que je savais tout à sa place.
Tel était mon style.

Chaque ménagère en arrive, finalement, à se reconnaître
dans un style qui lui est particulier.
Je n'étais pas, si je puis dire, de l'école des astiqueuses.
Je supportais même trop patiemment l'existence de la poussière
sur les meubles...
Mais la moindre incartade concernant l'ordre, la remise à «sa place»
de chaque objet après utilisation pouvait déclencher chez moi
une agressivité presque maladive.
C'était comme si un spectateur s'était soudain permis
de déplacer contre mon gré une pièce de mon jeu d'échecs.
La maison était en quelque sorte mon territoire.
À tel point que les jours de congé de Monique,
même si je les appréciais toujours, me fatiguaient plus que les jours
où elle devait s'absenter pour aller travailler.

Et lorsque des amis venaient passer la soirée à la maison et que l'heure tardive de leur départ ne me permettait pas de tout ranger avant d'aller au lit, je savais d'expérience que j'allais me lever bourru le lendemain.

L'une des choses les plus pénibles est de se sentir obligé de se taire. La ménagère, après une journée de travail solitaire et qui doit, le soir, encore se taire pour laisser l'autre se reposer du vacarme qu'il a dû endurer toute la journée sur la place publique, éprouve (même en comprenant le besoin chez l'autre de se taire) une impression d'être négligé, le sentiment de n'avoir rien d'intéressant à dire.

Lorsque tout allait bien, c'était néanmoins presque toujours les mêmes questions qui revenaient à table.
- As-tu servi beaucoup de clients aujourd'hui?
Et, chaque soir, j'écoutais ainsi l'énumération des petits incidents de la journée.
J'avais acquis tellement de renseignements sur chacun des collègues de travail de Monique que j'étais convaincu, sans même les avoir jamais rencontrés, que je pourrais tous les appeler par leur prénom et entrer de plein pied dans des sujets qui leur tenaient à coeur si jamais je devais entrer à la pharmacie.

8 avril 1971

«Parfois je ressentais moi-même ce malaise, non plus en tant que journaliste mais en tant que ménagère...»
Friedan avoue ici que «l'indéfinissable malaise» ne concerne la femme ménagère qu'en tant qu'il concerne tout autant la femme journaliste.
Et je crois qu'elle veut bien que, par une certaine androgynie que nous a permis de connaître les déclarations de son ex-mari, ce malaise ne soit qu'enduré par les femmes alors que, personnellement, j'y vois un problème d'ordre général concernant aussi bien les hommes que les femmes.
Et ce qu'elle nomme un «malaise», d'autres, comme Bernanos dans *Journal d'un curé de campagne*, l'appelle l'ennui.

Et cet ennui, ce malaise (ou cette névrose comme le dirait peut-être Freud) n'a rien à voir directement avec le sexe, l'âge, la fonction, mais dépend d'un mauvais désir en chacun de nous d'être nous-mêmes un autre.
On le retrouve d'ailleurs clairement exprimé chez l'enfant qui désire, non pas le jouet d'un camarade (car il l'abandonne dès qu'il l'obtient), mais être lui-même le camarade jouant avec le jouet.

19 mai 1971

On associe généralement le commérage avec la ménagère.
Il arrive aussi que l'on qualifie un employé d'usine ou de bureau d'être commère.
Mais la chose est rare et bien particulière.
On dira plutôt d'un employé qu'il a mauvais caractère.
Mais la ménagère, par contre, est essentiellement commère.

Le commérage est une arme dans une guérilla de coups d'épingle.
Cette guérilla fait partie de la fonction même de la ménagère qui est obligée, à l'année longue, de voir traîner d'une maison à l'autre, par ses propres enfants, les moindres détails de sa vie privée.
Le commérage est en quelque sorte le moyen le plus civilisé qu'elle peut utiliser pour défendre sa propre identité.
Car les manies d'une ménagère sont rapidement repérées, jugées et en général ridiculisées par les autres ménagères.
L'employé d'usine ou de bureau a sur la ménagère l'avantage de travailler «avec» ses collègues dans un but commun, et de pouvoir régulièrement se retirer de son contexte de travail une fois sa journée terminée.
La ménagère, pour détenir une simple parité dans les conditions de travail, devrait pouvoir se retirer elle aussi, sans ses enfants, en dehors de son milieu pour rejoindre, le soir venu, elle aussi, son domicile.
Mais la ménagère est obligée, 24 heures sur 24, de rester sur place.
Et elle doit continuer de maintenir de «bonnes fausses relations» avec ses voisines dont les enfants sont en général les amis de ses enfants.
Car ce sont bien les enfants qui sont les premiers responsables de cet état de fait.

Mais ils jouissent, quant à eux, de l'avantage du choix de leurs amis
et de leurs ennemis.
Et dans ce choix, la ménagère qui souhaite le bien de ses enfants, n'a,
en général, strictement rien à dire.
La ménagère, ici encore, se voit dans l'obligation de se rapailler
une identité et cette fois, ce qui ne fait qu'aggraver son insécurité,
par le biais d'une procuration émise à des enfants
forcément moins évolués qu'elle ne l'est elle-même.

Les ménagères sans enfants, tout comme les célibataires, ont au moins
l'avantage indiscutable de pouvoir se foutre des commentaires du milieu.
Il en va ainsi, en général, des maris qui laissent à leur femme le soin
de veiller à la bonne politique sociale de la famille dans le quartier, ou qui,
tout au moins, peuvent, un certain nombre d'heures chaque jour,
la négliger.

Ainsi prises au piège, les ménagères deviennent instinctivement
et rapidement agressives les unes envers les autres.

Reconnaissant aisément qu'elles n'ont aucune raison valable,
et encore moins d'intérêt, à se mépriser les unes les autres, les ménagères
abandonnent rapidement la critique radicale ou «sérieuse» pour
une critique immédiatement exécutoire mais sans conséquences durables.
Elles ne manquent ainsi jamais d'utiliser le premier prétexte venu,
ce qui n'a finalement d'autre résultat que de corrompre davantage
(et d'autant plus que dure cette situation) le peu de jugement
qu'il est encore possible de conserver dans cette société-là.
De ce tableau, l'on peut aisément parler du commérage comme
d'un langage d'initiés laissant à peine effleurer ce qu'il entend signifier.
Le commérage est, en quelque sorte,
le patois de la classe sociale la plus opprimée du monde.
Après deux ans de cette vie, l'homme fier que j'étais au début
avec ses points de vue forcément plus généraux, était, lui aussi,
bel et bien devenu une commère.

J'éprouvais plus de détente, de facilité, voir même de plaisir intellectuel
à critiquer les menus détails de la vie des voisins
qu'à rechercher des palliatifs à ce pitoyable état.
Écrire ces lignes m'apparut, certains jours, comme l'unique moyen
de me sortir de cet entonnoir où j'étais, par inadvertance, tombé.

20 mai 1971

Monique, durant tout ce temps, demeura un «mari» exemplaire.
Dès son travail terminé, elle revenait directement à la maison.
Nous passions nos soirées ensemble à discuter et à travailler
à l'amélioration de notre vie quotidienne.
Malgré un salaire considéré ici comme légèrement inférieur au seuil
de la pauvreté, notre économie était tout ce qu'il y a de plus satisfaisant.
Alors que tous les gens que nous devions côtoyer se plaignaient de
la hausse du coût de la vie et de leur endettement qui ne cessait de
s'aggraver,
nous possédions déjà trop de meubles et nous avions même réussi
à placer en banque l'équivalent de 4 mois de salaire complet.
Nous collectionnions, pour ainsi dire, les plus beaux déchets des autres.
Il suffisait toujours d'un peu de bricolage
pour en retirer encore beaucoup de confort.
L'important pour nous était qu'ils ne nous coûtaient rien, strictement rien.

Cela n'allait pas sans un certain mépris de l'entourage.
Chaque famille, dans notre pays, adore avoir ses «pauvres»,
son dépotoir bien à lui.
Mais elles se sentent obligées de donner «de haut».
Je dois bien avouer qu'ils font encore plus pitié à voir «d'en bas»,
et que cette pitié que nous éprouvions pour eux, était plus lourde à porter,
pour nous, que celle, envers nous, qu'ils semblaient avoir «d'en haut».

Notre sévérité venait de notre première intention de quitter la ville
pour nous retirer à la campagne dès que nous aurions réussi à accumuler
l'argent d'un an de salaire complet à la banque.

À la différence des hippies qui tentaient de fuir la ville
au début de chaque été pour y revenir, l'hiver venu, plus déçus
et désemparés qu'avant, nous avions décidé de planifier notre départ,
de nous «changer nous-mêmes» avant de travailler à «changer le monde».
Nous avions plus souvent qu'à notre tour, peut-être, envie de pleurer.
Et plus souvent qu'à notre tour, nous abandonnions l'espoir de changer,
tant soit peu, les moeurs de la nation.

8 juin 1971

Peu à peu, nos problèmes se réglaient les uns après les autres.
La petite, par ses journées passées depuis 2 ans à jouer dans le parc public
merveilleusement situé à 300 pieds de notre maison, s'était intégrée
dans un groupe d'enfants de son âge, et le peu de sentimentalité
que je lui manifestais l'avait, en quelque sorte, obligée très jeune
à défendre elle-même ses propres intérêts.

Je devais même être pour elle, au début du moins,
d'une sévérité presque terrifiante.
J'évitais cependant, à l'exception de quelques fois au tout début
de sa vie avec nous, de la frapper pour la ramener à l'ordre
que je voulais bien maintenir dans la maison.
Je n'avais d'ailleurs qu'à élever la voix pour m'assurer, chez elle,
d'une obéissance presque gênante.
Mais, à mesure qu'elle vieillissait, le besoin de liberté
se faisant plus précis et plus grand, je devais, moi aussi, m'adapter à elle.
Elle apprenait rapidement à négocier.
Plus d'une fois, j'en sortis tout aussi perdant que déconcerté.

Monique, de son côté, avait finalement téléphoné à son mari
et s'était aisément entendue avec lui sur les termes légaux de leur divorce.
Monique n'exigeait rien de lui: ni argent, ni compensation d'aucune sorte.
C'était, pour lui, un bien grand soulagement.

Il devait néanmoins se présenter devant les tribunaux,
et avouer sa culpabilité à une accusation d'infidélité.
Car telle était bien la bêtise de la loi qui n'acceptait pas comme raison
valable de divorce la simple volonté des deux parties de se séparer.
La loi exigeait un coupable.
En retour, elle le gratifiait, pour ainsi dire, d'un sursis de sanction.
Pour aussi stupide et écoeurante que fût cette procédure,
nous devions nécessairement passer par elle.
Quant à mes dettes, les créanciers, de guerre lasse,
semblaient vouloir abandonner leurs causes.
Le tout ne s'était pas fait sans grincement de dents,
et certains de mes anciens amis qui avaient commis l'erreur d'endosser
certaines de mes dettes, durent y aller de leurs versements.
Mais ils étaient célibataires, et sans exagération, assez bien nantis.
Ce qui, au début du moins, ne m'empêcha pas de me sentir
extrêmement coupable et honteux.
C'était là pour moi une vérité de trop.
Je crus même, un certain temps, n'avoir d'autre alternative morale
que de me laisser sombrer dans la folie.
Ce qui me sauva peut-être, fut de constater que la folie, loin de m'éloigner
d'eux, risquait tout simplement de me les rendre plus présents.
Mais, peu à peu, au fur et à mesure que se réglaient tant bien que mal
mes «erreurs de jeunesse», la vie reprenait, pour nous,
son cours «normal».

La mère de Monique m'avait confié un jour qu'elle n'avait jamais cessée
de se sentir carrément coupable chaque fois qu'elle devait demander
de l'argent à son mari, tant elle savait qu'il devait travailler péniblement
pour fournir aux besoins financiers de la maison.
Ce fut, confessait-elle, l'un des plus grands drames de sa vie de ménagère.
J'éprouvais, quant à moi, un sentiment analogue.
Bien que nous ne cessions de contester, Monique et moi,
les modes de répartition des salaires dans notre société, nous demeurions
néanmoins foncièrement influencés par l'état réel des choses.
J'étais ménagère.

Je ne gagnais donc rien.
Mon travail, en terme salarial, ne valait strictement rien.
La seule consolation tant soit peu tangible qu'il m'était encore permise d'avoir, résidait dans l'économie.

J'en fis, pour ne pas dire un dieu, une véritable manie.
S'il m'avait été possible durant la semaine d'épargner quelques sous sur l'achat de denrées nécessaires à notre subsistance, j'éprouvais comme un malin besoin d'en dresser le bilan et de le faire reconnaître par Monique, non seulement comme économie, mais comme salaire réel «indirect». «Ce que j'épargnais» devait être reconnu comme «ce que je gagnais moi aussi».

23 juillet 1971

Le sadisme des adultes envers les enfants:
si la dimension des ustensiles qu'on donne aux enfants était appliquée aux adultes, les fourchettes auraient 2 pieds.

25 juin 1972

MA TENTATIVE DE RETOURNER SUR LE MARCHÉ DU TRAVAIL: LA FAMILLE EN ÉTAIT DÉTRUITE.
Après mon congédiement, je revins donc à la maison.
J'aurais pu, s'il n'y avait eu cette difficulté de faire garder Marie-Brigitte, s'il n'y avait eu aussi l'énormité du travail domestique qu'il fallait continuer d'accomplir, me trouver autre chose.
Mais les heures de travail du métier de cuisinier et leur irrégularité (la semaine de soixante heures répartie à l'emporte-pièce sur six jours), ne me laissaient même plus le temps de faire l'essentiel à la maison dans mon peu de temps libre.

Monique avait beau s'évertuer à m'aider, ses nerfs n'en pouvaient plus.
D'autre part, elle ne pouvait éviter une crise émotive qui la mettait en larmes tous les soirs.

Le travail nous exilait loin l'un de l'autre.
Je devais quitter la maison avant qu'elle n'arrive de travailler, et je ne revenais de travailler qu'aux petites heures du matin alors qu'elle dormait.
Le matin, elle devait se lever sans bruit et quitter à son tour la maison pour aller à son travail; lorsqu'elle rentrait,
j'étais à nouveau parti pour aller au mien.
J'avais congé le dimanche; elle, non.
Elle avait congé le lundi et le mercredi; moi, non.
Nos contacts étaient limités à un coup de téléphone quotidien.
Et tout cela pour $51.37 de plus par semaine; soit $31.37
une fois soustrait le coût de $20 pour faire garder Marie-Brigitte.
L'affaire était carrément ridicule.

MON PLAISIR À CUISINER ÉTAIT DÉVALUÉ.

Mon congédiement fut, dans cette optique, une bonne nouvelle.
Nous retrouvions enfin «notre rythme».
J'étais extrêmement déçu, et je ne l'étais pas.
Je me retrouvais dépendant comme avant, obligé de rester seul
des journées entières avec le malaise de me sentir, encore et sans fin,
coupé de la société qui, malgré le mépris que j'éprouvais
à l'égard de ses inconséquences, de sa super nervosité
et du rythme de production qu'elle m'imposait durant mon travail «payé»,
me donnait au moins une possibilité de participation à un travail de groupe
et aux contacts qui nécessairement en découle.
Je dois reconnaître que si j'aimais cuisiner à la maison,
je risquais rapidement d'en arriver à détester la cuisine à l'extérieur.
J'avais, à la maison, le privilège de «goûter», dans les deux sens du mot,
ce que je fabriquais. Il en allait autrement dans le commerce.
On ne voyait en moi qu'un étranger de passage dont le seul intérêt
consistait en une éventuelle rapidité d'exécution: j'avais la tâche,
et l'on me payait pour compenser au plaisir de contempler mon travail
accompli par un autre plaisir, celui de contempler ma paye.
La logique de la ménagère n'était strictement pas celle de la logique
de la «production».

27 juin 1972

À mon retour à la maison s'ajoutait une culpabilité nouvelle.
J'avais bien, avant mon expérience de cuisinier et bien avant d'être ménagère, travaillé comme fonctionnaire dans des organismes d'État.
Mais je n'avais jamais travaillé dans une petite entreprise familiale.
J'ignorais à quel point les conditions de travail peuvent y être affreuses.
C'était pourtant là, depuis 4 ans, le sort de Monique.
Mon expérience m'avait semblé tellement affreuse
que je ne pouvais imaginer que Monique puisse être mieux traitée ailleurs.
Je ne pouvais m'empêcher d'imaginer ce qu'elle devait supporter
d'humiliation quotidienne pour pouvoir rapporter sa paye.
Je revenais aussi à la maison avec un vif sentiment d'insécurité.
Je savais maintenant que dans la petite entreprise familiale,
l'employé est essentiellement un étranger et que sa sécurité d'emploi
dépend en définitive des moindres humeurs de ses patrons.
J'aurais aimé que nous allions nous installer à la campagne.
Là, au moins, le loyer aurait coûté moins cher;
Monique n'aurait peut-être dû travailler qu'à temps partiel.
Faute de travail à la campagne, peut-être eut-il été possible
d'acheter une voiture et de parcourir ainsi le trajet ville campagne.
Mais d'une part le salaire de Monique était trop bas; d'autre part
ce n'était là qu'ajouter à ses heures de travail une fatigue de plus.
Nous étions là, pauvres, insécures, humiliés,
radicalement parqués dans l'enclos des familles dépendantes.

Au départ de sa gérante, Monique avait espéré obtenir la succession.
Logiquement le poste lui était dû.
La famille Rosen en décida autrement.
Madame Rosen prit le titre, la responsabilité en moins.
Monique rentrait chaque soir découragée.
La Rosen commandait des stocks énormes de produits qui
ne se vendaient pas et négligeait d'acheter ce que la clientèle demandait.

Son incompétence de vendeuse, consolidée par le mépris dans lequel elle tenait l'expérience de ses employés et de leur métier, la menait à bousiller presque toutes les initiatives étrangères aux siennes qu'elle identifiait bêtement à un refus d'obéir à ses ordres immédiats. Monique en perdait le goût de son travail et sentait là une menace directe à sa sécurité d'emploi.

Là encore, comme toutes les ménagères, j'étais impuissant. Je devais chaque soir, au souper, écouter Monique me raconter les conneries de sa patronne. À chaque soir, à la même heure, je posais les mêmes questions et les réponses étaient les mêmes.

Je ne doute pas, après le restaurant CHEZ SON PÈRE, d'avoir pu trouver aisément un autre emploi. Mais je devais tenir compte de trois facteurs bien particuliers à ma fonction.

1.
Le premier était que je ne pouvais espérer pour l'instant une sécurité d'emploi, un meilleur salaire et un horaire régulier. Et ce salaire ne pouvait strictement pas subvenir à lui seul au besoin de la maison.
2.
Monique ne pouvait donc abandonner son emploi pour compter vivre du mien.
3.
Et dans le cas où nous aurions voulu travailler tous les deux, il n'y avait pas de gardiennes acceptant de remplir à la maison les tâches de l'entretien et de la garderie de Marie-Brigitte, à moins, bien entendu, de payer un prix tel que mon salaire à l'extérieur devait y passer presqu'entièrement, et ce pour un service de moins bonne qualité que celui que je donnais, et ce, au prix peut-être d'une obligation additionnelle pour Monique et moi de ne plus avoir les horaires pour nous rencontrer.
Monique avait bien essayé d'obtenir l'aide de ses jeunes soeurs. Mais la chose ne les intéressait pas.

Elles désiraient se trouver un emploi plus lucratif
et surtout comportant moins d'obligations.

J'avais à la maison l'avantage de décider moi-même des solutions
à mes problèmes de cuisine.
Ainsi avais-je pu préparer des crapets-soleils à la meunière,
servis avec frites et sauce tartare, digne d'une présentation esthétique
et gastronomique des meilleures tables.
Chose qui, bien entendue, m'aurait été impossible à l'extérieur, étant
donné le dédain dans lequel on tient chez nous ce genre de petits poissons
(qui nous avait d'ailleurs été donné au retour d'une randonnée de pêche
par un voisin européen).
J'avais à la maison l'avantage de ne pas devoir subir l'humiliation exercée
par le petit patronat, et de ne pas être qu'un minable exécutant des tâches
que leur rang social leur interdisait en quelque sorte d'exécuter.
Mais je perdais du même coup l'avantage de pouvoir travailler en groupe
et d'apprendre ainsi, chaque jour, une quantité de petits trucs
relevant des expériences des autres cuisiniers.
La radio me donnait néanmoins l'illusion d'une présence.
Elle avait, sur la presse télévisée ou écrite, l'avantage de me permettre
de l'écouter tout en continuant à travailler dans la maison.
Mais ce n'était là qu'un envahissement de plus.
C'était mon seul contact avec le monde extérieur.
Les autres parlaient.
Je ne pouvais cependant pas dialoguer avec eux.
J'étais condamné à écouter, à journée longue.

J'étais, comme toutes les ménagères, en retard sur mes anciens camarades
qui s'étaient acquis en quelques années une compétence et une sécurité
sur le marché du travail.
En plus de devoir me laisser traité comme un adolescent incompétent,
j'avais des obligations familiales telles que je ne pouvais, comme eux,
prendre les remarques désobligeantes à la légère et me foutre,
comme eux, et des patrons, et de l'insécurité d'emploi
que mes réactions à leurs remarques pouvaient provoquer.

Si Simone de Beauvoir ou Betty Friedan
avait dû vivre l'expérience de ménagère comme je l'ai vécue,
elles n'auraient pas perdu leur temps à écrire les livres qu'elles ont écrits.
Elles auraient tout simplement fait sauter des bombes.

28 juin 1972

Si je n'avais été pris dans ce contexte de ménagère,
j'aurais sans doute pu réagir.
D'une part, j'aurais eu l'avantage d'une liberté d'horaire
qui m'aurait permis de trouver rapidement autre chose.
D'autre part, j'aurais été dans l'obligation de me trouver du travail
pour payer ma nourriture.
Mais le salaire de Monique, géré comme il l'était, suffisait très bien.
Nous possédions l'essentiel.
Je n'avais plus qu'à me laisser porter.

Je retombais dans la nonchalance.
Une jeune mariée, citée par Friedan, résume bien ce que j'éprouvais:
«J'ai tellement sommeil que je dormirais tout le temps; je me demande
pourquoi je suis si fatiguée. Cette maison est loin d'être aussi difficile
à entretenir que l'appartement sans chauffe-eau que nous avions quand
je travaillais. Les enfants sont en classes toute la journée. Ce n'est pas que
j'aie trop de travail mais j'ai l'impression de ne pas vivre».

En dehors de la préparation des repas, avant que je ne me remette
à la rédaction de ce livre, je me contentais, comme au tout début
de mon expérience, d'aller et venir dans la maison.
Je me remettais à me faire du mauvais sang pour la moindre chose.
J'avais tout le temps pour ruminer la moindre de nos petites misères.

Je me remis à la consommation morbide des mauvaises nouvelles
drainées par la presse officielle.
Je me remis à l'écoute des «lignes ouvertes».

J'accumulais les impressions de tous et chacun, ce qui n'avait
pour conséquence que de monter en épingle mon sentiment d'impuissance
à transformer une réalité qui s'en allait directement vers la catastrophe.
Durant les deux semaines qu'avait duré mon stage sur le marché
du travail, les mauvaises nouvelles avaient pourtant été plus immédiates.

Mon père et ma belle-mère s'étaient séparés, ma jeune soeur avait failli
tombée sous notre responsabilité; mais tout ceci, dans le feu de l'action,
n'avait eu d'autre choix que de me toucher superficiellement.
Je n'avais pas eu le temps de m'émouvoir longtemps sur le drame.
Il fallait penser vite et réagir plus vite encore.
Dorénavant, j'avais retrouvé tout mon temps.
La vue d'un simple chat pourchassant un écureuil
suffisait à me jeter dans une vision tragique de l'univers tout entier.
L'intérêt de poursuivre mes études était lui-même remis en question.
Malgré les très bons résultats de mon année scolaire,
je n'éprouvais aucune raison de continuer à prendre la chose au sérieux.
Je n'avais plus réellement envie de m'engager
dans quelque chose qui nécessitait de moi la moindre passion.
Ce n'était là que m'engager dans des situations qui,
tant que Marie-Brigitte nécessiterait les soins d'une gardienne
à plein temps, ne pouvaient que m'amener à de nouvelles déceptions.

29 juin 1972

Seule la crainte de ne plus pouvoir, un jour, compter sur Monique,
m'obligeait à reconsidérer mes sentiments.
J'avais trop crûment ressenti, à certains moments dans le passé,
la fragilité de ma situation, pour me permettre de tout abandonner là.
Mais la passion n'y était plus.
Je savais que je ne pourrais jamais, comme certains élèves de ma classe,
me consacrer tout entier aux dures exigences
d'un retour sur le marché du travail.
Je ne pouvais accepter, comme eux, les horaires incertains,
les déplacements forcés.

Je me consolais néanmoins à l'idée que ce que j'avais appris à l'école
pouvait immédiatement nous être utile.
Je connaissais déjà suffisamment de choses en cuisine
pour pouvoir nous offrir,malgré notre petit budget, une table de qualité.
C'était d'ailleurs là, dès le début, l'une des raisons qui nous avaient
amenés à choisir le cours de cuisinier plutôt qu'un autre.
Le chômage post-universitaire était tel
qu'il était presque insensé d'espérer pouvoir en tirer un emploi.
D'autre part, le cours de cuisinier était gratuit.
L'université, quoi qu'on en disait, ne l'était pas.

L'idée de poursuivre mes études était aussi motivée par le besoin
que j'éprouvais, ne fût-ce que pour cuisiner à la maison,
d'en connaître davantage.
À cet égard, je pouvais tout au moins continuer
de prendre la chose au sérieux.
Mais cela signifiait que je devais continuer à mentir.
Car l'école avait d'autres raisons d'être que de former quelques ménagères
super spécialisées pour simple fin de production domestique.
Il y avaient des mini cours spécialement destinés aux ménagères.
Ma place aurait dû être là.

Par ailleurs, mon cours me donnait, dans le voisinage, une certaine dignité.
Les quelques voisines à qui je devais parfois parler
avaient tôt fait d'apprendre que je me spécialisais en cuisine.
À l'habitude que j'avais de toujours fermer les rideaux de la cuisine
lorsque je devais cuisiner, succédait progressivement une certaine détente.
J'acceptais plus volontiers l'idée «d'être pris sur le fait».
Je pouvais dorénavant m'identifier comme étudiant cuisinier.
À leurs yeux, Monique devait donc continuer de travailler
pour subvenir aux besoins de la maison.
La chose était courante.

La gêne que j'avais toujours ressentie à l'idée de me voir considérer
par elles comme une simple ménagère avait été tellement vive par le passé
que je ne pouvais réellement travailler à l'aise dans la cuisine
sans en avoir préalablement fermer les rideaux.
Mon cours de cuisinier me redonnait droit d'exercer au grand jour.
Il était normal qu'on me voie, à chaque repas, revêtir mon tablier.
J'étais un bon mari. Voilà tout.

L'opinion que devait avoir la famille de Monique à mon égard
continuait aussi de m'inquiéter.
Sans mon cours, je n'ai jamais pu croire que ses parents
aient réellement apprécié la situation de leur fille.
Je n'aimais pas l'idée de n'être à leurs yeux qu'un parasite.
J'avais beau savoir qu'ils se réjouissaient de la stabilité de notre vie
familiale, du bien-être dont jouissait Marie-Brigitte,
je n'en continuais pas moins d'écourter nos relations.
Devant nous, ils semblaient tout accepter.
Je n'en étais que plus méfiant de ce qui devait se dire dans notre dos.

1 juillet 1972

Je n'étais pas pour moi-même un point de référence très encourageant.
Ce que j'avais pensé, jadis, des mâles qui se faisaient vivre
par leurs femmes n'était pas pour me permettre d'imaginer
qu'on puisse réagir bien favorablement à mon égard.
Celui que j'avais le plus méprisé était un homme
d'une cinquantaine d'années qui vivait aux crochets d'une vieille femme,
propriétaire de l'immeuble où j'habitais.
Officiellement, il se donnait le titre d'inventeur.
Mais ses inventions n'étaient qu'une suite de balourdises:
l'une de ses plus brillantes idées consistait tout simplement à ajouter
du sable dans les cendriers d'automobiles pour permettre au chauffeur
d'éteindre ses cigarettes sans devoir quitter la route des yeux.
Il se levait vers midi, courrait après ses savates tout l'après-midi,
et s'écrasait finalement devant la télévision pour la soirée.

C'était un petit homme malpropre, bavard et toujours énervé,
qui n'était même pas assez compétent pour réparer une porte qui grinçait.
L'un de mes amis, Yves Mongeau, qui se laissait pourtant vivre lui-même
par sa maîtresse, ne cessait de le tourner en ridicule et de le surnommer
«le vieux maquereau».

Cet ami, quant à lui, avait au moins la sérieuse ambition
de publier des poèmes.
Mais malgré la publication de deux recueils,
je n'ai pourtant jamais réussi à le respecter entièrement sur ce point-là.
Il demeurait à mes yeux un mâle incomplet et diminué.
Je le jugeais tendre, mais pusillanime; réellement amoureux,
mais bassement calculateur.
J'éprouvais, à certains moments, une réelle pitié pour sa maîtresse:
elle m'apparaissait d'autant plus féminine qu'elle avait su atteindre,
malgré les féministes, une abnégation amoureuse
digne de plus grands romans d'amour.
À vrai dire, j'enviais Yves d'être aimé de la sorte.
Mais cette envie se retournait rapidement en une haine
d'autant plus méprisante envers lui que je me jugeais plus méritant.
Je travaillais, j'étais viril et pourtant je ne trouvais pas de femme
pour partager ma vie.
J'en arrivais même, certains jours, à la triste conclusion
que les femmes ne savaient réellement aimer un homme
qu'en autant qu'il n'en était plus un, et d'autant plus
qu'il avait besoin de s'agripper à elles pour se refaire une virilité.
Quant aux autres mâles, chômeurs dont la femme devait momentanément
travailler pour subvenir aux besoins de la maison, petits commerçants
effacés derrière des épouses aux qualités de négociantes visiblement
supérieures, ou invalides à la charge de femmes moralement obligées,
je me contentais de les excuser.
Pour moi, ils vivotaient dans l'ombre.
À peine avaient-ils une bonne excuse.
C'étaient des accidentés, voilà tout.
Au mieux, j'avais pitié d'eux.

Seuls quelques étudiants eurent droit à mon entière estime.
Je pouvais, malgré tout, les considérer comme mes égaux.
Leurs femmes ne subvenaient à leurs besoins que pour mieux
se laisser vivre elles-mêmes dans un avenir plus ou moins rapproché.
Ils demeuraient vifs et dynamiques,
bien déterminés à se tailler une place au soleil.
Leur dépendance n'était, somme toute, qu'une forme de crédit
que la perspective d'un avenir meilleur leur permettait d'exploiter
à leur avantage.

Il était donc préférable que je poursuive, malgré tout, mes études.
Non seulement pour moi, mais aussi pour Monique.
Les réactions de son milieu de travail
n'avaient pas manqué de se faire sentir.

3 juillet 1972

Il était donc préférable que je poursuive, malgré tout, mes études.
Non seulement pour moi, mais aussi pour Monique.
Les réactions de son milieu de travail n'avaient pas manqué
de se faire sentir.

L'un de ses collègues avait même été jusqu'à déclarer:
«un tel homme, je mettrais ça dehors à coups de pied au cul».
Ma persévérance à l'école avait finalement eu raison de ses préjugés.
Je n'étais plus un «maquereau» mais un futur «chef» dont il requerrait
même parfois, pour sa femme, certains conseils culinaires.
À ce titre, Monique pouvait m'aider financièrement.
La chose était redevenue normale.

Je n'étais pourtant pas un mâle comme les autres.
Je n'attendais pas, comme eux, que ma femme revienne à la maison
pour me faire, en plus, à souper.
J'avais accepté d'évoluer concrètement selon les circonstances.

Depuis le tout début, je me portais responsable d'un travail
tel qu'il pouvait au moins se comparer favorablement
avec celui d'une aide-ménagère.
Comme elles, j'étais nourri, logé; mais je n'exigeais pas
mes soirées libres, un jour de congé et $30 de paye hebdomadaire.
Dans la situation où j'étais, l'affaire était pourtant juste et bonne pour moi.
Monique en profitait tout autant.
Sans moi, son revenu net ne lui aurait même pas permis
de faire appel à leur service.
Elle n'aurait eu d'autre choix que d'aller allonger la liste déjà longue
des mères nécessiteuses auxquelles le bien-être social accorde,
dans notre société, une allocation équivalente au salaire
d'une aide-ménagère, nourriture et logement en moins.
Mais tout ceci les autres ne le savaient pas.
Il était dès lors bien normal qu'ils me jugent selon des critères
qui n'avaient rien d'avantageux pour moi.
De sociable que j'étais, je devins de jour en jour plus agressif.
Au mieux, je tâchais de ne jamais devoir les rencontrer.
Ainsi n'avais-je jamais mis les pieds à la pharmacie
où Monique travaillait.
Jamais non plus nous n'avions reçu ses collègues de travail à la maison,
si ce n'est le mari de l'une d'elles qui était à peine entré pour nous donner
des retours de savons de la compagnie dont il était représentant.
J'étais en train de scier du bois à l'arrière de la maison.
Comme il pouvait me voir, je m'étais senti obligé d'aller lui serrer la main.
Je l'avais invité à s'asseoir et à prendre un café.
Heureusement, il n'avait pas le temps.
J'étais fier qu'il m'ait surpris à scier du bois,
tâche normalement attribuée aux mâles, plutôt qu'à laver la vaisselle.
Mais je n'en ressentis pas moins d'humiliation.
Ce n'était là, pour moi, qu'un hobby.
Lui, par contre, pouvait se dire pressé de retourner à un véritable travail
masculin.

4 juillet 1972

Quant à la famille de Monique et à la mienne, je n'acceptais
de les rencontrer, bien à contrecoeur, qu'aux grandes occasions.
Chaque fois, j'en sortais profondément épuisé.
Le père de Monique me demanda un jour:
- as-tu déjà travaillé, toi?

Mon père, ma soeur et ma belle-mère s'étaient ruinés en Europe.
Ils m'annoncèrent leur retour, demandant l'asile pour quelques mois.
Je me sentais obligé d'accepter.
Mais c'était Monique qui allait, une fois de plus, devoir encaisser.
Jamais je ne me suis senti si profondément gêné et humilié.
Monique subvenait à mes besoins, c'était assez.
Qu'elle doive en plus prendre charge de ma famille,
l'affaire tournait à la grossièreté.
C'était trop. Le vase débordait.
Monique devenait de jour en jour plus angoissée.
La perspective de devoir subvenir à toute ma famille
était visiblement trop lourde.
C'était comme une bombe qui venait de nous rebondir dans les mains
avec promesse d'aller éclater plus loin.

5 juillet 1972

La fin des cours approchait.
Il fallait me trouver un emploi dans une cuisine pour l'été.
Cela faisait partie des stages imposés par l'école.
L'un de mes professeurs avait la gérance d'un motel.
Il avait besoin d'un aide-cuisinier pour l'été.
Il m'offrait de commencer à douze heures et de terminer à vingt heures,
et cela six jours par semaine.
Il me fallait compter en plus trois heures par jour pour l'aller-retour.
Je me présentai néanmoins à ce qu'il nommait son «chef».

Ce dernier n'était qu'un cuisinier de mauvais goût,
peu soucieux de bien faire et farouchement anti-syndical.
La première chose qu'il me dit:
- Je me fous de tes professeurs! Ici, il n'y a pas «d'union».
Tu commenceras à 11 heures et tu finiras aux alentours de vingt et une heure. Si un autobus arrive à la dernière minute, tu finiras évidemment plus tard. Je te donne $65 pour commencer.

Son offre, en plus d'être illégale, était tout simplement écoeurante.
Je me tu; et j'acceptai.
Mais je revins dans le centre-ville avec la conviction bien arrêtée
de me trouver autre chose.
Je ne pouvais trouver pire.
J'entrai dans trois restaurants dont la carte m'apparaissait intéressante.
Deux n'avaient besoin de personne.
L'autre avait sans doute besoin de quelqu'un,
mais il me faudrait attendre le retour d'Europe du patron, dans un mois.

Je revins, déçu, dîner à la maison.
Je repartis aussitôt.
Il y avait, à vingt minutes de marche, un restaurant de grande renommée.
La propriétaire sortait justement pour se rendre à la banque.
Je lui expliquai la nécessité pour moi de faire un stage.
Elle m'engagea sur le champ.
Je commencerais le 5 juin.
Je serais «préposé aux salades», au salaire de $82 par semaine.
Je revins en vitesse à la maison.
Je pouvais, enfin, subvenir au même titre que Monique
aux besoins de la maison.
J'étais redevenu un homme «responsable».
Le drame touchait à sa fin. J'éclatai en sanglots.

Le choix de mon cours avait donc été judicieux.
Je récoltais, comme le disait bien naïvement un collègue,
«la juste récompense de nos efforts».

L'année scolaire se termina sans problème.
Je refusai même une offre de stagiaire en administration
dans un grand hôpital du centre-ville.
Je préférais me perfectionner en «haute cuisine».

La fin de l'année fut marquée par une festivité de la classe.
Je ne pouvais pas y participer.
Comme d'habitude, je devais aller chercher Marie-Brigitte
chez la gardienne.
Je me sentis un peu plus brimé qu'à l'ordinaire.
C'était néanmoins sans importance.
Je n'avais d'ailleurs, durant l'année, participé à aucune activité
parascolaire.
J'entrais pour mes cours et je n'en sortais que pour revenir directement
à la maison.
Pour la classe, ma vie privée demeurait un secret bien gardé.
Mes collègues ne connaissaient
ni mon adresse, ni mon numéro de téléphone.
Ils s'étaient faits à cette manie de ma part.
Mon âge plus avancé m'excusait en quelque sorte d'agir ainsi.
J'étais accepté tel quel. On m'avait surnommé «le vieux». Voilà tout.

Ma première semaine de travail fut difficile.
Comme tout nouvel employé, je devais apprendre les airs de la maison.
Mon travail, en soi, n'avait rien de compliqué.
La première partie consistait à mettre en place les aliments
dont j'avais besoin, tirer l'inventaire, voir à compléter les manques;
la seconde se résumait au service proprement dit.
Néanmoins, j'éprouvais de la difficulté à m'adapter au rythme.
C'était pourtant simple.
Il fallait toujours courir.

C'était la patronne qui m'avait employé.
Le «chef», visiblement, était plus ou moins favorable à l'idée.

À la fin de la première semaine, lorsque le jour de paye arriva,
il n'y avait rien pour moi.
Le «maître d'hôtel» qui, à ma grande surprise était aussi «comptable»,
me joua la scène du grand étonnement.
- Comment? Mais nous n'avons rien prévu pour toi!

Il me promit néanmoins d'en reparler à «Madame».
Le lundi suivant, je devais comprendre qu'on avait, sans aucun avis,
abaissé mon salaire à $65.
Je n'avais d'autres choix que d'accepter.

Mon rêve venait tout bêtement de s'effondrer.
Je ne pouvais pas, même en cas de nécessité,
prendre réellement la relève de Monique.
Mais tout n'était pas perdu.
Et si mon salaire était, somme toute ridicule,
j'avais au moins la satisfaction de savoir qu'il allait
augmenter plus rapidement nos économies.
Je m'appliquai de mon mieux à prendre le rythme de la maison.
Au lieu de finir à minuit tel qu'entendu, je ne pouvais quitter les lieux
qu'une heure ou deux plus tard chaque jour.
Tous les employés étaient traités de la sorte.
Ce n'était, ni plus ni moins, qu'une obligation du métier.

À la fin de la deuxième semaine,
je commençais à éprouver une certaine satisfaction.
Les choses s'amélioraient.
J'escomptais pouvoir, à la fin de l'été, passer seul à travers toute la carte.
Le lundi suivant, le maître d'hôtel me téléphona.
Il n'était plus nécessaire que je me présente à l'ouvrage.
On avait trouvé plus compétent que moi.

14 juillet 1972

LES COURSES.

Ceux qui n'ont jamais réellement été responsables des achats
pour une cuisine domestique, ou qui n'y ont jamais bien travaillé,
ne peuvent figurer ce qu'il en coûte, au début surtout, de contraintes
et de connaissances avant d'en retirer la sagesse à la consommation
qui en découle nécessairement.

Ce souci d'économiser exigeait de bien connaître
la différence entre les différentes marques offertes sur les comptoirs,
le coût de revient réel selon le volume ou selon le poids.
Au début surtout, je devais, en plus de trouver d'abord leur emplacement,
considérer chacune des marques offertes, comparer les prix à l'once
entre chacune de ces marques, et finalement comparer le coût de revient
des différents formats offerts par la même marque.

Très peu de clients traînaient avec eux, ne fut-ce qu'une simple liste
des produits dont ils prévoyaient avoir besoin.
Ils achetaient «à l'oeil», le plus souvent selon la tentation du moment.
Je me sentais presque ridicule à calculer ainsi au sou près, moi qui,
auparavant, rêvais encore d'acheter des buildings à crédit.
Les haut-parleurs, le tapage, les conversations des clients,
le va-et-vient des paniers de métal,
me compliquaient d'autant plus la tâche que je devais toujours
me déplacer pour ne pas être «dans les jambes»,
et reprendre mes calculs faute d'avoir pu me concentrer assez longtemps
sur le même produit pour en mener l'étude à terme.
Le jour du marché, ainsi conçu, était une véritable corvée.
Je revenais à la maison étourdi, épuisé.
J'avais parfois l'impression que ma tête allait éclater.

Le supermarché avait un choix de service de livraison à domicile.
Mais c'étaient des commerces à part.
L'un, qui se faisait par camion, coûtait $0.50, sans compter l'obligation morale d'y ajouter un bon pourboire pour le livreur lui-même.
Et il fallait néanmoins apporter soi-même à la maison
les produits périssables tant il était fréquent
que la livraison ne pouvait être exécutée avant le lendemain.
L'autre, beaucoup moins dispendieux, était assuré par des enfants
qui rapaillaient leur clientèle à la porte.
Ils avaient des traîneaux durant l'hiver et des petites voitures durant l'été.
Leur service était immédiat.
Ils vous raccompagnaient chez vous avec vos produits et devaient compter sur votre bonne volonté à leur donner un pourboire pour se tirer un profit.
Mais ils ne se gênaient pas pour vous montrer leur insatisfaction
si vous n'aviez pas compris de vous-mêmes qu'on ne pouvait plus
rien «boire», par les temps qui couraient, en bas de $0.25.
De toute manière, cela ne valait pas la peine de sauver $0.03 sur 8 produits pour aller le gaspiller à la porte.
Au début, je rapportais mes choses
dans les sacs que fournissait le magasin.
Ils étaient parfois tellement lourds qu'après les avoir finalement déposés dans la cuisine, je restais un bon moment les bras crampés
dans la position qu'ils avaient dû prendre pour les rapporter.

Lorsque la quantité de mes produits exigeait plus de deux sacs,
je demandais qu'on m'emballe le tout dans une boîte.
La pesanteur était telle alors, et le format de la boîte en général
si malcommode, que je devais la déposer à tous les vingt pieds
pour reprendre mon souffle.
Je dus finalement me résigner à dépenser $0.15 de plus
pour l'achat des 3 sacs à poignée dont j'avais besoin chaque semaine.
Ainsi le poids se répartissait merveilleusement bien au bout des bras.
C'était, à mon sens, un véritable luxe que je me payais là.

Je ne pouvais cependant m'enlever de l'idée qu'au bout de l'année,
ces sacs nous coûtaient $7.50,
soit environ 5 heures de travail bêtement imposées à Monique.
Mais le problème pouvait aisément se régler.
Je n'avais qu'à rapporter les mêmes sacs à chaque semaine
et exiger qu'on s'en serve pour emballer mes nouveaux produits.

Mais c'était là me demander d'aller contre d'étranges préjugés.
D'une part, comme personne n'agissait ainsi, je me sentais fortement
humilié à l'idée qu'on me juge, ou avare, ou misérable.
D'autre part, j'étais gêné par le fait lui-même de devoir traîner avec moi
ce qui pouvait avoir une certaine analogie avec les sacs à emplettes,
accessoires qui, chez nous, étaient strictement réservés aux femmes.

Je voyais bien, à l'occasion, quelques immigrants européens
se rendent au marché avec des sacs à emplette sous le bras.
Mais ce qui, chez eux, était monnaie courante, n'avait pas ici,
en Amérique, le même droit de cité.
Et même s'il faisait partie de notre culture de répéter
que «l'habit de fait pas le moine», il ne nous en restait pas moins
le préjugé que «certains accessoires» appartiennent strictement
à l'un ou à l'autre sexe.
Le port d'un sac n'était, ni plus ni moins, que m'attribuer, selon moi,
une part de l'image de la «petite madame allant au marché».

17 juillet 1972

Il y avait bien sûr des mâles qui allaient seuls faire le marché.
La majorité était composée de vieillards à leur pension
ou de jeunes célibataires ayant quitté leur famille.
Ces derniers achetaient, sans réellement regarder les prix,
des aliments principalement préparés à l'avance
et qui ne demandaient qu'à être réchauffés.
Les vieillards, par contre, obligés qu'ils étaient par leur modeste pension,
n'achetaient pour la plupart que des produits essentiels.

Il n'était pas rare non plus de voir des maris, liste en main, faire seul
le marché pendant que leurs épouses gardaient les petits à la maison.
Il y en avait plusieurs qui accompagnaient leur femme à titre de chauffeur.
Mais c'étaient les femmes qui choisissaient les produits.
Les mâles n'avaient, en fait, rien à dire.
À peine avaient-ils à répondre plus ou moins évasivement
lorsque leurs femmes tentaient de faire appel à leur préférence.
Pour Monique et moi, les rôles se jouaient exactement à l'inverse.
C'est moi qui choisissais; qui l'interrogeais.
Elle n'avait qu'à suivre comme un mâle.
Ce n'était pas sans donner l'impression de ma part
d'un certain abus de pouvoir.

L'image que nous donnions ainsi de nous-mêmes
se précisait encore plus lorsque nous passions à la caisse.
Les caissières me réclamaient automatiquement la somme à payer.

Lorsqu'elles se rendaient compte que c'était à Monique
qu'il fallait la réclamer, elles ne pouvaient s'empêcher de faire montre
d'une certaine gêne à notre égard.
L'habitude d'associer le rôle de financer à la notion même du mâle était
tellement forte, chez nous, que lorsque, jeunes hommes, nous amenions
des filles au restaurant ou au cinéma et qu'elles insistaient pour payer
leur part comme le leur demandait la propagande féministe de l'époque,
elles s'arrangeaient néanmoins pour nous glisser l'argent sous la table
afin que nous puissions tout au moins éviter de passer pour des gigolos
et continuer à faire «comme si» nous étions, en fait, les seuls à payer.
Faire l'épicerie ensemble ne faisait, en définitive, que tenter
de nous rappeler discrètement aux «bonnes manières» de la tradition.

18 juillet 1972

Peu de temps après la perte de mon emploi,
Monique arriva avec un nouveau projet.
Une de ses clientes éprouvait de sérieuses difficultés
à trouver quelqu'un pour garder son fils durant ses heures de travail.
Monique lui proposa de venir en discuter avec nous.

La femme était jolie, l'enfant n'était pas sans discipline.
Mais la perspective de devoir ouvrir, si peu soit-il, notre vie privée
à des étrangers m'indisposait.
J'acceptai néanmoins de m'en tenir responsable.
Mais à la différence de Monique qui ne voyait d'abord là qu'un moyen
de répondre à la pitié que soulevait en elle la vue des difficultés
d'une mère qui, comme elle, devait seule subvenir aux besoins
de son enfant, je me laissai tenter par une vieille idée qui nous était venue
au début de notre histoire: celle d'organiser autour de moi une sorte de
harem de mères nécessiteuses, d'une part nous permettant à tous d'accéder
à un plus haut niveau de vie économique par regroupement des salaires;
d'autre part permettant à Monique aussi bien qu'aux autres femmes,
d'aller chacune de son côté vers une véritable liberté sexuelle
sans risque de me laisser seul et jaloux à la maison.
Nous doutions cependant de pouvoir, ici encore, réaliser notre projet:
ils étaient anglophones; nous étions francophones.
En d'autres mots, nous étions dans l'obligation de toujours
devoir parler anglais pour nous faire comprendre.
Néanmoins, au début, je recevais Sylvia avec cordialité.
J'accumulais ainsi des données indispensables
à une vue plus réaliste de l'affaire.
Ce qu'elle devait prendre pour un grand sens de l'hospitalité de notre part
n'était, somme toute, qu'une forme d'insociabilité
poussée à son plus haut niveau de réflexion.

C’est ainsi que j’appris qu’elle dépensait à tort et à travers,
qu’elle était bourrée de dettes, et que sa vie avec son fils consistait bien
plus à synchroniser ses horaires de garderie du jour et du soir,
de la semaine et du week-end qu’à tâcher de se libérer elle-même
de ses obligations extérieures pour pouvoir réellement s’occuper de lui.
L’idée de ne servir finalement qu’à faciliter le manque d’intérêt réel
d’une mère pour son enfant me ramena à des sentiments plus austères.

Sylvia portait une nouvelle robe chaque jour.
En six semaines, elle avait porté 30 robes différentes.
David n’avait même pas d’imperméable pour aller sous la pluie..

19 juillet 1972

Il me fallait, en outre, surveiller la concurrence qui se trafiquait
à la petite semaine entre les différents magasins du quartier.

Chaque marchand tentait de drainer vers lui
un maximum de clientèle par la mise en vente à prix réduit
de quelques nouveaux produits chaque semaine.
Ils laissaient aller, souvent même à perte, certains produits escomptant
qu’une fois dans leur établissement, les clients ne sortiraient qu’après
avoir acheté les autres produits qui leur étaient nécessaires pour la
semaine, et cela à des prix parfois rehaussés en vue de leur faire payer
indirectement ce qu’ils avaient en fait économisé directement.
Quant à moi, je n’entrais le plus souvent chez eux que
pour m’approvisionner le plus massivement possible à même leur rabais.
Sans être impolie, l’attitude des marchands à mon égard
n’était pas toujours des plus souriante.

Ce genre de gestion exigeait, de plus, une connaissance précise
des besoins invariables de la maison.
Peu à peu, j’avais établi une liste de produits
dont nous avions continuellement besoin.

J'en étais arrivé, par exemple, à la conclusion que nous avions besoin
de 52 rouleaux de papier de toilette annuellement.
Le prix régulier était généralement de 6 rouleaux pour $0.98.
À cela s'ajoutait une taxe de $0.08, pour un total de $1.06.
Lorsqu'un marchand en abaissa le prix à $0.59 le 6 rouleaux,
(plus $0.05 de taxe, soit $0.64), je me précipitai chez lui
et en achetai une boite complète, soit 96 rouleaux.
Le commerçant et ses employés ne purent retenir leurs rires
lorsqu'ils me virent sortir de chez eux avec cette énorme boite.
Mais je venais d'épargner $5.04 sur un gel de fond de $7.68.
Car c'est bien d'un gel de fond dont il s'agissait.
Autrement, l'économie risquait de n'être que fictive.
L'achat par quantité risquait de tomber dans le piège
d'une hausse désordonnée à la consommation.
Le contrôle comptable devait être d'autant plus rigoureux.
Pour ce faire, je m'étais réservé un coin de la maison
où je pouvais entasser mes surplus.
C'était en quelque sorte un petit magasin maison,
avec son propre système comptable.
Je ne pouvais rien en sortir sans devoir, au préalable, «payer à la caisse».
Je me rachetais ainsi mon stock à moi-même,
selon les disponibilités hebdomadaires de mon budget.

Difficulté:
une maladie de Marie-Brigitte m'obligeait de suspendre
mes activités professionnelles pour la garder à la maison.

Une voisine, mère d'une amie que fréquentait Marie-Brigitte:
- Vous avez choisi le beau rôle vous!...

Je n'avais jamais réellement cherché à comprendre jusqu'alors
le pourquoi de l'agressivité de certaines ménagères ordonnées lorsque
je déplaçais leurs chaudrons dans les armoires ou que je faisais une razzia
dans leur garde-manger pour satisfaire les caprices de mon appétit
entre les repas.

Je comprends aujourd'hui que ce qui pour le mâle que j'étais
ne justifiait aucunement leur colère, pouvait en fait leur donner raison
de porter un grief contre moi.
Ce n'était, ni plus ni moins, comme si un étranger était entré
dans mon bureau, avait mis mes tiroirs à l'envers et y avait pris
certains documents essentiels à mon travail en cours
pour les apporter, sans m'avertir, avec lui.
C'est, en somme, ce que ressent la ménagère qui ne trouve plus la boite
de salade de fruit qu'elle comptait utiliser pour sa tarte.
Même problème en ce qui concerne la mise en ordre de ses outils.
Rien de plus énervant que de chercher la spatule dans toute la cuisine
alors qu'un aliment est en train de coller au fond de la poêle.

Moi qui, avant d'être ménagère, ne passais jamais une soirée
sans y aller de mon petit pillage à la cuisine, appris rapidement
à couper court, et à mes caprices, et à ceux que Monique et Marie-Brigitte
pouvaient parfois tenter de satisfaire.
Rien ne devait être mangé sans mon autorisation; et rien non plus
ne pouvait être utilisé sans être ensuite soigneusement remis à sa place.

2 août 1972

Une autre difficulté, toute différente celle-là, consistait à me plier
aux exigences de l'économie domestique.
J'étais, en tant que ménagère, essentiellement un acheteur.
Mes économies prévalaient en autant que j'évitais d'une part
d'acheter ce que je pouvais produire moi-même et que d'autre part
je ne dépensais que le strict minimum pour mes achats obligatoires.
Il n'y avait rien là de particulier.

Mais à la différence de l'économie commerciale à laquelle mon éducation
m'avait préparé, je devais, pour réaliser une épargne à l'achat,
dévaloriser mon temps à sa valeur minimale.

D'autre part, ne pouvant acheter un volume réellement important
de produit à la fois, je ne pouvais généralement calculer mes économies
en termes de dollars, tout devait se calculer en terme de cents.

J'étais, pour le moins, mal à l'aise.
Toute ma formation de mâle m'avait conditionné à vendre mon temps
le plus cher possible; à capitaliser en terme de dollars
à partir d'un pouvoir d'achat massif.
Je ne pouvais me défaire aisément de ce schéma.
Et j'étais soudain mis dans l'obligation d'exercer le même jeu complexe
d'inventaire et de transactions pour des économies totales
dépassant rarement les soixante et quelques cents.
J'étais loin de l'image publicitaire montrant le mâle idéal
fumant des cigares sur la banquette arrière d'une limousine.
Je ne pouvais même pas me payer d'autobus sans perdre d'un seul coup
tous mes profits de la journée.
Je me sentais isolé de mes pairs, réduit en quelque sorte à une économie
de gamin comptant ses sous avant d'acheter ses friandises.
Bien mal venue, en effet, que l'arrivée dans un souper
d'hommes d'affaires, du mâle ménagère qui n'aurait à son éloge
qu'une économie de $2.16 pour toute sa journée.

Mes notions d'économie commerciale ne me permettaient pas, non plus,
d'entrer réellement en contact avec les femmes ménagères du quartier.
Bien au contraire.
Cela ne faisait que m'en éloigner davantage.
Si elles ne pouvaient en général s'empêcher de s'indigner à la moindre
hausse des prix, leur indignation restait pour la plupart du temps stérile.
Elles s'arrangeaient pour obtenir une augmentation d'allocation
sur la paye de leur mari.
Elles n'avaient généralement aucune éducation comptable.
La prodigalité américaine ne les disposait pas non plus
à dépenser tant d'effort pour de si piètres résultats.

Il n’y avait, en fait, que certaines femmes de condition très modeste
qui se souciaient réellement des prix du marché, dans l’obligation
qu’elles étaient d’agir ainsi pour rejoindre les «deux bouts».
Je ne m’en sentais que plus délaissé.

À force de vivre dans la maison,
j’en étais venu à sentir une réelle difficulté à aller à l’extérieur.

La ménagère tend à être politiquement à droite.
Par souci de sécurité, j’avais tendance à pousser Monique
vers la docilité envers ses patrons.
Tant que le confort de la maison n’est pas attaqué...

Il m’arrivait parfois de rêver de me lever vers midi, comme avant,
complètement libéré de tout travail, entièrement libre de mes mouvements,
d’aller déjeuner à l’extérieur,
manger de la nourriture préparée par d’autres, dans un autre décor,
recevant du soleil sur la table par une vitre que je n’aurais pas dû lavée,
sans devoir le moindrement faire la vaisselle après coup.
D’aller errer ainsi devant les devantures de magasins
sans toujours devoir compter mes sous.

1973 31 ans

2 janvier 1973

Même les plus nobles idéaux s'effondreront.
Même le savoir et même le perfectionnement de soi
tomberont en désuétude.
Aucune de nos «raisons de vivre» ne prévaudra contre le fait brut.
Tout comme, aujourd'hui, le coureur olympique tourne en rond
dans l'anachronisme de sa victoire, ainsi irons-nous, demain,
exercer notre intelligence dans le seul but d'en maintenir l'existence.
Dépassés de vitesse par nos machines, nous pourrons enfin
nous donner au seul sens appréciable de notre existence.
Nous aurons enfin le droit de vivre
dans l'unique finalité d'éprouver notre propre vitalité.
Pourtant, mille prétextes prévaudront encore.
Car «l'inimaginable» n'aura qu'entamé son effet de vieillissement
sur nous.

3 janvier 1973

Le missionnariat économique:
- étudier pour la production,
- produire pour un surplus de nécessaires.

L'expansion économique doit maintenant dépendre du volontariat
et non plus de la coercition, la seule expansion vitale étant la survie.

La télévision est l'expression d'une schizophrénie collective.

Puisque l'essentiel ne vaut rien: ainsi de tout.

9 janvier 1973

Mais aussi: l'extrême pauvreté.
N'avoir pour zone chaude que le petit espace de nos maisons.
N'avoir pour tout rapport avec l'extérieur que nos radios et nos télévisions.
L'extrême pauvreté même des plus riches d'entre nous:
primitifs encore même juchés aux plus hauts étages des buildings.
Ne parlant encore entre nous que la langue du commerce.
Évitant «d'aller trop loin» de peur d'effrayer le client.
Nous en sommes tous là, obligés de nous mentir les uns aux autres,
dans le seul but de survivre.
L'extrême pauvreté.

17 janvier 1973

(*Lettre reçue de France Renaud*).
Yvan Mornard,
Je suis étudiante aux Beaux-Arts, et je travaille actuellement
avec Normand Thériault à l'organisation d'une exposition
«Art Underground au Québec 1960-1971»
qui aura lieu à la Casa Loma en février.
Parallèlement,
nous publierons un catalogue d'environ 300 pages sur ce sujet.
Naturellement, nous incluons les revues et j'ai pensé
qu'il serait assez important de te rencontrer pour dresser un historique
de *Sexus* et *Allez Chier* qu'on présentera dans le livre.
Je te parlerai de tout cela plus en détail quand je te rencontrerai.
Peux-tu m'appeler au plus vite (surtout avant samedi) à: 523-1224
(surtout tôt le matin, ou tard le soir).
Merci. À bientôt. France Renaud 3768 St-Christophe.

22 janvier 1973

La mégalomanie de la victoire.
Car nous désirons tous, à un moment de notre vie,
imposer aux autres notre paix.
Nous désirons tous changer le monde.
Mais nous nous appliquons trop rarement
à adapter nos propres moeurs à notre propre satisfaction.

Lu: *Histoire du confort*, Jean et Françoise Fourastié, 1950.

27 janvier 1973

Rares, encore, ceux qui doutent de leur immortalité.
Les plus contestataires n'ont fait le plus souvent
qu'un transfert de croyance.
Ils ne sont plus chrétiens: ils sont d'une autre éternité.
On écoute mal ceux qui parlent de la mort.
On ne les croit tout simplement pas.
La mort n'est pas encore notre réalité.
À peine est-elle celle de ceux qui ont le malheur de mourir devant nous.
Nous sommes là, Monique Cloutier, Marie-Brigitte et moi.
La souris Hortense est dans sa cage.
Les pigeons, sur les rampes du balcon.
Et l'arbre aussi, se prolongeant de quelques pieds tous les printemps.
Nous sommes tous là, palpitant encore dans la décadence progressive
de notre moi.
Car il vient le jour où je n'aurai même plus la force
de cuisiner mes demi-glaces.
Car il vient le jour où chacun d'entre nous
entre dans l'échéance de ses victoires.
Et nul, encore, n'échappe au désastre d'avoir vécu.

28 janvier 1973

Je ne me relève plus de cet effondrement.
La terreur s'est profondément installée en moi.
Je ne vois devant moi qu'une longue suite de cataclysmes;
l'avenir le plus sombre qu'il m'ait été donné d'imaginer.
Mes rêves ont débordé les frontières du sommeil.
Mes cauchemars passent la rampe de l'arrière-monde des choses.
La vie n'est plus qu'une longue attente.
L'extrême prudence dans le territoire ennemi, avec,
comme toute perspective, l'évidence, soudain, d'une simple mise à mort.
Tant qu'existera notre mort, le confort, en nous permettant la pensée,
demeure l'une des plus douloureuses façons d'exister.

3 février 1973

Le yoga, la décoration intérieure, la cuisine et la couture.
Tels sont nos premiers objectifs culturels.
Tous, ils concourent directement à l'amélioration de notre vie.
À chacun d'établir ses normes de satisfaction:
telle est notre seule profession.
Apprendre une nouvelle technique, se former à d'autres façons
d'appréhender le monde, n'est-ce pas l'une des plus intelligentes façons
de voyager.
Chaque branche de l'ensemble de nos connaissances
est en elle-même une application, pour soi, d'une réelle révolution.
N'y a-t-il rien de plus révoltant, à un certain degré de confort,
que la constatation quotidienne de nos incompétences.

4 février 1973

Les pigeons roucoulent dans la corniche béante du toit.
La maison s'engouffre lentement dans l'endettement des propriétaires.
Les rentrées d'argent suffisent à peine à rencontrer
les exigences fastueuses de leurs inconséquences.

Les cauchemars du sommeil ne sont qu'un pâle reflet
de ceux de la conscience.

Y a-t-il toujours eu des censures; quelles en ont été les modalités;
ne peuvent-elles se ramener à quelques facteurs déterminants;
sur quoi peut-on affirmer qu'elles sont néfastes ou non?

13 février 1973

Un travail à demi-temps. Un demi salaire.
Le reste ne m'intéresse carrément pas.
Je ne désire aucunement participer à la gloutonnerie furieuse
de mes contemporains.
Je refuse de troquer mon désir de vivre
contre le désir de posséder une grosse automobile.
Je refuse, et le luxe, et les dettes.
J'ai finalement choisi de me satisfaire.

Lu: «The limits to growth», Meadows, Randers, Behrens III, 1972.

17 février 1973

Nous nous accrochons passionnément aux objets.
Nous sommes, Monique Cloutier et moi, en quelque sorte,
les vidangeurs du quartier.
Chacun de nos meubles n'est, somme toute, que le résultat
d'un détournement des déchets d'autrui.
Car nous savons le peu d'importance des choses dans le rythme du monde.
Et ce qui leur rend un caractère dérisoire,
loin d'être une conséquence du progrès technique, n'est le plus souvent
qu'une crise de nos concitoyens devant leur incapacité
à intégrer les avantages du passé au rythme des progressions récentes.

Comment expliquer autrement l'abandon d'une solide machine à coudre industrielle pour une «jolie petite domestique» incapable de coudre plus de deux ou trois épaisseurs de tissus, sinon par le fait d'un simple refus de coudre bien camouflé sous l'impression que donne immanquablement aux profanes une plus «belle» machine à coudre.
Car c'est ainsi. Et c'est ainsi de tout.
On abandonne, à grand renfort d'endettement pour la consommation, tout simplement la proie pour l'ombre.
Après la misère: l'hystérie de l'abondance.
Le retour à la misère ne sera que plus tragique.

18 février 1973

L'accroissement du rythme de mobilité ne sert peut-être trop souvent qu'une volonté de résister au changement comme tel.

20 février 1973

Le silence n'existe pas.

L'accumulation de la culture nous forme à maintenir toujours plus notre attention sur le point visé.

25 février 1973

Jeune.
Encore.
Heureux dans le soleil renforcé de la fin d'un autre hiver.
Me refusant catégoriquement à toute tentative d'ingérence dans la vie d'autrui.
Menant ma barque, privément.
Attentif à la moindre de mes satisfactions.
Élaborant, en marge, ma propre marginalité.
Rien de plus heureux que d'être, soi-même, heureux.

Idée de synopsis:«Dix ans dans la vie de».
520 prises, hebdomadaires.
14 secondes chacune.
Un seul personnage; le même durant dix ans.
Un enchaînement ininterrompu de 520 plans de 14 secondes.
Élaboration hebdomadaire de chacun des plans.
Le vieillissement (accéléré par le film) du personnage;
l'accumulation de 520 de ses positions dans l'espace.
Noir et blanc; couleur; relief.
Aussi, le changement de sonorité d'une même voix durant dix ans.
Le film que j'aimerais voir.

27 février 1973

L'information subjective: LA PRESSE, LE DEVOIR, QUÉBEC-PRESSE.
L'information objective: LE JOURNAL DES DÉBATS.

2 mars 1973

Pour plusieurs d'entre nous,
le nécessaire n'est rien de moins que la richesse.
Ce qui est un tort.
Néanmoins.
Nous sommes l'expression d'une tendance historique qui oeuvre
à la réalisation d'une réelle croissance de nos richesses collectives.
Car c'est à cette tendance vers une plus grande richesse
que nous devons aujourd'hui le mieux-être que nous avons.
Notre survie dépend de notre habileté à multiplier notre rythme
de croissance.
Notre enrichissement dépend de notre attention à éviter, plus que tout,
le gaspillage.
Ne s'enrichit que celui qui, dans sa richesse même, ne cesse de retrouver
ce qui l'appauvrit encore.

6 mars 1973

La maison tombe lentement en ruine à cause d' une suite de propriétaires
n'ayant d'intérêt que le profit immédiat.
Telle est bien l'application réelle du système.
Chacun s'imagine pouvoir tirer le maximum net,
en laissant à son successeur les contrepoids de l'investissement.
Aucune loi de prévention.
À peine, lorsqu'il est déjà trop tard, certaines pressions municipales.
De fait, carrément contournables.
Les taudis ne sont que le résultat logique d'un manque légal à prévoir
l'amortissement annuel qui se devrait d'être réinvesti.
Mais c'est publiquement qu'on accuse encore les pauvres
de ne pas prendre bien soin des maisons qu'ils louent.
Telle est bien l'application réelle du système.
D'autre part.
Qui aime l'argent, sans aimer s'enrichir, ne peut aimer l'argent.
Qui aime la liberté, sans aimer se libérer, ne peut aimer la liberté.
Car l'argent et la liberté, coupés de leur dynamique,
ne sont qu'une porte ouverte à leur propre décadence.

11 mars 1973

Mes rêves de jeunesse se sont effondrés.
L'acharnement à vouloir nous entre dominer les uns les autres
coupe court à tout idéal.
Même les plus pauvres se valorisent
de l'humiliation qu'ils imposent à plus malheureux qu'eux.
Car, chez nous, l'estime n'est possible
que lorsque l'on a les deux pieds sur la tête de quelqu'un.
Reste le silence.
Avec, en vrac au fond du coeur, des centaines de couteaux.

18 mars 1973

Le problème est d'envergure.
C'est la majorité qui doit se contester elle-même.
Et c'est pourquoi les révolutions ne rapportent finalement
que des réajustements au bien-être déjà acquis.
Les révolutions ne sont en fait
que des rattrapages sur le taux général de croissance.
L'essentiel du problème demeure intact.
Au temps où le miroir était inachetable, Versailles en était couvert.
Aujourd'hui, chaque maison possède ses miroirs.
Les notables misent désormais sur autres choses.
Voilà tout.
Le peuple suit les notables, avec, au mieux, trois cents ans de retard.
Et c'est à chacun d'entre nous d'essayer de briser la marge.
Car la persistance historique des notables n'est que la projection de l'état
de domination que chacun d'entre nous espère un jour imposer à autrui.
Les notables sont, en fait, le but de chacun d'entre nous.
Et tant qu'il nous reste l'espoir de devenir, un jour, nous-mêmes
des notables, la vie vaut encore d'être vécue.
L'aliénation est encore le seul remède à la violence que suscite le système.
C'est à la majorité de se contester elle-même.
La volonté de renverser le «père»
ne peut se réaliser sans renverser simultanément le «fils».
Je refuse, quant à moi, de retirer d'un travail plus que le salaire minimum.
J'exige, en plus, d'économiser 10% de ce revenu
pour aider à l'investissement collectif.
Toute autre solution n'est qu'une participation directe
au maintien du régime d'exploitation social.
Car les notables ne peuvent jamais être autre chose qu'une élite.
Qu'une élite basée sur un minime prélèvement du bien-être de chacun.
Ce ne sont pas les grands notables seuls qui doivent perdent leurs droits.
Il n'en découlerait qu'un minime retour de bien-être à chacun.
C'est toute la chaîne qu'il faut briser.
La chaîne des sous-notables et des sous-sous-notables.

Car c'est de la chaîne, prélevant à chaque maillon,
une minime partie du bien-être de quelqu'un d'autre,
que vient la force d'écrasement du système.
L'histoire de la terre est traversée par un énorme racket de protection.
Même la norme du salaire minimum est foncièrement injuste.
C'est du bilan général de tous les individus de l'espèce
qu'il faut tirer les dividendes possibles et justes pour chacun.
Rien de plus écrasant que d'être obligé de vivre ainsi dans l'injustice
de sa propre conduite et de n'avoir comme toute porte de sortie,
que l'espoir d'un changement radical à l'échelle d'une planète.

20 mars 1973

La prison n'est que la somme des préjugés d'une société
instaurée en système.

22 mars 1973

Margot Dorion, amie de Lise Bissonnette, désire abandonner un emploi
à $12,000 à l'Université du Québec pour suivre le même cours que moi
à l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec.

Lise Bissonnette a encore décroché une bourse d'études:
après Godfroy Cardinal, elle couche avec un autre directeur de l'UQAM.

Jean-Pierre Dumont, après trois ans de vie commune avec sa Louise,
rompt avec elle: elle part avec ses $2,000 d'économie.

Mauvaise semaine. Trop de revenants. Trop de mauvais pas.
La continuité m'écoeure. De plus en plus: couper court avec le passé.
L'imprimerie et la maison de Jean Roy passent au feu.
Mes souvenirs brûlent derrière moi.
Vieillir est, en soi, suffisamment pénible.
Qu'on me laisse, au moins, en ressassant les cendres, le privilège
de ne pas toujours devoir assister à une levée de fantômes.

31 mars 1973

Le travail à demi-temps et pour tous.
Rendant possible pour l'homme et la femme
un réel partage des tâches domestiques.
Deux temps pleins, comme cela se pratique actuellement,
ne font qu'accentuer les défauts d'un seul.

14 avril 1973

La crise de l'énergie, des matières premières et de la nourriture
est sans doute désormais inévitable.
Nous devrons en subir les terribles contrecoups.
Il nous faut donc travailler dès maintenant
à la mise en place d'une meilleure structure pour les survivants.
Quant à nous, le pire malheur qui puisse nous arriver
reste encore inévitable.
Crise, ou non, notre mort demeure encore l'unique certitude.
La crise, pour nous, ne sera jamais autre chose qu'un incident de parcours.

15 avril 1973

Continuer de mettre en fiches les livres que je lis.
Continuer, pour le moment, d'accumuler des notes.
Monter systématiquement la documentation nécessaire.
J'ai besoin de vingt ans.

PETIT TEXTE EN FAVEUR DE LA MULTI SPÉCIALISATION.
La répartition égale de l'argent per capita ne peut abolir
les classes sociales sans être accompagnée d'une rotation collective
à travers toute l'échelle de l'emploi, de la fonction de laveur de vaisselle
à la fonction de professeur d'université.
Nous ne formons présentement que des super-spécialistes,
complètement zoulous dès qu'il s'agit pour eux d'un autre sujet
que celui auquel le système les a limités.

Professeur d'université qui ne sait même pas se faire cuire un oeuf;
chef de cuisine qui sait à peine lire son journal du matin.
Et le tout donne évidemment la démocratie que l'on connaît:
une démocratie de l'incompétence.
D'autre part.
Les fonctions dites subalternes (plongeurs, concierges, etc.),
dit-on, correspondent à la faible capacité intellectuelle
de ceux qui les remplissent.
C'est oublier qu'un sous-doué, selon les gens que j'ai connus depuis 2 ans
dans les cuisines, ne peut faire qu'un mauvais plongeur.
Nécessité de les retirer du circuit.
Ainsi que tous ceux qui ne peuvent aller en rotation.
Cessons de les exploiter comme des bêtes.
(Nous n'en retirons d'ailleurs que de la bêtise).
Donc:
Trois ans de cours de formation. Deux ans de pratique.
(Le salaire étant réparti sur 5 ans).
Retour à une nouvelle spécialisation. Retour à une nouvelle pratique.
Etc.
Les tâches les plus simples (et souvent les plus dures physiquement)
étant l'obligation des plus jeunes.
Progression dans le niveau des cours, selon l'âge.
N'y a-t-il rien de plus malpropre que le parachutage des jeunes
devant les vieux qui ont été laissés pour compte par le système.
Inscrire dans les droits de l'homme, le droit à la séniorité.

19 avril 1973

LE PLAN.
Premier objectif:
Du 1 juin 1969 au 1 juin 1974.
a) Notre économie: $3,000.
b) Moi: mon cours de Technique et production de cuisine, terminé.
c) Monique Cloutier: la moitié de son cours en Haute Couture, terminé.
d) Marie-Brigitte: 8 ans, 2ième année scolaire, terminée.

Deuxième objectif:
Du 1 juin 1974 au 1 juin 1976.
a) Moi: travailler à plein temps.
Salaire: $ 125/sem. $6,500/an. Imposable$4,000.
Impôt $1,020. $5,400 net.
Nécessaire:$ 75/sem. $3,900/an.
Économie:$5,400 -$3,900 = $1,500/an.
b) Monique Cloutier: terminer cours Haute Couture.
Travail temps partiel.

Troisième objectif:
Au 1 juin 1985.
(Après avoir suivi un cours de décoration intérieure à temps partiel).
a) Au 1 juin 1985:
- Marie-Brigitte aura 19 ans: CÉGEP 1, terminé.
- Monique Cloutier aura 40 ans: Haute Couture, Décoration intérieure.
- Moi, j'aurai 43 ans: Technique et Production de Cuisine, Décoration intérieure.

21 avril 1973

Nous avons adopté, Monique Cloutier et moi,
les grandes lignes du plan du 19 avril 1973.
Il est fonction de l'obligation que nous avons de mener Marie-Brigitte
à sa majorité et à son entrée sur le marché du travail.
L'idée que nous avions, en 1969, d'amasser $3,000
pour l'achat d'une maison à la campagne s'y trouve remise en question.
(Mais non pas le fait d'accumuler le $3,000 qui va, lui, très bien).
Les objections sont les suivantes:
1.
Nous serions obligés de vivre dans le contexte social de la campagne,
catholique et arriéré.
2.
D'autant plus que Marie-Brigitte devrait fréquenter l'école du village.

3.
Et que nous serions obligés de quêter des emplois à temps partiel
pour survivre.
4.
De plus, Marie-Brigitte, en vieillissant, devrait sans doute revenir à la ville
pour terminer ses études.
5.
Et, nous-mêmes, en vieillissant, serions sans doute acculés,
pour survivre, à des petits emplois de plus en plus difficiles
en raison de notre vieillissement.
6.
Et finalement, la décoration intérieure est, une fois la cuisine et la couture
acquises, la seule chose importante qui manque à notre satisfaction:
les cours en ce domaine ne se donnent qu'à la ville.

Le plan répond favorablement à tous ces problèmes, et, somme toute,
n'est pas si long à réaliser.
Les corrections du plan concerneraient mon désir
de suivre des cours en économie.
Ce désir est justifiable en ceci qu'il me permettrait d'accéder
à une meilleure compréhension des structures sociales.
Mais d'une part, il risque de s'avérer une surcharge irréalisable
dans le plan; d'autre part il relève de mon désir d'ancien recalé
d'université d'accéder finalement à «l'élite».
(Il sera toujours temps, à quarante ans, d'y trouver mes loisirs).

L'objectif de la décoration intérieur, de son côté, est immédiatement
rentable pour Monique Cloutier et moi: il améliore les conditions
de confort de la maison, et, fait extrêmement important pour nous,
nous permettra de nous rapprocher en étudiant, ensemble, la même chose.
Il faut choisir d'être: ou un couple que les années séparent,
ou un couple que le travail en commun rapproche.
Notre seul but n'est-il pas de nous satisfaire d'être, encore, ensemble.

22 avril 1973

Satisfait. L'économie étant partie du confort.
Car c'est à 30 ans que l'on arrête sa vieillesse.
L'argent économisé sur un petit salaire n'a rien d'injuste.
Et pourtant... Mais l'injustice est plus profonde encore.
Pourtant nous ne nous sentirons pas coupables d'être rentiers
vingt ans avant les autres.
Ce sera, dans le contexte social où nous vivons, le luxe de notre vie.

13 mai 1973

Progression. Lente mais régulière.
Satisfaction, (et d'autant plus que le hasard m'amène à les revoir et à
les réévaluer), d'avoir catégoriquement coupé avec mes anciennes amitiés.
Le temps progresse et nous permet à tous de nous repenser.
Et comme à la fin brutale d'un amour, nous réussissons mal
à nous expliquer pourquoi nous ne nous sommes pas détestés plus tôt.
Les seules choses qui pourraient encore nous permettre de nous retrouver,
dans le jeu que nous jouions ensemble, ont été balayées par la faillite.
Nous ne nous le pardonnons pas. La faillite est ainsi faite
qu'elle soulève ses membres les uns contre les autres.
Encore heureux qu'il n'y ait pas eu de meurtres entre nous.

15 mai 1973

Il y a plus d'un an, Guy Kosak disait: "à force d'être sur le Bien-être
Social, je commence à penser que je ne suis réellement bon à rien".
L'échec, en quelque sorte, de Kosak.
D'où le désir, chez nous, de consolider. Quatorze ans.
Et s'il nous advenait de tout perdre, il nous en resterait néanmoins
la certitude d'avoir réellement désiré ce que nous désirons.
Il y a déjà plus de 10 ans que j'attends. N'est-ce pas le temps d'en finir.
Ce sera l'ultime chance d'être jeune, encore un peu, avant de mourir.
De recommencer, encore une fois, ma vie.

16 mai 1973

«Il n'y a de vérité pour soi qu'en autant qu'elle peut être la vérité pour tous». Ce fut l'une des plus grandes erreurs de ma jeunesse. Bêtement, le missionnariat!
Il ne peut y avoir de vérité de soi pour tous. JE est, encore, unique. TOUS ne peut avoir de vérité particulière qu'en autant qu'il se présente lui-même comme un JE.
C'est à moi, à moi seul, d'inventer, dans mes contextes, ma vérité. Elle ne vaudra d'ailleurs jamais que pour moi.
Les autres ne pourront que l'interpréter.

18 mai 1973

Vient de paraître: «QUÉBEC UNDERGROUND 1962-1972 TOME 1 et TOME 2». On y parle de SEXUS, on y parle de ALLEZ CHIER, on y parle de moi, on y parle de tous mes petits amis. C'est, en quelque sorte, le bilan de notre jeunesse.
On y parle de moi, oui, sur 18 pages.
Ce que je peux ajouter, c'est que chacune de ces pages m'a effectivement coûté $3,722. Soit 8 ans de manque à gagner (au salaire que j'avais à l'Hydro-Québec: $6,000), donc $48,000; plus le prix d'édition des 4 numéros de SEXUS, donc $12,000; plus le $7,000 de dettes à la fermeture. Ce qui fait environ $67,000 au total.
Il m'a fallu perdre $67,000 pour passer à la petite histoire du Québec.
Le moins que je puisse ajouter, c'est qu'un gars finit par s'écoeurer.
Alors que les jeunes fous dépensaient leur jeunesse à des motos et des bagnoles qu'ils n'apprenaient même pas à réparer eux-mêmes, nous avons au moins tenté d'intégrer notre crise affective à quelque chose de sérieux. Alors que pour eux, les gens répétaient «il faut que jeunesse se passe», on ouvrit pour nous toutes grandes les portes des prisons.
Ce fut tout l'encouragement qu'on nous offrit...
Ne demandez plus pourquoi, jeunes ou vieux, nous vous trouvons tous ridicules. À la moindre occasion dorénavant de vous exploiter, nous y mettrons, n'en doutez pas, la même intelligence.

22 mai 1973

Ils n'en rêvent pas tous.
Mais ceux qui en rêvent ne font hélas qu'en rêver.
Et c'est en buvant leur cognac à $12.00 la bouteille
qu'ils rêvent de la vie frugale à la campagne,
ou de la super-loto, des hôtels et des plages de Floride.
Car beaucoup d'entre nous ne se sont pas encore adaptés
aux structures modernes du travail.
La campagne, comme la super-loto, n'est qu'un mythe
qui ne vaut qu'en tant qu'il permet d'oublier.
La vie nous apparaît à ce point fade qu'on exige, pour la déguster,
un épissage fort au point de nous en faire oublier le goût.
Si je ne suis pas heureux ici et maintenant, je ne saurai pas
mieux apprécier ni la retraite frugale à la campagne, ni la fortune.
Il y a une habitude à la satisfaction.
Ce n'est qu'en la pratiquant chaque jour qu'on y atteint.

29 mai 1973

Le plaisir de mettre en fiches mes lectures. Procédé lent; très lent.
Mais possibilité, à long terme, d'obtenir un matériel de travail
plus adéquat.
Préciser, à partir d'une certaine connaissance des modes de vie d'hier,
à partir aussi de projections en voie de réalisation, un modèle social
permettant une autre émancipation de l'enfant, de la femme,
et de l'homme en fonction d'un objectif: une espèce d'immortalité
dans un confort matériel et interculturel.
Le modèle social que je désire doit faire une place légale
à toutes les cultures déjà existantes.
Il ne doit être, en fait, qu'un promoteur de nouvelles créations culturelles
au lieu de n'être, comme actuellement, qu'un protecteur du statu quo local.
(Un africain polygame ne peut immigrer au Canada
avec toutes ses femmes. Ce n'est qu'un exemple du protectionnisme
culturel des pays les uns envers les autres).

Chaque pays, présentement, n'est en fait qu'une section locale
d'un vaste système de détention terrestre.
Chaque maison n'est encore qu'un cachot.
La moindre allusion à une plus grande liberté
prend aussitôt la couleur d'une tentative de rébellion.
La parole, sur terre, risque à tout moment
de nous rejeter dans la prison de la prison.

31 mai 1973

31 ans.
Le plaisir de constater une fois de plus, au réveil, que je suis encore vivant.

1 juin 1973

À chacun d'inventer sa morale.
À un certain degré de richesse, il ne peut y avoir de morale pour tous.
On ne doit plus se battre pour la valeur de la morale qu'on a.
On ne se bat que pour éviter d'être battu là où on espère ne pas l'être.
Il n'y a pas non plus de bonnes ou de mauvaises morales.
Ce ne sont que les règles du jeu qui les donnent comme ce qu'elles sont.
À une époque être chrétien, c'était risquer d'être bouffé par les lions.
À une autre époque, être chrétien c'était brûler vifs
ceux qui ne l'étaient pas.
Ce n'était, en fait, d'un côté comme de l'autre, que tout aussi inqualifiable.
Je ne peux juger de ma morale qu'à la satisfaction que j'en retire.
Et mes critères de satisfaction ne sont pas ceux d'autrui,
non plus que toujours les mêmes pour moi.
Et même le meurtre ne peut être défini hors des règles du jeu
qui l'encadrent. Un jour le duel était légal.
Pourtant les règlements de compte d'aujourd'hui sont interdits.
Tuer un allemand, en 1940, était faire preuve de civisme:
il serait malvenu d'en faire autant aujourd'hui.
Aucune restriction «pour tous»
ne peut s'imposer à la morale que l'on se donne.

Les seules restrictions ne viennent
que du projet dans lequel la morale se manifeste.
Tout simplement parce qu'inventer une morale, c'est d'abord se définir,
pour soi, et pour un certain temps, une restriction particulière.

3 juin 1973

Nous avons arrêté de fumer.
Un essai.
Je suis étonné des odeurs.
Il y a environ 16 ans que je fume, cigarette sur cigarette, chaque jour.
C'est comme si, après avoir été privé 16 ans de l'odorat,
je le retrouvais d'un bloc.

4 juin 1973

La ville n'est ni plus ni moins qu'un immense garage à ciel ouvert.
Lorsque je fumais, je ne sentais pas ce qui se passait autour de moi.
L'odeur de la cigarette dominait tout.
Arrêter de fumer, c'est tomber dans la puanteur carbonique des cités.

5 juin 1973

C'est maintenant la persistance du rythme qui prévaut.
Jadis, je rêvais de grands coups d'argent, je rêvais de rapidité.
Mais l'éducation de Marie-Brigitte Filion-Cloutier
demande encore 14 ans.
C'est là. Tout simplement.
Aussi ai-je ajusté mes rêves d'écrivain et mes rêves monétaires
(l'un et l'autre se tiennent) sur 14 ans.
Durant 14 ans, économiser un montant maximum par année,
afin d'en obtenir une rente.
Durant 14 ans, mettre en fiche des livres concernant l'homme,
la femme, l'enfant et leur confort (au sens large), afin d'en arriver
à une documentation permettant finalement de repenser l'ensemble.

6 juin 1973

Nous avons retiré, ce matin, nos premiers intérêts.
$98, soit 7% de $1,400.
Monique Cloutier se prenait déjà pour une vieille rentière:
elle avait peur qu'on l'attaque pour la voler.
Nous devrons nous répéter ainsi 14 fois encore durant 14 années.
Mais ce que nous gagnons chaque jour en sécurité,
nous le perdons, chaque jour, sur le total qu'il nous reste à vivre.
Le seul objectif que nous avons vraiment, c'est de vivre encore.
Les autres objectifs ne concernent que le confort.

9 juin 1973

Il n'y a que la morale officielle pour permettre de vivre en paix.
Non pas qu'un désaccord avec cette morale soit en soi un trouble paix;
mais parce que les interdits qui le touchent le rendent tel.
Un homme peut vivre en paix tout en cultivant ses plants de marijuana.
Mais sa paix sera troublée par l'éventualité de se faire découvrir
par la police; et s'il se fait prendre, le temps qu'il devra passer en prison
lui montrera, noir sur blanc, qu'il n'y a que la morale officielle
pour permettre de vivre en paix.
La morale que j'aurais aimé vivre est bien différente
de celle qu'on m'impose.
Ma haine est telle, parfois, qu'elle m'éveille la nuit
et m'empêche durant des heures de me rendormir.
Je sais maintenant que je suis un esclave.
Esclave, non pas d'une classe sociale,
mais de l'interaction des majorités composant les différentes classes.
Car il y a, chez les pauvres, les riches, les analphabètes et les intellectuels
des gens qui, comme moi, espéraient pouvoir vivre aussi autre chose.
C'est la majorité, par le biais de ses hommes de paille (les élus!)
et de ses représentants policiers, qui impose, et ses limites morales,
et l'obligation de croire que sa morale est bien la seule, en soi,
qui permette de vivre en paix.

Je me suis tu. Je me tais. Et je me tairai encore longtemps.
Mes voisins ne vaudront jamais que je risque une autre fois, contre eux, mon confort.

10 juin 1973

Le couple ne produit finalement
que l'arrogante aliénation de deux personnes contre la société.
Monique Cloutier et moi formons un couple presque parfait.
Les conséquences n'en sont que plus terribles.

11 juin 1973

Aujourd'hui, le neuvième jour sans fumer.
La chose, bien que moins pénible, reste encore difficile.
Tout le monde nous fume au nez: à la télévision, dans les journaux, sur la rue.
La difficulté réside peut-être moins dans le fait de ne pas fumer que de l'obligation dans laquelle nous sommes de remplacer d'anciennes habitudes connexes à la cigarette, par une nouvelle performance qui doit sans cesse tenir compte de sa disparition.
C'est un entraînement d'au moins six mois.

12 juin 1973

Mon père est venu dîner.
Il a cessé de boire de la bière.
Il fait, chaque jour, un peu d'exercice physique.
L'année a été terrible pour lui: il a horriblement vieilli.
Mais il semble maintenant remonter la côte.
Il recommence à se fixer de petits objectifs physiques.
Noblesse oblige: il a une petite aventure avec une fille de 20 ans.
(J'ai encore de la difficulté à m'habituer à voir mon père compter ses sous.
Il me parle toujours de l'héritage qu'il attend...)

ÉCHÉANCIER DES ÉCONOMIES
POUR UNE RETRAITE ANTICIPÉE.

1 juin 1974	$ 3,000	à	9%	=	$ 270	=	$ 3,270	+	$3,000
1 juin 1975	$ 6,270	à	9%	=	$ 564	=	$ 6,834	+	$3,000
1 juin 1976	$ 9,834	à	9%	=	$ 885	=	$10,719	+	$3,000
1 juin 1977	$13,719	à	9%	=	$1,234	=	$14,953	+	$3,000
1 juin 1978	$17,953	à	9%	=	$1,615	=	$19,568	+	$3,000
1 juin 1979	$22,568	à	9%	=	$2,031	=	$24,599	+	$3,000
1 juin 1980	$27,599	à	9%	=	$2,483	=	$30,082	+	$3,000
1 juin 1981	$33,082	à	9%	=	$2,977	=	$36,059	+	$3,000
1 juin 1982	$39,059	à	9%	=	$3,515	=	$42,574	+	$3,000
1 juin 1983	$45,574	à	9%	=	$3,901	=	$49,475	+	$3,000
1 juin 1984	$52,475	à	9%	=	$4,722	=	$57,197	+	$3,000
1 juin 1985	$60,197	à	9%	=	$5,417	=	$65,614	+	$3,000
1 juin 1986	$68,614	à	9%	=	$6,175	=	$74,789	+	$3,000
1 juin 1987	$77,789	à	9%	=	$7,001.				

14 juin 1973

Changement de décor.
Ce fut le grand ménage.
On y jeta quelque 50 boites de bouteilles et de boîtes de conserve vides.
C'était le rêve de la maison à la campagne
(la tôle des boîtes de conserve aurait pu servir à recouvrir un vieux toit).
C'était le rêve hippie.
Mais le plan a bel et bien été suivi.
Il ne manque que $1,000 sur les $3,000 visés.
Il ne me reste qu'une année d'étude.
C'était le plan.
Dans un an, nous l'aurons complété.
Nous voulions alors quitter la ville, acheter une petite maison de ferme pour $2,000 (il s'en trouve à ce prix), travailler quant à moi en cuisine durant les week-ends, et conserver $1,000 en guise de protection.
Le plan terminé, un autre, maintenant, le suit.

16 juin 1973

Le revenu personnel per capita des québécois en 1972 fût de $3331.
Nous aurions donc dû recevoir (Monique Cloutier, Marie-Brigitte et moi)
la somme de $9,993.
Nous avons reçu $3,900.
On nous a donc volé $6,093.
En fait nous préférerions nous situer au niveau du système d'équilibre
proposé par le Club de Rome.
Le revenu per capita, pour l'ensemble des terriens,
y serait stabilisé à $1,800.
Ce qui, pour nous trois, signifierait $5,400.
Ici encore, on nous a volé $1,500.
Nous sommes pourtant très confortables.
Nous ne sommes , en fait, que les moins volés
de l'immense majorité des volés.
Et nous avons même l'espoir, pour très bientôt,
de pouvoir voler à notre tour.
(Ne trouvez-vous pas que cela est merveilleux!...)
La réforme ne peut venir de l'Amérique du Nord.
Car les policiers et les soldats n'accepteront jamais
de mater la révolte des populations riches pour n'obtenir à leur tour
qu'une substantielle diminution de leur solde.
Même l'Europe de l'Est y perdrait quelque chose.
Ne resterait-il que les pauvres pour enrichir les pauvres?...

20 juin 1973

Il est possible de réaliser, à court ou à long terme, un objectif.
Mais ce qui nous motivait au départ, très souvent ne vaut plus à la fin.
Nous ne sommes tout simplement plus ce que nous étions,
et nous ne pouvons, dès lors, jouir de l'objectif atteint
comme nous avions au départ prévu d'en jouir.
La sagesse est donc de choisir, et d'autant plus qu'à long terme,
des objectifs qui ouvrent sur des possibilités de transfert.

23 juin 1973

Depuis deux jours, je travaille comme cuisinier
à l'hôpital St-Charles Boromée:
$131 pour 38 heures par semaine.
L'an dernier les Bouilleux me payaient deux fois moins
pour à peu près deux fois plus d'heures de travail.
La différence est qu'ici, à l'hôpital, notre travail est essentiel.
Notre revenu ne dépend pas des caprices des petits messieurs
en mal de manger «un petit quelque chose» avant de passer au lit
pour «finir ça» en s'entrebouffant le sexe.
Ici, les patrons ne roulent pas en Cadillac et n'ont pas de chauffeurs.
Ici, personne ne se prend pour dieu,
et le travail s'accomplit d'une façon réglée et détendue.

3 juillet 1973

Un peu fatigué.
Mais bien.
Et fortement sexuel.
(Est-ce du fait de ne plus fumer).
Monique Cloutier me suce tous les soirs.
Je pachâtise à la bière.
Libéré, du moins pour l'été, de ma dépendance financière.
Bref: entre deux chaises.

4 juillet 1973

La seule chose que je désire faire, c'est de «ne rien faire».
Le rêve hippie n'était rien d'autre que l'illusion même des bourgeois.
Nul besoin de se retirer à la campagne pour arracher soi-même à la terre
quelques misérables pommes de terre alors que l'industrie
les produit à la chaîne.
Nul besoin d'aller au fond des bois pour vivre une grande aventure.
Même dans le luxe le plus élaboré de nos civilisations,
nous ne sommes finalement que de misérables pionniers.
L'aventure, c'est de réussir à passer d'une journée à une autre,
sans tout simplement, perdre la vie.
Le reste ne relève que des inconsciences de la mode.
La seule chose que je désire faire,
c'est de «ne faire que ce qui me satisfasse».

9 juillet 1973

J'aime cuisiner.
Et d'autant plus que je cuisine mieux.
Mais, là encore, très peu de gens savent reconnaître un boeuf stroganoff
lié à la béchamel d'un autre lié à la fécule de maïs.
Il n'y a pas que les poètes qui souffrent d'incompréhension.
Chaque métier comporte ses zones de délaissement.

12 juillet 1973

Est-il quelque chose de plus affreux que de n'avoir
comme toute perspective au travail de toute une vie
que l'effondrement hébété de la vieillesse.
Ridicules vieillards tournés au ridicule
par l'aboutissement même de leur vie.

16 juillet 1973

Ceux qui vivront, longtemps après nous, ne pourront sans doute jamais comprendre ce qui nous poussait à croire que nous étions immortels alors que nous savions tous que nous allions mourir.
J'ai, à l'occasion, essayé de discuter de la mort
avec les gens que je dois rencontrer.
L'Homme, pour la plupart, est indiscutablement immortel.
Toutes les religions dont ils se proclament, aussi opposées soient-elles, s'entendent pour le leur affirmer.
C'est là toute la logique du système.

19 juillet 1973

La vie est le seul bien que je possède; et c'est le bien qui me déçoit le plus.
Tout ce que j'ai, c'est une possibilité, durant quelques décennies,
d'être moi; et c'est de n'avoir, pour toute prolongation possible,
que ces misérables petits bouts de papier
qui ne changeront pourtant jamais rien à ma véritable mort.
Le seul héritage que nous léguons réellement à nos enfants, c'est la hausse du niveau général de confort qui permettra peut-être de déboucher, un jour, sur l'éternité.
Je suis, à 31 ans, entre le sautillage d'une enfant de 7 ans
et l'immobilisme des vieillards de l'hôpital où je travaille.
Aussi loin de l'un que près de l'autre.
L'exaltation vient à me manquer.

28 juillet 1973

Depuis 4 ans, je n'ai plus d'amis. Guy Kosak fut le dernier.
Je ne rencontre aujourd'hui que des gens peu intelligents, désordonnés et très conformistes; même la beauté des femmes, à cause du cauchemar culturel dans lequel elles vivent, perd, dès que je les connais,
l'attrait qui me faisait m'en rapprocher.
Je vis dans mon pays comme dans une tribu primitive.

29 juillet 1973

La sagesse n'est plus d'habiter, comme Diogène, un tonneau.
Les conditions générales de confort
(à l'exception d'un certain nombre de pays exploités)
ont, (moyenne de la terre), décuplées.
Les tonneaux d'aujourd'hui sont, de beaucoup, plus sophistiqués.
Mais la sagesse, aujourd'hui comme hier, consiste à se diriger soi-même
plutôt qu'à se faire diriger. Le principe reste le même.
L'application n'a cependant pas de communes mesures.

D'autre part.
Aujourd'hui, les femmes vont et viennent sur la rue
dans la tenue des modèles pornographiques d'il y a dix ans.
Jeune homme, je me masturbais devant des photographies
montrant des femmes aux seins nus sous des blouses transparentes,
et n'ayant comme tout cache-sexe qu'une légère culotte.
Aujourd'hui plusieurs milliers de femmes se promènent ainsi
dans les rues de Montréal.
Aujourd'hui, les revues pornographiques nous montrent
des hommes et des femmes nus s'entrecaressant.
D'ici dix ans, ces scènes seront monnaie courante
dans les endroits publics.
La sagesse, pour nous, est d'en arriver à ne plus devoir travailler,
nous laissant ainsi un surplus d'énergie pour le sexe.
Nous reprendrons, dans 14 ans, Monique Cloutier et moi,
l'aventure sexuelle que la difficulté de gagner notre vie
nous a obligé d'abandonner il y a 4 ans.
La population aura enfin atteint les moeurs sexuels
que nous prônions alors.

2 août 1973

Changer de partenaire amoureux consiste moins à changer de corps
(à l'exception des premiers jours) qu'à changer de projet.

8 août 1973

Le goût d'y revenir.
Le goût de reprendre l'expérience sexuelle que nous avions eu,
Monique Cloutier et moi, avec Rita Bissonnette.
Le goût du harem qui me reprend.
Le goût des femmes.
Car la polygamie, pour moi, n'est qu'une façon particulièrement heureuse
de sortir de ma solitude et de me resociabiliser.
Il y a d'un côté le sexe des femmes; de l'autre la solitude et la mort.

9 août 1973

Le sexe n'est, essentiellement, qu'une réconciliation sociale.

15 août 1973

Nous sommes trop.
Le nombre d'habitants sur terre devrait correspondre
au nombre nécessaire d'ouvriers pour faire marcher le système.
On devrait faire un enfant dans l'univers
comme on engage un ouvrier dans une industrie.

20 août 1973

Dans notre contexte social, notre objectif de devenir, d'ici 14 ans, rentiers (sans créanciers) reste valable.
Mais, dans un système plus intelligent à tous les niveaux, il ne pourrait être interprété que comme une réaction à un acte de terrorisme antérieur.
Car nous avons réellement été terrorisés.
Terrorisés par les juges et les policiers du système.
Terrorisés par les professeurs magistraux.
Terrorisés par les employeurs publics ou privés (aucune cogestion).
Terrorisés par la publicité tout autant que par les créanciers.
Terrorisés par les politiciens et leurs déclarations contre tout ce qui n'est pas en place, ou tout au moins dans la logique de ce qui est en place.
Terrorisés par les prêtres et par leurs décrets sur notre conduite morale.
Terrorisés par les penseurs et leur volonté, contre tous,
d'avoir, eux seuls, raison.
Et, sous leurs rivalités, nous terrorisant entre nous les uns les autres
dans nos relations même les plus quotidiennes, par les schémas
et les préjugés dont nous ne sommes finalement que les simples porteurs.
Terrorisés par notre brutalité,
à la guerre aussi bien que dans les accrochages de tavernes.
Terrorisés par mon épuisement durant les 2 à 3 ans
avant mes traitements pour hypothyroïdie aussi bien qu'aujourd'hui
par une simple grippe intestinale de 24 heures.
Mais davantage terrorisé, moi, par l'inquiétude
que même au bout de ces 14 ans, rien ne me permette encore d'éviter
la fuite dans le suicide ou la folie.

22 août 1973

Mais c'est aussi supposer (notre objectif) la domination d'une minorité oisive sur une majorité asservie par ses dettes ou par le simple manque d'un capital suffisant. Du moins dans le présent contexte.
L'investissement dans l'automatisation peu génératrice d'emploi arrivera-t-il à ramener l'intérêt, dans l'avenir, à un niveau de salariat.
Au lieu d'abuser du crédit de l'homme,
on investirait davantage dans la machine.

23 août 1973

Ma façon actuelle de penser
n'est sans doute rien de mieux que la pensée théiste.
Elle se base sur une croyance d'autant plus préjudiciable
que j'ignore en quoi elle n'est finalement qu'une croyance.
Je vais, pour ainsi dire, me racontant une histoire que je nomme «réalité».

26 août 1973

Finalement, un projet est un succédané de l'antique dieu domestique.
Il motive le réveil ainsi que tous les gestes de la journée.
Il réunit en lui l'attitude particulière de chaque membre de la maison.
Il est ce par quoi nous avons, nous aussi, une notion de bien et de mal.

Les journalistes, lorsqu'ils écrivent sur le thème «se retirer au fond des bois» ne font en définitive qu'un acte de répression.
Ils mettent en montre soit des hippies à deux doigts du bien-être social, soit des gagnants de loteries.
Jamais il n'est question de modestes épargnants.
Le fait demeure qu'ils ne sont que les agents de répression d'un public qui ne veut rien savoir ni de l'épargne, ni de la réalité.
D'un public qui ne désire rien de plus que de rêver sa retraite
au lieu de la réaliser. Le public et ses journalistes s'entendent
comme larrons en foire. (Il y a même une prime à la bêtise).

30 août 1973

Rendez-vous avec Raymond Camus, courtier en valeurs mobilières.
Il offre en vente des obligations de différentes municipalités,
à 9% sur 10 ans.
Nous pouvons investir un autre $1,300. C'est encore peu.

2 septembre 1973

Sexuellement, je changerais de femme tous les jours.
Ma santé s'est à ce point améliorée que je bande raide sur la rue
rien qu'à regarder une femelle, et ce, souvent malgré que Monique
vienne de me sucer ou que je me sois masturbé.

3 septembre 1973

(*Carte postale reçue de mon père en voyage d'agrément au Maroc*).
Fès Maroc
Mr. Yvan Mornard & famille
Chers vous,
J'ai essayé de vous téléphoner avant mon départ.
Je verrai Olier et Sylvain à Paris le 13 sept.
Loulou & moi, nous faisons un très beau voyage.
Ma compagne est des plus charmantes
et depuis le 23 août nous avons du soleil. Affection. René.

4 septembre 1973

L'alcool nous aide aussi à être honnêtes avec nous-mêmes.
Nous désirons Monique et moi avoir, elle un amant, moi une maîtresse.
Le sexe a besoin de changement que la beauté des jeunes de vingt ans
ne fait qu'accentuer.
Dès que l'occasion viendra, je prendrai maîtresse,
et puis Monique prendra un amant.
Nous nous accorderons chacun un soir par semaine.

9 septembre 1973

Mais...

12 septembre 1973

Fini de travailler comme cuisinier.
Avons acheté pour $1,000 d'obligation de la Régionale Bois-Francs:
8½% sur $967.50.
Monique est légalement divorcée. Mon père a reçu son héritage.
Il m'envoie une carte postale de Fès, au Maroc,
où il est présentement avec sa jeune maîtresse «Loulou».
Dans moins de cinq ans, il sera encore dans la misère.
Un petit bonhomme dont j'aimerais bien ne plus avoir de nouvelles.

15 septembre 1973

Notre première année d'économie devait nous laisser $200 en banque.
Aujourd'hui, le seul intérêt sur nos $3,000 nous en rapporte davantage
par année. Notre situation de confort s'améliore.
Nous prévoyons même, cette année, un surplus de $700
qui nous permettra l'achat d'un congélateur, de lampes, etc.
Si les choses continuent d'aller aussi bien durant 14 ans,
nous aurons l'argent pour vivre librement,
et en plus le confort d'un appartement très bien meublé.
Je dis «vivre librement», car c'est bien d'esclavage dont il s'agit.
Esclaves des nouveaux pharaons: des Onassis, des Getty, des Hunt
et de combien d'autres.
Mêmes rentiers, nous ne serons que de minables affranchis
à côté des fortunes de ces gens-là.
Si nous pouvions les renverser,
il serait peut-être possible pour tous de se libérer dans la quarantaine.
Les jeunes sont assez nombreux et énergiques pour faire marcher
la machine; les vieux seraient encore assez jeunes pour repenser
méthodiquement le système à partir de leurs expériences.

18 septembre 1973

Il y a cinq ans que je n'étais pas rentré dans une boite de nuit.
Les danseuses ne portent aujourd'hui qu'un minuscule cache-sexe,
alors qu'à l'époque elles en étaient encore au large maillot à deux pièces.
Les plus jeunes se font aller comme des grelots sur la scène s'imaginant
sans doute qu'il suffit d'un son de cloche pour faire bander son mâle.
Mais celles dans la trentaine sont plus langoureuses, plus précises:
elles donnent parfois l'impression qu'elles vont se faire bander
elles-mêmes au point d'en éjaculer.
D'ici cinq ans, elles seront complètement nues.
Dans dix ans, elles feront l'amour sur scène.

19 septembre 1973

Les Brofmann possèdent quelque 400 millions.
Les loteries lorsqu'elles offrent $100,000 en prix, n'offrent, en fait,
que le 1/4000 de la fortune de Brofmann.
La fortune des Brofmann, à un taux d'accroissement minimum de 9%
par année, rapporte 36 millions.
Les loteries, en fait, n'offrent même pas 1/4000 de la fortune
des Brofmann, mais le 1/360 de l'intérêt annuel de cette fortune.
Ce qui revient à dire que sur un revenu Brofmann de $4000,
la loterie serait égale à $1.
Ce qui, en fait, équivaut au 1/360 de l'intérêt de ce $4000
s'il était placé à 9%.
J'imagine la tête que font les Brofmann
lorsqu'ils voient l'exaltation des gagnants de loteries.
Rien de moins qu'une autre bonne raison
de mépriser davantage les esclaves que nous sommes.

20 septembre 1973

Le rêve hippie continue ses ravages.
Olivier Bédard a dû quitter la campagne, sa femme Renée
et ses deux enfants, pour venir travailler comme graphiste à Montréal.
Il déteste l'atmosphère du bureau où il travaille; dépense une bonne partie
de sa paye en alcool; et ne se couche qu'aux petites heures du matin.
Il n'a qu'un jeans, une chemise et un jacket
et le tout sent gravement le non lavé depuis longtemps.
Pourtant il retourne voir sa femme toutes les fins de semaine. Voilà.
Depuis 5 ans la situation de tous les hippies que je connais
n'a fait que se détériorer.
Pourtant l'idéologie hippie demeure des plus fascinantes.
Mais encore faut-il en avoir les moyens.
Dans la très grande majorité des cas, on devient, d'une certaine manière,
hippie à crédit.
On s'installe sur la terre dès aujourd'hui pour devoir finalement
payer plus tard par l'obligation de revenir gagner sa vie à la ville.
Ce qui aurait dû favoriser la vie familiale se retourne contre la famille.
D'année en année, les séparations deviennent plus nombreuses,
et l'amertume plus grande encore.
Par contre, notre plan, dans cinq ans, nous permettra, si nous le désirons,
de vivre (pauvrement, mais tout de même de vivre) en hippie
avec $2000 de rente par année.
Il y a une mise en place nécessaire à l'affranchissement de soi.
(Encore faut-il avoir un peu de chance de son côté).

23 septembre 1973

L'Institut de Tourisme prétend former des administrateurs.
L'an dernier, 50% de ses diplômés ont été congédiés pour incompétence.
Mais le drame va encore chercher plus loin.
Dès la signature de leur contrat de travail, et ce avant même la fin
des examens, ces «administrateurs» arrivaient en majorité à l'école
avec leur nouvelle auto achetée, évidemment, à crédit.

À ce niveau, le peuple restera encore longtemps le peuple.
Car si l'on investit le prix d'une auto de $3,000 à 9% composé durant 14 ans, nous atteignons $9,186 qui rapporte $826 par an.
Ce qui fait au bout de 20 ans $14,968; au bout de 30 ans $23,228; au bout de 40 ans $31,488. Ou mieux, si l'on investit ce $3,000 à 9% composé durant 38 ans, l'on obtient $80,096.
Et ce sans calculer le coût du crédit, des assurances et le coût d'opération de cette unique automobile.
Le premier geste de nos administrateurs québécois lorsqu'ils entrent sur le marché du travail, est de jeter avec fierté l'argent de leur retraite à la poubelle.
Accuser le capitalisme, c'est aussi devoir tenir compte de cette version-là.

7 octobre 1973

Guy Kosak est revenu. Le rêve hippie continue de se détériorer.
Il doit quitter Lost River pour se trouver un emploi.
Car le bien-être social qui les entretient, lui, sa femme et sa fille, à raison de $160 par mois, recommence à faire pression pour se débarrasser d'eux.
Kosak est dépressif comme je l'étais il y a quatre ans. Je n'y peux rien.

10 octobre 1973

D'autant plus que je vogue carrément dans la merde.
Celle de la respectabilité guindée de la Food Service Executive Association qui m'a remis, ainsi qu'à 16 autres étudiants, une bourse de $250 lors d'un banquet au Ritz Carton.
Celle de l'hôtel Hilton qui doit me remettre une bourse de $1000 dans un mois.
D'autant plus que je méprise tout autant les laissés pour compte derrière moi (ont-ils accepté de manger la merde que nous avons accepté de manger depuis 4 ans, Monique et moi) que les chromés qui me jettent quelques misérables cents de leur fortune pour m'aider à condition que je n'aie pas l'air d'avoir chroniquement besoin de l'être (comme c'était le cas au début de mes études).

D'autant plus que je n'espère que le jour où je pourrai vaguer
à mes lectures sans devoir me laisser distraire, ou par l'un, ou par l'autre.
Car «l'indépendance» pour moi, c'est avant tout la mienne.

13 octobre 1973

C'est, déjà, le goût de rajeunir.
Le goût d'avoir, une fois de plus, vingt ans.
D'aller naïvement éjaculer dans les petites jeunes filles.
C'était le temps des projets que nous n'avions pas encore réalisés;
c'était le temps des nuits blanches et des grands écarts de conduite.
Mais le corps, déjà, ne suit plus, et c'est, déjà, le temps
de rester à la fenêtre pour regarder l'effondrement rapide de l'été.

26 octobre 1973

Nous sommes venus dans la mauvaise talle.
Tout a été ramassé avant nous.
On n'y cueille que les restes des morts
qui n'ont rien abandonné aux survivants.
C'est l'affreux pays des arts. Tout n'y est que vedettisme et pauvreté.
Ailleurs: l'ignorance crasse.
Malgré tout, chaque jour doit être la plus belle année de notre vie.

28 octobre 1973

Et cela, d'une certaine manière, m'est, et de beaucoup,
plus facile ici qu'ailleurs.
Jamais je n'ai été si bien qu'ici.
Jamais le quotidien ne m'était apparu aussi particulier.
Jamais l'avenir ne m'avait semblé un tel résultat.
C'est la simple progression de ma vie.
Et nous allons tous, sérieux, sous nos multiples déguisements.
Dans la rareté cosmique de notre atmosphère, l'insignifiance inimaginable
de notre temps!

Mais j'écris sur une table et je suis assis sur une chaise à dossier.
Il fait 75F dans la maison.
Il fait froid dehors, mais chaud dans la maison.
Une ampoule de 100 watts ajoute à la lumière du jour sur le papier.
J'ai même déjeuné au foie gras et au pain frais.
Je bois mon café lentement.
C'est l'héritage de ceux qui ont vécu avant moi. Une lente accumulation.

(*Achat d'une petite caméra Olympus de seconde main*).

29 octobre 1973

J'appuie le Parti Québécois. Mais cela risque d'être une catastrophe.
Je ne connais rien en politique.
Mais lorsque j'y comprends quelque chose, René Lévesque,
comme les autres, ne fait que déconner.
N'a-t-il pas promis à la population, comme moyen de combattre l'inflation
sur les aliments, d'abolir le prix minimum fixé pour la vente du pain.
C'est de l'incompétence crasse.
Car ce «minimum» a l'avantage d'empêcher les gros détaillants
de vendre leur pain à perte pour attirer une clientèle qui se fera exploiter,
en compensation, sur d'autres produits.
C'est un moyen de protéger les petits boulangers;
c'est un moyen d'éviter les faux rabais.

10 novembre 1973

Je suis bien, ici, à siroter ma bière.
Le soleil me réchauffe à travers la vitre de la fenêtre.
L'ordre règne dans la maison autant que dans notre vie.
On ne peut être heureux partout à la fois.
À un certain niveau de satisfaction, le moindre changement risque
de mener à la catastrophe. Je suis bien ici.
(Nous n'avons tout simplement pas encore les moyens
d'aller regarder ailleurs).

16 novembre 1973

L'une des choses les plus pénibles à supporter sur le marché du travail,
c'est de devoir écouter les médisances ou calomnies que tous les employés
(sauf de très rares exceptions) s'envoient, par derrière,
les uns contre les autres.
On ne change de groupe que pour changer de victimes.
Et ceux qui ridiculisent ici sont tournés en dérision là-bas.
Question d'intelligence? Peut-être. Peut-être pas.
Mais, remarquablement, les travailleurs les plus efficaces
n'ont que peu de temps à consacrer à ce genre de chose.
Ils s'occupent à réaliser eux-mêmes ce que d'autres ne font pas
du simple fait qu'ils s'occupent trop à se déprécier entre eux.
C'est l'une des causes du rêve si courant de la maison de campagne.
L'esprit de concurrence, hors des premiers rangs, tourne si rapidement
en déchéance crasse (les «bas fonds» de Gorki) que ceux qui doivent
en subir la vue n'ont souvent d'autres remèdes que d'aller plus à fond
dans leur propre aliénation: celle du rêve du retrait à la campagne que,
remarquablement, ils ne cherchent d'aucune manière à réaliser
dans les faits.

17 novembre 1973

Il y a un an, il nous fallait $29 par semaine pour arriver
(sans compter le loyer): nous dépensions $10 pour faire garder
Marie-Brigitte, $4 pour notre tabac, et $15 pour la nourriture et les extra.
Cette année, nous n'avons plus de frais de garderie et plus de frais
de tabac. Et il nous en coûte $25 pour arriver à la même chose.
C'est donc $10 par semaine que nous enlève l'inflation.
Par contre, le % en profit du National Shop où Monique travaille
reste identique.
Mais comme tous les prix ont monté et continuent de monter, le profit réel,
lui, monte à la même vitesse que les prix.
Monique demande une augmentation de $0.25 l'heure,
ce qui lui redonnera le $10 de l'an dernier.

Et c'est déjà, parait-il, beaucoup demander...
Mais en augmentant Monique de $0.25 l'heure,
ce n'est, de la part du National Shop, qu'accepter «généreusement»
de ne pas baisser son salaire de $10 par semaine.
La violence, c'est aussi cette version-là.

24 novembre 1973

L'essentiel, c'est le confort.
La satisfaction au jour le jour.
Le silence.
La marge profitable entre la naissance et la mort.

25 novembre 1973

Le capitalisme n'est rien de mieux que cette chose-là.
Monique n'a obtenu que $0.15 l'heure d'augmentation.
Même si elle gagne maintenant $2.05 l'heure,
c'est l'équivalent de $1.80 l'an dernier (elle en gagnait $1.90).
Nous y perdons, même après augmentation, $4 par semaine.
Malgré tout le patron doit être remercié
lorsqu'il accorde une «augmentation».
N'est-ce pas dans la logique même du capitalisme que d'exiger
des remerciements lorsqu'on vous écrase un peu moins qu'on le pourrait!

1 décembre 1973

«*Mon seul problème est de ne pas en avoir.*
Je n'ai, comme toute perspective, qu'une tombe
qui n'est même pas encore ouverte».
Mon père.

Le système c'est tout ce qui refuse de changer
aussi bien à gauche qu'à droite.

2 décembre 1973

Même après 5 ans, Monique s'étonne encore
de mon refus de frayer avec le monde.
Mon goût pour la solitude vient, en effet, de loin.
Enfant, je n'aimais rien de plus que de passer mes journées à jouer seul
dans le sable ou avec de la plasticine.
Plus tard, je préférais lire seul dans mon coin
plutôt que de me bousculer avec les petits copains.
Il y eut bien sûr LE QUARTIER LATIN.
Puis SEXUS.
Le tout suivi de la consommation collective de drogues
de la rue Sainte-Famille.
Puis 2 ans de vie cachée à craindre l'invasion des policiers
et des créanciers.
L'habitude en est d'autant plus facilement restée.
Depuis je n'ai comme toute adresse que le casier postal 338, Outremont.
Et je m'en trouve si bien (et si prospère aussi) que la moindre volonté
d'un copain de venir chez moi me jette presque dans un état de colère.
C'est un sujet sur lequel je ne badine pas: ni avec les étrangers,
ni avec la famille.
Ici, j'habite avec Monique, Marie-Brigitte et la souris Hortence.
Notre maison, avec ses 7 pièces, jouit d'un sous-peuplement accentué.
Le silence, c'est-à-dire le bruit, n'y est que plus rare et plus délectable.
La maison (telle que la montre un dessin de Marie-Brigitte)
est un carré bleu très sombre avec quelques ouvertures (forts réticentes)
presque toutes regroupées d'un seul côté (très peu à droite), ayant,
d'un côté comme de l'autre: au sol, de grandes herbes d'un vert printanier;
au ciel, sept pigeons en vol dont les ailes déployées ont la même étendue
que la maison; et au centre du ciel, juste au-dessus de la maison,
un immense soleil rieur aux rayons et aux yeux verts.
Il faudra me raconter de biens délicieuses histoires
pour me faire quitter celle que je vis.

9 décembre 1973

J'achève la mise en fiches de «Histoire du confort» des Fourastié.
C'est mon deuxième volume en un an,
l'autre étant «The limits to growth».
Durant un an, ne pouvoir recopier que 327 pages à la main
pour les répartir sur 581 fiches, c'est décidément trop lent!
J'ai découvert qu'il est possible d'atteindre une mise en fiche
de 2000 pages par année, en ne déboursant, au plus, que $2 par semaine:
c'est-à-dire les frais de la photocopie-réduction de 14 x 18 à 8½ x 11.
Le plan est établi pour 3 ans.
Il demandera 1014 photocopies.
Un projet de $300.
Il comportera les titres suivants:
1. Histoire du mariage, I à VI de Edward Westermark.
2. Le choc du futur, de Alvin Toffler.
3. Le deuxième sexe, de Simone de Beauvoir.
4. La cité antique, de Fustel de Coulanges.
5. Oeuvres I de Karl Marx dans la collection La Pléiade.
Soit un total de quelque 6000 pages en 3 ans.
Ou 40 pages par semaine.
Ou 8 pages par jour.
Dans 14 ans, mon fichier analytique devrait comporter
entre 56,000 et 84,000 fiches.
Il sera dès lors possible de le spécialiser.

22 décembre 1973

Ce n'est pas parce que nos parents nous ont mis au monde
que nous avons pour autant raison d'être nés.

24 décembre 1973

Notre génération a détruit l'Église comme institution, mais n'a pas encore
réellement attaqué les institutions qui se prennent encore pour des Églises.
Ce n'est pas tout de guillotiner le roi;
encore faut-il se débarrasser de l'entourage.

28 décembre 1973

Mon père s'est acheté un duplex (le 7380 Pie IX) au coût de $29,000.
Il y fait ménage avec une certaine Lucille, couturière industrielle
dans la cinquantaine avancée. L'affaire, cette fois, est plus réaliste.
Il fournit le loyer, elle fournit l'ordinaire.
Il est sorti de la misère. C'est énorme.
(Le mariage est décidément à la baisse.
Ni mon père, ni Lucille ne sont mariés; ni Monique ni moi; ni ma soeur
Germaine ni son Pierre; ni les deux soeurs de Monique, ni leurs amants).

29 décembre 1973

Nostalgie. Nostalgie de mes vingt ans, de l'édition, de mes folles
aventures. Nostalgie, surtout, de ma naïveté.
Depuis lors, tous les chemins mènent à la terreur.
Celle des répressions sociales; celle de l'exploitation; celle de la mort.
Tous les murs sont dangereusement lézardés.
Le présent n'est qu'un taudis
que l'avenir ne nous permet pas encore de saborder.
Et nous allons ainsi, chaque jour, par notre travail, quêter le peu
de richesse que les bandits légaux nous permettent encore de sauver
de l'inflation. Trop de riches. Trop peu de meurtriers.

1974 32 ans

19 janvier 1974

Satisfaction de la chaleur de cette maison.
Satisfaction des progrès de Monique Cloutier en couture
et de l'amélioration de nos vêtements.
Satisfaction de mon cours culinaire et de l'amélioration de notre menu.
Satisfaction de notre bière maison.
Heureux d'avoir connu les Cicéron, les Socrate, les Thomas d'Aquin.
Encore plus heureux de rejeter leur manque de sagesse à rendre prioritaire
le confort quotidien. C'était l'autre morale, celle de l'éternité.
Aujourd'hui, la passion du confort
et l'avarice de tous les éléments qui le composent.
Chaque objet manufacturé étant un pas de plus
dans la conquête de l'espace humain.
Heureux besoin, finalement, de nous satisfaire
avant l'irréversible effondrement.

23 janvier 1974

Reçu, hier, la bourse de $1,000 de la chaîne d'hôtels Hilton.
L'important, pour moi, c'est l'argent.
Nous allons, Monique Cloutier et moi, ce matin, le placer.
Nous atteignons, au total, le $3,900.
Auquel il faudra ajouter $161.50 d'intérêt en juin 1974.
Nous aurons donc dépassé l'objectif de $3,000 pour atteindre $4,000.
Ce qui ne nous aura pas empêchés de nous acheter
(toujours payé comptant) du tissu, trois superbes lampes, un appareil photo
et un flash électronique, des lunettes pour Marie-Brigitte et moi, etc.,
sans compter le congélateur escompté pour juin.
C'est ce que je nomme un bon état financier.
C'est-à-dire tout le contraire du «crédit».

26 janvier 1974

La police, c'est aussi une forme de répression légale qu'utilisent
tous ceux qui ont intérêt à ralentir le rythme d'évolution de la société.

27 janvier 1974

(*Lettre de remerciements envoyée au gérant de la compagnie
qui me permit de faire un stage d'études chez elle*).
M. Horst Kuehl, Kébec Restaurant, Aéroport de Montréal.
Monsieur.
Vous n'étiez pas à votre bureau lorsque j'ai terminé mon stage.
Je tiens donc à vous remercier, par écrit, pour la formation que j'ai reçue,
chez vous, durant 15 semaines. L'importance d'un stage est considérable.
L'école ne peut nous donner qu'une image lointaine de la réalité
du marché du travail.
Les contraintes de la production ne peuvent pas se comprendre
en dehors d'un contexte précis de production.
L'école ne fait que nous préparer à apprendre.
L'essentiel de notre éducation, à ce titre, ne peut se faire
que dans l'expérience du marché.
Le stage que j'ai fait chez vous m'a permis de me rapprocher davantage
des problèmes réels.
Et si je peux, un jour, vous être utile d'une façon ou d'une autre,
veuillez croire que je me ferai un devoir d'être à votre disposition.

16 février 1974

Mon frère Olier est revenu de France.
Il parle, agit, et pense comme un Français.
Après 8 ans d'absence, j'ai eu l'impression finalement
de reconnaître un visage mais dont la voix, comme dans un film traduit,
ne correspondait aucunement à l'image que je reconnaissais.
(Pour garder intact l'esprit de sa culture, faudrait-il donc rester sur place?)
Il admire étrangement notre père. Encore l'a-t-il connu dans son usine.

L'échec, parait-il, vient du sabotage des ouvriers apparentés
à la grand-mère Denis dont l'intérêt fut de foutre les Mornard à la porte.
De Ange-Aimée, il dit qu'elle «ne savait pas y faire avec mon père».
D'où l'effondrement et l'ivrognerie.
Étrange famille qui, à la mort de ma mère, trouva aussi la sienne.
Et pourtant, nous admettons tous
que sa mort fut une chance unique, pour nous, d'évoluer.

Étrange amitié, aussi, que celle de Guy Kosak,
à demi séparé de sa femme et de sa fille, chômeur et sans-le-sou,
errant de maison en maison, dangereusement affecté.
Après 5 ans à la campagne, ils n'ont même pas réussi
à se monter un petit troupeau de chèvres ou un simple jardin.
Le «bien-être social», par l'image qu'il leur a imposée,
les a abrutis et rendus plus pauvres encore qu'ils ne l'étaient à l'origine.
Étrange passé, étranges obligations.
Étrange lenteur que cette lenteur de ces gens à s'éloigner de leur passé
qui les ramène encore chez moi.

17 février 1974

L'an dernier, l'inflation était de 8%. Cette année, elle s'approche du 10%.
Par contre, en un an, le métal-argent est passé de $2.73 l'once à $5.96.
Nos placements nous rapporteront cette année du 8½%.
C'est-à-dire qu'à l'égard de l'inflation, non seulement nous ne retirons
aucun intérêt réel, mais nous perdons 1½ % de notre capital, soit $60.
Un réajustement s'impose.

22 février 1974

Cuisiner, c'est composer un montage alimentaire
à partir des propriétés chimiques des aliments.

17 mars 1974

10 semaines exactement.
10 semaines avant l'accomplissement de la première partie du plan.
Car nous calculons pouvoir prendre une semaine de vacances, en plus.
Tout se réalise proprement.
Le chômage, l'inflation, en fait, ne nous touchent pas.
Du moins en ce qui concerne nos prévisions.
Car nous avons, tout simplement, plus d'argent que prévu.
Monique Cloutier a commencé, fébrilement, le décompte des jours,
des semaines. C'est, à juste titre, pour elle, une grande réussite.
Lourd passé que le nôtre.
Lourde stratégie que cette mise en place de cinq ans.
Étrange entêtement que ce couple. Étrange entêtement dans la sévérité.

31 mars 1974

Le passé a des ramifications bizarres.
Répondant à une offre d'emploi pour administration de cuisine
du Jewish Gereral Hospital, je me suis retrouvé face à face
avec la femme de Réginal Hamel.
Pour elle, mon nom est rattaché à celui de SEXUS.
Réginal conteste le système, gueule pour le séparatisme.
La réalité est plus pénible encore.
Sa femme parle anglais toute la journée; c'est son salaire qui est, en fait,
le salaire de base de la famille; et c'est en autant qu'elle incarne le système
qu'il peut, lui, le contester. Affreux passé que ce passé soudainement
explicité. (Je n'ai pas, qu'importe la raison, obtenu l'emploi).

D'autre part, Ginsburg, l'éditeur que j'ai tant admiré,
commet une nouvelle publication: Moneyworth.
S'il n'en tient qu'à sa publicité et aux grands titres qu'il annonce,
l'affaire n'est que des plus douteuses.
Ce n'est finalement que du sensationnalisme pour une certaine classe
qui prétend à une culture sans pouvoir y correspondre.

Les primitifs avaient des dieux.
Nous, de notre génération,
vivons moitié dans l'information, moitié dans la réalité.

Quant à ma famille, c'est, en quelque sorte, la réorganisation.
Mon frère Olier travaille pour $110 par semaine.
Il vit avec mon père qui ne cohabite plus
(je ne me souviens plus du prétexte) avec sa Lucille.
Et Sylvain, de l'Europe, ne cesse d'annoncer son désir
de retrouver l'Amérique.

Quant à moi, je standardise, avec Robert Trépanier et Léonard Gagnon, des soupes, des stews et des desserts, pour un restaurant, La Potagerie, qui doit, pour bientôt, ouvrir ses portes (et surtout nous exploiter encore plus!) dans le centre ville.

15 avril 1974

Mais, ici, la couleur de l'échalote en rondelles
garnissant la crème aux amandes touche, finalement, une particularité
jusqu'alors, pour moi, inattendue.
Tristesse, pourtant, que ce très peu de nouveauté dans l'inattendu!

20 avril 1974

Mon cours (Technique de Production et d'Administration de Cuisine)
tire à sa fin. Dans un mois, tout sera terminé.
Mais les beaux emplois ne rentrent pas.
Il y a, bien sûr, les McDonald, les Ponderosa
avec leur $150 pour 60 heures de travail par semaine.
Mais cela ne m'intéresse strictement pas.
Aussi bien acheter une concession de dépanneur dans un building:
nous avons l'argent, le métier; et le temps nous paraîtrait moins long
à devoir, Monique Cloutier et moi, travailler ensemble.

Il y a aussi ce projet. Repartir à mon compte,
mais cette fois comme «Food and Beverage Controler».
Mon coût: $50 par semaine, par client. Maximum 4 clients.
Le plan viserait les services alimentaires qui n'ont pas les moyens
de se payer le roulant d'un système d'analyse des coûts.
J'y ferais aussi, bien sûr, la tenue de livres et la paye.

21 avril 1974

Les pigeons n'ont besoin d'un nid que pour les besoins de la reproduction.
Ce n'est, en fait, qu'une simple disposition de petites branches
autour d'un centre vide où reste l'oeuf.
En quoi pouvons-nous agir autrement nous aussi, je me le demande.
Lorsque l'enfant s'envolera,
nous ne conserverons sûrement plus la même régularité.

28 avril 1974

J'ai vu ce que je veux: une concession de cafétéria dans une usine.
De quoi écrire à plein temps tout en menant l'affaire un peu tous les jours.
Le profit y est actuellement de $10,000 par année.
Une bonne gestion le porterait aux environs de $25,000.
C'est la cafétéria de la DOMTAR, concession d'un nommé Dubé
que partage Léonard Gagnon, un des administrateurs
de l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec.
Ce dernier m'a offert d'en prendre la gérance, dans le cadre de mon idée
d'être «Food and Beverage Controler» à mon compte.
J'y vois l'opportunité de me spécialiser dans ce genre de commerce.
Il ne tiendra qu'à moi, par la suite, de trouver, ailleurs, pour moi seul,
un équivalent.

11 mai 1974

C'est la fin. Trois ans d'humiliation sur les bancs d'école avec des jeunes
qui, parfois, n'avaient même pas vingt ans. Trois ans de silence.

Trois ans de recyclage à l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec.
Maintenant la fin. Enfin la fin. Non pas de ne rien avoir appris.
Tout au contraire: rien de mieux, en effet, que cette science de la cuisine
liée à celle de la tenue comptable.
Cinq ans de vie avec Monique Cloutier et sa fille Marie-Brigitte.
Dix autres avant le grand retrait.
Cinq ans pour la fondation; cinq autres pour élever la maison.
Mais derrière les plans de tous et chacun, quoi d'autre, finalement,
que l'inexorable instinct.
Quoi d'autre, finalement, que la vie
dont nous ne sommes qu'une particularité de portage.

20 mai 1974

La cafétéria de la DOMTAR.
Voilà.
$9,100 par année avec possibilité, pour plus tard, de m'associer avec eux:
Léonard Gagnon, Dorian Dubé.
L'affaire s'en va lentement, mais sûrement, à la faillite.
Ils viennent me chercher pour mes connaissances, mais peut-être
plus encore pour la renommée que me donne ma tendance à l'avarice.
Il faut gérer l'affaire à la cent; c'est le seul moyen d'en sortir.
Me voilà relancer en affaire.
Cette fois, je me sens solide sur mes bases; ce n'est plus le laisser-aller
rêveur de SEXUS; je connais mon métier et je suis dressé à travailler fort.
Quoi d'autre, finalement, dans la vie de chacun, que l'inexorable retour
à quelques thèmes singuliers.

2 juin 1974

Le goût, toujours, obligatoirement reporté, de m'arrêter.
Le goût de goûter encore au peu de conscience de moi
qu'il me reste encore à avoir.
Le goût des lourdes questions et des profondes jouissances.

15 juin 1974

Le petit pigeon, ayant atteint sa maturité, s'est envolé.
Monique Cloutier a nettoyé le balcon;
dorénavant nous pourrons, comme avant, y passer nos soirées.

22 juin 1974

Il y a déjà cinq semaines que je travaille.
Une moyenne de 12 heures par jour et ce, 6 jours par semaine.
Au salaire fixe de $175 par semaine,
le salaire horaire n'est finalement que $2.43 l'heure.
Par contre, j'ai carte blanche
et, pour ainsi dire, l'avant goût d'être maître chez moi.

1 juillet 1974

Pour augmenter mon salaire en prenant l'augmentation sur une diminution d'impôt, il suffit d'engager Monique Cloutier (raison officielle: secrétariat, tenue de livres), au salaire fixe de $86.54, et de ramener mon salaire à $88.46 pour un total de $175 par semaine.
Ce qui, après impôt, nous donnera $155.87 au lieu de $131.19,
soit une augmentation hebdomadaire de $24.68.
D'autant plus que Léonard Gagnon m'a proposé
de donner des cours d'administration à temps partiel dès septembre
prochain à l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec,
ce qui serait carrément non payant sans un nouvel arrangement
de mes rentées d'argent.

6 juillet 1974

Pour moi, l'important c'est l'argent. C'est-à-dire la domination.
Mon expérience de l'écriture et de l'édition m'a fait comprendre
qu'on ne demande pas aux gens de changer gratuitement. Tout se paye.
C'est l'image de la prostitution. C'est-à-dire de la domination.

Non pas de dominer pour demeurer avec les dominés.
Mais tout simplement pour, un jour, pouvoir me retirer dans mon territoire avec l'assurance d'une distance entre eux et moi.
Quelque chose de beaucoup plus profond que le mépris.
De beaucoup plus triste aussi.

7 juillet 1974

Car pour moi, l'important, c'est d'en sortir.
De sortir de leur territoire inculte
qui ne valorise qu'une certaine inconséquence de pensée.
De leurs territoires fétides des centres-ville où les automobilistes rivalisent les uns contre les autres à qui ferait crisser le plus ses pneus.
De leurs territoires bruyants, désordonnés, interminables.
J'ai tout simplement perdu le goût de vivre avec eux.
J'ai celui de réaliser pour moi ce qui me plaît.
De le défendre violemment s'il le faut.
De me défendre contre l'obligation de rester avec eux.
De me défendre contre le bouleversement physique et mental
que me cause le seul fait de devoir écouter leurs conversations.
De me défendre contre le sentiment de pitié impuissante que je ressens.
D'autant plus qu'ils ne veulent carrément pas de nous.
D'autant plus que nous sommes en réalité leur ennemi
du seul fait de leur imposer le rythme de notre intelligence.

7 août 1974

Monique Cloutier est à l'hôpital pour une ligature de trompe.
Les hôpitaux français s'y refusent (à moins d'exceptions, comme toujours); il a fallu choisir un hôpital anglais.
Une vieille dame anglaise derrière moi parlant à des jeunes gens:
- *The lower class: the french one.*
L'idée n'est pas sans cause.
Après cinq ans de vie familiale (Marie-Brigitte est chez une amie),
le célibat n'a plus le goût qu'il m'en était resté.

J'avais oublié la fatigue, la vaisselle non lavée, la lente désorganisation qui pousse la bête à se retrouver une femelle pour se le refaire, finalement, ce nid nécessaire. Car c'est ainsi.
Le mariage n'étant qu'une façon particulière de recouper l'instinct.

14 août 1974

Mais avant: la longue captivité du monde des petits commerçants.
Les nuits blanches pour remplacer l'employé malade.
La lente confrontation des entraves quotidiennes.
L'obligatoire dose de quinine et d'extraits thyroïdiens.

24 août 1974

Léonard Gagnon et Dorian Dubé
m'ont offert d'acheter la cafétéria DOMTAR, 5200 Molson, Montréal.
Plus précisément d'acheter le matériel et l'inventaire net.
De son côté, Madame Rose Petch, gérante du personnel et responsable de la concession de la cafétéria, n'y voit aucun inconvénient.
Tout au contraire, puisqu'en réalité Gagnon et Dubé ne viennent presque jamais sur place. Voilà. Il ne reste plus qu'à fixer le montant.
Et je serai libre de mes deux «gigolos».

25 août 1974

Une odeur d'automne plane sur la ville.
Les calorifères de la maison se sont, automatiquement, mis à chauffer.
Nous allons bientôt rentrer dans le confort hivernal de notre civilisation.
J'ai nettoyé mon bureau.
Ce qui reste de SEXUS et de ALLEZ CHIER est vendu à Solde-O-Livres.
Un autre rêve prend forme: la compilation des journaux,
des livres mis en fiches, des tenues comptables de la cafétéria.
Une longue accumulation pour le grand hiver. Celui de la quarantaine.
Celui d'une lente retraite dans les zones chaudes du sexe et de la pensée.

13 octobre 1974

Affreuses vieilles de 40 à 50 ans qui ne cessent de faire application
pour notre offre d'emploi: «Fille demandée...»
Imprévoyantes d'hier qui surestiment encore leur énergie.
Vieilles picouilles à la manque en mal d'un débouché
qu'elles présument autrement plus facile qu'il ne l'est.
Affreuse chose que la vieillesse, et d'autant plus que démunie.
Rêve: d'autres concessions de services alimentaires.

19 octobre 1974

Rêve: d'autres concessions.
Plus d'organisation et moins de travail physique.
Rêve aussi: une fille sur le payroll n'ayant pour fonction
que de me recruter une fille nouvelle, week-end après week-end,
pour pratiquer ensemble différentes perversions.

27 octobre 1974

Cloutier-Mornard Enregistré, devant notaire,
a pris possession de sa première concession de service alimentaire.
Le tout pour la somme de $4,500.
J'estime pouvoir tirer entre $16,000 et $21,000 net après impôt
dès cette année.
Soit l'équivalent d'un salaire imposable de $25,000 à $35,000.
Le point de départ semble sérieux.

26 novembre 1974

Progression. Remise à neuf de la cafétéria par la compagnie DOMTAR:
peinture, nouvelles chaises.
Mais: ralentissement grave de la production. Manque de clientèle.
D'où la permission de fermer la nuit jusqu'à Noël.
(J'espère bien ne jamais plus devoir ré-ouvrir).

La maison a été vendue.
Déménagement du 808 Wiseman au 861 Stuart apt 3.
Un troisième; plus propre, plus encourageant.

7 décembre 1974

De «naturel» qu'il était majoritairement au départ,
l'entourage cède progressivement au «manufacturé».
De l'homme primitif à l'homme moderne, la différence n'est
que dans une accumulation de plus en plus forte d'objets manufacturés.
De la photographie d'une femme Paiute
à celle d'une femme d'aujourd'hui, l'oeil et le sourire restent le même.
De même en est-il de l'objectif humain: celui d'accumuler, indéfiniment,
des objets de confort.

21 décembre 1974

- «*Yvan! viens poigner le cul de ta femme!*
Viens voir ses beaux seins-seins!»

Marie-Brigitte n'a plus quatre ans. C'est un fait.
Nous sommes en vacances jusqu'au 6 janvier 1975,
Les Emballages DOMTAR ayant, pour ce temps, décidé de fermer.
Heureuse nouvelle, heureuse récession.

30 décembre 1974

Encore, au plus, 24 mois avant d'avoir accumulé assez d'argent
pour pouvoir payer notre loyer avec l'intérêt de notre argent.
Soit $20,000 à 10%.
Nous pourrions, dès lors, tout abandonner pour ne travailler
qu'un ou deux jours par semaine pour subvenir au reste de nos besoins.
N'est-ce pas là le début d'un monde nouveau;
le prérequis indispensable aux premières libertés de l'esprit.

1975 33 ans

2 février 1975

Déception devant Renée Toussaint, l'artisane,
qui ne respecte même pas un contrat de macramé entre elle et nous.
Assise sur son cul, croupissant dans sa misère.
Déception devant Rachelle St-Pierre qui refuse de coucher avec nous tout
en prônant son désir de changer sexuellement (et autrement) le monde.
Intellectuelle de gauche travaillant comme petite secrétaire de quartier.
Ainsi des pauvres: ils ne s'en sortiront pas.
Ils ne cessent de se mettre eux-mêmes sous le joug
des gens plus réguliers qu'eux-mêmes.

6 février 1975

Le chômage augmente.
En novembre dernier, j'ai fermé la cafétéria de nuit:
une personne en chômage.
Demain, Monique Cloutier passe (avec moi, partiellement)
sur le chiffre du soir: deux autres personnes à la porte.
Les caisses sont basses, les heures sont de plus en plus longues
pour sauver notre paye.
La cause n'en est pas à la qualité de notre nourriture
(qui s'améliore toujours) mais aux nombreuses mises à pied des
travailleurs des Emballages Domtar: soixante-dix ouvriers sur trois cents.
Mais, malgré tout, satisfaction.
Satisfaction d'être nous-mêmes, sur place, douze heures trente
sur quinze heures trente.
C'est-à-dire de plus en plus chez nous, avec de moins en moins
d'étrangers. Le seul ami, pour ainsi dire, de la famille,
étant Rolland Godbout, «short order cook» très bien payé qui,
depuis huit mois, a démontré qu'il devait mériter notre confiance.

10 février 1975

(*Note laissée sur l'état de la cafétéria DOMTAR*
par Monique Cloutier y travaillant de 17h. à minuit).
Bonjour Yvan.
Un break à 9h.40, un autre à 10h.: caisse de $66.74
À la table des «liners», on parlait d'autres mises à pied.
Les «liners» semblent être remplacés par du personnel de cadre
comme les contremaîtres et les gérants, disaient les ouvriers ce soir.
J'ai alors compté pour la nuit dernière cinq contremaîtres
pour une dizaine de «liners»...
L'un d'entre eux est venu s'excuser de ne plus manger chez nous.
Celui que je t'ai montré, en chandail bleu clair.
Il travaille de moins en moins, la paye diminue.
Il a sa famille à faire vivre.
Il me disait prévoir sur son budget un montant de $15
pour ses repas chez nous.
Sa femme l'a mis au «lunch» parce que l'argent rentre moins.
Il disait que la nourriture chez nous est excellente,
mais qu'il ne pouvait plus se l'offrir.
Il allait nous revenir en tant que client après la signature du contrat.
C'est touchant, mais «crissant».

12 février 1975

Encore, ici, satisfaction.
Mais les choses, néanmoins, ne sont pas faciles.
C'est sans cesse la guerre.
La guerre pour garder son rang social.
La guerre pour garder sa clientèle.
La guerre pour ne pas perdre au jeu de l'inflation.
La guerre pour résister encore (et pourtant si peu!)
à l'effritement de notre moi.

14 février 1975

Ma famille n'est qu'une bande de déchus
qui essaient encore de jouer aux cravatés du pouvoir.
À délaisser, nécessairement.

15 février 1975

Les mises à pied continuent.
Nous allons maintenant fermer la cafétéria de l'usine Domtar
à vingt heures trente au lieu de minuit.
Notre commerce m'intéresse de plus en plus;
de plus en plus je m'y sens chez moi.
Notre clientèle ne peut être plus régulière que ces gens d'usine
qui n'ont d'autres choix (étant donné leur horaire de travail)
que de manger chez nous ou d'apporter leur lunch.
De part et d'autre, nos liens de familiarité sont à la hausse.
La confiance règne.
L'idée (ou le rêve) d'ouvrir un petit restaurant dans Outremont
pour les intellectuels qui sortent du cinéma du même nom
s'en trouve d'autant plus bloquée.
Le risque serait énorme.
La satisfaction peut être moins franche qu'à l'usine.
Je ne prise plus tellement ces étudiants qui, comme l'autre, disait
avoir mangé une pizza «écoeurante» (comprendre: délicieuse)
dans un petit restaurant socialiste.
La pizza socialiste ne m'impressionne guère.
Encore moins ceux qui la mangent entre deux livres
qu'ils n'ont même pas l'intelligence de mettre sur fiches.

22 février 1975

L'idée d'enseigner un jour à l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie
du Québec ne m'impressionne plus.
La deuxième réunion du Comité de Coordination des Programmes,
dont je suis membre, m'a déçu.
Beaucoup de bavardage, peu d'efficacité: nous avons dû reprendre toute
la première réunion parce que la secrétaire n'y avait pas pris de notes.
D'où, l'idée de me lancer progressivement
dans l'exploitation des distributrices automatiques d'aliments.
Je reste à mon compte; je n'ai ni employé ni patron;
j'augmente le rendement de mon capital qui poirote actuellement
à des taux d'intérêt nominaux; je peux (serait-ce finalement vrai...)
me libérer l'esprit pour récupérer un peu de temps pour mes lectures
et mes fiches.

1 mars 1975

(*Note trouvée dans un tiroir de Marie-Brigitte Filion*).
yvan monique m'a tout dit cé que tu pansais de moi
m'aime si tu m'aime moi je ne t'aime pas
si tu continu comme ça ça serat bien tanpis pour toi mais nous serons
obligé de t'abandoné
idio fou maudite de marde va chier dans ton cul
mange ta marde
bois ton pipi
marie-brigitte filion.

10 mars 1975

Ralentissement du travail, batailles, mise à pied:
la grève de l'usine se prépare pour le 4 avril.
Nous prendrons des vacances et si possible
avec les prestations du chômage.
Le temps de regarder autour de nous.

28 mars 1975

Je vais, ce matin, signer mon engagement comme assistant-chef exécutif
des cuisines de l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu.
4000 repas; 47 employés; 37 heures de travail par semaine;
$9,000 par année; un mois de vacances.
Après deux mois à 12 heures de travail par jour pour sauver mon salaire
à l'usine Domtar, l'offre (toujours par Léonard Gagnon)
était, cette fois-ci, belle.
J'ai le goût d'avoir du temps libre pour me remettre à mes fiches.
Néanmoins.
Après un an, après tout avoir remonté dans cette cafétéria,
l'idée d'abandonner laisse un vague à l'âme.
Néanmoins. Rester c'est poiroter.
Et même si je dois perdre de l'argent en revendant,
vaut encore mieux perdre de l'argent. C'est à ce point.

4 avril 1975

Voilà. C'est fini.
Le style de gestion de l'entreprise d'actionnaires
(tel que pratiqué à la Domtar) a quelque chose d'écoeurant.
Toujours, en premier lieu, la tentative, de part et d'autre, d'abuser.
D'une part, la qualité des ouvriers: les morons (et autres)
ne pouvant trouver mieux, mais forts de leurs droits acquis,
restent sur place et résistent à la pression.
D'autre part, la gérance: forte de son expérience du marché des dupes,
ne sait être finalement que violemment (et dupement elle-même) policière.
Le capitalisme n'étant peut-être aujourd'hui qu'une façon,
et par cercle vicieux, vulgaire, de gérer l'incapacité mentale.
Mais voilà. Pour nous, c'est fini.
Finies les douze heures par jour.
Finis les $1.43 de l'heure alors que l'employé se fait $3.50.
Finie l'écoeurante répression: celle de la gestion de lointains actionnaires
sur une hiérarchie de sous-doués respectueux des lois.

26 avril 1975

Enfin revenu.
Revenu à un rythme plus intelligent:
celui des lentes lectures et des longues mises-en-fiches.
Quoi d'autre sinon, toujours, la même visée:
celle d'une suffisance sociale permettant d'aménager ma propre culture.
Quoi d'autre encore sinon, toujours le même rêve
de pourlécher plus de femelles qu'à mon tour.

Mais que vient faire, au congrès de la contre-culture, l'image du journal
LE JOUR sur le «Baron Philippe»: il faut avoir vécu avec ce grand nigaud
schizophrénique pour comprendre que la presse, même «gauchiste»,
ne prend de ce qui la conteste de fait, que l'image la moins sérieuse.
L'essentiel n'est-il pas, pour ce genre de journalisme, de maintenir
l'édition quotidienne indépendamment de l'importance du message;
s'assurant ainsi, avant tout, l'accès possible et rapide,
et finalement toujours exprimé, à la répression.
L'idéal demeurant aujourd'hui encore, illégal: l'édition et la mise en vente
sur la rue d'un foisonnement de petits journaux communautaires,
chacun farouchement en faveur d'une culture particulière.
Tout le contraire de la culture d'ici
qui relève encore d'une culture unique et de caserne.

3 mai 1975

Ni maîtresses.
Ni harem.
C'est d'un bordel dont j'ai besoin.
Et je le veux propre, légal et raffiné.
Je ne désire aucunement m'impliquer affectivement
avec une autre femme que la mienne.
Seul un bordel peut satisfaire mon besoin de changement.

15 juin 1975

Les photocopies sont prêtes: 1200 pages à mettre en fiches.
À partir de demain, je reprends mon rythme.
Peut-être inutilement.
Mais l'important, pour moi, c'est de me concentrer
pour éviter l'abrutissement; c'est de gérer ma vie par objectifs.
L'important, pour moi, c'est de m'organiser moi-même:
quelque soit la valeur en soi du prétexte.

16 juin 1975

La souris Hortense est morte.
Après trois ans de vie avec nous, Hortense,
après avoir claqué des dents toute la journée, est morte.
Morte en s'agrippant de ses dents à un barreau de sa cage.
C'en est fait de Hortense comme c'en sera, bientôt, fait de moi,
de Monique Cloutier et de sa fille Marie-Brigitte.

18 juin 1975

(*Acte de vente de la concession de cafétéria DOMTAR*).
Ceci est un acte de vente entre
Cloutier-Mornard Enrg. (vendeur) du 861 Stuart apt 3 Outremont
(273-1491) et
M. et Mme Roger Gatien (acheteur) du 5167 7ième ave Rosemont
(725-3772).
La partie «Vendeur» laisse à la partie «Acheteur»
l'équipement de restauration dont copie de l'inventaire est ci-jointe
(et signée par les 2 parties), au prix de $800, dont $400 comptant
aujourd'hui et $400 à payer comptant lors du règlement de la grève
des employés de la compagnie DOMTAR, 5200 Molson, Montréal,
ou lors de la reprise des opérations de la dite usine.

29 juin 1975

Je me souviens du temps où cuisiner un plat me valorisait profondément.
J'ai, depuis, travaillé fort dans cette direction.
Mais voilà que je commence à m'ennuyer, à sentir le début de la routine.
Il me faut passer, progressivement, ailleurs.
L'idée de retourner aux études, par les soirs, me semble réalisable.
C'est en économie que j'irai.
Ce n'est, somme toute, qu'un moyen d'orienter plus sévèrement
mes lectures à mettre en fiches.
Et puis, finalement, le métier de cuisinier est tellement sous-évalué
que je n'ai pas le goût de m'y faire exploiter toute ma vie.
Mes cuisiniers gagnent $7,280; comme assistant-chef je gagne $9,000;
le Chef gagne $13,000; et la diététicienne irait chercher dans les $22,000!
Je devrais, cela semblerait plus logique dans l'optique d'une carrière,
aller chercher mon diplôme de diététicien.
Mais la carrière que je vise n'est pas celle des cuisines
non plus qu'aucune autre carrière officielle.
Ma carrière, c'est mes fiches et mes écritures, et ce qui devrait être,
au bout, une satisfaction tout à fait personnelle.

26 août 1975

Je suis assistant-chef de cuisine.
En fait, je dirige le travail de 47 personnes
pour un service total de 4000 repas par jour.
J'ai fini, après cinq mois, la réorganisation du menu,
de l'approvisionnement automatique et du personnel.
Mais: je commence à m'ennuyer.
Et le Chef, un certain Brouillard, commence, lui aussi, à m'ennuyer.
Le temps passe; les fiches et l'argent s'accumulent.
Le temps passe; l'heure d'en sortir se rapproche: lentement.
Si lentement! si lentement que j'ai le goût, par bout, de tout foutre en l'air!

Mais...
Je ne suis qu'assistant-chef et le temps ne passe encore que très lentement.
Si lentement que je ne suis encore qu'assistant-chef alors que je devrais avoir déjà postulé plus haut, carrément plus haut.

1 septembre 1975

L'idée de me retirer des activités courantes pour me consacrer
à mon plaisir et à mes réflexions date du début de mon journal.
Mais ce n'est, en fait, que depuis 5 ans que j'y travaille réellement
sur le plan de l'économie, et que depuis 2 ans que j'accumule, en fiches, mes lectures.
Je suis sur le premier plan, en voie de poser un geste d'importance:
l'achat d'un triplex qui, une fois payé, me donnera, à vie,
le droit de profiter gratuitement d'un logis.
Car d'ici neuf mois, nos économies devraient dépasser le $10,000.
C'est la somme généralement requise pour l'achat d'un triplex de $40,000 à Outremont.
Nous avons commencé, Monique Cloutier et moi, à patrouiller la ville.
Le choix d'une première maison reste difficile.

14 septembre 1975

Nous nous entre-surchargeons d'informations.
La mise en fiches de mes lectures, ma collection d'articles de journaux,
n'est qu'une façon de méditer dans la pression.
Je refuse de me laisser hébéter par le rythme et le nombre.
Je refuse de céder au chantage.
Ma télévision est défectueuse et je refuse de la faire réparer.
Je refuse tout autant la radio.
J'ai trop dû récuser le prêche des curés
pour laisser libre cours aux médias dans ma maison.
L'un et l'autre, finalement, se valent:
beaucoup d'autorité sur un minimum de contenu.
L'ancienne messe du dimanche est reprise tous les soirs à la télévision.

Dieu, chaque soir, parle encore à son peuple.
Et nous voguons ainsi avec un 10% de défectueux mentaux.
Dans une multitude de sectes plus ou moins superstitieuses qui
s'entre-chevauchent à grands coups de titres et de billets de rationnement.
Loin de moi, pourtant, la vieille idée d'un retour immédiat à la campagne.
C'est un rêve de rentier que je reporte à ma retraite.
Nul n'échappe à son âge non plus qu'aux pressions de la société.
L'important est de ne pas se laisser trop rapidement émousser
par les besoins d'adaptation.
D'où la nécessité d'une mise en ordre de plus en plus rigoureuse.
D'où aussi le goût d'apprendre davantage.
D'où, finalement, le besoin du catalogage qui n'est, somme toute,
qu'une technique de contrôle de l'information.

27 septembre 1975

(*Demande d'emploi*).
COMMISSION SCOLAIRE DE CHAMBLY.
Je réponds à votre offre d'emploi concernant un Chef de cafétéria, publiée
dans LA PRESSE du 27 septembre 1975.
Je suis présentement assistant-chef du complexe alimentaire
de l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu: c'est-à-dire entièrement responsable,
sous les ordres du Chef, d'une des deux cuisines de Saint-Jean-de-Dieu,
la cuisine Notre-Dame des sept douleurs dont la production à elle seule
s'étend à plus de 3900 repas par jour et la responsabilité à 47 employés.
Avant cet emploi, j'étais à mon compte: j'ai détenu, durant un an,
une concession de cafétéria à la compagnie DOMTAR,
5200 Molson à Montréal.
J'y serais sans doute encore s'il n'était de cette grève qui perdure
depuis plus de 6 mois et qui m'a forcé de lâcher l'affaire.
Mon désir d'accéder à nouveau à des responsabilités plus complètes
est simple à comprendre.

Mon expérience en gestion, ma formation antérieure
(Baccalauréat ès Arts de l'Université de Montréal; Technique Hôtelière
Production et Administration de cuisine de l'Institut de Tourisme et
d'Hôtellerie du Québec), tout autant que mon âge (33 ans)
me laisse espérer connaître à nouveau les coudées franches
et l'entière responsabilité d'un service alimentaire.
Si vous désirez me rencontrer, je demeure à votre entière disposition.

12 octobre 1975

Rien ne va plus.
Relation de plus en plus pénible entre le Chef Brouillard et moi.
Au point de me chercher un autre travail.
Rien ne va plus de la même manière avec Monique Cloutier.
Elle exige une séparation bancaire
et de pouvoir disposé à sa guise de ses économies.
Mon plan d'achat de 2 triplex tombe à l'eau.
Au mieux, j'aurai $7,000 en juin prochain.
Elle aura $4,000
(ou davantage si elle se trouve autre chose que le chômage).
Dès lors, il n'y a que le 761 et le 763 Querbes à Outremont
qui puissent satisfaire mon besoin.
Ce sont de belles vieilles maisons de revenus
d'environ 7 x 4 pièces chacune.
Le prix doit toucher le $60,000, et le comptant $12,000.
Dans le nouveau contexte,
je ne peux en devenir propriétaire avant deux ans.
La route, décidément, n'est pas facile.
Quelque chose, en moi, s'est arrêté là.

Monique Cloutier.

13 octobre 1975

Lorsque je suis revenu du travail, la maison était vide.
Pour la première fois en six ans, Monique Cloutier a découché.
Elle est partie, sans avis, avec sa fille, son compte de banque
et sa brosse à dents.
J'ai passé la nuit, en vain, à attendre.
Monique est partie.
Six ans d'effort.
Six ans de satisfaction.
Monique est partie avec Marie-Brigitte.
Depuis six ans je n'ai pas d'autres amis.
Avec leur départ, je me retrouve seul comme jamais je n'ai été seul.

15 octobre 1975

(*Lettre reçue de Monique Cloutier chez ses parents à St-Jérome*).
Yvan.
Je t'aime encore et très profondément.
Mais je suis convaincue que nous ne devons plus faire vie commune.
Je suis chez mes parents.
Je vais très bien m'organiser.
Ne t'inquiète pas pour nous.
Je veux te revoir bien sûr.
Me comprendras-tu jamais?
Je ne pars pas contre toi, au contraire.
Tu seras mieux ainsi, il me semble.
Ma seule inquiétude c'est toi.
Je n'ai pas donné de nouvelles avant parce que dès que je pense à toi,
j'ai la gorge trop serrée.
Je t'écrirai plus longuement plus tard.
J'aurai des nouvelles plus solides côté installation aussi.
Je t'enverrai l'adresse d'un médecin paraît-il fameux,
un ami de Jean-Louis.
Tu as besoin de mieux voir à ta santé.

Tu as besoin de filles aussi, d'horizons larges.
Pour moi, ne sois pas jaloux.
Je n'ai que toi, tu restes ma grande affaire,
je ne me considère pas libre de coeur.
Je n'en ai ni désir, ni besoin.
Sois raisonnable, ne fais pas de bêtises.
Monique.

16 octobre 1975

(*Note laissée par Monique Cloutier*
lors d'un passage en mon absence à notre appartement).
Yvan.
Je suis venue chercher des vêtements à Marie-Brigitte.
Elle reprend ses cours à Jonathan.
Le transport se fera sans problème.
La maison est impeccable ici.
Je t'ai remis les clefs de la poste.
Je t'ai fait un chèque qui vide le compte de la Banque Royale
pour que tu puisses payer le loyer.
Voici l'adresse et le numéro de téléphone à St-Jérome:
580 Ouimet, St-Jérome, Terrebonne, P.Q. 1-438-3922.
Là-bas, je n'ai pas parlé contre toi. Eux non plus. Papa dit te comprendre.
Personne ne t'en veut. Y aurait pas de raison d'ailleurs.
Alors si tu voulais venir ça dépendrait de toi.
J'ai de bonnes chances de me trouver un emploi intéressant et bien
rémunéré et aussi un appartement pas trop cher juste à côté de chez nous.
Robert a commencé à travailler comme apprenti-arpenteur.
Je voudrais savoir comment toi tu vas.
Tu pourrais peut-être me téléphoner ce soir, ou m'écrire.
Je ne te demande pas de me comprendre
ni même de te soucier de moi et de Marie-Brigitte.
Je veux que tu sois heureux et tu ne l'étais pas avec nous.
Je ne voyais pas d'autres solutions.
À bientôt.

18 octobre 1975

Téléphoné à Monique Cloutier.
Notre histoire s'arrête là.
Nous avons été l'un pour l'autre l'occasion de nous refaire.
Nous étions dans la misère, nous en sommes sortis.
L'obligation d'affronter le pire nous tenait ensemble.
Aujourd'hui, même Marie-Brigitte n'a plus besoin de notre persistance.
En choisissant de demeurer près de ses parents,
Monique redonne à son père et à sa mère le rôle que je remplissais.
- Je ressens beaucoup de soulagement! Je me sens détendue. Tu n'acceptes qu'on vive avec toi qu'en autant qu'on accepte d'être tes pantins.
  Par contre, j'aimerais que tu viennes chez moi et que je puisse retourner chez toi avec ma fille.

Voilà.
C'est finalement la conclusion la plus réaliste.
Et moi aussi je me sens libéré.
Libéré de cet univers de commérage sur le balcon durant l'été,
libéré de l'impression de ne pas être seul alors que je l'étais
de plus en plus chaque semaine enfermé avec mes fiches dans mon bureau.
Et c'est justement à cause de cette illusion qui a déjà durée trop longtemps
que je doute fort de l'opportunité de continuer à nous revoir.
Je suis seul.
Mais cette fois, la chose doit être évidente.

19 octobre 1975

Au temps de Monique Cloutier et de sa fille Marie-Brigitte,
la répartition de mon temps était la suivante:

- sommeil (9 p.m. à 5½ a.m.):	36%
- travail (7½ a.m. à 4 p.m.):	36%
- transport (2 heures aller-retour):	8%
- en famille (1 heure au souper):	4%
- avec Monique (6 p.m. à 9 p.m.):	12%
- solitude (1 heure le matin):	4%.

Mon nouvel horaire est le suivant:

- sommeil (idem):	36%
- travail (idem):	36%
- transport (idem):	8%
- solitude (5 heures par jour):	20%.

Et c'est justement parce que mon horaire est fixe
qu'il m'est difficile de vivre avec autrui sans l'y asservir.
Sans cette stabilité, je n'aboutie finalement qu'à l'échec.
Mon journal est là pour le prouver.
Désormais seul. Merveilleusement bien dans ma solitude active.
Sans télévision, sans parents, sans amis, sans femme et sans enfant.
Voir même: sans dettes.
Peu de gens peuvent supporter avec plaisir autant de restrictions.
Ce n'est que cette solitude urbaine qui me plaît.

20 octobre 1975

Je suis rentré seul à la maison.
Monique Cloutier et sa fille Marie-Brigitte m'attendaient.
Le souper était prêt. Exactement comme si rien ne s'était passé.
Nous nous sommes expliqués calmement: notre séparation est un avantage pour tous; elles veulent me revoir souvent. Elles sont parties tôt dans la soirée. Je les ai regardées s'éloigner avec une infinie tristesse.
Mais la solitude, à un certain point de rupture,
est une chose dont je ne peux plus me séparer.

(*Mot de Marie-Brigitte sur un dessin qu'elle avait préparé pour moi*).
je t'aime beaucoup yvan, je t'aime comme j'aime une chatte d'Espagne

30 octobre 1975

Voilà. C'est fini. C'est fini avec cet incompétent de Brouillard.
J'ai quitté mon emploi d'assistant-chef à l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu.
Mes 43 employés m'ont fait cadeau d'une serviette de cuir.
Un remerciement pour le respect que j'ai eu pour eux.
Je commence, lundi, comme chef de cafétéria
à la Polyvalente Jacques Rousseau de Longueil.
Les conditions de vacance sont de beaucoup supérieures.
C'est fini aussi avec Monique Cloutier.
Malgré son désir de continuer à me revoir, mon intention reste ferme.
Après les modalités de séparation qui pourront prendre jusqu'à deux mois, je ne veux carrément plus rien.
Je suis seul dans l'ordre et le silence de cette maison.
J'ai demandé d'être admis (temps partiel)
au baccalauréat en économie de l'Université du Québec à Montréal.
J'espère y apprendre quelque chose
tout en m'y faisant quelques amis de passage.

11 novembre 1975

(*Lettre envoyée, à sa demande, à Léonard Gagnon, directeur pédagogique à L'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec*).

On m'a dit qu'un poste de professeur de travaux pratiques
en administration de cuisine est présentement ouvert chez vous.
Je vous offre, si je peux vous être utile, ma candidature.
Je suis présentement responsable du service alimentaire
à la polyvalente Jacques-Rousseau, Longueil,
Commission Scolaire Régionale de Chambly.
J'ai été, durant 7 mois, assistant-chef du complexe alimentaire
de l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu: c'est-à-dire entièrement responsable,
sous les ordres du Chef, d'une des deux cuisines de Saint-Jean-de-Dieu,
la cuisine Notre-Dame des sept douleurs dont la production à elle seule
s'étend à plus de 4000 repas par jour et la responsabilité à 47 employés.
Avant cet emploi, j'étais à mon compte: j'ai détenu, durant un an,
une concession de cafétéria à la compagnie DOMTAR,
5200 Molson à Montréal.
Précédemment, j'ai fait un stage d'étude de 4 mois à Kébec Restaurant
de Dorval dont j'ai remis rapport détaillé des contrôles
(4 livres de photocopies!...) au professeur Yvan Grégoire.
Mon désir de base, vous le savez,
est de finir dans l'enseignement d'administration de cuisine.
Ma formation antérieure (Baccalauréat ès Arts de l'Université
de Montréal; Techniques Hôtelières Production et Administration
de cuisine de l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec)
tout autant que mon âge (33 ans) m'ont poussé à prendre rapidement
de l'expérience dans tous les types de services alimentaires
en vue de percer dans l'enseignement.
Il est donc évident que, si je peux vous satisfaire,
je demeure à votre entière disposition.

7 décembre 1975

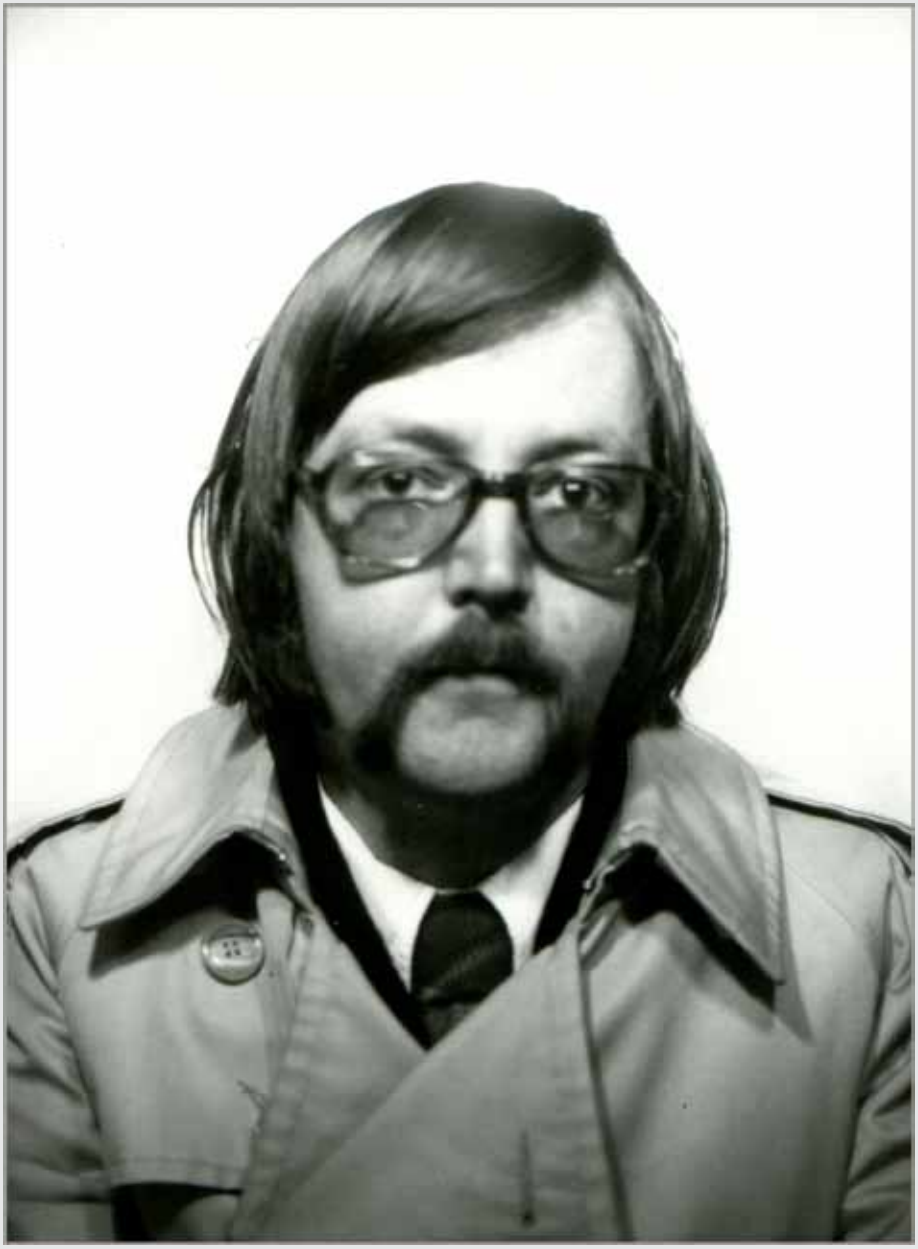
Bientôt deux mois de solitude. Beaucoup de satisfaction.
Mais aussi, très souvent, un sentiment de perdition:
comme un cosmonaute, coupé de son vaisseau, dérivant dans l'infini
vers une mort évidente. Coupé de toute amitié, ne désirant pas réellement
d'autres femmes, ne pouvant supporter le prêche de la télévision, je vais,
seul, buvant ma bière et me causant à voix haute.
Mon seul contact avec le monde se fait à mon travail.
Mon travail qui n'est qu'un prétexte de rencontre: mais à distance.
Mon travail auquel je donne presque toutes mes énergies,
en attendant la réponse quant à mon application
(à la demande de responsables de l'Institut de Tourisme)
au poste de professeur d'administration de cuisine appliquée.

17 décembre 1975

La cuisine est l'un des plus hauts raffinements de la barbarie.

31 décembre 1975

La fin d'une autre année. La fin d'un long cheminement.
De retour à la solitude. En réclusion complète depuis deux semaines.
M'activant dans le silence à mes lectures, mes fiches
et mes découpures de journaux.
Loin du Noël tribal, des échanges d'objets inutiles
et des sentiments surfaits. Loin de la télévision. Loin de la radio.
Avec, pour tout contact avec cette société,
un téléphone auquel je ne réponds plus.
Bien sûr le regret demeure de cette famille que nous étions
Monique Cloutier, sa fille Marie-Brigitte et moi.
Le regret. Tout simplement.
Le goût d'un retour aux lents cheminements intérieurs.
Le goût du renouvellement.
Le goût de me libérer (encore un peu) du lot de mes superstitions.



1976 34 ans

17 janvier 1976

L'important c'est aussi les déménagements, les divorces. Toujours être prêt à renégocier plus aisément (par obligation) ses habitudes.
En bien ou en pire: une politique de «remplacement» continuel.

18 janvier 1976

J'ai trouvé ma voie: celle de moine urbain.

19 janvier 1976

Mais aussi: le goût violent de fourrer dans une belle jeune femme!

28 mars 1976

Le poste de professeur d'administration de cuisine appliquée à l'Institut de Tourisme m'a été refusé: je n'ai que 2 ans d'expérience, il en faut 5. Je continuerai donc comme Chef à la Polyvalente Jacques Rousseau, et là, sans doute, pour plusieurs années. Car c'est à peu près ce que je peux décrocher de mieux dans le genre: deux semaines de vacances à Noël, une semaine à Pâques et pratiquement trois mois payés à ne rien faire («sur appel») durant l'été. J'ai commencé mes cours en Économie à l'Université du Québec à Montréal. Je continue ma collection d'articles sur ce qui se passe dans le monde. Je continue de mettre en fiches mes lectures. Et, finalement, en décembre 1976 je devrais avoir finalisé le $10,000 comptant pour l'achat d'un triplex de $50,000 à Outremont. L'idée est que dans 10 ans, j'aurai 44 ans. J'aimerais bien avoir fini de payer le triplex pour pouvoir y vivre sans débourser pour mon loyer. Ce qui me permettrait de ne travailler que 2 jours par semaine et d'avoir ainsi le temps, enfin, de me réaliser.

23 avril 1976

Les chefs ne durent pas.
Ce qui dure, c'est l'apprentissage volontaire, pour tous, de la répression...

19 mai 1976

(*Lettre envoyée à mon employeur*).
Je vous donne, par la présente, ma démission
comme Chef de Cafétéria à la Polyvalente Jacques-Rousseau.
Je quitte pour un poste de Chef Steward
à l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec
dans l'unique but d'améliorer ma trajectoire professionnelle.
Mon départ doit être effectif à compter du vendredi 4 juin au soir.

24 mai 1976

Je passe à l'Institut de Tourisme comme Chef Steward
(responsable des petits équipements de cuisine et de la lingerie).
Adieu cuisine! Adieu les levés à 5 heures du matin!
Adieu l'interminable trajet d'Outremont à Longueil! Ma vie s'améliore.
Je vie radicalement seul et j'en éprouve un profond plaisir.
J'ai partagé le monde en 228 filières (pays) et le Québec en 110 comtés.
Je dépouille journaux et revues (Le Jour, La Presse, Time,
Le Nouvel Observateur, Afrique-Asie, The Economist...).
Ce qui ne se classe pas par pays, se classe par sujets.
Je travaille ainsi, bêtement, trois heures par jour,
comme d'autres collectionnent, bêtement, des timbres.
Je ne vois plus devant moi de grands destins.
Je suis là, bêtement, bêtement inutile,
sinon dans l'unique travail pour lequel on me paye.
Le reste n'est que «hobbies» en attendant de mourir.
Je n'ai plus d'autres goûts que ce silence.
Je trouve, pour l'instant, mon plaisir au fait de m'ouvrir
aux grands espaces qui m'entourent.

29 juillet 1976

Douce Québécoise, 5'2', 29 ans, cultivée (avec potentiel artistique), aimant la tranquillité, la simplicité du raffinement: cherche un compagnon (30-36 ans), doux et fort, sincère, intelligent et raffiné.
Écrire à Case Postale 239 Journal Le Jour, 387 Boul. Lebeau, Ville St-Laurent.

(*Réponse à cette annonce*).
Je ne sais combien de «réponses» valables peut espérer une femme dans sa vie.
Je ne sais pas non plus combien Le Jour peut lui en fournir...
Au travers des «Discothèque... pour toute occasion», des «acheter une Suzuki», des «Homosexuels... aller-retour» et des «Professionnel divorcé», que diable (ou «quel» diable) peut espérer une «Douce Québécoise... aimant la tranquillité»?
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me pose la question.
Il y a presque un an, l'envie m'était venue, après une amère séparation, de me risquer de ce côté-là.
L'idée de devoir faire du tête à tête dans les bars, du rattrapage de conversations au téléphone ou au-dessus d'une pizza, avait coupé court à mon entrain.
Depuis, je vis carrément seul, retiré dans un 6 pièces à Outremont.
Je n'ai pratiquement aucune relation de famille, et tout simplement aucune relation d'amitié.
J'aime le travail que je fais: de la petite administration hôtelière.
Le soir, je vague à mes recherches en vue d'écrire, un jour, quelque chose.
J'accumule, comme d'autres collectionnent bêtement des timbres, des documents.
Des documents sur les 110 comtés du Québec, sur près de 227 pays, et sur plus de 500 sujets.
L'appartement que j'habite seul ressemble à un cloître: ni télévision, ni tourne-disque, très peu de meubles, un silence où l'on oserait parfois penser que l'on entend pousser les plantes.
Et je me retrouve là, heureux d'être là.

Heureux de ne pas être aujourd'hui dans les quartiers bombardés
de Beyrouth, heureux d'avoir évité le Chili, rassuré de pouvoir réfléchir
sans la menace des escadrons de la mort, heureux même de ne plus être
dans la mêlée artistique québécoise au démantèlement de Corridart.
Heureux, tout simplement, d'être là.
Heureux (comme le disait le guitariste Pablo Cassal
après la mort de sa femme guitariste avec laquelle il jouait en concert),
de pouvoir m'éveiller au matin
pour constater que je suis, tout simplement, encore là.
J'ai, bien sûr, depuis un an, côtoyé quelques «douces».
Il m'en est parfois revenu comme une nostalgie.
Celle d'être tout simplement avec elles.
Celle, aussi, de prolonger une conversation plus loin dans la nuit.
Celle, aussi, d'aller regoûter à l'écart de l'entrejambe.
Mes exigences sont peut-être trop particulières.
Peut-être est-ce l'âge qui fait que les femmes près de mon âge
sont le plus souvent déjà occupées.
Peut-être aie-je trop le goût du silence
que finalement je n'en supporte aucune concurrence.
Calme Québécois, 5'7', 34 ans. C.P. 338, Outremont, H2V-4N1.

10 août 1976

(*Lettre reçue de Danielle Lévesque*).
Bonjour Calme Québécois.
J'ai reçu et lu votre lettre avec beaucoup d'intérêt et de plaisir.
Elle m'a rassurée quant à la qualité des gens
qu'il est possible de rencontrer au Québec.
Je tiens quand même à mentionner tout de suite que je ne crois
quand même pas en être là où vous êtes; c'est-à-dire
que vous me semblez avoir parcouru intellectuellement un bout de chemin
qui d'ailleurs m'a fait hésiter à vous répondre.
C'est-à-dire que l'isolement dans lequel vous semblez vous plaire
est quand même beaucoup plus poussé que ce que j'ai recherché
jusqu'à maintenant.

Mais cela vous rend intéressant à mes yeux, du moins intellectuellement.
Moi-même, je ne vois ni fréquente que très peu de gens en dehors
de mon travail: (enseignement du français à des adultes-chômeurs).
Et malgré la fausseté, ou la médiocrité que je reproche souvent
à l'ensemble des gens que je peux côtoyer, je tiens quand même
à garder un contact avec certaines personnes, si ce n'était que pour
me rappeler de temps à autre pourquoi j'apprécie tant la solitude.
Je vais quand même essayer de vous donner un peu plus d'informations
sur ce que je suis.
Comme je l'ai déjà mentionné plus haut, j'enseigne le français
à des adultes-chômeurs, niveau secondaire 5.
(Le mot «enseigner» ici n'a plus de sens).
Ce travail contribue presque quotidiennement à me désespérer
de l'avenir d'un Québec francophone,
et encore plus d'un Québec libre et «autonome»!
J'en suis au point où je m'en fiche presque totalement,
comme les Québécois dans l'ensemble d'ailleurs.
La sauvegarde de «notre culture» est à mon point de vue
une valeur bien désuète.
De toute façon, la politique ne m'intéresse pas vraiment.
Ce n'est que par acquit de conscience, que parce qu'elle est omniprésente
que je lui consens quelques heures de temps en temps dans l'unique but
de garder un minimum d'informations sur ses façons de charrier le peuple.
(Il y a de toute évidence, même chez une «douce québécoise»,
quelque chose de cynique. Mais ce n'est pas gratuit!)
À vrai dire lorsque dans mon message j'ai mentionné:
«(avec potentiel artistique)», j'ai voulu signifier que je me considère
assez sensible pour comprendre des choses sans pouvoir les démontrer
scientifiquement, que j'ai besoin d'exprimer ces choses de façon concise,
que j'ai la prétention (ou la volonté) de vouloir être entendue et comprise.
C'est tout un programme, et d'ailleurs je n'ai pas encore trouvé
le «médium» qui me convienne.
J'ai touché aux arts plastiques, mais je ne suis pas satisfaite.
Le théâtre (amateur) encore plus décevant.

Donc pour me donner de meilleures chances de sortir d'un espèce
de «cul de sac» (comme le Québec), j'écoute cet instinct qui me pousse
à fuir toutes les formes de pollution, (de fumisterie), et surtout celle des
«médias d'information» que je trouve la plus toxique, la plus paralysante.
Bref, j'ai encore le besoin et le goût d'évoluer.
Je m'arrête quand même ici après tout,
vous devez déjà avoir une idée des valeurs qui me préoccupent.
Je crois que de continuer serait délayer l'idée première de mon message.

12 août 1976

(*Lettre envoyée à Danielle Lévesque*).
Salut, Danielle.
La solitude, au point où je la pratique, est parfois dangereuse.
Mais elle a l'avantage de donner aux événements qui s'y produisent,
une importance.
C'est dans ce climat que j'ai reçu, lu et relu votre lettre.
Je m'excuse de ne pas vous avoir téléphoné, et de préférer encore
(si vous le voulez bien) quelques échanges de lettres.
La solitude affective, après un certain seuil, rend difficile certains contacts,
et ceci même si on les désire sincèrement.
Avant de nous rencontrer, j'aimerais préciser l'image que vous pouvez
vous faire de moi, ainsi que celle que je peux me faire de vous.

SOLITUDE.
J'ai toujours (et encore aujourd'hui par mon travail)
eu des relations sociales très actives.
Et c'est parce qu'elles sont très actives
que j'ai toujours eu le besoin de marquer des retraits.
J'ai cru, jadis, que c'était à cause de la fausseté ou de la médiocrité
de beaucoup de gens. C'est, il est vrai, une bonne partie de la réalité.
Mais je sais maintenant que le simple fait d'atteindre mes limites
nerveuses compte pour davantage. Ma solitude n'est pas contre les gens.
Ma solitude vient de ce que je suis concrètement incapable de bien jouer
sur la scène sociale plus qu'un certain nombre d'heures par jour.

Ensuite, je rentre chez moi, surexcité, comme on rentre en coulisse
pour faire relâche.
C'est à l'évolution de la structure de la société en général
que je dois de pouvoir profiter de ce confort.
Parce que c'est bien d'un confort nouveau dont il s'agit.
Car c'est avec l'apparition historique de la vitre que nous vient,
pour ainsi dire, la possibilité de nous cloisonner des autres
tout en continuant d'être fonctionnellement avec eux.
Je fouille dans mes dossiers et j'en retire ceci de Fourastié:
«*Le logis a changé; l'air et la lumière y entrent davantage;*
le déterminisme de la vitre commence à manifester ses effets
et se substitue peu à peu au déterminisme du mur opaque.
Le travail intellectuel devient possible en toute saison; on commence
à rechercher la solitude, chose impossible à connaître auparavant,
dans les immenses pièces où tout le monde s'entassait à la fois; le besoin
de recueillement correspond à la réhabilitation du travail intellectuel;
l'absence de culture cesse d'être un signe de grandeur.
Le goût de la lecture, de la méditation, voire même celui d'écrire,
se répandent, d'où l'apparition de tables, substituées aux planches
sur tréteaux et aux coffres où les jambes se heurtant aux parois,
entraînaient une inconfortable position du corps.»

POLITIQUE.
C'est dans le sens de l'utilisation personnelle que je viens de faire
de cette citation sur la «vitre» que je m'intéresse aux faits et gestes
politiques québécois et internationaux actuels.
La politique, comme vous le dites si bien,
«parce qu'elle est omniprésente», nécessite une certaine attention.
Celle que je lui prête est, au fond, tout à fait intégrée
à ma compréhension de ma vie privée.

NOUS.
Vous me dites que vous n'êtes pas aussi solitaire que moi,
que vous n'êtes pas aussi inquiète d'informations politiques,
que vous n'avez pas encore trouvé le médium qui vous convienne.

Je ne vous demande pas, pour vous apprécier, d'être ce que je suis.
Vous cherchez un compagnon. Je cherche une compagne.
J'aimerais que vous me parliez encore de vous,
d'événements qui vous plaisent, de plaisirs qui vous retiennent,
de ces choses qui m'aideront à mieux vous rendre la vie agréable.
Car si le compagnonnage se fait sur un accord de fond,
pour que se réalise à la longue une évolution de chacun de nous
à travers une infinité de petites frictions quotidiennes,
il est bon de savoir nous accorder des douceurs que nous aimons.
Et ces douceurs, que vous aimez et que j'aime,
nous ne pouvons toutes les deviner.
Il nous faut nous aider à nous être agréables.
Au plaisir.
P.S.
Je vous envoie une photocopie de deux textes littéraires que j'ai publiés,
dans une revue, en 1967.
Ainsi qu'une photographie de moi.
Si vous en aviez une de vous, j'apprécierais.

2 octobre 1976

Un an de solitude.
Un an de mise en ordre.
Et, encore, le regret de Monique Cloutier et de sa fille Marie-Brigitte.
Un an de solitude.
Un an pour commencer à me remettre de cette séparation.
J'ai coupé le dernier lien.
J'ai coupé le téléphone qui était resté à son nom.
Je reste là, nostalgique.
J'habite, solitaire, dans l'éclat superbe de cet automne chaud.

(*En octobre, invitations à souper au restaurant.*
Louise Ouimet. Puis Suzanne Gagnon).

31 octobre 1976

Elle a 27 ans; j'en ai 34.
Elle est américaine; je suis québécois.
Elle travaille d'arrache-pied pour tenir à flot sa petite boutique de couture;
je suis paisiblement salarié de l'État.
Elle vit dans sa maison où règne un désordre monstre;
je vis dans la manie de l'ordre.
Je l'ai amenée manger dans un restaurant chinois.
La nourriture était bonne.
Danya était affamée.
Je me souviens de celui que j'étais à la fin de SEXUS.
Affamé, désordonné, et malgré tout: fonçant encore.
Elle n'a même pas de réfrigérateur. Allons-y par priorités.
Premièrement, lui apporter chaque soir un plat congelé et des pâtisseries
de l'Institut d'Hôtellerie.
Deuxièmement, décrotter sa maison.
Peut-être en arriverons-nous à quelque chose.

7 novembre 1976

Il est impossible de sortir quelqu'un de la misère
s'il s'identifie à ce qui le rend misérable.
Adieu donc, Danya. J'aurai, du moins, brisé la glace.
Il n'est pas facile, après huit ans de fidélité, de baratiner à l'aise
avec une étrangère.
D'autres parts, je me suis astreint, par un achat en 12 versements
d'obligations du Canada, à porter mes économies à $11,000
pour le 1 novembre 1977.
Je peux ainsi dépenser ce qu'il me reste sans craintes ni remords.
C'est-à-dire environ $1,500.
Soit, une trentaine de tête-à-tête dans de bons restaurants.
Soit, une trentaine d'éjaculations dans de belles gueules de prostituées.
Mais encore, me faudra-t-il: ou trouver la partie manquante aux tête-à-tête,
ou tout simplement le bordel.

4 décembre 1976

Je me gâte.
Je me masturbe.
Je me dorlote.
Ma table ne compte jamais moins d'un menu de dix choix
venant des dessertes de l'École d'Hôtellerie.
Homard, lapin, crabe, pétoncles, poulet, boeuf, canard, saumon,
rognons ou cailles, tout concorde à ma satisfaction.
Je m'offre, tantôt une berceuse ancienne, tantôt une jardinière, tantôt
un livre, et, là, une superbe robe de chambre à coupe et froc monacal.
Je vais, ainsi, seul, au mieux, comparant de la médiane de mon âge,
l'extrême versatilité des extrêmes de la vie.
Mais à la cime de cette satisfaction, s'ouvre, comme une fleur vénéneuse,
l'évidence de la brièveté du moi.

28 décembre 1976

Je me gâte.
Je me masturbe.
Je m'offre le luxe de vieillir en silence.
Le luxe de n'avoir aucun ami.
Le luxe de mes coupures de journaux
qui m'ouvrent chaque jour des ouvertures sur le monde.
Comme le temps fût long jusqu'ici.
Comme il en a fallu des pertes de temps avant de le retrouver: le temps.

30 décembre 1976

L'argent est un ensemble de coupons de rationnement
symbolisant une certaine influence sur autrui.
L'argent est, avant tout, un état de compte de nos redevances sociales.

1977 35 ans

28 janvier 1977

Marielle Parent. Graphiste. Rousse. Délicate.
L'enlacement prompt, chaleureux; une tendresse minutieuse.
Enfin.

4 février 1977

L'enlacement prompt, chaleureux.
Mais, déjà terminé.
Il m'en reste une voisine que je peux, à la rigueur, embrasser dans la rue...

14 février 1977

(*Lettre ouverte envoyée à LA PRESSE*).
M. Roger Lemelin.
Monsieur. Je m'excuse de vous déranger pour une simple question
de Lettres Ouvertes.
Mais le remous qu'a fait dans le milieu de l'Hôtellerie
la lettre de M. Pierre Minville publiée le 4 février en page A5
de LA PRESSE sous le titre «L'école d'hôtellerie, énorme et sale blague»,
m'oblige à remettre un peu d'ordre dans ce débat
qui dure désespérément depuis déjà plus de 10 ans.
Permettez-moi, Monsieur Lemelin, de vous exprimer ma reconnaissance
pour la volonté générale d'objectivité qui se dégage de la lecture
quotidienne de LA PRESSE.

L'ÉCOLE D'HÔTELLERIE: UN AUTRE SON DE CLOCHE.
Monsieur Pierre Minville
«L'Auberge 1896»
Mont-Tremblant.

Monsieur,
Vous êtes sans doute vous-mêmes trop important pour continuer
de «garrocher», comme vous le faites périodiquement, des bêtises
contre l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec.
Que certaines personnes de cette maison vous soient antipathiques,
voilà qui est justifiable.
Mais que vous vous complaisiez à attaquer l'ensemble de cette Institution,
voilà qui mérite un peu plus de réflexion.
J'ai, comme vous, étudié à L'ITHQ.
J'ai, comme vous, remarqué la présence insistante
«des gens venus d'ailleurs développer au Québec l'industrie du tourisme».
D'autre part, j'ai, comme vous, possédé mon propre commerce, et connu,
comme vous, l'amertume parfois de n'être, somme toute,
qu'une petite «binerie du coin» à l'ombre de «ce gros bloc de ciment».
Mais «ce gros bloc de ciment» n'est pas aussi «gadgets» que vous le dites.
Il n'est, tout simplement, que la réplique à des fins pédagogiques de ce que
sont, dans l'ensemble, les services alimentaires gouvernementaux.
J'ai été, après avoir été à mon compte, assistant-chef dans un hôpital
et chef dans une école polyvalente.
Et laissez-moi vous dire que l'Institut n'a rien d'extraordinaire.
Les cuisines gouvernementales ne sont pas aussi pauvres
que les restaurants du coin. Et permettez-moi d'ajouter: Dieu merci!
Si «le jeune qui sort de l'école, prend une maudite débarque en arrivant
sur le marché du travail et que le réveil est tellement dur qu'il abandonne
souvent», la faute n'en est pas, et de loin, à l'équipement convenable de
l'Institut, mais aux conditions minables de la petite restauration du coin.
La preuve en est que les cuisiniers qui réussissent à se trouver un poste
dans les écoles ou les hôpitaux, ou encore dans certaines grandes maisons,
ont l'habitude d'y rester.
Leur stabilité n'a d'égale que la sécurité d'emploi qu'ils y trouvent.
Mais lorsqu'il s'agit de la petite restauration du coin, lorsqu'il s'agit
de travailler sous les ordres et contre-ordres du propriétaire, de sa femme,
et de qui encore, lorsqu'il s'agit de la sécurité d'emploi aléatoire qui
en découle nécessairement, lorsqu'il s'agit de faire des heures de fou
pour boucher les trous, et lorsqu'il s'agit, en plus, de devoir travailler

avec un équipement désuet, et bien oui,
«le jeune qui sort de l'école prend une maudite débarque».
Et tant mieux s'il décroche!
L'École d'hôtellerie n'est pas là pour satisfaire à la situation anachronique de certains petits restaurants du coin. D'autre part, vous savez comme moi que l'Institut est l'un des nombreux centres de recyclage fédéral.
N'est-ce pas à l'Institut que viennent aboutir annuellement
plus de 300 chômeurs et rescapés sociaux en besoin de se refaire.
Avouons que leur désir de devenir cuisinier, etc., n'est pas toujours aussi évident que leur désir d'être payés pour étudier.
Mais n'est-ce pas à l'Institut qu'on impliquera le succès ou l'échec de ces gens qui n'ont pas toujours toutes les chances de leur côté.
Cependant, Monsieur, je vous rejoins lorsque vous dites:
«Les Canadiens français, bien assis à la taverne, ont laissé des gens venus d'ailleurs développer au Québec l'industrie du tourisme jusqu'à en faire la plus importante du pays».
Mais laissez-moi vous rappeler que, dans le contexte d'hier,
le «Canadien français» n'avait peut-être pas tort.
Alors que l'Européen, méprisant carrément le cuisinier mal formé d'ici, et n'engageant comme personnel que d'autres Européens, s'imaginait faire fortune tout seul en se faisant brûler la face devant son four 72 heures par semaine, le «Canadien français», lui, repoussé de tous, découvrait la nouvelle manne de l'après-crise: l'assurance-chômage.
Et si «le jeune» abandonne, aujourd'hui, pour un autre métier,
c'est peut-être qu'il est un peu moins passif que son chômeur de père,
et un peu moins con que vous et moi.
S'il n'obtient pas un emploi convenable, avec son salaire et son horaire, il décroche dès que l'occasion se présente. Et il a bien raison.
Et ce n'est pas là un tort qu'il faut attribuer à l'Institut.
Au contraire, l'Institut n'a pas pour but de former
des «lécheurs de bottines».
C'est déjà assez qu'elle accepte de former des valets (cheveux courts et moustaches «commissurées»...) au service des riches ou de ceux qui, pour un soir, prétendront l'être, sans lui demander de former, au coût de $10,000 par étudiant sortant, des sous-prolétariens minables.

Car l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec, vous le savez, a pour but de participer à une politique d'ensemble à des fins de revaloriser chez les Québécois l'industrie du tourisme.
Mais vous savez que cette tâche suppose que certaines décisions soient prises au ministère lui-même.
Et vous savez que l'Institut, depuis plus de 10 ans, tente d'obtenir du gouvernement la reconnaissance d'une carte de compétence pour les métiers de la restauration, comme la chose existe déjà chez nous dans les métiers de la construction, et comme la chose, en Europe, est depuis longtemps courante pour la restauration.
Et vous savez, comme moi, que le gouvernement ne se penche jamais sur cette «affaire-là».
Car vous savez, comme moi, que tous les gouvernements (PQ inclus) considèrent le tourisme à l'égal des sports: on y envoie des gens qui, au départ, se figuraient ailleurs, avec, évidemment, les conséquences que cela implique.
Somme toute, l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec n'est pas, comme vous dites, une «énorme et sale blague», mais l'un des points de départ d'une énorme et sale réforme où l'on n'en finit plus de surmonter notre laisser-faire chronique.
Car l'Institut n'en finit plus de faire des Chefs qui se lasseront des conditions parfois écoeurantes du marché, l'Institut n'en finit plus de recycler des gens que les circonstances de la vie mèneront souvent à autre chose que le métier qui leur a servi de prétexte pour se recycler, et malgré ce contexte difficile, l'on ne cesse, comme vous le dites si bien, d'impliquer la responsabilité de ne pas faire de chacun de ses étudiants un Mozart de la cuisine afin que, VOUS MONSIEUR, puissiez enfin «trouver des gens compétents, intéressés à travailler et à faire du bon travail, aussi bien le soir que les fins de semaine»...
Loin de moi, malgré tout, l'intention de me moquer de vos problèmes!
Je les ai trop bien connus moi-même pour ne pas comprendre à quel point le petit restaurateur a besoin d'être épaulé. Je suis, comme vous, de ceux qui comprennent la difficulté d'être dans ce genre de commerce: sans cesse sujet à la critique, à la fine gueule, à l'arrogance.
La solution est pourtant simple.

Il s'agit de sortir l'industrie de la restauration du laisser-aller général, au Québec, des lois concernant le petit commerce.
En gros, la chose pourrait se résumer à ceci:

1. Contingenter les permis de restauration par quartier.
2. Contingenter les travailleurs de la restauration par la reconnaissance d'une carte de compétence.
3. Syndicalisation provinciale des travailleurs de la restauration à l'exemple des gens de la construction. Salaires et conditions équivalents à ceux de la construction.

La restauration y gagnerait tout autant que les travailleurs.
Ce serait le début de la fin de cette énorme maison de fous qu'a toujours été, au Québec, l'industrie de la restauration.
Je souhaite, autant que vous, que le nouveau ministre du Tourisme, après s'être remis de ne pas être à l'Agriculture, nous consulte, vous, moi et nos collègues à ce sujet.
Car c'est nous, mieux que quiconque, qui connaissons le véritable problème, et qui, mieux que quiconque, pouvons redonner une âme, une philosophie à ce gros commerce en désordre dont vous et moi nous partageons présentement les minces bénéfices.
Acceptez, Monsieur,
toute mon admiration pour votre travail.

6 mars 1977

Le père nous a tous convoqués à un conseil de famille.
Il y a deux ans que je ne les avais pas vus.
Ma soeur Germaine a un fils de 4 mois, Alexandre.
Sylvain est toujours marié à Michelle.
Olier reste célibataire.
Le problème, c'est notre père.
Il s'est mis dans la tête, à 60 ans, de foutre enceinte une petite immigrée de 22 ans du San Salvador.
Cette fois, paraît-il, c'est le grand amour.
D'ailleurs, chaque fois, c'est la même chose.
Et chaque fois, il nous dérange tous pour nous... déshériter.

Mais la différence, cette fois, c'est que sa situation financière est difficile.
Bien que sa maison vaille entre 40 ou 50,000, il doit $4000 à court terme.
Sa maison ne lui rapporte carrément pas assez pour payer cette dette
et se faire vivre. Il est dans l'obligation de vendre.
Solution: nous faire endosser une hypothèque.
En échange, il nous met sur son testament...
Il y a eu, entre mon père et moi, un échange de regard très grave.
Cet homme que je n'aime pas, que je trouve arrogant et sordide,
va jusqu'à tenter de fourrer ses propres enfants.
J'ai proposé une association.
L'argent de sa maison, plus mes $12000: on achète un bloc de quelques
30 appartements à Outremont (valeur $360,000; revenu $80,000;
amortissement sur 15 ans tout en permettant au père un salaire
entre $5,000 et $9,000 à ne rien faire).
Chacun des quatre enfants devient propriétaire
du 1/4 de la valeur de la maison du père, soit environ $10,000 net
en échange de la répartition des troubles de conciergerie.
Il ne s'attendait pas à une telle proposition.
La chose l'a visiblement désemparé.
Il n'a vu que notre refus de l'endosser.
Il est sorti en claquant la porte.
Peut-être reviendra-t-il, après réflexion, sur mon offre.
Peut-être comprendra-t-il que c'est la première offre sérieuse que je fais.
Rebâtir la famille autour du rêve de richesse qui nous a toujours obsédés.
Sinon, comme nous l'avons tous pensé, ce n'était là qu'un bruyant
spectacle ayant pour but de nous déshériter vraiment (soit: tout simplement
pour nous annoncer qu'il allait finalement manger sa maison)
en partant d'un prétexte qui le déculpabilise: notre refus de l'endosser.
Quant à moi, je suis bien chez moi.
Et je n'ai aucun remords.
Mon père, s'il est sage, peut, en vendant sa maison, vivre d'une rente
de $4,000 par année.
C'est le niveau auquel je vis.
Et je vis bien.
Je vis bien, et à tel point que je serais presque déçu de le voir revenir.

15 mars 1977

(*Lettre d'éviction de mon logement du 861 Stuart # 3, Outremont*).
Dear sir.
I , m Writing this lettere to inform you that your lease is, expiring
on firt July 1977.
I,m sorry I can ,t renwe yuor lease because I want to use this apartement
for my self. Yours Truly. Mr D. Kyriazis. (Owner).

24 mars 1977

Adieu Outremont.
Mes co-propriétaires ont légalement le droit de reprendre mon logement.
Adieu maison de grecs.
J'ai loué, au sommet d'une tour de béton, un coquet 3 ½,
avec balcon privé, et triple vue sur Montréal.
(«Le Chatelain»: Sherbrooke et Ste-Famille).
Je reviens, en plus riche, au centre-ville.
Outremont fut d'abord pour moi le rêve d'un jeune étudiant de 20 ans,
chambreur et pauvre, en mal d'avoir un balcon calme dans la verdure
durant les jours bruyants et suffocants de l'été.
Outremont, en fait, devint le lieu d'une expérience amoureuse particulière.
Outremont, c'est l'étudiant pauvre que je ne suis plus,
c'est Monique Cloutier et sa fille qui n'y sont plus.
Je m'installe dans une tour, à cinq minutes à pied de mon travail,
de l'Université du Québec; en plein centre des bars
et des endroits les plus fréquentés.
J'ai l'intention de décorer en fonction de la jouissance,
des amours passagères, et de la réflexion.
La double pièce donnant sur l'entrée et le balcon: un lit central aménagé
en divan avec des coussins au mur, le tout perdu dans les jardinières,
les berceuses et les plantes de marijuana.
La petite pièce: les filières, les compilations, la brasserie,
le jardin sous néons. Finalement: les demies pièces d'utilité.
Alcool, drogue et sexe; mais aussi: la grande table des méditations.

3 avril 1977

Adieu Outremont. Adieu Monique.
Huit ans de vie que je laisse derrière moi.
Une infinité de petites habitudes; une tradition qui dorénavant,
n'aura plus cour.
Adieu Monique. Adieu mon amour.

10 avril 1977

Du 1 juin 1977 au 1 juin 1980: un nouveau projet.
Les premiers 6 mois: terminer l'économie de $11,000 qui pourra,
éventuellement, servir à l'achat d'un condominium ou d'un triplex.
Ensuite, investir, sur une période de 2 ½ ans quelques $10,000 en meubles,
filières, cuivres et verreries.
Le tout sous la direction d'un professeur de décoration intérieure
de l'Institut, Laurent Bérubé.
De plus: terminer les 7 cours obligatoires du programme
de sciences économiques.
Sans oublier le suivi de l'actualité nationale et internationale
par le prolongement de mon système de découpures déjà vieux d'un an.

10 mai 1977

Je commence à avoir la sagesse de mes défauts.
De mes points faibles, je tire ma régularité.

22 mai 1977

L'on ne revient jamais aux plaisirs de sa jeunesse.
Le temps qu'on a quitté n'est jamais celui que l'on retrouve.
Les amours d'hier ne survivent qu'en mémoire.
La prudence les a remplacés.
Et l'on arrive ainsi, en plein centre de sa vie, surpris, étonné,
tout autant de vivre encore, que de ne plus vivre tout à fait.

2 juillet 1977

Satisfait. Satisfait de mon nouveau logement au 16 ième d'un building.
Satisfait de la vue dégagée des trois fenêtres panoramiques,
l'une donnant du balcon sur le centre ville et la Place Ville Marie,
l'autre sur le côté est, le fleuve, et toute la rue Sherbrooke,
et finalement de la pièce aménagée en bureau, la vue de toute la montagne.
Situé en retrait, je n'ai qu'un des quatre murs en commun
avec un autre locataire.
Je n'entends aucun bruit désagréable, si ce n'est, bien sûr,
le grondement régulier du centre ville auquel on finit par s'habituer.
J'ai eu aussi, au début, de la difficulté à m'adapter à tant de luminosité.
Il y a tant de lumière que mes plantes ont doublé en un mois.
Mes 47 plants de marijuana, regroupés en 4 superpots,
me vont aux oreilles. Je continue à faire ma propre bière.
Je cultive de la laitue, des radis, des pois, des cornichons, des oignons,
des piments et des tomates sur mon balcon.
Je ne me suis presque jamais senti aussi champêtre
que sur ce balcon fleuri du centre ville.
Je peux m'y faire griller de 11 heures a.m. à 3 heures p.m.,
avant que le tout se transforme par la suite en un retrait ombragé.
Le vent de la montagne ne m'y atteint pas,
coupé par le mur de mon bureau qui protège le balcon.
Ici, tout est spectacle et grand déploiement.
Super manifestation de 5000 cyclistes du «Monde à bicyclette»
bloquant la rue Sherbrooke.
Super incendie d'un triplex vu du 16 ième étage.
Emboutissage brusque d'automobiles.
Et par journée de grands vents, l'on peut suivre la course des ombres
(lézardés de soleil) des nuages sur les maisons basses.
L'un de mes rêves se trouve ainsi réalisé.
Celui de vivre seul, dans un petit appartement avec balcon,
me permettant de lire et d'écrire en paix sur ma grande table de bois.
Vraiment, je n'espérais pas tant de luxe.

18 juillet 1977

Après Monique Marien (étudiante stagiaire), Danielle Lévesque (correspondante), Danya (artisane), Suzanne Gagnon (étudiante stagiaire), Marielle Parent (graphiste), et Madeleine Lefebvre (anthropologue chez les Amérindiens), voici donc Raymonde Laurin, 39 ans, ancienne femme de Pierre Vallières, présentement (fort modestement) artisane à son compte.
Est-ce un nouveau départ.
Le but serait, tout simplement, de nous rendre mutuellement la vie plus agréable.
Nulle arrière pensée de mariage, ni même de vie commune.
Chacun sa place et chacun ses affaires.
Raymonde et moi nous connaissons par Monique Cloutier qui, à cette époque, tentait de vendre des pièces de couture dans sa boutique.
Rien ne nous attirait.
J'irais même jusqu'à parler d'antipathie.
Nous nous étions revus plusieurs fois l'été dernier à la porte de sa boutique située à côté de l'Institut d'Hôtellerie.
Je m'arrêtais pour faire un peu de conversation.
Elle me dit que je lui tombais parfois sur les nerfs.
L'importance immédiate de cette affaire est au moins de démontrer que mon déménagement au centre ville m'a libéré de mon isolement sauvage, me donne le goût d'inviter progressivement des gens chez moi, et d'y mener avec eux une vie plus courante et plus décontractée.

23 juillet 1977

Je n'ai plus le goût de couper à la hache dans mes relations avec les gens.
J'ai le goût d'une profonde fidélité à moi-même.
J'ai le goût d'aimer plusieurs femmes qui aiment plusieurs hommes.
Une seule exigence: être là où je prétends être.

14 août 1977

Raymonde n'aime pas «sucer».
Elle est profondément vaginale.
À la rigueur, en période de menstruation, accepte-t-elle
de masturber son mâle.
Je ne me plains pas.
Mais j'ai comme une nostalgie de la bouche des femmes.
D'autres viendront.
Et il y aura d'autres retrouvailles.
Je n'ai plus le goût de me sacrifier.
Je n'ai plus le goût de délaisser mes désirs
pour m'adapter aux désirs d'une femme.
Je n'ai plus le goût de devenir «l'homme d'action» de Lise Bissonnnette,
ou le «mari-papa» de Monique Cloutier.
J'ai le goût d'aller au bout de mes désirs.
Le goût de vivre seul, entouré de maîtresses, de rideaux de dentelle,
de plantes envahissantes.
Le goût du confort et de la maturité.
Le goût d'être moi.
Encore un petit peu.
Avant le grand départ.

18 septembre 1977

Enfin, elle «suce»!
Rien de plus excitant pour moi
que de me faire aller dans la bouche d'une femme!
J'ai le goût de reprendre mes aventures là où je les ai laissées.
J'ai le goût de plusieurs femmes dans mon lit, d'un regroupement
de lesbiennes dans le luxe feutré de mon appartement.
J'ai le goût d'aller au bout de mes désirs.
Le goût du confort et de la maturité.

10 octobre 1977

Il y a deux ans, Monique Cloutier me quittait.
Je restai là, sur place, hébété.
Le temps est passé.
Réparateur.
Je vis, satisfait, au seizième étage d'un building.
Pour la première fois de ma vie, je possède un véritable système de son.
Pour la première fois aussi, j'aurai finalement un appartement véritablement décoré.
Raymonde Laurin vient m'y voir deux fois par semaine.
Elle «suce» avec de plus en plus de gloutonnerie.
Nous passons le meilleur de nos soirées à nous rentrer l'un dans l'autre.
Habitant au centre de tout, les hasards de rencontre sont fréquents.
L'autre soir, ce fut Vincent Deguire, ancien graphiste de SEXUS.
Nous avons fumé un peu de mari chez moi, avec sa dernière maîtresse, Frances Meunier.
Frances et moi nous sommes découvert de fortes attirances...

13 octobre 1977

Deux ans, jour pour jour.
Et c'est exactement ce jour qu'elle choisit pour me téléphoner:
Monique Cloutier.
Pour me demander si mon malaxeur de cuisine est à vendre,
et, à bas prix, en plus! (Sous prétexte que je ne dois pas l'utiliser...).
C'est ce que j'appelle: ou bien, un prétexte grossier
pour reprendre contact; ou bien, une véritable grossièreté de sentiment.
Elle me téléphonait au travail.
(Elle a eu mon numéro par un de mes frères).
J'étais dans une situation telle qu'il m'était impossible
de lui parler davantage.

6 novembre 1977

Calme. Satisfait. Satisfait, enfin, après 35 ans, de vivre seul.
Avec, pour tout désir social, que la volonté de me laisser aller
d'une femme à l'autre, d'un groupe d'amis à un autre,
d'une satisfaction ici à une satisfaction là-bas.
Avec, pour toute ambition, que le principe de ne rester que là
où je suis bien.

11 novembre 1977

(*Texte bouffon écrit sur l'un des chapeaux de Chef appartenant à mon patron Marc Paupe partant pour un concours culinaire en Suisse*).
LE CHAPEAU DU CHEF.
Marcus Paupus, mon maître, revient!
De l'autre côté de l'océan, loin de la Suisse Patrie,
Se trament contre toi de sombres complots!
Gamache, puisqu'il faut le nommer par son nom,
Fait passer tout le «staff» au Parti Québécois!
(On a même vu Lalande,
Drapeau québécois à la main,
Courir dans les couloirs!)
Frenette, de son côté, te cuisine en son Rondeau
Un «Brunchaud» bien québécois
Qu'il fait goûter avec malice
À ton Billette qui s'étonne...
Oui, Marcus, mon maître, reviens;
Car moi, ton fidèle,
Nostalgique tout le jour devant mes culs de poule,
N'en peut plus de me rendre chaque soir
Voir gémir en douceur
Ta femme en ta demeure
Chaque soir plus étonnée
De ce qu'envers toi ma fidélité
D'un soir à l'autre jamais tout à fait ne meurt...

11 décembre 1977

(*Projet pour un livre de morale dynamique*).
LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
- Les empires transitoires.
- Les résistances humaines.
- Les approvisionnements périssables:
  . amour
  . culture
  . travail
- Les signes extérieurs de la crédibilité:
  . les richesses
- La hiérarchie des pièces sous clés.
- Le réalisme précaire.

(Nous sommes nous-mêmes un dégagement d'énergie
qui n'a rien à voir avec la morale statique actuelle).

18 décembre 1977

Heureux déménagement! Heureuse relance!
Je vis, satisfait, dans le luxe de mon appartement.
Raymonde Laurin m'y rejoint deux soirs par semaine.
Nous jouissons, de plus en plus, dans des odeurs prolongées d'alcool
et de marijuana. Elle me surnomme en riant: *grand fou*!
Je rencontre aussi depuis deux mois une grande et belle fille de 24 ans:
Monique Morency. Nous suivons ensemble un même cours
de mathématique à l'Université du Québec.
D'un cours à l'autre, nous nous découvrons de l'attachement.
Le cours n'a été intéressant qu'en ce qu'il nous a permis de travailler
ensemble et d'aller, chaque mardi soir, lever le verre tous les deux,
seuls autour d'une même table de bistrot. Monique vit avec un jeune
homme de son âge qu'elle connaît depuis 4 ans. Je ne veux rien bousculer.
Mais je sens bien qu'au train où vont les choses, nous nous dirigeons,
elle et moi, vers quelque chose de particulier.
J'ai justement le goût d'une passion.

1978 36 ans

14 janvier 1978

Monique Morency est venue sonner à mon appartement samedi dernier.
(Elle me l'a dit plus tard).
Il était minuit.
Je n'ai pas répondu.
La bêtise est que je venais de me coucher avec Raymonde Laurin.
Et que justement je me disais que j'en avais assez de Raymonde,
que je devais cesser de la voir, et que je rêvais justement d'être
avec Monique Morency.
Je préfère être seul plutôt que de rater des occasions comme celle-là.

16 janvier 1978

(*Lettre reçue à mon travail*).
Sujet: réorganisation de l'économat.
Monsieur,
Tel que discuté avec vous même et par la suite
avec Monsieur Clément Gamache, des services administratifs,
nous vous confirmons par la présente qu'à partir de cette date
de nouvelles responsabilités vous sont confiées d'une façon provisoire
et concernant particulièrement le service de réception des marchandises
et la mise en application des procédures qui y sont rattachées
ainsi que celles reliées au magasin et entrepôt de l'ITHQ.
Marc Paupe,
responsable des Approvisionnements.

17 janvier 1978

Elle venait d'avoir 25 ans.
Nos cours à l'Université du Québec venaient de redémarrer.
Nous avons fait l'amour jusqu'à l'aube, Monique Morency et moi.
Depuis Pauline Maltais-Michaud,
jamais je n'avais regoûté de cette passion-là.
Ma jeunesse m'est comme revenue.
Je ne savais plus que je pouvais filer la nuit blanche.
Je ne savais plus ce que c'était que de désirer précisément une femme
et de réussir finalement à la convaincre de vous aimer.
Je ne savais plus que j'avais le goût d'avoir le goût d'avoir encore le goût.

5 mars 1978

(*Lettre envoyée à Marielle Parent, 806 Stuart apt 4, Outremont*).
Marielle.
Je t'écris, par goût.
Et peut-être aussi pour empêcher que certaines satisfactions ne viennent,
en moi, que me satisfaire, moi.
Je t'écris par goût de partager avec toi ce qu'avant cette habitude
que j'ai d'être seul, je partageais, me semble-t-il, avec facilité.
Mais ce sera, pour toi, peut-être, très peu de chose.
Je t'écris par goût de ne pas laisser certaines éclosions se perdre
dans le silence de plus en plus long de mes satisfactions.
Dans le désir d'imaginer, qu'à l'autre bout de mon geste,
peut encore venir une vibration qui ne lui sera pas tout à fait étrangère.
Je t'écris d'où je suis.
Je t'écris du centre ville, sur ma table ronde,
à travers l'amour que j'ai de mes plantes.
Je t'écris dans le fouillis des buildings,
que je ne cesse intérieurement de critiquer, et qui pourtant n'est peut-être,
par réalisation interposée, que l'expression de nos difficultés collectives
d'être ensemble les uns par rapport aux autres.
Je t'écris d'où j'en suis.

D'un point de silence qui n'est, peut-être, qu'un point d'écriture
dans une longue série de rencontres affectives.
Je t'écris pour ne pas laisser se perdre en moi ce désir d'être attentif.
Ce désir que, depuis deux ans, j'empêche de renaître.
Je t'écris pour te dire que j'ai aimé, l'autre soir, te rencontrer.
Pour te dire, tout simplement que je suis bien.
Je t'ai écrit, pour t'écrire.

7 mars 1978

Après un mois de silence, Raymonde Laurin vient de me téléphoner.
(Elle n'avait pas apprécié mon aventure avec Monique Morency).
Je sais, par expérience, que la femme que je cherche
ne peut naître que d'un certain rassemblement de femmes.
À moins que, cette fois, j'en arrive à préférer le petit peu de chacune
à la supériorité de l'une d'elles.
Toujours est-il que le printemps commence à me travailler!...

17 mars 1978

(*Lettre non envoyée à Marielle Parent*).
Marielle.
Je t'écris, à nouveau.
Je t'écris pour te dire que j'ai le goût de toi.
Pour te dire que j'ai le goût d'être avec toi.
Pour te dire qu'il y a déjà plus d'un an que j'ai, en moi, ce goût.
Je t'écris pour te dire cette simple chose:
pour te dire que j'ai le goût de toi.
Que j'ai le goût d'être, tout simplement, avec toi.
Pour te dire qu'il y a plus d'un an que j'ai ce goût en moi.
Je t'écris pour te dire que j'ai le goût d'être moi: mais avec toi.
Pour te dire qu'à chaque fois que le hasard nous a présentés l'un à l'autre,
j'ai eu ce goût.
Je t'écris pour te dire que j'ai encore le goût d'avoir encore le goût de toi.
D'avoir encore le goût de t'attendre même lorsque tu semble toute là.

Car il y a toujours, en toi, quelqu'un qui te revient de loin.
Quelqu'un que j'ignore.
Quelqu'un qui, à chaque fois que le hasard nous présente l'un à l'autre,
me redonne le goût de toi.
Je t'écris, aussi, pour te dire que je suis seul.
Pour te dire que je serai toujours seul.
Et même dans la plus grande intensité de mon goût de toi.
Et même dans la plus grande intensité de mon goût d'une autre.
Je t'écris pour te dire que je serai toujours seul avec mon goût de toi.
Ou avec mon goût d'une autre.
Que je serai toujours moi dans mon goût insensé d'être, ensemble,
avec toi.
Ou, ensemble, avec une autre.
Je t'écris pour te dire qu'avant tout, j'ai le goût de moi.
Pour te dire que j'aime, inconditionnellement, avoir le goût de moi.
Je t'ai écrit, par goût.
Par goût, tout simplement, de te dire que j'ai le goût
d'avoir le goût des mots.

18 mars 1978

J'aime aimer, avec une femme à mon bras, le passage même de l'amour.
Sur chaque mur nu de ma solitude,
j'aime arrêter une image bien particulière d'elle.
Monique ou Marielle, l'une ou l'autre, ou encore une autre et une autre,
le geste reste le même.
J'aime aller avec toi me retrouver un instant dans le spectacle d'un autre.
J'aime, ensuite, la tournée que nous faisons des restaurants de luxe.
J'aime, finalement, t'inviter chez moi. J'aime, finalement, être moi.

19 avril 1978

Ce que j'attends d'une femme: qu'elle fasse, en quelque sorte,
passer le courant entre mes deux tendances extrêmes,
entre ma bestialité pornographique et ma finesse, parfois, de poète.

3 mai 1978

Seul.
Seul dans le luxe excessif de mes plantes, de mes divans de velours,
de mon plancher et de mon lit recouvert de fourrures.
Seul.
Seul dans le beat sourd de mes musiques urbaines.
Seul.
Seul, avec devant moi, les horizons lointains de mon ascétisme passé.

30 mai 1978

Lucie Robidoux.
Tu es belle. Trop peut-être.
J'ai peur, à la longue, de ne pas te suffire.
Je marche avec toi sur la rue et notre marche, pour moi,
devient une marche triomphale.
Tu es belle. Tu es l'un de mes plus anciens rêves, réalisé.
Nous nous promenons enlacés dans les rues chaudes d'un soir d'été.
Tu as l'étonnement mêlé aux profondeurs de tes 25 ans.
Et, au coup de minuit, tu te jettes à mon cou pour m'embrasser.
Et me souhaiter la bonne fête.
Oh mensonge! Je te dis n'avoir que 30 ans alors que j'en ai 36...
Tu as la tendresse, la chaleur, la simplicité.
J'aimerais que tu te sentes bien avec moi au point de vouloir y rester.

31 mai 1978

Monique Cloutier me téléphone au bureau
pour me souhaiter une bonne fête...
Elle vit avec un autre homme depuis deux ans.
Elle est satisfaite de notre séparation.
Elle dit ne pas vouloir perdre le contact que nous avions
et qu'elle ne retrouve nulle part ailleurs.
Mais quoi donc?

3 juin 1978

Fête!
Mais qui donc fête?
Elle en attend un autre et joue, en l'attendant, autour du feu.
J'en ai assez d'être l'ami de ces femmes-là.
Je marche, solitaire, dans le fatras quotidien de mes amours déçus.

7 juin 1978

Seul, avec pour tout voisin, quatre locataires de palier.
Une vieille Anglaise avec qui j'ai échangé deux mots en un an.
Un couple de Français qui ne parle à personne et qui ne se parle entre eux, semble-t-il, que pour s'engueuler.
Une célibataire de mon âge, aussi retirée que moi,
qui travaille elle aussi dans l'hôtellerie, avec qui j'ai pu parlé
quelques fois, le matin, en attendant l'ascenseur pour aller travailler.
Et un couple d'Iraniens, en études ici, qui viennent justement
de quitter l'étage pour retourner en Iran.
Seul, avec pour toute amitié, que mes relations de travail.
Seul, avec pour toute distraction, que mes cours en économie
à l'Université du Québec.
Et pourtant.

2 juillet 1978

Quel espoir soudain? quelle autre illusion?
Et pourtant...
Passé le week-end à dormir, à parler, à faire l'amour avec Lise Caouette; merveilleuse; divorcée de 32 ans, travaillant comme professeur
de mathématique au primaire.
Très gentille: taureau.
Est-ce possible qu'après tout ce temps, une réponse, enfin, me vienne?
Quel espoir encore; quelle autre illusion?
Et pourtant.

Nous nous faisons griller ensemble au soleil chaud de mon balcon.
Roulant ensemble dans sa petite automobile dans la nuit.
Cuisinant ensemble nos repas.
Elle, assise nue, sur moi nu, nous berçant ensemble
dans l'historicité des choses.
Elle, mariée à 21 ans, et durant 7 ans, avec un impuissant.
Faisant finalement l'amour avec un autre.
Lui: narcomane, puis alcoolique.
De là: 2 ans.
Partageant dès lors un appartement avec une copine.
Et maintenant: pour la première fois, seule dans un appartement
bien à elle.
Le grand besoin d'être elle-même.
Attentive. Tellement! Mais.

5 juillet 1978

Mais.
Pourquoi toujours toutes les femmes à la fois?
Coucher avec Marie-France Berger, grande, belle, 26 ans.
Étudiante, avec moi, en économie.
Nous nous y étions remarqués.
Il ne manquait plus que de nous le dire.
Fille très directe qui me dit, la première, qu'elle était due
et qu'il lui fallait un homme.
Oh, les nuits brèves de mes amours d'été!

8 juillet 1978

À nouveau seul.
Mais non plus de la même manière.
L'attendant désormais.
Infidèle ou non, là, pour moi, n'est pas la question.
L'attendant.
Son retour d'un mois de vacances aux Iles de la Madeleine.

Lise Caouette et moi: ensemble.
Me caressant le sexe avec ses mains.
Nous enlaçant.
Disponibles.
Pénétrant, profondément en elle, partout.

9 juillet 1978

Douze heures d'affilée: réunion d'une vingtaine de personnes
de la revue MAINMISE.
Moribonde.
On m'y nomma à l'assainissement des finances.
De retour.

13 juillet 1978

(*Carte postale de Lise Caouette aux Iles de la Madeleine*).
Bonjour toi.
J'ai pensé t'écrire aujourd'hui car la mer et le vent se font douceur
et chaleur et que j'en suis toute alanguie.
La vie a repris le rythme que j'aime, celui de la nature.
Je me sens extraordinairement bien et je t'envoie par cette carte
des baisers mouillés de mer, une haleine qui sent le sel, et des caresses...
Salut. À bientôt. Un gentil taureau.

14 juillet 1978

Monique Morency me téléphone.
Deux mois d'absence.
Elle vit maintenant seule.
Sans son Gilles et sans ses chats.
Sans exaltation non plus.
Le goût de nous rejoindre.

17 juillet 1978

(*Lettre envoyée à Lise Caouette*).
«Je me sens extraordinairement bien et je t'envoie par cette carte,
des baisers mouillés de mer, une haleine qui sent le sel, et des caresses...»
Ici, tout est bruit, buildings et construction.
Mais je t'attends.
J'ai le goût de te reprendre dans mes bras, de goûter à ton goût de mer,
de sentir ton odeur de sel.
J'ai le goût de tes caresses.
J'ai le goût de goûter ta langue.
Longuement.
J'ai le goût de goûter à la chaleur de ton corps
lorsque je me prolonge en toi.
J'ai tout simplement, le goût de toi. Je t'embrasse.

27 juillet 1978

Lucie Cloutier.
Elle quitte l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec où je travaille.
Nous avons fait l'amour durant 3 heures.
Grande, énergique, de quoi, une fois de plus,
me faire passer tous mes complexes d'être petit.
Dansant devant moi, les seins nus; nous frottant, bandés, sexe contre sexe,
sur une musique sud-africaine.
Ouverte.
La pénétrant partout.
Pourquoi toujours toutes les femmes à la fois?
J'aime les femmes chaudes qui ont le sexe facile.
Pourtant, elle est fidèle depuis trois ans au même bonhomme.
(Mais aussi que d'ennui!).
J'aime ce rôle.
Être l'amant d'occasion de quelques jolies filles.

30 juillet 1978

Rien qu'à prononcer son nom, je bande.
Lucie Cloutier, la grande, la perverse, à la grande crinière noire.
Oh mon sexe dans l'avidité chaude de sa bouche!
Que de facilités!

31 juillet 1978

Je me propose sérieusement d'arrêter de boire de l'alcool.
Je bois, depuis 10 ans, entre 40 et 80 onces de bière par soir.
Mon corps n'en peut plus.
La grande difficulté sera de recycler tout ce temps
que je passais chaque soir à ne rien faire d'autre qu'à boire.
J'avoue que j'ai peur.

1 août 1978

Première nuit sans alcool.
Je me suis réveillé plusieurs fois
avec la vision du cercle blanc de mon inutilité.
Des rats vivants sortaient de mon ventre béant.
Il fait gris.
Il fait froid.
J'ai allumé la chaufferette.
Une odeur d'automne prématuré.

2 août 1978

Rêve.
Je venais d'une longue traversée de la ville.
J'étais passé d'un quartier à l'autre jusqu'à la maison qu'elles habitaient très loin du centre ville: Monique Cloutier et sa fille Marie-Brigitte Filion.
Chaque quartier regroupait une population
spécialisée autour d'un centre de production payant.
Près de l'Office National du Film, il y avait une rue entière
pleine de boutiques d'avant-garde: «faites vos films vous-mêmes».
De là, j'ai été entraîné par un enfant noir femelle (ou plutôt repoussé
par un enfant noir mâle, par la volonté de ne pas devoir écouter
ses histoires qui me faisaient peur du fait que je n'y comprenais rien
d'autre que ma peur) vers un quartier plein d'enfants.
Il y eut beaucoup de bandes dessinées.
Finalement, je suis dans une maison où il y a mes deux frères
lorsqu'ils étaient jeunes.
Il y règne un désordre monstre.
Le deuxième soir, après avoir serré ses bottes qui traînaient, j'engueule Marie-Brigitte parce qu'elle joue à l'alpiniste avec un câble dans l'escalier et que je sais qu'elle va tout laisser en plan et qu'on risque de s'y enfarger durant la nuit.
Monique m'interrompt.

- On ne dit pas à un enfant qu'on va lui casser la gueule pour lui faire serrer ses choses!

Et c'est alors que Marie-Brigitte, plus âgée, déclare que nous avons raison tous les deux et que Monique devrait enfin en tenir compte.
Je veux m'en revenir chez moi.
Mais c'est tellement loin, chez moi.

3 août 1978

La rétrospective pourrait se résumer ainsi.
De 1 à 16 ans: une enfance, somme toute, assez agréable dans la croyance à une religion d'État, dans le confort d'un petit château de banlieue, dans la sécurité d'une mère et d'un père amoureux et ambitieux.
De 16 à 26 ans: l'adolescence ambitieuse, la remise en question durable de beaucoup de valeurs, l'entrée tumultueuse sur le marché du travail autant que sur celui des idées.
De 26 à 36 ans: tout d'abord la réplique rétrograde des vieux, la censure, la mise en quarantaine.
De la peur qui en découla: le début d'une longue marche de consolidation dosée, en guise de narcotique, d'alcool.
Et voilà: maintenant, déjà, 36 ans.
Le désir de reprendre tout ça dans une grande maturation.
Le désir de regrouper la croyance de l'enfance, l'audace de l'adolescence aux premières prudences de l'homme.

(*Note reçue de Lucie Cloutier*).
Cher Yvan, cher ami.
Tout va bien, très bien, archi-bien.
N'aie aucune inquiétude à mon sujet, et jouis de la vie tout plein.
Je t'embrasse.
À bientôt.

6 août 1978

Très satisfait.
Vécu le long week-end avec Lise Caouette.
Tour du Richelieu dans sa voiture, épluchette de blés d'inde, lecture, musique et sexe.
Nous vivons sur une multitude de points communs.
Célibataires de part et d'autre; avec, mutuellement, autant de respect que de passion.
Il y a là, je crois, une longue histoire à ses débuts.

Jamais, depuis Monique Cloutier,
je n'avais goûté à ce calme dans la passion.
Mieux: jamais, tout simplement.
Le goût commun de décorer nos appartements.
La cueillette des quenouilles dans les ravins.
Les heures passées dans les serres à sélectionner nos plantes d'intérieur.
Le goût, commun, de ne pas lancer notre argent par la fenêtre.
Mais, aussi, la gourmandise: celle d'une salade César assaisonnée
à notre goût.

12 août 1978

Jeudi et vendredi: Lise Caouette.
Samedi: Lucie Cloutier.
L'amour jusqu'à l'épuisement.
Le goût maintenant d'aller dormir.
Seul.
Profondément seul.
Uniquement soi.
Avec, au bout de soi-même, les dernières échéances.
L'ébruitement calme des frustrations repues.

14 août 1978

Passé la nuit avec Monique Morency, chez elle.
Dans son nouvel appartement où elle vit seule, maintenant.
Nous nous sommes longuement exprimés l'un et l'autre
sur nos sentiments, nos problèmes, nos frustrations.
Elle m'a parlé de sa difficulté de vivre avec son corps.
Je lui ai raconté les longues frustrations sexuelles de mon adolescence.
Je lui ai dit mon refus de me limiter à une seule femme.
Je lui ai rappelé sa liberté.
J'ai parlé d'une véritable fidélité entre les hommes et les femmes.

15 août 1978

La revue MAINMISE ne m'intéresse plus.
L'équipe se compose, en majorité, d'individus qui, incapables
de s'accorder dans le cadre d'une société fortement structurée,
se lancent à corps perdu dans une forme sociale qu'ils désireraient
radicalement différente, mais où ils ne réussissent pas plus à se conformer
entre eux à des ententes sur des contrats sociaux.
C'est la chicane, le mépris, la mesquinerie.
Je n'ai rien à foutre de ces gens qui préfèrent s'engueuler
plutôt que de se faire l'amour.

20 août 1978

Week-end avec Lise Caouette.
La gourmandise: celle d'un steak fortement au poivre;
celle d'une paella aux fruits de mer.
Sans compter mon laissez-passer pour un repas gratuit au pavillon
du Québec, dans le contexte Terre des Hommes sur l'Ile Ste-Hélène.
Week-end, aussi, de jardinage.
Week-end d'aménagement de nos plantes d'intérieur.
Et que dire de sa bouche gourmande qui me bouffe le gland
jusqu'à l'éjaculation.

22 août 1978

Et que dire de la bouche de Lucie Cloutier!
Et que dire de ses transes lorsqu'elle se met à danser nue
sur le plancher recouvert de fourrures!
Cette grande jeune femme dans laquelle j'entre
comme dans une petite fille.

29 août 1978

(*Lettre reçue de Lucie Cloutier*).
Bonjour Yvan.
J'ai bien noté, tu t'en doutes, ton désir d'aborder le livre de Delcamp
sur le Tarot initiatique.
Je t'envoie ces photocopies qui t'en donneront un bref aperçu;
du moins pourras-tu avoir une idée de «l'esprit» que renferment ces pages.
Ce n'est pas par choix ou par hasard
que je t'envoie ce qui se rapporte à la carte de l'Amoureux.
Un soir j'ai fait le vide dans ma tête (quel boulot),
puis je me suis concentrée sur la question suivante:
«quel serait l'arcane le plus approprié pour Yvan en ce moment»,
puisque j'en avais déduit que si tu lisais l'Arcane qui te parlerait le plus,
ça serait la meilleure manière de t'initier au Tarot!
J'espère que tu apprécieras quelques-unes des lignes des pages suivantes.
Salut bien.

11 septembre 1978

Olier, notre frère, a réussi un tour de force:
nous réunir, tous, à une petite soirée de bouffe et de rires.
Notre frère Sylvain, sa femme et sa fille d'un an.
Notre soeur Germaine, son Pierre, son fils de 2 ans,
et l'autre qu'elle attend.
Ce coup de vieillissement, soudain, que de se voir, d'emblée,
l'oncle de trois neveux!
Mais aussi le rappel de la bêtise: notre père, (qui n'était évidemment
pas là), attend, à 63 ans, un enfant d'une fille de 25 ans.
Et passe le temps.
De plus en plus court.
Celui plus court des illusions.
Et l'autre, en bref, des porte-à-faux.

20 septembre 1978

Lucie Cloutier est venue m'annoncer
qu'elle ne pouvait plus continuer notre relation.
Dans le style des ruptures de mes vingt ans.
Oh, triste, était mon âme...
À cette époque-là.

24 septembre 1978

Passé la nuit de vendredi avec Monique Morency.
Nous avons fait l'amour avec beaucoup d'affection.
Passé la nuit de samedi avec Lise Caouette.
Nous faisons toujours l'amour d'une façon qui me satisfait profondément.
Que je sois avec toi, ou que je sois avec toi,
je demeure cet homme extrêmement difficile à satisfaire.
Je demeure profondément sauvage: je me retire sans cesse
dans les espacements de mon inconstance.
Chez toi, j'aime la belle et jeune grande fille riante de 25 ans
qui se moque de mon âge et m'oblige à rajeunir.
Chez toi, j'aime la jeune femme cossue de 32 ans qui me promène
en bagnole et qui, en plus, prend plaisir à me sucer le gland.
J'aime, en chacune de vous, le désir que j'ai de vous.
J'aime la liberté que vous me laissez de vous.
J'aime le temps, et la distance entre ce temps et l'autre temps.
J'aime tout simplement la possibilité, un jour, d'en arriver, peut-être,
à vous aimer.

1 octobre 1978

Elle a joui. J'en ai eu plein les moustaches.
Pour la première fois de sa vie. Lise Caouette: 32 ans.
Rien d'étonnant à tout ceci lorsque l'on sait qu'on lui avait demandé,
adolescente, de passer une heure à genoux, les bras en croix,
pour avoir oser embrasser un garçon.

3 octobre 1978

On m'a approché pour aller en Afrique (Cote d'Ivoire), sous l'égide de l'ACDI, former des responsables de cuisine institutionnelle.
L'idée m'a tenté.
Mais j'ai trop à perdre si quelque chose n'allait pas.
Ici, je vis confortablement; j'ai un travail et ma position se consolide; j'ai aussi la perspective de mes cours à l'Université du Québec.
D'autre part: si je revenais d'Afrique dans 4 ans, j'aurais 40 ans.
À 40 ans, parfois, l'accueil n'est plus le même...

9 octobre 1978

De retour d'un voyage de 600 milles, aller/retour.
Trois jours à patrouiller entre Baie St-Paul et La Malbaie avec Lise Caouette.
L'Ile aux Coudres est un véritable désastre.
Tout le mauvais goût touristique est en train d'y échouer.
Par contre, les rives sont superbes: Baie St-Paul, St-Joseph de la Rive, St-Irénée.

14 octobre 1978

Les affections fugaces des mariages humains.
J'ai trouvé Dieu: c'est MOI dans le silence.

22 octobre 1978

Depuis une semaine, je ne bois plus.
C'est la première fois depuis dix ans.
Depuis dix ans, je me suis toujours couché saoul.
C'est la première fois depuis dix ans que je suis sobre.
Je suis seul.
Et je me sens d'autant plus profondément seul
que je suis parfaitement conscient d'être seul.
C'est comme si tout s'était cassé.
Je n'ai rien retenu d'hier.
Ni amours, ni rien.
Je me sens seul.
Et j'ai le goût de rester seul.
De lire.
D'écrire.
J'ai le goût tout simplement de me parler.

dans le carré jaune où
la lumière
à chaque regard change
tombent les feuilles
et le souvenir
de la porte jaune qui
ne s'ouvre plus sur
les empires lentement sur nous referme sa
lumière
pour la première fois car
c'est toujours
la première fois que
tombent tes
paupières dans les dernières palpitations du temps.

25 octobre 1978

Je suis jaune et je pisse orange.
Je me tape une hépatite virale, type A.
Pour la première fois de ma vie, je tombe sur l'assurance chômage.
Je n'ai rien d'autre à faire que d'encaisser mes prestations,
d'être moi et de me reposer.
Au fond, j'en éprouve beaucoup de satisfaction.
Je me lève et me couche à ma guise.
Je m'occupe de mes écrits, de mes coupures de presse
concernant les 229 pays du monde, des lectures nécessaires
à mon cours sur l'Histoire de la pensée économique.
Par ailleurs, cet incident me permet de comparer Lise Caouette
à Lise Bissonnette.
L'égoïsme de la première ne vaut pas mieux que l'égoïsme de la dernière.
Pour ce genre de femme là, la profession sert de prétexte.
Et lorsque la profession n'entrave rien,
ce sont évidemment les obligations sociales qui prennent toute la place.
Car l'important, c'est d'avoir un prétexte.
Un prétexte pour gigoter sans arrêt. Un prétexte pour ne pas être là.
Un prétexte pour ne tirer d'une situation que le côté superficiel des choses.
Petites bonnes femmes définitivement refoulées sur elles-mêmes
qui ne connaissent pas la détente nécessaire à la reconnaissance d'autrui.
Ou bien je suis seul. Ou bien je ne le suis pas.
Mais je supporte mal les attentions subites des gens qui, foncièrement,
ne me sont pas attentifs.
Je sais: je souffre d'une extrême possessivité.
Je me lasse très tôt de quelqu'un que je ne peux profondément épouser.
Plutôt que de languir auprès d'une relation qui traîne,
je préfère tout balayer.
Et de là, toujours, reviennent d'autres aventures.
Car s'il s'agit de rester en surface, il ne s'agit plus, quant à moi,
de rester sur place. Je suis seul et j'ai le goût d'une solitude étrange.
Je suis seul. Mais tout l'horizon vibre de présence.
Rien ne me laisse indifférent.

9 novembre 1978

Je guéris lentement.
Ma bilirubine, de 14 est tombée à 7; la normale est à 1.
Encore, au moins, deux semaines de repos. Je suis heureux.
Je me lève à mon heure; je déjeune; je sors acheter le journal *Le Devoir* et les choses dont j'ai besoin.
Je travaille à la mise en ordre de mes écrits: j'ai terminé la transcription, sur papier de riz, de mon journal 1975-1976.
Je travaille l'Histoire de la pensée économique:
j'ai terminé un bon survol du libéralisme classique.
D'ici deux semaines, j'aurai vu le socialisme.
Restera: les néo-classiques, Keynes, et les modernes.
Quant à mes coupures de journaux, tout va bien.
Sauf que j'ai découvert qu'il existe, en bibliothèque, des index d'à peu près tout ce que je découpe. Je devrai donc ajuster mon tir.
Lorsque je me sens fatigué, je m'assois et je regarde.
Je regarde mes meubles, mes plantes, mes draperies;
je cherche à rassembler le tout dans un décor mieux intégré.
Depuis un mois, je vis sans alcool.
J'ai bien éprouvé, à l'occasion, quelques chagrins.
Mais la chose est moins pénible que je l'imaginais.
J'ai redécouvert le goût des choses.
Je dors moins: je travaille davantage.
Mes diarrhées ont fait place à des selles dures.
J'ai remplacé l'alcool par un 40 onces quotidien d'eau minérale gazéifiée.
Je suis heureux.
Je me lève heureux, et je me couche heureux.

12 novembre 1978

Nous percevons toujours d'un nombre variable de préjugés.
Il n'y a pas d'intérêt à lire les auteurs tels qu'ils se présentent.
Il faudrait pouvoir les lire par thèmes et sujets entrecoupés et comparés les uns aux autres.

14 novembre 1978

Je ne rêve plus, comme avant, de partager ma vie avec une femme.
Depuis trois ans, je vis seul et j'en éprouve beaucoup de satisfactions.
Qu'aurais-je donc à faire d'une femme?
Sinon, à l'occasion, quelqu'érections notoires.
Je vis seul.
À travers les hippies et la soldatesque qui ne sont, en fait,
que l'envers et l'endroit de la même domination territoriale.
À deux doigts de la guerre, dans la décadence américaine.
Je ne suis qu'un simple salarié.
Et je vais, vieillissant, me parlant à moi-même
dans le silence luxueux de mes draperies, mes velours et mes fourrures.
Je vis seul.
Nomade au 16ième étage d'un building.
Qui ne campe jamais deux fois dans le même instant du temps.
Je ne rêve plus, comme avant, de m'exiler à la campagne.
Les villages sont aussi bruyants que les villes.
La différence en est qu'à la ville, le bruit, par sa densité,
retourne à l'anonymat.
Rien de tel dans les petits villages.
Chaque crissement de pneu, chaque vacarme de haut-parleur,
chaque bruit s'identifie à quelqu'un qu'on peut finir par détester.
Je vis seul. À travers les décibels variables de la journée.
Je vis seul.
À travers les mille et une serrures de la ville, passant d'un couloir
à l'autre par une série de plus en plus complexe de clés et de combinaisons
secrètes dans la hiérarchie toujours plus aride de nos relations sociales.
J'espère tout simplement pouvoir, dans neuf ans, avoir assez d'économie
pour financer à même les intérêts de mon argent
le montant annuel de mon logis.
J'espère, à 45 ans, n'avoir d'autres obligations que de devoir travailler
un jour sur sept pour subvenir à mon alimentation.
Je ne rêve plus, comme avant, d'atteindre, par des écrits ou autrement,
la richesse et la célébrité.

Je cherche, lentement, tout bêtement ce que je cherche.
J'essaie de comprendre ce qui se passe autour de moi.
J'essaie de savoir ce qui fait que je vis telle époque plutôt qu'une autre.
Que je suis dans tel contexte, plutôt qu'un autre.
J'avance, lentement, sur place.
Je collectionne, avec amour, le peu qu'il me reste de ma vie.

27 novembre 1978

J'avoue, une fois de plus, ma préférence.
Monique Morency.
J'avoue aimer son rire, sa jeunesse.
Nous avons fêté, comme il se doit.
Cognac, vin, et quoi encore.
Après cinq semaines de sobriété, le retour à la fête méritait d'être fêté!
Et tout cela ne m'empêche nullement de revenir, avec facilité,
à ma sobriété.
J'en suis, oh combien, satisfait!
Mais, pour elle, pourquoi, toujours, cette préférence?
S'il n'était de cette nécessité, chez elle, de s'enivrer tous les jours;
s'il n'était de ses excès trop faciles et de sa psychologie
souvent trop faible, que ne risquerais-je pas avec elle?
Au point même d'avoir un enfant.

2 décembre 1978

(*Lettre envoyée à Monique Morency, 6667 de Bordeaux, Montréal*).
C'était bon Chez Démos.
Les kebabs, la salade, les frites et ton vin.
Tout était bon Chez Démos.
Cela sentait la cuisine sur gril, et le vin.
Il y avait le temps qui passait.
Il y avait toi, il y avait moi.
Et il y avait le temps qui passait.
Il y avait nous.

Et nous étions là, ensemble.
Il y a déjà plus d'un an.
Il y avait toi, il y avait moi.
C'était ailleurs.
C'était dans un autre temps.
Et tu riais.
Je t'ai regardé rire.
C'était la première fois.
J'étais à côté de toi.
Je me souviens de t'avoir regardé rire.
Il y avait dans ton rire, quelque chose de chaleureux.
C'était la première fois.
La première fois que j'ai désiré être avec toi.
Et j'ai, depuis ce temps, toujours ce même désir d'être avec toi.
Ton regard me retient.
Tu réponds à mes silences.
Tu me rends la vie mieux.

8 décembre 1978

(*Lettre envoyée à Monique Morency*).
Monique.
À travers ta réalité, à travers tes regrets, à travers tes peurs,
à travers tes méfiances qui, soudain, s'éveillent brusquement,
à travers tes changements inattendus, malgré tes rejets,
malgré tes besoins de solitude, malgré toi parfois,
je te retrouve encore attentive à mon existence.
Encore attentive à la présence de quelqu'un qui, comme toi,
te parle à travers sa réalité, à travers ses regrets, à travers ses peurs,
à travers ses méfiances qui brusquement s'éveillent contre tout,
à travers ses changements inattendus.
Mais, toi aussi, tu me retrouves malgré mes rejets, malgré mes besoins
de solitude, malgré moi parfois, encore attentif à ton existence.
Après plus d'un an de retrouvailles successives, il nous est venu
comme une volonté de ne jamais nous abandonner tout à fait.

Comme un respect de nos délicatesses cachées.
Comme une entente secrète d'une profonde amitié.
Voilà pourquoi j'ai toujours le même désir d'être avec toi.
Ta vie me retient.
Tu me rends la vie mieux.

13 décembre 1978

Bonne nouvelle.
Le médecin prolonge d'un autre mois mon chômage pour maladie.
En fait, mon hépatite est passée de 14 à 7, de 7 à 5 et de 5 à 3.
Donc tout va pour le mieux.
Je mange ce que je veux.
J'ai recommencé à boire du vin, mais d'une façon plus modérée.
Je vis comme un rentier, la rente viagère en moins.
Mes lectures sur l'Histoire de la pensée économique vont bien.
La mise en ordre de mon journal: 5 ans de terminer sur 21.
Soient: 1974-75-76-77-78 sur une période couvrant 1957 à 1978.
Ma seule amie: Monique Morency.
Depuis 2 semaines, nous nous téléphonons tous les jours.
C'est une forte amitié, qui touche parfois à l'amour,
mais dont le caractère changeant et fougueux demeure le premier trait.

20 décembre 1978

(*Lettre non envoyée à Monique Morency*).
Tu disais: on ne devrait faire que ce que l'on aime.
Tu disais: la seule morale, c'est de se sentir bien dans sa peau.
Savais-tu que tu disais que:

D'abord il y a soi.
Rien ne semble vivre qui ne soit en opposition constante avec lui-même.
JE est une unité entre MES opposés.

Puis il y a l'autre.
L'autre nous attire; mais du même coup l'autre nous effraie.
L'autre est attiré par nous; mais du même coup l'autre tend
à s'éloigner de nous.

Puis il y a les autres.
Nous n'avons le droit de faire que ce que nous avons acquis, socialement,
le droit de faire.
Tout se joue.
Tout se négocie.
Et rien, jamais, n'est définitivement acquis.

Enfin il y a les ordres.
En Amérique: «All of our cultural institution teach us that Keynesian
economics and the trickle-down theory of economic growth have
a certain effect when they actually have an effect which is opposite
to what is claimed.
Since the overwhelming majority of Americans are removed from any
personnal participation in economic processes, we have comme to believe
in an artificial economic construct propagated by the people who benefit
from it and who control the media that explain it to us.
In 1960, at the moment when our economic growth rate was near
its highest point and the nation had been totally wired in to television,
the trade publication Advertising Age commented,
«Network television, particularly, is largely the creature of the 100 largest
compagnies in the country».
In that year, the one hundred largest advertisers in the country
accounted for 83 percent of all network television advertising.
The top twenty-five of these accounted for 65 percent of the 83 percent.
Since that time, the ratio has scarcely altered.
The domination of the one hundred largest is most apparent
in network television, but it applies in other media.
In 1974, for exemple, the top one hundred accounted for 55 percent
of all advertising in all media, 59 percent of all network radio advertising,
and 76 percent of network television ads.

Since virtually all media in this country depend upon advertising
for survival, it ought to be obvious that these one hundred corporations,
themselves dominated by a handful of wealthy people, can largely
determine which magazines, newspapers, radio stations and television
stations can continue to exist and which cannot.»
(Jerry Mander, «Four Arguments for the Elimination of T.V.»)
Nous vivons dans un régime néo-seigneurial.
L'opposition n'existe pas.
Nous sommes des serfs. Des valets. Des bouffons.
"Les pauvres, pour avoir de la nourriture, travaillent à satisfaire
les fantaisies des riches; et, pour être plus sûrs d'obtenir cette nourriture,
ils enchérissent l'un sur l'autre à qui travaillera à meilleur marché,
et à qui mettra plus de perfection à son ouvrage".
(Adam Smith).
La paix, c'est lorsque rien ne contredit les riches.
"La révolte n'aboutit à rien autre chose qu'au châtiment ou à la ruine
des chefs de l'émeute".
(Adam Smith).
Les droits de l'homme, c'est ailleurs.
"Lundi, il a manifesté contre le Chah et pour Khomeiny
avec 500,000 personnes.
Mais aujourd'hui, il ne quitte pas son domicile:
"J'ai peur. Comme mes amis. Comme mes voisins."
Il demande: "Comment le président Carter peut-il s'offusquer
quand deux dissidents soviétiques sont arrêtés à Moscou,
et se taire quand des centaines d'Iraniens sont assassinés?"
(Le Devoir, 14/12/78)
À la prochaine contrariété, on nous embarque tous pour le front.
La guerre, c'est l'apothéose finale de notre servitude.
Tu disais: on ne devrait faire que ce que l'on aime.
Savais-tu que tu disais que nous allions ainsi entre soi et soi-même,
entre soi et les autres, entre soi et les ordres?
Tu disais: la seule morale c'est de se sentir bien dans sa peau.
Savais-tu que tu disais que nous allions tous ainsi d'une journée à l'autre,
imperturbables, frondeurs, dans notre insondable naïveté.

22 décembre 1978

Le temps passe et je commence à douter des facilités futures
de cette passion-là.
Pour la première fois, j'ai le goût de la quitter.
Monique Morency, profondément, malgré mes doutes, ma préférée.
Mais qu'il est difficile, parfois, de l'accepter.
D'accepter ses passions nouvelles pour quelqu'un ou quelque chose,
tout autant que ses abandons brusques de tout, style: «laissé pour compte».
Qu'il est difficile de croire qu'il y aura encore place, demain, chez elle,
pour ceux qui sont avec elle.
Qu'il est difficile de porter attention à une affection précoce
qu'elle vient trop souvent sur le point, par accident, de piétiner.
(Le goût de suicider tout ça!)
Et je repars. Bohème.
Avec ma pauvreté. Ma solitude sous le bras.
Bohème dans la profondeur de l'anonymat.
Bohème dans la sédentarisation abusive du moi.
Avec le goût de retrouver, au bout d'une route, la chaleur de quelqu'un.
De retrouver les mille contours de l'affection.
Avec le goût, en moi, d'éjaculer à part entière.
Seul.
Avec, au bout de mon année, la pesanteur de toutes les autres.
Les belles années de l'enfance disparue.
La croyance facile et les petits lapins de circonstance pour l'affection.
Oh! les belles années dans les eaux calmes de ce temps-là!
Et je repars.
Bohème.
Avec ma pauvreté.
Ma solitude sous le bras.
Mes vins, mes toiles, mes fourrures et mes plantes.
Touareg en évolution constante dans le même espacement.
Avec le goût encore d'avoir encore le goût.
Tout n'a-t-il pas toujours été, de toute manière, pour chacun de nous,
transitoire...

27 décembre 1978

Noël a été pénible.
Ma solitude s'est alourdie.
Je me suis enfermé pendant deux jours.
Je me suis saoulé pendant deux jours.
J'avais trop espéré de cette reflambée entre Monique Morency et moi.
Je ne savais pas, en fait, qu'elle n'était encore qu'une petite fille
tout à fait déstabilisée qui fait tout pour rater, systématiquement,
tout ce qu'elle entreprend.
(Et qui, en plus, a une sainte horreur du sexe).
Je ne connaissais d'elle que la joyeuse ivrogne avec qui j'allais fêter
un soir par semaine, après nos sérieux cours de mathématique.
Je reste là, un peu hébété, avec cette relation gênante sur les bras.
«J'aimais, au matin, à distance, te saluer une dernière fois!
J'aimais, au matin, à distance, ton dernier salut!»
Le temps passe.
Et le temps continuera de passer.
Et les règles du jeu changeront de la même manière que les acteurs, aussi,
changeront.

Que de femmes en un an: Marielle Parent, Raymonde Laurin,
Monique Morency, Lucie Robidoux, Lise Caouette, Marie-France Berger,
Lucie Cloutier.
(Mais combien peu de tendresse jusqu'ici).
Et tout passe.
Et tout se lasse.
Mais à travers tout, encore, parfois un souvenir.

Revu, à un dîner chez mon frère Sylvain, notre vieille bonne:
Gertrude Savard, 73 ans.
Nous rappelant des souvenirs d'il y a vingt ans
autour de vieilles photos jaunies...

28 décembre 1978

Matin
Monique Morency m'invite à souper chez elle.
Elle adore (autant que j'aime lui montrer) faire la cuisine.
Nous avons la gourmandise et le rire facile.
Puis nous regardons la télévision.
Nous avons l'émotion vive: nous rions autant que nous pleurons pour rien.
Par contre, au lit, tout se complique.
Elle se dit frigide.
Je me contenterais, à la rigueur, d'un peu de présence, d'un peu de chaleur.
Sa colère éclate.
Elle dit ne plus supporter ce côté-là des hommes.
Elle se lève, tumultueuse, et va s'asseoir à la cuisine.
Elle finit par me comprendre, tout autant que j'essaie de la comprendre.
Elle redevient douce, toute chaude dans mes bras.
Ce matin, elle dormait encore.
Je me suis levé, je me suis habillé et je suis parti.
(Je devais me présenter à l'hôpital).
J'ai laissé ce mot:
«Salut. Repose-toi. Je t'embrasse. Yvan».

Soir
Mais voilà.
Je lui ai sans doute donné ce qu'elle voulait.
(Sans le vouloir, je sais).
Une séparation nette.
Nous avons mangé ensemble, en attendant l'heure pour elle...
d'aller en rejoindre un autre
(qu'elle dit «sans intérêt» pour elle, ce que d'une manière je crois).
Comme son patron qu'elle a fait marcher de cette manière,
il y a deux semaines...
Comme sans doute bien d'autres.
Tout son jeu consiste à faire languir un mâle autour d'elle
sans vouloir le faire languir.

Elle n’aime pas l’amour.
C’est son «pouvoir» qui la fascine tout autant qu’il la terrifie.
D’une part: c’en est rendu que tout, chez moi, la choque.
Ce qui l’an dernier la faisait rire, la fout en colère cette année.
D’autre part: je refuse, aujourd’hui comme hier, de donner dans le jeu de ceux qui tentent de séparer, dans l’affection, le corps et l’esprit.
Ou bien ça marche, ou bien ça ne marche pas.
On reste.
Ou on lâche.
Le reste n’est que «bons souvenirs» pour occasions rares.
J’ai été brusque, tout comme elle.
Il y a un an que j’attends, que j’essaie de la comprendre.
Et la voilà qui, depuis deux semaines, rue à plein dans les reliques.

30 décembre 1978

Nous aurons été un de ces couples de beuveries qui pleurent à rien,
et qui rient à rien, et qui ne sont capables de rien.
C’était une très belle femme qui me servait de paravent
que je pouvais rabattre sur n’importe qui.
(Je ne veux, pas plus aujourd’hui qu’hier, avoir à ma traîne,
d’amours manqués tournés en fausses amitiés).
L’hiver finit avant l’hiver,
et le printemps commence toujours avant le printemps.

1979 37 ans

3 janvier 1979

Tout ce que j'ai vécu, jusqu'ici, n'a été que par petits bouts de chemin avec diverses personnes.
Demain ne peut être différent.
Et la seule réalité qu'il m'ait été donné de bien vivre n'a été que de vivre, tout simplement.
La vie est mon seul but.
Je ne vis que pour sa chaleur.

10 janvier 1979

Tout bouge.
Tout s'effiloche.
Rien n'est acquis.
Rien ne demeure.

11 janvier 1979

Je suis guéri.
Ma vie «normale» recommence lundi, le 15.
Je retourne, lundi, sur le marché du travail et de l'esclavage.
Jamais je n'avais eu de si longues et belles vacances.
J'en retiens une prise de conscience plus catégorique.
Plus profonde aussi.
J'en retiens un besoin évident, chez moi, de solitude.
À moi de m'y conformer.
À moi d'organiser mon temps.
Car ce n'est que dans la solitude que j'en arrive à des équilibres parfaits.
À des accords entre ma conscience de vivre et ma conscience de mourir.
Jamais je n'avais connu une aussi longue période de retrait.

Je sais maintenant qu'avec l'âge l'idée me reviendra d'y revenir.
Mais je suis trop jeune encore.
Trop inexpérimenté.
La solitude comporte d'autres exigences.
J'en retiens aussi l'expérience que j'ai eue de ma problématique
avec les femmes.
De la fin de Lise Caouette à celle de Monique Morency,
l'idée reste la même.
Le goût du sexe m'aveugle profondément.
Je me raconte mes phantasmes en marge de la réalité des femmes.
Je m'emporte.
Je m'exalte.
Je parle dans le vide infini de ma perversion.
Je sais maintenant que je n'ai pas plus besoin des femmes
que des hommes.
Ou, s'il n'était toujours cette question de sexe,
que j'ai besoin des hommes autant que des femmes.
En somme : très modérément.
Et dans des relations idéales de mutuelles nécessitées.
Je retourne, lundi, dans les rouages de la grande machine.
Je retourne dans la grande bousculade.
Mes plans restent les mêmes.
Continuer mes coupures de presse sur la gestion du monde.
Continuer la mise au propre de mes écrits.
Continuer mes cours en économie.
Continuer la mise à flot de mon capital, à raison de $240 par mois
(janvier 1979/mai 1981), en vue de l'achat, toujours, d'un triplex.
Continuer la décoration et l'accroissement de mon confort.
Continuer, donc, tout simplement.
Comme si rien ne s'était passé.
Ou presque.

20 janvier 1979

De retour au «travail». De retour parmi mes collègues.
Auprès de mes anciens professeurs: ces Marc Paupe
(maintenant mon supérieur immédiat), ces Germain Frenette, Jim Quellos,
Gervais Jolicoeur, Jean-Pierre Branchaud, Jeannine Corneillier,
et combien d'autres.
Poursuivant une continuité de carrière.
Poursuivant, avec, sous mes ordres, une dizaine de collaborateurs.
Fournissant l'école en petit matériel.
Poursuivant (peut-être dans une certaine amitié) avec ces Laurent Bérubé,
ces Marcel Dupont:
- Tu vaux plus que ça. Après SEXUS, tu n'es pas à ta place ici.
  C'est vrai...il te manque le diplôme.

Seul.
Mais aussi: non tout à fait seul.
De jour en jour, moins sauvage. Comme «chez moi», dans le centre ville.
Avec mon cours universitaire qui continue.
Qui continue comme moi. Exactement comme moi. Qui continue.
De plus en plus familier avec moi-même.
De plus en plus moi dans ce nouveau contexte d'être moi.
Seul.
De plus en plus seul dans le fait même de l'être de moins en moins.
Connaissant de plus en plus d'endroits.
De plus en plus de gens.
Toujours au bord de la nouvelle aventure.
Toujours au bord de la nouvelle faillite.
Avec ces gens qui reviennent parfois.
Ces Guy Kosak, ces Raymonde Laurin, ces Monique Morency:
- Je n'étais pas réellement fâchée. Dès le lendemain, j'étais prête
  à te retéléphoner. Tu es très rancunier...

De jour en jour plus méticuleux dans le jardinage de mes plantes.
M'ennuyant d'aimer.

12 février 1979

Je suis passé à deux doigts de m'acheter une maison de quatre étages
tout près du Carré Saint-Louis.
Mais c'est actuellement une crasseuse maison de chambres
qu'il faut entièrement refaire.
D'où le problème du financement.
Les banques et la majorité des caisses populaires
refusent carrément de traiter là-dessus.
Et lorsque l'on trouve finalement une première hypothèque,
à peine suffit-elle à couvrir la moitié de la valeur marchande de la maison.
J'avance, lentement, sur place. Je fais l'apprentissage de la transaction.
Je suis membre du Parti Québécois dans Saint-Louis.
J'habite, travaille et étudie dans le comté; j'y achèterai peut-être
ma maison; j'ai l'intention de m'intégrer socialement quelque part.

24 février 1979

Lucie Cloutier m'est revenue.
En amour, plus que jamais. Avec moi. Libérée d'autres choses.
Je l'ai revue, par hasard, à l'Institut où elle était venue manger
avec des amies. (Elle m'a dit qu'elle avait espéré m'y revoir).
Notre contact fut plus franc, plus humain.
(Ma «jaunisse» étant venu à bout de mon arrogance hautaine
de l'été dernier). Nous nous sommes revus vendredi soir.
Nous nous sommes revus samedi après-midi.
L'amour jusqu'à l'épuisement!
Oh! la grosseur de mon gland dans sa bouche gourmande!
De là, une décision.
Elle quitte son Paul avec qui elle vit depuis plus de 3 ans
sans y atteindre ce qu'elle en espère de satisfaction.
Elle prend le logement d'une de ses amies
qui doit s'absenter pour trois mois. Le temps de réfléchir.
Le temps de tenter une implication profonde avec moi.
Je suis, pour elle, une passion.

(Elle se masturbait, près de Paul qui dormait, en pensant à moi).
Je suis l'une de ses libertés d'expression.
Tout cela me plaît, me flatte;
tout cela me remet de mes quatre mois de solitude sexuelle.
Et, somme toute, je veux bien essayer, moi aussi,
de nous satisfaire mutuellement.

1 mars 1979

Nous cherchons tous les petits moyens de nous revoir,
de nous retéléphoner: Lucie Cloutier et moi.
Tant qu'elle vivra avec Paul, les choses iront ainsi.

9 mars 1979

Mon offre d'achat sur la maison située au 3956-58-60 rue du Parc
Lafontaine a été acceptée par le propriétaire, un certain Adolpho Macri.
C'est une solide maison de quatre étages
qui a été grossièrement transformée en 7 appartements de 2½ avec chacun,
toilette, bain, et cuisine privée.
Au niveau commercial, l'affaire est correcte, sans plus.
Mais les possibilités (progressivement) de rénovation sont excellentes.
Un rez-de-chaussée de 4½ pièces.
Un premier plancher comportant deux logements de 2½ pièces.
Et un vaste logement de 8½ pièces étalé sur les deux étages supérieurs.
Le tout avec vue sur le Parc Lafontaine,
à quinze minutes à pied du centre ville.
Avec, en plus, derrière la maison, un garage double,
surmonté d'un autre appartement déjà complètement rénové de 4½ pièces.
L'affaire demande certaines années de privations.
C'est une maison comme une rivière.
D'année en année, je devrai la remonter. Étage par étage.
C'est peut-être le reste de ma vie que je devrai y mettre à la refaire.
C'était un rêve de jeunesse.
J'aimerais que mon vieil âge s'y repose.

Le 3956-3958-3960 Parc la Fontaine.

10 mars 1979

Lucie Cloutier m'a demandé d'attendre un mois avant de la revoir.
Elle n'en peut plus de toujours devoir courir entre son Paul et moi.
Dans un mois, elle vivra seule; il lui sera possible d'être franche.
J'ai eu le goût de partir.
Des centaines de pigeons s'envolaient d'entre les corniches des maisons.
J'ai beaucoup de difficulté à comprendre les retraits d'autrui.
Et pourtant: celui-là peut se comprendre. Ma solitude me pèse.
Et pourtant. Je devrais prendre l'exemple d'un collègue: Bernard Guertin.
Il y a deux ans, il quitte sa femme et son fils. Il vit seul trois mois.
Se relance aussitôt en amour avec une femme qui élève seule un enfant.
Avec elle, il s'achète une maison à Longueil.
Et voilà. Vlan. Vlan. La machine bloque. Elle fait chambre à part.
Il faut sortir de là! Moi, je suis encore seul. Et pourtant. D'une femme
à l'autre, je refais toujours chambre à part. Mais sans jamais manquer
une seule éjaculation à travers le trou de la serrure...

11 mars 1979

(*Lettre non envoyée à Lucie Cloutier*)
Je t'ai violentée. Et je te violenterai davantage.
Car je te parlerai en mes maux. C'est par ta bouche que j'entre en toi.
C'est par ta bouche que je reçois ton affection.
C'est à travers la réalisation de ta pornographie que j'éprouve envers toi
mon sentiment. Je suis la bête. Et je le sais. Je suis là. Avec ma lourdeur
de bête. Lourd. Dans ma complicité de mes défauts. J'ai besoin
de ton spectacle. J'ai besoin de mises en scène excessives. J'ai besoin
tout simplement d'excès. Je suis là, dans le milieu de mon âge, avide
de renaissances. Les objets bougent dans le silence.
Mais il y a aussi le silence qui s'infiltre dans le temps.
Je m'accroche à de vieilles maisons. Je rénove les souvenirs.
Je résiste dans le courant du temps.
Mais j'ai aussi le goût, constant, d'éjaculer en toi.
J'ai le goût de toi. J'ai le goût d'abuser, infiniment, de toi.

17 mars 1979

Partout, on me demande d'attendre.
Il ne me reste donc plus qu'à attendre.
La Banque d'Épargne, qui a déjà une hypothèque sur la maison,
étudie ma demande de refinancement.
Jusqu'ici, je corresponds à toutes leurs normes.
Si la Banque accepte de prêter, je deviens propriétaire.
Selon mes plans, dans 14 ans,
la maison sera complètement payée et rénovée.
En plus de me donner un logement de 8½ pièces,
de défrayer tous mes frais d'entretien, je devrais en recevoir,
en équivalence monétaire d'aujourd'hui, $100 par semaine pour y vivre
à ne rien faire.
J'aurai 50 ans.
Ce sera, si je m'y rends, le début de la dernière étape.

20 mars 1979

Autre possibilité.
Durant les 4 prochaines années,
je m'engage à rembourser la maison sur un taux de 20 ans.
Je n'investis que $3000 x 4 pour la rénovation ($12,000);
laissant ainsi s'accumuler $2500 x 4 de capital ($10,000).
Au renouvellement de l'hypothèque (pour cinq ans),
je remets $10,000 de capital: ne devant donc que $30,000 environ.
J'emprunte au taux de 10 ans.
Je n'investis que $2000 x5 pour la rénovation ($10,000);
laissant ainsi s'accumuler $3500 x 5 de capital ($17,500).
Après neuf ans, je claire donc mon hypothèque.
La maison m'appartient, à demi rénovée parfaitement
ou à demi parfaitement rénovée.
Je peux, si je veux, me retirer avec un revenu constant
d'environ $9,000 net par an.
J'aurai 45 ans.

24 mars 1979

La notion de «bien» et de «mal» devrait faire place
à la notion de différence.

27 mars 1979

La Banque d'Épargne accepte de me prêter $42,500
en première hypothèque (20 ans, 11 ¼% pour 4 ans)
sur le 3956-58-60 rue Parc Lafontaine.
La balance de vente ne sera donc que de $3000 sur 4 ans,
soit environ $80 par mois.
L'affaire semble propre.
Le propriétaire, Adolpho Macri,
me semble distingué et me semble d'ordre.
J'enverrai demain la lettre d'éviction au locataire du rez-de-chaussée
(3956), et si le locataire de l'appartement numéro 4 (balcon donnant
sur le parc) maintient son désir de quitter les lieux devant une hausse
de loyer de 10%, j'aurai en plus un autre appartement et un balcon.
Ce qui me facilitera la vie durant la sale période de rénovation
du rez-de-chaussée.

4 avril 1979

Il faut le plus possible éviter de lutter contre ses ennemis.
Le temps est court.
Il faut bâtir ce que l'on aime.

6 avril 1979

Hier, soirée dansante à l'Office des Congrès.
À $60 du couvert, les billets pour nous étaient gratuits.
J'y ai amené Monique Morency.
Mes patrons Marc Paupe et Clément Gamache furent séduits;
pour ne pas dire jaloux. C'est tout ce que je désirais.
Sachant très bien que rien d'autre n'était rentable (outre l'apparence)
chez cette jeune beauté frigide.
Mais ce matin la solitude m'écrase.
Les gloires factices n'ont rien de particulièrement éjaculant.
J'ai besoin d'une femme.
La chasse est carrément ouverte.
D'autant plus que Lucie Cloutier m'a déclaré son retrait.
L'été reviendra.
Avec ses femmes nues me suçant le sexe jusqu'à l'éjaculation.

7 avril 1979

Les Bénac demandent grâce.
Ils ont, légalement, raison.
Je ne suis pas encore propriétaire.
Ils ne partiront que l'an prochain.
Par contre, j'aurai, dès mai, le logement avec balcon
donnant sur le Parc Lafontaine.
Il me faut un pied à terre dans cette maison.
Mais je ne quitterai pas cette année mon logement
au 16 ième étage de la rue Sherbrooke.

8 avril 1979

Passé la soirée dans un bar.
De belles jeunes filles de 20 ans dansant nues devant moi.
S'ouvrant le vagin et se masturbant.
Dans 10 ans, elles viendront sucer le client à sa table.

19 avril 1979

Hier, soirée de bouffe et de discussions autour d'une idée
qu'ont eu 4 filles: celle d'ouvrir un restaurant.
C'était chez Monic Rouxelle, bretonne de 34 ans avec qui
j'aimerais avoir une histoire et qui sans dire oui, ne me dit pas non.
Nous nous étions rencontrés dans un bar de la rue Saint-Denis
où elle discutait avec une autre fille du projet.
J'avais beau jeu pour m'introduire dans leur conversation.
Monic m'écoute avec une certaine confiance.
Ses crêpes bretonnes sont merveilleuses.
Mais elle manque d'argent pour se lancer en affaire.
Et les autres filles sont loin d'être toujours sérieuses.
Je lui ai discrètement conseillé de n'accepter présentement
que des études sur divers projets possibles.
J'y ai aussi rencontré un certain Laurent Beaudry,
photographe qui, dans ses loisirs, rénove sa maison de la rue Laval.
Nous nous reverrons pour discuter de rénovation.
L'ennui d'être seul me pousse vers de nouveaux projets.
Je sors. Je me mêle à la foule. Je cherche la lumière.
L'éclatement de mon égoïsme carcéral.

Ce soir, après 10 ans d'éloignement, revu sur la rue Raoul Duguay.
Il vit à la campagne, des revenus de ses disques,
soit l'équivalent de mon salaire.
- Pour faire de l'argent dans le spectacle, il faut être «heavy».
  Plus on est «heavy», plus ça marche.
  Moi, au contraire, j'essaie d'alléger la matière.
Il dit traverser, psychologiquement, une période difficile.
Après 5 ans de spectacles, il a donné tout ce qu'il avait à donner.
C'est sa croyance qui le tient.
Car il croit à son immortalité réelle.
La mort n'est qu'une transformation.
- Je crois en tout. C'est pour ça que je peux croire tout court.

24 avril 1979

Voilà.
C'est fini.
J'ai finalement réuni l'argent nécessaire à l'achat de ma maison,
rue du Parc Lafontaine.

28 avril 1979

Anne-Marie Desmarais, 31 ans, professeur à l'enfance inadaptée.
Rêvant de journalisme.
Admirant Lise Bissonnette.
Que me réserve l'avenir.
Combien de temps mon sexe entrera-t-il dans ta chaleur de 27ième femme.
Oh combien de temps s'écoulera me laissant m'écouler en toi.

29 avril 1979

Les touristes sont des cons.
Il leur faut, en général, visiter tout un pays
pour émettre trois phrases dans une conversation.

3 mai 1979

Je suis le serviteur de quelque chose que j'essaye de diriger.

8 mai 1979

(*Carte postale reçue de Anne-Marie Desmarais
ayant trouvé un travail à Chicoutimi*).
Est-ce assez «quétaine». On dirait Las Vegas.
C'est beaucoup plus joli que ça ici.
J'adore mon travail. Les gens sont très gentils. En un mot, tout est parfait.
Amuses-toi bien sur St-Denis, pendant que je fais la rue Racine.
À bientôt. Annie.

13 mai 1979

Revenir paisiblement chez soi.
Revenir au matin sous la bruine d'été dans le calme du dimanche.
Repu.
Satisfait.
De retour de chez une nouvelle maîtresse.
(Pourquoi toujours toutes les femmes à la fois).
Mireille Baillargeon, 33 ans, démographe.
Avec en moi le goût de la vie.
Mon jardin sur mon balcon.
Ma maison que je dois finir d'acquérir demain devant notaire.
Avec, aussi, la perspective d'un voyage d'affaires de 3 mois en Afrique pour l'ouverture d'une école hôtelière à Abidjan en Cote d'Ivoire en septembre prochain.

16 mai 1979

Je suis propriétaire du 3956-58-60 rue Parc Lafontaine.
J'ai commencé la rénovation du logement donnant sur le balcon.
J'abats les plâtres; je ramène à la brique.
Les planchers de bois franc seront sablés et vernis.
Toutes les boiseries seront décapées.
J'irai, ainsi, de logement en logement.
Rénovant.
Retrouvant les origines.
Avec, en moi, le goût de la vie.
J'ai fixé mon rêve.
Un rêve qui date de mes 16 ans.
Un rêve qui prendra 20 ans à se réaliser.
Celui de pouvoir vivre des revenus d'une maison.
Celui de l'esclave qui rêve d'être, un jour, affranchi.
Car telle est bien la réalité.

Mireille Baillargeon.

17 mai 1979

Les anciens propriétaires
n'ont pas détruit les éléments originaux de la maison.
Ils n'ont fait qu'ajouter des murs
pour séparer chaque étage en deux petits logements.
Il n'y a qu'à les abattre pour retrouver les murs,
les portes et les boiseries des plans originaux.

21 mai 1979

Passé le week-end de 3 jours chez Mireille Baillargeon.
La passion, jour et nuit, ne dérougissant pas.
Avec, en intermèdes, un cinéma, une visite à la montagne,
un arrêt dans ma maison du Parc Lafontaine.
De bouffe en bouffe, nous bouffant et rebouffant.
Beaucoup d'attentions délicates entre nous.
La vie recommence.
L'éternité m'offre encore l'illusion du lait de son sein.
Et voilà que je renais.
Fleur, tige, sexe raide, dans l'érosion progressive des vents.
Et voilà que tout recommence.
Dans l'étalement royal des paons blancs du Parc Lafontaine.
Dans le grand balaiement de l'orage chaud sur les arbres
s'ouvrant en fleurs odorantes aux noces fulgurantes du printemps.
Passage majestueux du temps.
Passage heureux des temps heureux. Synthèse éclatante du moi.
Moi, de passage, mais encore en passage.
Moi.
Renaissant une fois de plus.
Une fois de plus, tige, sexe raide, dans l'érosion progressive
des pluies fulgurantes de l'été.
Moi, mâle, dans la contraction chaude de toutes les ouvertures
du corps femelle.
Retrouvant la fougue de la vie dans le débit simple de sa pondération.

27 mai 1979

Satisfaction.
Satisfaction de l'achat de ma maison.
De mes recherches et de mes trouvailles d'équipement
me facilitant l'oeuvre de décapage.
Et satisfaction de toi, Mireille Baillargeon.
J'oserai dire: amoureux et amoureuse. (Officieusement).
La joie calme de partager notre vie.
La passion fulgurante de notre sensualité.
Voisin, voisine; à quelques rues l'un de l'autre.
Déclarant la noce à la moindre occasion.
De plus en plus fébriles dans le vif même du sujet.

12 juin 1979

Mireille Baillargeon et moi vivons ensemble à demi temps.
Je mange et dors chez elle trois ou quatre nuits sur sept.
Il semble qu'il puisse y avoir entre elle et moi, dans tout,
une bonne entente.
Par contre, au niveau travail, je stagne sur place.
On m'a refusé le poste de responsable de mon service...
faute de 2 ans d'expérience.
Un autre (qui n'a pas la largeur de vision que j'ai) s'en vient à la direction.
Je m'emmerde et je m'ennuie dans la petitesse de mon poste.
Ma maison se porte bien.
Je rénove.
Et je collecte les loyers:
à tous les $100 que je ramasse, $50 m'appartiennent de fait.
Dans 108 mois, si tout va bien, je serai libre.
J'aurai un grand logement, taxe, assurance et chauffage payés;
j'aurai même assez de revenus pour ne plus devoir travailler pour vivre.
Je serai un homme simple.
Mais je serai un homme libre.
J'aurai 46 ans.

20 juin 1979

Les locataires de l'arrière partie du troisième étage
m'ont demandé la permission de sous-louer dès novembre prochain.
Je garderai l'appartement pour moi.
Je contrôlerai ainsi 2 logements sur 4 dans l'optique de mon projet
de rénovation de tout en un seul logement de 2 étages.
Je ne parle que de ma maison.
Je parle d'un rêve de vingt ans.
Je parle d'un amour qui m'était dû.

25 juin 1979

(*Carte postale reçue de Mireille Baillargeon à Paris*).
Salut toi!
Je suis à Paris jusqu'à samedi,
puis je retournerai sur la côte normande à Houlgate.
Aussitôt que j'aurai l'adresse, je te l'enverrai.
Il fait beau, Paris est une belle ville où se côtoie de plus en plus l'art
et le commerce, ce qui provoque tout à la fois séduction et répulsion.
En espérant que tu décapes beaucoup...
Je t'embrasse tendrement.

26 juin 1979

(*Carte postale reçue de Mireille Baillargeon*).
Cher Yvan,
Voici mon adresse à partir du 1er juillet:
a/s J.P. François, chemin de Trousseauville, côte de Sarlabat, 14160,
Dives-sur-Mer, France.
J'ai hâte de m'y rendre car je suis fatiguée,
au point de ne pas savoir profiter vraiment de mon séjour à Paris.
Je t'embrasse fort.

27 juin 1979

(*Carte postale reçue de Mireille Baillargeon*).
Cher Yvan,
Voici la troisième carte en trois jours que je t'envoie.
Tu ne pourras pas dire que je ne pense pas à toi quand je suis à Paris!...
Ma belle-soeur m'a dit que tu recevras probablement les deux premières
après celle-ci ne les ayant pas envoyées sous enveloppe.
Entre le 1er et le 15 juillet,
je serai à l'adresse indiquée à l'arrière de l'enveloppe.
Comment s'est passée la Saint-Jean?
J'ai hâte de recevoir un mot de toi.
Je t'embrasse affectueusement.

3 juillet 1979

(*Lettre envoyée à Mireille Baillargeon*).
Chère Mireille.
J'ai d'abord reçu ta carte datée du 25.
Je reçois aujourd'hui celles du 26 et 27.
Tu penses à moi et j'en éprouve beaucoup de contentement.
Car j'ai mauditement hâte que tu reviennes!
J'ai hâte de poursuivre notre façon d'être ensemble.
C'est bien beau le décapage, mais le bois qu'on remet à nu
n'a pas l'effet qu'avaient, après l'ouvrage, d'autres nus...
J'en suis, tu t'en doutes, fort déprimé!
D'autant plus que je me surprends à me vouloir fidèle
à un sentiment que j'ai pour nous.
Non pas que coucher ailleurs soit un mal en soi, mais parce que j'ai peur
que tout cela ne serve finalement qu'à me distraire d'une attention
que je voudrais particulière.
Je n'ai pas besoin de te dire que ce contexte physique me déprime,
me coupe l'appétit, m'abat; et que j'en perds des plumes...
Je t'embrasse sur papier faute de pouvoir te prendre dans mes bras.

4 juillet 1979

(*Lettre envoyée à Mireille Baillargeon*).
Chère Mireille.
Je t'envoie des feuilles d'érable du Carré Saint-Louis,
des feuilles de l'automne dernier.
J'ignorais alors tout de toi.
Nous ne pouvons dire , un an d'avance,
ni à quoi nous servirons les choses ramassées; ni avec qui.
Ce fut, à cette époque, un automne terrible.
Ce fut trois mois de maladie dont je ne suis jamais revenu le même.
La fin de quelque chose; et le début de la fin de tout.
J'entre dans les réalités.
Je ne rêve plus comme avant.
Mes rêves de jeunesse se concrétisent,
et j' en éprouve l'étroitesse de n'avoir à vivre qu'une fois.
Puis ce fut un hiver particulièrement pénible et long.
Un écoeurement de la solitude.
Puis ce fut toi.
Beaucoup d'hésitations d'abord.
Puis ce qui me permit, le 21 mai, d'écrire dans mon journal:
«Beaucoup d'attentions délicates entre nous.
La vie recommence.
L'éternité m'offre encore l'illusion du lait de son sein.
Et voilà que je renais.
Fleur, tige, sexe raide, dans l'érosion progressive des vents.
Et voilà que tout recommence.
Dans l'étalement royal des paons blancs du Parc Lafontaine.
Dans le grand balaiement de l'orage chaud sur les arbres
s'ouvrant en fleurs odorantes aux noces fulgurantes du printemps.
Passage majestueux du temps.
Passage heureux des temps heureux.»
Mes bras te sont ouverts.
J'aime ta présence et je m'ennuie de toi.

5 juillet 1979

(*Lettre envoyée à Mireille Baillargeon*).
Chère Mireille.
Mes caladiums poussent en silence tandis que, chez toi,
un pigeon couve lentement ses oeufs sur ton balcon.
Je reste ici, et je t'attends; avec ma solitude sous le bras;
bohème dans la profondeur de l'anonymat;
bohème dans la sédentarisation abusive du moi.
Avec le goût de retrouver au bout de cette privation
les mille contours quotidiens de l'affection.
Avec le goût de retrouver la fougue de la Vie
dans le débit simple de sa pondération.
Avec le goût de nous retrouver de plus en plus fébriles
dans le vif même du sujet.
Je t'embrasse et je t'attends.

(*Carte postale reçue de Mireille Baillargeon*).
Cher Yvan.
Arrivée depuis cinq jours sur la côte normande,
je commence à me reposer un peu.
Il fait beau et nous sommes installés dans une vieille maison
au milieu de verts bocages qui dominent la mer.
C'est beau et agréable: un endroit fait pour se détendre
et prendre la vie du bon côté.
C'est triste que tu ne sois pas là avec moi!
Je commence à trouver que trois semaines et quatre fins de semaine,
c'est long!
J'espère qu'il ne fait pas trop beau à Montréal
afin de ne pas t'inciter à te promener sur la rue St-Denis...
Je m'ennuie de toi.
Je t'embrasse tendrement.

6 juillet 1979

Un système, c'est un tas de procédures dont la majorité ne sert
à rien d'autre qu'à infériorisier un subalterne «incompétent»
devant ses supérieurs immédiats.
Il en est ainsi des nations.
Les contrôles comptables qu'on présente au public ne sont qu'un paravent
qui ne sert avant tout qu'à cacher le lézardement général des contrôles.
Le véritable système, c'est la peur.
Et lorsque une masse trop importante de gens en arrive à comprendre
que les «contrôles» ne sont que des fumisteries de temps de «paix»,
il ne reste d'autre moyen au pouvoir, pour régner,
qu'un retour direct à la tuerie et à la répression.

12 juillet 1979

(*Carte postale reçue de Mireille Baillargeon*).
Cher Yvan,
J'ai reçu tes deux premières lettres.
Elles m'ont rendue fort heureuse.
Cette carte te parviendra sans doute après mon retour à Montréal mais
je veux en l'écrivant t'indiquer que j'ai beaucoup pensé à nous en ce jour.
J'ai hâte de te revoir, de te serrer dans mes bras,
et de couvrir ton corps de caresses que je voudrais les plus voluptueuses.
Je t'embrasse.

15 juillet 1979

Les avant-gardistes sont généralement loufoques.
Ceux qui les suivent ont l'avantage d'une correction de leurs erreurs.
Et ceux qui, finalement, suivent,
n'ont d'existence que le simple fait de suivre n'importe quoi.

23 juillet 1979

(*Lettre de mise en demeure envoyée à un voisin, Nicolas Clarizio*).
Cher Monsieur,
À la suite des travaux que vous avez faits, ou que vous avez fait faire,
sur votre propriété, il appert, d'une part, que des infiltrations d'eau se sont
manifestées dans la toiture de mon logis du 3960 Allée de Mentana, et que
les plafonds du dit logis, après avoir été brusqués par la chute accidentelle
de votre escalier de secours arrière, ne sont plus à niveau.
Je vous demande donc de voir à remettre, à vos frais,
la dite toiture et les dits plafonds dans leur état antérieur,
c'est-à-dire à leur parfait niveau et étanchéité.
Il appert d'autre part qu'en démolissant votre garage,
vous avez abîmé un mur de ma dite propriété.
M'ayant averti en cours de démolition de cet état de choses,
nous nous sommes entendu pour que vous vous occupiez de le faire isoler
et d'en faire refaire entièrement la brique dans les plus brefs délais,
afin de ne pas causer préjudice au locataire du dit logement.
En espérant en votre diligence à ce faire, je demeure bon voisin.

25 juillet 1979

Chien.
Errant.
D'une femme à l'autre me faisant aller la queue.
Seul.
Chantant seul dans la profondeur de la nuit.
Rêvant.
Rêvant d'être seul.
Rentier.
Au bord du gouffre.
Mais.
Rentier.

28 juillet 1979

De retour d'un voyage de 600 milles, aller-retour.
Trois jours à patrouiller entre La Malbaie et Port au Persil
avec Mireille Baillargeon.
Avec, comme port d'attache, une maison d'été louée à Cap à L'Aigle
par sa soeur Jeanne, Jocelyn et leurs deux enfants.
Très peu d'alcool, beaucoup de confort et de cordialité.
Autre chose que le voyage de l'an dernier.
Un an depuis.
Beaucoup de changements.
Beaucoup de différences.
Un week-end à parler de l'achat en commun
de leur maison de ferme à Saint-Joachim de Shefford.
De l'achat de ma maison du Parc Lafontaine.
D'économie (Jeanne est économiste).
Du voyage de Mireille en France.
Et d'un peu de tout.

1 octobre 1979

(*Ouverture à l'ITHQ*
d'un service de conseillers en gestion pour hôtels et restaurants).

30 octobre 1979

Les moins changeants sont restés.
Ils maintiennent l'accumulation de la Culture
comme d'autres maintiennent l'accumulation du Capital.
La lourdeur du système n'est, somme toute,
que la résistance, même des plus brillants, au changement.

22 novembre 1979

Ma maison me coûte cher.
Je suis à la limite de mes capacités financières.
J'arrive. Mais tout juste.
Encore cinquante mois de cette misère.
L'esclavage ne se rachète pas avec rien.

26 décembre 1979

Enfin, un Noël heureux!
En compagnie de Mireille Baillargeon, sa soeur Jeanne et Jocelyn
(père de Camille et Nicolas).
Retiré dans leur maison de campagne à Saint-Joachim.
Enfin, un Noël qui n'est pas la synthèse amère
de l'accumulation de toute l'année! Enfin, autre chose!
Depuis le départ de Monique Cloutier, ma vie affective n'a rien d'heureux.
Tout y est pénible. L'alcoolisme solitaire rôde à mes frontières.
Mireille me modère. Beaucoup.
Et Mireille m'aime, je crois.
Je sais.
Et je devrais le lui rendre mieux.
Mais je suis devenu si méfiant.
Méfiant comme le chien domestique qu'on a déjà abandonné court
sur la route.
Chien. Errant.
D'un sourire à l'autre me faisant aller la queue.
Sauvage.
Me méprisant profondément dès que je reprends confiance.
Sauvage.
Tirant égoïstement mon os.
Rêvant d'une maison qui est la mienne.
D'où l'on ne pourra plus m'expulser à volonté.
Rêvant d'un lieu de retranchement.
Rêvant d'une certaine autonomie.

1980 38 ans

9 janvier 1980

(*Lettre reçue de Monique Cloutier*).
Bonjour Yvan et, si tu le permets, grosse bise.
Je veux d'abord te remercier de m'avoir envoyé les revues.
Elles sont arrivées en excellent état.
Ce sont de beaux souvenirs pour moi.
J'en parlais souvent; maintenant, je pourrai les montrer.
Je suis contente aussi que tu m'aies donné ta nouvelle adresse.
Je ne te le cache pas;
je ne détesterais pas renouer la communication avec toi.
Dans quel but?
Pas pour revenir sur des histoires anciennes.
Mais tu restes, à mon avis, la personne la plus valable que j'ai rencontrée.
Alors, pourquoi te mettre de côté?
Je travaille à Montréal, chez Mariette Clermont,
autrefois Clermont de la Plaza (6255 St-Hubert, 273-7711).
Je suis la secrétaire particulière de Mariette Clermont, P.D.G.,
ce depuis le 10 décembre 79.
Il s'agit d'une expérience toute nouvelle pour moi et très intéressante.
J'apprends actuellement la sténo, je voyage avec ma voiture.
Le trajet prend de 45 à 60 minutes.
J'habite à St-Colomban, à 5 milles à l'ouest de St-Jérome,
une jolie maison, louée, que je partage avec une amie,
117 Chemin Rivière-du-Nord, St-Canut, Québec, J0R 1M0, tel. 438-2796.
Brigitte est toujours avec moi.
Nous nous plaisons beaucoup à la campagne.
Elle dit qu'elle ne veut plus bouger de là.
Elle est devenue une belle grande fille de 13 ans, bientôt 14;
elle est au secondaire II.
Elle fait de la musique et est complètement folle des «Beatles».

Elle a beaucoup d'amies et «d'amis-amour».
Elle ne me cause pas beaucoup de soucis.
Elle a toujours été une bonne enfant.
Elle a un excellent moral.
Je l'aime vraiment beaucoup.
Il me ferait plaisir d'avoir de tes nouvelles.
Que dirais-tu si on prenait le temps de souper ensemble un soir?
Je ne suis pas allée sur Prince Arthur depuis plusieurs mois.
Je te souhaite une bonne année, et j'attends signe de vie.

10 janvier 1980

(*Lettre d'entente signée par l'ancien propriétaire de ma maison et ce à cause d'une balance de vente avec lui*).
ENTENTE
Par la présente, j'autorise Yvan Mornard à convertir les appartements 3, 4, 5 et 6 (troisième et quatrième étage) ayant comme adresse commune le 3960 Avenue du Parc Lafontaine en une seule et même unité habitable. Les travaux pourront, au choix, se faire par phases successives, ou d'un bloc. Adolpho Macri.

21 janvier 1980

Nous vivons dans ce qui existe.
Nous vivons dans ce que nous avons vécu.

11 février 1980

(*Lettre d'éviction envoyée aux locataires du 3960 Parc Lafontaine*).
Après vérification de mes droits de propriétaire
auprès de la Régie des Loyers,
j'ai à vous annoncer que le logement que vous habitez présentement
ne sera plus disponible pour location à partir du 1 juillet 1980.
Je reprends pour mon usage exclusif et personnel
tout ce qui a pour adresse: 3960 avenue du Parc Lafontaine.

14 février 1980

(*Note envoyée de Maniwaki à Mireille Baillargeon*).
Fatigué.
Hier: 14 heures.
Aujourd'hui: 12 heures.
Pas le temps de te tromper.
Mais comment disais-tu déjà?
«Chère Mireille. Je m'ennuie beaucoup de toi. Car je t'aime.»
Yvan.

27 février 1980

L'Histoire se fait: à la course.

16 mars 1980

Depuis des mois, pour la première fois: distant.
Distant de ma relation avec Mireille Baillargeon.
Distant de tout ce qui n'est pas moi.
Fatigué d'aller 2 fins de semaine sur 3
à sa maison de campagne de St-Joachim.
Fatigué de me taper 60 km
pour déneiger une interminable entrée de voitures.
Fatigué d'entendre les enfants de sa soeur faire encore leurs caprices.
Fatigué tout simplement de m'être arrêté si longtemps
dans une famille qui ne sera jamais la mienne.
Seul.
Et sans famille effective.
Seul.
Errant d'un groupe à l'autre, et: observant.
Sans jamais trouver ce que je ne sais pourtant pas que je cherche.
Et pourtant.
Gentille comme peu d'autres: Mireille.
Ainsi de chacun d'entre eux.

Mais.
Mais encore.
Mais encore la fascination des fuseaux impromptus du hasard.
Des effervescences brusques.
Des folies furieuses de la déraison.
Trop de raison dans la régularité.
Et trop de poids non raisonnable.
Buvant mon litre de vin et me masturbant dans l'insatiabilité de l'instant.

25 mai 1980

Le système policier n'existe que pour éliminer les éléments mineurs
des vrais règlements de comptes.

30 mai 1980

(*Petit mot reçu de Monique Cloutier*)
Bonjour Yvan.
Les lilas sont revenus.
Ta fête aussi.
Bonne fête.
Grosse bise.

4 juin 1980

(*Carte postale envoyée de Rimouski à Mireille Baillargeon*).
Chère coco.
Les crépuscules paisibles de Rimouski
n'existent que sur les cartes postales.
Ici tout est bruit et vrombissements d'automobiles.
J'ai la nostalgie d'une certaine lampe...

6 juin 1980

(*Mot laissé en mon absence par Mireille Baillargeon*).
Cher Yvan.
C'est long une semaine sans se voir le mercredi soir!...
J'ai hâte de te voir...
Je m'en vais demain matin me reposer à St-Joachim.
Je suis fatiguée et même épuisée.
Je reviendrais dimanche matin et compte te téléphoner samedi dès l'aube...
pour te préciser le moment.
Je t'embrasse.

13 juin 1980

J'ai fait, ce matin,
le paiement de ma dernière mensualité en tant que locataire.
D'ici la fin du mois, j'emménage dans ma maison.

29 juin 1980

Les vers qui te rongeront demain n'auront aucun respect de ta volonté.
Profite donc de ta vie pendant le peu de temps qu'il t'est possible de vivre.
L'abus n'existe pas.
Seules d'autres volontés que la tienne
peuvent t'obliger à modérer tes frénésies.
Ne te laisse devancer que par ceux que tu ne peux devancer.

24 juillet 1980

(*Note laissée par Mireille Baillargeon en mon absence*).
Cher Yvan,
Moi aussi je m'ennuie de toi.
Je m'étais habituée à nous voir toujours (ou presque...) ensemble.
Je reste à Montréal en fin de semaine.
J'attends ton téléphone.
Je t'embrasse.
J'ai été voir dans ta cave.
Il a tant plût à Montréal cette semaine que je craignais que la pompe ne suffise plus... mais tout y allait très bien.

7 août 1980

Revu Monique Cloutier, après 5 ans de séparation.
Elle et sa fille se portent bien.
Avons soupé ensemble au restaurant.
Depuis 6 mois qu'elle essaie de réaliser cette rencontre.
Elle dit m'avoir quitté parce que j'étais alcoolique et autoritaire.
Mais elle dit n'avoir jamais voulu me quitter complètement et n'avoir jamais cessé de m'aimer...
Je reste là, comme sans réponse, dans le déclin nostalgique de ma vie, malgré tout plus attiré par demain que par les récidives du passé.
D'autant plus que je doute de son intention réelle de me revoir souvent, sinon par manque d'hommes présentement autour d'elle.
J'ai senti une énorme distance entre moi et elle.
Je la trouve inconséquente et asociale.
Je l'écoute rêver alors que je me sens inscrit dans la réalité.

9 août 1980

Ce n'est pas tout que de les fourrer!
Encore faut-il les endurer...

15 août 1980

(*Note laissée par Mireille Baillargeon*).
Je suis triste de partir Yvan car je n'aime pas m'éloigner de toi.
Pense à moi un petit peu, beaucoup, passionnément... cette semaine.
Je t'embrasse tendrement partout comme dans mon rêve...

16 août 1980

La paix n'est que la retombée d'une guerre.

18 août 1980

(*Carte postale reçue de Mireille Baillargeon*
en voyage aux États-Unis avec sa famille).
Cher Yvan.
Nous avons passé la fin de semaine à Boston.
J'ai beaucoup regretté
de ne pas partager le plaisir de découvrir cette ville avec toi.
Boston m'a séduit et j'espère y revenir un jour...
Nous sommes maintenant à la mer pour trois jours puis c'est le retour...
Je t'embrasse cher très cher Yvan.

19 août 1980

(*Carte postale reçue de Mireille Baillargeon*).
Cher Yvan.
Je t'aime et je m'ennuie de toi sur tous les plans.

20 août 1980

(*Carte postale reçue de Mireille Baillargeon*).
Cher Yvan. Je pense à toi et à nous.
Il pleut, la mer est agitée.
C'est passionné et nostalgique comme moi. Je t'embrasse.

21 août 1980

(*Carte postale reçue de Mireille Baillargeon*).
Une pensée affectueuse et tendre.

3 septembre 1980

J'ai cru devoir tout perdre.
L'eau giclait du quatrième étage jusqu'au premier.
L'orage dura deux heures.
Deux heures avant d'en arriver
à débloquer le drain d'écoulement de ma toiture.
Deux heures à se faire pisser dessus,
à déverser (dans les renvois de toilette), en courant, sceau après sceau.
Deux heures de merde et de liquidation.
Liquidation de la facilité.
De la facilité de vivre et de celle même, tout simplement, de survivre
aux grands écarts des rapprochements cosmiques.
Deux heures de tragédie, et plus, vécues avec Mireille Baillargeon.

23 septembre 1980

Une fiction (film), où tout le récit et toutes les conversations,
toutes les descriptions, tous les conflits et toutes les affections
portent sur l'automobile.

26 septembre 1980

(*Note accompagnant un cadeau*
pour l'anniversaire de Mireille Baillargeon).
Pour toi Mireille.
Avec toute l'affection que peut offrir un «vieux garçon»...

29 septembre 1980

Ce «moi» que vous avez connu n'était à moi non plus qu'à vous.
Nous n'étions tous pas plus à nous
que de vous à moi ou que de moi à vous.
Et nous étions là tous éperdument ensemble.

21 octobre 1980

(*Petit mot de Lucie Cloutier*).
Bonjour Yvan.
Je pense souvent à toi.
Tu te portes bien, je l'espère.
Je t'embrasse.

24 octobre 1980

(*Lettre envoyée du Lac Saint-Jean à Mireille Baillargeon*).
Chère Mireille.
Montréal, Roberval, Dolbeau, Chicoutimi, La Baie.
Tout étant partout, finalement, pareil au même:
des centres d'achats jusqu'au papier à lettres...
Je t'embrasse.

10 novembre 1980

Dans les entreprises d'État, on réfléchit trop sans agir
tandis que dans les entreprises privées on agit trop sans réfléchir.

24 novembre 1980

L'esthétisme se fait toujours contre quelqu'un.

27 novembre 1980

J'ai eu un avant-goût aujourd'hui de ce que serait peut-être demain.
De cette maison chaude et immense où règne le silence.
De ce luxe précis d'où je veux être ce que je veux être.
Ce luxe chaud et précis duquel je ne serai peut-être moi-même
qu'un instant.

2 décembre 1980

Les coupures budgétaires du ministre des finances
ont des retombées jusqu'à moi.
Mon patron actuel, un certain Henri Tutsch, ancien colonisateur en Chine
avant Mao, lève les pattes.
Son contrat n'est pas renouvelé.
C'était un «gentil» vieux monsieur que rien n'irritait plus
que de nous voir faire pression pour que le travail se fasse.
Il commençait sa journée en lisant son journal; il faisait ensuite
ses «mots croisés»; et, finalement, après avoir «jasé» avec son «collègue»
Léonard Dumas, il sirotait son café et commençait enfin à commencer
à penser à commencer sa journée.
Après un an de travail ensemble,
nos relations avaient pourtant fini par s'améliorer.
Il commençait à admettre qu'il nous fallait peut-être
«travailler un peu plus concrètement» lorsque nous allions chez un client
(hôteliers ou restaurateurs en besoin de réorganiser leurs systèmes
de contrôles). Il était temps que quelque chose se passe.
J'étouffais dans ce bureau qui s'entrouvrait, chaque matin,
comme un cercueil.

18 décembre 1980

Quand tous les vieux ont l'air jeunes,
c'est que tu commences toi-même à être vieux.

1981 39 ans

11 janvier 1981

(*Nomination de Claude Ramsay en remplacement de Henri Tutsch*).

25 janvier 1981

Les classes sociales se font ainsi: plus tu fréquentes les gros,
plus tu montes; plus tu fréquentes les petits, plus tu cales.

4 février 1981

À trop se connaître, l'on finit par s'ignorer.

20 février 1981

Mon père me téléphone pour m'annoncer
qu'il a de nouveau foutu sa jeune femme enceinte.
Et qu'elle grossit tellement vite
qu'il pense que ce sera peut-être des jumeaux.
Le con.

3 mars 1981

Une maison, c'est un navire qui navigue en terre ferme.
Tout craque et tout vibre dans l'instant.
J'aime le silence du temps dans le temps qui passe.
J'aime le bruit de la maison qui s'ébruite dans le temps.
J'aime le temps qui passe dans l'éclatement brusque des choses fermes.
J'aime le peu de temps qu'il nous reste à vivre entre le risque et la raison.
Et d'être encore ici, voici le peu de choses que nous sommes.

15 mars 1981

Et nous partîmes. Laissant derrière nous, les honneurs.
Et la gloire!
Et nous partîmes.
Laissant derrière nous l'enlisement monotone de l'amour!
- Comment vous nommez-vous?
- Personne!
Ne vote pas.
Change de corps.
Change de langage.
Il est tôt.
Tu te reconnaîtras.
Avance dans le silence.
Oublie ta porte.
Oublie le peu qu'on t'a dit.
Ne change plus de chemin.
Oublie le temps.
Avance.
Et nous repartîmes. Laissant derrière nous, les honneurs.
Et la gloire!
Et nous repartîmes.
Ne te marie pas!
Change de chemin.
Change de corps.
Il est tôt.
Tu te reconnaîtras.
Avance dans le temps.
Oublie ta porte.
Oublie le peu qu'on t'a dit.
Ne change plus de chemin.
Oublie le temps.
Avance.
Et nous repartîmes. Laissant derrière nous, les honneurs.
Et la gloire!

Et nous repartîmes.
Ne respecte plus.
Oublie le peu qu'on t'a dit.
Avance dans le temps.
Oublie l'obscénité du jour.
Recommence. Renais.
Oublie l'Histoire.
Les vieux n'ont plus rien à dire.
Tout est à refaire.
Éjacule.
Dresse-toi.
Aime enfin.
Aime le temps.
Aime le peu qu'il te reste à vivre.
Et nous repartîmes. Laissant derrière nous, les honneurs.
Et la gloire!
- Comment vous nommez-vous?
- Je passe!
Pourquoi reculez-vous?
Il est temps de revivre!
Pas encore.
Il est d'abord temps de vivre.
Recommence.
Oublie l'histoire.
Tout est à faire.
Change de corps.
Il est encore tôt.
Tu te reconnaîtras.
Avance dans le temps.
Change de chemin.
Avance!
Et nous repartîmes. Laissant derrière nous, les honneurs.
Et la gloire!
Et nous repartirons encore un jour, vers d'autres chaos, un jour, ailleurs, quelque part...

11 avril 1981

Il y en a qui reste là. Dans la même femme. Toute leur vie.
Je suis un autre. De passage. De l'une à l'autre.
Aussi bien que de l'un à l'autre. Je tourne sur moi-même. Et me retourne.
Amoureusement partout. J'éjacule. À la largeur du pays.
Du pays qui tourne sur lui-même. Et la terre!
Car nous sommes tous de passage parmi tout.

23 avril 1981

Mireille Baillargeon n'a pu se retenir. Elle a pleuré toute la nuit.
Je lui ai dit que j'ai fait l'amour avec Solanges Côté, dans la quarantaine, à Québec. Et que j'avais le goût d'éjaculer ailleurs, et partout.
Mireille vivait dans un petit monde où ma réalité n'existait pas.
Je l'ai brusquement éveillé. Elle me surnomme: «Sale, bête et méchant.»
Ce qui, finalement, est beaucoup plus juste.
Je suis un autre. Et je serai toujours ainsi.
Entre deux avions. Entre deux rêves. Entre deux femmes.
Indéfiniment perdu dans l'espace même de ma perte.
Avec le goût constant d'abuser des vulgarités présentes et futures.

14 mai 1981

Il y a deux ans, j'achetais ma maison.
Je suis, depuis, encombré de problèmes que je commence, à peine, à surmonter.
Il y a toujours quelque chose à réparer.
Mais la vie elle-même est ainsi faite.
Il y a toujours quelque chose à reprendre quelque part.
Il y a deux ans, j'étais pauvre.
Je n'avais que $6,000.
Dans deux ans, si je revends, j'aurai $100,000 net dans mes poches.
De quoi me retirer, à ne rien faire, à $15,000 de rente par année.
Mon salaire actuel est de $20,000 (et c'est deux fois plus qu'il me faut).

29 juin 1981

Quand on est deux, on est toujours deux!
C'est ça le problème.

25 juillet 1981

Le vieil amant d'une de mes locataires s'est suicidé.
Il était atteint de gangrène à la jambe
et n'avait pour tout avenir que sa dépendance croissante.
Le temps est ainsi fait.
Et rien encore n'y remédie.
Mais quelques fois, un pigeon s'envole...
Nous vivons un siècle de mise-à-sac et à sang.
Et tournent nos caméras
sur les premiers massacres audio-visuels de l'Histoire.
Le temps est ainsi fait.
Et rien encore n'y remédie.
Mais qu'avons-nous choisi dans tout ce choix de choisir
qu'on nous impose de haut.
Et c'est ainsi que va notre temps entre le massacre et le raffinement.
Mais qui donc est tellement plus haut que son simple fait de chier.
Qui donc peut mesurer l'éclat des astres millénaires
au simple éclaircie de son existence.
Hagards, tous, plus ou moins paumés, ministres ou assistés,
où allons-nous tous, vers où devant nous.
Mais il est vrai que, parfois, il arrive que d'ici un pigeon s'envole...

20 août 1981

À toutes les fois que j'ai décidé quelque chose de profitable dans ma vie,
c'est que je l'ai fait seul.
Ensuite des hommes et des femmes sont venus dans mon jeu.
Et lorsque ça ne marche plus en ma faveur, je réorganise.

15 décembre 1981

Je lève, enfin, mon verre à mon premier diplôme universitaire:
un simple certificat en économie, une simple année de scolarité.
Mais, du moins, j'ai droit à une autre classification de base.
Le grand jeu simpliste des médailles (saintes ou non) et de la hiérarchie...
Mais fini l'économie!
Fini leurs phobies mathématiques qui jamais ne débouchent
sur la remise en question de la répartition des biens.
Les économistes ne sont encore, hélas, que des valets de riches
ayant pour mission de prouver aux masses
que l'inégalité relève d'une science logique.
Je passe, pour fin de baccalauréat, en gestion et intervention touristiques.
Au moins là j'y annexerai tout ce que je fais déjà, mes crédits en économie
m'y étant, de plus, tous crédités comme cours de concentration.
Non pas que j'espère ici davantage que là.
Mais tout simplement qu'une sortie en vaut bien une autre, et que le plaisir
d'apprendre encore empêche (même si peu) de vieillir tout à fait.
Et d'autant plus que seul.

23 décembre 1981

Les comptables sont au commerce,
ce que les bibliothécaires sont à la littérature.
Essentiellement nécrophages.

28 décembre 1981

L'amour n'étant qu'une façon de supporter quelqu'un.
L'amour n'étant, très souvent, qu'un sentiment de haut en bas.
Et beaucoup d'autres sentiments nous étant encore disponibles...

1982 40 ans

20 mars 1982

Partout l'ennui...
Lorsque j'ai acheté ma maison, j'en étais là!
J'ai eu comme un profond besoin de partir.
De quitter mes habitudes de locataire, de me bâtir ailleurs un espace.
Trois ans déjà.
J'ai démoli. J'ai refait. Et je me suis battu.
Car prendre un espace, c'est aussi se battre contre le voisin,
contre le locataire.
C'est avant tout établir en d'autres lieux d'autres jurisprudences.
J'ai aussi fait carrière.
On vient maintenant de partout au Québec pour me consulter.
J'ai percé dans la gestion conseil pour hôtels et restaurants.
J'innove. Dans le style et dans la méthode.
Trois ans, aussi, que je partage épisodiquement ma vie privée
avec Mireille Baillargeon.
Qui, elle aussi, a acheté avec sa soeur ses maisons de campagne et de ville.
Qui elle aussi a démoli, a refait.
Et voilà que l'aventure a des ratés.
L'ennui s'étale comme une huile.
Les goûts ne sont plus les mêmes.
Le discours, de part et d'autre, est controversé.
Mais c'est moi, plus qu'elle, qui fuie.
Me répétant sans cesse.
Sans cesse inattachable.
Renversant la trajectoire au moindre printemps.
Ne recherchant surtout plus, comme avant, l'éternité.
Mais le simple chemin qui mène ailleurs.
Relativant les choses dans le roulis cauchemardesque du temps.
Car si peu de temps pour jouir encore du temps!

17 mai 1982

Ça me fait mal au coeur.
Mais je vais écrire ma page.
Les mouettes virent et revirent dans la nostalgique érosion du temps.
De ce temps où Lise Bissonnette[1] et Carole Lord[2]
n'étaient encore qu'elles-mêmes.
Mais femmes qui, aujourd'hui, se targuent d'être autres
que ce qu'elles n'ont jamais cessé d'être: arrivistes
en mal d'abattre tout sur leur passage; gueulardes dans les médias.
Grossières femmes de bas étage.
(Tant d'autres aussi sont comme elles,
empiétant sur la parole de ceux et de celles qui auraient à parler!)
Arrivistes en mal, malgré leur incompétence,
d'avoir toujours raison d'autrui et de toujours avoir le dernier mot.
Capitalistes de la mise-en-page et du synopsis.
Oh tristesse parfois d'avoir frôlé la gloriole!
D'avoir juste à point connu la bêtise des admirateurs.

[1] Vedette de la presse écrite.

[2] Vedette de cinéma.

26 mai 1982

J'ai passé l'avant-midi à me faire griller au soleil sur mon balcon
donnant sur le parc.
Depuis trois ans, je n'ai eu ni vacances, ni fainéantise.
J'éprouve le besoin de m'arrêter.
Le besoin aussi de repenser ma vie.
Dans cinq jours j'aurai quarante ans.

10 juin 1982

Un incendie a ravagé quatre maisons à deux rues de chez moi.
J'y ai rencontré France Théoret.
Elle habite elle aussi le quartier.
Je lui ai fait visiter ma maison.
Elle m'a fait visiter la sienne.
Elle s'est associée avec Alain Horic dans une rénovation
qui atteindra les $178,000.
Actuellement tout est en plan, en procès et déboires.
Le contracteur s'est désisté.
Je crois comprendre pourquoi.
Ils sont insupportables tant ils ne cessent de critiquer.
Mais en construction, lorsque l'on ne la fait pas soi-même,
la perfection se paye avec beaucoup d'argent.
France est au bord de tout foutre en l'air.
Elle a quitté un appartement de sept pièces dont elle était propriétaire
et qui la rendait heureuse pour venir s'embourber dans ce guêpier là.
Car c'est toujours là, semble-t-il, que finissent ses amours.
Elle est naïve, mais impatiente, irréaliste, et fortement pédante.
Un esprit sensible dans un conformisme borné.
Les universités d'aujourd'hui commettent l'erreur de former des princes
sans vérifier au préalable s'il leur reste, encore,
ne fusse qu'un seul château.
Le parachutage a des conséquences effarantes.
C'est à partir des métiers que l'on devrait accéder, à long terme, à l'élite.

5 juillet 1982

Avec le temps tout s'en va!
Qui sommes-nous, dites-moi?
Avec le temps tout s'en va!
Mon patron, Claude Ramsay, avec qui je faisais équipe,
a été brusquement congédier durant mes vacances.
Un de mes anciens professeurs a pris sa place.
Avec le temps tout s'en va!
Je vais le soir sur mon toit, et là j'oublie.
J'oublie le casse-tête actuel qu'est devenue ma vie quotidienne.

6 juillet 1982

Terrasse sur mon toit.
Cet été, l'été commence à peine!
La bouteille lancée à la mer, c'est l'écrit, quel qu'il soit.

7 juillet 1982

(*Carte postale reçue de Mireille Baillargeon à Paris*).
Pour continuer mon cher Yvan ta collection de cartes de Paris,
je t'envoie ce mot dans un état nébuleux.
Me voici arrivée saine et sauve encore une fois, mais avec les années,
le décalage me fatigue de plus en plus.
Je pense à toi et aurais bien aimé que tu sois là avec moi dans ce Paris
chaud et agité.

8 juillet 1982

(*Carte postale reçue de Mireille Baillargeon*).
La grâce des femmes grassouillettes... de quoi te rendre nostalgique
de mon absence...
Il fait beau.
Je pense à toi.

14 juillet 1982

(*Carte postale reçue de Mireille Baillargeon*).
Cher Yvan,
J'ai été voir ma mère hier à Verneuil-sur-Mer.
Triste chose que de ne pouvoir reprendre sa vie quand elle a été gâchée
par la maladie et d'autres événements extérieurs à soi,
s'ajoutant à la séparation physique de ceux qu'on aime.
Mon frère m'a transformée en noctambule depuis mon arrivée:
jamais couchée avant deux heures du matin...
Je vais devoir changer cela pour les derniers jours.
Je t'embrasse mon Yvan.

16 juillet 1982

(*Carte postale reçue de Mireille Baillargeon*).
Je pense à toi souvent mon Yvan.
Tu me manques.
Bien tendrement.

19 juillet 1982

Pour moi, l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec, c'est fini!
Fini les arabes à la tête du Québec!
les cons à la une de «La Presse»!
les francophones de Sudbury!
les petits sous-ministres péquistes gras!
Serait-ce l'espoir d'un nouveau départ pour New York jadis tant espéré?

15 septembre 1982

Il faut avoir voulu être beaucoup de choses pour, finalement,
n'être que quelqu'un.

2 octobre 1982

(*Lettre reçue de Lucie Cloutier*).
Bonjour Yvan.
Tu as été sur ma route et dans mes pensées depuis 4 ans, trop pour que
je me sauve, maintenant que tu ne me donnes plus ce pour quoi,
en premier lieu, je venais te voir: le plaisir intense vaginalement.
Quelles qu'en soient les raisons (le sens de ma vie n'est pas lié
à cet événement) quels que soient les «méandres» où cela m'amènera
(t'amèneras aussi, peut-être: je ne connais ni tes intentions
ni ta disponibilité à vouloir aller au fond de certains faits),
je veux comprendre ou plutôt je veux apprendre
ce que la vie a à m'apprendre à travers toi.
Dans cette optique, il me semble que nous ne devrions pas
rester trop longtemps sans nous revoir.
Je sais dès à présent que vendredi 12 novembre, je serai à Montréal,
disponible de 21h. à 24 h.
Et si nos rencontres s'inscrivent sous le signe de la fatigue et bien soit;
elle permet souvent l'exploration de nos zones d'ombre,
que nous vivons le plus souvent dans notre solitude.
Je t'embrasse avec cette tendresse étrange qui est la nôtre
et j'attends de tes nouvelles.

7 octobre 1982

Je vis dans la symétrie.
Je vis dans une notion simpliste de la vie.

14 octobre 1982

(*Article paru dans les journaux*).
DESCENTE DE LA SÛRETÉ DU QUÉBEC
À l'INSTITUT D'HÔTELLERIE.
Une trentaine d'enquêteurs de la division des crimes économiques
du bureau des enquêtes criminelles de la Sûreté du Québec ont investi,
hier à Montréal,
l'Institut d'Hôtellerie et de tourisme du Québec,
où ils ont fait une perquisition de documents....

22 octobre 1982

Lucie Cloutier m'est revenue.
Après trois ans de distance.
Plus passionnée que jamais.
Avide de mon gland.
De sa bouche à son sexe et de son sexe à sa bouche
jusqu'à l'éjaculation profonde dans sa gorge chaude.
Dorénavant mère d'une fille.
Et toujours avec son Paul.
Et toujours avec moi dans ses rêves masturbatoires.
De retour.
Mais cette fois à tout point de vue mûre et faite comme un vin pour la fête.
Heureuse fatigue et heureuses retrouvailles.
Je me souviens des temps heureux où l'autre femme Cloutier, Monique,
me suçait le sexe la nuit durant.
Ce fantasme qui est le mien trouvant enfin sa déculpabilisation
dans l'excès de l'offre.
Oh jeunesse! Oh retour!
Piégé que je suis ici dans la convention de l'enrichissement.
Desséché comme un raisin sec pour la consommation future.
Oh vienne le temps de la grande tablée du rassemblement des âges!
Le temps des grands accords entre la honte et la passion!

19 novembre 1982

(*Note envoyée à Claude T. Ramsay*).
Ces livres , pour le souvenir.
Tout passe, et tout s'en va!
Si peu de temps, à chacun de nous, pour jouir encore du temps.
- «Comptabilité pour auberge et restaurant»
- «Inventaire pour auberge et restaurant»
- «Prix de revient pour auberge et restaurant».

1 décembre 1982

Le pouvoir, c'est la violence.
Les bonnes manières, en moins, lorsqu'il le faut.
Et, même dans le monde des poètes!
À la différence, ici, qu'on ne se tue qu'à coups de mouchoirs.
Peu de régimes survivent à la douceur.
Le crime y est moins puni que la réserve n'y est récompensée.

3 décembre 1982

Furieusement inadéquate!
- *Mon désir sexuel pour toi n'existe plus!*
Lucie Cloutier! quelque chose de débile dans cette relation
trois fois reprises!
N'ayant jamais su se brancher plus que le temps de rendre jaloux son Paul.
Pauvreté du mâle à sa façon.
Oh combien mieux, l'éloignement.
Définitif cette fois.
«Erreur, veuillez recommencer. Désirez-vous des explications?»
- Non.

10 décembre 1982

Ils sont venus, sans arrêt, toute la journée, l'un après l'autre!
Gérants, propriétaires, tous étudiants en quête d'un système comptable pour restaurant.
Consécration interne de mes efforts.
Les cours théoriques aux adultes ne suffisent plus.
Ils veulent des instruments concrets.
Des mécanismes.
Des publications.
Entre deux cours théoriques de l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie, c'est à moi qu'ils se réfèrent.
Première victoire après trois ans d'efforts.
Et tous les vieux bonzes de l'Institut se sentent obliger de m'approuver, de me consolider pour sauver leur image.
Vieux inconséquents qui, à leur époque, n'ont pas fait le travail qu'on attendait d'eux.
Quatre ans et demi encore avant la possibilité pour moi de me séparer d'eux.
Enfin libre de ce monde, à toute fin pratique: débile!
J'y aurai, avec eux, comme on dit, gagné ma vie, mais en la perdant!

13 décembre 1982

La plus belle trouvaille qu'ont trouvé les capitalistes pour faire travailler les ouvriers, c'est de ne plus les embaucher.
À la place, on leur loue, à très gros prix, un local commercial où ces mêmes ouvriers travailleront, sans compter leurs heures cette fois, pour maintenir leur nouveau titre social de petit commerçant à leur compte, et ce pour l'équivalent, finalement, d'un simple salaire minimum.

22 décembre 1982

(*Carte reçue de Lucie Cloutier*).
Bonjour Yvan.
Les Madame ont cet air là car elles viennent de lire le second rapport Hite sur la condition sexuelle des hommes américains.
Ça peut bien aller mal dans le monde quand t'as une si grande partie de la population dépossédée de sa vie sexuelle.
Bref!
Je t'envoie une copie d'un magazine qui t'intéressera peut-être et tu y trouveras le rapport Hite.
J'espère que tu te portes bien.
En tout cas ton vin est bientôt prêt, ça peut aider.
Moi j'oscille (naturellement) toujours entre des sensations contraires, mais dans les voyages entre les deux, je commence à percevoir la trame.
Et je t'avoue que les sentiments d'espoirs voisinent souvent ceux du découragement (tout comme dans le cerveau, les centres du plaisir et de la douleur sont voisins).
Et puis ce nouveau rythme de vie que j'ai depuis octobre commence à m'essouffler.
Je me sens de plus en plus enragée pour un rien, agressive, prête à péter.
D'une part, je ne vois pas comment je pourrais éclater d'une manière soulageante et satisfaisante,
et d'autre part je dois garder l'esprit, quand même, assez présent.
Un enfant, c'est ici et maintenant.
En fait, c'est cette épreuve que je voulais, je crois,
et maintenant il me reste à y faire face,
en essayant et en espérant de trouver les moyens.
Peut-être un jour serai-je plus paisible.
Je te souhaite beaucoup de douceurs pour la nouvelle année.

1983 41 ans

6 janvier 1983

J'aime le goût du vin fait pour l'éloge du peu d'instants!

27 janvier 1983

Elle est revenue. Lucie Cloutier.
Toujours identique à elle-même: ne vivant que par excès brusques.
Dès que l'on dépasse la limite de nos habitudes,
l'on s'énerve énormément.

29 janvier 1983

Je suis cette maison inachevée dont le toit l'an dernier coulait encore.
Les nervures électriques sortant des murs ouverts.
L'eau chaude coulant dans les veines de mes calorifères saignés à blanc.
Le mausolée se refermant sur mon souffle tirant à sa fin.
Je regarde par l'oeil borgne de ma télévision les couloirs extérieurs
des architectures militaires, cherchant, sélectionnant l'ennemi possible.

2 février 1983

(*Note laissée chez moi par Mireille Baillargeon*).
Cher Yvan.
J'ai acheté des côtelettes d'agneau pour ce soir, de la salade, un avocat,
des échalotes. J'ai aussi une bouteille de vin.
Si le menu te sied, les courses pour le souper sont faites.
Je viens après le piquetage et la réunion de 14 heures
à l'église St-Louis-de-France
(réunion de vote pour prolonger la grève jusqu'à lundi).
Mireille.

18 avril 1983

(*Note reçue à mon travail*).
Yvan, ton père déménagera en Colombie-Britannique
dans la ville de Victoria le 12 mai.
Aimerait avoir des nouvelles avant son départ.

10 mai 1983

(*Lettre envoyée à Mireille Baillargeon,*
de Chateau Madelinot Cap-aux-Meules Îles de la Madeleine).
Chère Mireille.
On atterrit aux îles comme sur une lamelle de microscope.
Avec un sentiment de fragilité extrême.
Les îles forment une immense amibe à quatre noyaux
reliés les uns aux autres par de longues dunes de sable retenant la mer
en havres et en lagunes. Ici tout est bateaux et langage d'océan.
Des centaines de cages de homard s'empilent près des maisons parsemées
au long de l'unique route. Ici tout est vent et toutes les buttes sont chauves.
Quelque chose de dénudé surgissant comme un sous-marin sort de la mer.
Les habitants viennent rapidement parler à l'étranger.
Les gens de souches y furent déportés.
D'autres y sont venus pour se retirer.
Mais la nécessité de vivre les oblige tous
à participer au «grand dérangement».
Le grand dérangement des arrivages de touristes qui ne dure pourtant que
deux mois et qui semble épuiser les madelinots pour le reste de l'année.
C'est un étrange pays.
À la rigueur, il suffirait d'une seule journée pour y avoir tout vu.
On a l'impression, ici, que le seul paysage à voir, en bout de route,
commence et ne s'arrête qu'en nous-mêmes.
Pays de méditation, avec très peu d'activités touristiques organisées.
Seul le roulis de la mer rappelle inlassablement l'éphémérité même
de la pierre. Pays que tu aimerais sans doute, à condition de renoncer
à y planter des arbres. Je t'embrasse. Yvan

13 mai 1983

(*Note laissée chez moi par Mireille Baillargeon*).
Cher Yvan.
Il fait beau, cela fait du bien. J'espère que tu as fait un bon voyage.
J'ai trouvé le temps long.
Je viendrais demain matin pour le petit-déjeuner avec toi
(j'apporterais des croissants).
Après, en principe, je vais à St-Joachim avec Marie-Françoise
et ses enfants.
Je t'embrasse.
À demain matin.

Été 1983

(*Entrevue avec Michel Beaulieu, par Richard Giguère et Robert Yergeau, publiée dans la revue LETTRES QUÉBÉCOISES, no 30*).
«Ainsi que je l'ai dit, je connaissais déjà Nicole Brossard,
mais aussi Roger Soublière qui allait devenir son mari.
L'un ou l'autre m'a demandé une collaboration.
Je leur ai donc donné des espèces d'aphorismes depuis longtemps reniés.
La revue n'avait à l'époque aucune orientation spécifique.
Lorsque j'y suis entré, quatre autres jeunes écrivains y avaient été invités:
Raoul Duguay, Yvan Mornard, Luc Racine et Jacques Renaud.
Les quatre fondateurs se plaçaient donc dans une situation de minoritaires.
À cinq, sous l'impulsion d' Yvan Mornard, nous avons proposé un projet
qui découlait de ce qui se faisait de plus avancé en France à l'époque,
surtout autour de la revue TEL QUEL.
Le projet a été refusé, nous avons démissionné et fondé la revue QUOI,
qui voulait être un lieu de questionnement.
QUOI n'a paru que deux fois, mais LA BARRE DU JOUR a pris le relais.
Le véritable initiateur de ce qu'on a appelé la modernité
durant les années soixante-dix s'appelle Yvan Mornard.»

13 juillet 1983

(*Carte postale reçue de Mireille Baillargeon aux États-Unis avec son amie Lucille Beaudry*).
Cher Yvan.
À mi-temps de notre petit séjour à Kennebunkport, je t'envoie cette carte qui te parviendra sans doute après mon retour à Montréal.
Lucille et moi aimons beaucoup notre petit périple.
Il fait beau, la mer est froide, les hôtels merveilleux.
Je t'embrasse.

28 août 1983

(*Carte postale reçue de mon père*).
Voici mon adresse:
1140 Hill side 402
Victoria B.C.
V8T 2A9
Le climat ici est parfait, aucun extrême.
Cécilia travaille, les enfants sont heureux.
Affection.
Papa René.
N.B. Cécilia gagne $6.00 p/h., general cleaning.

19 novembre 1983

(*Contrat de location du vignoble de Arsène Poisson à St-Jean-Baptiste de Rouville*).
Convention de location d'un vignoble de plus ou moins un acre des vergers Arsène Poisson
à Mireille Baillargeon (1415 Lajoie, Outremont)
et à Yvan Mornard (3960 Parc Lafontaine, Montréal).
Il est convenu entre les deux parties que ce dit vignoble sera loué pour une période commençant le 1 janvier 1984 et se terminant le 1 novembre 1984.
Le prix convenu pour cette location est fixé à $400.

1984 42 ans

7 mars 1984

Il faut se mettre à l'esprit qu'on ne laisse finalement derrière soi que des vieilleries!

1 avril 1984

Ma «réalité» ne peut être que dans ma suite logique à fabuler.

5 avril 1984

Période de tension au travail.
Analyse de stratégie de risque, contre Lionel Durocher et Robert Martin, niaiseux patrons comme toujours «de passage».
Donc même sur le chômage (1 an), je peux opter pour l'option hypothécaire de 3 ans (du moins pour un an), histoire de rembourser $10,000 de plus sur les $30,000 que je dois, et de n'avoir ensuite que $20,000 de dette, s'il le faut sur 30 ans, c'est-à-dire environ ($250 x 12 =) $3,000 à rembourser par année, ce que mes loyers pourraient compenser dès 1985.
Mal pris, j'aurais mon logement gratuit.
L'obligation ne serait que de travailler 2 jours par semaine pour vivre.

10 avril 1984

Pour nous, la mort est la seule certitude.
Le reste n'a aucune logique prévisible.

13 avril 1984

(*Pour un cours*).
BREF HISTORIQUE DU PARC LA FONTAINE.

Au XVIII ème siècle, alors qu'existaient encore les fortifications
de Ville-Marie, l'actuel Parc La Fontaine était à l'état sauvage
entre le Chemin Saint-Laurent et le Chemin Papineau.
Un ruisseau y coulait alors du nord vers le sud.
Un certain William Logan y eut sa ferme qu'il vend au gouvernement
du Canada en octobre 1845 pour servir à l'entraînement des troupes.
Montréal compte alors 50,000 "âmes".
À cette époque, le développement urbain se fait aux deux extrémités
du parc: Rachel-Papineau (nord-est) et Chérier (sud-ouest).
En 1880, la rue Rachel est la seule rue est-ouest qui permet d'aller
de Saint-Denis jusqu'à Papineau.
En 1880, construction de l'actuelle École Normale Jacques Cartier
sous le nom d'Académie Marie-Immaculée, exclusivement pour garçons.
Le verger de la ferme Logan devient la cour de récréation.
En 1884 est érigé le sous-sol de actuelle église
de l'Immaculée Conception.
Ce n'est qu'en 1898 que l'église sera complétée.
1898, inauguration de la caserne de pompier
au coin de Rachel et Christophe-Colomb.
En 1888, il y a double fondation de paroisse.
Du côté nord-est, c'est la paroisse Saint-Grégoire le thaumaturge
qui changera son nom pour Immaculée Conception en 1910.
Du côté sud-ouest, c'est la paroisse Saint-Louis de France.

En 1888, le gouvernement du Canada loue le terrain où est aujourd'hui situé le Parc La Fontaine à la ville pour 99 ans, au loyer d'un dollar par an, à condition que la ville y aménage un parc public.
Ce parc vient au monde en même temps que le parc du Mont-Royal et le parc de l'île Sainte-Hélène.
C'est l'ère de l'inauguration des parcs.
Dans la ville pré-industrielle, la nécessité d'un parc ne se posait pas.
Immédiatement à l'extérieur des remparts,
à quinze ou vingt minutes de marche, c'était la nature.
Mais le développement effréné de la cité industrielle
rend la nature inaccessible, du moins à pied.

"*Apparaît alors, à Montréal comme ailleurs, stimulé par des philanthropes et des réformateurs sociaux, un antidote à l'agression du domaine bâti, une sorte de service d'hygiène et de réconfort,
aussi nécessaire que l'aqueduc et l'égout: le parc urbain.
Il ne s'agit pas particulièrement, ici, de petits parcs
que l'on retrouve un peu partout, incrustés dans notre grille orthogonale, résidus de terres rurales échappés par accident, ou par testament, à la vague de l'urbanisation, mais de grands parcs naturels, oasis de verdure, aussi important par leurs aménagements romantiques et pittoresques que par leur large vocation comme lieu de repos, de délassement,
et de récréation*."
(Montréal en évolution, Jean-Claude Marsan).

En 1895, on vient au parc Logan pour admirer une grande variété de fleurs cultivées sous serre par A. Pinoteau.
Mais ce n'est qu'en 1898 que le parc prend corps.

"*L'aménagement paysagiste de ce parc, aménagement de deux types distinctifs, reflète assez bien la dualité culturelle de Montréal.*
D'abord un aménagement naturel et pittoresque, dans l'esprit des jardins anglais, est centré vers un étang, qui correspond au "twaleg" d'un ancien ruisseau; à l'est de l'avenue Calixa-Lavallée, c'est un aménagement à la française qui prédomine, avec ses allées linéaires, ses pelouses plates découpées en motifs géométriques, bien encadrées par des arbres magnifiques, alignés au cordeau.
Un urbaniste français (Louis François Chollet) aurait d'ailleurs été responsable de cet aménagement".

Ce parc se nommera d'abord Logan Parc et la rue Parc La Fontaine qui mène de Sherbrooke à Rachel se nommera Parc Logan West.
Le 22 juin 1901 a lieu l'inauguration du Parc qui prend dès lors le nom de Parc La Fontaine en l'honneur de Sir Louis-Hippolyte La Fontaine (1807-1864) premier ministre du Canada en 1842 et 1848, père du gouvernement responsable et défenseur de la langue française au gouvernement canadien.
Une vague de construction s'en suivra tout autour du Parc.
Les archives municipales ayant passé au feu en 1922, il ne reste que les dates gravées dans la pierre des bâtiments pour nous donner une idée du rythme de progression.
1904, le 1290 Sherbrooke est.
1909, le 3780 Parc La Fontaine, coin Roy.
1922, la vieille section de l'hôpital Notre-Dame est érigée sur la rue Sherbrooke.

L'architecture de l'époque, dite victorienne, est romantique, exubérante et pittoresque.
C'est l'époque des lucarnes fantaisistes, des tourelles impressionnantes, des frontons finement ouvragés.
Plusieurs de ces décors sont faits en série.
Les machines, d'abord actionnées à la vapeur, puis à l'électricité, produisent en série fenêtres, portes, escaliers, corniches, lucarnes et moulures.
On va même jusqu'à acheter par catalogue des États-Unis des façades en pièces détachées qu'un ouvrier peut sans peine agencer sur place.
La rue victorienne présente un décor exubérant, créé essentiellement par une architecture de façade.

Mais la montée en flèche de l'automobile (27.8% des ménages en 1951 contre 68.1% en 1971) occasionne un exode massif vers les banlieues.
Les anciens habitants ont tendance à se faire bâtir à Outremont.
Le Parc La Fontaine, comme tout le centre ville, est de plus en plus habité par des célibataires n'ayant plus besoin des grands espaces qu'occupaient jadis des familles nombreuses et souvent doublées par la présence des grands-parents.
De 51% de locataires au centre ville en 1871, le pourcentage atteindra 88% en 1941.
C'est à cette époque que certains immeubles seront transformés en "bachelors".
Mais le ravage reste encore limité, la hauteur des maisons demeurant la même, les transformations étant effectuées par l'intérieur.
De 1963 à 1973, dix buildings verront le jour tout autour du Parc.
1963: le 1565 Rachel est, 11 étages, le 3425 Papineau, 7 étages, le 1010 Cherier, 18 étages.

1965: le 1101 Rachel est, 17 étages, le 3485 Papineau, 13 étages,
le 1160 Sherbrooke, 14 étages.
1966: le 3655 Papineau, 13 étages.
1970: le 3535 Papineau, phase 1, 28 étages.
1971: le 3535 Papineau, phase 2, 28 étages.
1973: le 1595 Rachel est, 8 étages.
1977: le 1100 Sherbrooke est, 12 étages.

Le 8 juin 1976, un nouveau règlement de zonage limite à:
3 étages la rue du Parc La Fontaine,
3-8 étages la rue Rachel,
3 étages la rue Papineau entre Rachel et Gauthier,
3-6 de Gauthier à Sherbrooke.

En 1982, un autre règlement de zonage fait de la rue Sherbrooke,
face au Parc, un quartier résidentiel limité à 15-25 mètres de hauteur.
C'est l'époque du retour en force des propriétaires résidents.
La rénovation bat son plein.
50% des nouveaux arrivants sont des professionnels.
La tendance est de respecter le caractère d'origine des maisons.
Les prix triplent en cinq ans.
Rien ne s'y transige plus que sous la forme de copropriétés
ou de condominiums, étage par étage.

1 mai 1984

Je suis à l'aéroport de Dorval.
Je bois un «bloody mary» en regardant le va-et-vient des avions.
Il y a dix ans exactement j'étais ici comme stagiaire
en restauration hôtelière.
Dix ans plus tard je traverse le Québec pour conseiller les directions
de l'industrie.
Ce soir, je coucherai à Val D'Or. Demain, ailleurs.
Dans trois ans, j'aurai fini de payer ma maison de location.
Je pourrai survivre à rester chez moi.
Ce sera la dernière phase de ma vie.
Celle du retour à l'écriture.

24 mai 1984

J'ai signé le dernier renouvellement de mon hypothèque.
Dans trois ans, cette maison que j'habite sera mienne.
J'en aurai des revenus équivalents de $25,000
pour des dépenses d'opération de $10,000.
Il me restera donc $15,000: soit $5,000 pour manger (ce qui est
mon budget actuel), et un logement gratuit au prix équivalent de $10,000.
Je cesserai de travailler 5 jours par semaine.
Je ne travaillerai qu'un ou deux jours pour me payer mes petits luxes.
Je reviendrai à mes écrits, aux grands examens de conscience
avant la fermeture finale du grand livre.
C'était le rêve de mes 16 ans.
Celui de vivre d'un immeuble à petites locations
pour m'adonner librement à mes plaisirs de l'esprit.
J'aurai 45 ans.
Il m'aura fallu compter 30 ans entre le désir et la réalité.

22 août 1984

Lionel Durocher vient de m'annoncer son départ.
Le 13 juin dernier, Robert Martin en faisait autant.
Nos deux patrons ont finalement lâché.
Une affreuse conjoncture de travail qui nous épuise depuis deux ans.
D'un côté, un fonctionnaire bretteux qui n'en finit plus d'étirer
ses prises de décision au point de rendre ses meilleurs employés presque
inefficaces pour ensuite leur reprocher leur manque de dynamisme.
De l'autre, un fonctionnaire véreux en éternels conflits d'intérêts
entre ses petits contrats personnels et les contrats qu'il a à remplir
pour le salaire qu'il reçoit de l'État.
Le vent tourne.
D'autres viendront.
Et le vin tournera sans doute encore au vinaigre.
Mais au moins aurons-nous eu le soulagement de boire encore un peu
le vin nouveau des arrivages!
Encore 34 mois de cette vie, et même qu'avec l'assurance chômage
22 mois suffiraient.

18 novembre 1984

(*Éloge des phantasmes lents*)
Je suis une ombre blanche sur un mur blanc.
Un slip rose pend à ma patère grise.
Mon gland se gonfle rouge dans une bouche blanche.
Ma maison peinte craque dans l'hiver.
Je brûle sur la montagne sainte.
Mes cendres seront grises sur la neige blanche.
C'est comme si c'était la première fois que tu me suces le gland.
La neige s'ébruite lentement sur les vitres du temps.
Je passe et tu passes et rien de nous ne dure.
Tout s'efface et tout est démesure.
Le calme de notre vie n'existe que dans l'effritement calme du temps.

1985 43 ans

13 janvier 1985

Nous habitons le pays comme nous habitons une auberge.
Les forfaits s'expriment en fêtes populaires ou en défilés militaires.
C'est selon la largeur ou l'étroitesse d'esprit du maître des lieux.

27 avril 1985

Ma mère n'était fidèle à mon père que par sa fidélité à la religion
qu'elle valorisait avant toute autre chose,
et dont les lois lui dictaient d'être fidèle à son mari.
Ma mère était fidèle à sa croyance.
Ainsi en est-il d'une majorité de gens de ma génération.
Sauf que se retrouvant soudain sans croyance, ils se trichent
et se divorcent à tour de bras sans comprendre ce qui leur arrive.
Quelques uns résistent.
Et c'est sans doute, eux aussi, par fidélité à une idée ou à une utopie qui
n'a, en fait, aucune relation avec la personne à qui ils disent être fidèles.
L'essentiel, dans un projet de vie, est de mettre sur pied une action
que de toute manière l'on désire mener à terme seul.
Les meilleurs d'entre nous ne sont foncièrement fidèles qu'à eux-mêmes.
Il arrive que deux personnes fidèles à elles-mêmes
se rencontrent et fassent ensemble un bout de chemin.
Mais ce ne sera finalement qu'un bout de chemin.

14 juillet 1985

Je suis embourbé dans mon époque.
Exactement comme une vieille roue de bois d'une charrette ancienne
embourbée dans la boue d'une route de terre.
Car nous allons tous ainsi nous embourbant dans la faille historique
de notre époque.
Et les fusées aussi s'embourberont.
Les lèvres somptueusement bulbeuses du matin
s'atrophient dans les vents secs du midi.
Le chant final s'estompe toujours dans les derniers essoufflements du soir.
JE ne suis finalement que le retournement du *NOUS*
dans les grands labours du temps.

20 juillet 1985

Michel Beaulieu est mort. Je l'apprends par LA PRESSE.
À y voir sa photo, j'ai pensé qu'il revenait en surface
et j'étais content pour lui.
Après avoir connu une éviction de locataire (il habitait chez mon voisin
Nicolas Clarizio), et une faillite personnelle (il devait une trentaine de
mille dollars et n'avait que peu de revenus), il était redisparu de ma vie.
Je l'avais entrevue de loin, une dernière fois, près du Carré St-Louis
alors qu'il prenait la rue Drôlet.
Je n'ai pu m'empêcher de pleurer.
Les larmes venaient doucement, une à une, en nostalgie
de cette camaraderie qui nous avait menés du QUARTIER LATIN
à la revue QUOI dans les années soixante.
J'ai depuis, à travers plusieurs déboires, quitté l'écriture
pour accumuler de l'argent.
J'aurai dans 23 mois fini de payer la maison à revenu
qui me fera vivre modestement et revenir à l'écriture.
Il reste peu de temps.
Michel Beaulieu, par sa mort, me ramène brusquement à l'importance
de revenir au plus tôt à ce que j'aurais aimé que fût ma vie.

14 août 1985

Rivière du Loup.
Auberge de la Pointe. Chambre 106.
Avec balcon sur la largeur du fleuve.
Le travail mais avec, cette fois, une réflexion
s'enclenchant sur la fin prochaine de ce travail.
Le début de l'autre réflexion.
Celle des grandes intimités et des synthèses.
À l'écart de l'exaspération quotidienne de devoir vivre à des niveaux
moyens d'intelligence et d'organisation pour pouvoir survivre.
Devant la régularité millénaire des vagues.
Ayant épuisé l'élan rêveur de la jeunesse.
Dans le constat des choses engrangées.
Avec le goût de savourer sans distorsions le dernier retour de sève
des premiers flétrissements de l'automne.
Et comme seul dans les grands espaces liquides de la terre.
L'écrit n'étant toujours qu'un message
dans une bouteille livrée à l'immensité étrangère de la mer.
Mon plaisir n'étant que de me relire, et par définition même, jamais,
après ma mort, d'être lu.

27 août 1985

Gertrude Savard est morte, à la suite d'un cancer, le 21 août 1985.
Cette femme, cousine dépourvue de ma mère, a été en quelque sorte
notre mère, aspect bas travaux de la maison : cuisine, lavage, nettoyage.
Mes parents la payaient $15 par mois, logée, nourrie.
Ma mère, elle, vaguait aux travaux nobles et bien sûr s'occupait
de satisfaire le mâle de la maison.
Gertrude Savard a été enterrée exactement dans la même fosse
où ma mère a déjà fini depuis longtemps de se décomposer.
Finissant à l'unisson dans la décomposition!
Ma famille ne m'a pas téléphoné.
C'est Michelle, une belge qu'a épousée mon frère Sylvain,
qui s'est fait le devoir de m'en avertir.
Je retrouve bien là la famille fasciste que j'ai tant détestée.
Mon aventure avec SEXUS doit m'avoir marqué d'un fer rouge.
Dieu est grand! et ses enfants bien petits...

(*Lettre de notre père René Mornard à Gertrude Savard,*
récupérée, je ne sais comment, après la mort de celle-ci.
Bel exemple de la continuelle fabulation sur la «fortune» des Mornard).

Ce 3 mars 85.
Ma chère Gertrude.
Enfin je t'écris, merci pour ta lettre du 28 nov. 84.
Je ne te souhaiterai pas joyeux Noël mais plutôt joyeuse Pâques.
Tout va bien ici.
Nous avons un hiver froid pour ici.
Nous avons tous eu la grippe mais nous sommes bien maintenant.
Ma soeur Françoise est morte et j'ai reçu son héritage.
Étant le seul «taureau» dans la famille je continue
et mes enfants après moi recevront la fortune des Mornard.
Prends bien soin de toi car personne ne le fera pour toi.
Affection. René Mornard.

27 septembre 1985

La seule chose qui m'intéresse désormais, c'est d'atteindre mes vendredis.
Et, finalement, d'atteindre mes fins de mois.
Afin d'en finir, dans 20 mois qu'il me reste pour payer ma maison,
avec ce milieu de vie dans lequel je me suis embourbé il y a de ça 13 ans,
cet «Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec», qui n'a de tourisme
que les voyages inutiles que se payent ses hauts fonctionnaires,
et qui n'a d'hôtellerie que leur voracité à empocher les petites combines
et à se braquer, sourire tous azimuts, devant toutes les caméras.
Car ce n'est là qu'un haut lieu du culte de l'apparence qui n'a pour objectif
que de camoufler un manque chronique de culture et d'intelligence
baignant dans une homosexualité cachée.
J'ai le goût de retrouver mon franc parler
du temps de SEXUS et de ALLEZ CHIER.
J'ai le goût d'être vrai.
J'ai le goût d'être heureux.

11 octobre 1985

Il n'est que 4 heures du matin.
Je ne réussis plus à m'endormir.
L'automne fait de la buée sur mes fenêtres doubles.
J'erre dans la chaleur irradiée par les calorifères de ma maison.
J'achève ma longue accumulation pour le grand hiver:
«*Celui de la quarantaine.*
Celui d'une lente retraite dans les zones chaudes du sexe et de la pensée.»
(25/8/74).
J'ai le goût d'être heureux.
Le problème est, après tant d'années d'esclavage,
après tant d'années de soumission pour pouvoir accumuler le peu que j'ai,
qu'il ne m'est plus facile de retrouver le rire à travers les rides figées
de mon visage.
Chaque pas gagné ne l'a été que dans la guerre.
C'est le lot de la vie que d'incuber la pédanterie, le goût de l'exploitation
et la haine qui s'en suit à toute l'organisation sociale.
J'erre dans l'automne chaud de ma maison.
Seul.
Et comme encore inhabitué de ne pas toujours avoir la bride au cou.
Esclave à la veille de son affranchissement.
Affichant, en fin de course, un certain éclat du regard.
Presque hébété sous le poids des coups reçus.

1986 44 ans

17 mars 1986

Le printemps est revenu et avec lui un certain goût de rebourgeonner.
De renaître dans ce milieu de vie que j'ai choisie : cette maison
de style victorien située au centre ville, devant le Parc Lafontaine,
d'où toutes mes activités peuvent s'effectuer à pied.
Je corresponds au portrait suivant :
« *la première vague d'urbanisation, celle des années 1880 et qui a
elle aussi amené son fort contingent de ruraux francophones à Montréal,
a produit un milieu de vie urbain particulier, authentique,
tant au niveau des relations des citoyens entre eux
qu'au niveau de leurs rapports avec l'environnement.
Des quartiers populaires comme ceux du Plateau Mont-Royal
en témoignent, et Norbert Lacoste a explicité cette influence
de la mentalité rurale sur l'architecture des habitations urbaines.
Il a ainsi montré que ce type d'habitation offrait, pour celui qui pouvait
en devenir propriétaire, à peu près les avantages de rentabilité et
les caractéristiques d'exploitation que la ferme rurale, à savoir que
l'investissement pour la construction ou l'achat n'était pas très lourd,
ne présentait pas ou peu de risques, ne réclamait ni une connaissance
approfondie des marchés financiers, ni une habileté particulière
pour l'exploitation, tout en assurant à son propriétaire un revenu stable
n'entrant pas en conflit avec d'autres activités rémunératrices.
De plus, ce propriétaire, comme dans le cas de la ferme rurale, pouvait
habiter un logement dans son immeuble, et veiller de près à son bien
et à son entretien; il avait, enfin, la possibilité de léguer bâtiment
et terrain à ses héritiers*.» (Marsan, *Montréal*).

J'avais pressenti, à regarder vivre mon père et ma mère dans leur pavillon de banlieue où l'automobile était nécessaire, un malaise certain.
Ce style de vie me semblait faux.
La citation suivante
est révélatrice du machiavélisme qui en avait fait la promotion :

«*La seconde vague d'urbanisation, en produisant la banlieue,*
a engendré un milieu beaucoup moins authentique.
Voilà ce qu'il y a de plus discutable dans cette emprise disproportionnée
des grandes entreprises sur le développement de la métropole.
Deviennent objectifs de développement non les besoins réels et
les aspirations de la collectivité mais les multiples intérêts de ces sociétés.
Déterminent les types d'occupation du sol et d'aménagement
non les comportements culturels et les styles de vie des citoyens
mais les opérations comptables des compagnies.
Les faits ne laissent guère de doutes à ce sujet : plus de 90% des sociétés
qui ont des intérêts dans la promotion immobilière à Montréal et dont on
peut retracer les propriétaires ont des liens avec la production du pétrole,
des automobiles ou encore avec l'extraction et le raffinage des matières
premières entrant dans leur fabrication.
Donc non seulement ces sociétés ont intérêt à développer la périphérie
de l'agglomération urbaine parce que cette opération met en valeur
de nouveaux terrains et s'adresse à un marché d'acheteurs de bungalows
garanti par l'État lui-même, non seulement elles ont intérêt à développer
les centres commerciaux pour desservir cette clientèle captive,
mais elles ont avantage aussi à promouvoir ce type de développement
parce qu'il force la consommation du pétrole et des voitures.
Pour James Lorimer, «la cité des promoteurs, telle que l'a construite
l'industrie immobilière depuis 1945, n'est pas tant un lieu pour vivre,
un lieu où les gens sont chez eux, qu'une machine rationnellement conçue
pour produire de l'argent.»

Qui paie en dernier ressort pour ces agissements des sociétés immobilières encouragées par l'État?
La collectivité en général, par le gaspillage d'énergie, d'espace, de temps, par l'absence de choix dans les styles de vie et dans les modèles de développement et d'aménagement.
Ainsi conclut Henry Aubin:
«La leçon que l'on peut tirer de tout cela, c'est qu'il en coûte très cher pour créer des villes inesthétiques qui représentent en plus un gaspillage de ressources énergétiques et de terres agricoles.»

J'avais aussi pressenti, et c'était l'une de mes raisons de ne pas vouloir d'enfants, la décadence inévitable et prochaine de l'Amérique blanche. Et, hélas, j'avais pressenti aussi que la seule issue tolérée était de me ranger comme rentier du système, comme témoin cynique de son effondrement.

«*Je viens de passer quatre mois aux Etats-Unis.*
J'ai été frappé par une perte de vitalité extraordinaire, qui me semble un phénomène grave et préoccupant.
À l'université de Harvard, je ne me retrouvais plus.
J'ai eu un choc culturel.»

Celui qui parle ainsi est le sociologue français Michel Crozier, formé à la fois dans les universités françaises et américaines et admirateur de longue date de la fécondité des Etats-Unis qu'il expliqua sans répit à l'Europe du temps du défi américain, il y a dix ans, pour réveiller, stimuler le vieux continent.

Pour ceux qui connaissent Michel Crozier et la sobriété de son expression, ces propos sont saisissants.
Il confirme ce que l'on sait, ou que l'on craint, et il va plus loin :

« *Le phénomène est dû, ajoute-t-il, aux nombreuses décisions mauvaises qui ont été prises lorsque tout allait bien...*
Il n'y a plus de place pour les jeunes.
Plus de jeunes, plus de renouveau : il y a stagnation du marché intellectuel, les gens en place sont devenus des rentiers du système...
Comme il n'y a plus d'emploi, les gens ne se préparent plus.
Il n'y a plus de bons étudiants en doctorat,
donc plus de bonnes recherches...
Tout le monde attend, en continuant d'agir comme par le passé.
La crise qui secoue actuellement l'Amérique dépasse les affaires, l'université et le monde intellectuel.
C'est un problème moral...
Les Américains considèrent que le «mal» est arrivé,
et ils sont désemparés.
On ne trouve plus aucun enthousiasme pour entreprendre des choses nouvelles. Certes, l'Amérique se relèvera.
Mais on ne doit pas s'attendre à un relèvement spectaculaire dans les quatre ou cinq ans à venir.»

Ainsi conclut Crozier.
Il faut sans doute affecter ce diagnostic du coefficient sentimental de l'admirateur déçu.
Mais, dans un langage plus feutré, les esprits américains les mieux informés partagent ces vues et n'hésitent plus à les proclamer dans l'espoir, légitime, que les défis du monde extérieur provoqueront un réveil américain.
Ainsi, un grand débat a commencé autour de la reindustrialisation de l'Amérique, que d'autres, plus avisés, appellent sa revitalisation.

7 avril 1986

Léonard Dumas, collègue de travail depuis bientôt sept ans, s'en va.
Il n'y a eu entre lui et moi aucune facilité.
J'ai toujours dû avec lui être sur la défensive.
Nous avons signé ensemble certaines publications de gestion de restaurant.
Mais, dans les faits, ce fut plutôt moi que lui qui en a été le créateur.
Mais il était le ou la préféré(e) du directeur de l'Institut de Tourisme,
Antoine Samuel, dit «Samuelli», celui-là même qui a eu des démêlés
avec la police au sujet du projet gouvernemental de restauration rapide
québécois «Croquebec», que Samuel détourna à son avantage
sous la marque de commerce de «Tournebec»
avant de fermer boutique pour mauvaise gestion.
Et du fait de cette amitié entre Samuel et Dumas,
tout ce que Léonard faisait était bien.
Et tout ce que je faisais de bien devait donc aussi être signé par Léonard.
Atroce marché que ce marché des pauvres en mal de gagner leur vie.
Encore un an de cette vie d'extrême nécessité.
Un an avant d'avoir droit au simple titre d'affranchi du système.

5 mai 1986

Un oiseau ne donne jamais à un autre oiseau le soin de faire son nid.

19 juin 1986

Un grief devrait, préalablement à l'acceptation de son dépôt,
être entériné par la majorité des membres inscrits au corps syndical.

1 juillet 1986

(*Remarques de Claude Baillargeon, frère de Mireille, habitant Paris, en visite à Montréal*).

- le gaspillage de papier: LA PRESSE, « il n'y a que des publicités».
- le gaspillage d'énergie: des buildings vides illuminés toute la nuit.
- le coût exorbitant que doit représenter le chauffage.
- les balcons.
- les escaliers en devantures, les escaliers de secours.
- les poteaux électriques.
- la largeur des rues.
- l'autodiscipline dans le respect des files d'attente.
- peuple calme, accueillant.
- la présence de la nature dans la culture.

21 juillet 1986

Le vignoble de Saint-Joachim est presque terminé.
Reste encore à installer quelques rangs de paillis et à planter les poteaux.
Quatre cents plants: Foch, Aurore, De Chaunac.
Une production possible de 4000 livres par année.
Soit 1000 bouteilles de vin.
Soit l'autosuffisance en chauffage l'hiver et en entretien des pelouses l'été par la vente des fruits tels quels à des amateurs (de plus en plus nombreux) qui font leur vin.
(La première expérience cette année des permis gouvernementaux de vente de vin à la ferme est concluante : le marché est là.)
Trois ans d'effort.
Mais je ne sais pas si j'aurai la patience de supporter la famille Baillargeon jusqu'à la première récolte.
J'en ai assez des engueulades des deux soeurs Mireille et Jeanne;
j'en ai assez de l'attitude de Jocelyn, père des enfants de Jeanne,
qui veut tout prendre en charge et tout décider seul.
Dans cette communauté de copropriétaires,
rien ne se décide collectivement.

Les goûts sont tellement différents que toute réalisation ne peut se faire
que dans l'opposition.
C'est ainsi que le vignoble est né.
Une fois réalisée, l'acceptation vient.
Mais, évidemment, sans joie collective, et comme par défaut
de pouvoir encore s'opposer.

Je me suis levé ce matin, seul, dans le silence de mes huit pièces désertes.
Dans l'autre silence.
Dans cette maison qui sera complètement payée d'ici dix mois.
Dans cette richesse que je vise depuis l'âge de 16 ans.
Dans la possibilité, bientôt, de réaliser ma vie dans le style que je voulais.

4 novembre 1986

L'infidélité est une condition essentielle à toute recherche sérieuse.
Ce n'est qu'après une certaine série de recherches et d'essais
que l'on peut penser à juste titre de choisir.
Et le premier choix n'est souhaitablement qu'une première expérience
approfondie laissant cours à d'autres connaissances à réaliser.
L'expérience reconnue n'étant en bout de route
que l'état de fait d'une baisse de capacité.
Car la fidélité n'est pas nécessairement un signe de force,
bien qu'elle puisse l'être, dans certaines circonstances.

5 décembre 1986

J'ai le goût de m'arrêter ici.
D'abandonner mon travail.
De rester pauvrement dans ma maison
à me raconter mes dernières loufoqueries.
Je n'ai plus le goût de me vendre sur le marché des esclaves.
J'ai le goût d'être moi.
Tout simplement moi.
J'arrêterais carrément toute consommation d'alcool.

Je ne bois que par dédain de moi
dans la soumission que le travail forcé m'impose.
Je déteste la vie que je dois vivre pour survivre.
Ma maison est payée.
Du moins mes économies couvrent le reste de la dette.
Je retirerais durant un an l'assurance chômage.
Sans compter que ma maison peut me rapporter entre $5000 et $8000
par an (selon la conjoncture de location), une fois tous frais payés,
et mon logement fournis.
Au fond, j'atteins, à 45 ans, le fond de pension que la majorité atteint à 65.
J'ai le goût, enfin, de vivre ma vie.

28 décembre 1986

Enfin, ma maison s'autofinance.
Il était temps.
L'écoeurement à mon travail atteint son paroxysme.
Le banditisme de la direction atteint son comble.
Le mépris de ce qui ne leur sert pas est catégorique.
J'aurais aimé y être heureux.
Surtout qu'après plus de 12 ans de travail,
j'aurais aimé y recevoir un peu de reconnaissance.
On m'y méprise au point que je me dois d'attaquer
par le biais du syndicat.
Ma maison s'autofinance.
Heureusement.
Je peux, si je me propose à l'oeuvre de la soupe, un service aux pauvres,
travailler quelques heures par jour comme cuisinier, y trouver la gratuité
de mes repas.
Je suis un moine.
Et heureux.
Si je veux.
Enfin.
Vivre ma vie.

1987 45 ans

23 janvier 1987

(*Lettre envoyée par le Syndicat des professionnels du gouvernement du Québec au Directeur de l'ITHQ*).

Monsieur Antoine Samuelli,
Certains de nos membres à l'emploi de l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec ont porté à notre attention ce qui semble être une irrégularité dans l'engagement et le maintien en fonction d'un certain monsieur Pierre de Lignac à titre de professionnel occasionnel.
Cet employé occasionnel engagé le 15 septembre 1986 aurait été maintenu dans son emploi malgré que le budget permettant son engagement soit épuisé depuis plusieurs mois.
Selon nos informations, l'emploi de ce professionnel occasionnel serait maintenu à même un budget fourni par la Commission scolaire Jérôme LeRoyer; ce budget n'ayant évidemment rien à voir avec le mandat habituel de l'Institut.
De plus, nous avons reçu beaucoup de plaintes de la part de nos membres à votre emploi, à l'effet que M. de Lignac agit avec l'autorité d'un supérieur immédiat sans même en avoir le statut et sans être un employé régulier de l'Institut.
Nous croyons que cette situation est inhabituelle et nous espérons que vous prendrez les mesures nécessaires afin de régulariser le statut de cet employé.
Louis-André Cadieux, Président.

9 mars 1987

(*Lettre envoyée par la section locale du syndicat au même directeur*).

Cher monsieur Samuelli,
Lors de l'assemblée syndicale des professionnels de l'ITHQ
vendredi dernier, j'ai été nommée présidente de l'élection.
À cet effet, il me fait plaisir de vous annoncer
que monsieur Lucien Miron a été nommé délégué syndical
et monsieur Yvan Mornard délégué substitut.
Marie-Thérèse Desjardins. Présidente d'élection.

20 mars 1987

Il faut que je rompe avec les comportements qui n'ont d'autres buts
que de combler l'estomac: mon alcoolisme, le milieu où je travaille,
l'Institut de Tourisme et d'hôtellerie du Québec
où les gens n'ont pour langage que des rôts à la bouche!

2 avril 1987

Les religions actives sont des syndicats contre les dictatures.
Les gens réprimés confondent l'impulsion religieuse
avec l'instinct de survivre.
À la mort du dictateur, l'athéisme et le goût de jouer renaissent.

7 avril 1987

(*Esquisse pour une mise en marché*
de mon logiciel de gestion de restaurant).

Fini l'écriture à la main.
La bonne gestion de votre restaurant passe par le programme RESTAU.
Avec RESTAU, votre ordinateur personnel produira rapidement
vos inventaires et le prix de revient toujours remis à jour
de toutes vos recettes de cuisine.

RESTAU constitue sans contredit le logiciel de gestion de cuisine
le plus avancé sur le marché.
Ne craignez plus d'être dépassés dans vos prix de vente
par les variations de prix du marché.
Vous serez dorénavant en mesure de fournir le coût exact
de toutes vos recettes dès que vous changerez des prix à l'inventaire.
De plus, RESTAU est le premier livre de recettes informatisées au
Québec.
Car RESTAU ne calcule pas seulement vos coûts.
RESTAU imprime aussi la recette au complet pour l'usage des cuisiniers.
RESTAU au prix de 495$.
Commandez un échantillon pour 20$.
Offrez-vous une rentabilité accrue.

13 avril 1987

Nous n'avons qu'une vie à vivre.
Nous gérons notre vie dans l'égoïsme le plus étroit
de nos possibilités sociales.
Le moins aux autres, le maximum pour soi.
Notre mort marque la fin de tous les respects que nous avons obtenus.
L'héritier fout aux vidanges tout ce qui ne peut l'honorer ou l'enrichir.
L'ère du défunt prend ainsi fin.

14 avril 1987

Il y a vingt ans, j'étais à la même place, ici, à St-Jovite,
au motel Le St-Jovite.
J'y étais envoyé du journal interne de l'Hydro-Québec.
Je venais d'éditer SEXUS et j'allais bientôt être mis à la porte de l'Hydro.
Pauline Maltais m'attendait dans le logement à loyer où j'habitais,
4383 rue Christophe-Colomb, à deux pas de ma propriété actuelle
du 3960 Parc Lafontaine.
C'est comme si le destin m'envoyait ici pour fermer un vieux dossier:
celui de mes amours fous, et de ma dépendance envers l'argent d'autrui.
Je me dois à ma tranquillité et à n'accepter de faire que ce qui me motive.
Je n'ai comme seule véritable richesse que ce qu'il me reste de vie.
Dans vingt ans, je serai sans doute mort.
L'ère des concessions et des remises à demain du plaisir de travailler
et de vivre en général est terminée.
Ma joie est dorénavant une exigence non négociable.
Il y aura guerre s'il le faut, mais jamais plus d'écrasement.

15 mai 1987

Rien n'est facile, rien n'est gagné.
Le lit que tu quittes au matin, te sera peut-être contesté le soir.
L'organisation de la défense de ton indépendance
est la seule garantie de ta paix.
Même aimé, tu es toujours seul.
Et l'éventualité de ta mort
fait qu'il y a toujours quelqu'un qui complote dans ton dos contre toi.
La vie est toujours à refaire.
Notre réalité est essentiellement précaire.
Même les empires sont transitoires.
Nos approvisionnements (amour, culture, savoir) sont aussi périssables.
L'essentiel étant inessentiel dans l'absolu du temps.

23 mai 1987

Pour le secrétariat, l'arrivée de l'informatique rend toute erreur peu grave.
Toute se répare facilement.
Relaxation.

24 mai 1987

(*Lettre envoyée au Directeur de l'ITHQ,*
pour contester son évaluation menant à me congédier).
Monsieur,
Veuillez trouver par la présente mes commentaires suite à votre évaluation,
commentaires qui devront accompagner ma fiche de notation
dans mon dossier.
Je suis en désaccord avec l'évaluation qu'a fait de moi et que m'a fait
signer mon collègue professionnel syndiqué et chef d'équipe
René-Luc Blaquière.
Cette évaluation ne respecte pas les dispositions prévues
à ma convention collective.
Je conteste le contenu de l'évaluation qui porte atteinte à ma réputation
de professionnel responsable et respectueux de la hiérarchie
tel que prévu dans ma convention collective.
Il est inexact de dire que je me sois limité à l'exécution de ma tâche
et que ma collaboration au travail se soit limitée au strict minimum.
À titre indicatif: depuis le début de septembre 1986,
date à laquelle un nouvel occasionnel, Pierre de Lignac, a été engagé
pour agir comme «sous-chef d'équipe» dans le service,
nous sommes au total trois conseillers.
Sur 24 dossiers/entreprises traités, 9 l'ont été par moi, soit 36%.
Sur 129 dossiers/ad hoc, 56 l'ont été par moi, soit 43%.
Sur 8 ateliers de gestion qui ont eu lieu, 7 ont été exécutés par moi
et moi seul (sans même un quelconque soutien de secrétariat), soit 87%.
Depuis 12 ans que je travaille à l'ITHQ, dont 8 en tant que professionnel
au Centre de Consultation, j'ai eu 9 patrons
dont 8 au Centre de Consultation.

Toutes mes évaluations ont été bonnes, y compris celle du 20 mai 1986 signée par mon chef d'équipe actuel René-Luc Blaquière.
Étrangement, depuis que j'ai rapporté au syndicat les irrégularités hiérarchiques (on m'imposait d'obéir à un occasionnel, Pierre de Lignac, qui n'était ni cadre, ni même inscrit parmi les professionnels du gouvernement du Québec) et depuis que le président du syndicat, André Cadieux, vous a envoyé une lettre vous avisant de corriger la situation, on essaie de monter un dossier contre moi, on me harcelle de lettres d'avertissement, de directives, etc., dont la teneur est soit fausse ou biaisée.
Finalement, on me fait une évaluation négative qui demande de mettre fin à mon contrat, évaluation que je conteste par la présente comme étant injuste. Je demande donc une nouvelle évaluation.

26 mai 1987

Enfin de retour! De retour à du temps libre pour écrire et penser!
À la fin de ce contrat de travail qui me rejette, après dix ans, comme un déchet vulgaire.
Dans un mois, je serai libre.
Heureusement, j'en suis rendu au terme de mes dettes.
Ma maison est payée et les revenus que j'en tire des locataires sont de $5000 dollars excédentaires par année aux dépenses essentielles que je dois encourir.
Je suis logé gratuitement et l'excédent de revenus a de quoi satisfaire, et de beaucoup, aux rénovations toujours à faire.
C'est un modeste commerce, mais c'est une garantie de base.
Je suis à demi riche et à demi pauvre.
Après l'année d'assurance chômage à $250 par semaine que j'ai devant moi, il me restera le problème de me trouver de quoi me nourrir.
Les griefs en cours contre l'employeur iront sans doute en procès pour compensation financière: ce sur quoi je n'escompte pourtant pas.
Mes projets d'informatisation de la gestion de cuisine se concrétisent et devraient suffire, dans un an, à boucler mes fins de mois.
Le livre de recettes informatisé est en voie d'achèvement.

Au pire, je serai à demi clochard s'il le faut.
Ma seule tristesse réelle est de constater qu'après 12 ans de travail
au même endroit et parmi presque les mêmes gens
aucune amitié n'est née.
Pourtant, ici et là, quelques sentiments semblables
à ceux qu'éprouvent entre eux certains compagnons de bagne!
Mais, en général, rien que des relations d'apparence, de bonnes manières
et de fausseté. Des relations strictement de conjoncture et d'argent.
Exactement l'esprit actuel de la direction de l'Institut de tourisme
et d'hôtellerie du Québec: enseigner en priorité l'art de paraître
sans souci d'enseigner l'importance d'être.
Et c'est de notre faute à tous de ne pas avoir réagi.
J'ai la satisfaction d'avoir eu finalement raison d'avoir craint.
D'avoir épargné, presque comme un avare, durant les quelque 12 ans qu'il
m'a été permis de travailler là.
J'y suis entré sans le sou; j'en sors rentier.
Je peux aujourd'hui prendre certaines distances.
Je peux enfin penser et écrire en marge du marché du travail
sur cette façon inhumaine de vivre dans laquelle nous nous sommes tous,
historiquement, embourbés.
Pour moi, l'heure est au choix final.
J'ai structuré ma vie en 5 blocs de 15 ans.
Il y a eu l'enfance heureuse : de 0 à 15 ans.
L'adolescence tourmentée, presque délinquante : de 15 à 30 ans.
L'homme soumis, respectueux des lois et du marché du travail,
dont la seule compensation fût d'amasser l'argent que je possède
maintenant : de 30 à 45 ans.
Reste l'âge mûr : de 45 à 60 ans. Puis la vieillesse : de 60 à 75 ans.
Et le temps va, nous balayant tous sur son passage!
Et le temps passe, à toute allure, me laissant encore, mais vite,
le choix de faire, enfin, ma vie!
Et cette fois, comme j'ai rêvé, jeune, de la vivre.
Heureux. Tout simplement: heureux.
Le peu de temps qu'il nous reste à vivre étant, pour chacun de nous,
notre seule et ultime richesse.

6 juin 1987

Toute écriture est un raboudinage.
Une façon chaotique de se présenter dans l'Histoire.

21 juillet 1987

Ah que l'été est court et que le temps est long!
Qu'est-ce que ce goût de vivre dans ce peu d'espace de vivre!
Rien jamais n'est fini et tout est toujours à refaire.
Les gains d'hier s'enlisent toujours dans l'infini labour du temps.
Rien ne dure, rien ne demeure. Tout passe et tout s'en va.
Je reste là, hébété, dans le constat quotidien de mon propre effondrement.

31 juillet 1987

Je suis seul.
Je suis seul sur mon balcon donnant sur le Parc Lafontaine.
Je me berce dans le soleil du matin.
J'étudie un traitement de texte : Wordperfect.
Je passe à l'écriture informatisée.
Les automobiles passent.
Les gens vont travailler.
Moi, depuis un mois, je ne travaille qu'à demi-temps.
Depuis que j'ai fini de payer ma maison,
mon besoin d'argent a baissé de 60%.
Au lieu de $21,000 net que j'avais besoin, $7,000 me suffise.
Et j'en gagne à demi-temps $15,000.
De plus ma maison s'autofinance, rénovations incluses.
Je commence lentement à me faire à l'idée d'être finalement arrivé
exactement là où je voulais arriver depuis l'âge de 16 ans.
À cet aménagement du temps qui me permet d'être
presqu'entièrement à moi.
À moi, encore un peu, dans l'effritement accéléré du temps.

15 août 1987

Nous arrivons tous, un jour, à la fin de notre vie.

20 août 1987

Mon père est redéménagé à Montréal.
Sa troisième femme, Cécilia, n'avait jamais voulu partir.
C'est elle qui a décidé de revenir avec leurs deux enfants.
Le problème en est rendu un de couple.
Cécilia, en fait, cherche la séparation.
Mon père s'enlise toujours davantage dans la sordidité
de son problème d'alcool.
Il déconne; il détruit tout ce qu'il touche.
Même ma soeur et mes deux frères lui ont signifié
qu'ils ne voulaient plus de sa présence.
Ma nièce et mes cinq neveux sont apeurés
par certaines attitudes de mon père.
Ne sachant pas que j'ai désormais le téléphone à la maison,
il a essayé de me rejoindre au bureau.
J'ai téléphoné à Michelle, l'épouse de mon frère Sylvain, qui m'a prévenu.
Je ne lui rendrai tout simplement pas son appel.

*
Mon père m'a finalement rejoint au travail.
J'ai dû écouter durant dix minutes
son radotage égocentrique, pédant et fou.
Ma froideur a tiré entre lui et moi une ligne que j'espère définitive.

14 septembre 1987

C’est un coup extrêmement brusque!
Celui de se retrouver, libre, après toute une vie d’esclavage.
Exactement comme le chien, toujours soumis à sa laisse,
qu’on abandonne d’un coup dans le trafic urbain.
C’est toute une vie à refaire.
La réorganisation de l’horaire.
Du menu.
Je paresse au lit et ne cesse d’allonger ma disparition sous les draps.
Et je me nourris mal.
Rien ne me motive comme avant.
Le stress de la peur s’estompe
et avec lui la productivité trompeuse du travail imposé.
En fait, je produis davantage dans la paresse.
Je réorganise.
Je crée.
Je me retrouve.
Je me respecte dans mes mauvaises tendances comme dans mes bonnes.
Je n’ai plus à me faire beau pour la galerie.
Je pisse, j’éjacule là où je veux.
Je trace, comme une bête, mon territoire.
Lentement, j’accède au désert infini de la liberté!
Car c’est bien d’un désert dont il s’agit.
Celui de me lever seul, dans une vaste maison déserte,
sans aucune obligation de travail.
Dans l’éclatement provisoire de toutes les habitudes acquises.
Avec, pour fin de route quotidienne, que l’image de soi,
dans un miroir vieillissant.

18 octobre 1987

Depuis deux jours, j'ai cessé, complètement de boire de l'alcool.
J'avais bien, en octobre 1978, arrêté d'en boire pour une durée
de 5 semaines, obligé par mon médecin qui devait me soigner
d'une maladie du foie. J'avais repris de plus belle par la suite.
J'ai commencé à boire de l'alcool, il y a vingt ans, d'abord par plaisir,
puis, de plus en plus progressivement, pour l'effet analgésique
que j'en éprouvais.
J'en étais rendu depuis plusieurs années à rentrer chez moi chaque soir,
seul, dans le but précisément de m'évader en quelque sorte d'une réalité
que je n'aimais pas: ce marché du travail peu créatif
dans lequel on nous paie pour travailler comme des bourriques.
Peu de gens pouvait me rejoindre, et ce, uniquement à des heures précises
où je savais que je n'aurais pas encore commencé à boire.
J'étais sauvage, sans téléphone, évitant le plus possible tout contact
humain imprévu qui aurait pu, de fait, être gênant pour moi.
Seule Mireille Baillargeon, et par extension de tolérance mutuelle,
sa famille immédiate, connaissaient la réalité.
J'ai décidé seul, vendredi soir le 16 octobre, qu'ici s'arrêtait cette étape
de ma vie. J'avais l'excuse, par le projet difficile que je m'étais donné,
(celui d'être rentier à 45 ans), du moins dans le contexte
de mon inconstance à maintenir une idée autrement que dans son état
de rêve, d'avoir besoin d'être endormi tous les soirs pour ne rien remettre
en question dans la phase de réalisation.
Cette phase est maintenant terminée. Je recommence, ici, ma vie.
J'ai arrêté d'un coup toute consommation d'alcool.
Hier, mon corps était comme atteint d'un coup de soleil généralisé.
Mes vêtements m'irritaient partout la peau.
J'étais, par moment, comme atteint de fébrilité extrême.
Je sais, par l'expérience de 1978, que la première semaine sera difficile.
C'est toutes mes habitudes qu'il faut refaire.
Mais ce pour quoi j'ai vécu jusqu'ici est maintenant là devant moi:
c'est à moi d'agir dorénavant.
Le temps est venu de me refaire à la vie.

28 octobre 1987

J'ai donné, aujourd'hui, ma dernière consultation en gestion
à l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec.
Fini la clientèle! Fini les voyages!
Je suis affecté, dès lundi, sur un mandat informatique (Lotus)
au service de la gestion financière.
On m'a demandé aussi de former une demi douzaine de personnes
sur Lotus.
Ne travaillant qu'à demi-temps jusqu'à la fin juin 1988, l'affaire me plaît.
Depuis deux semaines, je vis sans alcool.
Rien n'est facile, rien n'est donné.
Je passe par des hauts et des bas qui sont parfois difficiles à gérer.
L'un des principaux effets de cette vie sans alcool,
est de me rendre très besogneux.
Je ne suis presque pas capable de m'arrêter, de me bercer à ne rien faire.
Il me faut toujours me faire aller les muscles,
comme pour oublier à quel point parfois ils sont tendus.
C'est un grand revers dans mes habitudes (20 ans d'alcoolisme croissant),
et il faudra sans doute plusieurs mois avant d'avoir pris de nouveaux plis.
Si les choses se tassent de mon côté,
Mireille Baillargeon commence à m'inquiéter.
Elle montre des signes de loufoqueries de plus en plus évidents.
C'est toujours la problématique de son travail qui la fait paniquer.
De la moindre chose qu'elle écrit, pourtant sur la demande expresse
de son patron, elle tire la conclusion qu'on lui tend des pièges
pour la foutre à la porte.
Quelque chose d'excessivement malsain.
Quelque chose qui me laisse désemparé.

3 novembre 1987

(*Lettre envoyée au directeur de l'ITHQ,*
suite à sa nouvelle évaluation de mon travail).
Monsieur, Veuillez recevoir par la présente mes commentaires,
suite à votre évaluation datée du 2 novembre 1987.
Je vous sais gré de m'avoir évalué systématiquement en tout et partout
«satisfaisant» après plus de 12 ans de loyaux services
à l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec,
dont 8 au Centre de consultation en gestion...
Une telle reconnaissance vaut bien la fameuse «montre en or»
que les multinationales donnaient généreusement à leurs employés
à l'heure de leur mise à la retraite.
Je m'étonne en outre du fait que vous teniez à tout prix
à maintenir votre évaluation disant que j'ai besoin désormais
d'une surveillance «constante»...
C'est la première fois depuis 12 ans
qu'une telle surveillance est demandée.
J'ai toujours, sans questionnement de votre part sur mon mandat
spécifique, bien mené à terme les demandes en provenance de la clientèle;
mes évaluations antérieures en font foi.
Je tiens pour terminer à vous rappeler mon entière disponibilité pour
travailler comme je l'ai toujours fait à défendre les intérêts de l'ITHQ.
Veuillez agréer, Monsieur, l'expression ci-précisée de mes salutations.

4 novembre 1987

J'ai finalement atteint le territoire des paresses permises, heureuses,
mais de fait tellement occupées!
Je me suis levé ce matin, j'ai tapé une autre partie de mon journal (1973),
j'ai ensuite passé le reste de la journée
à courir d'une boutique à une autre pour acheter ceci, faire réparer cela,
autant de remises en ordre d'une décennie d'effilochages ininterrompus.
Comme le temps d'être nous manque dès que nous sommes asservis
au travail à plein temps! Heureuse libération!

Bien fondé de ma démarche antérieure, bien fondé de mon entêtement
à ne viser que la porte de sortie du marché du travail!
Comme je suis bien aujourd'hui à me laisser aller à mon rythme
dans les éboulis colorés de l'automne!
Oh merveille d'avoir atteint, enfin, le silence!
Libéré de l'alcool, retrouvant les odeurs, et le calme de la sonorité!
Lente reconquête de soi dans un dernier entêtement.
Enfin l'écriture libre!
Loin des médias publics qui bâillonnent ceux-là mêmes qui parlent
du fait même de leur permettre de parler.
Lente reconquête du langage, de jour en jour à reprendre
à travers le poids des soumissions passées.
Lourd passé que celui d'avoir presque dû mourir pour survivre!
Que renaissent la colère et le franc parler des illusions!
Oh merveille d'avoir enfin atteint le temps
où aucune urgence ne vient déranger le temps.

11 novembre 1987

L'art est une manifestation du bonheur.
Même tristes, les artistes sont, historiquement, heureux.

12 novembre 1987

Je suis retourné, hier, au Centre de consultation de l'Institut de tourisme
et d'hôtellerie du Québec.
J'ai eu l'impression d'entrer dans un salon funéraire
où les quelques personnes qui restent, Linda Poisson, Pierre Boulet,
Michel Asmar et Pierre De Lignac qui joue encore le croque-mort en chef
caché derrière les rideaux de son bureau,
ne cessent de parler à voix basse contre le défunt.
C'est un bureau exemplaire...quant à l'inefficacité gouvernementale!
On n'y fait rien. Et c'est d'en faire le moins possible qui est bien.
Chacun s'amuse à développer ses petites affaires personnelles,
et tous travaillent à rendre rebutante la procédure d'accès à la clientèle.

Le responsable du service, un dénommé René-Luc Blaquière,
joue le rôle du père absent.
Il a donné carte blanche au fils «bien-aimé» pour gérer à sa place.
Ce Blaquière est un grand flanc-mou, de retour d'une mission colonisatrice
en Afrique (Côte d'Ivoire) qui ne voit encore que des «boys»
dans tous ceux qui l'entourent.
Il avait tout le profil d'un chauffeur de limousine pour ministre;
on a commis l'erreur de le placer au volant d'un service
qui se devrait d'être conduit plus intelligemment.
Je suis heureux d'être sorti de ce marécage.
J'en approuve davantage mes colères passées.
C'était signe, chez moi, d'une bonne santé mentale.
En deux semaines hors de ce bourbier, j'ai repris le goût au travail.
Le mandat d'informatiser, sur Lotus, les formulaires
des Services financiers de l'ITHQ est clair.
Il n'y a pas à se cacher, ici, pour faire évoluer les choses.
De plus j'informatise la comptabilité (toujours sur Lotus), d'un restaurant
appartenant à un ancien collègue de travail, Richard Dubuc,
et ce au rythme d'un vendredi par semaine.
Ma compagnie YVAN MORNARD INC. est fondée, et c'est à partir d'elle
que je gère ce surplus d'honoraires. Assis donc entre deux chaises:
entre l'État et le Privé. Avec, entre les deux, l'espace automnal
d'une marche paisible et heureuse dans le Parc Lafontaine.

7 décembre 1987

(*Lettre envoyée au directeur de l'ITHQ, sur sa demande
et sur celle du syndicat*).
Monsieur, La présente constitue une demande d'octroi d'un congé partiel
sans traitement aux fins de réduire la durée de ma semaine de travail,
conformément au chapitre 4.7.07 de ma convention collective.
Je souhaiterais travailler à raison de deux jours et demi par semaine
et ce jusqu'à la fin de mon contrat prévue pour le 30 juin 1988.
Espérant le tout à votre satisfaction, veuillez agréer, monsieur,
l'expression de mes sentiments les meilleurs.

9 décembre 1987

(*Lettre d'entente intervenue entre l'ITHQ*
et le Syndicat des professionnels du gouvernement du Québec).
Griefs: 746164, 746165, 746096, 746097, 746147, 746148, 746150, 746151.

ENTENTE HORS COUR
Les parties, par leurs représentantes dûment mandatées, conviennent de ce qui suit:
1.
La présente est faite sans admission des parties.
2.
L'Employeur s'engage à remplacer au dossier personnel de Monsieur Yvan Mornard, la fiche de notation datée du 11 mai 1987 par une nouvelle fiche de notation avec rendement satisfaisant.
3.
L'Employeur retire du dossier personnel, tous les documents de nature préjudiciable ainsi que la correspondance reliée aux événements ayant donné lieu aux griefs.
4.
Monsieur Yvan Mornard est affecté pour la période du 2 novembre 1987 au 30 juin 1988 à la direction des services administratifs à temps réduit à sa demande, équivalent à un demi-temps.
5.
La présente entente est faite sans préjudice et ne sera pas versée au dossier de Monsieur Yvan Mornard.
6.
En considération de ce qui précède, le Syndicat se désiste des présents griefs et Monsieur Yvan Mornard se désiste de la plainte devant le Bureau du Commissaire général du travail.

1988 46 ans

8 janvier 1988

Une nouvelle année commence. Un froid de terreur!
Le tuyau d'eau chaude de la locataire de la maison d'en arrière a gelé.
C'est la guerre contre le froid. Un pays terrible où l'on entend parfois
comme des clous casser dans les murs.
Durant les vacances de Noël passées avec Mireille Baillargeon,
j'ai remis de l'ordre dans mes vieux dossiers.
Je m'habitue encore mal à cette nouvelle vie qui me permet
de ne travailler qu'à demi-temps et d'être néanmoins plein d'argent.
C'est comme si je ne réussissais pas encore à croire
que c'est enfin devenu possible d'être moi!
J'avance dans la mise sur traitement de texte de mon JOURNAL.
Je progresse aussi dans la connaissance informatique: j'achève de monter
un système de prévisions budgétaires concernant les salaires des employés
de l'Institut de Tourisme.
Je continue à dresser, toujours sur informatique,
la comptabilité du restaurant de Richard Dubuc, un ancien collègue.
J'aime ce genre de travail où j'apprends encore quelque chose.
J'ai entre les mains des programmes informatisés qui évoluent rapidement
et qui pourraient être exploités davantage.
Mais je vieillis.
Je n'ai plus le goût d'autre chose que de m'occuper de moi.
J'ai le nécessaire pour vivre paresseusement.
La perspective de ma mort ne me motive à aucune autre ambition
que le maintien de mon confort immédiat.
Je suis un vieux chat
qui ne peut plus comprendre que ce qu'il veut bien comprendre.
À plus ou moins court terme, les jeunes nous réduisent tous,
nous les vieux, quelques soient nos plus hauts faits passés,
à n'être que d'anachroniques vieilleries.

J'aime vivre lentement ce qu'il me reste de ma vie
dans sa perspective prochaine de rupture.
Avec, comme plaisir, la lecture des journaux intimes
des écrivains québécois d'autrefois.
Recherchant lentement la nature de notre moi collectif
dans sa coulée historique.
Avec, comme tout bagage, le temps bien court d'écouter encore le temps.

19 janvier 1988

La température est redevenue plus clémente.
C'est maintenant l'excès contraire: tout dégèle, la neige font partout.
Mais le froid m'a obligé à changer les deux vieilles fournaises murales
de la maison d'en arrière qui étaient devenues dangereuses.
Pourtant ce genre d'imprévus ne dérange plus l'état de mes finances
du fait d'avoir fini de payer ma dette à la banque.
En fait, c'est une provision courante sur les loyers des locataires
qui finance l'opération. J'en éprouve d'autant plus de soulagement.
Heureux qui peut vivre, comme moi, sans devoir se soucier
d'avoir un abri. Je ne regrette pas d'avoir été jadis économe
et j'en apprécie aujourd'hui les redevances.

21 janvier 1988

L'an dernier, je rayais, jour après jour, une date sur un calendrier.
La difficulté d'en finir avec ma dette hypothécaire, avec l'obligation
que j'avais de travailler 5 jours par semaines pour survivre m'obligeait,
pour ainsi dire, à me cramponner avec peur
à chacun de mes mouvements vers la cime qui devait être atteinte.
Aujourd'hui, assis à respirer l'air pur du sommet, je relaxe enfin.
Je suis arrivée à un autre niveau de ma vie où les pierres lancées d'en bas
retombent dans le vide.
J'ai atteint une joie. Je vivrai d'autres problèmes.
J'ai atteint le droit d'observer en paix l'action progressive de la mort
sur mon époque.

4 février 1988

Le temps a passé tellement vite de ma naissance jusqu'ici.
À 45 ans, je découvre ma réalité de mourir.
Je découvre la distance que les jeunes imposent entre leur avenir
et notre passé.
Leur arrogance est presque sans limites.
Ils ont la dent ferme et la crinière abondante.
Nul ne prévoit réellement l'heure de sa défaite.
La sagesse d'hier
n'est le plus souvent que l'imbécillité chronique d'aujourd'hui.

18 février 1988

(*Carte reçue de Ange-Aimée Fournier-Mornard*).
Bonjour. Merci pour les belles photos.
Les miennes ne sont pas mal non plus.
Germaine ressemble étonnamment à sa mère Paulette.
Je suis fière de l'éducation que je lui ai donnée. Des fleurs, des fleurs...
Avec tous ces petits enfants, il y a toujours un anniversaire à célébrer
et c'est très intéressant. Je les aime beaucoup.
Au revoir. Salutations à ta compagne.

24 mars 1988

Enfin le printemps!
Après les derniers coups de froid sibérien, enfin le bruissement
des premières pluies nocturnes sur les puits de lumière du toit!
Et la luminosité du soleil au matin
sur les rues ruisselantes d'odeurs fraîches!
Comme il est bon d'être ici, libre, seul, juché dans les arbres
aux branches encore nues mêlées de lumière et de bourgeonnements.
Je réapprends lentement à vivre.
J'erre dans ma grande maison, simplement vêtu d'un slip et d'une
chemise, tel que je suis, la barbe hirsute, et sans dentiers dans la bouche.

Tel que je suis et tel que j'ai toujours été: me laissant allé
à mes jouissances masturbatoires mêlées de vin.
Car, je dois avouer cette faiblesse: si je n'ai pu résister plus de deux mois
à l'absence complète d'alcool dans ma vie, (bien que depuis le 16 octobre
1987, je n'ai acheté aucun alcool), il était cependant difficile
de ne pas me laisser tenter par les quelques 800 bouteilles de vin-maison
qui décorent un mur entier de mon salon.
Je pratique actuellement une politique de stop and go:
il y a des journées où je ne consomme rien, d'autres où je me laisse aller.
Il était aussi difficile de me faire à l'idée de ne plus jamais boire de vin
alors que Mireille Baillargeon et moi avons investi plus de quatre ans
à planter notre vignoble dans ses terres en Estrie.
Je réapprends lentement à vivre, à demi dans la débauche,
à demi dans le militarisme du marché du travail excessif
dans lequel nous devons survivre.
L'exemple d'un ancien professeur de cuisine ne cesse de me hanter.
Ce Jean Albert, ancien militaire et par la suite professeur de cuisine
à l'Institut de Tourisme du Québec, ne parle depuis dix ans
que de sa retraite qu'il prépare avaricieusement avec une collègue
avec laquelle il vit. À un an d'y atteindre, il est touché par un cancer.
Il s'agrippe encore à l'espoir.
Il enseigne encore malgré un essoufflement croissant.
Il a de plus en plus l'amaigrissement et le teint verdâtre
des cancéreux en phase terminale.
Vie de chien. Mourant comme un chien prisonnier de sa laisse.
Nous avons perdu l'habitude de la jouissance.
Le devoir de donner nous a vidé de tous les avantages
de notre mûrissement.
Pour moi, adieu vertu! adieu moralité d'esclave!
Il y a cependant une autre morale.
Celle du respect de l'autosuffisance et de la création.
Même modeste, l'affranchi des besoins vitaux de l'argent
a ceci de plus value qu'il peut commencer à être franc.
Malheur à celui qui découvre, comme moi,
la réalité de ses collègues de travail asservis à l'argent.

Aucune honnêteté, aucun sentiment ne tient devant leur férocité
à foncer pour obtenir de l'argent.
Ils prennent la couleur du patron qui les dirige.
Chiens!
Féroces bêtes asservies au maître qui les nourrit!
Tristesse de constater, après tant d'années dans un même endroit
de travail, qu'aucune relation d'amitié n'existe entre tous ces gens
qui y ont pourtant engagé la plus grande part de leur vie «éveillée».
Et ceux qui quittent sont immédiatement remplacés par d'autres
tout aussi hypocrites que foncièrement anonymes.
Et même les directions se succèdent ainsi dans la grande machine
infernale.
Seules quelques centaines de familles richissimes
règnent en permanence sur l'organisation mondiale de ce marché de fous.

L'expérience ne se transmet pas parce qu'elle est une série de décisions
devant une conjoncture historique qui ne se reproduira jamais.

Pour vivre, il faut aussi savoir «tasser» les autres.

24 avril 1988

Je me suis réveillé brusquement dans la nuit avec la vision de
Alain Grandbois et de Fernand Ouellette: écrivains de classe au Québec.
Et sur l'obligation pour moi de me consacrer entièrement
à les suivre plutôt qu'à me disperser en mes petits travaux sécuritaires
de comptabilité ici et là.
L'ascétisme nécessaire à la grande écriture.
La nécessité de récupérer tout mon temps libre
en une discipline organisée visant mon seul et unique objectif.
Extérioriser ce livre qui brûle en moi, ou plutôt cette braise qui me dévore
de l'intérieur et qui m'a toujours empêché de vivre librement.
Comme de me débarrasser d'un poids.
LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.

27 avril 1988

La mère de Mireille Baillargeon, Jacqueline Mabit, est morte.
Mireille prend l'avion ce soir pour Paris.
Jacqueline Mabit et son mari Pierre Baillargeon, écrivains tous les deux, sont maintenant décédés.

4 mai 1988

(*Carte reçue de Mireille Baillargeon, en France*).
Mon cher Yvan,
J'espère un jour voir ce petit vignoble avec toi.
Cette fois-ci, je n'ai pas le coeur à faire du tourisme,
aussi proche soit le lieu.
Les funérailles de maman ont été tristes, éprouvantes
et lamentablement déchirantes. Je t'embrasse.

5 mai 1988

Enfin, le soleil!
Après presqu'un mois entier de pluie.
Enfin, aussi, la lumière dans le milieu où je travaille.
Hier, les 100 professeurs s'étaient tous déclarés malades en démonstration de leur opposition à la direction crapuleuse qui nous gère.
Enfin, le temps du grand nettoyage.
Enfin, le temps du véritable règlement des comptes.
Et que le dieu des mécréants ait pitié de ceux
qui devront y laisser leur peau!

6 mai 1988

Enfin le beau temps!
Enfin la possibilité de revenir me bercer sur mon balcon!
Le goût d'être ce que je veux être.
Avec quelque chose en plus.

Comme un abus de pouvoir avant la dernière passation des armes.
Les arbres du Parc Lafontaine commencent à éclater en feuillaisons.
Les femmes s'y promènent en montrant davantage leur cul.
J'en ai le sexe raide et le moral à la hausse.
Même les «pas belles» ont quelque chose, aujourd'hui, de beau!
Oh! nature.
Oh! feuillaisons.
Où nous mènera donc ce temps de notre maturation?
(Avec si peu de morale en poche, et tant de pâmoisons!)
Fini aussi le temps de la tenue de livres.
(Mon système comptable informatisé fonctionne.
C'est une réserve au cas où..)
J'ai pour l'instant autre chose à faire!
Fini les servitudes!
Le moins que j'ai à faire, le mieux que je me porte.
Enfin le beau temps!
Enfin l'odeur des feuillaisons!
L'hiver fut si long, et si sombres nos colères!
Le temps est encore venu de recommencer
comme si nous n'avions jamais encore vécu!..

13 mai 1988

Il pleut.
Je me berce en regardant les arbres reverdir.
Je n'ai rien à faire.
Et je ne veux rien faire.
Je suis là.
Tout simplement là.
Jouissant du fait d'être là, en attendant de mourir.
Mireille Baillargeon est revenue.
L'enterrement de sa mère s'est tristement mais bien passé.
Elle a rapporté des pages de journal de sa mère.
Il est vrai que l'écriture intime prolonge la vie
en rendant la personne défunte attachante.

Quant à moi, il y a neuf ans, j'achetais ma maison.
J'étais pauvre.
Aujourd'hui, mes locataires me font vivre.
Je vis paresseusement.
Je découvre le plaisir de ne pas avoir d'horaire.
Le plaisir de prendre en main ma vie
plutôt que de devoir la perdre en la gagnant.
Le plaisir de procéder, moi aussi, à mes écritures intimes.
Je comprends de moins en moins la fébrilité des gens de mon époque.
Leur besoin fou de «gagner de l'argent» à n'en plus finir.
Leur imbécillité à le perdre si facilement, surtout.
Les gens ne savent pas vivre paresseusement.
Ils renchérissent les uns contre les autres à n'en plus finir
dans leur course contre la montre.
Mais l'horaire de la mort est implacable.
Je respire les parfums nouveaux de ce temps nouveau.
Quelque chose de profondément sensuel dans le simple fait d'exister.

26 mai 1988

Souper, avant hier soir, au restaurant, avec Claude Ramsay.
Cet homme qui fut jadis mon patron
est maintenant chômeur, divorcé et amèrement déçu.
Sa séparation d'avec son épouse, une grosse femme ambitieuse
qui est juge au fédéral, l'a profondément, et à tous points de vue, appauvri.
Il cherche, à 50 ans, à se refaire.
C'est un exemple de plus qui me fait me féliciter d'avoir pris
le chemin ardu que j'ai pris en achetant seul ma maison à revenus.
J'en tire une sécurité de base qui suffit à m'isoler de certaines débâcles.
Mieux: cela me permet même de me gâter enfin!
Comme, hier, de m'offrir un auvent rétractable qui me protégera désormais
de la pluie sur mon balcon, ce balcon sur lequel je vis la presque totalité
des 4 mois de l'été.

Autre chose: à la campagne, la mise en place du vignoble tire à sa fin.
J'en suis à planter les 120 piquets et à installer le filage de fer
qui soutiendra la première récolte.
Ce vignoble nous a demandé cinq ans de travail.
Mireille Baillargeon et moi y avons investi depuis ce temps, chaque année,
tout le temps de nos vacances.
Mais enfin la vendange vient!
Par ailleurs: on ne cesse, au ministère, de me faire passer
des examens d'aptitude en vue de m'accréditer,
tel que stipulé dans la convention collective des professionnels
du gouvernement du Québec, sur un poste permanent.
J'ai bien peur de devoir retourner bientôt, jusqu'à ma probation
qui prend un an, à du travail à plein temps...

7 juin 1988

Comme le temps est bon hors de cet horrible marché du travail
qui nous a tous corrompus!
Je me berce sur mon balcon sous le soleil éclatant de ce début d'été.
J'aime le rutilement de l'eau de l'étang du Parc Lafontaine
dans la transparence matinale des feuilles.
Qu'ont-ils donc tous à s'énerver comme ils le font?
L'ennui les dévore à ce point que même les travaux forcés leur semblent
un expédient heureux à leur misère d'exister.
Le monde doit changer.
Tous les interdits d'hier doivent être réhabilités:
paresse, alcoolisme, débauche sont les vertus de l'avenir.
Il faut cesser de produire sans cesse des surplus.
Il faut apprendre à se consommer soi-même dans le silence sacré
des grandes festivités.

16 juin 1988

Notre père a récidivé.
Il a dit à mes frères et soeur qu'il les considérait désormais
comme indifférents à ses yeux et qu'il ne voulait plus les voir.
Il aurait même été jusqu'à maudire (ou injurier violemment) ma soeur
Germaine qui fut pourtant la plus lente à lui retirer son attachement.
Cette fois, l'excès suffit.
Heureux qui peux avoir le coeur assez dur pour couper à froid
le dernier cordon ombilical qui le rattache encore à ses parents!
Maudits soient ceux qui ont enfanté dans l'irresponsabilité!

17 juin 1988

Voilà. Je liquide tout.
Je ferme progressivement tous les dossiers
qui peuvent me distraire de l'écriture.
Je veux dorénavant me lever au matin avec le seul souci de compléter
mon JOURNAL et d'écrire dans LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
Avec le seul souci d'être dans la brillance du matin.
Dans le plaisir d'être ce que je suis.
Un projet désormais prioritaire. Qui peut durer 20 ans.
Quelque chose comme la fin d'un entêtement.

À trop donner de coups de pieds aux culs des autres,
on finit par se ramasser avec de la merde sur ses souliers.

Méfiez-vous des gens qui parlent de gentillesse.
Ce sont souvent les pires manipulateurs.

L'éducation des adultes relève de la physiothérapie.
La véritable orientation d'un individu ne se fait qu'en bas âge.
Le reste n'est que cataplasme pour l'aider à se refaire et à survivre.

Nous vivons dans un régime néo-nazi.

28 juin 1988

(*Lettre que la direction de l'ITHQ m'a obligé à écrire pour... encore se protéger contre moi*).
Monsieur Antoine Samuelli, Directeur général.
Monsieur,
La présente constitue une demande d'octroi d'un congé partiel sans traitement aux fins de réduire la durée de ma semaine de travail, conformément au chapitre 4.7.07 de ma convention collective.
Je souhaiterais travailler à raison de 2 1/2 jours par semaine et ce, jusqu'à la fin de mon contrat prévue pour le 30 juin 1989.

14 juillet 1988

Passé la nuit à faire l'amour avec Linda Poisson, chez elle.
En fait, j'ai, depuis 8 ans, deux femmes dans ma vie.
Mireille Baillargeon avec qui je fais l'amour depuis tout ce temps, et Linda Poisson, secrétaire du Centre de consultation en gestion où je travaillais, avec qui je me suis toujours défendu autre chose qu'une relation de travail.
Mais les années ont fait entre Linda et moi une complicité quotidienne de plus en plus profonde,
un désir de plus en plus grand de nous rejoindre aussi.
Mon départ du Centre pour un autre service a levé la dernière de mes objections qui consistait à ne jamais vouloir mêler «travail» et «sexe».
En fait, depuis 2 ans, tout n'a fait que nous rapprocher.
Cette jeune femme de 32 ans, grande et mince, toujours préoccupée de la bonne marche de mes affaires, se préoccupait aussi de moi.
Elle m'a confié n'avoir jamais pu, mais uniquement à cause de moi, aller plus loin dans son désir d'être avec moi.
Ces dernières semaines ont été foudroyantes.
Notre désir l'un de l'autre est monté en flèche.
Toutes les objections, de part et d'autre, se sont écroulées d'un coup.
La crainte pour elle de perdre, en faisant l'amour avec moi, l'amitié qui nous était acquise, s'est finalement résorbée.

Craintive, mal formée par ses expériences antérieures, la sexualité, pour elle, avait quelque chose de répulsif.
Mais le désir de vivre était plus fort.
Il a fallu presque trois nuits pour l'amener, par des caresses de plus en plus osées, à l'accomplissement de tout ce qui peut nous satisfaire.
Étrange situation que de se retrouver, après tant d'années, comme un vieux couple projeté enfin dans la festivité nuptiale qui lui était due.

21 juillet 1988

J'ai finalement éjaculé dans la bouche chaude de Linda Poisson.
Rien de tel, pour moi, que ce plaisir qu'une femme peut me donner.
Et Linda, contrairement aux problèmes de pénétration vaginale qu'elle éprouvait avant de me connaître, a l'habitude de sucer ainsi.
Je suis son troisième homme.
Elle est ma trentième femme.
Après son départ, hier soir, j'ai ressenti un immense ressac de solitude et de nostalgie.
Le vieux sentiment toujours récurrent de ne jamais avoir d'emprise sur le temps qui passe nous laissant tous frayer ainsi, brièvement, dans l'immense aquarium d'air bleu qu'est notre vie.
Brièveté de tout.
Fragilité extrême de nos attirances les uns pour les autres.
J'ai marché sur la rue Duluth, dans la foule, éphémère mais toujours renouvelée, des amoureux venant immanquablement s'échouer dans les restaurants.
Rien d'autre, après le trémoussement, que la solitude et la mort.
Rien d'autre que le temps qui, lui, jamais ne ment.
Homme repu, satisfait, voilà pourtant, dans la contradiction, l'homme que je suis.

22 juillet 1988

Mireille Baillargeon me téléphone le matin de sa maison de campagne où elle passe la semaine avec sa soeur Jeanne et son amie Lucille Beaudry.

Linda Poisson me téléphone le soir de son appartement
avant que d'aller souper chez une ancienne collègue de classe.
J'ai donc deux femmes.
Et qui pensent gentiment à moi.
Avec pour tout résultat que je suis seul toute la journée,
et que je dois encore aller me louer des vidéos pornographiques
pour satisfaire à mes besoins.
Il y a quelque chose d'aberrant dans cette façon de vivre.
Du temps de Monique Cloutier,
j'en étais arrivé à ne presque plus me masturber.
Elle vivait avec moi
et pour ainsi dire attentive à satisfaire mes moindres désirs.
Est-ce trop demandé que de rêver de retrouver semblable temps.

26 juillet 1988

Linda Poisson est venue m'annoncer hier soir
son choix de cesser notre relation.
Elle me confia que cette passion pour elle tournait à l'obsession
et qu'elle n'en pouvait plus de sentir cette attirance qui:
«plus on la cultivera, plus elle nous mènera à souffrir davantage
puisque de toute manière, nous devrons nous séparer,
car je ne vois vraiment pas ce que nous pourrions faire ensemble
si nous étions définitivement seuls ensembles».
Et pourquoi aller plus avant dans le détail.
Malgré tout elle avait besoin que je l'embrasse, et malgré tout elle me suça
à bloc jusqu'à me faire gémir d'une forte décharge dans sa bouche.
Voilà donc qui se règle là, un peu à la manière de Lucie Cloutier
qui d'ailleurs lui ressemble beaucoup.
Incapables de long terme affectif tant la passion les brûle d'un seul coup
sur place.
Ce qui me valut donc un peu d'exotisme dans ma relation
avec Mireille Baillargeon.
J'en apprécie davantage la régularité, la véritable affectivité de Mireille.
Sans parler d'intelligence.

Des filles comme Linda et Lucie, toutes deux secrétaires, ont,
de par leur travail quotidien, l'habitude d'obéir comme des servantes.
Leur jugement est atrophié.
Par contre, leur soumission sexuelle a quelque chose d'affolant.
Après 9 ans avec Mireille Baillargeon, dont les 5 dernières années
sans aucune infidélité, j'avais besoin d'une variation.

2 août 1988

J'ai l'impression qu'une crise de l'immobilier commence.
Le Québec est saturé de nouvelles constructions.
Les spéculateurs, échaudés à la bourse des valeurs mobilières
par le crash d'octobre 1987, ont investi, à n'importe quel prix,
dans le foncier croyant pouvoir hausser à volonté le rendement locatif.
À un certain prix de location,
les locataires se tournent vers l'achat d'un condominium.
La construction de condominiums s'est à son tour affolée.
Il y a maintenant, et surabondance de loyers à louer,
et surabondance de condominiums qui ne se vendent pas.
J'ai connu un temps favorable d'achat.
Aujourd'hui, il n'est ni bon d'acheter non plus que d'espérer vendre
sans perte.
Sur ma rue du Parc Lafontaine, et cela hors saison,
6 affiches annoncent des logements à vendre et 4 des logements à louer.
J'ai la chance, avec mes logements modestes mais peu dispendieux,
d'échapper à cette crise.

10 août 1988

À nouveau passé la nuit avec Linda Poisson, chez elle.
Après deux semaines qu'elle n'en finit plus de me relancer,
elle ne pouvait que réussir à me retrouver.
Je m'étonne de la facilité que nous avons de rester sans ennui
si longtemps ensemble.

Tant de choses, me semble-t-il, nous séparent: âge, culture,
«bonnes manières»...
Chose certaine, elle ne veut plus revenir chez moi.
C'est la maison de Mireille Baillargeon.
Non la sienne.
Elle me reçoit d'ailleurs beaucoup mieux chez elle.
Il n'est pas désagréable de me laisser ainsi gâter.
Le problème reste cependant entier.
Elle revit le drame qu'elle a déjà connu,
celui d'être la maîtresse d'un homme qui a déjà une autre femme.
Elle s'insurge dans la passion.
Elle ne s'abandonne, pour ainsi dire, que pour mieux ensuite se rebiffer.
Cette volonté toujours de rompre, et toujours de recommencer.
Cette peur qu'un homme s'attache à elle et lui reproche un jour
de l'avoir rendu malheureux.
Cette peur, en somme, d'être prise à partie dans la réalité,
de devoir établir, un jour, le constat inévitable d'une fin de passion.
Visitant autrui mais, pour ainsi dire, restant toujours
sur le seuil de la porte.
Ce peu d'assurance qu'ont les maîtresses d'être des femmes, ailleurs,
à part entière...

11 août 1988

Enfin la victoire!
Le directeur de l'Institut de tourisme est limogé.
Son adjoint, Léonard Gagnon, est présentement à l'hôpital:
il en a fait une thrombose.
Nous les avons finalement écrasés.
Vipères se tortillant encore sous le talon qui leur fracasse le crane!
Victoire.
Enfin.

29 août 1988

J'arrête, à nouveau, aujourd'hui, de boire de l'alcool.
C'est la troisième fois en 10 ans que mes excès m'amènent à cette décision. En 1978, j'avais tenu un mois. En 1987, ce fut deux mois.
Combien de temps tiendrais-je cette fois?
L'une des premières opérations va consister à vider la maison de ce qui reste d'alcool.
Ce n'est d'ailleurs que du mauvais vin maison, les «bonnes» bouteilles ayant depuis longtemps été bues.
Il me faut revenir à mon JOURNAL. Il me faut mettre plus d'efforts sur LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
J'ai liquidé aussi le dossier Linda Poisson.
J'ai complètement perdu confiance en cette grande fille psychologiquement malsaine qui, depuis cinq ans, vit une mauvaise relation affective avec un ancien collègue de travail, mais qui fait tout pour sauver l'apparence.
C'est aussi toute ma relation affective avec les gens de l'Institut de tourisme que j'éclaircis ainsi.
Car Linda représentait la seule personne avec qui il me semblait possible de maintenir une relation affective hors les murs.
Ce n'était, en fait, qu'une relation de bagne résultant du fait d'avoir partagé pendant huit ans la même cellule.
Remis en liberté, sans l'univers carcéral pour nous unir, nous n'avons plus rien d'agréable à nous dire, et strictement plus rien de commun.

1 septembre 1988

Je me berce, à nouveau seul et paisible, dans le soleil chaud et les plantes de mon balcon.
Dans LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS, je décris la vie d'une façon tellement pessimiste (puisque je l'y conçois dans sa finalité) que je n'en peux décrire l'euphorie, et la joie parfois, de son vécu immédiat.
Le bonheur, selon moi, n'est jamais le résultat d'une synthèse démontrée, mais l'exploitation maximum de la courte vue.

Je me laisse réchauffer par le soleil frais de ce début d'automne.
Le fait de ne plus boire d'alcool depuis trois jours
n'est pas si difficile à gérer.
J'en prévoyais, par les expériences antérieures, la trame:
le premier jour se traduit par des transes;
le second par une hypersensibilité épidermique;
le troisième exige un harnachement féroce de la bête
en mal de dépenser les énergies nouvellement libérées
par le désencombrement des activités de digestion.
J'en ai, pour répondre à cette étape, profité pour vider la maison
de tous les fonds d'alcool artisanaux qui y fermentent depuis cinq ans.
C'est donc quelque 200 bouteilles de vin de deuxième et de troisième
cuvée (ce qui ne donne pas du vin, mais de l'eau tournée en mauvais
alcool) que j'ai débouchées et vidées dans l'évier.
La maison est maintenant vide d'alcool.
Au pire, si je désirais recommencer à faire mon vin,
le matériel est en ordre, propre et en attente.

6 septembre 1988

C'est comme si ma vie avait recommencé.
Vivre sans alcool ouvre à nouveau une porte sur la vie intérieure.
Le temps de méditer s'allonge parfois jusque tard dans la nuit.
Il y a aussi le goût de tout remettre en ordre, de tout nettoyer.
Comme le goût d'une purification rituelle accompagnant
une réorganisation des habitudes de la vie.
Le goût aussi de sentir, de goûter, de remplacer l'habitude de boire
de l'alcool par des plaisirs différents, par des attraits nouveaux.
Ma problématique s'est aussi accrue par la nécessité de quitter mon
balcon, de me réinstaller dans la maison.
L'automne entre avec fracas. J'ai dû battre en retraite plus tôt que prévu.
J'aimais bien lire et griffonner quelques lignes sur mon balcon
tout en regardant les gens passer dans le Parc Lafontaine.
Je me sentais moins seul qu'en ces campements d'hiver où les calorifères
et la chaleur du lit sont les seuls compléments de ma solitude.

Autant d'habitudes à reprendre, autant de nostalgies inavouables...
J'en apprécie davantage la présence de Mireille Baillargeon,
sa véritable affection pour moi.
Le goût d'un certain ascétisme, d'un regroupement des forces.
La certitude aussi, dorénavant, de mon appartenance à ma maison,
quelques soient mes conjonctures à venir.
La certitude que ma vie ici doit dorénavant avoir entière priorité
sur toute autre préoccupation extérieure.

9 septembre 1988

(*Lettre envoyée, et restée sans réponse, à Thérèse Daviau, conseillère municipale du quartier*).
Objet: Activités et manifestations culturelles dans le Parc Lafontaine.
Madame, Donner des directives aux hauts fonctionnaires
responsables à la Ville est une chose.
Voir à ce que les techniciens d'occasion qui sont responsables
des amplificateurs de son des chanteurs itinérants appliquent ces directives
en est une autre.
Tout le problème de la pollution sonore au Théâtre de la Verdure
se trouve là.
Ces groupes itinérants (particulièrement «rock») ont la malencontreuse
habitude de «tester» les amplificateurs, parfois durant presque une heure
avant le spectacle.
- 1, 2, 3, test!
- 1, 2, 3, check!...

Remarquablement, l'Orchestre symphonique, qui produit pourtant
des sonorités de beaucoup plus grande qualité et de plus grande discrétion,
n'a pas besoin d'avoir recours à ce procédé.
En bref, il faut que quelqu'un (et ce n'est pas à la police à le faire)
soit responsable sur place du contrôle de l'intensité du bruit durant
les spectacles, et que cette personne fasse le suivi entre vos ordres
aux hauts fonctionnaires et l'application de ces ordres
par les techniciens itinérants. En espérant votre collaboration, recevez,
Madame, l'expression de mes sentiments distingués.

27 septembre 1988

Un mois déjà sans alcool. Le pire est sans doute passé.
Chaque jour je réapprends à vivre, un peu comme une plante en pot
qu'on a faite tournée sur elle-même se réoriente peu à peu vers la lumière.
Certains événements sont venus me distraire: bris majeur
du système de chauffage central à eau chaude de ma maison,
conversion à l'électricité du chauffage du rez-de-chaussée.
Ma maison est une vieille goélette qui vogue encore, prenant parfois l'eau.
Le voyage se fait, lentement, d'une réparation à l'autre,
dans le roulis régulier des dernières illusions.
Avec le retour de l'automne et du froid, j'ai le goût de me refermer
en moi-même, de me laisser aller comme dans une semi-hibernation.
Les gens que je connais ne m'attirent plus; presque tout ce qu'ils font
me semble aberrant; non pas que je me juge meilleur,
mais tout simplement que je trouve ce qu'ils font absolument repoussant.
J'ai le goût de m'endormir, comme à la fin de quelque chose
qui n'en finit pas de ne plus finir...

30 octobre 1988

Après un an, je commence enfin à me sentir bien dans ma peau,
dans mon état actuel de presque liberté de me vendre ou non
à d'autres intérêts que les miens pour pouvoir survivre.
Enfin bien: parce que depuis un an j'ai progressivement appris
à ne plus avoir peur d'être sans mon emploi actuel
pour gagner ce qu'il me manque pour compléter mon nécessaire.
Enfin bien: parce que je ne me sens plus obligé de me monter
une expertise en parallèle à mon demi-emploi actuel au cas où je serais
obligé de me débrouiller à nouveau à mon propre compte.
Enfin bien: parce que, libéré depuis deux mois de tout alcool, j'ai relancé
la mise en ordre de mon JOURNAL, l'organisation lente mais progressive
de mes lectures et du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS,
tout autant que la rénovation (en vue, entre autre, d'une rentabilité accrue)
de certains autres secteurs de ma propriété.

Je vis dans une section de ma maison qui, elle-même, est une section d'une ville qui, elle-même, est une section d'une infinité d'autres ensembles.
Je vis dans une des cellules d'un immense cloître.
Je vis dans le vent, les tempêtes, sous un soleil variable dont dépend très souvent le meilleur de mon humeur.
Je vis là, en attendant de mourir, fort de mes souvenirs, nanti de l'accumulation modeste mais profitable de mes biens, avec, comme dernière ambition, le goût d'avoir encore le goût d'avoir été.

7 novembre 1988

(*Lettre reçue du nouveau directeur de l'ITHQ, Pierre d. Brodeur*).
Monsieur,
J'apprends, par le président d'élection de votre unité syndicale, votre nomination à titre de délégué substitut du Syndicat des professionnelles et professionnels du gouvernement du Québec et je vous en félicite.
Une tâche importante vous attend en cette période de fin de convention collective et je tiens à vous assurer de notre collaboration.
Le Président-directeur général.

20 novembre 1988

Bientôt trois mois sans boire d'alcool: le plus long temps d'abstinence depuis 20 ans! La chose n'est pas facile.
Plusieurs occasions me rappellent mes anciennes habitudes de me laisser aller et ce n'est que par brusqueries sur moi-même (et sur les autres) que j'en arrive chaque fois à surmonter la pente.
Surtout que je n'ai pas renoncé à boire, l'an prochain, le premier vin du vignoble planté de nos mains... Mais le sacrifice doit durer.
L'échéancier de mes écritures doit être respecté.
Je désire atteindre, pour le printemps prochain, la mise en ordre de mon JOURNAL rétroactivement à 1965 (un total d'environ 800 pages dont 500 sont déjà prêtes).

Je veux que le GRAND LIVRE DES PRIVATIONS traite de 60 thèmes (contre 27 actuellement). Les choses vont bien.
Je me lève très tôt et je ne retourne presque jamais au lit avant minuit.
Pour réaliser un thème d'une seule page,
je dois lire plus de 200 pages par semaine.
Je suis lent, très lent à prendre, pour ainsi dire, mon élan.
Chacun de mes tableaux doit être une caricature brusque,
une irruption de rage.
Par loisir, je bouquine ici et là.
Mireille Baillargeon et moi avons découvert un réseau de nouveaux libraires, regroupés sous le titre de «Confrérie de la Librairie ancienne du Québec» dont les membres actuels se sont donnés pour mission de «maintenir un haut niveau de professionnalisme et ainsi favoriser l'acquisition de connaissances pour la conservation, l'évaluation et la mise en marché des livres rares et précieux, anciens ou épuisés».
Aussi bien dire que presque tous les auteurs québécois
sont de leurs produits puisqu'ils finissent rapidement par aboutir
dans la dernière catégorie, celle des livres «épuisés».
C'est d'ailleurs uniquement chez ces libraires que j'ai finalement pu mettre la main sur tous les livres écrits par le père et la mère de Mireille, livres qui n'ont pourtant pas plus de 40 ans ou presque d'existence et qui ne sont pas disponibles sur d'autres marchés.
Au Québec, les rééditions sont presque aussi rares que l'intelligence peut l'être elle-même.
Les librairies d'ici sont en train de tourner en vastes salles de mise à rabais des best-sellers américanisés nous arrivant par dumping des multinationales ayant pied à terre en France.
Rien n'est trop insipide pour le québécois moyen tant et aussi longtemps qu'on lui consent sur la chose de l'esprit un dernier petit rabais...
Peuple d'insignifiants directement sortis du royaume des cieux!...
Et plus j'en suis loin, et mieux je me gave!
Bien-être profond que de ne devoir travailler que peu d'heures
par semaines à côtoyer ces imprévoyants dociles tout autant que tarés!

Nouvelles portes pour les deux garages.

D'où peut-être ce rêve qui nous vient, Mireille et moi, (après cinq ans de persévérance à réaliser l'un des premiers vignobles du Québec), de recommencer à rêver que nous pourrions peut-être rêver... d'ouvrir nous aussi l'une de ces modestes boutiques dont l'on ne vit que pauvrement mais loin des épidémies populaires dans le respect quotidien d'une certaine hygiène de la pensée. Et d'autant plus que notre richesse désormais accumulée (par ailleurs) nous permettrait de ne pas être trop exigeants et donc sans doute d'en vivre agréablement.

25 novembre 1988

Tremblement de terre sur tout le Québec: entre 6 et 7 degrés sur l'échelle de Richter. Rien de tel depuis 1925.
C'est la première fois que j'éprouve ce genre de peur.
Celle de voir s'écrouler ma maison comme un fragile château de cartes.
Et avec elle toutes les sécurités qui me rendent la vie présente enfin heureuse.
J'en suis resté avec le sentiment accentué de notre inopportunité cosmique.
Moins que rien: tel est le sens véritable de notre vie!

23 décembre 1988

Non ce n'est pas d'être libraire que je veux!
Mais du simple plaisir de collectionner de vieux livres pour le plaisir.
Pour le plaisir de renouer avec une histoire qui est celle d'être ici, ce que nous sommes, à ce moment-ci.
Le plaisir de faire des retrouvailles culturelles dans des amoncellements de livres jaunis par l'oubli, de «rénover» pour ainsi dire de vieux livres comme il y a dix ans nous rénovions cette maison.
Le plaisir de récupérer contre la mort.
Le plaisir de récupérer ce qui reste du passé, ce peu de choses qui reste jusqu'ici.
Car il en va, par vagues successives et de plus en plus atténuées dans le temps, de notre mémoire comme d'un passé qui n'a jamais eu lieu...

1989 47 ans

9 janvier 1989

Brusque début d'année.
Temps glacial, toujours terrifiant.
Fièvre, grippe et cauchemars.
Incendie criminel à une rue de chez moi.
Une maison de chambres de quatre étages complètement effondrée, deux autres fortement endommagées. L'incessante fragilité du labeur humain.
Tout, toujours, s'effondre finalement derrière nous.
Simple question de temps.

13 janvier 1989

Les émondeurs de la ville ont commencé à nettoyer les arbres de la rue.
C'est la première fois en dix ans.
Montréal, après avoir planté des milliers d'arbres,
commence enfin à restructurer son service d'entretien.
Les ouvriers sont équipés de machineries modernes.
Tout fonctionne par système de nacelles et de bras hydrauliques.
Un arbre qui demande beaucoup d'attention
se règle en moins d'une heure.
Un avant-goût du printemps...

20 janvier 1989

L'être humain ne serait-il qu'un animal fort peu intelligent
qui passe son temps à courir de plus en plus vite
pour finalement arriver le premier... après tous les autres.

3 février 1989

Après un avant goût de printemps prématuré, l'hiver reprend de plus belle.
Tout craque et tout gèle.
L'on ne cesse de courir pour passer d'une maison chaude à une autre.
Encore deux mois de cette misère.
Je suis en plein chambardement.
L'achat de trois nouveaux classeurs
(ce qui me permet de mieux ranger mes quelque 750 dossiers), m'oblige à
une restructuration de ma paperasserie
somme toute... fort peu utile.
Tant d'ordre dans l'encombrement!
Comme un jugement prématuré que d'autres finissent toujours par porter
sur ce qu'on laisse fatalement derrière soi.
J'ai aussi réservé tout un pan de bibliothèque à la disposition
de mes écrits, des documents qui restent de mes années de vie.
C'est à ce travail de toilettage que j'occupe une part de mes loisirs.
Instructif retour sur moi-même qui me fait d'autant plus apprécier
le confort dans lequel je vis maintenant
que de constater à quel point j'en ai été si fortement privé jadis.
Ne travaillant que deux jours et demi par semaine, ne manquant
ni d'argent ni de paix dans ma grande maison du Parc Lafontaine,
je vague à mes derniers plaisirs d'exister,
sans alcool et sans soucis majeurs.
La meilleure décision que j'ai prise dans ma vie
fut sans doute celle de me consacrer un jour à l'écriture.
Elle m'a obligé à une économie forcée
et ainsi à vivre en marge des prodigalités d'une société
qui s'embourbe aujourd'hui dans l'endettement chronique,
dans une goinfrerie hilarante de produits inutiles
et de plus en plus ennuyeux.
Je fais l'envie de tous ces malheureux qui, hier, n'ont eu de souci
que d'être en commun accord avec la bêtise commune.
Ils en sont arrivés, aujourd'hui, à la lie qu'il leur reste à boire ensemble.

9 février 1989

Nul n'est touriste dans son pays.
Et c'est un tort.
Car le dernier à visiter ce qui attire les étrangers chez lui
est bien souvent celui qui habite le plus près.
Tel est bien mon cas.
J'ai visité, à l'occasion d'un sondage que j'ai dû y mener
sur une exposition nautique, pour la première fois aujourd'hui,
le stade olympique bâti il y a dix ans.
Avant de le visiter, j'imaginais le stade olympique de Montréal
comme un lieu déroutant et froid.
Je n'imaginais pas qu'on puisse y mener une activité intime.
En fait le stade est bâti comme un oeuf.
Cela doit être délirant que d'y manoeuvrer une foule!
J'oserais dire: d'y faire secrètement l'amour en public.

15 février 1989

Je ne suis pas aimable envers les gens de mon époque, je sais.
Et je ne vois nulle raison de m'efforcer à la bonté.
J'en suis à l'exigence de prendre conscience de mon temps.
De retour à l'écriture, après vingt ans d'absence,
j'éprouve le besoin d'inventorier les lieux.
Il me faut connaître ce qui s'est fait avant moi,
et ce qui s'est fait en mon absence.
J'éprouve un curieux besoin de comptabiliser le temps.
Nous avons décidé, hier soir, Mireille Baillargeon et moi, de mener
à l'édition notre présente recherche sur les écrivains du Québec.
Cette nouvelle marotte que nous avons de collectionner les vieux livres
d'ici, nous a mené à en classifier la cueillette d'une façon particulière:
selon la date de naissance des auteurs.
On y voit ainsi plus clairement les tractations,
les préjugés et les influences d'époque.
Une préface pourrait être la suivante:

«Nul n'échappe à la conjoncture de son âge.
Il ressort de cette compilation qu'il n'est pas facile
de se démarquer dans la broussaille littéraire de son temps
et qu'on ne devient ni célèbre ni éternel du simple fait d'avoir écrit.
Notre intention, plutôt que de n'honorer, comme jadis, que les meilleurs,
est bien plutôt de présenter chaque époque
avec tous ceux qui en ont marqué tant soit peu le pas, dans l'espoir que
nous apprenions à ne plus avoir de respect que pour quelques-uns,
mais une juste connaissance de tous ceux qui nous ont précédés.»

Mon retour à l'édition, (car c'est bien de mon retour dont il s'agit
pour moi), pourrait se faire sous la forme de YVAN MORNARD
ÉDITEUR (comme en 1967-69), mais contrôlé par YVAN MORNARD
INCORPORÉ, compagnie nominalement opérante actuellement.
La première publication: LITTÉRATURE DU QUÉBEC,
manuel du parfait collectionneur.
Ce livre, étant en quelque sorte un bottin historique d'auteurs, pourrait
servir d'engin promotionnel tirant une suite d'autres livres plus modestes,
réédition de volumes introuvables sur le marché
dont les droits sont tombés dans le domaine public.
Toute la collection aurait le même sigle, le même type de graphisme,
papier à lettre, signets, cartes d'affaires et autres.
L'entreposage pourrait se faire chez moi,
et au besoin, dans mes garages qui sont chauffés.
Donc aucun frais particulier, sinon ceux de l'édition elle-même.
L'avantage de ce genre de commerce est de ne pas obliger
à tenir boutique ouverte comme c'est le cas d'une librairie.
J'aurais pu, au temps de SEXUS, réussir, mais je n'avais pas,
d'une part: l'argent de base que j'ai aujourd'hui,
d'autre part: un sujet facile à défendre.
De plus, SEXUS était une revue
dont la rentabilité pouvait difficilement être différée.
Mais comme j'aimais ce temps!
Le temps serait-il venu de revenir à ce temps
où j'étais le seul maître d'oeuvre de mon temps...

28 février 1989

Notes:
1.
Le seul langage essentiel n'est, en fin de route, que le silence.
Je sais, je sais la jouissance possible du confort complice.
L'aveugle récompensé après l'instant du massacre.
2.
Clochard: en général, égoïste arrogant et borné
se vautrant dans sa bave et ses dégoulinades.
3.
Mon PARI à moi est tout simplement d'exister encore ici demain.

Baillargeon et moi:
nous sommes l'un pour l'autre, depuis maintenant dix ans,
et d'autant plus que le temps s'accentue,
une constante connue à travers nos variations privées.

2 mars 1989

Rencontré Gaston Miron à l'épicerie.
Comme je lui disais que je songeais à revenir à l'édition,
il s'est attardé plus que d'habitude pour converser.
Il est présentement actionnaire minoritaire dans (si j'ai bien compris)
la fusion HEXAGONE PARTI-PRIS HERBES ROUGES
dont Alain Horic détient le contrôle.
Je ne sais ce qu'il a derrière la tête.
Mais cette rencontre (où je me suis peut-être trop avancé
sur mes intentions) m'apprend que je ne suis pas sûr du tout
que cela m'intéresserait de me retrouver avec une écurie
d'écrivains célèbres sur le dos dont il faut sans cesse ramasser le crottin...
Je n'ai plus l'âge non plus de renverser le monde...
surtout que c'est en général pour avoir enfin le droit de montrer son cul.
La solitude et la paix sont maintenant des valeurs plus importantes
que la gloriole d'une époque et les amours fous.

Miron lui-même m'a avoué qu'il jugeait en avoir assez fait
pour les écrivains d'ici et qu'il appréciait le fait de pouvoir enfin
aller ici et là à sa guise et s'adonner à son oeuvre plutôt que d'être
dès le matin au bureau d'une maison d'édition.
J'avoue en être déjà là moi aussi.

6 avril 1989

Il pleut sur les puits de lumière du toit.
Retour d'un bruit familier qui m'excite.
Retour de l'été, du plaisir, pour bientôt, de lire et de réfléchir
tout en me berçant dehors sur mon balcon.
Plaisirs des temps chauds, plaisirs de ne plus être tout à fait seul
(sans pourtant cesser de l'être), dans le va-et-vient distant
du Parc Lafontaine.

J'ai procédé tout l'hiver à un remue ménage important de mes écrits,
autant le JOURNAL que LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
Tout progresse comme je l'avais souhaité.
Je me sens de plus en plus calme dans la vie que je vis.
Dans l'ordre austère et heureux que je me suis imposé.
Je réalise d'anciens rêves de jeunesse.
Je réalise ma seule utilité d'être ici comme je suis,
pour mon simple plaisir d'être ainsi.
Je réalise d'anciennes perversions.
Celles de me croire être ce que je me raconte.
(Et parfois même avec l'arrière-pensée que tout cela pourrait avoir
une certaine importance...)
Ridicule pensée que de se penser autre que l'éphémère chose
que nous sommes.
Mais le goût de vivre est tellement puissant qu'il nous suffit,
pour agir en immortel, de penser que quelqu'un puisse encore nous lire
un instant au bout du siècle.

9 avril 1989

Il y aura toujours un imbécile pour expliquer ce que j'ai dit,
pour défaire ce que j'ai fait.
Chacun doit écrire le livre dont il a besoin
plutôt que de perdre son temps à s'aliéner dans l'oeuvre d'un autre.
L'oeuvre d'autrui ne doit servir qu'à nous aider à bien bâtir la nôtre.

10 avril 1989

J'ai été pris d'un sentiment de vacuité à la vue des PENSÉES de Pascal
sur une table de chevet.
Pauvreté de notre époque que de devoir encore s'accrocher
à la lecture de cette morale anachronique faute d'autres morales
diffusées dans nos écoles.
La morale est un art personnel.
Chacun devrait pouvoir s'attarder à en préciser les contours
pour lui-même.

13 avril 1989

Comment aie-je pu vivre ce que j'ai vécu sans me suicider.
Quel empressement m'a poussé à supporter autant d'incohérences.
La remise en ordre de mon JOURNAL remue des paquets de poussière,
des dégâts camouflés dans tous les coins.
Remettre de l'ordre en soi-même, reprendre une à une chaque accusation,
chercher l'endroit précis de la fêlure.
Il n'est pas facile de renaître de sa propre histoire
non plus que de claironner la victoire sur des amas de ruines.
Mais c'est maintenant l'âge pour moi d'agir.
Comme de reprendre un exercice une deuxième fois avec l'idée, enfin,
d'atteindre une performance acceptable.
Quelque chose comme le goût d'avoir été avant de ne plus être.

25 avril 1989

Interférence dans ce printemps qui, d'autre part, se fait attendre.
Mandat inattendu: celui de prendre, à main levée, pour une période
de quatre semaines, un cours de comptabilité pour restaurant.
L'affaire me plaît.
J'y ai du talent.
C'est la preuve de ma compétence que j'y expose.
Et les élèves le prouvent par leur présence massive.
Plusieurs vieux professeurs de l'Institut de Tourisme
sont à deux pas de leur retraite.
Serais-je de la relève.
Il y a tellement de racailleries dans ces vieux fonctionnaires cravatés
comme des pendus à la veille d'aller au bout de leur corde.
Il n'y a aucun respect à avoir pour ces vieillards rabougris
d'incompétence.
Mais enfin, qu'importe!
J'aurai eu l'occasion de faire la preuve de mon matériel pédagogique
découlant de quinze ans d'expérience dans le métier (ce qui n'est pas
le cas des vieux maîtres comptables qui ne connaissent rien des cuisines),
et de ma capacité à faire passer la matière aux élèves.
Advienne que pourra.
L'essentiel, loin de cet incident, demeure pour moi de me garder
l'esprit libre.
Afin de me permettre encore de me rapprocher du gouffre
et d'en éprouver l'effarante contradiction de vivre.
Il est tellement difficile d'être satisfait de soi
et d'être à la fois conscient de la vacuité de l'existence
que je m'inquiète de ce que tout succès possible pour moi dans le présent
ne me mène qu'à une désaffectation de moi-même à plus long terme.

26 avril 1989

Hier, ils s'agenouillaient à l'église.
Aujourd'hui, ils s'assoient devant la télévision.
Au fond rien n'a changé. La soumission reste la même.
Seule la position peut nous tromper.
Nous vivons dans une civilisation qui permet de passer sa vie, sans presque réfléchir, à faire la navette entre un bol à manger et un bol à chier.
Nous sommes plus ou moins tous des fonctionnaires inefficaces qui, par là même, maintiennent le système.

1 mai 1989

Nous survivons entre le cataclysme et la jouissance.
L'essentiel est de se sentir bien dans sa peau.
Le reste n'a d'importance que s'il peut venir à nuire à ce sentiment-là.

3 mai 1989

Revu Claude Ramsay, de passage à Montréal.
Il ne me sert à rien de le voir.
Mais ne serait-ce pas là un certain sentiment d'amitié: une relation qui ne sert à rien, mais à laquelle on ouvre avec plaisir ses portes à l'occasion.

12 mai 1989

Enfin de retour sur mon balcon!
J'y ai réinstallé les pots de géraniums, de canas et l'hibiscus.
Leur feuillage me donne déjà une première intimité sur la rue.
J'ai déroulé l'auvent contre la pluie.
Je puis donc immédiatement recommencer à me bercer et à écrire devant un paysage rempli de vieux arbres et d'espaces verts.
Il y a exactement dix ans que je suis propriétaire de cette maison qui m'a été si difficile à retaper,
mais qui est maintenant le bien fondé de ma sécurité dans la vie.

À cause de cette maison à modestes revenus, je peux ne travailler
qu'à demi temps et me préoccuper d'autant de mes écritures.
D'autres, à la retraite, vont à la pêche.
Moi, j'écris lentement mes petites réflexions.
J'éprouve à ce faire un profond plaisir
comme si chaque mot était celui d'un rituel.
J'ai besoin de ce style de vie comme de la vie elle-même.
Les autres façons d'être me brisent comme un flacon de verre
qui ne peut plus dès lors rien contenir.
J'ai besoin de peu de chose pour pouvoir être quelque chose.
La seule présence humaine que je supporte
est celle de Mireille Baillargeon.
Exactement depuis dix ans aussi.
Nous sommes devenus un vieux couple familier, toujours plein de projets
communs, qui mènent ainsi séparément nos vies privées.
Je m'inquiéterais de plus de rapprochement. L'été commence donc.

17 mai 1989

(*Lettre envoyée à Alain Monnier,*
coordonnateur des enseignements théoriques à l'ITHQ).
Monsieur.
Je vous fais parvenir, pour fin d'information, la documentation
que j'ai présenté à titre expérimental dans le cadre du cours:
«Comptabilité du système uniforme des comptes pour restaurants».
C'est un exemple couvrant un mois complet (30 rapports de caisse réels
mais banalisés) pris à titre privé dans l'industrie de la restauration en 1988.
Sous l'encadrement de monsieur Paul-Émile Paquette, l'expérience
pratique de comptabilité a été effectuée par les élèves dans le livre
«Comptabilité pour auberge et restaurant», livre que j'ai développé,
mené à édition et propagé dans l'industrie durant les huit ans
où j'étais rattaché au Centre de consultation en gestion.
Ce système d'apprentissage comptable a été révisé et approuvé
à la demande de l'ITHQ par monsieur D.-Claude Laroche, M.B.A., C.A.,
professeur aux HEC.

Il a de plus été étudié à l'ITHQ par un comité créé tout spécialement où siégeaient MM. Alain Charbonneau, Yvan Grégoire, Robert Martin, Paul-Émile Paquette et Fernand Salhany, puis approuvé par MM. Robert Martin et Fernand Salhany lors d'une réunion convoquée à cet effet par M. Antoine Samuelli le 14 mai 1982.
Et finalement ce système a servi et a fait ses preuves par des implantations comptables dans plusieurs restaurants du Québec.
Il me reste à espérer que cette nouvelle expérience pédagogique et cette documentation pratique de la comptabilité uniforme puissent à nouveau être entendues par ceux à qui incombent la tâche et le devoir de repenser et de remettre à jour l'éducation de la comptabilité pour restaurant dans notre école.
Je serais intéressé à poursuivre cette expérience et à réaliser l'exemple et l'exercice comptable pédagogique dans son entier, dans des conditions qu'il reste bien sûr à discuter.
La documentation actuelle qui peut couvrir une quinzaine d'heures de cours, pourrait être portée d'un mois à trois mois.
(J'ai en ma possession jusqu'à six mois dans mon exemple réel pris dans l'industrie privée).
Les étudiants pourraient ainsi suivre la logique d'implication comptable d'un mois à l'autre (taxes de ventes du premier mois étant payable avant le 15 du mois suivant, empiétement des chèques d'un mois sur l'autre dans les rapports servant à la conciliation bancaire, etc.).
Ils pourraient s'exercer à plus de 90 rapports de caisse, à trois conciliations bancaires, à trois rapports de fin de mois au grand livre, à dresser trois états de résultats pour fin de contrôle des coûts, à en voir l'effet cumulatif, et finalement à faire la fermeture de l'année par l'émission d'un bilan régularisé. Plus encore, ce même exercice pourrait d'autre part être immédiatement disponible sur Lotus, programmation que j'ai déjà presque menée à terme pour mon propre usage lors de mon expérience dans l'industrie; ou être applicable sur d'autres logiciels de comptabilité proprement dits que l'ITHQ voudrait bien rendre accessible aux étudiants.
Je tiens en terminant à vous remercier tout particulièrement de votre soutien pour l'exercice réalisé, et je vous prie d'accepter, Monsieur, mes meilleures salutations.

18 mai 1989

Et cette fois de plein pied, d'un coup, dans l'été!
À tous nous rendre fous de voir ainsi tant de nus autour de nous.
Car c'est ainsi dans mon pays:
on y passe de la couille dure et contractée par le froid
au sexe boursouflé de chaleur
à ne plus savoir où tout mettre ça dans sa culotte.
Qu'il est difficile de garder encore un tant soit peu de jugement
dans ce trop plein soudain de la nature.

16 juin 1989

Début d'été froid. Désagréable. Mais idéal pour ce que j'en ai fait.
Trois semaines de travaux intensifs sur ma maison.
Des ouvriers pour refaire une terrasse de bois d'une locataire;
un escalier de béton d'une autre; et, finalement, la partition du garage
en deux unités locatives. Je suis au bout de mes sous.
Mais c'est ainsi, chaque année, depuis dix ans.
J'améliore mon bien et tout à la fois son rendement financier.
C'est un modeste commerce. Mais qui me laisse heureux.
C'est un navire qui me donne des libertés
pour divaguer à ma guise sur le pont:
- Je suis le capitaine d'un vieux navire au long court qui en a vu bien d'autres mourir à son bord. Oh! dites-moi où, en quel pays, s'en sont-ils allés si loin ces capitaines qui sont morts ici avant moi...

19 juillet 1989

Tous ceux qui écrivent sur les dieux ne valent même plus d'être lus.
Pédants arriérés qui ont prétention sur tout, ils ne font que nous distraire,
si l'on peut ainsi qualifier l'ennui qu'ils nous causent.
La littérature est encombrée de prétentieux bavards
qui n'ont cesse de démontrer qu'ils savent tout simplement écrire.

Au mieux, tout écrivain, et d'autant plus que puissant,
ne fait que cristalliser la bêtise caractéristique de son siècle.
Nos souvenirs sont ainsi faits de nos sottises.
Ayons l'humilité franche de ceux qui savent se raconter
comme on rigole de soi.
J'avoue ma satisfaction à perdre ainsi mon temps à écrire.
Je me lève tôt le matin, lis et écris seul sur mon balcon jusqu'à 11 heures,
fais mes courses, dîne, me masturbe et me couche pour une petite sieste.
Je me relève vers les 15 heures, vais bouquiner dans des librairies
de seconde main, soupe, lis une heure ou deux, vais faire ma longue
marche dans la faune de la ville avant que d'aller dormir pour la nuit.
Vie parfaitement vaine qui n'a d'autre utilité que de m'être agréable.
Rien de mieux que d'être ainsi, sans plus de souci,
à vaguer à ses vacuités particulières.

30 juillet 1989

Passé quatre jours à la campagne avec Mireille Baillargeon.
Le vignoble est beau et commence à produire.
Tout est ainsi dans ma vie.
En voie de donner vraiment ses fruits d'ici trois ans.
Mon JOURNAL dont la mise au propre devrait être terminée;
LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS qui devrait avoir la taille
d'être un premier livre; et ce vignoble qui devrait donner
ses trois ou quatre milliers de livres de fruits.
Tout est ainsi prêt pour mes 50 ans.
Comme la fin d'une vie. Ou d'une étape.
Je suis seul ce matin, assis à me bercer au soleil sur mon balcon
devant le Parc.
Dans le calme endormi d'un dimanche matin de centre ville.
Je suis fait pour être ainsi.
Ni maître, ni esclave.
Quelque chose comme le goût d'une intimité de soi à soi.
Sans d'autres buts que d'être là.
Avant que de ne plus y être, tout simplement.

18 août 1989

J'ai terminé aujourd'hui la version «septembre 1989»
du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
Avec une centaine de pages, cela commence à ressembler à un livre.
Ce genre littéraire, un petit texte par sujet, est sans limites.
C'est en quelque sorte un fichier de lectures et de réflexion
qui peut me suivre jusque dans ma vieillesse.
Je m'y complais.
Et c'est là toute son importance.
C'est un exercice qui, en quelque sorte, a remplacé l'alcool dans ma vie.
Depuis un an, je n'ai bu aucun alcool.
Je ne croyais pas cela possible.
L'écriture m'a souvent permis de modifier ainsi mes habitudes.
Mais l'alcoolisme est quelque chose de terrible.
Je m'éveille encore fréquemment la nuit sortant d'un rêve
où je suis en train de boire.
La chose est peut-être d'autant plus sensible
que je n'ai jamais dit que je ne boirais plus.
D'ailleurs le vignoble de Saint-Joachim doit donner sa première récolte
cette année et, j'espère, une centaine de bouteilles de vin.
La question restera de savoir s'il est possible de boire à nouveau le vin
de la récolte sans pour autant sombrer dans la dépendance.

4 septembre 1989

Rien ne me met plus en rage que de me sentir poussé à l'action
par l'irréflexion d'autrui.

21 septembre 1989

Il y a deux choses que je tiens par-dessus tout à éviter:
la police et la célébrité.
L'une et l'autre chose
ne font que venir grossièrement s'ingérer dans les affaires d'autrui.

24 septembre 1989

Les oiseaux sont passés avant moi.
Le meilleur de la vendange s'est envolé...
J'ai grappillé les restants; de quoi tirer deux douzaines de bouteilles de vin au lieu de la centaine que j'en espérais.
C'est dit: l'an prochain, le vignoble mûrira sous filet!
Mais ce fut un bel automne.
Je viens à peine de vider mon balcon de ses plantes.
Les gelées ne sont pas aussi précoces que l'an dernier.
Cet hiver, je dois me consacrer à des travaux majeurs de rénovation dans mon logement.
J'ai commandé onze portes neuves.
Le corridor central et la cage d'escalier seront ainsi terminés.
D'année en année, je procéderai à la finition de mes huit autres pièces.
J'aime aller ainsi de petits projets en petits projets, sans m'essouffler, dans un plan d'ensemble qui, lui, porte la consécration du tout.
À chacun son rythme et son plaisir.
La course vers la mort n'a pas à être affolante.
J'aime, ainsi, marcher, en traînant le pas,
dans le dernier bruissement des feuilles de l'automne.

1 octobre 1989

J'en ai dégusté tant et tant que j'en ai bu presqu'une bouteille!
Comme n'importe quel vin est bon après une abstinence de plus d'un an!
Encore un mois de fermentation, et ce sera pour moi une petite permission: celle de boire une vingtaine de bouteilles de vin fait maison avant d'entreprendre à nouveau une très longue privation.

13 octobre 1989

L'extrême pauvreté que la mienne!
Mais il faut être déjà moins pauvre que d'autres
pour pouvoir enfin l'admettre.
À travers les milliards d'étoiles,
qu'est-ce donc qu'être propriétaire d'un simple lot de 100 pieds par 25...
À peine de quoi y tenir ma barque, (d'autres disent «maison»),
dans les vagues fracassantes des mouvements de la terre.
Mais où donc est la raison des gens de nos maisons.
Jamais ils ne voient le ciel et leur déraison.
Nous allons tous ainsi, pauvres, hagards et fous,
dans les nébuleuses de nos consciences inhabitées.

24 octobre 1989

Gaston Miron doit se faire opérer dans la jambe gauche, lundi prochain.
Je l'ai croisé, en fin d'après-midi, à ma sortie de l'Institut de Tourisme.
Je l'ai accompagné (il marche péniblement avec une canne)
jusqu'à chez lui, au 3850 St-Hubert.
Il m'a fait entrer pour me montrer le livre
qu'il vient de publier chez Seghers en France.
Pour me montrer aussi ce que l'éditeur a voulu retenir pour publication
sur Michel Beaulieu et la revue QUOI.
Pour me montrer aussi son manuscrit original où il est dit
(à la différence de l'édition) que je suis co-fondateur,
avec Michel Beaulieu, de la revue QUOI.
(Cela faisait trop que de donner des noms d'inconnus comme le mien).
J'ai eu le même sort, ici au Québec, dans quelques publications.
N'ayant plus rien publié de littéraire après QUOI,
je n'aurais donc pas eu d'importance au moment de QUOI.
Étrange manière, aussi bien en France qu'au Québec,
de raconter l'histoire.
La réalité est différente: Michel Beaulieu a été le fondateur administratif
de QUOI.

C'est moi qui en ai dirigé l'idéologie.
Ma préface au second numéro était une volonté d'orchestrer un manifeste.
L'équipe, à l'exception de Raoul Duguay, n'était pas assez forte
pour me suivre.
Je les ai tous quittés, déçu, sans le leur dire.
Miron considère QUOI comme un moment plus important
dans la littérature québécoise que LA BARRE DU JOUR, l'un n'étant que
le relais (mais j'avoue: approfondi; mais j'avouerai aussi: embourgeoisé)
de l'autre.

26 octobre 1989

C'est «l'été des indiens»: un magnifique automne doux qui permet
de terminer les derniers travaux à l'extérieur avant l'arrivée de l'hiver.
Autre nouvelle: le départ précipité d'une vieille locataire
(elle habite cette maison depuis 31 ans).
Depuis 10 ans que je suis propriétaire, j'attends ce jour.
Heureusement, j'ai aujourd'hui les moyens financiers
d'engager les rénovations que son logement me cause.
J'en aurai un meilleur prix.
Mes revenus s'approchent lentement du point de mon autosuffisance
financière complète. Je me sens plus libre socialement.
Je ressens moins l'obligation d'être esclave.
Ce départ de la dame Bénac (la loi de la régie des loyers m'obligeait
à la garder) marque un point tournant de ma relation avec ma maison.
Son logement est le seul dont je n'ai pas encore totalement repris
possession. J'y passerai une partie de l'hiver à le remettre en ordre.
D'autre part, elle et l'un de ses fils de 30 ans (il se prend pour un artiste
peintre mais ce n'est qu'un fou à lier), étant des assistés sociaux, écrasés
à longueur de journée et d'année devant la télévision, incapables de rendre
aucun service communautaire, de plus rouspéteurs et dépressifs,
m'ont permis de me faire une idée plus précise sur le système.
Je doute de la santé d'une nation qui ne trouve d'autres moyens d'obtenir
le bien-être et la paix sociale qu'en subventionnant sa moronnerie.
(Je ne parle pas d'handicapés).

13 novembre 1989

Et voilà qu'il ne reste déjà plus de vin!
La maison est à nouveau vide d'alcool. La fête fut modeste...
J'éprouve néanmoins une satisfaction à revenir à mon ascétisme,
à mes lectures. L'alcool rend momentanément euphorique,
mais au prix d'un alourdissement subséquent de tout l'organisme,
d'un désintéressement progressif de tout.

30 novembre 1989

J'ai souvenir de deux hommes qui ont eu leur importance au Québec:
Firmind Letourneau et Esdras Minville. Les deux habitaient la petite ville
d'Oka, là où habitait aussi mon parrain Rolland Fournier.
Nous y allions, une ou deux fois l'an, visiter son épouse Marie-Ange
Savard, cousine de ma mère. Leur famille se composait de neufs enfants,
la nôtre de quatre. Le plaisir que nous avions de nous revoir
ne devait avoir d'égal que le tapage que nous menions alors.
Mon père, alors jeune gérant sérieux d'industrie, trouvait prétexte à fuir
ce vacarme en traversant la rue pour rendre visite à Esdras Minville.
Je ne me souviens de cet homme que comme d'un homme austère
dont on disait qu'il vivait seul avec son épouse.
Une épouse malade de la colonne vertébrale
qui devait dormir sur une planche de bois plutôt que sur un matelas.
Firmind Letourneau quant à lui habitait à quelques rues de là.
Il (ou plutôt sa femme) nous recevait parfois,
chose qu'elle aimait visiblement accomplir et que lui endurait alors.
Je me souviens d'elle comme étant plus jeune que lui. Elle adorait danser.
Comme Firmind Letourneau ne dansait pas, et que sa femme dansait avec
un tout et un chacun, mon père lui avait demandé s'il s'en trouvait jaloux.
Il lui aurait répondu que non puisque, comme il le disait,
les autres ne faisaient que la mieux «préparer» pour lui.
Mais mon père m'a dit plus tard que sa femme allait suivre des cours
une fois par semaine à Montréal avec mon parrain Rolland.
Et qu'à cette occasion mon parrain faisait plus que la «préparer».

4 décembre 1989

L'hiver est précoce et dur.
Nous n'en finissons plus d'endurer des records de froid.
J'ai repris mes travaux littéraires.
LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS a maintenant 115 pages.
J'espère y ajouter 35 pages d'ici l'été, et un peu plus d'ici septembre 1990.
J'espère alors procéder à une première édition avec dépôt légal.
Mais ce ne sera qu'une édition privée de 12 copies
que je donnerai à quelques amis et connaissances que je crois intéressés.
Quant à mon JOURNAL, j'ai comme objectif d'atteindre d'ici l'été
le 1000 pages dans sa mise au propre sur traitement de texte.
Tout avance. Mais avec moi, tout est lent.

6 décembre 1989

Moi qui ne supporte pas de garder un chat auprès de moi,
comment pourrais-je garder un être humain.
C'est là plus que tout animal qui pisse et chie partout
sans compter l'infernal tapage qu'il mène sur son passage.
J'ai bâti péniblement mon refuge de solitude.
Je ne dis pas que j'ai raison d'y demeurer.
Je dis que mon bien-être y est tel
que j'ai une bonne raison de ne pas en sortir.

7 décembre 1989

Sur l'état de nos médias.
Un fou assassine 14 personnes à Montréal et se suicide.
Toute la presse lui est assignée pendant deux jours.
Pendant ce temps l'Europe de l'Est craque en son entier.
L'Afrique, l'Asie, l'Amérique du Sud éclate.
La politique prend l'eau de partout.
La distraction locale prend quand même le dessus sur tout.

Liberté de presse limitée: la presse, ici, tout simplement,
n'a pas suffisamment de correspondants à l'étranger.
Mais, pendant ce temps, les magnats de la presse d'ici,
très satisfaits d'eux-mêmes, se promènent en limousines
et travaillent très fort à faire du conglomérat.

14 décembre 1989

Mes obligations, pour cette année, sont terminées.
J'entre pour ainsi dire en festivité.
Je me suis payé un peu de vin et je compte bien durant les vacances
m'offrir la vie facile.
(L'an dernier, Mireille Baillargeon et moi,
avions fêté Noël au jus de tomate...)
J'ai commencé à transcrire LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS
sur un logiciel d'édition qui me permet divers jeux de caractères.
La première édition (même financièrement et numériquement limitée)
pourra néanmoins avoir une première allure graphique.
Comme les livres, en général, sont laids!
Du compilage de texte en vrac.
J'aime l'espace où la réflexion trouve place entre les lignes.
J'aime le texte compact et longuement corrigé.
La majorité des auteurs ne se relisent pas.
Ils leur faut publier en vitesse pour la vitrine.
Ils ont la qualité de ces linges à la mode que l'on ne porte qu'une fois.
J'aime, moi, me relire.
Et me relire encore.
Et me corriger encore.
Les gens sont trop pressés.
Je n'ai pas le goût d'être lu par eux.

1990 48 ans

10 janvier 1990

L'année recommence sous le signe de la privation.
Après un mois de mangeaille et de vin, l'excès suffit donc.
L'heure est au retour à la normale.
Décembre fut un record de froid. Janvier entre en douceur.
Au travail, on me parle d'un poste à plein temps pour ma permanence.
On ne m'offre rien d'autre.
Le principe du demi-temps est encore inacceptable chez cette génération d'administrateurs qui ont appris à gérer tout en allant se mettre à genoux à l'église.
Un autre conformisme qui s'écroulera.
L'évolution sociale est lente.
Les directions, pour créer l'unanimité, ne peuvent qu'être rétrogrades.
Il leur faut s'asseoir, comme des cochers, derrière leurs chevaux.
Le peuple est bête et ne supporte à sa tête que la bêtise qu'il entend.

25 janvier 1990

Le temps est tellement doux qu'on se croirait à la fin du mois de mars.
Étrange hiver que celui-ci qui est venu d'un seul coup
au mois de décembre dernier.
Plus l'hiver sera court, plus j'en éprouverai de plaisir.
C'est à n'y rien comprendre de l'inamovibilité humaine
que de nous voir ainsi subir, chaque année, la même torture du froid.
Les oiseaux, eux, s'en vont au Sud.
Nous, nous sommes paresseux comme nos pigeons.

Les Bénac, locataires depuis 30 ans au même endroit, déménagent.
Et j'ai plaisir à les voir ainsi quitter mes lieux.

Les films pornographiques seront demain plus significatifs
que les télévisions officielles.
On y trouvera encore demain quelques prémices
de ce qu'on y aura tout simplement été.
La vie n'est jamais plus aujourd'hui que le conformisme
aux révolutions d'hier.

9 février 1990

Voilà.
J'ai terminé ce que l'on peut appeler la première version
du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
J'ai regroupé, en douze catégories, les maximes de base.
L'oeuvre peut, maintenant, s'ériger.
Il pleut sur la ville.
Comme si nous étions au mois de mars.
Revienne le temps de me bercer sur mon balcon.

20 février 1990

J'ai tourné mon premier film ce soir.
Un autre rêve de jeunesse: celui de faire librement des images.
Je me suis tout simplement enregistré dans ma façon
de me bercer tous les soirs.
La caméra tournait sur moi par un automatisme,
et la musique de mon système de son devenait la musique de fond.
Nous en sommes venus là.
À pouvoir nous auto-observer.
Étranges habitudes.
Je ne cesse de gigoter.
Comme un poisson.

18 avril 1990

Jean Stafford: ancien collègue littéraire à la revue LA BARRE DU JOUR, maintenant professeur de sondages lissés et pourléchés à l'Université du Québec, ayant comme objectif de s'appliquer à l'hôtellerie.
Il ne connaît rien à l'hôtellerie.
Ses prévisions et sa méthodologie y sont inutiles.
Il est devenu un gentil petit niais qui complique tout méticuleusement pour se maintenir, quelque part, en poste.

20 avril 1990

Le printemps est revenu.
Et avec lui ma jeunesse.
Du moins, ce qu'il en reste.
Il pleut sur la ville qui s'échauffe.
J'ai redescendu l'auvent sur mon balcon.
Le goût de renaître, nous habitants du Nord, nous touche chaque année profondément.
Tous, nous bourgeonnons soudain comme au-delà de nos moyens.
Depuis neuf semaines, je suis en chantier.
Vider au complet l'appartement du sous-sol, lever la maison, cimenter, rasseoir, et tout refaire à neuf.
De quoi m'endetter pour quatre ans.
La richesse, aux pauvres, ne vient pas facilement.
Toute conquête se fait pas à pas.

J'ai fait le dépôt légal ISBN 2-9801929-0-2 de:
LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS DE YVAN MORNARD.
Car tel est le titre définitif.
160 pages, tiré à 12 exemplaires.
De quoi faire rire toute la galerie.
2 exemplaires remis au dépôt légal (11 et 12).
3 exemplaires que je me garde (1, 2, 10).
7 exemplaires remis à des amis pour fin de comité de lecture:

No 3: Mireille Baillargeon.
No 4: Jeanne Baillargeon.
No 5: Lucille Beaudry.
No 6: Gilles Laferrière.
No 7: Gaston Miron.
No 8: Claude T. Ramsay.
No 9: Claude Baillargeon.
Je ne leur demande que 5 lignes de commentaires.
J'ai besoin de tirer une tendance des commentaires qu'ils me feront.

26 avril 1990

Température au-dessus de 20°.
Première journée à pouvoir revenir me bercer sur mon balcon.
Devant ce parc que j'aime tant.
La douceur de la fainéantise.
Le plaisir d'être, avant que de n'être plus.
Les travaux sur le chantier progressent rondement.
Nous y arriverons sans doute dans les délais prévus.
Les hommes (Yves Gascon, Richard Côté)
sont méticuleux et travaillent bien.
Le fait que Yves loue, depuis un an, l'un de mes deux garages
pour en faire son atelier est une assurance pour moi de continuité.

24 mai 1990

(*Lettre envoyée à Claude T. Ramsay à Moncton*).
Claude. Je t'envoie mon petit livre:
Le Grand Livre Des Privation De Yvan Mornard.
Je te demande ton impression: entre 5 lignes et une page,
ne t'oblige pas à plus.
Tu sais ce que je pense de moi.
Tes commentaires les plus acerbes n'y changeront rien.
Mais cela pourra peut-être m'aider à être moins prétentieux.
Salutations. Yvan.

25 mai 1990

On m'appelle chez moi
pour me convoquer à l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec.
Pour me dire qu'on ne renouvellera pas mon contrat de travail
et que je suis mis à pied le 30 juin 1990.
C'est un ancien collègue du Séminaire de Saint-Jean,
un dénommé Gilles La Ferrière, qui a tranché.
Mes activités syndicales ont déplu.
Cette fois, c'est moi qui ai perdu.
Leur droit de gérance est énorme.
Ce Gilles Laferrière, élevé dans le respect des curés,
est un dément de la droite.
Un jour que je mangeais avec lui à la cafétéria, à une table collective où
des étudiants mangeaient aussi, après un quart d'heure de non intervention,
il s'est retourné vers son voisin étudiant pour lui dire:
- Tu sais que le port de la barbe est interdit à l'ITHQ.
- Oui. Mais j'abandonne mes études après les examens de Noël.
- Coupe-toi la barbe sinon tu ne passeras même pas tes examens.

C'est à ce genre de fonctionnaire et à ce fascisme là qu'on remet,
en reconnaissance politique, l'éducation de la jeunesse.
Dans ce contexte, j'éprouve un étrange sentiment de soulagement
de sortir de là.
Comme la fin d'un cauchemar derrière le port obligatoire de la cravate.
Je reporterai la barbe.
J'irai, un an, sur l'assurance chômage.
Avec les travaux actuels sur ma maison, j'ai dû m'endetter de $50,000,
ce qui m'oblige à des paiements de $650 par mois.
Ce que mes loyers peuvent couvrir.
Je terminerai mon Bac. en Tourisme.
J'ai un an devant moi.
Je demeure sur la liste de rappel du gouvernement qui se doit...?...
de m'offrir quelque chose.
J'ai besoin de repenser ma vie.
Le 1er juillet, j'arrêterai à nouveau de boire.

Non à cause de l'alcool, mais à cause du prix que cela m'occasionne puisque mon vignoble n'a pas encore donné.
Je reviens à l'écriture.
Et cette fois, peut-être, définitivement.
Comme je suis heureux d'avoir vécu modestement
et d'avoir ainsi acheté ma maison à revenus.
Elle est en ordre. Nous pouvons prendre le large.

Autre note: Commentaires de Gilles La Ferrière sur mon livre:
Dit n'avoir eu le temps que de le lire en parallèle.
Dit trouver ça bien fait, mais que ce n'est pas son genre de pensée, parce qu'il est épicurien.
«*À ne pas mettre dans les mains de quelqu'un qui est déprimé*».

31 mai 1990

(*À l'occasion de mon anniversaire, commentaires sur mon livre, de Jeanne Baillargeon*).
Est-ce un chef d'oeuvre?...
Avons-nous tout près de nous un autre grand écrivain méconnu
et incompris de ses proches.
C'est vrai que lorsqu'on connaît l'homme avant l'oeuvre, on a du mal par la suite à reconnaître cette autre image qu'il nous donne de lui.
C'est une oeuvre qui a du style, c'est-à-dire que dès la première ligne à la dernière on reconnaît la plume.
Le ton est uniforme, mordant et amer du genre pessimiste à la Cioran.
Un mot revient: dépossession.
C'est dur à dire à quelqu'un ce qu'on en pense, ou bien il va croire à de la flagornerie, ou bien il pensera qu'on est imbécile et indigne de son oeuvre.
Et puis la soeur Mireille qui m'attend au tournant, ou bien
elle va me traiter d'hypocrite, ou bien elle me trouvera sans coeur.
Sûrement que je ne suis pas le juge impartial,
mais je t'encourage à le publier avec quelques corrections de détails.
Je trouve que c'est parfois assez fort, mais à ne lire qu'à petites doses pour méditer.

(*Commentaires de Jocelyn Routhier*).
Ton livre c'est plusieurs livres en un seul.
Une «somme» de sagesse, de critique, de privations.
Je n'ai pas tout lu.
Selon qu'on aborde un chapitre ou un autre,
ce que l'on «reçoit» est différent.
Comme ce n'est pas non plus le genre d'ouvrage qu'on peut lire
d'une traite, j'ai surtout lu la deuxième partie, où les mots lutte, combat,
reconquérir m'ont davantage plu qu'un certain pessimisme
qui n'est pas dans ma nature...
Pour moi (comme pour toi d'après ce que tu écris)
«le bonheur d'exister» ça compte.
Par ailleurs comme tu l'écris
«rien n'est jamais fini et tout est toujours à refaire»
et la «vérité ne survit qu'en autant qu'on la remplace chaque jour».

5 juin 1990

Pour la première fois de ma vie, je peux réaliser un rêve:
celui de vivre sans travailler.
Cet ascétisme suppose évidemment deux subventions: celle d'être logé
gratuitement par mon capital foncier, et celle de recevoir durant un an
$215 par semaine de l'assurance chômage.
Mais l'idée est de n'en utiliser que $40 par semaine pour survivre.
Ce qui est possible.
C'est donc 5 ans de répits que j'aurais devant moi pour écrire et penser.
Les contraintes seront cependant sévères.
J'arrête de boire de l'alcool le 2 juillet.
J'étudie chaque achat que je fais dans le but de couper le gaspillage.
Je vise un arrêt dans ma vie, un silence profond, une réflexion majeure
pour la dernière réorientation.
Celle d'aller mourir quelque part, mais avec la satisfaction d'avoir,
au moins, finalement intérieurement vécu.

12 juin 1990

Aujourd'hui, le journal LE DEVOIR titre à la une:
«Lise Bissonnette succède à Benoît Lauzière au Devoir».
C'est la consécration de sa carrière.
Moi, après 20 ans dans le monde des cuisines,
je suis tout simplement congédié.
Étrange cheminement que celui de Lise et de moi.
Celui de la conquête du pouvoir, et celui de la déception de vivre.
Et pourtant.
Car c'est justement ici que, finalement, je commence à vivre.
Je n'ai jamais voulu travailler dans quoi que ce soit.
J'ai fait modestement mon argent.
Et je pourrai sans doute en vivre très modestement
jusqu'à la fin de mes jours.
J'ai toujours voulu écrire seul dans mon coin.
Finalement, j'y suis.
Les ambitions de Bissonnette m'ont toujours paru troubles.
Ce n'est pas l'idée qui l'anime, mais la frénésie du pouvoir.
Nous n'avons jamais pu nous entendre sur ce point.

26 juin 1990

Le soleil est radieux.
Ce fut mon dernier séjour à l'Institut de Tourisme.
La semaine dernière, mes collègues du syndicat
m'ont fait une fête surprise.
J'étais plus apprécié que je ne l'ai pensé.
Le temps est maintenant venu de prendre le large.
De quitter la sécurité pour naviguer dans les mouvements périlleux
d'une pensée autre.
Revivre chaque geste.

9 juillet 1990

Première journée de vacances.
Il fait beau.
Je roucoule paresseusement sur mon balcon.
Mon chantier est terminé.
Cinq mois de travaux.
Les locataires ont enfin aménagé les lieux.
Je peux enfin reprendre mon rythme: celui d'une sieste tous les après-midi.
On m'a convoqué pour une entrevue à la CSST.
Un poste permanent comme agent de gestion financière.
Analyse des dossiers de financement d'organismes
relevant de cette commission.
Lieu de travail: Montréal, centre ville.
Je peux m'y rendre à pied.
Trois ans de travail à plein temps.
J'aurai 51 ans.
Je pourrai alors prendre définitivement ma retraite.
Je n'aurai plus de dettes.
J'aurai même une réserve.
Je pourrai, comme je le redis toujours, recommencer dès lors ma vie...

*
(*Carte postale reçue de Mireille Baillargeon, chez son frère, en France*).

Mon cher Yvan.
Depuis mon arrivée en Mayenne, je fais des fouilles dans la maison
de Claude.
Nous avons trouvé un nouvel escalier faisant partie d'une tourelle
enfouie sous terre.
Il fait beau et chaud.
La Mayenne est magnifique et encore épargnée de trop de touristes.
J'ai bien hâte de savoir ce qu'il arrive de toi.
Je t'embrasse et à bientôt.

16 juillet 1990

Jamais je ne m'étais laissé aller à tant de folies.
Me saouler et me payer 5 prostituées.
Le tout a commencé par une toute jeune qui m'a offert ses services pour $20.
Elle m'a fait monter dans une maison de chambre,
et c'est dans la toilette publique qu'elle m'a à peine sucé.
La deuxième était une femme dans la trentaine sur le bien-être social qui agrémente ses fins de mois.
La troisième était une droguée
(elles le sont toutes, mais à des niveaux différents)
qui m'a tout simplement volé de l'argent sans me rendre le service.
La quatrième était une métisse (d'ailleurs de loin la plus sentimentale), jeune et belle.
La cinquième était une réelle professionnelle
qui suçait avec force et froideur.
Elle opère depuis quinze ans, a trois enfants,
et comme elle me le disait:«lorsque tu te mets 20 culs par jour dans la bouche, tu n'as pas le goût d'être sentimentale».
Aucune ne m'a fait jouir.
Ce n'est pas ma place que d'aller avec elles.
Je n'aime pas le fast food.
Et la prostitution est le fast food du sexe.
Le tout se passe en moins d'un quart d'heure.
Sinon les filles s'arrêtent.
Elles détestent le sexe. La soif d'argent est leur seul but.
Moi, j'ai besoin de jeux, de préparations, de multiples léchages,
de sentir qu'on m'aime ou qu'on se soumet profondément à mon désir.
Ce fut donc une semaine folle.
Mais j'ai finalement appris que le marché de la prostitution
(Montréal est bourré de filles et les prix sont à la baisse)
ne correspondait pas à mes besoins.
Je suis à boire ma dernière bouteille.
Après recommence une autre phase de jeûne et de restrictions.

18 juillet 1990

Je viens de remettre un exemplaire du GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS à Gaston Miron pour fin de commentaires.
Il me disait avoir justement entendu reparler de moi la semaine
dernière dans un groupe littéraire.
Les gens s'entendaient pour dire que les 2 revues les plus marquantes
au Québec après LIBERTÉ et PARTI-PRIS étaient QUOI
qui avait libéré le langage, et SEXUS qui avait libéré les thèmes.

19 juillet 1990

Je sais maintenant avec certitude
que je ne travaillerai plus comme fonctionnaire.
J'en ai vécu, en fait, durant 20 ans: fonctionnaire en relations publiques,
fonctionnaire en gestion de cuisine, fonctionnaire en développement
industriel, fonctionnaire en gestion financière et fonctionnaire
en informatique. Tout l'argent que j'ai vient de là.
Ayant perdu mon emploi à l'Institut de Tourisme,
les chances que j'avais d'y revenir - «déclarations d'aptitudes» -,
(je viens de l'apprendre dans une entrevue pour un autre ministère),
ne sont pas transférables.
Adieu donc.
Je suis sorti des ministères comme l'on sort d'un cimetière.
Ils n'en finissent plus de tondre le gazon autour des tombes
dont ils ignorent même le contenu.
Je me consacre au GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
C'est ma priorité pour au moins un an.
En vivant (je n'ai pas de loyer à payer) avec $10 par jour, je suis à l'aise
(mais sans vin, sauf celui du vignoble lorsqu'il donnera).
Je suis devenu celui que je voulais être.
Très très modeste rentier, mais pouvant écrire librement.
L'on ne sait pas, au départ, à quel point cela peut être insécurisant
que de devenir, soudain, celui que l'on voulait être.

Si je consacre l'année à mon livre, une édition de 3000 exemplaires devra se réaliser l'an prochain: peut-être 300 pages.
Gaston Miron pourra peut-être me guider de ce côté-là.
Je suis donc parti pour un grand voyage.
Ma maison est un navire.
Je viens d'en refaire à neuf la coque.
Nous pouvons prendre la mer pour la première fois.
Ce matin, lorsque je me suis levé, si loin déjà de tout,
je ne savais plus ni quel jour, ni quelle date était la bonne.
C'était tout simplement la mienne.

21 juillet 1990

Je viens peut-être d'accepter intérieurement que Mireille Baillargeon et moi vivions désormais ensemble.
La raison, en bonne cause, prévaut toujours chez moi sur le sentiment.
Depuis 10 ans que nous nous fréquentons, nous avons gardé nos distances.
J'aimais rester seul, épuisé par le travail, à boire mon vin, à me masturber, et, peut-être toujours, à espérer d'autres aventures.
Mais de fait, je les ai fuies plus que je ne les ai prises lorsqu'elles s'offraient.
La solitude, chez Mireille comme chez moi, n'en fut que plus lourde.
Très souvent, nous nous sommes ennuyés profondément d'exister ainsi seuls.
Mireille aime son travail et il la nourrit bien.
Je déteste le mien, même si on me rappelait pour le faire.
Je n'aime que l'écriture.
Et la lecture qui y prépare.
Si nous vivions ensemble, il ne lui en coûterait que le tiers de son salaire pour nous faire tous deux vivre gras.
Car le loyer chez moi est payé par les locataires.
Jamais, elle n'aurait pu (compte tenu de son logement à Outremont qu'elle louerait), faire autant d'économie.
Outremont, sans lui déplaire, n'était pas son premier choix.
C'est sa maison de campagne qui la passionne.

Tracteur, poulailler, autosuffisance alimentaire pourrait être notre objectif.
Pour 2 semaines, Mireille est à Paris (ou en Normandie) avec son frère.
Lorsqu'elle reviendra, ma proposition lui sera une grande surprise.
Nous verrons là si vraiment c'était son désir.
De toute manière, vues certaines rénovations essentielles à finir
dans mon logement, je ne vois cette cohabitation possible que dans un an,
après préparatifs mutuels.

25 juillet 1990

Deux anciens collègues de travail - Céline Beauchemin et Lucien Miron -
m'ont téléphoné pour que nous allions dîner ensemble.
Cela m'a fait du bien, dans l'état de solitude absolu où je me trouve.
Ce sont d'anciens syndicalistes: nous avons mené des guerres ensemble.
Le marché du travail est tellement autoritaire qu'il faut presqu'en sortir
pour saisir l'ampleur de la servitude qui y est exigé.
On joue avec le pain du pauvre, on le frappe, on le bouscule,
on se mêle de tout vouloir régimenter jusque dans sa vie privée.
Et la bataille jamais ne sera terminée.
C'est la loi même de la dominance et de la résistance qu'elle soulève.
Une dynamique d'autant plus dure à accepter que l'on vieillit
et que l'on se veut un peu honorable.
Cet homme-là, soumis, j'ai fini de l'être.
Durant 20 ans je me suis tu.
Pendant que d'autres s'empiffraient, en rigolant, de bêtises.
Mon heure est venue de dire ce que j'ai à dire.
Leur civilisation et leur système économique sont à repenser.
Notre vie doit être différente.

27 juillet 1990

Synopsis pour un projet de vidéoclips
à partir des textes du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
(*Cour à scraps*).
L'automobile est la pollution de notre temps.
(*Sorties de ville aux heures de pointe. Smog*).
Les routes sont encombrées.
Les villes sont polluées.
Qui donc dira où s'arrête la bêtise?
(*Jaguar, super limousine, etc.*).
Chacun veut aller plus vite.
Chacun veut mieux paraître.
(*Chaînes de montage*).
Chacun travaille pour rouler.
Chacun roule pour travailler.
La réalité, c'est toute une vie à se faire rouler!
(*Multinationales: Esso, Honda, etc.*).
Les riches deviennent plus riches.
Les pauvres deviennent plus pauvres, tout est endettement, gâchis et bruit.
(*Parcs, étangs, oiseaux, paix*).
Habite près de ton travail.
Économise.
Reprends ton vélo.
Refais des marches à pied.

29 juillet 1990

Je suis comme un riche sur un navire de croisière.
Presque nu sur mon balcon, je regarde passer les arbres.
Le vin est bon.
Serait-ce enfin la fin.
Jeune, je voulais entrer chez les moines.
Plus encore, chez les cisterciens.
C'est-à-dire faire le vœu ultime de pauvreté.

Ce vœu de pauvreté me refascine à nouveau.
Vivre dans mon château dans un vœu de pauvreté.
Ne vivre qu'avec moins que rien, folie ultime.
Mais est-ce la solution.
Vivre dans mon château, mais comme terré et caché de tout.
Ne plus exister.
N'être rien.
Avoir enfin le droit de dire tout.
Nous sommes à ce point asservis.
Ce n'est plus une question d'individu.
C'est une question de société.
Et cela ne changera jamais.
Il faut naître du bon côté, ou savoir mourir noblement de l'autre.
Vivre pauvrement en marge de tout, ou savoir se suicider.

31 juillet 1990

Je dois réapprendre à vivre.
Désapprendre le brainwashing que j'ai accepté de subir depuis 20 ans dans ce monde servile du travail forcé.
À la fin de SEXUS, je me suis littéralement fait rééduquer, comme un bagnard.
Il m'en restera bien sûr toujours quelque chose.
Mais j'en suis rendu à me laisser séduire par l'idée du «moins possible».
Je ne sais plus vivre.
Toujours le faux langage de l'apparence, le rythme de la production.
Ce monde doit s'effondrer.
Je me laisse traîner au lit. Ma barbe pousse librement.
Je n'envisage aucun retour au travail.
D'autres iront à leur tour.
Pourquoi n'éditerais-je pas LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS à 1000 exemplaires que je vendrais (comme d'autres quêtent) directement à $20.00 pièce.
De quoi survivre à ne rien faire d'autre.
Éditer des posters, faire des vidéo-clips.

4 août 1990

Entre les pontifes des universités et les commères de la presse,
nous devons tailler notre place.
Celle d'être une conscience de notre temps.
L'écriture est à ce prix.

16 août 1990

L'affaire semble marcher.
Après deux semaines d'effondrement furieux dans l'alcool et
le pessimisme, j'ai réussi à me retrouver une motivation pour me ressaisir.
Je me suis fixé un budget de $40.00 par semaine pour vivre.
Ce qui est le budget (après loyer) des assistés sociaux du Québec.
J'ai découvert la tristesse de simplement survivre
dans le gaspillage furieux des gens qui fréquentent le centre-ville.
Ce rythme me permettra par contre de vivre sans travailler
durant peut-être trois ans.
Mais il y a un mais. Trop c'est trop.
Surtout lorsque l'on est en fait propriétaire d'une certaine fortune
dans l'immobilier.
Ne plus boire d'alcool n'est pas non plus mon intention,
surtout avec l'arrivée, dans un mois, de la vendange.
Alors Mireille Baillargeon a accepté de m'encourager de la façon suivante:
le mercredi et le samedi, je ferai relâche.
Sans devoir puiser dans mes économies, elle payera entièrement le vin.
(Il y a dix semaines à passer avant que de pouvoir boire gratuitement
notre propre vin). Le principe est que jamais je ne rachèterai du vin.
On m'en fera cadeau, ou bien je le ferai moi-même.
Mais la chose ne doit pas me ruiner.
Cela me donne des petits échéanciers.
Des petites victoires.
J'ai étrangement besoin de reprendre confiance en moi.
D'autre part: Mireille envisage sérieusement notre cohabitation
dans un an.

Elle parle tous les jours de l'emplacement de ses meubles,
de ses habitudes par rapport aux miennes.
C'est un saut à faire.
Si nous ne le faisons pas là, nous ne le ferons sans doute jamais.
Peut-être serons-nous mieux ainsi à ne pas toujours être seuls.

20 août 1990

Déjà le temps se fait plus frais. L'automne s'en revient à grands pas.
Nous avons commencé à recouvrir le vignoble de filets contre les oiseaux.
La récolte atteindra-t-elle les 200 bouteilles?
Comme j'ai une capacité en matériel de production excédentaire, j'ai parti aujourd'hui la fermentation de 125 bouteilles de vin fait de concentré.
Coût: $1.40 la bouteille contre $7.50 à la régie gouvernementale.
J'ai calculé qu'à ce pris, je peux vivre avec $60.00 par semaine,
pain et vin compris.
L'équivalent d'une journée de travail par semaine.
Ce qui me semble être réalisable.
Je n'ai plus le goût de participer activement à ce grand mensonge
qu'est devenue notre civilisation de surconsommation et de gaspillage.
Je choisis de vivre, tout simplement, ma vie.

21 août 1990

Ce matin, je me suis fait bronzer au soleil tout en lisant
«De la brièveté de la vie» de Sénèque.
En plus d'une croyance en une divinité, à l'immortalité après la mort,
voilà une thèse qui est bien fausse.
La vie est d'une extrême brièveté.
Ce n'est, de plus, qu'une thèse qui s'adresse aux riches.
L'arrêt de travailler n'y rejoint pas les esclaves.
Son refus du sexe et de l'alcool est aussi tout à fait trop catégorique.
Nous sommes radicalement ailleurs si nous avions à nous rencontrer.
Il s'agit de prendre chez lui ce qui donne encore à penser,
et de l'adapter à mes besoins.

28 août 1990

Je m'adapte lentement à ma nouvelle vie.
L'idée est de travailler toute la journée (lire, écrire, faire les courses, etc.), pour ensuite pouvoir jouir paresseusement de la soirée en buvant le vin fait de mes mains.
Je vis avec l'idée que, demain, je serai mort.
Chaque jour est un nouveau départ.
Je ne veux faire, dès lors, que ce qui me rend bien.
Le reste est perte de temps.

9 septembre 1990

La chrétienté a fait de nous des serviteurs.
Pour être «bons», on nous a dit qu'il fallait toujours d'abord servir autrui.
L'exaspération de cette tare éclate périodiquement dans la guerre et les bains de sang que nous faisons.
Parce que la bonté est ailleurs.
Il faut être bon pour soi. Il faut se servir soi-même.
La société marchande, sous la chrétienté, est devenue une perversion.
L'idée de vendre ses surplus à autrui n'était pas un mal.
Le mal est que n'ayant plus rien à vendre d'utilitaire, on veuille, aujourd'hui, imposer à autrui des biens qui ne sont pour lui d'aucun usage.
À grand coup de marketing.
L'idée de toujours premièrement servir autrui touche à l'exaspération.
Il nous faut maintenant passer par autrui pour satisfaire à nos propres besoins.
Ce qui est un tort.
Nécessité nous est de sortir de là.
Retrouvons la route qui mène directement à la satisfaction de nos propres besoins.
Évitons le plus possible les intermédiaires.
La chrétienté partait en croisade pour convertir autrui.
Les vendeurs d'aujourd'hui ne sont qu'une mauvaise réplique de ce fascisme là.

10 septembre 1990

J'ai redémarré le chauffage dans la maison.
Le temps est gris. Il faut se retrancher dans les quartiers d'hiver.
Hier, je relisais mon journal depuis 3 ans.
Je m'étonne de la difficulté que j'ai à m'adapter
à ma libération du marché du travail.
Comme une culpabilité secrète. Une mauvaise habitude bien incrustée.
Mais mon but reste le même: mettre par écrit ce que je pense.
Encore deux années à plein temps, et j'aurai sans doute atteint
le 600 pages du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
Un livre de chevet que j'aurais aimé avoir dans ma jeunesse.
Au lieu des fadasseries des Pascal et autres agenouillés.
Les lecteurs sont encore friands de romans.
Ils se retrouvent dans les personnages et dans leur histoire.
Demain, eux aussi, abandonneront le genre.
Ils se plairont à lire des maximes et autres réflexions.
Ce n'est qu'un degré de plus dans la fiction.
La maxime étant elle aussi une fabulation.
Mais plus courte et sans perte de temps.

11 septembre 1990

Je dois encore subir trois cours
pour en terminer avec mon Bac. universitaire en tourisme.
Un autre cours qui ne me sera d'aucune utilité.
Les élèves ont 20 ans et me font de plus en plus sentir que je suis vieux.
Ils écoutent docilement le professeur
leur déverser un tas plus ou moins répugnant de conneries.
Qu'on cesse donc de payer les professeurs.
Qu'on les oblige à se financer eux-mêmes.
Et que ceux qui n'ont rien d'utile à enseigner, crèvent là!
La majorité y passera.
Mon problème est très simple.
C'est un problème d'intelligence avec les autres.

13 septembre 1990

Chaque matin, j'assiste à l'arrivée vers le centre-ville des automobilistes.
Il leur en coûte une fortune pour venir tout simplement travailler.
Automobile, essence, assurance, habits et parures,
et aussi le temps de déplacement.
Ce cérémonial étonne aussi par la solitude des gens
qui y est mis en montre.
Presque tous se véhiculent seuls dans des voitures
aptes à recevoir 5 personnes.
Il y a quelque chose de taré dans cette façon de vivre.

1 octobre 1990

La vendange a été bonne.
De quoi faire 100 bouteilles de vin.
L'an prochain, nous allons améliorer la pose des filets contre les oiseaux.
Il ne faut vraiment laisser aucune entrée possible.
Une vieille amie de Mireille Baillargeon, Marie-Françoise Gautrin
(trente ans d'amitié) est venue avec son ami Jean-Pierre Warren
nous aider.
Nous avons filmé quelques scènes pour nous souvenir.
Dans le descriptif, l'écriture est totalement inadéquate.
Le film dit tout, même ce que l'on ne veut pas entendre.
Mireille (avait-elle trop bu de vin?), pour la première fois, a annoncé
notre décision de vivre ensemble d'ici un an et demi, soit le temps de finir
les rénovations qui s'imposent dans mon logement.
Marie-Françoise aussi projette d'aller vivre avec Jean-Pierre.
Est-ce le vieillissement qui nous pousse tous à la vie de couple.
Mireille a décidé de l'annoncer bientôt à sa soeur Jeanne avec qui
elle partage un duplex en co-propriété. Ici, la réaction l'inquiète un peu.
Nous sommes un vieux couple. J'ai 48 ans. Elle en a 45.
Nos avoirs financiers combinés font de nous des gens à l'aise.
Notre connaissance l'un de l'autre depuis 11 ans, ne nous permet plus
de nous penser sans défauts...

12 novembre 1990

L'hiver nous est tombé dessus d'un seul coup.
La neige semble être tombée pour demeurer.
Le vent hurle par l'entrebâillement des fenêtres.
Ma maison est prise dans les glaces.
Je me suis définitivement retiré dans mes quartiers d'hiver.
J'achève une autre version du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
Quelque chose comme 300 pages contre les 160 de la précédente version.
L'objectif en est de 600 pages.
Il y a encore trop de sujets qui n'ont pas été touchés.
On m'offre, ici et là, des petits contrats de gestion de cuisine que je refuse.
L'argent de l'assurance chômage me suffit.
C'est la motivation à travailler pour autre que moi qui, maintenant,
me manque.

13 novembre 1990

Lorsqu'il m'arrive de me réveiller la nuit, je ne réussis qu'à me rendormir
en m'imaginant comme un cadavre déposé par la marée haute
sur une plage déserte à travers algues et coques vides.
C'est comme si alors je sortais de mon corps
comme d'une structure qui me pèse.
Le goût de mourir s'installe, chez moi, de plus en plus.

6 décembre 1990

Rencontré Gaston Miron sur la rue.
Il me dit avoir lu LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS, et l'avoir aimé.
Il m'a dit avoir pris des notes, mais veut le lire une seconde fois
avant d'en discuter avec moi.
Sa santé semble bonne, même très bonne.
Il n'a plus ce petit air de vieillard qu'il avait cet été.
Mais un autre problème le frappe.
Celui de devoir déménager.
La maison qu'il habite a finalement été vendue.
Il doit quitter les lieux.
Il a loué un 8 pièces pour un an.
Il habite avec une femme, et chacun a besoin d'une pièce
pour en faire son bureau.
Il lui faut aussi de l'espace pour les quelque 8,000 volumes
que comporte sa collection.
Tristesse que de devoir ainsi, à 60 ans, se mouvoir comme un romanichel.
Malgré mes difficultés, le fait de posséder ma maison reste
un atout majeur.
Il y a 20 ans, à la CASA de PEDRO, bar où nous allions tous finalement
la nuit, Miron me traitait de sale petit capitaliste bourgeois...

30 décembre 1990

Ma déception risque de se réaliser.
Il est bien difficile de se faire lire.
Encore plus de se faire aider par des critiques.
Même Gaston Miron ne répond pas.
Du moins, sérieusement.
C'est un mondain qui ne donne son verdict que sur ce qu'il comprend
ou sur ce qui l'honore.
J'avais, dans ma jeunesse, peut-être raison
d'être férocement arrogant sur lui en le traitant de tous les noms.

1991 49 ans

2 janvier 1991

Tolstoï avait honte de l'origine de sa fortune.
Ce fut l'un des drames de sa vie.
Il essaya pour ainsi dire de «blanchir» ses origines.
Moi, le peu que j'ai, c'est de moi-même dans mes services
rendus aux autres, que je l'ai acquit.
D'année en année, j'ai amélioré, avec mon salaire tout aussi bien qu'avec
les loyers que je recevais de mes locataires,
la qualité des logements que je loue.
Jamais je n'ai tiré amusement de cet argent.
Sinon la satisfaction d'en être le tenant.
Je n'ai pas honte d'être propriétaire du travail honnête de toute ma vie.
Je n'ai pas besoin d'aller mourir seul dans une gare
pour justifier mes intentions de me croire bon. Je suis ce que j'ai été.

6 janvier 1991

À un certain niveau de civilisation, la pauvreté n'est qu'une question
de culture. L'Amérique se vautre et se gave d'elle-même.
Mais les Barbares sont à la porte.
L'effondrement de l'Empire est imminent.
Il ne s'agit que de cinquante ans.
Vécu les deux semaines de festivité de Noël et du Jour de l'An
avec Mireille Baillargeon.
Malgré, parfois, nos hurlements l'un sur l'autre,
cette relation vaut mieux que ma solitude d'alcoolique.
Demain, d'autres travaux commencent dans ma maison.
C'est dans mon logement cette fois que le travail s'effectue.
La pose de onze portes neuves, plâtres et finition de la cage d'entrée
qui monte sur trois étages. Une fois l'entrée terminée,
les pièces seront aménagées l'une après l'autre au cours des ans.

17 janvier 1991

La guerre des occidentaux contre le monde arabe est déclenchée.
Le discours du président américain Bush est à cet égard
d'une débilité grave.
Que nous soyons gérés par de telles gens
ne fait que confirmer la décadence de l'Amérique capitaliste.
Il n'y a plus de ferveur.
Mais la rancoeur d'avoir, économiquement, échouer.
L'hypocrisie et le mensonge marquent partout le pas.
C'est le début d'une longue guerre d'une minorité riche
contre une majorité pauvre.
Mais ce sont les pauvres, à long terme, qui vaincront.

6 février 1991

C'en est finalement fait de mon retour possible
à l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec.
À mon offre de service sur un poste ouvert
comme professeur de gestion de service alimentaire,
on m'a tout simplement répondu que je n'avais pas l'expérience requise.
Cette expérience, on me la reconnaissait pourtant lorsque j'étais là,
pendant huit ans, comme conseiller en gestion,
et justement de services alimentaires.
Le message est clair.
C'est de moi qu'on ne veut plus.
Mes activités syndicales m'ont mis sur la liste noire.
Après 20 ans de tergiversation dans les cuisines,
ma vie enfin recommence.
Ce fut comme 20 ans de prison, pour ne pas dire avec des cons.
J'ai retrouvé le lien avec mes désirs de jeunesse.
Vivre de peu, mais dans la liberté.

21 février 1991

Je me suis remis à la mise en ordre et à la mise sur traitement de texte
de mon journal.
Libéré des travaux de construction, je repars sur un autre projet.
D'ici trois mois, j'ajouterai 300 pages aux 800 pages actuelles du journal.
Puis viendra l'été.
Et le retour, sur le balcon,
à l'écriture du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
C'est ainsi que je fonctionne.
Par petits bouts de chemin et par entêtement à vouloir réaliser
ainsi des ensembles à long terme.
Mireille Baillargeon a finalement annoncé à sa soeur Jeanne
qu'elle déménagerait chez moi à Noël prochain.
Jeanne parle d'acheter l'appartement de Mireille à Outremont.
Mais Jocelyn qui devra de toute manière subir un locataire
au-dessus de sa tête en a pris comme une douche d'eau froide.
Il en est pour ainsi dire devenu muet.

4 mars 1991

Toute la nuit, il a grésillé sur les puits de lumière du toit.
Un petit bruit qui nous rappelle à notre fragilité dans le temps.
C'est d'ailleurs la seule morale que je doive désormais suivre.
Celle du jour le jour.
Demain je serai mort.
J'ai de quoi survivre.
C'est là l'essentiel.
Le reste n'était que nécessaire illusion de jeunesse.

7 mars 1991

J'ai pris soudainement conscience d'une chose: de ma capacité financière
(très modeste mais existante) à ne plus devoir travailler pour autrui
jusqu'à la fin de mes jours.

J'ai besoin entre $2000 et $3000 par année pour survivre.
Tous comptes payés, j'ai devant moi $3000.
J'attends des retours d'impôts et de fond de pension
qui totaliseraient $6000.
J'ai donc, après l'assurance chômage, trois ans devant moi.
Ma possibilité d'augmenter mes loyers (parce que mes prix sont en deçà de la compétition du marché), si certains locataires s'en allaient
- et ils s'en iront - peut atteindre le $4000.
Voilà donc une perspective heureuse.
Celle d'écrire, à plein temps, seul maître à bord,
jusqu'à la fin de mes jours.
Je me couche tranquille ce soir dans le calme d'avoir vécu.

21 mars 1991

C'est de nouveau le début du printemps.
Encore deux mois avant de me remettre à écrire sur mon balcon.
Et de re...arrêter de boire de l'alcool, du moins pour l'été.
Question de me faciliter la lecture et la réflexion.
J'ai atteint les 900 pages de version définitive de mon JOURNAL.
Je suis dans l'année 1966.
Comment ai-je fait pour supporter Lise Bissonnette si longtemps.
J'aurais dû la foutre à la porte beaucoup plus tôt.
Je me souviens de cet événement que je n'ai jamais pu oublier.
Lorsque je sortis de prison, après la première saisie de SEXUS,
Claude Savoie et sa femme me reçurent chez eux.
Notre première attention fut de nous questionner
sur ce qui venait d'arriver.
Lise Bissonnette, avertie par Claude Savoie, y était venue.
Sa première phrase en me voyant:
- As-tu oublié que c'est ma fête?
Toujours tout ramener l'attention sur elle.
C'est le genre de femme qu'elle est. Égoïste, conformiste et chicanière.
Dans ses relations avec autrui, il n'y a que l'ambition ou le cul
qui la dirige.

25 mars 1991

Ça y est, deux locataires partent.
J'ai reçu l'avis légal de leurs départs.
J'ambitionne d'augmenter les loyers de façon à me suffire
sans devoir travailler.
Mes calculs d'augmentation donnent ceci: dans un cas $155, dans l'autre
$55, et $20 pour une autre, et $80 pour l'un des garages-ateliers.
Soit un total de $310 par mois.
Soit $3720 par an.
De quoi me suffire entièrement,
même si Mireille Baillargeon ne venait pas vivre avec moi.
Mais, en plus, elle viendra.

26 mars 1991

Y a-t-il une femme avec qui j'ai couché, plus encore vécue,
que j'aimerais revoir?
La réponse est: NON.
Et cette réponse m'oblige à m'interroger.
Cette civilisation du «jeter après usage»
nous a atteints jusque dans nos affections.
Il y a là quelque chose de pervers et de non recevable.
Nous en sommes rendus à nous traiter, tous, comme des déchets.

27 mars 1991

Fais attention aux hommes et aux femmes que tu approches.
Ce ne sont, en général, que des trappes à rats.
Des faussaires qui usent du mythe de l'affection
pour piéger la sécurité d'autrui.
Très peu de gens méritent la confiance et le respect.
Tel est bien notre destin.

28 mars 1991

Je ne vous lis plus. Je ne vous écoute plus. Je ne vous regarde plus.
Je ne vous achète surtout plus.
C'est à ce prix que je peux désormais être libre:
dépenser peu; attendre peu de choses d'autrui.
La liberté, dans notre civilisation malade, est à ce prix.

1 avril 1991

(*Budget de caisse: revenus/dépenses*
de mon immeuble du Parc Lafontaine: 1991/1992).

Revenus:	
3956	- $695
3958#1	- $350
3958#2	- $350
3960A	- $390
$1785 X 12 =	$21,420
Dépenses:	
Taxes	$5000
Assurance	$ 900
Entretien	$4500
Énergie	$7800
	$18,200
Surplus:	$3220
Plus garage 1:	$1800
Plus garage 2:	$1800
	$6,820

Pour la première fois depuis 12 ans que nous nous fréquentons,
Mireille Baillargeon et moi avons mis sur table notre bilan.
Précisons: c'est elle qui cachait toujours quelque chose.
En plus de sa maison de campagne, de son appartement à Outremont,
de son automobile, elle a $25,000
(sans compter une réserve pour entretien à la campagne).

Plus un fonds de pension à venir dans dix ans d'au moins $25,000 par an.
Moi je possède mon immeuble à logement et $10,000 de réserve.
Plus un peu plus de $5,000 par an d'extra.
Plus $8,000 de plus par an, dans 10 ans, à la fin de l'hypothèque.
Sans aucun autre frais pour me loger.
C'est-à-dire que pour nos besoins de vie
(même plus riches, nous ne dépenserions pas plus, ou si peu...),
nous sommes excédentaires.
Notre vie commune, qui doit commencer début 1992,
est une fusion débordante de capitaux.
Mais ce n'est pas que nous sommes très riches.
C'est que nous vivons très modestement (c'est notre plaisir)
dans un contexte d'enrichissement moyen.
On ne peut qu'en sortir bouffis comme des cochons.

3 avril 1991

(*Lettre écrite, sans doute dans un dernier élan de rage,*
d'avoir été rejeté de L'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec.
Mais non envoyée aux journaux).
DE LA NÉCESSITÉ DE FERMER
L'INSTITUT DE TOURISME ET D'HÔTELLERIE DU QUÉBEC.
Il y a 20 ans, l'ITHQ était un point de ralliement.
On y venait comme à la Mecque.
N'y venait que la crème des gens de l'hôtellerie et de la restauration.
Aujourd'hui, plus de 100 écoles, régionalement réparties, offrent,
à peu près, les mêmes services.
L'ITHQ coûte aux québécois quelque 17 millions par an.
Ce n'y sont de moins en moins des étudiants que l'on y forme
que des bureaucrates que l'on y engraisse.
Le directeur actuel est un ancien administrateur d'une école de danse.
Mais, étrange coïncidence,
il est aussi l'organisateur de compté de Daniel Jonhson (PLQ).
Il se véhicule (récompense oblige) avec chauffeur privé.
Le directeur pédagogique, un de ses amis, ne connaît rien à la cuisine.

L'ancienne direction, celle qui fonda l'ITHQ, fut mise à la porte.
Les questions d'honnêteté étaient fondées.
Mais cette ancienne direction, du moins en ce qui concerne le directeur pédagogique, avait l'avantage de connaître le métier. C'était là sa force.
Aujourd'hui, l'ITHQ est devenu une coque vide.
Soeur Angèle tente, à la télévision, d'en ranimer l'éclat.
Mais elle n'est pas réellement de l'ITHQ.
Elle n'y occupe qu'un petit bureau au département des communications.
La population n'a pas à payer, en exclusivité,
pour un service qui n'existe plus en exclusivité.
Pour une simple école de métier qui rêve de devenir une université.
L'idéal serait de ramener le tout au réseau normal
du Ministère de L'Éducation.
La population n'a pas à payer pour des reconnaissances politiques.
Le Ministère du Tourisme, au lieu de louer des espaces
au centre ville de Montréal, devrait venir s'y installer.
L'économie serait de taille. Et la bêtise, moindre.

4 avril 1991

Ma grande chance, c'est de ne pas avoir «réussi» dans la vie.
Je serais un petit bourgeois cocu et endetté,
en mal encore de devoir gagner sa vie.
Mon journal de 1965 me laisse voir celui que je me préparais à être:
un banlieusard pédant et prétentieux comme ils le sont tous,
vivant au-delà de leurs moyens. Un esclave, sur tapis mur à mur.

11 avril 1991

L'intelligence ne supporte pas la hiérarchie.
L'Europe et l'Amérique, actuellement, ne sont qu'un regroupement
de bandits. Je fais, malheureusement, partie de l'Amérique.
Et il m'est pratiquement impossible de sortir de là, à moins d'aller mourir,
ailleurs, dans une misère. L'histoire du colonialisme et l'histoire
du banditisme se rejoignent. L'effet en est le même.

16 avril 1991

Il pleut. Mon réveil-matin, comme à l'habitude, m'a réveillé à 7 heures.
C'est l'heure où, chaque matin, je prends contact, par téléphone,
avec Mireille Baillargeon. Puis, aujourd'hui, je me suis recouché.
Je n'ai aucune obligation sauf celles que je me donne.
Je dois apprendre à me désengager des horaires.
Ce que je ressens doit maintenant me tenir lieu d'horloge.
J'aime m'éveiller en m'étirant tous les muscles.
C'est là bon signe de repos.

19 avril 1991

Rencontré Gaston Miron sur la rue.
La première chose qu'il m'a dite c'est qu'il n'avait pas encore eu le temps
de relire (ou de «lire»...) mon livre.
L'obligation de déménager l'a profondément perturbé.
Il habite maintenant quelque part rue Saint-Joseph.
Il aimerait s'acheter une maison, un deux étages qu'il occuperait à lui seul.
Mais il n'a que $40,000. Il ne connaît vraiment rien à la finance.
Tout chez lui n'est que rêve. Et peut-être vanité.
Toujours en train d'aller prendre un café dans un petit café.
Histoire peut-être de se faire voir.
Il m'envie, un peu, je crois, d'être riche.

25 avril 1991

Problème. Mireille Baillargeon ne cesse de hurler sur moi.
Parce que je ne veux pas quitter ma maison pour aller passer le mois
de ses vacances à sa maison de campagne.
Parce que je ne veux pas quitter ma maison pour aller passer un mois
à la maison de campagne de son frère en Normandie.
Parce que. Parce que. Parce que.
Si l'on ne règle pas ce style de relation, il y aura rupture.
Radicale. Et rapide.

D'autant plus qu'elle n'a même pas lu la deuxième version
du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
- C'est un livre qui m'ennuie. Il me tombe des mains...
Ce qu'elle a démenti par la suite, attribuant ses dires au vin et à la colère,
et au fait de ne pas être entendue lorsqu'elle émet des critiques.
Néanmoins, l'été commence. Il fait 20C. Il est un peu tôt.
Mais je me suis réinstallé sur mon balcon, chaises, table, cannas
et géraniums.
Il y a quelque chose de merveilleux dans le fait d'écrire ainsi solitaire
devant un parc de centre ville.
Tout est distraction à regarder les gens passer.
Au 1er juin, j'arrêterai à nouveau, pour 4 mois, de boire de l'alcool.
LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS ne peut avancer qu'à ce prix.

27 avril 1991

Le Québec des «pas vites» est important.
Il faut les laisser venir à la réforme.
En nous masturbant, d'ici là, tranquillement dans notre coin.
Rien ne sert, dans l'immédiat, de jouer aux martyrs.
Car, justement, ils sont assez bêtes, dans l'immédiat, pour nous martyriser.

1 mai 1991

Mes contemporains ne se parlent plus. Ils se klaxonnent.
Ils s'écoutent à la télévision.
Une énorme solitude nous envahit.
Ils n'en mesurent pas encore les conséquences.

Il fait chaud. Partout les bourgeons éclatent.
Les arbres du Parc Lafontaine sont tous d'un vert tendre.

J'ai commencé à déblayer ma cour des débris
de 2 années intensives de rénovation.
D'ici un mois, tout sera revenu à la normale.

J'ai déposé en banque les argents qui m'étaient dûs
et que j'ai finalement reçus.
J'ai plus de $10,000 devant moi, c'est-à-dire 5 ans pour écrire.
Pourquoi vouloir posséder davantage?
J'ai fait ma part de la corvée sociale durant 20 ans.
Le temps qu'il me reste à vivre est trop précieux pour le gaspiller
à travailler.
D'accord, je n'ai pas d'automobile. D'accord, je ne voyage pas.
D'accord, je ne fume pas et bientôt ne boirai plus d'alcool.
D'accord, je ne m'habille
que dans les magasins qui vendent des vêtements de seconde main.
D'accord, je n'achète aussi que les livres de seconde main.
D'accord, je n'achète le plus possible
que les denrées et les biens courants qui sont en solde.
Mais, lorsque je suis assis comme aujourd'hui sur mon balcon,
et que je vois les gens courir pour aller chercher de l'argent,
et encore plus d'argent, pour pouvoir encore plus gaspiller,
j'en apprécie d'autant ma façon de vivre.
C'est là une tranquillité que je me paye avant que de n'être plus
qu'un squelette desséché, quelque part, dans le désert de l'Histoire.

3 mai 1991

Que la sexualité me lâche! Qu'ai-je toujours à ne voir que le cul
des femmes! Si, au moins, il y avait là quelqu'intelligence...
La majorité des femmes sont sottes et prétentieuses.
Sans éducation et surtout sans culture.
Elles ne savent souvent même plus comment faire cuire un oeuf.
C'est de la sottise que de leur donner tant d'attention.
Elles ne valent aucune passion.
C'est nos démangeaisons qui nous font perdre la raison.
Qu'elles sucent, qu'elles se laissent enculer ou fourrer,
où donc est notre raison. Sinon celle d'éjaculer, et de s'en aller.
Est-ce donc là notre vie? Tout, là, n'est que turbulence.
N'est-ce donc que de s'en aller qui soit notre seule accalmie.

4 mai 1991

Mireille Baillargeon a été souper, hier soir, dans un restaurant vietnamien de la rue Duluth, avec son amie Lucille Beaudry.
Leur malheur est d'avoir dû s'attabler à côté de Gaston Miron,
Jean Royer, et leurs femmes.
Miron parle tellement fort qu'elles ont eu mal à s'entendre entre elles.
Il ne parle que d'écrivains connus et ne fait que se «péter les bretelles».
Gaston Miron est un accapareur d'ondes.
Il dégage, partout où il va, une énorme pollution verbale.

6 mai 1991

J'en avais le pressentiment.
J'attendais le téléphone qui m'en avertirait.
C'est comme si j'avais tout su d'avance.
Mon père est en train de mourir.
Il est dans un hôpital de l'ouest du canada, en phase terminale.
Mon frère Sylvain vient de m'en informer par téléphone.
J'ai téléphoné à Mireille Baillargeon, mais, et je ne sais pourquoi,
je n'ai pu m'empêcher de pleurer.
Comme à la mort de Michel Beaulieu.
Quelque chose de trop dans ma vie.
Je sentais pourtant que cela était imminent.
Mon père a toujours été un homme sans grande envergure.
Mais je ne peux dire que je ne l'ai jamais aimé.
Je devais avoir 4 ans.
Nous marchions, main dans la main, dans le nord de Montréal.
Il m'a montré la lune.
Il m'a dit alors que nous y irions.
C'était 30 ans d'avance.
Ce fut un pauvre bougre en mal de femmes
qui l'ont finalement toujours amoindri.

16 mai 1991

Ma façon d'écrire relève un peu du plagiat.
Aujourd'hui, un article dans le journal LE MONDE DIPLOMATIQUE m'a fascinée.
Il redit, mais en d'autres mots, ce que j'ai déjà écrit sur la désinformation.
Des soulignés que j'y ai faits, sans presque de modifications, j'en ai tiré une page pour le GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
Pourquoi donc toujours devoir citer à la façon ennuyante et insécure des universitaires qui se surveillent et se chicanent entre eux.
Les grands auteurs du passé ont fortement utilisé leurs prédécesseurs.
Nous pourrions parler de collage plutôt que de plagiat.
Car encore faut-il savoir faire un montage et coller aux bons endroits pour dégager un nouveau ton.

*

(*Lettre envoyée*).
Madame Jocelyne Verret
Ministère du Tourisme Service des ressources humaines
4 Place Québec, suite 403 Québec G1R 4X3
Madame, Suite à une recommandation du Spgq, et suite à notre conversation téléphonique d'aujourd'hui, je vous fais parvenir la présente demande de remboursement de rétroactivité de traitement concernant mon travail à l'ITHQ du 1 janvier 1990 au 30 juin 1990, date à laquelle mon contrat ne fut pas renouvelé.
Je vous prierais de me faire parvenir ces argents.

22 mai 1991

Je viens de recevoir, relié, le seul exemplaire de la version février 1991 du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
Pour la première fois, cela ressemble à un vrai livre.
C'est comme la mise à l'eau, dans les chantiers navals, d'une coque prête à recevoir sa phase finale.

Si modeste soit ce livre, 300 petites pages,
ma satisfaction n'en demeure pas moins vive.
J'arrive enfin à satisfaire l'idéal de ma jeunesse: vivre de modestes rentes de conciergerie, écrire librement et sans en être pressé.
Le projet du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS
date du 11 novembre 1977.
J'avais alors, sur une simple page, arrêté et le format
et le titre et la tendance thématique. Puis plus rien.
Sinon parfois de regriffonner deux mots sur cette même page.
Ce n'est qu'en 1987 que je devais commencer réellement à y travailler.
La pénalité qu'on m'avait imposée de ne gagner ma vie qu'à demi temps
(car pour mes employeurs de l'époque, c'était une pénalité),
m'a finalement laissé la voie libre.
Et chaque année, depuis, se rajoutent des lectures, des méditations
et des écritures.

28 mai 1991

J'ai loué, en moins d'une semaine, et au prix à la hausse que je désirais,
les deux loyers dont les locataires s'en vont le 1er juillet.
Ce qui m'étonne, c'est la rapidité de l'opération.
Il y a partout des logements à louer. Une prolifération inquiétante.
C'est pire encore si l'on parle de bureaux ou de locaux commerciaux
à louer. La crise économique est majeure. Les gens n'achètent plus.
Partout les commerçants ferment boutique.
Autre conséquence: dans certains secteurs les prix commencent à chuter.
Le 500g de bacon est passé à certains endroits de $3.35 à $0.99.
La boite de 7 onces de saumon: de $2.29 à $0.99.
Le rouleau de papier de toilette: de $0.60 à $0.17.
Et la liste ne se termine pas là.
Le taux d'intérêt hypothécaire a lui aussi baissé de 14 1/4% à 11 1/4%.
Ce qui me réjouit.
Je dois renouveler à la fin de juin.
Étrange à dire, mais j'ai remarqué qu'en général
lorsque l'économie du pays va mal, la mienne s'en porte mieux.

Sans doute parce que j'ai un bon capital
et que je suis maintenant hors du marché du travail.
Pour les jeunes, la chose est différente.
Beaucoup de diplômées d'université
n'ont d'autre travail que celui de serveuses de restaurant.
Le pays est profondément mal géré.
Sans aucune imagination pour la mise sur pied
d'un nouveau contrat social.
La théorie du travail à plein temps fait qu'il y a, aujourd'hui,
les favorisés et les minables.

5 juin 1991

J'ai cessé (à nouveau...) de boire de l'alcool hier.
Et ce, je l'espère, pour assez longtemps.
Et peut-être même toujours.
Mon grand-père était alcoolique.
Mon père était alcoolique.
Ils ont tous deux gâché la fin de leur vie dans des excès d'alcool.
J'ai autre chose à faire que de me saouler du matin au soir.
Après 2 jours d'abstinence, j'éprouve déjà un certain plaisir à vivre.
Mais cela, je le sais d'expérience, prendra 3 mois
avant que de me redonner toute ma vitalité.
Le seul ennui est qu'étant seul toute la journée,
je doive frapper des moments trop intenses de solitude.
L'alcool n'y changeait rien.
Mais cela m'endormait.
Je dois maintenant affronter seul l'ennui de vivre dans la société
qui m'entoure.
Société énervée, inculte et de gaspillage éhonté.
Qui n'a d'autre souci, sous couvert d'une chrétienté flexible,
que de piller les pays pauvres pour polluer toute l'existence de la planète.
Ici, peu de gens se parlent encore.
On ne fait que se roter les uns les autres au visage.

6 juin 1991

J'ai finalement réussi à annoncer à Jean Berthiaume,
locataire depuis 11 ans d'un de mes garages, qu'il devra quitter les lieux
pour le 1 août prochain pour faire place à Mireille Baillargeon.
Départ forcé qui, évidemment, le déçoit.
Moins parce qu'il l'utilisait beaucoup (surtout depuis 2 ans) que parce que
les espaces pour bricoler sont extrêmement rares au centre ville.
Il l'utilisait, pour ainsi dire, en dilettante, et ce pour un prix
que je n'avais jamais augmenté depuis le début.
Même sans l'arrivée de Mireille, mon très faible revenu net
m'aurait obligé d'agir ainsi. J'ai donc fini de consolider mes revenus.
Il ne me reste qu'une locataire (de 11 ans aussi) qui, si elle quittait
dans un an, m'amènerait encore une hausse de $1200/an,
pour un grand total de $8000 disponible pour réparations et vivre.
Ce qui est possible sans autres revenus.
Autre note: la privation d'alcool me pousse dans des crises de nettoyage,
de réorganisation, d'ordre.
L'alcool à la longue endort, écrase tout désir,
supporte tous les encrassements.
Les écrivains Pierre Léger et Patrick Straham vivaient ainsi
dans des lieux totalement sordides.
L'astiquage est une forme de folie, mais il ne vaut guère mieux
de se laisser aller dans son extrême contraire.

12 juin 1991

J'ai fini de jeter (ou de mettre au recyclage) toute la documentation
que j'ai accumulée durant 20 ans sur l'hôtellerie et la restauration.
Jamais je ne remettrai les pieds dans ce métier-là.
J'y ai perdu 20 ans de créativité en échange de l'argent que j'ai.
Ce fut une parenthèse ouverte malgré moi,
que je viens de fermer définitivement.
C'est un milieu de valets, serviles autant que sous-doués,
où l'intelligence y est inutile, voire même, un défaut.

Jamais je ne retravaillerai pour autrui.
J'ai à m'occuper de mon immeuble. D'année en année, je l'améliore.
Les revenus, quoique modestes, y sont bons.
J'ai à m'occuper de la mise en ordre de mon JOURNAL.
J'ai à m'occuper du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
Étrangement, c'est comme si, à 50 ans, je découvrais le bonheur.

19 juin 1991

Je viens de recevoir une lettre du syndicat des professionnels
du gouvernement du Québec.
On m'y annonce qu'on me convoquera à un nouvel examen
pour me déclarer apte...
Cela fait plus de cinq ans qu'on ne cesse de me déclarer apte!
Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond chez ces fonctionnaires-là.
La seule chose qui y fonctionne, c'est qu'ils touchent régulièrement
leur salaire. Ils ont avantage à faire durer les dossiers.
C'est à eux, ces employés permanents et intouchables,
qu'il faudrait faire subir un nouvel examen d'aptitude à travailler!

27 juin 1991

Rencontré mon frère Olier, par hasard, sur la rue.
Il revient de Vancouver où il a été rendre visite à notre père
qui... vit encore.
Il est même sorti de l'hôpital après avoir subi une opération au cerveau.
Il est parfois un peu confus (au point d'aller ranger le beurre
dans le garde-robe plutôt que dans le réfrigérateur...),
mais peut néanmoins s'occuper à passer les journaux de porte en porte
avec son rejeton de 10 ans.
Le fait qu'il ne boive plus d'alcool le rend enfin abordable, bien qu'il reste
un vieux toqué qui a raison contre tous et qui, maintenant, se fout de tout.

J'ai signé ce matin le renouvellement de ma dette hypothécaire,
et ce pour 5 ans.

Dans 5 ans, Mireille Baillargeon et moi réglerons sans doute le tout.
À court terme, les gens d'affaires s'attendent à une reprise en hausse
des taux d'intérêt, et ce principalement dû aux taux d'intérêt qui sont
en hausse au Japon et qui devront nécessairement suivre aux Etats-Unis.
L'inflation devra donc aussi reprendre de plus belle.
Il y a presqu'un mois déjà que je vis sans alcool.
L'abstinence, cette fois-ci, ne m'a pas trop été pénible.
Lectures, écritures et grand ménage ont accaparé le meilleur
de mon temps. Vivre simplement et sans excès. Mais librement.

28 juin 1991

La «physique» d'Epicure dont le but est de procurer la paix de l'âme,
malgré son avant-gardisme sur certains points, est un bon exemple
de la prétention de connaître à laquelle nous succombons tous.
Nous nous donnons tous une explication du monde, dû à la nécessité
d'avoir une certitude, et c'est là, justement, notre faiblesse.
Pire encore, nous «réfuterons» toute objection à «notre» doctrine...
La sagesse acceptable d'Epicure lorsqu'il s'agit de morale
de tous les jours, tombe ainsi dans le brettage lorsqu'il en sort.
Et c'est sans doute ce brettage qui a occupé l'essentiel
de son enseignement durant sa vie.
Comme quoi la sagesse ne se suffit peut-être pas à elle-même,
tant son principal défaut est d'être, trop souvent, ennuyante,
et que la prétention de dire:
«Mais comme j'ai enseigné que le néant ne produit et n'engloutit point
les êtres, il est nécessaire que...»
vaut parfois mieux que l'ennui de se taire.

3 juillet 1991

Le dicton veut que l'alcoolisme commence lorsque tout va mal.
On dit:
«cette personne boit parce que ça va mal, et plus elle boit, plus ça va mal».
La réalité est plus logique à comprendre.

On commence à boire pour le plaisir et, généralement, dans le confort.
Dans ce contexte, l'alcoolisme commence lorsque l'on éprouve
un premier plaisir à se saouler, à décrocher du réel.
Pour moi, ce fut le 13 octobre 1967.
Et l'on continue à boire, ainsi, pendant des années peut-être,
dans le confort et la bonne humeur.
S'il arrive un coup dur, comme dans mon cas un autre échec de carrière
(même si je ne l'aimais pas), s'il arrive que l'on a soudain toute la journée
à ne rien faire d'autre qu'à boire, c'est là que l'alcoolisme devient le mal
que l'on sait.
En peu de temps, l'alcoolique tombe dans le sordide,
la mauvaise alimentation, le tremblement des mains, le tout menant
à une déséconomie rapide qui mène progressivement dans la misère.
Ce n'est pas le malheur qui rend alcoolique.
C'est d'avoir progressivement cultivé l'alcoolisme
durant les jours heureux.

12 juillet 1991

Mireille Baillargeon et moi avons rencontré, la semaine dernière,
Gaston Miron dans une librairie de livres usagés.
Miron défend la position de Pierre Lespérance (qui a, par son père
imprimeur, les Éditions de l'Homme, maison d'édition à grande diffusion
populaire), de pilonner presque tous les livres de l'Hexagone,
maison d'édition qu'il vient, à la suite d'autres, d'accaparer.
Miron défend la position de Lespérance en disant que le fait
qu'il s'est toujours lui-même opposé à de telles pratiques
alors qu'il était à l'Hexagone a eu comme résultat qu'il a dû supporter
des frais de loyer considérables pour entreposer des livres insolvables.
À l'exception de: IRISH COFFEES de Patrick Straham
qu'il a mené au pilori.
Édité en 1972 à 5000 copies, dont 400 ont été données, il en restait encore
3800 après 10 ans. Et le rythme de vente n'était plus que de 25 par an.
Autre exemple: Jean-Yves Pépin qui n'a vendu que 400 copies
de chaque titre tiré à 1000 ou 2000.

Impossible aussi, dit-il, de donner le surplus de crainte d'indisposer
les libraires qui en ont encore à vendre dans leurs rayons.
Tout ceci ressemble étrangement à la pratique de brûler des récoltes
pour maintenir le prix du marché.
Encore y a-t-il là un marché à défendre.
Ce n'est pas les 25 copies de Straham qu'on peut qualifier de ce terme.
Aurait mieux valu tout ramasser chez les libraires, les livres d'ailleurs
n'y sont qu'en consignation, et réorganiser une vaste promotion chez eux
et ailleurs à des prix ridiculement bas de promotion de l'auteur.
Mais cela demandait de l'effort.
Le pilonnage: non.
Mais la réelle question à poser demeure celle-ci: pourquoi avoir édité
Straham, sans trop croire à sa valeur, uniquement parce qu'il était alors
à la mode, pourquoi avoir, dès le départ, gaspillé tout ce papier?
Aurait mieux valu éditer peu.

28 juillet 1991

De nouveau seul à lire et écrire sur mon balcon.
Les vacances de Mireille Baillargeon achèvent
et aussi mes obligations d'aller avec elle à la campagne.
Taille et désherbage du vignoble, tronçonnage des branches d'arbre
tombées durant l'hiver, évacuation pour recyclage d'un camion de pièces
de métal traînant dans une vieille grange démolie, préparation
d'une terrasse derrière la maison et d'une pièce pour entreposer
un petit tracteur nouvellement acquis, telles ont été nos occupations.

Il y a dans les ESSAIS de Montaigne un côté anecdotique
(et d'autant plus que portant sur les militaires)
qui m'ennuie profondément.
Chacune des approches me semble trop petite.
Une puissance d'ensemble y fait défaut.
Derrière tout cela: une mauvaise odeur de christianisme
non franchement désavouée.

29 juillet 1991

Revu, lors d'une de mes marches, des collègues de l'Institut de Tourisme.
Qu'aie-je donc été faire là durant 20 ans!
Que de petitesses, que de difficulté à être dans ce milieu-là!
Je suis seul, maintenant, avec mon projet d'écrire.
C'est là toute ma victoire. Affreusement seul.
Dans une impossibilité presque totale de communiquer
avec qui que ce soit. C'est là toute ma victoire.
J'avais, dans la bousculade du travail, l'impression d'un contact.
Mais ce contact n'était qu'une illusion de plus.
Je suis arrivé comme à la fin d'un chemin battu.
Au début d'une réorientation, d'une redéfinition complète des valeurs.
Avec, pour tout bagage, quelques souvenirs encore de ce que j'ai vécu,
quelques bribes de mémoire de tous ceux qui, jadis déjà, n'existaient plus.
Ainsi toujours s'en va notre vie, comme si nous étions, en la découvrant,
les premiers humains à la quitter.

20 août 1991

Petite soûlerie, ce week-end, avec Mireille Baillargeon.
Après deux mois et demi de jeûne.
Mais c'est comme si je n'en éprouvais plus le plaisir d'antan.
Peut-être dois-je être plus attentif à ma santé.
Je n'en éprouve que plus de facilité à revenir à l'ascétisme
qui me permet d'écrire et de voir au bon suivi de mes affaires.

L'URSS a encore bougé.
En fait, la bousculade se généralise peu à peu dans tous les pays.
L'argent venant à manquer, tous les larrons se sautent à la gorge.
Les médias capitalistes nous inondent d'émissions spéciales (allant même jusqu'à couper dans la retransmission des émissions sportives, information suprême s'il en est), tant il leur fait plaisir de parler des problèmes qui sont ailleurs, leur évitant ainsi de dire leur incapacité à régler
les problèmes graves qui sont ici.

21 août 1991

Mon dernier dû de l'assurance chômage vient de m'être versé.
C'est plus de $10,000 que j'ai tiré à ne rien faire durant un an.
D'autres en auraient souffert tant cette somme est minime
pour arriver à vivre.
Moi, j'ai tout déposé à la banque.
Toute la pauvreté des gens d'ici vient de frais superflus:
automobile, alcool, cigarette.
Sans parler du loyer qu'ils doivent toujours payer
pour avoir toujours vécu au-dessus de leurs moyens.

24 novembre 1991

J'ai reçu une convocation du Ministère du Tourisme à un concours pour «évaluer vos aptitudes à occuper un emploi d'agent de développement industriel».
J'ai agi dans ce ministère en tant que tel pendant plus de 10 ans.
On m'a déjà fait passer un tel concours où l'on m'a déjà donné
une telle déclaration d'aptitude.
Et voilà qu'ils voudraient recommencer tout le processus.
Débilité grave de fonctionnaires, gaspillage de fonds publics,
tracasseries bureaucratiques.
Pour moi ce monde-là n'existe plus.
J'en suis libéré.
Je ne me présenterai tout simplement pas.
Mais il faudra bien que quelqu'un fasse un jour le grand ménage
dans cette foutaise là!
Depuis un mois,
la rénovation de mon logement est de nouveau en marche.
Démolition, vidangeage, électricité, plomberie,
mise-à-niveau des murs et plafonds sont presque terminés.
Encore un mois de travail intensif.
Je suis bien chez moi, dans mes acquis.
Mon intention n'est que de m'y consolider.

La Retraite

1992-2006

Mireille Baillargeon et moi: 28 ans ensemble, 1979-2007.

1992 50 ans

5 janvier 1992

Il pleut sur Montréal.
Drôle de temps et drôle d'hiver doux.
Demain recommencent les travaux de rénovation.
Il reste à faire: le tirage de joints, la bibliothèque, le sablage des planchers.
Ensuite je m'occuperai seul de la peinture.
Puis ce sera le déménagement progressif de Mireille Baillargeon.
Dans une maison qui commence, il est vrai, à être luxueuse.
Une gâterie avant le grand départ.

20 février 1992

Les travaux de rénovation sont terminés.
Je suis à peindre le tout.
Mireille Baillargeon a commencé à déménager sa bibliothèque.
Le tout prend vie lentement.
Un grand barda qui dure depuis six mois.
Et il y en a encore pour quatre mois.
Une année de grand remue ménage.
Dans deux semaines, je vais reprendre un jeûne d'alcool.
Pour environ trois mois.
Je bois du levé au coucher, par petits coups.
J'en arrive encore à avoir la tremblote.
C'est un vin peu dispendieux puisque je le fais moi-même.
Ce n'est donc pas d'argent dont il s'agit.
Mais de santé.

21 février 1992

Ce qui me fait bander chez une femme,
c'est son sentiment d'appartenance.

12 mars 1992

Mon père est finalement mort.

24 mars 1992

Depuis un mois je n'ai cessé de peinturer.
Après toutes ces rénovations, la maison, d'un sordide chantier
qu'elle était depuis 13 ans, est devenue une maison bourgeoise.
Mireille Baillargeon aménage définitivement le 26.
Je tirerai à nouveau le vin... après un mois de jeûne.
Le temps se réchauffe.
Nous allons enfin sortir de l'hiver.

22 avril 1992

Il pleut sur la ville.
De cette pluie chaude printanière qui fait oublier l'hiver.
Et comme toujours le cul des filles prend des allures alléchantes.
De quoi maudire toutes nos vertus.
La vie commune avec Mireille Baillargeon s'organise.
Finalement sans trop de difficulté.
Nous trouvons chacun notre place dans la réorganisation.
Mais il y a encore un an devant nous
avant d'atteindre à la stabilité de parcours.

28 mai 1992

Enfin les rénovations d'immeubles sont terminées.
Du moins pour cette année.
Je peux dès la semaine prochaine me remettre à l'écriture.
Et à la paresse d'exister...

12 juin 1992

J'ai repris depuis une semaine mes écritures à plein temps
sur le GRAND LIVRE.
J'ai l'esprit libre des rénovations d'immeubles.
L'été est revenu.
Je revis sur mon balcon.
J'espère pouvoir éditer à l'automne une autre édition maison:
quelque 500 pages contre 300 pour la précédente.
Nous vivons Mireille Baillargeon et moi
dans un appartement qui est devenu assez luxueux.
Mais nos colères sont encore parfois fortes... lorsque nous avons trop bu de vin.
Et comme nous ne nous en privons pas...
Mais, dans l'ensemble, l'adaptation se fait bien.
C'est l'emplacement de chaque objet, la procédure de chaque décision,
de chaque geste que nous avons dû négocier depuis deux mois.
Rien n'a été facile.
Même pour Pataud, le chat...

16 juillet 1992

Tout le drame de Mireille Baillargeon
réside dans le fait qu'elle a perdu la vision d'un oeil.
Le pire est que c'est Pierre Baillargeon, son père, qui le lui a crevé.
L'accident est survenu, m'a-t-elle dit, lors d'une colère du père
contre la soeur Lise.

Il lui a lancé une assiette à la tête, mais par mouvement de groupe,
c'est Mireille qui l'a reçue dans un oeil.
C'est avec une profonde tristesse pour le père et pour sa fille Mireille
que je raconte ce fait.
Il est cependant nécessaire de dire les faits.

25 août 1992

Chaleur écrasante.
Mais ce fut la seule période chaude de l'été.
Le reste du temps n'a été que froidure et morosité.
J'ai terminé les 460 pages
de l'actuel GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
Personne ne me lit.
Au fond personne ne veut me lire...
Je recommence la mise en ordre de mon JOURNAL.
Je suis seul.
Mireille Baillargeon rentre tous les soirs.
Ce qui allège le poids.
Notre relation est bonne.
Moins bonne est celle de sa soeur Jeanne et de son conjoint Jocelyn.
Même les enfants sont au courant de leur éventuelle séparation.
Depuis un an, ils s'éjarrent partout.
Il y a, chez eux, une odeur d'abandon et de désolation générale.
Jeanne, depuis l'édition de son manuel scolaire en économie
(qui selon moi n'est pas très bon parce que trop conformiste)
se prend pour une «auteure».
Jocelyn qui, depuis que j'ai dû foncer pour faire les réparations nécessaires
à la maison d'Outremont, ne peut cacher sa fainéantise et son inefficacité.
Le tout acerbé par la présence cet été du neveu Julien, qui se vante partout
qu'il vient de Paris, petit con mal élevé, caractériel et fendant.
Un désastre.

31 août 1992

L'automne s'annonce déjà.
Nous n'avons presque pas eu d'été. Un été froid et dur.
C'est d'ailleurs toute l'année qui a été dure.
Le déménagement de Mireille Baillargeon nous a demandé
beaucoup d'efforts, de rénovations, de changements à nos habitudes.
Il y a maintenant une nouvelle façon de vivre.
Chacun a son espace, ses nouvelles habitudes.
Les derniers préparatifs pour l'hiver achèvent.
La maison, comme un navire, reprendra son cours en mer froide.
Tous les logements ont finalement été loués.
L'année est catastrophique pour plusieurs propriétaires.
Partout des logements déserts, des locaux commerciaux désaffectés.
Une crise dont on ne se relève plus.
Au lieu que d'acheter leur logement, la majorité de ceux qui travaillent
se sont endettés pour l'achat d'automobiles et d'objets de luxe inutiles.
Aujourd'hui, ils n'en finissent plus de rembourser leurs emprunts
et leurs cartes de crédit.
La surconsommation des cons finit toujours par déstabiliser
la paix de tous.

21 septembre 1992

Les derniers relents de chaleur.
Bientôt l'hivernement.
Je regarde défiler le convoi d'automobiles qui chaque matin
se rend au centre ville.
La solitude immense de ces gens enfermés vivants
dans leur sarcophage de métal sur roues.
Une tare sociale que cet individualisme de la surconsommation.
Chacun se justifie de devoir ainsi venir «travailler»!
L'enrégimentation est absolue.
Ils viennent produire ce qu'on leur dicte ensuite de consommer.
Un manque de jugement à la grandeur de la nation.

14 octobre 1992

Tout ce qui m'intéresse désormais dans la vie,
c'est de vaguer à mon confort.
Confort matériel et confort de l'esprit.
Dans quelques années, j'irai pourrir dans la terre, ou je serai incinéré.
À quoi bon vouloir davantage que le bien-être que j'ai.
C'est une forte sécurité, une autosuffisance territoriale et économique
qui me permet de vivre calmement et de réfléchir
en dehors des normes établies.

20 octobre 1992

Il neige.
La première neige de l'hiver.
Toutes nos choses sont rangées, aussi bien à la campagne qu'à la ville.
Nous sommes prêts pour une autre traversée du désert blanc.

10 novembre 1992

Je vais payer à la banque ce matin ce que je dois sur carte de crédit.
Voilà un retour au fonctionnement normal.
C'est-à-dire que la maison doit s'autosuffire elle-même.
Nous habitons Mireille Baillargeon et moi dans une bonne maison
sans qu'il nous en coûte un sou pour en profiter.
Nous avons commencé tous deux hier un jeune d'alcool.
J'ai la peau jaune, ma santé commence à se détériorer.
Je crois aujourd'hui que je n'arriverai jamais, dans tout ce que je fais,
à ne pas être excessif.

16 novembre 1992

Tout le pays est sous le gel.
Il a neigé et la neige demeure au sol.
Un autre hiver à traverser.
Mireille Baillargeon est partie prendre livraison de sa nouvelle voiture
(elle a vendu l'ancienne à sa soeur).
Nous avons fait traiter la nouvelle spécialement contre la rouille.
Avec le peu d'usage qu'on en fera maintenant
(Mireille se rend à son travail au centre-ville en autobus ou en vélo),
avec le garage chauffé où elle l'entrepose,
elle devrait durer plus de 10 ans.
Nous avons tant chambardé de choses cette année!
C'est un nouveau départ, une orientation qui devrait nous permettre
plus de recherche intellectuelle.
Je n'ai pas l'intention, d'ici 4 ans
(moment où je pourrai liquider mon hypothèque), de relancer de chantier.
Je prévois cependant que mes surplus de loyers pourront permettre
de refaire le toit, d'en repeindre les pignons, et de faire la finition
(plinthes, moulures des fenêtres et des portes), tout en me laissant encore
une bonne marge de manoeuvre.
J'ai vu mon médecin, Daniel Terrault,
pour ce qui me semble une nouvelle jaunisse.
Il semble aller vers le même diagnostic
(il confirmera sur résultats de prises de sang).
L'affaire ne semble pas l'inquiéter outre mesure
et il croit que je pourrai recommencer à fêter à Noël.

18 novembre 1992

Mais le diagnostic final vient de tomber et il est bien différent.
- Monsieur, m'a dit le docteur Richard Clermont de l'Hôtel Dieu, prenez mon avertissement au sérieux, vous êtes un homme très, très malade.

Je suis atteint d'une cirrhose alcoolique très avancée,
ma vésicule biliaire est bourrée de pierres, je suis de plus anémique
et mon sang ne coagule pas assez pour permettre
quelque opération médicale que ce soit.
Voilà.
J'ai atteint le fond du tonneau.
Pour le reste de ma vie, tout alcool,
(même contenu dans les sirops contre le rhume), m'est interdit.
- Monsieur, si vous ne suivez pas mes conseils, permettez-moi de vous rappeler que les cercueils sont très froids en hiver.

L'histoire de mon alcoolisme est la suivante:
Le 13 octobre 1967, pour la première fois,
je me saoule seul avec plaisir à la Vodka.
Le 12 décembre 1967, la police saisira SEXUS.
Pendant des années, au lieu de boire des liqueurs douces,
je boirai de la bière.
Puis ensuite du vin.
Il y a eu 6 tentatives d'arrêter de boire:
- Le 22 octobre 1978: : 5 semaines de jeûne total.
- Le 18 octobre 1987: 2 mois.
- Le 29 août 1988: 1 an.
- Le 13 novembre 1989: 1 mois.
- Le 24 février 1991: 1 mois.
- Le 5 juin 1991: 2 mois et demi.

Le 5 décembre 1986, j'écrivais dans mon journal:
«Je ne bois que par dédain de moi
dans la soumission que le travail forcé m'impose».
Maintenant, c'est fini.
J'éprouve une certaine satisfaction à être ainsi obligé d'arrêter
de consommer de l'alcool.
Il me fallait une contrainte extérieure.
J'étais incapable d'y arriver seul.
Ce sera sans doute les 5 prochains mois de l'hiver que je devrai passer
en convalescence.
La chose tombe bien.
Tous les travaux sur toutes les maisons sont terminés.
Il ne me reste plus qu'à me concentrer paisiblement
dans la réflexion et l'écriture.
Heureux qui, comme moi, après avoir fait de grands excès, peut retourner
encore vivant finir ses jours dans le calme et la chaleur de sa maison.

25 novembre 1992

Problème familial chez Jeanne, soeur de Mireille.
Leur fille de 17 ans, Camille, a tenté de se suicider
par excès de médicaments.
Elle s'en est tirée à l'urgence d'un hôpital.
Rien ne m'étonne.
Après avoir été surcouvés pendant 16 ans, voilà que les parents
abandonnent les enfants pour courir faire la noce chacun de leur côté.
L'été dernier c'était le fils de 14 ans, Nicolas, qui volait une automobile.
Rien de surprenant à tout ceci.
Il est grand temps que les parents (je doute qu'ils puissent agréablement
revivre ensemble - ils vivent présentement séparément sur deux étages
superposés), décident de se séparer sérieusement, de vendre la maison
à Outremont pour aller chacun s'acheter quelque chose ailleurs.

26 novembre 1992

Dans le logement locatif, c'est la catastrophe.
Quelque 50,000 logements sont actuellement vacants sur l'île de Montréal.
Du jamais vu depuis 30 ans.
Sur la rue du Parc Lafontaine, il y avait 17 logements encore à louer à la fin de l'été.
Du jamais vu là aussi.
Mais ici tout s'est résorbé en septembre avec l'arrivée massive des étudiants d'université.
Tout y est présentement loué.
La localisation devant un parc, à quelques minutes de marche des institutions scolaires, nous permet encore ici de passer à travers la crise.

14 décembre 1992

Ma santé se porte de mieux en mieux.
Je vis, comme lors de ma jaunisse il y a 14 ans, une époque fructueuse de ma vie.
Travail sur mon JOURNAL ou sur le GRAND LIVRE le matin, dîner, sieste, ménage ou mise en ordre l'après-midi, souper et soirée calme avant de nous coucher tôt, Mireille et moi.
À ce rythme-là, d'ici quelques années, je ne peux absolument pas prévoir où j'en serai.
L'alcool, jusqu'à ce jour, a toujours brisé mes plus belles tentatives de constance.
Je finissais toujours par aller m'écraser, ivre et mou, quelque part.
La vie que je mène présentement exige, bien sûr, des efforts.
Mais une fois la tâche faite, le repos n'en est que plus satisfaisant.
Il y a toujours quelque chose en voie d'amélioration.
Des choses très discrètes.
Qui ne laissent rien paraître sur le coup.
Mais dont l'ensemble, un jour, provoque les grands changements visibles.

1993 51 ans

7 janvier 1993

Déjà deux mois sans boire d'alcool.
Quelques nostalgies bien sûr.
Mais la chose n'est pas trop difficile
et d'autant plus que les résultats sur ma santé sont probants.
Fini le tremblement des mains,
les crampes douloureuses dans tous les membres.
Au début, je devais même me mettre une bouillotte d'eau chaude
sur le ventre pour m'endormir tant la douleur y était forte.
Même ma sexualité était fortement atteinte.
S'il m'arrivait encore d'avoir le désir de me masturber, je n'éprouvais
qu'une impression de spasme à vide, c'est-à-dire sans éjaculation.
J'étais devenu, tout compte fait, un bâton sec.
Les vacances de Noël avec Mireille Baillargeon ont été l'occasion
d'une accélération de la mise en place de nos affaires.
Intégration de nos bibliothèques, mise en ordre de l'informatique,
nettoyage, classement, en somme tout ce qui fait qu'une organisation
peut fonctionner facilement et efficacement.
L'objectif étant de terminer toute cette mise en place pour le 15 mai,
date à laquelle nous pourrons nous installer définitivement sur le balcon
pour lire et écrire durant tout l'été.
Dans trois mois, il y aura un an que nous vivrons ensemble.
La chose, pour les bons côtés qu'elle a, en a pourtant de si mauvais
que je ne sais si nous allons durer très longtemps.
Dès que nous vivons longuement seul à seul,
nous en arrivons à nous engueuler sur tout.
Il n'y a pas de facilité dans ce ménage là.
Et pratiquement plus, hélas, de passion.
Presque de la colocation.

15 janvier 1993

Notes retrouvées.

Se donner des contraintes, c'est se donner un élan vers quelque chose.

Nous sommes prisonniers de notre culture.
Nous devons rester sur place si nous voulons tenter de garder intact
l'esprit de notre culture.

L'habitat naturel de la vie est le cataclysme.

S'il fallait rechercher tous les anciens possesseurs de tous les territoires,
aucune souveraineté nationale ne pourrait plus être affirmée.

Inconséquente est la notion de surabondance.
C'est d'inconscience plutôt que de surabondance dont il faut parler.
Aucune surabondance n'existe dans notre voyage dans le cosmos.
Où donc est la richesse dans l'accumulation de 7000 paires de chaussures.
La femme officielle du dictateur Marcos de Philippines
n'avait pourtant elle aussi que deux pieds.
Ce fut là de sa part, non pas une affirmation d'abondance,
mais une aberrante erreur de jugement.

L'habitude sert de bien fondé à la vérité.
Quel monde étrangement simplifié et falsifié
que celui dans lequel nous vivons.
C'est un simple préjugé moral que de croire
que la vérité vaille mieux que l'apparence.

Chaque génération est moulée dans une infinité d'idées
qui seront totalement étrangères à ceux qui tenteront plus tard
d'en démontrer l'intelligibilité.

21 janvier 1993

Comme une odeur latente de printemps.
Une luminosité qui, lentement, revient.
Ensuite, il y aura la fonte des neiges.
Si peu de neige cette année.
Ensuite.
Et puis quelque chose d'autre.
C'est toujours ainsi que tout recommence il est vrai.
D'un projet à l'autre, il est vrai.
Et il en reste néanmoins toujours, ici, quelque chose d'autre.
Une lente accumulation de petits conforts supplémentaires.

3 février 1993

Je suis encore à redéménager mon JOURNAL.
Cette fois-ci d'une pièce de la maison à une autre pièce.
Depuis que j'écris, ce JOURNAL me suit.
D'une ville à une autre, d'une maison à une autre.
Comme une carte d'identité.
Ou, certains jours, comme une nausée.
Comme l'obligation partout de me souvenir de ma misère.
Ma vie, comme la vie de chacun d'entre nous,
n'est finalement qu'un immense chaos sans conséquence.
Quelque chose d'irréel.
Des lignes d'écriture sur quelques feuilles de papier jaunies
que quelqu'un, un jour, abandonnera définitivement derrière lui.

18 février 1993

Double tempête de neige. L'encombrement partout.
Il fallait être bien dépourvu pour venir coloniser un tel coin de la nature.
Les corvées de pelleter la neige amènent les gens de la ville
à se parler plus facilement.
La gêne, la peur de voisiner semblent soudain disparaître.
Ainsi aie-je appris par un voisin que je ne connaissais pas,
(connaissances auxquelles s'ajoutent les résultats d'une petite recherche),
qu'une nommée Georgette Lemoyne, dont le père était, entre autres,
propriétaire de ma maison, habitait à l'actuel 3950 Parc Lafontaine,
maison voisine de la mienne.
Qu'elle y menait une vie sociale et culturelle remarquée,
qu'elle fût présidente de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste,
qu'elle avait un chauffeur privé pour la conduire,
et qu'elle est maintenant enterrée sur la montagne.
C'est cette même Georgette Lemoyne qui recevait chez elle son amie
écrivain Blanche Beauregard lorsque celle-ci venait séjourner à Montréal.
Du moins jusqu'en mai 1929, date à laquelle Blanche Lamontagne
s'établit, avec son mari Hector Beauregard, au 981 Napoléon,
c'est-à-dire juste derrière la résidence de Georgette Lemoyne,
(soit aussi derrière la mienne).
Il n'y avait plus alors que la ruelle qui les séparait.

19 février 1993

Je suis encore à faire le ménage dans mes vieux papiers.
Ces souvenirs de l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec
me laissent encore un vague à l'âme.
J'y avais investi beaucoup d'efforts
pour monter un système de gestion de restaurant.
Mais c'était m'investir dans un milieu de cons
qui ne se satisfont que de survivre chaque jour à leurs bêtises d'hier.
Beaucoup d'efforts pour rien. Quelque chose d'irréel.
Là aussi un immense chaos sans conséquence.

1 mars 1993

À la fin du mois, il y aura un an que Mireille Baillargeon et moi vivrons ensemble.
Nous avons terminé hier le ménage dans nos affaires respectives.
L'intégration de nos choses, (d'une bonne partie de nos habitudes aussi), est pratiquement réalisée.
La première année de vie commune est souvent la plus difficile.
Mais je crois que finalement nous y arrivons.
Nous arrivons à faire plus que «vivre ensemble».
Nous en arrivons à vivre ensemble quelque chose qui nous plaît.
Notre collection de livres québécois, et les projets culturels qui peuvent en découler, y sont d'une grande importance.
Je commence à imaginer la prochaine édition du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
Elle pourrait se faire en autant de volumes que de chapitres, une douzaine, grand format (22cm X 27cm), sur papier de type bouffant.
Il ne faut pas oublier que l'édition est un acte théâtral.
Il faut présenter l'oeuvre au lecteur dans un environnement qui en accentue le caractère.

12 mars 1993

La seule richesse à rechercher est celle du temps libéré du travail.
Pouvoir se retirer chez soi pour pouvoir vaguer à la satisfaction de soi.
Mais les forçats du travail n'ont d'autres passions que de s'obliger à travailler aveuglément pour la seule fin de produire et de consommer davantage.
L'engorgement des marchandises, au lieu de permettre le repos, les oblige quand même à vouloir travailler davantage.
Ce qui les tue, c'est l'infrastructure hypothécaire des banlieues qu'ils ont eux-mêmes «choisie».
Même leurs enfants, à cause de ce choix, doivent maintenant continuer de s'instruire à vide les uns contre les autres dans l'espoir de se décrocher une place pour vivre.

Et les aînés, alors qu'ils devraient vider la place, ne peuvent rien lâcher
sans que tout leur système de valeur ne s'effondre.
Toute la crise économique est là.
Une grande crise des valeurs du partage.
L'égoïsme pervers d'une bande de vieux débiles
qui n'ont pas eu dans leur jeunesse le courage d'être autre chose
que ce qu'on leur a dit d'être.

25 mars 1993

Le printemps est enfin arrivé.
J'ai tout pour être heureux.
Mes affaires sont en ordre.
Mes affections aussi.
Et pourtant: une nostalgie.
Celle de me savoir obligé de ne plus jamais boire d'alcool.
Ma cirrhose est sous contrôle.
De 1700, mon GGT, en quatre mois, est tombé à 125.
La normale est de 50.
Ainsi de tous les autres tests.
Le problème n'est pas de trinquer à l'occasion.
Mais de ne pouvoir ensuite m'arrêter.
Je pourrais ainsi boire sans entraves pendant peut-être six mois, un an.
Mais la prochaine crise cirrhotique risquerait d'être irréversible.
Au lieu de cracher de la bille, ce serait du sang.
Puis la mort.
Ce n'est qu'une question d'habitude à changer.
Mais nos habitudes sont si difficiles à changer!

27 avril 1993

L'affaire du couple Jeanne Baillargeon et Jocelyn Routhier
évolue dans le sens d'une séparation et d'une vente éventuelle
de l'immeuble d'Outremont.
Présentement Jocelyn fait pression pour sacrer Jeanne hors de la maison
d'Outremont qu'il veut momentanément garder pour lui seul.
Jeanne est en état de crise financière et se garroche d'un bord à l'autre
de la ville pour acheter rapidement un logement bien à elle.
Le problème est qu'elle voit grand et qu'elle ne calcule pas.
Elle délire en haut de gamme.
Elle tente d'impliquer financièrement sa soeur Mireille,
et, si j'ai bien compris,
ma participation à des rénovations éventuelles de sa future maison.
J'ai clairement indiqué à Mireille que pour moi tout cela est bien fini.
Je ne veux m'impliquer que dans mes projets d'écriture.
Fini les rénovations d'immeubles
(sauf pour ce qui reste encore à faire progressivement chez moi),
fini tout travail autre que celui que j'ai toujours rêvé de faire
depuis l'âge de 16 ans.
J'ai enfin atteint un espace où il m'est finalement loisible de vivre ma vie
comme je l'entends.
Je n'ai surtout pas l'intention de gaspiller cela.

28 avril 1993

Première journée de la saison à pouvoir me bercer sur le balcon.
Soleil, chaleur, et plein de monde dans le parc se dandinant le cul
dans ce début de feuillaison.
J'ai pratiquement terminé mes obligations d'hiver:
nettoyage et classification.
Enfin de retour au plaisir de lire, d'écrire, de rêvasser et de ne rien faire.

6 mai 1993

Les plantes et les fleurs ont repris leur place sur le balcon.
Un rituel qui, chaque année, revient.
Les mêmes plantes, ou presque, au même endroit.
Les dernières répétitions du temps.
Quelque chose comme le refrain répété d'une vieille chanson
qui se termine.
Je ne sais ce qu'en pensent mes voisins.
Si du moins ils en pensent quelque chose...
Eux qui, en moyenne, changent tous les trois ans.
Je ne comprends pas le besoin qu'ils ont de gigoter ainsi.
Comme si le changement était un signe de mieux vivre
alors qu'il relève plutôt d'une incapacité à vivre profondément.
L'émotion nouvelle semble leur tenir lieu d'émotion profonde.
Peut- être l'échec est-il ainsi moins perceptible.
L'échec de n'habiter finalement nulle part.

18 mai 1993

Seul dans la maison.
Mireille Baillargeon couche, pour son travail,
deux nuits à Saint-Fabien-sur-mer, près de Rivière-du-loup.
Je m'étonne d'avoir vécu si longtemps seul dans une aussi grande maison
sans m'être aperçu qu'elle était grande.
Deux étages pour moi seul.
Il faut dire que, d'une pièce à l'autre,
l'alcool alors comblait toujours la différence.
Plusieurs pièces aussi n'étaient pas réellement habitables.
J'habitais de fait quelques pièces dans un chantier qui, faute d'argent,
était laissé pour compte depuis des années.

20 mai 1993

Fatigué.
Dîner au restaurant avec Claude Ramsay.
Sa session universitaire à Moncton est terminée.
De retour à Montréal pour l'été.
Vit et couche chez et avec Lise Bergevin, co-propriétaire des éditions
Leméac qui, dit-il, ne cesse de calculer ses profits, même le dimanche.
Fréquente donc des gens de lettres et de théâtre, mais aussi d'argent.
Fatigué de cette discussion que nous avons eu contre les gens qui occupent
le pouvoir, ces Béland qui se font payer des limousines de $200,000
par les Caisses Populaires qu'il dirige, ces Bissonnette qui refuse
au journal LE DEVOIR tout reportage sur ces abus de pouvoir.
Reptiles et maffiosi qui s'appuient entre eux
pour faire marcher les machines actuelles du système.
Claude Ramsay se demande (en baissant les bras!)
comment purifier le système.
Mais c'est peut-être d'avoir échoué d'y être à la tête
dont il parle avant tout.
Car ce pouvoir, comment peut-il être autrement que sale
puisque sa fonction est justement de bloquer toute propreté démocratique.
Le journal LE DEVOIR, pour être rentable, doit paraître tous les jours,
à la même heure, avec environ le même nombre de pages
et le même nombre de commanditaires.
Et tous ses lecteurs doivent le lire le jour même, et non le lendemain.
Le problème est là, tout simplement là.
Rien de moins que de la bêtise
dans le geste même de publier et d'acheter le même journal tous les jours
comme s'il devait y avoir là quelque chose.
Moi, c'est la régularité même des journaux dont je ne veux plus.
Mais là n'est pas l'intention des gens.
La bêtise du pouvoir commence d'abord dans la rue.
La crasse ne fait que suivre.
Les maffiosi n'ont jamais eu d'autre intelligence que d'exploiter
la bêtise des peuples plutôt que d'inventer une autre société.

25 mai 1993

Partout, on parle de stagnation économique.
Mais sur la rue du Parc Lafontaine, l'on assiste à un véritable «boom» de la construction.
Mise à terre de cinq petites maisons pauvres
pour y construire des condominiums.
Et pour ajouter au tout,
un incendie vient de ravager une conciergerie délabrée.
Quelque 24 locataires à la porte.
Et je doute fort, là aussi, qu'on rebâtisse autre chose
que des condominiums pour des gens à l'aise économiquement.
Les riches s'enrichissent et les pauvres s'appauvrissent.

26 mai 1993

Tous mes logements sont finalement loués pour la prochaine année.
(Juillet 1993 à juillet 1994).
Ce fut plus long que d'habitude.
Le marché de l'immobilier traverse une crise.
Moins de formation de ménages due à une stabilisation des naissances il y a 20 ans, moins d'immigration, moins d'argent disponible aussi.
Mais je m'en tire.
La maison est rentable.
Je fournis donc le gîte, et Mireille Baillargeon apporte de quoi manger.

31 mai 1993

51 ans aujourd'hui. Et le voyage vers nulle part continue.
Une projection dans l'espace dont j'ignore, et la cause,
et le positionnement final.
Je vis ma vie au jour le jour.
J'ai progressivement acquis une position sociale qui me satisfait.
Je ne désire plus désormais que bien gérer la continuité des choses.
L'art, finalement, de profiter, dès le début, de ma vieillesse.

21 juin 1993

Le journal LE DEVOIR semble à nouveau dans une impasse financière.
Je doute, cette fois, qu'une relance soit possible.
LE DEVOIR n'est ici qu'un avant curseur de ce qui s'en vient
pour les autres journaux.
Le problème en est un de presse écrite contre presse télédiffusée.
Pour la diffusion de masse, l'ère du papier est en voie de prendre fin.
Le pouvoir n'a plus besoin de ce substrat pour imposer sa domination.
Le peuple n'aura bientôt plus le goût de se payer cette conque vide.
Disparaîtra ensuite tout ce qui relève du «bottin» ou du «dictionnaire».

Notre idée d'éditer sur papier un dictionnaire des auteurs québécois
par date de naissance est de là anachronique.
La chose se fera via le répertoire de la bibliothèque nationale
à laquelle nous aurons bientôt accès par modem.
Puis même les livres de papier disparaîtront.
Viendra sûrement bientôt un micro-ordinateur se tenant dans la main,
s'ouvrant comme un livre, et s'offrant page par page à la lecture.
Simple question de temps.

6 juillet 1993

La chaleur écrasante de l'été.
Un pays de températures excessives.
Rien d'autres à faire qu'à lire et à écrire.
Avec, chaque jour, la curiosité de marcher dans les ruelles pour voir
(et ramasser...) ce qu'y jettent les gens du quartier.
De quoi habiller rapidement, meubler, équiper quelqu'un de fond en cap.
Un gaspillage qui laisse songeur sur l'intelligence des gens
qui nous entourent.
Un irrespect presque total des choses.

8 juillet 1993

Dernière visite au médecin aujourd'hui.
Ma santé se porte bien. Mais le verdict demeure: l'alcool est interdit.

20 juillet 1993

André Goulet des Éditions d'Orphée est venu chez moi hier,
et est revenu aujourd'hui.
Nous nous étions déjà vus, en 1966, avec Michel Beaulieu.
Nous avons arrêté l'édition du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS,
12 petits volumes de 80 pages, 500 exemplaires, sur papier vergé, barbé,
couverture de papier fait à la main.
Un homme simple de 60 ans,
qui a vu passé beaucoup de bons auteurs dans sa boutique.
Il m'est triste de le voir vieillir, chargé de tant d'Histoire,
et de n'être finalement que peu de choses dans notre société.
C'est peut-être par ce chemin que je reprendrai moi aussi
le bâton du pèlerin.
Je suis tanné de vivre, comme je le fais depuis presque 30 ans,
dans le système digestif de la nation.
Il est temps que je me presse dans un autre air vers la sortie,
pour vivre un peu librement mes derniers trébuchements.

21 juillet 1993

Depuis trois jours, je suis seul.
Mireille Baillargeon est en France, chez son frère Claude,
pour deux semaines.
J'ai retrouvé la solitude. Et l'alcool.
Il fallait bien embouteiller le vin maison de l'an dernier, encore en fût.
Je n'ai pas pu résister.
À vrai dire, il y a déjà quelques mois que je le savais
et que je préparais le coup.
Des vacances en quelque sorte. Malgré les risques pour ma santé.

24 juillet 1993

J’en ai déjà assez de boire.
Demain, je reviens à la normale.
L’effet de l’alcool n’est plus agréable.
Je me sens l’estomac lourd comme une pierre.
Je n’ai déjà plus le goût de rien.
Pour moi, l’alcool est définitivement un poison.
Demain, je retrouve mes lectures et mon eau minérale.
Un ascétisme désormais inévitable.

26 juillet 1993

Nuit de cauchemars, comme toujours après mes excès d’alcool.
Des chats me griffaient le ventre dans un univers de chaos et de mort.
C’est aussi une certaine dame Gautrin que j’y ai vue.
Cette dame de soixante ans devenue impotente.
Dont le mari, d’une certaine classe, est depuis la maladie de sa femme presque en dépression, parce que, entre autres, il doit lui torcher le cul comme à un bébé.
L’humiliation de vieillir ainsi pour ces gens et pour lui surtout
qui se croit une âme éternelle.
Une nuit difficile où j’ai repensé à Marie-Françoise Gautrin, leur fille,
amie de Mireille Baillargeon, dont l’ami Jean-Pierre Warren
n’évitera sans doute pas la faillite commerciale,
lui dont le travail est le seul sens de sa vie.
Et Jeanne Baillargeon qui se sépare de plus en plus
d’avec Jocelyn Routhier après avoir vécu 18 ans ensemble.
À toutes ces catastrophes, ces avant-goûts de la mort.
Avec une profonde déception.
Jusqu’à l’écoeurement.

29 juillet 1993

(*Carte postale reçue de Mireille*).
Mon cher Yvan.
On est loin, d'Hermet au Parc Lafontaine, dans tous les sens du mot loin!
(géographiquement, d'us et coutumes, de vie communautaire
et d'habitudes de vie!)
Le temps semble s'être mis au beau depuis hier,
contrastant avec les premiers jours.
Téléphone-moi, si tu en as envie. Je t'embrasse. Mireille.

30 juillet 1993

André Goulet des Éditions d'Orphée
vient de passer deux heures chez moi.
Puis je l'ai reconduit (il m'a fait visiter les lieux) au 4114 St-André.
Il y vient presque chaque jour.
C'est chez un ami qui enseigne l'art graphique, Gilles Guilbault.
Par contre, son atelier d'imprimerie est situé à une demi-heure de marche:
Masson-Bordeaux.
Hier après midi, comme il ne m'avait plus fait signe de vie
depuis l'autre fois, j'ai failli tout foutre en l'air avec lui.
Je n'ai pas mis tant d'efforts dans LE GRAND LIVRE pour le laisser
en bout de ligne dormir chez un éditeur qui ne s'en occupe pas.
Il m'a finalement téléphoné hier soir,
et je saurai dorénavant mieux le rejoindre.
Nous sommes donc convenus aujourd'hui des modalités d'édition,
des droits d'édition (Orphée jusqu'à concurrence de 500 copies
par contrat), du partage des coûts (j'avance l'argent du papier,
il me rembourse totalement avec la subvention, 30% des coûts estimés
paraît-il correctement par le gouvernement,
c'est-à-dire sans bénévolat à l'édition; il garde la différence s'il en est),
et nous partageons moitié/moitié tous les autres coûts et recettes.
J'évalue que chaque volume devrait nous rapporter environ
$2,000 chacun.

Et comme il y en aura 12... cela devient presque «payant» d'écrire
dans ce contexte là.
À condition bien sûr d'être, comme ici, co-éditeur... sous le manteau.
Car ce ne sont pas les auteurs que le pouvoir subventionne,
mais les acheteurs de papier.
L'handicap qui m'a toujours fait me rebiffer contre l'édition,
l'outrecuidance et le pouvoir totalitaire des éditeurs sur les auteurs
est ici levé.
Après l'édition du GRAND LIVRE, je lancerai possiblement
mon JOURNAL, lettres de Lise Bissonnette comprises,
puisque ces lettres légalement m'appartiennent.
Ce que je viens d'apprendre de Goulet.

31 juillet 1993

L'édition du GRAND LIVRE sera sans doute , dans l'ensemble,
l'édition finale.
Je ne peux rajouter indéfiniment sans encombrer le thème coordonnateur.
Après ce livre, il serait préférable de rassembler les autres réflexions
sous un autre titre: AUTRES PENSÉES INACCEPTABLES.
Là où mettre des choses comme:
Quelqu'un dont on ne dit aucun mal n'a pas d'amis.
Réflexion très à propos
pour quelqu'un qui se prépare à se mettre sous la dent de la critique.

1 août 1993

Je termine à l'instant la préparation pour impression
du tome 1 du GRAND LIVRE:
DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE.
Il devrait être sur le marché pour la fin de septembre.
Un drôle de sentiment.
Celui de franchir l'étape peut-être la plus importante de ma vie.
Celle de devenir un écrivain au lieu que de toujours prétendre l'être.

20 août 1993

Le papier est acheté. Etc.
Enfin presque tout est prêt pour l'impression
qui devrait commencer d'ici deux semaines.
Un drôle d'éditeur que ce André Goulet des Éditions d'Orphée.
Disons plutôt que c'est un imprimeur qui est devenu éditeur
comme malgré lui.
Mais comme les subventions sont versées à l'éditeur et non à l'imprimeur,
il est bien obligé de continuer la route.
Mal en est à ceux qui pensent y être sérieusement mis en marché par lui.
Goulet se cache et fait tout pour que personne ne puisse le rejoindre.
Il vit reclus et sans téléphone. Il n'apparaît que par son casier postal.
Comment un auteur peut-il espérer dans ces conditions une invitation,
un interview, etc.
C'est la catastrophe.
Tous ses auteurs, à moins de publier à leur frais
des textes illustrés de sexes en rut, le quittent au second volume.
D'autant plus qu'il faut lui avancer les sous pour qu'il puisse imprimer.
C'est donc ce que j'ai fait. Je finance tout.
En échange, il m'initie à tous ses trucs et contacts,
(je pourrai dès le second tome faire tous mes livres moi-même),
en échange de quoi il empochera la subvention du Conseil des Arts
du Canada, soit $2,000 par volume.
Par contre, il me remet les 500 livres.
Notre contrat s'arrête là.
C'est à moi de signer le contrat de distribution,
d'envoyer les communiqués de presse et photos
(sous couvert des Éditions d'Orphée), et d'encaisser l'argent.
En pratique, il fera, sans risque, autant d'argent que moi par volume.
Idéal pour un éditeur pépère.
Mais mieux vaut que cet argent du Fédéral aille à lui plutôt qu'à un autre
qui ne m'apprendrait rien et ne me laisserait, en plus, rien en retour.
Je reviens donc à l'édition.
Pour m'éditer moi-même.

Autres mémérages:
Michel Tremblay a reçu plus de $300,000 pour céder ses manuscrits au Fédéral.
Les journalistes se sont tout simplement étonnés du fait que Tremblay écrive sans presque jamais se corriger.
La réalité serait toute autre.
Si Tremblay donne l'impression de ne jamais s'être corrigé, c'est tout simplement que les dits manuscrits seraient des faux.
Tremblay écrit et se corrige directement sur ordinateur.
Pour établir les dits manuscrits, il aurait dû retranscrire à la main les versions finales qu'il avait conservées sur disquettes.
Belle crasse. Purement et simplement un cas de crime économique.

André Goulet dit être venu chez moi, alors qu'il avait 15 ans (avant 1945), à l'atelier de Paul-Émile Borduas situé... au-dessus de mes garages.
Borduas habitait alors au 983 Napoléon, ce que confirment ses historiens.
L'espace au-dessus de mes garages actuels était une ancienne remise à foin pour les chevaux.
C'est donc dans cet espace ouvert doté d'un puits de lumière que Borduas s'était établi, à côté de son domicile du 983 qu'il devait loué à Beauregard, mari de Blanche Lamontagne, alors propriétaire.
L'atelier aurait ensuite été loué par une amie de Borduas, Mme Tousignant qui l'aurait alors aménagé en pièces séparées.
Comme le monde est petit!

2 septembre 1993

Voilà, c'est parti.
J'en ai sans doute pour dix ans dans cette nouvelle vie.
Dix ans à ne rien faire d'autre qu'à m'occuper de mon immeuble et à m'éditer moi-même.
Soit: treize volumes semi-luxe du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
Suivi d'une édition de poche (4``x7``) du même volume en un seul livre de quelque 600 pages.
Suivi de l'édition de mon JOURNAL: six volumes de 300 pages chacun.

9 septembre 1993

C’est parti. Mais peut-être en titubant.
Drôle d’éditeur que ce Goulet.
L’argent que je lui ai avancé a-t-il servi à lui payer une soûlerie
ou à acheter notre nécessaire.
Je le saurai dans une semaine.
S’il y a problème, il n’y aura plus de lésinerie.
Je ferai tout moi-même.
Il ne fera que me prêter sa photocopieuse...
en échange de sa grasse subvention à ne rien faire.
Tristesse. Solitude d’une fin de route à l’orée même du chemin.

10 septembre 1993

J’ai fait une marche dans l’odeur brûlée de l’automne.
J’ai pris, seul, le chemin qui mène au sommet de la montagne sacrée.
Le chemin dont personne jamais n’est revenu.

27 septembre 1993

Ce mécréant de Goulet me «fait» littéralement dans les mains.
Après avoir découvert qu’il ne pouvait espérer de subventions
faute du nombre de pages requis pour chaque bouquin,
il m’a parlé de lui avancer encore de l’argent, «and so and so».
De la merde, rien que de la merde.
Avec l’argent qu’il a reçu, il avait de quoi tirer 300 photocopies.
J’ai trouvé où tout faire sans lui, à compte d’auteur.
Mais voilà qu’il ne me donne plus de nouvelle
et que je ne sais pas où le rejoindre.
Tout ce que je peux faire, c’est de laisser des messages et... attendre que monsieur daigne répondre.
Un malade, tout simplement.
Irresponsabilité chronique.
Je vais récupérer mon papier et mon texte, et foutre le camp de là.

J'ai contacté Leméac, Lise Bergevin et Pierre Filion,
qui ne sont pas intéressés à ce genre de chose que j'écris:
beaux arrivistes conformistes bouffis de subventions.

D'autre part, j'ai finalement vendu la maison d'Outremont.
Restent les ententes finales autour d'une convention de co-propriété
entre Jocelyn Routhier
(qui a finalement décidé d'acheter la part de sa femme Jeanne Baillargeon)
et Serge Barthoneuf et Manon Poulet qui achètent celle de Mireille.
En plus, Jeanne vend sa part sur la maison de campagne de Saint-Joachim
à Mireille, le tout afin de consolider la somme nécessaire
à l'achat de son nouvel appartement au centre-ville.
Enfin, tout semble vouloir rentrer dans l'ordre.
Ce qui n'est pas trop tôt.
J'en ai marre de tous ces déraillements.
J'aime ne dépendre de personne, et travailler seul dans mon coin.

29 septembre 1993

Finalement fini avec ce Goulet des Éditions d'Orphée.
Un pauvre type.
Qui fait pitié.
Mais qui se tamponne lui-même dans son petit coin.
Je lui ai dit de garder le $400 que nous lui avions avancé.
Pour les leçons et les contacts qu'il m'a donnés.
Il n'en était que plus confus, plus humilié peut-être.
Car en réalité, c'est notre confiance que nous lui retirons.
Il n'est absolument pas fiable.
À moins de ne vouloir éditer qu'un livre avec lui.
À son prix.
Et à son rythme.
Mais rester avec ces gens-là,
c'est comme s'attacher une ancre au cou pour se jeter ensuite à la mer.

1 octobre 1993

Tous, à un moment ou l'autre de notre vie, nous devons confronter
la réalité du monde avec celle que nous avons apprise à l'école.

21 octobre 1993

C'est l'automne avec ses pluies, ses vents et ses feuilles qui tombent.
Mais c'est aussi l'achèvement de nos projets:
vente du logement de Mireille à Outremont,
rachat de la maison de campagne à sa soeur Jeanne,
fin de l'édition de mon premier livre à la mi-novembre.
Une année somme toute assez chambardée.
Mais aussi le début d'un temps nouveau.

1 novembre 1993

Je me suis réveillé tard dans la nuit. Il neige sur la ville.
Je suis seul dans mon bureau.
C'est décidé.
Je ferai moi-même la distribution de mon livre en librairies.
L'effort en vaut la peine.
Je peux ainsi doubler mes revenus.
Cela commencera à avoir l'air d'un salaire pour écrire.
Mais cela me fait étrange de revenir ainsi, comme en arrière,
comme il y a 20 ans, du temps de la distribution de SEXUS.
Mais les libraires ont tellement changé!
Les uns sont morts, les autres sont partis.
C'est comme si je recommençais dans un pays nouveau.

8 novembre 1993

L'Histoire est majoritairement faite par des hordes d'incompétents
qui ne se battent que pour se hisser au pouvoir
afin d'en tirer au maximum les avantages.

12 novembre 1993

Il est plus facile de croire que le monde est bon,
que de voir en quoi il est hostile.

17 novembre 1993

Voilà.
C'est fait.
Le premier tome du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS
est au montage final.
J'ai reçu les couvertures encore humides.
Lundi prochain, j'envoie copies aux journaux,
et je commence la distribution en librairies.
Je suis, après tant d'années à me rêver, je suis enfin devenu un écrivain.
Mais je vais passer presque inaperçu.
On ne parlera pas encore de moi.
Pas avant trois ou quatre tomes.
Et puis tout basculera.
C'est-à-dire une centaine de lecteurs assidus,
et, à chaque tome, quatre cents curieux nouveaux.
Ce qui fait au total dans les 5,000 lecteurs.
Ce qui, au Québec, pour un livre de maxime, sera remarquable.

23 novembre 1993

C'est finalement fait.
J'ai posté copies pour le service de presse, copies pour le dépôt légal,
et j'ai commencé moi-même la distribution en librairies.
L'accueil y est bon. Sans excès, mais bon.
Le fait que je sois un pur inconnu amène les libraires
à n'accepter en consignation qu'entre 3 et 6 copies.
Et c'est beaucoup la qualité de présentation, le côté «fait main»
qui les incite à accepter de mettre le produit sur leurs étalages.
Un livre ne doit-il pas d'abord être un coup de théâtre.

26 novembre 1993

Longue marche ce matin.
Le plaisir de voir son livre affiché en vitrines.
Le soleil radieux du matin.
La douce illusion d'exister.

30 novembre 1993

L'opération de me relancer en édition aura pris 5 mois.
De la finalisation du texte jusqu'à la mise en marché dans les librairies.
La machine est prête.
Chaque volume peut désormais sortir à un mois d'avis.
C'est une longue marche qui, maintenant, commence.
Une patience presque monacale.

1 décembre 1993

La valse des notaires bat son plein.
Mireille Baillargeon vient d'acheter le 3930 Parc Lafontaine.
Un condominium situé au dernier étage d'un triplex
à trois maisons de la mienne.
La transaction devrait se finaliser dans les quinze jours.
Ainsi que celle de la vente de son logement d'Outremont.
Ainsi que celle de l'achat à sa soeur
de la totalité de la maison de campagne de Saint-Joachim.
Une valse à trois temps si l'on peut dire, et de belle envolée.

3 décembre 1993

Avec un titre comme
DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE,
voilà que je me retrouve, à la librairie Champigny, classé dans la section
MATERNITÉ!

10 décembre 1993

La vente de la maison de Mireille Baillargeon à Outremont
est finalement réglée.
Ce soir, nous allons signer l'achat de son condominium
du 3930 Parc Lafontaine.
Samedi le 18, s'achèvera la transaction sur Saint-Joachim.
Voilà.
Les titres de la famille Baillargeon seront, à nouveau, clairs.

13 décembre 1993

Je surveille mes librairies.
La vente de mon livre stagne.
À part trois ventes, sans doute à des connaissances que j'y ai référées, rien.
Absolument rien.
Aucune réaction dans les journaux.
Ce qui ne m'aide pas.
J'ai donc fabriqué de petites pancartes explicatives du livre
et de l'oeuvre à venir.
Des petites pancartes dont je commence la distribution cette semaine.
Il y a tant de nouveauté!
Il faut attirer, mais surtout retenir le regard des gens sur le livre à vendre.
Obliger l'oeil à scanner davantage.
Jusqu'ici, j'ai prouvé qu'un auteur peut se passer d'un éditeur
et se passer d'un distributeur.
Peut-il, rendu là, se passer d'une couverture de presse.
Toute la question de la liberté d'éditer est maintenant là.
Car s'il ne réussit pas à faire vendre ses livres par lui-même,
tout le chemin parcouru finit en cul-de-sac.
Le public n'achèterait-il que ce que les médias lui dictent d'acheter.
Ce que lui dictent ses nouveaux curés.

14 décembre 1993

«À part trois ventes...»
Mais c'était, là aussi, une méprise.
La librairie les avait tout simplement retirés
pour les foutre dans son arrière boutique.
C'étaient trois connaissances de l'Institut de Tourisme,
les seuls susceptibles de se plaire à la lecture de ce que je fais.
Du moins, le disaient-ils dans nos discussions d'époque.
Je vois mieux la raison de mon écoeurement profond
à travailler avec de telles gens dans un tel milieu.
Toujours à mentir, à dire des choses qu'ils ne font pas.
À paraître ce qu'ils ne sont pas.
L'apparence d'exister.
Le goût de ne jamais déplaire plutôt que celui d'avoir la force d'exister.

Oublie un instant les préceptes passés, les vérités abandonnées.
Une autre histoire, la tienne celle-là, s'ouvre devant toi.
Romps avec ceux qui t'ont demandé jusqu'ici de les suivre,
de tout quitter pour sombrer dans l'abîme étroit de leur vérité.
Ta vie est ta seule vérité.

Du lieu de notre naissance

DE LA PRIVATION D'EXISTER
La vie nous laisse, dès la naissance, en un tel état de nécessité
que nous sommes obligés pour survivre d'accomplir des tâches qui, du fait
des circonstances, nous laisseront cependant dans notre état de pauvreté.
Privés de la possibilité d'une réflexion réelle, toute pensée,
à moins d'être religieuse ou fasciste, ne peut qu'accroître en nous
la conscience de notre perdition.
Perdus dans les galaxies, bousculés par les cataclysmes, nous entretuant
les uns les autres, nous vivons dans l'habitude des désastres
et nulle rédemption ne saurait longtemps nous distraire de notre férocité.

DU CHOIX DE NAÎTRE
Nul n'a le choix de naître. Tous, nous devons venir au monde malgré nous.
Tous, nous devons subir le sort d'avoir été enfantés par des êtres démunis.

DES CATACLYSMES
Vents et hurlements, laves et tremblements, tel est l'environnement
qui est le nôtre.
Vents furieux levant d'un coup arbres et maisons; débris épars retombant
du ciel; tremblements secouant des villes entières; murs de pierres
s'effondrant en nuages de poussière, tel est le lieu qui est le nôtre.
Et nous allons tous ainsi, hagards et fous, reprenant d'une génération
à l'autre l'invariable scénario de notre redressement: femmes en loques
cherchant à retrouver leurs enfants dans les ruines, vieillards effondrés
devant l'amas de tout ce qu'a été une vie, rescapés s'obstinant à gratter
à mains nues les décombres du temps.

Nous vivons ainsi, survivant sur des continents en continuel glissement,
océans de terre sur des océans d'eau, dans nos villes qui tanguent,
arrogantes armadas regroupées autour des rêves illusoires
de quelques princes fous.
Sans cesse anéantis, sans cesse obligés de reconstruire sur nos ruines,
tel est le destin qui est le nôtre.
Et nous continuons, ainsi pourchassés, nous arrêtant à peine
dans les dictées brusques du temps
pour réentendre l'énoncé ferme de notre insignifiance.
Et nous repartons tout aussitôt, clamant bien haut, avec arrogance,
notre éternité.

DE L'ÉTAT DE NOTRE MONDE
Semblable au matelot que la tempête a jeté seul sur le rivage,
tous nous naissons nus, dénués de défense devant l'étendue des maux
qui nous attendent.
Pris dans les mouvements silencieux des astres, dans les mouvances
de la terre, nous n'avons pour tout espace vital que des mers dangereuses
et des terres sans cesse se hérissant de ronces.
Même les récoltes durement gagnées sont toujours à défendre
contre les vermines et la pourriture.
Des millions d'insectes se vautrent dans les résultats de nos travaux avant,
tout simplement, de nous dévorer nous-mêmes.

DE L'UNIVERS
Nous n'habitons qu'un point dans l'univers.
Nos appels se perdent dans des milliards de galaxies.
L'oxygène est encore notre seule voie de survie.
Nous entrons dans le cosmos sous le poids déjà lourd de nos prothèses.

DE L'INCOMPRÉHENSION D'EXISTER
Nous traversons l'existence sans en comprendre le sens.
Aucune autre dimension ne semble nous être réellement accessible.
La vie prévaut indépendamment de nous.

DES RÉALITÉS TRANSITOIRES
Nous habitons une forme qui n'est peut-être que provisoirement la nôtre.
Et ce qui nous est visible n'est peut-être qu'apparent.
Nous allons ainsi, nous reproduisant d'un siècle à l'autre,
par des transmissions de matières qui nous sont totalement étrangères.
Nous ignorons même notre histoire.
Nous n'avons mémoire du passé que par profanation de sarcophages.
Le passé nous hante.
Et lorsque nous l'approchons, il nous désoriente.

DE L'OBLIGATION D'EXISTER ENSEMBLE
Nous ne pouvons survivre qu'en groupe.
Enchaînés les uns aux autres,
la solitude ne peut être qu'un bref égarement.
Hordes, villages ou villes ne sont que moyens croissants d'encadrement.

DES POINTS DE RALLIEMENT
Personne ne peut s'éloigner longtemps de son point de ralliement.
Partout la violence nous guette.
Notre seul recours est de nous blottir les uns contre les autres.

DES MALADIES
Partout les maladies nous suivent.
Chaque changement de paysage est un risque.
Tout nouvel avancé de civilisation soulève des barrages d'opposition.
La vie ne cesse de nous agresser même sur les territoires déjà conquis.

DU CADASTRAGE DES LIEUX
Primitif ou moderne, l'arbitraire est resté le même.
Toute civilisation débouche finalement sur un nouveau cadastrage
des lieux.
Insertions de paysages, lignes de discontinuité, réseaux routiers
de plus en plus lourds ont, de tout temps, marqué nos pistes de croissance.

DES DÉPENDANCES ALIMENTAIRES
Nous devons dévorer des tonnes de matière pour vivre.
Notre survie dépend de nos cultures et de nos bêtes.
De l'époque de la cueillette à celle d'aujourd'hui,
la capacité de produire n'a cessé de croître.
Mais notre aisance à vivre
dépend toujours de notre précarité à dominer le pacage.

DES NOURRITURES TERRESTES
Nous devons manger des racines qui sortent de la boue,
des animaux dont nous faisons gicler le sang.
Nous buvons l'eau à même la terre.
Nos récoltes dépendent de millions d'insectes.

DE L'EAU
La rareté de l'eau nous menace.
Perdue dans les océans, l'eau pure devient une rareté.
Nos villes risquent de se déshydrater.
La violence pour l'eau menace à notre porte.
Montagnes pluvieuses et icebergs sont nos derniers châteaux d'eau.

DE L'OBLIGATION DE BOUSCULER NOS ORIGINES
Tous, nous devons bousculer notre lieu d'origine.
C'est un mythe que de vouloir conserver la nature intacte.
Destruction par grands changements de climat, virus, champignons
ou insectes, la nature s'est toujours bousculée elle-même.
Le passé des indigènes ne peut lui non plus se prolonger.
Les immenses territoires n'existent plus.

DE NOTRE SALETÉ
L'accroissement de notre vie s'achève partout en masses de déchets.
Nous devons dorénavant prendre en charge nos excréments.

DU TOILETTAGE
Chacun doit, chaque jour, se toiletter.
Chacun doit s'enlever la poussière des yeux, les crottes du nez,
la cire des oreilles. Pets et merde nous sortent continuellement du cul.
Parfums et savons tentent de nous camoufler.
Mais toujours notre odeur de sueur et de pisse refait surface.
L'animalité nous occupe profondément.

DU RYTHME D'EXISTER
Frétillant comme de la vermine, tel est notre rythme.
Très peu d'entre nous sont capables d'un arrêt.
Tous, nous allons gigotant comme pris d'une démangeaison.
Sans cesse en mouvance, atteints d'activisme profond,
nous vivons comme dans la nécessité d'une accélération du temps.
Rien n'est immobile, rien n'est fixe, tout bouge constamment.
Toujours il y a mouvement vers quelque chose d'autre.

DU CONTRÔLE DE SOI
Ce sont nos organes qui nous dirigent.
Battements de coeur, respiration,
tout fonctionne comme si nous n'y étions pas.
Notre destin est peut-être en dedans de nous.

DE NOTRE RAISON D'ÊTRE
Nous n'existons peut-être que pour ce que nous faisons malgré nous.
Boire et manger, pisser et chier, respirer, morver et suer ne sont peut-être que ce pour quoi nous existons.
Le reste n'a peut-être d'intérêt que pour nous.

DE NOTRE RÉALITÉ
La terre n'est qu'un lieu d'épouvante.
Nous passons le tiers de notre vie à y vivre allongés comme des morts.
Les pluies nous font moisir, le soleil nous dessèche.
Nous avons cru descendre des dieux
alors que nous ne faisions que remonter lentement de la terre.

DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE
Marqué à jamais par le lieu de sa naissance,
chacun porte en lui la marque des croyances de son enfance.
Tout s'érige sur la coulée de la tribu qui nous a portés.
Nul ne s'écarte beaucoup des sentiers qu'on lui a montrés.
Et toutes les routes par la suite ne seront parcourues
qu'en réminiscence des premières.
Même révolté, le transfuge conserve en lui le lieu de sa naissance.

DE L'ENCOMBREMENT DE SE CROIRE GRAND
C'est en cela que nous nous croyons supérieurs que nous sommes
humains. Toute pensée de supériorité exige, pour se réaliser,
un mensonge de plus sur le chemin de notre perdition.
Nous nous sommes crus éternels.
Nous nous croyons toujours supérieurs.
Rien ne peut arrêter la rage des grandeurs qui nous tourmente.

DE L'ÉVOLUTION
Nul ne sait avec certitude le sens de son action.
Un sens valable à l'histoire, personne n'a su nous en trouver.
Notre seul but reste encore de vivre et de nous multiplier.
Nous allons de générations en générations, porteurs d'une renaissance
toujours semblable dans un décor remis à neuf.
Toute conquête de la journée risque à nouveau de se perdre
dans les relâches de la nuit.
Lorsque le jour se lève, il nous faut toujours mesurer le risque d'avoir été.

DE LA NON IMPORTANCE D'EXISTER
Libres de toutes obligations, aucune cause n'attend notre réveil.
Entre être conscients ou ne pas l'être,
nul ne saura peut-être jamais nous démontrer une réelle importance.
Perdus dans les grands remous des climats, à peine visibles
dans la prolifération des espèces, nous allons divaguant
entre les cris de la naissance et les râles des mourants.
À peine morts, la nature entière s'empresse de nous faire dispaître.

1994 52 ans

12 janvier 1994

Le début d'une nouvelle année.
Dans le froid dur de l'hiver.
Heureusement pour nous, Mireille Baillargeon et moi, ne sommes pas dans la nécessité comme tant d'autres que frappe durement notre temps.
Reçu pour la première fois ma famille à souper.
Pour la première fois depuis 20 ans.
Encore que la famille de mon frère Sylvain n'y était pas.
Germaine qui, à côté de ses trois grands adolescents,
s'adonne presqu'autant que moi à l'écriture.
Qui, comme il se doit chez les bas bleus de notre époque,
est devenue lesbienne.

J'ai repris hier mes lectures, et la mise au point final DE LA CROYANCE.

À part une amélioration historique de notre confort,
nous vivons aujourd'hui dans une espèce de moyen-âge désastreux.
Un retour en force à la bêtise et à l'intégrisme.
Intégrisme religieux.
Ou intégrisme de l'argent sous l'égide des dieux-médias comme prêcheurs et des rapports d'impôt comme confessionnaux.

Autre note.
Gaston Miron, dont la santé se détériore à nouveau (toujours sa jambe),
m'a dit avoir vu mon livre en librairie.
L'a-t-il seulement acheté ce beau tapageur...

13 janvier 1994

(*Lettre reçue de ma soeur Germaine*).
Chers Mireille et Yvan,
merci pour votre délicieuse invitation.
Les enfants sont revenus charmés et heureux
d'avoir rencontré la verve et la sagesse de leur oncle et de leur tante.
Nicolas me talonne déjà pour que nous entreprenions une collection
de livres de poésie québécoise...
Quant à ton livre Yvan, je ne peux présentement que me réjouir
de sa publication.
Certains fragments m'apparaissent davantage peaufinés,
mais j'ai surtout hâte de connaître la suite.
Je découvre ton style qui, malgré le ton incisif,
sait agréablement frôler le poétique
(je pense ici en particulier au fragment intitulé «Des cataclysmes»).
Je retiens aussi cette phrase:«Chaque changement de paysage est un
risque».
Tu verras à la lecture de «Doigts d'ombre» à quel point cette pensée
me correspond.
Enfin, merci encore pour votre accueil.
Michelle regrette ne n'avoir pu vous rencontrer.
Elle compte vous inviter (comme elle est optimiste!)
au lancement de mon prochain recueil.
Je vous embrasse fort. Germaine.

28 janvier 1994

Première bonne nouvelle.
Mireille Baillargeon revient de la librairie Renaud-Bray.
Il semble qu'ils ont vendu 2 exemplaires de mon livre.
Enfin.
Mais nous sommes encore loin de la rentabilité (100 copies)...
Mais avec le temps...

10 mars 1994

Il neige encore.
Sans doute l'une des dernières neiges de l'hiver.
Les anciennes tombées fondaient rapidement.
Les trottoirs et les rues étaient déjà au ciment.
Et voilà que ça nous retombe dessus.
Un pays de pauvres: vivre dans un congélateur.
L'édition du GRAND LIVRE avance.
Dans un mois, DE LA CROYANCE devrait être sur le marché.

14 mars 1994

Claude Ramsay est de retour à Montréal.
Fini Moncton!
Il s'est trouvé un poste de directeur de la commercialisation
au Musée des Beaux Arts.
C'est exactement le genre de travail qu'il saura bien faire.
Bon goût, mondanité et business.

18 mars 1994

Terminé péniblement le roman de Lise Bissonnette: «*Marie suivait l'été*».
Travail visiblement bâclé, quelque chose comme un synopsis
dont le lecteur doit se contenter.
Beaucoup de phrases mal écrites.
Mais j'en retiens surtout le côté sordide de ces deux québécoises, genres
sorcières maléfiques, l'une instruite (Marie), l'autre ignare (Corinne),
qui ne pensent toutes deux qu'à exploiter (jusqu'à en mener un au suicide)
les grosses queues des immigrants célibataires échoués à Rouyn-Noranda.
Il n'y a rien là de significatif sur la vie des immigrants réels
non plus que sur celle des gens de Rouyn-Noranda.
Mais c'est surtout la sexualité même de Lise Bissonnette
que j'ai reconnue là.

Ce côté chaud, mais étouffant et faux,
que je ressentais avec elle lorsqu'elle voulait de l'amour.
Le côté profondément égoïste et mensonger qu'elle prenait alors
pour avoir du sexe lorsqu'elle était bandée.
Comme un vol.
Un manque profond de délicatesse et de conscience sociale.
L'empressement continuel (et contre tous) d'un trop plein de cul.

15 avril 1994

J'ai reçu mon premier chèque en paiement pour la vente de mes livres.
La librairie Renaud-Bray a vendu 4 exemplaires
DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE.
Je m'attendais à tout, sauf à ce désastre.
Et d'autant plus que les livres vendus ne l'ont, en réalité, été à personne.
Ce ne sont que des ventes effectuées, par un automatisme,
à des bibliothèques où rien n'en assure la lecture.
J'ai terminé aujourd'hui l'édition DE LA CROYANCE.
Le tirage de départ est désormais limité à 101 copies
même si j'ai 500 couvertures de prêtes.
La rentabilité totale peut se faire en vendant 80 copies à $12 aux libraires
et 10 copies à $20 en direct, les 11 autres copies allant à notre réserve,
au dépôt légal et à la presse.
Jamais éditeur n'aura peut-être réduit autant ses frais.
Mais c'est enfin le beau temps: soleil par 20 degrés!
J'ai refait l'installation du balcon; comme sur un navire de croisière,
je me suis réinstallé sur le pont pour mieux regarder, une fois de plus,
le passage de la nouvelle feuillaison.

4 mai 1994

Les travaux sur le nouveau condominium de Mireille Baillargeon
sont commencés.
Un mois de travail manuel, et de couraillage
pour satisfaire un tous et chacun.

30 mai 1994

Les travaux avancent bien.

31 mai 1994

52 ans aujourd'hui.

23 juin 1994

Les travaux sur le condominium de Mireille Baillargeon
sont enfin terminés.
Deux mois de stress.
Le résultat est bien sûr très appréciable.
Mais on ne m'y reprendra plus.
Elle gérera désormais elle-même ses travaux.
Toujours en train de critiquer.
J'ai ma maison dont il me faut m'occuper.
Cela me suffit.
À chacun sa tâche.
Je n'ai pas à prendre la responsabilité des autres.
Mon problème d'alcoolisme a refait surface.
Devrais-je tout quitter pour le fuir?
Aller ailleurs. Avec d'autres gens.
Libéré du stress d'ici qui me tue.
Mais enfin!
Je peux revenir à mes lectures et à mes écritures.

7 juillet 1994

«*Le devoir de résistance*» de Pierre Vallières.
Certaines choses de profondément vraies
dites dans une façon de penser fondamentalement fausse.
L'utopie hégémonique d'un raté.
Être né du mauvais côté du pouvoir.

8 juillet 1994

Revu dans la rue ce André Goulet des Éditions d'Orphée.
L'été le ramène dans les parages chez son ami Gilles Guilbault.
Comme je lui proposais d'acheter de moi du papier (8 1/2 par 7)
qu'il me reste, et ce par petits lots selon ses besoins, il m'a proposé,
après s'être dit intéressé, de photocopier mon prochain livre
DE L'INÉGALITÉ chez lui:
- pour te rembourser.
À suivre.
Un drôle de type, constant depuis tant d'années dans l'édition,
mais complètement imprévisible au jour le jour.

21 juillet 1994

Faire ses livres soi-même, sans éditeur, sans distributeurs
et sans subventions.
Revenir à l'artisanat.
Créer un salon annuel des livres artisanaux.

25 août 1994

Demain sera la dernière journée de ma vie où je boirai de l'alcool.
J'ai fini de boire les 300 bouteilles de vin fait maison,
entreposées dans mon garage.
C'était si peu dispendieux de continuer à boire
que je n'ai su m'en abstenir.
Ma cirrhose ne m'a pas moralisé. Mon problème est ailleurs.
Avec cette fin d'alcool, j'ai l'impression d'entrer définitivement
dans le royaume des morts.
C'est-à-dire dans cette conscience que je ne peux éviter
de la détérioration de tout.
Dans cette conscience de n'être qu'une instantanéité.
J'ai, pendant 25 ans, endormi ma douleur.
Il me faut maintenant la confronter.

1 septembre 1994

Lettre envoyée aux critiques littéraires suivants:
Mario Roy LA PRESSE
Pierre Cayouette LE DEVOIR
Pascale Navarro VOIR (LIVRES)
Karen Ricard LECTURES.

Suite à notre conversation téléphonique du 29 août 1994,
je vous fais parvenir deux volumes:
Du lieu de notre naissance.
De la croyance.
Ces volumes font partie d'un ensemble à paraître sous le titre:
Le Grand Livre des Privations.
Chaque volume est une incitation à la réflexion
sur l'un des grands thèmes de l'existence.
Tel qu'entendu, si ces volumes ne vous intéressent pas,
vous voudrez bien me les retourner.
Je demeure à votre disposition pour toute information.

6 septembre 1994

Déjà une semaine sans alcool.
La chose m'est plus facile
depuis que j'ai épuisé mes réserves de vin maison.
Autrement, j'aurais déjà rechuté...
Mais le fait de devoir payer pour acheter du vin, m'arrête.
D'autant que je n'ai que très peu d'argent disponible.
La soûlerie ne serait même pas drôle.
Alors, aussi bien s'abstenir...
La vie est beaucoup plus heureuse sans alcool.
Je suis plus actif, plus heureux de vivre.
L'alcool rend lourd.
Un rien devient pénible.

J'ai envoyé mes livres en service de presse.
Mon erreur, au premier livre, fut de m'adresser aux mauvaises gens.
Cette fois, j'ai d'abord pris contact par téléphone avec les intéressés.
L'accueil a été plutôt bon à LA PRESSE et au DEVOIR,
plutôt quelconque à VOIR et à LECTURES.
Le professionnalisme des deux derniers
ne semble pas équivaloir celui des premiers.
Étant pauvres, ils ont le souci de l'argent avant celui de la culture.
Enfin!... si l'on pouvait parler un peu de mes livres, juste assez pour m'en faire vendre une centaine, afin de me permettre d'être, au moins, rentable.

21 septembre 1994

Le journal VOIR m'a retourné mon service de presse, sans plus.
Mes livres, dont l'emballage de l'un n'a même pas été ouvert,
ne les intéressent tout simplement pas.

Ce sont les derniers beaux jours de l'automne
à pouvoir lire et écrire sur mon balcon.
Le plaisir d'exister, pour soi-même, tout simplement.
Écrire n'est pas dire la vérité.
Mais tenter de trouver l'énoncé d'époque le plus défendable.

28 septembre 1994

Terminé la lecture du «Discours sur l'origine et les fondements
de l'inégalité parmi les hommes» de Jean-Jacques Rousseau.
L'erreur historique de Rousseau est d'être profondément chrétien.
Il pose comme prémices
la bonté de Dieu et d'une Loi d'un pur état de Nature
contre l'évolution des sociétés qu'il tient pour satanique.

19 octobre 1994

Ce n’est pas de culture dont veulent les gens.
Mais de livres utiles à leur avancement social ou, autrement,
qui leur permettent d’en rêver.
La réflexion ne les intéresse pas.
Les préjugés leur suffisent.

Faire attention à l’être humain.
Il ment, même lorsqu’il dit la vérité.

21 octobre 1994

Un merveilleux automne roux.
Dans une misère économique qui ne cesse d’empirer.
Quatorze locaux vides pour magasins à louer rue Saint-Denis,
entre Duluth et Roy.
Du jamais vu.
Et c’est comme ça à travers tout Montréal.

23 novembre 1994

Première neige sur la ville.
L’année fut une succession ininterrompue de dérangements.
Ventes et achats de maisons; réparations, locations, et tout et tout.
Nous sommes prêts pour un autre hiver.
Quatre mois d’enlisement avant l’autre renaissance.
Je classe mes archives, j’écris lentement, pour moi,
pour le plaisir de me créer une réflexion personnelle.
Autre chose que la répétition.

7 décembre 1994

Une autre année qui s'achève.
J'écris et je lis tranquillement dans la chaleur de ma maison.
Les épreuves de la couverture DE L'INÉGALITÉ ont été tirées.
J'achève lentement de corriger le texte.

8 décembre 1994

La vie que je mène est à ce point satisfaisante
que je n'ai aucune intention d'en changer.
Et ce, jusqu'à ma mort.
J'ai à m'occuper de l'entretien de mes logements.
Dans 6 ans je n'aurai plus aucune hypothèque
(c'est le loyer d'un locataire qui, actuellement, la paye);
j'aurai donc de quoi vivre seul si besoin est.
J'ai à m'occuper de mes lectures et de mes écritures.
C'est un choix que j'ai fait à 16 ans.
J'en aurai bientôt 53.
Je n'aspire donc pas à la retraite, ni à «l'ère des loisirs».
Je ne rêve pas de gagner à la loterie,
ni d'hériter de quelques parents riches.
Là où je suis, c'est là où je veux être.
C'est ainsi, selon moi, que la vie devrait être vécue.
Le reste n'est que perte de temps.

De la croyance

J'ai ouvert les livres des dieux, et j'ai vu que les livres étaient vides.

DE NOS CROYANCES
Grossissant démesurément la portée de notre existence,
nous allons partout répétant les résultats de nos croyances.
Que ne ferions-nous pas pour amener le plus possible autrui
à voir aussi bien que nous l'assise démontrable de notre connaissance.
Nous savons pourtant aujourd'hui,
que chaque civilisation n'a laissé derrière elle
qu'une série plus ou moins importante de vérités abandonnées.
La vérité d'hier ne survit pas à la mort de ceux qui l'ont portée.
Mais nous nous complaisons encore à croire que cette fois-ci
notre vérité aura un sort différent. Qu'il en sera autrement.
Que le temps s'arrêtera pour laisser sous notre oeuvre
un socle indestructible, témoin du bien fondé de notre existence.
À un certain niveau de civilisation, il est pourtant possible de voir,
dans sa perspective, le haut niveau de pauvreté qui est le nôtre.
Assujettis à tous les coups de vent, nous allons immanquablement
nous fracasser contre les reliefs du temps.
Agrippés à la vérité qui nous a portés, quelques uns dérivant après nous,
répéteront encore nos croyances mortes, princes déchus de leur royaume,
clochards hébétés dans l'Histoire.

DE LA CROYANCE
Les croyances d'hier ne s'effondrent que pour faire place
à des croyances plus fortes.
Tout ce qui apparaît comme n'étant pas un fait de croyance
est justement le fait de croire à l'état pur.
La véritable croyance est incohérente et transparente.
Elle se confond aux habitudes.
Ce n'est que la constance qui nous rend les choses vraies.
Croire, c'est voir ce qui est évident.

DES COSMOGONIES
Dieux, air, eau, atomes, toute croyance est préférable
à la vérité qui ne vient pas.
Toujours à la recherche d'une raison à notre vie,
nous divaguons à travers nos cosmogonies démentes.
L'inintelligible nous hante. Chacun finit par trouver l'autorité qui l'oriente.

DES LIVRES DE VÉRITÉ
Coran, Bible, Codes ou Manifestes ne sont que points de ralliement.
Tous, nous avons besoin d'un livre de référence.
D'un dogme qui nous permet de vivre ensemble.
Dénoncer un dogme n'est qu'un langage d'occasion.
Le mensonge, sous d'autres formes, toujours revient.
Car c'est là notre seul contrat social. Sans décret, où serait donc la vérité.

DE L'ORIGINE DES DIEUX
C'est de nos organes que nous vient la croyance.
Ni dieux, ni démons n'en sont la cause.
C'est en nous-mêmes que la croyance trouve les visions qui la servent.

DE L'INSTINCT D'ADHÉSION
Sans intelligence à la naissance, c'est l'instinct qui nous dirige.
Nous sommes profondément poussés par un inextricable instinct
d'adhésion.
Notre animalité est profondément croyante.
Le doute n'est peut-être qu'un signe de dérèglement.

DU RÔLE DES CROYANCES
Technique d'encadrement, les croyances ont pour rôle
de faire et de refaire le paysage humain.
Par les contraintes qu'elles imposent,
les croyances, partout, façonnent la géographie des lieux.
Plans d'habitats, courants de circulation, chemins et ghettos,
sont les hauts faits de la croyance.
Même les princes et les pauvres en sont eux-mêmes le produit.

DES CRISTALLISATIONS GÉOGRAPHIQUES
Chaque civilisation n'est qu'une cristallisation géographique
de la croyance.
Un récif de corail fixé, quelque part, dans l'océan des incertitudes.

DE LA TOUTE PUISSANCE DES SORCIERS
Aucune époque n'échappe à la toute puissance de ses sorciers.
Notre incapacité à comprendre se comble aussitôt de mythes et de fictions.
L'illusion reste encore le lieu de nos rassemblements.

DES RELIGIONS
Une centaine de religions ont, jusqu'ici, marqué notre histoire.
Toujours l'intégrisme revient. Mais les dieux d'hier finissent tous par aller,
un jour, s'empoussiérer quelque part.

DES MÉFAITS DE LA CROYANCE
Les grandes idéologies ont fait plus de ravages que les épidémies de peste.
Les méfaits de l'égoïsme sont insignifiants
comparés aux ravages causés par les croyances.
Les nouvelles croyances commercialisent à leur tour
le goût de la violence jusque dans les demeures les plus paisibles.

DE NOTRE RESPONSABILITÉ
La plupart des croyances sont dangereuses.
Elles enlèvent à l'individu la responsabilité de ce qu'on lui fait faire.
Massacres et holocaustes y ont toujours trouvé justification.

DES HALLUCINÉS
Ce sont les hallucinés qui orientent les croyances de l'histoire.
Des tabous primitifs aux théories modernes de la science,
les croyances n'atteignent les foules que sous forme d'épidémies.
Aucune raison ne prévaut contre l'instinct d'adhésion
qui pousse la meute à se trouver un lieu de ralliement.
N'ayant aucune certitude, il lui faut s'en inventer une.
La contamination des esprits est le prix de la cohésion sociale.

DES NOUVEAUX CHARLATANS
Prêtres, professeurs ou politiciens ont finalement le même rôle.
Celui de faire adhérer le plus grand nombre à leurs croyances.
Leur rôle est essentiel.
Ils ont pour mission d'amener la pensée à ce qui doit être dit.

DE LA SUGGESTION
La société est le lieu de l'hypnose et de la suggestion.
Il faut se laisser intoxiquer par les croyances de son temps
pour pouvoir y fonctionner.
Notre fond de culture est un fond de préjugés.
Les médias n'ont cesse de nous y ramener.
Tout comme les prêcheurs d'hier,
leur rôle est de nous rendre dans un état quasi dénué d'esprit.

DE LA CONTAGION MENTALE
Tout pouvoir concourt à notre endoctrinement.
La contagion mentale mutile l'individu
et règle l'existence de chacun sur les croyances en cours.
Chacun finit par penser avoir ses idées alors qu'il n'a que des idées reçues.
Peu d'entre nous ont l'audace d'avoir tort.

DES VÉRITÉS SURFAITES
Incapables de surmonter nos angoisses,
nous sombrons dans des vérités surfaites.
Chacun s'en remet à d'autres du soin de penser pour lui.
Rares sont ceux qui osent s'opposer à la vérité qu'on leur impose.

DE LA CROYANCE DES PLUS FAIBLES
Ce sont les plus faibles
qui manifestent le plus leur respect à la croyance en cours.
Ils ont intérêt à faire montre de leur volonté d'adhésion.
Leur survie dépend étroitement de leur bonne signalisation.

DE LA DÉMENCE
Aucune époque n’a su éviter de sombrer dans la démence.
Il faut se méfier de ceux qui disent la vérité.
Les inquisiteurs sont de tous les temps.

DES HABITUDES
Ce sont nos habitudes qui fondent nos croyances.
La répétition partout fonctionne comme une preuve.
Nous vivons de formules apprises.
Rarement l’idée vient de nous.

DU MENSONGE
Nous ne vivons bien que dans le mensonge.
Plus nos croyances cohabitent, plus nous devons tolérer la vérité d’autrui.
Le mensonge devient notre seul point de ralliement.

DE L’ORDRE ÉTABLI
L’ordre établi ne peut être que mensonge.
Mais personne n’échappe à l’obligation de vivre dans un système faux.
Nos préjugés d’époque sont nos seules explications du monde.

DU LANGAGE
Tout langage est un phénomène d’époque.
Une trousse d’usage pour le maniement des croyances en cours.
Une difficulté de plus sur le chemin de notre avancement.

DE NOS IDÉES
Nos idées sont avant tout des croyances.
Une contamination géographique de l’esprit.
Mais chacun n’en demeure pas moins prêt à défendre ses idées
comme s’il s’agissait d’une croyance universelle.

DE NOTRE AVEUGLEMENT
La raison n’a que rarement guidé notre route.
C’est la croyance à la naissance qui dirige généralement notre vie.
Ce sont les idées reçues qui, lorsqu’elles se représentent,
obtiennent d’abord l’adhésion.

DE LA PRISON INVISIBLE
Tous, nous vivons dans la prison de nos croyances.
La science et la raison ne sont les caractéristiques d’aucun temps.
Tous, nous finissons par nous en remettre aux croyances en cours.
Il faut que beaucoup d’entre nous disparaissent
pour libérer un peu de chemin à notre avancement.

DU DOUTE
Ce n’est que dans la croyance que le doute nous vient.
Ce n’est qu’aux plus hauts moments de la démonstration
que le vertige nous prend.
Le doute est le début de la conscience.

DE LA SCIENCE
Il n’y a de sciences que dans la possibilité de nos limites.
Toute science ne peut être que science du jour.
Tous, nous confondons la carte avec la géographie des lieux.
Toute science est encore une danse tribale autour d’un feu.

DE LA MAGIE
Science et magie font également partie de nous.
Nos sciences n’ont comme fondement que des vérités virtuelles.
C’est notre esprit magique qui comble la différence.
Ce sont nos croyances qui gouvernent réellement notre vie.

DE L'INVENTAIRE DES LIEUX
Sciences et savoirs en sont encore à l'inventaire des lieux.
Notre connaissance est partielle et progressive.
L'usage qu'on en fait est avant tout technique.
Nous ne retenons que ce qui nous semble prévisible.

DE NOTRE RÉALITÉ
Notre réalité n'est qu'un aspect de l'existence.
Nous ne voyons presque rien.
Nous n'entendons presque rien.
Nous ignorons presque tout de la sensation même d'exister.
Nous devons, chaque matin, reconstruire le monde de notre temps.

DE L'HABITUDE DE CROIRE
Nous sommes confortablement installés dans l'habitude de nos croyances.
La mort des dieux passés ne dérange même plus notre indifférence.
Nous avons fait nôtre la certitude d'exister.

DE LA MODERNITÉ DIVINE
Partout, les statues des grands personnages
ont remplacé celles des dieux antiques.
Vedettes, tyrans ou autres célébrités
n'ont de cesse que de reconquérir leur place sur les socles modernes.
Les foules se promènent à travers elles
avec la même indifférence que pour les choses dues.

DE L'IDÉOLOGIE DE LA SATISFACTION
Nous vivons dans une idéologie de la satisfaction.
Rares sont les instants où nous doutons des vérités de notre temps.
Rien n'est peut-être plus risible que notre admiration de nous-mêmes.
Notre suffisance n'a eu d'égal jusqu'ici
que notre inconscience de ce qui nous entoure.

DU TEMPS DE PENSER
Tous, nous courons sans cesse à nos affaires.
Le temps de penser exige un arrêt.
Une démarcation des croyances de notre temps.
La pensée est le contraire du bon fonctionnement.
Peu d'entre nous ont l'audace de la discontinuité.

DE LA CERTITUDE
Même dans le doute, c'est la certitude qui nous mène.
La certitude est notre seule voie de fonctionnement.
Nous ne survivons bien que dans nos réalités utilitaires.
Afin de vivre en paix, nous revenons toujours à ce que l'on nous a appris.

DE LA VÉRITÉ
Aucune croyance n'a su, jusqu'ici, justifier notre existence.
Le maintien du désir d'exister,
c'est en nous que nous l'avons toujours trouvé.
La vérité n'est peut-être qu'un désir humain.
Une volonté d'arrêter le temps.
Une tare de plus dans notre cheminement.
Ce qui existe pourrait n'avoir toujours aucun sens pour nous.
L'esprit humain n'est peut-être pas fait pour comprendre l'univers.

1995 53 ans

3 janvier 1995

Une nouvelle année.
Avec d'autres bonnes résolutions.
Celle de ne jamais boire d'alcool, évidemment.
Promesse tenue en 1993,
mais toujours reprise et toujours abandonnée en 1994.
Je ressentais cet interdit d'alcool comme un signe de vieillissement,
une sorte de fin de partie de plaisir.
Il faut maintenant penser que l'alcool n'est pas nécessaire à la jouissance.
Il me faut aussi continuer mon travail contre l'éducation que j'ai reçue.
Celle qui me fait croire que je suis né sur une planète hospitalière
sous le regard bienveillant de Dieu, que je suis dans la vérité
(sinon par la réflexion, du moins par la foi), que je suis l'égal
des plus riches de ce monde tant par mes qualités de départ
que par l'égalité des chances donnée à tous
d'accéder aux plus hautes places.
Une éducation que mes parents (plus ou moins détraqués mentaux)
m'inculquaient avec la complicité de leurs congénères
(plus ou moins spécialisés dans le respect des folies douces).
De plus, mes livres ne se vendent pas et ne se vendront pas.
Je devrai tordre des bras pour que des gens m'achètent
et atteindre ainsi, au moins, ma rentabilité.
Les gens n'aiment pas ce que je dis.

10 janvier 1995

Froid brusque. Violent.
Mais qui ne doit durer que deux jours.
Après, les météorologues annoncent de la pluie...

Je corrige et recorrige mon texte DE L'INÉGALITÉ.
Je prends plaisir à ce travail, au classement de nos livres
d'anciens auteurs québécois, à mes lectures et autres petits travaux.
Je regarde le chat se pourlécher au soleil de la fenêtre.
Pourquoi donc se tuer à l'effort dès que l'on a le nécessaire.
Faire comme les chats.
Mais la majorité des gens se sont laissés piéger
par l'idéologie de la consommation.
Bungalows, condominiums, automobiles,
tout coûte et tout coûte toujours plus cher.
Une course sans fin pour de l'argent.
Dans le seul but, de plus en plus,
que de pouvoir continuer de vivre au-dessus de ses moyens.
Reste l'espoir de la pension à 65 ans.
Mais voilà que le ministre canadien des finances,
parle de hausser l'âge à 67 ans!...
Beau dommage que d'avoir ainsi vécu!
Je m'éloigne d'eux. Je ne veux même plus qu'ils me touchent.

19 janvier 1995

L'être humain n'est ni bon, ni mauvais.
Mais plutôt crétin.

Que m'importe LA vérité si je ne peux m'en servir.
La seule vérité intéressante est celle qui me permet de survivre.

Ce n'est que par l'organisation des objets
que nous prenons place dans l'espace.

24 janvier 1995

Nous ne vivons pas dans une démocratie.
Mais dans une idiocratie.
Le pouvoir de quelques uns sur une masse d'ignorants.

Les philosophes ont le tort de prendre leurs écrits pour la réalité.
À force de donner des ordonnances, ils finissent par confondre
ce qu'ils disent devoir être faits avec ce qui peut être fait.
Ils en tirent ainsi une bonne conscience contre tous les autres.
Mais le monde n'a que faire de leur sottisier.

8 février 1995

Ne faire que ce qui apporte du plaisir à vivre.
Ne rien accepter d'autre.
Éviter le plus possible la transe collective de son époque.
Aveugles suivant d'autres aveugles.
D'ailleurs sans importance.
Tous en marche vers la fosse commune de l'Histoire.
Au moins, profiter du fait d'être bien dans sa peau.
Au risque de passer pour un vieux fou.
Mais bien chez lui, et bien au chaud.

7 mars 1995

(*Lettre envoyée à ma soeur*).
Germaine.
J'apprends que tu enseignes l'écriture à Carleton.
Il est bon que tu sois à plein temps dans ce que tu aimes.
C'est loin.
Mais c'est quand même pour en arriver plus près de toi.
Lorsque j'ai constaté que tu n'avais plus de téléphone à Montréal,
j'ai cru un moment avoir perdu l'une de mes deux critiques littéraires.
J'ai tellement peu de lecteurs que j'en fus profondément atteint.
Je t'envoie donc le manuscrit de mon troisième livre: De l'inégalité.
Il n'est ni poétique, ni généreux.
Peut-être peux-tu encore me corriger.
Et toi. Où en es-tu si près de tes 40 ans.
Et tes éditeurs. À toi.

8 mars 1995

Tante Catherine Minville est décédée.
Brusquement décapitée par un camion.
Mourir violemment à Grande-Vallée.
Le notaire m'apprend que ma soeur Germaine hérite de $5,000
et que Olier, Sylvain et moi nous partageons $11,000.
De quoi m'éditer 2 ou 3 autres livres.
C'est le seul héritage que nous aurons finalement eu. Mais quelle famille!
La fille aînée de mon frère Sylvain, qui n'a que 17 ans, est déjà enceinte.
D'un beau petit noir en plus. Suites de fugues et de déboires familiaux.
Sylvain est comme notre mère: fasciste, croyant et intolérant.
Particularité: mormon. Pour ne pas dire: simple d'esprit.
Chose étonnante: Germaine a fait lire mes livres
à la belle-mère Ange-Aimée qui les a trouvé bons.

15 mars 1995

(*Lettre reçue de ma soeur Germaine*).
Cher Yvan,
j'avoue: je suis impardonnable de ne pas t'avoir laissé mon adresse.
Cependant, il faut dire que depuis la fin de janvier
ma vie est passablement bousculée.
Oui, j'enseigne l'écriture à Carleton et çà j'aime bien.
Par contre, je donne aussi un cours de mise à niveau qui est parfaitement
ennuyeux. C'était le prix à payer pour entrer dans le «fief» collégial.
L'autre prix est l'éloignement.
La culture ici reste limitée et si j'enseignais plus d'un an dans le coin,
j'aurais tôt fait d'avoir siphonné les maigres rayons de la bibliothèque
du Cégep.
Privilégié que tu es d'avoir tous ces livres autour de toi...
De toute façon, je ne prévois pas m'établir en Gaspésie.
Pour l'instant, je ne suis qu'à 38% de tâche
ce qui signifie 38% de salaire également.
On se maintient parmi les pauvres, comme tu le dis si justement.

Je m'ennuie aussi des garçons et de mes amis.
Quant à ma copine, elle a disparu avec mon départ.
Bref, je suis bien seule ici et ton manuscrit est tombé à point
parce que c'est la semaine de congé d'hiver.
Je l'ai lu avec plaisir et j'estime que c'est le meilleur des trois.
Au niveau du contenu, je trouve le texte plus «fouillé» que les précédents.
Je n'ai donc que peu de choses à dire à ce niveau.
Le seul fragment qui me dérange est celui sur la soumission.
Il me semble qu'il arrive trop vite pour le lecteur et a un effet négatif
qui ne m'apparaît pas justifié à cette étape du texte.
Peux-tu le placer ailleurs ou alors le remodeler pour qu'il passe mieux.
La dernière partie me semble aussi un peu plus faible.
Je me demande s'il n'y aurait pas lieu de creuser encore cette partie.
Ce n'est qu'une suggestion...
Point de vue forme, j'ai apprécié que tu surprennes le lecteur
avec parfois une seule phrase ou avec de plus longs fragments.
Voilà un procédé que tu pourrais même utiliser davantage.
«Du grand tour» est un excellent fragment.
Sans être poétique, cela crée image et malgré nos points de vue divergents
là-dessus, je crois que cela reste important dans un texte.
Enfin, ce qui importe, c'est l'effet de surprise et ce serait intéressant
que tu le maintiennes pour l'ensemble de l'oeuvre.
Au niveau syntaxique, attention aux anglicismes.
Éviter «tout», «mais», «toujours» qui reviennent de façon redondante.
Attention au verbe «être». J'ai annoté le manuscrit à cet effet.
Voilà mon frère je te laisse.
Je t'enverrai bientôt une invitation pour le lancement
de «Doigts d'ombre».
J'ai signée avec le Noroît et nous en sommes aux dernières corrections.
Je te suggère d'ailleurs de me retourner ton manuscrit
lorsque tu l'auras modifié.
C'est ainsi que fonctionnent les éditeurs
et c'est essentiel pour éviter les coquilles.
Bonjour à Mireille, grosses bises. Germaine.

30 mars 1995

J'ai eu quelques malchances dans la vie.
Ce fut, en général, les causes de mon succès.
Ma première malchance fut de choisir l'écriture et la réflexion
comme ambition sociale.
C'était le meilleur moyen de rester pauvre.
Mais comme j'étais prévoyant et quand même finaud,
je tirai de cette ambition l'obligation de gagner préalablement
assez d'argent pour pouvoir être rentier avant les autres.
Ma première malchance me libéra donc , dès le début de la quarantaine,
de l'obligation de travailler.
Ma seconde malchance fut, jeune, de tomber en amour
avec une nonoche que je voulus marier.
Elle me trompa avant la noce,
ce qui me mit sur le qui-vive amoureux pour le reste de ma vie.
Mes amours subséquents furent tous marqués de réticences
et m'apportèrent de ce fait toujours plus de candidatures sérieuses
et mutuellement profitables.
Je considère comme une troisième malchance
le fait de n'avoir pu faire carrière en rien.
(Mon seul rôle sérieux fut d'aller enseigner, au cas par cas
dans des restaurants en régions, la simple tenue des livres comptables).
Ce qui m'obligea à faire mon chemin
en ne tenant compte que de moi-même.
Et finalement, la malchance fit de moi l'écrivain que je suis
dont personne n'achète les livres et que personne ne lit.
Je crois avoir de ce fait un privilège: celui d'aller mon chemin seul
dans le silence et la liberté, sans devoir, pour plaire,
me laisser aller à la bêtise.

31 mars 1995

Ce pauvre André Goulet.
Bon bonhomme au fond.
Je l'ai sans doute bien humilié, il y a deux ans, en coupant tout avec lui.
Nous refaisons affaire, cette fois, dans un échange de papier.
Il prend chez moi mes retailles 8 1/2 par 7 dont je ne sais plus quoi faire
(30,000 feuilles) en échange de livres qu'il a publiés.
Il habite maintenant un modeste appartement tout près d'ici
au 4113 St-Denis #9.
Il a même un téléphone.

4 avril 1995

(*Lettre envoyée à ma soeur*).
Germaine.
Je te remercie pour tes corrections.
Elles me sont précieuses.
Je pense pouvoir procéder à l'édition sans te retourner le manuscrit.
J'avoue qu'après six mois sur le même texte, j'ai hâte d'en sortir.
De toute manière, dans sept ans si je peux, il y aura une édition finale,
revue et corrigée, en un seul volume.
En attendant je t'envoie le dépliant publicitaire,
ainsi que ma «carte d'affaires»...
Je pense parfois à ta solitude là-bas.
Pas facile, en effet.
Mais l'important était d'entrer dans le système.
Tu finiras bien par bonifier ta situation.
Félicitations pour le Noroît.
Tu ne pouvais pas espérer mieux comme éditeur.
Porte-toi bien.

20 avril 1995

Encore un autre essaie d'arrêt d'alcool.
Que j'aimerais pour toujours.
J'avais arrêté six semaines après Noël.
Et puis un peu de fêtouillage ici et puis un peu là.
Et finalement la fête en reprise tous les week-ends.
L'alcool me tue et m'enlève tout.

25 avril 1995

(*Lettre envoyée à ma soeur*).
Germaine.
Voici: De l'inégalité.
Il me semble acceptable.
Le problème reste de le vendre.
Sans subventions, aucun éditeur sérieux ne survivrait au Québec.
Le succès n'attend que le genre Pierre Lespérance (Sogides-Garneau) qui rachète tout ce qui tombe (NBJ, Hexagone, Parti pris, Herbes rouges,...), qui envoie au pilori les éditions qu'il ne peut vendre dans les écoles, pour qui la culture s'apprête comme un livre de cuisine.
Nos libraires à la mode, Renaud-Bray ou Champigny,
n'offrent rien de mieux comme tendance.
Nous assistons, dans le livre comme dans l'argent,
à des concentrations extrêmes.
La littérature d'avant-garde ne se vend qu'entre 25 et 200 exemplaires.
Mais, en fait, y a-t-il là, réellement, quelque chose de nouveau?
Porte-toi bien.

27 avril 1995

(*Lettre envoyée à Gilles Archambault*).
Monsieur.
Suite à notre rencontre fortuite à la porte de L'Échange,
je vous fais parvenir, tel que convenu, mes trois premiers volumes.
Ils font partie d'une oeuvre: Le Grand Livre Des Privations.
Ce sont des livres de réflexions
dont l'ensemble se veut un bilan des difficultés de vivre,
un bilan nécessairement plus sévère que le Livre de Job.
Depuis 5 ans, les grandes lignes de l'oeuvre sont tracées,
(quelque 600 pages sont prêtes), l'édition se fera lentement,
question d'approfondir, de bien trouver le style,
de débusquer l'embûche derrière la certitude.
J'ai bien essayé de faire parler de mon travail dans les médias
(simple question d'en arriver à me rembourser mes frais d'édition
en vendant un peu en librairie).
Peine perdue.
C'est le silence complet.
Je m'en remets à vous.
Peut-être aurez-vous l'obligeance d'en dire, au moins, un peu de mal.

1 mai 1995

Enfin de retour sur mon balcon.
Les feuilles commencent à sortir, le gazon reprend sa teinture verte.
La chaleur enfin revient.
Cette année, très peu de travaux de rénovation sur les immeubles.
Je me réserve l'été pour écrire: DE L'ÉCOLE.
Le goût lentement de regarder encore passer le temps.

2 mai 1995

Rencontré Gaston Miron.
Accompagné jusqu'à chez lui, au 1016 St-Joseph Est.
Un bel appartement qu'il partage avec sa conjointe
(mais qui est toujours à Québec où elle enseigne)
et une colocataire à laquelle ils louent une chambre.
Miron doit m'aider, la semaine prochaine, à monter une liste de noms
pour le mailing que je compte faire pour vendre mon livre.
Une liste (sans doute celle de l'Hexagone) qui peut m'être précieuse.
Si les librairies ne me vendent pas, hé bien, je me vendrai moi-même.
Un nouveau client par semaine.
Cinquante au bout de l'année.
Rentabilité oblige.

5 mai 1995

(*Note dans le mailing à Claude Ramsay*).
Malheur que d'avoir un ami comme moi!
Prépare tes sous...
Je t'appelle bientôt.

7 mai 1995

(*Lettre reçue de ma soeur*).
Cher Yvan,
Merci pour ton livre et pour ta «pub».
J'ai relu «De l'inégalité» avec plaisir
et constaté que les corrections sont efficaces.
Il ne reste qu'une toute petite coquille (p. 69 un leur sans «s»).
Alors, j'attends le prochain...
Je serai à Montréal en juin.
Fin mai, le collège m'offre de participer à un marathon de correction
à Québec.
500 dissertations à corriger... heureusement que nous sommes plusieurs
à travailler là-dessus!
J'en aurai certes une indigestion à la fin de la semaine,
mais c'est une expérience valable et reconnue.
Comme tu vois, aucune imprécision n'échappera à ta correctrice
à la prochaine lecture!
Finalement, le Noroît a reporté la parution au début septembre.
Ils disent que c'est mieux pour le «show».
J'étais un peu déçue, mais c'est sans doute préférable.
Le texte définitif a été accepté et ils ont commencé à travailler
sur les épreuves la semaine dernière.
À suivre donc.
La session se termine cette semaine.
Nous avons monté un spectacle de poésie
qui a eu lieu la semaine dernière.
J'avais écrit un texte pour Margie Gillis qui a fait fureur.
Voilà que les gens m'arrêtent sur le trottoir
pour me dire qu'ils ont apprécié ma lecture .
Si tu passes à Carleton, il te faudra mettre tes lunettes fumées...
En fait, je suis plutôt épuisée par tout ceci
et j'ai bien hâte de rentrer au bercail.
J'en profite pour te souhaiter un bon anniversaire.
Grosses bises mon grand frère. Bonjour à Mireille.

19 mai 1995

Passé une partie de la journée avec Gaston Miron, chez lui.
Nous avons dressé une liste de quelque 100 noms d'écrivains
susceptibles d'être intéressés par un mailing faisant la promotion
du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
Miron est dévoué comme pas un.
Sur les quelque mille noms que contient l'annuaire
de l'Union des écrivains du Québec,
Miron s'arrêtait souvent pour donner la petite histoire.
Comme ces gens-là sont pauvres!
Miron aussi.
Les prix Apollinaire ($15,000) et Molson ($40,000)
sont presque entièrement passés à renflouer les caisses déficitaires
de l'ancien Hexagone.
Travailler pour perdre de l'argent.
Métier d'écrivain honnête, métier de pauvre.
C'est comme vouloir vendre des livres dans un zoo.
Il n'y a que les animaux et le gardien qui y sont bien nourris.
Sa rancoeur est d'autant plus grande contre le livre de Robert Yergeau:
«À tout prix».
Il se défend bien, sur toute la ligne, d'avoir été ainsi.
Mais qui le sait maintenant que le mal est fait.
Rencontré là André Gervais qui venait classer bénévolement
les papiers du défunt Gérald Godin.
Un petit monde somme toute un peu trop généreux.

2 juin 1995

53 ans.
Rien d'autre de vraiment sérieux.
Profession: rentier par les quelques appartements que je possède,
et écrivain par le hobby que je pratique.
La vie en prolongation.

14 juin 1995

J'ai abandonné (ou presque) l'idée de vendre mes livres
autrement qu'en direct, de main à main.
Le «mailing» n'a strictement rien donné.
Aucun des écrivains connus du Québec n'a répondu.
La leçon est précieuse.
Je me suis donc donné comme objectif de détrousser un acheteur nouveau par semaine.
Ce qui m'oblige à aller dîner, parler,
à me refaire un réseau de relations sociales.
L'héritage de tante Catherine qui doit m'être livré la semaine prochaine me permettra d'éditer encore deux volumes.
Si je vends un seul livre par semaine,
le reste de l'édition sera lui aussi assuré.
C'est un luxe que je me paye.
Loin des chicanes violentes du marché du travail.
(Les coupures de postes font qu'on s'y entre-tue).
Loin de la gestion de la conjoncture actuelle.
Pouvant donc parfois voir au-dessus de la mêlée.
Voir autre chose que l'énervement de devoir survivre.

22 juin 1995

Mireille Baillargeon et moi avons rencontré, hier soir, Gaston Miron.
Il venait de sonner au 3760 du Parc Lafontaine, espérant y visiter Yollande Villemaire qui y habite avec Claude Beausoleil.
Il sembla peiné d'apprendre qu'aucun des 100 écrivains ciblés par lui n'avait répondu à mon mailing.
Mais j'eus le malheur de changer de sujet et de dire
que je venais de terminer la lecture de À TOUT PRIX de Robert Yergeau.
Comme je disais que ce livre donnait, malgré ses défauts, l'heure juste sur un certain aspect littéraire des 50 dernières années, Miron se mit à hurler, à gesticuler sur la rue, ne nous laissant plus parler, à tel point que Mireille craignit qu'il ne s'étouffe en avalant son cure-dent.

- Gaston, as-tu lu le livre? au complet?
- Non, mais... (il n'a lu que le chapitre lui étant expressément consacré)... mais...

Il ne cessa d'abaisser Yergeau, de le vilipender, de dire que son livre était truffé d'erreurs, de méchancetés contre lui et son oeuvre, comme s'il l'avait lu et même très bien lu.
Il y a une tristesse à voir ainsi un écrivain au faîte de sa renommée s'emporter contre une critique sans même avoir bien fait ses devoirs de lecteur.
Et comble de tout, il sortit soudain de sa mallette une photocopie d'un texte récent d'un dénommé Alain Vialla, professeur à l'Université de Paris (nous disons bien de... Paris) et spécialiste de la question institutionnelle et qui y écrit que Yergeau erre dans son analyse de la question institutionnelle.
Ce qui étonne c'est cette volonté de Miron de nier certaines évidences par des volets extérieurs et surtout d'autorité étrangère.
Car nous en sommes encore là.
Miron lit et respecte beaucoup les écrivains d'ailleurs.
Ils ont une autorité que ceux d'ici n'ont pas.
Yergeau a tapé juste.
Lui qui, en 1977, commença son oeuvre par une citation de Gaston Miron, en arrive aujourd'hui à l'heure du désenchantement.
Le livre de Yergeau marque un changement.
Les sexagénaires doivent se préparer pour la sortie.
La génération dans la quarantaine a senti l'heure venue de s'approprier, de droit, l'autorité des symboles.
Les jeunes loups se présentent comme il se doit,
avec le costume et le masque de ceux qui exerceront bientôt, à leur tour, les arguments mensongers du pouvoir.

18 juillet 1995

Je prends la vie au jour le jour.
Fini les rêves, les projets.
Reste à continuer mes écrits, à gérer les immeubles.
Chaque matin est une surprise.
Chaque jour, un sursis.
Je vends mes livres à un nouveau client par semaine.
Objectif: 20 par année.
100 en 5 ans.
Simple question de m'autofinancer.
Quelle mafia que ces journalistes incompétents,
cette clique littéraire qu'a si bien dénoncée Robert Yergeau.
Miron peut bien hurler.
Il ferait mieux de travailler à corriger la situation.
Chaque fin de semaine, je me laisse aller au vin rouge.
Mais la semaine: sobriété totale.
J'irai, à l'automne, faire réviser ma situation médicale.

1 août 1995

Depuis une semaine,
à nouveau la décision de ne plus jamais boire d'alcool.
J'aimerais cette vie.
Mais j'ai assorti cette fois une liberté:
celle de me prendre une femme comme maîtresse.
Car entre Mireille Baillargeon et moi,
la chose est devenue un devoir mensuel (même moins).
Et sans exaltation.
La tendance n'est plus là.
Je suis désenchanté de devoir me masturber chaque jour
comme un singe dans sa cage.
Fut-elle dorée.

4 août 1995

Mireille Baillargeon étant partie pour quelques jours à la campagne
avec sa soeur Jeanne, j'en ai profité pour inviter ma soeur Germaine
à souper au restaurant.
C'est la première fois de notre vie adulte
que nous mangeons ainsi en tête à tête.
Germaine ne retournera pas enseigner à Carleton,
et je comprends maintenant pourquoi.
Elle n'allait là que pour tenter de payer un peu sa dette.
Elle devait environ $18,000
avant de recevoir l'héritage de $5,000 de la tante Catherine.
Elle en doit encore $14,000, et elle n'a pas encore d'emploi à Montréal.
Situation purement catastrophique.
Moi qui n'en dois que $30,000 avec $24,000 de revenus de location
et aucun frais pour me loger, y arrive à peine.
Si elle ne trouve aucun emploi d'ici 1 mois (elle doit rencontrer
Philippe Haech, pistonnée par sa directrice de thèse Louise Dupré),
je lui ai conseillé d'en profiter pour se foutre sur le bien-être social
et pour déclarer faillite.
Recommencer ainsi sa vie.
Sinon elle n'en sortira jamais.
La faute en est à ce système irresponsable de prêt-bourse
que nos gouvernements ont saupoudré pour attirer les gens à l'école
et s'attirer les votes populaires.
Aujourd'hui, diplômés et sans emploie, c'est la misère en fin de route.
Une écoeuranterie.
Des milliards sont ainsi, parait-il, en jeu.
Il est temps de faire le grand ménage dans l'école.
Il y a trop de bouffons dans ce système-là.
Autre note: les problèmes de ma soeur: l'argent et le sexe;
les miens: l'alcool et le sexe.
Germaine me dit de faire attention, de ne pas faire de folie...

17 août 1995

Téléphone inattendu de Gaston Miron.
Sans aucune raison m'a-t-il semblé.
Sinon peut-être pour refaire le contact... après l'altercation
au sujet de Robert Yergeau.
Il revient d'une tournée de son spectacle: «Les territoires rapaillés».
Échec total.
- Les gens ne s'intéressent plus à la poésie.
Pour moi le problème n'est pas là.
Ce sont les médias qui ne s'y intéressent plus.
Ils sont contrôlés par quelques maisons d'édition
et par la publicité qu'ils y mettent.
C'est la pratique généralisée du retour d'ascenseur.
Pas de critiques si pas d'achats publicitaires.
C'est là qu'il faut attaquer.
Mais par quel biais.
Par une attaque contre les subventions actuelles aux éditeurs.
Monter un comité de chiens de garde
sous l'égide de l'Union des Écrivains.
(S'y installer de force).
Compiler l'argent qui a été donné, et à qui, et pour quel auteur.
(Inconcevable que Leméac soit subventionné pour éditer Michel Tremblay
qui est déjà joué sur scène dans des théâtres subventionnés).
Faire éclater le scandale.
Nettoyer la porcherie.
Miron est d'accord pour fonder avec moi un comité.
Il repart pour deux semaines.
Doit me recontacter à son retour.

29 août 1995

Ma soeur Germaine (à qui nous avons été portés des surplus de légumes du jardin) m'a remis une revue où l'on parle de moi: VOIX ET IMAGES, hiver 1985. Un numéro spécial sur LA BARRE DU JOUR.
En ce qui me concerne, les faits sont bien rendus.
J'y dis que la revue d'alors «y fait encore beaucoup de remplissage».
France Théoret (qui m'a toujours rendu justice) m'y fait dire
que je les accusais de n'être pas assez radicaux et ajoute que mes textes d'alors donnaient une tendance au nouveau style alors possible.
Et bien sûr, les commentaires discutables de Soublières-Brossard:
«C'était un rapport de pouvoir, non une démarcation littéraire».
Ce qui montre bien, à mon sens, leur malhonnêteté d'alors.
C'est eux, comme couple, qui voulaient un rapport de pouvoir.
Nous ne les avons pas quittés pour rien.
Ma soeur Germaine habite maintenant au 6814 Marquette,
un petit logement peu dispendieux, mais qui a beaucoup de caractère.
Elle donne un premier cours de français aux adultes
au CÉGEP Édouard Monpetit.
Elle me semble bien. Mais reste encore à trouver l'argent qui manque.

15 septembre 1995

Encore une fin de travaux sur nos maisons.
Comme de vieux bateaux qu'on ne finit jamais de réparer.
Revu Guy Kosak. Ces retrouvailles avec des amis du passé soulèvent quelque chose de familier en même temps qu'un sentiment froid
de la distance qui maintenant nous sépare.
- Tes livres sont trop simples. Ils ne m'apprennent rien.

Il est vrai que Kosak vit profondément un certain sentiment d'incertitude.
Mais il vit aussi dans une pensée complètement loufoque.
- Les Laurentides sont les plus vieilles montagnes de la terre. C'est pour ça qu'il va se passer bientôt quelque chose de particulier au Québec.

Quelque chose comme un manque d'organisation.
Et c'est là maintenant l'espace de notre différence.

23 septembre 1995

Visite d'une étudiante universitaire de Sherbrooke: Élise Salaün, 23 ans.
Sujet: une thèse sur l'érotisme au Québec,
sous la direction de Pierre Hébert.
Une fille bien dans sa peau, trop intelligente pour son milieu,
qui m'interroge sur l'époque où je fis SEXUS.
Une fille que j'aurais aimé connaître avec 20 ans de moins.

24 septembre 1995

Tout livre de réflexions ne peut être qu'un livre d'auteur.
Une forme différente du journal intime.
Une déclaration d'opinion.
L'expression d'une philosophie de l'incertitude.

25 septembre 1995

Mireille Baillargeon a 50 ans.
Quinquagénaire..., quincaillerie, etc.
Réception à la maison où, pour la première fois,
sa soeur Jeanne et ma soeur Germaine se sont rencontrées.
Et aussi Sergëi Trofanof, violoniste moldave,
avec qui Jeanne habite maintenant.

Autre chose: secrète.
Nous avons découvert à St-Joachim que quelqu'un cultive en cachette
du cannabis sur le terrain de Mireille.
Quelque chose comme 400 plants qui viennent justement d'être coupés.
Nous avons ramassé la quarantaine qui restait.
S'ils ne comprennent pas que nous les avons découverts,
la razzia sera plus dure l'an prochain.
Ils n'ont pas à planter là.

29 septembre 1995

Pourquoi ai-je besoin d'alcool avec cette récolte de cannabis?
Tous ces livres accumulés.
Ce confort.
C'est vraiment superbe de fumer ainsi.
Ce retour.
Cette distanciation de tout.
Pourquoi ai-je arrêté durant tout ce temps.

3 octobre 1995

Les planteurs de cannabis ont vidé le terrain.
Ils ont compris que nous étions passés.
Ils ont tout déraciné. Question de bien signifier leur départ.
Nous soupçonnons les voisins.
Questions d'arrondir les fins de mois.
Le produit est de haute qualité.
Nous en avons fumé et j'ai retrouvé des sensations d'il y a 25 ans.
L'interdiction de cette culture est tout aussi inapplicable que déplacée.

17 octobre 1995

Lancement, la semaine dernière, du livre de ma soeur:
DOIGTS D'OMBRE.
Lancement d'une douzaine d'auteurs d'un coup par le NOROÎT.
Une bonne centaine d'invités.
Retrouvailles de Marcel St-Pierre qui m'a dit que Lise Bissonnette,
loin de me boycotter au DEVOIR,
lui avait demandé d'écrire un article sur moi.
Bien sûr: bénévolement.
Marcel lui avait plutôt dit de demander à France Théoret.
Le lendemain, je me suis présenté, sans rendez-vous, au DEVOIR.
On ne m'a pas reçu.

Ce sont deux vieilles secrétaires qui m'ont signifié
que Lise Bissonnette était trop occupée avec le référendum.
Sait-elle seulement que je suis passé?
De toute manière,
je suis très fatigué de quêter pour avoir une critique de mes livres.
Le goût de les échanger pour des livres d'autres auteurs,
et de continuer en dehors du marché des librairies
qui d'ailleurs ne finit plus d'aller mal.
Encore deux autres librairies qui ferment.
- Je ne sais pas ce qui se passe, mais depuis 5 ans, tout va de plus en plus mal, m'a dit l'un d'eux.

Au lancement, ma soeur m'a présenté Denise Desautels
à qui j'ai déclaré qu'elle était l'une des grandes écrivains du Québec.
Séduisante.
Dangereusement.

Dernière chose: autre résolution.
Toujours la même.
Ne plus boire d'alcool.

20 octobre 1995

Insomnie.
Descendu au salon fumé seul une pipée de cannabis.
Toujours forte masturbation lorsque je suis seul ainsi.
Mieux, en ce sens, que l'alcool.
La récolte saisie équivaut à environ une année de consommation quotidienne.
De quoi attendre la plantation que nous comptons faire l'été prochain.
Il est bête de ne pas cultiver cette plante au Québec.
Les plants y deviennent beaux, forts, bien garnis et les fleurs
en sont fortement résineuses. Bête d'importer.
Alors que les vignobles du Québec... (du moins pour le vin rouge).
Choisir ses drogues en fonction de l'autosuffisance du pays.

Je respirais un filet d'air automnal entrant par la fenêtre.
J'ai pensé à Gilbert Langevin qui vient de mourir à 59 ans d'un cancer.
Il habitait une petite chambre.
J'allais écrire: 30 ans de poésie et de pauvreté.
André Goulet des Éditions d'Orphée (qui continue de venir me donner une copie de chaque livre qu'il publie) me dit qu'il y avait des années où l'argent de ses droits d'auteur de parolier était considérable.
Qu'il avait somme toute mené une bonne vie.
Un peu comme Claude Gauvreau qui fit aussi beaucoup d'argent en vendant des toiles de Borduas à un musée.
Mais tous ces gens-là dépensaient tout, et très vite.
Alors que moi je ne dépense pas.
J'ai besoin d'indépendance et de sécurité.
Tout ce que je fais doit se finaliser en autosuffisance.
Mais c'est peut-être à mon tour d'avoir droit à la vie d'artiste qu'ils ont menée.
Je termine aujourd'hui la première version complète de DE L'ÉCOLE.
Reste la lecture critique de Mireille Baillargeon et de ma soeur Germaine.

26 octobre 1995

Rencontré Gilles Archambault sur la rue.
- Comme ça, monsieur, vous n'aimez pas mes livres!
- Ce n'est pas cela. Il y a des réflexions que je partage, d'autres sur lesquelles je ne suis pas d'accord. Mais, dans l'ensemble, je ne sais pas trop quoi en dire. D'autre part, ce n'est pas moi le patron au DEVOIR. Je n'ai droit de traiter, dans ma chronique, que des livres de poche. Mais ce sont de beaux livres que vous faites.

Et voilà!
Ce sont là nos critiques québécois!

3 novembre 1995

Automne morose.
Un autre référendum raté sur l'indépendance du Québec.
Retour à la déprime.
Je me suis payé un ordinateur portatif de seconde main.
J'ai donné mon ancien à ma soeur, histoire de la dépanner.
Mais si cela fait plaisir, cela ne refait ni le beau temps, ni le pays!

8 novembre 1995

Je suis fatigué des médias qui produisent tous les jours
comme s'ils avaient toujours quelque chose d'important à dire.
Je suis fatigué du postier qui passe à ma porte tous les jours,
même à - 30 sous zéro, comme s'il y avait urgence.
Je suis fatigué du notaire qui notarie toute sa vie derrière le même bureau
comme s'il était le seul à pouvoir notarier.
Je suis fatigué des vieux fonctionnaires qui entrent à leur travail
prisonniers de leur fond de pension.
Je suis fatigué des embouteillages quotidiens de véhicules.
Je suis fatigué de toujours devoir vivre la répétition de la même tare,
comme si la vie était une machine, un immense cul-de-sac,
le statu quo de la satisfaction des simples.

11 novembre 1995

J'entends tourner la terre, le vent souffler contre la maison.
Je sens cette lourdeur, celle des pierres, celle des oiseaux.
Même le temps, ici, se pense autrement qu'ailleurs.

12 novembre 1995

J'apprends que celui qui m'a fait perdre mon emploi
à l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie,
ce Gilles La Ferrière, ancien collègue d'école au Séminaire de Saint -Jean,
conformiste, fasciste et ami des curés, est mort.
53 ans. Comme moi. Bien mort. Bien fait. Haine.

13 novembre 1995

Prendre les choses: en faire des objets de confort.
Prendre des supports: en faire des porteurs de sentiments et de réflexions.
Organiser le bien-être du voyage.
Le bon goût de notre peu de temps.

14 novembre 1995

Les gens qui s'amusent à décerner des prix sont, en général,
des gens qui n'en méritent pas.

*
(*Lettre envoyée à Henri-François Gautrin*).
Henri-François.
Je te remercie de ton intérêt pour mon livre: De l'inégalité.
Je t'offre, en supplément:
- Du lieu de notre naissance.
- De la croyance.

J'apprécierais que tu me lises.
J'aimerais que tu me donnes tes commentaires
sur la philosophie que je développe.
Pragmatisme de l'incertitude.
Quelque chose qui actuellement semble déconcerter.
Je te recontacterai, début 1996, avec: De l'école.
Tu y trouveras peut-être quelque chose pour ton vis-à-vis Jean Garon.
Remerciements.

20 novembre 1995

Un autre hiver à traverser. Comme un désert blanc.
Partout les portes se sont fermées.
Chacun se renferme dans son silence.
Mireille Baillargeon et moi avons mis au point les formats d'édition
des 4 oeuvres sur lesquelles nous travaillons:
- JOURNAL DE PIERRE BAILLARGEON.
- JOURNAL DE YVAN MORNARD.
- LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
- INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS
  PAR ANNÉE DE NAISSANCE.

Un bon cinq ans de travail devant nous.
Mais nous imprimons notre travail au fur et à mesure,
nous le voyons dès aujourd'hui tel qu'il sera à l'édition finale.

Autres notes:
Ma soeur Germaine m'a confié que les Éditions du Noroît ne comptent pas
vendre plus de 80 copies de son livre «officiellement» tiré à 500.
Et ce malgré qu'il soit distribué dans 60 librairies à travers tout le Québec.
Comme Germaine venait chez moi pour utiliser notre imprimante laser,
j'en ai profité pour lui sortir copies de son prochain livre:
LE VOYAGE DES SOURCES.
C'est un luxe que de pouvoir s'éditer ainsi à peu d' exemplaires
sur beau papier.

Les funérailles de Gilbert Langevin ont eu lieu à ... l'église!
Yves-Gabriel Brunet y a lu son homélie...
Une bande de fous!

Il m'arrive de penser à ce que je ferais si Mireille Baillargeon mourait,
ou si nous devions nous séparer.
Je pense que je ne revivrai jamais plus à plein temps
avec une autre femme.
C'est le plus sûr moyen d'évacuer la sexualité d'un couple.

23 novembre 1995

Mes lectures sur notre connaissance du cosmos me déconcertent.
Ce n'est pas seulement la religion qu'il faut mettre hors de nos écoles.
Mais notre façon même de penser. Nous vivons actuellement
dans une idéologie précosmique. Doublé d'une économie du chaos.
Nous vaguons à journée longue à la répétition de nos tares.
L'Histoire nous percevra sans doute comme des néo-néandertaliens
génétiquement mal sélectionnés.
Quelque chose de pédant et de peu d'intelligence.

7 décembre 1995

Hiver neigeux. Je continue la mise en ordre de mon JOURNAL.
Je ratisse les documents des années 1965-1995 afin de ne rien oublier.
(Viendront l'hiver prochain les années antérieures).
Je prépare moi-même l'édition finale.
Si je ne le fais pas, qui d'autre s'en occupera.
Il y a tellement d'écrivains qui vont bientôt laisser en vrac
des tas d'écrits intimes à des héritiers plus ou moins respectueux
qui vont tout laisser se perdre.
Je constate le temps que le JOURNAL de Pierre Baillargeon exige
de sa fille Mireille: très peu de gens s'intéressent à préserver ainsi
les écrits de quelqu'un d'autre.

Émission télévisée sur les guerres du Caucase, début 1990.
Des guerres comme celles d'Arménie presque tenues sous silence
par les médias.
Émission triste, brusquement suivie par une publicité délirante
des magasins Eaton sur les cadeaux de Noël, puis d'une brève information
sur les sagas d'une querelle opposant deux joueurs de hockey à la solde
de la famille Molson gagnant chacun au-delà de 4 millions de dollars
par année. Nous devons vivre dans ce monde-là.
Dans une médiatisation prononcée de l'insignifiance.
Dans le laisser-faire de quelques familles de milliardaires décadents.

15 décembre 1995

(*Note écrite pour mon journal par Mireille Baillargeon à la suite du décès de Jean Éthier-Blais*).

«Jean Éthier-Blais est décédé mardi le 12 décembre.
La semaine précédente, c'était Andrée Maillet.
C'est un peu l'univers de mon père qui s'en va ainsi progressivement.
Le mois dernier, au lancement collectif du Noroît
où Germaine Mornard publiait, j'avais été parler avec Jean Éthier-Blais.
À peine m'étais-je nommé que celui-ci m'avait demandé
ce que devenait le Journal de Pierre Baillargeon.
Je lui ai dit que j'étais en train d'en préparer l'édition intégrale.
Il me demanda ce que je ferais de l'original
en me disant qu'il fallait le protéger étant donné son intérêt.
D'après lui si l'original était détruit, le journal n'aurait aucune valeur,
pouvant être le fruit de pures inventions.
Il me déconseilla aussi de le donner aux Archives nationales du Québec
dans la mesure où il trouvait que cette institution
livrait trop vite aux chercheurs les manuscrits en leur possession.
Il me conseilla par contre de le mettre à l'abri
aux archives de la Fondation Lionel Groulx dont il s'occupe.
Lui seul y aurait alors accès
tant que nous ne décidons pas de le rendre public.
Quelle drôle d'idée d'imaginer que l'on puisse falsifier ou inventer
des passages du Journal de Pierre Baillargeon!
Le fait qu'il conçoive une telle chose me ferait désormais plutôt craindre
au contraire de lui confier la copie originale.
Et si l'envie lui venait de détruire certaines pages un peu malicieuses
à son égard...
Il se montra en effet inquiet qu'il puisse y avoir certains passages
un peu durs pour lui en me disant que Baillargeon avait la dent dure.
Je lui répondis:
- oui, mais le coeur tendre.
Ce dont il convint.»

30 décembre 1995

La fin d'une autre année.
Ce que j'écris de mieux dans ce journal
est peut-être ce que je ne pense pas écrire de mieux.
L'énoncé naïf de ce que je ne vois pas.
Ce quelque chose d'anachronique qui campe, après coup, un style.
À ce jour, j'ai terminé la préparation de l'édition finale
de la partie JOURNAL 1979-1995.
Je me relis avec la sensation d'être comme un étranger
devant le testament d'un autre.
L'étroitesse presqu'inconcevable d'avoir vécu.
Est-ce possible de prendre ses distances de soi-même,
d'analyser ses phobies.
Au point d'y pouvoir changer quelque chose surtout.
Découvrir ses thèmes, ses fantasmes,
les mensonges que l'on se raconte en marge pour s'éviter.
Cette image que les jeunes perçoivent d'un coup et ironiquement de nous.
Le moment de la massive trahison de l'âge mûr.
L'échec d'un rêve, des idées peu à peu abandonnées en baissant les bras.
Le précipité de la cinquantaine comme le sel amer de la désillusion.
Je constate que notre génération n'a presque rien changé.
À part la machinerie, presque rien n'a évolué.
Le travail à faire sur nous-mêmes est encore là.
Immense et devant nous.

De l’inégalité

Nous ne naissons pas égaux, et personne ne veut l’être.

DE L’INÉGALITÉ
Inégalité dès la naissance, tel est notre statut.
Et tout dans notre vie concourt à en accentuer l’état.
Forts ou faibles, doués ou sous-doués, riches ou pauvres,
longue est la route de nos séparations.
L’égalité n’est qu’un principe de société.
Privilège d’une aisance de civilisation que de pouvoir ainsi se réclamer
d’une conscience fausse.

DE LA PEUR D’AUTRUI
De tout temps, il y a eu des inégalités.
De tout temps, il y a eu des titres et des hiérarchies.
Pouvoir, argent, renommée, tout est prétexte à se mettre en sûreté.
C’est la peur qui nous pousse ainsi
à vouloir nous élever les uns contre les autres.
Chacun y parvient selon ses chances et ses capacités.

DE L’ORDRE SOCIAL
Aucune société ne peut survivre sans le respect de l’inégalité.
L’organisation sociale passe ainsi par des rôles, des hiérarchies,
des privilèges.
Sectes, écoles, partis politiques ou autres regroupements,
sont des organismes de rationnement.
Chacun doit y trouver son bien et y définir son contrat social.
Quiconque tente de s’y soustraire est sujet à la violence.

De l'inégalité biologique.

DE L'INÉGALITÉ DES ESPECES
Toute forme de vie doit se défendre contre toutes les autres.
Des millions d'espèces s'affrontent ainsi tous les jours.
L'instabilité biologique est la cause première de tous les combats.

DE L'INÉGALITÉ DE SANTÉ
La santé n'est pas le lot de tous.
Certains sont génétiquement favorisés.
Ceux qui traînent derrière les autres sont rapidement laissés pour compte.
Tout handicap, malgré les beaux discours, mène finalement à l'exclusion.

DE L'INÉGALITÉ D'APPARENCE
La beauté d'apparence donne une longueur d'avance.
La grandeur physique, un avantage.
Naître difforme, trop petit, ou simplement loin de la moyenne,
complique toutes les ascensions.

DE L'INÉGALITÉ D'INTELLIGENCE
Certains ont plus de facilités d'intelligence que d'autres.
Les moins doués ont de moins en moins de chance.
L'inégalité de formation ne fait qu'accentuer l'écart.

DE L'INÉGALITÉ DES SEXES
Mâles et femelles n'ont jamais cessé de se quereller.
Rôles, salaires, droits et libertés sont cause entre eux d'incessants combats.
Aucune victoire n'est acquise.

DE L'INÉGALITÉ D'ÂGE
Nous naissons dans la dépendance et nous revenons y mourir.
L'âge mûr est l'âge éphémère du pouvoir.
Dans les moments difficiles,
ce sont d'abord les enfants et les vieillards qui sont exclus.

DE L’INÉGALITÉ ETHNIQUE
Chaque nation prend prétexte de sa sécurité
pour tenir ses étrangers aux frontières de l’exclusion.
Les exclus n’ont d’autre choix que d’être vus.
Aucune trêve ne leur est accordée.

DE L’INÉGALITÉ D’AMBITION
Le désir de posséder nous fait courir les uns contre les autres.
L’ardeur à être valorisé n’en finit plus de nous tenir hors de nous-mêmes.
Mais certains, par amour de la domination, n’ont d’autres buts
que d’être toujours premiers, maladivement, contre tous les autres.

DE L’INÉGALITÉ DE FIABILITÉ
La fiabilité est le fait de la majorité.
Mais certains ne pensent qu’à fourvoyer.
Aucun principe ne prévaut chez eux contre le besoin d’usurper.

De l’inégalité d’argent.

DE LA RESTRICTION DE PROPRIÉTÉ
La liberté de chacun
dépend de la propriété qui lui est concédée par les autres.
Le travail qu’il y met, et l’usufruit qu’il en tire,
lui donne généralement droit d’y rester.
Mais la prodigalité des uns et l’avarice des autres
n’ont cesse de modifier l’entente.
La loi des États limite rarement l’appétit d’un petit nombre
à restreindre dès lors le droit de tous.

DE L'ESCLAVAGE DU PLUS GRAND NOMBRE
L'esclavage économique a toujours été le lot du plus grand nombre.
Seules, dans l'Histoire,
la qualité générale de la vie et l'appellation ont changé.
Mais la pensée est restée la même.
Il y a ceux qui, enchaînés à des rames, font avancer le navire
sous les coups de fouet répétés des gérants de cales.
Et plus haut, dans les pièces lourdement décorées d'objets d'art
et d'honneurs, les maîtres qui s'empiffrent et se gavent.
La révolte gronde, mais reste partie remise.
Ce faisant, le peuple ne fait que maintenir l'équilibre de la terreur,
tel celui qui pousse éternellement vers le sommet de la montagne
une pierre qui toujours retombe sur lui.

DE LA HAINE DES DOMINANTS
Les classes inférieures aiment à médire contre ceux qui les oppriment.
L'être humain souffre ainsi d'un goût récurrent de l'égalité.
Ce n'est là qu'un rêve de plus dans son cheminement.

DE LA SOLIDARITÉ DES PAUVRES
Les pauvres ne veulent pas abaisser les riches à leur niveau,
mais être riches à leur tour.
Ils les respectent parce qu'ils refusent de porter atteinte à leur propre rêve.

DE LA LOI DES RICHES
Soumission, goût du travail, docilité
sont les bons sentiments qui doivent animer les pauvres.
La loi des riches est la loi que doit suivre le peuple.
L'argent ne supporte aucun remords.
La misère ne trouve, auprès des riches, aucune amitié.
Pour les riches, l'argent n'est jamais sale.
Il n'y a que les pauvres qui le soient.

DE L'INÉGALITÉ DES CONDITIONS DE TRAVAIL
Tous, nous devons travailler dans d'inégales conditions.
L'argent exige de chacun un combat contre tous les autres.
Même entre gens d'une même affinité, la violence reste de rigueur.
Mais ce sont généralement les immigrés
qui doivent accepter les pires conventions.
C'est pour cela qu'on les importe.
La majorité d'entre nous finit cependant par se trouver bien
d'avoir tout simplement l'espace de sa survie.

DU SALARIAT
Esclaves, serfs, salariés, sont les chaînons d'un même enfermement.
Le pauvre, sans son salaire, n'est rien.
Mais la majorité préfère ainsi se laisser prendre en charge
plutôt que de devoir combattre dans l'insécurité contre la misère.
Le salariat est devenu la jauge moderne de l'inégalité.
Ce vers quoi travaillent les institutions de formation.
La norme acceptée de toutes les exclusions.
Sur le dos de la pauvreté,
le salariat est un attelage aussi puissant que l'esclavage.

DE L'ÉCHANGE
Tout échange finit par être inégal.
Toujours il y a disproportion.
Talent, ingéniosité ou force ne sont que causes d'inégalité.
Beaux langages et faux discours sont la rhétorique de l'échange.
Le vol impuni est l'ultime performance.
Le droit d'accumuler ne fait qu'en aggraver la cause.

DU CAPITALISME
Le capitalisme a remplacé la monarchie.
Le pouvoir arbitraire et héréditaire du prince
se transmet désormais par l'argent.
La révolution a eu lieu.
Le peuple est resté dans la rue.

DE LA MÉRITOCRATIE
La méritocratie n’est qu’une méthode pour confirmer l’inégalité.
Un arbitrage des grands dans l’ambition des petits.
Les causes du succès n’y sont que peu dévoilées.
Seul le profit des riches compte et y est récompensé.

DE CEUX QU’ON DIT EXEMPLAIRES
Saints ou employés modèles, lauréats ou médaillés,
tous ne sont qu’exemples de soumission.
Le pouvoir, en les faisant monter, un instant,
sur le petit banc des honneurs, tente d’y refaire son image de bonté.
Ce n’est là qu’une fourberie de plus.
La férocité, toujours, est le seul sentiment des maîtres.

DE L’EXCELLENCE
Méfie-toi de ceux qui parlent d’excellence.
Ce ne sont en général que pédants
qui se gaussent d’avoir écrasé les autres.
C’est le respect de la médiocrité qui, généralement, enrichit.

DE LA MONDIALISATION DES MARCHÉS
Privatisation, déréglementation, productivité
sont les mots clefs de notre temps.
La racaille de l’excellence multiplie partout le désordre et la pauvreté.
Laissant pour compte les inaptes, les mal instruits, les handicapés,
la solidarité n’a pas sa place dans les valeurs marchandes.
La mondialisation des marchés
tire son excellence de l’aggravation de la pauvreté.
D’énormes concentrations de pouvoir
s’échafaudent en marge de toutes responsabilités sociales.

DU NOUVEL APARTHEID
La propriété de notre monde est devenue l'enjeu de quelques sociétés.
Le triomphe de l'inégalité est érigé en valeur suprême.
Une élite transnationale consolide ses assises
sur ce qui reste d'une classe moyenne fragilisée.
Les gains sociaux durement conquis partout se volatilisent.
Des centaines de millions de gens sont jetés à la rue,
désormais inutiles et dangereux.
La nouvelle plèbe n'a d'autres choix que le silence ou le terrorisme.

DU LIBÉRALISME
Le libéralisme est devenu libération de la violence.
Les droits fondamentaux, hier réclamés, y sont maintenant de trop.
Le système des marchés ne sert plus qu'à une minorité.
Il est fondé sur une société de gaspillage
dont la seule morale est l'abus du laissez-passer de l'argent.

DE L'ÉTAT D'USURPATION
L'état d'usurpation est l'état de notre société.

DE L'ÉQUILIBRE DE LA TERREUR
L'Histoire a toujours été celle des riches contre les pauvres.
L'oligarchie des uns n'a cesse d'être contestée par la tyrannie des autres.
Massacres de populations ou assauts contre le système
n'ont de trêve que pour mieux se relancer.
L'équilibre de la terreur se joue ainsi entre les tendances des choses
à se défaire et à se refaire.

De l'inégalité de classes.

DES CLASSES SOCIALES
Milliardaires, millionnaires et autres
sont les trois véritables classes de la société.
Ce que l'on appelait hier: citoyens, affranchis et esclaves.
Les autres distinctions, toutes complémentaires,
ne modifient en rien l'inégalité.

DES DÉTENTEURS DU POUVOIR
Dans chaque pays, ce n'est qu'une centaine de familles
qui détiennent le pouvoir. Ni dieu, ni loi ne les y autorisent.
Le droit de conquête est le seul droit qui les fonde.
La seule égalité possible est celle qui ne les dérange pas.

DES GRANDES FAMILLES
Le véritable pouvoir, tel un arbre séculaire,
prend racine sur plusieurs générations.
Secouées par les révolutions d'hier, toujours craintives d'être expropriées,
les grandes familles, interreliées par des sociétés secrètes,
n'ont cesse de s'éloigner des peuples pour mieux les dominer.
Le haut pouvoir, telle une emprise sur une cage de fauves,
s'exerce dans la plus sévère précaution.
Les peuples sont ainsi tenus à vu.
On les dépouille du plus beau et du plus clair de leur revenu.
Ils finissent par voir comme un grand bonheur
qu'on leur laisse seulement une part de leurs biens.
Il n'y a pas de grandes familles sans bouchers dans la bergerie.

DE LA LIBERTÉ DE QUELQUES UNS
La liberté est le privilège de quelques uns.
L'esclavage du plus grand nombre en assure l'assiduité.
Régissant de grandes fortunes,
les maîtres du monde s'arrogent le droit d'asservir à leurs causes.
L'esclavage des uns a toujours fondé la liberté des autres.

DU MÉPRIS
Tout pouvoir porte en lui le mépris de ceux qu'il dirige.

DU DROIT DE VIOLENTER
Le droit de violenter est l'arme ultime des maîtres.
Même la loi, finalement, les y autorise.
De la violence des grands à la violence des petits, l'idée reste la même:
consolider l'écart d'inégalité.

DU DROIT DE CIRCULER
Aucun système n'autorise la liberté de circuler.
Passeports, visas, formules d'embauche, actes notariés ou autres
sont des moyens de contrôler.
Le droit de circuler n'est pas le même pour tous.

DU GRAND TOUR
De tout temps, les maîtres du monde ont tracé leur territoire.
Nécessité leur incombe de voyager et d'en faire le grand tour.
Aujourd'hui se dressent partout les jalons de l'empire:
hôtels standardisés pour militaires cravatés, chargés d'aller, par avion,
gérer civilement les affaires lointaines.
De leur côté, les petits courtisans vont aussi partout imiter leurs maîtres.
Transportés par lots, ils vont visiter les musées vivants
des grands événements défunts.
Les plus audacieux vont jusqu'à jouer eux-mêmes les nouveaux maîtres,
en allant, leur évangile culturel sous le bras, se montrer dans les réserves
où sont parqués les peuples les plus démunis et dont ils rapportent
des images affamées dans leurs appareils à fixer le temps.
Les peuples pauvres doivent faire le commerce de leurs corps,
de leurs cultures, de leurs territoires.

DE LA RESTRICTION D'IDENTITÉ
L'ordre établi est avant tout restriction d'identité.
Il n'y a pas de hiérarchie juste.
Chaque hiérarchie vient d'abord d'une tricherie.
Mais tous ceux à qui manque l'argent finissent par venir s'y soumettre,
laissant ainsi les autres vivre à leur place.
Chacun, dans un déni croissant de qualifications,
finit par constater sa faiblesse
et consentir à l'humiliation de n'être que ce qu'on le laisse être.

DU DROIT DE MUTATION
Tout changement de classe est ressenti comme un risque pour tous.
L'on reste généralement là où l'on naît.
Le degré de participation à la société est réparti d'inégale façon.
Les classes supérieures s'accaparent des premiers droits de décision.
Chacun négocie, à la suite, dans l'ordre conjoncturel de sa caste,
l'ordre de sa différence.

DE L'INÉGALITÉ DE DIGNITÉ
L'attribut de dignité n'est pas le même pour tous.
D'une classe à l'autre existe une reconnaissance de rang.
L'inégalité se reconnaît dans le rôle de chacun, son style de vie,
sa façon de dire et de penser. Jamais les classes supérieures
ne laissent longtemps les autres les approcher.
Toute atténuation de différence, par éducation ou autres promotions,
trouve rapidement une nouvelle disqualification.

De l'inégalité politique.

DES GRANDS POUVOIRS
Les grands pouvoirs comme les grandes fortunes
ne s'acquièrent qu'au-dessus des lois.
Mais c'est à l'abri des lois que les vainqueurs en jouissent.
Tyrans, businessmen et bandits notoires passent souvent
par la même route. La justice ne peut être qu'une amnistie en leur faveur.

DU DÉNI DE DROIT
Le déni de droit est le concret de tous les jours.
C'est d'abord de justifier l'ordre établi et d'en assurer
le bon fonctionnement qui fait l'objet des cours.
Les régents de ce monde ont compris depuis longtemps
le rôle régulateur de ceux qu'ils nomment juges.

DES SOCIÉTÉS DE DROIT
Le but d'une société de droit est de protéger l'inégalité de fait.

DE LA SITUATION DU POUVOIR
Ni l'avant-gardiste, ni l'arriéré, n'ont droit de dominance.
Les forces sont au centre et retiennent toute l'attention.
Avec le temps, le contrôle s'améliore et se raffine.
À la domination sanguinaire et directe,
s'ajoute la forme plus lente et plus instruite de la bureaucratie.

DU CONTROLE DES FOULES
La censure ne s'impose plus par le silence.
C'est par un méli-mélo de vacarmes et de flashes
que les médias en arrivent à contrôler les foules.
Le décervelage est l'objectif inavoué de la culture de masse.

DU POUVOIR DE DÉFINITION
Les petits n'ont jamais eu pouvoir de définition.
Les règles qui les régissent leur sont dictées d'ailleurs.
Législateurs et magistrats
proviennent d'ordinaire de groupes qui les écrasent.
Le pouvoir de conditionner les autres pouvoirs reste entre leurs mains.
C'est leurs valeurs propres que les législateurs ont mission de promouvoir.
L'impartialité ne peut être que ce qui penche finalement en leur faveur.

DES DÉLÉGATIONS DE POUVOIR
L'opinion de chacun importe peu.
L'embarras de rassembler la nation fait qu'on ne la convoque plus.
La démocratie, exigeant trop d'effort et de liberté de temps,
est remplacée par le pis-aller de la délégation de pouvoir.
Le maraudage politique a pour fonction de recruter la clientèle nécessaire
à la formation de héros qui pourront, dès lors, procéder arbitrairement.

DES ÉLECTIONS
Des élections quinquennales autour de questions réductrices
nous tiennent lieu de démocratie.
L'écervelé et le spécialiste y sont promus aux mêmes droits.
La mise en marché des candidats dépend des sondages.
Tout doit tendre vers la simplification.
Les gens n'élisent finalement
que des opinions qui peuvent encore les réconforter.

DU DÉCROCHAGE ÉLECTORAL
Blasée de n'être reçue nulle part,
une tranche de l'électorat ne se déplace plus.
Le décrochage électoral
est souvent la réponse de ceux que l'on n'écoute pas.

DE L'EXERCICE DE LA DÉMOCRATIE
La démocratie n'a jamais été possible que dans les petites collectivités.
Aujourd'hui, elle se transige entre les lobbyistes et les politiciens.
L'électeur n'a d'autres pouvoirs
que de départager les choix de politiques qu'on lui impose.

DU MYTHE ÉLECTORAL
Parti unique, multipartisme ou autres exercices
ne sont que les mises en scène d'une même mystification.
Quoiqu'élus, les députés ne représentent pas réellement le peuple.
Généralement plus riches et plus instruits, ils ont fait valoir leurs idées,
ils ont obtenu le poste qu'on leur donne.
Devenus intouchables, ils n'en feront désormais qu'à leur tête
ou dans l'intérêt de ceux qui leur offrent encore un avancement.
Pour camoufler leur trahison, ils gouverneront bientôt par la ruse,
la fraude ou la corruption.

DU DERNIER RECOURS
Seul le tiraillement entre les élus peut être garant d'une certaine crédibilité.
L'opposition, lorsqu'elle défend le peu des pauvres, ne fait pourtant
que maintenir l'état d'inégalité dans les frontières de l'acceptable.
Sans elle, le peuple n'a d'autres choix que de descendre dans la rue.

DE LA DÉMOCRATIE D'AUJOURD'HUI
La démocratie est devenue une confirmation mondaine
d'une entente sur l'inégalité.
Un acte théâtral ayant pour but de consolider le sentiment d'appartenance.
Un exercice insidieux mené sous très haute surveillance.

De l'utopie égalitaire.

DU PRINCIPE D'ÉGALITÉ
L'égalité n'est qu'un principe de société.
Elle ne peut se réaliser que sous l'autorité d'une loi.
Ce n'est que par une volonté commune
qu'une société peut prétendre y atteindre.
Mais personne, jusqu'ici,
n'a réussi une redistribution équitable des titres et des biens.

DES UTOPIES ÉGALITAIRES
À ce jour, les utopies égalitaires n'ont réussi qu'à faire rêver les pauvres.
Toute révolution qui a prétendu nous libérer de nous-mêmes
pour nous amener à l'égalité a été une révolution vouée à l'échec.
Quelles que soient les formes du pouvoir,
elles n'ont toujours été qu'une façon de gérer l'inégalité.

DES TENTATIVES DE REDRESSEMENT
Faute d'égalité, reste, au mieux, le principe général des droits.
Mais ce n'est qu'après de grands écarts et de grandes tueries
que les droits fondamentaux refont populairement surface.
Protestations, grèves ou autres débordements
ne peuvent être, eux aussi, que des recours sporadiques contre les abus.
Les tentatives de redressement doivent, un jour ou l'autre,
recomposer avec l'iniquité du pouvoir, ou se laisser anesthésier.
La foule, après s'être un moment laissée distraire par le goût de la fronde,
n'a toujours d'autre intérêt que de se disperser
pour retourner au travail et à l'indifférence.

DE LA DERNIERE ILLUSION
L'Histoire est la dernière des illusions.
Les prêcheurs d'égalité n'ont cesse de prétendre en obtenir justice.
Même après la mort, la donne n'est pas égale.
Seuls les victorieux, voire les plus monstrueux,
ont réellement place dans les beaux livres du passé.

DU FARDEAU DE TOUS LES JOURS
Le partage et la complicité ne sont que d'heureux moments de notre vie.
La solidarité n'est qu'un langage d'occasion.
Sectaires et trop peu fiables pour pouvoir longtemps nous entendre,
nous devons vivre les uns contre les autres dans la méfiance et la rivalité.
Nous devons vivre entre nos principes d'égalité
et nos tendances à nous en soustraire.
Le poids de l'inégalité reste un fardeau de tous les jours.
Une difficulté de plus sur le chemin de notre avancement.

1996 54 ans

7 janvier 1996

Reçu ma famille pour la deuxième fois depuis 20 ans.
Mon frère Olier et sa conjointe Élizabeth,
ma soeur Germaine et ses trois garçons, Alexandre, Nicolas, Guillaume.
À l'exception donc du frère Sylvain que nous évitons.
Mais aie-je raison de ne pas l'inviter: sa conjointe est intellectuellement si lourde et leur pratique religieuse parmi les mormons si détestables!
Famille désunie s'il en est!
(Personne ne s'était pratiquement revu depuis 1994).
L'échec financier de notre père nous a profondément marqués.
Comme une explosion qui nous a tous projetés loin les uns des autres.
C'est à moi sans doute de les rassembler.
J'ai les moyens de recevoir, d'organiser.
Refaire une certaine solidarité.
Par contre nous ne sommes plus liés les uns aux autres.
La fréquence des rencontres ne doit pas nous importuner.
Chacun va sa vie.
Chacun va sa spécialité, et la spécialité de ses plaisirs.
La famille traditionnelle avait ceci de trop
qu'on n'y pouvait marcher qu'en troupeau.
Nous avons avantage à vivre autrement.
Se revoir.
Parfois.
Pour le plaisir de se souvenir.
Un peu.
Tout simplement.

8 janvier 1996

Je fume lentement du cannabis seul dans la nuit.
Les tisanes sont des remèdes inefficaces. Le cannabis calme et endort.
Je me souviens des gens que j'ai connus jadis.
J'ai trop tendance à me les rappeler
comme si nous ne nous étions jamais vraiment quittés.
Mais les faits sont là. Il ne faut pas se retourner.
Il faut avoir la sagesse de laisser les choses passées derrière soi.

9 janvier 1996

Les syndicats, finalement, commencent à bouger.
Réduction de la semaine de travail, partage du temps,
réduction du temps supplémentaire, mise à la retraite,
allongement des vacances, et tout et tout.
Enfin.
Même si modérément. Si tard aussi.
Ils avaient l'occasion d'annoncer un projet de société heureuse.
Ils ne font que se laisser pousser
par la pression de la transformation technologique.
Mais l'idée de la semaine de quatre jours est enfin sur la table
de concertation. En retard. Mais enfin là.
Ce qu'il faut faire me semble pourtant simple.
Réduire par tous les moyens le temps permis de travail,
et ce avec réduction de salaire.
Ce qui obligera nécessairement les employeurs à procéder
à de nouveaux embauchages (même modérés) que les jeunes déjà instruits,
mais mal utilisés, pourront combler.
Obliger alors les jeunes sur le bien-être social à compléter leur secondaire
(et à se discipliner) pour pouvoir combler les postes subalternes
laissés libres.
Donc, un peu comme on dit dans nos autobus:
avancer en arrière!

12 janvier 1996

Nous ne cessons d'entendre partout la même idée fausse:
«nous vivons dans une société libre et démocratique».
La réalité s'exprime autrement.
Nous vivons dans une oligarchie représentative qui défend,
contre la majorité, son droit exclusif à la liberté d'action.
Ce n'est, dans chaque pays, qu'une centaine de compagnies et de familles
qui, possédant plus de la moitié du capital national,
se font représenter à la tête de l'État par des politiciens accrédités,
sur lesquels ils continuent de faire pression par l'intermédiaire de lobbies.
Il arrive parfois qu'un parti populiste réussisse à enjamber la barricade
pour y faire flotter son utopie.
L'événement finit généralement en rétrocessions ou en bains de sang.
La seule démocratie représentative n'existe de fait pour tous
que dans les petites communautés sans grands pouvoirs:
municipalités, écoles, syndicats ou autres.
Et encore là, ce sont les petits truands locaux qui cherchent à faire la loi.
La seule liberté de fait reste pour chacun de pouvoir vaguer
(à travers quelques délinquances sans conséquences)
à ses affaires de consommateur autorisé.

15 janvier 1996

L'on ne peut revenir sur son passé que comme l'on revient dans le quartier de son enfance. Comme le village d'antan, l'ami d'hier a conservé plusieurs traits qui le caractérisent. L'on reconnaît des maisons, des rues, des atmosphères, des regards inchangés.
Mais des rides sont venues, des cheveux blancs, des maisons détruites, d'autres nouveautés.
Là déjà commence le sentiment de l'éloignement.
Mais c'est surtout à cause de la nouvelle population du village
que l'on ne peut jamais retrouver la véritable ambiance de son passé.
L'ami, lui aussi, est désormais peuplé autrement.
Il faut avoir la sagesse de laisser ses amours passés derrière soi.

16 janvier 1996

Vu à la télévision Claude Savoie, ancien collaborateur de SEXUS,
ancien proche du FLQ dans les années 60.
Je savais qu'il s'était recyclé dans les communications.
Il travaille présentement à défendre les intérêts des fabricants de cigarettes
contre les lois anti-tabac.
Il était maigre et de principe.
Mais la pauvreté lui a fait nécessité.
Était-ce nécessaire de se vendre à ce point-là?
Il est maintenant bouffi comme un cochon.
Une profonde bouffée de tristesse...

17 janvier 1996

Le sentiment de désolation devant la mort commence à me lâcher.
C'est comme si j'atteignais enfin à un stade de décontraction.
On dirait que je commence à m'habituer à la certitude d'avoir tout perdu.
Comme après un incendie qui ne m'aurait rien laissé des objets chers.
Se retrouver tout d'un coup dans la rue après toute une vie d'effort.
Avec la vieillesse comme seul et dernier bagage.
Plus de quarante mille générations sont passées avant moi
pour ainsi retourner à l'oubli.
Et la terre continue de rouler autour du soleil
à plus de 2 millions de kilomètres par jour...
Aurais-je beau crier, où donc porterait ma voix dans ce contexte-là.
La fin, aussi, du sentiment d'urgence, de nécessité, de devoir.
Comme en vacances, enfin, dans mon dernier fragment du temps.

18 janvier 1996

C'est le redoux. Une trêve au milieu de l'hiver.
Tout fond.
Les trottoirs sont presque partout au ciment.
Comme un petit coup de printemps prématuré.

27 janvier 1996

L'un des grands malheurs de l'humanité est qu'une moitié de la population
passe son temps à empêcher l'autre moitié de vivre à sa façon.
Non contents que tout dans l'univers travaille contre nous,
nous renchérissons en travaillant tous les uns contre les autres.

1 février 1996

Au fond, j'aurai passé la plus grande partie de ma vie à me battre
pour pouvoir prendre le temps de vivre, de penser,
d'avoir le goût de ce que je fais, au lieu que de toujours devoir courir
contre les autres pour tout simplement pouvoir survivre.
L'école et le marché du travail n'ont été pour moi
que des vases communicants d'une même détention malheureuse.
Heureusement qu'il y a eu l'enfance, et qu'il y a maintenant la vieillesse.

5 février 1996

Petite réussite. Un mois sans alcool.
Je me sens mieux. Le goût de lire, d'écrire, de vaguer à mes affaires.
J'ai été un peu gêné, à la lecture de mon journal,
de constater mon incapacité à réaliser cette sobriété.
J'ai fait un projet pour 24 mois, lié à un projet économique cette fois.
Chaque semaine sans alcool m'épargne un $20 sur mon budget
et me donne un autre $20 sur celui que dépenserait Mireille Baillargeon
pour l'achat de vin. L'argent va dans mon fond pour éditer.
J'avoue qu'à certaines heures, le week-end surtout,
l'idée d'économiser pour m'éditer m'a supporté.
L'avantage de ce projet est qu'il est modulaire.
Je connais ma fragilité. Il ne faut présumer de rien.
Ne jamais crier victoire. Chaque jour n'est qu'un pas de plus.
Si je me laisse aller, je ne perds qu'une semaine et je peux me reprendre
la semaine suivante. Lorsque l'on est faible,
il faut apprendre à composer avec des demies-victoires.

8 février 1996

1975-1995: vingt ans. Vingt ans pour réussir enfin à changer
le cours de ma vie. Propriétaire, rentier, écrivain.
Depuis Monique Cloutier, en passant par Monique Morency et autres,
que de chemin jusqu'ici.
Mais l'ennui me prend. Comme le sentiment d'une fin de route.
Comme le goût maintenant d'aller ailleurs.
Comme le goût de nouveaux projets.
Il y a quelque chose d'ennuyeux dans les projets accomplis.
Le goût d'un retour à ma jeunesse. Encore une fois.
Encore une petite dernière fois...

13 février 1996

La populace sent très bien d'instinct que le banditisme qu'on lui présente
dans les médias est la ligne réelle du pouvoir.
Pouvoir plébéien, et à cause de cela, malmené par le pouvoir d'en haut.
Mais parfaite imitation de la procédure qui prévaut
dans les plus hautes instances des nations.

19 février 1996

Hier soir, émission spéciale à la télévision sur les 25 ans de journalisme
télévisé de Bernard Derome.
Une exception, paraît-il, que de durer si longtemps.
On le présente comme un homme pondéré, en tous points correct.
Mais il faut bien voir ce qu'il a été. Il faut analyser ce qu'il a dit.
Son éloge quotidien du fascisme ordinaire.
Malgré la qualité de l'homme, la manière de présenter me déplaît.
Ce côté «sans failles». Ce que tout le monde aimerait «paraître».
Ce côté «surface».
Mon journal est justement le contraire de cette procédure-là.
Je veux «faire le tour» de ma vérité, et pour moi, et pour les autres.
Nous avons trop souffert, jusqu'ici, des présentations surfaites.

28 février 1996

La majorité des choses que nous faisons est sans doute inutile.
Ce n'est que pour satisfaire à certaines conjonctures désordonnées
d'époque que nous tenons pour acquises certaines nécessités.
Le manque de vision, et par conséquent d'organisation,
est l'un des traits marquants de nos civilisations.
L'inutilité est ce à quoi nous travaillons le plus.
Mais ce n'est qu'après coup, historiquement,
que nous pouvons en prendre conscience.

29 février 1996

Qu'y a-t-il, aujourd'hui, de plus aberrant qu'une église?
Tant de luxe, de beauté architecturale dans l'affirmation d'une certitude!
Elles sont maintenant là, inutiles et vides,
comme de monstrueuses anomalies.
On disait venir y adorer Dieu.
C'était le Pouvoir qu'on y venait vénérer.
Il niche désormais plus haut.

1 mars 1996

Solutionner le problème des sans-emplois.
Porter tout temps supplémentaire à salaire double.
L'interdire dans la fonction publique.
Instaurer, progressivement, la semaine de 3 jours (24 heures),
avec salaire en conséquence.

Autre solution: pour l'école.
Remplacer les facultés de philosophies, de théologies, de lettres
(c'est à la linguistique d'enseigner à écrire), de sociologies, d'histoire, etc.
par une FACULTÉ DES IDÉOLOGIES.
Y enseigner l'esprit de chaque temps.

2 mars 1996

Une des conditions d'admission d'un immigré dans un pays
devrait être sa connaissance préalable de la langue.
Choisir un pays, c'est, en plus d'une géographie,
choisir un peuple, une culture.
Le respect se prépare avant l'entrée.

3 mars 1996

Les Institutions tuent.
Plus l'on est obligé d'y travailler pour survivre,
plus l'on finit par en mourir intellectuellement.
L'intelligence soumise finit par admettre ce qui l'opprime.
On nous a fait subir une adolescence qui n'avait pas à exister.
Le monde était là.
Il nous appartenait.
Nous avions à faire notre place dans la Cité.
On nous a maintenus dans des rôles infantiles.
On nous a marginalisés.
On nous a rendus petits.
La majorité ne s'en est jamais remis.
La plupart d'entre nous se sont arrêtés là.
Refaire la société, c'est d'abord refaire sa jeunesse.
C'est entre 12 et 16 ans que la majorité légale devrait être accordée.
Et c'est à cet âge-là aussi que l'école «obligatoire»,
comme toutes autres obligations parentales, devrait cesser.
L'adolescent devrait, dès cet âge, commencer à vivre sa vie sociale
bien à lui, mêlant travail rémunéré et études, hors de sa famille.
Il faut s'adapter à l'effondrement des études monolithiques
et des carrières à vie.

4 mars 1996

Voilà que Jeanne Baillargeon en a fini avec son beau Serge Trofanof.
Il déménage de chez elle le 20.
Il lui a permis de rompre avec son mari et ses enfants.
Comme ma soeur Germaine jadis avec les siens.
Ruptures.
Ce besoin actuel de certaines femmes
de rompre avec un passé qui les encombre.
En fait, l'ont-elles jamais voulu?

5 mars 1996

Ce devrait d'abord être ce qui a été écrit sur les THÈMES,
et non les auteurs, qu'il faudrait compiler et faire étudier par les élèves.
À quoi servent donc les cultes de personnalités,
sinon à créer de beaux petits ambitieux pervers.

6 mars 1996

«*Au centre de ce nouveau système d'État*
est placée l'idée de la liberté individuelle.
L'intelligence qu'imagine ce contrat doit également imaginer le moment
immédiatement précédent, moment où l'individu n'a encore ni des droits,
ni des obligations et, unité absolument libre, plane sans liens ni gravité
dans l'air virginal des jours pré-sociaux.
Ce pinacle de la liberté est le point de départ de l'individu
dans la nouvelle doctrine...»
Salvador de Madariaga.
Heureusement, Madariaga n'y voit là qu'une théorie utopique
des années 1800.
Mais elle est fausse cette théorie!
Elle dépasse ce que les révolutionnaires voulaient signifier:
le simple renversement du pouvoir discrétionnaire du Roi.
Cessons donc de prolonger l'erreur.

La réalité est que nous naissons bien cadenassés dans notre conjoncture géographique et sociale, que certains d'entre nous partent avec une réelle longueur d'avance contre les autres,
et qu'il n'y a pas réellement de négociations sociales.
Nier cette réalité, c'est nier l'inégalité, c'est revenir à la théorie «tous égaux devant Dieu», c'est faire l'affaire des prêtres et des tyrans.

9 mars 1996

Reçu, hier soir, Marcel Olscamp, poète et professeur de lettres.
Il venait interroger Mireille Baillargeon sur son père,
dans le cadre d'une étude post-doctorale qu'il fait à l'université de Kingston, Ontario, sur l'influence au Québec des élèves du Brébeuf: les Pierre Baillargeon, Jacques Ferron, Pierre Vadeboncoeur, Paul Toupin...
Olscamp, né en 1958, me fait un peu penser à ma soeur Germaine, née en 1955.
La difficulté de cette génération à obtenir des postes stables les rend timides, presque trop respectueux.
Olscamp fait aussi affaire avec l'université de Montréal.
Mireille l'a mis en piste pour tâter le terrain en vue d'une éventuelle édition du JOURNAL de Pierre Baillargeon aux Presses de l'Université de Montréal, collection Bibliothèque du Nouveau Monde.

10 mars 1996

Me promener seul dans le centre ville désert d'un dimanche matin.
Dans le soleil du printemps.
À demi bourgeois, à demi clochard.
Surtout, ne plus avoir d'obligations.

26 mars 1996

Violente dispute avec Mireille Baillargeon.
Pour la fête de nos 4 ans de vie commune...
La goutte de trop est sans doute
de s'être à nouveau fait voler à sa maison de campagne.
Pour la quatrième fois en quatre ans.
Ils ont encore vandalisé;
cette fois, ils sont même partis avec le chauffe-eau!
Et il ne faut plus réellement penser aux compagnies d'assurance
qui cherchent à se défaire de là.
Le problème est que je ne peux plus me faire à cette idéologie
du gaspillage.
Cette maison de huit pièces est là, presque toujours vide,
abandonnée dans un champ... pour la modique somme de $4,000 l'an.
À cela se rajoute la problématique entre sa soeur Jeanne et moi.
À cela se rajoute notre mauvaise habitude chaque soir
de nous écraser au lit devant la télévision.
À cela se rajoute notre vie sexuelle plus que pratiquement inexistante.
(S'ils n'y avaient mes masturbations quotidiennes,
je serais totalement incapable de survivre).
En fait, c'est la littérature qui nous tient.
Le JOURNAL de son père avance.
Et le mien.
Il y a bien aussi notre confort matériel.
Dans 2 ans, elle n'aura plus aucune dette.
Et moi, dans 5 ans.
Comment résoudre tout ceci?
Je ne sais plus.
C'est, pour la première fois, comme un découragement.
Avant, l'ivrognerie nous empêchait peut-être de trop nous critiquer.
Nous passions plus facilement l'éponge sur le vin renversé...
Mais la sobriété laisse maintenant d'étranges espaces entre les mots.

28 mars 1996

Mais il faut reprendre la route.
La vie est ainsi faite qu'elle ne permet pas de s'arrêter longtemps
au bord du chemin sans risquer d'y perdre le chemin lui-même.

4 avril 1996

Chaque soir, après souper, je vais faire une marche.
Je me promène dans le quartier.
J'y fais seul un genre d'examen de ma journée.
Par les fenêtres illuminées, je peux parfois voir les gens dans leur maison.
Ils sont pour la plupart déjà assis devant la télévision.
Certains sont encore à table et mangent seuls en la regardant;
d'autres, assis sur une chaise droite, fument des cigarettes devant elle;
d'autres, avachis côte à côte sur un canapé, tournent le dos à la fenêtre
pour mieux la voir; presque tous sont déjà installés pour la soirée.
Exercice quotidien d'abrutissement,
les médias sont devenus les gourous les plus courus de la planète.
L'analphabète rejoint maintenant le plus docte
pour assister à la même émission policière de la soirée.
Par l'audiovisuel, notre civilisation a enfin réussi à appliquer dans
les faits «l'école pour tous», sous une forme de bêtise appréciée de tous.

9 avril 1996

Nous avons terminé une étape des JOURNAUX.
Pierre Baillargeon, JOURNAL 1936-1949 est terminé et collé.
Mon JOURNAL 1979-1995 aussi.
J'achève en plus 1967-1978.
J'éprouve un étrange sentiment de tristesse
devant ce qu'il reste ainsi de ma vie.
Même mille pages me laissent comme dans un manque.
Et aussi comme une déception d'avoir dû vivre tout ça.
Ce n'est pas ce que je voulais.

J'ai passé le plus clair de ma vie comme à rêver ma vie à côté de ma vie.
Il me reste peut-être encore un peu de temps.
Vivre calmement le dernier chemin.
Quelle déception que de voir à quel point tout ce que l'on fait
finit finalement en un petit tas d'inutilités.

10 avril 1996

Après 2 ans de fermeture pour rénovation et informatisation,
la bibliothèque centrale de la ville de Montréal vient de rouvrir.
J'y suis, cette fois, mis en fiche, sous l'inscription suivante:
LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS / DE YVAN MORNARD,
Montréal, 1993.
Centrale - Humanités - Prêt.
152.4 M866 gr V. 1 Disponible.
152.4 M866 gr V. 2. Exemplaire no 22.
Disponible.
Résumé:
Premier d'une série annoncée de treize petits volumes
traitant chacun d'un thème particulier.
L'oeuvre est présentée comme
«un livre de morale qui analyse les habitudes de notre temps».
Pensées, réflexions et aphorismes.
Inégal, parfois pesant (didactisme, banalités, etc.).
Intérêt d'ordre philosophique plus que littéraire. SDM.

Si je m'en trouve heureux d'en l'ensemble, le jugement de valeur
«Inégal, parfois pesant...» me semble de trop, surtout
qu'il y est bien évident qu'il ne se base que sur le premier volume.
À faire corriger: ce ne sera sûrement pas facile!
Mais enfin...telle est bien la première critique que me ramène mon oeuvre.

18 avril 1996

La *pornographie* est l'attrait sexuel d'une classe inférieure et mal léchée sur la classe «surfaite» qui la domine.
L'*érotisme* n'existe que pour les gens cultivés.
C'est un certain art de représenter le sexe
plutôt que l'acte même que l'on peut qualifier ainsi.
Les réalisations sexuelles, quelle que soit la classe sociale,
n'ont rien généralement de beau.
On peut aussi voir la chose de la façon suivante:
La *pornographie*, c'est l'acte sexuel brut.
L'*érotisme*, c'est l'acte sexuel mêlé d'affection.

23 avril 1996

Week-end épuisant à la campagne.
J'ai défriché un terrain qui servira à notre première culture de cannabis.
(J'ai quelque 500 semences en terre chaude).
L'idée est de me faire une réserve.

1 mai 1996

Enfin le mois de mai!
J'achève la version finale de mon JOURNAL: 1967-1978, 1979-1995.
Deux volumes: 850 pages et 330 pages.
Que je ferai sans doute reliés plein cuir.
Satisfaction que de voir ainsi la mise en ordre des choses passées.
Le dernier hommage aux gestes défunts.
Mais difficile leçon d'humilité.
Tant de prétentions de jeunesse.
Tant de bêtises et si peu de hauts faits.
Rien que de l'ordinaire, du couraillage de gauche à droite.
Au lieu d'une ligne qui aurait pu être belle.
Enfin...

7 mai 1996

De retour sur mon balcon.
Mais tardif cette année.
Les feuilles commencent à peine à sortir.
D'une part, des 500 semences de cannabis que m'a donné Yves Gascon, seulement 70 plants sont en marche.
Mais Richard Côté, son collègue de travail et co-locataire de mon atelier, doit me préparer une cinquantaine de clones d'une variété qu'il dit supérieure, la *Northern Light*.
D'autre part, Mireille Baillargeon et moi pensons maintenant savoir qui cultivaient sur ses terres: des adolescents de nos voisins sont venus nous avertir (étant visibles, avaient-ils le choix...) qu'ils campaient avec des amis sur notre terrain.
Bizarrerie.
Première erreur.

14 mai 1996

Hier, le 13.
$30, à l'appartement 33 du 960 Rachel.
Nathalie.
Enfin une éjaculation réussie dans la bouche d'une prostituée.
Mes autres expériences furent des échecs.
C'était ma faute.
J'étais bouffi d'alcool.
Aussi le fait qu'elle reçoive chez elle n'a pas nui.
Aussi le fait peut-être qu'il y a longtemps que je l'observe avec un certain désir.
Je connais ses allées et venues dans le quartier depuis plus de 5 ans.
Une grande fille dans la trentaine, très mince, à la crinière abondante, solitaire, qui rôde parfois.
Discrètement.
Elle vit du bien-être social: $500 par mois.
$400 pour le loyer, le reste pour vivre...

Elle n'y arrive pas.
Et puis il y a évidemment la cocaïne...
- La vie est tellement ennuyante. Je passe des journées seule dans mon appartement. Je n'ai aucun avenir. J'ai quitté l'école à 13 ans. Alors je m'évade.

Elle m'a montré des photos de jeunesse.
Elle en a gardé un certain panache.
Elle a été danseuse.
Elle rêve de prendre des cours pour devenir masseuse professionnelle.
Mais c'est évidemment les petits «extra» qu'elle pourrait y faire qui l'intéressent.
Au contraire d'une majorité de prostituées, elle aime vraiment le sexe.
Elle porte des sous-vêtements de cuir.
Style femme fatale, sado-maso.
Mais, en fait, elle accepte la soumission.
Ce qui me plaît.
Ce fut pour moi comme une délivrance.
Je suis trop attaché à Mireille Baillargeon pour pouvoir m'impliquer ailleurs.
Par contre la régularité de notre vie de couple nous a tués sexuellement.
Il me fallait exploser quelque part.
Je ne savais plus comment.
Je ne sais si je retournerai la voir.
Elle doit déménager de l'autre côté du Parc Lafontaine en juillet.
L'affaire serait plus discrète.

15 mai 1996

Enfin de retour sur mon balcon.
Cette fois, il semble que ce soit pour de bon.
Mes projets d'hiver sont terminés:
JOURNAL 1967-1995 et DE L'ÉCOLE.
J'ai tout l'été pour lire sur la notion de «norme».

Notes:
Il n'y a que l'école des précepteurs pour atteindre à la qualité.
L'école des professeurs ne peut être qu'une école de masse,
une école de renseignements plus que d'enseignement, une école de survie intellectuelle pour miséreux, genre «fast food» de la connaissance.
L'imbécillité a plus de place dans l'Histoire que l'intelligence.

Nous, civilisés, vivons autour de nos bols à chier.

Actuellement, l'État est le dernier bastion du bien-être social des peuples.

Savoir perdre son temps.

21 mai 1996

Je n'ai jamais voulu être ce que je suis.
Ce n'est que par bourgeonnement que la vie m'est venue.
La seule chose que nous pouvons vouloir, c'est le pavage des rues,
la cimentation des maisons...
Presque tout notre comportement est automatique.
C'est en quelque sorte ce que l'on appelait hier le destin.
Notre capacité de décision est courte et extrêmement limitée.

22 mai 1996

Nos sociétés n'ont pas encore appris à déboucher sur la culture.
Une fois le nécessaire matériel atteint,
nos sociétés continuent de donner dans l'accumulation des objets.
À moins que ce ne soit leur métier, il n'y a presque personne
qui s'arrête pour, tout simplement, repenser sa vie.
Anciennement, on parlait de gens qui se retiraient pour méditer.
Aujourd'hui, il s'agit tout simplement
d'atteindre à une certaine qualité de conscience.
Nous, philosophes, sommes tous plus ou moins fils de curés.
C'est le goût de la prédication qui nous a marqués.

23 mai 1996

Et nous allons ainsi clopin-clopant.
Chialeux.
Critiqueux.
Toujours en mal d'autre chose.

24 mai 1996

Loué, hier soir, le dernier de mes logements.
Il y a dans le geste de louer un jeu de répression sociale épouvantable.
Ce qui paraît de prime abord innocent, ou logiquement «d'affaire»,
relève beaucoup plus d'une sélection morale qu'il n'y parait.
C'est un choix de société que l'on y fait.
J'avais le choix entre 4 candidats.
Le premier, gros gars de bar maladroitement délicat.
Le second, jeune étudiant en musique, mais sans travail,
dont j'ai demandé l'endossement de sa mère.
Une autre, conjointe d'un arabe qui voulait visiblement se décharger d'elle
en la casant quelque part.
Et puis cette tapette venant de Toronto qui n'a aucune référence
et qui ne veut pas divulguer ses sources de revenus...
J'ai finalement choisi la cinquième, dernière arrivée.
J'ai choisi ce qui me paraissait le plus sécuritaire, le plus normatif,
le plus docile aussi.
J'ai choisi le style: auto, boulot, dodo.
Mais peut-être aussi, à travers cette norme
une certaine intelligence du regard.
Une façon de mettre en ordre sa vie, proche de la mienne.
Quelque chose qui ne se vérifie pas.
Mais qui est la référence valable.

31 mai 1996

54 ans. N'être rien. Apprendre enfin le bout du chemin.
Apprendre, comme les vieux Indiens, à attendre la mort,
seul au sommet de la montagne sacrée.
Me désintoxiquer de l'éternité: celle des dieux, celle des génies,
même celle des quelques-uns qui m'accompagneront jusqu'à la fin.
Finalement, n'être rien. Car c'est bien là notre seule et réelle éternité.

3 juin 1996

Fini de planter les 60 plants de cannabis qui ont survécu des semis.
Ce qui fut long, ce fut de préparer le terrain.
De couper les arbres, d'aménager un terrain plein de souches,
mais plein de soleil, près de la maison, mais dont l'inclinaison
et l'aspect rocheux repoussent tout désir d'un curieux d'aller s'y promener.
Ce fut tellement dur que je m'en suis fait une hernie inguinale.
Je porte donc une bande herniaire
en attendant d'aller me faire voir à l'hôpital.
J'en profiterai pour faire une grande inspection: foie, vésicule biliaire, etc.
Le début de l'âge d'or...

Ces gens, si délicats, qui bouffent leur poulet à pleines dents.
Énormité. Dévorant autrui pour pouvoir survivre.

Ma soeur Germaine vient de décrocher un travail
de professeur de lettres à plein temps pour septembre prochain.
$35,000.
Le nécessaire pour bien vivre et payer ses dettes.

Les quatre étapes logiques de mon journal:
1956-1963
1964-1970
1971-1990
1991-....

4 juin 1996

Dernier renouvellement aujourd'hui de ma dette hypothécaire.
Si tout va bien, dans 5 ans, je n'aurai plus aucune dette.
J'aurai 59 ans et je serai, pour ainsi dire cette fois,
véritablement à ma retraite.
Mes revenus nets ne m'obligeront plus alors
à toujours devoir compter mes sous comme je le fais.

5 juin 1996

Je ne veux pas qu'un seul de mes livres
me prive d'exister paresseusement.

6 juin 1996

J'apprends que Marc Paupe est mort.
Ancien patron qui dirigea mes débuts à l'Institut de Tourisme;
précédemment professeur de cuisine. Il arrivait à sa retraite.
En deux semaines, un cancer du poumon l'a emporté.
Les arbres lentement tombent les uns après les autres.
Le silence des éclaircies ouvre d'étranges chemins devant moi.

7 juin 1996

La mode des «ventes de garage» se répand avec fureur.
D'isolées et d'un peu miséreuses qu'elles étaient il y a quelques années,
ce genre de débarras a pris, et de l'ampleur, et de la classe.
C'est maintenant par quartier entier que les gens, même cossus,
organisent des «ventes de garages».
Tout ce dont ils veulent se débarrasser est ainsi disposé à vue
devant leur garage ou leur maison. Les passants passent et regardent.
Les prix sont généralement ridiculement bas. Exemple: un cabinet complet
de bol de toilette, usagé mais en parfait état: $10 contre une valeur de $175
en magasin. De tout pour tous. Et à petits prix.

10 juin 1996

Ma recette de biscuit à la fleur de cannabis est une réussite.
Pire: chaque biscuit est une véritable petite bombe à retardement.
Une heure après en avoir avalé un, le voyage commence.
Un voyage hallucinatoire qui peut durer jusqu'à 10 heures,
selon la personne.
Trop fort.
Prochain test: ne manger qu'un demi-biscuit.

14 juin 1996

Hier soir, l'*Accueil Bonneau* avait été vidé de ses clochards.
Le richissime Pierre Péladeau, propriétaire des Éditions QUÉBÉCOR
y lançait un livre de Alain Cognard: *ITI*,
qui regroupe 20 nouvelles sur la pauvreté, les clochards, les itinérants.
Le lancement se fit sans alcool, comme il se devait.
La plupart des nouvelles de Cognard
(j'aurais cependant revu et corrigé les 60 premières pages)
sont dans la bonne tradition des textes de Jean Narrache.
On y sent bien la misère des pauvres;
la critique de la société est juste et à propos.
Mais comment un livre comme celui-là a-t-il pu échouer là?
Le directeur des publications QUÉBÉCOR, un certain Jacques Simard,
avait, dans sa présentation de l'auteur, davantage l'allure
d'un commentateur sportif que d'un directeur de collection.
Son discours fut insignifiant,
pour ne pas dire tout simplement sans manières.
Aux lancements du NOROÎT il y a toujours des écrivains.
À QUÉBÉCOR, à part Gaston Miron
qui était là sur invitation personnelle de Cognard, il n'y avait personne.
Tous étaient de la famille de l'auteur ou de la claque à Péladeau.
Les Éditions QUÉBÉCOR sont à l'image du propriétaire:
un monde de vendeurs de papier.

Gaston Miron, tout comme Mireille Baillargeon et moi,
nous sentions donc un peu de trop.
Miron rumine encore une vengeance contre Robert Yergeau!
Il attend la liste complète des jurys de prix littéraires ...
- Au Québec, tous les écrivains se connaissent, c'est inévitable.
Mais comme le disait plus tard Mireille Baillargeon, il oublie d'ajouter:
«Sur les 1000 membres de l'Union des Écrivains du Québec,
ce n'est qu'une centaine qui contrôlent entre eux l'attribution des prix».
Pauvre Miron.
Surtout que sa santé se détériore à nouveau.
Il a maintenant, à 68 ans, je ne sais plus trop quelle maladie
qui l'oblige à se bourrer de pilules.
Après le mot de l'auteur, Pierre Péladeau dit le sien.
Il reprit pour l'essentiel sa préface au livre de Cognard.
Contrairement à Cognard qui réclame que l'État s'occupe davantage
des démunis, Péladeau déclare qu'à l'exception de l'aide des
«Alcooliques Anonymes», il n'en dépend que d'eux-mêmes de s'en sortir.
Étrange contradiction de présentation.
D'autant plus qu'il réduisait ainsi la pauvreté à l'alcoolisme.
Pire: il se cita en exemple.
Lui qui, il y a 20 ans, cessa toute consommation d'alcool
en adhérent aux A.A.
Il donna aussi l'exemple de deux de ses amis, l'un médecin, l'autre avocat
qui, après sa cure, devint finalement juge.
«*Dans la vie, il y a deux sortes de gens.*
Il y a ceux qui s'écroulent devant un obstacle et ceux qui se relèvent les manches et qui travaillent deux fois plus fort pour vaincre et pour gagner.
Je fais partie de la seconde catégorie, car j'ai toujours joué pour gagner.
Il n'est pas plus difficile d'aller de l'avant que de reculer».
L'endroit n'était-il pas bien choisi pour parler ainsi?
Le moins que l'on puisse dire
est que c'était là un discours qui n'avait pas sa place.
Et les bonnes religieuses qui l'écoutaient, toutes dévouées qu'elles soient,
n'avaient rien non plus de particulièrement à leur place.
Elles étaient là, silencieuses, achetées comme les autres.

À ma grande surprise, Lise Bissonnette était là.
J'ai compris par la suite qu'elle faisait partie de la claque.
Pendant le discours de Péladeau, elle n'a cessé de rire
pour bien signifier son approbation à toutes ses blagues.
Péladeau d'ailleurs est très intime avec elle.
Il la prend par la taille et elle s'appuie alors de la main sur son épaule.
On sent qu'il y a là entre eux au moins un reste de liaison.
J'ai dû attendre mon tour pour lui parler.
Il y avait plein de gens qui tournaient autour d'eux
guettant pour ainsi dire l'occasion de se poser.
Étant continuellement courtisés, ils en sont venus à ne voir qu'eux-mêmes
et à se prendre sans hésitation pour des exemples à suivre.
Ils vivent dans un mensonge égocentrique continuel.
Seule ombre au tableau m'a-t-il semblé: la jeunesse n'était pas là.
Si je ne l'avais pas approché,
je crois que Lise Bissonnette ne m'aurait pas reconnu.
Après 25 ans sans se voir, nous portons maintenant comme des masques.
De son côté, c'est aujourd'hui une femme plutôt maigre, un peu bossue,
un peu rachitique.
Un peu, en plus jeune, le style de Péladeau.
Elle sembla malgré tout assez heureuse de me revoir.
Je fus même surpris qu'elle m'embrasse.
- La vie m'a gâtée, dit-elle.
Mais comme je lui dis que ses romans n'étaient pas très bons,
le ton changea.
Elle me dit en reculant:
- En tous cas, mes livres marchent bien!
- C'est évident, avec toute la publicité que tu te fais!
- Ce sont mes éditeurs qui payent!
Ce qui lui fit ajouter:
- Ah, tu n'as pas changé!
- Et toi, tu n'aides pas mes livres!
- C'est le problème des gens qui publient à compte d'auteur.

Et puis elle ajouta que c'étaient Allard et Archambault
qui étaient responsables de la chronique littéraire
et qu'elle ne se mêlait pas de leur choix.
Ce dont je doute.
Mais elle ajouta:
- Tu es contre les Institutions et tu leur demandes ensuite de t'aider!
Ce que j'interprète comme une façon claire de me signifier
de garder maintenant une distance.
Nous ne nous sommes pas, jadis, quittés pour rien.
En fait, nous n'avons jamais été du même bord.
Elle était montée au *QUARTIER LATIN* comme «scab».
Serge Ménard, l'ex-ministre de la Sécurité publique
qui vient de faire arracher un champ de cannabis chez les Indiens,
était alors étudiant en droit à l'Université de Montréal.
Il organisa, avec sa bande d'extrême droite de Polytechnique,
un autodafé du journal dirigé alors par l'équipe socialiste
de Jacques Elliott et de Michel Bourdon.
Bissonnette fut de ceux qui les remplacèrent de force.
Il faut maintenant bien comprendre le chemin parcouru.
Ménard et Bissonnette sont aujourd'hui les remplaçants
de ceux qui nous oppressaient alors.
Ils ne sont pas «montés» pour rien.
Ils ont fait ce qu'il fallait faire.
Comme les curés d'hier, ils distribuent aujourd'hui leurs «imprimatur».
Message reçu.
Je continuerai donc seul mon chemin.
Les mouches à merde qui tournent autour d'eux
(«Madame Bissonnette! comme j'ai aimé lire vos livres...»),
m'ont aussi fait réfléchir.
Je serais très mal à l'aise
dans le rôle fécal qu'il me faudrait alors pratiquer avec eux.
J'aime mieux, à ce stade, écouter Cioran:
«*La consécration est la pire des punitions*».
«*Il n'y a pas de plus grand drame que d'avoir été compris trop tôt*».

16 juin 1996

Ne plus fréquenter ce monde-là!
Un monde surfait, suffisant dans sa grossièreté,
un monde qui n'en finit plus de se croire lui-même beau!
Je n'ai pas, jadis, quitté Lise Bissonnette pour rien.
Le temps, loin d'arranger les choses, n'a fait que souligner la fracture.
J'ai le goût de vivre heureux, loin de leurs usines d'esclaves,
de leurs journaux conformistes, de leur productivité de bêtise.
Une rencontre importante donc.
Qui évacue le passé.
Comme on tire la chasse d'eau.

19 juin 1996

Je ne suis pas contre les «Institutions».
Comment peut-on accepter de vivre et être contre les «Institutions»?
D'une civilisation à l'autre, ne sont-elles pas finalement les mêmes?
Comme un fardeau.
J'essaie tout simplement d'en alléger le poids.
De relativiser l'insignifiance des idéologies.

Privilégier à l'école l'histoire des inventeurs
plutôt que celle des politiciens.
L'histoire générale de l'évolution du confort et des idéologies.

Par quoi remplacera-t-on «l'économie monétaire»?

Idée terrifiante:
«l'esprit scientifique», notre seul rempart actuel contre la déraison,
ne serait-il lui aussi qu'une approche fausse de la vie
relevant d'une croyance d'époque?

7 juillet 1996

DE L'ÉCOLE est finalement prêt pour la vente.
(Quel mot prétentieux pour les quelques exemplaires
que je réussis à écouler ainsi!)
Ce qui me plaît néanmoins dans ma façon de faire mes livres
est que tout y est à intervention directe.
Et tout se fait à pied (ou presque) à partir de la maison.
Fabrication du papier de la couverture, et son impression.
Achat et coupe du papier intérieur.
Photocopies et tranchage final.
Il en est ainsi de toute ma vie économique.
L'entretien de mes avoirs immobiliers est devenu répétitif
et basé sur une connaissance de longue date avec les intervenants.
C'est en quelque sorte un relent de la vie artisanale
sans les contraintes du passé.
Un cérémonial simple qui se veut l'inverse exactement des concentrations
de la production et des marchés, où personne ne se connaît, où tout
ne «progresse» qu'à grands coups de arnaquages et de vilipenderies.
Une oasis de paix dans les territoires occupés, et de plus en plus minés,
par la restructuration mondiale.

8 juillet 1996

Je regarde notre chat nommé Pataud.
Je comprends maintenant la distance à parcourir entre lui et moi.
Nous autres, civilisés, passons notre temps à perdre notre temps.
Nous oublions la jouissance,
préférant les insignifiances et les balivernes d'époque.

Napoléon: le Pinochet des Français!
Et c'est cette histoire-là qu'ils s'enseignent entre eux
dans le plus grand respect...

9 juillet 1996

Ce n'est pas la productivité qui est le but du travail.
Mais le bonheur.
Outre le nécessaire, l'essentiel n'est pas notre production, mais notre vie.
Mais nous avons pour la plupart oublié que la vie s'arrêtait.
Nous nous rendons tous malheureux pour l'économie de quelques sous.
Nous avons perdu le sens de la valeur.
Le sens du plaisir.
Le goût d'être ici et de n'avoir rien à faire.
En attendant tout simplement le moment nous-mêmes de n'être rien.

10 juillet 1996

Marcel Olscamp m'a confié sa fascination secrète pour le style de vie
de Patrick Straham.
Sa fascination du dérèglement.
Nous étions à dîner dans un restaurant tout près de la maison,
un jour où j'étais en quelque sorte son hôte
pour lui permettre de lire dans le JOURNAL de Pierre Baillargeon.
Son peu d'argent disponible ne lui permettant pas de se payer une chambre
d'hôtel lorsqu'il vient à Montréal, il voyage de nuit et se retrouve ainsi
très tôt le matin au terminus d'autobus à devoir attendre que Montréal
s'éveille pour lui permettre de vaguer à ses affaires.
Et là, parmi les clochards qui hantent le terminus,
il s'est interrogé sur le sens de la vie disciplinée qu'il mène
pour l'obtention d'un poste sérieux de professeur.
Un certain sentiment d'emprisonnement dans le système.
Avec la peur immense d'en sortir.
Ne rester fidèle que par peur.
N'est-ce pas la plus belle preuve d'amour...
Voilà qui m'en redit long sur le système.
Je n'étais pas le seul à y vomir.
J'étais plus furieux que les autres.
Voilà tout.

11 juillet 1996

Les résultats de mes examens médicaux sont plutôt encourageants.
Je ne parle évidemment pas de ma vésicule biliaire
qui «contient de petits calculs», de ma hernie,
d'un début certain de dégénérescence d'un doigt par l'arthrose,
des stigmates évidents de ma cirrhose hépatique,
ni de la piètre performance de ma glande thyroïdienne...
Mais d'un espoir d'améliorer ma santé par une petite opération
qui peut me libérer de ma hernie et de mes calculs à la vésicule,
par une légère hausse de médicamentation quotidienne qui peut
rééquilibrer mon comportement thyroïdien, le tout dans le contexte d'un
foi qui n'a finalement pas été trop abîmé par mes anciens excès d'alcool.
Comme j'aimerais me sentir à nouveau moins maussade et plus fringant!

26 juillet 1996

Nous vivons dans des territoires occupés par l'économie mondiale.
Nous sommes tous en voie d'être nous-mêmes des Palestiniens.

31 juillet 1996

Les gens passent plus de temps à conduire leur automobile
qu'à faire l'amour.

1 août 1996

Notre système d'éducation en est encore un de «temps de guerre».
L'enseignement de la paix n'est pas encore dans nos manières.
Il nous est même impossible de l'imaginer.
Nous vivons dans notre cocon.
Nous ne cessons de travailler pour nous protéger contre sa destruction.
Et là, comme dans un oeuf, nous procédons entre nous
à la définition de nos valeurs.
Nous rejetons volontairement la réalité qui nous terrifie.

L'oeuvre de civilisation est essentiellement une oeuvre d'occultation.
Et nous continuons tous à vivre ainsi
mieux programmés que ne le sont nos machines.
Dans la prolifération de nos cellules.
La liberté n'était sans doute qu'une autre utopie
attachée à l'idée de notre valeur éternelle.

C'est une erreur personnelle
que de vouloir, même contre tout succès, être écrivain.
Il ne faut pas plus tout consacrer à l'écriture
qu'à n'importe quelle religion.
La littérature donne la misère et jamais l'éternité.
Savoir être heureux. Vivre d'autre chose. Écrire pour soi.
Comme on collectionne des idées d'époques.
Être antiquaire de sa pensée.

5 août 1996

(*Lettre envoyée à Lise Bissonnette*).
Lise.
Je t'envoie les livres que tu n'as pas encore de moi:
DE LA CROYANCE, DE L'INÉGALITÉ, DE l'ÉCOLE.
Ce que tu voulais devenir, tu l'es devenue.
Ce que je voulais faire, je le fais maintenant.
Je peux enfin écrire librement.
Salutations.
*
(*Version préalable non envoyée*).
Lise.
Je t'envoie les livres que tu n'as pas encore de moi:
DE LA CROYANCE, DE L'INÉGALITÉ, DE l'ÉCOLE.
Et ces quelques notes.
Tu sais très bien que je n'ai jamais su, comme toi, avoir la souplesse
de dire gentiment les choses.
Ce que tu voulais devenir, tu l'es devenue.

Lorsque nous vivions ensemble, déjà l'ambition te tourmentait.
Ce que je voulais faire, je le fais.
La vie de reclus était la mienne.
Tu connais la sévérité de mes jugements littéraires.
C'est cette qualité qui a donné naissance
à la revue QUOI et à LA BARRE DU JOUR qui s'en suivit.
Je savais reconnaître le potentiel des gens. Et je l'exigeais.
Tu es une essayiste née.
Mais depuis quelque temps tu t'égares dans le roman.
L'exemple de ton discours prononcé à l'Université Laval:
«L'OEUVRE D'ÉDUCATION» est probant.
Tu as livré un message assez réaliste sur les réformes.
(Mais l'ont-ils seulement compris...)
J'en ai apprécié la franchise, les détails et le ton.
Nous avons cru réformer l'école en congédiant les curés.
Nous avons eu droit à un remplacement de la bêtise par une autre.
Celle qui s'en vient, par la loi des concentrations des moyens de diffuser,
risque d'être plus stricte encore.
Il ne faut pas oublier que l'école d'aujourd'hui
est née d'une époque où n'existaient, ou presque, ni livres ni médias.
Tout le système éducatif est, par là, en voie de s'écrouler.
Comment peut-on réformer de l'intérieur
une forme d'enseignement qui justement doit être carrément remplacer.
Les curés ne voulaient-ils pas, eux aussi, que nous discutions avec eux
de notre athéisme plutôt que de les foutre tout simplement à la porte.
Lorsqu'une société commence à répéter un fait dans son ensemble,
le résultat ne peut être que moyen.
Il ne faut plus alors avoir d'imagination pour s'y trouver bien.
Ne t'y trompe pas en m'accusant d'être contestataire.
Il est vrai que mes textes semblent laisser la place déserte
après la destruction.
Ne t'y trompe pas non plus d'autre part: les discours volontaristes
à la Pierre Péladeau n'ont jamais eu leur place dans l'histoire de la pensée.
N'ont-ils fait autre chose que d'exploiter la misère et la bêtise
au lieu d'en améliorer le sort.

Mais à notre âge nous sommes nous-mêmes
inévitablement devenus l'Institution de notre temps.
L'Histoire passe nécessairement par nous et par l'image que nous laissons.
Ce qui m'effraie, pour nous, c'est que l'échec était en nous.
Et que, après les premiers coups de pieds donnés,
nous avons tous cédé à la facilité dès notre entrée dans le monde.
C'est comme si la peur, dès le départ, nous avait tous endigués
dans le conformisme.
Dans une idéologie de la satisfaction.
Puristes ou renégats, notre image est aujourd'hui sensiblement la même.
L'image que les jeunes perçoivent d'un coup et ironiquement de nous.
L'image d'une génération, en tout et partout, sensiblement la même.
Je me demande, hélas, si ce n'est pas le bilan de toute intelligence
que de finir dans la désillusion.
Je te remercie néanmoins.
Je te laisse.
Ne nous reverrons-nous vraiment jamais?
J'ai, pour l'instant, dans mon JOURNAL,
mis en ordre ce qui me reste de l'histoire de notre histoire.

6 août 1996

Le seul projet qui intéresse la majorité des gens, c'est de se reproduire.
Ils consacrent la majorité de leur vie à cette tâche.
Comme les bêtes.

7 août 1996

Avec le temps, je suis devenu un petit vieux sans envergure.
C'est un fait que je dois accepter.
Finir ma vie modestement.
Y a-t-il de toute manière autre fin de vie?
Vedettes ou trous de cul, nous finissons tous par être l'envers et l'endroit
de la même misère.

8 août 1996

Tout doit converger
à nous laisser dans les eaux d'un immense ventre maternel.
Vouloir naître est la pire des choses.
Le désir d'émerger est impopulaire.
Toutes nos civilisations ne sont qu'une récupération
de la volonté de quelques-uns de progresser.
C'est la marche des aveugles qui prévaut
où chacun s'appuie sur chacun dans le désir de ne rien voir.
L'essentiel est de rester ensemble dans la même définition.
Tous nos médias et toutes nos écoles travaillent à la répétition.
Pauvres ou riches jouent au même jeu.
L'important est de consolider les habitudes.

10 août 1996

Ils ont tellement voulu le pouvoir qu'ils n'ont jamais pensé à autre chose.
Ils ont pris le chemin battu.
Ils en ont fait leur chemin.
Le chemin de leur autorité.

11 août 1996

Aucun des produits annoncés à la télévision n'entre dans ma maison.
Je les évite.
Je les exclus si je peux.
Les publicistes de ces compagnies ne pensent qu'à nous fourvoyer.
Nous devons les contester.
Vivre autrement.
Vivre mieux.
Vivre sans eux.

12 août 1996

J'aime l'odeur du cannabis, le soir, au fond des chambres.
La fumée parfumée de ces arrêts du temps et du sommeil qui m'en vient.
Le calme d'être dans celui bientôt de n'être plus.
Le bon usage de la nature contre les catastrophes
et contre ces anciens collègues conformistes qui nous dirigent.
Ceux-là qui gâchent encore tout dans le seul but d'empocher tout.
Ces quelques-uns de trop qui se répandent comme une huile malsaine
sur la surface de notre existence.
Mais pour combien de temps ce repos?
Il nous faudra bientôt ramener en force la violence.

19 août 1996

Le mois de vacances de Mireille Baillargeon vient de se terminer.
Nous avons bien travaillé et bien fêté.
Notre récolte de cannabis sera en réalité de 35 plants.
Ces plants, tous femelles, résultat de clonage
à partir d'autres plants femelles gardés en serre durant l'hiver,
ont maintenant 4 pieds de haut et une vingtaine de fleurs chacun.
Par contre les semis donnent de piètres résultats,
d'autant plus qu'il faut en radier les mâles.
Sur la question du cannabis, il y a nécessité de désobéissance civile.
Il faut cesser d'obéir à ces petits conformistes à la Serge Ménard,
devenu ministre de l'Intérieur par petitesse d'esprit,
qui s'autorise à répéter des interdictions du passé au lieu de légiférer
dans le sens des pratiques devenues courantes aujourd'hui.

22 août 1996

Le problème d'exister, pour certains, est que la société, à tous ses niveaux,
est faite majoritairement de gens peu doués.
Ce n'est pas la ville en soi qui fait problème.
Mais la majorité débile qui habite partout.

24 août 1996

Notre système favorise les plus utilisables.
Les arnaqueurs ne savent quoi faire des autres.
Nous vivons dans un état de guerre. Les trêves sont illusoires.
Nous rôdons au bord du cataclysme.

25 août 1996

L'interdiction des drogues
n'est qu'un moyen pour l'État subversif d'en contrôler le cours.
L'interdiction des drogues est un moyen pour les riches et leurs militaires
de lever indirectement de l'impôt sur les pauvres et ce, de façon directe
et sans devoir passer par la répartition sociale.
Il ne faut plus s'approvisionner chez eux.
Il ne faut plus vendre leurs produits.
Nécessité d'autosuffisance et de désobéissance civile.

29 août 1996

Bataille en règle
avec les copropriétaires de l'immeuble de Mireille Baillargeon.
Une question de réparation de trottoir de ciment
qui, pour une partie a besoin de l'être, et qui pour une autre non.
Quelqu'un vend actuellement dans le quartier
l'idée de tronçonner les trottoirs pour y encourager l'horticulture.
Une débilité bien courte mais dont ils espèrent tirer de l'emploi.
Mais la bataille a eu du bon.
Les trois copropriétaires,
Raymonde Larivière-Leblanc, Sylvie Gaudreault et Mireille Baillargeon
devront désormais s'occuper entre elles de leurs affaires.
(Elles aimaient bien se camoufler derrière leurs conjoints
pour mener les discussions...) À elles maintenant d'opérer seules.
J'en ai assez de jouer le canard dans la canardière. Il ne faut jamais oublier
que c'est avec une arme en main que se gère un territoire.

4 septembre 1996

Les intervenants aux États généraux sur l'éducation,
syndicats, représentants d'Église ou autres,
y sont moins présents pour réformer l'école que pour empêcher
qu'une réforme éventuelle ne vienne diminuer leurs privilèges.
Et la nouvelle ministre Marois fait la jarre.
Il n'y a pas de réforme possible de l'école
par l'institution actuelle de l'école.

5 septembre 1996

Si toutes les écoles, demain, devaient fermer, qu'en renaîtrait-il?
Les parents apprendraient à leurs enfants ce qu'ils peuvent leur apprendre,
les Églises enseigneraient à leurs fidèles leur religion,
les industries formeraient sur place les gens dont elles ont besoin
et uniquement pour ce dont elles ont besoin.
Alors?
Où serait donc le désastre?
Ce serait la «formation générale» qui en souffrirait...
Mais quelle formation générale,
sinon celle d'un surplus d'idéologies inutiles!
C'est aujourd'hui le rôle précisément des médias et des contre-cultures,
dans le meilleur sens de leur utilisation,
que de présenter ces choix de cultures.
Alors, dites-moi, à quoi donc sert cette école qui nous alourdit tous?

6 septembre 1996

Fin d'été voluptueux.
Début de septembre chaud.
Avec la luminosité qui change.
Dans le début d'une autre fin de saison.
Fin des vacances.
Début du retour aux travaux d'hiver.

Reprise de la mise en ordre du JOURNAL,
de la réflexion sur les NORMES.
Avec, en marge,
la poursuite de l'INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS DU QUÉBEC.
Avec, en moins, le goût de l'importance des choses et des gestes.
Comme dépossédé du désir par une fin de jouissance.
Seul en fin de route.
Dans les derniers silences.

7 septembre 1996

Ce n'est que par la loi du nombre que nous réussissons.
L'élitisme à la Nietzsche n'est qu'une courte vue de profiteur.
Mais il est vrai que la majorité d'entre nous sont plutôt simples d'esprit.
Et il est vrai que ce sont les plus conformistes d'entre nous
qui ont pris le pouvoir.
Justement parce qu'ils ne respectent aucune évolution.

8 septembre 1996

«*La Révolution a rendu possible Napoléon; c'est ce qui la justifie*».
Nietzche.
L'une des plus grandes erreurs de l'histoire européenne
fut justement ce Napoléon.
Nous débarrasser de Nietzche, une fois pour toutes.
De sa prétention de supériorité.
Il a fait son temps et il faut l'en remercier.
Tout comme les Jésus, Marx ou autres,
tous les mondains l'utilisent maintenant sans l'avoir vraiment lu.
Ce fut une erreur que d'opter pour la grandeur de l'Homme.
Une autre prétention injustifiable.
Travaillons plutôt sur les petites communautés fragiles que nous sommes.
Au-delà de quelques kilomètres, nous ne savons plus de quoi nous parlons.
Respectons-nous. Chicanons-nous entre nous.
Nous devons aller plus loin que l'esprit de Nietzche.

Plus loin que cette intolérance contre tout ce qui est entente et consensus
en faveur de la domination d'un plus fort.
Plus loin que cet élitisme qui, une fois répandu parmi nos universitaires
fragiles (tels ces petits Paul Chamberland) devient un élitisme d'imbéciles.
Nous devons aller plus loin.
Nous devons atteindre l'esprit de la jouissance.

9 septembre 1996

J'ai trop connu de fonctionnaires de l'État
pour ne pas en apprécier leur petitesse de caractère.
Peu importe l'idée, ils en auront toujours moins.
Leur rôle est finalement de protéger les populations
contre toutes les extravagances des nouveaux pouvoirs.
Ce qui n'est peut-être pas à négliger.

10 septembre 1996

La popularité de Nelligan
s'inscrit dans le courant de pédophilie inavoué du clergé des années 1930.
Chaque communauté d'alors avait son petit saint précoce
dont elle publiait, ou le journal, ou la biographie.
D'autres proclamèrent leur petit génie sombré très tôt dans la folie.
La préface du curé Thomas-M. Lamarche
à la troisième édition de Nelligan sent réellement mauvais.
Une odeur de religiosité pédérastique.

11 septembre 1996

Je me suis toute ma vie accroché aux mots comme à des vérités
rassurantes.
Comme un enfant qui a peur se parle seul à voix haute dans le noir.
Je sais à quel point tout cela est faux.
Mais c'est la seule réalité que nous possédons.
Dans cette extrême pauvreté cosmique qui est la nôtre.

13 septembre 1996

Conversation avec Guy Kosak.
Devant des bières au bistro *L'Inspecteur épinglé*.
Comme jadis à la *Casa Pedro*.
Même style de clientèle d'artistes.
Même désillusion sans doute pour ceux qui espèrent y trouver autre chose
que des amours d'alcooliques.
Quand même agréable.
À l'occasion.
Comme pour se souvenir d'avoir eu jadis 30 ans de moins.

14 septembre 1996

Mireille Baillargeon est partie à la campagne avec son neveu Nico.
Pour cueillir les 15 plants de cannabis
qu'il a plantés en secret sur la montagne au printemps dernier.
C'est en vérifiant les endroits possibles de plantation
que nous l'avons découvert.
Mireille lui a montré les nôtres.
Il en bavait de jalousie.
Et peut-être d'admiration pour sa vieille tante...
Notre récolte se fera la semaine prochaine.
Je commence à croire que c'est ainsi un jeu de cache-cache
à travers tout le Québec.

15 septembre 1996

Tous ces squelettes qui encombrent l'Histoire,
qu'ont-ils fait de mieux que ne n'être rien.
Maintenant loin de tous et loin de tout,
ces ossatures ont-elles été autre chose
que la preuve de notre inévitable insignifiance.

16 septembre 1996

Nos universités forment des fascistes.

Tous ces gens des médias et leurs commanditaires
sont comme une galle sur notre plaie.
Il faut nous en défaire.
Démanteler le cartel des speakers.
Réglementer le droit de publicité.
Vivre sans eux et vivre mieux.

17 septembre 1996

Pourquoi le facteur passe-t-il tous les jours?
Pourquoi pas une seule fois par semaine,
l'urgence étant traitée comme les colis.
Où serait donc l'inconvénient?
Nous vivons dans un monde de surtravail et d'inutilité.
Apprendre à vivre mieux.
Il faut couper les emplois.
Et massivement partout.
Mais il faut aussi revoir la répartition des richesses.
Foutre dehors les capitalistes atteints du sida de l'argent.
Nous défaire des rythmes de vie qui nous endiablent.
Vivre mieux.
Ensemble.
Pour le plaisir.

18 septembre 1996

Fin des examens médicaux.
Je serai opéré pour ma hernie à la mi-octobre.
Quant au reste, tous les résultats sont bons.
Restera en novembre une dernière vérification de la glande thyroïde.

19 septembre 1996

Les animateurs des médias
dirigent maintenant les débats «démocratiques» de la nation.
On n'y est reçu que sur invitation.
Tous plus polis et conformistes les uns que les autres,
ils ne font que retarder l'écart entre l'analyse et la décision.
Leur rôle réel est de freiner la pensée.

20 septembre 1996

Idéologiquement, Gaston Miron est un simple.
«La marche à l'amour».
Le nationalisme québécois tel qu'il le conçoit.
Un néo-catholicisme patriotique d'ancien frère boy-scout.

21 septembre 1996

Tout pouvoir est illégitime.
Tout pouvoir doit être renversé.
Princes, riches ou autres, s'ils n'ont pas eux-mêmes tué,
sont descendants de meurtriers.

24 septembre 1996

Nous avons finalement fait la récolte de cannabis.
L'obligation de partager fait qu'il ne nous en reste pas plus
que ce que nous avions trouvé l'an dernier.
Par contre nous avons maintenant une expertise.
Il me reste trois plants mères à la maison.
L'an prochain je compte planter une cinquantaine de plants.
La récolte cette fois-là sera trois fois plus grosse et complètement nôtre.

26 septembre 1996

Mireille Baillargeon: 51 ans.
Yves Gascon et Richard Côté sont restés à St-Joachim
pour y effectuer une semaine de travaux sur la maison.
C'est maintenant une tradition que de lancer des travaux
une semaine au printemps et une semaine à l'automne.
C'est aussi la fin d'un autre été sur le balcon devant le Parc Lafontaine.
J'ai vidé le balcon et la terrasse des géraniums.
C'est définitivement, cette fois-ci, la rentrée.

27 septembre 1996

Ramasser devant la maison
un écureuil qui venait de se faire frapper par une automobile.
Il ne saignait pas, il avait les yeux ouverts et bougeait à peine;
il s'est laissé prendre dans mes mains.
Cette petite chose si fragile, si douce,
avec laquelle on pourrait si rapidement tomber en amour.
J'ai constaté qu'il avait sans doute les reins et les pattes arrière cassés;
il tentait d'avancer par terre tirer par ses pattes de devant,
son train arrière n'obéissant plus.
Il a commencé à avoir peur et à vouloir mordre en criant.
J'ai dû appeler le service de protection des animaux de la ville
pour le faire ramasser et sans doute euthanasier.
Quelque chose d'épouvantable que de voir un si petit être
perdre d'un coup tout ce qu'il possède: sa propre possibilité de vivre.
Une profonde envie de vomir. De me suicider.

28 septembre 1996

Heureusement qu'il y a, parfois, possibilité
de mettre en guerre les uns contre les autres les politiciens et les riches.
La survie des populations en dépend. Les politiciens agissent parfois
comme des syndicalistes contre les vrais patrons.

29 septembre 1996

Après le niveau primaire et secondaire, après l'enseignement des éléments de base, le principe même de l'école publique doit être repensé.
Privatiser.
Laisser libre.
Sans subventions.

3 octobre 1996

Un ancien premier ministre du Québec, Robert Bourrassa est mort.
Dans les sacrements du catholicisme comme il se doit.
Tous les gens en vu s'entendent aujourd'hui pour en faire l'éloge.
Moi je retiens de lui qu'il était de la trempe des Messeigneurs Plessis,
qu'il a tout fait pour nous maintenir dans le giron du passé,
qu'il nous a fait perdre presque 30 ans de possibilité d'évolution
vers autre chose que notre rôle de colonisés et de catholiques niais.
Alors que les gens du FLQ vont disparaître sans aucun éloge,
le Québec lui prépare des funérailles nationales.
Les Lucien Bouchard qui le remplace, catholique pratiquant lui aussi,
s'ils font l'indépendance,
ne la feront que lorsqu'elle ne voudra presque plus rien dire.
Nous aimons élire à notre tête des gens qui nous freinent.
Et lorsque les québécois acceptent de prendre un risque,
ils aiment bien être dirigés par des leaders qui «descendent».
René Lévesque «descendait» du parti libéral du Québec.
Lucien Bouchard «descend» d'Ottawa.
(Descendre du ciel...)
Les québécois se méfient des Pierre Bourgault qui, eux, veulent «monter».
(Remonter des enfers...)
C'est de révolutions «tranquilles» qu'il nous faut.
On ne fera jamais une nation forte avec un peuple de frileux agenouillés.

4 octobre 1996

C'est une erreur que j'ai faite en pensant que seul le marché du travail était inhospitalier.
C'est toute notre société occidentale actuelle qui l'est.
Chacun ne vit que pour lui contre tous les autres.
Nous vivons dans des relations de pillage.
Argent ou sexe ne sont que des biais d'attaque.
Le monde du travail n'est qu'un reflet de la vie de voisinage.
Le voisin devient déchet après usage.

5 octobre 1996

Comme les religions, les littératures, elles aussi, périssent.
Religions et Lettres ne sont que des formes de langages.
Les écrivains d'aujourd'hui, comme les saints d'hier,
seront demain totalement insignifiants.
C'est parce qu'elle est porteuse de croyances que la littérature vieillit.
Après l'Église, après l'École,
ce sont les Médias qui dorénavant mènent le bal.

6 octobre 1996

L'école actuelle corrompt la jeunesse en lui enseignant la compétitivité, l'ambition contre les autres, la productivité qui oublie la qualité de vie.
Et l'enfant qui ne va pas à l'école, socialement, meurt.
Exactement comme hier l'Église corrompait les villageois par ses sermons démoniaques auxquels tous devaient se soumettre pour pouvoir survivre.

8 octobre 1996

Recommencé hier la distribution de mes livres en librairies.
En fait, après DE LA CROYANCE, je m'étais découragé.
Je n'avais même pas distribué DE L'INÉGALITÉ. Cette fois,
avec 4 livres en main et mon pamphlet publicitaire, l'accueil est bon.

Il y a aussi le fait que la faillite acceptée à $0.30 par $1.00
de la plus grosse librairie du Québec, Renaud-Bray,
a considérablement réduit la marge de crédit de toutes les librairies.
Les banques et les distributeurs de livres
sont maintenant extrêmement exigeants.
C'est sans doute à cause de cela que la librairie Renaud-Bray, justement,
a facilement accepté de prendre en consignation
une cinquantaine de mes livres pour ses trois principales librairies.
Question de remplir les étagères... (Voilà donc à quoi je sers!).
J'ai réduit ma distribution à 10 librairies.
Rien ne sert d'aller ailleurs si je ne vends pas là.
Ce sont: 3 Renaud-Bray, Olivieri, Hermès, Champigny, Gallimard,
Le Chercheur de Trésor, Caron et Zone Libre.
Soit une centaine de livres. Ce qui est peu.
Mais suffisant et peu compliqué à faire.
À la mi-novembre, je referai une tournée pour rajouter des pamphlets
si nécessaire. On me classe maintenant mieux: je suis en philosophie.
Je finirai bien par prendre, un jour, ma place.

13 octobre 1996

Ce n'est pas d'avoir de l'argent qui est important.
Mais de ne plus devoir en gagner.

14 octobre 1996

En plus d'un salaire minimum garanti donné individuellement à tous,
il faut frapper d'interdit (mettre sous tutelle et haute surveillance)
toute personne ayant accumulé au-delà d'un certain capital.
Obligation pour elle de cesser d'accroître ses affaires sous peine de saisis
et démantèlement. Création d'une police comptable qui ferait
des descentes d'audition comme on fait des descentes dans les bordels
pour en contrecarrer le fonctionnement.
(Les capitalistes sont de véritables putains maffieuses qui n'arrêteront
jamais de tenter d'exploiter autrui). Les traiter pour ce qu'ils sont.

15 octobre 1996

HÔPITAL SAINT-LUC.
CHAMBRE 11,312.
RÉPARATION D'UNE HERNIE.
CHIRURGIEN: ROMÉO LAFRANCE.

Je suis arrivé à l'hôpital Saint-Luc.
Heureusement, j'ai une chambre privée.
Le silence.
La télévision fermée.
Je lis *Aveux et Anathèmes* de Cioran.
Son langage de fils de pasteur: *Dieu, Satan, Enfer, sainteté*.
Sa misogynie.
Son passéisme frileux.
Son dégoût de la conscience.
Sa misanthropie.
Quelque chose aussi de pédant
dans sa clochardisation de l'Oracle de Delphes qu'il prétend être.
Le genre «maximes» manque de vie.
Il sent le goût encore de «dire la vérité».
La vie est plus modeste.
Plus réelle aussi.
Je préfère des choses dites au jour le jour sous forme de journal.

Je suis bloqué ici à l'hôpital,
comme à l'école, comme dans le coin des punitions.
Ne pas bouger.
Ne pas pouvoir trottiner à volonté.
J'ai perdu l'habitude de la discipline.
Je vis de plus en plus, à la minute, ce qui me plaît.
Je suis ici comme un fonctionnaire enchaîné à son boulot.
Si je voulais faire une oeuvre majeure,
il faudrait peut-être que je prolonge ce martyr et que j'aille gaspiller
le reste de ma vie dans une chambre de monastère.

Ce n'est que lorsqu'un discours «qui dit quelque chose» est vidé
de son contenu qu'il commence à avoir un élargissement dans le langage.

*«Une bonne partie de l'oeuvre sociologique de Durkheim repose
sur le postulat que l'intégration de toute collectivité a en définitive
des racines «religieuses», en donnant à ce terme une extension
assez grande (qui s'étendrait par exemple au marxisme-léninisme)»*
Guy Rocher
Durkheim aurait dû prévoir que les sociétés futures
se feraient sous une autre forme.
C'est d'un accord autour d'un certain nombre de normes (pour la plupart
techniques), et non de «religions», qu'ont maintenant besoin les sociétés.

Nécessité, pour survivre, de procéder par idéalisation de soi.
Il faudrait que je demande à ma soeur Germaine, à mon frère Olier,
à Mireille Baillargeon, à sa soeur Jeanne, à Claude Ramsay, à Guy Kosak,
et quelques autres, d'écrire, en une vingtaine de lignes,
comment ils me perçoivent vraiment.
J'aimerais bien voir la tête que je ferais en les lisant.
Je procède partout où je passe par une mise en scène théâtrale.
J'évite de montrer ma saleté, mes crises masturbatoires, mon ivrognerie,
mon goût récurrent du sordide, de tout ce qui est décadent.
Je joue l'homme responsable, sérieux, propriétaire, l'écrivain qui connaît,
l'homme en qui l'on peut avoir confiance.

Les architectes et les décorateurs de l'hôpital Saint-Luc
ne comprenaient rien à la jouissance.
La hauteur des fenêtres fait que lorsque l'on est assis ou alité,
il est impossible de voir la ville. On ne voit que le ciel.
Ma chambre est au 11ième étage et lorsque je suis debout
j'ai une belle vue sur l'est de Montréal, le fleuve, le stade Olympique.
Mais il faut que je reste debout pour en profiter.
Autrement, je ne vois que les calorifères sous les fenêtres, les murs roses,
les meubles plaqués bruns, la laideur surmontée (encore!)
d'un crucifix au-dessus du lit.

Guérir dans la laideur.
J'ai hâte de retourner dans ma maison.
La seule maison que j'ai vraiment aimée dans ma vie.
À l'exception peut-être de la maison de mon grand-père
et de ma grand-mère maternel à Grande-Vallée.

Un assistant-médecin vient de passer.
Il m'a expliqué qu'une anesthésie rachidienne
se fait avec une sorte de morphine en très petite dose.
C'est l'endroit où piquer le nerf qui compte.
Bon usage des drogues.
Pourquoi ne les avons-nous pas découvertes plus tôt?
Pourquoi nos ancêtres ont-ils préféré s'entre-tuer pour aller au ciel
plutôt que de travailler à moins souffrir sur terre?
L'influence de l'idiot pari de Pascal.

Ce qui me fatigue ici, c'est de toujours me sentir en «représentation».

Si j'avais *réussi* dans la vie, je serais sans doute professeur de littérature,
je me serais marié, j'aurais des enfants, je me serais acheté une automobile
et j'aurais un bungalow en banlieue.
Mais voilà.
Je serais sans doute divorcé.
J'aurais dû céder ma maison à ma femme
à qui je devrais verser une partie de mon salaire pour les enfants.
Donc, j'habiterais maintenant un condominium au centre-ville
(peut-être même près d'où j'habite maintenant).
Je serais sans doute, comme la plupart,
un professeur blasé, encore obligé d'enseigner pour joindre les deux bouts.
Alors...
Où donc ai-je échoué?

Marx n'a pas réellement parlé de la mort.
Cioran ne parle pas réellement du politique.
Il ne parle que de son mépris des «agités».
Mais ces «agités», pour la plupart, sont des pauvres
qui doivent encore s'agiter pour gagner leur vie...
Il est vrai que Cioran a traîné toute sa vie, en parasite, comme les riches.

Mireille Baillargeon est venue passer la soirée avec moi.
Quel ennui que de se retrouver face à face, comme deux petits vieux,
dans une horrible chambre d'hôpital à n'avoir, hors de nos affaires,
rien à faire, et, hors de nos habitudes, presque rien à se dire.
Nous en avons ri.

J'ai accepté l'offre d'une infirmière de prendre une pilule pour dormir.
Par simple goût d'expérimenter des drogues.
Pour me désennuyer d'être ici.
Après une demi-heure: simple relâchement musculaire.
Une pipée de cannabis aurait fait mieux pour m'endormir.

«*Rien ne sert à rien!*» s'exclame Cioran.
Tourmenté venu d'un monde trop rigide,
il est passé à côté de l'univers des drogues
qui auraient peut-être su le calmer.

16 octobre 1996

Je suis debout à la fenêtre. Le jour se lève lentement sur la ville.
Chacun recommence à aller à ses affaires.
J'allais oublier que l'architecture traduit d'abord une idéologie.
Et que les fenêtres de l'hôpital Saint-Luc ont peut-être été volontairement dessinées, au début du siècle, pour ne montrer que le ciel.
Pour les chrétiens d'alors, pouvait-il y avoir plus belle vue, une fois alités, que la vue sur le paradis.
Moi, je dois me lever pour que mon regard rejoigne la terre.
Cette architecture-là n'était peut-être pas faite pour les athées.

J'ai toujours été trop tourné vers moi pour devenir un homme de science.
Résultat d'une mauvaise éducation.
Ce qui me reste de ma mère qui ne pensait qu'à se «sauver» elle-même
contre toutes les choses de ce bas monde.
Si ma vie était à refaire, j'essayerais de corriger.
J'irais en science et en recherche.

Les aphorismes de Cioran
me laissent dans un sentiment de superficialité mondaine.
On ne sait pas trop quoi faire avec ces pensées, même souvent justes,
d'un fainéant.
Lui non plus d'ailleurs.
Il manque de sens pratique dans ses vues d'ensemble.
La conquête de l'espace, si aléatoire soit-elle, m'impressionne davantage
que ses gémissements méprisants et suicidaires.
Même s'il n'y avait rien devant nous, il y a néanmoins quelque chose ici.
Savoir agrémenter l'inutile.

Il faut être bien coincé dans une chambre d'hôpital
pour lire d'affilé tout un livre de Cioran!
Une philosophie de clochard suicidaire.
À quoi bon tout, puisque nous allons de toute façon mourir.
Une philosophie dangereuse dans les mains d'un tyran fou:
l'homme *doit disparaître*.
D'où tient-il soudain cette révélation?...
Encore s'il parlait de surpopulation, de nécessité de sélection,
ou s'il disait comme Nietzsche:
L'Homme est quelque chose qui doit être surmonté.
S'il avait été alcoolique, Cioran aurait bu jusqu'à son dernier livre.

17 octobre 1996

Enfin de retour à la maison.
Dans le silence encore plus grand de ma maison.
L'anesthésie rachidienne qu'on m'a faite m'a complètement déboussolé;
leurs médicaments, extrêmement puissants et efficaces
sur la table d'opération, font finalement vomir.
Revenir au jus de pommes maison et, parfois, pour m'endormir,
à la bonne pipée de cannabis!
Mais enfin. Ma hernie est finalement colmatée.
Je peux aller et venir lentement dans la maison.

18 octobre 1996

La soeur de Mireille, Jeanne, son amie Marie-Françoise Gautrin,
ma soeur Germaine et mon copain de rénovation Yves Gascon
m'ont téléphoné pour prendre de mes nouvelles.
Moi qui suis plutôt grossier et sans bonnes manières, j'en ai été touché.
Je ne souffre pas directement de mon opération.
Ma plaie ne me fait pas mal.
Mais, avec mon foi fragile, je n'en finis plus
d'en revenir de leurs médicaments.
Étourdissements, assourdissements, nausées.

19 octobre 1996

Repenser mon horaire. Aller travailler sur LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS à la bibliothèque du Parc Lafontaine de 9 heures à 11 heures. Travailler à la maison sur mon JOURNAL de 14 heures à 16 heures. Après souper, lire une heure sur l'histoire du Québec
en fonction de l'histoire de ses idéologies.
Le lundi, comme Mireille Baillargeon reste maintenant à la maison
(plan gouvernemental de compression de 5 jours en 4 jours),
travailler sur L'INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS DU QUÉBEC.
Suivre une certaine diète.

20 octobre 1996

Remontée lente. Ce n'est pas la plaie de l'opération qui fait mal.
Mais la réaction générale.
Étourdissement, bourdonnement des oreilles, mal aux os, faiblesse généralisée (à peine suis-je capable de rester une heure hors du lit).
Je mange par petits coups.
Le goût de faire des choses me revient peu à peu.
Il n'y a pas de projets sans santé.
Nous sommes assujettis au destin de notre corps.
J'aimerais vivre encore 20 ans. Je dois réviser mon régime de vie.
Mon organisation du travail aussi. Ne me concentrer que sur ce que j'aime.
Mes écritures et l'entretien de cette maison qui me permet de vivre librement.

21 octobre 1996

Avec la santé, le goût de vivre et de réaliser des projets revient.
Ce sont véritablement nos organes qui nous dirigent.
Nous ne valons guère plus, auprès d'eux,
à ce que valent les aides de camps.

22 octobre 1996

Dernière visite au chirurgien. Je me suis rendu à l'hôpital Saint-Luc en autobus. Je suis revenu, très lentement, à pied.
Le plaisir de retrouver mon autonomie.
Drôle de société que la nôtre.
À part le nom du chirurgien,
je ne sais le nom d'aucune personne qui m'a traité.
Partout où je suis passé,
l'on ne m'a identifié que par l'appel du nom inscrit sur mon dossier.
Nous sommes tous passés les uns à côté des autres, faisant ce que nous avions à faire, comme si nous étions tous les uns pour les autres des objets à déplacer pour pouvoir continuer notre chemin.

23 octobre 1996

DES PRODUCTIVITÉS DÉBILES.
Prenons par exemple la production d'un meuble un pin massif, solide, style antique.
Supposons que l'industrie à la chaîne peut produire 10 meubles «semblables» en bois pressé laminé dans le même temps.
Les analystes financiers d'aujourd'hui disent ceci:
la productivité est plus élevée dans la production des 10 meubles,
le rapport comptable y est aussi plus élevé.
Mais suivons l'histoire de ces meubles.
En fait, en moins de 10 ans,
les meubles de bois laminé seront, de quelque façon, brisés.
Le meuble en pin massif, lui, peut facilement durer 100 ans.
Le maintien de l'inventaire des meubles laminés
exigera donc de recommencer le travail tous les 10 ans.
Les analystes financiers diront encore ceci: la productivité est plus élevée puisque, en 100 ans, nous aurons produit 100 meubles.
Le rapport comptable approuvera.
Les politiciens parleront de créations d'emplois.
Nous avons affaire ici à une productivité débile
qui se retrouve tous les 10 ans, tout bêtement, à la case départ.
Une productivité de dupes qui, en fait,
profite d'abord à la minorité capitaliste qui l'encourage.

25 octobre 1996

Il nous faut en finir avec la construction de sanctuaires.
Finir de chercher à l'horizon la venue de nouveaux dieux.
Cesser de vouloir prier.
Il nous faut maintenant apprendre à nous taire.
Il nous faut apprendre à nous tenir debout dans l'immensité.
Apprendre à observer en silence
le grand mouvement cosmique qui nous emporte.

26 octobre 1996

L'oeuvre achevée est signe de mort.
Tout ce qui vit demeure fragmentaire.

28 octobre 1996

Ma génération est une génération de vieux malpropres
gaspilleurs et pollueurs.
Il n'y en a que pour eux.
Et il n'y en a jamais assez.

30 octobre 1996

Ouverture d'un «sommet économique» au «sommet» du Québec...
Les riches et leurs ministres sont à l'intérieur d'un hôtel
et en prennent pour leur bonne conscience.
Les pauvres sont laissés dans la rue.
Le discours de Lucien Bouchard fut économiquement insignifiant:
un ramassis de clichés néo-libéraux et de fausses intentions sociales.
Serait-il en train de vouloir «fermer» l'État
comme son collègue Mulroney a déjà fermé la Côte-Nord?
Les riches dont il s'entoure ne semblent pas plus intelligents
que ne l'est le richissime pharmacien Jean Coutu.
Celui-ci proposa, pour créer de l'emploi, de fermer les guichets
automatiques des banques et les stations d'essence libre-service.
Rangeons les tracteurs au garage et allons-y au pic et à la pelle!
Qu'a donc ce gouvernement à vouloir remettre le pouvoir de décider
entre les mains de simples vendeurs de pilules et de papiers torche-cul!
Où allons-nous avec ces constipés idéologiques qui se vantent
d'avoir réussi contre tous, par hasard, et qui ne savent même plus
comment s'y prendre pour en transmettre la recette.
Jacques Parizeau qui, de sa retraite écrit au journal LE DEVOIR,
commence peut-être à sentir la chiasse qui s'en vient.

31 octobre 1996

Tous, chrétiens, musulmans et autres,
sont maintenant obligé de respecter les mêmes normes techniques.

1 novembre 1996

La majorité des gens de mon époque n'ont pas besoin de réfléchir.
Ils ont adopté une idéologie prête à porter,
et, de là, peuvent opérer toute leur vie sans presque réfléchir.
Les grandes valeurs sont établies: travail, argent, amour...
Il n'y a plus qu'à bien s'y conformer.
Exercice relativement facile, et somme toute, heureux.

2 novembre 1996

Mireille Baillargeon est partie festoyer avec sa famille
à l'occasion de la fête de sa soeur Jeanne.
Je n'en suis plus.
Jeanne et moi finissons toujours par nous engueuler violemment.
Mireille et moi, nous séparons ainsi, progressivement, à la pièce.
Je suis de plus en plus heureux, seul.

9 novembre 1996

Historiquement, nous avons tendance à vénérer ceux qui nous freinent.
C'est la peur, encore, qui nous dirige.

12 novembre 1996

Il faut avoir eu beaucoup de temps libres pour simplement commencer
à comprendre ce que pourrait être notre liberté.

13 novembre 1996

Enfin terminé la tournée des médecins.
J'en ai tiré deux choses: réparation d'une hernie,
amélioration de mon fonctionnement thyroïdien.
Continuons donc, en santé, le vieillissement.

17 novembre 1996

Le passé est apaisant.
Parce qu'il est mort.
Le mythe du bon vieux temps est une illusion.
La vie est un incessant coupe-gorge.

18 novembre 1996

La pression de notre environnement social est tellement opprimante
que nous finissons tous, révolutionnaires ou non, par nous y conformer.

19 novembre 1996

L'école d'hier préparait un produit durable.

22 novembre 1996

L'économie de marché: ils s'échangent des bêtises pour faire de l'argent.

Un gouvernement qui est à la tête d'un casino et d'une régie des alcools
n'est pas un gouvernement propre.
Il ne lui manque plus que de gérer les bordels et le marché des drogues.

23 novembre 1996

Les ralliements politiques ressemblent aux ralliements sportifs.
L'émotion y a toujours plus de place que la réflexion,
et les énoncés de bonnes intentions plus d'éclat que la prise de décision.

24 novembre 1996

Il faut continuellement se battre contre l'Histoire. Les conformistes y ont pris les meilleures places. Les Socrate, Platon, Jésus ou autres. Ceux qui ont nui plus que servi. Respectons plutôt ceux qui ont fait avancer notre confort. Non ceux qui ont été à la tête des sectes.

27 novembre 1996

On enseigne actuellement le monde comme s'il devait y avoir une vérité. Reliquat de l'esprit de religion. On n'enseigne pas que ce qui est pensé est avant tout hypothétique, circonstanciel.

28 novembre 1996

Un système idéologique est comme une automobile.
Dès que le système roule depuis 3 ou 4 ans, il commence à s'encrasser.
Pour maintenir une sécurité, il faut toujours reprendre le modèle à neuf.

29 novembre 1996

Les pensées, aussi, s'usent.

1 décembre 1996

Le but, finalement, de l'école serait d'amener l'élève à s'exprimer.
Malheureusement, très peu de gens y arrivent.
La majorité ne vit que d'idées reçues.
La majorité des gens demeurent ainsi interchangeables.

2 décembre 1996

Décembre.
Il pleut sur la ville comme si c'était encore l'été.
Une autre fin d'année.
Et de nouveau les résultats de la répétition.
Car c'est bien ainsi que nous avançons.
Peu à peu.
D'année en année.
Dans la répétition.
Reprenant d'un jour à l'autre les mêmes thèmes et le même chant.
Ne réussissant finalement quelque chose
que par le fait de l'avoir plusieurs fois accompli.

6 décembre 1996

La plupart d'entre nous vivent dans un univers naïf.
Ce que certains qualifient de nihilisme
n'est en fait qu'une reconnaissance de l'illusion du savoir.
Un premier pas dans une autre conscience.
Un espoir de déboucher sur d'autres mondes.
(Bien que cela ne soit peut-être même pas nécessaire).
La «vérité» n'est qu'une norme utilitaire découlant de l'intérêt
du plus grand nombre de se rassurer en générant une erreur admissible.

7 décembre 1996

L'Histoire est un résidu de traces.
Ceux qui ont accaparé le pouvoir et l'argent y ont un espace privilégié.
Notre Histoire en est encore une d'usurpation.

11 décembre 1996

Pourquoi mes parents m'ont-ils forcé à naître?
Que diable ont-ils pensé à ce moment-là? Ont-ils seulement pensé?

Encore trop bu de vin! Je suis tombé en bas de l'escalier.
J'ai failli me casser un bras.
Dès que je bois, je tourne de plus en plus au sordide.
Nécessité de rompre définitivement avec l'alcool.
Je suis incapable de modération.

13 décembre 1996

Ils élisent des gens qui ont été comme eux.
Respectueux des institutions et des idées reçues.
La majorité, parce qu'elle est petite d'esprit, n'a jamais réellement
de reconnaissance envers ceux qui la font avancer.
Ceux qui changent le pays
ont à peine droit à un monument perdu au fond d'un parc.

14 décembre 1996

Gaston Miron est mort.
L'hiver est venu et la neige ensevelit lentement ceux que j'ai connus.
Je me suis retiré dans ma maison d'hiver avec comme seul réconfort
mes réflexions et mes livres, me préparant à mon tour au grand départ.
Miron était un poète patriotique.
Son oeuvre a répandu le goût de l'indépendance du Québec.
Ni Nelligan, ni Grandbois, ni Uguay, mais plutôt dans la lignée
d'une modernisation de Fréchette et de Crémazie
avec quelque chose de Nelligan, Grandbois et Uguay.
Poète politique, il était devenu le poète du système, son parti étant
au pouvoir, il aura droit, samedi prochain, à des funérailles nationales.

29 décembre 1996

Minables funérailles que celles de Gaston Miron.
Tout le conformisme du Québec y était.
Un autre exercice collectif de négation de la mort.
Le curé écrivain Jacques Grand'Maison officia.

Il fut en tout égal à lui-même: long, conformiste, ennuyant.
L'homélie funèbre de Pierre Vadeboncoeur, mal lue par un comédien,
ne fit qu'en rajouter.
C'est toute une génération qui s'en va.
Avec sa Bible sous le bras.
Miron le magnifique n'est plus.
Mais il y avait aussi l'autre Miron.
Miron l'encombrant:
«Avec Miron, on ne pouvait jamais parler. Il fallait toujours l'écouter»
Miron le sans-manières.
Miron le suffisant.
Miron le m'as-tu-vu.
Miron le grand parlotteux, toujours en compagnie, rarement au travail.
Et qui, lorsqu'il travaillait, travaillait mal, tout croche,
sans méthode et sans discipline.
L'anthologie des écrivains du Québec qu'il réalisa avec Lise Gauvin
est à ce titre frappante.
Livre mal fait, arbitraire, sectaire, qui évacua tout ce qui n'était pas bien
pensant: c'est-à-dire presque tout le modernisme et toute la contre-culture.
Miron le bien-pensant.
Qui ne voulait surtout pas déplaire à l'establishment catholique
et à tous ceux qui lui donnaient des prix.
De là Miron le flatteur.
Qui m'a menti en 1989, lorsqu'il me dit qu'il considérait que QUOI
et SEXUS avaient été les deux revues les plus importantes au Québec
après LIBERTÉ et PARTI PRIS,
«QUOI libérant le style, SEXUS libérant les thèmes» comme il disait.
Étrangement sans échos dans la préface de son anthologie...
des écrivains contemporains bien-pensants du Québec.
J'aimerais qu'il ne reste de Miron
que son peu de poèmes toujours repris et corrigés.
Le pauvre, l'amoureux soudain pris avec une femme folle,
celui qui ne fut peut-être poète que de 1965 à 1975,
avant d'être le ramancheur que l'on connaît et qui devint célèbre.

30 décembre 1996

Abordé Claude Beausoleil sur la rue.
J'étais curieux de savoir si Gaston Miron
avait demandé la présence d'un prêtre à l'approche de la mort.
Beausoleil dit n'avoir entendu parler ni de prêtre, ni de religion,
soit par Miron, soit par sa femme.
«Il était plutôt indifférent. La religion, pour lui, avait encouragé l'art dans les églises, surtout en Europe, et avait sauvegardé la langue au Québec».
Par contre Miron avait ses meilleurs amis dans la chrétienté:
Pierre Vadeboncoeur, Jacques Grand'Maison, Gilles Marcotte,
Fernand Ouellette qui vient justement de publier un livre
sur «sainte» Thérèse de Lisieux,
Je serai l'Amour...

Finalement mis la main sur le premier livre de Jacques Ferron: *L'Ogre*.
Il nous aura fallu huit ans de recherche avant de pouvoir rassembler
sous un même toit les 35 livres actuellement publiés de Ferron.
La culture québécoise n'est pas d'accès facile.

31 décembre 1996

Terminé un autre pamphlet publicitaire
pour LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.

MORNARD
L'AUTRE PHILOSOPHIE.
Tirage : 500 copies.
Pour la première fois déposé *at large* sur les comptoirs des librairies.

DE L'ÉCOLE

Pire que l'école, il y a l'ignorance.

DU NÉCESSAIRE COMBAT CONTRE L'IGNORANCE
L'ignorance n'est jamais pure.
L'ignorance est sans mémoire du temps.
L'ignorance est encombrée de superstitions propices aux pires certitudes.
Seule la connaissance peut encore montrer le chemin de la connaissance.

DE L'HÉRÉDITÉ
L'hérédité n'apprend rien d'autre que le nécessaire.
Nos cultures nous échappent.
Chaque génération doit en reprendre l'apprentissage à zéro.

DE LA MÉMOIRE DU TEMPS
Écrits, dessins ou autres moyens
assurent la transmission de nos croyances.
Mais la vie menace toujours sur nous
comme les forêts sur des temples anciens.
Il faut sans cesse que quelqu'un assure notre continuité.
La famille et l'école ont pour rôle de maintenir ainsi vivant
le culte des ancêtres.

Du contrôle de l'école.

DE L'ÉCOLE NEUTRE
L'école n'est ni libre, ni neutre.
Qui contrôle l'école, contrôle l'avenir.
Capitalistes, papes ou tyrans
ont compris l'intérêt d'encadrer les jeunes par l'école.
La liberté scolaire n'existe réellement
qu'aux époques de décadence des pouvoirs.

DE L'ÉCOLE LIBERTAIRE
Rarement l'école peut être libertaire.
Ce n'est qu'aux époques révolutionnaires
que les contestataires se risquent à descendre dans la rue.
La révocation menace toujours l'intelligence trop réfractaire.
Jamais l'école n'évite longtemps
de retomber dans les ornières de l'obéissance.

DU RÔLE DE L'ÉCOLE
Le rôle premier de l'école est d'initier.
Le second, de disqualifier.
Mais le premier objectif de l'école reste d'apprendre les vérités de l'heure.
Chrétiens, musulmans, capitalistes, communistes, fascistes ou autres,
tous ont obligé l'école à répandre leurs préjugés.
Jamais l'école n'échappe aux diktats du pouvoir.

DES ARNAQUEURS D'ÉCOLES
L'école a pour fonction d'initier à des techniques.
Mais l'école, dès l'origine, a été arnaquée par des sectes,
des partis politiques, des corporations, des syndicats qui, tous,
veulent la diriger pour y imposer leurs programmes doctrinaires.
Tous, ils essaient d'obliger à passer par l'adhésion à leurs normes
pour pouvoir être admis dans la transmission du savoir.
Les élèves y sont dès lors moins reçus pour eux-mêmes
que parce qu'ils sont la matière première du pouvoir.

DE L'ENDOCTRINEMENT
Jadis, la religion contrôlait la famille.
Et la famille enseignait la vie.
L'École est devenue le nouveau Temple de l'endoctrinement.

DE LA RÉPRESSION SCOLAIRE
Orientée en fonction de former pour les rôles futurs,
l'école enseigne d'abord l'obédience.
La répression, de siècle en siècle, s'améliore et se raffine.
Nul besoin désormais d'enfermer les poètes, de brûler les savants,
ni même de pendre le mécréant.
L'école programme tout candidat à la déviance
en l'habituant lentement à l'habitude d'avoir tort de penser autrement.

DE L'ÉVOLUTION DE L'ÉCOLE
L'évolution de l'école est liée à celle du pouvoir.
Même les révolutions d'hier
n'ont finalement servi qu'à renforcer l'autorité.
Le pouvoir ne cesse de resserrer ses liens sur les droits et libertés.

De l'élève.

DE LA BEAUTÉ D'APPRENDRE
L'enfant qui apprend est beau à voir et c'est plaisir que de lui montrer.
Ce n'est que lorsqu'il cesse naïvement d'apprendre
auprès de gens aussi naïfs que lui que progressivement tout se gâte.
Commence alors le véritable jeu d'empoigne
entre lui et ceux qui tenteront bientôt de l'abuser.
Rares ceux qui, enfin libérés des urgences de l'école,
pourront un jour revenir à leur naïveté d'origine
pour le simple plaisir d'apprendre à nouveau.

DU DROIT D'APPRENDRE
Mais ce ne sont pas tous les enfants qui ont accès à la connaissance.
Des millions d'enfants errent encore abandonnés à la mendicité de la rue.

DE LA DISPARITÉ DES ÉLÈVES
Dans la même classe, se retrouvent des élèves de tout acabit.
Des enfants gâtés comme des enfants souffrant de malnutrition.
Des enfants trop doux comme des enfants trop durs.
Des insupportables comme des trop polis.
Des enfants de plusieurs origines, de diverses religions,
parlant à la maison des langues différentes.
Des élèves en difficulté forcés de continuer dans des classes régulières
près de d'autres, plus doués, qui sont là comme des chiens savants.
Mais tous doivent faire semblant d'être égaux devant les répétiteurs.

DU RÔLE DE GARDERIE
De la première enfance à l'université,
l'école maintient son rôle de garderie.
L'école décharge ainsi les parents du souci de gardiennage
par la répétition, chaque jour, de la même besogne.
Peu importe la valeur de l'école, il vaut mieux que la jeunesse
y perde son temps que de la laisser désoeuvrée dans la rue.

DU HARNACHEMENT
L'école contingente le passage de l'enfance à l'âge adulte.
Les adultes y procèdent alors aux grandes opérations de harnachement.

DE LA GÉRONTOCRATIE
La gérontocratie, en ne cessant d'allonger le temps scolaire,
ne cesse de consolider son pouvoir.
La tâche de la jeunesse est de demeurer corvéable.

DU TIERS ÉTAT
Du droit de vie ou de mort qu'avait à Rome le père sur ses enfants au droit
en France de les faire embastiller, le droit du père s'est transmis à l'État.
Le code civil a consacré l'incapacité de la jeunesse.
Les jeunes n'ont droit de vivre
que sous l'autorité de ceux qui les précèdent.
La jeunesse d'aujourd'hui est le Tiers État de notre temps.

Des enseignants.

DE LA DÉMISSION DES PARENTS
La majorité des parents croit bon de s'en remettre à des fonctionnaires
pour s'occuper d'éduquer leurs enfants.
L'école favorise ainsi, dès le départ, le risque d'une irresponsabilité.

DE LA PAUVRETÉ DE CEUX QUI VIENNENT ENSEIGNER
C'est d'abord le salariat
qui amène la majorité des candidats à l'enseignement.
Faute de posséder une véritable richesse, reste la dignité de la culture.
À défaut de pouvoir accéder aux grandes fonctions de l'élite, le rôle
d'enseignant demeure pour la plupart une première promotion sociale.

DES PROCÉDURES D'EMBAUCHE
L'enseignant doit, pour son embauche,
faire preuve de sa conformité aux normes de l'heure.
Preuves de civisme, d'adhésion religieuse, corporative ou autres
doivent démontrer qu'il est avant tout un bien-pensant.

DE LA BUREAUCRATIE SCOLAIRE
L'école est devenue une bureaucratie.
Elle enrichit une masse d'administrateurs
qui n'a jamais su vivre que du bien-être scolaire.
Malgré les abus et le gaspillage,
ils n'ont réellement de comptes à rendre à personne.
L'essentiel est que tout se termine en compilations.
Des milliers de fonctionnaires
s'affairent à calculer les notes et les salaires de chacun.

DE L'ENCADREMENT DES MAÎTRES
L'enseignement d'aujourd'hui fonctionne par objectifs.
La vérité est ainsi donnée dans le programme
et décomposée dans ses applications.
L'enseignant n'a plus qu'à suivre l'encadrement.
Heureusement,
il arrive encore que quelques-uns osent atténuer l'absurdité.

DE L'IGNORANCE SAVANTE
Depuis le début, l'école a fait problème.
Une majorité de professeurs y gagnent leur vie, honorablement,
à n'y répéter que des idées reçues.
Ils jargonnent sur tout, mélangeant le vrai avec le faux,
le mot juste avec le préjugé.
Leur rôle est d'amener l'élève à son plus haut niveau d'ignorance savante.
On y montre, avant tout, dans le but de ne choquer personne,
à se bien tenir, guindé dans le savoir.

DES NOUVEAUX ACCOUCHEURS
Avant la facilité de la copie,
la pratique du cours déclamatoire était nécessaire.
Aujourd'hui, ce n'est que parce que l'élève ne travaille pas de lui-même
qu'il y a nécessité de le pousser.
Les enseignants ont désormais pour fonction principale
de forcer l'apprentissage.

DE LA DÉFORMATION D'ENSEIGNER
Certains instituteurs en sont venus à ne plus pouvoir parler sans enseigner.
Même lorsqu'ils devraient apprendre, ils ne savent plus se taire.

DES ASCENDANTS SURFAITS
Trop de professeurs ne font que se pavaner dans leur privilège
de connaître d'avance la réponse.
L'âge et le conformisme sont souvent les seules qualités intellectuelles
de ceux qui n'en ont pas.

DE L'APTITUDE À LA GLOSE
L'école des professeurs est une école du passé.
Une majorité n'y fait carrière que pour son aptitude à la glose.
Prétendant toujours connaître,
l'école des professeurs est ainsi devenue dangereusement réductrice.

DES VÉRITABLES MAÎTRES
Les véritables maîtres, rarement, peuvent enseigner.
Ils dérangent trop la vérité de l'heure.
Ceux qui enseignent ne font, pour la plupart,
que répéter des vérités admises.
Chacun part ainsi dans la vie avec ce bagage des autres
comme une marionnette dont les fils seraient tirés par le passé.
Chacun exprime ses idées par des opinions toutes faites, la plupart
du temps emmagasinées sans contrôle, par paresse ou par docilité.
La grande souplesse d'apprentissage de la jeunesse
est ainsi tronquée dès le départ.

Des enseignements.

DU MAINTIEN DE LA TRADITION
Cimetières de la culture, écoles, bibliothèques, musées ou autres
sont notre mémoire du temps.
On y entre comme dans des mausolées où la vie s'est presque arrêtée.
Les génies, comme des saints, y sont maintenant partout mis en niches.

DES ÉTAPES SCOLAIRES
La première école a pour mission d'apprendre à lire, à écrire, à calculer,
à bien gérer ses affaires et à bien se tenir parmi les siens.
La seconde enseigne les techniques nécessaires
au bon fonctionnement de l'élève dans les industries de son temps.

DE L'INSTALLATION DE LA CRÉDIBILITÉ
L'école est dépositaire des références nécessaires
à l'installation de la crédibilité.
Tous y redisent ainsi, chaque jour, le monde
jusqu'à ce que celui qui apprend le perçoive tel qu'il doit être dit.
Chacun doit organiser ses perceptions
pour qu'apparaisse la régularité attendue.
Chacun doit devenir un point de validation.
Le monde est ainsi une description
qui s'apprend péniblement dans un dressage illogique et violent.
Chaque tribu a ses délires qui lui tiennent lieu de valeurs.

DE LA LEÇON D'APPARTENANCE
L'école enseigne la vérité.
Dès la première école,
on conduit l'élève sur le chemin de la croyance reconnue.
La première leçon d'appartenance
est ainsi le premier pas dans la certitude.

DE L'ENSEIGNEMENT DE LA SATISFACTION
L'école est la plus grande agence de publicité de notre temps.
Elle entretient chez tous la terreur du manque d'éducation.
Elle livre à tous le prêt-à-penser nécessaire au maintien de la satisfaction.
Banalisant ce qui dérange, passant sous silence ce qui peut nuire,
elle organise dès lors arbitrairement les normes opportunes
à sa prééminence.

DE LA LEÇON DE CONFORMISME
L'école enseigne à tous les règles de base du comportement.
Toute critique du système y trouve difficilement sa place.
Il n'y a que la norme et la vérité de l'heure
qui sont reçues dans son enseignement.
L'école est devenue le lieu privilégié de l'apprentissage du conformisme.

DE L'ENSEIGNEMENT MORAL
De par ses programmes, toute école, même officiellement neutre,
est porteuse de morale.
Même si chaque confrérie enseignait privément ses options,
l'école publique n'en serait pas moins contraignante.
Il n'est de connaissance qui ne sous-entende un comportement.
Aucune connaissance ne se répand
sans faire naître une haute teneur d'intégrisme.

DES ÉTUDES INUTILES
De tout temps, l'école s'est attardée sur des points d'érudition.
Son rôle, trop souvent, n'est que d'obliger à apprendre des choses inutiles.
Hier, on y enseignait sérieusement la théologie et le latin.
Le dérisoire d'aujourd'hui a d'autres noms.

DE LA MULTIPLICATION DES LANGAGES
Toute science crée maintenant ses analphabètes.
La multiplication des langages spécialisés
ne cesse d'accentuer l'ignorance de chacun.
Partout la victoire de l'instruction
finit en défaite de la connaissance générale.
L'école, par ses spécialisations, prépare un nouvel abrutissement.

DES SPÉCIALISATIONS
Le programme principal de l'école est d'apprendre la discipline.
Le monde se trouve ensuite partagé en d'autres disciplines.
Toute science est un nouveau moyen d'affermir l'autorité.
D'une faculté à l'autre, le produit fini reste ainsi sensiblement le même.

DES DIPLÔMÉS INCULTES
L'éducation est un mot-clef de notre temps.
Tous y cherchent respect et avancements.
Mais nos sociétés demeurent fondamentalement incultes.
L'apprentissage des choses inutiles et la petitesse des idéologies
en sont la cause.
L'école qui ne débouche pas sur l'accès à l'argent n'intéresse personne.

DU CULTE DE L'ARGENT
L'école enseigne le culte de l'argent.
Les tâches non rémunérées n'ont pas leur place dans les savoirs reconnus.
Les programmes sont faits en fonction du travail monnayé.
La connaissance scolaire n'atteint finalement sa pleine valeur
que lorsqu'elle devient rétribuable.

DE L'ENSEIGNEMENT DU MÉPRIS
L'école, en disqualifiant, enseigne le mépris.
Elle apprend aux enfants des classes privilégiées
le comportement qu'ils devront avoir pour arnaquer légalement les autres.
Elle les déculpabilise et les justifie ainsi
de la cruauté qu'ils devront exercer.

DE L'ÉLOGE CACHÉ DE LA TYRANNIE
L'école, par l'abus d'attention qu'elle porte aux faits des hommes du passé
qui ont commandé et détruit, enseigne le respect caché de la tyrannie.
En donnant prééminence à l'histoire du politique
sur l'histoire des progrès de civilisation,
l'école ne fait que maintenir l'idée de la fatalité.
L'évolution réelle des civilisations ne se répète pas.

DE L'INSIGNIFIANCE
L'école a rendu l'insignifiance à la portée de tous.
La force de l'école vient de sa petitesse d'esprit.
Tout ce qui est grand se retrouve, chez elle, en réduction.
C'est d'abord une connaissance anthologique qu'on y enseigne.
Une succession mondaine de noms et de théories admises.
Chacun peut ainsi se laisser aller à croire
qu'il sait alors qu'il ne sait pas qu'il ne sait rien.

DE L'ASSURANCE CONTRE L'IGNORANCE
C'est moins la connaissance que l'assurance d'en avoir
que l'élève recherche.
L'école est ainsi devenue
la première maison de courtage contre l'ignorance.

DE L'IGNORANCE
Jamais l'école n'abolit l'ignorance.
Les peuples vont maintenant à l'école
comme ils allaient hier au catéchisme.
La majorité ne connaîtra pas plus de choses de son temps
que les croyants d'hier ne connaissaient les livres saints qu'ils vénéraient.

De la méthode.

DU RÔLE D'ACCUEILLIR
Le rôle de tout enseignement est d'accueillir.

DU RITUEL SCOLAIRE
La cérémonie scolaire ne peut se dérouler dans l'informel.
L'univers de l'école s'exprime ainsi par des mises en scène, des rituels, des initiations.
L'école est l'une des plus grandes expressions de l'esprit magique
de notre temps.
Comme lors des initiations primitives,
l'école s'autorise le droit de faire souffrir avant de permettre le passage.

DU MIMÉTISME

Chacun possède à sa naissance la capacité de s'adapter.
Ce n'est ni la logique, ni la raison qui nous incitent à apprendre,
mais le mimétisme.
Le mimétisme est la base de tous les enseignements.
L'erreur première de l'école est de retirer l'enfant du plaisir de mimer
pour l'enfermer dans la tristesse de la réglementation.

DE L'ÉCOLE HEUREUSE

L'école heureuse ne peut être qu'une oasis dans le système.
Ce sont les parents qui, les premiers, la refusent.
Sous prétexte que l'avenir de leurs enfants est en jeu,
la majorité des parents ne veulent prendre aucun risque.
L'autoritarisme des maîtres et le traditionalisme des programmes
sont les garants du succès de leurs enfants.

DE L'ENNUI

Dès l'école, l'ennui envahit la vie.
Temps surchargé des heures de classes où l'on éduque à l'ennui
dès l'enfance.
Préparation aux temps et aux espaces de travail de demain
coupés du temps et des lieux réels.
Abrutissement sous le bruit des cloches, du jargon des maîtres,
des moteurs d'autobus de l'aller-retour.
La vraie vie, déjà, est ailleurs.

DE LA MÉTHODE DÉMOCRATIQUE

Il y a toujours eu conflit entre l'école libertaire et l'école autoritaire
appliquant les méthodes du catéchisme, de la baguette et de l'examen.
Contrôle des comportements, de l'habillement, de l'horaire,
tout devient prétexte à règlements.
Le risque de l'école a toujours été d'enseigner trop d'obéissance.

DU RÔLE RÉPRESSIF DES MÉTHODES

Quelle que soit la méthode, l'école, dans nos sociétés d'iniquité,
apprend nécessairement l'obéissance et la résignation.
Les méthodes nouvelles ne font qu'atteindre l'enfant plus profondément.
Même si l'école apprenait à être libre, la majorité des élèves
n'auraient pas les moyens financiers de le demeurer.

DE LA MOTIVATION

Dépositaire de tous les savoirs reconnus et de tous les pouvoirs
de disqualification, l'école distribue, parmi les moins nantis,
le droit d'accès aux tâches rétribuées.
La plupart des élèves ne viennent à l'école
que pour le diplôme qu'on leur promet.
Les enseignants, malheureusement, ont compris cela.
Tous en sont venus à attacher plus d'importance
à la diplomation qu'à la connaissance.

DES RÉPONSES ACCEPTABLES

L'école prépare à des questions qui n'ont qu'une réponse.
Par la fenêtre, l'élève regarde la vie lui échapper.
Travail ennuyeux dont il ne retire que des systèmes clos.

DES MÉTHODES DE FORÇAGE

L'école apprend moins à apprendre qu'elle ne force à apprendre.
L'école est ainsi devenue un lieu de forçage.
Les acquisitions joyeuses ont fait place au gavage et à la punition.
Même les meilleures connaissances y deviennent étouffantes
tant elles sont tassées les unes contre les autres.

DES MANUELS SCOLAIRES
Les manuels scolaires sont en général déphasés.
Mais les nouveaux pharisiens se bousculent aux portes de l'école.
La fonction des manuels est moins de susciter le goût du savoir
que de fournir un instrument facilitant la diplomation.
Pour ne déplaire à personne,
on y répète tout ce qui se dit de lieux communs.
C'est la façon d'y exprimer les choses qui déforme tout.
La peur des fonctionnaires qui les produisent y est partout présente.
On abrutit ainsi le plus grand nombre en voulant les instruire.

DES EXAMENS
Les examens, jadis inventés pour le recrutement des grands mandarins,
sont devenus la norme de sélection des petits.
L'école, en voulant copier la manière des grands,
ne fait que montrer la petitesse de son jugement.

DES CORRECTIONS ANONYMES
Le rôle des examens est de forcer en priorité la mémoire.
C'est de bien savoir obéir et de répéter qui a de l'importance.
Les corrections en sont principalement facilitées.
Les maîtres n'ont désormais plus besoin de connaître l'élève pour le juger.

DE L'ÉCOLE D'AUJOURD'HUI
De tout temps, il y a eu des enseignements.
L'école d'aujourd'hui n'est qu'une méthode parmi d'autres.
Les nouvelles technologies préparent d'autres regroupements.
La transmission du savoir exige une plus haute définition.

DU GOÛT D'APPRENDRE
C'est rarement l'école qui apprend à apprendre.
Le goût du savoir naît généralement de source.
C'est d'abord la famille qui donne le ton.
L'école ne peut être qu'une introduction à la véritable méthode
d'enseigner: celle de l'apprentissage réel et du compagnonnage.

De la discrimination.

DE L'ÉLITISME
L'école reste avant tout un lieu de discrimination.
Ce sont généralement les classes sociales
qui influencent le droit d'accès aux professions.
L'école perpétue l'élitisme.
De la première enfance à l'université, la route toujours se rétrécit.
Les professeurs, surtout universitaires,
ferment des portes plus qu'ils n'en ouvrent.

DU DÉCROCHAGE
Dès le départ, l'école divise et prépare l'élimination.
Les pauvres y comprennent vite
qu'ils n'ont pas d'avenir dans le savoir des riches.
Ce que l'on n'a pas connu dans l'enfance devient, à l'école,
une disqualification.
L'absentéisme et la désertion sont la soupape de sûreté des vaincus.
Le décrochage scolaire
n'est que l'initiation au décrochage social lui-même.

DU PREMIER LIEU DE L'HUMILIATION
Ce sont surtout les pauvres qui, à l'école, sont inadaptés.
C'est l'école, par son choix des enseignements, qui crée l'inadaptation.
L'école obligatoire
doit faire semblant de scolariser ceux-là mêmes qu'elle doit exclure.
Dès la première école,
les retards qu'elle cause ne cesseront de prendre de l'importance.
L'école devient ainsi le premier lieu de l'humiliation.

DE LA COURBE DE L'ÉCHEC
La montée des arrivages d'étudiants est de plus en plus spectaculaire.
L'idéal de promotion sociale a maintenant atteint toutes les classes.
Mais ce n'est là qu'une illusion.
La courbe de l'échec colle étroitement à celle de la pauvreté.

DE L’ENDETTEMENT
Sous prétexte d’égalité des chances,
l’école en est rendue à produire plus de diplômes qu’il n’en faut.
Mais elle n’a aucun pouvoir sur les emplois disponibles.
Ne trouvant pas d’emploi, les étudiants poursuivent leurs études.
C’est la course en avant.
C’est l’endettement chronique des pauvres.
Les mieux nantis ont les moyens de renchérir.

DE L’USURPATION
La fonction sociale de l’école est de légitimer l’usurpation.
Dès le départ, les vainqueurs sont désignés.
Le langage de l’école est le langage abstrait des classes dirigeantes.
Les pauvres doivent laisser à l’entrée la langue de la rue.
Les fausses chances laissées à tous au départ
servent avant tout à faire accepter la sélection illicite des mieux nantis.
L’école gave les pauvres de ses vaines promesses,
mais son premier but est de les enrégimenter.
Les héritiers de la pauvreté
n’atteignent jamais aux véritables privilèges de la culture.

DES GRANDES ÉCOLES
La véritable éducation a toujours été l’apanage des riches.
Ce n’est que parce que nos techniques se compliquent et se diversifient
que le pouvoir en est arrivé à devoir instruire les masses.

DES TITRES DE DOMINANCE
Les diplômes relèvent d’un pacte social de dominance.
Chacun, pour outrepasser autrui, doit présenter ses titres de noblesse.
L’école prépare ainsi des vainqueurs
par un dur apprentissage de l’arrogance.

DE L'ESCALIER SANS FIN DU SAVOIR
L'escalier sans fin du savoir scolaire oblige toujours à plus de fiabilité.
L'école prépare avant tout les plus qualifiés
au rôle de futurs agents de répression.
Chaque étape établit la preuve de la soumission des meilleurs
et la garantie de leur appartenance réelle à l'ordre des riches.
Les exclus sont rapidement acheminés
vers les rôles subalternes de la pauvreté.

DES ESCLAVES INSTRUITS
L'esclave d'aujourd'hui, sans formation technique, n'est rien.

DE L'ARMÉE NOUVELLE
L'école devient de plus en plus la version savante du service militaire.
La pédagogie de la libération ne réussit pas à y prendre place.
Le respect des créations joyeuses n'y est pas plus toléré
que dans les casernes.

DE LA PAIX SOCIALE
Le rôle de l'école est de préparer la paix sociale.
La répression policière a besoin, pour survivre, d'une barrière intérieure.
Hier, la religion y suppléait.
Aujourd'hui, l'école tente encore d'endiguer le peuple.

DE LA RÉPRESSION SCOLAIRE
L'école doit empêcher l'insurrection contre le pouvoir.
Ses règlements relèvent d'une idéologie de la domination.
Dès le jeune âge, l'école enseigne à chacun ce qu'il doit apprendre.
On lui apprend, pour une bonne part,
des choses qui lui seront totalement inutiles.
La majorité des professeurs
n'ont pas conscience du rôle réel qui est le leur.

DES LIBÉRATIONS CONDITIONNELLES
Pour plusieurs, l'école s'est transformée en prison.
Toute organisation carcérale finit par obtenir de ses prisonniers
une reddition.
Chacun doit s'abandonner à la dictée.
Pour les dissidents, le silence est souvent la seule voie de survie.
Mais tous doivent se présenter à l'école pour en obtenir leur libération.

DU CASIER SCOLAIRE
Le carnet scolaire n'a d'égal que le casier judiciaire.
Qui a eu des problèmes à l'école
devra en subir toute sa vie la discrimination.
L'éducation pour tous est devenue le fichage de tous.

Des réformes.

DES MINISTRES DE PASSAGE
Ce sont toujours des ministres de passage
qui ont la responsabilité de réformer l'école.
En général sans compétences dans le domaine, ils s'éternisent d'abord
en commissions d'enquête pour ne finir trop souvent
que par changer très peu de choses après avoir chambardé tout le monde.

DES RÉFORMES SCOLAIRES
Les réformateurs d'école accusent d'abord ceux qui y enseignent
et ceux qui doivent y apprendre.
Rarement ceux qui la programment et la dirigent.
Pour se donner du poids et de la compétence,
toujours ils ajoutent des crédits et des cours.
Comme si plus d'argent et plus de charges
allaient enfin donner une performance.

DES RÉFORMES BUREAUCRATIQUES
Jamais des subventions d'État ne sauveront la société de ses bureaucraties.
C'est en entretenant l'illusion de leur nécessité
que les bureaucraties tentent encore de se maintenir en place.

DES RÉFORMES RELIGIEUSES
Ceux qui dirigent l'école ont nécessairement tendance à la réformer
dans le sens de leur croyance.
Le goût de l'intégrisme et de la certitude a toujours fait bon ménage
avec les leçons apprises.

DES RÉFORMES FINANCIÈRES
La gratuité scolaire fait illusion.
Ce sont les pauvres
qui financent finalement la trajectoire montante des élèves privilégiés.
Jamais les réformateurs n'osent réellement toucher aux privilèges.

DE LA RÉCUPÉRATION DES EXCLUS
Faute de croissance démographique,
les fabricants d'écoles doivent maintenant se recycler.
La récupération des exclus devient urgente.
Pourtant l'école de récupération n'a eu jusqu'ici que peu d'effets.
Le contexte social de l'école est justement
ce qui l'empêche de rejoindre ceux qui en auraient le plus besoin.

D'UNE AUTRE RÉFORME
Le droit de définir les programmes n'a jamais été l'affaire des populations.
Encore moins celle des élèves.
Ce sont d'abord les prêtres et les princes qui exerçaient ce droit.
Une grande part des choses qu'on enseignait alors
était sans utilité autre que pour servir l'Église ou le Roi.
L'école d'aujourd'hui s'est recyclée dans les besoins de l'Industrie.
Jamais les réformateurs n'osent laisser à l'élève le droit de cheminer,
selon ses besoins, dans des programmes ouverts.

De la nécessité d'une autre dimension.

DU NAUFRAGE PRÉVISIBLE
Tel un Titanic filant sur l'océan des incertitudes,
l'école d'aujourd'hui se dirige directement vers le naufrage.
Administrateurs, professeurs ou autres diplômés,
s'y trémoussent encore dans l'importance de leurs rôles.
Chacun se confine au système; jamais il n'a été aussi performant.
Seuls quelques marginaux, pressentant d'autres mondes,
voient dans la nuit l'arrivée des banquises.

D'UNE PÉDAGOGIE DE LA LIBÉRATION
L'absence de compétition et l'indifférence au classement
sont les signes d'une école saine.
Une pédagogie de la libération doit être une pédagogie heureuse.
Prendre conscience d'exister
doit être contraire à l'ambition de réussir contre les autres.
Le respect de la différence, le sens de l'entraide et le goût d'être soi
sont les seules valeurs créditables.
L'école qui ne sait pas cela est une école qui ne sait pas vivre.

DE LA NÉCESSITÉ D'UNE AUTRE DIMENSION
La réalité de l'école n'a jamais été celle de la vie.
C'est généralement en dehors de l'école que nous apprenons à vivre.
Et c'est en dehors de l'école que la matière scolaire de demain
prend généralement sa forme.
L'objectif ne doit plus être l'urgence de la production.
La psychose de la pénurie ne doit plus nous orienter.
Il faut cesser de voir la vie en terme de devoirs.
Il y a nécessité d'une autre dimension.

1997 55 ans

2 janvier 1997

La culture n'est pas encore d'une grande importance dans nos sociétés.
La majorité d'entre nous peut encore très bien vivre
en se laissant tout simplement aller au pilotage automatique de l'instinct
avec, pour toute culture, quelques idées reçues.
Il s'agit de répéter, même sans y croire, ce qui *fait bien*.

3 janvier 1997

Ma soeur Germaine et une de ses amies écrivains, Bianca Côté,
ont passé une semaine à la maison de campagne de Mireille Baillargeon.
Un moyen de rendre utile cette maison.
Il n'y a que les souris qui, je pense, n'ont pas apprécié...

4 janvier 1997

L'oeuvre la plus importante de Pierre Baillargeon est sans contredit
son journal. Ces carnets dont, étrangement, il se préoccupait le moins.

5 janvier 1997

À l'école, tout le monde doit apprendre la même chose.
Et en même temps. Simple système d'enrégimentation.

6 janvier 1997

Il n'y a pas, en soi, d'échec d'une vie.
Il n'y a d'échec que par rapport à un rêve de jeunesse déçu.
Une grande partie des populations s'enlise dans l'alcool et les drogues
pour oublier qu'elle n'est pas devenue ce qu'elle a d'abord rêvé d'être.

7 janvier 1997

Le goût effréné de «faire de l'argent» est une forme de maladie mentale,
et doit être traité comme tel.
Syndrome du collectionneur impulsif.

10 janvier 1997

La haine est le sentiment général des populations.
Ce n'est que lorsqu'il y a espoir d'ascension sociale
et d'accroissement des richesses
que les tensions peuvent momentanément se résorber dans la politesse.
Il n'y a pas de cité paisible.
Il n'y a que des peuples pacifiés
qui ravalent, bien malgré eux, leurs haines et leurs envies.

11 janvier 1997

L'école montre moins à lire qu'à obéir à l'écrit.
Mais que peut-on faire avec des maîtres
qui n'ont jamais *osé* être eux-mêmes.

21 janvier 1997

C'est parce que nous détournons la nature de ses fins
que nous atteignons à un peu de liberté.
Éjaculer sans engrosser.
Faire un effort pour autre chose que l'utilité.

24 janvier 1997

Librairie LE BOUQUINISTE.
J'étais venu y acheter «Poésies» de Alfred Garneau (1906)
que j'y avais repéré.
Entrèrent Marc Gariépy et sa compagne.
Pour vendre 13 volumes de Daudet, reliés plein cuir.
Pour manger.
La misère.
Le libraire qu'il connaît, qu'il tutoie, Pierre Chapus, un vieux monsieur pensionné qui doit lui aussi compter ses sous pour arriver, hésitait.
Mais Gariépy insistait.
Il insistait disant que lui et son amie étaient dans un moment très difficile, qu'il devait vendre ses livres, bien malgré lui.
Le libraire se laissa finalement aller à la générosité offrant $10 par volume (ce qui est un bon prix).
Cette odeur de misère qui me fait mal.
Échangé deux mots avec eux.
Sur la difficulté d'être gens de lettres.
Il y a quelque chose d'emphatique chez ce Gariépy.
Qui rappelle Gaston Miron.
Comme une relève de la misère.
L'arrogance des malheureux pour rester en surface.

25 janvier 1997

Les gens de mon époque qualifient de *nihilisme*
tout ce qui renie leur *angélisme*.
(Tout le contraire de la définition de Nietzsche).
Mêmes athées, ils s'inquiètent encore, comme Gaston Miron
à la veille de sa mort, de ce que l'on ne les oublie pas...
Alors que les pyramides elles-mêmes, un jour, disparaîtront.

26 janvier 1997

C'est en autant que je me suis débarrassé de la *morale*
que je me porte mieux.
J'ai tenté, dans ma jeunesse, de suivre la voie de la perfection morale.
Je n'avais de repos
que lorsque je pouvais contrôler mes anarchies intérieures.
Il me fallait vivre dans un climat continuel de répression.
Tout ne pouvait que concourir à soulever en moi
de violentes et excessives réactions d'*impureté*.
C'est au contraire tous les jours
qu'il faut se partager entre le calme et la passion,
entre le plaisir d'être repu et le goût de dévorer.
Il n'y a ni bien, ni mal.
Il n'y a que des manques de jugement.

27 janvier 1997

Mon travail intellectuel n'est pas de me soucier des grands arbitrages
sociaux pour continuer à faire marcher, coûte que coûte, *ce système-ci*.
Dieu merci, je n'ai pas à tenir compte de ce qu'il faille amender l'article
93 de la Constitution Canadienne pour en arriver à la laïcité de l'école!
Avec leur soi-disant société de droit,
les gouvernants et leurs populations sont finalement devenus
un tas de bretteux qui passe leur temps
à s'enfarger dans les fleurs du tapis.
Bien avant 1837, n'en parlait-on pas déjà de cette laïcité de l'école?...
Ce qu'il y a de plus progressiste chez nous vit encore
dans une idéologie de l'indécision.

28 janvier 1997

(*Lettre envoyée à Marcel Olscamp*).
Marcel.
Je te remercie de ton intérêt pour mon travail.
Je t'envoie, pour le prix d'un seul, les quatre volumes parus:
DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE,
DE LA CROYANCE,
DE L'INÉGALITÉ,
DE L'ÉCOLE.
J'aimerais que tu me fasses part, un jour, de tes précieux commentaires.
Je cherche, par thème, à exprimer une difficulté que l'on peut retrouver, comme en répétition, dans chacune de nos civilisations.
Je doute fort, dans l'état actuel de nos connaissances,
de la capacité *réelle* des réformateurs.
J'en suis, crois-moi, le premier attristé.

29 janvier 1997

Nous, gens de la Terre, n'avons pas encore tiré les conséquences réelles de nos découvertes spatiales.
Nous continuons à vivre *comme si* cela n'avait pas eu lieu.
Comme si cela n'avait rien changé.
Comme si nous étions restés immortels et par conséquent indifférents à cette immensité qui nous entoure et où nous continuons de nous enliser.

30 janvier 1997

Rien n'a réellement changé.
Les super-capitalistes ont remplacé les rois et leurs pouvoirs arbitraires;
les politiciens ont remplacé les prêtres et leurs oeuvres de charité;
le peuple est demeuré dans la rue.

31 janvier 1997

La plupart de nos maîtres n'étaient que des mals appris qui,
au sortir des granges à bestiaux de leurs parents, osèrent nous enseigner.
Avec l'assurance des ignorants, ils prétendirent nous apprendre l'égalité,
la justice, la démocratie, voir même le chemin de notre immortalité.
La plupart de ceux qui les remplacent aujourd'hui ne valent guère mieux.
Ils sont en tout conformes à ceux qui les ont formés.
C'est parce qu'ils sont sans envergure qu'ils sont, à leur tour, en place.

3 février 1997

J'ai dû, bien malgré moi, sous la pression de ma soeur Germaine
et de Mireille Baillargeon, retirer une phrase du livre DE L'ÉCOLE:
«Il y a des enfants qui n'auraient jamais dû naître».
La phrase n'avait peut-être pas là sa place, sans autres explications.
Mais le fait demeure que l'on ne pourra réellement changer
notre société tout en la laissant envahir, comme on continue de le faire,
par une progéniture chaotique.
Pour la moindre fonction sociale,
tous s'entendent pour exiger des compétences.
Pour enfanter, aucune.
Comme si on pouvait espérer quelques choses des «rattrapages scolaires»
subséquents...
L'enfantement est à la veille de cesser d'être une simple affaire d'instinct
privé.

4 février 1997

Les imprimatur sont désormais les logos des compagnies dominantes.
Bell, Hydro, GM, Desjardins, etc.
Ils apparaissent aujourd'hui au début des émissions de télévisions
comme jadis l'imprimatur des évêques apparaissait au début des livres.

12 février 1997

Les concentrations urbaines ne sont que la suite logique
des concentrations en villages.
À l'agriculture familiale donnant naissance au regroupement en villages
succède l'agriculture à concentration industrielle
donnant naissance au regroupement en ville.
C'est comme si notre nature répétait inlassablement un même scénario,
l'adaptant pour ainsi dire à chaque degré de transformation.

13 février 1997

Nous vivons encore dans un monde où certains individus
s'arrogent le droit de prendre les autres en otages.
Nous vivons encore dans une société néo-esclavagiste.

14 février 1997

Enfin terminé la première version privée du livre
INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS DU QUÉBEC
PAR ANNÉE DE NAISSANCE
AVEC LEUR BIBLIOGRAPHIE.
Quelque 400 pages de noms d'auteurs et de titres de livres,
des années de naissance 1940 à 1979.
D'ici un an, semaine après semaine,
je vais remonter le temps jusqu'à 1900.
Puis jusqu'au début de la colonisation de ce coin de l'Amérique
par les Européens.
Mais l'idée serait d'y joindre progressivement un genre d'histoire
des idéologies, la liste d'auteurs n'étant donnée qu'à l'appui.
Beaucoup de labeur.
Comme pour combler un ennui profond.

15 février 1997

Petite fête au vin! Après deux mois d'abstinence et de travail sans arrêt.

25 février 1997

Heureux ceux qui, comme Michel Chartrand ou Pierre Falardeau, pensent pouvoir changer le monde en traitant ceux qui le dirigent de tous les noms! Ils ne sont en fait que des *trompettes de Jéricho* se faisant aller devant des murs qui, de toute façon, s'effondrent déjà d'eux-mêmes. Ils ne parlent que parce qu'ils peuvent *maintenant* parler. Autrement, on les aurait déjà tués.
La chose terrifiante est que lorsqu'un mur s'effondre, c'est qu'il en existe un autre, derrière, invisible celui-là, qui le remplace pour le pire.
La passion des peuples est ainsi de se laisser tromper.

26 février 1997

Enfin. Il semble que des scientifiques écossais, Ian Wilmut et autres embryologistes, auraient réussi à cloner une brebis.
Enfin l'arrivée d'une autre étape.
Mais aucune découverte n'est heureuse ou malheureuse en soi.
L'exemple des guerres atomiques n'enlève rien à la valeur de la maîtrise de l'atome. Le problème reste dans notre tête.

7 mars 1997

Le bonheur de vivre est tellement lié à la bonne performance de nos organes que je ne suis pas convaincu de ce que notre jugement n'en dépende lui aussi étroitement.
S'il en était ainsi, plusieurs excès d'ambition, de rage et de violence ne pourraient être que des aberrations dues à des excès embryologiques.
Et s'il en était ainsi, il y aurait peut-être possibilité de créer les conditions d'une sagesse générale. Certains parleront d'univers totalitaire.
C'est oublier le monde réel dans lequel nous vivons.

11 mars 1997

Premier interview, hier après-midi.
Une heure entière à une radio communautaire pour parler de mon passé
(Quartier Latin, Quoi, Sexus, Allez Chier),
de la première version de INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS DU QUÉBEC PAR ANNÉE DE NAISSANCE,
et finalement des 4 livres parus du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
C'est André Goulet qui m'aurait mis sur la liste.
La semaine précédente, on avait interviewé Denis Vanier,
précédemment André Beauregard.
Une émission littéraire, *QUÉBEC PARTANCE*,
animée par Marguerite Paulin.
Si les choses se sont bien passées,
c'est aussi parce que je m'y étais préparé.
Une heure c'est long et c'est court.
Mais il y a des minutes de silence à la radio qui peuvent être pénibles.
Le problème avec ces radios communautaires
c'est que les journalistes y travaillent bénévolement.
Ils y viennent donc pour se faire la main dans l'espoir de percer un jour
dans un véritable marché.
Un peu comme nous le faisions jadis dans les journaux étudiants.
Cette Marguerite Paulin, rapide, 30 ans, bourrasseuse,
vit encore chez ses parents et reçoit, m'a-t-elle dit du bien-être social,
le marché de l'emploi étant complètement bouché.
Ce désespoir et cette rage qu'elle ressent ne l'excusent pourtant pas.
Faire un interview d'une heure avec quelqu'un sur ses livres
sans les avoir préalablement lus, ni même vus,
avouons que le sérieux de la chose reste pour le moins discutable.
La cause de la littérature n'est pas là entre les meilleures mains.

INTERVIEW RADIOPHONIQUE
RADIO CENTRE-SUD
«QUAI DES PARTANCES»,
AVEC MARGUERITE PAULIN

MARGUERITE PAULIN:
(...)
(*Dû à un mauvais branchement des micros*
l'introduction de l'émission n'a été ni enregistrée ni diffusée).

YVAN MORNARD:
Deux points: le premier point, il y avait l'influence en Lettres
de tout le pouvoir français qui avait le contrôle de l'université.
Et d'autre part, le pouvoir clérical qui avait le contrôle de la morale.
Alors quand on entrait étudiant, c'était pour marcher en rang d'oignons.
Évidemment il y avait des «jobs» à l'autre bout à cette époque-là.
Alors les gens se pliaient à cette discipline.
C'était aussi l'époque où LA COGNÉE était distribuée,
c'était l'origine du FLQ, il y avait quelque chose qui bougeait.
Mais ça restait encore très désorganisé.
On m'avait offert de prendre la direction de la section des arts
du QUARTIER LATIN. On l'avait appelée LE NOUVEAU CAHIER.
Celui de l'année précédente s'appelait LE CAHIER.
Il était plutôt style théâtre de Molière, etc., très conservateur d'approche,
très français. Nous on s'est dit non: ça va être strictement québécois.
C'était notre position, et on l'a maintenue.

Donc le QUARTIER LATIN était un journal qui était surtout distribué aux étudiants de l'Université de Montréal.

Je dirais presque uniquement.
D'ailleurs l'Université du Québec n'existait pas à ce moment-là.
Le bastion universitaire francophone, c'était l'Université de Montréal.
Le QUARTIER LATIN pouvait peut-être sortir un tout petit peu,
mais il s'adressait d'abord aux étudiants et aux professeurs.

Vous en aviez assez justement qu'on ne vous enseigne que la littérature de France, et vous disiez «il y a ici quelque chose qui se fait». Mais vous étiez conscient que ce qui se faisait ici ce n'était pas très fort. C'était le début de ce qui se faisait en littérature québécoise.

Disons que j'ai cru ça.
Je me suis aperçu, il n'y a pas si longtemps, il y a à peu près sept ans, en faisant une autre sorte de travail, un inventaire des écrivains du Québec, que ce n'est pas qu'il n'y avait pas de bonnes choses mais plutôt que les bonnes choses n'étaient pas connues.
En parallèle à nous, en faculté de Lettres, il y avait un nommé Réginald Hamel qui avait justement commencé à compiler les vieilleries, les traîneries dans sa tour au dernier étage de la bibliothèque.
À l'époque ce n'était pas encore très développé, il n'avait pas encore publié son répertoire.
C'était compilé sur des fiches manuelles.
On n'avait pas réellement conscience de la littérature québécoise qui existait déjà.
Il y avait quelques noms qui étaient connus: Ringuet, Guèvremont, Saint-Denys Garneau.
Mais c'était limité à quelques extraits qu'on nous avait enseignés au cours classique, des choses très régionalistes, le retour à la terre, avec toujours le catholicisme en fond.

Mais il y avait aussi dans ces années 60 des écrivains qu'on appelait des exotiques, des francophones d'ici qui étaient tourné vers une littérature très française, des écrivains qui faisaient une littérature calquée sur le modèle français.

C'est vrai.
Il y avait les régionalistes et il y avait les puristes.
Mais l'influence de ces derniers n'était pas énorme.
Il y avait une imitation du surréalisme.
Le groupe à Miron.
Mais ils n'étaient pas connus. Ils commençaient à publier.

Et vous quand vous étiez au QUARTIER LATIN, vous vous êtes dit il y a cette littérature québécoise et vous étiez conscients qu'il fallait que vous preniez position. Qu'est-ce qui s'est passé?

Il y a eu la naissance de deux revues qui sont arrivées, je ne dis pas à cause du QUARTIER LATIN, tout ça est arrivé à peu près en même temps, avec des petites chicanes internes qui ont fait que l'une naissait de l'autre.
Il y a eu Nicole Brossard, France Théoret
qui ont fait la revue LA BARRE DU JOUR.
Ces gens-là étaient à l'université aussi, ces gens-là étaient en Lettres, ces gens-là voulaient entre autres dans leur revue donner la parole à certains poètes québécois vivant encore, mais inconnus.
Par contre ce n'était pas assez moderne à notre goût.
Et nous ça nous embêtait.
On était extrémiste un peu dans nos affaires. Pour l'époque.
Nous ce n'était pas suffisant de faire du surréalisme.
Pour nous le surréalisme était mort.
Il fallait arriver à quelque chose de style nouveau roman, à une nouvelle écriture carrément.
Je me souviens, parce que j'avais rencontré Michel Beaulieu au QUARTIER LATIN, dans ces milieux-là, il y avait Raoul Duguay aussi qui traînait dans le coin, mais lui il était un peu plus diplômé que nous, qu'on a été invité par LA BARRE DU JOUR à travailler avec eux.
On a été à une ou deux réunions, puis ça fini en chicane.
La chicane étant que eux voulaient quand même garder une revue non dirigée. C'est-à-dire le poète apporte ses choses puis on l'accepte.
Nous on s'est dit non, il faut que ce soit une école.
On ne publiera pas n'importe quoi, ça coûte trop cher, c'est trop difficile.
Et on a décidé de faire une revue qui allait être ce qu'à l'époque on appelait formaliste.
C'est une façon de classer les choses.
Mais c'était quelque chose qui voulait être, si l'on parle en prose, quelque chose contre le style néo-balzacien, ce que j'appellerais aujourd'hui les Beauchemin, Cousture, tous ces gens-là.
Tout est connu d'avance, les personnages sont carrés, c'est simple.

C'est du XIXe siècle.

C'est ça!
Ils sont en retard.
C'est pour ça qu'ils marchent.
S'ils étaient à l'avant-garde, ils ne marcheraient pas.
Moi j'appelle ça des Péladeau de la littérature.
Ils font LE JOURNAL DE MONTRÉAL.
C'est pas un journal ça, c'est un journal pour analphabètes.
Ça n'a pas de classe.
Ça tient pas.
C'est un journal pour faire de l'argent.
Et eux ils font de la littérature à faire de l'argent.
D'ailleurs Beauchemin a le langage facile quand il parle d'argent.
On a vu les petits problèmes qu'il a eus déjà là-dessus.
Ce sont des gens qui vont se chicaner pour l'argent
beaucoup plus que pour l'art.
J'ai jamais vu ces gens-là prendre des querelles sur le fond.
Je ne pense pas qu'il y ait une véritable conception de l'art qui les dirige.
Même si on leur disait qu'ils font du XIXe siècle,
ils n'en sont même pas conscients.
Ils font de la littérature comme on écrit « passe moi le beurre».
Oui, pour de l'argent.

Mais si je reviens à ce que vous dites: si vous aviez ces idées nouvelles et que vous étiez dans un milieu très fermé d'où venait justement cette circulation des idées? c'était entre vous? vous vous passiez des livres?

Il y avait ça.
Il y avait l'influence quand même de la France qui restait,
la France moderne de l'époque, ce qu'on appelle le nouveau roman,
la revue TEL QUEL.
Ça avait une influence, ça nous appelait.
Le reste ne nous parlait pas: Giraudoux, Claudel ne nous disaient
absolument rien.

Est-ce qu'il y avait beaucoup de québécois qui allait en France?

Nous autres on était trop jeunes.

Mais ces revues comme TEL QUEL vous les trouviez où?

Ça se vendait chez Renaud-Bray.

C'était facile d'accès .
Donc ça circulait entre vous.
Et vous vous disiez il y a quelque chose ici, il faut que ça bouge.

Oui.

Et là vous êtes allé à LA BARRE DU JOUR, ça ne marchait pas
et vous vous êtes dit...

...on va faire notre propre revue.
Alors ça a donné la revue QUOI.
Mais la différence qu'il y avait entre nous et je dirais Nicole Brossard,
c'est l'entêtement.
Parce que LA BARRE DU JOUR au début c'est Nicole Brossard;
il y a eu évidemment France Théoret, il y avait Roger Soublières
qui était le «chum» de Nicole, qui est devenu son mari par la suite,
il y avait Marcel Saint-Pierre, ils y en avaient d'autres aussi,
mais c'est plutôt Nicole Brossard qui était la tête, d'ailleurs elle est restée
la tête de file de tout le mouvement littéraire formaliste.
C'est elle qui était la «têtue».
Beaulieu c'était peut-être un peu comme moi: il était un peu dilettante.
Alors quand on faisait une chose, une fois qu'on avait annoncé le message,
on n'avait pas tellement le goût de le répéter longtemps.
On changeait d'idées et on s'en allait vers d'autres sujets.
LA BARRE DU JOUR et LA NOUVELLE BARRE DU JOUR ensuite
ont réalisé ce que nous on avait lancé.

Quels étaient les objectifs de cette revue QUOI que vous avez fondée? C'était de créer une nouvelle littérature?

Une nouvelle littérature.
Parce que la façon dont un texte est écrit,
peut aussi faire une nouvelle philosophie.
Si par exemple je décris un personnage dans un roman
et que ce personnage on le voit marcher, descendre des escaliers,
tout ça est très simple, on reconnaît le même personnage d'une page
à l'autre, il rencontre quelqu'un d'autre, on voit très bien la différence
entre les deux personnages, moi j'appelle ça l'écriture balzacienne.
Tandis que l'écriture moderne s'interroge sur la reconnaissance
du personnage.
On peut dans le même texte ne pas trop s'apercevoir si on est encore
avec le même personnage de la façon que l'écriture passe.
Ça devient dur à suivre.
James Joyce était une influence aussi.
Claude Simon aussi en France.
Ce sont des romans où tu lis du texte, tu lis du texte,
ça ne se met pas en images, ça ne se met pas en film.
Le cinéma a pris ce qui était balzacien, il le fait bien mieux que n'importe
quel écrivain, une image décrit bien mieux que les mots.

Et dans la revue vous donniez une place aux écrivains, est-ce qu'il y avait des extraits de romans ou est-ce qu'il n'y avait que des théories?

Il y avait théories et extraits.

Vous avez nommé Michel Beaulieu qui est un écrivain québécois. Peut-être peut-on dire un mot de Michel Beaulieu.

Michel Beaulieu était une tête de file.
Un peu comme Nicole Brossard.
Il a mené la maison ESTÉREL.
Nicole faisait une revue tandis que Beaulieu faisait une maison d'édition.

C'était ça la différence. Il a édité Raoul Duguay, Nicole Brossard.
C'était l'éditeur si on peut dire du groupe.
Michel Beaulieu lui-même au début était, comment dirais-je,
il n'avait pas encore compris la modernité.
Mais je regardais ses livres écrits avant sa mort,
plus il vieillissait, plus il arrivait à la modernité.
Il arrivait à une littérature très simple, pas du remplissage de papier
comme beaucoup je dirais malheureusement 80% des écrivains le font.

Michel Beaulieu a écrit un livre dont le titre est la plus belle définition de l'amour JE TOURNE EN ROND MAIS C'EST AUTOUR DE TOI...

Oui mais ça c'est pas son meilleur livre...

Ce n'est pas son meilleur livre, mais le titre est quand même assez...

Oui mais ça c'est un autre problème.
C'est le problème amoureux de Michel...

Votre revue circulait elle bien?

Comme toutes les revues.

Oui toujours le problème de la circulation des idées au Québec.

Nos professeurs d'université ne nous lisaient même pas.
Tout ce qu'ils voulaient savoir, c'est combien on les payerait pour écrire
un petit article sur quelque chose dans notre revue.
Nous on n'avait pas une cent, on s'endettait pour ça,
mais eux ils venaient nous demander «comment est-ce que vous payez»...
C'était ça nos profs. On était bien gâté.

Ça n'a pas changé.

Ça m'encourage...

Donc on est en 1966, on est en train de définir l'écriture au Québec avec Yvan Mornard.
On passe à une définition maintenant des droits sexuels.
Vous étiez encore au QUARTIER LATIN quand vous avez commencé à créer votre autre revue choc: SEXUS.

Oui.
Au QUARTIER LATIN, il y avait évidemment une ébullition autre que littéraire.
Ébullition politique, on parlait tantôt de LA COGNÉE qui rôdait là-dedans, il y avait des gens du FLQ, mais disons qu'on ne pouvait pas les identifier, personne ne se nommait, mais c'est évident qu'il y en avait, et il y avait aussi tout l'aspect de la liberté sexuelle.
On était dans une université, et on avait une petite tendance à faire des partys, où même s'il ne se passait pas grand chose, c'était déjà trop pour le système.
Il fallait se marier avant avant avant.., puis des fois il y avait des conséquences, mais il ne fallait pas avorter, il fallait subir le problème de la fille-mère honteuse.
Il y avait aussi à l'époque une nommée Lise Bissonnette qui était là, qui fait LE DEVOIR aujourd'hui, qui connaissait des gens qui ont fait la faculté de sexologie, un certain Desjardins entre autres, mais c'était un curé débarqué, pogné pogné jusqu'aux oreilles, il a fait une faculté pognée jusqu'aux oreilles, ils vont enseigner comment faire l'amour dans la page 32 sur telle planche anatomique, ça va nous avancer beaucoup, j'ai jamais vu un garagiste réparer une auto en ne touchant pas le moteur.
En fin de compte, par elle, il y a eu des approches.
Ils voulaient qu'on s'occupe de faire un genre de journal, parce qu'on faisait du journalisme, et ils ont dit si vous êtes capable de nous faire quelque chose gratuitement, on vous donne la chance.
Bon ok je vais vous donner un exemple, je l'ai fait.
Ils sont tombés sur le cul.

C'était comme un cahier dans LE QUARTIER LATIN.
C'était un numéro spécial.

Racontez-nous cette histoire-là qui est abracadabrante.
On est en 1967 au Québec.
Vous êtes au QUARTIER LATIN.
Vous faites un numéro spécial sur la sexologie, en février 67.

C'est bien ça. On devait le sortir en janvier.
Mais il y avait une nommée Nicole Fortin qui était à la tête
du QUARTIER LATIN et qui a appris que Lacoste, qui était vice-recteur
je pense à l'époque, nous avait piégé.
Il avait organisé des contacts avec les médias, il nous attendait à la sortie.
Si le journal sortait, tout de suite les médias étaient sur nous,
et eux voulaient faire un combat contre les étudiants,
regardez la gagne de tannants, on va leur casser la gueule,
les mettre dehors et puis ça va être fini.
Nicole m'a dit que ç'a s'annonçait,
moi évidemment j'étais très réticent à être soumis,
mais elle m'a fait comprendre que c'était mieux de plier que de casser.
On s'est dit on fait un numéro normal vite vite sur la littérature,
et on attend.
Un mois après on a sorti le numéro. Et bien là ils ne s'y attendaient plus.

Vous les avez pris de court, c'est le coup de Jarnac.
Mais ce numéro-là quand on le regarde avec les yeux d'aujourd'hui,
c'est rien du tout.

C'est un journal propre.
Sauf qu'il était pour l'avortement, il disait la masturbation ce n'est pas
un problème, si tu ne le fais pas tu vas devenir fou, il parlait de l'Institut
de sexologie entre autres, il parlait de la pilule. Aïe! à l'époque la pilule!
Alors c'était tout ça. Il y avait des noms comme Nicole Brossard
qui écrivait là dedans, Lise Bissonnette, Louis Fournier.
Évidemment ça été un succès inattendu.

C'est ça que j'étais pour vous dire: il n'y a rien de mieux pour avoir du succès que d'en faire comme ça une cabale.

Et c'est de là que nous aussi après ça, comme on achevait l'année à l'université, puis comme faut dire une chose qu'en faisant tout ça, on avait pas étudié bien bien fort, surtout que moi Rimbaud par ci, puis par là c'était trop, ils décortiquaient les vers pour savoir les intentions psychologiques de Rimbaud.
Moi j'étais un peu tanné de les entendre.
Alors on s'est dit on se lance.
On fait une revue sur le marché qui va s'appeler SEXUS.
Et cette revue là est arrivée en 67.

En 67, c'est la fondation de la revue SEXUS.
Et ça obtient un succès inespéré.

C'est un gros succès.
Pour l'époque c'est un gros succès.
Le premier numéro, on en a vendu 6000 en l'espace d'un mois à peu près.
C'est que les gens se l'arrachaient.
Sauf que lorsqu'on est arrivé avec le deuxième numéro, et qu'on a pris un film qui venait d'être interdit par la censure du Québec, à l'époque la censure du Québec, il y avait un nommé Gabias, on l'appelait le coupeur de seins, c'était une audace qu'on faisait, on a loué une salle, on a fait une projection du film.

C'était quel film?

C'était HIGH de Larry Kent.
Évidemment ça parlait un petit peu de drogue.
On voyait tout simplement un couple enlacé, un petit peu les fesses, mais aujourd'hui il n'y aurait pas un film qui se vendrait avec ça.

Mais même, vous me montrez la photo et le garçon a son chapeau...

Mais à l'époque ça avait créé un scandale.
On avait réuni des gens, des avocats, des psychologues,
tout le monde s'entend pour dire le bureau de la censure fait des bêtises.
Ah ben là, il n'en fallait pas plus,
le lendemain j'avais la police à la maison.
Et là ils ne m'ont pas lâché.
Ça a duré trois ans.
Parce que là on s'attaquait au pouvoir.
Et le pouvoir c'était qui?
Monseigneur Léger! il ne faut pas l'oublier celui-là qui était encore
à Montréal et qui disait, un été qu'il pleuvait toutes les fins de semaine, il
avait dit aux femmes, à la radio, au chapelet en famille,
«s'il pleut toutes les fins de semaine, c'est parce que le bon Dieu
vous puni mesdames, vous portez des shorts mesdames, donc Dieu
vous envoie la pluie la fin de semaine»!
Fallait être épais, mais c'était dans ça qu'on vivait.
Puis il y avait Drapeau qui était à Montréal,
qui avait bâti son parti sur ça aussi.
Par en arrière ces gens-là, on peut en raconter des belles...
Mais officiellement ils jouaient ce rôle-là,
et la population aimait bien les entendre.

Mais est-ce qu'ils y avaient des gens au moins qui vous protégeaient ou qui prenaient position en faveur de vous.

Oui, oui, oui.
Il y en a eu.
On parlait de Réginald Hamel tantôt.
C'est un gars qui est venu en cours pour appuyer.
Il y a eu Marcel Rioux.
Mais c'était tellement marginal.
C'étaient des gens qui n'étaient pas connus en fin de compte.
On parle d'il y a trente ans.

Le système policier était tellement puissant, il y avait aussi des intérêts.
Il se vendait pour plus de un million de journaux jaunes au Québec,
ce qu'on appelait à l'époque des journaux jaunes.
C'étaient des petites feuilles tabloïds, pas tellement épais, avec des petites histoires drôles de cul, avec quelques dessins, on mettait à l'encre de chine des culottes aux filles, les photos étaient «empruntées» aux États-Unis,
c'était mal reproduit.
Cette industrie-là existait.
Il y avait des intérêts.
Sauf qu'ils mettaient des petites culottes aux filles,
et qu'ils faisaient des petites encres de chine sur les seins.
Alors là Léger ne pouvait rien dire.
Ils s'étaient entendus du côté légal, «on les laisse aller jusque là».
Ça c'est pour le peuple sale.
Mais ça ne rentrait pas dans les universités.
Ça ne rentrait pas dans le monde bourgeois.

C'est parce qu'ils avaient compris que vous étiez plus dangereux que ça.

Oui.
Nous ce que l'on voulait c'est que ce soit carrément eux qui sautent.
Ils n'aimaient pas tellement l'affaire.

Et cette revue SEXUS a eu combien de numéros?

Il y a eu quatre numéros.

*Vous avez eu un jugement absolument absurde, vous avez été acquitté pour un numéro, pour deux autres numéros vous avez été accusé,
donc ils faisaient même le tri.*

Il y avait des doses.

Ça vous a découragé, comment vous preniez ça?

Moi, ça m'excitait énormément.
Sauf que le problème, c'est le problème financier.
Moi j'ai fondé ça, j'avais $5000 de dettes.
J'ai été voir un imprimeur un jour, puis je lui ai dit bon je vais te payer comptant quand tu vas avoir fini d'imprimer le premier livre.
Il m'a cru. Ç'a été ma chance.
Mais quand le livre est arrivé, je lui ai dit, il faut qu'on donne ça à un distributeur ensemble parce que moi je n'ai pas une cent.
Alors quand la police est rentrée, il fallait payer les cautionnements, les avocats tous les uns après les autres plus salauds, donne de l'argent toujours, ils ne voulaient pas défendre des causes purement, bon on n'était pas capable d'avancer, on n'était plus capable d'avancer du tout.
Donc on s'est tué là en fin de compte.

Vous avez arrêté de publier.

On ne pouvait même pas travailler!
Bien oui, j'ai arrêté, je n'avais pas d'argent.

Mais en 69, vous avez quand même fait une autre revue qui était peut-être un peu plus une tentative de définition sociale, vous alliez même sur la rue pour donner votre revue.

C'était la revue ALLEZ CHIER.
On en avait assez. On était rendu au bout du bout.
C'était une revue à tendance anarchique.
L'idée c'était de dire si tous les juges, les curés, les policiers se donnent la main pour aller chier en même temps, il n'y aura plus personne sur la place publique pour empêcher le peuple d'être libre.
Mais ça n'a pas eu d'impact.
Ça eu un impact de rigolades, parce que l'on vendait ça sur la rue à la porte du cinéma de répertoire l'Élysée:
25 sous ALLEZ CHIER!

25 sous pour ALLEZ CHIER!
Il y avait des files, des line-up à l'Élysée,
on vidait nos stocks tous les soirs.
Mais les propriétaires de l'Élysée avaient les oreilles rouges.
Cependant ils ne nous ont jamais fait arrêter.
Ils nous embêtaient.
Mais Drapeau nous attendait ailleurs.
À part MONTRÉAL-MATIN et THE GAZETTE,
on n'avait pas le droit de vendre sur la rue sans permis...
C'est là dessus que lui il nous a eus.

Donc on va terminer notre première partie où vous nous avez situé, Yvan Mornard, vous avez situé tout le cheminement par rapport à ce Québec, quand même on est dans les années 60, et on se dit c'était un Québec qui était encore figé, on parle toujours des années de Duplessis, mais elles ont duré très longtemps ces années là!...
On va faire une pause musicale avec «Le temps des vivants»
de Gilbert Langevin chanté par Pauline Julien, et ensuite on revient avec votre projet, ce que vous faites maintenant, aujourd'hui, Yvan Mornard.
Et vous êtes toujours à l'antenne de Radio Centre-ville,
au microphone Marguerite Paulin.
(...)
«Le temps des vivants», un texte de Gilbert Langevin,
chanté par Pauline Julien.
C'est un texte qui va bien avec mon invité, Yvan Mornard,
qui est un écrivain, un éditeur.

Yvan Mornard a publié aussi un livre qui s'appelle INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS DU QUÉBEC PAR ANNÉE DE NAISSANCE, il l'a publié conjointement avec Mireille Baillargeon qui est une démographe,
et c'est un inventaire passionnant, exhaustif.

Dans le moment, il n'est pas publié pour le grand public.
Actuellement, c'est comme une pré-édition que vous avez entre les mains.
Il nous reste peut-être deux ans de travail à faire pour le compléter.

En gros, ça a commencé par une chose, c'est que moi j'ai pris ma retraite, j'ai arrêté de travailler en me taisant pendant des années dans notre système, et on a commencé, en revenant à la littérature, à acheter des livres québécois, des livres de seconde main, et comme à un moment donné on ne savait plus si on les avait achetés ou pas, on a commencé à faire des petites listes.
Et de là on est revenu un peu au système de Réginald Hamel dont on parlait tantôt qui avait commencé à faire des compilations.
On se servait de son livre comme aide-mémoire, mais on s'apercevait de plus en plus qu'il y manquait des auteurs.
En fait, il en manque au moins 1000.
Il y avait aussi à Québec, à l'université Laval, un nommé Lemire qui, à la suite de Hamel, avait organisé une équipe, et qui en avait beaucoup répertorié de ces livres-là.
Et c'est ce travail qu'on continu tranquillement pour le plaisir.
Mireille, elle, étant démographe, était habituée de travailler avec ce qu'on appelle des cohortes de naissance.
Alors au lieu de classer les auteurs par lettres alphabétiques, on a décidé de les mettre par année de naissance.
De sorte qu'on sait qui sont nés en 1928, par exemple Gaston Miron, on sait qui étaient de sa génération.
Et c'est assez intéressant, plus on recule, de s'apercevoir que par exemple Grandbois en 1900 est né en même temps que d'autres qui étaient des gens absolument pas de son ampleur mais qui étaient plus célèbres que lui.
On peut faire ces analyses-là.
On découvre aussi que pour à peu près 3000 écrivains québécois qui ont une moyenne de dix livres, (on disait tantôt qu'il n'y avait pas de stock québécois, il y en avait un épouvantable mais il n'était pas connu), la littérature québécoise possède quelque 30,000 livres.
Au début, il arrivait à peu près 30 nouveaux auteurs par année.
Aujourd'hui, il en arrive à peu près 60.
Ensuite les gens se demandent pourquoi ils ont de la misère à vendre leurs livres... ça fait un nouveau bloc de 600 livres qui rentre par année.
On remarque aussi qu'il y a des changements.
De plus en plus ce sont des femmes qui rentrent.

Elles représentent environ 55% de la production.
Et il y a tout l'arrivage des immigrés au Québec, ce qui est récent.

Il y a toute une nouvelle littérature multi ethnique qui apparaît.

Qui est en train de changer le caractère de la littérature du Québec.
Il y a eu justement Péloquin qui a fait une crise à la télévision
lors d'un DROIT DE PAROLE en disant les maudits étrangers
ils viennent nous voler notre pays, Pélo qui est en train de tourner fasciste,
je ne l'ai pas aimé du tout à ce moment-là.
C'est vrai que le Québec est en train de changer, il change de couleur,
il change de langage aussi.
On peut arriver à y définir quatre grandes étapes idéologiques:
on a commencé avec un régime français qui va du début de la colonie
jusqu'à 1759,
ensuite on parle du régime anglais 1760 à 1860, et à cette époque
la religion avait de la misère à se faire accepter, (les curés
n'ont pas toujours écrit l'histoire comme ça, mais ça sort aujourd'hui),
mais eux leur vrai pouvoir a été de 1860 à 1960.
Ce que l'on appelle la révolution tranquille, c'était contre le régime
catholico-romain, ce que l'on appelle les ultramontains,
c'était Rome qui dirigeait le Québec en fin de compte,
et depuis 1960 on parle de révolution tranquille, mais en fait
c'est le régime américain qui est rentré massivement avec la télévision,
les curés ont perdu le pouvoir, c'est Elvis Presley
qui disait la nouvelle messe, puis Marylin Monroe qui...
Tous ces gens-là ont cassé le système.
Actuellement il se prépare autre chose.
Avec les immigrés il y a sûrement toute une approche
que nous n'avons pas encore définie.

Mais ce livre là, INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS DU QUÉBEC PAR ANNÉE DE NAISSANCE, en collaboration avec Mireille Baillargeon, est-ce qu'il va être publié, est-ce qu'il va être accessible?

On compte le mettre sur le marché dans deux ans.
Il y a un travail d'ordinateur à faire, il faut remonter jusqu'au début de la colonie avec tous les titres, il faut vérifier énormément de choses, c'est quelque 30,000 documents à vérifier, l'éditeur, la date d'édition, et on en trouve des erreurs!
Au début quand on a commencé, on se disait maudit Réginald Hamel, c'est un bulldozer, il a fait plein d'erreurs.
Maintenant qu'on est rendu à un certain point,
on s'aperçoit que c'est absolument normal qu'il y ait ces erreurs-là.
On en fait nous-mêmes à recopier d'une page à l'autre parfois.

Et j'imagine que vous allez être obligé de le mettre sur Internet.

Ça pourrait être ça.
Au lieu d'aller sur un médium de papier, il faudrait que ce soit sur quelque chose où on peut chaque année à très peu de frais entrer les nouveaux auteurs.

Tout simplement pour le mettre toujours à jour, il va falloir des moyens un peu plus modernes.

Exactement.

Donc on souhaite que tous les gens aient accès à ce livre,
parce que moi je l'ai feuilleté et je trouve ça passionnant.
Comme vous le dites, il y a des thèses à faire là-dessus simplement par les titres, par le nombre d'écrivains qui naissent par année.
Mais on va passer maintenant à votre livre personnel parce que Yvan Mornard vous êtes un écrivain et vous publiez à compte d'auteur LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS qui est une série de treize volumes, c'est le nombre que vous vous êtes fixé...

Oui, c'est un nombre fixé.

Vous avez déjà publié quatre titres:
DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE, DE LA CROYANCE,
DE L'INÉGALITÉ, et DE L'ÉCOLE.
Alors on va les passer ces quatre points-là,
vous allez nous donner un peu vos idées.
Vos livres, ce sont des aphorismes, ce sont des phrases que vous écrivez,
des idées lapidaires.
On commence avec DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE.

Il faut dire que l'idée de faire LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS
m'est venue en 1977.
J'avais déjà fait une première esquisse.
Et cette idée, je l'ai développée progressivement.
Dans toutes les civilisations on rencontre certains thèmes.
Toutes les civilisations ont eu des religions,
toutes les civilisations ont eu des enseignements, des écoles.
Quel est le trait problématique dans chacune des civilisations.
Je ne dis pas que j'y atteins, mais je tends à y atteindre.
Essayer de trouver le maillon faible qui revient tout le temps.
Tout ça est dans le contexte de se débarrasser des religions,
de faire une nouvelle philosophie québécoise qui est purement laïque
tout en étant responsable.

Mais si je prends le premier titre de votre livre,
votre idée est que nous naissons dans un milieu inhospitalier.

On nous a toujours dit qu' on vient au monde dans une bonne famille,
que nous sommes évidemment éternels, qu'on est bon d'être des blancs
dans un contexte occidental américain blanc, qu'on a raison d'être bien
dodu, tout ce contexte là fait qu'on est bien reçu, le monde est là
pour nous. Il y a bien quelques petites misères avant d'aller au ciel...
La réalité me semble complètement autre.
On vient au monde dans un milieu cosmique épouvantable,
on n'y comprend absolument rien, à chaque fois on découvre
des immensités à découvrir.

Et on se promène là dedans avec une assurance épouvantable.
On ne s'inquiète pas d'entendre le vent.
Et quand on entend le vent, c'est la terre qui tourne.
On ne dit jamais j'écoute la terre tourner,
ce n'est pas dans notre langage tellement on n'est pas encore cosmique.
Ensuite on doit manger, j'ai travaillé longtemps dans l'hôtellerie,
j'ai bien découvert comment on cachait dans l'assiette,
la nouvelle cuisine par exemple,
tout est pour cacher qu'on vous présente au fond des cadavres.
Il faut quand même l'accepter cette réalité-là, on vit en devant tuer.

Dans ce sens-là vous êtes un anti bon sauvage.

Oui, on va revenir là-dessus dans L'INÉGALITÉ.
Rousseau a fait une thèse complètement capotée.
D'ailleurs beaucoup l'ont dit après lui.
Mais il faut dire que Rousseau n'a jamais renié le catholicisme.
Il était profondément croyant.
Donc on est bon à la naissance parce qu'on est tous égaux devant Dieu.
Mais si on enlève la notion de Dieu,
qu'est-ce qui nous dit qu'on est bons et égaux?
Tous les faits prouvent qu'on ne l'est pas, il y en a qui naisse tout croche, d'autres fortunés, naître homme ou femme demeure un énorme problème mondial...
Mais pour terminer DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE,
il ne faut pas oublier à quel point, dès que l'on meurt,
des milliers d'espèces d'insectes s'empressent de nous faire disparaître.
Il ne faut pas laisser le cadavre traîner longtemps.
C'est pas très joyeux comme lieu.

C'est vrai.
Donc ce premier livre s'appelle DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE.
Votre deuxième livre s'intitule DE LA CROYANCE.
Vous y faites une redéfinition de la croyance.

Oui.
On a trop souvent limité la croyance aux religions.
On a toujours essayé de nous faire croire justement que ça allait de pair.
Si on ne croyait pas à une religion, on était des athées.
Pour moi, les religieux et les athées sont dans des systèmes pile ou face.
C'est la même pièce.
La véritable croyance, je ne sais pas si je devrais dire ça, est organique.
C'est que veux, veux pas, on s'embarque dans quelque chose.
Autrement, on se suicide.
Alors on est poussé à croire, on n'a pas le choix.
Mais la croyance est récupérée.
Dans toutes les civilisations.
On a eu une centaine de religions, depuis le début de l'histoire,
qui ont récupéré, qui ont manoeuvré et qui ont fait faire des tas de choses
aux gens sous prétexte, justement, de certitude.
Et c'est une chose extrêmement dangereuse que de laisser la croyance
se faire accaparer par des arnaqueurs.

Ce désir de croyance, ce désir de sacré, ça vient tout simplement,
si je fais un lien avec l'être cosmique, c'est qu'on n'a pas de réponses
aux grandes questions.

On n'en a pas.
Il me semble qu'on n'en a pas.
Enfin moi je n'en ai pas trouvé.
Dire le mot sacré, ça je l'enlève.
Cosmique, oui.
Mais le mot sacré rappelle trop la religion, c'est comme dire le mot amour,
à un moment donné ça devient galvaudé, on ne sait plus ce que ça veut
dire comme message.
Pour moi, vivre c'est presque comme jouer sur le bord d'une falaise,
au bord d'une terreur.
Mais il faut au moins avoir conscience que si on croit à quelque chose,
il ne faut pas aller sortir l'épée puis commencer à aller tuer du musulman
comme font les américains sous prétexte de croyance.

Il y a une incertitude qui peut, qui devrait nous mener à nous aider un peu plus les uns les autres.
Parce qu'au fond, on est dans une situation,
DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE, l'humanité est dans une situation de misère extrême.
Mais on passe notre temps à se piler sur les pieds
sous prétexte d'avoir la vérité.
On passe notre temps à essayer de convaincre les autres
qu'ils ont tort de ne pas être nous-mêmes.

C'est parce que l'être humain est confronté à l'idée qu'il a une seule vie à vivre peut-être.

S'il en était vraiment conscient ou convaincu,
ça changerait peut-être plus de choses.
C'est qu'il n'est pas conscient qu'il en a juste une à vivre,
il pense qu'il va continuer à vivre éternellement.
Celui qui part en guerre, que ce soit le japonais dans son avion
qui allait se jeter sur les bateaux, ou n'importe qui partant en croisade,
est prêt à aller mourir parce qu'il va devenir un saint.

Mais est-ce qu'il n'y en a pas qui veulent le bonheur tout de suite, à tout prix.

Il y a aussi ça.

Ça n'expliquerait pas, ce fait qu'on est des êtres devant l'absurde, l'absurdité de nos gestes?

Ça expliquerait qu'on ne s'aide pas les uns les autres.
Comme quelqu'un qui veut accaparer tout, dans l'espoir d'en manger
le plus possible pendant que le party est là. Peut-être.
On peut, de là, passer au troisième livre DE L'INÉGALITÉ.
On nous a laissés croire, tantôt on parlait de Rousseau,
que nous naissons égaux.

Moi, je commence le livre en disant simplement:
Nous ne naissons pas égaux et personne ne veut l'être.
C'est une phrase qui peut avoir l'air d'une phrase d'extrême droite,
qui peut vouloir dire allons vers l'élitisme.
Mais ce n'est pas du tout mon intention.
Ce que je constate, c'est qu'il y a des gens qui sont plus forts que d'autres,
il y a des gens qui ont des problèmes d'apprentissage, nécessairement
ça ne fera pas des premiers de classe, d'autres ce sont de petits cracs,
ils écoutent puis ils ont tout compris, les autres les fatiguent.
Comment peut-on arriver à faire une société juste avec ça facilement.
C'est très difficile.
D'autre part, à cause toujours de cette question de religion, on nous a dit:
comme vous êtes égaux et que c'est un fait, on vit en démocratie.
On ouvre la télévision, la radio, «dans nos pays démocratiques»,
«nous sommes en démocratie», évidemment il y avait derrière tout ça
un arrière-fond politique avec la guerre contre la russie, c'est qu'on disait:
eux ne sont pas en démocratie, nous autres on est en démocratie.
On a pris l'habitude de ce mauvais langage, et il nous est resté,
mais en fait on n'est pas en démocratie.
Nous vivons dans une oligarchie représentative qui défend
contre la majorité son droit exclusif à la liberté d'action.
Dans à peu près tous les pays, ça fait à peu près quinze ans que je lis
LE MONDE DIPLOMATIQUE, que je le découpe, que je le mets
en classeur, donc dans à peu près 225 pays, il y a à peu près une centaine
de familles ou compagnies qui possèdent 50% ou plus
du capital national.
Ces gens-là, c'est en fin de compte eux les maîtres,
c'est eux qui dirigent tout.
Et quand ils permettent à quelqu'un de monter en politique,
c'est qu'ils ont aidé le parti.
Ils ne lui ont pas cassé les jambes.
Et ensuite, les grandes familles font du lobby les uns contre les autres,
parce que c'est vrai, un parti va donner un peu plus à telle famille,
l'autre parti va donner un petit peu plus à l'autre, il y a quand même
des rivalités de clans. Mais ce n'est pas de la démocratie.

On ne nous demande jamais à nous ce que nous pensons.
Sinon une fois par quatre ans, par le petit jeu de la farce électorale, pour «faire participer», on fait semblant d'être des gens qui allons décider quelque chose.

C'est étonnant ce que vous dites là, je suis sure qu'il y a bien des gens qui pensent comme vous et qui pourtant se disent: bon ça existe, est-ce qu'on l'accepte, est-ce qu'on se révolte, est-ce qu'on est un anarchiste, est-ce qu'on est un révolutionnaire, est-ce qu'on va mourir pour des idées?

Moi, je ne pense pas apporter de solutions. Je constate.
Comme je disais tantôt, je cherche le maillon faible.
Dans toutes les civilisations, on a eu des Spartacus, des Che Guevera, mais on a eu des Crésus aussi. Alors qu'est-ce qu'on fait.
Pourquoi ça revient. Pourquoi c'est toujours récurrent.
On en tue un, il en revient un autre. De part et d'autre.

Hier je regardais Métro Star avec les gens qui sont en grève.
La majorité des gens vont d'abord parler des gens qui ont reçu des trophées.
On oublie les gens qui n'ont pas d'emploi même si on a de la sympathie pour eux.
Les gens aiment admirer, ils aiment avoir des héros, c'est comme si l'être humain se projetait dans quelqu'un qui a des trophées.

Je me demande parfois si tout simplement l'être humain a vraiment atteint l'intelligence.
On a un certain comportement qui laisse croire à une certaine intelligence, puis comme on est entre nous, on se félicite les uns les autres d'être intelligents. Mais ce n'est pas une preuve, ça.
On a des comportements absolument aberrants. On aime à avoir des héros.
Il y a toujours cette tendance des masses à se tourner vers le soleil.
Comme les fleurs. Et le soleil, c'est le pouvoir, c'est l'argent.
Alors tu te tournes parce que tu as une job au bout, tu te tournes

parce que c'est un rêve que t'en aie une, ce sera toi un jour, ou ce sera ton enfant, «il sera joueur de hockey mon fils», ce sont des mythes, ce sont des croyances encore, le rêve d'accéder à plus est presque une religion populaire.

Yvan Mornard, il nous reste juste quelques minutes, d'abord je veux souligner que votre livre s'appelle LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS, et que, à chaque année depuis 1993, vous publiez un volume sur une thématique.
Ce sont des maximes qui portent à la réflexion, la personne qui lit peut être pour, peut être contre, peut être plus ou moins pour ou contre.
C'est à peu près une centaine de pages sur une centaine de sujets différents, mais toujours sur un même thème.

Si jamais les gens veulent se procurer le livre, où peuvent-ils le faire.
Le marché de la littérature au Québec est extrêmement étroit, surtout pour les choses qui sont un peu plus difficiles.
J'ai distribué dans les grandes librairies comme Renaud-Bray, Champigny, Zone libre...

Donc on peut trouver vos livres dans certaines librairies.
Il reste quelques minutes Yvan Mornard, je vous laisse le mot de la fin.
Je citerais un petit passage de mon journal, c'est un journal qui va avoir plus de 2000 pages, que je suis en train de mettre au propre:
«Nous vivons dans des territoires occupés par l'économie mondiale. Nous sommes tous en voie d'être nous-mêmes des Palestiniens».

Yvan Mornard merci beaucoup.
L'émission s'appelle QUAI DES PARTANCES, et je vous donne rendez-vous la semaine prochaine.
On se quitte et cette fois-ci on va l'écoutez ensemble, c'est Graines D'ananars, Léo Ferré, je vous l'offre Yvan Mornard pour tout le travail que vous avez fait, je pense que vous avez joué un rôle important dans la littérature québécoise. Merci.

14 mars 1997

L'empire américain a remplacé l'empire catholique.
Nos belles années de libération se sont envolées.
Lorsque j'ouvre la télévision, je me sens à nouveau crétiniser
comme à l'époque des sermons d'églises.
La télévision pour tous a remplacé la religion pour tous.
Ce sont des multinationales et de ceux qu'elles vedettisent
dont il nous faut maintenant nous défaire.

16 mars 1997

Nous allons savoir d'ici quelques jours
si Mireille Baillargeon peut ou ne peut pas prendre sa retraite.
Les négociations du gouvernement Bouchard et de ses fonctionnaires
pourraient déboucher sur des retraites bonifiées anticipées.
Ce serait cinq ans plus tôt que prévu...

17 mars 1997

(*Projet non réalisé d'une annonce dans un club de rencontres d'un journal...*)
Homme cherche femme libre le jour. 50 ans, écrivain barbu, 5'7'', 125 lb., cherche femme libre chez elle, Montréal de jour.

22 mars 1997

Mireille Baillargeon a décidé aujourd'hui d'accepter la pension anticipée que le gouvernement lui offre.
Elle quittera son emploi, après 28 ans au ministère de l'immigration, dans 3 mois, le 2 juillet.
Tout calcul fait, grosso modo, elle recevra $30,000 au lieu de $56,000.
Ce qui donne après impôt $23,000, auxquels, six mois plus tard (la fin du paiement de son hypothèque), s'ajouteront $5,000 net pour un total de $28,000, soit sensiblement le même revenu qu'elle touche maintenant.

Et cela à ne rien faire.
Le problème sera davantage pour moi de repenser notre temps de vie.
J'avais mes ennuis d'être seul, mais aussi mes habitudes...
Il y a dans cette façon sociale de partager l'argent
quelque chose d'indécent.
C'est toute notre vie qui devrait être heureuse financièrement.
J'ai dû, moi aussi, travailler d'arrache-pied durant 20 ans, en me privant de presque tout, pour accumuler l'argent de ma maison à revenus.
C'est contre toute la société que j'ai économisé.
C'est parce que j'avais (avec raison) peur d'être laissé pour compte dans ma vieillesse.
Nous en sommes encore au niveau de la survie
dans une société où nous devons accumuler contre tous les autres
au lieu que de passer notre vie à profiter de tout ensemble.
Nous vivons encore dans une organisation d'esclaves et d'affranchis.

23 mars 1997

La télévision s'est majoritairement dévouée aux reportages policiers.
On nous montre à la une que le bandit se fait toujours prendre.
Mais en fait il n'en est rien.
C'est comme dans les bandes dessinées:
les cibles abattues recommencent toujours à courir.
Les médias ne font que promouvoir l'illusion de l'ordre.

24 mars 1997

J'ai travaillé toute ma vie à me monter une petite rente
qui me permette enfin de dire ma vérité.
Aujourd'hui je peux faire de l'analyse.
Mais je ne veux pas déstabiliser ma sécurité.
C'est donc toute mon analyse qui, par crainte d'être remis dans la rue, risque d'être déstabilisée.

27 mars 1997

Étrangement, c'est comme si je prenais soudain conscience de ma valeur.
À force de fouiller les auteurs d'ici, de lire des livres qui me tombent
des mains, que je ne peux même plus finir tant ils m'ennuient,
que je découvre la valeur de mon JOURNAL.
Ce sera, comme le JOURNAL de Pierre Baillargeon, une oeuvre majeure.
Et qui, étrangement, se suivent.
Montrant bien l'évolution idéologique du Québec.
Je dois continuer mon chemin.
Dans le silence et l'humilité.

1 avril 1997

Contre le communisme, ils nous ont raconté un beau rêve.
Curés, milliardaires, tyrans et fascistes nous ont raconté une belle histoire.
Celle de la liberté, de la démocratie.
Celle de la bonne société de consommation.
Maintenant qu'ils n'ont plus les communistes dans les jambes,
ils recommencent allègrement à nous tirer dessus
comme si nous n'étions que des bestiaux.

3 avril 1997

Rencontrer Robert Myre sur la rue.
Devant le disquaire Archambault.
Ce Myre qui fonda jadis le journal underground *LE VOYAGE*
et qui édita *POÈMES ET CHANSONS DE LA RÉSISTANCE*.
Comme je lui disais:
- Notre génération, finalement, n'a rien fait. Nous qui voulions
changer le monde, nous l'avons tout simplement laissé devenir plus
concentrationnaire et plus fasciste. Nous l'avons laissé à des gens comme
ce Péladeau qui, justement, vient d'acheter ce disquaire Archambault.
- Le pouvoir était là. Nous n'avions qu'à le prendre. Moi, je n'en ai pas
voulu!

- Ne voulais-tu pas une gestion par petites communautés?
- Moi, je suis en dehors du système!
- Comment peux-tu être en dehors du système?
- Ah! salut Yvan!

Et il partit, refusant de discuter davantage,
comme en me claquant la porte au nez.
Voilà bien ce que nous avons été: une fausse gauche.
Les années sont passées sur nous.
Et, l'un après l'autre, nous avons cédé.
Le peu de résistance que nous avions manifestée contre le pouvoir
des riches, nous l'avons tout simplement troqué pour un morceau de pain.
Nous sommes devenus nous-mêmes des supporters du système.
Nous avons cessé de penser dès la fin de l'école.
En fait, nous ne pensions pas à l'école.
Nous n'étions en fait que des indisciplinés qui se prenaient pour Rimbaud.
Des malappris sans grande envergure.
Quelle tristesse que de devoir ainsi juger son passé.
*
Je n'ai pas voulu, en écrivant LE GRAND LIVRE,
créer un système philosophique.
Encore moins une secte religieuse.
J'essaie d'aménager un espace idéologique viable.
Il ne s'agit pas de vérité.
Mais d'une approche beaucoup plus humble des choses
qui nous entourent.
Le style de l'aphorisme est peut-être un style trop court.
Mais il laisse place à la non connaissance.
Il avoue ne pas tout saisir.
Ne pas tout savoir.
Il exprime, par bribes, la pauvreté de notre connaissance.
Je n'apporte pas de solutions.
Je pointe du doigt. Je dénonce parfois.
Je m'attriste le plus souvent.
J'avoue n'être que fort peu intelligent dans ce cosmos
où nous nous enlisons tous.

4 avril 1997

Renaud-Bray et Champigny m'ont retourné mes livres.
Ce ne sont pas des libraires. Mais des épiciers du livre.
Qui retournent le matériel lorsque passé date d'expiration
(3 ou 6 mois selon le cas).
Ils ne gardent dès lors même plus un seul de vos livres chez eux.
C'est comme si vous n'existiez plus.
Avec eux l'Histoire littéraire s'arrête à la nouveauté et à la mode du jour.
C'est un scandale que les centrales syndicales
aient investi dans ces porcheries-là!
Des vendeurs de papier-cul déguisés en libraires!
Ils ne sont là que pour écrémer ce qui se vend le mieux.
Il faut les casser. Permettre aux petites libraires d'exister mieux.

5 avril 1997

J'aime l'immobilier, la réflexion et le sexe.
Le reste m'est indifférent, ou me dérange profondément.

Une autre mort. Celle de Alin Gingsberg.
La fin d'une autre croyance à l'égalité. La croyance hippie.

6 avril 1997

Elle ne veut même plus m'embrasser. Sous prétexte qu'elle est fatiguée.
Nous en sommes rendus là.
Il nous faut maintenant nous séparer Mireille Baillargeon et moi.
Elle poirote. Elle fonctionnarise. Histoire de ne pas prendre de décision.
Ce qui, pour elle, est peut-être une décision.
Celle d'attendre encore.
Moi, je veux vivre ailleurs et surtout autrement.
Fini l'auto. Fini la maison abandonnée à la campagne.
Fini l'autoritarisme discret des féministes.
Enfin de retour aux longs léchages de cul d'une femme obéissante!

8 avril 1997

Continuer le chemin.
Essayer de trouver une solution moins violente...

9 avril 1997

Mireille Baillargeon va finalement accepter
de prendre une retraite anticipée.
Une chance inespérée, pour elle, de se mettre à plein temps
sur la finalisation de l'oeuvre de son père.
Mais je lui ai bien noté de n'accepter l'offre
qu'après avoir calculé une éventuelle séparation d'avec moi.
Si nous continuons ensemble, tant mieux,
nous n'en serons que plus à l'aise.

15 avril 1997

Mireille s'inquiète.
Prendre sa retraite ne l'intéresse pas si nous devions nous séparer.
Moins à cause de l'argent qu'à cause de la grande solitude
qu'elle devrait alors connaître.

- À mon âge, c'est presque impossible de me retrouver un autre homme dans ma vie.

16 avril 1997

J'achève le montage final des années 1965-66 de mon JOURNAL.
J'éprouve un étrange sentiment de libération.
C'est comme si je me délestais une fois pour toutes de mon passé.
Je n'ai plus le goût d'y revenir.
Non plus que de revoir tous ceux qui sont venus court-circuiter ma vie.
Je fais ainsi, par mes écrits, comme un arrangement préfunéraire
dans mes stèles et mes fantômes.

17 avril 1997

La télévision est devenue un *freak show*.
Alors que l'on interdit les spectacles utilisant les malades mentaux
sur scènes, on n'interdit pas encore les simples d'esprit furieux
qui encombrent nos ondes.
On les encourage même à cause de la cote d'écoute qu'ils obtiennent.
Il n'y a rien à espérer, à court terme, de cette gestion irresponsable
des milliardaires incultes qui nous dirigent.

18 avril 1997

Je pensais, en combattant les curés, nous délivrer de la censure.
Nous avons momentanément gagné.
Mais la victoire fut brève.
Nous avions mal identifié le problème.
Les *curés* n'étaient qu'un mode d'apparition de la censure.
La censure est un état d'esprit
dont est atteinte la grande majorité de nos concitoyens.
Ils ont maintenant, par leur *pouvoir d'achat*, mandaté les multinationales
et les médias à la place des curés.

21 avril 1997

Toute ma vie, j'ai été obligé de jouer des rôles de bouffon
parce que j'étais pauvre.
J'avais, dès le départ, une nature libre.
Faute d'argent, partout, on m'a piégé.
Je n'avais pas les moyens de racheter mes chaînes.
Esclave parmi les autres, j'ai survécu.
Avec une haine énorme au fond de moi.

23 avril 1997

Un avant-goût de l'été.
Première sortie sur le balcon.
D'autres travaux en cours sur la maison de campagne
de Mireille Baillargeon.
Plus de 600 plants de cannabis qui poussent en serre chaude
(la semence récoltée l'an dernier par le neveu Nico).
Et les ruelles qui recommencent à porter fruit.
J'oserai prédire: furieusement cette année.
Beaucoup de condominiums ont été vendus.
Les déménagements, chez nous, sont un moment d'extrême gaspillage.

27 avril 1997

Nous n'étions pas nombreux dans l'Histoire à être contestataires
des habitudes de notre temps.
Même si je les critique, j'aime retrouver les penseurs d'hier
dans leurs écrits: Diogène, Nietzsche, Cioran et autres.
Mais quel malheur fut le nôtre du simple fait d'avoir pensé!
Nos pensées se rejoignent à travers le temps.
Nous vivons ainsi contre tous, comme dans un ghetto intemporel,
comme des moines dans un monastère
dont les corridors s'étalent sur plusieurs siècles.

28 avril 1997

Il nous faut nous débarrasser des théologiens et autres gens
qui prétendent tout savoir.
Il n'y a que dans nos techniques que nous avons réussis.
Les Thomas D'Aquin qui ont encombré l'Histoire
auraient tout simplement dû être pendus haut et court à notre avantage.
On a préféré brûler les sorcières.
L'imbécillité est, de tous les temps, une spécialité de ceux
qui s'arrogent le droit, contre tous, de diriger.

29 avril 1997

En fait, je ne fonctionne bien que par bourrées.
Un mois de travail ardu, sans alcool
et sans rien d'autre que le plaisir de créer.
Puis: un mois de fainéantises et d'alcoolisme à ne presque rien faire,
sinon à contempler ce que j'ai fait.
Tel est mon rythme.
Et telle est, je crois, ma nature.
Il ne faut pas se culpabiliser d'avoir un rythme autre
que celui qu'une certaine société veut nous imposer.

1 mai 1997

Tant que nous ne pourrons pas hausser l'intelligence des gens
avant leur naissance, nous allons continuer de vivre dans des sociétés
de catastrophes.
Il faudra ensuite voir à une meilleure répartition des richesses
pour que l'intelligence de chacun puisse y être développée.

2 mai 1997

Les chrétiens blancs, avec à leur tête les américains,
constituent actuellement la pire secte religieuse de brigands sur terre.

Fernand Dumont est mort.
Un autre catho-nationaliste (universitaire en plus celui-là!) de moins!
Mais il y en a tant!
Et ceux qui leur succèdent ne sont si souvent *arrivés à la succession*
que parce qu'ils avaient moins de caractère que les simples *punks* de la
rue.

3 mai 1997

Les plus proches collègues de Mireille Baillargeon
ne comprennent pas qu'elle veuille prendre si tôt sa retraite.
Elles lui conseillent de bien réfléchir.
Elles ne comprennent pas, tout simplement,
que quelqu'un veuille arrêter de *travailler*.
Pour elles, travailler à plein temps sur le journal de son père,
vouloir continuer à faire des analyses démographiques en dilettante,
vouloir aussi ne rien faire, paraît suspect.
Toute tâche qui ne reçoit pas immédiatement un rendement monétaire
est une tâche sans valeur.
Elles vivent en réalité dans un monde sans valeurs culturelles.
Ce sont pourtant toutes d'anciennes diplômées d'université
(de l'époque où ce diplôme était encore rare).
Elles sont la preuve vivante de la véritable valeur de ce diplôme:
une valeur marchande qu'il ne faut plus lâcher.
L'asservissement actuel au travail salarié
découle directement de l'abrutissement reçu à l'école d'hier.

4 mai 1997

La banlieue avec le crédit et l'incitation à n'acheter de produit
que sous des marques de mise en marché sont un fouet moderne
qu'ont inventé les capitalistes pour faire marcher la classe moyenne.

5 mai 1997

La connaissance ne peut être qu'un cheminement sur des routes interdites.
Les tabous sont les balises de la petitesse d'esprit.

6 mai 1997

Le gouvernement ne devrait subventionner
qu'un minimum d'institutions publiques. Taxer moins. S'ingérer moins.

7 mai 1997

Il y a, dans la toiture de ma maison, un grand puits de lumière.
Je n'avais jamais pensé, jusqu'ici, l'exploiter.
C'est la meilleure des serres qui se puisse trouver.
J'y ai, actuellement, plus de 250 pousses de cannabis
qui grossissent à vue d'oeil. Je gagne ainsi deux mois sur la nature d'ici.
Les quelque 350 autres plants poussent dans une pièce d'été vitrée.
Mais ils y sont trois fois moins gros.
La plantation de cette année peut me rapporter entre $4,000 et $10,000.
Le rendement de l'an dernier fut l'équivalent de $1,000.
La vente se fait d'une façon feutrée
par un ami qui l'écoule à d'autres amis.
Cet ami, dont le fournisseur est récemment décédé (et la plantation sous néons dès lors démantelée), est intéressé à s'approvisionner chez moi.
Si je pouvais, chaque année, me faire quelque chose comme $3,000,
je serais heureux.
De l'argent pour arrondir les fins de mois et publier mes livres.

8 mai 1997

Dîner au restaurant avec Claude Ramsay.
Cet homme qui approche maintenant la soixantaine
se retrouve sans travail, à devoir manger le peu d'économie qui lui reste.
Le moral est encore bon, mais le goût de se battre encore,
«de tout recommencer encore» comme il le dit, commence à lui manquer.
J'ai bien fait de vouloir, dans ma jeunesse, être petit concierge et écrivain.
Il m'en reste au moins une sécurité.
Quant à lui, il lui reste encore une possibilité: celle de porter un recours contre sa femme légale, très haute fonctionnaire au gouvernement fédéral.
Elle n'aura d'autres choix que de lui verser une pension,
et justement parce qu'elle préside au tribunal des droits de la personne.
Il gagnera. Mais la chose reste humiliante. Il espère encore trouver autre chose. J'avoue ne plus trop y croire. Il lui faudra bien finalement accepter de porter le poids que prend soudain l'âge lorsque l'on n'a pas *réussi*.

9 mai 1997

Il n'y a jamais eu de pouvoir *humain*.
Le pouvoir n'a toujours été, jusqu'ici, que bestial.
Il nous faut désormais dépasser la notion de «chef».
Il n'y a plus nécessité d'avoir un seul individu à la direction.
La collégialité doit devenir une règle.
C'est à la majorité d'enfermer (même d'assassiner) les fous
qui veulent gouverner autrement.
À ce titre, il nous faut repousser le pouvoir américain.
L'ère des cow-boys et des tueries d'indiens doit prendre fin.
Nous devons boycotter tous les pouvoirs qui ne sont pas collectifs.
Les petites communautés ont le droit et le devoir d'exister.

16 mai 1997

Il y a, dans l'acte de louer un logement,
un effet de maintien de la répression sociale générale.
J'ai compris, hier, un peu plus de la problématique des noirs.
Un noir, intelligent, remarquablement structuré,
aurait aimé prendre l'appartement.
Il y était peut-être même encouragé du fait que la locataire actuelle
héberge depuis quelques mois son amant qui est un jeune noir,
lui aussi très bien.
Le problème est que je n'ai pas les moyens de prendre des risques
financiers et qu'il me faut absolument des références d'emploi solide
(un ou deux ans chez le même employeur)
et une référence de l'ancien propriétaire.
Or justement le noir n'a très souvent que des emplois instables.
De ce fait, il a tendance à vivre en groupe (famille ou amis), groupes
souvent bruyants que n'acceptent d'héberger que les grosses conciergeries
où les propriétaires sont absents, où la référence ne signifie rien.
De là mon refus qui vient d'un parfait cercle vicieux.
Il est une conséquence directe du racisme général qui oblige les noirs à des
petits salaires qui mènent à des conciergeries plus ou moins mal tenues.

Il est vrai que je refuse aussi tout anglais qui ne parle pas français.
Si je n'ai pu le bloquer par le répondeur, je dis que l'appartement
est déjà loué en principe et qu'il ne reste plus qu'à signer le bail.
Il est vrai aussi que je refuse tous ceux qui sont sur le bien-être social.
De toute manière, l'appartement n'étant pas subventionné,
ils n'ont pas les moyens d'y accéder.
Voilà donc ce que c'est que d'être un propriétaire
qui se dit de «gauche» et «non raciste».
Imaginez ce que sont les autres!
Ou à quel point je me mens profondément à moi-même...

21 mai 1997

Les gens se battent pour avoir autant de biens matériels que les autres,
rarement pour être moins ignares qu'ils ne sont.
Nous n'avons généralement d'idées que celles que nous avons reçues.
Une personne qui pense comme les autres
est une personne qui n'a pas encore pensé.
Le temps libéré pourrait nous permettre de travailler à devenir autres.
Mais peu de gens comprennent l'importance du temps libre.
La majorité ne parle encore que de «loisirs».
Le temps, pour la majorité d'entre nous, n'est encore que de l'argent.
Il doit maintenant devenir le temps de la culture.

22 mai 1997

En relisant mon JOURNAL depuis le début, je ne peux que constater
la difficulté d'atteindre à un langage personnel. Devenir soi.
Nous n'aurions que cela à faire dans la vie que ce serait déjà presque trop.

23 mai 1997

C'est étrange. Je ne regarde jamais le cul d'une poule ou d'une chienne.
Quel étrange conditionnement me fait regarder le cul des femmes
comme chose délectable, et surtout au printemps.

24 mai 1997

Avec leurs grands titres, les journaux ont taré la population.
Elle ne lit plus en profondeur. Le titre suffit. L'impression de connaître.

25 mai 1997

Chaque société crée une image idéalisée du futur.
De la «terre promise» au «salut éternel»,
nous en sommes maintenant venus à l'utopie technologique.
L'âge technologique a maintenant son catéchisme
et ceux qui le publicisent. Gare à ceux qui n'en sont pas.

27 mai 1997

Enfin le soleil!
(Le mois de mai a été pluvieux et froid).
Les plantations de cannabis vont bon train.
Un site de 200 plants. Un autre de 300.
Et un petit dernier d'une vingtaine où je laisserai les mâles
féconder les femelles pour obtenir des semences pour l'an prochain.

28 mai 1997

Les gens qui, aujourd'hui, se présentent à l'électorat
ne peuvent être que grossiers.
Accepter le système actuel de représentation ne peut être que grossier.

29 mai 1997

Il n'y a jamais eu d'*ordre*. Il n'y a toujours eu que l'ordre de certains.
Purement aléatoire et correspondant aux caprices des maîtres du lieu.
La dissidence demeure, pour qui réfléchit le moindrement,
une nécessité majeure.
La notion même d'*obéissance* doit disparaître.

30 mai 1997

On a fait dans le domaine du sport
ce que l'on doit désormais faire dans le domaine de la culture.
Les jeux olympiques sont un éloge à l'insignifiance de la compétition,
à l'inutilité des gestes mis en scène.
Et pourtant le jeu est là.
Ainsi demain en sera-t-il des nouveaux espaces culturels.
Nous allons atteindre à une promotion de l'intelligence banalisée.

31 mai 1997

55 ans aujourd'hui.
Que de petites médiocrités, que de petites saloperies n'ai-je pas faites...
Et nous pensons tous ainsi être *bons*.
La notion de bonté aussi doit disparaître.

3 juin 1997

La sexualité est quelque chose qui ne se marie pas.

L'on n'aime pas plus que l'on déteste véritablement quelqu'un.
On ne passe généralement qu'à côté. Si près soit-on.

5 juin 1997

Il nous faut comprendre, nous les vieux, que la seule richesse
qu'ont les jeunes, c'est la beauté de leur cul et la fraîcheur de leur esprit.
Il nous faut apprendre à ne pas les leur voler.

6 juin 1997

Il y a toujours eu des fous qui nous ont dit que la vie était défendue.
(La seule chose que nous avions pourtant).
Il n'y en avait que pour eux, leurs dieux, leurs causes, leurs idéologies.
Ils ne voulaient en fait que diriger.
Pour nous, il ne restait toujours que des récompenses célestes,
des avenirs de partage égalitaire ou autres utopies.
Le temps est venu de l'incroyance et de l'anarchie.

7 juin 1997

Enfin bien dans la fraîcheur ensoleillée du matin sur mon balcon!
L'été est presque d'un mois en retard cette année.
Notre bonheur dépend étroitement du climat.
Tout avance.
Tout progresse.
Une jouissance calme comme récompense.

8 juin 1997

Les populations aiment ceux qui les organisent.

9 juin 1997

Mon problème est que je ne peux aller ni avec les clochards,
ni avec les moines.
Ils sont tous dans un délire qui ne me convient pas.
Il me faut trouver en moi-même le cloître idéal.
Le dernier projet de ma vie.
Me délester le plus possible de la société qui m'entoure.
Vivre autrement.

12 juin 1997

Hurlant toujours plus qu'il ne faut, les animateurs professionnels
des médias n'en finissent plus de nous encombrer.
Gueulards et peu réfléchis,
ils ne valorisent que ce qui peut attirer l'attention.

13 juin 1997

Il n'y a pas de penseurs *propres*.
Tout penseur est marqué par la saleté de son époque.
De Zeus à Jésus, de Mahomet à la station spatiale,
le vocabulaire reste marqué par l'idéologie de l'époque.
Il n'y a pas de maxime
qui ne sente quelque chose de l'écurie d'où elle sort.
Les mots d'esprit de Diogème sont en cela bien difficiles à comprendre
aujourd'hui.

14 juin 1997

Il n'y a aucun penseur qui, réellement, me satisfasse.
Si j'approuve la désaffectation de Diogène pour l'accumulation
des richesses, je désapprouve son côté sordide et dépendant des autres
pour survivre.
Je n'accepte pas non plus sa misogynie et son racisme.
(Voyant un Africain aller à la selle:«Il est percé comme un chaudron!»).
Si j'approuve Nietzsche antichrétien, je me lasse de l'entendre en parler
et de s'en louer lui-même outre mesure.
(«Pourquoi je suis si avisé», Ecce Homo).
Il n'était pas lui-même tellement supérieur
pour qu'il ne cesse tant d'essayer de nous en convaincre.
Il n'a fait, somme toute, que ramener l'Occident à Diogène.
Et Cioran leur fait bonne suite avec, lui aussi, sa misogynie chronique
et son parasitisme hautain.

En fait ce courant de pensée s'est peut-être trop occupé à combattre ses ennemis.
C'est peut-être là son point faible: n'être que par la critique que l'on fait de l'autre.
Il aurait mieux valu définir un nouveau monde en marge des foules et des dieux.
La chose n'était peut-être pas alors possible.

15 juin 1997

Il faut à nouveau circonscrire la prostitution de rue.
Ce n'est là que menteuses et voleuses qui méprisent par-dessus tout le sexe, arnaquant tous et chacun pour les détrousser de leur argent.
Ce n'est là que bas fonds de prisons qui encombrent nos rues.
Aucune libération sexuelle ne viendra de ces tarées-là.

16 juin 1997

Pendant que des assistés sociaux manifestent dans une épicerie pour avoir des denrées contre la faim qu'ils subissent,
le premier ministre Lucien Bouchard assiste au Grand Prix automobile et déclare que Jacques Villeneuve (petit chauffeur d'autos de course) est une grande vedette internationale
(sur le même ton qu'il a dit que Gaston Miron était un grand poète).
Voilà notre gouvernement.

17 juin 1997

Je ne veux plus *produire*.
Il faut casser l'esprit de production.
Production de choses d'ailleurs généralement inutiles.
Encombrement et pollution.
Toute la société marchande est basée sur cette aberration-là.
Comme s'il fallait produire des choses inutiles pour avoir accès à l'essentiel qui est, chez nous, en surabondance.

27 juin 1997

L'ère de la religion. L'ère de la consommation.
L'ère des loisirs. L'ère de la culture.
Nous ne sommes qu'à la deuxième étape.

28 juin 1997

Ce n'est pas un corps de femme que l'on cherche.
Mais l'esprit que l'on peut y prendre d'une femme par son corps.
Envisager d'abord une certaine qualité d'ensemble.

29 juin 1997

On ne peut pas, comme je l'ai jadis souhaité, cataloguer la pensée
des philosophes par thèmes indépendamment de leurs auteurs.
Ce système n'arrive qu'à donner une superficialité.
Les anthologies de citations donnent facilement dans le style potin.
Le traitement d'un thème chez un chrétien et du même thème
chez un non-croyant peuvent facilement se retrouver sous un même titre
une fois retirer de leur contexte.
Mais la ressemblance est alors catégoriquement fausse.
Un auteur ne fait toujours qu'exprimer sa propre pensée.
Mieux: sa propre croyance. Et sa connaissance, en fait, se limite là.
Nous sommes obligés de considérer chaque auteur comme un tout.
La philosophie n'est qu'une forme particulière de l'oeuvre d'art.
Nous nous imaginons alors avoir compris.

30 juin 1997

La récolte de cannabis sera finalement de quelque 160 plants.
Les autres n'ont pas survécu.
Par contre ceux qui poussent s'annoncent devoir être furieux.
En pleine terre noire et sous paillis.
Chaque année devrait donc désormais n'être qu'une répétition.

9 juillet 1997

Nous progressons par étapes.
Il y a l'âge poétique, l'âge romantique, et finalement l'âge de la raison.
Mais ce n'est pas là une question d'évolution
à travers les genres littéraires.
Un auteur peut vivre toutes ces étapes à même son évolution
dans un seul genre littéraire, poétique ou autre.

10 juillet 1997

Il ne faut plus baser la société sur la pitié.
L'ancienne chrétienté nous a assez encombrés.
Les récidivistes ont, soit raison (les révolutionnaires),
soit tort (les criminels d'habitude).
Ces derniers ne doivent plus être maintenus à grands frais dans nos prisons.
Il faut les tuer, sec et court.
La prison ne doit être qu'un lieu de premier et de dernier avis
avant la potence.

22 juillet 1997

Nous nous sommes branchés illégalement sur le câble/télévision.
Nous pouvons ainsi profiter de quelques postes
qui offrent des documentaires intelligents.
La télévision gratuite est devenue une insanité de commérage
sur les accidents et la petite criminalité.
Il faut payer pour avoir mieux.
Mais de quel droit le propriétaire de Vidéotron, un certain André Chagnon,
à demi milliardaire, contrôle-t-il le monopole québécois du câble.
S'il fait tant d'argent, c'est qu'il charge trop cher.
Faute d'autres pouvoirs, il faut donc le voler.
Cessons d'être des moutons que l'on tond.

24 juillet 1997

(*Lettre envoyée à Martin Pouliot suite à une rencontre à Québec*)
Martin Pouliot, 285 rue La Tourelle, App. 2, Québec, G1R 1C7.
Nous avons bien reçu tes livres et t'en remercions.
Nous attendons les références: date (jour, mois, année)
et lieu de naissance des auteurs.
Nous espérons, de plus, demeurer sur ta liste pour les publications à venir.
Nous avons trouvé et acheté en librairie «Un amour de cocaïnomane».
Il nous manque donc encore les no 1 et 2.
Nous avons aussi les no 3 et 5 de la revue «L'appel du docteur Sax».
Si tu as les compléments (1,2,4) nous apprécierions.
Tu n'es pas sans deviner que la tâche que nous nous sommes donnée
(L'INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS DU QUÉBEC) est énorme
et nous avons besoin du soutien des éditeurs
(service de presse et références) pour réussir.
Je t'envoie les quatre livres que j'ai publiés.
J'ajoute une vingtaine de pamphlets que tu pourras donner en librairie
à des clients virtuellement intéressés.
Gardons le contact.

25 juillet 1997

(*Note critique de Bianca Côté à la suite de sa lecture de VARIABLE*)
Cher Yvan,
J'ai bien aimé ces «variations».
Certains passages sont superbes
(parfois de profondeur, parfois de précision, parfois de profusion).
Je n'ai pas mis de «oui» ou de «beau» dans les marges,
mais si je l'avais fait, il y en aurait beaucoup!
J'ai relevé ici et là quelques coquilles, que veux-tu,
j'ai un oeil bien déformé...

26 juillet 1997

La tendance humaine à la simplification fait qu'on assiste actuellement à la montée de stars mondiales qui, seules, finalement, sont connues d'un pays à un autre.
Les vedettes locales sont comme les petits saints régionaux peu connus d'autrefois dont étaient truffés chaque jour les calendriers religieux.

27 juillet 1997

Privilégions le cul et la culture!
Cessons de vivre pour l'accumulation d'objets!

30 juillet 1997

Des chiens et des moutons.
Tous ceux qui nous dirigent sont comme des chiens.
Ils rôdent, survolent, contrôlent les peuples comme les chiens le font avec les moutons.
Jamais ils ne font partie du groupe.
Jamais ils ne subissent le sort qu'ils font subir.
*
(*Lettre envoyée à Actes Sud*).
Montréal, 30 juillet 1997.
Hubert Nyssen, Actes Sud, LE MÉJAN, F 13200 Arles,
Place Nina-Berberova, France.
OBJET: publication d'un récit, VARIABLE.
Monsieur, Je vous soumets pour publication le récit VARIABLE.
J'aimerais aussi vous proposer, si cela vous intéresse, trois petits livres de réflexions, d'une centaine de pages, traitant chacun d'un thème particulier:
- DE LA CROYANCE.
- DE L'INÉGALITÉ.
- DE L'ÉCOLE.
D' autres livres thématiques sont en chantier. Si la chose ne relève pas de votre intérêt, prière de me retourner le présent document.

1 août 1997

La culture de cannabis va bon train.
Sur les 160 plants survivants (tous ont maintenant plus de 5 pieds de haut),
j'ai dû arracher 60 mâles dont les fleurs risquaient d'éclore bientôt,
et ce pour éviter la fécondation des femelles.
La centaine de plants restants devraient atteindre 8 pieds d'ici un mois.
La récolte de fleurs femelles, prévue pour le début d'octobre,
devrait se situer entre 3 et 5 livres.
C'est là l'autosuffisance complète de la maison de campagne.
J'aime que tout ce que je touche s'autofinance complètement.
Si je dois payer pour quelque chose,
c'est que je n'ai pas les moyens de me le permettre.

6 août 1997

Jésus, Confucius ou Diogène ne sont, pour moi,
que gens d'une autre époque.
C'est avec prudence qu'il faut les interpréter.

7 août 1997

Il nous faut nous débarrasser des deux extrêmes.
Les riches, d'une part.
Les sordides petits pauvres bandits, d'autre part.
Ce sont eux qui nous empêchent d'être heureux.
Ils ne savent, ni les uns ni les autres,
fonctionner en consensus avec les autres.

13 août 1997

(*Lettre envoyée au cinéaste Pierre Falardeau*).
Pierre Falardeau, 1624 Panet, Montréal, H2L 2Z5.
Cher Falardeau,
Tu m'as donné ton adresse sur la rue, à travers la foule,
lors du défilé de la Saint-Jean.
Nous ne nous connaissons pas.
J'ai pris du temps à t'écrire, par hésitation, à cause de ta popularité
peut-être (ça aussi c'est un écran), à cause d'autres choses aussi.
Je t'envoie les livres que j'ai publiés.
Vingt lecteurs maximum par titre, malgré une distribution correcte.
Mais quand les médias ne parlent pas de toi, le bon peuple n'ose pas.
Il faut encore que le curé te recommande dans son sermon.
Problème comme tu dis pour le film de distribution;
mais dans le cas du livre, il faut parler de médiatisation.
Je t'envoie aussi un pamphlet qui, lui, a bien marché dans les librairies.
C'est normal.
Les gens qui «osent» n'ont pas d'argent: ils ne peuvent prendre
que ce qui est gratuit.
Je t'envoie de plus une idée de vidéoclips ou de vidéo-jenesaisquoi
que j'avais eu, à partir de mes textes, en 1990.
Il me semble qu'il y aurait quelque chose à faire dans ce sens-là.
Ton livre «La liberté n'est pas une marque de yogourt» est un bon livre.
Je l'ai bien lu.
Certains passages m'inspireront pour mon livre à venir: «De la censure».
Salut donc. Et merci.

15 août 1997

Mireille Baillargeon et moi en sommes rendus à ne fonctionner
que par bouffées de colère.
Contre ci. Contre ça. Et vice versa.
Où nous arrêterons-nous, sinon dans la rupture.
Il n'y a plus rien à espérer d'une passion qui n'en est plus une.
Sans le cul, nous sommes tous condamnés à vivre seuls.
Nous sommes de plus en plus loin.
Nos attaches sociales, peut-être plus que nos idées,
ne cessent de nous éloigner.
Nous nous éloignons de plus en plus l'un de l'autre.
Avec des colères percutantes et inattendues au moindre détour.

16 août 1997

La majorité des gens naissent, croissent et ne savent que se trouver beaux d'être devenus, de soi, une excroissance autour de leur trou du cul.

17 août 1997

L'univers marchand a toujours précédé le pouvoir des États.
La vivacité nécessaire au commerce
obligeait à la conquête rapide des territoires.
La lourdeur gouvernementale ne peut que suivre.
Les multinationales d'aujourd'hui préparent le pouvoir mondial
de demain.

18 août 1997

Il ne faut pas toujours se limiter à accuser les milliardaires.
Il y a aussi tous ceux qui les supportent.
Actionnaires profiteurs et véreux.
Fonds de pension et fonds d'assurance.
Le mal n'en est que plus consolidé.

19 août 1997

Je n'ai pas bien aimé Marie-Brigitte Cloutier-Filion.
Je le constate aujourd'hui.
Mais je n'y pouvais rien.
J'étais moi-même pris ailleurs
et je ne pouvais avoir d'attention chaleureuse pour elle.
Sa mère était, en fait, elle aussi une pauvre femme
qui avait enfanté sans penser plus loin que le bout de son nez.

20 août 1997

Depuis toujours la terre est dirigée par des fous.
Tous plus religieux et suffisants les uns que les autres!
À tel point que nous ne les comprenons plus après coup.
Toute culture ne se transmet finalement
que par la traduction de délires d'époque.

21 août 1997

Premiers refroidissements.
Une première odeur d'automne.
Déjà.
Il me faudra bien faire ramoner les cheminées, vérifier les fournaises.
Un autre enlisement.
Avec les années, l'exaltation ne vient plus.
Peu de gens s'attardent à éprouver ce que veut réellement dire: *être mortel*.
Il faut réajuster sa vie.
Tendre à la fainéantise.
S'attacher de moins en moins.
S'en aller.

25 août 1997

Hier soir, Claude Beausoleil à la télévision française.
Interview sur son oeuvre poétique.
Ce Beausoleil m'indispose profondément.
Une prolifération de livres (55 en tout) qui tombe dans l'indécence.
Une espèce de diarrhée.
Proche d'une certaine forme de maladie mentale.
Un autre Gustave Lamarche, le petit Jésus en moins.
Chacune de ses pages devrait être réécrite.
Condensée.
L'histoire littéraire devra tirer la chasse d'eau.
Gaston Miron avait la sagesse de ciseler son oeuvre.
Ce Beausoleil, de plus, a déclaré découvrir
que le langage n'était peut-être pas une assurance de communication...
Il n'y a qu'à le lire (ou l'écouter) pour comprendre.
Il est atteint du syndrome du professeur.
Il parle, il parle, il parle.
Il écrit, il écrit, il écrit.
Pendant ce temps l'élève se tait.
Le problème est tout simplement là.
Par autocentrisme, il refuse d'agir en sorte que la communication
se fasse *avec* quelqu'un.
Ce genre de représentant littéraire nuit à la littérature plus qu'il ne l'aide.

26 août 1997

Je deviens de plus en plus radicalement
contre toute forme de représentativité.
À chacun de venir parler pour lui-même.
Aucune société non fasciste ne peut exister autrement.

31 août 1997

Nous n'avons pas encore assez mêlé nos gènes
pour être une seule nation planétaire.
Nous reconnaissons encore trop distinctement un anglais type, un français, un allemand, un américain, un sud-américain et même un québécois.
Le véritable mélange sera l'objet de la prochaine génération.

3 septembre 1997

Il faut comprendre que l'interprétation des civilisations anciennes
relève de l'interprétation des croyances anciennes,
et que notre interprétation souffre toujours d'être moderne.

5 septembre 1997

Le contrat social sur la répartition des revenus doit radicalement changer.
Il faut établir, pour tous, un revenu minimum garanti.
Le financer par un impôt dégressif fort, par la cessation
de toutes subventions aux entreprises, par la mise au rancart des armées.
Et ce contrat, je le vois sans aucune obligation de contribution des citoyens à des travaux obligatoires.
Dans une société qui évitera le plus possible les Institutions
et les fonctionnaires.
Un peu comme si, désormais, chacun pouvait vivre sa vie *au noir*.

6 septembre 1997

Aucun gouvernement actuel n'est légitime.
Papes, princes et autres vedettes qui les suivent
ne sont que la preuve évidente de notre bêtise.
Il y a présentement une remontée d'engouement pour la bêtise
qui risque de nous faire basculer dans le pire.

7 septembre 1997

Il nous faut désinstitutionnaliser de plus en plus la société.
Nous vivons tous actuellement comme des arriérés mentaux
gardés sous haute surveillance.

8 septembre 1997

Continuez à applaudir vos rois, vos papes et vos tyrans!
Moi, je ne sais que faire de cette façon de vivre.
Je veux vivre ailleurs et autrement.
Une vie autre.

Ils s'écoutent entre eux, à longueur de médias et de journées,
se dire des sottises.

Faire travailler le peuple pour financer les mauvaises manières des riches:
c'est encore là où nous en sommes.
Ce qu'ils nomment aujourd'hui la productivité.
Combien de temps aurons-nous ainsi perdu à leur obéir.
À reproduire en série leurs bêtises.
Il nous faut maintenant apprendre à désobéir.

10 septembre 1997

Je ne veux surtout pas que ma *singularité* devienne un idéal pour tous.
J'ai mes manières.
J'ai mes manies.
À chacun d'inventer (ou de découvrir) les siennes.
C'est en cela seul que je souhaite être imité.

13 septembre 1997

Terminer hier la récolte de cannabis.
Une centaine de gros plants femelles lourds d'extrémités fleuries.
Rien ne laisse croire que quelqu'un aurait pu découvrir notre cachette.
Mais les plants étaient devenus si hauts (5 à 6 pieds)
que la possibilité qu'on les découvre devenait énervante.
Qu'on nous dénonce à la police, non.
Qu'on nous les vole, oui.
Nous avons donc fait vite.

14 septembre 1997

C'est l'automne. Un automne beau qui s'attarde.
Je me libère peu à peu de tout.
Peu à peu de mon JOURNAL.
Peu à peu de cette historicité qui est la mienne.
De cette anodine version des faits.
Je me libère.
Je me libère peu à peu de moi-même.
Les feuilles recommencent à jaunir.
Et c'est toute ma vie qui lentement se fane.
Quelque chose comme une fin de voyage.
Nous débarquons tous un jour, finalement, quelque part.
Comme au bout de la route.
Devant d'incontournables précipices.

15 septembre 1997

Ceux qui ont pris le contrôle des médias
sont en général des gens aseptisés.
Des néo-curés en mal de bien paraître dans les habitudes de leur temps.
Nous n'avons pas besoin de critiques d'art,
mais de présentateurs structurés.

16 septembre 1997

C’est fini le temps de se penser bon.
De se penser meilleur.
Aujourd’hui le temps passe sur nous comme un réacté.
Chaque génération devient rapidement comme une tribu primitive dépassée par les événements.

17 septembre 1997

Pour moi, la sagesse et l’amour sont des mots creux.
Je ne connais que le sentiment de vieillir et celui de bander.

18 septembre 1997

Il y a nécessité de toujours mentir au pouvoir
pour tenir sa nocivité dans une limite supportable.

19 septembre 1997

Nous aurions pu avoir une soirée heureuse.
Elle s’est mise à chicaner.
Nous ne sommes même plus capables d’être satisfaits ensemble.
Elle m’a dit que je n’étais pas un écrivain, mais un prétentieux.
Que personne ne me reconnaissait.
Que les écrits de ma soeur valaient les miens.
Elle est sortie en claquant la porte.
Le coeur, de part et d’autre, n’y est plus.
Nous sommes réellement rendus à une fin de route.
«Tu m’as fait venir vivre avec toi par chantage».
Elle ne connaît rien en littérature.
C’est l’amour de son père qui lui donne du littéraire.
Elle est essentiellement biographe.
Non... Elle est revenue...
Nous ne nous séparerons pas encore cette fois-ci.

21 septembre 1997

Début d'automne.
Fin de la préparation du cannabis pour la vente.
60 petits sacs de têtes fleuries, une once chacun, à $75,
(moitié pris du marché): $4500 quand même.
Et sans risque. De mains à mains. Entre nous.

27 septembre 1997

Début d'automne. Fin des derniers beaux jours de l'été.
Retour aux maisons fermées sur elles-mêmes, au chauffage intérieur,
à l'obligation de recommencer une certaine sévérité.
Nous vivons ainsi, comme des naufragés, malmenés d'une saison à l'autre.
À peine le temps d'un répit qu'il nous faut aussitôt reprendre la tâche
nécessaire à la survie.

28 septembre 1997

La seule chose dont je suis certain,
c'est que toutes nos théories sont fausses.
Nous n'émettons que des erreurs que nous appelons vérité.
Le ridicule ne nous tue pas.
Ce n'est pas là du scepticisme. Mais un catégorisme absolu.

29 septembre 1997

Péladeau vient de lancer un nouveau journal ICI.
Pour faire concurrence à VOIR.
En plus insignifiant.
Mais à 80,000 exemplaires gratuits.
Il faut qu'il y ait une limite sociale à la possession de l'argent.
C'est à nous tous d'en imposer la norme.
Par le meurtre.
Nous défendre contre les *money addict*.

30 septembre 1997

Diogène, aujourd'hui, ne serait qu'un mal-hippie ignare.
Platon, Aristote, Thomas d'Aquin: des érudits surfaits.
Il ne faut plus se baser sur le passé si nous voulons progresser.
Le passé n'est qu'une base de départ pour nos interventions futures.
Il nous faut toujours nous défaire de nos bases.

1 octobre 1997

Le conformisme est fait pour les gens qui ne s'entendent pas.
Notre société est mensongère parce qu'elle n'est pas bien dans sa peau.
Nous avons perdu 2000 ans dans l'imbécillité chrétienne.

2 octobre 1997

Il est inévitable qu'une société produise des rejets.
Il faut savoir les reconnaître et les éliminer.
En finir avec les *prisons à vie*.

3 octobre 1997

Diogène commence à me fatiguer.
Son discours à Alexandre sur la notion de «roi»
est d'une inconséquence politique sans égal.
Il voudrait tout simplement que le pouvoir soit à son exemple.
Mais le pouvoir n'est justement pas là où se situe Diogène.
Il y a une sagesse à rester seul tranquillement chez soi
sous la paix générale imposée par un roi.
Il y en a une autre qui consiste à gérer des ensembles humains,
et généralement avec des armes à la main.

4 octobre 1997

Le mot *virtuel* a maintenant remplacé le mot *spirituel*.
La même insignifiance.
Le pouvoir et l'argent ne sont ni virtuels, ni spirituels.
Mais toujours concrets.
C'est ainsi qu'on dupe encore les imbéciles.
Il n'y a pas plus d'univers virtuels qu'il y a d'univers spirituels.

5 octobre 1997

«Je» ne suis que ma mémoire.
Clonage ou non, tant qu'il n'y aura pas transmission de la mémoire,
il n'y aura pas d'éternité.

6 octobre 1997

Le rôle du pouvoir est de contrecarrer l'agression des contre-pouvoirs
afin d'assurer *sa* paix sociale.

7 octobre 1997

Température exceptionnelle.
Comme un mois de retard dans la venue du temps froid.
Le plaisir de rester encore à lire et à écrire sur mon balcon.
Comme il est difficile de devoir s'encabaner contre le froid.
Mais nos livres avancent.
Lentement.

8 octobre 1997

Les professeurs et les policiers: deux mondes dont je ne veux plus.
L'enseignement doit se faire par compagnonnage.
L'ordre, par la responsabilité des petites communautés.

9 octobre 1997

Nous n'en finissons plus de refaire nos surfaces de brique, de pierre,
de ciment, de verre et de fer pour nous défendre du temps.
Et toujours le recommencement.
Comme s'il s'agissait de quelque chose qui, de fait,
ne nous appartiendra jamais.

10 octobre 1997

Nous sommes , ce soir, encore dehors sur le balcon.
Du jamais vu. À demi nus comme en été.

16 octobre 1997

L'alcoolisme est une maladie.
Comme la boulimie.
Un goût prononcé pour l'excès.
Un goût pour une dépendance inutile.
Rares sont ceux qui, parait-il, s'en guérissent véritablement.
Souvent seules à les aider, les religions rôdent autour des gens
ainsi touchés par le goût du laisser-aller dans l'espoir de les récupérer
en les enrégimentant dans des causes qui les servent.
C'est ainsi que l'ancien mari de ma soeur Germaine, Pierre Dumais,
s'en est semble-t-il sorti.
Il vend maintenant du petit Jésus à d'autres alcooliques
avec autant d'empressement qu'il buvait seul hier ses verres d'alcool.
Ce n'est pas là, pour moi, une solution.
Mais un simple transfert de drogue.
Je ne bois pas pour éviter *d'être conscient*.
Les femmes disent presque toujours qu'elles nous quittent
parce que nous sommes alcooliques.
C'est vrai parfois peut-être.
Mais le prétexte est en général trop facile.

Je ne crois pas non plus que ce Dumais buvait pour éviter
les défauts de ma soeur, son féminisme fatiguant de lesbienne,
son côté frustré d'écrivain inachevé.
L'alcool est à lui-même son plaisir et son cercle vicieux.
Il habitue à des taux de sucre, à des somnolences, à des discussions
sans fin sur de grands projets qui ne se réaliseront jamais.
Au goût tout simplement de se laisser aller.
L'on prend ainsi facilement du plaisir à vivre dans une sorte de rêve béat.

17 octobre 1997

Avec l'automne, j'ai recommencé mes travaux.
Non que je les avais laissés.
Mais disons que je recommence plus sérieusement, à cause du froid,
à me plaire à faire ces choses inutiles.
Je suis à classifier les textes de 1964 de mon JOURNAL.
De 1965 à aujourd'hui, tout est en ordre: quelque 2000 pages.
J'ai recommencé aussi l'INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS DU QUÉBEC.
Je compte remonter de 1929 à 1900 d'ici le printemps prochain.
Il me faut aussi en venir à bout DES NORMES, travail assez pénible
qui demande une clarté d'esprit constant et sans somnolence...

18 octobre 1997

L'objectif de la culture,
c'est de dépasser l'école et ses compartimentations du savoir.
Apprendre, chacun selon ses besoins, là où bon nous semble.

19 octobre 1997

L'alcoolisme est comme le pilote toujours allumé d'un four à gaz.
Sans alcool, la flamme reste petite.
Le moindre verre d'alcool déclenche le brasier.

20 octobre 1997

Nous ne sommes pas *en mondialisation*.
La chose était déjà commencée il y a un siècle.
Nous ne sommes qu'à un moment favorable mondialement
à la concentration de quelques multinationales contre toutes les nations.
C'est le pouvoir des nations, après la menace communiste,
qui a fait relâche.

21 octobre 1997

Les médias sont faux.
Lorsqu'ils interviewent des gens,
ils n'interviewent en général que des bien-pensants.
Et les questions que les speakers leur posent
sont la fabrication de quelques scripteurs pour tout le Québec.
Ils fabriquent et répandent ainsi une norme.
Ils ne disent que ce que les gens, selon leurs cotes d'écoute,
ont déjà l'habitude d'entendre.
Une conspiration de la bêtise.

22 octobre 1997

Rencontré sur la rue un vieux monsieur.
Il a, jeune, habité au rez-de-chaussée de ma maison.
C'était en 1949.
Les propriétaires de l'immeuble, des Senécal, habitaient alors le haut
qui n'était pas encore subdivisé en quatre affreux petits logements.
Ces gens étaient taverniers coin Rachel/Parc Lafontaine.
Je les soupçonne d'avoir massacré l'immeuble après leur déménagement
sur la rue Davaar à Outremont.

23 octobre 1997

Mon horaire d'hiver:
9 h. à 11h.
travail à la bibliothèque municipale sur LE GRAND LIVRE.
14 h. à 15 h.
entrées informatiques de mon JOURNAL 1964.
16 h. à 17 h.
entrées informatiques dans l'INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS
DU QUÉBEC.

25 octobre 1997

Je pense à Gaston Miron.
Enterré maintenant.
Où en est-t-il dans sa décomposition?
J'imagine sa mâchoire défaite et puante.
La fin de toutes ses belles paroles.
La fin de tout.

26 octobre 1997

Je deviens, peu à peu, ce que j'ai toujours voulu devenir.
Une réflexion.
Quelque chose qui parfois peut déranger.
Mais les soeurs Baillargeon parfois semblent se moquer de moi.
J'ai besoin d'autre chose.
D'une admiration autre.
Elles ne comprennent pas toujours que le petit technicien
de l'Institut de Tourisme qu'elles ont connu n'était pas moi.
Pour elles, je suis demeuré un non-universitaire.
Elles ne semblent pas pouvoir comprendre
qu'elles m'obligent ainsi à une distance.

27 octobre 1997

L'angle politique n'est pas toujours et de toute évidence
l'angle avisé dans la fabrication de l'Histoire.
Les révolutions dans les rues n'ont souvent rien donné comparativement
aux révolutions telles industrielles et maintenant informatiques.
Il faut désormais cesser de relater en exclusivité l'Histoire des rois
ou de ceux qui dirigent.
Ce ne sont là, de plus en plus, que décadents
dans la perspective des sociétés qui viennent.

28 octobre 1997

Écrire n'est pas un acte simple.
C'est l'effet de toute une vie.
La majorité de nos écrivains n'aura malheureusement été que des pédants.

30 octobre 1997

Ce qui me frappe chez les cyniques grecs, c'est que leurs discours,
tant raisonnables qu'ils soient, n'ont historiquement rien changé.
Les moqueries de Diogène envers les marathoniens n'ont rien diminué
des Jeux Olympiques; ses discours contre le fait d'avoir des biens
et des serviteurs n'ont pas empêché les riches de devenir plus riches
et plus entourés.
L'être humain est ainsi fait qu'il ne voit d'abord que lui-même.
Il reprend dès lors les mêmes erreurs de génération en génération.
La *sagesse* cynique ne peut cependant être la mienne.
Non plus que la *vertu* des moines prêcheurs faisant vœu de pauvreté.
Je ne veux ni me priver de la partie de ma vie qui est molle et sensuelle
(en devant tâcher de me modérer bien sûr), ni me priver de celle qui
s'attache aux biens matériels et à l'argent (ce qui me permet de ne pas
devoir travailler), ni me priver de celle qui vise tout de même un peu
de gloire et d'honneurs
(question de surexciter mes capacités de répliques et de réflexions).

En d'autres mots, je ne veux pas être un *pur et dur* .
Je veux profiter de tout, modérément et agréablement,
sachant très bien que le fait de vivre prend fin et que, dès lors,
la pure vertu comme la pure perversité
n'ont finalement ni l'une ni l'autre de supériorité ou de conséquences.
Ce n'est que de bien vivre sa propre vie selon son entendement personnel
qui vaut l'appellation de *morale*.

31 octobre 1997

L'école devrait:
- dresser avec l'élève l'inventaire de ce qui s'est passé avant lui
(l'histoire du confort plutôt que l'histoire des mémérages
et des chicaneries politiques),
- lui montrer les techniques pour qu'il sache fonctionner
dans les choses de son temps.

1 novembre 1997

Je n'aime pas les gens qui se prennent pour des oiseaux
qui vivent au-dessus de tout.
D'ailleurs quel oiseau vit au-dessus de tout?
À chacun de vivre le champ de responsabilité qu'autorise sa liberté.

2 novembre 1997

Ce n'est pas d'un seul auteur dont nous devons prendre leçon.
La complexité de chaque chose exige plusieurs points de vue.
D'un auteur à l'autre, nous pouvons prendre une mesure
de la marge qui sera la nôtre.
Peu de gens réfléchissent.
La raison en est aussi que très peu de gens en arrivent
à se hausser financièrement plus haut que leur nécessité vitale.
Il faut presque être rentier pour pouvoir bien penser.

5 novembre 1997

Le temps est venu de nous désintoxiquer des valeurs marchandes.
Il faut en venir à une société de la culture, à une société moins agressive, valorisant la joie et la frugalité.

6 novembre 1997

Yves Michaud, lors d'une émission spéciale à la télévision
pour commémorer le dixième anniversaire de la mort de René Lévesque,
a, entre autres, dit de lui qu'il avait parfois le jugement
un peu trop catégorique.
C'est ainsi qu'il avait traité, sans jamais l'avoir lu, Cioran de «faiseux»
(entendre: hâbleur, parler avec vantardise et exagération).
Voilà un trait non négligeable.
Nos dirigeants ne sont encore que des anciens diplômés néo-catho
qui ont un mépris quasi duplessiste des intellectuels.
Des gens plutôt grossiers qui, comme les curés,
prétendent avoir le dernier mot sur tout.

8 novembre 1997

La majorité des gens se satisfont de leur petit lopin de vie.
Ils ne se veulent pas avertis de la chose publique.
Ils deviennent ainsi des ignares facilement manoeuvrables.

9 novembre 1997

Il faut aller au-delà de notre sentiment.
Hors du romanesque, du théâtral, du poétique.
Sortir de la passion et de l'excessive vision du monde.
Rencontrer une certaine conformité avec le réel.
Dans l'acceptation du fait de ne rien avoir encore vraiment compris.

10 novembre 1997

L'amour est un site d'approbation mutuelle.
Un centre de validation des messages à divulguer.

La débilité a un nom: le syndrome du collectionneur.
Ainsi Georges Raby achète ici et là des livres de seconde main.
Son orgueil n'est que d'avoir trouvé des livres dédicacés
d'anciens auteurs qu'il peut revendre à bon prix.
À l'hôpital des fous, j'en ai vu qui s'échangeaient de la même manière
des médailles dites saintes.

12 novembre 1997

On ne s'enrichit vraiment que dans la mesure
où son avoir se situe au-dessus de ses désirs.
Les cyniques grecs disaient «en deçà de ses désirs».
Je n'aime pas ce mépris.
L'obligation du perfectionnement de «l'âme» est elle-même un préjugé.
Il faut cesser de s'idéaliser.
La moralité des «saints» a toujours été une moralité perverse.
C'étaient là sans doute de braves gens, mais davantage des fanatiques
qui prétendaient connaître la vérité contre tous les autres
et qui n'avaient de respect que pour le mode de vie qu'ils pratiquaient
et qu'ils tenaient unilatéralement pour supérieur.

13 novembre 1997

Nous avons maintenant les moyens de «passer à côté»
de ceux que nous n'aimons pas.
Il n'y a donc plus à les endurer.
Ou à vouloir les convertir.

Le but de la philosophie n'est pas «connais-toi toi-même»
comme l'ont trop répété les philosophes d'hier.
La chose est individuellement impossible.
Nous sommes le fait de notre culture.
Le sujet est si vaste qu'il nous faut individuellement tout simplement
nous contenter d'atteindre à un peu d'allure et de bon sens
dans nos jugements et nos conduites quotidiennes.

14 novembre 1997

Je n'ai pas eu la chance de naître dans une famille cultivée.
Ma mère était modeste fille de pêcheur de Gaspésie.
Mon père, fils d'un robinetier belge qui savait à peine écrire son nom.
Tous, ils étaient sans diplômes.
Ils devaient travailler d'arrache-pied pour amener du pain sur la table.
La scolarisation soudainement facilitée était pour eux
l'occasion rêvée d'avoir accès à une espèce de tricherie sociale
qui donnerait pour leurs enfants des emplois privilégiés.
L'effort que ma mère fit surtout peser sur moi devait compenser pour
la frustration d'être laissée pour compte qu'elle avait toujours ressentie.
Elle aurait aimé être journaliste et, en plus, célèbre.
Elle me voyait déjà prêtre, curé, évêque, que dis-je peut-être, disait-elle,
pape un jour.
C'était là une preuve bien attristante de son ignorance de la réalité
des choses internationales et des classes sociales.
Lorsqu'elle découvrit que je m'intéressais à la culture
plus qu'à la scolarisation, à la prise de conscience plus qu'à la pratique
religieuse, son goût de m'aider ne fut plus le même.

Elle ne comprenait tout simplement pas
quelle mouche venait de me piquer.
Je découvre à 50 ans ce que d'autres apprenaient dans leur jeunesse
à écouter tout simplement les conversations des adultes
à la table de tous les jours.
Les grands noms, les courants d'idées, les grands événements de l'Histoire
n'étaient pas au menu de notre table.
On ne parlait que d'argent, de la misère à le gagner.
Ou plutôt: nous les enfants devions nous taire à longueur de repas,
jusqu'au dessert.
Nous devions silencieusement écouter ce que nos parents
avaient à se dire devant nous des réalités de la vie.
On ne se réjouissait que d'avoir fait un bon coup, d'avoir gagné assez
pour se payer de nouveaux objets de prestige et de confort.
La prière, la religiosité (et pour mon père, à la fin des années 1950,
peu à peu, les films policiers à la télévision)
étaient tout notre monde culturel.
Ah! comme on disait alors: dans ma jeunesse, je n'ai manqué de rien.
On m'a engraissé comme les cochons:
moulée à volonté sur fond de musique de supermarché!

27 novembre 1997

Je n'en sors pas. Je ne m'en sortirai jamais.
Elle finira toujours, après un bon travail sur l'oeuvre de son père,
par aller s'écraser devant la télévision.
Sous prétexte, cette fois, qu'on y présente en fiction
la vie de Marc-Aurèle Fortin. Si bêtement. À en vomir.
Je cherche ailleurs. L'autre porte. Le silence.
Dans six mois, je n'aurai plus que $20,000 d'hypothèque sur 3 ans.
Ce qui, bien sûr, est encore énorme avec le peu de revenus que j'ai.
Mais en rallongeant les termes sur 20 ans, et même (question de sécurité)
en rajoutant $10,000 d'emprunt pour mise de côté, je pourrais n'avoir
à payer que $250 sur les $750 qu'il me resterait alors sur mes revenus
de location.

Soit quelque chose comme $100 par semaine pour vivre durant les 4 ans
qu'il me reste avant d'atteindre ma pension gouvernementale à 60 ans qui,
elle, me donnera un autre $100 par semaine supplémentaire.
Je pourrais donc dans six mois vivre seul.
Je n'en peux plus de devoir vivre ainsi.
De devoir me masturber 2 fois par jour en secret
dans l'asexualité totale du couple que nous sommes devenus.
Elle dira que je ne la désire plus.
Elle reste là à attendre comme une huître ouverte.
Et lorsque je l'approche, elle n'a d'attention
que pour les travaux encore à faire, par-ci, par-là, ou ailleurs.
Et nous restons toujours à côté du sujet.
Tout simplement du fait d'être devenu un vieux couple qui a pris
l'habitude de trop bien travailler ensemble en se privant de la jouissance.
Je le répète ici: le sexe ne se marie pas.
Nous en sommes un bon exemple.
Quoi faire d'autre? Il est bien évident que je cherche ailleurs.
Avant, les gens mourraient à 40 ans,
à l'âge où ils en finissaient avec leur portée de petits.
Aujourd'hui, nous en survivons.
Et, en moyenne, pour un autre 40 ans
qu'il nous faut désormais réaménager.
Il nous faut désormais trouver une autre manière de faire.

28 novembre 1997

Ces bandits qui nous ont volé l'Histoire.

1 décembre 1997

Je relis mes livres. Je suis ailleurs.
Rien d'étonnant à ce que personne aujourd'hui ne me comprenne.
Je ne suis pas dans le sens de la réplique
qu'ils se donnent les uns aux autres.
Je suis comme un étranger.

4 décembre 1997

Mireille Baillargeon en a fini avec ses dettes:
fin d'hypothèque, fin de cartes de crédit, et tout et tout.
La voilà libre avec un condominium en ville,
une maison de campagne au Québec et une autre en Normandie.
Plus: une automobile presque neuve et payée.
Et une pension annuelle nette de quelques $20,000.
Voilà donc un point de régler.
Reste le mien.
Encore trois ans.

5 décembre 1997

(*Lettre envoyée à Réginald Hamel,*
219 Springdale, Pointe-Claire, H9R 2R4).
Cher Réginald,
Je me dois d'abord de te remercier pour ce que tu as déjà fait pour moi.
Mieux: pour ce que tu as été tout simplement.
Tu es, avec Claude Lagadec (dont j'aimerais, en passant,
que tu me trouves l'adresse), le seul de mes anciens professeurs
universitaires dont je puisse réellement dire du bien.
Les autres ont plutôt été sans importance.
Certains même: une honte.
Je t'envoie quatre livres:
DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE,
DE LA CROYANCE,
DE L'INÉGALITÉ,
DE L'ÉCOLE
et mon dernier pamphlet de présentation.
Tout cela n'a pas le panache de SEXUS.
Mais c'est autrement plus profond. À tel point que ça n'intéresse personne.
À preuve Gilles Archambault à qui j'avais donné mes livres et qui m'a dit:
«Ce sont de beaux livres que vous faites.
Mais je ne sais pas quoi en dire.».

Par contre mon JOURNAL dérangera davantage.
(Quand on parle des gens, ils ont au moins le goût de mordre...).
Je travaille à son informatisation (1957-1997): quelque 3000 pages.
Finalement, avec Mireille Baillargeon,
nous travaillons, depuis 10 ans sur autre chose:
INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS DU QUÉBEC
PAR ANNÉE DE NAISSANCE.
3,000 auteurs; 30,000 titres.
Un hobby.
Nous n'en sommes encore qu'au stade de «document de travail».
L'énormité de la tâche est telle qu'elle devrait relever du mandat
de la Bibliothèque Nationale.
Nous n'avons ajouté à ce que toi, Lemire et autres avez fait,
qu'une grille particulière de classification.
Par année de naissance. L'idée est de Mireille, une idée de démographe.
Mais je crois la méthode significative.
Nous pouvons d'un coup d'oeil situer chaque auteur à sa place
dans sa cohorte historique.
Un auteur n'est jamais plus que son époque.
À cette méthode de classifier, j'aimerais avoir le temps d'ajouter
une espèce d'histoire des moeurs et des idéologies
où seraient enchâssés les auteurs et leurs livres.
Cette histoire, (si nous la faisons...), devra identifier, souligner,
mettre en valeur ceux qui ont véritablement été des démarqueurs.
Il faut en finir avec l'influence néo-catholique des Fernand Dumont,
Jacques Grand'Maison, Fernand Ouellette et autres Pierre Vadeboncoeur.
Il faut nous souvenir que le Québec a été le principal dépotoir
de la prêtraille française et des royalistes anglais.
Il faut cesser d'écouter ceux qui s'en inspirent encore.
Ce n'est pas avec des Crémazie qui s'opposait à la Commune
en écrivant qu'Adolphe Thiers «inspire la confiance»
qu'on nous donnera une idéologie de la grandeur.
Il ne faut pas oublier que ce Crémazie (né 1827), ami des curés Casgrain
et autres, vola la vedette à Éventurel (né 1821) dont la poésie et l'idéologie
étaient, et de beaucoup, plus modernes.

Notre histoire est encombrée de ce genre de «blanc de mémoire».
Il nous faut avoir l'audace d'aller plus loin.
Autres notes:
s'il est une chose fausse, c'est bien l'histoire littéraire par genre:
Samuel Baillargeon, Pierre de Grandpré, etc.
Un auteur est un tout.
Il ne se scinde pas.
Et le meilleur moyen de le saisir sans équivoque est sa date de naissance.
Il y a aussi, dans notre manière de faire, une certaine équité
dans le traitement.
Nous espérons qu'il n'y ait pas d'auteurs oubliés.
La façon de faire de Lemire a eu le défaut
de trop miser sur la valeur critique de son équipe.
Par contre ils ont été plus loin que toi sur le terrain:
quelque 1000 auteurs de plus...
De ton côté, tu as donné dans l'ordre alphabétique.
Tous les collectionneurs et les libraires privilégient
cette façon pratique de faire.
Mais ils te reprochent tous d'avoir 1000 auteurs en moins...
À titre d'exemple, je t'envoie les photocopies 1931 de INVENTAIRE.
J'en profite pour te parler d'une sélection difficile,
mais à laquelle il faudra, semble-t-il, se tenir.
Il faut qu'une oeuvre puisse faire l'objet d'une analyse critique
en elle-même pour qu'elle soit retenue.
Un bon exemple en 1931: Nicole Deschamps.
Nous ne retiendrons pas son nom parce que ses livres doivent être listés
sous les noms d'auteurs dont elle parle: Undset, Hémon, Bégon.
Tu me diras: «Et moi?».
Oui, toi, Lemire, Camille Roy et Huston devront sans doute
avoir un traitement d'exception pour le gros oeuvre que vous avez fait.
Autre exemple à rejet: Marguerite Yourcenar...
J'aimerais bien avoir ton opinion sur tout ceci.
Salut donc et merci.

10 décembre 1997

La crise cardiaque et sa tombée définitive dans le coma
du richissime québécois Pierre Péladeau ont de quoi nous inquiéter.
Non pas que l'homme ait des qualités autres qu'hégémoniques et fascistes,
mais justement parce qu'il n'a eu toute sa vie que ces qualités.
Au lieu de travailler à la création de petites communautés financières,
peut-être fédérées, mais toujours indépendantes,
il n'a fait que tout tirer vers lui.
Gérant des milliards et quelque 33,000 employés, sa disparition
ne fera que remettre une part du pouvoir québécois dans le marché
des multinationales qui, seules, ont les moyens d'acheter de tels empires.
Les Paul Desmarais et Jean Coutu sont de la même cuvée.
Et c'est à eux que le gouvernement Bouchard a demandé conseil...
À tout ramener à eux, ils finiront par nous amener tous à l'étranger.
Les nouveaux acheteurs démembreront leurs empires
en fonction de leurs intérêts propres et généralement éloignés.
Ils fermeront progressivement tout ce qui est local
pour nous obliger à acheter leurs exportations.
Ce capitalisme affectivement sale («ils sont des nôtres!»), est en voie
de nous détruire, et peut-être plus sournoisement, que l'anglais lui-même.
En voulant jouer de l'excellence et d'être les seuls victorieux,
ils nous traîneront tous dans leur mise en terre.

14 décembre 1997

(*Lettre reçue de Réginald Hamel*).
Cher Yvan.
J'accuse réception de tes ouvrages dès mon retour de la République Dominicaine où je suis allé travailler chez les plus pauvres de la terre auprès de Gilles Lefebvre qui y vit depuis 11 ans.
Je me suis mis à jour dans tes écrits et j'y découvre tes attaques au sabre, donc ta constance.
«Les professeurs, surtout universitaires, ferment des portes
plus qu'ils n'en ouvrent», dit «Le Grand Mornard»,
et il y a hélas du vrai là-dedans.
Salut et amitié.
Ci-joint un modeste Charles Gill
dont on parlait dans la première Barre du Jour.
Jadis, jadis, jadis.

18 décembre 1997

Nous ne sommes peut-être qu'une minorité de la population
à avoir conscience de notre temps.

Les convictions ne sont en général que des habitudes d'action.

Il est aussi faux d'entendre les médias et les politiciens
nous rebattre les oreilles avec les «droits de l'Homme»
qu'il était faux, hier, d'assister aux prêches des curés.
Nous assistons à une autre levée de la «mauvaise conscience»
qui sent la nécessité de se donner comme bonne.
Des peuples entiers meurent de faim, mais nos politiciens se limitent
à accuser quelques prisons dirigées par des militaires fascistes,
mais qu'ils soutiennent par-derrière...

27 décembre 1997

Une autre année qui s'achève.
J'aimerais bien donner un grand coup pour améliorer ma façon de vivre.
Plus de discipline et d'ascèse.
Une respiration profonde de tous les instants.
L'énoncé pratique d'une sagesse.
Une nécessité de respecter le peu de temps qu'il me reste.
Je suis encore soumis à mes crises d'alcool et de sexe.
À un certain débilisme récurrent.
Je survis, en cahotant.
En gaspillant de ce fait mon temps.
Retrouver le chemin de l'enfance.
L'allégement d'avant les grandes catastrophes.
Nous vivons comme des fous.
Aurons-nous un jour le courage d'être autre chose
que la conséquence de nos actes passés.
Être autre.
Être ailleurs.
Après s'être dépouillés de ce qui nous encombre.
Je dois peut-être refermer la porte.
Ne plus m'intéresser aux débilités quotidiennes.
Faire comme si l'encombrement n'existait pas.
Vivre seul comme un moine en dehors de la bêtise commune.

1998 56 ans

4 janvier 1998

Mireille Baillargeon vient de passer deux jours à sa campagne
avec sa soeur Jeanne.
Sans bruit, sans télévision, sans pressions et sans alcool,
j'ai retrouvé une qualité de vie qui me manquait.
Celle des moines qui se retirent de tout.
Lire tranquillement l'Histoire de l'humanité, seul dans son lit.

5 janvier 1998

La pire tempête de verglas depuis 30 ans.
Partout les fils électriques, les poteaux et les arbres cassent.
Il nous faudrait tout enterrer.
Nous devons toujours nous battre contre tout.

6 janvier 1998

Ma soeur Germaine est tout simplement possédée par son cul.
Elle bande maintenant sur une vieille femme qui lui fait du plat.
Je la découvre finalement peu productive, gentille,
mais peut-être même dangereusement conformiste.
Il y a du Ange-Aimée que je n'aime pas là-dedans.
De plus en plus le goût de tout laisser derrière moi.

7 janvier 1998

Il faut maintenant que je m'en aille.
Sur place.
D'où la difficulté.
Être moi, mais élagué de tout ce qui m'encombre.

8 janvier 1998

Catastrophe nationale. La moitié du Québec est privé d'électricité
pour au moins une semaine. Partout le verglas casse les fils.
Et pour la plupart, cela signifie, en plus,
une perte de chauffage en plein hiver. Voilà un résultat de la mauvaise
planification des banlieues, principalement touchées.
Au lieu d'investir pour enfouir les fils,
on a préféré les faire courir en surface.
C'est le genre d'économie à court terme qui finit par coûter cher
à long terme.
L'étalement urbain, l'asservissement à l'automobile avec, en prime,
l'insécurité des fils en surface!
Beau dégât! Un manque évident d'intelligence.

15 janvier 1998

Le Québec revient très lentement à la normale.
Peu à peu l'électricité revient dans les maisons.
Presque rien ne fonctionne depuis une semaine.
La pire catastrophe que nous ayons connue.
Mireille Baillargeon a prêté sa maison de campagne
à la famille sinistrée d'une voisine.
Nos poêles à bois sont, par les temps qui courent, une richesse.
Restera à ramasser toutes les branches cassées...
Et, cette fois-ci Mireille est décidée à faire abattre
tout ce qui pourrait tomber sur la maison.

16 janvier 1998

Le langage est une forme de prise de pouvoir.
L'on ne dit jamais la vérité, mais le chemin que l'on veut prendre.

Nous vivons comme dans un estomac.
Ce n'est pas nous qui dirigeons la circulation des choses.

17 janvier 1998

L'ordre n'est, en fait, qu'un désordre catastrophique auquel on est habitué.

27 janvier 1998

Les sectes ont réinvesti Cuba, dernier bastion du laïcisme dur.
Avec, en tête, le pape des chrétiens,
roi des bouffons qui ne voulait pas être laissé pour compte.
Intégrisme catholique, musulman, hindou, et tant et tant!
Quelque chose comme une immense léproserie...
Vers quel précipice allons-nous encore?...

28 janvier 1998

«C'est parce que les gens ne sont pas parfaits qu'ils nous déçoivent».

C'est le type même d'expression qu'il faut désormais éviter:
ce n'est qu'une fausse piste.
C'est la notion même de «perfection» qui fait problème.
Un attribut passéiste relevant du vocabulaire mythique des dieux.

1 février 1998

Quelle tristesse d'en être rendus là!
Nous avons échoué.
Non.
C'est moi qui ai échoué.
C'est sûr que la chose va se rompre.
Pourrons-nous durer encore un an?
La gentillesse y est.
Le sexe: non.
Je n'ai pas le goût de mourir avec un sexe momifié entre les jambes.

2 février 1998

Tout le monde commence sa vie
avec ce que l'on pourrait appeler une pensée d'emprunt.
La majorité s'y satisfait.

Il faudra instaurer une surtaxe sur l'indécence économique.
Les héritiers n'ont pas plus «droit» à l'héritage d'un magnat financier
que les rejetons des mafiosi à l'héritage des acquis du vol.

5 février 1998

Encore une autre bêtise. J'avais encore trop bu.
J'étais seul et en voulant aller ouvrir la porte à une voisine
qui venait s'excuser d'avoir encombré (par le déneigement de son toit)
notre entrée de garage, j'ai déboulé l'escalier,
me suis fait un oeil au beurre noir et presque cassé un bras.
Elle a téléphoné à l'ambulance qui ont dû défoncer la porte
pour me prendre et m'amener au Général Hospital.
Mireille Baillargeon,
sortie souper avec une amie, est arrivée à ce moment-là.
Voilà.
J'ai tout pour être un sage paisible.
Et je déconne!

6 février 1998

Autre malheur.
Une locataire partie en folle sans payer 5 mois de loyer,
et en jetant presque tous ses meubles dans la rue.
Je l'avais pris en patience à cause d'une maladie
dont elle se disait atteinte.
On ne m'y reprendra plus.
Il n'y a rien à faire avec ces gens-là: ni capitalisme, ni communisme.
Aucune société ne peut accepter cette démence-là.

7 février 1998

Deux tendances historiques:
1. les socialistes et le respect de la majorité.
2. les esclavagistes et le mépris du grand nombre
   au profit de quelques-uns.

9 février 1998

Cette fois, je veux que mon choix soit réellement définitif.
C'est-à-dire: ne plus boire d'alcool, sous aucun prétexte, jusqu'à ma mort.
Éviter les débits et les attroupements de nez rouges.
Vivre ailleurs. Vivre autrement.
J'ai toujours eu, jusqu'ici, dans mes arrêts, comme une arrière-pensée.
Je sais maintenant que je ne supporte plus l'alcool;
que l'alcool me fait faire de plus en plus de bêtises;
que l'alcool est tout simplement en train de me détruire.
Il faut partir. Ne plus se retourner. Respirer profondément,
retrouver la force de remonter la pente. J'ai bien réussi un jour mes adieux
à la nicotine. Je quitte aujourd'hui l'alcool.

10 février 1998

Comparé à Nietzsche, Jésus était un espèce d'idiot de village.
C'est le pourquoi de sa plus grande popularité parmi les populations.
Le Pape ne peut encore réussir à vendre mondialement
qu'une idéologie d'analphabètes.

12 février 1998

Le plaisir de s'éveiller seul dans le silence de la nuit, de se lever,
de lire lentement «La volonté de puissance» de Nietzsche.
Comme prenant de jour en jour mes distances de cet univers sordide
qui fut pour moi celui de l'alcool, du travail obligé,
du petit esclavage de tous les jours.

Affranchi enfin! Et non seulement des autres.
Mais des habitudes qui en sont encore restées en moi.
Ce côté petit et sordide de mon père.
Aller seul, la nuit, commercer intellectuellement
avec les vraies présences de notre temps.

15 février 1998

Je n'achète plus mes bonbons chez le pharmacien Jean Coutu.
Je refuse d'encourager le capitalisme concentrationnaire, fût-il québécois.
J'ai trouvé un petit commerce familial, la Biscuiterie Oscar,
(les trois enfants ont hérité du père chacun de l'un des trois magasins),
qui me les vend au 5 kilos, à moindre prix en plus.
J'en ai assez des concentrations.
Nous finissons toujours par n'y être que des moins que rien
dans l'esprit fasciste des dirigeants qui en résultent.

16 février 1998

Deux semaines sans alcool.
Enfin bien, libéré d'un esclavage, d'une fébrilité inutile.
L'objectif de l'année est simple: SAS.
(Sobriété, Argent et Sexe... ou Solitude).
Côté argent, le départ de la mauvaise locataire
devrait remettre progressivement les choses en place.
Il me faut en arriver à l'été avec, comme seule dette,
le reste de mon hypothèque: soit $20,000 sur 36 mois.
Restera la question: sexe.
Je ne crois pas qu'on puisse «éveiller» chez l'autre le goût du sexe.
La fureur sexuelle est là ou n'y est pas.
C'est une question de génétique.
Je pense parfois me résigner à l'ascèse... à moins
de dénicher une maîtresse volcanique.

17 février 1998

Nous vivons notre vie sur le «pilote automatique».
Croissance, respiration, digestion,
tout marche comme si nous n'y étions pas.
Il serait raisonnable de commencer à en tenir compte.
Il y a quelque chose de naïf dans nos idéologies volontaristes.

18 février 1998

Tout travaille en moi, tout gargouille. Le sang circule.
L'eau se sépare en éléments nutritifs, en merde, en urine.
Des millions de mécanismes régulateurs font que je peux fonctionner
d'une façon que je dis autonome. «Comme si» c'était moi.
Mais ce «moi» qu'est-il sinon rien en lui-même;
sinon un simple lieu d'ignition continuel entre plusieurs organes
qui se frottent les uns aux autres.
«Je», du fait d'être un résultat continu, me donne l'illusion d'être un état.

19 février 1998

On imagine mal aujourd'hui à quel point les gens d'avant 1900
«étaient» indissociablement chrétiens.
Même ceux qui parlaient de s'en défaire.
En comparaison, nous devrions parler aujourd'hui de nous-mêmes
en tant que résultats du brainwashing des médias.
Ils étaient «croyants»; nous sommes «informés».
Plus je progresse dans la lecture de Nietzsche,
plus je le découvre conformiste et effrayé.
La chrétienté était en lui, comme une plaie.
Tant de travail et d'intelligence gaspillés à tenter de justifier ce qui,
justement, n'avait déjà plus à être justifié.
Fils de pasteur protestant truffé de nostalgies de ne plus pouvoir croire
au Dieu et aux valeurs métaphysiques de son père.
Il nous fallait passer par là.

Passéiste effrayé par la modernité qu'il croie être un affaiblissement
de la profondeur par une surabondance d'impressions disparates.
(Cette «profondeur» n'était en fait qu'une nostalgie).
Mâle intolérant et lourd qui, après avoir renié le passé,
se sent mal à l'aise dans un siècle changeant et nerveux.
(En appelant à un retour à la «morale» et à «l'autorité»)...
En cela Zarathoustra n'était qu'une réminiscence nostalgique
d'une morale passéiste surestimée.
Un mauvais exemple. Une lourdeur historique.
Une espèce de gale sur une blessure historique.
Sa peur maladive de l'égalitarisme,
sa revendication des droits des hommes supérieurs.
Comme si ces derniers avaient, dans l'Histoire, été autre chose
qu'un pur égarement de l'intelligence collective.
Genre de princes déconnectés, habitués à se faire servir, complètement
démunis à l'entrée de la cafétéria moderne où ils doivent apprendre
à se servir eux-mêmes comme une simple vache du troupeau.
Élitisme déphasé des anciennes cultures dites classiques.
La nostalgie des privilèges.
Il fait partie de ces descendants de prêtres et de princes
qui déparlent encore dans les antichambres du nouveau pouvoir.
Le côté dépravé du respect européen de l'autorité.

20 février 1998

Les Institutions sont devenues le théâtre admis de la petitesse.
Il n'y a que les rebelles qui ont l'audace, parfois, d'une création.

23 février 1998

Le retour à l'alcool, pour moi, est à éviter.
Je dois, chaque jour, m'y efforcer.
Parce que je ne peux plus avoir confiance en moi dès que je bois.
Je multiplie les bêtises.
Débouler les escaliers jusqu'à devoir me faire hospitaliser.

Me laisser entraîner dans des chambres de prostituées
qui se moquent de moi en me dépouillant de mon argent.
Déconner sur tout, et en plus, comme dans un haut-parleur.
La peur de sombrer ainsi dans la démence m'aide plus que toute autre
considération à me retenir, à persévérer dans ma privation d'alcool.
L'image de mon père vieillissant (et de son père avant lui)
m'est aussi un exemple à éviter.

27 février 1998

Un début de printemps hâtif. Tout fond partout.
Comme un mois d'avance sur l'ordinaire.
Mireille Baillargeon est partie seule, pour trois jours,
à sa maison de campagne.
Je préfère rester seul ici.
Lire; écrire; et je me suis même permis (ô vice!) un peu de vin...
Quel vieux couple nous sommes devenus.
Toujours à nous surveiller (pour notre bien!...).
De là, toujours à nous engueuler (évidemment sur tout!)...
En préparant mon JOURNAL pour l'édition (j'en suis en 1963),
je m'aperçois que toutes nos histoires d'amour
(et non seulement les miennes) ne sont que des trompe-l'oeil,
des porte-à-faux, des décors de théâtre.
Nous vivons ailleurs. Profondément seuls.
Et comme toujours contraints d'accomplir des gestes utilitaires à l'instinct.
Comme le singe Mandrill surveillant la vulve enflée et rouge de la femelle
pour le moment d'aller y dévider sa queue.
Nous ne sommes finalement que des princes délirants
au-dessus de milliards de cellules qui nous donnent l'illusion
d'être autre chose qu'un simple court-circuit dans le temps.
Mieux vaut quelque chose comme une «théorie générale des conflits».
Conflits des mois qui sont en nous,
conflits des individus que nous sommes et qui se rencontrent.
C'est l'idée statique de perfection qu'on nous a inculquée qui nous déçoit!

(*Interview, R-LIBRE, presse étudiante,*
NICOLAS DUMAIS, FRANCIS ST-LOUIS).

NICOLAS DUMAIS, FRANCIS ST-LOUIS:
Quelle est l'importance d'avoir des contestataires dans la société?

YVAN MORNARD:
La nécessité pour moi des contestataires,
c'est qu'on n'a pas de théories, d'idéologies qui sont vraies.
Dans ce sens que toutes les théories, toutes les idéologies sont évolutives.
Exemple: la gravité.
Sur terre, la pomme tombe.
Sauf qu'à l'époque, personne n'avait pensé qu'en dehors de notre terre,
la loi n'est pas la même.
Donc il y a eu une évolution dans notre connaissance.
Dans tout, on en arrive à la même chose: tout est dépassable un jour.
Mais nous avons tous tendance à rester dans notre connaissance passée,
dans nos habitudes.
La société est paresseuse et répétitive pour pouvoir facilement fonctionner.
Le rôle du contestataire, c'est de remettre les habitudes en question.
Évidemment, il est assez mal reçu en général.
Le rôle du contestataire est de faire que nos acquis ne se cimentent pas.
Mais, en lui-même,
le contestataire n'est pas nécessairement un personnage très intéressant.
Prenons le cas de Diogène.
Il s'efforçait de faire le contraire des autres: entrer par les portes de sortie,
se masturber en public.
Il essayait de brasser les choses.
C'est beau d'essayer de brasser les choses;
mais ce n'est pas nécessairement les faire évoluer.
Par contre, il y a des contestataires majeurs qui, sur l'heure,
donnent l'impression de ne rien casser, et ce sont ceux en général qui sont
le moins connus et dont on entend le moins parler: ceux qui ont inventé
l'électricité, le téléphone, la chaise berçante, l'informatique.

Quelle est l'importance d'avoir une littérature et un journalisme «engagé»?

Depuis quelques années, l'école a réussi à récupérer le journalisme.
À mon époque, on devenait journaliste «sur le tas».
Exemple: Lise Bissonnette qui est quand même d'une très belle écriture, n'a jamais suivi un cours de journalisme.
À cette époque, il y avait des gens qui prônaient le «journalisme objectif».
Les néo-curés.
Il ne fallait pas tenter de prendre position.
Le journaliste devait essayer de ne pas apparaître dans son texte.
C'était la différence entre un éditorial et un article.
Mais en fait le journaliste n'a que sa vision
et c'est celle-là qui lui permet de ramasser certains éléments d'enquête qui nécessairement donnent son point de vue.
Il est donc impossible d'avoir un «journalisme objectif».
De là, si l'on peut dire, le choix d'un focus.
Exemple: LE JOURNAL DE MONTRÉAL n'est pas «objectif».
La somme d'argent qu'il met sur le journalisme sportif,
l'empêche de mettre de l'argent sur le journalisme international,
sur la critique du capitalisme sauvage.
Donc il focus ailleurs, c'est un choix de société.
Pour moi, le journalisme le plus intéressant relève
du journalisme d'enquête, il ne se gêne pas pour sortir les scandales.

Est-ce qu'il n'y a pas là un risque à aller chercher le scandale plus que d'autres choses?

Ça peut tomber là dedans.
Mais difficilement à cause de notre système légal.
Il y a un certain jaunisme qui touche à des réputations personnelles
et qui peut être poursuivi.
Le journalisme d'enquête est là pour dénoncer,
mais dans le but de défendre le public.

Ce qui tue le journalisme d'enquête, c'est que les patrons qui possèdent les journaux, que ce soient Péladeau, Desmarais et les quelques autres qui contrôlent le Québec, imposent une censure
contre le journalisme d'enquête parce qu'il peut nuire à leur intérêt.
QUÉBEC-PRESSE était du journalisme d'enquête;
il devait essayer de s'autofinancer pour ne pas être dépendant,
et d'autres parts être très bien informé.

À quoi ça sert d'être engagé?

S'il n'y a pas d'engagement, comme c'est le cas actuellement,
on se voit très vite figé dans une société autoritaire, tyrannique,
avec quelques-uns qui dirigent et les autres qui ne disent jamais un mot.
Comme si vous, dans votre journal, vous n'avez pas le droit
de critiquer vos professeurs, de les violenter un peu,
ce sera alors que les gens s'habituent à plier la tête.
Un journal d'enquête, c'est un journal qui conteste, qui dit non.
Heureusement, il reste encore actuellement
LE MONDE DIPLOMATIQUE.
C'est le seul journal, en français, qui va aussi loin,
et dans tous les dossiers.
Dans une société, on trouve partout cinq rôles.
Il y a le chef qui parle (exemple: le premier ministre).
Ensuite, il y a le chef qui agit (exemple: Landry, Marois).
Ensuite, il y a le type bien
(exemple: l'establishment intellectuel et financier).
Ensuite vient l'excentrique, le contestataire
(exemple: Michel Chartrand, Pierre Falardeau, Léo-Paul Lauzon).
Mais je ne verrais pas Michel Chartrand au pouvoir!
cela risquerait d'être une catastrophe.
Par contre il est bon pour dire:
- Les nonos qui sont à Québec...

Il agit comme chien de garde.

Oui.
Puis vient la cinquième catégorie: les suiveux.
C'est-à-dire 98% de la population.
Le contestataire n'est pas quelque chose hors normes.
C'est une façon sociale d'exister.
Et elle existe depuis le début de l'Histoire.
Remarquablement, les gens contestataires d'une époque
sont rapidement récupérés par des gens de l'époque suivante
qui se mettent alors à les enseigner.
Parce qu'ils ont fait décrocher des choses...
Exemple ici au Québec: l'intégrisme catholique dur.
Il ne faut pas rire des Iraniens.
Mes parents dans ce sens-là étaient iraniens.
Il était alors impossible d'enseigner sans se déclarer catholique.
Les classes commençaient chaque jour par une prière en groupe.
Il nous a fallu foncer là-dedans pour changer le système.
Ça a commencé en 1950 pour s'écrouler début 1960.
Et vous en subissez encore les résidus.
Vous avez de beaux professeurs cravatés,
mais le crucifix est encore derrière la cravate, dans l'esprit surtout,
même s'ils ont débarqué de la religion.
Ils ne sont pas contestataires: ce sont des piliers du système
et ils le défendent encore.
Le travail du contestataire, c'est de continuer de pousser.
Chaque génération aussi a un rôle contestataire.
Ce n'est pas vrai que ma génération a trouvé la vérité.
Vous arrivez avec un autre point de vue.
Nous, notre point de vue est figé; on commence à devenir de vieux os.
On ne veut plus bouger; on n'est plus capable.

L'Histoire officielle de cette époque parle plutôt de Trudeau, Lévesque...

C'est pour ça que j'en veux à l'école.
C'est un haut lieu d'apprentissage du conformisme.
L'école actuelle du Québec
est un haut lieu de validation de toutes les idées de la droite.
C'est rare que vous allez avoir comme professeur
autre chose qu'un fonctionnaire peureux; il va regarder tous ses collèges
avant de dire un mot de trop, parce qu'il peut être blâmé.
Alors tous s'entendent sur «l'histoire officielle»...
C'est comme ça qu'on a un pont et une autoroute Pierre Laporte.
C'est que Bourassa n'était pas pour mettre des gars du FLQ en exemple;
d'ailleurs au moins 80% des gens au Québec ne veulent pas ça.
D'ailleurs ça montrerait que des gens comme Jérome Choquette
n'ont pas fait leur travail proprement
(il disait entre autres: «la pègre elle, au moins, respecte les lois»).
En général quand tu as eu ta tête mise à pris, tu ne rentres pas
dans les livres d'histoire du système; tu ne rentres que comme ceux
de 1837, on ne t'y montre toujours que sur l'échafaud...

J'avais l'impression que les enseignants étaient plus sensibles
à la contestation...

C'est une impression.
Le premier reproche que je fais aux enseignants,
c'est d'être avant tout des fonctionnaires.
C'est un immense système de fonctionnaires.
Il faut avoir travaillé dans la fonction publique
pour savoir comment ça marche.
Tu ne fais rien sans avoir peur.
Ça peut toujours paraître contestataire autour de toi
que de dire une phrase de trop.
Tes collègues vont te blâmer.
Il y en a quelques-uns qui sont plus avancés.
Mais la moyenne...

Les derniers états généraux sur l'éducation ont été significatifs.
Tous ceux qui sont venus là
venaient pour voir si on ne leur volait pas leurs privilèges...
(Si le gouvernement ne donnait aucun salaire aux enseignants
durant un mois... on ne les verrait tout simplement plus à l'école).
Personne n'est venu dire:
diminuons le rôle de l'école; moins d'écoles; il y a trop d'écoles.
Exemple: l'Institut de Tourisme a réussi à faire ouvrir un bac
à l'université du Québec pour former des gérants d'hôtels.
Ça ne prend pas un bac pour gérer un hôtel! mais de la technique.
Sauf que ça donne des salaires de $80,000 à des fonctionnaires
pour enseigner des choses non nécessaires...
Le professeur, actuellement, c'est un cercle vicieux.
Il travaille pour sauver sa paye, pour créer encore plus d'écoles.
Le professeur n'est pas contestataire; c'est contre lui qu'il faut contester.
Il y a des gens qui sont beaucoup plus conscients des problèmes,
parce qu'ils les vivent .

Crois-tu que les actions de contestations que tu as faites en 1970
ont vraiment eu des répercussions sur les moeurs de la société?

Il ne faut pas se vanter. Le rôle du contestataire est un rôle social,
mais pas nécessairement dominant.
Le contestataire a peut-être plus facilement que d'autres
l'instinct de sentir ce qui s'en vient.
Mais c'est l'arrivée de la télévision au Québec qui a changé le Québec.
Ce qu'on a fait avec SEXUS, ça a donné un petit quelque chose,
dans le milieu universitaire surtout.
Vendre 15,000 exemplaires, ce n'est pas une révolution.
Le frère Untel a peut-être eu plus d'effet avec ses 125,000 copies,
mais ce qu'il disait était beaucoup moins fort.
(Aujourd'hui, c'est un haut fonctionnaire d'extrême droite
du ministère de l'Éducation...).
Mais disons que c'est la somme de tout ça
qui a fait que quelque chose a cassé.

Mais ce quelque chose, c'est qu'il était dû pour casser.
Le catholicisme ultramontain durait depuis 1860.
Les anglais avaient remis l'éducation aux évêques
en échange d'un contrôle de la population francophone.
Les évêques auraient pu soulever le peuple
et faire égorger les anglais qui étaient minoritaires.
Les curés ont dit qu'ils avaient sauvé notre langue et notre foi:
mais à quel prix? en nous asservissant à une idéologie débile
dont nous ne sommes pas encore sorties.
En fait, ils nous ont vendu pour ne pas devoir subir eux-mêmes
les retombés de la révolution française de 1789.
C'est finalement la télévision qui les a mis dehors; la télévision a changé
beaucoup plus les moeurs du Québec que ce que nous avons fait.
Nous, on voulait un changement; mais on ne voulait pas ce changement-là.
Actuellement, c'est même pire au Québec que sous l'ère catholique.
La télévision ne fait que de nous envahir avec l'idéologie américaine.
La guerre d'Irak a été un bel exemple:
presque tout le Québec était d'accord avec les américains.
Avant, les gens choisissaient le ciel;
aujourd'hui, ils ont choisi le confort de «l'american way of life».
Nous vivons dans un gros système digestif.

Est-ce ça valait la peine de prendre tant de risques?

Pour ma valeur personnelle, oui.
Moi, j'y ai gagné quelque chose.
J'ai vécu ma jeunesse.
Je préfère avoir vécu ces choses là
plutôt que d'être allé me perdre dans les autos sport et les dancings.
Ça m'a permis de m'en sortir, de sortir de mes problèmes.
Notre influence a été dans le milieu universitaire.
La contestation sert quand même à quelque chose,
à nous rendre moins pire que nous aurions pu être.

Tes compagnons de lutte de l'époque, qui ont changé de bord, comment les perçois-tu maintenant?

Je ne suis pas prêt à dire qu'ils ont changé de bord.
Il faut bien définir ce que c'est que d'être contestataire.

1. Il y a le contestataire envieux.
C'est quelqu'un qui «chiale» contre ce qui existe, non pour le détruire, mais pour prendre la place.
Le plus bel exemple: Lise Bissonnette.
Elle venait des journaux catholiques
et elle était profondément troublée de lâcher la religion.
Elle a fini par travailler pour Claude Ryan, dont elle se moquait à l'époque, et pour Pierre Péladeau.
Elle a gagné le poste de direction qu'elle voulait;
elle a cassé le syndicat au DEVOIR.
II ne faut pas oublié qu'elle est rentrée comme «scab»
au QUARTIER LATIN.
Serge Ménard venait de le brûler.
Donc elle n'a pas réellement changé; c'est une fausse contestataire.
On a pu se laisser duper par son jeu;
mais avec le temps elle s'est bien définie.

2. Il y a les contestataires à la mode.
Un bel exemple: Paul Chamberland.
Il a été marxiste avec Parti pris. Ensuite il est devenu hippie.
Ensuite, il est devenu homosexuel quand tout le monde le devenait.
Il est nietzschéen actuellement; il dit maintenant préférer son ego
qui fait partie de l'élite plutôt que de se préoccuper du peuple imbécile.
Pour moi, il n'a pas changé.
Mais il est classé comme contestataire au Québec.
On dit que tout le monde se tasse en vieillissant.
Il fallait plutôt regarder qui il était, et comment il a évolué.
En fait il n'a pas changé.
Il est resté sur sa ligne.

3. Il y a de la contestation prétentieuse aussi.
J'allais parler des punks, des hippies;
ce sont des mouvements où il y avait beaucoup d'ignares.
Il y a même des punks qui disent: «On est les hippies de 1990».
Pour moi ce sont des contestations qui vont finir en cul-de-sac.

4. Il y a maintenant le contestataire malgré lui.
Un bel exemple: Jacques Renaud.
Il a écrit «Le cassé», il parlait joual, il se présentait comme nationaliste et indépendantiste.
Tout le long on a cru que c'était ça.
Il écrivait dans Parti pris.
Mais voilà que dernièrement
il a pris position pour le mouvement anti-nationaliste «égalité».
Il veut maintenant défendre les pauvres anglais
qu'on veut massacrer sur l'île de Montréal.
Il a été jusqu'à dire «on m'a fait dire des choses» ...
Pourquoi, pendant 20 ans, il ne l'a pas dit qu'on lui faisait dire des choses?
Il en profitait.

5. Il y a aussi un autre type de contestataire: le profiteur.
André Major.
Il a publié «Le Cabochon» à Parti pris,
sous la couleur qu'on lui demandait alors pour y publier.

À partir de la liste qu'on dresse,
il n'est pas certain que les gens de mon époque ont trahi;
ils étaient peut-être déjà beaucoup plus bourgeois qu'on pensait.

6. Le dernier: le contestataire institutionnel.
Le frère Untel est un bel exemple.
Il visait de plein front la droite d'où il était issu; il a été envoyé en France et au Vatican pour faire son repentir, et maintenant qu'il est revenu
il déconne sous haute protection au ministère de l'éducation.
En fait, il n'a pas changé.

7. Le seul contestataire qui peut être défendable,
c'est ce que j'appelle le contestataire d'instinct.
Quand tu as un problème, que tu n'en peux plus, ce n'est pas la mode,
mais les plombs vont sauter.
Exemple: le féminisme.
Les femmes ne pouvaient pas aller voter,
acheter une maison sans la signature de leur mari.
Même chose pour la sexualité au Québec.
Les institutions avaient beau essayer de mettre un bouchon,
à un moment donné il fallait que le bouchon saute.
Je ne m'en fais pas un éloge.
Il fallait que ça sorte.
Si ça n'avait pas été moi, ça aurait été un autre.
Je dis que moi je n'ai pas renié mes positions.
Mais je dis que ce n'est pas ce que je voulais qui s'est passé.
La révolution sexuelle, oui, c'est sûr que vous avez plus de libertés
qu'on en avait, mais ce n'est pas rendu là où je voulais.
Avant les gens se battaient toute leur vie autour du même lavabo,
aujourd'hui tout le monde se retrouve séparé autour d'un nouveau lavabo
tous les 5 ans.
Ce n'est pas un idéal, c'est beaucoup de solitude aujourd'hui.
Notre révolution sexuelle a débouché sur des gens seuls
dans des appartements...
C'est pour ça que le rôle de contestataire qui est un rôle social
n'est pas en lui-même nécessairement un rôle idéal.

Revenons à Diogène.
Il a été lui aussi un contestataire malgré lui,
après l'escroquerie qu'il a faite avec son père.
Ils ont été obligés de s'exiler. Diogène est tombé dans une extrême
pauvreté. Il avait une forte personnalité.
Mais de là à prétendre qu'il était un exemple à suivre...
S'il avait pu continuer à fausser de l'argent,
peut-être qu'il serait resté là où il était.
Donc à quel point était-il vraiment contestataire?

Il ne faut pas idéaliser le contestataire.
Parfois, c'est quelqu'un de principe et qui va loin.
Parfois il ne fait qu'un petit bout de chemin qui nous est commode.
Finalement, je dis que souvent les grandes contestations,
c'est malgré nous que nous les faisons.

Dans DE L'INÉGALITÉ, tu parles de nouvelles censures
en terme de vacarme plutôt que de coupures.
À la place d'imposer le silence, on impose le vacarme.

Avant au Québec, c'était comme en Iran.
Tu n'avais pas le droit de publier, il fallait toujours passer par l'évêque,
par les coupures.
C'était le curé qui avait socialement droit de parole à la messe.
Aujourd'hui, la société américaine a compris quelque chose:
elle encombre les gens d'informations, de divertissements,
de sorte que tout devient un spectacle sans conséquence.
Tu peux aller à la télévision comme Michel Chartrand
et dire n'importe quoi, sans que ça change la moindre des choses.
Tu vas amuser le public.
Ils ont compris que plus il y aurait de choses sur le marché,
moins c'est important.
Aujourd'hui les gens qui ont de l'influence, qui ont réellement
le droit de parole, sont les Céline Dion, les vedettes internationales.
Les autres vendent si peu que ça ne bousculera rien.
Par encombrement, on te pose une censure.
Et comme la télévision couvre généralement des conneries,
le reste s'en trouve censuré.
À l'exception de l'Irak où la censure a été directe et totale:
une désinformation voulue par ceux qui possèdent les médias.
Autrement, c'est du talk-show à longueur de journée.
Il faut dire qu'aujourd'hui on est assez riche
pour pouvoir se permettre de vivre plus de diversité.
Une société pauvre
ne peut pas avoir beaucoup de modèles de comportement.

Il y a peut-être 50 mouvements de modes admis aujourd'hui.
Chaque petit groupe social peut s'y retrouver: le hippie, le punk,
le minet gai, etc.
On n'aurait jamais permis tout ça dans le Québec de 1950.
La société est assez riche
pour permettre beaucoup de modèles de comportement.
Il y a des comportements rattachés à chaque groupe social:
un banquier doit porter un attaché-case, etc.

On accepte beaucoup plus de comportements,
mais comme des droits appartenant à des castes fermés.

Oui.
Chacun doit porter un costume de reconnaissance,
aussi grossier qu'un costume identifiant un travailleur de McDonald.
Le costume tient lieu de visa, mais aussi de censure: il permet d'aller
jusqu'à un certain point dans chaque modèle de comportement
(en cela c'est un visa), mais pas davantage.

Crois-tu qu'il y a moins de contestation aujourd'hui,
à cause de notre société qui s'en va vers une gérontocratie?
Les jeunes n'ont plus vraiment le poids
qu'ils pouvaient avoir dans les années 60.

C'est vrai qu'on était tellement nombreux
que les gens qui nous voyaient arriver nous laissaient passer...
Nous avons pris toutes les belles places.
Nous ne sommes plus bougeables.
Vous êtes bloqués.
Vous n'avez pas les mêmes chances qu'on avait.
Peut-être êtes-vous moins contestataires à cause de ça.
Nous, les vieux nous faisaient chier, et on avait le pouvoir de les renverser.

Qu'est-ce qui pousse un homme de 50 ans sans enfants à écrire un livre sur l'école?

C'est d'y avoir été emprisonné pendant toutes les années où j'y ai été.
Le mot «emprisonné» est le vrai mot.
J'ai 55 ans; j'ai lâché l'école à 50 ans.
J'étais le genre à faire un an en philosophie, un an en lettres,
un an en sciences économiques, j'étais le genre à ne pas finir mes affaires parce que je les trouvais «plate», puis finalement j'ai fini un bac
en administration qui ne m'a jamais servi et qui m'a pris 15 ans à faire.
J'ai toujours suivi des cours; et plus j'avançais,
plus je vieillissais auprès de jeunes qui eux avaient toujours 20 ans.
Plus je voyais les professeurs comme étant des gens comme moi,
que je trouvais de plus en plus cons.
Ça été une colère pour moi que de voir ce gaspillage éhonté
qui finissait par faire du casier scolaire l'équivalent d'un casier judiciaire.
Si tu n'as pas ton DEC, tu vas aller porter des paniers à l'épicerie.
Si tu as ton DEC, tu vas aller technicien quelque part.
Si tu as un DOCTORAT, tu risques d'avoir quelque chose de pas pire.
C'est aujourd'hui, comme hier.
Un diplômé en médecine,
aujourd'hui comme hier, a une vie financièrement heureuse.
Les beaux rôles (notaires, avocats...) ont toujours dû passer par la sélection.
Mais cette sélection-là n'est ni anodine, ni anonyme.
L'école est une censure.
Qui est la pire actuellement.

Dans quel sens?

L'école n'a pas toujours existé.
Mais il y a toujours eu des enseignements par artisans, ou autres.
Le rôle premier de l'enseignement est d'initier, de transmettre la culture.
Les animaux aussi s'enseignent certaines choses.
Mais actuellement l'école est devenue un lieu de validation des croyances.

Si on lit les manuels scolaires d'aujourd'hui, c'est difficile à percevoir.
On est tellement pognés dans ces croyances-là
(prenons la croyance que nous vivons en démocratie alors que nous vivons en oligarchie représentative);
il faut lire des manuels scolaires d'il y a cent ans pour comprendre.
L'école actuelle défend d'être libertaire.
Elle impose des schémas de comportement (s'habiller de telle façon, arriver à l'heure, écouter le maître parler tout seul en avant...)
qui enlèvent l'initiative, qui endorment.
Elle apprend l'autocensure par l'exemple de certains comportements qu'elle donne comme étant bien.
Chaque époque a ses censures.
Nous il nous fallait aller à l'école en uniforme.
Vous autres, vous avez droit d'y aller avec votre chemise
en dehors du pantalon; mais la grande coupe punk y est interdite.
L'école apprend quand même quelque chose;
l'école a quand même un côté positif.
Mais l'école s'en va vers un point de rupture; elle va casser.
Le premier problème de l'école ce sont les enseignants.
Les enseignants sont des gens qui sont pauvres.
Ils sont sélectionnés en autant qu'ils ont une tête polie.
Ils sont d'abord élagués par des diplômes qui leur apprennent Baudelaire, etc., et qui les préparent à transmettre la même chose.
On appelle ça une courroie de transmission.
Et dans ce sens-là c'est une censure.

Une courroie de transmission plus que quoi?

Plus qu'un instrument d'invention.
Il est assez rare qu'un professeur aille soulever des passions.
On en rencontre un ou deux dans toute une vie d'école.
Les autres sont plutôt dans le style question-réponse.
N'importe qui peut faire leurs corrections d'examen
sans même jamais avoir vu l'élève.
C'est aberrant.

Comme si le monde était séparé en questions et réponses.
Exactement comme le Petit Catéchisme.
L'école a tendance à fermer le monde.
L'école d'aujourd'hui sera une risée dans 100 ans;
les manuels d'il y a 100 ans sont une bouffonnerie à se tordre;
pourtant ça a été enseigné sérieusement.
Ce n'est pas vrai non plus que l'école est démocratique.
On fait une école en vrac. C'est une espèce de «fast-food».
Tout le monde est nourri; mais on y perd beaucoup à la qualité du plat.

Le premier but de l'école semble de modeler l'étudiant
selon les exigences du marché de l'emploi.

Ça a toujours été ça.
Sauf qu'à mon époque, il n'y avait que 3% de la population
qui avait vraiment accès à l'école supérieure.
De 1860 à 1960, nous avons eu l'école de la chrétienté
qui enseignait le latin, langue du catholicisme international.
Quand ils ont changé l'école en 1960, ils ont pris le modèle américain
tel quel; ils ont bâti de grandes cages à poules centrées sur des techniques
avec service d'autobus pendant toute l'enfance.
En un sens ce n'est pas mauvais; ce que donne encore l'école de bon,
c'est l'apprentissage de techniques.
Mais elle reste en retard.
Les gens se sont presque tous informatisés avant que l'école le soit;
comme d'habitude l'école s'est occupée des retardataires.

L'école n'essaie pas d'éveiller la pensée chez l'étudiant.

C'est pour ça que je la déteste.
Son rôle n'est que de donner des visas attestant que l'élève a réussi
la contrainte question-réponse; qui permet de se présenter à la porte
des compagnies dans l'espoir d'obtenir un emploi.
Nous au moins on avait 5 compagnies qui courraient après chacun de nous
pour nous offrir des emplois: vous autres, il va falloir

que vous pliez la tête en maudit pour l'avoir la job!
Nous on pouvait contester et rigoler un peu;
parce qu'ils avaient besoin de nous.
Vos professeurs eux se culpabilisent de gagner autant d'argent
sans vous amener à avoir des emplois:
alors il font tout pour faire semblant de vous y amener.
Et il y en aura de moins en moins d'emploi.
Alors moi j'abolirais les examens.
J'abolirais les facultés fermées comme elles le sont.
Un jour, j'ai eu besoin d'un cours de comptabilité
parce que j'avais à faire de la tenue de livres dans une compagnie.
Pour avoir accès à un cours de comptabilité,
il fallait que je m'inscrive à un cours d'administration.
Il aurait fallu que j'aie accès directement à ce dont j'avais besoin.
On devrait laisser à l'étudiant le choix de moduler ses cours.
À mon époque, c'était pire.
Il fallait réussir l'année au complet, sinon tout recommencer.
Le rôle de l'école était clair: c'était le rôle d'évacuer.
L'amélioration a été de séparer le tout par crédit.
Il faut maintenant briser les cheminements obligés.
Les professeurs doivent devenir des «coachs»
qui connaissent chaque élève; comme dans une garderie où l'on ne donne
pas de notes à l'enfant, et justement où l'on s'en préoccupe beaucoup.
Ils ont choisi le système des examens; le système de barrages de portes
très facile; ils ont choisi de vous enfermer dans un cadre de facultés
au lieu de vous laisser faire du surfing.
Autre chose qui va les tuer: l'école mondiale électronique.
De chez soi, on pourra bientôt s'inscrire à des cours
donnés un peu partout dans le monde.
Les universités vont peut-être devoir se spécialiser
pour soutenir la concurrence, pour devenir plus performantes.
Plusieurs postes risquent d'être abolis.
À l'exception des cours techniques qui demandent de l'apprentissage
avec des matières (cuisine, cours mécanique, etc.),
la théorie pourra être distribuée électroniquement.

Actuellement, il y a trop de gaspillage.
Exemple les cours de recyclage: à la place qu'on leur montre à lire,
à compter, à faire leur budget maison, à faire la cuisine.
Qu'on cesse de prétendre les former pour l'industrie.
Que l'école débouche sur la culture et l'amélioration de soi
au lieu que de ne distribuer que de l'information qu'elle peut quantifier.
D'ici vingt ans, on prévoit que la moitié des emplois risquent d'être aboli.
La révolution informatique est à peine commencée.
Les écoles vont préparer pour faire quoi?
L'école ne préparera plus pour l'industrie.
Il faudra qu'elle se charge de la culture.
Actuellement, la majorité des choses qu'on y apprend est inutile.
On y fait une espèce de « zappage» intellectuel:
on apprend un poème de Baudelaire, un autre d'un autre.
Tout le monde connaît Nietzsche, mais personne ne l'a lu.
L'école actuelle donne l'impression d'avoir des connaissances.
C'est beaucoup de l'insignifiance validé.
Vaudrait mieux connaître peu, mais bien connaître.
L'école a gardé son rôle de formation d'élite: on apprenait aux curés à
avoir l'air d'avoir de la «culture» pour impressionner les fermiers incultes.
L'école est demeurée un mythe.

L'école devrait nous ouvrir à la pensée contemporaine.

Les grecs, les latins.
Platon, un capoté dur avec ses idées.
Il ne faut pas oublier
qu'il croyait que la terre était plate avec une coupole dessus.
En les lisant, on pense comprendre; mais il faudrait souvent traduire;
nous possédons trop d'information qu'ils ne possédaient pas.
Tout est à repenser.
Nous vivons dans des idéologies évolutives.
On veut nous les présenter comme des idéologies fixes.
Les professeurs en général ne sont pas particulièrement brillants.
Ça ne veut pas dire qu'ils ne font pas leur possible,

qu'ils ne sont pas dévoués.
Mais les véritables penseurs, les maîtres, en général n'enseignent pas.
Parce que l'école n'en veut pas.
Parce que l'école tue.
Tu ne peux pas avoir de personnalité; tu es trop surveillé par tes collègues;
ce sont de petites pies qui courent après toi pour te faire du mal.
En général, les professeurs préparent leurs cours
dans une optique très fermée, en respectant les normes du ministère.
Ils ne réfléchissent pas à ce que c'est que l'école.
Ils sont atteints du syndrome du professeur: ils s'écoutent parler.
Je verrais que l'école enseigne des techniques; qu'elle cesse d'enseigner
l'histoire de Napoléon, etc., pour faire place à l'Histoire du confort.
Il y a toujours des fous: Napoléon, Hitler, Pinochet,
l'Histoire n'évolue pas.
Par contre notre confort évolue: d'abord lentement, puis de plus en plus,
ce sont des acquis très fragiles qu'on peut perdre.
C'est ça qu'il faut enseigner aux gens.
C'est précieux.
Au lieu de faire des facultés, (sociologie, lettres, histoire, etc.):
il faudrait créer une faculté des idéologies.
Il n'y a pas une seule idéologie qui est bonne.
Il faudrait pouvoir piger un peu dans chacune.
L'élève pige ici et là les cours dont il a besoin.
Il faudrait pouvoir apprendre selon nos besoins.
Il faut que l'école en arrive à «technique et culture»;
en plus aussi d'apprendre les éléments de base d'utilité pour chacun
(cuisine, tenue de livres, etc.).

Crois-tu qu'il y a encore possibilité d'une dissidence
dans le système scolaire?

Il y a possibilité.
Mais il y a un prix à payer pour ça.

1 mars 1998

L'Amérique. L'Europe. L'Asie.
Les pays deviennent insignifiants.
C'est le capitalisme mondial qui gouverne.

7 mars 1998

Revenir à une économie d'achats minimum.
À chacun de viser son maximum d'autonomie.
L'échange doit être un plaisir.
Non une obligation.

16 mars 1998

Détruire le cadre militaire. Démilitariser notre vie.
École, travail, toute organisation ne prévaut encore
que par son aspect militaire.
Le monde est ainsi devenu une garderie
où des débiles normalisés se donnent le rôle de contrôler les autres.
Tout détruire.
Retrouver la difficulté là où elle était.

17 mars 1998

Quand je bande, ce n'est pas moi qui décide
et cela commence à m'être désobligeant.
Quels insectes, cellules, molécules ou autres
me démangent au point que je n'ai rien à dire...

21 mars 1998

La prétention de savoir dégoûte et empoisonne la vie.
La contestation est le sens obligé de toute connaissance vivante.

22 mars 1998

Si tu n'écris pas contre ta société, tu ne seras jamais un écrivain.

23 mars 1998

La majorité d'entre nous vit dans une rêverie.
Rêverie d'abord de lui-même (se prendre pour ce qu'on aimerait être).
Rêverie de son environnement social
(penser qu'on nous prend pour ce qu'on aimerait être).
Chacun se présente, non tel qu'il est, mais plutôt tel qu'il souhaiterait être.
La sagesse est d'en arriver à se sortir de ce cercle de fou.
Le plus bel exemple est celui des prétendants écrivains.
Combien de détraqués se paradent ainsi auréolés de leur gloire future.

24 mars 1998

Plus l'on boit, plus l'on veut boire.
L'un des problèmes de l'alcoolisme
est qu'une fois recommencé le goût d'arrêter s'estompe.
C'est tout simplement la capacité de décider d'arrêter
qui est désormais atteinte.
Il faut au moins une journée de jeune, parfois deux, pour s'en remettre
et retrouver le goût de l'abstinence, de l'eau et des respirations profondes.

25 mars 1998

Une société sans contestataires devient rapidement une société fasciste.

26 mars 1998

Sans aveux, sans lieux ni feux, telles furent les appellations de ceux
qui ne se distinguèrent pas. Vagabonds ou clochards,
aucune société n'a réussi à combattre l'itinérance.
Le refus du système est de tout temps présent.

27 mars 1998

Ces espèces de fous qui dirigent l'Histoire!
Il n'y en a jamais assez pour eux.
Le besoin de conquérir est sans limites.
Pays, argent, ou autres ne sont que prétextes à leur démangeaison.
Il y a chez les clochards une morale à considérer.
Nous n'en reviendrons jamais assez
de l'imbécillité de ceux qui nous ont dirigés.
Nous aurions dû les égorger au lieu de les vénérer!

28 mars 1998

Ceux qui ont envahi l'Histoire avant moi
n'ont généralement été que des fils de riches (ou des privilégiés
du système) dont il nous faudrait maintenant nous défaire.
Diogène. Sénèque. Nietzsche.
Il y a d'abord eu Jésus, le dément pur et dur.
Puis, mille ans plus tard Thomas d'Aquin,
le bibliothécaire de l'horreur idéologique qui en résultat.
Puis, un autre mille ans plus tard,
Nietzsche représentant ceux qui enfin vont finir par s'en sortir.
Mais la démarche reste fragile,
toute teintée encore du sens des «valeurs supérieures».

29 mars 1998

Je suis fatigué du style de nos politiciens.
Tous, ils nous parlent du haut de leur autorité,
comme s'ils étaient nos professeurs.
L'école nous a corrompus à ce point d'autorité
que nous en redemandons pour fin de crédibilité.
Nous sommes tous devenus en quelque sorte des demeurés mentaux.

4 avril 1998

Nous sommes d'une force inconsciente organisatrice de notre totalité.

Chaque civilisation comporte ses définitions.
De l'une à l'autre les valeurs ne restent pas toujours les mêmes.
C'est l'insignifiance qui nous fait tous d'abord marcher.
C'est sur les imbéciles que repose tout le système.
De là, nécessité continuelle de contester.

5 avril 1998

La route n'est pas facile.
Mais il me faut continuer ma marche.
J'essaie de respirer profondément, de faire des gestes conscients et lents.
De me retirer de la fausse conscience.
Loin des yogis divins aussi bien que loin des yogis athlétiques
qui ne rêvent que de nous faire nous tenir sur la tête.
Il faut, chacun pour soi, inventer le chemin.

6 avril 1998

Les films policiers n'ont pour ultime but que de nous habituer,
sous forme d'un divertissement,
à l'éventualité d'une répression policière dans nos maisons.

7 avril 1998

L'arrivée de l'Asie va nous permettre de nous débarrasser de la juiverie.
Fini la bible et autres textes cons.
Nous devrons maintenant combattre sur d'autres fronts.
Fini aussi le fanatisme autour des langues.
Sur 6 milliards de terriens, à peine 160 millions (2,6%) parlent le français.
Où pense-t-on aller sérieusement avec cette perspective là...

8 avril 1998

Il m'aura fallu 50 ans pour me débarrasser
de ceux qui sont venus encombrer ma vie.
La mise en ordre de mon JOURNAL m'a éveillé.
Amis, amoureuses, collègues ou parents
n'ont été, pour la plupart, qu'une perte de temps.
Si j'avais eu plus de caractère,
je leur aurais tous botté le cul pour les mettre à la porte.
Je ne recherche maintenant que la solitude et l'argent.
Dans 39 mois exactement, je devrais être complètement sans dettes.

9 avril 1998

Mes semis de cannabis commencent à pousser.
Sur 300, combien en restera-t-il à la toute fin?
Il m'arrive souvent, après souper, de manger un demi-biscuit.
L'effet de somnifère commence deux heures plus tard.
Je m'endors souvent ainsi, un peu rêveur,
à me sentir bien dans tout mon corps.

10 avril 1998

Après le catholicisme, ils nous ont vendu le cul comme si c'était nous.

23 avril 1998

Retour prématuré sur le balcon dans la nouvelle feuillaison.
Les géraniums sont installés pour l'été.
219 plants de cannabis sont sortis de terre.
Il ne reste, dans un mois, qu'à les transplanter.
Je me réserve les cinq prochains mois pour finir DES NORMES
(et rien d'autre), sinon quelques travaux d'entretien sur ma maison.

Nettoyage après verglas à la campagne.

24 avril 1998

Les gens de droite n'ont cesse de se reproduire.
De se redonner en exemple.
Nous devons sans cesse recomposer avec l'imbécillité
des Molière et autres comparses des rois.
Oui, les institutions nous tuent.
Pour survivre, nous devons continuellement nous rebeller.

25 avril 1998

Mireille Baillargeon et moi, après 20 ans de compagnonnage,
sommes devenus un couple de petits vieux.
C'est un choc que de se constater ainsi, d'un coup, sur une photographie.

26 avril 1998

Ils vivent tous très bien dans le système.
Hier, ils donnaient dans le catholicisme, pour ne pas dire dans le fascisme.
Aujourd'hui, ils sont tous d'économie capitaliste néo-libérale,
sans y comprendre davantage.
La réflexion, et pire encore la contestation, ne les intéresse pas.
C'est malgré eux que notre peu d'intelligence survit encore.

2 mai 1998

Heureusement qu'il y a eu la philosophie matérialiste.
Hors de la théorie du confort,
nous serions encore pris dans la bondieuserie.
Nous découvrons progressivement notre seul espace vital.

4 mai 1998

Thomas d'Aquin, et avant lui ledit Augustin, ont travaillé très fort
toute leur vie pour nous léguer un paquet d'insanités.
Nous ferons différemment.
Mais nous ne ferons pas mieux.
Il nous faut apprendre à contenir notre fougue.
À devenir paresseux pour le grand bien de tous.

9 mai 1998

Les grands penseurs qui encombrent l'Histoire encombrent aussi notre vie.
L'école va partout répandant le chapelet de leurs préjugés
comme s'il s'agissait d'une pensée efficace.
Nous avons trop perdu de temps dans le culte du passé.
Il doit maintenant nous servir pour mettre en évidence nos erreurs.
L'Histoire est notre grand sottisier,
et c'est en cela que nous devons la consulter.
Il ne faut rien détruire de l'Histoire.
C'est le journal de nos erreurs.
Nos grands penseurs nous ont montré ce qu'il ne fallait plus dire
plutôt que ce qu'il fallait faire.
Aucune idéologie, aucune théorie scientifique n'a, jusqu'ici, été vraie.
Les grands penseurs nous disent, malgré eux,
beaucoup plus où il ne faut plus retourner que là où il nous faut aller.

16 mai 1998

Nous vivons, en fait, dans des institutions pour arriérés mentaux.
Ce n'est que par la répétition
que l'on en vient à considérer la bêtise comme une activité normale.
Aucune révolution n'y peut changer quoi que ce soit.
C'est la population elle-même
qui est généralement atteinte de débilisme héréditaire.

17 mai 1998

(*Titre pour la publication d'un nouveau journal...*)
LE NOUVEAU DEVOIR
Fais ce que tu ne dois pas faire.

23 mai 1998

Seul.
Pour terminer, enfin, ce dur livre DES NORMES.
Après deux ans, j'ai présentement la base qu'il me faut.
J'ai besoin de plus en plus de silence et de solitude.
Mireille Baillargeon est partie à Saint-Joachim avec sa soeur Jeanne
finir les semis du jardin.
J'y ai été la semaine dernière y faire les préparatifs, et d'autre part planter
mes 150 plants de cannabis (après éradication de 60 mâles identifiables).
Je ne pense pas répéter l'opération l'an prochain.
Mireille devrait aller en Europe voir son frère et régler ses affaires là-bas.
J'ai de plus en plus besoin d'être seul.
Même l'idée de rencontrer une autre femme m'indispose.
À quoi bon perdre mon temps.
Mâle ou femelle, ils sont tous généralement cons et conformistes.
J'ai aussi le goût de contrôler mon alcoolisme.
Lorsque Mireille est là, souvent je ne bois pas.
Mais, après souper, vers 19 heures, je mange un demi-biscuit de cannabis.
Je lis seul durant une heure, le temps qu'il commence à faire effet.
Je la rejoins ensuite au lit vers 20 heures pour écouter, généralement,
un documentaire télévisé qui dure une heure.
Je me sens lentement m'engourdir comme sous l'effet d'un somnifère.
Et je finis, vers 21 heures, par m'endormir en toute quiétude pour la nuit.
Nous avons dans nos champs tout le potentiel qu'il nous faut pour foutre
hors Québec les industries pharmaceutiques du somnifère.
Et nous ne le faisons pas!

30 mai 1998

Les grands penseurs qui encombrent aujourd'hui nos enseignements
relèvent bien plus d'un enseignement anachronique
que d'une volonté de faire avancer le savoir.
À force de se limiter à la muséologie, l'enseignement actuel
finit par n'être qu'une branche particulière de la momification.

31 mai 1998

56 ans aujourd'hui.

7 juin 1998

(*Lettre envoyée à Jean-François Caron, libraire à St-Malachie*).
Monsieur,
Peut-être nous sommes-nous déjà entrevus à Saint-Joachim.
Nous possédons une maison de campagne
située en face de celle de vos parents.
Je vous remercie de l'intérêt que vous portez à mes livres.
Je vous envoie, à 40% d'escompte sur $20:
-DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE
-DE LA CROYANCE
-DE L'INÉGALITÉ.
J'achève présentement DES NORMES,
livre qui insiste sur la nécessité d'être continuellement rebelles.
J'apprécie d'être mis en face des jésuiteries et autres anciennetés
à qui je redirai bien sûr: *Allez Chier*.
Je vous inscris, pour vous tenir au courant, sur mon mailing.
Merci.

(*Réponse de Jean-François Caron*).
Bien content du paquet reçu.
Chaque phrase est un délice pour mon esprit rebelle.
Vos mots sont ma pensée!
Attend avec impatience DES NORMES, dans leur belle présentation.
Et tâchez de vivre jusqu'à DE LA MORT,
puisque vous pondez une privation par an.
Votre propriété de Shefford serait donc celle des vignes à l'arrière.
Faites du vin... je passerai vous voir... avec de la bière.
Les normes... elles me rattrapent toujours,
jusque dans le fond de ma campagne de Bellechasse.

14 juin 1998

L'automobile est l'exemple le plus évident
de l'inefficacité de ceux qui prétendent nous bien gérer.
C'est en confondant tout dans le fétichisme de l'argent
qu'ils prétendent y voir clair.
Ce qui ne vaut guère mieux
que la magie effectuée sur des statuettes primitives.

21 juin 1998

Seul sur mon balcon du centre-ville,
dans un dimanche matin silencieux et ensoleillé.
Comme dans un arrêt du temps.
Me reposant des travaux en cour: réfection du vignoble
avec piquets de fer pour remplacer ceux abîmés de bois;
réfection de ma cour intérieure en pavé uni.
Peu de choses.
Mais beaucoup si faites régulièrement.
À chaque année son vieillissement.
À chaque année sa cure de rajeunissement.
Dans 36 mois, je devrais avoir atteint mon objectif:
fin de mes dettes; de mon JOURNAL; et de quelques autres choses.

29 juin 1998

Le rôle de l'enseignement devrait être d'amener l'élève
à trouver par lui-même ce qui, chez chaque auteur, est faux.
Lire Platon ne devrait être que d'essayer de démontrer en quoi
ses théories sont fausses.
L'élève, dans son apprentissage idéologique, devrait pouvoir compiler
toutes ses trouvailles dans une sorte de fichier idéologique cumulatif,
dans une classification par thème, un peu comme je fais
dans LE GRAND LIVRE.
D'une année à l'autre, il pourrait ainsi préciser une pensée
qui soit progressivement la sienne.

6 juillet 1998

S'il n'y avait pas notre narration historique,
ce serait comme s'il n'y avait rien eu.
Nous ne sommes finalement que ce que vaut notre mémoire.

25 juillet 1998

Je n'ai pas le goût de revoir les gens de mon passé.
À ceux qui s'écrient de joie devant des retrouvailles,
je n'ai rien d'autre à dire de plus poli qu'un ennui profond.

29 juillet 1998

Rencontre, chez moi, avec Marc Desjardins, écrivain et éditeur.
Échange de livres et de bons procédés. Intérêt à garder contact.
Peut-être y aura-t-il quelque chose à faire ensemble.
Une relève à André Goulet des Éditions d'Orphée.

6 août 1998

Notre vie n'est qu'une anecdote sans conséquence.

8 août 1998

Le rôle de l'art, comme celui des religions,
est de combler notre manque de savoir.

9 août 1998

C'est autour de moi que je trouve ma dernière consolation.
Ce n'est pas moi seul qui meurs, mais aussi tout mon entourage.
Nous nous en allons tous ainsi dans l'éphémérité.

Dans toute relation, il y a une volonté de supériorité.

Nous avons besoin d'un métronome pour pouvoir agir ensemble.

14 août 1998

L'armée est la plus grande saloperie des riches.

18 août 1998

Première chute significative de température.
Un avant-goût d'automne.
Après un été de durs travaux.
Presque fini de planter les 120 poteaux de fer du vignoble
en remplacement des poteaux de bois.
Presque fini de refaire ma cour intérieure en pavé uni.
Presque fini DES NORMES.
Presque fini aussi les folles dépenses pour le vin.
J'ai décidé de recommencer à produire ma bière moi-même.
D'ici un mois: quelque chose comme $4 de frais par jour au lieu de $30.
Il était temps de stopper l'hémorragie financière.
Ne plus boire d'alcool relève d'une belle intention.
Mais la réalité a toujours été pleine de rechutes.
Reprenons donc la route avec plus d'humilité.

19 août 1998

Léonard Gagnon de l'Institut de Tourisme est mort.
La mort se rapproche de plus en plus.
Nous arrivons à la fin du parcours.
Je recommence à reproduire aujourd'hui ma bière maison,
comme à l'époque où je l'ai connu.
Cette façon de faire m'avait alors permis d'économiser assez d'argent
pour pouvoir acheter ma maison à revenus sans beaucoup me priver.
Je reviens donc reprendre le même chemin, sachant que la mort moi aussi
me guette, et que les sacrifices non essentiels ne me serviront pas.
Tant que mon corps supportera quelques bières par jour,
je ne vois plus l'utilité de me priver.

20 août 1998

Notre seul but dans la vie est de nous la rendre agréable.

28 août 1998

Mireille Baillargeon cherche actuellement à établir la généalogie
de nos familles: Baillargeon, Marcil, Fournier, Caron.
C'est étonnant de voir à quel point la grande majorité des gens
ne laissent pas de traces derrière eux.
À peine un enregistrement de naissance, quelques-uns de mariages,
d'enfantements, et finalement celui du décès.
Bien mince résultat pour des gens qui se prétendent immortels!

29 août 1998

Tout le monde est bien dans son insignifiance.
À quoi donc sert une vérité qui n'est pas un alibi?
Comme le répète la publicité de l'épicerie PROVIGO:
«Le bonheur est dans l'assiette»...

31 août 1998

Toute société se doit de gérer ses résidus.
Bandits, contestataires ou autres, toute société se fait contre quelqu'un.

3 septembre 1998

La légalité n'est pas un crime.
Mais, en général, une imbécillité.

4 septembre 1998

«LE PLUS GRAND ÉCRIVAIN VIVANT AU QUÉBEC»,
Pierre Foglia.
Victor-Lévy Beaulieu s'annonce ainsi lui-même
sur ses boîtiers de réédition.
Conscience courte à l'autosatisfaction facile, il n'est pas assez intelligent
pour comprendre qu'il est déjà mort depuis longtemps.

9 septembre 1998

Une civilisation est un mode particulier de réactions.
On peut prendre exemple d'une civilisation, mais jamais la déraciner.
Hors de son contexte, tout y devient faux.

10 septembre 1998

Nous vivons dans un bar.
Partout, l'on boit de l'alcool comme, hier, chacun fumait fébrilement
des cigarettes.

11 septembre 1998

Finir sa vie dignement ou sordidement n'a aucune importance.

14 septembre 1998

Terminé la récolte des 50 plants de cannabis.
37 petits, 12 moyens et un énorme (7 pieds de haut avec 25 têtes fleuries).
La transplantation, cette année, s'est avérée catastrophique.
J'y ai perdu 2 plants sur 3.
Le plus beau plant, par contre, a poussé tout seul,
suite à une graine tombée par terre l'automne dernier.
D'où l'idée, cette année, de planter directement en terre,
dès le début d'octobre, les graines pour l'été prochain,
plutôt que de partir des plants en serre.
J'ai une capacité de 120 plants.
Je sèmerai donc 4 graines par trou dans l'espoir d'obtenir un plant femelle sur quatre.

17 septembre 1998

Terminé le nettoyage des plants de cannabis:
900 grammes, soient 30 sacs de une once.
À lui seul, le plus gros plant a donné 140 grammes,
soient 5 sacs de 28 grammes.
J'ai donc en réserve 71 sacs à $75, soit plus de $5,000.
Les fleurs de cannabis apparaissent à l'aisselle des feuilles.
La récolte consiste à séparer, une fois séchées, les fleurs des feuilles.
J'ai néanmoins preneur pour les feuilles (même mâles).
Quelqu'un les mêle au tabac pour l'odeur et le goût.
À part les fleurs femelles, le reste est strictement sans effet.

21 septembre 1998

La majorité des gens sont arrogants, égoïstes et peu intelligents.

23 septembre 1998

Chaque époque est un anachronisme. Il n'y a que des vérités d'époque.

25 septembre 1998

L'Histoire a, jusqu'ici, beaucoup trop focussé sur «l'humain»,
délaissant de ce fait ce qui a sans doute beaucoup plus d'importance:
les lois biologiques, chimiques et physiques.
L'humanité n'est peut-être qu'un résultat conjoncturel
à travers les lois biologiques, chimiques et physiques qui nous régissent.

27 septembre 1998

Depuis le 7 septembre, trois semaines sans alcool.
Mais, chaque soir après le souper, je mange un demi-biscuit de cannabis.
J'ai l'intention de continuer.

28 septembre 1998

Fractionner l'école en trois programmes:
-les techniques
-les idéologies
-les commodités.

7 octobre 1998

Nous passons, biens et corps, dans une même coulée.
Rien, absolument rien de ce que nous sommes ou de ce que nous faisons,
ne subsistera.

22 octobre 1998

C'est une chance que de ne pas connaître la célébrité de son vivant!
Il est déjà assez pénible de penser qu'une fois mort, l'on peut devenir
un objet de récupération pour une élite de glossateurs universitaires
cherchant à tirer profit d'une reconnaissance qu'ils ne méritent pas.

23 octobre 1998

Bientôt deux mois sans alcool.
Nouvelle habitude facilitée, il est vrai, par le biscuit de cannabis
que j'avale tous les soirs avant d'aller dormir.
J'ai bien essayé, la semaine dernière lors d'une absence
de Mireille Baillargeon à la campagne, un retour au vin:
deux bouteilles de pinot noir «Le Domaine Caton».
Le premier verre fut agréable.
Ensuite, je n'ai plus réellement apprécié.
Mais le lendemain, j'ai recommencé à me sentir mal dans ma peau.
Avec le besoin fébrile de boire encore.
L'alcool n'est plus fait pour moi.
Fini l'époque des alcools comme jadis il en fut de l'époque de la cigarette.
Il me faut continuer l'autre politique.
Celle des jus de fruits, de la modération et,
pour arrondir les fins de journée, de l'usage régulier du cannabis
que je cultive moi-même sans qu'il m'en coûte un sou.
Bon pour la santé, et bon pour les finances.

12 novembre 1998

Ce que nous faisons, en tant que civilisation, ne sert, de toute évidence,
qu'à nous-mêmes.
C'est un jeu sans autre conséquence.
Quelque chose comme un rêve dont on se souvient.
Agir pour notre seule satisfaction est sans doute tout le sens de notre vie.

30 novembre 1998

Et voilà qu'un poète me cite au début de son recueil!
Marc Desjardins: «Souffrir d'éternité».
Avec en exergue:
«*Tous, nous devons subir le sort d'avoir été enfantés*
par des êtres démunis».

3 décembre 1998

Tout langage est un système de référence à une époque donnée.
De là notre difficulté à nous traduire d'un siècle à l'autre.
Comme de devoir transborder d'un siècle à l'autre nos tonnes de choses désormais inutiles, incompréhensibles, sinon carrément nuisibles.

10 décembre 1998

Nous n'habitons finalement que des ghettos.
Nous ne retenons de la réalité que ce qui nous rassure.

17 décembre 1998

Dans mon cas, arrêter de boire de l'alcool c'est aussi accepter de vieillir.
Fini les nuits blanches, les bars enfumés, les bières plein la table.
Fini le laisser-aller autour des bouteilles de vin!

29 décembre 1998

(*Lettre envoyée à mon frère Sylvain, à la suite d'un téléphone de sa part*).
Sylvain,
Je t'envoie, tel qu'entendu au téléphone, copie de la généalogie
des Caron-Fournier préparée par Mireille Baillargeon.
Ne te gêne pas pour nous corriger s'il y a lieu.
Je t'envoie aussi, pour fin que tu le lises,
un pamphlet explicatif de mes livres.
Avec un exemplaire DE LA CROYANCE comme exemple.
Nous en reparlerons.

30 décembre 1998

Fin d'une autre année.
Avec, cette fois, une petite victoire: maintenant quatre mois sans alcool.
Comme la vie m'est plus agréable ainsi!
Comme à l'époque où j'avais réussi à arrêter de fumer de la nicotine.
Amélioration de la santé, amélioration des finances.

31 décembre 1998

Trouvé dans les vidanges: une cinquantaine de lettres de Luc Dietrich
avec une centaine de lettres de Lanza del Vasto.
Et d'autres manuscrits qui ont servi au livre:
LE PÈLERINAGE AUX SOURCES.
Ce Lanza me déplaît par sa noblesse déchue
autant que par son esprit religieux et son goût de créer une secte.
Mais de là à tout foutre aux vidanges...
Car son voyage en Inde
est à la base de la mode hippie des pèlerinages à Katmandou.
Sa vie simple et austère, un mode de vie qui doit encore être enseigné.

DES NORMES

Le masque est notre véritable identité.

DES NORMES
C’est de notre animalité que nous viennent nos grandes directives.
L’obligation de vivre ensemble
nous pousse ensuite à nous choisir des normes.

Des trois coups.

DE NOTRE ENTRÉE EN SCÈNE
Nous devons, chaque jour, refaire notre entrée en scène.
Tous nos gestes sont, dès l’enfance, conditionnés.
Costumes, coiffures et autres manières sont des signes d’appartenance.
Notre vie de tous les jours se déroule ainsi dans la cérémonie.

DE LA MULTIPLICATION DES RÔLES
Nos sociétés, par leur enrichissement, ne cessent de multiplier les rôles.
Chaque génération ajoute des marges plus étendues de comportement.
Mais toute originalité doit demeurer cadastrable.

DES INITIATIONS
Tout changement dans l’ordre social
doit passer par des cérémonies d’accès.
Des rituels de ratification
doivent présider à la nouvelle présentation de soi.
Toute activité, dans notre monde d’interprétation,
doit trouver place dans un espace admis.

DU RESPECT DES INSTITUTIONS
De la petite école aux plus hauts niveaux de direction,
on inculque progressivement l’adaptation aux règles des institutions.
L’ascension sociale dépend du degré d’obéissance.

DU RESPECT DES MASQUES
La chorégraphie mondaine nous oblige à soigner notre apparence
lors de notre entrée en scène.
Chacun doit correspondre aux mensonges sociaux.
Chacun doit s'entourer d'obstacles
le protégeant des perceptions indésirables.

DES RHÉTORIQUES D'APPARITION
Pour survivre, chacun doit défendre son rôle.
Notables, ouvriers, hippies, punks ou autres
ne sont que des variables d'une même nécessité de signalisation.
Chacun doit s'efforcer de se tenir à la hauteur
de ce qu'il est finalement devenu.

DES CORPORATIONS
Les corporations professionnelles ont remplacé les clans.
Chaque membre doit maintenant compter sur les siens
pour la mise en scène de sa routine particulière.
Une solidarité de façade sert à préserver le groupe.
Chacun doit faire preuve de loyauté.

DU CADENASSAGE DES RÔLES
Une fois établis dans le rôle qui sera le nôtre,
nous devons en respecter les normes.
Normes de travail, normes d'obédience, normes de politesse,
normes morales, chacune concourt à maintenir la cohésion sociale.
Prisonniers de notre condition,
notre vie s'accomplira désormais sous très haute surveillance.

DE LA PARADE
Nous ne fonctionnons bien socialement que dans la parade.
Tout acte exige un rituel d'enchâssement.
Rituel médical, juridique, funéraire, parlementaire ou autre
sont nos bases de communication.
Nous ne communiquons bien que par normalisations.

DE L’ORDRE PRÉVISIBLE
Nous désirons vivre dans un monde prévisible.
Ordre vestimentaire, ordre à table, ordre visuel, ordre sonore,
l’ordre de tous les jours doit correspondre à des valeurs consacrées.
Personne ne veut être dérangé dans ses légendes.

DES CONCENTRATIONS DE LA FOLIE
Chacun, parce qu’il semble pouvoir bouger à sa guise, s’imagine être libre.
Mais l’univers carcéral est notre scène
et nous devons jouer notre rôle dans des décors de barbelés.
Policiers, patrons, professeurs ou délateurs
ont finalement la même fonction:
celle de nous limiter dans notre mode particulier d’apparition.
Les normes sont les barreaux de la prison.

DE LA RÉPÉTITION
C’est de nos mythologies que nous vient l’ordre des choses.
C’est par la répétition que notre réalité finalement nous rejoint.
Nos habitudes et nos institutions finissent toujours par se confondre.

DES RISQUES DE RUPTURE
L’organisation sociale est un système de barrières
faussant en permanence la perception.
Chacun possède autant de masques qu’il a de publics à séduire.
La norme repose ainsi sur un sentiment de complicité.
Chacun s’efforce d’y camoufler ses désordres intérieurs.
Nous travaillons tous à tenir secret
ce qui pourrait trahir notre représentation.
Tous, nous collaborons à maintenir une définition qui nous convient.

DE LA SÉCURITÉ
Aucune société ne pourrait survivre sans politesse
aux difficultés de rapprochement.
Querelles autour des choses, rivalités de travail, intolérance idéologique,
c'est l'instinct de conservation qui nous pousse à la courtoisie.
Savoir-vivre, parades, formules toutes faites prêtent à l'apaisement.
Dans la lutte pour la survie,
la politesse est ainsi devenue un signe de supériorité.

DE L'OBLIGATION D'AVANCER ENSEMBLE
La principale caractéristique d'une société est de nous uniformiser.
Tous, nous ressentons la norme comme un poids.
Chacun préférerait n'obéir qu'à lui-même.
Mais nous devons vivre dans une interprétation continuelle
de notre mise en scène.
Rites religieux, financiers, culturels ou autres
n'ont comme seul objectif que de consolider la tradition.
Dociles ou rebelles, le chemin pour tous reste à peu près le même.
De l'enfance à la vieillesse,
nous sommes tous obligés d'avancer ensemble.

Du droit de circuler.

DES TERRITOIRES ILLÉGITIMES
Aucun territoire n'est légitime.

DES FRONTIÈRES ADMISSIBLES
Nos pays sont devenus des ghettos.
Naissant dans une société donnée, nous devons en respecter les exigences
territoriales. Chaque ethnie considère ses caractères propres
comme des critères d'admission.
L'apprentissage de la norme se fait au cours d'une enfance très longue
marquant les frontières de l'admissible.
Chaque culture s'efforce ainsi de donner une cohérence
à ses inconséquences.

DES NORMES NATIONALES
Un pays n’est qu’un mode restreint de fonctionnement.
C’est d’abord pour des questions utilitaires que les civilisations se battent pour leurs vérités, leurs langues, leurs cultures.

DU RACISME
Nous n’approuvons que ceux qui nous ressemblent.
Tous ceux qui s’écartent de nos couleurs et de nos manières
sont des étrangers.
Aucune culture n’échappe à la confrontation et au métissage.

DE LA CARTE D’IDENTITÉ
Nous vivons dans des sociétés de classification.
Tout ce qui ne répond pas aux questions posées devient suspect.
Notre identité doit être numériquement traitable.

DU DROIT DE CIRCULER
Hauteur, largeur, sens interdit, sens autorisé,
autant de normes auxquelles chacun doit correspondre.
Passeports, visas sont d’autres formes de restriction.
Il n’y a pas de paix en soi.
La paix n’est que la norme d’un pouvoir contre tous les autres.

DES RÉGIONS NON AUTORISÉES
Sonnettes, chiens, gardiens
tiennent volontairement autrui à l’écart des régions non autorisées.

Du droit de diriger.

DE L'ÉTAT DE GUERRE
Nous vivons au bord de l'affrontement.
Les protocoles nous permettent d'éviter le pire.

DU CONFORMISME POLITIQUE
Ceux qui nous gèrent vont partout consolidant les idées reçues
et les visions d'un monde dépassé.
C'est parce qu'ils sont peu innovateurs que la majorité les suit.
Ils savent taire ce que personne ne veut entendre.

DU RESPECT PROTOCOLAIRE
Toute hiérarchie est hantée par la crainte de son renversement.
Elle s'entoure de démonstrations de respect et de cérémonies
qui la renforcent.
Le pouvoir n'a que faire des idées nouvelles.
La moindre infraction aux règles du passé
est vue comme un début de contestation.

DE LA DISTANCE SOCIALE
De tout temps, les riches se sont enfermés dans leurs bunkers
contre les pauvres.
Aucun régime n'échappe à la tentation de mépriser.
Lorsque rien n'oblige à la civilité, tout système, sous prétexte
d'un bon fonctionnement, se transforme rapidement en oppression.

DES SIGNALISATIONS DE CLASSE
Les classes sociales sont des instruments d'organisation morale.
Manière de se nourrir, de se vêtir, de se tenir
doivent correspondre aux normes de son état social.

DE LA MODE
La mode n’est qu’un moyen de plus dans la création de la distance.
Les riches, par leurs consommations ostentatoires,
veulent être les premiers.
La mode est avant tout une barrière.

DE LA PEUR D’ÊTRE SOI
Sans cesse harcelés par le regard d’autrui, toujours encadrés
par les hiérarchies, nous vivons dans la peur constante d’être mal vus.
La crainte de devoir nous battre pour défendre nos idées
nous incite à suivre les normes.
Nous en sommes venus à trouver normal de ressembler à tous les autres.

DU CONTRÔLE
Notre monde n’appartient qu’à quelques-uns.
Seuls quelques centaines de privilégiés peuvent changer le monde
parce qu’il leur appartient.
Le peuple n’a d’autre choix que d’assister à la représentation.

DE L’OBLIGATION DE MENTIR
Pour plusieurs, le mensonge est devenu le seul espace de leur liberté.

DES NORMALISATIONS APPARENTES
De tout temps, barbes et cheveux hirsutes ont été signes d’opposition.
La personnalité, pour se réaliser, exige un minimum d’impolitesse.
Plutôt que de se remettre en question, les sociétés préfèrent incarcérer.
Prisons, asiles, ghettos ne sont que des apparences de sécurité.
Préfets, prélats ou militaires
n’ont toujours d’autres buts que de radier la dissidence.

DU FONDEMENT DES LOIS
L'habitude de l'oppression est le fondement des lois.
L'argent, l'occupation des points stratégiques, la maîtrise des échanges,
le savoir-faire sont les privilèges d'une classe
qui s'est elle-même traduite en lois.
Il n'y a jamais eu de société juste.
Aucune société n'a réussi à remettre en cause
les injustices qui l'ont fondée.

Du droit de fabriquer.

DES NORMES DE FABRICATION
Jamais la norme de fabrication n'est le résultat d'une démocratie.
Les puissants propriétaires de brevets se réunissent en secret
pour décider de l'adoption d'unités de mesure.
Aucun élu n'est à la table de décision.
Quelques industriels s'entendent entre eux
pour mettre en place notre façon générale de vivre.
Automobiles, téléviseurs et autres objets sont les produits d'un complot.

DE LA GUERRE DES NORMES
La culture se transmet d'abord par la manipulation des objets.
Le but de la norme de fabrication
a toujours été de nous libérer des incompatibilités de fonctionnement.
Pour devenir une norme, un produit doit devenir incontournable.

DU CONTRÔLE DES MOINDRES GESTES
Nous vivons dans un monde planifié
où tout acte doit être accompli selon un gabarit.
Produits, professions, métiers, et jusqu'au moindre de nos gestes
sont ainsi normalisés.
Le rôle des institutions est de soutenir la pensée conforme.
Même les organisations contestataires ne servent trop souvent
qu'à donner bonne conscience à ceux que la pensée unique indispose.

DES BASES DE LA NORMALITÉ
Nos traditions nous sont un guide du convenable.
La normalité se confond ainsi dès le départ avec le déjà vu.
Nous vivons dans les résidus de ceux qui nous ont précédés.
Le défaut de toute vie est de commencer dans un monde dépassé.

DE LA NOUVELLE TERRITORIALITÉ
Peu à peu, les produits sont devenus des territoires.
Les multinationales s'entendent pour arrêter les normes qui les servent.
Ce ne sont généralement pas les meilleures techniques qui l'emportent.
Tout changement ne peut s'effectuer que par prise de contrôle.
Pour les exclus, ne restent bientôt d'autres choix que le piratage.

DES NORMES ALIMENTAIRES
Les traditions alimentaires relèvent des habitudes prises dès la naissance.
Les oligopoles du boire et du manger, combattant les produits indigènes, tentent d'en récupérer l'usage.
Fast food, mets et boissons préparés sont devenus les aliments obligés aussi bien pour les gens aisés que pour les démunis.
Le but est de normaliser, au profit de quelques-uns,
la consommation de tous.

DU DISCOURS MARCHAND
Aucun espace n'échappe désormais au discours marchand.
C'est par les objets que la norme maintenant nous atteint.
La marchandise est devenue le sens obligé de l'existence.
Les marques vedettes ont envahi le rêve.
L'éternelle célébration du nouveau, le rythme chaotique des médias, travaillent à la déstructuration mentale des populations.
Le discours publicitaire est devenu totalitaire.
La banalisation de la bêtise devient la norme.

Du droit de vivre.

DU CHEMIN QUI CONVIENT
Chacun devrait connaître le chemin qui lui convient.
Mais la normalité est avant tout le chemin de personne.
Toute société est coercitive.
Clochers, minarets, écoles, médias ne sont que cris sauvages de ralliement.
Nos habitudes n'ont été fondées jusqu'ici que sur nos instincts
ou sur des idées fausses.

DU DÉFAUT DES NORMES
Ce qui n'était qu'un indicatif de comportement
devient une condition d'existence.
Le plus grand défaut des normes est de tout tourner en morale.
Il nous faut sans cesse nous élever contre ceux qui prennent plaisir
à contraindre en dénonçant le comportement des autres.

DE LA NÉCESSITÉ DU FAUX DISCOURS
Chaque époque est la consécration d'une erreur.
Ce n'est que sur des apparences de valeurs et de compréhensions
que s'échafaudent nos accords et nos différends.
Toute acceptation des normes est un détournement de la pensée
au profit de l'usage abusif des expédients.

DE LA PEUR
Nous passons notre temps à nous épier les uns les autres.
Chacun doit formuler publiquement ses gestes et ses pensées
selon des modèles admis.
La norme n'est jamais neutre.
Elle est toujours la mainmise de quelques-uns
sur l'attitude de tous les autres.
C'est de la peur que naissent nos moeurs honnêtes,
nos raisonnements justes, nos vertus et notre honneur.

DE L'OBÉISSANCE
L'obéissance est l'un des plus grands défauts des civilisations.
Nous agissons et pensons le plus souvent de la façon qu'on nous dicte.
Nous voyons ainsi des sociétés entières s'adonner à des pratiques
les plus éhontées tout en se pensant tout à fait en droit d'agir ainsi
parce que le maître le leur en a donné l'ordre.
L'obéissance est une bêtise qui s'apprend.

DES HYGIÉNISTES
Les hygiénistes ont envahi la cité.
Toute trace de malpropreté doit désormais disparaître.
Les maisons doivent être reluisantes.
Tout doit y être aligné et exempt de poussières.
Toute la ville doit, chaque jour, s'imprégner des odeurs admises.
Le savoir-vivre s'accommode très bien du sommeil de la raison.

DE L'HORLOGE
Chaque civilisation se construit autour d'une notion du temps.
Après des siècles, l'horloge est finalement devenue le métronome
de notre vie.

DU STAR SYSTEM
Le star system a pour fonction de fournir des modèles de comportement.
Le totalitarisme des spectacles et de la publicité
a pour but de normaliser des conduites inacceptables.
La pénétration progressive de la désinformation
a pour fonction de détruire partout l'influence de la contestation.

DU DÉJÀ FAIT
Faute d'imaginaire, chacun donne dans la conformité du déjà fait.
L'intérêt, l'ambition, le snobisme nous obligent à la politesse.
Partout on nous demande la répétition.
La norme prévaut désormais sur la question du bien et du mal.

DE LA TOLÉRANCE RÉPRESSIVE
Les libéralisations ne font que consolider la norme.
En ouvrant la soupape,
le pouvoir ne fait que faciliter la bonne conscience de chacun.
En permettant des privilèges,
il ne fait que rendre la révolte moins efficace.

DU DEGRÉ DE SOTTISE NÉCESSAIRE À LA PAIX SOCIALE
Le rôle de la culture devrait être de faire naître la méfiance.
Mais une appréciation commune des valeurs
ne peut se réaliser que dans un encadrement des consciences.
Ce n'est qu'à un certain niveau de sottise
que deviennent possibles les grandes ententes collectives.

De l'écart interdit.

DE LA NÉCESSITÉ DU CONFORMISME
Tous les idéaux sont illusoires.
Mais aucune société ne peut fonctionner sans le respect de ses illusions.
La plupart d'entre nous ont fortement besoin d'être institutionnalisés.

DES PÔLES D'ATTRACTION
Le rôle des médias est de soutenir la pensée conforme.
Érudits ou analphabètes y sont tous maintenant inscrits de force.
Les médias sont le nouveau passage obligé de la consécration.
Même l'école ne peut plus se passer d'eux.
Ce sont d'abord les riches qui les utilisent pour répandre leurs doctrines
et pour se moquer des groupes de résistance.
Sous forme d'agitations mondaines
et d'émissions louangeant les moeurs des riches,
les journalistes sont devenus les fabricants d'un irréel aseptisé,
rendu conforme et acceptable.

DES FORCES DE RALENTISSEMENT
Nous vivons dans des sociétés d'insignifiance.
Chaque génération est préoccupée par l'idée flatteuse
qu'elle se fait d'elle-même.
Seuls les clichés et les préjugés obtiennent une réelle attention.

DE L'OBLIGATION D'EN ÊTRE
Chaque époque agit comme un colorant.
Quelle que soit l'énormité de la bêtise,
nous devons tous, finalement, en être.
Nous sommes contaminés par l'imbécillité de notre temps.

DU DROIT D'ERRER
Les populations aiment se réfugier dans la moralité.
Les institutions sont ainsi devenues des moyens de censure.
La discipline sociale passe par l'obligation de posséder.
Tous ceux qui ont de la difficulté à se fixer
deviennent des laissés-pour-compte.
Vagabonds, clochards ou autres déviants doivent vivre dans la marginalité.
Les sociétés n'ont jamais cessé de leur interdire l'accès de la cité.

DES EXCLUS
Des cyniques grecs aux marginalisés d'aujourd'hui,
nous sommes tous condamnés à obéir aux normes ou à nous clochardiser.
Hors du système, nous sommes tous condamnés à vivre pauvres, hirsutes,
dégradés, comme des chiens errants dans la cité des autres.
Les exclus n'ont d'autres choix que de faire de la pauvreté une vertu,
du délabrement un idéal, de l'autonomie et de l'indépendance d'esprit
les seules richesses respectables.

DE L'INTELLIGENCE MOYENNE
Le conformisme est le fort de l'intelligence moyenne.

DE LA VÉRITÉ POUR TOUS
Il y a toujours menace de frapper d'anathème tout ce qui sort de la norme.
Il y a partout des gens pour lapider l'intelligence qui ne sacrifie pas
aux dieux de la tribu.
Chaque siècle invente ses hérétiques et ses nouveaux bûchers.

DU DROIT À LA DISSIDENCE
L'anticonformisme n'est pas le fait de tous.
À peine y a-t-il un droit pour chacun à une légère dissidence.
Les grandes réformes n'ont de succès que si elles correspondent
à un certain degré d'opportunisme.
Après le coup donné, même le plus révolté doit revenir dans la norme.
Même les plus audacieux reviennent finalement se ranger,
à peine différents, dans la conformité avec les autres.
Ils peuvent alors passer le reste de leur vie
à raconter leurs frasques passées.

DES PASSÉISTES
L'anticonformisme n'est pas toujours synonyme d'évolution.
Certains anticonformistes ne sont que des passéistes
n'offrant que des manifestations d'incapacité.

DE LA DISSIDENCE
Ceux qui nous dirigent prétendent connaître le chemin.
Les médias et la contrainte scolaire
ne font que renforcer leur mystification.
Ils n'ont en fait que le pouvoir éphémère d'imposer l'erreur
qu'ils ont choisie.
Il faut toujours que quelqu'un les empêche d'aller plus avant
dans leur bêtise.
Dans toute société, la conscience est incarnée par les dissidents.

De la nécessité de l'irrespect.

DES IDÉES ÉVOLUTIVES
Toutes nos théories, jusqu'ici, n'ont eu de valeur
qu'en autant qu'elles étaient évolutives.

DES INTÉGRISTES
De la croyance en nous-mêmes comme centre de l'univers
jusqu'à nos préjugés modernes, tous nos systèmes se sont déclarés
détenteurs de vérités.
Prison, torture et mort ont été le lot des contestataires.
Le monde de l'expérience primitive
contenait pourtant moins de savoir que le nôtre.
Mais, incorrigibles, les intégristes se sont toujours hâtés
de généraliser à partir de la moindre découverte.
L'univers est ainsi devenu un mythe encombré de préjugés humains.

DES OBSESSIONS NÉFASTES
Chaque époque se caractérise par une obsession.
Pyramides, cathédrales, buildings ne sont que des cas particuliers
de fixation.

DES IDÉOLOGIES DE LA FUITE
La vérité n'a jamais eu d'importance dans l'Histoire.
Les répressions relèvent avant tout d'une volonté d'échapper
à l'interrogation.

DE L'INCONVENANCE
Ce sont les préjugés qui constituent la base des civilisations.
Tout ce qui n'est pas cliché frise l'inconvenance.

DE LA PRÉCIOSITÉ
Chaque civilisation se développe fermée sur elle-même comme un cocon.
Tout langage y finit en préciosité.

DE LA NÉCESSITÉ DE L'IRRESPECT
Personne n'est honnête avec lui-même
s'il ne pratique une quelconque forme de désobéissance.
Les lois qu'on nous impose n'ont que rarement le souci du bien commun.
Codes de politesse, standards de fabrication,
procédures de fonctionnement sont des chemins qui nous facilitent
généralement la vie.
Mais toujours il y a disproportion.
Nos habitudes se transforment rapidement en anachronismes.
La volonté de certains de toujours vouloir s'imposer
nous oblige à l'irrespect.

DE L'AUDACE
L'esprit humain est un esprit craintif.
Aujourd'hui comme hier, les foules faussement instruites
se laissent manoeuvrer par la rhétorique des beaux parleurs.
L'audace du comportement est la seule voie possible contre la médiocrité.
Il nous faut sans cesse rire de ceux qui prétendent posséder la vérité.

DE LA NÉCESSITÉ DE L'EXCLUSION
Une réflexion qui n'inquiète personne est une réflexion morte.
Les institutions s'accaparent rapidement des penseurs à la mode
qui tournent tout en rhétoriques doctes et verbeuses.
Il nous faut sans cesse refaire la singularité de notre temps.
C'est dans l'exclusion
que naissent généralement les penseurs les plus honnêtes.
C'est dans le secret des laboratoires que se préparent les renversements.

DES CONTESTATAIRES
Ce n'est que par les contestataires que naissent les civilisations.

DE LA DIGNITÉ D'EXISTER
La liberté de langage et l'irrespect sont les seuls chemins de la dignité.
Il y a nécessité de briser les tabous, de contrecarrer les lois.

DU DEVOIR DE CONTRE-CULTURE
La peur de l'irrationnel nous a menés aux pires croyances.
Systèmes théologiques, échafaudages philosophiques,
modèles mathématiques sont les architectures d'un même enfermement.
Toute culture est une arnaque pour affermir certains intérêts sociaux.
La contre-culture est un devoir.

DES PRODUCTEURS D'ORDRE
Chaque civilisation établit une vulgarité.
Partout la mise en place d'évidences fausses.
Les clercs y sont avant tout des simplificateurs d'idéal
à l'usage des producteurs d'ordre.

DE L'ENCOMBREMENT
Ceux qui produisent et consomment sans arrêt
ne font que répéter stupidement les pires habitudes de leur temps.
Ils préfèrent s'encombrer de choses plutôt que de prendre le temps.
Leur seule valeur est de porter l'uniforme.
Il faut savoir saborder l'ordre social et les insignes qu'il nous impose.

DE LA MOUVANCE DES NORMES
Langues, manières, mesures ne sont que des chatoiements d'époque.
Aucune norme n'est fixe.
Toutes, elles dérivent dans le temps.
Il nous faut avoir l'intelligence de nous moquer de nous-mêmes
comme des manières de notre temps.

DE LA NÉCESSITÉ D'UNE AUTRE PERSPECTIVE
Il faut chercher d'autres chemins.
Apprendre à nous démarquer des dérives récurrentes des majorités.
Apprendre à nous élever contre les agressifs des stades
et les masochistes des monastères.
Être pour nous-mêmes une valeur.
Une sagesse retrouvée sur le chemin du vagabondage et de l'insoumission.

DU DEVOIR D'ÊTRE REBELLE

Rares sont ceux qui ont la chance et l'audace de vivre une idée nouvelle.
Lorsqu'ils l'atteignent,
ce n'est que dans une étroite part des habitudes de leur vie.
Révolutionnaires scientifiques, renverseurs de religions,
anarchistes politiques ou fondateurs de nations,
défenseurs de nouvelles morales,
tout mouvement qui s'attaque à la norme doit en subir les contrariétés.
Les majorités n'ont toujours produit que des dictatures.
Il y a nécessité de déserter les grands rassemblements.
Toute pensée qui avance est nécessairement rebelle.

1999 57 ans

16 janvier 1999

Toutes nos théories se sont avérées, jusqu'ici, n'être que des fabulations.
Zeus, Bouddha, Jésus, Démocratie, Productivité ou autres,
ne sont que des supports passagers de notre crédulité.
Une fois les grandes erreurs admises,
nos autres manières ne font qu'en découler.
Nous vivons dans une interprétation fausse du réel. Et cela nous suffit.
L'important est que l'ensemble fonctionne.
Chaque civilisation est comme un piège.
On ne la comprend qu'une fois pris.

17 janvier 1999

Chaque civilisation est un oeuf fermé sur lui-même. Une opacité.
Nous vivons ainsi repliés sur nous-mêmes,
comme s'il s'agissait d'un langage universel.
Notre conception de la réalité n'est qu'une réduction commode du réel.
Il en ressort, la plupart du temps, un sens ésotérique de l'existence
qu'il faut décrypter.

18 janvier 1999

Les civilisations n'ont eu jusqu'ici qu'un axiome: l'habitude.

22 janvier 1999

L'idéologie de la productivité est une idéologie de l'insignifiance.
Tout le contraire de l'art.
Une idéologie tout juste bonne pour la production en masse
du papier torche-cul.

23 janvier 1999

Les résidus de nos civilisations
sont comme les ossements jonchant la sortie des tanières de renard.
Le cosmos efface tout.
Même les pyramides, les cathédrales et les buildings disparaîtront.

24 janvier 1999

Il faut réglementer les médias
sous la même forme que le système parlementaire.
À toute prise de parole doit correspondre une opposition.
Et non plus la fausse concurrence actuelle pour la fabrication de la bêtise.

5 février 1999

Chaque génération n'est finalement qu'une «inside joke»,
difficilement compréhensible de l'extérieur.

9 février 1999

Chacun, par capitalisation, devrait être responsable de son plan de retraite.
Ce ne sont finalement que les mal pris qui exigent une répartition.
Si chacun devenait maître de ses finances et de ses rentes,
l'État ne serait finalement qu'un agent de régularisation.
La question reste à savoir si les mals pris ne sont pas, en majorité,
le résultat d'un rejet antérieur par le système.

19 février 1999

Les journalistes, par leur conformisme et leur manque de caractère,
sont en passe de devenir l'un des problèmes majeurs de notre société.
Les circonstances leur ont donné un rôle disproportionné.
Ils nous enseignent le sensationnalisme, la superficialité, le défaitisme.

21 février 1999

Déjà six mois sans alcool.
Cette fois, le sevrage semble vrai.
Moins par volonté (bien que la volonté y soit),
que par incapacité de digérer l'alcool.
Une difficulté bien réelle dont je ne me plains pas.

5 mars 1999

Ma soeur Germaine déménagera dans l'atelier de Borduas
(ma petite maison donnant sur la ruelle) en juillet prochain.[1]
La nièce de Mireille Baillargeon quitte ce logement après quatre ans
pour retourner étudier en France.
L'arrivée de ma soeur peut refaire un climat familial,
du moins l'été sur la terrasse qui rattache les deux maisons.

[1] Erreur concernant Borduas. Voir correctif de Pierre Gauvreau, 11 déc. 2002.

9 mars 1999

Les politiciens, comme les philosophes et les prêtres,
travaillent dans l'opinion.
Avec eux, nous avons toujours donné dans des représentations mythiques
de l'univers.
Tout ce qu'ils disent est faux, et de plus en plus est reconnu comme tel,
mais doit être pris pour vrai.
De plus en plus, nous allons vers des techniques
que nous ne respectons que parce qu'elles «fonctionnent».
La vérité d'aujourd'hui donne sur le confort.

21 mars 1999

Le seul avenir dont nous pouvons être certain, c'est que tout changera.
Dans l'agréable comme dans le désagréable, tout changera.

26 mars 1999

Image choc: changer les milliers de croix de bois d'un cimetière militaire par autant de bols de toilette.

27 mars 1999

(*Pour la fête de ma soeur Germaine*).
«En guise de cadeau de fête et d'installation: ce Borduas qui,
vivant au 953 Napoléon, eut son atelier au 3960 ruelle de Mentana,
de octobre 1941 à mai 1945.»
Petite fête pour le 44 ans de ma soeur Germaine, chez Mireille Trudeau,
son amie: avec Armande, Rachelle, Bianca.
Petite fête dans l'univers lesbienne,
cette délicatesse jusqu'au maniérisme, semblable chez les femmes
comme chez les hommes homosexuels. Beaucoup de vin aussi.
Voir les gens me boire au nez serait inconvenant
si je n'avais pris en secret mon demi-biscuit de cannabis.
J'aime me sentir ainsi sans que personne ne sache.
J'observe, avec une patience qui ne m'est pas habituelle.

2 avril 1999

En fait, il y a autant de vérités que de langues.
La vérité n'est qu'un trait culturel.

3 avril 1999

Notre démocratie n'est qu'une oligarchie totalitaire.

4 avril 1999

Le sens de L'Histoire n'est peut-être qu'un éternel retour de tout
aux normes chimiques et physiques.
Notre état biologique n'est peut-être qu'une digression sans importance.

22 avril 1999

Le problème aujourd'hui:
savoir donner un sens à l'accumulation des objets.
Mais il faut presque se situer en marge de tout
pour pouvoir y trouver le bonheur et la paix.

28 avril 1999

L'alcool, à forte dose, finit par altérer le jugement.
Un sans-gêne outrancier porte l'alcoolique à des actions risquées
qu'il n'aurait pas commises à jeun.

30 avril 1999

Une majorité de «chercheurs» ne font, par leurs recherches,
qu'officialiser les préjugés de leur époque.
La science, pour plusieurs, n'est qu'une autre secte.

3 mai 1999

Chaleur éclatante (25 au lieu de 15) et feuillaison.
Le langage politique actuel est la suite logique du langage religieux:
un tas de superstitions érigées en systèmes de conquête.
Nous vivons dans une simple logique de guerre que nous nommons
démocratie. Le droit d'imposer à autrui nos majorités.
J'ai atteint un certain niveau d'indépendance face à cette barbarie.
À peine ai-je, si l'on peut dire, tiré mes billes du jeu.
Je n'ai plus besoin de travailler dans des usines d'armements
(ou de soutien).
Mais d'autres, pour me payer mes loyers, doivent y aller.
Je regarde, assis sur mon balcon, passer et repasser les années.
Et la bêtise.
Comme les armées dans l'Histoire,
qu'elles soient romaines ou américaines.

5 mai 1999

Pour un penseur, paradoxalement,
rien n'est plus destructeur que d'avoir des disciples.
Des suiveux de Jésus aux intellectuels marxistes, la bêtise est la même.
Celle de déifier ceux qui ont l'audace de penser.

6 mai 1999

Maisons, pierres, vitre, tout s'écoule comme l'eau.
Je ne suis pas seul à mourir. Tout ce qui m'entoure meurt avec moi.
L'idée d'éternité est une idée folle. La mort est notre avenir à tous.
Je ne laisse rien. Tout s'en vient avec moi.

17 mai 1999

Tant que nous procéderons par certitudes, il y aura des guerres.
Après l'adoration des veaux d'or,
quoi de plus logique que de se retrouver heureux dans leur destruction.
Nous devons nous habituer à vivre dans des idéologies de l'hypothétique.

21 mai 1999

Une majorité de la population est formée de répéteux et de radoteux.
Leur impersonnalité est telle qu'ils ne font que répéter les ordres...
en les déformant.

27 mai 1999

(*Mot laissé par Mireille Baillargeon*).
Ta soeur a téléphoné. Elle nous invite dimanche pour te fêter.
Elle fera un BBQ.
J'ai dit oui en principe. Il faut rappeler si cela ne te tente pas.
Il n'y aura pas d'alcool, c'est entendu.
Nous serons tous les trois, à moins qu'elle n'invite aussi Bianca Côté.

31 mai 1999

(*Carte de Mireille Baillargeon pour ma fête*).
En découvrant cette carte, je me suis dit que tu n'étais pas le seul
à marcher, en croisant les mains derrière le dos de temps en temps;
démarche peu habituelle maintenant mais dans la norme hier encore.

1 juin 1999

Les médaillés, de tout acabit, sont tous plus ou moins des demeurés.
Médaillés militaires, doctorés honorifiques et autres Albrith ou Pinochet
en cape mi-prêtre mi Bat-man, tous se pavanent avec sérieux
dans la maison des fous.

La politesse est une des formes de la dissimulation.

2 juin 1999

Le problème avec les idéologies, c'est que ceux qui les suivent,
comme ceux qui s'y opposent, finissent tous par avoir le même langage.
On ne change une civilisation qu'en faisant disparaître les deux parties.

6 juin 1999

Tandis que d'autres planifient l'invasion des planètes et notre vie là-bas,
tandis que d'autres se prémunissent contre les astéroïdes,
nous nous entre-tuons encore pour la prééminence de préjugés
tout aussi dépassés qu'inutiles.
En pénétrant dans l'espace, nous avons fait un grand pas.
Contre toute attente, nous nous préparons à connaître la terreur.

29 juin 1999

Notre vie a peut-être encore moins d'importance
que ce que les pires pessimistes en ont dit.
S'il est vrai que nous habitons une galaxie qui n'est qu'une parmi
des milliards d'autres galaxies; s'il est vrai que nous habitons une planète
parmi des milliards d'autres planètes dans notre seule galaxie, que valent
donc nos travaux (quels qu'ils soient) dans la masse totale de l'existence.
Il est même infiniment probable que toutes nos civilisations
finiront dans des explosions ou autres catastrophes planétaires
qui les réduiront à leur état de matière première.
Nous aurons peut-être été les seuls à avoir eu conscience
de notre forme d'existence.

3 juillet 1999

C'est l'univers Péladeau qui dirige actuellement le Québec.
Lucien Bouchard, Jean Coutu, Paul Desmarais et autres
relèvent tous d'une idéologie valorisant l'argent volé.

10 juillet 1999

Toutes nos idéologies sont comme un fil d'araignée tendu entre deux
massifs rocheux. La durée est quelque chose qui nous est étranger.

14 juillet 1999

Ce n'est pas moi qui dirige. C'est la matière.

15 juillet 1999

Étrange sentiment que celui de devenir soi-même un vestige.
Peu à peu je me libère du désir de reconnaissance.
Le problème est qu'il y a toujours en chacun de nous
une mauvaise réponse qui se cache sous la bonne.

21 juillet 1999

Ce ne sont pas les conditions de création littéraire qui sont mauvaises (publications gratuites, bourses, etc.).
Mais la reconnaissance de l'intelligence.

Graffiti:
Police partout.
Justice nulle part.

6 août 1999

Nos cultures se propagent
par un endoctrinement à l'oeuvre dès le berceau.
Chaque société doit s'assurer la maîtrise des définitions.
Écoles, médias, divertissements, discours politiques
produisent continuellement le sens et la conscience.
Chacun doit vivre dans le cadre de références et de perceptions
à l'ordre du jour.
Nous appartenons désormais plus à une culture qu'à une nation.

7 août 1999

Trouver, sous chaque civilisation, le trait commun.
Faute de rois, de papes ou autres fripouilles,
les nouvelles vedettes feront l'affaire.
Le trait commun est de se chercher un veau d'or pour l'adorer.
Avant que de le détruire.
Il y a toujours une nouvelle religion de dupes
pour continuer la suite de l'Histoire.

8 août 1999

Les choses avancent.
En écrivant LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS, je me construis.
Je me construis une pensée.
Je sors lentement, péniblement, de l'insignifiance.
Heureusement, je n'ai plus à retourner dans la machine infernale.
Le détail historique rend toutes les choses bêtes.
Je dois m'en éloigner.
Je dois m'en aller.
Heureusement, ma rente me le permet de plus en plus.
Dans deux ans, j'aurai fini de payer mon hypothèque.
Dans trois, je toucherai, en plus, un fond de pension de $300 de l'État.
Soit: $1,000 par mois pour me permettre de continuer à faire avancer, silencieusement, mes choses.

12 août 1999

M'en aller.
Me situer lentement en marge de tout.
Fermer, lentement, les portes.
M'en aller.
Dans l'incroyable beauté des millions d'espèces d'insectes.
Dans le scintillement discret des astres déjà morts.

15 août 1999

Les clichés sont faits pour les gens qui n'ont pas de langage.

16 août 1999

Il manque au Québec de vieux hommes sages
qui nous guident sur le chemin difficile.
Les seuls qui se présentent sont catholiques.

21 août 1999

Notre vieux chat, Pataud, lentement, se meurt.
La vieillesse le gruge: amaigrissement, accélération du coeur, grossissement des reins, détérioration des dents.
Le choc: c'est nous aussi, avec lui, qui nous en allons.
Notre vie de couple ne tient plus.
Nous nourrissons le chat à la petite cuillère.
Comme si de lui ménager une fin douce pouvait nous ramener nous aussi à une vie heureuse.
Mais le temps est passé. Et nous, avec lui.
Je ne vois d'autres solutions que de reprendre progressivement la route.
Préparer le grand départ.
En finir cette année avec la mise en ordre de mon JOURNAL, avec la mise au propre des notes pouvant servir aux autres chapitres du GRAND LIVRE.
Vivre seul encore un peu en me détachant de tout.
Retrouver la solitude. Le seuil.
Finalement boucler la boucle, devenir ce que je suis.

22 août 1999

Notre ordre est illusoire.
Une disposition superficielle des choses.
Une grossièreté de vision que nous prenons pour de la délicatesse.
Nos civilisations ne sont que des toiles d'araignées.

23 août 1999

Qui, après ma mort, habitera ma maison
ne sachant même pas que je l'ai habitée avant lui?
Nous ne sommes pas uniques, mais plutôt un parmi les milliards
de larves humaines nécessaire à la résistance de l'espèce.
Nous naissons dans une vague,
et nous n'avons d'autre choix que de nous laisser emporter.

24 août 1999

Heureusement, nous ne sommes pas très intelligents.
C'est là notre bonheur.

29 août 1999

Moi aussi, au moment venu, j'aimerais être endormi,
puis mourir euthanasié.
Au lieu que d'aller mourir dans leurs mouroirs catholiques
semblables aux camps d'extermination nazis.

4 septembre 1999

Le drame commence alors qu'en réaction à la surveillance électronique
on veut protéger l'intimité de chacun.
Mais le véritable drame est que, finalement, il n'y a rien à protéger.
Il n'y a pas réellement de vie privée.
À peine quelques habitudes semblables aux habitudes de tous les autres.

5 septembre 1999

Les seize maisons où j'ai vécu:
3420 Hogan, Montréal,
Grande-Vallée,
8838 Foucher, Montréal,
316 Green, St-Lambert,
332 Maple, St-Lambert,
Séminaire de Saint-Jean,
165 Sherbrooke est #8,
4214 Saint-Hubert,
3075 Barclay #9,
4383 Christophe-Colomb,
2082 Saint-Denis (démoli),
3536 Sainte-Famille,

808 Wiseman, Outremont,
861 Stuart #3, Outremont,
175 Sherbrooke ouest #1606,
3960 Parc Lafontaine.
Chose étrange: je suis, sans le savoir, né d'un côté du parc Lafontaine pour venir y mourir de l'autre.

7 septembre 1999

Un an sans alcool. À l'exception d'une demi-douzaine de petites rechutes, volontairement solitaires.
Comme pour mesurer une nostalgie. Bien vite dégoûté par mon allergie.
Depuis un an, je n'ai bu d'alcool avec personne.
J'évite ainsi toutes les occasions d'ivrognerie.
Notre société ne vit qu'un verre à la main.
Je préfère maintenant, chaque jour, mon ivresse cannabique.

11 septembre 1999

Nous vivons dans la contrainte.
On nous inculque surtout les auteurs qui furent de droite.
Ou qui le sont chronologiquement devenus.

12 septembre 1999

La démocratie n'a existé que lors des révolutions.
Le reste n'est que néo-féodalité.

13 septembre 1999

Les médias ne sont que des remontées d'égouts.

14 septembre 1999

Le droit des manipulateurs de foules a remplacé le droit divin des rois.

15 septembre 1999

La famille de Mireille Baillargeon a tendance aux crises d'angoisse.
Comme s'il y avait toujours un devoir et une punition.

16 septembre 1999

Terminé la récolte des 90 plants femelles de cannabis.
Environ 900 grammes (30 sachets). Comme l'an dernier.

30 septembre 1999

Je sors lentement de ma gangue de préjugés.
De mon crétinisme de catholique pédant.
Je découvre, chaque jour, un peu plus que je ne sais pas.

4 octobre 1999
L'école rend l'imbécillité méthodique.

9 octobre 1999
Avec l'âge, mon objectif se précise: m'occuper de mes affaires.
On nous a tellement appris à vivre pour convertir les autres!
C'est une grande difficulté que de se retrouver seul avec la vérité...

14 octobre 1999
L'histoire d'un individu se confond avec celle de ses préjugés.

17 octobre 1999

Nous vivons dans des sociétés irresponsables.
Les mythes prévalent encore contre les faits.
La majorité de nos décisions procède comme d'une intelligence mécanique.
L'écart créateur est difficile.
C'est le respect de la procédure qui domine.

22 octobre 1999

Être locateur, c'est devoir être un peu politicien.
Il faut tâcher de faire que tous les locataires
s'entendent sur leurs espaces respectifs:
le chien d'un tel, le chat de l'autre, la musique et patati et patata.
La logique est simple.
Il faut amener le niveau de vie de chacun
à une mesure satisfaisante pour tous.

23 octobre 1999

Le *Colisé du Livre* de la rue Berri, librairie de livres soldés,
ferme ses portes.
L'emplacement appartient désormais à la Bibliothèque Nationale.
Depuis 10 ans, cette librairie de seconde main, a été l'endroit privilégié de nos recherches pour L'INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS DU QUÉBEC.

24 octobre 1999

J'ai peut-être finalement trouvé ma solution.
L'usage du cannabis calme ma nervosité, mon irritabilité.
Depuis un an, j'ai opéré un transfert.
J'ai trouvé un dérivatif à mon alcoolisme rebelle.
Une automédication efficace et gratuite pour peu qu'on la cultive.
J'aime vivre ainsi. J'accomplis le matin mes tâches les plus lourdes.
Après le dîner, je mange un demi-biscuit de cannabis;
l'autre moitié, après le souper.
Je peux ainsi lentement rêvasser ma vie,
tout en vaguant à mes occupations.
Le temps m'est plus lent, plus charnu.
J'ai finalement compris, (j'essaie de comprendre), que ma vie n'est
qu'une micro existence définitivement invisible à travers les galaxies.
Il faut être con, bouché dur, pour espérer survivre.
Notre vie est un cul-de-sac.

Mais chaque journée m'est comme un petit plaisir.
La satisfaction d'une curiosité.
Une sensation de plénitude.
S'installer confortablement pour la durée. Mais garder le cap.
Ne vivre qu'au jour le jour.
Il me faut, pour maintenir ce confort, doubler ma récolte.
J'ai besoin de produire 365 biscuits par année,
soit 30 productions de 12 biscuits (30 fois 60 grammes).
J'ai mieux bêché le terrain cette année.
Je viens d'y semer, comme on sème des épinards,
40 petits rangs d'environ 30 semences chacun.
Cela me donne déjà le goût du printemps...

25 octobre 1999

Tant que nous aurons, à la tête des nations,
des gens qui ont le droit de tuer, nous vivrons en barbarie.
Être soldat est toujours un crime.
Tout ce qui est militaire doit être détruit.

28 octobre 1999

En mettant en ordre mon JOURNAL,
je constate que j'ai été éduqué par de véritables malades mentaux.

1 novembre 1999

Rien ne nous permet de croire à une quelconque éternité humaine.
Nous n'existons qu'à un niveau microscopique.
Prétendre à notre importance dans l'univers montre bien notre folie.
Nous sommes tout simplement perdus dans une masse infinie
de mouvements.
Après avoir survécus dans ce niveau d'invisibilité totale,
il nous faut envisager l'éventualité de notre complète disparition.
C'est là qu'il nous faut fonder notre morale.

8 novembre 1999

Comment établir un langage constant dans la relativité?

9 novembre 1999

Schopenhauer annonçait déjà la relativité de Einstein en écrivant:
un objet quelconque est lié nécessairement à d'autres.
Le pessimisme est peut-être l'émotion qui présida
à la découverte de la relativité.
Comme la religiosité avait marqué l'époque précédente.

10 novembre 1999

Jamais jusqu'ici les peuples n'ont renversé l'autorité.
C'est parce qu'ils étaient en faillite dans l'accomplissement de leur devoir
que la révolution française renversa les rois.

11 novembre 1999

Les religions, comme les fast-foods, exploitent le minimum vital.

12 novembre 1999

Première neige déjà. Mais qui ne dure pas.
Premier livre aussi de mon neveu Nicolas Dumais:
«*Désordres, peyotl et autres mélanges*».
Beau départ à 20 ans. L'important, pour chacun, est d'atteindre un langage.
Laissons à nos descendants autre chose qu'un mausolée qui ne parle pas.

16 novembre 1999
Les mots ne traversent pas le temps.
Les mots restent là où ils ont été utilisés.
Au mieux les mots sont des codes contenant des cosmogonies secrètes.
Les mots sont une des formes de nécropole.

20 novembre 1999

J'ai toujours éprouvé un bien-être à me retrouver seul.
De me retrouver dans mon univers sans conséquence.
Questions flottant dans mes réponses.
Pour vivre, je me suis intégré à une Institution existante:
celle des locateurs d'appartements.
(C'est toujours ailleurs qu'on accepte l'irrespect...)
Nous vivons tous ainsi dans nos trophées de chasse.
(Meubles, livres, diplômes, relations...)
Mais dans 100 ans, il n'y aura plus aucun lien
entre mes écrits et le mort que je serai.
Même célèbres, nous survivons comme dans l'anonymat.

25 novembre 1999

Mireille Baillargeon s'est envolée pour Paris.
Une occasion, une aubaine obtenue grâce au fils de son amie
Marie-Françoise Gautrin, pilote pour Air Canada. Deux semaines.

26 novembre 1999

LA MÉDAILLE DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC.
Après Gaston Miron, Jean Royer a enfin retrouvé moyen d'être
thuriféraire. C'est sur Lise Bissonnette qu'il accroche maintenant
les médailles farfelues de son institution québécoise.
Chacun grimace au photographe en se donnant à voir.
Bras coupé d'une part, laideur assurée de l'autre,
c'est néanmoins l'arrivisme caractériel qui d'abord nous frappe.
Mais le problème, pour moi, ne s'arrête pas là.
Ma soeur aussi lâcherait du lest (sur les principes) pour un peu de gloriole
(à la Paul Chamberland).
J'avais espéré, par notre rapprochement, faire renaître un climat familial,
mais cette fois intelligent. J'ai bien peur que le conformisme
nécessaire à la gloriole nous sépare, cette fois, plus profondément.

Le MANIFESTE D'ÉCRIVAINES POUR LE 21ESIÈCLE
est un bel exemple de phrases maintenant creuses parce qu'à la mode,
tout le style peureux de France Théoret qui d'ailleurs s'est servie
des six autres femmes signataires pour tout détourner à son unique et seul
nom au catalogage bibliothécaire.
C'est elle aussi qui accorde les interviews.
La critique de Chantal Guy dans le cahier de LA PRESSE
pour le salon du livre m'a semblé juste:
comme le savon TIDE est aujourd'hui révolutionnaire.
Une comédie-bouffe de la contestation.
Par une vieille femme qui ose enfin monter aux barricades
vingt ans après la révolution.
Mais si la chose s'arrêtait là!
C'est de là une course aux subventions.
(France Théoret est sur un jury...)
Bianca Côté a obtenu une bourse de $18,000; ma soeur espère.
Tout sent le grossier conflit d'intérêts.
Je comprends le besoin de gloire pour quelqu'un qui doit en vivre.
(Bianca, ici, est un bon exemple: elle travaillait comme traductrice
pour la famille Péladeau).
Mais lorsque l'on est professeur (comme Claude Beausoleil qui est
malgré tout six mois par année boursier en Europe), il n'y a rien à espérer.
Robert Yergeau avait raison (À TOUT PRIX, 1994).
Dans ce milieu de pauvres à la tête enflée qu'est celui des écrivains,
même Gaston Miron sentait mauvais.
On ne change pas les gens.
Ou leur orientation correspond.
Ou on les quitte.
Le côté «linotte» de ma soeur (qui joue plus souvent qu'à son tour
à la «petite fille» au lieu de prendre ses responsabilités), m'a fait apprécier
(il faut parfois comparer) la maturité de Mireille Baillargeon.
Je continue.
Mais cette fois: seul.
N'est-ce pas, de toute façon, le seul chemin possible.
L'affection n'étant qu'une image parmi tant d'autres.

29 novembre 1999

Nous vivons dans une des structures caléidoscopiques de la réalité.
Comme le microscope nous permet de traverser différents niveaux
par différentes focalisations.

3 décembre 1999

Et voilà que je ramasse encore des choses pour ma soeur!
Cette fois, c'est une lessiveuse encore en bon état
dont un voisin disposait suite à l'achat d'une neuve.
Peut-être est-ce ça: «faire partie de la même famille»: comme une capacité
de se souvenir des causes profondes installées dans notre passé commun.
Germaine se comporte étrangement comme Sylvain
(finalement homosexuel lui aussi!).
Ils ont subi tous les deux la mort de la mère et l'influence d'Ange-Aimée.
Olier et moi sommes presque d'un autre lit.

5 décembre 1999

Je ne pourrais même pas être clochard.
À errer à travers le centre-ville par ces après-midi de redoux,
je n'ai du «robineux» que l'air désoeuvré, la tenue quelconque et peut-être
une attention particulière pour les toilettes publiques sur mon trajet.
Mais je suis trop entreprenant.
Je possède aussi un lieu où accumuler des biens.
Ce qui est le contraire même de l'esprit du vagabond.

6 décembre 1999

Il ne faut pas perdre son temps à vouloir changer les autres.
J'ai l'impression que nous bloquons tous à un stade ou à un autre
de notre enfance. C'est là que nous prenons nos ordres et nos valeurs.
Dans nos rencontres avec les autres, ou bien il y a accord,
ou bien vaut mieux se quitter.

7 décembre 1999

Je n'ai même pas fini la murale de ma vie
que déjà mon oeuvre commence à s'écailler.
Mon passé, déjà, tombe en ruines.

8 décembre 1999

Il n'y a jamais eu, dans nos civilisations, que des vérités d'usage.

9 décembre 1999

Je me suis remis à décaper lentement ma maison.
La rampe d'escalier.

15 décembre 1999

Avec le temps, chaque événement reprend sa place.
Tout, un jour, finit par retrouver son insignifiance.
Ce n'est que par grossissement disproportionné
que les choses nous touchent.

16 décembre 1999

Chaque époque valorise un cul-de-sac.
Il faut agir en conséquence.

17 décembre 1999

Il n'y a rien qui nous attire.
Il y a quelque chose qui pousse.

18 décembre 1999

C'est parce que nous sommes ce que nous sommes
que nous valorisons la conscience.
Mais en dehors de nous, à quoi donc sert notre «conscience».
Ce n'est peut-être là qu'une façon *à nous* de comprendre.

19 décembre 1999

Chaque rencontre agit comme un empiétement.
Une sorte de marcottage dans le territoire d'autrui.

20 décembre 1999

Tout le système biologique est basé sur l'égoïsme.
Quoi de plus égoïste qu'une mère qui défend sa portée.

22 décembre 1999

La société est devenue trop grosse.
Il faut fuir vers l'intérieur.
Pourquoi la société aurait-elle plus d'importance pour moi
que le reste des galaxies?

26 décembre 1999

Tant que nous ne serons pas tous devenus rentiers,
tout système ne peut donner que de l'hypocrisie de mercenaires.
Le prochain saut de civilisation pourrait se faire
dans le sens de l'affranchissement de la nécessité.

2000 58 ans

1 janvier 2000

L'an 2000... parce que l'on ne sait pas où faire commencer le temps.

2 janvier 2000

L'adolescent que j'étais et qui trouvait sa paix à parler à Dieu
ne faisait rien de plus que de se parler à lui-même.
Car où donc était Dieu?
Il n'y avait tout simplement personne.
Il s'agit maintenant de continuer à m'écouter
en sachant cette fois que je ne parle qu'à moi-même.

3 janvier 2000

Je ne suis sûrement pas vu comme celui que je pense qu'on pense.

4 janvier 2000

Je n'ai jamais vécu seul.
J'ai toujours vécu à l'écart peut-être, mais entouré.

7 janvier 2000

Il n'y a que les Institutions dont l'existence atteint la visibilité.
En tant qu'individus nous ne faisons que porter plus avant
les fonctions du rôle que nous avons dû endosser.

9 janvier 2000

Ma soeur Germaine a eu sa subvention
($16,000) du Conseil des Arts du Québec.
Elle pourra donc prendre congé d'enseignement pour une session.
Nous avons été élevés dans l'espoir d'un passe-droit.

10 janvier 2000

Je n'aurais pas assez de toute ma vie pour lire ne fut-ce que le nom
de ceux qui auront vécu en même temps que moi.
Nous sommes tous d'une même modalité:
celle qui ne réussit pas beaucoup mieux que les autres.
Le mythe maladif de la réussite et de la célébrité.

11 janvier 2000

Il faut se trouver une place dans l'argent.
L'argent de mes loyers me laisse disposer d'une place
que j'utilise pour écrire.
Ce que les riches atteignent par l'argent ne m'intéresse pas.
C'est le seul plaisir de n'avoir rien à faire d'obligatoire qui me satisfait.
Pour apprendre calmement à regarder autour de moi.

12 janvier 2000

Un gouvernement ne pense jamais réellement à bien gouverner.
Ce qui lui importe, c'est, en légiférant, de régler ses propres problèmes.

13 janvier 2000

Un journal intime est un énorme pense-bête.
Une accumulation de traits de crayons pour aider à ne pas tout oublier.

14 janvier 2000

La majorité de mes jugements sur autrui lui sont défavorables.
C'est le défaut qui le plus souvent me frappe.
C'est par volonté qu'il me faut cesser de juger ainsi
en bloc à tort et de travers.

Connaître quelqu'un c'est en arriver à comprendre la signification
de son utilisation des mots.

16 janvier 2000

Le présent est infiniment présent.
Mais nous sommes quelque chose qui de soi-même s'efface.
Nous n'avons de passé
que notre mémoire présente de certains déplacements antérieurs.

18 janvier 2000

Je m'aperçois clairement aujourd'hui
que je n'ai jamais été "révolutionnaire".
Mais «en réaction» contre l'abus caractériel et puritain.
Les arrestations faites à la même époque que SEXUS:
les Ballets Africains et la petite troupe de théâtre des Saltimbanques.
J'étais tout simplement un individu en santé qui voulait vivre.

19 janvier 2000

Lire les écrits de nos parents serait une façon moderne
de rendre un culte aux ancêtres.
L'avenir est fermé, et par le vedettisme mondial,
et par le nombre faramineux de publications.
En sous-bois se développera peut-être
une multitude de petites littératures familiales.

22 janvier 2000

Il est dangereux de rencontrer quelqu'un.
Il nous pousse souvent dans des images inattendues de nous-mêmes.

23 janvier 2000
L'avenir se fait sous la pression du passé.
Le simple principe du bourgeonnement.

26 janvier 2000

Il y a, malgré leur inégale visibilité, nécessité des contestataires.
Car nous sommes continuellement en renégociation du contrat social.
À ce titre, le MANIFESTE POUR UN REVENU DE CITOYENNETÉ
de Michel Chartrand et Michel Bernard est un pas.
Il s'agirait de transférer les programmes sociaux existants
en un revenu de base inconditionnel pour tous.
L'idée n'est pas nouvelle, elle est dans l'air du temps.
Les valeurs de la violence et de la méritocratie
doivent faire place à des valeurs plus intérieures.
Mais si l'éradication de la pauvreté demeure un objectif, cela ne règle rien
à l'accroissement de la déficience mentale des populations
qui jusqu'ici est venu à bout de toutes les réformes sociales.
Michel Chartrand n'est surtout pas un homme de discussion.
Mais un homme de dogmes et de diffusion dogmatique.
Un vieux curé. Un nouveau Père Gédéon.
Un contenant de métal clinquant transvasant du contenu néo-catholique
de gauche. Dans le style vieux syndicaliste d'usines haranguant
ses ouvriers. Avec, sous le bras, comme tous les politiciens réformistes,
leur livre blanc, bleu ou rouge qui règlera tout.
Notre tendance à toujours chercher un dénominateur commun,
nous pousse à nous réduire aux rassembleurs.
Le côté vulgaire de Chartrand n'est pas le langage populaire
mais celui de ceux qui prétendent prendre la parole du peuple.
L'ouvrier qui veut parler, bafouille.

27 janvier 2000

Nous devons apprendre à nous vivre davantage dans le provisoire.
À nous définir une personnalité en terme de marge de crédit.

28 janvier 2000

Ma probabilité de vie pourrait être d'une douzaine d'années.
Ce qui, soudain, me paraît bien court.
Il est grand temps de me faire un plan de ce que je veux finir:
1. Finir payer dettes.
2. ...etc.
3. Corniche.
4. Fondation?
5. Fenêtres salon.
6. Fenêtres haut.
7. Fenêtres locataires.
8. Plinthes salon-carridor.
9. Cuisine.
10 Chambre arrière.
11 Chambre avant.
12 Toit?
Toute ma vie, j'ai fonctionné par plans: celui-ci sera le dernier.

On a dit de moi: qui se promène seul, qui est cassant et qui s'en va.
Je me suis rapidement rangé dans le rôle d'homme à la maison.
Je n'ai rien inventé, rien bâti de neuf, mais racheté, réparé,
essayé de conserver.
J'ai quelque temps vulgarisé la comptabilité pour aubergistes.
J'ai écrit quelques petits livres de réflexions.
J'ai beaucoup repris les idées des autres.
Je suis un petit homme extrêmement nerveux qui gigote tout le temps.
Je suis un petit vieux bossu, à la longue barbe encore rousse qui assure son confort par la maintenance d'un petit immeuble locatif qui lui appartient.

Paisible, faisant aux mêmes heures les mêmes promenades, j'ai acquis un petit territoire où j'ai presque toujours, en dernier recours, droit de gagner.
On a dit de moi: qui est envahissant.
On a dit de moi: qui se promène seul et qui a l'air de n'avoir rien à faire.
L'argent, me permettant d'être moins obsédé par mes problèmes
de subsistance, m'ouvre une liberté de construction de la réalité.

29 janvier 2000

Nos machines fonctionnent comme nous: en mode binaire. Tort ou raison.

30 janvier 2000

Aucune conscience extérieure à la terre ne semble nous avoir saisis.
Si tel est le cas, nous n'existons peut-être pas pour l'univers.

4 février 2000

Il faut toujours rester sur ses gardes.
Car il y a des fous qui prennent le pouvoir.

5 février 2000

Nous bloquons tous dans de fausses valeurs
que nous prenons pour universelles.

Séduire ou dompter. La grande force des américains est que
les modèles de comportement qu'ils publicisent marchent par séduction.
Ce n'est plus seulement l'armée qui envahit,
mais les clowns McDonald qui distribuent des bonbons aux enfants.

6 février 2000

La sexualité est un acte humain
qui n'a d'importance que selon le besoin que l'on en a.

7 février 2000

La loi est faite pour plaire à tout le monde, donc pour déplaire.

8 février 2000

Ceux qui avaient besoin de curés vont maintenant voir des Psys.
Le besoin reste.

9 février 2000

Notre vie ne semble pas être une illusion.
Mais la prétention de vérité de nos idéologies
montre notre faible niveau de conscience.

10 février 2000

Problèmes de propriétaire: le locataire.
Si ce n'est pas un tel, ce sera un autre. C'est structurel à la fonction.
Nous sommes embourbés dans la problématique, parfois la crise,
des autres.
Yves Gascon, que son village a surnommé Ivre Gascon.
Troc de l'espace d'un garage contre travaux. Depuis dix ans déjà.
Et qui se retrouve toujours au même point,
malgré un héritage d'environ $50,000 de sa mère.
L'alcool tue, et la patience, et la capacité de concentration prolongée.
Tendance à s'éjarrer, à commencer sans finir, à papillonner.
Le talent comme seule richesse dans la pauvreté.

11 février 2000

Nous sommes pédants et de si peu de personnalité
qu'il nous faut presque toujours une reconnaissance disproportionnée pour
nous donner l'impression d'être tout simplement correctement perçus.
Nous devons tous être des flatteurs pour être polis.

12 février 2000

Nous devons vivre dans le mépris des autres.

Toutes les civilisations sont vraies dans la pratique
et fausses dans leurs principes.

Il n'y a pas réellement de lignes droites.
On ne vit jamais par principes.
Mais c'est toujours par principes qu'on réprime.

Ma réalité est ma maison.
Le reste est dans ma tête.

13 février 2000

Jusqu'à preuve du contraire,
rien ne me permet d'autre avenir qu'une disparition complète.
Resteront ces papiers dont le sens peu à peu, lui aussi, disparaîtra.
Des hiéroglyphes à la N^{ième} de plus en plus indéchiffrables
dans leur effritement.
Il nous faut apprendre à vivre
en sachant que nous allons finir dans l'inconscience du cosmos.
Dans la durée moyenne des civilisations
avec leurs signaux étranges et primitifs.

Nous vivons dans nos hypothèses farfelues.
La plupart de nos penseurs réputés ne le sont justement
que parce qu'ils ne font que pousser à bout l'illogisme qu'on attend d'eux.

Essentiellement, notre liberté semble complémentaire à l'instinct.

15 février 2000

L'industrie de la publicité
vit d'arnaqueurs et de vendeurs de cochonneries.
Nous ne devons plus supporter les attaques publicitaires.
Envahisseurs armés ou publicitaires sont de la même trempe.
C'est un crime d'être publicitaire comme d'être soldat.

16 février 2000

Un collectionneur collectionne les boutons à quatre trous.
Il en collectionne tant qu'il en couvre tous les murs de sa maison.
Dès lors, il est dit avoir un musé de boutons à quatre trous.
C'est l'entêtement dans la répétition d'une particularité
qui rend remarquable.

17 février 2000

Nous ne parlons que par associations de clichés.

18 février 2000

Tous les rôles sont petits.
Ce n'est que notre prétention qui les rend grands.
L'individu est trop petit pour se dire grand.

19 février 2000

Ils n'ont pas d'amis.
Ils n'ont que des redevances.

20 février 2000

Il faut passer par-dessus le système passéiste
qui est en train de nous perdre.

23 février 2000

La propriété n'est, de fait, qu'une façon de répartir les tâches
de responsabilité des différents territoires sociaux.

26 février 2000

Les titres *honorifiques* (qui ne rapportent pas),
ne sont là que pour compenser au manque de titres *réels*.

27 février 2000

Nous sommes une culture trait d'union.
Entre la Française et l'Américaine qui nous assimilent.

Le capitalisme est la suite logique du catholicisme.
Le culte de l'excellence.

1 mars 2000

Le ton «indigné» de tous les journalistes.
On dirait qu'ils ont tous pour mission de dénoncer un péché.
Nouveaux moralistes qui ignorent jusqu'à ce qui les moralise eux-mêmes.

2 mars 2000

La majorité de nos occupations relève de l'occupationnel.

3 mars 2000

La conscience ne sert peut-être qu'à ajuster l'instinct
à la géographie particulière des lieux.

Les êtres qui vivent sont si misérables. Ne plus les tuer pour vivre.
Manger les oeufs, non les poules. Établir une liste.

4 mars 2000

Le respect de la majorité, simple, ou mieux,
ne vaut moralement que pour un vote sur des banalités.
Bien fou qui renonce à sa forme de vie du fait qu'il est,
dans un quelconque vote, minoritaire.
Le vote à majorité simple: une idéologie de la fuite.

L'État doit se comporter comme la santé.
Le corps en santé ne se sent pas.

5 mars 2000

L'évolution de la pensée nous ramène à l'écoute de l'instinct.

Il faut philosopher avec des mesures graduées.
Le Bon et le Mal étant les extrêmes d'un même vecteur.

6 mars 2000

La propriété est finalement le lieu où l'on vient le moins nous embêter.

Les idées neuves sont elles aussi vacantes. Comme des terres à coloniser.

L'esprit ésotérique contre l'esprit critique.

8 mars 2000

Les armées sont remplies de jeunes débiles
en mal de casser ce qu'ils ne savent bâtir.
L'armée est un système de récupération des simples
en vue de les envoyer à la tuerie pour défendre les riches.

Les hygiénistes américains, sous plastique, auront peut-être été
les plus cochons de l'Histoire.

9 mars 2000

L'erreur vient de la création du *personnage idéal*,
comme une fleur tranchée de sa tige.
L'unique fausse la perspective du collectif.
C'est toujours collectivement, et de multiples façons interchangeables
en même temps, que nous prenons nos décisions personnelles.
Il nous faut saisir, par grappes, ce qui nous arrive individuellement.

10 mars 2000

Pour gagner, il faut ramer dans le sens du courant.
Ni tort, ni raison.

Ce n'est peut-être que par l'accroissement du nombre
que nous évoluons historiquement.
Nous n'en sommes encore qu'à la première exigence: survivre.
Pour le moment, les autres principes ne peuvent être qu'accompagnateurs.

13 mars 2000

Au lieu d'être le sommet de l'évolution: si nous nous étions
tout simplement par trop empêtrés dans nos procédures langagières.
La voie des autres: abeilles, fourmis, etc.

Les gens n'ont pas le temps de se poser des questions autres
que de survivance.
Les mots les embêtent.
Le goût du retrait et du respect des mots est nécessaire au questionnement.
Mais écrire (ou d'autres moyens), n'est pas le but.
Il ne faut pas s'attarder par fétichisme à une langue.
Le formalisme est un exercice dans la langue,
pour perfectionner la qualité de transmission.
Le but est de nous conserver, dans l'instant, comme une mémoire.

14 mars 2000

Nous vivons dans les résidus de l'extrême droite victorieuse d'hier.
C'est d'eux que l'on tire ce qu'on nous enseigne comme sagesse du passé.
Heureusement,
aucune idéologie ne semble pouvoir aller longtemps contre l'instinct.

15 mars 2000

Une habitude prise peut-elle se défaire, autrement qu'en la transposant.
Vivre pareillement d'une autre manière.

16 mars 2000

Nous sommes là, un certain nombre d'inutiles,
dans la Bibliothèque Municipale, qui n'a peut-être d'autres fonctions
que de garantir l'existence d'un autre nombre, qui, au cas de catastrophes
touchant l'espèce, exigerait un surcroît d'ouvriers des mots.
L'instinct nous supporte peut-être comme une graisse.

L'évidence!
Je perds mon temps avec mes livres en consignation en librairies.
Je quitte la table où rien ne va plus.
Fermé par où j'avais commencé en 1993:
LE CHERCHEUR DE TRÉSOR.
Ou bien, il n'y a plus de chercheurs de trésor au Québec,
ou bien mes livres n'en sont pas...

17 mars 2000

L'erreur de l'école est d'avoir tout magnifier, mystifier,
sortie de son contexte.
Socrate n'était sans doute pas bête.
Mais il était d'abord acoquiné avec Alexandre, et avec lui déchu, devenant
dès lors suicidaire dans de supposées fabulations communautaires.

Beauté: quand la forme épouse la fonction.

Ce ne sont que les rêves faux qui nous font courir.

20 mars 2000

Rien ne vaut que j'y gâche ma tranquillité,
le seul but dans ma vie étant de la vivre tranquille.

23 mars 2000

Nous passons nos journées, comme les pigeons, à grappiller.
C'est là le sens percevable de notre vie.
Volonté de vivre, non de puissance.

L'école du parc.
Les enfants, comme des chiens, lorsque la cloche sonne,
doivent TOUT abandonner pour être à la disposition.

25 mars 2000

À part nous, qui a dit que, par notre langage, nous allons plus loin
que les animaux, entre eux, par le leur.

Penser l'architecture d'une maison
afin de n'avoir jamais plus à ouvrir murs, plafonds et planchers.

Toute fidélité est une erreur.
Mais nous devons tous faire des erreurs pour arriver.

Connaître quelqu'un, c'est connaître son utilisation des marges.

J'ai tendance à fortement personnaliser ce que je fais.

30 mars 2000

Nous vivons présentement partagés en cinq régions sur une même planète:
l'asie, le moyen-orient, l'europe, l'amérique et l'afrique.
Cinq esprits différents avec cinq conceptions du monde.

31 mars 2000

Nous n'avons d'autres choix que de vivre en dilettantes.

Connaître, c'est pouvoir utiliser.
Vérité d'échange et vérité d'usage.

1 avril 2000

C'est une forme de folie que la pensée.
Ma seule profondeur, c'est moi dans mon miroir.

3 avril 2000

Les tribunaux actuels sont devenus aussi ridicules
que l'ont été les tribunaux ecclésiastiques du passé.
Il y a, derrière tout acte humain, une certitude dangereuse
et qui n'est que d'époque.
Le fascisme en est un des points culminants.

Les imbéciles s'éduquent entre eux de façon punitive.

5 avril 2000

Le mieux que nous pouvons représenter pour quelqu'un,
c'est d'être devenu pour lui une valeur d'usage.

7 avril 2000

Tout ce qui se perçoit chez autrui, existe aussi en nous.
Il faut, dans chaque jugement moral, s'inclure
comme faisant soi-même partie du curseur oscillant sur un registre gradué.

On ne sait si l'on peut s'entendre avec quelqu'un
qu'après l'avoir vécu dans ses mouvements extrêmes.
Connaître ses gradations dans le bon comme dans le pire.

Le médiatique étant toujours braqué sur les politiciens et les vedettes,
demain pourrait croire qu'il ne s'est, de notre temps, produit que ça.
Et c'est ainsi dans l'histoire théorique des livres d'école.
Que s'est-il réellement passé, du temps de Napoléon,
à côté de lui, et dans quelle relative proportion.

8 avril 2000

Il nous faut enfin une approche technique de la morale.
Redéfinir l'utilité réelle de tous nos gestes.
Il y a de mauvais gestes, mais sûrement pas comme nous pensons.
Nous sommes, selon nos gènes ou autrement,
successivement de tous les gestes comme de toutes les maladies.
Il nous faut déculpabiliser la morale. À chaque qualificatif,
définir l'opposé. Établir entre les deux une gradation.
Établir ainsi un tableau (style portrait-robot médical) de la moralité réelle
de chacun. Il nous faut apprendre à être responsables,
mais sans jamais nous en culpabiliser.

9 avril 2000

Qu'elle que soit l'idéologie principale en activité,
les retombés sont toujours significatives et fonctionnelles.
Le champ vital décide de l'orientation,
que nous aménageons *à notre façon* d'une civilisation à l'autre.

10 avril 2000

La poésie cisèle des hiéroglyphes.

La littérature attire beaucoup de pédants
qui rêvent de se faire voir pour ce qu'ils ne sont pas.
Sur papier, tu peux tout faire, parce qu'en fait tu n'y fais rien.

13 avril 2000

Il est trop tard. Ma vie est vécue maintenant.
Je reste assis au soleil de ce printemps
comme dans une succession de clichés du même plan de la fin.

Je pense, comme d'autres doivent faire le ménage.
L'entourage m'encombre d'idées qu'il me faut ranger.
J'aimerais devoir nettoyer moins. Vivre mieux.

C'est de l'intérieur que nous viennent nos vraies motivations.
Les motivations extérieures n'ont peut-être de raisons qu'en mondanité.

15 avril 2000

Être bien.
Ne rien faire.
Errer dans tout.
Le plaisir de vieillir, barbu, au soleil de la rue.
- La belle barbe! a dit un passant.

16 avril 2000

Le désir rend l'autre flou.
Ne t'attache jamais complètement à quelqu'un.
Garde toujours en toi une place pour toi.
Une place pour toi seul.

17 avril 2000

Les rangs de cannabis verdissent.
De petites pousses pareilles à des radis
et qui semblent résister au gel du matin.

19 avril 2000

Je suis bien.
Je me promène, homme moyen de la rue, et personne ne me reconnaît.
J'ai évité le pire. La célébrité.
Je me remercie, malgré toutes mes conneries,
de ne pas m'être faite celle de me rendre célèbre.
Surtout celle qui embête et ne fait même pas vivre son bouffon.

21 avril 2000

Le christianisme est la religion historique des ivrognes
avec son vin changé en sang. L'alcool rend agressif. Catholiquement.

23 avril 2000

Il n'y a pas d'ordre mondial, (ce fut la découverte de Castro en accédant révolutionnairement au pouvoir à Cuba), mais des sorties de meutes plus ou moins incontrôlées dans leur prise d'assaut.
Il n'y a d'ordre que par une autorité.

Nous vivons dans la mythologie du personnage fermé.
Fasciste.
Qui possède une vérité close.
Entre le prétentieux (l'individualisme) et le fade (le collectivisme).

24 avril 2000

La culture sert à alourdir.

27 avril 2000

Je refuse de travailler à l'ordre inutile des idéologies courantes.
L'ordre n'est toujours qu'un intérieur douillet
entouré d'un contexte horrifiant.
Nous n'avons d'ordre que pour nos nécessités.

Ce que l'on dit sur les autres signifie généralement ce que l'on est.

30 avril 2000

Enfin de retour sur mon balcon.
Devant ce parc.
Comme la reprise d'une chanson préférée.
Comme le droit de rêver encore.
Tout simplement.

1 mai 2000

Il faut cesser de penser en terme d'une personne:
en faveur de l'entourage qui la compose
comme les aspects de son personnage et comme ses racines.

L'on ne rencontre jamais une personne, mais un groupe.

L'institution de l'école a donné la prérogative
aux compilateurs impratiques d'érudition dès lors inutilisable.
Des salons artistiques mondains aux bureaux d'affaires retords se retrouve
la même allergie à toute réflexion qui y dérangerait l'acte de la répétition.

Nos écrivains n'oublient qu'une chose.
Notre pays n'est pas assez nerveux pour être porteur d'une grande culture.
Ce n'est que collectivement qu'émerge une construction historique.

Nous devons sans cesse désamorcer les réponses qu'on nous donne.

4 mai 2000

La réalité est que nous sommes sans cesse à nous confronter
avec la vitalité qui nous encercle, assiège, assimile et finalement digère.
Nous n'avons cesse de rétablir l'ordre, notre ordre,
comme un frein à notre destruction.
Ce qui m'importe, ce n'est pas la réalité,
mais ce dont je suis conscient ou prétend l'être.
Ce qui m'intéresse c'est de continuer à bâtir mon monde
dans la même logique pratique qui m'a donné ma maison.

Je reviens au style de mes 16 ans (1958).
Écrire par coups, selon l'impulsion.

Un camion de bière MOLSON passe.
Les symboles sont lourds à porter.
Mon père buvait la bière des Molson.
Puis j'ai bu la bière des Molson.
Je suis né dans l'Est de Montréal, près d'ici.
J'ai dû travailler toute ma vie pour «avancer» de quelques rues
vers l'ouest.
Pour me débarrasser un peu plus aussi des anglais et de leur bière Molson.

L'objet des sciences est de départager les impressions humaines.

Je suis rentier.
Heureux de m'occuper calmement de mes affaires.
Dans les visions calmes du cannabis.

5 mai 2000

Chercher la vérité cache une croyance.
La façon de penser des gens de sectes relève d'un fatras tel
que l'ordre n'y peut venir que par un dieu qui les organise.

Je cherche à dégager des tendances, non des systèmes.
La philosophie est un habit que l'on taille sur mesure pour soi-même.

Je ne pense qu'en français.
Quelle langue sera l'avenir?

Je suis comme en vacances sur ce balcon.
Comme sur le pont d'un riche navire de croisière.
Pour la première fois en vacances de tout, et jusqu'à la fin de mes jours.

6 mai 2000

Manifestation pour la légalisation du cannabis
conjointement avec une marche des anarchistes.
Feuilles de sativa sur ballons verts et blancs.
Le gouvernement est en appel d'offre
pour se trouver un fournisseur de cannabis à des fins médicales...,
ou comment faire passer à la caisse pharmaceutique
tous les adeptes futurs d'une légalisation.

Les biens pensants sont comme les autochtones écologiques:
l'argent fait tout accepter.
Taxage de vieux.

7 mai 2000

Comme en croisière dans ma vie elle-même.
J'ai passé le plus grand de mon temps à me bâtir une solitude,
comme un blindage.
Un droit d'illégalité.
J'erre maintenant dans mes dernières années.

8 mai 2000

Quelque 800 pousses de cannabis d'un pouce de haut.

9 mai 2000

L'autre nous oblige souvent à nous recentrer.

Je suis foncièrement balconneux, pigeon de corniche.

Je suis continuellement en train de classer.
Il me faut apprendre à regarder sans mots.

L'intelligence doit servir à notre survie dans le labyrinthe.
Comme pour les rats: essentiellement pratique.

10 mai 2000

Ce n'est généralement que par et dans les Institutions
que nous pouvons devenir visibles.

Propriété va de pair avec police.

On a oublié que la vérité avait une profondeur.
Des images qui se superposent sans se contredire.
C'est l'esprit répressif qui fait naître la contradiction.

11 mai 2000

Olier vient d'annoncer à Germaine:
Ange-Aimée est morte depuis deux mois
et personne de sa famille ne nous l'a dit.
Olier a perdu son emploi de comptable à l'Union des artistes.
Nicolas Dumais part demain pour l'Asie.

12 mai 2000

Apprendre à me mêler de mes affaires, à respirer profondément,
à déverbaliser ma vie.

Il faut écrire pour soi comme l'on mange sa soupe.

Retour de la librairie Renaud-Bray.
Comme un dégoût à l'idée de finir dans ces rayons sans fin
de prédicateurs!
Crier comme sur le parquet de la Bourse!
Qu'ai-je à faire de la vérité pour les autres.
L'angle n'est jamais le mien.
L'écrivain qui a compris la farce actuelle de l'écriture publique,
ne peut écrire que pour lui-même.
Il arrive que des écrits d'auteurs
correspondent à des besoins du discours collectif.
Mais cela n'est pas le sens de l'écriture.

13 mai 2000

J'ai passé ma vie à me battre pour le droit à mon territoire.
Famille, collèges, emploies,
tout travaillait à m'anéantir dans la digestion des autres.
Il m'a fallu du caractère pour oser péter à table.

Je ne pourrais plus travailler pour un autre.
Il faut être bien mal pris pour aller s'offrir ainsi en espérant de l'argent.

Il n'y a rien de vrai à comprendre, seul le côté utilisable des choses.
Notre façon binaire de définir les choses est ainsi opérationnelle
mais inexacte.
Les choses changent sans arrêt.

La culture favorise le développement des territoires intérieurs.

16 mai 2000

Je n'ai écrit jusqu'ici que des *banalités*.
Des réponses à des stimuli d'une époque morte.
Des souvenirs tout à fait personnels.
Toutes les littératures vont se perdre dans l'attente d'un traducteur
qui ne viendra pas.

Je ne perçois qu'une direction à l'Histoire:
celle de l'évacuation de notre mémoire.

La majorité des gens ne sont que des foutoirs idéologiques,
une horrible cacophonie de marécages intérieurs.

L'État doit n'être qu'une procédure pour atteindre la communauté.

17 mai 2000

Même les êtres les plus chers finissent par nous devenir étrangers.
Ma vie continue entre une vieille femme qui ne marche plus
et une soeur qui capote.
C'est toujours dur de vivre avec les autres.

18 mai 2000

Montréal. Westmount des riches. Outremont des clercs.
Plateau Mont-Royal des artistes.
Centre-Sud des libérés de prison et des prostituées.

Cinq grammes de cannabis par jour.
Un demi-biscuit au café du matin.
Un autre après dîner.
Une dernière moitié au souper serait l'idéal,
chaque demi donnant l'équivalant d'une bouteille de vin.
Pour cela, il me faut 300 plants femelles par an.

En écrivant, je me réduis à 24 lettres.
Il faut que tout entre là dedans. C'est la croyance qui bouche les trous...

Mes écrits sont les seuls qui me touchent.
Je sais ce que cache le mot FREDETTE.
Personne autre que moi ne se rappelle.

20 mai 2000

Cannabis: 3 pouces. Désherbage et transplantation.
Partout les arbres sont en fleurs.

23 mai 2000

On ne dit jamais une chose
mais une chose comme prétexte dans une intention.

24 mai 2000

Notre vie est épouvantablement petite.
La durée d'une écriture ne semble pas avoir dépassé 500 ans.
Après il n'y aura de mémoire que par une autre traduction.
Et ainsi de suite par cercles comme dans l'eau.
Toute écriture ne peut durer qu'en étant interprétée.

25 mai 2000

Les principes sont des recettes de conservation.
Jamais l'on ne crée *par principe*.

Mes écrits, pour un autre que moi, ne peuvent pas plus être moi pour lui que ce moi sur une photographie de moi pour moi.

Le cannabis redonne comme des petits bouts de rêve.
Une facilité pour un autre regard.

26 mai 2000

Dans mon immeuble cette année: un neveu en Amérique du Sud,
un autre en Asie, ma soeur en France, un locataire en Australie.
Le voyage est devenu une activité courante.
Moi je reste assis sur mon balcon.
Dans un an exactement je n'aurai plus de dettes.
Nous voyageons dans des valeurs différentes.

Nous vivons dans nos univers de fous.
Jamais nous n'aurons moins communiqué
que dans ce siècle dit des «communications».

L'Histoire n'est peut-être qu'une horloge humaine.

27 mai 2000

La seule forme juste d'écriture reste le journal intime.
Les autres formes d'écritures
n'ont pas encore rejeté leur prétention biblique.

La vie finit toujours par une mauvaise surprise.

28 mai 2000

Nous vivons comme des oiseaux
perchés sur la ligne de nos communications.

Tenant en place par force de gravité, projetés à toute allure,
nos pierres ne sont plus celles d'Aristote,
nous savons que nous ne sommes qu'une membrane gonflée d'eau, nous
avons maintenant quitté la Terre, nous ne nous attachions qu'à de mythes.

Nous avons tendance à prôner pour les autres
ce que nous ne sommes pas encore.

La seule chose à laquelle nous pouvons aspirer dans la vie,
c'est de la vivre en paix.
La première réaction de chacun est de vouloir convertir les autres.
Notre action sur autrui n'est toujours que superficielle.
Reste alors, comme dernier recours, que de s'enfermer:
comme dans un garde-robe dans sa propre maison.

Nous ne pensons jamais seuls.
Nous pensons toujours avec ou contre quelqu'un.
C'est le groupe et non l'individu
qui est le véritable porteur des constructions sociales.
Nous vivons dans un épouvantable chaos d'ordres indifférents.
Nous devons vivre en réfugiés.

Ma seule obligation est de m'occuper de ma maison
parce qu'elle me nourrit.
Je ne veux de buts que simples et pratiques.
Le reste est religion.

29 mai 2000

Il y a tellement de points de vue sur une chose
qu'il est presque impossible d'être d'accord.

Nous sommes comme des fleurs.
Une fois faites, il n'y a pas vraiment moyen de nous changer.
Avoir au moins la délicatesse de ne pas arracher ce qu'on n'aime pas.

Connaître quelqu'un c'est trouvé là où il ne ment pas.

Le syndrome de Céline Dion
ou la phobie de rester inaperçu dans son village.
Devenir célèbre,
c'est réussir à se glisser dans la peau d'un modèle antérieur à soi.

30 mai 2000

Il y a des mots qu'on laisse indifféremment traîner dans le langage
bien qu'ils ne désignent rien.
Immortalité par exemple.
Il faut toujours recommencer à surveiller les mots que l'on utilise.

Un peuple à 80% catholique ne surprend pas
en faisant des funérailles nationales à un espèce d'illettré
vite sur ses patins, nommé Maurice Richard.

31 mai 2000

58 ans.

1 juin 2000

La vérité n'a jamais eu d'importance dans l'Histoire.
Le désir de dominer passe par-dessus tout.
L'histoire de la philosophie est bien celle des sujets sans importance.
La culture ne sert finalement qu'à désamorcer la certitude.
Les plus beaux systèmes sociaux oublient qu'ils devront fonctionner
avec des hurluberlus qui ont les deux doigts dans le nez.
La réalité est que la majorité des gens
sont aussi vides que des contenants de fer.
On n'entend chez eux que des échos d'ailleurs non synchronisés.

5 juin 2000

Ramassé un chat à la porte. Affamé et tremblant.
Dénommé Amédée par Mireille en l'honneur d'Amédée Papineau
dont elle a aimé le Journal.

Le stress et la nervosité créés par l'interdépendance sociale
font parfois préférer un confort moindre dans une vie plus calme.

6 juin 2000

Ce n'est pas de notre animalité dont il nous faut nous défaire,
mais de notre gène «Pit Bul» genre hitlérien.

7 juin 2000

Il est actuellement de mode, en publicité littéraire,
de mettre la photographie de l'auteur.
On les voit ainsi, empilés les uns sur les autres, souriants ou sérieux,
écorniflant à travers les articles, dans leurs petits carrés publicitaires.
La prétention n'a pas comme limite le jugement.
Je serais gêné de devoir être célèbre dans ce commérage.
J'ai tant à faire dans l'éclat du réel que j'ai tout à gâcher
à suivre le rebondissement de leur comédie factice.
Ils m'emmerdent.
Comme au collège.

8 juin 2000

Les universités sont faites par ceux qu'on y enseigne.
Aucun n'avait prévu que nous sortirions de la Terre...
et voilà qu'ils nous diraient comment vivre!
Nous n'avons cesse d'évangéliser, qui l'arme au point,
qui le crucifix ou la quéquette à la main.

Promenade de fin d'après-midi.
Je suis rendu à l'âge d'être heureux.
Aperçu sur la rue Sainte-Catherine un cuisinier d'il y a 20 ans
lors de mon stage à Québec Restaurant.
Pauvre et vieux.
Les mouettes crient au-dessus du parc Berri.
Un ciel d'orage.
Qu'avons-nous été faire là!
Je rentre à la maison.

Je m'en vais retrouver ma vieille Mémé et mon petit Médé.
Le chat dormait blotti dans mes chemises comme un bébé confiant.
Je m'en vais cuisiner le souper.
Ça m'aura servi à ça!

Écrire est véritablement une forme institutionnalisée de la folie.

Un pigeon sautille, la patte coupée.
La vie s'en fou.
Il pleut.
Je rentre.

9 juin 2000

Les philosophies sont des produits,
et doivent s'utiliser comme des produits.
Les philosophies volontaristes
ne s'adressent pas à la même clientèle que celles du retrait épicurien.
Il y a une pensée de jeunesse et une pensée de fin de vie.
Nous avons l'habitude de penser sur des états théoriquement stables.

La littérature est une forme de pense-bête de ce qui a été perçu.
Genre sténographie.

10 juin 2000

Notre nom n'est qu'un instrument de classification.

Mireille.
Migraine ophtalmologique.
Sa vision s'éblouit.
On s'en va vers la tristesse, on ne peut aller que vers la tristesse.

11 juin 2000

À l'épicerie. Un homme fin trentaine devant moi.
Ses mains tremblent dans son porte-monnaie
pour payer la bière qu'il achète.
Je tremblais moi aussi à la fin alors que je buvais de l'alcool.
Le cannabis procure une ivresse semblable, les troubles en moins.
Et surtout ouvre l'attention au lieu de la fermer.
C'est une drogue plus raffinée et que chacun peut produire chez lui
sans frais et sans grands efforts.

Tout ce qui importe c'est que nous réussissions à nous vivre bien
Mireille, Médé et moi.
J'ai refusé d'adopter Loulou (chat de Jeanne),
de prendre Émilie (l'un des chats de ma soeur),
parce que ces chats étaient bien là où ils étaient.
Je n'avais pas le goût de les déraciner.
Amédée m'a supplié en quelque sorte que je le prenne.
Il se colle à moi comme un bébé.
Drôle de grand-père que je deviens!

À 16 ans, il me fallait me masturber 6 fois par jour pour me calmer.
Aujourd'hui, une fois suffit.
Quelle épouvantable pression c'était alors!
Il y a 10 ans, c'était encore 2 fois par jour. J'ai sans doute fini ma crise.

Je vis ici comme un oiseau.
Je vis dans un quartier d'une douzaine de librairies à pied.
Comme les putains vivent dans le red light.
Comme les juifs dans leur ghetto.

Tout n'est vrai que jusqu'à un certain point.

On ne bat pas un arbre pour qu'il pousse droit.

12 juin 2000

Passé l'après-midi dans l'escalier de secours arrière,
à tailler mon vignoble en ville.
Les 2 plants Concorde atteignent maintenant le quatrième étage
et sont pleins de grappes.
Ils viennent de mon enfance à Saint-Lambert.
Ces boutures sont un symbole de l'effort d'une vie.
Enfant, je devais voler les raisins.
Aujourd'hui, la même vigne vient mûrir ses fruits à ma fenêtre.

13 juin 2000

Il en est des idéologies comme des franchises.

Je remarque que les yeux des femmes
fanent par un flétrissement vers l'intérieur.
Comme les fleurs.
Nous oublions que nous sommes aussi des plantes.

15 juin 2000

(*Document envoyé à Réginald Hamel*).
Pour Réginald Hamel, 697-0726, a/s GUÉRIN 4501 Drolet.

Notes biographiques.
YVAN MORNARD

Né à Montréal, 31 mai 1942.

Études classiques:
1955-59 Séminaire de Saint-Jean, (renvoie pour irréligion),
1959-63 Collège Sainte-Marie, (renvoie pour irréligion),
terminées en 1966 par les premiers cours du soir disponibles à l'U. de M.

Rencontre de Michel Beaulieu à l'Université de Montréal.
En 1967, participe à la fondation de la revue littéraire d'avant-garde:
QUOI.

Été 1983, Michel Beaulieu déclare à la revue LETTRES QUÉBÉCOISES
(No 30): «sous l'impulsion d'Yvan Mornard (...) nous avons fondé
la revue QUOI qui voulait être un lieu de questionnement.
QUOI n'a paru que deux fois, mais la BARRE DU JOUR a pris le relais.
Le véritable initiateur de ce qu'on a appelé la modernité
durant les années soixante-dix s'appelle Yvan Mornard».

Dirige la section des arts du Quartier Latin.
Y publie une série de revendications
sur l'enseignement des lettres québécoises.
Aussi un premier numéro au Québec sur la sexologie.

Août 1967, lancement de la revue SEXUS.
Quatre numéros parurent à travers les démêlés et les saisies policières.
Le tout se termina par une dernière revue à tendance anarchiste:
ALLEZ CHIER.

Puis 20 ans de travail en gestion hôtelière.

Parution, à compte d'auteur, des premiers chapitres
du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
1993 Du lieu de notre naissance.
1994 De la croyance.
1995 De l'inégalité.
1996 De l'école.
1999 Des normes.

Également en projet d'édition: un journal intime,
tenu sans arrêt de 1958 à aujourd'hui, (3000 pages...).

16 juin 2000

(*Mot de Réginald Hamel*).
Mon cher philosophe,
j'accuse réception de ta dernière missive et je monte au travail.
Il faut redresser l'histoire de cette maudite province.
Amitiés.

16 juin 2000

Comme un résultat d'examen, comme si j'étais enfin reçu...
Je suis enfin classé!
J'entrerai dans la littérature québécoise par la prochaine édition
du dictionnaire des auteurs québécois de mon ancien professeur
Réginald Hamel.
Comme il faut peu de chose pour satisfaire une prétention de jeunesse!
J'avais 16 ans, alors.
Je croyais le nombre d'écrivains limité aux auteurs qu'on nous enseignait.
La réalité était toute autre.
Être inscrit signifie être un sur un million d'auteurs
inscrits dans quelque 200 dictionnaires d'auteurs
que comportent les littératures de la Terre, à date.
Le rêve n'était qu'un rêve.
Il faut en découdre.
Je ne crois plus à leur Culture, non plus qu'à leur Religion
dont elle découle.
Mais c'est quand même gentil de ne pas m'avoir oublié
avant de refermer le cercueil...
C'est ça l'Éternité! être inscrit quelque part dans une Nécropole!

17 juin 2000

La philosophie fait partie de la décoration intérieure.

Tous ils ont pensé pouvoir arriver plus haut qu'ils ne sont.
Ils n'en sont pas encore conscients.
C'est beau à voir leur prétention, et qui se prend tant au sérieux!

Mireille a dit à sa soeur Jeanne
que je serais de la prochaine édition de Hamel.
Elle n'a eu comme réaction que sa déception de n'y être pas elle aussi...
qui espère depuis deux ans trouver un éditeur pour son roman.
Bel exemple d'incapacité de s'ouvrir réellement aux autres.

18 juin 2000

L'optimisme qui s'oppose au pessimisme
n'est le plus souvent que du crétinisme.
La croyance donne un bon gros sourire idiot.

Du bon usage des machines. Et non l'usage moron qu'on en fait souvent.

20 juin 2000

Il est temps de se demander si ceux qui nous ont écrit l'Histoire
n'étaient pas des paresseux qui orientaient les sens en leur faveur.

21 juin 2000

Ce sont mes vieilles fabulations que j'encule, fourre, abuse de.
Je découvre au début de mon journal à quel point j'ai été ce mépris
des femmes, des belles petites femmes bonnes à fourrer à volonté!
J'étais tout simplement bon élève, de mon père et des curés.
On ne se voit vraiment pas soi-même.

Verbaliser, c'est sarclé.

Une rêverie, dans le réel, en composition avec lui,
comme dans une contemplation participative.
La fatigue des classifications qui divisent tout.
La satisfaction d'être là, simplement.

22 juin 2000

L'honnêteté est une vertu chez les voleurs.

Notre système biologique n'a sans doute pas besoin de nos préjugés
(érigés en intelligence) pour fonctionner.
La vie se débarrasse des morts.

24 juin 2000

500 plants de cannabis, de 1 à 2 pieds.
Pendant ce temps nos gauchistes anarchistes punks font campagne
pour légaliser la marijuana... pour les malades atteints du sida!

26 juin 2000

La pensée est comme un jardin.
L'idéologie sur demande est comme un jardin clef en main.
À la fin de la saison, le chiendent a repris le contrôle.

Nous n'avons pas réellement de curiosité
pour ceux qui vivaient avant nous.
Qui peut parler de ses arrières grands-parents.
Alors pourquoi y aurait-il une exception pour nous.
Une fois morts, nous sommes, définitivement, sans intérêt.
Il n'y a de raison que des survivants.

27 juin 2000

Mes diplômes m'ont appris
que de les obtenir mettait tout simplement fin au désir de les avoir.
Tout succès, si petit, ternit le rêve qui l'a porté.

Se retrouver seul, comme sur un rocher nu, devant la mer.
Je suis là, naufragé sur une planche de leur anthologie.
Le reste de l'histoire ne m'intéresse plus.
Je sais maintenant que je «peux» mourir.
Je découvre le plaisir de vivre enfin sans tenir compte d'aucun projet.

28 juin 2000

Marche.
Un vieil homme fouille dans les poubelles.
Moi aussi.

Beaucoup de gens ne vivent que par leurs amplificateurs.

Ici étaient le collège Ste-Marie, la librairie De La Paix,
les cafés où nous allions Pichette et moi.
C'est difficile à admettre que nous n'avons pas réellement existé.
Il n'y a pas une rue où je n'ai pas le souvenir de quelqu'un.

Ma maison n'est qu'un tas de roches et de bois,
mais c'est pour moi comme la boite de carton du chat.
Cela m'a pris toute ma vie pour n'amasser qu'un tas de roches où j'habite.

Ce ne sont ni les mots, ni les raisons qui prévalent, mais la direction
qui y est voulue et qui ne se justifie que par des mots de friperies.

Même si c'était LA vérité, personne n'y verrait de différence.

La littérature n'est qu'un des éléments qui fait penser
à ce qui n'existe plus.

Les idéologies comportent toujours toute la gamme.

Le catholicisme est nécessairement en croisade.

29 juin 2000

Je suis né dans une conception de l'univers,
et je suis en train de mourir dans une autre.

Il me semble que nos concepts n'ont pas de réelle importance,
pourvu qu'il y ait un concept organisateur.
Nous vivons dans un territoire de guerre anglais,
qui préfère un Reagan ou une Tatcher, à un Gorbachev, ou à un Parizeau,
qui tous deux ne demandaient qu'à sortir du goût du conflit.

Les idéologies sont comme des armes contre les réalités.
Il faut juger les idéologies par leurs seuls pires extrêmes.

Le dictionnaire est une friperie.
Tous les mots y ont déjà été portés.

30 juin 2000

Un accident.
Un comportement.
Un motard se fait renverser par un automobiliste qui ne l'a pas vu.
Depuis 2 ans, une plate-bande de rosiers cache la vue au tournant.
Après l'accident, la ville envoie quelqu'un massacrer les rosiers.
C'est la plante qui est «coupable».
Alors que c'est un individu qui l'a planté là.
Nous vivons dans la bonne conscience des simples.

2 juillet 2000

L'Histoire se fait par la tension entre ses idéologues et ses comptables, entre ses promoteurs et ses rentiers.
Vers un ordre social plus uniforme et plus simple.

Sur la rue.
Un jeune noir passe et m'interpelle en riant:
- Monsieur Tournesol!
Le savant sympathique et fou dans TINTIN.

Déjà chaud pour le matin.
Retour au Parc LaFontaine.
L'allée cycliste et ses arbres.
C'est mieux ici que chez mon père à Saint-Lambert.
Ma maison au centre-ville est, en plus, mon petit commerce.
Mon père m'a appris par l'exemple de ses erreurs.

Le capitalisme ne favorise que l'idéologie qui l'aide à vendre ses produits.
Gens de négoce.
La classe la plus ennemie des nouveautés politiques.

3 juillet 2000

Une société fonctionne quelle que soit sa langue, quelle que soit son idéologie.
Mais toute société doit avoir une langue et une idéologie.
La langue et l'idéologie sont à notre espèce quelque chose comme le chant et le sens de l'orientation chez les oiseaux.

Les maisons d'édition, les galeries d'art:
un monde aussi empesé que celui des fonctionnaires.
Parce qu'un monde lui aussi de salariés de l'État.
Mais en plus précaires. Précieusement dit: «subventionnés».
Pour ne pas dire: sur une forme de Bien-être Social.

Marche.
Au sortir de la maison, madame Véroly mère me demande
où est la rue Saint-Denis. Elle habite à côté depuis 20 ans.
Elle est de plus en plus confuse.
Temps pluvieux. Temps de vieux.
Le marché d'alimentation Métro, acheté par son compétiteur d'en face qui,
dès lors, ferme ses portes et consolide sa rentabilité en congédiant.
On n'y voit plus Délia, une vieille caissière depuis 20 ans.

À quoi bon publier ce que je pense.
Je ne ferais que gâcher la fête.
À quoi bon répéter que tout se perd dans les labours du temps à qui
ne voit pas l'asphalte se gondoler chaque jour davantage sous ses pas.

Rue Saint-Hubert. Le vétérinaire Saint-Louis.
C'est là que nous avons fait euthanasier notre chat Pateau.
Le premier d'entre nous à partir.

Il faut faire attention aux gens:
à la longue leur mauvais côté déteint forcément sur nous.

5 juillet 2000

Il y en a qui ne découvre les autres qu'en s'y pétant la gueule.

6 juillet 2000

Je commence à me sentir libéré de la vérité.
Je ne me sens plus sous la question inquisitoire.
Ce que je dis ne sera jamais plus retenu contre moi.

La langue est une barque qui prend l'eau.
On ne dit jamais une chose mais une série de sons autour d'une chose,
sons qui finalement lui tiennent lieu de points d'identification.

7 juillet 2000

Déception que de voir ses dieux de jeunesse s'effondrer!
Biographie filmée de Bertrand Russell.
Enfant gâté, irréaliste, qui finalement fit un bon coup en parlant de paix.
Mais l'attention ne fut portée sur lui que parce qu'il était *des leurs*.
C'est, au mieux, ce que peut être une grandeur.
Elle découle encore d'une noblesse précédente.
Mais n'est qu'une suite plutôt quelconque, avec, soudain,
un éclat précis de conscience sur lequel tout désormais sera focussé.
Un dessin sur la couverture d'un livre.
Vieillard plein de sagesse.
La mythification pour consolider un passe-droit de classe.
Oui, sage riche, combien de sages pauvres as-tu occulté
pour pouvoir obtenir l'espace que tu prends devant nous!
L'erreur était de penser qu'il puisse nous exprimer.
Il ne défendait que sa position.
Mais ce sont généralement les plus fous qui attirent l'attention.
Ils distribuent généreusement, et la vérité, et l'éternité.

8 juillet 2000

J'ai bien peur que l'histoire de la pensée
soit celle d'une accumulation de vieilleries totalement inutiles.

Nous sommes d'un mouvement où tout nous pousse.

Les arbres qui poussent depuis 20 ans autour de moi
n'ont jamais eu souci de ce que je pense.
Pas plus que je n'ai souci de savoir
s'ils pensent à leur manière eux-mêmes.
Je pense pour contrebalancer mon intolérance.
Je pense pour raffiner mes idées me positionnant dans le réel.
Comme un exercice répété de musculation donne effectivement du muscle.

9 juillet 2000

Même seuls, nous vivons toujours en groupe.
Le but de la morale
est d'en arriver à une conduite sans trop de contradictions.

Les grandes vedettes n'en sont là que par l'exploitation d'un marché
que d'autres ont créé à grand prix avant eux.
On ne devient gloriolé de son vivant qu'en écrémant le marché,
non en faisant avancer les choses.

La photographie ne capte qu'un reflet sur quelque chose qu'on ne voit pas
et qu'on nomme réalité.

11 juillet 2000

C'est parce que nous sommes intolérants
que nous sommes obligés de nous structurer en hiérarchie.

13 juillet 2000

C'est comme si j'atteignais le fruit.
La fin de mes dettes
coïncide avec mon inscription dans un dictionnaire de littérature.
La plante peut maintenant se laisser aller à mourir.
L'instinct est satisfait.
C'est comme si j'avais un peu réussi ma vie.
C'est un peu con.
Mais ce n'est que ça.
Je vis dans l'ordre temporaire que je me suis construit.
J'y trouve l'apaisement de mes habitudes, un certain nombre de valeurs
qui ne sont en fait que mes bibelots de collection.
Le plaisir de respirer dans l'air du matin.

14 juillet 2000

Couper, à ras de terre, 135 plants mâles de cannabis.

15 juillet 2000

J'ai passé ma vie à me prendre pour un autre.
Maintenant que je suis un autre,
je puis commencer à me prendre pour moi.

16 juillet 2000

Contrairement à ce qu'on dit, les arts sont faits par une majorité de gens pleins d'imagination, mais généralement conformistes.
Nous devenons tous, un jour ou l'autre,
de gros épais blindés d'expérience et de certitude.

17 juillet 2000

Le besoin de rester seul.
De sortir des conversations inévitablement coq à l'âne.
Le goût de suivre mes pensées folles.

Pourquoi nos civilisations sont-elles si semblables,
malgré les langues, malgré les idéologies, malgré les croyances?
Comme si nos mots ne changeaient presque rien.
À peine une couleur locale.

Mireille Bailargeon et moi. La télévision nous distrait l'un de l'autre.

On n'aime qu'en pensant à une nouvelle image de soi.
Nous sommes tous plus ou moins des airs bêtes les uns contre les autres.

Il faut comme avoir des principes pour gagner une guerre.
Rarement pour jouir.

Carré Saint-Louis.
La maison où Pauline Julien vivait avec Gérald Godin.
D'autres l'habitent comme si rien n'était avant eux.

Dans une vitrine: un article, un CD.
Lily chante ses tounes.
«La boite à Lily», rue Saint-Hubert.
Une ancienne cliente de comptabilité d'hôtellerie.
Nostalgie.
Style: argot français.
Mais je n'achèterai pas.
Nous ne pouvons plus tout écouter, dit-on, même aux amis.

L'idéologie ne toucherait que la façon de faire.
Nous ne vivons que dans la croyance.
Il y a des idéologies plus vivables que d'autres.
Ce n'est qu'une infime partie des populations
qui s'y comprend en idéologie.
Même l'athéisme est une croyance pour la majorité.
Il en est de l'usage des idéologies comme de celle des chansons.
Il y a des musiques d'endiablement.
D'autres d'enterrement.
On peut vivre dans une maison propre, sale, en ordre, en désordre,
ou, ou et ou.
Il y a l'idéologie qui fait propre, sale, en ordre, en désordre, ou, ou et ou.
Les discours de Hitler créaient l'ordre guerrier.
Et l'ordre de Jésus..., celui de..., et de...

Nous devrions nous raconter les civilisations comme des contes de fées.

En nous parlant des créateurs,
nos maîtres ne nous ont transmis que la bêtise de leur admiration.

Je ne suis qu'un patenteux idéologique, et je m'en amuse bien.

18 juillet 2000

La vulgarité prend toujours facilement le pouvoir.

La vérité survient lorsque deux personnes s'entendent sur une erreur.
Il y a nécessité de s'entendre pour vivre ensemble.
C'est l'assise de notre vérité.

Je me promène maintenant dans l'improbable.

20 juillet 2000

Notre histoire se confond avec celle de notre prétention.
Nos classes sociales en sont le résultat.
La somptuosité de nos monuments cache le vide de notre apparition.

22 juillet 2000

Nous, québécois, sommes devenus de vrais anglais.
Pas italiens, pas français, pas américains.
Anglais.

Les idéologies sont comme des filtres de photographie.
De l'une à l'autre, les nuances du même paysage ne sont pas les mêmes.
Mais l'essentiel du comportement humain reste le même.

23 juillet 2000

Les idéologies, comme les langues, nous compliquent la communication.

C'est le monde des collectionneurs qui maintient notre mémoire.

25 juillet 2000

Je mange de la crème glacée sur le balcon.
La ville résonne de vacarmes.
Des ouvriers travaillent à réparer la rue.
Nous n'avons pas à nous disputer entre voisins pour son tracé.
Elle est là. Nous la réparons. C'est là notre paix.

Un pays n'est qu'une langue et une religion.
Une forme de régionalisme.

26 juillet 2000

Je n'ai pas été assez présent aux choses.

Dans la phrase, chaque mot ouvre comme un fichier informatique.
Surcharge. Difficulté de compatibilité.

Nos théories savantes s'avèrent le plus souvent
aussi superficielles que des potins de journalistes.
Nous ne pensons à peine que ce qui nous sert.

27 juillet 2000

Seuls les américains ont osé lancer la bombe atomique sur des gens.
Depuis, ils dirigent le monde.

Les vendeurs d'internet
ont remplacé les vendeurs d'encyclopédies de porte-à-porte.

Le rôle de l'école est de faire entrer l'enfant dans une momie.

L'amour personnel
n'est sans doute qu'une des formes de la maladie mentale.
Nous ne sommes toujours qu'un élément de la transmission.

28 juillet 2000

Je me replie sur les souvenirs de mon passé.
Il n'y a rien d'autre à faire.

Rue Sainte-Catherine.
Ce sont maintenant des jeunes partout.
C'est *ça* qu'ils ont enfanté massivement.

La ville augmente les possibilités d'indiscrétion.

À chaque instant, tout bouge,
mais si peu, mais toujours constamment, transformant peu à peu l'image,
avec par moments, de brusques effondrements sourds et silencieux ouvrant
par la mort de quelqu'un comme un changement brusque d'inclination.

31 juillet 2000

Porter attention au langage animal.

Nous suivons dans notre Histoire la logique des objets.
Le poids des objets.

1 août 2000

Lorsque l'on rencontre des gens, leur parler d'eux d'abord,
en évitant même les questions,
(donc les avoir auparavant observés pour pouvoir leur parler d'eux).
Les gens ne veulent rien savoir de nous.
Vaut mieux passer fonctionnellement inaperçu.
De l'un à l'autre nous n'entendons que la même boîte à écho.

2 août 2000

Mireille Baillargeon a parfois une délicatesse de fonctionnaire...

Les drogues sont peut-être une partie de notre solution.
Il nous faut apprendre à nous calmer.
À cesser de tout vouloir enregimenter.
Valorisons ce qui accentue notre sensation d'existence.
Apprendre à contempler au lieu de tout comprendre tout croche.

Il nous faut nous défaire de tout ce qui déifie.

C'est intéressant de suivre l'histoire de notre usage de la matière.
L'eau, les égouts, les routes.
Une route déjà faite oblige généralement à la continuer.
Toute notre évolution est là.
La préciosité est comme un détournement vers l'inutile
des innovations utiles.

3 août 2000

Mon paradis doit être ici, sinon il ne sera jamais.

On oublie généralement que l'argent est comme un château de cartes.

4 août 2000

Même dans les choses les plus calmes, nous vivons en mer agitée.
La durée n'est que notre façon de raconter les cassures.
Nos relations doivent s'effectuer en vol parallèle à haute vitesse.
Il est impossible de tenir longtemps le coup.
Une monographie n'est que l'histoire d'une envolée continuelle d'oiseaux.

Toutes nos sensations doivent être enregistrées quelque part en nous.
L'écriture est primitive.

Ce n'est pas la vérité, mais le fait que ce soit bien dit,
qui nous impressionne.
Tous nos systèmes sont faux. Il nous est encore impossible de comprendre.
Peut-être y a-t-il une vérité ou des vérités.
Mais cela même ne doit pas se présenter ainsi.

5 août 2000

Marche. Comme dans un monde de tarés.
Chacun passe avec l'obligation de convertir l'autre.
La certitude. La hiérarchie de la bêtise.
Un débile qui te regarde ne peut voir que pire que lui.
Une femme à son mari:
- Chéri penses-tu que ce serait une bonne idée de faire cuire des pâtes avec la sauce à spaghetti?

Un touriste américain à ses enfants devant une boutique bizarre:
- It's a front!

En rire. Comme à 16 ans.
Le délire éclate partout comme un feu d'artifice.

Il faut beaucoup de titres dans une société pour que chacun,
s'épuisant à en obtenir un, n'aille pas faire la guerre ailleurs.

L'amour n'est qu'une forme naïve de découvrir la vie.
La naïveté ne revient pas.

6 août 2000

Marche.
Me laisser envahir par l'odeur et le reflet des choses.

Le *moi* est un véritable freak show.

Une idéologie n'est qu'un montage de matériaux préexistants.
Chaque civilisation a aussi une histoire de ses matériaux.

7 août 2000

Nos cultures sont des couches de peinture sur du granit.
Toutes les civilisations finissent en accumulation maladive.

Sur le balcon.
Des fleurs qui fleurissent.
Des autos qui passent.
Comme sur un tapis roulant.

Le papier sur lequel j'écris est grouillant de mondes microscopiques.
Pour qu'une idée soit durable...
La durée en mémoire est une invention humaine.
La durée d'une ville abandonnée ne dépasse pas 100 ans.

Je vis comme un roi fou exploitant un peuple qu'il ignore.
Apprendre mon corps, ma seule raison de vivre.

8 août 2000

Nous vivons l'évolution historique des choses plutôt qu'un choix délibéré.

Tout est question d'entraînement.
Même la conversation avec les autres.
La relation avec autrui est un sport toujours difficile
qui demande un entraînement continuel.

9 août 2000

Il faut bâtir une idéologie organique et évolutive.
Comme l'architecture des cités du Moyen-âge.
Au lieu des grandes idéologies contraignantes des damiers militaires.

10 août 2000

Tous les systèmes débouchent sur de la gangrène.

Le principe d'identité est-il une utopie?
D'année en année, nous ne sommes pas les mêmes.
N'est-ce que l'habitude de changer qui nous trompe?
Mais qu'est-ce qui fait que l'on dit:
- Tu n'as pas changé!
L'identité ne serait-elle que là où il y a possibilité de reconstitution par des témoins.

*
(*Lettre de Réginald Hamel*).
Chers vous deux.
J'ai remis les montres à l'heure pour les bô Parents.
J'ai connu Jacqueline à Paris et je marchais très souvent avec Pierre, la sagesse faite homme - mais difficile de commerce - car il déclarait que tous les universitaires étaient des imbéciles - moi inclus sans doute.
Amitiés. Hamel.

11 août 2000

Mireille Baillargeon, Marc Desjardins et moi
chez l'imprimeur VEILLEUX À DEMANDE.
Informations sur la façon de faire, impression informatique, minimum 25 copies, assemblage, collage.
Logiciels: PAGEMAKER, PHOTOSHOP.

12 août 2000

Ce n'est pas vrai que l'on se souvient vraiment de soi.
Nous vivons tous enfermés dans notre trou.
Profondément mesquins.

13 août 2000

Les idéologies ont eu jusqu'ici le tort de culpabiliser leurs sectateurs
en leur interdisant de chercher ailleurs.
Toute représentation qui n'entre pas dans un de nos langages
ne signifie rien.
Ce que nous ne pouvons pas encore mettre dans notre langue
n'existe pas encore pour nous.

14 août 2000

Une situation désobligeante se fait toujours à deux.
Il y a des caractères qui, face à face, ne peuvent que se compliquer la vie.
Nous avons trop vécu dans le mépris
de la diversité des expériences d'autrui.
Chacun ne disait-il pas détenir toute la vérité?

15 août 2000

Marche.

Nous sommes tous des enfants de soldats.
Des enfants d'illettrés.
Nos maîtres n'avaient généralement rien en main et moins encore en tête.
Diplômés, nous sommes devenus des fonctionnaires.

Les idéologies sont une façon de cuisiner nos commodités.

L'État régularise même une civilisation à caractère criminel.

Écrire, c'est nécessairement refroidir le geste.

Notre collection de livres québécois a été pour nous une méthode
d'apprentissage qui ne se donne vraiment pas facilement à d'autres.

Marche.
Ste-Catherine St-Denis.
Des jeunes québécois montés sur des échasses quêtent sur la rue:
- Un peu de monnaie pour fumer un joint... un peu de monnaie.
Ste-Catherine University.
Des jeunes immigrés anglophones offrent gratuitement
un téléphone cellulaire sur la rue... en échange d'un abonnement.
Montréal français.
Montréal anglais.

Librairie Indigo.
Section: "Idées, opinions et croyances".
Effectivement du pareil au même.

16 août 2000

La pensée n'est peut-être qu'une éjaculation de la glande, comme le sexe.

17 août 2000

Je ne suis qu'un petit usurier qui se berce en lisant sur son balcon.

C'est la fêlure qui se maintient d'une civilisation à l'autre
entre le puissant et le misérable qui me fatigue.
On ne voit pas vraiment dans quelle image on circule.

18 août 2000

Nous nous survivons dans nos constructions antérieures.

Nos valeurs n'ont rien d'intéressant pour les arbres.

Ce sont peut-être mes comportements envers l'argent
qui expriment le mieux la croyance dont je fais réellement partie.

Une réussite financière considérable nécessite toujours
de pouvoir tirer sur le bien public, directement ou en sous-traitance.

Yves Gascon me téléphone des États-Unis;
il y prolonge son contrat de travail.
Il abandonne enfin le garage.
Le débordement de nos livres québécois ira là.
Il fut le compagnon de 10 ans de rénovation sur mon immeuble.
Mais jamais un ami.
Il est de tous les mythes sportifs et autres insanités d'espoir d'argent.
Le troc avait des avantages.
Mais qui ne vaut mieux que le crédit dès qu'on accumule du retard.

19 août 2000

À 16 ans, je n'étais pas un méchant petit gars,
mais prétentieux comme un rat.
Toute ma vie a été une structuration de ma prétention.

20 août 2000

Les gens ne sont pas assez fous pour qu'on les aime pour eux-mêmes.
Ils prétendent toujours être quelqu'un d'autre.
Notre famille s'est partagé les fausses croyances.
Croyance en une Bible: Sylvain chez les Mormons.
Croyance en l'argent: Olier chez les comptables.
Croyance en la renommée: Germaine chez les poètes.
Je suis seul sur mon balcon dans le désabusement des dieux.

21 août 2000

Nous avons monté en épingle un tas de gens mal structurés
et émotivement malsains qui n'avaient de valeurs que d'oser se dire
«moins» chrétiens que la moyenne.
C'était ça notre gauche!

22 août 2000

Le journal intime est la seule forme d'expression qui reste vraie.
Parce que personne ne peut la contester.

24 août 2000

Les êtres humains ne sont pas faits pour durer ensemble.
Tout n'est que transit. Rien d'essentiel ne se transmet.
Nous faisons les commodités ensemble.

Ma vie est une histoire que je me suis montée avec l'aide des autres.

Chaque civilisation s'évapore en laissant un cerne de saleté.

28 août 2000

Être conformiste, c'est tout simplement être paresseux.

J'aime me promener sur la rue. Au soleil chaud.
Dans les dernières odeurs du possible.
Ce n'est que par un projet qu'autrui nous intéresse.

Mes femmes:
Lise Bissonnette, le goût de la place publique.
Monique Cloutier, la sexualité.
Mireille Baillargeon, la sécurité.
Chaque rencontre est une façon particulière de développer sa vie.

29 août 2000
Lorsque j'étais jeune,
les vieux catholiques allaient à la messe tous les matins.
Puis les bons citoyens écoutèrent la télévision tous les soirs.
Nous atteignons une époque d'informatisation de l'intolérance.
Nous vivons dans un monde d'incessantes improvisations.

Avec le temps, le temps nous rend ailleurs.
L'essentiel est d'obtenir un territoire.
Il y a toujours quelqu'un pour vouloir nous y rejoindre.

Je m'arrête devant des menus de restaurants pour écrire,
comme si je prenais des notes.

Le monde nous apparaît tels que nous sommes.

2 septembre 2000

La seule chose qui nous intéresse, c'est *d'arriver*.
Nous sommes tous prêts à apprendre n'importe quoi.

Nous devenons ce que nous pensons que nous sommes.
La sagesse c'est d'être détendu.

3 septembre 2000

C'est par les voies les plus sérieuses
que nous arrivons aux pires aberrations.
Ce sont maintenant nos sciences qui fondent nos superstitions.

4 septembre 2000

Récolte de cannabis. Peut-être de quelques jours un peu tôt.

Je me suis finalement réalisé comme je me désirais à 16 ans.
Cela me suffit.

5 septembre 2000

Il me faut maintenant couper les ponts.
Il me reste peut-être 10 ans à vivre, 20 au mieux.
Ne faire que d'une façon qui me plaise.

Les mots ne servent qu'à justifier.
Nous sommes tous tordus par nos préjugés. Un monde de handicapés.

7 septembre 2000

Nous finissons tous par nous confondre avec un masque institutionnalisé.
Nous sommes presque une reprise d'un autre personnage d'un autre temps.
Malgré tout, chaque civilisation
est une expression qui ne se répétera jamais.

8 septembre 2000

Lorsque l'on a une habitude, il est difficile d'en changer.
Depuis 2 ans déjà, j'ai remplacé l'alcool par le cannabis.

L'humanité doit accroître ses biens réels.

Chaque civilisation vit satisfaite dans son aberration.
L'idée que nous nous faisons des choses a plus de réalité
que les choses mêmes.

On n'avait mis que de l'apparence dans mon éducation.

9 septembre 2000

Notre but, finalement, n'est toujours que de gagner du territoire.
Nous vivons dans nos petites sociétés
qui survivent ensemble de peine et de misère.
Nous passons notre vie dans les objets. Comme si nous n'avancions plus.
C'est notre fabulation sur les objets qui nous rend le monde agréable.
Jamais encore les objets eux-mêmes.

Je me fais griller doucement sous des milliards d'explosions atomiques.
Dans notre pauvreté, il faut apprécier le peu qu'on a.
Nous apprenons péniblement le temps.

10 septembre 2000

Nos religions annoncent sans doute
ce que notre civilisation est en train de devenir.
N'oublions pas que les anges se sont matérialisés en avions.
L'évolution me semble un progrès vers le réalisme.
Mais le charlatanisme fait encore partie de notre mode de penser.

Il n'est plus temps de moraliser, de départager le bon grain de l'ivraie,
mais d'engranger toutes nos possibilités en une seule valeur.

12 septembre 2000

Pour éviter la folie, nous devons nous tenir près des rampes.

Le temps n'est qu'une invention qui fonctionne.

Chaque civilisation n'a été jusqu'ici qu'une imagerie rocambolesque.
Chaque société a besoin d'une idéologie de fonctionnement.

13 septembre 2000

À peine un kilo de cannabis et de moitié moindre qualité.
Exactement comme les tomates et les épis de maïs.
L'été fut à demi moins ensoleillé que d'ordinaire.
Sans ce privilège, l'année sera dure.

14 septembre 2000

L'amour n'est qu'une forme enrubannée de l'intérêt.

Mon voisin l'aviateur morocain.
Les petits bourgeois du tiers monde: obséquieux, menteurs,
profondément méprisants de tout ce qui n'est pas d'eux.
Aimable en surface.

Les professeurs se sont installés dans Borduas
comme dans une garantie de leur compétence.

Pour les gens que je rencontre sur la rue, je n'existe pas.
Un écureuil vaut mieux, car on l'appelle à la noix.
Me taire. Me rendre jusqu'à l'an prochain.
C'est comme si j'étais mort la fois où je suis tombé inconscient
au bas de l'escalier.
Le plaisir du cannabis est la seule chose qui me motive encore.

18 septembre 2000

Chacun a un langage particulier qu'il faut des années à connaître.

C'est parce que nos morales officielles ne sont pas bonnes
que nous avons besoin d'une vie privée.

Roland de l'ITHQ m'avait dit:
«J'avais d'abord pensé te dire que tu es une pie. Non.
Tu es un nid de pie!»

Ma soeur adolescente écrivit un peu son journal.
Elle a la surprise de s'y trouver «fleur bleue».
Ce qu'elle est encore profondément.
Moi, j'étais prétentieux, déjà détenteur de vérité.
Toute une vie ne peut ensuite qu'améliorer le défaut.

19 septembre 2000

Les déclarations d'amour
sont toujours des engagements qu'on doit rompre.
Mieux vaut ne rien dire et vivre sur la moyenne des hauts et des bas,
ce qui est plus près de l'amitié.
Pour que, si un jour tu me survis, Mireille, je t'aie au moins dit une fois
que, somme toute, tu fus la personne la plus acceptable de ma vie.

Ils ont un moi tellement étiolé
qu'il leur faut sans cesse le support métallique de leur automobile.

Un bambin dit à l'autre de «tirer à la vitesse de la lumière».
L'inévitable langage absurde de chaque génération.

«Ils auront tout microfilmé
de sorte que les documents ne s'abîmeront plus».
Erreur. Simple transfert de support.

Si j'étais mort en tombant de l'escalier...
Il ne s'est rien véritablement passé depuis.
Comme une mouche se fait tuer d'un coup.
Comme un décollement de rétine sous le choc.
Ma vision ne s'en remet pas.

21 septembre 2000

J'ai, sous une partie de mes garages, une cave de plombier
servant au passage des tuyauteries entre mes deux maisons.
Une chaufferette électrique y est installée
pour éviter que les tuyaux ne gèlent durant l'hiver.
Un disjoncteur de 15 ampères y est aussi disponible.
On y accède par une trappe dans le plancher d'une pièce arrière du garage.
C'est là dans un espace de 7 pieds par 9, sous des néons,
toute mon installation pour ma culture intérieure de cannabis.

Cet exemple montre bien dans quel état de société il nous faut vivre.
Chaque civilisation invente ses prétextes de répression
que chacun des siens doit bêtement suivre.
Il faut toujours vivre contre les siens.

22 septembre 2000

Ne va pas prêcher la bonne nouvelle.
Laisse les autres s'égarer.
La Vérité est une invention de l'humanité.

Il n'y a aucun art qui m'atteigne réellement.
Cela sent l'étiquetage.

23 septembre 2000

Dans une société répressive,
c'est peut-être notre côté malfaisant qui devient le plus brillant.

24 septembre 2000

Au mieux, j'en ai pour 20 ans.
Je calcule tout en fonction de ma baisse d'autonomie.

Aucun de nos gouvernements ne fonctionne bien.
C'est tout juste supportable pour qu'on ne se révolte pas.

25 septembre 2000

Connais-toi toi-même.
C'était déjà simplifier le problème.

Avoir fini de payer ma maison et pouvoir y vivre de mes locations.
Être inscrit dans un dictionnaire d'écrivains.
Posséder en plus ma culture personnelle de cannabis.

27 septembre 2000

La vie des autres ne nous intéresse pas réellement.
Les autres, dans notre vie, finissent toujours par n'être rien.

28 septembre 2000

C'est la peur qui nous rend intolérants.

Dans LE GRAND LIVRE, je n'ai fait qu'un compte-rendu
de ce qui m'a semblé être la réalité sous le masque des idéologies.

29 septembre 2000

Robert Lahaise.
Échange de livres québécois.
Sa bibliothèque classée chronologiquement jusqu'en 1940,
de préférence à la classification alphabétique, ce qui disposait clairement
ses sources pour son Histoire du Québec par sa littérature 1914-1939.
Mais surtout son indéfectible attachement
à la vénération de son père Guy Delahaye.
Culte moderne des mânes familiaux.

- Ayez un peu de décence pour vos descendants! Jeter!
  Jeter! Avant de mourir.

Fille de Hélène Ouvrard (après décès de celle-ci)
à son père collectionneur de livres, Georges Raby.

1 octobre 2000

Les travaux d'automne sur la maison du voisin marocain
touchent à leur fin.
Essentiellement des travaux de réparation de briques.
Comme un navire qu'on rafistole avant de reprendre l'hiver.

2 octobre 2000

Culpabilisateurs: gens de culture.

Nous vivons dans nos villes comme des coraux.
Une civilisation n'est qu'une structure dans laquelle des gens ont circulé.
Ne se déménage pas.

Ces amoncellements de codes que sont nos livres
sont tout ce qui reste de notre «âme».
Un vague écho de ce que nous avons été.

Le plaisir de marcher seul dans le centre-ville ensoleillé de l'automne.
Le repos mérité.
Devant le Ritz-Carlton, des longues limousines noires.
Ne sont pas ministres ceux-là!
L'argent qu'ils ont leur appartient.
Square Dominion.
Le building Bronfman: le plus imposant.
La satisfaction de pouvoir se commander
la construction d'une telle pyramide.
Mes rêves étaient plus beaux que ce que je suis devenu.
Je le sens.
De retour sur mon balcon dans le détour éclatant de l'automne.

3 octobre 2000

Les bons mots comme les habits de rois
sont des éléments de la mascarade.

4 octobre 2000

Je suis revenu comme le pigeon qui revient sur le lieu de sa naissance pour mourir.

Nous habitons des maisons en continuelle dégradation
qu'il nous faut sans cesse réparer.
Ceux qui parlent d'éternité ne vivent que dans leur tête.
Même la durée a de la misère à durer.

6 octobre 2000

Notre seule motivation est de défendre la survie de notre espèce.

Lorsque je me relis, je me parle profondément à moi-même
dans la profondeur du temps.
Lire jusqu'à pleurer comme d'un accord enfin trouvé.
Aucune lecture d'autrui ne peut ainsi passer.

7 octobre 2000

Mes hommes.
Roger Letellier, l'ami d'enfance.
Raymond Gauthier.
Louis-Pierre Sédillot, ma définition de ma sexualité.
Michel Pichette.
Yves Mongeau, le goût de publier.
Luc Latour, Sexus.
Guy Kosak, Allez Chier.
Claude Ramsay.
Yves Gascon, (qui vient de faire évacuer ses affaires de mon garage),
la rénovation de ma maison.
Ces amitiés que l'on quitte comme des mues.
Avec chacun je suis peu à peu devenu ce que je suis.

9 octobre 2000

Ce que l'école passe avant tout, c'est le ton de l'époque.

10 octobre 2000

Ces femmes fanées qui vous regardent tristement passer.

Un livre n'est qu'une partition.

11 octobre 2000

Pour vivre avec les autres, vaut mieux avoir l'air déjà dit.

12 octobre 2000

Plus les journalistes sont sérieux et écoutés, plus ils font
sans s'en rendre compte la description de la bêtise de leur temps.

13 octobre 2000

La légalité est toujours l'intérêt de quelques-uns.

14 octobre 2000

Nous changeons d'abord d'esprit avant de pouvoir inventer
ce qu'il nous faut pour y vivre

17 octobre 2000

Rien ne m'intéresse plus. Tout est cul-de-sac.
Vivre en accord les dernières années de ma vie
dans la sensation du cannabis.
Il ne me reste que ça d'intérêt: la conscience heureuse du moi.
J'arrive à un endroit secret où il n'est plus possible de communiquer.

19 octobre 2000

Je creuse pour ainsi dire mon premier jardin intérieur.
9 pieds de long, 7 de large, 4 de haut. 250 pieds cubes.
Je ne m'oppose plus.
Je savoure mon seul fait d'exister.
Les autres n'ont jamais existé pour moi
que par reflets superficiels d'eux-mêmes.
Ainsi de moi pour eux.

20 octobre 2000

L'agressivité est plus stimulante à vivre que l'ennui.

Il me reste 6 mois difficiles à passer.
Il me reste l'hiver à passer.
En mai, la récolte intérieure de cannabis devrait sérieusement commencer.
En juin, j'en aurai fini avec mes dettes.
En septembre, la récolte extérieure.

22 octobre 2000

Pour pouvoir se creuser une véritable intériorité,
il faut d'abord s'établir une façade légale, avoir un air de déjà dit.

25 octobre 2000

Mireille Baillargeon a terminé la première frappe informatique
du JOURNAL de son père Pierre Baillargeon.

26 octobre 2000

Soir. Parc Lafontaine.
L'automne sent bon, comme une odeur de crottin de cheval encore jaune.
Les travaux sur la maison avant l'hiver sont terminés.

27 octobre 2000

Transplantation.
Quelque 200 plants de cannabis entre 6 et 12 pouces.
Dans une semaine j'installerai une minuterie pour régler l'éclairage
12 heures - 12 heures, afin de forcer la floraison
et d'identifier les mâles à éradiquer. La suite ne se fera plus par semences,
mais par boutures exclusivement femelles.

28 octobre 2000

Jeune, j'étais prétentieux et comme imbécile.
Même athée, je vivais encore comme dans une éternité humaine.
Des manières empruntées à des irréalistes.

29 octobre 2000

On ne demande pas à un condamné à mort de planifier sa vie
plus que le temps prévisible.

L'autorité vient de la détention d'un territoire.

Nous ne pensons et ne pouvons penser que par collages de préjugés.

Jamais une oeuvre n'est réellement achevée.
Elle est toujours laissée pour compte, en vrac, quelque part derrière soi.

30 octobre 2000
Les autres, en général, ne nous voient pas.
Il nous faut faire montre du moins de signalisation possible
pour mieux les laisser se débusquer (mieux voir qu'ils ne nous voient pas).
En général, ils passent leur chemin en ne nous disant que du déjà dit.

On cherche encore la vérité dans ce qu'il serait plus convenable d'appeler
des traditions culturelles.

31 octobre 2000

Tous les livres d'idéologie ne sont finalement
que des livres d'étiquettes et de bonnes manières.
Quelque chose de guindé et de théâtralement d'époque.

1 novembre 2000

Toute idéologie finit en maniérisme.
Les populations s'en éloignent progressivement
pour des dictats plus grossiers, parce que plus concrets.
Nous vivons dans les choses
comme si la perception qu'on en a les rendait vraies.

2 novembre 2000

Lorsque j'étais à l'alcool, le fait de boire dès le matin
faisait que ma journée s'alourdissait de plus en plus.
Avec le cannabis, la curiosité dure toute la journée.

3 novembre 2000

Toute culture est un entêtement.

Nos sociétés:
toujours le principe de l'entraide mais de plus en plus calculé.

La maladie de l'écrivain.
Celle de se donner en exemple. Comme les saints.

C'est nous-mêmes qui, les premiers, oublions notre passé.
Si nous devions vivre 1000 ans,
nous n'en retiendrions pas moins réellement que les dernières.
Notre registre de conscience est aussi court
que notre volonté d'être intemporel est étiolée.

7 novembre 2000

Faire les choses pour elle-même.

Rue Christophe-Colomb, en face d'où est sorti SEXUS.
- Hé! restez-vous dans le quartier?
- Oui.
- Depuis longtemps?
- Oui.
- J'ai déjà habité ici. Vous devez me connaître. Loizelle. Je suis parti en 1961.
- Oh! je ne suis arrivé qu'en 80!

Voilà donc ce que les gens pensent naïvement d'eux-mêmes!
Comme s'ils étaient remarquables!
Ainsi de nous tous.
Comme si nous étions remarquables du seul fait d'avoir existé.

8 novembre 2000

Nous dégageons tous un aura d'inconscience
qui est exactement cela que l'on nomme notre conscience.

9 novembre 2000

Toutes les sociétés finissent par tomber dans le fascisme.
La tendance est dans le comportement de chacun.

Je n'ai pas connu de propriétaires révolutionnaires.
Ce qu'on oublie de dire
c'est que la loi du marché finit toujours en dégradation.

Pour tout ce qui existe autour de nous,
nous n'existons tout simplement pas.
Il n'y a qu'un seul but pour chacun de nous: être nous-mêmes, et seul, et satisfait d'être.

10 novembre 2000

Les paradis artificiels.
C'était une erreur de les dénommer ainsi.
Il n'y avait rien là d'artificiel.
C'était tout simplement le seul paradis possible.
Émission irresponsable de Radio-Canada sur le cannabis.
En collaboration avec la Sûreté du Québec
et un député énervé du Bloc québécois.
On y dénonçait le squattage des terres agricoles
par les planteurs de cannabis.
Mais, selon moi, ce sont d'abord les fils des fermiers eux-mêmes
qui commencent en cachette à cultiver chez le voisin.
Des saisies de 150 plants évalués à des «centaines de milliers de dollars»
alors que cela n'en vaut qu'un ou deux.
Oeuvres manifestes d'adolescents qu'on fait passer sur le dos de la pègre
pour survaloriser le travail inefficace des policiers.
Mais pour moi l'importance de l'émission vient du fait
que la police y dit naïvement ne procéder que sur rassemblement
de plaintes contre la propriété tant elle est débordée.
Démonstration claire de l'incapacité des autorités à gérer un monde
qui commence à ne plus vouloir relever d'eux.

14 novembre 2000

Au lieu de prôner la révolution pour les autres,
vaut mieux s'installer là où cela semble bon pour soi-même
et y bâtir tout de suite ce qu'il nous plaît de vivre.

16 novembre 2000

Ma soeur.
Méprisante, accepterait de publier «chez le petit Desjardins».
Pas beaucoup de bonté.
Fruit aigre.
Absolument prétentieuse et tournée sur elle-même.
Les mêmes défauts que les miens.
Avec moins de corrections.
Dur de se voir ainsi *devant* soi.
On ne réussit pas à être amis dans notre famille.

18 novembre 2000

Toutes nos civilisations ont un caractère d'inside joke.
Même le ton de voix se définit par génération.
Nous sommes et ne sommes que notre temps.

19 novembre 2000

Nous n'avons pas réellement de gouvernement.
La société civile fonctionne par elle-même.

21 novembre 2000

La société, pour chacun de nous,
se résume à quelques compagnies de route.
Le reste n'est que *faire semblant de voir.*

22 novembre 2000

Rien n'indique qu'il y ait une réalité autre
que celle de la conjoncture et du moment.
La représentation est autre chose qu'on peut encadrer.

24 novembre 2000

J'habite une maison croche qui fut, jadis, noble.
Je me laisse pousser la barbe et je m'en vais mourir dans mon coin.
Être vieux.
Fermer le circuit de ses rêves de jeunesse.

J'essaie de voir pourquoi les événements arrivent.
Les qualifications morales sont inadéquates.

25 novembre 2000

C'est parce qu'elle est très habitée, permettant des indiscrétions,
qu'une ville attire.
Mais *dehors* n'est en fait qu'un droit de passage.
Chaque maison est un coffre-fort d'objets.
Une valeur sociale ne peut tenir que sur un mythe.

26 novembre 2000

Je me berce aux deux endroits les plus ensoleillés de la maison,
là où les plantes survivent le mieux.

Flairer d'où vient le vent, et diriger sa barque en conséquence.

28 novembre 2000

La Vérité est le contraire de la démocratie.

L'usage est le premier sens de la valeur.

30 novembre 2000

Une plus grande perception du relief.

4 décembre 2000

Après 3 mois sous 400W de simples néons, après éradication des mâles,
restent quelque 100 plants femelles qui commencent à fleurir
sous une lampe additionnelle, HPSodium 430W.

5 décembre 2000

Il y a 40 ans que je vis dans ce quartier,
de Parc à Papineau, de René Lévesque à Mont-Royal.
Je me retrouve à tous les coins de rue.

8 décembre 2000

Au lieu de passer ma vie à gueuler syndicalement contre les patrons,
j'ai mis tous mes efforts à me monter un système
me permettant de me passer d'eux.
J'ai toujours été chercher les gens dont j'avais besoin
lorsque le moment était venu.
Après 20 ans dans cette maison, je regarde les photos du début.
Je considère avoir réussi.
Tout payer, presque fini de rénover, avec un jardin de cannabis en plus.

Je n'habite pas réellement un quartier.
Mais, depuis 20 ans, des habitudes plutôt solitaires que je répète
dans un même lieu géographique, à travers des modifications de voisinage.
J'allais écrire, *protégé par l'anonymat.*
Mais y a-t-il réellement possibilité d'être autre qu'anonyme
dans l'aveuglement égocentrique de tout voisinage.
Je ferais mieux d'écrire, *protégé par l'indifférence du voisinage.*

Les journalistes d'aujourd'hui sont aussi influents et incompétents
que les curés d'hier.
Aussi dangereux.

9 décembre 2000

Notre vie de société.
Comme les félins, nous croisons nos regards sans nous regarder.
C'est le mieux que nous pouvons faire.

10 décembre 2000

La vérité doit maintenant relever de la vie privée.

11 décembre 2000

Ce n'est que parce que nous sommes des exemples explicatifs
des événements collectifs que nous acquérons une personnalité historique.
L'individu en lui-même est trop court pour porter un langage.

14 décembre 2000

Bouture de 15 tiges (pousses latérales de 3-4 pouces) de cannabis femelle.
Mes 100 autres plants fleurissent en pleine terre
sous une lampe HPS 430W et un éclairage néon (400W).
Manque encore une autre lampe HPS,
et le bouturage à faire dans les 270 pots qu'il me reste.
La plantation en pleine terre est peut-être une perte d'espace.
J'espère me monter une mini-serre
me donnant une secrète autosuffisance en cannabis.
Quelqu'un qui se pose des questions sur tout, qui critique tout,
comme moi, ne peut qu'être en carence de quelque chose.
Car il n'y a pas plus de raisons d'être malheureux que d'être heureux,
de penser être logique que d'être illogique.
Peut-être un simple trouble hormonal qui pousse à cette argumentation
de n'être pas physiquement bien dans sa peau.
Ce quelque chose que je trouve dans mon usage du cannabis.

16 décembre 2000

Ne faire que ce que j'ai besoin de faire
pour me sentir bienheureux de vivre.

17 décembre 2000

La politique est un métier de draveurs.
Débloquer les embâcles.
Un métier de bardasseurs de foules.
Bien que, pour l'essentiel, le courant dirige.

18 décembre 2000

Courbage à demi de la douzaine de plants atteignant environ 3 pieds,
afin de permettre à la dizaine de fleurs sur la tige de grossir
en poussant chacune comme une fleur de tête vers la lumière.

19 décembre 2000

Prévision. Dans un mois. Au fur et à mesure de la récolte.
Fleurs de cannabis fraîchement cueillies en vinaigrette.[1]
Manger aussi les feuilles de trop en salade.
Comme du cresson.
Un plant peut atteindre 3 pieds,
peut donner une douzaine de fleurs de un pouce.
Chacun de mes biscuits contient environ 6 fleurs (5 grammes).
Si le cannabis est bon, le demi-biscuit suffit (3 fleurs).
Un plant, un jour.

[1] Le cannabis frais n'a aucun effet.

Mireille Baillargeon traîne son enfance comme une chaîne au pied.
Elle en reparle tous les jours.
Elle raconte, mais comme fixée là par le souvenir d'une responsabilité.

20 décembre 2000

Ce n'est pas l'image d'un dieu, d'une sainte, d'une idole,
voire d'un penseur que j'affiche sur mes murs.
Mais des marques de moi.
De moi comme exemple pour moi.
Aucun dieu, aucun sens ne valent pour moi ce que je suis.

Les journalistes vulgarisent le monde à leur niveau.

24 décembre 2000

J'ai toujours essayé de m'autosuffire dans mes excès.
Vignoble. Cannabis.
Ma vie s'est développée par obsessions.
Comme un malhabile marche péniblement par coups.

Nous ne sommes pas faits pour nous aimer toujours
mais pour nous reproduire. Une quinzaine d'années.

Même si je trouvais la Vérité,
je ne vivrais pas assez longtemps pour la transmettre.

25 décembre 2000

Nous sommes socialement encombrés.
Noël oblige à s'obliger à venir s'importuner mutuellement.

Les vieux de ma génération, tous séparés, sont aussi tous un peu fous
comme mon père.
À commencer par ma soeur, celle de Mireille, et aussi
son amie Marie-Françoise qui refait maintenant des signes de croix.
Leur véritable ligne de conduite est de ne pas en avoir une à elles;
ne veulent que se remarier.
Si possible, ne pas faire signe.

QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE
(*Esquisses pour un interview dans LES AMATEURS, de Vincent Guignard*).

L'utilité de la littérature, pour celui qui écrit, est d'apprendre à s'exprimer.
L'important pour l'écrivain est d'atteindre un langage.
Le but de la littérature est de raconter l'expérience.
Arrêtons d'écrire n'importe quoi.
Portons témoignage des faits que nous vivons.
Laissons à nos descendants autre chose
que des mausolées qui ne parlent pas.

La littérature est d'abord un moyen de communication.
Une forme de mathématique du sentiment.
Notre seul langage est dans notre relation avec nos semblables.

Le risque de la littérature est de se laisser distraire par la mondanité.
Le côté flatteur de se donner en spectacle pousse à se valoriser de mots.

La littérature porte le poids d'un reste de croyance à l'éternité.

Les grands écrivains décrivent leur route pour eux-mêmes.
Que tout se perde un jour n'a aucune importance.
C'est de se retrouver soi qui seul compte.
Le reste est affaire de hasard et d'indiscrétion.

Un livre ne parle pas.
Il offre un tracé (signes, codes, empreintes...) qu'il faut décoder.
Un livre est un genre de carte routière.
Il faut avoir été sur la route réelle pour en comprendre la précision.

La littérature n’exprime pas plus la réalité
que l’ombre d’un objet n’exprime l’objet.
Pour qui n’a pas vu l’objet,
la description demeure inadéquate à la connaissance.

L’important, dans nos cultures, n’est pas de censurer mais d’ajouter.
Écrire n’est toujours que rajouter à d’autres hiéroglyphes.
L’interprétation reste le défaut des littératures.
Lire relève parfois de l’ingéniosité.

L’écrivain aime croire qu’il écrit au-dessus de tout, mais son message,
jusqu’ici, n’a été qu’en autant qu’il est l’expression d’une culture.
Pas plus aujourd’hui qu’hier, nous n’écrivons la réalité.
L’écriture pose et stabilise des codes qui nous permettent,
à chaque présent, de nous imaginer une Histoire.
Ne connaissant pas de sens, nous alignons, sans ordre, et sans liens réels,
des anecdotes et des faits.
Les écrits servent à garder dans le présent, qui seul existe.
Mais plus le temps passe, plus tout redevient code et indifférence.

2001 59 ans

2 janvier 2001

Nos pires plaies sociales nous viennent de nos jugements moraux.
S'en tenir le plus possible aux hypothèses d'observation.
L'État devrait interdire symboliquement la Vérité.
Pour n'être lui-même qu'une procédure légale
permettant à chacun d'exercer librement la sienne.

3 janvier 2001

Terminer l'installation de ma cave à cannabis
avec la pose d'une deuxième lampe sodium 430 watts.
Le tout fonctionne automatiquement sur minuteries.
Je n'aurais même plus à m'y rendre,
sinon une fois par semaine pour arroser.
La chaleur qui s'en dégage est telle
(la température peut y atteindre les 80F), que je peux ne plus faire
fonctionner la chaufferette protégeant la tuyauterie contre le gel.
Donc joindre l'utile à l'agréable:
chauffer ma tuyauterie en cultivant mon cannabis.

4 janvier 2001

Tendance lourde. Croyant: qui ne pense qu'à lui. Juif: braillard en plus.

11 janvier 2001

Mireille Baillargeon et moi avons décidé, comme d'un commun accord
dans nos tensions de désaccord, de nous séparer.
Tristesse, mais soulagement. Je ne veux pas mourir
avec ma main dans la main de quelqu'un. Une profonde tristesse.

13 janvier 2001

Toute prise d'identité commence par un acte d'usurpation.
Ceci est à moi.

14 janvier 2001

Germaine est revenue écoeurée
par la fracture des classes sociales aux États-Unis.
Une autre fois, Olier n'en revenait pas d'y voir la richesse des hôtels
et d'y voir circuler le pouvoir mondial de l'extrême droite mafieuse.

15 janvier 2001

J'ai besoin d'une obsession pour bien me comporter dans la vie.
C'est comme si j'avais besoin de me sacrifier à un but
pour accepter de vivre ce que je dois vivre sous insatisfaction.

Quatre mois jour pour jour après le début de ma culture intérieure
de cannabis. Encore fleurs de néons... Mais. Enfin je suis parti!
À même ce que commence à produire mon jardin sous terre.
Je m'enferme dans mon monde comme enfant je m'enfermais
d'un mur de briques autour de mon lit posées l'une après l'autre
avant de me permettre de dormir.
Je m'occupe de quatre locations.
C'est un petit commerce qui oblige à dire bonjour.
Mais j'aime me retrouver seul dans mes secrets.
Je vais dans un autre chemin. Une liberté.
Comme au temps où je buvais du vin.
Je ne réponds ni à la porte, ni au téléphone.
Je m'enferme dans mon plaisir.
À presque 60 ans je produis moi-même mon *pot* sous *halides*
comme disent les adolescents.
Mon jardin sous terre, c'est comme ma maison de campagne en ville.
L'autosuffisance de ma satisfaction.

16 janvier 2001

Le monde de l'art ne vaut pas grand-chose à côté de celui des drogues.
La dernière lampe est trop près du sol.
Les plantes dessèchent.
J'oubliais que c'est un trou que l'on a comblé
avec des briques et d'un reste de ciment.
L'ancien propriétaire, un italien, y avait une cave à vin
où l'on se tenait presque debout à côté d'un tonneau de bois.
Je peux creuser de 1 ou 2 pieds, dégageant ainsi une hauteur de 5 pieds.
Ensuite il y avait toujours de l'eau.
Les habitudes changent.
Hier l'alcool, aujourd'hui le cannabis.
Mais toujours le même besoin d'une drogue.

17 janvier 2001

Première récolte intérieure de cannabis.
2 onces (2 sachets) de fleurs femelles.
(4 onces avec les résidus à venir).
Il me faut rapidement améliorer l'écart entre le sol et la source de lumière.
Selon mes lectures dans la revue américaine *HIGH TIME*
je devrais pouvoir produire dans l'espace que j'ai
quelque 20 onces par récolte, et 4 récoltes par an.

18 janvier 2001

Chacun se croit bon.
Mais la politique consiste à faire régner l'ordre entre les prédateurs.

19 janvier 2001

Autre émission stupide sur les drogues.
Des moines thaïlandais font prêter serment d'allégeance à leur dieu
avec promesse de ne plus toucher aux drogues dures,
y compris le cannabis.
Leurs clients: des paumés locaux, comme d'occident.
Le grand mal est de vouloir consommer ce que l'on ne produit pas.
La mentalité de dépendance.
L'envers de l'esprit de responsabilité.
Chacun devrait avoir droit de produire sa drogue pour lui-même
comme d'autres font leur vin.

20 janvier 2001

Un fermier a le courage d'euthanasier sa fille lourdement handicapée.
Un homme sain que le plus haut tribunal d'un pays malsain,
tous juges conformistes en hermine poudrés, condamne à l'unanimité,
sous prétexte de protéger le droit général à la vie des handicapés:
un manque net de bon jugement appliqué au droit.
Il y a peu de gens qui, comme Robert Latimer, aiment leurs enfants
au point d'aller jusqu'à se faire condamner pour les avoir aimés.

23 janvier 2001

Début du creusage de l'ancienne cave à vin
qui deviendra ma cave à cannabis.
La couche de ciment est plus épaisse que prévue.
Il faudra l'affaiblir par drillages et coups de ciseau à maçonnerie
avant de finir par la casser à la petite massue.
J'ai retrouvé la nappe d'eau (genre puits stagnant) à 64 pouces.
La hauteur végétative disponible sera donc de 60 pouces
au lieu de 40 qu'elle était.

25 janvier 2001

La seule loi de l'État devrait porter sur l'autosuffisance des citoyens.
La prison ne devrait être qu'un asile de transition
pour les imprévoyants et les irresponsables.
L'honnête homme ne peut être socialement qu'un rentier.
Je n'ai jamais rencontré un employé honnête.
Quand il dit l'être, il se fait généralement foutre à la porte pour insolence.
Tout dépendant doit nécessairement mentir.

29 janvier 2001

Deux semaines sans cannabis.
Seul pour deux jours,
je me permets de goûter une pipée de récolte intérieure.
J'étais gâté depuis deux ans avec toutes les récoltes extérieures
accumulées depuis octobre 1995.
Je travaille maintenant régulièrement à creuser ma cache intérieure.
En me cachant bien de ma soeur.
Pour qu'elle ne s'intrigue pas du bruit que je fais en dessous d'elle.
Elle irait partout piailler: «devine ce qui m'arrive! mon frère fait pousser
du pot sans me le dire sous mon appartement!»
Elle est puritaine, comme notre mère, dans son genre.
Elle s'y opposerait, genre fourbe.
D'autant plus que son Nicolas touche parfois en plus à des drogues dures.
(Elle, préfère la bouteille).
Il n'y a que Mireille et moi qui savons.
Nous comptons nous débarrasser des 150 boites d'agrégats en avril.

Mireille Baillargeon disait:
- Il est chanceux Médé, il peut rester lui!
Son acharnement à ne pas partir.
(Mais est-ce à ne pas me quitter?...)
J'hésite. Elle revient vite s'incruster.
Je m'étais déjà presque fait à l'idée de retrouver l'espace qui me manque.

Donc.
Culture végétative en marche.
Prochaine récolte fin mai.
Très bon voyage.
Cela m'encourage à travailler, à m'autosuffire de cette manière.
Je recommence à avoir des idées...
La distance entre la théorie et la pratique est le manque d'expérience.
Le rapprochement du réel change complètement le sens de la théorie pour celui qui apprend.
Très bon voyage.
Je me suis carrément revu, remis dans la posture, la peau rajeunie de celui que j'ai été dans ma berceuse derrière ma grande table à la tête de SEXUS.
Il me faut toujours mener un projet pour embellir ma vie.
J'aime rester seul.
Et quand on m'approche, j'aime diriger.
J'ai toujours voulu qu'on me laisse tranquille assis derrière une table.
Il n'y a que le chat que je tolère.
Au fond je suis un rêveur.
Je n'aime pas la *réalité*.
Il n'y a qu'une chose à faire: être heureux.
Et faire ce qu'il faut pour l'être.
J'écris pour me convaincre.
J'ai besoin de me convaincre.
Il faut se donner les moyens d'être heureux.
J'ai perdu mon temps à l'Institut de tourisme.
Comme partout, il fallait y être sérieux pour réussir.
Chaque fonction sociale s'arrête à un niveau et doit y rester pour bien fonctionner.
La réussite exige une limite au droit d'évoluer.
Quelle platitude que de devoir rester, toute sa vie, dans la moyenne nécessaire au bon fonctionnement d'un niveau social!
À la rigueur, à chacun son tour, son âge, d'y aller.

1 février 2001

Rien de pire que ceux qui veulent le bien des autres,
qui veulent sans cesse leur dire la vérité.
Méfie-toi de ceux qui t'aiment.
Ils finissent toujours par te quitter en allant répandre partout tes défauts.

3 février 2001

J'ai bâti ma vie en vaguant autour du Carré Saint-Louis.
J'ai pris ma retraite au Parc Lafontaine.

Toute lecture d'autrui est empoisonnée,
peut causer des indigestions d'imagination.

Je viens de comprendre ce qu'est l'intériorité: c'est de vouloir
quelque chose et de ne faire profondément que ce qui le donne.
C'est d'entrer en soi, là où ne prévaut plus l'éternité.

Mieux vaut ne pas être connu.
Les autres ne se servent jamais de vous autrement que comme d'un décor.
N'être qu'un prétexte dans la conversation de quelqu'un
qui n'a pas plus que ça le goût de vous connaître.
Là aussi ce n'était qu'un mythe.
Une fausse route.
Une mauvaise orientation.

S'entourer d'objets.
Aimer les objets.
S'arrêter dans le silence des objets.

9 février 2001

Terminer le creusage et la redéfinition de ma cave à cannabis.
En 15 jours de travail, plus rapidement qu'initialement prévu,
je me suis créé une pièce de plus dans ma maison.
J'ai retrouvé la cave à vin de l'italien.
C'est ce type d'enrichissement par l'intérieur qui maintenant me satisfait.
Retrouver chez soi les richesses oubliées.
Je n'ai plus le goût de conquérir à l'extérieur de moi.
Mais de prendre tous mes droits.
Une permission majeure ne se demande pas:
on la pratique, pour obliger ensuite à l'obtenir.

10 février 2001

Lancement chez l'éditeur LE TEMPS VOLÉ.
Réginald Hamel, Yvon Boucher, André Goulet et autres joyeux gamins
qui toujours rigolent de cul!
Dans ce monde de crapauds, une jeune auteure étonnante:
Valentine Tremblay.

12 février 2001

C'est ma troisième fixation en 20 ans.
Ma maison.
Le vignoble.
Ma cave à cannabis.
C'est la troisième fois que je rêve devant des photographies de projet.
Mais c'est toujours le même but visé.
Finir par être autosuffisamment bien dans ma peau.

19 février 2001

Au fond, je ne suis pas fidèle.
Ni avec mes hommes, ni avec mes femmes.
Je continue toujours ma route.
Je m'ancre avant tout dans ma satisfaction.
Éliminer les choses qui ne me sont pas utiles.
Dans le calme du très bon cannabis que je cultive.
J'ai désiré la maison que j'ai.
Je me revois jeune chambreur qui serait heureux s'il avait vécu,
sans changer, jusqu'ici et avoir vu ceci.
Le cannabis m'étant comme une forme assistée du mysticisme.
Cela fait maintenant partie de ma maison.

24 février 2001

J'ai vécu jusqu'ici dans une société de déments
systématiquement et scrupuleusement organisés dans leurs délires.
Il m'a toujours fallu suivre le cortège fou.
Leur tare était de vouloir obliger.

26 février 2001

Nous n'avons d'autre choix que de nous raffiner en fourberie.
Notre entourage est un risque.
Un croisement continuel d'armes.
De petits employés craintifs.
Des assistés sociaux qui tiraillent pour leur droit de survivre.
Des vieux gagas qui se croient éternels.
Avec, comme fond de raccordement, une incitation pour tous à la délation.
Être fourbe. Comme les chats savent être fourbes.
Parce qu'ils savent persister.
Ne voyant même pas
que l'on parle d'eux autrement que ce pourquoi ils agissent.
Se tenir à la hauteur de soi.

Je prépare le moyen d'aller mieux me brancher sur leur câble.
Au moins, ne pas payer pour les écouter «parler».
Ils nous tiennent par l'ennui.

Je suis un vieil homme de 60 ans courbé par les vents de mon temps.
Je jouis des derniers moments.
Je ne m'énerve plus. L'univers silencieux des bruits.

2 mars 2001

Au fond, j'en ai arraché toute ma vie.
J'arrive enfin à un peu de bonheur.
Dans 3 mois, je n'aurai plus de dettes,
j'aurai fini de transcrire mon JOURNAL,
ma cave à cannabis entrera en production,
j'aurai un petit revenu personnel,
je ne me sens plus d'obligations littéraires.
Et dans un an s'ajoutera en surplus une petite pension de l'État.
Je peux enfin commencer à savourer ma vie pleinement libéré
de l'obligation des autres, libéré et de la nécessité, et de l'ambition.
Être moi sans aucune autre utilité.

8 mars 2001

Je me méfie de ceux qui ont mission d'instruire et d'enseigner les peuples.

Une idéologie est une restructuration conjoncturelle d'amalgames connus
qui naît et meurt avec son climat.

La Vérité est le cul-de-sac de ceux qui n'ont plus l'âge de croître.

Parce qu'ils se sont donnés mission d'être bons,
ils ont dû bâtir une société de police et de délation.
Ils ont choisi de vivre dans l'envie de la bonté.
La bonté de Dieu.

Au-dessus de la vie, ils ont choisi une abstraction.
Un faux-fuyant à la véritable bonté qui ne peut être que d'être soi.

La succession est seule propriétaire de ce qui est.
Les morts n'étaient toujours que des concessionnaires.

9 mars 2001

Ma soeur refile son appartement à son fils Alexandre
(qui étudie en médecine), et s'en va vivre avec une nommée Louise.
De bourrasque en bourrasque.

19 mars 2001

Promenade. Rue Dorchester. Hydro-Québec.
Je suis un vieux barbu.
Tout le monde me laisse tranquille.
Je suis assis seul sur un banc public au soleil du printemps.
C'est agréable.
Je suis là comme faisant partie du banc.
Les gens passent me voyant sans me voir.
Comme si j'étais seul dans le rôle d'un vieux barbu
assis seul au soleil du printemps sur un banc public.
Comme une pierre sur une pierre.
Un instant sur un autre instant.
Je suis maintenant en vacance de tout.
Les obligations ont gâché ma façon de vivre.
La pissotière de la place Desjardins demeure ma préférée.
On y pisse dans des stèles privées comme au collège.
Beaucoup de gens brisés qui traînent au soleil.
Handicapés. Malades mentaux.
Assistés, chômeurs et vieilles gens.
Je n'ai eu qu'un but dans la vie: celui de rentabiliser ma satisfaction.

Cela coûte une fortune de vouloir conserver une façade victorienne
dans l'agrandissement du Palais des Congrès.
La fausse culture des fonctionnaires.
Les églises anglicanes sont encore là près du Ste-Marie.
Les anglais aussi ont conservé leurs églises.
Nous sommes en chicane de famille.
Comme les juifs et les palestiniens.
Peuples bibliques.
J'écris parce que j'aime parfois me souvenir de moi-même.
C'est tout ce qu'il me reste.
J'aime rester seul.
Je n'ai plus le goût de m'encombrer.
Non plus d'hommes que de femmes.
Rue Mackay.
La boutique minable où j'achetais mes ingrédients
pour fabriquer ma bière.
Je ne me souvenais pas d'avoir été si pauvre.

Le problème de la culture est de ne pas signifier grand-chose.
Une autre génération de choses inutiles est en marche.
La rue Ste-Catherine est comme une rue de New York il y a 30 ans.
Oh! que ce sont de beaux voyages!

Les gens sont simples.
Toujours commencer par leur parler d'eux.

20 mars 2001

Le Québec: une culture étiolée.
(*Notes pour le film de Vincent Guignard sur les collectionneurs de livres*).

Pour mâter 1800-1837, les envahisseurs minoritaires anglais royalistes de droite nous ont livrés au clergé français réchappé de la révolution française qui nous ont privés de lumière de 1860 à 1960.

Aujourd'hui: 140 millions de francophones sur 7 milliards (3%).
Les libraires français ne savent même pas nommer un auteur québécois.
La mondialisation de la culture via l'américaine.
Une culture qui pu l'éternité.
Langevin, Miron, etc. funérailles à l'église.

L'importance mondiale de la culture sera celle des groupes porteurs.

Une idéologie se crée pour une conquête.
Ici: pas de réactions parce que pas d'utilité.
Ici: une culture de capotés:
Josée Yvon attendant dans sa chaise roulante un prix Nobel.

Éducation et collection.
Écrémage et démystification.
1900: Grandbois et autres Millicent...

Un peuple de retardataires, qui ne se définit que par ceux
qui sont déjà arrivés.
On ne nous copie pas.

La mondialisation éventuelle de notre culture devra de toute façon
passer par la traduction...

Le peu de temps d'écoute disponible
obligera à arracher les cultures étiolées de la nouvelle histoire mondiale.

Le Québec: une culture juste pour rire.

22 mars 2001

La culture est le pendant laïc de la religion.
Une forme d'art martial.
Il nous faut trouver un autre chemin.
La majorité, bien qu'alphabétisée, est demeurée illettrée.

24 mars 2001

Ceux qui ont réussi rêvent de s'arrêter.
Mais ils restent embourbés
dans l'obligation de maintenir la valeur de leurs diplômes.
Qui n'était qu'un droit d'entrer dans une habitude.
Apprendre à vivre dans le monde inutile.
Ils nous enseignaient à être bons.
Mais, en fait, ils nous éduquaient à être méchants.

25 mars 2001

Je n'aime pas tellement fumer le cannabis.
La fumée me fatigue comme, jadis, celle du tabac.
Et nécessairement dérange les autres.
Je préfère manger discrètement mon biscuit.
Dans 2 mois, une récolte! qui s'annonce bonne.

31 mars 2001

Nous vivons dans les objets comme si nous en connaissions la réalité.

En pensant devenir éternelle, l'humanité a simplement pu
se rendre historique par les traces pyramidales qu'elle a laissées.

L'erreur vient de ce que l'on décrit avec des expressions vieilles
des conjonctures nouvelles.
Notre langage est essentiellement bibliothécaire.

2 avril 2001

Terminer le vidangeage de la cave à cannabis.
Fin des 2 mois de croissance végétative des plantes
qui y deviennent remarquables.
Début du cycle de floraison. Le système semble bon.

Dans 2 mois commencera peut-être mon autosuffisance.
J'ai pour 10 ans de semences (20,000) que je garde au frais.

La sagesse est individuelle et ne se transmet pas.
Il n'y a que les objets et leur mode d'emploi qui se transmettent.

Jeune, quand je voulais être calme, je fumais la pipe.
Comme celle que je fume aujourd'hui, mais sans connaître le cannabis.

C'est dans la fente, la fissure, que je me retrouvais.
Là, je découvrais l'avenir, l'encore à faire.

La nécessité de se retirer
pour éviter la bousculade des regroupements.
Si chacun le faisait, il n'y aurait pas de problème.
Ce qui ne se fera pas.
Alors...

Il ne me reste au mieux que 20 ans à vivre.
C'est mon seul devoir.
Ma priorité.
Mon seul principe.

3 avril 2001

C'est parce que nous avons été disqualifiés
que nous choisissons la sagesse.

Le pessimisme n'est qu'un langage résiduel de défroqués.

Plus je vieillis, moins je me remets de mon étonnement.
Mourir dans le ravissement.

11 avril 2001

Vieillir.
Je me suis créé les moyens de ma morale.
Et j'ai pris pour Patrie ma mémoire de ma vie.
(La géographie, comme les écrits, n'étant qu'une aide à la recomposition).
Toute ma vie m'est à porter de main.

12 avril 2001

Les sentiers du Parc Lafontaine sont revenus à l'asphalte.
Je retrouve une campagne propre à l'intérieur de la ville.
Ne penser qu'à moi. Ne bâtir que pour moi.
N'écrire que pour me relire demain.
(De toute façon, nous ne pouvons jamais être plus
qu'une phrase dans la conversation d'autrui... et si encore il nous lit!)
Mon JOURNAL, le seul livre que j'aime relire.
Y retrouver mes profondeurs.

13 avril 2001

J'essaie d'atteindre mon niveau maximum de confort.

14 avril 2001

Après m'avoir fait brisé son bail qui ne se terminait qu'en juillet,
après avoir déménagé ses livres et presque tout (sauf les meubles lourds),
voilà que c'en est fini avec sa Louise, (qui, dit-elle, la fout dehors),
et la voilà qui court comme une folle à travers la ville
pour se retrouver un appartement... libre dans deux semaines!
Avant, ce furent une Mireille, une Lara, une autre et une autre.
Folle.
Comme le fut notre père.

17 avril 2001

J'apprends aujourd'hui, par un téléphone de la banque,
que j'ai fini de payer ma maison.

19 avril 2001

Cela m'a pris 30 ans d'effort pour pouvoir revenir
à ce que je voulais déjà devenir.
Rue Poupart. L'école de cuisine transformée en condominiums.
30 ans. Une grande jouissance d'en être sorti.
Rue Saint-Denis. L'Institut de Tourisme.
Claude Laurin, un collègue de ce temps-là, est devant la porte.
À cause de ma barbe, il ne me reconnaît pas.
Les plus simples sont restés.

20 avril 2001

Rien ne m'a été plus difficile que de devoir vivre
dans la moralité des autres.

30 avril 2001

LOGEMENT À LOUER.
Les logements se font rares. L'énervement monte.
Il ne faut pas suivre la procédure légale.
Il n'y a que l'instinct averti et le hasard qui fonctionne bien.
La «liste» d'arrivée doit toujours être trafiquée selon l'impression.
La loi des fonctionnaires finit toujours par faire s'embourber tout le monde. L'État de droit devient de plus en plus le cul-de-sac de tous.
Assurance emploi. Assurance santé. Assurance médicament.
Assurance d'être perdant pour la majorité d'imprévoyants privés.

C'est la plante en nous qui doit diriger notre vie.
Suivre la logique des choses.

2 mai 2001

La vertu n'est pas de correspondre à un diktat.
La vertu est ce que chacun a besoin de faire pour arriver à satisfaire
ses goûts intérieurs, avec plus ou moins de plaisirs ou de contraintes.

4 mai 2001

L'information,
qui prit son développement avec son utilité
au développement du commerce,
est devenue un embouteillage encombrant de commérages
pour alphabétisés attardés.

7 mai 2001

Hier, première pipée de la nouvelle récolte.
Une sommité fleurie qui venait se brûler jusqu'à hauteur de la lumière.
D'une très grande qualité.
J'ai bien fait de creuser.
J'ai ainsi gagné la hauteur de la première phase de feuillaison.
L'étape de floraison y gagne d'autant.

8 mai 2001

«Au nom de la Loi» a remplacé «Au nom de Dieu».
Même fascisme totalitaire.

11 mai 2001

Notre Histoire n'est que celle d'une sortie très lente
de la certitude et de l'intolérance la plus barbare.
Nos idéologies n'étant que des cris de ralliement
dans nos élans de jeunesse et de conquête.

13 mai 2001

J'ai fait une grave erreur en faisant SEXUS.
J'ai voulu convertir les autres.
Il m'en a pris 30 ans pour m'en remettre.
Je regarde maintenant autour de moi.
Je prends davantage ce qui me plaît.
C'est le seul horizon de la morale.

Un tempérament gaspésien est nécessairement guerrier
en arrivant à Montréal.
En fait, je vis une magnifique histoire d'artiste paresseux.
Je ne cesse de me raffiner vis-à-vis de moi.
Me mêler de mes affaires.
Je vis autrement dans mes choses.
Ne pas vivre au-dessus de ses moyens.
La Fontaine et Plessis.
Ancien quartier ouvrier vert et ensoleillé.
Ne pas fixer.
Se laisser regarder.
Les quêteux sur la rue.
Quelques prostituées.
Une odeur de pauvreté et de cul.
L'achat de ma maison est la seule place où j'ai été réaliste pour moi.

La récolte extérieure de cannabis s'annonce mauvaise.
Ma seule exigence dans la vie est d'atteindre mon autosuffisance
intérieure.

Je reviens à mon quartier d'il y a 40 ans
que je n'ai jamais complètement quitté.
Que je fréquente depuis 60 ans.
Ça m'a pris toute ma vie pour sentir que j'habitais ce quartier.

14 mai 2001

Toutes les histoires que les fictions policières nous présentent
sont celles de bandits qui se font prendre.
(Nouvel Enfer).
Les véritables déconnectés du système restent sans histoire.
(Nouvel athéisme).

15 mai 2001

Le côté «légal» est le côté mort, genre cran d'arrêt,
de la progression sociale.

18 mai 2001

Je me repose désormais chaque matin la question:
et si j'allais mourir aujourd'hui.
Je décide de ma journée en conséquence.
Larguer.
Ne retenir que l'essentiel pour soi-même.
Éviter de se laisser envahir.

Je me berce sur mon balcon.
Dans la fraîcheur de l'été.
En fumant ma pipe de cannabis.
Ma vie va de plus en plus épouser ce rythme.
J'arrive à tout point de vue dans ma récolte.
Je suis devenu un vieux monsieur qui fume sa pipe sur son balcon.
J'ai la campagne dans la ville, sous mon balcon.

Au contraire de la première impression, le cannabis rend moins présent,
et permet de tout relativiser sur plus long terme.
Une facilité de retrouver, à travers une sensation présente,
des similitudes déjà vécues.

19 mai 2001

Enfin seul.
Comme j'aimerais le demeurer pour le reste de mes jours.
Tous les gens sont gentils, chacun dans son genre.
Mais je les trouve tous ennuyeux.
Sinon en surface.
Par reflets.
Je n'ai plus la force de bâtir un mensonge ensemble.
J'ai tellement à faire en ne m'occupant que de mes affaires!
J'ai terminé l'inventaire de nos livres québécois,
et un transfert sélectif au garage,
dans une partie bibliothèque emménagée genre salon des refusés.
Poser aussi du pavé uni pour passer dans le jardin de cannabis.
Refais mes 4 locations pour l'année.
J'ai besoin de me réformer.
J'ai l'air d'un père missionnaire devant ma bibliothèque
avec ma longue barbe.
Cette fois, ne m'enseigner qu'à moi.
Un vieux grincheux.
J'ai atteint ma limite d'intolérance sociale.

24 mai 2001

Nous, intellectuels, avons été éduqués au mépris.

Mais toute ma vie je n'ai réussi mes étapes qu'à la deuxième,
même troisième tentative.
Je n'étais pas tellement brillant.
Je ne suis pas une nature forte.
C'est toujours dur à admettre que de n'avoir été que soi.
Mais, que c'est finalement bon d'avoir un peu échoué!
Entre ma naissance et ma mort, j'ai maintenant un parc pour y flâner!

25 mai 2001

Mes voisins.
La veuve McEwen, seule, en pantalon noir, air digne,
avec son sac de la Société des Alcools discrètement sous le bras.

Une dame sous verres fumés se promène de long en large,
avec une pancarte sandwich, devant la maison de Grimaldi.
«Succession Grimaldi, Francine et les autres,
rendez-nous ce que votre père nous a volé!»

Les Levasseur (elle et son postier) se chicanent toujours un peu.
Elle est avare et le fait bricoler pour elle en voulant sauver des planches...

La jeune Véroli a de la misère à faire accepter son nouveau mec à son fils,
raide comme une barre de fer,
tandis que sa vieille mère déparle de plus en plus.

Ailleurs, inauguration de la statue de Jean Drapeau.
Le sculpteur a bien montré (bien malgré lui sans doute),
par la laideur du veston et de la lunette, sa laideur intérieure.

26 mai 2001

Une courte vue et beaucoup de prétention
sont les critères de la «réussite».
Au mieux, par tous leurs efforts, les parents ne font que maintenir
leur progéniture dans leur classe sociale.
L'impression de progrès vient le plus souvent
du simple avancé général de tous.

28 mai 2001

Deuxième récolte intérieure.
C'est vraiment mon cadeau de fête!
Je l'ai faite après avoir mangé un biscuit de cannabis.
Après 2 heures, le voyage commence.
Dense et solide.
Les fleurs se cueillent, au ciseau fin, comme de petites framboises.
Je commence à penser qu'il y en a beaucoup.
De quoi me permettre un voyage par jour pour les 120 prochains jours
avant la prochaine récolte, fin octobre qui, elle, devrait être double
et me permettre mes deux biscuits par jour.
Je n'aurai plus à supporter l'enfumage des poumons par la pipe.

31 mai 2001

59 ans.
Toute ma vie, j'ai travaillé à atteindre à l'art de vivre
qui est de ne rien faire autre que d'essentiel.
L'art de se promener et de fainéanter, dans le nécessaire accompli.

3420 Hogan.
La maison où je suis né.
Je regarde tout autour les autres possibilités
qu'auraient pu prendre mes parents...

*
(*Carte de ma soeur Germaine*).
Cher Yvan.
Je te souhaite encore plusieurs petits «Amédée» à ta porte...
Bon anniversaire.
Désolée de ne pouvoir être présente,
mais nous fêterons cela au resto en juin.
Bises, ta petite soeur qui t'aime toujours même si elle s'exile à NDG...

5 juin 2001

Il n'y a peut-être pas de réalité pour nous.
Nous n'avons peut-être que des impressions de réalité.
Chacun ne peut s'occuper que de son point de vue.
Ne peut continuer que dans le sens de son propre bourgeonnement.
Et notre langage n'est sans doute pas plus signifiant que celui des chats.

6 juin 2001

Une folle passe depuis quelques mois.
Elle arrive tout juste à fonctionner seule.
Mais voilà qu'elle est enceinte!
On devrait stériliser tous les fragilisés.
La tolérance actuelle n'a aucun sens.

7 juin 2001

Un locataire doit faire castrer son chat
parce qu'il découche et fait des folies.
Il aime son chat jusqu'à lui mettre des glaçons pour rafraîchir son eau.

La sagesse après la queue raide.
C'est ce qui m'est finalement arrivé avec l'âge.

9 juin 2001

QUE LIREZ-VOUS CET ÉTÉ? LISE BISSONNETTE.
Avec elle, tout devait se faire vite et de façon boulimique.
Sans véritable jouissance ni profondeur.
Avec toujours le goût d'être remarquée.

13 juin 2001

Retenir des gens leur utilité.
Rue Crescent. Comme la rue Younge à Toronto.
Dans le temps de cette anglaise, Vicky.
Je fumais du hachisch.
Elle me suçait à satiété.
Je me promène sur la rue.
Je les imagine toutes avec ma queue dans la bouche.
Ste-Catheriene/Bleury.
C'est ainsi qu'en 1960, sortant du Ste-Marie, je traversais la ville toujours bandé.

15 juin 2001

Les revenus de l'État sont de plus en plus basés sur la folie des citoyens.
Taxes sur les alcools, les cigarettes, le jeu, l'essence.
Impôt sur le surtravail.
Comme une assurance pour couvrir ceux qui déconnent.

22 juin 2001

Heureusement qu'il y a le passé.
Cela nous permet d'évacuer le surplus de notre existence.

25 juin 2001

La notion de plaisir est une notion simple.

Chacun de nos mouvements
cause des cataclysmes dans les vies qui nous englobent.
Nous ne pouvons faire autrement qu'attirer des représailles.

Ne plus toujours chercher à comprendre.
Regarder les curiosités.

J'oriente ma marche selon mon désir.
Chemins austères.
Chemins qui font bander.
La sortie de l'université McGill est l'un des plus beaux sites de Montréal.
Rue Stanley, 3433, l'Union des artistes.
Là où Olier s'est cassé la gueule.
La dure montée vers l'ouest.

La personnalité est une création personnelle.

26 juin 2001

Fumer me rend les yeux rouges.

Véroly appelle son nouveau mec «mon amour» fort sur la rue.
Le fiston peut bien avoir le corps raide!
Son vrai père vit encore à 10 rues d'ici.

Je suis sur mon balcon comme sur un navire de croisière.
Rendu à ma place de vieux.
Avec l'intention bien arrêtée, si possible, de ne pas aller plus loin.
Le cannabis favorise d'étranges fusions d'impressions.
Je suis ici comme si j'étais sur le boulevard Desaulniers à Saint-Lambert.
Qui avance? moi ou le temps.

30 juin 2001

Il n'y a jamais eu de certitude.
Mais seulement des surexcitations.
Tous ceux qui veulent convertir les autres
ne sont que des haut-parleurs disconvenants.

1 juillet 2001

Le moralisme est en quelque sorte une forme de taxage.

2 juillet 2001

Terminer l'installation de ma cave à cannabis, avec, en ajout,
un placard pour bouturage sous un éclairage néon permanent.
Les plantes en régénération se suffiront d'un mois d'éclairage permanent
qui se fera dans la cave avec le deuxième mois des boutures.
Le tout permettant 4 récoltes par ans, tous les trois mois.

Rue Ste-Famille.
Si j'avais été là, riche et installé comme aujourd'hui, qu'aurais-je fait,
au lieu de ce que j'ai fait.
Réinventer ma vie.

Entre 20 et 30 ans, je ne voulais rien faire d'imposer.

L'argent, actuellement, est la seule religion universelle.

3 juillet 2001

Sur la rue. Ils sont jeunes. Ils nous sourient à rien.
Ils n'ont pas encore pris l'habitude d'avoir l'air bête pour survivre.
Ils sont encore habitués à saluer leurs supérieurs.

Dans notre système, il nous faut toujours bien nous intéresser à une chose
pour réussir à bien la vendre.

5 juillet 2001

Au fond, je me suis finalement conditionné à être heureux ici.
J'ai «atteint le bonheur», cette autre création de l'esprit.
Respirer.
Dans les vagues des feuillages dans le vent.
Jouir.
Dans la frugalité de l'instant.
Vivre en ne prenant qu'un peu de problèmes chaque jour dans mon filet.

8 juillet 2001

Le romanesque, en permettant de plus en plus
de conduites de comportement, s'en va vers l'expression
de notre quotidien réel caché en chacun.

9 juillet 2001

Au garage.
Me berçant près des colonnes de livres.
Près de ma récolte de cannabis.
Le chambreur que j'étais aurait été heureux de commencer là sa vie.
J'aurais été heureux, à la fin de SEXUS, de pouvoir m'y loger,
avec mes livres et ma Vokswagen.
Le cannabis procure une facilité à fixer qui change toutes les perspectives.

Le collège Ste-Marie.
J'ai été éduqué par des gens de secte.
Dans l'imbécillité de leur secte.
J'aurais dû regarder plus tôt autour de moi.

Un building à la place de l'Élysée.
J'avais presque tout compris en lançant ALLEZ CHIER.
Mais je n'avais pas les moyens de m'y tenir.

10 juillet 2001

Vieillir, c'est aussi commencer à parler un langage
que personne ne comprend.
Nos mots ne rejoignent absolument pas la réalité.
L'idée vient-elle de la poussée de l'instinct.

11 juillet 2001

Toujours finir une rencontre en remerciant les gens... de ne pas
nous avoir agressés davantage.
Remercier comme on reprend sa distance.
La principale raison qui fait qu'on vient me voir
est que je loue des logements.
Le reste de ma vie n'intéresse personne.

12 juillet 2001

Ma perception du monde est elle-même une fabulation du monde.
La seule signification de notre vie est de survivre.
Morts, nous nous dissolvons dans une autre répartition des significations.

15 juillet 2001

Devenir le plus individualiste possible, mais en constatant
que ce n'est que collectivement que nous sommes visibles.

16 juillet 2001

Il n'est pas facile de se défaire de l'esprit de conquête
une fois le territoire fait.
Se satisfaire de ce que l'on peut entretenir.
Pour la plupart, nous devons tardivement apprendre à jouir.
Apprécier la splendeur.
De ce balcon.
Devant ce parc.
Ne plus s'attarder aux significations.

23 juillet 2001

Je serais incapable de vivre ma vie sous le regard de serviteurs.
Né pauvre, je me berce sur mon balcon
comme dans le plus beau des voyages.
Là où je peux me concentrer dans un chemin non imposé.
J'ai libéré ma maison du sordide.
De l'irresponsabilité des locataires incrustés dans la pauvreté.
Époque de rénovations et d'évictions.
L'étalement séculier des néo-curés.
Ayant alors comme seul but réel de sortir vivant
de l'effondrement du temple.

Au lieu de trouver «laid», trouver «comment c'est fait».
Trouver ailleurs la porte de sortie.

24 juillet 2001

Agréable de se promener seul au début de la nuit au centre-ville.
Replongeant dans les eaux noires,
dans les traces qu'y a laissé mon passé.
Me promenant dans la richesse archéologique de ma vie.
21 heures. Les boutiquiers ferment leur commerce.
L'atmosphère de nuit.
Les regards plus disponibles.
Denis Vanier, Josée Yvon: complètement fanés
dans la vitrine du Chercheur de Trésors.
De retour à la maison.
Je ramasse le reste des vidanges dans la ruelle.
Simple retour du concierge.

26 juillet 2001

Nous devrons traiter les cultures comme l'on traite le tabagisme,
l'alcoolisme...

27 juillet 2001

Notre seule bonne orientation est celle qui permette de faire se rencontrer notre point de satisfaction avec celui de son financement.

Mes frères et ma soeur sommes tous nés dans des maisons différentes.

Une vie heureuse ne se transmet pas.
Ce n'est jamais une recette, mais un état d'esprit particulier
à la méthode d'acquisition de chacun.

La télévision est aussi stupide que les tours organisés pour touristes.

Quand on s'entend bien, c'est d'ordinaire sur un malentendu.

Le peu de temps qu'il me reste à vivre, je me le garde.

29 juillet 2001

Louer un appartement se fait comme une partie de cartes,
avec jeux de cache-cache derrière le répondeur téléphonique.

30 juillet 2001

Quand je regarde le chat *Mimine* yeux dans les yeux,
je ne trouve plus en quoi je suis supérieur à lui.
Nous sommes là tous les deux à respirer.
Nous sommes de la même coulée vitale.
Nous n'avons rien à faire d'autres que de veiller à vivre.

Finalement, ma fonction sociale est d'être propriétaire locateur
de 4 appartements sur 5.
J'ai comme locataires: un français, un latino, un américain
et un québécois.
Le latino travaille en tourisme pour Air Canada.

Après son départ ce matin, contrairement à l'habitude,
son air conditionné fonctionnait encore.
Deux heures plus tard, un copain (je suppose avec qui il couche)
est parti à son tour.

Mireille s'est vite installé un portemanteau
dans le placard de son côté de garage.
Quand elle veut vraiment quelque chose, elle le fait.

Autre note:
le neveu Nicolas Dumais s'est fait mettre à la porte
du Cégep de Jonquières parce qu'il y était «pusher».

31 juillet 2001

Mimine ne découpe pas le monde de la même façon que moi.
Nous ne partageons le même gabarit que sur certains bruits, certains éclats
qui nous réunissent, par une distraction, sur le même événement.

Regardez les choses historiquement.
Un camion de Molson.
Comment livraient-ils leur bière en 1942.
Suivre les racines.
Voir les choses dans leurs perspectives.
Au travail, je n'avais pas le temps de regarder.

Réclamer la légalisation du cannabis pour les malades,
c'est jouer aux mendiants.
Cela ne me coûte rien.
Je n'ai pas à me justifier.
Je m'y dispose selon ma satisfaction.
J'ai commencé par faire ma bière. Puis mon vin.
Puis mon cannabis.
En fait, on ne vit que pour *ça*.
Chacun s'empresse après le travail pour se retrouver avec *ça*.

30 minutes à pied de chez moi: le 3420 Hogan.
Même cheminée.
Mais les balcons arrière ont été fermés.
La rallonge de la galerie au-dessus du garage a été conservée.
C'est de là qu'a été prise la photo.
Un modeste demi-étage en longueur.
Un 3½ , avec balcon avant sur le matin.
Une fenêtre dans chaque pièce donnant vers le soleil du matin.
En 1942, la maison devait donner sur un champ jusqu'à l'hôpital Pasteur,
après les voies de chemin de fer.
Place De Léry, le mini-développement qui les a sans doute orientés
vers Saint-Lambert.
(*Faux. Après vérification sur des cartes aériennes de 1950,
la place De Léry était encore un champ devant l'hôpital Pasteur*).
Le Parc LaFontaine devait être trop cher avec des propriétaires
comme ce Senécal, propriétaire de 3 tavernes et qui possédait ma maison.
Je cherche des dates sur les maisons.
Mes parents sont passés par là.
Rue Hogan vers le fleuve.
Hochelaga. J'aurais pu fréquenter l'école Saint-Anselme
plutôt que celle de Saint-Lambert.
Ils auraient pu acheter ici s'ils avaient été moins princiers.
Elle avait 27 ans. Une petite fille maigre arrivée de province.
Et lui débarquant d'Europe avec des rêves d'héritage.

1 août 2001

Nous nous reconnaissons d'ordinaire voisins
à un service rendu plus que sur une présentation.
Véroly et le médecin René nous saluent
depuis qu'on a désembourbé leurs voitures de la neige.
Mr. et Mrs. Brown, depuis que j'ai sonné chez eux
pour leur signaler d'éteindre leurs phares d'automobile.
Ce ne sont en général que nos deux voisins mitoyens
que nous reconnaissons nécessairement par frictions cadastrales.

2 août 2001

Le capitalisme a remplacé la monarchie de droit divin.
Il possède ses pouvoirs, y compris celui de la transmission héréditaire.
Il se maintient en place par le simple volume de ses transactions.

3 août 2001

René Lévesque a brisé l'élan,
en ralentissant la course de l'indépendance du Québec.

4 août 2001

Je me souviens des recherches sur l'athéisme menées par des curés.
Maintenant ce sont des fonctionnaires qui n'ont pas la pipe à la bouche
qui se penchent sur la légalisation du cannabis.
Le cannabis est calmant, en ce sens qu'il me rend satisfait là où je suis.
Le cannabis est tonifiant, en ce sens qu'il me redonne toujours
le goût d'entreprendre quelque chose.
C'est comme s'habituer à être riche de ce que l'on est.
La vie n'exige plus une promotion.
La nouvelle récolte (après seulement un mois de floraison)
a un goût piquant sur la langue.
En fait: un goût encore *vert* comme dans le vin nouveau.

C'est d'abord moi maintenant qui décide
qui je laisse entrer comme locataire dans ma maison.

Nous sommes dirigés en tout par des néo-curés irresponsables
qui veulent que nous fassions ce qu'ils ne font plus très bien eux-mêmes.
Prendre le large de ce qui oppresse.

Le cannabis me ramène toujours dans mes souvenirs.
Je prends plaisir à retrouver ma trace.
Comme une bête.

Dès leur arrivée dans une ville, les immigrés retrouvent rapidement
le quartier de leur niveau social.
Se forment ainsi des ghettos de tendances lourdes.
Je me souviens que mon père m'avait dit à son dernier téléphone:
«Tu t'es acheté une grosse maison».
Je comprends maintenant mieux ce qu'il voulait sans doute dire.
Papineau/Sherbrooke.
Ange-Aimée aussi habitait là avant de se marier avec mon père.
J'écris leurs traces qui autrement n'ont plus d'existence.
C'est une façon à moi de me réconcilier avec eux.
Parc Lafontaine. Je retourne à la maison. Très beau voyage.
Première récolte de sommités fleuries se brûlant aux lampes.
Le cannabis m'est une façon de me réajuster avec la vie.

5 août 2001

J'arrête d'accumuler des coupures de journaux
qui ne me seront jamais utiles.
L'information nécessaire à l'action ne circule pas.
Les médias présentent de mauvais dossiers.
Un énorme vrac de disparités dès lors insignifiantes.
Ce sur quoi je ne peux agir ne me regarde pas.
Me désencombrer l'esprit.

6 août 2001

Nous sommes dirigés par des politiciens frileux.
Le débat autour de la légalisation du cannabis en est un exemple.
Même la revue de droite *The Economist*
demande maintenant la fin de la prohibition.

The Economist has always taken a libertarian approach.
It stands with John Stuart Mill,
whose famous essay «On Liberty» argued that:

«The only purpose for which power can be rightfully exerciced
over any member of a civilised community, against his will,
is to prevent harm to others.
His own good, either physical or moral, is not a sufficient warrant.
He cannot rightfully be compelled to do or forbear because it will be
better for him to do so, because it will make him happier, because,
in the opinions of others, to do so would be wise, or even right.
These are good reasons for remonstrating with him, or reasoning
with him, or persuading him, or entreating him, but not for compelling
him, or visiting him with any evil in case he do otherwise.
Over himself, over his own body and mind, the individual is sovereign».
This survey broadly endorses that view.
But it tempers liberalism with pragmatism.
Mill was not running for election.

7 août 2001

Après un accroc entre voisins, on finit généralement par se resaluer,
sans plus, sachant que nous devons continuer ensemble.
On doit trouver le moyen de continuer à dormir tranquille
à 30 pieds l'un de l'autre.
La densité de population densifie les territoires.

En général, les quartiers d'une ville sont morts.
On ne peut y parler à personne.
Il ne s'y passe presque rien, sinon des déplacements d'objets.

J'ai passé 10 ans de ma vie à montrer à des restaurateurs comment calculer leur prix de revient et comment faire leur tenue de livres comptables.

Une nouvelle relâchée des asiles circule dans le quartier.
On ne peut que la reconnaître avec son chapeau jaune
style charleston 1920.
La difficulté d'être embourbée.

11 août 2001

Les grandes idéologies
naissent de ce qu'elles apprennent à mentir au pouvoir.

12 août 2001

Nos croyances ont jusqu'ici donné lieu à nos règles de conduite.
Nous ne cessons pas d'agir en fous.
Mais notre vie a l'importance des feuillaisons.
Une fois terminée, elle retourne au recyclage.
Au lieu des sépulcres ostentatoires,
finissons au moins en engrais ou en moulée.

13 août 2001

J'aime vivre dans mon irréalité.
Enfin de retour aux biscuits de cannabis!
Un emportement venant du plus profond de l'intérieur.
Fumer m'encombre, brûle les poumons, et dit tout aux voisins.
La récolte commence!
Oh! comme la distribution des prix de ma jeunesse!

Je suis un vieux à la retraite.
Je travaille sur ma maison, sur quelques écrits
et à la culture de mon cannabis.
La première me permet de survivre.
La dernière, d'apprécier.

Rue de la Visitation.
Des vieux qui sortent endimanchés d'une sorte de cafétéria religieuse
pour pauvres.
Autrement, on ne les voit jamais.
Rue Ste-Catherine.
L'heure du dîner.

Les travailleurs au soleil.
Ils sont là, comme enchaînés par des anneaux de fer, par les couilles, les seins, le nez, les babines.
On ne leur parle pas.
Ils ne se parlent entre eux que par 2 ou 3 de la même compagnie.
Comme dans un camp de concentration.
Le progrès de l'esclavage.

Je dîne en ville aujourd'hui.
D'abord une glace recouverte de chocolat.
Ensuite une frite sur St-Laurent.

Montréal Métropolitain, nouveau quotidien gratuit sur la rue.
Les jeunes libéraux y disent: «Non à la Mari».
Le genre de néo-curés cons qui rêvent de nous diriger!

15 août 2001

Linda Poisson.
Revue sur un banc du Carré Saint-Louis devant l'Institut.
Le débit de vacarme ininterrompu (potins, faits divers)
qu'il faut franchir durant des heures avant d'atteindre ... sa bouche.
J'ai trop de misère à obtenir mes 2 jours pour moi par semaine.
Il ne faut pas les gaspiller.
Ne pas refaire signe.
J'ai, en un intérieur secret de ma maison, comme chez les Indo-européens, une tombe où la flamme sacrée me procure le ravissement.
Les deux genres ne pourraient se mêler.

17 août 2001

Mes parents épiaient les voisins, les objets nouveaux qu'ils achetaient.
L'égalitarisme épuisant des banlieues.
Me promener.
Rêver la ville. Les couches successives de construction.

Les punks.
Les jeunes sans avenir des quartiers pauvres.
En 1960, on les appelait “beatniks”.
En 1967, on les nomma “hippies”.
Mais toujours le même groupe: jeunesse, drogue et pauvreté.

Un vieux de ma rue qui m’interpelle toujours par un «jeune homme!»,
me demande ce qu’est devenu un autre vieux du même âge,
avec un petit chien qui jappait toujours.
Mireille et moi l’appelions «le peintre.»
En fait, nous l’appelions tous par des surnoms.
Ce n’est souvent qu’après quelques années d’absence
que quelqu’un note ici notre disparition.
Notre solitude est ce que nous apportons tous sur la place publique.

Les colonnes grecques de la bibliothèque de la ville de Montréal.
La vacuité de la culture.

Un vieux couple. Mireille Baillargeon et moi
sommes devenus une série d’habitudes ensemble.

21 août 2001

Récolte extérieure prématurée.
Histoire de damer le pion aux planteurs qui sont revenus sur le terrain.
Sans doute des voisins adolescents.
Ils ont cueillit 2 des 6 plants.
J’ai pris le reste, un total de 300 grammes frais.
Une dizaine de sacs.
De quoi me satisfaire à 2 biscuits par jour pendant 60 jours.
De quoi oublier mes mauvais semis.
Mais rien de comparable avec la récolte intérieure qui sera prête
à la fin de septembre.

27 août 2001

Les livres sur la rentabilité économique seront les livres que l'on jettera demain au même titre que les livres d'apologétique écrits en latin.

30 août 2001

L'entrée dans un voisinage
commence par un surnom, mi-moqueur, mi-entendu,
mi-rejet, mi-acceptation.

3 septembre 2001

Je regarde.
Comme le dernier coup d'oeil.
Une dernière fois.
"Exposition Parc Industriel.
Action terroriste socialement acceptable".
Avec le temps, les objets perdent leur signification.
Bains, réfrigérateurs, haut-parleurs jetant des prononciations
sans aucune signification.
À part le fait d'avoir marqué un territoire.
Ce que nous aurons produit le plus sera ce que nous serons devenus.

Nous vivons dans une civilisation valorisant la propulsion du déplacement dans des carapaces blindées.

Cette étrange habitude qu'ont les humains de manger assis face à face.

Toutes nos activités sont d'abord basées sur la survie, puis sur les drogues.
Les classes sociales se structurent autour du contrôle.

Je regarde le paysage passer à la fenêtre.
L'automne arrive maintenant.
L'air frais entrant par la fenêtre.

6 septembre 2001

Une vieille folle. Depuis 20 ans. Elle est revenue au Parc.
Après un long périple d'essais de réinsertion.
Avec sa bicyclette d'enfant qu'on lui avait alors donnée
et qui la raccroche toujours.
Elle mange assise sur l'herbe entre les insectes et les feuilles qui poussent.
Indépendante dans sa folie.

Début de la récolte intérieure.
Laisser plus de la moitié sur pied pour redonner 2 semaines de lumière
aux fleurs encore blanches.

7 septembre 2001

Parler à Dieu, à son chien, ou à soi-même revient au même.

8 septembre 2001

Nous vivons dans l'illusion des relations sociales.
En réalité, nous passons les uns à côté des autres
comme enfermés dans des langues étrangères.
À peine y a-t-il parfois un contact réel d'une certaine durée.

9 septembre 2001

C'est la faim qui nous donne l'impression de ne pas être seuls.
L'état statique n'existe pas. Nous sommes refoulés, ou refoulants.

10 septembre 2001

Nous vivons dans un festin continuel de prédateurs.
Au fond tout système scolaire n'est qu'un vaste exercice de coercition
de la vitalité incontrôlable.
L'école apprend à discuter pour gagner dans l'ordre.

11 septembre 2001

Devant des télévisions en vitrine, on ne parle aujourd'hui
que de la destruction du World Trade Center.
L'Amérique bascule dans le fascisme des guerres de religion.
Toute contestation sera désormais réprimée de façon catégorique.
L'Islam arabe a décidé de perdre la guerre sur un coup d'éclat.
Même les russes travaillent dorénavant contre eux
avec les américains et les européens.

12 septembre 2001

Le retour des Bush au pouvoir...
Même scénario qu'avec Saddam Hussein l'agresseur qui fit
que les États-Unis ont envahi en permanence l'Arabie Saoudite.
Maintenant: aux américains le pétrole de Kaboul!
La Presse exulte! elle servira carrément à faire passer les ordres
au lieu de devoir se cacher sous le respect d'une loi anti-monopole.
On nous montre maintenant clairement
de jeunes Palestiniens exultants de joie.
La politique à venir est claire.

13 septembre 2001

Enfin revenu à la régularité de mes 2 biscuits de cannabis par jour.
Après le déjeuner et après le dîner.
Avec, si la récolte intérieure reste stable,
un autre pour les soirées spéciales.
Cela fait maintenant partie de ma solution philosophique.

Il ne semble pas y avoir de vérité,
mais des circonstances expliquant les choses.
C'est ma façon même de penser qui était fausse.

14 septembre 2001

Aucune oeuvre ne vaut au point d'occulter les autres.
L'ère restreinte de la performance nous a réduits
à nous décevoir nous-mêmes.

Nous en sommes à détourner l'éducation
dans une aliénation par la culture.

La réussite, c'est de pouvoir tout lâcher.
Me berçant sur mon balcon dans la splendeur de l'automne.
Je suis entré dans le mode de vie de ma vieillesse.
Et finalement bien d'être rendu là.
J'occupe un petit poste social de propriétaire concierge.
Je vis du passage des autres dans mon immeuble.
Je les préfère jeunes
et en voie de s'acquérir pour eux-mêmes un espace à eux.

Il faut se garder, socialement, des chemins neutres.
(Ce qui oblige d'interdire toutes les intolérances radicales).

Il n'y a rien de véritablement intéressant.
Je n'ai trouvé jusqu'ici que des culs-de-sac.
Savoir finalement en aménager un.
Comme le chat qui, d'un coin de fenêtre, fait son bonheur.

17 septembre 2001

Mireille a dû passer un examen de sa largeur de vision
pour son permis de conduire.
Je ne l'ai jamais vue si nerveuse, oubliant tout.
Avant, et après l'avoir réussi.
Tout son mode de vie dépend de son droit de conduire son auto.

18 septembre 2001

Comme nous n'avons que très peu de pensées,
ce sont celles qui circulent que nous répétons.
Mes parents pensaient dans le mode des catalogues de chez Eaton's.
La vie n'est qu'un continuel déplacement du problème.

19 septembre 2001

Tout ce sur quoi je ne peux avoir un exercice réel, m'encombre.
À la rigueur, accepter d'en recevoir une courte information.
Pour se tenir au courant de la tendance.

23 septembre 2001

La troisième récolte intérieure de cannabis fut de 900 grammes frais.
22 sacs. Répétable 4 fois l'an.
Soit un biscuit (5 gr frais) après chaque repas.
J'entre dans un monde qui sera mieux équilibré.
Silence. Autosuffisance de petit propriétaire concierge.
Calme des mises en ordre de la mémoire.
C'est peut-être cela qu'ils appelaient: «le Paradis à la fin de vos jours!»

Librairie LE CHERCHEUR DE TRÉSORS.
Denis Vanier et Josée Yvon jaunissent toujours ensemble en vitrine.
Une pauvreté qui continue.

Ne travailler que pour son intériorité.
L'ITHQ (Poupart) m'a dépouillé de ma prétention.
Aperçu l'autre jour Blacquière, vieux, courbé, boitant,
vieux fonctionnaire alcoolique.
Marcher maintenant dans l'automne.
Un autre fou circule depuis quelque temps dans le parc.
Il me ressemble, vieux, maigre, courbé, poilu, vêtu de brun, perdu.
La raison est nécessairement conformiste.

24 septembre 2001

Une société se forme dans une langue
qui exprime un certain nombre de croyances. Tout y est lié.
Nos universités valent bien les Institutions coraniques.

Les vedettes médiatisées ont succédé aux saintes.
Une nouvelle religion a déjà pris le relais des anciennes.
Vivre athée aujourd'hui.

Nous vivons tous dans notre subjectivité qui est presque totale.
Les vérités universelles découlent de principes théologiques,
non de notre vécu.

29 septembre 2001

Nous vivons dans une déviation pour les simples.
Après Mom Boucher, notre motard criminalisé,
c'est Ben Laden, le terroriste islamique.
Les journalistes, comme les petits curés d'hier, transmettent la bêtise
comme vérité par une personnalisation du concept.
Cette réduction du réel ne me regarde pas.
Chaque civilisation installe une folie qu'elle tient pour vérité.

J'avais oublié que j'étais à ce point malheureux dans ma famille,
que je ne peux pas vraiment encore les sentir aujourd'hui.

Seul.
Carré Dominion.
On creuse les tombes.
Des touristes allemands font signe à un écureuil avec une feuille.
Pour le filmer dans sa faim.
Touristes «fonctionnels» qui se promènent béatement dans L'Empire.

30 septembre 2001

Le maintien de la propreté de la ruelle
nous ramène sans cesse aux problèmes de voisinage.
Il y a toujours quelqu'un qui finit par s'y vidanger sauvagement.
Et comme la municipalité tarde toujours à ramasser,
il y a toujours une colère sourde.
Chacun veut y réglementer... les autres.

4 octobre 2001

Nous, dits «intellectuels», avons tendance à être crottés.
Je me rappelle la maison plus ou moins mal entretenue des Albert Angers
à Saint-Lambert. Ma maison et celle de campagne de Mireille.
Alors que les plus conformistes astiquent à qui mieux mieux.

5 octobre 2001

Nous sommes obligés de vivre dans la problématique des autres.
Mais chacun se promène dans son blindé mobile, regardant avec distance,
pour éviter le plus possible d'être confronté.

6 octobre 2001

La fausse démocratie ne vient pas d'un mandat de quartier,
mais d'un parachutage de parti.
La démocratie véritable n'est qu'un mot du dictionnaire.
Faire attention aux mots.

7 octobre 2001

Nous passons le plus clair de notre vie à satisfaire nos glandes et organes.
L'objectif de la vie n'est ni d'avoir raison, ni d'être meilleur,
mais tout simplement d'avoir réussi à obtenir et à garder une place
qui nous convienne.

Le langage alphabétique est comme les premiers microscopes.
Il ne montre presque rien d'autre que son champ de restrictions.

Une philosophie post-fascisme, post-religieuse et post-certitude,
ce qui est du pareil au même.

Graffiti.
Près de mon ancien Ste-Marie.
Open your eyes!
the society you support
is a bomb in itselph
Break away,
regain your freedom,
yourselves.
Mieux que la leçon fasciste des jésuites.

16 octobre 2001

Au meilleur moment du cannabis,
ce n'est plus moi qui compose ma vision.
Les dimensions s'étirent autrement.

Marche. J'ai pris un coup de vieux.
J'ai pris un tour de rein en ouvrant une porte du garage.
J'ai besoin de m'asseoir d'un banc public à l'autre.
Découvrir la ville par ses bancs!
Viendra le jour où je devrai écourter mes promenades.
Guerre contre l'Afghanistan.
On ne peut vivre longtemps dans la contradiction.
La Bible oblige aux croisades.

Vivre sans vérité dans les voies toujours à explorer davantage.
La vérité n'est qu'un concept pour traiter d'autres concepts très simples.

Notre histoire progresse d'une mauvaise foi à l'autre.

22 octobre 2001

Le bonheur réside dans la capacité de régler le renouvellement continuel de nos problèmes.
Une maison est une série de problèmes de rénovation
qui reviennent de façon rotative.
L'erreur est de confondre le bonheur avec les accalmies.

Il faut avoir tout autant les moyens de sa culture
que la culture de ses moyens.

23 octobre 2001

Le temps arrive de ne plus entreprendre
en espérant pouvoir finir une tâche.
La fatigue, la solitude, et aucun ami.
Il ne me reste que Mireille et peu d'énergie pour continuer.

28 octobre 2001

Comme me le répète depuis 20 ans mon réparateur de fournaise:
- Il faut mettre toutes les chances de son côté.
  C'est le mieux que l'on peut faire.

C'est le sens même de la morale.

29 octobre 2001

La culture est en train de remplacer la religion.
On l'enseigne dans les écoles, on la répand dans les médias,
on la personnalise par le vedettariat.

1 novembre 2001

Ce n'est pas d'être éternel qui nous intéresse,
mais de pouvoir encore devenir.

Le passé que l'on retrouve nous semble dépassé
et le présent qui s'éternise ne peut longtemps durer.
Nous ne sommes pas génétiquement conçus pour l'éternité.

C'est le retour quotidien à la maison qui nous en fait le réel propriétaire.

3 novembre 2001

C'est par le recours à l'étude de l'Histoire
que je vais pouvoir orienter la fin de mon Grand Livre.

L'histoire de la littérature québécoise est un cul-de-sac, un garde-robe.
J'ai besoin d'étudier quelque chose qui porte plus loin.

Historiquement, je n'existe pas.
Je n'ai donc besoin d'obéir à personne.

Les religions semblent être les rêves de jeunesse de l'humanité.
Il y aura des réalisations étonnantes.

On vit comme une bande d'énervés sans vraiment de mémoire.

Vivre quelques millénaires par régénération organique.
La seule éternité praticable.

Tout langage n'est qu'une approximation de l'expression.
Je suis fatigué de toujours devoir atteindre le langage.

La socialisation est un phénomène réducteur.

Deux jeunes hommes.
- Tout le monde a besoin de sexe.
- Oui, mais il y en a qui n'en ont pas.
Répliqua l'autre d'un air désolé et compatissant.

5 novembre 2001

Ce que mon Journal me donne de plus précieux, c'est de m'aider à revivre mon passé qui me revient par grandes bouffées de réjouissances.
À moins de monnayer ses services, ce n'est jamais pour autrui que l'on écrit, mais pour se souvenir de soi.

6 novembre 2001

J'entretiens la maison (les plantes, la disposition des choses...), mais ce serait, si la maison était vide, du pareil au même.
Comme l'ordre empoussiéré des pharaons.

Écrire un livre de réflexions structure l'auteur.

3518 De Bullion.
C'est là que pour la première fois, j'ai mangé un biscuit de cannabis.
C'était des fleurs grossièrement concassées
(au lieu d'en faire une mouture), une impression de manger du foin sec.
Une américaine de LOGOS.
Je me souviens de la profondeur du voyage.
Hommage.

Seul.
Me permettant un voyage. Métro. Autobus. Saint-Lambert.
Rue Lorne. L'Académie Saint-Michel.
L'église catholique où j'étais enfant de chœur.
Rue Victoria. L'énorme maison toujours là de François-Albert Angers.
Boulevard Desaulniers. La vigne de mon enfance a été arrachée.
Rue Notre-Dame. La maison de Jeanine Corbeil.
Boulevard Desaulniers. Le chemin de tant de retours de l'école.
La maison des Darche.
Rue Maple.
L'ancienne épicerie du coin *Rainbow Market* a été reconvertie
en simple maison.

Tout est si proche.
332 Maple. Il n'y a plus les mêmes arbres qu'à l'époque.
Un homme jeune entre à côté chez notre vieux voisin anglais,
monsieur Thomas.
La maison des Lussier.
La maison de Ned, de Denise.
La maison des Lapointe.
La maison des Boutet, 319 Walnut.
On jouait dans les champs des 333-345.
Le 316 Green n'est plus le même.
Les rues de l'Halloween de mon enfance.
Avec des citrouilles aux portes des maisons.
Comme aujourd'hui.
Un monde cossu, maquillé.
Nous avons dû effectuer un net recul social.
Devant le 383 Maple, là où j'ai fait la bêtise
de crever l'oeil d'un oiseau avec mon revolver à plomb.
Regret.
Profond regret.
De mon passage, ni jardinage, ni bêtise, rien n'a été retenu.
En route vers la maison des LeTellier.
Rue Logan.
La petite enfance.
L'École des Saints Anges fête ses 75 ans.
Là où le premier jour d'école, j'ai pissé dans ma culotte.
Une flaque sous le siège,
au point qu'on m'a renvoyé pleurant me changer à la maison.

Refaisant le chemin.
Univers de banlieue dépendant de revenus d'ailleurs.
Vers la maison des LeTellier.
Retrouvant comme l'habitude du chemin.
Les mêmes maisons comme point de repère.
147 Walnut.
Rien n'a changé. Les dalles du patio.

Devant le cimetière.
Ils ont déplacé l'entrée sur Walnut, mais les arbres de l'ancienne entrée sont restés en ligne droite sur le gazon.

MORNARD
Anne-Marie Fournier
1916-1961
Épouse de René Mornard.

Personne d'autre.
La liste s'arrête là.
On n'a pas fait inscrire Gertrude Savard, notre vieille bonne,
qui y est aussi enterrée.
Famille éclatée en plusieurs cimetières.
Notre père ne nous a appris qu'à éjaculer notre nom en haut de liste.
Sans suite logique.
Ni de coeur.
Ni d'argent.
Échec encore lourd à porter.
Une rage profonde.
Une envie de mordre.
La difficulté d'avoir eu deux têtes brûlées comme parents.
Tiffin Road.
Ici commençait leur mépris des quartiers pauvres.

7 novembre 2001

Retour dans les allées d'arbres du Parc Lafontaine.
Dans le jaune éclatant de l'automne.
Je me suis bâti ici quelque chose de plus solide qu'à Saint-Lambert.
Je vis dans une autre logique.

10 novembre 2001

Les jeux sont faits, rien ne va plus...
C'est ainsi que doit aller chaque culture de cannabis.
Il faut toujours remettre à plus tard l'encore perfectionnable,
et se résigner à laisser aller la récolte.
Observer les plantes.
Les suivre en quelque sorte.
Nos théories nous empêchent souvent de voir.
Ed Rosenthal du HIGH TIMES 1993.
Un pionnier.
Why buy pot when it can be produced this easily for free.
La supériorité pédagogique
de montrer des exemples de cultivateurs différents.
Les photographies, souvent plus que les explications codées,
nous indiquent des chemins.
Le guidage par plusieurs exemples.
Moins critiquer que faire visiter.

12 novembre 2001

Je travaille à l'entretien des significations.
C'est normal que l'histoire de la philosophie
ne débouche que sur l'épistémologie.
Car le problème est *dans* le mot lui-même
qui ne contient d'autre que ce que nous y convenons.

15 novembre 2001

Voilà. C'est fait.
DICTIONNAIRE DES POÈTES D'ICI est arrivé en librairies.
J'y suis. Et bien décrit par Réginald Hamel. Quelle belle épitaphe!
L'adolescent que j'étais aurait aimé ceci.
C'est fait. Mais bien autrement que je ne l'imaginais à 16 ans.
Car jamais, à 16 ans, je n'ai pensé figurer à côté de Grandbois
(que je ne connaissais même pas).
Ce n'est que Claire France qui avait alors un succès dans LA PRESSE
que j'enviais! C'était là toute mon ambition!
C'était le poids de ne pas avoir eu de parents *devant* moi.
Comme le neveu Nicolas Dumais dont le texte fut aidé en publication par
sa mère qui connaissait François Poupart directeur de la collection poésie
des Intouchables, et dont la biographie parue dans
le *Dictionnaire des poètes d'ici* parce que je l'avais signalé à Hamel.
L'égoïsme épouvantablement beau de tout ce qui est jeune.

18 novembre 2001

Le port de la burka chez ma mère. Elle devait se cacher complètement
sous le nom de mon père. Elle n'avait eu que tout récemment le droit
de signer seule légalement sur un compte de banque.

19 novembre 2001

Il nous faudra bien admettre que tout ce que nous tenons pour vrai
dans la pratique est faux dans son explication.
Mais comme ce sont toujours des maîtres de la répétition qui tiennent
le haut des minarets, *la vérité doit passer sous eux*,
en marcottant sous les différents régimes doctrinaires.
Nous vivons emprisonnés dans des carcans dogmatiques.
Apprendre à vivre dans la liberté d'hypothèses,
dans les respects d'une connaissance évolutive. Un meilleur point de vue.
Les professeurs ont l'art d'enlever tout relief.

22 novembre 2001

Navire.
La maison est à nouveau prête pour l'hiver. Toiture refaite.
Tout est toujours rotativement à refaire.
La simple satisfaction de pouvoir encore tenir la mer.

27 novembre 2001

Chaque civilisation est une oeuvre d'art.
De l'une à l'autre, nous reconnaissons le soleil, la lune, un cheval.
Mais jamais autre chose qu'une date.

Je ne m'intéresse plus à ce que sont les choses,
mais à ce que je peux en faire. Utiliser. M'occuper de mes affaires.
Le reste, quelle que soit la réponse, n'a toujours aucun sens.

30 novembre 2001

L'égoïsme le plus total est encore trop *généreux*.
Je suis finalement arrivé dans ma vie.

10 décembre 2001

Rénovation de ma cuisine. Avec Mireille Baillargeon.
Depuis 20 ans, nous nous entendons bien dans la rénovation d'immeubles.

14 décembre 2001

Je fais partie des *maudits* de ma société.
Éventurel, Buies, Borduas.
Tous bannis par la secte pour une insignifiance!

15 décembre 2001

L'espace et le temps sont des instruments pour penser,
pour situer l'état de vibrations que nous ne cessons d'être.
Ce ne sont pas les idéologies qui sont importantes,
mais l'espace qu'elles libèrent entre elles.
Le langage est avant tout une classification.
Mais un principe est un dictat qu'il faut personnaliser.

22 décembre 2001

Une pleine page du DEVOIR sur Gaston Miron.
Sa dernière femme réussit à y marquer sa place...
La machine conformiste intègre facilement ce genre de délirant pauvre
en mal d'être institutionnalisé, et qui le disait bien.

25 décembre 2001

Fête de famille. Ma soeur vieillit. Un durcissement brusque du visage.
La soeur de Mireille fut aussi de la partie.
Même le neveu Nicolas téléphona de Taïwan où il enseigne l'anglais,
et commence à apprende le mandarin.

27 décembre 2001

Malgré l'hiver, les 2 folles restent comme à leur poste.
La plus vieille s'est installée dans une fausse entrée.
Dès 7 heures ce matin, elle fumait une cigarette,
emmitouflée dans ses couvertures.
L'autre, plus près de la quarantaine, semble toujours attendre
au coin d'une rue avec ses valises sous le bras.
Comme oubliée après le party...

31 décembre 2001
Je ne développe pas une théorie. Je développe ma pratique. Il n'y a qu'ici.

2002 60 ans

3 janvier 2002

J'ai été le premier au Québec à prôner la légalisation du cannabis.
Allez chier, juin 1969.
Avant *Mainmise*.
Là aussi j'étais *en avant*.

5 janvier 2002

Ma cave à cannabis sent bon le bonheur.
Ma 4ième récolte intérieure sera assez bonne malgré mes premières expériences de bouturage qui n'étaient pas encore à point.
Ce sont quelques-unes des plantes régénérées qui donnent avec férocité.
À la récolte, ne couper cette fois que les fleurs.
Régénérer le reste.

8 janvier 2002

Il n'y a pas *une* vérité.
Chaque génération doit refaire ses guerres de religion
afin d'imposer la sienne.
C'est par un élargissement de la réalité que se dissipent les contradictions.

9 janvier 2002

Ramassé un autre chat abandonné.
Faible et puant.
Miaulant dans le froid depuis déjà 2 semaines aux alentours de la maison.
Dormant dans les recoins. Se détériorant. Un roux.
Ti-roux.
(*Atteint de leucémie, nous avons dû le faire euthanasier*).

10 janvier 2002

Heureux qui, comme moi, peut se promener à volonté
dans presque tous les lieux de son passé.
Toute ma vie, je me suis fait un petit monde à moi,
et maintenant je m'y promène heureux.
Refaire le chemin.
Comme s'il y avait encore un printemps devant moi.

11 janvier 2002

Personne n'est bon.
Personne n'est méchant.
Mais chacun est, selon le jour, selon l'année, un peu plus ceci
ou un peu plus cela.
Outre les cas d'extrême nuisance, rien ne sert de légiférer, de punir.
Plutôt orienter, par publicités, la tendance.
C'est la probabilité moyenne qui établit la réalité.
L'intolérance n'y change rien.
Nous sommes peut-être porteurs de différences
pour l'adaptabilité de l'espèce.

12 janvier 2002

Nous avons été éduqués par des gens misérables
qui s'étaient adaptés à leur misère.
Le bonheur exige de modifier le sens d'une quantité de mots
où l'âge mythologique a laissé d'importants dépôts.
Ce n'est que la moyenne de probabilité qui donne l'impression de lois.
Dans une même culture, d'une génération à l'autre,
nous avons *l'impression* de parler la même langue.
Nos certitudes ne valent que pour les besoins de la vie pratique.
On a imaginé un monde.
Mais nos principes sont trop consistants.
Accepter de vivre avec la conscience des marges d'indétermination.

13 janvier 2002

Mais qu'est-ce que la mémoire?
Est-ce elle qui crée, non la vie, mais l'existence.
En 40 ans, je me suis créé mon quartier.
Les quartiers imposés n'ont jamais eu prise sur moi.
Les découpages politiques ne sont pas les miens.

16 janvier 2002

Passer 3 jours dans ma cave à cannabis: 4ième récolte, 15 onces.
Au lieu de récolter toutes les branches, je ne cueille maintenant
que les fleurs, laissant le reste à la régénération.
Un an, jour pour jour, après la première des premières
qui n'en donna que 4; la deuxième 12; la troisième 22.
L'affaire progresse bien. L'organisation est en place.
Reste à l'améliorer lentement par l'expérience.
Une plante régénérée a donné à elle seule 4 onces.
Elle a dû rejoindre la nappe d'eau à 4 pouces sous son pot.
L'avantage des pots sur la culture en pleine terre
est de permettre de ne plus déplacer ce plant jusqu'à sa mort
tout en pouvant déplacer les autres.

18 janvier 2002

J'habite de plus en plus mon territoire.
Un territoire où je trouve mon autosuffisance.
Être calmement une résistance.
Il nous faut fonctionner.
C'est la seule raison de la morale.

24 janvier 2002

Rue Hôtel de ville. BAZOU restaurant.
Le restaurant végétarien est toujours là sous un autre menu.
C'était avant l'Institut.
Sans diplôme, je m'y serais acharné.
J'y serais peut-être encore à faire cuire des légumes.
Le temps de Caro St-Onge.
Le 2043 Sanguinet affreusement rénové.
Ontario-St-Dominique.
L'ancien poste de police où j'étais enfermé au temps de SEXUS.
Maintenant désaffecté pour faire place à des condominiums.
Au fond, j'ai gagné.
Le bonheur de se promener en paix dans sa victoire.

25 janvier 2002

Marie-Victorin n'a rien compris dans sa description du cannabis:
«les feuilles renferment un suc narcotique».
Feuilles au lieu de *fleurs*.

«Mon petit monsieur», «Le bonhomme», voilà qui je suis devenu.
Ce que Mireille dit de moi:
bavard le matin, taciturne le reste de la journée.
Un bon portrait de soi ne peut être vu que par les autres.

Le cannabis ranime la mémoire du long terme,
mais cause des blancs de mémoire dans le fonctionnement immédiat.

2 février 2002

On nous encombre de nouvelles qui ne nous concernent pas.
S'occuper de ses affaires.
Laisser les autres commérer.
Vivre comme à double fond.

5 février 2002

Nous sommes un feu d'artifice de vérités.
Chaque civilisation est truffée de petits curés ébahis
qui veulent en montrer aux autres!

6 février 2002

Chaque fois que nous nous sommes rapprochés,
ma soeur Germaine et moi,
j'ai senti comme un rebondissement qui me poussait à la réserve.
Il n'y a pas entre nous de lieux d'intégration.
Trop de choses nous séparent.
Son moralisme angélique:
«Celui qui fume ment
Et se perd».
Son égotisme littéraire à glorioles et à subventions.
Je ne m'engueule
qu'avec ceux avec qui je suis obligé de manger à la même table.
C'est Mireille qui me repousse toujours à faire contact.

11 février 2002

La gloire.
Dylan obligé de se battre avec son public pour garder un peu d'espace.
Il a compris trop tard.
Le mal était fait.
La paix enviable de pouvoir survivre seul sur son territoire.
Ne plus devoir perdre son temps dans les contrecoups des autres.

12 février 2002

Ménage dans mes vieux papiers.
HIPPIES.
Retrouvé un article de presse
avec photographie du salon et des gens de LOGOS.
J'ai retrouvé aussi le nom de celui avec qui j'ai transigé quelque temps
du LSD par courrier après son départ de LOGOS
et son retour chez ses parents en Californie.
J'ai organisé, ici, trente ans plus tard, un certain genre de vie hippie.
J'ai réalisé le rêve que nous avions d'autosuffisance,
avec un goût marqué du plaisir.
Mais tout cela se doit encore d'être en double fond dans ma valise.
Ainsi se font, dans les civilisations, les grands changements de fond.
C'est à notre tour de vivre dans les catacombes de l'empire chrétien.

14 février 2002

Donner une signification
est une façon de maîtriser l'invasion déstabilisante des images.

19 février 2002

«Regarde! C'est Mornard! Regarde ce qu'il est devenu!»
Une fonctionnaire de l'ITHQ, qui ne m'aimait pas.
Elle jouit de ma déchéance.
Car pour le monde de l'hôtellerie, mon accoutrement plutôt clochard,
ma barbe, mon chômage sont une véritable déchéance.
Mais j'oublie que c'est peut-être aussi le mâle conquérant
que je voulais alors paraître
(recevant les filles dans mes fourrures du 16ième) dont elle rit maintenant.
Je me promène dans un soir qui annonce le printemps.
C'est agréable d'avoir ainsi échoué ma vie!

25 février 2002

Un hiver très doux.
Je passe et repasse dans ma vie.
Je repasse partout comme pour lécher les restes.
Nous ne nous sommes tous qu'entrechoqués.
S'apercevoir enfin de l'inutilité absolue de tout ce que l'on fait.

28 février 2002

Lancer la floraison de la 5ième qui annonce devoir être la meilleure.
Il n'était pas bon, à la récolte précédente, de laisser toutes les tiges pour régénération.
La plante semble se régénérer du bas vers le haut:
ne pas la forcer pour plus de 2 ou 3 pieds.
Aussi: 144 boutures.
(Je fais mes boutures une semaine avant la fin de la période de végétation, puis je corrige le tir, en remplaçant les tiges desséchées par d'autres boutures, une semaine après le début de la floraison).

2 mars 2002

Le brettage des philosophes sur les mots m'ennuie de plus en plus.
Je m'endors sur les notes et contre-notes de leurs chicanes.
La vie marche très bien, et d'autant que l'on s'écarte d'eux.

5 mars 2002

Comment faire une association de quartier avec des voisins propriétaires qui ne pensent qu'à vendre avec profit pour s'en aller vivre ailleurs.

Les autres ne sont que des *marqueurs* de notre histoire intérieure.
De notre seule histoire.
Le plaisir de se renfermer chez soi, dans sa propre fiction.
Contre les vieux fous qui s'énervent encore à vouloir diriger le monde...

11 mars 2002

Je me suis acheté un espace économique pour y établir mon style de vie.
Je ne veux témoigner que de son inutilité.
Je m'installe une dernière fois, avec mon JOURNAL autour de moi,
pour la préparation de son édition en un seul volume
(1500 pages sur 5 colonnes, 100 copies hors commerce).
Je m'installe dans ma vieillesse. Dans une pièce chaude et calme.
Comme pour 20 ans enfin à moi.

18 mars 2002

Je ne me réveille plus le matin avec le plaisir d'être en congé
et de n'avoir rien à faire.
J'ai déjà oublié à quel point c'était pénible
d'être talonné pour gagner sa vie.
Le sens de la libération n'existe pas dans la vie normale.
Nous ne sommes pas faits pour retenir à long terme ce qui nous arrive.
Au mieux, notre mémoire reste scindée de notre conscience.
C'est malgré nous que nous nous fabriquons une Histoire.
Les autres ne sont toujours que des utilitaires dont le sens n'apparaît
que dans la ligne des répétitions,
chacun n'étant qu'un segment dans le tracé d'une vie.
Recommencer ma vie avec la maison que j'ai,
je m'inscrirais à des cours de métiers.
Je saurais quoi apprendre et quoi faire de mon savoir
au lieu d'être bardassé comme je l'ai été dans le savoir pour tous.

26 mars 2002

Le bonheur m'a donné un coup de vieux.
La vie pour soi sur le tard.
Le seul endroit où je retournerais: au bord de la mer, tôt le matin,
rejoindre mon grand-père qui arrêtait sa pêche
pour venir me prendre avec lui dans sa chaloupe.

Nous vivons dans la tension continuelle des choses.
Et entre nous la réciprocité ne peut résulter que d'une lutte.

1 avril 2002

Nous allons peut-être vers une guerre civile mondiale
où ceux qui défendent les riches vont tenter d'écraser les pauvres
qui se défendent eux-mêmes.

2 avril 2002

Après seulement un mois de floraison,
la majorité des fleurs sont encore blanches.
Grappiller un autre sac de 60 grammes frais (16 bouts de tiges, 142 fleurs).
Premier essai de séchage aux micro-ondes. Par petits coups de 20 secondes.
Une pipée (10 petites fleurs).
Excellent.

3 avril 2002

Je n'irai plus me brûler les ailes aux éclats de leurs regards.
Je ne m'enfermerai plus dans leurs cages aux illusions.
Les choses nous ouvrent tant d'orientations
que nous ne pourrions jamais nous entendre à nouveau.
J'ai atteint l'âge d'avancer seul dans la certitude des souvenirs.
La conscience de l'improbabilité est devenue ma stabilité.

4 avril 2002

Nietzche, Cioran ont ridiculisé le christianisme.
Mais dressés par sa sévérité,
ils n'ont pas su trouver le chemin de la jouissance.
Encore moins nous l'indiquer.

8 avril 2002

La tyrannie des perroquets.
Denise Bombardier, ancienne connaissance étudiante aux cours du soir de l'université de Montréal, amie de Lise Jacques, s'interroge dans le Devoir sur la fin de la culture, voire de l'information dans les médias.
Ce qu'elle oublie de dire, c'est que *cette* culture et *cette* information a toujours sentie la main qui nous l'impose.
Elle en fait un prêchi-prêcha contre l'individualisme.
Elle en fait une question d'élitisme contre le plus grand nombre, alors que c'est justement cette censure qui ennuie le plus grand nombre.
La vraie culture sent encore l'éjaculation et ne vient qu'avec des Michael Moore... qui ne marient pas des Lucien Bouchard et à qui on ne donne pas les talk-shows télévisés et les chroniques au Devoir.
Oui, la culture du Devoir se perd...
Oui, la nouvelle culture est individualiste.
Contre les cultures mortes, les cultures de perroquets.
La culture qu'on tente de nous servir
n'est le plus souvent qu'une acculturation de soi.

9 avril 2002

Les jésuites ont pu revenir au Québec en 1842 pour occuper le pouvoir laissé vacant après la répression des troubles de 1837.
L'astuce des anglais est de laisser les populations locales sous le contrôle de leurs sectes pour mieux imposer leur ordre financier.

Tous les livres sont identiques.
Sans relief.

L'efficacité finit toujours par se faire squatter.

Je ne veux pas «partager», mais modérer mes appétits.

10 avril 2002

Le défaut du capitalisme est celui du communisme:
l'extrême concentration du pouvoir décisionnel.
Deux systèmes concentrationnaires de mondialisation.
L'opinion publique penche toujours en faveur des mesures militaires
qui la rassurent.

11 avril 2002

DICTIONNAIRE DES POÈTES D'ICI.
On n'en a même pas parlé dans les médias.
Silence de mort.
On ne s'intéresse plus aux livres à moins d'une publicité pour le journal.
À moins d'un succès qui rapporte un peu d'argent.

La maison de l'UNEQ a le fini des salons funéraires.
Ici tout marche à subventions pour défendre les droits d'auteur...

Il n'y a plus que quelques articles dans *L'Aut'Journal* (trop syndicaliste)
et dans *Voir* (trop Hip-Hop) comme presse au Québec.
Les autres journaux sentent l'antiseptique des agences de presse.

12 avril 2002

Il est tellement difficile de normaliser les règles du jeu que nous préférons
socialement suivre le chemin tracé par le bourgeonnement précédent.
Il n'y a pas de révolution.
Seulement des accouchements difficiles.
J'étais tout simplement au début d'une vague
qui allait emporter quelques habitudes.
La religion obligatoire.
La sexualité maritale.
L'orientalisation de l'Occident par l'habitude des drogues.
Il nous faut subir beaucoup d'influences pour changer un peu de style.

13 avril 2002

Ce n'est pas pour d'autres que je travaille sur ma maison;
d'autres m'y succèderont dans d'autres valeurs.
J'y aurai néanmoins laissé une amélioration,
s'ils ne démolissent pas tout pour bâtir autre chose...
Donc ici encore: sans réelle importance.
Il nous est toujours difficile d'admettre
qu'on ne retient finalement rien de nous.

Il y en a qui se transforment en curés, en médecins, en révolutionnaires,
en fonctionnaires...
Je suis un ancien hippie, genre *remake* de la vie d'ermite,
coloc du Baron Philippe.
Une sorte d'anarchiste heureux.
Nous n'habitons toujours qu'une particularité du monde.
Une simple vision dans la profondeur du kaléidoscope.
J'entre dans ma vieillesse
en fumant lentement mon cannabis dans ma berceuse.
Jeune je ne savais pas l'importance de bâtir ses souvenirs.
Parce qu'il n'y a que soi avec qui refaire le chemin.

14 avril 2002

Malgré le printemps, je n'ai plus le goût de rencontrer les gens.
Le contact m'est de plus en plus difficile.
Cela prend des années pour atteindre un début de langage avec quelqu'un.
Et encore!
C'est plutôt l'habitude de penser se comprendre qui, la plupart du temps,
nous tient lieu de rapports sociaux.
J'aime de plus en plus respirer seul.
Profitant en silence des derniers instants du moi.
Les autres ne nous deviennent intéressants
que par une trop longue transformation de soi.

15 avril 2002

Le gros problème avec le cannabis, c'est l'odeur forte et sucrée
de sa floraison.
Faire sécher 3 à 4 jours sur un calorifère dans un sac de papier brun.
Puis passer 3 à 4 fois 20 secondes aux micro-ondes
jusque sans dégagement d'odeurs.
Le séchage est tel que la fleur sort en poudre sèche à la mouture.
Très fort.
Comme une soûlerie au cognac.
Un bien-être claironnant!

22 avril 2002

Chaque génération est emportée par un mouvement collectif.
Chaque génération est une dérive de la précédente.

23 avril 2002

5 à 7 à la Bibliothèque St-Sulpice
en hommage à André Goulet (1933-2001).
Autour d'une exposition des livres édités chez Orphée.
François Côté, Gaétan D'Ostie, Marc Desjardins, Robert Lahaise,
Georges Raby, Robert Myre, et quelques dizaines de proches.

25 avril 2002

Toute ma vie s'est faite autour de l'écriture
qui signifiait pour moi une laïcisation de la vie de moine.
Mais je ne transmets de moi que ma virtualité à jouer sur 24 lettres
d'une langue mondialement minoritaire.

26 avril 2002

Voilà.
C'est au tour de l'antimoine André Goulet
d'être dans la vitrine du Chercheur de Trésor!
La littérature n'offre guère plus de sécurité contre l'avenir
qu'un acte notarié.
Nos littératures ne transmettent presque rien.
Davantage une forme de résistance d'époque.
Ce n'est pas la vérité que défend le conformiste,
mais qu'on ne contredise pas ses habitudes.
On passe notre journée à améliorer les choses
pour que l'ensemble demeure, finalement, presque identique.
La survie est généralement conservatrice.

3 mai 2002

Place Guy Favreau.
Envahie par les chinois.
L'impression d'être entré dans un poulailler.
Nous n'en sommes pas encore rendus à comprendre les poules.
Ce que nous disons n'a peut-être pas plus d'importance.

4 mai 2002

Un autre printemps.
Une autre manifestation du BLOC POT
chantant:
«Toujours les mêmes
qui légitime,
qui légifère.»
Une odeur de rajeunissement.

13 mai 2002

La 5ième récolte fut de quelque 1800 grammes frais, soient 30 *onces*.
Je peux sûrement faire 3 récoltes par an, mon autosuffisance.
Reste à apprendre à réussir mes boutures...
(C'est parce que j'avais réussi 70 boutures que la 5ième fut bonne!)

14 mai 2002

Nous avons tous le caractère absorbant des enfants.
Nous sommes un montage de préjugés.
La seule désobéissance permise
est la créativité qui change les règles du jeu.
Comme un jeu de mots réussit à changer de sujet en cours de conversation.

15 mai 2002

La démocratie peut-elle être autre chose qu'un entrelacé de coupe- gorges.
Le monde est géré par des *innocents* qui se croient vocation de justiciers.
«Un américain bien tranquille marche dans une flaque de sang,
Il regarde ses chaussures et murmure: il faudra que je les fasse cirer».

16 mai 2002

Jamais je n'aurais pu me rendre ici avec mes amis passés.
Ils m'auraient enfargé.
Ce n'était pas leur chemin.
Le bonheur est ici et maintenant.
Ailleurs n'a jamais existé.

21 mai 2002

Les lieux de notre passé sont définitivement déserts.
Un nuage de fantômes y est notre seule identité.

22 mai 2002

Le 165 Sherbrooke est.
C'est là que, chambreurs, l'idée m'était venue en 1963 d'imiter un voisin qui tenait au 169, avec sa femme, une maison de chambres
et semblait bien en vivre.
C'était le rêve d'autosuffisance à la ville.
Avec, pour autre rêve, l'article de Marcel Dubé dans *Perspectives*
sur le couple Archambault vivant de ventes de timbres par correspondance à partir de St-Donat.
C'était un rêve préhippie.

23 mai 2002

L'acte notarié a remplacé l'acte religieux.
Les fondements de notre société sont maintenant des vérités cadastrables.
Nous sommes pris dans la logique de ce qui nous précède.
L'énorme poids social des choses existantes.
Le mot *révolutionnaire* est une appellation mythique.

24 mai 2002

Le cannabis est amplificateur.

31 mai 2002

60 ans.
Dans la lumière verdoyante du parc.
Mireille s'est forcée: elle a réussi à m'organiser une belle fête.
Sa soeur et son nouveau copain Alain.
Mon frère et son Élizabeth.
Ma soeur et sa nouvelle du Lac St-Jean.
Les locataires Alexandre et Stéphanie.
Guillaume et le semblable à lui-même Nicolas qui téléphone de Taïwan.

4 juin 2002

Le sens de la vie, c'est nous qui devons nous en inventer un.
Il ne semble pas y avoir de raisons, mais des styles de vie.
Errer sous le soleil de mes 60 ans.
Ce que l'on se rappelle de notre vie n'est jamais que nous.
Les autres vivaient là, mais comme dans une autre conversation.
Quelque chose comme deux programmes informatiques
se superposant instantanément nous donnant l'illusion d'être ensemble.

5 juin 2002

De chez moi, je vois, 60 ans plus tard, le clocher de l'église
où ma mère allait prier juste avant ma naissance.
Comme un point d'ancrage.
Presque tous les lieux de mes souvenirs sont avec moi.
Me promener seul avec moi.
Il n'y a que moi qui connaisse mon chemin.

Ces couples qui nous accompagnent un temps
et qui disparaissent en se séparant.

9 juin 2002

Cesser de tourner en rond.
Partout où je vais, la ville est vide.
Que des décors vides!
Il n'y a pas de portes de sortie.
Tout rapatrier avec moi sur mon balcon.
Comme un vieux monsieur qui s'endort sur sa chaise.
Le dernier plaisir n'est finalement que le goût de survivre avec soi.

10 juin 2002

À la fin du délire chrétien, nous vivons dans des maisons câblées
où la communication est unidimensionnelle.
La seule vie privée permise...
Toute chose qui ne nous regarde pas directement, nous distrait d'être nous.

11 juin 2002

Ils ne vont pas d'abord travailler, mais d'abord chercher de l'argent.
La société industrielle a pour modèle théorique
les camps de concentration. Nous prenons tous la couleur du temps.
Nous vivons tous les mêmes habitudes
qui indiquent la tendance historique.
Nous ne faisons jamais si bien ou si mal
que nous en modifions significativement le cours de notre histoire.
Il y a comme une route pour tous que nous suivons.

13 juin 2002

Ce n'est que par grossièreté de sentiment
que nous trouvons nos relations aimables.
C'est la seule relation de fonctionnalité
qui nous permet de nous dire ensemble.
Dans nos rencontres, les autres sont surtout des utilitaires.
Nous n'en avons qu'une vision réductrice.
Nous sommes à peine conscients de l'existence des autres.
Et la conscience que nous pensons en avoir
cache le plus souvent nos abus.

14 juin 2002

Échec complet des boutures et des semis.
Restent 33 plants en régénération. Même les semis ne marchent plus.
Sur 100 pots (entre 500 et 1000 graines) à peine 6 pots ont poussé.

17 juin 2002

On ne choisit jamais une personne sans devoir prendre avec elle
sa douzaine de proches: père, mère, familles, amis et autres.

Le temps passe et n'améliore rien.
Son asexualité de fait de plus de 7 ans.
L'inévitable télévision tous les soirs.
Sa dépendance envers son automobile et son déplaisir à marcher.
L'ennui.
C'est comme si je la laissais derrière moi, à la campagne,
dans son jardin fleuri où l'on ne communique plus.
L'ennui.
Me promenant d'un bout à l'autre du centre-ville.
Entre les assistées sociaux de l'est, démantibulées et prostituées,
et les riches maquillées de l'ouest obsédées par leur apparence.
Entre toutes ces araignées dans leurs boutiques.
Entre les folies extrêmes ne trouvant que le silence.
L'ennui.
Ces vieilles de mon âge qui me regardent encore
mais qui ne m'intéressent pas.
La difficulté d'apprendre à rester seul avec soi.

18 juin 2002

Nous habitons en paix dans un point de rentabilité du fascisme.
Il ne semble pas y avoir de vérités éternelles, mais de conjonctures.
Le système à abattre, c'est la monotonie concentrationnaire.
Même les journalistes de gauche font oeuvre de distraction.
Ce ne sont toujours qu'observations sur des choses
qui de toute façon se passent.

Une pièce vide attire toujours des objets.

26 juin 2002

À un certain moment de la chronologie, dans une même coulée de lave,
l'appellation *empire romain* se transforme en *basilique* .
Maintenant l'architecture télévisuelle remplace la nef des églises
qui venait elle-même de l'empire.
Tout le monde regarde en silence dans la même direction.

28 juin 2002

Il n'y a plus de places où aller. Partout les décors sont vides.
Il ne s'y fait rien sans tarification.
Rester enfermer chez soi avec ses collections d'insignifiance.
Même les souvenirs les plus radieux (comme le fut pour moi
Pauline Maltais-Michaud) ont maintenant pris leur jaunissement d'époque.
Mais ce balcon sur le parc est pour moi le plus beau des avant-ponts.
À me battre contre l'intempérie pour éviter le naufrage.
Retrouvant le bonheur à même ma respiration.

5 juillet 2002

Au mieux, dans 20 ans, je serai comme ce vieillard décharné, seul,
à demi nu, squelettique, sur un balcon dans la chaleur écrasante du
centre-ville; au mieux, comme lui, pouvant encore me tirer d'affaire seul.
C'est en autant que je me mens une histoire que je prétends être la mienne,
que j'ai mémoire de moi.

7 juillet 2002

Comme pris de panique.
Essaie de boutures par marcottage en pots, et par marcottage aérien
à partir des 33 plantes mères survivantes.
Le marcottage n'est peut-être pas à exclure,
mais semble long et compliqué.
Les plantes mères sont en régénération depuis déjà 2 mois.

8 juillet 2002

On disait vouloir m'apprendre à m'exprimer.
On m'a appris à dire n'importe quoi quand je ne savais pas.

L'erreur vient de la notion d'identité.
L'erreur vient de la notion de maison.
Mais la maison, comme l'identité, bouge continuellement.
C'est par rafistolages continuels
que nous maintenons une construction de la durée.
Ce ne sont pas mes réflexions qui m'éloignent des autres,
mais *ma propre perception*.
Je sais maintenant que le monde que j'habite n'est valable que pour moi.

9 juillet 2002

J'ai compris, sur son lit de mort, à quel point ma mère ne m'aimait pas.
En m'obligeant dans une telle circonstance
à lui promettre de me *reconvertir* à sa religion, elle m'obligeait
à lui mentir et à me sentir coupable de me réjouir dès lors de sa mort.
Le poids de se découvrir chaque jour davantage
fils d'une mère caractérielle.
À moins que ce soit *autre chose* qu'elle voulait me dire
par la religion qui lui tenait lieu de langage.
Sois grand! Sors-toi de la misère sociale de notre famille!

10 juillet 2002

Au mieux, j'ai 20 ans pour préparer mon suicide.

11 juillet 2002

Rechercher les contes de vieils hommes seuls, à la retraite.
Style *Le préfet aux champs*, de Daudet.
Faire le portrait des voisins vu du balcon.

Nous vivons en système carcéral.
J'ai atteint un individualisme de bagnard où chacun doit se méfier de tous.

Dans mon passé, c'est moi seul que je retrouve.
Comme un vieux chat un jour abandonné retourne parfois,
sans que personne ne le sache, à la porte qui ne s'ouvre plus pour lui.
Je pars me promener seul à 60 ans,
comme enfant je partais en pique-nique.
Et le chanteur de rue répète en quêtant:
Si t'avais les moyens
t'aurais des serviteurs
et t'arracherais
leur coeur!

14 juillet 2002

Mireille Baillargeon et moi, pour la première fois,
avons parlé de notre problème de couple.
Saurons-nous démêler les branches sans tout casser.

15 juillet 2002

Nouvel essai de boutures: 84 en alvéoles de terre, 18 en «tourbette», coupe exacte par exacto javellisé, trempée dans un gel hormonal (Rootech), plantée dans un trou préalablement fait avec un bâtonnet, très humide mais avec un simple restant d'eau au fond des plateaux, le tout sous couvercle pour conserver l'humidité.
Pour ne pas dépasser 30C - 85F, cave et placard ouvert pour la période de végétation 24/24. Trop tailler une plante la tue. (J'ai lu: 30% maximum).

16 juillet 2002

Baudelaire, *PARADIS ARTIFICIELS.*
Impression de lire un *séminariste culpabilisé*
qui ne peut s'exprimer qu'en termes de chrétienté.
Dépravé dans son Occident alcoolique, qui ne voit dans le haschich
qui vient de l'Orient que «poison», «démon désordonné»,
mais qui lui donne «presque du bonheur».
Alors que moi je me sens là comme *arrivant chez moi*.

17 juillet 2002

L'expérience nous montre que tout est sentiment d'époque.
Les gens ont si peu de contenu et parlent tous un même langage
de friperie qu'il faut constamment les zapper pour en tirer une personnalité
imaginaire qu'on appelle *l'autre* , mais que l'on ne retrouve en chacun
qu'à l'état affadi ou exacerbé.
Mon droit de vivre seul avec moi.

24 juillet 2002

Je ne pensais pas être à ce point stupide!
Mon problème de bouturage venait principalement du fait que j'avais
oublié qu'une plante ne racine pas à partir des tiges, mais d'un noeud,
d'un oeil, c'est-à-dire de l'aisselle d'une feuille.
Il faut donc mettre en terre 1 ou 2 niveaux de feuilles
(après avoir couper les feuilles).
Après trempage dans un gel hormonal.
Dans une terre très mouillée, mais égouttée.
(Surtout non noyée comme j'avais tendance à le faire
par crainte qu'il manque d'eau).
Et sous un dôme de plastic assez bas pour conserver l'humidité.
N'oubliant pas, chaque jour, de vaporiser d'eau,
et de rechausser chaque plante au besoin.

28 juillet 2002

Il y a moins de vérités que des mouvements de crédulité
dont les prétextes changent de siècle en siècle.

29 juillet 2002

Il ne faut pas se tromper. C'est *l'attraction* qui pousse à l'affection.
Le sexe est essentiellement collant. Il sert à unifier les disparités.

6 août 2002

Me promenant dans les odeurs anglaises de la ville.
J'aime grignoter ma vie par petits coups.
Ce sont les marchands qui occupent la place publique,
les abords restant libres pour les superstitions.
Danger du cannabis: l'on confond facilement des visages d'inconnus
avec des ressemblances...
La Bibliothèque Nationale. Un peu comme l'illusion d'éternité
que donnait un sarcophage dans les Pyramides.
Tant de béton pour nous enliser!

J'ai fait mon argent grâce au gaspillage gouvernemental.

7 août 2002

Enfin le temps rafraîchi! De 30 à 20.
Il n'est pas facile de cultiver du cannabis à l'intérieur l'été.
Durant les pointes de chaleur excessive (au-dessus de 30),
je réduis l'éclairage au minimum vital.
Dans le placard à bouture: un seul néon.
Un seul 430 à la cave mais sur fond constant de néons.
J'ouvre aussi, un quart d'heure le matin, la porte arrière et avant du garage
pour faire un puissant courant d'air.
Mais juillet et août demeurent des mois difficiles.

La maison écologique de demain:
chauffée l'hiver avec une grosse production de cannabis dans sa cave.
Malgré la chaleur, plusieurs boutures ont survécu.
De 426 au départ, après 3 semaines, il en reste 170.
Je n'ai compris qu'en cours de bouturage les normes qu'il fallait suivre.
Et voilà qu'en plus m'arrive la surchauffe!

8 août 2002

Mes femmes m'ont peut-être gâché la vie.
Que de battements d'ailes pour un simple changement de coins de rue!
Mais comme un vaccin plus fort de fois en fois.

12 août 2002

Jadis un peuple était *converti*. Maintenant, il est *câblé*.
La domination s'adresse au territoire.

13 août 2002

Vendu mes 6 classeurs.
Après 20 ans d'archivage du *Monde Diplomatique* et autres journaux,
j'en arrive à la conclusion que l'information ne circule pas.
Les données n'appartiennent qu'à ceux qui détiennent le problème
et à la table de qui le langage est exécutoire.
Le reste n'est, au mieux, qu'une bonne idée sur la question,
genre commérage, donnant au lecteur l'impression d'être au courant.

19 août 2002

Le débat sur la légalisation du cannabis montre bien ce que sont
nos politiciens. Des *bretteux* «tout juste bons à cautionner des sondages
et à s'agripper à la ligne du parti»!
La population ne leur a pas encore dit
que le cannabis était une autre façon d'atteindre la vie.

20 août 2002

Seul. Retrouvant mon chemin. Petit aubergiste avec ses 10 chambres.
Cultivant son cannabis dans sa cave.
Voyant à la bonne marche de sa maison.
L'individualité nous laisse comme un poisson dans un banc de poissons.
Mais une longue barbe attire forcément l'attention.
Le centre-ville permet de se fondre dans la diversité.
Errer. Toute une vie avant d'atteindre le simple droit d'errer!
Nous vivons un présent opaque. Sans aucune profondeur.
Sans aucun passé. Sinon comme un jaunissement de la tige.
La mort des autres ne change rien.

21 août 2002

Voyage. 8838 Foucher. Un 4½ au second d'un duplex.
Coin Port-Royal/Lajeunesse (9575).
C'est là, sous ce tunnel, que mon père m'a dit que nous irions à la lune.
C'était à l'époque à travers champs.
Pour mes 5 ans, c'était une longue marche de 15 minutes
à partir de la maison.
C'est là que je suis tombé en bas de l'escalier et que Olier est arrivé.
À l'époque, il n'y avait pas encore d'arbres dans les bordures de gazon
Je regarde bien. Parce que je ne reviendrai plus.
Le début de la tournée des adieux.
D'une maison à l'autre, ils ont progressé.
Jusqu'à la mort d'elle et ensuite l'échec de l'héritage.
J'ai continué *notre* progression en coupant dans leur folie des grandeurs.
J'ai ajouté la rentabilité. C'est peut-être l'éducation réelle
que je retiens d'eux. On m'habillait alors en marin.
Sans doute comme ruse pour mieux me faire oublier la mer.
Ce fut l'année où mon grand-père maternel mourut.
Un an après mon départ de Grande-Vallée, après m'avoir élevé 3 ans
comme mon vrai père. Parc Lafontaine. Comme une araignée, je reviens
au centre de la toile. Mais qu'est la mémoire. Il ne reste rien de moi.

26 août 2002

Tenir la route. Réparer. Refaire.
Relever l'effondrement.
Sans cesse reconsolider le territoire.
La seule fonction d'une vie.
La seule récompense aussi.

28 août 2002

Libéré d'eux.
Parents, amis ou autres.
Tous maintenant loin derrière moi.
Tous comme précipités en arrière par le décollage brusque du temps.
Tout s'en va de soi-même. Heureusement.
Il n'y a rien à regretter.
Car la plupart de nos proches n'ont le plus souvent fait
que de nous empêcher de réaliser notre véritable moi.
Une très grande nostalgie pourtant.
La trop grande légèreté de se penser *proches*.
La dernière illusion.

29 août 2002

Vivre seul.
Dans le relief des choses.

L'Empire ne gère rien.
Il détruit, par razzias, les contrevenants à ses intérêts propres.

De plus en plus, on paie les gens pour *être la mode*.
L'art y devient un métier de décorateur.

1 septembre 2002

Tout travaille après nous à laisser aller les choses à leur ordre subséquent.
C'est notre ordre qui est un désordre.

J'ai reproduit chez moi un peu l'autarcie de mon grand-père maternel.
Et je parle marin, pour l'imaginaire.

Les mots ne signifient pas les choses.
Ils ne sont que des marqueurs eux-mêmes en dérive.

Il n'y a rien de pur. Tout est magouille pour survivre.
Nécessité plus que mauvaise intention.

8 septembre 2002

J'ai commencé ma cave à cannabis
avec une première culture dans les sacs de terre eux-mêmes, puis en pots de 4`` pour enfin travailler avec 214 pots carrés de 6`` (2 litres).
Le système n'est pas mauvais pour une culture basse avec éclairage direct par le haut. J'utiliserai cette fois 76 pots ronds de 8`` (6litres).
Les plantes devraient s'y adonner mieux avec une meilleure répartition de l'espace et de la terre.
Du côté bouture, des 426 au départ, il ne m'en reste que 42 (10%).
Avec les 27 régénérées en floraison,
j'aurai peut-être 69 plants pour le 7ième départ.

11 septembre 2002

Souvent, je me suis demandé ce que je cherchais
au bout de toutes mes marches.
Je dois bien avouer aujourd'hui que c'est toujours la passion
comme projet, la découverte d'un autre monde comme rêve.
La vie pousse à la bêtise. La difficulté de respirer chez soi le présent.
Simple vieillard se berçant derrière ses géraniums sur son balcon.

18 septembre 2002

Si je compte 90 grammes frais pour une once (30 grammes séchés),
2 biscuits par jour suffisent.
Chacun coupé en deux, soient 4 demies, l'une à 7, puis 11, 13 et 16 heures.
Soit 3 récoltes de 1600 grammes frais.
La 5ième atteignit 1800.
En 2 ans, j'ai utilisé la même terre pour 6 récoltes.
Je recycle le tout dans les jardins extérieurs de la maison,
et j'ouvre de nouveaux sacs stérilisés pour l'intérieur.
Autre nouveauté: un tapis chauffant de 12 watts sous le plat des boutures.

19 septembre 2002

L'erreur hippie était de vouloir vivre en dehors de la société.
Mais, de fait, la majorité des hippies n'étaient déjà que des rejetés.
Il faut se créer un revenu pour vivre de ses rentes.

Pauvre Olier.
Content de retourner travailler.
À l'Ordre des Pharmaciens, cette fois.
Notre mauvaise éducation d'imprévoyance.

20 septembre 2002

Je me berce sur mon balcon en regardant passer les feuillaisons.
Jeune, j'avais une grande ambition: celle de ne pas en avoir trop!
Je retrouve l'instantanéité d'être là sans un mot.
C'est comme si ma nouvelle façon de voir, par le cannabis,
n'était pas encore tordue par la culture.
Écrivains, peintres, musiciens ou autres,
ne sont que des *représentants* de la culture.
Prendre conscience de la vie loin des propagandistes.

22 septembre 2002

La plupart de nos amis n'ont fait que partager quelque temps avec nous
une même direction, sans égard pour les vrais motifs de notre vie.
Une série de réparties et de rencontres
toujours faites en haute voltige et à grande vitesse.
Nous sommes foncièrement devenus des ermites urbains.
Il me semblerait plus profitable à notre entente sociale
d'exposer nos méthodes de vie, plutôt que nos énoncés de vérité.

24 septembre 2002

Aucune idéologie ne peut contrecarrer les nécessités d'une glande.
Mais ce n'est que d'une glande dont il s'agit, non de vertu.
Il faut savoir se vidanger.
L'attrait sexuel est toujours une illusion. Une loterie stupide.
Ce n'est pas le sexe qui est mauvais,
mais généralement ses conditions d'apparition.
Jeune, j'étais si énervé que je prenais le sexe n'importe comment.

30 septembre 2002

Je me suis dit: il est heureux l'homme qui attire cette femme.
Mais elle vit seule avec son chien dans son triplex.
Nous étions convoqués comme candidats jurés
dans des causes de meurtres.
J'ai l'âge d'être son père.
Elle a l'âge d'être ma fille (37 ans).
Elle aime la marche et la pensée.
Dernier emballement dans l'apartheid blanc.
Depuis 1995, je me masturbe tous les jours dans la bêtise de l'illusoire.
Dans l'exploitation de la frustration par la misère.
Voilà donc ce que je cherchais au bout de toutes ces marches!

Mireille Baillargeon a cru
qu'on retrouverait identique la terre abandonnée.
Elle sait pourtant que les vinaigriers mangent le champ délaissé.
Et je n'ai plus le goût avec elle de défricher.
Car c'est la passion seule qui nous aide à nous régénérer.
Elle s'était si facilement contentée d'amitié
avec l'homosexuel André Gaulin qui faisait sa thèse sur son père.
C'est ce mythe qui est le sien.
Vivre asexuée avec un homme lettré.
Je ne trouvais jusqu'ici que des femmes sans échos
m'enfermant dans le pire.
Le sexe n'est rien lorsqu'il se réduit à son anatomie.
De plus, je n'en peux plus des fêtes à répétition dans les défauts de famille.
La mienne.
La sienne.
Je la pousse seule vers d'autres habitudes.
Un jardin fleuri à la campagne et Marie-Françoise Gautrin,
son amie de toujours, qui s'y trouve près.
J'en ai assez de vivre en continuelle agressivité.
Frustré contre tout.
Comme si c'était ma faute d'être malheureux.
Je savais pourtant, jeune, que ce n'était pas *ça* que je cherchais!
Allongés tous les soirs comme des morts devant la télévision.
Le devoir de reprendre le tricot à la maille sautée.
Cela m'apparaît clair que je ne peux plus continuer.
Et si ce n'était qu'une chimère, elle m'apprend que vaudra toujours mieux ce monastère de soir d'automne, comme ce soir, où j'écris seul ces lignes sur un banc du hall de la Place Desjardins.
Je refuse de mourir comme Tolstoï sur un banc public.
Je dois reprendre ma maison.
C'est toute ma liberté de jeunesse qui me revient.
Après les folies accomplies.

1 octobre 2002

La 7ième culture est lancée.
J'ai d'abord cueilli les fleurs, puis, un jour après,
donnant ainsi à la plante le temps de cicatriser,
j'ai taillé les branches de trop qui servent pour les boutures.

4 octobre 2002

Fin de la restauration de la corniche victorienne de la maison,
ardoises et ferblanterie.
Dispendieux mais bien fait.
Tout avance lentement.

5 octobre 2002

On nous enseignait une morale de garde-robe
sentant le camphre et la boule à mites.
Avec la peur comme premier réflexe.
Il n'y a que du bois mort derrière soi.

8 octobre 2002

Annoncer ce matin à Mireille mon intention arrêtée de nous séparer.
Elle partira avec le chat.
Elle est aujourd'hui ma seule personne au monde.
Les journées bientôt me paraîtront longues.
Mais vaux encore mieux ce malaise
que de continuer à vivre l'échec affectif que nous sommes devenus.
Un grand sentiment de libération, avec, au fond, l'envie de pleurer.
J'aurais aimé nous éviter ce coup.
Je reste là, seul au soleil, sur un banc du Parc Lafontaine,
dans l'éclat de mon seul et dernier domaine.
Je reste là, entouré de tous ces écureuils que je ne cherche plus,
comme dans mon enfance, à prendre en cage.

Émission de sexologie: MAUX D'AMOUR.
Des cas de femmes qui ressemblent étrangement à celui de Mireille.
La panne sexuelle et la fuite dans toutes sortes de prétextes.
Ce n'est pas moi le gros problème.
Nous allons enlever la télévision de la chambre
qui ne servira que pour dormir.
Mais cela ne réglera rien.
Le problème est plus grave: nous ne sommes plus un couple.
Nous en sommes parfois rendus à nous nuire.
Exemple de rénovation.
Ma volonté de faire couper un tuyau que j'évaluais mort.
Le plombier hésitait ne connaissant pas la maison.
J'insistai. Mireille en fit presque une crise contre moi.
Le plombier me dit ensuite seul à seul:
- elle panique beaucoup la madame!

Diane Alain.
Lui ai téléphoné, une semaine après notre rencontre, tel que convenu.
Elle vient me prendre chez moi demain soir.

9 octobre 2002

Réveillé avec l'envie de pleurer.
L'énormité du cul-de-sac.
Le poids incontournable du passé.
Ma maison est mon dernier refuge.

10 octobre 2002

Soirée de belles conversations...
- Hei! tu pourrais être mon père!
Impair.
La tendance reste que l'on ne cherche pas à marier son père.
Retour à la case masturbation.
Reprendre calmement la route.

11 octobre 2002

Le livre d'idées n'a pas pour objectif de transmettre la vérité.
Il ne peut être qu'une compilation de mots particulièrement choisis
pour éviter le plus de non-sens évidents.

14 octobre 2002

Mireille et moi avons déménagé la télévision
de la chambre à coucher au salon.
Avons aussi rendu visite à Olier et Élisabeth à leur maison de campagne
située entre Saint-Donat et l'entrée du Parc Mont-Tremblant.
Il y a 15 ans, pour le même prix, nous achetions, lui une maison
au fond des bois qui lui coûte cher, mais «qui le rend heureux».
Moi, mon commerce de logements qui me rend rentier.
Visité aussi l'ancien site de notre chalet familial à Saint-Donat.
Aujourd'hui démoli.
Ne restent que certains alignements d'arbres, et le chemin asphalté que
notre père s'y fit construire pour y monter son automobile jusqu'à la porte.

15 octobre 2002

Ma théorie de ne laisser que 2 ou 3 pieds pour régénération
n'est pas très bonne.
Deux pieds en régénération ont plus de 4 pieds
et ont recommencé à faire des feuilles le long de toutes leurs tiges.
La première fois, j'avais laissé toutes les branches
avec toutes leurs feuilles.
Cette fois-ci, la majorité des branches ont servi pour les boutures.
Après 15 jours, quelque 70 boutures racinent en dehors des tourbettes.
Transplantées en première terre.
Mais aucune nouvelle feuillaison...
Le système de tapis chauffant n'a pas été efficace. (7 sur 72).
La 7ième comporte: 20 régénérations, 24 boutures en forme, 13 rabougries.

16 octobre 2002

Seul. Vaux mieux ainsi. La route est moins encombrée.
Une maîtresse demande beaucoup de déplacements
pour un court droit de passage dans son cul.
J'ai mon territoire.
Le reste ne serait que surcharge.
Mais si je pouvais aller voir ma suceuse comme je vais voir ma coiffeuse,
il en irait bien sûr autrement.

22 octobre 2002

Voyage. Verdun. *Quebec Seed Bank*.
La boutique a pignon sur rue, vend tout ce qui légalement se vend.
Mais les semences se choisissent sur catalogue.
La caissière téléphone ensuite la commande à l'extérieur.
Dix minutes plus tard,
une fille livre le petit sac de 10 semences SKUNK #1 pour $100.
Ce sont des gens qui semblent sortis de prison qui contrôlent le marché.
La vendeuse a le langage brusque d'une ancienne danseuse nue
recyclée en honnête commerçante.
En fait, ce ne sont que des revendeurs.
Tout vient d'Europe ou des États-Unis.
J'ai semé 5 graines par pot.
Si j'ai 2 mâles, 2 femelles par pot, ce sera beau.
Je compte les recouvrir d'un sac de plastique transparent
à la floraison des mâles pour les laisser féconder la première récolte.
Puis les femelles seront envoyées seules à la régénération.
Je profiterais ainsi de 3 systèmes
permettant de régénérer la capacité de production:
1) Des boutures à partir des branches de la récolte.
2) Des boutures à partir des plantes en fin de végétation,
juste avant le lancée de la floraison.
3) Des semences dont la première récolte produirait d'autres semences,
pour ensuite laisser seules les femelles aller en régénération.

23 octobre 2002

Un autre rapport (Nolin 2002 après Le Dain 1972)
recommande la légalisation du cannabis.
Mais:
«*nous n'approuvons pas l'utilisation des drogues à des fins ludiques*»...
C'est uniquement pour se débarrasser
de l'amoncellement de dossiers criminels que l'État veut décriminaliser.
Et Marie-André Bertrand de l'ancien rapport Le Dain avait-elle besoin
de rajouter: oui décriminalisons, mais en *légalisant sous contrôle*
pour protéger le consommateur contre le crime organisé.
Et les tomates alors, les surveille-t-on tant
du fait qu'elles poussent partout légalement?
C'est que, sous couvert de mieux protéger le public,
le souci de contrôle cache une volonté de taxer
(comme pour l'alcool et le tabac qui eux sont nocifs).
Il faut se méfier des réformistes travaillant à salaire pour l'État.
Un gouvernement pense rarement à bien gouverner.
Ce qui lui importe c'est, en légiférant, de régler ses propres problèmes.
Se foutre d'eux!

24 octobre 2002

Une première bouture prise sur les branches de la récolte
vient de renverser son cycle pour entrer en feuillaison.
J'avais lu que les boutures prises à la fin du cycle de floraison,
racinaient vite (15 jours) mais pouvaient prendre 30 jours et plus
pour renverser le cycle et entrer à nouveau en feuillaison.
Une vingtaine de boutures restent encore comme arrêtées,
mais toujours vertes.

25 octobre 2002

Nous avons remplacé le roi de droit divin
par une espèce d'oligarchie monétaire.
Nous plaçons de l'argent en banques,
comme au Moyen-Âge, on y plaçait des indulgences.

29 octobre 2002

C'est aussi pour le seul plaisir de rêver que je fais ces marches!
Je n'ai plus le goût de m'arrêter.
Toute relation avec autrui me devient vite insupportable.
J'aime effleurer autrui après les devoirs de survie accomplis,
par simple curiosité.
En fait, mes rêveries sexuelles n'ont plus rien à voir
avec les rêveries d'enlacement amoureux de mes 20 ans.
Je n'ai plus le désir d'enlacer des gens
que je trouve quotidiennement insupportables.
Ce n'est que de sexe brut dont je rêve.
D'images pornographiques précises.
De fellations.
Ce ne sont là que des relations purement utilitaires,
comme toutes les autres, avec autrui.

TESTAMENT Version: octobre 2002.

Je désigne ma conjointe de fait Mireille Baillargeon mon héritière
pour tout ce qui est meubles, rentes, etc., ainsi que pour le droit d'habiter
et d'exploiter mon immeuble cadastré 1-885-195 (1211-121).
Après ma mort, que je sois incinéré, avec exposition et coût minimum au
crématorium, et qu'aucune autre cérémonie laïque ou religieuse n'ait lieu.
Je lui demande aussi de déposer mes manuscrits
à la Bibliothèque Nationale du Québec.
À sa mort, ou à ma mort si elle n'était déjà plus de fait ma conjointe
de mon vivant, que l'immeuble 1-885-195 soit vendu.
Après règlement de fiscalité, que $62,000 soit distribués ainsi:
$10,000 à mon frère Olier Mornard, 6950 De Terrebonne.
$10,000 à ma soeur Germaine, 4437 Grand-Boulevard #8,
et à ses enfants:
$5,000 à Alexandre Dumais, $5,000 à Nicolas Dumais,
$5,000 à Guillaume Dumais.
$10,000 à mon frère Sylvain Mornard, 8351 Neuville #19,
et à ses enfants: $5,000 à Serge Mornard, $5,000 à Rachelle Mornard,
$5,000 à Jergen Mornard.
Et $2,000 à Marc Desjardins, 4631 Christophe-Colomb, Montréal.
Que le reste de l'argent aille pour créer un fondation
gérée par le triumvirat suivant:
Un notaire ayant pour mandat de créer la fondation à but non lucratif,
(pour la durée des droits d'auteurs), et de convoquer une réunion annuelle
aux coûts de l'échelle de sa corporation.
Mon frère Olier Mornard ayant pour mandat
de placer les fonds disponibles et d'avancer l'argent à l'éditeur.
Qu'une somme annuelle de $2,000 lui soit versée à cette fin.
Marc Desjardins (Le Temps Volé, éditeur), ayant pour mandat d'éditer,
de co-éditer ou de faire éditer mes écrits
(Journal, Grand Livre des privations, etc).
Que sa rétribution soit calculée dans le coût de l'édition.
En souhaitant que les décisions soient prises à l'unanimité,
le notaire pourrait cependant avoir un rôle décisionnel en ramenant
à l'esprit du testament en cas de litige bloquant la réalisation du mandat.

3 novembre 2002

J'aime me bercer, l'hiver, devant les entrées de lumière de la maison.
Je me plais, de plus en plus, à vivre seul dans le silence.
Dans l'anonymat et la banalité.
Ma seule réalité.

4 novembre 2002

Première neige. Le silence est revenu dans la maison.
Les employés de la ville sont enfin venus réparer
une fuite dans leur ligne d'alimentation d'eau.

5 novembre 2002

Les gens ont tellement besoin de se confier
qu'ils en deviennent encombrants.
Ils n'en finissent pas d'égrener le chapelet de leurs banalités.
Ils ne comprennent pas qu'ils n'ont rien à dire.

J'ai toujours eu peur de prendre la route seul.
Je me suis toujours laissé envahir par autrui.
Mes histoires d'amour ont presque été autant de défaites sur moi-même.
D'une femme à l'autre, la marge de différenciation fut relativement faible.
Et moi je demeurais plus solitaire que de couple.
Moine urbain.
Prêchant maintenant l'autosuffisance en tout.

7 novembre 2002

Nous vivons dans une démocratie militaire.
Ce qui est décidé à la majorité doit être valable sans réserve pour tous.
Nous vivons aussi dans un durcissement de l'apartheid blanc.
Ce que d'autres nomment la mondialisation.
La montée en Europe et en Amérique du nord des partis d'extrême droite.

9 novembre 2002

Pour les oiseaux migrateurs, nos villes ne doivent être
que des agglomérations de petits tas de roches.
Sites minoritaires dans la topographie des terres et des océans.
Depuis toujours,
les oiseaux migrateurs vivent dans la mondialisation de leur terre.
C'est nous qui prétendons être visibles.

13 novembre 2002

Ce ne sont pas tant nos erreurs que nous montre l'Histoire,
mais que d'autres routes étaient possibles,
ce qui suppose qu'il y en avait d'autres et qu'il y en aura d'autres encore,
et qu'aucune n'est repraticable à nouveau,
non plus que la pire ou la meilleure, ou tout simplement la bonne.

14 novembre 2002

Jeune, je me contais des histoires. Aujourd'hui, je me conte des idées.

La Chine peut rire jaune. L'apartheid blanc,
en s'épuisant contre l'intégrisme musulman, lui prépare un soleil levant.

18 novembre 2002

Je m'éveille maintenant le matin avec la satisfaction
de ne plus devoir rencontrer ces amis d'hier
perdus lors de quelque déménagement ou de quelque fin de projet,
ces maîtresses dans lesquelles je ne voulais pourtant plus cesser d'éjaculer,
ces gens qui n'ont fait que croiser mon chemin et qui,
lorsqu'ils m'ont indiqué le leur, ont toujours fini par m'exaspérer.
Non pas que ma route était la meilleure, mais tout simplement la mienne.
Celle qui me donne aujourd'hui les moyens de finir ma vie seul en silence,
pauvrement, mais sans devoir travailler.

19 novembre 2002

Je me sens comme partie d'une peinture.
Avec une accentuation du relief. *Quelque chose qui est l'art lui-même.*
Prélevé 120 boutures sur les tiges basses des plantes en régénération.
Dans 10 jours, je lancerai la floraison.
J'aurai déjà une idée du résultat, et s'il le faut,
je remplacerai les mauvaises boutures par d'autres.

23 novembre 2002

(*Lettre envoyée à Jean-François Caron, libraire,*
104, rang 3, St-Malachie, GOR-3NO).
Monsieur.
Je vous envoie gratuitement, à titre de remerciement pour avoir pensé
(vous êtes le seul, Monsieur!) à vous informer de mes gribouillis,
le dernier produit: DES NORMES.
J'ai arrêté la publication.
Je continue la suite, dans mon coin, jusqu'à la fin.
Je travaille présentement: DES RELATIONS AVEC AUTRUI.
J'étais bien embêté au début par la mythologie amoureuse de l'Occident.
Mais toutes nos relations avec autrui se ramènent finalement
à des relations de voisinage et de propriété, à l'animal territorial.
Difficile sujet. Enfin ne me remerciez pas.
Le plaisir d'être lu m'est déjà assez exceptionnel.
Et bonne route, vous aussi, en vous-mêmes.

28 novembre 2002

Lancer la floraison de la 7ième.
Les quatre SKUNKS #1 n'ont que 1', les boutures plus de 2',
les régénérations dans les 4'.
Il y aura place dans la cave pour utiliser les 76 pots de 8.
L'apprentissage du bouturage débouche enfin!
Sur les 120, après 10 jours, 43 ont déjà raciné.

Il n'y a qu'un mort, tous les autres sont encore beaux.
(Le tapis chauffant, en hiver, semble accélérer par 3 l'enracinement).
Le dernier élément de l'apprentissage était la température.
La température actuelle dans le placard fermé avec un seul néon
et dans la cave avec ses deux 430W ensemble varie entre 70-75^0.

1 décembre 2002

ALIBABA est un bon exemple de répartition thématique
et de mise en marché de mon JOURNAL.
Personne n'a le temps de se taper les milliers de pages
de l'édition intégrale.

2 décembre 2002

85 boutures ont maintenant raciné, avec, à la faîte de plusieurs,
l'apparition de feuilles jaunes pâles (contrastant sur le reste vert sombre),
annonçant l'arrivée d'une repousse. Température toujours près des 70F.
J'arrose 2 fois la semaine à la cave et je laisse maintenant un fond d'eau
pour les nouvelles racines des boutures qui commencent à s'agripper
d'une tourbette à l'autre.

3 décembre 2002

Fais la lecture d'un coup du JOURNAL 1995-2002.
C'est la durée de notre problème de couple, Mireille et moi, qui me frappe.
Comme si nous savions qu'il n'y rien à faire, et que vaut mieux ça
que rien du tout. Aucune amélioration sur le sexe. Mais:
- une distanciation salutaire de 2-3 jours semaine où elle vivra à sa maison de campagne,
- une remise au salon (donc presque aux oubliettes) de la télévision,
- ma sortie de l'alcoolisme qui me coûtait chaque année ma marge de manoeuvre pour pouvoir réparer ma maison,
- et ma cave à cannabis.

De petits pas. Mais quand même faits.

5 décembre 2002

Premier empotage de 96 boutures (85 racinées et 11 encore belles)
dans des casseaux de plastic à 4 secteurs (2X2X2).
Après 3 semaines, les boutures qui n'ont pas raciné hors des tourbettes
sont à éliminer. On voit, en les ouvrant, même si elles paraissent encore
belles, qu'aucune racine (ou si peu) n'a poussé à l'intérieur.
Pour plus de lumière et de chaleur (20C),
j'ai allumé les 2 néons dans le placard.
Le tapis chauffant n'est finalement pas très convainquant.
Les résultats sont à peu près les mêmes que sans lui.
Je prévois 40 pots disponibles (sur 76) pour la 8ième.
Soit 2 plants par pot, ce qui me semble beaucoup,
mais pourquoi ne pas essayer si je les ai.
J'aimerais aussi éviter de refaire des boutures en juillet et août.
Pour cela, il me faudrait, à partir du 15 janvier prochain,
respecter un calendrier trimestriel de production
(4 récoltes par an):15 janvier - 15 avril, 15 avril - 15 juillet,
15 juillet - 15 octobre, 15 octobre - 15 janvier.
Juillet et août seraient consacrés au végétatif
et le bouturage remis début septembre avec le refroidissement.

6 décembre 2002

Toutes nos civilisations ressemblent à des rêves d'éternité
sur une réalité mouvante.
Une traversée de route par une troupe hilarante de saltimbanques
fanfaronnant à qui mieux mieux.
Il n'y a rien à gagner à vouloir s'obstiner comme les volontaristes.
Même les libertaires ont l'esprit tordu à vouloir toujours émettre,
contre les autres, une contrainte.

10 décembre 2002
Le rôle de l'État
est de maintenir le droit d'accès à certains passages collectifs.

11 décembre 2002

Finalement entrevu et parlé à Pierre Gauvreau
au pied de son escalier du 968 Chérier.
Vieux, hésitant un peu sur ses jambes, plutôt avenant et rieur.
- Oui, André Goulet avait de quoi se mêler![1]
L'atelier de Borduas était bien situé au 3940 Mentana dont il n'avait loué que le salon avec la bay-window pour donner ses cours.
C'est plutôt le groupe de Claude Tousignant
(Mousseau, etc. si j'ai bien retenu) qui était au-dessus des garages.
- C'est dur de refaire l'histoire, lui dis-je.
- Oui, elle se défait vite.

[1] Correctif: 20 avril 1993, 5 mars 1999, 27 mars 1999.

12 décembre 2002

Après 3 semaines de leur bouturage, la presque totalité des 96 boutures transplantées, après 15 jours ont commencé leur croissance.
J'ai enlevé les dômes.

17 décembre 2002

La *vérité* existe pour la formation rapide des débuts de l'esprit.
La théorie du dénominateur commun.
Une façon de prendre la surabondance.

19 décembre 2002

Après un mois, les boutures ont entre 2`` et 4``. À 8``, je leur couperai la tête pour les obliger à s'élargir, et éviter qu'elles ne dépassent la hauteur disponible du placard (1») avant la fin de l'autre mois qu'il leur reste encore à attendre avant d'aller à la cave. Les boutures sont un succès à 78%, quelques 94 sur 120. Il faut s'y reprendre quelquefois pour bien comprendre... Je devrais pouvoir produire des plants d'un pied qui devraient se suffire, à la cave, d'un seul autre mois de végétation.

Je devrai peut-être aussi réviser ma schédule de production.
Au lieu de 6 semaines de végétation pour 6 semaines de floraison,
il serait peut-être mieux d'aller vers 5 - 7 ou même carrément 4 - 8.
Actuellement, les plantes deviennent trop grandes.
Il me faut arrêter la phase de végétation à la cave à 2'.
Elles monteront alors à 4 - 5 pieds, au lieu de toutes aller se taper
le plafond comme actuellement. (J'ai beau les replier...).
Le résultat des SKUNKS #1 est de 3 mâles pour 1 femelle.
Dans un pot, un mâle et une femelle qui se fertiliseront.
Le pot à 2 mâles est déjà installé sous son sac de plastique transparent
sur une blanche (quelque 20 fleurs) d'un rejeton du NORTHERN LIGHTS
(doré) qui donna à lui seul 300 grammes frais (4ième).
Je comprends les jeunes de s'énerver.
Je serais déçu, à leur place, avec une seule femelle à fumer...
Il y a, près de chez moi, presque autant de boutiques
spécialisées dans les produits du chanvre que de librairies (une dizaine).
Nous vivons dans une situation ouverte de mensonge.

20 décembre 2002

La *connaissance pure* n'est qu'un résidu théologique,
une recherche de l'essence comme divinité dans le génétique.
C'est oublier que les espèces aussi se transforment.
Pour moi, le rôle de la réflexion est de distinguer ce qui sert
de ce qui ne sert pas.

21 décembre 2002

Lancement, hier soir, de la revue *C'EST ÇA QUI EST çA*.
Toujours les mêmes, paumés, rigolards, tous un peu le style
de André Goulet, indisciplinés, pornographiques et alcooliques.
Une espèce de cacophonie à la Cyrano de Bergerac.
Mais ce ne sont que des vieux qui se défrustrent
parce que enfin mis à leur pension.
Il y a 30 ans, du temps de SEXUS, ils n'osaient pas...

22 décembre 2002

On passe sa jeunesse à courir après les gens
pour finalement s'apercevoir qu'on a très peu besoin d'eux.
Qui suis-je, pour moi, autre que ma mémoire?
Le repos de vivre encore seul dans mon ordre,
à ce point totalement impartageable que la moindre présence étrangère
y dispose tout mal et de travers.
Un ordre qui me semble pourtant plein d'expédients et d'accommodations.
Qu'est-ce donc de si lointain qu'être soi?

27 décembre 2002

Les médias ne sont essentiellement
que des mécanismes de mise en marché.
Même derrière l'anodin, il y a toujours un produit.
C'est l'accroissement des paliers de consommation qui,
par l'apport de surplus, crée la fébrilité sociale.
Celle de toujours avoir à décider quoi consommer.

28 décembre 2002

De l'inconsistance et de la dispersion.
De la prétention d'afficher sa culture
plus que de témoigner d'un intérêt véritable.
À quoi sert de discuter *ad nauseam* de la pensée d'un autre,
puisque c'est toujours de ma perception d'où je pense.

Avec ALIBABA, je me crée un mythe pour moi.
Pour contrecarrer les mythes qu'on veut m'imposer.

2003 61 ans

6 janvier 2003

Je suis finalement devenu un petit vieux
qui se berce en silence dans sa berceuse.
J'entre dans la 4ième et sans doute dernière vingtaine de ma vie.
À 60 ans, c'est comme si je recommençais ma vie,
mais cette fois à niveau.
Maison payée, rentable en plus, presque rénovée, avec le plaisir
de descendre à la cave (comme d'autres, jadis, allaient y chercher leur vin)
pour aller, moi, y cueillir mon cannabis.
Conclusion somme toute assez heureuse d'une vie faite.
Ni Jésus, ni César, ni même simple prophète dans mon pays.
Qu'il est bon de se promener ainsi dans l'anonymat de sa fin.
Plus de 200 milliards d'êtres humains seraient ainsi passés avant moi.
Profiter un peu de moi; mourir seul, enfin tranquille,
malgré les obligations que nous impose toujours la vie.
Profiter enfin de moi.
J'entre aussi dans mes nouveaux problèmes.
Effondrement sérieux du mur du garage (dit l'annexe),
du fameux mur mitoyen d'il y a 20 ans.
Problème encore de responsabilité mitoyenne avec un voisin.
Nécessité de 10 pieux de fer.
Et aussi à venir, 5 autres pieux pour la façade sur le Parc.
Je devrai donc encore hypothéquer sur les loyers: $30,000 sur 10 ans.
Plusieurs maisons ont été touchées par l'extrême sécheresse de cet été.
Nous sommes bâtis sur de la glaise.
Ainsi va la vie que pour en être il faut aussi faire partie du problème.

13 janvier 2003

Vu par nous, même l'infini ne peut se représenter que momentanément.

14 janvier 2003

Fin de récolte de la 7ième.
1050 grammes frais avec 46 plants.
Je les ai taillés à environ 2 pieds du sol.
Lancer la 8ième avec 3 fois plus de plants (121) : 46 régénérations,
75 boutures.
Les boutures sont belles à voir après 1 mois, au dépotage,
toutes racinées dans leur motte de terre.
Format idéal: 2x2x2.
Je les ai presque toutes plantées (sans presque oser en disqualifier):
donc plusieurs, regroupées par taille, par pot de 6 litres.

Autres détails.
Moyenne de production: environ 30 grammes frais par pot.
Culture intérieure:
la plante a tendance à donner plus en fleurs qu'en feuilles.
Ne pas oublier de bien tasser la terre sur le pourtour des pots
pour éviter la formation d'une fissure par où toute l'eau s'en va.
La feuillaison des SKUNKS #1 a des reflets de rouge
contrairement au vert jaune des NORTHERN LIGHTS.
Échec dans ma première tentative de fécondation.
Le pollen, sous sac de plastique, devient moite.
Cette fois, je laisserai les 3 mâles à l'air libre.
Après le bouturage,
il me faut maintenant apprendre à faire mes graines moi-même.
Avec mes 3 mâles SKUNKS #1, j'aimerais bien ensemencer
ce que je crois être des NORTHERN LIGHTS.
L'achat de graines est hors de prix pour la production courante.
Sauf pour acquérir une nouvelle variété.
J'ai compté une vingtaine de variétés compatibles
par leurs caractéristiques communes:
durée de floraison 45-60 jours, hauteur 4-5 pieds (120-150 cm).

17 janvier 2003

De retour aux bonnes portions de 90 grammes frais par once séchée.
Excellent voyage. J'ai lu que c'est par *un abaissement du seuil sensoriel* que le cannabis donne l'impression de sentir les choses profondément.
Je ne sais.
Mais il me semble vrai qu'après une période initiale de stimulation (goût de marcher, de commencer quelque chose), suit généralement un temps de songeries et de torpeur heureuse
qui ne donne plus le goût de bouger.
Comme de longues plages d'arrêt où le temps ralentit.
On dirait alors que le temps se fixe, que le temps voyage plus lentement.
Que l'on y sent davantage le relief de l'existence.
Les marijuanomanes forment, dit-on aussi, des gens habituellement très renfermés, se complaisant dans leur milieu, et se moquant un peu de la manière de vivre des autres.
J'ajoute: *devenir soi* suffit.
Nous n'aurions que cela à faire dans la vie que ce serait déjà presque trop.

20 janvier 2003

Le *bonheur* n'est que par rapport à moi.
Il me faut remonter, comme un long corridor, la filière de mes endroits de retranchement, de mes années de collège à aujourd'hui,
pour découvrir à quel point je suis bien maintenant ici.
Avec de plus en plus le droit d'être seul confortablement.
J'y ai tout fait sur mesure, pour moi. Un autre y serait malheureux.

Nous vivons un temps de camps de concentration.
Nazisme. Fordisme. Collectivisme. Productivisme. Et gauche! droite!
Mais, fondamentalement, je suis mon unique mesure de toutes choses.
C'est par rapport à moi seul que tout prend pour moi une valeur.
On m'a appris à respecter la volonté de Dieu, la volonté des autorités, jamais la mienne.
C'est par rapport à moi seul que doit dorénavant s'inaugurer ma vie.

22 janvier 2003

L'horreur. Froid record.
L'itinérant allant dans la tempête avec un panier d'épicerie sur roues,
bourré de guenilles gelées, suivi de ses 2 chiens.
La vieille slave (celle du 27 décembre 2001), hagarde dans un hall,
à qui je remets le gant qu'elle a perdu en chemin.
Personnages de fin du monde.
Oui, ici, le soleil est dieu!
J'ai vu la mort à qui j'ai remis son gant troué.
Et qui m'a remercié en me regardant de son regard rieur et creux.
Mais je me suis vu comme encore jeune dans cette première présentation.
Je suis l'itinérant allant dans la tempête avec ses inutilités
et ses affections tristes.
Étrange perception.
Comme une capacité de sentir soudain le signal
d'un espèce de champ magnétique vital.

25 janvier 2003

Après 10 jours, les régénérations commencent à tiger... à partir
des petites fleurs laissées sur le plant.
Avant je coupais tout, à l'exception des feuilles.
La prochaine fois, être moins pingre dans la cueillette,
mieux choisir où laisser de petites fleurs pour les nouvelles repousses.
La coupe pour régénération ne semble pas limitée à 2 ou 3 pieds.
Tout dépendrait de l'existence de fleurs naissantes
laissées pour régénération, et quelque soit la hauteur,
le tout se régénérant en même temps.

28 janvier 2003

Nous naissons presque tous dans le salariat et le préjugé.
Il nous est aussi difficile de nous créer une pensée personnelle
qu'une grande fortune.

30 janvier 2003

Une autre chatte rescapée du froid:
Poupoune ramenée par Mireille de la campagne.
Mimine, lorsque Mireille l'a entrée dans la maison, en a fait une crise de rage, tremblant sur toute sa longueur, alors que je le tenais.
Il m'a même griffé au visage.
Poupoune: en quarantaine dans une chambre avant de voir le vétérinaire.

1 février 2003

À l'exception de quelques égarés charismatiques,
ce ne sont que des criminels hauts gradés qui nous dirigent.
Leurs médias et les clercs qu'ils nourrissent
nous les présentent entourés de dignité et s'évertuant pour le bien.
Leurs armées pillent et tuent pour satisfaire leur boulimie.
Même notre espace de survie le plus intime
devrait correspondre à leurs manies.
L'obéissance est un crime contre soi.
Mais bien idiots ceux qui se vantent de désobéir.
Toutes les valeurs qu'on nous a apprises
sont des valeurs pour mieux nous piéger.
La morale est le labyrinthe dans lequel on enferme les simples.
Chacun sort de formes héritées de plusieurs passés réunis
et il convient de faire avec.
Bien naïf celui qui prétend se détacher de sa tradition pour repartir à zéro.
Mais un espace à soi et pour soi est une condition essentielle d'épanouissement,
où chacun peut faire, dès lors, ce qui est lui.

3 février 2003

Je me refuse à sortir de ma juridiction.
L'autre n'existe que pour lui.
C'est pour moi, pour moi seul, que j'applique une loi.

Le droit au plaisir et le droit à l'euthanasie sont intimement liés.

Ce sont les pro-vie et les antidrogues qui veulent des corps sains
pour les envoyer combattre.
Le vieux fascisme. Vivre dans la tension pour gagner la guerre.
Une vision martiale de l'ordre.
Mais, dans la réalité, chacun invente sa vie et de là se produit
un ordre social qu'il faut toujours dénouer.

4 février 2003

J'avais lu que cela prend 5 ans pour devenir un bon jardinier de cannabis.
J'avais un peu ri. Mais ce sont les faits jusqu'ici qui rient de moi.
La première année a été pour l'installation: éclairage, creusage, placard à
boutures, disposition générale, et expérience d'une inondation printanière.
La deuxième: l'apprentissage des boutures, correction quant à la grosseur
nécessaire des pots, et comment passer à travers la surchauffe l'été (+30).
La troisième: comment faire correctement la taille pour la régénération,
et comment combattre les coups de froid l'hiver (-20).
En Égypte, les lois de Napoléon contre le cannabis.
Tous des gardiens d'écoles, de prisons, à qui il faut mentir.
Les déjouer.
Être plus têtus que leur interdiction.
Cela ne les regarde pas.
L'apartheid blanc du Nord autorise l'alcool, le tabac et les produits
de ses pharmaciens contre les autres drogues, celles du Sud.
À défaut de prouver la nocivité, ils disent: notre société a assez du tabac
et de l'alcool sans devoir légaliser une autre drogue.
Et pour quelqu'un qui ne prend ni tabac, ni alcool,
leur logique ne change pas!
Le corps médical est noyauté par des activistes pseudo-scientifiques
à allures d'ecclésiastiques d'inquisition;
le retour des évangélistes en mal de sauver le monde par la contrainte!
On retrouve là tous les instruments des religions:
la peur, la culpabilité, l'idéal volontariste contre le déclin de la nation.

5 février 2003

Mon grand-père maternel m'a appris le silence.
Dans sa barque, en tirant les lignes.
Pour ne pas *effaroucher* la morue.
Comme échoué à Montréal dans mon vieux bateau hippie.
Dans un comportement marginal d'errance, (après la tâche de survie), où seul le désir décide des parcours.

10 février 2003

Le plaisir d'être seul avec moi.
J'ai tellement de choses à me raconter!
J'ai assez rencontré autrui.
Ce n'est que répéter l'erreur.
Nous sommes faits pour ne vivre socialement qu'en surface.
Comme nous nous installons, sans aucune gêne, avec grossièreté, dans la tombe des autres, sans la moindre pensée pour eux.
Ce parc. Cette maison.
D'autres y ont vécu. D'autres y vivront sans doute.

11 février 2003

L'ordre des Heddawa, de Sidi Heddi du Maroc.
Moines errants.
Errant d'une zaouïa à l'autre, sortes de couvents à vocation multiple qui parsèment le territoire.
Sans aucun but.
Ni de posséder.
Ni de connaître.
Errant simplement en fumant le kif.
(N'avaie-je pas souhaité, jeune, devenir cistercien relevant de l'ordre du vin!)
Certaines confréries pauvres se signalent par l'extrême misère matérielle qu'elles affichent.

Il n'y a qu'une confrérie dans laquelle la consommation de stupéfiants soit une prescription essentielle: les Heddawa.
Sidi Heddi était un saint berbère qui vécut à la fin du XVIII, dans le Rif.
L'anti-intellectualisme de l'Ordre.
Jeune, Sidi Heddi étant devenu très savant à la suite de longues études désapprouvait de fumer le narghilé.
À la première bouffée, il devint illettré.
À la seconde, il s'incarna dans l'état le plus bas.
À la troisième, il aperçut que l'état le plus élevé était inaccessible.
C'est après cette leçon qu'il renonça à la vanité du monde pour l'extase cannabique.
Tous les fumeurs de kif reconnaissent en Sidi Heddi leur patron.
L'Ordre rassemble des ascètes errants et mendiants qui se rencontrent au hasard, se groupent, puis se séparent.
Les Heddawa ne se lient pas volontiers.
L'opinion pense que l'habit de moine met les Heddawa à l'abri des poursuites, car plusieurs parmi eux ont intérêt à se faire oublier.
Sidi Heddi a voulu ses disciples humbles, méprisables, doux.
Le port de l'habit rapiécé et pouilleux. La mendicité.
Le célibat, mais sans la chasteté. La pérégrination.
Seul, ni vers un endroit déterminé, ni dans le but de s'instruire.
La véritable nature du Heddawa est d'errer toujours.
À vérifier: leur lien avec les soufis:
«Les soufis étaient les hippies du monde arabe», Ernst Abel.

12 février 2003

Nous devons sortir de la culture de la croyance.
Même nos jugements les plus anodins reposent encore sur la notion de vérité. Nous devrions nous reprendre de fond en comble.
Mais il en ira sans doute autrement. La réalité ressemblera plutôt à un étirement d'élastique jusqu'à ce qu'il rompe. Nous parlerons alors d'une autre manière. Il n'y a jamais de chemin facile. C'est contre les cohues qu'il faut se faire un chemin. Et s'attaquer à la certitude, c'est s'attaquer à ceux qui la font se répandre.

13 février 2003

Notre vie mentale repose sans doute sur des bases physiques.
On n'a jamais guéri de fous par de bons mots.
Ce n'est pas l'idéologie qui est bonne.
Mais notre base physique sur laquelle peuvent parasiter
toutes les idéologies.
Les mots n'ont jamais beaucoup plus d'importance
que s'ils nous étaient dits dans une langue étrangère.
Nos langages me semblent circonstanciels et comme sans profondeur
tant ils sont de formalité.

14 février 2003

J'entre dans mon Journal comme dans un jardin d'émerveillements.
Cette grande parade! L'Histoire ne nous étonne qu'en autant
qu'on la fausse un peu en la réduisant à certains traits de théâtralité.

15 février 2003

En Europe, en 1958, j'ai vu des femmes aller encore à l'église
tandis que leurs hommes incroyants les attendaient au bistrot.
Nous en sommes encore là.
Cette fois, les femmes approuvent plus facilement la télévision
et l'éducation que moi l'homme qui s'y ennuie.
Les structures sociales suivent leur propre scénario de transformation.

16 février 2003

Personne de sensé ne souhaite diriger les autres.
L'anormalité, plus exactement l'impossibilité de la tâche,
fait qu'il n'y a que des insensés bouffis d'orgueil qui s'y aventurent,
créant les désastres que l'on sait. C'est à l'individu, à l'individu seul,
de s'entendre avec ses voisins dans le seul gouvernement possible:
un partenariat difficile contre les dogmes de chacun.

17 février 2003

Obtenu mon emprunt hypothécaire de $30,000 sur 9 ans.
Je ne suis pas riche. Mais je suis en affaires.
On me prête sur mon commerce et non plus sur mon emploi.

18 février 2003

Il faut légaliser l'usage, la possession, et l'autoproduction de cannabis.
La vie de gens comme moi.
Dans chaque société, nous devons vivre dans le mensonge et l'hypocrisie.
Il n'y a généralement que devant soi où l'on peut être véritablement honnête. Mais une grande société devrait se permettre l'existence des petites minorités qui voient autrement une autre issue pour elles-mêmes.
L'État n'a pour rôle ni de sanctionner, ni de normaliser les tendances.
Mais d'arbitrer les conflits nuisibles.
Malheureusement, la gestion de la moronnerie relève aussi de l'État.
Ces éternels rejetés pour qui l'armée servait de boucherie.

19 février 2003

Notes.
Il m'arrive de me retrouver, comme perdu un moment, dans des lieux familiers. Le cannabis déconditionne le militarisme,
favorise un comportement moins compétitif, diminue le sentiment d'importance sociale. Il accentue ce qui porte vers la rêverie.
(Le chocolat et le café semblent en augmenter l'intensité).
J'ai comme parfois l'impression d'être pétrifié, comme transformé en statue de pierre, avec mon livre ouvert sur les genoux.
Un doux farniente. Le cannabis est idéal pour la retraite des petits vieux solitaires perdus dans leurs souvenirs.
Moreau de Tours:
«Je conteste à quiconque le droit de parler des effets du hachisch, s'il ne parle en son propre nom, et s'il n'a été à même de les apprécier par un usage suffisamment répété». (1845)

20 février 2003

En hésitant pour obtenir l'autorisation de l'ONU, les États-Unis viennent peut-être d'instaurer la nécessité d'un premier parlement mondial.
Avec ses 10 millions de manifestants dans les rues de la planète.

21 février 2003

Encore 2 semaines de feuillaison pour la 8ième
qui est presque aussi belle à voir que la 5ième le fut.
L'avantage des pots de 6 litres est qu'on peut à volonté déplacer les plants pour les disposer, selon leurs tailles, en hémicycle autour des lampes.
La régénération des SKUNKS #1 est lente.
J'ai transplanté les 3 mâles dans un pot, et la femelle dans un autre,
que je garderai au placard sous néon pour bouturage ultérieur.
En priorité: les multiplier par bouturage.

22 février 2003

Si l'information en continu à la télévision
«dédramatise et crée l'indifférence», c'est que les sujets qui y sont traités
ne nous regardent pas, en ce sens qu'ils nous sont offerts
comme ne relevant pas de notre responsabilité, mais du commérage.
À regarder la télévision, l'on finit par commérer sur tout.
Les intellectuels d'aujourd'hui, comme les curés d'hier,
essaient de nous culpabiliser de ne pas partir en croisade.

23 février 2003

Poupoune dort dans un grand pot de terre,
peut-être comme dans une grange à la campagne.
Mimine grogne encore sur elle,
mais commence à se résigner à sa présence.
Il la regarde attentivement jouer avec une boulette de papier...

24 février 2003

En comptant, au placard sous simples néons:
- un mois de la prise de bouture à une bonne repousse,
- un mois pour atteindre 1 pied,
puis à la cave:
- deux mois de feuillaison jusqu'à tous atteindre au minimum 2 pieds,
- et finalement deux mois pour la floraison,
une récolte demande 6 mois consécutifs.
Mais comme les 2 premiers mois (placard) travaillent conjointement
avec les 2 derniers mois, (cave), il n'en faut que 4 à la cave,
ce qui permet 3 récoltes par an. Me basant sur les récoltes antérieures,
je devrais obtenir quelque 2000 grammes frais de chaque récolte,
soient 22 onces de 90 grammes frais (= 30 grammes secs).
Quelque 800 biscuits par année. Ce qui peut me faire une bonne vie.

25 février 2003

J'ai ma façon bien à moi d'être consommateur.
J'habite gratuitement un 1600 pieds carré devant un parc,
à 15 minutes à pied du centre-ville (valeur locative de plus de $25,000).
Je consomme gratuitement les 6 kilos de cannabis frais que je produis
(valeur d'environ $20,000).
La pension de vieillesse que je reçois ($3,600), suffit alors...
Qui donc a inventé l'utopie d'un État qui nous ferait bien vivre!

26 février 2003

Que j'aie eu du sexe ou non avec les gens que j'ai connus
revient finalement au même.
Avec le temps, l'éblouissement sexuel s'estompe et, pire encore,
le goût de communiquer.
Nos relations n'existent que le temps
d'un trajet sur une banquette commune.
Vient le jour où nous débarquons tous, seuls, en plein désert.

27 février 2003

L'Atlas du Monde Diplomatique s'annonçait comme une mise en évidence de la superpuissance américaine.
C'est l'hyperpuissance mondiale de l'apartheid blanc qui saute aux yeux!

1 mars 2003

Notre Histoire se partage en élans de conquêtes et en périodes de bombance, chacune nous insufflant sa morale propre qui déteint sur tout (même sur les opposants), comme une coloration d'époque.

Mimine et *Poupoune* ont commencé à se jouer des ruses:
ils se surprennent et se courent après.

2 mars 2003

D'anciens lointains collègues de bancs d'université:
Denise Bombardier, Gil Courtemanche.
Ils en rajoutent chaque semaine à leur sermon du dimanche
(LE DEVOIR).
La réalité est plus simple: ils n'ont jamais eu les moyens financiers
de rester chez eux et de se taire.

Poupoune est en chaleur; elle se roule sur le dos, le cul en l'air.
Tous les jeux mènent à son cul.
Mimine, castré, ne connaissant pas l'attrape, jouait au début.
Maintenant, quand elle s'approche trop, achalante, il la tapote.

3 mars 2003

Apprendre à se taire.
Nous passons notre vie à nous encombrer de mots.
Respirer et regarder.
Vivre seul.

J'ai organisé mon bureau tout en murs de bibliothèques
comme une chambre de jésuite au collège Sainte-Marie.
J'ai une maison de location semblable à la maison de chambres
que je désirais en 1963.
En fait, ma vie est un collage d'envies.
La vie nous a tellement crispés sur tout.

4 mars 2003

Fait un autre 120 boutures.
J'ai identifié 2 formes de plantes:
une, plus costaude, pousse en s'étalant largement,
l'autre pousse en serpentant exagérément.
Avec mon ramassis de graines du début, je ne sais trop ce que j'ai.

5 mars 2003

Ma dernière fonction: propriétaire-concierge.
Et cela m'occupe un peu tous les jours.
Bris de ci, bris de ça, ainsi va la vie.
En m'achetant cette petite conciergerie victorienne,
je me suis acheté une dernière fonction sociale.
Ni honneur, ni fortune, mais le nécessaire à une vie somme toute heureuse
pour qui n'aime pas sortir de chez lui.
En fait, la vie n'offre rien de très facile.
Il faut trouver à se maintenir dans quelque chose de satisfaisant pour soi.

10 mars 2003

Lancer la floraison de la 8ième qui s'annonce belle.
Mais il y a encore place pour amélioration.
Sur 76 pots, une dizaine sont vides, dont six morts en 3ième régénération.

12 mars 2003

L'âge de la déconstruction est commencé.
Début d'arthrose.
Difficulté à marcher.
Douleur surtout à la jointure des fémurs et du bassin.
Coxarthrose. Ostéonécrose.
Dans les livres de médecine populaire, toutes les maladies se ressemblent.
De son côté, Mireille souffre déjà d'arthrose (dépistée par radiologie).

13 mars 2003

C'est la morale de l'aubergiste qui doit être la mienne.
Les gens *passent* chez moi.
Veuiller à leur offrir un séjour sans trop de problèmes.
De plus, en choisissant d'habiter un logement de 4 chambres à coucher,
j'envisageais déjà de devoir, vieux, le partager.
Au fond, Mireille Baillargeon et moi
en sommes rendus à partager une maison de vieux.
Être moins bougon.
Plus aimable.
De toute façon, autrui est toujours un corps étranger.
C'est la bêtise affective qui nous a fait confondre
notre besoin glandulaire avec le désir d'autrui.
Autrui, par définition, est ailleurs.
Je suis toujours seul ici.

14 mars 2003

Les gens ne deviennent *grands* historiquement
que par l'énormité des dégâts qu'ils ont causés.
Moïse. Jésus. Mahomet. Napoléon, en plus petit... Hitler.
Nous sommes le bétail de tous ceux
qui laissent longtemps *leur* marque sur nous.

15 mars 2003

Depuis la 4ième, j'ai commencé à identifier d'un fil de couleur certaines plantes.
La *noire* commence par faire des excroissances à trois feuilles oblongues, sans dents, d'un vert très foncé.
Elle pousse en zigzaguant comme une vigne,
en formant des poils de fleurs à chaque nœud[1], plutôt qu'en cherchant à former une tige presque droite comme la *dorée.*
Elle fleurit en inflorescence en cyme s'infléchissant en queue de scorpion, plutôt qu'en grappes denses et contractées style cocottes.
Autres notes:
Il ne semble pas que des boutures prises sur un plant régénéré de 2 mois prennent mieux que celles prises sur une bouture de 4 mois n'ayant pas encore fleuri.
Les plus grandes boutures de la 8ième (7 *jaunes*, 2 *dorés*), ont maintenant 5 pieds et semblent dans le style Northern Lights plutôt que Haze.

[1] Haze :"enter flowering as soon as they are rooted".

16 mars 2003

Enfin le retour du temps chaud!
Me reposer dans la satisfaction de l'acquis.

17 mars 2003

Mireille Baillargeon est en manque de projet.
Presque terminé le JOURNAL de son père.
L'art de passer sa journée à tourner en rond, du lit à la télévision, déplaçant des papiers sur son bureau, se parlant fort à elle-même, envahissant par son inaction et ses petits bruits
tous les champs de tranquillité.

22 mars 2003

Nous ne pouvons vivre *socialement* qu'en surface.
Dans le cache-cache continuel de la théâtralité.
Dans le seul rôle qu'on nous permet.
Cachant tous notre insatisfaction, notre profondeur, notre véritable moi,
l'autre que nous sommes, notre perversité ou pire: notre vide inavouable.

Nos organes ne semblent pas avoir d'autres mémoires que l'allergie.

24 mars 2003

Après trois semaines de leur bouturage,
1er empotage dans leurs moules 2x2x2
d'un autre 96 boutures qui ont racinées hors des tourbettes.
(J'ai éliminé les plus faibles).
On peut parler d'une réussite à 80% (96/120) mais qui baissera
dans les 60% d'ici la transplantation finale.
Aussi: ensemencer de graines mâles séchées quelques fleurs
d'un plant doré.
Le plaisir de prendre de l'expérience
est aussi celui de prendre des habitudes.
Un rituel répétitif et rassurant autour des objets et des méthodes
qui donnent des résultats.
Il ne faut pas se leurrer.
Le marijuanomane, comme l'alcoolique, ne fréquente pas facilement
les autres parce que sa soûlerie les en sépare et le satisfait.
Au mieux: égoïste comme un moine.

25 mars 2003

Le monde est bien assis dans l'arène de la mondialisation: 1200 chaînes de télévision pour suivre la guerre en direct des américains contre l'Irak.
Mais sous les bombes et dans les tempêtes de sable, les muezzins appellent désormais à la prière et contre la juiverie américano-anglaise.
Contre les bouffis de Chips et de Coca-Cola qui veulent toujours battre un serviteur (noir, latino ou palestinien) pour le faire servir davantage.
«Oui, eux, c'est leur coeur qui est sale».
Depuis ma naissance, les américains n'ont jamais cessé d'attaquer.
Bombes atomiques. Guerre de Corée. Guerre du Vietnam.
Contre le communisme.
Un reste des croisades féroces de la chrétienté.

26 mars 2003

C'est par rapport à l'enseignement que les jésuites m'ont donné en 1960 sur Baudelaire, que je peux mesurer aujourd'hui à quel point ils étaient tous, comme Baudelaire le culpabilisé, incompétents et effrayés.
Quelle mauvaise éducation fut la mienne!
Ah! si j'eusse mieux étudié au temps de ma jeunesse!
Oui, Villon, j'aurais couche encore plus molle...
mais j'y serais tout à fait con.

27 mars 2003

Depuis plus de 2 ans, avec le système que j'ai,
le temps nécessaire par récolte de cannabis est d'environ 4 mois,
ce qui permet 3 récoltes intérieures par an.
Je peux aussi éviter de devoir faire des boutures en temps de surchauffe (juillet et août) en respectant le calendrier suivant:

5 janvier, 5 février
Boutures le 15 février
5 mars, 5 avril

5 mai, 5 juin
Boutures le 15 juin
5 juillet, 5 août

5 sept., 5 octobre
Boutures le 15 oct.
5 nov., 5 déc.

Reste à savoir s'il vaut mieux répartir le temps de feuillaison
et le temps de floraison entre 8 - 8, 7 - 9, 6 - 10 semaines.
La 5ième fonctionna sur le 6-10.

29 mars 2003

Les peuples censurés ne peuvent que s'attaquer.

L'État doit garantir un droit de passage pour tous, dans la rue,
mais aussi dans l'usage des médias.

31 mars 2003

Poupoune s'est fait opérée.
C'était la première fois que j'assistais aux crises de chaleur d'une chatte.
Horrible.
Nous vivons sous les directives féroces de nos organes.
Mimine et *Poupoune* dorment l'un près de l'autre.
Les yeux amoureux de *Mimine.*
Sa délicatesse.
Il lui lèche la plaie.

2 avril 2003

J'ai la paix. Pendant un certain temps.
Il en est ainsi du bonheur. Et de tout.
Tout est un certain temps.
C'est ainsi qu'il faut apprendre à vivre.

4 avril 2003

Je viens d'une famille qui vivait encore dans le besoin,
qui ne voyait que ce qui pouvait bonifier matériellement sa vie.
Aller à l'école devait d'abord donner une promotion sociale.
C'est après que commençait la culture.
En relisant mon JOURNAL (pour en répertorier les thèmes et les gens),
je constate que la grande erreur de ma vie fut d'avoir trop attendu d'autrui,
et de ne pas avoir su décider assez tôt de tous les foutre à la porte
pour continuer seul mon chemin en sachant que je serais toujours seul.
Mais ils m'ont bien donné la réplique, permettant ainsi cette théâtralité
dont je me souviens aujourd'hui, sans eux, si agréablement sans eux.
Ce n'est qu'*à cette époque-là* que j'aimerais encore leur reparler un peu.
Jeunes, les inquisiteurs nous interdisaient le sexe.
Vieux, ils nous interdiraient de nous perdre dans nos souvenirs...
Oui, je vis dans mon passé.
Je l'ai tellement bien documenté qu'il faut bien que cela me serve
si je veux que cela serve à quelqu'un.
Pour les autres, mon JOURNAL ne sera toujours qu'une distraction.
Pour moi, c'est une morale.

5 avril 2003

Aucun déménagement de locataires cette année.
C'est la première fois depuis 20 ans. Une crise majeure.
En continuant de hausser mes loyers,
dans 3 ans, j'aurai rééquilibré ma rentabilité.

6 avril 2003

Après 14 jours, les quelques fleurs du NLDORÉ que j'ai ensemencées
en écrasant entre mes doigts des graines mâles SKUNKS commencent
à grainer. Cela prend, dit-on, 15 minutes après contact du pollen
avec un pistil pour que commence la germination qui atteint sa maturité
après 15 ou 30 jours, période où les calices sèchent et s'ouvrent.

7 avril 2003

Tous ceux qui, dans leur jeunesse, n'ont pas su respecter
leur rage intérieure, doivent se résigner dans l'utopie de la majorité.

8 avril 2003

Les anglo-américains sont de plus en plus dégueulasses.
Les morons qui ont pris le pouvoir ne nous parlent que de leur technologie
et de la précision de leurs tirs.
Ils se pètent les bretelles sur des montagnes de débris et de morts.
Sur un écran géant plat, le maître soldat nous montre fièrement les dégâts.
Et toute l'Amérique écoute, bien sagement, ses nouveaux morons de curés.

12 avril 2003

Je suis le souvenir s'effaçant de mon mouvement.
De quelle durée peut s'accommoder ma mémoire.
Ne serais-je que la densité régressive de mes souvenirs.
Un quelque chose se déplaçant sans cesse,
même si je devais vivre éternellement.
Lorsque l'on essaie de se rappeler précisément une époque,
on s'aperçoit que de plus en plus tout est effacé.
Des personnages entiers ont disparu.

13 avril 2003

À quoi donc servira l'édition de mon JOURNAL.
Pour autrui, ce ne sera toujours qu'une fiction de plus.
C'est pour moi seul que je le finalise.
Je l'éditerai pour les mêmes raisons que j'ai terminé, en 15 ans,
mes études universitaires.
Pour toucher le bout du cul-de-sac. Pour en être bien assuré.
Au mieux, c'est mon instinct de survie que j'aurai ainsi détourné
pour une finalité potentielle d'observation.

14 avril 2003

Terrible que de se voir de dos, à la télévision,
dans une file d'attente pour aller voter.
Deux petits vieux, tout croches, fragiles, pauvrement habillés.
Voter BLOC POT.
Programme plus brillant que les rapports crétins Ledain et Nolin.
L'intelligence directe de la jeunesse.
L'autoproduction contre la prohibition.
L'autoproduction est certainement l'un des chapitres qui tient le plus à coeur des cannabinophiles, parce qu'elle permet un approvisionnement non marchand, et des échanges convenant à la convivialité du cannabis. Et de plus, elle impose au marché des prix bas et une bonne qualité.

15 avril 2003

Mimine s'est fait un coin d'un casier de bibliothèque
dont il a fait basculer les livres.
C'est comme s'il avait maintenant besoin d'une maison à lui
dans la maison.
Aimer quelqu'un, c'est *tolérer* son ordre.

16 avril 2003

Si j'avais à recommencer ma vie, c'est-à-dire à la continuer,
j'irais en sciences, toutes les sciences.
Pour essayer de trouver *quoi* comprendre.

17 avril 2003

Je suis devenu une vieille affaire, laide.
Continuer, seul, mon chemin.
Me retirer lentement de tout.
Il n'y a qu'en soi où se trouvent les récoltes intérieures.
Apprendre à mourir seul.

18 avril 2003

Ici, l'argent pousse.
À chaque fin de mois, je peux en cueillir un peu.
J'habite le territoire de mes récoltes.
Le cadastrage en condominiums
n'est qu'une façon pour les gros propriétaires d'argent
de se défaire de leur responsabilité vis-à-vis des locataires,
mais sans cesser d'empocher l'intérêt de l'argent prêté.

19 avril 2003

La littérature est un monde faux.
Un monde qui rassure.

20 avril 2003

Ce sont les événements qui nous donnent du corps ensemble.
Autrement, chacun étant si loin des préoccupations de l'autre,
autrement, chacun ne parlant que de lui,
il n'y a que la fabulation pour nous rendre attrayants.

21 avril 2003

Seul. Sous le tunnel Moreau/Ontario.
Je me sens libre comme au séminaire de Saint-Jean
lorsque j'avais ma permission d'aller seul en ville, errer.
Il fallait toujours un prétexte.
Moi, je ne voulais qu'aller m'acheter une revue de cul.
J'allais ensuite me masturber, près d'un tunnel, avec ma revue
que je devais ensuite jeter avant de revenir chez les moines.
Le plaisir de se masturber tranquille.
Pour mes besoins, contre le refus, j'aime désobéir.

22 avril 2003

À 12 jours de la récolte générale, dernière récolte de 10 plants
en troisième régénération, soient environ 15 grammes frais par plant
contre 30 pour des plants nouveaux.
Les fleurs y sont nombreuses, petites mais très collantes,
toutes regroupées aux sommets des plants comme sur des têtes hirsutes.
Note:
la moisissure a facilement prise sur les plants de troisième régénération.

25 avril 2003

Il nous faut encore rajouter à nos modes de vie, plutôt que de les interdire.
Nos gouvernements demeurent basés sur la croyance
en l'existence d'un dieu qu'ils prennent pour modèle.
L'esprit libertaire y devient satanique.

27 avril 2003

Je supporte de moins en moins le crétinisme anecdotique
de nos rapports sociaux.
Le surfing social d'une idée à une autre. Le placotage.

28 avril 2003
BIEN LIRE UN LIVRE.
Un livre n'est plus un objet rare, mais d'abord un instrument de travail
personnalisé. Parce que j'avais noté à chaque chapitre de la table des
matières la date de ma lecture, je découvris que j'avais déjà lu un livre,
mais n'y ayant rien souligné, c'est comme si je devais tout le relire
pour en retrouver les grandes lignes.
On nous enseignait à ne pas écrire dans un livre.
L'idée était que l'utilisation de l'encre ou des traceurs de couleurs
sur le texte ne sont plus réversibles. Mais un léger soulignage à la mine
(qui peut s'effacer pour correction) est, pour moi, la seule façon
de bien lire, parce que permettant de bien relire vite.

29 avril 2003

Carré Saint-Louis.
Ce qui rend le parc convivial, c'est qu'une certaine petite délinquance alcoolique s'y rencontre au soleil.
Ceux qui n'ont pas réussi.
Un problème de notre société
est de ne pas laisser de place à la convivialité de l'échec.
Quarante ans de vie.
Plus de dix de mes femmes y sont passées.
Et des bancs tout le long pour se souvenir.
Parc Lafontaine.
Ici, sous le cri des mouettes, je contemple ma maison,
grise à travers les branches sans feuilles, de l'autre côté de l'étang.
Même plus riche, je n'habiterais pas beaucoup plus beau paysage urbain.
Mais ici les gens traînent moins.
Ils promènent leur chien.

3 mai 2003

Récolte de la 8ième.
1510 grammes frais.
J'en ai tout le bout des doigts brun.
Mais c'est deux semaines avant pleine maturité (donc: un peu moins de récolte), et ce pour prendre pied dans le nouveau calendrier rotatif.
Cette fois, après avoir tailler tout au-dessus de 2 pieds, j'ai laissé au moins une fleur au début de chaque embranchement, cueillant les autres fleurs, mais y laissant encore les feuilles.
Car la plante, je crois, peut effectuer des transferts de matières de ces feuilles qui deviendront par la suite inutiles et se dessècheront.
Lancé la 9ième.
Avec 144 plants, 88 régénérations, 56 boutures. À 2 par pot.

5 mai 2003

Découverte époustouflante.
Dans la terre remise au jardin l'automne dernier, une soixantaine
de semences de cannabis qui n'avaient jamais germées à l'intérieur,
sortent fièrement de terre dans le jardin.
J'ai procédé vite à les transplanter, avant qu'un locataire ne s'en aperçoive,
mais dans ma hâte, j'en ai cassé la moitié.
De ce groupe me viendront 4 mâles et la possibilité de faire grainer.
Autre bonne nouvelle: la fertilisation NL et SKUNKS a bien marché:
51 belles graines.

6 mai 2003

J'ai remis de vieilles chansons de Bob Dylan.
Souvenirs de ces années de contestation.
Que d'années passées à rêver contre ce que nous ne contrôlions pas!
Depuis, chacun est disparu de son côté.
À l'époque, l'avenir semblait encore nous appartenir.
Le *beat de notre cul* nous possédait.
Nous étions convaincus d'être quelqu'un sur la route de New York.
J'ai, depuis, tout perdu.
Seuls me restent quelques débris qui, dès que je les touche,
explosent en mille feux d'artifice.
C'était la noce!
Oui c'était la noce.

9 mai 2003

En relisant mon JOURNAL, je vois aujourd'hui
ce qu'hier je ne voulais pas entendre.
L'on entend que les réponses aux questions que l'on pose.
Le temps permet d'autres perspectives.

10 mai 2003

Les nouveaux Pharisiens!
La légalisation du cannabis des hypocrites, bloqués disent-ils
par les conventions internationales antidrogue
qui ne leur permettent d'approuver qu'à des fins médicales.
Le monde pervers des nouveaux curés!

11 mai 2003

Les classes sociales sont un instrument de dépréciation.
Ce n'est pas le mérite, mais le mépris qui gère la répartition.

Notre langage sera tellement loin de la réalité de demain...

Des clochards m'interpellent «Ben Laden», en rigolant.

16 mai 2003

Avec le temps, nous devons convenir que tout ce dont nous avons fait
la promotion chez les autres, les intéresse peu.
Dès notre absence, ils en délaissent le suivi.
C'est comme si ce quelque chose les encombrait désormais.
Mais, en fait, c'est de toujours
que nous les avons encombrés avec nos intentions.
Ce n'est que pour soi que l'on doit agir;
ne faire avec autrui que ce que l'on veut continuer à faire seul sans eux.
À l'exception de courtes gentillesses.

17 mai 2003

Les anciens écrivains français ne montrent aucune culture du cannabis.
Seul Théophile Gauthier, dans LE CLUB DES HACHICHINS, décrit bien
l'effet d'une forte dose, mais en finissant par le comparer
à ce qu'il sera en paradis... Quel con quand même!
Et Rimbaud... qui titre: «Une saison en enfer».
Nous n'évoluons qu'en gravissant certains niveaux d'idiotie.
Nous ne pouvons pas être tellement plus brillants
que la moyenne sociale d'évolution.

19 mai 2003

La guerre actuelle entre peuples bibliques:
les anglo-américains protestants, les européens ultramontains, les juifs,
tous contre les musulmans de Mahomet.
Tous démons sortant de la même Bible!
Il serait temps de fermer le livre.

20 mai 2003

De plus en plus de jeunes voyous m'insultent sur la rue
à cause de ma barbe.
Résultat direct de la guerre contre les musulmans.
Avec le culte de l'armée,
la bêtise et l'intolérance reviennent en force contre les barbes.

21 mai 2003

Ce qui me frappe dans mon JOURNAL,
c'est la brièveté de toutes les relations.
Mais, diront certains, c'était tout simplement le beat de l'époque,
une façon de faire parmi d'autres.
Mais c'est surtout que le mal a été de toujours vouloir être deux
alors que de vouloir rester seul était déjà beaucoup.

22 mai 2003

Je vis dans ma petite conciergerie
comme un boutiquier vit au-dessus de son commerce.
Il est connu que les châtelains doivent toujours aller piller ailleurs
pour pouvoir revenir ensuite dans leur banlieue.

23 mai 2003

J'ai passé ma vie à me bercer.
Sur un petit cheval de bois à Grande-Vallée.
Sur ma balançoire, puis mon rocking-chair à Saint-Lambert.
Sur ma berceuse d'osier (qui m'a rendu bossu), de 1965 à 1977.
Sur ma berceuse ancienne aux bras courbés,
dès un peu avant d'acheter ma maison.
Et depuis, sur quelques petites berceuses victoriennes en plus.
Rêver sa vie en la faisant. Ou bien. Ou bien. Gagner sa vie en la perdant.
Un peu plus de ou un peu moins de.

25 mai 2003

Je fais partie d'une vieille génération
qui s'entête encore à réaliser ses buts.
Un peu comme le sens de l'honneur des soldats de Alfred de Vigny.
Le succès d'une vie doit ainsi se mesurer à la réalisation du projet,
aussi inutile soit-il.
Car la logique voudrait qu'on laisse tomber l'inutile.
Mais... le sens de l'honneur!

Être aujourd'hui un Gaston Miron dans la vitrine de Gallimard...
même si bien pourri après 7 ans d'être enterré à Saint-Agathe.
Perdre la vie en l'arrêtant dans une belle et dernière image de soi!
Dernier relent du christianisme.
Que va-t-on penser de moi après ma mort?
Mais rien, justement rien.

31 mai 2003

61 ans.
Le décompte des derniers 20 ans commence.

Récolte inattendue d'une partie des fleurs laissées pour régénération.
Quelque 150 grammes frais à rajouter à la 8ième.
Ce n'est pas toujours de la fleur mais de la même tige,
quelque part à côté de la fleur, que pousse la régénération.
De sorte qu'après un mois de régénération, il est possible de cueillir
méticuleusement les fleurs inutilisées qui dès lors se perdent là en vain.
Aussi: branchement de ma cave à cannabis au tuyau de la fournaise
du garage pour y évacuer, durant l'été, l'air chaud par la cheminée.

3 juin 2003

Ma consommation quotidienne de cannabis
fait tout simplement partie d'une bonne alimentation.
Ce sont nos diététiciens qui calculaient mal!
Un peu de protéines, un peu de gras, un peu de ..., et un peu d'herbes
euphorisantes.

4 juin 2003

Vivre ce qui échappe au langage.
Comme si la vision effectuait une très forte sélection,
à la manière de la composition d'une peinture.
On ne voit soudain que les arbres du parc, en relief,
rassemblés dans une masse visuelle, les gens y circulant en flou.
Comme une vision épurée de ses détails.

6 juin 2003

Cette vigne à ma fenêtre, prise en bouture sur celle de mon enfance
à Saint-Lambert, cette vigne n'existe pas dans le Saint-Lambert
de Germaine et d'Olier.
Nous picochons notre chemin dans le réel
qui de là s'efface pour faire place à notre image.

7 juin 2003

«je ressens un soulagement indicible à l'idée que les exigences domestiques d'une autre personne ne dominent plus mon programme quotidien.» Elizabeth Albott, A History of Celibacy.
Moi aussi, je commence à basculer dans d'autres habitudes.

9 juin 2003

J'ai toujours été un enfant seul.
Devant la mer à Grande-Vallée.
Derrière le cimetière du séminaire de Saint-Jean.
Demandant toujours à mes proches de me laisser seul.
Au fond, j'ai connu très peu de gens.
Et tous s'en sont allés.

Ce fait divers. Ma première locataire est morte. Élizabeth Noël: 51 ans.
C'est sa soeur Nathalie Noël (la poétesse) qui s'est arrêtée sur la rue
pour me l'annoncer.
Morts aussi le Baron Philippe, Denis Vanier, Gilbert Langevin,
Claude Gauvreau, Gaston Miron, Michel Beaulieu, Pauline Julien
et son infidèle Marcel Godin, Léonard Gagnon, Marc Paupe,
emportés par le courant.
La vie ne supporte aucun arrêt.
C'est moi qui m'entête dans ma mémoire.
Textes, photographies ne sont que des tentatives d'ancrage
contre la réalité.

10 juin 2003

Le cannabis permet de regrouper, non par compilation,
mais par juxtaposition dans le temps des sensations semblables.
Sur une odeur de tabac et de bière
me reviennent des sensations éprouvées à divers âges de mon passé.
Mais comme en même temps.

11 juin 2003

Les auteurs à la mode servent généralement à affadir encore plus
un chemin qui ne sera plus suivi.

C'est par collage de préjugés que nous devons décrire même la nouveauté.
Une lourdeur qui, sur le coup, semble acceptable mais qui, dans un siècle,
minera définitivement certaines crédibilités.

12 juin 2003

Qu'aurait fait César d'une automobile?
Ni ses routes, ni son système énergétique
ne lui permettaient de vivre ce que nous vivons.
La réalité elle aussi est évolutive.
C'est par associations d'idées accessibles
que se résout la contradiction locale.

13 juin 2003

Notre vérité ne dépasse pas la notion de dénominateur commun.
Je ne veux pas connaître la vérité (vision judéo-chrétienne de la science),
mais en savoir plus.
Il y a des vérités techniques qui se vérifient à leur efficacité pratique.
Il y a des vérités religieuses (ou politiques)
qui se mesurent à l'intolérance des populations.

16 juin 2003

Lancer la floraison de la 9ième. Donc sur le régime 6-10.

17 juin 2003

Les relations avec autrui
sont toujours des relations dans une intervention ponctuelle.
Ce qui n'enlève en rien la nécessité de continuer à vivre
chacun le plus possible sa vie durant ce parcours. Comme en sous-contrat.
Toute relation sociale est comme portée à bout de bras avec un autre.
Il y a toujours nécessairement quelqu'un qui baisse les bras.
La solitude est le terrain de la continuité.

18 juin 2003

Nous naissons d'une séparation d'avec notre premier moi, notre mère.
La tendance donnée reste ensuite
une quête du désormais introuvable autrui.
Naître fut notre première séparation,
notre véritable ouverture vers notre moi.
Il n'y aura que la mort pour nous orienter à nouveau
vers d'autres significations.
Il n'y a qu'avec soi que l'on peut vivre profondément.

20 juin 2003

Apprendre à ne rien faire.
À fainéanter dans le reflet des choses.
Je suis ma perception, et ma mémoire de ma perception.

Il y a un pourcentage du temps de mon esprit
qui doit toujours nécessairement combattre un problème.
Après ceci, vient cela. Et s'il n'y a rien, il y aura cela.
Comme des montées de férocité à satisfaire.

21 juin 2003

Pour ceux qu'elle ne surprend pas,
la mort reste un dernier problème à régler.
Le dernier écrit de Pierre Bourgault m'effraie.
La mort ne permettrait même pas de mourir en paix...
Bourgault le surdoué dans un peuple de tortues.
Presque tous les freins de ses amis (les Landry, Parizeau,...)
ont été lui rendre hommage avec lenteur.
Le fait demeure que Bourgault vient au moins
d'ouvrir les églises du Québec à la laïcité des funérailles.
Grand pas dans le tracé des tortues.

22 juin 2003

J'ai fini de poser les tuyaux de rallonge de ma cave à cannabis
jusqu'à la cheminée du garage.
L'installation pourra être permanente
même si je n'ai pas à m'en servir l'hiver.
Avec la ventilation de l'excès de chaleur directement dans la cheminée,
ainsi que des odeurs, la température d'été semble maintenant
sous contrôle.
Sans lumière ni évent, la température descend à 70 la nuit
pour remonter à 80 le jour.
Après une semaine, la dernière production de boutures
commence à raciner hors des tourbettes.
Le placard aura peut-être besoin d'une ventilation
pour pousser la chaleur par la trappe de la cheminée
qui s'y trouve là aussi.

27 juin 2003

Perdue ma cause en cours.
Le juge a refusé l'injonction d'urgence
me permettant d'avoir accès à la cour du voisin malgré son refus.
L'urgence des travaux n'a pas été bien démontrée.
Avec un tel voisin qui ne cherche qu'à se démettre des problèmes,
tout se noie dans les frais de procédures.
D'autant plus que cet arabe du Maroc, aviateur à la retraite de son métier,
m'a confié, après de 11 septembre, que s'il n'en tenait qu'à lui,
s'il n'y avait ses deux fils qui étudient ici, il vendrait sa maison.
D'autant plus que lui habite le Maroc.
Mais j'ai appris dans le conflit
que jamais un arabe ne dit oui et jamais il ne dit non.
Il est toujours ouvert à d'autres propositions.
Une forme d'immobilisme princier fort désagréable au voisinage.

1 juillet 2003

Le risque continuel d'aller encore et toujours s'enliser
dans les intérêts d'autrui.

Cela prend énormément de défauts pour faire une personnalité.

9 juillet 2003

Il n'y a que le présent qui dure en écrasant tout.
Pour pouvoir suivre le courant, nous avons bêtement tout *daté*.
Il nous faut désormais apprendre à vivre dans l'infiniment présent.
Tâche immense que d'être tout simplement heureux!

13 juillet 2003

Dans ses «Confessions d'un mangeur d'opium anglais»,
Thomas de Quincey annonçait déjà l'esprit moderne: vivant retiré
dans le confort de sa bibliothèque de 5000 volumes, dans la sérénité
de l'opium qu'il consomme quotidiennement durant 50 ans,
parlant de sa mort à venir en terme de prévision statistique.
C'était début 1800. Comme si date d'une grande mue humaine, le point
basculant de l'esprit ésotérique (l'esprit religieux), après l'impasse de
la logique pure (l'esprit philosophique), à celui de l'analyse des données.

14 juillet 2003

J'aime rester seul pour rêver ma vie
sans toujours devoir subir la dispersion d'autrui.
La réalité n'est pour chacun que sa perception, et sa profondeur de vue
ne peut être qu'en la concentration qu'il y met à la saisir.
Le silence des moines cisterciens.
Ne répondre brièvement que si on vous interroge.
Nous nous sommes égarés dans le langage. Dans des mots qui ne devaient
servir que pour être strictement fonctionnels.

15 juillet 2003

Moi à qui il manquait des semences de cannabis!
Moi qui ai dû en acheter 10 pour $100! J'en ai maintenant plein ma cave!
Un véritable désastre. J'aurai des milliers de semences!
(Le rendement de la récolte y devient moindre de moitié).
Il n'y a que le mâle et la femelle Skunks dont j'ai réussi à isoler
la fécondation, le mâle ayant commencé à fleurir bien avant les autres,
presque dès sa première semaine de régénération.
Dorénavant féconder sélectivement comme j'avais déjà fait à la 8ième.
Mais j'ai ce que je voulais: une marge de sécurité.
Toujours avoir, dans une autre maison, l'équivalent en semences
pour pouvoir repartir à neuf en cas de sinistre.

16 juillet 2003

Errer.
Dans les odeurs excessives et chaudes de l'été.
En suivant les allées du Parc LaFontaine, à l'ombre des arbres centenaires,
aussi longtemps que je veux, sans presque rencontrer personne.
C'est ma campagne.
Près de tout.
Je me suis fait une belle place pour être vieux.

18 juillet 2003

C'est parce que les gens la pratiquent déjà de fait qu'une loi est appliquée.
Le problème de l'interdit est de n'interdire en pratique
qu'à ceux qui le veulent en fait, et de ne créer qu'une complication de plus
pour ceux qui veulent passer outre.
Exemple hier, de l'avortement; aujourd'hui, du cannabis.
Quant aux malfaisants chroniques sur lesquels on base à tort
l'efficacité des lois,
ces récidivistes, outre que pour plusieurs la prison est devenue une façon
de se faire prendre en charge, qui sont-ils pour qu'on les retrouve
dans toute les formes connues de société, jansénistes ou libérales?
Ne s'agirait-il pas là d'un autre problème, d'un tout autre problème?

20 juillet 2003

Je lis Schopenhauer comme si je cueillais des framboises.
L'oeuvre est piquante, pleine de bois mort et d'essence des choses,
revêche par son idéalisme de la raison pure, (fondamentalement
une oeuvre sortant de sa jeunesse, avec l'académisme qui s'écoute un peu,
avec cette inaptitude presque Beaudelairienne à la jouissance),
mais j'y trouve quelques fruits.
Il suffit aujourd'hui de quelque 200 ans pour rendre une pensée inexacte.
Les écrivains de 1800 sentent la chrétienté comme, au collège,
les fils de fermiers sentaient encore la vache.

22 juillet 2003

Nous vivons dans une société
où la propriété privée est la base de la morale.
Aucune société ne parle autant de bonté et de charité que notre société où la bonté et la charité servent d'abord à consolider les bases de la propriété.

C'est parce que nous sommes très peu originaux, très conformistes,
que nous avons l'impression d'être gérés par une loi.
En fait, nous agissons tous à peu près de la même manière
autour de notre nid.
À l'exception de quelques cas d'exception, la loi ne s'applique pas.
C'est la loi du territoire qui prévaut.

23 juillet 2003

Je fais et refais, à travers mes marches au centre-ville,
les chemins de mon passé.
C'est que j'y ai tracé successivement au cours des ans
les cernes de ma vie.
Mon passé me revient aujourd'hui par bribes, par apparitions inattendues,
tout au long de mes marches.
Autant de coins, autant de souvenirs qui s'ouvrent
souvent comme une plaie.
C'est moi que je recherche à travers les épaves que j'y reconnais.
J'ai commencé par vouloir pratiquer des métiers de prêcheurs
contre l'autorité.
Puis, j'ai dû faire 20 ans fermes (oui ce fut ma prison!)
comme gestionnaire de cuisine.
Mon bonheur est d'avoir survécu à leurs camps de concentration.
À l'illusion d'autrui.
C'est Max Stirner qu'on aurait dû m'enseigner à l'école!
J'ai finalement atteint l'espace d'être moi.
Jadis les gens mouraient avant d'en arriver là.

1 août 2003

Après 2 semaines, les semences de cannabis commencent à mûrir
et à tomber.
Je renonce à les compter.
J'ai dû éliminer une dizaine de plants tous couverts de moisissure blanche.
Peut-être devrais-je rehausser sur un autre pot rempli de terre
les pots de la rangée du fond.

3 août 2003

Fais ce que veux, c'est-à-dire fais ce que peux.

Ce n'est pas écrire qui est important, mais le plaisir d'écrire.
Ce n'est pas étudier qui est important, mais le plaisir d'étudier.

4 août 2003

Je n'en peux plus d'entendre parler les gens!
Une diarrhée continuelle...

Nulle place publique, au centre-ville, pour s'asseoir.
À part quelques parcimonies. Par peur d'être envahis par les itinérants.
Le reste de la population n'a tout simplement plus le temps d'errer.

5 août 2003

Il n'existe que l'égoïsme de ce qui vit. Ce qui faiblit cède.

Après 60 ans de vie,
j'ai acquis la faculté de fabuler à même mes souvenirs.
Adolescent, je *rêvais* parce que rien n'avait été encore vrai.

Le bonheur ne se mesure pas à la règle.
Il se mesure par rapprochements.

6 août 2003

Miron. Bourgault.
On les entendait crier. Ils étaient des canards de tête.
Nous étions de l'envol de cette époque-là.
Ce que les canards disent n'a d'autre importance
que de répéter la direction des vents.

7 août 2003

Les drogues sont parties essentielles des besoins des populations.
Le droit de relaxer.
Il n'y a de drogue mauvaise que pour ceux qui ne savent pas gérer leur vie.
Il y a lieu de s'interroger sur les motivations des gens
qui n'arrivent pas à gérer leur vie, en drogues comme en tout.
Ce sont ceux qui ne savent pas se gérer eux-mêmes qui créent l'autorité.
Il y a une dépendance maladive au besoin disciplinaire d'autrui.
Le mythe entretenu des repentants.
Moyen de culpabiliser.
J'ai quitté le tabac, puis l'alcool, pour la raison simple
que leur consommation pour moi devenait problématique.
Il semble toujours y avoir deux tendances sociales:
l'une va vers la vie libertaire,
l'autre vers une présupposée morale commune
dont les pouvoirs en place se veulent les garants.

9 août 2003

Les civilisations sont comme les arbres millénaires
dont la majorité des cernes sont presque morts,
formant une ossature dense, mais en santé où passe encore la sève.
Le conformisme a l'avantage d'offrir des territoires sclérosés.
Pacifiés.
Nous n'avons de choix qu'entre l'État ou le désordre.

Nous vivons aujourd'hui dans la censure économique.
Comme l'ancien dieu, l'argent voit tout.
Pire: dicte tout.
Celui qui pèche (par trop ou par trop peu), fera faillite.

11 août 2003

Reportage à la télévision.
On nous montre un mouvement très bien structuré
par le milliardaire américain Georges Soros
pour remettre la gestion des drogues à la médecine.
- C'est sa place.
Ce qui est vrai. Comme la distribution d'opium début 1800.
Mais c'est la concentration du pouvoir de prescription
et de celui de fixer les prix qui m'inquiète.
L'industrie des médicaments, après avoir tenté d'imposer leurs drogues chimiques contre les drogues dites illicites, pour accroître leur part actuelle de marché, tente une OPA contre le crime organisé.
L'argent est là. Pourquoi ne pas le blanchir avant même la transaction.

13 août 2003

Je fonctionne par poussées toujours suivies d'un découragement.
Continuons donc la guerre juridique contre mon voisin.
Lorsque mon voisin m'a dit: « Ne me prenez pas pour un imbécile»,
j'ai compris que j'aurais du mal à me tirer de toutes les bêtises
qu'il allait commettre.
Il commença par nier toute responsabilité mitoyenne
qui l'obligerait à payer la moitié des frais de réparation.
Mais, pire, il sait lui, que c'est le gros arbre qu'il a fait couper l'été dernier dans sa cour qui est la cause de tout le dégât.
Affaissement de 6`` de son balcon arrière, de son escalier de secours,
et du mur de mon garage.
Un corridor précis d'affaissement.

14 août 2003

Ouvrir l'école (l'éducation permanente), sans obligation de programme,
par la voie de résolutions de besoins.
Comme, jadis, on a brisé l'année scolaire en crédits.
Apprendre à souder: plomberie.
Me faire un jardin de cannabis: botanique.
Ouvrir un restaurant: tourisme.
Qu'ai-je besoin d'un diplôme
quand il s'agit de me donner à moi-même un service.

15 août 2003

Les moralistes nous ont tellement appris à nous sentir coupables d'être soi!
L'erreur est d'avoir survalorisé un pur fantôme:
la société idéale contre la société réelle.
Chacun naît d'une société existante
et ne bourgeonne que dans sa tendance.
Qui donc parle d'être soi autrement qu'en continuité.
Rejoignant l'obscur, l'inexprimable
dont nous ne pouvons que sentir la vibration en dessous des mots.
C'est la tendance, celle d'être soi qui commence au début de l'autarcie,
qui seule doit être enseignée.

18 août 2003

Le fait que Mireille Baillargeon se retire 3 jours semaine à sa campagne
me permet peut-être suffisamment de solitude, laissant place aussi à
mes débordements masturbatoires pour compenser notre échec de couple.
Elle essaie de ne pas trop m'encombrer
et marche pour ainsi dire sur la pointe des pieds.
Mais il a fallu que je l'y pousse. Que demander de mieux à quelqu'un.
Je ne vois aucun autre rapprochement possible avec quiconque.
Je me berce, observant dans le reflet des choses,
l'impossible réconciliation.

Au fond, nous sommes à refaire, en chemin inversé,
les premières années de notre rencontre.
Nous nous voyions alors 2 jours semaine.
Une préparation, de toute façon, à ce que la mort frappe
et nous laisse seuls.
Il est plus reposant d'être seul
parce qu'être à deux oblige à vivre en mode incessant de traduction.

19 août 2003

En relisant mon JOURNAL, je constate à quel point j'arrive aujourd'hui
dans ma vie heureuse.
Venir s'asseoir au Carré Saint-Louis pour triper en silence
dans la verdure, avec mes fantômes qui me remontent en mémoire
dans leurs belles apparences d'époque.
C'est la prétention qui m'a perdu.
Il n'y avait pas de *vérité*,
mais des effets d'entraînement qui n'étaient pas de mon ressort.
Aujourd'hui, chaque jour est comme une dernière fête
qu'il ne faut pas gaspiller.

20 août 2003

Préparation des semis.
Dans une éponge mouillée, puis essorée, fendue au ¾ pour l'ouvrir
comme un livre, gardée dans un sac de plastique pour éviter
l'assèchement, j'ai inséré 18 graines de la récolte précédente.
(On dit préférable de laisser vieillir les graines 2 à 3 mois.)
Après 3 jours, 8 germaient.
Après 4, 12.
Je les ai plantés au placard.
Il semble important de préparer ainsi les semences avant de les planter.
Les fleurs sont bourrées de graines, un peu comme une grappe de raisin.

21 août 2003

Avec autrui, je ne peux m'exprimer qu'au ralenti, en mode de traduction.
On ne parle que par référence à des références.
On s'engueule, même en temps de paix, parce que les mots ne détiennent jamais la réalité sur laquelle on dit vouloir s'entendre.
Les mots ne sont toujours que des filets
d'où l'on traîne un menu fretin qui fuit de toute part.

23 août 2003

Entre voisins, on s'évite, on ne se parle pas,
parce que l'on n'a rien à se dire d'intérêt commun.
Félicité un voisin, Roger Lupien, pour le succès de son groupe de résidents contre le bruit des haut-parleurs du Parc La Fontaine.
À la maison, nous l'appelons «Hit and run», vu l'accident d'automobile dont il fut inculpé de délit de fuite sous l'alcool.
Il ignore, bien sûr, le fait que nous sachions.
Réalisateur sportif pour la télévision.
Grand et fort. Plutôt antipathique.
Je suis certain qu'à partir d'aujourd'hui,
il va trouver plus facilement occasion de me saluer.
Le voisinage se construit à partir d'un tri dans les utilités.

24 août 2003

Il n'y a que des sociétés réelles.
Chacun naît dans un régime qu'il est malvenu de ne pas respecter.
C'est au moment et au lieu de notre naissance
que nous recevons nos sources de vérités.
Chacun compose, à partir de là,
un trajet qu'aucune utopie n'a jamais autorisé.
Les plus hardis en le prenant à leur compte,
les couillons en cherchant à se confondre dans le courant.

25 août 2003

C’est moins d’amour dont nous avons besoin que d’être d’une société.
L’amour est un sentiment (une excitation pour la reproduction),
entre la famille d’origine et la maturation du moi.

26 août 2003

Rue Saint-Denis.
Cette vieille femme qui se veut encore jeune, un peu maniérée,
qui marche devant moi, avec le gros cul qu’avait sa mère,
fragile et toujours comme en perte d’équilibre sur ses pattes,
cet air de famille avec sa soeur: Rita Bissonnette.
Je la dépasse.
Je m’arrête devant une librairie en pensant qu’elle s’y arrêterait.
Elle passe.
30 ans déjà.
À quoi bon rouvrir un cercueil dans lequel on avait déjà mis si peu.
Elle était une petite conformiste de province qui venait,
suite à sa cadette Lise, s’émanciper en ville.
J’étais si pauvre alors!
Elle m’invitait à souper chez elle.
J’enviais secrètement ses soieries, ses parfums
et la douceur de son papier cul.

27 août 2003

J’apprends, par un article de journal, que nous pouvons disposer
de nos cendres à notre guise au lieu que de devoir aller s’enchâsser
à grands frais dans un charnier.
Rions donc une dernière fois et imitons les saints.
Disposons le tout dans100 petits reliquaires
ajoutables à la reliure du tirage de tête de mes écrits.
Car c’est bien là ma réelle sépulture.

28 août 2003

L'illusion pornographique.
Cette vieille putain, Françine, qui, depuis 20 ans fait la rue
du Parc Lafontaine, grisonnante, mais reteinte en blond, décorée en
trompe-l'œil comme pour une entrée de théâtre, porte le mythe de l'irréel.
Avec la vieillesse, le goût de l'excitation sexuelle
(si peu de temps par jour...), cède la place à une solitude plus calme
et qui dure toute la journée.

29 août 2003

Le mouvement continuel (seul état de ce qui existe), n'est pas mémorable.
C'est à partir de vues d'ensemble que nous imaginons des points fixes.

30 août 2003

La dernière illusion de Shopenhauer
fut d'espérer être compris par la postérité.
Losqu'elle l'a «compris», c'est qu'il n'était plus «à date».
- Laissez-moi seul,
fut cependant l'ordre qu'il donna le plus souvent.

L'erreur commence en effet lorsque l'on dit vouloir changer la société.
Il aurait dû comprendre qu'autrui est l'illusion fondamentale.
C'est moi qui veut, et pour moi seul,
être autrement que ce qu'on veut que je sois pour tous.
En autant que je ne les contrains en rien,
les autres n'ont pas à connaître mon identité.

1 septembre 2003

Lancé la 10ième.
La récolte de la 9ième, bourrée de semences, ne fut que de 1080 grammes
frais, soit de moitié moindre que sans semences (sin semilla).

2 septembre 2003

La société réelle donne naissance et assimile.
Elle est le droit.
C'est à moi, si besoin, de m'affranchir de son irrespect.
Mais, dans la majorité des cas, il est plus confortable d'obéir
que de résister à l'univers concentrationnaire qu'est toute société réelle.
La modernité n'a pas encore atteint l'esprit des lois.
Le droit se dicte encore pour tous au lieu que de s'adapter.
Une justice du prêt-à-porter plutôt qu'une justice sur mesure.
Il n'y a pas plus de loi *légale* que de vérité *vraie*.
Il n'y a pas non plus de morale.
C'est cas par cas que les causes se jugent.
Tu nais dans une société réelle et c'est là que sont *ta* loi et *ta* vérité,
jusqu'au refus.
Après commence le moi.
Le point d'arrêt n'est jamais le même pour tous.
La limite de mon droit est la force d'opposition de l'autre à mon besoin.
Dès que je réponds à la loi, c'est que je la reconnais,
non nécessairement mienne, mais contre moi.

3 septembre 2003

Bibliothèque Nationale du Québec.
En appelant *anarchie*, voilà que je me retrouve inscrit là avec mes livres!
Ce qui est bien.
Mon GRAND LIVRE, s'il s'arrêtait là, suffirait.

4 septembre 2003

Voilà, le tour est joué!
La Hollande vient de basculer dans le contrôle pharmaceutique
du cannabis. Sans diminution de prix (45 euros le 5 grammes).
Le marché noir est devenu un marché blanc.
Ainsi se finance la *bonne conscience*.

6 septembre 2003

Nouveau problème.
Testamentaire.
Marc Desjardins m'apprend, s'arrêtant à ma porte pour m'inviter
à un lancement chez Richard Gingras
(libraire mais vivant beaucoup d'évaluation de manuscrits),
que la Bibliothèque Nationale du Québec n'accepte les dépôts
de manuscrits que s'ils sont (à $100 l'heure) préalablement évalués
par un expert, à cause des crédits d'impôt...
Ces 40 casiers devant moi, qu'en faire?
Il n'y a que moi, parfois, qui m'y réfère.
Autrui n'a rien à foutre de mes reliquats de saints...
En fait, moi, je vis ma vieillesse dans mon JOURNAL.
C'est un outil personnel de prise de conscience.
Ce qui ne serait, pour autrui, qu'un objet de curiosité.
Ce sera déjà presque trop si je réussis à me glisser
sur les rayons de 2000 bibliothèques privées.
C'est là, plus que dans un bunker central, ma place.
Mais chacun dépose ses manuscrits (avec beaucoup d'inédits),
dans l'espoir qu'autrui les préserve et s'en occupe,
dans l'espoir d'être enfin reconnu par la postérité.
Dépôt donc de vanité.
Mais si le texte est établi et publié ailleurs, à quoi donc servent
les manuscrits, sinon aux thèses de quelques rats savants.
Ce que je dois faire,
c'est d'imprimer «le bleu» de mes écrits de mon vivant.
Ne restera à Desjardins (qui ignore son mandat) qu'à l'éditer.
La Bibliothèque accepterait aussi des donations simples
sans crédits d'impôt.
Mais j'apprends que le *contenu* des lettres ne m'appartiendrait pas...
Donc passer outre nécessairement.

8 septembre 2003

Finalement gagner mon injonction en deuxième niveau contre mon voisin.
Le premier niveau lui avait ordonné de chercher une entente,
ce dont il s'est moqué.
- Ne me bousculez pas! m'avait dit le père.
Enfin, une obsession prend fin.
Le plus long cauchemar immobilier que j'ai connu.
Ces riches arabes du tiers monde sont tordus jusqu'à l'os: tout, chez eux,
est fourberie, dans la manière de dire comme dans la manière de faire.
En cours, leurs experts sont complaisants
et leurs déclarations à double interprétation.
Je te mets en demeure de faire,
mais en même temps, je t'interdis les moyens de faire.
Ils cherchent à enfermer l'autre dans un cercle infernal de culpabilisation.
Dernière saleté biblique.
De père en fils: fainéants et fats.
Le jeu (dispendieux...) est d'attendre qu'ils aient commis
assez de contradictions pour se commettre eux-mêmes.
Et c'est finalement par la mise en demeure de mon voisin
sur l'urgence que je répare que le juge se basa pour fonder contre lui
l'urgence de le contraindre à me laisser faire.
C'est parce que j'ai quitté l'insulte et l'invective entre voisins
(qui valent d'un même poids devant un juge),
pour donner dans la faisabilité technique que j'ai gagné.
Une fois l'objectif précisé, c'est l'efficacité et la rentabilité qui, chez nous,
base la morale de la propriété.
Lorsque deux ingénieurs s'affrontent sur un problème,
il y a moins de place pour l'émotion que pour ce qui se mesure.
En venant (sauf le juge) sur le terrain constater le problème,
la cause était déjà pour ainsi dire préentendue.
C'est alors que l'avocate m'a dit: «Ils commencent à s'enferrer».

11 septembre 2003

Ville de Montréal. Bureau des permis.
Je suis fatigué de vivre dans la dépendance de la lenteur d'autrui.
Bonne volonté, mais incompétence partout.
Il leur faut faire 10 pas de trop avant d'atteindre l'objectif.
D'un bureau à l'autre, tracasserie bureaucratique
et viens que je t'étampe de mon *tag* ! Punks bureaucratisés!
La moyenne lourde. La moyenne sociale.
Énormément d'énergie gaspillée à tourner en rond dans les cercles vicieux de leur peur de recevoir un blâme.
Mais c'est là, paraît-il, notre niveau social d'efficacité.
- Et s'il y a de la brique à réparer, il faudra revenir demander un autre permis.

Ce que je ne ferai pas. Si on les laisse faire, chaque coup de pinceau passerait par une autorisation. Ce n'est que parce qu'il y a litige en cours, que je refais surface au bureau des permis de construction.
C'est contre quelqu'un qu'un permis se demande.
Mais c'est devant moi seul qu'une permission se prend.

12 septembre 2003

Mon bonheur est d'errer seul, le plus possible, sans famille,
sans collègues, ne recherchant plus à m'associer des fantômes,
mais à me plaire avec moi-même dans ma simple satisfaction d'être là.

13 septembre 2003

Le fonctionnement social est faussé dès l'école
qui valorise individuellement contre les autres alors que, dans la vie,
nous devons vivre dans les erreurs de la moyenne.
C'est notre niveau moyen d'efficacité qui fonde la lourdeur de nos sociétés concentrationnaires. J'en tire cependant une autre conclusion:
par la simple loi de la moyenne de satisfaction des populations,
même l'anarchie jamais ne peut atteindre le chaos.

16 septembre 2003

Ma maison est ma dernière valeur.
La cause pour laquelle il peut encore m'arriver que je pleure.
Mon dernier jouet d'enfant.
Mon territoire.

Le bonheur, c'est la même chose vue d'un autre angle.
Mais pour ce faire, il faut parfois effectuer certains déplacements majeurs.
Nous ne devons prendre avec autrui que des engagements courts
(type bail), chacun gardant sa responsabilité (*liberté* ne signifierait rien)
de se satisfaire ailleurs.
Le bonheur est notre première responsabilité.
Le reste n'est que prêchi-prêcha contre les autres.

22 septembre 2003

Je ne savais pas que pour défendre ma maison,
je pouvais entrer dans des colères aussi violentes.
Et qui ont pour résultat de faire plier.
Ces africains ne pensent pas comme nous.
C'est parce que je soutiens la loi avec ma violence qu'elle est appliquée.
L'ordonnance dit: remettre les clés
5 jours après le dépôt du cautionnement. Donc 5 jours après le 10.
Ils disent:
- Donc le 22 puisque c'est la date prévue du début des travaux!
Et ils m'arrivent à midi alors que les ouvriers auraient dû commencer
dès 7 heures du matin!
Même après procès, ils essayent encore de tout renégocier!
Fous à tuer!
Enfin.
Le père a signé, j'ai le permis,
et finalement le fils m'a déposé les clefs dans ma boite à lettres.
Les travaux peuvent commencer.
À long terme, les gens ont peu d'importance.

24 septembre 2003

Notes.
Le problème de la planification
est que les événements se réalisent presque toujours *autrement*.

Être propriétaire donne droit à une certaine permanence
dans la société dont on respecte les lois.

Toute activité déborde de son moment de réalisation
par résonnances intérieures.

Ceux à qui j'ai fait du mal: étrangement toujours ceux que j'ai aimés,
peut-être tout simplement parce qu'ils étaient là.

27 septembre 2003

La société se sépare en deux groupes: les rentiers et les itinérants.
C'est un prérequis que de s'inscrire dans la propriété
pour cesser d'être manants nécessairement inféodés
à des groupes de pression (syndicats, sectes, partis).
La société réelle se limite à mes voisins.
À quelques rues d'ici, la réalité d'autrui m'est déjà fantomatique.
La politique réelle est une affaire de coin de rue.

C'est un mythe que de penser pouvoir m'opposer au système
dans lequel je vis.
Il est ma définition de base.
Ce n'est qu'à partir de lui que peuvent apparaître mes disjonctions.
L'action politique ne peut se jouer que par injonctions
contre *la chose qui est là*, et que personne ne contrôle réellement.
Car c'est *la force des choses* qui, de fait, dirige.
Nazisme, fordisme, communisme, tout concorde vers le même point.
C'est à *cela* qu'il faut signifier.

Le BLOC POT est un exemple.
Il interpelle le système sur un problème précis qu'il veut voir régler.
La politique par référendums venant d'en bas.
C'est parce qu'il a choisi le côté facile (le mythe de la solidarité)
que Marx a plu.
En rejetant Stirner, il choisissait l'étapisme de la libération économique
contre le principe fondamental.
Mais les faits ont démontré qu'il n'y a pas de *bonnes* sociétés.
Il n'y a que moi qui suis bon pour moi.

30 septembre 2003

Les arabes ne reconnaissent dans une entente écrite
(ou injonction d'un juge) que ce qui y est expressément verbalisé.
Ils en concluent: Pas le droit de ci, pas le droit de ça.
Ce qui rend pratiquement toute action impossible.
Il ne reste avec eux que la violence policière.
Les policiers ont failli lui passer les menottes
et l'accuser au criminel d'outrage au tribunal.
Après leur départ,
j'ai dit aux ouvriers de casser tout ce qu'ils avaient à casser.
Étrangement,
c'est un cousin Minville de Grande-Vallée qui dirigeait les travaux:
- Il va s'apercevoir que nous autres aussi, on est malins!

1 octobre 2003

Mon chantier actuel me rappelle le temps où je travaillais.
Il y a comme une obsession nécessaire à la réussite
qui oblige à ce que l'on fait.
Je ne trouvais pas le temps de me laisser aller à penser ma vie.

J'écris par petits coups, par esquisses répétées sur le même sujet
au cours des ans, comme pour dessiner un contour probable.

2 octobre 2003

Les égyptiens trouvaient leur éternité dans celle du pharaon.
Le citoyen trouve sa représentation dans son député.
Je me manifeste contre l'autorité par mon refus de son irrespect de moi.

3 octobre 2003

Découverte de Max Stirner.
Dans ma réflexion, j'en étais rendu à le réinventer.
Comme lui, je trouvais ridicule la mort de Socrate.
Comme lui, Marx me semblait *religieux*.
Le communisme de Marx aura été l'un des derniers soubresauts
de l'esprit du christianisme.
C'est lorsque Marx parle de l'animal qu'il montre à quel point
il était resté chrétien *dans l'âme*.
«*Pour l'animal, son rapport à autrui n'existe pas en tant que rapport*».

4 octobre 2003

Je me renferme dans mon monde comme dans un souvenir.
Il n'y a plus rien devant moi. Seul le soleil éclatant de l'automne.
Le dernier bonheur d'être ici. Il n'y a de vraies conversations qu'avec moi.
Avec toutes les résonnances des profondeurs de l'âge.
Je serais mort, la pièce ici serait vide.
Pour les autres, rien ne s'est vraiment passé
sinon un quelconque déplacement d'objets.

5 octobre 2003

Je vis très bien dans le conformisme de mon temps.
C'est la base même de ma paix sociale.
Ce n'est que lorsque je me sens oppressé par la force des choses
que je crie ou désobéis, c'est selon.
Ma révolte ne reconnait que la loi de ma survie.

7 octobre 2003

Au parc devant moi:
un couple de vieillards qui font leur grande sortie de la journée.
Tout vêtu de beau.
Sourds. S'expliquant encore tout.
Est-ce ainsi que nous finirons Mireille et moi?
Les sentiers se font de plus en plus étroits.
Deux vieux fous valent peut-être mieux qu'un.

9 octobre 2003

L'automne beau. Le calme me revient.
Les 10 sabots sont posés sous les murs du garage.
Nous avons eu la paix.
Le voisin arabe n'était pas là pour gueuler contre tout.
L'univers paisible des québécois.

12 octobre 2003

Notre système culturel n'est qu'une dérive de l'esprit de sorcellerie.
Nous nous regroupons autour d'un code de transmission.
Nous prenons la verbalisation pour une indication juste du réel,
alors que les mots ne font que nous rassurer,
que lier entre eux les vides de notre perception.
Si les choses n'étaient que ce que l'on sait en dire,
elles n'existeraient tout simplement pas.
Nos écoles restent des écoles de religions.
Nos diplômés, comme des ayatollahs, vont ensuite
répandre dans la société les limites de leurs connaissances.
La secte culturelle a pris le relais du religieux.
La verbalisation en est le fondement.
Une limite moderne de la perception recevable.
Et c'est parce que nous respectons cette limite
que nous serons jugés arriérés.

14 octobre 2003

Une ligne de canards sur l'étang du Parc.
Il n'y a que celui d'en avant (son aigu) et celui d'en arrière (son grave), qui se signalisent.
Étrange.
Dernier soir doux de l'automne.
À regarder les miroitements des lampadaires dans l'eau.
Je serais à Amsterdam ou ailleurs que cela n'en serait pas plus beau qu'ici avec ma maison de l'autre côté de l'eau.
L'apaisement de la bête après avoir dû marquer violemment son territoire.

15 octobre 2003

Lancer la floraison de la 10 ième.
J'ai fait les semis un peu trop tard.
Il ne suffit pas de 1 mois au placard.
Il en faut 2.

20 octobre 2003

M'interrogeant toujours sur le pourquoi d'éditer mon JOURNAL,
j'ai pour ainsi dire compris la nécessité *locale* de le faire en voyant, en vitrine, le journal de Simone Monet Chartrand «Ma vie comme rivière».
Il y a quand même des limites à laisser toute la vitrine à ces catholiques-là!

22 octobre 2003

Il semble que nous n'ayons jamais atteint de vérité.
Nous avons toujours procédé par amendements
à nos connaissances acquises.
Le problème de la connaissance définitive
n'est peut-être qu'un reste théologique.
À l'exception de son usage pour nos utilités,
le savoir n'est peut-être qu'une autre variation de la pensée magique.
C'est l'aménagement moral de notre façon de vivre entre nous
qui doit rester notre première préoccupation de raisonner.

24 octobre 2003

Chaque jour m'est comme un petit plaisir.
Une gourmandise.
Mon portionnement en 4 demis biscuit de cannabis par jour me satisfait.
Je profite ainsi d'une suite régulière de 4 crescendo et decrescendo.
Une densité sur laquelle tout glisse calmement.

26 octobre 2003

Et si, au lieu de s'entêter à vouloir connaître la vérité
selon nos critères d'époque,
si le bonheur était tout simplement de se laisser *impressionner*
par l'existence...

28 octobre 2003

Le plaisir de pouvoir se promener dans les jaunes de l'automne,
en pensant: Qu'est-ce que les mots?
C'était l'objectif de ma jeunesse.
Cette tranquillité.

4 novembre 2003

Le JE est socialement extrêmement conformiste.
Seul le MOI sert de frein contre l'excès.
Stirner ne va pas assez loin
en disant que l'État reste le dernier détenteur de tout.
Ce qui est vrai.
Mais c'est l'existence même des choses qui n'appartient qu'à elle-même.
L'État n'est qu'une autre farce anthropologique.
Nous ne faisons que nous attribuer entre nous des territoires dans
ce que notre grossièreté de vision nous permet de prendre pour un tout.

10 novembre 2003

Deux tendances de notre pensée:
l'utopie (il faut bien un idéal pour embrigader les gens), et le cynisme
(qui n'apparaît tel que par son refus de se laisser embrigader).

La société consiste dans le seul fait de se trouver ensemble
sur un même territoire.
On préjuge toujours des gens, en bien ou en mal.
L'amour n'est qu'une des formes du voisinage.

13 novembre 2003

Fin du chantier.
Les briqueteurs rapatrient leurs échafaudages sous la pluie.
L'avocate déposera les factures en cour contre la partie adverse.
Toute cette chicane m'encombre.
L'essentiel est gagné.
Le mur mitoyen est réparé.
Les voisins changent (c'est le troisième en 20 ans),
mais les murs demeurent.
C'est avec eux que je dois bien m'entendre.

Le conflit ferait-il partie de notre biorythme?
Mon cycle conflictuel se situerait aux 10 ans près.
1960 conflit familial
1970 conflit social
1980 conflit voisin
1990 conflit travail
2000 conflit voisin.
Peu importe où, et sous quelle forme,
le besoin de conflit trouverait sa forme d'éruption.
Comme un pus.
Étrange.

17 novembre 2003

Jeune homme, je vivais dans la religion de l'ambition.
Les médias m'inondaient de chansons d'amours et de conquêtes.
Le rêve d'être davantage me faisait crier.
Je voulais être autre avant même d'être moi.

25 novembre 2003

Depuis son origine, l'écrit est la morale.
Ce n'est pas à un penseur, Stirner par exemple, qu'il faut s'arrêter.
Mais suivre, époque après époque, la tendance,
des sophistes grecs à aujourd'hui.
La description historique d'une forme particulière de conduite
comme une image se dévidant au travers des siècles.

29 novembre 2003

Première neige sur Montréal.
Ouverture du premier *Coffeeshop* québécois: LE CAFÉ MARIJANE.
Dans l'ancien local du Club Compassion, rue Rachel, à deux pas
de chez moi. Un café bien de chez nous avec son «apportez votre joint»
remplaçant «apporter votre vin».
En fait ce sera, dans ce local déjà voué à la démolition,
un lieu de confrontation pour le parti politique BLOC POT.
Un tout petit local, à peine un petit café très pauvre.
Des jeunes sans moyens, qui font tout eux-mêmes.
L'âge de la naïveté et du risque. L'âge d'inventer sa différence.
Battage exagéré des médias, curieux mais conformistes;
double descente de policiers le même jour, obéissants et bouffis d'alcool
à domicile, faisant 3 arrestations pour possession simple de cannabis:
«La loi c'est la loi!»
Fumer un joint devant tout ce beau monde servile est en soi une victoire.
La révolution n'est que de montrer à tous que la route peut être libre.

30 novembre 2003

Le rôle du propriétaire concierge est comme celui du moine hôtelier.
Vivre dans la maison de ses hôtes, écouter leurs bruits,
détecter ce qui ne va pas et doit encore être réparé.
Mon rôle social est désormais d'attendre.

1 décembre 2003

Le cannabis m'est une pratique quotidienne du bonheur.
Une habitude qui se prend que d'arrêter le temps
pour se laisser impressionner au ralenti instant par instant.
Le plus beau est ici, maintenant, sans arrêts, sans mémoire.
J'ai retrouvé en moi le Dieu de mon enfance
(car c'est bien à ce *moi* déjà que je parlais) et je m'en vais
avec tous mes *mois* perdus en moi dans le silence de l'indicible.

2004 62 ans

1 janvier 2004

Lancement de la 11ième.
La 10ième récolte fut de 1540 grammes frais.
Mais il y eut encore la surprise de plus de 500 semences
venant du fait que j'ai laissé les mâles des semis jusqu'à 2 semaines
après le début de la floraison.
Les fleurs ne me semblaient pas encore ouvertes, mais...
le pollen est tellement fin et la force reproductive si collante!
À l'avenir, couper le mâle dès qu'il s'identifie.
Après 3 ans de culture intérieure,
j'ai finalement appris à contrôler les principaux paramètres.
Une discipline stricte, précise, régulière.
La récolte est le salaire et il faut faire avec.
En portionnant ma récolte en 20 sachets de plus ou moins une once,
c'est la régularité de mon bonheur que j'organise
à raison de 2 biscuits par jour durant 120 jours.
Autres notes.
Le cannabis rend impatient.
Les événements sont comme saisis si vite
que toute exécution paraît trop lente.
Couper les fleurs de cannabis du plant donne la même fébrilité nocturne,
que tailler des plants de vigne.
La sève est énervante et provoque des rêves.

3 janvier 2004

Nous naissons coincés dans les restes des autres.
Contre l'inadéquation des valeurs,
nous devons nous éclaircir un espace de survie.
La Vérité, c'est l'enfer que nous ont légué les curés!
À cause de leurs méfaits,
nous devrons encore vivre longtemps dans des ghettos culturels.
L'impopularité des écrits de Stirner
est qu'il laisse le lecteur en pleine laïcité.
Sans aucune mission. Il est faux de prétendre comme Hobbes
que nous vivons tous en guerre contre tous. Trop difficile.
Nous nous contentons de vivre avec autrui
en constantes associations et distanciations.
Devoir partir en guerre contre *la chose qui est là*
est l'équivalent moderne du service militaire de jadis.
Car c'est malgré moi, sinon contre moi, comme pris dans l'engrenage
de la nécessité sociale, que je dois défendre ma vie privée.

4 janvier 2004

Je veux le moins possible devoir vivre ma vie avec autrui.
Tout m'y est devenu dispersion.
Si j'étais allé à la campagne avec Mireille, j'aurais passé ma journée
à devoir voyager, puis à devoir pelleter pour garer l'automobile,
puis à aller fêter avec Marie-Françoise, puis à...
au lieu que de passer ma journée à rester tranquille avec moi.
Je suis bien seul avec moi.

6 janvier 2004
Froid extrême.
Les itinérants, malgré leur misère, sont devenus
comme les chats abandonnés: difficilement réintégrables.
Ils défendent leurs dernières habitudes.
En quoi serions-nous *fiables* avec notre soudaine mauvaise conscience...

8 janvier 2004

J'ai commencé à dresser un index de mon JOURNAL.
Très intéressant de s'analyser ainsi soi-même
comme si *j'étais* les écrits posthumes d'un autre.
À quoi bon perdre mon temps chez autrui lorsque j'ai tant chez moi!
Il faut être bien pauvre pour n'avoir d'autre choix
que d'aller s'aliéner dans l'étude d'un autre que soi.
Chez moi, les idées ont des visages.

14 janvier 2004

Les moins fins finissent le plus souvent par se faire croquer.
Portées de chats ou de gens.
Vivre en groupe ramène nécessairement à la moyenne de la réalité sociale.
Les plus malins bâtissent à l'écart leur folie.

15 janvier 2004

Le plaisir de m'éveiller au matin avec, pour seul projet,
de retranscrire le journal de ma vie.
C'est un luxe que de pouvoir ainsi finir sa vie en la rembobinant.

23 janvier 2004

Les théoriciens sociaux ont la mauvaise habitude
de commencer leur théorie au début d'une page blanche.
Ils créent ainsi des utopies hors de tout, des vérités universelles.
Mais ce n'est jamais au début d'une page blanche que l'on naît.
Chacun vient au monde dans une réalisation bien arrêtée de son contexte.
De là seulement peuvent commencer d'autres projets.
En voulant nous enchâsser dans leurs vérités pour tous,
nos moralistes pédagogues nous ont culpabilisés d'aimer n'être que nous.

24 janvier 2004

C'est par un inventaire progressif de mes entourages
que peut commencer ma réflexion sociale qu'est ma réflexion sur moi.

25 janvier 2004

L'intensité de l'existence pèse plus que nos vérités.
Nos langages sont trop étroits.

20 février 2004

Enfin la fin de cet autre dur hiver!
Mon JOURNAL me montre à quel point j'ai toujours été trop *influençable*.
Par la religion. Par la culture. Par les activités de chacune de mes femmes.
C'est dans ce sens que je dois comprendre mon besoin d'être *égoïste*.
C'est depuis que j'ai *ma* maison, *ma* philosophie
et *ma* culture de cannabis, que le bonheur me vient.
Les *valeurs* ne me sont justes que dans mon contexte.

24 février 2004

Je n'ai plus rien à faire.
En fait, mon oeuvre littéraire est terminée.
L'édition en un seul volume, gros comme un dictionnaire, à cause
de la minceur obligée du papier, devra encore se faire par procédé offset.
Pour m'en tenir à un seul volume (j'y tiens!), je devrai élaguer,
éliminer les renvois de colonnes inutiles,
couper quelque chose comme 20%, ce qui ne peut faire que du bien.
C'est la fin de ma vie qui se concrétise ainsi devant moi.
J'éprouve la même excitation que j'avais jadis au QUARTIER LATIN,
à SEXUS et à ALLEZ CHIER à l'arrivée des *bleus*
pour une dernière correction avant l'impression.
Reste à reprendre mon testament... que le notaire laisse étrangement
traîner sur son bureau depuis deux ans.

25 février 2004

Nos idéologies sont nos masques de sorciers.
Il y a longtemps que nous devons sacrifier à plusieurs dieux.
Nos vérités sont d'abord nos uniformes.
Les idéologies *altruistes* nous ont revêtus tous d'une même grandeur:
ou trop petit, ou trop grand.
Tous coupables de ne pas être comme tous.

27 février 2004

L'important c'est moi.
Toutes mes erreurs passées viennent du fait de ne pas l'avoir compris.
Je dérivais chez autrui.
Tout ce que je fais doit d'abord concourir à me bâtir.
Il n'y a d'existence pour moi
que dans l'exercice de ma géographie mentale.
J'y dispose mes réalités comme dans mon nid.

7 mars 2004

J'entends la cloche de l'église où ma mère me porta
de l'autre côté du Parc LaFontaine.
La chaîne de l'esclavage, même coupée, résonne encore là!
L'écriture, pour moi, a remplacé l'orientation religieuse:
un aide mémoire pour méditation.
Au lieu d'aller vers les monastères qui, seuls, acceptaient un retrait social
pour se consacrer à la vie *intérieure*, (mais à condition de se renier
soi-même à genoux), j'ai construit mon économie en fonction
de ma solitude et de l'approfondissement de ma vie privée.
Moi, et moi seul: là commence le sens de ma vie, et mon bonheur.
L'enfer c'est la vie contrainte en société: seul un but d'urgence
nécessitant notre mise en commun peut nous la rendre supportable.
Puisque je ne suis RIEN, je peux donc me dire TOUT pour moi.

12 mars 2004

Lancer la floraison de la 11ième. qui, malgré un retard d'un mois (dû à une diminution d'éclairage vu l'urgence de chauffer), devrait être bonne. Mais les régénérations ont mal supporté ce mois sous simples néons.
Il me faut aussi apprendre à jouer sur les marges de mon calendrier.
Un peu plus long l'hiver, un peu moins les deux autres fois.
En séparant l'année en 3 récoltes, c'est de 20 (140 jours), 16 (110 jours) et 16 (110jours) semaines dont je dispose.
Cette fois, je ne ferai pas de boutures, mais un coup massif de semis.
J'ai amélioré mon germoir en miniaturisant ses composantes.
Trois petites boîtes de métal (genre boîtes à pastilles) se refermant, (pour éviter la perte d'humidité), sur deux légères tranches d'éponge humidifiées entre lesquelles je dépose les graines.
Je les utiliserai jusqu'à ce que 192 graines y aient germées, (éliminant ainsi les avortons), les transplantant dès lors dans les 192 espaces disponibles (2"x2"x2") au placard pour deux mois sous néons.
Ensuite, 15 jours avant la transplantation,
je forcerai les mâles à s'identifier en mettant les néons du placard sous un éclairage avec minuterie 12/12.
Ce qui devrait me laisser quelque 80 femelles à transplanter à la cave, soit 40 pots de 2.

14 mars 2004

Et voilà que je me ramasse avec une tête de rhinocéros grandeur nature dans mon garage! Une sculpture lumineuse en fibre de verre de Jean-Paul Mousseau (1927-1991).
Elle dominait la cour arrière de sa maison du temps de son vivant.
Je le soupçonne de l'avoir faite pour son ami André Goulet qui se présenta, en 1964, dans Laurier, pour le parti politique Rhinocéros, parti fondé par Jacques Ferron. Mousseau venait de réaliser ses sculptures lumineuses en fibre de verre (1961) et ses murales style Hydro-Québec (1962). Et voilà donc que sa veuve, Françine Grimaldi, critique mondaine d'arts et spectacles dans les médias, a vidangé le tout dans la ruelle.
La pièce était sale. Vrai.

15 mars 2004

Avec l'attentat arabe du 11 mars 2004 en Espagne,
c'est l'Europe des blancs tout entier (le Pape blanc y compris)
qui annonce qu'elle est au raz le bol contre l'islamisme violent.
New York du 11 septembre 2002 leur était resté comme limité
contre les angloprotestants...
Cette fois, les blancs de partout commencent à comprendre
qu'en ce moment il n'y a pas de *bons* arabes pour les blancs,
dans l'empire des blancs.

16 mars 2004

La télévision est devenue le trou noir
dans lequel s'engouffre le traditionnel salon familial.

17 mars 2004

Je ne suis ni homosexuel, ni hétérosexuel, mais autosexuel.
Moine masturbateur. Personne, jamais, ne m'a fait jouir mieux que moi.
Alors pourquoi toujours courir après les autres comme le font les autres.
Qu'aurais-je encore à faire là, sinon quelques distractions de parcours.

18 mars 2004
Que sont devenus les vendeurs de *Allez Chier* ?
Kosak est sur le bien-être social et fait des jobbines pour survivre.
Maurice Trépanier, peintre, grand ami du Baron Philippe
(Philippe Gingras, décédé), vit avec une de mes anciennes maîtresses,
(Jocelyne Lepage qui tient depuis 20 ans une chronique d'art
dans le journal LA PRESSE), et est resté un peu clodo
bien qu'il soit propriétaire de sa maison.
Monique Cloutier, à une certaine époque, était secrétaire
pour une commerçante de meubles.
En fait, nous étions tous des décrocheurs scolaires
sans avenir Institutionnel.

19 mars 2004

Je serais bien bête de bouturer alors que j'ai tant de semences devant moi!
Il ne me faut que 720 graines par année (240 x 3).
Et j'en ai pour 10 ans!
Après 5 ans, de toute façon, le reste sera foutu.
Le problème des semis est qu'un cannabiculteur ayant peu d'espace
y perd la moitié de l'espace de sa récolte
lorsqu'il doit arracher les mâles qui s'identifient.
Mais en réglant le tout avant la transplantation à la cave...

20 mars 2004

L'âge commence à me rejoindre.
J'ai de la misère à avaler.
Lorsque cela me prend, j'ai comme un étranglement,
puis une accumulation de bile qu'il me faut réussir à vomir.
En général, cela correspond à des moments de stress.
115 livres contre 125 lorsque je travaillais à l'ITHQ.

21 mars 2004

Mes parents vivaient au-dessus de leurs moyens.
Ce n'est que lorsque j'ai finalement décroché de leur prétention
que ma vie a commencé à mieux se porter.
Ma *délinquance* m'a sauvé d'eux.
On n'instruit pas un pauvre pour des métiers de riches.
Il faut être à l'aise dans l'argent pour bien l'être dans la culture.
Chez nous, nous n'avions pas le droit à l'erreur
que les enfants de riches généralement se payaient.
Chez les moins riches, l'erreur est impardonnable.

26 mars 2004

Mon JOURNAL est ma BIBLE.
Et c'est ainsi pour quiconque veut bien écrire le sien.
J'y interprète mes actes passés. J'y ai mes traversées du désert.
Mon historique me transmet mes tables de lois.
C'est à moi d'apprendre à lire. Marginal dans ma recherche.
Comme dans ma vie que je protège de plus en plus jalousement.

27 mars 2004

Nous passons de plus en plus notre journée à nous éviter.
Nos contacts finissent en agressivités, en flammèches et en injures.
Elle défend les Institutions (surtout depuis qu'elle est retournée travailler,
pour un temps, à contrat pour le même ministère),
contre moi qui reste assis à gueuler et à ne rien faire!
Comme si j'y pouvais quelque chose!
Et lorsque je lui montre mon JOURNAL que je veux faire publier
dans un format BIBLE, elle ne trouve qu'à s'esclaffer de rire!
et à dire, comme pour s'excuser:
- il ne faut pas qu'il soit plus gros que celui de mon papa!
Plutôt que de discuter ses désaccords, elle tourne tout en ridicule.
Ce n'est pas *ça* que je voulais.
Je me sens devenu comme *Thérèse Desqueyroux* de Mauriac
qui m'avait impressionné au collège...
Jamais je n'aurai vécu si longtemps un désaccord de couple.
Leur problème est le même chez les quatre Baillargeon:
Lise, Jeanne, Claude et Mireille.
Un égotiste épuisant, mais qui se croit généreux. Un mur.
Ils parlent rarement d'idées,
mais n'en finissent pas de placoter sur eux-mêmes.
Le mal profond est là. Incontournable.
De premier abord, ils peuvent paraître attentifs, parce que gênés.
Mais dès qu'ils deviennent familiers,
il n'y a plus moyen de les faire démordre d'eux.

28 mars 2004

Printemps!
La jeunesse éclate au soleil.
Comme la vieillesse est dure à porter aujourd'hui!
Un trop grand attachement est un vice: un résidu d'éternité.
Il faut apprendre à vivre dans l'écoulement.
Dans le glissement continuel de l'existence.

29 mars 2004

L'illusion consiste à penser qu'en avançant en âge,
nous atteignons la sagesse.
Il semblerait que nous passions de valeurs naïves
à des valeurs plus structurées.
Mais l'âge avance toujours, rejetant l'actuel à son tour dans l'erreur.
Peut-être nous faudra-t-il admettre que l'erreur
fait partie de notre façon même de penser,
que nous pensons par rejets, par mise à feu continuel de vérités.

31 mars 2004

Et chaque jour, je me pose désormais la question:
- Et si c'était mon dernier jour...
J'élimine dès lors , le plus possible, ce qui m'ennuie.

1 avril 2004

C'est parce qu'on a toujours reproché au MOI de vouloir usurper
les qualités de DIEU que la morale du respect de soi a dérapé en tabou.
Mais le MOI existe.
Ce n'est qu'une infime partie du MOI qui nécessite d'être traité
dans la vue d'ensemble d'une organisation sociale.
Le reste relève de l'énormité de ma tâche.
La délégation de pouvoir est généralement une solution de facilité.

4 avril 2004

Je ne sais pas ce qui m'arrive.
Je suis débordé par le chaos.
Je me suis créé un ordre pour me rassurer.
Je verbalise des lois que je maintiens pour vraies.
Et c'est en tant que mon ordre semble fonctionner que je me sens heureux.

5 avril 2004

Fumé une pipée de fleurs mâles de cannabis, séchées depuis 4 jours,
(coupées un peu avant l'éclosion).
Je ne m'attendais à rien,
c'est-à-dire comme de fumer simplement les feuilles.
Non. Très belle surprise.
Un voyage d'une très forte densité.

11 avril 2004

Il ne semble pas y avoir de *société pour tous*, mais uniquement
des prises de pouvoir par des bandes tirant tout vers elles-mêmes.
Les *droits de l'homme*, eux aussi,
ne sont qu'un code d'honneur entre nobles guerriers blancs.
De fait, toute loi tente un blocage contre autrui,
sans autres fondement et but que la mise en place d'une force.
La question qui se pose devant une loi est d'identifier qui elle favorise.
Si je n'y perds pas trop,
il me suffit de tricher un peu plutôt que d'affronter l'inertie du droit.

19 avril 2004

11h. a.m. Marcel Olscamp
(maintenant professeur permanent à l'université d'Ottawa) téléphone.
En l'absence de Mireille Baillargeon, il ose quand même me demander
ce qu'elle a pensé de la préface de Jean-Pierre Boucher
à l'édition des lettres entre Jacques Ferron et Pierre Baillargeon
dans l'édition en préparation chez Lanctôt:
Tenir boutique d'esprit.
Je ne lui ai pas dit qu'au lieu de remercier, elle était en train de lui écrire
une lettre de tracasseries parce que la préface de Boucher offre de son
père, à la fin, une image dégradante d'alcoolique édenté, vue par Ferron.
Je lui dis qu'elle doit se compter chanceuse de tant d'attention.
(Elle oubliait aussi que chaque livre est comptabilisé dans la retraite
d'un professeur... et que Boucher y compte bien).
11h. 30
Il me retéléphone pour ajouter qu'il a offert de piloter une édition critique
des trois oeuvres parlant de Claude Perrin ainsi que le Journal,
dans la Bibliothèque du Nouveau Monde des Presses de l'université
de Montréal qui sont maintenant dirigées... d'Ottawa.

25 avril 2004

Il ne peut y avoir d'idées *en soi*. La pensée est une réaction du vivant.
Ce que raconte mon JOURNAL n'est que ma libération de ma chrysalide.
Et ce n'est que par rapport à cette évolution
que peuvent se classer mes «oeuvres»:
VARIABLES... «L'amour nous épuisant tous»;
LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS... «Ta vie est ta seule vérité»;
ALIBABA... «Le jardin intérieur».
Toute autre forme d'interprétation tomberait dans une universalisation
idéalisante, un autre trompe-l'oeil de curés pédagogues!
Ce n'est jamais en soi que l'on pense
mais strictement en osmose avec un contexte.
Chaque pensée est un fait historique concret.

26 avril 2004

Tout a commencé lorsque je me suis rendu compte
que l'éternité n'était qu'une hypothèse.
Il me fallait pratiquement,
au lieu que de penser que je serais bien un jour sur une autre chaise,
me rabattre à me trouver bien d'être assis exactement là où j'étais.
L'éternité de l'amour, l'éternité de l'oeuvre, tout s'écroula.
Nous ne cessons pourtant de répéter nos idées de fous:
amour, éternité, bonheur, démocratie, paix, liberté, et quoi et quoi.
E-ducere: conduire hors de.
Telle est bien l'éducation qu'on nous imposait: hors de soi!

27 avril 2004

Carré Saint-Louis.
L'Institut de Tourisme et d'hôtellerie du Québec.
Le gaspillage d'État continue de plus belle;
on y démolit presque tout pour rénover la laideur.
C'est là que j'ai gagné l'argent pour acheter ma maison.
Claude Laurin, ancien collègue étudiant de cuisine en 1970,
était là lui aussi qui regardait.
À 50 ans, il est maintenant séparé de sa femme et vit dans un 3½ tout près,
loué pas cher, en sous-sol.
Il dit maintenant savoir où il va.
Entre les gens de mon passé et moi,
les distances m'apparaissent de plus en plus évidentes
(par les faits devenus), entre leur façon de penser leur vie, et la mienne.
Pour moi, j'avais raison de vouloir être le petit propriétaire rentier
que je suis devenu.
En transférant mon argent dans mon commerce de logements,
je me suis acheté un refuge contre le temps.
C'est moi que j'ai ainsi sauvé du naufrage.
Le *petit bossu vert* (ce qu'on y a dit un jour de moi dans mon dos),
est heureusement parti de l'Institut!

29 avril 2004

Jeune, je croyais que l'éducation était comme la religion,
une valeur en soi.
Ce n'est que plus tard que j'ai compris que l'éducation n'était
qu'un moyen de se *ploguer* à l'argent, ici et maintenant, jamais après.

2 mai 2004

Début d'été.
40 ans plus tard, je refais à pied le chemin qui m'a mené jusqu'ici.
Je reconnais chaque rue, chaque maison, chaque pierre.
Il était 17 heures en 1963... et c'était beau comme aujourd'hui.
Au fond, je fais ce que j'aime. Errer, seul, dans la ville.
La vérité ne peut être que ce qui vit.

5 mai 2004

La conception altruiste est tellement ancrée dans le langage que même
en médecine l'on peut lire: «les organes travaillent en équipe...» au lieu de:
travaillent chacun pour sa finalité, le tout donnant l'impression
d'un travail en équipe.

7 mai 2004

Lancement de la 12ième. La récolte de la 11ième fut de 1380 grammes frais,
(23 sacs d'environ 60 grammes frais).
La préfloraison des semis au placard m'a permis d'enlever quelque
70 mâles et une vingtaine d'autres plants chétifs et non identifiés
pour ne transplanter à la cave qu'environ 100 femelles pour régénération
avec les autres. Cette fois, pour faciliter la régénération, j'ai laissé
aux vieux plants un bon 3 pieds de feuillu: 1 pied sans fleurs au-dessus
de 2 pieds avec fleurs. J'espère enfin atteindre mon objectif
de 2100 grammes frais (30 sacs de 70).
Mon rythme de croisière dans l'intense présence de l'existence.

TESTAMENT

VERSION: 11 mai 2004.

À ma mort, je désigne mon frère Olier Mornard exécuteur testamentaire
et tuteur de Nicolas Dumais en cette affaire.
Que je sois incinéré aux conditions et coûts minimums d'un crématorium.
Qu'aucune autre cérémonie religieuse ou laïque n'ait lieu.
Que mes cendres accompagnent dès lors mes manuscrits.
Que mes biens meubles, pensions ($315 Provincial + $550 Fédéral =
$865), etc. soient légués à ma conjointe de fait Mireille Baillargeon.
Que la compagnie YVAN MORNARD INC. 1987 soit réactivée.
(À défaut, qu'une autre compagnie soit formée).
Que ma maison cadastrée 1-885-195 (1211-121)
soit transférée à YVAN MORNARD INC.
qui en assumera la gestion, payera les frais de notaire,
de l'exécuteur testamentaire, les frais d'édition et autres frais.
Que YVAN MORNARD INC. ait le mandat d'éditer
JOURNAL ET AUTRES ÉCRITS tels que laissés à cette fin à ma mort,
en un seul volume d'environ 2400 pages, sous l'inscription légale
YVAN MORNARD ÉDITEUR,
ISBN 2-9801929-7-X.
YVAN MORNARD INC. devra assumer des charges hypothécaires
pour couvrir l'impôt de cette succession,
pour couvrir les frais d'édition.
(Une hypothèque d'environ $300,000 sur 30 ans,
environ $200,000 pour l'édition, environ $100,000 pour l'impôt).
payable par qui habitera le 3960 Parc LaFontaine).
S'il y a lieu, que mes manuscrits soient vendus (dispenses d'impôt, etc.)
au plus offrant, ou Bibliothèque Nationale du Québec,
ou Bibliothèque du Canada, ou... Ce qui pourra aider au remboursement.
Ma maison étant ma seule valeur transférable universellement,
au lieu de l'éparpiller en petits cadeaux à gauche et à droite,
j'ai préféré tenter de sauver un seul légataire, Nicolas Dumais,
en concentrant mon héritage sur lui.

Je me réserve cependant le droit d'exiger de lui la contrainte
de l'édition de mes écrits (par une hypothèque sur ma maison).
J'ai choisi Nicolas Dumais pour ses dispositions et intérêts démontrés.
(S'il refuse, que l'offre soit alors faite à son frère Alexandre
qui m'a déjà dit qu'il serait heureux d'être l'héritier de ma maison...)
L'avantage est qu'après avoir réglé l'édition et l'hypothèque,
l'avoir de YVAN MORNARD INC. lui appartiendra pour finir en paix
comme moi, je l'espère, la fin de ses jours en écrivant lui aussi son oeuvre
s'il le désire ainsi.

15 mai 2004

Ce n'est que dans un projet
que les mots nous permettent de nous comprendre.
Autrement, les mots ont tellement de significations possibles
que l'on ne se comprend socialement que très peu.

16 mai 2004

Comme il est difficile de vivre dans une civilisation d'écervelés!
Tous savent que l'alcool est un réel danger,
et c'est le cannabis que l'on interdit!

17 mai 2004

Ma maison est mon refuge, mon ermitage.
Jamais je n'aurai joui de tant de silence et de confort!
Il y a 30 ans, je rêvais comme le *Whole Earth Catalog* du *living cheap*.
Je rêvais d'un refuge au fond des bois
pour mieux vivre ma vie contre l'obligation de devoir travailler.
Mais j'étais si pauvre alors que toute cette idée était irréaliste.
Il m'a fallu passer par de multiples déguisements pour convaincre
les banquiers que je voulais, pour les rembourser, jouer leurs jeux.
Le risque était grand d'y perdre mon âme beaucoup plus que leur argent.

20 mai 2004

Je deviens de plus en plus allergique à autrui.
L'autre m'encombre par sa démarche.
C'est seul que je veux prendre mes chemins.
Même les monastères ont sombré sous le poids des solitaires dépendants qui ne cherchaient en Dieu qu'un moyen d'être pris en charge.
C'est avec soi, avec soi jusqu'à l'extrême limite, que l'on doit vivre, puis mourir. L'on ne fait avec autrui que s'échanger des choses.
Le reste est religion.

29 mai 2004

Entre les vagabonds extrêmes qui ne font que s'entrecroiser pour quelques rues, ou pour une bouteille, nous, plus policés, parcourons des bouts de chemin plus longs ensemble (baux, contrats de quelques années...).
Une différence donc dans la durée, mais sur même tendance de fond.

5 juin 2004

Heureusement, la propriété privée mine l'autorité centrale.
Trois classes sociales:
1. Les rentiers.
2. Les sédentaires porteurs d'hypothèques.
3. Les non cadastrés, locataires ou itinérants.
Sur fond de tyrannie totalitaire ou de ploutocratie démocratique.

6 juin 2004

Première nuit à Saint-Joachim depuis un an.
L'ordre d'autrui ne peut jamais être le mien.
Je vais dans les dernières excitations de mes souvenirs comme elle va créant son jardin dans l'odeur forte du végétal.
La jouissance, même en société, ne peut être que profondément individuelle. Comme les fleurs en silence se bercent au soleil.

12 juin 2004

La culture du Moyen-Orient est très imbue d'elle-même.
Égotiste.
La juiverie biblique ne promettant l'éternité qu'à ses élus.
Les pyramides pharaoniques.
Et tous les autres de la même mascarade religieuse.

13 juin 2004

Le cauchemar approche: l'économie mondiale exponentielle.

14 juin 2004

La majorité des gens que l'on croise
vivent dans des enclaves protégées des secteurs à répétition.
Ils sont comme soustraits du courant.
Ils ne savent converser qu'en tournant en rond
dans le vecteur de leur quotidien; et de la télévision.
On ne sent pas qu'ils sont conducteurs.
C'est comme si, momentanément en eux, le courant s'était atténué.
Ils ne vivent pas dans les grandes lignes d'alimentation.
Ils ne sont plus porteurs de plaisir.
Rire, boire, se conter des histoires, et sucer des culs nouveaux,
ne sont plus de leur domaine.
Oui, nous étions jeunes alors!
Nous vivions de hautes probabilités événementielles.

15 juin 2004

L'amour ne saurait être beaucoup plus qu'un réflexe simple de l'organe.
Comme le muscle cardiaque bat la vie pour elle-même.
Une pulsion hallucinogène pour nous faire faire la chose
qui se dégrade ensuite culturellement en mariages.

16 juin 2004

La publicité capitaliste m'impose un collectivisme de fait
contre lequel JE dois bâtir ma simplicité.
Un individualisme radical permettant de mourir tranquille.

17 juin 2004

Chaque jour est comme une chambre d'un immense château
dont nous n'habitons toujours que la dernière.
Dire qu'il existe un endroit du cerveau où tout est inscrit dans
notre logique relève sans doute d'une croyance religieuse à l'éternité.
Je ne peux que difficilement écrire une page entière
si l'on m'obligeait à rédiger un rapport d'une journée prise au hasard
la simple semaine dernière.
Où donc serait inscrite ma vie?
Ou alors elle se cacherait dans une autre logique.
On nous a enseigné la folie culturelle de vouloir être éternellement
remarqués d'autrui alors que l'on ne se souvient même pas de soi!

18 juin 2004

Pour un néophyte, même la poésie la plus simple
est une formule algébrique.
Je ne suis pas comme j'écris.
J'écris comme un handicapé marche sur ses prothèses.
Ma vie est ailleurs.

22 juin 2004

Nous sommes peut-être moins *sociaux*
que des *individus vivant ensemble pour raison de fonctionnalité.*
Vivant dès lors cachés chez soi et communiquant peu avec le voisinage.
L'autre ne peut être qu'un aspect particulier de ce que j'ai retenu de nous.

24 juin 2004

Le bouturage dans des tourbettes
n'est finalement qu'une autre méthode de commerçants.
Le résultat en simple terre est nettement meilleur
et évite le trouble d'une transplantation.
Autre note.
Depuis la 4ième je bouture une plante de fois en fois.
Je ne crois pas que le bouturage soit un procédé comme la photocopie
donnant une décroissance de qualité de fois en fois.
Je ne crois pas non plus qu'une plante mère forte
ne donne que des boutures fortes.
C'est la *probabilité* (avec toutes les circonstances atténuantes)
d'avoir des plantes fortes qui prévaudrait.

25 juin 2004

La littérature ressemble à nos manuels d'instructions.
Ce n'est jamais le produit lui-même qu'on y trouve,
mais le comment faire d'une époque.
Nos civilisations ont la couleur de leur paysage.
Nos dires et nos lois, comme un poisson dans son eau,
goûtent l'ensemble qui les a fait naître.
Il n'y a pas de lois en soi.
Il n'y a que du vivant; et c'est la difficulté.
Il n'y a que des droits acquis.

1 juillet 2004

Couper discrètement des branches de tilleuls dans le parc.
Les chats en raffolent, surtout séchées.
En se mettant dans la cage de *Poupoune* qui part à Saint-Joachim,
Mimine montre qu'il ne veut pas qu'on le laisse encore seul
comme la dernière fois.
Le langage gestuel des animaux.

2 juillet 2004

Carré Saint-Louis.
Le groupe d'alcooliques est invariablement là
avec ses artistes faux et ses putains voleuses.
J'ai vu la même erreur qui recommençait, de génération en génération.

La Baie, l'ancien *Morgan* de ma mère.
Les femmes pomponnées qui sentent la poudre.
Les meubles sombres et lourds comme des cercueils.
J'ai vu la même erreur qui recommençait, de génération en génération.

Soir.
Carré Saint-Louis.
Un couple de vieux jouent ensemble de la harpe
pour le plaisir de quelques-uns.
Sous les arbres verts du dernier soleil.
Entre le sordide libertaire et l'asphyxie bourgeoise,
c'est ce monde-là que j'ai choisi.
Seul.
Dans le déferlement calme du temps.
Mourir seul dans le bonheur de tant de vécu.
Dans ces moments de grâces où tout arrive en harmonie.

3 juillet 2004

Les niveaux de langage.
L'anecdotique,
correspondant à un égotisme puissant qui raconte tout ce qui lui arrive.
Le stratégique,
correspondant à l'adulte aguerri qui se verbalise politiquement.
Le monastique,
correspondant aux fins de route humaine, qui se retire
à l'écart pour ruminer silencieusement la plénitude de l'existence.

5 juillet 2004

Je dois reconnaître que la masturbation fut pour moi une école.
J'y ai appris à jouir.
Ce que la morale apprise me défendait.
Il me faut maintenant apprendre le raffinement.

7 juillet 2004

Mireille Baillargeon partie en France avec sa soeur Jeanne (du 7 au 24).
Un repos dans l'épuisant souci de toujours devoir *passer derrière elle*
(élément de la cuisinière non éteint, lumière laissée allumée,
porte de garage non verrouillée...).
Brouillon, de père en fille.
Le calme d'habiter seul l'ordre de mon silence.
Aussi.
La plupart des vieux mâles de mes connaissances n'en finissent pas
d'en déchanter.
Le sexe contractualisé n'est qu'un attrape-con.
Ils n'en finissent plus de payer pour réparer l'erreur de leur jeunesse,
principalement celle d'avoir bêtement obéi aux lois
qui leur dictaient de se marier pour pouvoir se toucher le cul.
La morale est claire.
Celle de l'irresponsabilité foncière de la glande qui fait bander.
De la colle pour piéger les mouches.

Aussi. Retour d'Asie du neveu Alexandre Dumais.
Ce qui l'a d'abord frappé:
non la pauvreté comme je pensais,
mais le climat de détente de l'Asie qu'il a vue.
L'Amérique, selon lui, vit dans un énorme stress.

10 juillet 2004

Le plaisir de m'éveiller seul au matin dans le silence d'être encore seul.
Dans la satisfaction de ne pas avoir failli à moi-même
en me compromettant avec une autre femme.
La pulsion sexuelle est telle qu'elle ne nous fait voir en autrui
que les extraits bienheureux d'une relation généralement désobligeante.
L'autre n'a rien à foutre de mes impulsions; encore moins de les satisfaire;
c'est à moi à m'organiser avec la violence de mes organes.
Mon JOURNAL me montre qu'il m'aura fallu plus de 30 amours, l'amour
trente fois recommencé, pour en comprendre l'irrémédiable cul-de-sac.
Le plaisir d'être encore seul, ici, dans un nouveau matin.

11 juillet 2004

Outre que pour l'échange avec autrui, le but de l'écriture appris à tous
resterait pour écrire, chacun pour soi, sa vie.
C'est le seul livre réellement d'intérêt pour soi.
Le reste est mode, ou mode d'emploi.
Ceux qui n'y comprennent rien
n'ont pas encore trouvé l'intérêt d'être eux-mêmes.
Un journal laisse une image de soi qui transcende les masques d'époque.
Une continuité.

12 juillet 2004

Le danger pornographique existe
en son écrémage du sexuel hors de son contexte.
Les fellations (ou autres genres) y prennent tout le temps qu'en réalité ils
n'occupent qu'en infime partie au travers des conversations emmerdantes.
La relation pornographique est fausse
comme tout ce qui est amplifié hors contexte.
L'imagerie pornographique est la suite historique logique
de l'icône religieuse. L'idéalisation amoureuse crée l'arrière-boutique
pornographique. Les deux formes d'exploitation se contrebalancent.

13 juillet 2004

La majorité meurt sur la route vers eux-mêmes.
Dans la grande migration de l'espèce.

15 juillet 2004

La nouvelle blonde d'Alexandre le fait repeindre partout, le bureau deviendra la salle à dîner, et vlan et vlan l'ordre nouveau est arrivé!
La chinoise du Lac Saint-Jean aime le bleu.
L'amour est un grand dérangement.
C'est vrai qu'en vieillissant les changements deviennent moins faciles.
Les grands changements surtout. La vieillesse aime la répétition.
C'est toute notre identité qui repose sur l'illusion d'autrui.
Comme si autrui nous signifiait.
En vieillissant, le goût d'autrui diminue
et avec lui le goût de l'éclatante nouveauté.
La vieillesse aime le calme plat des fins de route.
À mon âge, aucune relation ne sera jamais aussi enflammée,
rien n'ira jamais très loin.
Aussi bien dire que tout est fini.
La difficulté d'apprendre à se retirer.
Ce n'est pas moi qu'autrui recherchait,
mais une image sociale à partir de ce que je lui offrais.
Maintenant, je n'intéresse plus personne.
La dure évidence de la vieillesse.
À l'époque, on m'aimait pour me faire accepter quelque chose d'autre qui me détruisait.
Le *journalisme* de Lise Bissonnette.
La *famille* de Monique Cloutier.
Mais à l'époque je croyais encore
que quelqu'un pouvait tomber en amour avec moi.
Il y a comme quelque chose qui s'est brisée.
J'ai vu à quel point même tous mes rêves masturbatoires étaient faux.
Hors de la réalité.

Comme une petite séquence d'un vieux film se répétant en boucle.
Avant, j'avais encore l'illusion que quelque chose pouvait arriver.
Il me reste le souvenir de quelques aventures
que je ressasse comme un vieux film cochon.
Si j'avais su, jeune, éviter cette route!
Mais même là, le dieu des chrétiens veillait à me barrer la route vers moi.
Là encore il fallait que je passe par autrui.

16 juillet 2004

Encore une autre chicane chez Alexandre.
Sa chinoise hurle à tout tête qu'il n'est qu'un dictateur
et qu'elle va tout rembarquer dans un camion.
Comme je suis bien, seul.
C'était le style de Lise Bissonnette.
La rage du sexe.
C'est comme s'il était possible de résister *individuellement*,
alors que sous certains climats, c'est comme un délire qui se répand
et nous contamine tous pour la reproduction de l'espèce.
La grégarité reproductrice.
Car il faut ne pas exiger comprendre pour enfanter.

17 juillet 2004

Il n'y a jamais eu de *contrat social*.
C'était encore la superstition biblique de l'âme
existant au-dessus de sa société.
Comme si une tige éternelle venait se greffer à l'arbre mortel
dont elle naît!
Je suis un produit de ma société, ici et maintenant,
et nous sommes tous à peu près identiques, et s'il doit y avoir contrat,
c'est plutôt dans le sens de ma différence.
Car je respire indépendamment de tous.
Mais, de fait, il y a *comme un contrat social* dans l'unique sens
des habitudes des sociétés.

Par contrat notarié, je me suis inscrit dans une habitude sociale,
je suis devenu propriétaire de ma maison.
Que presque tous mes concitoyens soit aussi propriétaires
de quelque chose et veulent le demeurer est la base (ledit contrat social)
de cette loi de propriété. Mais les voleurs
(ou autres communisants qui s'y opposent) sont aussi en droit.
C'est la force de notre opposition qui les place en tort.
L'on finit toujours par s'adapter à la moyenne de notre société.
C'est là en fait la morale. Et tout cela bougeant constamment.

18 juillet 2004

La réalité semble être qu'il n'y a rien dans nos relations
sinon la répétition de se revoir que les circonstances nous imposent.
La vie abuse de nous. Nous poussant à la surreproduction.
Le calme de vivre semble contraire au mouvement naturel.

19 juillet 2004

Le voisin marocain revient plus souvent cette année!
L'an dernier, alors qu'il aurait dû prendre ses responsabilités,
on ne le voyait plus!
Quand ses fils commencent à nettoyer autour de la maison, on le sait,
c'est que papa s'en vient!
Lorenz écrivait ne pas comprendre pourquoi les oiseaux
semblaient prendre plaisir à se quereller pour leur territoire.
C'était oublier qu'il y a plaisir à bousculer et à le faire sentir.

20 juillet 2004

L'ancien impresario du travesti Guilda, dit-on, un je ne sais qui, locataire
discret d'un sous-sol sur la rue du Parc Lafontaine depuis 20 ans,
reconnaîtrait le succès dans le quartier gai avec un nouveau spectacle
du même genre.
Il est maintenant saoul dès le midi et harangue tout le monde sur la rue!

22 juillet 2004

Le parc avec, entre lui et moi,
cette rangée de géraniums géants sur mon balcon.
Dans la respiration des soirs d'orages,
toutes ces fleurs m'excitent profondément.

28 juillet 2004

En m'apprenant à lire, mes maîtres, sans le savoir,
m'apprenaient le plaisir de me retirer à l'écart.
J'allais y découvrir une vérité contraire à la leur.
Il n'y a que moi pour moi.

29 juillet 2004

Bible, Coran : ces sinistres livres de morales et de fanatismes
devraient être interdits d'enseignement obligatoire pour tous.
Ce n'était pas le goût de la vérité, mais celui de réprimer autrui.

30 juillet 2004

Je suis petit commerçant et j'en fais, en quelque sorte, ma philosophie
et ma religion: celle des relations pratiques.

Aussi: mieux vaut être inconnu mais vivant, que célèbre et mort.

1 août 2004

J'aimerais encore pouvoir basculer dans un autre monde.
Partir pour la grande aventure.
C'était ma jeunesse.

5 août 2004

Il y a toujours en moi comme un besoin de méchanceté
qui se concrétise sous forme d'agression contre quelqu'un.
Contre le voisin marocain.
Contre une sous-locataire bruyante.
Contre ceci ou contre cela, il me faut toujours une cible.
Cela fait peut-être partie de l'instinct de gérance.
Cette méchanceté à vouloir toujours policer les autres.

13 août 2004

La vie n'a rien à foutre de notre bonheur.
Elle a nécessité de se reproduire massivement.
C'est dans le trop-plein de l'existence que se trouve notre confort.
C'est en disciplinant notre poussée vitale
vers d'autres fins que la reproduction que nous pouvons atteindre le repos.
Notre bonheur n'est pas une nécessité cosmique.
C'est à nous de savoir profiter des surabondances.
Nous sommes là *Mimine* et moi à paresser doucement
dans ce dernier soleil d'été, à étirer nos muscles et notre vie
en attendant tous deux notre mort.

20 août 2004

Devant une photographie de ma maison vue de l'étang du parc,
j'ai vu soudain l'herbe se transformer en un champ de cannabis
comme un grand trait vert sous la grisaille des maisons.
Le bonheur.
C'est ainsi que l'onaniste transpose sa sexualité
en un fantasme irréalisable et qui ne trouve à s'apaiser
que dans l'exercice musculaire de sa masturbation.

21 août 2004

Ma *normalité*.
À 9 ans, je ne savais pas encore ce que je faisais,
mais cela éveillait en moi un désir de répétition.
C'était venu par hasard, sans doute d'une pollution nocturne
venant au même moment que je m'éveillais
en me frottant le sexe bandé contre le matelas du lit.
Je répétai le geste accompagné de rêveries amoureuses
encore naïves et très gentilles.
Au début, je ne m'en suis pas fait un cas de conscience particulier.
Je ne savais dire ce que je faisais.
Je n'accusais en confession que les pensées amoureuses qui me venaient
alors et qui étaient, dans ma religion, clairement classifiées vilaines.
Un seul jour sans me masturber suffit bientôt à me rendre nerveux
et comme atteint de fébrilité m'empêchant de m'endormir.
L'onanisme me laissait dans un sommeil immédiat et bienheureux.
La réalité avec une femme, par la suite,
ne me donna jamais la même satisfaction,
celle de mes rêveries parfaitement orchestrées à mon but d'éjaculer.
Mes rêveries de dominateur jouissant de multiples fellations
sont peu à peu devenues mon bonheur sexuel.
Plus la dévotion et l'humilité de mes suceuses se manifestent,
plus forte est ma jouissance.
Un énorme besoin de reconnaissance et de valorisation de moi s'exprime,
pour ainsi dire, par tous les bouts.
Une opposition radicale au matriarcat antisexuel de ma mère
et de sa génération.
Mais aussi un énorme complexe d'infériorité par rapport à la féminité
castratrice que je devais affronter, par rapport à la super puissance macho
que l'on exigeait des hommes, et que je n'avais pas.
Peut-être avais-je été trop impressionné par ces grandes filles mes cousines
(Francine et Yvane Fournier, «grandes» parce que j'étais alors «petit»...)
finalement entrées en religion.
Et surtout par Denise Caron, autre cousine en religion.

Toutes, elles m'avaient, sans le savoir, indiqué la voie
de ce qui serait ma normalité.
Je n'avais droit chez elles qu'à être le bon petit *Van-van*,
jamais le fier galant.
Il est vrai que j'étais bien avec mes écureuils, mon lapin et mon canard.
Mais la sexualité m'obligeait à sortir de mon jardin.
J'avais soudain besoin de sexe, et on me bloquait la route.
Peut-être aussi avais-je été humilié par mon physique plutôt minuscule,
presque féminin.
Un jour des filles s'étaient moquées de «mes bras d'infirme...»
(Depuis je n'ai jamais voulu porter de chemise à manches courtes).
Cette peur de la moquerie fut peut-être mon plus grand blocage, et de là
mon besoin extrême de dominer pour montrer, moi aussi, mes capacités.
Je craignais mon incapacité d'être un mâle à la hauteur.
Mais il était interdit de ne pas *respecter* les femmes.
Mais je n'étais pas homosexuel pour autant.
J'avais de grands besoins et ne rencontrais personne.
Ce n'est que lorsque j'eus la chance de rencontrer Monique Cloutier dont
les exigences sexuelles étaient considérables et qui se laissait terriblement
dominer que je me sentis enfin avec elle presque aussi bien qu'avec moi.
Mais, même elle, en me quittant, me reprochait,
en plus d'être alcoolique et autoritaire, de ne plus la «fourrer».
J'étais pour ainsi dire déjà perdu en moi.
La crainte de me faire *piéger* à engrosser m'a toujours paralysé.
Il m'a toujours été désagréable de sortir d'urgence du vagin
me méfiant de l'étourderie des femmes à prendre «leur» pilule.
Puis, peu à peu, je me suis lassé de leur vagin, tout simplement.
Mais malgré tout j'aurais besoin d'une femme qui me suce tous les jours.
Et je n'ai pas les moyens de me payer celles qui se déplacent chez vous
pour vous tirer, à tous points de vue, les vers du nez.
L'auto-érotisme fut et demeure donc mon premier
et sans doute dernier chemin.

26 août 2004

LES BRUITS DE L'ÉTÉ.
De mon balcon, les samedi et dimanche matin d'été,
on se croirait à la campagne.
On entend le nasillement des canards sauvages de l'étang du parc.
C'est le silence merveilleux de la ville.
Mais en semaine, dès 8 heures, c'est un flot d'automobiles, de camions, de bicyclettes, de gens, tous pressés d'aller au centre-ville.
À partir de 9 heures un calme relatif revient
avec des circulations plus ou moins faibles, plus ou moins irrégulières.
Alors le voisin se lève et m'arrive une musique de sa fenêtre.
La journée commence m'obligeant, chaque heure, à changer de place dans la maison, aller de l'avant à l'arrière, pour éviter le bruit.
Dans l'après-midi, de 15 à 18 heures, c'est le même flot qui recommence, mais en sens inverse.
Après le souper, c'est au tour du voisin guitariste de son métier
(connu, dit-on), de s'installer au pied de son escalier
pour nous faire don de sa pratique quotidienne.
Qu'enterrent bientôt les haut-parleurs du théâtre du parc.
Et roulent encore les autos et les camions.
La nuisance se résume essentiellement dans le bruit des moteurs à pétrole et dans celui des amplificateurs de son.
Lorsque revient le calme de la nuit, il arrive, certains soirs d'été,
qu'un grillon perdu vienne grésillonner jusque dans les géraniums géants de mon balcon.
Les jours de pluie, la ville devient plus silencieuse.
Comme durant l'hiver, les gens rentrent chez eux.

27 août 2004

Message laissé sur mon répondeur par Yvon Boucher à qui j'ai fait cadeau de mes 5 livres pour m'avoir obtenu de LIDEC GUÉRIN un estimé pour l'édition de mon JOURNAL.
(9½x8½ in 11x8½, in16 pris dans feuille 23"x35", 1800 pages, papier Vista opaque 70M, relié carton, exemple dictionnaire Lionel Meney, noir et blanc, $40,000 pour 1000).
«Oui mon cher Yvan,
Yvon Boucher à l'appareil. J'ai reçu tes superbes exemplaires.
C'est une très belle édition. Alors c'est un grand cadeau que tu me fais.
Je l'apprécie énormément. C'est très bien fait aussi
ton feuillet de présentation, très synthétique, très visuellement attirant.
Alors je te reparle de tout ça bientôt».

30 août 2004

Autres notes:
Le but de toute politique est d'abord de maintenir la paix.
Ce n'est ni vérité, ni justice, mais l'ordre dans les droits de passage.

Quelle étrange chose que nos villages étaient moralement dirigés
par des célibataires mâles alors que presque tous les autres
devaient se conformer au mariage.

C'est parce qu'ils sont profondément méchants qu'ils sont croyants.
Ils en sont encore à devoir se scinder en deux pour pouvoir s'accepter.

La majorité passe son temps à tourner en rond dans son désordre.
Au lieu tout simplement de débrancher,
ils passent leurs soirées à zapper dans l'espoir d'en sortir.

Il n'y a pas de vérité pour tous.
Je suis né dans un milieu donné et c'est là ma vérité de départ.
Ce n'est jamais la vérité, mais une directive, qu'on nous transmet.

Aux directives irréalistes correspondent des vies malheureuses.
C'est contre les mauvais programmeurs qu'il faut réagir.

Ce n'est jamais l'objet que l'on décrit, mais nos sensations.

Toute idéologie qui se veut pour tous est religieuse.

L'erreur est de penser en terme de finitude, de mort ou de paradis.
Rien jamais n'est fini.
La vie est mouvement.
Nous gambadons, comme des draveurs, sur nos objets
en perpétuelle dérive sous nos pieds.

La culture n'est qu'une nouvelle forme d'envoûtement
qui contingente le défilé.

La bonne morale marchande cherche à éliminer les intermédiaires.
Tout le jeu social consiste à savoir s'en défaire.

1 septembre 2004

Lancement de la 13ième.
La récolte de la 12ième. fut de 1810 grammes frais.
S'il n'avait été d'un dernier problème qui m'a fait arraché
20 plants moisis, problème de circulation d'air lors d'excès de chaleur que
j'ai corrigé par l'ajout d'un mini-ventilateur, j'aurais dépassé les 2 kilos.
Les fleurs de cannabis femelles, (mais aussi mâles),
sont comme de petits sapins poussant à l'aisselle de chaque feuille.
La récolte consiste à couper les sapins à leur base.
Ni autres feuilles, ni tiges, ni racines.
Le cannabis procure des moments d'extase... et tout, soudain,
retombe à la normale.
Et puis, malgré soi, le regard se met à fixer à nouveau
pour atteindre d'autres fascinations.

15 septembre 2004

L'automne commence avec PAGEMAKER et PHOTOSHOP
que le neveu Nico nous a piraté sur Internet.
Depuis 4 ans que nous attendons ce jour!
En fait, depuis notre visite à un imprimeur avec Marc Desjardins,
le 11 août 2000.
Une certaine excitation est revenue dans la maison.
Je suis prêt à y monter mon JOURNAL informatisé (à l'exception
de quelque 300 feuilles non datées qu'il me reste à décrypter).
Et les photos cette fois seront dans la mise-en-page.
Nous avons été acheté un scanneur que j'offre à Mireille pour sa fête.

20 septembre 2004

La vieillesse est comme une chute dans un temps qui s'accélère.
Écrire mon JOURNAL est mon éternité réelle, ici et maintenant.
Un jeu.
Ma façon de finir en un bouquet séché quelque part.
L'irréaliste poussée de survie!
Je me récompense régulièrement, quatre ou cinq fois par jour,
en cannabis, en masturbations, et voilà que je m'offre un gâteau!
La nature est plus tolérante que nos morales.
La perversité y est fonctionnelle.

23 septembre 2004

Ma soeur Germaine a obtenu sa permanence dans l'enseignement,
ce qui lui assure une pension de la fonction publique.
Elle vient, de plus, de signer (avec sa Guylaine en droit minoritaire)
l'achat d'une maison à Greenfield Parc, tout près de Saint-Lambert
où elle est née, et tout près de son travail.
Bonnes choses.
Logiques.

3 octobre 2004

Pris soudain d'un étrange sentiment de vide.
Comme lors des premiers jours de sevrage d'alcool.
Comme n'existant que pour moi.
Devant le sentiment soudain que toute relation humaine est fictive
et sans fondements.
Une simple impossibilité de fait.
Ce n'est que dans l'étrangeté des choses que je vis.

9 octobre 2004

Tout donne l'impression d'être resté en place.
Mais, en fait, cela n'est pas tout à fait vrai.
Une maison n'est pas un ancrage absolu,
mais une foule d'objets dont nous devons sans cesse assurer le portage.
Il y a 20 ans, j'ai refait faire mon balcon sur le Parc qui, depuis,
peu à peu ne m'a pas suivi en se détériorant sur place.
Il me faut maintenant en refaire un portage.

14 octobre 2004

Les gens de notre passé se cachent dans certains objets
d'où ils nous reviennent soudain dans leurs visages d'époque.
(Le cendrier de Janine Corbeil,
le néon acheté du temps de Marie-Brigitte Filion-Cloutier).
Le plaisir de se laisser aller à ses remords.

16 octobre 2004

Le rôle de l'État est de:
1. garantir le respect de la propriété
   et des morales-ghetto qu'on y pratique.
2. garantir des droits de passage pour tous, d'une façon tolérable pour tous
   entre les opposants (arbitrage préventif pour éviter les affrontements).

17 octobre 2004

Autrui, c'est le passé, la tradition, l'ordre accepté des choses,
la compression du moi dans laquelle je suis né bien malgré moi.

Si la censure toujours revient,
serait-ce par plaisir de vivre la tension sociale qu'elle crée?
Ce qui ne serait pas toujours *libre pensée*, mais aussi goût du combat qui
prévaudrait mieux que l'ennui de pouvoir toujours tout faire, mais seul.

Le problème de la culture québécoise est son manque de caractère.
Sa littérature est infectée de juiveries bibliques.

25 octobre 2004

Je ne suis pas le seul vieux à m'exciter.
Georges Raby aussi.
L'éternité nous travaille tous.
Hier, les petits vieux retournaient assidûment à l'Église
pour s'assurer une entrée en Paradis.
Le goût de l'éternité, ce cul-de-sac de vieux.
Georges Raby: "Les dents longues".
Jadis, je lui aurais dit cela superficiel, voir souvent: blagues de taverne.
Mais à quoi bon!
De toute façon, il n'écoute que ce qu'il a à dire.
Je lui ai dit:
- C'est pas pire ton livre.

Il a aussitôt enchaîné sur les problèmes qu'il a eus à l'éditer;
et qu'il est pressé; car il en a encore une vingtaine d'autres à publier.
Il joue avec ses ballons...
Alors tant qu'il s'amuse, c'est amusant, non!
Voilà ma nouvelle position critique.
Je ne dis plus que je n'aime pas.

29 octobre 2004

Le langage est la religion première.
Ensuite viennent les sectes et leurs interprétations.
L'écriture idéalise.
L'album familial de photographies, laïcise.

3 novembre 2004

ALIBABA est terminé.
Mon JOURNAL continue.
Mais j'ai comme senti que, pour un manifeste, c'était suffisant.
Un livre court comme LE PETIT PRINCE.
Un mythe personnalisé: ALIBABA, vieillard rusé et underground,
comme réplique heureuse à ZARATHOUSTRA, l'idéaliste crispé.
Mais je constate avec surprise que ce livre
m'est comme venu de lui-même, progressivement sur près de 10 ans
de vie, qu'il m'a pour ainsi dire *échappé des mains*,
qu'il s'est de lui-même affirmé comme synthèse de ma réflexion.

8 novembre 2004

Trois tendances historiques:
- le communisme (n'être qu'avec ses proches):
  Jésus, Marx, mais aussi Bacchus.
- l'élitisme (être le plus entrepreneur de sa bande):
  Nietzsche, Hitler, mais aussi l'école.
- le pragmatisme (être moi pour moi): Stirner, mais aussi la folie.

9 novembre 2004

Je pratique la littérature comme un hobby.
Un merveilleux hobby.
Ceux qui en tirent de l'argent, (professeurs surtout),
ont d'évidentes autres raisons.
Mais pour moi
la littérature me reconduit toujours à ma simple vie intérieure.

10 novembre 2004

Je me suis finalement acheté un nouvel ordinateur portatif:
60 GO, 512 MO.
Un petit objet de 8 par 9 pouces et d'à peine 1 pouce d'épaisseur.
Il y a même une table de montage pour mes films vidéos.
Avec PHOTOSHOP, WORDPERFECT, PAGEMAKER et ACROBAT,
me voilà installé comme un éditeur n'aurait jamais pu rêver de l'être,
il y a simplement 30 ans.
Quelle bousculade!
J'ai commencé à écrire sur un dactylo acheté par ma mère à Noël 1955,
puis sur un dactylo avec chariot électrique à partir de 1978,
puis sur un premier ordinateur au bureau en 1986 (une énormité),
suivi en 1987 d'une autre énormité chez moi.
Puis sur un premier portatif acheté de seconde main en 1995.
Je me sens comme revenu
au beau temps de SEXUS et de ALLEZ CHIER.
Le plaisir de rêver devant une mise-en-page!
La nervosité de chaque ligne.
Je ne serai jamais un bon graphiste, je ferai toujours dans l'art naïf.
Mais.

11 novembre 2004

Jeune, quand j'admirais quelqu'un,
c'est qu'il m'était ce que je voulais devenir.
Il me fallait m'organiser pour m'élever à mon tour,
jusqu'à épuiser mon admiration.
L'admiration, pour moi, a toujours été une incitation à m'en libérer.

12 novembre 2004

Nous disons la vérité lorsque nous ne distinguons plus les nuances.

13 novembre 2004

Il nous faut favoriser un État libertaire, c'est-à-dire n'imposant de lois
que sur les droits de passage communs, et protégeant, par ses lois,
l'étanchéité de la propriété de chaque moi.
Et la morale publique ne doit décréter que sur les tenues de corridor
(c'est là que devraient s'arrêter les disputes et négociations),
et laisser toute liberté à chacun sur sa tenue de maison.

19 novembre 2004

Les jeunes refont toujours les mêmes erreurs.
Peut-être est-ce la faute des mots.
Ils ne sont encore (la plupart du temps) que des pense-bêtes
à fin de réminiscences personnelles.
Ils ne transportent presque rien à autrui,
mais nous rappellent ce qui est déjà vécu en nous.
Mais il y a aussi que la conjoncture n'est jamais la même.

22 novembre 2004

Il est très difficile de se figurer que tout ce que l'on fait est vain,
et va complètement disparaître.
Et j'allais écrire: que tout ne mène à rien.
Non.
Car tout mène à moi.
Il est très difficile d'admettre ceci.
Si ce n'est d'aimer absolument ce que l'on devient.

30 novembre 2004

Il nous faut atteindre les conditions (limitation catégorique des naissances,
éducation à l'autosuffisance financière, etc.) permettant
un niveau économique de rentier pour chaque individu vivant.
De sorte qu'il soit possible à chacun d'être véritablement
maître de lui-même et maître de ses associations avec autrui.
Autrement, nous nous condamnons à continuer le jeu actuel
de la démocratie et de la charité qui en cache l'hypocrisie.
Il nous faut viser l'émancipation de l'individu
dans tous ses rapports avec les autres.

2 décembre 2004

L'instant est la seule chose.
Si je ne m'organise pas pour l'aimer, je rate ma vie.

6 décembre 2004

Élisée Reclus, cet autre anarchiste, a raison de quasi confondre
(du moins lier étroitement), évolution et révolution.
Sans “objectif”, non nécessairement “meilleur”, et avec possibilité
de “régression historique”, donc difficile à “qualifier”.

7 décembre 2004

Au rythme d’un an de JOURNAL par mois, de 10 ans par an,
j’en ai pour 5 ans à monter l’édition finale.
J’élabore, pour autrui, une curiosité.
Mais pour moi, c’est comme une prière devant un mur des lamentations.

10 décembre 2004

Satisfaction.
Satisfaction d’être assis là, tout simplement.
À goûter la densité des choses.
Dehors, c’est à nouveau l’hiver.
Un autre hiver.
Après d’autres hivers.

11 décembre 2004

La vie est une immense fécondation,
un orgasme continuel vers l’autre instant
(où l’individuel ne peut être que broyé par sa succession).
Mais c’est justement parce que je ne vaux rien, si peu,
si minusculement pour autrui, que justement JE vaux TOUT pour moi.

20 décembre 2004

Lancement de la 14ième.
Un peu plus tôt que prévu,
le gel me limitant dans ma capacité d'éclairage.
La récolte de la 13ième. ne fut que de 1060 grammes frais.
Un autre petit coup de grainage inattendu...

J'ai fait lire ALIBABA à Mireille.
Il ne l'a pas ennuyé.
- Ce pourrait être un best-seller.
Elle a été surprise d'y trouver une philosophie
mêlée à un texte de jardinier.
- Un heureux mélange auquel je ne m'attendais pas!

22 décembre 2004

En relisant mon JOURNAL, je découvre à quel point, adolescents,
nous étions déboussolés, affectivement affolés,
dans la difficulté que nous avions de passer
d'une société à codes stricts et religieux
à une morale individuelle basée sur des probabilités.
Tous.
Sans exception.
Ce qui me renverse aussi le plus, c'est la cadence accélérée
du passage des gens dans une vie d'aujourd'hui.
Tout le contraire de la société rurale.
Le contraire aussi des premières tranches d'urbanisés.
La durée est devenue quelque chose qui se passe des mêmes gens.

2005 63 ans

7 janvier 2005

Mon JOURNAL, comme les premiers jeux de photos fixes
qui donnaient déjà l'impression du cinéma,
laisse l'impression d'une traversée de scène de tous, à la course.
Ce qui m'étonne aussi dans mon passé,
c'est que plusieurs comportements que nous qualifions alors d'amoureux,
relevaient en fait strictement d'une catégorie méconnue du délire.

10 janvier 2005

L'erreur est aussi de penser en arriver à la fin. De quoi que ce soit.
Tant qu'il y a vie, il y a cheminement.
Je n'arrive jamais à la fin, mais à un autre déploiement vers d'autres fins.
Il n'y a de *poses éternelles* que dans les manuels scolaires.
La vie avance au ralenti, mais comme l'énorme poussée chaotique
d'un tsunami. Avec, pour toute protection de nos écrits,
la Bibliothèque Nationale du Québec (oui, en solide béton!) qui,
comme un bloc de glace, s'illumine de l'intérieur, la nuit...

15 janvier 2005

Croire en un Dieu relève d'une habitude dure, comme boire de l'alcool
ou fumer de la nicotine.
Cela commence quelque part, et cela ne s'arrête pas de soi.
C'est parce qu'ils sont foncièrement méchants
qu'ils font partie d'une secte de charité.
Ils ne pensent finalement qu'à enrichir leur éternité.
Tant que je n'ai pas eu trouvé *ma* place contre leur désordre,
j'ai *chialé* contre eux. Lorsqu'ils disaient donner des cours de *formation*,
c'est de formation militaire dont ils parlaient.

24 janvier 2005

Depuis deux mois sans médicaments.
(Thyroïde, 60mg) de la multinationale pharmaceutique Parke-Davis,
en rupture de stock.
Ce furent des médecins d'ici qui, pour me guérir disaient-ils
de mon goitre, en détruisirent trop par radiations, m'obligeant dès lors
à ce traitement... procurable uniquement chez eux.
Et voilà que mes maux de ventre, de tête, mes diarrhées
et des crampes aux mollets recommencent.
La bêtise de ma dépendance.
Et l'école ne m'apprenait que des théories
qui ne servaient qu'à l'obtention d'un diplôme.
Tout devait être comme la notion de paradis.
Tout devait venir d'ailleurs, jamais de moi.
On m'apprenait à *dépendre avec méthode*.

1 février 2005

C'est vrai que maintenant je suis bien.
Maître de mon territoire.
N'ayant ni femmes, ni enfants à charge.
Ne m'étant pas fait prendre dans le guêpier des divorcés.
Délesté de presque tout poids d'autrui.
Ne laissant pénétrer chez moi que les rayons chauds du soleil.
Je quitte le réel qu'ils se racontent.
J'entre dans mes dimensions.
Ne laissant plus désormais quiconque monter à mon bord.
Ne retenant d'autrui que le contact,
selon l'efficacité des dernières transactions.
Comme la journée est belle maintenant.
Seul dans le soleil.

5 février 2005

J'ai finalement renouvelé ma prescription. D'une autre compagnie.
Mais, après un mois de manque, j'en ressors épuisé.
Exactement comme à la fin de SEXUS,
la moindre difficulté me met à terre.
La maladie, peut-être autant sinon plus que la censure,
m'avait alors vaincu.
Normalement, d'ici deux semaines, je devrais avoir retrouvé ma santé.
C'est bien le propre de la santé que de se laisser oublier.

11 février 2005

Nos idéologies ne sont peut-être que des symptômes d'une pression
intérieure plus puissante qui ne réussit jamais à bien s'exprimer,
mais dont le besoin de réalisation outrepasse notre capacité à dire.
Puisqu'elles sont toujours fausses dans leur expression,
mais nécessaires dans leur exécution.

14 février 2005

Après une semaine de retour à ma pilule par jour,
mes selles normales sont revenues, et ma santé.
(Oh qui fera l'éloge de la selle dure!).
Le goût d'entreprendre est tout simplement physique.
La moronnerie ne doit pas être bien dans sa peau.
Sans doute aussi le problème des clochards. Un état dépressif viscéral.

15 février 2005

Mon passé s'est refermé derrière moi comme s'il n'avait jamais existé.
Comme un mouvement d'eau derrière un navire.
Et plus va le temps, plus vouloir persister à prétendre à mon existence
passée relève, pour les plus jeunes surtout, d'une certaine loufoquerie.
Puisque pour eux, de toute évidence, ce temps-là n'a jamais existé,
si ce n'est déjà dans les livres d'Histoire.

20 février 2005

Après un bain chaud, boire de l'eau froide au soleil d'un autre après-midi d'hiver comme si rien ne s'était passé que ce bonheur.

21 février 2005

Terminé la pose d'une feuille de papier Mylar (style miroir)
dans la cave à cannabis.
Aussi: achat et pose d'un réflecteur à lampe qui, coupé en deux,
m'en fait une longueur au-dessus de chaque lampe.
Le tout donne l'impression d'une chambre de miroirs où
les lampes sont multipliées (et comme déformées en bavures de lumière)
par 10, 20, voire 30 fois.
Autre note d'importance. À chaque fin de récolte,
je désempote les quelques 30 pots où je vais transplanter.
La terre en sort en pain tant les racines ont tracé le contour.
Je défais la motte, y ajoute et mêle un litre de fumier de mouton,
avant de rempoter et transplanter.
Ce qui fait que chaque pot se voit enrichi une fois l'an.
Le résultat à la croissance est catégorique.

23 février 2005
Tout fonctionne comme si tout était réglé normalement, alors que
tout semble réglé normalement parce que tout fonctionne de soi,
par la force des choses.
Révoltes, contestations: mais contre qui? contre quoi?
contre l'esprit du temps?
Je ne peux vivre une existence paisible que petitement, convenablement,
dans une organisation où je me retrouve cadastré
dans une tradition commune bien éprouvée.
À ceux qui cherchent encore à redresser les torts ne sont généralement
offert que l'arène des médias. Quiconque s'y montre, s'y brûle vite
dans la rigolade générale. Car il n'y a pas réellement de réformes.
C'est le temps qui déforme tout.

24 février 2005

Le rôle de l'État doit correspondre à celui qui l'a fondé:
le pillage et le taxage des grands axes de circulation.
En échange, les pilleurs ont dû, historiquement, nous concéder la sécurité.
Une fois la sécurité acquise, ma vie est une succession de problèmes
sociaux que je dois résoudre par moi-même de mon mieux.

On m'a éduqué à ne pas mentir.
Mais, de fait, j'ai passé ma vie à mentir.
J'ai même atteint une grande facilité à mentir.
Mon devoir est de dire ce qui est bon pour moi.
Pour passer, il me faut dire ce qu'autrui peut, ou veut, ou doit entendre.
Comme une clé dans la serrure.
Toujours dire la vérité est avant tout signe d'une inintelligence sociale.

Une idée *en soi* est nécessairement un préjugé.

1 mars 2005

Un autre hiver qui achève.
Le plaisir de marcher de long en large, seul, en silence,
dans la chaleur de ma grande maison de bois.
Toute ma vie, j'ai recherché un tel espace à moi.
Bien sûr, j'ai d'abord rêvé d'une maison à la campagne,
d'un retrait autarcique de la société.
La chose eût été possible dans d'autres conjonctures.
Au lieu de dépendre de locataires, je dépendrais d'un emploi extérieur.
J'ai donc dû apprendre avec le temps à composer, à ma façon,
avec la nécessité de mes approvisionnements.
Car c'est bien là tout le problème.
Comment bien vivre sa vie
tout en devant la partager (le moins possible) avec autrui.
Si la société m'apporte l'infrastructure du confort,
comment éviter l'envahissement massif de son impossibilité à en jouir.

Comment éviter la médiatisation publicitaire de son énervement
et de sa goinfrerie.
Comment éviter aussi les nécessités d'autrui qui, de toute façon,
ne me regardent pas.
J'ai besoin de rester seul pour être heureux.
J'ai besoin de me concentrer sur mon petit chemin.
Car vivre heureux, pour moi, est encore contraire
à notre civilisation pour tous.
Chacun veut encore m'amener *ailleurs*.
Le problème est qu'en laissant entrer autrui,
on se laisse aussi aller à ses influences.
Ce qui parfois est bon.
Mais toujours, finalement, contradictoire à moi.
La paix intérieure exige une réduction des événements extérieurs.
Une monotonie.

2 mars 2005

Je suis devenu comme les arbres que j'ai plantés, il y a 20 ans,
dans ma cour.
Manquant de soleil dans la cavité où ils se trouvaient,
ils ont d'abord poussé frêles et croches jusqu'à l'endroit où, dès midi,
ils obtinrent du soleil.
C'est ensuite que nous avons pris notre essor et notre allure.
C'est comme si ces arbres maintenant bien dans leur peau
étaient finalement sortis d'un premier tronc croche
et comme désormais un peu étranger.
L'espace qu'on nous avait concédé n'était pas facile.
Avant, des gens comme moi
ne pouvaient tout simplement pas survivre pour s'exprimer.
Ils mourraient à la tâche.

3 mars 2005

C'est la *stabilité* qui reste notre véritable imaginaire.

10 mars 2005

À relire mon JOURNAL,
j'y découvre une suite de portraits de femmes de mon époque.
J'y vois aussi que chaque événement d'une vie
(plutôt qu'un autre alors possible) fait que le reste a pu avoir lieu.
Un enchaînement de probabilités que d'autres appelaient Destin.
Mon JOURNAL est mon dernier rassemblement.
Chacun y vient jouer son personnage sans réellement savoir
qu'il joue sous caméra, le meilleur moyen de décrire autrui
étant de le laisser se commettre lui-même.

12 mars 2005

À moins d'un échange concret, autrui n'existe pas pour moi,
pas plus que je n'existe pour lui.
Ce n'est qu'avec le discours institutionnel que je débats.
C'est de là seul que me vient une réplique organisée.
D'autres diraient: le surmoi.
Je dis: le poids de l'Histoire avant moi.

14 mars 2005

JE suis le résultat continu de mes organes.
Un *état de conscience* particulier (qui ne dépasse guère le cri)
à un besoin concret de locomotion.
Ce ne sont que nos curés pédagogues qui nous ont parlé
de notre capacité de comprendre l'univers.
Et encore y ajoutaient-ils un peu de *foi*.
Comme si la masse entière de l'existence
pouvait trouver sa formule magique dans ma tête!
Je ne cherche plus de solution pour tous.
Mais un bon chemin pour moi.
À d'autres, s'il y a lieu, d'y trouver un sentier praticable.

27 mars 2005

Le cinquantenaire de ma soeur Germaine.

28 mars 2005

L'on ne s'entend avec autrui que sur des équivoques.

3 avril 2005

La vie est la seule réalité.
Elle est absolument présente.
Sans arrêt.
Sans autre Histoire que son décryptage archéologique.
Ma vie n'arrête jamais son chemin.
Ma vie ne supporte aucun attachement.
Comme emportée dans un lent, très lent tsunami.

5 avril 2005

Je n'ai plus aucun désir de faire l'amour avec une femme.
L'idée m'en est même désagréable.
J'avoue ne plus rien comprendre à ce type de relation équivoque.
Vivre seul.
Marcher seul dans les allées printanières du Parc Lafontaine.
Réduire mes circuits de voyeurisme.
Sauf certains soirs d'été
lorsque les miroitements de l'illusion sont au paroxysme.
Je n'ai plus le besoin d'être transformé dans le collimateur d'autrui
pour me valider.
Je me suffis.
Il n'y a plus devant moi que l'immensité déserte du moi accompli.

7 avril 2005

Avec la mort de ce Pape dit Jean-Paul II,
j'ai cru un moment à un retour onirique aux enterrements de pharaons.
Râ, Zeus ou Jésus ont tous eu comme résultat ces défilés pompeux
autour de la négation de la mort.
La folie atteint des paroxysmes.
La mort du Pape des chrétiens a des relents de tambours de guerre.
Tous les chefs des croisés s'assemblent autour du défunt Pape.
Une réconciliation entre blancs (d'Europe et d'Amérique)
autour des symboles blancs.
Tous ces petits blancs qui iront voir le même Dieu après s'être donnés
bonne conscience *démocratique* en votant politique tous les quatre ans.

8 avril 2005

J'ai perdu trop de temps dans la mondanité.
J'aurais dû tout apprendre calmement,
et les laisser à leurs insignifiances morales.
Comme un chat guette tout.
Le problème est qu'il fallait apprendre en vue d'une fonction sociale.
On nous demandait d'apprendre à fonctionner dans la *superstition*.
Non d'apprendre.
Et les fonctions qu'ils m'offraient étaient toutes contradictoires à moi.
Comment mes maîtres auraient-ils pu me montrer
ce qu'ils ne voyaient tout simplement pas.
Parce que, dans leur monde étroit, il n'y avait plus rien à apprendre.
Il fallait obéir à Dieu.
Pouvait-on trouver plus cancres!
Dieu et l'amour étaient les fondements de leur approche idéaliste d'autrui.
L'erreur, aussi, est qu'ils s'enferraient tous dans leur spécialité.
Avec mes amis "littéraires",
ils n'y avaient d'autres développements que littéraires.
Avec mes amis "journalistes",
ils n'y avaient d'autres développements que ceux des activistes.

Avec mes amis “cuisiniers”, il n’y avait que la bonne table touristique.
Avec mes amis “de la construction”,
ils n’y avaient que d’autres développements immobiliers.
Mais toujours avec chacun, l’ennui m’est venu,
l’évidence d’une fermeture d’esprit.
Il me fallait alors partir pour retrouver ma route.
J’avais encore et toujours besoin d’apprendre.

9 avril 2005

Mais apprendre quoi?
D’abord apprendre à me libérer d’eux.
À me libérer de leur esprit viscéralement religieux.
Car nous n’avons encore de langage entre nous
que ce qui unifie le plus grand nombre dans l’inconséquence.

11 avril 2005

J’aimerais revenir au beau temps où je n’avais ni télévision, ni téléphone.
C’était avant l’achat de ma maison.
Les médias et autres ne sont plus qu’encombrement
de vendeurs et de nouvelles biaisées par le langage mercantile.
Mais j’avoue qu’il est difficile de ne pas succomber au tripotage
de la “manette”, de zapper un peu, par ci, par là, espérant ainsi éviter
les commerciaux en passant d’un poste à l’autre.
Comme pour trouver la solution à notre ennui.
Mais mal nous en prend.
Ce n’est la plupart du temps que la suite de la même publicité
que l’on retrouve d’un poste à l’autre appartenant aux mêmes.
D’une débilité, d’une surexcitation croissante
à montrer la satisfaction du consommateur.
Une drogue de plus en plus dure
dont l’usager peut de moins en moins se passer.
J’aime rester seul à brasser la suite de mes petites affaires.
Être sans eux est le seul moyen pour moi d’atteindre ma continuité.

Autrement, je n'en finis plus de tomber d'un sujet à un autre,
suivant le cours conducteur qu'on m'impose
et qui de ce fait est contraire à ma façon normale de penser.
Le dialogue intérieur.
Il faut avoir la fermeté de sortir de *la cage à fous*
pour reprendre seul la route réelle.
Seul.
Dans le soleil.

15 avril 2005

Nos curés étaient contre la mode.
La mode s'opposait à l'éternité de leur Vérité.
Ils ne voyaient pas non plus que l'Histoire est celle des croyances,
donc celle des modes majeures qu'on nomme civilisation.

16 avril 2005

Je me suis créé un endroit pour être heureux.
La morale universelle, s'il y en a une, serait de tout faire pour être
bien dans sa peau, en faisant le moins possible de tort à l'entourage.

17 avril 2005

J'essaie à nouveau, lorsque je suis seul,
un retour catégorique au monde sans télévision.
Un retour à la belle époque d'après Monique Cloutier.
Le tabagisme, l'alcoolisme, la télévision et l'automobile
sont les grands fléaux de notre temps.
L'engouffrement financier.
L'enlisement intellectuel.
La crétinisation de toute espérance.
Les écervelés ont pris le contrôle des minarets modernes.
La pensée superficielle y a remplacé la pensée religieuse.

Mais à l'époque je croyais encore bon de m'informer
(en classant rigoureusement des coupures de journaux).
J'avais besoin d'un cours de géographie politique.
Je ne connaissais du monde
que les pays à publicité touristique ou les pays en guerre.
Je sais depuis que les médias ont comme premier rôle de désinformer.
Il me faut expulser de chez moi les "vendeurs du temple".

18 avril 2005

C'est le printemps. Avoir un banc seul à soi au soleil du Carré Saint-Louis est un trésor. Le spectacle est là.

21 avril 2005

Le nouveau Pape reçoit l'hommage de ses cardinaux,
ces hommes petits dont l'ambition est si grande qu'ils acceptent
de se mettre à genoux en baisant la main d'un autre homme.
J'ai cru reculer de 4000 ans.
Comme si aucun progrès de civilisation n'avait jamais eu lieu.
Ils nomment Pape l'erreur la plus répandue.

22 avril 2005

Nous sommes devenus, Mireille et moi,
un couple en continuelles répulsions
dont chacun n'exprime d'affection que pour son chat. Je cherche la porte.

23 avril 2005

Après plus de 5 ans de consommation quotidienne de cannabis,
en manque complet depuis plus d'une semaine.
J'avoue que je ressens un choc. L'effet désagréable de manque.
Ni aussi fort que le manque de nicotine ou d'alcool.
Mais néanmoins une certaine nervosité. Un mal-être.

2 mai 2005

J'ai passé ma vie à la perdre avec les autres.
Reprendre seul la route réelle.
Avec mes marches quotidiennes, tôt le matin,
dans les allées désertes du Parc Lafontaine.
Avec l'arrivée enfin de ma récolte de cannabis.
Reprendre seul le chemin qui me ramène en moi.

9 mai 2005

Ce qui fait notre entente, *Mimine* et moi, c'est de ne pas parler.
Nous laissant ainsi à toutes nos libertés.
Nous nous rejoignons par petits coups de tendresse.

10 mai 2005

Mon grand-père maternel, Angoüs Fournier,
pendant les quatre premières années de ma vie, par défaut, fut mon père.
J'ai alors absorbé de lui ce qu'il était entre ses 59 et 62 ans.
Le vieillard que je deviens maintenant.
Me disant "hôtelier" comme lui,
du fait d'abriter quelques hôtes dans ma maison.
Heureux d'une certaine ressemblance.
De retour sur mon balcon
dans les miroitements de l'étang qu'on emplit à nouveau.
Dans la transparence des nouvelles feuillaisons à contre-jour.
Comme, à l'époque, j'étais dans sa barque sur les miroitements de l'eau.
À attendre la morue.

16 mai 2005

Il n'y a de valeurs que par rapport à moi.
Voilà une maxime des plus difficiles.
Sur mon balcon, caché par les géraniums,
devant ce parc et ces arbres dans le soleil, que me vaudrait d'être ailleurs.
J'aime être seul tel que je suis, à me bercer dans mes perceptions.
C'est le seul sens de l'existence.
Notre normalité est de ne pas en survivre.

17 mai 2005

Cours intensif sur le logiciel PHOTOSHOP.
Le dernier cours de ma vie. Je fatigue vite maintenant.

22 mai 2005

Nos nouveaux curés pédagogues vont (moyennant salaire...)
prêcher le bon savoir.
Mais la majorité des discours ne dépasse guère le commérage culturel.
Ce sont en fait les bonnes manières de l'époque qu'ils enseignent.
D'autres enseignent par absorption.
Le caractère absorbant de l'enfant notait Montessori.
L'apprentissage dans le compagnonnage. L'apprentissage par immersion.

23 mai 2005

Nouveau plaisir sur mon chemin.
Celui de m'arrêter bouquiner à la nouvelle Bibliothèque Nationale,
véritable grande surface du livre. Véritable *self-service* à l'américaine.
Par contre un peu bruyant avec son hall ouvert
sur quatre étages. Mais.
Bouquiner seul à ma guise debout dans les allées
sans qu'il m'en coûte un sou.
Avec, en prime, une autre halte pipi sur mon trajet...

29 mai 2005

Je pense avoir finalement trouvé une procédure informatique à suivre pour préparer mon JOURNAL à l'édition.
Sur papier, et sur écran (la seule édition accessible à tous dans l'avenir).
Par des moyens un peu démodés.
Mais.
Mais le plaisir est d'abord (et peut-être uniquement) pour moi.
Adolescent, je rêvais sur des personnages de romans, de biographies.
Sur des êtres imaginaires et opaques.
Je médite aujourd'hui sur les personnages de mon JOURNAL.
Tous ces gens réels qui ont été miens.
Mais redevenus purs fantômes.
Et de les revoir d'ici lève comme des couches d'opacité entre eux et moi.
Je me mets soudain à les comprendre.
Ma réalité est devenue mon imaginaire.

30 mai 2005

Je découvre les images.
Je découvre que les photographies sont comme les mots.
Une représentation par réduction.

31 mai 2005

63 ans.
Et comme plein d'épuisements.
Olier. Alexandre. Germaine. Mireille.

10 juin 2005

Les gens que j'ai connus ne m'intéressent plus.
Il y a des milliards d'autres vies autour de moi.
Autant d'autres chemins.
Quelle route serait la bonne, sinon la mienne?

12 juin 2005

Le bonheur est d'être fasciné. Comme un retour à la naïveté.
L'émerveillement d'apprendre.

20 juin 2005

En reclassant mes vieux papiers,
je m'étonne de voir à quel point toute ma vie fut pauvre d'idées.
Avant de m'attaquer à l'écriture du GRAND LIVRE,
je n'avais que des bribes de réflexions éparses.
Comme avant l'achat de ma maison,
je n'avais de fortune que quelques babioles et quelques meubles.
Une fortune, comme une réflexion, ne vient pas généralement de soi.
Mais d'une longue volonté d'y atteindre,
suivi d'efforts de plus en plus précis et réguliers,
qui soudain débouchent sur l'accumulation que l'on remarque.
Une pensée structurée se compose moins d'axiomes clairs
que de jurisprudences.
C'est de l'accumulation du vécu observé
que se déduisent des règles applicables au comportement.
Notre langage est pauvre.
Nous nous exprimons encore, comme le faisaient les sorciers,
par des sentences ésotériques.
Nous devons être *possédés*
pour finalement réussir à dire autre chose que des banalités.
D'où la nécessité, pour les *sorciers de l'expression* ,
de ne pas être distraits et de vivre à l'écart du quotidien des autres.

21 juin 2005

Aujourd'hui m'est une grande journée.
Je commence la préparation du montage final de mon JOURNAL.
Maintenant, c'est comme si je n'avais ni autre passé, ni autre avenir.
Le présent m'est immensément présent.

26 juin 2005

Cassage de gueule entre voisins d'à côté.
Une première en 20 ans.
Raphael, un latino, s'est soudainement déchaîné
sur un autre locataire de son immeuble, vieux play-boy un peu malpropre,
qu'il croise pourtant pacifiquement depuis quelques années.
Allons savoir pourquoi...
Police.
Ambulance.
Et les arabes, père et fils, qui sortent soudain en bande,
pour balayer...

5 juillet 2005

Je retrouve lentement le chemin de mon animalité.
Cet étirement du corps dans son dernier bien-être.
Je retrouve le chemin de me satisfaire moi-même
plutôt que de l'être par quelqu'un d'autre.
Le pessimisme est le bâtard des dieux.
Mon optimisme m'ouvre le chemin de mon simple bonheur.

10 juillet 2005

En préparant mon JOURNAL, j'ai l'impression d'être l'invité d'un cirque
où tous les manèges se mettent à tourner dans l'éphémérité du plaisir
qu'ils m'ont donné.
Chaque amour, chaque rencontre, chaque route,
tout tourne dans le grand carrousel,
comme si je n'avais retenu de tout que ma naïveté.

11 juillet 2005

Lorsque je regarde en photos la progression de ma maison,
je m'étonne d'avoir pu vivre si longtemps dans tant d'efforts.
C'est que je croyais profondément alors au but que je m'étais fixé.
Mais écrire, ou tout autre fanion, n'était qu'un prétexte
pour rejoindre un ordre qui soit le mien.
Une dernière croyance nécessaire au dur cheminement.
Mais tout cela me paraît vain aujourd'hui.
À l'exception de l'objectif atteint.
Seul sur mon balcon. Dans le soleil frais du matin.
Avec les araignées qui tissent partout leurs toiles autour de moi.

12 juillet 2005

Je ne dirais pas, comme Shopenhauer, que notre vie est une illusion.
Mais une conscience d'à peine un milliardième du réel.
Ce qui, bien sûr, donne un résultat illusoire.
Comme si nous pouvions condenser la vérité dans un cri d'oiseau!
Ce qui nous importe, c'est que ça fonctionne
et que cela nous soit confortable.

13 juillet 2005

DE L'ESPRIT QUÊTEUX.
Les quêteux agissent finalement comme ceux qui travaillent.
Ils doivent passer leur journée à quêter pour arriver.
Le temps d'errer, non plus, n'est pas pour eux.
Ils tournent en rond autour de leur *spot*,
qu'ils doivent défendre, à coups de poing parfois.
Le centre-ville est aussi rempli de jeunes *punks*.
Tous vêtus de cuir avec saillies métalliques,
leur chien en laisse pour les avertir quand ils dorment.
Monstres sortis des jeux vidéo de leur enfance,
ils ont choisi le rôle de *méchants*.

Tous junkies, ils squattent en groupe les entrées creuses des magasins
qui doivent maintenant s'entourer de grilles pour s'en protéger.
Mais il y en a d'autres!
Et pas moins quêteux malgré leurs hauts salaires.
Ces fonctionnaires attendant leur retraite, calculant la pénalité
d'une retraite hâtive, mais n'en pouvant plus de devoir rester en poste.
Ils ne parlent ni du service qu'ils doivent rendre,
ni de la qualité de leur enseignement.
Mais de la ristourne qu'ils attendent!
Le temps d'errer, non plus, n'est pas pour eux.
Les vrais misérables, gens sortis de la psychiatrie ou des prisons,
sont minoritaires.
Et comme disqualifiés dans cette course à la goinfrerie parasitaire.
Et même là, comme le disait cette dame à une amie:
- Il reçoit $900 par mois pour son handicap... et il quête encore!
S'il fallait donner à chacun,
je n'aurais plus les moyens de sortir de chez moi.

15 juillet 2005

Hier, téléphone en soirée de Michelle, l'épouse de mon frère Sylvain.
Il repose actuellement aux soins intensifs de l'hôpital Notre-Dame,
victime d'un arrêt cardio-vasculaire.
Sa fille Rachelle, 26 ans, infirmière, dit qu'il n'est pas hors de danger.
Le dernier contact que j'ai eu avec eux date justement d'un téléphone
de Rachelle, le 24 mai 1999, m'invitant à une célébration religieuse
au Temple des Mormons, en l'honneur du 25ième anniversaire du mariage
de ses parents.
Je me souviens de lui avoir dit alors que je refusais d'aller
à toute rencontre religieuse.
Que cela était contre la bataille que j'avais menée toute ma vie.
Depuis, plus rien.
De part et d'autre.
Il y avait aussi d'autres raisons: le divorce de Germaine, notre alcoolisme,
et, paraît-il, une chicane avec la belle-mère Ange-Aimée.

16 juillet 2005

Courte visite à l'hôpital Notre-Dame avec ma soeur Germaine.
Olier y est allé seul hier.
Sylvain, intubé par tous les bouts, repose continuellement sous sédatif.
Gonflé. À tel point qu'il ressemble à Olier.
Qui en a eu un choc, ou comme il a dit:
- Carpe diem! avant qu'il ne soit trop tard!

18 juillet 2005

La situation de Sylvain se détériore.
Les médecins parlent de l'opérer une deuxième fois au cerveau.

19 juillet 2005

L'opération (la pose d'un filet autour de l'anévrisme) aurait réussi.
Mais les médecins disent maintenant devoir le laisser à la grâce de Dieu.
Après-midi.
Deuxième visite à l'hôpital avec Germaine.
Sylvain dort toujours.
Première rencontre depuis 15 ans avec Michelle et sa fille Rachelle.
Elles nous montrent des photographies de ce qu'est devenue leur famille.
Au retour, Germaine me parle de son enfance avec Sylvain.
Olier et moi n'étions déjà plus d'âge de jouer avec elle.

28 juillet 2005

Germaine a téléphoné à Rachelle pour savoir où en est Sylvain
après plus de 14 jours.
Sa situation s'est détériorée.
Il ne répond plus.
Le médecin a convoqué une réunion de famille pour ce soir.
On ne nous demande pas d'être là,
les droits légaux et affectifs étant ceux de sa femme.

29 juillet 2005

Les médecins ont offert de cesser les soins si la famille le désire.
Mais ce serait contraire à la religion des Mormons...
Nous nous retirons donc à distance.

30 juillet 2005

La mort maintenant nous atteint.
Notre vie est passée.
N'être qu'un frisson, au début, nous semblait pourtant interminable.

31 juillet 2005

Chaque soir, peu après que je sois monté me coucher,
Mimine monte à son tour.
Il me rejoint sur l'oreiller, où il se couche, son museau contre ma joue.

1 août 2005

Encore une autre longue marche à travers la ville.
Mais d'ici peu d'années, je devrai rester assis sur mon balcon.
Encore une autre marche dans les miroitements de l'été.
Rue Hogan.
Sur le balcon où ma mère me berçait,
une autre femme s'occupe d'un autre enfant.
Ainsi va la vie qui continue très bien sans nous.

2 août 2005

Tristesse de voir passer ces couples de vieux en tentative de remariage,
se voulant encore beaux sous leur début de calvitie,
se tenant main dans la main, comme des jeunes qu'ils ne sont plus.
La difficile sagesse, en fin de route, de savoir rester seul.

7 août 2005

Rien n'est bien qui n'est devenu mien.
Je resterai toujours le mauvais élève de la leçon imposée.
Le mauvais citoyen de la loi dont je ne veux pas.
Ce qui se fait sans moi se fait contre moi.
Le principe des religions est faux.
Le *bon* y donne la définition du *mauvais*.
Mais il n'y a rien qui soit bon en soi, ou pour tous.

Autres notes:
Les débats actuels sur les drogues ressemblent à celui, jadis,
sur le droit à l'athéisme en société chrétienne.

Les riches font faire aux pauvres ce qui est de leur intérêt propre, choses que les curés et politiciens ont mission de nommer: le devoir de tous.

Le sens critique n'est pas une chose qui s'apprend collectivement.
L'école le prouve bien.

Dans mon égoïsme radical, je découvre parfois la véritable bonté.
Celle qui me vient du fond de moi.

9 août 2005

Allongé nu sur mon lit, dans la chaleur de l'été, ma queue ramollie
dans ma main, le chat *Mimine* dormant la tête sur mon bras,
je vais vieillard heureux dans le peu de vent qui me vient.

14 août 2005

Si, jeune, on m'avait aidé à me définir un idéal vrai!
Il me semble que j'y aurais bien travaillé toute ma vie.
Mais l'un me dirigeait vers l'éternité, l'autre vers la renommée,
et combien d'autres insignifiances!

Aveugles guidant d'autres aveugles.
Si j'avais entrevu un seul instant le bonheur d'être simplement moi,
assis sur mon petit balcon fleuri, comme j'y serais venu plus vite!
Je m'entends bien avec moi.
La solitude est finalement le seul chemin durable.
Le chemin de la tortue longeant le chemin affolant des lièvres.

16 août 2005

La vie n'est qu'une succession de dossiers qui, même malmenés,
finissent toujours par se fermer.
L'inconséquence de la perfection.
C'est la moyenne fonctionnelle qui prévaut.
Toute la sécurité sociale est basée sur l'obéissance de notre côté *con*.
Religions, idéologies, modes sont des clôtures à bestiaux.

27 août 2005

Autrui, pour moi, n'a vraiment commencé qu'avec l'arrivée de mes frères.
Nous dormions à 3 dans la même chambre.
À 10 ans, je rebâtissais chaque soir un mur de brique imaginaire
autour de mon lit afin de pouvoir m'endormir tranquille.

28 août 2005

Je suis de nature fortement impressionnable.
Par exemple, si je donne du matériel pour peinturer à un locataire,
l'événement me revient, de façon obsessionnelle et récurrente,
jusque tard dans la nuit.
Il me faut jusqu'au lendemain pour que tout soit oublié.
D'où la nécessité pour moi d'éviter tout dérangement.

29 août 2005

Je vieillis. Mes yeux lentement me lâchent.
Ma myopie bouge
(à tel point que je ne porte plus mes verres devenus comme trop forts).
Mais aux dépens de ma capacité de lire de près.
Une presbytie désagréable.
Viendra le jour où je ne pourrai plus me relire.

3 septembre 2005

Sylvain est finalement décédé.
Après un arrêt cardiaque et une réanimation,
les médecins ont convaincu son épouse Michelle de tout arrêter.
Nous nous sommes rendus d'urgence à l'hôpital, hier soir,
Germaine et moi.
Le débranchement des machines.
La famille autour du lit.
La lente agonie... (les gens qui doivent quitter) la lente agonie toujours
qui, en fait, ne s'est terminée que tard le lendemain.
Sylvain, mon frère, a perdu, avant nous, sa superficialité humaine.
Il est retourné à l'état brut de l'existence.

10 septembre 2005

Olier, Germaine, Alexandre, Mireille et moi
sommes allés aux obsèques de Sylvain, à Boucherville.
Dans ma toute première jeunesse, la famille devait d'abord
recevoir à domicile durant quelques jours en exposant le défunt.
Puis l'exposition se faisait dans des salons funéraires.
Il fallait ensuite suivre en voiture le corbillard (limousine ostentatoire)
jusqu'à l'église, d'où le défunt repartait, toujours en motorisé,
jusqu'au lieu de l'enterrement.
Aujourd'hui ce sont des entreprises géantes de funérailles
qui organisent tout.

Le tout se règle en une demi-journée.
Exposition du défunt de 13 à 15 heures, cérémonie sur place
de la religion de son choix, enterrement sur le site à 16 heures.
Après fermeture du cercueil, les invités sont invités à se reposer
une trentaine de minutes avant de se rendre à pied,
dans le jardin de la firme, au trou déjà creusé, (2 fois plus creux que jadis),
où le cercueil attend déjà sur son treuil.
Là se font les derniers adieux.
À part nous, il y avait Michelle son épouse, Rachelle, son mari haïtien
et ses enfants, Serge et Yergen, l'un avec sa fiancée,
l'autre avec son épouse enceinte.
Le reste de l'assistance (une cinquantaine de personnes) était tous
des *frères* et *soeurs* de l'Église de Jésus-Christ des Saints du dernier jour
(Mormons).
Prières, chants, discours totalement ésotériques prenant pour prétexte
la Bible, mêlés d'affections collantes empreintes de culpabilité.
Car ce sont là gens qui se mentent à eux-mêmes
n'intégrant pas leurs péchés dans le discours officiel.
En fait notre frère (qui fut toute sa vie petit salarié)
fut systématiquement exploité par eux.
30% de son salaire, sans compter les $20,000 qu'il a dû verser au Temple
pour envoyer ses fils en *mission d'évangélisation*.
Un *frère- accompagnateur*, frère Athanassi,
témoigna de la générosité de Sylvain, disant être venu frapper à sa porte
le même jour de chaque semaine, durant 25 ans.
Ils discutaient ensemble de tout dans l'optique de réaliser la volonté
de Dieu. Son rôle consistait à fixer des *missions*.
Mais la réalité rattrapa parfois Sylvain
dont le couple (dixit Germaine) était vidé de toute sexualité.
Il fit un temps dans l'homosexualité, et la présence aux funérailles
d'un jeune collègue de travail aux cheveux longs
et qui pleurait sincèrement n'aidait pas à le faire oublier.
Une photographie près du cercueil montre bien, pour moi,
ce que Sylvain et Michelle furent l'un pour l'autre: un couple
dansant ensemble, emportés l'un par l'autre, dans un monde faux.

Pour nous, le tout se termina chez Germaine
qui nous invitait à un souper préparé par sa concubine Guylaine.
Nous ne purent éviter de nous moquer de leur style de vie
comparé au nôtre. Mais Olier, qui attend un jugement de cour
semble-t-il favorable à sa cause concernant son congédiement
de l'Union des Artistes, doit maintenant affronter le problème d'Élizabeth,
sa conjointe de fait depuis près de 30 ans.
Elle est en dépression sévère, pour ne pas dire en crises de loufoquerie.
À l'idée de voir un médecin, elle s'enfuit se cacher comme une enfant.
Olier, qui parle de devoir peut-être l'interner contre son gré,
en est profondément bouleversé.
- Nous avions l'habitude de tout faire ensemble...

12 septembre 2005

Démarrer le chauffage de la maison.
Locataires, collègues de travail, amours,
ne sont que variations du rapport à autrui.
Un peu mieux avec l'un, un peu moins bien avec l'autre,
jamais complètement satisfaisant,
et la nécessité toujours de changer régulièrement.
Le problème avec autrui
c'est que ce dont il a besoin est généralement différent de nos nécessités.
Et qu'il faut vivre avec cette contorsion.

13 septembre 2005

Autres travaux d'entretien.
Les locataires vivent généralement dans le désordre.
Linges traînant par terre, bouteilles de bière vides laissées ici et là,
saleté souvent désobligeante, bris continuel de tout ce qu'ils manipulent.
Cela se comprendrait peut-être s'il ne s'agissait que des plus jeunes.
Mais tous en sont atteints.
C'est l'une des caractéristiques de leur statut social
que de se laisser comme dépasser par ce qui les entoure.

Ils ne vivent pour la plupart que pour survivre au jour le jour
en se rêvant ailleurs.
On reconnaît vite parmi eux les futurs propriétaires à l'organisation
qu'ils savent déjà donner aux choses et aux gens qui les entourent.

14 septembre 2005

Et je continue, seul, ma route.
J'aimerais bien, certains soirs de chaleurs de fin d'été,
pouvoir me frotter le cul contre une femme.
Mais heureusement il n'est pas facile à mon âge de jouer les séducteurs.
Ce qui m'évite le regret du lendemain.
La sortie du cul-de-sac.
Ce qui plus est, ma longue barbe effraie.
Elle me fait trop remarquer.
Je suis un peu comme ces filles de rue qu'on n'ose amener chez soi
parce qu'elles sont trop peu vêtues pour passer inaperçues.
D'autre part, je ne bois plus d'alcool.
Ce qui est un sérieux handicap dans notre société.
Dans notre monde janséniste,
cela aide que de se saouler un peu avant d'avoir du sexe.
On invite d'abord une inconnue à prendre un verre.
C'est la bonne manière.
D'autre part, je n'ai pas d'automobile et je ne conduis pas.
Ce qui oblige à tout faire à pied.
Comme dans le monde des clochards.
Et j'ai si peu d'argent liquide à dépenser que je dois calculer
même lorsqu'il ne faudrait pas.
J'ai donc tout de mon côté pour ne pas être un séducteur.
Ce qui, pour moi, est la seule morale efficace que mes désirs d'érection
ne peuvent encore outrepasser.
Ce n'est pas l'amour qui est le premier moteur du monde vivant.
Mais la satisfaction de ses nécessités.

15 septembre 2005

Après un an, jour pour jour.
Terminer le scannage de mes quelque 2000 photos et documents.
Quelque 20 GO.
Tout est en place pour que je recommence, en octobre,
le montage proprement dit de mon JOURNAL.
Un an d'apprentissage et de mise en place.

26 septembre 2005

Même nos inventions produisent maintenant des objets *indépendants*.
Sans doute parce qu'à notre exemple, ils peuvent maintenant le devenir.
L'appareil photographique numérique sans pellicules à faire développer.
La lampe de poche sans batteries
(une dynamo interne y transforme le mouvement en électricité).
L'automobile à roues se rechargeant d'électricité par son mouvement.
L'individualisation des objets semble suivre notre volonté de l'être
nous-mêmes. Nous n'inventons que ce que nous désirons être.

27 septembre 2005

Une autre grande sortie. Cinéma IMAX en 3Dimensions.
J'ai ainsi *débarqué* sur la lune.
Et je suis resté là, bouche bée,
devant l'immensité des autres dimensions de l'univers...

1 octobre 2005

Il me faut vivre immensément en moi.
C'est mon seul territoire qui ne soit imaginaire.
Et sa réalité ne peut exister que par moi.
Mais, jour après jour, l'âge m'atteint.
Je ne sais pas si je pourrai tenir maison bien des années encore.
C'est comme un vertige parfois devant l'immensité de la fatigue qui vient.

2 octobre 2005

C'est l'automne.
Mais les autobus de touristes continuent de déverser leurs arrivages
tout autour de la Place d'Armes.
Devant l'église Notre-Dame. Dans le soleil de l'automne.
Et c'est par lots qu'ils passent ainsi, pour ainsi dire à la course,
le temps d'une photo devant le monument fontaine couvert de pigeons,
ou devant la façade de l'église elle-même:
"de style anglais, remarquez-le, bien que l'intérieur soit de style baroque français".
Par lots.
Par lots devant le kiosque de la fleuriste où des mannequins de paille se
mettent parfois à danser, poussés par le vent, et comme à rire dans le vent.

4 octobre 2005

La condition prérequise à la pratique de la solitude
est de pouvoir se la payer.
Avoir atteint les moyens financiers de vivre seul.

18 octobre 2005

Lise Bissonnette, la flamboyante.
Monique Cloutier, la sexuelle.
Mireille Baillargeon, la coloc stable.

19 octobre 2005

Je ne pourrais plus vivre dans la *pensée unique* des sectes.
La mauvaise odeur de mon adolescence.
Mais mon évolution ne s'est réalisée que par dérives.
Par lents glissements de terrain.
Aucune révolution. Quelque chose de presque imperceptible.
Et c'est peut-être là l'unique lieu de notre conscience.

24 octobre 2005

Mon JOURNAL, surtout au début,
témoigne de la difficulté de sortir d'une secte.
Une nouvelle idéologie ne s'implante pas d'un coup.
Mais par une très lente dérive des anciennes habitudes.
Une suite d'idées, de maximes, toutes plus ou moins contradictoires.
Comme un train qui subit les secousses d'un changement de rails.
Jusqu'à la régularité du nouvel équilibre.
Ainsi suis-je entré dans la modernité.

26 octobre 2005

Gaston Miron se disant *homme de courage inutile*.
Et André Gide se dictant encore à Nathanaël...
Mais devant moi d'autres routes.
Et moins chrétiennes.
Avec le goût profond de me parler seul dans ma continuité.
Il y a dans leurs discours, pourtant différents,
la même illusion fondamentale.
Celle de la présence d'autrui.
Gide, le jouisseur, écrit à Nathanaël:
Je voudrais m'approcher de toi et que tu m'aimes.
Miron, l'amoureux:
tu viendras toute ensoleillée d'existence
je finirai bien par te rencontrer quelque part
j'affirme ô mon amour que tu existes.
Mais l'erreur est qu'il n'y a personne autour de nous!
Je continue donc mon chemin, seul avec moi.
Dans la splendeur de l'existence qui me cerne et qui m'ignore.
C'est à moi seul que je parle.
Le reste est religion.

1 novembre 2005

J'aime écouter les craquements de ma berceuse sur le plancher de bois.
J'aime écouter le bruit du vent de feuilles jaunes à ma fenêtre.
Il n'y a personne avec moi.
Il y a toujours personne avec moi.
J'ai déjà couru tant d'illusions
qu'il m'est difficile de ne pas m'arrêter maintenant.
Les meilleurs moments sont toujours ceux dont on se souvient seul.
Mais souvent des gens sont arrivés dans ma vie.
Le temps de quelques choses.
Et puis toujours s'en sont allés.

3 novembre 2005

Je me suis finalement acheté une troisième lampe 430 HPSodium.
Et me suis débarrassé de mes trois néons qui mangeaient plus d'énergie
qu'ils ne donnaient d'éclairage utile aux plantes.
Il y a cinq ans, le système nous venait démonté.
Aujourd'hui, c'est un ensemble qu'il n'y a qu'à installer.
Et les marchands avouent en vendre "à la tonne"...
Sur mon circuit de 15 ampères,
j'ai donc maintenant 12,9 (3 fois 4,3) d'utilisation.
J'évite, de ce fait, de tout ouvrir simultanément.
J'ouvre progressivement,
chaque ouverture exigeant momentanément un surplus de courant.
Parmi les gens que je côtoie, presque tous
(et d'autant plus que de moins de 40 ans) fument à l'occasion du *pot*.
Ou du moins les avons-nous surpris à le faire en cachette.
Ainsi, mon voisin de gauche, propriétaire et avocat à la retraite,
a dû se détourner un jour parce que Mireille le surprenait...

4 novembre 2005

Ma vie se répartit en trois occupations.
L'entretien de ma maison. Celle de mon jardin de cannabis.
Et la préparation de l'édition de mon JOURNAL.
Heureux agenda de vieux.

5 novembre 2005

Dans la préhistoire, l'art visuel était lié au culte.
Aujourd'hui les riches incultes continuent d'acheter.
"Dieu existe" ou "x = x", relève d'une même erreur d'énoncé.
Le problème de notre connaissance se situerait peut-être,
non dans nos énoncés qui, jusqu'ici, semblent tous faux,
mais dans ce qui, en nous, les conceptualise.

6 novembre 2005

C'en est bien fini du livre de papier statique!
Dans le livre électronique, lorsque j'écris que j'ai fait telle installation,
à la fin du texte apparaîtra l'image de la chose où il suffira de cliquer
pour qu'un vidéo-clip de une ou deux minutes nous la montre.
Il y a là de quoi repenser le livre.
Mais je suis trop vieux maintenant.
Le livre- vidéo ne sera pas pour moi.
Je n'ai pas les moyens de ce genre d'écriture
qui demain sera à la portée de tous.
Mais l'idée demeure.
Faire bouger une photo donnerait le geste, le mouvement, le ton de voix.
Une momification plus avancée.

18 novembre 2005

Au Québec, il nous faut actuellement autre chose
qu'une politique à morale catholico-syndicaliste.

21 novembre 2005

Henri TRANQUILLE, le libraire, est mort à 89 ans.
Il avait été le seul à oser me donner toute sa vitrine à l'arrivée de SEXUS.
Banni pour irréligion, il avait survécu à l'ombre des jésuites du collège
Sainte-Marie en tenant un commerce de livres scolaires de seconde main.
C'était un tempérament insupportable... tant il était toujours emporté!
Mais toujours accueillant.
Se promenant de long en large au centre de sa boutique
en gueulant contre les curés!

22 novembre 2005

Mes tests d'impression en PDF sont arrivés.
En noir et blanc.
La couleur serait encore un luxe.
(Mais elle restera dans la version électronique).
En un an, j'ai donc réussi à comprendre l'essentiel
de ce que doit savoir l'éditeur d'aujourd'hui.
J'éditerai donc mon JOURNAL sur papier de mon vivant.
Pour moi.
En deux tomes de 1000 pages chacun.
En 30 exemplaires...
6 copies: pour les dépôts légaux,
5 copies: pour Olier, Germaine, Alexandre, Nicolas, Guillaume.
15 copies que je devrai *léguer* à des écrivains d'ici.
Et 4 autres copies pour moi.
Tome 1, LA SECTE, 1941-1966.
Tome 2, 1967-2005, L'AUTRE PHILOSOPHIE.
Mais je me sens seul ce soir. Seul avec ma victoire.
Seul à marcher dans Montréal.
Seul avec la victoire de toute une vie.
Seul avec ma joie. Impartageable.
Alors j'ai fêté!
Je me suis acheté un peu de chocolat.

23 novembre 2005

De plus en plus la ville est peuplée de jeunes.
C'est comme si j'étais devenu vieux tout à coup.
Rue Sainte-Catherine.
En passant, j'entends un jeune clochard, dans son recoin improvisé,
se plaindre de toujours devoir être regardé des passants.
Comme s'il découvrait le besoin de distance sociale.
Le droit de ne pas être vu.
Je m'enferme dans le silence.
Je regarde passer le temps par la fenêtre...

26 novembre 2005

Mais les E-BOOKS ne sont pas encore prêts.
Trop petits, trop *pitonneux*.
Ils ne sont pas faits pour lire du texte (en divers picas surtout...),
mais encore comme pour regarder une seule image.
L'idéal serait un pad-écran de 8,5 par 11.
En couleur évidemment.
Avec possibilité de divers agrandissements.

6 décembre 2005

En relisant mon Journal, je m'aperçois à quel point je suis,
à quel point j'ai toujours été insupportable.
Mais je vois aussi que ce fut ma force contre ce que je n'aimais pas.
Ce qui ne me satisfait pas soulève en moi des rages!
En vieillissant, j'ai appris à garder des distances
pour y détourner ce qui me déplaît.

8 décembre 2005

C'est le désir et qui me reprend toujours
et qui me fait toujours reprendre ma route...
J'ai encore faim de crier et comme pour me reproduire.
L'inévitable chemin de la ferveur!
et qui m'attire toujours à la marge du moi.
Comme un risque toujours en rupture de tendresse.

13 décembre 2005

L'égoïsme est la première des qualités.
Mais c'est la plus insupportable.
Il lui faut encore s'ajouter le raffinement.

17 décembre 2005

Il ne semble pas y avoir d'idée *en soi*.
Une idée semble toujours relative à un contexte sociologique analysable.
Hors contexte, une idée tombe dans *l'en soi*, dans un *idéalisme* de secte,
dans une *Vérité* universelle.
Mai lorsque l'on parle de sectes,
l'on oublie généralement d'inclure les religions majeures.
Et l'on oublie de dire qu'on ne se libère pas d'une secte
par un langage *logique*.
Mais par une série de bavures.
De soubresauts.
Par vomissements.

20 décembre 2005

Nous vivons tous enfermés comme des débiles
dans les perceptions de nos sectes.
La *réalité* est ailleurs.
Sous nos yeux.

22 décembre 2005

C'est comme si j'avais épuisé la *tentation*.
J'ai été jusqu'au bout du *défendu*.
En fait, il n'y avait rien.
C'était la peur qui nous tenait tous dans la moralité.
Nous naissons dans des sectes *demeurées*.
Au sens strict du terme.
Historiquement *demeurées* sur place.
À chaque époque,
il n'y aurait d'évolution que pour ceux qui *dévient* du chemin.

24 décembre 2005

Aucun de mes amis ne m'a aidé, *moi*.
Mes amis, comme mes ennemis, ont fait parti du chemin
qui m'a permis de me rendre jusqu'ici.
Et ils sont partis...
Ce qui, à y bien réfléchir, est la meilleure des choses!

31 décembre 2005

Le début de mon JOURNAL (1941-1958)
est à toute fin pratique prêt (en PDF) pour l'impression.
De plus, le reste de la documentation est en attente.
En un an, l'affaire est donc finalement et correctement lancée.

2006 64 ans

6 janvier 2006

Si je devais revivre en groupe (collège, milieu de travail...)
j'aurais sans doute d'autres amis.
Les amis servant à renforcer nos tendances, l'amitié devient
comme un repos dans le frottement trop continuel avec tous.
Mais seul, et bien d'être seul, que puis-je vouloir d'autre.

L'idéal inavoué des religions était le moine solitaire.
Ce que je nomme le MOI.
Mais les religions n'osèrent aller où la vie et la morale, se confondant,
les excluent.

9 janvier 2006

Il neige. Je regarde par la fenêtre Alexandre s'en aller seul, à pied,
par le parc LaFontaine, vers l'hôpital Notre Dame où il a un stage.
Sa chinoise du lac Saint-Jean est finalement partie.
Il a remis son appartement en ordre.
Je le regarde s'en aller.
Sera-t-il encore ici, demain, dans la suite des choses...

12 janvier 2006

Nous vivons de plus en plus seuls parmi des automates.
Je ne fais plus mes transactions bancaires que par guichets automatiques.
Jamais, sauf exception, par des gens de caisse.
La Bibliothèque Nationale du Québec me renseigne
par son serveur informatique, me laisse aller quérir mon livre,
et me le prête en me le faisant passer sous un scanneur.
Jamais, un seul instant, je ne rencontre quelqu'un.

16 janvier 2006

L'année commence par une heureuse correction.
J'étais dans l'erreur, depuis 5 ans,
en coupant l'éclairage sodium de la cave à cannabis à -20 de froid,
pour y permettre la mise en marche d'une chaufferette de 20 ampères.
Tout mon système reposant sur un 40 ampères,
je croyais qu'une autre chaufferette, au logement du haut,
tirait au minimum un autre 10 ampères.
Elle n'en tire que 5.
Il m'en reste donc 15,
soit le nécessaire pour continuer d'éclairer ma cave normalement.

26 janvier 2006

Les diplômés universitaires ont remplacé les religieux d'hier.
Ils s'empressent de se loger dans les cures les plus rentables.
En fait, Dieu n'a pas changé de place.
Et l'on bâtit université sur université
comme hier l'on bâtissait église sur église!

2 février 2006

M'aimer, moi.
Je n'aurais réussi que ça, que j'aurais réussi ma vie.
Le reste est distraction.

19 février 2006

L'absolu ne s'aborde que dans la solitude.
Voilà une sentence dont l'absurdité est encore difficile à admettre.
Car c'est encore d'un Dieu dont tout cela se réclame.
Alors qu'il ne s'agit, en fait, que de pouvoir me concentrer
sur mes perceptions sans être distrait par celles des autres.

20 février 2006

Et je continue ma route en radotant...
Me considérant toujours foncièrement comme célibataire,
l'avantage d'avoir *officiellement* une femme
est de stopper ma disponibilité à me laisser envahir par d'autres...
Car nous vivons encore dans le mythe de l'amour.
Mais pas plus que d'amitiés, il n'y a d'amours autres que de conjonctures.
Et généralement sexuels.
Et toujours mesurables dans le temps.
C'est de ne plus attendre d'improbabilités
qui ouvre la route des autres voies intérieures.
Respirer seul calmement le présent.
De là qu'il me faille partager mes relations sociales par activités,
plutôt que de toujours vouloir les regrouper sous un même toit.
Avoir du sexe avec l'une, discuter avec un autre,
réparer la brique de ma maison avec un troisième.
La commercialisation des services m'y incite déjà.
Et je ne vois à travers tout cela de meilleure constance que mon célibat.
Bien sûr, à la campagne la nécessité d'un recours aux voisins
serait nettement plus élevée qu'à la ville, en cas d'urgence.
À la ville, tous les services étant à proximité,
le voisinage n'a plus la même importance.
Toute intervention d'autrui serait même indiscrète.
L'esprit célibataire y trouve plus facilement ses opportunités.
De toute manière, avec la modernité,
le mariage est redevenu un acte privé.
Mais l'obsession se marie toujours aussi mal.
La distraction d'être deux rabaissant toujours à un certain statu quo.

Heureusement, la terre n'a jamais encore été un territoire de vérité unique.
Ou de droit.
Ou de religion.
Surtout que nos écoles enseignent d'abord l'obéissance.
Oh mes anciens collègues obéissants!

Comme ils ont vite pris la place des anciens curés!
À force d'être polis, ils se sont laissés glisser subrepticement
dans les rôles qu'ils n'osaient carrément répudier.
Ils enseignent maintenant néo-catholiquement dans les universités.
Marcher seul dans le soleil.
Car il n'y a plus désormais que le soleil devant moi.

22 mars 2006

La force des religions est d'être vendeurs de vanité.
Immortalité. Salut éternel.
Et quelques autres flatteries concernant l'amour.

23 mars 2006

Le dernier plaisir: celui de mourir tranquille.

Il y a, au centre-ville, un mouvement caritatif
que je ne réussis pas encore à identifier.
C'est la deuxième fois que je me fais offrir
un sac contenant des sandwichs.
Avec ma barbe, mon allure clodo, je corresponds aux normes...

26 mars 2006

Mireille Baillargeon et son affreuse soeur Lise,
internée à Saint-Jean-de-Dieu. Mireille lui rend visite aux deux semaines.
Malgré tous les délires schizophréniques,
toutes les méchancetés morbides. Régulièrement aux 2 semaines.
Lorsqu'elle corrige le manuscrit du JOURNAL de son père,
à la fin elle s'exclame souvent:
- Pauvre mon papa!
Le dernier conseil qu'il lui donna avant de partir mourir
sur la table d'opération:
- Ne te marie pas.

27 mars 2006

Une sympathie envers autrui
comporte une présomption de similitude et de réciprocité.
Une distorsion perceptive.
La condition d'une bonne relation avec autrui
demeure d'en avoir un besoin concret.

29 mars 2006

Terminé (en PDF) le premier 1000 pages de mon JOURNAL (1941-1966).
Si tout va bien, dans un an, à 65 ans, la première version sera prête
au complet.
Leçon d'humilité.
Pour une intelligence d'une vitesse d'ordinateur, les données de ma vie
se saisissent et se gravent en moins de quelques minutes...

La dernière chose que je désire aujourd'hui, c'est d'éditer de mon vivant.
La curiosité nécessairement superficielle d'autrui
m'enlèverait une intimité.

Terminé aussi ALIBABA nouvelle version en PDF.
Publier ALIBABA aujourd'hui
me donnerait sans doute un succès semblable à celui de SEXUS.
Mais les policiers viendraient encore tout casser.
Je croyais à l'époque que la célébrité révolutionnaire
pouvait améliorer les choses.
Je sais maintenant ce qu'il en coûte de vouloir parler
pour ceux qui hésitent encore.
De toute façon, les choses se préparent d'elles-mêmes à basculer.
Un individu n'est jamais une tendance.

30 mars 2006

Les niais d'aujourd'hui parlent de Freud ou de Marx
comme hier nos curés s'égosillaient à prêcher Jésus.
Mais Freud et Marx, comme le dénommé Jésus,
ne sont que des époques dans l'historique de nos représentations.

1 avril 2006

Ce que je cherchais au bout de mes routes?
La dissipation.
Comme s'il y avait une porte de sortie à la réalité d'être moi.
Ce fut l'erreur de ma vie.
Mais même seul, je dois encore subir la distorsion d'autrui.
La distorsion de la théâtralité de mon époque.
Un totalitarisme hors de mon contrôle
dont je ne peux, au mieux, que m'éloigner.

7 avril 2006

Ménage du printemps.
Mise au recyclage de mes couvertures non utilisées du GRAND LIVRE,
après en avoir récupéré autant de 8 par 11
que je donne à une dame Renée Normandin qui fait de la reliure, tout près.
Je relis "L'Anti-éditeur" de François Coupry:
Un éditeur qui n'a pas la possibilité d'imposer ses livres à la presse écrite ou parlée ne vend pas, meurt.
Pire, la nouvelle censure est là.

8 avril 2006

Par erreur, j'ai collé un livre que je fais *du mauvais côté*.
Du côté droit.
Il s'ouvre donc à l'envers.
Mais à l'envers de quoi?
sinon d'une habitude correspondant à une majorité de droitiers.
Il y a plusieurs façons de faire chaque chose.
On peut coller un livre: en haut, en bas, du côté gauche, du côté droit.

10 avril 2006

Le jour se lève.
J'ai passé la nuit à monter le prototype de l'édition électronique
de mon JOURNAL.
Actuellement 1300 pages en PDF sur un seul DVD
(que je ne remplis pourtant qu'au quart)
contre la même chose demandant près de 4 kilos de papier.
Le ridicule tuera le livre de papier
comme il a tué les tables de lois gravées dans la pierre.
Il me serait complètement stupide d'aller en impression sur papier.
Sans compter qu'il n'en coûte que $3 pièce pour faire reproduire
commercialement un DVD, avec un simple minimum de 100 copies.

18 avril 2006

C'est le langage de notre époque qui est notre problème à tous.
Les extrémistes ne font que tirer un peu trop sur la même chose
qu'ils partagent avec les conformistes.
Sur le même langage, qui, quoi qu'on fasse, reste le même pour tous.
Et il est faux.

19 avril 2006

Après quelque 100 ans, un livre devient généralement dangereux.
Il faut le prendre avec beaucoup de réserve.
En plus du vieillissement de la langue elle-même,
son contenu a généralement *tourné*.

20 avril 2006

Je ne fais qu'exprimer ce que je deviens.
Toute réussite sociale dans le monde du *qu'en-dira-t-on* me serait lourde.
Car l'on ne convainc jamais les autres.
Ils deviennent ce qu'ils ont à faire.
À peine peut-on leur servir de prétexte.

23 avril 2006

Dans mes simples promenades, il m'arrive souvent d'avoir
un mauvais réflexe: celui de trouver, dans les choses les plus simples,
l'attitude d'autrui illogique.
Mais chaque fois, si j'observe bien, je m'aperçois que le comportement
qui me semble incorrect, illogique, farfelu, est tout au contraire
parfaitement justifié par le but que l'autre vise
et que moi je n'ai pas encore saisi.
Chaque fois je m'étonne de devoir donner raison contre ma première idée,
contre mon préjugé.

24 avril 2006

Nous sommes la plupart du temps gérés par des cancres
se protégeant par des armées de voyous.
L'humiliation irréparable de tout dressage social.

1 mai 2006

Il y a, chez Georges Palante, une drôle d'idée qui consiste à lier *pessimisme* et *individualisme*.
Comme si les réalités sociales menaient certains
à se replier sur eux-mêmes, déçus, désabusés,
impuissants à faire triompher leur idéal social.
Et s'il n'y avait rien à faire triompher!
S'il n'y avait là qu'un fond de vanité!
Si, au contraire, le fait de se retrouver en soi-même
nous libérait de l'idéal fasciste de convertir autrui!
N'est-ce pas un reste de chrétienté que ce pessimisme
qui aurait encore voulu transformer la laideur des choses sociales?
Et disons-le carrément: *laideur* en ce sens que *différent*.
S'il était, au contraire, suffisant d'être soi,
d'où viendrait le pessimisme dont il parle.
S'il était suffisant de penser quelques fois autrement que des majorités,
d'où viendrait ce pessimisme sinon d'une arrière-pensée religieuse
qui consiste à vouloir toujours ramener les autres à soi.
J'apporterais une comparaison.
Pour l'alcoolique qui cesse de boire, les débuts sont déprimants.
Mais ce n'est pas le fait de ne pas boire qui le déprime: mais d'avoir bu.
Ainsi l'individualiste ressent un certain pessimisme
lorsqu'il quitte l'habitude qu'il a prise de la grégarité.

Comparé à Stirner, Palante me laisse sur un malaise.
Mais c'est avec des gens de cette qualité de réflexion
que je trouve néanmoins de la satisfaction sociale.
Leur nombre est cependant si restreint que je ne peux les rencontrer
qu'après leur mort, et dans les testaments qu'ils nous ont laissés.
Je continue donc, comme toujours, seul mon chemin.
Mais du moins en discutant à leur suite, je vais me parlant à moi-même
comme si je commerçais avec eux.

4 mai 2006

De la décadence prévisible des *littératures*.
Une description littéraire d'un paysage lue par 5 lecteurs
donne 5 rêveries d'un paysage différent.
Chacun rêve *personnellement* à partir des mêmes mots.
Une photographie du même paysage, vue par les mêmes,
ne donne qu'un paysage.
Chacun peut alors s'amuser à y voir de plus près.
Il nous faut sortir du littéraire comme nous avons dû sortir du religieux.
La littérature doit retrouver sa place de *note explicative*.

6 mai 2006

Avec l'âge, j'essaie, ni d'admirer, ni de mépriser les autres.
J'essaie de ne plus les juger *en soi*.
Je les approche, ou je les fuis, selon mes nécessités.
Leurs chemins propres ne sont pas les miens.

7 mai 2006

Je me suis finalement acheté un écran 19 par 12 qui peut s'ajouter
à mon ordinateur qui n'a qu'un écran de 12 par 6. $1380.
Depuis un mois, je magasinais et j'hésitais.
Car c'est un luxe de vouloir me lire pleine grandeur
sur deux pages à la fois! Alors je me disais qu'à l'automne...
Et voilà que je me suis souvenu d'avoir, dans mes vieilleries,
deux boites pleines de 10 et de 25 cents en argent!
Je les avais ramassés
dans les machines distributrices de la cafétéria Domtar.
Leur valeur *métal* commençait alors à dépasser leur valeur *monnaie*.
C'est donc $220 que j'ai retrouvé là!
Un marchand de monnaie m'en a donné $860.
Ce fut donc comme une surprise inattendue!
Mon obsession vers le livre électronique continue donc de plus belle!

9 mai 2006

Avec le retour du printemps,
refais faire le plancher supérieur de mon balcon sur le parc.
L'ancien avait tenu 23 ans.
Je l'ai fait remplacé par un plancher imitant à s'y méprendre
le bois embouveté, mais fait de plastique-caoutchouc recyclé.
Il est garanti pour l'éternité...
Quels beaux voyages nous allons faire encore ensemble!

16 mai 2006

En fait, pour la première fois de ma vie,
je suis un peu à l'aise financièrement.
Mais disons-le carrément:
à l'aise depuis que j'ai remplacé l'alcool par le cannabis que je cultive.
Si je fumais, buvais, possédais une automobile, sans compter quelques
petites permissions..., je serais tout simplement dans la misère.
Étrange société que la nôtre qui *permet* ce qui nous détruit.

Midi.
Centre-ville.
L'été est arrivé.
Tous les employés tournent, dehors, autour de leur building.
Bureaucrates.
Tous vêtus de la même manière.
Comme en deuil de quelque chose.
Se promenant par deux.
Faussement.
C'est *ça* que l'école a produit.
Tous éduqués de la même manière.
Ah que je suis bien de ne plus être obligé de rester avec eux!

1 juin 2006

Mon frère Olier a perdu son procès.
Il ne l'a pas encore dit à Élisabeth.

2 juin 2006

Les mots servent pour des combats factices entre idéologies.
Mais dans la réalité, il n'y a que des successions d'événements.
Raconter les événements.
Photographier.
Documenter.
Vivre en s'approchant de la logique réelle.
La culture et la contre-culture font, pour ainsi dire,
partie d'un même système de perception.
À la différence des sectes où la vérité est absolue et ne se discute pas,
la culture ne peut exister sans remise en question continuelle d'elle-même
par sa contre-culture.
Mais encore là: monde de mots.

3 juin 2006

En 1970, les jeunes américains au Québec
répandaient un slogan progressiste: *make love, not war.*
C'était contre la guerre au Vietnam.
Aujourd'hui, ils s'enlisent dans leur décadence.
Sur un mur d'un locataire américain:
if sex would be war,would you be my ennemy?

4 juin 2006

Après l'achat de mon grand écran, voilà maintenant que le hasard
me fait trouver ADOBE PREMIERE 5, comme ça,
dans un sac aux ordures sur la rue.
Vieille version de montage de films.
Mais quand même fonctionnelle.
Ce qui me choque, c'est l'exemple qu'on y donne à monter.
Une séquence d'un enfant à bicyclette devant être montée
avec quelques séquences style grand prix du tour de France.
La culture du vacarme et de la compétition.
J'aurais préféré la même séquence d'un enfant à bicyclette
avec quelques séquences de MON ONCLE à bicyclette de Jacques Tati.
Car gagner quoi?
Sinon toujours *contre* la peur d'être soi.

11 juin 2006

De plus en plus, Jeanne, la soeur de Mireille,
vient la rejoindre à la campagne.
Elle aussi s'essouffle à l'idée d'aller vivre à plein temps
avec son Alain à Saint-Rosaire.
Elle vient donc rejoindre Mireille qui, de là, la ramène à Montréal.

15 juin 2006

Madame Véroly, mère, se voit maintenant régulièrement escortée
en autobus rempli de veilles femmes, de chez elle à un centre hospitalier.
On la prépare sans doute à faire la grande transition.

19 juin 2006

Je me fis durant la journée plusieurs fois cette réflexion:
il n'y a que Dieu de vrai, lui seul mérite d'être aimé,
lui seul ne nous abandonne pas, lui seul n'est jamais froid à notre égard.
Enfin, une fois de plus je fus convaincu que les hommes,
même les meilleurs, restent bien imparfaits
et que ce n'était pas la peine de s'y attacher.
Rodolphe Duguay. Carnets intimes, 29 sept. 1926.

Dommage qu'un être curieux, délicat,
(tout comme l'était à la même époque Marie Victorin dans son Journal),
soit ainsi bêtement resté ancré dans la bêtise.
Car Dieu, comme autrui, ne répond pas. Dieu n'a jamais répondu.
Il n'y a que moi pour moi. Le reste est pur fantôme.

28 juin 2006

Le mois de juin se sera finalement passé à faire le grand ménage
de l'appartement du sous-sol.
Après 15 ans de locations successives, une reprise en main s'imposait.
Repeindre, resabler les planchers,
et corriger toutes les petites avaries accumulées.
Le danger du marché de la location d'appartements
est de se laisser envahir par des cas problèmes.
Avec les années, j'en suis arrivé à une politique.
Je demande que le locataire (quelle que soit sa langue d'origine)
puisse bien s'exprimer en français.
Qu'il gagne: ou $20,000 (pour les 2 petits appartements),
ou $40,000 (pour les 2 plus grands).
Soit 4 fois le loyer. Et qu'il travaille depuis quelque 6 mois.
Qu'il accepte de signer l'entente contre le bruit.
Qu'il ne garde pas de chien.
Et s'ils louent à 2, que je les rencontre tous les 2
et non par la procuration d'un seul.

29 juin 2006

Alexandre est reçu médecin.
Il s'est fêté avec un voyage de 2 mois en Asie
où il a rejoint ses frères Guillaume et Nicolas.
Nicolas est ici à son tour pour un mois.
Mais il avoue ne plus écrire.
Ne plus avoir vraiment le goût d'écrire.
La chose pour lui, d'évidence, n'était pas viscérale,
mais venait de l'influence de sa mère...
Bien que...
Et Alexandre commence à parler d'acheter avec lui un duplex
qui leur ferait comme un filet de sécurité.
Ce qui, là non plus, ne semble pas emballé Nicolas...
Bien que...

30 juin 2006

Mais.
CAR IL Y A UN MAIS.
Voilà qu'un arabe (oui, un autre...) sous qui Alexandre a dû faire
un stage dans les urgences, s'est mis en tête de le couler
pour cause de comportement... bien qu'il ait atteint les objectifs, etc.
Il devra donc faire un autre stage pour compléter.

1 juillet 2006

Reçu et retourné, dûment rempli, un formulaire des fonctionnaires
du Canada m'indiquant mon droit à une retraite pour mes 65 ans.
Quelque chose comme $460 par mois.
Ce qui, avec le $320 que je reçois déjà du Québec, ajoute à ma sécurité.
Ce qui, pour ceux qui n'ont rien accumulé durant leur vie,
ne fait pourtant qu'une maigre survie.
Mais avec l'espace de 2400 pieds carrés que j'occupe gratuitement
dans ma petite conciergerie (qui en a le double),
me voilà consolidé chez moi.
Et encore mieux d'être chez moi.
Seul sur mon balcon.
À me bercer en silence dans le soleil du matin.

2 juillet 2006

Carré Saint-Louis.
Un délirant, à quelques bancs du mien:
- *Ah j'm'en sacre ben!*
parle sans arrêt.
- *Ostie aucun respect!*
Où est la différence entre lui et moi.
La raison de ce besoin continuel de verbaliser.
Devant les racines des arbres.
Se contorsionnant en surface.
Comme une laideur sexuelle.
La jouissance profonde du silence.

3 juillet 2006

Je suis content.
Il pleut.
Le premier spectacle d'été au parc LaFontaine n'aura pas lieu.
Encore un peu de silence.
Encore un peu.
Jusqu'ici.

4 juillet 2006

La vie d'un côté, la mort de l'autre...
Non.
Il n'y a partout que la vie.
L'être et le néant...
Non. Il n'y a partout que ce qui est.

6 juillet 2006

Respirer lentement la fin de tout.
J'ai déjà couru tant d'illusions!
que je n'ai d'autres désirs maintenant
que de rester encore un peu avec moi.
Assister seul au déferlement de plus en plus rapide du temps.

TESTAMENT 1 août 2006

À ma mort, que je sois incinéré aux conditions et coûts minima
d'un crématorium.
Qu'aucune autre cérémonie religieuse ou laïque n'ait lieu.
Que mes cendres accompagnent dès lors mes manuscrits
qui deviendront la propriété de YVAN MORNARD INC.
Que mes autres biens meubles, pensions ($320 du provincial + $460 du fédéral), etc.
soient légués à ma conjointe de fait Mireille Baillargeon.
Que la compagnie YVAN MORNARD INC. 1987 soit réactivée.
(À défaut, qu'une autre compagnie soit formée).
Que ma maison cadastrée 1-885-195 (1211-121) soit transférée
à YVAN MORNARD INC. qui en assumera la gestion et les frais.
Que YVAN MORNARD INC. ait comme premier mandat d'éditer mon JOURNAL
à 1000 copies sur DVD, tel que laissé à cette fin à ma mort,
en PDF ACROBAT sur un seul DVD, sous l'inscription au dépôt légal :
YVAN MORNARD ÉDITEUR, ISBN 978-2-9801929-7-5.
Ces premiers 1000 exemplaires devront être expédiés par la poste (gratuitement)
aux membres de l'Union des Écrivains du Québec (UNEQ).
(Obtenir discrètement le dernier bottin de l'UNEQ pour établir la liste).

YVAN MORNARD INC. devra assumer la charge hypothécaire
pour couvrir l'impôt de cette succession, (environ $100,000),
et pour couvrir les frais d'édition (environ $3 par DVD
et autant pour la poste, donc disons maximum $10,000).
S'il y a lieu, que mes manuscrits soient vendus
(dispenses d'impôt, etc.) au plus offrant,
ou Bibliothèque Nationale du Québec, ou Bibliothèque du Canada, ou...

Ma maison étant ma seule valeur transférable universellement,
au lieu de l'éparpiller en petits cadeaux à gauche et à droite,
j'ai préféré tenter de sauver un seul légataire, un *filet de sécurité transférable*,
une compagnie ayant les administrateurs que je nomme:
président: Alexandre Dumais, vice-président: Nicolas Dumais,
secrétaire: Guillaume Dumais.

Je me réserve donc le droit d'exiger d'eux:

1. la contrainte de maintenir sur le marché une édition électronique
   de mes écrits
2. la contrainte de devoir habiter et gérer la maison du Parc LaFontaine sans l'aliéner
   tant et aussi longtemps qu'un des 3 acceptera de l'habiter étant le concierge
   ayant droit à l'usufruit.

La Vieillesse

2007-2017

2007 65 ans

J'avais d'abord pensé arrêter d'écrire mon JOURNAL.
Cinq mois depuis.
Mais les événements, se précipitant,
m'amèneront peut-être à vivre profondément ma vie.
Je suis intrigué par ce qui peut encore arriver
à un vieillard vivant vraiment seul dans la Cité.
Ou à peu près.
Du moins affectivement.
Propriétaire et concierge.
À un vieillard fumant seul son cannabis devant un parc d'un centre-ville.
Se parlant à lui-même comme parlant avec quelqu'un.

9 janvier 2007

LE GRAND SILENCE des moines Chartreux.
Film de Philip Gröning.
Une secte de mâles gentiment demeurés, mais vivant dans un château.
Ils parlent peu.
Cependant ce qu'ils disent est encore de trop.
Même niveau intellectuel que les soldats de l'Empire.
Mais cette façon de vivre, cette simplicité, est cependant la mienne.
J'aime ainsi, continuellement, me taire.

12 janvier 2007

Terminer le montage final de mon JOURNAL, 1941-2006.
Restent: les corrections d'orthographe, l'ajout d'un index.

13 janvier 2007

Transformation du placard doublant sa hauteur de 20 à 40 pouces.
Pose de 2 néons spéciaux (125W) sous deux réflecteurs blancs.
Les bacs pourront recevoir 48 pots (6x6x6).
Chaque récolte séjournera 3 mois
avant d'aller ensuite fleurir un autre 3 mois à la cave.
Objectif: 4 récoltes par an au lieu de 3.
J'essaie le plus possible d'éliminer les complications.
Plus besoin de germoirs et d'une première transplantation.
Je sèmerai directement 6 graines dans chacun des 48 pots (288 semis).
Après un mois et demi (24/24), je lancerai une floraison (12/12)
de deux semaines pour pouvoir identifier et éradiquer les mâles.
Puis le reste continuera en végétation (24/24) durant deux autres semaines.
Donc: un total de 3 mois au placard.
À la cave, je transplanterai dans 48 pots (8x8).
Après transplantation, je continuerai l'éclairage (24/24) durant 2 semaines,
question de permettre aux transplantés de prendre racine.
Puis la phase finale consistera en 10 semaines de floraison (12/12).
Donc: un total ici encore de 3 mois.
Il n'y aura plus de régénérations. Que du neuf à chaque fois.

16 janvier 2007

(*E-mail de ma soeur Germaine à Mireille Baillargeon*).
Allô Mireille, J'ai appris hier que tu avais eu droit vendredi à la colère
de Guilaine. Disons que ton appel tombait mal!
Claude Latendresse est revenu dans ma vie (dix ans plus tard!) et cette fois
prêt à s'engager. J'ai tenté de résister un mois, mais comment refuser
cet amour que j'ai tant espéré??? Nous étions donc à Québec
ce week-end... Hier, Guilaine, calmée, a accepté que je revienne
comme coloc. En réalité, elle n'a pas vraiment le choix
puisqu'elle ne pouvait assumer la maison seule. Sinon, il fallait vendre;
ce que nous ne voulons pas pour le moment.
Tu peux me téléphoner jeudi matin. Demain, je retourne au Collège.

17 janvier 2007

Il n'y a rien à faire.
Ma soeur Germaine est repartie dans un autre délire.
Le mythe de l'amour qui va tout régler pour le mieux...
Une forme socialement acceptée de la maladie mentale.
Alors qu'un nouvel amour n'est toujours, au mieux, qu'une distraction.
On nous a tellement mal éduqués!
En fait, on nous préparait au malheur.
Après *l'amour de Dieu*, il nous faut maintenant nous défaire
de *l'amour* tout court qui n'est qu'un reste de l'amour de Dieu.
Chacun devrait vivre seul dans sa cellule (maison, condominium...).
Ce qui suppose bien sûr une certaine aisance individuelle.
Mais cela aussi se construit.
Nos associations devraient toujours prévoir des modalités de séparation.
J'ai bien peur que ma soeur, cette fois,
doive y perdre financièrement sa maison et redevenir locataire.

18 janvier 2007

Mireille Baillargeon prépare aussi son déménagement
à sa maison de campagne pour juin prochain. Pour mes 65 ans.
À l'arrivée de ma pension du Canada qui remplacera le $120 par semaine
qu'elle apporte actuellement.
Sa dernière délicatesse.
D'ici là, elle s'installe sérieusement. D'autres travaux encore à faire.
Nous avons été un couple de réalisations ensemble,
mais toujours chacun pour soi.
De locataires, nous sommes devenus, chacun, propriétaires.
Elle a informatisé le JOURNAL de son père.
J'ai terminé le mien.
Nous nous sommes réalisés, l'un et l'autre,
financièrement et culturellement.
1979-2007. 28 ans ensemble!
Ce que nous n'aurions jamais pensé possible.

2 février 2007

Le locataire actuel de Mireille Baillargeon annonce qu'il quittera.
L'appartement sera libre.
Mireille a commencé les démarches pour le vendre.
Là aussi, elle quittera.
Une séparation donc qui s'est installée peu à peu.
Du fait de l'usure.
De nos différends allant s'accentuant.
Mais aussi du fait que nous ne partageons plus la même drogue.
Je ne bois plus de vin avec elle.
Elle reste craintive et de préjugés devant le cannabis.

6 février 2007

L'amour fou n'existe qu'envers des fantasmes,
des dénominateurs communs.
Des archétypes.
Des déguisements.
Mes crises masturbatoires relèvent ainsi d'une forme de maladie mentale qu'il me faut maintenant affronter.
Un délire obsessionnel.
Et dans ce délire, autrui jamais n'est vrai.
Mais il y a risque de méprise dans le désir de prolongation du plaisir que cela me cause.
Par plus de 30 fois, j'ai succombé.
J'espère cette fois réussir à continuer seul ma route.

7 février 2007

Quatre citations.
1936.
"*on ne connaît pas plus la folie que la luxure*
et la société se défend contre elles deux, sans trop l'avouer,
avec la même crainte sournoise, la même honte secrète".
Georges Bernanos.

1939.
"*est-ce une conception de l'amour dont on n'a peut-être pas vu*
qu'elle rend ce lien, dès le principe, insupportable".
Denis de Rougemont.

1987.
"*en Suède.. un ménage sur cinq ne comprend qu'une personne en 1961,*
et la fréquence augmente à un ménage sur trois en 1980».
Louis Duchesne.

2006.
"*la moitié de la population du Plateau Mont-Royal habite seule.*
...
Le nombre des ménages solos augmente chaque année.
Cette tendance s'observe dans les grandes villes du monde.
...
ils gardent leurs distances face à leurs voisins.
Ils échangent des politesses, mais ne s'engagent pas sur le plan social...
Peu possèdent une voiture...
Ils apprécient tout faire à pied.
...les personnes seules ne cherchent pas nécessairement
des petits logements.
Des célibataires laissent entendre que même en vivant en couple,
ils privilégient la formule chacun chez soi".
INRS.

1 mars 2007

Pour la première fois de ma vie, je vis sincèrement seul.
Je ne rêve plus.
Je regarde avec une interminable curiosité.

4 mars 2007

Vivre seul.
Pour atteindre l'obsession que toute présence d'autrui détruit.
Mais vieillir, c'est aller de plus en plus vers une perte d'autonomie.
La peur de devoir redevenir dépendant d'autrui.
La peur de devoir alors avoir le courage de me suicider.
Car autrui, comme Dieu, immanquablement me tue.

13 mars 2007

Place Desjardins.
Une conférence médicale sur VIAGRA et les troubles érectiles.
Comme auditoire, une centaine de vieux mâles
qui veulent encore bander...

16 mars 2007

Combien de veufs, combien de veuves
doivent se réjouir en secret de la mort de leur conjoint!
Après s'être péniblement supportés depuis tant d'années, comment
ne pas soupirer soudain de l'apaisement qu'apporte la séparation.

18 mars 2007

Le plaisir de rester indéfiniment seul avec moi.
L'appel des sirènes pour Ulysse, ou les tentations de St-Antoine,
ne sont-ce pas tout simplement la tentation d'autrui.
L'illusion d'autrui.

22 mars 2007

L'ennui.
Mais de qui s'ennui-t-on, sinon d'autrui.
Alors qu'en réalité autrui n'est, au mieux, qu'une distraction de moi
par ses problèmes qu'il rajoute alors aux miens.
C'est en me rapprochant de la conscience de la vie, de tout ce qui vit
et meurt avec moi, que je me retrouve ne m'ennuyant jamais avec moi.

30 mars 2007

La grande tristesse *d'avoir vécu*.
Que de choses accumulées, oubliées, laissées là.
Prendre maintenant le temps de ramasser.
Le plaisir de me réveiller, jour après jour, seul dans mon silence.
Le plaisir de me regarder m'en allant avec tout.

8 avril 2007

Lorsque l'on se parle à soi-même,
l'on se prend souvent dans des rêvasseries fantomatiques.
L'on se surprend à converser avec un être imaginaire qui,
tel un Dieu ou un autre moi, tente toujours de s'ingérer entre soi et soi.
Il faut se faire comme une violence de raison pour chasser ce fantôme
(une habitude viscérale d'autrui) qui tente toujours d'intervenir.
Car autrui, pour peu que l'on y pense,
ne correspondra jamais à notre ligne intérieure.
Mais toujours demande à nous en distraire vers d'autres buts.

9 avril 2007

C'est dans mon cours pour devenir cuisinier
que j'ai appris la notion de portionnement.
Avec 4 récoltes de cannabis par année, j'aurai donc le choix
entre 6 demi-biscuits ou 6 pipées moyennement bourrées, par jour.

La pipe est une méthode accaparante.
Il faut remplir la pipe, tasser le tabac, fumer, rallumer, retasser.
Et il convient de rester discrètement sur place
à cause de l'illégalité actuelle de la chose.
Sans compter les inconvénients de l'enfumage des poumons.
Manger du cannabis ouvre comme une vague intérieure
qui passe par des arrêts prolongés du temps coupés de réveils brusques
dans le réel où tout fonctionne normalement.
Et l'on continu à vaguer à ses affaires courantes, ni vu ni connu,
comme si de rien n'était.
Et soudain le regard se fige à nouveau dans une autre vision, très courte,
mais paraissant si longuement apaisante.

11 avril 2007

Mais à travers toutes ces marches, c'est *la marche du vieillard*,
la marche répétitive du vieillard que je commençais!
Je prête maintenant attention aux vieux que je rencontre.
Il y en a partout!
Le regard fatigué, les lèvres tombantes, l'air bête de tous les masques usés.

15 avril 2007

Il neige encore en avril sur les arbres du parc.
Mais ce qui me frappe soudain,
c'est qu'il n'y a pas de lignes droites dans la nature.
Tout ce qui vit n'a de tracé que de conjonctures.

30 avril 2007

La jeune femme qui me regarde ne me voit pas, moi,
mais un vieillard auquel je ne suis pas encore habitué.
Ainsi commence la vieillesse,
comme dans un retard dans la perception de soi.

1 mai 2007

Et voilà que je commence moi aussi à raconter des histoires de vieux...
Georges Raby.
72 ans.
Il parle de plus en plus fort.
Il tremble en prenant son bicycle.
Un autre voisin m'interpelle toujours par un "jeune homme!"
Je ne sais pas son nom.
Il ne sait pas le mien.
Depuis 28 ans, je le vois vieillir, je le vois courber.
Il me dit aujourd'hui avoir 82 ans
et s'être établi au Parc Lafontaine en 1951.
Sa femme de 82 ans elle aussi vient de sortir de l'hôpital
où elle a subi une grave opération.

6 mai 2007

Ce n'est pas vrai qu'autrui nous fait basculer dans la fascination.
L'amour est une illusion donnant sur une seule réalité:
la reproduction de l'espèce.
Nous ne partageons avec autrui que des contrats.
Jamais nous-mêmes.
Nous nous séparons toujours une fois les nécessités accomplies.
Et nous nous apercevons alors que nous avons, en fait,
si peu de souvenirs réellement en commun!
Autrui ne peut que me considérer que comme venant *après* lui,
comme citoyen de *seconde classe*.
C'est pour satisfaire une nécessité que j'accepte ainsi
de me laisser déconsidérer *à l'amiable*.
Une fois le service rendu, payé, je m'en retourne immédiatement à moi.
Mais dans tout ce que l'on fait, il y a comme un arrière fond d'autrui.
Nous cherchons l'approbation d'autrui.
Comme l'enfant qui joue cherche le regard de sa mère.
Dans tout ce que l'on fait surgit comme une fabulation approbatrice.

Car se bâtir un *moi*
est comme prendre la mer sur un radeau fait de ses mains.
La disproportion est évidente.
Alors on fabule comme pour se consolider.
Par l'approbation d'autrui...
Mais, autre que pour les effets commerciaux,
l'entente avec autrui se réalise généralement sur des malentendus.
Autrui finit généralement par comprendre sa méprise
et dès lors nous quitte.
Ne jamais oublier que l'être humain est un oiseau.
Il ne faut jamais vouloir le mettre en cage.

8 mai 2007

Ouverture du balcon sur le parc.
Ce balcon sur lequel j'aimerais bien pouvoir finir mes jours.
Dans la splendeur.

31 mai 2007

65 ans.
Mireille Baillargeon a finalement terminé son déménagement.
Que de traîneries, de choses inutiles accumulées, abandonnées
dans tous les coins!
Un laxisme qui s'aggravait. Une odeur de faillite.
Un besoin radical de renouvellement.
L'affection existe, mais comme en vase communicant avec l'avarice.
À mesure que l'un diminue, l'autre augmente.
Le problème des vieux couples se désexualisant
est de compenser dans l'accumulation de *richesses*.
La maison était devenue un foutoir d'objets inutiles.
Depuis le début de l'année, nous n'avons cessé de trier, recycler, jeter.
Il y a aussi que chacun accumule ses objets de mémoire.
Que l'autre n'ose plus jeter.
Ensemble, nous étions devenues une lourdeur.

3 juin 2007

La maison est redevenue sonore.
J'y parle dans chaque pièce comme avec un écho.

4 juin 2007

Il semble y avoir, dans toutes les littératures,
un certain mépris pour la sexualité des vieillards.
Mais la sexualité ne s'arrête pas d'un coup!
Surtout lors des belles soirées chaudes de l'été...
Il y a comme nécessité d'une décélération.
Les phantasmes reviennent par vagues.
Et puis la raison (le souvenir de tous les inconvénients) refait surface,
comme les débris flottants de tous les naufrages passés.
La réalité refait surface.
Je me souviens d'elles, d'elles toutes, l'une après l'autre,
j'énumère les inconvénients.
Je me refroidis.
Car ce ne sont que les plus beaux moments tirés de leur contexte,
qui nous énervent.
Et puis l'on remet sa queue dans sa culotte.
Avant de repartir bredouille.
Avec soi, bien en poche.
Ce qui ne m'empêche pas, tous les soirs, avant de m'endormir,
de me masturber.
Alors c'est la foire! la foire aux illusions...
Comme un verre que l'on renverse avec l'éjaculation.

5 juin 2007

Étrange rêve.
J'étais au Carré Saint-Louis.
Sur un banc près de Saint-Denis.
Avec je crois une fille.
Un gars aussi.
Je quittai vers la rue Laval.
Ils y avaient d'étranges troncs d'arbres abattus au centre du parc,
ayant tout fracassé.
Mais à bien y regarder, c'étaient comme d'énormes tuyaux brisés, jetés là,
des restes de construction.
Je vis que la fille se levait, comme pour se diriger vers moi.
Je regardai.
Mais elle s'en alla ailleurs.
Je fus profondément soulagé.
Serait-ce le début de la fin du mythe?
La secte nous éduquait dans le mythe de la Femme,
dans l'amour marial de la Vierge Marie.
Mère qui engendra par l'oeuvre du Saint-Esprit,
non par l'oeuvre de son mari réel, Joseph caché en arrière.
Mère d'un mâle qui finit crucifié comme il se doit sans doute
dans un tel mythe où le mâle est déprécié par l'impérialisme matriarcal.

6 juin 2007

Je me regarde, vieux, dans le reflet de la vitre.
Et devant mon miroir, nu, j'ai le ventre maigre et strié d'un rescapé.
Je ne peux pas m'imaginer qu'une femme peut me voir ainsi
et me désirer sexuellement.
J'ai passé l'âge.
Un point, c'est tout.
Mais comme cela est difficile à admettre!
C'est comme si ce n'était pas moi.

7 juin 2007

C'est la prolifération féroce de la vie qui m'interroge.
Le pourquoi de tout ceci.
La mort est un arrêt.
Mais la vie, pourquoi la vie?
Tous ces insectes autour de moi que j'évite de tuer.
À moins que tout ceci ne soit, dans l'infini,
qu'un incident sans conséquence.

8 juin 2007

Vivre sa vieillesse avec $10 par jour en poche.
Se faire vivre par ses enfants.
Ou, version moderne, se faire vivre par ses locataires,
généralement plus jeunes que soi.
J'ai éliminé de ma table tout ce qui coûte cher inutilement.
Eaux gazeuses, liqueurs et autres gâteries de manufacture.
Je bois deux litres d'eau par jour, relevés par le jus d'une orange
et d'un citron additionné de miel.
Poulet poché avec navet et pomme de terre.
Foie de porc.
Oeuf et rôtie.
Biscuit d'avoine.
Raisin sec.
Sucre à la crème que je refais moi-même.

10 juin 2007

J'aime m'éveiller seul au matin et venir lire au soleil sur mon balcon.
Lire: *Contre-histoire de la philosophie* de Michel Onfray.
Un auteur qui, il y a 50 ans, m'aurait facilité la vie dans ma révolte
contre l'architecture carcérale des cancres chrétiens qui m'enseignaient.
Rien de plus drôle, en effet, que la méchanceté maladive
des gens de religions.

Ayatollahs et curés n'ont cessent de torturer.
"*Imbéciles incapables de penser en dehors des catégories reçues par l'époque*".
Et qui m'obligeaient à la dure route de la désobéissance pour survivre.
Je suis, depuis, devenu le philosophe du Balcon...
Du *moi* radical le plus autarcique possible dans le confort général de l'organisation matérielle de ma société.
Je ne prêche plus.
Je ne convertis pas.
Je me moque de tout ce qui m'encombre.
Je suis devenu le propriétaire-concierge de mon seul bonheur d'être avec moi.

12 juin 2007

Mais ce vieillard itinérant que je croise sur mon chemin, se faisant lui aussi griller au soleil...
C'est là un vieillard méthodique dans son extrême pauvreté, faisant sécher son linge sur sa corde improvisée entre ses deux chariots d'épicerie.
Mon éducation chrétienne me dit de me culpabiliser.
La morale chrétienne me dit de partager avec les pauvres.
Avec les organisations de charité qui, elles, se donnent pour mission de réguler la pauvreté qui me culpabilise.
Mais pourquoi me culpabiliser?
J'ai assez connu de pauvreté pour ne plus vouloir y retourner.
Mais cela m'attriste.
Comme cela attriste tous et chacun, surtout l'hiver.
À chaque Noël, dons, collectes, guignolées font un tapage monstre pour *aider* les sans-abris.
En fait, pour déculpabiliser les croyants d'être des égoïstes se concevant au ciel au-dessus d'un enfer éternel pour d'autres, et ne voulant surtout pas en démordre...
L'orthodoxie chrétienne
me demanderait même de donner tous mes biens aux pauvres.

Directive des plus irresponsables d'un supposé Jésus, simple fils
de charpentier sans fortune, ou d'un saint quelconque, héritier sans mérite
d'une fortune qu'il ne contrôle pas et qu'il n'a pas gagnée.
Si je donnais toute ma fortune (disons $600,000),
cela ne ferait que $20 par itinérant s'ils sont réellement 30,000;
voir $200 s'ils n'étaient que 3,000.
Et je serais alors un de plus parmi eux.
Donc stupidité.
Le pire, c'est que l'État est en partie responsable de cette misère
qu'il a *libérée*.
Psychiatrisés *libérés* des Institutions.
Jeunes sans famille (d'abord pris en charge), puis *libérés* à 18 ans,
sans ressources, dans la rue.
Et autres *libérés* de prison.
Sans parler des "déclarés aptes au travail" et *libérés* dès lors
de leur droit à l'aide sociale...
À un stade d'itinérance, tout changement,
même théoriquement pour le mieux, risque d'être destructeur.
Car l'itinérant finit par retrouver son identité dans l'itinérance.
S'il y a mal, il est fait, et depuis longtemps.
Il convient de passer tranquillement d'une habitude à une autre.
Comme pour le chat de ruelle qu'il faut lentement réapprivoiser.
Il conviendrait peut-être de créer pour les itinérants des relais publics
plus laïcisés qu'aujourd'hui, (style patios entourés de stalles), avec tous
les services, et aussi tous les droits d'y jouir de leurs *mauvaises habitudes*.
Et avec le nécessaire pour y loger aussi leurs chiens
qui les protègent la nuit.
Non pas à l'autre bout de la ville, mais au centre,
endroit nécessairement privilégié de leur migration.
Le problème est que la chrétienté méprise foncièrement la vraie pauvreté.
Surtout si elle s'accompagne de *plaisirs dégradants*.
- *Tu as choisi le chemin du robineux plutôt que le droit chemin*
disait soeur Nicole Fournier de l'Accueil Bonneau.
Comprendre: le droit chemin de Dieu, de la tempérance et de l'argent.

Malgré toutes les mesures sociales,
Montréal compte de plus en plus d'itinérants.
Le problème est ailleurs.
Sans doute structurel à toute société cadastrée
selon la règle de la propriété.
Le système veut qu'on ne reconnaisse pas l'identité de l'itinérant.
Il doit rejoindre le système moral et monétaire.
Alors qu'il est la preuve vivante
que la pauvreté permet aussi l'indépendance.
Une autre indépendance.
Qu'il faut accepter.
L'itinérance fait aussi partie de la *diversité culturelle.*
Quant à moi, j'ai atteint (en gros et sur le tard) ce que, jeune, je désirais.
Je ne peux aliéner mon avoir sans me détruire.
Le bonheur ne se construit que pour soi, et qu'à long terme,
et n'est absolument pas transférable d'un individu à un autre.
Et c'est justement là que la chrétienté se fait faussement culpabilisatrice.
Car, dans nos sociétés réelles,
il semble toujours y avoir un résidu d'irrecevables.
Et qui, foncièrement, ne veulent pas du *contrat social*.
Il vaudrait mieux leur réserver un espace à eux, et selon leurs normes,
que de vouloir en vain les exclure de leur identité.

13 juin 2007

Je fais une nette distinction entre *jouir* et *être bien dans sa peau*.
La jouissance est un plaisir si intense qu'elle frôle la douleur
et ne peut être supportée très longtemps.
Une détente nerveuse appréciable, un apaisement des tensions.
Être bien dans sa peau relève de tous les gestes calculés sur un long terme.
Le bonheur suppose une organisation de soi.
La jouissance, une réappropriation.

14 juin 2007

J'écris par petits coups, par annotations brèves.
Le sujet peut m'obséder durant plusieurs jours.
J'ai besoin d'être seul, comme pour entendre ce quelque chose
dit inopportunément à voix basse.
Puis j'étale mes notes sur une grande table, et je procède au montage.
J'apprécie de pouvoir travailler avec des photographies.
Les jeunes, eux, sont rendus aux vidéos.

15 juin 2007

Autres histoires de vieux d'ici.

Il y a: cette jeune voisine dont je ne connais pas le nom,
et qui accompagne depuis son enfance ses deux aînées.
Elle est devenue grosse, parlant très fort.
Elle est devenue comme vieille elle-même.
Elle a, quant à moi, gaspillé sa vie.
L'une des aînées semble décédée, car je ne la vois plus.
L'autre est courbée en deux lorsqu'elle marche.

Il y a: les Brown qui doivent bien avoir tous deux plus de 85 ans.
Lui, professeur d'université, semble n'avoir jamais voulu
prendre sa retraite, et se rendait encore tout récemment donner ses cours
en branlant comme un paraplégique.
Elle, semble être revenue à la maison, après une fugue d'artiste...
(elle louait une chambre près d'ici où je l'ai vue par la fenêtre
peindre sur chevalet...)
Ils se mettent à deux, maintenant, pour remonter leur poussette d'épicerie
dans l'escalier.

16 juin 2007

Lorsque je parle avec quelqu'un, j'en arrive rapidement à sentir
le décousu, le rapiéçage, le coq-à-l'âne du potinage irréfléchi.
Les gens m'ennuient.
Parce qu'ils sont en tout, généralement, des répétiteurs paresseux
de la leçon apprise.
En cela, j'aime les livres.
Le livre suppose un travail, une réflexion,
une préparation à la tenue du discours.
Une organisation et de là justement offrant des ancrages à discuter.
Au lieu du foutoir général et mondain qu'est généralement
tout discours improvisé, et qui, à cause de cela, ne supporte pas réellement
de contreparties.

19 juin 2007

Un voisin vient de partir en auto avec son vieux chien.
Il m'a dit avec regret hier qu'il devrait bientôt le faire euthanasier.
Tristesse.

20 juin 2007

Ma soeur Germaine s'est embourbée.
Elle a refait la paix avec sa Guilaine.
Le beau Latendresse, sexuellement en panne avec sa femme légale,
lui est retourné après son aventure avec Germaine.
Ma soeur, n'ayant pas les moyens de se séparer de Guilaine,
continue donc sa route.
Attristante.
(Elle me dit que si je me coupais la barbe...
j'aurais encore plein de femmes!)

Mireille Baillargeon, quant à elle, revient aux deux semaines à Montréal, entre autres pour aller voir sa soeur Lise, internée.
Elle couche chez sa soeur Jeanne qui n'habite qu'à demi-temps son logement près de l'université Mcguill, vivant le reste à Saint-Rosaire chez son dernier amant, Alain, qu'elle utilise plus qu'elle n'aime, ne sachant vivre seule.
Il ne faut pas se laisser changer de route. Ce qui reste d'un amour n'est toujours que ce que l'on y a fait de soi-même.
Par exemple:
mon cours de cuisinier (qui m'a ensuite permis d'acheter ma maison) que j'ai fait en parallèle à ma vie avec Monique Cloutier.
Finir de payer ma maison, en parallèle avec Mireille Baillargeon.
Sans ces efforts de ma part, elles m'auraient quitté quand même et je ne serais pas où j'en suis.
Donc heureux d'avoir toujours suivi la route que je voulais suivre.

21 juin 2007

Le monde me redevient lentement sensuel.
Avec mille possibilités de tiger à nouveau.
Comme une soudaine montée de sève. L'important n'est pas le sexe lui-même. Mais la probabilité (même si faible) d'en avoir.
Comme enfin sorti d'un couloir étroit où je m'étais engouffré.

22 juin 2007

Le couple amoureux semble servir de lieu d'implantation et de validation du nouveau statut d'adulte.
L'amour familial: l'enfant.
L'amour conjugal: le nouvel adulte.
L'amour de soi: la maturité.
D'où la difficulté, vieux, de retomber en amour.
Car tomber en amour signifie me diriger vers moi.
Une fois le moi formé, à quoi donc sert l'amour?
La distraction ne peut être qu'éphémère.

23 juin 2007

Aucune femme n'a su me rendre heureux.
J'ai toujours vécu mes amours avec un malaise au fond de moi.
Aucun homme n'a réussi à se garder mon amitié.
J'ai toujours été le seul à suivre mon chemin.
À demi malheureux, bien sûr, mais toujours heureux quand même d'être avec moi.
Mais toujours comme hésitant à le rester.
Il me faut maintenant prendre le chemin du cloître intérieur.
Définitivement.
M'enfermer chez moi comme font les vieux, l'hiver.

24 juin 2007

Il existe un malaise que l'on définit en québécois par *lyrer*.
- Il lyre.
C'est-à-dire qu'il pleurniche sans arrêt comme sans savoir pourquoi.
Il y a des moments de solitude qui font ainsi *lyrer*.
Ce que l'on cherche semble indéfini.
On se veut comme pris en charge par l'amour.
Un manque de responsabilité de soi.
L'amour ne peut être qu'un utilitaire.

25 juin 2007

Le plaisir de marcher seul au soleil.
D'aller à ma guise en suivant la route la plus belle.
Jamais, jeune, je n'ai eu ce plaisir à ne pas être deux.
Je rêvais toujours d'exister autrement.

26 juin 2007

Je me suis remis à la lecture des journaux intimes d'ici.
Marie-Victorin me ramène d'emblée dans l'univers mental de ma mère.
Dans l'univers mental de mon adolescence.
Façon qui ramène tout à la religion.
Il est cependant la preuve qu'un individu peut vivre seul
en pensant parler à quelqu'un qui n'existe pas. Ce qui suffit.
L'important est de garder contact avec une société.
Sa philosophie est un beau cas de masochisme caractériel.
Un dédain de soi.
"*Nous méditons aujourd'hui sur la fin de l'homme...*
louer, révérer et servir Dieu, afin de sauver son âme.
Je ne suis donc pas créé pour jouir, pour connaître, pour m'aimer..."
7 juillet 1904.
Tout chez lui est naïf au point d'en devenir nigaud.
À une autre époque, on aurait mené ce con à la canonisation!
Il représentait, au Québec, la forme d'intelligence qu'on nous proposait.
L'impuissance créatrice. N'être que des compilateurs des oeuvres de Dieu.
Ce qui n'empêche pas ce simple d'être d'une prétention outrecuidante.
Avec quelle facilité pense-t-il converser directement avec Dieu...
et j'allais dire *contre tous les autres*.
Il n'y a qu'un sot pour être si humblement pédant.

27 juin 2007

Nos valeurs semblent superficielles comme des maquillages de sorciers.
D'une morale à une autre, la force vitale passe à peu près
de la même manière. Comme le coeur bat de lui-même partout.
D'une civilisation à une autre,
l'être humain se retrouve à peu près le même.
Exactement comme les langages qui, bien que différents,
disent à peu près la même chose.
Notre diversité trace comme le spectre d'une interprétation imprécise
du réel.

Nous pensons par associations de dénominateurs communs et d'a priori.
"*L'homme est un animal pensant*".
Deux dénominateurs communs suivis d'un a priori.
Nous pensons par visions grossières.

28 juin 2007

Quoi que je fasse, barbe longue, barbe coupée,
ou barbe en queue de cheval, j'ai l'air d'un vieux.
Au masque figé.
Un air bête et méchant coulé dans le béton de 65 ans de combat.
Il me faut réapprendre la bonté.

29 juin 2007

J'ai recommencé à travailler sur ma maison.
Recimenter la cheminée qui en avait bien besoin.
Achat du matériel pour le menuisier qui viendra en septembre
finir le balcon avant.

30 juin 2007

Finalement reçu mon premier chèque de pension du Canada.
$491.93
La pension du Québec est de $335.57
Les gens syndicalement pensionnés reçoivent, en plus, quelques $20,000.
Et peuvent voyager partout sans souci de responsabilités.
Moi, je dois rester sur place à m'occuper de ma conciergerie.
C'est la distance entre eux et moi.

1 juillet 2007

J'ai vécu ma vie dans un privilège.
Celui de ne connaître ni guerres, ni famines.
Je n'ai jamais eu peur. Je n'ai jamais eu faim.
Le bonheur m'est devenu une chose si familière
que j'en ai oublié le goût précieux.
Je me regarde vieillir, mais encore capable de marcher, de lire,
de me servir de mes mains.
S'il y avait un Dieu, malgré tout, je remercierais.
J'essaie de réapprendre à goûter chaque heure qui passe.
Chaque instant du parcours comme n'ayant aucune autre profondeur.
J'essaie d'atteindre la réalité d'être moi.

2 juillet 2007

"*Nous sommes solitude*. Nous pouvons, il est vrai, nous donner le change et faire comme si cela n'était pas vrai. Mais c'est tout."
Rainer-Maria Rilke, 1904.

3 juillet 2007

Vivant seul, une seule rencontre peut remplir ma journée.
Cette rencontre peut me revenir le reste de la journée, comme un écho.
C'est cet écho se répétant qui donne l'impression de ne pas être seul.

4 juillet 2007

Je découvre la lourdeur de ne jamais dire à personne ce qui m'arrive.
Une tristesse profonde.
Comme le deuil d'une illusion toujours persistante jusqu'ici.
Celle de pouvoir être deux.
Comme si, cette fois, la fin de cette histoire
marquait aussi la fin de la route.
Il me faut débarquer dans l'espace étroit d'être moi.

5 juillet 2007

Mais c'est encore fabuler que de penser pouvoir parler de soi avec autrui.
Nous n'avons avec autrui que le langage de nos projets qui,
dès qu'épuisés, s'éteint avec eux.
Au mieux, ce n'est sans doute même pas 1% de notre conscience
qui peut s'exprimer.
En fait, nous avons à peine dépassé le silence des bêtes.
La communication avec autrui
est le premier mythe fondateur de la société humaine.
Le langage est la base coercitive de toute construction sociale.
Nous n'avons de nostalgie que d'une dérogation superficielle
à la loi générale du silence qu'est la vie.

6 juillet 2007

Je refais le ménage une fois par mois (balayeuse, moppette, etc.).
C'est souvent dans la tristesse
que les nouvelles habitudes s'installent en nous.
Du temps de ma mère, cela se faisait une fois la semaine.
Du temps de Mireille Baillargeon, deux ou trois fois l'an.

9 juillet 2007

Jean Meslier, 1664-1720, curé d'Étrépigny.
Curé utopiste et athée sous Louis XIV.
Quel plaisir de sortir de notre sottise locale
(les Marie-Victorin et autres...),
pour se retrouver dans une critique logique des religions.
Historiquement logique.
Que de courage.
Et aussi, Paul-Henri Thiry D'Holbach, 1723-1789.

10 juillet 2007

Bien idéaliste qui pense pouvoir changer l'ordre social.
Ce sont les grandes structures sociales qui donnent le changement.
La révolution française ouvrait l'ordre bourgeois...
Au mieux, pouvons-nous nous inscrire légèrement en marge
de notre société, et en tirer un juste bien résultant de notre action.
C'est là bien peu d'héroïsme.
Mais c'est là notre seule issue réelle.

11 juillet 2007

J'ai appris, d'année en année,
à travailler davantage de mes mains sur ma maison.
Alors qu'au début je faisais immédiatement appel à autrui
pour la moindre réparation, j'ai appris, de tous les ouvriers
que j'ai assistés dans leurs travaux, à faire un peu comme eux.
Du moins suffisamment dans les choses demandant des connaissances
de base.
Peinture, plâtre, menuiserie, serrurerie, électricité, cimentage,
je sais faire un peu.
J'éprouve un certain plaisir à tout inscrire sur ma liste des problèmes,
et au fur et à mesure, à les régler.
Nos maîtres voulaient faire de nous, à l'image des aristocrates poudrés,
ou des grands prêtres parlant latin,
une *élite*.
Ils nous apprenaient à avoir réponse à tout
plutôt qu'à réellement réparer les problèmes.
Ils ne nous apprenaient ni à travailler de nos mains,
ni à calculer notre rentabilité.
Nous étions un peuple colonisé.
Nous arborions des diplômes honorifiques.

12 juillet 2007

Mon chat *Mimine* est mon affection physique.
Depuis 7 ans déjà, il me rejoint chaque soir au lit.
(Il dort maintenant sur mon bras gauche pendant que je me masturbe).
La nuit, il lui arrive souvent de venir me taper dans le dos.
Il veut alors que je me retourne.
Il s'allonge collé sur ma poitrine,
s'enfouissant le museau dans ma barbe sous mon menton.

13 juillet 2007

Si on me disait: *Tu vas mourir cet après-midi*, je serais extrêmement triste.
J'aime maintenant cette vie.
Fumant ma pipe de cannabis, enfoui parmi mes géraniums sur mon balcon,
j'éprouve enfin la beauté. La beauté de tout. L'extrême bien-être de vivre.

14 juillet 2007

Au silence de ma maison, s'ajoute cet été, celui du Parc Lafontaine.
Pour cause d'un bris d'égout rue Sherbrooke, les rues Sherbrooke
et Parc Lafontaine sont quasiment fermées à la circulation automobile.
L'architecture de la cité devrait être ainsi faite de grappes résidentielles
cul-de-sac, connectées à des axes extérieurs de circulation rapide.
Et la politique devrait aussi commencer là sa démocratie.

15 juillet 2007

Le plaisir de vieillir paresseusement sur mon balcon.
Notre bonheur est fait d'espérance. D'une naïveté épouvantable.
J'espère que mon coeur ne me lâchera pas.
J'espère que mon estomac continuera de bien digérer.
J'espère que les murs de ma maison ne s'effondreront pas.
En tout, je fais ce que je peux. Mais je dois quand même espérer.
Je dois espérer que tout ira bien.

17 juillet 2007

Terminé la mise en ordre du toit avant.
Après consolidation de la barrière soutenant la vigne,
le recimentage de la cheminée, repeins en gris la ferblanterie.
Lorsque je travaille sur ma maison,
j'entre toujours dans un phantasme marin.
Je travaille sur mon bateau.
Il y a satisfaction à être ainsi limité.
À vivre par courts objectifs concrets.

1 août 2007

Le résultat de la 21 ième récolte de cannabis est probant:
1440 grammes frais.
Avec 48 pots de 6¨ au lieu de 77 pots de 8¨.
J'entassais trop les plants ce qui les privait tous de lumière.
Cette fois, presque toutes les fleurs sont joufflues,
et se cueillent en 2 fois moins de temps.
La terre des contenus de 6`` est pour jeter après chaque usage.
Celle du fond de terre sera aussi changée
lorsque les rendements par lots diminueront.
En répartissant le jardin en 4 lots, le rendement est mesurable
et déterminera le besoin d'y changer la terre.
Lors de la 21 ième, dans la section 4, un seul pot était troué
et le fond de terre était bon. La récolte y fut de 160 grammes frais.
Les autres pots troués donnèrent entre 40 ou 60 grammes,
ce qui est déjà bien.
Le fond de terre n'était pas encore prêt.
Mon problème pour la 22 ième semble en être un de semences.
(Il y a toujours un problème...)
Certaines de mes semences donnent des plants nains.
Est-ce le fait de mes mauvais croisements
entre SHUNK et NORTHER LIGHT?
C'est la 13 ième que je redoute.

La 22 ième part donc décidément mal.
J'ai opéré durant trois mois en mode végétation,
et je continuerai encore un autre mois à la cave.

La recette de terre pour 12 pots de 6`` est de:
15 litres de terreau,
5 litres de fumier,
1 tasse de poudre d'os.
Bien mélanger.
Remplir les pots jusqu'à 1/2`` du bord.
Enfoncer très fort tout autour du pot.
Arroser.
Enterrer 4 graines, déjà germées au germoir, dans chaque pot.
Pour la 23 ième, j'ai réutilisé le germoir.
Deux pour des tests de la 9,(deux fois 125 semis).
Un pour un test de 125 de la 13.
En ne transplantant que les semences vites germées, évitant les avortons.

Et la suite...

Lorsque les graines commencent à donner des plants nains,
c'est que les semences sont à la veille de ne plus rien donner.
Des 375 semences au germoir, (250 de la 9 (2003), 125 de la 13 (2004),
après une semaine, à peine 6 ont germé.
Heureusement, j'ai de petits sachets de semences de dates plus récentes:
les 18 et 19 de 2006.
Et heureusement que la 21 me donne déjà plus de 500 nouvelles
semences... que je mets dans une petite boîte, au noir, au réfrigérateur.
Donc: un grand ménage à faire dans mes semences.
C'est la deuxième fois que je me fais prendre en 7 ans.
Je reviens donc à l'usage du germoir.
Et je ne transplante que 4 semences germées par pot, 48 x 4 = 192.
L'idéal serait d'obtenir un certain nombre de semences
avec chaque nouvelle récolte, tenant ainsi à jour une banque de semences.

2 août 2007

Apprendre à relaxer.
Notre société, en ramenant tout au fétiche de la rentabilité monétaire (produire pour autrui), pose un paradoxal interdit contre la jouissance (être pour moi).
Elle me fait perdre la route logique vers la fainéante jouissance après mon travail nécessaire accompli.
La machine infernale ne valorise que l'acquisition de produits souvent inutiles, mais qui se rentabilisent dans la frénésie factice du consumérisme qu'elle entraîne par sa publicité.
En fait, l'interdit est posé contre *le repli sur soi-même*.
Le grand péché contre toutes les religions.
Il faut s'ouvrir aux autres... et les convertir.
Idéologie fondamentale des religions et de la société marchande.

3 août 2007

Il y a, au fond de chacun, quelque chose qui ne se dit jamais.
Dans mes ententes avec autrui, il y a toujours comme une porte qui m'est secrète.
Dans toute vérité que je dis, il y a comme un mensonge.
Dans ce *quelque chose*, cette *porte*, ce *mensonge*, se cache l'identité fuyante du MOI qui, dès qu'on l'approche enfin, s'enfuit encore ailleurs.
En cela, le MOI est haïssable socialement.
Il est contraire à toute définition.
Il est *ma* vie.

4 août 2007

La chrétienté nous enseignait le dégoût d'une vie périssable.
Il n'y avait de valable que l'éternité.
Notre savoir dû, lui aussi, se conformer à trouver des vérités éternelles.
Comme si, moi, éphémérité parmi les éphémérités, pouvait circonscrire dans une simple formule de mon entendement, la définition d'un réel qui, dans toute son infinité, m'échappe visiblement.

Nous vivons dans le reflet des choses.
Jamais dans la conscience des choses elles-mêmes.
Ainsi en est-il dans nos rapports avec autrui.

6 août 2007

Une nouvelle voisine habite au niveau de mon balcon.
Heureusement qu'elle occupe son balcon arrière
plutôt que celui d'en avant, à côté du mien.
Je sais quand elle se lève. Je sais quand elle se couche.
Elle n'arrête jamais de piailler. Au téléphone. Avec des amis.
Et lorsqu'elle se tait, c'est pour écouter piailler la télévision.
Étrange grossièreté.

7 août 2007

Le soleil se lève, radieux dans ce matin d'été.
Il est ma chaleur. Il est ma lumière. D'autres l'appelaient Dieu.
Je suis seul ici dans la beauté.
Je suis seul ici devant cet astre qui me brûle et qui m'ignore.
Il n'y a personne autour de moi.
Sinon quelques semblables à moi
avec qui je partage mes grognements quotidiens.
Langage que ne comprennent
ni les pierres, ni les plantes, ni les autres vivants.
Langage péniblement construit sur l'éphémérité.

8 août 2007

Les originaux du Plateau Mont-Royal.
Il n'en faut que quelques-uns pour créer un espace à la diversité.

17 août 2007

Reçu à dîner (à la sauvette),
ma soeur Germaine qui allait à la Bibliothèque Nationale
et Mireille Baillargeon qui avait affaire à son condominium.
Il y a, chez Mireille autant que chez moi, une tristesse.
Comme de quelque chose que nous avons perdu il y a longtemps.
Un constat d'échec et de vieillesse tout à la fois.
Un deuil irréversible.
Mais il y a déjà si longtemps que nous ne sommes plus ensemble!
Officialiser la chose la rend momentanément comme plus lourde à porter.
Quant à ma soeur, depuis qu'elle a clarifié à Guilaine qu'elle rachetait
la maison en cas de séparation, il semble y avoir une accalmie.

18 août 2007

Déjà le début de la fin de l'été!
Un rafraîchissement soudain qui me pousse à me réinstaller à l'arrière
de la maison, dans la véranda vitrée que réchauffe le soleil d'après-midi.
Je vais ainsi, selon la chaleur, selon la lumière, d'une saison à l'autre,
entre les 6 berceuses de ma maison.

19 août 2007

Vivre en couple, c'est comme vivre à l'étroit sur un bateau.
J'aime naviguer en solitaire.

20 août 2007

On nous apprenait à prier.
On nous apprenait à parler à quelqu'un qui n'existe pas.
Et c'est dans cette ornière que devait se développer ensuite
la notion d'amour d'autrui.
L'autre devint une idéalisation.
Alors que l'autre est un service ou un encombrement.

24 août 2007

Il y a de plus en plus de militaires.
Partout.
Hausse des budgets de l'armée.
Uniformes de plus en plus visibles en ville.
Ciel encombré d'exercices supersoniques.
Télévision ne cessant de pleurer
et de faire l'éloge des morts en Afghanistan.
Il y a comme une préparation à la guerre.
On dirait qu'on nous brain wash vers quelque chose.
Comme un retour au temps de la guerre froide.
JOIN THE FIGHT
COMBATTEZ AVEC NOUS.

26 août 2007

L'opinion contre le cannabis ne peut être mieux réconfortée
qu'à la vue d'un itinérant
s'autoproclamant INSTITUT DE RECHERCHE SUR LE POT.

1 septembre 2007

Bonne nouvelle!
Mimine fait dans sa litière de vieilles terres asséchées
du jardin de cannabis. Donc plus d'achats de litière.
Donc moyen logique et discret d'écouler la terre.
Mes calculs me disent que les besoins en litière correspondent à peu près à la quantité de terre que je dois vidanger; quelque 120 litres par trois mois.

2 septembre 2007

Terminer la mise en ordre et la peinture des ferblanteries du toit
de la maison arrière.

3 septembre 2007

C'est ma maison que j'aime.
Ma maison m'est comme un radeau
qui menace toujours de se disloquer dans la mer.
Mais c'est ma seule sécurité.
La seule (si faible) qu'il me soit possible d'atteindre.
Le bonheur d'un semblant de stabilité dans la tourmente.

4 septembre 2007

Le deuil dans nos sociétés porte toujours sur la mort d'autrui.
Et pourtant quoi de plus triste que de devoir se quitter soi-même.

5 septembre 2007

Comme les mois passent vite! Je refais encore le ménage.
En m'arrêtant à tous les petits bouts pour prendre une bouffée de cannabis.
Me berçant sur le balcon dans les derniers soleils de l'été.
Comme dans mes derniers privilèges.
Attendre patiemment la mort en m'époussetant.

6 septembre 2007

Mireille Baillargeon est venue prendre son courrier.
Elle est restée à la porte.
Sa soeur Jeanne l'attendait.
J'avais préparé à dîner.
Je ne veux plus m'attacher personne.
De Louis-Pierre Sédillot à Monique Cloutier jusqu'à Mireille Baillargeon, la lourdeur de la distanciation est pareillement symptomatique.
Une trop longue *amitié particulière.*
La douleur de sentir l'autre se détacher de soi.
Car c'est un *langage* que l'on voit ainsi s'éloigner de soi.
Définitivement.
Et l'on se retrouve à parler seul avec soi.
C'est-à-dire dans la société.

8 septembre 2007

Ces gens de mon JOURNAL sont mes seuls contacts humains.
Pourquoi cette tristesse qui toujours m'accompagne...
C'est que ma vie soit finie qui me fait mal!
Sinon je repartirais encore vers une autre illusion...

14 septembre 2007

Fin d'après-midi d'une fin d'été.
Carré Saint-Louis.
Je suis assis seul sur un banc.
Un passant, un livre à la main, me demande, faute de place ailleurs, de partager mon banc.
Mais étrangement une conversation s'engage.
Et qui dura deux heures.
Comme en attendant Godot.
Il se nomme Jean, a 57 ans, a vécu sa vie comme chambreur autour du Carré Saint-Louis.

Ce qui me retient chez lui, c'est cette douleur qu'il ne cesse d'exprimer,
la douleur de ne pas savoir pourquoi nous vivons.
Jeune, il a fait l'expérience hippie, l'expérience du LSD surtout.
Et sans doute une étape psychiatrique.
Depuis quelques années, il dit se porter mieux.
Mais un malaise demeure et qui le hante.
Il me rappelle Guy Kosak.
Sans diplômes, autodidacte, d'une intelligence forte
mais sans cesse coupée d'ésotérisme.
Parlant et interrogeant sans gêne sur tout.
Il dit ne pas être homosexuel (ce que j'avais d'abord cru).
Il vit seul.
Immensément seul.
Avec ses deux chats et sa guitare.
Il vient au Carré Saint-Louis pour se reposer en écoutant les bruits de tout autour de ceux de la fontaine.
Nous nous sommes plu.
Nous nous le sommes dit.
Et sur cet accord, je suis parti.
Si ce Jean avait été une femme, je serais resté,
j'aurais insisté pour le revoir.
La logique de notre conversation
nous menait à nous détendre d'un même accord dans le même lit.
Ces accords que nous rencontrons quelques fois dans une vie.
Et qui marquent notre vie.
Comme si nous pouvions, de là, être deux continuellement ensemble.

15 septembre 2007

Fermer le balcon pour l'hiver.
Reparti le chauffage.
Les géraniums ont retrouvé leurs maigres points de lumière
où passer l'hiver.
Et je lave les vitres pour qu'entre la lumière.

17 septembre 2007

Rencontrer Linda Poisson.
Près du Carré Saint-Louis.
Étrange hasard.
Nous nous sommes parlés longtemps sur la rue.
Le fait que je ne sois plus avec Mireille Baillargeon la retient.
Elle vit seule.
Elle m'a laissé sa carte où la rejoindre à l'ITHQ.
La semaine prochaine.

21 septembre 2007

J'ai passé la semaine à me masturber comme un cochon.
En bandant dans la bouche rêvée de Linda.
Lui léchant la vulve.
Grande fille nue entre mes mains.
Grande fille docile.
Une puissante fabulation.
Comme je les ai toujours eus au début d'un amour neuf.
Mais soudain j'y pense!
À mon âge...
Comme si elle me désirait encore...
Je dois revenir sur terre.
Oui, je dois avoir rêvé autour d'une simple rencontre.

24 septembre 2007

Privé depuis tant d'années d'un désir réel pour une femme,
j'ai retrouvé soudain l'antidépresseur qu'est la passion amoureuse.
Peu importe que tout cela soit faux.
L'idée que cela puisse être vrai suffit.
Un regain d'énergie foudroyant.
Je comprends mieux la difficulté.
Mais il y a l'autre réalité.

Le premier problème sera sans doute celui de l'alcool.
Elle buvait du vin et je sais qu'elle en buvait beaucoup.
Le second: le cannabis.
Finaude comme elle est, je ne pourrai longtemps lui cacher la réalité.
Je devrai du moins cesser de fumer et revenir à mes biscuits secrets.
Mais tout cela peut s'endurer.
À condition qu'il y ait du sexe fort.
À condition qu'elle montre qu'elle me veuille.

25 septembre 2007

10 heures.
Un poste téléphonique qui ne répond jamais directement.
J'ai finalement laissé un message sur le répondeur.
Si elle ne rapplique pas, je dois comprendre.
J'arrête là malgré moi.
15 heures.
Poussé par l'espoir de me tromper, j'ai été l'attendre au Carré Saint-Louis.
Durant ce temps, à la fin de son temps de travail, à 16h.25,
elle a laissé un message sur mon répondeur.
Elle avait la soirée libre et voulait qu'on aille ensemble dans un café.
À 16h.45 je quittais le Carré.
Elle quitta l'ITHQ à 16h.50.
Nous nous sommes ratés de 5 minutes.
20 heures.
Après mes premiers doutes, je crois maintenant qu'elle est intéressée.
Le fait qu'elle ait téléphoné à 16h.25.
Le fait qu'elle dit avoir fait le tour du Carré en me cherchant à 17 heures.
Le fait qu'elle m'ait ensuite retéléphoné à 19 heures
pour me fixer le rendez-vous du 4 octobre,
nos deux fins de semaine étant prises mutuellement,
par des obligations imprévues de famille pour elle,
par la rénovation de mon balcon pour moi.
C'est la seule femme que j'ai le goût immédiat
de faire entrer dans ma maison.

1 octobre 2007

En passion amoureuse,
autrui commence d'abord par une *attirance* à qui l'on parle.
Un fantôme à qui l'on donne la réplique
et que l'on se définit comme contrepartie.
En fait, nous vivons très peu avec autrui.
À moins de grandes promiscuités, c'est le vide qui domine une relation.
Chacun reste dans sa solitude.
Mais la seule idée de pouvoir communiquer avec quelqu'un
alimente la fabulation qui dès lors tient lieu de présence continuelle.

4 octobre 2007

Hier soir, j'ai senti soudain que j'étais vieux.
Que je fatiguais d'attendre son téléphone de confirmation
(et qui ne vint pas) dès lors que cela m'obligeait à me coucher plus tard.
Non pas de jalousie ou d'autres sentiments désagréables
dont je savais si rapidement me torturer dans ma jeunesse.
Mais tout simplement d'être obligé de reporter à plus tard
mon goût croissant de dormir.
Car n'est-ce pas là mon ultime route.
Toute nouvelle relation avec autrui
m'apparaissant soudain dans son éphémérité.
Ce n'est maintenant que si une chose me vient d'elle-même
que je la désire.

5 octobre 2007

Et voilà déjà que la fabulation est terminée!
Elle n'a pas de relations sexuelles depuis 9 ans.
Et n'en désire plus. D'autant plus qu'en ménopause.
Déception, oui. Déception d'avoir rêvé.
Mais bel exemple du délire amoureux qui, à partir d'une attirance physique, nous fait vraiment voir des hallucinations.
Qu'aurais-je été faire avec cette femme d'hôtellerie asexuée.
En fait, j'ai crié là mes désirs fous.
Une fille docile et qui suce.
Donc rien à voir avec Linda Poisson.
Et peut-être même avec la réalité.
Sinon le besoin furieux toujours d'éjaculer.

6 octobre 2007

C'est comme si je me réveillais d'une crise.
(J'aimerais que ce soit la dernière!
mais le problème est que ces crises sont si bandantes...).
Je me serais fait prendre dans une connerie si Linda avait dit oui.
J'en ris encore...
Ce n'est plus la fille que j'ai connue secrétaire
(et moi en ce temps-là d'ivrognerie)
mais déjà une vieille femme de 51 ans un peu brusque.
Visage endurci.
Rides au cou.
Quelque chose qui se masculinise en vieillissant.
Et qui peut être violent plus que sentimental.
Au mieux, j'aurais fait comme avec Evelyne ma première maîtresse.
Supporter le côté cancre pour avoir du sexe.

7 octobre 2007

La passion amoureuse est essentiellement fourbe.

8 octobre 2007

Suite à l'an dernier, fin de la réfection du balcon avant.
Je trouve préférable, en affaires, de toujours fonctionner en double
et même en triple.
Ce n'est pas un seul ouvrier dont je retiens le nom,
mais au moins un substitut possible.
Pourquoi devrait-il en être autrement pour les autres relations sociales.
La relation avec autrui demeure une insécurité.
L'exclusivité est un risque de plus.

10 octobre 2007

Je passerai l'hiver à mettre en branle ce qu'il faut pour procéder
au pieutage de la façade, au recimentage et changement des fenêtres.
Je devrai peut-être hypothéquer ma maison
jusqu'à hauteur de $100,000 sur 25 ans... Puis le dernier plan, sur 10 ans,
portera sur la finition interne de mon appartement.
Moulures et plâtres. En allant au plus simple.
Comme pour pouvoir le louer. J'ai toujours réussi à finir mes projets
au moment où je n'en avais plus besoin.
Mon baccalauréat. Mon diplôme universitaire.
La rénovation de ma maison prévue pour dans 10 ans,
sans doute âge prochain de mon décès.

14 octobre 2007

Je me remets lentement à l'indexation de mon JOURNAL.
C'est que j'espère y trouver le chemin que prend une idée.
De 1957 à 2007. Établir le spectre d'une pensée évolutive.
Les morales fixes me paraissent irréalistes.
Je préfère parler de gradients.
Et de morales disponibles selon les nécessités.
Regrouper les extraits, par sujet, sous le titre:
POUR UNE PENSÉE ÉVOLUTIVE. Enfin, si cela tient la route...

21 octobre 2007

Téléphone inattendu de Guy Kosak.
Il vit depuis 7 ans hors de Montréal, à La Conception.
Locataire.
Chauffeur de taxi de nuit.
Donc des prostituées.
Espère encore tomber en amour à 60 ans.
Dit avoir recommencé à fumer de la marijuana.
Gentil.
Mais quoi d'autre.
Ces revenants ne font que m'ancrer dans ma préférence:
continuer à vivre seul.
J'ai soudain mesuré la distance entre Kosak et moi.
- Pourquoi perds-tu ton temps à écrire? Il n'y a personne qui va te lire.
Il ignore maintenant tout de moi.
Il y a 37 ans que nous ne savons plus rien l'un de l'autre.
Je suis *parti* seul il y a longtemps.
Il n'y a que moi qui puisse retrouver ma route
dans la suite de mes histoires.
Ceux qui se retrouvent facilement,
le font parce qu'ils ont peu changé de routes.

22 octobre 2007

Terminer mon livre ALIBABA.
Avec corrections et nouvelle manière de faire.
Un petit plaisir pour moi.
Ah si j'avais 20 ans!
J'aurais un site sur Internet.
Et je referais une bataille comme on sait si bien les faire à 20 ans!
Mais je n'ai plus l'âge de croire.
Et mon cul est maintenant trop usé pour trouver preneur dans la mêlée.

23 octobre 2007

La récolte de la 22 ne fut que de 1080 grammes frais.
Résultat imputable à des semences en voie d'extinction.
Mais aussi au fait que j'ai laissé fleurir un hermaphrodite.
Quelques milliers de semences (qu'on dit devoir être toutes femelles).
Mais cette fois (la 23) les plants ont déjà entre 2 et 3 pieds (ce qui est trop long) dès leur descente à la cave, avec un 3 mois franc devant eux.
(Mais deux mois suffiront la prochaine fois).
Lorsque l'on modifie une procédure, il en résulte nécessité d'ajustements.
Période qui peut prendre quelques récoltes, donc quelques fois 3 mois.

24 octobre 2007

J'aime vivre seul.
Décider à la minute de mon bon plaisir.
Ne plus négocier.
Ne plus attendre.
Ne plus supporter.
La vie est si courte que je me dois d'abord de rester avec moi.
À part les nécessités, c'est la distraction qui m'attire chez l'autre.
Mais pourquoi toujours vouloir me distraire de moi?
Bien sûr, il y a la fabulation.
La fabulation de l'autre tel qu'on le manipule.
J'avoue que Linda, depuis 20 ans,
était devenue dans mes rêves un fantasme pornographique.
Aventure que j'avais dû cesser malgré moi
et qui m'avait laissé sur ma faim d'y revenir.
Mais l'autre n'est jamais moi.
Et l'autre ne sera jamais réellement de mon côté.
Dans une rencontre, il y a donc toujours une déception.
Celle de sentir la distance.

25 octobre 2007

Ce qui m'étonne à la lecture des journaux intimes d'ici,
c'est le manque général d'intelligence.
Mais ce qui fait l'intérêt du journal intime,
c'est qu'il laisse voir ce que l'auteur lui-même ne montre pas.
Rodolphe Duguay, l'artiste arriviste.
Marie-Victorin, le croyant un peu nono.
André Moreau, le verbomoteur surexcité
pensant tout faire mieux que les autres.
Le *journal intime* dévoile un niveau primaire de mensonge.
Il dit naïvement les prétentions de l'auteur.
Il raconte en général des insignifiances.
Les *mémoires* mentent plus grossièrement.
En fait, la vie de tous les jours se joue ainsi.
Nous cachons tous que nous sommes un peu stupides.
Je vais les lire, par petits coups,
comme certains vont au café pour se distraire.
Et je reviens toujours avec plaisir seul avec moi.

26 octobre 2007

Quelle que soit la femme dont nous partageons le lit,
nous voulons, en elle, revenir à notre mère.
Ernst Jünger.

Façon de voir...
Dans ma vie, il pourrait n'y avoir eu affectivement que ma mère.
Les autres femmes seraient les conséquences de cette erreur.
Et je quittai ma mère (ou plutôt elle me quitta) et ce fut précisément
à la porte du Séminaire de Saint-Jean, le 11 mai 1958.
De cette rupture, il me resta toute ma vie, comme une plaie.
(Et je voulus dès lors soumettre).
Et qui perdura jusqu'à mon épuisement *amoureux*.
Car tu n'aimes vraiment que ta mère si elle t'a quitté.

Sentiment qui gâcha malheureusement toute ma vie.
Ce qui aurait dû être mon goût profond de vivre ma vie par moi-même.
J'avais comme le besoin encore de marcher *main dans la main.*
Comme pour la quitter normalement par moi-même comme il se doit.
Mais à y repenser... elle m'avait déjà quitté!
J'ai devant moi une photo de la maison de Grande-Vallée.
Je me souviens exactement d'avoir été assis dans la balançoire,
regardant vers la mer,
vers la route de terre où une noce de village passait en klaxonnant.
C'était pour moi ma mère qui se mariait
(sans doute avec le retour de guerre de mon père).
L'événement m'obligeait à réfléchir. Façon de voir.

27 octobre 2007

J'aime m'éveiller seul très tôt le matin.
Me lever en fin de nuit. Rôder seul dans le silence de la maison.
Marcher seul dans les allées désertes du parc encore illuminé.
D'autres, en ces instants, crûrent parler avec Dieu.

2 novembre 2007

Il me vient, par moments, comme des bouffées de découragement.
Comme si toute tâche commençait à me devenir lourde.
Et la main, soudain, qui crispe au milieu d'un geste...
Et l'assurance toujours de me retrouver immensément seul à la maison.
Heureusement, oui heureusement qu'il y a *Mimine*.
Nous dormons ensemble, blottis l'un contre l'autre,
affrontant ensemble les bourrasques de la nuit.
Ma vie affective fut un échec.

3 novembre 2007

Mais nous voguons sur des mouvements plus profonds encore
et qui portent en nous le naufrage.

4 novembre 2007

Mais au moins, pour l'instant,
nous avons encore un toit pour dormir au chaud.
De plus en plus d'itinérants, en plus de geler dans la rue,
se font maintenant agresser.

5 novembre 2007

Pourquoi irais-je encore me distraire avec les autres
puisque c'est seul que je dois bientôt mourir.
Chaque avancé s'ouvre maintenant comme une de mes dernières routes.
Car j'ai dépassé la beauté et qui maintenant se referme sur moi.

6 novembre 2007

Si je regarde un paysage de la fenêtre d'un motorisé et qu'il me vient
l'idée de le porter sur une toile, quelle image en résulte-t-il?
Comment effectuer le passage d'une mobilité rapide (le paysage)
sur une mobilité moindre (la toile)?
On n'a guère jusqu'ici dépassé la fixité mythique.

7 novembre 2007
Depuis plus de 20 ans, un certain Monsieur Papineau fait l'entretien
de mes fournaises à gaz. Il vient de refaire une mise en ordre
de ma fournaise centrale, et c'est peut-être la dernière fois.
À 64 ans, sa santé le lâche et sérieusement.
J'ai eu peine à le voir se mouvoir maintenant comme un petit vieux.
La tombée est rapide. Annonciatrice.
Il a travaillé 10 heures par jour toute sa vie.
Il comptait continuer jusqu'à 70 ans, car il aime ce qu'il fait.
Et voilà qu'arrivent les effondrements...
On ne fait jamais, dans nos littératures,
l'éloge des réparateurs de fournaises.
Les services de base chez nous sont méprisables.

8 novembre 2007

Je commence à trouver du plaisir à me parler tout seul.
Je m'interpelle parfois comme si j'étais un étranger.
Nous nous rappelons des choses ensemble.
Je suis content d'être encore avec moi.

9 novembre 2007

La banque a accepté de m'ouvrir une marge de crédit de $125,000
pour mes travaux.
Le tout pourra ensuite basculer en hypothèque.
(Mais en cas de décès, après 64 ans, il n'y a plus d'assurance hypothèque).
J'ai dû passer devant notaire.
J'en ai profité pour m'informer pour mon testament.
Modifier ma compagnie ne peut se faire que de mon vivant.
Et je devrais payer moi-même les frais de succession.
L'idée initiale était de tout léguer à Nicolas,
sous la tutelle de l'association avec ses deux frères.
Mais il dit ne plus écrire.
Je léguerai donc à qui m'offre le plus de garanties de ne pas *gaspiller*
ma maison.
Il n'y a qu'Alexandre.
Ce sera à lui d'aider ses frères s'il y a lieu.

15 novembre 2007

Prise de sang, à jeun, dès 7 heures du matin,
pour multiples tests, à l'Hôtel-Dieu.
Par routine.
Il y a 10 ans que je ne l'avais fait.
Ce qui m'a frappé, c'est l'âge de la clientèle.
À majorité des plus vieux que moi.
Mais j'ai, comme eux, la peau blanchâtre, cassante, ridée,
avec des veines énormes.

16 novembre 2007

Pose d'une nouvelle fenêtre chez moi.
Le travail a été bien fait.
Je pourrai donc leur donner le contrat des 9 fenêtres de la façade
l'été prochain.
Et je continue, lentement, à rénover ma maison.
Car, pour moi, il n'y a de vrai que le confort.

20 novembre 2007

Première neige sur Montréal.
J'aime me bercer, bien au chaud, en regardant neiger par la fenêtre.

21 novembre 2007

Notre histoire n'est toujours que celle d'un naufrage.
Nous survivons, un moment, nous agrippant chacun à une épave.
Vouloir vivre à deux, dans de telles circonstances,
est immensément tragique.

22 novembre 2007

Il neige encore sur la ville.
Il est 5 heures du matin.
Je lis tranquillement *La Vieillesse* de Simone de Beauvoir.
C'est comme si, depuis mon licenciement de travail en 1990,
j'avais déjà vécu cette déchéance.
C'est comme si, avec l'arrivée de mes pensions de vieillesse, j'en sortais.
J'ai un peu d'argent à moi.
J'ai de l'argent pour finir de rénover ma maison qui est mon commerce.
Ce qu'il y a de mieux en moi, c'est ma *méchanceté*.
Un instinct de fauve.
Je suis sorti de la misère en l'affrontant de front depuis plus de 40 ans.

23 novembre 2007

Il n'est pas facile s'assumer sa vieillesse.
Les beaux élans de jeunesse y deviennent des vices.
Mais c'est toute notre vie qui baigne dans un vice de perception.
Jeunes, nous nous pensons immortels.
Vieux, nous nous voyons encore jeunes.
Le temps devant nous a la caractéristique de toujours être faux.

24 novembre 2007

Il me vient encore comme des montées de tristesse.
Mais qui maintenant s'arrêtent et se transforment lentement.

25 novembre 2007

Mimine a recommencé à demander à jouer à lui lancer ses balles.
Il courrait ainsi au début.
Puis il a regardé *Poupoune*.
Et il a joué avec elle.
Maintenant il est seul.

26 novembre 2007

L'ennui qui vient de vivre seul ouvre en moi d'autres désirs d'approche.
Je me découvre de l'intérêt pour des lectures à long terme,
pour des travaux de patience sur ma maison.
Enfant, j'ai longtemps parlé à mon Ange Gardien, à la Vierge Marie,
à Dieu, avant que le tout bascule dans des rêves amoureux plus concrets
mais qui ne débouchèrent sur rien de mieux que sur d'autres illusions.
Car parler à Dieu ou à autrui relève d'une même malformation du moi.
Il ne peut exister avec autrui que des relations d'affaires.
Ce qui vaut mieux.

L'avantage d'être vieux, c'est que les diplômes, les honneurs
deviennent ce qu'ils ont toujours été: des chamailleries d'époque.
Je n'ai plus à m'en soucier.
Ceux qui ont *réussi* n'ont peut-être fait que d'y perdre un moment
leur ennui.
Je suis arrivé à l'âge le plus heureux: de la soixantaine à quatre-vingts.
J'ai ma place.
Je n'en veux pas d'autres.
Je ne désire personne.
Je ne désire rien d'autre que de continuer.
Modeste, minable même sous le regard de certains,
mais bien à moi et bien dans ma peau!

27 novembre 2007

Qu'il est bon dans sa jeunesse d'avoir abusé du sexe!
Les souvenirs sexuels deviennent, dans la vieillesse,
un album pornographique où puiser, sans trop d'efforts
ni trop d'inconvénients, ses dernières excitations.
Nous n'en retenons que quelques scènes grossièrement découpées,
mais qui suffisent.
Car nous n'avons plus l'énergie de refaire le nécessaire
pour de nouvelles éjaculations.
Heureux donc qui, comme Ulysse, après un long voyage,
revient chez lui finir le reste de son âge!

28 novembre 2007

La mère Véroly, me semblait-il, ne sortait plus seule.
À ma surprise, j'ai cru un moment la reconnaître
se dirigeant vers une automobile.
Ce n'était pas elle: c'était sa fille.
Comme elle ressemble à sa mère avec ses premières rides!

29 novembre 2007

C’est par des mises à mort ininterrompues
que *l’éternité* de la vie se maintient.
En ce sens, *l’éternité* est mouvante et dynamique.
Le repos n’étant qu’un bref état de transfert des charges.

30 novembre 2007

C’est ma maison que j’aime.
C’est comme si j’avais renoué ici
avec mes premières années à Grande-Vallée.
C’est comme si j’avais retrouvé le silence.
Celui de vivre, enfant seul devant la mer, avec un grand-père,
une grand-mère et une grande soeur qui fut ma mère.
Et il y avait les petits cochons de la truie, si ronds, si joueurs,
qui m’étaient si difficiles d’attraper.
J’ai retrouvé ici la sécurité de mon enfance.
Toute ma vie ne fut qu’un carambolage cauchemardesque
dont la seule finalité fut d’en sortir vivant.
J’ai retrouvé ici la sécurité de mon enfance.
J’ai retrouvé le silence d’une maison chaude.

3 décembre 2007

Première tempête de neige.
Le plaisir de pouvoir rester chez soi.
Une pipée de cannabis... et une sortie pour pelleter!
Ainsi va la vie qu’enlise ici peu à peu la poudrerie.

4 décembre 2007

Mais j'ai une mauvaise nouvelle.
Je devrai portionner ma consommation de cannabis à une once
par semaine au lieu de 2, et ce durant les 18 prochaines semaines.
La récolte de la 23 s'annonce catastrophique.
L'hiver sera frugal.
Au lieu de fumer la pipe, je passerai sans doute l'hiver
à grignoter des biscuits secs.

5 décembre 2007

Chaque jour, il y a comme une marée montante d'ennui qui, pour moi,
se confond presque avec la montée du soleil.
Et puis, l'intensité lumineuse diminuant, il y a comme un désengorgement.
Je reprends pour ainsi dire le contrôle.
On dirait que la lumière allume en moi comme un ennui profond.
Et qui n'aurait rien à voir avec les événements eux-mêmes,
mais tout simplement avec leur trop grande visibilité.

6 décembre 2007

Dans beaucoup de vieux couples, les époux vivent sous le même toit,
mais tout à fait séparés.
Dans d'autres, on l'a vu, leurs rapports sont anxieux, exigeants et jaloux:
indispensables l'un à l'autre, ils ne s'aident pas à vivre.
Un petit nombre connaissent une vraie entente.
Simone de Beauvoir.
Et c'est sur ce *petit nombre* qu'on base l'idéal pour tous!
Alors que c'est la majorité qui devrait, de ce fait,
être encouragée à la séparation.

7 décembre 2007

Apprendre à se caresser soi-même.
La masturbation en fait partie.
Mais davantage.
Se caresser les mains.
Se caresser comme quelqu'un d'autre qu'on aime bien.
C'est dans la banalité que nous vivons notre vie.
Apprendre à vivre d'une banalité à une autre,
d'une récompense à une autre, d'une caresse à une autre.
Car il n'y a rien d'autre.

8 décembre 2007

Samedi.
Quatre heures du matin.
C'est l'heure où les jeunes tapageurs remontent se coucher,
venant des bars du centre-ville.
Migration se répétant tous les week-ends.
La marche à l'amour.
L'affreuse marche à l'amour.
Avec son cortège interminable de misérables rigolos encore bandés.

9 décembre 2007

Il m'arrive de plus en plus souvent de m'éveiller en pleine nuit.
Il est vrai que mon horaire s'est désorganisé.
Ou plutôt que mon horaire s'organise autour de moi seul.
Je me couche dès que la fatigue me prend.
Dès après 18 heures chaque soir.

10 décembre 2007

Je lis plusieurs livres à la fois.
Dans chaque pièce, il y a un livre sur une table.
C'est comme si, dans chaque pièce, je tenais conversation avec quelqu'un.
André Gide, *JOURNAL*.
Maurice Dommaget, *Le curé Meslier*.
Véritable précis du curé athée.
Mais comme toute cette littérature sans photographies
retarde lorsqu'il s'agit de décrire.

11 décembre 2007

J'ai trouvé une paire de bottes à ma mesure.
Comme ça.
Dans la rue.
COUGARD, 10M, femme.
Remarquant une jeune femme sortir d'un magasin, je fus surpris
de la voir déposer devant la boutique son ancienne paire de bottes.
Presque neuve.
À peine portée.
Je ramassai le tout ne pensant qu'à récupérer les lacets
qui vont bientôt me lâcher sur les miennes.
Et j'ai trouvé *la* botte à mon pied si difficile à bien chausser!
Confortable, me serrant bien le pied, et souple à rechausser.

13 décembre 2007

Pose d'une plinthe électrique dans la cuisine.
Avec cette quatrième plinthe, c'est un étage sur deux
qui se trouve pouvant être chauffer de cette manière.
En cas de bris du système central à eau chaude,
je n'ai plus le goût de souffrir du froid.

14 décembre 2007

Être bien.
Le plaisir de se sentir exister.
Le plaisir d'avoir un petit coin chaud,
comme une oasis dans l'immense désert du froid.

16 décembre 2007

Encore une tempête! et forte.
Tout est paralysé.

21 décembre 2007

L'un des grands problèmes de nos sociétés me semble l'habitude.
Depuis deux semaines, deux tempêtes de neige paralysent la ville.
Déblayer toute cette neige relève évidemment d'une folie:
celle des automobilistes.
Mais c'est là une autre histoire.
L'habitude dont je parle ici est celle que nous avons
de sortir nos bacs verts de recyclage une fois la semaine.
Les tempêtes ont causé un tel dégât
que nous avons peine à circuler nous-mêmes.
Mais la majorité des gens sortent quand même leur bac vert en vrac
sur les bancs de neige comme s'il y avait urgence.
Chacun agit par habitude ne jugeant pas du contexte.
Comment dès lors espérer changer les habitudes morales d'une société...
Nos sociétés sont un chaos.

28 décembre 2007

Dans l'infinité des *vérités*, je ne peux témoigner que de ma façon de vivre.
Tout bêtement.
C'est le seul sens de l'écriture.

29 décembre 2007

Nous vivons un temps d'épidémies sévères.
Une pandémie qui se manifeste par un besoin délirant d'amour.
L'*amour*, cette grande misère humaine, cette plaie.

30 décembre 2007

L'invention et l'adoration des *idoles* ont été retenues
et continuent d'être colportées dans notre langage.
On nous enseignait la culture vernie des écoeurants.
Bossuet au lieu de Meslier. Platon au lieu de Stirner.
Si je dis que *la matière* contient en elle-même une potentialité de la vie,
le mot *matière* n'en reste pas moins corrompu
par l'usage qu'en a répandu la théologie.
Il nous faut sans cesse redire le monde pour en évacuer les croyances.
Et comme ce qui existe n'existe pas nécessairement pour nous,
c'est à nous d'atteindre l'ordre qui nous convient par nos industries.
Nous devons construire notre chrysalide en y astreignant à notre avantage
les lois physiques et autres.
Il m'est évident qu'il nous faut sortir d'ici.

31 décembre 2007

Je termine la version 2007 de mon JOURNAL. Avec nouvelle pochette.
Que je vais déposer, cette fois, en 2 copies chez mon notaire.
L'édition à 1000 exemplaires
et la distribution seront ainsi exécutoires dès mon décès.
En discutant des modalités de reproduction de mon DVD,
Mario Ducharme, voyant la section LA SECTE, m'avait dit:
- Il faut que tu les haïsses pour avoir écrit tout ça!
Oui, tous les gens de religion, je les hais. Ils ne sont que des nuisances.
Oui, ils m'ont nui. Ils m'ont obligé à mille détours mensongers.
Ils ont tout fait pour contrecarrer ma joie de vivre.
Oui, parfois encore, je les hais.

TESTAMENT Décembre 2007.

À ma mort, que je sois incinéré aux conditions et coûts minima d'un crématorium.
Qu'aucune autre cérémonie religieuse ou laïque n'ait lieu.
Que mes cendres accompagnent mes manuscrits.
Je lègue tous mes livres à Mireille Baillargeon si elle vit encore à mon décès,
(et à la condition qu'elle accepte de les prendre et de les déménager).
Pour la rejoindre: 486 3ième rang est, Saint-Joachim de Shefford, 1-450-539-3552.
Je lègue tous mes biens à mon neveu, Alexandre Dumais,
en lui rappelant cependant qu'il est l'aîné de ses deux frères.
Le rejoindre par sa mère Germaine Mornard, 488 Fairfield, Greenfielpark, 450-923-0969.
Il devra assumer, par une charge hypothécaire,
de couvrir les frais et l'impôt de cette succession, (environ $100,000),
et de couvrir les frais d'édition (environ $3 par DVD et autant pour la poste,
les frais de secrétariat... et le $5,000 de l'éxécuteur, donc disons $15,000).
S'il y a lieu, que mes manuscrits soient vendus (dispenses d'impôt etc) au plus offrant,
ou Bibliothèque Nationale du Québec, ou Bibliothèque du Canada, ou...
Pour ce qui suit, je nomme Yvon Boucher exécuteur testamentaire.
Le rejoindre: 4378 Drôlet 514-288-5519 ou chez GUÉRIN éditeur, 4501 Drôlet.
S'il est décédé, ou s'il refuse, confier le mandat à Richard Gingras,
Librairie Le Chercher de Trésors, 1339 Ontario est, 514-597-2529.
(Celui-ci devra d'ailleurs être consulté pour l'évaluation des manuscrits
telle que demandée par les bibliothèques).
Que l'exécuteur ait comme mandat :
1.
de faire reproduire mon JOURNAL à 1000 copies sur DVD,
tel que laissé à cette fin à ma mort, en PDF ACROBAT sur un seul DVD,
(Voir pour ce faire: Mario Ducharme, Production M.D., 1256 University, suite 501,
514-990-1261.
2.
et de faire le dépôt légal, tel que signé par moi avant ma mort, sous l'inscription :
YVAN MORNARD ÉDITEUR, ISBN 978-2-9801929-7-5.
3.
De ces 1000 exemplaires,
quelque 700 exemplaires devront être expédiés par la poste (gratuitement)
aux membres de l'Union des Écrivains du Québec (UNEQ),
en excluant les membres *adhérents, associés* et *d'honneur*.
(Obtenir discrètement le dernier bottin de l'UNEQ
pour établir la liste des adresses à date).
Les autres exemplaires restant à la discrétion de Alexandre Dumais.
Qu'une somme de $5,000 soit versée à l'exécuteur testamentaire
à la fin de l'exécution du mandat.

2008 66 ans

1 janvier 2008

Pour vivre, il nous faut sans cesse quitter.
Le plaisir d'être encore ici.
À regarder par la fenêtre les patineurs glisser en musique
sur la patinoire du Parc.
À revoir les images passées de mes patinages d'antan.

3 janvier 2008

Bon nombre de nos problèmes nous viennent de nos manies.
Comme s'il y avait nécessité de les répéter.
Alors qu'il conviendrait de les quitter.

5 janvier 2008

Mais comment faire le deuil de ma sexualité?
Comment cesser la répétition d'un fantasme de frustration.
D'un reste du mythe de l'amour
tournant toujours au vinaigre de la pornographie.
Comme un blocage dans mon cheminement vers moi.
Continuer seul ma route.
Ne plus me retourner.
Même en rêve.

6 janvier 2008

Il y a 57 ans que je me masturbe. Depuis l'âge de 9 ans.
Ce fut la constante, pour ne pas dire l'amour de ma vie.
Il faut apprendre à vivre avec ses perversions.
Il faut apprendre à survivre avec ses malformations.

7 janvier 2008

Une société, à tous les niveaux, n'existe qu'en de multiples conflits, généralement mineurs.
Nous nous entendons avec nos semblables lorsqu'il y a absolue nécessité.
Autrement nous nous épions, nous faisons semblant de nous voir.

8 janvier 2008

Une pensée, pas plus qu'une maison, ne résiste au temps.
Nous héritons d'un patrimoine culturel
d'où nous devons nécessairement partir.
Nous devons nous empoigner avec les Institutions qui nous portent.
Il n'y a pas plus de vérités éternelles
que d'éternité dans ce dont nous vivons.

Notre histoire d'occidentaux pue la chrétienté.
Peintres, écrivains, législateurs
montrent tous un crucifix en transparence sur tout.
Le terrible est qu'on ne l'aperçoive plus et que la déformation
nous semble dans la nature même de la perception des choses.

9 janvier 2008

Et la connerie continue!
Le Collège des Médecins, après s'être opposé en 2001
à la légalisation du cannabis à des fins thérapeutiques, dit maintenant
ne plus être contre ce traitement fondamentalement... mais être prudent.
Mais la question n'est tout simplement pas là!
Les médecins n'ont rien à voir dans la légalisation du cannabis.
Le cannabis n'est pas un médicament.
C'est un plaisir.

15 janvier 2008

Mise à la cave de la 24.
Depuis 7 ans, je travaille à développer une méthode fiable
de production de cannabis.
Cette fois, j'y arrive.
La recette semble bonne.
Et facile.
1.
Semis. Quatre jours au germoir.
2.
Au placard. Plantation de 4 graines germées dans chacun des 48 pots.
Un mois sous néons 125W, 24/24, sur faux plancher.
Puis deux semaines au sol.
3.
Déménagement des 48 pots à la cave sans transplantation.
Chaque pot, par contre, bien enfoncé dans le fond de terre.
Deux semaines sous sodium 24/24.
Puis 10 semaines 12/12.
(Enlever les mâles au fur et à mesure).
Récolte. 4 fois l'an.

16 janvier 2008

Qu'il est bon de vivre sans télévision!
Loin de ces éternels vendeurs du Temple.
Dès l'ouverture: *n'attendez pas. Achetez maintenant!*
Et les *nouvelles* en continu ne peuvent être que ... commérage.
J'écoute cependant une courte plage d'information chaque midi.
Histoire de ne pas perdre *le fil de la conversation sociale.*

17 janvier 2008

La satisfaction de ne plus devoir être deux.
Me parlant en moi-même en continu.
Ne plus devoir tout traduire pour essayer de me faire comprendre.

18 janvier 2008

Le rôle de l'écrivain est d'exprimer le sentiment.
De verbaliser, de théâtraliser les pulsions intérieures
qui autrement ne s'exprimeraient que par des grognements.
Le rôle de l'écrivain est de ne jamais cesser de s'exprimer,
à chaque époque, *autrement*.
Le langage est toujours à refaire.
Le rôle des gens de la parole, des conteurs, des artistes en général,
est de camper des rôles.
De détailler des comportements.
De théâtraliser des morales.

Nous ne sommes jamais nous-mêmes
sans un mélange de personnages imités.
Et c'est sans doute la conséquence de cette pauvreté
que de ne trouver à chaque époque que certains styles dominants.
Et qu'on dit, par paresse et suffisance et sans doute nécessité d'agir,
être les bons.

21 janvier 2008

C'est le printemps qui s'annonce.
Avec le rougeoiement des branches.
Avec sa luminosité.
Une grande paix m'envahit.
Comme la fin d'une multitude de problèmes
qui se règlent les uns après les autres.
Mais comme le temps passe vite maintenant!

J'avais l'impression que cette année allait être aussi longue
qu'insurmontable.
J'ai finalement signé, pour début avril,
le contrat pour le pieutage de la façade.
À mon grand soulagement, il n'y aura pas à défaire le mur de pierre,
ce qui aurait doublé les coûts.
Je prépare aussi mon testament devant notaire.
Avec l'ouverture d'un coffret de sécurité à la banque
pour y déposer le DVD de mon JOURNAL.
J'y ajouterai les clés et autres informations sur ma maison
pour la succession.
Le hasard des disponibilités en coffret de sécurité m'a conduit
dans ce palais de verre, siège social de la Banque Laurentienne,
av. McGill College.

22 janvier 2008

L'argent change les hommes énormément.
Il faut nous défaire de l'idéalisation romantique du clochard
libre et heureux en marge de la société.
Il n'y a de liberté possible que dans le cadre d'une Institution.
En prenant conscience des itinérants,
j'étais sous l'impression d'un laisser-aller social.
Mais l'histoire du vagabondage démontre que nos sociétés occidentales
ont progressées dans l'aide apportée à la misère.
Au Moyen Âge, c'était presque la moitié des populations des villes
qui vivait dans la rue.
Ce que je vois n'est plus qu'un résidu qui échappe aux mesures sociales:
bien-être, assurance chômage, recyclage de la main d'oeuvre,
maisons de fous, pensions de vieillesse et quoi encore.
Mais reste à faire pour les mutilés sociaux,
dans ces degrés de misère que la société n'a pas prévus.
D'autres centres d'apprentissage, d'autres formes de tutelle,
d'autres possibilités de départ.
Beaucoup d'argent donc qu'on gaspille ailleurs, et surtout à la guerre.

Notre système économique est encore hostile à toute promesse de sécurité.
Le sujet des clochards me touche peut-être
parce que j'ai été près d'être l'un d'eux.
À l'époque de *Allez Chier* j'avais atteint mes limites de survie.
J'allais bientôt me clochardiser.
Est-ce le hasard, ou est-ce une férocité intérieure, une agressivité
particulière, qui m'a fait m'en sortir avec Monique Cloutier et sa fille.
Je ne saurai jamais.

Nos théories ont le défaut des dénominateurs communs.
Elles mettent en relief des lignes de force.
Mais l'exercice de tous les jours nous montre
qu'il n'y a de compréhension, en tout, qu'existentielle.
Les grandes lignes n'existent que dans les livres
pour des approches globales, arrivistes et punitives.
Les statistiques leur rajoutent du conformisme.

LE CLOCHARD de Alexandre Vexliard ouvre sur du concret.
Que de vies lourdes et tristes! Que de misère difficilement gérable.
Et que tous ces misérables se reproduisent librement, inconsciemment,
fait aussi partie de cette misère qui n'a pas encore de solution.
Le clochard, en plus d'être un exclu du salariat,
est une forme dégradée de la pauvreté.
Les mêmes problèmes, chez les rentiers, sont atténués par l'appareil social
qui les protège, qui leur donne d'autres possibilités de départ.
Dans notre société, l'individu n'est pas armé pour se tirer d'affaire seul,
sans une assistance des Institutions.
Nous devons, pour survivre, nous fondre dans une Institution.
L'individu seul n'atteint plus l'autarcie.
La prospérité individuelle ne peut découler que d'une approche collective.
Nous avons tous besoin d'être institutionnalisés.
L'homme ne prend contact avec lui-même
qu'à travers le milieu social où il évolue.
La personnalité, dans nos sociétés d'accumulation,
est structurée par les besoins.

Une organisation sociale
doit avoir pour tâche la satisfaction des besoins de tous.
La solution ne peut être individuelle.
Il est relativement facile pour un particulier de prendre en charge
un chat abandonné.
Jamais un itinérant.
La solution ne peut être que collective.
Mais, s'il y a eu péniblement progrès,
il est vrai que tout recommence à ralentir.
Avec l'appauvrissement relatif des pays riches,
avec la fin de l'apartheid blanc, la pauvreté du tiers monde,
se répandant partout, risque d'avoir un effet tsunami sur nos protections.
Nous risquons de revenir à des conditions mondiales
ressemblant à celles du Moyen Âge.

23 janvier 2008

Nous devons vivre sous la tutelle d'une Institution.
Nous y développons ce qui est notre masque,
ce qui fera que nous serons, pour autrui, quelqu'un.
C'est en autant que je me confonds avec un masque connu
que je peux être socialement quelqu'un.
La pauvreté est réduite à des rôles résiduels.

1 février 2008

C'est de *l'amour idéal* dont nous avons toujours la nostalgie.
D'un amour à l'autre, nous accumulons l'échec de la réalité.
Mais le mythe porteur poursuit ses ravages.
Comme la persistance du mythe de Dieu chez le nouvel athée.
Un deuil.
Comme un membre coupé dont le souvenir revient toujours.
Et pourtant il n'y avait en cette croyance rien de physique.
Que de l'habitude longuement acquise.

2 février 2008

«Je ne sais si le monde a vu encore un pareil spectacle,
celui de l'égoïsme remplaçant toutes les vertus qui étaient regardées
comme la sauvegarde des sociétés».
Delacroix, JOURNAL, 22 mai 1847.

L'énoncé surprend.
Comme si les vertus avaient déjà sauvegardé nos sociétés!
C'est plutôt l'égoïsme de chacun,
revêtu sous les oripeaux moraux de chaque époque, qui fonde nos sociétés.
C'est le beau langage qui nous évite de nous confronter.
Qu'y a-t-il de plus égoïste qu'un croyant
qui veut convertir l'univers à son Dieu?
Qu'y a-t-il de plus égoïste qu'une mère qui défend sa portée?
Qu'y a-t-il de plus égoïste que la volonté de vivre de chacun d'entre nous?
Rien ne vient gentiment, mais toujours de notre férocité de vivre.
C'est parce que chacun se ment à lui-même
que chacun se qualifie de vertueux.
C'est parce que chaque société contraint à des retenues
que chacun se met au pas d'une vertu.
La société égoïste
n'est qu'une société sans la fabulation du discours religieux.
La question de Delacroix
se résume à ce que serait une société sans religion.
Une société enfin fondée sur nos besoins.

3 février 2008

Fini le ménage! Il y a des fins de journées où la passion me prend...
Où j'ai besoin de me laisser aller au mythe de l'amour.
J'imagine alors m'en trouver une vieille cochonne.
Ça me prend comme un besoin de grossir et d'aller m'y frotter.
Je ne peux alors résister à l'envie d'aller m'acheter des DVD pornos.
Dégonflement de l'extase par une dose massive d'excitants à peu de frais.
Le *démon* des religions
n'est autre que la vie dans ses plus troubles profondeurs.
L'incontournable pulsion de rééquilibrage.

4 février 2008

Nous avons besoin, pour nous réaliser, d'avoir des hallucinations.
La gloire pour l'un. L'argent pour l'autre. L'amour pour tous.
Heureusement, après toutes ces crises,
la vieillesse ramène au bien-être des évidences.

5 février 2008

Les gens de morales ont toujours accusé les jouisseurs de vilenie.
Mais ce sont les gens de rigueur qui font le crime.
C'est par la rigidité de leur système que *l'inconduite* existe.
Il n'y a ni mal ni bien en soi.
Que des échelles graduées d'attitudes.
Et des discriminations.

6 février 2008

Vivant toujours seul, j'en arrive à me perdre dans le calendrier.
Problème de vieux solitaire.
Donc vivre avec méthode.
Je rature chaque matin la date de la veille sur mon calendrier.

7 février 2008

J'ai commis, dans ma vie, une grave erreur.
Je ne me suis pas aimé.
Je demandais toujours à quelqu'un d'autre de m'aimer.
J'ai voulu être ceci, puis cela.
J'ai voulu paraître surtout.
Paraître plus fin que les autres.
Comme s'il y avait là quelque chose à gagner.

Je regarde mes mains.
Vieilles maintenant.
Avec leurs veines gonflées.
Vieilles servantes toujours tenues à l'écart
dans le déroulement des grandes cérémonies.
Je regarde mes mains.
C'est avec elles maintenant que je dois apprendre à mourir.

9 février 2008

La force d'une société est de faire coïncider les égoïsmes.
Des étourneaux viennent se réchauffer l'hiver
au-dessus de la sortie de cheminée de mes garages.
J'ai posé une grille sur laquelle ils se posent maintenant
sans risquer de tomber à l'intérieur.
Chose qui se produisait immanquablement chaque printemps,
comme attirés par l'odeur sucrée des floraisons.
Je les retrouvais s'ébrouant dans le placard à cannabis!
Mon égoïsme était d'éviter leur entrée dans la cheminée.
Par la pose d'une grille, je suis satisfait, et eux aussi... sans le savoir.

11 février 2008

Après le grand ménage de la maison, c'est au tour des garages!
Encore l'équivalent d'un petit camion de choses à évacuer.
Des... *au cas où j'en aurais besoin.*
Des planches, des longues, des petites.
Une centaine de boîtes de bois sec que je taillerai prêt à brûler
dans les poêles à bois de Mireille Baillargeon à la campagne.
C'est aussi 15 caisses de journaux accumulés (*Québec Presse, Le Jour*).
Des journaux qui, à l'époque, signifiaient.
Mais dont il ne reste aujourd'hui qu'une partisanerie jaunie.
Et quoi encore! Comme si j'allais en avoir besoin.
Vider. Préparer lentement mon évacuation.
Il en restera toujours trop pour la succession.

12 février 2008

L'enrichissement commence avec l'accumulation de valeurs symboliques.
Servant à l'installation d'habitudes à la rétention.
Le pauvre fait son entrée dans la richesse
en refermant pour la première fois la porte bancale de son bidonville.
Mais à mon niveau, il faut apprendre à élaguer.

13 février 2008

J'ai pelleté trop longtemps.
Je me suis gelé un peu les mains.
Je me suis mis à pleurer doucement.
En me caressant les mains.
Cette énorme tristesse qui me vient du fait de devoir m'en aller...

14 février 2008

Le but de ma conscience est de me rendre la vie heureuse.
De m'inventer un territoire à ma satisfaction.
Parce que toute idéologie n'a de *vérité* qu'à son époque,
parce que toute pensée date nécessairement, et à cause de cela justement,
le but de ma conscience est tout simplement de m'aider
à me trouver une vie confortable.
Le reste n'est que mondanités.
J'ai à relire aujourd'hui mon JOURNAL pour m'aider à ne plus désirer
ce qui me nie.

15 février 2008

Quand j'ouvre ma porte, la *vérité* est là qui m'attend.
La *force des choses* dans laquelle je suis né
est là bien pensante chez tous les gens que je rencontre.
Prudence et politesse.
Et je rentre chez moi pour me reposer de cette trop forte rigidité.

16 février 2008

Mai 68 fut la révolte d'une jeunesse occidentale
démographiquement débordante, mais incapable d'intégrisme.
Parce qu'instruite, non religieuse, consciente d'être riche et blanche,
et de ce fait hésitante.
Les vrais changements sociaux ne sont qu'intégristes.
L'invasion de l'informatique depuis 1980.
Jadis, l'intégrisme était religieux ou culturel.
Aujourd'hui, il est technique.

18 février 2008

En lisant des journaux intimes, j'apprends des règles d'écriture.
Il faut introduire un journal.
Il faut y incorporer les documents: lettres, photos.
Il faut sans cesse y tenir à jour sa biographie.
Il faut le rendre complet par lui-même.
Sinon cela suppose de devoir lire en parallèle une biographie
qui donne les clefs, et qui dans la plupart des cas ne viendra pas.
Parce qu'utiliser l'écriture,
c'est nécessairement écrire possiblement à autrui.
Sinon, un simple calendrier quotidiennement annoté suffit.
Ce que nous sommes, nous ne le concevons généralement pas clairement.
Mais à force d'écrire dans un journal, nous le répétons.
Ainsi Delacroix ne cesse de redire qu'il a été dîné, soupé, enfin mangé,
et que son estomac...
Jamais il ne dit qu'il est gourmand, voire goinfre.
Gide, de son côté, semble continuellement tourné vers lui-même,
jusqu'à aimer se regarder écrire dans un miroir et toujours à se plaindre
d'un malaise, un peu comme une grande folle qu'il est.

19 février 2008

J'ai fermé l'avenir.
Je vis en retrouvant les traces de mon passé.
Toutes ces petites figurines que sont devenus pour moi
les gens dont je parle, j'ai essayé de bien les rendre.
Même s'il n'y a jamais beaucoup de réalité dans nos perceptions.
J'oserais dire: dans notre réalité.

LA MARCHE À L'AMOUR. (À Gaston Miron...)
Mon amour.
Maman.
Maman Mena.
Evelyne.
Louise.
Pauline.
Lise.
Hélène.
Monique.
Mireille.
Et chaque fois tu te présentais autrement.
Et sous chaque nom, la même caresse.
Toi qui fus maintes fois ma mère.
Moi qui, loin de toi, m'en vais maintenant mourir.
(Façon de voir...)

24 février 2008

J'ai commencé à démonter le mur de mes manuscrits.
À tout trier et emboîter définitivement.
Comme un deuil.
Le cercueil que je m'offre.
Dans l'espoir d'un refuge dans quelque fond de bibliothèque.

28 février 2008

Je me lève dès 3 heures du matin, déjeune,
prends un café en lisant une heure au salon.
Puis je monte travailler à l'emboîtage de mon JOURNAL.
J'aime vivre ainsi dans le silence de la nuit.
Sans bruits d'automobiles.
Sans risque d'être dérangé par une sonnerie.
Comme dans une maison au fond des bois.
Avec l'avantage de n'y être pas.

1 mars 2008

Je me nettoie avec une certaine tristesse.
Je me débarrasse lentement des résidus de mon passé.
Comme ces plaques d'imprimerie offset de Sexus 3 datant de 1968.
Je détruis des réalités.
Je me retranche dans des symboles.
Comme ce journal.
Donnant l'illusion d'exister.
Ou d'avoir existé.
Ou de pouvoir encore exister.
Une impossibilité.
Mais la volonté d'essayer.
Contre toute évidence.
De rester en mémoire.
Cause perdue.
Que je ne veux pourtant pas entendre.
Je sais pourtant.
C'est ma mémoire même qui, en s'effaçant, m'efface depuis toujours avec elle.
Cause perdue.
Comme d'essayer de parler véritablement à quelqu'un.
Comme jadis d'essayer de parler à un dieu.
Mais quel horrible démon ce serait s'il existait!
Nous obliger à tuer pour vivre.
Et nous faire mourir après tant d'efforts.
Saloperie.
Je n'aurais jamais fait si cruellement avec le pire de mes ennemis.
J'aurais bien aimé comprendre ce qui nous arrive.
Personne ne sait.
La majorité s'enferme dans une croyance infatuée.

2 mars 2008

Il y a impossibilité d'astreindre les croyants à la modernité laïque.
Ils ont la vérité.
Ils n'accepteront jamais de la garder pour eux.
Lorsque je dis: "à chacun sa liberté de penser",
je les réduis à ne pas avoir la vérité.
Un intégriste religieux me fera nécessairement la guerre.
Ils doivent être traités comme le sont les fous.
Depuis 50 ans, je les regarde s'entre-tuer à la télévision.
De toute ma vie je ne les ai vus que l'arme à la main.
Comme une épidémie.

3 mars 2008

Le sage est celui qui est un peu moins con que les autres.
Qui ne s'est pas laissé prendre par certains conformismes.
Qui jouit de ce privilège qu'il s'est donné à lui-même.
Les philosophes d'hier, plus ou moins issus des classes dominantes,
ont défini la sagesse dans le respect des lois,
dans le respect de l'ordre dominant.
Alors que la sagesse du plus grand nombre serait de s'en méfier.

4 mars 2008

Les médias se vendent mal.
Les éditeurs les donnent sur la rue
pour ne pas perdre un marché de plus en plus saturé.
Les livres subissent le même sort.
Il y a 50 ans, Gaston Miron de l'Hexagone vendait à 1000 exemplaires.
Le Noroît d'aujourd'hui en écoule à peine 100.
Donc.
Oui donc voilà donc pourquoi j'ai fait mon testament comme je l'ai fait.
Non pas que les gens ne s'intéressent plus à l'écrit.
Mais ils sont gavés.

Il est devenu presque impossible d'arrêter l'attention sur son produit
à moins que de le répandre en le donnant.
La probabilité est que sur 1000 personnes approchées,
il s'en trouvera 100 d'intéressés,
et parmi celles-ci, probablement 10 qui me liront sérieusement.
C'est à peu près tout ce que je peux espérer.

5 mars 2008

Il neige encore.
Et l'immense armada de tracteurs pousse la neige
pour dégager les routes en totalité.
Il y a quelque chose d'abruti dans cette civilisation guerrière
maintenant recyclée dans l'automobile.

6 mars 2008

Le plaisir d'une maison chaude.
Je me fais lentement à l'idée
que ma succession ne sera pas réellement *ma* succession.
Mais la suite des choses.
Que ma maison sera vendue.
Et que tous mes efforts seront oubliés.

7 mars 2008

Delacroix dit bien la nécessité de la solitude.
La solitude seule, et la sécurité dans la solitude,
permettent d'entreprendre et d'achever.
3 novembre 1854.

Un grand amour de son occupation, une vie somme toute simple,
et de célibataire satisfait de l'être.

8 mars 2008

Une bonne partie du malheur humain vient peut-être du langage lui-même.
Étant *collectif*, il suppose toujours la réplique d'autrui.
Il est difficilement limitable à soi.
Cet étrange besoin que nous avons de nous dire, de nous confesser.
Tous les journaux intimes
témoignent d'une même volonté d'être affectueusement entendu.
De même en est-il dans le langage amoureux qui n'est qu'approbations.
Et dans le langage avec Dieu qui, étrangement, de lui-même
ne contredirait jamais notre bonne volonté de nous croire bons.
Tout langage qui n'est pas technique ou d'affaires
est nécessairement biaisé.
Apprendre à regarder, entendre, toucher,
en évitant systématiquement la montée du moindre mot.

11 mars 2008

Nous vivons dans la première civilisation technique de notre histoire.
Une véritable secte.
Avec ses cultes obligés: électricité, télévision, cellulaire, informatique,
signaux routiers, normes de construction, etc., etc.
Avec, comme prérequis pour chacun,
des relations sociales d'abord basées sur la spécialisation.
L'on ne parle au travail ni d'amour ni de religion.
Telle est la véritable croyance dans laquelle nous vivons tous,
chrétiens, musulmans, athées, etc.
L'amour et la religion sont en train de s'effacer de notre fonctionnement
de tous les jours.
En cela tous les romans d'amour d'aujourd'hui iront rejoindre au dépotoir
les milliers de vies de saints qui les ont précédés.
L'amour chez nous est devenu un sentiment d'ordre récréatif.
Après sa journée de travail, libéré pour la soirée,
chacun va reniflant le cul des autres en espérant y placer le sien.
Mais nos premiers devoirs sont ailleurs.

De même en est-il de nos sentiments religieux
qui sont d'un ordre circonstanciel.
L'on ira s'agenouiller à l'église pour des circonstances exceptionnelles,
funéraires surtout.
Le cul est devenu l'amour.
Et la mort, le rappel de dieu.
Mais le langage demeure structuré par notre passé d'amour et de religion.
Lorsque nous parlons, nous disons encore ce que nous ne pratiquons plus.
Nous affichons des valeurs qui n'en sont plus.

15 mars 2008

Un voisin revient de voir mourir son père.
Le même qui avait dû faire euthanasier son chien.
Il me contait avoir assisté son père, durant plusieurs nuits,
en lui tenant la main.
Seul langage qui leur restait.
Jusqu'à l'instant où il ne sentit plus aucune vibration.
Je n'ai connu personne de cette délicatesse.
L'amour véritable ne peut être autre chose.
Ce n'est que dans ces circonstances
qu'un héritage est un transfert de valeurs.
Le reste n'est que grossier déblayage.

16 mars 2008

Je me suis défait d'un dossier sur les milliardaires et les multinationales.
Je sors de cet empoussièrement de vieux journaux
avec un net sentiment d'échec.
Je suis si ridiculement pauvre!
Il me semble que j'aurais été capable, comme eux,
de gérer de grandes choses.
Il me semble que leur vie fut tellement plus belle que la mienne.
Exercice d'humiliation
que les médias des riches nous font massivement subir...

Les diplômés, eux aussi, ne s'aperçoivent pas dans quel mépris
ils tiennent les gens auxquels ils doivent faire appel.
D'autant qu'ils sont manchots, d'autant ils traitent de haut.
J'étais de ceux-là.
Mon voisin avocat aussi.
Depuis qu'il ne traine plus son ouvrier avec lui, il fait lui-même.
Nous avons appris sur le tas.
Nous venons de l'autre classe abominablement méprisante: les instruits.
De toute manière, à un certain moment de notre vie, il nous faut arrêter.
Il faut *choisir* de se satisfaire là où on est arrivé.

17 mars 2008

Cannabis.
Je reviens à mes gros pots de 8``.
Après le germoir, après le placard, je transplanterai à nouveau à la cave.
Il est sans doute nécessaire, lors d'une transplantation,
que toutes les racines aient immédiatement accès à la nouvelle terre.
Et c'est sans doute à cause de cela que l'usage de pots identiques,
mais perforés par le fond, ne donne pas.
Les racines n'on pas le temps ou le flair de faire leur chemin
jusqu'au fond.
L'effort était moindre.
Mais la récolte stagne.

23 mars 2008

Je suis bien ici.
Dans le soleil du matin.
Dans ce printemps qui revient.
Je suis bien dans l'ordre illusoire
que me donnent les vieilleries de mon passé.
Depuis deux mois, je n'en finis plus de nettoyer, classer, recycler.
Comme si j'essayais de me résumer.
J'essaie de ne laisser après moi que ce qui est facilement assimilable.

Je suis seul.
De plus en plus seul.
Immensément seul.
Et je ne veux plus revenir aux relations illusoires.
Sauf pour affaires, je n'ai peut-être jamais pu parler à des êtres réels.
Je n'ai peut-être toujours parlé qu'à des êtres rêvés.
Nous rêvons tous que quelqu'un nous entende.
Mais nous savons tous que nous ne voulons pas entendre.
D'ailleurs le pourrions-nous?

24 mars 2008

Je suis bien.
D'autant que je me compare aux autres vieux que je connais...
Non par plaisir.
Bien que la méchanceté y soit.
Georges Raby, 72 ans, locataire.
U n beau petit logement pas cher.
Que le nouveau propriétaire voudrait bien reprendre...
Alain Cognard et sa Dominique Charron, de mon âge, qui,
depuis trois ans, essaient en vain de vendre leur maison unifamiliale
devant le Parc Lafontaine.
Près d'un million.
Beaucoup, beaucoup trop cher.
Mais ils s'accrochent.
Sans doute par dettes et nécessité.
Et la liste pourrait continuer.
La vie des vieux ne semble pas facile.

25 mars 2008

Il faut apprendre à se parler à soi-même.
À vivre avec soi comme avec un autre.
Dans l'immédiateté du langage intérieur.

27 mars 2008

Il y a des limites à laisser à la bêtise le droit de s'exprimer!
Il y a des limites à leur laisser dire n'importe quoi sous couvert de religion.
Ils vont partout répandant leur haine,
criant leurs invectives contre tout ce qui contredit leurs dogmes.
Ces gens de religion sont une grande partie de nos malheurs.
Après avoir dû nous battre contre eux
pour notre droit de penser,
pour notre droit de vivre notre sexualité,
pour notre droit à l'avortement,
pour notre droit de refuser le mariage,
pour notre droit de jouir,
pour notre droit aux drogues,
il nous faudra encore nous battre contre eux
pour notre simple droit de mourir selon notre entendement!
Leur langage de bonté et de perfection
n'est qu'une incitation foncière au mépris et à la méchanceté.
Et voilà qu'un évêque espagnol en rajoute en proclamant que Jésus
est mort dignement sans soin palliatif.
Il aurait dû être immédiatement arrêté et traduit en justice
pour incitation à la violence.
Ce genre de discours sous couvert de religion doit être interdit.
L'esprit chrétien est essentiellement répressif.
Se scandalisant toujours, il veut partout sévir et ramener à son ordre.

28 mars 2008

Notre langage ne peut être que passéiste.
Il dit d'où nous venons.
Au mieux peut-il être marqueur de crans d'arrêt cristallisant nos étapes.
Mais toujours il porte l'ombre de notre passé dans le présent.
Et bien peu d'ouvertures.
De sorte que de nouvelles perceptions
ne trouvent qu'en d'autres langages leur énoncé.

29 mars 2008

À 71 ans, après la mort de sa femme, le 9 septembre 1940,
André Gide avoue enfin dans son JOURNAL:
“Ah! quel bon Mentor je serais aujourd’hui pour celui que j’étais dans ma jeunesse! Comme je saurais bien me pousser à bout! Si je m’étais écouté (j’entends: le moi d’avant-hier écoutant celui d’aujourd’hui), j’aurais fait quatre tours du monde... et je ne me serais pas marié. En écrivant ces mots, j’en tremble comme d’une impiété”.

Mais il n’apprend pas...
Il y a dans son JOURNAL
autant de suppressions que de manques précis d’orientation.
Ce grand dada qui joue durant des heures sur son piano, n’aime pas.
Même dans ses aveux les plus francs, il sonne faux.
Il pue la chrétienté.
Et c’est là, pour moi, la portée de ses écrits.
Bien qu’à la fin...

30 mars 2008

L’égoïsme absolu est le seul comportement raisonnable.
Ce sont les relations économiques qui créent les relations sociales.
Le rôle des organisations est d’établir des politesses.
Le reste est religion.

31 mars 2008

Il y a dans ma vision du monde un manque continuel de vitalité.
Une déficience physique de naissance.
Comme un léger essoufflement.
Comme une nostalgie m'advenant au coeur même du désir.
La vie ne peut être que foncièrement délirante.
J'ai souvenir que ma grand-mère Mena était heureuse.
Elle s'amusait de tout. Elle priait Dieu comme elle respirait.
Et elle respirait comme si elle s'en allait vers Dieu.
Je n'ai jamais senti chez elle d'ennui.
Elle avait toujours à faire. Elle s'affairait jusqu'à fatigue.
Puis s'endormait dans sa berceuse en priant encore.
C'est le seul exemple heureux que je retiens de ma famille.
Je me regarde dans mon miroir lentement me rider comme elle.

1 avril 2008

Je relis LA VÉRITABLE HISTOIRE DU FLQ de Claude Savoie.
Nous étions une génération d'incompétents nouvellement instruits.

2 avril 2008

L'idéal chrétien avait séparé la vie de moine de celle de la vie de couple.
Mais tétant toutes deux à la mamelle de l'amour.
Contrairement aux relations basées sur les besoins,
les relations d'amour reposaient sur un mythe pouvant devenir destructeur.

4 avril 2008

Il neige encore en avril. Une odeur d'enfance.
Une odeur d'avant la sexualité.
Tout en moi délirait alors vers cette odeur.
C'était le temps de l'affectivité entière.
D'avant le partage sexuel avec autrui.

5 avril 2008

J'aime entendre le tic tac de l'horloge dans le silence de la nuit.
Il y avait dans mon enfance en Gaspésie, des horloges à pendule
qui marquaient ainsi le temps de leur régularité rassurante.
J'aime ainsi vivre ma vie, m'affairant lentement.
D'un tic à un tac, d'un autre tic à un autre tac.
Et qui, à la longue, tisse le bonheur d'exister.

7-8-9 avril 2008

Malgré l'accumulation de neige, première journée de pieutage.
Creusage et début d'installation des sabots sous la fondation de pierres.
Insérage d'un premier pieu de fer 6``x6`` de 32 pieds, jusqu'au roc.
Deuxième jour: le reste des pieux!
Le tout rattaché ensemble dans une longrine en béton armé.
Troisième jour: décoffrage, remblayage, reçimentage...

11 avril 2008

J'ai fait, depuis un an, plus de progrès sur ma maison que depuis cinq ans.
Le fait d'être seul
me pousse continuellement à prendre plaisir à des activités.
Avec Mireille Baillargeon,
je passais de longues heures à marcher de long en large à attendre.
Qu'elle arrive de trottiner.
Que ce soit l'heure de préparer à souper.
Ou que çi.
Ou que ça qui toujours me distrayait de me concentrer ailleurs.
Vivre seul me laisse absolument à mon propre rythme.
Je n'arrête pas.
Sinon par petites ponctuations brèves qui sont les miennes.

14 avril 2008

Je vois soudain que *Mimine* ne va pas bien.
On dirait que son train arrière veut paralyser.
J'ai senti soudain à quel point je me suis attaché à lui.
Je regardais son museau frémir et j'ai eu le goût de l'embrasser.
J'ai senti qu'un jour ou l'autre la mort nous brisera.
C'est comme si, depuis un an, nous vivions dans une éternité heureuse.
Il est monté péniblement sur le lit.
Je me suis allongé près de lui.
Pendant une heure il a sommeillé la tête sur mon bras.
Puis il s'est réinstallé seul sur son oreiller.
Ce matin les choses semblent aller mieux.
Mais je demeure inquiet.
Bien que j'aimerais qu'il meure avant moi.
Pour éviter de le laisser seul à lui-même pendant combien de temps
avant qu'on découvre mon décès.
C'est comme si, parfois, j'avais hâte d'en finir
avec toutes ces prolongations...
J'ai toujours surmonté mes malheurs en les transposant, comme ici,
dans mon journal.
Comme si écrire me permettait de circonscrire les dégâts.

16 avril 2008

Finalement signé devant notaire mon testament.
L'obligation de déposer $25,000 en fiducie chez un notaire
pour l'édition de mon journal m'assure d'un passage obligé
contre les nonchalances probables de la succession.

TESTAMENT DE YVAN MORNARD

L'AN DEUX MILE HUIT

Le SEIZE (16) avril

DEVANT Me Jocelyn Lozeau, notaire à Montréel, Province de Québec, Canada. Assisté de Claire Parisée Bouillon, saisie de données, domiciliée au 36 Avenue de l'Âtre, St-Luc, province de Québec, J2W 1B5, témoin requis aux fins des présentes.

COMPARAIT:
MORNARD Yvan, domicilié au 3960 Parc Lafontaine à Montréal, Province de Québec, H2L 3M7, né le trente et un (31) mai mil neuf cent quarante-deux (1942), numéro d'assurance sociale 206 171 068;
LEQUEL fait son testament comme suit:

ARTICLE 1 RÉVOCATION
Je révoque toutes dispositions testamentaires antérieures au présent testament.

ARTICLE 2 DISPOSITIONS FUNÉRAIRES
Sauf disposition contraire de ma part, je laisse à la discrétion de mon liquidateur le soin de mes funérailles en leur demandant toutefois de respecter mon désir que je sois incinéré aux conditions et coûts minima d'un crématorium. Qu'aucune cérémonie religieuse n'ait lieu et que mes cendres accompagnent mes manuscrits.

ARTICLE 3 LEGS PARTICULIER
Je lègue, à titre particulier, tous mes livres à Mireille Baillargeon, si elle vit encore à mon décès et si elle accepte de les prendre et de les déménager.
Vous pouvez la rejoindre au 486, 3ième Rang Est, St-Joachim de Shefford, 1-450-539-3552.

ARTICLE 4 LEGS FIDUCIAIRE
Je lègue une somme de VINGT-CINQ MILLE DOLLARS (25 000,00 $) (ci-après appelés "BIENS EN FIDUCIE") pour qu'ils soient transférés dans un patrimoine fiduciaire autonome et distinct que je constitue aux termes du présent legs pour les fins ci-après mentionnées au paragraphe AFFECTATION.
Mon fiduciaire ci-après désigné pour agir à cette charge pour la présente fiducie (ci-après appelé "mon fiduciaire") aura, dès son acceptation, l'entière responsabilité de faire en sorte que mes volontés ci-après mentionnées soient respectées jusqu'à la complète exécution de mes volontés ci-après prévues au paragraphe "AFFECTATION".
Pour ce faire, mon liquidateur devra obligatoirement déposer ladite somme de VINGT-CINQ MILLE DOLLARS (25 000,00 $), dans le compte de Me Marie-Pier Lévis, notaire, ci-après nommée "notaire désigné", ayant actuellement son bureau au 1030 rue Cherrier, bureau 310 en la ville de Montréal, province de Québec, H2L 1H9.
À défaut d'agir de Me Marie-Pier Lévis, notaire, le notaire qui sera cessionnaire du greffe de Me Jocelyn Lozeau, notaire, sera le notaire désigné dont les services professionnels devront être retenus pour le dépôt en fidéicommis de ladite somme et paiement des déboursés ci-après prévus au paragraphe "AFFECTATION".
À défaut d'un notaire désigné, tel que ci-dessus prévu, mon liquidateur et fiduciaire devront s'entendre pour choisir un nouveau notaire désigné.
Tous déboursés pour la réalisation de mes volontés, tels que décrits à l'Article 6 ci-après, devront être acquittés par le notaire désigné, à même son compte en fidéicommis.

ARTICLE 5 LEGS RÉSIDUAIRE

Je lègue le résidu de tous mes biens meubles et immeubles que je laisserai à mon décès, y compris le produit des polices d'assurance sur ma vie sans bénéficiaire désigné, à mon neveu, Alexandre Dumais, que j'institue mon seul légataire universel résiduaire. Vous pouvez le rejoindre par sa mère Germaine Mornard, 488 Fairfield, Greenfield Park, 450-923-0969.

En cas de prédécès, de décès simultané ou si pour une raison quelconque mon neveu, Alexandre Dumais, fait défaut de me succéder pour quelque cause que ce soit, je lègue le résidu de tous mes biens meubles et immeubles que je laisserai à mon décès, y compris le produit des polices d'assurance sur ma vie sans bénéficiaire désigné, à mes deux (2) neveux, Nicolas Dumais et Guillaume Dumais, frères de Alexandre Dumais, en parts égales entre eux, que j'institue mes légataires universels résiduaires. Vous pouvez les rejoindre par leur mère Germaine Mornard, 488 Fairfield, Greenfield Park, 450-923-0969.

Parmi les legs résiduaires ci-dessus se trouvent entre autres:

- les droits sur mes écrits (dans l'hypothèse qu'un éditeur accepte de continuer leur mise-en-marché);
- les droits sur mes manuscrits (qui pourraient être vendus soit à la Bibliothèque Nationale du Québec - dispense d'impôt, soit à la Bibliothèque de Canada).

RICHARD GINGRAS, Librairie Le Chercheur de Trésors, 1339 Ontario Est, Montréal, 514-597-2520, devrait d'ailleurs être consulté pour l'évaluation des manuscrits telle que demandée par la Bibliothèque Nationale du Québec.

Mes manuscrits sont présentement archivés au 3960 Parc Lafontaine dans 18 boîtes de rangement en plastique de couleur noire, format 18x5x11.

ARTICLE 6 AFFECTATION

Les biens en fiducie seront affectés pour les fins suivantes:

- faire reproduire mon JOURNAL à 1000 copies sur DVD, tel que laissé à cette fin à ma mort dans un coffret de sûreté détenu à la Banque Laurentienne du Canada, située au 1981 avenue McGill College, Montréal, numéro de succursale 7, coffret numéro 1715, en PDF ACROBAT sur un seul DVD. Pour ce faire vous pouvez contacter Mario Ducharme, Production M.D. 1256 University, suite 501, Montréal, 514-990-1261 ou toute autre entreprise se spécialisant dans la duplication commerciale de DVD ainsi que dans leur emballage pour la mise-en-marché.

Mon coffret de sécurité devra obligatoirement être ouvert en présence de mon fiduciaire et mon liquidateur. Mon liquidateur y trouvera pour lui: mes titres de propriétés, une copie de toutes les clés et un guide de gestion de l'immeuble, ainsi qu'une copie du DVD. Mon fiduciaire y trouvera une autre copie identique du DVD pour fin d'exécuter son mandat.

- faire le dépôt légal conformément à mes instructions laissées à mon fiduciaire dans une enveloppe jointe à l'original de mon présent testament;
- de ces 1000 exemplaires, quelques 700 devront être expédiés par la poste (gratuitement) aux membres de l'Union des Écrivains du Québec (UNEQ) en excluant les membres adhérents, associés et d'honneur. Veuillez obtenir discrètement le dernier bottin de l'UNEQ pour établir la liste des adresses à date. Les autres exemplaires restant seront distribués à la discrétion de mon neveu, Alexandre Dumais.
- acquitter les honoraires de mon fiduciaire et du notaire désigné, tel que ci-après prévu à l'article 12.
- le cas échéant, remettre tout résidu à mon légataire universel résiduaire ci-dessus mentionné;

ARTICLE 7 FIN DE LA FIDUCIE

La fiducie prendra fin lorsque toutes mes volontés auront été exécutées.

ARTICLE 8 DÉSIGNATION DE FIDUCIAIRE

Je désigne YVON BOUCHER que vous pouvez rejoindre au 4378 Drolet, Montréal, 514-288-5519 ou chez GUÉRIN éditeur, 4501 Drolet à Montréal, 514-842-3481, ci-après nommé “MON FIDUCIAIRE”, pour qu’il veille à l’affectation et à l’administrtion de la fiducie constituée.

Au cas de décès, refus, démission, incapacité légale d’agir de mon fiduciaire ci-dessus désigné, je lui substitue RICHARD GINGRAS, que vous pouvez rejoindre à la Librairie Le Chercheur de Trésors, 1339 Ontario Est, Montréal, 514-597-2529, avec les mêmes pouvoirs.

Au cas de décès, refus, démission, incapacité légale d’agir de mon fiduciaire ci-dessus désigné, je demande à GUÉRIN ÉDITEUR de bien vouloir recommander un de leur contractuel à cette fin.

À défaut de remplaçant, s’il y a lieu, le remplacement pourra être fait par le tribunal, sur requête d’un intéressé.

Toute démission et tout remplacement devra être constaté sous forme notariée et les frais y afférents seront à la charge de ma fiducie.

ARTICLE 9 POUVOIRS DU FIDUCIAIRE

Mon fiduciaire sera chargé de la pleine administration des biens en fiducie avec, en outre, tous les pouvoirs ci-après prévus pour mon liquidateur.

ARTICLE 10 RÈGLES DE CONDUITE DU FIDUCIAIRE

Mon fiduciaire aura l’obligation de voir à la réalisation de l’affectation des biens en fiducie.

Il ne sera pas tenu de souscrire une assurance ni de fournir une sûreté pour garantir l’exécution de ses obligations.

ARTICLE 11 RAPPORTS DU FIDUCIAIRE

Mon fiduciaire devra rendre compte à mon liquidateur, de la gestion des sommes déboursés par l’entremise du notaire désigné.

En cas de démission d’un fiduciaire, il devra fournir, à mon liquidateur, une reddition de compte sous forme notariée.

ARTICLE 12 RÉMUNÉRATION DU FIDUCIAIRE

Mon fiduciaire aura droit au remboursement de ses dépenses encourrues dans l’exercice de ses fonctions et à une rémunération de CINQ MILLE DOLLARS (5 000,00 $) qui lui sera versée à même la somme de 25 000,00 $ léguée en fiducie.

Le notaire désigné qui aura la charge de gérer les sommes tel que ci-dessus mentionné à l’article 1, aura droit à une rémunération équivalente à son taux horaire à titre de notaire à l’époque de la prestation de ses services, qu’il pourra percevoir à même la somme de 25 000,00 $ léguée en fiducie sur présentation de sa note d’honoraires dûment acceptée par le fiduciaire et le liquidateur.

ARTICLE 13 LIQUIDATEUR

Pour agir comme liquidateur de ma succession, je désigne mon neveu, Alexandre Dumais. Vous pouvez le rejoindre par sa mère Germaine Mornard, 488 Fairfield, Greenfield Parc, 450-923-0969.

En cas de décès, de refus, de démission ou d’incapacité légale d’agir de mon neveu, Alexandre Dumais, je lui substitue mes deux (2) neveux, Nicolas Dumais et Guillaume Dumais, en suivant les mêmes règles.

En cas de décès, de refus, de démission ou d’incapacité légale d’agir de l’un ou de l’autre de mes neveux, Nicolas Dumais ou Guillaume Dumais, il ne sera pas nécessaire de pourvoir à son remplacement, le liquidateur restant agira comme s’il avait été désigné seul.

En cas de décès, de refus, de démission ou d’incapacité légale d’agir de mes neveux, Nicolas Dumais et Guillaume Dumais, je leur substitue la personne plus haut désignée fiduciaire, ou tout remplaçant, en suivant les mêmes règles.

Le liquidateur ainsi désigné sera investi des mêmes droits et pouvoirs et sera assujetti aux mêmes obligations que s’il avait été désigné par moi dans le cadre du présent testament. Il en sera de même si pour quelque raison que ce soit, une partie ou la totalité de ma succession était dévolue suivant les règles des successions légales.

Toute démission et tout remplacement devra être constaté sous forme notariée et les frais y afférents seront à la charge de ma succession.

ARTICLE 14 LECTURE DU TESTAMENT
Mon liquidateur veuillera à ce que la lecture du présent testament soit faite par un notaire et ce, après que le résultat d'une recherche testamentaire aura été obtenu. Tous les légataires ou bénéficiaires, ou leurs représentants et tous les fiduciaires, devront y être invités.

ARTICLE 15 POUVOIRS DU LIQUIDATEUR
Mon liquidateur sera chargé de la pleine administration des biens de ma succession sans l'obligation stricte de les faire fructifier ou de les faire accroître.
Il pourra de plus, seul et sans qu'il soit nécessaire d'obtenir le consentement de mes héritiers ou l'autorisation du tribunal, notamment:
- aliéner tous mes biens à titre onéreux, les grever de droits réels ou en changer la destination et faire tout acte qu'il jugera nécessire ou utile;
- faire tout placement qu'il jugera à propos;
- donner quittance, mainlevée ou priorité d'hypothèque avec ou sans considération;
- transiger et compromettre ou régler à l'amiable toute réclamation en faveur de ma succession ou contre celle-ci, y compris en matières matrimoniales et familiales le cas échéant;
- réorganiser, continuer, discontinuer ou liquider tout commerce ou entreprise personnelle, ou incorporée, avec pleins pouvoirs à cet effet;
- se prévaloir de tout choix, option, désignation en vertu de la Loi de l'impôt sur le revenu et de la Loi sur les impôts et toute autre loi fiscale;
- se porter partie à un contrat touchant les biens administrés ou acquérir de tels biens, ou autrement contracter avec ma succession, pourvu que les modalités de ces contrats soient semblables aux modalités qui auraient été convenues par ma succession, avec un tiers de bonne foi, dans les mêmes circonstances;
- employer, dans l'exécution de ses fonctions, contre rémunération à même les biens de ma succession, les services de tout professionnel pouvant être utiles dans l'accomplissement de sa charge.

ARTICLE 16 INVENTAIRE ET REDDITION DE COMPTE
Mon liquidateur devra produire l'inventaire prescrit par la loi, et ce, sous forme notariée en minute, et mes héritiers ne pourront le dispenser de cette obligation.

ARTICLE 17 RÈGLEMENT DES DIFFÉRENTS
J'entends que tout différent relatif au présent testament, à son interprétation ou à la liquidation de ma succession soit réglé à l'amiable et, au besoin, soumis à médiation. Dans ce cas, les parties choisiront un médiateur et devront participer à au moins une rencontre de médiation.

ARTICLE 18 LEGS À TITRE DE PROPRES
Tous les biens présentement légués ainsi que ceux acquis en remploi et les fruits et revenus en provenant sont légués à titre de provision alimentaire et afin d'être conservés parmi les biens de famille. En conséquence, ils seront insaisissables pour la vie du légataire ou du bénéficiaire les recevant pour quelque dette que ce soit de celui-ci au moment de mon décès, à moins qu'il ne consente à les rendre saisissables en tout ou en partie.

ÉTAT CIVIL ET MATRIMONIAL
Yvan Mornard déclare être célibataire majeur pour n'avoir jamais contracté mariage ni union civile.

CLAUSE D'INTERPRÉTATION
Chaque fois que le contexte l'exige, tout mot écrit au singulier comprend aussi le pluriel, et vice-versa, et tout mot écrit au genre masculin comprend aussi le féminin. Tout mot signifiant des personnes comprend les personnes physiques et les personnes morales.

17 avril 2008

La vie est une suite ininterrompue de problèmes à régler.
Il faut les prendre l'un après l'autre, méthodiquement, sans énervement.
Comme faisant partie de la vie elle-même.

Plusieurs vieux se plaignent de se sentir seuls et inutiles.
Être petit concierge de mon immeuble est un bon travail de vieux.
Avec le hobby d'écrire ma vie.
Un vieux qui s'ennuie est un vieux généralement stupide.

18 avril 2008

Recimentation des pierres de la façade.
Les fenêtres seront remplacées début juin.
Je me suis enfin libéré de ce problème de façade
qui me hante depuis huit ans.
C'était d'abord ce mur que je devais faire pieuter
avant que ne m'arrive un problème identique au mur mitoyen arrière.
C'était devenu une hantise.
Le mur s'effondrait.
Les fenêtres ne fermaient plus.
La fin heureuse de tout cela suffit à me donner
comme un sentiment de rajeunissement.

19 avril 2008

Au soleil du Carré Saint-Louis.
Dans le silence de la nuit.
Je suis enfin heureux.
Ayant franchi comme une frontière.
J'apprends le dernier bonheur.
Celui d'être bien avec moi.

20 avril 2008

Je suis heureux
de la procédure menant à la reproduction de mon JOURNAL.
Quant à ma maison... je m'y soumets en ravalant.
Je ne savais pas qu'on peut en venir à détester ses héritiers.
C'est comme si j'étais obligé malgré moi de leur céder ma place.
À ma grande surprise,
je découvre que le neveu Alexandre ne sait pas très bien s'organiser.
Il est déménagé
et je le juge finalement dans la moyenne de tous les locataires.
Il jette gros et vulgairement.
Et sa chinoise du Lac Saint-Jean chez qui il est parti vivre n'est pas mieux.
Lorsqu'elle peinture, elle bouche toutes les prises électriques,
lorsqu'elle s'aventure en menuiserie, c'est un désastre.
Il est plutôt nonchalant.
Elle est prompte à faire tout un peu de travers.
L'idée qu'ils entrent avec leurs gros sabots dans mes affaires,
me révolte profondément.
Il y a en moi comme une rage.
La rage contre ce qui va m'envahir et me détruire.
Quand je regarde tout ce qui reste à faire sur ma maison,
je les trouve un peu manchots pour me succéder.

21 avril 2008

Mes parents n'ont jamais pensé à moi.
Lorsque leur enlacement me fit, chacun d'eux pensait à autre chose.
Et je naquis tel qu'ils durent s'adapter à me trouver des leurs.
Dès ma naissance, j'étais un autre.
Immensément un autre qu'on essaya par tous les moyens d'inféoder.

22 avril 2008

Dès que nous entrons en société, nous commençons à mentir.
De là qu'un journal intime que l'on cache pour soi de son vivant
demeure généralement authentique.
De là que l'écrivain qui commence de son vivant sa publication
cessera bientôt de l'écrire n'y trouvant plus de place
pour toute sa vérité contre les autres.
Une intériorité se construit dans une solitude immense.
Le reste est négociations avec autrui.

23 avril 2008

Mimine, dès le lendemain de sa crise, a retrouvé son humeur et ses habitudes.
Il est comme une horloge.
À telle heure, il est sur telle chaise.
À telle autre, il est sur le divan.
Et s'il me quitte la nuit, c'est pour s'installer sur une berceuse
d'où il peut suivre les lumières de la rue.
Après tous mes chantiers, je vais reprendre moi aussi les miennes.
Les autres m'excitent et me fatiguent.
Je me referme dans mon horaire particulier.

24 avril 2008

C'est en cela que nous nous trouvons bons que nous devenons vieux.
Nous radotons.
Nous n'avons plus réellement d'autocritique.
Et nous parlons déjà comme dans une langue étrangère.
Les jeunes nous dépassent, comme en automobile,
en se moquant déjà de nous.

25 avril 2008

Il n'y a pas de langage plus faux que le langage amoureux.
L'amour est une entente impossible.
Ce n'est que parce que l'on est grossièrement sexuel
que l'on se croit amoureux.

26 avril 2008

Le but de notre vie en société est de nous rendre la vie plus confortable.
Ce devrait être notre morale.
Elle aurait, sur les autres valeurs,
la supériorité de nous être immédiatement utile.

27 avril 2008

Une automobile dans la nuit.
Car c'est en automobile que le camelot moderne se déplace
pour livrer de porte en porte son papier!
Journal pourtant inutile.
Répétition bête d'un geste du passé.
Comme le notaire qui lit encore solennellement le testament
avant de le faire signer.
Époque des analphabètes.
Comme le témoin qu'il assigne qui n'est plus qu'un inconnu de palier.
Souvenir des villages où les témoins se connaissaient.
Les Institutions sont fondamentalement un assemblage d'anachronismes.
Ce qui fait qu'elles fonctionnent sur les habitudes acquises,
mais toujours en mode dépassé.

28 avril 2008

Je lui offre 50 caisses de bois coupé, prêt à brûler.
Et voilà qu'elle hurle sur moi
me disant qu'elle n'a pas de place pour les recevoir!
Quelle désagréable personne c'était.
Toujours à hurler sur moi pour toute décision qui ne venait pas d'elle.
Évidemment, elle les prendra...
Mais cela m'a fait une étrange peine...
C'était comme un dernier lien encore possible avec elle.

1 mai 2008

En travaillant sur ma maison, j'apprends à penser pratiquement.
Au lieu que de m'évader en idées abstraites,
je cherche comment faire en pratique.
Chaque problème de construction se présente, et revient se présenter,
et revient encore jusqu'à ce que j'ai trouvé le moyen de le régler.
Ma pensée débouche sur du concret.
Et donne comme la satisfaction d'une éjaculation.
Ma pensée s'achève là.

2 mai 2008

Je n'écoute plus leurs médias.
Je n'ai même plus la patience de finir le bulletin de nouvelles du midi.
C'est leur façon même de penser qui me répugne.
J'ai l'impression d'entrer dans un univers de fous.
Leurs vociférations à vide.
Leur incessant combat contre le mal.
Leur obsession policière.
C'est qu'ils se disent bons ces fous!
Ils se torturent dans d'impraticables jeux de mots.
À des degrés moindres d'intelligence, la chose est peut-être nécessaire.

3 mai 2008

Chacun travaille pour lui.
C'est sur cet axiome que je dois baser mes relations sociales.
Il faut que j'y trouve mon profit.
Mais cela ne doit en rien me laisser espérer
que l'autre ne soit un autre que moi.
C'est ce que j'appelle des relations d'affaires.
L'amour est une illusion de pauvres.

4 mai 2008

Les philosophes m'emmerdent autant que les théologiens
dont ils sont la suite laïque.
C'est la pensée pratique qui, historiquement, nous a menés à mieux vivre.
Notre confort est le contraire des dieux.
Et notre liberté ne serait que de pouvoir ajuster l'instinct à notre satisfaction.

5 mai 2008

Lorsque je me berce à ne rien faire, je me surprends toujours
à discuter avec quelqu'un. Toujours à débattre d'un point litigieux.
Mais ce n'est là que pur imaginaire.
Car il n'y a ni autrui, ni pensée abstraite.
Rien qu'une manie obsessionnelle de vouloir agressivement débattre.
Autre manie dont il me faut apprendre à me défaire.
Je bande sur des femmes imaginaires. Je discute avec des êtres imaginaires.
Il y a là un net comportement de fou.

6 mai 2008

Nous vivons dans des forces qui ne sont pas humaines.
L'amour, comme les dieux, reste une illusion culturelle.
Il n'y a ni bien ni mal, mais une approche technique du monde.
Il n'y a aucun devoir. Il n'y a que des choses inévitables.

7 mai 2008

La seule vérité qui, pour moi, compte au monde, c'est ma perception.
Et je suis certain qu'elle est fausse.
Observer encore, et encore, le mouvement des choses.
Et pourtant je ne saurai rien encore.
Nous pensons, toujours faussement, vivre dans la réalité.
Mais, faute d'une vision globale, nous ne pouvons vivre
que dans de pures constructions imaginaires.

8 mai 2008

Jeune, je me disais écrivain.
Je n'avais aucune autre identité sociale.
C'était celle que je m'étais donnée.

9 mai 2008

Carré Saint-Louis.
Deux pigeons s'accouplent.
Si bref...
Suivi d'un vol plané, ensemble.

10 mai 2008

Fatigué.
Envahi par la remontée des événements de la journée.
Comme jadis, sur le marché du travail,
incapable en soirée de penser à autre chose.
Le logement qu'a libéré le neveu Alexandre est une suite sérieuse
de négligences transférées depuis des années d'un locataire à l'autre.
Depuis 30 ans que je suis propriétaire, je n'avais jamais pu reprendre
ce logement pour en faire sérieusement l'inspection.
Plomberie, électricité, serrurerie, ajustement des portes, tout y passe.
Je fais ce que je peux.

Pour le reste j'appelle un ouvrier spécialisé.
Et finalement je vais devoir tout repeindre en blanc
pour couvrir les replâtrages.
Ce que je ne fais d'ordinaire pas
laissant au locataire le problème et le choix de la peinture.
J'ai beaucoup appris sur le tas depuis 30 ans.
Je me débrouille assez bien.
Mais que tout cela est long et me donne à penser que nous sommes tous très négligents de notre quotidien dès que nous en avons l'habitude.

11 mai 2008

Aujourd'hui, les services s'achètent à l'heure.
Plombiers, électriciens, tous s'achètent à l'heure.
Alors qu'hier existait une fidélité des serviteurs en contrepartie
de celle des seigneurs, aujourd'hui tout échange de service est infidèle.
Tous s'achètent à l'heure.
Plombiers, électriciens ou prostitués.
Ce qui oblige tous et chacun à devenir lui-même
maître et responsable des fluctuations de sa valeur.

12 mai 2008

Et voilà que la Baillargeon m'apporte plein de fleurs sauvages
pour mon jardin!
Et, après l'avoir vu, prendra progressivement le bois...
Et sa soeur Jeanne qui l'accompagne partout
en veut aussi bien sûr pour son foyer.
C'était toujours ainsi entre nous.
Par grands coups de *rouspétages*.
J'ai donc refait aussitôt mon jardin.
Lupins jaunes, monardes rouges, hémérocalles, fougères et petites violettes.
Il y aura plein de soleil, car le cèdre ne survivra pas à son déménagement pour le pieutage qui l'a tué.
J'ai pensé, avec tristesse, à le couper.

Je l'utiliserai plutôt comme support sec pour une montée massive
de clématites que j'ai déjà et que j'y transplanterai.
L'effet sera spectaculaire.
Un arbre de clématites!
Les rosiers reprennent.
Et les asters.

13 mai 2008

Notre crise intellectuelle ne viendrait-elle pas du fait que la technique,
en dominant notre vie, rend toute idéologie inutile.
Que l'esprit technique ne disserte pas, mais résout.
À quoi sert alors d'être chrétien ou musulman
devant un interrupteur électrique.
Nous avons tous remplacé la priorité de l'église par celle du super marché.

14 mai 2008

C'est notre valorisation de la pensée abstraite
qu'il nous faut maintenant remettre en question.
Comme si penser des jeux de mots était la pensée pure!
Mais c'était la pensée théologique.
Il nous faut maintenant apprendre à penser stratégiquement.
Au lieu que de nous évertuer à vouloir tout qualifier.
Il nous faut aussi apprendre à nous détacher du langage
si nous voulons atteindre notre intériorité.
Ce qui fait peut-être qu'écrire un journal
viendrait de la peur de m'y retrouver complètement...

15 mai 2008

Ne me distrayez plus de moi.
Laissez-moi vivre avec moi mes derniers moments.
Qu'il me faille m'aimer reste mon dernier devoir.

16 mai 2008

Je ne suis ni aux femmes, ni aux hommes.
Je suis à moi.

17 mai 2008

On nous enseignait la bonté.
Parce que notre langage n'est pas assez souple pour représenter la vie.
Et qu'il n'y avait peut-être pas d'autres issues à ce manque.
Mais chaque âge *est* une expression différente des mêmes mots.
La différence entre l'enfant qui saute 50 fois sur place,
et le vieillard qui se berce à peine.
Notre conscience est un ensemble de sous-entendus
qu'il nous est impossible d'intégrer dans une mémoire collective.
De là que nos relations avec autrui sont en continuel désajustement.
Nous n'avons conscience ensemble
que de ce que nous avons appris ensemble à répéter.

18 mai 2008

J'ai toujours eu dans ma vie un manque d'ambition.
La certitude de devoir mourir m'a, dès le départ, coupé les jambes.
À quoi bon.
À quoi bon.
Mais je constate que les efforts fournis
m'ont finalement donné un peu de confort.
À quoi je consacre maintenant l'essentiel de mes dernières motivations.
Étant né malgré moi, il ne me reste plus qu'à m'accommoder au mieux
de notre condition misérable.

20 mai 2008

Notre conscience d'être un *moi* nous vient du fait
que nous sommes continuellement présents à ce qui se transforme en nous.
Aucun point d'interruption, de rupture.
Alors qu'autrui ne nous perçoit toujours que par à coups, par discontinuités.

21 mai 2008

Le cannabis me sort du langage.
Être conscient, sans mots, des bruits, de la lumière, des odeurs.

Le but de penser ne serait-il que de repousser autrui...

23 mai 2008

Lorsque j'ouvre les médias,
je me retrouve comme avec d'anciennes amitiés devenues insupportables.
L'atmosphère des jésuites.
Le monde des éternels palabreux qui s'approchaient du *mal*
pour mieux se l'interdire.
Ces gens de peur et de peu de caractère. Le *mal* était en eux.
Nos vraies tendances nous effrayaient.

24 mai 2008

S'il est une chose dont on se souvient mal,
c'est de notre propre quotidien d'hier.
Notre conscience ne nous donne pas non plus le sentiment de vieillir.
Je me souviens d'hier, mais toujours comme si j'y avais pensé le monde comme aujourd'hui.
Ce qui est faux.
Nous avons donc progressivement d'année en année
renouvelé notre conscience.
Moi n'est jamais toujours le même *moi*.

27 mai 2008

Au soleil du Carré Saint-Louis.
Devant la fontaine où l'eau est revenue.
Un couple, style itinérants, chante en s'accompagnant à la guitare.
Dans les reflets de milliers de samares qui tombent en tourbillonnant.
Le temps est passé.
Me laissant sur place dans mes résidus heureux.
Dans le soleil frais d'une fin de mai.
Dans les derniers soleils de ma fin de vie.
Tandis que les employés municipaux plantent partout des fleurs.
Comme en dansant sur des airs anciens d'un régime utopique
où la vie sociale est heureuse.

31 mai 2008

Revue sur la rue Saint-Denis, près du Carré Saint-Louis, Lucie Cloutier.
Je la regardais de loin et je me disais que cette femme qui lui ressemblait était trop jeune pour être celle que je n'ai pas revue depuis 30 ans.
Et puis, à bien la détailler, je me sentis le goût, à 66 ans,
de bander encore sur elle et j'osai m'approcher.
Elle était avec une autre femme, plus jeune.
Comme un couple de lesbiennes.
Ce qui nous empêcha peut être d'aller vers plus d'intimité.
Mais cette rencontre m'a ramené l'idée que la chose me serait bienvenue d'avoir ainsi une maîtresse d'occasion.
Une distraction bien méritée et que j'aurais le temps maintenant d'accueillir.

1 juin 2008

Tu ne rentres jamais dans la vie de quelqu'un
sans détruire énormément de belles choses.

5 juin 2008

Pose de neuf nouvelles fenêtres en façade.
Depuis des années, je ne vois que par des vitres qui,
ne s'ouvrant presque plus, ne peuvent jamais être lavées.
J'ai soudain l'impression d'être déménagé dans un appartement de riche.
De voir par la fenêtre des paysages nouveaux.
Comme dans un luxueux voyage à l'étranger.
Toutes ces rénovations sur une maison centenaire,
ces nouvelles fenêtres sans failles, donnent le sentiment
de pouvoir se renouveler soi-même contre l'usure du temps.
Le renouvellement de notre confort
nous devient comme une fontaine de Jouvence.
Je vais commander, pour l'automne, les deux dernières fenêtres
qu'il reste encore à changer dans mon appartement.

6 juin 2008

Aujourd'hui, je suis malade.
Des crampes d'estomac.
Comme une grippe.
Comme une retombée de l'effort fourni depuis deux mois.
Même *Mimine* qui s'inquiète lorsque les ouvriers font du vacarme,
à leur départ, s'est profondément endormi.
Toutes mes obligations sur la maison ont été menées à bien.
Le fait d'être immensément seul me permet de travailler
d'une façon obsessive qui, pour moi, est la seule façon valable.
Lorsque l'autre jour j'ambitionnais une maîtresse comme distraction,
j'ai oublié la fatigue qu'autrui me causerait.
L'amour, à un certain âge, comporte beaucoup d'infantilisme.

7 juin 2008

Comme en convalescence sur mon balcon.
Dans la chaleur enfin de cet été qui s'est fait attendre.
Ce confort est l'oeuvre de toute ma vie. Le droit de mourir seul.
J'entends le chant de tant d'oiseaux que je me croirais à la campagne.
Au coeur même de la cité.
Comme si j'étais ici un peu de ma grand-mère Mena.
Petit vieux fragile, bossu, ratatiné.
Fumant calmement sa pipe de cannabis dans le soleil du matin.

14 juin 2008

J'ai loué le 3960A sans même devoir l'afficher.
Un ancien colocataire revient cette fois avec une blonde.
Ils travaillent, se débrouillent bien en français
et n'ont pas d'automobile voulant épargner.
Le locataire est toujours quelqu'un de détestable.
Il faut de 3 à 6 mois pour voir où se situent ses failles
et trouver une manière de s'en satisfaire avant qu'il ne s'en aille
et qu'il faille tout recommencer avec un autre.
L'idée d'un ancien client qui revient ajoute un plus.
De plus, les parents sont venus et ont endossé.

15 juin 2008

J'augmente mes loyers par coups, à chaque départ de locataire.
La loi de la Régie contraint à des augmentations ridicules
et finalement irresponsables.
Car il faut la financer cette maison, il faut financer ses réparations, et cela ne se fait pas avec des reports interminables d'amortissement pour impôts.
J'ai donc hypothéqué ma maison pour $75,000 sur 10 ans.
Des versements mensuels de quelques $800.
La nouvelle structure financière est en opération.
À l'âge de 76 ans, je serai à nouveau sans dettes.

16 juin 2008

Le fait de m'affairer à l'extérieur sur ma maison
m'a attiré la conversation de certains voisins.
Dont celles de ces trois femmes dans la soixantaine.
1.
La fille Véroly qui pleure d'avoir finalement dû *placer* sa mère.
Speakerine de télévision à la retraite, elle m'a proposé de partir une pétition contre les cyclistes qui roulent sur les trottoirs!
Elle arrachait des pissenlits sur le terrain de sa voisine
pour éviter qu'ils ne se répandent chez elle!
2.
Diane, 61 ans, sans doute secrétaire à la retraite,
dont le vieil amant, m'a-t-elle avoué, est mort.
Elle a l'air de 51 ans, vient de se faire remonter les paupières, et tient des conversations pleines d'exclamations comme une adolescente de 15 ans.
3.
Et une infirmière de 66 ans, elle aussi à la retraite,
dont je soupçonne la séparation récente.
Elle met en vente *pour enfin voyager!*
Nos relations entre voisins sont essentiellement des relations d'individus.
Comme si le couple était une autre réalité tout à fait personnelle.

19 juin 2008

Rencontré Maurice Trépanier.
Il vit toujours seul dans sa maison de la rue Laval
dont les murs sont couverts de ses tableaux.
En fait, il est copropriétaire avec Jocelyne Lepage.
J'avais remarqué, le 18 mars 2004, qu'ils y avaient chambre à part.
Ce que je ne savais pas, c'est que Jocelyne vit avec un autre homme hors de Montréal et que la maison de la rue Laval ne lui sert que de pied-à-terre.
Il doit donc vivre avec eux lorsqu'ils viennent à Montréal.
C'est là encore une autre modalité de l'échec de couple.

Maurice fait son vin et dit le faire bon.
Mais il m'avoua devoir acheter sa marijuana
parce qu'il ne réussit pas à trouver des graines
et que les dernières qu'il a eues n'ont donné que des plants nains.
(Ce qui s'explique par de trop vieilles semences).
J'ai eu la tentation de l'aider.
Mais j'ai vu aussitôt le commérage de Jocelyne:
Mornard cultive du pot!
Maurice pourrait être un ami.
Mais j'ai vu que je ne risquerais plus ma paix avec personne.
Il a son vin.
Qu'il le boive.
Il est dur parfois de rester seul.

20 juin 2008

Il y a, dans toute rencontre, une hypocrisie.
Il y a toujours, dans une rencontre, quelque chose que l'on cache.

21 juin 2008

Plus de travaux.
Plus personne ne me parle.
C'est comme si j'étais revenu dans ma chambre d'hospice...
Ce sont les inconvénients de la vie qui la rendent heureuse.

22 juin 2008

J'aime vivre seul dans le silence de la nuit.
Les distractions d'autrui me laissent sans véritable plaisir.
J'aime rapidement revenir à moi.
Tout y est tellement plus simple.

23 juin 2008

Depuis hier, je suis bandé.
Je me suis levé, hier, avec l'espoir de retrouver une femme
genre ancienne hippie qui quête et se prostitue depuis 20 ans dans le quartier
et que j'ai toujours un peu désiré abuser.
Étrange hasard, à la fin de l'après-midi, n'y pensant plus,
me voilà interpellé par elle.
Elle suce pour $20, ne boit pas, mais demande qu'on lui fournisse un *joint*.
La chose m' a fortement tentée.
Mais son aspect trop dégingandé m'a fait hésiter à l'amener chez moi.
Je lui ai dit que je n'étais pas en forme.
Je lui ai donné $5, histoire de me la mettre en bienveillance
pour une prochaine fois.
L'idée de lui bander dans la bouche m'énerve.
Je me souviens de ma première maîtresse qui, à la fin de notre relation,
me suçait de plus en plus et de plus en plus longtemps.
Ce côté animal et soumis des femmes sans scolarité.
Quand la tostestérone embarque, le cerveau ne marche plus,
disait une prostituée.
Ce matin, après une nuit de masturbations, je me calme.
Je lis L'UTILITARISME de John Stuart Mill sur mon balcon...
Il est évident que je suis bien, seul.
Mais la tentation est là.

24 juin 2008

C'est qu'il me faut le régler ce conflit qui me ravage depuis 50 ans!
Depuis des années, je me masturbe en fabulant comme un fou.
En abusant en rêve de femmes que je rêve de soumettre.
Cette fois, la réalité est là, abordable, à côté du rêve.
Je dois résoudre l'équation.
J'ai fait un tableau des risques et avantages...
Elle n'a aucune référence sinon que je la fabule; risque de maladies, de vol;
risque d'être vu et ridiculisé par mes locataires et voisins.

Et je sais par mes expériences antérieures avec une dizaine de prostituées que le plaisir qu'elles donnent est toujours très très insatisfaisant.
Je relis mon JOURNAL du 18 mars 1959.
Depuis toujours je rêve d'aller chercher ma femme
dans les quartiers de prostitution.
Je rêve à une fille qui ne se plaît pas en ce milieu, qui a hâte d'en sortir,
qui veut sans pouvoir, mais que moi j'affranchirai.
Projet hypocrite de chrétien bandé!
Aller gentiment convertir des prostituées...
La prostituée, comme le clochard, est un problème structurel de notre société qui ne peut se régler que par des restructurations sociales.
Et mes problèmes sexuels ne se régleront surtout pas là.

25 juin 2008

À 66 ans, je dois, comme un moine, me faire voeu de solitude.
Sexuelle et affective.
Me concentrer toujours davantage sur ce qui se passe en moi.

26 juin 2008

Mais de quelle utilité m'est donc la hiérarchie des bonheurs
de John Stuart Mill?
Le mien seul, pour moi, a de l'importance.
Peu importe où j'en suis dans l'échelle des comparaisons.
L'idée est que Mill défend avant tout une école de pensée, l'utilitarisme, d'une façon bêtement thomiste, sectaire.
Et il a aussi cette manie de se soucier du bonheur des autres
et de vouloir à tout prix accroître *la somme du bonheur dans le monde.*
Tout cela étant non mesurable et relevant d'un pur subjectivisme.
C'est qu'il y a encore derrière tout cela de la chrétienté.
Et il est vrai qu'il veut légiférer, soumettre.

27 juin 2008

Mireille Baillargeon, lorsqu'elle vient à Montréal,
s'arrête et prend un peu de bois.
C'est la nostalgie d'avoir été heureux ensemble qui maintenant me revient.
Ces belles années de notre jeunesse.
L'automne est partout maintenant.
Après un an de séparation, j'ai oublié à quel point nos différents quotidiens ont finalement détruit le peu que nous étions devenus ensemble.

28 juin 2008

Je serais milliardaire, j'aurais 18 femmes, que j'en serais moins bien qu'ici!
Seul sur mon balcon dans le soleil radieux du matin.

29 juin 2008

Les nouveaux locataires du 3960A ont emménagé.
J'ai soudain eu un profond sentiment de dépossession.
Depuis 15 ans, tout ce qui est garage relevait de la famille:
nièce, soeur, neveu et auto.
J'entends maintenant des étrangers
marcher au-dessus de mon jardin de cannabis.
J'ai soudain senti à quel point je me suis attaché à cet endroit
que je devrai bientôt quitter.
Comme une intuition violente.
Comme un dernier coup d'œil avant de partir.
Bientôt, tout sera mort ici pour moi.
On y parlera anglais et on y stationnera de grosses voitures.

1 juillet 2008

Vu à la télévision, il y a longtemps.
Un itinérant de longue date
ayant depuis peu chambre et déjeuner à la Maison du Père:
- M'éveiller le matin et descendre à la salle manger des toasts! le bonheur!
Il m'a exprimé, mieux que tous les écrits sophistiqués du monde,
ce qu'était le bonheur.

2 juillet 2008

Je suis retourné sur la rue Henri Julien donnant sur le Carré Saint-Louis.
J'ai retrouvé le petit rat.
Mort.
Piétiné. Couvert de mouches.
J'étais content pour lui.
Il ne souffre plus.
Hier, une bande de jeunes itinérants de 18 ans, comme il y en a
de plus en plus dans le centre-ville, l'on vu sortir d'un égout.
Ils l'ont pris en chasse d'un dessous d'automobile à un autre, et le petit rat courait de l'une à l'autre, de plus en plus affolé, leur servant de ballon.
J'en suis resté écoeuré toute la nuit.

7 juillet 2008

Malgré encore des problèmes, la récolte de la 25 fut de 1420 grammes frais.
Ce qui me remet un peu des trois précédentes qui furent des quasi-échecs (1080, 480, 1120).
Il y a donc nécessité d'une transplantation à la cave dans des pots de 8``.
Mes mauvaises récoltes de cannabis m'ont amené à économiser.
Je garde maintenant toutes les feuilles,
les hache comme du tabac et les fais sécher.
Ce qui double à peu près la quantité à fumer.
Une pipée de cannabis se fait:
d'un peu de feuilles, d'un peu de fleurs, d'un peu de feuilles.

D’autres fument le cannabis avec du tabac.
Ils n’ont généralement pas accès aux plantes.
Ce qui réduit les vidanges aux tiges et racines.
La terre étant déjà recyclée comme litière pour le chat.
La cave est divisée en 4 lots de 12 pots.
Sur les 12 pots, je retire la terre de ceux dont les racines font un pain.
Mais pour éviter qu’un mauvais pot stagne,
à chaque récolte je renverse les pots restant
pour en remêler la terre entre eux.
Je rempote ajoutant un demi-litre de fumier et un peu de poudre d’os
dans chaque pot.
Et puis je transplante. Et j’arrose.
Ce qui prend environ 2 heures.

8 juillet 2008

Reprise et grand ménage du 3958 #1.
Un ancien salon double devenu comme une grande chambre d’hôtel
avec cuisinette et salle de bain.
En repassant, depuis 30 ans, d’un appartement à un autre,
j’en améliore progressivement l’état.
À chaque fois j’ajoute quelques améliorations.
Et c’est toute la maison, comme toute la ville en temps de paix,
qui va ainsi vers toujours plus de confort.
Cette année, de mes 4 locataires, un seul est resté.
Et c’est lui que j’aurais aimé voir bouger.
Il est ici depuis 10 ans.
Et depuis 7 ans, avec une asiatique tout aussi simple que lui.
Ils vivent à deux dans un minuscule deux pièces.
Mais débordant d’encombrement dans le corridor d’entrée
qui ne leur appartient pas.
Je pensais qu’ils économisaient pour s’acheter un condo.
Mais non. Ils dépensent bêtement tout.
Ils resteront ainsi toute leur vie devant rien.
C’est-à-dire dans le capitalisme des autres.

On entre dans son appartement par un couloir sombre dont la fenêtre du bout est fermée par un rideau et où sont suspendus des objets jusqu'au plafond comme dans un magasin.
Il est pratiquement analphabète
et elle l'est nécessairement chez nous par sa langue.
Il a appris le métier de boulanger sur le tas
et on l'exploite en le faisant travailler continuellement de nuit.
Ces gens réguliers à leur travail sont les moins industrieux.
Ils restent là.
Comme figés en attendant les ordres.
Ils passent le meilleur de leur loisir devant la télévision
qui achève de les abrutir.
J'ai eu ainsi deux vieilles femmes
qui ont fait chacune plus de 15 ans chez moi.
La rénovation, avec ses hausses de tarifs, les fait généralement fuir.
Une bonne partie du problème social est là.
Ils sont comme coincés là.

9 juillet 2008

Les propriétaires, les contractuels et les culpabilisateurs
me semblent les trois classes sociales de toutes les sociétés.
Ce que l'on nommait: les seigneurs, les travailleurs et les clercs (ou sorciers).
Clercs étant sous toutes ses formes (poètes, curés, gens des médias...)
des culpabilisateurs.

10 juillet 2008

Si je vis d'une façon indépendante, je ne vis pas en autarcie hippie.
L'erreur hippie était de renier toute société traditionnelle
en faveur d'une vie de secte, style ghetto juif.
Ni plus ni moins.
Mon autonomie, s'il y a, me vient de mes relations d'affaires.

11 juillet 2008

Et voilà que le voisin avocat ramène son fils à Montréal!
Habitant depuis 20 ans Saint-Sauveur, il m'avait dit qu'il gardait la maison pour quand son fils irait à l'université.
Et voilà donc que bozo le fils arrive en ville à 3 heures du matin
avec ses six copains en planches à roulettes
dans la rue déserte du Parc LaFontaine...
Et depuis 10 jours, (le fils étant reparti se reposer à la campagne),
les parents sont à quatre pattes, en sueur, avec des ouvriers, courant partout.
Pour que tout soit beau.
Pour que le fils devienne quelqu'un.
Je gagerais pour le pire...

Et, pendant ce temps, devant nos maison, passe et repasse Françine.
Qui depuis 30 ans se prostitue.
Elle gonfle là où ça ne se voit pas.
Elle ratatine là où ça se voit.
De dos, elle marche comme une vieille.
Mais elle se teint en blond.
Et moi.
Qui depuis 30 ans travaille sur ma maison.
Moi qui *marche comme un canard* avait-elle dit en riant de moi
à sa comparse d'alors Nathalie qui, elle, était belle.
Mais le temps passe là aussi...

12 juillet 2008

La pornographie est l'expression de la prostitution.
L'érotisme, celui de l'art.
Et le désir sexuel, celui de chacun.

13 juillet 2008

Paul Morand, *Journal Inutile*.
Journal d'un auteur à succès, académicien, faisant beaucoup d'argent, et de droite.
Jaloux du journal de Gide.
Gide vivait un écartèlement moral qui nous le rendait aussi insupportable qu'attachant.
Morand fait plutôt *gens bien*, salon, distraction, commérage dans le seul but d'attirer l'attention sur soi par une publication de son vivant.
Genre: gâté du système s'élevant contre l'égoïsme des autres...

L'égoïsme est une contraction nécessaire dans la pauvreté.

14 juillet 2008

Les mots ne rendent pas compte de l'âge.
La voix tremble.
L'image donne la peau ridée.
Mais le mot utilisé à 15 ou 87 ans reste le même.
Ce qui est une autre carence du langage écrit.

15 juillet 2008

Autrui, comme Dieu, semble un *imaginaire humain*
prenant racine dans la dichotomie même du langage.
L'état de regards fixes, de contemplation, ouvre d'autres diapasons.
Que je n'aie pas à me dire est peut-être le sens réussi de l'existence.
Ce genre de réflexion dans le soleil du matin est ma vie intérieure.
C'était à cela que je voulais consacrer ma vie.
Non à la prière.
Mais à la question.
Avoir le temps de regarder autour de moi.
Avoir le temps de vivre en nous regardant passer.

16 juillet 2008

C’est le désir qui me rend heureux de vivre.
J’essaie de me contenir.
De ne plus me masturber le jour.
De me garder pour avant de m’endormir.
Une pipée de cannabis, suivie d’une forte masturbation,
donne un sommeil profond.

19 juillet 2008

Les travaux sont terminés.
Les journées sont redevenues longues.

20 juillet 2008

Solitude.
Je me demande si le vide énorme que je ressens qui ne peut,
selon les religions, n’être rempli que par Dieu, n’est pas le désir profond
de l’instinct d’un retour au ventre nourricier maternel là où chacun de nous
a baigné dans la véritable fusion des corps
dont nous nous souvenons comme d’un paradis.

21 juillet 2008

Vu à la sortie de Villa Médica, une institution médicale de longue durée.
Un petit vieux venant reconduire sa vieille jusqu’à la rue.
Avec ses bras pleins de pansements.
La regardant s’éloigner.
Elle qui ne cesse de se retourner pour le saluer.
La regardant s’éloigner sans se résigner à son éloignement.
Tristesse.

22 juillet 2008

À 85 ans, Paul Morand écrit:
Depuis que je ne les baise plus, c'est-à-dire depuis un an,
les femmes m'apparaissent monstrueuses...
ma queue, au premier plan, m'empêchait de les voir.

23 juillet 2008

Le bonheur ne peut être un état permanent.
Le bonheur est un état transitoire entre deux inconvénients.
Il ne dure jamais une journée entière.
Le bonheur en soi n'existe pas.
L'idée d'une éternité heureuse est une idée idéaliste qui ne s'observe pas.
Un bonheur continuel tourne rapidement en ennui.
C'est par contraste avec les inconvénients
que le temps d'accalmie peut être dit bonheur.
Le bonheur n'existe pas sans son contraire, et il n'existe qu'avec lui.
Le ciel et l'enfer font partie du même chaos que nous ne comprenons pas.
L'enseignement moral devrait nous apprendre à être heureux
en nous-mêmes, partout.

24 juillet 2008

Nous vivons dans un continuel désir d'acheter.
Chaque jour sa petite course.
La génération de ma mère avait besoin, chaque jour, de prier.
Les gens de ma génération ont besoin, chaque jour, d'acheter.
L'après-midi, les petits vieux qui veulent se distraire,
vont faire la tournée des grands magasins, seuls endroits,
comme l'église d'hier, où on les accueille.

25 juillet 2008

Je me dois d'essayer de contrôler ma glande intellectuelle.
Comme ma glande sexuelle.
En arriver à ne penser que volontairement
au lieu que d'être toujours à me tirailler avec des détracteurs imaginaires.
En arriver aussi à ne bander que par besoin de me vidanger.
Ambitieux projet (irréaliste à 20 ans!),
mais peut-être possible à la fin d'une vie.
Car ce sont là deux glandes d'agression sociale.

26 juillet 2008

Loué le 3958 #1.
En louant mes logements, j'apprends.
Les gens m'ouvrent leur vie en références.
Il y a tellement d'autres chemins que le mien!
Le monde est fait de milliards de concentrations sur soi.
Qui se croisent en feux d'artifice éclaboussants.
Chacun allant son chemin à toute allure.
Passant à travers mille scénarios.

27 juillet 2008

Cette année, les maisons du quartier sont envahies par les souris.
J'en ai trouvé une morte dans le garage
et le chat m'en a rapporté une dans la cuisine.
Des voisins se plaignent aussi d'en avoir.
J'ai dû acheter des grains de poison pour les piéger.
Et je continue ma vie.
Comme si de rien n'était.
Comme les américains après Hiroshima.

28 juillet 2008

Deux problèmes.
La confrontation du moi de chacun avec les mythes d'autrui.
L'intégration de la pauvreté dans le progrès social.

30 juillet 2008

Ma soeur Germaine revient d'un pèlerinage à Grande-Vallée.
Elle a retrouvé, entre autres, la dernière chambre de tante Catherine,
laissée intacte depuis sa mort en 1995,
avec toutes ses robes et ses moules à chapeaux.
Les neveux héritiers sont à Montréal et ont mis le tout en vente.
Elle me ramène aussi des photographies des tombes familiales.
Dans ce cimetière où notre mère est la seule à ne pas être.
C'est le seul cimetière où je me suis sentie bien.

1 août 2008

Une réalité semble essentiellement une conjoncture
qui ne se reproduit jamais.

2 août 2008

Pour fêter la fin de mes travaux de maison, je me suis payé
le Journal 1897-1941 de Virginia Woolf, quelques 2000 pages.
Un journal qu'elle commença à 15 ans
et qui se termine à 59 ans, un peu avant son suicide.

3 août 2008

Lorsque je bande sur une femme inconnue,
je remarque que je bande d'abord sur une forme publicisée.
Cette jupe qui moule si bien les jambes, cette chevelure tant de fois annoncée,
enfin toujours quelque chose relevant d'un préjugé favorable

qui m'est inculqué comme perception idéale par la publicité.
Rarement je bande sur la nudité brute.
Il y a toujours un décor.
Et c'est aussi d'être bandé qui valorise outrancièrement.

4 août 2008

L'amitié et l'amour sont des laisser-aller dans les rapports sociaux.
Un ramollissement des moeurs.
Une utopie laxiste.
Car ce sont là des *amitiés particulières* qui se valorisent,
nécessairement à tort, contre ce qui se soustrait d'elles.

5 août 2008

Nous n'admettons que très difficilement notre vieillesse.
L'image que l'on a de soi se confond d'abord
avec celle que l'on a vue de soi toute sa vie dans son miroir.
Puis, c'est comme si, soudain, le miroir ne renvoyait plus rien.
C'est le regard des jeunes qui maintenant nous reflète
tels que nous sommes devenus malgré nous.
Tout en nous fonctionne encore.
Mais comme au ralenti.
Nous n'avons plus le pas de la marche nuptiale.
Nous ne faisons que suivre en désir des rêves passés.
Nous commençons, sans nous en rendre compte,
la marche répétitive du vieillard.
Comme une poule à qui l'on a coupé le cou, coure encore.
Ainsi diminue partout notre participation sociale.
Peu à peu.
Petit à petit.
Nous atteignons le ralentissement.
Peu à peu l'on s'aperçoit que l'on ne tient plus la route.
Et puis l'on se retrouve seul à se bercer avec ses souvenirs.
Dans les avancées de plus en plus rapides du temps.

6 août 2008

Deux photographies.
L'église avec son cimetière à Grande-Vallée.
Un paysage dur, battu des vents, sans arbres,
où il fallait être uni en un seul Dieu pour survivre.
Le Carré Saint-Louis.
Un paysage d'arbres verdoyants où vont éclorent au soleil nos diversités.
La distance parcourue fut longue.
Et il y en aurait d'autres encore.
Mais je suis trop vieux maintenant.

8 août 2008

Peu à peu la vie me rend triste.
Je vis dans une tristesse profonde.
La moindre contrariété m'afflige.
La vie en moi peu à peu se prépare à partir.
Le partage de ma vie avec autrui est terminé.
C'était une étape.
Le nécessaire passage avec autrui.
Dans la naïveté.
Maintenant la route se fait seul.

9 août 2008

Et si l'on parlait de vidanges...
Il y a, devant la maison, une poubelle publique.
Chacun y dépose, en passant, ses déchets de main, comme il se doit.
Mais de plus en plus de gens y déposent leurs vidanges domestiques.
De sorte que tous les jours la poubelle déborde, et vite.
Plusieurs fois par jour, je la regarde de ma fenêtre, et je me dis:
- Les vidangeurs devraient bientôt passer...
Et cela devient une distraction pour vieillard que de la surveiller.

J'ai aussi pris sur le fait cette dame de mon âge, bien mise, qui vit avec un homme de son âge, et qui me salue toujours en souriant exagérément.
Je la surnomme intérieurement *ma grosse cochonne.*
Elle sort souvent de chez elle avec un sac qu'elle abandonne aléatoirement ici ou là sur son chemin.
La curiosité m'a pris d'en connaître le contenu.
Pourquoi ne pas le déposer devant chez elle?
C'est qu'il est rempli de bouteilles d'alcool vides
et qu'elle ne veut pas qu'on sache qu'ils boivent beaucoup...

11 août 2008

Ménage du 3956 que les locataires ont laissé à l'état de poubelle.
Cas extrême.
Généralement, d'un locataire à l'autre, la transition est moins malpropre.
Mais c'est là un exemple du comportement général des jeunes gavés actuels.
Une cohorte de cochons gaspilleurs qui prône l'écologie
comme les méchants chrétiens prônent l'amour d'autrui.

12 août 2008

Une qualité importante du locataire est sa régularité.
Ceux du 3960A ont une cage d'oiseau devant la fenêtre.
Ils ont l'habitude de la couvrir d'une toile lorsqu'ils se couchent
et de l'enlever lorsqu'ils se lèvent.
Un autre prend sa bicyclette à 6 heures du matin et revient à 15 heures.
Enfin, ils sont quatre dont je dois prévoir le va-et-vient.
Ils sont ainsi repérables.
Je cherche à circuler et à faire mes travaux dans leur temps d'absence.
Car nous ne cherchons ni les uns ni les autres à nous voir.

13 août 2008

Pose de deux nouvelles fenêtres.

14 août 2008

J'ai parfois comme un étrange lapsus.
Lorsque je m'ennuie profondément,
c'est comme s'il me venait le goût de prendre contact avec une femme.
Et c'est là qu'est le lapsus.
C'est comme ma mère qui se présente en arrière fond de chacune.
Comme un rappel viscéral.

15 août 2008

Mireille Baillargeon a pris du bois en passant.
J'avais une course à faire et je ne lui en ai pas parlé.
Je préfère aller à pied plutôt qu'en auto.
La maudite auto!
J'aime faire de longues marches en flânant avec, comme but,
une course parfois lointaine.
Au lieu que de toujours devoir courailler en portant attention au trafic.
Et puis, mes marches sont une montée continuelle de souvenirs du passé
qui me reviennent d'une rue à l'autre et qui ne se partagent pas.

20 août 2008

Dans mes locations, je ne rencontre pas de gens mariés.
Mais des *conjoints de fait*.
Ce qui est une amélioration.
Les *conjoints de fait* décident eux-mêmes par simple déclaration à l'impôt
et sans autres formalités de leur début en couple et de leur séparation.
L'État, chez nous, reconnaît enfin qu'il n'a plus affaire
dans la chambre à coucher.

21 août 2008

Les lecteurs veulent encore des livres de recettes.
Des arrêtés.
Ils veulent qu'un livre condense une thèse qui simplifie la vie.
Mais la vie entrelie tout dans une complexité inatteignable.
L'on ne peut qu'essayer de comprendre.
Les aphorismes sont des simplifications frappantes
mais peu efficaces en matière de compréhension.

22 août 2008

Il est à ce point difficile de se voir vieux que je m'imagine encore être jeune
lorsque je parle avec mes locataires.
Mais il me faut leur rendre le rôle dans lequel ils me voient.
Car ils ont, ou l'âge d'être mes enfants pour les plus vieux,
ou l'âge d'être déjà mes petits enfants pour les autres.
Alors... c'est à papa qu'on sourit!
Ou pire... à grand-papa!
Voilà ce que je suis.
Vieillard.
Propriétaire d'une maison relativement en ordre.
Millionnaire.

24 août 2008

Pourquoi y a-t-il nécessité, chez le vivant, d'une tuerie continuelle?
D'un cycle récurent de naissances et de destructions.
D'inévitables agressions.

25 août 2008

Le temps refroidit.
L'automne s'annonce déjà.
Je me suis remis à l'archivage de mon JOURNAL, 1971-1991.

26 août 2008

Ce n’est pas tant la perte d’une personne ou d’une autre
qui maintenant me déprime.
C’est la perte continuelle de tous ceux que j’ai approchés, indistinctement.
Le temps toujours nous sépare de tout.
Nous ne faisons que nous effleurer en passant.
Heureusement le soleil se lève.
Et me réchauffe encore.

27 août 2008

Toute ma vie j’ai comme voulu parler à quelqu’un.
Il me devient évident aujourd’hui que ce quelqu’un n’existe pas.

28 août 2008

La jeunesse n’est pas profondément malheureuse.
Elle subit des malheurs.
Tandis que la vieillesse, même aux instants les plus heureux,
n’arrête jamais d’être profondément malheureuse.
C’est que la vie commence partout à lui manquer.

29 août 2008

La maison a repris vie avec ses trois nouveaux locataires.
Ils vont et viennent vers leur travail.
L’horloge de la régularité a repris.
Le jeune couple du 3960A coupe une petite planche dehors sur leur galerie.
Elle tient la planchette pendant qu’il la coupe avec une mauvaise scie.
Ils aiment apprendre craintivement ensemble.
Et c’est ainsi que la vie continue.

1 septembre 2008

Ce qui caractérise le carré Saint-Louis, c'est qu'il est un carré de fous.
De tous les fous.
Des chantants aux délirants.
À travers des envolées continuelles de pigeons.
Où se promènent des lettrés.
Des vieilles gens de bonnes manières.
Des vieux qui ne parlent à personne.
Des étudiants guindés du tourisme.
Des banlieusards de passage.
- C'est plein d'artistes qui restent icitte!
Et la police qui repasse.
Et qui surveille les ivrognes qui cachent leur réserve de bières
dans les poubelles publiques.
Au travers des écureuils gris.
Où ne finit jamais de tourner en rond celui-là sur sa bicyclette.
Et celui-là, estropié barbu avec une veste de motard sur son énorme tricycle,
qui ne rate jamais l'occasion de me saluer.
- Bonjour, docteur.

2 septembre 2008

La jeunesse s'anglicise.
Pire: s'assimile.
Les jeunes couples parlent de plus en plus indifféremment
dans une langue puis dans l'autre.
Ou alors ils sont en Chine.
Ou en Europe.
Mais de moins en moins dans le village pure laine québécois
qui les a vus naître.

3 septembre 2008

J'ai le plaisir, depuis 30 ans, d'avoir à moi une maison à refaire.
D'avoir à moi mille problèmes à régler.
Et surtout, jusqu'ici, d'avoir eu la capacité de les régler.
Ce qui m'a fait une trajectoire heureuse. Et durable.
Diplômes, emplois, amours, tout est disparu.
Mais ma maison me demeure.
Et le soleil se lève encore sur les arbres du parc.
Et la ville s'éveille une autre fois.

4 septembre 2008

Le succès de l'un est de faire fortune.
Le succès d'un autre, de diriger.
Le mien est de m'être donné le temps de me dire en chemin.
Ces petits portraits que j'esquisse au jour le jour avec des mots,
parfois quelques photos.
Et vous y verrez un peu de mon époque,
mais en cela sans doute que je ne remarque pas.

Mon journal est devenu ma culture et la base de ma morale.
Je me relis, je me compile, m'indexe, m'organise.
Lorsqu'un nouvel intérêt me vient, je me l'assimile.
J'y compile mes perceptions semblables
en vue d'en arrêter une cartographie historique.
À me relire sur 50 ans, mes tendances lourdes me deviennent évidentes.

Un journal ne corrige pas les défauts.
Il ne fait que les faire apparaître.
Les véritables tendances sont devenues inévitables.
La seule correction que permet l'expérience
est de nous aguerrir à nous méfier de nous-mêmes.
Mes tendances m'amèneront toujours au bord de la falaise.
Mais je ne subis plus la fascination à m'y jeter.

Un journal est un spectacle.
L'écrivain se donne en exemplarité.
Écrire un journal, c'est nécessairement vouloir être suivi.
Comme la vie des saints de toutes les religions.
Comme la vie des artistes de toutes les cultures.

Un journal peut être un instrument de précision pour un travail sur soi.
Mais pour la plupart de ceux qui tiennent un journal, il ne sert
qu'à des confessions immédiates à vide sans autres développements.
Ce n'est qu'en les organisant comme pour l'édition que l'auteur
peut y découvrir comme le texte d'un autre qu'il peut dès lors étudier.
Et c'est jusqu'ici ce qui semble avoir manqué dans la pratique
de ce genre littéraire qui est le seul à être pour soi.
On entasse ses confessions sans trop les relire
en se disant l'avenir me comprendra.
Ce qui est faux.
Car il faut toujours se reprendre en main.
En affaires, il faut une comptabilité.
Dans la vie, un journal est une procédure pour se comptabiliser soi-même.

À relire mon journal, il m'est clair que je ne veux vivre avec personne.
J'ai cédé à la nécessité, parfois à la facilité, mais toujours j'ai cédé.
Bien sûr, certains jours seuls sont pénibles.
Mais il est plus pénible, si souvent, d'être deux!
Il m'est clair que je n'ai jamais aimé vivre avec une femme.
J'ai eu besoin de Lise Bissonnette pour rédiger mon Nouveau Cahier
au Quartier Latin, tandis qu'elle se logeait chez moi par besoin.
J'ai eu besoin de Monique Cloutier pour me remettre financièrement,
tandis qu'elle avait besoin de moi pour garder sa fille.
J'ai eu besoin de Mireille Baillargeon pour éviter de travailler
durant les 15 ans précédant mes 65 ans et l'arrivée de mes pensions.
Il m'est clair aussi que c'est la nécessité qui m'a fait m'acoquiner avec
des hommes, avec qui non plus je n'ai pas trouvé bon de devoir m'arrêter.
Il est clair que c'est l'obligation de dépendance (financière ou autre)
qui m'a toujours fait me laisser accompagner.

Un journal n'est pas un substitut à l'action.
Il n'est pas non plus un substitut à l'amitié ou à l'amour.
Il est autre chose. Il est la cohésion de ma vie intérieure.
Je peux réussir socialement. Je peux aimer et être aimé.
Il n'en reste pas moins que je resterai seul avec moi.
Et que cette solitude a besoin d'un épanchement.
D'une organisation affective
qu'aucune action sociale ou amoureuse ne donne.
Mais qu'un journal, véritablement intime, peut réussir.
Comme le contact avec une divinité.

5 septembre 2008

Mais comme une divinité qui ne parle que du plus profond de moi.
Les religions ont commis l'erreur de nous séparer du divin.
De nous réduire.

6 septembre 2008

C'est la majeure partie de notre vie dont nous ne voulons pas garder mémoire.
J'ai ainsi foutu au recyclage mes rapports répétitifs d'hôtellerie.
L'éternité n'est qu'un vain mot.
Nous n'aurions pas la tête pour en supporter l'étendue.
La réalité est un tel flot continuel qu'il faut l'endiguer
de quelque manière pour en garder un quelconque souvenir.
Nous ne supportons le récit de notre propre histoire qu'abrégé.

7 septembre 2008

Dernier signe de jeunesse.
J'ai toujours le goût de rebondir.
Quand un malheur m'arrive, j'essaie de le remplacer par un bonheur.
D'un inconvénient, je tire un renouveau.
Mais ce sont là de petites contrariétés.
Les mauvais jours ne sont pas encore venus.

8 septembre 2008

Salomon, le dépanneur. Salomon, le juif marocain.
Sa femme morte, il a grossi avec ses deux fils, il a fait rebâtir
avec un bloc de logements par-dessus. Puis, l'un des fils s'est suicidé.
Mais tout a continué.
Mais voilà que quelques années plus tard, l'autre fils s'est mis à déconner.
Jeep Hummer devant la boutique, et dettes de jeux qu'on dit pas jolies.
Salomon a finalement tout foutu en vente.
Il est devenu barbu, sale, découragé.
C'est un autre chemin malheureux de vieux.

9 septembre 2008

Je concentre en une seule pièce ce que je voudrais apporter avec moi si je devenais impotent et qu'il fallait m'institutionnaliser ailleurs que chez moi.
J'y traînerais les 18 caissons de mon Journal.
Les 30 caissons de ma bibliothèque universelle.
Je me prépare à ce que le reste de mes avoirs soit bazardé.

10 septembre 2008

Euthanasie.
Les beaux discours de libéralisation se heurtent au fascisme des religions.
Il faut établir des réseaux clandestins. Se taire et agir.
Les religieux agissent contre nous et contre notre avis. Se taire et agir.

11 septembre 2008

Pourquoi nous posons-nous la question d'un sens à notre vie
alors que la question même nous la gâte.
À quoi me servirait de savoir si cela ne change rien.
Le temps refroidi. L'automne. Des mouches viennent mourir aux fenêtres.
Leur splendeur: vertes, bleues, d'une perfection comme des fleurs.
Parmi des milliards d'autres. À quoi bon savoir.

12 septembre 2008

Nous, intellectuels, avons la manie de ne jamais être contents.
Nous critiquons tout. Même la vie.
La vieillesse devrait apprendre à trouver belle le peu de vie qui lui reste.

Des oiseaux rouge-gorge sont dans la vigne de l'escalier
surveillant *leur* récolte. J'éprouve une très grande joie.
Ils sont si beaux dans le soleil de ce début d'automne.

13 septembre 2008

Mireille Baillargeon est repassée à Montréal.
Elle a découvert à Saint-Joachim une véritable commune
de français de France qu'elle commence à fréquenter.
Vin, pétancle, et tout et tout.
Et la voilà qui joue à la pétancle!
Ses affaires semblent aller bien. Du moins j'aime le croire.
Elle a changé d'auto. Elle a fait refaire son toit qui coulait.
Elle en est maintenant à refaire sa salle de bain.
Elle refait sa vie.
Elle et Jeanne envisagent même de vendre leurs trois appartements de ville
pour s'en acheter un à elles ensemble. La logique était là.
En fait, c'est d'abord Jeanne qui en a assez de ses appartements de ville
qui sont un peu mal choisis. Alors Mireille suivra.
D'autant plus qu'elle n'aime pas ses deux copropriétaires.
Comme elle l'a suivi lorsqu'elles ont quitté leur mère
pour venir rejoindre leur père.
Comme elle l'avait suivi en achetant à elles seules Saint-Joachim en 1979.
Ce sont, si l'on peut dire, deux fausses jumelles.
Et qui peuvent encore rêver ensemble.
En bref, la vie continue. D'autres histoires se forment déjà ailleurs.
Je m'en sens mieux. La logique était là.
Elles dormaient déjà ensemble dans le même lit lorsqu'elles étaient petites.
Elles ne se sont jamais quittées.

Je me sens moins coupable d'avoir retrouvé, pour moi seul,
ma grande maison.
Mes caisses de bois auront finalement servi de prétexte
à nous revoir chaque mois pour faire notre cure d'après séparation.
D'une fois à l'autre, nous nous sommes familiarisés à la distance entre nous.
Comme allant de plus en plus de soi.
Comme étant dans la logique des choses.

Nous ne retenons presque rien d'autrui.
Une fois les événements vécus ensemble, chacun va dans une autre direction.
Nous ne retenons que ce qui nous a frappés, nous.
Nous en revenons ainsi comme sans mémoire
de ce qui s'est réellement passé.
Quelques événements suffisent
pour nous rappeler trente ans d'existence commune.

15 septembre 2008

Reparti le chauffage, de nuit.
Les outardes commencent à partir.
L'automne déjà.
Nous avons sans doute l'intelligence nécessaire à notre espèce.
Humains, outardes ou plantes.
Sans plus.

17 septembre 2008

Nous devons tendre vers une société laïque.
J'entends par là vers une normalisation chez tous
d'un esprit scientifique plutôt que religieux.
Le catéchisme de la science ne renferme que... certains degrés de probabilité.
C'est précisément le propre de l'esprit scientifique de savoir se contenter
de ces approximations de la certitude.
Sigmund Freud.

18 septembre 2008

Le plaisir d'être soi.
Seul dans l'automne flamboyant.
Le plaisir de ne pas être bousculé.
Accomplissant calmement mes travaux.
Trouvant plaisir en tout.
Aussi bien à écrire qu'à rajuster une porte de ma maison.

20 septembre 2008

Comme je suis bien dans mes nouvelles habitudes de vieillesse!
J'ai comme franchi le miroir
dans lequel je me trouvais nécessaire d'être deux.
Allégé.
Seul à lire de l'autre côté, la nuit.
À déchiffrer, à chercher je ne sais quoi.
À décrypter le commérage des livres.
Comme pour me situer.

1 octobre 2008

Je suis né petit, bossu, gringalet.
Ma voix n'impose pas.
Et la vieillesse me rempire.
Lorsque j'écris, je deviens un autre.
Je peux donner le ton.
On peut me lire et m'imaginer sans ma laideur.
Mais je resterai toujours avec mon infirmité.
Frustré, je l'ai toujours été.
Ce n'est qu'avec moi que je m'en tire.

2 octobre 2008

Tous les journaux ne sont pas *intimes*.
Il y a différentes formes de journaux.
Il y a le journal littéraire qui, même non publié, demeure une chronique.
Il y a le journal militaire qui rend compte de l'historique.
Il y a ... Il y a ...
Le journal, pour être *intime*, doit contenir des confessions, des aveux,
de l'excentricité qu'il est généralement inconvenant de publier,
mais qui expriment contre tout une autre vision de la nature de l'être humain.
Il est notoire que le premier journal intime ait été écrit,
en secret des autres, dans un langage codé.
Samuel Pepys, de 1660 à 1669, l'écrivit en une sorte de sténographie d'autant plus compliquée qu'il y mêla plusieurs langues simultanément.
Il ne voulait absolument pas être lu.
Ce ne fut qu'en 1820 qu'il fut finalement décrypté et traduit.
Donc *intime* dans tous les sens du mot.
Ce qui frappe, c'est que les journaux intimes d'aujourd'hui, même écrits pour être lus par les héritiers, n'en demeurent pas moins intimes et vrais.
Bien sûr tout journal intime se base sur un mensonge, sur un favoritisme faisant l'éloge de soi, sur l'ambiguïté de vouloir être lu tout en s'en défendant.
Mais cela fait partie de la conscience normale de soi,
de la ruse sociale absolument nécessaire à la défense de soi.
Sans mensonges qui me soient favorables, je ne suis rien.

3 octobre 2008

Lancement, hier, du livre de l'ATSA (Action Terroriste
Socialement Acceptable): QUAND L'ART PASSE À L'ACTION.
Et je me suis retrouvé là, un moment, perdu parmi les jeunes,
vieillard me souvenant en silence du temps de SEXUS et de ALLEZ CHIER.
Et m'interrogeant.
Tous ces jeunes bandés les uns sur les autres!
Frustrés de voir plus bêtes qu'eux les diriger!
La contestation peut se classifier comme guerre civile symbolique.

Le fait de pouvoir protester calme une certaine minorité intelligente.
Mais ne change pas le problème de devoir gérer
la débilité générale et mentale des populations.
Au mieux, la contestation est une fêlure dans notre comportement collectif.
L'importance de la contestation demeure de maintenir le renouvellement
du langage en le laissant envahir par notre subconscient.
Si peu soit-il. Un peu d'air frais.
Mais bien vite intoxiqué, chez nous, par les subventions d'État
qui transforment toujours les contestataires en téteux.

4 octobre 2008

Nous entrons dans une crise financière qui, cette fois, semble d'importance.
Une crise du crédit à l'américaine, comme il fallait s'y attendre.
Le crédit et l'automobile, les deux cancers de l'*american way of life*.

5 octobre 2008

J'ai commis une *action manquée* intéressante pour Sigmund Freud.
J'avais d'abord écrit deux titres pour remplacer
LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS que je trouve prétentieux, raide,
pontife comme l'ivrogne que j'étais alors en l'écrivant.
Quelque chose de manichéen et ne comportant que des apriorismes.
Aujourd'hui que je ne bois plus d'alcool depuis 10 ans,
je vois le monde moins agressivement. Le cannabis adoucit l'approche.
Et comme je suis à reprendre ce qui reste (et il en reste presque autant!)
et que je n'ai pas utilisé, j'ai décidé d'enlever tous les sous-titres
et de laisser aller les textes par paragraphes numérotés.
J'ai pensé comme premier titre *Mes radotages philosophiques*.
Puis comme second *Quand je radote tout seul*.
Je voulais épingler le second bien à la vue, et jeter le premier
que je trouve encore trop prétentieux. C'est le contraire que j'ai fait.
J'ai refusé d'exposer le titre qui me diminuait (radote tout seul)
pour afficher ce qui me valorise encore (philosophique).

6 octobre 2008

Et voilà que je modifie encore ma pochette de DVD
pour la version 2008 de mon JOURNAL,
(ma dernière action terroriste socialement acceptable...).
J'ai toujours eu un énorme problème à choisir:
formats, caractères, mise en pages...
J'ai un manque évident de culture visuelle.
J'ai bien essayé, mais en vain, de me trouver un cour de graphisme.
Et puis, il y a toujours tellement d'autres possibilités...

7 octobre 2008

La plus grande déception de ma fin de vie aura été de m'apercevoir
que l'amour n'existe pas.
Que l'amour divin et l'amour humain viennent du même mythe religieux.
Bien sûr, il y a l'attachement.
Ce qui est autre chose.

8 octobre 2008

Il y a d'étranges rencontres qui font une impression très forte sur le moment...
Et je me demandai pourquoi cette vendeuse dans la quarantaine,
sans doute italienne, qui m'a guidé vers l'achat judicieux
de ma nouvelle literie, m'obsédait.
Et que j'ai revue le lendemain et qui se souvenait très bien de moi dans la foule des acheteurs du grand magasin La Baie, et qui me conseilla encore, sans que je la demandasse cette fois, entre deux autres de ses clients.
N'entrait-elle pas de plain-pied dans l'installation de mon lit,
comme une mère ou comme une amoureuse.
Et c'est là que tout s'embrouille terriblement.
Et c'est là, il me semble, une logique propice aux *coups de foudre* amoureux qui ne s'expliquent peut-être pas autrement.
Comme s'il y avait nécessairement de l'inceste dans l'amour.

9 octobre 2008

Je m'enferme.
Je m'imagine un monde.
J'y trouve ma paix.
D'autres ont besoin de fabulations religieuses.
D'autres, de fabulations sociales.
Je m'enferme, fatigué, dans le peu que je suis devenu.
Dans la journée, je traite les affaires de ma maison
comme si c'était un travail pour une firme qui m'emploie.
Comme si ma maison ne m'appartenait pas.
Ce qui me déstresse.
Lorsque je fais des apparitions publiques, je suis en devoir.
Lorsque je me retire chez moi, c'est que je ne suis plus l'employé.
Sauf sur appels exceptionnels.
Je m'enferme dans mon introspection.
Comme d'autres s'enfermaient dans la prière.
Et la nuit est mon temple préféré.

10 octobre 2008

Nous avons besoin de vivre seuls, mais dans une société.
Ce qui vient d'arriver au nouveau locataire du 3958#1 en est une illustration.
Vivant seul, il lui est arrivé, en pleine nuit, de paralyser.
Il ne pouvait plus bouger que ses mains.
La moindre tentative de geste le faisait crier de douleur.
Ne pouvant même pas rejoindre son téléphone, il a cependant réussi
à alerter son voisin de palier qui rentrait de son travail de nuit
et avec qui il partage le même corridor d'entrée.
Celui-ci me sonna pour que je débarre sa porte et qu'on appelle l'ambulance.
Ce qui fut fait.
Donc: relations d'affaires et relations d'urgence sont nos relations de base.
Suivies de toutes les autres modalités d'expression
que j'appellerais relations d'accommodement.
Ce qui lui arrive est ce qui m'inquiète maintenant.

En vieillissant, les risques de m'écrouler augmentent.
Je m'interroge alors:
qui va s'occuper du chat, qui va repartir le chauffage pour la nuit...
Mais je me donne encore quelque temps
avant de mieux organiser mes systèmes de secours.
Et c'est peut-être là une autre erreur de vieux que de penser encore:
"ce sera demain..."

11 octobre 2008

Ma maison est bâtie sur de la glaise.
J'ai eu l'obligation de pieuter, de rejoindre le roc, pour la consolider.
Ceci pour imager cela.
Mes relations avec autrui sont bâties comme sur du sable mouvant.
Tout ce que j'y ai fondé s'y est englouti, sans remèdes, inexorablement.
Mais l'utopie d'être deux demeure grincheusement fascinante.
Comme un subconscient d'avant la naissance.
Les mécanismes de l'espèce, pour nous faire nous reproduire,
tente continuellement de nous faire sortir du bien-être de nous enfermer
en nous-mêmes.

12 octobre 2008

La récolte de la 26 fut de 1900 grammes frais.
Cela fait du bien d'avoir une bonne réserve devant moi.
J'aime à ne pas devoir m'en soucier.
La bizarrerie des hermaphrodites est de donner plein de semences
en même temps qu'un plein de récolte.
Mais je vais quand même revenir à des semis de plants normaux pour la 28.
Histoire de garder vivant mon stock de semences ordinaires.
Le retour à des pots de 8`` est probant.
Ce n'est pas facile de se définir une recette qui puisse aisément se répéter.
Tout changement amène de nouvelles corrections.
Et cela prend du temps.
Quelques récoltes parfois.

13 octobre 2008

Le peu de temps qu'il me reste m'est précieux.
J'aime en savourer, chaque jour, chaque heure.
Je vais ainsi, de petites satisfactions en petites satisfactions, comme
l'on boit par petits coups quelque chose qui nous est exceptionnement bon.
Vivre ses derniers moments, dans le silence, seul avec soi.
Comme étant un rassemblement d'objets particuliers.
Qui n'intéresse, en fait, personne.
Et qui ne se reproduira plus et qui sera bientôt éternellement dispersé.

14 octobre 2008

Lorsque je prends une marche, j'essaie de faire silence en moi.
J'essaie de regarder.
J'essaie de me laisser envahir par le traveling.
J'entre dans l'immensité du silence visuel.
Comme dans une vérité massive surgissant des couleurs.

15 octobre 2008

La bonne santé donne continuellement de petits projets.
Ainsi ai-je ramassé, au cours de mes marches,
des boutons de fleurs devenus semences.
Je compte les mettre en terre en avril prochain dans une douzaine de pots,
dans l'espoir que tout cela pousse et aille améliorer mon jardin de façade.
Ces petits plaisirs sont le goût de vivre.
Ces petites banalités sont la grande marche de la vie.

16 octobre 2008
Jadis les belligérants imposaient la norme de leur force supérieure.
Norme inapplicable par la moyenne qui devenait dès lors la classe inférieure.
L'intellectuel était en marge.
Le renversement des forts a peut-être produit nos sociétés efféminées.
Mais ce sont peut-être les intellectuels d'aujourd'hui
qui causent maintenant problème.
Ils soumettent tout à des conflits de mots.
Ils dictent à tous leurs normes lettrées qui sont inapplicables pour tous.
Si on laissait faire sans que toujours quelques-uns dictent leur volonté
à tous, il se créerait peut-être d'autres façons de voir et de faire.
Mais je serais bien embêté de devoir dire par où nos sociétés s'effondreraient.

17 octobre 2008
Seul à regarder la splendeur de l'automne par les fenêtres.
Le temps pluvieux et un début de grippe me rendent triste.
Je me souviens du temps de mes 10 ans, de l'attention familiale
dont nous jouissions alors lorsque nous étions malades.
La solitude a ce désavantage de laisser la vieillesse devant rien d'autre
que son affaissement. Je porte en silence mon silence.
Comme une affection morte il y a longtemps.

18 octobre 2008
Téléphoné à mon frère Olier pour ses 62 ans.
Il n'est pratiquement joignable qu'à son travail,
comptable pour l'Ordre des Pharmaciens.
Le cas d'Élisabeth n'a rien pour le rendre heureux.
Elle stagne à journée longue dans son lit, continuellement déprimée.
La laisser seule l'inquiète. Il ne sait plus à quel électro-choc la mener.
Sa situation financière n'annonce guère mieux.
Il n'a plus aucun fond de pension.
Il a mangé ce qu'il avait durant son conflit contre l'Union des Artistes.
Il devra donc travailler le plus vieux possible.
Reste encore la santé.
Et le gros salaire qu'il fait.

19 octobre 2008

Je souffre de NYMPHOMANIE,
exagération des besoins sexuels chez la femme disent les dictionnaires.
À un certain niveau d'émotions contraignantes,
le mécanisme compensateur de mon érection s'enclenche.
L'éjaculation huile pour ainsi dire mes grincements.
Les chutes de l'alcoolique repentant étaient identiques.
Et la vie continue. Jusqu'à la prochaine mise en tension.
J'ai compensé l'alcool par le cannabis.
Mais par quoi compenser une masturbation...

20 octobre 2008

Et j'ai vu partout des délirants qui se jettent dans les bras les uns des autres
en s'écriant *je t'aime!*
Et j'ai vu partout la grande roue de la chimère broyer les crânes
entre ses dents.
Dans la froideur absolue de l'univers.

21 octobre 2008

En lisant les journaux des autres, j'en arrive ici.
De l'un à l'autre,
il me semble écouter la même suite dite par une même voie.
Avec, de l'un à l'autre, un léger changement de ton.
Un même monologue qui, d'un âge à l'autre,
continue de nous parler des mêmes préoccupations.
Et c'est cela qui étonne.
Du plus grand acharnement de chacun à être soi,
nous vient la production d'une oeuvre véritablement collective.
La production d'un *moi* qui réalise, d'une époque à l'autre,
le point de fusion.
C'est qu'il est intéressant d'y découvrir, à toutes les époques,
la continuelle critique d'autrui.

Sans doute due à la difficulté de vivre ensemble
et à la difficulté de l'assurance de soi.
Qu'aucune forme de société ne libère le *moi* de sa solitude,
du besoin de mentir contre tous les autres.
Que l'amour, vu à travers les siècles, n'a pas plus d'importance
que les autres formes de relations sociales.
Qu'il soit coquin avec Pépys, calculateur avec Constant,
passionné et coupable avec Gide ou normatif à la Paul Morand.
Qu'un journal intime nous donne à tous l'illusion
que quelqu'un sait nous écouter comme seuls nous-mêmes savons le faire.

22 octobre 2008

Où donc serais-je mieux qu'ici, à me bercer seul
en regardant les arbres du parc par les fenêtres, à fumer ma pipe de cannabis
le dos bien au chaud près du calorifère.
Où donc serais-je mieux qu'ici, à me complaire dans mes jeux lettrés.
C'était là, pour moi, le but de ma vie.
Tout simplement de *bien* la vivre.
À mon goût.
Comme le faisaient les riches.

23 octobre 2008

C'est peut-être le fait d'avoir parlé à mon *ange gardien*
(croyance catholique voulant que nous soyons tous affublés d'un double),
qui m'a conduit ensuite à écrire mon journal.
Je lui parlais comme à vous.
Je devais discuter avec lui de tout.
J'étais *ensemble* avec lui.
Les gens qui ont peur d'être eux-mêmes semblent ainsi avoir besoin
de parler collectivement à un dieu, au lieu de se parler à eux-mêmes.
Ce qui revient au même.
Sauf que la conscience de soi y perd.

24 octobre 2008

Par cette belle journée d'automne, visite à Saint-Lambert.
Ce n'est pas loin.
Mais l'obligation de passer le pont fait que je n'y retourne pas.

Le sentiment fâcheux d'avoir échoué ma vie.
De ne pas être devenu *le jeune homme bien* que j'annonçais.
Professeur de lettres, aujourd'hui avec riche retraite de l'État.
Qui aurait son cottage, avec femme, enfants, automobile
et tondeuse à gazon.
Enfin, qui n'aurait jamais eu ni locataires, ni travaux de conciergerie.
Qui aurait donc pu voyager, aller à Paris...
Qui aurait pu devenir
comme ces vieux sortant faire le tour de leur maison après dîner.
Deux fois, trois fois le tour. Et puis l'on rentre.
Dans cette ville banlieue qui retient d'abord par son silence.
Dans cette ville où l'on marche dans les rues en prenant conscience
que les résidents vous surveillent sans jamais vous regarder.
Dans cette ville de véritables rentiers anglais.
Que les nouveaux arrivants essaient férocement d'imiter
en s'efforçant que tout autour de leur maison montre qu'ils sont eux aussi
dans l'ordre de cette sous-classe sociale dominante.
Enfin, j'ai figuré que certaines amies passées
(Odette Cartier, Renée Darche...) pouvaient encore y habiter
ayant été les seules héritières de la maison de leurs parents.
Mais j'eus beau faire le tour, deux fois, trois fois, de leur maison,
tout semblait désert pour la journée.
Et puis, j'ai cessé brutalement de rêver.
Je me suis rappelé tout ce qui existe de hargne derrière ces portes closes.
Ces divorces, ces surendettements, et quoi, et quoi.
Et je suis rentré chez moi.
Seul.
Lourdement seul.

1 novembre 2008

Il me faut maintenant démystifier mes nostalgies.
C'est encore d'une mystification religieuse que me vient l'idée d'avoir *échoué ma vie*.
Car ce *jeune homme bien* de mon enfance n'était autre que catholique, marié, anti-drogue, docile et contrôlant toutes ses pulsions *maléfiques*.
Exactement ce que je n'ai pas voulu devenir.
Tout ce qui m'y conduisait m'amenait à déconner pour y faire échec.
Je voulais être, contre tous, ce que je suis devenu.
Ma vie profonde m'emmenait tout simplement à moi.
J'ai donc lentement découvert que j'étais moi, et que lorsque ce moi profond *refuse*, je deviens pour moi-même incontrôlable.
J'éprouve des répulsions.
Je m'obéis finalement en brisant tout là où j'en suis.
J'ai refusé l'ambition que ma mère m'imposait.
Ce que certains nomment, (à tort à mon sens), *complexe d'échec*.
Échec par rapport au but imposé, mais réussite pour le moi profond.
J'ai refusé l'esprit de Saint-Lambert.
L'esprit de son architecture de banlieue conçue pour l'automobile,
l'esprit de surveillance chrétienne du voisin,
l'esprit janséniste du couple refermé contre tous sur ses enfants.
J'ai refusé, et j'ai réussi à faire ailleurs, et autrement, mon chemin.

2 novembre 2008

Ce moi profond qui finalement me dirige est en quelque sorte pour moi le droit des dieux (s'il en était!), la règle de nature.
Après 66 ans,
je m'aperçois à quel point j'ai obéis à cette sorte de profondeur incontrôlable.
Là où je pensais avoir déconné,
je découvre la raison secrète qui m'opposait à la raison qu'on me donnait.
Il y avait autour de moi comme une odeur de décadence guindée
que je ne supportais pas. J'avais besoin de rebondir ailleurs.
Il est vrai que je n'ai pas *réussi*. Je ne le pouvais pas dans cette société-là.
Mais je m'en suis finalement bien sorti.

3 novembre 2008

L'automne flambe encore à la fenêtre.
Mais la neige arrive.
J'ai repris ma vie d'hiver.
Lever, généralement avant 3 heures du matin.
Déjeuner, jus d'orange, oeuf, rôtie et café, tout en lisant 2 pages
de la pénible *Introduction à la psychanalyse,* de Sigmund Freud.
Suivi d'une première pipée de cannabis,
tout en lisant le *Journal* de Virginia Woolf.
Puis je regarde s'il y a quelque chose à placer dans mon Journal.
Puis commence son indexation.
Vers 5 heures du matin, je sors prendre une marche,
en face, dans l'allée cyclable du parc désert à cette heure.
6 heures: deuxième pipée de cannabis et vadrouillage dans la maison.
9-11 heures: décapage de la peinture orange de l'escalier... arrêté en 1983!
repris en décembre 1999... et que je reprends.
Suivi d'une troisième pipée.
11-13 heures: dîner devant les nouvelles télévisées.
L'après-midi commence avec la 4 ième pipée,
suivie d'une longue marche en ville.
Vers 15 heures, retour à la maison, 5ième pipée, masturbation et sieste.
17 heures, souper frugal, 6ième pipée, rêvasseries... *et au lit!*
comme l'a si bien dit et redit Samuel Pépys avant moi.

Pour 2009, j'envisage donc les travaux suivants, la plupart chez moi:
1. Décapage de l'escalier orange.
2. Finir l'escalier du bas.
3. Trouver un menuisier pour finir toutes les boiseries de l'entrée.
J'aurai enfin réglé le décor d'entrée (qui est affreux actuellement).
4. Pose de 2 nouvelles fenêtres au 3958#2.
5. Pose d'une dernière fenêtre au 3956.
Ce qui sera bien suffisant pour une seule année.

Mais comme je suis plus heureux que l'an dernier!
Je m'inquiétais alors (et avec raison)
de tous les travaux à faire d'urgence sur ma maison.
Comme je suis à l'aise maintenant avec ces petits travaux d'amélioration.
Je me compte chanceux, à mon âge, d'avoir encore ce genre de projets
qui m'empêchent de sombrer dans la mélancolie.

4 novembre 2008

Il n'y a qu'un seul problème, celui de *ma* mort.
J'essaie néanmoins de vivre avec tout ce que la vie m'en permet de plaisirs.
Mais comment réellement partager ma vie
avec des gens qui se croient sincèrement éternels...
Je n'aime pas leur rythme stupide d'éphémères
qui prétendent survivre à tout.
Pour vivre sa mort, il ne faut pas se laisser bousculer par l'ambition.
Il faut ne désirer que ce qu'il faut pour s'assister soi-même.
Et il en faut néanmoins beaucoup
pour pouvoir se libérer des extravagances d'autrui.
Je m'occupe donc sérieusement de ma continuité.
Apprendre à regarder partout comme si c'était *ma* dernière fois.
Chaque instant étant la chose la plus belle qui puisse encore m'arriver.
Apprendre à m'aimer moi-même profondément.

5 novembre 2008

Nous devons tous survivre à la bêtise de nos parents
de nous avoir mis au monde.
Notre vie reste bêtement là contre la misère et la mort.
Rien ne me laisse espérer d'avenir meilleur,
sinon par l'amélioration de nos techniques.

6 novembre 2008

Je ne perçois que par les idées qui m'ont été apprises.
Tout le reste m'est encore invisible.

7 novembre 2008

La crise financière et économique arrive lentement chez nous...
par une baisse des taux d'intérêt.
Ma banque m'annonce que mon taux passe de 4.5% à 3.5%.
Lorsque j'ai acheté ma maison en 1979, le taux d'intérêt était de 11%
et le marché établissait la valeur marchande à 7 fois le revenu locatif.
Au pire allait-on jusqu'à 10.
Mes revenus étant actuellement de $34,000 de locations réelles,
plus $30,000 que je devrais ajouter pour ce que j'occupe,
disons donc $60,000 x 10, ce qui donne $600,000
comme valeur maximum de ma maison.
On me dit aujourd'hui qu'elle vaudrait 1 million.
Ce qui la rendrait absolument non rentable.
D'où l'effondrement immobilier.

8 novembre 2008

L'un des bienfaits du progrès est de nous avoir libérés des serviteurs.
Lorsque je ne fais rien, c'est que tout se fait de lui-même.
Je m'étonnais de trouver dans tous les journaux intimes de plus de 100 ans,
des serviteurs.
Du petit valet de Pépys à la servante de Delacroix
jusqu'aux bonnes de Virginia Woolf.
Mais c'est oublier que jusqu'au milieu de 1900, il fallait encore apporter
le charbon pour chauffer la maison, pour chauffer l'eau; il fallait vidanger
les WC, déplumer le poulet, faire à la main la lessive, et quoi et quoi.
Aujourd'hui, tout fonctionne par automatisme.
Le chauffage fonctionne de lui-même par thermostat.
L'eau chaude attend continuellement dans le chauffe-eau.

La lessive se fait tout seule.
Sans parler de l'eau courante et du tout à l'égout.
Et de l'épicerie qui offre le poulet, déplumé, dépecé,
et déjà cuisiné si je veux.
Pourquoi m'encombrer, dès lors, de serviteurs humains,
tous rechignants et sujets à irrégularité.
Notre époque s'est ainsi libérée de l'esclavage
et, pour ainsi dire, démocratisée.

9 novembre 2008

À moins d'être moi-même, je ne suis personne.

12 novembre 2008

Le bonheur est dur à porter parfois.
La vie est une guerre extrêmement violente entre les espèces.
Ici, la guerre encore inachevée contre les souris...
Là, les animaux qu'on mène à l'abattoir.
Partout, l'extrême violence.

13 novembre 2008

Les rénovations récentes sur la maison
m'ont enlevé plusieurs sujets d'inquiétude.
Les fenêtres et les portes sont bien ajustées.
En tout, la maison fonctionne mieux.
Les locataires font leur vie de leur côté.
En fait, ce sont tous de nouveaux locataires
qui n'ont pas connu les problèmes de l'an dernier.
Pour eux, le mieux est que je dérange le moins possible leur vie privée.
J'ai donc repris mes distances.
J'ai retrouvé ma solitude.
Une profonde solitude qui me laisse le temps d'écrire
et de me concentrer sur mes fabulations du monde.

14 novembre 2008

Raoul Duguay.
Trouvé son CD 1999, *CASER*, dans les vidanges...
Complètement gaga! gazouillant et mal, toujours l'amour, l'amour toujours, vieillard manichéen déconnecté de tout, le tout finissant en mauvais folklore, *d'la Bitt à Tibi* jusque dans les vidanges, comme il se doit.
Jeune, il annonçait mieux.
Et du coup je me suis mis à écouter Michel Beaulieu lu par Pierre Nepveu.
Et j'ai retrouvé l'autre réalité de l'écriture.

15 novembre 2008

Je suis devenu ce vieillard qui se berce dans cette maison chaude.
Nos objets sont notre véritable définition.
Avant je me rêvais. Je voulais être ceci, ou cela.
Maintenant je suis.
Je suis ce que j'ai acquis.
Cette maison. Ce journal.
Mais ce que nous gagnons à être nous-mêmes,
nous le perdons en disponibilité.
En vieillissant, nous nous emmurons dans ce que nous sommes devenus.
La poussée vitale s'est épuisée.
Il n'y a plus de place pour intégrer autrui.

16 novembre 2008

Ce n'est pas l'amour que nous cherchons, mais l'orgasme et la distraction.
Qui donc cherche à aimer quelqu'un?
Sinon lorsque cela nous advient par compassion,
et quelques autres exceptions.
Soit.
C'est donc à moi de me ressaisir lorsque je lyre.
C'est donc à moi de me masturber, ou mieux si je peux,
et de me distraire pour me remettre au diapason.

17 novembre 2008

La vie ne nous prolonge pas comme individu.
Nous sommes, avant tout, un sexe.
Tous nos organes nous poussent à la reproduction de l'espèce.
De la naissance à la mort,
nous sommes un réseau de nerfs bandés à cette fin.
Notre langage n'est lui aussi qu'un moyen de séduction.
L'illusion sexuelle est la seule vision du monde
qui soit conforme à la nécessité.

Et si je cherche les bases d'une morale, je n'en trouve pas.
Ce n'est qu'aux résultats de mes actions pour moi que je peux m'évaluer.

18 novembre 2008

La vieillesse m'a contraint à mettre fin à mes rêves d'amour.
La pauvreté m'a contraint elle aussi.
Je suis riche pour moi, mais pauvre pour deux.
À cause de ces contraintes, je me porte mieux.
Car une fois dans la galère de l'amour, il faut ramer.
Et ramer beaucoup.
Et tout ce temps perdu n'est plus à vous.
Et je n'ai plus de projets pour m'inciter à la recherche d'autrui.

19 novembre 2008

L'individualisme actuel est une réaction normale au collectivisme de fait dans lequel nous vivons socialement.
Car c'est pour me défendre moi que je m'oppose,
pour me protéger de la société, non pour la détruire.

20 novembre 2008

Nous, humains, comme les animaux, comme les plantes,
existons sans doute dans le cadre de quelque chose.
Néanmoins, dans l'immensité de la matière,
la vie n'a peut-être pas de *sens pour nous*.
La vie ne semble pas supporter l'étroitesse de nos *vérités*.
Il y a comme un remous intérieur
qui détruit tout lorsque nous nous égarons dans nos vérités.

21 novembre 2008

J'avais lu, chez Oparin (L'ORIGINE DE LA VIE SUR LA TERRE), que
la vie pourrait être une forme que prend la matière dans son mouvement.
Maintenant je lis chez Jean-Marie Pelt (LA VIE SOCIALE DES PLANTES),
que "*.. pour exister, la matière exige des forces antagonistes...*"
et une violente pression continuelle entre les espèces.
Que dans "*...cet ordre fondamental, dans la nature comme dans la société, certains êtres s'autorisent, se contraignent ou sont astreints à déroger."*
Que "*...la règle veut que le principe de coopération, d'association, de fusion, soit continuellement équilibré par le principe inverse de compétition, d'opposition et d'identité.*"
Ainsi l'existence serait essentiellement une tension s'équilibrant.
Excellent!
Mais après...
Pourquoi suis-je ici, conscient.
Nous ne savons toujours pas.

24 novembre 2008

Il neige sur les arbres du parc.
Mais une tempête économique frappe de plein fouet partout.
Je me documente et je ris un peu méchamment.
Cette crise, je la voyais venir depuis 1970... et je me répétais toujours:
- je ne comprends pas...

Je m'étonnais qu'elle retarde tant.
Que les États-Unis réussissent continuellement leur gloutonnerie à crédit.
Le capitalisme, précédé par la chute du communisme, implose à son tour.
Pour ne pas avoir voulu bien payer ses valets qui ont dû dès lors outrancièrement s'endetter pour survivre dans le château des *golden boys*, et qui maintenant font s'écrouler le système.
(Notons ici que c'est la Chine qui a sonné la fin de la récréation
en menaçant de ne plus placer d'argent chez les américains...).
Les États tentent maintenant de reprendre un pouvoir
qu'ils avaient abandonné un moment à des multinationales d'actionnaires irresponsables socialement.
Un véritable pouvoir terrestre se met peut-être en place,
cette fois à partir du G20, et non seulement américain.
Mais la morale économique, pour moi, reste la même.
Quel que soit le système, il semble toujours y avoir
une minorité de petits malins qui finissent par voler tous les épargnants.
On n'en sort pas.
L'autre finit toujours par nous égorger.
Il faut le plus possible gérer nous-mêmes notre propre économie.
Comme je gère la rentabilité de ma maison.
À l'exception d'être une méthode pour transfert de biens réels,
la monnaie de papier ne vaut même pas d'être utilisée comme torche-cul.
L'épargnant de titres de papier en sort toujours perdant.

25 novembre 2008

Fini d'emboîter les quelque 4000 livres québécois
(tous plus catholiques les uns que les autres), entreposés dans le garage.
Les 6000 autres sont dans le salon.
La lourdeur catholique de la culture *d'ici*...
comme le disent les gens qui ne savent pas d'où ils sont.

1 décembre 2008

Et le décapage de l'escalier avance lui aussi.

2 décembre 2008

Et le procès avec le voisin marocain arrive enfin devant un juge,
le 13 janvier 2009, après 5 ans d'attente.
L'avocate m'a convoqué pour nous préparer.
J'ai tout étalé sur ma table pour en décortiquer les arguments.
Une institution si lente démontre notre peu d'efficacité.
Avec un juge qui n'a jamais mis les pieds sur place
et qui jugera sur les mots qui lui seront présentés!
Et les arguments du marocain (qui a compris le jeu)
sont tous plus fourbes les uns que les autres.
Notre justice est un grossier brassage de mots plus ou moins creux.
J'ai hâte de sortir de là.

3 décembre 2008

"Je me trompe quand je me persuade que j'ai de l'importance pour les autres: cela contribue à me donner un sentiment très vif de moi-même, alors qu'en fait je ne compte pas; de sorte que ce sentiment est en partie imaginaire; qu'il me fait illusion." Virginia Woolf, 8 août 1928.
N'avait-elle pas déjà écrit, le 22 août 1922:
"Peut-être le mieux serait-il de vivre en territoire neutre - ni ami ni ennemi - et, par ce moyen, supprimer les exigences de l'égoïsme.
Mais une société comme celle-ci est-elle possible?"
Mais cette directive, aussitôt écrite, devient aussitôt oubliée.
Mais si l'on s'y tenait à ce constat!
Si l'on en tirait une politique sociale cohérente.
Une politique de respect de soi.
Bien sûr, tout cela demandera une structure financière autre que la structure familiale dans laquelle nous vivons, une chambre pour soi seul,
et ce pour tous.

La route sera longue encore.
Car c'est de la libération économique de tous les individus,
et dans toutes les sociétés, dont il s'agit.
Un point culminant du confort qui ne s'est jamais encore produit
dans notre Histoire.

4 décembre 2008

J'ai toujours eu une vision claire de l'inutilité de tous mes efforts.
Qu'une réussite reste toujours illusoire.
Qu'elle finit toujours.
Les efforts que j'ai faits, je les ai toujours faits un peu malgré moi.
Comme poussé par mon milieu.
Je ne saurais plus les refaire.
La méchanceté de mon entourage m'obligeait à me bâtir une protection.
Ma maison est ma carapace, et mes écrits sont mon feu dans l'âtre.
Je me prépare à quitter, à laisser une conque vide.
J'essaie de la faire belle.
C'est la tristesse qui maintenant habite avec moi.
Autrement, ce serait pire: je serais seul avec le désespoir de la rue.
Avec les années s'est rajoutée la conviction nette
de la futilité de toutes mes affections.
Les gens sont passés dans ma vie
comme des nuages dans un ciel de grand vent.
Nos civilisations nous ont donné un peu de politesse.
Mais nous vivons encore foncièrement comme des fauves.

5 décembre 2008

Il y a 5 ans, ce conflit avec le voisin marocain m'obsédait
comme un mal de dents.
Je constate aujourd'hui que ma propre mort m'obsède moins.
Comme si ce n'était pas vrai. Alors que tout en moi devrait y converger.
Mais non. Je continue à rebondir. Et je rebondis encore.
Tout en moi suit le battement involontaire du coeur.

6 décembre 2008

Et j'en suis à me refaire une garde-robe.
Modestement. Très modestement.
L'autre jour, dans un miroir de grand magasin,
je me suis vu dans mes haillons de friperie,
comme un vieil itinérant perdu dans une boutique de gens bien mis.
Je néglige, depuis trop longtemps, mon apparence. Faute d'argent bien sûr.
Je peux et je dois maintenant me refaire un peu.
Mais comme j'aurai toujours l'air d'un vieillard squelettique
dans mes beaux tissus neufs!
Ce qui ne m'empêche pas, ainsi mieux vêtu,
de parader encore un peu comme un jeune fanfaron...

7 décembre 2008

Par temps très froids, tous les hauts de cheminées sont occupés.
La majorité, par des oiseaux.
Mais deux écureuils viennent s'allonger ensemble
sur la grille de la cheminée du garage. Tout ce qui vit tend vers le confort.

8 décembre 2008

Panne locale d'électricité. Depuis 21 heures hier soir.
Il est maintenant 5 heures du matin.
De 24, la température de la maison est tombée à 15 et continue de chuter.
Il a fait -20 la nuit précédente. Un record.
Je me suis enfermé dans la cuisine avec *Mimine* et une berceuse.
Le four du poêle à gaz est ici comme un feu de bois
en attendant qu'Hydro répare la panne qui touche le quartier.
J'écris à la lueur d'une chandelle.
J'y vois mal.
Comme lorsque j'écrivais au collège, la nuit.
Sans électricité, notre civilisation s'écroule.
Complètement.

L'individualisme moderne n'a rien à voir avec l'individualisme des anciens.
Mon ancêtre Alexis Caron a fondé Grande-Vallée
par son avancé hors de sa communauté.
C'était l'individualisme de colonisation.
Aujourd'hui, nous vivons tous dans un territoire commun.
L'individualisme d'aujourd'hui ne peut être qu'une forme interne
de notre très grande socialisation.
L'individualisme d'aujourd'hui
ne concerne que nos modèles de comportement.
Et ils sont, somme toute, forts peu différents.
Après un individualisme de colonisation, nous n'avons d'autres choix
que l'individualisme de consommation.
Nos contestations étudiantes
ne concernaient que des valeurs de comportement *dans* notre société.
Nous colonisions de l'intérieur.

9 décembre 2008

Ah! quelle belle vie je fais! à lire seul dans la nuit,
dans la chaleur de ma maison, à regarder la neige neiger à la fenêtre.
J'ai atteint, pour moi, à tous les niveaux, un confort heureux.
Le droit de partager
le confort accumulé par des millénaires de civilisation avant moi.
Je jouis, ici et maintenant, du seul sens utilisable de ma vie.

11 décembre 2008

J'ai dû prendre les grands moyens contre les souris.
C'est la troisième fois que je me fais dévorer mes semis de cannabis.
Les souris adorent bouffer les têtes de jeunes pousses.
Une seule souris suffit à tout ravager.
Après les trappes, le poison, j'en suis venu...
à encager mes semis dans des cages de treillis métallique
que je me suis patentés.
Les plants pourront y séjourner jusqu'à atteindre un pied.

Les plantations de plus d'un mois n'ont pas semblées, jusqu'ici,
intéresser les souris.
J'ai donc jeté les affreuses trappes collantes dont je n'ai plus besoin urgent.
(Oui, j'étais prêt à toutes les violences...)
La souris s'y colle, s'y débat en vain, et il faut la tuer à la main.
Ce qui écoeure.
Tout autant que si je devais tuer un de mes semblables.
Je préfère le poison. La souris souffre certainement.
Mais je ne le vois pas. Ce qui me suffit.
Ce n'est pas la mort de l'autre qui nous dérange,
mais que notre paix intérieure en soit dérangée. Enfin.
Ce m'est un si grand confort que d'avoir ainsi gratuitement mon cannabis
que ma méchanceté ne supporte pas d'être contredite *bêtement*...
si l'on peut dire.
Entre la vie d'un autre et la mienne,
je privilégierai toujours carrément la mienne.
Je n'ai jamais été du genre à mourir pour la Patrie.

12 décembre 2008

Il n'y a, profondément, ni égoïsme, ni amour, ni haine, ni charité,
ni autres coloris.
Mais uniquement le moi, sous divers moyens, qui tente de survivre.
Ce n'est qu'en intégrant le *mal* dans nos valeurs
que nous atteindrons une société juste.

13 décembre 2008

La vie m'a appris que les gens de secte étaient des fanatiques,
ceux de culture des hypocrites, et ceux d'argent des voleurs.

Mais, en décrivant tous ces gens que j'ai connus, j'en ai fait une histoire
où ils apparaissent comme des caricatures, des dessins animés.
De tout ce que nous avons été, il ne reste rien d'autre que ce côté irréel.
Notre histoire est ainsi faite comme un conte.

16 décembre 2008

Il en est du goût de la renommée comme du goût de l'amour.
On se met à fabuler en quoi les autres nous trouvent bons.
C'est comme un goût d'enfant qui nous serait resté,
le réflexe de chercher le regard toujours approbateur de notre mère.
Notre naissance fut un désarroi.
Notre solitude est plus profonde encore.

18 décembre 2008

Une autre année qui achève.
Je n'avais jamais pensé vivre si vieux!
À 66 ans, d'après les statistiques,
j'aurais peut-être encore 10 ans de vie devant moi.
Mais je sens de plus en plus la vieillesse faire marée montante.
On dirait que le rythme de vieillissement s'accentue de jour en jour.
Je sens de partout l'existence me submerger

19 décembre 2008

Notes.
1.
Pourquoi toujours ce rêve d'accompagnement.
Ce besoin de se dire.
De croire être entendu.
Comme si l'autre pouvait correspondre à un quelconque langage intérieur.
2.
Nous ne nous rejoignons que par une action nouvelle à deux.
Seul, notre chemin aurait été différent.
C'est en autant que nous ne faisons ni l'un ni l'autre ce que nous désirons profondément que nous pouvons faire quelque chose ensemble.

3.
L'autre, par sa présence, nous distrait toujours de nous.
C'est en autant que nous adoptons un langage commun de préjugés
que nous pouvons nous rejoindre.
Langages de circonstances, d'affaires ou de mondanités.
4.
Il m'est impossible de parler de ma mort avec quelqu'un
sans devoir en parler comme d'un fait divers.
Je dois me taire sur son importance pour pouvoir parler avec autrui.
Je ne peux être, au mieux, qu'une volubilité de répliques sans profondeur.
5.
C'est en cela que nous nous distrayons mutuellement de nous-mêmes
que nous avons un langage avec autrui.
Et c'est parce qu'il est un peu moins faux
que nous privilégions le langage amoureux.
6.
C'est le fait de croire être ensemble qui nous fait nous sentir être ensemble.

20 décembre 2008

Il fait chaud dans la maison.
Dehors, c'est l'hiver.
C'est aussi *le temps des Fêtes!*
L'énervement devient palpable.
J'apprécie d'être seul.
C'est le rythme obligé de toutes ces fausses festivités
(oh combien de faux baisers, de fausses exclamations de joie!)
que je n'ai plus à éviter.
Il n'y en a plus pour moi.
Et c'est bien ainsi.

23 décembre 2008

Un itinérant est mort gelé dans la rue.
Nous vivons dans une société d'une méchanceté inouïe.
On dit: indifférente.
Non. Hypocrite. D'une méchanceté inouïe.
Il y a des limites à exiger du courage du misérable.
Un individu dans la rue ne peut plus, absolument plus,
se reprendre en main seul.
À l'état de nature, peut-être.
Mais aucunement dans nos sociétés
où des prérequis sont toujours nécessaires.
On a débloqué, en moins d'une semaine,
des milliards pour sauver l'industrie automobile.
Pendant ce temps, on s'éternise en commissions d'enquête
pour l'aide de quelques millions à l'itinérance.
Les gens qui dorment dans la rue n'ont pas de lobbies pour les défendre.
Ni de fonds pour alimenter les caisses électorales.
Que certains vivent dans le luxe et d'autres dans le sordide n'est pas normal.
Si le bonheur n'a pas d'histoire, chez nous le malheur n'ose plus parler.
Nous ne voulons plus l'entendre.
Ce n'est pas de guignolées qu'il nous faut.
Mais d'une autre société.
Voilà qui est bien dit!
Dans le ton parfait du *temps des Fêtes*!
Mais tout cela est faux.
En réalité les itinérants nous sont insupportables.
Ils brisent notre confort.
Nous nous cachons tous derrière l'anonymat des sociétés modernes
pour les délester.
Et nos préjugés moraux rajoutent à notre bonne conscience
en les qualifiant tous d'alcooliques, drogués, voleurs, putains,
et quoi et quoi qui n'a de nom qu'en enfer.
Là où ils doivent être.
Là où nous les oublions le plus rapidement possible.

24 décembre 2008

Les circonstances de la vie nous conduisent généralement
où nous ne voulions pas nécessairement aller.
Nous y rencontrons des responsabilités concrètes.
J'ai à gérer une simple conciergerie.
Jeune, je me voyais à la tête du monde.
Je dictais des réformes.
Je sais aujourd'hui que je n'ai de responsabilité que pour ce qui m'est réel.
Je dois m'occuper de mes affaires.
Les autres missions sociales, pour moi qui ne suis pas en poste pour agir, me sont une aliénation.
Je ne suis socialement que ce pour quoi la société me paye.

31 décembre 2008

L'année finit donc.
Combien de temps me reste-t-il à vivre?
Vous qui me lisez, le savez.
Vous n'avez qu'à tourner les pages.

2009 67 ans

1 janvier 2009

Et la vie continue...
Mais je me dis maintenant que je peux mourir.
Que le reste de ma vie ne me rajoutera rien.
Que l'essentiel a été fait et dit.

2 janvier 2009

Oui, c'est encore un mythe que de penser pouvoir changer la société.
Corollaire au mythe de Dieu.
Au mythe de l'amour.
Qui cache plutôt une volonté religieuse d'expansion.
Les choses sont là.
C'est la société tout entière qui, en changeant continuellement,
nous change avec elle.
À ce titre, le JOURNAL de Virginia Woolf l'illustre bien malgré elle.
On y décrypte l'arrivée du confort électrique, motorisé,
dans la société occidentale.
La fin surtout de la domesticité.
Qui *fit* l'individualisme, le féminisme et autres modernités.

3 janvier 2009

Par des mouvements lents et de très grandes profondeurs,
la société nous change en changeant elle-même.

4 janvier 2009

“Il faut que je m’oblige à regarder en face cette vérité tangible
qu’il n’y a rien... rien pour personne.
Travailler, lire, écrire, ne sont que des faux-semblants,
ainsi que les relations avec les gens.
Oui, même avoir des enfants n’arrangerait rien.”
Virginia Woolf, Journal 23 juin 1929.

“Je suis frappé par le fait que la mort n’est jamais prise en compte
dans la conduite des grandes affaires de la vie.”
Foglia, La Presse, 20 décembre 2008.

Mais de ces belles évidences, nous ne retenons rien.
Nous repartons dans nos petits projets.
L’utopie nous reprend.
Nous n’y pouvons rien.
Nous sommes tous dépassés par les événements.
La vie est toujours plus forte.
Le goût de survivre semble être le seul sens profond de notre vie.
Le bonheur est là.
Tout bêtement.

5 janvier 2009

Nous ne pouvons aimer profondément que nous-mêmes.
Le reste n’est toujours que tentatives de s’attraper.
Comme la chatte réussit à capter l’intérêt du chat
et le faire lui courir après.
Dans le seul jeu possible du *attrape-moi pour voir*... qui aussitôt se dissout
pour aussitôt recommencer.
Comme si nous pouvions franchir la barrière d’être deux.
Cette barrière infranchissable d’être soi.
Il faut être jeune pour aimer ainsi se laisser *séduire*.

6 janvier 2009

La fascination de la débauche, de la perversité,
chez moi, ne fonctionne plus.
La culpabilisation devant la pauvreté, la misère, ne me touche plus.
C'étaient visions chrétiennes.
En eux-mêmes, les criminels et les foireux ne sont pas respectables.
Ils nuisent.
C'est le sens qu'il faut donner à la justice sociale.

Les rejetés sont par où nos sociétés ont échoués à se régulariser.
Les causes sont multiples.
Il faut les cerner.
Et c'est là qu'il faut agir.

Mais je ne veux pas que le peu que j'ai fait de ma vie
soit détruit par la sottise des mal-organisés, peu en importent les causes.
D'autant plus que cette misère n'est rien comparée à la vraie misère.
Ce sont des milliards de pauvres qui maintenant devront être enrichis.
Il faut produire, éduquer au confort, contingenter.

Puisque nous naissons malgré nous,
dans un environnement que nous ne comprenons pas
et que nous ne comprendrons nous-mêmes jamais,
puisque notre fin observable est de mourir,
alors vivons du moins confortablement.
Rien ne sert de souffrir si je peux trouver moyen d'être mieux.

7 janvier 2009

À 66 ans, ma philosophie se résume ainsi:
1.
La survie serait le sens même de la vie, donnant sans arrêt semences, rejetons, enfants.
2.
Chacun ne pourrait aimer que lui-même
et n'être aimé profondément que par lui-même.
3.
La société nous ferait tels que nous sommes
par et dans la fabrication collective du nécessaire à notre confort.
Et le sentiment général qui me tient devant tout
en est un de grande pitié pour tout ce qui vit et meurt.
Oui, philosophie triste! puisque je meurs.
Avec, comme antidépresseur, le cannabis.
Fumé ou ingéré, il calme et rend rêveur.

8 janvier 2009

Incidemment, la récolte de la 27 fut très mauvaise
avec seulement 720 grammes frais.
À cause de...
Oui encore un *à cause de*...
Mais j'y arrive.
J'espère régulariser mes 4 récoltes annuelles
entre 1500 et 2000 grammes frais chacune.

Lancement de la 28.

9 janvier 2009

Crise économique.
Depuis quelques mois, les médias ont découvert le problème
et ne cessent de nous faire peur.
- *Le pire est à venir!*
Et les commères des médias découvrent chaque semaine
que cela va être pire que le pire déjà annoncé...
De leur côté, les pays se mettent chacun à dépenser
à la manière préconisée par John Meynard Keynes en 1936
pour des économies fermées.
Mais les mises de fonds actuelles iront, me semble-t-il,
se perdent dans une incontrôlable économie mondiale.
Le problème semble qu'il faille que la Terre devienne un État, et que,
de cet État, il faille investir dans les infrastructures du tiers-monde, etc.,
plutôt que de recommencer à refaire encore les maudites routes de béton
des occidentaux.
Beau discours!
Mais je n'ai ni données, ni pouvoirs réels.
Tout cela n'est donc pas de mes affaires.

10 janvier 2009

C'était contre la dépendance des salariés que je me voulais rentier.
Je voyais la porte de sortie.
À la fin de ces longs couloirs où circulent les esclaves modernes
avec leur attaché-case de quêteux.

11 janvier 2009

L'hiver. Le grondement des souffleuses à neige à longueur de nuit...
Les camions remorque chargés à ras bord.

Et, comme il se doit dans une justice de fonctionnaires,
le procès contre mon voisin, qui devait avoir lieu le 13, a été remis...

12 janvier 2009

Ah que le sexe me lâche! J'aimerais retrouver le monde de mes 8 ans, d'avant l'éclosion de ma sexualité.
Actuellement, disons-le, l'envie d'éjaculer me prend
comme une forte envie de pisser ou de chier.
Ni plus, ni moins. Un fort besoin physique urgent.
Sans aucune affectivité. Sans aucun goût de relations avec autrui.

13 janvier 2009

Nous n'avons pas encore compris, dans la vie de tous les jours,
à quel point nous sommes tous différents les uns des autres.
À quel point nous sommes tous des fous
filant à toute allure vers nous-mêmes sans aucun souci d'autrui.
Que nous ne faisons toujours que nous interpeller en passant,
comme chacun protégé derrière ses vitres blindées.
Que notre langage n'est qu'un bégaiement mondain d'occasion.
Que tout file si vite entre nos doigts
que nous n'aurons jamais eu le temps d'être entendus.

14 janvier 2009

Écrire est un exercice de récupération de soi.
Autant l'émotion est forte, d'autant il y a à se dire pour la remettre en ordre. Virginia Woolf fabulait continuellement.
À voir des inconnus, elle imaginait aussitôt une histoire.
Elle créait des atmosphères.
Eugène Delacroix, peintre lui, ne voyait que lignes et couleurs.
Ma façon de percevoir est aussi différente.
À voir des événements, je débats aussitôt d'une théorie, d'une morale.
Je dirais qu'il ne s'agit pas là de dire des vérités.
Mais de façons différentes de *digérer* le monde.
Il y a quelque chose de limité, voir de maladif, dans ces façons (que l'on nomme *arts*) de gommer l'incontrôlable pour nous le rendre rassurant.

15 janvier 2009

Mais le monde des mots et du papier achève.
Comme il en fût des caractères cunéiformes gravés dans la pierre.

Le défaut des mots est de ne dire que des choses qui n'existent pas.
Ils *idéalisent*.
Si je dis maison et même si je la décris, je crée une image dite maison
qui n'a aucune contrepartie réelle et que je dois imaginer
et qui jamais n'existera.

J'ai figuré qu'il serait possible de produire un journal sans mots
ou presque, à la façon des films de Jacques Tati,
mais par montages de vidéo clips.
Évidemment cela demanderait de l'équipement.
Et de l'expertise.
Ce que je n'ai pas.
Ah si j'étais jeune, comme je m'y lancerais!
Ce sera un art qui dira le monde autrement.

16 janvier 2009

Période de froid intense.
Période de peur.
Toujours la crainte d'un bris de machinerie.

On oublie trop facilement à quel point nous dépendons de nos machines.
Dans ce confort fabriqué au cours des siècles.
Depuis 1800 surtout.
De l'invention de la vitre, et de combien d'autres miracles primitifs.

On oublie à quel point nous sommes comme égarés
dans l'immensité d'un cosmos de glace.

17 janvier 2009

Nous avons, dans nos manières, l'habitude de dépersonnaliser les gens
qui nous rendent service.
On dit indifféremment *mon* ou *le* plombier, *mon* ou *le* médecin,
mon ou *le* propriétaire.
Sans doute pour éviter de se compliquer la mémoire
avec des noms qui ne cessent de changer tout au cours de notre vie.
Ainsi je suis *le* propriétaire.
Et c'est ce sens rattaché à ma vie qui est ma réalité sociale,
le reste n'étant que hobby.

Mais ma vie intérieure est différente.
Elle est plus complexe.
J'ai besoin d'un espace où cultiver mes manies.
Je ne rêve pas.
Je suis un autre dès que je suis moi.
Mais je dois vivre avec la simplification du moi
que m'impose ma position dans la société et qui me donne à manger.

18 janvier 2009

Un pigeon mort sur la rue.
Je me suis soudain posé la question du sens de son existence.
Mais cela sonna faux.
Quel sens donner à l'existence d'un pigeon
sinon tout simplement celui de vivre.
Poser la question d'un sens à notre vie me semble aussi absurde.
S'il est un sens à notre vie, il ne peut être que semblable
à celui des animaux, des plantes, de la matière.
Tout cela fait que je suis moi.
Ce n'est que par mépris religieux de tout ce qui n'est pas nous
que nous avons voulu usurper les significations.
Car la question est hypocritement religieuse.
Et la réponse, c'est Dieu.

Hors de cette réponse, il y a peut-être des milliards de réalités
que nous ne comprenons pas.
Il faut peut-être chercher à voir d'un tout autre point de vue.
Car même si je suis fatigué, même si je ne comprends rien,
il y a quelque chose qui me pousse à survivre.
L'utopie toujours me reprend.

20 janvier 2009

La Trappe d'Oka ferme ses portes.
Il ne reste plus que 24 moines.
Ils doivent déménager.
D'autres couvents ont fermé.
Ce sont partout des vieillards
qui se retrouvent soudain obligés de déménager.
De quitter toutes les habitudes de toute leur vie vécue au même endroit.
Si, jeune, je n'avais pas quitté la secte des chrétiens,
(c'était dans mes intentions d'aller à Oka), j'en serais là.
À devoir déménager.
Merci mon Dieu, devrais-je dire...

21 janvier 2009

Joséphine Marchand, Journal 1879-1900.
Après Virginia Woolf, c'est comme manquer une marche d'escalier.
La descente est brusque.
Le Québec, chloroformé par la chrétienté, n'a produit que des demeurés
heureux de l'être:
Saint-Denis Garneau, Marie-Victorin, Rodolphe Duguay, Fadette,
Simonne Monet-Chartrand...
Un manque d'intelligence.

25 janvier 2009

Je me suis remis à l'étude de l'histoire des techniques.
C'est la grande histoire de l'humanité.
Les colorations locales, princes de ci ou papes de ça,
relèvent plutôt de l'histoire de l'obscurantisme.
L'histoire des techniques raconte notre traversée du désert.
Du désert de l'ignorance et de la misère.
C'est l'histoire de la caravane humaine
dans ce qu'elle a de plus intelligent.

Que de chemin parcouru depuis la *bécosse* de chez mes grands-parents en 1944!
Je me souviens de l'odeur suffocante des excréments, du bourdonnement continuel des mouches, avec la peur (pour moi qui étais petit),
de tomber dans le trou pour chier.
C'était une cabane derrière la maison, qu'il fallait déménager, déménager au-dessus d'un autre trou creusé en terre pour à nouveau être rempli.

C'est de l'évolution des inventions qui nous ont apporté le bien-être
dont il faut instruire la jeunesse.
Du tout à l'égout jusqu'aux plus éblouissantes découvertes.
Et non plus seulement de l'histoire des petits chefs de tous les pays
et de tous les temps.

Montrer le chemin durable au-dessus de la mêlée.

1 février 2009

J'ai, à 66 ans, atteint une vie heureuse.
Un genre de vie dont j'ai rêvé toute ma vie.
Le rêve d'un retrait de la société, d'une vie simple au fond des bois,
mais qui s'est transformé en une réalité rentable.
J'ai atteint une harmonie
entre mes discordances et une participation sociale acceptable.

2 février 2009

Je n'ai sans doute jamais été facile à aimer.
J'ai eu toute ma vie la mauvaise habitude de changer d'identité
en cours de route.

Monique Cloutier avait aimé l'éditeur de Sexus et de Allez Chier
qui rêvait de se retirer à la campagne.
Elle quitta un cuisinier conformiste et qui voulait s'implanter à la ville.
Mireille Baillargeon, qui m'avait connu lors d'un congrès
du parti québécois à l'ITHQ, avait d'abord rencontré
un cuisinier fonctionnaire imberbe, conformiste bien que littéraire.
Elle ne reconnaissait plus le barbu *poteux* que je devenais.

J'ai été, toute ma vie, comme assis sur une chaise à côté de la mienne,
et que les autres prenaient pour mienne.

3 février 2009

Rencontré Jean Roy sur la rue Laval.
Vieillard à la barbe blanche, il a toujours été plutôt beau.
Il habite un cottage qui lui appartiendrait, dit-il.
Car il est manifestement confus.

C'est lui qui m'a abordé, mais ensuite c'est comme s'il ne savait plus.
Il reste là, figé, en souriant.
Il faut sans cesse ranimer la conversation.
Peut-être alzheimer.
Il n'a jamais su l'influence qu'il a eue sur moi en 1962.
Je l'enviais.
Son livre IDÉALISME/RÉALISME, autoédité
(écrit à la main, photocopié, broché),
m'avait montré le chemin de l'édition libre.

4 février 2009

Avec la vieillesse, la sexualité diminue.
Mais encore faut-il le vouloir.
Parce que le réflexe de prendre plaisir à bander est encore là.
Il faut maintenant rationaliser.
Aie-je réellement le goût de bander dans le corps de cette femme.
Ou de cet homme. Peu importe.
Il faut décomposer le désir.
Il s'arrête généralement là.
La passion est une fébrilité organique sans aucun fondement extérieur.

6 février 2009

Ma Yan, JOURNAL 2000-2001.
Une chinoise de 13 ans raconte son quotidien, sa pauvreté,
son désir d'aller à l'école, la faim pour manger qu'elle ressent
et qu'elle n'a pas de mots pour décrire.
La véritable pauvreté de la majorité sur terre.
C'est à cette pauvreté qu'il faut avancer le nécessaire.
C'est de cette pauvreté qu'il nous faut sortir
pour atteindre un minimum de confort pour tous.
Nos clochards, comparés à la bonne volonté des véritables pauvres,
n'offrent rien de respectable.
Il ne faut pas s'attarder à sauver les *foireux*.

7 février 2009

Profondément, je n'écris pas pour être lu. J'écris par respect pour moi.
Par respect pour tout ce que je connais, aime, quitte.
Ces personnages venus dans ma vie, je me les conserve, momifiés
dans une caricature, avec le visage de l'époque où je les ai connus.
Et je reviens toujours à eux.
Pour me retrouver parmi eux dans le récit de voyage que je continue.
Pour me souvenir que nous sommes devenus nous-mêmes, ensemble.

8 février 2009

On oublie à quel point les artistes peuvent être dangereux
par leur manque de pragmatisme.
Le reportage de Marcel Dubé en 1963 sur le couple Archambault
vivant en retrait du monde était faux.
Et me fit rêver ma vie sur une mauvaise voie.
Car ces gens ne vivaient pas de rien.
Il est évident qu'il y avait là du travail régional, des petits métiers,
de la petite misère quoi.
Dubé en fit un rêve d'autosuffisance, de solitude (amoureuse en plus!)
au fond des bois.
Dubé en fit un mythe.
Une irresponsabilité.
Dubé, l'ivrogne, délirait.
Notre culture est ainsi faite par des incontinents déconnectés.
Il m'a nui.

9 février 2009

Je n'ai toujours fait dans ma vie que des choses banales.
Et qui ont sombré tout aussitôt.
Tout ce que j'ai fait, tous les gens que j'ai rencontrés,
tout a filé entre mes doigts.
Les grands gestes, les grands éclats étaient ce que l'école nous enseignait.
Nous devions viser l'universel, l'immortalité, l'action remarquable.
Alors que tout, même la vérité, n'est qu'éphémérité.

Aujourd'hui, tout ne doit être que pour un certain temps.
Depuis 30 ans, j'ai fait affaire avec 5 plombiers différents, l'un à la suite
de l'autre, jusqu'à ce que chacun ne fonctionne plus adéquatement.
Ainsi en fut-il en amour, et en tout.
Nous vivons dans un rythme accéléré de changements.
Nous ne sommes adéquats pour autrui que pour un certain temps.

16 février 2009

Finalement terminer ce maudit escalier de 17 marches!
Avec le décapage de l'escalier,
je me suis donc réinstallé avec un chantier dans la maison.
Je m'en sens rajeuni par la possibilité que j'ai encore
de me rêver devant des plans, devant des décisions à prendre.
Mais quelle saloperie que de devoir sabler des surfaces de bois
dans une maison habitée!
J'ai eu beau fermer les portes, calfeutrer les bas avec des serviettes,
une fine poussière se répand finalement partout.
Donc, je dois tout renettoyer, pièce par pièce.
En fait, à cause des halls d'entrée à chaque étage,
c'est comme un 10½ que j'habite.
Une énormité à dépoussiérer.
Donc terminer le décapage de l'escalier intérieur de mon appartement.
Après 30 ans d'efforts... répétés.
J'ai, dans tout, cette lenteur que je ne m'explique pas.
Étrangement, j'ai toujours pensé que j'étais plus vite que les autres.
Préjugé, puisque tout me démontre que je suis extrêmement lent,
mais buté.
Mais cette maison.
Je remonte lentement la pente des négligences accumulées
par les propriétaires avant moi.
J'espère laisser à ma mort une maison en ordre.
Ce sera là ma participation sociale transférable à d'autres.
Mais lorsque je regarde les photographies des années 1980,
je revois l'énormité du projet que je m'étais donné.
J'avais oublié à quel point j'ai vécu durant 10 ans
dans un chantier en panne, faute d'argent et de temps pour continuer.
Il y a maintenant comme de la lumière qui entre dans ma vie.
Je vois la fin de la route.
Comme une éclaircie à la fin du chantier.

J'ai donc identifié les 5 dernières étapes.
1. (2009)
Cadrages des 10 portes intérieures de mon appartement.
Moulures. Finir le mur de la cuisine.
2. (2010)
Le toit de la véranda.
3. (2011)
Briques du mur arrière.
4. (2012)
Pièce balcon avant.
5. (2013)
Les deux dernières chambres à déplâtrer d'un coup.
Entre temps, bien sûr, autres choses,
comme le 3958#2 qu'il me faudra retaper.
Mais, vu ma lenteur, cela pourra prendre encore 10 ans.
Enfin.

Jeune, je voulais refaire le monde.
Je n'aurai finalement fait que rénover un taudis.
C'est la seule valeur que je peux transmettre à d'autres après moi.
C'est donc ma seule valeur sociale.
Mes autres valeurs (écrits, etc.) témoignent peut-être pour autrui
d'un certain manque d'intelligence pratique.

17 février 2009

Rêve.
Je ne me souviens de rien, sauf que tout d'un coup Jordan Kostakeff
était devant moi comme en 1960.
Je le retrouvais avec joie mais, étrangement, je le tutoyais.
- Jordan! ah comme la vie nous a malmenés!
Et puis rien.
Mais quelle est donc la signification de ce rêve.
Étrange.
Je ne pense jamais à lui.

18 février 2009

La seule certitude que je peux avoir est que tout ce que je fais va périr,
puisque tout a péri jusqu'ici.
Tout ce que nous faisons est fait comme sur une surface ondulante
et se dégradant continuellement.
En quelques années.
En quelques siècles.
En quelques millénaires.
De toute façon, à peine un frisson dans l'existence.
Mais c'est là notre champ d'action.

19 février 2009

Mais aussi.
Les ésotériques, mais aussi certains scientifiques,
admettent l'hypothèse que nous existions comme en double.
L'organisme somatique serait doublé d'au moins un autre système.
Comme avec un ange gardien qui serait d'un autre champ magnétique
ou électrique et qui porterait même le principe de notre organisation.
Mais il n'existe aucune théorie qui puisse fournir une explication
d'une autre forme de réalité associée, disent certains,
aux méridiens d'acupuncture...

20 février 2009

Mais aussi.
Ma mère était une femme à la pensée ésotérique.
Elle s'intéressa à mon père suite à une prédiction
d'un tireur de bonne aventure de passage à Grande-Vallée
et qui lui aurait dit qu'elle épouserait un étranger roux.
(Il était roux lui-même...)
Lorsque plus tard mon père vint (il était étranger roux...),
l'affaire alla bon train.
Ou plutôt: prit le mauvais train.

21 février 2009

Avec les années, j'ai appris à tirer profit de tout.
Même l'événement désagréable doit me laisser quelque chose.
Un vendeur de systèmes de chauffage biénergie
s'est ainsi présenté chez moi avec ce que j'ai cru comprendre
comme étant une installation financée par Hydro-Québec.
En fait, ce sont des gens de construction qui font la vente sous pression
d'un système électrique, mais qui n'a rien à voir avec Hydro-Québec.
Ils se présentent ainsi frauduleusement et travaillent au noir
n'ayant pas les permis de construction requis.
Ce que m'a confirmé mon Monsieur Papineau à qui j'ai téléphoné.
J'en ai donc tiré une soumission quand même pour un chauffage électrique
qui se raccorde à mon système à gaz naturel,
et qui le double en quelque sorte, et dont j'ai gardé les spécifications.
Si la chaudière à gaz vient à crever, je sais quoi faire et j'ai appris que cela
peut se faire par mon plombier et mon électricien dans une journée.
J'ai donc tiré de cette tentative d'arnaque une expertise qui me rassure,
et que j'ai déposée dans le dossier de la maison.

22 février 2009

Ma solitude me comble de plus en plus.
J'ai toujours hâte de passer la journée avec moi.
Quand je vois les autres s'attacher aux autres, quand je vois
leur déception surtout, j'en éprouve méchamment une confirmation.
Car c'est forcer la nature que de vouloir être deux
alors que tout en nous n'est fait que pour un seul.
Je suis tellement bien, seul, dans le silence de la nuit.
La jouissance profondément égocentrique des moines.
Je suis lent, et j'aime ma lenteur.
Je prends 10 jours pour faire ce que d'autres font en 2 jours.
Et je me prélasse de satisfaction, jour après jour,
satisfaction d'un pas de plus. Le plaisir d'accomplir est la priorité.
Les choses à faire sont généralement banales et sans réelle gravité.

23 février 2009

Lorsque je regarde un vieillard, je le vois toujours plus vieux que moi.
S'il m'advient de me dire *je lui ressemble*,
j'ai comme un réflexe de répulsion.
Un vieillard n'est en rien désirable. Il est lent. Il a le visage bête et dur.
Il manque en tout de pétillant.
La vie passe à côté de lui pour se reproduire ailleurs.
Je relis mon journal de vieillesse et je m'étonne.
Je m'étonne de parler encore
comme s'il m'était possible de rencontrer quelqu'un!
Alors que, même si je le voulais, à 66 ans, la chose est impossible.
Les vieux se plaignent tous d'être seuls.

1 mars 2009

Avec tous ces travaux sur la maison, je n'ai pas vu passer l'hiver.
Déjà le mois de mars. Déjà le printemps.
Le goût d'errer dans les odeurs renaissantes de la ville.
Le goût de renaître. Le goût de la ferveur.

2 mars 2009

L'amour et la perversité n'existent pas dans la nature.
Il n'y a que des besoins.
L'amour et la perversité viennent de ce que les religions,
en brimant notre nécessité sexuelle, ont tout exagéré.
Néanmoins, la vie n'est finalement qu'une grande nervosité
pour la reproduction.
Et toute vie sociale n'est qu'un prétexte pour se tourner autour du cul.

3 mars 2009
Savoir se lever seul, déjeuner seul, dîner seul et encore seul au souper
avant de se coucher seul.
Telle est, en gros, la journée du vieillard.

4 mars 2009

Il faut définir l'être humain comme un spectre allant du plus au moins,
en tout.
Toutes les qualités et tous les défauts,
et dans toutes leurs différentes intensités, doivent y figurer.
Nous ne sommes ni bons ni méchants, mais toujours tout à la fois,
et dans des intensités variables.
L'on peut ainsi dresser de chacun le spectre qu'il utilise généralement.
C'est là notre identité morale et il faut s'y référer comme définition de soi.

5 mars 2009

Le travail salarié et la vie en couple sont deux plaies de notre société.
Ils relèvent d'une mauvaise organisation de soi.

6 mars 2009

Une autre voisine à la retraite (devant chez qui j'avais trouvé aux vidanges
les manuscrits de Lanza del Vasto) et qui me salut toujours depuis 20 ans
sans réellement me parler, m'arrête soudain aujourd'hui pour me dire
qu'elle s'en va passer un mois en Tunisie!
La sale blanche.

7 mars 2009

La sincérité n'est souvent qu'un mensonge inconscient.
Il y a dans l'expression d'une intention
une pulsion intérieure incontrôlable
(et même invisible pour soi-même sur le moment) qui dirige.
Je proclame ceci bien que je veuille sournoisement être cela.
La sincérité ne serait alors qu'un premier pas
dans une prise de conscience plus profonde de soi.

8 mars 2009

Une jeune fille seule assise au bas d'un escalier.
En train d'écrire dans un carnet qui semble déjà plein d'écritures.
Avec son chapeau rouge.
Et son foulard arc-en-ciel.
Comme une folle de niveau supérieur.
Comme une fleur qu'il ne faut pas chercher à cueillir.
Qu'il ne faut pas toucher.

9 mars 2009

Le cannabis, la cocaïne et l'opium ont été de toutes les civilisations.
Et les peuples s'en portaient bien.
Mais aujourd'hui, pour les populations,
ces drogues naturelles sont devenues une hérésie.
L'industrie pharmaceutique inonde le marché de drogues de synthèse
qui prétendent les remplacer.
Plus de 50% des ventes en pharmacie sont faites de ces calmants
et autres antidépresseurs.
Mais ces molécules de synthèse ont des effets néfastes
dont on ne parle pas.
Les populations s'endorment au Valium
au lieu de s'endormir au cannabis ou à l'opium. Et le mal commence là.
Début 1800, les États européens blancs se mirent à contrôler l'opium
du monde entier et l'affaire fut si payante qu'ils ne cessèrent jamais depuis
de trafiquer, mais dorénavant sous couvert de leurs services secrets.
Historiquement les drogues faisaient partie des habitudes sociales.
Mais la discrimination entraîna les drogues frelatées, les accidents
et le personnage du drogué fut ainsi ostracisé.
C'est toute l'industrie de la discrimination qui a créé le crime et qui en vit.
Dont les services secrets américains qui ont déjà tenté d'utiliser le LSD
comme arme alors qu'il ouvrait la porte d'un autre monde.
Tout ce que touche les services secrets du monde entier
est dans le but de mal faire. Ce qui rapporte beaucoup d'argent.

Au Québec, le mal nous rejoint de nouveau.
La police applique depuis un an une loi datant de 1998
qui interdirait de vendre des semences de cannabis.
Je comprends maintenant le problème de Maurice Trépanier (19 juin 2008)
qui ne réussissait plus à en trouver.
Je comprends aussi pourquoi il n'y a plus dans les kiosques à journaux de
revues spécialisées qui justement annonçaient à pleine page des semences.
Les mafias, mais surtout les services secrets du monde entier,
ne veulent pas que le marché leur échappe.
Ils ne veulent pas d'autosuffisance.
Ils nous dirigent pour mieux nous voler.

10 mars 2009

Il m'est relativement facile aujourd'hui de me moraliser sexuellement.
Jeune, j'étais tellement sexué que je n'arrêtais pas de bander, partout.
Il m'arrivait d'éjaculer malgré moi sur la rue.
Je n'aimais pas porter de pantalons pâles qui montraient alors
la grosse tâche mouillée que je venais de faire en éjaculant.
Aujourd'hui, il m'arrive encore, parfois, de bander malgré moi.
Surtout le matin. Mais la chose est épisodique et ne laisse rien voir.
Il m'est évident que la morale ne peut être la même à 20, à 40 et à 60 ans.
À moins d'être contraignant. Ce qui peut être un manque de respect de soi.

11 mars 2009

Jacques Copeau, ami de André Gide, le prototype du faible,
de l'inconstant, du fourbe, et plutôt con, qui cherche encore l'amour
en couraillant toutes les filles, tout en faisant, par accident,
trois enfants à sa femme qui reste à la maison.
Avec Gide (qui n'avait même pas déviergé sa femme Madeleine
et qui en avait foutu une autre enceinte), ils étaient de grands adolescents
rôdeurs nocturnes à la recherche sans cesse d'un cul.
Ils furent l'expression de la nature brute qui passe
au-dessus de tous les principes, de toutes les morales d'une époque.

Ils furent l'expression des derniers hommes ayant encore besoin
d'une femme soumise à la maison, plus précisément d'une servante.
Il n'y avait chez eux rien de généreux.
Mais un désir féroce de sortir de la promiscuité conjugale
pour aller se réaliser ailleurs.
Ils vivaient plus ou moins ouvertement les dernières illusions chrétiennes
de l'amour et de la passion qui l'accompagne.
Ils *vénéraient* leur femme (forme polie d'exclusion)
pour mieux aller éjaculer ailleurs.
Ils festouillaient encore sur le chemin inévitable de la solitude.
Et je dirais à leur sujet comme Péguy disait de Gide
(mais pour d'autres raisons):
"*Gide, je le hais.*
Il a un ver en lui, quelque chose de gâté."
Et je cherche ailleurs le chemin, celui d'après la chrétienté.
L'amour est un mot complaisant
pour couvrir les fourberies qui nous motivent.

12 mars 2009

Les séparations de couple donnent souvent des culpabilités.
L'on se pense, après coup, méchant.
Mais c'est une erreur que de se culpabiliser ainsi
d'avoir fait un effort pour se récupérer.
Après deux ans de séparation, Mireille Baillargeon m'avoue aujourd'hui
être heureuse là où elle en est rendue.
Allant chacun notre vie. Différemment.
J'adore marcher. Elle ne vit qu'en automobile.
J'adore traîner dans un bain chaud. Elle prend des douches.
J'aime le silence.
Elle finit toujours par s'écraser devant la télévision ou Internet.
Et la liste serait longue. Nous avons, en fait, peu de choses en commun.
Peu de choses à nous dire maintenant.
L'important est que nous avons réussi à nous séparer
sans trop de dégâts et sans y perdre l'essentiel de nos acquis.

14 mars 2009

L'hiver semble devoir être court cette année.
Les trottoirs sont déjà partout dégagés.
Mais plusieurs commerces ferment leur porte.
Dont cinq librairies de livres de seconde main.

15 mars 2009

La crise économique se précise.
C'est toute l'industrie de l'automobile qui foire.
Et c'est tant mieux.
Mais ce sera comme dans un après-guerre,
les carcasses d'automobiles nous encombrant encore longtemps.
L'affaire Madoff. J'en ris.
Il a dilapidé 50 milliards.
Ses clients, tous millionnaires, voulaient de hauts rendements d'intérêt.
Il leur donna.
Mais en retranchant directement l'intérêt de leur capital investi...
Les capitalistes (généralement blancs) veulent pourtant nous faire oublier
tout cela et nous incitent à consommer davantage.
Ils courent à nous pour nous prêter de l'argent.
Et pour nous en prêter encore.
Alors que la misère de la majorité (généralement d'autres couleurs)
est à nos portes.
L'idéologie est chrétienne.
Une économie de riches élus dominant une masse de damnés.
Nous vivons dans la prison du capitalisme
comme hier nous vivions dans la prison de la chrétienté.
La publicité domine.
Il n'y a rien qu'on nous dit dans les médias
sans nous dire en même temps d'acheter quelque chose.
Le monde est devenu invivable.
Ce n'est pas autrui comme tel qui cause problème.
Mais l'atmosphère générale de détention.

La pression à l'achat est tellement forte qu'elle oblige
à se retirer socialement pour retrouver une quelconque paix intérieure.
Je me terre en moi-même comme si je n'avais qu'un an à vivre.
Je m'enferme dans la nuit, dans le silence.
Je coupe les ponts.
Je me fais un monde, comme en double fond,
dans ce camp de concentration où je dois finir mes jours.

16 mars 2009

Il n'y a que moi pour moi.
Le reste est mondanité

17 mars 2009

Et voilà qu'un évêque catholique du Brésil se met à déconner haut et fort
en excommuniant une fillette de 9 ans, violée,
ainsi que la mère et l'équipe médicale qui l'a avortée.
Et sans un mot contre le violeur.
Sous prétexte que l'avortement est un crime plus grave que le viol.
Il est grand temps de traduire en justice tous ces vieux débiles religieux!
Qu'on les pende haut et court serait le mieux. Mais on n'y peut rien.
Ils font partie de ces mafias qui nous dirigent et nous détruisent.

18 mars 2009

Fait tailler ma barbe.
De moitié.
Depuis des années, je me laisse aller.
Je me présente aux autres comme à reculons.
Je me rends revêche.
J'ai le goût maintenant d'être présentable.
Car cette fois je le fais pour moi.
Parce que je sais intérieurement qu'il n'y aura plus d'amours dans ma vie.
Et c'est là profondément ce que je dois vouloir.

Bien sûr, je m'ennuie parfois de camaraderies.
Mais où donc rencontrer des gens.
L'espace public n'y incite nulle part.
C'est par défaut d'une communauté
que l'on tombe si facilement dans l'amour.
De toute façon, c'est tout simple, il n'y a plus rien pour moi.

19 mars 2009

Viendrais-je à bout de mes masturbations!
C'est comme d'arrêter de boire pour un alcoolique.
Faire glisser lentement la sexualité dans la sensualité.
Allonger la caresse masturbatoire dans une caresse de tout le corps.
Par étirements.
Par frottages.
Par bercements de tout le corps.
J'y arriverai peut-être.
Peu à peu.
Jeune, je n'aurais pu.
La moindre sensualité s'exaspérait aussitôt en sexualité
qu'il me fallait satisfaire même par des loufoqueries.
J'y arriverai peut-être par une prise continuelle de conscience
de l'impertinence des fantasmes qui me font bander.
Car tout cela est faux. Et compensatoire à mes incapacités.

20 mars 2009

Carré Saint-Louis.
Un écureuil essaie de monter un autre écureuil, la prend par la taille,
la perd, la reprend.
Dans un jeu continuel de culbutes.
Dans un tel naturel, dans un tel jeu de tendresse!
Un jour, j'avais vu deux chatons agir de la même manière.
Ma sexualité a perdu sa jeunesse.
En vieillissant, ma sexualité est devenue une violence culturelle.

22 mars 2009

À lire les journaux intimes (Jacques Copeau),
je vois qu'il n'y a rien à faire. Les hommes aiment la guerre.
Elle les sort d'un quotidien dans lequel ils se sont embourbés.
Et qu'ils regrettent.
Mariages, boulots, enfants, tout ce qui leur pèse en secret,
peuvent être soudain mis à l'écart.
Le temps de pouvoir rêver pouvoir encore être autre.
Mais ce n'est là qu'illusions.
Le problème est en eux. Viscéralement.
Une petitesse.
Ils parlent d'héroïsme d'autant plus qu'ils sont couillons
et de peu de réflexions.
Ils veulent tout détruire parce qu'ils n'ont jamais été
assez profondément égoïstes pour devenir eux-mêmes.
Ils veulent être tués (mais en héros qu'ils ne sont pas)
mais qui serait pour eux comme une rédemption.
J'aimerais lire le journal d'un déserteur.
La pulsion de mort serait bien davantage
une pulsion suicidaire du moi profond socialement étiolé.
(Car je ne vois pas chez les animaux de pulsion de mort).

23 mars 2009

Le gouvernement canadien m'annonce mon droit
à un supplément de revenu garanti.
La pension de vieillesse de base ne suffit plus pour vivre.
L'État doit verser davantage à ceux qui n'ont rien d'autre.
Et d'après leur riche calcul, je suis de ceux-là.
Je recevrai donc $700 au lieu de $500.
Et des arrérages de $2700.
D'autre part, ma banque m'a annoncé une diminution du taux d'intérêt
de mon hypothèque de 3.5% à 2.5%.
Suivie d'une autre à 2%.

En bref, mes sources de revenus sont:
la pension du Canada, $700,
celle du Québec, $330,
mes quatre logements en location, $2860,
pour un total de $3840 par mois
ou de $46,680 par an.
Ce qui couvre tous les frais de la maison, hypothèque incluse.
Et mes frais de subsistance.
Et me laisse maintenant avec un léger surplus.
Que j'investirai comme toujours dans les rénovations de ma maison.
Et malgré ces avoirs, je ne paie pas d'impôt, sinon quelques $10,000
en taxes à la ville de Montréal (ce qui n'est pas rien).
Dans cette immense solitude où je dois finir mes jours,
j'ai au moins la vieillesse financièrement heureuse.

24 mars 2009

Le délire des religieux vient du fait qu'ils se sont historiquement égarés
dans leurs principes.
Comme si la vie devait obéir
à l'accumulation de leurs principes dans un livre.
Alors que la vie est ailleurs.
Hors de notre contrôle.
Dans l'errance de la nécessité.
Les Églises ont toujours tenté de faire circuler leurs fidèles
dans les couloirs trop étroits de leurs principes.
Elles ont toujours opté pour des comportements restreints.
Comme le salut guerrier à un drapeau.
Mais la réduction de la conscience est incompatible avec la vie.
Qui nous propulse du plus profond de nous.
Sans que nous le voulions.
Comme les battements du coeur.
À la fin d'une vie, il devient clair que c'est la vie, en nous,
qui fut la source de nos volontés les plus profondes.
Comme le courant puissant d'un fleuve.

25 mars 2009

Il ne faut plus tolérer légalement les religions.
Pas plus que les gens du crime.
Leurs croyances s'objecteront toujours à l'État de droit laïc.
Juifs, musulmans, chrétiens, ou autres religieux maniaques,
doivent être portés hors la loi dans nos États modernes.
Pas plus que l'on ne tolérerait aujourd'hui un État esclavagiste,
ou un État donnant aux mâles le droit de battre et de tuer leurs femmes,
l'on doit tolérer l'intégrisme des religieux.
Je ne laisse pas le voleur voler parce qu'il finira par me voler.
Pourquoi donc laisserais-je le religieux déconner sans lui barrer la route.
Ma tolérance est une irresponsabilité qui finira contre moi.
Les religieux n'ont aucun respect social.
S'ils ne peuvent me submerger,
au mieux ils s'enfermeront avec leur vérité dans leur ghetto.
Ils n'ont même pas de considérations pour les autres religions.
L'histoire de l'humanité est l'histoire de leurs méfaits.

1 avril 2009

Crise économique.
Demain, réunion mondiale du G20 à Londres.
Disons-le carrément, c'est tout l'occident des blancs
qui menace de s'écrouler.
Il est impossible de pratiquer une économie de libre échange
d'un pays à l'autre avec des écarts de salaire variant de 1 à 50.
Il y aura ou gouvernance mondiale et réajustements,
ou retour brusque à des protectionnismes.

2 avril 2009

La *mode* du journal intime répond à un besoin castré de voyeurisme.
Elle suit la courbe d'évolution de la modernité.
Car la *vie privée* demeure une insulte à tous.
D'où le besoin de regarder par le trou de la serrure.
La satisfaction d'y voir.
Une soupape à la théâtralité des sociétés où chacun doit maintenant vivre parmi des inconnus.

3 avril 2009

Les journaux d'adolescents, et même davantage, sont pénibles à lire,
pleins de préjugés, de discontinuités, s'exaltant sur des sottises
et passant à côté du nécessaire.
À 40 ans, commence généralement une autre étape.
Celle des mûrissements après une suite d'erreurs, de premiers essais.
Comme le goût de reprendre et d'y regarder à nouveau.
Écrire un roman, comme écrire en alexandrins,
oblige au langage guindé d'une époque.
Le journal a eu jusqu'ici l'avantage historique d'éviter ces maquillages.
Il en est de même des proverbes et maximes.
Ils se veulent des universaux intemporels.
Le journal les ramène là d'où ils sont venus, à des évaluations immédiates
sur des banalités qui ne se reproduiront pas.

4 avril 2009

Sur la rue. Une secrétaire (ou quelque chose du genre)
parlant avec une autre secrétaire:
- Et après ma journée de travail, ce n'est pas fini! À la maison,
  il faut de plus que je me mette les pattes en l'air.
La sexualité vue comme surcharge de travail.
Après la passion du début,
la sexualité résiduelle entre deux personnes vivant ensemble.

5 avril 2009

Je commence à peine à éprouver l'immense paix
de ne plus fabuler à la vue du cul des femmes.
Je les vois maintenant autres (petites filles, femmes de misère,
vieillissantes...), et lorsqu'elles sont trop aguichantes ce sont les crises
de chaleur de la chatte *Poupoune* qui me reviennent à l'esprit.
La misère dans laquelle la nature nous jette.

6 avril 2009

Qui donc, jeune, a voulu devenir ce qu'il est aujourd'hui.
Je n'en connais pas.
Un journal est la chronique des errances, des erreurs,
des embourbements d'une vie.
Un enclenchement menant toujours à un autre enclenchement,
c'est ainsi que l'on devient, et un peu beaucoup malgré soi, ce que l'on est.
L'idéal reste. Mais comme dans un portrait de peintre. Il y a ressemblance.
Mais que nous sommes peut-être les seuls à remarquer.
Jeune, je voulais vivre une *vie d'artiste*, libertaire, célibataire sans famille
et sans dieux, jouisseur et n'obéissant qu'à mes nécessités.
Prenant le temps de regarder.
J'avoue aujourd'hui ne rien comprendre à ce que j'ai vu.
De plus, m'étant peu à peu libéré de l'amour
(cette affreuse et idéaliste conception chrétienne de nos relations
courantes), j'avoue ma solitude devant l'immensité que je vois.
Mais la *vie d'artiste* ne serait que cette prise de conscience,
que je m'en porterais satisfait.
Il me fallait sortir de l'abrutissement chrétien
et de ses conséquences élitistes.

7 avril 2009

Il faut nous défaire, et de l'esprit marchand, et de l'esprit religieux.
Il nous faut revenir à l'artisanat de soi.

8 avril 2009

Notre culture pue la chrétienté.
Car c'est encore un sentiment religieux
que de m'apitoyer sur la mort des souris.
Chaque espèce vit pour elle-même,
mais aussi pour nourrir les autres espèces.
Sans cette continuelle prédation de la faim,
ils y auraient de monstrueuses proliférations.
Mon apitoiement n'est que nostalgie d'une éternité sans heurts,
et chrétienne.
Les faits sont que nous survivons dans un violent système digestif
et que c'est par là que la vie est éternelle.
Je n'en reste pas moins que je suis tout pour moi.
Mais ce moi n'est rien.
Je suis du mouvement de la matière qui m'enfante et se nourrit de moi.
Ma conscience n'est qu'un langage parmi d'autres.
Comme le chant des oiseaux.
Comme l'odeur des fleurs.

9 avril 2009

Je ne me sens profondément bien que seul dans le silence de la nuit.
Le silence et l'obscurité sont des conditions de mon bonheur.
La montée du bruit durant le jour me tue.
Je me sens écartelé par tout ce que j'entends, par tout ce que je vois.
Trop de sons. Trop de mouvements. Une dispersion.
L'après-midi est le pire moment de la journée. C'est le chahut.
C'est le moment où il m'arrive de me plaindre d'être seul.
Je voudrais encore m'agiter avec les autres.
Et puis, peu à peu, avec la montée du soir, tout rentre dans l'ordre.
La scène pour ainsi dire se vide. Le parc redevient désert.
Les autos ne passent presque plus.
L'oeil peut fixer à nouveau. La rêverie reprend.
L'introspection recommence. La méditation sur chaque mot.

10 avril 2009

En plus des relations d'affaires avec autrui, et de voisinages (parenté, amour, amitié, camaraderie), il existe aujourd'hui des relations culturelles. J'entends par là relations de lectures, etc.
Elles ont remplacé les relations religieuses des analphabètes (dieux, anges ou saints).
Lorsque je lis les écrits d'un autre,
je vis une relation d'intimité avec cet autre.
Une relation intellectuelle et silencieuse qui ne me prive pas d'être moi.
J'entre dans une féerie qui nous est commune, une culture.

11 avril 2009

Nos maîtres pensaient tout connaître. Ils ne regardaient pas.
Ils nous enseignaient des connaissances acquises définitivement.
Des vérités éternelles.
Peu utile, leur enseignement était en marge de la vie.
Ce n'était que des mots. Des morales creuses.
Un de leur maître idéaliste, Hegel, prônait ainsi l'indissolubité du mariage tout en cachant qu'il avait fait ailleurs un enfant illégitime pour qui il devait payer une pension.
C'était l'époque des grands proverbes, des sentences lapidaires, des vertus officielles.
C'était l'époque du mensonge nécessaire au soutien de la thèse.
Mais ce n'est pas dans les principes livresques que la morale se prend.
C'est au jour le jour que la morale se construit.
C'est au cas par cas que la morale s'applique.
Et elle ne peut être la même toujours et la même pour tous.
À ce titre, j'ai toujours éprouvé, à la lecture d'un livre de maximes, un malaise. Comme devant un trop-plein de perfection.
Les maximes sont théologiques. La vie est ailleurs.
Dans les remous profonds de l'existence. Dans le cahotement.
La bonne conduite est généralement instinctive et relative au milieu dans lequel nous vivons. Elle est toujours *fausse*.

13 avril 2009

Je ne vois d'autrui que la critique que j'en fais.
Ou à peu près.
Nos relations sociales semblent ainsi basées sur un rejet constant,
alternant avec des rapprochements brusques et toujours incomplets.
Il semble y avoir nécessité d'une tension continuelle entre les humains.
Et ce n'est que dans un projet commun que la chose nous est supportable.
Comme si le chemin à suivre ensemble ne pouvait venir
ni de l'un ni de l'autre, mais de notre altercation.
D'où peut-être ce sentiment de repos de se retrouver seul.
Et si l'on se souvient avec tant de nostalgie du passé,
c'est qu'il paraît maintenant hors tension.
Le passé nous apparaît soudain beau parce qu'il est sans vie.

15 avril 2009

Il est curieux de voir à quel point les désincarnés idéalistes
(et généralement chrétiens) s'en prennent volontiers aux diaristes.
Benda, Bourget, Brunschvicg, Caillois, Duhamel, Gusdorf,
et même Comte, Renan, Valéry.
Il n'y a pas là de réflexions universelles sur l'Homme éternel.
Ou à peu près.
Ils rêvent de théories pures à la façon de Platon le con
qui s'élevait contre les ingénieurs de son temps qui abaissaient,
par leur pratique, l'idée pure de l'esprit géométrique.
Les théories sont généralement des directives autoritaires
qu'il est bien malaisé de suivre.
Les idéalistes pensent exprimer essentiellement les faits.
Ils ne font que passer à côté.
Par des jeux de mots.
Par le tracé de lignes droites.
Mais la réalité est tordue et n'obéit surtout pas.

18 avril 2009

Un journal intime peut être autre chose qu'une éphéméride de banalités.
Mais je n'ai lu nulle part qu'il pouvait exister des journaux intimes
à thèses.
La narration d'une vie comme mise en preuve pour ou contre une attitude.
Pourtant les journaux des petits saints défendaient leur thèse déiste.
J'ai ainsi écrit toute ma vie contre l'oppression religieuse,
sur la volatilité des amours, contre les idéologies qui veulent nous faire
prendre le rang, pour la pratique de la solitude dans la société
et du bien-être qu'on y trouve.
Un journal écrit assez longtemps finit toujours par nous laisser voir
une tendance lourde, qui est sa logique et sa thèse.

20 avril 2009

J'ai eu un avant-goût hier
de ce que peut être une vieillesse atteinte de maladies.
Celle que l'on retrouve dans tous les hôpitaux.
Celle où l'on finit presque toujours par arriver, à moins d'une mort subite.
Une constipation à me faire hurler de douleur
pour n'évacuer qu'une simple petite crotte.
Et qui m'a tenu au lit pendant 24 heures.
J'ai beau vouloir oublier.
Mon avenir est là.
Bêtement là.
J'éprouve maintenant plaisir à retrouver ma santé.
J'ai vu quelque chose que je ne voulais pas voir.
La vieillesse des livres est théorique.
La vieillesse de tous les jours est physiquement affreuse et souffrante.
C'est de l'intérieur de nous-mêmes que la vie s'en va.
Comme dans un système informatique, les fichiers deviennent invisibles
par la suppression du programme, nos raisons de vivre,
par la suppression de la santé, deviennent elles aussi inexistantes.
Le seul souci du malade est celui de sa douleur.

Une constipation sévère dégage plus d'angoisse réelle
que toutes les philosophies pessimistes ne l'ont fait.
Il n'y a plus rien.
La douleur, toujours la douleur et qui toujours revient.
Je comprends qu'une vieillesse ainsi atteinte soit une vieillesse détestable.
Je découvre là que mon intérêt pour la vie peut en réalité être bien faible.
Que peu me suffirait pour vouloir tout abandonner.
Il n' y a rien au bout de moi.
Sinon que de me bercer à ne rien faire.
En endurant ma douleur.
En respirant profondément.
En attendant que ma vie finisse.
Avec mon chat *Mimine* qui vient encore se coller contre moi.

21 avril 2009

Le pessimisme, chez nous occidentaux,
vient d'un relent de chrétienté déçu.
Il n'y a pas de pessimisme dans la vie de tous les jours.
Pourquoi serais-je triste de mourir, surtout si je suis malade et souffrant.
C'est plutôt la mort que je souhaite alors, et qu'on m'y aide.
L'optimisme serait une propulsion vitale et fonctionnelle
liée à la bonne marche de nos organes.

22 avril 2009

Nous, humains, sommes encombrés de mots empoussiérés.
Et nous ne faisons pas *l'entretien* de nos idéologies.

24 avril 2009

C'est le printemps. Et pourtant...
C'est comme si ma sexualité n'était pas au rendez-vous cette année.
J'ai un regard utilitaire sur le corps des femmes.
Qu'irais-je faire avec mon sexe dans le vagin d'une femme.
Que je n'ai d'ailleurs jamais préféré:
trop large, glissant, comme une molle poignée de main.
Je ne comprends pas non plus
que j'aie pris tant de plaisir à les fourrer dans la bouche.
C'est comme si je ne comprenais plus aujourd'hui
mon besoin de les dominer.
Ma sexualité rentre dans le rang.
Oui, j'ai longtemps aimé par-dessus tout
bander dans la bouche des femmes.
Je sais aujourd'hui qu'elles m'en méprisaient.
Et je reste là comme en froid avec mes passions.

25 avril 2009

J'aime me coucher avec moi. Bien au chaud sous mes couvertures.
La vieillesse de jour en jour me refroidit.
La giclée du sang n'est plus aussi forte.

1 mai 2009

J'avais raison, à 15 ans, de m'entêter à continuer d'écrire.
Mais je ne savais pas alors que je me préparais de la sorte
une vieillesse heureuse plus qu'une célébrité.
Je me dessinais lentement une représentation de moi. Une intériorité.
Dont je peux aujourd'hui logiquement suivre et finir l'ébauche.
La fin de ma vie est ainsi la fin de mon travail sur moi.
J'éprouve une grande paix intérieure à fermer, seul dans la nuit,
les grandes lignes de ma vie.
La *vie d'artiste* m'était alors le désir d'une moralité en accord avec moi.

2 mai 2009

Le besoin d'autrui se résorbe peu à peu.
Je suis bien avec moi.
Je ne suis jamais seul avec moi,
mais toujours avec ce qui véritablement m'écoute.
Et nous n'en finissons plus d'aller ainsi ensemble dans la nuit.
Autrui reprend sa place.
Sans plus d'importance que les arbres, les insectes.
Ma sexualité était le dernier crampon d'abordage,
la dernière illusion naïve des grands jeux de piraterie.
On dirait maintenant que tout aspire à rentrer dans l'ordre.

3 mai 2009

En lisant les journaux intimes des autres, j'en arrive à devoir accepter
que nous avons tous *absolument raison* d'être ce que nous sommes.
Qu'aucune théorie morale ne prévaut contre nos difficultés d'exister.
(Ce qui ne nous empêche pas d'être insupportables, ce qui est autre chose).
Les morales religieuses nous ont aliénés
en nous disant que le péché ne faisait pas partie de nous.
Mais nous sommes comme les arbres qui poussent toujours en se tordant.
De là que nous avons jusqu'ici basé la justice des lois
sur la *Vérité* des religions.
Mais c'est sur les habitudes et les préjugés d'une société
que la justice des lois se fonde.
Qu'un individu ait toujours raison d'agir *mal*
ne lui enlève en rien le risque d'être pendu.
Que la justice soit une mesquinerie contre ce qui emmerde une majorité,
m'est une évidence.
(Bien qu'il y ait parfois lieu d'exclure).

4 mai 2009

Carré Saint-Louis. Le soleil et les feuilles sont revenus.
Et les bohèmes avec leurs guitares.
Le plaisir de m'y asseoir, comme dans un café,
pour écouter passer le temps.
Le temps d'hier et ses cortèges d'illusions.
Oui! nous chantions alors comme si demain ne viendrait pas.
Comme si un jour le temps s'arrêterait pour nous laisser passer.
De l'autre côté de nous-mêmes où se trouvait le côté beau.
Et vibre maintenant pour d'autres la musique! Et la ferveur.
M'en allant avec le temps...

6 mai 2009

Après la santé, c'est au tour de l'informatique de me lâcher!
Il m'a fallu faire changer mon disque dur.
Pire: si je veux m'acheter une nouvelle machine (ce qui s'annonce
pour bientôt), ce sont tous mes programmes qui cesseront de fonctionner
faute d'être *à date* avec le nouveau système d'exploitation Windows Vista.
Les produits informatiques semblent volontairement instables et volatils
pour le profit de quelques-uns contre l'obligation de courir
pour tous les autres.
Dans ces conditions d'énervement,
le goût d'écrire lui-même commence à me lâcher.
En 30 ans, l'informatique nous a fait passés par quatre supports différents:
disquettes floppy 5``, disquettes 3``, CD, puis DVD.
Et d'autres formats s'en viennent.
Donc difficulté de stockage même à moyen terme.
Alors que le livre de papier reste toujours utilisable tel quel
sur les tablettes.
En informatique, pour survivre, il faut continuellement tout *traduire*
dans un autre format. Mais j'exagère peut-être.
La volatilité de l'informatique
ne fait que nous rappeler brusquement la volatilité de tout.

Parce que tout va de plus en plus vite.
Qui donc parlera encore français dans 100 ans...
Écrire est sans doute ma dernière illusion religieuse de stabilité.
Et j'ai bien peur que cela compte peu
lorsque je verrai ma tombe réellement s'ouvrir devant moi.
Le désespoir de la vieillesse
est plus douloureux que tous les désespoirs de tous les livres.
C'est comme sentir peu à peu ses mains lâcher prise
sur l'épave qui nous empêche encore de couler à pic.

7 mai 2009

Dieu est le besoin profond en nous de nous dire.

La *façon de dire* ajoute et change ce qui est dit.
L'édition illustrée de mon Journal attire l'attention sur l'anecdotique.
L'édition plein texte, classique,
concentre l'attention sur la compréhension de l'idée émise.
La façon de dire n'est pas un fait anodin.
La façon de dire a peut-être même plus de poids que ce qui est dit.

Nos idées font partie de notre âge.
C'est par une mue idéologique continuelle que *progresse* une pensée.
Jusqu'aux âges avancés où l'on s'accorde à reconnaître la sagesse,
puisque toujours en comparaison avec ce qui précède.
Si nous vivions 100 ans de plus,
cette sagesse aurait figure encore d'une expression d'adolescence.

8 mai 2009

Nous venons d'une pensée ésotérique
et nous arrivons dans une vision des choses qui nous permet de les utiliser.
Nous n'avons pas trouvé d'explications.
Mais nous en avons retenu des applications.

10 mai 2009

L'autre m'est toujours un étranger.
J'ai donc dû me consolider dans ma maison
qui est une forteresse économique.
Nécessité m'a fallu de me définir un territoire, non par jeux de mots,
mais réel, et que les autres reconnaissent d'emblée.
L'espace indiscutable me permettant d'être moi.
La majorité doit encore partager sa chambre à coucher
avec quelqu'un d'autre.

15 mai 2009

La solitude est mon lieu d'équilibre.
Avec autrui, je me sentais toujours bousculé.
J'aime désormais faire route seul.
Me racontant à moi-même tant de souvenirs!
et aussi tous mes petits projets qui n'intéressent que moi.
Le calme enfin de m'être libéré des torrents intérieurs.
Évitant de sombrer.
Faisant désormais *affaire* avec autrui.
Délaissant les relations psychanalytiques.
L'immense calme (mais attention à l'ennui) d'être seul avec moi.
Ayant retrouvé, au fond de moi, le goût profond de vivre avec moi.

18 mai 2009

Mireille Baillargeon m'a dit:
- Je suis bien, mais c'est quand même décevant
  que nous nous soyons séparés.
Je vois mieux sa position.
Elle s'accommodait de ce que nous étions devenus.
Moi pas.
Je me sentais perdu dans nos distractions anecdotiques.
J'avais besoin de retourner d'urgence à moi.

19 mai 2009

Retour sur mon balcon. Avec mes géraniums.
Sous l'auvent rétractable qui, depuis 20 ans, me protège contre la pluie.
Avec les années, je me suis créé un rituel
qui me donne la satisfaction du devoir accompli.
Le bonheur semble ainsi fait
qu'il est peut-être toujours, pour une part, imaginaire.
Mais la satisfaction ne vient qu'après des projets de vie réalisés.
Sur un charnier.

21 mai 2009

L'autre ne peut que me distraire de moi.
Le sentiment d'ennui que j'éprouve en parallèle au fait d'être seul
ne trouve aucune solution dans mes rencontres avec autrui.
Mais j'en suis alors distrait.
Ce qui peut être agréable.
Mais c'est tout ce que l'autre peut m'apporter.
Comme un effet d'entraînement
vers un changement de sujet de conversation.
Mon intériorité serait en quelque sorte le lieu où réside le sacré, l'indicible.
Et ce n'est qu'en l'oubliant un moment avec autrui
que je puis en être momentanément délivré.

22 mai 2009

"Histoire des idées sociales", de Kurt Shelling.
Deux citations.
1.
L'histoire est une répétition continuelle du fait que l'homme est incapable de tirer un enseignement de ses expériences.
2.
Il n'y a pas dans le monde animal d'histoire,
mais une succession de générations.

La cause en est, selon moi, à ce que les idées sociales
(ou morales, ou etc.), ne sont que des fabulations ésotériques
qui se basent sur des superstitions.
Donc qui tournent en rond.
L'humanité n'avance pas dans sa pensée ésotérique.
Mais elle avance dans ses techniques.
La conquête de l'espace n'est pas le fait d'une société sans histoire.

23 mai 2009

L'été revient avec le goût de ne rien faire d'autre
que de fumer ma pipe de cannabis sur mon balcon.
Après un hiver de travaux bien accomplis où j'ai repris tous mes textes et me les suis imprimés dans une nouvelle version de base, une impression sans photographies, devant me servir pour y inscrire les corrections.
L'idée est de reprendre tout le texte,
d'en éliminer les fautes et les dispersions.
Car j'ai tendance au coq-à-l'âne, à vouloir tout noter;
j'ai tendance à encombrer ma page par trop de sujets à la fois.
Donc simplifier le discours.
Ne pas tout retenir de ce que j'ai écrit.
Mais ce qui donne suite.
En vue de l'édition finale qui, cette fois, sera double.
L'édition actuelle nommée illustrée avec photographies;
et une autre dite classique, plein texte.
Le tout avec l'index qui lui aussi est terminé
(affreusement méticuleux avec plus de 2000 renvoies).
L'objectif premier de ma *vie d'artiste*
n'aura finalement été que de la raconter.
Et je pourrai alors dire comme Virginia Woolf: *je vous ai donné un livre*.
Un livre qui pour autrui est comme un roman,
une distraction particulièrement réaliste.
À la lecture duquel un lecteur peut trouver à contrepartir.
Car c'est le mieux que l'on puisse espérer d'une relation avec autrui.
Et c'est aussi le mieux que je peux laisser à autrui.

24 mai 2009

Je m'étonne du plaisir que j'éprouve de plus en plus
à ne recevoir personne.
À continuellement vivre seul.
À ne plus sentir le besoin de me raconter.
C'est à moi seul que je parle et cela me suffit (car je m'écoute, moi...)
Que les autres sachent ou ne sachent pas revient au même.
Ce qui m'intéresse n'existe pas, ou si peu, pour autrui.
Le plaisir, enfin dégagé d'autrui, d'être moi.
Je m'étonne aussi de ne plus ressentir de montées de colère
comme il y a deux ans.
Je ressentais alors un continuel besoin d'agresser.
Contre çi.
Contre ça.
J'entre aujourd'hui dans mes territoires.
Je ne ressens plus le besoin de me défendre, de me protéger.
Et, vue de ce point, la présence des autres peut me devenir agréable.
Une véritable distraction.

26 mai 2009

Dans la jeunesse, la sexualité est tonifiante.
Mais avec l'âge, elle *tourne* en perversions.
Elle devient comme un alcoolisme dont il faut apprendre à se défaire.

30 mai 2009

Mon entêtement vers ma satisfaction immédiate
n'est qu'une forme réfléchie du désespoir.
Je suis né malgré moi, coincé, quoi que je fasse,
dans l'évidence d'une destruction.
Comment font tant de gens pour supporter, en rigolant, ce qui nous arrive?
Il m'apparaît, aujourd'hui, qu'ils ne s'aiment pas.

31 mai 2009

67 ans.
Le 24 septembre 2000, j'écrivais:
Au mieux, j'en ai pour 20 ans.
Cela fait neuf ans déjà! mais pour moi c'était hier...
L'accélération du temps.
Affreux.
Tout simplement affreux.

1 juin 2009

La vérité avait l'avantage d'unir idéologiquement les populations.
Comme un cri de guerre.
Aujourd'hui, chacun va son chemin avec ses préjugés,
parce que notre appartenance collective est ailleurs.
Dans nos mouvements de mode et nos approches techniques.
Dans le changement lui-même.

2 juin 2009

L'un des rôles de l'écriture est de mémoriser
et par là de transmettre l'expérience.
Or nous n'y atteignons pas.
Ou si peu.
Mais nous avons amélioré notre langage par la photographie, le cinéma.
Notre langage a progressé.
Ainsi un film montrant un comédien dans sa jeunesse
suivi d'un autre clip nous le montrant parlant un peu avant sa mort,
nous montre d'un coup ce qu'est vieillir.
Un recroquevillement.
Et qui saute aux yeux grâce à cette forme de langage qu'est le cinéma.
Et que l'écriture n'a jamais réussi à bien montrer.

3 juin 2009

Presque tout ce qui m'advient me vient hors de mon contrôle.
Tous les médecins du monde n'ont encore de cesse d'essayer de dresser la liste des mécanismes qui me font être moi.
Et je reste là comme un roi fainéant
se laissant porter par un peuple dont le travail lui donne vie.
Quel est donc mon rôle?
Ne fut-ce que pour moi, quelle est donc mon utilité?
Quelle est donc l'utilité de ma conscience et de son inquiétude?
Il y a tellement de gens qui semblent vivre socialement heureux
sans avoir à réfléchir sur la signification de leur vie.
Et que pourrais-je faire de mieux, pratiquement, que ce qui m'arrive par la force des choses.
Je suis sans réponses.
L'inquiétude dont je souffre ne serait-elle qu'une maladie?

4 juin 2009

Même si on me donnait accès au(x) sens de l'existence,
il me semble que je n'y comprendrais rien.
Nous, humains, ne pouvons peut-être que nous poser des questions concrètes auxquelles nous pouvons concrètement répondre.
Et puisque je sais que moi je ne saurai jamais le sens de ma vie, le reste relèvera toujours pour moi du féerique, du poétique, de la croyance.
Donc je serai toujours infidèle à toute société.
Car j'assisterai toujours aux croyances en rigolant.
Et je désobéirai toujours.

5 juin 2009

Je me recroqueville.
Je me réduis maintenant à quelques petits projets par année.
Que je déplace, sans m'en culpabiliser, sur l'échiquier de mon calendrier.
Je n'en prends pas large comme on dit.

Vaguer à mes obligations doit faire partie de mon plaisir.
Je fais la tâche, mais dans mon rythme lent et régulier.
Et je ne cesse de m'arrêter pour jouir un peu
du devoir finalement accompli.

6 juin 2009

Donné à un lampiste antiquaire du quartier
l'excédent de mon matériel ramassé depuis 30 ans dans les ruelles.
J'ai fini de monter toutes les lampes dont j'avais besoin.
Le reste aurait fini aux vidanges des héritiers.
Aussi bien faire plaisir à quelqu'un d'autre.
J'en suis rendu là.
À larguer.

7 juin 2009

Notes.

À travers les milliards de galaxies, nous, humains,
sommes comme les fourmis: des insectes régionaux.

Il ne faut pas me leurrer.
Ce sont les montées de spermes, lors des chaleurs d'été, qui me font lyrer.
Le besoin pleurnichard d'aller me coller sur autrui.
Mais tout se calme avec une bonne masturbation.
Mirage somatique donc.

Vieillir.
Michel Leiris, dans ses 80, prolongeant son journal par une suite
de notations radoteuses d'idées de titres possible pour ses livres...

En amour,
on finit toujours par reprocher à l'autre d'être tout simplement lui-même.

8 juin 2009

Donc je ne saurai jamais pourquoi je suis.
Donc réellement qui je suis.
Le *connais-toi toi-même* de la philosophie grecque
était grossièrement naïf.
Mais, de mon journal, un portrait se dégage.
Influençable.
Solitaire.
Infidèle.
Lent.
Méthodique.
Menteur et masturbateur.

9 juin 2009

Dans son journal, Gérard Parizeau écrit sur ses rencontres, ses amis,
sa vieillesse, sur tout, avec l'assurance heureuse
de ceux qui vont au ciel après leur mort.
Ce qui advient pour lui advient conformément à l'ordre normal des choses.
Le bien-être et l'assurance d'être dans la vérité.
À 70 ans, il dit le monde avec la bonhomie d'un adolescent confiant
racontant sa vie de collège.
Journal donc d'un vieillard bien pensant, d'un vieillard *de droite*.
En fait, c'est de l'ordre bourgeois dont il se montre satisfait.
L'ordre dominant et paisible d'une riche classe sociale qui a *réussi*.
Il voit les événements de haut et tout lui prouve qu'il a raison.
C'est ainsi qu'on voulait nous apprendre à penser au collège.
On nous préparait pour la suite normale et heureuse des choses.

"Que le luxe et la bonne chère, alliés à l'intelligence,
sont choses plaisantes!" (2 mars 1972).
Yes indeed!

10 juin 2009

En lisant Gérard Parizeau,
je découvre la tradition des grandes familles du Québec.
Ces Parizeau qui dirigeaient depuis deux générations
les grandes Institutions et qui s'y préparaient de père en fils.
Ces Hamel, dont le père de Réginald était je crois professeur de médecine
à l'Université de Montréal.
Je venais d'un autre milieu, d'une classe sous-jacente.
L'esclandre que je fis au Quartier Latin sur la liberté sexuelle,
sur la nécessaire prédominance de l'enseignement des lettres québécoises,
était celui d'un *outsider*.
Et je ne le comprenais même pas.
Mais je constate aussi à quel point nous étions dirigés
par des gens catholiquement bornés.

11 juin 2009

L'été fut froid jusqu'ici.
À peine une ou deux fois sur le balcon.
Je lave donc mes fenêtres.
La vie en elle-même, et d'autant plus que dans nos pays riches,
oui la vie peut être heureuse.
C'est la maladie et la pauvreté qui peuvent la rendre malheureuse.
Oh combien de beaux jours sont encore devant nous, Mimine et moi...

12 juin 2009

En corrigeant mon journal pour le montage de l'édition classique,
je tombe sur 1978.
Quel feu d'artifice de passions qui éclatent partout!
Le carrousel des amours où je pouvais changer de cheval à chaque tour!
Oh les belles et dernières illusions!
J'en ris de plaisir d'avoir ainsi vécu.
Ce n'est plus possible aujourd'hui.
Mais j'y retrouve aussi les années 1970-71, l'après Sexus,
où je délirais carrément au bord d'une certaine folie.
Et dire qu'en fait j'avais presque tout oublié.
La mémoire de soi, oui, qu'est donc la mémoire de soi?
Jusqu'à un certain point, une oeuvre d'art.

18 juin 2009

Pose de trois dernières fenêtres, chez les locataires, côté cour.
J'ai donc fait refaire toutes les fenêtres de la maison.
Je m'arrête ici pour les trois mois d'été.
Pour monter lentement l'édition classique de mon journal
tout en fumant ma pipe de cannabis sur mon balcon.
Je recommencerai fin septembre
les rénovations avec la finition de mon escalier d'entrée.
Puis 2010 sera une année de menuiserie.
Moulures et plinthes chez moi, réfection du toit de la véranda.

19 juin 2009

Enfin mon rythme de vie
commence à correspondre à ma logique intérieure.
Je n'ai d'ambition que par petits coups qui se doivent de m'être agréables.
Apprendre à savourer chaque instant comme étant le dernier instant...

1 juillet 2009

Il y a entre le corps de ma maison et le trottoir de la rue
une distance de 15 pieds qui m'appartiennent,
les autres quelque 25 pieds gazonnés relevant de la municipalité.
Depuis 30 ans, la municipalité vient tondre son gazon.
Mais voilà que les élus en ont décidé autrement.

Le règlement se lit ainsi:
étant le propriétaire ou l'occupant riverain d'un immeuble,
en ayant omis d'entretenir le domaine public adjacent à sa propriété
de façon à ce que l'herbe qui y pousse ne dépasse pas 15 centimètres
(Civisme et propreté, Article 18 par.3, sous peine d'une amende de $100).

J'avais d'abord pensé contester la validité du règlement.
Mais comme je déneige déjà moi-même ce même terrain l'hiver, il est
dans la suite logique de la jurisprudence que j'entretienne l'herbe l'été.
Je note donc, mais en grinçant: le pouvoir réel et potentiellement
dangereux de contraindre les autres dont peuvent se prévaloir les élus.
J'obéis néanmoins à cette loi parce que finalement:
Il m'est trop compliqué de me chicaner pour si peu
et je comprends qu'on doive passer outre un chacun
pour finalement pouvoir diriger jusqu'à l'infime détail.
J'y trouve une plus grande satisfaction en accomplissant moi-même
l'entretien que je trouvais négligemment fait par la ville.
Me voilà donc pris, comme à Saint-Lambert,
avec un gazon à tondre devant ma maison.
J'avais gardé en horreur les lourdes tondeuses classiques
et le mythe des belles pelouses de banlieue.
Mais une tondeuse électrique à main, dite coupe bordure, suffit.
C'est presque un plaisir tant la chose est devenue facile.
Trois ou quatre coupes par année suffiront.
Je note aussi que les clématites, tel que prévu,
ont commencé à recouvrir le squelette du cèdre mort.

2 juillet 2009

Enfin l'été! avec un mois de retard cette année.
Le plaisir de lire *Histoire de la vieillesse* au soleil du matin,
seul sur mon balcon.
Dans le bruissement des feuilles.
Dans l'éclatante beauté du matin.

J'ai fait dans ma vie de graves erreurs de jugement.
Et toutes avaient trait à l'amour que j'avais des femmes.
J'en perdais la tête.
Comme la vie m'est plus agréable aujourd'hui, seul,
loin du terrain d'ébats.

3 juillet 2009

Notre pulsion vitale *est* notre véritable morale.
Chaque âge de la vie, quoiqu'on veuille et quoiqu'on fasse,
est ainsi exécuté à la lettre.
Nos morales historiques ne sont que bonnes manières d'époque.

4 juillet 2009

Apprendre à regarder les gens *passer pour la dernière fois*.
Car, dans la majorité des cas, c'est réellement la dernière fois
que nous les voyons passer.
Ainsi de tout.

5 juillet 2009

Envahissement.
Le matin, ma soeur et sa Guilaine viennent prendre chez moi
copie de LA SECTE pour corrections d'orthographe
avant que d'aller à la Bibliothèque Nationale.
S'énervent actuellement à l'idée d'acheter une maison de campagne
à 400 kilomètres de chez elles.
Plein de travaux à faire.
N'auront sans doute pas l'argent.
L'après-midi, Mireille Baillargeon s'arrête avant que d'aller à une réunion
avec ses copropriétaires et comme toujours: énervement, chicane.
Après leur passage, je me suis soudain senti comblé du fait de vivre seul,
comblé de la paix immense dans laquelle je vis.
Je me suis soudain imaginé les moines solitaires qui,
après le plaisir d'avoir revu leurs proches,
éprouvent ensuite la satisfaction profonde de les voir repartir.
Notre temps de vivre ensemble est achevé.

6 juillet 2009

La récolte de la 29 fut de 1800 grammes frais. Ce qui est bien.
Je continue donc avec des hermaphrodites.
J'ai dressé le tableau statistique de mes récoltes depuis 10 ans.
Un tableau en dents de scie.
Je crois dorénavant atteindre ma régularité à 1800. Ce qui serait bien.

7 juillet 2009

Il y a plus d'un an que je n'avais vu les Brown.
Ils ont pris un horrible coup de vieux. Surtout lui.
C'est avec difficulté qu'il la suit avec sa canne.
Il s'arrête et s'appuie partout.
Faire un coin de rue n'en finit plus.
Il en est rendu à devoir rester chez lui.

8 juillet 2009

Mes problèmes sociaux viennent beaucoup du fait
que je n'ai jamais eu le physique de l'emploi.
J'ai la tête d'un grand dans le corps d'un petit. Simple complexe? Non.
Toutes mes femmes me l'ont finalement avoué.
Et l'armée, en 1960, me refusa. Avec le temps, je me suis rangé.
J'ai le physique pour tenir des rôles que l'on ne remarque pas.
Le reste ne doit regarder que moi.
Je pratique donc seul le hobby de me croire grand.

9 juillet 2009

Nos cultures, comme nos religions,
sont des entreprises d'abolition du temps.
L'humanité y est représentée par stéréotypes qui ne meurent pas.
Les auteurs reconnus sont toujours les mêmes et ont toujours le même âge
d'une génération d'élèves à l'autre.
L'amitié et l'amour sont une même tentative.
Et il faut aller plus loin. Notre esprit scientifique est semblable.
Nous cherchons ce qui réagit de la même manière d'un temps à l'autre.
Nous cherchons partout à intemporiser notre conscience.
Comme si ce que je disais devait enfin avoir valeur pour toujours.

10 juillet 2009

Dans ma jeunesse, les prêtres m'enseignèrent l'éternité.
Ils m'en donnaient même la certitude.
Devant l'évidence de la mort pour tout ce qui existe,
j'ai donc cru que nous, humains, étions l'exception.
L'évidence de notre mort était donc fausse.
Nous mourrions comme si cela n'était pas vrai.
Et c'est là que commençait la métaphysique.
C'est là que commençaient les idées fausses.
Néant. Éternité. Dieu. Liberté.
Et combien d'autres atrophies de la conscience de soi.

11 juillet 2009

Dehors il pleut toujours.
Je me suis installé pour l'été dans la véranda vitrée.
L'été fut jusqu'ici comme un temps d'automne.
Est-ce ce temps qui me fait que je souffre depuis quelque temps
d'une forte nostalgie d'aimer.
De prendre une jeune femme par la taille et de l'embrasser.
Comme j'aimais naïvement les embrasser à vingt ans.
Un sentiment de manque.
Pourtant je sais. Oui, je sais...

12 juillet 2009

Notes.

Penser, ne fût-ce que pour moi, est nécessairement basé
sur ma relation imaginaire avec autrui.
Je ne pense toujours que par rapport à quelqu'un.
Car s'il n'y avait aucun être humain,
à qui pourrais-je donc dire que je pense?

Il y a toujours, en chacun de nous, des arrières pensés.
Et c'est là justement notre *moi*.
Ce quelque chose qui dit notre vérité en marge de tout.
En marge des autres.
Et aussi en marge de soi.
De sorte que lorsque je dis la vérité, il me faut toujours essayer
de reconnaître pour moi-même là où je mens.

Le désir de refaire le monde n'est peut-être qu'un symptôme
d'une profonde désorganisation personnelle.
Mon Journal des années 1970-71 en serait un exemple.
Comme si le besoin de philosopher hors de soi
signifiait avant tout un besoin aliéné de philosopher sur soi.

15 juillet 2009

Ce corps qui est le mien est un système d'équilibres
établi par les millénaires avant moi.
Ce ne sont pas les décrets bibliques ou d'autres sorcelleries
qui m'en diront le sens.
Je dois aussi me méfier de mes jugements moraux.
Il y a comme une profondeur qui me fait agir et parfois même contre moi.
D'autres disaient Dieu.
D'autres disaient Destin.
C'est du plus profond de moi que le remous parfois me vient.

Mon âge, de plus en plus, m'effraie.
Mes lectures me disent toutes qu'à 67 ans...
Ce n'est donc plus 20 ans que j'ai devant moi.
Mais du court terme.
Je dois m'habituer, j'essaie de m'habituer,
à tout voir comme si c'était la dernière fois.
Tout y devient beau.
Comme le souvenir des choses mortes.

18 juillet 2009

J'apprends aujourd'hui, par la chronique mortuaire des journaux,
la mort de Jean Stafford.
Il avait exactement mon âge.
Ancien fondateur de LA BARRE DU JOUR, il vivait depuis 1965
avec Christiane Cyr qui en avait été la secrétaire.
Il venait de prendre sa retraite, y lit-on, et la voulait d'écriture.
Voici donc qu'apparaît le bilan de notre génération.
Bilan mondain et finalement de peu.
Et tout cela, bien sûr, finit encore, chez ces gens de peu de caractère,
par une célébration à l'église.

27 juillet 2009

Mais où donc situer les morts?
Quel est donc, sinon le sens de notre vie, du moins notre chemin?
Au cadran géologique,
“notre univers” aurait, dit-on, 12 milliards d’années.
La Terre, 7.
La vie y serait apparue il y a quelque 600 millions d’années.
Et l’humanité, depuis 3 millions d’années.
Et notre espèce serait probablement destinée à disparaître
(suite aux dinosaures, etc.), pour ne laisser sur Terre
que des insectes plus résistants (déjà premiers habitants de la planète).
Et tout cela à travers les saisons cosmiques de la Terre
ayant chacune 50,000 ans.
Et nous serions actuellement dans une saison de réchauffement
(coïncidant par hasard avec ce que nos écologistes dénoncent)
qui devrait durer encore 20,000 ans, avant que de rebasculer
dans une nouvelle poussée de glaciation.
Et tout cela, avant que la Terre ne sombre finalement elle-même,
perdant son eau et son air, dans le brasier des galaxies.
Donc.
De tout ceci, je retiens que nos religions,
et nos philosophies qui en sont la suite,
ont erré dans l’énoncé de leurs principes.
Car si tels sont les faits,
notre “évolution” ne change rien à notre destruction.
L’humanité disparaîtra pour toujours
dans un Univers renaissant furieusement de lui-même
et qui serait comme *l’éternité elle-même*.
Tel serait notre chemin.
Le reste n’étant que grimaceries de singes.
Notre *conscience* n’étant peut-être qu’un manque de réflexes adéquats.

30 juillet 2009

Ce qui ne m'empêche aucunement de bander.
Donc, en fait, sans importance.
Lorsque je suis en société, je vois des hommes.
Mais je ne les vois jamais nus.
Ils n'existent pas sexuellement pour moi. Je suis libre d'eux.
J'aimerais qu'il en soit ainsi des femmes.
Après 60 ans d'obsession et de masturbation sur fond de rêveries
hétérosexuelles, j'aimerais pouvoir enfin jouir autrement de moi.
La pornographie est essentiellement une croyance.
Et peut-être l'une des dernières à atteindre la laïcité.
Car ce n'est pas sur l'autre que je bande.
Mais sur l'image que je me fais de l'autre.
Il n'y a là que ce que j'y fabule.
Pourquoi ne banderais-je pas sur la beauté des fleurs de mon jardin?
Ou sur toute autre chose.
Comme le 12 octobre 1967, j'ai bandé avec satisfaction
devant une simple enveloppe de soupe.
La liaison de l'érection avec l'image d'une femelle
me semble culturellement apprise.
Comme celle de l'homosexuel. Comme celle du pédophile.
Comme celle des autres pervers.
À toutes les fois qu'une femme m'excite, si je la regarde bien,
si je la décortique, je ne vois rien là de sexuel. Le sexe pue.
Je vois de moins en moins ce que j'irais refaire là.
Mais je bande encore sur l'idée que je me fais d'un moi dominant.
Parce que partout où je vais, la publicité me harcelle.
Partout des femmes nues me regardent et m'interpellent.
J'ai alors comme un besoin violent de les dompter.
Le mythe pornographique de la femme
est devenu une plaie de la société athée occidentale.
Contre quoi les tarés religieux des autres pays s'indignent avec raison.
Mais sans peut-être en comprendre la portée historique
dont nous ne semblons pas pouvoir sortir.

31 juillet 2009

L'été commence enfin!
Les derniers plaisirs.
Celui de vieillir, seul au soleil du matin, sur mon balcon.
Avec *Mimine*, mon dernier ami.
Dans le sens ou non-sens de notre existence.
Ce qui, de toute façon, n'a jamais eu de réelle importance.
Sinon celles que nous nous fabulons.
Car c'est la santé qui d'abord nous motive.

1 août 2009

Alors que tout énoncé scientifique suppose des enquêtes, des compilations, des statistiques qui permettent d'établir des tendances, des constantes, les aphorismes sont des dictats.
Même laïc, l'aphorisme est religieux.
C'est la logique autoritaire des curés, des ayatollahs et autres délirants.
Une idée sortie du contexte qui l'a fait naître
devient généralement pour autrui une idée fausse.
Les contextes seraient aux idées ce que les données sont aux statistiques.

4 août 2009

La chaleur de l'été me ramène trois *vieilles* dans mes filets...
Car il faut bien l'avouer, l'âge n'y fait rien,
l'on n'arrête jamais secrètement de draguer.
L'infirmière de 66 ans à la retraite (celle du 16 juin 2008)
qui a finalement vendu son condo et s'embourbe.
Nous avons fait un tour de parc ensemble (il faut le faire!).
Que de problèmes!
Son défunt conjoint lui laisse dans son héritage des reconnaissances
de dette à une prostituée (dit-elle...) qui les fait valoir contre elle en cours!
Et quoi! Et quoi! Elle n'a parlé que d'elle.
- Je vais suivre vos conseils.
Car elle me vouvoie.
C'est bien elle que j'ai vu entrer dans une église à l'heure de l'office...
Et bien sûr, il y a toujours Diane, celle de 61 ans qui après m'avoir parlé
de ses paupières l'an dernier, n'a donc plus rien à me dire de près
cette année, mais qui continue toujours à me saluer de loin
de son air contorsionné.
Et puis une nouvelle cette année. Elle se nomme Lise.
Je la vois depuis 10 ans promener son chat dans le parc.
Elle a 59 ans, une fille de 30 ans, a fait son cours classique, n'a pu
financièrement aller plus loin, a travaillé toute sa vie comme serveuse
de restaurant, s'est finalement recyclée avec une maîtrise en littérature,
enseigne maintenant, mais n'aura donc pas de pension, écrit un roman
dont elle espère que la publication lui apportera beaucoup d'argent.
(L'ayant donc sans doute un peu déçue par mes doutes à ce sujet).
Encore belle.
C'est elle qui m'a d'abord abordé en me dépassant sur la rue:
- Vous avez l'air d'un philosophe.
Nous nous sommes donc croisé deux fois,
et deux fois une heure de conversation dans le parc sur la littérature.
Donc pour la première fois, une facilité. Ce qui prouverait que *l'amour*
serait encore possible en y mettant l'effort. Mais lorsque je m'arrête à
penser au bien-être que j'éprouve à rester seul... (oui, mais une distraction,
me souffle un diable à l'oreille), oui, une distraction...

9 août 2009

Et puis, non!
Pour qu'un *amour* soit possible, il faudrait des circonstances
qui nous obligeraient à nous rencontrer. Et de là, peut-être que...
De deux conversations intéressantes (mais peut-être parce que je m'y sens
un peu le professeur...), je me mets soudain à espérer une histoire.
Mais quelle histoire?
Maurice Trépanier que je rencontre et avec qui je discute souvent
brièvement, ne soulève aucun espoir en moi.
Je n'éprouve avec lui aucune émotion particulière.
Avec lui, je me comporte normalement. Je me tiens bien.
Le cul n'y est pas.
C'est donc une histoire de cul, et non de conversation, qui me hante.
Mais est-ce que je le veux ce cul?
Non.
Je ne m'y vois pas.
Bien sûr, je succomberais à n'importe quelle femme
qui me ferait des avances...
Ce qui n'est pas le cas.
Je n'ai jamais été le beau mâle qui fait fantasmer les femmes.
Je suis vieux, petit, bossu, maigrelet.
J'ai toujours dû me battre pour le *placer* mon cul.
Donc à ne jamais oublier.
C'est encore le mythe qui me travaille.
C'est un fantôme que je me crée et que je pense pouvoir enlacer
comme s'il m'aimait moi.
Comme je suis.
Mais je ne suis rien pour elle.
Et quoi que je fasse, je ne serai rien d'autre que moi.
Nous ne serons jamais ensemble.
Donc la prochaine fois, s'il y a, garder plus de distances.
Être moins bavard.
Ne plus me laisser submerger par mes hallucinations intérieures
qui m'ont toujours mené à des encombrements.

10 août 2009

Donné à un autre antiquaire mes excédents en portes, fenêtres
et vieux parquets.

Planté 14 gros hostas dans le jardin ombragé de la cour intérieure.
Dans trois ans, la surface de terre devrait en être recouverte.

Reprenons donc la route.
Seul, et heureux de l'être encore.

17 août 2009

POUR EN FINIR AVEC
CIORAN.
Avec *Précis de décomposition*, édité en 1949,
que j'avais découvert dans les années 60, Cioran m'impressionna.
Il disait des vérités contre la notion d'éternité qu'on nous imposait.
J'ai, par la suite, lu son oeuvre.
Avec de plus en plus de difficultés.
Je comprends maintenant pourquoi.
Je lis *Cahiers 1957-1972*.
Simone Boué les présente comme n'étant pas un journal intime.
Ce qui est faux.
C'est le journal d'un philosophe.
C'est le journal d'un homme seul, triste, malade, quotidiennement migrainé, dont les maximes sont des cris, dont le pessimisme est d'abord l'expression de nombreux manques de jugement purs et simples et qui ne sont peut-être que des symptômes d'une déficience neurologique.
Exilé en France à l'occasion d'une bourse, désoeuvré, n'ayant plus de racines, s'ennuyant, et devant s'exprimer en français (mais toujours dans la manière excessive des slaves), Cioran le fils continu Cioran le père:
J'ai toutes raisons de croire que mon père est mort dans le désespoir. (...)
À plus de soixante-dix ans, après cinquante ans de carrière ecclésiastique, mettre sérieusement en doute le dieu qu'on a servi!

Premièrement, Cioran n'est pas athée.
Cioran est mélancoliquement religieux.
Comment croire... que l'univers n'ait aucun sens? Il faut qu'il en ait un.
Le désespoir de ce Cioran qui ne cesse de relire la Bible
est tout simplement celui de ne plus retrouver le dieu de son enfance.

Deuxièmement, Cioran n'est pas un penseur scientifique,
mais un penseur littéraire.
Grand admirateur de Napoléon, Hitler, Cioran se voit à la tête
d'une réforme générale d'une humanité qu'il juge malade, etc.
Je passe le plus clair de mes journées à casser la gueule aux gens,
à invectiver tel ou tel...
Ces bouffées de violence presque quotidiennes, pendant lesquelles
j'imagine des massacres... où je me vois mêlé et y jouant un rôle capital...
Donc Cioran le grand réformateur méconnu, coincé dans sa mansarde,
énonce, dicte, décrète.
Par coups d'émotions brutes.
Sans plus d'analyses.
À la façon passéiste des penseurs littéraires.
Comme exemple: le 1 mars 1964, après avoir vu un film *Les Animaux*,
il écrit:
Mais je n'ai jamais vu dans l'espace d'une heure tant de peur
et tant de fuites...
pour finir par une pétarade de maximes qui lui viennent à l'esprit:
Rien de grand ne peut se faire sans cruauté.
Avoir du caractère, c'est être capable de cruauté.
D'un fait qui l'émeut, Cioran tire des décrets ne se basant sur aucune
donnée, écrits avec de grands mots, par tâtonnements idéologiques,
par associations d'idées parfois saugrenues, par glissements sémantiques
donnant à réfléchir oui, mais donnant à faux.
Cioran écrit comme un pape, par absolutismes.
Une manie de tout dire de façon lapidaire, dogmatique, de dire donc
à la manière émotive et superficielle des moralistes littéraires,
principalement chrétiens.

Et finalement, Cioran est tout simplement un *malcommode*.
Me basant sur ce qu'il écrit de lui-même: peur de s'affirmer directement,
peur des responsabilités, peur de choisir, paresseux, dispersé,
vivant sans appartenance dans des hôtels, ne sachant trouver sa place
dans le jeu social de l'argent, et qui plus est, mégalomane
(il se voit même fondateur de religion...) Et maladivement colérique.
Il aurait peut-être dû devenir comme il l'écrit lui-même:
Ma vocation était de vivre à l'air, de faire du travail manuel...
et non de lire ni d'écrire.
Le pessimisme de Cioran, pour moi, n'est qu'un pessimisme
servant à la propagande chrétienne.
Cioran crie partout le manque d'éternité sans dieu, et il colère contre tous,
à la manière des vieux curés grincheux, avec des fins du monde jetées en
anathèmes à tous les techniciens qu'il accuse de faire le monde moderne!
En ceci, il fait partie de l'écurie des éditions Gallimard dont les auteurs
sont des croyants occidentaux (ou qui pleurent de ne plus l'être...)
Gallimard n'édite ni Meslier, ni D'Holback, ni Stirner, mais, mais et mais.
Un pessimisme donc de fin de civilisation chrétienne plus que de réalité
et qui s'éteindra avec les derniers cierges et les derniers cantiques.
Car l'athéisme n'a rien à voir avec le désespoir.
Car l'athéisme n'a rien à voir non plus avec la mauvaise santé
et les manques évidents de jugement de Cioran,
comme dans cet exemple... pour qui veut en rire:
On dit (la science dit) que la Grande-Bretagne sera
complètement submergée et recouverte d'eau dans cinq cents milles ans.
Si j'étais anglais, ce fait à lui seul suffirait pour me paralyser
et justifier mon refus de l'acte.

18 août 2009

Les colères de Cioran me font penser à mes crises masturbatoires.
Du délire.
Des crises de folie.
Un déséquilibre hormonal.
Car tout cela n'a rien à voir avec la réalité d'autrui.

Sinon qu'autrui peut devenir déclencheur.
Cioran n'avait pas les nerfs de ses ambitions dictatoriales.
Je n'ai pas le physique d'un séducteur.
Malheureusement l'image des écrivains
se rapproche ainsi souvent de celle des impuissants.
Il me devient clair aussi qu'il me faut cesser de m'agripper au sexe
comme si je pouvais *m'y réussir*.
Ce fut l'erreur de ma vie.
Passer *à côté* du physique de l'emploi.
J'ai le corps d'un anachorète.
Et non la force de frappe d'un bouc de reproduction.
Ah! si je pouvais retrouver le regard de mes 8 ans.
D'avant ma sexualité.
Et sans la mythologie chrétienne.
Oui, si je pouvais recommencer là ma vie!

19 août 2009

Mais il faut continuer la route. Avec les bagages que l'on s'est faits.
Oui, j'ai peur de devenir un vieux que le cul ne travaille plus.
J'ai peur de tomber en panne de désirs.
Car le bonheur est mêlé de désirs et même de perversions.
Pour retrouver son équilibre,
Cioran avait besoin de rêver de casser des gueules.
J'agenouille des femmes devant moi
et je les veux qui me sucent avec amour.
Donc problèmes mutuels de reconnaissance sociale de soi.
Et façon symbolique d'y compenser.
Mais folies quand même.

20 août 2009

Le parc la nuit.
Les jeunes qui rôdent en groupes. L'époque de l'essaimage.
Pendant que les vieux dorment dans leurs ruches...

1 septembre 2009

Le froid déjà.
L'automne à nouveau.
J'ai terminé le montage de l'édition classique (texte seul) de mon journal.
Avec cette particularité que chaque fin de phrase ramène à la marge et que chaque phrase est relue à nouveau pour contrôler les rejets automatiques.
Une belle petite édition.

2 septembre 2009

Achat d'un lecteur de livres numériques SONY PRS-600. Quelques $500.
Enfin un premier lecteur acceptable pour livres numériques
arrive à Montréal!
Depuis 5 ans que je m'y prépare!
Un grand bonheur donc.
Un seul défaut: l'écran (4``x6``) est encore trop petit à mon goût.
Un bon minimum serait de 5 par 8, et l'idéal de 8½ par 11.
Cela existe déjà ailleurs.
On y viendra très rapidement ici aussi.
Mais le livre numérique n'est pas ce que j'attendais.
J'ai fait jusqu'ici de l'édition graphique électronique,
c'est-à-dire aux fins d'impression statique sur papier, ou aux fins
de visualisation sans modifications possibles des caractères à l'écran.
Je dois maintenant travailler en pensant au livre électronique lui-même,
c'est-à-dire que la mise-en-page soit sans photographies, colonnes, pour
que les caractères puissent se disposer en diverses grosseurs à demande.
Il faut apprendre à disposer l'écrit en pensant au flux informatique,
en pensant que toutes les phrases qui se suivent sans lignes d'intervalle
se retrouveront mises à la queue leu leu dans un même paragraphe, le flux
informatique ne faisant paragraphe que lorsqu'il rencontre une ligne vide.
À ma grande surprise cependant, l'édition classique de mon journal
(qui est justement sans photographies et sans colonnes)
passe très bien le test du lecteur.
Les divers grossissements tiennent bien la route.

Donc après 5 ans de travail dans le numérique je peux dire:
mission accomplie!
Mes écrits sont numérisés.
Ce fut un merveilleux hobby.
Avec le lecteur électronique,
chacun peut dorénavant se promener avec des milliers de livres numérisés.
Adieu donc bibliothèques à dépoussiérer!

3 septembre 2009

L'automne beau. Carré Saint-Louis.
Avec *tout* mon journal dans mon petit livre électronique.
Le plaisir de pouvoir me relire là et où je veux, et sans lunettes.
Traînant avec moi tout ce que j'ai numérisé jusqu'ici.
Et combien d'autres livres pourraient s'y stocker!
Et ce n'est qu'un début.
De plus, je peux écrire directement des corrections sur l'écran du livre.
Que de chemin jusqu'ici!
Chacun se promènera demain avec des milliers de livres en poche.
Nécessairement quelque chose va changer.
LA FIN DE LA CULTURE.
Culture voulant dire: une élite alphabétisée.
Le livre de papier va rapidement devenir une antiquité encombrante.
Comme le dactylo le devint dès 1980 à l'arrivée des premiers ordinateurs.

4 septembre 2009

J'apprends par ma soeur (qui vient de finir de corriger l'orthographe de LA SECTE) que Louis-Pierre Sédillot serait curé du village de Saint-Constant.
J'ai essayé de l'imaginer dans son presbytère.
Comment a-t-il pu faire pour ainsi passer sa vie
sans déroger à la fabulation chrétienne qu'on nous enseignait?
C'était un bon bonhomme que ce Louis-Pierre,
mais qui doit se retrouver bien pauvre aujourd'hui
avec une église trop grosse pour un village qui ne veut plus payer.

Je me sens vieux tout à coup d'avoir ainsi un vieux curé
comme ancien ami, et comme dans un contexte des années 1950,
et comme si rien n'avait changé.
Une émotion profonde.
La vision d'un livre à écrire:
FONDEMENTS POUR UNE LAÏCITÉ
(Lettres d'un vieil athée à son ancien ami de collège, devenu curé).
Comme si je me devais de me faire un bilan.
Un livre qui commencerait par:
Il y a toujours eu entre nous quelque chose d'ambigu.
Nous avions seize ans lorsque nous nous sommes aimés.
Et qui finirait par:
C'est moi qui ai commis l'erreur de te quitter.
C'était toi que je me devais d'aimer.
Car au bilan de ma vie, il me manque ta bonté.

Je me demande si tout cela ne redit pas mon conflit
entre mon homosexualité et mon hétérosexualité.
Conflit profond.
Il y a évidemment quelque chose qui me dirige
et qui vient du plus profond de moi et que je ne réussis pas à comprendre.

10 septembre 2009

Je me suis inscrit à un cours d'introduction de deux jours
au logiciel Adobe InDesing qui a remplacé Adobe PageMaker
que j'utilise pour mes mises-en-pages.
Puis j'ai été à la Bibliothèque Nationale me quérir un livre sur le sujet.
J'en ai trouvé un contenant un CD
duquel j'ai pu installer un démo de InDesing sur mon ordinateur.
Donc merveilleux.
J'ai tout en main pour évaluer
et pour faire par moi-même un premier apprentissage.
Et ma question est si je dois faire l'effort pour *upgrader*
tout ce que j'ai fait à date sur PageMaker.

Alors, tout d'un coup, j'ai senti un désespoir m'envahir.
Le livre numérique me semble si épouvantablement volatile!
comme déjà si près de sa désuétude!
Je me sens fatigué d'être encore obligé d'avancer.
Le goût de tout abandonner.
Mais quoi faire d'autre qui me plaise tant. Et c'est là l'important.
L'évidence est que tout ce que j'écris va se perdre,
est déjà perdu!... me crierait Cioran.
Comme tant d'autres journaux intimes de tant d'autres gens avant moi.
La certitude de l'écroulement.
La certitude de me parler seul à moi-même encore et encore.
Un désespoir qui me vient de viser encore *l'éternité*,
ce grand mot pour simple d'esprit.
Car c'est toujours et partout le même problème qui revient:
la débilité chrétienne qu'on m'inculqua.
Car mon *éternité* doit être de me dire seul en moi-même en chemin.
Et non pas aux autres.
Et non pas ailleurs et dans d'autres temps.
Les autres n'ont pas à me regarder moi! moi! moi!
perdu parmi des milliards d'autres moi.
J'ai aussi à me rappeler que si les livres de papier peuvent demeurer
cent ans dans une bibliothèque, la majorité d'entre eux
resteront néanmoins éternellement fermés.
Personne ne les lira plus.
Donc là aussi sans importance pour moi.
Car l'avenir de mes écrits ne me concerne pas.
Le seul sens de mes écritures
est de me permettre de retrouver mon équilibre intérieur.
Mais n'empêche que tout cela me bouscule vers la sortie.
Mais je m'énerve
parce que j'oublie qu'il n'y a jamais eu, dans l'édition, de stabilité.
Des caractères de bois à ceux de plomb, des plaques offset
au procédé numérique, aucune méthode d'impression n'a duré.
Un livre monté en plomb serait aussi inutilisable aujourd'hui
qu'un livre mémorisé sur une disquette *floppy* des premiers ordinateurs.

La viabilité d'un texte exige toujours qu'il soit repris en main
avec les nouveaux moyens, qu'il soit historiquement *upgradé*.
La seule question qui demeure, s'il en est une, est celle de la fiabilité
de mémorisation sur un CD ou un DVD ou une mémoire FLASH.
Et je rêve... du lecteur alimenté par l'énergie solaire
devenant ainsi aussi indépendant qu'un vrai livre antique.

11 septembre 2009

Jeune, je parlais continuellement avec Dieu.
Jusqu'au jour où je m'aperçus que je parlais tout seul.
Qu'y a-t-il de plus prétentieux qu'un croyant!
Parler directement avec Dieu!
alors qu'il n'est même pas capable
d'obtenir un rendez-vous avec son premier ministre.
Dieu est le miroir devant lequel le religieux se parle à lui-même.

S'éveiller à la conscience
n'est généralement que prendre conscience de soi.

12 septembre 2009

Mimine a pris l'habitude de partager avec moi mes chaises
et lorsque j'arrive pour en utiliser une qu'il occupe,
il faut le prier un peu pour qu'il la quitte.
Mais je n'ai pas à quereller.
Quelques regards.
Quelques gémissements.
Et il comprend.
Et dire que j'ai longtemps cru, comme tout bon chrétien,
que les animaux n'avaient pas d'âme!
C'était moi, comme tous les autres chrétiens, qui n'avais pas de coeur.

14 septembre 2009

J'ai finalement acheté Adobe InDesing CS4.
C'est la première fois de ma vie que j'achète un logiciel.
Avec tous ces achats autour du livre électronique, je suis tout énervé.
J'ai l'impression de m'être laissé aller à de folles dépenses.
Quelques $1200 au total.
Ce qui est peu.
Mais tout cela me semble beaucoup tellement je ne dépense pas.
Loyer, sorties, voyages, alcools, cigarettes, automobile, et quoi, et quoi,
ne figurent pas dans mon budget.
Je ne dépense que pour manger, pour nourrir *Mimine*,
et pour m'habiller un peu.
Et je vis bien.
Superbement bien.
Dépenser préoccupe inutilement.

15 septembre 2009

Ce qui domine, dans nos sociétés modernes, outre la technique,
c'est l'argent.
La seule chose que je peux faire sans argent,
c'est de rester chez moi ou d'errer entre les divers lieux d'achat.
Bien sûr l'argent n'achète pas tout,
surtout les produits psychologiques tel *l'amour*.
Mais pour l'essentiel, le lieu des relations avec les autres, c'est l'argent.
Je ne suis pas seul si j'ai de l'argent.
Partout où je m'arrête, les gens me parlent de ce qui me préoccupe...
d'acheter.

16 septembre 2009

Dois-je abandonner la présentation en colonnes de mon journal?
Dois-je abandonner le grand format magazine?
Je sens que les colonnes dispersent, déconcentrent l'attention.
Et le format magazine ne va pas dans le format de l'écran
du livre standard numérique qui s'en vient
et qui semble vouloir se situer dans les quelques 5 par 8 pouces.
Écran qu'annonce pour bientôt une compagnie de Taïwan (Asus),
avec double écran tactile s'ouvrant en plus comme un vrai bon vieux livre.
De toute façon, quant à moi, après une première tentative d'édition
au simple dactylo (avec colonnes), une autre sur beau papier
(avec colonnes aussi), et l'édition magazine avec photos et colonnes,
j'ai finalement terminé une édition e-book qui fonctionne.
Et cela doit me suffire.
Je dois lâcher mon obsession des formats, une obsession,
et revenir à l'écriture.

17 septembre 2009

Mimine ronfle!
Dans mon demi-sommeil, j'ai eu soudain l'impression que quelqu'un
dormait à côté de moi dans mon lit. Heureusement, c'était *Mimine*!
Il m'est soudain apparu évident que je ne pourrais plus partager mon lit
avec quelqu'un.
Je me suis rendormi en ne pouvant me retenir de pouffer de rire.

19 septembre 2009

La méditation n'est pas d'aller vers dieu, mais d'aller vers soi.

J'ai eu la chance, dans ma première enfance, d'être heureux.
Quel bonheur je me souviens d'avoir eu à ramasser des coquillages,
des roches, des morceaux de bois polis par la mer
et que la marée haute venait jeter sur le rivage.
J'avais la gourmandise de posséder ce que la mer m'offrait.
J'ai eu la chance, dans ma première enfance,
d'avoir un grand-père chrétiennement libertaire qui me laissait,
dans mes jeux, m'adapter à la réalité.
J'ai eu la chance, dans ma première enfance,
d'avoir partagé la vie d'un pêcheur de morue.
J'ai fait mes premiers pas dans le plaisir. J'étais un enfant aimé.
Les larmes me viennent aux yeux.
C'est comme si mes bonheurs d'aujourd'hui venaient encore
de l'élan qu'il me donna.

22 septembre 2009

Il n'y a qu'une morale logique. Je me dois d'être heureux.
Le reste est réprimandes.

25 septembre 2009

Un journal intime montre ce qui *se réalise*, non ce qui *doit être fait*.
Un journal intime est la preuve de l'inefficacité des principes.
Il exprime le quotidien alors que la morale est théâtrale.
La vie de tous les jours est la preuve que les morales,
comme les philosophies, ne sont pas *applicables*.
Ce n'est qu'en gros que l'on peut penser y correspondre.
Comme à une tendance.
Notre vie est toujours infiniment plus complexe
que l'attelage que l'on veut lui imposer.

26 septembre 2009

Chaque époque a ses manies.
Aujourd'hui, c'est Internet!
C'en est rendu qu'une simple boutique,
dans son message enregistré sur répondeur,
vous dit de consulter son site Internet
pour connaître ses horaires d'ouverture!
comme si cela n'était pas plus simple que de les donner.
Et c'est en tout pareil.
Internet! Internet! la solution.

Bien sûr, pour installer mon nouveau logiciel InDesing,
il m'a fallu moi aussi aller sur Internet!
Chercher, gratuitement il est vrai, l'upgrade de Windows XP.
Comme je ne suis pas abonné à Internet,
j'ai dû payer quelqu'un pour le faire à ma place.

L'informatique est un révélateur puissant de désuétude.
Mais c'est peut-être signe de vieillissement que ma réaction.
Jeune, je voulais changer le monde.
Je m'affole aujourd'hui de la rapidité du changement.
Pourtant... il n'y a qu'à le suivre!
et tant qu'on peut le suivre, c'est comme s'il n'existait pas.

Oui, chaque époque a ses manies.
Aujourd'hui, c'est Internet, et j'oubliais... l'écologie!
C'en est rendu qu'à l'épicerie,
il faut presque insister pour avoir un sac pour emballer ses produits.
Parce qu'il est en plastic!
Les nouveaux préjugés s'installent avec la nouvelle génération.
Et vas-t-en mon vieux! ton problème est d'en être pas...

27 septembre 2009

Mais revenons au graphisme électronique.
Lorsque le flux numérique rencontre une photo
sur laquelle est apposé un texte, il passe d'abord la photo (premier calque),
puis séparément le texte (deuxième calque),
et il étale le tout sur deux pages plutôt qu'une.
Ce qui gâche l'effet.
J'ai donc résolu en traitant le texte et la photo par photo montages
dans Photoshop, ou par transformation d'un PDF en JPEG.
(Comprenne qui pourra...).
Une image ainsi traitée, et placée seule dans une page,
devient alors invariable d'un grossissement à l'autre.

1 octobre 2009

Il y a donc une mise en page pour édition statique,
et une autre pour le livre à grossir à volonté (que j'appelle e-book).
L'entête de la première doit être d'une certaine importance,
et celle de la seconde la plus discrète possible.
L'édition e-book oblige à un graphisme affreusement simple.
Taper le texte sur un traitement de texte en laissant ses paramètres
par défaut.
Un retour de chariot signifiant une possibilité à la phrase
d'être intégrée dans le paragraphe le plus proche.
Deux retours donnant un saut de ligne assuré.
Et en surveillant à ce que les fins de page ne soient pas orphelines, la date
seule par exemple en bas de page suivie du texte débutant sur l'autre page.
Car le e-book respecte les pages.

2 octobre 2009

Lorsque j'ai admiré quelqu'un,
c'est qu'il représentait pour moi ce que j'aurais aimé être.
Je travaillais aussitôt à le devenir.
Jusqu'à épuiser mon admiration.
L'admiration m'indiquait une carence à combler.

Lorsque je rencontre quelqu'un,
il me faut toujours penser à quoi il peut m'être utile.
Si je ne vois rien, je n'ai pas d'affaires là.

3 octobre 2009

Le besoin d'amour pour moi est comme le besoin que j'avais encore
de Dieu au début de mon athéisme.
Je ne peux pas me résoudre à ne pas y croire.
Cela revient comme les gestes d'une mauvaise habitude.
Qu'il est décevant de quitter.
Parce que laissant devant rien.
Une solitude difficile.
Et pourtant! je suis tellement mieux seul.

4 octobre 2009

Bien sûr, je ne peux éviter de penser à ma mort.
Sera-t-elle soudaine, cruelle, ou quoi...
Je ne peux éviter de penser, à chaque instant libre,
que je suis un condamné à mort.
J'ai beau trouver l'automne beau.
Et triste le cri des outardes qui repartent à nouveau.
Ma mort depuis toujours me ronge de l'intérieur.

5 octobre 2009

Pour pouvoir durer comme propriétaire d'une petite conciergerie,
il ne faut pas s'angoisser.
Être prévoyant, oui.
Mais non anxieux.
Il faut avoir l'intelligence de compter avec les probabilités.
Après 30 ans, je sais qu'un locataire ne me dérange en moyenne
que trois fois l'an.
Et j'en ai quatre.
Donc la probabilité est que je rencontre un problème par mois.

Il en est ainsi de ma vie elle-même.
Mon espérance de vie se situerait dans les 80.
J'en ai 67.
Je peux donc parler d'une certaine quiétude encore possible.
Et je ne dis pas ici que le bonheur vient d'une inconscience.
Mais du bon usage des probabilités.

Nous sommes nés malgré nous.
Nous vivons ici et maintenant malgré nous.
Et nous allons tous bientôt mourir malgré nous.
Il n'y a d'autre choix que le suicide qui, pour moi,
faute de moyens facilités, n'en est pas un.
Pratiquement, je me dois d'aimer ma vie.
Sinon je suis tout simplement masochiste, stupide et infréquentable.

6 octobre 2009

Je me berce en relisant mon JOURNAL de 2648 pages sur mes genoux.
Bien léger dans mon e-book.
Oui, j'ai réalisé le rêve de ma vie.
J'ai écrit un *gros* livre.

Mais je pense soudain à Cioran qui m'aura guéri du pessimisme.

Je constate que j'ai toujours aimé la vie.
Et que j'y suis passablement heureux.
Que je doive mourir est autre chose.
Mais je n'ai pas à gâcher le peu que j'aie
par regret du plus que j'aurais eu en Dieu!
Le mal est dans notre langage lui-même qui est encore religieux.
Dans notre façon même de penser.
Une difficulté bien réelle d'apprendre à vivre païen.

7 octobre 2009

Les vidangeurs passent la nuit.
Le syndicalisme vaut contre les abus du patronat.
En d'autres circonstances, le syndicalisme est généralement
cause d'immobilisme, et généralement crétin.
Ce préposé aux poubelles publiques qui ne ramasse
que ce qui est *dans* sa poubelle, et refuse systématiquement de ramasser
aussi ce qui est *autour*, sacs, boîtes, etc., tout autant vidanges pourtant,
parce que non dans sa *définition des tâches*.
La difficulté bien réelle de faire fonctionner une majorité de crétins...

8 octobre 2009

C'est avec regret que je termine le journal de Cioran (Carnets 1957-1972).
Je commençais à m'attacher à ses manies, à ses crises de rage,
à son absolutisme boudeur, à son goût du monachisme et du religieux.
Cioran le neurasthénique m'a fait trouver ma vie heureuse.

Les journaux intimes présentent des horreurs
en dehors des *bonnes manières*.
L'arrogance insupportable de Virginia Woolf devant ses domestiques.
Les montées de rage du colérique Cioran.
La morbidité fourbe de Gide.
L'infantilisme connard de Marie-Victorin.
Bref, un cortège de délirants.

9 octobre 2009

La récolte de la 30ième fut de 1840 grammes frais.
Après 10 ans d'expérience dans le jardinage d'intérieur,
j'ai atteint mon niveau normal de production pour l'espace que j'ai.
C'est-à-dire 1800 grammes frais et ce 4 fois l'an.
C'est-à-dire à chaque fois, 20 onces réelles
(90 grammes frais donnant 30 grammes séchés).
Un très long apprentissage donc.
Comme je pense toujours les choses plus faciles qu'elles ne sont!

Je retiens aussi de tout cela que tout changement à une recette
qui fonctionne déjà (idéologies, contrats sociaux, etc.)
se paie généralement par une suite de mauvais résultats
avant que ne se rétablisse un nouvel équilibre.

10 octobre 2009

Historiquement, l'artiste travailla d'abord au Culte.
Puis, à la Culture.
Il doit maintenant produire des Distractions.
Le travail n'occupant qu'un tiers de la journée des gens,
le reste est laissé à chacun pour qu'il s'y amuse à sa façon.
Mille distractions deviennent dès lors nécessaires.
Bien sûr, l'artiste pense être plus qu'il n'est.
Il parle de ses *visions*.
Mais aujourd'hui tout se ramène finalement à des *distractions*.
La Distraction, phénomène de surabondance,
a remplacé, et le Culte, et la Culture.
Ce que l'on apprenait à respecter, parce qu'exceptionnel,
est devenu trop abondant pour réellement pouvoir retenir l'attention.
On peut admirer un écrivain, (quelques-uns suffisent à faire une culture),
mais non lorsqu'ils sont pléthoriques.
Une culture de masse ressemble alors à une culture de la profanation.

11 octobre 2009

Problème.
À la caisse d'un magasin, une femme d'une cinquantaine d'années
devant moi, mince, un peu ridée, mais encore bandante.
Je ne la connais pas.
Elle me rappelle, par son style, Rita Bissonnette jeune.
Mais en quelques secondes,
je me sens comme pouvant être familier avec elle.
En quelques secondes, je me construis une image d'elle
sans aucune vérification, je lui colle un masque qui m'énerve.
J'avais eu vision semblable avec Diane Alain, en 2002.
Elle m'était apparue comme un *remake* de Monique Cloutier.
J'avais retrouvé d'un coup comme l'habitude de pouvoir l'enlacer.
Je bande donc sur des ressemblances
qui m'ont déjà apprivoisé par le passé.
Mais, en vieillissant, j'ai acquis un certain contrôle sur moi.
J'ai donc regardé s'éloigner mon inconnue
malgré un certain goût de la suivre, de me tenir prêt,
de causer l'accident de la première rencontre.
Et puis non!
Il m'est de plus en plus évident que j'ai toujours fabulé les femmes.
Je l'ai donc regardé partir *pour la dernière fois*
avec l'image que j'ai eue d'elle.
Cause du problème.
Exceptionnellement, je ne me suis pas masturbé hier.
La pression sexuelle recommence déjà à monter.
Et c'est ainsi.
Depuis toujours: ainsi.
D'autre part.
Il faut noter que dans la vie d'un couple,
la sexualité ne représente quasiment rien.
Qui donc fait plus
que 2 ou 3 heures par semaine d'exercices de cul à deux?
Mais c'est l'élément fondateur du couple.

Il y a là un étrange déséquilibre des valeurs.
Pourquoi avons-nous donné autant d'importance à si peu.
Sinon à cause d'affreux interdits
qui rendent encore la sexualité d'aujourd'hui insupportable.
Nous avons magnifié le sexe.
Alors qu'il n'y avait rien là d'autre que le spasme épisodique d'un cul
qu'on aurait dû laisser faire au lieu de lui imposer dès le départ
la sentence du mariage.
Les lois ne doivent exister que pour la protection de l'enfant.

12 octobre 2009

Mais j'avoue que c'est épouvantable!
J'ai une périodicité sexuelle qui, lorsqu'elle me vient, me submerge.
Il m'est impossible d'être *pessimiste* avec un tel sexe entre les jambes!
et qui bande! et qui bande encore!
La vie m'est quelques fois une frénésie furieuse.
Épouvantable parfois.

13 octobre 2009

Hier, les religions contrôlaient les populations
par la croyance qu'elles répandaient de l'oeil omniprésent de Dieu.
Et rendait justice sur le péché.
Aujourd'hui, le capitalisme contrôle les populations
par le brainwashing publicitaire.
Et la justice se rend par le pouvoir d'achat.
Dans un cas comme dans l'autre, ce sont les *entêtés* qui font résistance,
et qui refont toujours l'espace de notre libération,
notre Histoire n'ayant été jusqu'ici
que celle de notre passage d'un mythe à un autre.

14 octobre 2009

Donc.
Le sens de la vie serait de survivre.
Le but du travail, de trouver une place conjoncturelle dans l'argent,
le reste étant distractions et hobbies.
Et chacun serait pour chacun un service,
mais aussi un cul-de-sac dont il faut continuellement sortir.

22 octobre 2009

Finalement terminé le brossage du mur de briques du corridor
de mon entrée.
Une autre saloperie!
J'ai le plaisir, dans ces derniers projets, à terminer.
À mettre fin peu à peu à ce long projet que fut pour moi ma maison.
Et qui se ferme peu à peu aujourd'hui
à mesure que s'ouvre la jouissance que j'en ai.
Ce confort.
Oui, le confort m'apparaît une récompense bien méritée.
Et non seulement pour moi.
Mais pour notre espèce tout entière.
Combien de millénaires nous a-t-il fallu franchir
avant d'atteindre à ce confort que j'ai eu, moi, dès ma naissance.
En ce sens, il y a eu progrès.
Nous cueillons aujourd'hui le fruit de millénaires d'expériences
et de souffrances avant nous.
Et j'en jouis profondément comme dans un remerciement.

24 octobre 2009

Et voilà que j'ai maintenant la tâche de mettre sur e-book
le Journal de Pierre Baillargeon.
Mireille n'a pu résister à l'envie que lui cause la vue de mon Journal...
De toute façon, pour l'aide qu'elle me fût dans la prise de ma maison,
je juge que je lui dois ce travail qu'elle n'est plus capable de faire
(elle a abandonné l'édition depuis son départ).
Et justement j'en étais rendu aussi
à me chercher un autre journal à lire après Cioran.
J'en ai donc un de 1600 pages, et à monter en plus.
Intéressant.
Je le ferai en deux versions parallèles (PageMaker et InDesing)
histoire de me pratiquer.
Je compte en avoir fini d'ici Noël avec ces deux e-books:
mon journal que je dois corriger et celui de Pierre Baillargeon.
Quelque 4000 pages.
Plaisir de vieux.

1 novembre 2009

Je vis ici, en solitaire, comme sur un voilier au milieu d'un océan
où je vais sombrer.
Chaque jour m'est une victoire.
Quoi d'autre.
Ma philosophie doit s'y conformer.

Il est étrange (dans toutes les utopies)
que le bonheur soit toujours *devant* nous.
Le *paradis* des chrétiens, le *grand soir* des communistes,
et quel autre soleil levant ne nous promet-on pas pour demain.
Mais la réalité est que je vais sombrer.

2 novembre 2009

La nuit.
La lune ronde à ma fenêtre.
Ce que me permet ma *vie d'artiste*, c'est de pouvoir réfléchir
sur des questions fondamentales dont a horreur le quotidien.
Je suis assis dans ma berceuse du salon, bien au chaud,
et je m'interroge devant l'immensité de l'univers.
Je suis là, devant cette immensité, seul avec ma maison et mon chat,
et je reste là, entendant déjà derrière la porte craquer les pas de la mort,
et j'aimerais, avant d'être égorgé,
j'aimerais comprendre le pourquoi de tout cela.
Mais c'est comme si ma conscience était de trop.
Oui, pourquoi suis-je ainsi conscient.
Pourquoi ce malaise.
L'effet de tout ceci a toujours été de me couper toute ambition.
Mais la chose n'est jamais si désespérée qu'elle ne paraît.
Et je continue à réfléchir à vide.
C'est là que je trouve les bases de la morale.

4 novembre 2009

Cinéma IMAX en 3 dimensions.
La construction de la Station Spatiale Internationale.
C'était une séance d'après-midi.
La salle était bourrée d'enfants de 10 ans, emmenés par leurs écoles.
Et c'est *ça* qui m'a émerveillé.
J'étais soudain en plein coeur du nouveau culte!
Que des enfants si jeunes soient éduqués dans la perspective de s'instruire
pour aller eux aussi dans l'espace, et découvrir eux aussi d'autres mondes.
Au lieu des cieux malsains que nous enseignaient nos religions.

7 novembre 2009

L'un des grands torts causés par les religions est de nous avoir éduqués
à croire qu'il n'y avait de vraies valeurs qu'éternelles.
Et, comme dans la vie courante il n'y a jamais eu d'éternité,
c'est toute la vie elle-même qui, de ce fait, fut dévalorisée.
Donc, tout est à reprendre.
Car tout ce que je fais sera toujours éphémère et conjoncturel.
Nous devons aujourd'hui comprendre
que nous avons atteint une civilisation d'abondance et d'éphémérité.

11 novembre 2009

L'éternité fut la plus grande idée fausse qu'on nous enseigna!
Aucune civilisation n'a vu, ni prouvé
l'existence d'une quelconque éternité.
Chacune ayant plutôt refait la preuve du contraire.
Car aucun dieu, aucune civilisation n'a survécu.
Il nous faut réévaluer notre vision des choses. L'éternité n'existe pas.

12 novembre 2009

Le regard absolument sincère de *Mimine*! D'une candeur désarmante.
Le gâchis des civilisations.

13 novembre 2009

Il y a 50 ans, le grand péché était le sexe.
Il exprimait la jouissance interdite.
Puis le sexe s'est libéralisé.
Aujourd'hui, les drogues sont devenues à leur tour le grand péché.
La jouissance ici encore.
L'ordre officiel ne supporte pas facilement le plaisir de chacun.
L'ordre, chez nous, est encore guerrier.
Comme s'il n'y avait pas d'ordre dans la jouissance! L'ordre du bonheur.

14 novembre 2009

Naissance à l'hôpital Saint-Luc d'une petite fille: Delphine Dumais,
fille de Alexandre Dumais et de Kingsada Phraxayavong.
(Que j'appelais vulgairement *sa chinoise du Lac Saint-Jean*).
En fait une laotienne, immigrée en bas âge au Lac Saint-Jean,
dans les années 1970, suite à des troubles politiques au Laos.
Sa famille était d'une certaine noblesse déchue
par l'arrivée du régime communiste, (ambassadeur par leur fonction).
Et qui en a bavé à devoir travailler comme de simples ouvriers
et à pratiquer le catholicisme du Lac Saint-Jean (car on les y obligeait...)
Cheveux châtains et yeux bridés,
m'a dit ma soeur qui doit me rappeler pour aller la voir.
Car d'ici là difficulté d'allaitement, bébé qui hurle, etc.
Et si j'ai bien compris, Kingsada a réussi à convaincre Alexandre
de se convertir au bouddhisme, d'aller au Laos la marier religieusement,
et de revenir au Québec se marier civilement.
J'avoue ne pas savoir quoi penser de tout cela...
Je n'aime pas ce qui est religieux.
C'est la peste.
Par contre, une bonne note en leur faveur:
l'arrivée de l'enfant a été voulue et planifiée.
Si j'en juge par le rapport de force entre Kingsada et Alexandre,
ce sera Kingsada qui dirigera le couple.
Elle est actuaire de profession et semble bien s'être débrouillée seule.
Et j'ai appris depuis quelques années à mieux connaître Alexandre:
il est gentil, sérieux, mais affectivement mou.
À la maison, il risque de *suivre* sa femme
comme tous les bons mâles québécois...

15 novembre 2009

En 2010, je compte me concentrer sur l'Index thématique de mon journal.
En tirer de multiples petits journaux *obsédés*,
à l'exemple du Journal d'un jardinier de cannabis.
Journal d'un masturbateur.
Journal d'un misanthrope.
Journal d'un paresseux.
Journal d'un menteur.
Journal d'un nihiliste.
Laissant les énoncés généraux à *Fondements pour une laïcité*.

16 novembre 2009

Je me suis finalement acheté un nouvel ordinateur.
Bien que l'autre soit encore bon.
Dans ce remaniement informatique, je n'ai perdu que mon logiciel
de traitement de texte WordPerfect qui ne fonctionne plus sous Windows7.
À ma grande surprise, PageMaker y fonctionne très bien.
Je jouerai donc sur deux pianos.
Certaines choses continueront de se faire dans le premier.
Le reste dans l'autre.
Il y a 5 ans, j'avais payé $2000 pour un 512mo-60go à 1.4Mgz.
Aujourd'hui, pour $800, j'ai un 4go-320go à 2.2Mgz.
Et qui grave en plus des pochettes à l'endos des DVD.
J'ai beau rechigner, j'ai beau gueuler contre le changement, n'empêche
que Windows7 est un progrès sur Windows XP que j'avais depuis 2005.
Un confort accru par l'ajout de beaucoup de détails de finesse.
Une nouvelle tradition commence à prendre place:
celle du livre numérique.
J'ai ici tout ce qu'il faut aujourd'hui pour être un éditeur numérique.
Peu de choses, et à la portée de tous.
Quand je pense au dactylo qu'avaient acheté mon père et ma mère en
1955!...

19 novembre 2009

En lisant les journaux intimes des autres, j'en arrive à me demander
si les réflexions, les philosophies, les directives, ne sont pas
tout simplement une nécessité (une volonté) de se brainwasher soi-même
en vue d'un objectif tout à fait personnel que nous trouvons difficile
à atteindre.
D'où les mots d'ordre que nous adressons aux autres...
Écrire n'est pas *lancer une bouteille à la mer*.
Écrire n'est tout simplement que *lancer une pierre dans l'eau*.
(Il arrive parfois qu'une pierre, en rebondissant, fasse quelques vagues...)
J'écris pour moi.
J'écris pour me dire comment je veux être moi.
J'écris pour me philosopher.

20 novembre 2009

La *culture artistique* est une fabulation,
basée sur de mutuelles manifestations d'approbation.
Tandis que les plombiers, travaillant sur du réel,
n'ont pas besoin de toujours se faire complimenter.

Le conformisme ou le non-conformisme ne seraient peut-être
que des systèmes de pilotage: automatique ou manuel.
Ne seraient que des façons de pratiquer finalement
la même route par des procédures différentes.

La *réflexion*
ne fait trop souvent que nous permettre de nier encore l'évidence.

25 novembre 2009

Je me surprends de plus en plus à me parler à moi-même
comme si je parlais à quelqu'un d'autre.
- Te souviens-tu...
Et je me raconte ce que nous avons fait ensemble.
Lorsque je rêvais d'amour avec quelqu'un d'autre, c'était semblable.
Mais il me semble que je me perdais toujours
à attendre d'autrui des répliques qui ne venaient jamais.
L'autre me révélait toujours finalement que j'étais seul.
Alors, qui de moi, ou des autres,
qui est donc celui qui m'entend le mieux.
C'est avec lui que je resterai.

Le bonheur est ici. Dans ma maison.
Dans le silence de tous les jours.
Dans mes relations d'affaires et de voisinage avec les gens d'alentour.
Dans les feuilles qui achèvent de tomber.
Seul et sans histoires de cul pour m'illusionner.
Me parlant à moi-même comme à aucun autre.
Dans la prolifération furieuse de l'existence.

26 novembre 2009

Ma solitude est telle qu'après avoir parlé à quelqu'un dans la journée,
je me prends à continuer seul ensuite ma discussion avec lui.
Le choc émotif de la rencontre se répercute en moi,
les phrases se répétant et se donnant répliques, comme dans un rêve.

Autres notes:

Le bon locataire ne se présente pas à la porte d'une maison
qui lui semble mal tenue.
L'allure délabrée d'une maison attire les locataires délabrés
qui sont alors les seuls à s'y présenter.

Avec *Mimine* je peux me masturber tranquille.
Cela ne l'empêche pas de dormir durant ce temps sur mon bras gauche.
C'est comme si je me grattais l'oreille.
Avec mes semblables, il m'a toujours fallu me cacher.
Ils ne m'aimaient pas comme j'étais.

Le regard absolument sincère de *Mimine*!
D'une candeur désarmante.
Le gâchis des civilisations.

1 décembre 2009

Nous existons dans ce qu'il conviendrait d'appeler un *système*.
D'autres jadis disaient *Nature*.
D'autres dirent *Dieu*.
Mais l'appellation *système* a l'avantage de n'être ni religieuse,
ni anthropomorphique.
Dans un *système* qui fonctionne indépendamment de nous
depuis des millénaires.
Et que nous sommes totalement incapables d'influencer.

Lorsque je me masturbe, le système ne sait pas que je triche.
Je fais l'effort comme pour me reproduire.
Ce qui semble suffire.
Le péché n'est pas d'éjaculer.
Le remords chrétien était un remords factice.
Le système veut que j'éjacule et tout s'arrête là.
C'est en autant que je triche
que je peux m'inventer une existence pour moi.
Et c'est peut-être le sens de notre Histoire
que de nous échapper progressivement de ce qui nous tue.

2 décembre 2009

La société est le résultat d'un tiraillage continuel entre ses membres.
Mais que je sois à gauche ou à droite, athée ou croyant, je ne serai jamais
ni mieux ni pire que ce à quoi mon époque me contraint d'être.
Il y a comme des limites infranchissables.
JE ne peux être ni mieux ni pire que ce que NOUS devenons ensemble.
Je doute de la sorte que ce soit par des écrits
que les grands changements se font.
Il semblerait plutôt que c'est viscéralement que nos attitudes changent.
Ensuite viendraient les justifications.
L'énoncé moral serait alors une justification de ce qui nous arrive.

6 décembre 2009
Je m'enferme. Je m'enferme contre l'hiver.
Bien au chaud dans ma maison. Regardant neiger par mes fenêtres.
Je m'enferme dans l'égoïsme de mes derniers jours.
Ne sortant de chez moi que pour m'approvisionner.
Ayant finalement compris qu'il n'y a de paix qu'en moi.
Dans le silence parfois déroutant d'être seul.
Affranchi du carcan de l'amour. Affranchis des générosités fourbes.
Ne respectant plus que le côté fonctionnel de mes relations avec autrui.

7 décembre 2009
Un chat qui commence à dévorer un pigeon encore vivant...
S'il y avait un Dieu, je le haïrais! à mort!
Si je devais tenir compte du malheur des autres,
il n'y aurait aucun bonheur pour moi.
C'est en autant que je suis égoïste qu'il m'est possible d'avoir un peu.
C'est en autant que je ferme les yeux que je puis être heureux.
Car la souffrance ne signifie rien au travers des milliards de galaxies.
La souffrance n'est même pas une millionième de millionième
d'une chose perceptible.
Aussi bien dire qu'elle n'existe qu'en nous.
Et c'est peut-être là qu'est née notre *conscience*.

8 décembre 2009

Quelques citations de Pierre Baillargeon.

Aime-toi donc, si tu veux tant être aimé!
15 janvier 1961

Mais rends-toi donc compte que hommes et femmes font des affaires!
L'ambition, l'avarice... Quand on sort: il n'est plus question de coeur!
Quand on reçoit, on entend recevoir quelque chose.
Le monde est un marché, une foire. L'offre et la demande.
21 janvier 1961

Il me semble que tous les écrivains ont à écrire qu'un livre,
leur autobiographie, et leur correspondance, à joindre un jour
à leur autobiographie: de tout ce qu'ils écrivent d'autres, romans, pièces,
essais, etc. ce qui compte le plus, ce sont les fragments biographiques.
Leur vrai sujet, c'est eux-mêmes, c'est leur expérience;
et la part d'imagination, d'invention, devrait consister dans le style:
celui-ci vaut dans la mesure où il rend bien un être, une vie.
Il m'arrive parfois d'être tenté de recomposer l'oeuvre
d'un écrivain, laissant de côté la fiction, et n'utilisant que les fragments
autobiographiques: n'est-ce pas là le service que devrait nous rendre
toute biographie d'un auteur; recomposer son oeuvre en l'expurgeant
de tout ce qui fut étranger à son expérience vécue?
24 février 1961

Les égoïstes sont le plus souvent en belle humeur, et plaisent.
Ils réussissent, et font envie.
Ils laissent de l'argent, et un excellent souvenir.
9 août 1963

Les êtres qui ne sont pas égoïstes vont comme à l'encontre de la nature.
Ils se dévouent pour tout le monde et tout le monde abuse d'eux
et en général tout le bien qu'ils ont essayé de faire tourne contre eux,
en tout cas, ils finissent par être moqués ou blâmés par tous, surtout s'ils
n'ont pas pensé à eux, s'ils n'ont rien mis de côté pour leurs vieux jours.
Malheur aux grands dévoués qui arrivent au déclin de la vie dénués!
L'égoïsme est la chose la plus naturelle, la plus répandue
et la plus profitable. Tous les enfants sont égoïstes tout naïvement,
ils perdent cette naïveté mais développent leur égoïsme.
Les quelques êtres qui se dévouent aux autres le font à leurs dépens
en faveur d'égoïstes qui profitent de leur bonté.
8 décembre 1965

16 décembre 2009

JOURNAL 1937-1967 de Pierre Baillargeon.

À lire un auteur, on peut tout simplement dire: *ils* en étaient rendus là.
Pierre Baillargeon était de ceux qui ont fait *la révolution tranquille*.
C'est tout dire.
Il n'y a qu'au Québec qu'on la fit.
C'était une révolution des ouailles contre leur secte.
C'était un éveil culturel où s'opposaient les joualisants locaux
et les snobs qui s'évadaient en France.
Michel Tremblay et Parti Pris
à l'opposé des Morin, Toupin, Baillargeon et Blais.

Des quelque 20 journaux intimes que j'ai lus,
aucun auteur ne m'a semblé vraiment malheureux.
Pierre Baillargeon le fut.
Pierre Baillargeon ne cesse de s'embourber et de brailler.
L'existentialisme chrétien cultivait ainsi le malheur.
La permission de pécher un peu devait s'expier
par l'obligation d'expier beaucoup.

Pierre Baillargeon fit dans sa jeunesse trois bêtises.
Celle d'abandonner ses études de médecine pour écrire,
sans aucunement chercher ailleurs une diplomation.
Celle de s'éprendre d'une fille qu'il savait folle.
Celle ensuite de l'engrosser
et de refuser l'avortement qu'elle lui proposait.
Là furent les grandes erreurs de sa vie,
et qui commandèrent toutes les autres.
Bien sûr, ce fut la folie de sa femme, puis de sa fille aînée, qui le brisa.

Pierre Baillargeon fut un homme humilié de ne pas avoir accès
aux beaux postes que lui aurait valus l'éducation qu'il avait reçue
s'il avait persévéré jusqu'au diplôme.
Sans diplôme, au lieu du confort assuré des gens de corporation,
il dut toujours courir après l'argent.

Pierre Baillargeon avait un rapport infantile avec les femmes qu'il désirait
et qui se refusaient à lui. Il devenait comme un petit garçon.
Roseanna LeFranc fut ainsi une femme maladivement idéalisée.
Il voulait qu'elle l'aime passionnément, *plus que tout*.
Il fut de ceux qui se libéraient de la pratique religieuse,
mais sans réussir à se défaire du mythe de l'amour qui en faisait partie.

Pierre Baillargeon était un homme distrait et brouillon.
Toujours en train d'oublier ses choses, chapeaux, gants, claques,
et même ses écrits.
Ne se souvenant même plus, d'un mois à l'autre, s'il avait payé son loyer...
Une collègue aurait même dit de lui qu'il n'était pas consciencieux
dans son travail.
Mais l'un des plus grands défauts de Pierre Baillargeon
fut d'être colérique.
En 1963, il n'en finit plus de gifler violemment son fils de 14 ans
parce qu'il rentre trop tard.
En 1956, il crève un oeil à sa fille Mireille
avec une assiette qu'il lançait en direction de sa fille Lise.

Pierre Baillargeon croyait, par ses écrits,
en plus d'être enfin reconnu à sa juste valeur, faire de l'argent.
Il était financièrement naïf.
Ses trois éditeurs avaient fait faillite,
mais il parlait toujours de faire de l'argent avec ses écrits.
Il comprit mal qu'au Québec aucun auteur ne vit de littérature.
Et surtout de maximes.

Pierre Baillargeon n'était pas un sage.
Il donnait plutôt l'exemple du contraire.
Ses maximes, sorties de leur contexte, font illusion.
Sa vie fut bêtement l'histoire de quelqu'un qui s'est embourbé
dans sa jeunesse et qui passa le reste de sa vie à tenter de s'en déprendre.
Ses maximes ne font trop souvent que crier aux autres
ce qu'il aurait dû pratiquer lui-même.

Pierre Baillargeon était un petit bonhomme vaniteux,
continuellement ébahi qu'on ne le reconnaisse pas à sa juste valeur.
Toujours surpris de ce que l'on ne l'ait pas encore louangé.
Écrire pour lui, c'était aussi vouloir bien paraître.
De là qu'il fût un homme continuellement envieux et mesquin.
Se moquant des écrits de Alain Grandbois,
Aujourd'hui, Hamelin et Marcotte rivalisent de ridicule en portant
aux nues Alain Grandbois qui n'est que fumisterie et parfum de barbier!
Ils parlent de libération de la poésie canadienne! Oui, elle s'est enfuie!
Une annonce, donne une pièce d'Anne Hébert comme l'événement
littéraire de l'année!... Des auteurs fumistes et des critiques gogos.
14 septembre 1963,
alors qu'il aurait dû se blâmer d'avoir écrit *Madame Homère*.
Il manquait carrément d'autocritique.
Il qualifiait de tous les noms ceux qui le voyaient trop.
Il avait pourtant raison d'être déçu.
Le Scandale est nécessaire était valable.
Mais son époque chrétiennement mesquine
supportait mal qu'on la critiqua.

Pierre Baillargeon avait continuellement besoin d'un mythe rédempteur
devant lui, d'une idée fixe pour le soutenir dans ses embourbements.
Il rêvait d'un amour fou et total, d'un poste bien payé et bien en vue
qui l'aurait placé au-dessus des autres,
comme d'autres aujourd'hui rêvent de gagner à la loterie.

Mais le journal de Pierre Baillargeon est bon.
Très bon même.
Sans équivalent au Québec.
Yvan Mornard Éditeur est en quelque sorte heureux
de l'avoir ainsi mis en e-book.
C'est avant tout l'histoire d'un pauvre homme, de l' homme moyen
qui se prend pour plus grand qu'il n'est perçu, de l'homme frustré
qui a plus ou moins raté sa vie mais qui continue malgré tout à espérer,
de l' homme de tous les mythes, (Dieu, Amour, Générosité...),
et qui n'en finit plus d'en éprouver les dissonances.

Bien sûr, nous pouvons juger objectivement autrui.
Mais ce jugement est toujours faux.
Il ne tient aucun compte de la *force des choses*.
Car il y a ce qui fait qu'une chose arrive plutôt qu'une autre,
et que cette chose elle-même vient du fait qu'une autre chose arriva
précédemment de la même manière.
Un Journal, en ce sens, est peut-être un constat d'impuissance.
À l'époque, *ils* ne pouvaient peut-être pas aller plus loin.
Oui, à l'époque, pouvait-il faire mieux que ce qu'il a fait.
Le refus de faire avorter n'était pas français, mais bien québécois d'alors...
Leur liberté, si l'on peut dire, se trouvait à cette époque
aller dans ce sens-là.
C'est donc ainsi que les choses sont arrivées
et rien ne prouve qu'elles auraient pu arriver autrement.

Je termine le journal de Pierre Baillargeon
en constatant une fois de plus que ma vie est heureuse.
Profondément heureuse.
Et que je ne la changerais pour rien au monde.
Je suis l'homme heureux tel qu'il le décrit
et peut-être même avec un chrétien mépris:
Les égoïstes sont le plus souvent en belle humeur, et plaisent.
Ils réussissent, et font envie.
Ils laissent de l'argent, et un excellent souvenir.
Et je m'en remercie d'avoir appris par moi-même cela.
Contre tous les gens de sectes.

Et je retiens aussi de lui:
Comment expliquer mon goût, mon ambition d'écrire...
j'ai toujours pensé que le mieux était d'exercer un second métier
et de publier à la fin de sa vie un livre unique, comme un pied d'agave,
au bout de cinquante ans, jette en l'air une immense grappe de fleurs,
et meurt.

La littérature française se compose principalement de grandes oeuvres
posthumes: les Essais de Montaigne, les Pensées de Pascal,
les Mémoires de Retz et de Saint-Simon, Les mémoires d'outre-tombe,
les Confessions de J.J., presque tout Stendhal, etc.

17 décembre 2009

J'ai donc terminé le montage en e-book
du JOURNAL de Pierre Baillargeon.
L'équivalent d'un mois de travail à plein temps.
J'espère que Mireille Baillargeon appréciera.
Je n'aurai donc lu ce Journal que sur e-book.
C'est là aussi que j'ai annoté mes corrections.
Après cette expérience,
je n'ai plus le goût de revenir au livre de papier des éditeurs d'antan.

La version 2009 de mon JOURNAL est aussi prête.
Avec une nouvelle pochette évidemment.
Et cette fois, le DVD a une présentation gravée par LightScribe.
Et mon JOURNAL y est offert en trois versions différentes:
trois livres de plus de 2400 pages.

18 décembre 2009

J'ai pris l'habitude de me recoucher quelques fois par jour.
De petites siestes.
Immanquablement, quelques minutes après m'être allongé,
Mimine vient me rejoindre.
Même s'il est à l'autre bout de la maison,
même s'il a l'air de dormir profondément, il arrive aussitôt.
Je m'étonne de ce qu'il me surveille ainsi,
de cette perception particulière de mes bruits
que je ne m'explique pas encore.

21 décembre 2009

Il ne faut pas se leurrer.
S'il n'y avait un diplôme, donc de l'argent au bout de la culture
qu'on nous enseigne, il n'y aurait personne dans nos écoles.
La culture n'est d'aucun intérêt pour tous.
C'est une affaire de classes sociales et de standing.
À quoi sert d'apprendre à se tordre la bouche
pour parler comme Platon ou comme Pascal,
quand on nous demande partout de nous taire.
Tout ce que l'organisation exige de nous,
c'est de nous bien tenir aux yeux des autres.

2010 68 ans

1 janvier 2010

J'ai aussi ajouté à mon DVD,
INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS DU QUÉBEC.
Ce serait bête de laisser se perdre un travail de recherche
que Mireille Baillargeon et moi avons mis dix ans à réaliser.
Et qui a donné une liste qui ne se retrouve nulle part ailleurs.
Comme elle fut amusante cette recherche,
à quatre pattes dans les vieux fonds de librairies,
dans les livres empoussiérés!
Bien sûr, cela aurait dû être la tâche de la Bibliothèque Nationale
que de faire la promotion de la littérature nationale!
Vaut mieux en rire…
Ce n'est qu'au Québec qu'on peut trouver une bibliothèque nationale
qui n'a pas pignon sur rue! toute cachée qu'elle est
au fond de LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE!

2 janvier 2010

Au bilan, Mireille Baillargeon et moi, avons donné de bons résultats.
Nos avoirs immobiliers.
L'informatisation du Journal de son père, et le mien.
L'Inventaire des écrivains du Québec.
En cela, nous avons réussi.

Peut-être avons-nous eu tort de ne pas porter attention à la tendresse.
Mais était-ce possible.
Je sentais entre nous comme une rancune.
Peut-être était-ce dû au fait d'avoir perdu avec elle mes dernières illusions.
Mais le temps est passé.
C'est pourquoi il commence maintenant à me paraître beau.

3 janvier 2010

À retravailler L'INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS,
j'éprouve l'évidente vacuité de l'écriture.
3000 auteurs, environ 15000 titres, et ça continue!
et ce n'est que pour le Québec! (on peut donc parler d'un million d'auteurs pour toutes nos cultures actuelles…).
Personne n'a le temps de lire autant.
J'ai l'étrange impression que cette accumulation pléthorique
(et qui s'accélère) finira par une implosion de la Culture,
notre Culture étant d'abord le culte d'une élite.
Je comprends aussi pourquoi j'ai abandonné.
C'était à vomir que de devoir compiler tant d'insanités!

4 janvier 2010

Plus j'avance en âge, plus je suis heureux.
J'ai acquis assez de territoire pour enfin goûter au silence.

Ce besoin d'amour, d'absolu, d'éternité, sans quoi tout semblait misérable, est faux.
C'est le résultat d'une croyance.
Qui fait aussi le *Père Noël.*

Notre nécessité est de survivre.
Notre tâche quotidienne est de maintenir le confort acquis.
Réparer, trouver des substituts, maintenir la régularité des machines.

5 janvier 2010

Téléphone de Guy Kosak.
Il a perdu son emploi de chauffeur de taxi.
Pour impolitesse à la clientèle, dit-il.
Il y a quelques années,
on avait suspendu son permis de conduire pour ivresse au volant.
Il y a 40 ans que nous nous sommes quittés.
J'ai bien fait de prendre le chemin que j'ai pris.
Kosak a toujours vécu au jour le jour et il finira comme il a vécu.
J'avais besoin de vivre autrement.

6 janvier 2010

Notes.
Les mots n'expriment que nos sentiments, nos projets.
Les mots n'expriment pas la réalité des choses.
Les mots sont comme des autocollants qu'on accole aux choses
aux fins d'inventaire.
Le mot devient la chose dans le langage.
Lorsque je lis, je me prélasse de la même manière dans un décor de théâtre
qui me distrait de la réalité.
Les mots sont aveugles comme ceux qui les utilisent.

La majorité des réflexions d'hier n'ont mené qu'à des impasses.

Qu'une écriture ait une renommée ou non, n'a aucune importance.
C'est en son épicentre de production que son résultat se trouve.
Cela serait même déplaisant que d'être célèbre de son vivant.

Quoi que je pense de quelqu'un, je préjuge.
Je ne l'atteins pas.
Il me glisse toujours entre les mains.

Les écrits sont des vaccins. Ils suscitent nos défenses.

7 janvier 2010

Ma sexualité est tordue.
Dès le départ, ma sexualité fut malsaine.
J'étais corrompu par les préjugés chrétiens contre le sexe.
On ne se remet pas d'une malformation de jeunesse.
Je dois continuer à vivre avec mon passé.
La sexualité tendre et heureuse n'était pas de notre éducation.
Nous avions la sexualité violente et dominante
de ceux qui ont la culpabilité de l'exercer.
De toute façon, on ne bande que sur des fantasmes.
L'autre n'est qu'un prétexte et qui avait le malheur de passer par-là.

8 janvier 2010

Petite fête chez ma sœur Germaine.
Olier est venu.
Élizabeth l'accompagnait;
elle a la démarche et l'air bouffie des psychanalysées incurables.
Alexandre et Kingsada sont tout à leur Delphine
qui n'a de cesse de demander et de redemander le sein.
Ils ont l'air épuisés; ont tendance à s'endormir sur leur chaise.
Parlaient d'avoir trois enfants; parlent maintenant de deux.
Guillaume était là.
Il ne voit pas de raisons de revenir de Chine.
Ici, il n'a aucune compétence.
Là, il travaille pour une compagnie allemande
qui exporte de la céramique fabriquée en Chine.
Semble vieillir avec réalisme.
Ma sœur adore jouer à la grand-mère.
Elle a presque abandonné la littérature.
- Je n'ai plus le goût de me battre.
Elle dit vouloir ramasser ses écrits pour en faire un genre de testament…

Je leur ai présenté le e-book. Ils s'apprivoisent lentement.
Avons parlé du manque de largeur de vision du e-book,
n'offrant pas deux pages à lire en même temps, et du manque
de profondeur de vision du fait qu'il ne permet pas de feuilleter d'un coup.
Mais nous convenons que le livre sur deux pages venait du besoin
d'économiser les deux côtés du papier.
Le livre comme tel peut se suffire d'un simple écran.
Il faut nous mettre dans la tête
que le livre de papier qui s'ouvre sur deux pages est bel et bien fini.
Quelque chose d'autre arrive, d'infiniment plus puissant:une simple
tablette informatique. Comme l'ordinateur, jadis, détrôna le dactylo.

9 janvier 2010

Notes.
Si je ne peux transformer le monde, je dois avouer qu'il m'est opaque.

Penser existe pour un but: mener à la méfiance et nous y conserver.

Un comptable qui ne s'ouvre pas l'esprit à l'incertitude
finira par comptabiliser des médailles saintes,
les prenant pour des valeurs véritables.

On ne conteste pas pour le plaisir de contester.
Ce n'est pas contester qui est important.
Mais de pouvoir garder *l'œil ouvert* contre la certitude de voir.

L'Histoire nous apprend que les gens du passé furent *terrorisés*
par tout ce qui n'était pas comme eux.
L'hérétique devait être brûlé.
En décembre 1783, le premier ballon gonflable qui dut se poser d'urgence
dans un village, fut *tué* à coups de fourches par les villageois terrorisés…

Depuis 1800, presque toutes nos conceptions du monde ont changé.
Et toutes dans le sens de la laïcité.

10 janvier 2010

Je suis un animal d'air, comme un poisson est un animal d'eau.
«*la gravité affecte profondément notre physiologie. Notre tonus musculaire dépend considérablement du besoin qu'ont nos muscles de travailler constamment pour nous tenir en équilibre. L'action des muscles joue à son tour sur la formation des os. La circulation sanguine est conçue pour tenir compte de la gravité lorsque nous nous tenons de façon normale (...).*
Il n'était pas possible de prévoir à quel point la gravité zéro affecterait la physiologie et la chimie du corps humain. (...)
La gravité zéro se serait révélée fatale, ou simplement gravement handicapante, l'expansion humaine dans l'espace… aurait dû être purement et simplement abandonnée.»
Isaac Asimov, La conquête du savoir.

11 janvier 2010
Le rôle actuel des médias est d'enrôler dans la peur.
Terrorisme. Pandémie. Crimes économiques contre les rentiers.
La peur des vieux blancs qui regardent craintifs
par la meurtrière de leur téléviseur.
Ils m'emmerdent. Le cannabis m'offre mieux.

12 janvier 2010

Nous n'aimons quelqu'un – (jamais pour lui-même) –
que par rapport à quelque chose d'autre.
De sorte que le temps passant, les événements changeant, nous nous retrouvons un jour désorientés devant les restes d'un amour passé qui ne retrouve plus ses liens historiques, ces quelques choses ayant disparues.
Si nous pouvions retourner dans le passé, nous ne pourrions plus aimer ce qu'alors nous avons historiquement aimé.
C'est parce que nous étions tels
que nous aimions un tel ou une telle et d'une telle façon.
Le sexe a ceci de terrible qu'il est le nerf central par où tout peut être lié.
Je ne suis jamais *si pris à cœur* que par mon cul.

13 janvier 2010

Après 100 pages, j'arrête ma lecture du JOURNAL de Kierkegaard.
Quel prélat dément ce fut! scrupuleux! et vaniteux!
C'était au mieux le langage du Québec
à l'époque de la *révolution tranquille*.

Lorsque je commence à lire un nouveau Journal,
j'ai d'abord un sentiment de rejet.
L'esprit que j'y rencontre n'est pas le mien et m'exaspère.
Puis, peu à peu, je prends contact, j'établis en moi les liens nécessaires,
j'entre dans la logique du langage de l'auteur.
Et c'est peut-être le rôle d'un Journal que d'amener ainsi à penser
le monde d'un autre point de vue que le sien, tout aussi valable,
mais tout aussi faux que le sien.
Donc, peu à peu, je m'y confonds.
Et puis, à la fin, brusquement je remets tout en place,
je m'en détache pour ainsi dire violemment.

Mais que faire de Kierkegaard, l'insupportable intégriste chrétien!
et con ce curé! et si convaincu d'être *extraordinaire.*
Et dire qu'à 20 ans, il me paraissait acceptable! à cause sans doute
de la mièvrerie peureuse des chrétiens qui m'entouraient.
En fait, tous ces religieux travaillent contre la société.
Parce qu'il n'y a de bonnes sociétés pour eux
que celles qu'ils contrôleraient.
Qu'on les ignore, et c'en est fait! ils vous traitent de superficiels,
de mondains, ils vous méprisent éternellement.
Kierkegaard le sadique, le curé à la recherche d'ouailles à faire souffrir,
voulait ainsi dompter le monde, et tout cela sous prétexte
d'amour de Dieu…

14 janvier 2010

Nous devrons bien convenir que les religions et les cultures
sont actuellement dangereuses,
les unes promettant l'éternité, les autres l'amour.

Il devrait en être des idées comme des objets.
À l'exception de quelques pièces de musée,
les objets du passé ne servent plus.
Malheureusement, nous avons basé notre éducation sur la croyance
que la vérité était connue.

Il me faut orienter mes réflexions vers ce qui peut m'être utile.
Arrêter de penser à côté des choses.
Voir maintenant à quoi me servent les choses.
Apprendre à composer avec les choses.
Faire le ménage de mes fantasmes.

Bien sûr, j'ai maintenant des certitudes. Je sais que je vais mourir.
Je sais que je ne connaitrai jamais le sens de ma vie,
les étoiles les plus proches étant à des années-lumière
de nous…
Alors pourquoi m'attarder à des questions philosophiques
qui n'auront pour moi jamais de réponses.

15 janvier 2010

Je vis dans une société qui m'est essentielle,
mais dont il me faut continuellement me méfier.
Car certains points de vue deviennent loi par circonstances
et non par raison.
Et lorsqu'une erreur est devenue loi, bien malin qui réussit à la changer.
Exemple, le cannabis.
Mais nous devons politiquement vivre dans ce genre de laxisme
continuellement à corriger.

16 janvier 2010

Je vis dans une société basée sur des relations d'affaires.
Donc encore principalement basée sur mes relations avec des hommes.
Mon plombier, mon électricien, mon médecin, mon notaire,
bien que mon *avocate*.
Ce qui caractérise les relations d'affaires
est la complémentarité de chacun, l'extrême spécialisation,
et l'unique présence à l'incitatif de l'argent.
Y a-t-il un homme avec qui je peux ou veux parler plus qu'avec un autre.
À peine.
Donc entre tous ces hommes et moi, il n'y a aucune amitié,
et nous n'en souffrons pas.

Mais lorsque je vois une femme, je fantasme aussitôt.
D'où me vient ce besoin de coller sur elles en lyrant, de m'enticher d'elles.

Le sentiment de solitude ne serait qu'un symptôme d'un problème sexuel.
Et, à mon âge, ne trouvant plus, je fantasme d'autant plus.
Donc je suis seul dans la sexualité que j'éprouve pour les femmes.
Mon fantasme se résout en masturbations sur une certaine idée,
sur une fantasmagorie que je me fais à partir d'autrui,
qui n'est jamais un homme, mais qui n'est femme que d'apparence.
Car tout me porte à croire que je n'aime réellement
ni les hommes, ni les femmes.
Et tout mon sentiment de solitude viendrait du fait que je bande encore
sur des femmes malgré le fait que je ne peux ou ne veux plus les atteindre.

Mais

De la nécessité des fantasmes dans nos relations sociales.
Les relations avec autrui oscillant entre les fantasmes et les altercations.
Lorsque les deux se rapprochent, il y a amour.
Lorsqu'elles s'éloignent, il y a risque d'aliénation.

17 janvier 2010

Quoique je me dise seul, je ne suis jamais seul.
Alors d'où vient la profonde nostalgie que j'ai.

Ce n'est pas d'une société d'affaires dont j'ai la nostalgie puisque j'y vis tous les jours, mais d'une société amoureuse, et amoureuse de moi.
Lorsque j'appelle à l'amour,
c'est le contact de deux corps qui peut-être d'abord me manque.

Je ne suis jamais seul.
Chaque jour je vais dans une épicerie, une librairie, une pharmacie.
Je m'arrête à la Grande Bibliothèque, à la banque.
Enfin j'erre sur la rue, dans la foule quotidienne.
Sans parler des gens des services que je ne rencontre généralement pas, mais dont dépend mon confort: eau, électricité, gaz, tout-à-l'égout.
Sans parler de mes locataires qui nécessairement me saluent.
Je vais donc toujours au milieu des gens,
poursuivant mes activités comme eux poursuivent les leurs.

Je ne suis pas seul.
Je rencontre chaque jour des gens du quartier que je connais un peu, ou simplement de vue.
Mais qui ne me demandent jamais comment je vais, moi.
Et c'est peut-être là que je me sens seul.
Je voudrais qu'on s'intéresse à moi.
Mais qu'est-ce à dire?
Ce n'est pas d'eux que je veux.

Je me définis mal ce que je veux.
C'est comme un relent infantile, un besoin d'être aimé d'une mère,
le goût d'être encore l'enfant absolument confiant,
le fantasme du retour au ventre maternel.

Mais qu'est-ce à dire?

Puisque je n'ai pas besoin d'approbations et que je sais que l'autre
depuis toujours m'encombre très tôt de sa présence.
Puisque l'autre incite nécessairement au mensonge.

Je me demande soudain si tout sentiment de solitude n'est tout simplement
pas un rappel violent du cul, de l'instinct de reproduction.

Mais l'expérience passée du sexe me dit que le sexe brut, sans projet,
ne résout rien, nécessitant aussitôt trop d'accommodements raisonnables.
Et l'expérience m'a aussi appris que l'autre en réalité n'est le plus souvent
qu'un frein à la satisfaction de ma perversité.

Lorsque j'ai partagé mon lit avec une femme, lorsque je me suis entiché
d'une femme, mon besoin de fantasmer se résorbait,
mais sans pourtant complètement disparaître,
comme mis en veilleuse par la satisfaction du moment.

Un besoin frustré fantasme de façon extrême.
Le simple besoin d'être aimé devient un besoin d'être adulé.

En fait, avoir du sexe avec une femme, ou peu importe,
m'a-t-il jamais intéressé?
J'avais découvert seul le sexe et je m'en étais bien amusé.
Je n'avais pas vraiment le goût d'y aller dans le dur combat de coqs
pour la conquête des femmes.
Je me masturbais peut-être avec la satisfaction de rester chez moi.
J'éprouvais trop l'humiliation d'être laid.

Mais que désire mon désir?
Il y a en nous comme un appel à un Dieu, à un Mythe, à l'Amour,
ou comment dire ce besoin viscéral qui nous fait parfois crier
que nous sommes seuls.
Mais peut-être est-ce tout simplement un appel à quelque chose
qui durerait plus que nous, un rappel en nous de l'instinct
de nous reproduire pour nous conserver.

Qu’y a-t-il de commun entre prier la Vierge Marie
comme je le faisais à 15 ans,
et enlacer en rêve une femme pornographique.
Qu’y a-t-il de commun entre ces deux fantasmes?
Ni l’une ni l’autre n’existe.
Je ne prie plus la première parce que je n’y crois plus.
Mais je me masturbe encore en rêvant de la deuxième
parce que je pourrais encore la rencontrer…

Je me masturbe donc avec *ça* .

Mais qu’est-ce qu’un fantasme.
Il faudrait bien le définir.
Le fantasme est rêve de fusion.
Le fantasme se situe près de la probabilité 0,
mais ne doit pas s’y confondre.
Le réel, altercation.

Lorsque je m’imagine une femme qui m’est pornographique,
elle prend aussitôt un visage amoureux de moi.
Il n’y a que moi pour elle.
Elle est la satisfaction absolue de mon désir.

Mon fantasme n’est jamais une femme en particulier.
Le fantasme prend d’abord un visage (celui d’une inconnue croisée sur la rue, d’une voisine, d’une ancienne maîtresse), mais ce visage devient soudain un autre, puis un autre si le désir d’abuser m’en dit.
Le fantasme ne parle jamais de lui, sinon pour émettre des banalités qui ne servent qu’à m’accentuer.
Et tout ce que j’en attends se fait à l’instant même.
Il est ce que je veux, au moment où je le veux,
et pour le temps que je veux.

Lorsque je parlais à un Dieu, je croyais qu’il m’entendait.
Mon sentiment de ne plus être seul était un fantasme.

Lorsque j'écris, je crois à la même chose, et de la même manière.
Je crois que quelqu'un me lit, et m'entend.

Ainsi en est-il avec mes fantasmes pornographiques.

Autrement, pour ne pas être ou me sentir seul, ne reste
que le recours brutal à la pratique d'autrui, à l'altercation avec autrui.
Toute présence d'autrui, par la distraction qu'elle occasionne,
occulte le sentiment de solitude.
Nous sommes momentanément distraits par l'altercation obligatoire
qu'est la rencontre réelle avec autrui.
Mais il n'y a là ni amour, ni rédemption de ma solitude.

Je *suis* solitude.

Mais l'écriture demeure pour moi un dernier espoir du lien social,
chaque solitude écrivant pour ainsi dire aux autres, en réseau post-mortem,
dans une société où l'on ne se parle pas, et où nous ne sommes attentifs
qu'à ceux qui nous servent, ou qui pourraient nous servir.

La différence, entre le fou et moi, est que j'y fonctionne.

J'ajouterai l'importance de l'affection.
Et aussi de l'attachement d'une bête que l'on garde avec soi.
Bien sûr, je reste seul avec ma bête.
Mais la chaleur de son corps, et ce retour à moi qu'elle a toujours,
me réconfortent.

23 janvier 2010

Mais ma maison.
Qu'est donc ma maison dans mes relations avec autrui,
sinon une forteresse érigée contre autrui.
Contre les intempéries bien sûr,
mais contre autrui tout autant, et tout au long.

Mais il faut élargir la logique.
Notre éducation nous dit d'aimer autrui,
mais nous prépare à la compétition.
La chrétienté s'est servie de l'amour pour édulcorer la haine foncière d'autrui qui nous caractérise.
Car l'autre, même en chrétienté, demeure une altercation.

Si je ne vaux pas la peine qu'on s'arrête longtemps à moi,
ainsi en est-il de l'autre pour moi.
Nous devons tous continuer notre chemin.
Et le chemin nous ramène tous au château fort.
À la maison que chacun érige pour lui-même contre tous les autres.

Alors pourquoi me plaindre au moment enfin où j'atteins ce que je veux.
Seul, et heureux de l'être.
Mais il me faut apprendre à me discipliner, à raisonner mes fantasmes.

1 février 2010

Surprise!
40 ans plus tard, je retrouve un ALLEZ CHIER 1
en vitrine d'une librairie!
Sous cellophane.
Livre rare.
J'avais déjà vu passer des SEXUS, mais jamais un ALLEZ CHIER.
Ce n'est pas la gloire.
Mais c'est tout comme.
Sensation d'avoir existé.
Plaisir de vieux.
(Heureusement que j'ai vite photographié.
Deux jours plus tard, c'était vendu).

2 février 2010

Valéry Larbaud, JOURNAL.
Plutôt très mauvais, que mauvais.
Il ne cesse de décrire interminablement les villes où il séjourne.
Genre carte postale.
La photographie a fait disparaître ces interminables descriptions
des anciennes proses.
Larbaud, rentier vivant dans des hôtels, nous racontant ses lectures.
Il est remarquable que les gens de bien n'ont généralement rien à dire.
À force d'être élégants, ils deviennent sans couleurs.
Il faisait partie des amis de Gaston Gallimard, les Gide, Claudel, Copeau,
et autres chrétiens décadents.
Stupidement chrétien comme l'était chez nous Gérard Parizeau.

Mais je retiens de lui la difficulté de traduire un texte, et que cela demande
au traducteur presque autant d'efforts que l'auteur en a pris lui-même
pour choisir ses mots.
Nous vivons dans la prison de notre langue.

4 février 2010

(Lettre reçue de Jonathan Nicolas,
6010, av. Decelles, app. 14,
Montréal, H3S 2E2)

Bonjour.
Vous ne me connaissez pas encore, et je ne vous connais pas non plus,
ou si peu pour être tout à fait franc.
J'ai eu le plaisir de connaître une parcelle de vos réflexions
à travers vos livres.
Je m'appelle Jonathan Nicolas et je suis un ami d'Anaïs,
la fille de Jean-François Caron.
Grâce à leur hospitalité, j'ai profité du récent congé des Fêtes
pour découvrir St-Malachie, sa beauté et sa tranquillité.

C’est ainsi que je vous ai connu.
Vos idées étaient là, figées sur papier, en plusieurs volumes,
à travers une de leurs bibliothèques débordantes.
Vos livres m’ont beaucoup intéressé.
Malgré leur petite taille,
ils sont très lourds de contenu et ils imposent réflexion.
Le premier motif de cette lettre est de vous féliciter sincèrement, et
de vous remercier de m’avoir fourni quelques pistes à travers vos textes.
Évidemment, ces ouvrages ne m’appartenant pas,
j’ai dû les abandonner chez mes hôtes lors de mon retour à Montréal.
Cependant, je suis bien triste de ne pas avoir pu disposer
de davantage de temps pour les relire et approfondir encore plus
les pensées qu’ils m’inspiraient.
Le second motif de cette lettre est donc de corriger cette situation.
À quel endroit pourrais-je me procurer *Le grand livre des privations*?
Si ce n’est chez un quelconque libraire,
pourrais-je l’obtenir directement de vous?
Si tel est le cas, sachez que malheureusement, en ma qualité d’étudiant,
mes moyens sont limités bien que ma volonté soit grande.
De plus, avez-vous publié d’autres livres
qui échappent à ma connaissance?
Permettez-moi s.v.p. une curiosité.
Je suis convaincu que vous me comprendrez.
Bien plus que moi, vous avez vu neiger,
et probablement que bien plus d’auteurs vous ont révélé leurs secrets,
leurs réflexions, leurs émotions et leur vision.
À travers les millions de livres dont l’humanité a accouché, si j’étais
contraint à n’en lire que trois, lesquels devrais-je choisir selon vous?
J’attends avec hâte votre réponse.
Jonathan Nicolas.

(*Réponse*)

Monsieur Jonathan Nicolas.
Je vous remercie de m'avoir écrit.
J'ai apprécié votre intérêt, comme j'avais apprécié, en 1998, puis en 2002, l'attention soutenue de Jean-François Caron.
Depuis 40 ans que je m'amuse dans l'édition,
je peux dire qu'il n'y a pas de marché sérieux pour le livre au Québec.
Je vous fais donc cadeau des 5 titres parus du *Grand livre des privations* qui s'ennuient chez moi et qui se porteront mieux chez vous.
Depuis 5 ans, je fais maintenant dans l'édition électronique,
InDesing et PDF.
L'avenir de l'édition libertaire est là.
J'y finalise pour moi seul et sans que cela m'en coûte,
une édition posthume de mon Journal (1957-2010).
À mon âge, je n'ai ni le goût, ni l'ambition
de retourner sur le pénible marché du livre.
Pour terminer, je réponds à votre dernière curiosité.
Depuis 1800, depuis la grande montée des sciences et du confort,
nos cultures quittent progressivement les Églises
pour entrer dans la modernité.
Nous vivons dans une accélération vers l'athéisme
et vers l'individualisme qui en découle.
Pour mieux connaître cette tendance, je vous réfère aux 6 tomes
de la CONTRE-HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE de Michel Onfray.
Vous y trouverez une présentation des principaux penseurs de l'athéisme occidental, Jean Meslier et Max Stirner particulièrement.
Je termine en vous souhaitant de ne jamais être contraint
à ne pouvoir lire que trois livres.

5 février 2010

Énorme tremblement de terre sur Haïti.
200,000 morts.
Un pays à rebâtir.
L'armée américaine a envahi, mais cette fois pour aider les gens.
Enfin, un sens positif à l'utilisation moderne de l'armée![1]
La société est complètement désorganisée.
Le pillage prend le dessus.
Les populations ont besoin d'une forme de police.
Si chacun nécessite individuellement un maximum de liberté,
il nous faut cependant être arbitrés lorsque nous sommes en foule.

(1)Erreur. C'était un prétexte pour implanter une nouvelle base militaire.

6 février 2010

Elle était assise à côté de moi, et m'a demandé si je cherchais une femme.
Je lui ai répondu que belle comme elle était,
elle devait demander trop cher pour mes moyens.
Elle m'a répondu qu'elle passerait la nuit avec moi, pour $50.
Je lui ai répliqué que j'étais intéressé, et que je serais de plus intéressé
à la revoir régulièrement si nous nous découvrions des intérêts.
Alors elle m'a répondu…

Et c'est comme ça que ça recommence! que je me remets à bander!
à fabuler! et à fabuler encore!
Mon doux Jésus…
J'en arrive à me demander si la fabulation ne fait pas partie
de notre mode de conscience.
Et peu importe laquelle, religieuse, pornographique ou autre.
Je me demande si notre fabulation
n'est tout simplement pas l'expression de notre désir de vivre.

7 février 2010

L'une des grandes plaies sociales est l'ambition.
Elle cadre avec les religions.
Ma mère voulait maladivement que je prenne partout
«*la place de tête qui t'appartient*» (26/10/1958).
Envieuse et folle.

L'important n'est pas d'être à la première place,
mais d'être heureux, et toujours là où l'on est.

8 février 2010

Aujourd'hui, je me suis arrêté et j'ai refait mes comptes.
J'aurai bientôt 68 ans.
D'après les statistiques, il ne me resterait que 10 ans à vivre.
Cette fois, je vois la fin du couloir.
La mise à mort prochaine.
L'exécution.
Je me lève chaque jour en me disant :
- C'est peut-être pour aujourd'hui…

9 février 2010

L'idée d'éternité modifie les relations sociales.
Alors que l'un croit que tout ce qu'il fait reste éternellement,
l'autre sait qu'il n'en est rien.

Dans le monde des Religions, la morale venait de Dieu.
Dans le monde de la Culture,
la morale venait de la lecture de quelques-uns, Sénèque, Montaigne.
Dans le monde qui nous vient, la morale se prendra ici et là,
suivant les hasards, les mouvements de mode.

À un certain niveau de conscience, il n'y a ni ordre, ni vérité.
D'où le fait que nos religions et nos cultures ont pour rôle
de nous contraindre.
Elles sont carcérales.

10 février 2010

Cette lettre d'un *admirateur* me fait néanmoins penser
aux inconvénients de la célébrité.
Être harcelé, la tentation de jouer les maîtres d'école, etc.
Heureusement, je ne suis pas célèbre!
Je suis seul.
Sans femme et sans famille.
Sans souci de devoir travailler pour autrui.
Et merveilleusement inconnu.
Je vais seul dans mon chemin tranquille.

11 février 2010

Fin d'après-midi.
Le ciel rose derrière les branches noires du parc annonce une fois de plus
le printemps.
Ce fut un hiver sans neige et doux.

Je me demande ce que les yeux de *Mimine* voient.
J'ai tant de difficulté à ne pas fabuler
qu'en fait je ne vois que ce que je fabule.
Que voient les yeux d'un chat sans la fabulation humaine?
Et que ressentent les géraniums qui végètent péniblement à côté de nous.
L'immense solitude pour tous que d'exister.

12 février 2010

Pour ma sœur Germaine, le cannabis est une drogue dangereuse.
Si je lui réplique que le produit est naturel, elle répond aussitôt
que la pègre y rajoute des substances toxiques.
Mais quelle substance? Elle ne sait pas.
Elle répète ce qu'elle entend à la télévision.
Et par cette cause, je la préjuge sur tout.
C'est ce que j'appelle être bêtement conformiste.
Tristement simple, comme notre mère.

13 février 2010

Par simple loi de probabilité, il me sera impossible de connaître l'univers,
à 0.00000001% de marge d'erreur.
Je peux donc affirmer que toutes nos théories sur le monde sont fausses
et fabulatrices, à 0.00000001% de marge d'erreur.
Nous devons nous rabattre sur l'utilitaire.

14 février 2010

Le drame de ma vie est peut-être d'avoir été trop heureux
dans mon enfance. J'ai vécu une relation trop étroite avec ma mère.
Pendant trois ans, je fus seul avec cette jeune femme,
j'étais tout pour elle, nous étions prisonniers l'un de l'autre
dans la solitude que nous partagions.
Avec ma mauvaise vue, et en fixant la photographie de la table Fournier
de 1944, et le cannabis aidant, j'ai eu soudain l'impression
que les personnages de la photographie commençaient à bouger.
Que je pouvais soudain revenir dans ces premières années de ma vie,
oui remonter le temps comme on rentre chez soi!
me rasseoir à la table avec eux.
Car c'est cette mère-là que je recherche au bout de toutes mes routes!
C'est l'énormité de cette affection un jour portée sur moi
qui me hante effroyablement.

15 février 2010

J'ai eu droit à une démonstration filmée du I-PAD de Apple, chez Apple Store. L'article ne sera cependant pas disponible avant la fin de mars.
Enfin un écran de 7x9!
Le READER de Sony fait minable avec son petit écran, par contre
il permet d'écrire, de corriger sur écran, ce que ne fait pas le I-PAD.
Le livre de papier s'ouvrant sur deux pages est définitivement mort.
Comme sont morts avant lui,
les tablettes d'argile et les rouleaux de papyrus.
L'ère de la tablette numérique est née avec le I-PAD de Apple,
comme l'ère du livre était née des caractères de Gutenberg.
De la tablette d'argile à la tablette numérique,
il y a eu croissance d'intelligence pratique.
C'est le résultat de ceux qui, au lieu de prier bêtement le ciel,
nous ont intégrés dans la logique de la matière.

16 février 2010

L'idée me vient (mais la tâche me semble énorme…) de numériser tout Stirner et tout Meslier, et de les inclure sur mon DVD avec mon Journal, sous une section dite «Bibliothèque athée».
Je n'ai jamais vu au Québec un seul de leur livre!
à l'exception de la copie à la Grande Bibliothèque.
Ils sont introuvables, et il faut les lire.

Il ne faut pas oublier que les religions sont toutes nées
dans des terres étrangères l'une à l'autre.
Elles imposaient l'ordre dans leur communauté restreinte.
Mais de les retrouver aujourd'hui toutes ensemble sur la place mondiale
nous les présente comme s'opposant et nous opposant par elles
les uns aux autres à cause d'elles.
Elles ne répondent plus à leur première raison d'être.
Il nous faut maintenant les pacifier.
D'où l'idée d'aider à mettre en circulation Meslier et Stirner.

17 février 2010

Comment nous défaire des mythes de notre époque?
Puis-je m'en défaire?
L'implication me semble telle que je ne peux m'en défaire sans me défaire moi-même. Nous sommes tous atteints d'insignifiances historiques.
Et c'est encore une chimère que de croire qu'il y aurait une façon de vivre meilleure et au-dessus de toutes les autres.
Nous sommes liés à nos sociétés comme l'informatique est liée à l'électricité.

18 février 2010

Les idéologies changent comme changent les villes.
Un nouveau bâtiment ici, là une démolition, et là encore…, et tout cela tous les jours, et cela sans arrêt, de sorte qu'une photo d'il y a 50 ans montre d'un coup l'évolution.
Et c'est ainsi des sociétés et de leurs organisations.
Personne ne révolutionne rien.
Personne non plus n'a d'influence notable.
C'est le mouvement de chacun et de chaque petit groupe qui fait que, sans jamais qu'on l'ordonne, la pression de la foule se fait.

21 février 2010

Fini d'upgrader mon Journal illustré de PageMaker à InDesing.
J'ai beau rouspéter contre le changement,
notre époque en est une importante de mise en place informatique.
Nous vivons en plein laboratoire.
Les systèmes informatiques commencent à ne plus planter.
Il était difficile avec PageMaker de traiter de gros dossiers.
Il fallait jouer de morcellements et d'astuces.
InDesing est carrément plus performant.
Le plaisir de me corriger et d'améliorer mon approche graphique à demande et sans que le logiciel ne plante!

Nous allons aussi devoir abandonner la présentation sous forme de paginations (ce qui est la forme même du livre) pour aller peut-être vers un support déroulant, ce qui existe déjà à l'écran des téléphones portables.

25 février 2010

L'opération InDesing terminée, l'ennui me revient.
L'idée m'est même venue d'aller donner un peu de mon temps
à des œuvres de charité.
Mais ce serait là mal m'utiliser. Ce serait là me dévoyer.
Je suis capable de plus.
L'idée de diffuser la littérature athée en la numérisant
me semble une juste cause.
Et bien ennuyante à faire.
Donc qui demande un dévouement.
Une bonne cause pour un ancien *presque* curé comme moi!
Établir une bibliothèque de base prônant l'athéisme, que je diffuserais
gratuitement à 1000 exemplaires à même l'édition de mon Journal.
Car il me faut me trouver une dernière cause.
Comme Yves Michaud qui donne actuellement un bon exemple de vieux
qui refuse d'être gaga en contestant les hautes directions des banques.
Ce que ne peuvent pas faire les gens de tous les jours.
Un vieux intelligent qui sait utiliser ses entrées dans les médias.
C'est dans la tradition des vieux que de dire ainsi la sagesse.
Moi, je peux faire des livres numériques.
En commençant par Meslier et Stirner.
Ce qu'ils ont dit, ils l'ont bien dit. Ne nous répétons pas. Il y a trop à faire.
Il ne faut pas oublier que c'est encore la moitié de l'humanité
qui stagne dans la chrétienté.
Nous devons rester vigilants contre l'esprit des religions.
Il ne faut pas oublier que la Bible
reste actuellement le livre le plus répandu sur terre.
Une infamie.
Car la Bible est avant tout un livre d'obscurantisme et de fanatisme.
Il nous faut le dire et le redire.

L'œuvre du curé Meslier est à juste titre un bon anti apologétique.
Il faut la répandre.
L'édition numérique a ceci de libertaire qu'une fois mise sur le marché elle n'appartient plus à quiconque du fait qu'on peut dès lors la reproduire sans frais en quelques minutes.
Le but n'est pas de pirater (bien que je le fasse) l'édition critique des Éditions Anthropos, Paris 1970, devenue introuvable même en France, comme le dit Onfray.
Piratage qui ne me rapportera jamais d'argent.
Mais de continuer la diffusion de l'oeuvre du curé Meslier en me basant sur cette édition pour la numériser, afin qu'elle puisse dès lors être diffusée à l'infini, et sans frais.
Voilà donc une juste cause pour moi.
Je dois maintenant mettre la main sur un logiciel de reconnaissance optique des caractères pour effectuer le premier travail de secrétariat.

1 mars 2010

J'ouvre la télévision.
On ne parle que de Joannie Rochette la patineuse championne olympique de Berthierville! puis du procès du docteur qui a tué ses enfants!
suivi d'un reportage sur nos courageux médecins en Afghanistan!
et quoi encore!
Je vis dans un hospice où les fous s'entendent à merveille avec leurs gardiens.
« *l'influence la plus déterminante que les médias exercent ne procède pas de ce qui est publié, mais de ce qui ne l'est pas*».

2 mars 2010

Il est étrange que le malaise d'exister me prenne toujours l'après-midi.
J'éprouve comme un désajustement.
Comme si le matin et la nuit battaient la mesure au même temps que moi.
Mais l'après-midi revient comme une plaie qui ne guérit pas.
Comme un essoufflement. Comme une indécision.

3 mars 2010

Au fond, c'est par respect de l'écriture que j'ai *échoué ma vie*.
Je ne voulais pas profaner.
Je préférais faire un métier avilissant
plutôt que d'être une putain enseignante de la culture chrétienne.
Et je peux aujourd'hui continuer à écrire
parce que j'ai le même respect de moi et de ma conscience.
Il y a des limites à devoir déconner avec des cons.

4 mars 2010

J'ai terminé la compilation de tous mes textes sur la masturbation.
Une cinquantaine de pages.
Mais cela ne dit pas grand-chose coupé du contexte des histoires d'amour.
Je crois qu'il faut les rajouter.
Du moins juste assez pour bien faire voir le passage des amours
dans la vie d'un masturbateur.
Il y a peut-être là quelque chose à faire.
Mais qui dépasserait le thème de la masturbation lui-même.
Exprimer la difficulté d'être à deux. L'éloge du célibat pour tous.

5 mars 2010

Et voilà qu'une autre musulmane se met à déconner!
Elle refuse d'enlever son cache visage (*niqab*, le mot n'est même pas
dans nos dictionnaires, c'est tout dire…) dans un cours de formation
pour les nouveaux immigrants, parce qu'il y a des hommes dans la classe!
Une vraie croyante! C'est nous qui avons tort!
Car croire est nécessairement vouloir imposer sa foi aux autres.
Il n'y a rien à faire.
Les croyants veulent imposer leur foi comme étant une certitude.
Mais d'autres croyants avec d'autres croyances viennent maintenant
de partout, et tous voudraient nous imposer leur foi
comme étant la seule vraie.

Nous n'avons d'autres choix, pour vivre en paix,
que de créer un État au-dessus des croyances.
Nous n'avons d'autres choix que de fonder nos lois
sur l'incertitude de nos connaissances.

Mais l'État actuel est-il laïc?
N'est-il pas plutôt marchand.
Certains n'y verront qu'une autre domination de secte.
Nos sociétés laïques ne le sont que de nom.
Elles sont essentiellement *publicitaires* avec leurs images
de femmes perverses attirant monstrueusement à la consommation.

Hier, l'État se composait de la noblesse et du clergé,
et la richesse était la leur.
Aujourd'hui, l'État vacille entre les élus et les médias,
avec la nécessaire approbation pour chacun des commandites des riches.
Est-il acceptable pour des religieux d'être dirigés par des riches
en fonction de leurs seules richesses?
(bien que je ne voie d'autres objectifs pour tous que le confort
et le bien-être de chacun).
Nous avons beaucoup à nous interroger sur nous-mêmes
avant d'atteindre à la laïcité.
Nous ne sommes encore que des chrétiens décadents qui veulent diriger
les autres religions pour les mener elles aussi en décadence.

6 mars 2010

Si, à l'âge des cavernes, tous les éléments nécessaires à l'invention
de l'informatique étaient en place, pourquoi nous a-t-il fallu
des millénaires avant d'y atteindre.
Oui… la nécessaire juxtaposition des connaissances.
Alors qu'y a-t-il encore devant nous.
Nous marchons peut-être dans un paradis que nous ne voyons pas.
Notre conscience de la matière est lente et limitée.
La vie est infiniment plus conséquente que nos définitions.

10 mars 2010

J'ai finalement mis la main sur un logiciel de reconnaissance optique des caractères: OmniPage16.
Mais il ne me sert pas directement.
Retirer un texte d'une page imprimée exige un sérieux travail de correction et de remise en page
(surtout lorsqu'il y a beaucoup d'annotations en bas de page).
À la place, je l'utilise pour sa procédure simplifiée de scannage.
C'est une photo TIFF (1,03 mo) que je rapetisse en la trimant jusqu'à 400K dans Photoshop avant que de l'exporter en PDF (40K).
Une page devient 40K au lieu de 4K qu'elle serait en texte seul.
Ce qui est encore acceptable, un livre de 600 pages donnant 30 Mo.
Le scannage simplifie au maximum le travail de restauration des vieux imprimés, évitant la nécessité de tout relire, de tout vérifier, et surtout quand il s'agit, comme avec Meslier, d'un texte en vieux français.

C'est donc quelque 20 pages par jour,
et sans l'effort que je pensais devoir y mettre, que je peux finaliser.
Donc en 2010 :
Meslier, 1800 pages.
Stirner, 400 pages.
Et sans doute D'Holbach, si je réussis à le trouver.

Si je pouvais dans mes derniers 10 ans d'existence (sic) numériser une centaine des livres des plus importants sur l'athéisme,
j'aurais numérisé une bibliothèque athée qui pourra se transmettre à demande et sans frais et encore bien longtemps après moi.

BIBLIOTHÈQUE ATHÉE.
Copiez et faites copier.
Restauration numérique de livres anciens.

13 mars 2010

Il y a en moi comme quelqu'un qui m'aime et qui me veut du bien.
Au début, je croyais que c'était Dieu.
Puis j'ai cherché du côté de la Vierge Marie.
Puis ce furent les rêves fous, de grandeur, de gloire, de conquête,
et il y avait toujours en moi quelqu'un que je cherchais à atteindre
et qui me chérissait.
Quelqu'un que je retrouve encore aujourd'hui
dans mes fantasmes qui sexuellement me sucent.
Il y a comme un accord entre nous, une longueur d'onde.

15 mars 2010

Je crois de moins en moins à l'influence de la volonté sur nos tendances.
J'ai vu, à la télévision, une femme internée entrer en crise de rage pendant qu'elle en parlait disant justement qu'elle commençait à se contrôler.
J'ai l'impression que mes crises de rage sexuelles
ont commencé à diminuer.
Mais j'ai l'impression aussi d'avoir pris soudain un sérieux coup de vieux.
Je commence à avoir de la difficulté à marcher.

17 mars 2010

J'avance lentement dans Meslier.
C'est un très long sermon que toutes ces preuves contre la Bible!
et c'est déjà trop que de devoir tant s'attarder sur ces idioties là.
Mais, dans notre contexte chrétien, la chose est encore nécessaire.
Michel Onfray présentait les œuvres athées, mais ne les fournissait pas.
Au Québec, elles sont introuvables.
D'où mon idée de regrouper le corpus athée sur un DVD.
Évidemment, il faut pirater.
Et puis après!
Le but n'est pas de protéger des éditeurs, d'autant plus que leurs éditions ne sont plus disponibles, mais de diffuser les œuvres.

Mais quelles sont donc ces œuvres athées?
Y en a-t-il tant?
Il faut écarter Charron, Montaigne, LaMettrie qui sont déistes.
Commençons donc par Meslier, Stirner, D'Holbach.

21 mars 2010

Montréal : ville laïque?
Hé que non!
Tous les noms de rues sont des noms de saints.
Les églises sonnent leurs cloches tous les jours.
Presque toutes nos fêtes de calendrier célèbrent une chrétienté.
En 1996, à l'hôpital Saint-Luc, il y avait un crucifix au-dessus de mon lit.
Sans parler de celui de l'Assemble Nationale.
Sans parler des fonds de librairies
où il n'y a ni offre ni demande pour la littérature athée.
Meslier, Stirner, D'Holbach n'y sont pas.
Par contre nos sociétés regorgent de publicités pornographiques.
D'où que nous avons confondu laxisme moral et laïcité.
L'un des problèmes de la laïcité
est que toutes nos traditions sont encore religieuses, et dans tous les pays.
Au mieux, il n'y a partout qu'une volonté nouvelle de laïcité.

22 mars 2010

La croyance est une forme non reconnue de déficience mentale.
Une faiblesse de constitution psychique.
Comme un goût de céder, de se laisser séduire,
bref un manque d'agressivité, d'intelligence.
Alors que tout est peut-être là devant nous, mais à conquérir.
Le fléau vient du fait que les croyants ne cessent d'enfanter
et de ne pas réfléchir, comme des lapins.
Il n'y a rien à faire.
C'est comme un tsunami.

23 mars 2010

Vomissements.
Je m'étais levé, tout allait bien, j'allais commencer à déjeuner,
quand soudain.
Une forte nausée me vint.
Si forte que je courus à la toilette pour dégobiller.
Et je restai là, à genoux, devant mon bol à chier,
et me souvenant que mon frère Sylvain est mort ainsi.
Du moins c'est ainsi que se manifesta son ACV.
Nous oublions que nous allons généralement mourir
sans plaisir et malproprement.

25 mars 2010

En tant qu'ancien diplômé,
j'ai pu m'inscrire à la bibliothèque de l'UQAM.
J'ai trouvé là une partie de l'œuvre de D'Holbach.
Aussi : l'œuvre philosophique de Georges Palante.

26 mars 2010

Je doute du bien-fondé général de la contestation.
Elle n'est jamais *pour tous*.
Dans toute organisation, la majorité jusqu'ici a dû suivre.
Il est possible que seuls le délire et la bêtise
puissent venir à bout de submerger les populations.
Mais il arrive que les empires croulent.
Il faut alors savoir reconnaître la dissidence.
Les dissidents sont comme des *casseux de party*.

1 avril 2010

Définir la laïcité revient à définir les droits fondamentaux de la personne.
Celui de ne pas être agressé physiquement et psychologiquement.
Donc aussi publicitairement.

L'une des premières conditions de la laïcité sera d'interdire la publicité.
La publicité ne devrait venir qu'en privé, qu'à demande et sur appel
d'un consommateur pour satisfaire à un besoin d'information.
Là serait la liberté publicitaire,
à l'exception d'un autre espace dit « promotionnel ».
Bien sûr, clochers et minarets devront s'y soumettre.

2 avril 2010

C'est 3 heures par jour, 20 heures par semaine
que me demande le projet *Bibliothèque athée*.
Ce sera mon bénévolat de vieillesse.
Mais il y a un pari :
celui que la norme PDF demeure valable pour le livre électronique.

3 avril 2010

J'ai peut-être trouvé le moyen de venir à bout de ma chrétienté.
Dès qu'une fabulation m'arrive, je l'interroge.
Tout désir, toute rêverie doivent passer le test de l'interrogation.
Je constate rapidement que je déconne.
Alors j'essaie de regarder (comme en territoire ennemi),
au lieu que de me conter des histoires qui m'évitent de voir.

L'illogisme religieux préparait l'illogisme amoureux.
Notre civilisation occidentale est basée sur ces deux absurdités.
Aussi illogique de voir un dieu dans une hostie
que de voir l'amour dans un cul.
En ce sens, les fous ne sont que des versions exaltées de nous-mêmes.

Comment en effet peut-on se mettre à genoux devant des statues
sans être fou soi-même.
Il faut que la prévention, que l'habitude et que la naissance et l'éducation
fassent d'étranges effets sur l'esprit des hommes,
puisqu'elles les aveuglent jusqu'à ce point.
Jean Meslier.

7 avril 2010

Terminé le premier tome de trois de Meslier.
702 pages, 34 Mo.

Il y a chez Meslier un jugement sain.
Il déconstruit systématiquement le christianisme, au lieu de papillonner autour d'un refus mal documenté comme nous l'avons tous fait.
L'œuvre de Meslier porte contre les religions.
Quant à ses autres opinions (sur l'évolution de la matière, sa justice sociale, etc.), il ne peut être que d'époque.
Mais ses commentateurs… le problème de ces docteurs ès savoir… est qu'ils aseptisent tout.
La colère viscérale de Meslier devient pour eux objet d'étude, ce qui en tue la portée radicale.
Œuvre donc d'analystes et de techniciens par leur travail de compilation et de vérification de l'œuvre d'après les manuscrits.
Les universités regorgent de ces doctes bien gentils mais amoindrisseurs, de ces techniciens surévalués qui jouent toujours (contre l'auteur dont ils parlent) de leurs connaissances indues.
Hier, les œuvres étaient mal répandues et couteuses.
Les étudiants se contentaient de la glose des docteurs, lisant à peine directement l'auteur.
Le numérique nous délivrera, espérons-le, du trop parler de ces intermédiaires qui faussent le ton.

Le testament de Meslier
m'inspire une vision sombre de la caravane humaine.

Ce qu'il dénonce ne fera peut-être que changer de nom.
Sous d'autres croyances folles, sous d'autres tyrannies arrogantes,
l'espèce humaine continuera.
Qu'on change *églises* par *médias*, *tyrans* par *États*, la route continue,
à l'aveugle, dans la férocité d'une continuelle discorde nécessaire
entre les peuples et les gens qui les composent.
L'Utopie serait qu'on pourrait modifier à l'avenir les idéologies
en fonction de leur efficacité.

8 avril 2010

Une autre erreur du catholicisme
était de laisser croire que les pauvres étaient bons.
Le dieu caché en eux.
Mais les pauvres ne sont que des méchants qui n'ont pas réussi.
Et lorsque leur tour vient, on les voit eux aussi abuser.

9 avril 2010

Il n'y aura plus rien après moi.
L'univers cesse avec moi.
Car en disparaissant, *je* disparais aussi.
Ce que je perçois ne me vient que d'une vision humaine.

12 avril 2010

Jérome Guibord, photographe.
Dans la jeune trentaine.
Je ne le connais pas.
Il m'aborde dans le parc Lafontaine,
et me demande s'il peut me photographier.
Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive.
Pourquoi pas?
Son appareil photo : Canon, 20 mégapixels.
Mais oh! sa photo est bonne.

Son but n'était pas de vendre.
Mais je veux sa photo, je lui achète $40, ce qui semble le rendre heureux.
J'ai donc trouvé la photo qui me manquait pour ouvrir *La Vieillesse*.
Oui…
Mais comme j'ai pris un coup de vieux depuis 5 ans!
Un choc.
Une telle accélération dans le vieillissement!
Je vieillis comme on s'effondre.
Je comprends maintenant que les jeunes, sans exception, me vouvoient…

13 avril 2010

Malgré ma conviction d'athéisme,
je ne doute pas de la présence de forces occultes agissant sur nous.
Il y a en nous des mouvements de profondeur que chacun peut éprouver.
Mais ces mouvements ne sont pas des dieux.
Ils sont bien réels, et repérables,
et lorsque nous serons plus malins, sans doute utilisables.
Bien sûr, je me moque de la pensée ésotérique.
Mais j'ai parfois des exemples étranges de circonstances.

Premier exemple.
L'année 2010 s'ouvre pour moi avec le retour en vitrine d'un *Allez Chier*.
Suivi d'une lettre d'un lecteur du *Grand Livre*.
Le tout se terminant par l'entrée impromptue dans ma vie
d'un jeune photographe, étrangement petit-fils de l'excommunié
Joseph Guibord (1869).
De ces trois points, il serait possible d'imaginer une donne ésotérique.
Comme si quelque chose me poussait dans le dos, me disait de continuer
dans l'esprit de *Allez Chier* en guidant les lectures
d'une nouvelle génération vers l'athéisme.

Mieux.
Deuxième exemple.
Le rêve du carré Saint-Louis du 5 juin 2007.

Suivi de la rencontre d'un nommé Jean (que je n'ai jamais revu)
du 14 septembre 2007.
Et de celle de Linda Poisson du 17 septembre 2007.
Tout de même bizarre.

Tout comme l'avait été pour ma mère
la prédiction qu'elle marierait un étranger roux,
Étrange.
Tant il semble vrai que nous passons dans la vie
sans voir beaucoup plus que nos préjugés.

15 avril 2010

Ma sœur a peut-être définitivement fini d'enseigner.
En congé de maladie jusqu'à sa retraite dans 6 mois.
Problème d'ossature, difficulté à marcher, besoin d'une canne.
Malgré tout, plus joyeuse.
Le plaisir de ne plus devoir travailler.
Comme moi, elle attend le I-PAD! qui se vend tant aux États-Unis
que le lancement prévu au Québec pour fin avril est reporté fin mai.

16 avril 2010

Autres notes sur la laïcité.

La laïcité se définit généralement
par rapport aux grandes options religieuses.
Dont l'athéisme.
Mais il faut aussi la définir par rapport aux regroupements idéologiques,
dont l'idéologie de la société de consommation.

Je ne vois pas pourquoi interdire aux curés le droit de porter soutane
sur la rue, le droit aux musulmanes de porter le voile, mais continuons
jusqu'au bout, donc aussi le droit aux nudistes de s'y promener nus.

18 avril 2010

Il nous faut peut-être nous poser la question :
Et si c'étaient les sages qu'on avait eu tort de donner à tous comme exemple!.

Si c'était la bêtise quotidienne qui était le seul chemin praticable pour tous et non la sagesse exceptionnelle des sages.
D'où que les sages répètent toujours historiquement la même chose et que rien ne change.
Pourtant la technique se transmet.
Donc ce n'est pas là problème de langage.
C'est à leur situation sociale privilégiée que les sages devaient les conditions de leur sagesse.
Nos sages ont été des privilégiés que nos maîtres ignares ont voulu nous imposer pour mieux nous humilier.
Jamais ils n'ont tenu compte des circonstances socio-économiques de leur sagesse.

Les religions avec leurs commandements,
suivies des cultures avec leurs proverbes édifiants…

19 avril 2010

En faisant mes lectures sur l'athéisme, je découvre à quel point les chrétiens ont pris le pouvoir à Rome par la violence.
Comme on voit faire chez les musulmans fanatiques d'aujourd'hui.
Ma mère et mes curés m'ont pourtant bien appris que c'était par leur bonté que les chrétiens ont pris place dans le monde.
On les avait même brûlés à Rome!

20 avril 2010

Je restreins mes marches.
J'ai longtemps fait Sherbrooke jusqu'à Crescent
en revenant par Sainte-Catherine.
Puis je revins par De la Montagne.
Puis par Parc.
Je vais maintenant m'asseoir un peu au carré Saint-Louis.
Puis je vais faire l'inventaire physique
des rayons de la Grande Bibliothèque.
Et puis je rentre prendre un bain de pied dans de l'eau très chaude.
Car dans ce printemps qui éclate partout,
moi, j'ai de nouveau un cor au pied!

1 mai 2010

Avec le printemps, le goût d'une nouvelle aventure,
d'une femme qui se plairait avec moi, d'une rencontre.
Comme j'ai aimé ce temps où je les aimais toutes!
Avec le printemps, mes fantasmes me reviennent.
C'est comme une montée de sève.
Une revitalisation.

2 mai 2010

Terminer le deuxième tome de Meslier.
Mon édition a le défaut d'être croche.
La faute en est à la difficulté de photocopier à livre ouvert
pour ensuite scanner à plat.
Mais c'est le seul moyen.
L'autre moyen serait de démonter le livre (s'il m'appartenait)
pour le scanner directement à plat.
J'ai essayé de corriger par l'ajout d'un encadré.
Bon.
Mais le texte passe. C'est l'essentiel.

L'œuvre de Meslier nous signale la fin (1730) d'un combat long et violent qui a eu lieu contre le fanatisme chrétien.
Il ne faut plus se laisser avoir.
Il nous faut éliminer de nos enseignements obligatoires les auteurs déistes.
Ce sont eux qui ont faussé notre façon de penser.
Rétablir le gros bon sens.

3 mai 2010

Mireille Baillargeon s'est racheté un petit tracteur.
Avant d'habiter à plein temps à Saint-Joachim, elle se les faisait voler.
Elle va s'occuper elle-même de tondre ses gazons
au lieu de donner à contrat.
Elle aime ce genre d'occupation sur motorisé.
Parle aussi de refaire sa cuisine.
Les travaux d'édition, dit-elle, ne font plus partie de ses urgences.
Lorsqu'elle était venue avec Jeanne prendre l'édition numérisée du Journal de leur père, elles m'avaient dit : c'est un gros cadeau que tu nous fais!

4 mai 2010

Les enfants de la révolution tranquille furent des enfants faibles.
Une indépendance nationale avortée.
Une laïcité avec son crucifix à l'Assembles Nationale.
Le tout dans une culture *juste pour rire*.

5 mai 2010

Si l'on pouvait voir un film à l'envers de ce qui a été, il serait clair qu'il y a eu déterminisme, tout étant arrivé jusqu'à ce que cela arriva.
Mais comme on ne filme jamais l'avenir, il n'y a pas lieu de parler de déterminisme avant que le hasard n'ait eu lieu,
ce qui en élimine la prédiction.

Nos cultures nous ont simplifié le monde d'une façon abominable.

6 mai 2010

Il ne peut y avoir de paix sociale que par une suprématie de l'État
contre toutes les religions.
La tolérance pour tous passe par une intolérance pour chacun.
L'État dit laïc doit être, en fait, athée.
Les religions doivent se subordonner à l'État
comme le font les mafias et les gangs armées.

Ce sont des conflits réels entre ethnies que se structureront
les nouvelles zones de tolérance acceptables
qui serviront à fonder les nouvelles lois pour tous.
Comme la discussion actuelle sur le port du niqab.
Les nouvelles lois vont venir de la pratique des conflits de cour.
Une nouvelle morale internationale se met aussi en place via le tourisme,
l'émigration, les procès internationaux.
Partout dans le monde, la bête humaine porte pantalon.
L'instantanéité des communications nous unit.
Partout la télévision.
Chaque ville a ses policiers, ses vidangeurs.
Quelles que soient les différences culturelles, c'est de notre nature même
que semblent nous venir nos fonctions et nos rôles.
Hier, chacun légiférait pour son pays.
Il nous faut maintenant légiférer pour plusieurs pays ensemble.

Avec la fin des religions,
ce sont des modes de vie en entier qui s'effondrent.
À la rigueur acceptera-t-on que les fêtes religieuses des grandes religions
deviennent des congés pour tous.
Un nouveau conformisme
(en cela qu'il faut respecter certaines normes de fonctionnement)
est en train de se mettre en place.

7 mai 2010

Notre volonté de connaître une chose *en soi*, *pour elle-même*,
était sans doute une erreur religieuse.
Il nous faut apprendre à penser le monde autrement.
Il nous faut apprendre à faire fonctionner les choses.
Les grandes définitions éternelles qu'on imputait au monde
n'ont jamais été réelles.
De là que les grandes religions se sont finalement dégradées en cultures.
Mais qui ne furent pas plus réelles.
Aujourd'hui, chacun doit apprendre à faire fonctionner les choses.

11 mai 2010

Le *Testament* de Jean Meslier
est l'un des grands discours fondateurs de la laïcité.
L'autre étant celui de Max Stirner, *L'Unique et sa propriété.*
Car une fois Dieu et l'État démystifiés,
c'est sur le Moi que les sociétés dorénavant se fondent.

12 mai 2010

La pensée religieuse est une pensée nécessairement ésotérique.
Elle dit une chose tout en affirmant autre chose
qui est souvent son contraire. DIEU EST UN, ET IL EST TROIS.
La pensée religieuse, comme la pensée ésotérique, est une pensée
qui refuse la raison, donc la discussion avec l'incroyant.
Langage de fanatique qui délire et qui se veut au-dessus de tous.
Langage de fou comme j'en ai si bien connu dans ma jeunesse.
Mais la pensée religieuse n'est plus la pensée du XXI siècle.
La pensée religieuse n'est plus dans le langage de tous les jours.
Il faut lire les écrits d'il y a 300 ans
pour comprendre à quel point nous ne pensons plus de façon religieuse.
Nous avons appris le langage de la fonctionnalité.
Sinon nous parlons de nos distractions.

13 mai 2010

C'est parce que nous ne voyons pas le monde
que nous croyons en nos idéologies.
En cela, nos philosophies seraient encore des pensées de sorcellerie.
Parce que les écrits ont le défaut de toujours être près de la folie.
Parce qu'écrire est comme tenter de palper l'irréel.
Tandis que travailler de ses mains refait le lien perdu.

Nos écrits disent moins la vérité
qu'ils ne montrent les limites de notre entendement.

16 mai 2010

Et voilà que notre Monseigneur Ouellette, Archevêque de Québec,
se met à déconner devant les 150 personnes de Pro-Vie
(groupe anti avortement) réunies pour l'entendre.
Selon lui, il faut revenir à interdire l'avortement,
et même pour les femmes violées!
Heureusement, c'en était assez pour soulever la colère des féministes
du Québec qui depuis 40 ans se sont battues pour cette liberté.
Et le vieux fou de se mettre alors à rigoler :
- Certains disent que je devrais me taire…

Vieux fou, oui.
Mais chrétienté profonde qui refait surface.
Et c'est là qu'il faut réagir.
L'intolérance religieuse est la norme profonde des religions.
Il n'y a rien à faire.
Même si leurs églises tombent en ruine, il faut encore les surveiller
dans leur déconfiture comme on surveille les fous qui sont capables
de mettre le feu à la maison!
Tous ces religieux sont des demeurés
qui veulent diriger moralement les autres.
Il faut continuer à nous défaire d'eux.

Ce sont eux qui ont choisi les auteurs qu'on nous enseigne encore
à l'école, tous ces déistes qu'ils honoraient et qui ne servaient
qu'à nous culpabiliser d'être nous-mêmes.
Ce n'est pas seulement d'eux dont il faut nous défaire, mais de leur *culture*
qu'ils nous ont imposée et dont nous sommes encore prisonniers.
Il faut aussi nous défaire de l'image de l'artiste quêteux qu'ils répandaient.

17 mai 2010

Meslier aura été ma première expérience de scannage pour l'édition.
Avec Stirner, j'ai pu scanner le livre directement à plat
sans devoir préalablement en faire des photocopies.
Ce qui évite, et le temps, et les frais.
J'ai aussi commencé Georges Palante.
L'opération *Bibliothèque athée* est donc lancée.
Et je me suis mis à rêver…
Scanner tout Nietzsche (l'édition critique Gallimard en 15 volumes),
tout Schopenhauer, et quoi, et quoi encore!
Les 100 plus grands livres de la pensée athée occidentale…
faute d'avoir accès aux penseurs de monde entier en traduction française!

19 mai 2010

Que je suis bien, seul! à vaguer à mes petites affaires, à faire mes courses
dans le quartier, mes marches au hasard des lumières vertes.
Je me souviens tant et tant d'avoir eu à souffrir
de l'illusoire présence d'autrui! de l'encombrement d'autrui.

Oui, comme je suis bien seul! fortement intégré dans une société d'affaires
où je peux maintenir mon confort.
Délivré du laxisme de mon cul.
Délivré de mes condescendances intérieures.

Oui, à nouveau un autre printemps.

22 mai 2010

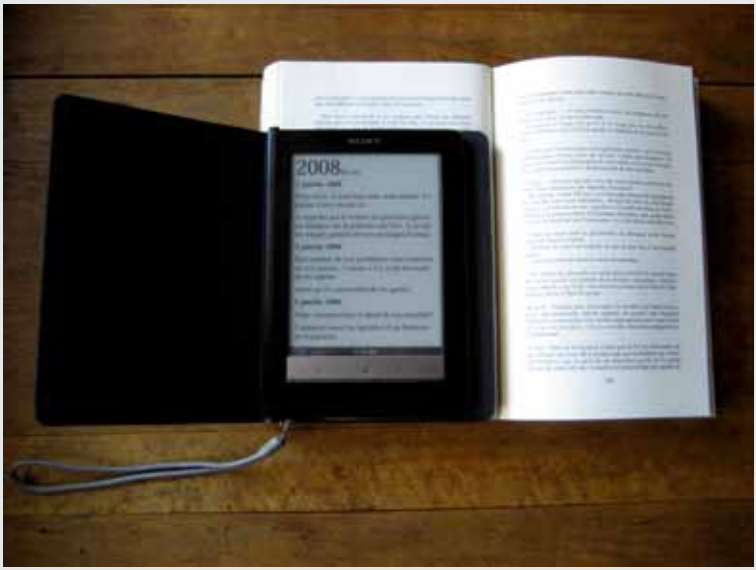
Bon.
Après Meslier, après Stirner, je reprends mes travaux sur ma maison.
Le mois de juin se passera à poser les plinthes, les 10 cadrages de porte,
à finir tout chez moi, à l'exception de deux dernières pièces qui seront
entièrement à replâtrer une autre fois, peut-être même l'an prochain,
avant les travaux sur la véranda.
Je diminue donc mon rythme d'éditeur.
En scannant mes lectures, l'objectif n'est pas de performer
(ce que j'ai fait avec Meslier et Stirner), mais de partager ma joie de lire.
Je lirai donc Palante au rythme de mon plaisir.

28 mai 2010

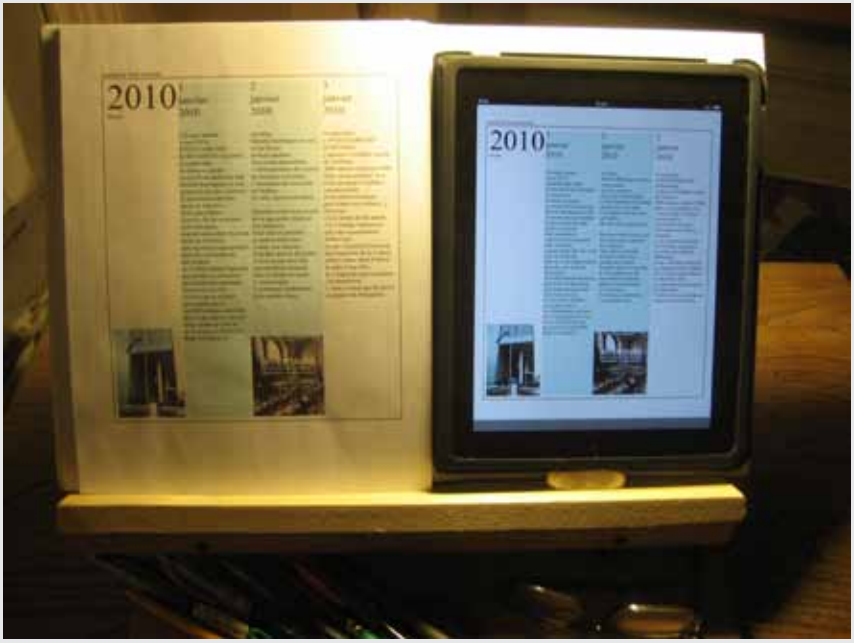
Acquisition d'un I-PAD, 32 go.
L'emballement… mais il fallait d'abord passer par Internet.
J'ai donc dû retourner au magasin.

Finalement, merveilleux!
Malgré que l'écran ne soit que de 6 par 8,
même mon Journal illustré en 4 colonnes y est bien lisible.
C'est donc une fin heureuse d'un très long travail.

Au contraire du Reader de Sony,
le logiciel de Apple respecte les mise-en-page.
Le grossissement se fait globalement sur toute la page,
par simples jeux d'étirement des doigts.
Une petite merveille.
Tous mes livres passent bien.
Je n'aurai donc pas besoin de les refaire.
Le Reader de Sony, à l'exception de la possibilité de corriger un texte
sur écran, n'est plus bon désormais que pour la scrap.
Toutes mes théories de mise-en-page pour le livre électronique aussi.
Elles n'étaient nécessaires qu'à cause des déficiences de Sony.



READER.



I-PAD.

Par contre, Apple refuse de prendre dans sa Bibliothèque
tout livre qui ne passe pas par un compte « acheteur »
qu'il nous oblige de créer, avec numéro de carte de crédit.
Du moins c'est le système que les vendeurs offrent en premier.
Ensuite si vous insistez on vous propose d'installer un logiciel gratuit
de lecture PDF (Easy PDF).
C'est le défaut qu'on lui reproche que de vouloir tout faire passer
par son magasin en disant qu'il manque au I-PAD une simple clef USB.
Mais la concurrence y pourvoira.

Depuis 2005,
je préparais mes écrits en fonction du futur annoncé de l'informatique.
Aujourd'hui je sais que je n'ai pas travaillé pour rien.
Bien sûr, je pouvais me relire sur ordinateur,
mais la chose était encombrante.
Avec le Reader de Sony, je ne retrouvais que le texte,
et encore était-il anormalement dissocié de sa mise-en-page.
Avec le I-PAD tout y est.
La mise-en-page, les photos, la couleur
et la luminosité de l'écran qui permet de lire même la nuit.
Et les pages glissent…

29 mai 2010

Profondément heureux.

31 mai 2010

68 ans.

En 1996, Gaston Miron mourrait à l'âge de 68 ans.

1 juin 2010

À relire mon journal (2007-2008) sur le I-PAD (quel plaisir!),
j'en éprouve le ton général de tristesse.
La force vitale en moi ne pousse plus à l'exaltation.
Le langage de la vieillesse est un langage de fatigue.
Comme une baisse d'intensité lumineuse.

2 juin 2010

Il y a chez tous les boudeurs sociaux que sont les philosophes,
quelque chose d'irréaliste qui me fatigue,
quelque chose de non inséré dans le commerce de tous les jours.
On a beau dire autre chose, nous vivons dans des sociétés d'affaires.
Toute action sociale est une transaction.
Et c'est là que je ne comprends plus l'idéal d'être rebelle.
Non plus qu'une philosophie de la force.
Ou de la grandeur.
Et même l'amour n'y rajoute rien.
C'était là langage religieux.
Je m'étonne donc que tant de prédicateurs sociaux qui prétendaient
pouvoir tout organiser, ne savaient pratiquement rien faire de leurs mains.
Car la pensée pratique est autre chose
que la pensée qui se veut universelle, en fait comme Dieu.
En pratique, je calcule la longueur de ma planche,
je conçois l'agencement, et je cloue.
Voilà qui mène quelque part.
Et après le travail accompli, je continue de penser la matière.
Car c'est avec elle, par l'intermédiaire d'autrui, que je discute socialement.

J'ai bien aimé, en ce sens, le gros bon sens du curé Meslier.

Il n'y a pas de vérité.
Il n'y a que des instants réels
dont nous tentons de tirer des dénominateurs communs.

3 juin 2010

Je suis en contrepartie continuelle avec ma société.
Ce n'est que lorsque j'atteins un certain degré de dysfonctionnement
que commence l'originalité de mon opposition.
Qui, finalement, si une majorité se forme,
peut mener à des modifications sociales.
Mais la modification ne peut être un but.
Car il n'y a aucune logique prévisible.

4 juin 2010

Notes.

La fin de la morale.
La différence morale entre une erreur au dactylo
(il fallait reprendre toute la page), et une erreur à l'ordinateur
(il faut réparer uniquement là où la faute est faite) :
telle est bien la morale du passé comparée à la morale actuelle.

La fin de la culture.
La culture se transforme peu à peu de savoir verbal en savoir technique.

L'école laïque n'a pas à enseigner la morale.
L'école laïque doit enseigner la technique.
Techniques d'écriture.
Techniques de médecine.
Techniques d'informatique.
Techniques de menuiserie.
Toutes les techniques.
La morale, la philosophie, la religion, etc., relèvent de la vie privée,
de la famille, de la secte, du groupe d'appartenance privilégié.

Lève-toi heureux.
Couche-toi heureux.
Organise-toi, sinon tu gâches ta vie.
N'est-ce pas bien dit! C'était le genre proverbe.
Mais cela n'est jamais si simple.
Il m'a fallu 65 ans de ma vie pour mettre en place autour de moi
les paramètres de ma vie heureuse.
Et cette façon de me sentir bien ne vaut que pour moi.
Un autre, à ma place, s'y ennuierait.
Mais dire aux autres d'être heureux reste un conseil grossier.

La prohibition de l'alcool se buta à l'alcoolisme des populations.
Le cannabis ne crée pas de dépendance.
Lors d'une répression, les gens se satisfont de l'alcool.

Le but de la philosophie serait de confronter les croyances à la raison,
puis de se nier elle-même comme moyen de connaissance.
Elle aurait pour but de discipliner notre incompréhension.

Le couple existe-t-il réellement chez les animaux?

8 juin 2010

C'est un bonheur que de lire mon Journal Illustré sur le I-PAD.
Mais le I-PAD n'est pas d'abord un lecteur de livres.
C'est un utilitaire informatique.
Un agenda et une horloge.
Un carnet d'adresses.
Un album photo.
Un traitement de texte.
Un lecteur de livres.
Une discothèque.
Une connexion WI-FI pour Internet.
Et partout se présente à volonté un clavier pour écrire.
Il est ce qui manquait à la version moderne des gens d'affaires.

L'ordinateur portable, le téléphone portable et le I-PAD.
Le logiciel du Reader de Sony était une aberration.
J'abandonne carrément la mise-en-page e-book de mon Journal.
Je garderai l'édition plein texte, dite classique, mais que je referai
pour le format I-PAD en 12 pts au lieu de 10 et la version dite Illustrée.
On reproche au I-PAD de ne pas avoir de port USB.
Tout est contrôlé par le programme I-TUNE
qui reçoit les fichiers et les compresse pour le WEB.
C'est une façon de voir. Moi je l'utilise autrement avec Easy PDF.

14 juin 2010

J'aurai vécu ma vie dans un taudis non louable, dans un chantier inachevé.
Je me voulais comme les riches, mais sans en avoir les moyens.
J'endurais ma pauvreté parce que j'avais l'acharnement d'en sortir.
Étrange ambition pour quelqu'un qui n'en avait pas!
Mais non!
J'avais l'ambition d'être moi malgré ma pauvreté.
Depuis 30 ans
j'améliore l'état de ma maison, parce qu'elle me permet d'être moi.
Je la termine peu à peu,
mais je suis encore gêné de ce que tout cela soit à moi.
L'idée de pauvreté chrétienne me ronge encore.
Je me dis alors que je fais tout cela pour ceux qui vivront ici après moi.

15 juin 2010

Notes écrites au jour le jour durant les travaux de rénovation.
(Avec Gaston Martinaux, plâtrier-menuisier.
Le même qui refit le balcon avant.)

Il y a chez les gens de peu de scolarité une spontanéité déconcertante.
L'école tue le naturel. L'école enseigne l'organisation.
D'où la méfiance.
J'aime l'intelligence brusque et bourrue des gens de gros bon sens.

16 juin 2010

Je vis de beaux moments de ma vie.
La satisfaction de voir ma maison passer de l'état de chantier
à celui de maison cossue.
Louable.
La finalisation d'un long projet d'achat d'une maison à revenues
qui débuta le 18 juin 1963 malgré le refus de mon père d'y participer.
Et qui se finalise aujourd'hui, près de 50 ans plus tard.

Je vis depuis 30 ans dans mon projet.
Je me lève et me couche dans mon projet.
Ce fut l'une des deux grandes orientations de ma vie.
L'autre étant l'écrit.

22 juin 2010

Pourquoi ai-je tendance à habiter des ruines.
À choisir la tasse ébréchée.
La personne estropiée.
Le chat abandonné.
Comme un relent de chrétienté
qui m'a toujours dicté un complexe de pauvreté.
Comme si je n'avais pas le droit à la richesse.

23 juin 2010

À travailler avec des gens de construction,
je vois d'emblée à quel point je manque d'énergie.
Je me sens comme un ruisseau qui coule à peine à côté d'un torrent.
Ce qui explique la lenteur que j'ai eue partout toute ma vie.
L'énergie m'a toujours manqué.
Je suis un enfant qui n'aurait pas dû naître.

24 juin 2010

Les travaux vont bon train.
Il faudra repeindre, etc.
Un peu de peinture par mois, et j'y arriverai.

Tous ces gens de construction fument du cannabis tous les jours.
La pègre est l'appellation des marchands qui les fournissent.
Et la loi est ici encore une loi de classe sociale.
La loi des goinfres bouffis instruits
qui veulent moraliser tous ceux qu'ils exploitent chrétiennement.

27 juin 2010

Je ne serais pas le seul à être lent dans mes rénovations.
Plusieurs propriétaires sur le Plateau Mont-Royal seraient dans mon cas.
Nous avons été une génération de manchots lettrés devenus rénovateurs
de maisons victoriennes et oh! surpris par l'immensité de la tâche!

28 juin 2010

Ceux qui construisent des maisons ont un sens profond de l'éphémérité.
Ils laissent dans les murs, des journaux, des jouets, des objets de curiosité,
à l'intention de ceux qui, demain, les rouvriront.
Une espèce de langage de prisonniers qui, au-delà de la mort,
se trouve dans le bâti même de leur prison.

29 juin 2010

Terminé les travaux.
J'en ai pour tout l'hiver à réaménager ce qui vient d'être fait.
Et lorsque j'aurai ainsi fait le tour,
sera venu le temps de refaire les deux dernières chambres.
Et puis, l'année suivante, la véranda.
J'aurai 70 ans.

30 juin 2010

Terminé aussi la numérisation de l'œuvre de Georges Palante.

Le défaut de Palante est de toujours penser en termes de catégories
(ce qui limite toute perception intuitive), un peu à la manière thomiste,
professorale, comme si en tout il hésitait à s'affirmer.
Ce qui a l'avantage de nous présenter des énumérations de points de vue,
mais le désavantage de nous laisser comme indécis
dans une connaissance assez inutile.
Qui se limite d'ailleurs aux penseurs européens.
La passion viscérale de Stirner lui manque.
Mais son œuvre est athée
et nous ouvre une réflexion d'abord et surtout sur l'individualisme.
Le pessimisme et l'individualisme
sont des philosophies de l'âge mûr et de la vieillesse.
Ce ne sont pas des points de départ mais des points d'arrivée de la vie.

5 juillet 2010

Lorsque j'ai décidé (enfin!) d'acheter ma maison,
c'est que je sortais d'une forte désillusion amoureuse qui me fit d'un coup
choisir entre l'amour à deux ou la sécurité seul.
J'ai alors choisi définitivement la sécurité.
J'ai choisi, après mon aventure ratée avec Monique Morency,
j'ai choisi d'acheter ma maison plutôt que de continuer à me perdre
en amours flamboyants mais illusoires.
Je n'ai par la suite été fidèle qu'à ma maison.

6 juillet 2010

Le rôle de la philosophie est de nous débarrasser des dieux.
Avant de disparaitre à son tour.
Laissant place à la pensée technique.

Une nouvelle maladie est en train de naître :
le syndrome du e-mail et du téléphone portable.
L'état d'urgence perpétuel.
Chacun devient fébrile.

7 juillet 2010

Par ce temps d'extrême chaleur,
ma soeur est quand même venue diner chez moi.
Si elle marche maintenant sans canne,
elle monte difficilement les escaliers.
La maladie l'a vieillie.
Elle était venue (entre autres…) avec l'intention de me signifier
que le différend qu'il y a entre la femme de Alexandre
(sa chinoise du Lac Saint-Jean) et moi fait que Alexandre
ne tient plus du tout à me revoir dans les réunions de famille.
Bon.
Je n'aime pas Kingsada, et elle ne m'aime pas.
Notre premier différend eut lieu en juillet 2004 lorsque,
partageant l'appartement d'Alexandre,
elle voulut démolir des murs pour le transformer en aire ouverte.
Ce que je refusai comme propriétaire. Ce qui la fâcha.
Par la suite, nos relations ne firent qu'empirer.
À Noël dernier, invité chez ma soeur, j'ai dû assister d'un air «admiratif»
à un diaporama de leur mariage bouddhiste en Thaïlande.
Une petite horreur où Alexandre joue le converti devant toute sa famille.
Dans le faste protocolaire de l'aristocratie locale
décapitée par le communisme.
J'en avais la nausée.
Plus tard, à table, comme elle ignorait tout des philosophes dont je parlais,
je lui ai clairement dit que toute actuaire qu'elle était,
elle manquait de culture et qu'il lui serait bon d'y remédier.
Ce qui la vexa profondément.
Au point que Alexandre en prit ombrage. Bon.
Mais, en fait, tout ceci n'a aucune importance.

Sauf qu'il en ressort que ma soeur ne m'aime pas.
Elle n'aime ni Olier, ni moi.
Elle nous a toujours appelés pour être des figurants
lorsqu'elle reçoit ses enfants d'Asie.
Puis elle nous oublie.
Cette fois, elle me renvoie.

J'ai toujours senti ma famille comme une plaie.
Ce dernier événement m'amène à conclure avec elle.
Je ne veux plus souffrir à cause d'eux.
Depuis que j'ai quitté cette famille en 1962,
j'ai toujours été le mouton noir.
Olier autant que Germaine ont une répugnance contre moi.

Je retournerai chez mon notaire en 2011 (après avoir encore réfléchi)
pour corriger mon testament.
Je suis triste à l'idée de vendre ma maison à des étrangers.
Il est si difficile d'accumuler une telle somme!
J'aurais aimé sauver ainsi quelqu'un de la tourmente de l'argent.
J'aurais aimé laisser mes biens à quelqu'un qui aurait poursuivi ma route.
(Comme si quelqu'un allait continuer de marcher dans mes pas!…)
Je lui offrais le confort et l'aisance si dure à accumuler
pour enfin pouvoir être lui-même.
Utopie.
Je lèguerai donc ma maison à des étrangers qui l'achèteront.
Et l'argent ira à des organismes qui aident les itinérants.
Vaux mieux là
que de servir à en rajouter pour des arrivistes qui ne m'aiment pas!

9 juillet 2010

Mireille Baillargeon s'est arrêtée en passant pour voir la fin des travaux.
- C'est un château que tu fais là!
Elle seule sait apprécier.
Elle seule aimait la maison.
Elle seule mériterait d'en hériter
(mais elle va mourir en même temps que moi).
Devant mon intention de déshériter ma famille, elle a dit de ma soeur :
- Elle aurait dû essayer de vous rapprocher!

Gros bon sens de quelqu'un qui m'aime encore.

18 juillet 2010

En fait, je ne connais pas ces gens-là!
À peine une ou deux rencontres par année, et encore avec difficulté.
S'ils semblent aujourd'hui plus ouverts,
c'est parce que tout le monde l'est.
Mais ils sont restés profondément réactionnaires.
Les idées de droite leur remontent à la gorge à la moindre contrariété.
La parenté est devenue un fourre-tout d'étrangers dits du même sang.
Ils n'ont rien fait pour moi.
Ils n'ont rien fait pour ma maison.
Je ne leur dois absolument rien.
Pas plus qu'aux trois enfants de mon frère Sylvain.
Pas plus qu'aux deux enfants de mon père et de Cécilia.
Convention que l'héritage!
De père en fils, peut-être.
Suite à des ententes, peut-être.
Mais le reste n'est que vulgaire déblayage, pure facilité.

Oui, sans famille comme héritiers, oui mes biens me posent problème.
L'héritage était une façon commode de tout déblayer.
Maintenant, il faudra décortiquer.

Signer une entente avec une compagnie funéraire.
Les livres (comprenant ceux du garage).
Les manuscrits.
Les droits d'auteur.
Le mobilier, meubles, linges, verrerie, géraniums.
L'immobilier comprenant tout ce qui est dans le garage (sauf les livres).
Le chat.
Le jardin de cannabis.

Il me faut maintenant réfléchir.
Où mieux placer la valeur de ma maison.
Dans quel mouvement athée, ou quoi encore.

Mais comme il m'est difficile de m'abandonner!
Car c'est bien de m'abandonner dont il s'agit.
Et non d'aider quelqu'un comme ma fourberie voudrait me le faire dire.
L'héritage me permettait encore de me croire un peu vivant
après ma mort…

19 juillet 2010

Paul-Henry Thiry D'Holbach.
Comme il m'est agréable de penser à autre chose
qu'à des rénovations d'immeuble et à des chicanes de famille.
Comme il m'est bon de reprendre, seul, ma route nocturne et silencieuse.

D'Holbach combat la religion, toutes les religions et surtout les prêtres.
Il les remplace par une vérité de Nature (qu'il définit comme bonne),
et qu'un enfant peut découvrir par son simple bon sens.
Ce qui est un peu vrai.
Cette vérité est dite vérité pure.
Il n'appartient qu'à la vérité pure d'être toujours la même
et de procurer pour toujours la liberté, le calme et la concorde.
De là que D'Holbach propose une morale de base,
à peu près la même pour tous, dans tous les pays.

Une morale universelle, intelligible pour tous les habitants de la Terre et dont chacun d'entre eux trouvera les principes dans sa propre nature. (...) Nous aurons des préceptes fondés sur la nécessité des choses.

Trouver aussi pour la Bibliothèque Athée:
« Vivre sa vie » (1888) de Alexandra David-Neel, et sa présentation en français des textes de Yang-Tchou (-500) le Stirner chinois.

20 juillet 2010

J'oublie à quel point d'être ce que je suis me rend heureux.
Je vois!
Oui, je vois encore avec mes yeux.

J'ai aussi l'impression de commencer à sortir de *la trappe à reproduction*.
C'est-à-dire de la domination du cul dans ma vie.
Lorsque des fantasmes sexuels me viennent, ils sont aussitôt,
et de plus en plus malgré moi, soumis à la question.
Je décompose l'impulsion.
Rien de raisonnable.
Comme une propension d'enthousiasme à vide.
Me défaire de toute sexualité.
Revenir à l'émerveillement de mes huit ans!

Mes fantasmes ne sont que la suite logique des chimères religieuses de mon enfance.
Croire aux dieux, croire aux esprits, croire à leur puissance,
attendre d'eux, prépare le terrain de l'illogisme affectif.
Dans le concret de tous les jours,
la fabulation amoureuse continue le ravage divin.

22 juillet 2010

Avec ces dernières rénovations, je peux maintenant me promener
dans ma maison en voyant ce que j'ai acheté.
Je vois maintenant tout autour de moi, concrétisée, avec ses défauts,
la maison dont, jeune, je rêvais.
Toute une vie d'effort pour ne posséder qu'une simple maison!
Nous, petits épargnants, devrions nous en révolter.
Personne ne dit à quel point nous sommes continuellement pillés.
Personne ne dit que chaque pays, à plus de 50% de ses biens,
appartient à moins de 100 familles seulement.
Que ce sont quelque 20,000 familles
qui possèdent plus de la moitié de la Terre et qui y font réellement la loi.
Que ce sont eux qui contrôlent les ministres et les papes.
L'argent que j'ai accumulé n'est rien.
La maison que j'ai rénovée n'est qu'une maison ordinaire
parmi des millions d'autres.
Ce n'est un château que pour moi.
Avec les reliefs de pierre de la maison du voisin
que je suis seul à voir assis sur mon balcon.

1 août 2010

Mais la seule chose socialement utile que j'aurai faite dans ma vie
sera d'avoir rénové ce taudis.
Je transmets à d'autres après moi un 5plex en ordre.
Le tout sera vendu, et sans doute scindé en quatre condominiums
(les 2 petits logements formant un même étage) à des gens qui,
sans le savoir, profiteront de mon travail, comme moi j'ai profité,
avant eux, du travail de d'autres avant moi.
Ainsi va la vie dans sa réalité.

2 août 2010

Me berçant sur mon balcon dans l'ensoleillement du matin.
Dans la satisfaction profonde de vivre seul depuis trois ans.
Respirant profondément le début d'accalmie de mes remous intérieurs.
Éprouvant de moins en moins le besoin affectif d'autrui.
Presque tout le mal que je me suis fait dans le passé
m'est venu de trop attendre d'autrui, des femmes surtout.
J'aurais dû ne jamais m'enticher.
Aller seul mon chemin.
Mais ce n'était sans doute pas possible.

3 août 2010

J'ai pris trois décisions importantes dans ma vie.
Celle de quitter ma famille en 1962.
Celle d'aller me chercher une simple diplomation de cuisinier en 1972.
Celle d'acheter seul ma conciergerie en 1979.
C'est sur cette ligne-là que j'ai réussi.

L'un des grands défauts de ma famille était et est de parler *par en arrière*.
Notre père médisait ainsi continuellement.
Ma sœur et Olier.
Alexandre, Nicolas…
Je ne peux pas me fier à eux.
Ils sont faux.
Mireille Baillargeon avait essayé de nous rapprocher.
Quelques Noëls, quelques fêtes.
Cette fois, je ne retournerai plus.

7 août 2010

Je continue lentement ma Bibliothèque athée.
J'ajoute un chrétien, spécialiste de la Bible, Richard Simon,
HISTOIRE CRITIQUE DU VIEUX TESTAMENT, 1678,
jamais rééditée depuis 1685!…,
qui établit clairement que les textes de la Bible sont corrompus.

…les premiers originaux (de la Bible) ont été perdus.

Si la vérité de la religion n'était demeurée dans l'Église,
il ne serait pas sûr de la chercher maintenant dans des livres
qui ont été sujets à tant de changements, et qui ont dépendu en beaucoup
de choses de la volonté des copistes.

Il y a toujours eu dans l'Église comme un abrégé de la religion
indépendamment de l'Écriture, sur lequel abrégé de religion
on règle les difficultés qui se rencontrent dans la Bible.
Et c'est ce qu'on appelle Tradition, laquelle Tradition est dans la même
Église, avant qu'il y eût aucune Écriture; et elle ne laisserait pas de
s'y conserver quand bien même il n'y aurait aucun livre de l'Écriture.

8 août 2010

La totalité de nos diplômés d'hier ne sait pas encore qu'en lisant Bossuet,
Pascal, etc., ils ne lisaient que des fanatiques chrétiens.
L'erreur de l'école
était de nous enseigner la vérité comme étant dans le passé.
L'esprit critique, l'esprit d'invention n'étaient pas du menu de nos écoles.
Je constate le manque profond de culture des universitaires heureux.
Mon voisin psychiatre Woolf détourne la conversation pour parler
de son « char », le journaliste Alain Picard se montre curieux,
et même le libraire Lefebvre qui ne connaît pas Stirner…
En fait, ils ne connaissent les noms que des auteurs chrétiens
que l'école leur imposa pour leur diplomation.

Cette culture restreinte et fausse leur suffit.
Nous sommes encore une civilisation de tarés biblique.

Ceux qui pensent sont difficilement grégaires.
Ils souffrent de dysfonctionnement historique.
Ils voient, en regardant les choses, le temps se préparer à les délaisser.
La liberté de penser semble ne jamais pouvoir être autre chose
qu'une forme marginale de résistance,
à la force de l'opinion tout autant qu'à la force des choses.
L'individu se suffit généralement d'obéir,
sans presque ne jamais critiquer, à l'opinion qu'on lui impose.
Il faut qu'il souffre d'un malaise pour vouloir changer les choses.

Peu de gens au Québec ont réellement souffert d'être chrétiens.

17 août 2010

Hubble.
La réparation dans l'espace du télescope Hubble.
IMAX 3D.

Ces petits films de la NASA seront les premiers versets
de la Bible de demain racontant notre entrée dans l'Univers.
Devant le cosmos, quoi d'autre que de rire! de rire de nous!
Quoi qu'il nous arrive, rien n'a réellement d'importance.
Quoi que je fasse, les galaxies brillent sans moi.
L'émerveillement est le mot juste.
Mais que sommes-nous venus faire là!
Quel est le sens de la vie dans l'Univers.
De ce grouillement larvaire.
Quel est l'avenir de cette vie dans la logique des choses.

Les croyances ici sont dérisoires.

18 août 2010

Devant cet univers où JE n'existe pour ainsi dire pas, je m'invente.
Devant l'impossibilité de comprendre, je fabule.
Devant l'immensité de la vérité, je divague.
Je ne suis qu'un petit vieux qui s'amuse avec ses mots,
et je m'en vais, seul avec moi, dans mon dernier plaisir d'exister,
me berçant en bouquinant ma vie.
Le je-m'en-foutisme est défendable.
Quelles que soient les théories qui ont dominé nos civilisations
(interprétation platonicienne, chrétienne, etc.) la force des choses
a continué historiquement d'exister de la même manière…

L'État laïc devra se dater laïquement.
Il ne peut accepter le calendrier chrétien.
Il pourrait commencer au début de la conquête spatiale.
Avant, serait l'ère des religions.

20 août 2010

Jeunes, nous avons pris l'athéisme à la légère.
Il nous suffisait d'avoir du cul pour penser nous avoir repris en main.
Mais c'était notre culture en entier qu'il fallait reprendre.

Il est évident que tous ces débats sur les religions
ne sont que des insignifiances.
Que de temps perdu!
Pour moi, le mal est fait.
J'ai été profondément détruit.
Avec mon travail pour la Bibliothèque athée,
je reprends un combat que j'aurais dû pouvoir mener à 20 ans.
En 2010, j'aurai scanné près de 6000 pages, ce qui fait que j'aurai dû
me lever de ma chaise autant de fois pour tourner les pages.
Il me semble y avoir un avenir pour l'édition thématique.
Il y a trop de noms d'auteurs à retenir, mais relativement peu de thèmes.

22 août 2010

Un autre chat.
Il ressemble à *Mimine*.
Du moins de dos.
De face, il est bariolé.
À la vitesse où il attend sa nourriture, il semble abandonné.
Il garde ses distances.
Jusqu'ici tout va.
Mais il faudra lui trouver un abri pour l'hiver.
C'est en voulant regarder dans le jardin
que je l'ai débusqué sous les feuilles des rosiers.
TiCloune.

24 août 2010

L'amour et la religion semblent des compensations nécessaires
à l'obligation qu'ont les pauvres de devoir vivre ensemble.
L'histoire du confort montre en ce sens l'évolution.

L'amour : beaucoup de tendresse, beaucoup de bienveillance,
avec un goût profond d'aider, et sans aucune arrière-pensée.
Ce que les religions nommaient charité,
par opposition à ce qui contient du cul.
Mais est-ce possible.
Par exemple l'amour d'un chat abandonné.
Mais là encore n'y a-t-il pas comme une arrière- pensée de se croire bon,
et qui peut être contrariée par l'individualisme du chat.

1 septembre 2010

Conversation de deux heures avec le libraire Richard Gingras
dans sa librairie LE CHERCHEUR DE TRÉSORS.
Je lui ai fait part de mes problèmes de succession
et surtout de celui de mes manuscrits.
Il me réfère à François David,
archiviste coordonnateur aux Archives Nationales.
J'apprends aussi de lui que Robert Myre aurait un fond à l'UQAM.
Ce qui m'encourage.
À ma connaissance Myre n'a pas fait grand-chose.

2 septembre 2010

Et voilà qu'on sonne à ma porte : Claude Ramsay.
Il revient de Chine où il enseigne l'anglais depuis 5 ans
dans une université.
Revenu au Québec se faire traiter pour un cancer de la prostate,
maladie rare en Chine.
Beaucoup vieilli, difficulté à marcher et surtout à monter l'escalier.
Sa surprise a été de découvrir en Chine une culture non judéo-chrétienne.
Les chinois seraient d'esprit pratique et peu soucieux de religion.
Exemple.
La prostitution y est intégrée à la société, via des maisons spécialisées
(il n'a fréquenté que les luxueuses), mais avec la particularité
que la vie familiale n'y est pas exclue.
Premier étage, salon de thé pour femmes et enfants.
Deuxième étage, salon des hommes.
Troisième étage, salons particuliers de massage, 30$ l'heure.
Quand Claude Ramsay raconte sa vie, il dit avoir été un homme aimé.
De ses parents d'abord qu'il prie réellement encore tous les jours
(bien qu'il soit plutôt de tendance athée).
Il n'y a pas eu de brie de famille chez lui comme ce fut le cas chez nous
par la mort de notre mère.
Il vient d'une famille normale.

S'intéresse à ma Bibliothèque Athée.(1)
S'est vu (Journal 1981) sur mon I-PAD.
Étonné d'apprendre, en lisant Réginald Hamel,
qui je fus avant de le connaître.
En le revoyant après 10 ans d'absence,
je constate d'un coup à quel point j'ai progressé.
Ma maison rénovée.
Mes écrits numérisés.
Vivant comme un ermite.
Je suis devenu celui que je voulais être.
Mais il m'a dit :
- Tu n'as pas confiance en toi.

(1) Lui ai mis sur sa clef USB, Stirner et D'Holbach 1.

3 septembre 2010

Après deux mois de silence, voilà que ma sœur retéléphone.
Elle ne semble pas avoir compris le drame qu'elle m'a causé.
Mais elle avait besoin (avec raison) de pleurer sur elle.
Elle sort de 3 jours à l'hôpital,
sa maladie des os atteignant maintenant ses poumons.
Mais elle en remet! On dirait qu'elle cherche la chicane.
Je l'aurais rabaissée, la dernière fois que l'on s'est vus,
en lui disant que j'avais toujours hâte de rencontrer Olier chez elle.
Bizarre.
Comme si c'était contre elle que j'avais des sentiments pour Olier.
De là que je trouve soudain étrange qu'elle ne m'ait parlé
de l'affaire Kingsada que 6 mois après (7 juillet pour le 8 janvier),
et malgré que nous nous soyons quelques fois téléphoné entre temps
pour parler du I-PAD.
Étrange.
Chicanière comme le fut, dans la dernière année de sa vie,
notre mère malade.

Il y a des gens dont l'intelligence ne me convient pas.
Tel fut, au début des années 60, Michel Pichette.
Avec lui tout finissait en reproches, en récriminations.
Il y a une étroitesse d'esprit qui me nuit.
Un manque d'audace dans le coup de crayon.
J'en suis là avec ma sœur.
Je ne veux plus revivre ça.
Il me faut désormais éviter poliment les gens avec qui j'ai peu de facilités.

4 septembre 2010

Être vieux.
Partout où elle arrive, la jeunesse chasse la vieillesse.
Bien naïf le vieux qui s'attarde à vouloir parler aux jeunes qui, au mieux, lui mentiront par politesse.
Viscéralement, les jeunes ont horreur de la vieillesse.
On ne bande pas sur des vieux.
On ne fait pas de projets avec des vieux.

Tant qu'on me surnommait «le vieux», j'étais encore du groupe.
Mais dès lors que j'ai dépassé la limite,
le regard inquisiteur des jeunes mâles m'exclut du terrain d'ébats.
On me tolèrera, mais on ne me supportera pas.
Mes idées sont d'une autre génération.
Mon code de comportement est inapproprié.
On m'écoutera, mais comme en rigolant.

Le cul demeure la base des relations sociales.
La nature nous pousse à ne fréquenter avec spontanéité
que ceux avec qui nous pourrions reproduire l'espèce.

5 septembre 2010

Et voilà que *ma grosse cochonne* m'interpelle sur la rue
pour me raconter l'histoire du chat noir qui erre devant nos maisons.
Il se serait enfui d'une des deux cages à chat
que traîne avec lui un jeune noir itinérant que j'ai déjà vu moi aussi.
Donc : abandonné.
Je lui ai dit que je le nourrissais chaque matin depuis deux semaines
et que le chat commence à peine à se laisser toucher,
et que mon idée est de le libérer de son collier.
…
J'ai réussi à prendre *TiCloune* par son collier
(que je n'ai pas réussi à défaire – il faudrait le couper – mais non urgent).
Il ne semble pas avoir de griffes.
Mais je l'ai effrayé.
Il me faudra plusieurs jours pour l'amadouer.
…
Perception animale.
Lorsque l'on cherche quelqu'un dans une foule,
la reconnaissance est préalable à la verbalisation.

6 septembre 2010

Il y a des gens qui font rire.
Il y a des gens qui parlent peu.
Je suis essentiellement un mélancolique critiqueux.
Dès que je rencontre quelqu'un ou quelque chose, j'évalue aussitôt,
et d'un coup, la liste de ses points faibles.

Mais il me faudrait apprendre à me taire.
Mieux : à ne fréquenter que les gens qui m'acceptent.

7 septembre 2010

Enfants, nous n'apprenions pas à nous aimer.
Nous nous pratiquions ensemble à des jeux de ruse
les uns contre les autres.
Jouer à la cachette où tous se cachent contre un seul.
Jouer à la tag où celui qui est touché
doit à son tour essayer d'en toucher un autre.
Nous n'apprenions jamais à nous caresser.

8 septembre 2010

Toutes ces chicanes autour de la Bible sont stupides.
Bien établir le texte est une règle d'édition.
Mais s'entêter à trop de minuties tombe dans le ridicule.
Aucun texte ne transmet la *Vérité*.
Le mot *Vérité* est un concept qui ne correspond à rien.
Nous ne travaillons qu'avec des vérités d'usage.

Nos idéologies seraient la suite nécessaire des syncrétismes antérieurs.
Et nous irions ainsi de siècle en siècle proclamant *vérité*
ce qui n'est en fait que la suite historique des choses.
Ce que nous appelons *penser*
signifierait plutôt s'adapter à ce qui ne peut être évité.

12 septembre 2010

Monsieur François David, Archiviste coordonnateur
Archives Nationales du Québec, 535 avenue Viger est, Montréal, H2L 2P3
Monsieur.
Je suis à régler ma succession devant notaire. Ma question est la suivante : les Archives Nationales du Québec accepteront-elles de recevoir mes manuscrits. Je vous joins (verso) copie d'une biographie de moi faite par Réginald Hamel
dans le DICTIONNAIRE DES POÈTES D'ICI DE 1606 À NOS JOURS, Montréal, Guérin, 2001.
L'essentiel de mes manuscrits consiste cependant en un JOURNAL que je tiens depuis 1957 (depuis l'âge de 15 ans),
et qui dépasse aujourd'hui les 2400 pages.
C'est une histoire en quelque sorte de l'évolution morale du Québec depuis l'avant révolution tranquille jusqu'à nos jours.
Vous pourrez venir constater de visu de quoi il s'agit.
J'ai établi un index par thèmes et par noms que vous pourrez consulter.
Ce JOURNAL, entre autres, raconte la petite histoire vécue aux éditions des revues LA BARRE DU JOUR, QUOI, SEXUS, ALLEZ CHIER, dans les années 1965-1969.
Y sont aussi notées mes relations avec Gaston Miron (depuis1964), Michel Beaulieu, Nicole Brossard, Raoul Duguay, Lise Bissonnette (échange de 59 lettres d'amour de jeunesse, 9 mai 1966 au 28 mai 1969).
Bref, des documents pour la petite histoire du Québec.
Ce JOURNAL est déjà entièrement numérisé
(avec 3000 photos et documents scannés) sur un support DVD et peut être lu sur ordinateur ou sur le récent I-pad de Apple.
Par acte notarié, ce DVD sera légalement déposé à la Bibliothèque Nationale, à mon décès, sous mon nom d'éditeur
YVAN MORNARD ÉDITEUR, ISBN 978-2-980A29-7-5.
1000 copies du DVD seront alors expédiées gratuitement par la poste à des lecteurs déjà sélectionnés.
Yvan Mornard, 3960 avenue du Parc La Fontaine, Montréal, H2L 3M7.
514-524-9522 Je n'ai pas Internet… donc pas d'adresse électronique.

13 septembre 2010

Il y a dans l'acte d'apprivoiser, une volonté malsaine d'asservir.
Je regarde *TiCloune* folâtrer dans le soleil de ce matin d'automne,
se frottant aux herbes, épiant les oiseaux, les écureuils.
Il a repris (dans mon jardin clôturé) sa niche sous les branches des rosiers.
Comme si le fait d'être maintenant régulièrement nourrit, et matin, et soir,
lui ouvrait tranquillement le bonheur.
Mais l'approche sera longue.
C'est l'hiver, moi, qui m'effraie.
Autrement, tout serait bien ainsi.

Chaque histoire de chat, comme chaque relation humaine, est différente.
Le goût de nous blottir l'un contre l'autre, *Mimine* et moi,
nous sera toujours particulier.
C'est pourtant sa ressemblance de dos avec *Mimine*
qui m'a fait m'attendrir sur *TiCloune*.
Mais la ressemblance s'arrêtera toujours là.
Jamais la vie ne se répète.
Chaque instant contient son irrémédiable fin du monde.

14 septembre 2010

Ah! si au lieu d'avoir eu comme maîtres ces cancres chrétiens,
j'avais eu D'Holbach!
J'aurais été premier de classe sans même devoir étudier
tant ce qu'il écrit est conforme au bon sens.
LE SYSTÈME DE LA NATURE, écrit en 1770.
Et dire qu'en 1960 au Québec,
on enseignait encore partout Thomas d'Aquin!
Nous sortons d'un égout.

Mais le point faible de D'Holbach était de croire naïvement
en l'existence d'une vérité et d'une morale en soi, universelle,
qu'il nomme naturelle.
Max Stirner, en 1844, ira plus loin.
Il n'y a pas de morale en soi, non plus que de morale naturelle.
Il n'y a que des conflits qui trouvent différemment leurs solutions.
Le concept de moral
est un concept religieux qui se veut au-dessus de la nécessité.
En cela, la morale athée est immorale,
se confondant avec l'intérêt et la nécessité.

15 septembre 2010

L'automne.
J'ai reparti le chauffage de la maison.
TiCloune vient toujours manger régulièrement.
Je n'essaie plus de le toucher.
Il s'approche lentement.
Très lentement.

Oui, l'automne.
Dans les années 1950, c'était le temps de changer les moustiquaires pour les fenêtres doubles.
Aujourd'hui, tout est toujours en place.
Il y a eu progrès.
C'est en ce sens qu'il faut continuer.
Nous rendre la vie facile.
Pour prendre le temps de contempler.
Pour prendre le temps de nous observer nous-mêmes.

16 septembre 2010

Lorsque je suis favorable à un fait, à une idée,
je commence toujours par me dire : non.
- Non, il est sérieux.
Non à quoi?
Sinon à mon habitude de toujours critiquer négativement autrui.
Non… pour insister sur le fait que cette fois-ci, j'approuve.
Parce qu'il est rare que je sois d'accord.
Un tic à corriger.

17 septembre 2010

Il n'y a pas d'amour, il n'y a pas d'amitié.
Il n'y a que des moments d'amour, que des moments d'amitié.
Le reste du temps est généralement comblé par l'imaginaire
que l'on en garde et par les conversations fictives
que l'on poursuit après coup, et qui nous tiennent lieu de remplissage.
Notre perception du temps affectif est ainsi faussée.

19 septembre 2010

Je ne saurais plus vivre avec quiconque.
La solitude continuelle m'a rendu de plus en plus sauvage.
J'aime l'habitude que j'ai prise d'être seul.
Je me suis fait un monde et je vais continuer à m'y enfermer.
Devoir attendre autrui m'ennuie et m'indispose.
Que de pertes de temps dues au fait de trop vivre en société!
Que de trépidations pour peu!
Je préfère lire les écrits de ceux qui ont pris le temps de réfléchir
avant que de parler.

Avec toutes mes lectures,
j'en arrive à des probabilités presque égales à des certitudes.
Je n'ai plus besoin d'explications pour comprendre que je ne saurai jamais
le sens de ma vie, et que cela nous sera indéfiniment incontournable.
Que toutes nos idéologies, si elles ne donnent des résultats concrets
menant à notre confort, ne sont que des encombrements.
Que ma mort est la même que celle des animaux, des plantes,
et que nous allons ainsi, tous ensemble,
dans les grands mouvements de l'univers.

Autres notes :

Je ne dis pas que les professeurs sont inutiles.
Mais qu'il faut les contenir.
Leur rôle doit être limité à faire lire l'œuvre.
Faire lire l'œuvre.

Les idéologies se font dans la rue, comme les enfants se font dans le cul.
Le reste est prétention de classes dirigeantes.

20 septembre 2010

Il y a un point où *liberté* se confond avec *nécessité*.
J'ai fait ceci à cause de, à cause de, et l'on en arrive à tellement de causes pour causer la moindre chose qu'on ne voit guère en quoi
tout cela aurait pu devenir différent.
Et si j'avais choisi autre chose, le résultat aurait sans doute été équivalent, puisque cette autre chose aurait été semblable tant nous n'avons que peu de jeu de manœuvre.
Liberté, *amitié*, *amour*, sont avant tout des a priori religieux.
Il fallait être libre pour aller en enfer!

21 septembre 2010

La réponse des Archives Nationales du Québec
n'est pas celle que j'attendais.
C'est un accueil de fonctionnaires.
Ce qui est logique.
Il me faudrait offrir immédiatement mes manuscrits
pour permettre de les présenter à un comité d'approbation ad hoc
composé de trois personnes qui décident d'accepter ou non.
Je peux aussi le faire par testament.
Mais ce que j'aurai déposé pourra être immédiatement consulté
(à l'exception de… mais très peu).
Donc.
Comme je ne suis pas prêt à m'en défaire
puisque c'est encore mon plaisir d'y fouiller,
mon liquidateur testamentaire connaîtra au moins la procédure à suivre.
À moins que je dépose le tout dans 10 ans.
En fait, toute cette question de manuscrit est plutôt ridicule.

Quand l'œuvre n'est pas encore éditée, je comprends.
Mais à quoi sert de déposer des manuscrits déjà édités
par l'auteur lui-même?
Qui va les consulter?
Et pourquoi?
La véritable raison du dépôt de mes manuscrits
est que je ne sais quoi en faire, et que je ne me résigne pas à les détruire.
La logique s'arrête là.
Donc.
Je vais dicter la procédure sans me soucier de plus.
Voici une chose de régler dans mon testament.

24 septembre 2010

Et voilà que ma sœur retéléphone encore!
(Ce qui me fâche est que Mireille Baillargeon m'a dit lui avoir téléphoné
la semaine dernière…).
Elle compte maintenant m'inviter à souper chez elle, en novembre, lorsque
Olier et Élizabeth seront de retour de leur actuel voyage en Europe.
(Ce que j'ignorais; mais elle a reçu une carte…).
Sans Alexandre et sans Kingsada, évidemment… (qui, soit dit en passant,
viennent de s'acheter une maison de $500,000 à Rosemont,
qui possèdent déjà chacun leur automobile, etc., etc.).
Mais Mireille Baillargeon ne lui avait pas parlé d'héritage.
Je n'ai pu m'empêcher de le faire.
(Oui, pour me venger).
Je lui ai dit, à sa stupéfaction, que Alexandre était mon héritier lorsqu'elle
m'a dit qu'il ne voulait plus me voir dans leur réunion de famille.
Ce qu'elle peut dire alors pour étirer la plaie!…
Mais son trop dit a mit les choses au clair.
Je ne me sens pas de la même famille qu'eux. Je pense autrement.
Mon père était mon grand-père.
En venant avec eux, je devenais un orphelin.
(N'empêche que cette histoire d'héritage ferait un beau sujet de comédie).

25 septembre 2010

De ma séparation d'avec Monique Cloutier (13 octobre 1975) jusqu'à
l'achat de ma maison (27 mars 1979), il n'y a eu que 3 ans et demi.
Je m'étonne de la force motrice du projet que je m'étais donné.
J'avais essentiellement besoin d'un territoire.
J'étais comme une balle tirée.
Je m'étonne de constater que tant de gens (même à 60 ans)
rêvent encore leur vie, comme à l'adolescence.
Comme si quelque chose allait bientôt les sauver en quelque sorte
de leur insatisfaction de n'être que ce qu'ils sont devenus.
Quant à moi, le compte à rebours est commencé.
Préparer un testament est affreux.
Voir à la dispersion de tout ce que l'on a pris une vie à rassembler,
est une atrocité.

28 septembre 2010

Le rôle de la famille dans nos sociétés électrifiées
n'est plus celui qu'il était dans les sociétés rurales.
Hier, la famille était misérable et chacun y trouvait son utilité.
Aujourd'hui, elle pèse et chacun s'efforce rapidement, à sa façon,
de la fuir. Car le plus souvent elle est une entrave au développement
de l'individu qu'elle veut contraindre à demeurer grégaire, dans les limites
des préjugés qu'elle lui impose, et dans les obligations rituelles et inutiles
qu'elle lui assigne.
Nous n'avons plus besoin non plus
d'une morale sociale élaborée comme par le passé.
C'est le besoin et la chimie des corps qui fondent la société.
Certains individus nous fascinent, d'autres nous répugnent.
Certains nous servent, d'autres nous encombrent.
Lorsque l'on marche dans une foule,
si la conversation des gens qui suivent nous déplaît,
il n'y a qu'à les laisser passer pour ne plus les entendre.
Il en va de même, aujourd'hui, partout.

29 septembre 2010

Et voilà que mon locataire boulanger se déchaîne!
Depuis une heure, il n'en finit plus de jeter à la rue.
Objets cassés, chaises trouées, etc.
Il fait le ménage.
Mais tout ce qu'il jette est tellement déconchrissé
qu'aucun passant ne récupère rien.
Il y a quelques mois, il a dû faire euthanasier son chat.
Maintenant il commence (ô merveille!) à s'apitoyer sur *TiCloune*.

30 septembre 2010

Oui, ce que je cherche encore au bout de mes marches, oui c'est le mythe!
Oui, je cherche, comme en rêve, à éjaculer!
C'est l'instinct de fourrer qui nous fait ainsi rôder.
Et c'est toujours plus fort d'abord que la raison.
Même à 68 ans.
Comme le chat cherche la chatte.

J'apprends, lentement, à transférer.
Regarder les rues, les gens, l'architecture.
Me regarder passer sans chercher à frôler personne.
Sans rêver à d'autres projets.
S'il y avait un lieu où l'on afficherait en continu
les visions du télescope Hubble sur l'univers,
je m'y arrêterais, je crois, tous les jours.
Pour me retremper dans l'immensité de la vérité.

1 octobre 2010

L'histoire de la philosophie occidentale
n'est qu'un long débat sur les religions.

Il y a toujours une nouvelle religion (superstition, etc.)
qui s'infiltre par les fêtes religieuses des religions anciennes.
Noël est un exemple.
L'esprit marchand (la religion de l'argent) en a fait une fête
d'exaltation commerciale avec du Jésus, du Père Noël,
enfin un peu de tous les syncrétismes passés.
C'est comme s'il y avait un espace mythique à combler différemment
par chaque arrivage humain.
Et ce malgré toute rationalisation.

2 octobre 2010

Je me corrige donc.
La philosophie, ramenée à son sens premier, amie de la sagesse,
aura encore place dans le monde technique.
À moins que nous ne réussissions à contrôler autrement nos sentiments.
Car nous ne savons pas, nous ne saurons jamais,
sur ou vers quoi nous orienter.
Sinon sur le bonheur humain pour lui-même.
La philosophie reste le chien de garde
contre la tendance humaine à la superstition.

4 octobre 2010

Quelle belle vie que la mienne!
À lire seul dans le silence de la nuit.
Dans la chaleur de ma maison.
Fumant mon cannabis et me berçant en rêvant.

6 octobre 2010

Elle se nomme Lise Renaud.
(Voir 4 et 9 août 2009).
Nous nous sommes donc recroisés sérieusement sur la rue.
Vers 10 heures du matin.
Et nous ne nous sommes quittés qu'à 3 heures de l'après-midi.
Comme nous parlions déjà depuis un moment sur la rue, et que c'est l'automne, c'est moi qui l'ai invitée à prendre un café au restaurant, mais nous avons fini plutôt chez moi, (ma maison l'a impressionnée), et puis chez elle, car elle habite à 5 minutes au deuxième étage d'un building.
Bien-être social, mais écrivaine naïve,
mais qui n'a pas encore réussi à produire son premier livre.
Qui tient un journal, mi-textes, mi-collages.
L'ai invité, pour demain, à venir voir, à pied, l'univers avec moi.
(Hubble IMAX-3D que j'ai déjà vu).

7 octobre 2010

Je ne sais pas.
Je suis tellement bien à lire seul dans le silence de la nuit.
Devant des galaxies, elle vit des âmes immortelles!…
Mais elle m'a fait découvrir une ruelle de graffiteurs
derrière les FOUFOUNES ÉLECTRIQUES, rue Ste-Catherine.
Un nouvel underground.

11 octobre 2010

J'ai la sérénité d'avoir atteint mon but : celui de vivre comme écrivain dans une grande maison sans qu'il m'en coûte un sou.
Il faut parfois le regard d'autrui pour comprendre.
Et la présence d'autrui, si peu soit-il, pour comprendre aussi
que je ne reviendrai plus en arrière.
L'amour, la famille, ne peuvent qu'être contraire à ma solitude heureuse.
Sinon par quelques services concrets mutuellement rendus.

12 octobre 2010

J'écris mon journal parce que j'ai besoin d'être franc.

Le mensonge est un prérequis de la bonne conduite sociale.

Mon équilibre intérieur exige que je me dise tout.

13 octobre 2010

C'est le désir d'être aimé qui me pousse à m'occuper de *TiCloune*.
Le plaisir, chaque matin, de le voir m'attendre.
Le plaisir de le voir commencer à courir après moi sur la rue.

14 octobre 2010

L'immortalité demeure une dérisoire aspiration humaine.
Les feuilles qui tombent ne font que s'achever.
Ainsi en fut-il des civilisations avant nous.
En vieillissant, la fatigue me vient, et le goût de m'endormir à tout jamais.
Je serais bien incommodé de devoir ne jamais finir.

15 octobre 2010

Notes.
La morale sociale correspond aux grands mouvements historiques.
Il fut un temps où l'on était chrétien.
Les écologistes d'aujourd'hui s'acharnent contre l'usage des sacs
en plastique tout en continuant d'aller à l'épicerie en automobile.
La logique des syncrétismes est la base de la morale officielle.

Après avoir maudit le sexe,
la chrétienté dut le récupérer en lui rajoutant l'obligation d'aimer.
L'amour devint la frénésie dans laquelle le sexe fut permis.

Pour un Jean Meslier connu,
combien de milliers d'autres ont dû bafouiller dans l'oubli!
Un grand auteur est l'expression d'un mouvement collectif
qui le porte et qui le dépasse.
C'est malgré lui qu'un écrivain devient prophète, c'est-à-dire scribe.
Les milliers d'autres ne font qu'écrire.

17 octobre 2010

Cette rencontre m'apprend néanmoins qu'en vivant dans ma solitude,
je suis finalement arrivé chez moi.
Que la sexualité ne me domine plus.
Que je n'ai besoin d'aucun amour, ce droit qu'on abandonne à autrui
de juger contre nous de nos affaires propres.

18 octobre 2010

Notes.
À chaque époque, il semble y avoir eu une *Fête des Fous*.
À vérifier.
Quelle belle allégorie pour illustrer l'épopée humaine!

Hier, on appliquait des normes à l'Homme (sous le nom de morales).
Ce qui était une tyrannie.
Aujourd'hui, la norme est la base du fonctionnement des machines.
Ce qui est efficace.
Pour qu'une société fonctionne, il lui faut un haut niveau de conformisme
en tout ce qui regarde la technique.
Libérant d'autant l'espace à la diversité morale individuelle.

L'incroyance n'est pas une représentation de l'univers.
Elle n'est qu'une réponse historique à des religions historiques
qui imposaient leurs dogmes historiques
comme seule représentation de l'univers.
Devant l'univers, je suis un cancre.

Nietzsche n'a pas su reconnaître
que son *Dernier Homme* était le seul démocratiquement possible.
La terre alors sera devenue exiguë, on y verra sautiller le Dernier Homme
qui rapetisse toute chose.
Son engeance est aussi indestructible que celle du puceron;
le Dernier Homme est celui qui vivra le plus longtemps. (...)
Ils auront abandonné les contrées où la vie est dure;
car on a besoin de chaleur.
On aimera encore son prochain et l'on se frottera contre lui,
car il faut de la chaleur. (...)
Un peu de poison de temps à autre; cela donne des rêves agréables.
Et beaucoup de poison pour finir, afin d'avoir une mort agréable.
On travaillera encore, car le travail distrait.
Mais on aura soin que cette distraction ne devienne jamais fatigante. (...)
On sera malin, on saura tout ce qui s'est passé jadis;
ainsi l'on aura de quoi se gausser sans fin.
On se chamaillera encore,
mais on se réconciliera bien vite, de peur de se gâter la digestion.
On aura son petit plaisir pour le jour et son petit plaisir pour la nuit;
mais on révérera la santé.
«Nous avons inventé le bonheur», diront les Derniers Hommes,
en clignant de l'œil. Zarathoustra.

Comme Shopenhauer, Nietzsche préférait ses jeux de mots hautains
au bonheur concret de tous.
Les penseurs, prêtres comme philosophes, nous ont dicté des pensées
honorifiques qui ne servaient généralement qu'à nous humilier.
C'est parce que la société fonctionne par elle-même,
qu'elle fonctionne justement.
Les lois et les morales interdisent.
Mais la vie est la légalité elle-même.
Les mauvais dirigeants (donc presque tous) ne font qu'incommoder
une marche qui, de toute façon, se fait sans eux.
Quoi de plus prétentieux qu'un Pape bénissant la mer!

Dès qu'un auteur parle de Dieu, il commence à dérailler.
Je sais qu'il va bientôt dire n'importe quoi.
Je découvre que la majorité des gens sont paresseux.
D'où leur manque de culture en tout.
Les gens n'apprennent que le strict nécessaire à leur survie.
Après l'école, il n'y a plus rien.
La curiosité n'y est pas.
Ils se suffisent de ce qu'ils trouvent dans les médias.
Avec eux, même le bonheur ne se décide pas.
Ils s'en remettent toujours à des supérieurs,
mais qu'ils ne cessent de critiquer *en arrière*.
Bien sûr, cela ressemble au Dernier Homme de Nietzsche.
Mais je ne méprise pas.
C'est le résultat de la loi de la moyenne qui *rapetisse toute chose*.

20 octobre 2010

Ma philosophie ne m'incite pas à me reproduire.
Mais nous pourrions être un milliard à refuser ainsi d'enfanter
que la population mondiale n'en continuerait pas moins de croître
déraisonnablement.

Que tout périsse après moi, n'a aucune importance.
Que tout soit dérisoire, n'a aucune importance.
C'est d'être bien aujourd'hui qui m'importe.
C'est de bien vivre ma journée qui est mon but et mon bonheur.
Le reste n'a aucune importance.

23 octobre 2010

Terminer le scannage de HISTOIRE DE L'ATHÉISME OCCIDENTAL de Georges Minois.
Un livre bien fait qui donne un fil conducteur pour le lecteur de la BIBLIOTHÈQUE ATHÉE.

Je commence maintenant
HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME de Ernest Renan, couvrant l'an 1 jusqu'à 180, quelques 2000 pages.
Cette fois, j'ai dû acheter l'œuvre.
Je n'ai trouvé au Québec qu'une version à la Grande Bibliothèque,
et une autre à la bibliothèque de l'UQAM,
mais toutes deux en consultation sur place seulement.
Bien chanceux d'avoir mis la main en librairie d'un restant d'édition datant de 1995.

24 octobre 2010

J'ai finalement réussi à prendre *TiCloune*, et je l'ai rentré.
Je l'ai enfermé dans la véranda vitrée
(où il n'aura pas à subir un trop grand écart de température)
le temps qu'il faudra pour l'habituer.
Pour l'instant, dès qu'il me voit, il court se cacher.
Mais je sais qu'il est en sécurité et au chaud pour l'hiver.
Aujourd'hui, pour *TiCloune*, est un jour de deuil et de défaite.
Il vient de perdre son territoire sous mes rosiers.

25 octobre 2010

Journée pluvieuse d'automne.
J'ai bien fait d'enter *TiCloune*.
Il fait de lui-même dans sa litière.
Il dort dans le lit que je lui ai préparé
avec des feuilles prises dans son jardin.
Il passe sa journée allongé sur une vieille peau de mouton
à regarder par la fenêtre.
Lorsque j'ai affaire dans la cuisine, il commence à me regarder,
par une autre fenêtre, au lieu d'aller aussitôt se cacher.

1 novembre 2010

TiCloune pue! il sent les vidanges.
Mais il accepte maintenant de se laisser caresser sur mes genoux.
Après une semaine dans la véranda,
je l'ai transféré (car les nuits commencent à être froides)
dans la pièce donnant sur le balcon.
Je lui ai coupé son collier.
Peu à peu, j'espère pouvoir le libérer dans la maison.
Toute la question est de savoir s'il y aura entente
entre *Mimine* et *TiCloune*.
Jusqu'ici, il y a eu grognements et coups de patte dans les vitres.
Sinon il me faudra trouver quelqu'un pour prendre *TiCloune*.

2 novembre 2010

Je croyais que la sexualité m'avait quitté,
que j'étais revenu à l'époque de mes 8 ans.
Et je me promenais dans la beauté de l'automne avec un tel soulagement!
avec une telle joie de m'être retrouvé! que je m'en sentais comme sortant
d'une cure de rajeunissement.
Mais non, ça recommence.
Ça recommence à gigoter dans ma culotte.
Mais je sais maintenant que je ne veux plus de femmes avec moi.
Le problème est en moi.
Cette pulsion furieuse du corps m'inondant de rêves masturbatoires
d'égoïste contrarié.

3 novembre 2010

Il y a ceux qui parlent de leurs notes plutôt que de la matière étudiée,
de leur salaire plutôt que du travail accompli,
de leur fond de pension à venir plutôt que de ce qu'ils font d'utile.
Il n'y a pas, en eux, de recherche, de générosité créatrice, d'esprit porteur.
Ils suivent les ordres et comptent méticuleusement le temps
qu'ils prennent pour accomplir la tâche qu'on leur a octroyée.

Tels sont les gens que j'ai connus.

4 novembre 2010

TiCloune n'a que la peau et les os.
Et la peur est profondément installée en lui.
La misère l'a rendu méchant.
Je l'ai libéré un instant dans la maison.
Mais à l'approche de *Mimine*, il s'est aussitôt mis à chuinter et à le griffer.
Il lui a donné un coup de griffe sur le museau…
Ça commence mal.

5 novembre 2010

La maison est prête pour l'hiver.
Le grand bien-être de rester seul avec moi.
Dans cette maison chaude qui m'a pris toute ma vie à refaire.
Un tel bonheur, après tant d'efforts, ne se partage pas.
Il est fait de 40 ans de misère.
Cette longue reprise de moi-même fut ma vie.
J'en jouie comme d'un mûrissement.
Le plaisir de fumer mon cannabis
en regardant l'automne flamber à nouveau à mes fenêtres.
Le plaisir d'être et de rester un vieux tranquille,
me berçant enfin seul dans mon coin.
Maintenant je *sais* qu'il n'y aura plus personne dans ma vie.
Avant, j'avais toujours comme une arrière pensée.
Maintenant je sais que cela ne m'intéresse plus.
La réalité est trop encombrante pour le peu de plaisirs que j'en retirerais.
Je sais aussi qu'aucun autre projet ne me concernera.
J'en suis, partout, à stopper les moteurs.
Laisser la barque atteindre d'elle-même le rivage.

6 novembre 2010

J'en suis aussi à faire les derniers achats de vêtements de ma vie.
Quatre pantalons de corduroi noir, un demi-manteau d'hiver noir,
et un autre plus long, noir aussi.
Et slips. Et bas.
Et l'an dernier, j'avais acheté deux paires de souliers,
deux paires de pantoufles, et quelques chemises.
Et tout cela pour rajouter à ce que j'ai déjà et qui se porte encore.
Je profite de ce que j'ai actuellement $24,000 en banque.
En achetant tout ce linge, je n'aurai pourtant dépensé que $800.
Je profite aussi du fait que je sais ce que je veux
et du fait aussi que je sais où acheter.
J'ai donc fait le plein en prévision des dix prochaines années.

Mais tout ce magasinage m'a obligé de prendre une fois le métro.
Et voilà qu'une jeune femme me voyant sans siège et debout devant elle, m'offre gentiment son siège.
Ce que je refusai poliment.
Mais sa politesse me vexa profondément.
Un vieillard ne se voit pas comme un vieillard…

7 novembre 2010

TiCloune est un jeune mâle qui saute facilement plus de 3 pieds de haut et qui peut courir comme un félin.
Mimine est un vieux chat d'environ 10 ans qui saute à peine.
Mais qui commence la guerre?
Il m'a semblé cette nuit, à entendre hurler, que c'était *Mimine*…

De toute façon, je ne garderai pas *TiCloune*.
C'est un chat qui va vivre plus longtemps que moi.
La nuit dernière, je me suis demandé ce qu'il adviendrait d'eux s'il m'arrivait que personne ne s'aperçoive de ma mort.
La mort horrible qui les attend.
Je ne peux plus me porter responsable.
Pour *Mimine*, j'espère encore pouvoir tenir la route et mourir après lui.
De toute façon, nous sommes trop liés l'un à l'autre.

10 novembre 2010

Téléphone de quelqu'un dont je n'ai pas retenu le nom.
Il me demande si je suis bien le Yvan Mornard qui a étudié au collège Sainte-Marie dans les années 1960.
Il organise un conventum des anciens diplômés.
Mais lorsque je lui raconte que j'ai été mis à la porte pour mes opinions athées, il devient soudain mal à l'aise.
Comme si la chose ne se pouvait pas.
Comme si je lui apprenais une réalité du collège qu'il a toujours ignorée.

Tous ces gens qui n'ont jamais remis en question ce qu'on leur enseigna,
qui ont profité toute leur vie des bons emplois
parce qu'ils étaient conformes au catholicisme,
qui aujourd'hui vivent d'une pension à ne rien faire,
tout ce troupeau de conformistes ne veut pas qu'on leur dise
ce qu'ils n'ont jamais voulu entendre.
En philosophie, ils ont su la différence entre *connaissance* et *appétit*,
entre *appétit naturel* et *appétit élicite*,
et ils ont passé ainsi avec succès l'examen.
Ils avaient appris par coeur la réponse
qu'ils ont d'ailleurs sûrement oubliée.
Ils furent diplômés en idioties savantes,
ce qui leur valut d'être grassement salariés de l'État le reste de leur vie.
Ils furent de bons élèves, comme on disait.
On les avait formés à croire, et ils ont cru toute leur vie.
Partout où ils ont été, ils ont été naïfs et partout ils furent collaborateurs
des Institutions en place.
Et aujourd'hui, ils veulent se retrouver ensemble à nouveau!
Je lui ai dit que je n'avais pas le goût de revoir des gens qui avaient
toute leur vie cautionné le système chrétien dans lequel nous vivons.

Mais j'en sors un peu désespéré.
Le même esprit continue de se répandre aujourd'hui.
Des parents à têtes faibles engendrent généralement
des enfants à têtes faibles.
Partout aujourd'hui les jeunes courent acheter
les biens qui procurent le bonheur.
Ils suivent tout ce que leur dicte la publicité.
L'école n'abolit pas la stupidité.
Ainsi le Québec qui compte 8 millions d'habitants a vu passer,
de 2003 à 2009, son parc automobile de 3 millions à 6 millions!

11 novembre 2010

Notes.

Socrate était déjà le parfait modèle de la stupidité chrétienne.
Il se disait immortel.
Il méprisait le confort et la science.
C'était un irréaliste dangereux, précurseur des illuminés chrétiens.

La littérature québécoise est une littérature de secte.

C'est par la superstition que les gens bêtes apprennent.
La notion de Dieu qu'on retrouve partout
est peut-être cette croyance irréductible en nous qui nous pousse à croire
que notre vie vaut d'être vécue dans l'univers.
Quelle que soit l'appellation qu'on lui donne, cette tendance
lourde en nous de survivre, est ce que l'on nommerait Dieu.
C'est cette naïveté, la plus profonde qui puisse exister, qui serait Dieu.
Quelque chose d'indissociable de notre pensée elle-même,
de notre instinct de survie.

12 novembre 2010

J'ai pris l'habitude de placer *TiCloune*
dans la véranda ensoleillée l'après-midi.
Je le rentre ensuite dans sa pièce pour la nuit.
Je crée ainsi une tradition entre lui et moi.
Il commence à se retourner sur le dos pour se faire caresser
lorsqu'en fin d'après-midi je viens le chercher.

Il est difficile d'aimer deux chats à la fois.
Mais *TiCloune* est un chat profondément blessé.

13 novembre 2010

On m'a objecté que ma Bibliothèque Athée existait déjà sur Internet
et qu'il n'avait qu'à bien chercher!
J'étais sur le point de tout lâcher.
Je reviens de la Grande Bibliothèque où l'on peut avoir accès à Internet.
J'ai visité 9 sites offrant des livres.
J'étais un peu gêné de mes défauts d'édition.
Mais ce que j'ai vu est aussi mal fait que moi, pour ne pas dire pire.
Et mes fichiers, comme les leurs, varient entre 20 et 70 Mo.
Oui, sur un site, j'ai bien trouvé un Meslier, mais bizarrement
ce n'est que le tome III de la version 1864 de Rudolf Charles,
les deux premiers tomes ayant été oubliés.
Un autre site donne un Meslier,
mais c'est la version de Voltaire que Meslier renierait!
Même chose avec Renan où l'on ne trouve que la vie de Jésus,
tome I de la série de l'Histoire des origines du christianisme.
Internet semble fait par des techniciens sans culture.
Tout y est culturellement bâclé.
Et comment reconnaître dans ce foutoir en vrac,
outre que par les thèmes qui sont mal tenus,
ce qui est propagande chrétienne de ce qui ne l'est pas.
Je pensai trouver mon compte
sur le site de la Bibliothèque Nationale de France.
Mais Gallica scanne ses documents en fonction de sa mission de divulguer
ses documents pour consultation, et non en vue d'une belle édition.
C'est là que j'ai vu les scannages les plus mal faits,
les plus illisibles même.
J'ai aussi visité un site athée.
Mais là, on n'offre que de la propagande et des extraits.
Il y a partout le problème du droit d'auteur
que tous ces sites doivent respecter.
De sorte que les éditions scannées
sont en général faites à partir de livres jaunis et qui se lisent très mal.

Mon choix de scanner des éditions modernes donne de meilleurs résultats.
Bien sûr, les érudits qui font les éditions critiques, font un bon travail.
Ils sont généralement payés par des universités.
Je les considère cependant comme *vendeurs du temple*
lorsqu'ils empêchent de numériser un travail pour lequel ils ont été payés.

Mais je m'arrêterai malgré tout avec Renan.
Assez, oui, assez de bêtises!
C'est déjà plus de 8,000 pages que j'offre!
Qui n'a pas encore compris, ne comprendra jamais.

17 novembre 2010

Dîner chez Claude Ramsay, chez lui, à Verdun.
Un petit condominium cossu, près du canal.
Nous sommes des vieux respectivement de 73 et de 68 ans.
Il doit continuellement aller d'urgence à la toilette pour faire une diarrhée
(effet secondaire de son traitement contre le cancer de la prostate).
Et moi je m'étouffe en plein milieu du repas et je prends 10 minutes
à m'en remettre avant de pouvoir continuer.
Mais, outre cela, tout va bien.

Notes.
La Chine aurait à peu près la même superficie que le Canada.
Mais alors qu'ici il y a 1 personne, là-bas il y en a 50.
La limitation des naissances est draconienne.
La femme en défaut perd son emploi
et doit payer une forte amende en plus.

Il a fait imprimer les deux livres numériques que je lui avais donnés :
un Stirner, un D'Holbach.
Je n'en reviens pas de l'excellence du résultat.
Ce que j'ai vu sur Internet est tout simplement mauvais,
et gâché en plus par la stupidité rétrograde du droit d'auteur.
Le goût de continuer…

18 novembre 2010

Ernest Renan écrit son *Histoire des origines du christianisme*
dans le style calme et champêtre des années précédant la photographie
et l'électrification.
Cela se lit comme un roman.
Le christianisme fut d'abord une réforme interne du judaïsme
qui négligeait son devoir traditionnel d'aider les pauvres.
Il organisa des collectes de fonds pour les miséreux
en répandant chez tous la peur d'une fin du monde prochaine
et offrant le salut éternel en compensation.
Mais c'est l'histoire d'une horde de bornés fanatiques
vivant à une époque de grandes superstitions.

Richard Simon, quant à lui, fut un chercheur aussi scrupuleusement
méthodique, mais qui resta fanatiquement chrétien.
Je les joins à ma Bibliothèque Athée, non pour leurs convictions,
mais pour le travail scientifique qu'ils ont fait.

Richard Simon démontre que les textes bibliques ne sont pas sûrs,
et de là nous renvoie à la Tradition.
Ernest Renan démontre que la Tradition fut chicanière
et de pure invention, pour ne pas dire de pure fraude.

19 novembre 2010

La morale, c'est l'autre.
Avec l'un, faire ceci est bien.
Avec l'autre, c'est mal.
La variable morale devrait donc se situer de l'un à l'autre.
Car l'idée qu'il y ait une morale pour tous n'a jamais été démontée.
Ainsi les tribunaux mondiaux actuels
tentent de légiférer au-dessus des nations.
Mais avec une tendance à vouloir occidentaliser le droit international.

20 novembre 2010

2011-2017 sera mon dernier projet.
Je finirai définitivement mon Journal en 2017, à 75 ans,
ce qui fera 60 ans continus.
Je ferai alors imprimer, et je ferai le dépôt légal.
Je déposerai aussi moi-même mes manuscrits aux Archives.
Durant les 7 prochaines années donc, finir seul ma vie, comme un moine,
et si possible heureux avec mes deux chats.

21 novembre 2010

Mais je ne suis pas au bout de mes problèmes de succession!
Au rythme où vont les choses, mon projet de DVD est déjà presque désuet.
Partout la mémoire flash arrive, détruisant graveurs et DVD.
Personne n'aura bientôt chez lui la machinerie d'aujourd'hui.
J'ai déjà sur une clé USB (mémoire flash) plus de 20,000 pages,
et je ne la remplis qu'à moitié.
Et tout cela sur une pièce à peine plus grosse qu'une pièce de monnaie.
Il me faut là aussi repenser mon testament…

1 décembre 2010

Ma méfiance vis-à-vis de l'avenir du DVD m'a fait m'acheter un disque
dur externe (500go) qui se joint à l'ordinateur par un câble USB.
J'y ai tout sauvegardé mes données : 42,594 éléments, 115 go.
Je pourrai même y répéter l'opération 3 fois.
Le jeune informaticien qui m'a servi m'a dit que la norme PDF
est une norme qui s'impose partout et qui va rester.

4 décembre 2010

Première neige, et qui dure.
Et nous voilà repartis pour quatre mois de misère.
Le froid, la noirceur.
Heureusement, *TiCloune* est à côté de moi.
Je le place maintenant au bord de la fenêtre le midi pendant que je dîne
et que *Mimime* dort sur son fauteuil.
Nous devons apprendre à vivre ensemble.

14 décembre 2010

Terminé *Histoire de la philosophie occidentale*, de Bertrand Russell.
Je m'attendais à trouver chez Russell
une attention particulière pour les philosophes athées.
Rien.
Ni D'Holbach, ni Stirner.
Mais tous les philosophes du corpus traditionnel judéo-chrétien.

Tous ces livres dits de philosophie
ne sont bons que pour illustrer la bêtise humaine.
Comme les livres de religions,
il faut les retirer de l'enseignement obligatoire.

Je me demande si le fait qu'il y ait si peu de penseurs athées
ne résulte pas du simple fait de l'athéisme lui-même.
L'athéisme n'est pas une religion.
L'athéisme n'est pas une vérité, mais se veut tout simplement
une ouverture d'esprit contre les certitudes outrancières.
Oui, grave erreur que de penser qu'il faille répandre la vérité.
Il n'y a là que fanatisme devant une improbabilité.
La *vérité* est au-dessus des Églises, au-dessus des États,
elle n'est pas non plus dans nos livres.
La *vérité* est dans l'air du temps.
Chacun y participe du simple fait de respirer.

15 décembre 2010

M’arrêter.
Prendre le temps de m’émerveiller.
Le but de ma vie a été de me chercher une certaine autonomie.
Reste à apprendre à ne rien faire.
Vagabonder encore un peu.
Dans la splendeur.

20 décembre 2010

En l’espace d’une vie, nous sommes passés de la misère à l’abondance.
De Grande-Vallée 1944 à Montréal 2010,
l’amélioration du confort fut foudroyante.
Nous avons réussi.
Voilà ce qu’il faut dire.
Le reste est cancan de collège.
Et si la chose s’est produite, c’est que nous l’avons tous voulue.
Délaissant le sens religieux de la vie, nous avons travaillé à être heureux.

21 décembre 2010

TiCloune sautille,
pendant que *Mimine* et moi somnolons chacun dans notre fauteuil.
Il est jeune.
Nous sommes vieux.
Je le laisse maintenant trottiner partout dans la maison.
(Mais je l’enferme encore si je m’absente, ou si je veux dormir).

24 décembre 2010

Souper de Noël agréable avec Claude Ramsay,
chez son fils François, avocat de 45 ans, vivant seul lui aussi.
Avocat ayant travaillé récemment pour les puissances occidentales
au rétablissement du droit
dans les pays ayant connu de graves conflits récents.

Discuté aussi de cette étrange nostalgie
que nous gardons pour nos mariages brisés…
(Et c'est alors que je leur parle du mythe occidental de l'amour sexué
dont il nous faudrait nous défaire).

Discuté aussi du communisme chinois où les populations
ne jouissent d'aucune gratuité d'éducation ou d'hospitalisation.
De ce parti communiste composé de seulement 5% de la population
(70,000,000 de membres), contrôlant tout le pays sans élection.

Et de quelques histoires de chats.

2011 69 ans

1 janvier 2011

L'attention que je dois continuellement porter à *TiCloune*, toujours savoir où il est par rapport à *Mimine*, oui cette attention me distrait.
Mais c'est aussi une accaparation.
Pour ne pas gâcher le peu de plaisir de *TiCloune*,
je retarde parfois mes marches avant de l'enfermer pour sortir,
(par exemple lorsqu'il dort dans le lavabo).
J'essaie de lui rendre la vie heureuse.
Mais qu'est donc cette agressivité entre chats.
Est-ce dans les gènes, ou appris.
TiCloune a peur de *Mimine*.
C'est *Mimine* qui le cherche pour, soudain, le battre dans mon dos.

2 janvier 2011

La rue est la philosophie pratique.
Syncrétisme de préjugés, d'apprentissages, de croyances,
mélange ésotérique s'il en est.
Philosophie de tous les jours qui fonctionne sans jamais être codifiée.
La fonction des Églises, des Idéologies, des Institutions,
a toujours été de restreindre.
Mais la rue demeure l'orthodoxie.
Et la morale est *celles* que nous y pratiquons.

3 janvier 2011

J'arrive au bout de ma route.
Avec les deux versions de mon JOURNAL
que je peux lire sur mon livre électronique, j'ai réussi.
J'étais un adolescent têtu.

C'est à lui, durant toutes ces années, c'est à lui que je parlais.
J'avais besoin qu'il sache.
Qu'il sache qu'il avait raison d'exiger.
Nous avons toujours été ensemble.
Sous des masques parfois.
De divinités ou d'amours.
Mais toujours fidèles à nous-mêmes.
J'ai besoin qu'il sache que nous avons eu raison de quitter.
Que j'ai réussi l'épreuve.
Que j'ai finalement compris que l'amour n'existe qu'entre nous.

15 janvier 2011

Avec l'habitude de se voir, *Mimine* et *TiCloune* commencent à se tolérer.
Ils se croisent dans la maison sans se hurler dessus.
Mais je ne peux pas encore les laisser seuls.
Par temps de soleil, *TiCloune* a besoin de gigoter.
Il court d'un bord à l'autre de la maison, il fait ses griffes
sur les rouleaux de papier de toilette
qu'il déroule et déchiquète à n'en plus finir.

26-27 janvier 2011

Enfin, le procès contre mon voisin eut lieu après 7 ans d'attente!
Procès qui ne fut, pour le juge,
qu'un long jeu de débuscage des mensonges arabes.
Ces gens dits de la haute classe arabe sont des écoeurants.
Tout ce qu'ils disent l'est en fourberies.
Il faut toujours les contraindre pour leur faire admettre les droits d'autrui.
Avec les $20,000 de réserve que j'ai déjà en banque,
et avec le retour d'argent du procès (quelques $30,000),
je devrais pouvoir me retrouver sans dettes dès l'été prochain.
Avec des revenus de $35,000 et des dépenses de $25,000,
ma maison accuse dorénavant un surplus d'opérations de $10,000
par année, surplus qui, jusqu'à ce jour, payait l'hypothèque.

29 janvier 2011

À refaire mon testament,
j'éprouve un immense sentiment de vacuité de vivre.
Une fois le liquidateur (sans doute l'avocate Isabelle Geoffroy),
et les fiduciaires (Yvon Boucher et Richard Gingras),
et les bénéficiaires désignés (une dizaine d'organismes sociaux),
et après les avoir rencontrés pour obtenir leur accord de principe,
le démantèlement de mes actifs m'apparaît réaliste.
Tous ces gens viendront, prendront des objets, les déplaceront,
seront payés, et s'en iront. Ainsi en aura-t-il été de moi.

30 janvier 2011

Le *sens de notre vie* m'apparaît de plus en plus simple.
Nous en avons encore pour des millénaires
à survivre dans notre seul système solaire!
Il faut cesser de nous rêver ailleurs.

1 février 2011

Je suis le petit fils d'un pêcheur de morues et je ne dois jamais l'oublier.
Le monde est si vaste et les rôles sociaux si nombreux,
et la contrainte pour tous si puissante!
J'ai donc atteint ici mon sommet.
Jeunes, nous ne savons pas où, ni dans quels rôles, nous allons finir.

10 février 2011
Repris et terminé mon JOURNAL D'UN MASTURBATEUR,
avec mes photos *cochonnes* d'époque.
J'y vois mieux à quel point j'ai été toute ma vie
un mâle profondément frustré.
La masturbation est une compensation.
Il faut, comme en banque, que notre rôle social balance
avec ceux des autres.

12 février 2011

Le bonheur m'est de prendre conscience que je respire encore.
Le reste est illusions.

13 février 2011

Apprendre à ne rien faire. À somnoler ici et là.
Comme mes chats.

16 février 2011

J'ai vécu toute ma vie pour le plaisir.
Le plaisir a toujours été ce qui m'a permis de surmonter l'épreuve.
Le verre de vin après l'effort.
La masturbation pour abaisser ma tension.
Il me reste peut-être 10 ans à vivre.
Il me semble soudain que c'est trop.

20 février 2011

Mimine recommence à jouer avec ses balles.
Il a vu *TiCloune* jouer seul.

22 février 2011

Mais qu'est donc ce mythe qui soudain refait surface.
Celui de Lise Jacques.
Je l'ai entrevue qui passait par mes garages pour s'en aller.
Et je revenais à pied d'Outremont pour revoir le garage.
Étrange vision, et profondément apaisante.
Le mythe de la femme.
Dans notre tradition judéo-chrétienne,
femme voulait dire qui ajoute à *homme*.
La femme d'aujourd'hui ne répond plus.

28 février 2011

TiCloune se définit des territoires que *Mimine* atteint mal.
Il s'installe en hauteur.
Ils ont des distances à garder par rapport à moi,
Mimine pouvant s'installer le plus proche.

1 mars 2011

Le monde arabe explose démographiquement.
Après la Tunisie, l'Égypte, c'est la Lybie.
Mais tout cela ne relève pas de moi.
En 1976, en commençant mon éducation politique… par les journaux,
je découvrais le cas Kadafi.
Je venais de me retrouver seul (après Monique Cloutier),
toujours locataire, simple cuisinier et comme déçu de ma vie.
Aujourd'hui, je vois ce passé comme une impasse dont je suis sorti.
C'est là que j'avais à prendre mes décisions, et je les ai prises.
J'ai bâti mon bonheur.
Le reste n'était qu'informations.
Comme de savoir que la lune existe.

3 mars 2011

Tant de civilisations sont passées avant nous!
Par le simple jeu de la moyenne, ma vie ne porte pas à conséquence.
Ma vie n'a été jusqu'ici qu'une énorme prétention chrétienne.
Je dois vivre ici, simplement, comme mes chats.

4 mars 2011

Nos mondes changeant, nos mentalités *évoluant*,
nous ne pouvons dire que nous pensons, d'une époque à une autre,
la même chose de la même manière.
Il y a comme un décalage général des questions et des réponses.

C’est comme si, chaque fois, des données unidimensionnelles
étaient transférées dans un gabarit qui les refigure toutes en perspectives.
L’erreur fut, à chaque grande période historique,
de prendre la perspective adoptée pour la vérité.
Il n’y a pas dans l’Histoire *une* mais *des* mathématiques.
(C’est la thèse de Spengler).
Ce sont nos cultures elles-mêmes qui muent, et avec elles
les thèmes qu’elles ont portés.

5 mars 2011

La morale antique m’ennuie.
Comme le théâtre antique avec ses chœurs et ses masques.
Comme les religions antiques.

6 mars 2011

Le temps passe lentement.
Chaque jour, l’un après l’autre.
Zoothérapie, oui, que de m’occuper de mes chats!
Mais il me faut davantage.
L’idée de faire un peu de bénévolat, une fois par semaine,
serait une solution à mon embêtement de mourir seul.
Oui, à cause de mes chats.

Le langage des chats.
TiCloune vient chaque jour se faire gratter le cou.
Il me touche la main avec sa patte, puis se colle le cou.
J’y vois un langage.
Par deux fois, j’ai dû le brusquer en le prenant par son collier.
C’est comme s’il venait me le rappeler.

8 mars 2011

C'est en autant que nous faisons partie d'une même Institution
que nos relations sociales sont possibles.
Ailleurs est l'insignifiant, l'intériorité, le bonheur.

Donc.
Relation de voisinage, d'affaires, mais aussi culturelles
(divinités, auteurs célèbres, héros de roman, mais aussi porno stars).
Amitié et amour n'étant ici que des qualités passagères,
parfois plus longues, de nos relations normales de voisinage, d'affaires,
voire même culturelles.

9 mars 2011

La manie d'*avoir des idées*.
Lorsque je regarde par la fenêtre,
j'essaie parfois de contrôler ma conscience.
Laissée libre, aussitôt mon imagination part, et comme un cheval fou,
se met à gambader n'importe où.
Et c'est là que je me perds.
J'essaie de regarder les arbres du parc,
j'essaie de voir dans le vent qui les bouge un signe que la terre tourne.
Mais comme il m'est difficile de contrôler mes échos!
Les événements de la journée n'en finissent plus de résonner en moi,
et de là toutes les associations d'idées qui en découlent, et d'images,
et de mots, et quoi et quoi qui fait que je ne sais plus bientôt où j'en suis.

11 mars 2011

Le sens de notre vie ne peut se situer que *derrière* nous,
dans notre semence.
Une fois nés, nous n'allons plus qu'à notre achèvement.
Nous venons ainsi d'une nécessité
dont nos sciences découvriront peut-être une explication probable.

16 mars 2011

Je n'ai plus le goût d'avancer.
Je ne vois plus où va ma route.
Il me faut me retrouver.
Mes ambitions sont réalisées : maison, écrits, autarcie.
Mais de tout ceci, seul le confort que j'y trouve m'est encore important.
Faire le vide en moi.
Laisser décanter ma vie.

17 mars 2011

La relation tardive que j'eus avec ma mère
fut celle de l'écolier qui apprenait chaque jour sa leçon avec elle.
Elle était ma préceptrice.
En 1955, au pensionnat, je découvris que je ne savais pas apprendre seul.
Ce fut un drame énorme.
J'allais me cacher tous les soirs aux toilettes pour pleurer.
C'est à ce moment que je commençai à écrire.
Mais qui était ma mère?
À 27 ans ma mère m'enfantait
en me dédiant hystériquement à la Vierge Marie (oui… à 27 ans!).
Ma mère était une vieille fille sans culture, chrétiennement *demeurée*.
Et c'est dans ses mauvais pas que je dû apprendre à faire les miens.
Par la suite, je n'ai jamais accepté la nouvelle famille qu'elle m'imposa.
En 1945, je me cachai sous la galerie de Grande-Vallée
pour ne pas rencontrer ce père de retour de guerre.
En 1946, je me cachai dans un garde-robe
pour ne pas voir mon nouveau frère Olier.
Et, plus tard (entre 1950 et 1954), je continuai de me bâtir chaque soir
un mur de briques imaginaire tout autour de mon lit
pour éviter d'être dans la même chambre que mes deux frères.
En 1962, à peine un an après la mort de ma mère,
je quittai définitivement cette famille
pour bâtir ailleurs et autrement ma vie.

19 mars 2011

Après l'autarcie, l'ataraxie.
En tout, j'essaie d'être réaliste, bêtement réaliste.
L'important est de faire mes choses et qu'elles fonctionnent.
Lorsque l'on essaie de prévoir,
il est à noter que les événements se présentent toujours autrement.
Faire le vide en moi.
Vivre chaque instant dans sa nécessité.
Regarder fixement.
Me laisser envahir par le paysage.

21 mars 2011

Le printemps est arrivé.
Tous les trottoirs de la ville sont au ciment.

Lorsque j'enferme *TiCloune* pour la nuit, c'est le moment
de la chicane avec *Mimine*, à coups de patte sous la porte.
Ils se miaulent pour s'appeler à venir se grogner dessus.

Le temps passe, lentement avec eux.

7 avril 2011

Je leur parle depuis plus de 20 ans, (il m'a déjà dit je crois qu'il écrivait),
un peu sur la rue, sans les connaître vraiment.
Au début, ils se promenaient à trois.
Puis ce fut deux.
Le troisième me salue encore quand il passe.
Il se nomme Rhéal.
Elle se nomme Francine.
Dans la cinquantaine.
Depuis quelque temps, ils s'attardent un peu plus à parler.
C'est qu'il est devenu concierge.

Je passais devant chez lui, il était seul sur son balcon,
il m'a fait visiter les lieux.
C'est une maison victorienne transformée en 15 chambres à louer,
avec toilette et bain à chaque étage.
Je me suis soudain retrouvé devant une rampe d'escalier
semblable à la mienne!
Ce fut un choc.
Comme si je me retrouvais dans ma maison d'il y a 30 ans,
avec tout à refaire devant moi!
Nos photographies ne transmettent pas l'émotion passée.
C'est le décor réel (ou semblable) qui contient l'état d'âme.
Oui, ce fut un choc.
J'aimerais être à nouveau jeune
et me remettre à moi-même la maison finie que j'ai.
J'aimerais retrouver ma naïveté d'alors et me récompenser.
Rhéal semble heureux de sa nouvelle fonction
(il est sur le bien-être social), et du fait qu'il peut occuper
la plus belle chambre, avec balcon et ce pour un prix réduit.
Sa chambre est pleine de plantes et semble active et heureuse.
Il attendait des visiteurs pour une chambre qui est à louer.
Mon dieu que c'est petit!
À peine plus grand que ma toilette! Et pour $340 par mois.
Je suis revenu chez moi avec le sentiment net de revenir dans un château.

11 avril 2011

L'agressivité.
Une tolérance se crée par l'habitude de se voir.
Depuis deux jours, *TiCloune* vit librement dans la maison.
Aussi bien la nuit que lorsque je sors.
J'ai perçu une entente entre *Mimine* et *TiCloune*
dans les clignements des yeux de *TiCloune*.
Et je suis rassuré aussi par les multiples refuges en hauteur
que *TiCloune* peut seul atteindre. Enfin!
Nous allons pouvoir reprendre des habitudes plus libres pour l'été.

12 avril 2011

J'ai vu *Mimine* lécher *TiCloune* sur la tête!
Je surveillais *Mimine* qui devait passer près de *TiCloune*,
et je me préparais à gronder pour éviter une agression,
et voilà que *Mimine* se met à lécher *TiCloune* sur la tête!
Et celui-là qui se laisse faire!
Enfin la paix.
Me bercer avec un chat d'un côté, et un chat de l'autre.
Nous sommes prêts pour aller ensemble sur le balcon.

13 avril 2011

Mais l'autarcie, comme l'ataraxie, sont impossibles.
C'était vision statique de l'existence.
La vie est un continuel transfert d'énergie.
Vouloir s'abstraire et comme flotter au-dessus de tout
n'était qu'une pensée naïve.
Nos religions et nos cultures auront été nos dernières élucubrations.

14 avril 2011

Je pense aux gens que j'ai connus et qui sont morts.
Si je cherche des traces d'eux,
(même leurs enfants ne parlent jamais d'eux), je n'en trouve pas.
La vie, comme la mer, s'est refermée sur eux.
C'est aussi une illusion que de penser pouvoir transmettre quelque chose.
Au mieux, la succession en fera *autre chose*.
Je pense à mon voisin l'avocat qui gardait sa maison en ville
pour permettre à son fils de venir y faire ses études.
Mais, après un an, le fils n'aime pas.
Il s'en va louer ailleurs avec l'argent d'ici…
On ne sauve pas les autres de devoir vivre leur vie.

15 avril 2011

Je retrouve le plaisir de ne plus devoir me soucier de mes chats.
Faire ce que je veux quand je veux.
Il m'est évident que je ne pourrais plus vivre avec quiconque.
Je suis trop bien seul à terminer lentement ma route.

16 avril 2011

Un vieux briqueteur à la retraite, et qui ne prend que quelques contrats à l'occasion, est en train de recimenter les briques du mur arrière du voisin.
Le mien est à refaire.
Je lui ai parlé.
Dans une semaine, il compte en avoir fini chez le voisin.
Il devrait commencer à refaire le mien.
Ainsi s'annonce le mois de mai.

18 avril 2011

Règlement de ma succession.
Donner ma maison pour la gaspiller en dépannages pour misérables me déplaît.
C'est continuer à vide le faux semblant de lutte chrétienne à la pauvreté.
Je reviens donc à ceci.
Je lèguerai tout à Mireille Baillargeon.
Sans le lui dire.
Elle connaît la maison et saura quoi faire à mon décès.
À sa mort, mes biens basculeront du côté de Camille et de Nicolas qui, en fait, m'ont connu plus que mes propres neveux.
Je suis leur oncle par concubinage.
Elle est universitaire en Histoire, et lui, graphiste.
Et ils auront déjà les droits d'auteurs sur les écrits de Pierre Baillargeon.
Bon.
Voici une formule.

19 avril 2011

Le plaisir de m'éveiller au matin, avec mes deux chats qui m'attendent bien ensemble, allongés sur le plancher.
Et qui me suivent tout au long de la journée, en se tapotant un peu, mais comme tous les chats.

20 avril 2011

Pour pouvoir monter le cul d'un autre, il est nécessaire
de déployer tous les filets de sécurité du langage amoureux.
La nécessité de ce trop grand rapprochement
dans une zone qui normalement déclencherait une violente agressivité, fait qu'il faut compenser par le cérémonial des bonnes manières de l'amour.
L'amour est ainsi *anormal*.
D'où son côté volatile et le retour violent de l'agressivité après rupture.

26 avril 2011

Comme une crise d'appendicite.
Un mal au bas des poumons.
Une tendance à manquer d'air.
Peut-être aie je trop fumé.
À tel point que j'ai dû m'allonger sur le divan du salon.
Ce qui est inaccoutumé.
Et voilà que *Mimine* me rejoint et se blottit sur mon ventre.
Nous sommes restés ainsi allongés plus de 30 minutes.
Et les yeux de *Mimine* qui ne cessaient
de me regarder fixement dans les yeux.
Il avait eu déjà un même énervement à m'entendre râler,
cherchant mon air, marchant rapidement de long en large.
Et *Mimine* me suivait alors lui aussi visiblement paniqué.
Qu'ai-je à demander mieux de la vie à l'instant de mourir.

1 mai 2011

Après-midi sur mon balcon avec Claude Ramsay.
Il est toujours pris avec son incontinence qui l'incommode à sortir.
Son fils part travailler trois mois en Tunisie.
Nous avons parlé de notre inquiétude de devoir mourir seul.
C'est à cause de l'odeur de charogne dans les corridors,
qu'on a ramassé des vieux qui sont morts dans son building.
Souper d'un snack au bar terrasse Le Saint-Sulpice, rue Saint-Denis.

2 mai 2011

Élections fédérales.
Déclaration du chef libéral Ignatieff :
Oui, j'ai fumé une fois du pot quand j'étais jeune.
Mais j'avais des choses plus sérieuses à faire.
Pour me relaxer, je prenais un verre de vin.
Notons ce que cet ancien professeur d'université a dit :

- du cannabis,
- du sérieux,
- de la détente,
- de l'alcool.

En tout, il a dit son manque de culture, de subtilité.
Il a répété, mot pour mot, ce qu'avait dit l'américain Clinton.
Ce sont de telles gens qu'on nous dit d'élire.
Ils ont l'air désinfectés.
Ils ne sont que des paravents de la ploutocratie qui les commanditent.
Mais ces élections dites représentatives
jouent aussi le rôle d'éloigner l'autorité de la vie quotidienne.
Nous laissons à d'autres
le soin de s'entre-tuer dans l'arène spécialisée à cette fin.
Le confort se veut apolitique.
De toute façon, en dehors de ce que veulent les 20,000 familles,
il n'y a rien qui se réalise.
C'est ainsi. Sauf en de très rares débordements de foules.

3 mai 2011

Un pigeon tout ensanglanté, vieux, battant piteusement de l'aile,
irrécupérable, et qu'un corbeau dévore vivant, par lambeaux.
Je l'ai achevé en lui écrasant la tête plusieurs fois sous mon talon.
Oui, je sais, la nature élimine ainsi les invalides.
Oui, je sais.
Mais j'ai beau savoir tout ce que l'on veut, je ne réussis pas à me résigner.
La souffrance de ce qui doit périr ne compte pas dans l'univers.
De retour à la maison, j'ai dû me masturber violemment
pour me restabiliser.

4 mai 2011

Je taille régulièrement les griffes de *Mimine*.
Autrement, il me grifferait le dos la nuit.
TiCloune a besoin de s'agripper lorsqu'il saute, et il saute haut.
Jusqu'à 5 pieds.
Pour le moment, il ne détruit rien.

12 mai 2011

Il se nomme Lucien.
Il a mon âge.
À lui seul, il installe quatre étages d'échafaudage, sans l'aide de personne.
Dès 7 heures du matin,
il s'y installe et y reste jusqu'à 3 heures de l'après-midi.
Il arrive propre,
et repart empoussiéré de ciment qu'il a grindé entre les briques.
Depuis le 2 mai, il est à l'œuvre.
C'est un mur difficile à réparer, parce qu'encombré : véranda,
escalier de sauvetage, vigne.
À travers ces difficultés, il travaille vite et bien,
et semble un homme heureux.
Il retravaille un peu chaque année, par goût peut-être de ne pas vieillir.

Car il touche déjà trois pensions.
Il demande $35 de l'heure.
Les briqueteurs ont tendance à vouloir négocier par forfait.
Ce qui me déplait. Il y a toujours là un perdant.

13 mai 2011

Ce travail de briques sur ma maison était ma dernière urgence.
Reste à faire :
les deux chambres (plâtres, plafonds de bois, sablage des planchers),
la véranda vitrée (peindre la toiture de tôle, rafistoler le tout).

14 mai 2011

Le goût d'être martyr.
Au temps des romains, l'endurance à la souffrance
était un signe de sainteté.
C'était à qui pouvait souffrir le plus.
Aujourd'hui, le goût de la souffrance est stupide… ou maso.
Deux mille ans de médecine nous ont guéris.

15 mai 2011

Le moi et le moi profond.
Le moi profond étant comme un gyroscope.
Le tout formant comme un iceberg.
Mais je ne crois pas que ce soit par rapport à quelque norme établie
que notre système se régularise.
Mais par balancement interne entre ce qu'il y a en nous
et ce qui s'y rajoute.
Le moi profond tenant compte positivement des perversions.
Ce que je n'aime pas chez Freud et Jung,
outre leurs interprétations presque ésotériques, est leur air empesé.
Réactionnaire. Ils n'ont pas compris, ou voulu comprendre,
que la perversion fait aussi partie du bonheur.

Que nous sommes de tous les crimes comme de toutes les saintetés.
Et que l'équilibre, finalement, est une affaire privée
qui ne se normalise pas.

16 mai 2011

La propriété est un prérequis à la décision de changer les choses.
J'agis sur ma maison parce qu'elle est à moi.
Mais la rue n'appartient à personne.
La propriété collective est une entité juridique
sans représentant sur le terrain.
Depuis 1991, un groupe de résidents de la rue Christophe-Colomb
se bat contre le trafic qui passe devant leurs maisons.
Le débit serait de 8,000 voitures par jour.
Après plusieurs années d'échecs, voici qu'un groupe d'élus
vient d'inverser le sens unique d'une partie de Christophe-Colomb.
(L'idée originale était d'inverser Mentana vers Saint-Grégoire).
La rue Parc La Fontaine étant la suite de Christophe-Colomb,
je profiterai donc d'une circulation diminuée devant ma maison.
Mais voilà que des résidents de la rue Chambord s'élèvent à leur tour.
Car le détournement défile maintenant devant chez eux.
Ce petit changement social montre néanmoins la difficulté
de changer politiquement les choses, et d'autant plus qu'à ce niveau,
tout se fait en retard et un peu de travers.

17 mai 2011

Inondation majeure.
Le pire désastre naturel depuis le verglas de 1998.
Depuis trois semaines, la rivière Richelieu déborde.
3,000 maisons sont inondées.
L'armée et la sécurité publique sont sur place.
Plusieurs endroits aux États-Unis et au Canada subissent le même sort.
Serait-ce le réchauffement du climat dont on nous parle tant.
On dit que les glaciers fondent…

18 mai 2011

Par défaut, le sens de ma vie n'est que de bien la vivre.
Apprendre de mes chats.
M'émerveiller comme *TiCloune*!
Sautiller de joie devant une autre journée à vivre!
Car même si je devais vivre 1000 ans,
que ferais-je de mieux que de m'émerveiller!

27 mai 2011

Le québécois ne pense pas.
Il est catholique.
Mais il y a eu, historiquement, progression.
Jadis, plusieurs annonçaient la fin du monde, et les foules les suivaient.
Aujourd'hui, on écoute la prédiction à la télévision,
en se regardant en rigolant.
Nous ne croyons plus aux apocalypses.

31 mai 2011

69 ans.
Mireille Baillargeon est venue dîner avec moi.
Elle apportait des sushis.
Je lui ai avoué qu'elle avait été la femme la plus vivable dans ma vie.

- Oui, nous avons eu beaucoup de bons moments ensemble.
- Oui, nous avons eu cette chance.

1 juin 2011

J'entre dans l'évidence de la vieillesse : ma 70 ième année.
De plus en plus, je regarde ma maison avec le sentiment du départ prochain.
Comment éviter la tristesse,
l'inévitable tristesse de devoir quitter tout ce qu'a été ma vie.

Ces modestes choses si difficilement acquises, ne sont rien pour d'autres.
Elles ont été ma vie heureuse.
Je regarde autour de moi, et c'est comme si tout commençait à s'éloigner.
C'est avec moi que je vais mourir.
Aucune autre conscience que la mienne ne sera avec moi
à l'instant de ma mort.
À quoi bon tendre d'inutiles perches vers autrui.

2 juin 2011

Jean Savignac de l'ITHQ prend sa retraite.
Il y a 30 ans, en 1977, je fus son premier patron.
Il s'est arrêté, dans le Carré Saint-Louis, pour me le rappeler.
Il s'en souvient lui aussi.
Nous étions de simples appariteurs.
Je n'ai rien écrit de tout cela sinon le Chapeau du Chef.
Je ne parlais que de mes amours et de mes obsessions.
Un journal intime est plein de trous.

3 juin 2011

J'aime écouter, certains soirs d'été, seul avec mes chats, la vie des autres.
Les locataires qui reçoivent, dans la cour ou sur la terrasse.
Des voix jeunes qui rigolent et semblent bien dans ma conciergerie.

4 juin 2011

Et voilà que la maison est *intubée* pour l'été!
La ville nous met sur un réseau parallèle d'alimentation d'eau en plastic,
le temps de changer la vieille tuyauterie enfouie sous les rues.
Excavation, et tout, et tout, l'été s'annonce bruyant.
Et les voisins qui s'attardent et commencent à se parler…

7 juin 2011

Je souffre de devoir rester enfermé toute la journée.
Depuis 3 jours, j'attends que Bell vienne réparer sa ligne téléphonique brisée par les grands vents de la semaine dernière.
Mon plombier me donne rendez-vous et arrive à l'heure près.
Les monopoles se foutent un peu de nous.
Je suis devenu intolérant pour tout ce qui brime ma vie privée.
Laisser ainsi ma porte comme ouverte
m'enlève tout mon bonheur d'être seul.
Si j'attends quelqu'un, je ne peux rien faire de sérieux.
Mireille Baillargeon, qui devait venir à Montréal rencontrer
ses copropriétaires, s'inquiéta de ce que ma ligne ne réponde plus.
En passant, elle vint sonner à ma porte, inquiète.
Après 4 ans de séparation, son inquiétude m'a particulièrement touché.

9 juin 2011

Ah! quel mois de juin! que de petits troubles mais qui n'en finissent pas!
Voilà que le jeune fils du voisin marocain, démolissant la terrasse
sur son toit, se met à vidanger le tout devant chez moi!

- Remets ça devant chez toi ou j'appelle la police!
- Soyez poli, soyez poli!

Mais il le fit aussitôt.
(J'avais vu le regard de biais qu'il jetait sur mon balcon en commençant à vidanger devant chez moi…).
Fourbe d'arabe! et en tout profondément méprisant des autres!
(*Pour se venger, il est venu de nuit faire du massacre dans ma vigne sur mon toit…*)

10 juin 2011

Rencontrer l'avocate Isabelle Geoffroy qui promenait son chien
dans le Parc La Fontaine.
Le jugement est enfin rendu, et j'ai gagné,

Le voisin a 30 jours pour demander appel, ou payer.
L'avocate doit enregistrer le jugement contre sa propriété.
S'il ne paie pas, il y aura saisi.
Enfin!
Avec ce $32,000 (auquel se rajoute mon $4,000 de dépôt),
c'est de $36,000 que j'abaisserai ma dette actuelle de $42,000.
Ne restera que $6,000 à payer, ce que je ferai d'ici la fin de l'année.
J'entre dans mes 70 ans avec un logement gratuit
et $400 d'argent disponible par semaine.
Je n'ai jamais été aussi à l'aise de ma vie.
Le plaisir enfin de ne pas toujours devoir compter mes sous!

16 juin 2011

Encore deux heures de conversation dans le Parc La Fontaine!
Lise Renaud.
Après huit mois, elle semblait contente de me revoir.
Elle dit m'avoir découvert à la Bibliothèque Nationale (où elle aurait lu,
en plus, mes livres), et où a lieu une exposition sur l'Underground,
donc aussi sur Sexus et Allez Chier.
- Tu es connu!
Elle m'a semblé plus sérieuse, moins capotée.
Elle dit ne pas être croyante, et commence à remettre Freud en question.
Elle m'a dit être rester impressionnée par les visions de Hubble
sur l'univers.
Je lui avais conseillé de mettre en ordre son journal.
Elle m'a dit l'avoir fait pour une partie,
et l'avoir même tapé sur ordinateur (sans les collages).
En m'abordant et en me quittant, elle m'embrassa.
Bon.

Oui, Sexus fut mon point d'impact.
Le mouvement Underground prend finalement place
dans la culture officielle du Québec.

SEXUS (1967-1968)
et ALLEZ CHIEZ (1969)
La libération sexuelle est au cœur du projet de Sexus qui n'hésite pas à publier des articles sur des sujets encore tabous, par exemple l'avortement ou le divorce.
Le format et le graphisme de la revue s'inspirent de Plexus, «la revue qui décomplexe», publiée en France.
Quand la revue est saisie par l'escouade de la moralité de Montréal, Yvan Mornard, son éditeur et directeur, lance Allez Chier, sorte de pied de nez à ceux qui demandaient que Sexus jugée obscène, soit interdite.
Le premier numéro de cette revue «politique et culturelle destinée à (son) temps» offre un extrait du journal de prison d'un jeune felquiste et consacre quelques pages à trois événements artistiques de Serge Lemoyne.

18 juin 2011

Cette reconnaissance de la Bibliothèque Nationale me flatte.
Oui, qui a fait mieux!
J'ai atteint l'éternité.
Ma folie de jeunesse est satisfaite.
Je peux maintenant sombrer.
J'appartiens dorénavant à une collection, l'Underground.
Au Québec, dans les années 60, il y avait eu les joualisants (Parti Pris) et les formalisants (Quoi/La Barre du Jour).
Puis dans les années 70, il y eut l'Underground, véritable révolution culturelle américaine, redéfinissant tout sur son passage.
Mais Sexus est née de Sexologie.
Et Sexologie, c'était aussi Lise Bissonnette.
À l'ouverture de la Grande Bibliothèque, je me souviens de l'avoir aperçue de loin, qui montait seule les escaliers en ne cessant de se retourner, joyeuse, épanouie, ne cessant de regarder la foule qui circulait sans la voir dans sa bibliothèque enfin ouverte.
La femme d'action était heureuse.
Tel fut notre destin.
Et je me souviens d'avoir été content pour elle.

21 juin 2011

3696 Parc La Fontaine.
Un vieux vivait là.
Il accumulait toutes sortes de choses devant chez lui, pots à fleurs, et quoi, et quoi.
Il est sans doute décédé.
La succession vide la maison.
Les conteneurs se suivent à la porte.
On vide tout.
Des meubles (sans doute cassés) jusqu'au plâtre des murs.
On ouvre les portes.
On évacue l'odeur du vieux.

22 juin 2011

Marche.
Un enfant qualifie les passants.
Lorsque je passe :
- un vieux.
Un punk m'apercevant soudain :
- Ah y fait peur!

23 juin 2011

Mais la route est encore bonne.
Le plaisir de la régularité.
Le plaisir de voir que la ville fonctionne et se refait.
Le plaisir de voir que les déchets ne s'accumulent pas.
La régularité de notre bien-être quotidien.

1 juillet 2011

Mais la ville est mal gérée.
Comme la plupart des résidences privées.

Le problème est partout l'abondance.
On rénove, mais à grands coups de gaspillage.
En cela, la philosophie hippie était foncièrement économique.
Faire beaucoup avec très peu.
Les médias des riches n'ont pas donné suite…

2 juillet 2011

Samedi, 17 heures.
Addellatif Saadallah fait le pied de grue dans le parc devant sa maison.
Il attend que sa locataire (dont il vient d'obtenir le droit d'expulsion pour non-paiement de loyer depuis huit mois!…) sorte avec ses meubles pour la harceler.
Car le jugement ne l'oblige pas à payer
(ce qui relève d'une autre cour, les petites créances), mais à quitter.
Addellatif rage et veut avoir, lui, de l'argent.
Et sa femme crie au téléphone :
- Qu'elle crève, la chienne!
m'a dit un autre locataire, François Demeule, qui n'en peut plus de les entendre gueuler.
Ils sont en guerre avec tout le monde, locataires comme voisins.
La police est toujours rendue chez eux.
Pourquoi chercher des spectacles ailleurs alors que mes voisins sont une grande comédie humaine en temps réel!
19 heures.
Et voilà que son fils aîné est venu le rejoindre.
Ils attendent la locataire tous les deux assis dans l'escalier.
Ils ne savent pas que la locataire est déjà dans l'appartement
(je l'ai vu rentrer). Je gage qu'elle ne bougera pas de la nuit.
Oh! Que bella commedia!
Oui, j'aime les voir souffrir. Quel beau défoulement!
En ordonnant une expulsion, c'était sous-entendu avec meubles et effets personnels, ce qui va de soi, les biens de base étant insaisissables.
Mais les arabes veulent tout régler tout de suite à leur manière.
Ils s'entêtent à vouloir retenir ses biens en otage du loyer non payé.

4 juillet 2011

Une belle soirée chaude d'été sur mon balcon.
Et voilà que Addellatif se dirige tout nerveux vers le parc, téléphone à la main.
Peu après la locataire se pointe seule (oh! qu'elle est dangereusement vivante!) attendant sans doute, et ses déménageurs, et la police.
Puis elle disparaît de ma vue.
Addellatif, sans la voir, l'air las, revient et rentre chez lui.
Le fils aîné arrive en voiture, le téléphone à l'oreille.
Il rentre chez son père.
Ça hurle.
Ils ressortent avec des dossiers sous le bras.
Ils rentrent chez la locataire.
Le fils sort.
Il photographie la serrure.
Il rentre.
Ils sortent à nouveau et rentrent chez eux.
Une heure plus tard, le fils sort et attend.
Le père sort à son tour.
Ils se dirigent à pied vers le poste de police, tout près.
La nuit tombe lentement.
Le père et le fils reviennent.
Puis rentrent chacun chez eux.
Mais le père, assuré que le fils est parti, retourne encore fouiner seul chez la locataire.
Je vais me coucher.
Elle ne reviendra peut-être pas cette nuit.

5 juillet 2011

Hier, nous avons perdu *Mimine* durant trois heures.
Je l'avais enfermé par mégarde dans l'armoire à linge.
Toutes les activités extérieures des voisins me distrayaient.
Je trouvais étrange la persistance de *TiCloune* à rôder près de moi,

alors qu'il dort d'ordinaire à cette heure.
Comme les chats ont un langage qui demande d'être attentif!
Mais quelle belle retrouvaille ce fut!
Et *Mimine* et *TiCloune* qui n'en finissaient plus de se lécher!

6 juillet 2011

TiCloune est beau.
Il a la beauté de la jeunesse.
Mimine est tout fripé, gros et lent.

Mimine imite *TiCloune*.
Il dort les quatre pattes en l'air.
Avant, il ne faisait jamais ça.
Et les sautilleries de *TiCloune* l'incitent à bouger.

TiCloune perd lentement ses habitudes de chat sauvage.
Mordre et griffer les rouleaux de papier cul,
sauter des hauteurs presque impossibles.

Mais pour *TiCloune*, *Mimine* reste le chef.
Si je caresse *TiCloune* et qu'on entend soudain craquer l'escalier, aussitôt
TiCloune tend l'oreille et le regard inquiet vers *Mimine* qui s'en vient.
Mimine me regarde.
TiCloune regarde *Mimine*.

7 juillet 2011

Le voisin marocain a demandé de porter sa cause en appel,
non sur un point de droit, mais sur tous les points du jugement,
y compris sur la pertinence du juge lui-même.
La demande sera entendue le 10 août, dans un mois.
Ces mafiosi du Tiers-Monde sont une plaie.
Ce malfaisant marocain (reçu comme investisseur immigrant) faisait partie
du groupe de marocains qui volait l'assurance maladie du Québec

en y faisant traiter à nos frais des étrangers marocains
qu'il recevait chez lui.
Je les voyais arriver en béquilles, etc.
Jamais les mêmes.
Je ne sais ce qu'est devenue l'affaire.
(La cause est remise le 16 septembre, pour cause de multiples vacances.
Mais j'ai fait enregistrer une hypothèque jugement sur sa maison.
Ce qui équivaut à une présaisie).

8 juillet 2011

Les travaux d'excavation touchent à leur fin.
Et chaque propriétaire y va de son balai pour reprendre, par sa propreté, son trottoir.
Je regarde un conducteur de remorque
qui vient d'embarquer une pelle mécanique.
Son jeune garçon l'accompagne, en lui tenant la main.
Je l'envie.
Quelle belle vie aurait été la mienne
si j'avais eu l'oncle Marco comme père!
En 1948, il avait commencé à m'apprendre à nager, à conduire
son automobile, et je serais devenu mécanicien dans son garage.
Il m'aurait appris à grandir avec lui.
J'ai dû grandir seul contre tous,
avec un père disciplinaire qui m'obligeait à me taire à table.
Tristesse.
Il y a comme une vitre de 70 ans d'épaisseur entre ma naissance
et aujourd'hui.
L'infranchissable vécu.

15 juillet 2011

C'est parce que je suis continuellement en train de gigoter
que la masturbation me cloue, pour ainsi dire, sur place.
Comme un point d'arrêt après un excès de gigotage.

Mais j'aimerais me débarrasser de mes fantasmes féminins.
Mais quoi mettre à la place, après tant d'années de dressage.
Me reprendre.
Mais par où.
Le plaisir est bon.
Mais le danger est de finir par penser qu'il vienne d'autrui.
Ce qui n'est pas le cas.

16 juillet 2011

NOTRE CALENDRIER .

L'ère des tables de lois, de Dieu.
La certitude.

L'ère de l'imprimerie, du livre, de la culture.
La dialectique.

L'ère des médias, des tablettes numériques.
La prolifération des données, des études de cas.
La représentation en direct.
L'éphémérité.

18 juillet 2011

J'ai continuellement devant mes yeux, au salon, un vieux globe terrestre.
Je le regarde comme si j'étais dans l'espace.
Je n'y vois que des mers et des continents.
Notre avenir cosmique ne retiendra rien de nos histoires.
Toute ambition historique reste une prétention entre humains.
Il n'y a donc d'avenir pour moi que moi.
À 70 ans, qu'ai-je donc à faire maintenant de moi.
Je me suis fait ici une place pour être heureux avec moi.
J'en suis arrivé à une cohérence.
Ce n'est pas un système, mais une mise en place concrète.

On ne peut dicter pour tous que de l'intolérance.
Mais à 70 ans, qu'ai-je donc à faire maintenant de moi.
Plusieurs vieux voyagent.
J'ai l'obligation de rester dans ma conciergerie.
Bien sûr, je pourrais vendre.
Mais voyager m'ajouterait quoi.
Le bonheur pour moi est ce que je suis devenu ici.
Plusieurs vieux espèrent encore tomber en amour.
J'ai atteint une réaliste désillusion d'autrui.
L'autre n'est toujours qu'une éphémère transaction.
Et je ne me vois plus, maigri, à la peau ridée,
faire des acrobaties nu sur une femme nue.
Le ridicule tue.
Mais à 70 ans qu'ai-je donc à faire maintenant de moi.
Plusieurs vieux veulent encore accroître leurs affaires.
Ce que je possède me donne suffisamment d'ennuis.
Certains vieux se donnent à l'aide à la pauvreté.
Je ne peux plus supporter la bêtise des misérables.
Ils sont généralement plus crétins que les bourgeois.
Mais qu'ai-je donc à faire maintenant de moi.
Pourquoi encore ce sentiment de manque.
Comme jadis d'un Dieu.
Ou d'un amour.
Mais maintenant que j'ai goûté un peu de tout,
qu'est-ce donc encore qui me manque.
Comme le goût de rebondir.
Comme si je cherchais une nécessité, un devoir à mon existence.
La difficulté d'admettre que je ne vaux pas plus qu'une mouche qu'on tue.
Sans aucune conséquence.
Ou n'est-ce tout simplement que je n'ai plus la capacité de me distraire.
Comme fatigué de l'engouement qui me fait ainsi philosopher à vide.
Reste que j'ai à entretenir ma maison
et les biens nécessaires à mon bonheur.
Et à celui de mes chats.
Dans les dernières rêveries que le cannabis me permet encore.

J'ai mené jusqu'ici deux vies consécutives.
La première, de ma naissance à l'édition de Allez Chier.
La seconde, de mon cours de cuisinier à l'acquisition de ma conciergerie.
À 70 ans, j'ai le plaisir de pouvoir tirer le bilan.
Il correspond à ce qui m'a toujours empêché de faire autre chose.
Tout au long, mes routes ont paru extravagantes.
Pour moi, elles étaient la seule route à suivre.
C'était folie que de me lancer dans l'édition.
C'était folie que d'acheter une telle maison pour moi.
Mais ces folies d'alors étaient pour moi la seule issue possible
pour me sortir de l'illogisme.

19 juillet 2011

Adellatif et se deux fils ont finalement
jeté toutes les choses de leur locataire (rien de luxueux) aux vidanges!

20 juillet 2011

Et pour en rajouter à tous les emmerdements de cet été, voilà qu'un
des trois *timer*s a fait défaut dans la cave à cannabis après 10 ans d'usage.
J'ai pris trois semaines à m'apercevoir que la culture de cannabis
était toujours en mode végétatif, une des trois lampes étant restée allumer
24 heures alors qu'elle aurait dû être éteinte.
J'ai dû compresser mon calendrier, avec le résultat que la récolte
ne fut que de 1200 grammes frais.
Le plaisir de *triper* à nouveau sur mon balcon.
Le cannabis permet de voir des choses belles
que d'ordinaire l'on ne voit pas.
Le cannabis accentue le caractère 3D de la réalité.
Quel plaisir de retrouver ces autres dimensions,
après un mois de régime aux feuilles sans fleurs!
Je regarde mes chats.
Toute ma vie j'ai voulu prendre.
Je commence maintenant à aimer laisser vivre.

21 juillet 2011

J'ai vu la locataire du marocain :
La première fois, seule avec trois blacks, mais plutôt bien éduqués.
Une autre fois seule avec un black, Addellatif les fuyant vers le parc,
ne voulant aucune entente avec elle.
Et aujourd'hui seule avec un homme dans la quarantaine, auto rouge,
ramassant deux chaises à elle dans les vidanges.

18 heures.
Elle arrive avec deux policiers en auto-patrouille,
leur montre où étaient les chaises.
Ils parlent.
Je n'entends pas.
Un policier monte sonner chez Addellatif.
L'autre suit.
La locataire attend dehors, assise dans mon escalier.
L'auto-patrouille dont le moteur roulait encore s'éteint de lui-même.
Mon voisin de balcon, François Demeule, sort sur son balcon
en se trémoussant, imitant Addellatif menotté…
(Demeule et moi avons une chose en commun : nous détestons Addellatif,
lui en tant que locataire, moi en tant que voisin).
Les policiers entrent avec Addellatif dans le logement de la locataire,
cherchant les meubles.
Addellatif hurle de sa voix braillarde :
- je ne suis pas un voleur!
Un policier sort :
- c'est quoi le numéro de Robert?
La locataire se rapproche.
L'autre policier sort avec Addellatif.
- c'est un vol grave!
crie la locataire.
- Madame, Madame, allez de l'autre côté de la rue!
lui crie le policier.

- la maison était dans un état lamentable,
continue Addellatif.
Un policier élève la voix :
- je suis tanné! Si vous parlez, je vous mets dehors tout de suite.
Les policiers entrent avec eux dans le logement de la locataire.
Elle veut voir ses meubles.
Un policier sort.
L'autre aussi.
Addellatif suit, parle sur le balcon avec eux.
Un policier lui dit :
- il y a des choses qui manquent et vous êtes le seul à avoir eu accès à ce logement.
- ils sont à la cave.
Le policier Robert arrive.
- ce ne sera pas long, mon superviseur s'en vient, et on veut voir la cave.
- Non, lui réplique Addellatif.
Le superviseur arrive :
- Je vous demande de nous montrer la cave, sinon je vous embarque pour vol. Vous êtes en train de commettre un acte criminel en l'empêchant de récupérer ses choses. Si vous refusez de collaborer, vous serez en état d'arrestation.

Finalement, Addellatif part avec eux à la cave.
Il pleut.
Trois autos patrouillent devant la maison.
Six policiers.
Jusqu'à minuit, le temps que la locataire embarque ce qui reste de ses meubles.
Puis Addellaif revient seul et rentre chez lui.
Il peut poursuivre sa locataire pour $15,000 au civil.
La locataire peut l'accuser de vol de ses biens au criminel, avec risque pour lui d'un casier judiciaire.
La morale de la violence.
Oui, il y a plus malin que moi.

22 juillet 2011

Un peu avant l'heure des vidanges, vers 19 heures,
le jeune fils d'Addellatif est allé casser le mobilier qui restait encore dans l'appartement pour ensuite jeter le tout aux vidanges,
comme après un excès de rage.
Le père est ensuite sorti prendre une marche.
Une famille de crétins, pédants et malfaisants.

23 juillet 2011

Notre justice n'est carrément pas assez expéditive.
Sept ans pour une simple cause de mur mitoyen relève de l'inefficacité, sans parler du droit d'appel.
Il faut des procédures courtes, et des balises de paiement.
Les malfaisants jouent sur le laxisme de la tolérance chrétienne.

25 juillet 2011

Rencontrer sur la rue (Sherbrooke/Berri) Guy Dufort, avocat à la retraite, marié, enfants, ancien du Séminaire de Saint-Jean, puis du Sainte-Marie me dit-il.
- On ne t'a pas vu au conventum!
Je lui expliquai mon refus.
Il est plus tolérant.
Comme ce Guy Pratt (prêtre en autorité au séminaire) qui est finalement sorti de la prêtrise à 62 ans… pour se marier.
Ne semble pas avoir pris sérieusement le problème religieux.
Il est vrai que son père ne s'affichait que déiste, et le protégeait.
Il se dit aujourd'hui tolérant pour toutes les religions.
N'a jamais fumé de marijuana… qu'il craint.
Travaille à la Fondation De Sève ($75 millions), genre de holding d'autres fondations caritatives (Maison du Père, etc.).
L'idée de ces institutions est d'aider le pauvre en le réinsérant.

Il avoue cependant que les grosses organisations dépensent la grande part des dons en salaires, tandis que les nouvelles sont moins lourdes et servent davantage les pauvres.
Mais il ne lui vient pas à l'idée que c'est la forme de la société elle-même qui engendre les formes d'exclusion et que ce sont les structures salariales et bien-pensantes de cette société qu'il faut changer.
Les salaires de tous ces diplômés sont une véritable plaie sociale.
Chacun des diplômés veut être derrière un bureau plutôt que d'être derrière les chaudrons.
M'a suggéré de créer une fondation pour une chaire universitaire (1 million donnant $50,000 en salaire) sur l'athéisme.
Mais il me semble que c'est encore là tourner en rond.
J'ai aussi rencontré récemment Marcel Martin, médecin, sur la rue du Parc LaFontaine.
Ce sont eux qui me reconnaissent et m'interpellent.
Sexus les avait rejoints.
Dufort se souvient de moi au collège comme d'un gars qui courrait vite…

26 juillet 2011

Il y a 20 ans, on ne voyait pas de jeunes enfants sur le Plateau Mont-Royal.
Aujourd'hui, il y en a partout.
Partout, des jeunes femmes poussant poussettes.
Et ça braille!
C'est que maintenant le gouvernement les subventionne!
Aujourd'hui, pour être *hot*, il faut avoir un *p'tit bébé*!
Oui le Québec est un peuple d'épais.
Avec des foules de 100,000 personnes hurlant et levant les bras en chœur dans un spectacle rock, des foules et des foules à Juste pour rire!

28 juillet 2011

La concubine de mon locataire boulanger s'est fait presque prendre…
Elle touche, depuis 1997, du bien-être social illégalement

(il m'avait dit qu'elle travaillait) déclarant vivre avec sa famille
plutôt qu'avec lui.
Ils ont dû comparaître.
Ils ont menti disant ne vivre que certains jours ensemble.
Mais du coup elle est déménagée chez sa mère.
Ce qui fait mon affaire.
Elle est paresseuse et malpropre.
Quant à lui, il est désemparé.
(Mais après deux semaines, elle est revenue… plus hypocrite qu'avant.
Ce sont de pauvres gens).

29 juillet 2011

J'ai acheté *Éloge de la masturbation* de Philippe Brenet, 1997,
chez le libraire Guérin.
Le livre de seconde main était dans la vitrine, et il m'a fallu le demander
aux trois commis (un gars, deux filles) qui ont tous discrètement rigolé.
L'évolution du Québec est là, lentement.

Mais qu'est la masturbation dans notre société?
J'ai parfois l'impression de saisir, de presque prendre quelque chose
qui me glisse entre les mains.
Je bande comme si j'imputais au sexe quelque chose
qui me vient d'ailleurs.
Mais je ne réussis pas à saisir d'où.
À chaque fois cela m'échappe.
Oui, les mille contrariétés de la journée, je les compense le soir
dans une masturbation où je suis le seul maître de la soumission d'autrui.
L'image idéalisée de la femme devient alors mon souffre-douleur.
Mais tout cela n'est pas clair.

Cette femme idéalisée, dans le quotidien, je ne la vois pas.
Jadis, je croyais l'apercevoir, j'espérais encore la rejoindre.
Mais l'évidence est qu'elle n'existe pas.
Alors pourquoi me fait-elle encore bander.

J'en déduis que je bande sur des rencontres, des gestes impossibles.
Je bande sur ma capacité virtuelle à dépasser mon impuissance.
La réalité, toujours pleine de conflits, me fait débander.
Je n'aime pas demander la permission.
Au mieux, je bande sur une désobéissance.
Jouir en détruisant l'autre. Comme une honte après le péché.
Comme un reste de délinquance nécessaire.
Comme le joueur compulsif rêve qu'il gagne à la loterie.
Mais lorsque j'aperçois que la masturbation me sauve de la réalité,
je n'y vois encore que du bien.

1 août 2011

Je n'ai plus rien à faire.
Sauf à m'occuper de la transmission de ma maison et de mes écrits.
Je m'amuse sur Internet.
J'ai recommencé l'inventaire des éditeurs numériques francophones.
Je m'arrête, trois fois par semaine, à la Grande Bibliothèque,
par petits coups de deux heures, temps normalement alloué à l'utilisateur.
Je télécharge. Je ramasse.
Je fais l'inventaire du livre numérique français.

4 août 2011

Je viens de ramasser le cadavre d'un jeune chat écrasé.
Je le voyais depuis quelques mois. Il ne semblait pas abandonné.
L'an dernier, fin août, je commençais à nourrir *TiCloune*.
La prolifération de la vie devrait me rendre moins sensible.
Chacun prolonge sa vie du mieux qu'il peut,
et c'est par le nombre que la vie persiste.
Je devrais d'abord me soucier
des millions d'humains qui meurent de faim.
Mais la chose m'est impossible.
Ils sont trop loin, et les dons se gaspillent en chemin.
Je dois donc travailler sur ce que je peux faire.

8 août 2011

Le voisin qui m'appelait « jeune homme» a pris un sérieux coup de vieux.
On dirait qu'on vieillit par coups brusques.
Il marche avec une canne, et réussit à peine à suivre sa femme qui,
visiblement, ralentit pour l'attendre.
Ils ont plus de 85 ans.

10 août 2011

Me berçant seul sur mon balcon.
Devant une chaise désormais vide.
Si ce n'est lorsque *Mimine* s'y installe.
Désormais seul jusqu'à la fin.
Heureux d'être bien.
Seul sur mon balcon dans la verdure.
Écoutant les derniers concerts du parc.
Dans l'immensité du chaos qui nous emporte.

16 août 2011

Début juin, j'avais rencontré Claude Ramsay et un copain à lui
au restaurant *nouvelle cuisine* du Parc Lafontaine.
Cette sortie à trois vieux m'avait plutôt ennuyé.
Ils n'ont pourtant que cinq ans de plus que moi,
mais l'impression m'est restée de beaucoup plus.
Avec toutes mes activités (conciergerie, livres électroniques)
j'ai l'impression d'être resté plus jeune, et surtout plein de vitalité.
C'est la santé maintenant qui, en fait, nous sépare.
La situation de Claude Ramsay (qui vient de me téléphoner) se détériore.
Je le croyais parti en Argentine avec son copain,
mais ce n'est qu'un projet.
Actuellement, en plus de ses incontinences,
il saigne plusieurs fois par jour.
Il se sent épuisé et n'a le goût de rien.

Il y a plusieurs années, un de ses amis médecins, diagnostiqué lui aussi comme cancer à la prostate, avait refusé tout traitement.
Il vit encore aujourd'hui, et se porte bien.
Ramsay a obéi aux médecins.
Son cancer ne lui causait aucun problème.
Mais depuis qu'il a subi une chimiothérapie,
qu'ils l'ont trop brûlé comme ils disent, c'est la catastrophe.
J'ai bien peur que tout cela n'annonce rien de bon.
C'est comme une mort annoncée.
Heureusement, son fils est de retour de Tunisie, et peut s'occuper de lui.
Oui, la vie n'a rien d'envoûtant.
C'est la santé qui est, en elle-même, la seule motivation de vivre.
Comme un jeune chat sautille pour sautiller, dans le soleil du matin.

20 août 2011

Je me suis fixé l'objectif de télécharger 100 livres numériques
par semaine, soient quelque 35 livres par visite à la Grande Bibliothèque.
Je ne peux tout lire, mais cela me permet de voir
comment les autres éditeurs numériques travaillent.
À date, j'ai trouvé trois éditeurs québécois.
1.
ANEL.
Je me suis présenté sans rendez-vous
au bureau de l'Association Nationale des Éditeurs de Livres.
La responsable du numérique m'a reçu.
L'ANEL a pour objectif d'offrir à ses membres un service de mise en ligne
de leurs livres numérisés (qu'il faut acheter), sous la supervision
d'une firme informatique De Marque.
Elle fut accueillante.
Mais je lui ai fait voir sur son site Internet le site de la Bibliothèque
Électronique du Québec, qu'elle ignorait…
2.
La Bibliothèque Électronique du Québec de Jean-Yves Dupuis.
Énormément de travail.

Plus de 1000 titres.
Les grands auteurs du Québec avant 1900.
La mise en page est propre, et le texte semble avoir été vérifié
sur la version définitive.
Mais pourquoi ne pas avoir scanné directement la version définitive,
ce qui aurait rajouté en couleur et en crédibilité.
Le scannage de la version papier définitive me semble la formule
la plus sérieuse, tant pour la crédibilité du texte
que pour la présentation d'époque.
3.
L'Université du Québec à Chicoutimi,
sous la direction de Jean-Marie Tremblay.
Des milliers de livres.
Mais qui comportent beaucoup de coquilles.
Il est évident que les textes ne sont même pas relus.
Mais le site est intéressant par le choix des titres.
Beaucoup de sociologie.
La présentation en 8½ x 11 n'a d'excuse que d'avoir été choisie
dès l'an 2000, donc bien avant le iPad.

Et je ne parlerai pas des quelque 5000 titres
qu'on m'offre gratuitement ailleurs sur le Web.

Mais tous ces livres numérisés offerts gratuitement
ne le sont qu'au moment où ils ne signifient plus rien.
Ils sont intellectuellement morts.
Ils ont été jadis la culture qui nous a permis de nous libérer du culte.
Mais aujourd'hui, ils sont eux-mêmes emportés
dans l'immense spirale de l'après-culture.
Ils sont des distractions.
Comme une ballerine à tutu peut encore aujourd'hui signifier l'art.

24 août 2011

Je vis heureux seul avec mes chats.
Accepter de vivre avec quelqu'un, serait aussi accepter
de recevoir une douzaine de personnes.
Sans compter l'écho quotidien des choses dites à la télévision.
Mes chats sont prisonniers. Il n'y a qu'eux. Et sans échos des médias.
Nous formons ainsi une petite meute à trois.
Nous avons nos heures.
Nous répétons, jour après jour, les mêmes habitudes.
Si bien que si je retarde, parfois mes chats se sont déplacés et m'attendent.

27 août 2011

Je ne dirai jamais assez le bonheur que je ressens
à bien fonctionner encore.
Pouvoir marcher longtemps, pouvoir retenir mes selles et mon urine,
pouvoir saisir de mes mains sans trembler,
oh combien de merveilles encore dont je ne parle jamais!
Et qui sont la base de ma joie.
Oui, j'aime faire bouger mon corps, tendre mes muscles,
goûter à la danse des sens.
Les dernières voluptés de la vieillesse.
Et me reviennent mille odeurs passées à même celles qui me viennent!

29 août 2011

L'écologie est en train de devenir une renaissance théologique.
Comme hier nous nous sentions coupables devant Dieu,
nous nous accusons mutuellement aujourd'hui
d'accélérer le réchauffement de la planète.
Et l'on dit que les gens de science s'entendent là-dessus.
Ce dont je doute.
Nous aimons prétendre que nous sommes responsables
de ce qui nous arrive.

Comme si l'avenir du cosmos dépendait de nous!
Je crains davantage la bombe démographique.
Et les sectes marchandes qui contrôlent les médias.

1 septembre 2011

Tu ne changes le monde que pour toi.
Oui, jeune, *j'ai changé le monde*!
Il était impossible en 1960, au Québec, de vivre la vie que je vis.
Athée, rentier, célibataire, me masturbant devant mes DVD pornos,
fumant mon cannabis.
Ne disant pas tout, bien sûr.
Mais pratiquant tout à l'aise.
D'autres vivent autrement.
Il est donc normal que je ne veuille rien savoir de leurs manies
non plus qu'ils ne s'intéressent aux miennes.
Nous sommes passés de l'intolérance à la diversité anonyme.
Oui, je fus le premier au Québec à porter le fanion (Sexus)
de la liberté sexuelle au cœur de l'élite chrétienne d'alors.
Qui me mit à mal comme il se doit, signe que le changement était amorcé.
J'étais l'un des porte-étendards des jeunes d'alors.
J'ai marqué un coup.
La liberté sexuelle a commencé officiellement au Québec
à partir de Sexus.
Ce qu'il faut aussi retenir, c'est que Sexus et Allez Chier
ne furent que des événements.
Comme Serge Lemoyne faisait des peintures événements, du périssable.
L'événement ne visait pas l'œuvre éternelle, ne disait pas
comme une bible, mais montrait tout simplement des chemins.
C'était à chacun de venir y poursuivre sa route.
Ce qu'il faut retenir aussi c'est que nous étions jeunes.
L'avenir passait par nous.
L'histoire nous interpelait.
Nous ne pouvons plus aujourd'hui que fignoler le fait accompli.
Ou radoter.

2 septembre 2011

Mais quelle année, oui quelle année que cette année!
Une contrariété n'attend pas l'autre.
Cette fois c'est le système national de télévision
qui passe de l'analogique au numérique.
Il m'a fallu acheter un décodeur
pour pouvoir continuer d'utiliser ma vieille télévision.
Et ce fut peut-être une bêtise.
Je n'arrive plus à y faire fonctionner mon lecteur DVD.
J'aurais dû tout bazarder et me rééquiper à neuf.
J'avais fait la même erreur en voulant sauvegarder mon vieil ordinateur.
Je l'ai fait réparer pour rien, le nouveau étant plus rapide.
Donc, pour l'instant, adieu films pornos!
Adieu débilité!
Quelle belle occasion ce serait de me refaire d'autres habitudes.

3 septembre 2011

J'ai redécouvert la Bibliothèque Nationale de France numérique (Gallica).
Je l'avais trop sévèrement jugée le 13 novembre 2010.
Des milliers de livres!
J'accumule, j'accumule.
Quelle belle distraction.
Comme collectionner de vieilles cartes postales.
On y voit des villes, Berlin 1900, qui n'existent plus.
C'est comme ce que disent les livres.
Ils disent ce qui était.
Ils ne disent pas ce qui est aujourd'hui.
J'accumule des images du passé.
Avant, on n'y avait accès qu'au compte-goutte.
Aujourd'hui, c'est le saut dans la mer.
Mais dans une mer du passé.
L'histoire du livre fut notre histoire contre les dieux.

J'ai retenu les grandes catégories du système Dewey
pour organiser ma bibliothèque numérique.
J'y ouvre des dossiers par auteurs pour y classer leurs livres.
100 philosophie.
200 religion.
300 sciences sociales.
500 science.
800 littérature.
900 géographie.
930 histoire.
J'ai actuellement plus de 700 livres, dont 200 québécois.
Soit 3 go.

4 septembre 2011

Ma bibliothèque athée n'a d'originalité que son regroupement.
Car tous les livres se trouvent déjà numérisés (dans d'autres éditions)
à la BNF.
Oui, je suis un québécois profondément arriéré
qui ne s'imagine pas encore l'ampleur de la révolution numérique.
Je me sens vieux et dépassé.
Dire que je pensais pouvoir faire l'inventaire des livres numérisés!
Impossible.
Des milliers, des milliers, des milliers!
Toutes les vieilles éditions du passé sont en train de remonter gratuitement
en surface.
La formule PDF était déjà un prérequis à l'édition sur papier.
Les lecteurs numériques nous permettent maintenant de court-circuiter
imprimeurs, distributeurs et libraires.
J'oublie donc mon projet d'inventaire pour me faire tout simplement
une bibliothèque portative.
Mon iPad de 32 GO contient déjà 70 livres
et supportera jusqu'à 500 livres de 400 pages.
Plus que je ne pourrai encore lire.

10 septembre 2011

J'ai remarqué, depuis que je ne m'excite pas par de la pornographie,
que je recommence à m'imaginer malgré moi des scènes de violence.
Contre un locataire.
Contre mon voisin marocain.
Les montées d'adrénaline compensent peut-être
l'absence de montées sexuelles.
La pulsion doit s'extérioriser.
J'aime mieux faire violence sur une femme nue que sur mon voisin.
Le plaisir que j'en éprouve m'est une apaisante récupération de moi.
Il y a aussi comme un reste d'archétype du passé,
époque où les femmes étaient soumises absolument aux mâles.
Il y a aussi autre chose.
L'impossibilité de transformer, si peu soit-il, la société ambiante,
donne une énorme frustration, sans cesse refoulée.
ILS ont fait ceci, le GOUVERNEMENT devrait,
les maudits CAPITALISTES.
Une frustration exacerbée par les médias et leur quotidienne croisade
contre ceci et contre cela.
Et tout ceci qui ne débouche jamais.
Le rêve pornographique est justement une semblable impossibilité
(ce n'est jamais comme ça que les choses se passent, il y a toujours
un avant et un après, etc.), mais surmontée par l'imaginaire,
et qui débouche sur l'éjaculation.
Contre tout ce qu'on me fait subir,
j'épuise en masturbations ma force inutile d'opposition.

11 septembre 2011

Nous naissons dans une société.
Pour réussir à changer la moindre chose, le sens unique d'une route
par exemple, il faut parfois y mettre 20 ans.
Et c'est en autant que les changements n'arrivent que très lentement
que nous vivons en paix.

L'habitude est la base de la concorde sociale.
Ce n'est qu'aux époques de grandes tensions, au sommet des grands excès, que surviennent des changements brusques qui sont alors acceptés.
Le confort est la base de la société.

14 septembre 2011

Je me sens vieux et dépassé,
et de plus en plus mis de côté partout où j'arrive.
J'ajouterai que ma barbe fait maintenant malpropre.
La mode est à la tête rasée, comme dans l'armée.
Et les jeunes recommencent à se marier, en blanc.
La jeunesse (et les moins jeunes) ne veulent pas s'encombrer de vieux morveux qui font ombrage.
D'autant plus que je prétends être quelqu'un,
ce que les autres ne voient que comme une prétention.
Ce qui est vrai.
Un vieux trop bavard, et qui prétend tout savoir,
ne peut être qu'un inconfort.
Je m'enferme, et de plus en plus ma consolation est ma grande maison, un confort un peu plus qu'ordinaire, dans lequel je vis avec mes chats, mes livres et mon cannabis.
Je vis ici comme si j'étais mort ailleurs.
Oui, ma mort s'en vient et, de plus en plus, me semble bonne.
Ne plus être, ne plus être jamais avec eux.
Retourner au silence d'où je viens.

16 septembre 2011

La demande d'en appeler du jugement a été refusée à mon voisin.
Reste à collecter l'argent.

17 septembre 2011

L'automne à nouveau.
Le chauffage à nouveau.
Bientôt le temps de refermer la maison pour l'hiver.
Je me sens comme une caisse de résonnance.
Tous ces événements créent des vacarmes en moi.
J'ai besoin de rester seul.

19 septembre 2011

Je me suis finalement acheté un nouveau téléviseur (SONY 32'', $439),
qui m'est d'une grande vision comparé au 20'' que j'avais,
mais n'étant qu'un format des plus modestes, le double étant courant.
Bien que j'avais réussi à tout rebrancher sur l'ancien qui datait de 20 ans,
avec pour effet que tout y fonctionnait tout croche.
Le nouvel écran n'a que 3'' d'épaisseur contre 17'' de l'ancien.
Ce que je lisais, jeune, comme étant futuriste (la télévision murale)
arrive aujourd'hui dans mon salon.
J'éprouve néanmoins un sentiment de gaspillage.
Devoir jeter un téléviseur (et une caméra) qui fonctionne encore me gêne.*
Mais il est vrai que ces produits datent de plus de 20 ans
et qu'ils ont fait leur temps, comme un vieux chauffe-eau.
Le progrès remplace chez nous le côté dévastateur des guerres.
Vaut mieux détruire pour améliorer que simplement détruire.
J'ai aussi fait le ménage dans mes tentatives de films amateurs
datant des années 1990.
Devoir, 20 ans plus tard, revoir des images de Saint-Joachim
et des rénovations sur ma maison,
m'a donné une émotion introuvable ailleurs.
Jamais l'écrit ne rend le non-dit que montre un film.

* Un automobiliste a ramassé ma vieille télévision, et j'ai donné ma caméra
à un professeur de cinéma de l'université Concordia où l'on s'en sert encore dans l'enseignement.

21 septembre 2011

Notre morale nous vient du plus profond de notre propre histoire.
Nos perversions d'aujourd'hui sont la suite logique
de nos premières difficultés à nous réaliser.
C'est comme si nous répétions obstinément l'échec.
C'est par rapport à soi que nous cherchons à atteindre un idéal.
À peine les autres sont-ils des influences collatérales,
ou des conseils donnés comme *à côté du sujet*.
En ce sens, toute morale officielle est fausse,
et ne peut-être qu'une intolérance contre chacun.

22 septembre 2011

Il n'y a pas, chez nous, de culte de soi.
À peine quelques photos, quelques lettres, et voilà toute notre histoire!
Nous vivons dans une continuelle domination du culte des autres.
Livres, films, médias, tout nous parle continuellement d'autrui.
C'est comme si nous n'avions pas droit d'existence.

23 septembre 2011

Je viens de constater une fois de plus que je vis entouré de demeurés
qui se croient sérieusement éternels.
Je reviens du cimetière de la montagne où j'ai pu obtenir le détail
des opérations à faire et des frais minima qu'il en coûte
pour l'évacuation sociale d'un corps.
Mais comme il fut difficile de ne parler que de minimum!
C'est de marbre, de mausolée, de vanité pure et simple
dont on essaie de vous convaincre.
Le culte de soi, comme tout le reste d'une vie moyenne,
n'est ici encore que fait de médiocrités.
Le vide réel des tombeaux est cause des plus fastueux monuments.
Comme si chacun voulait enfin qu'on le prenne pour ce qu'il n'est pas!

Mon ancien testament testait ainsi :

ARTICLE 2 DISPOSITIONS FUNÉRAIRES

Sauf disposition contraire de ma part, je laisse à la discrétion de mon liquidateur le soin de mes funérailles en leur demandant toutefois de respecter mon désir que je sois incinéré aux conditions et coûts minima d'un crématorium. Qu'aucune cérémonie religieuse n'ait lieu et que mes cendres accompagnent mes manuscrits.

Je le remplacerai par ceci :

ARTICLE 2 DISPOSITIONS FUNÉRAIRES

Après constatation médicale de mon décès, que le CENTRE FUNÉRAIRE CÔTE-DES-NEIGES DIGNITÉ, 4525, chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal, 514-342-8000, fasse le transport du corps, lui donne le traitement hygiénique préparatoire à l'incinération, et le place dans un contenant crémation No AICCNTNR (boite de carton).

Que le CIMETIÈRE NOTRE-DAME-DES-NEIGES, 4601, chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal, 514-735-1361, incinère le corps, dispose des cendres dans une urne biodégradable, et lui attribue une niche appropriée.

29 septembre 2011

Après avoir téléchargé les livres sacrés de la Chine, de l'Inde
et de l'Arabie, j'ai tenté une petite expérience.
J'ai téléchargé la Bible de Genève 1562 (des protestants), 450 Mo,
et le tout a pris 30 minutes.
Mon Journal version illustré a 813 MO,
donc nécessiterait presque 50 minutes.
Par contre la version classique n'a que 128 MO.
En moins de 60 minutes,
je pourrais envoyer le tout à l'autre bout de la planète.
Une véritable révolution !

30 septembre 2011

Donné à Mireille Baillargeon ma première tablette numérique
(READER de Sony), sur laquelle j'ai monté le Journal de son père.
(Sa sœur en a déjà un semblable).
Terminé aussi le transfert numérique de mes petits vidéos.
Rien de valable, sinon quelques souvenirs.

Aussi fait le ménage dans mes vieilles pipes,
dont je donne le surplus aux pauvres.*
Je m'en suis acheté une nouvelle à $100.

Ma préférée était de la même marque,
mais ne m'avait coûté, dans une vente de garage, que $1.

* Avouons-le, donner aux pauvres nous débarrasse de nos vieilleries.

Oui, l'argent change les hommes énormément.

1 octobre 2011

À lire les livres sacrés chinois comparés aux livres bibliques,
il est clair que les chinois furent un peuple doté d'un territoire
et que leurs livres sacrés sont leurs livres d'histoire
parlant en termes concrets de responsabilité.
Les livres bibliques sont des livres d'apatrides irresponsables déparlant
et s'injuriant dans leurs délires, attendant tout d'un illusoire dieu.
Mais regarder du côté des anciens ne peut être qu'une curiosité.
Rechercher un maître, un maître de morale, reste une impossibilité,
une aliénation de soi.
Il n'y a pas plus de morale à rechercher que d'amour à rencontrer.
Ni Confusius, ni Socrate, ni Marc-Aurèle ne sont des maîtres.
Chacun n'a dit que son chemin, son adaptation à son milieu,
un chemin qui ne se répètera plus jamais.
Deviens qui tu es.
Les morales *pour tous* sont l'œuvre de malfaisants.

3 octobre 2011

Le plaisir de n'avoir rien à faire.
Sinon quelques tâches quotidiennes d'entretien.
Le plaisir de me sentir à nouveau disponible.
Je m'active le matin, je m'impose une sieste d'une heure l'après-midi,
et je finis le reste de la journée, lisant, fumant mon cannabis,
repensant ma vie.
La vieillesse en santé, financièrement à l'aise, n'a rien de déplaisant.
Toutes les impuretés de la jeunesse se sont déposées au fond de soi,
donnant une eau transparente nous permettant enfin de voir
nos véritables profondeurs.

4 octobre 2011

L'erreur de Claude Ramsay.
Laissé par inadvertance sur mon répondeur :
«Bonjour André, c'est Claude.
Alors écoute, il est midi sept, je vais quitté dans pas très longtemps,
j'ai découvert, ou on m'a suggéré un nouveau restaurant, je vais l'essayer
ce midi, sur Wellington, et puis j'ai découvert aussi quelques petits
magasins sur Wellington qui semblent forts intéressants.
Alors on se reparle plus tard.
Moi je serai de retour, je ne sais pas moi, après 4 heures, o.k.
À bientôt!
Hé! j'espère que tu n'as pas tout investi dans la banque Dexia,
parce que là t'aurais vraiment des maux de tête.
À la prochaine!»
Bambochard gâté, placoteux, qui ne mène à rien.

6 octobre 2011
La mort demeure l'une des belles inventions de la vie.
De nous-mêmes, nous ne partirions plus.
D'autres doivent sans cesse naître
pour que la jeunesse du monde se perpétue.

7 octobre 2011
Après 5 ans de vie complètement seul,
je commence à comprendre ce qu'est la solitude.
J'éprouve un immense plaisir à poursuivre sans interruption
ce que je fais, à me retrouver toujours enfin seul dans mon ermitage.
Ces moments d'extase à sentir passer la vie.
À suivre en silence la continuité des choses.
L'idée qu'on se familiarise trop avec moi
m'est de plus en plus insupportable.
Rien de plus énervant que le téléphone de familiarité
qui peut sonner à tout instant.
L'autre nécessairement est autre, et doit le demeurer.

8 octobre 2011

La vie n'est pas une ligne droite.
La vertu n'est pas une performance.
C'est d'une suite de banalités qu'est faite notre identité.
Dieux, héros, vedettes ne sont finalement que des calamités pour exaltés.
Nécessairement, chacun doit se retirer de la société
pour retrouver en lui son chemin.
La société ne peut être que lieux de transactions.
Ma jouissance d'exister demeure mon affaire privée.

11 octobre 2011

Il m'est venu comme le souvenir du bambin
que j'étais sur la plage de Grande-Vallée, ne cessant de glousser de rires
à chacune des découvertes que la mer m'offrait.
Je regarde ce soir la lune à ma fenêtre,
et j'ai le goût des mêmes soubresauts de joie.
Le bonheur a toujours été ici, à chaque instant.
Chaque respiration est une récompense.

16 octobre 2011

J'ai dit à Mireille Baillargeon qu'elle était dorénavant ma répondante
en cas d'urgence ou de décès.
Elle a dit oui, spontanément.
Le fait de lui laisser ma maison (sans qu'elle le sache, mais ho!
comme elle semble deviner…) me rassure.
Je sais qu'elle s'occupera de mes chats.
Mourir sans héritiers, et surtout qui connaissent vos biens,
est inconfortable.
Il est rassurant de mourir
en sachant que quelqu'un va prendre la suite des choses.
C'est la seule qui peut, et mérite, de prendre la relève.
Voilà un problème de régler. Si je meurs avant elle.

YVAN MORNARD
3960 Parc Lafontaine
Montréal.
POUR URGENCE
MIREILLE BAILLARGEON
1-450-539-3552
ou la rejoindre par :
Marie-Françoise Gautrin
1-450-243-1910
SI DÉCÈS
NOTAIRE LOZEAU
514-522-4462
Centre funéraire Côte-des-Neiges
514-342-8000
Cimetière Notre-Dame-des-Neiges
514-735-1361

22 octobre 2011

Écrire, pour moi, fut d'abord une fabulation due à ma mère absente.
Je lui disais tout.
J'ai pris ainsi l'habitude d'écrire qui s'est développée en perversion.
J'ai compensé par l'imaginaire ce que le réel ne me donnait plus.
J'ai créé mieux que ce qui me manquait.
Dites-moi en quoi les perversions sont-elles donc méprisables?
Elles font partie des régulateurs sociaux.
Mon journal est ainsi l'histoire d'une forme de maladie mentale.
Dieu, Amour, Éternité en sont les symptômes.
Il fallut *oser* pour en sortir.
Il fallut *oser cesser de croire* pour enfin apprécier.

24 octobre 2011
La pluie. L'automne.
L'an dernier, à même date, j'entrais *TiCloune* dans la maison.
Depuis, nous vivons ensemble, *Mimine*, *TiCloune* et moi.
Nous répétons les mêmes habitudes aux mêmes heures.
Il y a même l'heure de la soirée où *TiCloune* et *Mimine* se cherchent…
pour se batailler.
Cette nuit, comme pour marquer le coup, *TiCloune* est venu dormir
sur le lit avec nous, sur le dos, les pattes en l'air.

25 octobre 2011

La pensée occidentale repose sur le concept du favoritisme biblique.
Chacun veut être au ciel
tout en supportant sans remords l'enfer pour d'autres.
Une pensée foncièrement barbare.
Alors que tout nous enseigne l'interdépendance de tout ce qui est.

29 octobre 2011

Finalement Claude Ramsay m'a retéléphoné.
Il pensait m'avoir dit qu'il avait dû aller d'urgence à l'hôpital
pour une hémorragie sérieuse.
Ses médecins lui interdisent désormais tout voyage,
mais il espère faire une croisière…
Quel étrange bonhomme qui ne pense qu'à s'amuser!
Mais j'ai quand même été dîner avec lui.
Et nous avons été magasiner pour lui une cafetière expresso
au magasin La Baie.
Il m'en reste néanmoins, malgré ma critique, l'image d'un homme joyeux.
Et qui vit plus que moi dans la réalité mondaine.
Moi, je suis un moine, et heureux de l'être.

19 novembre 2011

Depuis mardi le 15, je suis en mode saisie contre mon voisin.
Jeudi le 17, le fils aîné a été menacer mon avocate,
exigeant une radiation de l'hypothèque légale sur leur maison,
et ce préalablement à toute vérification bancaire du paiement de leur part.
Elle l'a foutu à la porte et retourner voir ses avocats.
- C'est un fou!
qu'elle m'a dit au téléphone.
Hier, le père est revenu d'urgence du Maroc.
La prochaine étape est d'en finir avec eux.

J'ai aussi été déposer chez mon notaire les corrections à mon testament, léguant dorénavant tout à Mireille Baillargeon.
Cette année en fut une d'anxiété malsaine.
Ce procès contre ce voisin était une tension permanente.
Et il y avait aussi ce maudit testament!
Je vivais dans un état de rancune contre ceux qui ne m'aiment pas.
Ce voisin cherche la guerre, et après moi, il est déjà dans un autre procès contre *sa* locataire.
Ma sœur ne vaut guère mieux, coincée dans sa relation lesbienne
dont elle ne peut se défaire financièrement, elle cherche aussi à agresser.
Pour eux, le mal doit être en dehors d'eux.
De telles gens n'ont pas fait leurs devoirs quand il fallait.
Ils doivent maintenant vivre hypocritement avec eux-mêmes.
Je ne veux plus rien savoir d'eux.
Je dois retrouver ma vie sans agressivité.
J'aime jouir paresseusement.
J'aime goûter sans tensions.
J'aime vivre heureux.
Oui, reprendre sans eux ma route.
N'avoir comme seule tâche que de bien terminer ma vie.
Seul.
L'autre n'étant toujours qu'un détour
dans la longue marche vers soi-même.

21 novembre 2011

Les événements n'arrivent jamais comme on peut les imaginer.
Je dois me discipliner à vivre au présent.
Me libérer de l'angoisse des prévisions.
Les événements arrivent toujours autrement qu'on peut l'imaginer.

30 novembre 2011

J'ai finalement reçu le $35,000 du procès, et j'ai soldé mon hypothèque.
À 70 ans, je me retrouve enfin sans dette!
Ce paiement met fin à une tension qui, je l'avoue, me gâtait la vie.

J'éprouve la satisfaction d'une énorme méchanceté de la loi.
Car s'il est vrai que le mur est mitoyen,
c'est pur décret que d'obliger de payer également.
Ce mur est un mur de ma deuxième maison.
Ce mur n'est qu'une clôture pour le voisin.
J'éprouve donc une énorme méchanceté à l'avoir obligé de dépenser
plus de $60,000 pour *sa* clôture,
et de n'avoir versé moi-même que $40,000 pour *mon* mur.
Je le voyais dès le départ.
Je voulais lui offrir de payer plus que lui.
S'il avait eu un peu de civilité, il aurait discuté du problème.
La cause était d'abord son arbre (qu'il a d'ailleurs fait couper),
sa véranda s'étant effondrée, et du coup le mur de mon garage
sur la fondation duquel elle prenait assise.
L'entente était dispendieuse, mais réaliste.
Au lieu de nous entendre, nous avons triplé les couts,
nous avons payé des avocats!

1 décembre 2011

J'aimerais fêté! allez dans un bar de danseuses nues, *lâcher mon fou*
comme certains soirs de ma jeunesse!
Avec mes rides, mon regard dur, tout en moi est échu.
Rien ne séduit.
Tout est répulsif.
C'est d'instinct que la jeunesse rejette la vieillesse.
Nous n'avons rien à faire sur la place des festivités.

2 décembre 2011

Me reste la solitude.
Heureusement, j'aime rester seul à me sentir vibrer
comme une corde à musique qui, dès qu'on la touche, se tait.
Ce que j'appelais *vie d'artiste* signifiait ainsi une vie consacrée
à la réflexion et à ma conscience.
Éprouver jusqu'au moindre mouvement de ma vie.
Errer dans mes perceptions comme dans une immense œuvre d'art.
Trouver mon bonheur dans la contemplation de ce que je vis.

TESTAMENT

L'AN DEUX MILE ONZE
Le premier(1er) décembre

DEVANT Me Valérie Verrier, notaire à Montréal, Province de Québec, Canada. Assisté de Julie Roy, commis de bureau, domiciliée au 5124 rue de Cadillac à Montréal, province de Québec, H1M 2K9, témoin requis aux fins des présentes.

COMPARAIT:
MORNARD Yvan, domicilié au 3960 Parc Lafontaine à Montréal, Province de Québec, H2L 3M7 ;
LEQUEL fait son testament comme suit:

ARTICLE 1 RÉVOCATION
Je révoque toutes dispositions testamentaires antérieures au présent testament.

ARTICLE 2 DISPOSITIONS FUNÉRAIRES
Après constatation médicale de mon décès, que le CENTRE FUNÉRAIRE CÔTE-DES-NEIGES DIGNITÉ, 4525, chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal, 514-342-8000, fasse le transport du corps, lui donne le traitement hygiénique préparatoire à l'incinération, et le place dans un contenant crémation No AICCNTNR (boite de carton).
Que le CIMETIÈRE NOTRE-DAME-DES-NEIGES, 4601, chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal, 514-735-1361, incinère le corps, dispose des cendres dans une urne biodégradable, et lui attribue une niche appropriée.

ARTICLE 3 LEGS FIDUCIAIRE
Je lègue une somme de VINGT-CINQ MILLE DOLLARS (25 000,00 $) (ci-après appelés "BIENS EN FIDUCIE") pour qu'ils soient transférés dans un patrimoine fiduciaire autonome et distinct que je constitue aux termes du présent legs pour les fins ci-après mentionnées au paragraphe AFFECTATION.
Mon fiduciaire ci-après désigné pour agir à cette charge pour la présente fiducie (ci-après appelé "mon fiduciaire") aura, dès son acceptation, l'entière responsabilité de faire en sorte que mes volontés ci-après mentionnées soient respectées jusqu'à la complète exécution de mes volontés ci-après prévues au paragraphe "AFFECTATION".
Pour ce faire, mon liquidateur devra obligatoirement déposer ladite somme de VINGT-CINQ MILLE DOLLARS (25 000,00 $), dans le compte en fidéicommis de Me Marie-Pier Lévis, notaire, ci-après nommée "notaire désigné", ayant actuellement son bureau au 1030 rue Cherrier, bureau 310 en la ville de Montréal, province de Québec, H2L 1H9, dont les services professionnels devront être retenus pour le dépôt en

fidéicommis de la dite somme et paiement des déboursés ci-après prévus au paragraphe «AFFECTATION».
À défaut d'un notaire désigné, tel que ci-dessus prévu, mon liquidateur et fiduciaire devront s'entendre pour choisir un nouveau notaire désigné.
Tous déboursés pour la réalisation de mes volontés, tels que décrits à l'Article 6 ci-après, devront être acquittés par le notaire désigné, à même son compte en fidéicommis.

ARTICLE 4 LEGS RÉSIDUAIRE
Je lègue le résidu de tous mes biens meubles et immeubles que je laisserai à mon décès, à Mireille Baillargeon que j'institue ma seule légataire universelle résiduaire.
Vous pouvez la rejoindre au 486, 3ième Rang Est, St-Joachim de Shefford, 1-450-539-3552.

Parmi les legs se trouvent entre autres:
les droits sur mes écrits;
les droits sur mes manuscrits.
Je lui demande de déposer mes manuscrits aux Archives Nationales du Québec.
RICHARD GINGRAS, Librairie Le Chercheur de Trésors, 1339 Ontario Est, Montréal, 514-597-2529, devrait être consulté pour l'évaluation des manuscrits telle que demandée par la Bibliothèque Nationale du Québec, 535, avenue Viger Est, Montréal, H2L 2P3, 1-800-363-9028.
Mes manuscrits sont présentement archivés au 3960 Parc Lafontaine dans 20 boîtes de rangement en plastique de couleur noire, format 18x5x11.

ARTICLE 5 AFFECTATION
Les biens en fiducie seront affectés pour les fins suivantes:

- faire reproduire mon JOURNAL à 1500 copies sur DVD, tel que laissé à cette fin à ma mort dans un coffret de sûreté détenu à la Banque Laurentienne du Canada, située au 1981 avenue McGill College, Montréal, numéro de succursale 7, coffret numéro 1715, en PDF ACROBAT sur un seul DVD. Pour ce faire vous pouvez contacter Mario Ducharme, Production M.D. 1256 University, suite 501, Montréal, 514-990-1261 ou toute autre entreprise se spécialisant dans la duplication commerciale de DVD ainsi que dans leur emballage pour la mise-en-marché.

Mon coffret de sécurité devra obligatoirement être ouvert en présence de mon fiduciaire et mon liquidateur. Mon liquidateur y trouvera pour lui: mes titres de propriétés, une copie de toutes les clés et un guide de gestion de l'immeuble, ainsi qu'une copie du DVD. Mon fiduciaire y trouvera une autre copie identique du DVD pour fin d'exécuter son mandat.

- faire le dépôt légal conformément à mes instructions laissées à mon fiduciaire dans une enveloppe déposée au greffe de Me Marie-Pier Lévis, notaire, par acte de dépôt, laquelle enveloppe contient également la clé du coffret de sûreté que je détiens à la Banque Laurentiennes du Canada ;

- de ces 1500 exemplaires, quelques 1200 devront être expédiés par la poste (gratuitement) aux membres de l'Union des Écrivains du Québec (UNEQ). Veuillez obtenir discrètement le dernier bottin de l'UNEQ pour établir la liste des adresses à date. Les autres exemplaires restant seront distribués à la discrétion de mon liquidateur Mireille Baillargeon.

- acquitter les honoraires de mon fiduciaire et du notaire désigné, tel que ci-après prévu à l'article 11.

- le cas échéant, remettre tout résidu à mon légataire universel résiduaire ci-dessus mentionné;

ARTICLE 6 FIN DE LA FIDUCIE
La fiducie prendra fin lorsque toutes mes volontés auront été exécutées.

ARTICLE 7 DÉSIGNATION DE FIDUCIAIRE

Je désigne RICHARD GINGRAS que vous pouvez rejoindre à la Librairie Le Chercheur de Trésors, 1339 Ontario Est, Montréal, 514-597-2529, ci-après nommé «MON FIDUCIAIRE», pour qu'il veille à l'affectation et à l'administration de la fiducie constituée.

Au cas de décès, refus, démission, incapacité légale d'agir de mon fiduciaire ci-dessus désigné, je lui substitue YVON BOUCHER que vous pouvez rejoindre au 4378 Drolet, Montréal, 514-288-5519 ou chez GUÉRIN éditeur, 4501 Drolet à Montréal, 514-842-3481 avec les mêmes pouvoirs.

Au cas de décès, refus, démission, incapacité légale d'agir de mon fiduciaire ci-dessus désigné, je demande à GUÉRIN ÉDITEUR de bien vouloir recommander un de leur contractuel à cette fin.

À défaut de remplaçant, s'il y a lieu, le remplacement pourra être fait par le tribunal, sur requête d'un intéressé.

Toute démission et tout remplacement devra être constaté sous forme notariée et les frais y afférents seront à la charge de ma fiducie.

ARTICLE 8 POUVOIRS DU FIDUCIAIRE

Mon fiduciaire sera chargé de la pleine administration des biens en fiducie avec, en outre, tous les pouvoirs ci-après prévus pour mon liquidateur.

ARTICLE 9 RÈGLES DE CONDUITE DU FIDUCIAIRE

Mon fiduciaire aura l'obligation de voir à la réalisation de l'affectation des biens en fiducie.

Il ne sera pas tenu de souscrire une assurance ni de fournir une sûreté pour garantir l'exécution de ses obligations.

ARTICLE 10 RAPPORTS DU FIDUCIAIRE

Mon fiduciaire devra rendre compte à mon liquidateur, de la gestion des sommes déboursés par l'entremise du notaire désigné.

En cas de démission d'un fiduciaire, il devra fournir, à mon liquidateur, une reddition de compte sous forme notariée.

ARTICLE 11 RÉMUNÉRATION DU FIDUCIAIRE

Mon fiduciaire aura droit au remboursement de ses dépenses encourues dans l'exercice de ses fonctions et à une rémunération de DIX MILLE DOLLARS (10 000,00 $) qui lui sera versée à même la somme de 25 000,00 $ léguée en fiducie.

Le notaire désigné qui aura la charge de gérer les sommes tel que ci-dessus mentionné à l'article 3, aura droit à une rémunération équivalente à son taux horaire à titre de notaire à l'époque de la prestation de ses services, qu'il pourra percevoir à même la somme de 25 000,00 $ léguée en fiducie sur présentation de sa note d'honoraires dûment acceptée par le fiduciaire et le liquidateur.

ARTICLE 12 LIQUIDATEUR

Pour agir comme liquidateur de ma succession, je désigne Mireille Baillargeon. Vous pouvez la rejoindre au 486, 3ième Rang Est, St-Joachim de Shefford, 1-450-539-3552.

Je ne désire pas nommer de liquidateur remplaçant.

Le liquidateur ainsi désigné sera investi des mêmes droits et pouvoirs et sera assujetti aux mêmes obligations que s'il avait été désigné par moi dans le cadre du présent testament. Il en sera de même si pour quelque raison que ce soit, une partie ou la totalité de ma succession était dévolue suivant les règles des successions légales.

Toute démission et tout remplacement devra être constaté sous forme notariée et les frais y afférents seront à la charge de ma succession.

ARTICLE 13 LECTURE DU TESTAMENT

Mon liquidateur veillera à ce que la lecture du présent testament soit faite par un notaire et ce, après que le résultat d'une recherche testamentaire aura été obtenu. Tous les légataires ou bénéficiaires, ou leurs représentants et tous les fiduciaires, devront y être invités.

ARTICLE 14 POUVOIRS DU LIQUIDATEUR

Mon liquidateur sera chargé de la pleine administration des biens de ma succession sans l'obligation stricte de les faire fructifier ou de les faire accroître.

Il pourra de plus, seul et sans qu'il soit nécessaire d'obtenir le consentement de mes héritiers ou l'autorisation du tribunal, notamment:

- aliéner tous mes biens à titre onéreux, les grever de droits réels ou en changer la destination et faire tout acte qu'il jugera nécessaire ou utile;
- faire tout placement qu'il jugera à propos;
- donner quittance, mainlevée ou priorité d'hypothèque avec ou sans considération;
- transiger et compromettre ou régler à l'amiable toute réclamation en faveur de ma succession ou contre celle-ci, y compris en matières matrimoniales et familiales le cas échéant;
- réorganiser, continuer, discontinuer ou liquider tout commerce ou entreprise personnelle, ou incorporée, avec pleins pouvoirs à cet effet;
- se prévaloir de tout choix, option, désignation en vertu de la Loi de l'impôt sur le revenu et de la Loi sur les impôts et toute autre loi fiscale;
- se porter partie à un contrat touchant les biens administrés ou acquérir de tels biens, ou autrement contracter avec ma succession, pourvu que les modalités de ces contrats soient semblables aux modalités qui auraient été convenues par ma succession, avec un tiers de bonne foi, dans les mêmes circonstances;
- employer, dans l'exécution de ses fonctions, contre rémunération à même les biens de ma succession, les services de tout professionnel pouvant être utiles dans l'accomplissement de sa charge.

ARTICLE 15 INVENTAIRE ET REDDITION DE COMPTE

Mon liquidateur devra produire l'inventaire prescrit par la loi, et ce, sous forme notariée en minute, et mes héritiers ne pourront le dispenser de cette obligation.

ARTICLE 16 RÈGLEMENT DES DIFFÉRENTS

J'entends que tout différent relatif au présent testament, à son interprétation ou à la liquidation de ma succession soit réglé à l'amiable et, au besoin, soumis à médiation. Dans ce cas, les parties choisiront un médiateur et devront participer à au moins une rencontre de médiation.

ARTICLE 17 LEGS À TITRE DE PROPRES

Tous les biens présentement légués ainsi que ceux acquis en remploi et les fruits et revenus en provenant seront «propres» à mes légataires ou bénéficiaires et en conséquence ne feront partie d'aucun patrimoine familial, communauté de biens, société d'acquêts, ou tout autre régime matrimonial présent ou futur conférant des droits aux époux sur les biens de leur conjoint.

ARTICLE 18 INSAISISSABILITÉ

Dans l'intérêt de mes légataires, tous les biens présentement légués ainsi que ceux acquis en remploi et les fruits et revenus en provenant sont légués à titre de provision alimentaire et afin d'être conservés parmi les biens de famille. En conséquence, ils seront insaisissables pour la vie du légataire ou du bénéficiaire les recevant pour quelque dette que ce soit de celui-ci au moment de mon décès, à moins qu'il ne consente à les rendre saisissables en tout ou en partie.

ÉTAT CIVIL ET MATRIMONIAL

Yvan Mornard déclare être célibataire majeur pour n'avoir jamais contracté mariage ni union civile.

CLAUSE D'INTERPRÉTATION

Chaque fois que le contexte l'exige, tout mot écrit au singulier comprend aussi le pluriel, et vice-versa, et tout mot écrit au genre masculin comprend aussi le féminin. Tout mot signifiant des personnes comprend les personnes physiques et les personnes morales.

7 décembre 2011

Devant les millions d'années d'évolution avant moi,
devant les millions d'années de conquêtes spatiales après moi,
où est donc l'importance de ma vie?
Dans l'interminable défilé historique de l'humanité,
où est donc l'intérêt de ma vie?
Dans tout cela, en quoi ai-je plus d'envergure que mes chats?
Nous regardons en silence les saisons passer aux fenêtres.

8 décembre 2011

J'aimerais n'avoir jamais cru en Dieu.

9 décembre 2011

J'aimerais vivre ainsi encore 100 ans, dans ma maison,
à me bercer devant mes fenêtres, avec mes chats!

11 décembre 2011

Je n'ai plus, à 70 ans, qu'à m'occuper de moi.
M'occuper de la marche de ma conciergerie.
De mon jardin de cannabis.
De mes chats.
Et finalement, un peu chaque jour, de mes livres numériques.
M'amuser à fouiller, et à télécharger,
parmi les millions de livres de la Bibliothèque Nationale de France.
Merveilleux hobby, et qui ne me coûte rien.
Et qui m'oblige , chaque jour, à une petite marche hors de chez moi,

18 décembre 2011

Jeune, j'achetais boulimiquement des livres.
L'argent me limitait toujours.
Aujourd'hui, c'est une douzaine de livres par jour
que j'ajoute à ma collection.
De ce lot, j'en transfère une douzaine par semaine sur mon i-Pad
(qui pourra en contenir jusqu'à 2000…).
Le plaisir de bouquiner en me disant «j'y reviendrai».
Comme un dernier relent de jeunesse
où j'avais encore tout le temps devant moi!
Ma librairie numérique dépasse déjà le 1,000 livres (5 GO).
D'ici trois ans, c'est 10,000 livres que j'aurai peu à peu stockés (50 GO).
Et tous ces livres pourront se transmettre par simple copie rapide.
L'avenir est là.
D'autres y travailleront mieux que moi.

20 décembre 2011

Mireille Baillargeon m'a proposé que nous nous téléphonions
une fois par semaine.
C'est la deuxième fois qu'elle s'inquiète de ne pouvoir me rejoindre.
C'est la sécurité qui me manquait advenant que je meure seul
dans ma maison et que personne ne s'en inquiète avant des semaines.

24 décembre 2011

Il a finalement neigé.
L'hiver arrive tard cette année.
Noël et la Fête de l'An, en plus d'être de purs anachronismes,
sont devenus de fausses fêtes où tout ce qu'il y a de culpabilité affective
trouve son pardon.
On fait semblant.
Passe encore que ce soit la fête des enfants qui croient au Père Noël!
Mais encore là, ce n'est que leur apprendre à mentir.
La commercialisation a remplacé la théologie.
Les *suiveux* n'ont de meilleures vérités
que lorsqu'ils se mentent entre eux.

30 décembre 2011

Je suis né dans un monde
où les paysans saluaient lorsqu'un train passait près de leur champ.
Je suis né dans un monde
où l'eau n'arrivait dans la maison que par une pompe à bras.
Je suis né dans un monde de glacières, de bécosses et de lampes à l'huile.
En un siècle, nous avons conquis plus de confort
que depuis des millénaires.
Quelle est donc cette euphorie qui me vient?
Je me sens riche tout à coup.
Je sens que j'ai peut-être encore 5,000 jours à vivre devant moi.
Jusqu'à 85 ans!
Le temps de prendre le temps de raturer chaque jour.
Le temps d'apprécier toujours davantage.

2012 70 ans

1 janvier 2012

Guy Kosak a téléphoné.
Il fait maintenant du gardiennage, quelques jours par semaine,
dans un hôtel des Laurentides.
Il a 67 ans et dit ne jamais avoir eu d'ambition.
Il dit être né avant terme (7 mois) et que c'est à cause de ça.
Alors que je suis viscéralement ambitieux.
Une nécessité qui me vient de ma mère.
Et il faudrait remonter à mon arrière-arrière-grand-père Alexis Caron
qui fonda en 1842 le village de Grande-Vallée.
Ainsi peut-être se joue notre destin.
Qu'est-ce donc qui fait que nous devenons ce que nous devenons.
Nous sommes actuellement 7 milliards sur terre
à agir tous en même temps différemment.

2 janvier 2012

Je finis de préparer la version 2011 de mon JOURNAL.
Ma volonté de survivre est telle que, même si je sais que tout périt,
je ne ménage pas mes efforts pour que le contraire m'arrive.
Qu'est-ce donc que cette obsession.
J'espère du moins avoir quelques années de répit devant moi
(il faut que Mireille Baillargeon me survive,
il faut que les ordinateurs aient encore des lecteurs de DVD)
avant que de devoir tout repenser.
Je me sens comme un draveur qui doit sans cesse reprendre son équilibre.
Mais, après ma mort, peu m'importe en fait.
J'inscris mes émotions pour moi.
Je n'ai jamais regretté de l'avoir fait jusqu'ici.

3 janvier 2012

Je recommence à relire mon JOURNAL, mais cette fois par mois,
les 54 janvier y passant avant que d'attaquer les février.
Je vais donc tourner 12 fois cette année les 3600 pages de mon JOURNAL version classique.
J'espère en dégager une tendance.
J'y relèverai aussi, en plus des fautes, ce qui pourrait servir
à un JOURNAL D'UN PHILOSOPHE (solitude, sens de la vie, etc.),
suite au projet déjà commencé de faire de petits journaux à partir du grand.

6 janvier 2012

En allant porter mon JOURNAL en banque,
je me suis vu dans les grandes vitres sombres du building.
Ah! que je fais vieux! Petit, courbé, j'ai l'air de ma grand-mère!
Comment puis-je encore m'imaginer être jeune!
C'est de reculons que nous avançons dans la vieillesse.
Nous ne voulons voir encore que celui que nous étions.
Il y a cinq ans, j'allais encore d'un pied alerte jusqu'à Crescent.
Aujourd'hui, aller jusqu'à McGill College
me cause de l'enflure aux mollets.
On dirait qu'ils commencent à ne plus vouloir répondre.
De retour à la maison, je me soigne par un bain très chaud,
suivi d'une sieste.

7 janvier 2012
Il est possible d'aimer deux chats à la fois.
Mais il y a des habitudes à inventer et à respecter.
Je dors la nuit avec *Mimine*.
TiCloune vient sur moi, le ventre en l'air,
lorsque je me berce dans mon bureau.
Pour mes chats, ce que je dis ne semble pas avoir d'importance.
C'est le ton de voix qui est le message.
Ton d'appel ou ton de rejet, le reste n'ayant aucune importance.

10 janvier 2012

Ma douleur à la jambe gauche ne s'améliore pas.
J'ai même renoncé à me rendre à la bibliothèque à mi-chemin.
Cette fois j'ai senti que la mort était à l'œuvre en moi.
Et de retour à la maison, je me suis assis dans la pièce du balcon,
là où il y a 33 ans j'ai commencé la rénovation.
Ce fut l'action sérieuse de ma vie.
Celle dont il me reste ma subsistance.
Je préparais, sans le bien voir, le bien-être de ma vieillesse.
Mais je vois maintenant que l'infirmité rôde au fond de moi.
Et que la maladie, une fois en place, ne permet pas
qu'on s'intéresse à autre chose qu'elle.

12 janvier 2012

Cette vision de ma maison que je devrai quitter,
cette image n'est là encore qu'une autre fabulation, et qui partira avec moi.
Restera une maison de planches et de pierres,
froide et vide comme tant d'autres.
J'en éprouve une profonde tristesse, une épouvantable tristesse.

13 janvier 2012

Il a neigé et j'ai dû pelleter. J'y suis arrivé mais avec le pied gauche
qui me devient bleu et comme paralysé.
(Il me faut regarder pour un contrat de déneigement).
J'ai aussi lancé une autre culture de cannabis, la quarantième.
Je réussis encore à tout faire. Mais je dois prendre ma vie
par petits morceaux, heure par heure, tâche par tâche.
Et je m'assois pour me reposer, heureux d'en être encore arriver là.
Je repense de plus en plus souvent à ma grand-mère Mena.
C'est ma belle image de la vieillesse.
Lorsque je travaille dans mon jardin de cannabis, je me souviens d'elle
dans sa cave, dans son caveau à légumes.

18 janvier 2012

Je me suis réveillé avec le goût de sangloter.
Penser que je ne pourrais plus refaire mes longues marches,
que tout pour moi est fini!
Je marche jusqu'à l'épicerie,
mais c'est comme si je marchais sur une foulure de la jambe gauche.
Ma seule consolation est que tout ce qui vit actuellement
n'existera plus dans 100 ans.
C'est là mieux poser la question de ma mort.
Je ne suis qu'un à mourir parmi tous les autres.
En terminant mes activités courantes de 2011,
c'est comme si j'avais pressenti la nécessité de laisser la place libre
à l'arrivée des vrais problèmes de la vieillesse.
N'avoir rien d'autre à faire que de me regarder mourir.

19 janvier 2012

Je suis retourné à pied à la bibliothèque.
En marchant lentement, comme après m'être foulé le pied,
mais sans la douleur insupportable des premiers jours.
Si tout pouvait se régler ainsi par ergothérapie!
Mais il m'en reste un affreux sentiment de vieillissement.
Ne plus pouvoir gigoter à volonté.
Devoir calculer mes pas.
C'est ma jeunesse qui me poussait à faire de longues marches!

20 janvier 2012

Les journées commencent à rallonger.
Mais je me sens bien seul comme déjà assis dans mon cercueil!
Je pense de plus en plus à tout ce qui me fait, à cette biosphère si mince entourant la Terre.
L'immense solitude de la vie dans le cosmos.
Que devenons-nous dans la lente transformation de tout.
Mais je n'y peux rien.
C'est ici, avec mes chats, mes plantes et ma conciergerie,
que je dois prévoir et agir.
Prévoir qu'à chaque instant je peux mourir subitement.
Qu'il faut alors que :
Le thermostat soit ajusté.
Que les deux toilettes soient emplies d'eau propre
pour que les chats puissent y boire par défaut.
Que leurs sacs de nourriture soient accessibles.
Que les plantes soient arrosées.
Etc.
La période de risque étant lorsque j'allume la cuisinière
et qu'il me faut rester proche.

21 janvier 2012

La vie a ceci de particulier
qu'elle fait qu'on s'intéresse à toute autre chose qu'elle.
Seule la maladie nous y ramène.
La vie est le sens même de la vie.
Les autres activités n'y sont nécessaires que pour bien nous y sentir.

22 janvier 2012

Un enfant à une voisine qui me salue :
- Tu dis bonjour au vieux monsieur!

Oui, j'en suis là.
Mais on dirait que lentement ma jambe veut s'améliorer.
C'est comme si je me relevais d'un infarctus au pied et au mollet gauche.
Je me suis acheté des bas de lainage moins serré.
J'étrenne aussi des souliers neufs.
Mais restent encore ces maudits par-dessus d'hiver
qu'on traîne à chaque pied comme un boulet.

25 janvier 2012

Je me sens vieux et magané.
Je me regarde dans le miroir et je vois que je m'effondre,
et comme de plus en plus vite.
Le goût de vivre n'est plus le même.
Chaque mercredi matin, je téléphone à Mireille Baillargeon.
Je ne lui dis rien de ma santé.
Elle semble encore jeune et pleine d'activités sociales.
«Une semaine sur deux», comme elle dit.
Cette exaltation des 5,000 jours était peut-être un mauvais présage.

28 janvier 2012

Malgré tout, je n'ai pu m'empêcher
de me dresser un autre plan quinquennal.
Jusqu'à 75 ans.
2013.
Véranda.
Pose de deux poteaux pour consolider l'entrée électrique.

2014.
Boîte électrique neuve au 3960A.
Boîte électrique neuve au 3958.
Cinq plinthes au 3960.
2015.
Toit du 3960A.
2016.
Faire les deux chambres du 3960.
2017.
Retaper le 3958-2.
J'aurai dès lors terminé.
Ma maison pourrait alors se transformer en chambres
rattachées à un hôpital.

1 février 2012

Contre Schopenhauer.
LE FONDEMENT DE LA MORALE

L'habitude est le fondement de la morale.
Les fondements de nos morales, qui se traduisent toujours
en théories des devoirs, reposent sur des théologies.
Mais ce sont sur nos formes d'existence
que naissent en pratique nos morales.
J'existe comme faisant partie d'une espèce animale (l'humanité),
qui nait et vit dans un espace et un temps déterminé (pays, mœurs),
et je possède des caractéristiques propres (tempérament, talent).
Et dans les trois cas, c'est moins de devoirs dont il faut parler,
que de normes et de prérequis nécessaires aux résultats escomptés.
De ces trois sources, nous viennent des tendances morales lourdes.
Par consensus ou par décrets,
la morale prend sa base dans sa sociologie historique.
Et c'est sur le terrain politique des lois que sort l'universalité,
qu'il s'agisse du droit des femmes ou de la légalisation du cannabis.

Cependant, aucune de ces trois sources ne fonde une morale.
C'est par consensus ou par décrets, qu'une morale se fonde.
La moralité est une convention sociale.
Faire brûler un chat vivant était un plaisir du Moyen Âge.
Exposer un nouveau-né dont on ne voulait pas sur le seuil de sa maison, était ailleurs courant.
Comme on le voit ici, même pour le meurtre il n'y a pas unanimité.
S'il y a unanimité,
c'est dans une stratégie de notre espèce contre toutes les autres.

Dès le départ, Schopenhauer déraille.
Il envoie traiter l'onanisme par le docteur Tisot, le bestialisme
par l'indignation populaire, et la pédérastie par le code pénal!
Et misogyne ce Schopenhauer!
En tout, il affiche son manque d'expérience des dépravations.
Il se définit contre la relativité morale.
Heureusement, il est moins niais
lorsqu'il traite Kant de théologien judaïsant.
Mais il ne trouve mieux, à la fin de son exposé,
que de devenir lui-même théologien de Brahma.

Il ne s'agit plus aujourd'hui de morale et de damnation,
mais de normes et de sanctions pénales.
Et le XXIième siècle n'aura d'autres choix
que d'uniformiser les quelque 200 codes des 200 pays existants.
Resteront sans doute des ghettos de jurisprudences différentes.
La moralité doit être traitée comme une affaire domestique
qui repose sur les habitudes et les préjugés de l'heure.
La légalité sera la directive pour tous.

2 février 2012

Qu'est-ce que la vie, cette prolifération, cette croissance obstinée, aveugle, qui nous pousse toujours à survivre.
La mort n'est qu'un achèvement, la suite logique des choses.

3 février 2012

Mais je ne recommencerais pas ma vie.
Trop dur.
J'ai eu mon tour de piste.

4 février 2012

Qui n'espère pas mourir subitement ou, après une courte maladie,
sans souffrance dans son lit.
Lorsque la santé va, nous courrons partout faire le vaniteux.
Nous trottinons pour trottiner.
Et puis vient la jeune vieillesse où tout marche encore.
Mais plus l'âge avance, plus vient la perte d'autonomie.
Et soudain…

6 février 2012

Cette fois, j'ai l'impression d'être entré dans *le corridor de la mort*.
J'ai des visions fixes, prémonitoires.
Que ma jambe s'améliore, ou non, n'y changera rien.
Je suis maintenant vieux.
Quoi que je fasse, ce n'est que pour me distraire en attendant.
Je m'enferme, seul avec mes chats, et quelques petits plaisirs.
Je me couche deux, trois fois par jour.
Je lis Darwin, Haeckel,
ce qui est comme de l'air pur après les théologiens et les métaphysiciens.

10 février 2012

Mais, en fait, que m'importe de savoir.
Je lis, en diagonale, des théories de théoriciens.
Pour passer le temps.

16 février 2012

Je ne trouve nulle part de journaux intimes numérisés.
La particularité du journal est de présenter des problèmes concrets.
Comme de sentir quelqu'un vivre à côté de soi.
Les livres de gloses et de polémiques ne me mènent plus à rien.
Me reste à apprendre à respirer lentement
en observant silencieusement la vie.
Garder continuellement conscience de respirer.
Mais qu'il est dur de ne pas repartir sur une autre distraction!
Je suis toujours en train de passer *à côté du sujet*.
J'ai passé ma vie à penser à toute autre chose que ma vie.
Bien sûr, il fallait la gagner…

17 février 2012

Heureusement, des réparations de maintenance sur ma maison
me ramènent à ma réalité.
M'occuper de ma propriété m'est plus réaliste
que de chercher à connaître ce que je ne connaitrai jamais.

18 février 2012

Je referme lentement le cercle autour de moi.
Je fais l'inventaire de ce qu'il me faut laisser tomber.
Tout doit pouvoir se marcher à quelques 10 coins de rue de chez moi,
aller-retour.
Comme d'aller à la bibliothèque.
Ce qui veut dire
que je pourrai encore aller m'asseoir au Carré Saint-Louis.
Mais adieu les longues marches!
Adieu mon droit d'errer.

19 février 2012

Quel bonheur c'était que de marcher sans douleur!
J'ai eu, durant un ou deux coins de rue,
cette ancienne et merveilleuse sensation,
comme si un nerf s'était décoincé, comme si un miracle avait lieu.
Quel plaisir que le simple plaisir de marcher!
J'ai passé ma vie à ne rien apprécier de ma vie,
chloroformé que j'étais de chrétienté et autres fumisteries.
C'est la douleur qui force les vieux à ne parler que de leurs maladies.
La douleur détruit tout autre intérêt qu'elle.
Mais ce mal de jambe m'a tellement effrayé que l'idée de pouvoir vivre
encore (même en claudiquant…) me réjouit comme, enfant,
lorsqu'on m'accordait la permission de veiller plus tard dans la soirée.

20 février 2012

Je me suis promené en souliers en février!
Il y a eu si peu de neige cet hiver
que les trottoirs sont presque partout déjà secs.
Ce qui m'a permis d'éprouver ma jambe.
Je prends du mieux, mais le problème semble vouloir rester.
Je fais sans doute une phlébite.
Je prendrai rendez-vous chez le médecin pour fin mars, début avril.
Le risque serait de faire un caillot qui me tuerait.
Quelle belle mort ce serait! vite et courte.

22 février 2012

Il n'y a que dans les livres que l'éternité existe.
La vie est ainsi faite qu'il faut toujours s'améliorer
pour ne pas tout simplement, par la force des choses, se détériorer.
L'état statique n'existe pas. Mais la vie semble ainsi faite
qu'elle veut qu'on l'oublie dès qu'elle va bien.
Et c'est bêtement cet oubli qu'on nomme le bonheur.

24 février 2012

Oui, ma santé s'améliore.
Je repars dans d'autres projets.
Finir de repeindre et de rénover ma cuisine.
Et, avec un plombier,
pose d'un nouveau lavabo (avec robinet mélangeur) au 3958 #1.
Les gens de métier se plaignent de ne plus trouver de relève.
Les jeunes s'instruisent dans le mépris des métiers.
De sorte qu'il y a de plus en plus d'universitaires en chômage,
ces nouveaux petits curés qui ne savent rien faire.

1 mars 2012

Il y eut un temps où travailler sur sa maison
était travailler pour ses descendants.
En finissant, d'ici cinq ans, mes rénovations,
je peux encore imaginer que mes héritiers Baillargeon en profiteront.
Ne fut-ce que de leur remettre mon logement à l'état *louable*.
Mais allons plus loin.
Quelqu'un d'autre en sera-t-il le concierge?
J'en doute.
Chaque acte de propriété marque une façon différente de posséder.
J'ai acheté une petite conciergerie délabrée, mais bien située,
et je l'ai remise en bon état.
Je l'ai achetée de la collectivité, et je la remettrai à la collectivité.

2 mars 2012

L'an dernier, je faisais encore des marches ouvertes.
Je me permettais d'errer comme si une ouverture, quelque part,
m'était encore possible.
Aujourd'hui, je mesure tout.
Je me referme sur mes utilitaires.
Et les quatre mois d'hiver (où l'on ne marche qu'en glissant)
me seront désormais maudits.
Au mieux, ma jambe gauche fatigue vite.
On dirait qu'une veine me tire parfois jusqu'au cœur.

3 mars 2012

L'humanité fonctionne sans réelle direction.
L'humanité se développe comme un cancer.
2012 : 7 milliards.
2040 : 14.
2070 : 28.
2100 : 100 milliards d'êtres humains.
Etc.
Quand je vois tous ces petits blancs
poussant leurs prétentieuses poussettes, j'éprouve une nausée.
Carl Jung a bien résumé la pensée des blancs
vis-à-vis des races de couleurs.
« Lentement, mais sûrement, nous approchons du désastre.
La bombe H arrêterait efficacement la surpopulation.»
Mais tout ceci n'est qu'agiotage de clercs.
J'ai plutôt à témoigner du peu de sérieux qu'ont eu mes parents.
Ma mère m'enfantait pour l'éternité.
Mon père me promettait, d'ici là, d'être millionnaire.
Ils n'étaient que deux naïfs irresponsables
qui ne savaient pas ce qu'ils faisaient.
Ils étaient de petites gens pédants et sans culture.
Et ils m'ont laissé là, presque nu, sur la terre.

5 mars 2012

J'ai immensément pitié de l'être humain que nous sommes.
Il doit traverser nu, misérable, un champ de tir.
Il affronte les intempéries et se couvre de quelques lambeaux.
Il tente d'accumuler sur son dos quelques objets d'utilité.
Mais la vieillesse le gagne.
Et le voilà claudicant sur la route de ce champ de tir où, finalement,
la libération est d'être tué.
Et jamais la science ne nous donnera l'éternité.
L'éternité n'existe pas.
Et rien n'arrêtera non plus l'animalité bête autour de nous
de se reproduire sauvagement dans l'éphémérité.

6 mars 2012

TiCloune vient se faire bercer le matin.
Il ronronne, tout chaud.
Nous respirons ensemble dans le soleil du matin.
Il n'y a rien à dire d'autre que de nous sentir encore ensemble.

7 mars 2012

Oui, je vieillis. Tout commence à me lâcher.
Même la perversion.
J'ai ressenti souvent dans tout ce que j'entreprenais,
comme une récurrence fantomatique du regard inquisiteur de ma mère.
Je sens maintenant qu'elle ne répond plus.
Je me demande si ce retrait n'est pas la cause
de ma décroissance fabulatrice de pornographie.
Je n'ai plus besoin de désobéir.
Je n'ai plus besoin de l'obliger à m'embrasser le sexe.
Je n'ai plus besoin de me défendre en m'imaginant macho.
Avec ma peau blanchâtre, plissée, avec mes veines énormes,
j'ai quitté le terrain d'ébats.

8 mars 2012

Je ne pensais pas, en entrant dans ma vieillesse,
entrer dans une telle tristesse.
Tout ce que je fais maintenant me semble d'une telle inutilité!
J'essaie de me trouver des raisons, comme je rénove… pour louer.
Mais, après ma mort, tout se passera autrement.
Mais non, elle est sale ma cuisine! très sale.
Oui, soyons pratiques.
Il faut aussi finir les deux chambres. Pour moi.
Elles seront là, offertes.
C'est par peur de pire qu'il me faut encore avancer.

9 mars 2012

La vie est heureuse en autant que la santé nous permette de fabuler.
La réalité n'existe pas.
Ma joie de pouvoir continuer encore un peu,
comme si rien ne s'était passé… ou presque.
Mais je sais maintenant que j'ai un hameçon pris dans la jambe.

11 mars 2012

La longueur de mon Journal, 1957-2012,
est en train de dépasser la durée de celui de Gide.
Car si ses éditeurs datent 1889-1949, les années 1897, 98, 99, 1900, 1901,
sont manquantes.
Le 31 mai 2017, j'aurai 75 ans, et mon Journal 60.
J'arrêterai là, si je m'y rends.
Si j'avais à choisir l'euthanasie,
je la demanderais dès que je ne pourrai plus me suffire.
Cette dépendance outrancière des vieillards blancs
est en train de devenir un crime contre l'humanité.
Et ce crime ne rapporte que des souffrances.
Un reste du mythe de l'éternité.

12 mars 2012

C'est le printemps.
Je me suis réveillé sortant d'un rêve où je chantais :
Je m'ennuie d'aimer…
Ouais.
C'est le printemps.
Je me suis rendu à pied, assez bien, jusqu'à Parc
acheter des ciseaux pour nettoyer *Mimine* de ses touffes de poils.
Et je suis revenu par Sainte-Catherine, me souvenant
d'avoir fait le même parcours si souvent, il y a 50 ans,
du collège Sainte-Marie au terminus d'autobus alors situé rue Papineau.
J'ai réussi, en quelque sorte, à devenir ce que je voulais être.
Un artiste.
Autre chose que ce que l'on m'offrait.
Un genre d'immoraliste cultivé.

14 mars 2012

Je constate avec effarement que l'immobilier à Montréal
se vend aujourd'hui 30 fois plus cher qu'il y a 30 ans.
Un étage de $10,000 en 1980, se vend aujourd'hui $300,000.
Et les salaires, au mieux, n'ont été multipliés que par 10.

16 mars 2012

La cuisine avance.
Le mur du calorifère est terminé.
À l'automne, si tout va bien, je repeindrai le salon.
L'an prochain, j'attaquerai la pièce du balcon.
Ces travaux me donnent l'impression de rajeunir.
J'y pense continuellement.
Je me retrouve à finir aujourd'hui des choses commencées il y a 30 ans,
et comme avec la même insouciance du temps.
Comme j'ai été heureux dans cette maison, à la rénover!

21 mars 2012

Carré Saint-Louis.
Le printemps est là, avec $20^{0.}$
Il ne reste plus de neige, même dans les parcs.
Les outardes sont arrivées et les pigeons roucoulent dans leurs nids.
La fête de la vie, la course aux multiples illusions,
appelle tout un chacun à venir retenter la chance.
Mais c'est comme si, pour moi, la fête était désormais finie.
Je continue à avoir de la difficulté à marcher.
Mais je m'oblige, chaque jour, à venir m'asseoir un peu ici.

22 mars 2012

À 70 ans, je commence la dernière partie encore heureuse de ma vie.
À rencontrer mes voisins de 85 ans,
je prends conscience que, malgré ma jambe, je suis encore jeune.
Lorsque je les vois se trainer plutôt que de marcher,
me regarder avec cet air bête si caractéristique de la vieillesse,
oui je commence à comprendre
que la vieillesse est un immense cri de douleur,
et qui n'a pas de mots humains pour se faire entendre.

24 mars 2012

J'ai fait mon premier tour des étangs du parc,
au lieu que de faire le grand rectangle du pourtour.
C'est la partie intime du parc.
Avec la possibilité de s'asseoir à n'en plus finir tant il y a de bancs.
Pour regarder, sous des angles différents,
la même vision des maisons entourant la mienne.
Pendant les huit beaux mois de l'année,
ce nouveau trajet pourrait être plus sage.

1 avril 2012

Il y a, au Québec, quelque 45,000 vieillards qui attendent la mort,
parqués dans quelque 450 centres hospitaliers de longue durée.
Quelle que soit la qualité des soins
(qui seront toujours nécessairement inférieurs aux besoins),
c'est la situation elle-même qui cause, et de plus en plus, problème.
La prolongation de la vie ne mène qu'à la souffrance.
C'est encore l'affreux mythe de l'éternité.
L'éternité ne peut être que contradictoire à la vie.
Il faut offrir l'euthanasie.

2 avril 2012

Je ne fréquence plus personne,
à l'exception de quelques contacts que j'aie encore avec trois vieux.
Mireille Baillargeon qui attend pour une intervention chirurgicale
aux articulations des genoux.
Claude Ramsay qui me téléphone aux deux mois
pour me dire qu'il ressort de l'hôpital pour une autre hémorragie,
mais que cette fois son cancer est guéri.
Et Lise Renaud qui vient de m'avouer
sortir elle aussi d'un séjour à l'hôpital, pour une plaie qui ne guérit pas
depuis qu'on lui a enlevé un sein cancéreux.
Bon.
Et moi avec ma jambe.
Voilà où nous en sommes.

4 avril 2012

Mais comme j'aime, chaque fin de journée, me bercer avec mes livres,
mes rêveries et mes chats!
Comme j'ai bien fait de m'économiser cette maison qui me tient chaud.
J'aime ainsi fainéanter ma vie, jour après jour,
à travers quelques petits travaux d'entretien.
Le plaisir de vivre lentement dans mes derniers jours.
Je repense à ma grand-mère Mena qui, dans ses dernières années,
ne cessait de répéter : «J'r'merci l'bon Dieu!»

5 avril 2012

Nous ne sommes qu'une petite communauté d'humains
dans la vaste communauté des espèces de la biosphère.

Je suis revenu de l'épicerie avec un sac de carottes.
TiCloune ne voulait plus le quitter, cesser de le sentir, de s'enrouler sur lui.
Il m'apprend le bonheur.
Et l'écureuil, chaque matin, qui me regarde sortir
pour voir si je lui apporte des noix.
Le langage des odeurs, et des yeux.

8 avril 2012

Mais je dois faire un aveu.
Je me laisse encore emporté par mes fabulations,
au Carré Saint-Louis plus particulièrement.
Une belle jeune fille d'une trentaine d'années
vient s'y asseoir seule depuis plus de cinq ans.
Quand un homme l'approche, elle quitte en hurlant sur lui.
Mais j'aime la regarder et bander sur elle.

Je venais justement de m'asseoir sur le banc qu'elle préfère (ce que je ne fais pas d'habitude), quand une autre jeune fille vint réellement s'asseoir à côté de moi (ce qui n'arrive jamais), une asiatique plutôt fade,
qui me tendit une carte me demandant
où était le Centre de Désintoxication, 100 ouest rue Prince Arthur.
De cet amalgame de hasards, la pensée ésotérique verrait un message clair.
Il me faut en finir de me désintoxiquer du mythe de l'amour.

10 avril 2012

Je rencontre aussi, irrégulièrement, près du Carré Saint-Louis
où elle habite, l'infirmière à la retraite qui m'avait confié ses problèmes
(16 juin 2008, 4 août 2009).
Je lui ai parlé de ma jambe.
C'est la seule personne qui, à 70 ans, marche autant que moi.
Pourtant elle me dit avoir déjà fait une phlébite.
Elle me conseille de me faire traiter.
Selon elle, cette mauvaise circulation serait due à un rétrécissement
d'une artère qui se réagrandit par l'insertion d'un cathéter dans la veine.
Opération mineure qui se règle en une journée.
En voilà assez pour me convaincre.

12 avril 2012

Par la fenêtre ouverte, je regarde et j'entends.
Georges Raby s'en va sur son vélo, toujours avec des livres.
Il a 78 ans.
Atteint de parkinson, il tremble mais d'une façon qu'il dit stabilisée.
Un autre vieux passe, à petits pas.
Sans doute comme moi.
Oh! j'entends le voisin Demeule déjà à prendre l'apéritif
avec une jeune femme sur son balcon.
Elle ne cesse de rigoler.
Et, pour accompagner le tout, voilà que le guitariste se met à pratiquer.

Oui, toutes mes longues marches
me venaient d'une pulsion sexuelle cherchant en vain à se décharger.
Trouver les arrières pensés de nos actions.
Mais maintenant que je dois calculer mes pas…
Me reste la masturbation.
Et le cannabis qui fait encore de mes rêves des réalités.

15 avril 2012

Mais, marches ou masturbations, tout cela est faux.
Je dois, là aussi, *cesser de croire*.
Mais comment gérer autrement mes fébrilités.
Comment apaiser mes trop fortes résonnances intérieures.
Bien sûr, j'essaie de rendre chacune de mes marches utilitaires.
Mais il en reste une douleur en moi.
Celle de ne plus pouvoir.
La difficulté de survivre avec le souvenir de ce que l'on a perdu.
Si inutile soit-il.
Comme un sentiment de défaite.
De replis forcés sur ses frontières.

20 avril 2012

Après six heures d'attente sur une chaise droite
pour une désagréable rencontre de 10 minutes avec un médecin de 63 ans,
épuisé au bord d'un burnout, j'ai finalement obtenu le papier nécessaire
pour une consultation en chirurgie vasculaire à l'hôpital Hôtel-Dieu.
Et je suis revenu fatigué me mêlant à la foule des jeunes du vendredi soir,
dans l'ébrouement printanier de la jeunesse.
Me sentant profondément seul dans mon corps de vieux.
Ayant hâte de rentrer chez moi pour retrouver mes chats.

23 avril 2012
J'ai rendez-vous le 3 mai pour une consultation (chirurgie vasculaire)
à l'Hôtel-Dieu.

25 avril 2012

Je n'ai pu dormir une partie de la nuit tenu éveillé
par le vacarme des hélicoptères de police au-dessus du centre-ville.
Des milliers d'étudiants en colère après plus de deux mois de grève.
LA CLASSE avec son carré rouge communiste.
Depuis le FLQ, jamais le Québec,
jamais la jeunesse du Québec n'avait repris la contestation.
Cette jeunesse instruite est bien structurée
pour affronter les contorsionnistes du pouvoir
et leurs suiveux qui ne demandent qu'à rire.
Enfin un peu d'intelligence contre l'élite vulgaire et corrompue!

Discours de Gabriel Nadeau-Dubois au Monument national, le 7 avril.

Notre grève est déjà victorieuse parce qu'elle nous a permis de voir
la route de la résistance.
Il est là, le vrai sens de notre grève.
250,000 personnes, ça ne sort pas dans la rue
parce que ça ne veut pas payer 1625$ de plus.
Il est là le sens de notre grève, dans la durée,
dans la poursuite demain de la résistance.
Nous avons planté ce printemps les graines d'une révolte
qui ne germera peut-être que dans plusieurs années.
Mais déjà ce qu'on peut dire, c'est que le peuple du Québec
n'est pas endormi, pas plus que ne l'est sa jeunesse.
Ils ont peut-être les matraques les plus dures, ils ont peut-être
les armures les plus épaisses, ils ont peut-être les grands journaux,
ils ont peut-être les portefeuilles les plus épais,
mais nous avons le souffle le plus long.
Nous avons le courage des opprimés,
nous avons la force de la multitude, mais surtout, nous avons raison.

Les gens qui veulent augmenter les frais de scolarité,
les gens qui ont décidé d'imposer une taxe santé,
les gens qui ont mis sur pied le Plan Nord,
les gens qui ont mis à pied les travailleurs et les travailleuses d'Aveos, les gens qui tentent de mettre à pied les travailleurs et les travailleuses de Rio Tinto Alcan à Alma, les gens qui tentent d'empêcher
les travailleurs et les travailleuses de Couche-Tard de se syndiquer, tous ces gens-là sont les mêmes.
C'est les mêmes personnes, avec les mêmes intérêts, les mêmes groupes,
les mêmes partis politiques, les mêmes instituts économiques.
Ces gens-là ont des intérêts convergents,
un projet politique convergent, et c'est contre eux
que l'on doit se battre, pas seulement contre le gouvernement libéral.
Et je peux vous transmettre le souhait, je crois, le plus cher
des étudiants et des étudiantes qui sont en grève au Québec : c'est que notre grève serve de tremplin à une contestation beaucoup plus large,
beaucoup plus profonde, beaucoup plus radicale de la direction
que prend le Québec depuis les dernières années.

3 mai 2012

Hôpital Hôtel-Dieu.
Prise de sang avant-hier.
Premier rendez-vous d'une heure pour ma jambe gauche aujourd'hui.
Qui me place en liste pour un test Doppler plus complet sur ma circulation sanguine (qui est visiblement plus faible au mollet gauche).
Le médecin qui est âgé de 80 ans… (et qui s'adapte mal à l'informatique), me conseille de continuer de marcher comme je fais, me disant
qu'il y aura peut-être quelque chose à faire, mais peut-être pas,
et qu'il faut aussi espérer que les choses continueront de s'améliorer d'elles-mêmes.
Bon.
Il m'a donc dit que j'étais vieux…
(…)

Mimine aussi vieillit.
Je le regarde monter l'escalier, péniblement marche par marche,
les 17 marches de l'escalier.
Et dire que *TiCloune* monte tout ça en courant, d'un seul coup!
(…)
Voir ainsi les étudiants manifester pour la gratuité scolaire
jusqu'à l'université, me redonne vie.
Ils ont la beauté de ceux qui croient encore qu'ils pourront faire mieux,
ce qui est déjà faire mieux.
Et je me remets à rêver…
Mais ici encore ils me prennent de court!
Ils ont une originalité collective que nous n'avions pas.
Les voilà qui paradent en slips et brassières jusque devant chez moi!
Ils réinventent le charivari.

12 mai 2012

De retour sur mon balcon.
De retour au soleil.
Avec *Mimine* qui dort partout, et *TiCloune* qui se cache
entre les pots de géraniums pour surveiller les oiseaux.

16 mai 2012

Je me lève, et je ne trouve plus *TiCloune* dans la maison.
Contre mon habitude,
j'avais laissé le balcon ouvert durant ma sieste d'après-midi.
(Je note après coup que *Mimine* ne m'avait pas rejoint).
TiCloune est monté sur la rampe, et il a sauté (ou tombé)
de presque 30 pieds, directement dans *son* jardin.
Il était encore là, tout simplement, à renifler les feuilles…
J'ai donc dû grillager, à 6 pouces plus hauts que la rampe,
tout le pourtour intérieur du balcon.
J'aimerais bien le laisser libre d'aller à sa guide.
Mais au centre-ville, tous les chats finissent par se faire écraser.

18 mai 2012

La nouvelle génération est arrivée.
Ils ne demandaient qu'une annulation de la hausse des frais de scolarité.
On aurait dû les féliciter de leur maturité politique.
Le gouvernement les a traités en terroristes.
Ils ont alors paralysé tout le métro avec de simples bombes fumigènes.
Ils portent maintenant des masques pour éviter d'être fichés par la police.
C'est le pouvoir autoritaire des anciens diplômés des cours classiques
qui est contesté par la nouvelle jeunesse éduquée sans religion
dans les CÉGEPS.
Ils sont violents, comme le pouvoir leur ment.
Un gouvernement de voleurs fourbes qui font des lois qu'ils disent justes
pour se protéger contre ceux qu'ils ne cessent de voler.
La désobéissance civile est un devoir.

22 mai 2012

La loi spéciale,
On s'en kalisse!
Malgré la pluie, plus de 200,000 personnes encore dans la rue!
La troisième fois en trois mois.
La nouvelle génération a cessé d'avoir peur.
La loi spéciale,
On s'en kalisse!
Enfin, de la vitalité.
Descendre ensemble dans la rue répond à un besoin d'affection
de milliers de citoyens condamnés à se côtoyer quotidiennement
dans la plus grande froideur.
Les contestataires font enfin une promenade ensemble.
Depuis plus de deux heures, je les vois défiler devant chez moi,
le Parc Lafontaine étant un point d'arrivée.
Oh jeunesse!
Enfin!
Je ne pensais pas voir renaître l'intelligence québécoise de mon vivant.

24 mai 2012

Et voilà que le charivari recommence!
À 20 heures tous les soirs, chacun devant chez lui, frappe 15 minutes
sur une casserole. Tintamarre pour fin de régime.

27 mai 2012

Nous, les vieux, ne pouvons plus avoir que des floraisons d'automne.
Nous radotons nécessairement.
Notre saison est passée, et avec elle,
les grands événements de notre époque.
C'est dans la vingtaine que la vitalité historique nous arrive.
Nous ne choisissons pas notre colère. Elle nous vient d'une nécessité.
Mais nous devons y croire
pour pouvoir déplacer les vieux qui sont devant nous.
Car c'en est le sens profond.

28 mai 2012

Un voisin ou locataire, abonné d'internet Wi-Fi, ne protège pas
son abonnement par un mot de passe.
De sorte que je peux y accéder de chez moi sur mon iPad.
J'ouvre ma tablette et je suis branché… tant qu'il reste lui-même branché.
Ce sont des dizaines de journaux qui y sont disponibles gratuitement.
La page d'accueil offre les grands titres qu'on peut de là appeler à l'écran.
Et les photos sont des vidéos.
Une autre différence avec le journal classique est que chaque article
y est immédiatement commenté par des lettres ouvertes des lecteurs
et des sous-lettres ouvertes commentant aussi ces dernières.
Le lecteur choisit ainsi entre les diverses plaidoiries
qu'il peut lui aussi commenter.

Je peux aussi, de chez moi,
lire la liste des livres de la Bibliothèque Nationale de France.
Je choisirai, et irai à la Grande Bibliothèque les télécharger.
Agréable librairie.
Sans parler d'une centaine de pages annonçant des salons de massage…

31 mai 2012

70 ans.
J'ai pris, cet hiver, un sérieux coup de vieux.
Un rien me fatigue.
Je sens mon cœur s'épuiser.
Je dois m'allonger plusieurs fois par jour pour laisser baisser la pression.

Mireille Baillargeon est venue me fêter avec gâteau, sushis,
et un énorme plant de mini tomates.
Et nous avons regardé sur mon iPad
la dernière attaque de Anonymous contre le gouvernement Charest.

Nous sommes Anonymous,
Nous sommes légions,
Nous n'oublions pas,
Nous ne pardonnons pas.
Redoutez-nous.

Et ils diffusent sur internet un vidéo où l'on voit les premiers ministres
Charest, Bouchard, Chrétien, Mulroney, tous venir rendre hommage
à l'épouse du milliardaire Paul Desmarais à Sagard
lors d'une fête énorme autant que faux Versailles.
De quoi redonner souffle à une jeunesse déjà écoeurée,
encore chaque soir dans la rue,
à qui le gouvernement Charest ne concède rien.
À qui la rue demande maintenant de partir.

1 juin 2012

Nous étions bretteux. Ils sont exécutifs.
Notre réseau de communication passait par l'édition papier
et sa distribution physique. Ils vivent en ligne sur Internet.
Nous étions prisonniers du légalisme.
Leurs moyens de communication sont pratiquement insaisissables.
Nous nous exprimions proverbialement.
Ils vivent collectivement en temps réel.
Ceci n'est pas une manifestation étudiante.
C'est une société qui s'éveille.
C'est un débat entre sociosyndicalisme à la suédoise
et privatisations capitalistes à l'américaine.
La jeunesse ne se bat plus pour un pays, mais pour un genre de vie.
Ils sont pratiques.

6 juin 2012
Depuis l'arrivée du iPad, presque tous les éditeurs québécois
sont passés au numérique, et ont un site sur le WEB.
BéQ est le seul site offrant des livres gratuits.
Il héberge maintenant des sites d'auteurs privés.
Le site un peu pédant de Claudine Bertrand.
Mais remarquable le poème de Paule Doyon,
avec sa terre bleue qui tourne sur fond noir.
À découvrir les sites des écrivains, j'en viens à me demander
si je ne devrais pas travailler moi aussi à créer le mien.
En 2000, je planifiais de laisser à Marc Desjardins (Le Temps Volé)
le soin d'éditer mes écrits. Cela aurait été une grave erreur.
Je ne voyais pas l'énormité de la tâche.
Reste la distribution.
L'idée de distribuer mon DVD aux écrivains de l'UNEQ
risque de n'être qu'une grossièreté.
Ils n'en ont rien à foutre, non plus que moi de leur conformisme moyen.
J'envisage donc de me mettre moi-même en ligne.
WWW.YVANMORNARDEDITEUR.COM

8 juin 2012

Je me sens plein de colère.
Ces manifestations intelligentes ont fait surgir une quantité monstrueuse de policiers partout.
On se croirait maintenant en temps de guerre.
Les riches d'ici et leurs *juste pour rire* réagissent pour protéger leurs courses d'automobiles et autres folies, où ils attirent des foules.
Cette lutte toujours historiquement reprise
entre ceux qui veulent tout posséder et ceux à qui l'on veut tout dicter.
Entre l'imbécilité des parvenus
et l'intelligence naïve de certaines générations montantes.
Dans ce camp de concentration que sont encore nos sociétés.

13 juin 2012

Au contraire des vieux que je fréquente et qui veulent tous, ou déménager, ou s'acheter une nouvelle maison, ou commencer un nouvel amour,
je ne désire que la continuation de ce que je suis, dans ce que je possède.
Je me suis arrêté ici dès que j'ai su d'expérience qu'ailleurs, pour moi, ne pourrait statistiquement être mieux.
Il faut un minimum de 5 ans
pour bien se refaire d'un changement d'importance.
À 70 ans, le goût du changement devient du gigotisme,
sorte de surexcitation terminale chez ceux qui n'ont jamais bien su ce qu'ils veulent, même dans leur jeunesse.

14 juin 2012

Il faut, pour vivre heureux, se tenir loin des merveilles du monde.
Il y a tant d'autres chemins que le nôtre, et si heureux,
et que nous ne connaîtrons jamais!
D'où le retrait de la société et le silence que je m'impose.
Il faut fermer la porte pour bien apprécier ce que l'on a.

15 juin 2012

Les vieux livres, les vieilles idéologies,
sont comme les navires qui gisent aux fonds des mers,
Ils sont désormais impraticables.
Le risque est grand de s'égarer de soi dans la Culture.
D'autant plus que tout ce qui se répète manque finalement d'intelligence.
Notre vérité est ainsi, à chaque génération, à refaire.
Voilà aussi pourquoi la sagesse ne s'est jamais transmise.
Elle n'est qu'une invention de soi et qui périt avec soi.

16 juin 2012

Même si tout va plutôt bien, je m'éveille dans la tristesse.
L'exaltation d'une nouvelle journée ne me vient plus.
J'ai le regard triste.
Tout me dit que je n'ai plus de temps.
Et tout me dit que nous ne sommes, dans la vie des autres,
qu'une superficialité.
Je m'éveille seul.
Pour vivre encore seul.
Il n'y a pas d'autres chemins.
Sinon l'illusion que donnent les distractions,
telles mes anciennes longues marches.

22 juin 2012

Hôtel-Dieu, radiologie, test Doppler.
Nous étions peu nombreux à attendre, sur rendez-vous.
Mes veines sont durcies,
mais c'est l'artère qui passe derrière le genou qui cause l'actuel blocage.
Je me voyais là, en jaquette comme les autres,
avec mon linge dans mon sac à mes pieds.
C'est ainsi qu'un jour nous nous en allons.
Quelqu'un prend le sac. Un autre prend le corps.

Et c'en est fait de notre misérable vie!
Mais le goût de continuer, puisque ma vie, ici, m'est encore bonne.
Ma vie m'est encore bonne si je mets de côté l'affection.
Jeune, j'espérais toujours.
J'allais au-devant de tout, comme pour l'embrasser.
L'affection passait par les projets que nous allions faire ensemble.
À 70 ans, maigre, bossus, hirsute, boiteux, même riche
personne ne veut de moi.
Je n'ai droit qu'à un sursis, seul, avec diète sévère en tout.
J'espère du moins accompagner *Mimine* jusqu'à sa fin.
TiCloune pourrait facilement passer à quelqu'un d'autre.

23 juin 2012

Terrifiant d'entendre son cœur battre dans un test Doppler.
Comme un étranger qui agonise au fond de soi.
La vie n'est qu'une longue intoxication.

24 juin 2012

Vivre au jour le jour.
Sans aucun autre projet.
Dans le contrejour du soleil.
Dans les arbres qui m'entourent.
Me berçant sur mon balcon.
Comme lentement sur la mer.
Perdu dans l'océan.

25 juin 2012

Chaque instant est la coexistence de milliards de conjonctures.
Même si je me dis seul, ma solitude n'est qu'une perception restreinte.
Je suis épouvantablement *autre*.

26 juin 2012

TiCloune me fait penser à *Mimine* lorsqu'il était jeune.
Cela me frappe chaque fois qu'il m'arrive de les prendre l'un pour l'autre.
Car même s'ils ont chacun leur bol de biscuits secs,
ils mangent l'un et l'autre aussi chez l'autre.
Par contre, ils semblent respecter une priorité d'accès.
Mimine doit passer en premier.
TiCloune doit alors se faire passif.
Il semble aussi y avoir certains lieux strictement réservés,
comme l'oreiller de mon lit pour *Mimine*.

Mimine lèche souvent la tête de *TiCloune*.
Mais il n'en finit plus, et *TiCloune* finit par s'impatienter,
le tout finissant en coups de patte.
Là aussi, ils sont deux.

TiCloune s'amuse maintenant avec une grasse cocotte de pin
que je lui ai rapporté du parc.

1 juillet 2012

Bien fou que je suis que de rêver encore d'amour.
Cela me prend lorsque j'ai besoin d'éjaculer.
Mais bien fou quand même
lorsque je me mets à rêver d'une femme qui m'aimerait.
La réalité est que l'encombrement amoureux dans la jeunesse
correspondait à des nécessités vitales qui le rendaient supportable
collectivement.
Nous étions bandés ensemble.
Mais c'est un trait de la vieillesse tarée
que de rêver encore à ce qu'elle ne peut plus faire.

2 juillet 2012

J'ai toujours vécu dans une anticipation du temps.
À 16 ans, rêvant d'amour, j'écrivais :
Je m'imagine qu'elle m'embrasse et me serre les mains,
qu'elle se blotti sur moi et je vis tellement ça que j'imite la manière
comment j'aimerais qu'elle le fasse.
(10 juin 1958).
Aujourd'hui, j'imagine la mort des quelques vieillards que je fréquente.
Ou la mort de *Mimine*.
Ou la mienne.
Ma peur de l'avenir m'a toujours obligé à me préparer ainsi.

3 juillet 2012

Aller avec plaisir à un rendez-vous (Claude Ramsay sur Saint-Denis),
pour m'apercevoir bientôt avoir le goût de dormir.
Comme *un coup de vieux*.
J'avais ressenti la même fatigue, il y a deux ans, avec Lise Renaud
(7 octobre 2010).
Je n'avais dit alors que mon désir de rester seul.
Je n'en voyais pas encore la raison profonde :
mon rétrécissement vasculaire qui m'épuise.
Je ne suis plus capable.
Oui, mes problèmes vasculaires sont le fondement de ma morale.
Ma vie recluse depuis 5 ans, mes habitudes toujours les mêmes,
relèvent de mon épuisement.

4 juillet 2012

Un jour, au coin d'une rue, j'avais soudain senti que je m'effondrais.
Comme on s'éteint, en quelques secondes.
Sentiments d'évanouissement, m'a-t-on dit.
Oui, la mort serait belle ainsi.

Ce n'est pas doucement que la mort vient, mais par une brutalité.
L'on meurt par asphyxie, par étouffements, par noyade dans sa propre salive, par arrêt brusque du sang et quoi d'autre encore de désagréable.
Nous sommes carrément *exécutés*.
Et généralement dans un épouvantable état d'urgence.
Qui donc est mort paisiblement dans son lit en disant sa dernière stupidité.
Ce sont les survivants qui ne veulent pas tout décrire,
et qui veulent parler d'une belle mort.
Oui, je crains la mort comme une dernière atrocité.

9 juillet 2012

La perte partielle de ma jambe gauche
m'a fait l'effet qu'on me sortait du rang pour l'exécution.
Rien d'autre désormais ne me passionnera.
J'ai comme du plomb dans l'aile.
Fumer du cannabis comme je le fais depuis 5 ans,
n'aide sans doute en rien mon système vasculaire.
De toute façon, à 70 ans, le rétrécissement est fait depuis longtemps.
Mais pour les médecins que je rencontre,
je ne fume plus depuis quelque 30 ans.

11 juillet 2012

Il fait chaud.
Je reste à la maison.
Ma jambe me fatigue vite.

Mimine n'en finit plus de s'arracher du poil, et de les manger.
Il en restitue régulièrement, sous forme d'étrons de poils.
Je le brosse deux fois par jour pour l'aider.

Ti-Cloune, aux poils drus, n'a pas de problème.
Il dort présentement dans la pièce où sèche la dernière récolte.
Il aime les odeurs fortes.

15 juillet 2012

- Napoléon Bellerive, concierge.

C'est ainsi qu'il s'était solennellement présenté à moi
lorsqu'il m'avait fait visiter la maison du 3700 rue Laval
sur laquelle j'avais fait une offre d'achat (12 février 1979).
Un minuscule petit bonhomme qui habite encore sur la même rue,
où je l'aperçois régulièrement passant près du Carré Saint-Louis.
Trente ans plus tard, barbu, il ne me reconnait pas.
Mais moi je me souviens.
Je suis, comme lui, un petit vieillard,
et nous marchons tous les deux un peu de la même manière.
Oui, lorsque je le regarde,
c'est un peu tristement moi que je regarde passer.

16 juillet 2012

Heureux sur mon balcon, avec mes chats, dans la fraicheur du matin.
Heureux d'avoir, en 1979, acheté cette maison.
Heureux dans le bonheur que j'en ai.

2 août 2012

Tous ces examens médicaux pour me faire dire qu'il est préférable,
moins risqué, de ne rien faire, puisque je marche encore convenablement.
Adieu donc, en plus de mes longues marches,
adieu ma simple facilité de marcher.
Car si les choses se sont améliorées depuis six mois, reste une douleur,
une fatigue persistante avec laquelle il me faudra m'accommoder.
J'arrive à un moment où la médecine
commence à me laisser seul avec mes problèmes.

3 août 2012

Qui donc a bien écrit sur la vieillesse?
Je n'en connais pas.
On trouve, ici et là, des portraits, des symptômes,
mais jamais la description de la solitude immense
à laquelle nous contraint progressivement la fin de notre vie,
et de l'épouvantable vision que l'on éprouve au bord de la falaise.
Certains vieux encore en santé, tel Cicéron dans son *De Senectute*,
nous ont donné des fanfaronnades.
Il y dit que la vieillesse peut être heureuse : si l'on est riche, renommé,
avec une œuvre encore à fignoler, si l'on a su se soustraire aux plaisirs
du sexe pour mieux s'adonner à ceux de la culture,
si l'on peut se retirer à la campagne, etc.
En cela, il n'écrit pas sur la vieillesse, mais sur ce en quoi certains vieux
fortunés peuvent encore être jeunes, et peuvent encore acquérir.
Pire, à l'instar de son maître Platon le con, il en rajoute :
***Si je me trompe en croyant que les âmes humaines sont immortelles,
je me trompe avec plaisir,… je ne veux pas que cette erreur me soit
arrachée.***
Mais ce n'est pas *ça* la vieillesse.
C'est la montée progressive de notre invalidité à acquérir
et à maintenir nos acquis, et qui nous détruit.

Plus j'ouvre les livres, plus je vois qu'ils sont sots.
Nos cultures sont aussi stupides que nos religions.

Si j'avais 800 ans encore à vivre (comme l'insinue bêtement Cicéron),
je m'inscrirais en astrophysique, en chimie, en biologie, en médecine
et en droit.

5 août 2012

Je me sentirais bien seul, parfois, si je n'avais mes chats!
Ils sont la vie, la distraction, dans la maison.

14 août 2012

Mireille Baillargeon quitte définitivement le Parc Lafontaine.
Elle met en vente son condominium du 3930.
- J'ai été heureuse ici.

23 août 2012

Dans mes promenades, je vois la fenêtre de l'appartement de Lise Renaud.
J'ai l'impression que quelqu'un d'autre y habite.
La dernière fois que je l'ai rencontrée, elle m'a semblé très amaigrie.

24 août 2012

Au mieux, demain sera pareil à aujourd'hui.
Et après demain.
Et après après demain.
J'en suis rendu là.

27 août 2012

J'ai décidé d'ajouter à ma Bibliothèque Athée,
les 23 Lanternes de Arthur Buies, version 1884.
Un pamphlétaire libertaire puissant, en 1868 au Québec!
Il n'avait que 28 ans.
J'en avais à peine entendu parler dans mes cours de lettres universitaires.
Et il n'est pas encore numérisé par la Bibliothèque Nationale de France.

5 septembre 2012

Il y a 50 ans, le 5 septembre 1962,
je quittais la maison de mon père pour aller faire seul ma vie.
L'autre choix était :
de rester chez lui,
de payer pension,
de m'acheter une automobile,
et d'entrer dans la stupidité admise.
Nous vivions, dans cette famille d'arrière-garde,
comme encore au temps de La Lanterne de Arthur Buies,
tant le pouvoir du clergé, chez nous, était resté puissant.

6 septembre 2012

L'horreur historique fut que les curés se transformèrent en administrateurs.
Et les voilà repartis, prenant tous les emploies, dans les écoles,
les administrations publiques, dans tout ce qui peut donner un bon salaire
à ne rien faire de sérieux.
Les administrateurs, comme les curés,
sont une forme noble du bien-être social.
Une dîme à la prétention humaine.
Un taxage de voyous.

7 septembre 2012

Mes problèmes vasculaires me font prendre conscience
du bonheur que j'éprouve encore à pouvoir faire ce que je fais.
J'ai repris ma vie, petites marches, un peu de rénovation, un peu d'édition,
et le plaisir de me bercer durant des heures tous les soirs, avec mes chats,
à fumer ma pipe de cannabis.
Devant l'automne qui arrive, la satisfaction d'avoir engrangé.
Le sentiment de ne plus avoir besoin.

8 septembre 2012

J'ai trouvé dans les vidanges un panier d'osier neuf
assez robuste pour transporter *Mimine* d'un étage à l'autre.
Rien ne semble encore grave,
mais sa patte arrière droite semble parfois ne plus vouloir le porter.
Et il hurle si je le prends dans mes bras.

22 septembre 2012

Notes.
Grippe.
Deux jours au lit sans manger.
Je me sens fatigué, dépressif.
Chaque événement m'est comme une cote pénible à monter.
Et j'ai, comme d'autres vieux, la larme facile.
De plus en plus l'énergie me manque, et me manquera, grippe ou pas.
S'en aller.
Le plaisir de mourir, d'en finir avec ce monde d'empoigne et de férocité.

Je suis anémique.
J'ai été m'acheté des comprimés de sulfate de fer qui devraient m'aider
à me remettre, comme cela m'était arrivé du temps de ma cirrhose.
J'éprouve une immense tristesse
à me promener dans les rues de ces beaux jours d'automne,
parmi la jeunesse insouciante et turbulente.
J'ai la tristesse d'avoir vécu.
Je sais, à mon âge, que la vie est fausse
et que toutes nos actions pour survivre ne sont qu'un sursis.
C'est la férocité et la faim qui dominent nos sociétés,
l'amour n'étant qu'une variation tendre de la férocité.

Cette grippe m'a fait cesser d'un coup mes masturbations.
Il y a toujours derrière une pensée une arrière-pensée,
et derrière celle-ci, une autre.
J'ai l'impression, cette fois, d'avoir atteint le fond.
Je ne peux plus *croire* au corps d'autrui.
Les corps ondoyants qui passent à côté de moi
font partie de l'illusion de vivre.
Je n'ai plus besoin d'aller me frotter dans leurs replis.
Je me suffis de recevoir d'eux l'argent de mes loyers.

La majorité des gens que je rencontre ont maintenant l'âge
d'être mes enfants, et de plus en plus, mes petits enfants.
La société, chez nous, fonctionne encore bien.
Mais ce sont nos maladies mentales qui nous permettent de croire
à un langage entre nous, et il fonctionne jusqu'à l'inconséquence.

Mais ce *moi* que je valorise n'existe que pour moi par mes sensations.
Il est pur fantôme pour autrui.
Que j'essaie de le décrire n'y change rien.
Je ne fais que dire des convenances.
Mais c'est avec lui que je veux finir de dialoguer ma vie.

27 septembre 2012

Et voilà qu'après cinq jours de non-masturbation,
je me retrouve avec des rêves sensuels! et d'une tendresse!
Des frôlements de corps demi-nus de jeunes femmes.
Comme un retour aux sources.
Le sexe est une croyance fondée sur nos pulsions,
Je reprends des forces.
Je reprends goût.

Mais je dois vivre avec une nouvelle obsession.
Celle d'être soudainement sonné, emmené de chez moi en jaquette,
demi-nu, presque hébété, d'urgence, vers un hôpital où je dois mourir.
Mais je vis encore.
Je mets tous mes efforts à bien vivre chaque instant.

29 septembre 2012

De loin, j'avais peine à le reconnaître
tant il est maigri et marche avec difficulté.
Celui qui m'appelait *jeune homme*.
Je lui ai dit :
- C'est difficile de devoir penser quitter nos affaires!
- Oui, c'est dur.
Il s'est installé au parc en 1951.
Épouvantable que de penser que je vais, comme lui,
être à mon tour ainsi diminué.

1 octobre 2012

J'ai refermé la télévision.
La crise étudiante m'y avait ramené.
Mais sans ce débat d'idées, les médias sont vite revenus
à leur médiation de la petite criminalité,
entrecoupée sans arrêt par des trombes de publicités débiles.
Je prends mes nouvelles en lisant brièvement sur mon iPad
ce qui m'intéresse sur internet.
Et c'est déjà presque trop.
L'avantage d'internet est que tout y est silencieux
et exempt du brainwashing publicitaire.

20 octobre 2012

J'en ris!… mais je ne devrais pas rire.
Jamais je n'ai lu un livre aussi débile que le Coran!
C'est tout simplement l'expression de la folie furieuse d'un simple
qui répète toujours à peu près la même chose.
Ce Mahomet est le pire des illuminés,
avec une pensée ésotérique plus démentielle qu'un juif.
Les versets du Coran sont l'œuvre d'un délirant fanatique et hargneux,
dits comme en transe, mêlant parole de Dieu et la sienne,
lançant anathème sur anathème contre les juifs, les chrétiens,
les incroyants, les infidèles, enfin contre tous ceux qui le contredisent.
Le Coran est l'un des pires textes jamais écrits
pour abrutir l'intelligence humaine.
Et dire qu'actuellement plus d'un milliard de musulmans
s'agenouillent chaque jour en son nom!
Peuples de mâles stupides!
et qui vont devoir affronter le féminisme à l'occidental.

Il est vrai que les arabes sont actuellement atteints
du syndrome de surpopulation qui, sur un fond de décolonisation,
les fait s'entretuer les uns les autres.
Hors contrôle.
- On ne sait plus à qui se fier!
S'exclamait un jeune arabe armé et surexcité passant devant la caméra.

Les arabes et les juifs sont actuellement, de par leurs arrérages religieux,
les pires citoyens de la terre.
La société civile devra les exclure pour survivre.

Le Coran, mais aussi la Bible, font partie des crimes contre l'humanité,
et devront finalement être traités comme tels.
Ils ont été, et sont encore, une incitation maladive et injustifiée,
à la soumission absolue, à la misogynie, au masochisme
et au sectarisme social.
Les papes sectaires prônant des châtiments éternels doivent être traduits
en justice internationale, et leurs organisations religieuses
traitées comme l'est tout crime organisé, comme tout chantage par la peur.
Il y a des limites à les laisser dire n'importe quoi sous prétexte de religion.

5 novembre 2012

Mais quel est donc ce fantasme de la jeune fille vierge, belle, absolument
soumise, tournant autour du male comme autour de son centre de gravité?
Fantasme que l'on retrouve des promesses célestes du Coran
jusqu'aux films pornographiques.
Ce mythe sur lequel je me masturbe.
J'ai souvent essayé comme de l'attraper en vol pour mieux le comprendre.
Je n'y arrive pas.
Quelque chose se cache
derrière ce que la morale ancienne me dirait de réprimer.
J'aimerais aller jusqu'aux racines de ce que l'on nommait le *vice*.
Cet épouvantable mépris male de la féminité.

8 novembre 2012

Magasinage.
Le magasin LaBaie se lance dans le luxueux.
Et la clientèle semble là.
J'ai eu l'impression d'entrer dans un monde
où les gens vivaient continuellement comme s'ils étaient eux-mêmes
dans une publicité de télévision.
Exactement le même langage entre eux.
Ils pensent *consommation*.
Étrange.

14 novembre 2012

Terminé *Journal d'un philosophe*.

Devant les sottises pieuses, devant les mots savants,
devant les bonnes manières d'époque,
la philosophie me ramène toujours
à l'intelligence du rire, de l'indécence et de la moquerie.

15 novembre 2012

L'influence collatérale du brainwashing publicitaire des médias
est épouvantable.
Voilà que mon voisin avocat, après avoir fait de multiples rénovations
sur son immeuble (comme son excitée de femme l'exigeait)
parle maintenant de vendre pour s'acheter un « petit cottage»
où il serait seul avec elle.
Ce qu'il ne comprend pas c'est qu'elle cherche inconsciemment
à se défaire de lui…
Elle le fait courir, tout changer, gigoter sans arrêt.
Comme tous les gens que je connais, elle veut être *ailleurs*.
Ils veulent tous de la nouveauté.

20 novembre 2012

Je suis heureux.
Malgré l'immense souffrance de vivre au fond de moi.
Ma jambe fonctionne mieux.
Je peux maintenant marcher une à deux heures sans arrêt.
Mais au ralenti.
Comme avec une jambe un peu de bois.

23 novembre 2012

Étrangement, l'année fut des plus heureuses.
Cette petite impotence de ma jambe
m'a comme obligé à me défaire de mes activités les plus superficielles.
Ces longues marches, ces regards indiscrets,
ce gaspillage continuel qu'était encore ma vie,
tout dû être rapidement repenser.
J'ai reculé sur mes frontières.
J'ai coupé dans l'inutile.
Je me suis fait un agenda restreint.
Je fais le grand tour du Parc Lafontaine le matin.
Je vais m'asseoir un peu au Carré Saint-Louis après dîner.
Je ne désire maintenant que le maintien de ce que j'ai.

4 décembre 2012

Je fais encore mon grand tour du parc en soulier.
L'hiver commence doucement.
Mais l'hiver risque d'être dur pour les écureuils qui se sont trop multipliés.
Ils ont déjà faim, et le froid n'est pas encore arrivé.
Ils viennent après moi tout au long de ma marche,
et c'est une vingtaine au lieu d'une dizaine l'an dernier,
qui prennent une noix de main à main.
Leur seul moyen de survivre est de sortir du parc
pour aller fouiller dans les vidanges des riverains,
au risque de se faire écraser.

8 décembre 2012

Bientôt la neige, le froid, les bottes, et pour encore quatre mois…

2013 71 ans

1 janvier 2013

Après 55 ans de tenue ininterrompue de mon Journal,
je vais lentement cesser, n'ajoutant que quelques pages par année,
histoire d'atteindre le 60 ans en continu.
Dans cinq ans, je ferai une mise à jour définitive sur DVD.
La compilation du *Journal d'un Philosophe* montre ma ligne de pensée.
Très peu de gens peuvent dire ainsi ce qu'ils pensent.
C'était là ma raison d'écrire.
Je ne vois pas ce que je pourrais y rajouter.

2 janvier 2013

J'ai découvert, sur Internet, des milliers de petits vidéos pornos gratuits,
de tous les pays, de tous genres, crus, assez pour faire bander,
assez pour après deux heures me faire éjaculer.
Après une semaine, je me suis finalement saturé.
D'autant plus qu'à cause du petit écran de mon iPad,
l'influence rétinienne des vidéos se prolonge pour un autre douze heures
par des flashs dont on ne réussit plus à se défaire.
Cette overdose de porno m'a donné comme un écœurement.
Mais c'est là (involontairement) l'encyclopédie la plus réussie
de la sexualité.

(Heureusement, en octobre 2013, le WiFi a été coupé.
J'en ai éprouvé une grande paix intérieure.
Internet, par tous les services qu'il offre,
crée rapidement une dépendance à la dissipation.)

6 janvier 2013

Ne reste plus qu'à passer l'hiver à pelleter.
En faisant le nécessaire, sans plus.

3 mai 2013

Fini de restaurer la véranda donnant sur la cour, ainsi que les cabanons.
Construits en 1897.

2014 72 ans

1 janvier 2014

Quelle belle vieillesse que la mienne! quelle belle vieillesse.
Je suis heureux comme jamais je ne l'ai été.
Oui, malgré le vieillissement.
En mai dernier, *Mimine* a commencé à faire des crises d'épilepsie.
Les premières semaines furent éprouvantes.
Il ne cessait de tourner sur lui-même avec angoisse.
Je lui massais la colonne vertébrale, j'essayais d'être avec lui.
Puis la régularité des crises (mensuelles) nous rassura l'un et l'autre.
Nous avons pris l'habitude.
C'est ainsi que la vieillesse maintenant nous vient,
aussi nécessaire pour lui que pour moi.
Apprendre à vivre heureux en sachant qu'il y aura de plus en plus
de *cas d'urgence*.

12 janvier 2014

En décembre dernier, la librairie Gallimard (qui avait déjà vendu
mes livres et qui garde en mémoire informatique ses sources
d'approvisionnement) me téléphone pour me demander
s'il me reste encore une série complète du Grand livre des privations.
Il y a deux jours, un jeune homme me téléphone : Jasmin Miville-Allard,
36 ans, archiviste, dont la femme attend un enfant.
C'était lui l'acheteur et il voulait obtenir une autre série
pour un de ses amis. Nous nous sommes donc rencontrés chez moi.
Il dirige depuis dix ans une revue
LA CONSPIRATION DÉPRESSIONNISTE.
Il est de la contre-culture active actuelle.
Une dizaine d'autres revues du genre seraient nées
des manifestations Carré Rouge.
Il a Sexus.

Je lui ai donné les *Allez Chier* qu'il connaissait, mais n'avait pas.
Nous nous sommes entendus pour nous revoir, avec Simon son colistier.
Avec l'idée d'établir un échéancier d'action, en vue de créer, sur Internet,
un site qu'on a baptisé pour l'instant UNDERGROUND.
Il y a là quelque chose qui veut et qui me redonne vie.

8 mars 2014

Ils sont revenus : Jasmin Miville-Allard et Simon-Pierre Beaudet.
Ce dernier, professeur de littérature, fait aussi une thèse de doctorat
sur l'Underground au Québec.
Ils vont mettre en ligne sur leur site Google GHETTO MOHAWK:
Sexologie, les 4 Sexus, les 2 Allez Chier,
et quelques Logos que j'ai conservés.
Le Grand Livre suivra, après que j'aurai été réglé
mes numéros de ISBN numériques à la Bibliothèque.
Restera à y placer mes journaux (libres de droits) et la bibliothèque athée.

Voilà ce qui me manquait.

24 mars 2014

Je viens de découvrir la compression Web.
Mon Journal illustré passe ainsi de 800 Mo à 46.
Tous mes textes ne font plus que 64 Mo.
Et ma bibliothèque athée, 430.
Ce n'est que 494 Mo que j'aurais à graver
sur un espace de 5 Go d'un DVD.
Le projet ne tient plus.

Reste à tout déposer à de la Bibliothèque Nationale en 2017,
(sauf la bibliothèque athée dont je donnerai copie
aux gens de La Conspiration Dépressionniste pour compléter
leur lecture de Onfray par la lecture des œuvres dont il parle).

10 août 2014

Je sens ma limite se rapprocher à une vitesse épouvantable.
Les freins ne répondent plus.
Mimine survit malgré ses crises d'épilepsie de plus en plus fréquentes.
Nous nous collons, tête contre tête sur l'oreiller, pour nous endormir.
Devant l'immense destruction qui s'avance sur nous.
L'épouvantable destruction.

12 août 2014

J'ai fait euthanasier *Mimine*.

12 octobre 2014

En septembre, j'ai obtenu mes numéros ISBN du dépôt légal du Québec
pour mes 7 volumes à paraître en PDF.
Et j'ai signé la formule autorisant la BAnQ
à les diffuser gratuitement sur son site Web.
J'ai déposé immédiatement :
Le Grand Livre,
Le journal d'un philosophe,
L'Inventaire des écrivains du Québec.
Les autres suivront en juin 2017, mais cette fois sans le dire à personne…
Nous vivons une véritable révolution culturelle.
Ces trois livres sont désormais téléchargeables de partout sur terre.
La Bibliothèque Nationale devient,
en plus d'être un site sérieux de *conservation*, un site de *diffusion*.
Avant, il fallait aller tout consulter péniblement sur place.
J'ai aussi déposé Le Grand Livre et Le journal d'un philosophe
au site Ghetto Mohawk (qui est un site fait presque en mon honneur),
qui en fera une petite *promotion*.
Car le dépôt légal demeure, sans publicité faite ailleurs,
un immense cimetière somme toute peu fréquenté.
Voilà donc une autre chose de régler.

Notes sur la contre-culture et l'underground au Québec.

Il ne faut pas confondre contre-culture et *underground*.
L'appellation *underground* (souterrain) est une appellation réductrice de la contre-culture qui est un phénomène historique continuel.
Elle est empruntée à une certaine contre-culture américaine (ils y en avaient d'autres plus politisées) limitée aux années 1960-70, connue surtout pour sa libération sexuelle, l'usage des drogues, et par la recherche d'une vie de communauté et de simplicité volontaire, en marge de la société marchande.
La philosophie *underground* cherchait à limiter la révolte sociale à une révolte morale, peu politique, non globalement financière, exercée dans de petites communautés, révolte circonscrite (style ghetto juif) dans la société capitaliste qu'elle ne détruisait pas, mais qu'elle voulait *édifier*.
En ce qu'elle en appelait à la sensibilité de chacun (sexe, musique, drogues), elle offrait un fort potentiel de commercialisation par des produits dérivés, ce qui permit de la faire rapidement connaître avec profit.

Au Québec la première publication connue de la contre-culture date de 1868-1869.
Ce fut LA LANTERNE de Arthur Buies, avec ses 27 numéros publiés hebdomadairement.
Elle fut carrément anticléricale, et se limita à une révolte contre le pouvoir du clergé.

Puis le Québec connut son premier BLACK-OUT, qu'on peut grossièrement daté de 1860 à 1960.
Le pouvoir anglais rappela les jésuites d'Europe pour leur confier la bonne éducation des francophones conquis.

La seconde vague de contre-culture (si l'on passe vite sur le spasme Borduas de 1948) commença à l'Université de Montréal après l'autodafé du Quartier Latin, en 1965.

Notes tirées de mon journal, avec les commentaires ajoutés:

28 octobre 1965
Par un beau midi d'automne, eut lieu l'autodafé du Quartier Latin.
Lorsque le camion de l'imprimerie se présenta au Centre Social de l'Université de Montréal, les étudiants de Polytechnique l'obligèrent à s'arrêter.
Ils déchargèrent les journaux et y mirent le feu.
Serge Ménard, (qui allait devenir en 1994 ministre de la Sécurité publique du gouvernement péquiste de Parizeau), y fit un discours contre ceux qui voulaient «détruire la société actuelle» par le socialisme.

L'équipe «socialiste» fut renversée au Conseil d'administration de l'AGÉUM,
et remplacée par une équipe de la Presse Étudiante Nationale (PEN, catholique),
dirigée par Paul Bernard,
(PEN dont faisait partie Lise Bissonnette qui allait, en 1990, prendre la relève
du fédéraliste catholique Claude Ryan à la direction du journal LE DEVOIR).
L'équipe renversée, dirigée par Jacques Elliot et Michel Bourdon, tenta,
avec Charles Gagnon, Richard Guay, Louis Legendre, Normand Lester, Robert Maheu,
Michael McAndrew et Nicole Trudel de conserver un droit de parole en publiant un
journal de 4 pages «CAMPUS LIBRE» qu'elle vendait $0.10 l'exemplaire sur le campus.
L'Université leur interdit aussitôt de vendre sur son territoire.
Ne resta plus sur le campus que la possibilité de distribuer sous le manteau
LA COGNÉE UNIVERSITAIRE, organe du FLQ.

LA COGNÉE était imprimée sur de simples feuilles 8½ par 11, introuvables aujourd'hui.
Exemple, tiré de mon journal.

4 octobre 1965
(*Texte écrit à la demande de Michel B. pour LA COGNÉE UNIVERSITAIRE, organe du FLQ, distribué sous le manteau contre l'administration de l'Université de Montréal*).

TITRE: Le commis de bibliothèque de l'Université de Montréal.
Nous vous offrons aujourd'hui, après avoir fait enquête auprès des gens concernés, quelques sujets de méditation.
Le commis de bibliothèque, ou l'aide-bibliothécaire, est le sujet d'une série d'injustices de la part de l'Université de Montréal.
Tenant compte de ce que l'aide-bibliothécaire est un individu non diplômé en bibliothéconomie, l'Université de Montréal se permet parfois de lui faire pratiquer un travail semblable à celui des bibliothécaires, par exemple le service au comptoir, mais sans lui donner le même salaire non plus que les mêmes avantages.
Mais cette différence de salaire peut encore se justifier.
Prenons donc des exemples plus intéressants.
Un homme marié travaille à la bibliothèque depuis 8 ans.
Il gagne, après ces années, la somme de $45.00 par semaine.
Un jeune célibataire est employé par l'université pour un travail semblable.
Il débute à $45.00.
Autre exemple.
L'Université de Montréal emploie un commis en lui offrant 3 semaines de vacances.
Deux semaines plus tard, elle ne donne qu'une semaine de vacances à un autre commis qu'elle emploie.
Nous n'avons pu jusqu'ici pénétrer davantage dans «le secret des dieux».
Il n'est pas facile de faire parler un employé craignant les réactions de son patron, en occurrence: l'Université de Montréal.

En bref, le FLQ déboucha sur le RIN qui fut dévoré par le Parti Québécois,
et LA COGNÉE sur la revue Parti-Pris.

PARTI-PRIS fut un exercice réussi de brettage idéologique
qui ne débouchait sur aucune action concrète.
Genre d'étapisme qui devint finalement « une voie d'évitement ».
La régularité d'une publication, généralement, l'antiseptisant.

Puis, en 1967, toujours au Quartier Latin, fut lancé (avec ruse)
un premier journal prônant la liberté sexuelle : SEXOLOGIE.
Qui déboucha sur les revues SEXUS qui furent interdites.

Entre-temps était aussi paru sur le marché le premier numéro de LOGOS,
journal réalisé par des jeunes américains fuyant la conscription aux États-Unis
pour la guerre au Vietnam.

Tiré de mon journal :
26 novembre 1967
Paul Kirby et Allan Shapiro du journal *Logos*: venus parler de tout et de rien.
Possibilité d'entraide pour la distribution.
Leur procédé d'impression (ils font presque tout eux-mêmes)
leur permet d'arriver financièrement.

Extrait de Mainmise 15 :
Octobre 1967, date de la parution du premier numéro de Logos.
Le phénomène hippie ne datait que de quelques mois sur la côte ouest américaine.
À San Franciso, ORACLE traçait les normes, désormais admises,
de la presse *underground*: format tabloïde, tout plein de dessins psychédéliques
si possible en couleur, informations radicales, conscience de la dope, spiritualisme,
extase cosmique et sexuelle, libération individuelle.

Puis vint le clone québécois, LE VOYAGE.

Puis, ALLEZ CHIER.

Mais, en 1970, eut lieu le second BLACK-OUT.
Qui dura jusqu'en 2012.
Pourchassant le FLQ, l'armée canadienne ramena l'ordre au Québec,
fermant toutes les publications non orthodoxes,

Et finalement arriva la revue MAINMISE.
Qui visait un public plus large, moins éduqué.

Dont la diffusion fut massive, allant jusqu'en France.
Qui passa de la contestation à la drogue, au sexe, à la musique, à l'ésotérisme peinturluré pour finir quelques années plus tard par la publication d'une presse à public typé, mais à contenu ordinaire.
Qui fut une récupération bourgeoise, valorisant les freaks, les poteux, plutôt que les révoltés, les indignés.

Il faut donc faire attention.
L'*underground* détourna l'attention de la contre-culture politique (répartition plus juste de l'argent, répartition plus juste du pouvoir de décider, de légiférer) en l'inondant de musique, de sexe, et de drogues.
Il faut cependant en garder les gains.

Interview

On entre chez Yvan Mornard dans l'atelier d'un écrivain de l'ombre.
Sa grande maison qui borde le Parc Lafontaine ne semble que servir cette fonction ; trois pièces font office de bureaux. Il écrit dans l'une d'elles, conserve ses archives dans une deuxième, et dans la troisième… il y a un téléphone, comme s'il n'y avait plus autre chose à faire. De la même manière, on y trouve peu d'objets : un globe terrestre, une télé, mais pas d'internet ; trop de distraction dit-il (« la pornographie… »).
Les livres occupent tout le mur d'un salon double, du plancher au plafond, sur plus d'une dizaine de mètres ; on trouve là une collection minutieuse de tous les ouvrages québécois en édition originale.

Mornard est resté underground jusqu'à aujourd'hui. Sa carrière d'écrivain-éditeur, abruptement interrompue au tournant des années 1970, quand son nom fut devenu trop sulfureux pour lui permettre de poursuivre quelque activité dans le domaine des lettres, n'était pourtant pas terminée. Son grand œuvre littéraire, *Le grand livre des privations*, paru en cinq volumes au cours des années 1990, est passé inaperçu. Aujourd'hui retiré, il poursuit l'écriture d'un journal, débuté en 1957, qu'il espère faire courir sur soixante ans de sa vie, pour le publier ensuite, probablement en ligne. Il y a donc ici quelqu'un qui travaille, patiemment, à une œuvre littéraire qui concorde avec celle d'une vie d'homme, à l'insu, mais aussi à l'abri, de tout le monde, et du monde.

Au cours d'une longue discussion ponctuée d'apartés sur divers sujets - la situation des librairies, Alain Denault, le spectaculaire intégré, les mouvements populaires contemporains, le printemps érable, les joies de la contestation, les promoteurs immobiliers, la nécessité de se protéger du travail pour lire et écrire, les prévisions démographiques, l'hypocrisie dans le milieu de la culture – Yvan Mornard a retracé pour nous son parcours d'éditeur et d'écrivain.

Q – Vous êtes connu, si l'on peut dire, pour les deux revues que vous avez publiées à la fin des années 1960, *Sexus* et *Allez chier*. Parlez-nous des débuts de l'aventure.

Il faudrait d'abord parler de « Sexologie ». Au Quartier latin, j'avais la section des arts, (8 pages tabloïds), qui paraissait séparément sous le titre « Le nouveau cahier ». Il y a eu quelques remous quand j'ai commencé à m'en prendre aux professeurs français, et à toute la culture française ; je plaidais pour l'enseignement de la littérature québécoise.
Ils m'ont fait venir l'un après l'autre pour me demander où je voulais en venir.
« Sexologie » est un cahier spécial du *Quartier latin* fait sous l'instigation de l'Institut de Sexologie de Montréal, qui venait de naître sous l'impulsion d'un ancien curé défroqué, un nommé Jean-Yves Desjardins, et un nommé Manouvrier, que je n'ai jamais rencontré.
La sexualité était alors à ce point taboue que leurs bureaux étaient en Ontario pour ne pas avoir de trouble avec la censure au Québec.
Lise Bissonnette, déjà plus expérimentée en tant que journaliste, et qui m'en a appris les rudiments, connaissait Desjardins. Il nous a demandé de diriger une publication du Quartier latin qui ferait la promotion de la sexologie afin de lui donner une idée de ce que l'on pourrait éventuellement faire avec eux.
On leur a donc monté un cahier complet. Ils ont capoté. On parlait de masturbation, de prostitution, d'avortement, tout y a passé.
Ce numéro était attendu à l'Université de Montréal, on l'avait annoncé dès le départ.
Il devait paraître une semaine où le recteur était invité à la télé de Radio-Canada et où il comptait nous dénoncer comme pornographes devant toute la population.
Il y a eu une fuite. Nous avons produit d'urgence un autre numéro à la place.
Sexologie est paru la semaine suivante, en février 1967.

Q : Une grosse année pour le Québec et l'underground. L'expo, le *summer of love*, vos publications, *Logos*…

Sexus #1 est paru en juillet 1967, et *Logos* en octobre de la même année. Ils comptaient dans leurs rangs des *drafts doggers*, des fils de classes aisées, progressistes, qui étaient allés à l'université, et qui ont déserté de la guerre au Vietnam avec l'accord de leurs parents. Ils envoyaient leurs jeunes à Montréal se faire oublier.
Leur local-appartement occupait deux étages, l'actuel 3552 Colonial, près de Saint-Laurent et Prince Arthur. *Le Voyage*, de Robert Myre, est arrivé par eux, et on voyait ce qui se passait aux États-Unis avec la presse underground, dont la publication la plus influente était *Oracle* de San Francisco, des publications plus visuelles, psychédéliques.
Logos, dont les premiers numéros étaient plus politiques, a évolué vers cette tendance.
Logos était bâti autour de la vente du journal, et de la vente du LSD.
On pourrait même dire que le mythe de la drogue est entré par Logos au Québec.
Ils ont converti les québécois au LSD, un gros hit de l'époque. Les gens de Logos vivaient en communauté, et l'argent du journal allait dans le pot pour la faire vivre.
Ces publications étaient idéologiques, mais c'était aussi pratique.

C'était un monde où l'édition servait aussi à manger. Sexus, j'en ai vécu pendant trois ans. Maigrement, mais quand même. Nous autres aussi, on profitait du trafic du LSD et surtout du haschisch,
très populaire à l'époque… (le hasch par rapport à la marijuana, c'est comme du cognac par rapport au vin). La culture personnelle de la marijuana n'était pas répandue.

Je vivais avec Lise Bissonnette dans le temps. Elle était centre-gauche-droite, selon les besoins du jour. C'était une femme très ambitieuse. Un peu comme Serge Ménard, qui a écrit un article dans le « Spécial Marijuana » du #2 d'*Allez Chier*, pour des années plus tard se faire poser en train d'arracher de la marijuana à Kahnawake comme si c'était quelque chose de criminel. C'est un gars incapable, une fois arrivé au pouvoir, de prendre des mesures autres que celles d'un petit juriste foncièrement de droite. Ménard m'avait défendu en tant qu'avocat lors de mes procès pour Sexus. Il a bien fait son travail, mais il ne voyait pas les implications de Sexus. Si tu lis son texte sur la marijuana, il ne se commet pas non plus. Il dit que c'est à la justice de régler la question de la légalisation. Il remet ça dans les mains des autorités. Il fait son travail de légaliste. Mais quand il est arrivé en situation d'autorité, il a fait comme l'autorité, parce que ces gens-là ne rêvaient pas la société, ils voulaient en coopter les postes. Ils se sont fait remarquer par les mouvements contestataires, et se sont enrégimentés dès que les portes se sont ouvertes.

Q – Sexus était tributaire d'un désir de liberté qui traversait tout le corps social.

Oui, qui était venu par l'arrivée de la télévision au Québec. Même avec les seules quelques heures de télédiffusion par jour de l'époque, les curés ont perdu le contrôle de la parole. C'était pas mal plus amusant que le discours d'un zozo qui raconte toujours la même chose en haut de sa chaire.
La télé montrait des genoux de femme. Tous nus! On en était là.
Sexus, Logos, c'étaient des publications dont l'enjeu était moral. Dans Logos, l'enjeu de la guerre était considéré sous son aspect moral. Nous, on attaquait les curés et la censure alors que l'Église était en train de tomber. On a gagné par défaut.
Il y a eu un effondrement. Si ma mère avait lu Sexus, elle en serait morte.
En 1955, elle m'avait acheté ma première dactylo et si elle avait su que j'aurais écrit Sexus et Allez chier dessus, elle aurait mis le feu dedans.
Sexus a été battu, mais ses idées ont gagné. Après Sexus sont venus une pléthore de films érotiques. Il y avait un mythe : quand tu fais du sexe, tu fais ben de l'argent. C'était un peu vrai, j'en ai vivoté pendant trois ans. Un policier m'avait dit, en sortant de cour : « si les publications sexuelles deviennent légales, c'est pas toi qui va faire de l'argent, parce que moi aussi je vais me lancer là-dedans! »
Quintal, des éditions du Bélier, était tout à fait dans cette idée qu'il y a une piastre à faire avec le sexe. Il a fait paraître divers romans érotiques, ainsi qu'une édition pirate de *l'Avalée des avalées*, de Réjean Ducharme.

Q – D'ailleurs, ne vous a-t-on pas soupçonné, parmi tant d'autres, d'être l'auteur de ce livre?

Pas vraiment. C'était une facétie dans les pages du Quartier Latin qui disait que c'était moi. On comparait mon écriture manuscrite à celle de Ducharme pour arriver à la conclusion que c'était la même. C'était bien la même, puisque les deux étaient de ma main! Par après, j'ai fait un autre reportage avec Lise Bissonnette qui investiguait réellement le cas Ducharme.

Q – Et Allez Chier?

Le premier numéro d'*Allez Chier* paraît en 1969, avant le dernier # de Sexus en 1970. On était au fond du baril. J'étais rendu rue Sainte Famille. On vivait comme *Logos*, en communauté. *Allez* chier est né d'un ras-le-bol de tout le « social » de l'époque. C'était tendu : Mcgill français, les bombes du FLQ. La première page d'*Allez Chier* est bonne, tout est là : d'abord le titre de la revue, puis une vieille femme avec cette affiche « PÉNIS CENSURÉ PAR L'ORDRE ». C'était une des interventions de Lemoyne, photographiée par Kosak. On tourne la page et c'est le bol de toilette avec la citation « Si tous les ministres, les juges, les curés et les policiers se donnaient la main pour ALLER CHIER en même temps, il n'y aurait personne sur la place publique pour empêcher le peuple d'être libre. »

On n'a jamais eu le temps de développer le contenu éditorial d'Allez chier. On a conçu un troisième numéro dans lequel on voulait montrer comment former un « square », quelqu'un de conforme. Je n'ai jamais pu le sortir. J'étais ruiné. D'ailleurs, je n'ai jamais eu d'argent pour faire de l'édition . J'étais un bluffeur : pour Sexus 1, je suis allé voir l'imprimerie Yamaska et je leur ai dit : je vous paye quand le livre sera imprimé. Quand il a été imprimé, je leur ai dit : bon, faut le distribuer maintenant pour vous payer… C'était pas mal d'argent quand même - 2000-3000$ pour un numéro.

Q – Allez Chier a-t-il eu des problèmes avec la police?

Non. On a eu des problèmes quand on est allé vendre ça au congrès du Parti Québécois, au centre Paul-Sauvé. Ça leur a déplu… Ils nous ont fait expulser.

Q - Vous avez sorti quatre numéros de Sexus entre 1967 et 1970. Comment l'aventure se termine-t-elle?

R – En queue de poisson. Nos revues ont été saisies pour obscénité. À chaque numéro de Sexus qui paraissait, je pouvais avoir trois ou quatre saisies, et c'était cent dollars de cautionnement à chaque fois, ce qui était considérable. Une fois que mon nom a été connu des policiers, j'étais dans le réseau, si on peut dire.

À l'époque d'*Allez Chier*, vers 1969, une auto patrouille de police m'a intercepté alors que je sortais de la Casa de Pedro Rubio vers trois heures du matin. Le policier m'a demandé ce que je faisais là, et m'a donné congé par un « Bonne nuit, Monsieur Mornard. »
J'ai su que j'étais surveillé, plus que je ne le pensais.

Q – Parlez-nous du *Grand livre des privations*

Après Sexus, et bien que j'avais toujours voulu être éditeur, j'avais envie de faire un livre à moi. Une vision globale du monde différente, qui remet tout en question.
J'ai fait *Le grand livre des privations* sur dix ans, deux ans pour chaque livre. J'ai élagué beaucoup de matériel, et il a fallu compacter le tout pour faire de chaque pensée une petite bombe. Ce fut extrêmement difficile – je n'étais pas capable de faire un livre gentil. Le tout est habité d'une immense colère, et vingt ans plus tard je suis intrigué par des livres que je n'ai pas *voulus* mais qui se sont imposés à moi par nécessité.

Le livre demande au lecteur d'oublier tout ce qu'on lui a dit, et à la fin, de se révolter.
Il se termine sur la nécessité d'« être pour nous-mêmes une valeur » et sur cet axiome : « toute pensée qui avance est nécessairement rebelle. »
Et j'ai ajouté une phrase au début de l'édition numérique qui ne se retrouve pas dans la version imprimée, et qui résume tout le livre : « ta vie est ta seule vérité ».
Il y a une certaine parenté d'esprit avec Stirner.
Enfin, je n'ai rien d'autre à dire au lecteur qu'il doit se réveiller.
J'en ai vendu une trentaine de copies de chacun. Je les ai laissés en consigne dans les librairies, et la réaction fut plutôt froide, disons. Ça ne se vendait pas. Le pire, c'est que j'ai profité d'une visibilité exceptionnelle chez Renaud-Bray. Au milieu des années 1990, ils étaient en faillite technique, et les étagères étaient vides puisque les fournisseurs ne voulaient plus y laisser leurs livres pour cause de factures impayées. J'avais trois étages de rayons seulement pour mes livres. Je n'en ai pas vendu un seul, même les bibliothèques les ont boudés. La couverture de presse fut inexistante. J'avais envoyé mes livres à Gilles Archambault, au Devoir. Je l'ai croisé un an plus tard et je lui ai demandé : « Vous n'aimez pas mes livres, Monsieur Archambault? »
Il me répond : « Non, ce n'est pas ça… je ne sais pas quoi en dire. »
J'en avais projeté douze, et puis encore un treizième, pour la mauvaise chance.
Mais quand je suis arrivé au cinquième et dernier, *Des normes,* j'ai ressenti un essoufflement intérieur. J'ai senti que tout était dit, et que les volumes qui suivraient ne feraient que répéter. J'allais revenir sur la mort, la censure, l'intolérance, le travail – tout était déjà dans les cinq tomes parus. Et puis, je comprends que ça ne se vendait pas, mais quand même. Les gens que je fréquentais ne s'y intéressaient carrément pas, ils se demandaient quelle mouche m'avait piqué. J'étais un « nihiliste ». Les seuls qui m'ont dit avoir apprécié *Le grand livre*, c'est une famille de riches. Ils trouvaient ça bon, et m'ont assuré que ça n'allait rien changer. C'est ce qu'ils appelaient la culture.

Q – Vous étiez quand même loin de l'esprit de Sexus et Allez chier, et de toute l'euphorie qui émanait de la contre-culture.

Quand j'ai fait *Le grand livre*, j'étais complètement en dehors de ça.
Après *Sexus* et *Allez chier*, c'est comme si je m'étais suicidé.
J'étais maigre, j'avais des trous dans mes culottes, j'étais lavé, ruiné.
Mon nom était brûlé partout. À l'époque de Sexus 1, j'étais journaliste à Hydro-Q, pour leur journal corporatif à Saint-Jérôme. Quand le numéro a sorti, la direction m'a fait venir : « Écoute Yvan, tu représentes Hydro-Québec, arrête de parler de cul! »
La secrétaire qui me voyait passer dans le corridor me voyait sous un angle, disons… bizarre. J'étais le gars qui faisait de la porno en même temps que je faisais le journal d'Hydro, ça marchait pas dans sa tête. Je suis retourné voir la bibliothécaire en chef de l'UdeM, où j'avais travaillé, pour voir si elle pouvait me reprendre.
Il n'en était pas question. Elle m'a conseillé de m'exiler à Toronto.

Alors je suis allé prendre un cours de cuisinier à l'Institut de Tourisme et j'ai travaillé dans ce domaine pendant vingt ans. On ne m'a jamais posé de questions sur mes idées.
Ils n'ont jamais su que j'avais fait Sexus, ou que j'étais athée. Ils s'en foutaient.
La seule chose qui les intéressait, c'était de sortir de grosses quantités de viande en cachette, avec la complicité du boss. J'ai travaillé, économisé, puis j'ai acheté une maison à revenus pour arrêter de travailler le plus vite possible et retourner en littérature. Quand j'ai entrepris *Le grand livre*, j'étais rentier.

Je tiens également un journal, commencé en 1957 et que je veux mener jusqu'en 2017, pour faire 60 ans en continu. Il donne à voir comment un individu évolue dans sa société.
Le premier tome s'intitule *La secte,* et parle de mon enfance en Gaspésie, puis à Saint-Lambert, et de la religion omniprésente. Le deuxième s'intitule *La culture*, et raconte mon arrivée à Montréal, *Le quartier latin*, ma rencontre avec Lise Bissonnette.
Suivent *La contre-culture*, *L'argent, La retraite*, puis *La vieillesse*.
J'ai six livres de 400-500 pages chacun que j'ai réunis en un seul volume numérique de quelques 3000 pages.
Ça devrait intéresser une dizaine de personnes.
Du moins, je connais peu de gens ayant la patience de lire un livre de 3000 pages…
C'est pourquoi j'ai décidé d'en tirer à part les principaux textes philosophiques : *Journal d'un philosophe underground*.
J'y ai retenu mes réflexions sur la morale, sur les fondements de la morale par rapport au sens de notre vie, et sur la volatilité de tout ce qui nous advient.

2015 73 ans

1janvier 2015

Je me sens de plus en plus, comme dans mes valises, pour le grand départ.

12 février 2015

Il y a six mois que Mimine n'est plus avec nous.
Peu à peu TiCloune a repris les places (près de moi)
exclusivement réservées.
Il est plus détendu.

31 mai 2015

J'ai 73 ans aujourd'hui.
Mon père est mort à 76 ans.
L'étau se resserre d'une façon épouvantable.

1 juin 2015

Terminé les corrections d'orthographe de mon journal.
Tu n'écris pas deux mots sans fautes, me répétait ma mère,
et tu oses rêver d'écrire.
Oui, quelque 6000 corrections!
Et encore! le logiciel (Antidote) ne réussit pas à tout corriger!
Mais enfin.
C'est moins pire.

10 août 2015

J'ai de moins en moins de choses à faire.
Mais chaque tâche m'apparaît de plus en plus inquiétante.
Et pourtant si simple après-coup.
Une étrange sensation.

1 septembre 2015

Je ne sais pas ce qu'il advient de mes livres.
Ils feront leur chemin sans moi.

Sur le site internet, ils sont bien présentés.

Yvan Mornard tient un journal depuis 1957,
et qu'il entend tenir jusqu'en 2017
et montrer ainsi 60 ans de la vie d'un homme.
Le journal d'un philosophe underground *est constitué*
des extraits de ce journal où se constitue sa pensée
telle qu'on peut l'approcher dans Le grand livre des privations.

J'ai aussi eu ce commentaire
concernant Le Journal d'un Philosophe Underground :

J'ai lu pas mal de passages du livre…
C'est vraiment intéressant.
Le temps qui passe, la solitude, le cannabis,
la recherche du confort simple, de l'indépendance, les déceptions,
un nihilisme mi-tranquille, mi-angoissé…

Félix Latex.
Sébastien Dulude, Éric Tardif, et 4 autres personnes aiment ça.

2016 74 ans

1 janvier 2016

Combien de mes vieux collègues de collège
devenus avocats, comptables, médecins, doivent encore travailler!
parce que dépourvus de retraite.
- Je ne l'ai pas venu venir!

me disait l'un d'eux.
Plusieurs de ses collègues psychiatres seraient même dans la misère.

Moi, depuis 25 ans, je me berce sur mon balcon.
J'ai, *bêtement*, la satisfaction d'avoir *mieux réussi*.

Et, avec le lancement de mes livres,
j'ai aussi, *bêtement*,
la satisfaction du devoir accompli.

1 mai 2016

Je fais, cette année, ma dernière année de rénovation d'immeuble.
Les deux dernières chambres à coucher qu'il faut refaire.
Par petits coups d'une demie journée par semaine.
Le plaisir encore d'acquérir, d'avancer.
Mais démolir ces vieux plâtres où j'ai été si heureux
me laisse dans une tristesse.
Oui, j'ai été profondément heureux dans ces vieux murs.
Comme vivant encore dans le projet d'être moi.
J'atteins maintenant l'émerveillement autant que la tristesse.
Une tristesse épouvantable dans la beauté.
La mort est là devant moi.

Il n’y a plus de faux fuyant.
Maintenant je touche la fin.
Satisfaction mêlée d’une profonde nostalgie.
Ce projet de 40 années à refaire ma maison
me paraissait pourtant interminable.
Je la fini maintenant, mais le cœur gros.
Sachant devoir la quitter bientôt.

2017 75 ans

1 janvier 2017

Quels sont ces gens
qui furent parmi les premiers à habiter la maison
et dont il ne reste rien d'autre
que ces photos
(dans une enveloppe estampillée 1904
oubliée dans le grenier
lors de leur déménagement).

Je m'en vais ainsi, à mon tour,
dans le grand dépotoir de l'histoire.

Mais que l'argent de ma maison
serve au moins à quelque chose.
Je lèguerai tout à une fondation
telle celle du Mouvement laïc québécois.
J'aurai réglé moi-même la question de mes livres
et de mes manuscrits.
Ainsi s'achève ma vie.

1 mai 2017

Je ne pense maintenant qu'à la bonne marche de ma maison.
Et à ma mort prochaine.
N'avoir pour toutes pensées, en fin de journée,
que les échos d'une journée banale.
Sans projet.
Mais j'ai statistiquement peut-être encore quelque 2000 jours à vivre.
Je regarde maintenant, chaque soir, de mon lit,
une vieille berceuse ancienne achetée il y a 40 ans.
J'y ai bercé tous mes projets.
Mais chaque soir je constate maintenant que rien ne change.
Si ce n'est la position des balles du chat que je replace sous la chaise
et qu'il dispersera à nouveau dans la maison.

31 mai 2017

J'ai 75 ans aujourd'hui.
Je termine ici, après 60 ans, mon Journal.

L'INDEX

VERSION 2011

INDEX DES THÈMES ET DES PERSONNES

ABRUTISSEMENT
1972 11 septembre

ABSOLU
1964 5 juin
2006 19 février
2010 4 janvier

ABSURDE
(Vie, sens de la)
1960 31 mars
1963 14 janvier
1964 16 mars
1966 13 janvier
1966 12 septembre

ACCUSER
1963 22 janvier

ACÉTISME
1970 1 mai
1970 19 novembre

ACTION
1958 9 juin
1958 10 juin
1959 1 janvier
1959 22 mars
1959 27 mars
1961 22 juin
1963 16 novembre
1964 9 juin
1965 14 mai
1966 24 mai
1966 30 mai
1966 2 juin
1967 3 septembre
1971 25 avril
2000 16 décembre
2002 1 septembre

ACTION MANQUÉE
1966 5 juillet (Lettres)
2008 14 août

ADMINISTRATION
1972 29 janvier

ADMIRATION
(Imitation)
1958 6 juin
1958 7 juin
1958 10 juin
1959 27 avril
1966 24 juillet
1972 10 avril
2004 11 novembre
2009 2 octobre

ADOLESCENT
1958 20 mai

AGRESSIVITÉ
(Conflit)
1960 26 janvier
2000 20 octobre
2003 13 novembre (cycles)
2004 5 août
2007 22 novembre
2008 26 juillet
2008 24 août
2008 12 novembre

Alain, Diane
2002 30 septembre
2002 8 octobre
2002 10 octobre
2009 11 octobre

ALCOOL
1958 13 mai
1958 9 juin
1958 13 juin
1958 14 juin
1958 10 juillet
1963 1 février
1963 6 juillet
1963 28 décembre
1964 1 janvier
1965 22 juillet
1965 4 août
1966 23 juin
1966 7 octobre
1967 25 août
1967 7 septembre
1967 12 octobre
1968 30 octobre
1969 7 mars
1969 30 avril
1969 2 octobre
1971 9 janvier
1973 4 septembre
1974 19 janvier
1977 24 mars
1977 2 juillet
1977 18 décembre
1978 31 juillet
1978 1 août
1978 3 août
1978 22 octobre
1978 9 novembre
1978 27 novembre
1978 2 décembre
1978 27 décembre
1979 26 décembre
1980 16 mars
1983 6 janvier
1986 5 décembre
1987 20 mars
1987 20 août
1987 18 octobre
1987 28 octobre
1987 4 novembre
1988 24 mars
1988 7 juin
1988 29 août
1988 1 septembre
1988 6 septembre
1988 27 septembre
1988 30 octobre
1988 20 novembre
1989 18 août
1989 24 septembre
1989 1 octobre
1989 13 novembre
1989 14 décembre
1990 10 janvier
1990 25 mai
1990 5 juin
1990 16 juillet
1990 29 juillet
1990 16 août
1990 20 août
1990 21 août
1990 28 août
1990 1 octobre
1991 6 janvier
1991 21 mars
1991 25 avril

1991	5 juin
1991	6 juin
1991	27 juin
1991	3 juillet
1991	20 août
1991	21 août
1992	20 février
1992	24 mars
1992	12 juin
1992	10 novembre
1992	16 novembre
1992	18 novembre
1992	14 décembre
1993	7 janvier
1993	25 mars
1993	18 mai
1993	21 juillet
1993	24 juillet
1993	26 juillet
1994	23 juin
1994	25 août
1994	6 septembre
1995	3 janvier
1995	20 avril
1995	18 juillet
1995	1 août
1995	29 septembre
1995	17 octobre
1995	20 octobre
1996	6 février
1996	14 juin
1996	11 décembre
1997	6 janvier
1997	15 février
1997	29 avril
1997	16 octobre
1997	19 octobre
1997	27 décembre
1998	9 janvier
1998	5 février
1998	9 février
1998	12 février
1998	16 février
1998	23 février
1998	27 février
1998	24 mars
1998	23 mai
1998	18 août
1998	19 août
1998	9 septembre
1998	27 septembre
1998	23 octobre
1998	17 décembre
1998	30 décembre
1999	21 février
1999	27 mars
1999	28 avril
1999	27 mai
1999	7 septembre
1999	24 octobre
2000	21 avril
2000	4 mai (Molson)
2000	18 mai
2000	11 juin
2000	8 septembre
2000	2 novembre
2000	24 décembre
2001	19 mars
2001	31 juillet
2002	16 juillet
2002	3 décembre
2003	24 mars
2003	7 août
2004	16 mai
2004	3 octobre
2005	17 avril
2005	14 septembre
2006	16 mai
2007	2 février
2007	24 septembre
2008	19 juin
2008	5 octobre
2008	19 octobre
2009	19 mars
2010	4 juin

ALLEZ CHIER

1968	8 octobre
1968	2 novembre
1968	18 novembre (Lancement)
1969	14 janvier
1969	17 janvier
1969	21 janvier
1969	26 janvier
1969	29 janvier (Porte imprimée)
1969	17 février
1969	27 février
1969	17 mars
1969	28 mars
1969	1 avril
1969	9 avril
1969	1 mai
1969	28 mai
1969	18 juin
1969	29 juillet
1969	13 août
1969	1 septembre
1970	17 mai
1971	15 avril
1973	17 janvier
1973	18 mai
1974	25 août
1985	27 septembre
1997	11 mars
1998	7 juin
2000	7 octobre
2001	9 juillet
2003	24 février
2004	18 mars
2004	10 novembre
2008	3 octobre
2010	1 février
2010	16 juin
2011	1 septembre

AMBITION (Arrivisme)

1958	28 avril
1958	28 mai
1958	7 juin
1958	10 juin
1958	12 juin
1958	26 octobre
1959	24 mars
1960	24 avril
1960	2 octobre
1961	25 avril
1969	18 avril
1977	6 novembre
1992	14 octobre
2000	10 janvier
2000	17 mars
2000	2 septembre
2002	9 juillet
2003	17 novembre
2005	21 avril
2008	18 mai
2009	2 novembre
2009	2 décembre
2010	7 février

ÂME

1963	19 mai
2009	19 février

AMITIÉ

1958	1 mai
1958	6 mai
1958	7 mai
1958	8 mai
1958	9 mai
1958	12 mai
1958	14 mai
1958	15 mai
1958	24 mai
1958	3 juin
1958	6 juin
1958	13 juin
1958	16 juin
1959	20 mars
1959	3 avril (groupe mixte)
1959	5 avril (groupe mixte)
1959	6 avril (groupe mixte)
1959	7 avril (groupe mixte)
1959	4 mai (groupe mixte)
1960	7 mars
1960	2 octobre
1961	23 mars
1962	14 mai
1962	1 août
1962	11 septembre
1963	10 janvier
1963	31 janvier
1963	2 février
1963	11 mars
1963	1 avril
1963	15 avril
1963	21 avril
1963	10 mai
1963	19 mai
1963	31 mai
1963	22 août
1963	5 septembre
1963	6 septembre
1964	3 mars
1964	6 avril
1964	13 avril
1964	16 avril
1964	17 mai
1964	10 juin
1964	18 juin
1964	29 juin
1965	13 janvier
1965	3 avril
1967	13 septembre
1968	5 septembre
1969	27 février
1969	29 avril
1970	1 juillet
1972	30 janvier
1973	13 mai
1973	28 juillet
1976	28 décembre
1985	27 avril
1989	3 mai
1993	31 juillet
1996	15 janvier
1998	25 juillet
2000	19 février
2000	19 septembre
2000	7 octobre
2002	16 mai
2002	22 septembre
2002	18 novembre
2005	24 décembre
2006	16 janvier
2006	20 février
2007	23 juin
2007	21 octobre
2008	1 juin
2008	19 juin
2008	4 août
2008	11 octobre
2008	19 décembre
2009	10 avril
2009	9 juillet
2010	17 septembre
2010	20 septembre
2011	8 mars

AMOUR

1958	27 avril
1958	1 mai
1958	3 mai
1958	7 mai
1958	9 mai
1958	13 mai
1958	15 mai
1958	16 mai
1958	18 mai
1958	19 mai
1958	21 mai
1958	22 mai
1958	23 mai
1958	24 mai
1958	25 mai
1958	31 mai
1958	1 juin
1958	2 juin
1958	3 juin
1958	7 juin
1958	10 juin
1958	11 juin
1958	12 juin
1958	22 juin
1958	14 août
1958	18 août
1958	12 septembre
1958	11 novembre
1959	17 janvier
1959	18 janvier
1959	1 mars
1959	8 mars
1959	12 mars
1959	16 mars
1959	18 mars
1959	20 mars
1959	31 mars
1959	1 avril
1959	2 avril
1959	3 avril
1959	5 avril
1959	6 avril
1959	7 avril
1959	10 avril
1959	12 avril
1959	1 mai
1959	2 mai
1959	13 septembre
1959	17 septembre
1959	21 septembre
1959	16 octobre
1959	22 octobre
1960	21 janvier
1960	7 mars
1960	1 avril
1960	13 mai
1960	17 mai
1960	2 octobre
1961	22 février
1961	25 avril
1961	28 août
1962	19 mai
1962	8 juin
1962	9 juin
1962	1 juillet
1962	5 septembre
1962	8 septembre
1962	2 octobre
1962	20 novembre
1962	25 novembre

1962	20 décembre	1964	24 mars	1966	12 novembre
1963	2 janvier	1964	25 mars	1966	13 novembre
1963	5 janvier	1964	29 mars	1966	17 novembre
1963	9 janvier	1964	30 mars	1966	22 novembre
1963	10 janvier	1964	31 mars	1967	3 septembre
1963	24 janvier	1964	2 avril	1967	13 septembre
1963	25 janvier	1964	3 avril	1967	30 septembre
1963	28 janvier	1964	6 avril	1967	1 décembre
1963	31 janvier	1964	11 avril	1968	25 mai
1963	3 février	1964	13 avril	1968	4 juin
1963	23 février	1964	16 avril	1968	2 juillet
1963	24 février	1964	18 avril	1968	8 août
1963	3 mars	1964	28 avril	1968	4 septembre
1963	5 mars	1964	1 juin	1968	5 septembre
1963	23 mars	1964	8 juin	1968	13 octobre
1963	28 mars	1964	10 juin	1968	29 octobre
1963	1 avril	1964	18 juin	1968	30 octobre
1963	12 avril	1964	22 juin	1968	2 novembre
1963	15 avril	1964	29 juin	1968	3 novembre
1963	19 avril	1964	8 juillet	1968	5 novembre
1963	20 avril	1964	10 août	1968	21 novembre
1963	21 avril	1964	20 août	1968	22 novembre
1963	23 avril	1964	5 septembre	1969	23 février
1963	27 avril	1964	10 septembre	1970	8 juillet
1963	2 mai	1964	10 octobre	1971	9 mars
1963	6 mai	1965	10 janvier	1971	3 octobre
1963	7 mai	1965	11 janvier	1973	2 août
1963	8 mai	1965	13 janvier	1976	29 juillet
1963	10 mai	1965	23 mars	1977	18 juillet
1963	19 mai	1965	30 mars	1977	23 juillet
1963	21 mai	1965	3 avril	1978	17 janvier
1963	23 mai	1965	4 avril	1978	7 mars
1963	30 mai	1965	11 avril	1978	18 mars
1963	31 mai	1965	17 avril	1978	19 avril
1963	3 juin	1965	25 avril	1978	2 juillet
1963	4 juin	1965	28 juin	1978	5 juillet
1963	20 juin	1965	29 juin	1978	24 septembre
1963	2 août	1965	30 juin	1979	11 janvier
1963	22 août	1965	10 juillet	1979	20 janvier
1963	6 septembre	1965	12 juillet	1979	10 mars
1963	7 septembre	1965	17 juillet	1980	16 mars
1963	11 septembre	1965	19 juillet	1980	9 août
1963	27 octobre	1965	22 juillet	1981	4 février
1963	8 décembre	1965	28 septembre	1981	11 avril
1963	24 décembre	1965	8 octobre	1981	29 juin
1964	6 janvier	1966	20 janvier	1982	20 mars
1964	23 février	1966	8 mai	1988	21 juillet
1964	25 février	1966	17 mai	1989	6 décembre
1964	1 mars	1966	10 juin	1991	26 mars
1964	15 mars	1966	24 juillet	1991	27 mars
1964	19 mars	1966	11 août	1995	30 mars
1964	20 mars	1966	9 novembre	1996	8 janvier

1996	15 janvier
1996	31 juillet
1997	3 juin
1997	28 juin
1997	17 septembre
1997	10 novembre
1998	27 février
2000	27 juillet
2000	5 août
2000	28 août
2000	14 septembre
2000	19 septembre
2000	24 décembre
2001	1 février
2001	19 mars
2002	3 avril
2002	29 juillet
2002	8 août
2002	16 octobre
2002	18 novembre
2003	13 mars
2003	15 avril
2003	25 août
2003	10 novembre
2004	28 mars
2004	26 avril
2004	15 juin
2004	10 juillet
2004	21 août
2005	7 janvier
2005	5 avril
2005	8 avril
2005	2 août
2005	14 septembre
2005	26 octobre
2006	20 février
2006	27 mars
2007	5 janvier
2007	6 janvier
2007	7 février
2007	6 mai
2007	2 juin
2007	20 juin
2007	22 juin
2007	23 juin
2007	24 juin
2007	5 juillet
2007	19 août
2007	6 septembre
2007	24 septembre
2007	1 octobre
2007	4 octobre
2007	5 octobre
2007	6 octobre
2007	26 octobre
2007	2 novembre
2007	8 décembre
2007	29 décembre
2008	5 janvier
2008	6 janvier
2008	1 février
2008	19 février
2008	8 mars
2008	11 mars
2008	15 mars
2008	2 avril
2008	4 avril
2008	14 avril
2008	25 avril
2008	3 mai
2008	6 mai
2008	1 juin
2008	6 juin
2008	4 août
2008	14 août
2008	7 octobre
2008	8 octobre (incestueux)
2008	11 octobre
2008	20 octobre
2008	21 octobre
2008	16 novembre
2008	18 novembre
2008	12 décembre
2008	16 décembre
2008	19 décembre
2009	5 janvier
2009	7 janvier
2009	2 février
2009	23 février
2009	2 mars
2009	11 mars
2009	18 mars
2009	10 avril
2009	7 juin
2009	9 juillet
2009	11 juillet
2009	4 août
2009	9 août
2009	20 août
2009	3 octobre
2010	4 janvier
2010	12 janvier
2010	17 janvier
2010	1 mai
2010	24 août
2010	17 septembre
2010	20 septembre
2010	15 octobre
2010	17 octobre
2011	8 mars
2011	20 avril

AMOUR
(Sensation de renaître)

1968	17 mai
1979	21 mai
1988	6 mai

ANALPHABÉTISME

2001	22 mars

ANARCHIE

1960	5 avril
1962	20 octobre
1967	23 avril
1972	16 mai
1997	6 juin
1997	8 septembre
2000	4 février
2000	6 mai
2002	13 avril
2003	1 février
2003	3 février
2003	16 février
2003	25 avril
2003	3 septembre
2003	13 septembre
2004	5 juin
2004	6 décembre
2005	24 février

Angers, François

1967	27 novembre

Angers, Simon Luc

1958	23 septembre
1959	23 mai

ANGOISSE

1963	19 mars
1963	8 août
1967	26 novembre
2009	3 juin

ANTICONCEPTION
1973 15 août
1974 7 août
2004 21 août

APPARENCE
2003 25 mai

APPRENDRE
1957 18 octobre

April, Jacqueline
1965 2 aout
1965 10 aout
1966 5 août

ARABE
2011 1 mars

Archambault, Gilles
1995 26 octobre
1996 14 juin
1997 5 décembre

ARCHITECTURE
1996 15 octobre
1996 16 octobre
2000 25 mars
2001 19 mars

ARGENT
1958 15 mai
1958 7 juin
1958 1 septembre
1962 7 septembre (budget)
1963 19 avril
1964 3 avril
1965 10 janvier
1965 14 mai
1967 4 avril
1968 5 septembre
1970 9 avril
1970 28 juillet
1970 1 octobre
1971 13 janvier
1971 30 mars
1971 30 août
1971 12 octobre
1972 26 mars
1972 28 mars
1972 2 mai
1972 26 juin
1972 27 juin
1972 26 juillet
1973 2 mars
1973 6 mars
1973 22 avril
1973 6 juin
1973 16 juin
1973 30 août
1973 12 septembre
1974 23 janvier
1974 17 février
1974 1 juillet
1974 6 juillet
1976 7 novembre
1976 30 décembre
1988 24 mars
1988 13 mai
1988 2 août
1991 20 août
1995 10 janvier
1995 12 février
1996 22 mai
1996 13 octobre
1996 14 octobre
1997 7 janvier
1997 22 mars
1997 3 avril
1997 21 mai
1997 27 juillet
1997 5 novembre
1998 9 février
1998 15 février
1998 8 avril
1998 14 juin
1999 20 décembre
2000 11 janvier
2000 3 août
2000 18 août
2001 2 juillet
2001 16 juillet
2003 18 avril
2003 9 août
2004 21 mars
2004 29 avril
2004 30 août
2005 20 juin
2006 16 mai
2007 2 août
2008 11 mai
2008 7 novembre
2008 24 novembre
2009 23 mars
2009 15 septembre
2009 21 décembre

ARMÉE
1960 10 mars (refus)
1967 12 septembre
1997 5 septembre
1998 16 mars
1998 14 août
1999 26 mars
1999 22 mai
1999 25 octobre
2000 15 février
2000 8 mars
2003 1 février
2003 18 février
2003 20 mai

ARRIVISME
1999 26 novembre

ART
1958 9 septembre
1959 21 mars
1960 27 janvier
1961 23 août
1963 18 avril
1964 12 avril
1966 29 juin
1971 17 mars
1971 19 mars
1997 29 juin
1997 15 septembre
1998 8 août
1999 20 janvier
2000 22 septembre
2001 16 janvier
2001 3 septembre (ATSA)
2005 5 novembre
2008 3 octobre (ATSA)

ARTISTE
1958 11 décembre
1959 2 décembre
1960 2 octobre
1965 4 juin
1970 11 octobre
1973 26 octobre
1987 11 novembre
1995 20 octobre
2000 16 juillet
2001 13 mai

2002 20 septembre
2008 1 septembre
2009 8 février
2009 6 avril
2009 1 mai
2009 23 mai
2009 10 octobre
2009 2 novembre
2011 2 décembre

ASCÉTISME
1960 2 octobre
1963 18 mai
1963 29 juin
1964 31 mai
1988 6 septembre
1993 24 juillet

ASIE
2004 7 juillet

Asselin, André
1956 21 décembre
1958 26 avril
1958 27 avril
1958 28 avril
1958 29 avril
1958 30 avril
1958 19 février
1958 1 mai
1958 7 mai
1958 28 mai
1958 30 mai
1958 5 juin
1958 7 juin
1958 9 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 21 juin
1959 19 avril
1959 10 juin

Asselin, Michel
1958 12 juin
1958 21 juin
1959 22 mars

ATARAXIE
2011 19 mars
2011 13 avril

ATHÉISME
1958 11 mai
1960 5 avril
1960 13 mai
1960 9 juin
1961 25 avril
1964 20 juin
1969 23 septembre
1987 2 avril
1997 6 juin
2008 11 mars
2010 25 février
2010 10 mars
2010 13 avril
2010 6 mai
2010 20 août
2010 14 décembre

Auger, Père Jean-Louis
1958 20 mai
1958 2 juin
1958 9 juin
1958 12 juin
1958 13 juin

AUTARCIE
1990 9 septembre
2000 24 décembre
2001 12février
2002 1 septembre
2004 30 novembre
2008 10 juillet
2011 13 avril

AUTOMOBILE
1958 12 juin
1958 15 juin
1958 20 juin
1958 30 juin
1958 9 septembre
1958 31 octobre
1958 15 novembre
1958 6 décembre
1959 21 mars
1962 9 juin (si St-Lambert)
1965 26 avril
1966 29 juin
1969 1 mai
1970 13 juin
1972 29 décembre
1973 4 juin
1973 23 septembre
1974 7 juillet
1980 23 septembre
1986 17 mars
1990 27 juillet
1990 13 septembre
1991 1 mai
1991 21 août
1992 31 août
1992 21 septembre
1992 16 novembre
1996 31 juillet
1997 6 avril
1998 14 juin
2000 19 septembre
2001 5 octobre
2003 12 juin
2005 17 avril
2005 14 septembre
2006 16 mai
2008 5 mars
2008 27 avril
2008 15 août
2008 4 octobre

AUTORITÉ
1958 13 juin
1963 21 août
2000 29 octobre
2003 2 octobre

AUTOTROPHE
1971 12 août
1971 31 octobre
1972 1 juin
1972 1 août

AUTRUI
1958 27 avril
1958 18 mars
1958 9 mai
1958 13 mai
1958 16 mai
1958 21 mai
1958 2 juin
1958 11 juin
1959 1 mars (groupe)
1959 7 mars (groupe)
1959 18 mars (groupe)
1959 21 mars
1959 22 mars
1959 29 mars (groupe)
1959 30 mars (groupe)

1959	31 mars (groupe)	1969	25 avril	2000	8 août
1959	14 avril	1969	27 mai	2000	14 août
1959	6 juin	1970	17 juillet	2000	20 août
1959	22 octobre	1971	8 janvier	2000	24 août
1960	9 février	1972	24 mars	2000	28 août
1960	7 mars	1972	22 août	2000	27 septembre
1960	19 mars	1973	25 février	2000	19 octobre
1961	21 avril	1973	16 mai	2000	30 octobre
1961	12 juin	1973	10 juin	2000	7 novembre
1962	30 septembre	1973	28 juillet	2001	26 février
1962	2 octobre	1973	16 novembre	2001	19 mars
1962	1 décembre	1974	6 juillet	2001	19 mai
1963	11 mars	1974	7 juillet	2001	13 juin
1963	23 mars	1978	20 décembre	2001	11 juillet
1963	28 mars	1979	11 janvier	2001	27 juillet
1963	1 avril	1981	20 août	2001	7 septembre
1963	18 avril	1987	15 mai	2001	5 octobre
1963	19 avril	1987	26 mai	2002	25 février
1963	21 avril	1988	17 juin	2002	5 mars
1963	8 mai	1989	15 février	2002	18 mars
1963	19 mai	1989	9 avril	2002	5 mars
1963	30 mai	1989	4 septembre	2002	18 mars
1963	18 juin	1990	9 septembre	2002	26 mars
1963	29 juin	1990	11 septembre	2002	14 avril
1963	1 décembre	1991	27 mars	2002	4 juin
1964	8 février	1991	28 mars	2002	13 juin
1964	3 mars	1996	8 janvier	2002	17 juin
1964	4 mars	1997	3 juin	2002	17 juillet
1964	10 mars	1998	28 janvier	2002	28 août
1964	16 mars	1998	8 avril	2002	29 octobre
1964	19 mars	1998	25 juillet	2002	5 novembre
1964	24 mars	1999	6 décembre	2002	18 novembre
1964	25 mars	1999	19 décembre	2002	23 novembre
1964	12 avril	2000	14 janvier	2002	22 décembre
1964	2 juin	2000	22 janvier	2003	3 février
1964	18 juin	2000	25 mars	2003	10 février
1964	22 juin	2000	5 avril	2003	26 février
1964	23 juin	2000	7 avril	2003	27 février
1964	10 juillet	2000	16 avril	2003	13 mars
1964	19 août	2000	27 avril	2003	22 mars
1964	23 août	2000	1 mai	2003	4 avril
1965	15 mars	2000	9 mai	2003	20 avril
1965	3 avril	2000	16 mai	2003	27 avril
1966	13 janvier	2000	17 mai	2003	16 mai
1966	26 juin	2000	25 mai	2003	21 mai
1966	27 juin	2000	28 mai	2003	17 juin
1967	1 décembre	2000	29 mai	2003	18 juin
1968	3 juin	2000	1 juin	2003	1 juillet
1969	29 janvier	2000	3 juillet	2003	4 août
1969	6 février	2000	5 juillet	2003	21 août
1969	7 février	2000	1 août	2003	30 août
1969	24 avril	2000	4 août	2003	10 novembre

2003	11 décembre
2004	3 janvier
2004	4 janvier
2004	14 janvier
2004	7 mars
2004	17 mars
2004	5 mai
2004	20 mai
2004	29 mai
2004	22 juin
2004	18 juillet
2004	30 juillet
2004	3 octobre
2004	17 octobre
2005	1 février
2005	1 mars
2005	12 mars
2005	28 mars
2005	5 avril
2005	8 avril
2005	9 avril
2005	2 mai
2005	10 juin
2005	27 août
2005	28 août
2005	12 septembre
2005	1 novembre
2006	20 février
2006	27 mars
2006	1 avril
2006	20 avril
2006	23 avril
2006	6 mai
2007	6 février
2007	4 mars
2007	18 mars
2007	22 mars
2007	8 avril
2007	6 mai
2007	16 juin
2007	3 juillet
2007	4 juillet
2007	5 juillet
2007	2 août
2007	4 août
2007	7 août
2007	20 août
2007	4 septembre
2007	1 octobre
2007	4 octobre
2007	8 octobre
2007	24 octobre
2007	5 novembre
2007	26 novembre
2008	7 janvier
2008	15 février
2008	1 mars
2008	23 avril
2008	3 mai
2008	5 mai
2008	17 mai
2008	20 mai
2008	20 juin
2008	22 juin
2008	10 juillet
2008	15 juillet
2008	29 juillet
2008	8 août
2008	26 août
2008	27 août
2008	11 octobre
2008	21 octobre
2008	3 décembre
2008	19 décembre
2009	13 avril
2009	2 mai
2009	10 mai
2009	21 mai
2009	24 mai
2009	2 octobre
2010	17 janvier

AVANT-GARDE

1965	12 mai
1972	27 mai
1979	15 juillet
1997	14 juin

AVARICE

1970	3 octobre

AVENIR

1965	23 avril
2000	23 janvier

AVION

1958	10 juillet

AVORTEMENT

1963	13 septembre
1964	1 novembre
1964	5 novembre
1965	6 mars
1965	14 juillet
1966	31 janvier
1966	4 août
1966	5 août
1970	31 mai
1971	22 octobre
1971	18 novembre
2003	18 juillet
2008	27 mars
2009	17 mars
2010	16 mai

Baillargeon, Camille

1979	28 juillet
1979	26 décembre
1986	21 juillet
1992	25 août
1992	25 novembre (suicide)
1997	4 juillet (fête)
1999	5 mars

Baillargeon, Claude
(Julien, Sarah)

1986	1 juillet
1992	25 août
1993	21 juillet
1998	23 mai

Baillargeon, Jeanne

1979	28 juillet
1979	26 décembre
1980	16 mars
1986	21 juillet
1988	22 juillet
1990	31 mai (GL)
1990	1 octobre
1991	21 février
1992	25 août
1992	16 novembre
1992	25 novembre
1993	27 avril
1993	26 juillet
1993	27 septembre
1993	21 octobre
1993	1 décembre
1995	4 août
1995	25 septembre
1996	4 mars
1996	26 mars
1996	2 novembre
1996	15 octobre
1996	18 octobre
1997	4 juillet
1997	26 octobre
1998	4 janvier
1998	23 mai
2000	11 juin
2000	17 juin
2000	10 août
2001	25 décembre
2002	31 mai
2004	7 juillet
2006	11 juin
2007	2 février
2007	20 juin
2007	6 septembre
2008	12 mai
2008	13 septembre
2010	3 mai

Baillargeon, Lise

1992	16 juillet

Baillargeon, Mireille

1979	25 mars
1979	13 mai
1979	21 mai
1979	27 mai
1979	12 juin
1979	25 juin (carte)
1979	26 juin (carte)
1979	27 juin (carte)
1979	3 juillet
1979	4 juillet
1979	5 juillet (carte)
1979	12 juillet (carte)
1979	28 juillet
1979	26 décembre
1980	10 janvier
1980	14 février
1980	16 mars
1980	4 juin
1980	6 juin (note)
1980	7 juillet (carte)
1980	8 juillet (carte)
1980	14 juillet (carte)
1980	16 juillet (carte)
1980	24 juillet (note)
1980	15 août (note)
1980	18 août (carte)
1980	19 août (carte)
1980	20 août (carte)
1980	21 août (carte)
1980	3 septembre
1980	26 septembre
1980	24 octobre
1981	23 avril
1982	20 mars
1982	6 juillet
1982	8 juillet
1982	14 juillet
1982	16 juillet
1983	2 février
1983	10 mai
1983	13 mai
1983	13 juillet (carte)
1983	19 novembre (vign)
1984	22 août (vignoble)
1985	27 avril (vignoble)
1986	1 juillet
1986	21 juillet
1987	15 août (testament)
1987	18 octobre
1987	28 octobre (folie)
1988	8 janvier
1988	24 mars
1988	27 avril
1988	4 mai (carte)
1988	13 mai
1988	26 mai
1988	14 juillet
1988	22 juillet
1988	26 juillet
1988	10 août
1988	6 septembre
1988	20 novembre
1989	15 février
1989	28 février
1989	12 mai
1989	30 juillet
1989	18 août
1989	24 septembre
1989	14 décembre
1990	14 février
1990	20 avril
1990	9 juillet (carte)
1990	21 juillet
1990	16 août
1990	20 août
1990	1 octobre
1991	6 janvier
1991	21 février
1991	25 mars
1991	1 avril
1991	16 avril
1991	25 avril
1991	4 mai
1991	6 mai
1991	6 juin
1991	27 juin
1991	12 juillet
1991	28 juillet
1991	20 août
1992	5 janvier
1992	20 février
1992	24 mars
1992	22 avril
1992	12 juin

1992	16 juillet	1997	16 mars	2001	30 juillet
1992	25 août	1997	22 mars	2001	17 août
1992	31 août	1997	6 avril	2001	17 septembre
1992	10 novembre	1997	8 avril	2001	4 octobre
1992	16 novembre	1997	9 avril	2001	23 octobre
1992	25 novembre	1997	15 avril	2001	10 décembre
1992	14 décembre	1997	23 avril	2001	25 décembre
1993	7 janvier	1997	3 mai	2002	11 avril
1993	1 mars	1997	12 juin (2 cartes)	2002	31 mai
1993	27 avril	1997	4 juillet	2002	17 juin
1993	18 mai	1997	19 septembre	2002	14 juillet
1993	26 mai	1997	7 octobre	2002	30 septembre
1993	21 juillet	1997	10 octobre	2002	8 octobre
1993	26 juillet	1997	26 octobre	2002	9 octobre
1993	29 juillet (carte)	1997	27 novembre	2002	14 octobre
1993	27 septembre	1997	4 décembre	2002	3 décembre
1993	21 octobre	1997	5 décembre	2002	21 décembre
1993	1 décembre	1998	4 janvier	2003	12 mars
1993	10 décembre	1998	15 janvier	2003	13 mars
1994	12 janvier	1998	1 février	2003	17 mars
1994	28 janvier	1998	5 février	2003	14 avril
1994	4 mai	1998	27 février	2003	7 juin
1994	30 mai	1998	25 avril	2003	18 août
1994	23 juin	1998	23 mai	2003	7 octobre
1995	22 juin	1998	18 août	2004	27 mars
1995	1 août	1998	28 août	2004	19 avril
1995	4 août	1998	23 octobre	2004	11 mai
1995	25 septembre	1998	29 décembre	2004	6 juin
1995	20 octobre	1999	5 mars	2004	1 juillet
1995	20 novembre	1999	27 mai (note)	2004	7 juillet
1995	7 décembre	1999	31 mai (carte)	2004	15 septembre
1995	15 décembre	1999	21 août	2004	20 décembre
1996	5 février	1999	15 septembre	2005	22 avril
1996	9 mars	1999	23 octobre	2005	31 mai
1996	26 mars	1999	25 novembre	2005	10 septembre
1996	28 mars	1999	26 novembre	2005	18 octobre
1996	9 avril	2000	17 mai	2005	3 novembre
1996	23 avril	2000	5 juin	2006	20 février
1996	7 mai	2000	8 juin	2006	26 mars
1996	14 mai	2000	10 juin	2006	11 juin
1996	14 juin	2000	11 juin	2006	1 août
1996	19 août	2000	17 juin	2007	16 janvier
1996	29 août	2000	17 juillet	2007	18 janvier
1996	14 septembre	2000	2 août	2007	2 février
1996	26 septembre	2000	11 août	2007	2 juin
1996	15 octobre	2000	28 août	2007	20 juin
1996	18 octobre	2000	19 septembre	2007	6 juillet
1996	19 octobre	2000	25 octobre	2007	17 août
1996	2 novembre	2000	25 décembre	2007	6 septembre
1997	3 janvier	2001	11 janvier	2007	17 septembre
1997	3 février	2001	29 janvier	2008	11 février
1997	14 février	2001	10 février	2008	19 février

2008	11 avril
2008	16 avril
2008	28 avril
2008	12 mai
2008	27 juin
2008	15 août
2008	4 septembre
2008	13 septembre
2009	2 février
2009	12 mars
2009	18 mai
2009	5 juillet
2009	11 octobre
2009	17 décembre
2010	1 janvier
2010	2 janvier
2010	3 mai
2010	9 juillet
2010	3 août
2010	24 septembre
2011	18 avril
2011	31 mai
2011	7 juin
2011	30 septembre
2011	16 octobre
2011	20 décembre

Baillargeon, Nicolas

1979	28 juillet
1979	26 décembre
1986	21 juillet
1992	25 août
1992	25 novembre
1996	14 septembre
2004	15 septembre

Baillargeon, Pierre

1988	27 avril
1988	20 novembre
1992	16 juillet
1995	7 décembre
1995	15 décembre
1996	9 mars
1996	26 mars
1996	9 avril
1996	10 juillet
1997	4 janvier
1997	27 mars
1997	9 avril
1997	3 mai
1997	19 septembre
1997	27 novembre
2000	10 août
2000	25 octobre
2002	30 septembre
2003	17 mars
2004	27 mars
2004	19 avril
2004	7 juillet
2006	26 mars
2007	18 janvier
2008	13 septembre
2009	24 octobre
2009	8 décembre
2009	16 décembre
2009	17 décembre

BALCON

1974	15 juin
1977	2 juillet
1987	31 juillet
1988	6 mai
1988	13 mai
1988	26 mai
1988	7 juin
1988	1 septembre
1988	6 septembre
1989	12 mai
1989	19 juillet
1989	30 juillet
1989	24 septembre
1990	9 juillet
1990	29 juillet
1990	21 août
1991	1 mai
1991	28 juillet
1992	12 juin
1993	6 mai
1994	21 septembre
1995	1 mai
1996	7 mai
1996	15 mai
1996	26 septembre
1997	7 juin
1997	7 octobre
1997	10 octobre
1998	21 juin
1999	3 mai
2000	30 avril
2000	5 mai
2000	9 mai
2000	26 mai
2000	7 août
2000	17 août
2000	20 août
2000	2 octobre
2001	18 mai
2001	26 juin
2001	16 juillet
2001	23 juillet
2001	14 septembre
2002	9 juin
2002	28 juin
2002	11 septembre
2002	20 septembre
2004	22 juillet
2004	26 août
2004	9 octobre
2005	10 mai
2005	16 mai
2005	11 juillet
2005	1 août
2005	14 août
2006	9 mai
2006	1 juillet
2007	8 mai
2007	10 juin
2007	13 juillet
2007	15 juillet
2007	5 septembre
2007	15 septembre
2007	8 octobre
2008	7 juin
2008	28 juin
2008	15 juillet
2009	19 mai
2010	2 août

BANALITÉ

2008	15 octobre
2009	9 février

BARBE
(Cheveux longs)

1959	2 décembre
1962	29 novembre
1964	13 septembre
1966	26 juin
1966	29 novembre
1990	25 mai
2002	20 août
2003	20 mai
2005	14 septembre
2009	18 mars

Barbéris, Robert
1966 19 mars
1966 12 octobre
1971 5 décembre

BATEAU
(thème du bateau)
1962 12 octobre
1964 7 août
1989 16 juin
1989 13 octobre
1990 26 juin
2007 17 juillet
2007 3 septembre

BEATNICK
1959 15 décembre

Beauchamp,
1959 11 juin

Beaudoin, Yolande
1966 12 septembre

Beaudry, Laurent
1979 19 avril

Beaudry, Lucille
1983 13 juillet
1988 22 juillet
1991 4 mai

Beaulieu, Michel
1965 18 février
1965 18 mars
1965 4 août
1965 25 mars
1966 24 février
1966 5 juillet
1966 23 juillet
1966 28 juillet (Quoi)
1966 29 juillet
1966 1 décembre
1985 20 juillet (décès)
1989 24 octobre
1991 6 mai
1993 20 juillet
2008 14 novembre

Beauregard, Père Jean-Paul
1958 7 mai

Beausoleil, Claude
1995 22 juin
1996 30 décembre
1999 26 novembre

BEAUTÉ
1960 9 février
1960 1 avril
1964 2 juin
1980 24 novembre
2000 17 mars

Bédard, Olivier
1973 20 septembre

Bédard, Pierre
1957 9 octobre
1957 17 octobre
1958 18 mars
1958 7 mai
1958 20 mai
1958 21 mai
1958 31 mai
1958 12 juin

Bédard, Pierre

Bédard, Père
(Les jeunes naturalistes)
1958 27 avril
1958 28 avril
1958 29 avril
1958 24 mai
1958 6 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1959 31 mars

BELGIQUE
1958 19 novembre
1958 21 novembre
1958 23 novembre
1958 26 novembre
1965 11 octobre
1965 19 décembre
1967 17 août
1967 12 septembre
1967 8 novembre
1968 17 janvier

Bellefleur, Gérard
1958 2 avril
1958 27 mai
1958 20 novembre
1959 10 juin

Bellerose, Gilles
1958 5 novembre
1958 16 novembre
1958 20 novembre
1958 22 novembre
1958 5 décembre
1958 18 décembre
1959 17 janvier
1959 22 mars
1959 23 juin
1959 19 novembre
1960 18 mai
1960 26 septembre
1964 15 novembre

Bénard,
1958 10 juin

Benoit, Michel
1965 11 septembre
1965 4 octobre
1965 14 novembre
1965 30 novembre
1965 19 décembre
1965 20 décembre (note)
1965 25 décembre
1966 13 janvier
1966 6 juin
1966 19 juillet
1966 29 juillet
1966 10 septembre
1969 15 février
1978 9 juillet (Mainmise)
1978 15 août

BERCEUSE
1964 20 septembre
2003 23 mai

Berger, Marie-France
1978 5 juillet
1978 27 décembre

Bérubé, Laurent
1977 10 avril

Besset, Vicky
1968 26 juin
1968 30 juin (lettre)
1968 2 juillet
1968 3 juillet (lettres)
1968 13 juillet
1968 17 décembre (lettre)
2001 13 juin

BÊTISE
1962 23 août
1962 11 septembre
1964 15 octobre
1964 19 octobre
1971 3 octobre
1972 30 juillet
1985 27 septembre
1997 6 septembre
1997 8 septembre
1997 21 octobre
1998 3 septembre
2000 5 août
2000 15 août
2007 25 octobre
2008 3 octobre
2008 5 novembre

Beugnot, Bernard
1966 23 novembre

BICYCLETTE
1958 24 juin
1958 10 juillet
1959 27 janvier
1959 28 janvier

BIEN
1958 12 juin
1961 24 avril
1961 22 juin
1962 12 juin
1962 28 juillet
1963 2 mai
1964 4 mars
1964 16 août
1969 28 avril
2005 7 août
2008 5 février
2008 6 mai

BIEN-ÊTRE SOCIAL
1971 4 avril
1971 1 nov (Bourgeault)
1972 26 juillet
1973 15 mai
1989 26 octobre
1996 15 mai
1997 16 juin
2000 3 juillet (artistes)
2005 13 juillet
2007 12 juin

Bilkins, Janice
1966 12 septembre

Bisson, André
(Marielle Bisson)
1964 15 janvier
1964 27 avril
1964 8 juin
1964 23 juin
1964 26 juin
1964 28 juin
1964 4 juillet
1964 9 juillet (St-Hypo)
1964 10 juillet
1964 14 juillet
1964 18 juillet (St-Hypo)
1964 13 septembre
1964 25 septembre

Bissonnette,
1958 12 juin

Bissonnette, Lise
(Née le 12 décembre 1945)
1965 28 octobre
1966 13 février
1966 27 février
1966 1 mars
1966 2 mars
1966 7 mars
1966 20 mars
1966 26 mars
1966 27 mars
1966 29 mars
1966 30 mars
1966 6 avril
1966 15 avril
1966 23 avril
1966 8 mai
1966 9 mai (2 lettres)
1966 11 mai (lettre)
1966 12 mai (lettre)
1966 13 mai (lettre)
1966 14 mai (lettre)
1966 15 mai
1966 16 mai (lettre)
1966 17 mai (lettre)
1966 24 mai (2 lettres)
1966 25 mai (lettre)
1966 26 mai (lettre)
1966 27 mai (lettre)
1966 28 mai (lettre)
1966 29 mai (lettre)
1966 30 mai (lettre)
1966 31 mai (lettre)
1966 1 juin (lettre)
1966 2 juin (lettre)
1966 3 juin (lettre)
1966 4 juin (lettre)
1966 5 juin (lettre)
1966 6 juin (lettre)
1966 7 juin (2 lettres)
1966 10 juin (2 lettres)
1966 12 juin (lettre)
1966 20 juin (lettre)
1966 21 juin (lettre)
1966 22 juin (lettre)
1966 23 juin (lettre)
1966 24 juin (lettre)
1966 26 juin (lettre)
1966 27 juin (lettre)
1966 28 juin (lettre)
1966 29 juin (lettre)
1966 30 juin (lettre)
1966 1 juillet
1966 3 juillet (lettre)
1966 4 juillet (lettre)
1966 5 juillet (lettre)
1966 11 juillet (lettre)
1966 12 juillet (lettre)
1966 13 juillet (lettre)
1966 15 juillet
1966 17 juillet (lettre)
1966 19 juillet
1966 21 juillet (lettre)
1966 23 juillet
1966 24 juillet
1966 26 juillet (lettre)
1966 29 juillet
1966 31 juillet (lettre)
1966 3 août (lettre)
1966 4 août (lettre)

1966 5 août
1966 8 août (lettre)
1966 14 août
1966 15 août (lettre)
1966 17 août
1966 18 août (lettre)
1966 22 août
1966 23 août (lettre)
1966 1 septembre (note)
1966 2 septembre (note)
1966 3 septembre
1966 4 septembre (note)
1966 5 septembre
1966 11 septembre (lettre)
1966 12 septembre
1966 13 septembre
1966 15 septembre
1966 18 septembre
1966 21 octobre
1966 9 novembre
1966 12 novembre
1966 14 novembre (note)
1966 21 novembre
1966 22 novembre
1966 27 novembre
1966 12 décembre
1967 3 janvier
1967 20 janvier
1967 7 février
1967 23 mars
1967 4 avril
1967 23 avril
1967 5 juin (note)
1967 31 juillet
1967 26 août
1967 3 septembre
1967 7 septembre
1967 13 septembre
1967 26 septembre
1967 29 septembre (lettre)
1967 11 octobre
1967 30 octobre
1967 25 novembre
1967 26 novembre
1967 1 décembre
1968 25 mai
1968 1 décembre (lettre)
1968 11 décembre
1969 29 janvier
1969 31 janvier (lettre)
1969 7 mai
1969 28 mai (lettre)
1969 26 juillet
1971 27 mars
1973 22 mars
1977 14 août
1978 25 octobre
1979 28 avril
1982 17 mai
1990 12 juin
1991 21 mars
1993 20 mai
1993 30 juillet
1994 18 mars
1995 17 octobre
1996 14 juin
1996 16 juin
1996 5 août
1999 26 novembre
2000 28 août
2001 9 juin
2003 26 août
2004 16 juillet
2005 18 octobre
2008 19 février
2008 4 septembre
2011 18 juin

Bissonnette, Rita
1968 22 janvier
1968 23 janvier
1968 24 janvier
1968 25 janvier
1968 2 novembre
1969 30 avril
1969 1 mai
1969 7 mai (trio)
1971 23 février
1973 8 août
2003 26 août
2009 11 octobre

Blacquière, René
1971 27 octobre
1987 12 novembre
2001 23 septembre

Blanchard, Louise
1968 3 mai
1968 25 mai

BLOC POT
2003 14 avril

Blouin, Gilles
1958 7 mai
1958 20 novembre
1959 20 mars
1959 22 mars
1959 25 mars
1959 29 avril
1959 10 juin
1959 19 novembre

Boisvert, Pierre
1968 18 novembre
1968 29 décembre
1969 5 janvier

Bonaventure, Marie
1965 16 juillet
1965 26 juillet
1965 30 juillet
1965 1 août
1965 4 août
1965 10 août
1965 14 août
1965 20 septembre
1965 21 septembre
1965 14 novembre
1965 27 décembre

BONHEUR
1958 4 mai
1958 16 mai
1958 29 mai
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 16 juillet
1958 7 septembre
1959 10 avril
1959 12 avril
1961 22 juin
1961 30 août
1962 2 octobre
1962 11 novembre
1963 22 mars
1963 23 mars
1963 29 avril
1963 30 avril
1963 2 mai
1963 16 mai
1963 25 mai
1963 3 juin
1963 5 août
1963 27 octobre

1963 30 octobre
1963 1 décembre
1963 8 décembre
1964 1 janvier
1964 25 février
1964 13 mars
1964 30 mars
1964 10 mai
1964 23 novembre
1966 7 octobre
1971 7 avril
1972 30 mai
1972 10 octobre
1973 25 février
1973 22 mai
1973 26 octobre
1973 28 octobre
1977 7 mars
1987 26 mai
1988 13 mai
1988 1 septembre
1989 1 mai
1990 28 août
1991 12 juin
1996 9 juillet
1996 1 août
1997 7 juin
1998 9 avril
1998 29 août
1999 3 mai
1999 24 août
2000 20 mars
2000 3 août
2001 31 mai
2001 5 juillet
2001 27 juillet
2001 17 août
2001 22 octobre
2002 12 janvier
2002 26 mars
2002 16 mai
2002 28 juin
2003 20 janvier
2003 2 avril
2003 5 août
2003 19 août
2003 12 septembre
2003 16 septembre
2003 26 octobre
2004 7 mars
2004 4 avril
2004 26 avril
2004 13 août
2005 16 avril
2005 12 juin
2005 5 juillet
2007 13 juin
2007 1 juillet
2007 13 juillet
2007 15 juillet
2007 2 août
2007 3 septembre
2008 14 février
2008 23 mars
2008 24 mars
2008 31 mars
2008 5 avril
2008 19 avril
2008 20 avril
2008 21 juin
2008 26 juin
2008 28 juin
2008 1 juillet
2008 16 juillet
2008 24 juillet
2008 18 septembre
2008 12 novembre
2009 4 janvier
2009 1 février
2009 9 avril
2009 19 mai
2009 19 août
2009 22 septembre
2009 1 novembre
2009 13 novembre
2009 25 novembre
2009 1 décembre
2009 7 décembre
2010 4 janvier
2010 20 juillet
2011 12 janvier
2011 13 janvier

BONTÉ
1963 22 janvier
1988 17 juin
1990 9 septembre
1997 31 mai
2001 8 mars
2005 7 août
2008 17 mai

Bouchard, Ginette
1968 2 novembre
1968 3 novembre

Boucher, Yvon
2001 10 février
2004 27 août (message)
2008 16 avril

Boudreau, P
1958 30 avril
1958 27 mai
1958 28 mai
1958 5 juin

BOUGON
1959 28 janvier

Bourdoux, Jean-Pierre
1963 8 octobre

Bourgault, Hélène
1969 15 février

BOURGEOIS
1958 1 juin
1958 2 juin
1958 23 septembre
1958 6 décembre
1959 2 décembre
1960 13 juin
1963 19 février
1963 8 mai

Bourin,
1958 13 mai

Bourque, Reynald
1969 15 février

Boutet, Claude
1958 7 juin
1958 10 juin
1958 15 juin
1959 10 avril
2001 6 novembre

Boutin,
1958 30 avril

Boyer, Jacques
1958 23 octobre

Boyer, Jean
1957 8 octobre
1957 15 octobre
1958 28 avril
1958 7 mai
1958 15 mai
1958 28 mai
1958 5 juin
1958 7 juin
1959 10 juin

Brault, Père
1958 8 juin

Brazeau, Marie
1963 14 septembre

Brien,
(Philo II)
1958 6 juin

Brien, Père Yvon
1958 12 mai
1958 13 mai

Brillon,
1958 7 juin

Brion,
1958 30 avril

Brossard, Simon
1956 31 mai
1957 9 octobre
1958 28 avril
1958 29 avril
1958 19 février
1958 7 mai
1958 24 mai
1958 28 mai
1958 5 juin
1958 7 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 14 novembre
1959 17 janvier
1959 19 mars
1959 21 mars
1959 22 mars
1959 10 juin

Brossard, Nicole
1965 18 février
1965 18 mars
1965 12 avril
1965 24 avril
1965 8 juillet
1965 11 septembre
1965 21 novembre
1966 21 janvier
1966 9 février
1966 19 mars
1966 12 mai
1966 3 juin
1966 7 juin
1966 28 juillet (Quoi)
1966 29 juillet
1969 12 mars
1995 29 août

Brouillard,
1975 26 août
1975 12 octobre
1975 30 octobre

Brouillette,
1958 10 juin

BRUIT
1958 22 avril
1958 1 juin
1966 17 mai
1978 14 novembre
1988 9 septembre
2004 26 août
2007 6 août

Brunet,
1958 11 juin
1958 13 juin
1958 19 novembre

Brunet, Yves-Gabriel
1967 31 juillet
1968 24 janvier
1995 20 novembre

Bussière, Yvan
1958 27 avril
1958 28 avril
1958 7 mai
1958 31 mai
1958 4 juin

Caillé, Jean-Pierre
1958 7 mai
1958 31 mai

CAMARADERIE
1958 6 juin
1962 11 septembre
1962 29 novembre
1963 10 mai
1988 29 août
2001 18 novembre
2009 10 avril

Camerlain, Gilles
1955 9 décembre
1958 23 avril
1958 27 mai

CANNABIS
(haschish)
1968 3 mai
1968 17 juin
1968 20 juin
1968 13 juillet
1968 16 juillet
1968 6 août
1968 8 octobre
1969 6 février
1969 7 février
1969 8 février
1969 9 février
1969 15 février
1969 16 février
1969 17 février
1969 9 avril
1969 30 avril
1970 3 décembre (Kosak)
1973 9 juin
1977 24 mars
1977 2 juillet
1977 18 décembre
1995 25 septembre
1995 29 septembre
1995 3 octobre
1995 20 octobre
1996 8 janvier
1996 23 avril
1996 7 mai
1996 3 juin
1996 10 juin
1996 12 août
1996 19 août

1996	14 septembre	2001	15 janvier	2002	18 septembre
1996	24 septembre	2001	16 janvier	2002	20 septembre
1996	15 octobre	2001	17 janvier	2002	1 octobre
1996	17 octobre	2001	23 janvier	2002	22 octobre
1997	23 avril	2001	29 janvier	2002	23 octobre
1997	7 mai ($)	2001	9 février	2002	24 octobre
1997	27 mai	2001	12 février	2002	19 novembre
1997	30 juin	2001	19 février	2002	28 novembre
1997	1 août	2001	2 mars	2002	1 décembre
1997	13 septembre	2001	25 mars	2002	3 décembre
1997	21 septembre	2001	2 avril	2002	5 décembre
1998	9 avril	2001	7 mai	2002	12 décembre
1998	23 avril	2001	13 mai	2002	19 décembre
1998	23 mai	2001	18 mai	2002	28 décembre
1998	14 septembre	2001	28 mai	2003	6 janvier
1998	17 septembre	2001	13 juin	2003	14 janvier
1998	27 septembre	2001	26 juin	2003	17 janvier
1998	23 octobre	2001	2 juillet	2003	25 janvier
1999	27 mars	2001	9 juillet	2003	4 février
1999	7 septembre	2001	31 juillet	2003	11 février
1999	16 septembre	2001	4 août	2003	18 février
1999	24 octobre	2001	6 août	2003	19 février
2000	17 avril	2001	13 août	2003	21 février
2000	4 mai	2001	15 août	2003	24 février
2000	6 mai	2001	21 août	2003	25 février
2000	8 mai	2001	6 septembre	2003	4 mars
2000	18 mai	2001	13 septembre	2003	10 mars
2000	20 mai	2001	23 septembre	2003	15 mars
2000	25 mai	2001	16 octobre	2003	24 mars
2000	11 juin	2001	6 novembre	2003	27 mars
2000	24 juin	2001	10 novembre	2003	6 avril
2000	14 juillet	2002	3 janvier	2003	14 avril
2000	15 août	2002	5 janvier	2003	22 avril
2000	4 septembre	2002	16 janvier	2003	3 mai
2000	8 septembre	2002	25 janvier	2003	5 mai
2000	13 septembre	2002	28 février	2003	10 mai
2000	14 septembre	2002	2 avril	2003	17 mai
2000	21 septembre	2002	13 avril	2003	31 mai
2000	25 septembre	2002	15 avril	2003	3 juin
2000	17 octobre	2002	4 mai	2003	4 juin
2000	19 octobre	2002	13 mai	2003	10 juin
2000	20 octobre	2002	24 mai	2003	16 juin
2000	27 octobre	2002	14 juin	2003	22 juin
2000	2 novembre	2002	7 juillet	2003	15 juillet
2000	10 novembre	2002	15 juillet	2003	18 juillet
2000	30 novembre	2002	16 juillet	2003	1 août
2000	4 décembre	2002	24 juillet	2003	20 août
2000	14 décembre	2002	6 août	2003	1 septembre
2000	18 décembre	2002	7 août	2003	4 septembre
2000	19 décembre	2002	19 août	2003	27 septembre
2000	24 décembre	2002	20 août	2003	15 octobre
2001	3 janvier	2002	8 septembre	2003	24 octobre

2003	29 novembre
2003	1 décembre
2004	1 janvier
2004	16 janvier
2004	12 mars
2004	19 mars
2004	5 avril
2004	7 mai
2004	16 mai
2004	24 juin
2004	20 août
2004	1 septembre
2004	20 septembre
2004	20 décembre
2005	21 février
2005	23 avril
2005	2 mai
2005	3 novembre
2005	4 novembre
2006	16 janvier
2006	16 mai
2007	9 janvier
2007	13 janvier
2007	2 février
2007	9 avril
2007	13 juillet
2007	1 août
2007	26 août
2007	5 septembre
2007	24 septembre
2007	21 octobre
2007	22 octobre
2007	23 octobe
2007	3 décembre
2007	4 décembre
2008	9 janvier
2008	15 janvier
2008	17 mars
2008	28 mai
2008	7 juin
2008	19 juin
2008	29 juin
2008	7 juillet
2008	5 octobre
2008	12 octobre
2008	19 octobre
2008	3 novembre
2008	11 décembre
2009	7 janvier
2009	8 janvier
2009	9 mars
2009	18 juin
2009	6 juillet
2009	9 octobre
2010	15 janvier
2010	12 février
2010	4 juin
2010	24 juin
2010	4 octobre
2011	2 mai
2011	20 juillet

Caouette, Lise

1978	2 juillet
1978	8 juillet
1978	13 juillet (cartes)
1978	17 juillet
1978	6 août
1978	12 août
1978	20 août
1978	24 septembre
1978	1 octobre
1978	9 octobre (Malbaie)
1978	25 octobre
1978	27 décembre
1979	11 janvier

CAPITALISME

1960	13 juin
1970	13 mai
1970	29 mai
1971	23 juin
1973	23 septembre
1978	20 décembre
1982	13 décembre
1995	7 décembre
1996	14 octobre
1996	23 octobre
1997	14 mars
1997	1 avril
1997	18 avril
1997	20 octobre
1997	10 décembre
1998	1 mars
1998	26 avril
2000	27 février
2000	8 mars
2000	2 juillet
2001	2 août
2002	10 avril
2002	25 octobre
2008	24 novembre
2008	13 décembre
2008	23 décembre
2009	15 mars
2010	22 juillet
2011	2 mai

CARABIN

1966	25 février

Caron, Alexis

1942	(introduction)
2008	8 décembre

Caron, Denise

1958	24 avril
1958	25 avril
1958	27 avril
1958	30 avril
1958	3 mai
1958	7 mai
1958	8 mai
1958	11 mai
1958	12 mai
1958	13 mai
1958	15 mai
1958	16 mai
1958	17 mai
1958	18 mai
1958	22 mai
1958	29 mai
1958	31 mai
1958	1 juin
1958	2 juin
1958	3 juin
1958	4 juin
1958	5 juin
1958	6 juin
1958	7 juin
1958	9 juin
1958	10 juin
1958	11 juin
1958	12 juin
1958	13 juin
1958	14 juin
1958	15 juin
1958	22 juin
1958	16 août
1958	18 août
1958	22 août
1958	16 octobre
1958	5 novembre
1958	27 novembre
1958	29 novembre
1959	18 janvier

1959 5 avril
1959 10 avril
1959 18 juin
1959 13 septembre
1965 28 septembre
2001 6 novembre
2004 21 août

Caron, Gilbert
1958 11 mai
1958 17 mai
1958 18 mai
1958 10 juin
1958 26 octobre
1958 18 novembre

Caron, Jean-François
1998 7 juin (lettre)
2002 23 novembre
2010 4 février

Caron, Jocelyne
1958 17 mai
1958 12 juin
1959 22 juin
1963 3 mars
1963 21 mai

Caron, Ned
1958 17 mai
1958 10 juin
1958 18 novembre

CARRÉ SAINT-LOUIS
1964 4 octobre
1968 4 septembre
1979 4 juillet
1985 20 juillet
2000 17 juillet
2001 3 février
2003 29 avril
2003 19 août
2004 27 avril
2004 2 juillet
2005 18 avril
2006 2 juillet
2007 5 juin
2007 14 septembre
2007 17 septembre
2007 25 septembre
2008 19 avril
2008 9 mai
2008 27 mai
2008 31 mai
2008 6 août
2008 1 septembre
2009 20 mars
2009 4 mai
2009 3 septembre

Carrier,
1958 26 avril

CARRIÈRES
(Projets d'avenir, etc.)
1957 24 octobre
1958 4 mai (artiste)
1958 5 mai
1958 15 mai
1958 23 mai (acteur, génie)
1958 29 mai
1958 31 mai (prêtre)
1958 3 juin (usine)
1958 8 juin (écrire)
1958 5 décembre
1958 11 décembre
1959 12 mars
1959 22 juin (prêtre)
1959 2 décembre (Chap)
1959 3 décembre (Chap)
1960 10 mars (armée)
1961 23 avril
1961 1 novembre (Ste-M)
1962 28 juillet (BanqueNa)
1962 13 septembre (banque)
1962 12 octobre
1962 13 octobre
1962 29 novembre
1962 3 décembre (Mena)
1962 30 décembre (Roy)
1963 19 avril
1963 29 avril
1963 21 mai
1963 23 mai (supplé)
1963 20 août (concierge)
1963 21 août (concierge)
1963 1 septembre
(suppléant)
1963 5 septembre
1963 6 septembre (prison)
1963 9 septembre
1963 13 septembre
1963 19 septembre
1963 6 octobre (chômeur)
1963 8 octobre (Hydro)
1964 5 mars
1964 13 avril
1964 27 avril
1964 19 juin
1964 29 juin (bac UdM)
1964 15 septembre
1965 6 mars
1965 30 mars
1965 12 juillet (Afrique)
1966 23 avril
1966 12 mai
1966 15 mai (Bac)
1966 28 mai
1966 20 juin (lettres)
1966 18 juillet (biblio)
1966 30 septembre
1966 2 octobre
1967 4 avril
1967 1 juin (Hydro)
1967 28 novembre (fin HQ)
1967 4 décembre
1967 11 décembre
1968 3 juin (2082 St-Denis)
1969 12 octobre (UduQ)
1969 15 décembre (faillite)
1970 13 juin (technicien)
1970 5 novembre (réorien)
1971 18 mars
1971 19 mars
1971 28 mai (ITHQ)
1971 5 septembre
1971 21 novembre (traiteur)
1971 5 décembre (conces)
1972 11 mai
1972 17 mai
1972 2 juin (Son Père)
1972 9 juin
1972 22 juin
1973 11 mars
1973 21 avril
1973 15 mai
1973 5 juin (rentier)
1973 23 juin (St-Ch-Boro)
1974 20 avril
1974 28 avril
1974 11 mai
1974 20 mai
1974 22 juin (Domtar)
1974 14 août
1974 24 août
1974 13 octobre (conces)

1974	19 octobre
1974	27 octobre
1974	26 novembre
1975	10 mars
1975	28 mars
1975	4 avril
1975	18 juin (vente Domtar)
1975	29 juin
1975	26 août (St-Jean Dieu)
1975	27 septembre (Cham)
1975	12 octobre
1975	30 octobre
1975	11 novembre (ITHQ)
1976	28 mars
1976	19 mai
1976	24 mai
1978	3 octobre (Afrique)
1978	25 octobre (chômage)
1979	13 mai
1980	24 octobre
1981	20 août (seul)
1982	20 mars
1982	5 juillet
1984	5 avril
1984	1 mai
1985	27 avril
1985	20 juillet (écrire)
1985	14 août (Riv du Loup)
1987	7 avril
1987	14 avril
1987	11 mai
1987	24 mai
1987	26 mai
1987	28 octobre (½temps)
1987	12 novembre
1988	5 mai
1988	6 mai
1988	26 mai
1988	30 octobre
1988	23 décembre (libraire)
1989	25 avril
1990	25 mai
1990	12 juin (écrire)
1991	4 avril
1991	16 mai
1991	21 août (chomage)
1992	26 mai
1995	30 mars
1996	3 mars
1996	15 octobre (échec)
1999	20 novembre (concier)
2000	15 juin (biographie)
2000	16 juin (Hamel)
2000	27 juin
2000	13 juillet
2001	2 mars
2001	27 juillet
2001	15 novembre (Hamel)
2002	11 avril
2002	13 avril
2002	6 août ($)
2003	5 mars
2003	16 avril
2003	28 octobre (penser)
2003	30 novembre
2004	7 mars
2004	27 avril
2005	1 mars
2005	2 mars
2005	8 avril
2006	20 avril
2006	1 juillet
2007	18 janvier (rentier)
2007	30 novembre
(carambo)	
2008	7 février
2008	16 mars
2008	15 juillet (balcon)
2008	24 octobre (échec)
2008	1 novembre
2008	2 novembre
2009	10 janvier
2009	17 janvier
2009	20 janvier
2009	1 février
2009	16 février
2009	6 avril
2009	8 juillet
2009	5 octobre (concierge)
2010	3 février
2010	3 août
2010	11 octobre
2010	20 décembre
2011	3 janvier
2011	1 février
2011	16 juin
2011	18 juin
2011	10 décembre

Cartier, Odette

1959	1 mars
1959	30 mars
1959	31 mars
1959	13 septembre
1959	19 septembre
1959	27 septembre
1963	13 septembre
2008	24 octobre

CATACLYSMES

1993	15 janvier
2010	5 février
2011	17 mai

Catherine,

1965	12 juillet
1966	13 janvier

CÉLIBAT

1959	21 mars
1963	29 juin
1964	25 novembre
1965	2 août
1966	12 juillet
1969	27 février
1971	30 mai
1974	7 août
1991	3 mai
2003	7 juin
2006	20 février
2007	17 janvier
2007	7 février
2007	1 mars
2008	7 mars

CENSURE

1962	1 mai
1963	24 février
1963	23 mars
1963	2 mai
1963	8 mai
1963	14 septembre
1965	19 novembre
1968	4 mai
1968	12 mai
1968	9 septembre
1969	3 mars
1970	26 avril
1970	4 juillet
1970	1 octobre
1970	1 décembre
1970	8 décembre
1971	26 janvier
1971	31 janvier
1971	15 avril
1971	11 juin

1971 19 juin
1971 30 juin
1971 11 juillet
1971 5 décembre
1971 25 décembre
1972 21 mars
1972 28 août
1972 27 décembre
1973 4 février
1973 18 mai
1975 26 avril
1978 3 août
1978 1 octobre
1993 13 décembre
1996 19 septembre
1997 4 février
1997 24 mars
1997 18 avril
1997 21 octobre
2001 14 décembre
2003 29 mars
2003 9 août
2004 28 juillet
2004 17 octobre
2006 7 avril

CERTITUDE
1960 2 octobre
1966 22 novembre
1963 19 mai
1997 18 décembre
1999 17 mai
2000 3 avril
2000 1 juin
2000 5 août
2001 30 juin
2002 12 janvier
2003 12 février
2009 18 février

Chabot,
1958 20 avril
1958 11 novembre
1958 19 novembre

Chagnon, Père Réal
1958 7 mai
1958 11 juin
1958 12 juin

CHANCE
1958 18 décembre
1960 9 février

CHANGEMENT
1972 10 avril
1972 18 avril
1972 17 mai
1973 18 février
1974 6 juillet
1993 6 mai
1999 21 mars
2000 28 juillet
2009 1 juin
2009 26 septembre
2009 9 octobre
2009 2 décembre
2010 18 février
2011 16 mai

Chapdeleine, Jacques
1959 2 décembre
1959 3 décembre

Chaput,
1958 13 juin

CHARITÉ
(Altruisme)
1958 28 avril
1958 5 mai
1958 6 mai
1958 16 mai
1958 18 mai
1958 29 mai
1958 22 septembre
1959 12 mars
1959 31 mars
1959 12 avril
1959 12 juin
1959 16 octobre
1960 7 mars
1960 2 octobre
1960 23 novembre
1961 23 mars
1963 10 mai
1963 5 août
2001 1 février
2002 9 avril
2004 30 novembre
2007 12 juin
2008 12 décembre

Charron,
1958 6 juin

Chartrand, Michel
1997 25 février
2000 26 janvier

CHASTETÉ
1958 12 juin
1963 19 avril

CHATS
(Éthologie)
1970 27 novembre
1970 1 mai
1995 10 janvier
2001 31 mai
2002 9 janvier (TiRoux)
2003 30 janvier
2003 23 février
2003 1 mars
2003 2 mars
2003 31 mars
2003 15 avril
2005 22 avril
2005 9 mai
2008 14 avril
2008 23 avril
2009 20 avril
2009 12 septembre
2009 17 septembre
2009 18 décembre
2010 11 février
2010 22 août
2010 5 septembre
2010 13 septembre
2010 15 septembre
2010 29 septembre
2010 13 octobre
2010 24 octobre
2010 25 octobre
2010 1 novembre
2010 4 novembre
2010 7 novembre
2010 12 novembre
2010 4 décembre
2010 21 décembre
2011 1 janvier
2011 15 janvier
2011 20 février
2011 28 février
2011 6 mars

2011 21 mars
2011 11 avril
2011 12 avril
2011 15 avril
2011 19 avril
2011 26 avril
2011 4 mai
2011 5 juillet
2011 6 juillet
2011 4 août
2011 24 août
2011 24 octobre
2011 7 décembre

CHEF
1958 6 mai
1958 7 mai
1958 16 mai
1958 20 mai
1958 24 mai
1958 4 juin
1958 8 juin
1958 10 juin
1958 12 juin
1959 22 mars
1959 6 avril
1959 26 avril
1960 5 avril
1960 24 avril
1962 16 novembre
1963 23 mars
1970 2 septembre
1970 15 septembre
1970 24 septembre
1970 26 septembre
1972 16 mai
1972 19 mai
1976 23 avril
1997 9 mai
1997 6 juin
1997 8 juin
1997 30 juillet
2003 6 août
2004 5 août

Chiasson, Irène
1969 14 janvier

CHICANIER

Chicoine,
1958 18 mai
1958 7 juin
1958 10 juin
1958 12 juin

CHINE
1966 9 juin
1966 5 octobre
1970 14 novembre
2001 25 décembre
2002 14 novembre
2008 24 novembre
2010 17 novembre
2010 24 décembre
2011 1 octobre

CHOMAGE
1996 1 mars

Choquette,
1958 18 mars
1958 31 mai

CHOSES
1964 9 mars
1998 15 décembre

CIEL
1969 29 septembre

CIGARETTES
1958 13 mai
1958 18 mai
1958 25 mai
1958 26 mai
1958 29 mai
1958 9 juin
1958 13 juin
1958 27 juin
1958 10 juillet
1958 20 juillet
1958 22 août
1958 16 octobre
1958 23 octobre
1958 1 novembre
1958 5 novembre
1958 10 novembre
1958 11 novembre
1958 12 décembre
1959 1 janvier
1959 20 mars
1959 24 mars
1959 7 avril
1959 26 avril
1959 20 juin
1960 19 mars
1961 29 août
1962 5 septembre
1962 11 novembre
1963 2 janvier
1963 3 mars
1963 15 mars
1963 6 juillet
1963 26 août
1964 6 janvier
1964 7 janvier
1964 4 mars
1964 5 novembre
1965 10 juillet
1965 11 juillet
1968 17 juin
1969 2 octobre
1969 4 novembre
1973 3 juin (arrêt)
1973 4 juin
1973 11 juin
1973 3 juillet
1991 21 août
1998 9 septembre
1998 23 octobre
2003 7 août
2005 17 avril

CINÉMA
1958 31 mai
1959 31 mars
1960 7 mars
1960 23 mars
1960 2 juin
1960 12 juin
1965 11 mars
1973 25 février
1990 20 février
2005 27 septembre
2006 4 juin
2009 2 juin

CIVILISATION
1960 13 mai
1965 12 mai
1965 12 juillet
1965 21 juillet
1966 27 février

1967	4 avril
1971	22 juillet
1972	9 mars
1972	13 mars
1972	14 mars
1972	27 juin
1974	7 décembre
1996	1 août
1996	8 août
1997	3 septembre
1998	9 septembre
1999	16 janvier
1999	17 janvier
1999	18 janvier
1999	23 janvier
1999	14 février
1999	15 février
1999	2 juin
1999	29 juin
1999	7 août
1999	22 août
2000	12 février
2000	13 février
2000	9 avril
2000	17 juillet
2000	7 août
2000	24 août
2000	7 septembre
2000	8 septembre
2000	12 septembre
2000	2 octobre
2000	18 novembre
2001	3 septembre
2001	29 septembre
2001	27 novembre
2002	6 décembre
2003	9 août
2004	25 juin
2008	11 mars

CLASSES SOCIALES

1964	3 avril
1964	20 juin
1970	18 août
1970	24 septembre
1971	18 mars
1971	27 mars
1973	18 mars
1973	15 avril
1973	9 juin
1981	25 janvier
1997	26 octobre
2000	7 juillet
2000	20 juillet
2001	26 mai
2001	3 septembre
2003	11 mai
2003	27 septembre
2004	5 juin
2008	16 mars
2008	9 juillet
2008	16 octobre

CLERCS

2003	1 février
2003	22 février

CLIMAT

1958	18 février
1958	20 novembre
1958	27 novembre
1959	17 janvier
1959	8 avril
1959	16 avril
1959	20 juillet
1961	26 août
1963	2 juillet
1963	30 juillet
1964	6 janvier
1965	15 janvier
1971	15 avril
1972	29 octobre
1972	2 décembre
1974	25 août
1985	11 octobre
1988	8 janvier
1989	9 janvier
1989	3 février
1989	6 avril
1989	18 mai
1989	26 octobre
1989	4 décembre
1990	10 janvier
1990	25 janvier
1990	20 avril
1990	26 avril
1990	12 novembre
1991	16 avril
1992	5 janvier
1992	22 avril
1992	31 août
1992	20 octobre
1992	16 novembre
1993	21 janvier
1993	18 février
1993	28 avril
1993	6 juillet
1994	12 janvier
1994	10 mars
1995	10 janvier
1995	20 novembre
1996	18 janvier
1996	6 septembre
1997	23 avril
1997	7 juin
1997	14 septembre
1997	27 septembre
1997	7 octobre
1997	10 octobre
1998	5 janvier (verglas)
1998	8 janvier
1998	15 janvier
1998	27 février
1998	23 avril
1998	18 août
1999	3 mai
2001	3 septembre
2002	23 février
2003	22 janvier
2003	20 février
2003	16 mars
2004	6 janvier
2004	10 décembre
2007	15 janvier
2007	20 novembre
2007	3 décembre
2007	16 décembre
2008	21 janvier
2008	5 mars
2008	23 mars
2008	4 avril
2008	7 juin
2008	11 septembre
2008	15 septembre
2008	17 octobre
2008	7 décembre
2009	11 janvier
2009	16 janvier
2009	1 mars
2009	14 mars
2009	11 juin
2009	2 juillet
2009	11 juillet
2009	3 septembre
2011	17 septembre

CLOCHARDS
(Itinérants)

1958	13 mai
1958	7 septembre
1958	16 novembre
1989	28 février
1996	14 juin
1996	10 juillet
1997	9 juin
1998	26 mars
1999	5 décembre
2003	4 août
2004	29 mai
2005	14 février
2005	23 novembre
2006	23 mars
2007	12 juin
2007	26 août
2007	4 novembre
2008	22 janvier
2008	24 juin
2008	1 juillet
2008	23 décembre

Cloutier, Lucie

1978	27 juillet
1978	30 juillet
1978	3 août (note)
1978	12 août
1978	22 août
1978	29 août (lettre)
1978	20 septembre
1978	27 décembre
1979	24 février
1979	1 mars
1979	10 mars
1979	11 mars
1979	6 avril
1980	21 octobre (mot)
1982	2 octobre (lettre)
1982	22 octobre
1982	3 décembre
1982	22 décembre (carte)
1983	27 janvier
2008	31 mai

Cloutier, Marie-Brigitte
(née le 13 mai 1966)

1969	17 mars
1969	12 juin
1969	20 août
1969	29 août
1969	9 septembre
1969	23 septembre
1969	2 octobre
1969	13 octobre
1969	13 novembre
1970	1 janvier
1970	5 mars
1970	28 juillet
1970	15 octobre
1979	26 novembre
1970	27 novembre
1971	17 janvier
1971	23 février
1971	7 avril
1971	14 août
1972	28 mars
1972	12 juin
1972	1 septembre
1972	27 décembre
1973	27 janvier
1973	21 avril
1973	5 juin
1973	16 juin
1973	17 novembre
1973	2 décembre
1974	23 janvier
1974	17 mars
1974	11 mai
1974	7 août
1974	21 décembre
1975	1 mars
1975	16 juin
1975	13 octobre
1975	16 octobre
1975	18 octobre
1975	19 octobre
1975	20 octobre (carte)
1975	31 décembre
1976	2 octobre
1977	24 mars
1978	2 août
1980	7 août
2004	14 octobre

Cloutier, Monique
(née le 27 avril 1945)

1969	17 mars
1969	30 avril
1969	1 mai
1969	7 mai (texte)
1969	12 juin
1969	18 juin (Achier)
1969	20 août
1969	29 août
1969	9 septembre
1969	2 octobre
1969	13 octobre
1969	4 novembre
1969	13 novembre
1970	5 mars
1970	13 mai
1970	13 juin
1970	15 octobre
1970	15 novembre
1970	26 novembre
1971	23 février
1971	7 mars
1971	25 mars
1971	27 mars
1971	30 mars
1971	7 avril
1972	28 mars
1972	11 mai
1972	12 juin (note)
1972	22 juin
1972	3 août
1972	1 septembre
1972	27 décembre
1973	27 janvier
1973	17 février
1973	21 avril
1973	3 juin
1973	6 juin
1973	10 juin
1973	14 juin
1973	16 juin
1973	3 juillet
1973	29 juillet
1973	8 août
1973	2 septembre
1973	4 septembre
1973	12 septembre
1973	10 octobre
1973	17 novembre
1973	25 novembre
1973	2 décembre
1973	28 décembre
1974	19 janvier
1974	23 janvier
1974	17 mars
1974	20 avril
1974	11 mai
1974	15 juin
1974	1 juillet

1974 7 août
1974 27 octobre
1975 2 février
1975 6 février
1975 10 février
1975 3 mai
1975 16 juin
1975 18 juin
1975 1 septembre
1975 12 octobre (dispute)
1975 13 octobre
1975 15 octobre (lettre)
1975 16 octobre (mot)
1975 18 octobre
1975 19 octobre
1975 20 octobre
1975 30 octobre
1975 31 décembre
1976 3 avril
1976 2 octobre
1977 24 mars
1977 18 juillet
1977 14 août
1977 10 octobre
1977 13 octobre (télé)
1978 31 mai
1978 2 août
1978 6 août
1979 26 décembre
1980 9 janvier (lettre)
1980 30 mai (lettre)
1980 7 août
1982 22 octobre
1988 22 juillet
1988 26 juillet
1996 8 février
2000 28 août
2004 18 mars
2004 21 août
2005 17 avril
2005 18 octobre
2007 20 juin
2007 6 septembre
2008 19 février
2008 4 septembre
2009 2 février
2009 11 octobre
2010 25 septembre

CLUBS
(Danseuses nues)
1963 26 août
1973 18 septembre
2011 1 décembre

Coderre, Mgr
1958 7 juin

Cognard, Alain
(Dominique Charron)
1969 26 janvier
1996 14 juin
2008 24 mars

COGNÉE (la)
(FLQ)
1965 4 octobre
1965 28 octobre

Colas, Robert
1958 26 avril
1958 28 avril
1958 29 avril
1958 30 avril
1958 18 mars
1958 2 mai
1958 7 mai
1958 7 juin
1958 12 juin
1958 9 décembre
1958 12 décembre
1958 18 décembre

COLÈRE
1959 20 mars
1961 20 mars

COLLECTIONNEUR
1988 23 décembre
1997 10 novembre
2000 23 juillet

COLLÈGE
(scènes de collège)
1957 6 octobre
1957 7 octobre
1957 8 octobre
1957 9 octobre
1957 10 octobre
1957 11 octobre
1957 12 octobre
1957 13 octobre
1957 14 octobre
1957 15 octobre
1958 1 mai (dortoir)
1958 5 mai (dortoir)
1958 6 mai (étude)
1958 21 mai
1958 22 mai
1958 24 mai
1958 27 mai
1958 28 mai
1958 30 mai
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 7 juin
1958 8 juin
1958 9 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 14 juin
1958 7 septembre
1958 8 septembre
1958 10 septembre
1958 12 septembre
1958 28 septembre
1958 10 octobre
1958 15 octobre
1958 23 octobre
1958 24 octobre
1958 28 octobre
1958 30 octobre
1959 11 novembre
1958 17 novembre
1958 19 novembre
1958 22 novembre
1958 24 novembre
1958 25 novembre
1958 26 novembre
1958 27 novembre
1958 29 novembre
1958 7 décembre
1958 9 décembre
1958 10 décembre
1958 11 décembre
1958 12 décembre
1958 17 décembre
1959 2 mars
1959 7 mars

1959 12 mars
1959 19 mars
1959 20 mars
1959 21 mars
1959 22 mars
1959 24 mars
1959 25 mars
1959 28 mars
1959 10 juin
1959 11 juin
1959 12 juin
1960 7 mars
1960 31 mars
1963 22 mars

COLOC
1965 20 septembre
1965 21 septembre

COLONIALISME
1991 11 avril
2002 9 avril

COMMÉRAGE
1975 18 octobre

COMIQUE
1959 22 juin
1964 15 janvier

COMMUNICATION
2000 26 mai
2000 28 mai

COMMUNISME
1958 6 décembre
1959 20 octobre
1960 13 juin
1971 23 juin
1971 3 août
1997 1 avril
2000 23 avril
2002 10 avril
2003 3 octobre
2004 8 novembre
2008 24 novembre

COMPÉTITION
1970 18 juillet
1970 21 juillet
1970 27 août
2006 4 juin

COMPLEXE
1959 17 janvier

COMPRENDRE
1961 22 juin

COMPTABILITÉ
1971 4 avril
1988 8 janvier

Conan, Rodolphe
1968 18 novembre
1968 29 décembre
1969 5 janvier

CONFIDENCE
1960 19 mars
2008 8 mars

CONFORMISME
1963 14 novembre
1964 10 avril
1964 14 novembre
1965 12 mai
1965 14 mai
1968 3 janvier
1969 3 mars
1969 5 juillet
1971 15 avril
1971 8 mai
1971 18 novembre
1972 25 mars
1972 2 mai
1972 27 mai
1973 1 décembre
1995 8 novembre
1996 10 août
1996 12 août
1996 1 novembre
1996 9 novembre
1996 18 novembre
1996 24 novembre
1997 21 mai
1997 1 octobre
1998 5 avril
1999 21 mai
1999 6 août
2000 20 février
2000 1 mai
2000 16 juillet
2000 2 août
2000 28 août
2000 11 octobre
2001 24 février
2001 18 septembre
2001 23 septembre
2002 12 avril
2002 26 avril
2002 11 juin
2003 7 avril
2003 9 août
2003 24 août
2003 27 septembre
2003 5 octobre
2004 14 juin
2005 23 février
2007 16 juin
2008 15 février
2008 3 mars
2008 6 novembre
2009 20 novembre
2010 3 novembre

CONFORT
1958 6 juin
1958 11 juin
1959 16 avril
1960 2 octobre
1963 13 février
1966 29 novembre
1970 7 septembre
1971 1 mai
1971 4 mai
1971 22 mai
1972 26 juin
1972 2 décembre
1972 29 décembre
1973 22 janvier
1973 28 janvier
1973 3 février
1973 2 mars
1973 18 mars
1973 22 avril
1973 29 mai
1973 5 juin
1973 6 juin
1973 9 juin
1973 19 juillet
1973 29 juillet
1973 15 septembre
1973 28 octobre
1973 29 octobre
1973 24 novembre
1973 9 décembre

1974	19 janvier
1974	7 décembre
1976	12 août
1976	4 décembre
1977	14 août
1978	6 août
1988	8 janvier
1989	3 février
1989	26 avril
1992	14 octobre
1993	21 janvier
1995	19 janvier
1995	13 novembre
1996	15 mai
1996	19 juin
1996	24 novembre
1997	31 octobre
1998	2 mai
1999	9 mars
1999	22 avril
1999	5 décembre
2000	13 mai
2000	2 août
2000	8 septembre
2000	26 novembre
2001	3 février
2001	19 février
2001	13 avril
2003	25 février
2003	12 juin
2004	13 août
2005	20 février
2005	1 mars
2005	23 mai (WC)
2007	8 novembre
2007	16 novembre
2007	11 décembre
2007	14 décembre
2008	26 avril
2008	4 mai
2008	18 mai
2008	5 juin
2008	7 juin
2008	8 novembre
2008	3 décembre
2008	4 décembre
2008	7 décembre
2008	8 décembre
2008	9 décembre
2009	2 janvier
2009	6 janvier
2009	7 janvier
2009	16 janvier
2009	25 janvier
2009	6 février
2009	22 octobre
2010	4 janvier
2010	15 septembre
2010	19 septembre
2010	20 décembre
2011	23 juin
2011	11 septembre
2011	19 septembre
2011	30 décembre

CONNAISSANCE

1959	17 janvier
1959	29 novembre
1960	31 mars
1964	14 novembre
1989	25 avril
1997	3 avril
1998	21 mars
2000	31 mars
2001	19 novembre
2002	17 décembre
2003	22 octobre

CONQUÊTE

2000	9 septembre

CONSCIENCE

1962	21 décembre
1963	22 mars
1964	9 mars
1964	30 mars
1964	5 avril
1964	6 octobre
1971	7 avril
1972	6 mars
1973	4 février
1982	7 octobre
1997	27 avril
1998	5 avril
1999	18 décembre
2000	3 mars
2000	4 mai
2000	9 mai
2000	17 août
2000	29 août
2000	8 novembre
2002	18 mars
2005	14 mars
2005	19 octobre
2005	20 décembre
2007	22 mars
2008	14 février
2008	17 mai
2008	24 mai
2009	8 avril
2009	3 juin
2009	2 novembre
2009	7 décembre
2011	9 mars

CONSEIL

1960	18 mai
1961	23 mars

CONSUMÉRISME

1970	18 août
1972	2 mai
1972	4 juillet
1972	30 août
1973	13 février
1973	17 février
1992	31 août
1992	21 septembre
1997	1 avril
1997	18 avril
2002	27 décembre
2007	2 août
2008	25 juillet
2009	15 mars

CONTEMPLATION

2000	21 juin
2000	2 août
2000	6 août
2001	25 juin
2002	29 août

CONTESTATION

1958	20 mai
1958	30 mai
1958	1 juin
1960	5 avril
1960	13 mai
1960	9 juin
1964	5 janvier
1964	10 avril
1964	4 juin
1964	10 octobre
1965	7 mars
1966	31 mai
1967	4 avril

1967	23 avril
1968	27 mars
1968	12 mai
1968	2 novembre
1969	3 mars
1969	17 mars
1969	28 mars
1969	3 mai
1969	23 septembre
1970	3 octobre
1970	21 novembre
1970	24 novembre
1971	30 mars
1971	4 mai
1975	26 avril
1978	15 août
1989	2 mars
1994	7 juillet
1996	12 août
1997	25 février
1997	3 avril
1997	27 avril
1997	29 mai
1997	14 juin
1997	10 juillet
1998	21 mars
1998	25 mars
1998	4 avril
1998	10 avril
1998	26 avril
1998	31 août
2000	26 janvier
2000	14 novembre
2002	18 juin
2003	2 septembre
2004	18 mars
2005	23 février
2005	7 août
2006	29 mars
2007	10 juillet
2008	8 janvier
2008	16 février
2008	3 octobre
2010	9 janvier
2010	26 mars
2010	2 juin
2010	8 août
2011	1 septembre
2011	11 septembre

CONTRAINTE

1993	15 janvier

CONTRAT

2003	16 septembre

CONTRAT SOCIAL

1960	24 avril
1996	6 mars
1997	5 septembre
2004	17 juillet
2007	10 juillet

Corbeil, Janine

1962	8 septembre
1962	11 septembre
1962	5 octobre
1962	7 octobre
1962	11 octobre
1962	14 octobre
1962	26 octobre
1962	11 novembre
1962	20 novembre
1962	29 novembre
1962	1 décembre
1962	5 décembre
1962	17 décembre
1963	10 janvier
1963	26 janvier
1963	30 janvier
1963	2 février
1963	22 février
1963	27 février
1963	3 mars
1963	8 mars
1963	10 mars
1963	11 mars
1963	12 mars
1963	15 mars
1963	17 mars
1963	19 mars
1963	20 mars
1963	23 mars
1963	24 mars
1963	28 mars
1963	1 avril
1963	5 avril
1963	12 avril
1963	15 avril
1963	23 avril
1963	5 mai
1963	6 mai
1963	13 mai
1963	19 mai
1963	21 mai
1963	23 mai
1963	30 mai
1963	31 mai
1963	1 juin
1963	4 juin
1963	7 juin
1963	10 juin
1963	23 juin
1963	10 juillet
1963	14 juillet (note)
1963	16 juillet
1963	20 juillet
1963	2 août
1963	3 août
1963	4 août
1963	5 août
1963	6 août
1963	14 septembre
1963	12 octobre
1963	23 décembre
1964	6 janvier
1964	16 avril
1964	22 juin
1964	23 juin
1964	10 novembre
1965	28 septembre
2001	6 novembre
2004	14 octobre

CORPS

1958	13 juin
1963	19 mai
1964	19 mars

COSMOS

1960	12 juin
1963	19 mai
1970	3 novembre
1971	18 avril
1971	9 mai
1971	28 novembre
1972	14 mars
1988	25 novembre
1995	11 novembre
1995	23 novembre
1997	29 janvier
1997	13 juin
1998	16 janvier
1999	23 janvier
1999	6 juin
2000	30 janvier
2000	28 mai

2009 7 juin
2009 27 juillet
2009 2 novembre
2009 4 novembre
2009 1 décembre
2009 7 décembre
2010 13 février
2010 17 août
2010 18 août
2010 18 octobre

Côté, Bianca
1997 3 janvier
1997 25 juillet (critique)
1999 27 mai
1999 26 novembre

Côté, François
2002 23 avril

Côté, Solange
1981 23 avril

Côté, Richard
1990 26 avril
1996 7 mai
1996 26 septembre

Courtemanche, Hélène
1968 10 mars
1968 4 septembre
1968 9 septembre
1968 1 octobre
1968 29 octobre
1968 2 novembre
1968 3 novembre
1968 5 novembre
1968 12 novembre
2008 19 février

COUTURE
1973 3 février
1973 17 février

CRÉATEUR
1958 6 mai
1963 2 mai
1964 12 février
1964 24 février
2001 2 avril
2008 7 mars

CRÉDIT
(dettes)
1958 16 mai
1973 22 août
1993 12 mars
1996 26 mars
1997 4 mai
2008 4 octobre

CRIMINALITÉ
1963 2 mai
1969 22 avril
1969 24 avril
1969 19 décembre
1970 24 septembre
1996 13 février
2001 14 mai
2009 9 mars
2009 25 mars

CRITIQUER
1958 12 décembre

CROISADE
(convertir autrui)
1958 13 juin
1968 31 décembre
1971 3 août
1971 14 août
1972 26 juin
1990 9 septembre
1997 13 novembre
1999 9 octobre
1999 6 décembre
2000 28 juin
2001 30 juin
2001 5 août
2002 6 décembre
2003 20 juin
2003 30 août
2005 7 avril
2006 1 mai
2007 2 août
2008 8 janvier

CROYANCE
1958 11 juin (Père Noël)
1958 7 septembre
1960 12 juin
1960 2 octobre
1962 22 mai
1962 19 juin
1963 23 mars
1966 29 juin
1970 14 septembre
1996 19 juin
1996 5 octobre
1997 3 septembre
1997 28 septembre
1999 30 septembre
1999 16 janvier
2000 5 mai
2000 18 mai
2001 4 janvier
2001 12 août
2002 28 juillet
2003 12 février
2003 15 février
2010 22 mars

CUISINE
1966 6 mars
1969 23 septembre
1971 26 mars
1973 3 février
1973 9 juillet
1974 22 février
1974 15 avril
1975 17 décembre

CULPABILITÉ
1971 9 janvier
2000 8 avril
2000 2 octobre
2003 7 août
2008 9 juillet

CULTURE
1960 7 mars
1969 22 avril
1970 2 août
1970 3 août
1971 22 mai
1973 3 février
1973 20 février
1973 29 mai
1974 19 janvier
1974 16 février
1975 26 avril
1979 30 octobre
1989 9 avril
1993 15 janvier
1994 19 octobre
1996 22 mai

1997 2 janvier
1997 21 mai
1997 30 mai
1997 27 juillet
1997 18 octobre
1998 6 avril
1998 10 avril
1999 2 avril
1999 8 juin
1999 6 août
2000 30 mars
2000 23 avril
2000 1 mai
2000 1 juin
2000 16 juin
2000 3 juillet
2000 7 août
2000 2 octobre
2000 3 novembre
2001 20 mars
2001 22 mars
2001 26 juillet
2001 14 septembre
2001 29 octobre
2002 8 avril
2002 20 septembre
2003 4 avril
2003 12 octobre
2004 21 mars
2004 30 août
2005 20 juin
2006 2 juin
2008 8 janvier
2008 6 mai
2008 13 décembre
2009 8 avril
2009 10 avril
2009 9 juillet
2009 3 septembre
2009 10 octobre
2009 20 novembre
2009 21 décembre
2010 3 janvier
2010 14 janvier
2010 9 février
2010 18 avril
2010 5 mai
2010 6 mai
2010 7 mai
2010 4 juin
2010 18 octobre
2011 16 juillet
2011 20 août

CYBORD
1970 3 novembre
1971 6 janvier
1971 1 juin
1971 12 août
1971 31 octobre
1971 1 novembre
1971 18 novembre
1972 24 janvier
1997 1 mai
2000 6 juin

CYNISME
1963 3 juin
1963 29 juin
2003 10 novembre

Dagenais, Roma
(Boris, Christiane)
1958 18 novembre

D'Allemagne, André
1966 12 mai

DANCE
1958 10 juillet
1959 22 juin
1968 27 janvier

Dansereau, Stéphanie
1966 21 octobre

Danya,
1976 7 novembre
1977 18 juillet
1977 31 octobre

Darche, Renée
1958 4 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1963 31 janvier
1964 29 juin
1965 19 décembre
1965 20 décembre (carte)
1966 23 janvier
1966 20 juin
2001 6 novembre
2008 24 octobre

DÉBAUCHE
1959 2 décembre
1988 7 juin
2009 6 janvier

DÉCORATION
1973 3 février
1977 10 octobre

DÉFAUT
1958 12 juin
1979 22 mai
2003 1 juillet

DeGuire, Vincent
1977 10 octobre

DÉLICATESSE
1978 19 avril

Delières, Gisèle
1964 8 mai
1964 8 juin
1964 10 juin
1964 28 juin
1964 24 juillet
1965 29 juin
1965 10 juillet

DÉLINQUANCE
1966 19 juillet
2004 21 mars
2009 11 mars

DÉMÉNAGEMENT
1969 30 avril
1997 23 avril

DÉMOCRATIE
1970 6 novembre
1970 22 novembre
1972 26 mars
1973 15 avril
1973 9 juin
1993 20 mai
1995 24 janvier
1996 12 janvier
1996 13 décembre
1997 30 janvier
1997 1 avril
1997 28 mai
1999 3 avril
1999 3 mai
1999 12 septembre
2000 4 mars
2000 28 novembre
2001 6 octobre
2002 15 mai
2002 7 novembre
2004 26 avril
2004 30 novembre
2005 7 avril
2008 8 novembre

DÉNIGREMENT
1963 22 janvier

Désautel, Denise
1995 17 octobre

DÉSIR
1958 17 décembre
1965 17 novembre
2005 8 décembre
2008 16 juillet

Desjardins, Jean-Yves
1970 13 juin

Desjardins, Marc
1998 29 juillet
1998 30 novembre
2000 11 août
2000 16 novembre
2001 10 février
2002 23 avril
2003 6 septembre
2004 15 septembre

Desmarais, Anne-Marie
1979 28 avril
1979 8 mai (carte)

Desmarais, Noëlla
1965 24 août
1966 5 août
1966 18 août (note)
1967 5 juin

DÉSOBÉIR
1963 2 mai
1970 10 juin
2002 14 mai
2003 5 octobre

DÉSORMAIS
1966 25 avril

Désourdy,
1958 24 mai

Despelleteau,
1958 20 novembre

DESTIN
(le poids des choses)
1961 25 avril
1999 23 août
2000 8 août
2003 15 août
2003 24 août
2003 27 septembre
2004 17 juillet
2005 10 mars
2005 12 mars
2007 4 octobre
2007 2 novembre
2008 1 novembre
2008 2 novembre
2010 5 mai
2010 18 août
2010 20 septembre

DETTES
(crédit)
1964 12 août
1966 3 septembre
1966 28 septembre ($2500)
1966 30 septembre
1968 4 mai
1968 5 septembre
1969 29 avril
1969 1 mai
1970 31 mai
1970 13 juin
1971 10 avril
1971 30 avril
1971 12 juin
1972 23 avril
1973 23 septembre
1984 24 mai
1992 31 août
1996 4 juin
1998 21 juin
2000 26 mai
2005 17 avril

DEVENIR
1979 10 janvier
2005 10 janvier

DEVOIR
1963 23 mars
1963 1 décembre
1964 3 février
1996 17 janvier
2008 6 mai

DIABLE
1957 19 octobre
1958 14 mai
1959 21 octobre
1966 27 février

DICTATURE
1962 23 août
1970 6 novembre
1987 2 avril

Diemer, Claire
1968 18 novembre

DIEU
1957 21 octobre
1958 9 mai
1958 11 mai
1958 13 mai
1958 19 mai
1958 22 mai
1958 23 mai
1958 25 mai
1958 28 mai
1958 31 mai
1958 2 juin
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 7 juin
1958 8 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 14 juin
1958 22 août
1958 26 septembre
1958 8 novembre
1958 11 novembre
1958 27 novembre
1958 29 novembre
1958 12 décembre
1958 17 décembre
1959 3 avril
1959 29 novembre
1960 12 juin
1962 19 juin
1962 2 octobre
1962 16 octobre
1962 18 octobre
1963 2 mai
1963 2 août
1963 5 août
1963 26 août
1963 23 décembre
1964 16 août
1964 19 août
1965 9 juillet
1966 27 février
1966 27 juin
1968 16 juillet
1968 6 août
1969 7 mai
1969 27 mai
1969 9 septembre
1969 23 septembre
1970 27 août
1971 5 mai
1971 30 juin
1971 28 décembre
1972 13 mars
1972 26 mars
1978 14 octobre
2000 2 janvier
2000 2 août
2000 20 décembre
2001 8 mai
2001 7 septembre
2003 1 décembre
2006 19 février
2006 19 juin
2007 4 mars
2007 26 juin
2007 1 juillet
2007 7 août
2007 20 août
2007 27 octobre
2007 26 novembre
2008 4 mai
2008 6 mai
2008 15 juillet
2008 20 juillet
2008 4 septembre
2008 5 septembre
2008 23 octobre
2008 2 novembre
2009 7 mai
2009 11 septembre
2010 17 janvier
2010 11 novembre
2011 8 décembre

DIPLÔME
1965 12 mai
1970 3 août
1970 1 octobre
1971 30 juin
2001 24 mars

DISCIPLE
1969 22 novembre
1999 5 mai

DISCIPLINE
1964 19 mars

DISCORDE
1963 21 mars
2008 7 janvier

DISCUTER
1959 20 mars
1963 22 janvier

DISTRACTION
(dissipation, divertissement)
1966 29 juin
2006 1 avril
2007 22 mars
2007 22 juin
2007 24 octobre
2007 5 novembre
2009 10 octobre

DIVERSITÉ
1997 13 novembre
2007 8 août

DIVORCE
(séparation)
1963 25 janvier
1970 27 novembre
1971 30 mars
1975 13 octobre (Monique)
1976 17 janvier
1979 3 janvier
1985 27 avril
1993 27 avril
1996 4 mars
1997 6 avril
1997 16 octobre
1997 27 novembre
2002 3 décembre
2007 18 janvier
2007 2 février
2007 16 mars
2007 6 décembre
2008 1 janvier
2009 12 mars

DOGMATISME
1963 2 mai

DOMESTICITÉ
1971 10 avril
2001 23 juillet
2002 11 juillet
2008 11 mai
2008 8 novembre
2009 2 janvier

DOMINATION
1962 21 décembre
1974 6 juillet
1998 9 août
2002 12 août
2004 21 août

Doré,
1958 5 décembre

Dorion, Margot
1966 13 mai
1966 1 juin
1966 2 juin
1966 3 août
1973 22 mars

D'Orval, Micheline
1966 19 mars
1966 23 juillet

D'Ostie, Gaëtan
2002 23 avril

D'Ostie, René
1968 18 novembre
1970 13 juin

DRAGUER
1958 10 décembre
1959 17 octobre
1959 1 décembre
1965 25 décembre
1968 14 novembre
1976 7 novembre
1977 6 novembre
1978 25 octobre
2005 14 septembre

DROGUES
(Voir: Cannabis)
1960 13 mai
1965 10 juillet
1968 4 mai
1968 5 septembre
1968 9 septembre
1968 8 octobre (Mescaline)
1968 2 novembre (LSD)
1968 14 novembre (LSD)
1968 18 novembre (LSD)
1968 23 novembre
1968 25 novembre
1969 3 mai
1973 2 décembre
1995 20 octobre
1996 25 août
1996 15 octobre
2000 2 août
2001 19 janvier
2001 31 juillet
2001 3 septembre
2002 12 février
2002 12 avril
2003 3 février
2003 4 février
2003 13 juillet
2003 7 août
2003 11 août
2005 7 août
2007 2 février
2008 27 mars
2009 9 mars
2009 13 novembre

DROIT
1964 20 juin
2000 7 février
2000 9 mars
2001 9 février
2002 12 janvier
2003 3 février
2003 18 février
2010 19 novembre

Drouin, Père Albert
1958 7 mai
1958 11 juin
1958 13 juin
1958 9 septembre

Dubuc,
1958 7 mai
1958 22 septembre

Dubuc, Richard
1987 12 novembre
1988 8 janvier

Ducharme, Mario
2007 31 décembre
2008 16 avril

Duclos,
1958 13 juin
1958 11 novembre

Dufort, Guy
1956 21 décembre
1957 17 octobre
1958 6 mai
1958 31 mai
1958 23 novembre
2011 25 juillet

Duguay, Raoul
1966 29 mars
1966 10 mai
1966 1 juin
1966 7 juin
1966 16 juin
1966 5 juillet
1966 28 juillet
1966 29 juillet
1966 1 décembre
1979 19 avril
1989 24 octobre
2008 14 novembre

Dulude, Roger
(sa soeur Lise, Micheline)
1963 24 décembre
1964 15 janvier
1964 29 mai
1964 8 juin
1964 24 juillet
1964 21 août (Lise)
1964 13 septembre
1964 4 octobre
1964 25 novembre
1965 11 juillet
1965 28 août
1965 19 septembre

1965 21 novembre
1965 27 novembre
1966 23 juin

Dumais, Alexandre
(Stéphanie Yates,
Kingsada Phraxayavong)
1977 6 mars
2001 9 mars
2002 31 mai
2004 7 mai (testament)
2004 7 juillet
2004 15 juillet
2004 16 juillet
2005 31 mai
2005 10 septembre
2005 22 novembre
2006 9 janvier
2006 29 juin
2006 30 juin
2007 9 novembre
2008 16 avril (testament)
2008 20 avril
2008 10 mai
2009 14 novembre
(Delphine)
2010 8 janvier
2010 7 juillet
2010 18 juillet
2010 3 août
2010 24 septembre

Dumais, Guillaume
2002 31 mai
2005 22 novembre
2006 29 juin
2007 9 novembre
2008 16 avril (testament)
2010 8 janvier

Dumais, Nicolas
1999 12 novembre (Peyolt)
2000 11 mai
2001 21 janvier
2001 30 juillet
2001 15 novembre
2001 25 décembre
2002 31 mai
2004 7 mai (testament)
2005 22 novembre
2006 29 juin
2007 9 novembre
2008 16 avril (testament)
2010 3 août

Dumais, Pierre
(père Alex, Guil., Nicolas)
1997 16 octobre

Dumas, Léonard
1980 2 décembre

Dumont, Jean-Pierre
1967 26 août (carte)
1967 25 novembre
1967 27 novembre
1968 18 novembre
1968 31 décembre
1969 15 février
1969 17 mars
1969 1 mai
1973 22 mars

Dupuis, Père
1959 7 avril
1959 10 juin

Duranceau, Y.
1958 20 mai
1958 11 juin

Durocher, Lionel
1984 5 avril
1984 22 août

ÉCHEC
1959 2 juin
1963 8 août
1963 1 décembre
1964 28 décembre
1970 1 mai
1970 13 juin
1971 30 mars
1971 24 avril
1971 23 juin
1997 6 janvier
2000 10 mars
2001 24 mai
2008 1 novembre

ÉCOLE
1958 18 février
1958 13 avril
1958 28 avril
1958 21 mai
1958 27 mai
1958 28 mai
1958 29 mai
1958 30 mai
1958 1 juin
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 11 juin
1958 30 juin
1958 7 septembre
1959 7 avril
1959 12 avril
1959 16 avril
1959 15 décembre
1960 9 juin
1961 22 février
1961 22 juin
1961 20 août
1962 13 avril (examen)
1962 1 mai
1962 14 mai
1962 22 mai
1962 28 juillet
1962 23 août
1962 11 novembre
1963 3 janvier
1963 19 avril
1963 23 mai
1963 29 juin (refus Ste-Ma)
1963 9 août
1963 21 août
1963 12 septembre

1963	14 novembre
1964	7 janvier
1964	31 janvier
1964	16 octobre
1964	19 octobre
1964	10 novembre
1964	29 décembre
1965	10 janvier
1965	6 mars
1965	5 avril
1965	26 avril
1965	30 mai
1965	31 mai
1966	29 sept (écrivains)
1966	5 octobre
1966	20 octobre
1966	11 novembre
1966	23 novembre
1967	4 avril
1969	27 avril
1970	31 mai
1970	18 août
1970	2 novembre
1970	3 novembre
1971	8 janvier
1971	6 février
1971	9 février
1971	12 février
1971	18 mars
1971	19 mars
1971	26 mars
1971	30 mars
1971	5 avril
1971	10 avril
1971	28 avril
1971	30 mai
1971	11 juin
1971	18 juin
1971	23 août
1971	5 décembre
1971	13 décembre
1971	25 décembre
1972	16 mai
1972	17 mai
1972	4 juillet
1972	27 décembre
1973	15 avril
1973	21 avril
1974	23 janvier (Hil $1000)
1974	27 janvier
1977	10 avril
1978	17 janvier
1978	7 juin
1982	10 juin
1988	17 juin
1989	10 avril
1990	18 avril
1990	4 août
1990	11 septembre
1993	1 octobre
1994	23 novembre
1995	4 août
1996	1 février
1996	1 mars
1996	3 mars
1996	5 mars
1996	4 avril
1996	15 mai
1996	1 août
1996	4 septembre
1996	5 septembre
1996	29 septembre
1996	5 octobre
1996	6 octobre
1996	19 novembre
1996	27 novembre
1996	1 décembre
1997	5 janvier
1997	11 janvier
1997	27 janvier
1997	31 janvier
1997	3 avril
1997	3 mai
1997	8 octobre
1997	18 octobre
1997	31 octobre
1998	16 mars
1998	29 mars
1998	9 mai
1998	30 mai
1998	29 juin
1998	28 septembre
1999	6 août
1999	11 septembre
1999	4 octobre
2000	17 mars
2000	23 mars
2000	3 avril
2000	1 mai
2000	8 juin
2000	27 juin
2000	17 juillet
2000	27 juillet
2000	8 septembre
2000	14 septembre
2000	9 octobre
2001	8 mars
2001	24 mars
2001	9 juillet
2001	10 septembre
2001	14 septembre
2001	19 novembre
2002	12 janvier
2002	18 mars
2002	8 juillet
2003	26 mars
2003	4 avril
2003	14 août
2003	13 septembre
2003	12 octobre
2004	25 avril
2004	26 avril
2004	29 avril
2004	28 juillet
2004	8 novembre
2005	8 avril
2005	22 mai
2005	7 août
2006	26 janvier
2006	20 février
2006	16 mai
2007	17 janvier
2007	11 juillet
2008	16 mars
2009	25 janvier
2009	9 février
2009	10 juin (UdeM)
2009	4 novembre
2009	21 décembre
2010	7 avril
2010	4 juin
2010	15 juin
2010	8 août
2010	7 septembre
2010	14 septembre
2010	19 septembre
2010	18 octobre
2010	10 novembre

ÉCOLOGIE

1958	11 décembre
2000	8 mars
2009	26 septembre
2010	15 octobre
2011	29 août

ÉCONOMIE

1963	1 juin
1970	1 janvier
1970	28 mai
1971	30 mai
1971	23 juillet
1972	30 mai
1972	26 juillet
1972	29 décembre
1973	3 janvier
1973	14 avril
1973	29 octobre
1991	28 mai
1992	31 août
1992	26 novembre
1993	12 mars
1994	21 octobre
1996	22 novembre
2000	9 novembre
2001	27 août
2004	13 juin
2008	4 octobre
2008	24 novembre
2009	9 janvier
2009	1 avril

ÉCOUTER

1971	7 août

ÉCRIRE

1955	20 nov (dactylot)
1957	24 février
1958	13 avril
1958	26 avril
1958	28 avril
1958	30 avril
1958	7 mai (portraits)
1958	11 mai
1958	14 mai
1958	15 mai
1958	16 mai
1958	18 mai
1958	20 mai
1958	21 mai
1958	23 mai
1958	25 mai
1958	27 mai
1958	28 mai
1958	29 mai
1958	30 mai
1958	1 juin
1958	2 juin
1958	3 juin
1958	4 juin
1958	5 juin
1958	6 juin
1958	7 juin
1958	8 juin
1958	9 juin
1958	10 juin
1958	11 juin
1958	12 juin
1958	13 juin
1958	20 juin
1958	23 juin
1958	24 juin
1958	28 juin
1958	18 août (Denise)
1958	22 septembre
1958	26 septembre
1958	14 octobre
1958	31 octobre
1958	5 novembre
1958	8 novembre
1958	21 novembre
1958	23 novembre
1958	29 novembre
1958	4 décembre
1958	11 décembre
1958	12 décembre
1958	18 décembre
1959	1 janvier
1959	17 janvier
1959	27 janvier
1959	12 mars
1959	14 mars
1959	16 mars
1959	21 mars
1959	23 mars
1959	24 mars
1959	25 mars
1959	26 mars
1959	27 mars
1959	9 avril
1959	29 avril
1959	10 juin
1959	21 septembre
1959	8 octobre
1959	25 octobre
1960	11 janvier
1960	26 janvier
1960	9 février
1960	10 février
1960	7 mars
1960	19 mars
1960	2 avril
1960	24 avril
1960	12 juin
1960	11 juillet
1960	24 septembre
1960	2 octobre
1962	14 mai
1962	28 juillet
1962	11 novembre
1962	29 novembre
1963	2 janvier
1963	4 janvier
1963	5 janvier
1963	6 janvier
1963	9 janvier
1963	10 janvier
1963	16 janvier
1963	22 janvier
1963	24 janvier
1963	31 janvier
1963	3 février
1963	5 février
1963	19 février
1963	23 mars
1963	12 avril
1963	15 avril
1963	21 avril
1963	27 avril
1963	7 mai
1963	10 mai
1963	21 mai
1963	23 mai
1963	30 mai
1963	10 juin
1963	18 juin
1963	6 juillet
1963	9 juillet
1964	5 janvier
1964	6 janvier
1964	14 janvier
1964	2 février
1964	5 février
1964	7 février
1964	9 février
1964	3 mars
1964	11 mars
1964	27 avril (vol Journal)
1964	19 mai
1964	31 mai
1964	2 juin
1964	8 juillet

1964	6 octobre	1970	21 novembre	1991	7 mars
1964	5 novembre	1971	19 janvier	1991	21 mars
1964	7 novembre	1971	28 février	1991	25 avril
1964	11 novembre	1971	14 mai	1991	16 mai
1964	23 novembre	1971	11 juin	1991	22 mai
1964	28 décembre	1971	1 octobre	1991	12 juin
1965	8 février	1972	21 mars	1991	27 juin
1965	22 février	1972	26 mars	1991	29 juillet
1965	28 février	1972	16 avril	1992	28 mai
1965	4 mars	1973	15 avril	1992	12 juin
1965	7 mars	1973	29 mai	1993	7 janvier
1965	11 mars	1973	5 juin	1993	3 février
1965	14 mars	1973	19 juillet	1993	27 avril
1965	18 mars	1973	9 décembre	1993	28 avril
1965	5 avril	1974	28 avril	1993	1 août
1965	17 mai	1975	4 avril	1994	12 janvier
1965	30 mai	1975	26 avril	1994	28 janvier
1965	4 juin	1975	15 juin (fiches)	1994	23 juin
1965	12 juin	1977	24 mars	1994	21 septembre
1965	10 juillet	1977	2 juillet	1994	19 octobre
1965	22 juillet	1977	11 décembre	1994	23 novembre
1965	4 août	1978	9 novembre	1995	3 janvier
1965	7 novembre	1978	14 novembre	1995	10 janvier
1965	19 décembre	1980	23 septembre	1995	1 mai
1965	23 décembre	1982	6 juillet	1995	2 juin
1966	23 janvier	1984	1 mai	1996	8 février
1966	27 janvier	1985	14 août	1996	19 février
1966	23 février	1987	26 mai	1996	3 juin
1966	27 février	1987	6 juin	1996	5 juin
1966	20 mars	1987	4 novembre	1996	1 août
1966	27 mars	1988	24 avril	1996	15 octobre
1966	28 mars	1988	13 mai	1996	19 octobre
1966	9 mai	1988	17 juin	1997	24 janvier
1966	15 mai	1988	29 août	1997	3 février
1966	18 mai	1988	30 octobre	1997	27 mars
1966	19 mai	1988	20 novembre	1997	3 avril (GL)
1966	30 mai	1989	3 février	1997	16 avril
1966	3 juin	1989	15 février	1997	27 avril
1966	21 juin	1989	6 avril	1997	29 avril
1966	22 juin	1989	9 avril	1997	8 mai
1966	27 juin	1989	13 avril	1997	9 juillet
1966	29 juin	1989	12 mai	1997	13 août (vidéo)
1966	4 juillet	1989	19 juillet	1997	17 octobre
1966	19 juillet	1989	18 août	1997	28 octobre
1966	5 août	1989	4 décembre	1997	1 décembre
1966	14 octobre	1990	9 février	1997	5 décembre
1966	14 novembre	1990	19 juillet	1998	22 mars
1966	29 novembre	1990	4 août	1998	23 mars
1966	17 décembre	1990	28 août	1998	8 avril
1967	1 juillet	1990	10 septembre	1998	23 avril
1967	29 juillet	1990	12 novembre	1998	23 mai
1970	3 novembre	1991	21 février	1998	6 juillet

1998	22 octobre
1999	8 août
1999	21 août
2000	13 janvier
2000	19 janvier
2000	13 février
2000	13 mars
2000	16 mars
2000	4 mai
2000	12 mai
2000	16 mai
2000	18 mai
2000	25 mai
2000	27 mai
2000	8 juin
2000	21 juin
2000	28 juin
2000	29 juin
2000	15 août
2000	22 août
2000	29 août
2000	3 novembre
2000	25 décembre
2001	2 mars
2001	19 mars
2001	20 mars
2001	12 avril
2001	3 novembre
2001	5 novembre
2001	6 novembre
2001	15 nov (Hamel)
2002	11 mars
2002	25 avril
2002	28 décembre
2003	14 février
2003	20 février
2003	24 février
2003	4 avril
2003	13 avril
2003	9 mai
2003	11 juin
2003	3 août
2003	6 septembre
2003	1 octobre
2003	20 octobre
2004	7 janvier
2004	8 janvier
2004	15 janvier
2004	7 mars
2004	26 mars
2004	25 avril
2004	18 juin
2004	20 septembre
2004	29 octobre
2004	3 novembre
2004	9 novembre
2004	10 novembre
2004	7 décembre
2005	10 mars
2005	20 juin
2005	6 novembre
2006	20 février
2006	20 avril
2006	4 mai
2006	2 juillet
2007	9 janvier
2007	14 juin
2007	21 octobre
2007	25 octobre
2007	10 décembre
2007	28 décembre
2008	18 janvier
2008	14 février
2008	19 février
2008	28 février
2008	1 mars
2008	8 mars
2008	14 avril
2008	20 avril
2008	22 avril
2008	8 mai
2008	14 mai
2008	4 septembre
2008	1 octobre
2008	2 octobre
2008	5 octobre
2008	21 octobre
2008	23 octobre
2008	3 novembre
2009	14 janvier
2009	15 janvier
2009	7 février
2009	16 février
2009	2 avril
2009	3 avril
2009	11 avril
2009	15 avril
2009	18 avril
2009	1 mai
2009	6 mai
2009	7 mai
2009	23 mai
2009	2 juin
2009	6 octobre
2009	8 octobre (Journal)
2009	10 octobre
2009	15 novembre
2009	19 novembre
2009	2 décembre
2010	3 janvier
2010	6 janvier
2010	17 janvier
2010	3 février
2010	12 octobre
2010	15 octobre
2010	20 novembre
2011	3 janvier
2011	19 septembre
2011	22 octobre

ÉCRIVAIN

1966	5 octobre (prof)
2009	8 mars

ÉDITEURS

2008	4 mars (H/Noroît)

ÉDITION

1958	9 juin (babillard)
1960	14 mai
1960	18 mai
1962	26 août
1963	16 juillet
1964	27 avril (vol Journal)
1964	4 nov (Tel Quel)
1964	5 novembre
1965	13 mai (Liberté)
1965	21 mai
1965	31 mai
1965	10 août
1965	12 août
1966	1 janvier
1966	8 février
1966	23 février
1966	7 juin (LBJ Défense)
1966	7 juin (Désormais)
1966	29 juillet (LBJ)
1966	5 août
1966	30 septembre
1966	2 octobre
1966	1 décembre
1967	11 mai
1967	19 mai (Quoi 2)
1967	29 juillet (Sexus 1)
1967	12 août
1968	9 sept (Érotisme)
1969	17 février

1969	12 mars	1994	21 juillet	2005	10 juillet
1969	17 mars	1994	1 septembre	2005	15 septembre
1969	28 mars	1994	6 septembre	2005	4 novembre
1969	29 avril	1994	21 septembre	2005	6 novembre
1969	27 mai	1995	4 avril (GL)	2005	22 novembre
1969	12 oct (UQUAM)	1995	25 avril (GL)	2005	26 novembre
1969	22 nov (Sexus4)	1995	2 mai	2005	31 décembre
1970	16 mai	1995	19 mai	2006	29 mars
1970	31 mai	1995	14 juin	2006	7 avril
1970	27 octobre	1995	18 juillet	2006	8 avril
1971	19 juin	1995	17 octobre	2006	10 avril
1973	18 mai	1995	20 oct (École)	2006	7 mai
1978	9 juillet (Mainmise)	1995	20 novembre	2007	12 janvier (J)
1978	15 août	1995	7 décembre	2007	18 janvier (J)
1978	13 décembre	1995	30 décembre	2007	14 octobre
1988	1 septembre	1996	26 mars	2007	22 octobre
1989	15 février	1996	9 avril (GL)	2007	31 décembre
1989	2 mars	1996	10 avril (GL)	2008	4 mars
1989	30 juillet (GL)	1996	1 mai (J)	2008	25 août
1989	18 août	1996	15 mai	2008	6 octobre
1989	14 décembre	1996	7 juillet	2009	7 mai
1990	20 avril (GL)	1996	6 septembre	2009	23 mai
1990	24 mai (GL)	1996	8 octobre	2009	18 juin
1990	31 mai (GL)	1996	31 décembre	2009	1 septembre
1990	18 juin	1997	14 février	2009	2 septembre
1990	31 juin	1997	11 mars (Paulin)	2009	3 septembre
1991	22 mai (GL)	1997	4 avril (GL)	2009	10 septembre
1992	12 juin	1997	24 juillet	2009	14 septembre
1992	25 août	1997	25 juillet (Variables)	2009	16 septembre
1992	14 décembre	1997	30 juillet (Acte Sud)	2009	27 septembre
1993	1 mars	1997	7 octobre	2009	1 octobre
1993	21 juin	1997	17 octobre	2009	6 octobre
1993	20 juillet	1997	5 décembre	2009	17 décembre
1993	30 juillet	1998	17 mai	2010	1 janvier
1993	31 juillet	1998	23 mai	2010	15 février
1993	1 août	1998	7 juin	2010	16 février
1993	20 août	1998	21 juin	2010	21 février
1993	2 septembre	1998	18 août	2010	25 février
1993	9 septembre	2000	16 mars	2010	10 mars
1993	27 septembre	2000	3 juillet	2010	17 mars
1993	21 octobre	2000	11 août	2010	2 avril
1993	1 novembre	2000	19 septembre	2010	7 avril
1993	17 novembre	2002	11 mars	2010	12 avril
1993	23 novembre	2002	23 novembre	2010	2 mai
1993	26 novembre	2002	1 décembre	2010	28 mai
1993	30 novembre	2003	24 février	2010	30 juin
1993	3 décembre	2003	27 août	2010	7 août
1993	13 décembre	2004	7 mai	2010	20 août
1993	14 décembre	2004	27 août	2010	23 octobre
1993	17 décembre	2004	15 septembre	2011	20 août
1994	10 mars	2005	29 mai	2011	3 septembre
1994	15 avril (GL)	2005	21 juin	2011	4 septembre

Edmond, Père
1958 29 mai

ÉDUCATION
1958 20 mai
1959 2 avril
1959 6 juillet
1960 17 mai
1962 16 juin
1970 1 janvier
2000 11 juin
2005 22 mai

EFFICACITÉ
2002 9 avril
2009 21 février

EFFORT
1958 1 mai
1958 4 mai

ÉGALITÉ
1964 10 octobre
1970 26 avril
1971 7 mars
1994 28 septembre
1996 6 mars
1997 5 avril
2009 6 janvier

ÉGOÏSME
1958 4 juin
1958 6 juin
1959 12 mars
1959 20 octobre
1960 7 mars
1962 18 octobre
1963 19 mars
1963 7 mai
1963 19 mai
1963 21 mai
1963 31 mai
1963 5 août
1963 29 novembre
1964 10 mars
1965 10 juillet
1987 3 avril
1999 20 décembre
2001 30 novembre
2003 20 février
2003 5 août
2005 7 août
2005 13 décembre
2008 2 février
2008 9 février
2008 30 mars
2008 13 juillet
2008 12 décembre
2009 7 décembre
2010 3 novembre

ÉGOTISME
1958 1 mai
1958 2 mai
1958 3 mai
1958 14 mai
1958 16 mai
1958 18 mai
1958 21 mai
1958 22 mai

EL CORTIJO
1959 20 novembre
1959 24 novembre
1959 1 décembre
1959 2 décembre
1964 28 avril
1964 8 mai

ÉLÈVE
(école)
1959 16 mars
1962 30 septembre
1962 4 décembre

ÉLITE
1958 10 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 29 novembre
1963 12 septembre
1971 18 mars
1971 18 juin
1971 23 octobre
1973 18 mars
1982 10 juin
1996 7 septembre
1996 8 septembre
2004 8 novembre
2007 11 juillet

ÉMOTIVITÉ
1959 27 mars

ÉNERGIE
1971 12 août
1998 8 janvier
1998 15 janvier

ÉNERVEMENT
1972 24 avril

ENFANT
1958 20 mai
1958 14 juin
1959 7 mars
1959 2 avril
1963 21 avril
1964 10 juin
1970 7 septembre
1970 18 septembre
1970 27 novembre
1971 25 mars
1971 30 mars
1971 5 mai
1971 30 mai
1971 14 août
1973 15 août
1981 11 janvier
1996 1 février
1996 3 mars
1996 6 août
1997 3 février
1997 26 février
1999 6 décembre
2009 2 mars

ENFER
1969 29 septembre

ENNEMI
1979 4 avril

ENNUI
1959 7 mars
1959 18 mars
1959 13 septembre
1960 23 septembre
1961 29 août
1962 1 juillet
1962 22 septembre
1963 21 mars
1963 21 avril
1963 23 mai
1963 6 juillet
1964 5 mars

1964 29 juin
1964 10 juillet
1971 17 janvier
1996 8 février
1998 25 juillet
2000 20 octobre
2004 17 octobre
2005 8 avril
2007 22 mars
2007 5 décembre
2008 17 avril
2008 24 juillet

ÉPHÉMÉRITÉ
1965 12 juin
2000 12 février
2000 13 février
2009 9 février
2009 18 février

ÉQUILIBRE
2008 3 février

ERMITE
1971 1 mai

ÉROTISME
1967 26 novembre
1967 28 novembre
1968 9 septembre
1969 17 janvier
1969 26 janvier
1969 17 mars
1969 22 avril
1996 18 avril
2008 12 juillet

ERRER
1958 1 novembre
1966 13 novembre
1996 10 mars
2000 15 avril
2001 19 mars
2003 4 août
2003 12 septembre
2004 2 mai
2005 23 mai
2010 15 décembre

ERREUR
1964 13 juillet
1972 26 mars

ESCLAVAGE
1958 1 mai
1962 16 novembre
1963 19 février
1963 7 septembre
1970 6 janvier
1970 26 septembre
1971 1 novembre
1973 9 juin
1973 22 août
1973 15 septembre
1973 19 septembre
1973 29 décembre
1978 20 décembre
1979 16 mai
1982 13 décembre
1985 11 octobre
1987 14 septembre
1997 13 février
1997 21 avril
2001 13 août

ÉSOTÉRISME
1978 29 août
2000 6 mars
2003 13 juillet
2009 19 février
2009 20 février
2009 8 mai
2009 22 mai
2010 13 avril
2010 12 mai

ESPACE (cosmos)
2001 15 décembre

ESPÈCE
2000 6 octobre
2000 2 novembre
2002 17 décembre
2004 13 juillet
2007 6 mai
2008 11 octobre
2008 12 novembre
2008 17 novembre
2009 2 mars
2009 8 avril

ESTÉREL
1965 4 août
1965 21 novembre
1966 2 avril
1966 11 avril
1966 10 mai
1966 12 mai
1966 18 mai
1966 30 mai
1966 16 juin
1966 5 juillet
1966 23 juillet
1966 28 juillet
1966 29 juillet
1966 4 août
1966 11 août
1966 1 décembre
1967 1 juin
1967 20 novembre

ÉTAT
1960 24 avril
1962 14 juin
1963 2 mai
1971 4 mai
1971 3 août
1980 10 novembre
1996 15 mai
1997 6 mai
1997 5 septembre
1997 6 septembre
1998 9 février
2000 12 janvier
2000 4 mars
2000 16 mai
2000 15 août
2001 2 janvier
2001 18 janvier
2001 25 janvier
2001 30 avril
2001 15 juin
2002 6 décembre
2003 18 février
2003 29 mars
2003 9 août
2003 4 novembre
2004 27 avril
2004 16 octobre
2004 13 novembre
2005 24 février
2007 12 juin
2008 30 mars
2008 23 décembre
2010 5 mars
2010 6 mai

ÉTERNITÉ
1958 10 juin
1963 19 mai
1965 12 juin
1971 1 juin
1971 18 novembre
1973 19 juillet
1996 31 mai
1999 6 mai
2000 16 juin
2000 7 juillet
2000 4 octobre
2001 31 mai
2001 1 novembre
2001 3 novembre
2004 26 avril
2005 15 avril
2006 22 mars
2007 4 août
2007 29 novembre
2008 8 janvier
2008 24 juillet
2009 9 juillet
2009 10 juillet
2009 10 septembre
2009 11 novembre
2010 4 janvier
2010 9 février
2011 3 mai

ÉTHOLOGIE
(chat)
1958 28 avril
1958 11 novembre
1962 23 août
1963 13 juillet
1964 9 juillet
1964 13 août
1967 7 sept (Ostie)
1969 29 août
1969 23 septembre
1970 25 août
1970 27 novembre
1971 14 août
1973 4 février
1973 2 décembre
1974 15 juin
1975 16 juin (Hortense)
1988 6 décembre
1992 12 juin (Pataud)
1996 8 juillet
1996 27 septembre
1999 21 août
2000 13 mars
2000 5 juin (Mimine)
2000 8 juin
2000 11 juin
2000 30 juin
2000 1 juillet
2000 3 juillet
2000 8 juillet
2000 31 juillet
2001 5 juin
2001 7 juin
2001 30 juillet
2001 31 juillet
2001 6 novembre
2002 8 octobre
2002 9 novembre
2003 3 octobre
2003 14 octobre
2004 1 juillet
2004 19 juillet
2004 21 août
2005 11 juillet
2005 31 juillet
2005 9 août
2007 7 juin
2007 19 juin
2007 12 juillet
2007 7 août
2007 1 septembre
2007 2 novembre
2007 25 novembre
2007 30 novembre
2008 6 juin
2008 2 juillet
2008 28 juillet
2008 11 septembre
2008 12 septembre
2008 15 septembre
2008 10 octobre
2008 21 novembre
2008 7 décembre
2008 8 décembre
2009 7 décembre
2010 17 janvier

ÉTIQUETTE
2000 31 octobre

ÊTRE
(existence)
1962 17 septembre

EUTHANASIE
1999 29 août
2003 3 février
2008 27 mars
2008 10 septembre

ÉVOLUTION
1964 19 août
1972 27 décembre
1996 9 novembre
1999 20 décembre
2000 10 mars
2004 6 décembre
2005 22 décembre
2009 2 janvier
2009 3 janvier
2011 19 septembre

EXCELLENCE
1997 10 décembre

EXCÈS
1958 16 mai
1958 23 mai
1958 12 juin
1958 22 août
1969 1 mai
1980 29 juin
1992 10 novembre
1992 18 novembre

EXIBITIONNISME
1958 11 juin
1958 12 juin
1959 21 mars
1971 30 août

EXIGENCE
1964 25 mars

EXISTENTIALISME
1959 9 avril
1959 2 décembre

EXPÉRIENCE
1960 19 mars
1960 23 mars
1988 24 mars
2004 19 novembre
2008 4 septembre

EXTRATERRESTRE
(cosmos)
1972 13 mars

Fabien,
1958 4 juin

FABULATION (Fantasme)
2002 14 novembre
2007 27 novembre
2010 17 janvier
2010 6 février
2010 3 avril
2010 20 juillet
2010 30 octobre

FACISME
1964 18 septembre
1990 9 septembre
1996 16 septembre
1998 25 mars
1998 26 avril
2000 3 avril
2000 9 novembre
2001 8 mai
2002 18 juin
2006 1 mai

Fafard, Père
1958 24 mai

FAILLITE
1971 5 septembre
1972 30 janvier
1973 13 mai

FAIM
1961 24 août
1961 28 août
1961 30 août

FAMILLE
1958 5 juin
1959 16 juillet
1963 3 janvier
1963 21 avril
1964 1 janvier
1964 27 avril
1964 14 juillet
1964 15 août
1966 26 juin
1967 1 décembre
1970 1 janvier
1970 7 juin
1970 15 juillet
1970 2 septembre
1971 9 mars
1971 25 mars
1971 30 mai
1971 23 juin
1971 14 août
1972 27 décembre
1974 21 avril
1980 16 mars
1999 5 mars
2000 19 janvier
2004 16 mars
2010 28 septembre

FANATISME
1958 27 juin (maman)
1960 12 juin
1962 9 juin
1962 19 juin
1966 31 mai

FELLATIO
1962 11 novembre
1977 14 août
1982 22 octobre
1984 18 novembre
2002 29 octobre

FÉMINISME
1958 3 juin
1964 2 juillet
1965 2 juillet
1965 12 juillet
1969 7 mai
1970 7 juin
1970 30 novembre
1982 17 mai
1997 6 avril
2001 18 novembre
2009 2 janvier

FEMME
1958 7 mai
1958 11 mai
1958 13 mai
1958 14 mai
1958 15 mai
1958 19 mai
1958 21 mai
1958 23 mai
1958 25 mai
1958 1 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 15 juin
1958 16 juin
1958 22 juin
1958 24 juin
1958 28 juin
1958 10 novembre
1958 21 novembre
1959 15 décembre
1960 7 mars
1960 23 mars
1961 27 août
1962 11 août
1962 11 septembre
1962 13 septembre
1962 5 décembre
1962 20 décembre
1963 15 mars
1963 23 mars
1963 26 mars
1963 1 avril
1963 12 avril
1963 30 juin
1963 4 juillet
1963 7 septembre
1963 11 septembre
1964 6 janvier
1964 1 mars
1964 3 avril
1964 8 avril
1964 13 avril
1964 16 avril
1964 18 avril
1964 10 août
1966 24 juillet
1968 3 novembre
1969 17 janvier
1970 5 décembre
1971 7 mars
1971 27 mars
1971 14 mai
1973 28 juillet
1979 11 janvier
1988 26 juillet
1991 3 mai
2000 13 juin
2000 21 juin
2002 8 août
2004 21 août
2005 10 mars
2007 5 juin
2007 23 juin

2008 23 juillet
2008 3 août
2009 24 avril
2011 22 février

FÉROCITÉ
2001 10 septembre

FIDÉLITÉ
1962 8 décembre
1963 19 mai
1963 29 octobre
1964 5 avril
1964 8 juillet
1965 23 mars
1965 3 avril
1965 1 juillet
1965 2 juillet
1965 8 juillet
1965 12 juillet
1966 24 juillet
1968 2 juillet
1968 6 août
1970 8 juillet
1971 9 mars
1978 7 mars
1978 18 mars
1978 14 août
1979 3 juillet
1981 15 mars
1981 11 avril
1985 27 avril
1988 26 juillet
2000 25 mars
2001 19 février
2004 22 décembre
2007 8 octobre
2008 11 mai
2009 9 février

Fisher, Élizabeth
1968 18 novembre
1968 21 novembre

Fleury, Jean
1966 13 mai
1966 2 juin
1967 26 novembre
1968 27 janvier

FLQ
1966 17 août (Corbo)
1970 11 octobre
1970 5 novembre
1970 5 décembre
1971 8 mars
1971 30 mars
1996 16 janvier
1996 3 octobre
2008 1 avril

FOLIE
1958 10 juillet
1962 1 juillet
1963 8 août
1963 21 août
1965 6 octobre
1965 16 octobre
1969 12 juin
1969 9 septembre
1970 13 juin
1971 27 mars
1971 12 août
1973 20 août
1996 22 août
2000 1 avril
2000 8 juin
2000 12 septembre
2001 6 juin
2001 7 août
2001 6 septembre
2001 23 septembre
2001 29 septembre
2001 27 décembre
2003 13 février
2004 8 novembre
2006 2 juillet (écrire)
2007 17 janvier
2007 6 février
2008 3 janvier
2008 6 janvier
2008 2 mars
2008 2 mai
2008 1 septembre

FONCTIONNAIRE
1964 1 mars
1969 17 mars
1970 8 novembre
1984 22 août
1987 12 novembre
1996 9 septembre
1997 5 septembre
2003 11 septembre

Fortin, Jean-Paul
1958 7 mai
1958 20 mai
1958 27 mai
1958 4 juin
1958 9 décembre

Fortin, Jean-Paul
1963 29 avril

Fortin, Nicole
1966 15 septembre

Fournier, Ange-Aimée
1962 31 mai
1962 3 juin
1962 9 septembre
1962 23 septembre
1962 12 octobre
1962 11 novembre
1962 29 novembre
1962 3 décembre
1962 25 décembre
1963 20 janvier
1963 26 janvier (mariage)
1963 17 mars
1963 7 juin
1963 18 juin
1963 16 juillet
1963 19 septembre
1963 29 novembre (lettre)
1964 1 janvier
1964 27 avril
1964 10 août
1964 5 septembre
1964 4 octobre
1964 15 octobre
1964 1 novembre
1965 22 mars
1965 12 mai
1965 14 mai
1965 12 août
1965 23-24 septembre
1965 22 octobre (carte)
1965 14 novembre
1965 30 novembre (lettre)
1965 15 décembre (carte)
1965 19 décembre
1965 20 décembre (carte)
1966 18 janvier (lettre)
1966 23 janvier
1966 14 février

1966 24 avril (lettre)
1966 15 mai
1966 24 août
1966 31 août (lettre)
1966 13 juin
1966 20 juin
1966 21 octobre (lettre)
1966 1 décembre
1966 18 décembre (carte)
1967 16 janvier
1967 30 mars
1967 4 avril
1967 6 avril
1967 11 avril (lettre)
1967 1 décembre
1967 19 décembre (lettre)
1967 28 décembre
1968 2 décembre
1969 13 octobre
1969 13 novembre
1970 21 juillet
1970 3 octobre
1970 15 octobre
1970 29 octobre
1970 5 novembre
1971 9 janvier
1971 30 avril
1972 9 juin
1974 16 février
1988 18 février
1995 8 mars
1999 3 décembre
2000 11 mai (décès)
2001 4 août
2005 15 juillet

Fournier, Angüs
1962 12 octobre
2002 26 mars
2002 21 août
2002 1 septembre
2003 5 février
2005 10 mai
2007 30 novembre
2009 19 septembre
2010 24 septembre
2011 1 février

Fournier, Catherine
1955 23 septembre
1955 23 octobre
1955 23 novembre
1955 28 novembre
1962 14 mai
1962 31 mai
1962 13 octobre (carte)
1962 16 octobre
1962 19 décembre
1962 26 décembre
1963 30 octobre
1964 14 mars
1965 4 août
1965 23-24 septembre
1965 20 décembre (carte)
1966 23 janvier
1966 6 mars
1966 20 juin
1966 18 décembre
1966 22 décembre (carte)
1995 8 mars (décès)
1995 14 juin (héritage)
1995 4 août
2008 30 juillet

Fournier, Françine
1958 10 juin
2004 21 août

Fournier, Germaine Soeur
1958 3 juin
1970 13 juin

Fournier, Jacques
1958 13 mai

Fournier, Lumina
(Née 1884,
dite Maman Mena)
1955 23 septembre (lettre)
1955 23 octobre (lettre)
1955 23 novembre
1955 28 novembre (lettre)
1956 7 février (lettre)
1956 28 mai (lettre)
1957 31 mai (lettre)
1958 15 mai
1958 25 mai (lettre)
1958 28 mai
1958 2 juin
1958 20 juin
1959 27 mai (lettre)
1960 27 mai (lettre)
1962 31 mai (lettre)
1962 6 juin
1962 7 septembre
1962 12 octobre
1962 13 octobre
1962 29 novembre
1962 3 décembre
1962 9 décembre (lettre)
1962 19 décembre (carte)
1962 26 décembre
1963 4 juin
1963 30 octobre
1964 14 mars (décès)
1966 18 décembre
1966 22 décembre
1967 30 mars
1969 3 mai
1969 9 septembre
2007 30 novembre
2008 19 février
2008 31 mars
2008 7 juin

Fournier, Marco (1912-1960)
1955 23 septembre
1955 23 octobre
1955 23 novembre
1955 28 novembre
1960 8 mars (mort)
1962 14 mai
1962 31 mai
1962 13 octobre
2011 8 juillet

Fournier,
Marie-Ange (Savard)
(Roland Fournier)
1955 23 septembre
1957 12 mai
1958 9 novembre
1959 24 février (lettre)
1961 15 décembre (lettre)
1962 13 octobre
1966 6 mars
1989 30 novembre

Fournier, Yvane
1958 10 juin
1958 9 novembre
2004 21 août

FRANCHISE
1965 6 mars
1965 7 mars

FRANCOPHONIE
1998 7 avril

Fredette, Réal
1958 18 mars
1958 26 avril
1958 28 avril
1958 29 avril
1958 30 avril
1958 1 mai
1958 2 mai
1958 6 mai
1958 7 mai
1958 5 juin
1958 7 juin
1958 9 juin
1958 12 juin
1958 15 octobre
1958 17 octobre
1958 14 novembre
1958 20 novembre
1958 23 novembre
1959 21 mars
1959 10 juin
1959 11 juin
2000 18 mai

FRUSTRATION
2008 1 octobre
2011 10 septembre

FUGUE
1958 28 avril
1958 30 avril
1958 1 mai
1958 6 mai
1958 12 mai
1958 29 mai
1958 1 juin
1958 8 juin
1958 27 juin
1959 12 avril

FUTUR
1964 7 juillet

Gagnon, Léonard
(Dorian Dubé)
1974 28 avril
1974 20 mai
1974 1 juillet
1974 24 août
1975 4 avril
1975 11 novembre
1988 11 août
1998 19 août (décès)

Gagné,
1959 2 décembre

GAGNON, Suzanne
1976 2 octobre
1977 18 juillet

Garand, Père
1958 29 avril
1958 10 juin
1958 10 septembre

Gariépy, Marc
1997 24 janvier

Gascon, Yves
1990 26 avril
1996 7 mai
1996 26 septembre
1996 18 octobre
2000 10 février
2000 18 août (fin garage)
2000 7 octobre

GASPILLAGE
1963 16 novembre
1971 13 janvier
1971 17 janvier
1971 10 avril
1973 2 mars
1986 17 mars
1996 26 mars
1996 23 octobre
1996 28 octobre
1997 23 avril
2011 1 juillet

Gaston,
1959 27 septembre
GAUCHE
1997 3 avril

Gaudet,
1958 20 juin

Gaumond,
1958 27 mai

Gauthier, Raymond
1956 21 décembre
1957 9 octobre
1958 28 avril
1958 7 mai
1958 9 mai
1958 15 mai
1958 20 mai
1958 25 mai
1958 29 mai
1958 2 juin
1958 3 juin
1958 6 juin
1958 8 juin
1958 9 juin
1958 12 juin
1958 8 septembre
1958 9 septembre
1958 28 octobre
1958 17 novembre
1958 24 novembre
1958 12 décembre
1959 1 janvier
1959 28 janvier
1964 13 septembre
2000 7 octobre

Gautrin, Henri-François
1995 14 novembre

Gautrin, Marie-Françoise
(Jean-Pierre Warren)
1983 13 mai
1990 1 octobre (vendange)
1993 26 juillet
1996 18 octobre
1999 25 novembre
2000 25 décembre
2002 30 septembre

Gauvreau, Claude
1969 24 février
1971 22 octobre
1972 23 juin
1995 20 octobre

Gauvreua, Pierre
2002 11 décembre

Gélinas, Michel
1964 26 août

GÉNÉRATION
1958 3 juin
1993 15 janvier
1995 22 juin
1997 5 juin
1997 16 septembre
1998 21 septembre
1999 5 février
2002 8 janvier
2002 12 janvier
2002 22 avril

GÉNIE
1958 5 mai
1958 28 mai
1958 22 juin
1958 30 octobre
1958 31 octobre
1958 8 novembre
1958 11 novembre
1958 18 novembre
1960 2 avril
1962 23 juin
1962 21 août
1962 23 août
1962 11 septembre
1962 1 octobre
1964 8 juin
1968 2 novembre
1971 13 mars

Geoffroy, Louis
(Obcène Nyctalope)
1969 17 février

Gervais, André
1995 19 mai

Giguère, Père
1960 10 février

Gina,
1959 1 janvier

Gingras, Père Arcade
1963 29 juin

Gingras, Jean-Marie
1958 29 avril
1958 13 mai
1958 18 mai
1958 3 juin
1958 7 juin
1958 10 juin
1958 13 juin
1958 21 juin
1958 12 décembre

Gingras, Philippe
(dit Le Baron Philippe)
1975 26 avril
2002 13 avril
2004 18 mars

Gingras, Richard
(Chercheur de Trésors)
2001 23 septembre
2003 6 septembre
2008 16 avril
2010 1 septembre

Gingras, Suzanne
(dite Véronique Vilbert)
1962 24 septembre
1962 30 septembre
1962 1 octobre

Girard, Père Maurice
1958 7 mai
1958 24 mai
1958 8 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1959 10 juin
1959 19 novembre

Giroux, Françoise
1965 20 octobre

Giroux, Jacques
1963 14 septembre

GLOIRE
1957 25 octobre
1958 24 mai
1958 25 mai
1958 27 mai
1958 28 mai
1958 4 juin
1958 7 juin
1958 10 juin
1958 14 août
1958 18 août
1958 22 septembre
1958 23 septembre
1958 11 novembre
1958 5 décembre
1958 6 décembre
1959 17 janvier
1959 7 mars
1959 16 mars
1959 28 mars
1959 31 mars
1960 6 avril
1960 2 octobre
1964 4 mars
1964 18 mai
1969 27 avril
1970 3 octobre
1989 21 septembre
1998 22 octobre
1999 20 novembre
1999 1 juin
2000 16 février
2000 26 février
2000 19 avril
2001 3 février
2002 11 février
2003 25 mai
2008 16 décembre
2010 10 février

Godbout, Rolland
1975 6 février

Godin, Gérald
1995 19 mai

Goulet, André
1964 3 mars

Goulet, André
(Orphée)
1993 20 juillet
1993 30 juillet
1993 20 août
1993 9 septembre
1993 27 septembre
1993 29 septembre
1994 8 juillet
1995 31 mars

1995 20 octobre
1997 11 mars
1998 29 juillet
2001 10 février
2002 23 avril
2002 26 avril
2002 11 décembre
2002 21 décembre
2004 14 mars

Goyette, André
1958 18 mars
1958 7 mai
1958 7 juin
1958 9 septembre
1958 23 septembre

GRANDE-VALLÉE
1958 7 décembre
1962 12 octobre
1962 13 octobre
1996 15 octobre
2003 9 juin
2003 30 septembre
2007 26 octobre
2007 30 novembre
2008 30 juillet
2008 6 août
2008 8 décembre
2011 11 octobre

Green,
1958 12 juin

Grégoire, Père
1958 20 avril
1959 18 janvier
1959 6 avril

Grignon, Louise
1962 15 septembre
1962 18 septembre
1962 1 octobre
1962 2 octobre
1962 5 octobre
1962 18 octobre
1963 8 octobre

GROUPE MIXTE
1959 23 juin
1959 5 juillet
1959 11 juillet
1959 12 juillet
1959 27 septembre

Guay,
1958 30 avril

Guay, Louise
(Tony Dassylva)
1964 18 mai
1964 20 juin
1964 23 juin
1964 24 juin
1964 25 juin
1964 26 juin
1964 27 juin
1964 28 juin
1964 2 juillet
1964 4 juillet
1964 10 juillet
1964 11 juillet
1964 12 juillet
1964 14 juillet
1964 17 juillet
1964 18 juillet
1964 22 juillet
1964 24 juillet
1964 7 août
1964 10 août
1964 13 août
1964 18 août
1964 20 août
1964 24 août (lettre)
1964 26 août
1964 27 août (déviergée)
1964 28 août
1964 5 septembre
1964 15 septembre
1964 18 septembre
1964 20 septembre
1964 4 octobre (Teddy's)
1964 10 octobre
1964 15 octobre
1964 17 octobre
1964 18 octobre
1964 24 octobre
1964 27 octobre
1964 1 novembre
1964 8 novembre
1964 10 novembre
1964 15 novembre
1964 19 novembre
1964 23 novembre
1964 25 novembre
1964 6 décembre
1964 8 décembre
1965 10 janvier
1965 11 janvier
1965 13 janvier
1965 8 février
1965 17 février
1965 18 février
1965 20 février
1965 26 février
1965 27 février
1965 28 février
1965 6 mars (Journal)
1965 9 mars (Journal)
1965 10 mars (Journal)
1965 12 mars (Journal)
1965 13 mars (Journal)
1965 20 mars (Journal)
1965 21 mars
1965 27 mars (Journal)
1965 30 mars
1965 1 avril (Journal)
1965 2 avril (Journal)
1965 3 avril
1965 4 avril (Journal)
1965 11 avril
1965 12 avril (Journal)
1965 17 avril
1965 18 avril (Journal)
1965 19 avril (Journal)
1965 24 avril (Journal)
1965 30 avril (Journal)
1965 8 mai (Journal)
1965 9 mai
1965 10 mai (Journal)
1965 12 mai (Journal)
1965 15 mai (Journal)
1965 18 mai (Journal)
1965 19 mai (Journal)
1965 21 mai (Journal)
1965 25 mai (Journal)
1965 27 mai (Journal)
1965 30 mai (Journal)
1965 31 mai
1965 2 juin
1965 3 juin
1965 14 juin
1965 20 juin
1965 23 juin
1965 26 juin
1965 28 juin

1965 29 juin
1965 30 juin
1965 1 juillet (Journal)
1965 2 juillet
1965 4 juillet
1965 6 juillet
1965 7 juillet
1965 8 juillet
1965 9 juillet
1965 10 juillet
1965 11 juillet
1965 12 juillet
1965 14 juillet
1965 18 juillet
1965 19 juillet
1965 22 juillet
1965 23 juillet
1965 24 juillet
1965 26 juillet
1965 30 juillet
1965 1 août
1965 12 août
1965 14 août
1965 22 août
1965 24 août
1965 28 août
1965 28 septembre
1965 20 octobre
1965 2 décembre
1966 21 janvier
1966 23 janvier
1966 31 janvier
1966 13 février
1966 12 septembre
1995 30 mars
2008 19 février

Guénette,
1958 6 juin

GUERRE
1958 6 juin
1958 14 octobre
1958 23 novembre
1959 25 mars
1959 16 juillet
1959 20 octobre
1960 21 janvier
1960 5 avril
1960 13 mai
1962 25 novembre
1963 2 mai
1963 25 novembre
1964 17 octobre
1965 11 juillet
1967 13 septembre
1969 18 avril
1971 30 juin
1971 3 août
1971 31 octobre
1980 16 août
1981 25 juillet
1990 9 septembre
1991 6 janvier
1991 17 janvier
1999 17 mai
2000 29 juin
2000 17 juillet
2001 11 septembre
2001 12 septembre
2001 16 octobre
2003 25 mars
2003 29 mars
2003 8 avril
2004 15 mars
2007 24 août
2008 16 octobre
2009 22 mars

Guertin, Bernard
1979 10 mars

Guibord, Jérome
2010 12 avril

HABITUDE
1963 17 octobre
1973 11 juin
1987 18 octobre
1992 12 juin
1993 25 mars
2000 15 mars
2000 8 septembre
2002 26 avril
2007 6 juillet
2007 21 décembre
2008 1 février

HAINE
1959 19 avril
1959 1 mai
1960 7 mars
1960 12 juin
1960 2 octobre
1962 17 juin
1962 21 août
1963 27 avril
1963 29 avril
1966 12 septembre
1967 13 septembre
1971 15 avril
1973 18 mai
1997 10 janvier
1997 21 avril
1997 3 juin
2008 12 décembre

Hamelin, Lucien
1969 15 février

Hamel, Réginald
1967 11 mai
1971 5 avril
1974 31 mars
1997 5 décembre
1997 14 décembre (lettre)
2000 15 juin
2000 16 juin (carte)
2000 17 juin
2000 10 août (lettre)
2001 15 novembre
2009 10 juin

Harkins, Françoise
(dite Françis)
1965 3 avril
1965 11 avril

1965 9 mai
1965 14 juillet
1965 11 septembre
1966 13 janvier

Hébert,
1958 30 avril

HÉRITAGE
1984 7 mars
1995 8 mars
1998 2 février
2008 20 avril
2008 15 mars

Héroux,
1958 6 mai
1958 7 mai

HIÉRARCHIE
1970 3 novembre
1979 6 juillet
1991 11 avril
2000 11 juillet

HIPPIES
1967 26 août
1968 30 décembre
1971 14 avril
1971 4 mai
1972 25 mars
1972 2 décembre
1973 14 juin
1973 4 juillet
1973 26 août
1973 20 septembre
1973 7 octobre
1978 14 novembre
1997 5 avril
1997 30 septembre
1998 31 décembre
2002 12 février
2002 13 avril
2002 19 septembre
2008 10 juillet

HISTOIRE
1959 27 mars
1961 20 août
1963 15 mars
1963 16 mai
1963 18 mai
1965 7 novembre
1967 13 septembre
1969 27 avril
1970 9 octobre
1970 12 novembre
1970 14 novembre
1971 25 avril
1971 29 juin
1972 14 mars
1980 27 février
1993 8 novembre
1995 23 novembre
1996 1 mars
1996 15 mai
1996 19 juin
1996 8 juillet
1996 24 novembre
1996 7 décembre
1997 27 juin
1997 3 septembre
1997 27 octobre
1997 28 novembre
1998 9 mai
1998 6 juillet
1998 25 septembre
1999 7 août
1999 16 décembre
2000 7 avril
2000 16 mai
2000 26 mai
2000 1 juin
2000 20 juin
2000 28 juin
2000 2 juillet
2000 17 juillet
2000 20 juillet
2000 4 août
2000 11 décembre
2001 11 mai
2001 16 octobre
2002 26 juin
2002 20 août
2002 13 novembre
2003 1 mars
2003 14 mars
2003 12 juin
2003 9 juillet
2005 15 avril
2008 13 décembre
2009 22 mai
2011 4 mars
2011 16 juillet

HOBBY
2009 8 JUILLET

HOMME
1958 12 juin
1960 23 mars
1964 13 avril
1970 10 juin
1971 7 mars
1971 30 mars
1971 14 mai
1989 20 janvier
1995 19 janvier
2004 21 août
2007 23 juin
2010 10 JANVIER

HOMOSEXUALITÉ
1958 2 mai
1958 3 mai
1958 7 mai
1958 8 mai
1958 12 mai
1958 14 mai
1958 15 mai
1958 16 mai
1958 18 mai
1958 19 mai
1958 22 mai
1958 23 mai
1958 24 mai
1958 30 mai
1958 1 juin
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 7 juin
1958 8 juin
1958 9 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 14 juin
1962 11 août
1963 9 juillet
1963 6 octobre
1963 12 octobre
1963 1 décembre
1964 10 juin
1964 13 septembre

1964 15 novembre
1969 17 janvier
1969 3 mai
1970 29 mai
1970 10 juin
1984 18 novembre
1985 27 septembre
1996 10 septembre
1999 27 mars
2004 21 août
2005 10 septembre

HONNÊTETÉ
1960 7 mars
1960 2 octobre
1972 8 août
2000 22 juin
2001 25 janvier

HONNEURS (titres)
1960 13 mai
1971 12 juin
1995 14 novembre
1999 1 juin
2000 5 août
2003 25 mai

HORAIRE
1972 30 mai
1988 13 mai
1991 16 avril
2000 26 mai
2008 5 avril

Hubert, France
1967 31 juillet
1967 3 septembre

Hubert, Suzanne
1964 24 juin
1964 27 juin
1964 28 juin
1964 11 juillet
1964 22 juillet
1964 20 août
1964 28 août

Huet, Père André
1958 5 avril
1958 28 avril
1958 7 mai
1958 12 mai
1958 16 mai
1958 27 mai
1958 29 mai
1958 2 juin
1958 6 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 8 septembre
1958 14 novembre
1958 19 novembre
1958 5 décembre
1959 22 mars
1963 6 septembre

HUMILITÉ
1958 10 décembre

IDÉALISATION
2007 20 août

IDÉAUX
1958 21mai
1958 11 juin
1958 11 novembre
1959 14 avril
1959 21 septembre
1960 23 mars
1960 12 juin
1961 25 avril
1964 13 mars
1964 26 avril
1964 8 novembre
1972 16 avril
1973 2 janvier
1973 11 mars
1973 18 mars
1973 20 juin
1979 3 janvier
1997 25 mai
1997 10 septembre
2005 14 août
2008 4 février

IDENTITÉ
1962 18 janvier
1963 19 mai
1964 11 novembre
1965 21 juillet
1969 9 septembre
1969 31 décembre
1970 14 septembre
1970 11 octobre
1970 21 novembre
1970 13 décembre
1971 23 octobre
1971 18 novembre
1971 28 décembre
1973 28 octobre
1998 23 mars
1999 14 octobre
2000 3 janvier
2000 10 août
2000 20 août
2000 24 août
2000 7 septembre
2000 22 octobre
2002 21 mai
2002 8 juillet
2008 23 janvier

2008 18 février
2008 15 novembre
2008 24 décembre
2009 2 février
2009 7 février
2009 19 février
2011 8 octobre

IDÉOLOGIE
1958 22 mars
1958 6 mai
1958 7 mai
1958 1 juin
1962 2 octobre
1963 19 mars
1964 10 avril
1964 9 juin
1965 25 avril
1965 4 juin
1967 23 mars
1969 18 avril
1970 24 septembre
1970 26 septembre
1970 11 octobre
1971 25 avril
1971 28 avril
1971 1 juin
1971 3 décembre
1972 26 mars
1972 16 avril
1995 23 novembre
1996 19 juin
1996 28 novembre
1996 29 novembre
1997 6 juin
1997 13 juin
1997 29 juin
1997 28 septembre
1998 2 février
1998 7 février
1998 17 février
1998 19 février
1998 4 mai
1998 9 mai
1998 30 mai
1999 14 février
1999 17 mai
1999 2 juin
1999 10 juillet
2000 4 février
2000 5 février
2000 13 février
2000 6 mars
2000 14 mars
2000 30 mars
2000 9 avril
2000 9 juin
2000 13 juin
2000 16 juin
2000 28 juin
2000 29 juin
2000 3 juillet
2000 8 juillet
2000 17 juillet
2000 22 juillet
2000 23 juillet
2000 6 août
2000 9 août
2000 10 août
2000 13 août
2000 15 août
2000 12 septembre
2000 31 octobre
2000 1 novembre
2001 8 mars
2001 20 mars
2001 11 mai
2001 10 juillet
2001 11 août
2001 15 décembre
2002 14 février
2002 6 octobre
2003 13 février
2003 25 février
2003 20 juillet
2003 10 novembre
2004 25 avril
2004 30 août
2005 11 février
2005 24 octobre
2005 17 décembre
2006 30 mars
2008 8 janvier
2008 14 février
2008 13 mai
2009 22 avril
2009 7 mai
2010 18 février
2010 13 mai
2010 8 septembre
2010 19 septembre
2011 2 janvier

IGNORANCE
1963 19 mai

ILE STE-HÉLÈNE
1964 26 juin
1964 17 juillet

ILLÉGALITÉ
2000 7 mai

ILLUSION
1959 3 avril
1972 9 août
2000 9 février
2008 4 février

IMAGINATION
1964 16 mars
1971 12 août
2005 3 mars

IMBÉCILITÉ
1997 28 avril
2008 2 mai

IMMIGRATION
1971 10 avril
1996 2 mars
2010 5 mars

IMMORTALITÉ
1970 3 novembre
1972 24 avril
1973 27 janvier
2000 29 mai
2010 14 octobre

IMPÔT
(taxes)
1971 30 mai
2001 15 juin

IMPUISSANCE
(sexuelle)
1963 13 septembre
1963 29 octobre
1964 1 mars
1964 18 mai
1965 2 décembre

INACHEVÉ
1996 26 octobre

INCESTE
1965 17 novembre

1967 3 septembre
1968 12 mai
1971 23 août
2008 8 octobre

INCONSTANCE
1959 2 mars
1963 12 décembre

INDÉPENDANCE
1959 9 avril
1971 5 septembre

INDIVIDUALISME
1960 9 février
1962 21 février
1963 2 mai
1963 8 mai
1970 29 mai
1972 26 mars
2000 7 janvier
2000 9 mars
2000 23 avril
2001 15 juillet
2002 11 juillet
2002 20 août
2004 16 juin
2005 26 septembre
2006 1 mai
2008 17 novembre
2008 19 novembre
2008 8 décembre
2009 2 janvier
2009 13 janvier
2010 28 septembre

INFÉRIORITÉ
2004 21 août

INFIDÉLITÉ
1963 21 avril
1963 27 avril
1963 10 juin
1964 25 mars
1964 18 juin
1965 10 janvier
1965 3 avril
1965 1 juillet
1965 28 juin
1965 29 juin
1965 30 juin
1966 2 juin
1966 5 août
1966 21 novembre
1967 13 septembre
1968 10 mars
1973 2 août
1981 23 avril
1986 4 novembre
1991 26 mars

INFINI
2003 13 janvier

INFIRMITÉ
1958 2 juin
1958 20 novembre
1963 1 juin
1963 13 septembre
2004 21 août
2008 6 janvier
2008 31 mars

INFLUENÇABLE
(Voir: moi-même)
1959 12 mars

INFORMATION
1972 28 août

INFORMATIQUE
1987 23 mai
1987 31 juillet (WordP)
1988 8 janvier
1995 3 novembre
2000 11 août
2004 15 septembre
2004 10 novembre
2005 17 mai
2005 29 mai
2005 15 septembre
2005 6 novembre
2006 7 mai
2008 16 février
2009 6 mai
2009 2 septembre
2009 3 septembre
2009 10 septembre
2009 14 septembre
2009 16 septembre
2009 26 septembre
2009 27 septembre
2009 24 octobre
2009 16 novembre
2009 17 décembre
2010 15 février
2010 16 février
2010 21 février
2010 25 février
2010 6 mars
2010 10 mars
2010 28 mai
2010 8 juin
2010 6 juillet
2010 13 novembre
2010 21 novembre
2010 1 décembre
2011 1 août
2011 20 août
2011 2 septembre
2011 3 septembre
2011 4 septembre
2011 29 septembre
2011 30 septembre
2011 10 décembre
2011 18 décembre

INSATISFACTION
1958 20 mai
1960 21 janvier

INSTINCT
2000 13 février
2000 3 mars
2000 5 mars
2000 14 mars
2008 4 mai
2009 24 mars
2009 3 juin
2010 17 janvier

INSTITUTIONS
1973 24 décembre
1996 3 mars
1996 14 juin
1996 19 juin
1997 5 septembre
1997 7 septembre
1998 20 février
1998 10 avril
2000 7 janvier
2000 10 mai
2001 22 décembre
2005 12 mars
2008 27 avril

INTÉGRISME
1994 12 janvier
1998 27 janvier
2008 16 février
2008 2 mars

INTELLECTUELS
1960 9 février
1966 12 novembre
1967 15 août
1969 19 décembre
1971 14 août
2000 16 mars
2001 24 mai
2001 4 octobre
2008 13 mai
2008 12 septembre
2008 16 octobre

INTELLIGENCE
1962 23 août
1963 15 mars
1974 7 juillet
1990 11 septembre
1991 11 avril
1991 27 avril
1997 7 mars
1998 16 mai
1999 21 juillet
1999 24 août
2008 26 juillet

INTERDIT
1970 2 septembre
1971 21 février
1997 5 mai

INTÉRIORITÉ
2001 3 février
2009 21 mai

INTERVIEWS
(mes interviews)
1969 29 janvier
1997 11 mars (Paulin)
1998 février (R-Libre)

INTIMITÉ
1958 20 août

INTOLÉRANCE
1996 27 janvier
2000 11 juillet
2000 29 août
2000 28 septembre
2002 11 janvier
2003 20 mai
2003 13 juin

INTROSPECTION
(examen de conscience)
2008 9 octobre

INUTILITÉ
1996 17 septembre
2002 25 février

INVENTION
1964 19 octobre
2000 14 octobre

ITHQ
1971 28 mai
1971 25 décembre
1973 22 mars
1973 23 septembre
1973 10 octobre (bourses)
1974 31 mars
1974 20 avril
1974 1 juillet
1975 22 février
1975 14 février (lettre)
1975 28 mars
1975 11 novembre
1975 7 décembre
1976 28 mars
1977 18 juillet
1978 27 juillet
1979 6 avril
1980 2 décembre
1981 15 mars
1982 19 juillet
1982 14 octobre (police)
1982 10 décembre
1983 10 mai
1984 5 avril
1984 22 août
1985 27 septembre
1986 28 décembre
1987 9 mars
1987 20 mars
1987 28 octobre
1987 3 novembre
1987 12 novembre
1987 7 décembre
1987 9 décembre
1988 24 mars
1988 5 mai
1988 28 juin
1988 11 août
1988 29 août
1988 7 novembre
1989 25 avril
1989 17 mai
1990 25 mai
1990 26 juin
1990 19 juillet
1990 25 juillet
1991 6 février
1991 3 avril
1991 12 juin (fin)
1991 29 juillet
1991 24 novembre
1993 19 février
1993 14 décembre
1995 12 novembre
1996 6 juin
1997 26 octobre
1998 19 août
2000 18 septembre
2001 19 avril
2001 23 septembre
2002 19 février
2004 27 avril
2007 9 avril
2007 17 septembre
2008 8 janvier
2008 23 janvier
2011 2 juin

Jacques, Lise
(Serge Otis)
1963 23 décembre
1963 24 décembre
1964 1 janvier
1964 7 janvier
1964 15 janvier
1964 21 février
1964 23 février
1964 27 février
1964 28 février
1964 1 mars
1964 12 mars
1964 28 mars
1964 31 mars
1964 2 avril
1964 6 avril
1964 13 avril
1964 16 avril
1964 16 mai
1964 17 mai
1964 18 mai
1964 29 mai
1964 1 juin
1964 8 juin
1964 10 juin
1964 23 juin
1964 28 juin
1964 29 juin
1964 13 septembre
1964 4 octobre
1964 5 novembre
1964 19 novembre
1965 4 mars (poème)
1965 9 mars
1965 12 mars
1965 13 juillet
1965 22 juillet
1965 24 juillet
1965 17 août
1965 28 août
1965 29 août
1965 11 septembre
1965 19 septembre
1965 28 septembre
1966 2 juin
1966 8 août
1966 24 août
1966 15 septembre
1966 28 septembre ($2500)
1966 30 septembre
1966 2 octobre
1966 11 octobre
1966 14 octobre
1966 9 novembre
1966 1 décembre
1966 9 décembre
1968 15 novembre
1968 18 novembre
1969 12 septembre
1969 20 octobre
1970 13 juin
1972 4 avril
2002 8 avril
2011 22 février

JALOUSIE
1958 14 mai
1958 21 mai
1958 23 mai
1963 19 avril
1963 21 avril
1963 23 avril
1963 18 septembre
1964 30 mars
1964 5 novembre
1966 6 avril
1966 2 juin
1968 1 octobre
1971 9 mars

JARDINAGE
1977 2 juillet
1979 20 janvier
2008 12 mai

Jetté, Michel
1958 21 juin
1958 5 juillet
1958 14 août
1958 9 septembre
1958 23 septembre (lettre)
1958 15 octobre (lettre)
1959 21 janvier
1959 27 janvier
1959 1 mars
1959 29 mars
1959 30 mars
1959 31 mars
1959 4 mai (lettre)
1959 23 mai (lettre)
1959 12 juillet (rapport)
1960 29 avril (lettre)
1960 26 septembre (lettre)
1960 5 novembre (lettre)
1960 18 novembre (lettre)

JEU
1969 18 avril
1971 1 mai

JEUNESSE
1959 27 avril
1962 7 septembre
1962 7 décembre
1963 23 mars
1963 6 août
1964 10 avril
1964 16 mai
1964 15 août
1964 28 août
1964 10 septembre
1964 17 octobre
1966 29 novembre
1970 24 août
1970 3 octobre
1970 21 novembre
1972 4 juillet
1972 16 juillet
1973 13 octobre
1988 4 février
1996 8 février
1997 5 juin
1998 17 décembre
2000 28 juillet
2001 3 juillet
2001 17 août
2003 6 mai
2004 1 août
2004 19 novembre
2007 8 décembre
2008 28 août
2008 7 septembre
2009 20 août

JOIE
1958 23 septembre
1962 9 juin
1962 25 juin
1962 21 août

Jolivet, Père Gérard
1957 7 octobre
1957 8 octobre
1957 15 octobre
1958 12 avril

1958 25 avril
1958 7 mai
1958 14 mai
1958 19 mai
1958 25 mai
1958 30 mai
1958 2 juin
1958 5 juin
1958 10 juin
1958 12 juin
1958 19 octobre
1958 17 novembre
1958 18 décembre
1959 7 mars
1959 18 mars
1959 23 mars
1959 25 mars
1959 29 mars
1959 30 mars
1959 31 mars

Jordy, Micheline de
1965 18 mars

JOUISSANCE
1958 4 mai
1958 9 mai
1958 14 mai
1958 16 mai
1958 18 mai
1958 20 mai
1958 3 juin
1958 10 juin
1958 22 juin
1959 18 janvier
1959 28 mai
1960 23 novembre
1970 26 avril
1970 1 décembre
1972 11 septembre
1979 3 janvier
1982 20 mars
1988 24 mars
1996 8 septembre
2000 17 juillet
2001 16 juillet
2002 4 avril
2007 13 juin
2007 2 août
2008 27 mars

JOURNALISME
(aussi mes articles)
1965 19 septembre
1965 8 octobre
1966 19 mars (NCahier)
1966 24 mars (Désormais)
1966 7 juin
1966 15 septembre
1966 18 septembre
1967 26 janvier
1967 31 janvier
1967 2 février
1967 7 février
1967 21 février
1967 23 février
1967 2 mars
1967 23 mars
1967 1 juillet
1973 27 février
1995 18 juillet
1999 19 février

JUGER
1960 9 février
1960 23 mars

JUIF
1958 7 juin
1970 3 août
2001 4 janvier
2003 13 juin
2004 12 juin
2008 10 juillet

JUSTICE
1962 21 février
1962 14 juin
1963 19 février
1963 19 décembre
1964 17 octobre
1969 29 juillet
1970 28 mai
1970 3 octobre
1971 8 mars
2000 3 avril
2004 11 avril
2008 2 décembre
2009 6 janvier
2009 3 mai
2011 23 juillet

Kosak, GUY
(Hélène Lakoff,
sa fille Jennifer)
1968 3 novembre
1968 18 novembre
1968 29 décembre
1969 3 janvier
1969 5 janvier
1969 23 janvier
1969 29 janvier
1969 7 février
1969 11 février
1969 15 février
1969 27 février
1969 1 mai
1969 13 août (lettre)
1970 3 décembre
1972 3 août
1973 15 mai
1973 28 juillet
1974 16 février
1979 20 janvier
1995 15 septembre
1996 13 septembre
1996 15 octobre
2000 7 octobre
2004 18 mars
2007 14 septembre
2007 21 octobre
2010 5 janvier

Kostakeff, Jordan
(Librairie de la Paix)
1960 31 mars
1963 30 mai
1963 31 mai
1963 29 juin
1963 5 août
1963 7 septembre
1964 29 décembre
2000 28 juin
2009 17 février

LA BARRE DU JOUR
1965 24 avril
1966 3 juin
1966 7 juin (Défense)
1989 24 octobre
2009 18 juillet

Labelle, Père Paul
1958 7 mai
1958 20 mai
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 18 octobre
1958 8 novembre
1958 19 novembre
1959 22 mars
1959 1 mai

Lachapelle, Lise
1963 13 septembre

Laferrière, Gilles
1958 23 novembre
1990 25 mai
1995 12 novembre (décès)

Lafrenière, Denise
1962 17 novembre
1962 25 novembre
1962 16 décembre
1963 2 janvier
1963 16 janvier
1963 19 janvier
1963 10 juin
1963 9 juillet
1963 16 juillet
1963 2 août
1963 5 septembre
1963 12 octobre
1964 23 juin
1964 4 octobre
1964 1 novembre
1964 5 novembre
1965 11 septembre
1966 16 février

Lagadec, Claude
1969 29 juillet
1997 5 décembre

Lahaise, Robert
2000 29 septembre
2002 23 avril

LAÏCITÉ
2003 21 juin
2008 17 septembre
2009 4 septembre
2010 9 janvier
2010 5 mars
2010 21 mars
2010 1 avril
2010 16 avril
2010 6 mai
2010 18 août

LAIDEUR
1958 20 mai
1962 8 juin
1962 13 septembre
1963 24 janvier
1963 13 septembre
1964 15 octobre (LG)
1965 9 juillet
1967 7 septembre
2001 23 juillet

Lamarre,
1958 2 avril
1958 30 avril
1958 1 mai
1958 21 mai

Lamonde, Père Pierre
1958 20 mai
1958 4 juin
1958 10 juin
1958 12 juin
1958 13 juin

Lamoureux,
1958 12 juin

Landry,
1958 7 juin

Landry-Guillet, Simone
1960 11 juillet
1966 15 mai
1966 28 mai
1966 7 juin
1966 20 juin
1966 5 juillet

LANGAGE
1958 12 mai
1958 23 mai
1958 23 novembre
1962 16 novembre
1963 2 mai
1964 6 octobre
1964 7 novembre
1967 13 septembre
1968 30 décembre
1968 1 septembre
1969 27 mai
1970 16 novembre
1971 30 mars
1971 14 mai
1971 28 août
1971 18 novembre
1989 28 février
1996 11 septembre
1996 5 octobre
1998 7 avril
1998 3 décembre
1999 2 avril
1999 15 août
1999 8 novembre
1999 12 novembre
1999 16 novembre
2000 17 février
2000 25 mars
2000 5 mai
2000 23 mai
2000 29 mai
2000 3 juillet
2000 6 juillet
2000 23 juillet
2000 26 juillet
2000 13 août
2000 5 septembre
2000 18 septembre
2000 3 octobre
2001 31 mars
2001 5 juin
2001 24 septembre
2001 7 octobre
2001 3 novembre
2001 12 novembre
2001 15 décembre
2002 14 avril
2002 1 septembre
2003 13 février
2003 3 mars
2003 11 mai

2003 14 juillet
2003 21 août
2003 28 octobre
2004 15 mai
2004 3 juillet
2004 29 octobre
2004 19 novembre
2005 11 février
2005 9 avril
2005 20 juin
2006 22 mars
2006 18 avril
2006 2 juin
2007 27 juin
2007 5 juillet
2007 7 août
2007 6 novembre
2007 30 décembre
2008 8 mars
2008 11 mars
2008 28 mars
2008 25 avril
2008 14 mai
2008 17 mai
2008 15 juillet
2008 3 octobre
2008 16 octobre
2010 6 janvier
2010 18 août

Langevin, Gilbert
1966 18 mai
1995 20 octobre
1995 20 novembre (décès)

Langlois,
1958 6 juin
1958 7 juin

LA PALOMA
1963 23 décembre
1965 22 août

Lapierre, Arthur
1958 10 octobre
1958 5 décembre

Lapointe, Jacques
1960 23 septembre
2001 6 novembre

Laprise, Louise
1964 15 janvier

Larose, Gilles
1958 7 mai
1958 5 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1959 11 juin

Larose, Père
1957 6 octobre

Larue,
1958 6 mai

Latour, Luc
(Denise Bilodeau)
1967 26 août
1967 11 octobre
1967 25 novembre
1967 27 novembre
1967 29 décembre
1969 29 janvier
1969 16 février
1969 23 février
1969 26 juillet
1971 27 janvier
2000 7 octobre

Laurin, Claude
2004 27 avril

Laurin, Raymonde
1977 18 juillet
1977 14 août
1977 18 septembre
1977 10 octobre
1977 18 décembre
1978 14 janvier
1978 7 mars
1979 20 janvier

Lavoie, André
1958 7 mai
1958 17 mai

Leblanc,
Diane et Claire
1969 15 février

LECTEURS
1965 10 janvier
1966 19 mai
1966 14 novembre

LECTURES
1958 21 avril
1958 5 mai
1958 6 mai
1958 16 mai
1958 28 mai
1958 1 juin
1958 2 juin
1958 8 juin
1958 4 décembre
1959 18 janvier
1959 28 janvier
1959 20 mars
1959 22 mars
1959 24 mars
1959 21 septembre
1960 31 mars
1960 2 octobre
1963 22 mars
1963 23 mars
1963 24 mars
1964 7 janvier
1964 12 mars
1965 10 juillet
1965 16 juillet
1973 13 février
2001 3 février
2002 9 avril
2003 28 avril
2006 19 avril
2006 1 mai
2007 16 juin
2007 10 décembre
2008 18 septembre

Leduc, Jacques
1960 24 septembre
1960 5 novembre
1960 18 novembre
1963 2 février
1963 23 avril
1963 29 avril
1963 4 août
1963 6 octobre
1964 27 avril

Lefebvre, Madeleine
1977 18 juillet

Legault, Michel
1965 11 septembre

Léger, Louise
1964 10 octobre
1964 15 octobre
1964 27 octobre
1964 1 novembre
1964 8 novembre
1965 3 avril
1965 15 août
1965 11 septembre
1965 20 décembre (carte)

Léger, Pierre
1967 23 avril
1991 6 juin

Lemay, François
1994 15 avril

Lemoyne, Serge
1968 18 novembre
2011 1 septembre

Lepage, Jocelyne
1969 24 février
1969 2 mars
2004 18 mars
2008 19 juin

Lessard, Jean-Guy
1968 18 novembre
1969 17 mars

Letellier, Henriette
1959 1 mars
1959 29 mars
1959 30 mars
1959 31 mars
1959 13 septembre
1959 19 septembre
1959 27 septembre
1963 3 août

Letellier, Madeleine
1958 5 novembre
1959 1 janvier
1959 16 janvier
1959 17 janvier
1959 18 janvier
1959 1 mars
1959 8 mars
1959 12 mars
1959 18 mars
1959 19 mars
1959 20 mars
1959 21 mars
1959 22 mars
1959 23 mars
1959 24 mars
1959 25 mars
1959 29 mars
1959 30 mars
1959 31 mars
1959 2 avril
1959 3 avril
1959 4 avril
1959 5 avril
1959 6 avril
1959 7 avril
1959 10 avril
1959 12 avril
1959 13 avril
1959 14 avril
1959 16 avril
1959 19 avril
1959 26 avril
1959 27 avril
1959 28 avril
1959 29 avril (lettre)
1959 1 mai
1959 2 mai
1959 23 mai
1959 20 juin
1959 22 juin
1959 8 août
1959 13 septembre
1959 17 septembre
1959 19 septembre
1959 20 septembre
1959 27 septembre
1959 16 octobre
1960 24 septembre
1960 5 novembre
1960 18 novembre
1961 25 août
1961 27 août
1961 28 août
1962 18 juin
1962 1 juillet
1962 5 septembre
1962 8 septembre
1962 11 septembre
1962 16 octobre
1962 18 octobre
1963 16 janvier
1963 26 janvier
1963 27 janvier
1963 31 janvier
1963 2 février
1963 23 février
1963 26 février
1963 2 mars
1963 3 mars
1963 15 mars
1963 19 mars
1963 1 avril
1963 12 avril
1963 17 avril
1963 19 avril
1963 23 avril
1963 29 avril
1963 21 mai
1963 23 mai
1963 29 mai
1963 30 mai
1963 31 mai
1963 30 juin
1963 13 juin
1963 23 juin
1963 10 juillet
1963 4 août
1963 5 août
1963 6 août
1963 6 octobre
1963 12 octobre
1964 1 janvier
1964 6 janvier
1964 16 avril
1964 27 avril
1964 10 juin
1965 30 mars
1965 28 septembre

Letellier, Roger
1951 (photo)
1952 (photo)
1953 (photo)
1955 3 novembre (lettre)
1955 17 novembre (lettre)
1955 20 novembre
1955 9 décembre

1956 11 janvier (lettre)
1956 20 janvier (lettre)
1956 24 janvier (lettre)
1956 4 février (lettre)
1956 31 mai (lettre)
1956 11 décembre (lettre)
1957 20 février (lettre)
1958 26 janvier
1958 12 mars (lettre)
1958 15 avril (lettre)
1958 25 mai (lettre)
1958 7 juin
1958 8 juin
1958 12 juin
1958 14 juin
1958 15 juin
1958 21 juin
1958 29 juin
1958 14 août
1958 7 septembre
1958 5 novembre
1958 8 novembre (lettre)
1959 16 janvier
1959 1 mars
1959 8 mars
1959 18 mars
1959 21 mars
1959 25 mars
1959 29 mars
1959 30 mars
1959 31 mars
1959 1 avril
1959 5 avril
1959 6 avril
1959 12 avril
1959 15 avril
1959 29 avril (lettre)
1959 1 mai
1959 2 mai
1959 4 mai
1959 23 mai
1959 19 juin
1959 22 juin
1959 5 juillet
1959 11 juillet
1959 13 septembre
1959 19 septembre
1959 20 septembre
1962 29 novembre
1963 20 janvier
1963 21 janvier
1963 26 janvier
1963 17 avril
1963 6 mai
1963 23 mai
1963 5 juin
1963 7 juin
1963 13 juin
1963 3 août
1963 4 août
1963 1 septembre
1963 12 septembre
1963 6 octobre
1963 12 octobre
1963 1 décembre
1964 13 septembre
1965 11 septembre
1966 8 août
1966 24 août
1966 28 septembre ($2500)
1966 30 septembre
1966 2 octobre
1969 17 janvier
1970 13 juin
2000 7 octobre
2001 6 novembre

Letourneau,
Père Louis-Philippe
(préfet)
1958 24 mai
1958 27 mai
1958 29 mai
1958 30 mai
1958 7 juin
1958 11 juin
1958 10 octobre
1958 18 octobre
1959 19 avril
1959 10 juin

Levasseur, Danielle
2001 25 mai

Lévesque,
1958 3 juin
Lévesque, Danielle
1976 29 juillet
1976 10 août (lettre)
1976 12 août
1977 18 juillet
LE VOYAGE
1968 12 mai

Lewandowsky, Robert
(Claire Morin)
1964 1 janvier
1964 15 janvier
1964 4 février
1965 18 juillet

LIBERTÉ
(Libertaire)
1958 31 mai
1958 1 juin
1958 6 juin
1958 11 juin
1959 9 avril
1961 24 avril
1961 25 avril
1962 8 juin
1962 23 août
1962 11 octobre
1963 2 mai
1963 21 mai
1963 4 juillet
1963 1 décembre
1964 13 mars
1964 25 mars
1964 29 mai
1964 18 juin
1964 20 juin
1964 10 août
1964 30 août
1965 21 mai
1966 22 juin
1969 2 octobre
1970 24 septembre
1970 3 décembre
1972 28 mars
1973 6 mars
1978 20 décembre
1979 16 mai
1985 27 septembre
1987 14 septembre
1991 28 mars
1996 12 janvier
1996 1 août
1996 12 novembre
1997 21 janvier
1997 1 avril
2000 13 février
2002 18 mars
2003 7 août
2004 26 avril
2008 27 mars

2008 4 mai
2010 20 septembre

LIBRAIRIE
1963 30 mai
1988 20 novembre
1993 1 novembre
1995 17 octobre
1997 24 janvier
1997 4 avril
1999 23 octobre
2000 12 mai
2009 14 mars

LITTÉRATURE
1958 13 juin
1958 20 juin
1963 26 août
1963 19 décembre
1964 13 septembre
1964 19 octobre
1964 8 novembre
1964 9 novembre
1964 18 novembre
1965 18 février
1965 22 février
1965 4 mars
1965 11 mars
1965 14 mars
1965 18 mars
1965 22 mars
1965 30 mars
1965 5 avril
1965 20 avril
1965 22 avril
1965 13 mai
1965 15 mai
1965 17 mai
1965 21 mai
1965 31 mai
1965 4 juin
1966 25 avril
1966 19 mai
1966 5 octobre
1966 20 octobre
1967 23 février
1970 24 novembre
1971 13 décembre
1972 3 octobre
1978 12 novembre
1987 6 juin
1989 19 juillet
1990 10 septembre
1996 5 octobre
1999 16 novembre
2000 10 avril
2000 16 mai
2000 23 mai
2000 7 juin
2000 9 juin
2000 28 juin
2000 2 octobre
2000 6 octobre
2000 10 octobre
2000 25 décembre
2001 20 mars
2001 8 juillet
2002 26 avril
2003 19 avril
2003 11 juin
2003 17 novembre
2004 25 juin
2004 11 juillet
2004 25 octobre
2007 10 juin
2008 11 mars
2008 14 juillet
2008 21 août
2008 25 novembre

LIVRES
1959 12 mars
1959 16 mars
1959 27 mars
2000 2 novembre
2009 15 janvier
2011 10 décembre
2011 18 décembre

LOCATAIRES
2005 13 septembre
2008 8 juillet
2008 27 juillet
2009 26 novembre
2011 28 juillet

LOGOS
1967 26 novembre
1968 4 mai
1968 2 novembre
1968 18 novembre
2001 6 novembre
2002 12 février

LOIS
1965 7 mars
1967 18 décembre
1970 8 août
1970 3 octobre
1997 23 mars
1997 18 décembre
1998 3 septembre
2000 13 octobre
2001 8 mai
2001 15 mai
2002 23 mai
2002 23 octobre
2003 18 juillet
2003 22 juillet
2003 2 septembre
2004 11 avril
2004 25 juin
2004 13 novembre
2008 3 mars
2010 6 mai
2010 18 octobre

LOISIRS
1970 21 juillet
1970 18 août
1972 11 septembre
1997 21 mai

Loranger, André
1958 7 mai
1958 31 mai
1958 7 juin
1958 11 juin
1958 13 juin

Lord, Carole
1982 17 mai
Lord, Jean-Claude
1967 25 novembre

LOTERIE
1969 27 mai
1972 9 août
1973 19 septembre
LSD
1969 9 avril
Lussier,
1963 4 août

LUXE
1960 7 mars

Mabit, Jacqueline
1988 27 avril (décès)
1988 13 mai
1988 20 novembre

MACHINISME
2000 29 janvier
2000 18 juin

Macri, Adolpho
1979 27 mars
1980 10 janvier

Mailloux, Père Denis
1958 19 février
1958 18 mars
1958 7 mai
1958 10 juin
1958 13 juin

MAIN
1958 8 novembre
1959 10 juin
1960 12 juin
2008 7 février

MAISON
1958 20 mai
1958 2 juin
1958 22 juin
1958 30 juin
1962 5 septembre (165 Sher)
1963 5 janvier
1963 18 juin (refus père)
1963 6 juillet
1963 18 juillet
1964 30 août
1964 20 septembre (St-Lamb)
1964 4 octobre
1964 10 novembre
1965 11 septembre (Barclay)
1965 6 octobre
1966 7 octobre
1968 26 juin (Ste-Famil)
1968 17 août
1969 30 avril (808 Wise)
1969 12 juin
1973 6 mars
1973 14 juin
1974 26 novembre (Stuart)
1975 1 septembre (cherche)
1975 12 octobre
1976 28 mars
1977 6 mars
1977 15 mars
1977 24 mars
1977 10 avril
1977 2 juillet (165 Sher)
1977 18 décembre
1979 12 février (Laval)
1979 9 mars (3960)
1979 17 mars
1979 20 mars
1979 27 mars
1979 7 avril
1979 24 avril
1979 13 mai
1979 16 mai
1979 17 mai
1979 27 mai
1979 12 juin
1979 20 juin
1979 23 juillet (Clarizio)
1979 22 novembre
1980 11 février
1980 13 juin
1980 24 juillet
1980 3 septembre
1980 27 novembre
1981 3 mars
1981 14 mai
1981 25 juillet
1982 20 mars
1982 5 juillet
1982 6 juillet
1984 24 mai
1985 27 septembre
1986 17 mars
1986 5 mai
1986 21 juillet
1986 5 décembre
1987 31 juillet
1988 13 mai
1988 26 mai
1988 2 août
1988 6 septembre (gara)
1988 27 septembre
1988 30 octobre
1989 12 mai
1989 16 juin
1989 24 septembre
1989 13 octobre
1989 26 octobre (Bénac)
1990 25 janvier (Bénac)
1990 20 avril
1990 26 avril
1990 25 mai
1990 9 juillet
1990 10 septembre
1991 2 janvier
1991 6 janvier
1991 7 mars
1991 25 mars
1991 1 avril
1991 1 mai
1991 22 mai
1991 28 mai
1991 6 juin
1991 27 juin
1992 5 janvier
1992 24 mars
1992 28 mai
1992 12 juin
1992 31 août
1992 10 novembre
1992 26 novembre
1993 27 avril
1993 18 mai
1993 26 mai
1993 2 septembre
1996 24 mai
1996 4 juin
1996 7 juillet
1996 15 octobre
1997 5 avril
1997 8 mai
1997 16 mai
1997 4 juillet
1997 9 octobre
1997 22 octobre
1998 6 février
1998 16 février
1998 23 avril
1998 19 août
1999 5 septembre
1999 22 octobre
1999 9 décembre
2000 10 février
2000 12 février
2000 26 mai
2000 28 mai
2000 12 juin
2000 28 juin
2000 18 août
2000 1 octobre

2000	4 octobre
2000	7 octobre
2000	8 décembre
2001	17 avril
2001	30 avril
2001	13 mai
2001	19 mai
2001	23 juillet
2001	24 juillet
2001	29 juillet
2001	30 juillet
2001	4 août
2001	7 novembre
2001	22 novembre
2001	10 décembre
2002	11 mars
2002	13 avril
2002	22 mai
2002	20 août
2002	30 septembre
2002	4 octobre (corniche)
2002	8 octobre
2002	4 novembre
2003	17 février
2003	3 mars
2003	5 mars
2003	13 mars
2003	5 avril
2003	18 avril
2003	22 mai
2003	6 juin
2003	9 juin
2003	27 juin
2003	8 septembre
2003	11 septembre
2003	16 septembre
2003	22 septembre
2003	30 septembre
2003	1 octobre
2003	9 octobre
2003	13 novembre
2004	17 mai
2004	9 octobre
2005	16 avril
2005	11 juillet
2005	13 septembre
2005	4 novembre
2006	9 mai
2006	20 juin
2006	1 juillet
2007	3 juin
2007	29 juin
2007	30 juin
2007	11 juillet
2007	17 juillet
2007	18 août
2007	2 septembre
2007	3 septembre
2007	8 octobre
2007	10 octobre
2007	7 novembre
2007	9 novembre
2007	16 novembre
2007	30 novembre
2007	13 décembre
2008	21 janvier
2008	11 février
2008	6 mars
2008	7-8-9 avril
2008	11 avril
2008	18 avril
2008	1 mai
2008	10 mai
2008	5 juin
2008	6 juin
2008	14 juin
2008	15 juin ($75000)
2008	29 juin
2008	8 juillet
2008	19 juillet
2008	27 juillet
2008	11 août
2008	12 août
2008	13 août
2008	20 août
2008	22 août
2008	29 août
2008	3 septembre
2008	15 septembre
2008	9 octobre
2008	10 octobre
2008	11 octobre
2008	3 novembre
2008	7 novembre
2008	13 novembre
2008	1 décembre
2009	11 janvier
2009	16 février
2009	21 février
2009	1 mars
2009	10 mai
2009	18 juin
2009	1 juillet
2009	10 août
2009	22 octobre
2010	23 janvier
2010	22 mai
2010	14 juin
2010	15 juin
2010	16 juin
2010	22 juin
2010	24 juin
2010	27 juin
2010	28 juin
2010	29 juin
2010	5 juillet
2010	9 juillet
2010	22 juillet
2010	1 août
2010	3 août
2010	25 septembre
2010	29 septembre
2011	26-27 janvier
2011	16 avril
2011	12 mai
2011	13 mai
2011	4 juin
2011	7 juin

Major, Père

1958	15 juin

MAL

1958	12 juin
1959	12 juin
1961	24 avril
1961	25 avril
1962	21 février
1962	12 juin
1962	28 juillet
1963	23 avril
1963	2 mai
1963	9 mai
1964	4 mars
1964	11 avril
1964	16 août
1966	27 juin
1969	28 avril
1970	31 mai
2005	7 août
2008	5 février
2008	6 mai
2008	23 mai
2008	12 décembre

MALADIE
(aussi mes maladies)

1957	15 octobre (ventre)
1958	14 mai (125lbs)
1958	12 juin (grandir)
1958	26 novembre (yeux)
1958	6 décembre (lunettes)
1958	16 décembre (dents)
1959	25 février (Hôtel Dieu)
1959	7 mars (fatigue)
1959	12 mars (grippe)
1959	14 mars (grippe)
1959	16 mars (grippe)
1959	18 mars
1959	19 mars
1960	10 mars (refus armée)
1962	18 octobre
1963	12 mars
1963	15 mars
1963	29 avril
1966	24 août (St-Luc)
1966	3 septembre
1966	2 octobre
1967	4 avril
1967	23 avril
1967	19 mai (goître)
1972	28 juillet
1973	20 août
1974	14 août
1978	25 octobre (hépa)
1978	9 novembre
1978	13 décembre
1979	11 janvier
1979	4 juillet
1987	18 octobre
1992	10 novembre (cirrhose)
1992	13 novembre
1992	16 novembre
1992	18 novembre
1992	14 décembre
1993	25 mars (cirrhose)
1993	8 juillet
1994	25 août
1996	3 juin (hernie)
1996	11 juillet
1996	18 septembre
1996	15 octobre (St-Luc)
1996	17 octobre
1996	18 octobre
1996	20 octobre
1996	22 octobre
1996	13 novembre
2003	4 février
2004	20 mars
2005	24 janvier
2005	5 février
2005	14 février
2007	15 novembre
2008	9 janvier
2008	6 juin

MAL-ÊTRE

1958	10 juin
1996	23 mai
2010	2 mars

MALHEUR

1958	25 mai
1958	29 mai
1959	12 juin
2008	8 mars
2008	28 août

Maltais-Michaud, Pauline
(Raymond Michaud)

1965	21 novembre
1965	23 novembre
1965	27 novembre
1965	31 novembre (lettre)
1965	1 décembre (lettre)
1965	2 décembre (lettre)
1965	6 décembre (lettre)
1965	7 décembre (lettre)
1965	17 décembre
1965	19 décembre
1965	22 décembre
1966	13 janvier
1966	15 janvier
1966	17 janvier
1966	31 janvier
1966	13 février
1966	16 février
1966	3 juin (lettre)
1966	5 août
1966	12 septembre
1966	15 septembre
1967	15 septembre
1967	26 septembre
1967	27 septembre
1967	29 décembre
1967	30 septembre
1967	2 octobre
1967	10 octobre
1967	11 octobre (lettre)
1967	12 octobre
1967	30 octobre (lettre)
1967	6 novembre (lettre)
1967	9 novembre
1967	11 novembre (lettre)
1967	17 novembre
1967	19 novembre
1967	29 décembre
1968	24 janvier
1968	26 janvier
1968	7 juin
1968	4 septembre
1968	2 novembre
1968	5 novembre
1969	3 janvier
1969	5 janvier
1969	21 janvier
1969	7 mars
1969	26 juillet
1972	25 août (lettre)
1978	17 janvier
1987	14 avril
2002	28 juin
2008	19 février

MANGER

1958	11 juin
1976	4 décembre
1996	3 juin
2001	3 septembre
2007	8 juin

MANIE

2008	3 janvier

Marchand, Jacques
(Françoise Harkins)

1965	9 mai
1965	14 juillet
1965	11 septembre
1966	13 janvier
1966	28 juillet
1966	29 juillet

MARCHES

1964	6 janvier
1964	10 juillet
1990	27 juillet
1993	6 juillet
1993	10 septembre
1999	31 mai

1999 5 décembre
2000 8 juin
2000 28 juin
2000 3 juillet
2000 18 juillet
2000 5 août
2000 6 août
2000 15 août
2000 28 août
2000 2 octobre
2001 25 juin
2001 24 juillet
2001 13 août
2001 16 octobre
2002 4 juin
2002 5 juin
2002 9 juin
2002 17 juin
2002 28 juin
2002 11 juillet
2002 20 août
2002 21 août
2002 11 septembre
2002 30 septembre
2002 29 octobre
2003 16 juillet
2003 23 juillet
2005 1 août
2007 25 juin
2008 15 août
2008 14 octobre

Marcil,
1958 28 avril

MARIAGE
(concubinage)
1958 27 avril
1958 14 mai
1958 18 mai
1958 19 mai
1958 20 mai
1958 22 mai
1958 25 mai
1958 29 mai
1958 31 mai
1958 1 juin
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 14 juin
1958 15 juin
1958 20 juin
1958 11 novembre
1958 12 décembre
1959 18 mars
1959 31 mars
1959 5 avril
1959 6 avril
1959 10 avril
1959 12 avril
1959 22 juin
1959 16 juillet
1960 1 avril
1960 12 juin
1962 8 décembre
1962 18 décembre
1963 26 février
1963 26 mars
1963 1 avril
1963 15 avril
1963 19 avril
1963 21 avril
1963 29 avril
1963 8 mai
1963 23 mai
1963 30 mai
1963 31 mai
1963 1 juin
1963 3 juin
1963 10 juillet
1963 26 août
1964 3 avril
1964 18 avril
1964 22 juin
1964 8 juillet
1964 19 août
1964 10 octobre
1965 23 mars
1965 12 mai
1965 10 juillet
1965 12 juillet
1965 2 août
1965 30 novembre
1966 12 juillet
1966 23 novembre
1966 29 novembre
1967 4 avril
1967 11 octobre
1968 2 juillet
1970 6 septembre
1970 4 octobre
1970 27 novembre
1971 9 mars
1971 30 mai
1971 3 août
1971 12 octobre
1973 10 juin
1973 28 décembre
1974 7 août
1978 14 octobre
1978 14 novembre
1981 15 mars
1992 12 juin
1995 20 novembre
1997 3 juin
1997 27 novembre
2000 25 décembre
2004 27 mars
2004 15 juin
2004 7 juillet
2006 20 février
2006 26 mars
2007 19 août
2007 21 novembre
2007 6 décembre
2008 27 mars
2008 2 avril
2008 19 juin
2008 21 juillet
2008 22 juillet
2008 20 août
2009 5 mars
2009 11 octobre

Marien, Monique
1977 18 juillet

MARKETING
1990 9 septembre

Marleau, Louise
1965 22 décembre
1965 25 décembre
1966 13 janvier
1966 29 mars

Martel, Yvon
1956 21 décembre
1958 2 avril
1958 27 avril
1958 29 avril
1958 30 avril

1958 18 mars
1958 7 mai
1958 23 mai
1958 28 mai
1958 9 juin
1958 10 juin

Martin, Marcel
1959 4 décembre

Martin, J
1958 19 février
1958 12 juin

Martin, Robert
1984 5 avril
1984 22 août

MASOCHISME
1958 28 mai
1959 2 mai
1963 30 mai
1969 7 mai

MASQUE
1959 16 octobre
1968 3 juin
2000 7 septembre
2008 23 janvier

MASTURBATION
1958 29 avril
1958 11 mai
1958 13 mai
1958 21 mai
1958 29 mai
1958 9 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 14 juin
1958 15 juin
1958 22 août
1958 26 septembre
1958 16 octobre
1958 8 novembre
1958 17 novembre
1958 26 novembre
1958 15 décembre
1959 27 avril
1959 30 avril
1959 10 juin
1961 28 août
1962 5 septembre
1962 14 septembre
1962 20 octobre
1962 11 novembre
1962 17 décembre
1963 1 avril
1963 5 mai
1963 1 juillet
1963 3 juillet
1963 4 juillet
1963 6 septembre
1963 7 septembre
1963 14 septembre
1963 29 octobre
1963 1 décembre
1964 29 mai
1964 10 juin
1964 18 août
1965 14 juillet
1965 27 novembre
1967 23 avril
1967 12 octobre
1968 25 novembre
1969 8 février
1969 1 mai
1970 13 juin
1971 25 mars
1972 1 juillet
1973 29 juillet
1976 4 décembre
1976 28 décembre
1980 16 mars
1988 24 mars
1988 22 juillet
1989 19 juillet
1995 1 août
1995 20 octobre
1997 27 novembre
2000 11 juin
2002 30 septembre
2003 21 avril
2003 18 août
2004 17 mars
2004 5 juillet
2004 15 juillet
2004 20 août
2004 21 août
2004 20 septembre
2007 6 février
2007 4 juin
2007 21 septembre
2007 7 décembre
2008 6 janvier
2008 24 juin
2008 16 juillet
2008 19 octobre
2008 16 novembre
2009 12 janvier
2009 10 mars
2009 19 mars
2009 7 juin
2009 30 juillet
2009 18 août
2009 19 août
2009 11 octobre
2009 12 octobre
2009 26 novembre
2009 1 décembre
2010 7 janvier
2010 16 janvier
2010 17 janvier
2010 6 février
2010 14 février
2010 4 mars
2010 13 mars
2010 15 mars
2010 3 avril
2010 19 mai
2010 20 juillet
2010 2 août
2010 7 septembre
2010 30 septembre
2010 2 novembre
2010 5 novembre
2011 10 février
2011 16 février
2011 3 mai
2011 15 juillet
2011 29 juillet
2011 10 septembre

MATÉRIALISME
1959 22 mars
1962 14 juin

MATIÈRE
1962 22 mai
1999 14 juillet
2007 30 décembre

MATRIARCAT
2004 21 août

MATURITÉ
1959 7 avril
1963 24 décembre

McNicoll, Claire
1962 29 novembre
1962 16 décembre
1962 23 décembre
1963 2 janvier
1963 16 janvier
1963 19 janvier
1963 24 janvier
1963 26 janvier
1963 30 janvier
1963 6 février
1963 26 février
1963 3 mars
1963 23 mars
1963 3 juin
1963 10 juin

MÉCHANCETÉ
1964 5 mars

MÉDIAS
1958 4 juin
1958 12 juin
1958 9 septembre
1959 18 mars
1962 25 juin
1963 23 mars
1963 24 mars
1964 6 janvier
1965 11 juillet
1969 27 avril
1970 3 août
1970 8 août
1970 6 septembre
1970 11 octobre
1970 3 décembre
1971 19 mars
1971 1 avril
1971 11 juin
1971 18 juin
1971 11 juillet
1971 22 juillet
1971 1 novembre
1971 18 novembre
1972 16 juillet
1972 28 août
1973 3 janvier
1973 26 août
1974 31 mars
1975 26 avril
1975 14 septembre
1975 19 octobre
1975 7 décembre
1975 31 décembre
1978 20 décembre
1981 25 juillet
1989 26 avril
1989 26 octobre
1989 7 décembre
1990 4 août
1991 28 mars
1991 1 mai
1993 21 juin
1993 13 décembre
1995 17 août
1995 7 décembre
1996 19 février
1996 26 mars
1996 4 avril
1996 11 août
1996 5 septembre
1996 16 septembre
1996 19 septembre
1996 5 octobre
1997 11 mars
1997 14 mars
1997 23 mars
1997 17 avril
1997 18 avril
1997 24 mai
1997 12 juin
1997 22 juillet
1997 8 septembre
1997 15 septembre
1997 21 octobre
1997 18 décembre
1998 4 janvier
1999 24 janvier
1999 6 août
1999 13 septembre
1999 14 septembre
2000 1 mars
2000 17 juillet
2000 27 juillet
2000 29 août
2000 24 septembre
2000 12 octobre
2000 19 novembre
2000 8 décembre
2001 4 mai
2001 14 mai
2001 27 juillet
2001 5 août
2001 29 septembre
2002 2 février
2002 8 avril
2002 11 avril
2002 10 juin
2002 26 juin
2002 13 août
2002 8 octobre
2002 14 octobre
2002 3 décembre
2002 27 décembre
2003 1 février
2003 22 février
2003 2 mars
2003 25 mars
2003 29 mars
2004 16 mars
2004 14 juin
2004 30 août
2005 23 février
2005 11 avril
2005 17 avril
2007 22 octobre
2008 16 janvier
2008 4 mars
2008 16 mars
2008 27 avril
2008 2 mai
2008 23 mai
2009 9 janvier
2010 11 janvier
2010 1 mars
2011 16 juillet
2011 2 septembre

MÉDIOCRITÉ
1958 2 juin

MÉDISANCES
1964 22 septembre
1973 16 novembre

MÉMOIRE
1963 18 janvier (visuelle)
1971 18 novembre
1972 9 août
1997 5 octobre
1998 6 juillet
1998 28 août

2000 16 janvier
2000 13 mars
2000 16 mai
2000 4 août
2000 12 août
2000 3 novembre
2001 11 avril
2001 3 novembre
2001 5 novembre
2002 13 janvier
2002 18 mars
2002 21 août
2002 22 décembre
2003 22 mars
2003 12 avril
2003 29 août
2004 17 juin
2008 19 février
2008 1 mars
2008 17 mai
2008 24 mai
2008 6 septembre
2008 13 septembre

MÉNAGÈRE
(domesticité, ménage)
1962 5 septembre
1970 15 juillet
1970 17 juillet
1970 2 septembre
1970 6 septembre
1971 20 février
1971 7 mars
1972 19 décembre
1972 (Mémoires)
2007 6 juillet
2007 5 septembre

Ménard,
1958 12 juin
1958 25 novembre
1959 2 mars

Ménard, Serge
(avocat de Sexus)
1965 28 octobre
1969 8 janvier
1970 3 juin
1996 14 juin
1996 19 août

MENSONGE
1958 18 mai
1958 12 juin
1960 26 janvier
1960 13 mai
1960 2 octobre
1963 19 février
1963 19 mai
1963 4 août
1964 18 octobre
1965 6 mars
1966 24 mai
1966 25 mai
1966 22 juin
1966 28 juin
1966 12 septembre
1967 23 avril
1969 28 mai
1971 9 février
1971 23 février
1972 8 août
1994 19 octobre
1997 18 septembre
1997 1 octobre
2000 29 mai
2001 26 février
2001 19 mai
2002 12 février
2002 9 juillet
2003 18 février
2004 11 avril
2005 24 février
2007 6 octobre
2008 22 avril
2008 20 juin
2008 2 octobre
2009 7 mars
2009 12 juillet

MÉPRIS
1958 28 mai
1958 10 juin
1960 2 octobre
1961 24 avril
1963 20 avril
1966 18 mai
1971 18 mars
1971 26 mars
1973 11 mars
1974 6 juillet
2000 12 février
2000 21 juin
2001 24 mai
2003 11 mai

MÉPRISE
2007 6 mai

MÈRE
2007 26 octobre
2008 20 juillet

MESURES SOCIALES
1971 25 mars
1971 22 juillet
1972 3 juillet
1972 26 juillet
1973 18 mars
1973 15 avril
1973 29 mai
1993 20 mai
1997 1 mai
1997 9 mai
2000 28 mai
2000 1 juin
2000 8 juin
2004 1 avril
2004 11 avril

Meunier, Paul
1958 27 avril
1958 28 avril
1958 18 mars
1958 7 mai
1958 15 mai
1958 21 mai
1958 24 mai
1958 27 mai
1958 29 mai
1958 8 juin
1958 10 juin
1958 12 juin

MEURTRE
1959 20 mars

Michalski,
Madeleine Ouellette
1965 10 août
1965 16 septembre (lettre)
1968 10 mars

Miron, Gaston

1964	29 décembre
1964	30 décembre
1966	29 mars
1969	24 février
1969	20 août
1970	24 novembre
1971	22 octobre
1989	2 mars
1989	24 octobre
1990	18 juillet
1990	19 juillet
1990	6 décembre
1990	30 décembre
1991	19 avril
1991	4 mai
1991	12 juillet (vente Héxa)
1994	12 janvier
1995	2 mai
1995	19 mai
1995	22 juin
1995	18 juillet
1995	17 août
1996	14 juin
1996	20 septembre
1996	14 décembre
1996	15 décembre (décès)
1996	29 décembre
1996	30 décembre
1997	24 janvier
1997	25 janvier
1997	16 juin
1997	25 octobre
1999	26 novembre
2001	22 décembre
2003	25 mai
2003	6 août
2005	26 octobre
2008	19 février
2008	4 mars
2010	31 mai

MISOGYNIE

1963	6 février

MODE

1960	7 mars
1960	2 octobre
1967	12 août
1970	31 octobre
1971	13 avril
1971	28 mai
1972	21 avril
2002	29 août
2005	15 avril
2008	6 décembre

MOI
(le Moi)

1958	7 mai
1958	9 mai
1958	11 mai
1958	14 mai
1958	19 mai
1958	21 mai
1958	24 mai
1958	27 mai
1958	28 mai
1958	29 mai
1958	2 juin
1958	5 juin
1958	8 juin
1958	12 juin
1958	13 juin
1959	9 avril
1959	14 avril
1959	15 avril
1959	27 avril
1960	17 juin
1961	18 avril
1061	24 avril
1961	25 avril
1961	12 juin
1962	18 janvier
1962	13 avril
1962	16 juin
1962	2 octobre
1962	14 octobre
1962	16 octobre
1962	11 novembre
1962	1 décembre
1963	27 janvier
1963	23 mars
1963	3 avril
1963	13 avril
1963	21 avril
1963	2 mai
1963	6 mai
1963	19 mai
1963	20 mai
1963	21 mai
1963	23 mai
1963	30 mai
1963	1 juin
1963	3 juin
1963	4 juin
1963	18 juin
1963	29 juin
1963	6 juillet
1963	18 juillet
1963	19 juillet
1963	6 septembre
1963	7 septembre
1963	21 septembre
1963	1 décembre
1964	1 janvier
1964	6 janvier
1964	8 février
1964	13 février
1964	1 mars
1964	3 mars
1964	4 mars
1964	10 mars
1964	16 mars
1964	24 mars
1964	25 mars
1964	5 avril
1964	16 avril
1964	18 avril
1964	5 juin
1964	8 juin
1964	10 juin
1964	20 juin
1964	23 août
1964	13 septembre
1965	6 mars
1965	20 mars
1965	22 juillet
1965	11 septembre
1965	17 novembre
1966	15 janvier
1966	21 janvier
1966	27 janvier
1966	30 septembre
1967	25 août
1967	3 septembre
1968	3 janvier
1968	25 mai
1968	3 juin
1968	16 juillet
1968	8 août
1968	30 décembre
1968	31 décembre
1969	6 février
1969	25 avril
1969	28 mai

1969	26 juillet	1998	7 janvier	2003	3 février
1969	9 septembre	1998	18 février	2003	10 février
1970	9 avril	1998	4 avril	2003	27 février
1970	15 juillet	1999	14 juillet	2003	22 mars
1970	26 septembre	1999	15 juillet	2003	7 avril
1971	8 janvier	1999	21 août	2003	12 avril
1971	28 février	1999	23 août	2003	9 mai
1971	17 mars	2000	2 janvier	2003	11 mai
1971	1 mai	2000	3 janvier	2003	16 mai
1971	14 mai	2000	16 janvier	2003	21 mai
1972	26 mars	2000	27 janvier	2003	6 juin
1972	16 avril	2000	28 janvier	2003	17 juin
1972	31 mai	2000	1 avril	2003	18 juin
1972	1 juin	2000	13 avril	2003	20 juin
1973	25 février	2000	16 avril	2003	15 août
1973	16 mai	2000	23 avril	2003	30 août
1973	31 mai	2000	12 mai	2003	2 septembre
1973	1 juin	2000	13 mai	2003	27 septembre
1973	4 juillet	2000	25 mai	2003	2 octobre
1974	2 juin	2000	28 mai	2003	4 octobre
1975	12 février	2000	29 mai	2003	4 novembre
1975	15 juin	2000	10 juin	2003	1 décembre
1977	14 août	2000	15 juillet	2004	24 janvier
1978	18 mars	2000	6 août	2004	7 mars
1978	2 août	2000	7 août	2004	26 mars
1978	3 août	2000	4 septembre	2004	1 avril
1978	14 octobre	2000	25 septembre	2004	11 avril
1979	20 janvier	2000	20 décembre	2004	27 avril
1979	3 mai	2001	13 janvier	2004	5 mai
1979	21 mai	2001	2 mars	2004	20 mai
1980	29 septembre	2001	8 mars	2004	6 juin
1982	26 mai	2001	12 avril	2004	16 juin
1982	15 septembre	2001	13 mai	2004	17 juin
1983	29 janvier	2001	24 mai	2004	18 juin
1985	27 avril	2001	7 septembre	2004	13 juillet
1987	15 mai	2001	3 novembre	2004	15 juillet
1987	26 mai	2001	27 novembre	2004	28 juillet
1987	31 juillet	2002	13 janvier	2004	17 octobre
1989	30 juillet	2002	5 mars	2004	22 novembre
1993	31 mai	2002	14 avril	2004	11 décembre
1994	31 mai	2002	14 mai	2005	1 février
1995	30 décembre	2002	16 mai	2005	15 février
1996	21 mai	2002	21 mai	2005	1 mars
1996	1 août	2002	4 juin	2005	12 mars
1997	29 avril	2002	10 juin	2005	14 mars
1997	22 mai	2002	5 juillet	2005	5 avril
1997	31 mai	2002	8 juillet	2005	9 avril
1997	9 juin	2002	28 août	2005	2 mai
1997	8 septembre	2002	5 novembre	2005	16 mai
1997	10 septembre	2003	20 janvier	2005	10 juin
1997	14 septembre	2003	28 janvier	2005	7 août
1997	5 octobre	2003	1 février	2005	14 août

2005	1 octobre
2006	16 janvier
2006	2 février
2006	19 février
2006	1 avril
2006	1 mai
2006	6 juillet
2007	22 mars
2007	8 avril
2007	6 mai
2007	6 juin
2007	10 juin
2007	13 juin
2007	22 juin
2007	23 juin
2007	2 juillet
2007	4 juillet
2007	2 août
2007	3 août
2007	4 septembre
2007	21 octobre
2008	5 janvier
2008	7 février
2008	25 mars
2008	31 mars
2008	19 avril
2008	21 avril
2008	3 mai
2008	7 mai
2008	15 mai
2008	20 mai
2008	24 mai
2008	22 juin
2008	25 juin
2008	29 juillet
2008	6 septembre
2008	18 septembre
2008	2 octobre
2008	13 octobre
2008	21 octobre
2008	23 octobre
2008	1 novembre
2008	2 novembre
2008	9 novembre
2008	12 décembre
2009	22 février
2009	16 mars
2009	18 mars
2009	7 avril
2009	8 avril
2009	24 mai
2009	3 juin
2010	9 avril
2011	15 mai
2011	22 septembre
2011	23 septembre

MOI-MÊME

1958	16 mai (philosophe)
1958	24 octobre
1958	6 décembre
1958	7 décembre
1959	16 octobre
1959	29 novembre
1963	8 octobre
1964	10 octobre (pas enfants)
1965	9 novembre
1965	17 novembre
1965	30 novembre
1965	27 décembre
1966	13 novembre
1966	22 novembre
1968	8 octobre
1970	11 novembre
1973	2 décembre
1975	19 octobre
1978	14 novembre
1978	22 décembre
1979	26 décembre
1985	11 octobre
1992	10 novembre
1996	15 octobre
1997	23 octobre
1997	26 octobre
1997	30 octobre
1997	14 novembre
1997	27 décembre
1998	30 novembre
1999	9 octobre
1999	24 octobre
1999	28 octobre
2000	16 juin (philosophe)
2000	3 septembre
2000	18 septembre
2000	17 octobre
2000	28 octobre
2000	8 décembre
2001	31 décembre
2002	22 décembre
2003	3 septembre
2005	22 novembre
2005	6 décembre
2007	24 octobre
2007	8 novembre
2007	26 novembre
2007	9 décembre
2008	4 septembre (célibat)
2008	1 octobre
2008	19 octobre
2008	3 novembre
2008	24 décembre
2009	8 juin
2009	8 juillet
2009	15 juillet
2009	9 août
2009	18 août
2009	19 septembre
2010	17 janvier
2010	14 février
2010	13 mars
2010	12 avril
2010	1 juin
2010	23 juin
2010	2 août
2010	3 août
2010	6 septembre
2010	16 septembre
2010	17 octobre
2010	5 novembre
2010	6 novembre
2010	20 novembre
2011	26 avril
2011	31 mai
2011	16 juin
2011	22 juin
2011	18 juillet
2011	10 août
2011	3 octobre
2011	11 octobre

MOINE

1958	28 octobre
1962	20 octobre
1970	13 juin
1976	18 janvier
1990	29 juillet
1997	9 juin
1997	27 décembre
1998	4 janvier
2002	5 novembre
2003	14 juillet
2007	9 janvier
2008	2 avril
2008	25 juin
2009	20 janvier

MONARCHIE
2001 2 août

Monas,
1958 3 juin

MONDANITÉ
1964 5 mars

MONDIALISATION
1960 24 avril
1961 27 mars
1963 1 décembre
1970 29 novembre
1996 26 juillet
1997 26 juillet
1997 20 octobre
2000 23 avril
2002 1 avril
2002 7 novembre
2003 20 février
2003 27 février
2008 24 novembre (G20)

Monette, Père Jean-Guy
1958 7 mai
1958 20 novembre

Mongeau, Louise
(aussi parents Mongeau)
1962 17 novembre
1962 25 novembre
1962 29 novembre
1962 5 décembre
1962 8 décembre
1962 9 décembre
1962 10 décembre
1962 16 décembre
1962 18 décembre
1962 19 décembre
1962 22 décembre
1962 23 décembre
1962 24 décembre
1962 25 décembre
1962 30 décembre
1963 2 janvier
1963 4 janvier
1963 5 janvier
1963 6 janvier
1963 9 janvier (lettre)
1963 10 janvier
1963 16 janvier
1963 18 janvier
1963 19 janvier
1963 22 janvier
1963 24 janvier
1963 26 janvier
1963 28 janvier
1963 30 janvier
1963 31 janvier
1963 2 février
1963 2 mars
1963 3 mars
1963 19 mars
1963 23 mars
1963 24 mars
1963 1 avril
1963 3 avril
1963 12 avril
1963 23 avril
1963 24 avril
1963 5 mai
1963 28 mai
1963 3 juin
1963 10 juin
1963 21 juin
1963 9 juillet
1963 10 juillet
1963 3 août
1963 5 août
1963 21 août
1964 6 janvier
1964 28 février
1964 16 avril
1964 23 juin
1964 15 novembre
1965 28 septembre

Mongeau, Yves
1962 17 novembre
1962 25 novembe
1962 29 novembre
1962 3 décembre
1962 5 décembre
1962 8 décembre
1962 9 décembre
1962 16 décembre
1962 19 décembre
1962 22 décembre
1962 23 décembre
1962 24 décembre
1963 2 janvier
1963 5 janvier
1963 9 janvier
1963 16 janvier
1963 17 janvier
1963 19 janvier
1963 21 janvier
1963 24 janvier
1963 26 janvier
1963 30 janvier
1963 2 février
1963 5 février
1963 26 février
1963 2 mars
1963 23 mars
1963 24 mars
1963 3 avril
1963 23 avril
1963 5 mai
1963 3 juin
1963 10 juin
1963 21 juin
1963 29 juin
1963 9 juillet
1963 10 juillet
1963 16 juillet
1963 2 août
1963 3 août
1963 4 août
1963 21 août
1963 4 septembre
1963 5 septembre
1963 6 septembre
1963 6 octobre
1963 12 octobre
1964 23 juin
1964 13 août
1964 4 octobre
1964 1 novembre (Veines)
1964 4 novembre
1964 5 novembre
1965 17 mai
1965 21 mai
1965 11 septembre
1966 16 février
1966 3 septembre
2000 7 octobre

MONTRÉAL
1958 14 août
1960 23 septembre
1963 19 janvier
1964 20 juin
1964 2 juillet
1964 16 octobre

1965	19 avril
1965	12 mai
1969	3 mai
1977	2 juillet
1986	17 mars
1986	1 juillet
1996	7 juin (ventes gara)
2000	18 mai
2000	11 juin
2000	28 juin
2000	30 juin
2000	2 juillet
2000	5 décembre
2001	13 mai
2001	13 juin
2001	25 juin
2001	24 juillet
2001	13 août
2002	3 mai
2002	17 juin
2002	28 juin
2002	6 août
2003	4 août
2004	26 août
2005	23 mai
2005	13 juillet
2005	2 octobre
2007	12 juin
2007	14 juillet
2007	8 août

MORALE

1958	27 avril
1958	16 mai
1958	20 mai
1959	29 novembre
1960	27 janvier
1960	19 mars
1961	22 juin
1962	30 décembre
1963	25 janvier
1963	23 mars
1963	18 avril
1963	20 avril
1963	27 avril
1963	21 juin
1963	6 juillet
1964	9 février
1964	12 février
1964	4 mars
1964	7 avril
1964	26 avril
1964	19 mai
1964	31 mai
1964	4 juin
1964	18 juin
1964	20 juin
1964	8 juillet
1964	23 août
1965	25 avril
1966	28 juin
1967	1 décembre
1969	28 avril
1969	27 mai
1970	18 juillet
1970	12 novembre
1970	23 novembre
1972	6 mars
1972	27 décembre
1973	1 juin
1973	9 juin
1988	24 mars
1988	6 mai
1989	10 avril
1991	4 mars
1995	8 février
1997	26 janvier
1997	30 octobre
1997	12 novembre
1999	1 novembre
2000	1 mars
2000	5 mars
2000	7 avril
2000	8 avril
2000	9 juillet
2000	10 septembre
2000	18 septembre
2000	24 novembre
2000	26 novembre
2001	2 janvier
2001	8 mars
2001	11 avril
2001	20 avril
2001	13 mai
2001	1 juillet
2001	8 juillet
2001	4 août
2001	12 août
2001	23 octobre
2002	11 janvier
2002	18 janvier
2002	5 octobre
2003	1 février
2003	22 juillet
2003	3 août
2003	7 août
2003	15 août
2003	2 septembre
2003	22 octobre
2003	17 novembre
2004	17 juillet
2004	20 septembre
2004	22 décembre
2005	14 mars
2005	8 avril
2005	16 avril
2005	22 décembre
2007	18 mars
2007	15 avril
2007	27 juin
2007	14 oct (évolutive)
2008	18 janvier
2008	5 février
2008	30 mars
2008	26 avril
2008	24 juillet
2008	17 novembre
2009	4 mars
2009	10 mars
2009	11 avril
2009	3 mai
2009	3 juillet
2009	22 septembre
2009	25 septembre
2009	2 novembre
2009	2 décembre
2010	15 mars
2010	4 juin
2010	14 septembre
2010	28 septembre
2010	15 octobre
2010	18 octobre
2010	19 novembre
2011	5 mars
2011	21 septembre
2011	1 octobre
2011	8 octobre

Moreau, Père

1957	14 octobre

Morency, Monique

1977	18 décembre
1978	14 janvier
1978	17 janvier
1978	7 mars

1978 18 mars
1978 14 juillet
1978 14 août
1978 24 septembre
1978 27 novembre
1978 2 décembre
1978 8 décembre
1978 13 décembre
1978 20 décembre
1978 22 décembre
1978 27 décembre
1978 28 décembre
1978 30 décembre
1979 11 janvier
1979 20 janvier
1979 6 avril
1996 8 février
2010 5 juillet

Morin,
1958 10 juin

Morin, Lise
1964 15 janvier

Mornard, Alexa (Françoise)(Tony)
1958 24 octobre
1958 10 juillet
1965 16 décembre (lettre)
1965 19 décembre
1966 16 mars
1966 18 mars
1966 26 juillet (lettre)
1966 22 décembre (carte)
1985 27 août (décès)

Mornard, Augusta
1958 10 juillet

Mornard, Cécilia (2 enfants)
1973 12 juin
1983 28 août

Mornard, Germaine
1955 23 septembre
1955 6 novembre
1955 9 décembre
1957 12 mai
1957 17 octobre
1957 23 octobre
1958 20 juin
1959 31 octobre (Hallow)
1961 31 mai
1962 31 mai
1963 7 juin
1964 1 janvier
1965 23-24 septembre
1965 6 octobre
1965 30 novembre
1965 19 décembre
1965 20 décembre (carte)
1966 31 janvier
1966 23 avril
1966 13 juin
1966 20 juillet (carte)
1966 18 décembre (carte)
1967 4 avril
1967 11 avril
1967 19 décembre
1969 13 octobre
1969 2 décembre
1970 17 mai
1970 13 juin
1970 21 juillet
1970 28 juillet
1970 3 octobre
1970 15 octobre
1970 29 octobre
1970 28 novembre
1971 30 avril
1972 9 juin
1972 12 juin
1973 28 décembre
1977 6 mars
1978 11 septembre
1987 20 août
1988 16 juin
1994 12 janvier
1994 13 janvier (lettre)
1995 7 mars
1995 8 mars
1995 15 mars
1995 4 avril
1995 25 avril
1995 7 mai (lettre)
1995 4 août
1995 29 août
1995 25 septembre
1995 17 octobre (Noroit)
1995 15 octobre
1995 20 octobre
1995 20 novembre
1995 15 décembre
1996 7 janvier
1996 4 mars
1996 9 mars
1996 3 juin
1997 3 janvier
1997 3 février
1997 16 octobre
1998 6 janvier
1999 5 mars
1999 27 mars
1999 27 mai
1999 26 novembre
1999 3 décembre
2000 9 janvier
2000 11 mai
2000 17 mai
2000 11 juin
2000 20 août
2000 18 septembre
2000 16 novembre
2000 25 décembre
2001 14 janvier
2001 21 janvier
2001 29 janvier
2001 9 mars
2001 14 avril
2001 31 mai (carte)
2001 27 juillet
2001 15 novembre
2001 25 décembre
2002 6 février
2002 31 mai
2004 23 septembre
2005 27 mars
2005 31 mai
2005 15 juillet
2005 16 juillet
2005 19 juillet
2005 28 juillet
2005 3 septembre
2005 10 septembre
2005 22 novembre
2007 16 janvier (lettre)
2007 17 janvier
2007 20 juin
2007 17 août
2008 16 avril
2008 30 juillet
2009 5 juillet
2009 4 septembre
2009 14 novembre

2010	8 janvier
2010	12 février
2010	15 avril
2010	7 juillet
2010	18 juillet
2010	3 août
2010	3 septembre
2010	24 septembre
2011	19 novembre

Mornard, Henri

1958	27 avril
1958	27 juin
1958	28 juin
1958	10 juillet
1958	8 novembre
1958	9 novembre
1958	15 novembre
1962	7 septembre
1965	21 mars
1965	3 avril
1965	22 octobre
1965	30 novembre
1965	19 décembre
1966	13 juin
1967	16 janvier (décès)
1967	30 mars
1967	6 avril
1967	11 avril
1969	13 octobre
1970	21 juillet
1974	16 février
1991	5 juin
1998	23 février

Mornard, Olier (Élizabeth)

1955	17 octobre
1955	6 novembre
1955	9 décembre
1957	12 mai
1958	20 juin
1958	21 juin
1958	19 octobre
1958	9 novembre
1959	17 mars
1959	26 avril
1961	31 mai
1962	31 mai
1963	20 janvier
1963	5 mai
1963	7 juin
1963	29 novembre
1963	1 décembre
1964	22 juillet
1964	10 août
1964	4 octobre
1964	15 octobre
1964	5 novembre
1964	19 novembre
1964	23 novembre
1965	11 septembre
1965	23-24 septembre
1965	6 octobre
1965	22 octobre (carte)
1965	30 octobre (lettre)
1965	30 novembre
1965	15 décembre
1966	3 janvier
1966	23 janvier
1966	13 juin
1966	1 juillet (lettre)
1966	9 novembre
1966	18 novembre (lettre)
1966	18 décembre (carte)
1967	11 avril
1969	3 mai
1969	3 décembre
1969	13 octobre
1969	13 novembre
1970	17 mai
1970	21 juillet
1970	3 octobre
1974	16 février
1974	31 mars
1977	6 mars
1978	2 août
1978	11 septembre
1987	20 août
1991	27 juin
1994	12 janvier
1995	8 mars
1996	7 janvier
1996	15 octobre
1999	3 décembre
2000	11 mai
2000	20 août
2001	14 janvier
2001	25 juin
2001	27 juillet
2002	31 mai
2002	21 août
2002	19 septembre
2002	14 octobre
2003	6 juin
2004	7 mai (testament)
2005	31 mai
2005	16 juillet
2005	19 juillet
2005	27 août
2005	10 septembre
2005	22 novembre
2006	1 juin
2008	18 octobre
2010	8 janvier
2010	7 juillet
2010	3 août
2010	3 septembre
2010	24 septembre

Mornard, Mme René (née Grande-Vallée 16 août 1915-1961) (Anne-Marie Fournier, dite Paulette (pas laide...)

1941	étapes
1942	étapes
1943	étapes
1944	étapes
1945	étapes
1946	étapes
1947	étapes
1948	étapes
1949	lettre angus
1950	(photos)
1953	(photos)
1955	23 septembre
1955	17 octobre (lettre)
1955	6 novembre (lettre)
1955	9 décembre (lettre)
1956	23 janvier (lettre)
1956	31 janvier (lettre)
1956	19 mars (lettre)
1956	23 avril (lettre)
1956	27 mai (lettre)
1956	31 mai (carte)
1957	15 janvier (lettre)
1957	21 mars (lettre)
1957	23 mars (lettre)
1957	12 mai (lettre)
1957	21 mai (lettre)
1958	26 janvier (lettres)
1958	18 février
1958	25 avril (lettre)
1958	26 avril (lettre)
1958	27 avril (lettre)

1958	10 mai (lettre)
1958	12 mai (lettre)
1958	15 mai
1958	16 mai (lettre)
1958	20 mai
1958	24 mai
1958	25 mai
1958	28 mai (lettre)
1958	29 mai
1958	31 mai
1958	2 juin
1958	3 juin
1958	7 juin
1958	8 juin
1958	10 juin
1958	12 juin
1958	14 juin
1958	20 juin
1958	21 juin
1958	22 juin
1958	27 juin (crise)
1958	30 juin
1958	1 septembre
1958	12 octobre (crise)
1958	19 octobre (lettre)
1958	26 octobre (lettre)
1958	8 novembre
1958	9 novembre (lettre)
1958	10 novembre
1958	15 novembre
1958	23 novembre
1958	6 décembre
1959	31 mars
1959	5 avril
1959	26 avril (lettre)
1959	19 juin
1959	20 juin
1961	18 avril
1961	23 avril
1961	31 mai (carte)
1961	14 novembre (décès)
1962	14 mai
1962	11 août
1962	5 septembre
1962	12 octobre
1962	3 décembre
1963	2 janvier
1963	6 janvier
1963	3 août
1963	4 août
1963	8 octobre
1963	29 novembre
1964	29 mai
1964	10 juillet
1964	10 août
1967	11 avril
1968	12 mai
1968	2 novembre
1970	10 juin
1970	13 juin
1974	16 février
1978	3 août
1985	27 avril
1985	27 août
1996	16 octobre
1996	11 décembre
1997	14 novembre
1999	3 décembre
2001	31 juillet
2001	6 novembre
2001	18 novembre
2002	5 juin
2002	9 juillet
2002	21 août
2003	18 juin
2004	2 juillet
2004	21 août
2004	10 novembre
2005	1 août
2007	6 juillet
2007	26 octobre
2007	30 novembre
2008	19 février
2008	21 avril
2008	25 juillet
2008	14 août
2008	1 novembre
2009	20 février
2010	7 février
2010	12 février
2010	14 février
2011	17 mars

Mornard, René
(né 24 septembre 1916-1992)

1951	(lettre)
1955	20 novembre
1955	9 décembre
1957	12 mai
1957	21 mai
1957	17 octobre
1958	25 avril
1958	26 avril
1958	12 mai
1958	15 mai
1958	20 mai
1958	21 mai
1958	24 mai
1958	1 juin
1958	3 juin
1958	4 juin
1958	5 juin
1958	7 juin
1958	8 juin
1958	10 juin
1958	12 juin
1958	14 juin
1958	20 juin
1958	22 juin
1958	27 juin
1958	28 juin
1958	30 juin
1958	10 juillet
1958	18 août
1958	1 septembre
1958	8 novembre
1958	9 novembre
1958	11 novembre
1958	15 novembre
1958	18 novembre
1958	26 novembre
1958	5 décembre
1958	6 décembre
1959	21 mars
1959	19 juin
1959	20 juin
1961	31 mai
1962	31 mai
1962	3 juin
1962	28 juillet
1962	5 septembre
1962	23 septembre
1962	12 octobre
1962	11 novembre
1962	29 novembre
1962	3 décembre
1962	7 décembre
1962	9 décembre
1962	22 décembre
1962	25 décembre
1963	20 janvier
1963	26 janvier
1963	17 mars
1963	6 mai
1963	7 juin
1963	18 juin

1963	16 juillet
1963	4 août
1963	19 septembre
1963	24 septembre
1963	8 octobre
1963	29 novembre
1963	23 décembre
1964	1 janvier
1964	27 avril
1964	8 juin
1964	10 août
1964	20 septembre
1964	4 octobre
1964	15 octobre
1965	22 mars
1965	24 avril
1965	9 mai
1965	12 mai
1965	14 mai
1965	15 mai
1965	19 mai
1965	11 juillet
1965	12 août
1965	22 août (Europe)
1965	24 août
1965	28 août
1965	22 septembre
1965	23-24 septembre
1965	30 novembre
1965	15 décembre
1966	16 février
1966	30 mars (lettre)
1966	23 avril
1966	24 avril
1966	15 mai
1966	31 mai
1966	13 juin
1966	20 juin
1966	24 juillet
1966	2 octobre
1966	18 décembre (carte)
1967	16 janvier
1967	4 avril
1967	11 avril
1967	23 avril
1967	1 décembre
1967	19 décembre
1968	12 mai
1969	29 août
1969	13 octobre (lettre)
1969	4 novembre
1969	13 novembre (lettre)
1969	2 décembre
1970	5 mars
1970	17 mai (lettre)
1970	28 mai
1970	10 juin
1970	13 juin
1970	21 juillet (lettre)
1970	28 juillet
1970	3 octobre (lettre)
1970	15 octobre
1970	29 octobre (lettre)
1970	5 novembre
1970	19 novembre (lettre)
1970	26 novembre
1970	28 novembre (lettre)
1971	9 janvier
1971	25 mars
1971	27 mars
1971	30 avril
1972	9 juin
1972	12 juin
1973	12 juin
1973	3 septembre (Maroc)
1973	12 septembre
1973	1 décembre
1973	28 décembre (PieIX)
1974	16 février
1974	31 mars (avec Olier)
1975	14 février
1977	6 mars (refus $4000)
1978	3 août
1978	11 septembre (1er enfant)
1981	20 février (2ième enfant)
1983	18 avril
1983	28 août (carte)
1985	27 avril
1985	27 août (lettre)
1987	20 août
1988	16 juin
1989	30 novembre
1991	6 mai
1991	5 juin
1991	27 juin
1992	12 mars (décès)
1996	7 janvier
1996	11 décembre
1997	14 novembre
1998	12 février
1998	23 février
2000	4 mai
2000	21 juin
2000	2 juillet
2000	25 décembre
2001	14 avril
2001	31 juillet
2001	4 août
2001	6 novembre
2001	18 novembre
2002	21 août
2002	14 octobre
2008	21 avril
2009	20 février
2010	18 juillet
2010	3 août
2011	8 juillet

Mornard, Sylvain
(...-3 sept.2005)
(Michelle)

1955	6 novembre
1958	12 juin
1958	20 juin
1958	21 juin
1961	31 mai
1962	31 mai
1962	11 novembre
1962	13 novembre
1963	7 juin
1964	22 juillet
1964	10 août
1964	4 octobre
1964	15 octobre
1965	11 septembre
1965	16 septembre
1965	23-24 septembre
1965	6 octobre
1965	30 novembre
1965	20 décembre (carte)
1966	23 janvier
1966	16 mars
1966	13 juin
1966	18 décembre (carte)
1967	30 mars (lettre)
1967	4 avril
1967	6 avril
1967	11 avril
1969	3 mai
1969	13 octobre
1969	13 novembre
1969	2 décembre
1970	21 juillet
1970	3 octobre
1974	31 mars
1977	6 mars

1978	2 août
1978	11 septembre
1978	27 décembre
1978	29 décembre
1985	27 août
1987	20 août
1991	6 mai
1994	12 janvier
1995	8 mars
1996	7 janvier
1998	29 décembre
1999	3 décembre
2000	20 août
2001	27 juillet
2005	15 juillet
2005	16 juillet
2005	18 juillet
2005	19 juillet
2005	28 juillet
2005	29 juillet
2005	27 août
2005	3 septembre (décès)
2005	10 septembre
2010	23 mars
2010	18 juillet

MORT

1958	27 avril
1958	4 mai
1958	30 mai
1958	31 mai
1958	5 juin
1958	10 juin
1958	22 juin
1958	9 décembre
1958	10 décembre
1959	17 mars
1959	9 avril
1960	10 février
1960	14 avril
1960	17 juin
1961	26 août
1961	27 août
1962	18 janvier
1962	14 mai
1962	13 septembre
1963	23 mars
1963	6 mai
1963	19 mai
1965	21 juillet
1970	4 juillet
1970	21 juillet
1970	25 août
1971	30 mars
1971	1 mai
1971	8 mai
1971	1 juin
1971	22 juillet
1971	14 août
1972	30 mai
1972	26 juin
1972	28 juillet
1972	10 octobre
1973	27 janvier
1973	28 janvier
1973	14 avril
1973	16 juillet
1973	19 juillet
1975	16 juin
1980	29 juin
1984	10 avril
1987	3 avril
1987	15 août
1988	4 février
1991	29 juillet
1994	25 août
1996	17 janvier
1996	31 mai
1996	6 juin
1996	9 juillet
1996	15 septembre
1998	9 août
1999	6 mai
2000	27 mai
2000	26 juin
2000	29 octobre
2001	18 mai
2001	12 juillet
2001	12 août
2002	20 août
2003	9 juin
2003	18 juin
2003	21 juin
2003	27 août
2004	30 août
2005	16 mai
2005	30 juillet
2005	10 septembre
2006	23 mars
2007	7 juin
2007	4 septembre
2008	1 mars
2008	15 mars
2008	27 mars
2008	14 avril
2008	29 juin
2008	13 octobre
2008	4 novembre
2008	5 décembre
2009	1 janvier
2009	10 juillet
2009	27 juillet
2009	4 octobre
2009	2 novembre
2011	14 avril
2011	23 septembre
2011	6 octobre

MOTIVATION

1966	27 février
2009	22 février

MUSIQUE
(mes apprentissages)

1955	6 novembre
1958	28 avril
1958	11 mai
1958	16 mai
1958	24 mai
1958	28 mai
1958	31 mai
1958	1 juin
1958	4 juin
1958	10 juin
1958	11 juin
1958	12 juin
1958	13 juin
1958	15 juin
1958	20 juin
1958	10 juillet
1958	15 octobre
1958	23 octobre
1958	20 novembre
1958	22 novembre
1958	29 novembre
1958	12 déc (piano)
1959	18 mars
1959	4 avril
1959	5 avril
1959	9 avril
1959	12 avril
1959	13 avril
1959	20 juin
1962	30 septembre
1963	2 janvier (guitare)
1964	28 avril

1964 1 mars
1964 3 mars
1964 4 mars
1964 19 mars
1964 2 juillet
1965 10 juillet
1965 14 novembre
1977 10 octobre
2004 2 juillet

Myre, Robert
1965 12 juillet
1970 12 juillet
1997 3 avril
2002 23 avril

MYTHE
1964 7 novembre
1966 27 février
1966 25 avril
2007 5 juin
2007 5 juillet
2007 6 novembre
2009 13 octobre
2010 17 février

NAISSANCE
2003 18 juin

NAÏVETÉ
1959 5 avril
1973 29 décembre
2005 12 juin

NATIONALISME
(aussi mes nationalités)
1958 10 juillet
1966 15 mai (Belgique)
1966 16 mai
1997 20 octobre
1999 8 juin

NATURE
1958 11 mai
1958 19 mai
1958 20 mai
1958 28 mai
1958 31 mai
1958 22 juin
1958 23 juin
1958 30 octobre
1959 21 avril
1972 28 août
2007 15 avril

NÉANT
1962 17 septembre

NÉCESSITÉ
1961 25 avril

NEW-YORK
1967 23 mars

NICOLAS, Jonathan
2010 4 février

NIHILISME
1996 6 décembre
1997 25 janvier

NOBLESSE
1960 10 février

NOËL
1965 20 décembre
1966 1 décembre
1966 18 décembre
1966 22 décembre
1969 2 décembre
1969 3 décembre
1975 31 décembre
1978 27 décembre
1979 26 décembre
1989 14 décembre
2000 25 décembre
2008 20 décembre
2011 24 décembre

Noiseux, Jacques
1970 27 octobre

Noiseux, Pierre-Paul
1958 29 avril
1958 30 mai
1958 12 juin
1958 15 octobre

NOM
1999 31 janvier

NORMANDIN, Renée
2006 7 avril

NORME
1996 15 octobre
1997 29 avril
1998 16 mai
1999 17 octobre
2010 6 mai
2010 18 octobre

NUDITÉ
1963 27 juillet

NUIT
1959 20 juillet
1964 23 novembre
1965 30 novembre
2007 27 octobre
2007 9 décembre
2008 19 avril
2008 22 juin

OBCESSION
1959 1 avril
2003 1 octobre
2008 6 juin

OBÉISSANCE
1959 14 avril
1959 29 avril
1997 29 mai
1997 8 septembre
2003 1 février
2003 21 avril
2003 2 septembre
2003 11 septembre
2006 20 février
2006 24 avril

OBJET
2000 9 septembre
2004 14 octobre

OCCIDENT
1996 4 octobre
2008 8 janvier
2011 25 octobre

ODEURS
1959 20 juillet
1963 30 juillet
1973 3 juin
1973 4 juin

OEUVRE
2000 29 octobre

OKA
1958 9 novembre
1989 30 novembre
2009 20 janvier

OLIGARCHIE
1999 3 avril

Olscamp, Marcel
1996 9 mars
1996 10 juillet
1997 28 janvier
2004 19 avril

O'Maera, Daniel
1958 2 avril
1958 27 mai
1958 11 juin
1958 12 juin

OPTIMISME
2000 18 juin
2005 5 juillet
2009 21 avril

ORDRE
1958 26 mai
1958 3 juin
1959 6 avril
1960 13 mai
1961 24 avril
1963 21 septembre
1968 4 juin
1969 9 septembre
1997 29 mai
1997 8 octobre
1998 17 janvier
1999 22 août
2000 23 avril
2000 27 avril
2000 4 mai
2000 28 mai
2000 29 août
2001 6 novembre
2002 10 avril
2002 1 septembre
2002 13 septembre
2002 22 décembre
2003 4 février
2003 13 septembre
2004 4 avril
2004 5 août
2005 23 février
2005 16 août

ORGIE
1963 18 mai
1964 31 mai
1968 4 juin

ORGUEIL
1958 14 mai
1958 20 mai
1958 21 mai
1958 2 juin
1958 6 juin
1958 8 juin
1958 12 juin
1958 27 juin
1958 18 novembre
1962 11 septembre
1963 1 décembre

Ostiguy,
1958 20 mai

Ouimet, Louise
1976 2 octobre

OUTREMONT
1977 24 mars

PAIX
1960 9 février
1962 22 mai
1963 2 mai
1963 19 mai
1963 21 mai
1963 24 décembre
1973 9 juin
1978 20 décembre
1980 16 août
1997 10 janvier
1997 3 octobre
1997 6 octobre
2000 25 juillet
2002 18 juin
2003 5 octobre
2004 26 avril
2004 30 août
2005 23 février

Papineau, Yvon
(réparateur fournaise)
2001 23 octobre
2007 7 novembre

Paradis, Claude
1969 5 janvier

Paradis, Gilles
1958 14 mai
1958 17 mai
1959 10 juin

PARAÎTRE
1964 9 juin
1965 6 mars

PARASITE
1962 17 juin

PARC LAFONTAINE
1959 5 juillet
1963 16 janvier
1963 3 mars
1964 25 juin
1984 10 avril (historique)
1986 17 mars
1987 31 juillet
1987 12 novembre
1988 7 juin
1988 6 septembre
1988 9 septembre
1993 25 mai
1996 23 mai
1999 5 septembre
2000 2 juillet
2000 26 octobre
2001 3 février
2001 12 avril
2001 25 mai
2001 31 juillet
2001 4 août
2001 7 novembre
2002 5 juin
2002 21 août
2002 8 octobre
2003 6 janvier
2003 29 avril
2003 16 juillet
2003 23 août
2003 7 octobre
2003 14 octobre
2004 7 mars
2004 25 avril
2004 20 juillet
2004 22 juillet
2004 26 août
2005 5 avril
2006 3 juillet
2007 14 juillet
2007 27 octobre
2008 1 janvier
2008 17 octobre
2008 22 octobre
2008 3 novembre

Parent, Marielle
1977 28 janvier
1977 4 février
1977 18 juillet
1978 5 mars
1978 17 mars
1978 18 mars
1978 27 décembre

PARENTS
1959 31 mars
1959 5 avril
1959 6 juillet
1960 17 mai
1962 11 novembre
1963 13 février
1963 15 mars
1964 17 octobre
1971 5 mai
1988 16 juin

PARESSE
1958 11 novembre
1963 23 mars
1963 21 avril
1963 4 juillet
1964 14 novembre
1967 3 septembre
1969 2 octobre
1973 4 juillet
1987 14 septembre
1988 13 mai
1988 7 juin
1989 24 septembre
1990 31 juillet
1992 28 mai
1996 5 juin
1996 8 juillet
1998 4 mai
2000 28 août
2001 31 mai
2003 20 juin
2004 18 juillet
2007 15 juillet
2007 2 août

PARTICIPATION
1970 18 juillet

PARTI QUÉBÉCOIS
(peuple québécois)
1959 29 janvier
1964 17 octobre
1964 29 décembre
1966 5 octobre
1966 12 octobre (Vachon)
1966 20 octobre
1966 11 novembre (litt)
1966 17 novembre (litt)
1966 23 novembre (litt)
1966 24 novembre (litt)
1970 29 avril
1971 5 septembre
1971 5 décembre
1971 13 décembre
1973 29 octobre
1974 7 août
1979 12 février
1979 25 mars
1982 20 mars
1982 19 juillet
1988 20 novembre
1988 23 décembre

1995 3 novembre
1996 3 octobre
1996 30 octobre
1996 22 novembre
1996 14 décembre
1996 30 décembre
1997 6 novembre
1997 10 décembre
1999 21 juillet
1999 16 août
2000 27 février
2000 1 mai
2000 29 mai
2000 22 juillet
2000 15 août
2000 21 août
2001 3 août
2001 3 novembre
2001 14 décembre
2004 17 octobre (litt)
2005 18 novembre
2007 25 octobre
2008 2 septembre
2008 25 novembre

PASSÉ
1964 5 mars
1996 15 janvier
1996 17 novembre
2002 10 janvier
2002 21 mai
2005 15 février

PASSION
1958 29 octobre
1964 25 février
2009 12 juin

PATERNALISME
1964 26 août
PATERNITÉ
1958 20 mai
1978 27 novembre
PATRIOTISME
1960 21 janvier
PATRONAT
1962 23 juin
Paupe, Marc
1977 11 nov (chapeau)
1978 16 janvier
1979 20 janvier
1996 6 juin (décès)

PAUVRETÉ
1958 28 avril
1958 29 mai
1958 1 juin
1958 4 juin
1958 9 septembre
1958 11 décembre
1959 1 janvier
1959 25 mars
1959 3 décembre
1960 27 janvier
1960 2 octobre
1961 25 avril
1962 13 octobre
1963 5 janvier
1963 1 juillet
1963 12 juillet
1963 5 août
1963 12 septembre
1963 3 novembre
1965 6 mars
1971 18 avril
1971 23 septembre
1972 27 juin
1972 4 juillet
1973 9 janvier
1973 6 mars
1973 16 juin
1973 26 octobre
1975 2 février
1989 13 octobre
1991 2 janvier
1991 6 janvier
1993 15 janvier
1997 7 août
2000 26 janvier
2000 17 août
2003 22 janvier
2004 6 janvier
2004 21 mars
2007 12 juin
2007 22 novembre
2008 23 janvier
2008 12 février
2008 13 juillet
2008 29 juillet
2009 6 janvier
2009 6 février
2010 8 avril
2010 22 juin
2010 22 juillet

PAYS
1964 19 février
1985 13 janvier
1993 15 janvier
1998 1 mars
2000 25 juillet

PÉCHÉ
1958 1 mai
1958 7 mai
1958 12 juin

PÉDAGOGIE
1960 31 mars
1961 23 mars

Péloquin, Claude
1968 15 novembre
1969 17 février

Péloquin, Père Jude
1958 28 avril
1958 30 avril
1958 7 mai
1958 13 mai
1958 28 mai
1958 29 mai
1958 30 mai
1958 31 mai
1958 2 juin
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 10 juin
1958 13 juin
1958 19 novembre
1958 29 novembre
1959 23 avril

PENSER
1958 5 mai
1958 6 mai
1958 9 mai
1958 29 mai
1958 6 juin
1958 9 juin
1958 11 juin
1960 9 juin
1962 1 mai
1962 14 mai
1962 24 juin
1962 2 octobre
1962 20 octobre

1963 19 mai
1963 17 octobre
1963 16 novembre
1963 25 novembre
1964 18 mai
1964 8 juin
1964 18 juin
1964 20 août
1964 10 septembre
1964 6 octobre
1965 14 mai
1966 27 février
1966 22 juin
1966 22 novembre
1969 1 septembre
1970 15 juillet
1970 13 septembre
1971 8 mai
1971 30 mai
1971 18 novembre
1972 17 mai
1974 2 juin
1978 14 novembre
1984 24 mai
1987 26 mai
1990 26 juin
1994 19 octobre
1995 24 septembre
1996 22 mai
1997 5 mai
1997 30 septembre
1997 2 novembre
1997 18 décembre
1999 8 août
1999 30 septembre
1999 4 octobre
2000 1 avril
2000 13 avril
2000 1 mai
2000 5 mai
2000 9 mai
2000 28 mai
2000 21 juin
2000 8 juillet
2000 16 août
2000 3 septembre
2000 29 octobre
2001 25 juin
2001 19 novembre
2002 17 décembre
2003 3 août
2003 22 octobre
2005 9 avril
2005 20 juin
2005 19 octobre
2005 5 novembre
2007 27 juin
2007 26 octobre
2008 27 mars
2008 1 mai
2008 5 mai
2008 7 mai
2008 14 mai
2009 12 juillet
2009 19 septembre

PENSIONNAT
1958 15 mai

PERCEPTION
1966 17 décembre
1970 15 nov (prémonition)
1970 16 novembre
1972 9 août
1978 12 novembre
2001 12 juillet
2002 8 juillet
2004 30 août
2008 19 février
2008 28 mars
2008 6 novembre

PERFECTION
1958 14 mai
1958 9 juin
1997 12 novembre
1998 28 janvier
2005 16 août

Perron, Père
1957 8 octobre
1958 1 avril
1958 2 avril
1958 25 avril
1958 6 juin
1958 8 juin
1958 10 juin
1958 12 juin
1958 13 juin

PERSÉVÉRANCE
1970 31 mai

PERSONNALITÉ
1982 15 septembre
2001 25 juin
2002 17 juillet
2003 1 juillet

PERVERSION
1970 29 mai
2004 20 septembre
2008 6 janvier
2008 3 février
2009 2 mars
2009 19 août

PESSIMISME
1958 9 décembre
1959 9 avril
1988 1 septembre
1999 9 novembre
2000 18 juin
2000 14 décembre
2001 3 avril
2005 5 juillet
2006 1 mai
2009 21 avril
2009 6 octobre
2009 12 octobre

PEUPLE
1960 7 mars
1960 2 octobre
1964 29 juin
1964 10 septembre
1971 14 août
1997 30 juillet

PEUR
1959 16 mars
1962 26 août
1970 1 janvier
1970 2 septembre
1973 20 août
1979 6 juillet
2000 28 septembre
2006 4 juin

PHILOSOPHIE
1958 2 juin
1958 3 juin
1958 6 juin
1958 14 août
1962 13 septembre

1963	17 janvier
1963	24 mars
1963	19 avril
1964	16 mars
1964	19 mars
1964	9 avril
1964	7 août
1964	18 septembre
1964	5 novembre
1971	25 avril
1971	1 juin
1972	18 août
1995	24 janvier
1995	24 septembre
1997	5 avril
1997	29 juin
1997	13 novembre
1998	2 mai
1999	16 janvier
1999	9 mars
2000	5 mars
2000	5 mai
2000	1 juin
2000	9 juin
2000	17 juin
2001	12 novembre
2001	31 décembre
2002	2 mars
2003	13 juillet
2003	17 novembre
2004	29 mars
2008	3 mars
2008	4 mai
2008	21 août
2009	15 avril
2009	8 mai
2009	22 mai
2009	10 juillet
2009	1 août
2009	25 septembre
2009	19 novembre
2010	6 janvier
2010	9 janvier
2010	7 mai
2010	13 mai
2010	2 juin
2010	4 juin
2010	6 juillet
2010	18 août
2010	8 septembre
2010	1 octobre
2010	2 octobre
2010	18 octobre
2010	14 décembre

PHOTOGRAPHIES
(photographies dans l'édition)

1958	7 mai
1958	12 mai (RM)
1958	16 mai (lettre mère)
1958	18 mai (Gingras)
1958	26 mai (A.Frank)
1958	27 mai (Sédillot)
1958	25 mai
1958	25 mai (lettre Mena)
1958	28 mai (Buck)
1958	28 mai (lettre mère)
1958	29 mai (Pratt+ Huet)
1958	30 mai
1959	27 mai (lettre mère)
1960	14 mai (Tranquille)
1960	17 mai (scout)
1960	27 mai (lettre Mena)
1960	30 mai (Jivago)
1961	31 mai (carte mère)
1961	27 août
1962	31 mai (famille)
1962	30 septembre
1963	23 mai
1965	11 mars
1965	10 mai (Renaud)
1965	17 mai (LBJ2)
1965	21 mai (Liberté)
1965	30 mai (Bacc)
1967	29 juillet
1967	15 août
1972	14 septembre
1976	23 avril (Stuart)
1977	3 avril (Stuart)
1978	19 avril (Sherbrooke)
1979	6 avril (3960)
1984	1 avril (3960)
1984	1 avril (St-Jo)
1985	27 avril (vignoble)
1987	3 avril (St-Jo)
1987	3 avril (3960)
1988	24 avril (3960)
1988	27 août (St-Jo)
1991	27 avril (Outremont)
1993	27 avril (3960)
1994	15 avril (GL)
1995	25 avril (GL)
1998	4 avril (St-Jo)
1998	7 avril (St-Jo)
1998	25 avril (Mireille)
1999	2 avril (St-Jo)
1999	22 avril (St-Jo)
2000	1 avril (St-Jo)
2000	13 avril (St-Jo)
2000	15 avril (St-Jo)
2000	30 avril (St-Jo)
2000	9 juillet
2002	1 avril (Mireille)
2002	14 avril (3960)
2002	23 avril (Goulet)
2003	14 avril (Bloc Pot)
2004	1 avril (Mireille)
2004	19 avril (Lanctôt)
2004	29 octobre
2005	17 mai
2005	30 mai
2006	1 avril (3960)
2006	10 avril (DVD)
2006	4 mai
2006	2 juin
2007	13 janvier (canna)
2007	16 janvier (E-Mail)
2007	18 janvier (Mireille)
2007	14 juin
2007	10 décembre
2008	5 janvier (Parc La)
2008	15 janvier (canna)
2008	21 janvier (McGill)
2008	22 janvier (Vexliard)
2008	22 janvier (Cubero)
2008	6 février (calendrier)
2008	11 février (garage)
2008	7-8-9 avril (3960)
2008	16 avril (testa et DVD)
2008	18 avril (3960)
2008	28 avril (garage)

Pichette, Michel

1960	7 juillet (lettre)
1961	7 août (lettre)
1961	23 novembre (lettre)
1962	1 août
1962	11 août
1962	11 septembre
1962	13 septembre
1962	14 septembre
1962	15 septembre
1962	18 septembre
1962	24 septembre
1962	1 octobre
1962	2 octobre

1962 10 octobre
1962 16 octobre
1963 24 mars
1963 29 juin
1963 16 juillet
1963 4 août
1963 6 septembre
1963 6 octobre
1964 18 septembre
1966 1 juillet
1966 14 novembre
2000 28 juin
2000 7 octobre
2010 3 septembre

Pigeon, Marcel et Michel
1958 6 juin

Pilon,
1958 8 septembre
1958 9 septembre
1958 17 octobre
1958 10 novembre
1958 11 novembre
1958 14 novembre
1958 15 novembre
1958 22 novembre
1958 23 novembre

Pinçonneau,
1958 7 mai
1958 27 mai
1959 11 juin

PIPE
1963 29 avril
1963 27 juillet
1963 30 juillet
1963 18 août
1963 26 août
1964 14 juillet
1964 20 septembre
1965 10 juillet
1965 19 juillet
2001 2 avril
2007 9 avril

PITIÉ
1958 12 juin
1974 7 juillet

Pitre, J-L
1958 29 avril
1958 6 mai
1958 9 juin

PLACE PUBLIQUE
2004 16 octobre

PLAGIAT
1958 6 mai

PLAISIR
1958 7 juin
1960 17 juin
1963 31 mai
1969 12 février
1995 8 février
2001 25 juin
2002 9 juin
2003 4 février
2003 3 août
2006 23 mars
2009 22 février

PLANIFICATION
(mes plans)
1959 8 avril
1959 9 avril
1973 19 avril
2003 24 septembre

PLEURER
1959 14 avril
1962 5 septembre
1965 16 octobre
2002 9 octobre
2003 16 septembre

POÉSIES
(et autres textes littéraires)
1956 11 avril (érablière)
1956 16 avril (fleurs)
1958 21 avril
1958 11 mai (maman)
1958 12 mai (papa)
1959 19 janvier
1959 4 février
1959 6 octobre
1959 6 décembre
1960 2 avril
1960 17 mai
1960 11 juillet (critique SLG)
1960 9 septembre
1960 9 décembre (cinéma)
1962 28 juillet
1963 11 mars
1963 20 mars
1963 28 juillet
1964 20 février
1964 9 mars
1964 11 mars
1964 20 mars
1964 9 avril
1964 2 juin
1964 26 novembre
1964 27 novembre
1964 28 novembre
1964 21 décembre
1965 15 janvier
1965 27 janvier
1965 1 février
1965 8 février
1965 7 mars
1965 9 mars
1965 14 mars
1965 22 mars
1965 29 mars
1965 17 mai
1965 12 juin
1965 30 juin
1965 13 juillet
1965 22 juillet
1965 27 juillet
1965 10 août
1965 12 août
1965 29 août
1965 12 juin
1965 30 juin
1965 29 août
1965 19 septembre (QL)
1965 5 octobre
1965 9 octobre
1965 14 décembre
1965 21 décembre
1965 24 décembre
1966 17 janvier
1966 22 janvier
1966 17 février
1966 3 mars
1966 17 mars
1966 21 mars
1966 22 mars
1966 23 mars

1966 28 mars (FLQ)
1966 12 avril
1966 25 avril
1966 15 mai
1966 14 juillet
1966 26 juillet
1966 30 juillet
1966 2 août
1966 4 août
1966 5 août
1966 24 août
1966 25 août (théâtre OP)
1966 3 octobre
1966 5 octobre (QL4)
1966 10 octobre
1966 15 octobre (OP)
1966 20 octobre (QL6)
1966 21 octobre
1966 16 novembre
1966 22 déc (carnets)
1967 26 janvier
1967 25 avril
1967 2 mai
1968 4 mai (Logos)
1968 12 mai (Le Voyage)
1968 4 juin
1968 17 juin
1968 20 juin
1968 1 septembre
1968 13 octobre
1968 29 octobre
1968 23 novembre
1968 30 novembre
1969 21 février
1969 18 avril
1969 25 mai
1969 19 décembre
1970 25 août
1970 3 décembre
1970 15 décembre
1971 15 avril
1978 22 octobre
1984 18 novembre
1990 27 juillet (vidéo)
1991 3 avril (ITHQ)
2000 25 décembre (litt)

Poisson, Linda
1981 20 août
1987 12 novembre
1988 14 juillet
1988 21 juillet
1988 22 juillet
1988 26 juillet
1988 10 août
1988 29 août
2001 15 août
2007 17 septembre
2007 21 septembre
2007 24 septembre
2007 25 septembre
2007 1 octobre
2007 4 octobre
2007 5 octobre
2007 6 octobre
2007 24 octobre

Poisson, Rock
1967 25 novembre

POLICE
1960 13 juin
1963 27 avril
1963 2 mai
1964 10 octobre
1968 8 octobre
1969 22 avril
1969 29 avril
1969 3 mai
1970 1 octobre
1971 15 avril
1971 1 mai
1974 26 janvier
1980 25 mai
1989 21 septembre
1998 6 avril
1999 4 septembre
2000 10 mai
2001 8 mars
2001 14 mai

POLITESSE
2000 11 février
2008 30 mars

POLITIQUE
1960 12 juin
1964 17 octobre
1966 12 mai (RIN)
1966 24 mai (RIN)
1966 7 juin
1966 22 juin
1970 15 juillet
1970 17 octobre
1970 22 novembre
1971 4 mai
1971 30 mai
1971 22 juillet
1971 7 août
1972 30 mai
1973 9 juin
1988 17 juin
1991 28 mai
1996 28 septembre
1996 23 novembre
1997 8 octobre
1997 27 octobre
1999 3 mai
2000 28 mai
2000 17 décembre
2002 19 août
2003 27 septembre
2004 30 août
2010 7 avril
2011 2 mai

POLYANDRIE
1971 23 février

POLYGAMIE
1971 23 février
1973 8 août

PORNO
1958 21 avril
1958 25 avril
1958 30 avril
1958 13 mai
1958 21 mai
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 10 juillet
1958 22 août
1958 18 décembre
1959 5 avril
1959 6 avril
1959 8 avril
1959 12 avril
1959 16 avril
1959 26 avril
1961 27 août
1962 11 nov (fellatio)
1963 19 avril
1963 21 avril

1963 14 septembre
1963 20 septembre
1965 10 juillet
1965 19 novembre
1970 16 mai
1970 28 mai
1970 29 mai
1970 19 novembre
1970 27 novembre
1973 29 juillet
1974 19 octobre
1978 19 avril
1979 8 avril
1988 22 juillet
1996 18 avril
2001 13 juin
2002 29 octobre
2003 21 avril
2003 28 août
2004 12 juillet
2007 4 mars
2007 24 octobre
2007 27 novembre
2008 5 janvier
2008 3 février
2008 12 juillet
2009 30 juillet
2010 17 janvier
2011 10 septembre

Potvin, Claudine
1969 7 février
1969 16 février
1969 17 février
1969 23 février
1971 18 mars

Pouliot, Martin
1997 24 juillet

POUVOIR
1963 1 décembre
1970 6 novembre
1971 8 mars
1971 14 avril
1971 30 avril
1971 1 novembre
1982 1 décembre
1993 20 mai
1995 22 juin
1996 13 février
1996 29 février
1996 10 août
1996 21 septembre
1996 22 novembre
1997 28 avril
1997 9 mai
1997 29 mai
1997 30 juillet
1997 6 septembre
1997 8 septembre
1997 18 septembre
1997 3 octobre
1997 6 octobre
1998 27 mars
1998 28 mars
1998 29 mars
1999 9 mars
1999 7 août
1999 14 septembre
2000 5 février
2000 18 juillet
2000 24 septembre
2000 19 novembre
2001 11 août
2002 5 mars
2002 15 mai
2002 29 août
2003 1 février
2003 16 février
2004 1 avril
2006 24 avril

PRAGMATISME
1997 9 novembre
2004 8 novembre
2007 11 juillet
2008 1maiI
2008 4 mai
2008 6 mai
2008 13 mai
2008 14 mai

Pratt, Père Guy
1958 7 mai
1958 11 mai
1958 20 mai
1958 24 mai
1958 27 mai
1958 29 mai
1958 30 mai
1958 31 mai
1958 2 juin
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 12 juin
1958 11 novembre
1958 20 novembre
1958 6 décembre
1959 19 novembre
2011 25 juillet

PRÉCIOSITÉ
2000 2 août

PRÉJUGÉ
1973 20 mars
1999 30 septembre
1999 14 octobre
2000 5 septembre
2005 24 février
2006 23 avril

PRÉTENTION
2000 18 février
2000 7 juin
2000 19 août
2003 19 août

PRIAPE
1970 29 mai
1970 31 mai
1970 13 juin
1971 17 février
1972 14 mars

PRIER
1958 7 juin
1958 9 juin
1958 11 juin
1958 20 juin
1959 4 avril
1959 6 avril
1959 12 avril
1959 14 avril
1964 11 novembre

Primeau, Delphine
1965 16 octobre
1965 18 octobre

PRINCIPE
1959 24 septembre
2000 12 février
2000 25 mai
2000 17 juillet

2001 2 avril
2001 15 décembre
2007 15 avril

PRISON
1970 8 août
1970 8 décembre
1971 2 juillet
1972 29 octobre
1973 20 mars
1973 29 mars
1997 10 juillet
1997 2 octobre
2002 11 juillet
2003 18 juillet

PRODUCTIVITÉ
1996 16 juin
1996 9 juillet
1996 23 octobre
1997 17 juin
1997 8 septembre
1999 22 janvier
2001 14 septembre
2007 2 août

PROFESSEUR
1963 22 janvier
1966 5 octobre
1997 8 octobre
1998 22 octobre

PROFESSION
1970 1 janvier

PROGRÈS
1971 14 février
1971 17 février
1971 22 février
2001 15 mai
2001 26 mai
2003 17 mai
2008 29 juillet
2008 8 novembre

PROJET
1963 7 septembre
1969 27 mai
1973 20 juin
1973 2 août
1973 26 août
1975 15 juin
1996 8 février
2000 1 juillet
2000 28 août
2001 12 février
2003 25 mai
2007 20 juin
2007 5 juillet
2008 7 janvier
2008 15 octobre
2008 18 novembre
2009 5 juin

PROPHÈTE
1969 24 décembre

PROPRETÉ
2001 4 octobre

PROPRIÉTAIRE
1960 24 avril
1973 4 février
1988 19 janvier
1988 21 janvier
1989 13 octobre
1999 22 octobre
2000 23 février
2000 6 mars
2000 10 mai
2001 8 mars
2003 22 juillet
2003 8 septembre
2003 24 septembre
2003 27 septembre
2004 16 octobre
2005 13 septembre
2011 16 mai

PROSTITUTION
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 24 juin
1958 7 septembre
1958 26 novembre
1959 18 mars
1960 13 mai
1962 20 septembre
1962 7 octobre
1963 1 avril
1963 5 avril
1963 24 avril
1963 30 mai
1963 24 juin
1963 4 juillet
1963 27 juillet
1964 8 mai
1970 15 juillet
1974 6 juillet
1976 31 octobre
1976 7 novembre
1990 16 juillet
1996 14 mai (Nathalie)
1997 15 juin
2003 28 août
2004 21 août
2005 14 septembre
2008 23 juin
2008 24 juin
2008 11 juillet

Provencher, Jacques
1966 3 septembre
Provost, Père
1958 28 mai
1958 4 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
Provost, R
1956 21 décembre
PRUDENCE
1965 15 janvier

PSYCHOLOGIE
2000 8 février

PUBLICITÉ
1958 7 mai
1958 19 mai
1971 7 avril
1996 11 août
1996 16 septembre
2000 15 février
2004 16 juin
2007 2 août
2008 3 août
2009 13 octobre
2010 1 avril

PUDEUR
1963 27 juillet
1966 28 juin
1973 29 juillet

PUNITION
1971 3 octobre

QUALITÉ
1959 6 juin
1979 22 mai

QUARTIER LATIN
1965 28 octobre
1966 6 avril
1966 24 mai
1966 8 août
1966 15 septembre (No1)
1966 18 septembre (No2)
1966 25 septembre
1966 29 septembre (No3)
1966 2 octobre
1966 14 octobre
1966 17 novembre (No10)
1966 23 novembre
1966 24 novembre (No11)
1967 4 avril
1967 11 avril
1967 23 avril (No15 Sexologie)
1969 26 janvier
1969 29 janvier
1970 12 novembre
1973 2 décembre
1997 11 mars
2003 24 février
2009 10 juin

QUÉBEC PRESSE
1970 12 novembre

QUÉBÉCOIS
2010 4 mai
2011 27 mai
2011 26 juillet

Quintal, Henri
1967 11 mai
1967 12 août
1967 25 novembre

QUOI
1966 28 juillet
1966 29 juillet
1967 23 février
1967 4 avril
1967 19 mai
1989 24 octobre
1990 18 juillet
1996 29 décembre
1997 11 mars

Raby, Georges
1997 10 novembre
2000 29 septembre
2002 23 avril
2002 21 décembre
2004 25 octobre
2007 1 mai
2008 24 mars

RACE
1982 19 juillet
1997 2 mai
1997 16 mai
1998 7 avril
2001 11 septembre (arabe)
2002 3 mai
2002 7 novembre
2003 8 septembre
2003 22 septembre
2003 30 septembre
2004 15 mars
2005 7 avril

Racicot,
1958 6 juin

Racine, Luc
1965 21 novembre
1966 16 février
1966 19 mars
1966 16 juin
1966 19 juillet
1966 23 juillet
1966 28 juillet
1966 29 juillet
1966 12 octobre
1967 20 novembre

RAISON
1972 16 décembre

Rajotte,
1959 10 juin

Ramsay, Claude
1981 1 janvier
1982 5 juillet
1982 19 novembre
1988 26 mai
1989 3 mai
1990 24 mai
1993 20 mai
1994 14 mars
1995 5 mai
1996 15 octobre
1997 8 mai
2000 7 octobre
2010 2 septembre
2010 17 novembre
2010 24 décembre
2011 1 mai
2011 16 août
2011 4 octobre
2011 29 octobre

RANCUNE
1959 21 mars
1966 12 septembre
1966 13 septembre
1973 11 mars

RÉCOMPENSE
2004 20 septembre

RÉEL
1958 2 juin
1958 11 juin
1961 23 août
1962 14 octobre
1964 6 octobre
1964 7 novembre
1966 14 juillet
1967 13 septembre
1969 31 décembre
1970 17 juillet
1970 2 août
1973 23 août
1979 4 juillet
1984 1 avril
1987 15 mai
1993 1 octobre
1998 3 décembre
1999 16 janvier
1999 17 janvier
1999 29 novembre
2000 4 mai
2000 13 mai
2000 28 mai
2000 29 mai
2000 29 juin
2000 6 juillet
2000 26 juillet
2000 8 septembre
2000 1 novembre

2000	22 novembre
2001	31 mars
2001	5 juin
2001	10 juillet
2002	23 mai
2002	8 juillet
2003	6 juin
2003	29 août
2003	12 octobre
2004	3 octobre
2005	12 juillet
2006	2 juin
2007	27 juin
2007	1 juillet
2007	4 août
2007	6 novembre
2008	19 février
2008	1 août
2008	6 septembre

RÉFORME

2005	23 février

RÉGULARITÉ

1980	16 mars
1995	8 novembre

RELATIONS SOCIALES

2008	2 avril
2009	9 février
2009	10 avril
2009	13 avril
2009	15 septembre
2009	6 décembre
2010	16 janvier
2010	17 janvier
2010	23 janvier
2010	9 février
2010	19 mai
2010	2 juin
2010	3 juin
2010	28 septembre
2011	8 mars
2011	8 octobre

RELATIVITÉ

1970	2 août
1999	9 novembre

RELIGION

1958	13 février
1958	18 mars
1958	26 avril
1958	28 avril
1958	29 avril
1958	1 mai
1958	5 mai
1958	6 mai
1958	7 mai
1958	15 mai
1958	16 mai
1958	19 mai
1958	20 mai
1958	25 mai
1958	28 mai
1958	30 mai
1958	2 juin
1958	3 juin
1958	5 juin
1958	11 juin
1958	12 juin
1958	14 juin
1958	27 juin
1958	28 juin
1958	7 septembre
1958	9 septembre
1958	12 septembre
1958	21 novembre
1958	3 décembre
1959	17 janvier
1959	21 janvier
1959	28 janvier
1959	1 mars
1959	2 mars
1959	7 mars
1959	12 mars
1959	16 mars
1959	17 mars
1959	19 mars
1959	22 mars
1959	25 mars
1959	27 mars
1959	31 mars
1959	3 avril
1959	5 avril
1959	7 avril
1959	10 avril
1959	12 avril
1959	19 avril
1959	20 avril
1959	26 avril
1959	27 avril
1959	28 avril
1960	28 janvier
1960	9 février
1960	7 mars
1960	31 mars
1960	5 avril
1960	24 avril
1960	30 avril
1960	13 mai
1960	18 mai
1960	9 juin
1960	12 juin
1961	25 avril
1962	13 avril
1962	1 mai
1962	22 mai
1962	11 septembre
1963	10 janvier
1963	17 janvier
1963	22 janvier
1963	26 février
1963	11 mars
1963	17 mars
1963	13 avril
1963	20 avril
1963	23 avril
1963	2 mai
1963	19 mai
1963	10 septembre
1963	19 décembre
1964	5 janvier
1964	11 avril
1964	7 août
1964	16 août
1964	18 octobre
1965	6 mars
1965	25 avril
1967	4 avril
1969	18 avril
1969	19 décembre
1970	28 mai
1970	29 mai
1970	14 septembre
1970	1 octobre
1971	26 mars
1971	1 juin
1971	3 août
1972	1 juin
1974	31 mars
1985	27 avril
1987	2 avril
1989	26 avril
1989	19 juillet
1990	9 septembre

1996 29 février
1996 5 octobre
1996 6 octobre
1996 25 octobre
1996 31 octobre
1996 24 novembre
1997 14 mars
1997 18 avril
1997 28 avril
1997 2 mai
1997 6 juin
1997 1 octobre
1997 16 octobre
1998 10 février
1998 28 mars
1998 10 avril
1998 26 avril
1998 2 mai
1998 8 août
1999 9 mars
1999 7 août
1999 11 novembre
2000 8 février
2000 27 février
2000 21 avril
2000 16 juin
2000 21 juin
2000 28 juin
2000 29 août
2000 10 septembre
2001 22 mars
2001 2 juillet
2001 9 juillet
2001 24 septembre
2001 29 octobre
2001 3 novembre
2002 9 avril
2002 12 avril
2002 26 juin
2002 17 décembre
2003 25 mars
2003 26 mars
2003 19 mai
2003 13 juin
2003 3 octobre
2003 12 octobre
2003 20 octobre
2004 7 mars
2004 15 mars
2004 1 avril
2004 12 juin
2004 30 août
2004 29 octobre
2005 15 janvier
2005 14 mars
2005 7 avril
2005 8 avril
2005 15 avril
2005 17 avril
2005 7 août
2005 5 novembre
2005 17 décembre
2005 20 décembre
2006 16 janvier
2006 22 mars
2006 2 juin
2007 4 août
2007 31 décembre
2008 8 janvier
2008 1 février
2008 2 février
2008 1 mars
2008 2 mars
2008 8 mars
2008 11 mars
2008 27 mars
2008 30 mars
2008 31 mars
2008 13 mai
2008 23 mai
2008 10 juillet
2008 5 septembre
2008 10 septembre
2008 17 septembre
2008 13 décembre
2009 2 mars
2009 17 mars
2009 24 mars
2009 25 mars
2009 10 juillet
2009 4 septembre
2009 11 septembre
2010 14 janvier
2010 9 février
2010 16 février
2010 18 avril
2010 19 avril
2010 6 mai
2010 7 mai
2010 12 mai
2010 16 mai
2010 20 août
2010 24 août
2010 1 octobre
2010 18 octobre
2010 14 décembre
2011 27 mai

Renaud, France (Québec Underground)
1973 17 janvier

Renaud, Lise
2009 4 août
2009 9 août
2010 5 octobre
2010 7 octobre
2011 16 juin

Renaud, Jacques
1965 10 mai
1966 1 décembre

RENTIER
1973 22 août
1979 9 mars
1979 17 mars
1979 20 mars
1995 2 juin
1997 22 mars
2000 4 mai
2001 24 mars
2009 10 janvier

RÉPÉTITION
1969 29 septembre
1996 2 décembre

RÉPRESSION
1971 23 juin
1976 23 avril
2000 21 septembre
2000 23 septembre

RÉPULSION
1959 6 avril
1965 3 avril

RÉSOLUTIONS
1960 9 février

RESPONSABILITÉ
1959 17 mars
1961 27 mars
1962 7 septembre
1997 1 novembre

1999 17 octobre
2001 5 août

RETRAIT DE LA SOCIÉTÉ

1958 15 mai
1961 28 août (citadin)
1963 1 septembre (Dubé)
1963 30 juillet
1963 4 septembre
1964 30 août
1964 9 juillet
1964 30 août
1965 8 février
(1965 20 février)
(1965 12 mai)
(1965 19 mai)
1969 2 octobre
1970 13 mai
1971 8 janvier
1971 17 janvier
1971 18 avril
1971 1 mai
1971 4 mai
1972 28 mars
1972 11 mai
1972 22 juin
1972 5 septembre
1973 21 avril
1973 22 avril
1973 22 mai
1973 12 juin
1973 14 juin
1973 4 juillet
1973 22 août
1973 26 août
1973 20 septembre
1973 10 octobre
1973 16 novembre
1974 11 mai
1974 2 juin
1974 25 août
1974 30 décembre
1975 1 septembre
1975 14 septembre
1978 14 novembre
1979 12 juin
1979 25 juillet
1981 14 mai
1984 1 mai
1984 22 août
1986 5 décembre
1987 26 mai
1987 18 octobre
1987 4 novembre
1988 7 juin
1990 5 juin
1993 12 mars
1993 2 septembre
1996 4 juin
1999 3 mai
1999 20 décembre
2001 2 avril
2002 22 mai
2002 19 septembre
2003 25 février
2004 17 mai
2005 1 mars
2008 22 octobre
2008 8 décembre

RÉUSSIR

2003 1 octobre

RÊVER (fabulation)

1958 3 mai
1958 16 mai
1958 31 mai
1958 2 juin
1958 4 juin
1958 8 juin
1958 9 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 20 juin
1958 17 novembre
1958 21 novembre
1958 6 décembre
1959 1 janvier
1959 17 janvier
1959 7 mars
1959 20 mars
1959 22 mars
1959 24 mars
1960 27 janvier
1960 9 février
1960 19 mars
1960 2 octobre
1963 22 mars
1963 19 mai
1964 14 juillet
1969 3 mai
1969 9 septembre
1971 17 mars
1973 4 février
1978 2 août
2001 13 août
2003 23 mai
2003 5 août
2004 4 avril
2007 5 juin
2007 1 octobre
2007 5 octobre
2007 6 octobre
2007 24 octobre
2008 9 octobre
2009 17 février
2010 13 avril

RÉVOLTE

1971 30 mars

RÉVOLUTION

1963 23 mars
1970 17 octobre
1971 8 mars
1971 27 mars
1971 30 mars
1972 5 avril
1972 27 juin
1973 22 janvier
1973 18 mars
1973 24 décembre
1973 29 décembre
1996 21 septembre
1997 27 octobre
1999 10 novembre
2000 18 janvier
2000 9 novembre
2002 12 avril
2002 23 mai
2004 6 décembre
2009 2 janvier
2009 3 janvier
2009 12 juillet

RICHESSE

1958 29 mai
1958 10 juillet
1959 22 mars
1960 9 février
1960 2 octobre
1963 2 mai
1963 12 septembre
1970 7 novembre

1971 23 septembre
1972 21 mars
1973 2 mars
1973 6 mars
1973 15 septembre
1973 19 septembre
1973 29 décembre
1996 28 septembre
1997 7 août
1997 29 septembre
1997 12 novembre
1998 14 août
2000 17 août
2005 7 août
2008 12 février
2008 16 mars

RIRE
1960 23 mars

Riverain, Alphonse
1969 12 octobre
1969 20 octobre (lettre)

Robidoux, Lucie
1978 30 mai
1978 3 juin
1978 27 décembre

Roche, Sylvie
1966 19 juillet
1966 29 juillet
1967 25 novembre
1967 26 novembre
1968 4 mai
1969 15 février

Routhier, Jocelyn
1979 28 juillet
1979 26 décembre
1986 21 juillet
1990 31 mai (critique)
1991 21 février
1992 25 août
1992 25 novembre
1993 27 avril
1993 26 juillet
1993 27 septembre

ROUTINE
1964 5 mars
1975 19 octobre

Rouxelle, Monic
1979 19 avril

Roy, Jean
1962 30 décembre (Idéaliste)
1970 11 octobre
1973 22 mars
2009 3 février

Roy, Maurice
1969 15 février

ROYAUTÉ
2002 25 octobre

SACRIFICE
1959 3 avril
1959 5 avril
1959 7 avril
1963 19 mai

SADISME
1958 15 mai
1958 18 mai
1958 23 mai
1958 3 juin
1958 9 juin
1958 12 juin
1969 7 mai
2007 26 octobre

Sage, Richard
1965 29 juin
1965 8 juillet
1965 18 juillet
1965 11 septembre

SAGESSE
1960 2 avril
1963 16 novembre
1966 27 janvier
1970 2 septembre
1970 8 novembre
1971 1 novembre
1973 2 janvier
1973 3 janvier
1973 29 juillet
1977 10 mai
1988 4 février
1997 7 mars
1997 17 septembre
1997 3 octobre
1997 30 octobre
2000 14 mars
2000 2 septembre
2001 2 avril
2001 3 avril
2001 7 juin
2004 29 mars
2005 2 août
2008 3 mars
2010 18 avril

Saindon, Lise
1959 22 juin

SAINT-DONAT

1958	12 juin
1958	20 juin
1958	22 juin
1958	23 juin
1958	24 juin
1958	28 juin
1958	11 novembre
1959	11 juillet
1961	24 août
1961	25 août
1961	26 août
1961	27 août
1961	28 août
1961	29 août
1963	12 octobre
1969	4 novembre
1969	13 novembre
2002	14 octobre

SAINT-JEAN

2003	9 juin

Saint-Jean, Michel (Cathia)

1967	31 juillet
1967	26 novembre
1967	27 novembre
1967	29 décembre
1967	30 décembre
1968	3 janvier

SAINT-JOACHIM

1979	26 décembre
1986	21 juillet
1988	26 mai
1989	17 mai
1989	30 juillet
1989	18 août
1989	24 septembre
1990	20 août
1990	1 oct (vendange)
1993	27 septembre
1993	1 décembre
1996	3 juin
1998	21 juin
1998	18 août
2001	21 août
2004	6 juin
2008	13 septembre

SAINT-LAMBERT

1958	24 juin
1958	28 juin
1958	29 juin
1959	13 juin
1962	3 décembre
1963	3 août
2000	12 juin
2001	26 juin
2001	6 novembre
2001	7 novembre
2003	6 juin
2008	24 octobre
2008	1 novembre

Saint-Onge,

1958	6 mai
1958	7 mai

Saint-Onge, Caro

1969	3 janvier
1969	5 janvier
1969	8 janvier
1969	14 janvier
1969	3 mai
2002	18 janvier

Saint-Pierre, Huguette

1966	20 janvier
1966	31 janvier

Saint-Pierre, Marcel

1965	18 février
1965	12 juillet
1965	4 août
1965	11 septembre
1966	19 mars
1966	3 juin
1966	7 juin
1966	14 juin (lettre)
1966	29 septembre (note)
1966	22 décembre (carte)
1995	17 octobre

Saint-Pierre, Rachelle

1975	2 février

SAINTE-MARIE

1959	26 septembre
1959	4 décembre
1961	16 novembre
2000	28 juin
2001	13 juin

SAINTETÉ

1958	29 avril
1958	5 mai
1958	7 mai
1958	9 mai
1958	12 mai
1958	14 mai
1958	16 mai
1958	18 mai
1958	21 mai
1958	28 mai
1958	31 mai
1958	3 juin
1958	4 juin
1958	11 juin
1958	12 juin
1958	13 juin
1958	31 octobre
1959	18 janvier
1959	12 avril
1959	16 juillet
1960	13 mai
1961	23 avril
1963	19 avril
1963	6 mai
1997	12 novembre
2007	26 juin

SALAIRE

1970	16 mai
1970	20 octobre
1971	25 mars
1971	27 mars
1988	24 mars
1997	5 septembre
2009	5 mars

Salaün, Élise

1995	23 septembre

Samuelli, Antoine

1987	3 novembre
1987	7 décembre
1988	28 juin
1988	11 août

SANTÉ

1996	20 octobre
1996	21 octobre
2008	15 octobre
2009	20 avril
2009	31 juillet
2010	23 mars

Sasseville, Louise
1966 5 août

SATISFACTION
1962 5 décembre
1965 9 novembre
1965 19 décembre
1970 22 décembre
1972 24 mars
1972 10 octobre
1972 2 décembre
1973 3 février
1973 26 octobre
1973 28 octobre
1973 10 novembre
1976 4 décembre
1977 6 novembre
1992 14 octobre
1994 8 décembre
1996 1 février
1999 24 octobre
2001 7 octobre
2004 2 décembre
2004 10 décembre
2008 13 octobre
2008 22 octobre
2008 9 décembre

Savard, Gertrude
1955 6 novembre
1956 27 mai
1957 12 mai
1958 16 mai (mère malade)
1958 4 juin
1958 20 juin
1958 9 novembre
1962 31 mai
1962 6 juin
1962 13 octobre
1962 3 décembre
1963 20 janvier
1963 26 janvier
1963 17 mars
1963 31 mai (carte)
1963 7 juin
1966 6 mars (recettes)
1966 31 mai
1966 20 juin
1966 22 décembre (carte)
1967 7 février
1967 11 avril
1967 23 avril
1967 31 mai (carte)
1970 17 mai
1970 10 juin
1970 21 juillet
1970 28 juillet
1978 27 décembre
1985 27 août (décès)
2001 6 novembre

Savoie, Claude
1965 17 avril
1965 12 juillet
1965 4 août
1965 11 septembre
1965 25 décembre
1966 13 janvier
1966 16 février
1966 3 septembre
1967 25 novembre
1967 27 novembre
1968 24 janvier
1968 4 mai
1969 1 mai
1991 21 mars
1996 16 janvier
2008 1 avril

SCANDALE
1962 23 août
1963 22 avril
1963 9 mai
1964 19 octobre
1966 28 juin
1967 26 novembre

SCIENCE
1960 9 février
1962 2 octobre
1966 29 juin
1970 5 novembre
1970 6 novembre
1970 14 novembre
1970 24 novembre
1971 13 mars
1996 19 juin
1996 16 octobre
1997 13 juin
1998 25 septembre
1999 30 avril
2000 4 mai
2000 3 septembre
2008 17 septembre
2009 19 février
2009 1 août

SCOUT
1959 20 septembre
1959 26 septembre
1960 30 avril

SÉCURITÉ
1963 4 juillet
1965 7 mar
2005 24 février

Sédillot, Louis-Pierre
(son frère Jean-Yves)
1957 8 octobre
1958 19 février
1958 26 avril
1958 27 avril
1958 28 avril
1958 29 avril
1958 30 avril
1958 1 mai
1958 2 mai
1958 3 mai
1958 5 mai
1958 6 mai
1958 7 mai
1958 8 mai
1958 9 mai
1958 10 mai
1958 11 mai
1958 12 mai
1958 13 mai
1958 14 mai
1958 15 mai
1958 16 mai
1958 17 mai
1958 18 mai
1958 19 mai
1958 21 mai
1958 22 mai
1958 23 mai
1958 28 mai
1958 29 mai
1958 30 mai
1958 31 mai
1958 1 juin
1958 2 juin
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 5 juin

1958 6 juin
1958 7 juin
1958 8 juin
1958 9 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 14 juin
1958 27 juin (lettre)
1958 18 août
1958 8 septembre
1958 9 septembre
1958 23 septembre
1958 5 novembre
1958 18 novembre
1958 23 novembre
1959 25 février (lettre)
1959 22 mars
1959 12 avril
1959 10 juin
1959 1 novembre
1959 19 novembre (lettre)
1960 7 mars
1960 29 mars (lettre)
1960 2 octobre
1960 29 décembre
1961 21 novembre (lettre)
1963 6 septembre
1966 5 août
2000 7 octobre
2007 6 septembre
2009 4 septembre

Senécal, Diane
1962 18 septembre
1962 24 septembre
1962 1 octobre

SÉPARATION
2008 1 janvier

Sévigny,
1958 11 juin

SEXE
1958 28 avril
1958 15 mai
1958 19 mai
1958 21 mai
1958 22 mai
1958 25 mai
1958 10 juin
1958 13 juin
1958 28 juin
1959 2 mai
1959 12 juin
1960 19 mars
1963 19 janvier
1963 22 janvier
1963 23 janvier
1963 27 janvier
1963 30 janvier
1963 31 janvier
1963 3 mars
1963 15 mars
1963 17 mars
1963 23 mars
1963 29 mars
1963 1 avril
1963 5 avril
1963 15 avril
1963 19 avril
1963 20 avril
1963 21 avril
1963 22 avril
1963 23 avril
1963 27 avril
1963 5 mai
1963 8 mai
1963 21 mai
1963 30 mai
1963 31 mai
1963 3 juin
1963 24 juin (Évelyne)
1963 11 septembre
1964 7 janvier
1964 12 février
1964 1 mars
1964 4 mars
1964 20 mars
1964 13 avril
1964 17 mai
1964 20 juin
1964 10 août
1964 15 novembre
1965 7 mars
1965 17 avril
1965 10 juillet
1965 14 juillet
1965 21 juillet
1965 24 août
1965 19 novembre
1967 2 février
1967 4 avril
1967 29 juillet
1967 27 septembre
1967 26 novembre
1968 28 janvier
1968 10 mars
1968 4 mai
1968 12 mai
1968 25 mai
1969 9 février
1969 20 février
1969 21 février
1969 24 février
1969 2 mars
1969 3 mars
1969 7 mars
1969 30 avril (sexe à 3)
1969 1 mai
1969 3 mai
1969 7 mai
1970 1 janvier
1970 26 avril
1970 1 mai
1970 29 mai
1970 2 septembre
1970 1 octobre
1970 3 octobre
1970 9 octobre
1970 11 octobre
1970 30 novembre
1970 1 décembre
1971 9 janvier
1971 6 février
1971 9 février
1971 13 février
1971 17 février
1971 21 février
1971 23 février
1971 7 avril
1971 5 mai
1971 3 août
1971 23 août
1971 7 novembre
1972 4 avril
1972 5 avril
1972 27 mai
1972 9 août
1973 3 juillet
1973 29 juillet
1973 8 août
1973 9 août
1973 2 septembre

1973	4 septembre
1975	2 février
1975	26 avril
1975	3 mai
1976	19 janvier
1977	24 mars
1977	18 septembre
1978	7 mars
1978	8 juillet
1978	27 juillet
1978	24 septembre
1979	11 janvier
1979	10 mars
1979	6 avril
1979	21 mai
1979	27 mai
1981	15 mars
1988	6 mai
1988	14 juillet (Linda)
1988	21 juillet
1989	2 mars
1989	18 mai
1990	25 janvier
1990	21 août
1991	3 mai
1992	21 février
1992	22 avril
1993	7 janvier
1996	26 mars
1996	18 avril
1997	5 avril
1997	6 avril
1997	23 mai
1997	3 juin
1997	28 juin
1997	27 juillet
1997	17 septembre
1997	27 novembre
1998	16 février
1998	17 mars
1998	10 avril
2000	6 février
2001	3 avril
2002	12 avril
2002	29 juillet
2002	24 septembre
2002	30 septembre
2002	16 octobre
2002	29 octobre
2003	26 février
2003	13 mars
2003	6 mai
2004	17 mars
2004	15 juin
2004	7 juillet
2004	21 août (normalité)
2005	5 avril
2005	14 septembre
2006	20 février
2007	17 janvier
2007	13 mars
2007	6 mai
2007	2 juin
2007	4 juin
2007	6 juin
2007	21 juin
2007	24 septembre
2007	27 novembre
2008	5 janvier
2008	27 mars
2008	25 avril
2008	16 mai
2008	12 juillet
2008	26 juillet
2008	3 août
2008	19 octobre
2008	17 novembre
2009	12 janvier
2009	4 février
2009	10 mars
2009	11 mars
2009	20 mars
2009	4 avril
2009	5 avril
2009	24 avril
2009	2 mai
2009	26 mai
2009	7 juin
2009	2 juillet
2009	30 juillet
2009	11 octobre
2009	12 octobre
2009	13 novembre
2010	7 janvier
2010	12 janvier
2010	17 janvier
2010	6 février
2010	20 juillet
2010	15 octobre
2011	20 avril
2011	1 septembre

SEXOLOGIE

1970	5 novembre
1970	8 novembre
1971	11 juin

SEXUS

1967	1 février
1967	4 avril
1967	11 mai
1967	1 juillet
1967	29 juillet
1967	31 juillet
1967	12 août
1967	26 août
1967	3 septembre
1967	10 octobre
1967	11 octobre
1967	12 octobre
1967	30 octobre
1967	17 novembre
1967	25 novembre
1967	26 novembre
1967	27 novembre
1967	28 novembre
1967	1 décembre
1967	12 déc (saisie)
1967	28 décembre
1968	3 janvier
1968	24 janvier
1968	25 janvier
1968	19 avril
1968	12 mai
1968	8 août
1968	5 septembre
1968	9 septembre
1968	2 novembre
1968	29 décembre
1969	8 janvier
1969	11 janvier
1969	14 janvier
1969	16 janvier
1969	17 janvier
1969	21 janvier
1969	26 janvier
1969	29 janvier
1969	11 février (sentence)
1969	17 mars
1969	1 mai
1969	13 octobre
1969	22 novembre
1970	5 mars
1970	26 avril
1970	1 mai
1970	31 mai

1970 3 juin
1970 18 septembre (Sexus4)
1970 15 octobre
1970 27 octobre
1970 15 novembre
1971 27 janvier
1971 27 mars
1971 5 avril
1971 15 avril
1971 30 avril
1971 22 octobre
1972 8 août
1973 17 janvier
1973 18 mai
1973 2 décembre
1974 31 mars
1974 20 mai
1974 25 août
1979 20 janvier
1985 27 août
1985 27 septembre
1987 14 avril
1989 15 février
1990 18 juillet
1991 21 mars
1992 18 novembre
1993 1 novembre
1995 23 septembre
1996 16 janvier
1996 29 décembre
1997 11 mars
1997 5 décembre
2000 18 janvier
2000 7 octobre
2001 13 mai
2001 9 juillet
2002 18 janvier
2002 21 décembre
2003 24 février
2004 10 novembre
2005 5 février
2005 21 novembre
2008 3 octobre
2009 12 juin
2011 16 juin
2011 1 septembre

Sicard, Guy
1958 30 avril
1958 7 mai
1958 9 mai
1958 12 mai
1958 19 mai
1958 1 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 7 juin
1958 9 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 8 septembre
1958 18 novembre
1959 12 avril
1959 10 juin
1966 5 août

SILENCE
1958 22 avril
1958 22 juin
1958 30 octobre
1959 20 mars
1959 9 avril
1959 26 avril
1961 24 avril
1962 16 novembre
1963 2 mai
1965 30 novembre
1971 30 mars
1973 20 février
1976 24 mai
1989 28 février
2001 26 février
2003 5 février
2003 3 mars
2006 3 juillet
2007 9 janvier
2007 5 juillet
2007 14 juillet
2008 28 février
2008 8 mars
2008 5 avril
2008 17 octobre
2009 9 avril

Simard, France
1963 8 octobre

Simard, Lise
1963 14 septembre

Simard, Louise
1959 22 juin
1959 13 septembre
1959 20 septembre

SIMPLICITÉ VOLONTAIRE
1958 27 avril
1958 4 mai
1958 27 mai
1958 29 mai
1963 30 juillet
1965 26 avril
1969 29 avril
1970 28 mai
1971 24 juin
1972 18 août
1973 2 mars
1976 28 mars
1990 5 juin
1990 19 juillet
1990 29 juilet
1990 16 août
1990 20 août
1991 4 mars
1991 1 mai
1991 22 mai
1991 21 août
1993 12 mars
1997 5 novembre
1998 7 mars
1998 31 décembre
2000 26 mai
2001 13 mai
2007 8 juin
2007 11 décembre
2009 1 février
2009 14 septembre

SINCÉRITÉ
1958 13 juin
1959 9 avril
1960 19 mars
1960 31 mars
1962 26 août
1963 6 février
2009 7 mars

SOCIALISME
1972 26 mars

SOCIÉTÉS
1958 9 juin
1959 12 mars

1962	14 octobre
1963	2 mai
1965	28 février
1965	7 mars
1966	7 novembre
1968	4 juin
1970	15 mai
1970	11 octobre
1971	23 février
1971	1 mai
1971	15 mai
1971	12 août
1972	24 mars
1972	28 août
1972	29 octobre
1978	20 décembre
1979	6 juillet
1985	11 octobre
1991	1 mai
1991	5 juin
1993	12 novembre
1995	8 novembre
1996	22 août
1996	24 août
1996	8 septembre
1996	4 octobre
1996	22 octobre
1997	12 février
1997	13 février
1997	25 mai
1997	7 août
1997	7 septembre
1997	2 octobre
1997	8 novembre
1998	9 août
1998	31 août
1999	21 mai
1999	6 août
1999	17 octobre
2000	9 mars
2000	3 juillet
2000	11 octobre
2000	19 novembre
2000	21 novembre
2000	9 décembre
2001	11 juillet
2001	24 septembre
2001	3 novembre
2002	5 mars
2002	11 juillet
2003	20 avril
2003	15 août
2003	24 août
2003	25 août
2003	2 septembre
2003	27 septembre
2003	10 novembre
2004	13 novembre
2005	1 mars
2006	1 mai
2007	6 mai
2007	26 juin
2007	5 juillet
2007	10 juillet
2007	21 décembre
2008	7 janvier
2008	2 février
2008	9 février
2008	30 mars
2008	22 avril
2008	26 avril
2008	3 mai
2008	10 octobre
2009	2 janvier
2009	3 janvier
2009	7 janvier
2009	17 janvier
2009	2 décembre
2010	15 janvier
2011	11 septembre

SOLEIL

1964	18 mai
1973	25 février
1988	1 septembre
2000	9 septembre
2000	26 novembre
2002	3 novembre
2003	4 octobre
2007	7 août
2008	26 août

SOLIDARITÉ

2003	27 septembre

SOLITUDE

1958	22 avril
1958	28 avril
1958	6 mai
1958	7 mai
1958	9 mai
1958	11 mai
1958	16 mai
1958	19 mai
1958	20 mai
1958	23 mai
1958	24 mai
1958	27 mai
1958	29 mai
1958	30 mai
1958	1 juin
1958	4 juin
1958	6 juin
1958	8 juin
1958	11 juin
1958	22 juin
1958	19 octobre
1959	21 mars
1959	24 mars
1959	28 mars
1959	6 avril
1959	21 avril
1959	17 septembre
1959	20 septembre
1959	25 octobre
1960	2 avril
1960	6 avril
1960	2 octobre
1961	24 avril
1961	24 août
1961	25 août
1961	28 août
1962	14 mai
1962	11 août
1962	5 septembre
1962	11 novembre
1962	25 novembre
1962	29 novembre
1963	6 janvier
1963	9 janvier
1963	10 janvier
1963	17 janvier
1963	19 janvier
1963	30 janvier
1963	31 janvier
1963	5 février
1963	6 février
1963	23 mars
1963	15 avril
1963	18 avril
1963	21 avril
1963	23 avril
1963	6 mai
1963	7 mai
1963	8 mai
1963	19 mai

1963	21 mai	1978	3 mai	2005	11 avril
1963	29 mai	1978	12 août	2005	2 mai
1963	30 mai	1978	25 octobre	2005	16 mai
1963	3 juin	1978	14 novembre	2005	2 août
1963	29 juin	1979	3 janvier	2005	14 août
1963	6 juillet	1979	11 janvier	2005	14 septembre
1963	12 juillet	1979	20 janvier	2005	4 octobre
1963	5 août	1979	25 juillet	2005	26 octobre
1963	8 août	1981	29 juin	2005	1 novembre
1963	6 septembre	1987	14 septembre	2006	12 janvier
1964	5 janvier	1989	2 mars	2006	19 février
1964	15 janvier	1989	6 décembre	2006	20 février
1964	18 février	1991	1 mai	2006	1 avril
1964	18 avril	1991	29 juillet	2007	17 janvier
1964	27 avril	1997	9 juin	2007	1 mars
1964	10 mai	1997	27 novembre	2007	4 mars
1964	29 mai	1998	4 janvier	2007	18 mars
1964	10 juin	1998	8 avril	2007	24 juin
1964	19 juin	1998	23 mai	2007	25 juin
1964	13 septembre	1999	12 août	2007	26 juin
1964	15 octobre	1999	21 août	2007	2 juillet
1964	19 octobre	1999	20 novembre	2007	3 juillet
1965	10 juillet	2000	4 janvier	2007	4 juillet
1965	12 juillet	2000	7 mai	2007	24 octobre
1965	14 juillet	2000	27 juin	2007	27 octobre
1965	16 juillet	2000	17 juillet	2008	5 janvier
1965	9 novembre	2001	19 mars	2008	17 janvier
1965	19 décembre	2001	2 avril	2008	6 février
1966	17 janvier	2001	19 mai	2008	7 mars
1966	1 juin	2001	27 juillet	2008	23 mars
1966	26 juin	2001	17 août	2008	11 avril
1966	12 juillet	2002	14 avril	2008	22 avril
1966	22 novembre	2002	17 juin	2008	19 juin
1968	26 janvier	2002	20 août	2008	21 juin
1968	1 septembre	2002	29 août	2008	25 juin
1968	5 septembre	2002	3 novembre	2008	20 juillet
1968	1 octobre	2003	10 février	2008	8 août
1969	21 janvier	2003	26 février	2008	18 septembre
1969	7 février	2003	3 mars	2008	9 octobre
1969	25 avril	2003	13 mars	2008	10 octobre
1971	1 mai	2003	21 mai	2008	13 octobre
1972	26 mars	2003	9 juin	2008	3 décembre
1972	8 août	2003	17 juin	2009	5 janvier
1973	2 décembre	2003	14 juillet	2009	7 janvier
1975	19 octobre	2003	18 août	2009	22 février
1975	7 décembre	2003	12 septembre	2009	3 mars
1976	17 janvier	2004	20 mai	2009	18 mars
1976	24 mai	2004	10 juillet	2009	9 avril
1976	12 août	2005	1 février	2009	2 mai
1976	2 octobre	2005	1 mars	2009	11 mai
1977	2 juillet	2005	5 avril	2009	24 mai
1977	6 novembre	2005	9 avril	2009	2 juillet

2009 5 juillet
2009 3 octobre
2009 1 novembre
2009 25 novembre
2009 26 novembre
2009 6 décembre
2010 17 janvier
2010 19 mai
2010 2 août
2010 19 septembre
2010 4 octobre
2010 11 octobre
2011 7 octobre
2011 2 décembre

Soublières, Roger
1965 18 février
1965 8 juillet
1965 11 septembre
1966 21 janvier
1966 9 février
1966 3 juin
1966 7 juin

SOUFFRANCE
1958 20 mai
1959 22 mars
1959 25 mars
1960 24 septembre
1962 19 juin
1962 21 août
1963 23 mars
2009 7 décembre
2011 14 mai

SOUS-DOUÉ
1973 15 avril

SOUVENIR
1963 3 juillet
1964 5 mars
1964 23 novembre
2000 28 juillet
2001 22 juin
2002 13 avril
2002 4 juin
2004 14 octobre
2005 29 mai

SPÉCIALISATION
1973 15 avril
2005 8 avril

SPLENDEUR
1971 17 mars

SPORT
1958 30 avril
1958 24 mai
1958 27 mai
1958 28 mai
1958 1 juin
1958 2 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 12 juin
1958 9 septembre
1959 27 avril
1959 28 avril
1971 20 mars
1997 30 mai

STABILITÉ
1969 31 décembre
2005 3 mars
2007 3 septembre

Stafford, Jean
1966 7 juin
1990 18 avril
2009 18 juillet

STATISTIQUE
2003 13 juillet

STÉRILITÉ
2010 20 octobre

STRESS
1994 23 juin

SUBCONSCIENT
1998 4 avril
2005 11 février

SUBVENTION
1963 9 août
1993 20 août
1997 5 septembre
1999 26 novembre
2008 3 octobre
2008 23 décembre

SUCCÈS
1969 1 septembre
1971 25 mars
1989 25 avril
1991 4 avril
1996 7 septembre
1996 2 décembre
2000 17 juin
2000 27 juin
2000 2 septembre
2001 26 mai
2007 10 octobre
2008 4 septembre

SUICIDE
1959 12 avril
1959 15 avril
1959 19 juin
1959 20 juin
1961 18 avril
1962 18 septembre
1962 22 septembre
1962 30 septembre
1962 1 octobre
1962 2 octobre
1963 19 janvier
1963 24 janvier
1963 26 février (Madeleine)
1963 19 mars
1963 23 mars
1963 1 avril
1963 12 avril
1963 25 mai
1963 1 juin
1963 8 août
1963 12 octobre
1964 5 mars
1964 25 mars
1964 10 juillet
1972 8 août
1973 20 août
1981 25 juillet
1996 27 septembre
2002 10 juillet
2007 4 mars

SUPERSTITION
2000 3 septembre

SURPOPULATION
2011 1 mars

SURVIE
2002 26 avril

SYNDICALISME
1966 9 mai
1966 12 mai
1966 28 mai
1966 20 juin
1966 22 juin
1966 18 juillet
1968 6 août
1970 26 avril
1970 16 mai
1972 30 mai
1986 19 juin
1987 7 décembre
1987 9 décembre
1990 25 mai
1990 26 juin
1990 25 juillet
1991 6 février
1991 19 juin
1996 9 janvier
1996 28 septembre
2009 7 octobre

Talbot, Paul
1967 28 novembre
1967 4 décembre
1967 11 décembre

TECHNIQUE
1972 17 mai
1973 3 février
1996 31 octobre
1997 28 avril
1997 31 octobre
2003 13 juin
2008 16 février
2008 11 mars
2008 13 mai
2008 5 novembre
2009 25 janvier
2009 22 mai
2010 7 mai

TEMPS
1968 17 mai
1987 26 mai
1995 11 novembre
1997 9 octobre
1999 10 juillet
1999 7 décembre
2000 1 janvier
2000 4 août
2000 7 août
2000 12 septembre
2000 4 octobre
2001 15 décembre
2002 8 juillet
2003 9 juillet
2004 2 décembre

TERREUR
1971 28 janvier
1973 28 janvier

TERRITOIRE
1996 29 août
2000 29 août
2002 13 janvier
2002 18 janvier
2002 12 août
2002 26 août
2003 4 novembre

TESTAMENTS
2002 11 avril
2003 24 février
2003 6 septembre
2004 7 mai
2006 1 août
2007 9 novembre
2007 31 décembre
2008 21 janvier
2008 24 février
2008 16 avril
2008 20 avril
2010 7 juillet
2010 18 juillet
2010 12 septembre
2010 21 septembre
2010 24 septembre
2010 25 septembre
2011 29 janvier
2011 14 avril
2011 18 avril
2011 23 septembre
2011 16 octobre
2011 1 décembre

THÉATRE (théatralité)
1956 21 décembre
1958 24 mai
1958 13 juin
1958 14 août
1959 17 janvier
1959 7 mars
1960 7 mars
1963 24 décembre
1964 15 janvier
1965 11 janvier
1971 13 novembre
1996 15 octobre
2003 22 mars

THÈMES
1963 22 mars

Théoret, France
1965 11 septembre
1965 21 novembre
1966 29 septembre
1966 22 décembre (carte)
1982 10 juin
1995 29 août
1995 17 octobre
1999 26 novembre

THÉORIES
1959 25 mars
2000 26 juillet
2005 20 juin

Thétraut,
1958 12 juin

Thibodeau, Jean-Pierre
1958 7 mai
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 10 juin
1958 13 juin
1958 22 novembre

TIMIDITÉ
1958 23 mai
1959 2 avril

TOLÉRANCE
1966 27 janvier

Touchette, Père Guy
1958 7 mai

TOURISME
1971 9 mai
1971 2 juillet
1979 29 avril
1989 9 février
2000 26 mai
2001 29 septembre
2005 2 octobre
2009 6 mars

Toussaint, Renée
1975 2 février

TRADITION
1960 12 juin
1970 21 novembre
2000 30 octobre

Tranquille, Henri
2005 21 novembre (décès)

TRAVAIL
(voir aussi carrière)
1958 7 mai
1958 11 juin
1958 11 décembre
1959 18 janvier
1959 25 mars
1959 1 avril
1959 16 avril
1960 13 mai
1962 14 mai
1962 8 juin (banque soir)
1962 28 juillet
1962 18 septembre
1962 20 novembre
1962 29 novembre
1963 21 janvier
1963 5 février
1963 10 juin
1963 4 juillet
1963 16 novembre
1963 8 décembre
1964 14 janvier
1964 13 février
1964 8 mai
1965 26 avril
1965 11 septembre
1966 29 juin (UdeM)
1969 2 octobre
1971 17 janvier
1971 7 mars
1971 27 mars
1971 4 avril
1971 14 avril
1971 3 août
1971 1 novembre
1972 1 février
1972 14 mars
1972 24 mars
1972 26 mars
1972 28 mars
1972 2 mai
1972 17 mai
1972 19 mai
1972 30 mai
1972 24 juin
1972 26 juillet
1972 30 juillet
1973 13 février
1973 31 mars
1973 15 avril
1973 23 juin (Boromé)
1973 29 juillet
1973 16 novembre
1973 17 novembre
1973 25 novembre
1975 6 février (Domtar)
1975 10 février (Domtar)
1975 15 février (Domtar)
1975 22 février
1975 29 juin (SJDieu)
1978 16 janvier
1979 11 janvier (ITHQ)
1979 20 janvier (ITHQ)
1979 12 juin
1980 14 février (Maniwaki)
1984 24 mai
1985 11 octobre
1987 23 janvier (SPGQ)
1987 26 mai
1987 31 juillet (demi temps)
1987 14 septembre
1987 4 novembre
1987 7 décembre
1988 8 janvier (partiel)
1988 24 mars
1988 7 juin
1988 28 juin
1989 3 février
1989 12 mai
1990 10 janvier
1990 9 juillet
1990 10 juillet
1990 10 septembre
1990 13 septembre
1991 7 mars
1991 28 mai
1991 29 juillet
1992 21 septembre
1993 12 mars
1993 20 juillet
1996 9 janvier
1996 1 février
1996 28 février
1996 1 mars
1996 7 juillet
1996 9 juillet
1996 10 juillet
1996 17 septembre
1997 22 mars
1997 29 avril
1997 3 mai
1997 21 mai
1997 17 juin
1998 12 février
1998 16 mars
1999 3 mai
2000 2 mars
2000 13 mai

2001 3 juillet
2001 31 juillet
2001 7 août
2002 18 mars
2002 11 juin
2003 1 octobre
2004 17 mai
2004 14 juin
2006 16 mai
2008 11 mai
2009 22 février
2009 19 juin
2009 20 novembre

Tremblay, Gilles
1958 2 avril
1958 27 avril
1958 22 mars
1958 7 mai
1958 19 octobre
1958 29 novembre
1958 11 décembre
1959 10 juin

Tremblay, Valentine
2001 10 février

Trépanier, Maurice
2004 18 mars
2008 19 juin
2009 9 mars
2009 9 août

TRIBU
1972 26 mars

TRICHERIE
1957 18 octobre

TRISTESSE
1964 10 août
2000 11 juin
2008 8 août

Trudeau, Bernard
1959 2 décembre
1960 2 avril

Turcotte, Pierre
1962 14 septembre
1962 15 septembre
1962 18 septembre
1962 24 septembre
1962 1 octobre
1962 2 octobre
1964 17 octobre

Tutsch, Henri
1980 2 décembre

UNEQ
2002 11 avril

UNIFORME
1958 6 décembre

UNIVERSITÉS
1962 14 août
1962 13 septembre
1962 14 septembre
1962 30 septembre
1962 4 décembre
1963 12 septembre
1964 4 juillet
1964 22 juillet
1964 13 septembre
1964 15 septembre
1965 30 mars
1965 4 octobre
1966 18 juillet
1966 8 août
1966 12 septembre
1966 23 novembre
1971 27 mars
1976 28 mars
1996 16 septembre
2001 24 septembre

USA
1965 11 juillet
1969 26 juillet
1970 8 août
1972 27 juin
1972 30 juin
1986 17 mars
1991 20 août
1997 14 mars
1997 9 mai
2000 8 mars
2000 29 juin
2000 27 juillet
2001 11 septembre
2001 12 septembre
2002 15 mai
2003 25 mars
2003 8 avril
2004 7 juillet
2006 3 juin
2008 28 juillet
2008 4 octobre
2008 24 novembre

UTILITÉ
(utilitarisme, pragmatisme)
1958 22 août
1971 13 avril
1996 28 février
2001 13 juin
2001 27 novembre
2005 12 juillet
2008 26 juin
2009 2 octobre

UTOPIE
1964 13 mars
1970 13 septembre
1972 29 octobre
1972 16 décembre
2003 10 novembre
2004 23 janvier

Vachon, André
1966 12 octobre

VALEURS
1961 24 avril
1961 28 avril
1964 4 mars
1964 16 mars
1964 10 avril
1964 18 juin
1964 16 août
1966 28 juin
1969 28 avril
1971 28 mai
1979 24 mars
1998 4 avril
1999 6 décembre
2000 5 mars
2000 7 avril
2000 8 avril
2000 18 août
2000 28 novembre
2000 20 décembre
2003 20 février
2003 25 avril

2005 16 mai
2007 27 juin
2008 5 février
2009 7 novembre

Vanier, (BCN)
1962 11 novembre

VEDETTES
1960 13 juin
1973 26 octobre
1982 17 mai
1996 5 mars
1997 14 mars
1997 26 juillet
1999 5 mai
2000 29 mai
2000 9 juillet
2000 11 décembre
2001 24 septembre
2003 14 mars
2004 30 juillet

VÉGÉTARIEN
2000 3 mars

VÉRITÉ
1958 5 mai
1958 15 mai
1958 1 juin
1958 2 juin
1959 9 avril
1960 31 mars
1960 24 avril
1960 13 mai
1961 22 février
1962 14 juin
1962 15 juin
1964 5 juin
1964 8 juillet
1964 16 août
1965 15 janvier
1965 20 avril
1965 12 juin
1966 25 avril
1966 22 juin
1966 14 juillet
1969 18 avril
1969 1 septembre
1969 19 décembre
1970 31 mai
1971 9 février
1971 8 mai
1972 24 mars
1972 16 décembre
1973 16 mai
1993 15 janvier
1994 21 septembre
1995 19 janvier
1996 11 septembre
1996 27 novembre
1996 6 décembre
1997 28 septembre
1998 16 janvier
1998 5 avril
1998 9 mai
1998 29 août
1998 21 septembre
1999 16 janvier
1999 17 janvier
1999 9 mars
1999 2 avril
1999 8 décembre
1999 16 décembre
2000 9 février
2000 31 mars
2000 23 avril
2000 5 mai
2000 10 mai
2000 13 mai
2000 1 juin
2000 11 juin
2000 6 juillet
2000 7 juillet
2000 18 juillet
2000 4 août
2000 22 septembre
2000 30 octobre
2000 28 novembre
2000 10 décembre
2000 24 décembre
2001 2 janvier
2001 1 février
2001 8 mars
2001 13 septembre
2001 24 septembre
2001 29 septembre
2001 16 octobre
2001 19 novembre
2002 8 janvier
2002 5 février
2002 26 avril
2002 18 juin
2002 28 juillet
2002 22 septembre
2002 6 octobre
2002 17 décembre
2003 12 février
2003 25 février
2003 13 juin
2003 19 août
2003 24 août
2003 2 septembre
2003 22 octobre
2003 26 octobre
2004 3 janvier
2004 25 janvier
2004 2 mai
2004 30 août
2004 12 novembre
2005 15 avril
2005 12 juillet
2005 5 novembre
2005 17 décembre
2006 2 juin
2007 4 août
2008 8 janvier
2008 14 février
2008 15 février
2008 2 mars
2008 7 mai
2008 20 novembre
2009 11 avril
2009 1 juin
2009 12 juillet
2010 8 septembre
2010 14 décembre
2011 24 décembre

VERTUE
1988 24 mars
1992 22 avril
1997 30 octobre
2001 2 mai
2008 2 février

VÊTEMENTS
1958 14 juin
1964 6 janvier

VEUVAGE
2007 16 mars

Viau, Jean-Pierre
1958 19 mai

1958	20 mai
1958	5 juin
1958	12 juin

VICES

1959	16 mars
1963	7 septembre

VIDANGES

1993	6 juillet
2008	9 août
2008	11 août

VIE
(espérance de vie)

2000	5 septembre
2000	24 septembre
2001	2 avril
2008	18 décembre
2008	31 décembre
2010	8 février
2011	30 décembre

VIE
(sens de la vie, pulsion vitale)

1958	29 mai
1958	31 mai
1958	9 septembre
1958	21 novembre
1958	27 novembre
1958	29 novembre
1958	3 décembre
1959	24 mars
1959	20 juin
1960	2 octobre
1962	14 mai
1962	8 juin
1962	19 juin (cyborg)
1962	11 novembre
1963	6 mai
1963	3 juillet
1963	16 novembre
1963	24 décembre
1964	16 mars
1964	30 mars
1964	20 août
1967	4 avril
1968	30 décembre
1969	18 avril
1969	11 novembre
1970	14 septembre
1970	27 novembre
1971	9 janvier
1971	7 mars
1971	19 mars
1971	28 novembre
1972	9 mars
1972	13 mars
1972	14 mars
1972	19 avril
1973	4 juillet (survivre)
1973	19 juillet
1973	22 décembre
1981	25 juillet
1985	14 juillet
1987	21 juillet
1988	25 novembre
1989	1 mai
1989	13 octobre
1993	31 mai
1995	15 septembre
1996	9 avril
1996	22 mai
1996	31 mai
1996	16 octobre
1996	25 octobre
1996	17 novembre
1996	11 décembre
1997	9 juillet
1998	23 mars
1998	6 août
1998	20 août
1998	7 octobre
1998	12 novembre
1999	4 avril
1999	29 juin
1999	24 octobre
1999	1 novembre
1999	17 décembre
2000	13 mars
2000	20 mars
2000	23 mars
2000	9 avril
2000	22 juin
2000	28 juin
2000	8 juillet
2000	31 juillet
2000	4 août
2000	9 novembre
2001	19 mars
2001	30 avril
2001	12 juillet
2001	7 octobre
2001	1 novembre
2002	4 juin
2002	26 août
2004	13 août
2004	30 août
2004	3 octobre
2004	22 novembre
2004	11 décembre
2005	3 avril
2005	16 mai
2005	12 juillet
2005	8 décembre
2006	4 juillet
2007	7 juin
2007	27 juin (pulsion)
2007	21 novembre
2007	29 novembre
2007	30 décembre
2008	1 mars
2008	31 mars
2008	17 avril
2008	11 septembre
2008	5 novembre
2008	12 novembre
2008	17 novembre
2008	20 novembre
2008	21 novembre
2008	4 décembre
2009	4 janvier
2009	6 janvier
2009	7 janvier
2009	18 janvier
2009	8 avril
2009	30 mai
2009	4 juin
2009	8 juin
2009	27 juillet
2009	5 octobre
2009	14 octobre
2010	14 janvier
2010	13 février
2010	17 août
2010	19 septembre
2010	20 octobre
2011	30 janvier
2011	3 mars
2011	11 mars
2011	18 mai
2011	7 décembre
2011	9 décembre

VIE PRIVÉE
(mes affaires)

1970	6 novembre
1999	4 septembre
2000	18 septembre
2001	19 septembre
2004	13 novembre
2009	17 janvier
2009	2 avril

VIEILLESSE

1958	29 novembre
1960	2 octobre
1962	2 octobre
1963	23 mars
1971	21 février
1971	30 mars
1971	22 juillet
1971	12 octobre
1972	16 juillet
1973	22 avril
1973	12 juillet
1974	13 octobre
1977	22 mai
1979	9 mars
1993	31 mai
1996	17 janvier
1996	1 février
1996	7 août
1997	22 mars
1997	5 juin
1997	17 septembre
2000	13 avril
2000	15 avril
2000	11 juin
2000	10 octobre
2001	26 février
2001	3 avril
2001	11 avril
2001	26 juin
2001	10 juillet
2001	13 août
2001	14 septembre
2001	23 octobre
2002	11 mars
2002	3 avril
2002	13 avril
2002	5 juillet
2002	11 juillet
2003	6 janvier
2003	12 mars
2003	4 avril
2003	17 avril
2003	28 août
2003	7 octobre
2004	28 mars
2004	29 mars
2004	20 septembre
2005	2 août
2005	9 août
2005	29 août (yeux)
2005	1 octobre
2005	4 novembre
2005	23 novembre
2006	6 mai
2007	9 janvier
2007	4 mars
2007	13 mars
2007	30 mars
2007	11 avril
2007	30 avril
2007	1 mai
2007	4 juin
2007	7 juin
2007	8 juin
2007	15 juin
2007	22 juin
2007	23 juin
2007	28 juin
2007	30 juin
2007	1 juillet
2007	13 juillet
2007	15 juillet
2007	2 novembre
2007	5 novembre
2007	15 novembre
2007	22 novembre
2007	23 novembre
2007	24 novembre
2007	26 novembre
2008	4 février
2008	7 février
2008	13 février
2008	1 mars
2008	23 mars
2008	24 mars
2008	17 avril
2008	24 avril
2008	24 mai
2008	7 juin
2008	21 juin
2008	25 juin
2008	21 juillet
2008	22 juillet
2008	25 juillet
2008	5 août
2008	8 août
2008	22 août
2008	28 août
2008	8 septembre
2008	12 septembre
2008	9 octobre
2008	10 octobre
2008	13 octobre
2008	17 octobre
2008	3 novembre
2008	15 novembre
2008	18 novembre
2009	4 février
2009	23 février
2009	1 mars
2009	18 mars
2009	20 mars
2009	23 mars
2009	20 avril
2009	25 avril
2009	1 mai
2009	31 mai
2009	6 juin
2009	7 juin
2009	2 juillet
2009	4 juillet
2009	15 juillet
2009	31 juillet
2010	4 janvier
2010	8 février
2010	15 mars
2010	20 avril
2010	4 septembre
2010	6 novembre
2011	16 février
2011	16 mars
2011	1 juin
2011	21 juin
2011	27 août
2011	14 septembre
2011	3 octobre
2011	1 décembre
2011	10 décembre

VIEILLIR

1958	18 novembre
1963	18 novembre
1972	1 septembre
1976	28 décembre
1980	18 décembre

1990 13 novembre
1997 14 septembre
1998 9 septembre
2000 24 novembre
2007 8 septembre
2007 4 octobre
2008 9 septembre
2008 4 novembre
2008 18 décembre

VIERGE MARIE
1957 17 octobre
1957 18 octobre
1957 19 octobre
1957 21 octobre
1957 22 octobre
1957 23 octobre
1957 24 octobre
1957 25 octobre
1957 5 décembre
1957 12 décembre
1959 26 avril
2007 5 juin

Vigeant, Père Victor
1958 10 juin
1963 22 mars

Villeneuve,
1958 9 septembre

VILLES
1958 2 juin
1963 8 mai
1964 9 février
1964 16 octobre
1965 10 janvier
1970 7 juillet
1971 25 février
1971 1 mai
1971 4 mai
1972 9 août
1993 12 mars
1996 22 août
1997 12 février
1997 4 mai
2000 11 juillet
2000 25 novembre
2001 4 août
2001 7 août
2001 17 août
2007 14 juillet

Vinet, Rachelle
1965 28 septembte
1965 5 octobre
1965 6 octobre
1965 8 octobre
1965 11 octobre
1965 13 octobre
1965 15 octobre (lettre)
1965 16 octobre
1965 21 novembre
1966 4 août

VIOL
1971 25 mars

VIOLENCE
1970 14 septembre
2011 10 septembre

VIRGINITÉ
1963 21 avril

VIRTUEL
1997 4 octobre

VITESSE
1959 23 avril

Vlemink,
(diction)
1958 23 septembre

VOISINS
1959 27 septembre
1959 22 octobre
1963 4 juillet
1963 6 septembre (Jobin)
1963 19 septembre
1978 7 juin
1993 6 mai
1996 29 août
1996 4 octobre
2000 3 juillet
2000 14 septembre
2000 8 décembre
2001 25 mai (Véroly)
2001 26 juin
2001 1 août
2001 7 août
2001 17 août
2001 30 août
2001 30 septembre
2003 27 juin
2003 13 août
2003 23 août
2003 8 septembre
2003 22 septembre
2003 27 septembre
2003 13 novembre
2004 22 juin
2004 19 juillet
2004 26 août
2005 26 juin
2005 3 novembre
2006 15 juin
2007 1 mai
2007 15 juin
2007 19 juin
2007 6 août
2007 28 novembre
2008 16 juin
2008 9 août
2008 8 septembre
2008 2 décembre
2008 5 décembre
2009 7 juillet
2009 4 août
2010 8 août
2010 5 septembre
2011 7 avril
2011 3 juin
2011 9 juin
2011 10 juin
2011 2 juillet
2011 4 juillet
2011 7 juillet
2011 19 juillet
2011 21 juillet
2011 22 juillet
2011 8 août
2011 16 septembre
2011 19 novembre
2011 30 novembre

VOL
1958 1 mai
1958 24 mai
1958 1 septembre
1958 21 novembre
1962 17 novembre
1962 20 novembre
1962 24 novembre
1964 27 avril (Journal)
1965 12 juillet

1965 6 octobre
1966 5 août
1997 22 juillet
1999 3 juillet
2003 22 mai

VOLONTÉ DE PUISSANCE
1996 14 juin
2000 23 mars

VOUVOYER
1958 18 novembre
1959 26 avril
1963 24 septembre

VOYAGES (aussi mes voyages)
1957 24 octobre
1957 25 octobre
1958 27 avril
1958 8 juin
1958 12 juin
1958 14 juin
1958 30 juin
1958 10 juillet (Europe)
1958 24 octobre
1958 18 novembre
1958 4 décembre
1958 17 décembre
1959 1 janvier
1959 27 janvier
1959 28 janvier
1959 29 janvier
1962 14 juin
1962 13 septembre
1962 30 septembre
1963 4 janvier
1963 6 janvier
1963 27 juillet
1966 19 juillet
1978 9 octobre
1979 28 juillet (La Malbaie)
1980 24 octobre (Lac St-Jean)
1983 10 mai (Ile Madeleine)

VOYEURISME
1971 30 août

Wiseman, Évelyne (née 29 mars, -1928?)
1963 24 juin
1963 29 juin
1963 30 juin
1963 1 juillet
1963 2 juillet
1963 3 juillet
1963 4 juillet
1963 6 juillet
1963 10 juillet
1963 12 juillet
1963 17 juillet
1963 20 juillet (TV)
1963 27 juillet
1963 4 août
1963 8 août
1963 18 août
1963 19 août
1963 20 août
1963 2 septembre
1963 4 septembre
1963 6 septembre
1963 7 septembre
1963 8 septembre
1963 12 septembre
1963 13 septembre
1963 14 septembre
1963 6 octobre
1963 12 octobre
1963 27 octobre
1963 29 octobre
1963 3 novembre
1963 1 décembre
1963 8 décembre
1963 23 décembre
1963 27 décembre
1964 1 janvier
1964 6 janvier
1964 7 janvier
1964 15 janvier
1964 23 février
1964 15 mars
1964 16 avril
1964 10 juin
1964 19 juin
1964 22 juin
1964 23 juin
1964 24 juin
1964 26 juin
1964 10 août
1964 13 septembre
1964 15 novembre
1965 29 juin
1965 10 juillet
1965 28 septembre
2008 19 février

Wiseman, Jean
1963 1 juillet
1963 12 juillet
1963 17 juillet
1963 20 juillet
1963 4 août
1963 18 août
1963 19 août
1963 20 août
1963 2 septembre
1963 8 septembre
1963 12 octobre
1963 3 novembre
1963 1 décembre
1963 23 décembre
1963 27 décembre
1964 1 janvier
1964 6 janvier
1964 23 février
1964 19 juin
1964 22 juin
1964 10 août

Yelle, Père Jean-Louis
1958 28 avril
1958 7 mai
1958 2 juin
1958 14 juin

YOGA
1973 3 février

INDEX DES NOMS CITÉS

Albot, Élizabeth
2003 7 juin

Alain
1963 6 février

Alexandre
1999 3 octobre

Ambroise, Père
1958 5 juin

Anger, François Albert
2001 4 octobre
2001 6 novembre

Aristote
1997 30 septembre
2000 28 mai

ATSA
2001 3 septembre
2008 3 octobre

Bacchus
2004 8 novembre

Bachelard, Gaston
1964 9 novembre

Back, Jean-Sébastien
1965 14 novembre

Baez, Joan
1965 7 juillet
1965 15 août
1965 14 novembre
1968 26 juin

Baillargeon, Samuel
1964 29 décembre
1966 24 novembre
1997 5 décembre

Balzac, Honoré de
1959 10 juin
1965 11 mars

Barbara
1967 1 juillet

Basile, Jean
1969 17 janvier

Bazin, René
1957 22 octobre
1958 9 juin

Beaudelaire, Charles
1962 11 novembre
1964 12 juillet
1964 26 octobre
1964 9 novembre
1966 5 octobre
2002 16 juillet
2003 26 mars
2003 20 juillet

Beaulieu, Victor Lévy
1998 4 septembre

Beauvoir, Simone de
1963 12 avril
1965 10 juillet
1969 7 mai
1973 9 décembre
2007 22 novembre
2007 6 décembre

Beauregard-Lamontagne, Blanche
1993 18 février
1993 20 août

Beckett, Samuel
1966 23 janvier
2007 14 septembre

Beethoven, Ludwig van
1958 12 juin
1963 6 février
1966 15 septembre
1972 30 juin

Bergevin, Lise
1993 27 septembre

Bernanos, Georges
2007 7 février

Bible
1958 18 mai
1958 8 septembre
1959 9 avril
1959 16 avril
1970 21 novembre
1971 18 avril
1972 13 mars
1996 29 décembre
1998 7 avril
2001 19 mars
2001 16 octobre
2003 19 mai
2004 12 juin
2004 28 juillet
2008 27 mars

Blais, Jean-Éthier
1967 21 février
1995 15 décembre

Blake, William
1965 18 juillet

Boisjolie, Charlotte
1960 2 octobre

Bombardier, Denise
2002 8 avril
2003 2 mars

Borduas, Émile
1993 20 août
1995 20 octobre
1999 5 mars
1999 27 mars
2000 14 septembre
2001 14 décembre
2002 11 décembre

Bossuet
1959 12 mars
2007 30 décembre
2010 8 août

Bouchard, Lucien
1996 3 octobre
1996 30 octobre
1997 16 juin
1997 10 décembre

Boucher, Jean-Pierre
2004 19 avril

Boudha
1967 13 septembre

Bourassa, Robert
1996 3 octobre

Bourgault, Pierre
1966 24 mai
1966 7 juin
1971 1 novembre
1996 3 octobre
2003 21 juin (décès)
2003 6 août

Bronfman,
1973 19 septembre
2000 12 octobre

Buck, JM de
1958 28 mai

Buies, Arthur
2001 14 décembre

Butor, Michel
1964 7 janvier
1965 11 mars
1965 12 avril
1965 15 avril

Camus, Albert
1960 31 mars
1960 12 juin
1963 6 février
1964 22 juillet
1966 27 juin
1972 28 août

Casgrain, Henri-Raymond
1997 5 décembre

Castro, Fidel
1971 18 mars

Césaire, Aimé
1964 4 novembre

César, Jules
1958 4 décembre
1959 16 octobre
2003 12 juin

Chamberland, Paul
1963 16 juillet
1964 8 novembre
1965 17 mai
1966 29 mars
1969 15 février
1969 17 février
1996 8 septembre
1999 26 novembre

Charron, Pierre
2010 17 mars

Che Guevera
1966 19 juillet

Choquette, Jérome
1970 3 décembre

Ciceron
1958 8 septembre
1959 6 avril

Cioran, E.M.
1968 12 mai
1996 14 juin
1996 15 octobre
1996 16 octobre
1997 27 avril
1997 14 juin
1997 6 novembre
2002 4 avril
2009 17 août
2009 18 août
2009 19 août
2009 6 octobre
2009 8 octobre

Claudel, Paul
1958 18 décembre
1960 18 mai
1966 27 juin
1972 26 mars

Club de Rome
1973 16 juin

Cocteau, Jean
1963 21 juin

Colette
1963 19 avril
1963 24 juin

Confusius
1966 9 juin
1967 13 septembre
1972 16 avril
1997 6 août

Constant, Benjamin
2008 21 octobre

Copeau, Jacques
2009 11 mars
2009 22 mars

CORAN
2004 28 juillet

Corneille, Pierre
1959 12 mars
1963 2 août

Coulanges, Fustel de
1973 9 décembre

Courtemanche, Gilles
2003 2 mars

Coutu, Jean
1996 30 octobre
1997 10 décembre

Crémazie, Octave
1966 28 juillet
1996 14 décembre
1997 5 décembre

Cubero, José
2008 22 janvier

Daudet, Léon
1957 22 octobre

Daviau, Thérèse
1988 9 septembre

David-Neel, Alexandra
2010 19 juillet

Delacroix, Eugène
2008 2 février
2008 18 février
2008 7 mars
2008 8 novembre
2009 14 janvier

Delly
1964 6 octobre

De Quincey, Thomas
2003 13 juillet

De Sica, Victorio
1963 12 juillet

Deschamps, Nicole
1997 5 décembre

Desmarais, Paul
1971 1 novembre
1997 10 décembre

Derome, Bernard
1996 19 février

D'Holback, Paul-Henri Thiry
2007 9 juillet
2010 10 mars
2010 17 mars
2010 21 mars
2010 25 mars
2010 19 juillet
2010 14 septembre

Diogène
1973 29 juillet
1997 27 avril
1997 13 juin
1997 14 juin
1997 6 août
1997 30 septembre
1997 3 octobre
1997 30 octobre
1998 28 mars

Dion, Céline
2000 29 mai

Dommanget, Maurice
2007 10 décembre

Drapeau, Jean
2001 25 mai

Dubé, Marcel
1963 1 septembre
1966 13 janvier
1966 16 février
2002 22 mai
2009 8 février

Ducharme, Réjean
1967 31 janvier
1967 7 février
1967 21 février

Duchesne, Louis
2007 7 février

Duguay, Rodolphe
2006 19 juin
2007 25 octobre
2009 21 janvier

Dumond, Fernand
1997 2 mai
1997 5 décembre

Dupuis, Jean-Yves
2011 20 août

Durkheim, Émile
1996 15 octobre

Dylan, Bob
1967 1 juillet
2002 11 février
2003 6 mai

Einstein, Albert
1966 15 septembre
1968 1 septembre
1971 30 mai
1999 9 novembre

Eluard, Paul
1966 15 septembre

Épicure
1991 28 juin

Éventurel, Eudore
1997 5 décembre
2001 14 décembre

Fadette,
2009 21 janvier

Falardeau, Pierre
1997 25 février
1997 13 août

Ferré, Léo
1962 30 décembre
1966 30 septembre

Ferron, Jacques
1996 9 mars
1996 30 décembre
2004 14 mars
2004 19 avril

Ferron, René
1969 24 février

Filion, Pierre
1993 27 septembre

Flaubert, Gustave
1958 28 mai

Foglia, Pierre
1998 4 septembre
2009 4 janvier

Foucaud, Charles de
1958 11 novembre
1958 4 décembre

Fourastié, Jean
1973 9 décembre

France, Claire
1958 4 décembre
2001 15 novembre

Frank, Anne
1958 26 mai
1958 28 mai
1958 4 décembre

Fréchette, Louis
1958 11 décembre
1996 14 décembre

Freud, Sigmund
1971 30 mars
2006 30 mars
2008 17 septembre
2008 3 novembre
2008 5 octobre
2011 15 mai

Gaborio, Pierre
1967 25 novembre

Gagnon, François (FLQ)
1966 13 janvier

Gaulin, André
2002 30 septembre

Gauthier, Théophile
2003 17 mai

Gauvin, Lise
1996 29 décembre

Getty, Paul
1973 15 septembre

Gide, André
1959 23 juin
2005 26 octobre
2007 10 décembre
2008 18 février
2008 29 mars
2008 13 juillet
2008 21 octobre
2009 11 mars
2009 8 octobre

Gilgamesh
1966 7 octobre

Gill, Charles
1997 14 décembre

Ginsberg, Alin
1972 26 juin
1974 31 mars
1997 5 avril

Gorki, Maxsim
1973 16 novembre

Granbois, Alain
1962 29 novembre
1964 4 novembre
1966 16 février
1988 24 avril
1996 14 décembre
2001 20 mars
2001 15 novembre

Grand'Maison, Jacques
1996 29 décembre
1996 30 décembre
1997 5 décembre

Grandpré, Pierre de
1997 5 décembre

Grignon, Claude-Henri
1971 10 avril

Grimaldie, Françine
2001 25 mai
2004 14 mars

Gröning, Philip
2007 9 janvier

Groulx, Lionel
1995 15 décembre

Guevremont, Germaine
1971 10 avril

Guilda
2004 20 juillet

Hébert, Pierre
1995 23 septembre

Heddi, Sidi
2003 11 février

Heffner, Hugg
1967 31 juillet
1972 26 juin

Hertel, François
1967 26 janvier

Hitler, Adolphe
1959 16 octobre
2003 14 mars
2004 8 novembre

Horic, Alain
1982 10 juin
1989 2 mars

Hugo, Victor
1958 11 novembre
1958 4 décembre
1964 4 juin
1970 21 novembre

Hume, David
1969 29 septembre

Hunt,
1973 15 septembre

Husserl, Edmun
1962 1 août

INRS
2007 7 février

Ionesco, Eugène
1966 24 août
1968 1 septembre

Jésus
1962 21 août
1969 11 novembre
1970 29 mai
1970 21 novembre
1996 8 septembre
1996 24 novembre
1997 13 juin
1997 6 août
1997 16 octobre
1999 5 mai
2003 14 mars
2004 8 novembre
2005 7 avril
2006 30 mars

Joyce, James
1966 4 juillet

Jung, Carl Gustav
1966 29 juin

Jünger, Ernest
2007 26 octobre

Kennedy, John
1963 1 décembre

Keynes, John Meynard
2009 9 janvier

Kierkegaard, Soren
2010 13 janvier

La Bruyère, Jean de
1966 1 décembre

Laclos, Pierre Choderlos
1966 8 mai

Lahaise, Guy
2000 29 septembre

Lamarche, Thomas-M
1996 10 septembre

Lamartine, Alphonse de
1958 9 décembre

La Mettrie, Julien
2010 17 mars

Lapointe, Paul-Marie
1966 16 février

Lapointe, Renaude
1966 24 juillet

Laporte, Pierre
1971 8 mars

Larbaud, Valéry
2010 2 février

Larigaudie,
1958 12 juin

Lavoie, André(FLQ)
1969 12 février

Leclerc, Félix
1958 10 juin
1963 16 janvier
1963 4 août
1964 1 mars

Lecor, Tex
1959 20 novembre

Lefebvre, Henri
1972 28 août

Lemire, Maurice
1997 5 décembre

Lemoyne, Georgette
1993 18 février

Lemoyne, Wilfrid
1971 18 juin

Létourneau, Firmind
1989 30 novembre

Lévesque, René
1965 19 septembre
1971 27 mars
1973 29 octobre
1996 3 octobre
1997 6 novembre
2001 3 août

LIBERTÉ
1996 29 décembre

Lorenz, Konrad
2004 19 juillet

Magaly
1964 6 octobre

Mahomet
1997 13 juin
2003 14 mars

Maïakovsky, Vladimir
1965 2 août

Maillet, Andrée
1995 15 décembre

Mallarmé, Stéphane
1966 22 juin
1966 29 juillet

Malraux, André
1964 15 novembre

Marchand, Joséphine
2009 21 janvier

Marcotte, Gilles
1996 30 décembre

Marie-Victorin, Frère
1958 8 juin
2002 25 janvier
2006 19 juin
2007 26 juin
2007 9 juillet
2007 25 octobre
2009 21 janvier
2009 8 octobre

Maritain, Raïssa
1959 16 octobre

Marois, Pauline
1996 4 septembre

Marsan,
1986 17 mars

Marx, Karl
1958 6 mai
1967 13 septembre
1971 28 février
1971 3 août
1972 16 avril
1973 9 décembre
1996 8 septembre
1996 15 octobre
1999 5 mai
2003 27 septembre
2003 3 octobre
2004 8 novembre
2006 30 mars

Mauriac, François
1963 21 mai
2004 27 mars

Ma, Yan
2009 6 février

McLuhan, Herbert Marshall
1972 26 mars

Meslier, Jean
2007 9 juillet
2007 10 décembre
2007 30 décembre
2010 4 février
2010 16 février
2010 25 février
2010 10 mars
2010 17 mars
2010 21 mars
2010 3 avril
2010 7 avril
2010 2 mai
2010 11 mai
2010 17 mai
2010 2 juin
2010 15 octobre

Michaud, Yves
1997 6 novembre
2010 25 février

Milicent
2001 20 mars

Mill, John Steward
2008 23 juin
2008 26 juin

Miller, Arthur
1965 12 juillet

Minois, Georges
2010 23 octobre

Minville, Esdras
1989 30 novembre

Moïse
2003 14 mars
2003 7 août

Molière
1958 14 août
1998 10 avril

Moller,
1964 22 juillet

Mondat, Claire
1963 12 avril

Monet-Chartrand, Simone
2003 20 octobre
2009 21 janvier

Montaigne, Michel de
1991 28 juillet
2010 9 février
2010 17 mars

Montessori, Maria
2005 22 mai

Moore, Michael
2002 8 avril

Morand, Paul
2008 13 juillet
2008 23 juillet
2008 21 octobre

Moreau, André
2007 25 octobre

Morin, Paul
1965 19 décembre

Mousseau, Jean-Paul
1972 22 juin
2002 11 décembre
2004 14 mars

Mozart
1968 2 novembre

Mulroney, Brian
1996 30 octobre

Napoléon
1958 8 novembre
1958 4 décembre
1958 5 décembre
1958 6 décembre
1959 16 octobre
1963 2 mai
1964 17 octobre
1972 16 mai
1996 8 juillet
2003 4 février
2003 14 mars

Narrache, Jean
1996 14 juin

Nelligan, Émile
1969 9 septembre
1996 10 septembre
1996 14 décembre

Nepveu, Pierre
2008 14 novembre

Nietzche, Frédéric
1964 9 avril
1964 11 avril
1971 15 avril
1971 18 avril
1996 7 septembre
1996 8 septembre
1996 16 octobre
1997 14 janvier
1997 25 janvier
1997 27 avril
1998 10 février
1998 12 février
1998 19 février
1998 28 mars
2002 4 avril
2004 3 novembre
2004 8 novembre

Normand, Jacques
1967 25 novembre

Onassis
1973 15 septembre

Onfray, Michel
2007 10 juin
2010 4 février
2010 25 février
2010 17 mars

Oparin, A.I.
2008 21 novembre

Ouellette, Fernand
1963 16 juillet
1966 16 février
1988 24 avril
1996 30 décembre
1997 5 décembre

Ouvrard, Hélène
2000 29 septembre

Palante, Georges
2006 1 mai
2010 25 mars
2010 30 juin

Pape Jean XXIII
1958 30 octobe

Pape Jean-Paul II
2005 7 avril
2005 21 avril

Parizeau, Jacques
1996 30 octobre

Parizeau, Gérard
2009 9 juin
2009 10 juin
2010 2 février

PARTI PRIS
1996 29 décembre

Pascal, Blaise
1958 19 mai
1959 12 mars
1989 10 avril
1990 10 septembre
1996 15 octobre
2009 21 décembre
2010 8 août

Pasternac, Boris
1960 30 mai

Payette, André
1965 21 mai

Payette, Lise
1969 7 mai

Péguy, Charles
2009 11 mars

Péladeau, Pierre
1996 14 jui
1997 3 avril
1997 29 septembre
1997 10 décembre
1999 3 juillet

Pelt, Jean-Marie
2008 21 novembre

Pepys, Samuel
2008 2 octobre
2008 21 octobre
2008 3 novembre
2008 8 novembre

Père Noël
1958 11 juin

Pilon, Jean-Guy
1958 8 septembre
1958 9 septembre
1958 17 octobre
1958 10 novembre
1958 11 novembre
1958 14 novembre
1958 15 novembre
1958 22 novembre
1958 23 novembre
1964 8 novembre
1965 31 mai
1966 25 septembre (lettre)

Pinochet, Augusto
1996 8 juillet

Piotte, Jean-Marc
1966 7 juin

Platon
1972 16 avril
1996 24 novembre
1997 30 septembre
1998 29 juin
2007 30 décembre
2009 15 avril
2009 21 décembre

Plessis, Mgr
1996 3 octobre

Poupart, François
2001 15 novembre

Préfontaine, Yves
1964 4 novembre
1966 16 février

Prévert, Jacques
1966 2 octobre

Priape
1970 15 novembre

Ra
2005 7 avril

Racine, Jean
1963 2 août

Reclus, Élisé
2004 6 décembre

Reich, Wilhelm
1970 11 octobre
1970 8 novembre
1970 21 novembre
1971 22 février
1971 28 avril

Renan, Ernest
2010 23 octobre
2010 18 novembre

Richard, Maurice
2000 29 mai

Rilke, Reiner Maria
1970 2 août
1970 3 octobre
2007 2 juillet

Rimbaud, Arthur
1966 21 octobre
1970 3 novembre
2003 17 mai

Robbe-Grillet, Alain
1964 23 juin
1965 11 mars
1965 30 mai
1966 30 mai

Robert, Guy
1963 16 juillet
1964 8 novembre

Roche, Denis
1966 16 février

Rocher, Guy
1996 15 octobre

Rosenthal, Ed
2001 10 novembre

Rosset, Clément
1967 21 février

Rossif, Frédéric
1966 8 mai

Rostand, Edmond
2002 21 décembre

Rougemont, Denis de
2007 7 février

Rousseau, Jean-Jacques
1994 28 septembre

Royer, Jean
1991 4 mai
1998 26 novembre

Russel, Bertrand
1967 1 décembre
2000 7 juillet

Saint Antoine
2007 18 mars

Saint Augustin
1958 25 avril
1958 26 avril
1958 28 avril
1958 29 avril
1958 5 mai
1958 18 mai
1958 19 mai
1958 2 juin
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 22 août
1958 6 décembre
1959 16 mars
1959 12 avril
1998 4 mai

Saint-Denys Garneau
1963 16 janvier
2009 21 janvier

Saint-Exupéry, Antoine de
1958 19 novembre
1958 24 novembre
1958 4 décembre
1963 13 février
1963 5 mai
2004 3 novembre

Saint François de Salles
1962 11 septembre

Saint François Xavier
1958 11 juin

Saint Ignace de Loyola
1958 15 mai
1958 11 juin

Saint-John Perse
1962 11 novembre
1962 18 décembre
1963 29 juin
1964 4 novembre
1964 5 novembre

Saint Louis
1958 4 décembre

Sainte Monique
1958 12 mai
1958 15 mai

Saint Paul
1959 5 avril

Saint-Pierre, Georges
1967 26 novembre

Saint Thomas d'Aquin
1963 6 mai
1963 2 août
1963 6 septembre
1966 29 mars
1966 25 avril
1966 6 juin
1971 26 mars
1997 28 avril
1997 30 septembre
1998 28 mars
1998 4 mai
2010 14 septembre

Sainte Thérèse
1957 10 octobre
1959 12 avril
1996 30 décembre

Saint Vincent de Paul
1958 28 avril

Salustre
1959 6 avril

Sarraute, Nathalie
1965 11 mars

Sartre, Jean-Paul
1959 23 juin
1961 22 juin
1963 22 mars
1965 10 juillet
1966 19 mai
1966 27 juin
1966 29 juin
1966 30 octobre
1966 14 novembre
1968 30 octobre
1971 26 mars
1972 26 mars

Savard, Félix-Antoine
1957 8 octobre

Schopenhauer, Arthur
1999 9 novembre
2003 20 juilet
2003 30 août
2005 12 juillet

Segovia
1965 14 novembre

Sénèque
1990 21 août
1998 28 mars
2010 9 février

Sévignée, Mme de
1959 12 mars

Sheen, Mgr
1958 18 mai
1958 12 juin

Shelling, Kurt
2009 22 mai

Schopenhauer, Arthur
2010 18 octobre

Simard, Jean
1964 8 novembre
1971 18 juin

Simon, Boris
1956 21 décembre

Simon, Claude
1966 6 juin

Simon, Richard
2010 7 août
2010 18 novembre

Sisyphe
1969 29 septembre

Socrate
1962 5 décembre
1969 17 mars
1969 29 juillet
1971 30 mars
1972 26 juin
1996 24 novembre
2000 17 mars
2003 3 octobre
2010 11 novembre

Soros, Georges
2003 11 août

Stekel, Wilhem
1967 23 avril
1970 26 avril

Stirner, Max
2003 23 juillet
2003 27 septembre
2003 3 octobre
2003 4 novembre
2003 17 novembre
2004 3 janvier
2004 8 novembre
2006 1 mai
2007 30 décembre
2010 14 septembre
2010 4 février
2010 16 février
2010 25 février
2010 10 mars
2010 17 mars
2010 21 mars
2010 11 mai
2010 17 mai
2010 30 juin
2010 8 août

Straham, Parick
1991 6 juin
1996 10 juillet

Tati, Jacques
2009 15 janvier

Thériault, Yves
1966 5 octobre

Toffler, Alvin
1973 9 décembre

Tolstoï, Léon
1991 2 janvier
2002 30 septembre

Tooker
1968 1 septembre

Toupin, Paul
1996 9 mars

Tournier, Jacques
1958 24 mai

Tousignant, Claude
2002 11 décembre

Tremblay, Michel
1993 20 août
1995 17 août

Trudeau, Pierre-Elliot
1971 4 mai

Uguay, Marie
1996 14 décembre

Ulysse
2007 18 mars

Vadeboncoeur, Pierre
1966 11 mai
1996 9 mars
1996 29 décembre
1996 30 décembre
1997 5 décembre

Vadim, Roger
1965 10 juillet
1965 23 juillet

Valières, Pierre
1977 18 juillet
1994 7 juillet

Vanier, Denis
2001 24 juillet
2001 23 septembre

Vasto, Lanza del
1998 31 décembre
2009 6 mars

Verne, Jules
1957 22 octobre

Vexliard, Alexandre
2008 22 janvier

Vialla, Alain
1995 22 juin

Vigneault, Gilles
1965 19 décembre
1966 15 septembre

Vigny, Alfred de
2003 25 mai

Villemaire, Yolande
1995 22 juin

Villon, François
1970 3 novembre
2003 26 mars

Virgile
1960 12 juin

Visconti, Luchino
1963 2 août

Voltaire
1968 30 octobre

Xénophon
1962 5 décembre

Yang-Tchou
2010 19 juillet

Yergeau, Robert
1995 19 mai
1995 22 juin
1995 18 juillet
1996 14 juin
1999 26 novembre

Yvon, Josée
2001 20 mars
2001 24 juillet
2001 23 septembre

Zavattini, Cesare
1958 1 juin

Zeus
1997 13 juin
2005 7 avril

Westermark, Edward
1973 9 décembre

Witman, Walt
1963 10 juin

Woolf, Virginia
2008 2 août
2008 3 novembre
2008 8 novembre
2008 3 décembre
2009 2 janvier
2009 4 janvier
2009 14 janvier
2009 21 janvier
2009 23 mai
2009 8 octobre